Les Amours d'Antiochus et Stratonice : un motif légendaire à la croisée des savoirs, des images et des formes, de l'Antiquité à l'Âge classique. Présentation générale et anthologie de textes annotés et commentés

Alexandra Gorichon-Herren

▶ **To cite this version:**

Alexandra Gorichon-Herren. Les Amours d'Antiochus et Stratonice : un motif légendaire à la croisée des savoirs, des images et des formes, de l'Antiquité à l'Âge classique. Présentation générale et anthologie de textes annotés et commentés. Linguistique. Université Paris-Sorbonne - Paris IV, 2016. Français. NNT : 2016PA040183 . tel-03510956

HAL Id: tel-03510956
https://theses.hal.science/tel-03510956

Submitted on 4 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE

ÉCOLE DOCTORALE III : Littératures françaises et comparée
Laboratoire Cellf 16-18 UMR 8599

T H È S E

pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE

Littératures françaises et comparée

Présentée et soutenue par :

Alexandra GORICHON-HERREN

le : 17 décembre 2016

Les Amours d'Antiochus et Stratonice :
un motif légendaire à la croisée des savoirs, des images et des formes, de l'Antiquité à l'Âge Classique. Présentation générale et anthologie de textes annotés et commentés.

Sous la direction de :

M. Patrick DANDREY - Professeur de classe exceptionnelle à l'Université Paris-Sorbonne

Membres du jury :

M. Pierre MARÉCHAUX - Professeur à l'Université de Nantes
Mme Dominique BRANCHER - Professeur à l'Université de Bâle
Mme Claire CRIGNON - Professeur à l'Université Paris-Sorbonne
M. Patrick DANDREY - Professeur de classe exceptionnelle à l'Université Paris-Sorbonne

REMERCIEMENTS

Au terme de ces six années d'études, m'incombe l'agréable tâche de remercier sincèrement tous ceux dont l'aide et l'appui m'ont permis d'accomplir une genèse de travaux à développer et à enrichir :

Monsieur Patrick Dandrey, mon directeur de thèse, pour son implication sans faille, ses directives judicieuses et ses conseils éclairés dans l'élaboration de cette recherche,

Mes parents Fany et Michel pour leur tendre et indéfectible soutien intellectuel, moral et financier,

Et bien sûr, tous mes proches, amis et entourage, pour leur bienveillante attention et généreux encouragements.

TABLE DES MATIERES

Pages

TOME I

PREAMBULE 17

INTRODUCTION CRITIQUE 23

Première partie : Formes et structures d'une narration exemplaire 25

Chapitre premier : Naissance et épanouissement d'un récit historico-médical 25

1. Brève archéologie du substrat antique 25
2. Formation et composition des schèmes narratifs 32
3. Définition rhétorique d'une historiette princière 34

Chapitre II : Éclipse et survivance d'un *exemplum* gréco-romain 41

1. Byzance, lieu de conservation des savoirs anciens 41
2. Avicenne et l'Orient médiéval 44
3. *Narratio brevis* et romance chevaleresque 47
4. L'*Historia Apollonii regis Tyri*, variante et continuation de la geste séleucide 51
5. Valère-Maxime, creuset des rémanences européennes 54

Chapitre III : Fortune d'un motif topique 57

1. Éloge et blâme de la passion héroïque 57
2. L'anecdote médicale, illustration didactique du discours 63

Deuxième partie : Savoirs médico-moraux, lois et interdits matrimoniaux 73

Chapitre premier : Théories et doctrines de l'*aegritudo amoris* 75

1. Maladie d'amour et humeur noire, histoire d'un malentendu 75
2. L'amour mélancolique, pathologie psychosomatique 84
3. Mélancolie érotique et nosologie atrabilaire 102

Chapitre II : Anthropologie du mariage et prohibition de l'inceste 131

1. Alliances consanguines et endogamie dynastique 131

2. Communauté de chair et châtiment divin 143

3. Sacrement nuptial et crime d'inceste 149

Troisième partie : Images et imaginaire de l'amour malade 161

Chapitre premier : Mise en scène et mystification d'une maladie feinte 163

1. Les dramaturgies d'une passion égrotante 163

2. Variations et reprises des théâtralités amoureuses 170

3. Réécritures de la supercherie médicale antique 175

Chapitre II : Représentation et description du mal d'aimer 183

1. L'*Ekphrasis*, portrait de l'amant atrabilaire 183

2. Reflets et images du malade d'amour 200

3. Peinture romanesque et médicale du mélancolique amoureux 208

CONCLUSION 257

ANTHOLOGIE 273

1. Valère-Maxime

Faits et dits mémorables (Texte édité) 275

2. Pline l'Ancien

Histoire naturelle VII 287

Histoire naturelle XXIX 291

3. Plutarque

Démétrios (Texte édité) 295

4. Appien

Le Livre Syriaque (Texte édité) 309

5. Lucien

De la déesse syrienne (Texte édité) 323

	Icaroménippe ou le voyage au-dessus des nuages		345
	Comment faut-il écrire l'histoire ?		349
	De la danse		353
	Ne pas croire à la légère à la calomnie		357
6.	Galien		
	Pronostic		361
	Commentaire au Pronostic d'Hippocrate I, 4		365
	Commentaire au Pronostic d'Hippocrate I, 8		369
7.	Julien		
	Le Misopogon	(Texte édité)	373
8.	Georges Le Syncelle		
	Églogue chronographique	(Texte édité)	387
9.	Suidae Lexicon		
	Souda ou Suidae Lexicon	(Texte édité)	399
10.	Raoul Tortaire		
	Des choses admirables	(Texte édité)	411
11.	François Pétrarque		
	Triomphe de l'Amour	(Texte édité)	423
12.	Leonardo Bruni		
	Nouvelle de Séleucus et d'Antiochus	(Texte édité)	439
13.	Giannozzo Manetti		
	Dialogue consolatoire		463
14.	Antonio Guaineri		
	Pratique		467
15.	Marsile Ficin		
	Théologie platonicienne		471

16. Battista Fregoso

L'Antéros ou Contramour 475

17. Francesco Colonna

Le Songe de Poliphile 485

18. Ludovico Ricchieri

Les Antiques Leçons 499

19. Jean Thenaud

Traité de la Cabale (Texte édité) 505

20. Jean Tixier de Ravisy

L'Officine 517

21. Mario Equicola

Le Livre de la nature d'amour 523

22. Agostino Nifo

Du Beau et de l'Amour 537

23. Jeanne Flore

Comptes amoureux 543

24. Henri Corneille Agrippa

La Philosophie occulte 547

25. Józef Struś

L'Art sphygmique 551

26. Pierre Messie

Les Diverses Leçons 555

27. Giuseppe Betussi

La Raverta 561

28. Cristóbal de Vega

Livre sur le Pronostic d'Hippocrate 565

De l'Art de soigner 569

29. Johann Lange

Miscellanées d'Épîtres médicales 573

TOME II

30. Matteo Bandello

Les Nouvelles (Texte édité) 577

31. Nicolas Denisot

L'amant resuscité de la mort d'amour (Texte édité) 613

32. Francisco Vallés

Controverses médicales et philosophiques 635

33. Andres Rodrigues da Veiga

Exemples mémorables 643

34. François Valleriole

Observations médicales 647

35. Pedro Pablo Pereda

Scholies sur la méthode de guérir de Michaël Johann Pascal 651

36. Michel de Montaigne

Les Essais 655

37. Bénigne Poissenot

L'Esté (Texte édité) 659

38. Guillaume Bouchet

Les Serées 691

39. Pieter van Foreest

Observations et cures médicales 695

40. Johann Georg Schenck de Grafenberg

Observations médicales 707

41. Marcello Donati

De l'Histoire médicale 711

42. Giovanni Battista Monti

Médecine universelle 715

43. Johann van Heurne

Nouvelle doctrine de la Praxis médicale 725

44. Georges Bertin

Du Pouls 729

45. Pierre Crespet

Trois livres du Sainct-Amour de Dieu et du pernicieux amour de la Chair, et du Monde 733

46. Philippe Camerarius

Les Méditations historiques 739

47. André du Laurens

Discours des maladies melancholiques (Texte édité) 745

48. Luis Mercado

De la cure des maladies internes 761

49. Jean Aubéry

L'Antidote d'amour 767

50. Giovanni Battista Selvatico

Histoires médicales de Galien 773

51. Joseph du Chesne

Le Pourtraict de la santé 783

52. Heinrich Kornmann

Esquisse de l'amour 789

53. Jacques Ferrand

De la maladie d'amour ou melancholie erotique (Texte édité) 797

54. Henri Smet

Miscellanées médicales 813

55. Gregor Horst l'Ancien

Dissertation sur la nature de l'amour 817

56. Lelio Bisciola

Des Heures perdues 823

57. Filoteo Elião de Montalto

L'Archipathologie 829

58. Jean Lamand

De la nature d'amour et de la cure des amants insensés 833

59. Nicolas Coeffeteau

Tableau des passions humaines 837

60. Robert Burton

L'Anatomie de la mélancolie 841

61. Antonio Ponce de Santacruz

Exposés très précis sur le pouls 849

62. Filippo Savona

Décisions médicales 853

63. Johann Neander

Traité de Médecine 857

64. Scipione Chiaramonti

De l'interprétation de chaque caractère et des passions secrètes de l'âme 863

65. Daniel Sennert

Pratique médicale 875

66. Abraham Zacuth

De l'Histoire des principaux médecins 879

67. Pierre Jacquelot

L'Art de vivre longuement, sous le nom de Médée 887

68. Théophraste Renaudot

Conférences du Bureau d'adresse 893

69. Tommaso Campanella

Une Médecine selon ses propres principes en sept livres 897

70. Luca Assarino

La Stratonice (Texte édité) 903

71. Jan van Beverwijck

Abrégé de la Médecine des Anciens 1101

72. Barthélémy Pardoux

Des maladies de l'âme 1107

73. Marin Le Roy de Gomberville

La Cytherée (Texte édité) 1111

74. Lazare Meyssonier

Traicté des maladies extraordinaires et nouvelles 1145

75. Girolamo Bardi

Le Médecin politico-catholique 1149

76. Giulio Cesare Benedetti

Épîtres médicales 1153

77. Jean Chicot

Épîtres et dissertations médicales 1157

78. Gaspar Bravo de Sobremonte de Ramírez

Réfutations et consultations médicales 1161

79. Paschal Rapine de Sainte-Marie

Le christianisme naissant dans la gentilité 1165

80. Johann Theodor Schenck

Synopsis des doctrines médicales 1169

81. Paul Sorbait

Médecine universelle 1173

82. Guillaume Clément

Sentences des médecins mémorables 1177

TOME III

83. Jean-Baptiste de Rocoles [Lefebvre]

Les Amours d'Antiochus, prince de Syrie, et de la reine Stratonique (Texte édité) 1183

84. Theodor Kunad

Dissertation inaugurale sur l'érotomanie ou recherche sur l'amour fou 1241

85. Antoine Gombaud, chevalier de Méré

Lettres de Monsieur Le Chevalier de Méré 1245

86. Bernard de Fontenelle

Nouveaux dialogues des morts 1249

87. Augustin Sévère Backhauss

De l'amour fou 1255

88. Jean Bernier

Essais sur l'histoire de la medecine et des medecins 1259

89. Jean-Jacques Manget

Bibliothèque médico-pratique 1263

90. Daniel Le Clerc

Histoire de la Médecine 1267

91. Luca Tozzi

Œuvres complètes 1273

92. Catherine Durand

Les Belles Grecques 1281

93. Theobald Lewis

L'histoire des Amours d'Antiochus et Stratonice 1285

94. Andreas Ottomar Goelicke

Histoire universelle de médecine 1293

95. Françoise Albine Benoist

Célianne, ou les amans séduits par leurs vertus 1299

APPENDICE 1305

1. Arétee de Cappadoce

Traités des causes et des signes des maladies chroniques 1307

2. Pseudo-Soranus d'Ephèse

Généalogie et Vie d'Hippocrate 1315

3. Héliodore d'Émèse

Les Éthiopiques 1319

4. Pseudo-Quintilien

Les Petites Déclamations 1325

5. Oribase

Synopsis 1331

6. Pseudo-Dracontius

La Maladie de Perdiccas 1335

7. Aristénète

Lettres d'Amour 1341

8. Paul d'Égine

De la Médecine 1347

9. Muhammad Al-Daylami

Le Traité d'amour mystique 1351

10. Avicenne

Le Cannon 1355

11. Pierre Alphonse, dit Moïse le Séfarade

La Discipline du Clergé 1369

12. Nîzamî Aruzi

Les Quatre discours 1373

13. Alexandre de Paris

Li romanz d'Athis et Prophilias 1379

14. Djalâl al-Din Rûmi

Le Mesnevi 1389

15. Philippe de Rémi, sire de Beaumanoir

Jehan et Blonde 1395

16. *Gesta Romanorum* 1407

17. Giovanni Boccace

Le Décaméron 1413

18. *Les cent nouvelles nouvelles* 1431

19. Hélisenne de Crenne

Les Angoysses douloureuses qui procedent d'amours 1437

20. Josef Struś

L'Art sphygmique 1449

21. Marguerite de Navarre

L'Heptameron 1455

22. Étienne Pasquier

Le Monophile 1469

23. Mathias Cornax

Manuel pour établir sainement la consultation médicale chez les malades suivant la science et l'expérience. Observations. 1473

24. Jean Barclay

Les Satyres d'Euphormion de Lusine 1479

25. Cristoforo Guarinoni Fontani

Consultations médicales 1485

26. Félix Platter

Trois livres d'observations sur les très nombreuses passions humaines qui tourmentent l'âme et le corps par l'altération des fonctions, par la douleur ou différents chagrins et par le vice 1491

27. Charles Sorel

Le Palais d'Angélie 1501

28. Honoré d'Urfé

L'Astrée 1509

29. Nicolaes Tulp

Trois livres d'Observations médicales 1523

BIBLIOGRAPHIE 1527

INDEX 1573

PRÉAMBULE

L'objet de cette thèse est d'établir une anthologie représentative, et non exhaustive, des récits circonstanciés ou des allusions de connivence se rencontrant, de préférence, dans les textes de rhétorique ou de fiction historico-narrative, de morale ou de médecine, depuis l'Antiquité jusqu'à l'Âge Classique, et ayant pour sujet le motif légendaire des Amours d'Antiochus et Stratonice. À dessein, la poésie ne sera que brièvement évoquée, pour comprendre le cheminement sinueux de l'anecdote princière, tandis que le théâtre sera, lui, totalement éclipsé. Ces deux genres nécessiteraient à eux seuls et distinctement une étude approfondie et complémentaire. Recherche en cours, dont le champ, étant donné son ambition paneuropéenne, est loin d'avoir été exploré dans sa totalité, l'anthologie, résultat des travaux menés et restant encore à mener, présentera une centaine de textes retranscrits et classés de façon chronologique. Parmi ce vaste corpus, qui ne peut être entièrement édité, vingt textes ont été retenus. Précédés d'une brève introduction critique, commentés et annotés, ils s'intégreront au florilège des narrations recensées. Le choix éditorial s'est établi autour de textes caractéristiques d'une époque, d'un genre, ainsi que de l'idéologie développée autour de l'éros en souffrance et de ses représentations savantes, littéraires et morales. Aux vues des difficultés rencontrées face à une catégorisation générique trop restrictive et étroite, la classification chronologique s'est imposée afin de respecter d'une part la porosité et l'élasticité de genres encore mal définis et circonscrits, et de représenter d'autre part l'itinéraire à la fois polymorphe et statique de l'historiette érotico-dynastique. En appendice, et sans viser un inventaire détaillé et complet, un choix des variantes de l'historiette princière, ou de récits adjacents, qui entrent en dialogue avec elle, viendront compléter, à titre de curiosité érudite, le corpus constitué autour des Amours d'Antiochus et Stratonice, et seront également catalogués chronologiquement.

Ce récit, à l'origine et selon toute vraisemblance, objet de propagande pour légitimer la jeune dynastie séleucide et ses mariages consanguins, puis du fait de sa brièveté, devenu motif rhétorique pour embellir et illustrer de façon édifiante le propos, a pour intérêt majeur d'exploiter et d'enrichir les savoirs médico-moraux sur la maladie d'amour et ses souffrances, dans un contexte de subterfuge mystificateur où la souffrance refoulée de l'âme est métamorphosée en pathologie somatique déclarée. C'est par ce prisme que la topique narrative allie l'imaginaire antique et ancien à l'histoire littéraire des narrations anecdotiques à usage exemplaire.

L'analyse comparée du traitement du motif permet ainsi de mettre en lumière l'évolution conjointe de la psychologie de l'amour maladie, de la poétique des *exempla*,

et des modalités de réflexion sur les savoirs partagés et de leur diffusion dans l'opinion éclairée durant un millénaire.

La longue durée sur laquelle le corpus, jamais encore réuni, est examiné, tend à démontrer qu'en transparence de ce « cas » se révèlent la continuité, les évolutions et les modifications d'une figure centrale de l'imaginaire collectif européen, celle de l'amoureux en souffrance. Allant jusqu'au seuil de la maladie révélée et de la mort, cette figure servira de matrice pour les développements narratifs, poétiques et dramaturgiques les plus variés. L'hypothèse de ce travail est que le dialogue constant entre la diversité des modes de présentation et la constance topique du propos assure au thème son efficacité, révélée par sa notoriété. L'étude s'épanouit dans une logique en synchronie et en diachronie. La diachronie concerne le passage du monde païen au monde chrétien, du monde antique au monde moderne, des temps de la « légende» à l'ère de la « raison ». La synchronie est celle d'un récit assez simplement imbriqué pour entrer dans la mémoire universelle, et assez riche de suggestions pour porter en puissance toute la complexité et les évolutions promises d'un thème majeur de l'Occident : la mélancolie d'amour.

Cette permanence du motif, alliée à une pluralité de traitements et des modalités d'exposition, implique donc une analyse à la croisée des formes, des savoirs et des images.

La structure narrative des Amours d'Antiochus et Stratonice éclôt chez Valère Maxime et est évoquée dans le même temps chez Pline l'Ancien, tout en dialoguant avec les anecdotes médicales d'Arétée de Cappadoce et de Galien. Elle est fixée par Plutarque. Sa dénomination est circonscrite en « *diêgêma kalôn* » par Appien. Cette structure est amplifiée par la fibre romanesque de Lucien et se fige, à l'époque de Julien, d'après les catégories rhétoriques des « *progymnasmata* » (exercices préparatoires de la seconde sophistique), en *diêgêma* (récit), entraînement oratoire répondant aux exigences de « brièveté, clarté et vraisemblance ». Elle se cristallise parallèlement, par le prisme de la *narratio* médicale, et ses échos trouvés chez Arétée de Cappadoce et Galien, en *consilium medicinale*. Le récit dynastique se définit alors au croisement de ces deux catégorisations rhétoriques, toutes deux rattachées intimement au genre épidictique, à savoir l'art de la montre et du discours descriptif. Il va ainsi se diffuser dans le temps et l'espace en narration exemplaire, soit pour nourrir la digression narrative d'une héroïque illustration de la prostration amoureuse, soit pour appuyer et étayer, par une cristallisation brève et répétitive en *exemplum*, l'exposé savant des maux et symptômes de la pathologie érotique devenue mélancolie déclarée.

D'un point de vue idéologique, le récit dynastique, devenu topique incontournable pour ne pas dire nécessaire, est par ailleurs à l'origine d'un quiproquo sur la souffrance amoureuse, métamorphosée en une maladie du corps et de l'âme mêlés. Il permet de suivre et de comprendre comment la psychopathologie érotique évolue, au cœur de la pensée et de l'écriture, sur une période s'installant de l'Antiquité à l'Âge Classique. Cette historiette montre et accompagne le long processus de pensée, qui mène de la constatation d'un simple désordre mental et émotif à une fusion nosologique entre éros et pathologie atrabilaire. La narration de ces amours princières est un riche ferment permettant d'esquisser peu à peu une conception proprement médicale de l'amour, qui finira par s'imposer comme une évidence. Ce processus s'inverse toutefois quelque peu à partir de la seconde moitié du XVIIe siècle, période au cours de laquelle s'affiche l'essor d'une science de plus en plus « psychologique », bien qu'encore très empreinte de la théorie mélancolique. Seront en outre également considérées les questions tant médicales que morales que pose la résolution de l'intrigue par l'union maritale d'Antiochus avec Stratonice. Tout d'abord pressentie comme une thérapeutique cocasse à une maladie qui n'en est pas vraiment une, et qui fait de l'amour le médecin de lui-même, la cure par le coït incite, par association au mal hystérique, à localiser l'origine du désir pathogène dans le bas-ventre et à en imputer la cause à la corruption du trop plein d'humeurs spermatiques qu'il abrite. Dans ces conditions, il sera aisé d'assimiler la purge spermatique à la purge mélancolique, et de justifier l'annexion nosologique de la souffrance d'aimer aux variantes hypocondriaques et sanguines du mal. Par ailleurs, l'endogamie dynastique, nécessaire à l'assise du pouvoir et à sa pérennité, interroge sur l'anthropologie du mariage et la prohibition de l'inceste à travers les siècles et les différentes doctrines qui les traversent. Sous l'influence contradictoire et complémentaire de l'institution matrimoniale gréco-romaine et des interdits de parenté alors édictés, de la théorie de l'« *una caro* » chrétienne et de l'hérésie courtoise, des législations des Églises de la Réforme et de la Contre-Réforme ainsi que de la réaffirmation du pouvoir patriarcal d'obédience monarchique et divine, le mariage d'Antiochus et Stratonice donne lieu à une réflexion plurielle sur le corps et ses désirs, les tabous sexuels, le mariage et ses règles.

Dans une optique plus esthétique et dans le sillage de l'étude des imaginaires, l'amour impossible du prince séleucide pour sa belle-mère nourrit la mise en scène tragi-comique de la passion morbide. Cette inclination pathogène et coupable est féconde en subterfuges mystificateurs. Se cachant sous le masque d'une maladie feinte, elle

condamne le jeune amoureux à une mort certaine. C'est sans compter sur le secours d'un médecin éclairé en *deus ex machina*. Par une ruse redoublée, celui-ci déjoue le secret refoulé du malade imaginaire et obtient le renoncement du père dupé à son épouse. L'édifiant spectacle de cette tragédie amoureuse, nourrie par l'art du suspens et des rebondissements inattendus, est étayé par la constitution d'images qui frappent l'esprit et le cœur du lecteur. Grâce à la force vive (*energeia*) de l'*ekphrasis* et à son pouvoir d'exhaustivité, le portrait de l'amant en souffrance, au corps meurtri et monstrueux, à l'esprit abattu et défait, prend vie et forme au cœur du récit à travers la figure tutélaire d'Antiochus et de ses différentes réincarnations. Cette figure paradigmatique se détache et vient refléter, en transparence des figures du discours, ainsi que du champ lexical et de ses différents thèmes clés (*pantonymes*), l'attirance et les peurs générées par la maladie érotique.

*

C'est dire si les Amours d'Antiochus et Stratonice portent en eux toute la complexité de l'amour-passion en Occident. Se constituant en narration exemplaire, l'historiette princière accompagne au fil du temps son expression formelle, sa théorisation médicale ainsi que sa caractérisation déviante et sa perception figurée. Allotropique et monolithique, elle représente, avec constance, les différentes formes et métamorphoses que la souffrance d'aimer revêt dans la pensée européenne.

INTRODUCTION CRITIQUE

PREMIERE PARTIE : FORMES ET STRUCTURES D'UNE NARRATION EXEMPLAIRE

CHAPITRE PREMIER

Naissance et épanouissement d'un récit historico-médical

1. Brève archéologie du substrat antique

La trace écrite la plus ancienne des Amours d'Antiochus et Stratonice est la version de Valère-Maxime[1], née à l'époque tibérienne, entre 24 et 31 ap. J-C. Cette brève narration exemplaire conte la passion dévastatrice d'un jeune prince séleucide, Antiochus, pour sa belle-mère Stratonice. Honteux, celui-ci dissimule son amour coupable, mais deux sentiments antagonistes, pudeur et désir exacerbé, luttent en son âme, rongeant son cœur et ses entrailles. Il gît sur son lit au seuil de la mort. La Cour toute entière pleure l'unique héritier de la couronne. Le secours éclairé du mathématicien Leptine, ou selon

[1] Valère-Maxime, *Faits et dits mémorables*, V, 7, 1, éd. Robert Combès, Paris, Les Belles Lettres, 1997, t.2, l.4-7, p.127-129. Sur la généalogie, la naissance et la diffusion des Amours d'Antiochus et Stratonice, voir : Pauly-Wissowa, *Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, Munich, A. Druckenmüller, 1932-1995, t.1(2), t.2(1), t.4(1), t.6(1), p.2450-2455, p.333-350, p.1208-1234 ; Erwin Rohde, *Der griechische Roman und seine Vorläufer*, 2e éd., Leipzig, Breitkopf und Härtel, 1900, p.55 et suiv. et p.435 et suiv. ; Josef Mesk, « Antiochos und Stratonike » dans *Rheinisches Museum für Philologie*, 68, Francfort, J.D. Sauerländers Verlog, 1913, p.366-394 ;Wolfgang Stechow, « "The love of Antiochus with faire Stratonica" in Art », dans *The Art Bulletin*, 27/4, déc.1945, New York, College Art Association, 1945, p.221-237 ; Massimo Ciavolella, *La « malattia d'amore dall'Antichità » al Medioevo*, Roma, Bulzoni, 1976, p.23-27 ; Franca Landucci, « Problemi dinastici e opinione pubblica nel «caso» di Stratonice » dans Marta Sordi (dir.), *Aspetti dell'opinione pubblica nel mondo antico*, 5, Milan, Vita e Pensiero, 1978, p.74-84 ; Attilio Mastrocinque, *Manipolazione della storia in età ellenistica : I Seleucidi e Roma*, Rome, "L'Erma" di Bretschneider, 1983, p.11-38 ; Marie-Paule Duminil, « La mélancolie amoureuse dans l'Antiquité » dans Jean Céard (dir.), *La folie et le corps*, Paris, Presses de l'École Normale Supérieure, 1985, p.91-109 ; Andreas Mehl, *Seleukos Nikator und sein Reich*, Louvain, Studia Hellenistica, 1986, p.226 et suiv. et p.233 et suiv.; Érasistrate, *Erasistrati fragmenta*, éd. Ivan Garofalo, Pise, Giardini,1988, p.17-20 ; Appien, *Appians Abriss der Seleukidengeschichte (Syriake 45,232-70,369)*, éd. Kai Brodersen, Munich, Éd. Maris, 1989, p.169-173 ; Mary Frances Wack, *Lovesickness in the Middle Ages : the Viaticum and its commentaries*, Philadelphie, 1990, p. 15 et suiv. ; Jean Bouffartigue, *L'empereur Julien et la culture de son temps*, Paris, Institut d'études augustiniennes, 1992, p.313-315 et p.525. ; Peter Toohey, « Love, Lovesickness, Melancholia » dans *Illinois Classical Studies*, 17/2, Champaign, University Illinois Press, 1992, p. 265-286 ; Patrick Dandrey, *La médecine et la maladie dans le théâtre de Molière : Sganarelle et la médecine ou De la mélancolie érotique*, Paris, Klincksieck, 1998, p.579 et suiv. ; Patrick Robiano, « Maladie d'amour et diagnostic médical : Érasistrate, Galien et Héliodore d'Emèse, ou du récit au roman », dans *Ancient Narrative*, 3, Gronigue, Barkhius, 2003, p.129-149 ; Alain Billault, « La source grecque du romanesque » dans *Le Romanesque*, Gilles Declerq et Michel Murat (dir.), Paris, Presses Sorbonne nouvelle, 2004, p.13-26 ; Appien, *Histoire romaine : Le livre Syriaque*, éd. Paul Goukowsky, Paris, Les Belles Lettres, 2007, t.6, l.9, p.CXXVI-CXXVIII et p.156 et suiv. ; Jacques Ferrand, *De la maladie d'amour ou mélancolie érotique*, éd. Donald Beecher et Massimo Ciavolella, Paris, Éd. Classiques Garnier, 2010, p. 60-64.

les versions, du médecin Érasistrate, soulève alors ce voile de tristesse et découvre le secret qu'Antiochus cache habilement. Tandis que Stratonice entre et sort de la chambre du malade, le praticien constate en effet un teint rougissant et pâlissant, une respiration saccadée, puis apaisée, un pouls qui bat tantôt avec vigueur, tantôt avec langueur. La flamme révélée, il en informe le père. Séleucus, homme bon et aimant, cède alors son épouse, tendrement chérie, Stratonice, à son fils.

Isolée et caractéristique du récit de l'historien et moraliste romain, la mention à Leptine témoigne qu'à l'époque, deux versions au moins de cette histoire princière cohabitaient et circulaient[2]. Si les racines de cet épisode s'ancrent, sans conteste, dans les vers originels de l'*Hippolyte porte-couronne* d'Euripide, et même peut-être dans ceux de sa *Médée*[3], l'étude des sources démontre que le récit des Amours d'Antiochus et Stratonice a pour origine un fait politico-dynastique. Objet de propagande, ce récit tend d'une part à légitimer un mariage jugé scandaleux aux yeux des Macédoniens. Pour eux en effet, la nature incestueuse et syro-persane de cette union marquait une contamination de l'esprit grec par les mœurs orientales, ainsi qu'une forme de déclin de l'empire alexandrin. Et, d'autre part, dans un contexte contemporain ou presque contemporain de guerre des diadoques, et de confrontation des trois grandes dynasties en présence que sont les Antigonides, les Séleucides et les Lagides, cette narration semblerait avoir servi d'éloge ou de blâme à la royauté fondée par Séleucus Ier[4].

Bien qu'analogue sur certains points à ses successeurs hellènes, le récit de Valère-Maxime révèle à la fois une source commune et une autre, bien distincte, mais ignorée ou inconnue des auteurs qui y feront allusion à sa suite[5]. De même parenté, le développement de Plutarque[6], et surtout celui d'Appien[7], sont tous les deux beaucoup plus politisés et se font l'écho de la corégence de l'empire. Au-delà des émois sentimentaux et de l'acmé paroxystique du subterfuge médical, le discours semble tout entier converger à confirmer

[2] Franca Landucci, « Problemi dinastici e opinione pubblica nel « caso » di Stratonice », art.cité, p.74 ; Marie-Paule Duminil, « La mélancolie amoureuse dans l'Antiquité », art.cité, p.94-95.
[3] Euripide, *Hippolyte*, v.198-202, éd.Théobald Fix, Paris, Hachette, 1848, p.18-19 et *Médée*, v.24-25, éd. Georges Dalmeyda, M.H Weil et Édouard Bailly, Paris, Hachette, 1897, p.8-9. Il peut être, ici, également fait référence à Apollonios de Rhodes, *Les Argonautiques*, III, v.275-298, 444-471,616-686,751-824,948-974, éd. George W. Mooney, Londres, Longmans, Green and Co., 1912, p. 239-241, p.248-250, p. 257-261, p.264-268, p.275-277.
[4] F.Landucci, art.cité, p. 74-84 et Attilio Mastrocinque, *Manipolazione della storia*…, *op.cit*., p.11-38.
[5] F.Landucci, art.cité, p.84.
[6] Plutarque, *Démétrios*, 38, dans *Vies : Démétrios-Antoine*, éd. Robert Flacelière et Émile Chambry, Paris, Les Belles Lettres, 1977, t.13, p.60-62.
[7] Appien, *Histoire romaine : Le Livre Syriaque*, 59-61, *op.cit*., p.59-62.

la légitimité de la dynastie séleucide et de son dauphin de sang-mêlé[8]. Les peintures héroïques d'un fils vertueux et d'un patriarche magnanime, la volonté d'un roi qui fait loi, un mariage qui non seulement consacre le successeur au trône en l'instituant monarque, mais permet surtout la sauvegarde d'un territoire devenu trop grand pour un seul homme vieillissant, sont autant d'éléments en faveur de Séleucus et de sa monarchie[9].

Selon toute vraisemblance, malgré les divergences des deux récits, une même source plus ancienne, et *quasi* concomitante aux évènements rapportés, nourrit le propos des deux auteurs grecs. Certains critiques ont présumé que c'est l'historien Phylarque, réputé pour son imagination débridée et sa prose amphigourique, qui en constituait la source[10]. Toutefois, l'hypothèse, si elle peut être retenue avec circonspection pour Lucien[11], et avec plus de sérieux pour Julien[12], apparaît, dans le cas présent, incertaine et sujette à polémique. D'après Franca Landucci[13], ce prosateur évoluait dans la sphère des Lagides et profitait de leur protection. Contemporain des conflits pour la domination de la Cœlé-Syrie, Phylarque, dans de telles conditions, n'aurait pas pris le risque de déplaire à ses mécènes en narrant un épisode à la louange de leurs ennemis. Et dans l'éventualité où il aurait rapporté les faits, le ton et le style n'auraient pu être que critiques, pour ne pas dire dépréciatifs, et non élogieux. Jérôme de Cardia, toujours selon Franca Landucci[14],

---

[8] F.Landucci, art.cité, p.78, Andreas Mehl, Seleukos Nikator und sein Reich…, *op.cit*., p.223 et suiv. et Paul Goukowski, *Histoire romaine… op.cit.*, p.157 et n.755 : « Si l'épouse de Séleucos était bien la fille de Démétrios Poliorcète et de Phila, elle-même fille d'Antipatros, […] on ne pouvait trouver de macédonnienne plus prestigieuse pour le sang-mêlé qu'était Antiochos. […]. N'oublions pas que certains avaient reproché à Alexandre lui-même d'être un sang-mêlé et que, pour régner sur des Macédoniens, les fils d'Antiochos tireraient avantage d'une ascendance remontant à Antipatros. »

[9] F. Landucci, art.cité, p.75 et suiv et A. Mastrocinque, *op.cit*., p.12-15.

[10] Plutarque, *Démétrios*, 38, éd. R. Flacelière et E.Chambry, *op.cit*., p.61 et n.3. Sur ce sujet voir aussi F. Landucci, art.cité, p.80-81 et A. Mastrocinque, *op.cit*., p.13 et n.6 qui citent, entre autres, Eduard Meyer, *Blüte und Niedergang des Hellenismus in Asien*, Berlin, B. Kurtius, 1925, p.44 ; Plutarque, *Vita di Demetrio Poliocertes*, éd. Eugenio Manni, Florence, La Nuova Italia editrice, 1953, t.26, p.69-70 ; A.B.Breebart, « King Seleucus I, Antiochus and Stratonice » dans *Mnemosyne*, 20/4, Leyde, Brill, 1987, p.157.

[11] Lucien, *La déesse syrienne* (*The goddesse of Surrye*), 17-26, dans *Lucian in eight volumes*, éd. A.M.Harmon, Cambridge Mass., Harvard university press ; Londres, W. Heinemann, 1969, t.4, p.360-377. Il évoque également l'histoire d'Antiochus et Stratonice dans d'autres œuvres : *Icaroménippe ou l'homme qui va au-dessus des nuages* dans *Œuvres. Opuscules 21-25*, éd. Jacques Bompaire, Paris, Les Belles Lettres, 2003, t.3, p.228-229 ; *Comment écrire l'histoire ?* (*The way to write history*), 34-36, dans *Lucian in eight volumes*, éd. K.Kilburn, Cambridge Mass., Harvard university press; Londres, W. Heinemann, 1959, t.6, p.48-51 ; *De la danse (The Dance)*, 58, dans *Lucian in eight volumes*, éd A.M. Harmon, Cambridge Mass., Harvard University Press ; Londres, W. Heinemann, 1936, t.5, p.262-263 ; *Qu'il ne faut pas croire à la légère à la calomnie*, 14-15, dans *Œuvres*. *Opuscules 11-20*.15, éd. Jacques Bompaire, Paris, Les Belles Lettres, 2003, t.2, p.157-158.

[12] Julien, *Misopogon*, 347-348, dans *Œuvres complètes. Discours de Julien Empereur : Les Césars, Sur Hélios-Roi, Le Misopogon*, éd. Christian Lacombrade, Paris, Les Belles Lettres, 1964, t.2, 2e partie, p.169-170.

[13] F. Landucci, art.cité, p.80-81.

[14] *Ibid*.

représenterait, du fait de son allégeance aux Antigonides, l'hypothèse la plus étayée[15]. Sa position auprès de Démétrios Poliorcète lui aurait non seulement permis d'être le spectateur privilégié de l'union royale, mais encore ses fonctions de conseiller auprès d'Antigone Gonatas justifieraient sa position pro-séleucide. Célébrer les Séleucides et mettre en avant la figure de Stratonice étaient une manière habile et tacite de faire le panégyrique des détenteurs présents de la couronne de Macédoine et d'effacer les aspects négatifs de la jeune reine susceptible de porter tort à ses parents. Très voisin des narrations de Plutarque et d'Appien, le récit de Lucien se différencie pourtant par la mort de Séleucus sur les bords de l'Euphrate, et par les amours, reflet de l'histoire initiale, de Stratonice et de Combabos.

Si pour Franca Landucci[16], il ne fait pas de doute que Lucien soit passé par la médiation de Plutarque et d'Appien en prenant pour source indirecte Jérôme de Cardia, ici, et sur ce point, l'analyse d'Attilio Mastrocinque semble plus pertinente[17]. Il y aurait une source ou des sources intermédiaires plus tardives et d'une facture toute aussi romanesque[18]. Ambigu et empruntant à toutes les autres versions déjà écrites, le développement de Julien dresse un portrait peu flatteur du jeune prince[19]. Il souligne sa langueur excessive et son extrême délicatesse qui, en creux, dénonce, dans un esprit gréco-romain, ses atavismes orientaux. La narration se clôt pourtant sur une image flatteuse et probe d'Antiochus. C'est *ipso facto* la seule version dans laquelle l'adolescent refuse d'épouser sa belle-mère du vivant de son père, et ne paraît concrétiser l'union qu'à son décès. La note hostile de Julien, due très certainement à sa rancœur envers les habitants d'Antioche, ne doit pas masquer qu'il s'est inspiré en réalité d'un récit non pas anti-séleucide, mais bel et bien favorable à la dynastie[20].

Si, comme Jean Bouffartigue[21], Franca Landucci a du mal à identifier la source de Julien, elle propose des auteurs plus tardifs, tels que Posidonios d'Apamée, Timagène ou

---

[15] Paul Goukowski, *op.cit.,* p. CXXVII-CXXVII. Goukowsky prend quelques distances avec cette hypothèse et propose, aux vues de « l'aspect romanesque de certains épisodes » rapportés par Appien, dont, parmi eux, le récit des Amours d'Antiochus et Stratonice, le nom de l'historien Agatharcide de Cnide et de son ouvrage *Sur l'Asie*.

[16] *Ibid*, p.81-82.

[17] A. Mastrocinque, *op.cit*., p.13 et suiv.

[18] Les sources envisagées par Attilio Mastrocinque pour Lucien et Julien seraient des sources dites antiséleucies et philoptolémaïque. Hormis une ou des versions d'obédience tragique et romanesque, contaminées par des mythes adjacents grecs et orientaux, il avance les noms des historiens Phylarque et Hégésandre. A. Mastrocinque, *op.cit*., p.16-34.

[19] F. Landucci, art.cité, p.83-84 ; Jean Bouffartigue, *L'empereur Julien et la culture de son temps, op.cit*., 1992, p.313-315.

[20] F. Landucci, art.cité, p.83-84.

[21] J. Bouffartigue, *op.cit*., p. 313 et suiv.

Nicolas de Damas[22]. Dans cette perspective, il n'est pas interdit d'envisager que la « source n'existe pas [23]» et que, phénomène connu pour les contes, les fables ou encore les légendes, Julien emprunte à un imaginaire collectif, capable de produire la même histoire avec d'imperceptibles variations[24].

Attilio Mastrocinque[25], quant à lui, nuance les affirmations de Franca Landucci. Selon le philologue italien, Jérôme de Cardia n'écrit que peu après -278. Érasistrate étant né entre -310 et -300, et n'ayant été au faîte de sa célébrité qu'aux alentours de -258/-257, l'historien au service des Antigonides aurait plutôt évoqué le père du médecin de Céos, Cléombrote, comme le rapporte Pline l'Ancien dans ses propres écrits[26]. Il y aurait donc une source pro-antigonide, ou pro-séleucide, d'une époque plus tardive et d'une tonalité plus dramaturgique, plus romanesque, plus littéraire en somme. Après avoir envisagé, puis écarté Douris de Samos, du fait de sa chronologie trop précoce, Attilio Mastrocinque, pour des raisons stylistiques déjà avancées ci-dessus, propose le nom de Phylarque. Mais, si comme il le démontre, cette hypothèse peut se justifier pour les écrits de Lucien et de Julien qui sont, d'après ses analyses, d'une tonalité plus inamicale envers le régime de Séleucus, elle ne peut l'être pour Valère-Maxime, Plutarque et Appien. Si, semble-t-il, Franca Landucci a raison d'affirmer qu'à l'origine cette histoire est née pour des raisons de prosélytisme politique[27], la difficulté rencontrée par les différents chercheurs pour authentifier et reconnaître avec certitude une source, incite, comme l'affirme Jean Bouffartigue à propos de Julien, à penser qu'en réalité, il n'y a pas de source :

> On ne peut plus espérer, après cette comparaison, trouver deux versions dont les éléments diégétiques seraient strictement identiques. Il ne faut pas davantage songer à des emprunts à diverses sources mêlées. Si cette phraséologie était adoptée, il faudrait dire que [les auteurs empruntent à toutes les sources disponibles], et le mot *source* perdrait son sens[28].

Dès l'Antiquité, le substrat narratif, issu peut-être d'une tradition orale, devenue écrite, apparaît ainsi hanter l'inconscient collectif et, polymorphe, subir des métamorphoses sous l'influence d'auteurs divers, de différents courants de pensée et d'écriture, de récits parallèles et concomitants. Les incertitudes de Valère-Maxime et Pline l'Ancien à propos du nom du praticien en sont les meilleurs témoignages. Ce

[22] *Ibid*., p.84.
[23] J. Bouffartigue, *op.cit*., p.314.
[24] Ibid., p.315.
[25] A. Mastrocinque, *op.cit*., p. 12 et suiv.
[26] Pline l'Ancien, *Histoire Naturelle*, VII, 37, éd. Robert Schilling, Paris, Les Belles Lettres, 1977, t.7, p.83-84.
[27] F.Landucci, art.cité, p.84.
[28] J. Bouffartigue, *op.cit*., p.314-315.

substrat narratif, outre son incontestable dialogue avec le mythe de Phèdre dont il est le miroir inversé, et avec la poésie archaïque grecque, plus spécifiquement celle de Sappho[29], trouve d'autres sources d'inspiration et de dialogue, avec des développements voisins, comme le démontrent certains chercheurs.

Au début du premier siècle après J.-C. et même quelques années auparavant, certains échos annoncent l'éclosion et l'épanouissement des Amours d'Antiochus et Stratonice. De cette façon Sénèque le rhéteur peut être cité, qui, dans ses *Controverses et suasoires*, rapporte le cas d'un « homme accusé de folie pour avoir cédé sa femme à son fils [30]», mais encore et surtout l'anecdote du médecin grec, Arétée de Cappadoce. Dans le *Traité des signes et des causes et de la cure des maladies aiguës et chroniques*, au chapitre « De la Mélancolie »[31], le praticien narre la maladie mystérieuse et incurable d'un jeune homme, que l'opinion commune, d'après les symptômes observés, avait diagnostiqué comme mélancolique. Impuissants, les médecins l'avaient laissé à son triste sort. Pourtant, épris d'une jeune fille, lorsque l'objet de ses désirs répond enfin à son amour, il guérit, l'amour étant lui-même médecin.

Une autre réminiscence se dessinera, cent ans plus tard, chez le pseudo-Soranus, dans la *Vie d'Hippocrate*[32]. Ce dernier, en compagnie d'Euryphon, est appelé au chevet de Perdiccas, malade et vieilli. Suite au décès de son père, l'empereur Alexandre, le jeune homme brûle d'une passion dévorante pour Phila, la concubine de son géniteur. Hippocrate découvre le secret de Perdiccas, le révèle à l'ancienne maîtresse d'Alexandre, et permet l'union qui rétablit la santé du monarque.

Mais c'est surtout à la même époque que voit le jour une occurrence parallèle, à la postérité retentissante dans l'histoire littéraire et médicale, celle de Galien. Rédigé aux alentours de 178[33], le *Pronostic* relate sa consultation auprès de la femme de Justus qui

---

[29] Sappho, *Ode à Aphrodite*, v. 1-28; *Ode à Anactoria*, v. 1-17 dans *Alcée-Sapho*, éd. Théodore Reinach et Aimé Puech, 6e éd., Paris, Les Belles Lettres, 1994, p.190-197

[30] Sénèque le Rhéteur, *Controverses*, VI, 7, 1-2, dans *Sentences, divisions et couleurs des orateurs et des rhéteurs : controverses et suasoires*, éd. Henri Bonecque et Jacques Henry Bonecques, préface de Pascal Quignard, Paris, Aubier, 1992, p. 227.

[31] Arétée de Cappadoce, *Traité des signes, des causes et de la cure des maladies aiguës et chroniques* (*De causis et signis acutorum et diuturnorum libri quatuor*. *De curatione acutorum et diuturnorum libri quatuor*), III, 5, dans *Areteus*, éd. Karl Hude, amendé par Johann Zwicker et Fridolf Kudlien, Berlin, Teubner, 1958, t.2, p. 39-41.

[32] Pseudo-Soranus, Vie d'Hippocrate (*Vita Hippocratis secundum*), 5-6, dans *Sorani Gynaeciorum libri IV. De signis fracturarum. De fasciis. Vita Hippocratis secundum Soranum*, éd. Joannes Ilberg, Leipzig, Teubner, 1927, p.176.

[33] Véronique Boudon-Millot, *Galien de Pergame : un médecin grec à Rome*, Paris, Les Belles Lettres, 2012, p. 128-129.

dépérit et souffre de violentes insomnies[34]. Aux questionnements du praticien, la patiente répond à contrecœur et finit par lui tourner le dos. Deux conjectures s'offrent à lui : soit la malade est atteinte d'une pléthore atrabilaire, soit un chagrin secret l'assaille. Après avoir interrogé la servante et appris que l'épouse de Justus se baignait et se nourrissait normalement, il retient le second diagnostic. Son hypothèse se confirme lorsqu'à l'évocation du danseur Pylade, la patiente change de couleur que son pouls s'agite, deux signes révélateurs d'une âme troublée. Galien découvre ainsi que cette femme est amoureuse de l'histrion désigné.

Bien qu'originellement datées du début du IIIe siècle, les *Éthiopiques* d'Héliodore[35] peuvent être désormais considérées comme contemporaines de Galien et[36], elles aussi, à la fois redevables aux amours princières et instigatrices d'imperceptibles changements sur le cours de leur narration. La chaste Chariclée nourrit, en secret, une passion pour le jeune thessalien Théagène. Atteinte d'une mystérieuse maladie, le devin Calasiris ne tarde pas à comprendre que la jeune femme a été frappée par les traits de Cupidon. Complice du secret, il rassure le père en ne dévoilant rien des confidences de Chariclée. Un aéropage de médecins est convoqué au chevet de la malade. Acésinos, leur chef de file, a tôt fait de démasquer, grâce au pouls de la jeune femme, que l'amour est la cause de cette langueur et que la médecine ne peut lui être d'aucun secours. C'est alors qu'il désigne Calasiris, seul capable de mettre un terme à ce mal[37].

En dernier écho ayant nourri la construction du substrat antique, et non sans rappeler Sénèque le rhéteur, il faut citer les *Petites déclamations* du pseudo-Quintilien[38], rédigées entre le IIe et le IVe siècle ap. J.-C[39]. Elles racontent l'histoire d'un homme, père de deux fils dont l'un d'eux tombe gravement malade. Les médecins venus à son chevet diagnostiquent une affection de l'âme. Amoureux de l'épouse de son frère, il n'ose

---

[34] Galien, *Pronostic* (*De praenotione ad Posthumum*), 6, dans *Claudii Galeni opera omnia*, éd. C.G. Kühn, Hildesheim, G.Olms, 1997, t.14, p.630-635. Reproduction en fac-sim. de l'éd. de Leipzig 1821, parue dans la collection « Medicorum Graecorum opera quae exstant », t.14. Il évoque également l'anecdote princière dans *Commentaire au pronostic* I, 4 (*Hipprocatis prognosticon et Galeni in eum librum commentarius* I, 4) dans *Claudii Galeni opera omnia*, éd C. G. Kühn, Hildesheim, G. Olms, 1997, t. 18/2, p.18-19. Reprod. en fac-sim. de l'éd. de Leipzig, 1821, parue dans la collection « Medicorum graecorum opera quae exstant », t.18/2 et *Commentaire au pronostic*, I, 8, *op.cit*. p. 40.

[35] Héliodore d'Émèse, *Les Éthiopiques. Théagène et Chariclée*, éd. de R. M. Rattenbury, Rev.T.W. Lumb et J. Maillon, Paris, Les Belles Lettres, t.1-3, 1960.

[36] Patrick Robiano, « Maladie d'amour et diagnostic médical… », art.cité, p. 135.

[37] Héliodore, *Les Éthiopiques…*, IV, 7, *op.cit*., t.2, l.4-7, p. 11-13.

[38] Pseudo-Quintilien, *Petites déclamations* (*Declamationes minores*), 291,1-8, éd. D.R. Shackleton Bailey, Stuttgart, Teubner, 1989, p. 144-146

[39] Lennart Hakanson, « Die quintilianischen Deklamationen und pseudoquintilianischen Deklamationen in der neueren Forschung », dans Hildegard Temporini et Wolfgang Haase (dir.), *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt* II, 32/4, Berlin ; New-York, Walter der Gruyter, 1986, p.2272-2306.

avouer la cause de son mal que lorsque son père menace de se tuer avec un glaive. Le père enjoint à son fils de céder sa femme au frère souffrant. Ce dernier, surprenant l'adultère de sa nouvelle épouse avec son ancien mari, les tue tous les deux. Dès lors, le père renie l'assassin.

*

Ici se termine la brève archéologie antique du récit. Complexe et diverse, elle représente la formation et la composition des schèmes narratifs, de Valère-Maxime à Julien, qui fonderont les structures de référence des narrations futures.

2. Formation et composition des schèmes narratifs

Conformément à l'analyse de Josef Mesk et plus tard à celle de Patrick Robiano[40], la narration de Valère-Maxime se décompose en effet en quatre séquences : en premier maladie du prince ; en deuxième diagnostic du praticien ; en troisième révélation au roi de l'amour qui assaille son fils ; et en quatrième renoncement du père et don de son épouse au jeune prince.

En dramatisant et en compliquant la trame narrative, Plutarque insuffle une dimension nouvelle au récit. Désormais, le développement s'articule en cinq temps : culpabilité suicidaire du prince et feinte maladie, diagnostic de l'amour et découverte symptomatique de l'objet de cette passion dévorante, artifice du praticien qui fait croire au roi que l'adolescent est amoureux de Madame Érasistrate, révélation de la duperie, inéluctable renonciation du père et annonce publique du mariage d'Antiochus et Stratonice.

Les deux matrices principales de l'histoire sont dès lors fixées bien que des nuances d'importance se nichent au cœur de la narration elle-même. Chez chacun de ces cinq auteurs, il est à relever d'imperceptibles variations semblant au premier abord anodines, mais se révélant cruciales dans la compréhension de la multiplicité des combinaisons à venir, ainsi que dans la transmission synchronique et diachronique du récit[41].

[40] Josef Mesk, « Antiochos und Stratonike », art.cité, p.369 et suiv. et P. Robiano, art.cité, p.135-137.
[41] J. Bouffartigue, *op.cit.*, p.313-314.

La version de Valère-Maxime, se caractérise par l'évocation de Leptine, la découverte due au hasard de la femme aimée et la consultation du pouls en tâtant subrepticement le bras du jeune prince.

Plutarque se différencie en citant des vers de Sappho pour décrire la pathologie érotique, en occultant l'image du médecin assis au chevet du malade, et en relatant le discours tenu devant l'assemblée du peuple pour annoncer le mariage.

Appien se distingue par une assimiliation claire et précise de l'amour à un trouble de l'âme, la disparition du pouls des signes nosologiques, l'amélioration spectaculaire du malade devant l'aimée, et la déclaration à l'armée toute entière de l'union matrimoniale.

Lucien se définit par la mise en lumière de la figure de Stratonice, l'anonymat des protagonistes masculins, la narration de la mort du vieux roi sur les rives de l'Euphrate et le prolongement romanesque des amours adultères de la reine.

Quant à Julien, il se spécifie par la critique de la nature efféminée et orientale d'Antiochus et son refus d'épouser sa belle-mère.

Fluctuantes, ces cinq versions n'en restent pas moins primordiales. Elles forment une expression suffisamment pérenne pour marquer les esprits et devenir exemplaires, étant assez polymorphes pour la création fictionnelle, et assez constantes pour être connues et reconnues.

Galien, qui cite à titre de contre-exemple l'histoire d'Érasistrate, joue sans le vouloir un rôle tout aussi capital que les historiens et les rhéteurs gréco-latins dans le développement la propagation du récit des Amours d'Antiochus et Stratonice.

Fin connaisseur de l'art oratoire et alors qu'il cherche à se faire un nom à Rome[42], Galien tente, autant que faire se peut, de décrédibiliser l'autorité d'Érasistrate et de devenir la seule référence en matière de sphygmologie[43]. De fait, l'ensemble de son développement se construit à l'ombre et en relation incessante à Érasistrate et à sa découverte de la passion secrète d'Antiochus. Il commence son discours par une critique acerbe de ceux qui croient que son prédécesseur a découvert un pouls spécifique à l'amour alors qu'il était au chevet d'un jeune homme éperdu de la concubine de son père. S'il dit ignorer de quelle façon ce dernier a démasqué l'adolescent, Galien, reflet troublant d'Érasistrate au chevet de l'épouse de Justus, invoque le hasard lorsqu'il découvre l'inclination de sa malade pour Pylade. Mais, ambigu et paradoxal, son diagnostic des tourments de l'âme est confirmé par le teint changeant et le pouls

[42] Véronique Boudon Millot, *Galien de Pergame…*, *op.cit.*, p.32-33, p.35 et suiv. et p.121 et suiv.
[43] *Ibid.*, p.152-157, p.193-195 et p.249-250.

irrégulier, décelé par sa main posée sur le poignet de la patiente. Certes, cette réécriture lui assure une postérité légendaire. Toutefois, et en contradiction avec sa volonté première, Galien consacre Érasistrate en figure tutélaire et d'autorité, tout en confirmant le malheureux quiproquo qu'il combat. Fondateur, l'exposé galénique contribue ainsi lui aussi au succès durable des Amours d'Antiochus et Stratonice et offre une renommée à la peinture littéraire et médicale du médecin au chevet de l'amant.

*

C'est alors, dans ce creuset rhétorique de l'histoire et de la médecine, que se définit et se circonscrit la narration qui, devenue exemplaire, va se propager à travers le temps et l'espace.

3. Définition rhétorique d'une historiette princière

Appien, au IIe siècle ap. J-C, définit le récit en termes bien précis de « *diêgêma kâlôn* [44]». Caractérisation empruntée aux manuels d'éloquence, le « *diêgêma* » ou « récit » est classifié et intégré dans les « exercices de gymnastique rhétorique scolaire [45]», exercices préparatoires aussi nommés *progymnasmata* ou *praeexercitamenta*[46].

[44] Appien, *Le Livre Syriaque*, 60, *op.cit*., p.61.
[45] Marc Fumaroli, *L'Âge de l'éloquence : rhétorique et « res literaria » de la Renaissance au seuil de l'époque classique*, 3e édition, Genève, Droz, 2002, p.222 et n. 370.
[46] Sur la rhétorique, le genre épidictique, le discours historique et médical ainsi que les *progymnasmata*, voir : Marc Fumaroli, *L'âge de l'éloquence*…, *op.cit*. ; Arnaldo Momigliano, « L'histoire entre la médecine et la rhétorique », dans Gilbert Gadoffre (dir.), *Certitudes et incertitudes de l'histoire : trois colloques sur l'histoire de l'Institut collégial européen*, Paris, Presses universitaires de France, 1987, p. 31-41 ; Jean Bouffartigue, *L'empereur Julien…*, *op.cit*., p.523-533 ; Laurent Pernot, *La rhétorique de l'éloge dans le monde gréco-romain*, Paris, Institut d'études augustiniennes, 1993, p.56-66 ; Jean-Michel David (dir.), *Valeurs et mémoire à Rome : Valère-Maxime ou la vertu recomposée*, Paris, De Boccard, 1998 ; Michel Meyer (dir.), *Histoire de la rhétorique des Grecs à nos jours*, Paris, Librairie générale, 1999 et *La Rhétorique*, Paris, Presses universitaires de France, 2004 ; L. Pernot, *La rhétorique dans l'Antiquité*, Paris, Librairie générale, 2000, p.194 et suiv. et p.284 et suiv. ; Claude Calame, *Le récit en Grèce ancienne*, Paris, Belin, 2000 ; Adriana Zangara, *Voir l'histoire. Théories anciennes du récit historique : IIe siècle avant J.-C. – IIe siècle après J.-C.*, Paris, Éd. de l'École des hautes études en sciences sociales ; J.Vrin, 2007 ; Jacqueline Dangel, « *Historia proxima poetis* ou l'historiographie héroïque à Rome », dans Olivier Devillers et Jean Meyers (dir.), *Pouvoir des hommes, pouvoir des mots, des Gracques à Trajan. Hommages au professeur Paul Marius Martin*, Louvain ; Paris ; Walpole Mass., Peeters, 2009, p. 3-24 ; Webb Ruth, *Ekphrasis, imagination and persuasion in ancient rhetorical theory and practice*, Farnham, Ashgate, 2009, p.39-59 ; Joël Coste, Danielle Jacquart, Jackie Pigeaud (dir.), *La rhétorique médicale à travers les siècles. Actes du colloque international de Paris, 9 et 10 octobre 2008*, Genève, Droz, 2012.

Remontant à la première sophistique[47], le mot apparaît originellement dans la *Rhétorique à Alexandre*[48], sans que la notion soit encore bien circonscrite. Il s'agirait d'improvisations, de discours fictifs sur des sujets délibératifs et judiciaires, pratiques exercées par Démosthène ou encore Iphicrate. Depuis Protagoras, et surtout Aristote, la *thesis* est un exercice en cours dans les écoles de philosophie, et depuis Hermagoras au moins, un apprentissage oratoire dans les écoles d'éloquence. C'est à partir de la *Rhétorique à Herennius* et le *De inventione* que la *narratio* est quant à elle attestée[49].

Toutefois, le véritable essor des *progymnasmata* concorde avec le triomphe du genre épidictique à l'époque impériale, et se généralise et se propage avec la seconde sophistique. Leur taxinomie a été établie, entre autres et pour les auteurs les plus importants, par Quintilien dans son *Institution oratoire*[50], Aelius Théon[51] et le Pseudo-Hermogène[52].

Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si les exercices préparatoires d'essence narrative fleurissent, alors que l'*ethos* associé au judiciaire et le *pathos* au délibératif, porteurs l'un des valeurs républicaines romaines et l'autre des valeurs démocratiques grecques, sont occultés, pour des raisons évidentes, au profit du *logos* associé à l'épidictique, c'est-à-dire à une rhétorique qui « [se réduit] au langage stylisé, souvent convenu et ornemental, voire sublime [et] destiné à plaire.[53]» Ces *progymnasmata*, « narrations non agonistiques et traditionnelles [54]», et ayant une « fonction propédeutique [55]», sont en effet un entraînement utile et plaisant pour préparer les jeunes orateurs à la digression narrative dans les procédures civiles. Pour faire plaisir et divertir, les exercices préparatoires se rangent dès lors et sans autres formes de procès du côté de l'épidictique. D'autant plus que, le genre épidictique est un genre qui, comme le note à juste titre Adriana Zangara,

---

[47] Laurent Pernot, *La rhétorique de l'éloge…*, *op.cit.*, p.57 et suiv.
[48] Pseudo-Aristote [Anaximène de Lampasque], *Rhétorique à Alexandre*, 28, (*Anaximenis Ars rhetorica quae vulgo fertur Aristotelis ad Alexandrum*), éd. Léonard Spengel, Leipzig, Druck von O. Wigaud, 1847, p.53.
[49] *Rhétorique à Herenius* (*De ratione dicendi ad C. Herennium*), I, 3 et I, 8-9, éd. Marx Friedrich, Stuttgart, Teubner, 1993, p.3 et p.9-13. Fac-sim. de l'éd. de Stuttgart, Teubner, 1923. Cicéron, *L'invention*, I, 14 et I, 19-21, éd. J.-P. Charpentier et Greslou, Paris, C.-L.-F. Panckoucke, 1833, p. 40-41 et p. 54-63.
[50] Quintilien, *Institution oratoire*, I, 9 et II, 4, éd. de C.V. Ouizille, Paris, C.L.F., Panckoucke, 1829, t.1, p. 157-159 et p. 220-241
[51] Aelius Théon, *Progymnasmata*, éd. Michel Patillon et Giancarlo Bolognesi, Paris, Les Belles Lettres, 1997.
[52] Pseudo-Hermogène, *Progymnasmata*, dans *Corpus Rhetoricum*, éd. M. Patillon, Paris, Les Belles Lettres, 1997, t.1.
[53] Michel Meyer (dir.), *Histoire de la rhétorique…*, *op.cit.*, p.12.
[54] Adriana Zangara, *Voir l'histoire…*, *op.cit.*, p.149.
[55] *Ibid*.

par opposition au judiciaire et délibératif, n'est pas agonistique, mais destiné à l'apparat et au plaisir :

> Le genre épidictique […] est un genre particulièrement ambigu. Au sens strict, il recouvre la catégorie de discours d'éloge et de blâme. Mais il comprend aussi, entendu au sens large, tous les discours composés « pour la montre » (*epideixis*), c'est-à-dire les différentes formes de l'éloquence d'apparat, voire tout discours dépourvu d'un but pratique. […] Force est de constater que, surtout après le Ier siècle ap. J-C., le genre épidictique connaît une irrésistible ascension dans la pratique oratoire, tandis que les harangues et les plaidoyers finissent par subsister sous la forme de simples déclamations[56].

Rencontre en quelque sorte de la poésie et de la rhétorique, l'épidictique fait alors entrer de plein pied l'éloquence dans la littérature. Et simultanément, le genre historique, par le prisme de la *narratio* descriptive et médicale, est annexé par l'épidictique puisqu'il ne s'agit pas de prouver, mais de raconter, de bien dire, d'« exhiber son talent d'écrivain.[57] »

Métaphore du corps entier parfait, du « début, du milieu et de la fin[58] », le discours historique doit répondre aux exigences de « brièveté, clarté, vraisemblance. [59]» Dans ce ferment, le *diêgêma*, avatar de l'exposition ou synonyme de la *narratio*, puise sa propre définition. Travail de réécriture, il est la composition d'un récit, le plus souvent tiré d'un historien classique ou ayant trait à un sujet historique[60]. Il doit être succinct, intelligible et vraisemblable. D'autre part, et devenu par analogie « paradigme historique [61]», le *diêgêma* donne le spectacle de « belles images d'actions vertueuses[62]» auxquelles le lecteur peut s'identifier par fascination d'obédience érotique. Si les exemples passés permettent en outre une réflexion sur le présent, ils ont également la faculté de « rendre meilleur[63] » le lecteur. Pour cette raison, même les contre-exemples ou les images répulsives ont le pouvoir de marquer les esprits et par contraste, d'agir comme une morale inversée, reflet d'actions ou de faits à ne pas suivre, à ne pas désirer, à réprouver.

Apparition originelle au cœur des *Faits et dits mémorables*[64], les Amours d'Antiochus et Stratonice font partie de ce compendium d'*exempla* pour orateurs, jeunes

---

[56] *Ibid*., p.136.
[57] *Ibid.*, p.91.
[58] *Ibid*., p.33.
[59] *Rhétorique à Herennius*, I, 9, *op.cit*., p. 11 et Cicéron, *De inventione*, I, 20, *op. cit*., p.56-57. J. Bouffartigue, *L'empereur Julien*…, *op.cit*., p.525.
[60] L. Pernot, *La rhétorique dans l'Antiquité*, *op.cit*., p.195.
[61] A. Zangara, *op.cit*., p. 297.
[62] *Ibid*., p.296.
[63] *Ibid*., p.297.
[64] Valère-Maxime, V, 7, 1, *op.cit*., p.127-129.

ou vieux, confirmés ou apprenants, devenu sciemment un recueil exemplaire d'actions et de peintures héroïques, symboles des valeurs de la cité. Amorce d'une réflexion autour de l'amour indulgent des parents pour leurs enfants, la figure royale d'un père magnanime et bon qui, pour sauver son fils, prince pudique et vertueux, d'une mort imminente, lui cède son épouse, réunit toutes les caractéristiques de la narration épidictique, définie en tant que « *diêgêma*. » Réécriture d'un thème historique, ce bref développement, à la fois distrayant pour le lecteur et plaisant pour l'exercice des talents de prosateur, en vient, par sa nature élogieuse, à se transformer en illustration édifiante. La louange de ce grand homme qui, par tendresse paternelle, se sacrifie avec courage pour son fils, et la louange de ce fils princier qui, par désir coupable, meurt à petit feu de sa passion prohibée, représentent d'« admirables images », dans lesquelles le lecteur, admiratif du beau spectacle brossé, peut non seulement se projeter, mais aussi trouver un modèle à suivre, susceptible de le rendre meilleur qu'il n'est. Le rang de haute noblesse des protagonistes renforce la grandeur et la splendeur de l'idéal à atteindre. La beauté enjôleuse de la description narrative est, quant à elle, soulignée par son dénouement heureux, figuré par le rétablissement du jeune homme et son mariage. La représentation horrifique du dépérissement d'Antiochus incite au plaisir d'un enchantement répulsif, mais joue aussi le rôle de contre-exemple, qui met en garde le lecteur contre un désir érotique incontrôlable. Enclin à la digression et à l'amplification, le « diêgêma » devient littérature.

Prémonitoire, la dramaturgie romanesque insufflée par Plutarque dans son développement est renforcée par son sujet amoureux qui, tout comme dans les récits de fiction au long cours, met en scène l'amour entre deux jeunes gens d'extraction élevée et la fin extatique d'une union maritale épanouie[65].

Appien, à la fois complice de son lecteur et goûtant au ravissement de conter un « beau récit »[66], et surtout Lucien, dans son pastiche d'Hérodote, *De la déesse syrienne*[67], distendent et étirent le récit, sous l'influence consciente ou inconsciente de ce que l'on nomme improprement le « roman grec » et de l'une de ses plus célèbres fictions narratives en prose, les *Éthiopiques* d'Héliodore[68]. Lucien est l'instigateur d'une tendance que l'on retrouvera de la Renaissance à l'Âge classique, et construit un développement de type réellement romanesque autour de la personne de Stratonice. Si elle enflamme les sens du jeune homme, la reine, par l'action d'Héra, est elle-même brûlée, à en devenir

[65] Plutarque, *Démétrios*, 38, *op.cit*., p.60-62.
[66] Appien, *La Livre Syriaque*, 59-61, *op.cit*., p.59-62.
[67] Lucien, *De la déesse syrienne*, 17-26, *op.cit*., p.360-377.
[68] Héliodore, *Les Éthiopiques…*, IV, 7, *op.cit*., p.11-13.

insensée, par la beauté de Combabos. Les deux exemples qui s'opposent, la faiblesse de Stratonice emportée par sa passion et la maîtrise de Combabos, agissent comme attraction et répulsion sur l'esprit du lecteur, objets de blâme et d'éloge. Lucien, comme Plutarque et Appien, connaît la *mania*, ou plus exactement l'enthousiasme hallucinatoire de l'amoureux devant une beauté qu'il admire, et qui irrémédiablement l'attire. Il est en proie à une *phantasia* qui lui apparaît plus vraisemblable que la réalité elle-même. Le démiurge, créateur et lecteur enchanté de la description qu'il dessine, devient son propre spectateur[69].

Désirant mettre en œuvre une illustration marquante pour l'esprit, tout en exerçant ses talents de prosateur, Julien, dans son *Misopogon*[70], en revient, sur le modèle de Valère-Maxime, à une écriture plus resserrée, plus percutante, plus rhétorique. Ainsi, dans le cadre *stricto-sensu* de la « forme progymnasmatique du récit[71] », Julien adopte un style moyen qui n'a recours ni à l'emphase, ni au vocabulaire poétique. Il évite toute forme de digression boursouflée pour l'esprit d'un auditeur. Il s'agit en effet ici d'étayer le discours par un récit agréable. Il fige le récit, et le circonscrit dans une certaine immuabilité, en puisant auprès de chacun de ses prédécesseurs des éléments d'importance. Il emprunte à Valère-Maxime le secret du mal et la révélation immédiate au père, à Plutarque l'observation première du visage avant les battements du pouls et la réaction du patient face aux belles personnes, à Appien l'affirmation d'un dérèglement psychique qui influe sur le corps et le refus initial de prendre pour épouse sa belle-mère (chez Julien jusqu'à la mort du père), à Lucien enfin, l'expérience du médecin faisant défiler tous les personnages de la cour devant le lit du souffrant[72]. Synthétique, et entérinant la définition oratoire des Amours d'Antiochus et Stratonice en tant que *diêgêma*, Julien consolide et assoit à la fois la permanence paradigmatique du propos et la plasticité ornementale du discours, qui peu ou prou assureront sa transmission future.

Descriptive et relevant d'observations minutieuses, l'écriture médicale, tout du moins dans ses transcriptions des pathologies est par essence épidictique. La visée argumentative entoure les examens de considérations théoriques et prospectives, et le corps du texte s'assimile à la *narratio*, génitrice et parente du *diêgêma* défini par les *progymnasmata*. Tout comme la fiction narrative, le texte médical devient, par sa force d'évocation, édifiant et exemplaire. Malgré la difficulté à caractériser et circonscrire la

[69] A. Zangara, *Voir l'histoire…*, *op.cit.*, p.299-300.
[70] Julien, *Misopogon*, 347-348, *op.cit.*, p.169-170.
[71] J.Bouffartigue, *L'empereur Julien…*, *op.cit.*, p.525.
[72] *Ibid.*, p.313-314.

rhétorique médicale, ce type de développement est désigné par le vocable, certes imparfait, mais scientifique, de *consilium medicinale*, ou consultation médicale[73].

Le parallèle de Galien au chevet de la femme de Justus[74], héritier du cas du jeune amoureux relaté par Arétée de Cappadoce et de la *Vie d'Hippocrate* du pseudo-Soranus[75], appartient pleinement à cette dernière catégorie. Adepte et rompu aux déclamations démonstratives et publiques à la manière des sophistes, Galien, tout entier occupé à se construire « un masque d'autorité [76]» et à assurer sa postérité pour les siècles à venir, a pour habitude de mettre en scène ses consultations et, dans son art du bien dire, d'y inclure une note dramaturgique, pour ne pas dire romanesque[77]. Captivé le lecteur suit l'enquête du médecin, le refus de communiquer de la patiente, la conversation avec la servante ainsi que l'évocation inopinée de Pylade confirmant le diagnostic sur la nature du mal. L'histoire racontée avec plaisir et destinée au bonheur du lecteur, illustre par sa précision anatomique, un fait bien précis. Le dépérissement du personnage, et les battements saccadés de son pouls sont dus à un chagrin, à un trouble, à un dérèglement de l'âme sans lien avec une affection atrabilaire. En contrepoint, et sur le mode du dénigrement à peine voilé, l'allusion anecdotique à Érasistrate et à sa découverte de l'amour d'Antiochus est un autre point de fuite ornemental qui étaie la narration et participe à l'autocélébration à laquelle s'adonne Galien[78].

*

Tout à la fois expression symptomatique d'une affection psychique et éloge biographique du praticien, le *consilium medicinale*, jumeau troublant du *diêgêma kâlôn*, offre une autre source, une autre forme, qui, de façon simultanée, permet la propagation et la survivance du motif. De la peinture historique à tendance narrative et édifiante aux études de cas médicaux à tendance apologétique et exemplaire, le développement des

[73] Arnaldo Momigliano, « L'histoire entre la médecine et la rhétorique », art.cité, p. 31-41 ; Caroline Petit, « Galien et le discours de la méthode. Rhétorique(s) médicale(s) à l'époque romaine (Ier-IIe siècles de notre ère) » et Joël Coste, « La rhétorique des *consilia* et consultations (France, milieu XVIe siècle-début XIXe siècle) », dans Joël Coste, Danielle Jacquart, Jackie Pigeaud (dir.), *La rhétorique médicale…*, *op.cit*., p.75 et p.229-248.
[74] Galien, *Pronostic*, 6, *op.cit*., p.630-635.
[75] Arétée de Cappadoce, *Traité des signes, des causes et de la cure…*, III, 5, *op.cit*., p. 41 ; Pseudo-Soranus, *Vie d'Hippocrate*, 5-6, *op.cit*., p.176.
[76] C. Petit, « Galien et le discours de la méthode… », art.cité, p. 74
[77] Alain Billault, « La source grecque du romanesque », art.cité, p.24-26.
[78] Véronique Boudon-Millot, *Galien de Pergame…op.cit*., Paris, Les Belles Lettres, p.152-157 et p.194.

Amours d'Antiochus et Stratonice se définit à la croisée du *diêgêma* et du *consilium medicinale*, dans une perspective éminemment épidictique.

CHAPITRE II

Éclipse et survivance d'un *exemplum* gréco-romain

1. Byzance, lieu de conservation des savoirs anciens

Byzance, avec une longue histoire se déployant sur dix siècles, depuis l'avènement de Constantin jusqu'à sa prise par les Turcs en 1453, est notamment intéressante pour son ère précédant le XIe siècle. Son rayonnement est alors le reflet d'un empire grec solide et puissant, qui lui permet une hégémonie autarcique avant que ne se manifestent le péril turc et sa perte d'influence sur le bassin méditerranéen, due à un réel renouveau de l'Occident[79].

Annonciatrice de l'apogée de la cité entre le IXe et le Xe siècle[80], à partir de Michel III et sous la royauté macédonienne, en particulier Constantin VII, dit le Porphyrogénète, émerge entre la fin du VIIIe siècle et le début du XIe siècle l'*Ecloga chronographica* ou l'*Ἐκλογὴ Χρονογραφίας* de Georges le Syncelle[81], aux fausses allures d'encyclopédie historique. Interrompue par la mort de l'auteur aux environs de 810 ap. J.-C., et reprise par Théophane jusqu'à son propre décès en 813[82], cette chronographie est une chronique universelle qui se donne pour dessein d'écrire une histoire en cours de réalisation, œuvre d'un Dieu créateur et omnipotent. Bien plus qu'une simple chronologie, qu'un simple recueil de dates et de faits classifiés, cette compilation nourrit aussi l'ambition se servir de référence en matière de datation chrétienne tout en respectant la chronologie biblique. Alliant sources païennes et sources religieuses, dans l'héritage mêlé d'Eusèbe, de l'antiochien Jean Malalas et d'Aiannus, Georges le Syncelle construit sa somme autour d'une découpe séquentielle d'années universelles, fondées dans le temps et dans l'espace de l'Ancien et du Nouveau Testament. L'*Ecloga chronographica* est ainsi morcelée en parties et sous-parties, elles-mêmes subdivisées en séquences annuelles, elles-mêmes divisées en listes de rois, de nations, et de notices historiques. En fait,

---

[79] Paul Lemerle, « L'encyclopédisme à Byzance à l'apogée de l'empire, et particulièrement sous Constantin VII Porphyrogénète », dans *Cahiers d'histoire mondiale*, 9/3, Neuchâtel, Éditions la Baconnière ; Paris, Unesco, 1966, p.596-597.
[80] *Ibid*., p.597 et suiv.
[81] Georges le Syncelle, *Églogue chronographique* (*Ecloga chronographica*), éd. Alden A. Mosshammer, Leipzig, Teubner, 1984.
[82] G. le Syncelle, *The Chronography of George Synkellos. A Byzantine Chronicle of Universal History from the Creation*, éd. William Adler et Paul Tuffin, Oxford, Oxford University Press, 2002, p. XXIX-XXX.

l'*Ecloga chronographica*, dont l'architecture est une réelle arborescence aux multiples ramifications, se nourrit de sources toutes diverses, d'Eusèbe à Diodore de Sicile, de Chrysostome à Pannodorus ou Grégoire de Nizance, et de différents écrits et témoignages de Syrie ou d'Egypte rapportés du séjour de son auteur en Palestine. D'autre part, et *a contrario* de ses prédécesseurs, Georges le Syncelle se distingue par sa propension à s'intéresser à la chrétienté, à l'histoire de son Église, et ici de façon plus spécifique à l'Eglise grecque, ainsi qu'à l'exégèse de la Bible et des textes patristiques[83].

Au détour de cette entreprise archivistique de l'Histoire, et d'une liste de « Rois de Syrie et de Babylonie », qui a sûrement pour source Aiannus, de textes récoltés au Proche-Orient, ou encore de quelques auteurs grecs et chroniqueurs tardifs[84], les Amours d'Antiochus et Stratonice émergent sous une forme restreinte, se résumant presque à une période un peu longue[85]. Sa construction relève à la fois du *diêgêma* rhétorique et de l'autocélébration biographique sur le mode du *consilium medicinale* de Galien[86]. Le développement se décompose ainsi : louange implicite d'Érasistrate, illustre découverte de l'amour d'Antiochus par le praticien, renoncement miséricordieux de Séleucus à son épouse pour guérir la douleur de son fils. Ici, nulle théâtralité, aucun subterfuge romanesque, ni description pathétique ou symptomatique du mal qui dévore le jeune prince, le propos, au style neutre et maîtrisé, se fige et se cristallise autour de la figure d'Érasistrate. Cependant, cette allusion de connivence, par l'imaginaire qu'elle véhicule et le sous-texte qu'elle convoque sous forme de réminiscence, est suffisamment exemplaire. Non seulement elle conserve et transmet la peinture d'un médecin au chevet d'un amoureux dont le mal semble par essence pathogène, mais elle véhicule aussi la beauté de grands hommes, bons et courageux, dont la magnanimité exemplaire du père. Toujours porteuse des potentialités d'un récit plaisant et édifiant, cette longue période

---

[83] G.L. Huxley, « On the erudition of George the Synkellos », dans *Proceedings of the Royal Irish Academy. Section C: Archaeology, Celtic Studies, History, Linguistics, Literature*, Dublin, Royal Irish Academy, 1981, t.81, p.207-217. Cyril Mango, « The Tradition of Byzantine Chronography » dans *Harvard Ukrainian Studies*, 12/13, Cambridge Mass., Harvard Ukrainian Research Institute, 1988-1989, p.360-372 ; Albert Failler, « William Adler, *Time immemorial : archaic history and its sources in Christian chronography from Julius Africanus to George Syncellus*. Compte-Rendu. » dans *Revue des études byzantines*, 49/1, Paris, Institut français d'études byzantines, 1991, p.293-924 ; W. Adler et P. Tuffin, *The Chronography of George Synkellos…*, *op.cit*., p. LV-LXIX ; Michael Whitby, « A long history of time », dans *The Classical Rewiew*, 53/2, oct. 2003, Cambrige, Cambridge University Press, 2003, p.396-397 ; Daniel James Thornton, « William Adler, Paul Tuffin, *The Chronography of George Synkellos : A Byzantine Chronicle of Universal History from the Creation*, Oxford University Press, 2002. […] » dans *Bryn Mawr Classical Review*, Pennsylvanie, BMCR, 27 octobre 2007.

[84] G.L. Huxley, « On the erudition of George the Synkellos », art.cité, p. 216-217 et W.Adler et P.Tuffin, *op.cit.*, p. LX-LXIX.

[85] Georges Le Syncelle, *Églogue chronographique*, 520-13 à 520-17, *op.cit*., p.330.

[86] Galien, *Pronostic*, 6, *op.cit*., p.630-635.

assure la persistance du motif, et annonce la tendance future de la répétition inlassable, sous forme de courtes sentences, aux fins d'étayer et d'orner les discours médicaux et moraux, parfois même narratifs et fictionnels.

C'est dans cette même perspective, plus prononcée, de relater et conserver le passé, que la *Souda* ou *Suidae Lexicon* voit le jour[87]. Après une ère d'extrême renouveau de la pensée au IXe siècle, ère au cours de laquelle apparaissent des figures aussi emblématiques du premier humanisme byzantin que Jean le Grammairien, Léon le Mathématicien ou encore de Photius, au Xe siècle, sous l'influence de Constantin VII, la cité orientale s'épanouit dans un encyclopédisme rigoureux[88]. Tandis qu'il est considéré que seul le passé peut permettre de vivre le présent, et que sans la connaissance et l'exemple des hauts faits passés les hommes sont enclins au mal, l'empire byzantin compile, archive, classifie de façon méthodique et obsessionnelle. Ne concevant l'avenir qu'en référence à l'héritage antique, aussi bien culturel que politique, Byzance, certes enfermée dans cette dictature de la conservation des idéologies et connaissances gréco-latines et chrétiennes, se révèle bibliothèque immuable et source inépuisable des savoirs oubliés[89]. Daté de la fin du règne de Constantin, ou de quelques années postérieures, le *Suidae Lexicon* est caractéristique de cette entreprise constantinienne, d'autant plus que le lexique semble en grande partie reprendre, synthétiser et paraphraser les *Excerpta* de l'empereur, et d'autres compilations, recueils de proverbes ou de citations[90].

Comptant plus de trente mille entrées[91], et abordant une multitude de matières et de sujets, le *Suidae Lexicon* traite également des Amours d'Antiochus et Stratonice, par deux fois et sous deux entrées différentes : « Ἐξ ἔρωτος » et « Ἐρασίστρατος. [92]» Tout comme chez Georges Le Syncelle, les développements sont brefs et synthétiques. Pour le premier, il se résume à une simple sentence, et pour le second à deux phrases qui pourraient à elles deux constituer une période. Les sources semblent néanmoins diverger. Sur l'amour, et sa nature maladive, l'allusion à un aéropage de médecins découvrant l'affection du jeune prince témoigne d'une source qui opère une contamination, une

[87] *Suidae Lexicon*, éd. Ada Adler, Stuttgart, Teubner, 1984-1989. Fac-sim. de l'éd. de 1928-1938.
[88] P. Lermerle, « L'encyclopédisme à Byzance… », art.cité, p.597 et suiv.
[89] *Ibid*., p.615-616.
[90] P. Lemerle, « L'encylcopédisme à Byzance… », art.cité, p.614 et *Le premier humanisme byzantin : notes et remarques sur enseignement et culture à Byzance, des origines au Xe siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 1971, p. 297-300.
[91] Stefanos Matthaios, « Suda : The character and dynamics of an encyclopedic byzantine dictionary », dans *Η λεξικογράφηση του ελληνικού πολιτισμού, αρχαίου, μεσαιωνικού και νέου. Τα σύγχρονα εγκυκλοπαιδικά λεξικά*, Thessalonique, éd. N.I. Kazakis, 2006, p.5.
[92] *Suidae Lexicon*, 1651-9 à 1651-11, 2896-25 à 2896-32, éd. Ada Adler, *op.cit*., t.2, p.308 et p.402-403.

confusion entre l'histoire séleucide et la scène théâtrale des *Éthiopiques*[93], scène où Chariclée se trouve, comme déjà décrit, auscultée par une assemblée de praticiens. À propos de la narration biographique d'Érasistrate, il est aisé d'identifier Lucien et Julien[94], puisque le médecin pose sa main sur la poitrine de l'adolescent, et Valère-Maxime[95], et Galien en sous-main[96], puisqu'il est précisé qu'Érasistrate tâte aussi le pouls de son malade. Ada Adler[97], quant à elle, pense à une source intermédiaire, Hésychios de Milet, principal creuset des narrations biographiques dans le *Suidae Lexicon*[98]. Quoi qu'il en soit, les deux récits apparaissent autant redevables à la tradition médicale qu'historique, exemplarité agréable de la belle histoire des hommes passés et consultation édifiante d'une affection psychique, devenue par ambiguïté maladie, participant à la gloire du médecin désigné ou mis en scène. Concourant au même phénomène que l'*Ecloga chronocraphica*, le *Suidae Lexicon*, lieu réputé de conservation érudite pour les siècles à venir et figure d'autorité en matière d'archives des savoirs antiques, assure la postérité, la survivance et la résurgence du motif qui connaîtra une brève éclipse durant le Moyen-Âge.

2. Avicenne et l'Orient médiéval

Avicenne, au même titre que Rhazès, Haly Habbas et Abulcasis, est une figure majeure de l'univers savant des Xe-XIe siècles, et à partir du XIIe siècle connu et reconnu en Occident grâce à la vulgate latine de son traducteur italien, Gérard de Crémone. Bien que Galien, par son prestige et son autorité, soit toujours bien présent dans la pensée médicale, Avicenne et les autres médecins arabes cités ci-dessus tendent, sinon à le supplanter, du moins à l'égaler. La figure d'Avicenne va éclipser celle d'Érasistrate, puis de Galien au chevet de l'amant ou de l'amante de haut rang, malade d'amour.

Dans son *Traité d'amour mystique*[99], daté du IVe siècle de l'Hégire, à savoir le Xe siècle ap. J.-C.[100], Muhammad Al-Daylami fait toutefois encore référence à Galien. Il

[93] Héliodore, *Les Éthiopiques…*, *op.cit.*, IV, 7, p.11-13.
[94] Lucien, *La déesse syrienne*, *op.cit.*, 17-26, p. 360-377 ; Julien, *Misopogon*, 347-348, *op.cit.*, p. 169-170.
[95] Valère-Maxime, V, 7, 1, *op.cit.*, p. 127-129.
[96] Galien, *Pronostic*, 6, *op.cit.*
[97] A. Adler, *op.cit.*, p.402.
[98] P.Henry, « Suidas, le Larousse et le Littré de l'antiquité grecque », dans *Les Études classiques*, 6, Namur, Université de Namur, 1937, p.158.
[99] Muhammad Al-Daylami, *Le traité d'amour mystique d'Al-Daylami*, éd. Jean-Claude Vadet, Genève, Droz ; Paris, Champion, 1980, p.71.

relate, sous la forme d'un récit anecdotique, comment ce dernier, aux côtés d'un patient malade, découvre, en lui tâtant le pouls, qu'il est amoureux de la femme venue lui rendre visite. À la fois influencé par la narration galénique du *Pronostic*[101], et très certainement, de façon implicite, par l'historiette médicale d'Arétée de Cappadoce[102] et le paradigme érasistratéen, Muhammad Al-Daylami retravaille le récit de la consultation médicale en substituant à la femme de Justus un amant éperdu. Le propos peut toutefois être nuancé en constatant que la confusion opérée par Al-Daylami peut aussi tirer son origine de deux autres sources. D'une part, dans *Comment il faut confondre les simulateurs ?*[103], Galien est aux prises avec le serviteur d'un chevalier qui, souhaitant jouir de la femme aimée plutôt que d'aller travailler au champ, feint une infection du genou. D'autre part, les récits d'obédience biographique qui entourent la personne d'Avicenne le mettent en scène avec un malade de sexe masculin.

Cette variante orientale, qui fait écho à celle d'Érasistrate et de Galien, a pour genèse Avicenne lui-même. Dans son *Canon*[104], il suit en effet, de façon indirecte, l'exemple de Galien. Au chapitre désormais célèbre d'*al-ishq*, en latin *De ylischi*, ou selon d'autres traditions *De illischi amantibus*, Avicenne décrit tout d'abord très précisément les symptômes de cette affection, semblable à la mélancolie (respiration saccadée, yeux pesants, humeur changeante et pouls perturbé), puis le stratagème pour démasquer l'objet de cet amour. Tout comme dans les *Éthiopiques* d'Héliodore[105], l'évocation de l'être aimé suffit à déclencher les pulsations irrégulières des artères. Avicenne conseille donc de répéter plusieurs prénoms, noms de familles, quartiers, pays ou encore professions. Ce ne sera qu'à l'instant où un pouls anormal se déclenchera que l'objet de l'amour sera démasqué. Il confirme ses observations et sa méthode par son expérience personnelle, et réitère le témoignage de son vécu en rapportant avoir vu des amants recouvrer la santé en peu de temps, après s'être unis à l'être bien-aimé. Il s'agit des mêmes éléments que dans le procédé galénique, parfois accentués, comme c'est le cas

---

[100] Guy Monot, « J.-Cl. Vadet, *Le Traité d'amour mystique* d'al-Daylami. Compte rendu », 199/1, dans *Revue de l'histoire des religions*, Paris, Armand Collin, 1982, p.107-108.
[101] Galien, *Pronostic*, 6.
[102] Arétée de Cappadoce, *Traité des signes, des causes et de la cure…*, III, 5, *op.cit*., p. 41.
[103] Galien, *Comment il faut confondre les simulateurs* ? (*Quomodo morbum simulantes sint deprehendendi* ?), 1-7, dans *Claudii Galeni opera omnia*, éd. C.G. Kühn, Hildesheim, G.Olms, 1997, t.19, p.4-5. Reprod. en fac-sim. de l'éd. de Leipzig, 1821, parue dans la collection « Medicorum graecorum opera quae exstant », t.19.
[104] Avicenne (Abû 'Alî Al-Ḥusayn ibn 'Abd Allâh Ibn Sîna, 980-1037) *Le Canon de médecine* (*Liber canonis*) […], III, 1, 4, 23-24, éd. de Gérard de Crémone (*translatus a magistro Gerardo Cremonensi in Toleto ad arabico in latinum*), Cambridge Mass., Omnisys, 1990, p.423-424. Reprod. de l'éd. de Milan, par Filippo da Lavagna, 1473, p. 423-424.
[105] Héliodore, *Les Éthiopiques*, IV, 7.

pour la partie symptomatique du propos. La description de la maladie est suffisamment édifiante et fascinante par son spectacle horrifique, pour, ici et à l'encontre du quiproquo dénoncé par Galien, mettre en garde contre un désir de nature morbide. La propension à témoigner de sa propre pratique, comme gage d'autorité, permet d'atténuer celle des autres praticiens et d'assurer la sienne au cœur du monde médical présent et futur. L'entreprise panégyrique connaît le même succès qu'avec Galien et permet à Avicenne de briller, en occultant momentanément Érasistrate et Galien, puis de les égaler.

Cette éclipse opérée par Avicenne est attestée par la fiction historico-biographique de Nizami Aruzi. Dans les *Quatre discours* (*Chahar maqala* ou *Tchahar maqale*)[106], composés aux environs de 551-552 de l'Hégire, c'est-à-dire de 1156-1157 ap. J.-C.[107], il narre l'amour maladif d'un jeune prince, découvert et révélé par Avicenne. En fuite, et pour échapper au sultan Yamin al-Dawla Mahmûd, le médecin persan s'installe à Gurgan, province sur laquelle règne le roi éclairé Qâbûs. Installé près du Caravansérail, il soigne plusieurs personnes grâce à son art. Alors qu'un neveu du roi tombe gravement malade, aucun médecin n'arrive à endiguer le mal. Après avoir été recommandé par l'un des serviteurs de la Cour ayant eu vent de ses succès thérapeutiques, Avicenne est convoqué auprès du patient. Il ausculte un homme de belle prestance, mais affaibli. Grâce à l'examen de son urine, comme il l'expliquera au roi à la fin du récit, et au refus du jeune homme de répondre à ses questions, le médecin déduit que quelque peine amoureuse perturbe l'alité. C'est alors qu'il met en œuvre le stratagème explicité dans le *Canon*[108], et que pendant l'énumération des quartiers, rues, maisons, habitants, il découvre le nom de la bien-aimée qui n'est autre que la cousine du prince. Il révèle la vérité à Qâbûs qui unit ses deux neveux. Hormis l'analyse urinaire qui semble originale, Nizami Aruni emprunte : aux Amours d'Antiochus et Stratonice, l'origine princière des protagonistes, l'inceste indirect, la révélation au roi et le mariage béni par le monarque ; à Galien[109], l'affirmation d'un trouble de l'âme et l'opposition de converser avec le médecin ; à Héliodore[110], l'assemblée impuissante des médecins et l'intervention d'un tiers leur permettant d'éclairer leur diagnostic. Par son récit redevable à la fiction narrative, Nizami Aruni s'adonne au plaisir de conter une « belle histoire », construite autour d'illustres personnages et dressant, en creux, l'éloge de la sagacité et du génie d'Avicenne. Le triste

[106] Nizami Aruzi, *Les Quatre discours*, éd. Isabelle de Gastines, Paris, G.-P. Maisonneuve et Larose, 1968, p. 145-148.
[107] *Ibid*., p.7-8.
[108] Avicenne, *Le Canon de médecine*, III, 1, 4, 23-24, *op.cit*., p.423-424.
[109] Galien, *Pronostic*, 6.
[110] Héliodore, *Les Éthiopiques*, IV, 7.

portrait d'un prince vertueux qui tente de résister aux assauts de la passion érotique, offre l'exemple de la pudeur et de la retenue, tout en avertissant le lecteur des périls du désir amoureux.

*

Les variantes médicales et narratives autour de la personne d'Avicenne, remplaçant aisément Érasistrate et Galien, donnent au motif la possibilité de survivre et de s'ancrer, de façon détournée, dans l'imaginaire commun.

3. *Narratio brevis* et romance chevaleresque

À partir du Xe siècle, la médecine orientale offre, comme succinctement constaté, un tableau du désir amoureux, devenu par assimilation, maladie et qui, désormais, représente une « entité nosographique à part entière. [111]» Cette tendance idéologique croise à la fois l'hérésie courtoise et la pensée des théologiens chrétiens, synthétisées par Saint-Thomas d'Aquin. L'*amor concupiscentiae*, celui d'après la *Chute*, est, par essence et par nature, pathogène et excessif, et s'oppose à l'*amor caritatis* ou *amor amicitiae* régulé par la raison, et désintéressé. Dans ce contexte, la passion amoureuse accèdant au rang de pathologie somatique, est dite héroïque puisque d'une part elle reste réservée aux nobles du fait de l'oisiveté de leur mode de vie, et que d'autre part les amants souffrant de ses tourments sont considérés comme des héros, des chevaliers de l'amour[112].

Le motif thématique *des Amours d'Antiochus et Stratonice* reste, dans l'inconscient collectif, le paradigme pour narrer et décrire ce désir maladif. Certes, la tradition éclipse le récit originel, phénomène dû très vraisemblablement, comme démontré ci-dessus, à l'avènement d'Avicenne dans le monde médical, mais aussi au succès de la narration concurrente de *l'Historia Apollonii regis Tyri* au cœur de la geste chevaleresque[113]. Toutefois, de nombreuses variantes, toutes redevables à ces amours princières, voient le jour et confirment la constance du sujet antique.

C'est avant tout, et sans grande surprise, dans la *narratio brevis* moyenâgeuse que se retrouvent de nombreuses résurgences parallèles. En effet, très proche de la *narratio* du

---

[111] A. Murad, « Le mal d'amour dans la médecine arabomusulmane », dans *Annales Médico-psychologiques, revue psychiatrique*, 159, Amsterdam, Elsevier, 2001, p. 511-512.
[112] D. Beecher et M. Ciavolella, *De la maladie d'amour…*, *op.cit.*, p.88-92.
[113] *Le Roman d'Apollonius de Tyr*, éd. Michel Zink, Paris, Union générale d'édition, 1982 ; *Historia Apollonii regis Tyri*, éd. G. A. A. Kortekaas, Groningue, Bouma's Boekhuis, 1984 ; *Historia Apollonii regis Tyri*, éd. Gareth Schemling, Leipzig, Teubner, 1988 ; *Histoire du roi Apollonius de Tyr*, éd. Étienne Wolff, Paris, Éd. Anatolia, 1996.

discours oratoire et du *diêgêma* des *progymnasmata*, la *narratio brevis* puise en partie sa définition dans la *Rhétorique à Herennius* : « *Tres res convenit habere narrationem, ut brevi, ut dilucida, ut veri similis*.[114]» et dans les *Topiques* de Cicéron :

> Itemque narrationes ut ad fines spectent, id est ut planae sint, ut breves, ut evidentes, ut credibiles, ut moderatae, ut cum dignita. Quae quamquam in tota oratione esse debent, magis tamen ut propria narrandi[115].

Brièveté, clarté, vraisemblance, telles sont, comme dans le *diêgêma* antique, les exigences de la *narratio brevis*. Toujours sur son modèle, elle se doit, grâce au pouvoir descriptif qu'elle recèle, d'être frappante et percutante afin d'assurer sa vocation exemplaire.

*

À la frontière du XIe et XIIe siècle, Pierre Alphonse, dit Moïse le séfarade, dans sa *Discipline du Clergé*[116], au deuxième *exemplum* ou *fabula* de son recueil, pour le dire improprement, de nouvelles, narre la maladie qui frappe un marchand bagdadi en villégiature chez un de ses confrères en Égypte. Ne décelant aucune affection physique après l'examen du pouls et de l'urine, les praticiens à son chevet déduisent que le marchand est amoureux. Informé, l'hôte demande à son invité de lui désigner l'objet de ses désirs. L'amant éperdu, d'après un stratagème inspiré implicitement par les développements de Lucien et d'Avicenne, demande à voir toutes les femmes de la maison afin de désigner l'objet de ses désirs. Finalement, il montre la jeune et noble jeune femme que son ami souhaite épouser. Le marchand égyptien renonce à celle avec qui il devait s'unir et l'offre au malade. Ces éléments sont similaires à la romance séleucide : passion tenue secrète, feinte maladie et don de la femme aimée à l'amoureux en souffrance.

Le poète Rûmî, dans son *Mesnevi*[117], ouvrage composé au XIIIe siècle, dénonce, sous forme d'apologue, les dangers de la passion érotique et le caractère fugace du désir. Un sultan est épris de l'une de ses servantes, qui tombe gravement malade peu après son arrivée au palais. En proie à un profond désespoir, il consulte tous les médecins de sa

---

[114] *Rhétorique à Herrenius*, I, 9, *op.cit*., p.11.
[115] Cicéron, *Topiques* (*Topica*) 25,97, éd. Auguste Delalain, Paris, A. Delalain, 1821, p. 33.
[116] Pierre Alphonse, *Discipline du Clergé* (*Disciplina clericalis*), 2, dans *Goffridi, abbatis vindocinensis, Opera omnia, juxta editionem sirmondianam. Accedunt Thiofridi, abbatis Efternacensis, Petri Alfonsi, ex judaeo christiani, Werneri, abbatis S. Blasii in Silva nigra, scripta quae exstant*, éd. Jacques-Paul Migne, Petit-Montrouge, J –P. Migne, 1854, p. 674.
[117] Djalâl al-Dîn Rumî, *Le Mesnevi : 150 contes soufis*, éd. Ahmed Kudsî Erguner et Pierre Maniez, Paris, Albin Michel, 1988, p.15-19.

Cour qui, comme chez Héliodore et Nizami Aruzi[118], sont incapables d'endiguer le mal. Un vieux sage prophétique, très proche de la figure de Calasiris dans les *Éthiopiques*, diagnostique, grâce à l'observation du teint et du pouls de la patiente, qu'elle est malade d'amour. Si tout comme Érasistrate, à l'exemple des textes de Plutarque jusqu'à ceux de Julien et Galien, il comprend l'objet de sa maladie, il n'en connaît pas l'origine. Le vieillard utilise alors le subterfuge avicennien. Lorsque la ville de Samarcande est évoquée, il constate que le pouls de la servante s'accélère et que ses joues rosissent. Elle lui confie être éprise d'un bijoutier originaire de cette cité. Le sage révèle la vérité au sultan et lui conseille d'unir les deux amants. Le bijoutier est convoqué à la Cour et la jeune femme jouit de son amant durant plusieurs mois. Une fois la servante rétablie, l'homme est alors lentement empoisonné et perd sa beauté. N'étant plus aimé il finit par mourir. Plusieurs allusions au motif sont à remarquer : dépérissement non expliqué, teint altéré et pouls indicateur de l'amour, découverte du secret et révélation au roi, union des deux amants.

L'histoire d'Antiochus et Stratonice trouve un écho dans une autre collection de contes et d'anecdotes, les *Gesta Romanorum*, recueil d'annectodes des XIIIe-XIVe siècles[119]. Pour dénoncer l'amour charnel et inciter à l'amour de Dieu, le chapitre XL met en scène une femme infidèle, démasquée par son pouls irrégulier à l'évocation du nom de son amant. La morale de la parabole s'exprime alors en ces termes. L'âme humaine préfère ainsi la concupiscence à l'amour universel de Dieu.

Impressionnants et séduisants, ces développements sont édifiants et démontrent le caractère violent et maladif du plaisir amoureux. Par leurs incessantes références aux amours princières, ils font d'Antiochus, la figure exemplaire de l'amoureux en souffrance, d'Érasistrate, et par ricochet de Galien et d'Avicenne[120], les canons du protagoniste rusé et complice de la supercherie, de Stratonice, l'incarnation du désir funeste, et de Séleucus, la statue admirable de celui qui, par un amour infini et presque divin, fait acte de sacrifice. Du fait de l'héroïsme de celui qui endure les assauts de la passion et de celui qui renonce par *amor caritatis*[121], ces figures antiques ne pouvaient que trouver vie dans la romance chevaleresque.

---

[118] Héliodore, *Les Éthiopiques…*, IV, 7, *op.cit.*, p.11-13 ; Nizami Aruzi, *Les Quatre discours*, *op.cit.*, p.145-148.

[119] *Gesta Romanorum*, 60, Cambridge Mass., Omnysis, 1990, sans pagination. Reprod. de l'éd. de Louvain, Johannes de Westphalia, 1480 ; *Gesta Romanorum*, 60, Lyon, Jacob Junta, 1555, p.153-155.

[120] Galien, *Pronostic*, 6, *op.cit.*, p.630-635 et Avicenne, *Le Canon de médecine*, III, 1, 4, 23-24, *op.cit.*, p.28.

[121] D. Beecher et M. Ciavolella, *op.cit.*, p.88-92.

Le roman d'Athis et Prophilias[122], attribué à Alexandre de Paris, et daté du XIIe siècle, en est un bel exemple. Athis l'Athénien se lie d'une amitié profonde à Prophilias le Romain. Par crainte de perdre son nouvel ami, le jeune homme grec, qui doit se marier à Cardyones, confie à Prophilias ses projets de mariage. Ce dernier l'encourage à s'unir à la jeune femme. Mais alors qu'il la voit pour la première fois, Prophilias tombe éperdument amoureux d'elle. Pudique et honteux, il s'enferme dans une profonde langueur et souffre, héroïque, de tous les symptômes amoureux (fièvre, soupirs, teint altéré, rythme cardiaque saccadé etc). Son ami aux portes du tombeau, Athis fait venir les médecins du pays à son chevet, mais aucun ne peut le guérir. Les noces achevées et après maintes supplications, Prophilias avoue enfin son amour pour Cardyones. Ami au grand cœur, Athis lui permet de jouir de son épouse. En peu de temps, Prophilias recouvre la santé[123].

Echo plus lointain est celui de *Jehan et Blonde* de Philippe de Rémi Beaumanoir[124]. Jehan, fils d'un pauvre chevalier, entre au service du comte d'Oxford et s'enflamme pour sa fille. Cet amour secret le dévore, et très fortement atteint, il se retrouve alité. Un médecin vient l'ausculter, et malgré l'examen du pouls et ses questions, n'arrive pas à identifier le mal. Blonde, elle, comprend la nature du mal et lui promet son amitié pour le sauver. Mais Jehan rétabli, la jeune femme se rétracte. L'écuyer sombre à nouveau dans une profonde langueur. Désespérée, Blonde se rend auprès du malade, et d'un baiser le ressuscite[125].

*

La peinture romanesque de la noblesse et de la vertu de ces héros illustre leur courage et leur grandeur d'âme ainsi que le péril de la passion érotique qui, paradoxale, ne trouve sa guérison qu'en son sein même. Ces variantes et ces parallèles prenant pour modèle la geste séleucide permettent d'élever les Amours d'Antiochus et Stratonice au rang de paradigme immuable et inégalable.

---

[122] Alexandre de Paris, *Li romanz d'Athis et Prophilias* (*L'Estoire d'Athenes*), plus particulièrement le ms. Bibl.nat.Fr.794, éd. Alfons Hilka, Dresde, M. Niemeyer, Halle, 1912-1916, t. 1-2.
[123] *Ibid*., v. 549-1298, *op.cit*., t.1, p. 20-47.
[124] Philippe de Rémi, *Jehan et Blonde, roman du XIIIe siècle de Philippe de Rémi*, éd. Sylvie Lécuyer, Paris, H. Champion, 1984.
[125] *Ibid*., v. 501-1473, p.41-66.

4. L'*Historia Apollonii regis Tyri,* variante et continuation de la geste séleucide

Très certainement inspirée d'un récit originel grec du IIIe siècle, l'*Historia Apollonii regis Tyri* ou l'*Histoire d'Apollonius de Tyr*[126] est une fiction latine rédigée entre le Ve et VIe siècle[127]. La trame narrative peut se résumer ainsi[128].

Veuf, Antiochus, souverain de la ville d'Antioche, tombe amoureux de sa propre fille. Pour évincer les prétendants, il leur propose de résoudre une énigme. En cas d'échec, la sentence est implacable : ils sont condamnés à mort. S'en vient un jeune monarque, roi ou prince de Tyr, Apollonius. Sagace et rusé, il résout l'énigme qui n'est autre, en réalité, que la révélation de l'inceste entre le père et sa fille. Antiochus dément et nie que ce soit la solution, mais laisse au prince de Tyr un délai qui lui permet de s'enfuir. De retour chez lui, Apollonius consulte ses livres et constate que sa réponse est bien avérée. Redoutant la vengeance d'Antiochus, il décide à nouveau de fuir. De Tarse où il apprend que sa tête est mise à prix par le roi d'Antioche, en passant par Pentapolis, il parvient à la suite d'une tempête, jusqu'aux rives de Cyrène, où il épouse la fille du roi de la ville[129].

Alors qu'Antiochus et sa fille sont morts foudroyés, et qu'il est plébiscité par les habitants d'Antioche pour devenir leur roi, Apollonius prend la mer avec son épouse. Mais, laissée pour morte en couches, la femme du prince de Tyr est mise dans un cercueil

---

[126] M. Zink, *Le Roman d'Apollonius de Tyr*, *op.cit.* ; G.A.A. Kortekaas, *Historia Apollonii regis Tyri*, *op.cit.* ; G. Schmeling, *Historia Apollonii regis Tyri*, *Leipzig*, *op.cit.* ; E.Wolff, *Histoire du roi Apollonius de Tyr*, *op.cit.*

[127] Sur *L'Histoire du roi Apollonius de Tyr*, voir : E. Rohde, *Der griechische Roman und seine Vorläufer*, *op.cit.*, p.435-453 ; Elizabeth Archibald, *Apollonius of Tyre : medieval and Renaissance themes and variations, including the text of the « Historia Apollonii Regis Tyri »*, Cambridge, D. S. Brewer, 1991 ; Étienne Wolff, Christine Hunzinger, Dimitri Kasprzyk, « Les personnages du roman grec et l'Historia Apollonii regis Tyri » dans *Les Personnages du roman grec*. Actes du colloque de Tour, 18-20 novembre 1999. Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux, 2001, p.233-240 ; M. Zink, « Apollonius de Tyr : le monde grec aux sources du roman français » dans *La Grèce antique sous le regard du Moyen-Âge occidental*. Actes du 15ème colloque de la Villa Kérylos à Beaulieu-sur-Mer les 8 et 9 octobre 2004. Paris, Académie des Inscriptions et Belles Lettres, 2005, p. 131-145 et « Apollonius de Tyr » dans *Littératures de la France médiévale*, résumé annuel des cours et séminaires de 2004-2005 au Collège de France, Paris, Collège de France, 2004-2005, p.703-721 : https://www.college-de-france.fr/media/michel-zink/UPL19782_zinkres0405.pdf.

[128] M. Zink, « Apollonius de Tyr : le monde grec aux sources du roman grec », art. cité, p. 132-134.

[129] E. Wolff, Ch.Hunzinger, D.Kasprzyk soulignent ici qu'« au chap. 18, la fille du roi Archistratès, passionément amoureuse d'Apollonius, reste prostée au lit. Le père, inquiet et désemparé, mande des médecins : ceux-ci auscultent la jeune fille sans découvrir la cause de sa maladie. De même, dans les *Éthiopiques* d'Héliodore, la jeune Chariclée se consume d'amour pour Théagène, aperçu pour la première fois peu de temps auparavant (III, 7 sq.). Son père adoptif convoque les plus célèbres médecins et la leur fait examiner. L'un deux Acésino, lui tient le discours suivant (IV, 7) : « Chariclès, il était inutile de nous faire venir. La médecine ne peut rien pour elle », art. cité, p. 238.

qui dérive jusqu'à Ephèse. Sauvée par un médecin, elle devient la prêtresse du temple de Diane.

Entre temps, Apollonius arrive à Tarse, sa fille, prénommée Tarsia, dans les bras. Il la confie à un couple d'amis, connus lors de son premier séjour dans la cité. Apollonius repart et Tarsia grandit. Jalouse de sa beauté, sa mère adoptive ordonne de la tuer, mais en vain, car Tarsia est enlevée par des pirates qui l'emmènent à Mytilène. Là, elle est vendue aux enchères et achetée par un *leno*. Touchés par son histoire, le *leno* et ses clients n'entament pas sa virginité. Grâce à ses talents de chanteuse, Tarsia enrichit tout de même son propriétaire.

De retour à Tarse, Apollonius apprend des parents adoptifs de sa fille qu'elle est morte des suites d'une maladie. Errant et en proie à la tristesse la plus profonde, il se terre dans la cale de son bateau. Alors que son équipage fait une halte à Mytilène, le roi de cette ville demande à Tarsia de distraire l'homme enfermé dans son navire. Malgré tous les efforts de la jeune femme, le prince de Tyr refuse de sortir de sa retraite. Tarsia, pour l'émouvoir, lui conte alors ses mésaventures. Arrive alors une scène de reconnaissance entre le père et sa fille. Le roi de Mytilène épouse Tarsia, et tous partent pour Tarse.

Nouvelle tempête, leur navire s'échoue à Ephèse. Là, Apollonius se rend au temple de Diane et confie à la grande prêtresse ses tourments et ses peines. A la suite d'une nouvelle scène de reconnaissance, mais cette fois entre le mari et son épouse, le navire continue sa route. Une fois la vengeance accomplie à Tarse sur le couple d'amis parjures, tous les protagonistes se retrouvent à Cyrène auprès du vieux roi Archestrate. Le récit se termine par la naissance heureuse d'un héritier au trône et le règne éclatant d'Apollonius sur Antioche, Tyr et Cyrène.

Très diverses sont, sans nul conteste, les influences de cette fiction. Tout lecteur averti y retrouvera, entre autres, des références au mythe d'Œdipe et à l'énigme de la sphinge, à la poésie virgilienne et ovidienne, des échos et des fragments de Symphosius[130] et de la vulgate de Saint-Jérôme, des résonnances au néo-pythagorisme et à la mystique solaire véhiculées par le nom du protagoniste Apollonius, ou encore des liens de parenté évidents avec l'épopée et la fiction narrative de l'époque impériale, en particulier les *Éphésiaques ou le roman d'Habrocomès et d'Anthia* attribués à Xénophon d'Éphèse[131], comme en témoignent les multiples voyages, tempêtes et scènes de reconnaissance. Si les

[130] Caelius Firmanius Symphosius, *Les Énigmes* (*The Aenigmata*), éd. T.J. Leary, Londres, Bloomsbury Academic, 2014.

[131] Xénophon d'Éphèse, *Éphésiaques ou le roman d'Habrocomès et d'Anthia*, 3e tirage, éd. G. Dalmeyda, Paris, Les Belles Lettres, 2003.

citations latines attestent que dans sa forme la plus aboutie, l'*Historia Apolloni regis Tyri* n'apparaît qu'aux alentours du Ve siècle et ne se contente pas d'être un simple calque de l'original grec, les périples d'Apollonius et les multiples allusions culturelles, politiques et historiques ancrent néanmoins le récit dans la partie orientale du bassin méditerranéen hellénisé, de l'époque hellénistique jusqu'à l'Antiquité tardive[132].

C'est pour cette raison que les critiques, dont G.A.A. Kortekaas, Elizabeth Archibald et Michel Zink[133], attribuent la genèse de la narration au substrat historique des Séleucides. Plusieurs Antiochus sont toutefois envisagés. Antiochus III, le Grand, dont le fils aîné, Antiochus, a épousé sa fille Laodicée IV, incarne la première hypothèse. Il pourrait s'agir pour la deuxième d'Antiochus IV, dit Épiphane, qui s'est également marié à sa sœur, veuve de ses frères, Laodicée IV. Ce dernier apparaît, de plus, sous le jour d'un persécuteur au livre I des *Maccabées* où il ne croise pas moins de six Apollonius. Mais la troisième et dernière hypothèse, la plus probable, serait plutôt Antiochus Ier, non seulement parce qu'il conclut une alliance entre le roi de Cyrène et sa fille Apama afin de contrer les velléités hégémoniques de Ptolémée II, mais aussi et surtout parce qu'il est le seul à être le héros d'un « beau récit », d'obédience fictionnelle et romanesque. Dans cette perspective, le jeune Antiochus, amoureux de sa belle-mère, se réincarne en un monarque devenu veuf et vieilli qui brûle d'une passion funeste pour sa fille et trouve son reflet dans le jeune Apollonius qui, tout comme lui, quelques années auparavant, dauphin naturel ou désigné par la fortune, nourrit, de façon larvée, une ambition presque parricide et remplace l'aïeul affaibli sur le trône.

L'*Historia Apolloni regis Tyri* se révèle dès lors comme une variante et une continuité œdipienne des Amours d'Antiochus et Stratonice, et appartient pleinement à la geste séleucide. Cette affirmation est d'autant plus prégnante que Lucien déjà - l'ardeur amoureuse de Stratonice pour Combabos en est la meilleure illustration - se faisait le relais de tout un folklore légendaire entourant les fondateurs de la dynastie et leurs héritiers[134]. Par ailleurs, Julien, au prix d'un léger travestissement de la vérité historique, fait d'Antioche une ville fondée par Séleucus en l'honneur de son fils, monarque éponyme de la cité[135]. Ce précédent participe *ipso facto* à définir comme prolongement

[132] E.Wolff, Ch. Hunzinger, D. Kasprzyk, art. cité, p.233 et suiv.; M. Zink, « Apollonius de Tyr : le monde grec aux sources du roman français », art.cité, p. 134-138.
[133] G.A.A. Kortekaas, *Historia Apollonii regis Tyri*, *op.cit*, p.129 ; E. Archibald, *Apollonius of Tyr*…, *op.cit*., p. 37-41 ; M. Zink, « Apollonius de Tyr : le monde grec aux sources du roman français », art.cité, p. 137.
[134] Lucien, *De la déesse syrienne*, 17-26, *op.cit*., p.360-377.
[135] Julien, *Misopogon*, 347-348, *op.cit*., p.169-170.

naturel à l'Antiochus efféminé et coupable d'un inceste indirect de Julien, l'Antiochus cruel et incestueux de *l'Historia Apolloni regis Tyri*. S'il est donc indéniable que les Amours d'Antiochus et Stratonice sont intimement liées aux aventures d'Apollonius, ce développement romanesque se détache très vite de sa matrice primitive pour mener une existence propre et autonome.

De Venance Fortunat qui, peu après sa première rédaction en latin, se compare à l'exilé proscrit Apollonius lors d'un voyage difficile à l'étranger, jusqu'aux plus anciens manuscrits anglo-saxons du XIe, la diffusion de ces Amours est large et constante[136]. Polymorphe, transgénérique et transeuropéene, cette fiction connaît une fortune médiévale éclatante, et aujourd'hui oubliée. Ainsi le souligne Michel Zink :

> L'un des paradoxes de l'*Histoire d'Apollonius de Tyr* est d'avoir connu un succès aussi prodigieux et d'être en même temps aussi transparente. Pendant toute la durée du Moyen-Âge, elle est recopiée (environ 115 manuscrits du texte latin à ce jour), traduite, adaptée, tout le monde la connaît, tout le monde y fait allusion, tout le monde la pille, et elle n'est cependant au centre de rien. Emblème de cette situation, une œuvre qui a certainement été un vecteur décisif de son influence, le roman en vers français du XIIe siècle, n'a laissé presque d'autre trace qu'une empreinte en creux et une place vide[137].

Tout à la fois affranchie de ses origines et portée par un triomphe aussi foudroyant, l'*Historia Apollonii regis Tyri* réussit, du moins est-ce ici le postulat, à reléguer durablement dans l'ombre la narration princière, et à en freiner, par sa concurrence, son épanouissement durant le Moyen-Âge. Mais, à la Renaissance, sous l'effet conjugué de la redécouverte de l'Antiquité et de l'effondrement de la culture médiévale, les Amours d'Antiochus et Stratonice connaissent une véritable résurgence, et la geste d'Apollonius n'est plus qu'un souvenir désuet.

5. Valère-Maxime, creuset des rémanences européennes

Bien que *stricto sensu*, la poésie ne fasse pas partie de l'objet de la recherche, comme exprimé dans le préambule, il est cependant nécessaire de passer par des formes littéraires versifiées afin de suivre le cheminement du *diêgêma*, de l'*exemplum antique*, du récit à caractère édifiant, et d'en comprendre toutes les arcanes. Si une éclipse a bien

[136] M.Zink, « Apollonius de Tyr : le monde grec aux sources du roman français », art.cité, p.138.
[137] *Ibid*., p.132.

eu lieu, atténuée par l'archive byzantine et la prolixité multiple des parallèles et des variantes, la romance séleucide résiste et ne disparaît pas totalement.

*

Moine et maître éminent de versification à l'Abbaye de Fleury, alors à son apogée entre le XIe et le XIIe siècle[138], Raoul Tortaire se livre, dans sa jeunesse, à un exercice étonnant à la croisée de la rhétorique et de la poésie. Sous la forme d'un long poème d'environ deux mille vers, il réécrit, en la pastichant, l'œuvre du moraliste latin Valère-Maxime qui, au lieu d'être intitulée *Facta et Dicta Memorabilia*, a désormais pour titre *De Memorabilibus* (*Des choses admirables*)[139]. Novateur et très original, ce travail promeut une œuvre antique dont la morale et la philosophie sont païennes, et non chrétiennes. Si cette pratique est en effet courante à la Renaissance, elle est presque iconoclaste pour un religieux d'une abbaye médiévale. Le *De Memorabilibus* est en outre annonciateur d'un renouveau de la culture gréco-latine, et d'une redécouverte des textes classiques[140].

Une telle originalité n'est possible que par la spécificité de l'abbaye de Fleury elle-même. Très proche de la dynastie capétienne, son aura outrepasse la France et ses frontières. Mais il serait faux de croire que son renom et sa formidable expansion durant le Haut Moyen-Âge soient essentiellement dus à ses liens privilégiés avec la famille royale. Sa bibliothèque et son école sont les vecteurs principaux de cette place de choix parmi les établissements monastiques d'alors[141]. Dès le VIIe siècle, les prémices d'un enseignement voient le jour à l'abbaye, et à la fin du VIIIe siècle, l'abbé Magnulfe y installe une salle de lecture. Très vite, les « travaux de l'esprit[142] » attirent toute l'attention des moines de Fleury. Etroitement parallèle à la vie scolaire et intellectuelle de l'institution de Saint-Benoît-sur-Loire, la bibliothèque est connue pour ses nombreux manuscrits et copistes enlumineurs. La tâche de ces derniers ne consiste pas seulement à copier ou recopier des textes religieux, elle consiste également à retranscrire, entre autres, des écrits scientifiques et de précieux textes de l'antiquité. En effet, la bibliothèque de

[138] Georges Chenesseau, *L'Abbaye de Fleury à Saint-Benoît-sur-Loire* : *Son histoire, ses institutions, ses édifices*, Paris, Van Oest, 1931, p.22 et suiv.
[139] Raoul Tortaire, *Des choses admirables* (*De Memorabilibus*), dans *Rodulfi Tortarii Carmina*, éd Marbury B.Ogle et Dorothy M. Schullian, Rome, American Academy in Rome, 1933.
[140] Eugène de Certain, « Raoul Tortaire », dans *Bibliothèque de l'école des chartes*, 16/1, Paris, J.B. Dumoulin, 1855, p. 499-500 ; Marbury B. Ogle et Dorothy M. Schullian, *op.cit.*, p. XIII.
[141] G. Chenesseau, *L'Abbaye de Fleury…*, *op.cit.*, p.77-89.
[142] *Ibid.*, p.77.

l'abbaye possède à cette époque l'un des fonds les plus importants du monde ecclésiastique, très sûrement alimenté par des échanges avec Byzance et l'Orient médiéval. Elle compte un peu plus de trois mille ouvrages. Outre les livres religieux, patristiques, scientifiques et antiques, elle a à sa disposition une riche collection historique, philosophique et juridique[143]. Quoi qu'il en soit, et l'œuvre de Raoul Tortaire en atteste mieux que n'importe quel *stemma codicum*, des manuscrits, ou à tout le moins des résumés et des abrégés de Valère-Maxime circulaient alors en Europe, et notamment à Fleury. Cette conjoncture favorisera sa diffusion et participera très clairement à la persistance et à la reviviscence des Amours d'Antiochus et Stratonice. D'ailleurs, en quelques vers, Raoul Tortaire reprend le récit légendaire[144].

Deux siècles plus tard, Pétrarque, au cœur de son *Triomphe de l'Amour*, évoque lui aussi la romance séleucide[145], et permet de tirer les mêmes conclusions. Fin philologue ayant constitué grâce à ses nombreux voyages en Europe un véritable réseau d'érudits, le poète toscan est propriétaire d'une bibliothèque riche et savante. Elle comporte, entre autres, des écrits de Tite-Live qu'il éditera avec brio, lui assurant une certaine notoriété, des discours inédits de Cicéron, les *Confessions* de Saint-Augustin, ainsi que l'œuvre de Valère-Maxime dont il est familier et qui lui servira à maintes reprises de source[146].

*

Sans nul conteste, et Pétrarque le démontre, le moraliste et historien romain jouit toujours d'une large diffusion dans les milieux intellectuels. La constante et immuable propagation des *Facta et Dicta Memorabilia* dans l'Europe médiévale et pré-renaissante assure *ispo facto* celle des Amours d'Antiochus et Stratonice et annonce leur formidable résurgence à la Renaissance.

---

[143] *Ibid*., p.85-89.
[144] Raoul Tortaire, *Des choses admirables* (*De Memorabilibus*), V, 5, v. 23-40, *op.cit*., p.132.
[145] Pétrarque, *Triomphe de l'Amour* (*Triumphus Cupidinis*), 2, v. 86-132, dans *Trionfi*, éd. Guido Bezzola, Milan, Biblioteca Universale Rizzoli, 1984, p.36-38.
[146] Ugo Dotti, *Pétrarque*, trad. de l'italien par Jérôme Nicolas, Paris, Fayard, 1991, p.12-13, p.20-28, p.30, p.33-39, p.95 et suiv., p.111-115, p.130-148, p.171-172, p.179, p.187, p.190, p.194-196, p.214, p.223, p.242, p.254, p.257, p.345 ; Maurice Brock, Francesco Furlan, Frank La Brasca (dir.), *La bibliothèque de Pétrarque: livres et auteurs autour d'un humaniste*. Actes du IIe Congrès international sciences et arts, philologie et politique à la Renaissance, 27-29 novembre 2003, Turnhout, Brepols, 2008.

CHAPITRE III

Fortune d'un motif topique

1. Éloge et blâme de la passion héroïque

Reflet d'une société en profonde mutation, la nouvelle au cours de la Renaissance s'inscrit dans un contexte socio-culturel bourgeois et commerçant[147]. Le ton et le phrasé sont gaillards et vifs, marquant l'abandon de l'afféterie courtoise[148]. L'individu et sa liberté y sont exacerbés, soulignant l'adoption d'une morale « laïcisée et mondaine [149]» qui occulte celle de la féodalité seigneuriale et de la servilité chevaleresque[150]. Toutefois, penser et conceptualiser cette forme comme entièrement neuve et en rupture complète avec le Moyen-Âge est aporétique et relève presque du contre-sens. Bien que séduisante, la théorie qui prône l'invention d'une autonomisation du récit et d'un plaisir de la montre et de la représentation, inspirée de façon détournée de la rhétorique classique, ne peut suffire à expliquer et définir la nouvelle et son émergence entre le XIVe et le XVe siècle. Très redevable à la *narratio brevis*, elle suit de façon fort claire, comme déjà constaté, les règles édictées par la *Rhétorique à Herennius* et par Cicéron[151]. La narration répond aux exigences de brièveté, de clarté et de vraisemblance avec une inclination à l'héroïsation historique des personnages et à la valeur démonstrative de l'illustration narrative, le tout dans un style moyen qui évite la grandiloquence lyrique. Il est cependant à souligner que, comme pour le genre épidictique, le plaisir de peindre et de visulaiser de belles images participe à la propagation et à l'efficacité du récit[152].

*

[147] Enrico Malato, « La nascita della novella italiana : un'alterniva letteraria alla tradizione cortese », dans *La novella italiana*. Atti del convegno di Caprarola, 19-24 settembre 1988, Roma, Salerno, 1989, t.1, p.3-45
[148] *Ibid*., p.28.
[149] Romain Descendre « *Narrare, ragionare, dismostrare*. Morale et politique dans les nouvelles du XVIe siècle (Machiavel et Bandello) », dans *Journée d'étude consacrée aux concours : La nouvelle italienne au XVIe siècle ; L'oeuvre poétique de Salvatore Quasimodo*, 31 janvier 2013, Paris, Société des Italianistes de l'Enseignement Supérieur, 2013, p.1 : http://www.sies-asso.org/pdf/autres/Romain%20Descendre%20-%20Narrare-ragionare-dimostrare.pdf.
[150] Enrico Malato, « La nascita dalle novella italiana…. », art.cité, p.6.
[151] *Rhétorique à Herennius*, I, 9, *op.cit*., p.11 ; Cicéron, *De inventione*, I, 20, *op.cit*. p.56-57et *Topiques*, 25,97, *op.cit*., p.33.
[152] Lucia Battaglia Ricci, «"Una novella per esempio." Novellistica, omiletica et trattatistica nel primo trecento », dans Gabriella Albanese, Lucia Battaglia Ricci, Rossella Bessi (dir.), *Favole parabole istorie : le forme della scrittura novellistica dal Medioevo al Rinascimento*. Atti del Convegno di Pisa, 26-28 ottobre 1998, Rome, Salerno, 2000, p.31-53 ; R. Descendre, art.cité, p.1-18.

C'est dans cette lignée que la *Novella di Seleuco e Antioco* se situe[153]. Réverbération antithétique de l'histoire décaméronienne de Tancrède[154], la nouvelle écrite par Leonardo Bruni forme avec elle un diptyque savamment orchestré. Présentée en contre-exemple, cette belle histoire vient atténuer la cruauté et la dramaturgie d'un Tancrède, prince de Salerne, qui, épris de sa fille, la sacrifie, elle et son amant Guiscard, avant de s'en repentir. L'écho est d'autant plus saisissant que Gismonde n'est pas sans rappeler la jeune femme aimée de son père, roi d'Antioche, dans l'*Histoire d'Apollonius de Tyr*[155]. Du blâme à l'éloge, la figure bienveillante et sacrificielle de Séleucus vient, par contraste, offrir l'illustration de l'indulgence et de la bienveillance. Dans la lignée de l'héroïsme des grandes figures du passé, Antiochus est à son tour exemplaire par sa pudeur à ne pas céder à sa passion destructrice et par sa capacité à supporter, stoïque, la violence morbide du désir érotique qui l'assaille. La trame du développement est, quant à elle, enrichie et augmentée de multiples détails : tristesse d'un père devenu veuf prématurément, beauté solaire de la seconde épouse, prémices d'une séduction funeste, tentative d'Antiochus de fuir son mal dans l'armée de son père, accentuation tragique de l'avancée rapide d'une affection sans remède, long dialogue entre le praticien et son patient qui deviendra son complice, ruse digressive qui crée un effet inéluctable de suspens. Édifiante, la nouvelle de Leonardo Bruni l'est aussi par l'imaginaire effrayant qu'elle développe autour de l'amour. La mise en garde contre le péril de cette passion est d'autant plus puissante qu'elle se fait par le prisme de la peinture d'un prince noble et courageux.

Dans son recueil de *Novelle*[156], paru environ un siècle plus tard, en 1554, Matteo Bandello, revendiquant s'être inspiré de Pétrarque et de son *Triomphe d'Amour*[157], réécrit à sa manière le *diêgêma kalôn* antique[158]. Comme Leonardo Bruni[159], il amplifie la narration qui devient de plus en plus fictionnelle. Sont d'ailleurs présents des éléments

---

[153] Leonardo Bruni, *Novella di Seleuco e Antioco,* éd. Nicoletta Marcelli, dans *Interpres : rivista di studi quattrocenteschi*, 22, Rome, Salerno, 2003, p.145-174.

[154] Giovanni Boccace, « Tancredi1, prenze di Salerno, uccide l'amante della figliuola e mandale il cuore in una coppa d'oro; la quale, messa sopr'esso acqua avvelenata, quella si bee e cosí muore » dans *Decameron*, IV, 1, éd. Vitore Branca, Milan, A. Mondadori, 1985, p.337 et suiv.

[155] M. Zink, *Le Roman d'Apollonius* de Tyr, *op.cit.* ; G.A.A. Kortekaas, *Historia Apollonii regis Tyri*, *op.cit.* ; G. Schmeling, *Historia Apollonii regis Tyri*, Leipzig, *op.cit.* ; E.Wolff, *Histoire du roi Apollonius de Tyr*, *op.cit.*

[156] Matteo Bandello, *Le Novelle*, éd. Delmo Maestri, Alexandrie, Éd. dell'Orso, 1992-1995, t.1-3.

[157] Pétrarque, *Triomphe de l'Amour* (*Triumphus Cupidinis*), 2, v. 86-132, *op.cit.*, p.86-132.

[158] Matteo Bandello, « Novella LV. Seleuco re de l'Asia dona la moglie sua al figliuolo che n'era innamorato e fu scoperto dal fisico gentile con ingegnosa invenzione », dans *La seconda parte de le novelle*, éd. Delmo Maestri, Alexandrie, Éd. dell'Orso, 1993, p.503-510.

[159] L. Bruni, *Novella di Seleuco e Antioco*, *op.cit*., p.145-174.

similaires aux développements de l'humaniste toscan : charmes envoûtants de Stratonice, culpabilité exacerbée d'Antiochus, départ en voyage du jeune prince pour échapper à sa douleur, long soliloque sur l'amour interdit ressenti pour la reine, description détaillée de l'affection et intervention du narrateur omniscient à propos de la souffrance décrite, subterfuge théâtralisé à outrance par le long échange de dialogue entre le monarque et le médecin, trait comique d'une Stratonice heureuse d'abandonner un vieux barbon pour les bras d'un homme vigoureux et en pleine force de l'âge. Auteur à l'écriture vive et journalistique, Bandello, qui participe au renouveau du genre de la nouvelle figé dans l'immuable paradigme décaméronien[160], met en scène des sujets historiques, non par goût d'un exotisme de collectionneur, mais bel et bien pour formuler un enseignement moral. Alors que son œuvre est destinée à un public de Cour, l'histoire contemporaine ou antique lui permet d'enseigner aux jeunes gens une conduite dictée par la raison et la méfiance à l'encontre des passions[161]. Si les Amours d'Antiochus et Stratonice louent toujours la grandeur d'âme d'un monarque qui renonce et la vertueuse retenue d'un jeune prince, elles sont aussi l'illustration d'une concupiscence destructrice et dangereuse dont il faut se prémunir. À l'exemple de Leonardo Bruni[162], la faiblesse humaine face aux attaques de l'amour est, dans le texte de Bandello, d'autant plus marquante qu'elle touche un homme de haute lignée qui lutte contre elle, comme on lutte face à un ennemi sur un champ de bataille.

En 1555, Nicolas Denisot[163], sous le pseudonyme, de Théodose Valentinian, écrit une œuvre plurielle et novatrice à la croisée de la nouvelle, du roman et du traité philosophique et moral. Désigné par certains critiques comme « roman humaniste [164]», *L'amant resuscité de la mort d'amour* emprunte à chacun des trois genres : au roman l'anatomie du sentiment amoureux, au traité l'érudition savante et l'argumentation

---

[160] Adelin Charles Fiorato, *Bandello entre l'histoire et l'écriture : la vie, l'expérience sociale, l'évolution culturelle d'un conteur de la Renaissance*, Florence, L.S. Olschki, 1979, p.535-536, p.582, p.601-604, p.609-611 et *Novelle*, éd. A. Ch. Fiorato et D. Maestri, Paris, Les Belles Lettres, 2008, t.1, p.XII-XIX et p.49-56.

[161] Romain Descendre, « *Narrare, ragionare, dimostrare*… », art.cité, p.5.

[162] L. Bruni, *Novella di Seleuco e Antioco*, *op.cit*., p.145-174.

[163] Nicolas Denisot, *L'amant resuscité de la mort d'amour, en cinq livres, par Theodose Valentinian*, Lyon, Maurice Roy et Louys Pesnot, 1557 et *L'amant resuscité de la mort d'amour, en cinq livres, par Theodose Valentinian*, Lyon, Maurice Roy et Louys Pesnot, 1558.

[164] Richard A. Caar, « Théodose Valentinian : le triomphe et l'échec du roman humaniste », dans Michel Simonin et Christine de Buzon (dir), *Le Roman à la Renaissance*. Actes du colloque international de Tours (Université de Tours, Centre d'études supérieures à la Renaissance, 1990), Lyon, Réforme, Humanisme, Renaissance, 2012, p.1-9 ; Ullrich Langer, « Le roman humaniste : vers le plaisir du fini », dans Emmanuel Bury et Francine Mora (dir.), *Du roman courtois au roman baroque*. Actes du colloque des 2-5 juillet 2002, Paris, Les Belles Lettres, 2004, p. 437-448

rhétorique, et à la nouvelle la portée didactique[165]. Nicolas Denisot narre l'histoire d'un amant éperdu qui meurt de chagrin de ne pouvoir posséder celle qu'il aime et qui, par miracle, revient à la vie. Dans ce livre, se retrouve en reflet une évocation des Amours d'Antiochus et Stratonice, suivie du parallèle de Galien au chevet de l'épouse de Justus[166]. Nouvel Érasistrate[167], le narrateur est en compagnie d'un homme que nulle médecine ne réussit à guérir. C'est alors qu'au souvenir de l'expérience du médecin grec et du praticien de Pergame, il parvient à la conclusion que le malade est très gravement atteint par les flammes de l'amour. Une légère divergence voit pourtant le jour lors de la réécriture du motif, sûrement due au dessein prosélyte de l'ouvrage : le jeune prince n'est pas amoureux de sa belle-mère, mais d'une jeune fille de la Cour[168] d'origine modeste. Tout entier préoccupé à prémunir ses lecteurs contre les dangers du plaisir charnel et à chanter l'universalité supérieure de l'amour divin, Nicolas Denisot, dans *L'amant resuscité de la mort d'amour*, utilise les amours princières pour illustrer, de façon plaisante et édifiante, l'insatiabilité du désir érotique qui, malgré la lutte héroïque de celui qui le combat, se propage et tue à petit feu sa victime.

Aux alentours de 1583, Bénigne Poissenot compose un récit bigarré de trois jeunes étudiants qui souhaitent goûter quelques jours de repos dans le Languedoc[169]. C'est l'occasion, pour eux, de s'adonner à l'art du conte. Mais loin du cadre idyllique des jardins toscans, le décor est ancré dans une réalité crue, miroir de l'humaine condition et de ses misères narrées au détour des histoires rapportées. Très inspirée par la trame lucianesque[170], la narration exemplaire se poursuit, en écho, par la folle passion de Stratonice pour Combabos[171]. Faute originelle, l'amour incestueux et maladif d'Antiochus pour sa belle-mère trouve un prolongement dans le désir insensé et déraisonnable de la reine pour le serviteur de son mari. Blâme des hommes et de leur propension à céder à leurs bas instincts, la peinture intime des fureurs royales frappent l'esprit de son illustre exemple. L'amplification constante du « beau récit » et sa propension aux digressions fictionnelles mènent aux portes du genre romanesque.

---

[165] Véronique-Duché Gavet, « L'amant resuscité de la mort d'amour de Théodose Valentinian : roman ou nouvelle ? » dans Vincent Engel et Michel Guissard, Ottignies (dir.) *La nouvelle de langue française aux frontières des autres genres, du Moyen-âge à nos jours*. Actes du colloque de Metz, juin 1996, Ottignies, Quorum, 1997, t.1, p.54 et suiv.
[166] Galien, *Pronostic*, 6, *op.cit*., p.630-635.
[167] N. Denisot, *L'amant resuscité…*, *op.cit*., p.22-35 et *L'amant resuscité…*, *op.cit*., p.22-35.
[168] *Ibid*., p. 29-31.
[169] Bénigne Poissenot, *L'Esté*, Paris, Claude Micard, 1583.
[170] Lucien, *De la déesse syrienne*, 17-26, p.360-377.
[171] B. Poissenot, *L'Esté*, *op.cit*., p.72-111.

Entre 1635 et 1637, *La Stratonica* de Lucas Assarino apparaît ainsi dans le paysage littéraire[172]. Héritier de la synthèse des règles de la poétique aristotélicienne et de l'*inventio* de l'épopée, le récit de l'auteur entre pleinement dans le cadre du roman héroïque, qui dépasse d'une part l'histoire, par sa faculté à organiser l'intrigue selon ses propres critères, et d'autre part la *Poétique* d'Aristote[173], par sa liberté formelle et ses digressions. Mu avant tout par le principe devenu universel de vraisemblance, l'auteur, également historien et historiographe, puise son inspiration dans l'histoire contemporaine ou ancienne, puisqu'il s'agit de fabuler l'histoire et de la rendre vraisemblable[174]. À la fois exemplaire et adepte du mentir-vrai, déjà en germe dans la notion antique de *diêgêma*, la *Stratonica* s'emploie, par le prisme des figures légendaires de Séleucus, d'Antiochus et de Stratonice, à mettre en place une rhétorique de l'intime et une phénoménologie du sentiment amoureux. Le roman assarinien est ainsi précurseur et annonciateur de la nouvelle historico-galante de la fin du siècle[175]. Il reprend l'évocation du mythe d'Apelle[176], et témoigne ainsi du thème antique de la délectation de conter et de croquer de belles images au pouvoir évocateur et édifiant. Complexifiée, et enrichie d'intrigues secondaires, dont celles de Sophonisbe, de Clitarque et d'Alceste[177], la narration principale reprend les canons antiques du motif, tout en l'agrémentant de la flamme réciproque et coupable de Stratonice, et de son aveu à sa nourrice Licofronie, aveu semblable à celui de Phèdre[178]. La filiation royale des personnages et leur noblesse d'âme rendent encore plus cruel le spectacle des ravages de la passion, désormais pathogène par sa caractérisation ficinienne. Lustre de l'exemple donné, l'héroïsme des personnages devant la bataille à mener contre le désir débridé et ses attaques encourage à s'en protéger et à lui préférer l'harmonie du mariage, signe terrestre de l'ordre divin.

Parue pour la première fois en 1640[179], puis réécrite une seconde fois en 1642[180], *La Cytherée* de Gomberville répond, à quelques détails près, aux mêmes exigences

---

[172] Luca Assarino, *La Stratonica*, éd. Roberta Colombi, Lecce, Pensa multimedia, 2003.
[173] Aristote, *Poétique*, éd. Michel Magnien, Paris, Librairie générale française, 1990.
[174] Le Tasse, *Discours de l'art poétique, discours du poème héroïque*, éd. Françoise Graziani, Paris, Aubier, 1997, p. 19-20 ; Giorgetto Giorgi, « Poétique du récit chevaleresque et poétique du roman baroque » dans *Cahiers de l'Association internationale des études francaises*, 56, Paris, Les Belles Lettres, 2004, p. 319-336 ; Jean-François Lattarico, « Entre histoire, fiction et tératologie. *La Messalina* de Francesco Pona » dans Aude Déruelle et Alain Tassel (dir.), *Problèmes du roman historique*, Paris, L'Harmattan, 2008, p.117-137.
[175] Ivo da Col, *Un romanzo del Seicento, « La Stratonica » di Luca Assarino*, Florence, L.S. Olschki, 1981, p.64-92 ; R. Colombi, *La Stratonica*, *op.cit*., p. X-XII.
[176] L. Assarino, *op.cit*., I, p. 14 et suiv.
[177] L. Assarino, *op.cit*., I et III, p. 23, p. 32-37, p.78-108.
[178] L. Assarino, *op.cit*., II, p.58-62.
[179] Marin Le Roy de Gomberville, *La Cytherée*, Paris, Augustin Courbé, 1640-1642.

poétiques que *La Stratonica*[181]. L'extase de la création digressive y est cependant encore plus exacerbée et se symbolise par l'image d'une Vénus anadyomène, incarnée tantôt par Cytherée, tantôt par Stratonice, qui regarde son créateur tomber amoureux d'elle tout en contant ses péripéties et ses malheurs[182]. Alors que Gomberville estime que le vraisemblable de la fiction est supérieur à la laideur de la vérité historique, il présente son roman comme l'histoire idéelle des Séleucides[183]. Réécriture des Amours d'Antiochus et Stratonice, inspirée par le noyau originel et la continuation médiévale de l'*Historia Apolloni regis Tyri*[184], la reprise du motif se trouve à la fin du roman, lors d'une ultime scène de reconnaissance. C'est en effet ce motif incestueux, faute originelle, qui explique les affres et malédictions des héros. Le dénouement heureux du roman ne se dessine qu'à l'ombre de la conversion de Stratonice au Dieu unique[185]. Il n'en reste pas moins que dans le même mouvement, le dessin donné de la concupiscence des rois se doit d'être édifiant, et annoncer le péril qui guette l'homme livré à ses passions. Quelques pas de plus conduisent à la « démolition du héros [186]» et à la misère de l'individu.

En 1679, Lefebvre, qui, semble-t-il, doit être l'historien Jean-Baptiste de Rocoles, écrit, en contre-point du *Dom-Carlos* de Saint-Réal[187], une nouvelle intitulée *Les Amours d'Antiochus, prince de Syrie, et de la reine Stratonique*[188]. Dans ce diptyque tout aussi édifiant que le Tancrède-Séleucus de Leonardo Bruni[189], la bienveillance du roi séleucide envers son fils vient contrebalancer la cruauté aveugle de Philippe II qui, lui, sacrifie son propre fils Dom Carlos et sa femme Elizabeth. Néanmoins, il s'agit surtout, par le prisme

---

[180] Gomberville, *La Cytherée*, 2e éd., Paris, Augustin Courbé, 1642.
[181] L. Assarino, *La Stratonica*, *op.cit*.
[182] Bernard Teyssandier, *La morale par l'image : « La doctrine des mœurs » dans la vie et l'oeuvre de Gomberville*, Paris, H. Champion, 2008, p. 132-133.
[183] Georges Forestier, « Littérature de fiction et histoire au XVIIe siècle : une suite de raisonnements circulaires», dans Georges Feyrreyrolles (dir.), *La représentation de l'histoire au XVIIe siècle*, Dijon, Éd. universitaires de Dijon, 1999, p. 123-137 ; Laurence Plazenet, « Gomberville et le genre romanesque », dans *Cahiers de l'Association internationale des études francaises*, 56, *op.cit*., p. 359-378 ; Patrick Dandrey, « Historia in *fabula* : Les noces d'Apollon et Clio au XVIIe siècle » et B. Teyssandier, « Des fictions compensatrices ? Sur un usage détourné de l'histoire au XVIIe siècle : l'exemple de Marin le Roy de Gomberville, dans Sabrina Vervacke, Éric Van der Schueren et Thierry Belleguic (dir.), *Les songes de Clio: fiction et histoire sous l'Ancien Régime*. Colloque international organisé du 3 au 6 octobre 2001 à Québec par le « Cercle interuniversitaire d'étude sur la République des lettres », Québec, Presses de l'Université Laval, 2006, p. 3-26 et p.171-196.
[184] M. Zink, *Le Roman d'Apollonius de Tyr*, *op.cit.* ; G.A.A. Kortekaas, *Historia Apollonii regis Tyri*, *op.cit.* ; G. Schmeling, *Historia Apollonii regis Tyri*, Leipzig, *op.cit.* ; E.Wolff, *Histoire du roi Apollonius de Tyr*, *op.cit.*
[185] B. Teyssandier, *La morale par l'image…*, *op.cit*., p.133,
[186] Paul Bénichou, *Morales du grand siècle*, Paris, Gallimard, 1948, p.155-180.
[187] César de Saint-Réal, *Dom Carlos : nouvelle historique*, Amsterdam, Gaspard Commelin, 1672.
[188] Jean-Baptiste de Rocoles [Lefebvre], *Les Amours d'Antiochus, prince de Syrie, et de la reine Stratonique*, Paris, Jacques Pinot, 1679 et *Les Amours d'Antiochus, prince de Syrie, et de la reine Stratonique*, Amsterdam, 1679.
[189] L.Bruni, *Novella di Seleuco e Antioco*, *op.cit*.

de l'histoire et de l'exemple des Grands, d'explorer et de comprendre la folie des passions humaines. De même que chez Nicolas Denisot, Bénigne Poissenot ou Luca Assarino[190], l'exploration du sentiment amoureux et de ses affres permet une fois encore de dénoncer l'insatiabilité périlleuse et insensée du désir charnel et érotique.

*

Entre blâme d'un amour irrépressible et éloge conjugué de la retenue pudique du prince et de la bonté de son père, les Amours d'Antiochus et Stratonice se constituent en paradigme héroïque du mal d'aimer.

2. L'anecdote médicale, illustration didactique du discours

Tandis que la fiction narrative amplifie le récit sous la forme d'une digression épidictique, le discours médico-moral le cristallise sous la forme d'une sentence, d'une période ou d'un développement succinct, afin d'étayer et d'orner le propos.

Le caractère pathologique ou nosologique de l'amour est, depuis la médecine arabe, très largement accepté, à titre métaphorique ou à titre réaliste, dans la pensée philosophique et médicale, ainsi que dans l'imaginaire commun et populaire où le quiproquo s'est depuis longtemps noué. La théorie ficinienne de la contagion oculaire vient enrichir la psyché malade[191]. L'empoisonnement du sang qui en résulte accentue la nature morbide et anxiogène de cette maladie qui n'en est pas une.

*

Né à la fin du XIVe siècle, le médecin italien Antonio Guaineri, précurseur de cette tendance, dans son livre *Des maladies de la tête* (*De aegritudinibus capitis*), au quinzième traité qui aborde la manie et la mélancolie, dresse un tableau symptomatique de l'amour dans le but de le détecter[192]. Si, parmi les signes diagnostiques, y sont déclinés les veilles, les changements d'humeur, le teint altéré et les paupières lourdes, le rythme

[190] N. Denisot, *L'Amant resuscité…*, *op.cit.* ; B. Poissenot, *L'Esté*, *op.cit.* ; L. Assarino, *La Stratonica*, *op.cit.*

[191] Marsile Ficin, *Commentaire sur le Banquet de Platon, De l'amour* (*Commentarium in Convivium Platonis, De amore*), VII, 4, 5 et 10, éd. Pierre Laurens, Paris, Les Belles Lettres, 2002, p. 216-226 et p. 232-235.

[192] Antonio Guaineri, *Des maladies de la tête* (*De aegritudinibus capitis*), XV, 15, dans *Practica Antonii Guainerii papiensis doctoris preclarissimi et opera omnia*, Cambridge Mass., Omnisys, 1990, p.26-26 bis. Reproduction de l'éd. de Venise, Bonet Locatel, 1497.

saccadé du pouls y est aussi et naturellement évoqué. Influencée par la narration de Valère-Maxime et le parallèle galénique[193], le motif apparaît dès lors pour illustrer de manière agréable le propos, tout en le renforçant de son pouvoir suggestif :

> In pulsu magna diversitas reperit ; est pulsus signum, per quid pitus medicus hereatu facile deprehendant, veluti quidam Philipus medicus Seleugi regis Syriae qui Antiochum dictis regis filium in stratu situ in eam ejus novercam pulsum tangendo perdite philocaptum cognovit. Quod cum ad aures patris ejus Seleugi devenisset uxore potiusque filio carere disposuit. Sic eam repudias filio tradidit in uxorem[194].

Philosophe, éminent traducteur, et père du néo-platonisme, Marsile Ficin, dans sa *Théologie platonicienne* publiée pour la première fois en 1482[195], tente, alors que pour lui la vie et le monde n'ont de sens que par l'union harmonieuse de l'esprit humain et de son Créateur, de démontrer l'immortalité des âmes et leur faculté de se détacher des choses terrestres pour s'élever vers la beauté transcendante du divin[196]. Au livre XIII, de même qu'au livre XIV, traitant du caractère spirituel, et non charnel de l'âme, et de sa propension intrinsèque et naturelle à parvenir au bien et à la vérité absolue[197], apparaissent une fois encore les amours princières, sous la forme d'une citation ornementale et argumentative. L'histoire d'Antiochus et Stratonice sert à démontrer, parmi d'autres exemples, que les passions, engendrées par la force de l'imagination, créent un réel désordre somatique et contribuent, par la référence au pouls, à faire du trouble érotique un état pathogène à part entière :

> Hactenus divinatem animae rationibus demonstravimus. Deinceps vero signis idem pene similiter confirmabimus. Phantasiam quatuor sequuntur affectus : appetitus, voluptas, metus ac dolor. Hi omnes quando vehementissimi sunt ; subito corpus proprium omnino, nonnumquam etiam alienum afficiunt. Quantos ardores vel cupiditas vindictae ciet in corde vel libido voluptatis in jecore, immo et in pulsu ? Ex cujus mutatione cognovit medicus Erasistratus Antiochum esse amore Stratonicae captum[198].

Protégé de Louise de Savoie, et appartenant à la communauté franciscaine des Cordeliers d'Angoulême, Jean Thenaud écrit à la demande du roi François Ier[199], fils de

---

[193] Valère-Maxime, V, 7, 1, *op.cit*., p.127-129 ; Galien, *Pronostic*, 6, *op.cit*., p.630-635.
[194] Antonio Guaineri, *Des maladies de la tête* (*De aegritudinibus capitis*), *op.cit*., XV, 15, p.26 bis.
[195] M. Ficin, *Théologie platonicienne* (*Platonica theologia*), Florence, A. Miscomini, 1482.
[196] M. Ficin, *Théologie platonicienne de l'immortalité des âmes* (*Theologia platonica de immortalitate animorum*), éd. Raymond Marcel, Paris, Les Belles Lettres, 1964, t.1, p. 9 et suiv.
[197] R. Marcel, *Théologie platonicienne…*, *op.cit*., p. 15-16.
[198] M. Ficin, *Théologie platonicienne (Platonica theologia)*, XIII, 1, *op.cit*., p.194.
[199] Sur Jean Thenaud et son œuvre, voir : Anne-Marie Lecoq, *François Ier imaginaire : symbolique et politique à l'aube de la Renaissance française*, Paris, Macula, 1987, p.302 et suiv. ; Jean Thenaud, *Traicté de la Cabale*, éd. Ian Christie-Miller, François Roudaut, Claire César, Pierre Gauthier et Jean Timotéi,

son illustre mécène, un *Traité de la Cabale en prose*[200]. Il écrit tout d'abord une version versifiée sous le titre *La saincte et très chrestienne Cabale metrifiee*[201], mais les vers et la rigueur du style adopté rebutent le monarque. Il s'agit en effet de répondre à la curiosité de François Ier qui s'intéresse de près au courant ésotérique et à ses doctrines, dont le kabbalisme chrétien, véhiculé par des penseurs et des humanistes tel que Symphorien Champier. Bien qu'obéissant à la commande, et s'inspirant très largement du *De arte cabalistica* de Jean Reuchlin, Jean Thenaud déborde de beaucoup le projet d'un simple exposé sur la kabbale et développe une réflexion sur la clarté universelle de la divinité[202]. En creux, il adresse une leçon à François Ier, afin de lui montrer comment s'élever vers Dieu et consolider ainsi sa couronne. Divisé en six traités, l'ouvrage de Jean Thenaud exprime une réflexion nourrie de diverses sources et de différents penseurs, dont parmi eux, outre Jean Reuchlin, Pic de la Mirandole, Denys l'Aréopagite, ou encore Crucis de Raban Maur. Comme son titre l'indique, « Cy commence le second traicté lequel prouve l'immortalité des ames et l'excellence d'icelles qui contient huit chapitres. [203]», le deuxième traité tire quant à lui son inspiration de la *Théologie platonicienne* de Marsile Ficin et plus particulièrement de ses livres XIII et XIV[204]. Sans surprise, c'est au deuxième chapitre de ce traité, « Comment les ames ont puissance de immuer, alterer, changer et varier les corps ainsi qu'il appert par les quatres passions d'icelles qui sont joye, douleur, esperance, craincte. [205]», que se trouve l'allusion anecdotique aux héros séleucides, perpétuant la réflexion du philosophe néo-platonicien : l'âme est mère de passions qui, par la puissance imaginative, font naître des pathologies somatiques. Parmi ces passions, est citée la concupiscence amoureuse, désignée par le terme de « maladie », et qui, grâce à l'exemple érudit d'Antiochus, devient une entité nosologique :

> La tierce passion qui est d'espoir et desir travaille souvent tant la fantaisie de la mere que l'on voit on corps de son enfent les effectz. Le bon medicin Erasistratus sceut bien dire et congnoistre la griefve maladie qui detenoit son pacient Antiochus, qui languissoit pour

---

Paris, Champion, 2007, p.7-49 ; *Le triumphe des vertuz*, éd. Titia J. Schuurs-Janssen et René E. V. Stuip, Genève, Droz, 2007, p. XVII-XXIV.

[200] Jean Thenaud, *Traité de la Cabale*, 1501-1600, Bibliothèque de l'Arsenal, ms. Fr. 5061 réserve ; De la bibliothèque de M. de Paulmy, « Sciences et Arts, n. 3671 B », « 4356 », et « 4357 » : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b55008904n et *Traicté de la cabale*, éd. Ian Christie-Miller, François Roudaut, Claire César, Pierre Gauthier et Jean Timotéi, *op.cit.*

[201] J. Thenaud, *La saincte et très chrestienne cabale metrifiee*, 1401-1500, ms. Fr. 882 de la BnF : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8530359s.r=La%20saincte%20et%20tr%C3%A8s%20chrestienne%20cabale%20metrifiee?rk=21459;2 .

[202] Pour la généalogie de l'œuvre, son contexte et son analyse, voir Ian Christie Miller, *op.cit.*, p.25-49.

[203] J. Thenaud, *Traité de la Cabale*, *op.cit.*, fol. 9r et *Traicté de la Cabale*, *op.cit.*, p.110.

[204] M. Ficin, *Théologie platonicienne* (*Platonica theologia*), XIII, 1, *op.cit.*

[205] J. Thenaud, *Traité de la Cabale*, *op.cit.*, fol. 13r et *Traicté de la Cabale*, *op. cit.*, p.115.

> l'amour desordonné qu'il avoit a sa marrastre Stratonique. Aussi, plusieurs ont es cerveau et esprit continuelz mouvemens, paines et ennuys pour les choses que, jadiz, ilz ont desirees ou qu'ilz desirent desquelles ilz n'ont peu avoir jouyssance ny assecution. En oultre, maulvais vouloir et desir que ont plusieurs miserables a mal faire peut nuyre es bestes, es enfens et es fruictz de la terre comme tantost je te monstreray[206].

Personnage haut en couleur, Henri Corneille Agrippa, savant érudit et fin lettré, est tour à tour jurisconsulte, professeur, médecin et soldat. Publié pour la première fois en 1531, puis sous sa forme complète en 1533[207], calque des sommes encyclopédiques du Moyen-Âge, son *Philosophie occulte* (*De occulta philosophia*) a pour dessein de faire une synthèse de toutes les branches de la science, tout en se concentrant sur la cabale et la magie. Systématique, sa classification suit la dynamique tripartite du monde : terrestre, céleste et intellectuel. Les connaissances recensées sont rangées selon cet ordre : celles qui se rapportent aux forces de la nature, objet de la magie naturelle, celles qui se tournent vers les propriétés célestes, objet de la magie céleste, et enfin celles qui concernent les religions, objet de la magie originelle[208]. Au livre premier de sa tautologie des sciences occultes, Henri Corneille Agrippa, à peu près contemporain de Jean Thenaud, reprend lui aussi, dans son chapitre « Quomodo passiones animi mutant corpus proprium permutando accidentia, et movendo spiritum. [209]», la réflexion ficinienne à propos de la puissance des passions sur le corps par le truchement de leur vertu imaginative[210]. Les chaleurs que provoque l'appétit érotique dans le foie et sur le pouls font dès lors de l'amour une maladie presque somatique. La divertissante évocation du motif légendaire vient le confirmer de son aura édifiante :

> Quantos etiam calores cupido amoris concitet in hepate et in pulsu noscunt medici, eo judicio nomen amatae in passione heroica deprehendentes ; sic Nausistratus cognovit Antiochum amore Stratonice captum. Manifestum praeterea est passiones ejsumodi, quando vehementissimae sunt, posse mortem inferre ; et hoc apud vulgus palam est nimia laetitia, tristitia, amore, odio, interdum mori homines, saepe etiam morbo levari [211].

Source très prisée de Montaigne dans ses *Essais*[212], qui est de plus un familier, doit-on le rappeler, de Plutarque et des écrits et traductions latines de Marsile Ficin, Henri

---

[206] J. Thenaud, *Traité de la cabale*, II, 2, *op.cit.*, fol. 13v et Traicté de la Cabale, *op.cit*., p.115-116.
[207] Henri Corneille Agrippa, *De occulta philosophia*, Cologne, [s.éd.], 1533.
[208] Auguste Prost, *Les Sciences et les arts occultes au XVIe siècle. Corneille Agrippa, sa vie et ses œuvres*, Paris, Champion, 1881-1882, t.1, p. 66-71.
[209] Henri Corneille Agrippa, *De occulta philosophia*, *op.cit*., p.83.
[210] M. Ficin, Théologie platonicienne (*Platonica Theologia*), *op.cit*., p.194 et suiv.
[211] Henri Corneille Agrippa, *De occulta philosophia*, *op.cit*., I,63, p.84.
[212] Michel de Montaigne, *Les Essais*, Paris, Abel l'Angelier, 1588.

Corneille Agrippa nourrit pour une grande part le chapitre XXI du livre premier de l'œuvre montaignienne. Montaigne mène une réflexion sur la « force de l'imagination » en recensant des cas particuliers. Entre supercheries évidentes et superstitions populaires, il compile, mu par une vraie curiosité de collectionneur, différentes histoires qui viennent enrichir les manifestations psychosomatiques des passions qui, sous l'effet de nos imaginations non raisonnées, ressemblent à s'y méprendre à des états maladifs[213]. Au détour de cette bibliothèque humaniste de « belles images », la figure d'Antiochus, trop fortement épris de la beauté de Stratonice, vient embellir le propos de sa force exemplaire. C'est alors que cette fascination érotique crée une prostration morbide qui rend le désir amoureux, par essence et par nature, maladif :

> Nous tressuons, nous tremblons, nous pallissons et rougissons aux secousses de nos imaginations et renversez dans la plume sentons nostre corps agité à leur bransle, quelques fois jusques à la mort. Et la jeunesse bouillante s'eschauffe si avant en son harnois tout endormie, qu'elle assouvit en songe ses amoureux desirs. […] Et encore qu'il ne soit pas nouveau de voir croistre la nuict des cornes à tel, qui ne les avoit pas en se couchant ; toutesfois l'evenement de Cyppus, roy d'Italie est memorable, lequel pour avoir assisté le jour avec grande affection au combat des taureaux, et avoir eu en songe toute la nuict des cornes en la teste, les produisit en son front par la force de l'imagination. La passion donna au fils de Croesus la voix que nature luy avoit refusée. Et Antigonus print la fievre de la beauté de Stratonicé trop vivement empreinte en son ame[214].

Le même mouvement s'esquisse et s'affirme dans les traités philosophiques et médicaux de la Renaissance et de l'Âge baroque. Le philosophe et médecin Agostino Nifo achève en 1529 la rédaction *Du beau et de l'amour* (*De pulchro et amore*)[215], ouvrage de commande dédicacé à Jeanne d'Aragon[216]. Plus qu'un simple traité de Cour érudit sur l'amour, le *Du beau et de l'amour* est une vraie réflexion philosophique. A contrario des thèses néo-platoniciennes de son époque, et bien que les notions de beauté et d'amour restent intimement liées, il réhabilite la notion de plaisir et remet en cause la condamnation des sens et du désir[217]. Toutefois, et malgré son hédonisme épicurien, Nifo Agostino reconnaît que l'appétit érotique est maladif et l'assimile à un empoisonnement du sang qui, résultant d'un désir obsessionnel, provoque un assèchement du cerveau.

---

[213] Montaigne, *Les Essais*, éd. Jean Balsamo, Michel Magnien, Catherine Magnien-Simonin et Alain Legros, Paris, Gallimard, 2007, p.1365-1366.
[214] Montaigne, *Les Essais*, *op.cit.*, I, 21, p.34.
[215] Agostino Nifo, *Du beau et de l'amour* (*De pulchro et amore*), Rome, Antoine Blade, 1531.
[216] A. Nifo, *Du beau et de l'amour (De pulchro et amore*), éd. Laurence Boulègue, Paris, Les Belles Lettres, 2003, t.1, p. VI et suiv., et plus particulièrement LXVII et suiv. A également été consulté *Du beau et de l'amour (De pulchro et amore)*, éd. Laurence Boulègue, Paris, Les Belles Lettres, 2011.
[217] *Ibid*., p. LXXII-LXXVII.

Celui-ci, généré par des vapeurs délétères, finit par plonger l'amant dans un profond état mélancolique. Bientôt mélancolie déclarée, le mal d'amour est à deux pas d'être reconnu non plus comme une maladie par analogie, mais comme une réelle pathologie. De là se développe toute une symptomatologie canonique, héritière d'une longue tradition, et dont les Amours d'Antiochus et Stratonice illustrent le tableau par le diagnostic d'un pouls irrégulier :

> Pulsus enim in commemoratione puellae alteratur, presertim si commemoratio post oblivionem a medico procuretur. Insuper etiam et in subitario occursu, usque adeo, ut etiam imperiti medici hujusmodi impulsu differentiam cognoscere poterint. Et quamvis Erasistratum in Antiocho Seleuci filio, qui novercam deperibat, hoc cognovisse ferant historici, Galenus tamen eo libro quem de praedictionibus scripsit, asserit illud de Erasistrato narratum hujusmodi se comperisse, suoque tempore illud in uno quodam juvene qui saeva «herosi » laborabat, ex motu pulsus se deprehendisse. Sed ubi puella praesens non fuerit aut obvians, aut occurrens, non est facille illud annotare ex pulsu[218].

En 1594, André du Laurens, médecin et protégé de la duchesse d'Uzès, dans son *Discours des maladies melancholiques, et du moyen de les guarir*[219], consacre deux chapitres à la souffrance amoureuse : « D'une autre espece de melancholie qui vient de la furie d'amour » et « Le moyen de guarir les fols et melancholiques d'amour.[220]» Révolution s'il en est, le mal d'aimer est annexé par la pathologie atrabilaire et en devient l'un de ses avatars connu et reconnu. Néanmoins, la jonction entre physiologie humorale et doctrine néo-platonicienne n'est pas encore réalisée. Rangée dans la catégorie des mélancolies cérébrales, la mélancolie érotique est à la fois maladie de l'esprit, c'est-à-dire psychique, et maladie de la tête, c'est-à-dire organique. Dissociés, mais superposés, le modèle ascendant de la contagion ficinienne, et celui descendant des humeurs perturbées par l'image obsédante de l'objet désiré, créent un dysfonctionnement du cerveau et de tout le corps[221]. La maladie est ici clairement identifiée, et l'exemple illustre et évocateur des symptômes d'Antiochus vient étayer le caractère hautement pathogène de la souffrance d'aimer :

> L'amour donc ayant abusé les yeux comme vrais espions et portiers de l'ame se laisse tout doucement glisser par des canaux, et cheminant insensiblement par les veines jusques au foye, imprime soudain un desir

[218] A. Nifo, *Du beau et de l'amour* (*De pulchro et amore*), *op.cit*., 96, fol. 140 bis-141.
[219] André Du Laurens, *Discours des maladies melancholiques*, dans *Discours de la conservation de la veue, des maladies melancholiques, des catarrhes et de la vieillesse*, Tours, J. Mettayer, 1594.
[220] *Ibid*., fol. 165v-176r.
[221] Patrick Dandrey, *La médecine et la maladie dans le théâtre de Molière…*, *op.cit*., t.1, p.532-536 et André du Laurens, *Discours des maladies mélancoliques : 1594*, éd. Radu Suciu, Paris, Klincksieck, 2012, p.10-111.

> ardent de la chose qui est, ou paroist aimable, allume cette concupiscence, et commence par ce desir toute la sedition.[…] Tout est pedu pour lors, c'est faict de l'homme, les sens sont esgarez, la raison est troublée, l'imagination depravée, les discours sont fols, le pauvre amoureux ne se represente plus rien que son idole. Toutes les actions du corps sont pareillement perverties, il devient palle, maigre, transi, sans appetit, ayant les yeux caves et enfoncez. […] Son cœur va tousjours tremblottant, il n'ya plus de mesure à son pouls, il est petit , inegal, frequent, et se change soudain, non seulement à la veue, mais au seul nom de l'object qui le passionne. Par tous ces signes, ce grand medecin Erasistrate recogneut la passion d'Antiochus, fils du roy Seleucus, qui s'en alloit mourant de l'amour de Stratonique sa belle mere, car le voyant rougir, pallir, redoubler ses souspirs, et changer si souvent de pouls à la seule veue de Stratonique, jugea qu'il avoit cette passion erotique, et en advertit le pere. Galien avec la mesme ruse descouvrit la maladie de Justa, femme de Boece consul de Rome, qui bruloit de l'amor de Pylades[222].

À la suite d'André du Laurens, c'est le médecin agenais Jacques Ferrand qui concrétise la synthèse épistémologique que le protégé de la duchesse d'Uzès ne s'était contenté que d'esquisser sans cesse tout au long de ces deux chapitres[223]. En 1610, Jacques Ferrand écrit une première version de son opuscule sur le mal d'amour, intitulé *Traité de l'essence et guerison de l'amour, ou De la melancholie erotique*[224]. Puis, après avoir souffert des affres de la censure, il en propose une seconde version, cette fois-ci intitulée *De la maladie d'amour ou melancholie erotique*. *Discours curieux qui enseigne à cognoistre l'essence, les causes, les signes et les remedes de ce mal fantastique*[225]. Il identifie dès lors la maladie d'amour non seulement comme une mélancolie de forme cérébrale sur le modèle platonicien, mais aussi et surtout comme une mélancolie hypocondriaque, provoquée par les humeurs spermatiques qui se corrodent dans le bas-ventre. Jacques Ferrand est le premier à renverser la hiérarchie et, par son approche toute médicale, à soumettre la réflexion morale à une étiologie nosologique de l'éros en souffrance. À l'origine même du quiproquo antique qui trouve ici son dénouement, le motif légendaire est cité, dans une esthétique de curiosité antiquaire, simultanément à d'autres histoires, pour embellir d'une agréable peinture le tableau symptomatique de cette maladie :

> Par ces signes et par le languissement Jonadab descouvrit qu'Amnon, fils du roy David, estoit enamouré de quelque princesse, car en amour,

---

[222] André Du Laurens, *Discours de la conservation de la veue…, op. cit.*, 10, fol.166v-168r.
[223] P. Dandrey, *La médecine et la maladie dans le théâtre de Molière…*, *op.cit.*, t.1, p.542-551 et Jacques Ferrand, *De la maladie d'amour ou mélancolie érotique*, éd. Donald Beecher et Massimo Ciavolella, *op.cit.*, p. 11-183.
[224] Jacques Ferrand, *Traité de l'essence et guerison de l'amour, ou De la melancholie erotique*, Toulouse, Vve J. et R. Colomiez, 1610.
[225] J. Ferrand, *De la maladie de l'amour, ou melancholie érotique* […], Paris, D. Moreau, 1623.

> dict Cydippe dans Ovide, le languissement sans cause apparente suit les amans. Comme aussi la pasle couleur, et la lassitude des genoux avec les signes cy-dessous mentionnés, montrent dans Apulée au doigt une marastre fole de l'amour de son beau fils. […] Il n'y a aucun ordre en leurs gestes, mouvements, actions, ils soupirent à tous momens, et se plaignent à tous momens.[…] Comme le souverain medecin Erasistrate recongneut jadis fort artistiquement que le prince Antioche estoit amoureux de Stratonice sa marastre, en ce que son visage changeoit de couleur, los qu'elle entroit dans sa chambre, la voix s'arrestoit, les yeux estoient sous riant et doux (ou bien selon Vigenere immobiles), le visage estoit enflambé, les sueurs acres, le pouls esmeu, battant sans ordre, finalement le cœur luy defailloit, devenoit souvent pasle, confus et estonné[226].

Terminus ad quem de cette brève revue qui se fait l'écho de la cristallisation exemplaire subie par le *diêgêma* dans la littérature médicale et morale, il faut enfin citer *The anatomy of melancholy* du « *scholar* » et bibliothécaire Robert Burton[227]. Parue en 1621, l'ouvrage encyclopédique compile plus de deux mille ans d'un savoir complexe et multiple sur la mélancolie. Divisée en trois parties, cette œuvre cathédrale s'architecture d'une nef centrale consacrée à la mélancolie en général, son étiologie, sa pathologie et sa cure, puis de deux ailes latérales, l'une dédiée à la mélancolie amoureuse, et l'autre à son versant religieux. Comme souvent, l'amour est traité comme un avatar pathogène de la mélancolie. Néanmoins, du fait du caractère archivistique de l'œuvre de Burton, la doctrine exposée n'est pas homogène. Disparate, le discours médical est disséminé en une infinité de citations, de pensées diverses parfois opposées, de multiples théories et axiomes. Le caractère pathogène de l'amour est toutefois réaffirmé avec fermeté. Périlleuse et dangereuse, cette souffrance est analysée selon les canons médicaux habituellement admis (causes, symptômes, pronostics et cures), le but étant de s'en prémunir comme d'un fléau ou d'une épidémie[228]. Conservées et archivées dans cette bibliothèque mémorielle de la mélancolie, les Amours d'Antiochus et Stratonice agrémentent de leur évocation le tableau symptomatique du mal d'aimer. Altération du pouls et teint changeant sont les deux signes recensés ici par le prisme du diagnostic érasistréen :

> Twas *Antiphanes* the Comedians observation of old, love and drunkennesse cannot be concealed, *celare alia possis, hæc præter duo, vini potum*, etc. words, lookes, gestures, all will betray them : but two of

[226] *Ibid*., 14, p.87-88.
[227] Robert Burton, *The Anatomy of melancholy*, éd. Thomas C. Faulkner, Nicolas K. Kiessling, Rhonda L. Blair ; et commentaires de J. B. Bamborough, Martin Dodsworth, Oxford, Clarendon press, 1989-2000, t.1-6.
[228] Patrick Dandrey, *La médecine et la maladie dans le théâtre de Molière…*, *op.cit*., p.552-554 et P. Dandrey (dir.), *Anthologie de l'humeur noire : écrits sur la mélancolie d'Hippocrate à l' Encyclopédie*, Paris, le Promeneur, 2005, p.678-684.

> the most notable signes are observed by the pulse and Countenance. When Antiochus the son of Seleucus, was sicke for Stratonice, his mother in law, and would not confesse his griefe, or the cause of his disease, Erasistratus, the Physitian, found him by his Pulse and countenance to be in love with her, because that when she came in presence, or was named, his pulse varied, and he blushed besides[229].

*

Portant depuis ses origines ce caractère toujours édifiant, le motif topique ne cesse de répondre à une double tendance héritée de Lucien d'un côté[230], et de Galien et Julien de l'autre[231]. Le « diêgêma kalôn » s'épanouit tout d'abord et simultanément en une digression épidictique de type fictionnel, puis, en un ornement bref et succinct du discours, toujours d'obédience épidictique, à des fins démonstratives. C'est ainsi qu'entre divagation narrative, féconde en invention, et cristallisation itérative, gage de stabilité immuable, les Amours d'Antiochus et Stratonice ont pu connaître une telle fortune, à la fois transgénérique et transséculaire.

[229] R. Burton, *The Anatomy of Melancholy*, III, 2, 3, 1, *op.cit.*, t.3, p. 142.
[230] Lucien, *De la déesse syrienne*, *op.cit.*, p.360-377.
[231] Galien, *Pronostic*, 6, *op.cit.*, p.630-635 ; Julien, *Misopogon*, 347-348, *op.cit.*, p.169-170.

DEUXIÈME PARTIE : SAVOIRS MEDICO-MORAUX, LOIS ET INTERDITS MATRIMONIAUX

De son éclosion au Ier siècle ap. J.-C. à son plein épanouissement à l'Âge classique, l'histoire des Amours d'Antiochus et Stratonice se constitue en un développement riche et complexe, capable de lui assurer une diffusion constante et durable dans le temps et dans l'espace. Fixé grâce au *progymnastata* en *diêgêma,* et grâce à la *narratio* médicale en *consilium medicinale,* ce récit dynastique se définit à la croisée de ces deux catégorisations réthoriques à la gémellité trouble, et se rattachant toutes les deux au genre épidictique, c'est-à-dire à l'art de la montre et du discours descriptif. Entre digression narrative et cristallisation brève et répétitive en *exemplum,* il sert tout à la fois de paradigme moral à l'illustration des passions humaines et de leurs tourments, et de paradigme pathogène et symptomatique à la théorisation médicale du mal d'amour et à sa définition en avatar du mal mélancolique. C'est alors que, servant à nourrir le malentendu populaire et médical de la souffrance érotique, se muant en une pathologie de l'âme et du corps mêlé, il accompagne et nourrit le cheminement tortueux et contradictoire de la doctrine médico-morale et de ses évolutions sur la psychopatologie amoureuse. Ce cheminement est d'autant plus tortueux et contradictoire que progressant de la constatation philosophique et médicale d'un trouble de l'âme qui se réverbère de façon maladive sur le corps jusqu'à la fusion nosologique qui permet au mal d'aimer de revêtir les trois visages de la mélancolie (sanguine, cérébrale et hypocondriaque), il oscille sans cesse entre maladie de l'esprit et du corps, par métaphore, et maladie de l'esprit et du corps, par implication concrète. Dans le prolongement de ces questions savantes et morales, se dessinent, à l'aune de la cure par le coït, ici concrétisée par l'union maritale du prince et de la reine, les interrogations non seulement sur la nature d'un mal devenant atrabilaire par son association à l'hystérie, le plaçant dans la région du bas-ventre, et par sa purge des humeurs spermatiques, le rendant semblable à celle de l'humeur noire, mais aussi sur l'inceste et sa légitimation dynastique. Dès lors, du monde païen au monde chrétien, s'amorce une réflexion sur l'anthropologie du mariage et de ses prohibitions.

CHAPITRE PREMIER

Théories et doctrines de l'*aegritudo amoris*

1. Maladie d'amour et humeur noire, histoire d'un malentendu

Passion dévastatrice et maladive, l'amour est depuis la plus haute antiquité assimilé à un état pathogène de nature morbide[232]. La poétesse Sappho chantait déjà « Ne laisse pas, ô Souveraine, nausées et chagrins dompter mon cœur.[233] » Mais les médecins, jusqu'à Galien au moins, regimbent à faire de la furie érotique une entité nosologique à part entière. Elle est certes cause de troubles et de souffrances. Toutefois définie comme passion, elle n'est pas une affection somatique, mais un désordre de l'âme tourmentée. Pour les praticiens antiques, l'amour ne dépend donc pas de leur prérogative puisqu'ils considèrent que leur art se limite à guérir les dysfonctionnements du corps et des organes. Ce chagrin, cette peine de l'âme relève alors du philosophe ou du moraliste, et non du médecin. Non sans réticence, et notamment par l'intermédiaire involontaire des praticiens

[232] Sur la maladie d'amour, la mélancolie et la mélancolie érotique, voir : John Livingston Lowes, « The Loveres Maladye of Hereos » dans *Modern Philology*, 11/4, avril 1914, Chicago, University of Chicago Press, 1914, p.491-546 ; Massimo Ciavolella, *La « Malattia d'amore » dall'Antichità al Medioevo*, *op.cit.* ; Augustin Redondo et André Rochon (dir.), *Visages de la folie : 1500-1650 : domaine hispano-italien* , Paris, Publications de la Sorbonne, 1981 ; Jean Céard (dir.), *La folie et le corps*, *op.cit.* ; Michael W. Dols, « Insanity and its treatment in islamic society », dans *Medical History*, 31, Cambridge, Cambridge University Press, 1987, p.1-14 ; Raymond Klibansky, Erwin Panofsky et Fritz Saxl, *Saturne et la Mélancolie : études historiques et philosophiques : nature, religion, médecine et art*, trad. de Fabienne Durand-Bogaert et Louis Evrard, Paris, Gallimard, 1989 ; Mary Frances Wack, *Lovesickness in the Middle Ages*, *op.cit.* ; Donald Beecher et Massimo Ciavolella (dir.), *Eros and Anteros* : *the medical traditions of love in the Renaissance*, Ottawa, Dovehouse, 1992 ; Peter Toohey, « Love, Lovesickness, Melancholia », art.cité, p.265-286 ; P. Dandrey, « Le sang de Don Gormas et les yeux d'Hippolyte. Dramaturgie et imaginaire médical au XVIIe siècle », dans *Revue XVIIe*,182, 46/1, Paris, Presses universitaires de France,1994, p.53-64 ; Maha Hammad, « Le traitement de l'âme », dans *La médecine au temps des califes : à l'ombre d'Avicenne*, Paris, Institut du monde arabe ; Gand, Snoeck-Ducaju et Zoon, 1996, p.115-119 ; P. Dandrey, *La médecine et la maladie dans le théâtre de Molière : Sganarelle et la médecine ou De la mélancolie érotique*, *op.cit*., p.459 et suiv. ; A. Murad, « Le mal d'amour dans la médecine arabomusulmane », art.cité, p. 510-514 ; P. Dandrey, *Les tréteaux de Saturne: scènes de la mélancolie à l'époque baroque*, Paris, Klincksieck, 2003 ; François Frazier, « L'Érotikos et les fragments sur l'amour de Stobéee » dans *Humanitas*, Coimbra, Instituto de Estudos Clássicos, 2003, t.7, p.63-87 ; Patrick Robiano, « Maladie d'amour et diagnostic médical : Érasistrate, Galien et Héliodore d'Emèse, ou du récit au roman », art.cité, p.129-149 ; P. Toohey, *Melancholy, love, and time: boundaries of the self in ancient literature*, Ann Arbor , University of Michigan Press, 2004 ; Michel Stanesco, « Mélancolie amoureuse et chevalerie dans *Les Angoysses douloureuses* d'Helisenne de Crenne », dans Emmanuel Burry et Francine Mora (dir.), *Du roman courtois au roman baroque*, *op.cit.* ; P. Dandrey (dir), *L'Anthologie de l'humeur noire…*, *op.cit.* ; Jackie Pigeaud, *La maladie de l'âme : étude sur la relation de l'âme et du corps dans la tradition médico-philosophique antique*, 3e éd., Paris, Les Belles Lettres, 2006 ; D. Beecher et M. Ciavolella, *De la maladie d'amour ou mélancolie érotique…*, *op.cit.*, p.49-98.

[233] Sappho, *Ode à Aphrodite*, v.2-3, *op.cit.*, p.190-191.

eux-mêmes, un quiproquo se noue et va permettre que la fureur érotique soit, par analogie, pensée comme une pathologie atrabilaire. L'histoire longue de ce malentendu sera synthétisée de manière brève et concise à l'aune des Amours d'Antiochus et Stratonice, source de la fusion nosologique, s'il en est. Pour mieux comprendre comment, dans l'imaginaire commun, l'amour est devenu un état pathogène, voire mélancolique, il est nécessaire de se placer à la fois dans le sillage d'Hippocrate et de Galien, ainsi que dans celui de Platon et d'Aristote.

*

Tandis qu'elle explique que l'équilibre corporel et la santé sont déterminés par l'isonomie des quatre humeurs, l'école hippocratique s'intéresse de façon plus prégnante à la mélancolie qui, génératrice de peur, de dépression et de folie, engendre les effets somatiques les plus graves[234]. Dans le traité *Maladie sacrée*, cette maladie est due à un excès de bile noire qui atteint le corps, mais touche aussi le cerveau[235]. Siège des émotions, le cerveau est ainsi considéré comme celui qui dirige l'organisme en son entier. La logique veut par conséquent que tous ces troubles et désordres soient dus à une variation de température du cerveau causée par un trop plein d'humidité ou de sécheresse, de froideur ou de chaleur. Par le prisme du cœur, ce dérèglement se propage dans tout le corps, car cet organe au travers des veines qui l'entourent ressent par sympathie la douleur et l'anxiété, et se contracte. En creux, la folie, la dépression et les autres troubles nerveux sont causés par cet afflux de bile noire au cerveau, et ce sont les convulsions du cœur qui causent l'abattement du corps. Le mal est reconnu et identifié grâce à une liste distinctive de symptômes : tremblements, perte de vue, bégaiement ou incapacité à parler, palpitations. L'amour malade qui engendre un état similaire à la folie, ou à la prostration, adopte et s'approprie de façon métaphorique la symptomatologie mélancolique, ce qui sera à l'origine d'un quiproquo. Une autre composante de la théorie atrabilaire vient nourrir, à son insu, le statut maladif de l'éros en souffrance, celui de l'hystérie.

[234] M. Ciavolella et D. Beecher, *De la maladie d'amour…*, *op.cit*., p. 52-53.
[235] Hippocrate, *De la Maladie sacrée*,14-18, dans *Œuvres complètes d'Hippocrate*, éd. E. Littré, Paris, J.B. Baillière, 1849, t.6, p. 386-397, mais aussi *Des humeurs*, 9, dans *Œuvres complètes d'Hippocrate*, éd. E. Littré, Paris, J.B. Baillière, 1846, t.5, p.488-491.

Dans son ouvrage, *Des maladies des femmes*[236], Hippocrate explique que l'absence de relations sexuelles chez les jeunes vierges ou les veuves entraîne une suffocation de la matrice causée par la migration de l'utérus, vide et léger, vers le foie et les hypocondres[237]. De là, Galien à sa suite[238], explique que, non plus sous l'égide de l'animal parasite mais du venin, si le sperme féminin contenu dans l'utérus ne peut être évacué par des menstrues régulières, le sang se corrompt et le corps se refroidit. Conformément aux observations d'Hippocrate, le mal se manifeste par un étouffement de la patiente. Tel n'est cependant pas le propos. C'est, par contre, dans ce creuset épistémologique que le désir pathogène, qui cause ou engendre un trop plein d'humeurs spermatiques, finissant par se corroder dans le bas-ventre pour remonter en vapeurs délétères jusqu'au cerveau, trouve son origine et que se justifie, pour y remédier, la cure par le coït.

Cette métamorphose de l'amour en maladie déclarée s'inspire non seulement du substrat médical, mais aussi de la poésie tragique ainsi que des théories platoniciennes et aristotéliciennes[239]. Sappho, déjà dans son *Ode à Aphrodite*, puis son *Ode à Anactoria* citée dans le *Traité du Sublime*[240], parle de sa prostration amoureuse en termes d'affection physique qui, prenant ses racines dans les viscères, lui cause tristesse et crainte. C'est alors, qu'influencé par les théories sophistes qui révolutionnent le regard porté sur l'expérience, les sensations et le sentiment, Euripide, à l'inverse de ses prédécesseurs, n'envisage plus l'éros comme une force cosmique, mais comme un état maladif engendré par le *θυμός* où naît la passion[241]. À travers Phèdre, et plus particulièrement de Médée[242], le dramaturge dresse une concomittance entre les viscères enflammés et la prostration de l'héroïne, qui évoque un engorgement de la bile noire et l'état dépressif qui l'accompagne[243].

---

[236] *Id*., *Des maladies des femmes*, 7, dans *Œuvres complètes d'Hippocrate*, éd. E. Littré, Paris, J.B. Baillière, 1853, t.8, p.32-35, mais aussi *Des maladies des jeunes filles*, dans *Œuvres complètes d'Hippocrate*, *op.cit*. t.8, p.467-71.
[237] P. Dandrey, *La médecine et la maladie dans le théâtre de Molière…*, *op.cit*., p. 380 et suiv.
[238] Galien, *Des Lieux affectés*, VI, 5, dans *Œuvres anatomiques, physiologiques et médicales de Galien*, éd. Charles Daremberg, Paris, J.B. Baillière, 1856, t.2, p.685-698.
[239] D. Beecher et M. Ciavolella, *De la maladie d'amour…*, *op.cit*., p.53-59.
[240] Sappho, *Ode à Aphrodite*, v. 1-28; *Ode à Anactoria*, v. 1-17, *op.cit*., p.190-197 et Pseudo-Longin, *Du Sublime*, X, 2, éd. Henri Lebègue, Paris, Les Belles Lettres, 1965, p.17.
[241] D. Beecher et M. Ciavolella, *op.cit*., p.53-54.
[242] Euripide, *Hippolyte*, v.165 et suiv., *op.cit*., p.16 et *Médée*, v.108-110, *op.*cit., p.118.
[243] Jackie Pigeaud, *La maladie de l'âme*, *op.cit*., p.375-396.

Platon, lui, traite du désir érotique en tant qu'entité pathogène[244]. En effet, puisque l'amour sexuel est généré par l'embrasement devant la beauté des formes visibles, l'homme a le choix entre deux attitudes. Soit il transcende cette beauté, au-delà du monde des apparences, et la projette dans la partie supérieure de l'âme, c'est-à-dire qu'il aspire à l'éternité, soit il la reçoit comme telle et ne désire que la posséder, ne voyant rien d'autre que sa réalité absolue. L'Aphrodite Uranie, siégeant dans la partie supérieure de l'âme, symbolise un amour sain, tandis que l'Aphrodite Pandémie, installée dans la partie malade, symbolise une pathologie. L'amour sexuel s'oppose ainsi à l'amour céleste et devient une maladie qui détruit l'esprit.

Dans le sillage platonicien se glisse la doxa aristotélicienne[245]. Classifié dans les *σωματικὰ πάθη*[246], l'éros est considéré comme une passion qui vient du corps et qui influe en profondeur sur l'état mental de l'homme. Défini comme un désir de reproduction[247], il est engendré par le sang qui bouillonne dans le cœur[248]. C'est de la sorte qu'Aristote assigne au cœur et aux organes reproducteurs un rôle fondamental dans la production des appétits érotiques, provoqués, quant à eux, par la vision de la beauté[249]. Lorsque la force du désir devient trop prégnante, l'obsession se transforme en une puissance motrice qui irradie le cœur sous la forme d'un *pneuma*[250]. Le *pneuma* est, en tant que principe vital de l'organisme, la source de chaleur liée au sang qui influe sur le psychisme et la santé de l'individu[251]. De la sorte, l'appétit érotique, stimulé par la beauté et le désir insatiable qui en résultent, modifie la température du corps et crée un déséquilibre tant psychique que physiologique[252].

De là, émerge une synthèse acceptée par les médecins comme par les philosophes, considérant l'amour comme une passion ancrée dans le cœur et qui rejaillit sur l'âme. Grâce à la multiplicité des théories et des doctrines qui répondent, par leur imbrication, à la polymorphie de l'éros, les littérateurs et les penseurs trouveront par

---

[244] D. Beecher et M. Ciavolella, *op.cit*., p. 54-55. Platon, *Le Banquet* 183d-186d ; *Phèdre*, 244a-b - 265 a-b, dans *Le Banquet* ; *Phèdre*, éd. Émile Chambry, Paris, Garnier-Flammarion, 1964, p. 43-45 et p.123-150.
[245] D. Beecher et M. Ciavolella, *De la maladie d'amour…*, *op.cit*., p.55-59.
[246] Aristote, *De l'âme*, I, 1, 403a25-b8, éd. Jean-Barthélémy Saint-Hilaire, Paris, Librairie philosophique de Ladrange, 1846, p.3-4.
[247] *Id*., *De l'âme*, II, 4, 415a23 et suiv, *op.cit*., p.187-189.
[248] *Id*., *De l'âme*, I, 1, 403a25-b8, *op.cit*., p.3-4.
[249] *Id*., *Éthique à Nicomaque*, IX, 5, 1167a, dans *La morale et la politique d'Aristote*, éd. M.Thurot, Paris, Didier, 1824, t.1, p.418.
[250] *Id*., *Des parties des animaux*, III, 4, 666b, éd, J. Barthélémy Saint-Hilaire, Paris, Librairie philosophique de Ladrange, 1885, p. 666.
[251] *Id*., *Des parties des animaux*, II, 3 et 10, 651a et 657a, *op.cit*., p.651 et p.657.
[252] *Id*., *Éthique à Nicomaque*, VII, 3, 1147a, *op.cit*., p. 298-299.

ailleurs un modèle leur permettant d'assimiler la souffrance amoureuse aux trois formes de la pathologie atrabilaire, à savoir cérébrale, sanguine ou hypocondriaque.

Dans cette atmosphère de confusion, les médecins tentent de démystifier l'imaginaire commun et d'éviter l'annexion malheureuse de la prostration érotique par la mélancolie, tout en lui refusant de façon catégorique le statut de maladie. Néanmoins, malgré leurs mises en garde et du fait de l'analogie comparative destinée à lui dénier le statut tant convoité de maladie, les praticiens antiques seront eux-mêmes les propagateurs de ce malentendu, en corrélation avec le motif.

*

Parmi eux se trouve Arétée de Cappadoce qui, alors qu'il disserte sur la mélancolie dans son *Traité des signes, des causes et de la cure* finit son exposé, comme déjà évoqué, par le récit d'un jeune homme, enclin à une prostration amoureuse morbide[253]. Troublante similitude avec la symptomatologie mélancolique, le jeune homme apparaît « triste (*δύσθυμος*)[254] », « abattu (*κατηφής*)[255]», en proie à l'« irascibilité (*ὀργή*) [256]» et au « chagrin (*λύπη*) [257]». Ce sont d'ailleurs ces signes qui firent croire aux profanes à un excès de bile noire «*μελαγχολικὸν δοκέειν τοῖσι δημότῃσιν*[258] ». Les médecins convoqués à son chevet se déclarent cependant tout à fait impuissants à guérir ou endiguer cette mystérieuse affection. Aucune thérapeutique, aucun médicament, aucune médecine ne viennent soulager le dépérissement du patient. Seul, l'« amour médecin (*ἔρως ἰητρός*) [259]» guérit ce que l'art médical est, en réalité, incapable de soulager et qui, *ipso facto*, ne fait pas partie de sa juridiction. Il ne s'agit pas en effet d'une affection somatique d'obédience mélancolique, mais d'un trouble de l'âme. L'amour n'est donc pas une pathologie puisque sa seule cure est l'assouvissement de son désir. La médecine ne peut être d'aucun secours à ce mal qui trouve en lui-même sa propre résolution. Pour combattre le préjugé populaire, un trait d'humour d'Arétée de Cappadoce va, à son insu, conforter le quiproquo. Non seulement il entérine l'annexion redoutée et combattue en plaçant l'historiette au chapitre de la mélancolie, mais il

[253] Arétée de Cappadoce, *Traité des signes, des causes et de la cure…*, III, 5, *op.cit.*, p.41.
[254] *Ibid*.
[255] *Ibid*.
[256] *Ibid*.
[257] *Ibid*.
[258] *Ibid*.
[259] *Ibid*.

confirme encore son essence nosologique par l'emploi métaphorique et ironique de l'expression d'« amour médecin (*ἔρως ἰητρός*) [260]».

Quelques années plus tard, ou presque concomitamment, apparaît sous la plume de Valère-Maxime, en écho au cas rapporté par Arétée de Cappadoce, le portrait pathologique d'Antiochus, se mourant d'amour pour Stratonice[261]. À sa façon, il accentue le malentendu, l'entretient, et le nourrit. Sans l'évoquer directement, l'historien et moraliste romain semble pourtant emprunter son propos tout à la fois à la pathologie érotique des philosophes et aux théories humorales. Les deux affections, dont l'ardent désir, enfermées dans la moelle et les viscères, ainsi que le rythme heurté de la respiration, le changement de teint et la palpitation du jeune prince à la vue de Stratonice, ne sont pas sans rappeler le bouillonnement aristotélicien du sang dans le cœur[262], sa production générée à la vue d'une belle image qui[263], par l'intermédiaire du *pneuma*, provoque son réchauffement influant alors sur l'état psychique et physique du patient[264]. Cette affirmation semble confirmée par le fait que les mots « *viscera* [265]» et « *medulla* [266]» peuvent aussi, par dérivation, désigner le « cœur » en latin. Brillant compilateur, Valère-Maxime, tout en jouant avec le sens des mots et en additionnant les doctrines, fait aussi référence au système hippocratique[267]. La moelle et les viscères, considérés dans leur sens premier, le dépérissement, la déliquescence d'Antiochus, dans l'état d'un corps moribond corrompu et en putréfaction « *tabes* [268]», la tristesse et prostration du roi et de la Cour, miroir de celle du prince, évoquent simultanément la corruption des humeurs spermatiques et la pléthore de bile noire dans le bas-ventre, qui provoquent la variation de température du cerveau. Les manifestations somatiques habituellement admises en pareil cas sont présentes : étouffement dû à une accélération du souffle, teint changeant entre pâleur et rougeur, palpitations. Le dénouement illustré par le mariage n'est pas sans rappeler la cure par le coït, cure théorisée quelques

[260] *Ibid.*
[261] Valère-Maxime, V, 7, 1, *op.cit.*, p.127-129.
[262] Aristote, *De l'âme*, I, 1, 403a25-b8, *op.cit.*, p.3-4.
[263] *Id.*, *Éthique à Nicomaque*, IX, 5, 1167a, *op.cit.*, p.418.
[264] *Id.*, *Des parties des animaux*, II, 3 et 10, 651a et 657a ; III, 4, 666b, *op.cit.*, p.651, p.657, p.666 ainsi *qu'Éthique à Nicomaque*, VII, 3, 1147a, *op.cit.*, p. 298-299.
[265] Valère-Maxime, V, 7, 1, *op.cit.*, p.128.
[266] *Ibid.*
[267] Hippocrate, *De la Maladie sacrée*, 14-18, *op.cit.*, p. 386-397 ; *Des humeurs*, 9, *op.cit.*, p.488-491 ; *Des maladies des femmes*, 7, *op.cit.*, p.32-35 ; *Des maladies des jeunes filles*, *op.cit.*, p.467-471 ainsi que Galien, *Des Lieux affectés*, VI , 5, *op.cit.*,p.685-698.
[268] *Ibid.*

décennies plus tard par Rufus d'Éphèse[269]. C'est en effet cette cure qui permet l'évacuation du trop-plein de sperme et l'évitement de sa pourriture[270]. Le désir amoureux est d'autant plus pathogène que, jouant toujours sur la similitude imagée, l'auteur la définit sous le terme ambivalent de «*morbum* [271]» qui désigne aussi bien une maladie somatique qu'une passion de l'âme. L'ambiguïté est ici poussée à son comble. Sans coup férir, elle propulse l'amour au rang d'entité nosologique.

Plutarque[272], lui aussi, apparaît à son tour confirmer l'état maladif de l'amour[273]. L'emploi répétitif du verbe « *νοσέω-ῶ* », qui signifie aussi bien être malade qu'être atteint d'une passion ou en proie à une folie, une manie, de même que l'emploi du terme « *νόσος* » pour désigner la maladie feinte qu'Antiochus prétend avoir, ne font que renforcer le sentiment que l'affection du prince s'assimile à une pathologie du corps. De fait, Plutarque confronte Antiochus au même combat entre passion et raison que celui que connaît Phèdre chez Euripide, symbolisé par la lutte entre Artémis et Aphrodite, lutte qui se solde par la victoire de la passion dévastatrice[274]. C'est cette victoire qui plonge dès lors l'amoureux dans la folie. Très inspiré par cette vision pathogène de l'amour, Plutarque estime, à l'instar d'Aristote[275], que la passion érotique est un appétit naissant dans le cœur et qui, combiné à l'ardeur du désir, crée une affection dégénérant en délire maniaque. Néanmoins, les signes et les manifestations de l'amour malade, calqués pour la plupart sur ceux chantés par Sappho[276], sont semblables à ceux d'une affection atrabilaire : désir de mourir, puis perte de voix, rougeur, sueur âcre, vision floue, pouls irrégulier, anxiété, effroi, teint jaune olivâtre[277]. Dans la lignée de Valère-Maxime, et combinant la théorie d'un excès d'humeur noire ou spermatique à la doctrine aristotélicienne, Plutarque termine son récit par l'union heureuse et salvatrice d'Antiochus et Stratonice[278]. Il entérine ainsi le statut maladif de la passion amoureuse d'essence mélancolique.

---

[269] Rufus d'Éphèse d'après Oribase, « Du Coït », dans *Du Coucher*, VI, 38, dans *Œuvres d'Oribase*, éd. Bussemaker et Daremberg, Paris, Imprimerie Nationale, 1851, t.1, p.540 -551, et plus particulièrement p. 541.
[270] P. Dandrey, *La médecine et la maladie dans le théâtre de Molière…*, *op.cit*., p.484 et suiv.
[271] Valère-Maxime, V, 7, 1, *op.cit*., p.128.
[272] Plutarque, *Démétrios*, 38, *op.cit*., p.60-62.
[273] D. Beecher et M.Ciavolella, *De la maladie d'amour…*, *op.cit*., p.53-54 et p.61-62.
[274] Euripide, *Hippolyte*, v.724-731, *op.cit*., p.48-49
[275] Aristote, *De l'âme*, I, 1, 403a25-b8, *op.cit*., p.3-4 ; *Des parties des animaux*, II, 3 et 10, 651a et 657a ; III, 4, 666b, *op.cit*., p.651, p.657, p.666 ; *Éthique à Nicomaque*, VII, 3, 1147a, *op.cit*., p. 298-299.
[276] Sappho, *Ode à Anactoria*, v.5-17, *op.cit*., p.194 et Plutarque
[277] Plutarque, *Démétrios*, 38, 907b-907c, *op.cit*., p. 60-61.
[278] *Ibid*., 907e, *op.cit*., p.61-62.

Appien[279], quant à lui, nuance le propos et apparaît plutôt vouloir démystifier la métaphore morbide, en définissant la passion érotique comme une maladie de l'âme « *τῆς ψυχῆς τὴν νόσον* [280]». Il souligne la supercherie dénoncée par les médecins antiques, avec d'autant plus de force qu'il précise que le corps d'Antiochus ne souffre d'aucune maladie corporelle et que la manifestation des symptômes n'est que la résultante des tourments psychiques[281]. Seul à ne pas citer le pouls ou les palpitations dans la description du dépérissement du jeune séleucide, Appien, par contre, note une nette amélioration de l'état du malade à la vue de Stratonice, alors qu'en son absence, une profonde langueur le frappe[282]. Néanmoins, et à l'insu de l'auteur, le désir de mourir, l'abattement[283], l'hyménée final[284], la récurrence de l'emploi de termes comme « *νοσέω-ῶ* » et « *νόσος* » entretiennent la confusion et donnent corps au quiproquo.

De manière très équivoque, Lucien dépeint Antiochus comme malade[285], mais ne souffrant d'aucune douleur physique « *ἐνόσεεν, ἔκειτο δὲ ἀλγέων οὐδέν* [286]». L'état pathogène de la maladie, toujours à la confluence des théories philosophico-poétiques et hippocratiques, est, d'une part, décrit selon les signes empruntés à Sappho par Plutarque ainsi qu'à la symptomatologie atrabilaire (yeux languissant, pâleur, perte de voix, transpiration, sueur et palpitation), et sanctionné, d'autre part, par le diagnostic du cœur bondissant sous la main du médecin et le reflet de la fureur de Stratonice[287]. Ces deux constatations témoignent de l'embrasement du cœur et de la victoire de la passion sur la raison, comme chez Euripide[288]. Encore une fois, l'alliance, qui finalise le récit[289], fait référence à la cure par le coït ayant pour but d'évacuer la pléthore spermatique[290]. Sans nul conteste, une certaine touche d'ironie se larve visiblement dans les propos de Lucien, lorsqu'avant la scénette du subterfuge du praticien pour arriver à l'union d'Antiochus et Stratonice, il prononce « voilà comment il le guérit (*καί μιν ὧδε ἰήσατο*) [291]». L'expression employée signifie cependant de façon implicite que, sans le secours du

[279] Appien, *Le Livre Syriaque*, 59-61, *op.cit.*, p.59-62.
[280] *Ibid.*, 59, 310, *op.cit.*, p.60.
[281] *Ibid.*
[282] *Ibid.*, 59,312, *op.cit.*, p.60.
[283] *Ibid.*, 59, 309, *op.cit.*, p.59-60.
[284] *Ibid.*, 61, 324-327, *op.cit.*, p.62.
[285] Lucien, *De la déesse syrienne*, *op.cit.*, 17-26, *op.cit.*, p.360-377.
[286] *Ibid.*, 17, *op.cit.*, p.362.
[287] *Ibid.*
[288] Aristote, *De l'âme*, I, 1, 403a25-b8, *op.cit.*, p.3-4 ; *Des parties des animaux*, II, 3 et 10, 651a et 657a ; III, 4, 666b, *op.cit.*, p.651, p.657, p.666 ; *Éthique à Nicomaque*, VII, 3, 1147a, *op.cit.*, p. 298-299 ; Euripide, *Hippolyte*, v.724-731, *op.cit.*, p.48-49.
[289] Lucien, *De la déesse syrienne*, 18, *op.cit.*, p.365.
[290] Rufus d'Éphèse d'après Oribase, « Du Coït », dans *Du Coucher*, VI, 38, *op.cit.*, p. 541.
[291] Lucien, *De la déesse syrienne*, 18, *op.cit.*, p.362.

médecin, le patient n'aurait pu être guéri et que c'est grâce à la thérapeutique de la jouissance de l'être aimé que le malade se rétablit. Tout comme ses prédécesseurs, Lucien, par sa description dramaturgique de l'éros en souffrance et de sa tendance romanesque à l'affubler du masque d'une vraie fausse maladie, ancre un peu plus encore dans l'imaginaire commun l'analogie entre pathologie somatique et amour.

Dernier auteur antique à développer le *diêgêma,* Julien répète et fige ce malentendu si fécond[292]. Par le prisme des Amours d'Antiochus et Stratonice, il assure ainsi l'assimilation future du désir érotique à une forme pathogène similaire ou incluse à la mélancolie. Il déclare que l'âme est la cause de cette langueur « *ψυχῆς αἰτία* [293]», et il n'hésite pas à qualifier la prostration du jeune prince en employant les termes de maladie « *νόσος* » et de fléau « *νόσημα* ». Reprenant à son compte les mêmes dogmes et doctrines, l'imagerie symptomatique du cœur qui bondit sous la main du praticien, l'embrasement, l'abattement, le dépérissement du corps, jusqu'au souffle coupé et l'agitation excessive, il assigne à l'amour son statut de maladie.

Galien, presqu'un siècle plus tôt, avait compris, mieux que quiconque, le danger représenté par cette historiette qui, à l'heure des développements narratifs en prose, s'épanouissait et véhiculait, au travers de la figure tutélaire d'Érasistrate, l'idée que le désir amoureux était une affection somatique de nature mélancolique. L'opinion commune était si partagée que les médecins sophistes eux-mêmes avaient fini par affirmer qu'Érasistrate avait reconnu l'amour d'un jeune homme grâce à ses artères qui battaient amoureusement. Cette théorie était d'autant plus facile à justifier pour eux qu'il plaçait l'origine des veines au cœur, alors que Galien, lui, les situait dans le foie[294]. Ce dernier s'emporte alors avec virulence contre eux et persifle dans son *Commentaire au pronostic d'Hippocrate* :

> Ce n'est pas en regardant voler des corneilles ou des corbeaux qu'Érasistrate a surpris l'amour du jeune homme, ni en sentant ses artères battre amoureusement, car il n'y a aucun pouls qui soit un signe spécifique de l'amour[295].

[292] Julien, *Misopogon, op.cit*., 347-348, p.169-170.
[293] *Ibid*., 347c, p.167.
[294] Marie-Paule Duminil, « La mélancolie amoureuse... », art.cité, p.98-99 ; P. Dandrey, *La médecine et la maladie dans le théâtre de Molière…*, *op.cit*., p.480-481 ; Véronique Boudon-Millot, *Galien de Pergame…*, *op.cit*., p.155-157.
[295] Galien, *Commentaire au pronostic*, I, 8, *op.cit*., p.40. Traduction de M.-P., Duminil, art.cité, p.98.

Dans son *Pronostic*[296], il démontre ainsi que c'est par hasard « *κατὰ τύχην* [297]», comme très certainement avant lui Érasistrate, qu'il découvre que la cause du chagrin de sa patiente, défini comme trouble de l'esprit « *κατὰ τὸ σῶμα πάθος, ἀλλὰ ἀπὸ ψυχικῆς τινος ἀηδίας* [298]», est l'amour de Pylade. Lorsqu'un individu annonce avoir vu le danseur au théâtre, Galien constate en effet que la femme de Justus change de couleur et que son pouls bat avec irrégularité[299]. Mais pour lui, le rythme saccadé des artères, de même que l'altération du teint, ne sont que l'expression d'un esprit troublé « *ὅστις δηλοῖ τὴν ψυχὴν τεθορυβῆσθαι* [300]», et non pas le symptôme caractéristique de l'amour propulsé au rang de maladie. Avant l'heure, Galien théorise ce que l'ancienne médecine ne pouvait formuler, les effets psychosomatiques des émotions de l'âme sur le corps. Toutefois, vaine est sa mise en garde. Sous l'effet conjugué de son axiomatisation de l'hystérie autour d'un excès d'humeur spermatique, sa référence associative à la mélancolie, sa prise du pouls les doigts posés sur le poignet de sa patiente, son évocation malheureuse des Amours d'Antiochus et Stratonice, il assure non seulement la pérennité du concept de maladie d'amour ou mélancolie érotique, mais encore, avec Érasistrate, il en devient le propagateur et le théoricien involontaire.

Au fil des narrations équivoques et ambigües des auteurs et des praticiens, le profond désarroi d'Antiochus est indubitablement sujet à faire de l'amour une maladie à part entière et d'Antiochus lui-même le paradigme inébranlable de l'amant en souffrance.

2. L'amour mélancolique, pathologie psychosomatique

Malgré la réticence des praticiens antiques, une vision proprement médicale de l'éros s'esquisse peu à peu. Sous l'influence conjuguée des poètes, des philosophes et du corps médical lui-même, la souffrance d'aimer se métamorphose en une pathologie somatique d'obédience mélancolique. L'inéluctable et imperceptible évolution épistémologique est d'autant plus aisée que, par sa propension à provoquer des délires hallucinatoires, à déclencher une fixation maniaque et obsessionnelle sur un seul et unique objet, à engendrer joie excessive et prostration désespérée nées des illusions que

[296] Galien, *Pronostic*, 6, *op.cit*., p.630-635.
[297] *Ibid*., p.632.
[298] *Ibid*.
[299] *Ibid*., p.632-633.
[300] *Ibid*, p.632.

nourrit l'esprit amoureux, l'éros est assimilable à un dérèglement cérébral sans fièvre d'origine bilieuse. L'amour rend malade puisqu'il plonge sa victime dans un état d'aliénation profonde. L'imbrication des différentes doctrines élève, par métaphores et images, la passion érotique au rang de maladie.

Depuis les théories humorales initiées par Hippocrate et systématisées par Galien, la description consécutive de l'état maladif du désir érotique qui détruit l'esprit chez Platon, jusqu'à l'appétence reproductive générée par le sang qui bouillonne dans le cœur chez Aristote, l'*aegritudo amoris* trouvera son prolongement naturel, notamment chez les stoïciens, chez Lucrèce et chez Ovide.

Dans ce panorama synthétique dressé sur la maladie d'amour ou mélancolie érotique afin de comprendre son dialogue permanent avec les Amours d'Antiochus et Stratonice et son étroite dépendance au substrat narratif, il n'est pas de ce propos de faire une étude exhaustive sur la totalité des écrits et des philosophies qui ont émaillé cette histoire longue et complexe du mal d'aimer. Malgré quelques simplifications et éclipses dommageables, ce n'est que de façon succincte que le parcours idéologique et théorique de cette souffrance, affection somatique, par assimilation devenue pathologie réelle, est tracé.

*

La philosophie stoïcienne considère ainsi les passions comme des maladies de l'âme[301]. Elles sont en effet engendrées par sa partie directrice, à savoir la raison qui, par un trouble ou une perturbation extérieure, voit son activité de jugement altérée et entraînée dans un mouvement excessif, un élan irrationnel et contraire à sa nature. On peut chercher à se prémunir de ce dérèglement ou à guérir des passions, tout comme on le fait d'une maladie à part entière. Comme pour toute pathologie somatique, les passions causent malaises et souffrances et peuvent développer des symptômes précis et caractéristiques. Toutefois, si les penseurs relèvent des similitudes avec une affection du corps, ils restent réticents à établir une analogie complète, puique les hommes ne sont pas responsables des altérations de leur corps, et que, ne prenant aucun plaisir à leurs souffrances physiques, ils cherchent toujours à les endiguer. Il est tout aussi mal aisé d'imputer à la seule volonté humaine les désordres de la raison. Cela signifierait que la raison est à la fois responsable de son propre dysfonctionnement et de ses tourments.

[301] J. Pigeaud, *La Maladie d'âme…*, *op.cit*., p.245-371 ; Robert Müller, *Les stoïciens : la liberté et l'ordre du monde*, Paris, J.Vrin, 2006, p.229 et suiv.; D. Beecher et M.Ciavollela, *De la maladie d'amour…*, *op.cit*., p.64-65 et n.62.

Dans ces circonstances, les passions ne peuvent être attribuées qu'à une raison faible, une constitution défaillante, un tempérament altéré, ou à un accident extérieur. Toute âme est intrinsèquement malade mais, par la pratique de l'ascèse, elle se doit de lutter contre les vices et les tentations, afin de trouver l'*euthymie* et être en paix avec elle-même. En cas de prostration profonde, elle peut trouver une consolation salvatrice dans la parole et (ou) surtout dans la réflexion philosophique capable, face au spectacle horrifique de la mort, de la mépriser, de la défier et de la surpasser. Là où le médecin se borne à réanimer l'énergie vitale de son patient, le philosophe insuffle la vie elle-même par la contemplation cathartique de la mort.

Dans le sillage cette fois-ci du matérialisme épicurien[302], Lucrèce théorise à son tour les passions humaines en les considérant comme un stimulus physique. Il les soumet à un examen physiologique circonstancié. L'éclosion de l'amour se fait lorsque les images « *simulacra* » du corps d'une personne viennent envahir l'esprit d'une autre personne. Ces *simulacra* laissent une trace indélébile dans l'esprit de l'amant, trace qui, en l'absence de l'être aimé, peut se transformer en frénésie obsessionnelle[303]. Le désir érotique est considéré par Lucrèce comme une maladie de l'âme faisant entrer le corps en sédition. Une fois l'organisme tout entier assiégé et abattu, cette concupiscence bouleverse l'*ataraxia*, l'équilibre psychique et physiologique de l'individu[304]. Pour se libérer de cet insatiable appétit amoureux, de ces images qui nourrissent le délire érotique, Lucrèce recommande de se libérer de la semence amassée en s'unissant à une autre personne[305], comme le théorisera un siècle plus tard Rufus d'Éphèse[306].

Ovide dresse lui aussi le tableau d'un amour par essence pathogène[307], d'une part à travers l'histoire de Narcisse et d'Écho illustant une passion funeste[308], d'autre part à travers une pharmacopée fantasmagorique qui[309], à défaut de guérir cette maladie qui n'en est pas une, sert à se prémunir du désir érotique ou à l'enrayer.

*

[302] D. Beecher et M. Ciavolella, *De la maladie d'amour…*, *op.cit.*, p.65-66.
[303] Lucrèce, *De la nature* (*De rerum natura*), IV, v.1030-1231, éd. José Kany-Turpin, Paris, Garnier Flammarion, 1998, p. 299-309.
[304] *Ibid.*, III, v.94-414, p.187-203.
[305] *Ibid.*, IV, v.1065-1069, p. 301.
[306] Rufus d'Éphèse d'après Oribase, « Du Coït », dans *Du Coucher*, VI, 38, *op.cit.*, p. 541.
[307] D. Beecher et M. Ciavollela, *De la maladie d'amour…*, *op.cit.*, p. 66-67.
[308] Ovide, *Métamorphoses*, III, v.339-510, 2e éd., éd. Georges Lafaye, Paris, Les Belles Lettres, 1957, t.1, p.329-399.
[309] *Id.*, *Ars amatoria* (*L'art d'aimer*), 4e éd., éd. Henri Bornecque, Paris, Les Belles Lettres, 1960 ; *Les Remèdes à l'amour* (*Remedia amoris)*, 2e éd., éd. Henri Bornecque, Paris, Les Belles Lettres, 1961.

Les penseurs paléochrétiens ou Pères de l'Église s'inscrivent dans le prolongement de la pensée païenne et font de la concupiscence amoureuse « une impulsion de la faculté appétitive [310]» qui altère le corps et l'esprit[311].

Pour Clément d'Alexandrie[312], l'homme est constitué de spirituel et de matériel, le corps est le réceptacle de l'esprit et son véhicule, l'esprit rationnel insuffle la force animale au corps[313]. Cet esprit rationnel se doit de supplanter la partie irrationnelle de l'âme dans laquelle se logent les passions. Depuis le péché originel, les forces démoniaques le perturbent parfois et il n'est plus alors en mesure de maîtriser l'excès des passions, à moins que la puissance de la parole chrétienne ne l'assiste. La passion érotique trouble la raison de l'homme et crée un vrai déséquilibre psychophysiologique. C'est en effet une pathologie des sens exacerbés qui blesse l'esprit et le plonge dans un état de démence. L'éros devient ainsi une véritable entité nosologique, à la fois passion et maladie.

L'amorce est confirmée au IVe siècle par l'évêque d'Emèse Némésius[314] dans son livre *De la nature de l'homme*[315]. Le tempérament de l'homme est constitué de quatre éléments et des humeurs correspondantes, et son état de santé, physique et mental, dépend de l'harmonie de ce tempérament[316]. Le désir érotique est d'ailleurs directement engendré par ce tempérament : l'esprit et le corps s'en trouvent profondément altérés[317]. Ce désir érotique est en effet une passion de l'esprit, mais il naît dans le foie et se diffuse à travers tout l'organisme par les nerfs sensoriels du cerveau. L'amour provoque par un dysfonctionnement somatique qui aliène l'esprit. Toutefois, la raison doit lutter contre ce mouvement du corps et ne pas céder aux excès du tempérament.

Ces excès trouvent leur origine dans le péché originel. Pour les Pères de l'Église, seul un acte de foi raisonné et volontaire et une parole d'essence divine peuvent endiguer les passions causées par le tempérament défaillant de l'homme. La concupiscence, cause de souffrances tout à la fois physiques et mentales, n'est donc plus seulement un trouble

---

[310] D. Beecher et M. Ciavolella, *op.cit*., p.67.
[311] *Id*., p. 67-72.
[312] Clément d'Alexandrie, *Les Stromates* (*Stromata*), II, 20 ; IV, 3-4, dans *Les Pères de l'Église*, Paris, Sapia, 1839, t.5, p. 189-177, p. 272-279.
[313] D. Beecher et M. Ciavolella, *op.cit*., p.67-68
[314] *Ibid*., p.70-72.
[315] Némésius d'Émèse, *De la nature de l'homme* (*De natura hominis*), éd. J.-B. Thibault, Paris, Hachette, 1844.
[316] *Ibid*., 1 et 2, p.11, p.13 et p. 43.
[317] *Ibid*., 14 et 17-18, p.93-96 et p. 135-144.

de l'âme, étant par analogie une pathologie du corps, mais devient une maladie somatique d'obédience mélancolique[318].

*

Considéré comme du domaine des philosophes et des littérateurs, l'amour a longtemps été traité par les praticiens, comme Arétée de Cappadoce et Galien, avec circonspection et humour. Néanmoins, sous l'influence conjuguée des théories et des images poético-philosophiques ainsi que du malheureux quiproquo généré par les médecins eux-mêmes et leur doctrine hippocratique, la médecine va faire sien le sujet et formaliser les causes, les symptômes et les thérapeutiques de la souffrance d'aimer.

Au IVe siècle, Oribase[319] semble se prémunir d'une association avec la mélancolie en dénonçant les médecins qui, face à l'abattement et aux insomnies des amants, préconisent régime léger et privation de bain, n'établissant pas une étiologie du mal qui, peu ou prou, le contraindrait à faire l'analogie redoutée[320]. Il n'en dresse pourtant pas moins un tableau thérapeutique détaillé (bains réconfortants, vin, spectacles etc.), et une symptomatologie caractéristique de l'éros (yeux brillants et creux, sans larmes, paupières continuellement agitées, alanguissement de tout le corps).

Glosateur plus ou moins fidèle de Soranus, Caelius Aurelianus, un siècle plus tard, dans son *Traité des Maladies aigües et des Maladies chroniques,* au chapitre sur la manie[321], justifie et confirme le rapprochement troublant entre la folie et l'éros[322]. Considérée comme une forme de folie, la passion érotique l'est par sa similitude avec une prostration morbide d'origine physique, dans la mesure où elle plonge sa victime dans une démence profonde et qu'elle ne peut être son propre remède. En effet, ce n'est pas l'excès d'humeur noire corrompue dans le bas-ventre qui provoque la variation de température du cerveau, mais une passion de l'âme qui, par une fixation obsessionnelle, se mue en une affection du cerveau. La médecine, pour la première fois, reconnaît et axiomatise, autour du concept de fureur, de folie, la nature pathogène de l'amour.

---

[318] D. Beecher et M. Ciavolella, *op.cit*., p. 72.
[319] Oribase, *Synopsis*, VIII, 9, dans *Œuvres d'Oribase*, éd. Bussemaker-Daremberg, Paris, Imprimerie Nationale, 1851-1876, t.5, p. 413-414.
[320] P. Dandrey, *La médecine et la maladie dans le théâtre de Molière…*, *op.cit*., p.480- 481 ; D. Beecher et M. Ciavolella, *op.cit*., p. 73.
[321] Caelius Aurelianus, *Traité des Maladies aigües et des Maladies chroniques* (*De Acutis et Chronicis morbis*), I, 5, 176-178, éd. I. E. Drabkin, Chicago, University press, 1950, p.557-559.
[322] P. Dandrey, *La médecine et la maladie dans le théâtre de Molière…*, *op.cit*., p.482.

Alexandre de Tralles[323], quant à lui, sur le modèle de l'hystérie galénique, rapporte le cas d'une femme qui, en l'absence de son mari, tombe dans une profonde mélancolie[324]. Au retour de ce dernier, elle retrouve tout à coup, et presque miraculeusement, sa santé première. Son mal est double. La tristesse causée par cette absence produit une souffrance affective et mentale, ainsi que physiologique et viscérale. Aiguisée par le manque, la concupiscence crée un trop plein de semences spermatiques et leur corruption néfaste. Sur le modèle de la purge mélancolique, leur évacuation permet la guérison de la patiente. L'étiologie médicale de l'éros, après avoir entériné l'affection cérébrale, sanctionne ici la pathologie concurrente et parallèle, c'est-à-dire humorale. Le chemin morbide de l'amour se fait de manière ascensionnelle. Il s'étend du bas-ventre jusqu'au cerveau.

Au VIIe siècle, le médecin byzantin Paul d'Égine se place dans le sillage d'Oribase[325]. Il use des mêmes arguments que son prédécesseur et met en garde ceux qui, parmi ses confrères, confondent l'amour avec une affection atrabilaire et la soignent comme telle[326]. Il paraît ainsi refuser à la passion érotique le statut de mélancolie. Paraphrasant Galien, il ne reconnaît pas de pouls spécifique à l'amour. De même, Paul d'Égine impute les battements saccadés des artères à l'expression de l'inquiétude, à la manifestation d'une âme troublée. Néanmoins, la ligne de démarcation est ténue. Il classe l'éros parmi les pathologies cérébrales la définissant comme une maladie de l'âme et de l'esprit. Le désir érotique déclenche une sollicitation excessive de la pensée. Cette sollicitation est engendrée par les images et les idées obsessionnelles que l'amant développe autour de l'objet aimé. De là, s'ensuivent de réels troubles psychiques et physiques. L'assimilation implicite de l'amour à une forme de mélancolie cérébrale se noue alors naturellement, et ce, malgré les réticences de Paul d'Égine lui-même. En effet, tout comme Hippocrate soulignait que lorsque crainte ou tristesse perdurait survenait un excès de bile noire[327], et que Rufus d'Éphèse théorisait qu'une préoccupation de l'esprit

---

[323] Alexandre de Tralles, *Thérapeutiques* (*Therapeutika*), I, 17, dans *Original-Text und Übersetzung, nebst einer einleitenden Abhandlung. Ein Beitrag zur Geschichte der Medicin*, éd. Theodor Puschmann, Vienne, W. Braumüller, 1878, t.1, p.606-607.

[324] P. Dandrey, *op.cit*., p.483-484 ; D. Beecher et M. Ciavolella, *De la maladie d'amour…*, *op.cit*., p.75.

[325] Oribase, *Synopsis*, VIII, 9, *op.cit*., p. 413-414. Voir : P. Dandrey, *op.cit*., p. 482-483 ; D. Beecher et M.Ciavolella, *op.cit*., p.74-75.

[326] Paul d'Égine, *Paulou Aeginētou iatrou aristou, biblia epta*, Venise, Aldo Manunzio et Andrea Torresano, 1528, [sans pagination] ; *Paul Aeginetae Libri tertii interpretatio latina antiqua*, III, 62, éd. J. L. Heiberg, Leipzig, Teubner, 1912, p. 38.

[327] Hippocrate, *Aphorismes*, VI, 23, dans *Œuvres complètes d'Hippocrate*, éd. E. Littré, Paris, J.-B. Baillière, 1844, t.4, p.568-569.

et un chagrin démesuré provoquaient la mélancolie[328], la perturbation amoureuse, cause d'inquiétude, d'affliction et d'obsession, devient *ipso facto* un avatar atrabilaire qui ne dit pas son nom. D'ailleurs, même s'il tend à distinguer sa cure de celle de la bile noire, Paul d'Égine, à la suite d'Oribase[329], tend à divertir l'amant de sa monomanie comme il est d'usage de le faire avec un mélancolique.

*

Succédant aux poètes, aux penseurs et aux médecins du début de l'empire romain à l'orée de l'âge byzantin, les praticiens de l'orient médiéval et les glosateurs occidentaux ne se contentent plus d'une association par image ou d'une comparaison parallèle et étroite de la passion érotique à une maladie. Ils la propulsent au rang d'entité nosologique, à la fois par nature et par définition[330]. L'analogie avec la mélancolie est alors explicitement formulée. C'est elle qui permettra son intégration future aux pathologies atrabilaires.

Entre le IXe et le Xe siècle, Rhazès[331], célèbre compilateur des connaissances médicales, constate que la passion érotique peut évoluer en une affection morbide aigüe et dégénérer par la suite sous la forme d'une démence mélancolique particulièrement agressive, la lycanthropie « *al-qutrub* »[332]. Les symptômes sont spectaculaires. En effet, les yeux se creusent et s'assèchent, les discours deviennent incohérents, la tête est continuellement baissée, le corps se trouve dans un état de prostration profonde et se couvre de cloques ainsi que de traces semblables à la morsure d'un chien. À l'acmé de la crise pathogène, l'amant malade déambule seul dans les cimetières la nuit et pousse des hurlements identiques à ceux d'un loup. La passion érotique, réduisant l'homme à l'état animal, est dès lors considérée non plus comme une puissance tragique, mais bien comme

[328] Rufus d'Éphèse, *Traité IX : De Cogitatione melancolica*, dans *Fragments de Ruphus d'Éphèse extraits de Rhazès*, 127, dans *Œuvres de Rufus*, éd. Daremberg et Ruelle, Paris, Imprimerie nationale, 1879, p.454-457.
[329] Oribase, *Synopsis*, VIII, 9, op.cit., p. 413-414.
[330] A. Murad, « Le mal d'amour dans la médecine arabomusulmane », art.cité, p. 510-514.
[331] P. Dandrey, *La médecine et la maladie dans le théâtre de Molière…*, *op.cit.*, p.493 ; D. Beecher et M. Ciavolella, *De la maladie d'amour…*, *op.cit*., p.76-78
[332] Rhazès (Muḥammad ibn Zakarîyâ Abû Bakr al-Râzî, 865-925 env.), « ii. De coturub vel hereos » dans *Le livre complet de la médecine* (*Continens Rasis*), I, 9, Venise, Johannes Hamman, 1529, p.18r-20v. Il s'agit ici d'une édition de la traduction latine du *Kitâb al-Hawî fi al-tibb* faite, en 1279, par le médecin juif d'origine sicilienne Faraj ben Salem. Ce dernier avait en effet été employé par Charles d'Anjou pour traduire des ouvrages et traités de médecine. https://www.wdl.org/fr/item/9553/.

une affection du cerveau qui détruit l'organisme dans son entier et annihile l'humanité du malade.

Haly Abbas[333] prolonge la réflexion et traite sur le même plan la mélancolie, la lycanthropie et l'amour qui sont, pour lui, les déclinaisons d'une seule et même pathologie[334]. À la suite de Rhazès, il définit lui aussi la concupiscence amoureuse comme une affection du cerveau. Déjà esquissée par les penseurs et médecins antiques, l'identification de l'éros à une *sollicitudo* mélancolique est pleinement concrétisée par ces compilateurs du savoir médical. L'amour morbide est l'expression d'un esprit obsédé par l'image de l'objet aimé et son insatiable besoin de le posséder. Cette intense préoccupation rencontre un corps qui se consume et se dessèche sous l'effet de l'ardent désir éprouvé, créant ainsi délire craintif et prostration démente. L'action conjuguée de cette anxiété démesurée et de cette dépression solitaire génère aliénation de l'esprit et déséquilibre humoral.

C'est en successeur de Rhazès et d'Haly Abbas que se situe Avicenne dans son *Canon*[335]. Il fournit un exposé détaillé et sans précédent dans l'histoire médicale sur l'amour-passion « *al-ishq* »[336], offrant au lecteur une définition, une étiologie, une symptomatologie ainsi qu'une cure spécifique du mal[337]. Si l'éros n'est pas une maladie en soi, il le devient lorsqu'il est inassouvi et dégénère alors en une fixation obsessionnelle. Dès la première phrase de son exposé, Avicenne définit l'amour-passion « *al-isq* » comme « une maladie[338] ». Cette maladie est qualifiée de « perturbation mélancolique semblable à la mélancolie [339]», qui pousse l'amant à se focaliser sur la beauté de certaines formes et images ancrées dans son esprit et à ne plus s'en détacher. Ambigües et insidieuses, la définition et l'étiologie avicenniennes donnent lieu à deux interprétations concurrentes et complémentaires. La concupiscence érotique, manifestation d'un esprit obsédé par l'image de l'objet désiré, se trouve n'être qu'une maladie de l'âme calquant ses troubles psychosomatiques sur des pathologies humorales

---

[333] P. Dandrey, *op.cit*., p.493 ; D. Beecher et M. Ciavolella, *op.cit*., p.78-80.
[334] Haly Abbas ('Alî ibn al-'Abbâs al-Magûsî, 930-994 environ), « De melancholia et canina et amore causis et signis » dans *Liber totius medicinae*, IX, 7, éd. Stéphane d'Antioche, avec des annotations de Michaele da Capella, Lyon, J.Myt, 1523, p.104r -104v. L'ouvrage *al-Kîtab al-Malakî* d'Haly Abbas a été tout d'abord traduit par Constantin l'Africain en 1080, sous le titre de *Pantegni*, puis en 1127 par Stéphane d'Antioche. C'est sur une édition de la traduction de Stéphane d'Antioche que le lecteur est ici renvoyé. http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k537072
[335] Avicenne, *Le Canon de médecine (Liber canonis)*, éd. Gérard de Crémone, *op.cit*.
[336] *Ibid*., III, 1, 4, 22, p. 423-424.
[337] P. Dandrey, *op.cit*., p.490-493 ; D. Beecher et M. Ciavolella, *op.cit*., p.80-82.
[338] Avicenne, *Le Canon de médecine*, *op.cit*., p.423.
[339] *Ibid*.

et somatiques bien réelles. Par conséquent, jouant sur le sens métaphorique d' « aegritudo », elle est un trouble de la psyché, une affection de type et non pas de nature mélancolique. À la fois pourvoyeuse d'un excès de bile noire et de syndromes dépressifs, la mélancolie sert ainsi de paradigme, par analogie à la souffrance d'aimer. Mais, et Avicenne ne semble nullement le contredire, la vésanie amoureuse peut être considérée comme une maladie d'origine physiologique. En effet, un appétit sexuel trop développé produit une surabondance de semence. Si celle-ci ne se trouve pas évacuée par le coït ou la purge, elle se corrompt et provoque un asséchement de tout l'organisme. Il en découle un dérèglement profond des sens et du cerveau qui plonge l'amant dans la démence. Dans cette perspective, l'amour, semblable à la mélancolie, est un trouble humoral provoqué par une obsession de l'esprit. En réalité, l'auteur du *Canon* suggère, semble-t-il, au terme d'une synthèse périlleuse et encore à l'état d'esquisse, la conceptualisation d'un amour pathogène qui, par métaphore et implication, se mue peu à peu en maladie atrabilaire.

Dans le V*iatique du voyageur* (*Zad al-musafir*), traduit en latin par Constantin l'Africain, Ibn al-Jazzar modèle sa définition de l'*hereos* sur la pensée de ses devanciers[340]. À son tour, il classe l'amour parmi les affections cérébrales et le mue en une concupiscence insatiable, responsable d'inquiétude et de perturbations sensitives et cérébrales[341]. Sous l'effet d'un violent désir et d'une obsession pour la beauté de l'objet aimé, l'*hereos* est de la sorte une maladie mélancolique, causée par un surcroît d'humeur que le corps saturé cherche à expulser.

Abulcasis, dernier auteur de ce panorama de l'orient médiéval, va un peu plus loin encore dans la théorisation morbide de l'éros[342]. Cette passion, si elle se pervertit en un désir immodéré, attaque le cerveau et ses facultés animales, physiologiques et psychologiques. L'*hereos* se subdivise ainsi en deux expressions distinctes : violent appétit sexuel ressenti pour une personne aimée, et fascination concupiscente pour une belle forme[343]. La maladie est somatique puisque le corps ressent le besoin d'expulser l'abondance de semence portant atteinte à la santé. Elle est aussi mentale puisque l'âme

[340] Ibn al-Jazzar (Aḥmad ibn Ibrâhîm Ibn al-Gazzar, 878-980), *Viatique du voyageur* (*Zad al-musafir*), voir la traduction de Constantin l'Africain, « De amore qui dicitur hereos » dans *Viatique du voyageur* (*Viaticum*) I, 20 dans *Omnia opera Ysaac*, Lyon, Barthélémy Trot, 1515, fol.147.
[341] P. Dandrey, *La médecine et la maladie dans le théâtre de Molière…*, *op.cit.*, p. 494-495 ; D. Beecher et M. Ciavolella, *op.cit*., p.82-83.
[342] Abulcasis (Halaf ibn 'Abbâs Abû al-Qâsim al-Zahrâwî, 936-1013, environ), « De amore et excessus amoris » dans *Liber Alzaharavii alias continens operationem seu practicam medicinae*, I, 1, 17, extrait du *al-Tasrif* (*Vade mecum*), dans *Liber theoricae necnon Alsaharavii* […], Venise, S. Grimm et M. Wirsung, 1519, fol. 30v.
[343] P. Dandrey, *op.cit*., p.495 ; D. Beecher et M. Ciavolella, *op.cit*., p.83-84.

est affectée par son irrépressible besoin d'admirer et de s'unir à l'objet séduisant. Non sans contradiction, mais avec audace, Abulcassis superpose de façon explicite une vision viscérale de la maladie d'amour assimilée à une mélancolie hypocondriaque, et une vision psychologique d'un mal apparenté à une mélancolie cérébrale.

*

En retrait et confinée dans les monastères, la médecine occidentale ne connaîtra sa réelle résurrection qu'à partir du décret de Charlemagne en 805 qui impose son étude dans les écoles impériales. Bien que les abbayes n'abandonnent pas leurs prérogatives et que Mont-Cassin soit l'un des centres européens les plus réputés en matière de médecine entre le IXe et Xe siècle, leurs dialogues avec les écoles laïques permettent la transition entre la médecine ancienne et la nouvelle médecine. De l'école de Salerne à l'école de Tolède, les multiples traductions et commentaires des praticiens de l'orient médiéval participent au renouveau de l'étude médicale. À partir du XIIe siècle, de Bologne à Paris et de Naples à Montpellier, les universités intègrent la médecine à leur cursus et deviennent des lieux réputés pour son enseignement[344].

C'est ainsi que l'Occident médiéval courtois et savant conceptualise l'amour malade dans le sillage des penseurs arabes et de la théorie avicennienne de l'*al-ishq*, entre obsession d'une belle image et ardeur érotique pourvoyeuse de saturation humorale. La filiation trouve son plein épanouissement grâce à un heureux glissement étymologique. Autrefois «érotique», la passion amoureuse est désormais héroïque[345]. Elle semble atteindre plus particulièrement les «héros», et par dérivation les « nobles » membres de l'aristocratie, leur mode de vie oisif favorisant dans la vacuité de leur esprit l'invasion d'une idée fixe représentant une forme séduisante. Leur constitution affaiblie par le raffinement délicat des palais devient aisément lascive, donnant naissance à des humeurs abondantes et corrompues. Cette herméneutique de la passion permet d'établir un autre lien entre souffrance d'aimer et humeur noire. Conformément à la pensée aristotélicienne[346], la mélancolie n'atteignant que des êtres d'exception, l'éros ne touche que des êtres de distinction et de courage, des héros « aristocratiques ». Néanmoins, les

[344] D. Beecher et M. Ciavolella, *op.cit.*, p. 84-86.
[345] John Linvingstones Lowes, « The Loveres Maladye of Hereos », art.cité, p.491-546 ; Danielle Jacquart et Claude Thomasset, « L'amour « héroïque » à travers le traité d'Arnaud de Villeneuve », dans *La Folie et le corps…*, *op.cit.*, p.143-158 ; P. Dandrey, *op.cit.*, p. 498 ; D. Beecher et M. Ciavolella, *op.cit.*, p.88-92.
[346] Aristote, *L'Homme de génie et la Mélancolie : Problème XXX, 1*, éd. J. Pigeaud, Paris, Payot et Rivages, 2006.

littérateurs et penseurs occidentaux, à l'image de leurs précurseurs arabes, vont échouer à proposer un système unifié et à inclure pleinement la prostration amoureuse au cœur des maladies somatiques. Cette prostration, toujours et avant tout expression d'une cogitation excessive de l'esprit produisant des déséquibres psychologiques et physiologiques, reste dans le domaine des troubles de l'âme. Sa définition oscille sans cesse entre similitude opportune et implication métaphorique. Un infléchissement se fera tout de même sentir en faveur d'une conception maladive encore un peu plus accrue du mal d'aimer.

Au début du XIIIe siècle, Gérard de Berry, dans son commentaire sur le *Viaticum*, offre à ses lecteurs une interprétation personnelle de la passion érotique[347], très inspirée de celle d'Avicenne dans son *Canon*[348]. Il établit une corrélation entre la sollicitation excessive de l'esprit (base de la théorisation avicennienne)[349], et la conceptualisation aristotélicienne du fantasme. Il place ainsi l'étiologie du mal dans la perspective de la localisation des facultés de l'âme et de la doctrine des sens internes. La concupiscence amoureuse est due à une fallacieuse estimation de l'esprit humain dans l'attente illusoire de la possession de l'objet aimé. Cette erreur de jugement se projette dans l'imagination qui en devient débridée. Elle se propage aux facultés animales qui s'échauffent, et à la mémoire qui se fixe de manière obsessionnelle sur la personne désirée. Mais, précision épistémologique de l'auteur, et non des moindres, si la pensée et l'imagination sont toutes entières occupées par cette obsession amoureuse, c'est que le cerveau est atteint d'une intempérie sèche et chaude. Cette intempérie est provoquée par la sollicitation intense et continue de la faculté réflexive qui échauffe l'esprit. La faculté estimative régit donc la faculté imaginative, qui elle-même commande la faculté concupiscente. Ainsi, l'*estimatio* pousse toutes les autres facultés à se concentrer exclusivement sur l'être désiré. Dès lors, la chaleur thermique naturelle, sous l'effet de la rumination monomaniaque du sujet, est toute entière entraînée dans le ventricule du milieu, là où se loge la faculté estimative. Le ventricule frontal, asséché par la contamination de la chaleur du lobe médian, se refroidit. Devenue froide et sèche, l'imagination érotique se fixe sur un objet unique, et la mélancolie se développe dans le cerveau, sous l'effet d'une cogitation anormale et d'un esprit troublé. Pour la première fois un auteur, avec l'aide non négligeable de la physiologie galénique et de son herméneutique des désordres mentaux générés par des

[347] Gérard de Berry, *Viaticum* dans Mary Frances Wack, *Lovesickness in the Middle Ages: the Viaticum and its commentaries*, *op.cit*.
[348] Avicenne, *Le Canon de médecine*, III, 1, 4, 23-24, *op.cit*., p.423-424.
[349] P. Dandrey, *La médecine et la maladie dans le théâtre de Molière…, op.cit*., p.503 ; D. Beecher et Massimo Ciavolella, *De la maladie d'amour…*, *op.cit*., p.87 et suiv.

causes matérielles, parvient à intégrer l'éros dans un processus aussi bien physique que psychologique. Il concrétise presque le statut pathogène de ce dernier, grâce à la sollicitation mélancolique que cette passion génère. En effet, par une mécanique matérielle, le réchauffement du cerveau créé par un désir érotique obsessionnel, engendre à son tour une mélancolie du délire imaginatif.

Viendront ensuite Bernard de Gordon[350] ainsi que le poète Guido Cavalcanti[351] et son glosateur, le médecin Dino del Garbo[352]. Plus conventionnels, ils s'en tiendront peu ou prou à décrire la concupiscence érotique comme une sollicitation ardente de la pensée obsédée par l'image de la personne convoitée[353]. Du fait de l'aliénation produite par cette idée fixe, celle-ci dégénère en un état maladif qui atteint les facultés corporelles. Toutefois, bien que cette aliénation mentale cause, par ricochets, des effets somatiques, et qu'elle puisse même être mortelle, ces auteurs ne la considèrent pas comme une pathologie à part entière. L'amour reste du domaine des passions de l'âme et parfois, comme ces dernières, peut créer des accidents dommageables pour le corps et pour l'esprit.

La dernière étape de ce parcours succinct de l'évolution du mal d'aimer, du Ier siècle au Moyen-Âge, mène au savant et théologien Arnaud de Villeneuve[354]. Réagissant à la lettre d'un ami qui, confronté à l'*amor hereos*, émet quelques doutes et perplexités face à ce concept, il lui répond sous la forme d'un petit traité[355]. Il expose que la maladie est le dysfonctionnement anormal d'une partie du corps et que, l'accident, lui, représente l'effet de ce dysfonctionnement sur l'action ou la faculté opérative de cette partie du corps. La maladie et l'accident ne peuvent être envisagés l'un sans l'autre. Néanmoins, dans la mesure où l'*amor hereos* détériore l'activité cérébrale sans atteindre l'organe lui-même, il se manifeste par des symptômes sans pathologie et donne lieu à un diagnostic

---

[350] Bernard de Gordon, « De amore qui hereos dicitur » dans *Opus lilium medicinae inscriptum de morborum propem omnium curatione : septem particulis distributum* (écrit à Montpellier en 1305), Lyon, Guillaume Rouillé, 1550, p. 216-219. Voir aussi John Livingston Lowes, art.cité, p.499-502.

[351] Guido Cavalcanti, « Dona me prega » dans *Le Rime*, éd. Guido Favati, Milan, Marzorati, 1957, p.214-216 ; « Dona me prega », éd. A.S. Kline, New Haven Conn., Open Yale courses, 2012, p.1-4 : http://oyc.yale.edu/sites/default/files/lecture2texts_0.pdf.

[352] Dino del Garbo, *Scriptum super cantilenas Guidonis de Cavalcantibus*, dans *Le Rime*, éd. G. Favati, *op.cit.*

[353] P. Dandrey, *La médecine et la maladie dans le théâtre de Molière…*, *op.cit.*, p. 500 et *suiv.* ; *De la maladie d'amour*, *op.cit.*, p.88 et suiv.

[354] Arnaud de Villeneuve, *Epistola de amore qui dicitur heroicus* (écrit entre 1276-1286), dans le ms. lat.17847 de la Bnf , daté du XIVe-XVe siècle, et dans *Tractatus de amore heroico* dans *Opera medica omnia*, éd. Michael R. McVaugh, Barcelone, Publicacions de la Universitat de Barcelona, 1985, t.3.

[355] Danielle Jacquart et Claude Thomasset, « L'amour « héroïque » à travers le traité d'Arnaud de Villeneuve », art. cité, p.143-158 ; P. Dandrey, *op.cit.*, p.504-507 ; D. Beecher et M. Ciavolella, *op.cit.*, p.86 et suiv.

qui ne peut s'apparenter à aucune maladie somatique. Il devient, de fait, un accident sans maladie, une affection réduite à un symptôme. Une telle interprétation permet à Arnaud de Villeneuve d'associer la recherche illusoire du bonheur d'atteindre et de posséder l'objet désiré à l'intempérie humorale. Pour lui, l'étiologie du mal trouve une progression sinueuse de la prostration morale à la corruption organique. L'amour qui se détériore et s'aliène en souffrance morbide n'est que la résultante d'une rencontre fortuite avec un objet agréable à contempler. Le désir, profondément ancré dans l'esprit de celui qui s'en est épris, se traduit par une seule et unique pensée incessamment ruminée. L'imagination est hantée par son apparente beauté, la mémoire obnubilée par son souvenir regretté, et l'illusion nourrie par l'espoir de conquérir et de posséder ce qui est en réalité inacessible. Cette cogitation insensée, annihilant jugement et raison, fait naître le délire d'une espérance folle et chimérique. Une fois illusion et espoir anéantis face à la réalité, la prostration mélancolique atteint très gravement le sujet amoureux. L'erreur estimative, créatrice d'un trouble physique et psychologique, n'est cependant pas uniquement imputable à une sollicitation excessive de l'esprit, mais également à des origines corporelles. Très aristotélicien[356], Arnaud de Villeneuve explique qu'à la vue de l'objet désiré, le cœur, réceptacle des sensations et esprits animaux contenus dans le sang, gonfle et bouillonne. Suite à cet échauffement, l'ardeur est transmise au cerveau qui génère la concupiscence érotique. Cette dernière accroît encore un peu plus la chaleur du cerveau, chaleur qui amoindrit la faculté estimative et stimule la faculté imaginative. Il en découle que dans le lobe frontal, là où règne une certaine humidité, la faculté imaginative bénéficie d'une chaleur stimulatrice atténuée par la moiteur ambiante, et en tire une énergie nouvelle. *A contrario*, le lobe médian, siège de la faculté estimative, est soumis à une chaleur suffocante. Ainsi, la faculté estimative se trouve assujettie à la faculté imaginative. Tandis que l'ardente chaleur assèche le cerveau, l'amant, qui, sous l'impulsion d'une trop grande imagination, nourrit une illusion trompeuse, tombe dans une profonde tristesse. Après l'excès de chaleur enduré, le cerveau se trouve soumis à un subit refroidissement. L'association du froid et du sec, caractéristique de l'instabilité atrabilaire, envahit tout le cerveau et fait sombrer l'amant dans une *sollicitudo melancholica* qui finit inéluctablement en démence. Le système trouve une cohérence interne entre physiologie et psychologie et unifie le processus pathologique. La circulation du désir se dissèque alors en ces termes : les yeux sont touchés par la beauté

[356] Aristote, *De l'âme*, I, 1, 403a25-b8, *op.cit*., p.3-4 *; Éthique à Nicomaque*, IX, 5, 1167a, *op.cit*., p.418.

de la forme convoitée, le cœur et le sang s'embrasent, les esprits animaux et le cerveau sont enfin assaillis par un réchauffement incandescent. Bien qu'Arnaud de Villeneuve n'incrimine pas les hypocondres, et que, selon lui, seuls les yeux, le cœur et le cerveau soient vecteurs du désir maladif au travers du corps, il annonce l'implication prochaine des humeurs, et l'annexion future de l'amour par la mélancolie.

Le sang étant impliqué, le foie, siège de sa production, pourra lui aussi être intégré au processus et participer à la corruption des humeurs peccantes. L'intempérie cérébrale d'une mélancolie de type idiopathique, provoquant l'assèchement, puis le refroidissement du cerveau enflammé, sera complétée et concurrencée par son avatar originel, la mélancolie hypocondriaque. Grâce à l'implication conjuguée du sang, du foie et de la pléthore spermatique, la concupiscence érotique trouvera une origine réellement organique et se métamorphosera en pathologie déclarée.

*

L'amorce initiée en faveur d'une qualification réellement maladive de l'amour entre hésitations et incertitudes, transitions et évolutions épistémologiques et doctrinales, se réverbère et se concrétise aussi à travers les différents récits de l'historiette et de ses variantes.

Le chronographe Georges le Syncelle reconnaît au IXe siècle l'état pathogène de cette passion de l'âme « *τὸ πάθος* [357]» qui, lorsqu'elle dégénère, se métamorphose en une affection morbide « *δεινῶς νοσοῦντα δι'ἔρωτα* [358]». Son statut est ambigu. Si apparemment le diagnostic ne peut se faire sans l'aide du médecin, la cure ne semble pas dépendre de son art puisqu'elle se symbolise par l'union d'Antiochus et Stratonice. Néanmoins, et de façon implicite, cette thérapeutique sous-entend la purge d'une pléthore spermatique produite par un ardent désir, et la rattache à une pathologie d'obédience mélancolique.

Un siècle plus tard le *Suidae Lexicon,* se place dans la même perspective. La passion érotique est considérée comme un trouble de l'esprit « *τὸ πάθος* [359]» qui, parfois par accident et démesure, devient maladie « *νόσος* [360]». Infléchissement plus intéressant encore, semblant traduire la pleine intégration de la souffrance amoureuse au discours

[357] Georges Le Syncelle, *Églogue chronographique*, 520-16, *op.cit.*, p.330.
[358] *Ibid*., 520-14.
[359] *Suidae Lexicon*, 1651-11, 2896-28, éd. Ada Adler, *op.cit.*, p. 308 et p.402.
[360] *Ibid*., 1651-9, 2896-27.

médical, le rôle du ou des médecins est primordial, à la fois dans le diagnostic et la guérison du mal :

> Εἶτα ὑπὸ ἰατρῶν ἐφωράθη τὸ πάθος[361].
>
> Οὗτος Ἀντίοχον τὸν βασιλεά νοσοῦντα ὑπὸ τοῦ τῆς μητρυιᾶς Στρατονίκης πόθου ἰάσατο[362].

De plus, le rapprochement entre le verbe « *νοσέω-ῶ* » (être malade ; être atteint d'une passion et, ou, d'une manie) et le mot « *ὁ πόθος* » (désir sensuel, amour) semble signifier que la concupiscence d'Antiochus pour Stratonice est intrinsèquement maladie. À ce tableau s'ajoutent les formications du pouls qui deviennent le signe distinctif capable d'identifier avec certitude la souffrance du jeune prince séleucide :

> Ἐπάλλετο τὴν καρδίαν μάλιστα τῷ ταύτης ἔρωτι[363].

Malgré les mises en garde de Galien[364], le pouls devient un symptôme de la maladie et en exprime l'origine et la cause. Deux explications nosologiques peuvent alors être retenues. D'un côté, la corruption des humeurs provoque une intempérie du cerveau qui déclenche entre autres des palpitations[365]. D'un autre côté, le bouillonnement du sang à la vue de l'objet aimé dilate le cœur et altère le rythme cardiaque[366].

Al-Daylami, dans son *Traité d'amour mystique*, au cours duquel il met en scène Galien au chevet d'un amant malade, distingue lui aussi le pouls agité comme manifestation et affirmation de cette inclination morbide :

> À ce que son pouls s'agitait intensément pendant que cette femme lui parlait. J'ai compris alors qu'elle occupait une grande place dans son cœur[367].

Avicenne, qui à son tour se grime en nouvel Érasistrate, fait de l'amour une «maladie (*aegritudo*) [368]», trouble mélancolique semblable à la mélancolie, qu'il classe au rang de pathologie grâce à sa symptomatologie (yeux profonds et sec, paupières continuellement en mouvement, sautes d'humeur). Ultime trahison envers Galien, le plus caractéristique de tous ces symptômes, le plus certain et le plus déterminant, est le désordre du pouls :

---

[361] *Ibid*., 1651-10 – 1651-11, p.308.
[362] *Ibid*., 2896-27 – 2896-28, p. 402.
[363] *Ibid*., 2896-31, p.403.
[364] Galien, *Pronostic*, 6, *op.cit*., p.630-635 ; *Commentaire au pronostic*, I, 8, *op.cit*., p.40.
[365] Hippocrate, *De la Maladie sacrée*, 14-18, *op.cit*., p. 386-397 ; *Des humeurs*, 9, *op.cit*., p.488-491.
[366] Aristote, *De l'âme*, I, 1, 403a25-b8, *op.cit*., p.3-4 ; *Éthique à Nicomaque*, IX, 5, 1167a, *op.cit*., p.418.
[367] Al-Daylami, *Le Traité d'amour mystique*, éd. Jean-Claude Vatet, *op.cit*., p.71.
[368] Avicenne, *Le Canon de Médecine*, III, 1, 4, 23, *op.cit*., p.423.

Pulsus ipsius est pulsus diversus absque ordine omnino[369].

À la suite d'une enquête détaillée, constatant le rythme saccadé des artères selon qu'il énonce le nom d'un métier, d'une ville, d'une rue, d'une maison, le praticien peut, sans l'aveu du patient, déterminer avec précision l'objet aimé. Ce trouble, devenu maladie par ses manifestations symptomatiques, le devient aussi par sa thérapeutique. En prônant le coït ou la purge des humeurs nocives[370] qui assaillent l'amant « *et ut evacuentur humores eorum praedicti cum yeris magnis* [371]», Avicenne inscrit *ipso facto* la passion érotique dans la sphère des maladies mélancoliques.

Plus prudent, l'apologue de Pierre Alphonse, dit Moïse le Séfarade, dans la *Discipline du Clergé,* variation lointaine du « beau récit », dénie le statut de pathologie somatique à l'amour « *nullam in eo agnoverunt infirmitatem* [372]», qui ne peut être endigué par la médecine et sa pharmacopée médicamenteuse. Pourtant, le marchand venu de Bagdad, et épris de la future épouse de son hôte, est qualifié de « malade (*infirmatus* ; *aeger*) [373]» à plusieurs reprises. Sans l'aide des médecins « *dominus de amico suo ferens accivit omnes medicos Ægyptiacios ut amicum hospitem viderent* [374]» et leur auscultation consciencieuse, dont la palpation du pouls et l'analyse des urines « *medici vero palpato pulsu, iterum et iterum respecta urina* [375]», la cause de son dépérissement, à savoir l'amour, n'aurait jamais été découverte. Cette passion de l'âme qui trouble l'esprit et le corps finit par devenir réellement pathogène.

Nizami Aruzi[376], qui, dans son quatrième discours sur les médecins, réécrit, sous la forme d'une fiction biographique, le chapitre «*al-ishq*» du *Canon* avicennien, démontre encore une fois le rôle primordial du médecin. Sans l'examen de l'urine et l'auscultation du pouls par un praticien averti, le désir maladif que nourrit le jeune prince pour sa cousine n'aurait jamais été dévoilé, ni prescrite la cure salvatrice par le coït. Maladie du corps et de l'esprit mêlés, l'éros semble pleinement appartenir, dans la psyché littéraire, au registre médical et nosologique et affirmer son statut pathologique. Sous le patronage de la figure paradigmatique d'Antiochus, les amants malades se débattent contre les assauts de la concupiscence érotique, tels qu'ils le feraient contre une maladie.

---

[369] *Ibid*.
[370] Rufus d'Éphèse d'après Oribase, « Du Coït », dans *Du Coucher,* VI, 38, *op.cit*., p.540 -551
[371] *Ibid*., III, 1, 4, 24, p.424.
[372] Pierre Alphonse, *Discipline du Clergé*, éd. Migne, *op.cit*., p.674.
[373] *Ibid*.
[374] *Ibid*.
[375] *Ibid*.
[376] Nizami Aruzi, *Les quatres discours*, éd. Isabelle de Gatines, *op.cit*., p.145-148.

Prophilias, amoureux de la belle Cardyonès, promise à son ami Athis, n'est-il pas ainsi touché, dans le roman d'Alexandre de Paris, à la vue d'une forme agréable « Et regarde Cardïones. /Con plus l'esgarde, plus esprent [377]», forme qui hante ses souvenirs et devient obsessive jusqu'à lui fait perdre l'envie de boire, de manger, de dormir, et le plonger dans une vraie déliquescence mentale et physique ?

Chez le poète Rûmî, c'est une servante qui, amoureuse d'un bijoutier, tombe gravement malade et dépérit un peu plus de jour en jour. Bien que le poète précise que ce violent désir n'est pas une affection somatique « Et notre médecin comprit rapidement que ce n'était pas le corps de la servante qui était affecté mais son cœur [378]», il le pare de tous les attributs symptomatiques habituels du désir pathogène (teint pâle, pouls formicant, dépérissement du corps). La présence incontournable du médecin pour le diagnostic du mal, sa prescription d'offrir à la servante l'objet de ses désirs, place l'amour dans une perspective éminemment nosologique. Ceci est d'autant plus vrai qu'avec humour, et au détour d'une phrase, Rûmî sous-entend sa parenté analogique avec la mélancolie :

> Les maux du cœur sont aussi évidents que ceux de la vésicule[379].

Dans le roman de Philippe de Rémi, tout comme Prophilias avait été subjugué par la beauté de Cardyonès, Jehan l'est par celle de Blonde. Tout entier habité par cette image, il ne mange plus, ne dort plus et dépérit. Cette sollicitation de l'esprit le plonge dans un réel désespoir et une profonde langueur :

> Pasmés est cheus sur le lit
> Si ke ses garçons qui le vit
> Cuide qu'il se doive morir[380].

Si Philippe de Rémi pointe l'impuissance du médecin au chevet de Jehan ne détectant aucune affection corporelle malgré une auscultation consciencieuse :

> Puis li taste, qu'il n'i arreste,
> Au pous du bras, puis li arreste,
> Puis a regardee s'orine,
> Mais il ne set, s'il n'adevine,
> Nule riens de sa maladie,
> Ains dist qu'il ne s'i connoist mie[381].

---

[377] Alexandre de Paris, *Li Romanz d'Athis et Prophilias*, v.526-527, éd. Alfons Hilka, op.cit., p.19.
[378] Djalâl al-Dîn Rûmî, *Le Mesnevi*, éd. Ahmed Kudsî Erguner et Pierre Maniez, *op.cit*., p.17.
[379] *Ibid*., p. 16-17.
[380] Philippe de Rémi, *Jehan et Blonde*, v.627-629, éd. de Sylvie Lécuyer, *op.cit*., p.44.
[381] *Ibid*., v.683-688, p.46.

il n'en reste pas moins que l'amour est hautement pathogène et que le corps et l'esprit s'en trouvent très atteints :

> Tant eut de torment et de peine
> Qu'il n'eut fors le cuir et les os[382].

La réalité nosologique de l'éros se manifeste donc par ses symptômes et sa cure qui, une fois encore, est représentée par l'union des deux amants et évoque de façon implicite l'évacuation des humeurs corrompues.

Dans les *Gesta Romanorum*, la concupiscence érotique de la femme du soldat pour un tiers est encore caractérisée par les battements du pouls et l'échauffement du corps :

> Statim prae gaudio pulsus incepit velociter moveri et calefieri quandiu sermonem de eo traxit[383].

Cette affirmation n'est pas sans faire penser, chez Arnaud de Villeneuve[384], à la circulation du désir, depuis l'entrevue d'une forme agréable à l'échauffement du cœur et du sang jusqu'à l'incendie du cerveau. Si les variantes, calquées sur la scène initiale d'Érasistrate au chevet d'Antiochus, font de l'amour une monstruosité morbide et une maladie presque déclarée, par la psyché vectrice d'une symptomatologie riche en imaginaire nosologique, le récit dynastique lui-même, à la fin du moyen-âge, répond à cette perspective.

Dans la réécriture de Valère-Maxime faite par Raoul Tortaire, Antiochus est touché par les traits de Cupidon, comme il le serait par une maladie. Aux portes de la mort « *paene fit exanimis* [385]», son corps est soumis aux diverses manifestations de son insatiable passion pour Stratonice : rougissement « *ora rubent* [386]», pâleur « *pallet* [387]», souffle haletant et coupé « *flatus et ispe perit* [388]», rythme cardiaque inconstant « *sentit crebrescere pulsum et languescere* [389]». À la vue de l'objet convoité, l'amant paraît s'enflammer, puis lors de sa disparition, connaître un refroidissement subit. Une telle interprétation peut concorder avec l'union finale des deux monarques, puisque

[382] *Ibid*., v.694-695, p.46.
[383] *Gesta Romanorum*, 60, *op.cit*., [sans pagination].
[384] Arnaud de Villeneuve, *Epistola de amore qui dicitur heroicus*, *op.cit*.
[385] Raoul Tortaire, *Des choses admirables*, V, 5, v. 26, éd. Marbury B. Ogle et Dorothy M. Schullian, *op.cit*., p.132.
[386] *Ibid*., v.33.
[387] *Ibid*., v.34.
[388] *Ibid*.
[389] *Ibid*., v.35-36.

l'intempérature dont souffre Antiochus a provoqué une abondance spermatique que son alliance avec Stratonice permet de purger.

*

Polymorphes, les théories et doctrines médicales et morales rencontrent donc l'historiette et ses variations, suffisamment riches en suggestions métaphoriques pour les confirmer, les compléter et les nourrir.

3. Mélancolie érotique et nosologie atrabilaire

Après s'être grimée au Moyen-Âge en affection somatique par similitude et analogie symptomatique, la passion érotique le devient désormais par essence et par définition. Ce renversement épistémologique se concrétise de manière radicale entre la Renaissance et l'Âge baroque, avant de n'être plus que le souvenir d'une ancienne médecine, assez riche en suggestions et en fantasmagories pour nourrir l'imagerie médico-littéraire.

Alors que l'embrasement aristotélicien irrigue la scholastique médiévale et sa rêverie nosologique de l'éros, c'est l'empoisonnement néo-platonicien du sang qui dès la Renaissance devient révélateur de la nature pathogène du désir en souffrance. Par le truchement du regard, du cerveau et du cœur, l'invasion du corps par la concupiscence caractérise cet empoisonnement amoureux. Prenant comme point de départ le poème *Dona me Prega* de Guido Cavalcanti[390], les humanistes s'adonnent à un jeu intellectuel complexe pour devenir les théoriciens de cette doctrine[391].

*

Au XVe siècle, Marsile Ficin, dans son *Commentaire du Banquet de Platon*[392], initie ainsi une réflexion sur le délire amoureux et l'imbrication presque indissociable, au

[390] Guido Cavalcanti, *Dona me prega*, *op.cit*.
[391] P. Dandrey, *La médecine et la maladie dans le théâtre de Molière : Sganarelle et la médecine ou De la mélancolie érotique*, *op.cit*., p.511-512.
[392] Marsile Ficin, *Commentaire sur le Banquet de Platon, De l'amour* (*Commentarium in Convivium Platonis, De amore*), éd. Pierre Laurens, VI,7-9, VII, 3, 4, 5 et 10, *op.cit*., p.142-162, p. 214-226 et p. 232-235.

cœur de la maladie, de l'esprit et du corps[393]. L'intoxication sanguine, fédératrice de la tripartition à la fois organique (œil, cœur et cerveau), physiologique (sang, atrabile et sperme) et maladive (manie érotique, hystérie et démence atrabilaire), offre une superposition ténue entre la fantasmagorie de l'éros et la physiologie matérielle de la concupiscence. Influencée à la fois par Platon et le matérialisme lucrétien[394], la conceptualisation de la contagion oculaire se fait par la métaphore d'une flèche vénéneuse, ou d'un rayon empoisonné issu des yeux de l'être aimé transperçant les yeux de l'amant et diffusant la matière toxique à travers tout le corps. Ainsi, de son regard, une jeune et belle personne volatilise des particules de sang chaud vers les yeux de celui qui la contemple avec fascination. Véritables fenêtres de l'âme, les yeux laissent pénétrer ces particules sanguines qui finissent par atteindre le cœur. Ce dernier, constitué de tissus plus épais, les fait éclater et les propage, sous la forme d'un sang devenu fluide, dans le sang de celui qui a été assailli. L'amant, envahi par un sang étranger, ne cherchera qu'à le rendre à son heureux propriétaire par le coït. À l'exemple de ce sang avide, le sperme lui-même, aiguillonné par ce brûlant désir, s'élance, impatient, vers l'objet de son amour.

Mais, il ne s'agit pas d'une simple analogie métaphorique puisque le sperme est lui-même du sang en bouillonnement qui, transformé en écume, se diffuse dans les veines séminales[395]. L'empoisonnement s'étend alors jusqu'au bas-ventre. Et bien qu'elle le suggère plus qu'elle ne l'explicite, la doctrine ficinienne permet de combiner l'étiologie amoureuse de l'inflammation toxique du sang avec la pathologie hystérique. La circulation de la concupiscence érotique et sa dégénérescence morbide intègrent ainsi au système les organes génitaux et l'humeur spermatique. L'implication du sang au cœur de ce processus nosologique superpose à ce nœud doctrinaire l'interprétation atrabilaire du mal. La souffrance d'aimer n'est pas seulement mélancolique par sa faculté à provoquer une prostration triste et craintive et une variation de température froide et sèche du cerveau, mais aussi par sa propension à faire proliférer l'humeur noire dans le corps. Le sang où se produit adustion et intoxication consécutivement à l'assaut du désir, est un

---

[393] Sur Marsile Ficin, voir : André-Jean Festugière, *La Philosophie de l'amour de Marsile Ficin : et son influence sur la littérature française au XVIe siècle*, Paris, J. Vrin, 1941 ; P. Dandrey, « Le sang de Don Gormas et les yeux d'Hippolyte. Dramaturgie et imaginaire médical au XVIIe », art.cité, p. 53-64 ; *La médecine et la maladie…*, *op.cit.*, p.512-519 ; *Les tréteaux de Saturne…, op.cit*., p. 35-39 ; D. Beecher et M. Ciavolella, *De la maladie d'amour…*, *op.cit.*, p.116-117 ; Radu Suciu, *Discours des maladies mélancoliques…*, *op.cit*., p. 88-89.

[394] Lucrèce, *De la nature*, IV, v.1030-1231, et plus particulièrement v.1041-1057, éd. José Kany-Turpin, *op.cit*., p.299-309.

[395] Clément d'Alexandrie, *Le Pédagogue*, I, 6, 48, d'après Diogène d'Apollonie, A XXIV, dans *Les Présocratiques*, éd. Jean-Paul Dumont, Paris, Gallimard, 1988, p.709.

sang dit « mélancolique ». D'après le dogme galénique[396], la lie ou partie du sang mélancolique est appelée à subir un trop plein de bile embrasée. Cet excès d'humeur noire est engendré par la coction des humeurs que produit l'embrasement du mélange sanguin. Après s'être calquée sur la forme cérébrale et hypocondriaque, l'étiologie du mal d'aimer se dessine désormais sous la forme d'une mélancolie de type idiopathique. Le sang en excédent d'atrabile se propage dans le corps tout entier.

Très souvent restreinte à une monomanie, combinée à une prostration triste et craintive, l'herméneutique du mal d'aimer ne se réduit plus à une manifestation symptomatique du délire mélancolique, mais bien au contraire intègre et embrasse sa nosologie somatique. Mélancolique, l'amour malade l'est donc à deux titres. Instigateur d'idées noires, il est d'abord responsable de cette dépression angoissée, génératrice d'intempérance et de déséquilibres mentaux. Par ailleurs, générateur d'une fixation obsessionnelle, il est pourvoyeur du déséquilibre sanguin et humoral. Alors que la pensée arnaldienne voyait dans l'amour un « accident » qui pouvait devenir maladie[397], Marsile Ficin, en séparant l'amour transcendental et spirituel de l'amour physique, sensuel, fait de l'éros une maladie par essence et par nature. Pour les glosateurs médiévaux, c'est l'échec ou le désespoir de ne pouvoir obtenir l'objet de leur convoitise qui plonge les amants dans la démence physique et mentale. Pour le philosophe, c'est l'empoisonnement sanguin, phénomène purement somatique, qui rend *ipso facto* malade tout amant, quel qu'il soit, et le plonge mécaniquement dans la furie. Si la concupiscence charnelle n'est ni dépassée, ni transcendée, l'amour n'est que prostration pathogène. Dans cette optique néo-platonicienne, la dichotomie ne se fait plus entre un éros légitime (le plus souvent consacré par le mariage) et un désir insatiable et coupable, mais entre un amour bestial, un « vulgaris amor » et un amour spirituel, mystique, un « divinus amor » qui ostracise la chair et le corps. L'appétit concupiscent est dorénavant maladie érotique. Il exclut l'héroïsme courtois qui oscille entre l'humeur noire de ceux qui sont d'une nature supérieure, et la licence de ceux qui ont le pouvoir, le loisir et la liberté. Si Marsile Ficin se prive de l'atrabile du génie[398], le philosophe florentin gagne en unification et en systématisation de l'éros mélancolique. L'amour charnel, par opposition à la mystique de l'amour épuré, est ainsi intrinsèquement malade et morbide.

[396] Galien, *Des lieux affectés*, III, 9, éd. Charles Daremberg, *op.cit*., p.562-563.
[397] Arnaud de Villeneuve, *Epistola de amore qui dicitur heroicus, op.cit*.
[398] Aristote, *Problème XXX, 1*, éd. J. Pigeaud, *op.cit*.

À la suite de Ficin, le médecin François Valleriola, dans ses *Observations médicales*[399], reprend la dichotomie d'obédience platonicienne des deux amours, l'un vulgaire, l'autre divin[400]. Il désigne à son tour la concupiscence érotique comme un envoûtement de l'esprit prisonnier du corps, et la définit également en tant que perturbation du sang, et plus particulièrement du sang érotique. Outre l'empoisonnement du sang par contagion oculaire passant par le cœur et le cerveau, il enrichit l'étiologie amoureuse du rôle joué par la crudité des viandes qui, mal digérées, deviennent des humeurs adustes ou peccantes dans le foie. Ces humeurs émettent des vapeurs mélancoliques et délétères, produisant une putréfaction des matières bilieuses qui accentue et accroît la prostration de l'amoureux. François Valleriola offre ainsi une circulation du désir unifiée et syncrétique. La progression et l'invasion de l'inclination malade se fait à la fois par l'altération du cerveau depuis le regard, l'excitation des esprits échauffés dans le cœur, et la perturbation des humeurs dans la région organique des hypocondres. Cette passion pathogène trouve pleinement sa synthèse tripartite grâce au paradigme de la mélancolie. D'ailleurs, François Valleriola précise qu'après avoir été rendu fou par l'amour, son patient, dont l'étude de cas permet de mener une réflexion sur l'éros, a été atteint de mélancolie. Ascendante et descendante, la logique nosologique du mal d'aimer, à la croisée plurielle d'Avicenne, de Villeneuve et de Ficin[401], allie ainsi, dans une continuité souple et déliée, le versant psychologique de la pathologie, fait de peurs et de peines prostrées, et le versant somatique fait d'humeurs putrides et peccantes qui intoxiquent le cœur, le foie et le sang, jusqu'au cerveau.

Ce glissement épistémologique est d'importance, confirmé et renforcé chez Giovan Battista Fregoso dans son *Anteros sive tractatus contra amorem*[402]. La concupiscence érotique devient un mal incarné, qu'il soit à l'état de prémices de la maladie ou tout simplement de réalité nosologique[403]. L'amour est ainsi, en lui-même, malade, et tout amoureux un malade en devenir. Le philosophe établit de cette façon l'alliance des deux concepts. Le premier est la nature pathogène de la souffrance d'aimer,

---

[399] François Valleriole, *Observations médicales* (*Observationum medicinalium libri sex* […]), II, 7, Lyon, Antoine Gryphe, 1573, p.92-109.

[400] P. Dandrey, *La médecine et la maladie dans le théâtre de Molière… op.cit*., p. D. Beecher et M. Ciavolella, *De la maladie d'amour…*, *op.cit*., p.122-124.

[401] Avicenne, III, 1, 4, 23-24, *op.cit.* ; A. de Villeneuve, *op.cit.* ; Marsile Ficin, *Commentaire sur le Banquet…*, VI, 7-9, VII, 3, 4, 5 et 10, *op.cit.*

[402] Giovan Battista Fregoso, *Anteros, sive tractatus contra amorem*, Milan, Leonard Pachel, 1496 ; *Contramours. L'Antéros, ou Contramour de Messire Baptiste Fulgose, jadis duc de Gennes*, traduction de Thomas Sebillet, Paris, M. Le Jeune, 1581.

[403] P. Dandrey, *La médecine et la maladie dans le théâtre de Molière…*, *op.cit*., p.521 et suiv. ; D. Beecher et m. Ciavolella, *De la maladie d'amour…*, *op.cit*., p.107-108.

irriguée par un système faisant circuler le désir des organes génitaux, gardiens des semences séminales, passant par le foie, où se loge l'ardeur sexuelle, et le cœur, réceptacle ardent des esprits animaux, jusqu'aux membranes poreuses du cerveau. Le second est la condamnation de la concupiscence érotique, par essence blâmable et condamnable, encore accentuée par la défiance envers la chair prônée à la fois par l'orthodoxie chrétienne et son hérésie. Une telle combinaison ne pouvait que parvenir à assimiler l'éros à un avatar de la mélancolie, entre délire intrinsèquement damnable et pathologie somatique du désir. En effet, l'amour charnel, morbide en soi, a totalement fait sien l'ambiguïté du mal atrabilaire entre état d'âme et altération physique.

*

C'est désormais à travers le prisme de la mélancolie et de ses différentes pathologies que l'amour malade sera étudié, jusqu'à être parfois qualifié de « mélancolie érotique ». De nombreux traités médicaux et moraux vont dès lors étudier la passion amoureuse devenue maladie. Mais cette affection pathogène aura de la peine à trouver une réelle cohérence nosologique. La maladie érotique est tantôt définie comme un trouble de l'âme, tantôt comme une pathologie somatique, tantôt comme une intoxication du sang mélancolique ou, tantôt encore, comme une putréfaction des humeurs spermatiques.

Parmi, les traités de l'Âge baroque, celui du médecin André du Laurens, écrit en 1594 et intitulé *Discours de la consevation de la veue ; des maladies melancholiques ; des catharres et de la vieillesse* retient tout d'abord l'attention. Dans le « second discours auquel est traicté des maladies melancholiques, et du moyen de les guarir », le praticien consacre deux chapitres entiers à la maladie érotique, l'un ayant pour titre « D'une autre espece de melancholie qui vient de la furie d'amour », et l'autre « Le moyen de guarir les fols et melancholiques d'amour. [404]» Pour la première fois, l'amour malade n'est plus considéré comme une simple métaphore de la mélancolie[405], un délire qui peut impliquer un état analogique à la prostration atrabilaire, mais bel et bien comme une mélancolie à part entière. La « rage et furie d'amour [406]», c'est-à-dire la manifestation d'un amour excessif, constitue une « autre espece de melancholie [407]», à savoir la mélancolie dite

[404] André du Laurens, *Discours des maladies melancholiques…*, 10-11, *op.cit.*, fol.165v-176r.
[405] Sur André du Laurens, voir : Patrick Dandrey, *La médecine et la maladie dans le théâtre de Molière…, op.cit.*, p.532-536 ; D. Beccher et M. Ciavolella, *De la maladie d'amour…*, *op.cit.*, p.119-121 ; R. Suciu, *Discours des maladies mélancoliques…*, *op.cit.*, p.10-111.
[406] A. Du Laurens, *op.cit.*, 10, fol.165v.
[407] *Ibid.*

érotique. Affection psychique et physique, la concupiscence amoureuse s'appuie sur la double nature du paradigme mélancolique. Intégrée dans l'exposé, presque par effraction, la maladie d'amour se place de la sorte dans le prolongement des mélancolies cérébrales, formes idiopathiques et sympathiques du mal atrabilaire. L'éros en souffrance est donc à la fois une maladie de l'esprit, d'origine psychique, et une maladie de la tête, d'origine somatique ou organique.

Toutefois, et bien que la pathologie amoureuse soit classée dans le cadre des mélancolies de type cérébral, André du Laurens établit une étiologie de l'affection au carrefour d'une mélancolie demeurant dans le haut du corps, avec pour réceptacle la tête, et d'une mélancolie se logeant dans les sentines du corps, avec pour réceptacle les hypocondres. Le développement symptomatique se fait en deux étapes distinctes. Dans un premier temps, Du Laurens reprend le modèle devenu exemplaire de la contagion oculaire ficinienne, mais élargit la circulation de la concupiscence érotique au foie. Les rayons amoureux pénètrent par les yeux, puis se propagent dans le corps par les canaux et les veines pour atteindre le foie, lieu où s'imprime l'ardent désir de la chose aimée, qui finit par s'enflammer. De là, l'embrasement gagne le cœur et crée la sédition. La raison et le cerveau subissent l'incendie et se trouvent totalement inféodés à cette ardeur amoureuse. Et bien que l'esprit rationnel soit sous le joug des troubles somatiques, l'origine psychologique de la souffrance d'aimer est bel et bien mise en avant. En effet, ce ne sont pas les humeurs que le regard amoureux enflamme dans le foie et dans le cœur. Ce sont les rayons voluptueux qui incendient la concupiscence érotique. Cet embrasement se réverbère à travers l'incandescence sanguine qui en se consumant accroît et nourrit les effets pathologiques de la souffrance d'aimer. Dans l'étiologie du mal et son herméneutique, la psychologie et la physiologie restent de la sorte intimement liées. Dans un deuxième temps, le praticien expose et théorise l'altération concomitante de l'esprit et du cerveau. Il précise même que cette dépravation de l'imagination est responsable d'un tourment de l'âme et du corps mêlés, qui provoque un assèchement des humeurs et une instabilité du corps en son entier, et de l'organe cérébral en particulier. Le double système ascendant et descendant est ici convoqué et se retrouve être le recto et le verso d'une même entité.

D'un côté, la contamination du désir circule des yeux en passant par le foie pour se propager jusqu'au cœur. Cette contamination concupiscente provoque une corruption humorale dans les viscères ainsi qu'une inflammation sanguine dans les veines qui assaillent violemment les esprits animaux et assiègent les facultés du cerveau à la fois par

l'intempérature qu'elles provoquent et les humeurs suffocantes qu'elles génèrent. Dès lors, humeurs et variations de température flétrissent la pensée et débrident l'imagination, toute entière obsédée par l'envie et le souvenir. D'un autre côté, la cogitation monomaniaque entraîne une intempérie du cerveau. Organe central et directeur du corps, le cerveau devient incapable d'assurer ses fonctions motrices et d'insuffler le principe vital aux autres membres et organes de l'organisme. Le corps s'altère et que ses capacités physiques sont durement atteintes. La circulation du désir qui se propage des entrailles au cerveau croise de la sorte l'intempérature créée par la fascination obsessionnelle de l'image désirée, et joue un rôle d'adjuvant pathogène au processus morbide. En effet, cette invasion érotique favorise de façon évidente l'affaiblissement de la raison et produit le dérèglement cérébral. Sous l'égide du paradigme mélancolique, la thèse ascendante affirme une lecture qui concrétise l'action de l'humeur noire, qu'elle soit d'origine sanguine, viscérale ou encore sympathique, tandis que la thèse descendante, elle, affirme une lecture qui incrimine l'intempérie froide et sèche ainsi que la coction complexe et génératrice des esprits animaux.

Les deux logiques se répondent parfaitement, au prix de l'éviction de la putréfaction des humeurs spermatiques qui remontent en humeurs délétères jusqu'au cerveau, et au prix du détournement herméneutique d'une cogitation excessive et obsessionnelle, dérivant en prostration triste et craintive dont la cause est l'intempérie cérébrale, caractérisée par l'assaut des humeurs sèches sur la matière cérébrale. André du Laurens, par ses simplifications et réductions épistémologiques, permet ainsi l'unification pathogène du mal d'aimer et de ses doctrines antagonistes.

Cinq ans après environ, succèdent aux réflexions d'André du Laurens celles du médecin Jean Aubéry. En 1599, il publie ainsi *L'Antidote d'amour. Avec un ample discours contenant la nature et les causes d'icelui, ensemble les remedes les plus singuliers pour se preserver et guerir des passions amoureuses*[408]. Très inspiré par les clercs et glosateurs médiévaux, Aubéry définit l'éros comme une passion, une affection et un accident, et par là-même entretient une certaine confusion entre son annonciation morbide et sa réalisation pathogène[409]. Toutefois, il établit bien une dichotomie entre

[408] Jean Aubéry, *L'Antidote d'amour, avec un ample discours contenant la nature et les causes d'iceluy, ensemble des remedes les plus singuliers pour se préserver et guérir des passions amoureuses*, Paris, C. Chapelet, 1599.

[409] Sur Jean Aubéry, voir : P. Dandrey, *La médecine et la maladie dans le théâtre de Molière…, op.cit*., p.535-542 ; Claude Lamboley, « Jean Aubéry : Ancien étudiant en médecine à Montpellier ; Intendant des eaux minérales de Franceau temps d'Henri IV et de Louis XIII » dans *Académie des Sciences et Lettres de Montpellier*, 40, Montpellier, Université de Montpellier, 2009, p.355-374 ; D. Beecher et M. Ciavolella, *De*

désir sensuel et maladie déclarée, ainsi qu'une évolution de la concupiscence d'abord passionnelle avant d'être maladive.

Dès lors cette affection, engendrée par l'appétit érotique est-elle intrinsèquement pathologique, ou ne se métamorphose-t-elle en maladie que lorsque, parvenue à son paroxysme, elle devient fureur ? Reprenant à son compte la dichotomie d'obédience platonicienne de Marsile Ficin, Jean Aubéry établit à son tour une différence entre l'amour divin, céleste, et l'amour vulgaire, charnel. La reprise d'une telle distinction explicite dès lors très clairement que la concupiscence sensuelle et sexuelle est une maladie en soi, et cela bien avant qu'elle ne se déclare comme telle. Les différents incidents qui surviennent dès que l'amour éclôt, avec leur assimilation à des symptômes, identifient distinctement la nature pathogène du mal érotique.

Il n'en reste pas moins que le médecin, dans son souci d'allier, sous forme de synthèse herméneutique de la souffrance amoureuse, la thèse psychophysiologique de l'envie et du besoin et l'expression pathologique du désordre somatique, ne cesse d'osciller, comme nombre de ses prédécesseurs, entre analogie imagée et implication concrète. Très proche de la doctrine scolastique, Jean Aubéry théorise que le jugement s'altère et entraîne un dysfonctionnement de l'imagination. Une fois l'imagination débridée, la raison et les facultés de l'intellect s'en trouvent anéanties. Tout ce processus de modification significative du jugement est renforcé et nourri par l'inflammation des viscères plongeant encore un peu plus l'esprit dans la déraison.

La primauté donnée ici par Jean Aubéry à l'étiologie psychologique s'explique par la visée morale de l'ouvrage. En effet, le dessein édifiant de ses écrits est d'avertir du péril que l'éros représente pour tout un chacun, d'admonester les amants qui se laissent charmer par la passion ainsi que de les écœurer de leur mauvais penchant. Considérant le pouvoir conjugué de la raison et du libre arbitre face aux appétits sexuels, Jean Aubéry énonce de la sorte que l'obsession monomaniaque de la fascination, que les humeurs embrasées et leur mouvement ascendant, et que l'intempérature somatique qui en découle, ne sont pas suffisants pour dédouaner l'amant de ses responsabilités et l'exempter de l'inclination condamnable à laquelle il s'adonne.

Néanmoins, une certaine nuance doit ici être apportée au propos : en effet dans l'étiologie du mal qu'il expose, la physiologie du sang échauffé, puis aduste, joue un rôle

---

la maladie d'amour…, *op.cit*., p. 124-126 ; Frédéric Gabriel, « Fictions mélancoliques : maladie d'amour, possession et subjectivités aliénées à l'époque moderne », dans *Freiburger Zeitschrift für Philosophie und Theologie*, 58/1, Fribourg (Suisse), Université de Fribourg, 2011, p.185-226.

de premier plan sur l'âme et le corps et dans la genèse et l'épanouissement de l'amour sensuel. Le passage de l'éclosion de la concupiscence érotique à la fureur ne marque que de façon trouble et discutable la transition des prémices de la maladie à sa concrétisation. Encore une fois, selon l'explication philosophique et morale, le versant physiologique du mal atteste lui aussi que l'amour est, par essence et par nature, maladie. Il semblerait en effet qu'il puisse être considéré que les humeurs noires engendrées dans le sang, lui-même responsable du désir amoureux et de sa fureur, témoignent du caractère morbide et pathogène de l'éros. La frontière floue est ainsi si ténue d'un état à un autre qu'elle apparaît ne pas exister. Cette ambiguïté limitrophe est due à l'analogie exacte entre désir charnel et maladie cérébrale. Dans les deux cas, les fuligines sanguines sont à l'origine des troubles somatiques et mentaux. Mais il est impossible de déterminer à quel moment elles deviennent réellement morbides. Les différentes expressions symptomatiques, d'obédience psychosomatique, ne permettent pas de déterminer avec plus de précision la transition. L'amaigrissement corporel que la coction humorale provoque est lui-même celui qui produit la détérioration, souvent mortelle, des facultés vitales. Le basculement entre l'amaigrissement et la consomption mortelle est donc délicat à établir. Dans le même sillage, l'esprit en perpétuelle cogitation se focalise sur l'image de l'objet désirable, il s'embrase et se consume, et par là-même absorbe le peu de sang frais que le foie réussit à sécréter. Dès lors, l'amant n'est pas uniquement miné par un manque d'appétit passager, mais littéralement assailli par un « mauvais sang » qui le ronge et le tue[410].

L'essence maladive de l'amour est d'autant plus prégnante que, pour nombre de théoriciens, l'intempérie, même légère et vectrice d'insomnies et de fumées suffocantes, suffit à déclarer la pathologie. Suite à l'énumération combinée des humeurs adustes, des variations de température du cerveau, des fuligines délétères, des altérations profondes du jugement, des fureurs délirantes, l'évocation en ligne de fuite de la manie et de la mélancolie comme *terminus ad quem* ne peut étonner le lecteur averti.

Mais dans ce cas l'assimilation évocatrice réticente, tardive et fuyante, s'explique par le fait que l'«espece d'amour[411] », produisant une symptomatologie sous forme de calque de la mélancolie et de la manie, n'engendre cependant ni mélancolie, ni manie. Elle est en soi-même une entité nosologique et constitue à elle seule une maladie. L'amour malade est une pathologie particulière, particulière parce qu'elle est universelle,

[410] Jean Aubéry, « Des effets accidents de l'amour » dans *L'antidode d'amour…, op.cit*., p.30a-31a.
[411] Id., « Savoir si l'amour se peut guerir » dans *L'Antidote d'amour, op.cit.,* p.111b-112a.

particulière parce que la majorité de ses victimes n'en meurt pas, particulière encore parce qu'elle est nécessaire à la perpétuation de l'espèce et que, le plus souvent, elle n'exige le secours d'aucun médecin. Métaphore suggestive largement exploitée par le titre lui-même, l'éros est pathologie. La physiologie morbide du désir et des passions rend malade.

Toutefois, la fantasmagorie pathogène est si prégnante dans le propos qu'elle fait, par son herméneutique psychologique et physiologique du symptôme, de l'amour une réelle maladie. Lorsqu'à plusieurs reprises l'amour est assimilé à un avatar autonome d'une mélancolie, le lecteur ne peut jamais déterminer si les amants sont semblables à des mélancoliques, menacés de le devenir ou s'ils le sont vraiment. Cependant l'éruption, au cœur de l'exposé savant, des humeurs peccantes se diffusant dans les veines de l'amant, offre à la concupiscence érotique son statut, par implication, et non plus seulement par analogie, de maladie somatique concrète. La logique épistémologique passe de l'analogie à l'assimilation. Une continuité se dessine ainsi entre l'humeur pituiteuse engendrée par le prurit et la semence spermatique générée par le désir vénérien. Toutes deux se consument et se corrompent. Grâce au processus de similitude étroite, la maladie de l'âme est propulsée dans le champ pathologique des affections atrabilaires. Par ailleurs, reprenant à son compte la doctrine galénique du pouls formicant, non pas sous l'effet spécifique de l'amour, mais sous celui d'un esprit troublé[412], Jean Aubéry, avec l'aide de l'imagerie morbide, affirme que l'amour est une affection de l'âme[413]. Pourtant, c'est ce pouls, expression de tant d'autres passions, qui permet d'attribuer un caractère d'exception à l'amour. En effet, l'amour renferme en lui toutes les autres passions et en devient le paradigme. Il plonge l'esprit et le corps dans un désarroi profond et une langueur mortelle. À l'instar du mal atrabilaire, il se constitue en modèle interprétatif pour une grande diversité d'affections semblables. Il établit une union entre maladie du corps et de l'âme, de l'esprit et de la matière.

Le parallèle est si ténu entre mélancolie et amour que la fusion se fait par porosité, et que les vapeurs, les chaleurs et les obscurcissements communs aux deux pathologies ne permettent pas d'établir avec distinction la transition entre désir pathogène et maladie érotique. Jean Aubéry résout l'ancestrale dichotomie érotique entre analogie et implication au travers, non pas de la synthèse des modèles ascendants et descendants,

---

[412] Galien, *Pronostic*, 6, p.630-635 ; *Commentaire au pronostic*, I, 8, *op.cit.*, p.40

[413] Jean Aubéry, « A savoir s'il y a un pouls particulier par lequel on reconnaisse l'amour, et des autres signes d'icelui » dans *L'Antidote d'amour*, *op.cit.*, p.57a et suiv.

mais au travers de l'unification analytique, qui permet de désigner l'origine, la symptomatologie et la cure du mal d'aimer, en employant un vocable usité aussi bien pour la psyché délirante que pour la maladie concrète. À l'horizon de ce synopsis, tout amour charnel est malade, et tout amant un souffrant.

En 1610, le praticien agenais Jacques Ferrand écrit le *Traité de l'essence et guerison de l'amour*, sous-titré, *De la melancholie erotique*[414]. Suite à sa condamnation et sa censure par le tribunal ecclésiastique de Toulouse, le médecin le réécrit en 1623 sous le titre *De la maladie d'amour ou Melancholie erotique*[415]. Il établit une synthèse épistémologique entre l'exposé d'André du Laurens et celui de Jean Aubéry[416]. En tentant d'unifier les théories analogiques et pathologiques, et d'établir une continuité pérenne de l'esprit vers le corps, et du corps vers l'esprit, Jacques Ferrand, et les deux titres de ses ouvrages en témoignent, asservit la maladie d'amour à la mélancolie et finalise son annexion, si longtemps désirée, mais jamais concrétisée[417]. Homme à l'âme compilatrice, il superpose cependant les théories les unes aux autres, sans se soucier de leurs contradictions ou de leurs antagonismes. C'est dans ce millefeuille idéologique et cet enchevêtrement savant que la fusion nosologique s'épanouit pleinement sous sa plume.

Dans les deux traités, les termes d' « amour » et de « maladie d'amour » sont interchangeables et parfaits synonymes l'un de l'autre. De cette manière, l'amour ne semble pouvoir être compatible avec la santé et constitue un état maladif et contre-nature. Aimer n'est pas naturel. Le cheminement du désir amoureux par le regard, son identification instantanée à une maladie qui s'exprime par le fait que l'amant fait les « doux yeux [418]», confirment que passion amoureuse et mélancolie érotique sont les deux facettes d'une seule et même pathologie. Avec quelques hiatus dans l'exposé, lorsqu'il prend par exemple pour caution médicale Galien, qui a toujours refusé d'assimiler l'amour à une mélancolie[419], ou lorsqu'il emploie indifféremment et avec désinvolture les

---

[414] Jacques Ferrand, *Traité de l'essence et guerison de l'amour, ou De la melancholie erotique, op.cit*.
[415] Id., *De la maladie de l'amour, ou melancholie érotique* […], *op.cit*.
[416] André du Laurens, *Discours des maladies melancholiques, op.cit*. ; Jean Aubéry, *L'Antidote d'amour, op.cit*.
[417] Sur Jacques Ferrand, voir entre autres : Yvonne David-Peyre, « La mélancolie érotique selon Jacques Ferrand l'Agenais ou les tracasseries d'un tribunal ecclésiastique » dans *Actes du 97e congrès national des sociétés savantes*, Paris, BNF, 1972, p.561-572 ; Marie-Claude Lambotte, « Jacques Ferrand. De la maladie d'amour ou mélancolie érotique » dans *L'évolution psychiatrique*, 59/4, Paris, Elsevier, 1994, p.599-623; P. Dandrey, *La médecine et la maladie dans le théâtre de Molière…, op.cit.,* p. 542-551 ; Jacques Ferrand, *Traité de l'essence et guérison de l'amour ou de la mélancolie érotique (1610)*, éd. Gérard Jacquin et Éric Foulon, Paris, Anthropos, 2001, p.V-XXIII ; D. Beecher et M. Ciavolella, *De la maladie d'amour…, op.cit.*, p.11-183.
[418] J. Ferrand, *De la maladie de l'amour, ou melancholie érotique […]*, 14, *op.cit*., p.84.
[419] Galien, *Pronostic*, 6, *op.cit*.

termes de passion érotique, maladie de l'âme, folie, maladie du corps et de l'esprit, Jacques Ferrand distingue pourtant clairement l'éros naturel de l'éros pathogène, pouvant être reconnus par la mesure ou la démesure. L'amour naturel maîtrise les tourments qu'il génère, tandis que l'amour malade amplifie les peines engendrées. L'éros hyperbolique et immesuré est à la fois maladie de l'âme, passion et mélancolie érotique.

Dans cette perspective, comme ses prédécesseurs, il fait sienne la distinction néo-platonicienne entre amour céleste et amour charnel. La ligne de démarcation ne se dessine plus à la faveur de la passion et de la maladie, mais entre ce qui est naturel, modéré, et maîtrisé, et ce qui est trouble, désordre et fureur. Dès lors, passion et maladie se confondent et s'amalgament. D'essence non mélancolique, cette maladie de l'âme se révèle lorsqu'il y a excès et tristesse et se mue alors en état pathogène. Pathologie de l'âme et du corps mêlés par sympathie, la nosologie mélancolique répond à une profonde prostration doublée de crainte. L'éros, ainsi devenu « maladie de l'esprit et du corps [420]», ne se distingue plus par analogie et implication, mais par la dichotomie entre amour spirituel, raisonné, mesuré, et concupiscence érotique, insensée, démesurée. Dès lors, le processus pathogène s'étend, sans discontinuité, de l'éclosion du désir, phase initiatique, à la déclaration de la mélancolie, ultime issue. L'amour malade est semblable à toutes les autres pathologies. Il connaît des crises, des rémissions et des rechutes. Le cheminement du désir, désir d'origine physiologique et psychologique, entraîne l'abdication de la raison face au délire de l'imagination, délire qui entraîne souffrances mentales et charnelles. Tout amant est de la sorte potentiellement malade puisqu'il est dans la nature du désir de frapper la raison, seul rempart susceptible de contrer la folie imaginative[421]. Un éros concupiscent non malade reste de l'ordre de l'irréel. Ces différentes désignations (pathologie virtuelle, passion, insatiable désir, maladie mélancolique) ne font que qualifier différents stades de la maladie[422]. Selon cette logique, chaque homme en âge de se reproduire est un amoureux potentiel et chaque amoureux potentiel est un malade dissimulé et en sursis. Il faut toutefois coordonner de façon pérenne les différents stades de la maladie que sont, en somme, la passion amoureuse, la maladie de l'âme et la pathologie érotique.

Pour ce faire, Jacques Ferrand se place sous l'égide de la mélancolie, qui permet par ses deux versants, psychologique et physiologique, de créer un modèle pathologique

[420] *Ibid*., 1, p.3-4.
[421] *Ibid*., 19, p.105.
[422] *Ibid*., 20 et 22, p.109 et p.131.

uni et cohérent. Dans sa phase initiatique, la souffrance d'aimer, définie comme « maladie de l'âme [423]», s'incarne au travers du versant psychique du mal atrabilaire, fait de songes délirants et d'abattement. Ainsi, dès l'incubation du désir générée par la contamination sensible, l'éros charnel n'est plus seulement considéré comme un « simple accident [424]», semblable à un état mélancolique, mais bel et bien comme une pathologie pleinement assimilée à la nosologie atrabilaire. Le processus pathogène s'amplifie et se voit complété par l'amoncellement excessif de semences spermatiques et d'esprits animaux abrités dans les réceptacles naturels destinés à cet effet, amoncellement excessif responsable du dysfonctionnement somatique et générateur de la crise érotique, bientôt mélancolie déclarée[425]. À la prostration, à l'excès des humeurs spermatiques vient s'agréger, en toute logique, la contamination sanguine et son altération[426]. Jacques Ferrand expose alors l'étiologie du sang qui se transforme en atrabile sous l'effet d'une trop grande chaleur transmise des yeux à l'esprit. Si la pulsion érotique n'est pas assouvie, les esprits animaux se corrompent et, totalement dépravés, enflamment le foie, assaillent le cœur et finissent par inoculer leur délire au cerveau déjà en proie à l'idée fixe, la tristesse et la peur. De façon cohérente, le médecin estime que la mélancolie hypocondriaque est la variante atrabilaire la plus voisine de la maladie d'amour[427]. Entre les émanations des vapeurs atrabilaires qui montent des viscères au cerveau et le trop-plein d'humeurs spermatiques et d'esprits animaux accumulés dans le bas-ventre, le glissement de l'hystérie à la mélancolie érotique se fait alors aisément, tout en se référant sans ambiguïté à la doctrine hippocratique[428].

Malgré quelques contradictions et incertitudes épistémologiques, les deux traités de Jacques Ferrand sont d'une importance capitale puisqu'ils représentent les plus grandes synthèses sur le mal d'amour jamais écrites en Europe et qui, avec la somme sur la mélancolie de Robert Burton[429], auront non seulement le plus d'impact théorique mais surtout marqueront en quelque sorte le glas de l'ancienne médecine.

En 1628, William Harvey initie une nouvelle ère. Avec sa succincte *Exercitatio anatomica de motu cordis et sanguinis in animalibus*[430], il synthétise de façon claire la

[423] *Ibid.*, 26, p.150-151.
[424] P. Dandrey, *op.cit*., p.549.
[425] J. Ferrand, *De la maladie d'amour…, 7, op.cit*., p.52.
[426] *Ibid.*, 8, p.54.
[427] *Ibid.*, 4, p.22-23.
[428] *Ibid.*, 12, p.76-78.
[429] Robert Burton, *The Anatomy of melancholy*, *op.cit*.
[430] William Harvey, *Exercitatio anatomica de motu cordis et sanguinis in animalibus* […], Francfort, G. Fitzeri, 1628.

double circulation du sang, pensée et esquissée par d'autres et confirmée en 1649, dans sa publication des *Exercitationes duae de circulatione sanguinis as Johannem Riolanum filium*[431]. Cette théorisation met un terme à toute la physiologie galénique, dont celle primordiale du sang[432]. Rappelons que, grâce à la composition du sang hippocrato-galénique[433], la bile noire prenait corps et avait une existence réelle. Dorénavant, la mélancolie n'est plus concrètement matérialisée, mais est de l'ordre exclusif du métaphorique et du psychique.

Pour clôre ce long parcours épistémologique et philosophique sur la souffrance d'aimer, Robert Burton est l'auteur d'une somme encyclopédique à la verve archivistique sur l'humeur noire, somme à la classification et formalisation plus compilatrice que réellement cohérente et uniforme[434]. *The Anatomy of melancholy* traite bien évidemment de l'humeur noire en son sens premier, ainsi que de la mélancolie érotique et de deux de ses variantes que sont la jalousie et la mélancolie religieuse. Bien plus qu'un simple traité médical ou moral, Robert Burton bâtit une cosmologie mélancolique dans laquelle l'univers tout entier semble atteint par le mal atrabilaire.

A contrario de la mystique néo-platonicienne, son ouvrage ne tend pas à percer le secret herméneutique des origines du monde et de l'humanité. Il crée un univers bibliophile et rhétorique où discours et citations constituent une cosmogonie du verbe. *The Anatomy of melancholy*, entreprise éminemment exhaustive, finit par ne plus être qu'une paraphrase ornementale du discours d'autrui. Il est difficile dans ces conditions, de trouver sous sa plume une étiologie unifiée et harmonieuse du mal d'aimer et de déterminer avec certitude si l'éros est pathogène ou pathologique. Les doctrines se suivent, se superposent et, dans leur amoncellement encyclopédique, ne parviennent pas à l'unité. Avatar de la souffrance d'aimer, la jalousie ne semble jamais être elle-même mélancolique, la mélancolie n'étant qu'une des pathologies provoquées par le mal jaloux.

---

[431] *Id*., *Exercitationes duae anatomicae de circulatione sanguinis ad Jo. Riolanum filium* […], Rotterdam, A. Leers, 1649.

[432] P. Dandrey, *Anthologie de l'humeur noire…, op.cit*., p.595-596 ; Claire Crignon, « La découverte de la circulation sanguine : révolution ou refonte ? », dans *Gesnerus*, 68/1, Zurich-Fribourg, *Société suisse d'Histoire de la Médecine et des Sciences naturelles*, 2011, p.1-25. http://www.paris-sorbonne.fr/IMG/pdf/Gesnerus_2011.pdf

[433] Galien, *Des lieux affectés*, III, 9, éd. Charles Daremberg, *op.cit*., p.562-563.

[434] Sur Robert Burton, voir entre autres : P. Dandrey, *La médecine et la maladie dans le théâtre de molière…*, *op.cit*., p.552-555 et *Anthologie de l'humeur noire…*, *op.cit*., p.678-699 ; R. Burton, *Anatomie de la mélancolie*, éd. Bernard Hoepffner et Catherine Goffaux, préface de J. Starobinski et postface de J. Pigeaud, Paris, J. Corti, 2000 ; R. Burton, *Anatomie de la mélancolie*, éd. de Gisèle Vernet, Paris, Gallimard, 2005 ; Claire Crignon, *De la mélancolie à l'enthousiasme: Robert Burton (1577-1640) et Anthony Ashley Cooper, comte de Shaftesbury (1671-1713)*, Paris, H. Champion, 2006.

Dans la première partie de son exposé, Robert Burton analyse l'humeur noire sous l'angle d'une infection somatique, qui a pour corollaire une affection de l'âme, dont il dresse un inventaire circonstancié de toutes les causes physiques et morales. Il appuie cet exposé sur un ensemble de considérations ésotériques sur le monde sublunaire et les constituants de la condition humaine, de ses facultés et de ses pathologies, en corrélation avec les ambitions secrètes du démon et du seigneur lors de la création. Son substrat médical et moral scholastique, concernant l'analyse des passions et de l'humeur aduste, est très riche. Il est par contre quasi inexistant à propos de l'amour malade. L'éros en souffrance est bien analysé au travers de la classification médicale canonique, à savoir les causes, les symptômes, les pronostics et les cures, mais aucun des chapitres ne parvient à remplir le rôle d'exposé nosologique détaillé. Tous se cantonnent à une métaphore rhétorique du discours médical. Peu ou prou, Burton met en place une caractérologie et une éthologie de la passion amoureuse en faisant osciller son exposé entre analogie médicale et ontologie de la passion amoureuse. Il a ainsi le souci permanent de comprendre l'origine, la constitution et l'essence des manifestations, symptômes et phénomènes qu'il évoque.

Sa glose érudite, pourtant faite de citations foisonnantes, éclipse l'ambition première et projette l'exposé dans le sillage du discours universel. Robert Burton crée, de fait, une tension qui lui permet à la fois de considérer l'Être en son entier au travers du prisme mélancolique, et de constituer par la métaphore médicale une métaphysique atrabilaire de l'homme. En ligne de fuite, les desseins analogique et ontologique se rejoignent et s'unissent pour mieux faire éclore le verbe mélancolique. Ce verbe mélancolique n'est que la réverbération du verbe coutumier, générateur d'un monde malade revêtu du sombre oripeau de la mélancolie. L'humeur noire se mue ainsi en une représentation de la Chute, stigmate indélébile du péché originel.

Pour combattre la fatalité de cette souillure première, qui se prolonge de façon pérenne dans l'universelle folie atrabilaire, Robert Burton donne naissance à une rhétorique s'épanouissant dans un syncrétisme tautologique, bigarré et teinté d'une ironie savante.

*

Au terme de ce panorama épistémologique du mal d'aimer, aboutissant à une fusion nosologique en équilibre fragile, il est constaté que la pathologie amoureuse protéiforme adopte, sans difficulté, la plasticité mélancolique, et reprend à son compte la bipolarité à la fois antagoniste et complémentaire de l'atrabile. La maladie d'amour est une maladie de l'âme semblable à une maladie du corps ainsi qu'une pathologie du corps et de l'esprit entremêlés[435].

Toujours partagés entre ces deux logiques, les praticiens tentent de concilier l'étiologie taxinomique des passions de l'âme et celle de la physiologie du désir. L'herméneutique du mal s'explicite, d'un côté, par la psychopathologie de l'image obsessionnelle et monomaniaque, et de l'autre, par le besoin physiologique et impulsif de la concupiscence érotique qui dégénère en troubles mentaux et humoraux. Ainsi, la maladie de l'âme n'est plus mélancolie par similitude ou analogie, mais par assimilation. Le mal d'amour est une infection qui attaque les facultés psychiques, et au travers du prurit produit par l'esprit, plonge le corps dans l'intempérature. C'est tout d'abord le cerveau qui est frappé par l'idée obsessionnelle du malade amoureux, puis progressivement son corps dans son entier. L'autre versant de la pathologie est une blessure commune du corps et de l'esprit qui allie deux modèles complémentaires. D'une part, grâce à la circulation du sang, le cheminement du désir s'effectue des yeux au foie, du foie au cœur pour remonter jusqu'au cerveau tandis que par ailleurs, la ferveur concupiscente génère un excès d'humeurs spermatiques et des fuligines délétères. L'amour malade devient alors mélancolie sanguine et hypocondriaque et rencontre le paradigme de la « maladie de l'âme [436]». En effet, l'intempérature cérébrale et la putréfaction humorale provoquées par l'image obsessionnelle déclenchent une perturbation du cerveau. Celle-ci se répercute sur l'organisme tout entier et génère, dès lors, une mélancolie de type idiopathique.

Quelques années durant, les héritiers de ces praticiens vont perpétuer cette trinité de la mélancolie érotique et confirmer ce mouvement incessant de l'esprit vers le corps, et du corps vers l'esprit[437]. Bientôt cependant, la mélancolie ne sera plus. Les découvertes de la science moderne sur la circulation du sang ne donneront plus qu'une réalité fantasmagorique et métaphorique à la coction de l'humeur noire, à la circulation des esprits animaux dans les nerfs et à l'empoisonnement sanguin. Dès lors, naissent les

[435] P. Dandrey, *La médecine et la maladie dans le théâtre de Molière : Sganarelle et la médecine ou De la mélancolie érotique, op.cit.*, p.594 et suiv.
[436] *Ibid*.
[437] *Ibid*.

prémices d'une réflexion scientifique sur les maladies de l'esprit. Le délire amoureux n'est plus analysé par le prisme du paradigme atrabilaire, mais par celui des affections psychiques.

*

Dans un perpétuel dialogue avec les évolutions philosophiques et épistémologiques, qu'il n'a cessé de nourrir par son ambiguïté originelle, le *diêgêma kalôn* est à la fois un témoin fidèle et un paradigme de référence, pour illustrer la fusion nosologique et la transformation de la maladie d'amour en mélancolie érotique. Issue d'une fixation obsessionnelle de l'esprit et du dérèglement hyperbolique de l'imagination qui s'ensuit naturellement, la physiologie du désir, entre embrasement métaphorique et empoisonnement sanguin, marque de ses empreintes symptomatiques le corps.

Marsile Ficin, dans sa *Théologie platonicienne*, souligne ainsi que l'ardeur érotique se consume dans le foie « *in jecore* [438]» et agite le pouls « *immo et in pulsu* [439]». Éminemment pathogène, l'amour d'Antiochus pour Stratonice témoigne de ces modifications que l'âme fait subir au corps en le précipitant dans un état de langueur profonde et de troubles prononcés. C'est sans nulle surprise que le philosophe platonicien loge cet embrasement entre le cœur et le foie. Les rayons oculaires n'engendrent-ils pas la sédition somatique en diffusant, par diffraction au travers des membranes du cœur, les particules sanguines étrangères dans l'organisme tout entier, et en produisant une pléthore spermatique générée par l'écume du sang[440] ? Cette référence, non seulement au foie, mais encore aux battements irréguliers du pouls, projette la maladie d'amour dans un imaginaire mélancolique. En effet, cet imaginaire s'épanouit entre une atrabile que le sang empoisonné produit[441], une intempérature du corps et du cerveau, qui génèrent vue troublée[442], échauffement, refroidissement, rythme cardiaque formicant, et une putréfaction des humeurs logées dans les hypocondres[443].

[438] Marsile Ficin, *Théologie platonicienne*, XIII, 1, *op.cit*., p.194.
[439] *Ibid*.
[440] M. Ficin, *Commentaire sur le Banquet…*, VII, 4, 5 et 10, *op.cit*. ; Clément d'Alexandrie, *Le Pédagogue*, I, 6, 48, *op.cit*.
[441] Galien, *Des lieux affectés*, III, 9, *op.cit*.
[442] Hippocrate, *De la Maladie sacrée*, 14-18, *op.cit*. ; *Des humeurs*, 9, *op.cit*.
[443] Hippocrate, *Des maladies des femmes*, 7, *op.cit*. et *Des maladies des jeunes filles*, *op.cit*., p.467-471 ; Galien, *Des Lieux affectés*, VI, 5, *op.cit*. ; Rufus d'Éphèse, d'après Oribase, « Du Coït », dans *Du Coucher*, VI, 38, *op.cit*.

Dans la même perspective, héritier de la doctrine médiévale, Montaigne évoque un Antiochus prisonnier de la beauté de Stratonice et en proie à une fièvre dévastatrice :

> Et Antigonus print la fievre de la beauté de Stratonicé trop vivement empreinte en son ame[444].

La concupiscence érotique imprime ainsi très fortement l'image de l'objet aimé dans l'esprit de l'amant. L'esprit échauffé n'arrive plus à endiguer ni la fixation obsessionnelle, ni l'imagination débridée. La fièvre cérébrale qui en résulte, puis le brusque changement de température et l'assèchement de la tête, assaillent le corps de l'amant et le rendent mélancolique[445].

André du Laurens quant à lui, dans son exposé, transforme l'amour, devenu pathogène par essence et par asssimiliation, en une mélancolie à la fois du sang, du cerveau et des hypocondres. Il nourrit sa nosologie, sa symptomatique et sa thérapeutique de la figure tutélaire et paradigmatique d'Antiochus. À la seule vue de Stratonice, et selon les constatations d'Érasistrate, le jeune homme rougit, pâlit, redouble de soupirs et change très fréquemment de pouls. Tandis que le désir pénètre et abuse « les yeux, comme vrais espions et portiers de l'âme [446]», il s'insinue jusqu'au foie, brûle et y imprime durablement sa marque avant de s'attaquer au cœur, puis au cerveau. Dès lors, les changements de teint correspondent à l'embrasement subi par le foie. Les altérations du souffle et de la pulsation cardiaque symbolisent l'invasion du cœur et du cerveau avant la reddition et la putréfaction du corps. Si l'exemple d'Antiochus témoigne que l'éros est une mélancolie sanguine et cérébrale, il permet également de démontrer qu'elle est une mélancolie hypocondriaque. En effet, sur le modèle de l'hystérie hippocratique et de la cure de Rufus d'Éphèse, c'est par la jouissance, lui permettant d'évacuer et de purger le trop plein d'humeurs spermatiques, que le jeune prince recouvre la santé :

> Ainsi Erasistrate ayant descouvert à Seleuque la passion d'amour […] sauva la vie à ce jouvenceau. Car le pere ayant compassion de son fils […] luy permit comme payen de joyir de sa femme propre[447].

Par analogie étroite avec la mélancolie, analogie si étroite qu'elle devient fusion, Jean Aubéry fait de la passion érotique une maladie modèle pour toutes les autres passions de l'âme. Obnubilé par son amour et se faisant du mauvais sang, au sens figuré

---

[444] Montaigne, *Les Essais*, I, 21, *op.cit.*, p.34
[445] Gérard de Berry, *Viaticum*, *op.cit.* ; Arnaud de Villeneuve, *Epistola de amore qui dicitur heroicus*, *op.cit.*
[446] André du Laurens, 10, *Discours des maladies melancholiques*, *op.cit.*, p.166r-166v.
[447] *Ibid.*, 11, p.171v-172r.

comme au sens propre, l'amant déclenche un « poux amoureux [448]» qui non seulement démontre que l'amour abrite en son sein « toutes les passions pesle-mesle [449]», mais encore, avec le cumul d'autres signes, témoigne de son caractère pathogène. *A contrario* de Galien, le médecin reconnaît, non sans difficulté, un pouls spécifique à l'éros. Il entérine par conséquent le fait qu'aimer est une maladie. Bien que, d'un point de vue épistémologique la démonstration soit difficile à soutenir, la scène de l'auscultation du pouls d'Antiochus sert peu ou prou à illustrer le propos :

> Erasistrate de mesme recogneut par le poux l'amour qui desseichoit Antigonus espris de la beauté de Stratonique sa belle mere[450].

L'idée obsessionnelle de Stratonice perturbe la raison d'Antiochus, accroît son délire fantasmagorique et assèche son cerveau. Devenu mélancolique par sympathie, et sous l'effet d'une prostration triste et craintive, l'amant princier déclenche un pouls spécifique :

> Ils cognoissoient le poux hausser, abaisser, haster, et ralenter à mesure qu'ils faisoient advancer ou reculer, parler, ou regarder les sujects qu'ils soupçonnoient estre aymez[451].

Compte tenu des réticences galéniques, ce pouls ne peut être reconnu par Jean Aubéry que s'il est corroboré par d'autres symptômes, comme les paupières pesantes, les yeux enfoncés ou encore les larmes et les vapeurs[452]. Il n'en reste pas moins que, sous sa plume, comme sous celles de ses prédécesseurs, la figure du jeune prince séleucide incarne avec force la métamorphose de l'amour en maladie et son assimilation à un avatar atrabilaire.

Selon Jacques Ferrand, l'amour est, dès son éclosion, maladif, avant même de se déclarer et de devenir mélancolie. Pour lui, à l'instar d'André du Laurens, les symptômes d'Antiochus permettent de confirmer la physiologie morbide de la concupiscence érotique qui, s'insinuant par les yeux, atteint les entrailles et finit par attaquer et corrompre tout l'organisme. Tandis qu'il aperçoit Stratonice, Antiochus reçoit les particules de sang en son foie. Le désir, imprimé dans son bas-ventre, engendre un changement de teint, des yeux « sous-rians et doux [453]», puis, atteignant le cœur et se diffusant jusqu'au cerveau,

---

[448] Jean Aubéry, *L'Antidote d'amour*, « A scavoir s'il y a un poux particulier par lequel on recognoisse l'amour et des autres signes d'iceluy », *op.cit.*, p.56b.
[449] *Ibid.*, p.63a.
[450] *Ibid.*
[451] *Ibid.*, p.66a.
[452] *Ibid.*, p.64b-66b.
[453] Jacques Ferrand, *De la maladie d'amour…*, 14, p. 88.

entraîne des « sueurs acres [454]», un « pouls esmeu, battant sans ordre [455]». Tout à la fois soumis à un sang corrompu, à un assèchement du cerveau et à une pléthore spermatique, le corps amoureux du jeune prince rentre dans une réelle déliquescence. La maladie déclarée, il se voit soumis à une langueur mortelle. Toujours dans la perspective selon laquelle l'amour mélancolique produit un excès d'humeurs altérées, l'union du jeune prince avec sa belle-mère représente encore l'image de la purge nécessaire de l'atrabile néfaste[456].

Véritable personnification de l'amant mélancolique en souffrance, Antiochus est à nouveau convoqué au chapitre de la symptomatologie érotique chez Robert Burton. En la présence de sa belle-mère « *she came in presence* [457]», le jeune homme a, de manière classique, le pouls qui varie « *pulse varied* [458]» et les joues qui rougissent « *he blushed besides* [459]». Burton, par le prisme de la figure du prince séleucide, réanime tout à la fois le bouillonnement aristotélicien du sang[460], la contagion oculaire et sa contamination sanguine[461], l'embrasement et le refroidissement du cerveau[462], l'impulsion concupiscente symbolisée par un excès spermatique[463] ainsi que le trouble idiopathique créé par une prostration triste et craintive[464] et un sang saturé en atrabile[465].

*

Si la rhétorique médico-morale utilise l'exemple canonique d'Antiochus pour affirmer et confirmer la nature morbide et atrabilaire de l'amour charnel, la littérature historico-narrative, explore elle aussi, par l'intermédiaire des amours séleucides, la souffrance érotique, devenue maladie déclarée.

---

[454] *Ibid*.
[455] *Ibid*.
[456] *Ibid*., p.205.
[457] R. Burton, *The Anatomy of melancholy*, III, 2, 3, 1, *op.cit*., p.142.
[458] *Ibid*.
[459] *Ibid*.
[460] Aristote, *De l'âme*, I, 1, 403a25-b8, *op.cit*.
[461] M. Ficin, *Commentaire au Banquet*, VII, 4, 5 et 10, *op.cit*.
[462] Gérard de Berry, *Viaticum*, *op.cit*. ; Arnaud de Villeneuve, *Epistola de amore qui dicitur heroicus*.
[463] Hippocrate, *Des maladies des femmes*, 7, *op.cit*. et *Des maladies des jeunes filles*, *op.cit*., p.467-471 ; Galien, *Des Lieux affectés*, VI, 5, op.cit. ; Rufus d'Éphèse, d'après Oribase, « Du Coït », dans *Du Coucher*, VI, 38, *op.cit*.
[464] Hippocrate, *Aphorismes*, VI, 23, *op.cit*. ; Rufus d'Éphèse, *Traité IX : De Cogitatione melancolica*, 127, *op.cit*.
[465] Galien, *Des lieux affectés*, III, 9, *op.cit*.

Suivant la scolastique médiévale d'obédience aristotélicienne, Leonardo Bruni dans sa *Novela di Seleuco e Antioco* décrit un Antiochus dont le cœur et la tête s'embrasent :

> Generò nella mente del giovane fiamma d'ardentissimo amore, la quale di dí in dí crescendo, partorí mirabile incendio[466].

au contact quotidien de l'admirable beauté de Stratonice :

> Era Stratonica bellissima della persona, et di tanta piacevole et gioconda conversatione, che dir non si potrebbe[467].

Le jeune prince est continuellement hanté par l'image de sa belle-mère « *l'animo era tutto fitto et occupato nel viso della bella donna* [468]» et, en proie à cette cogitation obsessionnelle, parvient à la dernière extrémité :

> In questo modo non passâr duo mesi che, afflito da' pensieri, cadde in tale infermità, che del letto in niuno modo si poteva levare[469].

Définie comme une maladie de l'esprit qui assaille le corps et, par sympathie, atteint les facultés vitales, :

> E non medicavano la mente prostrata e ferita da mortal colpo d'amore, ma medicavano il corpo, il quale dalla mente passion continua ricevea[470].

il n'en reste pas moins qu'elle devient mélancolie « *malinconica* [471]» par analogie et nécessite le secours d'un médecin. Le lecteur constate qu'Antiochus est en proie à un état concrètement maladif qui déclenche pâleur « *pallido* [472]», langueur « *la persona sua, vigorosa prima, quasi istrutta et magra nell'aspecto pareva* [473]» et changement de rythme cardiaque « *sentí nel polso mirabile formicolatione* [474]».

Matteo Bandello, dans ses *Novelle*, met lui aussi en place une physiologie morbide de la concupiscence érotique. À son tour, très redevable des thèses arnaldo-aristotéliciennes, il dessine l'image d'un Antiochus si impressionné par la beauté de Stratonice « *belissima giovane* [475]» que tout entier il s'enflamme :

---

[466] Leonardo Bruni, *Novella di Seleuco e Antioco*, éd. Nicoletta Marcelli, *op.cit*., p.153.
[467] *Ibid*., p.152.
[468] *Ibid*., p.156.
[469] *Ibid*., p.157.
[470] *Ibid*., p.158-159.
[471] *Ibid*., p.163.
[472] *Ibid*., p.154.
[473] *Ibid*.
[474] *Ibid*., p.162.
[475] Matteo Bandello, *Novelle*, 55, éd. de Delmo Maestri, *op.cit*., t.2, p.504.

> Antioco veggendo ogni dì la matrigna, che era, oltra la somma bellezza, leggiadra e gentilissima, sì fieramente, senza alcuno sembiante mostrare, di lei s'accese e oltra ogni credenza si innamorò, che altro amante di donna tanto non s'infiammò già mai[476].

et se consume :

> Pensava tanto più accendendosi, di giorno in giorno s'andava consumando[477].

Assailli par cet embrasement du corps et de l'esprit ainsi que par une intense activité réflexive et monomaniaque, le jeune prince perd le sommeil, l'appétit, puis sombre dans une mélancolie cérébrale qui se propage dans l'ensemble du corps :

> Onde a tal venne che, perdutone il sonno e il cibo, cascò in tanta debolezza, che fu costretto a mettersi a letto, di maniera che per soverchio di noia egli infermò gravissimamente[478].

En effet, bien que le corps reste exempt de toute affection somatique « *e tutte le parti del corpo del giovine ritrovate sane* [479]», l'âme est gravement blessée « *quella infermità esser morbo e passione de l'animo* [480]». Ses troubles se répercutent avec virulence sur le corps « *a poco a poco come neve al sole si struggeva*[481] / *a tale che egli di leggero ne morrebbe* [482]». La modification du pouls d'Antiochus est d'ailleurs, comme le souligne Bandello, un indicateur infaillible du trouble de l'âme malade d'amour qui perturbe l'organisme de l'amant en profondeur. Son agitation prouve l'embrasement concupiscent que le désir fait éclore au cœur, et devient annonciatrice du funeste incendie qui bientôt se déclare :

> Avvenne in quel punto che la reina Stratonica entrò in camera, la quale come l'infermo amante vide verso sé venire, subito il polso, che depresso e languido giaceva, se egli destò e cominciò per la mutazione del sangue a levarsi e prender vigore, sentendo con più forza risorger le debolissime fiamme[483].

Dans l'*Amant resuscité de la mort d'amour*, Nicolas Denisot, en écho à un homme en proie à une passion mortelle et dépérissant sous ses effets, :

---

[476] *Ibid*.
[477] *Ibid*., p.504-505.
[478] *Ibid*., p. 506.
[479] *Ibid*.
[480] *Ibid*.
[481] *Ibid*.
[482] *Ibid*.
[483] *Ibid*., p.507.

> Je veys un homme maigre, pale et fort deffait, les yeux cavez, les temples creuses, joues cousues et avallees, le nez et les dentz prominentes[484].

peint le portrait d'un Antiochus qui, malgré sa bonne santé somatique « *sans que les medecins trouvassent en son corps vice ou corruption quelconque* [485]», est profondément marqué par un désir impulsif qui le plonge dans un état maladif. Maladie de l'âme qui rejaillit sur le corps, parée d'une symptomatologie atrabilaire, la concupiscence du jeune prince se matérialise sous la forme d'une mélancolie d'obédience idiopathique. Les manifestations physiques correspondent à celles crées par une corruption du sang et une intempérature cérébrale : infirmité profonde, amaigrissement « *cestuy adolescent tumba en une infirmité en laquelle perpetuellement il emmegrissoit* [486]», altération du teint et formication du pouls :

> L'adolescent changeoit de face et se faisoit soudainnement grande mutation en l'ordre naturelle et equalité de son poux[487].

Réverbération prophétique des futurs traités de Du Laurens et de Jacques Ferrand[488], et continuation de la philosophie ficinienne, la description de l'amour malade d'Antiochus, dans *L'Esté* de Bénigne Poissenot, préfigure et représente, sous l'angle de la métaphore médicale, l'annexion de l'éros par la mélancolie, ainsi que sa reconnaissance en tant que pathologie. Contemplant avec fascination la beauté de Stratonice, le jeune monarque séleucide reçoit, par des rayons funestes, les particules chaudes et volatiles du sang de sa marâtre qui, se diffractant dans le cœur, envahissent son flux sanguin et constituent son empoisonnement :

> S'estant amusé à contempler un peu plus avant qu'il ne devoit l'excellente beauté de sa marastre, avalla sans y penser avec ses regards un poison qui l'amena à tel accessoire qu'il pensoit bien y laisser la vie[489].

Puis, le désir, s'imprimant dans le foie et corrodant les humeurs dans le bas-ventre, s'enflamme et brûle Antiochus :

---

[484] Nicolas Denisot, *L'amant resuscité*, *op.cit.*, p.28.
[485] *Ibid.*, p.29
[486] *Ibid.*
[487] *Ibid.*
[488] André du Laurens, *Discours melancoliques*, 10-11, *op.cit.* ; J. Ferrand, *Traité de l'essence et guerison de l'amour…, op.cit*. et *De la maladie d'amour ou melancholie erotique…, op.cit*.
[489] Bénigne Poissenot, *L'Esté*, II, 2, *op.cit.*, p.73a.

> Ce feu qui s'estoit attisé en ses mouelles, le seichant d'une cuisante flamme[490].

Il est soumis enfin, de manière complémentaire et concomitante, à une intense réflexion coupable et obsessionnelle. Le désordre cérébral et psychique qui en découle est vecteur d'une altération de la température du cerveau et conduit le jeune adolescent aux portes de la mort :

> En fin son corps se trouva tellement extenué et affoibli, l'esprit ne luy donnant aucun relasche, qu'il fust contraint garder le lict. Il ne donnoit aucune esperance de convalescence, et gisoit semblable à ceux qui tirent à leur derniere fin[491].

Sous l'égide de la tripartition atrabilaire, l'amour est un avatar mélancolique qui est à la fois sanguin, hypocondriaque et cérébral, ainsi que maladie de l'âme et du corps mêlés. Selon les canons habituellement admis, Antiochus est soumis aux manifestations caractéristiques de l'atrabile : embrasement, extrême langueur, rougissement, agitation du pouls, tristesse et tourment.

Dans *La Stratonica*, de Luca Assarino, la physiologie de la volupté amoureuse, et la peinture qui en est dressée, sont également très marquées par la définition pathogène de l'éros charnel, qui ne semble être qu'embrasement, souffrance et pleurs. Dans une optique très ficinienne, c'est en contemplant l'image du doux regard de Stratonice dans un miroir qu'Antiochus sent éclore en lui cette passion dévorante :

> Stratonica […] avesse fissato gli occhi nel volto del suo caro, imparò vagheggiarlo furtivamente nell'imagine che di lui rifletteva lo specchio. Così mentre si pascea di nascosto della vista del sospirato oggetto, Antioco volgendo a caso gli occhi trovò che gli occhi della sua Regina lo stavano mirando. Or chi può ridire quanto fu potente quest'incontro de'sguardi? Quanto significante quest'improvisa corrispondenza d'occhi? Ella fu un operazione d'angelo, che in un solo istante, accertò, rimproverò, inanimò l'innamorato Prencipe[492].

avant qu'elle n'allume le feu dans son cœur et n'entraîne rougissement et incendie dévastateur :

> Era il cuore di Antioco materia già disposta alle fiamme. La forma di quel guardo gl'impresse di modo il fuoco nelle viscere che, non potendo capirgli tutto nel seno, arrivò ad avvampar anco nel volto[493].

---

[490] *Ibid*.
[491] *Ibid*., p.73b.
[492] Luca Assarino, *La Stratonica*, I, éd. Roberta Colombi, …, *op.cit*., p.40.
[493] *Ibid*., II, p.43.

Et alors que son esprit tout entier est hanté par le souvenir, l'image et la pensée de sa belle-mère, le jeune prince tombe dans une profonde mélancolie :

> Già la malinconia accampatasegli in fronte gli pingeva la lividezza negli occhi e'l pallor nelle guance[494].

perd l'appétit, le sommeil, maigrit de façon inquiétante jusqu'à devenir moribond :

> Perduto il gusto del cibo e'l riposo del sonno, la magrezza con orrida estenuazione cominciò a dissipargli il pieno delle carni. Sentivansi solo dalla bocca di lui uscir tronchi sospiri, che quasi tuoni di bombarde con un sommesso rimbombo avisavano che la morte già facea breccia nella rocca del suo cuore[495].

Encore une fois, le tableau symptomatique vient étayer la nature atrabilaire du mal et attester que l'amour est une maladie. Toutes les facultés animales de son corps sont anéanties par l'échange réitéré des rayons amoureux :

> Erasistrato che non era punto ignorante del linguaggio degli occhi, vedendo che tra la Reina e'l Principe passavona sguardi che portavano e riportavano saette, non tardò a comprendere in qual tempesta si fusse perduta la sanità d'Antioco[496].

et la perturbation se généralise. Antiochus change de visage. Il est en proie à des sueurs froides « *il povero Principe impallidito sudava* [497]», souffre d'une langue paralysée, de bégaiements, d'un battement du cœur irrégulier sous l'effet d'un désir trop ardent, et d'un pouls saccadé :

> Tremavagli in bocca la lingua e sbattevagli il cuore nel petto, ed alterandoglisi i moti del polso parea che colle frequenti battute anelasse a chiamar soccorso[498].

Mélancolie déclarée et maladie reconnue, l'amour érotique d'essence morbide continue, grâce à la figure d'Antiochus, de nourrir la fantasmagorie littéraire et de mettre en garde le lecteur contre ses dangers.

Dans sa réécriture des Amours d'Antiochus et Stratonice, Gomberville transforme le prince séleucide en figure exemplaire de l'amoureux mélancolique. Le jeune prince, devenu un monarque chenu, contemple, fasciné, la beauté de la jeune Cytherée :

> Estant demeuré comme enchanté en la regardant, il n'avoit plus de memoire pour tout le reste des choses[499].

---

[494] *Ibid.*, p. 68.
[495] *Ibid.*
[496] *Ibid.*, III, p.112-113.
[497] *Ibid.*, p.113.
[498] *Ibid.*

reflet d'une Stratonice tant regrettée :

> Il parut à quarante-cinq ans aussi jeune et aussi insensé qu'il auroit pu estre à vingt. Cytherée fut sa Stratonice[500].

Suivant le processus de la contagion oculaire, combinée à la fascination monomaniaque et à la cogitation itérative, Antiochus subit un embrasement violent et soudain « *ces flames estrangeres et naissantes* [501]». Face à ce réchauffement de tout le corps et à l'anéantissement de la raison causée par l'intempérature du cerveau, il est en proie à une prostration triste et craintive :

> Antiochus passa la nuit qui suivit ce jour fatal, avec plus d'inquietudes, d'irresolutions et de desseins contraires qu'il n'en avoit eu de sa vie[502].

et à des insomnies et des songes hallucinatoires :

> Lorsqu'il fut au lit, il luy sembla qu'il estoit couché sur des espines. Il ne dormit que fort peu et ses sommes furent troublez des songes effroyables et interrompus de veilles encore plus horribles[503].

Sous l'effet de cet incendie destructeur, le cerveau s'assèche soudainement avant de subir un brusque refroidissement, générateur d'un délire mélancolique et d'une imagination licencieuse non régulée :

> Ce miserable febricitant fut bruslé jusques aux os par d'espouvantables redoublemens et eut l'esprit si extraordinairement alteré que sa frenesie faisoit pitié à ses propres ennemis[504].

Après cette première attaque de l'amour, Antiochus recouvre malgré tout santé et raison. Mais au fil du temps et des assauts répétés d'une passion lancinante, le monarque, dont les plaies sont à vif, finit par sombrer dans une « maladie prodigieuse [505]» :

> Luy, cependant, agité continuellement de la violance de son mal, recheut effectivement dans un autre tres dangereux[506].

Le lecteur retrouve les troubles et les symptômes mélancoliques que sont langueur, inquiétudes, visions cauchemardesques et excès de démence atrabilaire, qui font de l'amour une maladie hautement morbide :

---

[499] Gomberville, La Cytherée, III, 2e partie, p. 635-636.
[500] *Ibid*., p. 646.
[501] *Ibid*., p.642.
[502] *Ibid*., p. 642-643.
[503] *Ibid*., p. 643.
[504] *Ibid*., p. 648.
[505] *Ibid*., IV, 2e partie, p. 433.
[506] *Ibid*., p.434-435.

> Il tomba en langueur et, la nuit estant espouvanté par des songes horribles, et le jour par des inquietudes et des melancolies effroyables, mit en grand'peine, tous ceux qui avoient à respondre de sa santé[507].

La folie que la mélancolie érotique engendre est si violente qu'aucune thérapeutique, consolatrice ou médicamenteuse, ne peut l'endiguer :

> Les remedes empiroient son mal car, comme le corps estoient incapable de toute sorte de medecines, l'esprit aussi l'estoit de toute sorte de conseils[508].

Elle nourrit la fixation obsessionnelle :

> Tout le plaisir qui luy restoit estoit ou de raconter ses visions et ses songes, ou de resver, jusqu'au transport, aux beautez de Cytherée[509].

jusqu'à la mort :

> Le mal d'Antiochus vint à cette extremité que les medecins souhaitterent qu'il eust encore toutes ses blessures et qu'il fust guery de cette douleur interieure[510].

Cette description horrifique et morbide de l'éros charnel, véhiculée par Antiochus, se prolonge jusqu'à la fin du roman. Stratonice rapporte la façon dont le jeune prince avait dépéri, frappé par l'étonnant spectacle de sa beauté :

> Ce heros me regarda, me crut plus belle que je n'estois et print tant d'amour pour moy que, dès le premier jour de sa passion, il se vit reduit à la necessité ou de mourir, ou de me posseder[511].

naturellement prennent forme l'incendie généralisé, le dessèchement assaillant l'organisme :

> Son esprit, consommé d'un feu qu'il n'osoit faire paroistre, en tourne toute la violence contre son corps et, le desseichant peu à peu[512].

la langueur mortelle :

> Il se prepare donc à la mort ; […] reduit à un tel point qu'il ne fallait que le montrer aux ames les plus cruelles et les plus insensibles pour leur donner des mouvemens de pitié[513].

---

[507] *Ibid.*, p.435.
[508] *Ibid.*
[509] *Ibid.*
[510] *Ibid.*, IV, 2e partie, p. 436-437.
[511] *Ibid.*, p. 646.
[512] *Ibid.*, p. 647.
[513] *Ibid.*

et le pouls troublé, signe d'un corps et d'une âme malade :

> [Il] consulta les mouvemens de son ame aussi bien que celuy de son poux[514].

Dans *Les Amours d'Antiochus, prince de Syrie, et de la reine Stratonique* de Jean-Baptiste de Rocoles, la passion d'Antiochus pour Stratonice est éminemment malade. Elle fait appel à la physiologie ficinienne, tout en alternant les définitions pathologiques de cet amour entre maladie de l'esprit et maladie du corps. Elle trouve un écho très clair dans la mélancolie de type hypocondriaque que développe Ynophite après la perte de son perroquet :

> Les medecins la vinrent visiter et tâcherent de luy persuader qu'elle avoit une grande maladie corporelle afin de la pouvoir guerir par ce moyen de la maladie de son esprit, et de la bien purger de cette bile noire et de cette humeur hypochondriaque dont les fumées alteroient si fort son cerveau[515].

Selon les canons habituels de la contagion oculaire, le prince séleucide est donc bien touché par des flèches d'amour qui distillent leurs particules sanguines jusqu'au cœur. Ce sont elles qui diffuseront leur poison dans tout le corps :

> Aussi l'amour ayant penetré dedans par la porte des yeux, laquelle est pour cette raison de deux pieces affin qu'elle luy donne une plus large entrée, son cœur en fut saisi d'une etrange maniere. Platon nous explique ce merveilleux secret de nature, faisant remarquer qu'il sort des yeux certains rayons visuels qui, rencontrans reciproquement ceux de la personne aimée, venans à faire un certain melange, sont portez jusques au cœur où ils troublent et echauffent le sang qui anime ce premier vivant et dernier mourant et luy causent la plus grande, et selon quelques-uns, la seule des passions qui altere si fort notre corps[516].

Dès lors, l'amant s'épuise à vouloir restituer le sang étranger par le coït et son état se détériore très vite. Antiochus est alité, languide :

> Ces regards furent des coups mortels qui le mirent au lit à son tour[517].

Bien que, de façon implicite, cette amorce faite autour du regard amoureux fasse référence à la mélancolie sanguine et hypocondriaque, le hiatus épistémologique originel est ici revisité. L'amour du jeune prince est qualifié de maladie de l'esprit :

---

[514] *Ibid*., p. 649.
[515] Jean- Baptiste de Rocoles [Lefebvre], *Les Amours d'Antiochus, prince de Syrie, et de la reine Stratonique…, op.cit.*, [sans pagination].
[516] *Ibid*.
[517] *Ibid*.

> Prenant garde que son corps n'etoit pas mal affecté et qu'il n'avoit point d'humeurs peccantes qui pussent causer cette indisposition, reconnut que c'etoit une maladie d'esprit[518].

Se retrouvent ici les manifestations du versant psychologique de l'atrabile : l'obsession plonge le cerveau dans des variations de température, qui produit par sympathie de l'humeur noire, finissant par faire sombrer la totalité du corps « *dont le corps etoit si fort alteré* [519]». Antiochus présente tous les symptômes caractéristiques de type mélancolique qui permettent d'éclairer le médecin sur la nature du mal (pouls, mouvement des yeux ou défaillance soudaine).

*

Du quiproquo premier à la fusion nosologique entre amour charnel et pathologie mélancolique, les Amours d'Antiochus et Stratonice, riches d'une plasticité polymorphe, font du prince séleucide la figure exemplaire de l'amant mélancolique. Dans cet échange incessant entre fantasmagorie littéraire et épistémologie médico-morale, la conceptualisation de la mélancolie érotique se nourrit du récit source, lequel au fil du temps s'orne des évolutions savantes et philosophiques de la pensée. C'est au cœur de ce mouvement de balancier ininterrompu que le «*diêgêma kalôn* » connaît une fortune aussi éclatante et offre aux penseurs, médecins et littérateurs la pierre angulaire de leurs interrogations et réflexions sur l'amour en souffrance, maladie mêlée du corps et de l'âme.

[518] *Ibid.*
[519] *Ibid.*

CHAPITRE II

Anthropologie du mariage et prohibition de l'inceste

1. Alliances consanguines et endogamie dynastique

À l'exception de l'hapax ambivalent et paradoxal du récit de Julien[520], les autres narrations aboutissent toutes à la résolution de l'intrigue par l'hyménée du jeune prince séleucide avec sa belle-mère. Bien que cet heureux épilogue vienne parachever, de façon structurelle, le développement fictionnel, le dénouement, caractérisé par l'alliance des deux protagonistes, ne s'effectue pas sans réticence. Si, *stricto sensu*, les rapports consanguins entre le beau-fils et sa marâtre ne le sont que par métaphore et rapprochement imagé, leur mariage n'en reste pas moins de nature incestueuse[521].

---

[520] Julien, *Misopogon*, 348a, *op.cit*., p.170.

[521] Sur le mariage et l'inceste, voir : Jérôme Carcopino, *Rome à l'apogée de l'Empire*, Paris, Hachette, 1939, p.97-124 ; Robert Flacelière, *La vie quotidienne en Grèce au siècle de Périclès*, Paris, Hachette, 1959, p.75-106 ; Claude Lévi-Strauss, *Les structures élémentaires de la parenté*, 2e édition, Paris ; La Haye, Mouton, 1967 ; Claude Vatin, *Recherches sur le mariage et la condition de la femme mariée à l'époque hellénistique...*, *op.cit*., Paris, E. de Brocard, 1970 ; Denis de Rougemont, *L'amour et l'Occident*, Paris, Plon, 1972 ; Michel Foucault, *Histoire de la sexualité*, Paris, Gallimard, 1976-1984, t.1-3 ; H. Bresc, J.-P. Cuvillier, R. Fossier, P. Guichard et P. Toubert, préface de Georges Dubuy, *La Famille occidentale au Moyen Âge*, Paris, Armand Colin, 1986 ; Jean Gaudemet, *Le Mariage en Occident* : *les mœurs et le droit*, Paris, Éd. du Cerf, 1987 ; Sigmund Freud, *Totem et Tabou*, Paris, Payot, 1988 ; Françoise Héritier, *Les deux soeurs et leur mère : anthropologie de l'inceste*, Paris, Éd. O. Jacob, 1994 ; Christian Biet, *Oedipe en monarchie : tragédie et théorie juridique à l'âge classique*, Paris, Klincksieck, 1994 ; Pierre Bonte (dir.), *Épouser au plus proche : inceste, prohibitions et stratégies matrimoniales autour de la Méditerranée*, Paris, Éd. de l'École des hautes études en sciences sociales, 1994 ; Claude Roussel, *Conter de geste au XIVe siècle: inspiration folklorique et écriture épique dans « La belle Hélène de Constantinople »*, Genève, Droz, 1998, p.142 et suiv. ; Alain Derville, *La société française au Moyen âge*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2000 ; Michel Rouche (dir.), *Mariage et sexualité au Moyen Âge: accord ou crise ?* Colloque international de Conques, 15-18 octobre 1998, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2000 ; Christian Biet, *Droit et littérature sous l'Ancien régime: le jeu de la valeur et de la loi*, Paris, H. Champion, 2002 ; Philippe Moreau, *Incestus et prohibitae nuptiae : conception romaine de l'inceste et histoire des prohibitions matrimoniales pour cause de parenté dans la Rome antique*, Paris, Les Belles Lettres, 2002 ; Jean Baptiste Bonnard, « Phèdre sans inceste. À propos de la théorie de l'inceste du deuxième type et de ses applications en histoire grecque», dans *Revue historique*, 621/1, Paris, Presses universitaires de France, 2002, p.77-107 ; Yves-Hiram L. Haesevoets, *L'enfant victime d'inceste : de la séduction traumatique à la violence sexuelle : réflexion théorico-clinique sur la psychopathologie de l'inceste*, 2e édition, Bruxelles ; Paris, De Boeck, 2003, p.21-38 ; Richard Crescenzo, Marie Roig-Miranda, Véronique Zaercher (dir.), *Le mariage dans l'Europe des XVIe et XVIIe siècles : réalités et représentations*. Le cinquième colloque international du Groupe XVIe-XVIIe siècles en Europe, Université de Nancy 2, 22-24 novembre 2001, Nancy, Groupe XVIe-XVIIe siècles en Europe, Université de Nancy 2, 2003-2005, t.1-2 ; Hélène Parat, *L'inceste*, Paris, Presses universitaires de France, 2004 ; Sydney H. Aufrère, « Quelques notes sur l'inceste en Égypte pharaonique, lagide et romaine », dans *Barbares et civilisés dans l'Antiquité, Cahier Kubaba*, 7, Paris, L'Harmattant, 2005, p.269-279 ; Alain Bresson, Marie-Paule Masson, Stavros Perentidis et Jérôme Wilgaux (dir.), *Parenté et société dans le monde grec : de l'Antiquité à l'âge*

*

Théorisée et conceptualisée par Françoise Héritier dans son livre *Les deux sœurs et leur mère*, la notion d'« inceste du deuxième type [522]» fondée sur « une circulation des fluides d'un corps à un autre [523]» et « la mise en contact d'humeurs identiques [524]» peut être ici convoquée malgré quelques remises en cause et nuances apportées au propos par quelques anthropologues comme Bernard Vernier[525]. En effet, la prohibition de l'inceste, et la réflexion qui en découle, ne peuvent exclusivement s'envisager sous le prisme des interdits universels de l'esprit. Les lois et les structures produites par la société et ses pratiques ne doivent pas être occultées. Néanmoins, pour comprendre l'assimilation de cet inceste par dérivation à un « inceste du premier type », la réflexion devient plus pertinente si la systématisation de l'inceste du deuxième type est privilégiée.

Dans l'imaginaire commun, la situation d'un père et d'un fils partageant la même partenaire sexuelle, le même utérus, sous-entend une fantasmagorie générée par la relation de leur substance au sein d'une même entité[526]. Un tel imaginaire, rationnalisé par cette rencontre de fluides similaires, crée ainsi deux incestes à part entière, identifiés et définis comme tels par Françoise Héritier[527]. Lorsque le père entretient des rapports intimes avec sa seconde épouse, il véhicule en elle une part des humeurs de sa première épouse et mère de son fils. Si ce dernier a une ou plusieurs relations sexuelles avec sa belle-mère, qui, par le sperme de son mari, a acquis une « identité substantielle [528]» et commune à la première femme de son époux, il commet donc un inceste du premier type. Etablir une relation sexuelle avec sa marâtre revient, par assimilation et prolongement figuré d'une femme dans une autre femme, à établir une relation sexuelle avec sa propre mère[529]. Cette conceptualisation entraîne par conséquent et nécessairement un inceste fantasmé qui devient réalité entre père et fils. Partageant la même matrice, les deux

---

moderne, colloque international, Volos (Grèce), 19-20-21 juin 2003, Bordeaux, Ausonius éd. ; Paris, de Boccard, 2006 ; Pierre Grimal, *Rome et l'Amour : Des femmes, des jardins, de la sagesse*, Paris, Robert Laffont, 2007 ; Bernard Vernier, *La prohibition de l'inceste : Critique de Françoise Héritier*, Paris, L'Harmattan, 2009 ; Giulia Sissa, *Sexe et sensualité : la culture érotique des anciens*, 2e éd., Paris, Éd. Odile Jacob, 2011 ; Arnaud de La Croix, *L'érotisme au Moyen Âge : Le corps, le désir, l'amour*, 2e éd., Paris, Tallandier, 2013.

[522] Françoise Héritier, *Les deux sœurs et leur mère*, *op.cit*., p.11.

[523] *Ibid*.

[524] *Ibid*.

[525] Bernard Vernier, *La prohibition de l'inceste : Critique de Françoise Héritier*, *op.cit*.

[526] F. Héritier, *op.cit*., p.14-15.

[527] *Ibid*., p.41.

[528] *Ibid*.

[529] *Ibid*.

spermes se rencontrent et établissent un rapport consanguin entre l'enfant et son géniteur[530]. Ils deviennent une seule et même chair. Le fils dévoile donc la nudité de son père. Cet adultère commun préfigure non seulement une relation homosexuelle entre les deux proches parents, mais encore, dans un rapport de domination, un parricide[531].

Comment, dans cette perspective, cet inceste du « deuxième type », mué en inceste du « premier type », répond-il aux représentations et aux structures, aux peurs et aux répulsions, aux interdits et aux licences des sociétés grecques et romaines, dans lesquelles le récit des Amours d'Antiochus et Stratonice naît et s'épanouit ?

Bien qu'une différence de perception et de législation s'esquisse de façon très claire entre Athènes et Rome, l'inceste n'en reste pas moins, pour ces deux cultures, une pratique barbare. Cette dernière permet de porter l'anathème sur les us et coutumes perses et égyptiennes, et de se défier avec rigueur de cet Orient horrifique, porteur du déclin occidental.

En Grèce classique, les lignes de démarcation sont fragiles. D'autant plus que, du fait du régime à tendance endogame de l'épiclérat, les alliances matrimoniales entre germains et alliés ne sont pas prohibées[532]. Aucune loi ne régit ce tabou, mais une réelle condamnation morale frappe les alliances entre ascendants et descendants. La même proscription s'étend aux unions entre demi-frères et demi-sœurs utérins, bien que Sparte semble l'avoir toléré. *A contrario*, les mariages entre une sœur et un frère nés du même père, et non pas de la même mère, sont autorisés. Pour exemple, afin d'éviter le morcellement des biens et assurer l'unité familiale, la fille épiclère qui, faute d'héritier de sexe masculin, devient la seule légataire de son père, est dans l'obligation d'épouser le parent le plus proche de ce dernier. Il est dès lors coutumier qu'une jeune femme épouse son demi-frère patrilinéaire, son oncle ou son cousin germain.

Les pratiques incestueuses étaient-elles pour autant bien acceptées ? Cette passion est en elle-même indicible ou innommable ; aucun terme, aucun vocable ne la désigne avec précision[533]. L'inceste semble si abominable qu'il ne s'incarne que par la catharsis du mythe (Œdipe ; Phèdre) ou du rêve au cours duquel l'âme retrouve, animale, sa sauvagerie primitive. Sa désignation se faisait par les termes génériques de « *γάμος ἀνόσιος ; γάμος ἀσεβής* » qui qualifient des unions sexuelles sacrilèges et impies, unions

[530] *Ibid*., p.41-42.
[531] *Ibid*., p.41-42, p.74, p.78-79.
[532] R. Flacelière, *La vie quotidienne en Grèce…*, *op.cit*., p. 79-80 ; Claude Vatin, *Recherches sur le mariage…, op.cit*., p.7 ; F. Héritier, *Les deux sœurs et leur mère…, op.cit*., p. 56-67 ; Sally C. Humphrey, « Le mariage entre parents dans l'Athène classique » dans *Épouser au plus proche*, *op.cit*., p.31-55.
[533] F. Héritier, *op.cit*., p.56.

sexuelles souillant au regard des dieux, non seulement celui qui les commet, mais aussi sa communauté[534]. Ces alliances commises contre les lois divines désignent ainsi, de façon très large, tous les comportements déviants, allant à l'encontre des règles morales et sociétales (zoophilie, nécrophilie, adultère), et parmi eux l'inceste[535]. C'est pour cela que le cas de Phèdre, tout comme celui posé par les Amours d'Antiochus et Stratonice, donnent lieu au même problème d'interprétation. Il peut être considéré que l'horreur de l'adultère, et plus particulièrement de l'adultère féminin, était suffisamment ancrée dans l'esprit gréco-romain, pour que la nature incestueuse des rapports soit remise en cause[536].

Néanmoins ces « adultères », incestueux par métaphore ou assimilation, jouent, semble-t-il, et comme d'ailleurs incite à le penser Françoise Héritier, sur la répulsion provoquée par l'indicible passion et sur la puissance imaginative de l'esprit qui ne peut s'empêcher d'associer une relation sexuelle entre un beau-fils et sa marâtre à celle d'une mère et de son fils, puis, par conséquence, d'un fils et de son père, l'une et l'autre *ipso facto* incestueuses. Ceci est d'autant plus prégnant que dans la psyché philosophique, Démocrite théorise que la monstruosité naît de la rencontre de deux semences dans le même utérus[537]. Aristote[538], de son côté, démontre que la monstruosité s'engendre par l'incapacité du sperme (ici *pneuma*) à maîtriser la propagation anarchique de la matière féminine, et que le rapport des identiques, issus ou en contact avec le même matériau, favorise cette croissance anarchique de la substance féminine que le *pneuma* n'arrive plus à réguler[539].

À Rome, l'inceste perd son caractère fantasmatique pour être nommé et défini comme l'ultime interdit de la société. Chaque civilisation détermine ce qu'elle désigne comme « l'horreur absolue [540]», et c'est ici que Rome la situe. La loi régit avec sévérité les prohibitions sexuelles et matrimoniales entre parents et alliés, et les réprime sans indulgence.

L'adjectif « incestus, a, um » et le nom « incestum » ou « incestus » sont la négation des termes « castus, a, um » et « castus » qui renvoie à l'idée de ce qui est pur,

---

[534] Hélène Parat, *L'inceste, op.cit*., p.8-9.
[535] F. Héritier, *op.cit*., p. 57 et suiv. et Hélène Parat, *op.cit*., p.8-9. Voir Platon, *La République*, IX, 571c-d, éd. A. Bastien, Paris, Garnier Frères, 1879, p. 354-355 ; *Les lois*, VIII, 838a-d, éd. E. Chambry, dans *Œuvres complètes de Platon*, Paris, Garnier Frères, 1946, t. 6-7, p.838.
[536] Jean-Baptiste Bonard, « Phèdre sans inceste », art.cité, p. 92-93. http://www.cairn.info/revue-historique-2002-1-page-77.html
[537] F. Héritier, *op.cit*., p.301 et suiv.
[538] Aristote, *De la génération des animaux*, IV, éd. Pierre Louis, Paris, Les Belles Lettres, 1961.
[539] F. Héritier, *op.cit*., p.295-303.
[540] *Ibid*., p.94.

sacré, conforme aux préceptes religieux et rituels, ainsi qu'aux notions à la fois de connaissance des règles, d'abstinence et de retenue. Par opposition, « incestus, a, um » et « incestus(-um) » traduisent l'ignorance et la non-observation de la loi, la souillure et l'impiété causées par une nature excessive. Si de façon générale, l'adjectif et le nom continuent de qualifier tout ce qui est impur et souillé, ils ne définissent que très rarement un acte d'impiété dû à un défaut d'abstinence ou à un rapport sexuel inconvenant. Dès la fin de la République, « *incestus, a, um* » et « *incestus(-um)* » ne s'appliquent plus qu'à deux relations d'intimité déviantes, celle entre un homme et une Vestale, et celle entre deux proches parents[541].

Mot à très forte connotation religieuse, comme la définition des termes en témoigne, l'inceste, crime capital, est dans la pensée romaine une violation du *fas*, à savoir de l'harmonie du monde régi et ordonnancé par les dieux, un forfait judiciaire et une faute morale[542]. Associé au cannibalisme et au parricide, et par extension à tous les homicides de parents proches, l'inceste est intimement lié à l'instinct animal de l'homme, à son côté bestial[543].

Le système de parenté romain est cognatique. Il différencie les *cognati* (parents de sang) des *adfines* (alliés)[544]. Les lois étaient fluctuantes, et selon les époques, plus ou moins permissives pour les germains et collatéraux[545]. Par contre, les prohibitions touchant les ascendants et descendants restent pérennes et toujours d'une extrême rigueur. Au IIe siècle avant J.-C., l'interdiction s'étend jusqu'au sixième degré de parenté, puis, au fil du temps, une relative tolérance s'esquisse[546]. Les alliances entre cousins germains deviennent dès lors licites. En 49 ap. J-C., afin de permettre à l'empereur Claude d'épouser la fille de son frère, Agrippine, le mariage entre l'oncle paternel et sa nièce est rendu légal, mais il reste toujours formellement interdit de s'unir à la fille de sa sœur[547]. Le relâchement des mœurs et la montée du christianisme entraînent, dès Dioclétien, un renouveau des prohibitions, et une multiplication des restrictions qui, par la suite, ne connaîtront pas de réel assouplissement, ni de retour à des lois plus indulgentes[548]. Dans

[541] Philippe Moreau, *Incestus et prohibitae nuptiae…, op.cit*., p.18-19.
[542] *Ibid*., p. 29 ; p.41-45.
[543] *Ibid*., p.30-31.
[544] P. Moreau, « Le mariage dans les degrés rapprochés. Le dossier romain (Ier siècle av. J.-C – IIIe siècle ap. J.-C.) » dans *Épouser au plus proche, op.cit*., p.61-62.
[545] *Ibid*., p.62.
[546] F. Héritier, *op.cit*., p.94-95 ; Philippe Moreau, « Le mariage dans les degrés rapprochés… », art.cité, p.62.
[547] F. Héritier, *op.cit*., p. 97 ; P. Moreau, art.cité, p.63.
[548] P. Moreau, art.cité, p.63-64 ; *Incestus et prohibitae nuptiae…, op.cit*., p.111-113, p. 238.

la seconde partie du IVe siècle, les proscriptions s'appliquent avec plus de vigueur aux collatéraux, germains et conjoints des germains, unions des oncles paternels avec leurs nièces, jusqu'à la constitution de Théodose qui interdit de nouveau les mariages entre cousins germains. Cette prohibition se confirme dans la partie occidentale de l'empire, alors qu'en Orient, Arcadius l'abroge en 405 sous la pression sociale. Quoiqu'il en soit, les IVe et Ve siècles voient se généraliser un peu plus encore les proscriptions, jusqu'aux veufs et différents parents par alliance. Les églises, occidentale et byzantine, maintiendront avec rigueur les lois prohibitives[549].

S'il en est ainsi des *cognati*, qu'en est-il des *adfines* ou proches alliés ? Philippe Moreau constate que les interdits portant sur les *adfines* sont plus récents que ceux concernant les *cognati* et que, calqués sur eux, leur importance est de moindre portée. Pour mesurer ou démontrer la gravité de l'acte, les Romains associent l'inceste des parents par alliance à un inceste consanguin[550].

De la République à l'orée de l'Empire, aucune loi spécifique ne statue sur cet « inceste du deuxième type ». Il semblerait, toujours selon Philippe Moreau[551], que les unions maritales, à la suite d'un décès ou d'un divorce, ou les relations sexuelles entre *adfines* soient considérées comme un *sturpum* ou un *adulterum* qui sont, tantôt traitées avec une certaine défiance, tantôt punies comme le serait une relation adultérine par la répudiation ou le divorce, d'après la *lex Julia de adulteriis coercendis*. Lorsque ces alliances concernent des *adfines* proches avec une certaine différence d'âge (un beau-père et sa bru ou une marâtre et son beau-fils), elles sont très souvent assimilées à des rapports entre ascendants et descendants, chez les auteurs qui les désignent sous le terme d'inceste (Valère-Maxime, Sénèque le Rhéteur, Quintilien, Sénèque, Pseudo-Quintilien, Apulée[552]), ou chez les juristes qui les traitent en tant qu'adultère, mais avec pour circonstance aggravante le fait d'être de nature incestueuse. D'ailleurs, les hommes de loi justifient la proscription qui frappe les *adfines* dans pareil cas en employant les termes normalement usités pour les ascendants et descendants « *parentum liberorumve loco* ». Il est important de souligner qu'avant la christianisation de l'empire, ces interdits par dérivation ne touchaient que les unions susceptibles d'être jugées comme des rapports prohibés entre parents et enfants, et d'autant plus lorsque les parents par alliance étaient

[549] P. Moreau, art. cité, p.64 ; *Incestus et prohibitae nuptiae…, op.cit.*, p.238 et suiv.
[550] Philippe Moreau, *Incestus et prohibitae nuptiae…, op.cit.*, p. 233-234.
[551] *Ibid*., p.234-240.
[552] Voir Philippe Moreau, *op.cit*., n.32 à37, p. 247. Il donne les références suivantes : Valère-Maxime, V, 9,1 ; Sénèque le Rhéteur, *Controverses*, 6, 7 ; Quintilien, *Institutions oratoires*, IV, 2, 98 ; Sénèque, *Phèdre*, v.608-609 ; Pseudo-Quintilien, *Petites déclamations*, 355 ; Apulée, *Métamorphoses*, X, 2-6 ;V, 6 ; VI, 2.

des femmes assimilables à une mère ou à une fille. Par contre, si les *adfines* étaient de la même génération, ils n'étaient pas touchés par ces interdits. Un homme pouvait ainsi épouser sans encombre la veuve de son frère ou la sœur de son épouse défunte.

En 295, Dioclétien statue par son édit sur les relations entre « alliés hétérostathmiques [553]» (ex-belle-mère, ex-bru, marâtre, et belle-fille etc.) ainsi qu'entre collatéraux (de la fille à l'arrière-petite-fille, de la mère à l'arrière-grand-mère, de la tante maternelle à la tante paternelle, de la nièce à l'arrière petite nièce du côté de la sœur, mais non pas du côté du frère)[554]. Il légitime les règles édictées, de façon légèrement abusive, par le droit ancien. Certaines de ces règles étaient probablement antérieures aux IIe et IIIe siècles ap. J-C., mais les juristes classiques n'avaient légiféré que sur les plus proches alliés, à savoir ceux qui s'apparentaient aux ascendants et descendants de différentes générations, et déjà cités ci-dessus (de la marâtre à l'ex-belle-fille). Dioclétien généralise donc l'interdiction aux héritiers de ces alliés directs. Il ouvre la voie aux restrictions futures allant, au IVe siècle, jusqu'aux prohibitions matrimoniales des germains, de leurs conjoints et ex-conjoints.

De Constance II à Justinien[555], les proscriptions se multiplient, s'étendent et se propagent des consanguins à leurs collatéraux et alliés en ligne directe et indirecte à l'infini. Le concubinage est, lui aussi, remis en cause, alors que le *conubium* permettait de contracter une alliance que le mariage ne permettait pas. Justinien exprime clairement son opprobre au sujet des concubinages entre proches parents. Un siècle plus tôt, Basile le Grand, évêque de Césarée, avait théorisé le principe d'*una caro,* qui permet de comprendre la rigueur des prescriptions chrétiennes à venir et leurs extensions, qui iront jusqu'aux parrains et marraines et leurs proches. En se mariant, l'homme et la femme deviennent une « seule chair », une entité unique, une même substance. Les liens parentaux de l'un deviennent ceux de l'autre. Il est donc impossible d'épouser sa belle-sœur ou son beau-père puisque épouser ses parents par alliance revient à s'unir avec ses propres parents[556].

*

[553] P. Moreau, « Le mariage dans les degrés rapprochés… », art.cité, p.63.
[554] P. Moreau, art.cité, p.62-63 ; *Incestus et prohibitae nuptiae…, op.cit*., p. 238-240.
[555] F. Héritier, *Les deux sœurs…, op.cit*., p.97 et suiv ; P. Moreau, art.cité, p.64 et *Incestus prohibitae nuptiae…, op.cit*., p. 240-243, p. 359-362.
[556] Françoise Héritier, *op.cit*., p.98 et suiv ; Jean Gaudemet, *Le mariage en Occident…, op.cit*., p.209-211.

Malgré une certaine tolérance due, comme le montrera l'analyse, à la pratique des Cours lagides et séleucides durant la période hellénistique et au-delà[557], malgré une délimitation floue des lois et une souplesse de pensée et de mœurs, la passion d'Antiochus pour Stratonice est tout de même envisagée avec une certaine désapprobation. Cette désapprobation ne semble pas reposer uniquement sur l'adultère rêvé et concrétisé, mais aussi sur la nature incestueuse des rapports. Antiochus, le beau-fils « *privignus* », tombe amoureux de sa belle-mère « *noverca* » Stratonice, puis finit par l'épouser. Si l'un et l'autre sont des *adfines* (alliés), leur union peut être assimilée à celle d'ascendant et descendant direct, c'est-à-dire, par association, à celle d'un fils avec sa propre mère.

Valère-Maxime désigne ainsi l'amour d'Antiochus par les épithètes «*improbus* (pervers, malhonnête, condamnable) [558]» et « *impius* (sacrilège, impie)[559] » qui s'opposent dans la même phrase à « *pius* (pieux) [560]». La passion du jeune prince séleucide est non seulement une faute morale qui déclenche en lui un fort sentiment de honte pudique « *pudor* [561]», mais aussi un acte sacrilège qui est une offense faite aux dieux, une violation du *fas* et du respect qu'il porte à l'harmonie divine « *verecundia* [562]». Si le moraliste latin ne qualifie pas explicitement cette relation d'incestueuse, il le fait néanmoins de manière sous-jacente. Il démontre son caractère impie, généré par un violent désir ignorant toute forme de retenue et de loi, mais aussi son caractère immoral engendré par une forte concupiscence d'obédience animale.

Plutarque continue à stigmatiser la passion éprouvée et à suggérer l'inceste implicite. En effet, cet amour est « *δεινός* » (terrible, effrayant, malfaisant, funeste, violent) [563]», condamnable « *καταγιγνώσκω* [564]» et fait perdre à l'homme ce qui le distingue du règne animal, à savoir la raison « *κεκρατῆσθαι δὲ τῷ λογισμῷ* [565]». En s'unissant à sa belle-mère, Antiochus est réduit à son animalité première, et son âme

[557]Claude Vatin, *Recherches sur le mariage…, op.cit*.
http://cefael.efa.gr/detail.php?ce=lqknhd51p8j02egqj8aep4qm779ksrv9&site_id=1&actionID=page&serie_id=BefarA&volume_number=216&page_number=3
[558] Valère-Maxime, V, 7, 1, *op.cit*., p.127.
[559] *Ibid*.
[560] *Ibid*.
[561] *Ibid*., p.129.
[562] *Ibid*., p.128.
[563] Plutarque, *Démétrios*, 38, 907a, p.60.
[564] *Ibid*.
[565] *Ibid*.

incestueuse retrouve de bas-instincts sauvages. Plutarque n'hésite d'ailleurs pas à relever la nature criminelle et hors-la-loi de cette union « *τῷ μὴ νενομισμένῳ* [566]».

Appien clarifie le propos et semble pleinement affirmer l'inceste. L'auteur grec souligne l'illégalité, le criminel de cette passion « *ἡ ἀθεμιστία* [567]», l'horreur de ce mal que le prince ne souhaite ni commettre, ni exposer au grand jour « *οὔτε ἐπεχείρει τῷ κακῷ οὔτε τῷ προύφερεν* [568]». Un fort sentiment de honte « *ἡ αἰδῶς* [569]» étreint Antiochus. Sa mauvaise conscience, ou si l'on préfère son sentiment intime de faire le mal « *τὸ συνειδός* [570]», le condamne. À la fin, Séleucus semble avoir le plus grand mal à convaincre son épouse et son fils de conclure un mariage auquel ils répugnent :

> Σελεύκῳ δὲ ἡσθέντι ἔργον μὲν ἐγένετο πεῖσαι τὸν υἱόν, ἔργον δ᾽ἐπ᾽ἐκείνῳ τὴν γυναῖκα[571].

Outre cela Appien, en faisant référence aux mœurs perses qui autorisaient, entre autres, le mariage mère-fils, en faisant référence encore aux mœurs d'autres peuples « *Περσῶν ἔθη καὶ ἑτέρων ἐθνῶν* [572]» qui rappellent sans nul doute au lecteur les mariages lagides entre frère et sœur, finit par donner le statut d' « inceste » à l'alliance conclue entre Antiochus et Stratonice.

Lucien à son tour articule que le mal dont souffre le prince est un mal honteux « *τῷ κακῷ αἰσχρῷ* [573]». La suite énoncée des amours de Combabos et Stratonice, au cours de laquelle cette dernière est comparée à Phèdre[574], atteste le lien incestueux qui unit le prince séleucide à la reine. Dans l'*Icaroménippe,* il établit, comme Appien, un parallèle avec les Lagides en comparant l'amour d'Antiochus pour Stratonice à celui de Ptolémée pour sa sœur[575]. Il évoque même à ce propos quelques homicides pour justifier l'assimilation de la passion d'Antiochus et de son mariage à un inceste[576].

---

[566] *Ibid*., 907e, p.61.
[567] Appien, *Le livre Syriaque*, 59, 309, p.60.
[568] *Ibid*.
[569] *Ibid*., 59, 312, p.60.
[570] *Ibid*.
[571] *Ibid*., 61, 320, p.61.
[572] *Ibid*., 61, 325, p.62. Voir Philippe Moreau, *Incestus et prohibitae nuptiae…, op.cit*., p.87 et suiv. ; Clarisse Herrenschmidt, « Le *xwêtôdas* ou mariage « incestueux en Iran ancien », dans *Épouser au plus proche…, op.cit*., p. 113-125. Dans l'Iran ancien, comme dans l'Égypte pharaonique, le mariage incestueux, légitimé par des préceptes religieux, est surtout pratiqué pour assurer la pérennité des dynasties et éviter le morcellement des héritages. L'acceptation ou la légitimation de telles pratiques reste toujours problématique en Orient comme en Occident.
[573] Lucien, *De la déesse syrienne*, 17, *op.cit*., p.362-363.
[574] *Ibid*., 23, p.372-373.
[575] Lucien, *Icaroménippe*, 15, *op.cit*., p. 228-229.
[576] *Ibid*.

Si Julien se contente de caractériser cette inclination d'illégitime « *ἄδικον ἔρωτα* [577]», il est peut-être le plus radical de tous les auteurs. Il est le seul à ne pas conclure l'histoire par l'union du beau-fils et de sa belle-mère[578]. Il reconnaît ainsi l'inceste en tant que tel. Cette particularité s'explique néanmoins par une période de rigueur législative voyant le jour en réaction aux licences pratiquées, entre la fin de la République et le début de l'Empire, ainsi qu'à la montée du christianisme. Entre les IIe et IIIe siècles, païens et chrétiens passaient en effet leur temps à s'accuser les uns les autres des crimes les plus odieux, et au premier rang desquels l'inceste[579]. Dans ce contexte, Julien, ennemi des chrétiens, mais ascète convaincu qui pratiquait la chasteté[580], respecte les interdits édictés par Dioclétien (295), puis Constance II (342), et confirmés peu après par Théodose (384-385), en matière de mariage entre germains et alliés[581]. Parmi eux, se trouve l'interdiction de s'unir à sa marâtre. Antiochus, au regard de la loi, nourrit bel et bien un amour incestueux et illicite pour sa belle-mère Stratonice. En choisissant le mariage comme issue, Julien cautionnerait une pratique prohibée et sujette à être condamnée, tout à la fois par la législation romaine et le dogme chrétien de l'*una caro*.

*

Mais dès lors, comment comprendre, hormis l'argument de la structure parfaite du récit[582], l'heureux hyménée qui conclut les narrations antérieures à Julien, et comment ne pas voir dans la tolérance relative vis-à-vis de cette alliance celle qui pourrait s'appliquer en cas d'adultère[583] ? Cet argument pourrait être d'autant plus recevable que, lors du subterfuge du médecin (présent dans les versions de Plutarque à Lucien[584]), Érasistrate semble mettre sur le même plan l'amour supposé d'Antiochus pour sa femme et son amour réel pour Stratonice. Toutefois, la ruse du praticien n'est mise en œuvre que pour faire accepter l'inacceptable au roi. Le mariage final peut, de la part des auteurs, être

[577] Julien, *Misopogon*, 347b, p.169.
[578] *Ibid*., 348a, p.170.
[579] P. Moreau, *op.cit*., p.89.
[580] H. Bresc, J.-P. Cuvillier, R. Fossier et P. Toubert, *La Famille occidentale au Moyen Âge*, *op.cit*., p.42.
[581] F. Héritier, *op.cit*., p.97-109 ; P. Moreau, art.cité, p.63-64 et *op.cit*., p.111-113, p.238-243, p.359-362.
[582] A. Zangara, *Voir l'histoire…, op.cit*., p.33.
[583] Jean-Baptiste Bonard, « Phèdre sans inceste », art.cité, p. 92-93.
[584] Plutarque, *Démétrios*, 38, 907c-d, *op.cit*., p. 61 ; Appien, *Le livre Syriaque*, 59-61, 312-319, *op.cit*., p.60-61 ; Lucien, *De la déesse syrienne*, 18, *op.cit*., p.362-364.

justifié par l'argument historico-politique, ce que Plutarque et Appien ne manquent pas de souligner avec insistance[585].

En vue d'affirmer la toute-puissance de l'empire et de permettre une réelle hellénisation des territoires annexés, Alexandre le Grand contraignait ses compagnons d'armes à épouser des femmes perses, d'origine orientale, ni grecques, ni macédoniennes. Une telle pratique remettait en cause l'omnipotence des structures familiales et affirmait celle de l'Etat unifié de langue et de culture grecques[586].

Ptolémée Ier[587] ne s'était pas réellement préoccupé de sa première épouse perse Artacama[588]. La dynastie lagide n'a jamais connu d'autres unions exogames. Les rois ptolémaïques ont toujours favorisé l'ascendance grecque et les alliances matrimoniales qui, non seulement les rapprochaient du trône macédonien, mais encore leur permettaient de conforter leur royauté[589]. Ainsi Ptolémée Sôter épouse en secondes noces Eurydice pour se rapprocher d'Antipater[590]. Ses troisièmes noces avec sa concubine Bérénice montrent que le bon-vouloir et la volonté du roi font la loi, et qu'il serait inconvenant de remettre en cause cette loi[591].

C'est en suivant ce principe que son fils Ptolémée Philadelphe épouse tout d'abord Arsinoé Ière, alliance lui permettant d'établir des liens pérennes avec Lysimaque[592], puis de la répudier pour Arsinoé II[593]. Son deuxième mariage, avec sa propre sœur Arsinoé II, lui donne la possibilité d'affirmer son pouvoir grâce à l'aura charismatique et l'aide éclairée de cette proche parente[594]. Ptolémée Philadelphe asseoit son autorité royale à l'image de son père avec Bérénice. Pour transcender l'inceste commis, et répondre aux vives réactions que ce mariage ne manque pas de provoquer, il s'élève au rang de Dieu et consacre sa sœur en Déesse[595]. Hyménée divin, sur l'exemple d'Isis et d'Osiris pour les Égyptiens, et de Zeus et d'Héra pour les Grecs, cette alliance échappe ainsi à la morale commune et à la loi humaine puisqu'elle est « le reflet du mariage sacré des Dieux

---

[585] Plutarque, *Démétrios*, 38, 906f et 906d-e, *op.cit*., p.60 et p.61-62 ; Appien, *Le livre Syriaque*, 59, 308 et 60, 320-324, p.59 et p.62.
[586] Claude Vatin, *Recherches sur le mariage*, *op.cit*., p.12-13.
[587] Sur les Lagides et leurs unions endogames, voir C. Vatin, *op.cit*., p.58-85 ; Keith Hopkins, « Le mariage frère-sœur en Égypte romaine », dans *Épouser au plus proche*, *op.cit*., p. 79-91 ; Sydney H. Aufrère « Quelques notes sur l'inceste en Égypte pharaonique, lagide et romaine », p.269-278. http://kubaba.univ-paris1.fr/2005/barbares_ci/aufrere.pdf
[588] *Ibid*., p.62.
[589] C.Vatin, *op.cit*., p.86 ; Sydney H. Aufrère, « Quelques notes sur l'inceste… », art.cité, p.276.
[590] C.Vatin, *op.cit*., p.62-63.
[591] *Ibid*., p.72.
[592] *Ibid*., p.63.
[593] *Ibid*., p.72-73.
[594] *Ibid*.
[595] *Ibid*.

suprêmes [596]». Ce glissement était d'autant plus facile que, d'après le mythe d'Isis et d'Osiris, les Égyptiens avaient coutume de désigner les époux, les amants, comme « frère et sœur [597]».

Il est à remarquer, propagande gréco-latine mise à part, que les Égyptiens eux-mêmes, ainsi que la famille royale de l'époque pharaonique, ne pratiquaient pas, ou alors exceptionnellement, les mariages incestueux entre ascendants et descendants directs. Les alliances entre germains, comme en Grèce, n'étaient conclues qu'en vue de ne pas disperser le patrimoine[598]. Ni héritiers des mœurs perses, ni légataires des us et coutumes égyptiennes[599], les Lagides n'adoptent les unions consanguines que pour se préserver d'un sang non monarchique et oriental, et assurer la continuité de leur pouvoir dynastique.

Les Séleucides empruntent un chemin parallèle aux Lagides[600]. Malgré les arguments avancés ou sous-entendus par les auteurs, comme particulièrement ceux d'Appien[601], ils ne semblent en rien suivre les traditions perses[602]. Des compagnons d'Alexandre, Séleucus est le seul à avoir créé une dynastie avec son épouse perse, Apama[603]. Néanmoins, afin de sceller une alliance politique avec Démétrios Poliorcète et se positionner comme le digne successeur de la couronne macédonienne, il épouse en secondes noces la fille de l'épigone antigonide, Stratonice, à l'instar de Ptolémée Ier qui s'était uni à Eurydice. Soucieux de légitimer sa dynastie et d'en confirmer la puissance auprès des Hellènes, Séleucus ne se marie ni avec sa concubine, ni avec sa sœur, tel un Lagide, mais offre son épouse à son fils[604]. De cette façon, la seule volonté du monarque suffit à unir deux personnes qui lui sont subordonnées. Il intronise doublement son successeur en le faisant accéder au rang de corégent et en lui octroyant la femme dont il est le *kyrios*. Figure absolue de l'autorité, le roi est donc la loi et incarne ce qui est juste et bon, sans aucune remise en cause possible[605]. Si l'alliance entre Antiochus et Stratonice est de nature incestueuse, elle est pleinement légitimée par des fins politiques. Elle permet

[596] Claude Vatin, *Recherches sur le mariage…, op.cit*., p.72 ; Keith Hopkins, « Le mariage frère-sœur en Égypte romaine », art.cité, p.80-81, p. 86-87 ; Sydney H. Aufrère, « Quelques notes sur l'inceste… », art.cité, p.275-276.
[597] Keith Hopkins, art.cité, p. 80-81 ; Sydney H. Aufrère, art.cité, p. 277.
[598] Keith Hopkins, art.cité, p.80 et suiv. ; Sydney H. Aufrère, art. cité, p.275.
[599] C.Vatin, *op.cit*., p.58-29.
[600] C.Vatin, *op.cit*., p.86.
[601] Appien, *Le livre Syriaque*, 61, 325, p.62.
[602] C. Vatin, *op.cit*., p.87.
[603] *Ibid*., p.86.
[604] *Ibid*.
[605] *Ibid*., p. 87-90.

au légataire de la royauté naissante d'effacer, aux yeux des Grecs et des Macédoniens, l'origine perse de sa mère Apama[606].

*

Le mariage conclu a chez les auteurs grecs et latins la fonction fantasmagorique de légitimer ou de condamner, en utilisant l'image fallacieuse des pratiques permissives de l'Orient voluptueux et licencieux, le relâchement et la liberté des mœurs connus dans la période hellénistique et la période romaine de la fin de la République au début de l'Empire.

2. Communauté de chair et châtiment divin

Entre continuité et rupture, les doctrines et prohibitions chrétiennes sur le mariage s'inscrivent à la suite des différents codes romains (de Constance II à Justinien) et du Concile d'Elvira qui entérine la doctrine de l' « *una caro* », théorisée par Basile le Grand Evêque de Césarée.

Très vite, l'Église et ses théoriciens légifèrent sur les alliances matrimoniales. Ils estiment que ces alliances, pour ne pas être entachées d'adultère, ne doivent pas se nouer en dehors des préceptes du Christ. Volonté divine, le mariage est un acte confirmé par le Christ qui, aux noces de Cana, accomplit son premier miracle et interdit la répudiation de l'épouse. Il est construit autour de trois axes majeurs : « *proles, fides et sacramentum* [607]», à savoir la procréation, la fidélité et l'indissolubilité du lien qui est « *sacramentum* [608]». Par ailleurs, ce mariage, comme celui des Romains, se construit sur le consentement mutuel des deux époux[609]. La différence majeure qui le caractérise réside dans le fait que ce consentement ne peut être renié lorsque la volonté d'être ensemble n'est plus. La volonté ne peut défaire ce qu'elle a constitué. Considéré comme sacré, ce lien instaure un statut et devient indissoluble. Puisqu'il n'y a qu'un seul Dieu, il ne peut y avoir qu'un seul mariage[610]. Même en cas de veuvage, le remariage pourtant toléré n'est pas souhaité

[606] P.Goukowski, *Histoire romaine…, op.cit*., p.155 et n.755.
[607] Jean Gaudemet, *Le mariage en Occident…, op.cit*., p.55.
[608] *Ibid*., p.55-57.
[609] *Ibid*., p.57 et suiv.
[610] *Ibid*., p. 58-60.

par l'Église[611]. Si le consensualisme est l'acte initial sans lequel le mariage ne peut s'accomplir, il semblerait que, dès l'ère paléochrétienne, l'union charnelle « *copula carnalis* » le parachève et lui donne corps. En effet, elle permet non seulement de réaliser la doctrine de l' « *una caro* » ou « *unitas carnis* », déjà présente dans les Écritures, mais encore et surtout la perpétuation de l'espèce[612].

Écrit entre 1140 et 1150, le *Décret de Gratien* énonce et affirme cette doctrine, devenue canonique, autour des notions de *matrimonium initiatum, ratum, consummatum, perfectum*. Le *matrimonium initiatum* (celui que sanctionnent les fiançailles « *disponsatio* ») et se distingue du *matrimonium ratum* (celui qui unit les corps et le rend parfait). Les fiançailles sont ainsi qualifiées de *cum initiatur conjugium* tandis que le mariage consommé *ratum* ou *dictum post consummatum* est lui qualifié de *perfectum.* Le *dictum post consummatum* est ainsi le symbole de la perfection et de la pleine réalisation du sacrement du Christ et de l'Église[613].

Néanmoins, les paléochrétiens, sous l'influence de certains doctrinaires et du manichéisme, ne font pas du mariage une priorité. Ils exaltent plutôt le retrait du monde et la chasteté[614]. Envisagé comme une institution humaine, le mariage répond aux faiblesses de l'homme et à ses besoins concupiscents générés par le péché originel et la chute d'Adam et Ève. Entre les Ve et VIIIe siècles, cette attitude est confirmée. Elle trouve son origine à la fois dans l'enseignement christique, d'obédience sectaire, qui prône le détachement des liens terrestres et familiaux, et dans la rupture spirituelle entre ciel et terre, les clercs et les saints jouant le rôle d'intermédiaires reconnus pour leur pouvoir, leur vertu et leur chasteté. La chasteté leur permet d'éviter l'impureté du monde et d'établir une relation plus intime avec le sacré. Doctrine très inspirée également par la pensée gréco-romaine et l'ascèse stoïcienne, la chasteté est aussi considérée comme une maîtrise de soi et ne concerne pas uniquement la pureté cléricale. Au sein du mariage lui-même, la continence des époux est plébiscitée. Toujours dans ce souci de pureté sacrée, l'inceste est considéré comme l'acte le plus sacrilège et le plus impie qui soit[615].

---

[611] *Ibid*., p. 85.
[612] *Ibid*., p.59.
[613] *Ibid*., p.175-176.
[614] H. Bresc, J.-P. Cuvillier, R. Fossier, P.Guichard et P. Toubert, *La famille occidentale au Moyen Âge, op.cit.*, p.41 et suiv. ; Juan De Churruca, « Le sacrement de mariage dans l'Église paléochrétienne » dans Michel Rouche (dir.), *Mariage et sexualité au Moyen-Âge, op.cit*., p.110-113.
[615] H. Bresc, J.-P. Cuvillier, R. Fossier, P.Guichard et P. Toubert, *La famille occidentale au Moyen Âge, op.cit*, p. 42-45

C'est de ce riche ferment dont hérite le courant hérétique du XIe siècle dans une atmosphère de réforme rigoureuse[616]. Fervents adeptes d'une pureté morale, les hérétiques s'opposent à la procréation. L'Église les combattra et les conciles de 1022 à Toulouse et 1049 à Reims dénonceront cette pratique. Au XIIe siècle, naît un second courant hérétique, plus virulent et plus étendu que le premier, celui des « cathares », aussi nommés les « purs ». Si les « cathares » ne prohibent pas formellement le mariage, ils sont également des adversaires orthodoxes de la procréation[617]. Face à l'incroyable fortune des cathares, le concile de Latran en 1215 se voit dans l'obligation de condamner leur « perversité », et de rappeler que les époux sont voués à la même félicité éternelle que ceux qui se consacrent à la virginité[618]. Le succès de l'hérésie cathare est d'autant plus éclatant qu'il coïncide et répond à la vogue des troubadours de l'amour courtois[619]. Les liens entre les deux mouvements n'ont peut-être pas été aussi étroits que souvent supposés, mais leur simultanéité ne témoigne-t-elle pas d'une atmosphère qui sublime l'amour, qui rejette la perpétuation de l'espèce, qui considère le mariage comme une institution régie par l'Église contre laquelle on se dresse et on lutte ? Le mariage étant en effet la représentation humaine de l'union du Christ et de son Église, sa juridiction et sa législation reviennent de plein droit à l'Église. Le droit séculier abandonne ainsi toutes prérogatives. L'institution ecclésiastique se retrouve en position de monopole[620].

Dès le XIe siècle, seule l'Église légifère sur le mariage. Lois et interdictions sont édictées à travers décrets pontificaux, synodes et canons doctrinaires[621]. Comme déjà exposé ci-dessus, du fait d'une certaine licence des mœurs, du fait que dans la pensée chrétienne les époux forment une seule et même chair, les prohibitions touchant les *adfines* et les *cognati* se sont étendues et durcies sous le Bas-Empire. L' « odeur de parenté [622]» joue donc un rôle primordial dans la législation ecclésiastique et fait de l'inceste le crime absolu qui s'étend bien au-delà de la parenté directe.

Alors que le code justinien avait étendu l'interdiction jusqu'au parrain et filleul[623], le droit chrétien élargit encore le champ des prohibitions. La mère d'un enfant, par exemple, ne peut épouser le parrain de ce dernier[624], et certains conciles vont jusqu'à

[616] Jean Gaudemet, *Le mariage en Occident, op.cit*., p.152-155.
[617] *Ibid*., p.152-153.
[618] *Ibid*., p.152.
[619] Henri-Irénée Marrou, *Les Troubadours*, Paris, Seuil, 1971.
[620] *Ibid*., p.139-141.
[621] *Ibid*., p.141.
[622] Françoise Héritier, *Les deux sœurs et leur mère…, op.cit*., p.106.
[623] *Ibid*., p.107.
[624] F. Héritier, *op.cit*., p.107-108 ; Jean Gaudement, *Le mariage en Occient…*, *op.cit*., p.208-211.

interdire le remariage d'une veuve[625]. Pis encore, si Rome s'était contentée d'appliquer les proscriptions au septième degré de parenté, l'Église, elle, les prolonge jusqu'au septième degré canon, à savoir au quatorzième degré romain[626].

Néamoins en 1215 le concile de Latran assouplit ces interdictions et ne les fait porter qu'au quatrième degré canon (huitième degré romain de parenté)[627]. Dans cette configuration systémique, l'inceste du premier type trouve son prolongement naturel dans l'inceste du deuxième type[628]. La consanguinité en conséquence s'étend à l'infini pour les époux, représentation d'un même sang, réverbération de la fusion de deux chairs devenues une, à leurs consanguins et consanguins collatéraux par alliance. Ainsi, une femme ne peut s'unir à un homme épousé par l'une de ses parentes, ni épouser un parent de son mari. Le concept d'union charnelle « *copula carnalis* » est si prégnant dans la pensée chrétienne qu'il s'étend aux relations hors mariage. De telle sorte, si une femme et un homme copulent ensemble, ils ne pourront convoler en justes noces avec un collatéral consanguin de leur partenaire. La communauté de chair est plus forte que le sacrement lui-même et, comme déjà souligné, c'est elle qui sanctionne peu ou prou la réalité de l'union, qu'elle soit maritale ou non.

Dans la psyché médiévale, l'inceste et les rapports consanguins appartiennent au domaine de la fascination répulsive et monstrueuse. Actes impurs, actes impies, ces rapports ramenant les hommes à leur bestialité première, comme le sous-entendaient déjà Aristote et Platon[629], sont condamnés, par le châtiment divin, à donner naissance à des êtres hybrides, monstrueux, mi-bêtes, mi-hommes, ou à générer fléaux et malheurs[630].

*

Éclipsée par la continuation oedipienne de *l'Historia Apollonii regis Tyri*[631], le récit dynastique trouve son prolongement dans l'inceste énigmatique du monarque vieilli. De la passion honteuse et morbide d'Antiochus pour sa belle-mère Stratonice à celle du roi chenu pour sa fille, la frontière est ténue et explicite la nature incestueuse de l'amour du jeune prince séleucide. Épris d'une belle-mère qui pourrait être sa mère, le fils détrône

[625] J. Gaudemet, *op.cit*., p.85.-87.
[626] F. Héritier, *op.cit*., p.106 ; J. Gaudemet, *op.cit*., p.205.
[627] F. Héritier, *op.cit*., p.109 ; J. Gaudemet, *op.cit*., p.205.
[628] F. Héritier, *op.cit*., p.109-117 ; J. Gaudemet, op.cit., p.204-209.
[629] Platon, Platon, *La République*, IX, 571c-d, *op.cit*. ; *Les lois*, VIII, 838a-d, *op.cit*. ; Aristote, *De la génération des animaux*, IV, *op.cit*.
[630] F. Héritier, *op.cit*., p.113-114.
[631] M. Zink, *Le Roman d'Apollonius de Tyr*, *op.cit*. ; G.A.A. Kortekaas, *Historia Apollonii regis Tyri*, *op.cit*. ; G. Schmeling, *Historia Apollonii regis Tyri*, *Leipzig*, *op.cit*. ; E.Wolff, *Histoire du roi Apollonius de Tyr*, *op.cit.*

symboliquement le père et se marie avec son épouse, tandis que sous la forme d'un reflet, le père aime sa fille, incarnation de sa femme défunte, et voit son trône mis en danger par un prétendant plus jeune, qui pourrait être son beau-fils ou son fils. Objet d'attirance et d'aversion, l'inceste romanesque est ici mis en scène. Le tabou de cet indicible sentiment et de cette relation inavouable prend la forme d'un jeu morbide qui présente le méfait initial et instigateur de la narration.

Après le viol de sa fille, le vieil Antiochus entretient des rapports sexuels réguliers avec elle. Pour éviter qu'un prétendant ne la lui ravisse, il soumet les aspirants à une énigme impossible à résoudre. Ils doivent déchiffrer un texte à la signification obscure, toute mauvaise réponse entraînant la mort. Le roi décidant seul de la justesse de la réponse, les jeux sont faits. Ainsi, lorsqu'Apollonius trouve la réponse idoine, Antiochus ne lui accorde pas la grâce escomptée, jugeant que la solution donnée par le jeune prince est erronée.

L'énigme, comme le démontrent Michel Zink et Claude Roussel[632], voile des secrets refoulés. Elle est cet inceste qui ne se dit pas et trahit l'inconscient d'un monarque qui ne peut supporter de dévoiler au grand jour sa faute. Quelles que soient les versions écrites de l'histoire, les interprétations du récit d'Appolonius, leurs analyses et leurs adaptations sont toutes hermétiques et nébuleuses, à l'image de la honte tue et subie, l'acte étant tellement innommable. Caractérisé par le terme de « crime », il est suggéré à travers la longue litanie de tous les incestes consanguins (mère et fils, père et fils, frère et sœur, etc)[633]. Il est ici intéressant de souligner que le noyau originel « mère et fils » entraînant inconsciemment le rapport « fils et père [634]», est la clé pour comprendre les relations qui unissent Antiochus à sa fille, écho de l'inceste clairement établi entre Antiochus et Stratonice.

L'inceste du deuxième type s'est bel et bien mué en un inceste du premier type. Si la répulsion de l'acte est figurée par l'énigme, sa fascination est représentée par la lecture fiévreuse d'un texte et l'ardente recherche pour en comprendre le sens coupable. N'est-ce pas là aussi la *mania* érotique que la fureur amoureuse engendre à la fois chez les lecteurs et les auteurs ? La séduction engendrée par l'horreur du crime n'empêchera pas sa punition divine, qui en souligne le caractère impie. Antiochus et sa fille meurent

[632] M. Zink, « Littérature médiévale », art.cité, p.709-712 ; C. Roussel, *Conter de geste au XIVe siècle…, op.cit.*, p.142-143.
[633] Cet inceste premier suggère l'inceste implicite et non concrétisé d'Apollonius et de sa fille Tarsia. D'autre part, il dialogue avec ceux contemporains de *Peau d'Âne* et de la *Vie de saint Alban*.
[634] F. Héritier, *Les deux sœurs et leur mère…, op.cit*., p.14-15, p.74, p.78-79.

foudroyés. Pour avoir déchiffré l'indéchiffrable, Apollonius, nouvel Ulysse, erre pendant des années avant de retrouver sa patrie, son trône et sa famille.

Dans son *Triomphe de l'amour*, Pétrarque, mieux que quiconque, définit l'amour d'Antiochus pour Stratonice comme incestueux, et fait de cet inceste, à la fois attirant et répulsif le cœur de son propos. Le cadre est très vite circonscrit car sur sa route, le rêveur rencontre un homme sur sa gauche « *a man manca* [635]», c'est-à-dire du mauvais côté, côté associé au diable. Cet homme, qui en plus d'être sur la gauche du poète, sort du chemin, s'écarte de la route « *un fuor di strada* [636]». Métaphore initiatique à la narration des Amours d'Antiochus et Stratonice, cette déviation prise par Séleucus préfigure la nature incestueuse et illégitime de la passion du jeune prince séleucide pour la reine, ainsi que la culpabilité de celui qui a présidé à ces noces condamnables et impies. La honte « *vergognoso* ; *vergognosa* [637]» indicible de ce crime s'exprime à travers le silence « *tacer* [638]» jusqu'à la mort « *a morte* [639]» de l'adolescent, qui préfère mourir que d'entacher sa vertu. En outre, cette passion jamais nommée, et passée sous le voile pudique du silence, est mise dans la perspective d'un Orient décadent et efféminé, porteur de pratiques et de traditions à la fois ensorcelantes et abjectes. À celui qui parle le latin « *al suon del ragionar latino* [640]», s'opposent des hommes et des femmes prétendument influencés par les mœurs perses pour qui, dans l'imaginaire commun, les mariages consanguins sont licites « *e'l don fu lecito fra noi* [641]».

*

À la lumière de ces textes, il est constaté d'une part que le désir coupable d'Antiochus est considéré comme un inceste direct tout aussi grave que celui d'une mère et de son fils, et d'autre part qu'il s'épanouit dans un silence complice, symptomatique d'un inconscient captivé par l'horreur et la monstruosité. Avant l'ère des condamnations et de la prohibition se dessine un entre-deux où les non-dits et leurs peurs fantasmagoriques engendrent une catharsis du secret des alcôves et des copulations impies et incestueuses.

---

[635] Pétrarque, *Triumphus Cupidinis*, II, v.94 dans *Trionfi*, éd. Guido Bezzola, *op.cit*., p.36.
[636] *Ibid*.
[637] *Ibid*, v.96 et v.99, p.36.
[638] *Ibid*., v. 124- 125, p.37.
[639] *Ibid*., v.124, p.37.
[640] *Ibid.*, v.106, p. 36.
[641] *Ibid*., v.114, p.37.

3. Sacrement nuptial et crime d'inceste

Dès le XIe siècle, le droit séculier abandonne, comme déjà souligné, toutes ses prérogatives à l'Église en matière de mariage[642]. Seule l'institution ecclésiastique se trouve habilitée à légiférer sur le lien matrimonial et ses prohibitions. Jusqu'au XVIe siècle, et sans aucun heurt, est appliqué le droit canon, issu des différents synodes, décrets et arrêts pontificaux. Mais l'émergence et l'affirmation de la Réforme vont voir naître de nombreuses évolutions[643]. Dans l'histoire des doctrines conjugales, des modifications décisives et durables sont apportées à l'institution occidentale du mariage par le droit canon protestant, et par la réponse de l'Église romaine au concile de Trente. Souhaitant revenir à la parole originelle du Christ, dénuée de scories dogmatiques, les réformateurs contestent et remettent profondément en cause l'autorité pontificale et sa législation. Les protestants rejettent par conséquent la plus grande partie du droit matrimonial ecclésiastique mis en place au cours des XIIe et XIIIe siècles[644].

La Réforme confie dans un premier temps aux pasteurs et aux écritures testamentaires le soin de légiférer. Mais, face à la difficulté de la tâche, tribunaux, parlements, synodes et doctrinaires vont finalement se charger de créer les lois et les règles à suivre. Les premiers traités protestants sur le mariage sont rédigés à partir de la seconde moitié du XVIe siècle. Les réformateurs, adversaires de la doctrine matrimoniale classique, refusent de considérer le mariage comme un sacrement. Ils contestent les unions clandestines, la *copula carnalis* qui assimile les fiançailles au mariage. Ils contestent tout autant la rigueur des prohibitions parentales que l'indissolubilité absolue de l'union[645]. Le consensualisme d'une part, ou la différence pouvant survenir entre les paroles du présent et les paroles du futur « *verba de futuro* et *verba de presenti* » d'autre part, représentent un réel danger de clandestinité. Le dogme protestant prône donc l'instauration de véritables fiançailles, la publication de bans avant la célébration de la cérémonie religieuse, la présence indispensable d'un pasteur pour la réalisation de l'état matrimonial, ainsi qu'en vertu du droit naturel et divin, l'opportunité du consentement parental[646].

---

[642] J. Gaudemet, *Le mariage en Occident*…, *op.cit*., p.139-141.
[643] *Ibid*., p. 277-295.
[644] *Ibid*., p. 278.
[645] *Ibid*., p.278-279.
[646] *Ibid*., p. 280-281.

Si la formation de ce lien connaît une véritable métamorphose, les empêchements et prohibitions sont eux-aussi soumis à des changements d'importance. Les interdictions de vœux et d'ordre sont abandonnées, la limite d'âge n'est plus stipulée et les mariages mixtes avec des catholiques sont condamnés. Pour ce qui est des prohibitions de parenté, elles sont maintenues car présentes dans l'Ancien Testament. Néanmoins, jugées trop contraignantes, elles sont atténuées. L'interdit de la parenté spirituelle est aboli, les prohibitions touchant les *cognati* et les *adfines* sont restreintes au troisième degré, à savoir les cousins germains[647]. Malgré le souci de préserver la pérennité de l'union matrimoniale, le divorce est reconnu selon certaines juridictions en cas d'adultère, et parfois même en cas d'inaptitude à s'acquitter de son devoir conjugal[648].

La Contre-Réforme ne tarde pas à se mettre en place[649]. Le concile de Trente apporte une réponse ferme aux thèses protestantes et à une trop grande licence des mœurs. Elle corrige et amende en conséquence l'ancien droit canon. De la sorte, les Pères conciliaires, réunis à Trente, réaffirment l'essence sacramentelle du mariage, et remettent à leur tour en cause le consensualisme. Dans les us et coutumes de la Renaissance, il faut remarquer en effet que galantes maîtresses et amants s'adonnaient aux jeux de l'amour libre, au mépris du sacrement matrimonial, que le consentement clandestin se propageait, et qu'afin de respecter la volonté individuelle, l'accord des parents était négligé[650]. En réaction à cette sitation, et malgré les réticences des évêques italiens, le consentement paternel est désormais requis. Le 20 juillet 1563, le Concile déclare que tout mariage des fils avant dix-huit ans et des filles avant seize ans, conclu sans cet aval est frappé de nullité. La contestation de l'autorité ecclésiastique romaine est néanmoins forte. Au respect du père, elle oppose la loi naturelle et la liberté de chacun conformément aux principes pauliniens. Le 7 août, l'assemblée tridentine édicte un nouveau texte dans lequel les limites d'âge sont respectivement fixées à vingt et dix-huit ans et, si le véto des parents n'est pas justifié, l'évêque peut jouer le rôle d'arbitre. Le texte formule cependant que l'Église romaine a toujours honni et interdit de telles alliances[651].

Hormis la réassurance du sacrement matrimonial et une remise en cause du consensualisme canonique, le Concile de Trente promulgue aussi d'autres décrets et dispositions sur les droits et empêchements maritaux. La polygamie est interdite, les

[647] *Ibid.*, p.282-283.
[648] *Ibid.*, p.284-285.
[649] *Ibid.*, p. 285-295.
[650] *Ibid.*, p.286-288.
[651] *Ibid.*, p. 290-291.

empêchements de parentés sont réaffirmés, le droit pour l'Église de statuer sur les séparations de corps est proclamée, la loi sur le célibat ecclésiastique, la suprématie sur le mariage de la virginité et d'une vie chaste et solitaire sont à nouveau répétées, la défense du calendrier liturgique nuptial et la primauté des instances religieuses en matière de droit matrimonial sont rappelées. En parallèle et concomitamment, les pères conciliaires légifèrent encore sur les prohibitions conjugales frappant la parenté spirituelle et les affiliés, sur les relations hors mariage, sur le rapt, ainsi que sur les prescriptions pour imposer le mariage si besoin est[652].

La riposte tridentine ne vise pas seulement le droit protestant, elle vise aussi les monarchies absolues européennes qui, triomphantes, entendent légiférer de façon autonome au nom de l'état sur les lois et règles matrimoniales. Même si l'ère du monopole n'est plus, la réplique ecclésiastique est si puissante et si hégémonique que son impact va perdurer pendant des siècles, influençant et dictant même dogmes et prescriptions en matière de droit du mariage[653].Ceci est d'autant plus vrai que de façon paradoxale, même s'ils tentent de s'affranchir de l'Église, les pouvoirs royaux reposent sur une structure civique et politique patriarcale, d'obédience divine et religieuse[654]. La structure s'agrège en effet autour de la trinité « Dieu, le Roi, le Père [655]». Tel « Dieu, père des hommes [656]», le Roi, père de son royaume, selon l'ordre naturel et divin des choses, est animé d'un sens aigu du sacrifice et du devoir. Il est à la fois maître, garant et protecteur de ses sujets, comme l'est un père pour sa famille[657]. Une telle idéologie politique rejoint la mise en cause, tout à la fois protestante et catholique, du consensualisme[658]. Elle éclaire dès lors, toujours selon l'ordre naturel des choses, l'affirmation de l'omnipotence parentale, ou plus exactement paternelle, en matière de consentement ou de refus à l'accomplissement d'une union matrimoniale.

C'est dans cette perspective que s'inscrit la législation sur l'inceste. À la fois très redevable au droit romain et aux interdits ecclésiastiques, les alliances incestueuses jugées contre-nature sont, dans l'imaginaire commun et judiciaire, rattachées au parricide et à la

---

[652] *Ibid*., p.288 et suiv.
[653] *Ibid*., p.294 -295.
[654] Christian Biet, *Oedipe en monarchie: tragédie et théorie juridique à l'âge classique*, Paris, Klincksieck, 1994, p. 327-332 ; *Droit et littérature sous l'Ancien régime : le jeu de la valeur et de la loi*, Paris, H. Champion, 2002, p.72-79.
[655] *Id*., *Droit et littérature…, op.cit.*, p.72.
[656] *Id*., *Œdipe en monarchie…, op.cit.*, p.328 ; *Droit et littérature.., op.cit.*, p.77.
[657] *Id*., *Droit et littérature.., op.cit.*, p.75.
[658] J. Gaudemet, *op.cit*., p. 280-281, p. 290-291.

bestialité[659]. Considéré comme un péché capital qui empêche d'atteindre le paradis, variante extrême de la luxure, le délit d'inceste s'étend, en général et malgré la permissivité du droit protestant, jusqu'au quatrième degré canon, à savoir le huitième degré civil[660]. En effet le Concile de Trente avait réaffirmé les interdits édictés au Concile de Latran en 1215. Le droit laïc repose à la fois sur le droit romain et sur le droit canon. Aucune ordonnance royale ne statue sur l'adultère, la bigamie, le parricide ou l'inceste. Seules la jurisprudence et la libre appréciation des juges peuvent permettre de statuer sur ces crimes, en s'inspirant d'autres dispositions législatives[661]. En matière de condamnation, à défaut d'une dispense et surtout s'il s'agit d'un inceste en ligne directe, les parlements s'inspirent du droit romain, qui condamnait le coupable incestueux à être précipité de la roche tarpéienne, en prononçant une condamnation au bûcher. Par contre, pour ce qui concerne les analyses psychologiques et criminelles, ainsi que la qualification de l'acte, le droit canon est fidèlement respecté[662].

Cet état de fait perdure tout au long de l'Âge classique et même au-delà. Le corps social continuera de se calquer sur ces deux modèles, romain et ecclésiastique. Jusqu'au début de l'époque contemporaine, rien de réellement nouveau n'apparaîtra sur le sujet[663].

*

Valeur exemplaire tout à la fois dans le consentement paternel à l'union désirée, dans la transmission de l'autorité familiale et royal,e ainsi que dans l'affirmation d'un ordre établi et harmonieux, le mariage d'Antiochus et Stratonice prend, dès lors, les allures d'un paradigme sociétal (monarchie absolue d'obédience patriarcale) et d'un paradigme amoureux (sacrement heureux et divin)[664].

Chez l'humaniste italien Leonardo Bruni, il est visible que l'alliance princière permet le retour à un bonheur calme et apaisé, après les tourments d'une passion déchirante :

> E, ricevuta la sua Stratonica per moglie, visse con lei in sommo gaudio et letitia e di lei hebbe prestamente figliuoli[665].

---

[659] Ch. Biet, *Œdipe en monarchie… op.cit*., p.395-396.
[660] *Ibid*., *op.cit*., p.383.
[661] *Ibid*., p.381-382.
[662] *Ibid*., p.382.
[663] F. Héritier, *Les deux sœurs et leur mère…, op.cit*., p. 117.
[664] J. Gaudemet, *Le mariage en Occident…, op.cit*., p. 280-281, p. 290-291 ; Ch. Biet, *Droit et littérature…, op.cit*., p.75 ; Denis de Rougemont, *L'amour et l'Occident, op.cit*., p. 213.
[665] Leonardo Bruni, *Novella di Seleuco e Antioco*, éd. Nicoletta Marcelli, *op.cit*., p.173.

et dresse le tableau d'un monde redevenu équilibré et joyeux : « *contento di sua desideratissima goia* [666]», « *visse contentissimo* [667]», « *perpetua felicità* [668]», « *tanto fructifero effecto* [669]».

Inspiré par Plutarque et Appien, Matteo Bandello insiste, pour sa part, sur ce que représente le mariage contracté entre la princesse hellène et le jeune adolescent de sang mêlé, passation de pouvoir et d'autorité d'un monarque vieillissant :

> Voi sapete che io ho sotto l'imperio mio settantadue provincie e che, essendo io vecchio, male a tanta cura posso attendere; il perché, cari commilitoni, e voi di fatica e me di fastidio intendo liberare. Per me solamente voglio il reame dal mare a l'Eufrate ; di tutto il resto la signoria dono a moi figliuolo Antioco, al quale per moglie ho data la mia Stratonica[670].
>
> Incoronò poi l'uno e l'altro per regi de l'Asia, e con pompa grandissima gli fece far le tanto da Antioco desiate nozze[671].

Il souligne que cette alliance n'est conclue qu'avec l'aval royal et sa bénédiction :

> Seleuco ebbe la moglie col figliuolo accordata[672].

Le conteur italien fait de cette fin heureuse l'emblème d'un univers qui, précedemment troublé par un amour irraisonné, retrouve par les sacrements divins du mariage paix et sérénité prospère :

> Antioco poi con la diletta sposa in gioia e in pace continovamente stando, in lunga e grandissima felicità seco visse[673].

Dans l'*Esté* de Bénigne Poissenot, la valeur exemplaire de l'union séleucide est également mise en avant, réverbération d'un ordre naturel divin, d'une félicité retrouvée et d'un héritage :

> La feste et magnificience des nopces passées, Seleucus, se dechargeant de l'entiere administration de son royaume sur son fils Antiochus et le laissant avec sa nouvelle espouse roy de toute l'Assirie, se retira en Babilone et bastit une ville qu'il nomma de son nom au dessus d'icelle. Puis, chargé d'ans et rompu du travail qu'il avoit enduré en tant de guerres toute sa vie, trespassa[674].

---

[666] *Ibid*., p.173.
[667] *Ibid*., p.173.
[668] *Ibid*., p.174.
[669] *Ibid*., p.173.
[670] Matteo Bandello, *Le Novelle*, II, 55, éd. Delmo Maestri, *op.cit*., p.509.
[671] *Ibid*., p.509-510.
[672] *Ibid*., p. 509.
[673] *Ibid*., p. 510.
[674] Bénigne Poissenot, *L'Esté*, II, 2, *op.cit.*, p.75a-75b.

Luca Assarino, dans *La Stratonica*, exploite de façon classique la transmission du pouvoir entre père et fils :

> Provò l'utile che si sperava dal suo governo. Espose l'impotenza della propria vecchiaia. Deplorò la stirpe regia terminata nell'individuo di questo figlio s'ei si moriva, e finalmente lodò il rinonziargli Stratonica per tenerlo in vita[675].

et l'exercice de l'autorité paternelle sanctionnant, par sa volonté et sa légitimité, l'alliance entre Antiochus et Stratonice :

> E finalmente pregarla che, s'ella professava di secondare ogni desiderio di lui, secondasse questo d'accettare Antioco di buona voglia, percióche null'era più dicevole alla cortesia, e nulla più utile al Regno[676].
>
> Ma'l mio dono è volontario, e la mia volontà è stata lodata dal Consiglio di Stato[677].

Dans la même perspective, et malgré la note pessimiste du romancier italien à propos de la fragilité du bonheur, les passions qui font et agitent le roman se résolvent dans l'harmonie d'un mariage, symbole d'un amour raisonné et divin :

> Ed egli si dispose a poco a poco di ricever lietamente la fortuna che gli presentava il destino. Così in brevi giorni si riebbe e s'andò preparando al matrimonio[678].

Chez Gomberville, le mariage de Cytherée et d'Araxès-Séleucus est tout à la fois miroir de l'union originelle entre le prince et la reine séleucides, et rachat du sacrilège commis envers les dieux. Ainsi, comme lors de l'alliance entre Antiochus et Stratonice, Araxès-Séleucus devient par le mariage successeur désigné de la couronne et son représentant par volonté royale :

> Ils [Les hérauts royaux] leverent leur sceptre d'or, publirent en divers endroits de l'amphitheatre que le grand Araxez-Seleucus, roy des Arabies, estoit seul et legitime fils d'Antiochus et de Stratonice ; que l'empire d'Oriant estoit du consentement des rois et des peuples, joint à celuy du Midy[679].

Les désordres et les troubles chaotiques qui se développent tout au long de la *Cytherée* devant les yeux du lecteur s'apaisent par ce mariage, acquittement du péché premier, qui marque le retour à la concorde, à l'ordre établi et à la félicité :

---

[675] Luca Assarino, *La Stratonica*, III, éd. Roberta Colombi, op.cit., p.116.
[676] *Ibid.*
[677] *Ibid.*, p.117.
[678] *Ibid.*, p.118.
[679] Gomberville, *La Cytherée…*, *op.cit.*, IV, 2e partie, *op.cit.*, p.807.

> Ils [Les hérauts royaux] firent une pause apres cette declaration et, incontinent apres, ils firent sçavoir que la princesse Cytherée, fille de Psyllus, roy des Scythes, estoit femmes de Seleucus et que, pour la celebration de leur alliance, le roy commandoit qu'on eust vingt jours durant à faire une feste continuelle. […]Et, dès le jour mesme, le grand Araxes-Seleucus fut mis en possession de ce tresor enchanté pour lequel, en l'espace de dix ans, il avoit soufert mille travaux, couru mille dangers et donné mille batailles[680].

Jean-Baptiste de Rocoles, dans sa nouvelle historique, reprend bien évidemment l'esthétique de la fin heureuse et de l'harmonie recouvrée. Il insiste surtout sur le fait que ce mariage est l'illustration de la volonté d'un monarque :

> Je ne diminueray en rien de cet amour pour l'acquiessement que vous ferez à ma volonté et ma priere[681].

et d'une passation de pouvoir d'un père à son fils :

> Quelle joye n'auront point tous nos sujets lors qu'ils verront monter un jeune prince sur un thrône si glorieux, et vous voir tenir les renes de l'empire avec toute la magnificence d'un monarque si majestueux ! Et quel etonnement ne sera-ce point à nos voisins, lors qu'il vous croyent ensevely dans l'oubly, de vous voir si triomphant, le diademe sur la tête, posé par un roy si puissant[682].
>
> Je pretens, leur dit-il, me decharger de la plus grande partie de ce fardeau et pourvoir à votre seureté pour l'avenir, en la mettant sur les personnes qui me sont les plus proches et que j'ayme le plus. […]Les personnes qui me sont les plus proches, sont mon fils aîné Antiocus, qui est en sa première jeunesse, et ma femme icy presens. Ils sont tous deux d'un bel âge et florissant pour avoir bientost lignée afin de conserver et maintenir en paix ces etats si puissans. Je veux et entens qu'ils soient tous deux joins par mariage ici presentement et en votre presence. Je m'en demets, la luy cede et la luy donne pour femme. Je consens et veux qu'ils regnent et soient les souverains desormais en ma place dans tous mes etats de la terre ferme[683].
>
> Seleucus, ayant dit la même chose à Stratonique, sa femme, touchant son intention, la livra à son fils Antiocus, les maria ensemble par cette ceremonie et les congedia sur le champ pour aller prendre possessions des grandes provinces qu'il venoit de leur ceder[684].

*

Cette union ayant, sans nul conteste, une fonction édifiante, il n'en reste pas moins qu'elle ne se fait ni sans heurt, ni sans réserve. Le caractère incestueux de ces noces prohibées est toujours formulé ou suggéré. Il semble soumis à une forte condamnation

---

[680] *Ibid*., p.807-808.
[681] Jean-Baptiste de Rocoles [Lefebvre], *Les amours d'Antiochus prince de Syrie et de la reine Stratonique*, *op.cit*., [sans pagination].
[682] *Ibid*.
[683] *Ibid*.
[684] *Ibid*.

morale de la part des auteurs. Mais sa sanction, chez médecins et moralistes, est particulièrement frappante. Selon les principes hippocratiques et les recommandations de Rufus d'Éphèse[685], ces derniers prônent la cure par le coït en illustrant leurs propos de l'exemple d'Antiochus qui, marié à sa marâtre, recouvre sa santé première après avoir joui de l'objet de ses désirs, pratique qu'ils finiront pourtant par proscrire.

André du Laurens manifeste clairement sa désaprobation en soulignant le caractère impie de cette action représentative d'us et coutumes païennes :

> Car le pere ayant compassion de son fils, et le voyant en extreme danger de sa vie, luy permit comme payen, de jouyir de sa femme propre[686].

Il précise que « ce moyen ne se devant ny pouvant tousjours executer, comme contraire aux loix divines et humaines, il faut recourir à l'autre qui depend de l'industrie d'un bon medecin. [687]»

À l'instar de son prédécesseur et inspirateur André Du Laurens, Jacques Ferrand, qui lui aussi parmi de nombreux exemples cite Antiochus, dénonce, à son tour, le caractère pernicieux de la licence érotique et sa nature perverse, tout en désavouant cette thérapeutique jugée dans bien des cas dangereuse et illicite :

> Je laysserai aux theologiens à prouver que la paillardise n'est jamais licite à un chrestien, et qu'il n'est pas permis de faire mal pour eviter un autre mal, et me contenteray avec les philosophes moraux de dire que le vice ne se guerit pas par le vice, mais par la vertu, comme par son contraire[688].

*

Les novelistes et les romanciers mettent à leur tour en place une rhétorique de la culpabilité et de l'anathème pour désigner, qualifier et décrire l'amour que nourrit Antiochus pour Stratonice.

L'humaniste Leonardo Bruni décrit l'amour du jeune prince comme illicite « *l'amor suo non esser lecito* [689]», honteux « *la quale per vergogna celare hai voluto* [690]» ou encore malhonnête « *la disonesta fiamma* [691]».

---

[685] Hippocrate, *Des maladies des femmes, 7, op.cit*. et *Des maladies des jeunes filles, op.c*it., p.467-471 ; Galien, *Des Lieux affectés, VI, 5, op.cit*. ; Rufus d'Éphèse, d'après Oribase, « Du Coït », dans Du Coucher, VI, 38, *op.cit*.
[686] André du Laurens, *Discours des maladies melancholiques…*, 11, *op.cit*., p. 171v-172r.
[687] *Ibid*., 11, p. 173r.
[688] Jacques Ferrand, *De la maladie d'amour…,* 33, *op.cit*., p. 208.
[689] Leonardo Bruni, *Novella di Seleuco e Antioco*, éd. Nicoletta Marcelli, *op.cit*., p.153.
[690] *Ibid*., p.165.
[691] *Ibid*., p.172.

Matteo Bandello, suivant l'exemple de Leonardo Bruni, définit la passion d'Antiochus en des termes tout aussi accusatoires. Cette inclination est improbe « *disoneto* [692]», « *disonestissimo* [693]», contre-nature, va à l'encontre des lois humaines et surhumaines « *le leggi d'Amore e le umane e le più che umane rompono* [694]». Elle est de nature incestueuse et semblable à celle d'un frère et de sa sœur, d'un père et de sa fille, d'un beau-frère et d'une belle-sœur, d'une belle-mère et de son beau-fils :

> Quando Amore lo comanda, il fratello ama la sorella, la figliuola il padre, e l'un fratello la moglie de l'altro et assai sovente la matrigna il figliastro.

Sous un voile pudique et indicible, Nicolas Denisot nie l'inceste latent du beau récit des Amours d'Antiochus et Stratonice. Il transforme même le tabou initial en un amour acceptable du jeune prince séleucide pour « une jeune fille, damoiselle de la royne [695]». Il est sans aucun doute possible de voir de la part de l'auteur de *L'Amant resuscité* une condamnation en creux de l'inceste inexprimable que représente cette alliance princière.

Dans son recueil de nouvelles, Bégnine Poissenot, quant à lui, fait non seulement du sentiment amoureux d'Antiochus une « honte [696]», un « horrible forfait [697]», mais aussi une faute impie provoquant la fureur des dieux à l'encontre de Stratonice, qui sombrera dans une passion insensée pour l'ami et courtisan Combabe. Seuls, de fait, le sacrifice de la masculinité de l'homme fidèle au roi et la construction d'un temple à la déesse syrienne pourront racheter cet acte sacrilège.

Comme ses devanciers, Luca Assarino peint un amour blâmable et illégitime :

> Tradimenti tanto più atroci quanto che sono contra l'onore? Il tuo cuore può aver recesso ove s'asconda un pensier così sozzo com'è adulterar contro il padre?[698]

L'indicible inclination du jeune prince pour sa marâtre répond à celle qu'éprouve Stratonice qui, à l'image de Phèdre, fait l'aveu de son innommable passion à sa nourrice Licofronie. Pour condamnation, cette dernière n'hésite pas à exprimer que cette passion

---

[692] Matteo Bandello, *Le Novelle*, II, 55, éd. Delmo Maestri, *op.cit*., p. 505.
[693] *Ibid.*
[694] *Ibid*.
[695] Nicolas Denisot, *L'Amant resuscité…, op.cit*., p.29.
[696] Bénigne Poissenot, *L'Esté*, II, 2, *op.cit*., p.73b.
[697] *Ibid*.
[698] Luca Assarino, *La Stratonica*, I, éd. Roberta Colombi, *op.cit*., p.38.

est une honte « *una vergogna* [699]», et à faire prendre conscience à la reine qu'il s'agit d'un inceste :

> Ella costituita avanti il tribunal della propria conscienza, sentendosi accusar per rea d'incesto, non avea manto onde ricoprire i suoi difetti, fuorché quello della vergogna[700].

D'ailleurs, au moment où Érasistrate découvre la vérité au sujet de la maladie qui assaille le prince, ne dit-il pas lui aussi que seul le silence pourrait convenir à ce feu ineffable et hors-la-loi ? :

> Egli incenerisce per un foco cui non conviene meglio cos'alcuna che'l silenzio. Come potrai applicarti a porre in uso i medicamenti se non è lecito il risolversi neanche a formarne le parole?[701]

Encore une fois, la condamnation est sans appel. Gomberville, qui, dans sa réécriture du récit légendaire s'inspire de l'*Historia Apollonii regis Tyri* et de l'histoire source elle-même, place son roman entier sous la faute originelle, faute se reflètant dans l'amour déraisonné du vieil Antiochus (père fantasmé) pour la jeune Cytherée (fille coupablement désirée), faute qui provoque les malheurs du monarque séleucide. Stratonice ne manque pas, en fin de roman, de préciser que ses noces incestueuses ont provoqué le divin courroux :

> Si le pere m'avoit aimée, je ne diray rien avec exaggeration, quand je diray que le fils m'idolatra et que, par un exces d'amour qui donna de la jalousie aux dieux, il eut plus de zele pour moy que pour les mysteres de sa religion. Je sentis aussi bien tost, les effets du secret courroux des dieux[702].

L'acte est donc reconnu par l'auteur comme hautement sacrilège, et seules la pureté de sa jeune héroïne, sa foi, et sa conversion au christianisme, pourront racheter le péché capital.

De même, Rocoles paraît clairement réprouver la flamme d'Antiochus pour sa belle-mère Stratonice. Elle est dite « non raisonnable [703]», « blâmable [704]», contraire au devoir d'un fils et à l'honnêteté « à la possession de laquelle, le devoir d'un fils et l'honesteté mettent des obstacles insurmontables [705]». Elle inspire un sentiment profond

---

[699] *Ibid.*, II, p.60.
[700] *Ibid.*
[701] *Ibid.*, III, p.113.
[702] Gomberville, *La Cytherée*, IV, 2e partie, *op.cit.*, p. 652.
[703] Jean-Baptiste de Rocoles [Lefebvre], *Les Amours d'Antiochus prince de Syrie et de la reine Stratonique, op.cit.*, [sans pagination].
[704] *Ibid.*
[705] *Ibid.*

de honte « il étoit come interdit de honte et de pudeur [706]». L'historien n'hésite pas à relier ce mariage à des coutumes caractéristiques des anciens perses :

> Vous sçavez d'ailleurs que les roys de Perses sont au dessus des loix et que Sygigambis, en vertu de cette loy, epousa sa propre mere[707].

Il joue ainsi sur l'antique fascination horrifique pour un orient décadent et fantasmagoriquement pourvoyeur du déclin occidental. Cette passion coupable est mise en écho avec celle, animale et insensée, d'Ynophite pour son perroquet. Le crime d'inceste, jamais déclaré mais toujours induit, est ici associé au fantasme de bestialité qu'il engendre, et à la zoophilie.

*

D'une exemplarité ambigüe, le mariage d'Antiochus et Stratonice est édifiant à la fois par son riche ferment à évoquer l'ordre naturel et divin d'obédience partriarcale, et par sa faculté à suggérer de façon catharsique l'horreur d'une passion. Entre mariage exemplaire et noces prohibées, la morale du « beau récit » s'épanouit dans ce paradoxe oxymorique aux implications idéologiques et fantasmatiques d'une profusion et d'une complexité quasi inégalables.

[706] *Ibid*.
[707] *Ibid*.

TROISIEME PARTIE : IMAGES ET IMAGINAIRE DE L'AMOUR MALADE

Exemplaire et édifiante, l'historiette des Amours d'Antiochus et Stratonice, par sa constance topique et sa diversité de mode de présentation, a enrichi et nourri, en diachronie et en synchronie, l'évolution idéologique de la psychopathologie amoureuse de l'Antiquité jusqu'à l'Âge classique. Elle a aussi permis d'illustrer et de légitimer, au travers du prisme de sa résolution problématique par le mariage, les différentes doctrines et réflexions menées sur le corps et ses désirs, ainsi que sur l'institution matrimoniale et ses prohibitions. Néanmoins, en vertu de sa fonction d'illustration exemplaire, le récit princier est aussi porteur, non seulement par sa dramaturgie latente, mais encore par l'essence descriptive de sa narration, de représentations et d'images fascinantes et répulsives de l'amour malade qui, en opérant sur l'esprit du lecteur, frappe son imaginaire et rend vivants à ses yeux les dangers de cette passion funeste. Dans un premier temps, la scénographie tragi-comique de cette maladie feinte permet de s'interroger sur la culpabilité mortelle qu'engendre le désir, le statut ambigu de cette passion de l'âme, finissant par être pathogène, et les rapports de mystification et de duperie entre les médecins, les vrais-faux malades, et les barbons au sein desquels les dupeurs deviennent les dupés, et les dupés, les dupeurs. Cette théâtralité permet encore de faire émerger la représentation du pathétique d'un jeune homme voué à la mort et d'un père se sacrifiant pour le sauver. Dans un deuxième temps, l'édifiante image de l'amant, défiguré et devenu monstrueux sous les assauts d'un désir déréglé et pathogène, au travers des figures du discours, du champ lexical et ses différents thèmes clés, offrent la possibilité d'étudier l'imaginaire et les fantasmes, entre attirance et aversion, que développe l'amour en souffrance à travers les différentes époques considérées.

CHAPITRE PREMIER

Mise en scène et mystification d'une maladie feinte

1. Les dramaturgies d'une passion égrotante

Dès Valère-Maxime[708], tous les éléments de la théâtralité sont installés autour du couple, malade d'amour et médecin, l'un feignant une pathologie imaginaire et l'autre complice de la tartufferie médicale du patient, à son insu ou volontairement. Au cours de la scène centrale de l'auscultation du pouls, ou de l'observation du souffrant, l'apparition de l'objet aimé permet de révéler le secret refoulé d'une passion interdite. Lucide et éclairé, le personnage du médecin démasque la supercherie, et joue le rôle d'avocat du fils auprès du père. Il plaide si bien sa cause que le père renonce à sa propre épouse. Impromptu et romanesque, l'effacement du roi en faveur du jeune prince constitue un dénouement inattendu, coup de théâtre savamment orchestré[709].

De la situation initiale à l'épilogue final, le « beau récit » abrite en son sein une dramaturgie tragi-comique dont Plutarque sait tirer partie mieux que quiconque. Follement épris de Stratonice, Antiochus est prisonnier de ses sentiments. Il ne peut endiguer la passion qui le submerge, l'envahit et le terrasse. En proie à une forte pulsion suicidaire mêlée d'un sentiment de honte et de désespoir, il feint la maladie « *νοσεῖν τινα νόσον σκηπτόμενον* [710]» pour mieux voiler sa passion souffrante. Vraie-fausse pathologie, cet amour prend le masque symptomatique d'une mélancolie somatique qui, à force de la singer, finit par l'incarner. Dans ce jeu de dupes, mis en scène par Plutarque et où le faux devient le vrai et le vrai devient le faux, la comédie du malade imaginaire est enrichie par l'exploitation érudite des savoirs poético-médicaux. Dans une terrible tension tragique, le corps d'Antiochus trahit son secret et se délite à la vue de l'objet de ses désirs. Dorénavant complice du terrible forfait, le médecin Érasistrate se trouve dans une situation inextricable. La guérison du jeune prince suppose son union à la femme aimée. Mais pour qu'Antiochus puisse jouir de l'objet de sa concupiscence, le médecin doit convaincre le père de renoncer à sa propre épouse et de légitimer ainsi un inceste qui ne

[708] Valère-Maxime, V, 7, 1, *op.cit*., p.127-129.
[709] Sur la théâtralité et la dramaturgie des Amours d'Antiochus et Stratonice, voir P. Dandrey, *La médecine et la maladie dans le théâtre de Molière : Sganarelle et la médecine ou De la mélancolie érotique*, *op.cit*., t.1, p. 577-623.
[710] Plutarque, *Démétrios*, 38, 907a, p.60.

dit pas son nom. Devant la difficulté de la tâche qui lui incombe, révéler le secret et obtenir le sacrifice paternel « *χαλεπὸν μὲν ἡγεῖσθαι τὸ φράσαι ταῦτα καὶ κατειπεῖν* [711]», Érasistrate use d'une feinte digne des meilleures comédies. Au lieu d'exprimer toute la vérité, il la maquille dans un demi-mensonge. Sous les coups et les attaques d'une passion foudroyante, Antiochus se meurt d'un amour impossible et sans remède « *ἔρως δ'ἀδύνατος καὶ ἀνίατος* [712]» car, selon le praticien rusé, il aime la femme d'Érasistrate :

> Ὅτι νὴ Δία, φάναι τὸν Ἐρασίστρατον, ἐρᾷ τῆς ἐμῆς γυναικός[713].

Interdit face au refus du médecin qui ne veut pas donner sa propre épouse, Séleucus, en monarque autoritaire, le somme, sous la forme d'une question rhétorique, de sacrifier son bonheur matrimonial à la santé du jeune prince :

> Εἶτ᾽οὐκ ἄν, εἰπεῖν τὸν Σέλευκον, ἐπιδοίης, Ἐρασίστρατε, τῷ ἐμῷ παιδὶ φίλος ὢν τὸν γάμον, καὶ ταῦθ᾽ὁρῶν ἡμᾶς ἐπὶ τούτῳ μόνῳ σαλεύοντας[714];

C'est alors qu'avec une cruauté quelque peu réjouissante, Érasistrate, sans autre forme de procès, retourne la sentence édictée contre celui qui l'a prononcée. À l'aune de cette aporie, le roi séleucide n'a d'autre choix que d'offrir son épouse tant aimée à son fils. La théâtralité s'épanouit pleinement.

Elle s'agrège autour d'une mise en scène structurée comme un corps parfait, permettant son exploitation fictionnelle, narrative et poétique : la mascarade du souffrant, la connivence du praticien, la crédulité du barbon, la duplicité doublement répétée, le paradoxe oxymorique d'une maladie qui ne l'est pas et le devient, des manifestations symptomatiques sans pathologie, une pharmacopée coïtale en gélules maritales.

Avec d'infimes modifications, amplifications ou restrictions, les trames narratives d'Appien et de Lucien sont[715], dans leur dramaturgie, similaires, pour ne pas dire semblables à celle de Plutarque. Julien[716], lui, comme Valère-Maxime, fait de l'aveu au père une simple convenance fictionnelle, affranchie du subterfuge plutarquien.

*

[711] *Ibid*., 907c, p.61.
[712] *Ibid*.
[713] *Ibid*.
[714] *Ibid*.
[715] Appien, *Le Livre Syriaque*, 59-61, *op.cit*., p.59-62 ; Lucien, *De la déesse syrienne*, 17-18, *op.cit*., p. 360-365.
[716] Julien, *Misopogon*, 347-348, *op.cit*., p.169-170

Dans son récit parallèle, miroir par allusion d'Érasistrate au chevet d'Antiochus, Galien est lui-même le protagoniste ironique d'une mystification médicale qu'en praticien avisé il déjoue. En proie à des insomnies et à une agitation permanente « *ὡς ἀγρυπνούσης ἐν ταῖς νυξὶ καὶ μεταβαλλούσης ἑαυτὴν ἄλλοτε εἰς ἄλλο σχῆμα κατακλίσεως* [717]», la femme de Justus, voilant sous un état morbide les secrets amoureux de son âme, semble malade pour tout son entourage. A son chevet, Galien ne détecte ni fièvre « *ἀπύρετον* [718]», ni cause de ses veilles. Face aux questionnements insistants du médecin, la patiente balbutie, puis refuse de répondre et se mure dans le silence :

> Ἡ δὲ μόγις, ἢ οὐδ᾽ὅλως ἀπεκρίνετο, ὡς μάτην ἐρωτωμένην ἐνδεικνυμένη[719].

Feignant une grave maladie, elle s'enfouit dans ses vêtements « *τοῖς μὲν ἐπιβεβλημένοις ἱματίοις ὅλῳ τῷ σώματι σκεπάσασα πᾶσαν ἑαυτὴν* [720]» et mime le besoin de profond sommeil « *καθάπερ οἱ χρήζοντες ὕπνου* [721]». Perspicace et dubitatif, Galien est soupçonneux. Il hésite entre le diagnostic d'une mélancolie « *μελαγχολικῶς δυσθυμεῖν* [722]» et celui d'un chagrin inavouable « *τι λυπουμένην οὐκ ἐθέλειν ὁμολογεῖν* [723]». Fin limier, il démasque la supercherie et identifie un trouble de l'esprit « *ἀλλὰ ἀπὸ ψυχικῆς* [724]». À l'évocation du danseur Pylade, Galien observe l'expression changeante du visage, le teint altéré « *ἠλλάγη γὰρ αὐτῆς καὶ τὸ βλέμμα καὶ τὸ χρῶμα τοῦ προσώπου* [725]» et sous sa main le pouls formicant de sa patiente :

> Τῷ καρπῷ τῆς γυναικὸς ἐπιβαλὼν τὴν χεῖρα, τὸν σφυγμὸν εὗρον ἀνώμαλον ἐξαίφνης πολυειδῶς γενόμενον[726].

En pleine tension tragique, il livre au grand jour l'amour de la femme de Justus pour ce saltimbanque. Toutes ces manifestations, et plus particulièrement le rythme cardiaque saccadé, sont en effet la marque, non d'une pathologie somatique, mais d'une âme agitée « *ὅστις δηλοῖ τὴν ψυχὴν τεθορυβῆσθαι* [727]».

*

[717] Galien, *Pronostic*, 6, *op.cit.*, p. 631.
[718] *Ibid*.
[719] *Ibid*.
[720] *Ibid*.
[721] *Ibid*.
[722] *Ibid*.
[723] *Ibid*.
[724] *Ibid*., p.632.
[725] *Ibid*.
[726] *Ibid*.
[727] *Ibid*.

Héritier lointain du récit source et « plagiaire [728]» assumé de Galien, Héliodore d'Emèse, dans ses *Éthiopiques*, met à son tour en scène la jeune Chariclée malade d'un amour brûlant pour le thessalien Théagène[729]. Variante romanesque et autonome, le récit n'en reste pas moins tributaire de ses modèles en exploitant une dramaturgie similaire. Très vite le devin Calasiris comprend le mal dont est atteint Chariclée mais, complice de la jeune vierge, il réconforte le père sans néanmoins lui révéler le secret. La scène de diagnostic menée par un aéropage de médecins, sous la direction d'Acésinos, appelé au chevet de la malade, est calquée sur les écrits galéniques. Les praticiens, se jugeant incompétents, réorientent le père de la jeune fille auprès du mage. D'après les quatre phases principales du récit établies par Joseph Mesk, Patrick Robiano met en lumière les similitudes des récits[730].

Chez Héliodore, pour des raisons d'agencement de la narration, la progression de la maladie (première phase) est quelque peu occultée, du fait que Calasiris a dejà constaté à maintes reprises les ravages de la passion sur Chariclée.

La deuxième phase décrit la scène de diagnostic des médecins et de leur figure tutélaire Acésinos, qui n'est que la révélation du désarroi et de l'amour d'un père qui, tout comme Séleucus, est prêt à tout pour sauver son enfant, même à céder la totalité de sa fortune. Que ce soit dans la trame originelle ou chez Galien, le ou les praticien(s) sont confrontés au mutisme de l'amant(e). Néanmoins, l'observation des symptômes ne se fait que dans la troisième phase, et non la deuxième. S'y présente l'auscultation du pouls si prégnante chez Valère-Maxime et semblable à celle de Galien, tant dans la mise en scène que dans le vocabulaire :

> Τῷ καρπῷ τὴν χεῖρα καὶ ἀκούσης ἐπιβαλὼν ἀνεκρίνειν ἀπὸ τῆς ἀρτηρίας ἐφ̓κει τὸ πάθος ὥςπερ οἶμαι τά καρδίας κινήματα μηνούσης[731].

À l'exemple de Plutarque, les troubles de la vue « *κυλοιδιᾷ μὲν τοὺς ὀφθαλμοὺς τὸ βλέμμα διέρριπται* [732]» et la pâleur « *ὠχριᾷ* [733]» sont évoqués. Pour le reste, Héliodore est infidèle aux traditionnels de Sappho. Hormis la peinture nosologique d'une maladie qui

[728] Patrick Robiano, « Maladie d'amour et diagnostic médical : Érasistrate, Galien et Héliodore d'Émèse, ou du récit au roman », art. cité, p.132.
[729] L'analyse s'appuie ici sur l'article de Patrick Robiano, art. cité, p.129-149.
[730] Josef Mesk, « Antiochos und Stratonike », art.cité, p.369 et suiv. et P. Robiano, art.cité, p.135-137.
[731] Héliodore, *Les Éthiopiques*, IV, 7, *op.cit.*, p.11.
[732] *Ibid.*, p.12.
[733] *Ibid.*

n'en est pas une, Acésinos, nouvel Érasistrate et réincarnation de Galien, démystifie la tartufferie d'un mal qualifié d'affection de l'âme en opposition à une maladie somatique :

> Ἡ καθ᾽ ἡμᾶς, ἔφη, τέχνη σώματος πάθη θεραπεύειν ἐπαγγέλλεται ψυχῆς δὲ οὐ προεγουμένως[734].

Déguisé en pathologie et s'incarnant en tant que telle, l'amour est une maladie métaphorique qui ne le devient que par tromperie.

La troisième phase relate la révélation au père. L'artifice tragique, employé tout d'abord par Plutarque, puis repris par Lucien et Appien, est réinvesti par Héliodore. Acésinos annonce au père que la médecine ne peut être d'aucun secours pour Chariclée « *ἰατρικὴ γὰρ οὐδὲν ἄν οὐδαμῶς ἀνύσειε πρὸς ταὐτην* [735]» et que son mal est par conséquent incurable. Il apaise alors le père désespéré et lui explique qu'en réalité sa fille est amoureuse « *τὴν νόσον ἔρωτα λαμπρόν* [736]». Toutefois, et *a contrario* d'Érasistrate, il ne s'agit pas pour Acésinos d'obtenir la guérison de la passion par un renoncement du père, mais tout simplement d'apprendre à ce dernier la cause réelle de l'affection qui assaille sa fille.

La quatrième phase est elle aussi quelque peu modifiée. Une fois l'inclination révélée, au lieu de dévoiler le nom de la personne aimée, le praticien se contente de laisser au père la responsabilité de trouver quel homme sera capable de guérir sa fille :

> Ζητητέος σοί, Χαρίκλεις, ὁ ἰασόμενος· γένοιτο δ' ἄν μόνος ὁ ποθούμενος[737].

Comparé à la structure première des Amours d'Antiochus et Stratonice, le récit d'Héliodore se distingue par son inventivité. Il constitue, comme le soulignent Joseph Mesk et Patrick Robiano, une entité propre[738].

D'autres similitudes et interactions peuvent cependant être encore relevées. Elles nourriront les variantes futures et les digressions des réécritures fictionnelles de la geste séleucide.

En demi-teinte, la figure du médecin semble ne plus tenir un rôle décisif dans l'histoire. En réalité, Héliodore dédouble ce rôle en l'allouant à deux personnages différents et complémentaires. Le mage et devin Calasiris est le seul en mesure de guérir Chariclée, tandis qu'Acésinos est l'auxiliaire indispensable à la ruse du premier. Le

---

[734] *Ibid*.
[735] *Ibid*.
[736] *Ibid*.
[737] *Ibid*.
[738] J. Mesk, art.cité, p.381 et suiv. ; P. Robiano, art.cité, p.137, p. 147-148.

romancier fait émerger deux images opposées qui se répondent et se reflètent : d'un côté, celle du médecin impuissant, et de l'autre, celle du médecin habile et adroit qui déjoue avec succès un cas difficile et ambigu. L'impuissance du médecin Acésinos n'est due ni à son incompétence médicale, ni à son manque de discernement. Bien au contraire, il détrompe le père sur la nature d'un mal ne relevant en rien des prérogatives de son art, et souligne la simplicité de déceler le mal d'aimer. Le diagnostic est en réalité un jeu d'enfant. Toutefois, en tant que médecin, il se sait impuissant à résoudre la situation. Seul son complice, pseudo-médecin et mage rusé, Calasiris, est en capacité de rendre Chariclée à la vie. De plus, le romancier fait du père un personnage comique et grotesque. Suppliant, sanglotant et implorant tout comme Séleucus, il ne prend malgré tout jamais l'envergure d'un personnage tragique. Sa tristesse candide n'est que l'image de son innocence dupée. Lui, Chariclès, pourtant prêtre d'Apollon, reste incapable de détecter les manifestations de l'amour en souffrance, ou de s'adonner à l'oniromancie d'un songe qui le hante. Il n'est que le jouet de la supercherie du devin manipulateur. Sa manipulation est visible d'un bout à l'autre du roman. En amont de l'auscultation, Calasiris, comme il le dévoile à Cnémon, sait de quel mal est atteint Chariclée. En aval, fort de la connivence du médecin et de la crédulité du père, il continue de jouir du subterfuge qu'il a échafaudé. C'est donc désormais par le prisme du personnage de Calasiris, nouvel Érasistrate, qu'il est judicieux d'étudier et de comparer le subterfuge, écho et source d'inspiration future à la mystification du roman séleucide.

Avant d'énumérer les points de convergence, toujours selon les quatre phases du récit, quelques différences sont à noter brièvement.

Le mage, sollicité par le père, la fille et l'amant, ne l'est pas en tant que médecin, mais comme l'unique protagoniste capable de jouer le rôle de thérapeute. La mise en scène complexe ne se borne plus aux stricts rapports du médecin et du père. *A contrario* d'Érasistrate, Calasiris n'a jamais ignoré la maladie de Chariclée, mais les chimères rêvées et les oracles consultés l'empêchent de dire toute la vérité au père, et le condamne *ipso facto* à la supercherie. Alors que le *diêgêma kalôn* propose une intrigue resserrée et exemplaire, la narration fictionnelle la prolonge et la dissémine. Elle est source, avec la version de Lucien, d'une tendance de plus en plus romanesque des Amours d'Antiochus et Stratonice.

Dans la première phase, celle de la maladie, Chariclée, à l'exemple du jeune prince séleucide chez les historiens gréco-latins (à l'exclusion de Julien), est dépeinte sous les traits d'une jeune femme chaste, pure, honteuse des sentiments qu'elle nourrit

pour Théagène. Dès les premières flèches d'amour, en reflet de son illustre paradigme masculin, la princesse éthiopienne pâlit, son visage et sa voix s'altèrent, ses yeux sont battus et remplis de larmes. Alors que chez Antiochus le sentiment de son infamie naît de sa passion coupable pour sa belle-mère, chez Chariclée, il provient de n'avoir pas su respecter jusqu'au bout son idéal de chasteté. L'un et l'autre, reflets d'une même souffrance d'aimer, invoquent diverses maladies et observent un opiniâtre mutisme jusqu'à la mort. Chez Plutarque et Appien, Antiochus, mourant, sert de miroir à Chariclée qui, dans l'impossiblité d'épouser Théagène, l'homme aimé, aspire au suicide. S'inspirant directement de Valère-Maxime, et dans une moindre mesure de Plutarque et d'Appien, Héliodore reprend les sanglots et le deuil de l'entourage ainsi que l'attitude larmoyante du père en proie à un désarroi profond.

La deuxième phase, celle du diagnostic, est réinvestie par la fonction de Calisiris. Enfermé dans son rôle de magicien et de sage égyptien, il s'adonne à des auscultations et des révélations pour le moins occultes relevant de l'art divinatoire. Elles n'ont rien de la démarche raisonnée du médecin et de son art. Érasistrate et Calasiris se rejoignent toutefois dans la mesure où chacun d'eux cherche à établir une relation de confiance avec son patient pour lui faire avouer sa coupable affection.

Dans la troisième phase de la narration, celle de l'aveu au père, le mage se différencie d'Érasistrate. Au lieu de « plonger » le père dans une incertitude inquiétante, il le rassure et lui promet de guérir sa fille des affres du mauvais œil.

La quatrième phase, enfin, est celle du renoncement du père et de la résolution de la crise par l'union des deux amants. Calasiris persuade Chariclès de ne pas marier sa fille Chariclée à Alcamène. Tel Érasistrate qui permet l'alliance heureuse d'Antiochus et de Stratonice, il convainc le père de résoudre la situation par l'heureux hyménée de Chariclée et de Théagène. Il légitime ainsi l'amour de la jeune femme et offre à la crise une régulation par le retour à l'ordre familial. Ceci étant dit, il est encore possible d'éclairer plus encore le parallèlisme des narrations par le biais d'un angle plus complexe. Si le père est un obstacle pour Chariclée, il ne l'est pas en tant que rival. Antiochus aime la femme de son père, alors que Chariclée aime à l'extérieur de sa famille. Mais le père s'obstine à proposer à sa fille un homme qu'elle n'aime pas, tout en s'efforçant sans relâche de la séparer de celui qu'elle aime. Ce veuf nourrit une affection obsessionnelle et de nature incestueuse pour cette enfant adoptive, en qui il voit le prolongement de sa fille naturelle. Cette situation semble préfigurer le développement futur de *l'Historia Apollonii*

regis Tyri[739]. D'autre part, une telle inquiétude du père pour la vie de son enfant n'est pas sans rappeler, chez Valère-Maxime, le drame que représente pour Séleucus et sa royauté la perte éventuelle d'un fils unique. La situation des personnages impliqués dans un héritage dynastique apparaît comme une similitude inattendue et complexe. En effet, peu après la révélation d'Acésinos au père, Calasiris découvre les origines nobles de sa patiente. En fin de récit, après une scène de reconnaissance devant l'armée réunie en assemblée, il offre le trône d'Ethiopie aux époux Chariclée et Théagène. Il peut être reconnu avec Patrick Robiano[740] qu'il s'agit d'un récit d'initiation dans lequel la jeune fille Chariclée devient femme en acceptant ses origines, son statut social et son amour.

Par son interaction avec le *diêgêma kâlon* et sa variante galénique, cette fiction complète et complique la dramaturgie exemplaire de l'auscultation de l'amant mélancolique, du subterfuge médical d'une vraie fausse maladie, ainsi que de la mystification du père par le malade et le(s) praticien(s).

*

C'est ainsi qu'à la confluence des ces différentes intrigues et de leurs dialogues fertiles s'établit la théâtralité paradigmatique et plurielle de la souffrance d'aimer. Elle est en effet assez protéiforme et constante pour nourrir les futures dramaturgies et se diffuser durablement de narration en narration.

2. Variations et reprises des théâtralités amoureuses

Succinctes et subissant l'éclipse médiévale, les narrations dans lesquelles sont nommément cités Antiochus et Stratonice se focalisent sur la dramaturgie de la mise en scène du diagnostic. Seules les variantes réinvestissent et réexplorent, à leur manière, la théatralité de la maladie feinte et du médecin complice dupant un vieillard. Avant d'analyser les récits connexes, un bref panorama des scènes d'auscultation qui ont pour protagoniste le jeune prince séleucide doit être présenté.

*

[739] M. Zink, *Le Roman d'Apollonius de Tyr*, *op.cit.* ; G.A.A. Kortekaas, *Historia Apollonii regis Tyri*, *op.cit.*; G. Schmeling, *Historia Apollonii regis Tyri*, *op.cit.* ; E.Wolff, *Histoire du roi Apollonius de Tyr*, *op.cit.*
[740] P. Robiano, art.cité, p.144-147.

Dans le *Suidae Lexicon*, la première évocation attribue à une assemblée de médecins « *ὑπὸ ἰατρῶν* [741]» la découverte de l'affection. La seconde fait d'Érasistrate celui qui, par hasard « *τυχὸν* [742]», à la faveur des battements irréguliers du pouls, dévoile l'amour malade d'Antiochus. Le praticien confond ainsi la pathologie jouée de son patient. Ces deux allusions de connivence, à la dramaturgie succincte, s'inspirent de la trame d'Héliodore et de celle de Galien.

Dans sa réécriture versifiée de Valère-Maxime, Raoul Tortaire, fidèle à l'historien romain, dépeint à l'identique l'inclination maladive que le jeune adolescent honteux cache en son cœur « *obtegit infixum feriente Cupidine telum* [743]», et ce jusqu'à la mort « *paene fit exanimis* [744]». Au sein de l'acmé dramatique, impuissants face à ce mal incurable, le roi et sa Cour ne sont que douleur et tourment :

> Ingemit affinis, luget rex, plebs dolet omnis[745].

Habile et brillant « *vir callidus* [746]», Leptine, par son don d'observation, détecte toutes les expressions somatiques de l'amour refoulé. La prise du pouls d'Antiochus à l'entrée et à la sortie de Stratonice vient confirmer son diagnostic :

> Sentit crebrescere pulsum,
> et languescere mox intrat et exit ea[747].

Après avoir démystifié l'affection imaginaire déguisée en maladie réelle, le praticien dénoue par le mariage l'inextricable crise engendrée par l'inclination du jeune prince pour sa belle-mère.

La version de Pétrarque, allusive et lapidaire, insiste sur la dissimulation silencieuse et mortelle du sentiment d'Antiochus « *Tacendo, amando, quasi a morte corse* [748]», et sur le rôle prépondérant du médecin découvrant le sens réel de cette langueur soudaine :

> Et se non fosse la discreta aita
> del fisico gentil, che ben s'accorse,

---

[741] *Suidae Lexicon*, éd. A. Adler, 1651,10, *op.cit.*, p.308.
[742] *Ibid*., 2896, 30, p. 403.
[743] Raoul Tortaire, *Des choses admirables* (*De Memorabilibus*), V, 5, éd. Marbury B. Ogle et Dorothy A. Schullian, v.25, *op.cit.*, p.132.
[744] *Ibid*., V, 5, v.26.
[745] *Ibid.*, v.27.
[746] *Ibid*., v.37.
[747] *Ibid*., v. 35-36.
[748] Pétrarque, *Triumphus cupidinis*, II, 2, v.124, dans *Trionfi*, éd. Guido Bezzola, *op.cit*., p.37.

l'età sua in sul fiorir era finita[749].

*

Parmi les variantes et les réécritures du récit, seront plus particulièrement analysées celles dont le substrat dramaturgique complexifie la trame initiale.

Dans son *Canon*, Avicenne, à la fois réincarnation d'Érasistrate et de Galien, interprète à sa façon la scène du praticien au chevet du malade. Originalité s'il en est, la nature de la maladie est très vite identifiée et ne semble pas, malgré sa similitude avec la mélancolie et les symptômes énoncés, faire de doute. Le subterfuge consiste à rendre le manipulateur manipulé à l'encontre de sa volonté et de son intention. Dès lors, le médecin comprend la duplicité du souffrant et, par l'intermédiaire d'une enquête menée avec une précision chirurgicale, parvient à duper le mystificateur lui-même et à lui faire avouer à son insu l'objet de son amour :

> Et proprie cum obviat ei subito et possibile est ex hoc significare quis sit ille qui diligitur, cum non confitetur ipsum[750].

Pierre Alphonse[751], à travers l'histoire exemplaire des deux marchands, active le souvenir des médecins capables de découvrir la passion qui assaille le patient, mais incapables malgré leur art d'endiguer la maladie simulée. Les médecins sont les complices contraints de l'aveu à demi-formulé. Ils ne se prononcent que sur la nature du mal et non sur l'objet de l'amour. Le candide marchand égyptien demande alors à son invité qui est la femme qu'il aime. Utilisant, en bon faussaire, la méthode avicenienne, le marchand bagdadi oriente l'enquête menée par son hôte. Il finit par désigner la femme que ce dernier souhaitait épouser. Comme pour Séleucus, la sentence tombe inévitablement. Dans ces conditions, le marchand égyptien n'a d'autre choix que de céder celle qu'il désire à son ami bagdadi.

Nizami-Aruzi rapporte dans son récit à tendance biographique[752], presque sous forme d'une périphrase du *Canon*, comment Avicenne réussit à démasquer l'amour d'un proche parent du sultan Qâbûs. Il le révèle au monarque qui consent à marier le jeune homme à celle qu'il convoite.

Plus tragique est le triangle amoureux formé par Athis, Prophilias et Cardyones dans *Li romanz d'Athis et Prophilias*. Prophilias tombe éperdument amoureux de la jeune

[749] *Ibid*., II, 2, v. 121-123.
[750] Avicenne, *Canon*, III, 1, 4, 23, *op.cit*., p. 423.
[751] Pierre Alphonse, *Discipline du Clergé* (*Disciplina clericalis*), 2, éd. J.-P. Migne, *op.cit*., p.674.
[752] Nizami Aruzi, *Les quatre discours*, éd. Isabelles de Gastine, *op.cit*., p.143-148.

femme promise à son ami. Muré dans son mal, il est aux portes d'une mort prochaine. Les médecins le tâtent et l'auscultent en vain. Ils ne trouvent pas l'origine de ce mal mystérieux et repartent, sans espoir pour le malade. Alors que la mort est le seul horizon de cet amant en souffrance « *Ja n'en cuit avoir garison/Ne mecine, se la mort non* [753]», Athis lui arrache l'aveu tant redouté. Ami fidèle, ce dernier, pour le sauver, se trouve dès lors dans l'obligation de lui sacrifier, en secret et de nuit, la jouissance de Cardyones qui est devenue son épouse officielle. L'intensité dramatique devient presque cornélienne. En effet, si Athis refuse de céder Cardyones à Prophilias, ce dernier en mourra. Mais Prophilias mourra également s'il renonce à Cardyones. Confrontés à une situation inextricable, les deux amis n'ont d'autre issue que renoncement et abnégation.

Autre narration sous la forme d'un conte cruel est l'histoire de « la belle servante [754]» dans le *Mesnevi* de Rûmî. Tombé amoureux de son extrême beauté, un sultan achète une servante et la conduit dans son palais. Très vite, l'objet de son désir tombe malade, souffrant d'une langueur mystérieuse. Les médecins convoqués par le monarque échouent non seulement à identifier le mal, mais encore à le guérir. Toutes leurs thérapeutiques sont inutiles et pis encore, nocives :

> Les médecins essayèrent de nombreuses thérapies mais aucune ne fut efficace[755].

La servante brûle d'un secret qu'elle tait en son cœur agité. Son état se détériore jusqu'à être moribond :

> Chaque jour, la belle servante dépérissait un peu plus et les larmes du sultan se transformaient en ruisseau[756].

Un homme providentiel, à l'image d'un Érasistrate ou d'un Calasiris, mi-médecin, mi-mage, examine avec ruse les maux de la souffrante :

> C'est également un bon médecin. Il y a une sagesse dans ses remèdes et sa sagesse provient du pouvoir de Dieu[757].

Une fois le teint et le pouls observés, le praticien comprend immédiatement que la servante est malade d'amour. Il souligne l'incompétence des médecins qui ont soigné son corps, et non son cœur. Toutefois, il ne fait part à personne de sa découverte :

---

[753] Alexandre de Paris, *Li romanz d'Athis et Prophilias…,* v.819-820, éd. Alfons Hilka, *op.cit*., p.30.
[754] Rûmî, *Le Mesnevi…*, éd. Ahmed Kudsî Erguner et Pierre Maniez, *op.cit*., p.15-19.
[755] *Ibid*., p.15.
[756] *Ibid*.
[757] *Ibid*., p.16.

> Il eut tôt fait de découvrir la cause de la maladie mais n'en souffla mot[758].

C'est alors qu'en tête à tête avec la servante, il mène l'enquête et finit par lui arracher l'aveu de sa passion dévastatrice pour un bijoutier de Samarcande. Complice du secret, il demande à la servante de ne révéler à personne l'objet de son amour. Habile mystificateur, il intime l'ordre au sultan de faire venir le bijoutier à la Cour, puis de l'unir à la jeune femme :

> Le vieux médecin demanda alors au sultan d'unir le bijoutier à la belle servante afin que le feu de sa nostalgie s'éteigne par le jus de l'union[759].

Six mois durant, l'amante jouit de ses désirs. Lorsqu'elle est rétablie, le médecin empoisonne le bijoutier :

> Un jour, le médecin prépara une décoction pour que le bijoutier devienne malade[760].

Ayant perdu tous ses attraits, l'homme est délaissé par son amante et meurt enlaidi par les stigmates de la maladie. Grâce à l'habile et féroce manipulation du praticien, la servante est délivrée de sa passion morbide. Le sultan libéré d'un rival gênant recouvre la pleine possession de son amour.

Philippe de Rémi s'inscrit dans la même dramaturgie classique[761]. Jehan, interdit d'amour pour Blonde, la fille de ses maîtres, refoule ses sentiments et se consume à petit feu. Selon les canons habituellement admis depuis Héliodore, le médecin, malgré son auscultation du patient, n'arrive ni à circonscrire le mal, ni à le guérir. Jehan se meurt donc un peu plus, de jour en jour. Il en arrive au dernier degré de langueur. Douce, compréhensive et à l'écoute, Blonde lui arrache, dans un souffle, la révélation de son amour, avant de le ramener à la vie par un baiser.

Les *Gesta Romanorum* réinvestit la scène de l'auscultation, sous la forme d'un comique acidulé[762]. Une femme nie son infidélité et affirme n'aimer que son mari. Soupçonneux, l'époux dupé fait appel à un clerc pour dissiper ses doutes. Lorsque ce clerc évoque en sa présence celui qu'elle aime, et bien qu'elle refoule ses sentiments et qu'elle les démente, elle est trahie par l'accélération de son pouls. Le mystificateur est

---

[758] *Ibid.*
[759] *Ibid.*, p.18.
[760] *Ibid.*
[761] Philippe de Rémi, *Jehan et Blonde*, v. 501-1548, éd. Sylvie Lécuyer, *op.cit.*, p.41-67.
[762] *Gesta Romanorum*, 60, *op.cit.*, [sans pagination].

encore une fois lui-même mystifié, et dans ce jeu de dupes comique, le dupeur devient le dupé, et le dupé le dupeur.

*

Au travers de ces différentes variantes et reprises, la tragédie érotique s'épanouit et se teinte d'infimes dissemblances. Elle peut, de la sorte, rester bien ancrée dans la mémoire universelle et ressurgir, à la Renaissance, sous sa forme initiale, enrichie de nombreux éléments théâtraux et ressorts dramaturgiques. Entre farce et mélodrame, elle amplifie et affirme ses tendances burlesques ainsi que sa qualification tragi-comique. Diversifiés et exacerbés, les mystifications et jeux de dupes seront en effet une source prolifique de digression narrative et de glose savante à venir.

3. Réécritures de la supercherie médicale antique

Durant la Renaissance et l'Âge baroque, la théâtralité développée par Plutarque, Appien et Lucien, puis revisitée par Galien et Héliodore, sera surtout présente dans la fiction narrative en prose. La littérature médicale dirige plus particulièrement sa réflexion sur l'étiologie, la symptomatologie, ainsi que sur la thérapeutique par le coït de l'amour malade.

Néanmoins, et comme chez Jacques Ferrand, certains médecins, en écho à Erasitrate et à Galien, retravaillent la tragédie de l'auscultation à travers des *consilia medicinalia*.

Jacques Ferrand rapporte ainsi sa convocation au chevet d'un jeune étudiant du Mas-d'Agenais. Dans un état de déliquescence avancée « *il se trouvoit en pire estat, degousté et alteré* [763]», le jeune malade se plaint de l'inefficacité des autres médecins et des thérapeutiques qui lui ont été prodiguées :

> Il se plaint à moy quelques remedes que les medecins du lieu et un charlatan paracelsiste luy eussent ordonné ; il ne pouvoit dormir ne se plaisoit à rien au monde[764].

Doté d'un esprit aiguisé, et bien que le cas semble sans espoir, Jacques Ferrand observe le teint blafard, les yeux caves, ainsi que le reste du corps resté en bonne santé :

[763] Jacques Ferrand, *De la maladie d'amour…,* 14, *op.cit*., p. 93.
[764] *Ibid*.

> J'apperçois son visage palle, citrin, et blafard, les yeux enfoncez et le reste du corps en assez bon point[765].

Il en déduit aussitôt que l'amour torture l'âme de son patient « *je conclus à part-moy qu'il estoit malade d'amour* [766]». Malgré le mutisme de l'amant devant son insistance, il perce son secret. Le souffrant est, malgré lui, dénoncé par son pouls formicant, sa voix altérée, ses rougissements et ses pâleurs. C'est en effet la survenue d'une jeune femme au service de la maison qui provoque ces manifestations caractéristiques d'une passion trop vive. Démasqué, le dissimulateur se voit contraint d'avouer la cause de son mal « *Se voyant à demy convaincu, il accorde son mal* [767]». Ne voulant écouter que son cœur, il s'obstine à vouloir posséder ce qui lui est refusé. De plus en plus atteint, l'amant finit par accepter le secours de la médecine qui le guérit. Entre ambiguïté et ambivalence, cette réécriture médicale réitère le thème d'une maladie feinte qui devient réelle, et celui du comédien pris au piège de son propre subterfuge.

*

Cette parenthèse médico-morale refermée, se déploie par ailleurs une dramaturgie aboutie de la fiction narrative en prose.

Leonardo Bruni décrit un jeune prince séleucide qui, tenant secrète sa passion destructrice, se consume à petit feu :

> E quanto la fiamma era piú occulta, né aveva sfogamento alcuno, tanto piú cresceva l'ardore che dentro del core il consumava[768].

et tente, malgré son allure d'ombre chétive, :

> E la persona sua, vigorosa prima, quasi istrutta e magra nell'aspecto pareva[769].

de la cacher sous divers prétextes à son père et à son entourage, tout en la dévoilant par des allusions rêveuses et prohibées :

> In tanto che ispesso era domandato dal padre e dagli altri quello che avesse, e se si sentiva bene, a'quali il giovane, fingendo hora una cosa e hora un'altra, in ogni altro pensiero traduceva le menti loro, che in quello che era la verità[770].

[765] *Ibid.*
[766] *Ibid.*
[767] *Ibid.*
[768] Leonardo Bruni, *Novella di Seleuco e Antioco*, éd. Nicoletta Marcelli, op.cit., p.153-154.
[769] *Ibid.*, p.154.
[770] *Ibid.*, p.155.

En dernier ressort, alléguant l'oisiveté et l'ennui subis à la Cour « *il difetto che per troppo agio e otio gli s'era generato* [771]», il demande à son père de partir pour l'armée afin de remédier à cette langueur. Sa requête est acceptée, mais l'absence et l'éloignement avivent sa souffrance. Au cours d'une scène tragique, le jeune Antiochus revient à la Cour sur une civière, et le palais tout entier est soumis à une vive douleur :

> Il perché necessità fu che in bara, dopo alquanti giorni, a casa riportato fusse con grandissimo dispiacere e dolore di tutti i popoli[772].

Les médecins affluent, mais aucun d'eux n'arrivent à définir la pathologie dont il souffre, ni à endiguer le mal :

> E subito vi fu concorso di molti medici per liberarlo dalla infermità sopravenuta ; i quali, benché fussero solenni, e famosi, e adoperassero tutto suo ingegno, pur niente gli faceanno di prò. […]Finalmente, straccata ogni cura medicinale, non era alcuno che sapesse dar rimedio a tanta occulta infermità[773].

En homme providentiel survient un médecin, nommé Philippe, plus habile et plus rusé que ses confrères :

> Era intra gli altri uno medico molto discreto e scientifico[774].

Ce dernier, après s'être renseigné, se doute que le jeune prince ne souffre de rien si ce n'est de passion d'amour « *gli venne pensiero et suspitione forse questa potere essere passion d'amore* [775]», alors que d'autres avaient supposé une tuberculose :

> La quale gli altri medici riputavano essere una infermità chiamata [vocata] distillatione, che in volgare comunemente si dice thisico[776].

Sous une apparence initialement trompeuse, l'amour se métamorphose en réelle affection qui, non guérie, devient endémique et ne cesse d'affaiblir sa victime. Le praticien se joue alors du malade et de son père. Afin de confirmer ses doutes, il prétexte devant Seleceus que la venue des femmes de la Cour au chevet de son fils atténuera son mal par quelques divertissements :

> E disse a re che, per dar ispasso al giovane, era di bisogno che la reina e l'altre donne di corte, per lo meno ogni dí una volta[777].

---

[771] *Ibid*., p.155-156.
[772] *Ibid*., p.157-158.
[773] *Ibid*., p.158-159.
[774] *Ibid*., p.159.
[775] *Ibid*., p.160
[776] *Ibid*., p.160-161.

Sous de fallacieux arguments, il tâte le pouls du souffrant en présence de ces dames :

> Il medico, sedendo in sul letto appresso al giovane, monstrando altra cagione, il braccio suo sinistro in mano e le dita in sul polso teneva, per sentire se alcuno accidente comprender potesse[778].

À l'entrée de la reine Stratonice, le pouls d'Antiochus s'affole :

> Ma quando la reina vi venne, sentí nel polso mirabile formicolatione e combattimento di natura[779].

À la suite d'examens minutieux et répétés, le médecin obtient l'assurance de son diagnostic :

> Ma non contento a una volta il savio medico e due e tre dí riprovare volle, e trovando sempre' medisimi accidenti[780].

puis il s'entretient seul avec lui:

> Fatto mandare ogni uom fuori di camera, in questo modo cominciò a parlare[781].

Devenant son complice, il parvient malgré ses réticences à le convaincre, :

> Pregava il medico che in sua quiete, sanza nuovi tormenti, morire il lasciasse e trapassare il corso di sua misera vita[782].

de se laisser guérir et de renoncer à la mort :

> Dimostrava ancora il savio medico questa non essere tale cosa che meritasse, che lui dovesse desiderare la morte, maxime essendovi rimedio non difficile, secondo lui pensava, e che fede avesse ne'suoi conforti. In questo modo consolato alquanto il giovane e fattogli pigliare alquanto conveniente cibo alla sua debolezza[783].

Le père, venu s'enquérir de l'état de santé de son fils, trouve un médecin qui, jouant la fourberie et la comédie, prend un air apeuré et timide « *il medico, quasi timido e pauroso* [784]». Il lui annonce que le mal d'Antiochus est incurable car il nourrit un amour insensé pour son épouse. Tout comme chez Plutarque, le roi s'offusque. Il supplie le

---

[777] *Ibid.*, p.161.
[778] *Ibid.*
[779] *Ibid.*, p162.
[780] *Ibid.*, p.163.
[781] *Ibid.*, p.164.
[782] *Ibid.*, p.166.
[783] *Ibid.*, p.167.
[784] *Ibid.*

médecin de rompre son mariage pour le bonheur et la survie de son fils. Ravi de sa supercherie, le médecin se délecte des propos de sa victime :

> Quanto piú diceva il re e quante piú ragioni assignava, tanto era piú grato al medico quelle udire, però a sé proprio le ragioni verissime allegava[785].

et, imperturbable, les retourne contre lui. Stupéfait et abasourdi, Séleucus est incapable de se dédire et offre publiquement Stratonice à son fils :

> E non potendo alle sue proprie ragioni assegnate al medico contradire, deliberò con perfetto consiglio per conservation del figliuolo, lasciar la sua donna[786].

Dans le sillage de Leonardo Bruni, Matteo Bandello adopte une mise en scène très classique et très fidèle à la théâtralité antique[787]. Sont présents l'amour caché et honteux qui se mue en maladie, la découverte du médecin et sa mystification complice, la candeur abusée du père et son renoncement forcé. Quelques infimes variations différencient le propos, tels les monologues coupables d'Antiochus, telle la révélation *ex abrupto* d'Érasistrate à Séleucus lui annonçant que son fils souffre d'une passion de l'âme, avant même la poursuite de son enquête minutieuse et l'identification certaine du mal et de sa cause. Il s'agit probablement d'une allusion à Galien qui, après une très courte période de doute, a la conviction que la femme de Justus est en proie à un profond chagrin. Cette découverte précéde, elle aussi, la révélation de son amour pour Pylade, avant même l'observation des battements inopinés du pouls de sa patiente à l'évocation du nom de l'objet de ses désirs.

La réécriture des Amours d'Antiochus et Stratonice de Nicolas Denisot ne renouvelle pas réellement les ressorts dramaturgiques du récit, mais elle s'enrichit néanmoins d'un comique truculent. Plusieurs médecins, selon les traditions antiques et médiévales, échouent à découvrir et à soigner Antiochus du mal mystérieux qui l'assaille avant qu'Érasistrate, lui aussi quelque peu sceptique, ne démasque, à son teint changeant et à son pouls formicant, la passion du jeune homme, non pas pour sa belle-mère mais pour une suivante de la reine. Tandis qu'il ne dit mot aux parents et garde secrète la vive inclination du prince « *comme bien avisé, ne feit aucune decouverture de ceste cause au pere et a la mere* [788]», le savant chenu fait appel à une mise en scène cocasse pour révéler

[785] *Ibid*., p.170.
[786] *Ibid*., p.172.
[787] Matteo Bandello, *Le Novelle*, II, 55, éd. Delmo Maestri, *op.cit*.
[788] Nicolas Denisot, *L'amant resuscité…, op.cit*., p. 30.

le mal. Après avoir demandé à la reine de convoquer ses Demoiselles, il les ausculte une à une dans le but de désigner celle qui sera la plus à même de faire revenir Antiochus à la vie :

> Sans premierement faisant bonne mine, avoir tenu grande et longue contenance, de diligemment considerer toutes les autres, leur touchant leurs poux et les tastant et voyant a descouvert plusieurs parties de leurs corps[789].

Non sans malice, il choisit celle qu'il a identifiée lors de son diagnostic. Comme le souligne une interlocutrice du narrateur, le vieillard, amateur de jeunes femmes et abrité derrière son masque d'autorité, se délecte de ces auscultations :

> Sur mon ame ce medecin estoit trop heureux, ayant ainsi librement la veue et l'atouchement de tant de belles filles. […] La diligence qu'il meist a ceste visitation estoit plus pour sa volupté que pour besoin que le malade en eust[790].

La puissance tragique de l'aveu au père se métamorphose en une évocation drôlatique d'un médecin concupiscent. Le ridicule du praticien remplace l'attrait comique habituellement réservé à la situation du père.

Bénigne Poissenot[791], quant à lui, n'établit qu'une paraphrase synthétique des théatralités conjuguées de Valère-Maxime et de Lucien. Sa dramaturgie s'exprime avec une intensité accrue au travers de la suite donnée par Lucien à l'amour contrarié et violent de la reine pour Combabos. Si le délire hystérique et érotique de la reine fait écho à ceux de Phèdre, de Sténobée ou de Médée, la force dramatique du récit s'incarne dans le sacrifice de la masculinité du fidèle ami du roi. Ce sacrifice lui permettra non seulement de refroidir les ardeurs d'une Stratonice égarée, mais surtout de combattre les calomnies d'adultère et d'échapper à sa condamnation à mort.

Dans *La Stratonica*, Luca Assarino complète la tragédie latente de la narration, tout en restant très attaché à la trame initiale[792]. Après s'être confiée à sa nourrice Licofronie, la reine se sent coupable de ses sentiments. Elle n'est plus alors que rigueurs froides à l'endroit d'Antiochus qui, en proie à un amour dévastateur, se consume un peu plus encore. Plusieurs voix s'élèvent à la Cour pour tenter de comprendre cette langueur qui s'aggrave de jour en jour. Face à cette pathologie inconnue, les médecins eux-mêmes restent impuissants et sans ressource. Le roi et ses sujets sont plongés dans un noir

[789] *Ibid.*
[790] *Ibid.*
[791] Bénigne Poissenot, *L'Esté, op.cit*.
[792] Luca Assarino, *La Stratonica, op.cit*.

désespoir. Leurs pensées endeuillées sont d'autant plus dramatiques que Stratonice n'est que sanglots et tourments, partagée entre sa douleur de perdre celui qu'elle aime et sa honteuse pudeur d'aimer à l'encontre de la bienséance. À l'image du sultan dans le *Mesnevi* de Rumi[793], c'est à la faveur d'un oracle que Séleucus apprend qui est l'homme capable de guérir son fils Antiochus. Homme prophétique, le médecin Érasistrate démasque le faux malade. Suivant les canons habituels, il dupe le père en le condamnant à une sentence prononcée pour un autre que lui. Dans le roman assarinien, la confrontation des sentiments contrariés des deux amants nourrit le pathos romanesque.

Plus lointain, Gomberville retrace le déchirement de l'amour non partagé du vieux roi Antochius pour la jeune Cytherée[794]. Elle ne voit en lui qu'un ennemi cynique et sans cœur. Elle le dédaigne et lui préfère le jeune Araxes, adversaire du monarque et bientôt reconnu comme son propre fils. Ce déchirement mène, à plusieurs reprises, le monarque à l'orée de la démence et de la mort. Le noeud dramatique trouve sa résolution lors d'une scène de reconnaissance, dans laquelle Stratonice relate sa longue et pénible existence, ouvrant ainsi la voie à ses retrouvailles avec Antiochus et au mariage d'Araxes et de Cytherée. Gomberville adopte une théâtralité succincte des Amours d'Antiochus et Stratonice. Il se contente de la dramaturgie d'un amour malade dissimulé sous le masque d'une maladie imaginaire, sans exploiter la duperie infligée au vieillard. La situation dramatique s'articule entre l'inceste originel d'un beau fils pour sa belle-mère et son prolongement, celui d'un père feint pour une fille fantasmée. Cette situation est vectrice de nombreuses péripéties et batailles avant que les protagonistes ne se retrouvent unis et heureux.

Chez Rocoles enfin[795], l'exposé narratif se limite aux éléments de la dramaturgie antique et normalement admis, à savoir la pathologie jouée, le médecin complice et dépositaire du secret, le père abusé par la supercherie.

*

À la fois diverse et semblable, renouvelée et immuable, la théâtralité des Amours d'Antiochus et Stratonice nourrit et se nourrit de la tragédie érotique, de ses drames passionnels et de ses vaudevilles désopilants. Ce récit, au travers de sa fictionnalisation et de sa féconde potentialité dramatique et tragique, par ses aléas et par ses retournements

[793] Rûmî, *Le Mesnevi…*, éd. Ahmed Kudsî Erguner et Pierre Maniez, *op.cit.*, p.16.
[794] Gomberville, *La Cytherée*, *op.cit*.
[795] Jean-Baptiste Rocoles, *Les Amours d'Antiochus, prince de Syrie, et de la reine Stratonique*, *op.cit.*

impromptus, fait éclore tout un imaginaire de vraie fausse maladie engendrée par l'amour en souffrance.

CHAPITRE II

Représentation et description du mal d'aimer

1. L'*Ekphrasis*, portrait de l'amant atrabilaire

La scénographie tragi-comique de la passion morbide d'Antiochus frappe l'imaginaire du lecteur par sa dramaturgie riche en mystification médicale et en rebondissements savamment orchestrés. Le pathétique d'un jeune homme refoulant un sentiment honteux jusqu'à la mort et le dissimulant sous le masque d'une maladie feinte devenant réelle, conjugué au pathétique d'un père dupé par un aveu erroné et sacrifiant son fils à sa femme, nourrit, grâce à l'art du suspens, la tragédie amoureuse et son édifiant spectacle. Néanmoins, la mise en scène seule ne suffit pas à rendre vivante la représentation du mal d'aimer. Cette représentation prend vie et forme sous la plume des auteurs par le prisme d'images évocatrices et éloquentes qui agissent sur l'esprit et le cœur du lecteur, tout en éveillant en lui émotion et imagination.

*

Eclôt en même temps que le triomphe du genre épidictique, le *diêgêma kalôn* d'Antiochus et Stratonice, bien qu'héritier de la *narratio* judiciaire, et enfant naturel des *progymnasmata*, prend source et s'épanouit dans la narration descriptive d'obédience historique et médicale[796]. Cette narration descriptive, très vite annexée par l'art de la

[796] Sur le discours descriptif et l'*ekphrasis*, voir : Gérard Genette, *Figures II*, Paris, Seuil, 1969, p.49-69, p.71-99 ; Roland Barthes, *Le Bruissement de la langue*, Paris, Seuil, 1984, p.179-187 ; Yvette Went-Daoust (dir.), *Description, écriture ,peinture*, Groningue, Institut de langues romanes, 1987, p.1-2, p. 21-35 ; Jean-Michel Adam et André Petitjean, *Le Texte descriptif : poétique historique et linguistique textuelle : avec des travaux d'application et leurs corrigés*, Paris, Nathan, 1989, p. 9-24, p.73-78 ; Philippe Hamon, *Du Descriptif*, Paris, Hachette, 1993 ; Perrine Galand-Hallyn, *Le reflet des fleurs : description et métalangage poétique d'Homère à la Renaissance*, Genève, Droz, 1994 et *Les yeux de l'éloquence: poétiques humanistes de l'évidence*, Orléans, Paradigme, 1995 ; Yves Le Bozec « Ekphrasis de mon cœur, ou l'argumentation par la description pathétique » dans *Littérature*, 111, Paris, Armand Collin, 1998, p. 111-124 et « L'hypotypose : un essai de définition formelle » dans *L'information grammaticale*, 92, Louvain, Éditions, Peeters, p.3-7; Gisèle Mathieu-Castellani, *La rhétorique des passions*, Paris, Presses universitaires de France, 2000 ; Marie-Annick Gervais-Zaninger, *La description*, Paris, Hachette, 2001 ; A. Momigliano, « L'histoire entre la médecine et la rhétorique », art.cité, p.31-41 ; J. Bouffartigue, *L'empereur Julien…, op.cit.* ; L. Pernot, *La rhétorique de l'éloge…, op.cit.* et *La rhétorique dans l'Antiquité, op.cit.* ; Michel Meyer, (dir.) *Histoire de la rhétorique…, op.cit.* et *La rhétorique…, op.cit.* ; Adriana Zangara, *Voir l'histoire…, op.cit.* ; Marc Fumaroli, *L'Âge de l'éloquence…, op.cit.* ; Webb Ruth, *Ekphrasis, imagination and persuasion…, op.cit.* ; J. Coste, D. Jacquart, J. Pigeaud (dir.), *La rhétorique médicale…, op.cit.*

montre, se rattache au genre épidictique lui-même et n'est pas sans faire écho au statut ambigu et à l'histoire complexe de la description dans la taxinomie rhétorique.

Tandis que, comme le note Kees Meerhoff, la narration « possède un statut "officiel" en tant que *pars orationis* [797]» et constitue un élément intrinsèque du discours qui se décompose, selon la classification oratoire classique en exorde, narration, argumentation et péroraison[798], la description, elle, insufflant au récit la puissance de la « représentation vive (*energeia*) [799]», est considérée « comme un procédé subordonné [à la narration], comme *ancilla narrationis* [800]». Lors d'une plaidoirie judiciaire ou d'une harrangue politique, la narration est là pour exposer les faits ayant donné lieu au procès ou aux événements ayant engendré la controverse délibérative[801]. Son rôle est fondamental. Elle doit, en effet, grâce à sa fonction d'exposition, nourrir l'argumentaire de l'orateur et lui permettre de persuader l'auditoire. La narration est, telle que la définit K. Meerhoff, une « *expositio utilis ad persuadum* [802]», c'est-à-dire qu'elle doit « être utile à la cause défendue [803]» et participer, comme les autres éléments du discours, à obtenir l'avantage sur la partie adverse.

Dans ce dispositif persuasif, et parmi d'autres outils rhétoriques destinés à convaincre, la description, en tant que procédé intervenant en cours de la narration, et l'étayant, a pour fonction particulière de « frapper l'imagination [804]» des auditeurs. Pourvoyeuse d'images, de représentations mentales, elle a certes un rôle ornemental, mais encore et surtout celui d'émouvoir, de toucher et de séduire « par des moyens d'ordre affectif [805]». La description est ainsi naturellement assimilée à l'amplification, à un procédé qui éveille et exacerbe les passions. Comme le théoriseront Quintilien et le Pseudo-Longin à la suite d'Aristote, elle provoque chez l'auditoire, de façon calculée, des émotions liées aux images, aux représentations mentales qu'elle produit[806]. Ces images sont d'autant plus suggestives et éloquentes qu'elles s'appuient sur un ou des thèmes-

[797] Kees Meerhoff, « Le description : réflexion sur un manuel rhétorique », dans Y. Went-Daoust, *Description, écriture, peinture*, *op.cit*., p. 23.
[798] *Ibid.*
[799] *Ibid*., p.22.
[800] *Ibid*, p. 23.
[801] *Ibid*.
[802] *Ibid*.
[803] *Ibid*.
[804] *Ibid*., p.24.
[805] *Ibid*.
[806] K. Meerhoff., art.cité, p. 22-23, et voir n.2 et n.5, p.34, pour les différentes références, dont Aristote, *Rhét*., 1365a10 et suiv, 1386a33 ; Quintilien, VI, 2, 20-36, VIII, 3, 6 et suiv, X, 7, 15.

clefs (*pantonyme(s)*)[807] qui, connaissant ce que P. Galand-Hallyn nomme « une expansion de type métonymique [808]», se subdivisent en séries de mots juxtaposés et de sous-thèmes[809] qui imprègnent le texte d'une atmosphère ou d'un sentiment propice aux évocations métaphoriques et aux fantasmes conçus les yeux ouverts. C'est ainsi que le discours descriptif permet de subordonner les deux premiers offices de l'orateur le *probare-docere* et le *delectare* au troisième, le *movere-flectere* et de rendre efficiente la mécanique argumentaire[810].

En effet, sans atteindre ou fléchir le cœur de l'assistance, siège de l'adhésion et de la volonté, il est impossible de remporter le consentement de l'esprit. Cicéron, dans *L'Orateur*, explicite le processus rhétorique et sa hiérarchie en ces termes : «*Probare necessitatis est, delectare suavitatis, flectere victoriae* [811]». Si prouver est une nécessité et si plaire est un moyen de séduire, émouvoir est le seul et unique office permettant de triompher. La technique oratoire octroie une place prépondérante aussi bien aux sentiments qu'aux perceptions qui, ayant une force agissante supérieure à celle de l'esthétisme et de l'entendement, provoquent une «excitation de l'esprit (*permotio mentis*) [812]», une « affection de l'âme (*permotio animi*) [813]» suscitant l'assentiment entier et total de la raison et du cœur mêlés.

Héritière de la « codification des traités de rhétorique judiciaire [814]» et de leur classification des preuves et démonstrations primordiales à la défense d'une cause, la description, comme le met très justement en lumière Perrine Galand-Hallyn, émane des arguments *a persona* et *a re*[815]. Dans *Le texte descriptif*, Jean-Michel Adam et André Petitjean explicitent, à travers l'analyse de E.-R. Curtius, que ces arguments *a persona* et *a re* découlent eux-mêmes de la distinction aristotélicienne entre « les preuves dénuées d'artifices [816]» et les « preuves artificielles [817]». Les preuves dénuées d'artifice sont celles que l'orateur n'a pas besoin d'inventer et qu'il peut utiliser « toutes faites [818]», telles qu'elles se présentent à lui, à savoir les lois et les contrats, les aveux et les témoignages

[807] P. Hamon, *Du Descriptif*, *op.cit*., p.127.
[808] P. Galand-Hallyn, *Le reflet des fleurs…, op.cit*., p.11.
[809] P. Hamon, *op.cit*., p.127 et suiv. ; P. Galand-Hallyn, *Le reflet des fleurs…, op.cit*., p. 11-12.
[810] Gisèle Mathieu-Castellani, *La rhétorique des passions*, *op.cit*., p.82-83.
[811] Cicéron, *L'Orateur* (*Orator*), 21, 69, dans *Œuvres complètes*, éd. Alphonse Agnan, Laurent Delcasso, Bompart, Eugène Greslou… etc., Paris, C.-L.-F. Panckoucke, 1840, t.32, p.52-53.
[812] Gisèle Mathieu-Castellani, *op.cit*., p.83.
[813] *Ibid*.
[814] P. Galand-Hallyn, *Le reflet des fleurs…, op.cit*., p.7.
[815] *Ibid*., p.8.
[816] J.-M. Adam et André Petitjean, *Le texte descriptif…, op.cit*., p.11.
[817] *Ibid*.
[818] *Ibid*.

ou encore les serments et les déclarations. *A contrario*, les preuves dites « artificielles [819]» sont celles où l'orateur doit faire montre de ses talents d'inventivité. Toujours très soucieuse de classifier et d'inventorier, la rhétorique classe et regroupe ces preuves artificielles en *loci inventionis* ou catégories générales[820]. Parmi ces « lieux [821]» se trouvent les *argumenta a persona*, renseignements relatifs à un individu, et les *argumenta a re*, renseignements relatifs à l'affaire et ses circonstances[822]. Les preuves *a persona* (âge, origine, sexe, caractère, etc.) donneront naissance à l'art du portrait (prosopographie, éthopée, portrait, parallèle, tableau)[823]. En parallèle, les preuves *a re* (façon, manière, lieu et temps etc.), qui pourraient également être qualifiées de circonstancielles, et au sein desquelles émergent, en dépit de leur division théorique complexe, les argumenta *a loco* (paysage, atmosphère, emplacement, etc.) et *a tempore* (heure, saison, époque, etc.), feront éclore l'art de la peinture écrite (topographie, chronographie, parallèle, tableau) et de ses *topoï* imposés et incontournables que sont le *locus amoenus* et *le locus horribilis*[824].

À travers ces arguments *a persona* et *a re*, la *narratio*, ici d'obédience judiciaire, s'enrichit et s'étoffe d'images propres à séduire et à émouvoir. Très vite, rhéteurs et littérateurs perçoivent tout à la fois le profit et l'écueil de cette séquence descriptive, s'incluant de façon subordonnée à la *narratio*. Elle a, par le prisme de ces images produites et porteuses de passions et d'éclat, une fonction hautement esthétique ainsi qu'un fort impact émotionnel. Relevant de l'ornement du discours, l'écriture descriptive se présente sous la forme d'une « fleur textuelle [825]». Le brillant de cette parure n'est ni fortuit, ni désintéressé. Il permet à l'orateur d'exhiber sa virtuosité et de faire preuve de son pouvoir de séduction, tout en accroissant son aura et son prestige. Par ailleurs, la beauté de cette « fleur [826]» offre à l'auditoire illusions et représentations suggestives. Il donne ainsi au rhéteur une réelle emprise sur son public dont il manipule les émotions. Le risque d'une manipulation excessive de l'assistance et de ses sentiments peut être occulté. Il n'en reste pas moins que, dans ce cas, perdure l'extrême danger que l'orateur cède à la

[819] *Ibid.*
[820] *Ibid.*
[821] *Ibid.*
[822] *Ibid.*
[823] J.-M. Adam et A. Petitjean, *op.cit.*, p.11 ; P. Galand-Hallyn, *Le reflet des fleurs…, op.cit.*, p.8 ; M.-A. Gervais-Zaninger, *La description, op.cit*., p..14.
[824] J.-M. Adam et A. Petitjean, *op.cit.*, p.11 ; P. Galand-Hallyn, *op.cit.*, p.8 ; M.-A. Gervais-Zaninger, *op.cit.*, p.13-15.
[825] P. Galand-Hallyn, *Le reflet des fleurs…, op.cit*., p. 9.
[826] *Ibid.*

tentation de la digression et de l'emphase. En tant que structure digressive « *ancilla narrationis* [827]», la description doit être brève, pertinente et clairement délimitée par des bornes textuelles identifiables, à savoir des formules introductives et conclusives[828]. Enfin, elle doit également s'inclure à une argumentation resserrée et méthodique. La description incite les rhéteurs à la plus grande méfiance puisque, par sa fonction à produire des images, à les peindre et à les décrire, elle fournit à la littérature une formidable occasion d'annexer la rhétorique. Or les rhéteurs vont se défier assez rapidement de la propension de la littérature à influencer et à envahir l'art oratoire. Elle est en effet « considérée comme une menace, voire un fléau [risquant] de corrompre la véritable éloquence [829]». Les rhétoriciens n'ont donc recours aux procédés littéraires, dont, parmi eux, la description, qu'avec la plus grande prudence et qu'à une fin purement utilitaire, pour l'essentiel, celle de persuader.

Malgré la défiance des orateurs envers la description, celle-ci va connaître un essor formidable à partir des débuts de l'ère impériale. Sous l'influence conjuguée du triomphe du genre épidictique (genre de l'éloge et de la digression ornementale) et du plein épanouissement des exercices préparatoires (*progymnasmata*), le discours se fragmente en une « suite de morceaux brillants [830]». Parmi eux, et répondant à « l'idée même d'une finalité esthétique du langage [831]», émerge l'*ekphrasis*, assimilée ou assimilable à la *descriptio*. Selon Roland Barthes, elle peut-être définie comme « un morceau brillant, détachable (ayant donc sa fin en soi, indépendante de toute fonction d'ensemble), qui avait pour objet de décrire des lieux, des temps, des personnes ou des œuvres d'art [832]». Cette définition peut répondre à celle de cette figure centrale de la néo-rhétorique alexandrine, ou de la seconde sophistique, et à l'engouement qu'elle suscite alors. Dès la publication du premier recueil connu de *progymnasmata*, écrit par le théoricien Théon, et en dépit des réticences de Quintilien et d'autres rhéteurs, l'*ekphrasis* connaît une réelle autonomisation. Elle est dès lors reconnue par beaucoup comme un élément structurel du discours, un morceau isolé de l'exposé oratoire qui s'intègre à la liste des exercices d'échauffement rhétorique[833]. Elle est traitée sur le même plan que le récit ou encore la thèse. Mais la définition de Roland Barthes n'en reste pas moins

[827] K. Meerhof, art.cité, p.23.
[828] P. Galand-Hallyn, *op .cit*., p. 9.
[829] K. Meerhof, art.cité, p. 25.
[830] J.-M. Adam et André Petitjean, *op.cit*., p.74.
[831] Roland Barthes, *Le bruissement de la langue*, *op.cit*., p.182.
[832] *Ibid*.
[833] K. Meerhof, art.cité, p.26 et suiv.

problématique. Elle prédispose non seulement à entériner la caractérisation contemporaine, pour le moins fautive, de l'*ekphrasis* en tant que figure de style destinée à décrire une oeuvre d'art, mais encore et surtout, et bien que R. Barthes ne l'ait jamais théorisé, à confirmer la distinction, établie maladroitement par la critique moderne, entre récit et description. Comme le note à juste titre Gérard Genette :

> La représentation littéraire, la *mimésis* des anciens, ce n'est donc pas le récit plus les « discours » : c'est le récit, et seulement le récit[834].

P. Galand-Hallyn confirme à sa suite :

> Les « anciens ne connnaissent pas cette distinction (approximative) entre la représentation du « faire » (= narration) et celle de l'être (= description). […] Si l'on tente de cerner l'objet descriptif dans la rhétorique antique, l'on voit aisément qu'il peut être aussi bien un état qu'une action. [835]

Le terme « *ekphrasis* (*ἔκφρασις*) », traduit par le mot « description » n'est en réalité, en témoignent ses racines verbales « *ἐκφράζω* : expliquer jusqu'au bout ; exposer en détail », que l'action d' « expliquer, de montrer jusqu'au bout », et surtout celle d'« exposer en détail »[836]. Yves Le Bozec note ainsi que la « principale qualité rhétorique de l'*ekphrasis* est sa capacité d'exhaustion [837]» et que, citant Barbara Cassin, elle « a l'insolence d'un jusqu'au bout [838]», celle de mettre en phrase un objet jusqu'à son épuisement. Au cœur de la narration, l'*ekphrasis*, dont c'est l'attribut le plus précieux, a pour fonction d'éclairer et de donner vie au récit par son *energeia*.

Traduit en latin, grâce à Cicéron, par les expressions *evidentia*, *illustratio*, le terme technique *ἐνάργεια*, comme P. Galand-Hallyn l'explicite et l'étaie[839], puise ses racines chez Homère. Dans l'*Illiade* et l'*Odyssée*, revient très régulièrement l'adjectif *ἐναργής*. Cet adjectif est usité afin de décrire les spectres divins qui viennent hanter le sommeil des mortels.Il est, dans la représentation homérique, synonyme à la fois d'une blancheur brillante, associée aux éptithètes *ἀργός* et *ἄργης* qualifiant la lumière, la craie, la laine ou encore certains types d'animaux, et de la propriété immédiatement identifiable de cette luminosité éclairant l'objet ou le personnage. Cette blancheur éclatante et surnaturelle,

---

[834] Gérard Genette, *Figures II*, *op.cit*., p. 55.
[835] P. Galand-Hallyn, *Le relfet des fleurs…, op.cit.*, p. 9.
[836] Yves Le Bozec, « Ekphrasis de mon cœur… », art.cité, p.111 ; « *L'hypotypose* : un essai de définition formelle », art .cité, p.4.
[837] Y. Le Bozec, « L'hypotypose : un essai de définition formel », art.cité, p.4.
[838] *Ibid*.
[839] Le propos s'appuie sur les analyses de P. Galand-Hallyn, *Le reflet des fleurs…, op.cit*., p. 37et suiv. ; *Les yeux de l'éloquence*, p.99 et suiv, p.123 et suiv.

d'origine divine, effraie tout autant qu'elle peut réconforter par sa clarté. Par dérivation, cet adjectif désignera un oracle, un songe qui apparaît particulièrement intelligible, un objet que l'on distingue sans difficulté, un exposé, une déclaration dont la signification est limpide. Dans la philosophie de la représentation des Stoïciens, l'*ἐνάργεια* et son qualificatif adjectival *ἐναργής* traduiront la notion d'évidence absolue. À leur tour, les rhéteurs vont s'emparer du vocable et se l'approprier. Il définit tout d'abord l'art de la description dans l'épopée homérique. Puis, son sens, par la suite, s'élargit à tout genre de description vif et animé qui, comme un songe, donne l'illusion à l'auditoire ou au lecteur d'être en présence d'objets ou d'êtres en réalité absents. En bons démiurges, et s'appropriant la définition divine de l'*energeia*, les rhéteurs, tels les dieux homériques suscitant des visions chez les hommes et les héros, provoquent, par leur faculté enchanteresse, images et représentations, ce que le Pseudo-Longin conceptualise sous la dénomination de « production du sublime [840]». C'est pourquoi, lorsqu'ils traitent de l'*energeia*, ils dépeignent cette technique oratoire par les formules consacrées en grec et en latin de « placer, mettre devant et sous les yeux », *ὑπ'ὄψιν ἄγειν τὸ δηλούμενον, ante oculos ponere*. D'autres termes, équivalents ou synonymes, viennent encore enrichir la définition de ce phénomène qui appartient en partie au domaine de l'irrationel et du surnaturel, tels qu'*hypotypose, diatypose, phantasia, evidentia, illustratio, demonstratio, suffiguratio, effictio* ou encore *subjectio sub oculos*.

L'*energeia*, force motrice de l'*ekphrasis*, dépend de ce que P. Galand-Hallyn nomme « la rhétorique des affects [841]» et Gisèle Mathieu-Castellani « la rhétorique des passions [842]». Dans le sillage d'Aristote (bien que, chez lui, l'*energeia* ne recoupe encore aucun sens technique précis), et plus encore dans celui de l'épistémologie hellénistique, Quintilien est celui qui, avec le Pseudo-Longin, théorise le plus exhaustivement la relation entre les images produites par l'orateur et les émotions ressenties par l'assistance face aux représentations mentales qu'elle se forge. Tout en exposant le pouvoir que la volonté exerce sur l'imagination, il préconise, afin que l'orateur soit en mesure d'émouvoir véritablement son public, de susciter en lui-même un « état émotionnel artificiel [843]». Il doit, pour ce faire, convoquer ses propres peurs, angoisses, obsessions et espérances en vue de faire éclore en lui des visions mentales les plus vraies et réelles

[840] P. Galand-Hallyn, *Les yeux de l'éloquence, op.cit.*, p. 99.
[841] *Ibid*.
[842] G. Mathieu-Castellani, *La rhétorique des passions, op.cit*.
[843] P. Galand-Hallyn, *Les yeux de l'éloquence, op.cit*., p.100.

possible[844]. Ces φαντασίαι (*visiones* ou *imagines*), chargées d'une forte valeur affective, sont des points d'ancrage sur lesquels l'orateur peut étayer son discours lui permettant de toucher le cœur de son auditoire en éveillant en lui de vives émotions[845]. Cette vertu « enthousiaste [846]» de l'*energeia*, étant tout à la fois une vertu majeure de l'ornement et du sentiment, associée à la technique rhétorique du descriptif détaillé, l' *ekphrasis* s'avère donner une qualité majeure au récit en lui insufflant « clarté (*σαφήνεια*) », « représentation vive », « illusion de vie (*ἐνάργεια*) [847]». C'est ce qu'Horace, dans son *Art poétique*, résume par cette formule célèbre de l' « *Ut Pictura poesis* [848]» et ce que Plutarque, réfléchissant sur l'écriture historique, récapitule en ces termes :

> Simonide, il est vrai, appelle la peinture une poésie muette et la poésie, une peinture parlante. Les actions que les peintres présentent à nos yeux comme s'accomplissant, les historiens les racontent et les écrivent quand elles sont passées. Si les uns y emploient des couleurs et des figures, les autres usent de mots et de phrases. C'est la matière, en même temps que le mode d'imitation, qui diffère ; mais des deux côtés le but est le même ; et le meilleur historien est celui qui reproduit le mieux, comme le ferait une peinture, les émotions et les personnages[849].

*

Façonnée par le discours descriptif de la narration historique et médicale, l'anecdote exemplaire des Amours d'Antiochus et Stratonice est définie, grâce à la classification réthorique des *progymnasmata*, comme « *diêgêma* (récit) », et se plie ainsi aux exigences de « clarté, brièveté et vraissemblance ». Elle fait, comme tout récit, appel à l'*ekphrasis* (description, exposition détaillée d'un être animé ou d'un objet) et à sa force vive, l'*energeia*. Cette « force vive » est en effet créatrice, grâce, entre autres, à l'emploi d'un vocabulaire fécond en *topoï* se déclinant en champs lexicaux spécifiques et en sous-thèmes, et à l'emploi d'images riches en émotions et en représentations mentales capables de frapper l'esprit et le coeur. Au cœur des amours princières, et de ses variantes, l'*ekphrasis* « met sous les yeux du lecteur », « place devant son regard » le portrait de l'amant atrabilaire à travers la figure d'Antiochus et de ses multiples réincarnations. Comme tout portrait, il est héritier des preuves *a persona*. Il dépeint à la fois l'allure physique (la figure, les traits, le corps, le maintien, les mouvements) et le caractère moral

---

[844] *Ibid*.
[845] P. Galand-Hallyn, *Le reflet des fleurs…, op.cit*., p.39-40 ; *Les yeux de l'éloquence, op.cit*., p.100.
[846] P. Galand-Hallyn, *Les yeux de l'éloquence, op.cit*., p.100
[847] *Ibid*., *op.cit*., p.100. P. Galand-Hallyn cite ici Hermogène de Tarse.
[848] Horace, *Art poétique*, III, v.361, dans *Les auteurs latins* […], v.361, Paris, Hachette, 1877, p. 46-47.
[849] Plutarque, *Si les Athéniens se sont plus illustrés à la guerre que dans les lettres*, 346f-347a, dans *Œuvres complètes de Plutarque*, éd. Victor Bétolaud, Paris, Hachette, 1870, t.2, p. 211.

(les mœurs, les défauts, les qualités, les vices, les vertus, les talents) du malade d'amour. Cette incarnation de la souffrance d'aimer permet d'exposer la déchéance mentale et physique, tantôt lente et progressive, tantôt prompte et soudaine, que la passion érotique, muée en affection pathologique, fait subir à celui qui en est atteint. Dans un jeu d'intertextualité et de métatextualité, l'édifiante image, fascinante et horrifique, frappante et touchante, comique et tragique, au corps et à l'esprit abattu par une fixation extatique d'essence amoureuse, est engendrée par les propres peurs et fantasmes, à la fois innés et acquis, des auteurs sur la maladie d'amour et ses souffrances. L'explication psychologique du rêve, théorisée par Aristote, croise ici l'art de mémoire, inventé, dit-on, par Simonide de Céos[850]. Les littérateurs se laissent tout d'abord envahir, dans une « vacance de l'âme [851]», par des visions (*φαντασίαι* ; *visiones*) nourries de leurs propres craintes ressenties face à ce désir insatiable et morbide d'aimer. Puis, se remémorant ces visions, ils les transforment en images qui suscitent chez leur lecteur une émotion forte, oscillant entre attirance et répulsion, entre identification et détachement envers cette passion destructrice. La mise en abîme ne s'arrête pas là. De même que l'amant mélancolique est attiré par la vision d'une belle image, ne cessant de vouloir l'atteindre et la reconstituer, et sombre dans une rêverie monomaniaque sous la forme d'un délire obsessionnel, le lecteur et parfois l'écrivain lui-même rêvent les yeux ouverts, plongés dans une sorte d'extase érotique provoquée par ces images qui les envahissent et les émeuvent, fixation obsédante de celui qui aime et qui désire.

*

Valère-Maxime, premier auteur connu à relater l'histoire d'Antiochus et Stratonice, fait éclore, au sein de son récit, l'image emblématique de l'amoureux en souffrance. Il prend les traits, les attitudes, les qualités, les vices et les pensées du prince séleucide qu'il incarne et représente. Soumis à une forte tension psychologique, le jeune amant est déchiré entre une passion impérieuse et une culpabilité irrépressible. Ce débat intérieur, refoulé et secret, le plonge dans un état de faiblesse profonde jusqu'à ce qu'il ne ressemble plus qu'à un moribond « *moribundo similis* [852]». Afin de représenter cette lutte intime entre raison et désir pathogène, le texte de Valère-Maxime expose des antithèses.

[850] P.Galand-Hallyn, *Le reflet des fleurs…*, *op.cit*., p. 39-40 et *Les yeux de l'éloquence, op.cit*., p.123-134 ; G. Castellani-Mathieu, *op.cit*., p.148.
[851] P. Galand-Hallyn, *Le reflet des fleurs…, op.cit*., p.40.
[852] Valère-Maxime, V, 7, 1, éd. R. Combès, *op.cit*., p.128.

L' « *impium pectoris vulnus* [853]» s'oppose à la « *pia dissimulatione* [854]», tandis que la « *maxima verecundia* [855]» riposte à la « *summa cupiditas* [856]». Le désordre mental se répercute sur le corps. Lui aussi est soumis à des mouvements contraires. Exprimées sous la forme d'un *isocolon*, les manifestations somatiques à l'entrée et la sortie de Stratonice s'opposent les unes aux autres :

> Ut eum ad introitum Stratonices rubore perfundi et spiritu increbrescere, eaque egrediente pallere et excitatiorem anhelitum subinde recuperare animadvertit[857].

La rougeur « *rubore perfundi* » s'inscrit en contraste de la pâleur « *pallere* », l'accélération du souffle « *spiritu increbescere* » contrarie une respiration apaisée « *excitatiorem anhelitum subinde recuperare* ». Les rougissements du prince n'expriment pas uniquement ses tourments par leur opposition à la pâleur, mais aussi par la symbolique que la couleur rouge véhicule et porte en elle[858]. Couleur dominante dans l'Antiquité[859], elle est associée, par analogie au feu et aux échauffements corporels, à la chaleur et, par le prisme de la catégorisation aristotélicienne du changement de teint dû aux affections, à la honte[860]. D'ailleurs, le terme « *rubor* » signifie à la fois « rougeur, couleur rouge » et « réserve, pudeur, rougeur de la honte, honte ». Il évoque à la fois l'embrasement de cet amour destructeur et maladif qui consume « *improbis facibus arderet* [861]», et la pudeur honteuse ressentie face à ce sentiment coupable

---

[853] *Ibid*., p.127.
[854] *Ibid*.
[855] *Ibid*., p.128.
[856] *Ibid*.
[857] *Ibid*.
[858] Sur la couleur, son histoire et ses symboliques, voir : Paul Kucharski, « Sur la théorie des couleurs et des saveurs dans le « De Sensu » aristotélicien », dans *Revue des Études grecques* , 67/316-318, Juilllet-Décembre 1954, Paris, Les Belles Lettres, 1954, p.355-390 ; Marie-Hélène Margane, « Le système chromatique dans le corpus aristotélicien », dans *Les Études classiques*, 46, Namur, Université de Namur,1978, p.185-203 ; Sylvie Fayet, « Le regard scientifique sur les couleurs à travers quelques encylcopédistes latins du XIIe siècle », dans *Bibliothèque de l'École des chartes*,150/1, Paris, Société de l'École des chartes, 1992, p.51-70 ; Robert Mandrou, *Introduction à la France moderne : essai de psychologie historique* : *1500-1640*, 3e éd., Paris, Albin Michel, 1998, p.79-81 ; Michel Perrin, « Regards croisés sur la couleur, de l'Antiquité au Moyen Âge autour de quelques notes de lecture », dans *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 2, juin 2001, Paris, Presses universitaires de France, 2001, p.153-170 ; Laurence Villard (dir.), *Couleurs et vision dans l'Antiquité classique*, Rouen, Publications de l'Université de Rouen, 2002 ; Agnès Rouveret, Sandrine Dubel et Valérie Naas (dir.), *Couleurs et matières dans l'Antiquité : textes, techniques et pratiques*, Paris, Éd. rue d'Ulm, 2006 ; Michel Pastoureau et Dominique Simonet, *Le petit livre des couleurs*, Paris, Seuil, 2007 ; Maria Michela Sassi, « Entre corps et lumière : réflexions antiques sur la nature de la couleur », dans Marcello Carastro (dir), *L'Antiquité en couleurs: catégories, pratiques, représentations*, Grenoble, J. Millon, 2009, p.277-293.
[859] Michel Pastoureau et Dominique Simmonet, *Le petit livre des couleurs*, Paris, Seuil, 2007, p. 28-41.
[860] Maria Michela Sassi, « Entre corps et lumière… », art.cité, p.287, p.295.
[861] Valère-Maxile, V, 7, 1, *op.cit*., p.127.

« *verecundia* [862]», « *ipsius pudori imputans* [863]». Inconstant, le rythme cardiaque témoigne à son tour de la dissension qui agite le prince. L'instabilité du pouls se matérialise à travers le parallélisme antithétique « *modo vegetiore modo languidiore* [864]» et sa cadence saccadée sous l'effet de la double homéotéleute en « -do » et en «-iore ». Homme abattu par ce combat de l'âme et du corps, l'amant adopte les pâleurs de l'anxiété craintive et le jaunissement blafard de la pathologie somatique « *pallere* »[865]. En miroir de la chaleur vive dégagée par le rouge, la lividité citrine représente, par le froid qu'elle émane, la maladie et la mort. Le désir trop ardent brûle et assèche avant de refroidir et d'engendrer un état pathogène. Construit autour de ce rapport d'opposition, reflet de l'antagonisme du sentiment amoureux entre désir concupiscent et honte pudique, entre vie et mort, la narration de Valère-Maxime affirme l'essence maladive de la passion érotique qu'il qualifie de *« morbum* [866]» et fait d'Antiochus un malade « *aeger* [867]» d'amour.

Si Valère-Maxime dessine un portrait tout en contraste, Plutarque, lui, plus emphatique et tragique, construit sa représentation de l'amoureux en souffrance autour de l'amplification. Victime d'un combat inégal, Antiochus est anéanti par la violence de cette inclination. L'allitération en kappa fait ainsi ressentir l'écrasement du prince « *διακεῖσθαι κακῶς καὶ* [868]», et celle en pi « *πολλὰ ποιεῖν τῷ πάθει διαμαχόμενον* [869]», qui lui succède, mimant le bruit de la marche, son retrait, malgré sa courageuse résistance. La funeste progression de la passion apparaît comme inéluctable. Sous la forme d'une hyperbole, le mal incurable « *ἀνήκεστα δὲ νοσεῖν* [870]» s'agrège à la raison vaincue « *κεκρατῆσθαι δὲ τῷ λογισμῷ* [871]». Cette alliance hyperbolique est renforcée par un procédé additionnel et parallèle que souligne la répétition de la conjonction de coordination copulative « *καὶ* » :

> Τρόπον ἀπαλλαγῆς τοῦ βίου ζητεῖν καὶ παραλύειν ἀτρέμα καὶ θεραπείας ἀμελείᾳ καὶ τροφῆς ἀποχῇ τὸ σῶμα[872].

[862] *Ibid*., p.128.
[863] *Ibid*., p.129.
[864] *Ibid*., p.128.
[865] Sylvie Fayet, « Le regard scientifique… », art.cité, p. 59-60 ; Maria Michela Sassi, art.cité, p.295.
[866] Valère-Maxime, V, 7, 1, *op.cit*., p.128.
[867] *Ibid*.
[868] Plutarque, *Démétrios*, 38, 907a, éd. R. Flacelière et E. Chambry, *op.cit*., p.60.
[869] *Ibid*.
[870] *Ibid*.
[871] *Ibid*.
[872] *Ibid*.

Dans un mouvement de balancier, la recherche de la mort « *ἀπαλλαγῆς τοῦ βίου ζητεῖν* » fait écho aux détachements progressifs du monde « *παραλύειν ἀτρέμα* », alors que l'absence de soin « *θεραπείας ἀμελείᾳ* », elle, répond à la privation de nourriture « *τροφῆς ἀποχῇ* ». Inspirée à la fois par les traditionnels de la lyrique érotique et le folklore atrabilaire, l'énumération graduelle et accumulative des manifestations psychosomatiques nourrit la vision dramatique de cette affection érotique qui dévaste et ravage l'esprit et le corps :

> Ἐγίνετο τὰ τῆς Σαπφοῦς ἐκεῖνα περὶ αὐτὸν πάντα, φωνῆς ἐπίσχεσις, ἐρύθημα πυρῶδες, ὄψεων ὑπολείψεις, ἱδρῶτες ὀξεῖς, ἀταξία καὶ θόρυβος ἐν τοῖς σφυγμοῖς, τέλος δὲ τῆς ψυχῆς κατὰ κράτος ἡττημένης ἀπορία καὶ θάμβος καὶ ὠχρίασις[873].

Dans le sillage de Valère-Maxime, la chaleur initiale et brûlante du désir « *ἐρύθημα πυρῶδες* », « *ἱδρῶτες ὀξεῖς* » se métamorphose en une froideur maladive et morbide « *ὠχρίασις* ». L'embrasement flamboyant de l'éros conduit à un dessèchement mortel. L'ambivalence de ce désir pourvoyeur d'embrasements vivaces, puis de lividités cadavériques, est symbolisée par l'ambiguïté du terme « *ὠχρίασις* », rattaché à la couleur « *ἡ ὤχρα* » et à son adjectif « *ὠχρος* ». Issu d'une oxydation du fer mélangée à du limon terreux, cet ocre renferme en lui une palette dégradée allant du jaune pâle au jaune orangé, jamais totalement jusqu'au rouge, cependant désigné par le terme « *ἡ μίλτος* »[874]. Il n'en reste pas moins que cet ocre renforce l'opposition complémentaire entre le chaud et le froid, initialement posée par l'« *ἐρυθρός* (rouge) » et l'« *ὠχρος* (jaune pâle) ». Il confirme également le dualisme entre le rouge de la honte ressentie face à cette passion coupable « *τέλος δ'ἑαυτοῦ καταγνόντα δεινῶν μὲν ἐπιθυμεῖν* [875]» et la pâleur de l'angoisse et de l'effroi « *ἀπορία, θάμβος* » face à ce sentiment indomptable. Incarnation de la propagation d'un mal hautement pathogène, menant dans une gradation mélo-dramatique à une mort inéluctable « *μέχρι θανάτου* [876]», Plutarque grime Antiochus en un personnage de tragédie, personnage malade d'une funeste ardeur qui le détruit.

À mi-chemin entre Valère-Maxime et Plutarque, c'est autour du drame de la conscience qu'Appien élabore son illustration de l'amant chétif et affligé. Homme de devoir, le prince séleucide se présente comme un individu déchiré entre sa raison et sa

[873] *Ibid*., 907c-b, p.60-61.
[874] Marie-Hélène Marganne, « Le système chromatique… », art.cité, p.189-190.
[875] Plutarque, *Démétrios*, 38, 907a, *op.cit*., p.60.
[876] *Ibid*., 907c, p.61.

passion. En témoigne la formule oxymorique «*τὴν ἐς τὸ πάθος αὐτοῦ σωφροσύνην* [877]». Le vocable « *ἡ σωφροσύνη* (bon sens, prudence, sagesse, modération dans les désirs, tempérance) » vient s'opposer au terme «*τὸ παθος* (ce qu'on éprouve, état de l'âme agitée par des circonstances extérieures, disposition morale, et par extension sentiment, passion) ». L'insistance, créée par le chiasme anaphorique « *οὔτε ἐπεχείρει τῷ κακῷ οὔτε τῷ [κακῷ] προύφερεν* [878]», souligne non seulement la lucidité interdite d'Antiochus face à l'illégitimité de son amour « *συγγινώσκων δὲ τὴν ἀθεμιστίαν τοῦ πάθους* [879]», mais encore le dilemme intérieur qui le pousse, par intégrité, à choisir la maladie, l'alitement et la mort dans une gradation hyperbolique « *ἀλλ'ἐνόσει καὶ παρεῖτο καὶ ἑκὼν ἐς τὸν θάνατον συνήργει* [880]» plutôt que de céder à ses instincts coupables. Ce conflit moral de forte intensité trouve enfin sa pleine expression à travers l'ampleur superlative de l'adverbe « *μάλιστα* » et de la redondance des mots « *ἡ αἰδώς* » et « τὸ συνειδός » :

> Τὴν μὲν γνώμην ὑπ᾽αἰδοῦς καὶ συνειδότος τότε μάλιστα αὐτὸν ἐνοχλούμενον[881].

D'ailleurs, le terme « *τὸ συνειδός* », synonyme et parent du mot « *ἡ συνείδησις* », traduit la notion de crise de conscience engendrée par les agitations de l'âme et sera à l'origine du concept chrétien de conscience morale. L'expression de cette crise, pleinement épanouie par le superlatif et l'itération redondante, est en outre étayée, comme chez Valère-Maxime, par le contraste :

> Ὅτε δὲ ἡ Στρατονίκη παρίοι πρὸς αὐτὸν ἐπισκεψομένη, […] τὸ δὲ σῶμα καὶ ἄκοντος αὐτοῦ θαλερώτερόν τε γινόμενον αὐτῷ καὶ ζωτικώτερον καὶ αὖθις ἀπιούσης ἀσθενέστερον[882].

L'arrivée de Stratonice « *ἡ Στρατονίκη παρίοι* » provoque un réveil de l'ardeur du désir qui ramène Antiochus à la vie « *τὸ δὲ σῶμα καὶ ἄκοντος αὐτοῦ θαλερώτερόν τε γινόμενον αὐτῷ καὶ ζωτικώτερον* », tandis que son départ « *ἀπιούσης* » suscite, après l'assèchement provoqué par la brûlure de la concupiscence « *μαραινόμενον* [883]» et le refroidissement sec qui en découle « *σβεννύμενον* », affaiblissement et perte de vitalité « *ἀσθενέστερον* ». Ici est reprise de façon classique la dualité entre un désir érotique par trop vivace et ardent et le froid mortel qu'il finit par créer. À la croisée de l'amplification

[877] Appien, *Le livre Syriaque*, 59, 308, éd. P. Goukowski, *op.cit*., p. 59.
[878] *Ibid*., 59, 309, p.60.
[879] *Ibid*.
[880] *Ibid*.
[881] *Ibid*., 59, 312, p.60.
[882] *Ibid*.
[883] *Ibid*.

et des complémentarités contraires, Appien dessine, à travers la figure du prince amoureux, un héros tragique qui, en proie à une passion interdite, est le protagoniste de sa propre crise de conscience, de son propre drame intérieur.

À l'image de Plutarque, Lucien construit son portrait de l'amant malade autour de l'amplification hyperbolique. Il multiplie les énumérations et les effets de gradation. Le malheur d'être en proie à cet amour coupable, conjugué à la honte de l'éprouver, plonge le prince dans un état maladif avant de le précipiter vers la mort :

> Ὡς γάρ μιν ἡ συμφορὴ κατέλαβεν, ἀμηχανέων τῷ κακῷ αἰσχρῷ δοκέοντι κατ᾽ ἡσυχίην ἐνόσεεν, ἔκειτο δὲ ἀλγέων οὐδέν, καὶ οἱ ἥ τε χροιὴ πάμπαν ἐτρέπετο καὶ τὸ σῶμα δι᾽ ἡμέρης ἐμαραίνετο[884].

L'expression « *μιν ἡ συμφορὴ κατέλαβεν* » est ainsi soulignée par la formule « *ἀμηχανέων τῷ κακῷ αἰσχρῷ* », tandis que « *ἔκειτο δὲ ἀλγέων οὐδέν*» répond à « *κατ᾽ ἡσυχίην ἐνόσεεν* », tout en marquant une gradation ascendante. La maladie silencieuse se mue en une fin sans douleur. Le terme « *ἡ ἡσυχία* (tranquillité, calme, repos, placidité, lenteur, silence) » se prolonge ainsi dans le verbe « *κεῖμαι* », plus intense, et plus grave puisqu'il signifie un repos *quasi* mortel pour ne pas dire mortuaire (être étendu, immobile, au repos, être étendu blessé, mourant, être étendu mort sur une couche). Cette gradation ascendante se voit renforcée par une autre gradation symétrique et appuyée par la coordination copulative « *καί* ». Le changement de couleur « *καὶ οἱ ἥ τε χροιὴ πάμπαν ἐτρέπετο* » s'aggrave en un dépérissement progressif du corps dû à l'assèchement créé par la passion « *καὶ τὸ σῶμα δι᾽ ἡμέρης ἐμαραίνετο* ». Il s'ensuit pour ajouter, au *pathos* de la représentation du malade d'amour, une énumération symptomatique calquée sur le procédé plutarquien, et là encore soutenue par la répétition anaphorique de la conjonction « *καί* » :

> Ἔρωτος δὲ ἀφανέος πολλὰ σημήια, ὀφθαλμοί τε ἀσθενέες καὶ φωνὴ καὶ χροιὴ καὶ δάκρυα[885].

La progression tragique se trouve à nouveau accentuée par l'effet concomittant d'un balancement antithétique et d'une amplification énumérative et graduelle :

> Ὁ δὲ τῶν μὲν ἄλλων ἐσιόντων πάντων ἐν ἠρεμίῃ μεγάλῃ ἦν, ὡς δὲ ἡ μητρυιὴ ἀπίκετο, τήν τε χροιὴν ἠλλάξατο καὶ ἱδρώειν ἄρξατο καὶ τρόμῳ εἴχετο καὶ ἡ καρδίη ἀνεπάλλετο[886].

---

[884] Lucien, *De la déesse syrienne*, 17, éd. A. M. Harmon, *op.cit.*, p.360-363.
[885] *Ibid.*, 17, p.362-363.
[886] *Ibid.*

L'entrée de toutes les autres personnes « *τῶν ἄλλων ἐσιόντων πάντων* » s'inscrit en reflet inversé de l'arrivée de Stratonice « *ἡ μητρυιὴ ἀπίκετο* ». Et lorsque les uns ne suscitent aucune réaction chez Antiochus, si ce n'est le plus grand calme, la tranquillité la plus parfaite « *ἐν ἠρεμίῃ μεγάλῃ* », Stratonice, elle, à l'inverse, provoque une série de réactions qui s'enchaînent et se développent. Les toutes premières sueurs « *ἱδρώειν ἄρξατο* » deviennent frissons craintifs et apeurés « *τρόμῳ* », palpitations excitées et agitées « *ἡ καρδίη ἀνεπάλλετο* ». L'ascendance hyperbolique des débuts d'un frémissement à un tremblement général est marquée par la répétition une nouvelle fois cruciale de la coordination *« καί »*, tout en faisant écho aux autres gradations et énumérations. À l'instar de ceux qui l'ont précédé, Lucien, en filigrane, fait également référence à la brûlure aride du désir qui dessèche « *ἐμαραίνετο* [887]» avant qu'elle ne crée une sueur et un tremblement craintif « *ἱδρώειν ἄρξατο καὶ τρόμῳ εἴχετο* », annonciateurs d'un froid funeste. Mais *a contrario,* il ne joue pas sur le contraste entre le coloré rougeoyant et la lividité jaunie. Il se contente du terme générique de « *ἡ χροιή* », forme épique et ionienne de « *ἡ χρόα* (couleur de peau, coloration, teint) » soit en l'accompagnant du verbe « *τρέπω* (changer, transformer, altérer) [888]», soit en l'employant sous la forme allusive d'une synecdote. En écho à l'amplification hyperbolique, l'allusion à cette progression de la chaleur la plus extrême au froid le plus mortuaire nourrit à son tour le trait pathétique du portrait. Éminemment romanesque, Lucien boursoufle l'amplification plutarquienne et dessine l'image d'un prince mélodramatique dévasté par une passion emplie de larmes et de tressaillements.

Julien, à la fois distinct et original, classique et traditionnel, brosse une représentation outrancière et hyperbolique du malade d'amour. D'un tempérament lascif, le jeune amoureux est représenté comme un homme enclin, par nature et par essence, à la passion érotique et à ses débordements pathogènes. Le tempérament maladivement amoureux du protagoniste est tout d'abord mis en lumière par l'usage redondant et coordonné des termes « *ἡ ἁβροτης* (air de délicatesse) [889]» et « *ἡ τρυφή* (mollesse, délicatesse, vie molle et sensuelle) [890]» en complément de nom d'« *ἡ ὑπερβολή* (action de dépasser la mesure, excès, surabondance) [891]», puis par l'usage anaphorique du verbe «

[887] *Ibid*.
[888] *Ibid*.
[889] Julien, *Misopogon*, 347b, éd. Ch. Lacombrade, *op.cit*., p.169.
[890] *Ibid*.
[891] *Ibid*.

ἐραω-ῶ » (*ἐρῶντα ἀεὶ καὶ ἐρώμενον/ ἐρασθῆναι*)[892], renforcé par l'utilisation de son substantif « *ὁ ἔρως* [893]». Vice secret « *ἀφανῶς* [894]» et dissimulé sans succès « *κρύπτειν δὲ ἐθέλοντα τὸ πάθος οὐ δύνασθαι* [895]», l'affection amoureuse ronge cette nature concupiscente. L'énumération des manifestations symptomatiques donne un tour inquiétant au propos :

> Τὸ σῶμα δὲ αὐτῷ κατὰ μικρὸν τηκόμενον ἀφανῶς οἴχεσθαι, καὶ ὑπορρεῖν τὰς δυνάμεις, καὶ τὸ πνεῦμα ἔλαττον εἶναι τοῦ συνήθους[896].

Sous la forme d'une accumulation hyperbolique, la lente liquéfaction du corps « *τὸ σῶμα δὲ αὐτῷ κατὰ μικρὸν τηκόμενον* » s'adjoint à l'abandon des forces « *ὑπορρεῖν τὰς δυνάμεις* » et à la gêne respiratoire « *τὸ πνεῦμα ἔλαττον εἶναι τοῦ συνήθους* ». L'affaiblissement manifeste du prince « *ἐναργοῦς δὲ οὔσης τῆς περὶ τὸ μειράκιον ἀσθενείας* [897]», accompagné d'une atrophie des membres « *γυιοκόροι* [898]» et d'une putréfaction du corps « *τηκεδόνος* [899]», est dû à cette infirmité morale, cette maladie de l'âme « *ἀρρωστία ψυχῆς* [900]» que provoque son caractère tout entier disposé aux choses de l'amour « *οὐκ ἀναφρόδιτον* [901]». À l'arrivée de l'objet de ses désirs, tout l'organisme s'affole et connaît une crise aigüe favorisée par son état d'extrême faiblesse, tant physique que mentale, suivie d'une gradation ascendante et accumulative des symptômes :

> Ἡ δὲ ὡς ἦλθεν, ἐπισκεψομένη δῆθεν αὐτόν, αὐτίκα ἐδίδου τὰ συνθήματα τοῦ πάθους ὁ νεανίας, ἆσθμα τῶν θλιβομένων ἠφίει, ἐπὲχειν γὰρ αὐτὸ κινούμενον καίπερ σφόδρα ἐθέλων οὐχ οἷός τε ἦν, καὶ ταραχὴ ἦν τοῦ πνεύματος καὶ πολὺ περὶ τὸ πρόσωπον ἐρύθημα. Ταῦτα ὁρῶν ὁ ἰατρὸς προσάγει τῷ στέρνῳ τὴν χεῖρα, καὶ ἐπήδα δεινῶς ἡ καρδία καὶ ἔξω ἴετο[902].

La suffocation « *ἆσθμα τῶν θλιβομένων ἠφίει* » se prolonge en une agitation vive et incontrôlable « *ἐπὲχειν γὰρ αὐτὸ κινούμενον* », un souffle saccadé « *ταραχὴ ἦν τοῦ πνεύματος* » et un empourprement du visage « *πολὺ περὶ τὸ πρόσωπον ἐρύθημα* ». Finalement, le cœur bondit comme s'il s'élançait au dehors « *ἐπήδα δεινῶς ἡ καρδία καὶ*

---

892 *Ibid.*
893 *Ibid.*
894 *Ibid.*
895 *Ibid.*
896 *Ibid.*
897 *Ibid.*, 347c, p.169.
898 *Ibid.*, p.170.
899 *Ibid.*
900 *Ibid.*
901 *Ibid.*, 347c-d, p.170.
902 *Ibid.*, 347d-348a, p.170.

ἔξω ἵετο ». L'image dramatique de cet organe bouillonnant de passion et se projettant en dehors de la poitrine pour atteindre ce qu'il convoite s'établit non seulement comme une métaphore hyperbolique de l'amant embrasé et agité qui tente d'atteindre, sans succès, la femme aimée, mais encore comme la représentation poignante au pic de la crise passionnelle. Ceci est d'autant plus vrai que suite à cet épisode de crise, et à son expression la plus aigüe, l'amant recouvre, par contraste, et dès le départ de celle qu'il désire, le calme et la placidité d'un homme apaisé et sans souffrance qui n'est pas sans rappeler l'immobilité d'un moribond, en témoigne l'emploi de l'adverbe « *ἀτρέμας* (sans même un tremblement, immobile) » :

> Ἐπεὶ δὲ ἀπῆλθεν, ἐπιόντων ἄλλων, ἀτρέμας εἶχε καὶ ἦν ὅμοιος τοῖς οὐδὲν πάσχουσι[903].

Le prince amoureux retourne ainsi, après la brûlure du désir, symbolisé par l'étouffement « *τῶν θλιβομένων* [904]» et la rougeur « *ἐρύθημα* [905]», au refroidissement sec et putride des débuts « *τηκόμενον* [906]». À son tour, Julien reprend ici l'opposition classique et paradoxale d'une passion si ardente qu'elle finit par provoquer un froid mortel. Toujours dans l'excès, puisque viscéralement enclin à la passion, le jeune homme passe donc subitement de l'agitation la plus disproportionnée à l'inertie la plus funeste. À travers l'emblématique figure princière, Julien dresse de la sorte un portrait dépréciatif et excessif de l'amoureux en souffrance, celui d'un homme assujetti de façon tragique et effroyable à la tyrannie de ses sens déréglés et de son insatiable inclination.

*

En filigrane des diverses narrations antiques, et sous l'influence du souffle épidictique, émerge, au travers d'un Antiochus charismatique, le portrait hétérogène de la souffrance d'aimer. Reflet des multiples doctrines et fantasmes engendrés par la passion érotique, il les incarne et les personnifie. Abondant en manifestations pathogènes et en symptômes, ce portrait, circonscrit et codifié, offre aux développements futurs une source d'inspiration foisonnante et initiatrice de nouvelles métamorphoses à la fois épistémologiques et idéologiques.

---

[903] *Ibid*., 348a, p.170.
[904] *Ibid*., 347d, p.170.
[905] *Ibid*., 348a.
[906] *Ibid*., 347b, p.169.

2. Reflets et images du malade d'amour

Au cours de l'éclipse médiévale, l'édifiante illustration du malade d'amour s'épanouit tout particulièrement grâce au prisme composite des différentes réincarnations et reviviscences, proches ou lointaines, du prince séleucide.

*

Parmi elles, la première à retenir l'attention, non seulement du fait de sa prolixité féconde, mais encore du fait de sa fortune future, est celle éclose en transparence de l'étude médicale d'Avicenne sur le mal d'aimer. Au cœur du discours savant, cette image pathogène du souffrant se développe sous la forme d'une amplification qui envahit de façon obsédante le propos, tout comme la belle image de l'être aimé envahit de façon obsédante l'amant. Soumis à une fixation monomaniaque de type mélancolique, l'amoureux connaît une réelle altération tant physique que mentale, et déclenche une réaction symptomatique en chaîne. Le développement endémique de cet état maladif trouve son expression pleine et entière dans la succession énumérative des manifestations pathogènes, faite d'accumulations, de gradations, de répétitions, et d'oppositions antithétiques. Le propos se concentre tout d'abord sur le regard caverneux et agité du souffrant, reflet de son âme troublée et sujette à la névrose obsessionnelle :

> Et signa quidem ejus sunt profunditas oculorum, et siccitas ipsorum et privatio lachrimarum, nisi cum fletus adest, et motus continuus palpebrarum risibilis, quasi aliquid aspiciat pulchrum delectabile aut audiat rumorem jocundantem aut laetificetur[907].

L'effet d'accumulation hyperbolique étaie la représentation angoissée des ces yeux entièrement tournés vers l'image désirée et figés sur sa captivante beauté. À leur profondeur « *profunditas oculorum* » s'agréent la sécheresse « *siccitas ipsorum* », l'absence de larmes « *privatio lachrimarum* » ainsi que le mouvement continuel et souriant des paupières « *motus continuus palpebrarum risibilis* ». Leur fixité extatique se traduit par l'emploi répétitif et successif de termes exprimant la joie et le plaisir : « *risibilis* » ; « *pulchrum delectabile* » ; « *jocundantem* » ; « *laetificetur* », qui symbolisent, de ce fait, l'état d'exaltation fébrile de l'amant face à l'objet convoité et poursuivi avec une ardeur monomane. L'expression de cette agitation enthousiaste trouve

[907] Avicenne, *Canon*, III, 1, 4, 23, p.423.

son prolongement dans le souffle haletant de la respiration, soumise alternativement à de nombreux arrêts, reprises et convulsions de la cage thoracique :

> Et est spiritus ejus plurimae interfectionis, et reversionis, et fit multae elevationis[908].

L'énumération créée par la succession des mots « *interfectionis, reversionis, elevationis* », appuyée par l'insistante homéotéleute en « -ionis », engendre ainsi une gradation ascendante du rythme qui mime l'affolement suffocant du souffle. Agitation et affolement déséquilibrent celui qui aime de façon excessive et obsessive. L'instabilité du tempérament, devenu lunatique sous l'effet de l'intense cogitation maniaque, se dessine par contraste. Si déjà l'opposition entre « *fletus* » et « *privatio lachrimarum* [909]», soulignée par le champ lexical de la joie et du plaisir qui lui fait suite, marque la versatilité de l'amant, le parallélisme antithétique, initié par le verbe « *altero* », entre « *ad risum et laetitiam* » et «*ad tristitiam et fletum* » figure pleinement son humeur inconstante :

> Et alteratur dispositio ipsius ad risum et laetitiam aut ad tristitiam et fletum, cum amoris cantilenas audit, et praecipue cum sit rememoratio repudii et elongationis[910].

Cette quête obsessive, mais inaccessible, toujours marquée par la redondance de la séparation « *repudii* » et de l'éloignement « *elongationis* » finit par plonger le malade d'amour dans le plus grand désordre :

> Et sunt omnia membra ejus arefacta praeter oculos, quoniam ipsi sunt cum sua profunditate graves magni, et palpebrae sunt grossae propter vigilias ipsius, et ploratus ejus qui sit cum singultu evaporat ex capite ejus, et in eis figuris non est ordo[911].

Une progression tragique, sous la forme d'une énumération accumulative et graduelle, se constitue alors. L'assèchement du corps tout entier « *sunt omnia membra ejus arefacta* » s'accompagne d'une profondeur de plus en plus accrue de l'orbite oculaire « *ipsi sunt cum sua profunditate graves magni* », de paupières alourdies et gonflées « *palpebrae sunt grossae* » par les veilles « *vigilias* », et de sanglots hoquetants et anarchiques embuant de leurs vapeurs le cerveau « *ploratus ejus qui sit cum singultu evaporat ex capite ejus, et in eis figuris non est ordo* ». En proie à un profond épuisement

[908] *Ibid*.
[909] *Ibid*.
[910] *Ibid*.
[911] *Ibid*.

« *taedium* [912]», l'amoureux finit par avoir le pouls qui bat fou comme le souligne l'expression redondante : « *pulsus diversus absque ordine omnino* [913]». Toutefois, l'apogée de la crise tragique n'est atteinte que lorque l'amant, totalement défait par la poursuite de son funeste fantasme, aperçoit soudain et de façon inattendue l'objet chimérique de ses désirs, comme en témoigne l'emploi de l'adverbe « *proprie* » évoquant tout à la fois insistance et intensité :

> Et ejus quidem pulsus, et dispositio ipsius alterantur, cum sit rememoratio ejus quod diligitur, et proprie cum obviat ei subito[914].

Si en effet, la cogitation excessive provoque sournoisement le dépérissement de celui qui aime, l'apparition inattendue de ce qu'il convoite avec une ardeur obsédante ravive la violence de son désir et, lorsqu'il est très affaibli, le plonge dans un état d'agitation profonde et embrasée avant de le mener vers une mort inéluctable. Sous la forme d'une rêverie les yeux ouverts, Avicenne dépeint, par l'emploi de l'accumulation amplificatrice des manifestations pathogènes soulignées par la répétition de la coordination « *et* » à chaque nouvelle énumération symptomatique, et par l'aggravation itérative de certains signes morbides, un amoureux non plus métaphoriquement malade, mais souffrant d'une pathologie réelle générant amaigrissement « *arefactionem* [915]», maux chroniques et sévères « *egritudines pravas antiquas* [916]», longs accès de fièvre « *febres longas* [917]», faiblesse « *debilitatem* [918]» et excès « *nimietatem* [919]».

Dans *Li romanz d'Athis et Prophilias*, émerge, à travers la figure suggestive de Prophilias, une saisissante reviviscence d'Antiochus. La représentation du malade d'amour s'élabore autour de l'expression et de l'illustration du pathétique. Au cœur d'un inextricable mélodrame amoureux, Prophilias est anéanti par sa passion coupable. L'amplification dramatique trouve encore une fois son souffle grâce à l'emploi particulièrement privilégié de l'énumération, de l'accumulation, de la gradation et de la répétition. Ici aussi, les symptômes s'agrègent les uns aux autres et s'enchaînent de façon consécutive. L'embrasement du cœur est suivi de tremblements, de fièvres, de pâleur, de soupirs et de palpitations :

---

[912] *Ibid.*
[913] *Ibid.*
[914] *Ibid.*
[915] *Ibid.*
[916] *Ibid.*
[917] *Ibid.*
[918] *Ibid.*
[919] *Ibid.*

Qui tot lo cors dedanz li art.
Amors l'estraint, et il tressaut,
Si refroidist et puis a chaut,
Une altre ore est plus froiz que glace.
Ne li remaint color en face.
Sopirs fet d'ire et d'amor ;
Li cors li tranble de dolor[920].

Cette énumération exhaustive devient tragique par l'emploi de l'accumulation « Amors l'estraint et il tressaut [921]», de l'antithèse « si refroidist et puis a chaut [922]», et des métaphores : « lo cors dedanz li art [923]» ; « plus froiz que glace [924]» ; « li tranble de dolor [925]». Répétitif, pour ne pas dire pléonastique, le pathétique de la description repose également sur l'itération et l'agravation hyperbolique des manifestations pathogènes. Le rythme saccadé du cœur, la pâleur, les fièvres sont à nouveau évoqués, mais s'y ajoutent la perte d'appétit, l'alitement, les insomnies, l'angoisse et l'abattement funeste :

A l'ostel vet Prophilias,
Faut li li cuers, mout devint las.
Dedanz un lit se vet couchier ;
Tost li le boivre et le mangier ;
Ne puet dormir ne nuit ne jor,
Mue le sanc et la color.
Amors le met an grant destroit :
Sovant a chaud, sovant a froit.
Prophilias sovant sopire.
Teus maus lo tient qu'il n'ose dire ;
Il se leiroitençois morir
Qu'il li osast cest plet gehir.
Amors l'engoisse mout formant,
Sovant li mue son talant[926].

L'inventaire symptomatique est ici encore rendu édifiant non seulement par l'énumération additionnelle, mais encore par le recours à des figures rhétoriques comme la gradation décroissante « Faut li li cuers, mout devint las [927]» qui symbolise l'accablement, l'accumulation doublée d'une gradation ascendante qui figure l'insatiable propagation de l'affection morbide « Tost li le boivre et le mangier ; / Ne puet dormir ne nuit ne jor ;/ Mue le sanc et la color [928]», l'antithèse qui suggère le débat intérieur et la

[920] Alexandre de Paris, *Li romanz d'Athis et Prophilias…*, v.530-536, éd. Alfons Hilka, *op.cit*., p.20.
[921] *Ibid*., v.531.
[922] *Ibid*., v.532.
[923] *Ibid*., v.530.
[924] *Ibid*., v.533.
[925] *Ibid*., v.536.
[926] *Ibid*., v.549-562, p.20-21.
[927] *Ibid*., v. 550.
[928] *Ibid*., v.552-554.

dualité érotique entre vie et mort « Sovant a chaud, sovant a froit [929]», l'hyperbole qui marque l'excès de la passion « Amors l'engoisse mout formant [930]». Succède, de façon anaphorique et sous forme d'écho aux deux premières énumérations, le catalogue des réactions pathogènes suivantes :

> Ci faut ; son conte Amors refraint,
> El cuer lo toiche, et il se plaint.
> Un sopir fet, si s'est pamez,
> La color pert, toz est muez.
> Sovant s'estant, el li se voltre,
> Por un petit qu'il ne chiet oltre.
> Quant il revient de pasmeison,
> Lors li refet Amors son don.
> Mes cest don tient il a si fort,
> N'est gaires mandre de la mort.
> Amors n'est pas deduiz ne jeus,
> Einz est destrece, ardors et feus,
> Qui mout sovant el cors li art.
> Amors li a lencié son dart,
> Freidir lo fet et eschaufer
> Et tressallir et sospirer,
> Sovant li remanbre celi
> Que il ne puet metre an oubli[931].

Il contribue à la redondance pathétique et nourrit l'emphase tragique. Les soupirs, la pâleur, l'alitement, l'embrasement, les fièvres, les tremblements et les frissons sont à nouveau cités, auxquels s'adjoignent les pâmoisons et la léthargie moribonde. Cette répétition insistante des symptômes qui se développent et s'amplifient dessine la progression et l'agravation de la pathologie érotique. Ne cessant de brûler et d'assécher, la maladie d'amour finit par provoquer un froid mortel. Le dépérissement inéluctable du malade d'amour se matérialise par l'utilisation de procédés suggestifs et imagés comme l'*isocolon* « Un sopir fet, si s'est pamez ;/ La color pert, toz est muez. [932]», par l'accumulation « Einz est destrece, ardors et feus ; Freidir lo fet et eschauffer/ Et tressaillir et sospirer [933]» ou encore par le pléonasme « Sovant li remanbre celi/ Que il ne puet metre an oubli [934]». L'*isocolon* et les accumulations marquent la gradation ascendante et hyperbolique du mal, tandis que le pléonasme évoque la poursuite vaine et obsessionnelle de l'amant. La figure de Prophilias offre ainsi au lecteur le portrait d'un

[929] *Ibid.*, v.556.
[930] *Ibid.*, v.561.
[931] *Ibid.*, v.615-632, p.23.
[932] *Ibid.*, v.617-618.
[933] *Ibid.*, v.626-630.
[934] *Ibid.*, v.631-632.

amoureux meurtri qui, métamorphosé en un gisant fiévreux et livide, illustre un pathétique monstrueux et inquiétant.

Dans le roman de Philippe de Rémi, éclôt, en reflet du personnage de Prophilias, une autre réincarnation d'Antiochus, celle de l'emblématique Jehan. Âme noble, il constitue, dans la psyché courtoise, l'illustration chevaleresque de l'« être d'exception » qui, courageux et vaillant, endure, en « martyre de l'amour », cette affection ne frappant que les « héros ». Marqué du « saing [935]» de la passion érotique, la figure de Jehan se dessine au travers des tourments ressentis et endurés dans son cœur et dans sa chair. Classique et déjà largement codifiée par d'autres, l'énumération symptomatique crée une tension tragique et ascensionnelle grâce à sa mécanique additionnelle, son caractère répétitif ainsi que son *pathos* larmoyant et excessif. Comme le soulignent l'accumulation « et jor et nuit [936]», et l'intensif hyperbolique « en tel paine […] que [937]», l'amour que Jehan porte à Blonde le fait souffrir de façon incessante et aigüe et, comme le figure la redondance créée par la succession de l'expression « *sur piés mais ester ne puet* [938]» et du verbe « achouchier (s'aliter en sentant sa mort prochaine) [939]», le réduit à l'état d'un gisant *quasi* moribond. Toujours pour signifier l'extrême tourment de Jehan face à la violence de la passion, et sous la forme d'écho anaphorique au « en tel paine…que », suit l'emploi de deux consécutives exprimant l'intensité et introduites par « tant… que [940]» et « si… que [941]». L'expression de cette intensité est étayée par l'emploi parallèle de deux antithèses qui, à leur tour, marquent une agitation physique et mentale et un déchirement, tous deux provoqués par cette ardeur coupable nourrie pour la fille de ses patrons « Ore a froit et ore a chaud/ Une autre pense, autre se plaint [942]» ainsi que par la locution « faire tor maint [943]» qui, elle aussi, grâce au verbe « tor (faire un mouvement circulaire ; tourner ; retourner) » et à l'adverbe intensif « maint », pointe le grand trouble du jeune homme. En outre, ces deux antithèses et cette locution verbale permettent de matérialiser l'intempérature érotique génératrice de fièvres et de délires morbides :

> Et Jehans, qui Amours demainne,
> Fu et jor et nuit en tel paine
> Que sur piés mais ester ne puet.

[935] Philippe de Rémi, *Jehan et Blonde*, v.501, éd. Sylvie Lecuyer, *op.cit.*, p.41.
[936] *Ibid*., v.646, p.45.
[937] *Ibid*., v.646-647.
[938] *Ibid*., v.647.
[939] *Ibid*., v.648.
[940] *Ibid*., v.649-650.
[941] *Ibid*., v.651-652.
[942] *Ibid*., v. 652.
[943] *Ibid*., v.654.

De tout achoucier li estuet.
Tant est ses cuers en grant malaise
Qu'il ne voit cose qui li plaise.
Amours si cruelement l'assaut
Que ore a froit et ore a chaut.
Une heure pense, autre se plaint,
Amors li fait faire tor maint[944].

Suite à l'assèchement sec et froid que provoque la profonde pertubation amoureuse, les manifestations pathogènes se succèdent (perte d'appétit, de sommeil, inconfort, désespoir et abattement) et sont amplifiées par le recours à l'anaphore produisant, en répercussion, gradation ascendante et hyperbole :

Petit mengue, petit dort,
Petit espoire de confort,
Petit mais son afaire prise,
Petit cuide avoir de s'emprise,
Petite prise mais son afaire,
Petit cuide mais son bon faire[945].

À cette anaphore s'ajoute l'accumulation suivante « ne puet mengier vin ne viande [946]» qui, répétant le symptôme de la perte d'appétit, insiste sur l'abattement de plus en plus accru du malade d'amour. Cet abattement s'aggrave d'autant plus que la fréquentation quotidienne de l'objet aimé consume Jehan et qu'à chacun de ses départs, il tombe dans une très grande douleur due au refroidissement subit qui l'assaille. La répétition du mot « joie [947]» symbolise l'embrasement extatique de l'amant, tandis que l'opposition antithétique entre «vient [948]» et « s'en est tournee [949]» ainsi que l'itération du verbe « tourner [950]» et le contraste entre les termes « joie » et « dolor[951] » dessinent le passage soudain de l'embrasement extatique à un accablement froid et sec :

Tant un peu de joie li vient,
Et quant ele s'en est tournee,
S'est sa joie en dolor tournee[952].

Bien qu'alité « Et il demoura en son lit [953]», l'état de Jehan empire encore sous l'effet des peines et tourments que lui inflige sa passion. Cette progression pathogène est mise en lumière par la litote « il avoit peu de delit (il avait peu de plaisir) [954]», litote

[944] *Ibid.*, v.645-654, p.45.
[945] *Ibid.*, v.655-660, p.45.
[946] *Ibid.*, v.661.
[947] *Ibid.*, v.664 et v.666.
[948] *Ibid.*, v.664.
[949] Ibid., v.665.
[950] Ibid., v.666.
[951] *Ibid.*
[952] *Ibid.*, v.664-666, p.45.
[953] *Ibid.*, v.691, p.46.
[954] *Ibid.*, v.692.

amplifiée en contraste grâce à l'hyperbole produite au travers des consécutives introduites par l'adjectif et l'adverbe d'intensité « tel… que [955]», « tant…que [956]» et de l'itération du mot « paine [957]». Litote et hyperbole sont accentuées par la gradation ascendante qui suit et qui, constituée d'accumulation « il n'eut fors le cuir et les os [958]» et d'une autre litote « a peine fourme mais ses mos [959]», mène Jehan, résigné et courageux, jusqu'à l'issue fatale :

> Et il demoura en son lit
> U il avoit peu de delit.
> En tel paine fu cinc semaines.
> Tant eut de torment et de paine
> Qu'il n'eut fors le cuir et les os ;
> A paine fourme mais ses mos.
> Il n'atent mais fors que la mort
> Dont ja ne cuide avoir confort[960].

Philippe Rémi de Beaumanoir, grâce à l'incarnation vive et animée de Jehan, trace le portrait d'un malade d'amour héroïque qui, supportant toutes les attaques de la passion, toutes les souffrances et toutes les angoisses, est prêt à mourir pour elle dans le mutisme et le secret.

*

Bâti autour des résurgences et des reviviscences aussi bien voisines qu'éloignées du prince séleucide, le portrait du mal d'aimer s'enrichit, durant cette période de transition, d'une tendance grandissante à l'expression pathogène et répulsive de la passion érotique et de ses excès. Hyperbolique et paroxystique, il engendre une pompe et une grandiloquence qui, par ricochet, viendra étayer et étoffer la symptomatologie savante tout comme la digression descriptive du récit romanesque de la Renaissance jusqu'à l'Âge classique.

---

[955] *Ibid*., v.693-695.
[956] *Ibid*.
[957] *Ibid*., v.693 et v.694.
[958] *Ibid*., v.695.
[959] *Ibid*., v.697.
[960] *Ibid*., v.691-698, p.46.

3. Peinture romanesque et médicale du mélancolique amoureux

Si, durant l'éclipse médiévale, la représentation de l'amant en souffrance s'est construite en filigrane des réincarnations proches ou lointaines de la figure d'Antiochus, elle se constitue au contraire, de la Renaissance à l'Âge classique, à travers son prisme ou en lien étroit avec elle. En effet, la littérature historico-narrative, à la faveur de l'essor de la nouvelle puis du roman baroque, et enfin des histoires galantes ou petits romans, développera pleinement le portrait du prince séleucide en relatant et en amplifiant ses amours tragiques, tandis que la littérature médico-morale, circonscrite à la codification rhétorique des *exempla*, ne se servira de l'image d'Antiochus que par allusion, évocation ou encore reflet parallèle, afin d'étayer le discours d'un illustre exemple médical. Plus répétitive, et moins féconde, la citation du discours savant se réduit le plus souvent à une brève sentence ou une longue période sous la forme d'une référence érudite et ornementale. Cependant, et bien que l'étude de la figure d'Antiochus dans les traités philosophiques et médicaux soit restreinte du fait de sa brièveté redondante, deux exemples représentatifs, ceux des praticiens André du Laurens et Jacques Ferrand, peuvent retenir l'attention.

*

Dissertant sur la naissance et l'éclosion du désir pathogène, sa prolifération et ses effets, André du Laurens esquisse une description de l'amant malade, à la fois reflet et prolongement du prince séleucide. Son portrait d'un individu assiégé par la passion, trouvant un écho dans celui d'un amoureux à l'imagination dépravée par sa fascination érotique, se bâtit autour de la tragédie de l'asservissement maladif de l'homme à ses sens. Après avoir retracé, sous la forme de gradation ascendante, gradation trouvant son apogée tragique par l'emploi conjugé, sur la fin, de l'hyperbole « attaque apres si vivement la raison [961]» et l'accumulation redondante « assubjettit et rend du tout escalves », le cheminement agressif du désir érotique des yeux, passant par le foie et le coeur, pour finir par blesser profondèment la raison et la rendre esclave, André du Laurens, par l'intermédiaire d'une énumération additionnelle et graduelle des « effetcs de l'amour violente [962]», permet de matérialiser et de personnifier l'incarnation du malade d'amour

[961] André du Laurens, *Discours des maladies melancholique…*, 10, p.166v.
[962] *Ibid.*

vaincu et dominé par sa passion. Ce long inventaire des manifestations symptomatiques est d'ailleurs introduit par l'éloquent pléonasme :

> Tout est perdu pour lors, c'est faict de l'homme[963].

Pour figurer cette profonde altération tant physique que mentale que subit l'amoureux en souffrance, suite à la capitulation de sa raison, s'enchaînent de nombreuses énumérations, renforcées par des comparaisons, des accumulations, des antithèses et des balancements, le tout engendrant gradation ascendante et hyperbole. La première de ces énumérations représente l'agitation psychique, faite de démences et de délires :

> Les sens sont esgarez, la raison est troublée, l'imagination depavrées, les discours sont fols[964].

L'intensité dramatique s'amplifie encore sous l'effet provoqué par la négation exceptive (dite aussi restrictive) « *plus rien… que* » symbolisant d'une part la transformation d'une agitation délirante en une monomanie, et d'autre part le caractère exclusif et obsessionnel de la fixation amoureuse :

> Le pauvre amoureux ne se représente plus rien que son idole[965].

Le dysfonctionnement psychique se réfléchit sur le corps, comme en témoigne la comparaison introduisant l'énumération des symptômes somatiques qui répond à celle antérieure des troubles mentaux et crée à la fois effet additionnel et mouvement ascensionnel :

> Toutes les actions du corps sont pareillement perverties, il devient palle, maigre, transi, sans appetit, ayant les yeux caves et enfoncez, et ne peut (comme dit le Poete) voir la nuict, ny des yeux, ny de la poictrine[966].

À cette énumération, s'ajoute une double accumulation qui, par le parallèle qu'elle crée entre maux du corps et de l'âme, et par la redondance stylistique qu'elle génère, marque l'agravation de l'abattement fait de larmes et de sanglots et l'accroissement de l'obsession fait d'inquiétude, de solitude et de ressassement. Cette obsession grandissante est d'autant plus prégnante qu'elle est soulignée par le pléonasme « fuyant toutes les compagnies, aymant la solitude pour entretenir ses pensées » :

---

[963] *Ibid*.
[964] *Ibid*., p.166v-166r.
[965] *Ibid*., p.167r.
[966] *Ibid*.

> Tu le verras pleurant, sanglottant et souspirant, coup sur coup, et en une perpertuelle inquietude, fuyant toutes les compagnies, aymant la solitude pour entretenir ses pensées[967].

La gradation tragique se prolonge dans la représentation d'un désordre toujours plus accru et simultané de l'esprit et du corps que les antithèses successives matérialisent. Ce désordre est tout d'abord symbolisé par une locution adverbiale créant un parallélisme contraire « *d'un costé* […] *de l'autre* » qui souligne le tempérament changeant de l'amant. Il craint en effet de ne jamais atteindre l'objet de ses désirs et se bat pour le posséder mais, n'arrivant pas à l'obtenir, sombre dans un profond désespoir. Puis le désordre s'incarne à travers deux autres antithèses, toutes deux amplifiées par leur tournure métaphorique. Déchiré de façon récurrente entre espoir et désespoir, il devient un fou hagard et errant comme le souligne la formule antithétique « il est […]là où il n'est pas » et subit tantôt un embrasement, tantôt un refroidissement sec qui l'épuise comme le figure le contraste entre « ores il est tout plein de flammes » et « en instant, il se trouve plus froid que glace » :

> La crainte, le combat d'un costé, et le desespoir bien souvent de l'autre, il est (comme dit Plaute) là où il n'est pas ores il est tout plein de flammes, et en un instant il se trouve plus froid que glace[968].

Cette instabilité croissante et morbide trouve son apogée à travers un pouls irrégulier et sans ordre, que viennent étayer la redondance pléonastique « son cœur va tousjours tremblottant, il n'y a plus de mesure à son pouls » et l'énumération « il est petit, inegal, frequent, et se change soudain ». Totalement anéanti par la passion, l'amoureux en souffrance n'est plus que tremblements irraisonnés et irrepréssibles en présence comme en l'absence de la personne aimée :

> Son cœur va tousjours tremblottant, il n'y a plus de mesure à son pouls, il est petit, inegal, frequent et change soudain, non seulement à la vueue, mais au seul nom de l'objet qui le passionne[969].

C'est alors que ce portrait tragique trouve sa pleine et entière légitimité à travers le prisme de la figure emblématique d'Antiochus comme prolongement et reflet naturel de l'amoureux assujetti à sa passion. À la seule vue de Stratonice, il déclenche, sous la forme d'une énumération graduelle, et en écho, tous les symptômes déjà évoqués à savoir

[967] *Ibid.*
[968] *Ibid.*, p.167r-167v.
[969] *Ibid.*, p.167v.

embrasement et refroidissement, soupirs et rythme cardiaque saccadé qui illustrent l'assaut érotique anihilant l'amant :

> Par tous ces signes ce grand medecin Erasistrate regogneut la passion d'Antiochus, fils du roy Seleucus, qui s'en allair mourant de l'amour de Stratonique, sa belle-mere, car le voyant rougir, pallir, redoubler ses souspirs, et changer si souvent de pouls à la seule veue de Stratonique, jugea qu'il avoit ceste passion erotique[970].

À cette représentation s'agrège, non sans une emphase dramatique et presque dans la continuité logique, l'image de l'amant non plus en proie à la circulation pathogène du désir, mais à l'obsession monomane qui dérègle le cerveau. Néanmoins, ce dysfonctionnement cérébral qui engendre, lui aussi, une débilité tant mentale que physique, peut apparaître non seulement comme un écho du déréglement viscéral qu'incarne Antiochus, mais aussi comme sa continuité et son revers. Totalement vaincu par l'invasion morbide du désir, l'amant en souffrance, désséché et moribond, sombre dans une monomanie délirante. Afin de symboliser cette obsession impossible à atteindre, cette quête insatiable, André du Laurens, sous la forme d'une énumération répondant à deux autres énumérations symptomatiques, crée une gradation ascendante générant, elle-même, la cadence haletante de la vaine poursuite de l'objet désiré :

> J'ay veu, il y a quelques années un jeune gentilhomme travaillé de ceste espece de melancholie, il parloit tout seul à son ombre, il l'appelloit, la caressoit, la baisottoit, couroit tousjours apres, et nous demandoit si nous n'avions jamais rien veu de si beau[971].

Au cœur de son discours savant, André du Laurens dessine, grâce tout à la fois au paradigme du prince séleucide et de son propre patient, le portrait d'un homme malade de sa passion et qui, en devenant l'esclave, perd son humanité raisonné pour devenir un spectre cadavérique, un fou transi.

À son tour, Jacques Ferrand, alors qu'il disserte sur les « signes diagnostiques [972]» de cet amour malade qui « glisse par les yeux dans les entrailles [973]», construit de façon assez classique la représentation de l'amant malade autour de l'amplification dramatique des symptômes et de leur inventaire additionnel. Parmi les nombreux exemples de son œuvre bibliophile, la figure d'Antiochus vient donner souffle et corps au portrait de l'amoureux atrabilaire qui, dans la continuité, se reflète dans le *consilium medicinale* du

[970] *Ibid*.
[971] *Ibid*., p.171r.
[972] Jacques Ferrand, *De la maladie d'amour…*, 14, *op.cit*., p.84.
[973] *Ibid*.

« jeune natif du Mas d'Agenois [974]». L'énumération des manifestations pathogènes, calque presque parfait de l'énumération plutarquienne empruntée à Sappho, étaie et renforce la puissance tragique du portrait par sa redondance itérative, et génère gradation et hyperbole. Ainsi, le pouls irrégulier succède à l'altération du teint, aux yeux voluptueux et statiques, au rougissement ainsi qu'à une forte transpiration. Cette énumération accumulative est elle-même renforcée, en son sein, par d'autres énumérations, d'autres accumulations telles que « les yeux estoient sous-rians et doux (ou bien selon Vigenere immobiles) », « le pouls emeu, battant sans ordre », « le cœur […] devenoit souvent pasle, confus et estonné ». Toute cette séquence figure l'invasion embrasée de la passion érotique qui embrase le sang, rattachée à la couleur rouge synonyme de chaleur « *enflambé* ; *ἐρύθημα πυρῶδες* », les entrailles et le cerveau avant de plonger l'amant dans un refroidissement *quasi* mortel, rattaché à la pâleur citrine synonyme de froideur et de maladie « *pasle* ; *ὠχρίασιν* », processus amplifié par l'arrivée et le départ de Stratonice :

> Erasitrate recogneut jadis fort artistiquement que le prince Antioche estoit amoureux de Stratonice sa marastre, en ce que son visage changeoit de couleur lors qu'elle entroit dans sa chambre, la voix s'arrestoit, les yeux estoient sous-riant et doux (ou bien selon Vigenere *immobiles*), le visage estoit enflambé, les sueurs acres, le pouls esmeu, battant sans ordre, finalement le cœur luy defailloit, devenoit souvent pasle, confus et estonné, et par tels autres signes que Sapho chante paroistre és amant melancholiques : « φωνῆς ἐπίσχεσις, ἐρύθημα πυρῶδες, ὄψεων ὑπολείψεις, ἱδρῶτες ὀξεῖς, ἀταξία καὶ θόρυβος ἐν τοῖς σφυγμοῖς, τέλος δὲ τῆς ψυχῆς κατὰ κράτος ἡττημένης ἀπορία καὶ θάμβος καὶ ὠχρίασις »[975].

Miroir du prince séleucide, l'illustration de l'étudiant agenais complète ce portrait symptomatique, constitué autour de l'amplification pathogène. La gradation ascendante et tragique se forme grâce à une succession d'énumérations, elles-mêmes étayées par des accumulations, des répétitions, des antithèses ou encore des marqueurs d'intensité. Insomnies, goût de la solitude, et crainte ouvrent l'inventaire des manifestations maladives accentuées par l'hyperbole créée grâce à l'adverbe « tellement » qui accroît le sentiment d'angoisse de l'amant et introduit par ailleurs la conséquence de cette angoisse décuplée, à savoir le départ de Toulouse à Agen :

> Il ne pouvoit dormir, ne se plaisoit à rien du monde, estoit tellement inquiété qu'il avoit été contrainct de se retirer de Tholouse à Agen[976].

[974] *Ibid.*, p.92-94.
[975] *Ibid.*, p.88.
[976] *Ibid.*, p.93.

Malgré le changement de lieu, le déclin de l'amant en souffrance se prolonge par plusieurs énumérations pathogènes, qui sont renforcées par des antithèses telles que « je remarque un jeune homme triste […] que peu auparavant j'avois veu jovial » et « J'aperçois son visage palle, citrin, et blafard, les yeux enfoncez, et le reste du corps en assez bon point » et des accumulations telles que « il se trouvoit en pire estat, degousté et altéré » et « son visage palle, citrin et blafard » :

> Esperant trouver soulagement à son mal par le changement de lieu, où au contraire il se trouvoit en pire estat degousté et alteré. Je remarque un jeune homme triste, sans cause quelconque, que peu auparavant j'avois veu jovial. J'apperçois son visage palle, citrin, et blafard, les yeux enfoncez, et le reste du corps en assez bon point[977].

Empruntant à la symptomatologie classique du mal d'amour, ces énumérations insistent non seulement sur l'état de l'abattement psychique de l'amoureux en souffrance, mais aussi sur l'altération physique, comme en témoignent les différents qualificatifs pour désigner la lividité (coloris symbolisant la maladie) et l'image métaphorique des « yeux enfoncez » pour figurer les orbites oculaires qui se creusent et deviennent semblables à celle d'une tête de mort. En présence de l'objet de ses désirs, il connaît successivement embrasement et refroidissement « il pallit, et rougit » qui provoquent un grand trouble souligné par la répétion de l'adjectif « divers », auxquels s'ajoutent, dans cette addition exhaustive des signes diagnostiques, palpitations du pouls et perte de la parole :

> Une belle fille du logis porte de la lumiere cependant que je luy tastoit le pouls, qui dés l'instant varie en divers sorte, il pallit, et rougit en divers momens, et à peine peut-il parler[978].

Tous ces assauts de la passion épuisent un peu plus l'amant et le promettent à une fin prochaine. Tandis qu'il ne peut s'unir à celle qu'il aime, et refusant de renoncer à cette obsession érotique, le malade est soumis à une gradation de sa dépression jusqu'à la fièvre. Spectacle horrifique, il se met à cracher du sang :

> Ce mariage ne se pouvant accomplir, il desespere, la fievre le surprend avec un crachement de sang[979].

Suivant la dramaturgie classique, dont Plutarque est tout à la fois l'instigateur et l'inspiration, Jacques Ferrand construit, par le prisme de la figure paradigmatique du prince séleucide et de son reflet l'étudiant agenais, la représentation d'un malade d'amour

[977] *Ibid*.
[978] *Ibid*.
[979] *Ibid*., p.94.

qui, en proie à une invasion pathogène, déclenche un enchaînement pléthorique de symptômes et se trouve dans un état de dépérissement de plus en plus aigu. Pour le praticien, il s'agit de dresser une image répulsive de la passion érotique, maladie éminemment dangereuse du fait de son développement prolifique et anarchique et de sa nature insatiable et morbide.

*

Au sein du discours savant, l'illustration symptomatique d'Antiochus et de ses reflets est ainsi codifiée par les traditionnaux poético-médicaux et circonscrite à l'édifiante représentation des manifestations pathogènes. *A contrario,* le discours historico-narratif outrepasse, du fait de sa tendance fictionnelle à développer et amplifier le récit princier, la simple exemplarité rhétorique et par sa tendance à montrer et à exposer, distend la description morbide du malade d'amour.

*

C'est de cette façon que la figure emblématique et charismatique d'Antiochus se mourant d'amour pour Stratonice envahit la narration de Leonardo Bruni et en constitue le thème principal entre embrasement et obsession monomaniaque. Annexant le récit et le hantant de part en part, le portrait de l'amant en souffrance, incarné par le jeune prince incestueux, s'édifie autour des figures de l'exagération dramatique et de l'amplification hyperbolique. La progression du mal, traduite par une gradation ascendante et métaphorique, trouve son apogée dans l'embrasement généralisé du corps. S'incarnant à travers l'image du feu, la passion érotique du jeune prince, générée par le spectacle de la beauté de Stratonice, est tout d'abord flamme avant de devenir peu à peu prodigieux incendie qui assaille tout l'organisme. La violence destructrice de cette inclination est soulignée par le superlatif «*ardentissimo* » et le qualificatif exprimant la stupéfaction devant un phénomène insolite « *mirabile* » :

> Generò nella mente del giovane fiamma d'ardentissimo amore, la quale di dí in dí crescendo, partorí mirabile incendio[980].

L'assaut de cet incendie érotique est nourri par la prise de conscience du prince. De nature honnête, comme en témoignent les épithètes qui le définissent « *discreto e magnanimo* » renforcées par l'adverbe « *molto* », le prince réalise pourtant que sa passion

[980] Leonardo Bruni, *Novella di Seuleuco e Antioco,* éd. N. Marcelli, *op.cit*., p.153

est malhonnête « *il quale concoscendo l'amor suo non esser lecito* » et qu'elle doit rester secrète et refoulée, comme le soulignent les adjectifs « *secreto* » et « *occulta* », l'insistance créée par la redondance « *tanto segreto in se medesimo il teneva, che con nessuna personna il communicò mai* », ainsi que l'expression d'une double négation « *nessuna personna* » et « *mai* ». Ce secret dévore l'amant malheureux et accroît l'ardeur de l'inclination. La répétition des adverbes d'intensité « *tanto* », « *quanto* », « *tanto* », le parallélisme des deux consécutives « *quanto la fiamma era piú occulta, né aveva sfogamento alcuno, tanto piú cresceva l'ardore che dentro del core il consumava* » et l'utilisation répétitive du champ lexical du feu répondant à celui déjà employé précédemment : « *fiamma* » ; « *cresceva l'ardore* » ; « *consummava* » le confirment :

> Era il giovane Antiocho in questo tempo d'età d'anni diciotto, ma di natura molto discreto e magnanimo ; il quale conoscendo l'amor suo non esser lecito per rispetto del padre, tanto segreto in se medesimo il teneva, che con nessuna persona il comunicò mai ; e quanto la fiamma piú occulta, né aveva sfogamento alcuno, tanto piú cresceva l'ardore che dentro del core il consumava[981].

À cet embrasement, et selon la symptomatologie classique, un refroidissement sec lui succède et provoque pâleur et dessèchement. Deux balancements parallèles, dont l'un antithétique entre « *la personna sua vigorosa prima* » et « *quasi istrutta e magra nell'aspecto pareva* », forment une progression énumérative et figurent l'impressionnante métamorphose de l'amant :

> Né molti mesi passarono, mutato il color del viso, divenne pallido, e la persona sua vigorosa prima, quasi istrutta e magra nell'aspecto pareva[982].

La transformation est si prégnante, soulignée par l'adverbe d'intensité « *tanto* », qu'elle engendre questionnement et interrogation de la part de l'entourage « *in tanto che ispesso domandato dal padre et dagli altri quello che avesse e se si sentava bene* ». Déchiré entre passion et culpabilité, Antiochus révèle son trouble et ses sentiments contraires à travers la diversité de ses réponses et explications. Ceci est illustré par le parallélisme « *hora una cosa e hora un'altra* » et la corrélation que ce dernier génère, accentuée par l'itération de l'adjectif « *altro* » :

> In tanto che ispesso era domandato dal padre e dagli altri quello che avesse e se si sentava bene ; a quali il giovane, fingendo hora una cosa e

[981] *Ibid*., p.153-154.
[982] *Ibid*., p.154.

> un'altra, in ogni altro pensiero traduceva le menti loro, che in quello che era la verità[983].

La gradation tragique du dépérissement se poursuit. L'embrasement initial, devenu un froid sec et funeste, se mue en un délire obsessionnel, une fixité monomaniaque. L'esprit du jeune prince est entièrement accaparé par la beauté de Stratonice qui le hante et ne cesse d'occuper ses pensées. Cette obsession est exprimée par l'emploi successif de verbes signifiant la staticité et l'invasion « *fitto e occupato* », par la répétition de l'adverbe « *tutto* » explicitant l'exclusivité et son caractère tautologique, et le recours à la négation exceptive «*niente altro che della donna sua pensar poteva* » formulant l'obnubilation et la restriction à une seule et unique chose. La recherche de cette beauté, devenue obsession, devient folie chimèrique « *stultitia* ». En contraste, et sous la forme d'une hallucination délirante, elle donne, en plein cœur du sommeil « *dormendo*/ *riposo* », une présence à ce qui est absent. La confrontation antithétique des deux termes « *conspecto* » et « *absentato* » traduisent cette illusion destructrice qui génère une peine profonde « *piangeva* ». Cette affliction, provoquée par la monomanie, après l'embrasement et le refroidissement qui s'ensuit, entraîne une infirmité inquiétante que l'adjectif intensif « *tale* », le verbe *« cadde* (*tomber*) » et les termes figurant le gisement du moribond ou du mort *« letto in niun modo si poteva levare* », « *bara* (civière, cercueil) » symbolisent :

> Ma perché l'animo era tutto fitto e occupato nel viso della bella donna, possiamo dir che la personna e il corpo ne portò nella militia, ma l'animo suo al tutto rimase nel luogo dove la bella donna si trovava ; e con tutto che nella militia fusse, niente altro che della donna sua pensar poteva, e, dormendo, non altrove che con lei gli pareva essere ; e spesso in segreto piangeva la stultitia sua che dal conspecto del suo risposo con la personna s'era absentato. In questo modo non passar due mesi che, afflito da' pensieri, cadde in tale infermità, che del letto in niun modo si poteva levare. Il perché necessità fu che in bara, dopo alquanti giorni, a casa riportato fusse[984].

L'esprit abattu et blessé « *la mente prostata e ferita* [985]», le jeune prince se trouve donc à la dernière extrémité puisqu'en proie à une faute d'amour qui est elle-même qualifiée de mortelle « *mortal colpo d'amore* [986]». Les multiples transformations du pouls ainsi que les variations d'humeur traduisent l'agitation débridée et le profond délitement que subit Antiochus. Son altération tant psychique que physique qu'engendre sa funeste

[983] *Ibid*., p.155.
[984] *Ibid*., p.156-158.
[985] *Ibid*., p.159.
[986] *Ibid*.

passion est ravivée par l'arrivée et le départ de Stratonice. La succession des antithèses, marquée par les oppositions de l' « *afflito polso* » au « *polso mirabile formicolatione e combattimento di natura* », puis du « *polso mirabile formiculatione, et combattimento* » au « *polso si quiettasse et rimanesse placido* », et ensuite du « *polso tutto si quettasse e rimanesse placido* » aux « *turbatione e inquietudine del polso* », et enfin des « *turbatione et inquietudine del polso* » à un pouls « *come vinto e adormentato rimase* », reflètent ainsi le rythme saccadé du pouls, exprimant les tourments de l'âme et du corps. De même, l'opposition parallèle des termes « *contenta e lieta* » répondant à « *malinconica e tristia* » souligne un peu plus encore cette dislocation de l'amoureux coupable de sa passion illégitime, passion dégénérant en une débilité morbide. La dangerosité de cette infirmité est d'ailleurs très fortement indiquée par l'ajectif intensif « *tanta* » précédant l'épithète « *pericolosa* » qui la qualifie :

> Però che, venendolo a visitare molte bellissime e gentilissime donne della terra, ò vero della corte, niuna mutatione sentí mai nello afflito polso dell' ammalato giovane, ma quando la reina vi venne, sentí nel polso mirabile formicolatione e combattimento di natura; e quando la reina apresso il giovane fu posta a sedere e con sua piacevolezza il cominciò a confortare, parve che il polso tutto si quietasse e rimanesse placido. E doppo alcuna dimora, partendo la reina, fu tanta la turbatione e inquietudine del polso, che fe' dubitare il medico di maggior accidente, e finalmente come vinto e adormentato rimase. E guardando il medico nella faccia del giovane, la vide mutata di contenta e lieta in malinconica e trista; per la qual cosa, il valente medico senza dubbio comprese questa infermità del giovane niente essere altro che passion d'amore, e la reina essere quella per cui in tanta pericolosa infermità divenuto era[987].

À travers l'histoire des amours contrariés des Séleucides, Leonardo Bruni dessine sous les traits du prince séleucide un portrait de l'amant hyperbolique et tragique qui annexe le texte et focalise l'attention sur sa figure emblématique. Il est l'incarnation même des pulsions de désir et de mort qu'engendre la passion érotique. En transparence, la figure d'Antiochus permet ainsi de souligner le caractère excessif et pathogène de l'éros charnel et d'en pointer l'extrême danger pour l'homme, tant pour son intégrité physique que mentale, puisqu'il le fait sombrer dans l'assujetissement et la monstruosité.

Si, à l'exemple de Leonardo Bruni, la représentation du prince malade d'amour envahit la narration et en constitue l'un des éléments majeurs, Matteo Bandello, lui, ne bâtit pas le portrait d'Antiochus autour de l'amplification créée par l'embrasement dégénérant, suite à un refroidissement subit et sec, en une fixation monomaniaque et

[987] *Ibid*., p.161-163.

délirante, mais autour du contraste entre l'irrépressible embrasement amoureux et la conscience coupable des sentiments condamnables éprouvés. La virulence de cette ardeur érotique, qui s'éveille et se propage dans l'esprit et le corps du jeune amant, s'incarne à travers les adverbes « *si* », « *tanto* » et « *già mai* », l'expression « *oltra ogni credenza* » marquant ce qui dépasse et surpasse, ainsi qu'à travers le passage métaphorique de l'étincelle au feu, symbolisé par la succession des verbes « *accendere* (allumer) » et « *infiammare* (*enflammer*) » et par la consécutive engendrant, en comparaison masquée, un dégré d'intensité superlatif :

> Senza alcuno sembiante mostrare, di lei s'accese e oltra ogni credenza si innamorò, che altro amante di donna tanto non s'infiammò già mai[988].

Se rendant presque soudainement compte du caractère répréhensible de la passion qui l'assaille, comme en témoignent sa qualification de « *contra il natural* », et l'émotion qui en découle « *vergogna* », le prince séleucide la refoule et tente de la réprimer par le secret « *non osando a compagno né amico scoprirsi* ». Mais ce débat intérieur avive encore son inclination dévorante. La corrélation entre condamnation intime et exaltation érotique se traduit par le parallélisme expressif « *quanto egli più tacitamente seco di lei pensava tanto più accendosi, di giorno in giorno s'andavo consumando* ». La progression de cette affection attisée par un silence fautif et honteux est soulignée par la formule antithétique « *esser ito tanto innanzi, che più tornar a dietro non poteva* ». Ainsi, la lutte que mène Antiochus entre raison et passion est mère de douleurs « *le sue pene* » qu'il tente de fuir par l'éloignement « *con lunghi e faticosi viaggi* » :

> E parendogli che egli contra il natural devere facesse amando lascivamente la moglie di suo padre, e per questo non osando a compagno né amico scoprirsi, ché di se stesso aveva vergogna non che d'altrui, quanto egli più tacitamente seco di lei pensava tanto più accendendosi, di giorno in giorno s'andava consumando. Ma perché egli s'avvide d'esser ito tanto innanzi che più tornar a dietro non poteva, deliberò con lunghi e faticosi viaggi vedere se egli qualche tregua a le sue pene trovasse[989].

Mais, comme le souligne l'expression oxymorique « *mal contento* », la distance, entre celle qu'il aime et lui-même, distance que le texte rend dramatique grâce au parallélisme entre « *essendo egli privo di veder la sua bella Stratonica* » et « *gli pareva d'esser privo de la vita* » et à l'impression de privation qu'il suggère, aiguise un peu plus encore ses souffrances. Combattant néanmoins toujours cette inclination irrépressible

[988] Matteo Bandello, *Le Novelle*, II, 55, *op.cit.*, p.504.
[989] *Ibid.*, p.504-505.

« *volendo, se era possibile, vincere l'indurato affetto* », et continuant de la garder secrète, en témoigne la redondance créée par la succession des termes « *chiusamente* » et « *non avendo con cui sfogarsi* », le jeune prince, comme l'indiquent le superlatif « *pessima* (très mauvais, piètre) » et l'épithète « *sconsolata* (désolé, affligé) », sombre dans un tel délitement de son être que son existence devient misérable et désolée « *una pessima e sconsolata vita* ». Dans cet inique combat, la succession du verbe « *vincere* » à l'actif et « *vinto* » au passif, forme passive elle-même renforcée par la formule « *a la fine* », figure la puissance incoercible de la passion érotique qui anihile la raison et la santé :

> Ma egli non fu fuor di casa, che sì ritrovò mal contento, perciò che essendo egli privo di veder la sua bella Stratonica, gli pareva d'esser privo de la vita. Non di meno volendo, se era possibile, vincer l'indurato affetto, stette alcuni di fuori, nei quali chiusamente ardendo e non avendo con cui sfogarsi, menava una pessima e sconsolata vita. A la fine, vinto da le sue passioni, al padre se ne ritornò[990].

En conséquence les pensées s'agitent et le contraste entre désir et conscience s'accentue. Tandis qu'Antiochus, suite à des réflexions soliloquées, tente à nouveau de renoncer à son amour coupable, comme l'exprime le verbe « *lasciar* » amplifié par l'adverbe « *totalmente* » énonçant l'idée d'intensité et de totalité, il change subitement d'humeur et s'abandonne à la passion. Ce renversement inattendu est matérialisé par la conjonction « *a pena… che* » signifiant une postériorité immédiate suivi de l'adverbe « *subito* » qui formule l'instantané, l'inopiné. La qualification de « *pentito* (repenti) », renforcée par la sentence « *domandava mille perdoni ad Amore* » marque à son tour de façon significative le retournement d'Antiochus pris de remords et de regrets. Enfin, l'adjectif « *contrarii* » figure l'antagonisme qui tourmente l'amant :

> Così fra sé ragionando, deliberava totalmente lasciar questa impresa. Ma egli a pena non aveva fatto questo pensiero, che subito a la fantasia se gli appresentava la beltà de la donna, e in modo si sentiva infiammare che di quanto determinato avesse pentito, domandava mille perdoni ad Amore d'aver pensato d'abbandonar così generosa impresa. E contrarii pensieri ai primi facendo, seco stesso diceva[991].

Le soliloque intérieur se poursuit. La versatilité devant l'inextricable choix s'incarne à travers le balancement « *uno in altro pensiero* », que vient étayer le verbe de mouvement « *travarcare* (franchir, passer) », ainsi qu'à travers l'expression de la brièveté « *non durando lungamente in un pensiero* » et de la mutation démultipliée

[990] *Ibid*., p.505.
[991] *Ibid*., p.505.

« *mille mutazioni* ». Ce débat sans fin « *dopo infinite dispute tra sé fatte* », en témoigne le recours à l'adjectif « *infinito* », aboutit, comme le souligne l'opposition entre « *a la fine* » et « *infinite* », au triomphe fragile de la raison « *dato luogo a la ragione* » qui reconnaît entièrement l'inconvenance « *disconvenevole* » de ce qu'elle ressent. Mais l'impossibilité de résister à la force de cette inclination « *non potendo* » est tout aussi prégnante. Elle est figurée par la négation du verbe « *potere* » désavouant l'idée d'abandon et de renoncement formulée par le verbe « *lasciar* ». C'est là qu'échoit la solution ultime, à savoir la mort. L'adverbe « *più tosto… che* », placé devant le verbe « *morire* », exprime très nettement la préférence de quitter la vie sur le fait de persévérer « *seguitare* » dans ce qui est jugé criminel, comme le suggère l'emploi de « *scelerato* » pour définir « *amor* », ou de l'exposer au grand jour « *discopire* ». La comparaison métaphorique de la fonte lente de la neige au soleil représente la lente agonie du prince qui se laisse consumer par l'ardeur intérieure pour mieux mourir et disparaître sans bruit. La progression de ce délitement, sous forme de gradation descendante, est encore illustrée par la perte de sommeil et d'appétit « *perdutone il sonno e il cibo* » précédant la chute « *cascò* » dans une profonde faiblesse, en témoigne la formule superlative « *tanta debolezza* », qui, grâce à la consécutive qu'elle introduit, insiste sur la chute qui devient alitement contraint « *costretto a mettersi a letto* », et traduit une maladie excessive, reflet d'une passion hyperbolique. Cette démesure et l'issue tout aussi radicale qui en découle se traduisent par l'emploi du vocable « *soverchio* (excès) » et de l'adverbe « *gravissimamente* » :

> Cosi il misero amante, d'uno in altro pensiero travarcando e di se stesso beffe facendo e non durando lungamente in un pensiero, mille mutazioni l'ora faceva. A la fine, dopo infinite dispute te tra sé fatte, dato luogo a la ragione, giudicò di non potersi da lui cosa più disconvenevole fare quanto era d'amar costei. E non potendo lasciar d'amare e più tosto morire deliberando che così scelerato amor seguitare o ad altrui discorpire, a poco a poco come neve al sole si struggeva ; onde a tal venne, che perdutone il sonno e il cibo, cascò in tanta debolezza, che fu costretto a mettersi a letto, di maniera che per soverchio di noia egli infermò gravissimamente[992].

Malgré le choix de ce dénouement ultime, la lutte intérieure ne connait pas de répit car la présence de Stratonice ravive l'irrésistible envie du prince de vivre cette passion. L'éloquente accumulation « *come colui che ogni suo bene, ogni speranza, ogni pace e ogni diletto in quella metteva* » figure ainsi à quel point l'objet de ses désirs est hissé au rang d'idéal. Ce désir pourtant si pressant, comme le marque l'hyperbole « *tanto disiava godere* », pour cette femme à la valeur inestimable, comme le symbolise le

[992] *Ibid.*, p.506.

comparatif de supériorité «*quella che più che le pupille degli occhi suoi amava* », ne peut s'accomplir puisque, le sous-entend la négation du verbe « *osare* », Antiochus, toujours en proie à sa conscience, n'entreprend pas de transgresser l'interdit. Sous l'effet de cette incessante opposition entre amour et raison, la douleur ne cesse de croître, ce qu'exprime très représentativement l'hyperbole « *la sua doglia ogni altra doglia avanzasse* » et réaffirme la constance du délitement, ce que traduit le verbe « *continuare* » :

> Crederò ben io che egli molto volentieri la vedesse e che mai non averebbe voluto che ella partita dal letto si fosse, come colui che ogni suo bene, ogni speranza, ogni pace e ogni diletto in quella metteva. Ma poi veggendosi si sovente innanzi agli occhi quella bellezza che tanto disiava godere, setendo parlar colei per cui moriva, e ricevendo servigio e cibandosi di mano di quella che più che le pupille degli occhi suoi amava e a cui mai non era stato oso di porger una preghiera ; che la sua doglia ogni altra doglia avanzasse e che di continovo ne languisse, mi pare che io possa ragionevolmente credere[993].

L'énoncé « *mille pensieri combatutto* », et plus encore le parallélisme antithétique « *ora sperasse e ora si disperasse* » insiste sur la pérénnité de la contradiction qui est indissociable de celle du délitement qu'elle provoque à la fois volontaire et involontaire et qui génère la mort seule échappatoire à la révélation du désir coupable. La préférence de la mort à l'aveu est souligné par l'adverbe « *poi…che* », sous-entendant un comparatif de supériorité :

> Egli in queste cose da mille pensieri combattuto non fosse, e ora sperasse e ora si disperasse, sempre poi conchiudeno prima morire che le ardenti sua fiamme manifestare[994].

Le ballotement incessant des pensées s'intensifie encore et trouve son expression à travers une accumulation antithétique formant une gradation ascendante « *combattuto […] da pietà, da amore, da speranza, da disio, da paterna riveranza e da mille altre cose* ». Elle est précédée du participe passé « *combattuto* » qui, faisant écho à un précédent, accentue l'impression de trouble. En point d'orgue, le débat intérieur dégénère en perturbation généralisée tant mentale que physique, résultat de l'infinie douleur ressentie « *la sua doglia fossa infinita* [995]», et s'incarne à travers une comparaison métaphorique entre Antiochus et le naufrage d'un bateau battu par des vents contraires :

---

[993] *Ibid*.
[994] *Ibid*., p.507.
[995] *Ibid*.

> Combattuto adunque Antioco da pietà, da amore, da speranza, da disio, da paterna riveranza e da mille altre cose, come nave in alto mare da contrarii venti conquassata, a poco a poco mancava[996].

L'agitation disloquée du prince amoureux, reflet et prolongement de la contradiction entre amour et raison, est pleinement représentée par l'irrégularité du pouls. Elle est à la fois le symptôme du bouillonnement du sang et de son embrasement dans le cœur, comme chez Aristote, et l'expression de la honte ressentie face à ce sentiment condamnable. Elle figure en effet le réchauffement à la vue de l'objet aimé, se transformant en son absence en un refroidissement qui épuise et dessèche l'esprit et le corps. Ce changement inopiné est tout d'abord symbolisé par l'adverbe « *subito* » qui formule un renversement inattendu. Sous la forme d'une antithèse déguisée, le pouls, à l'arrivée de Stratonice, s'éveille et prend vigueur tandis qu'un instant auparavant, il gisait faible et languide, ce qui est mis en lumière par la succession contrastée des termes « *depresso e languido giaceva* » et « *levarsi e prender vigore* ». Une succession d'antithèses figurent les variations cardiaques, reverbérations des variations de températures et d'humeurs. Elles s'enchainent au rythme des absences et des présences de Stratonice. Les battements rapides et vigoureux « *il batter fu sempre veloce e gagliardo* » s'opposent à une pulsation lente et faible « *e la solita debolezza il polso se ne ritornò* ». Puis, comme le matérialise la progression ascendante, le pouls, au retour de la reine, reprend de la vigueur, se remet à bondir et demeure capricant et vigoureux « *il polso, ripreso vigore, cominciò a saltellare, e continovamente saltellando si stette assai vigoroso* ». Simultanément, comme le souligne l'adverbe « *insiemente* », au départ de la reine, la vigueur du pouls disparaît « *il vigore insiemente del polso con lei se n'andò* ». Toujours dans un rapport d'opposition, accentué par la négation des verbes « *s'alzare* (se lever) » et « *si levare* (se lever) », qui, en se succédant, crée un effet d'insistance, le pouls reste calme en présence du roi et d'autres personnes, mais redevient formicant à l'arrivée de la reine. L'énumération qui le figure évolue en gradation ascendante, renforcée par l'adverbe « *subito* » exprimant l'instantanéité et le caractère subit du changement, « *e subito il polso saltò su e si destò, e cominciò a fare un movimento gagliardo* ». L'expression du bouillonnement sanguin et de la honte ressentie, en transparence de l'accélération du rythme cardiaque en présence de Stratonice, sont explicitement formulés grâce à un vocabulaire évoquant le feu comme « *arde* », « *focosamente acceso* », « *ardentissime fiamme* », et le sentiment de vergogne

[996] *Ibid.*

« *vergogna* », « *non ardisse […] dicelare e farle altrui manifeste* ». Il est à nouvau noté que le feu, par sa couleur rouge, évoque non seulement la chaleur, mais aussi la honte. L'opposition entre échauffement et refroidissement, générée par l'éros pathogène, se voit résumée par les paroles d'Antiochus qui désigne la femme aimée comme sa vie et sa mort « *ecco la vita e la morte mia* » :

> Avvenne in quel punto che la reina Stratonica entrò in camera, la quale come l'infermo amante vide verso sé venire, subito il polso, che depresso e languido giaceva, se egli destò e cominciò per la mutazione del sangue a levarsi e prender vigore, sentendo con più forza risorger le debolissime fiame. […] Mentre che la reina in camera stette, il batter fu sempre veloce e gagliardo; ma come ella partì, cessò la frequenzia e la gagliardezza del moto e a la solita debolezza il polso se ne ritornò. Né stette troppo che la reina rivenne in camera, la quale non fu si tosto da Antioco veduta, che il polso, ripreso vigore, cominciò a saltellare e continovamente saltellando si stette assai vigoroso. Partì la reina e il vigore insiememente del polso con lei se n'andò. […] Entrarono molti in camera e mai il polso non s'alzò. Il re venne a veder il figliuolo, né per questo punto si levò. Ed ecco venir la reina, e subito il polso saltò su e si destò e cominciò a fare un movimento gagliardo, quasi volesse dire : «Ecco colei che m'arde, ecco la vita e la morte mia.» Tenne alora Erasistrato per certo che Antioco fosse de la bella matrigna focosamente acceso, ma che per vergogna non ardisse le sue ardentissime fiamme dicelare e farle altrui manifeste[997].

Comme chez Leonardo Bruni, le récit des souffrances d'Antiochus, et de ses manifestations, finit par en composer tout à la fois la matrice et le matériau. Miroir de la déchirure entre impulsion amoureuse et conscience, le portrait du malade d'amour se dessine autour de l'antagonisme intérieur qui détruit et anihile. Matteo Bandello représente une passion éminemment pathogène et endémique qui, ne pouvant être endiguée, prolifère et prospère de façon anarchique. Dans ce combat inégal, où raison et conscience sont impuissantes à résister à l'omnipotence érotique, l'affection devient une maladie édifiante qui entraîne la mort et dont il faut se défier et se préserver. À l'exemple des auteurs qui l'ont précédé, Matteo Bandello se pose en moraliste et emploie l'image exemplaire du prince séleucide, marquant l'esprit et l'imaginaire du lecteur, afin d'illustrer le caractère néfaste de la passion érotique et de sa propension à engendrer désordre généralisé et délitement.

Nicolas Denisot, à travers la figure du protagoniste de son roman, prolongement et reflet de la représentation du prince séleucide et du parallèle galénique qui lui est originellement attaché, dessine le portrait d'un amant en souffrance en utilisant à son tour gradation tragique et amplification mélodramatique. Non sans rappeler la synthèse future

[997] *Ibid*., p.507-508.

d'André du Laurens, entre embrasement sanguin générateur d'intempérature, fixation monomaniaque d'obédience aristotélicienne, et contagion oculaire d'obédience ficinienne, la brûlure du désir, mêlée à la fascination d'une belle image, dégénère en une monomanie froide et sèche, et provoque le dépérissement de celui en proie à cette « force d'amour, laquelle [exerce sur lui] telle tirannye [998]». La fixité du regard, due à la contemplation devenue obsession, et à l'éloignement du monde raisonné, s'exprime dans un champ lexical de l'écartement et de l'immobilité « retiree », « arrestez », « fiché » et d'une comparaison assimilant le regard statique à une méditation profonde :

> Il avoit un peu la face retiree de nostre regard et les yeux arrestez comm estant fiché en quelque grande cogitation[999].

Le dessèchement froid, engendré concomitamment par l'embrasement et le spectacle de la beauté, se formule grâce à un inventaire exhaustif, à l'effet additionnel et hyperbolique. Il est renforcé par des accumulations successives évoquant les différentes manifestations symptomatiques telles que « maigre, pale et fort deffait », « les yeux caves, les temples creuses, joues cousues et avallees, le nez et les dentz proeminentes », par l'expression de l'intensité « en telle seicheresse » à travers l'adjectif « tel » et par le contraste créé en contrepoint par l'allure d'un homme « debonnaire, doux et gratieux ». Ce contraste traduit une sècheresse strictement intérieure qui ne rend pas putride le corps, bien que l'amant mélancolique prenne des allures de gisant ou que son visage revête les traits d'une vanité baroque :

> Davantage il sembloit qu'il parlast a regret et a peyne. Seulement je luy mys la main au poux et me pris a le contempler de pres. Je veys un homme maigre, pale et fort deffait, les yeux cavez, les temples creuses, joues cousues et avallees, le nez et les dentz prominentes, si j'estois tenu en grand esbaissement, comme en telle seicheresse pouvoit avoir humeur qui sufist à l'ofice de sa langue et aux autres vacations naturelles. Et toutefois on pouvoit encores bien lire en son visaige un maintien et contenance d'un homme debonaire, doux et gratieux. Au reste, souvent il soupiroit, portant contenance en tous gestes d'un homme saisy de trop de tristesse[1000].

Cette illustration emblématique d'Antiochus s'inscrit sous la forme d'un argument d'autorité. Suite à cette énumération symptomatique, se muant progressivement en gradation tragique, l'amant malade, prenant le masque du prince adolescent, connaît une aggravation de son mal. Celle-ci est symbolisée par l'emploi du verbe «tumber»

---

[998] Nicolas Denisot, *L'amant resuscité…, op.cit*., p. 28.
[999] *Ibid*.
[1000] *Ibid*.

exprimant un mouvement descendant et métaphoriquement un affaiblissement physique et mental, ainsi que par l'adverbe « perpetuellement » insistant sur la progression persistante et constante de la perte de poids. En l'absence de plaie et de blessure manifeste sur le corps, formulée par la locution conjonctive de subordination « sans que », qui écarte comme conséquence à l'amaigrissement quelque lésion corporelle que ce soit, le déssèchement insidieux mène à une mort précipitée comme le signifie l'emploi du verbe « courir » :

> Cestuy adolescent tumba en une infirmité en laquelle perpetuellement il emmegrissoit sans que les medecins trouvassent en son corps vice ou corruption quelconque. Et comme les medecins de tous les royaumes y perdoyent le sens et que le paovre jeune homme tant qu'il pouvoit couroit a la mort, le roy son père, ayant eu avertissement qu'il y avoit un medecin estranger fort insigne nommé Erasistratus, le manda aussitost[1001].

L'amant princier est épuisé par l'ardeur intérieure qui le consume. À la vue de l'objet de ses désirs, sa flamme est ravivée accentuant son trouble et son tourment, ce qu'exposent les variations de teint et l'irrégularité du pouls figurées par le verbe « changer » et le vocable « mutation », manifestation accrue par son qualificatif épithète « grande ». Si la reviviscence de l'ardeur excite et aggrave le profond désordre intérieur, elle attise et intensifie également l'obsession monomaniaque de l'amant, ce que symbolise l'éloquent comparatif « ce malade la regardoit plus que nul autre personne qui y fut » marquant une différenciation entre l'intensité du regard porté sur la femme aimée et celle portée sur les autres personnes. Ainsi, et le représente la succession des verbes « bruloit » et « dessechoit », le réveil de cet ardeur, causé par la fréquentation régulière de celle dont il éprit, soumet inlassablement l'amant à l'enchaînement morbide et soudain d'un embrasement brûlant à un refroidissement sec, le dévorant et l'épuisant toujours davantage :

> Estoit en la maison une jeune fille, damoiselle de la royne, laquelle quelquefoys estoit en la chambre de ce malade, s'aperceut Erasistratus qu'a l'entree de cete damoiselle, l'adolescent changeoit de face et se faisoit soudainnement grande mutation en l'ordre naturelle et equalité de poux. Et aussi observa que, tant que la damoiselle estoit en la chambre, ce malade la regardoit plus que nul autre personne qui y fut. Partant conclud Erasistratus que l'adolescent portoit amour a ceste fille et que de ceste part il bruloit et ainsi, desechoit de jour a autre[1002].

[1001] *Ibid*., p.29.
[1002] *Ibid*.

Ce jeu de miroir se prolonge jusqu'au parallèle galénique. Après s'être reflété dans la figure paradigmatique d'Antiochus, le protagoniste se réverbère encore dans l'illustre avatar médical du prince séleucide, celui de la femme de Justus. Sur le modèle de l'intense cogitation triste devenant mélancolie et, qui par sympathie avec le cœur, envahit le cerveau et désorganise le corps en son entier, la malade, soumise à une intempérie froide et sèche, comme le souligne la mention « sans fievre », connaît une grande confusion qui engendre insomnies et agitations continuelles. L'itération de « tantost » et la confrontation entre « un costé » et « l'autre », le « ventre » et le « doz » traduisent l'inconstance et la fébrilité de l'amoureuse. Ce bouleversement la plonge dans un *quasi* mutisme. Cette absence de parole s'explicite par la négation renforcée « ne respondit nullement », par la locution adverbiale restrictive « fors peu », renforcée par l'adverbe d'intensité « fors », par l'énonciation de la difficulté, exprimée par la locution adverbiale « si grand peine », accentuée par l'adverbe d'intensité « si », et, enfin, par la formulation de l'inefficacité, au moyen de la locution adverbiale « en vain », appuyée par le présentatif « c'estoit ». Le trouble et la fixation monomaniaque accroissent le sentiment de honte et de pudeur que l'amour clandestin fait naître, ce dont témoigne l'emploi d'un vocabulaire rattaché à la dissimulation et au secret, tel que « s'envelopant », « couverture », « se cachant » :

> En cas semblable, Galien fut quelquefois appellé pour visiter une femme, comme malade d'une impuissance de dormir, laquelle veillant toutes les nuictz, se tournoit sans cesse tant qu'elle estoit au lict, tantost sur un costé, puis sur l'autre, tantost sur le ventre, tantost sur le doz. Luy venu a ceste femme, la trouvant sans fievre, l'interroguoit particulierement de toutes les choses desquelles les medecins sçavent proceder l'impuissance de dormir. Luy demandant s'aucune d'ycelles luy avoit point esté occurante. Mais ceste femme, a la pluspart des demandes qui luy estoyent faites, ne respondit nullement, aucunes respondoit, mais fors peu, et a si grand peines, monstrant que c'estoit en vain qu'on l'interroguoit. A la fin, continuant encores, ce medecin par autres interrogations de vouloir sonder la cause de son mal, elle luy tourna le doz. Et s'enveloppant tout le corps de la couverture du lict et se cachant la teste et le visaige d'un petit linge, demoura en ceste stat comme faisant contenance de vouloir essayer a dormir[1003].

Le déséquilibre de la femme de Justus s'incarne encore en confrontant, par contraste, la tranformation de sa physionomie et de son pouls à l'évocation de l'homme aimé avec leur imperturbabilité à l'évocation d'autres hommes. Ce qui n'est pas sans rappeler le passage subit entre l'embrasement et le refroidissiment, bien que ces changements résultent ici de la contraction du cœur en sympathie avec le cerveau et son

[1003] *Ibid*., p.31.

intempérature. Les antithèses et les oppositions qui se confrontent figurent l'inconstance et la versatilité d'un rythme cardiaque saccadé et d'un visage changeant, reflet de l'agitation intérieure et du déséquilibre cérébral. Ainsi, « Cette femme commença a changer de couleur et de regard. Quoy apercevant, Galien luy meist la main au poux et le trouva devenu tout soudain a grande inequalité et variation » s'inscrit en contraste de « il n'y eu aucun changement en la face de ceste femme, ne mutation en l'ordre naturel du pouls », comme « le poux de ceste femme ne s'esmeut aucunement » répond au « poux de ceste femme fort esmeu » :

> Et durant qu'il estoit avec elle, survint en la chambre un homme venant des jeux publiques, lequel se mist a faire d'iceux quelques contes, mesmement, qu'il avoit veu un nommé Pilades sauter. […] A quoy ceste femme commença a changer de couleur et regard. Quoy apercevant, Galien luy meist la main au poux et le trouva devenu tout soudain a grande inéqualité et variations. […] Le jour d'apres retournant, Galien aposta un personnage, auquel il chargea que quant il seroit en la chambre il y entrast et contast avoir veu aux jeux sauter un autre basteleur nommé Morphus, ce que cestuy personnage faisant et disant, il n'y eut aucun changement en la face de ceste femme, ne mutation en l'ordre naturel de son poux. Non content encores, Galien mit ordre que derechef a la visitation suyvante, un autre homme entrast en la chambre et contast de quelque autre bateleur sautant. A quoy aussi le poux de ceste femme ne s'esmeut aucunement. Le quatrieme jour, voulant Galien faire experience ce exacte de toute la verité, alla veoir ceste femme sur le soir, ayant aposté encores homme qui viendroit dire que Pilades avoit sauté aux jeux. Ce que faisant cest homme et louant les saux de Pilades, trouva Galien le poux de ceste femme fort esmeu[1004].

Dans cette succession quelque peu vertigineuse de reflets, le protagoniste finit par être lui-même l'image réfléchie d'Antiochus et de la femme de Justus. Dans une accumulation redondante, soulignée par l'adverbe « sans », expression de la privation et de l'absence, il est défini, à l'exemple de ses antiques modèles, comme étant « un gentilhomme sans fievre, sans corruption ou affection corporelle ». À la croisée de la tripartition mélancolique, l'intempérature cérébrale rencontre la fixation monomaniaque, et l'embrasement amoureux se marie à l'empoisonnement sanguin et à la putréfaction des humeurs dans le bas-ventre. Cette étrange synthèse trouve son expression dans la versatilité du pouls et des rougeurs, versatibilité héritière à la fois des figures du prince séleucide et de la patiente de Galien, dans lesquelles finit par s'incarner l'amant malade de Nicolas Denisot. Fascination et embrasement, créant un dessèchement froid et sec, se prolongent ainsi en une fixation triste et craintive et se muent en une intempérie cérébrale. De ce processus complexe découle la dérégulation du rythme cardiaque, ici symbolisé par

[1004] *Ibid*., p.32.

l'opposition entre le verbe « varier » et les termes « constance » et « équalité naturelle », et le changement de carnation, ici matérialisé par la survenue de rougeurs qualifiées de « nouvelles ». Ces deux manifestations répondent autant au bouillonnement sanguin et à l'embrasement, qu'à l'angoisse créée par le dysfonctionnement du cervau et à la brûlure :

> Et neantmoins, je suis grand soupeçon que la rencontre ait esté bonne, ayant le poux de Monsieur, au meme instant, commence a varier en la constance et equalité naturelle de son pas avec quelque rougeur nouvelle survenant a la face[1005].

Construit autour de ces trois figures qui se répondent l'une l'autre, et finissent par en être qu'une seule, le portrait de l'amant en souffrance, redondant, et semblant se démultiplier à l'infini, engendre une amplification hyperbolique et colore le récit d'une teinte mélodramatique. L'accumulation de ses corps qui s'amaigrissent et se dessèchent, s'agitent et se contorsionnent offre une image inquiétante et tragique de la passion érotique, tout en en pointant le caratère funeste et maladif. En filigrane de la description, une moralisation du propos semble éclore, comme chez Leonardo Bruni et Matteo Bandello. La représentation anxiogène de l'amour en souffrance marque l'esprit du lecteur et, de façon implicite, parlant à son imaginaire, l'incite à s'en défier et à s'en prémunir.

À son tour, Bénigne Poissenot donne une représentation hyperbolique de l'amant en souffrance, représentation se réitérant par le prisme double de la figure paradigmatique d'Antiochus et de Stratonice, passionnément amoureuse de Combabos. Cette représentation annexe le récit et se confond avec lui, finissant par en être un élément majeur nécessaire à la trame même de la narration. Bâtie autour de la métaphore filée et mêlée du poison et du feu, cette représentation dévore et contamine de façon imagée le déroulement de l'histoire, semblablement à la passion érotique qui empoisonne et brûle les amants malades. À la croisée de l'embrasement aristotélicien et de la contagion ficinienne, le prince séleucide connaît, à la vue de la beauté de Stratonice et de ses regards, une véritable intoxication sanguine. Cette fascination pathogène et morbide se traduit par le verbe « contempler » qui exprime une assiduité visuelle et intellectuelle sur un objet admirable. Le processus est soutenu par la locution adverbiale « un peu plus avant » marquant tout à la fois une avancée, une aggravation et une accentuation, et par le remarquable éclat de Stratonice, figuré grâce au superlatif « excellente » qualifiant le terme « beauté ». La contemplation extatique est d'ailleurs associée, pour la première fois

[1005] *Ibid*., p.33.

dans le texte, à l'image récurrente et éloquente du poison. L'absorption de ce poison est matérialisée par le verbe « avaller ». L'association du poison et des regards, grâce à la préposition « avec » signifiant une relation, une liaison entre ces deux termes, permet d'assimiler la contemplation érotique à un empoisonnement. Le caractère toxique de la fascination oculaire met l'amant malade dans un état de profonde déliquescence, exprimé par l'intensité de l'ajectif « tel … que » qui introduit une conséquence mortelle à ce dépérissement :

> S'estant amusé à contempler un peu plus avant qu'il ne devoit l'excellente beauté de sa marastre, avalla sans y penser avec ses regards un poison qui l'amena à tel accessoire qu'il pensoit bien y laisser la vie[1006].

Au poison concret des particules sanguines s'ajoute un poison plus pernicieux et symbolique, mais néanmoins tout aussi toxique, celui de la conscience. L'intoxication que celui-ci provoque avive l'embrasement et le dessèchement et est la cause d'une instabilité accrue. L'adverbe d'intensité « combien » renforçant l'attribut « detestable » souligne, en exclamation déguisée, la détermination hautement péjorative que le prince séleucide, se rendant compte de la nature condamnable de sa passion, lui octroie. La succession d'un vocabulaire évoquant l'incandescence « feu », « attisé », « seichant » « une cuisante flamme », enrichi du pléonasme « une cuisante flamme », figure la vivacité du feu exacerbé par la conscience coupable. Le trouble qui en découle est tout d'abord formulé grâce à l'expression démonstrative et métaphorique « reduit entre le marteau et l'enclume » signifiant le fait de se trouver entre deux situations opposées, toutes aussi contraignantes l'une que l'autre. Il s'exprime ensuite grâce au balancement antithétique, opposant explicitement l'amour à la honte, entre « l'amour voulant qu'il s'enrolast au nombre de ceux qui combatent soubs son etendard » et « la honte d'autre costé lui remettant devant les yeux l'horrible forfait auquel ses aveuglez desirs le vouloient conduire et qu'il falloit plutost mourir qu'ainsi mettre soubs son pied le respect qu'il devoit à l'honneur de son pere ». La métaphore de l'amant soldat de l'amour entre en résonnance avec la lyrique pétrarquiste, et répond ainsi, en contraste, à la honte ressentie de ce sentiment hautement répréhensible, d'ailleurs qualifié par l'expression hyperbolique d'« horrible forfait », l'assimilant à un acte criminel. Ce combat s'exprime également en utilisant le participe passé « combatu », accentué par le vocable « tormentes », lui-même amplifié par l'adverbe d'intensité « tant », ainsi que par la locution adverbiale « ça et là », formulant la dispersion, le ballotement. Il s'exprime encore grâce à la métaphore déjà

[1006] Bénigne Poissenot, *L'Esté, op.cit*., II, 2, p.73a.

employée par Matteo Bandello[1007], du bateau battu par les flots et prêt à sombrer. La dramaturgie de ce naufrage est accrue par l'emploi du verbe « agiter », la représentation d'une « mer courroucée » et la locution adverbiale « à la merci de », venant renforcer le participe passé « abandonné » et suggérant un état de dépendance et d'asservissement total. Il s'exprime enfin par l'opposition entre les comparatifs « meilleur » et « le pire et le plus nuisant », de même que par l'allusion à Médée et à ses propres tourments. La redondance des attributs « extenué et affoibli », grossis par l'adverbe « tellement », introduisant une consécutive énonçant la contrainte de l'alitement « qu'il fust contraint garder le lit », insiste sur la profondeur du délitement. Aucun espoir de convalescence, souligné par la négation « aucune » n'étant envisageable, le délitement s'aggrave, preuve d'une gradation descendante, conduisant le malade par comparaison aux portes de la mort « semblable à ceux qui tirent leur derniere fin » :

> Car estant devenu estrangement amoureux d'elle et pensant en soi combien detestable estoit ce feu qui s'estoit attisé en ses moelles, le seichant d'une cuisante flamme, se trouvoit reduit entre le marteau et l'enclume, comme l'on dict, l'amour voulant qu'il s'enrolast au nombre de ceux qui combatent soubs son estendard, la honte d'autre costé lui remettant devant les yeux l'horrible forfait auquel ses aveuglez desirs le vouloient conduire, qu'il falloit plutost mourir qu'ainsi mettre soubs les yeux le pied le respect qu'il devoit à l'honneur de son pere. Combattu de tant de tormentes qui, le poussant ça et là, ne l'agitoient pas moins que la mer courroucée manie un petit vaisseau abandonné à la merci des ondes, ne sçachant à quoy se resoudre d'autant que voiant le meilleur, il ensuivoit avec la *Medée* d'Euripide le pire et plus nuisant, en fin son corps se trouva tellement extenué et affoibli, l'esprit ne luy donnant aucun relasche, qu'il fust contraint garder le lict. Il ne donnoit aucune esperance, et gisoit semblable à ceux qui tirent à leur derniere fin[1008].

Bien qu'agonisant, Antiochus, à l'entrée de Stratonice, puis à son retrait, réanime le processus de l'embrasement empoisonné se muant en un refroidissement sec. Cette forte variation de température provoque naturellement une grande instabilité et finit par engendrer une immobilité mortelle. Pour incarner ces changements antinomiques, et le déséquilibre qui en découle, l'auteur a recours à la figure de l'antithèse, soulignée très clairement par la locution adverbiale « au contraire ». De cette façon, « sa belle mere entrant » s'oppose à « elle issoit de la chambre », tandis que « il rougissoit » s'inscrit en contraste de « pallisoit » et « son pouls battoit » à « son estomach demeuroit […] tout panthelant ». La rougeur, associée à la chaleur et à la honte, souligne ici encore l'incendie généré par Stratonice, la pâleur étant associée à la maladie et à la peur, incarnation de

[1007] Matteo Bandello, II, 55, *op.cit.*, p.507.
[1008] Bénigne Poissenot, *op.cit.*, p.73a-73b.

l'agitation craintive et du froid sec succédant à l'embrasement. Le rythme saccadé du pouls figure tout à la fois le bouillonnement sanguin dans le cœur et le désordre qui s'ensuit. Dans un parallèle antithétique, l'estomac défait, associé à un lieu étouffant et sec, par la comparaison « comme une fornaise » et qualifié de « panthelant », c'est-à-dire en proie à des convulsions et à une suffocation qui épuise, représente l'assèchement froid et subit, d'ailleurs exprimé par l'adverbe « soudain », et l'extrême fébrilité avant l'inertie fatale :

> Car estant assis près du lict d'Antiochus, s'aperceut que sa belle-mère entrant, il rougissoit et que son pouls battoit, et au contraire, si elle issoit de la chambre, soudain pallissoit et son estomach comme une fornaise demeuroit tout panthelant[1009].

Son union avec la reine l'a certes sauvé d'une mort certaine, néanmoins Antiochus porte en lui les stigmates de ce poison brûlant et toujours vivace. Le souvenir de la brûlure est très prégnant, comme en témoigne l'emploi d'un champ lexical en rapport avec le feu : « les premiers feuz » ; « ardirent » ; « trop ardemment ». Mais, comme le représente la métaphore braconnière « lorsque trop inconsiderement me laissai enlacer aux gluaux de Cupidon », la mémoire du piège enjôleur et funeste dont on ne peut s'extraire reste bien ancré dans son esprit. L'amour est en effet une passion qui ni ne cesse, ni ne s'altère. Les deux verbes « s'emparer » et « faire maîtresse de », qui en se succédant créent une redondance, explicitent les pouvoirs hégémoniques de cette passion, envahissement et possession. Si l'amour est omnipotent, il est aussi incurable, ce que figure l'image métaphorique de la dispade et de son venin, qui provoque une soif inapaisable. L'adverbe « incessamment », expression de ce qui est discontinu et revient de façon itérative, qui vient étayer le verbe « boire », matérialise l'insatiabilité de la sècheresse de la bouche, entraînant un besoin dévorant de se désaltérer. L'emploi du verbe « augmenter », énonciation de ce qui ne cesse de grandir, accentué par l'emploi de la locution conjonctive « d'autant plus… que », formulant une forte intensité, incarne et souligne cette soif qui s'accroît d'autant plus qu'on cherche à l'apaiser :

> Parquoy, ce seroit chose superflue de vous remettre devant les yeux les premiers feuz de concupiscence qui ardirent mon ame de la façon que sçavez, lorsque trop inconsiderement me laissai enlacer aux gluaux de Cupidon, aimant trop ardemment celle qui est maintenant ma legitime compagne. Que mon amour soit diminué envers elle pour avoir contenté mes desirs, ce seroit folie de le penser, veu que ceste noble passion, s'emparant et faisant maitresse d'un cueur genereux, retient en elle quelque chose de la nature du serpent appellé dispas, duquel ceux qui

[1009] *Ibid*., p.74a.

> sont piquez sentent une grande soif, laquelle, pensans estancher et bevans incessamment, ils augmentent d'autant plus que leur mal ne reçoit allegement par ce qu'ils en pensent la seule guerison[1010].

En miroir du prince séleucide se reflète, sous les airs d'une insistante redondance, le portrait de Stratonice. Elle aussi est en proie à une fascination pathogène, oscillant entre obsession aristotélicienne et intoxication ficinienne. Cette fascination grandissante est figurée par un comparatif analytique s'employant de manière corrélative au début de deux sous-phrases coordonnées, afin d'indiquer un rapport proportionnel dans la gradation et de signifier, par là-même, une intensité de plus en plus accrue de l'obession érotique « plus le contemploit, plus trouvoit à admirer en luy ». L'enchaînement additionnel des verbes « contempler » et « admirer » vient d'ailleurs le souligner et le confirmer, tout comme l'accumulation des qualificatifs qui lui succède pour incarner l'éblouissante beauté, tant intérieure qu'extérieure, de Combabos « estant à l'entrée de la fleur de son aage, beau, advenant, honneste ». Le caractère exceptionnel de cette beauté captivante, inhérente entre autres à la fonction courtisane de Combabos, est encore renforcé par l'emploi des épithètes « louable et singulier », exprimant d'une part ce qui est beau et bon et mérite l'honneur d'être loué, et d'autre part ce qui se distingue et se différencie :

> Plus le contemploit, plus trouvoit à admirer en luy, estant à l'entrée de la fleur de son aage, beau, advenant, honeste et ayant, en somme, tout ce qui peut estre requis de louable et singulier en un courtisan[1011].

La fascination érotique de la reine et son incontrôlable force n'est que le reflet de l'extrême puissance de la passion amoureuse et de son omnipotence implicitement tyrannique. Cette puissance destructrice est matérialisée par la personnification de l'amour en chasseur, comme en témoigne le motif de la traque *quasi* guerrière que le texte développe au travers d'expressions imagées et d'un vocabulaire qui s'y rapporte, tels que « Amour estoit en sentinelle », « espiant », « son arc doré », « il entoisa une de ses flesches, de laquelle, il perça à jour le cœur de l'infortunée princesse ». En filigrane de cette personnification, le lecteur reconnaît l'iconographie classique d'Éros ou de Cupidon, qui, sous l'éloquente image de l'enfant despotique frappant et blessant à sa guise au moyen de son arc, symbolise de façon claire l'hégémonie inique de cette passion. L'épithète « infortunée » qualifiant Stratonice suggère encore le malheureux statut de proie auquel elle est assujettie et la violence autoritaire du désir érotique qu'elle subit.

[1010] *Ibid*., p.79b.
[1011] *Ibid*., p.92b.

C'est alors que la fascination exacerbée se transforme en une obsession. La monomanie prend vie et forme, grâce à l'expression de la fixité par le verbe « arrester », énonçant l'interruption du mouvement, grâce à la persistance répétitive de l'adjectif indéfini « tout », formulant l'idée d'intégralité et d'exclusivité, grâce à la négation restrictive « rien ne … que », énonçant à son tour ce qui est exclusif et unique, grâce encore à l'emploi du verbe « occuper », explicitant l'invasion et l'appropriation, et enfin grâce à l'adverbe « ailleurs », signifiant que l'esprit se trouve en un autre lieu que dans la réalité et la fuit. Fascinations et obsessions sont funestes et dévorent sournoisement la reine. Comparé à l'éblouissante lumière du soleil, et à son incomparable clarté « comme la clarté du soleil offusque toute autre lumière, ainsi ce qui resplandissoit de plus beau aux autres n'estre rien au regard du clair soleil qui luisoit en Combabe », le courtisan irradie Stratonice avant de la consumer en secret. L'emploi du verbe « desguiser », expression de ce qui est masqué, de ce qui est occulté, associé à la métaphore d'une flamme brûlant à petit feu, explicite le processus de cette dévoration larvée que la fascination devenue obsession a engendrée :

> Amours estoit en sentinelle, espiant la contenance de ceste dame arrestée du tout en la consideration des mœurs de Combabe, et si bien sceut exploiter de son arc doré qu'il entoisa une de ses flesches, laquelle, il perça à jour le cueur de l'infortunée princesse. Rien ne luy venoit en mémoire que les raritez de son conducteur, ausquelles, tournant toute sa pensée, se laissa si bien gaigner qu'en fin luy donna meilleure part en elle qu'elle n'avoit jamais faict à son expoux, le roy Antiochus, estimant que, comme la clarté du soleil offusque tout autre lumière, ainsi ce qui resplandissoit de plus beau aux autres n'estre rien au regard du clair soleil qui luisoit en Combabe. Elle ne pouvoit durer une heure, si Combabe n'estoit avec elle, qu'elle interrogeoit de ce qui se faisoit au bastiment, repetant une mesme chose plusieurs fois pour mieux desguiser la flamme qui la brusloit à petit feu, le regardant d'un œil si piteux et respondant si mal à propos à ce qu'il lui disoit qu'il estoit aisé à juger qu'elle avoit l'esprit ailleurs qu'aux interrogas et demandes qu'elle faisoit[1012].

À l'exemple d'Antiochus, la monomanie contemplative de Stratonice n'est pas seulement embrasement, mais encore intoxication. Faisant implicitement référence aux particules sanguines qui se propagent par les yeux et gagnent le cœur avant de se diffuser dans le sang et d'empoisonner l'organisme, Bénigne Poissenot recourt une nouvelle fois à la métaphore filée du poison. L'image est d'autant plus éloquente que la production récurrente et pléthorique du venin amoureux dans les veines est matérialisée par le verbe « nourrir », signifiant l'action symbolique d'alimenter, à savoir ici le fait de favoriser le

[1012] *Ibid.*, p.92b-93b.

développement et la vitalité de cette substance venimeuse, et par l'adverbe « trop », venant amplifier l'attribut « pleines », et figurant par là-même une abondance démesurée de la matière nuisible. La toxicité morbide, puis funeste du désir est exprimée par la succession des épithètes « languissant » et « englacé », figurant le refroidissement sec et maladif qui, suivant l'embrasement suffocant, devient mortel :

> La roine, cependant, nourrisoit, au dedans de ses veines languissantes, le poison englacé duquel elles n'estoient que trop pleines[1013].

Toujours en écho à la figure du prince séleucide, la reine subit l'empoisonnement symbolique et sous-entendu de sa conscience, auquel s'adjoint l'empoisonnement concret et matériel de son sang. Recherchant la solitude et l'éprouvant pleinement, comme le souligne la significative redondance « elle fuioit compagnie et, estant en solitude », Stratonice est déchirée entre les attaques de sa passion et la réalisation de son caractère condamnable. Cette dichotomie est figurée par l'enchaînement des « grands assauts », représentant les charges vives du désir, et le terme « tort », associé à l'expression « remettre devant les yeux », énonçant la lucidité de la reine de commettre ce qui est délictueux et contraire à la raison. Entre passion et conscience, le combat est inique. Stratonice se débat en vain, se blesse et ne fait qu'aggraver son mal. Cette lutte cruelle qui meurtrit est tout d'abord incarnée par une double comparaison de type métaphorique. L'une a pour motif la pêche, l'autre la chasse. La reine est associée à un poisson qui, pris à l'hameçon et cherchant à s'en libérer, ne cesse de l'enfoncer un peu plus dans ses chairs, puis à un sanglier qui, ayant un épieu fiché dans le corps et souhaitant s'en défaire, le plante toujours plus avant dans sa blessure. Ces deux exemples édifiants entrent en résonnance avec le texte qui précède, et rappellent, sous la forme d'une allusion tacite, le statut de proie aux abois de Stratonice et l'image tyrannique du petit dieu amour en chasseur avec son arc doré. Ils font également écho à un imaginaire bien vivace dans l'esprit du lectorat visé, et plus particulièrement celui rattaché à la chasse, permettant ainsi de frapper de façon plus efficace l'esprit du lecteur. En effet, comme le note Robert Mandrou *dans son Introduction à la France moderne* :

> [La chasse est alors] une passion de la classe dominante […]. Rares sont les nobles qui, écoutant prédicateurs et théologiens, veulent bien n'en faire qu'un passe-temps très épisodique […]. La chasse est alors le monopole de leur groupe puisque leur vie oisive ne leur offre guère d'autres possibilités d'activité ; sans parler du rang à tenir, dans la mise

[1013] *Ibid*., p.94a.

> sur pied de ces grandes expéditions que sont les chasses aux oiseaux et à courre[1014].

Les deux images, celles du poisson et du sanglier, sont dramatisées et amplifiées, d'une part par le comparatif analytique s'employant de manière corrélative en début de deux sous-phrases, afin d'indiquer un rapport proportionnel dans la gradation « tant plus se demene et efforce de vouloir sortir, tant plus se prent », et d'autre part par le verbe « avancer » et la locution adverbiale « plus avant », indiquant un mouvement toujours plus porté vers l'avant, vers la profondeur. Le rude combat entre amour et raison, auquel est confrontée Stratonice, est dans un second temps figuré par la redondance de la comparaison, déjà indiquée par l'adverbe « comme », et à nouveau indiquée par la locution adverbiale « de mesme ». Se dessine alors l'image d'une reine en proie au malheur le plus grand et à la douleur la plus aigüe. Cette image, parallèle à celles du poisson et du sanglier, est également grossie par l'emploi du comparatif analytique s'employant de manière corrélative « tant plus travailloit à arracher de soi l'amour qui luy gehennoit ses esprits, de tant plus s'enfournoit en la valée des miseres », ainsi que par le mouvement progressif et toujours plus prononcé qu'exprime la succession des verbes « s'enfourner en » et « tomber ». Il peut être noté que le verbe « tomber », figurant aussi un mouvement qui entraîne vers le bas, et métaphoriquement vers la terre, formule en filigrane la mort tragique et prochaine de la reine. La dramaturgie de cette représentation est encore accrue par l'emploi d'un vocabulaire et d'expressions hyperboliques, en rapport avec la douleur et le malheur, tels que « désolée », énonçant le fait d'éprouver une grande souffrance, « gehennoit », formulant tout à la fois l'idée d'un embarras et d'une torture, « la valée de miseres », explicitant l'image d'un lieu hostile. Il en découle que Stratonice, vaincue, est totalement assujettie à l'amour et à ses désirs. Son obsession est plus prégnante encore, comme l'indiquent l'adjectif indéfini « tout », réitérant l'idée d'intégralité et d'unicité, et la locution « jour et nuict », symbolisant ce qui est ininterrompu et incessant. Comme le souligne l'adverbe « tellement », elle en arrive à une intensité de fièvre *quasi* mortelle. Hormis jouir de l'objet de ses désirs, son espoir de vivre est réduit à néant. La négation de l'espoir « il n'y avait plus d'espoir » le met clairement en lumière. La peinture de cette lutte cruelle est donc constituée autour d'une gradation ascendante, menant du combat désespéré contre la passion à la mort :

> Elle fuioit compagnie et, estant en solitude, sentoit de grands assauts en son ame, se voulant departir quelquefois de ceste pratique amoureuse et

[1014] R. Mandrou, *op.cit*., p. 223.

> se remettant devant les yeux le tort qu'elle feroit à son seigneur et mari, qui l'aimoit de si bonne amour, si elle abandonnoit à un autre. Mais comme le poisson qui est prins à l'hameçon, tant plus se demene et efforce de vouloir sortir, tant plus se prent et, le sanglier enferré, se voulant despestrer de l'epieu, se le fiche et avance plus avant dans le corps. De mesme la desolée princesse, tant plus travailloit à arracher de soi l'amour qui luy gehennoit ses esprits, de tant plus s'enfournoit en la valée de miseres où elles s'estoit laissée tomber. Tous ses desirs reposoient sur Combabe, elle le songeoit jour et nuict et estoit la fievre venue aux jours critiques, tellement qu'il n'y avoit plus d'espoir de guarison qu'en appliquant l'emplastre et cataplasme sur la playe[1015].

Au travers des figures d'Antiochus et de son double prolongé Stratonice, qui finit par faire de l'ombre à son modèle originel, Bénigne Poissenot dessine un portrait de l'amant en souffrance sous la forme d'une hyperbole tragique qui annexe le récit et le farde d'une réprésentation anxiogène et répulsive de la passion érotique. Par cet ornement exemplaire, il offre à la narration une intensité tragique accrue et l'agrémente, par sa théâtralité exacerbée, d'un suspens récurrent. Comme chez les auteurs qui le précèdent, le propos descriptif revêt une fonction didactique et moralisante, prémunissant le lecteur, par des images éloquentes et fleuries, d'une passion ici représentée comme funeste et venimeuse.

Préfigurant le roman de l'intériorité moderne, *La Stratonica* de Luca Assarino analyse et explore la psychologie et l'intime du sentiment amoureux. Embrasements et prostrations, enthousiasmes et pâmoisons se disséminent tout au long de la narration pour en constituer son principal matériau. La maladie d'amour contamine la fiction romanesque et la parcourt de part en part. Les ressorts du récit sont ainsi cadencés par les diverses exhaltations, peines et rivalités amoureuses des personnages du roman se répondant les unes aux autres, créant un jeu de reflets à l'infini. Luca Assarino structure son roman autour des figures emblématiques d'Antiochus et de Stratonice. Il dessine, avec une amplification dramatique incessante au travers des personnages secondaires de *La Stratonica*, un portrait de l'amoureux mélancolique oscillant entre fascination embrasée par une captivante beauté et prostration monomaniaque, entre génération pléthorique d'humeurs et corruption atrabilaire. D'ailleurs, et par souci de cohérence, sera ici exclusivement analysée la description de l'obession pathogène d'Antiochus pour la beauté de Stratonice, autre élément majeur du roman, et l'abattement morbide qui en découle. Le prince séleucide, rouage primordial du récit, est à nouveau le paradigme de la souffrance d'aimer servant de modèle à tous les autres.

[1015] Bénigne Poissenot, *op.cit.*, p.94a-94b.

Toujours à la croisée de la fascination aristotélicienne devenant bouillonnement sanguin dans le cœur et obsession prostrée et de la contagion oculaire finicienne devenant intoxication du sang et putréfaction humorale, le mal d'Antiochus trouve son origine dans les fréquents échanges de regards avec la reine et la contemplation avide de sa beauté. Le caractère extatique de cette communion érotique est souligné par la qualification des yeux, agent principal, sous la forme d'attributs « *miracoli del volto* » et « *abrozzi della Divinità* », ce qui est prodigieux et relève de l'action divine. Une telle définition n'est pas sans rappeler la vulgate antique considérant le désir érotique comme une maladie d'origine divine, puisque engendrée par Aphrodite Pandémie. Autour de la métaphore horlogère, faisant des yeux des quadrans et de leurs regards des aiguilles « *lancetta del guardo* » en indiquant les heures de la fortune heureuse ou malheureuse des amants, sorte de baromètre de l'amour qui ne dit pas son nom, est implicitement évoqué le caractère contondant des regards, grâce au vocable « *lancetta* », qui désigne non seulement les aiguilles d'un quadran, mais encore une petite lance ou un instrument chirurgical ayant la forme d'une petite lance qui peut soit piquer, soit inciser. Arme ou appareil médical qui blesse, perce et transperce, la « *lancetta* » peut ainsi être assimilée aux rayons oculaires qui pénètrent et empoisonnent. Semblables à des lances enduites de venin, ces rayons gagnent dès lors le coeur qui, bouillonnant déjà sous l'effet du désir sur le modèle aristotélicien, s'embrase très vivement, comme le figure l'emploi du verbe « *ardere* (brûler) » associé à la locution conjonctive « *in maniera che* » qui, tout en introduisant une conséquence tragique, à savoir l'incendie généralisé, marque l'intensité de la brûlure. Par la suite, le cœur incandescent provoque, par l'éclatement des particules sanguines en son sein, un vif embrasement se diffusant dans l'organisme tout entier qui ne peut être endigué, comme l'indique l'emploi de l'épithète « *irremediable* », nuancé par l'adverbe « *quasi* », expression de ce qui s'apparente à ne pouvoir être résolu, énonce le caractère pratiquement incurable de la passion érotique :

> Sono gli occhi miracoli del volto, abbozzi della Divinità. Potrebbesi anco dire che sono orologi d'amore che, fitti nella parete d'un volto, mostrano colla lancetta del guardo i punti dell'ore felici o infelici agli amanti. Ben gli mostrarono all'innamorato Antioco che da quel punto, infallibilmente accertadosi dell'amore di Stratonica, arse in maniera che fu poi quasi irremediabile la fiamma[1016].

Alors que la substance « *materia* » du cœur a précédemment nourri et favorisé l'embrasement, comme l'indiquent l'adverbe « *già* », énonciation de l'antériorité, et le

[1016] Luca Assarino, *La Stratonica*, I, éd. Roberta Colombi, *op.cit*., p.41.

participe passé qu'il souligne « *disposta* », formulation de ce qui est propice à telle ou telle conséquence, les traits envenimés des regards pénètrent jusque dans le bas-ventre et laissent une ardente et indélébile empreinte dans les entrailles. L'emploi du verbe « *imprimere* » le figure comme expression de ce qui marque de son sceau et fait apparaître une trace inaltérable. Le terme « *il fuoco* » matérialise, quant à lui, l'ineffaçable brûlure qui empoisonne et étouffe. Cette brûlure est telle que le sein seul ne peut en effet la contenir en son entier. L'impuissance du cœur à restreindre dans ses propres bornes l'incendie érotique et à le maîtriser est figurée par la négation du gérondif « *potendo* (pouvant) », précédant le verbe « *capire* » et l'adjectif indéfini « *tutto* », réfutant la capacité d'englobement. La force de cet incendie n'est pas seulement figurée par son débordement et sa dispersion hors du cœur, mais encore par son accession au visage sous la forme de rougeurs, ce que traduit l'éloquente formule « *arrivò ad avvampar* (rougir) *anco nel volto* » qui retrace le cheminement de la substance toxique et incandescente allant des yeux au cœur, du cœur aux viscères, des viscères au cerveau :

> Era il cuore di Antioco materia già disposta alle fiamme.La forma di quel guardo gl'impresse di modo il fuoco nelle viscere che, non potendo capirgli tutto nel seno, arrivò ad avvampar anco nel volto[1017].

Tout entier embrasé par le désir amoureux, Antiochus en devient la proie. À l'exemple de Stratonice chez Bénigne Poissenot[1018], et sous la forme d'une comparaison métaphorique, le prince séleucide est assimilé à un animal blessé à la chasse « *correndo come cervo ferito* ». En établissant cette comparaison, Luca Assarino, de même que Poissenot, fait appel à l'imaginaire du petit dieu Amour chassant de son carquois doré ses victimes dans les bois, et à celui de la chasse à courre, passion et privilège de la noblesse et de la royauté, tout en soulignant la haute extraction de ses protagonistes et de ses lecteurs. Cet imaginaire forestier est accentué par l'emploi des termes « *verdura* (végétation ; verdure) » et « *selva* (*bois ; forêt*) ». Il développe également un imaginaire plus horrifique, plus fantastique, celui d'un être hybride et monstrueux, qui, sous l'effet de la passion, n'est plus seulement réduit à l'état de proie, mais se métamorphose en un animal devenant sauvage et craintif. En témoigne le recours au verbe « *rinselvarsi* » qui a le double sens d' « aller se réfugier dans les bois » et de « devenir sauvage, retourner à l'état sauvage » :

[1017] *Ibid*., II, p.43.
[1018] Bénigne Poissenot, *op.cit*., p.94a-94b.

> Correndo come cervo ferito, rinselvossi in quelle stanze che per la verdura de'quadri e delle tapezzarie, non differivan dalle selve solo nell'esser dipinte[1019].

C'est alors que la fascination embrasée devient obsession monomaniaque, et que de proie, Antiochus devient l'esclave de ses désirs « *rapito* ». Hors de sens et de raison, il entre dans une transe extatique que seule la poursuite des délices amoureux et de la représentation idéelle de l'objet de ses désirs absorbe et préoccupe. Cet état d'extase est incarné par un champ lexical du ravissement et de la délectation : « *rapito* (ravi, extasié) ». Ici encore Luca Assarino joue sur la double signification des mots, « *estasi* (extase, ravissement) », « *soave* (suave) », « *deliquio* » qui a le sens premier de perte temporaire de connaissance, évanouissement, malaise, et le second sens de trouble, de langueur, d'abandon amoureux. Encore plus évocateur que les autres vocables, le double sens de « *deliquio* » représente ainsi un ravissement amoureux, conduisant le prince dans une réalité transcendante, proche de la lipothymie. Cette perte de conscience de la réalité concrète est accrue par l'image des entretiens amoureux, soliloquants et intérieurs, entre lui et son cœur, représentation de l'illusion érotique faisant croire à l'amant que, lorsqu'il parle tout seul, il s'entretient heureux et épanoui avec celle qu'il aime :

> Quivi rapito in un'estasi amorosa provava ad ogni momento mille soavi deliqui. Tra lui solo e'l suo cuore passavano i colloqui, che in casi simili son più facili al pensare che possibili al descrivere[1020].

Le temps de l'embrasement et de l'illusion passé, vient celui du refroidissement et de la prostration. Suite aux rigueurs soudaines de Stratonice, Antiochus oscille entre abattement et pulsion suicidaire. L'expression du désespoir se fait en contraste de la joie de s'y complaire, comme le traduit l'association de termes opposés comme « *godeva* » et « *disperato* ». Le participe passé est en effet coordonné à « *godeva* » par sa fonction d'attribut de « *viver* » lui-même complément indirect de « *godere*». « *Disperatione* » et « *speranze* » sont, quant à eux, coordonnés par leur fonction respective de complément direct et indirect du verbe « *riporre* » (placer, mettre). Le désir de mourir est figuré par le verbe « *cercare* », symbolisant les efforts fournis par le prince séleucide pour trouver une fin prochaine, ce que vient confirmer l'adverbe « *presto* » amplifié par l'adverbe de quantité et d'intensité « *più* », mettant l'accent sur la rapidité de l'action, et par la succession redondante des mots « *morte* » et « *morir* » :

[1019] Luca Assarino, II, *op.cit*., p.43.
[1020] *Ibid*., p.43-44.

> Già godeva di viver disperato, perche solo nella disperazione avea riposte tutte le sue speranze. Cercava la morte, e per morir più presto iva tracciando di partirsi dalla corte[1021].

Au croisement d'une profonde affliction, d'un refroidissement subit du cerveau et d'une corruption froide et sèche à la fois du sang et des humeurs situées dans le bas-ventre se transformant en une substance visqueuse et épaisse de couleur noire, le prince séleucide tombe dans une profonde mélancolie. Absorbé dans une réflexion soucieuse, comme le qualifie l'attribut « *pensoso* », il perd toute vivacité d'esprit et se mure dans une solitude toujours plus profonde. L'apathie qui le frappe est symbolisée par le verbe « *mancare* », formulation du manque et de l'absence de pertinence dans les entretiens et d'enjouement dans la conversation. Le comparatif analytique « *più solingo e ritirato* », marquant une redondance par la succession de termes synonymiques « *solingo* (solitaire) » et « *ritirato* (retiré, isolé, solitaire) », renforcé par l'emploi de la locution « *ogni giornio* » qui indique ce qui est quotidien, insiste sur la gradation ascendante de cet isolement tant mental que physique :

> Queste cose machinate nella mente lo rendevano pensoso agli occhi de'famigliari. Mancavangli i concetti e gli spriti dell'allegria nelle conversatzioni, ed ogni giorno vedevasi più solingo e ritirato[1022].

La mélancolie s'ancre alors solidement dans le cerveau d'Antiochus. Cette implantation invasive s'incarne au travers du verbe « *accampare* » figurant l'établissement et l'assise, mais aussi, convoquée sous la forme d'une image allusive, l'installation de troupes militaires dans un camp afin de les loger et de les retrancher. En proie à cette mélancolie morbide et au froid funeste qui lui fait cortège, le jeune amant se couvre « *pingere* (peindre) » de lividité « *lividezza* », blancheur marbrée de bleu-violacé, et de pâleur « *pallor* », blancheur citrine teintée de verdâtre. En opposition aux rougeurs initiales de l'embrasement, ces coloris, emblèmes de la maladie, de la crainte et de la froideur, symbolisent l'état de prostration pathogène et la glaciation mortelle. Sous la forme d'une succincte accumulation tragique «*perduto il gusto del cibo e'l riposo del sonno* », venant amplifier la gradation qui se dessine en transparence de la description, se matérialisent le dégoût de la nourriture et les insomnies. Le délitement du corps s'amorce. Il est figuré par l'expression de la maigreur « *magrezza* » associé à un épuisement, une exténuation « *estenuazione* » qualifiée de « *orrida* » qui énonce conjointement ce qui est

[1021] *Ibid*., p.67.
[1022] *Ibid*., p.68.

terrible, fait frissonner et ce qui est sauvage. Cette épithète renvoie une nouvelle fois à l'état d'animalité monstrueuse de l'amoureux malade. De plus, la dureté de la sonorité engendrée par les allitérations en « z » et en« r », et l'aspiration du « h », accentuent la sensation de malaise face à ce spectacle. La dislocation du corps est encore mise à jour par le verbe « *dissipare* » qui exprime la désintégration d'une chair ronde et pleine « *il pieno delle carni* ». Aux portes de la mort, Antiochus pousse des râles asphyxiés, représentés par la rupture saccadée des soupirs que vient qualifier le participe passé « *tronchi* », énonciation de ce qui est coupé, morcellé ou brisé, mais encore par leur sonorité presque semblable à celui de la bombarde « *quasi tuoni di bombarde* », sonorité s'apparentant à un grondement étouffé « *un sommeso rimbombo* ». Luca Assarino convoque ici l'imaginaire tant militaire que musical. La bombarde était en effet à l'origine une machine de guerre qui, à l'aide de cordes et de ressorts, lançait des projectiles, des boulets, en provoquant un bruit sourd. Elle désignait également tous les instruments à vent à anche double et perce conique, plus particulièrement le hautbois, et par extension l'orgue, eux aussi pourvoyeurs de bruit sourd, de bourdonnement. Ce grondement vibratoire est d'autant plus audible qu'il est matérialisé par une allitération mêlée en « *b* » et en « *m* » qui crée un rythme lent à deux temps, évoquant celui de la marche funèbre. Comme le soulignent l'emploi du verbe « *avisare* » et la représentation éloquente de la brèche dans la roche du cœur « *facea breccia nella rocca del suo core* », cette mise en scène lugubre annonce l'issue fatale qui attend inéluctablement Antiochus :

> Già la maliconia accampatasegli in fronte gli pingeva la lividezza negli occhi e'l pallor nelle guance. […] Perduto il gusto del cibo e'l riposo del sonno, la magrezza con orrida estenuazione cominciò a dissipargli il pieno delle carni. Sentivansi solo dalla bocca di lui uscir tronchi sospiri, che quasi tuoni di bombarde con un sommesso rimbombo avisavano che la morte già facea breccia nella rocca del suo cuore[1023].

Moribond, le prince séleucide poursuit sa longue agonie. Ce dépérissement s'incarne aux travers de deux métonymies riches en représentations qui émeuvent et frappent l'esprit, tout en marquant une gradation tragique. La pénombre de la chambre « *la stanza meza priva di luce* » figure, comme premier signe évocateur « *primo indizio* », l'état de demi-mort « *poca vita dell'infermo* » dans lequel se trouve l'amant princier. Puis, à cette image édifiante succède celle d'un lit se transformant en cercueil « *quel letto, che già cominciando a trasformarsi in una bara* » annonçant alors l'angoissante progression de l'expiration, trépas d'Antiochus. La matérialisation de cette dégradation

[1023] *Ibid.*

est d'autant plus vivace que le vocable « *bara* », déjà employé par Leonardo Bruni et lui faisant écho[1024], signifie non seulement le cercueil, mais aussi, dans un emploi figuratif, la mort. Cette représentation anxiogène s'accentue plus encore lorsqu'à la métonymie du contenant pour le contenu s'ajoute l'expression métaphorique de ce que contient le lit, devenu bière mortuaire, sous la forme d'un agrégat osseux, préfiguration évidente d'un squelette, ne se mouvant qu'à la faveur d'un souffle ténu « *una miserabile compagine d'ossa animate da uno spirito fuggitivo* ». Comme l'indique l'intensité formulée par la locution conjonctive « *tal modo… che* (au point que ; de telle manière que) », venant amplifier l'anéantissement d'Antiochus, énoncé par le participe passé « *disfatto* », la force de cette passion et la déliquescence qu'elle entraîne sont telles qu'elles rendent le prince méconnaissable. Cette métamorphose monstrueuse, évoquée à deux reprises par la tendance de l'amant à passer de la condition d'humain à celle d'animal, de bête sauvage, est ici symbolisée par l'aspect d'une silhouette qualifiée de « *diversa* (différente) », à savoir apparemment distincte de celle qui le caractérise habituellement, et aux teintes du mal, comme le notifie la formule « *avendo aqcuistata dal male* ». Seule la vivacité du regard, résurgence de la fascination agitée devenue fixité contemplative et obsessionnelle, permet de reconnaître, comme signe indéniable « *com'in sicuro contrasegno* », le visage originel, en témoigne la qualification du terme « *sembiante* » en « *primier* (premier) », qui indique ce qui est à l'origine, et la qualification du vocable « *somiglianza* » par « *propria* » qui exprime l'appartenance exclusive et particulière. Il est à noter, qu'à l'exemple d'Oribase[1025], et à la suite, entre autres de Nicolas Denisot et de Jacques Ferrand[1026], Luca Assarino décrit des yeux aussi atteints par la passion que le corps. En témoigne le recours au mot « *vivacità* » qui sous-entend leur agitation et leur brillance caverneuse et figée. Le spectacle offert au lecteur est celui d'une véritable dégénérescence conduisant à la mort :

> La stanza meza priva di luce fù'l primo indizio c'ebbero tutti tre della poca vita dell'infermo. Volarono gli sguardi a quel letto, che già cominciando a trasformarsi in una bara altro non conteneva che una miserabile compagine d'ossa animate da uno spirito fuggitivo. Era per tal modo disfatto Antioco, c'avendo acquistata dal male una figura tutta da lui diversa, altro non ritenea del primier sembiante che la vivacità del guardo in cui solo, com'in un sicuro contrasegno, era ridotto l'infelice padre a rinoscer l'impronto della propria somiglianza[1027].

[1024] L. Bruni, *op.cit.*, p.158.
[1025] Oribase, *Synopsis*, éd. Bussemaker et Ch. Daremberg, *op.cit.*, t.5, p.413-414.
[1026] N. Denisot, *op.cit.*, p.28 ; J. Ferrand, 14, *op.cit.*, p.93.
[1027] Luca Assarino, III, *op.cit.*, p. 111.

Toujours en proie à ce lent et long dépérissement, Antiochus ne cesse de se déliter et d'agoniser. Assailli de toutes parts, il est soumis à des maux divers qui s'agrègent les uns aux autres sous la forme d'une énumération« *occupato dalla malinconia, oppresso dal silenzio e astratto dall'umanità* », créant accumulation amplificatrice et gradation dramatique. Dans un rythme ternaire, marquant de façon indéniable un mouvement vers l'avant, une progression, l'accumulation et la gradation figurent dès lors la propagation accrue et en profondeur du mal. Cette propagation est d'autant plus persistante que la gradation insiste une nouvelle fois, sous la forme d'un paroxysme final, sur le fait que la maladie érotique prive le prince séleucide de son apparence humaine, comme le signifie le verbe « *astrarre* (abstraire, détourner, écarter) ». Ayant à nouveau recours au procès métonymique, Luca Assarino décrit la lourde atomosphère qui entoure le prince, dont l'extrême proximité est suggérée par l'adverbe « *intorno* », expression de ce qui est dans l'environnement proche, en utilisant un parallèle redondant évoquant l'effroi et le malheur « *parea ch'infondesse orrore e che sapesse d'infortunio* », comme en témoignent l'emploi des mots « *orrore* » et « *infortunio* », épouvante et catastrophe qu'inspire l'état misérable d'Antiochus. Mais la représentation imagée n'est pas la seule à être convoquée pour conceptualiser cet édifiant spectacle de la décomposition. La description de la putréfaction du corps amoureux prend également vie et forme au travers de l'odorat, comme l'annonce d'ailleurs l'emploi du verbe « *sapere* » qui signifie, entre autres, « ressembler », mais aussi et surtout « avoir un goût », « avoir une odeur ». Pour ce faire, Luca Assarino, prolongeant son procès métonymique, figure la contamination de l'air de la chambre par le participe passé « *appestata* ». Le verbe « *appestare* » illustre l'infection du corps et plus particulièrement encore l'odeur fétide et putride de sa décomposition, envahissant la pièce corrompue par la maladie. Dans la chambre du malade, sur laquelle plane la mort, l'ambiance est toute entière imprégnée du trépas imminent d'Antiochus. Cette atmosphère funeste est figurée par les qualificatifs « *grave* », représentation de ce qui est lourd, pesant, et « *mortifere* », représentation de ce qui provoque la mort :

> Consideraronlo occupato dalla malinconia, oppresso dal silentio e astratto dall'umanità. Ogni cosa c'avea d'intorno parea ch'infondesse orrore e che sapesse d'infortunio. Anche l'aria, appestata dalla sua sorte, agitava nell'ambiente della camera un non so che di grave e di mortifero[1028].

[1028] *Ibid.*

Bien que le prince séleucide soit presque en état de mort clinique, à la vue de celle qu'il aime, il subit encore le processus d'embrasement et d'intoxication sanguine par contagion oculaire. Dessinant à nouveau l'invasion du désir sous les contours d'une métaphore à la fois guerrière et braconnière, Luca Assarino figure cet échange de regard funeste par des flèches « *saette* » qui sont autant de traits décochés entre les deux amants, et par le balancement créé entre les verbes « *portavano* » et « *riportavano* », figurant un mouvement d'allées et venues grossi par l'homéotéleute en « -ano ». C'est alors que le corps tout entier soumis à nouveau à un réchauffement subit et à un empoisonnement agressif se remet en mouvement et s'agite. Cet état d'extrême agitation est tout d'abord incarné par le recours au vocable « *tempestas* » qui, intensifié par l'adjectif « *qual* », formule de façon figurative un état de trouble profond semblable à une violente tourmente atmosphérique. À chaque apparition inopinée de Stratonice, comme le formule le verbe « *comparire* » énonçant l'idée d'arrivée soudaine, de surgissement, Antiochus, perturbé et déréglé, ne peut s'empêcher de développer une accumulation de manifestations pathogènes qui engendre amplification et gradation. Pâleur « *impallidito* » et sueur « *sudava* » matérialisent l'instabilité de la température du corps, passant soudainement du chaud au froid, du froid au chaud, instabilité elle-même reflet de la pertubation générale du prince. Succèdent aux variations de température, les tremblements de la langue et les battements du cœur, eux aussi miroirs du bouillonnement cardiaque et du désordre qui en découle dans tout l'organisme. En parallèle « *tremavagli in bocca la lingua e sbattevagli il cuore nel petto* », les verbes « *tremare* » et « *sbattere* » incarnent d'autant plus les soubresauts d'Antiochus qu'ils provoquent, grâce aux allitérations en « t », en « tr » et en « sb » ainsi qu'à l'homéotéleute en « -agli », une véritable vibration sonore. La perturbation agitée est enfin encore symbolisée par les mouvements irréguliers du pouls, au travers des verbes « *alterare* », évoquant à la fois le changement et l'altération, et « anhelare », décrivant un rythme haletant, et par l'utilisation de l'allitération mêlée en « b » et en « t » du vocable « *battute* », vibration sonore matérialisant la vibration tremblante du corps et de l'esprit :

> Erasistrato che non era punto ignorante del linguaggio de gli occhi, vendendo che tra la reina e'l principe passavona sguardi che portavano e ripportavano saette, non tardò a comprendere in qual tempesta si fusse perduta la sanità d'Antioco. Cauto pertanto nell'osservare, s'avvidde in men di due giorni che, ogni volta che Stratonica compariva, il povero principe impallidito sudava. Tremavagli in bocca la lingua e sbattevagli

> il cuore nel petto, ed alterandoglisi i moti del polso parea che colle frequenti battute anhelasse a chiamar soccorso[1029].

Éminemment pathogène et morbide, le portrait de l'amoureux mélancolique dressé par Luca Assarino permet de pénétrer au cœur de la psyché amoureuse et de ses souffrances, ainsi que d'en ressentir intimement les moindres retentissements. La force évocatrice de son récit, qui se distingue par une vivacité singulière et un pouvoir particulier de description, offre au lecteur une peinture provoquant ébahissement et délectation, stupeur et tremblement. Bien que l'art de la montre et le plaisir qu'il procure occultent quelque peu la visée moralisatrice du propos, il n'en reste pas moins qu'il porte en lui les germes d'une représentation au dessein édifiant et exemplaire. En filigrane du dramatique spectacle de l'abattement et du dépérissement amoureux, se dessine un avertissement implicite au lecteur pour qu'il se préserve de cette passion malade et mortelle.

Si *La Cytherée* de Gomberville est le roman d'une quête amoureuse se muant en une quête mystique, il est également, à l'exemple de *La Stratonica* d'Assarino, un roman des drames intérieurs et de la souffrance d'aimer. Les peines et les douleurs des amants s'égrènent tout au long de la narration et finissent par en composer les ressorts majeurs. C'est au travers, une nouvelle fois, de la figure emblématique du prince séleucide vieilli et se mourant d'amour pour Cytherée, en résonnance et se confondant avec l'adolescent se consumant pour sa belle-mère, que s'élabore le portrait de l'amant malade, modèle et miroir de tous les autres. Bâti, comme chez Bénigne Poissenot, autour de la métaphore du poison et du feu, ce portrait adopte à son tour la synthèse difficile entre contagion ficinienne et fascination aristotélicienne ainsi qu'entre les trois différentes manifestations du mal atrabilaire, à savoir cérébrale, sanguine et hypocondriaque.

Fasciné par la beauté de Cytherée, Antiochus se fige dans une contemplation pathogène, bientôt obsession monomaniaque. Cette fixité captive du regard s'incarne au travers de l'expression de l'immobilité et de l'ancrage, comme en témoignent l'emploi de l'adverbe « fixement », qui énonce ce qui ne bouge pas, reste à la même place, et du verbe sur lequel il porte « attacher », qui symbolise l'enchaînement, le lien dont on ne peut se départir. L'expression de la fixité est encore accrue par l'adverbe d'intensité « si ». Le prince séleucide, subjugué par le charme de la jeune princesse, comme le figure l'attribut «enchanté», oublie le reste du monde. Le caractère exclusif de cette fascination érotique, qui écarte et sépare de la réalité tangible, est matérialisé par la négation de tout

[1029] *Ibid*., p.113.

souvenir présent ou passé « il n'avoit plus de mémoire » et par l'oubli de l'intégralité de ce qui est environnant « tout le reste des choses ». À la perte de tout souvenir présent ou passé s'ajoute l'oubli de soi, l'abandon de sa propre personne dans l'examen attentif et fervent de la beauté de Cytherée, comme le matérialise l'emploi de la forme pronominale du verbe « perdre » et de son complément circonstanciel « en la consideration ». Cette fascination hyperbolique, presque déjà obsession, est également traduite par la répétition des adverbes d'intensité et de quantité « trop » et « tant », du verbe « ravir » formulant tout à la fois l'état de captivité et d'enthousiasme extatique d'Antiochus. La vacance momentanée de son âme, faisant écho à la distanciation du monde concret et à l'oubli de soi, montre en contraste l'image d'un homme profondément endormi, s'éveillant tout à coup « se reveilla comme en sursaut » et revenant brutalement à la réalité, comme en témoigne le fait de recouvrer la vue après la cécité endormie « recouvrant la veue ». L'immobilité du regard est à nouveau énoncée grâce à l'emploi répété de l'adverbe « fixement », d'un champ lexical de l'éblouissement et de l'enchantement : « esblouie » ; « esclat » ; « esblouissement » ; « charme ». Le recours au mot « violance » exprime la force de ce désir qui contraint et soumet :

> Il s'estoit si fixement attaché à la consideration de Cytherée, qu'estant demeuré comme enchanté en la regardant, il n'avoit plus de memoire pour tout le reste des choses. […] Car le pauvre prince se perdit en la consideration de cette innocente beauté. […] Ce roy trop sensible, apres avoir esté ravy en la contemplation de tant de beautez, se reveilla comme en sursaut et recouvrant la veue, esblouie par l'esclat de l'object qu'il avoit trop fixement regardé, le considera derechef, comme s'il eust voulu ou connoistre d'où procedoit son esblouissement, ou luy demander par quel charme il luy avoit fait cette violance[1030].

Après ce premier éblouissement, sous-entendant en filigrane une intoxication sanguine et un embrasement de tout le corps rejaillissant sur le cerveau, Antiochus subit un assèchement froid et sec de l'organisme et de l'encéphale, générant craintes et bouffées délirantes. Cet assèchement est tout d'abord symbolisé par l'opposition suggestive entre la nuit et le jour, « la nuit qui suivit ce jour fatal » semblable au refroidissement qui succède à l'embrasement. La nuit est de façon métaphorique une période sombre et froide qui provoque peur et angoisse, tandis que le jour est une période chaude et lumineuse qui suscite plaisir et illusion. Cet assèchement se matérialise encore au travers de l'extrême inquiétude et agitation du roi séleucide. Cette anxiété exacerbée, mêlée à une fébrilité irraisonnée, se formule par un effet d'énumération additionnelle,

[1030] Gomberville, *La Cytherée,* 2e partie, III, *op.cit.*, p.635-637.

amplifiée par l'adverbe d'intensité « plus » qui la place dans un rapport de comparatif de supériorité avec la proposition conjonctive corrélative qu'elle introduit, soulignant ainsi l'inégalable état d'agitation dans lequel se trouve Antiochus, « plus d'inquietudes, d'irresolutions et de desseins contraires qu'il n'en avoit eu de sa vie ». L'assèchement s'exprime enfin au travers d'un sommeil troublé et entrecoupé de cauchemars et d'insomnies emplis de terreur. Pour figurer ce repos perturbé, Gomberville a tout d'abord recours à la sensation métaphorique du roi d'être allongé sur un lit d'épines « il luy sembla qu'il estoit couché sur des espines ». Il distingue ensuite ce sommeil non seulement par sa brièveté, énoncée grâce à l'adverbe « peu », lui-même accentué par « fort », exprimant une grande intensité dans ce qu'il détermine, mais encore par sa nervosité et son instabilité formulées par les verbes « tourmenter » et « interrompre », énonçant respectivement ce qui donne de la peine, du tracas, et ce qui rompt la continuité, la pérennité, et enfin par l'horreur des hallucinations qu'il engendre, explicitée par l'épithète « effroyables » et le comparatif de supériorité « plus horribles », accru en degré par l'adverbe « encore » :

> Antiochus passa la nuit qui suivit ce jour fatal, avec plus d'inquietudes, d'irresolutions et de desseins contraires qu'il n'en avoit eu de sa vie. Lorsqu'il fut au lit, il luy sembla qu'il estoit couché sur des espines. Il ne dormit que fort peu et ses sommes furent troublez des songes effroyables et interrompus de veilles encore plus horribles[1031].

En contact régulier avec Cytherée, Antiochus s'empoisonne toujours davantage et connaît de nombreuses oscillations entre embrasement et refroidissement sec. Ne cessant de se réactiver, la brûlure du désir reste vivace et provoque bien des maux, asséchant le cerveau et le corps. Cette multitude de tourments, qui assaille le roi séleucide, se matérialise à travers l'hyperbole « mille horribles accidans », en qualifiant un terme déjà connoté négativement « accidans » par un ajectif numeral cardinal « mille », figurant une très grande quantité, un nombre considérable, et par l'épithète « horrible », figurant ce qui provoque un saisissement d'effroi. La violence de la brûlure prend pour sa part vie et forme non seulement par la succession des termes « fievre », « febricitant », « bruslé », mais encore et surtout par l'image évocatrice et répulsive d'un corps calciné au plus profond de ses chairs et de son ossature « ce miserable febricitant fut bruslé jusques aux os ». Cette brûlure est d'autant plus agressive qu'elle se voit constamment alimentée par une répétition cyclique des ardeurs de la passion, comme en témoigne l'expression

[1031] *Ibid.*, p.642-643.

hyperbolique « espouvantables redoublemens », dont l'épithète insiste sur l'inquiétant et le funeste. À la brûlure du corps et à son assèchement pathogène s'adjoint celui de l'encéphale qui provoque une perturbation délirante. Ce délire paroxystique est formulé par l'emploi du verbe « altérer », accentué par l'intensité qui lui est attribuée « extraordinairement », lui-même accru en dégré par l'adverbe « si , formant ainsi un superlatif absolu qui a pour conséquence d'engendrer une « frenesie » digne de la pitié de tout un chacun « faisoit pitié à ses propres ennemis ». Avec une insistance non dissimulée sous forme de redondance, Antiochus est d'ailleurs qualifié par les attributs de « miserable et insensé », afin de souligner encore en quel malheureux état il se trouve. Cet état désastreux s'aggrave de jour en jour du fait de l'attitude du roi lui-même qui, déjà embrasé et brûlé au plus haut point, n'a de cesse de nourrir le feu empoisonné de sa passion et d'amplifier un peu plus sa brûlure. À son tour, et à l'exemple de Poissenot[1032], Gomberville reprend la métaphore de l'absorption maladive du poison « il alloit cent fois le jour avaler à long traits la poison bruslante qui augmentoit son embrazement ». Cette métaphore est d'autant plus évocatrice que l'ingestion se fait de façon ininterrompue « cent fois le jour », sans discernement, comme le souligne le recours à l'expression « avaler à longs traits », entrant d'ailleurs implicitement en résonnance, grâce au terme « trait », avec les rayons venimeux du regard, expression d'autant plus évocatrice encore que la matière toxique est désignée comme « bruslante », afin de mieux insister sur l'assèchement que génère la passion érotique, d'autant plus évocatrice enfin que le caractère endémique et prolifique de l'échauffement du poison érotique est énoncé par l'emploi du verbe « augmenter » :

> Pleust à Dieu qu'à cette fois je fusse un imposteur, je ne serois pas obligé de vous conter mille horribles accidans dont sa passion a esté suivie. Mais, puisque vostre silence me convie à continuer nos communs deplaisirs, je vous diray que huit ou dix jours s'ecoulerent en ce premier acces de fievre amoureuse, durant lesquel, ce miserable febricitant fut bruslé jusques aux os par d'espouvantables redoublemens et eut l'esprit si extraordinairement alteré que sa frenesie faisoit pitié à ses propres ennemis. Cependant, miserable et insensé qu'il estoit, il ne vouloit point d'autres remede à son mal que son mal mesme. Il alloit cent fois le jour avaler à longs traits la poison bruslante qui augmentoit son embrazement[1033].

Portant en lui les stigmates de la brûlure et des variations continuelles de température qui l'épuisent et l'assèchent toujours plus, encore sous le coup des blessures

[1032] Bénigne Poissenot, *op.cit.*, p.73a.
[1033] Gomberville, *La Cytherée,* III, *op.cit.*, p.647-649.

s'assimilant métaphoriquement à celles de sa passion pour Cytherée, le roi séleucide, entièrement consumé, connaît un refroidissement qui le conduit au seuil de la mort. Le glissement imagé d'une profonde souffrance physique causée par une bataille sanglante, semblable à celle causée par le désir malade, et permettant de confondre l'une et l'autre, est figuré par le verbe « rechoir ». La répétition de la chute donne ainsi la possibilité de souligner, de façon symbolique, que la souffrance érotique, toujours vivace et pérenne « agité continuellement de la violence de son mal », dégénère et se mue en une forme pathogène plus exacerbée et agressive, comme en témoigne le pronom indéfini substantivé « un autre », qualifié par l'épithète « dangereux », accentué par l'adverbe d'intensité « tres ». Cette aggravation morbide du mal s'exprime en une gradation descendante, sous forme de chute figurée par une succession de verbes énonçant un mouvement vers le bas ou une recrudescence « recheut », « tomba », « empiroient », « defailloit », pour aboutir au vocable « extremité » comme *terminus ad quem* et presque mortel de l'inéluctable processus enclenché. L'intensification pathogène est encore illustrée par le passage de l'assèchement sec au refroidissement atrabilaire. Tandis qu'il était auparavant dans une transcendance extatique et que seules ses nuits étaient agitées, Antiochus sombre dans la prostration « tomba en langueur », et désormais ses nuits et ses jours sont hantés de cauchemars et d'angoisses. Ces inquiétudes et tourments s'expriment par le parallélisme « la nuit estant espouvanté par des songes horribles et le jour par des inquietudes et des melancolies effroyables ». Cet écho entre nuit et jour, amplifié par la résonnance des épithèthes « horribles » et « effroyables », génère à son tour amplification hyperbolique et effet de gradation. La dramaturgie du portrait est d'ailleurs à cet instant accentuée par l'évocation de l'incurabilité du mal, grâce à une comparaison sous forme de parallèle entre l'inéfficacité des thérapeutiques et des paroles humaines, renforcée par le balancement binaire créé « comme le corps estoient incapable de toutes sortes de medecines, l'esprit aussi l'estoit de toute sorte de conseils ». L'exacerbation grandissante de la pathologie érotique se matérialise enfin par le passage de la fascination à l'obsession malade. Cette obsession s'énonce par le refus d'être diverti de l'attention porté à l'objet aimé « s'offençoit contre ceux qui luy vouloient persuader de se divetir », mais aussi par la fixation exclusive qui lui est portée. Cette fixation exclusive se révèle par la volonté de consacrer l'intégralité de son temps et de son bonheur, comme l'énonce la qualification du terme plaisir par l'adjectif « tout » et sa fonction d'objet direct du verbe « rester », à relater ses rêveries ou à se perdre dans la considération illusoire de la beauté de Cytherée,

comme le figure son état d'inconscience exaltée, énoncée par l'éloquente formule « resver jusqu'au transport » :

> Luy, cependant, agité continuellement de la violance de son mal, recheut effectivement dans un autre tres dangereux. Il tomba en langueur et, la nuit estant espouvanté par des songes horribles, et le jour par des inquietudes et des melancolies effroyables, mit en grand'peine, tous ceux qui avoient à respondre de sa santé. Les remedes empiroient son mal car, comme le corps estoient incapable de toute sorte de medecines, l'esprit aussi l'estoit de toute sorte de conseils. Ce pauvre prince defailloit à veue d'œil et s'offençoit contre ceux qui luy vouloient persuader de se divertir. Tout le plaisir qui luy restoit estoit ou de raconter ses visions et ses songes, ou de resver, jusqu'au transport, aux beautez de Cytherée. […] Je ne serois gueres plus sage que beaucoup d'autres, si je vous rompois l'esprit de toutes ces resveries. Trouvez bon, s'il vous plaist, que je les remette à un temps moins fascheux et vous dis que le mal d'Antiochus vint à cette extremité que les medecins souhaitterent qu'il eust encore toutes ses blessures et qu'il fust guery de cette douleur interieure[1034].

C'est alors que la concupiscence déréglée du vieil Antiochus pour Cytherée se reflète dans celle du jeune Antiochus pour Stratonice. De la contemplation empoisonnée au froid mortel, la propagation et la prolifération de la pathologie érotique suivent le même processus, devenu classique et exemplaire. Contagion oculaire et fascination se muant en captivité amoureuse s'énoncent par le prisme d'une énumération allant du regard à l'asservissement, générant un effet de gradation tragique qui, dans un rythme ternaire, figure la progression du mal « ce heros me regarda, me crut plus belle que je n'estois et print tant d'amour pour moy ». Au sein de cette énumération, le vocabulaire est riche en suggestions. Le verbe croire, amplifié par le comparatif de supériorité « plus belle que je n'estois », énonce l'illusion morbide de la fascination, tandis que le verbe « prendre » évoque le fait d'être lié, charmé et envoûté, accentué par son complément d'objet direct « tant d'amour », dont l'adverbe de quantité « tant » marque l'intensité. L'intensité de l'artifice érotique et de son envoûtement est d'ailleurs si forte que l'amant passe de l'enchaînement à la totale soumission à l'amour, comme l'insinue le participe passé « reduit », explicitant la contrainte et la servitude. De cet asservissement maladif découle alors l'obligation pour Antiochus, soit de jouir de l'objet convoité, soit de mourir :

> Ce heros me regarda, me crut plus belle que je n'estois et print tant d'amour pour moy que, dès le premier jour de sa passion, il se vit reduit à la necessité ou de mourir, ou de me posseder[1035].

[1034] *Ibid*., IV, p.434-437.
[1035] *Ibid*., p.646.

Face à la rigueur morale de celle qu'il aime et se rendant compte du caractère condamnable de sa passion « son devoir la luy reprochant comme un crime », en attestent l'emploi du verbe « reprocher », énonciation du blâme et de la honte, et la qualification du désir en « crime », le jeune prince choisit la mort. Son cerveau embrasé par l'intoxication sanguine et par le bouillonnement du cœur, causé par la fascination éprouvée devant la beauté, finit, sous l'effet du sentiment de déshonneur, par se dessécher et dessécher l'organisme en son entier. L'embrasement du cerveau est traduit grâce à l'expression de sa dévoration destructrice « son esprit consommé d'un feu», comme le recours au participe passé « consommé » le représente. Le sentiment de pudeur et de réserve s'énonce par la forme négative du verbe « oser » et l'envie de dissimuler cette affection répréhensible au travers, par ricochet, de la forme négative de la locution verbale « faire paroistre ». Le desséchement progressif du corps, engendré par la brûlure de l'encéphale, est matérialisé par les assauts de la flamme cérébrale et son caractère destructeur « en tourne toute la violence contre son corps », ainsi que par le verbe « desseicher », modulé par la locution adverbiale « peu à peu », signifiant ce qui avance lentement, insidieusement. Cet insidieux assèchement emmène le prince vers la dernière extrémité, ce qu'explicite le verbe réduire, énonciation de l'amoindrissement, accentué et grossi par la locution conjonctive « à un tel point que », marquant l'intensification paroxystique du dépérissement. La gradation dramatique se poursuit encore dans la pitié que provoque la déliquescence profonde d'Antiochus, pitié capable d'être ressentie par les cœurs les plus durs, à l'image de la redondance créée par la succession des superlatifs « les plus cruelles et les plus insensibles », qualifiant le terme « ames » :

> Il se prepare donc à la mort. Son esprit, consommé d'un feu qu'il n'osoit faire paroistre, en tourne toute la violence contre son corps et, le desseichant peu à peu, le reduit à un tel point qu'il ne fallait que le montrer aux ames les plus cruelles et les plus insensibles pour leur donner des mouvemens de pitié[1036].

Moins riche en images fleuries et en ornements que le portrait de l'amoureux en souffrance dressé par ceux qui le précèdent, celui de Gomberville n'en reste pourtant pas moins fécond en évocations et en exemplarités. Toujours habité d'une valeur didactique implicite, il tente, lui aussi, de prémunir le lecteur de ce désir pathogène, rendant celui qui en est atteint tout à la fois dément et malade. Ce désir transforme en effet de manière inquiétante le sujet touché qui, ayant quitté le monde raisonné des réalités tangibles, se

[1036] *Ibid*., p.647.

transforme en une figure spectrale, toute entière livrée à la passion et à ses démesures, à mi-chemin entre la mort et la vie, entre la débilité languide et la transcendance extatique.

Nouvelle historico-galante, ou petit roman, *Les Amours d'Antiochus […] et de la reine Stratonique* de Rocoles sont héritières du *Dom Carlos* de Saint-Réal[1037]. Elles dressent une anatomie des passions humaines et de leur folie, se concentrant en particulier sur l'amour et ses affres. C'est ainsi, en filigrane de la représentation exemplaire des tourments d'Antiochus, et des lointains échos trouvés dans celle des douleurs d'Ynophite perdant son perroquet et des prétendants malheureux de Ciria, que se dessine le portrait de l'amant malade d'amour. Malgré les narrations enchâssées au récit principal, l'histoire est resserrée et, comme déjà l'augurait Gomberville, l'écriture est plus classique, plus avare en fleurs de rhétorique. La représentation de l'amant se constitue par allusions et équivoques, mais demeure tout aussi éloquente et édifiante.

En dépit de la révolution épistémologique amorcée par Harvey en 1628[1038], la trinité de la mélancolie érotique, théorisée par l'ancienne médecine et largement développée par les traités de l'Âge baroque, reste encore bien ancrée dans l'imaginaire commun et s'épanouit dans un mouvement de balancier perpétuel de l'esprit vers le corps, du corps vers l'esprit. Sur ce modèle complexe, additionnant davantage parfois les doctrines que les synthétisant concrètement, Rocoles construit une description de l'amour en souffrance, qui présage la venue d'une science moderne qui abandonnera le système humoral au profit d'une science traitant des affections psychiques et des effets psychosomatiques. Empruntant à la doctrine ficinienne, l'invasion du désir se fait par les yeux, et comme chez Du Laurens et Ferrand, passe ici implicitement par le foie avant d'atteindre le cœur. De là, l'intoxication sanguine générée s'allie à la corruption des humeurs et aux fuligines suffocantes à la dynamique ascendante, et perturbe en profondeur le cerveau. S'ajoutent à cela, en superposition, l'embrasement, puis le refoidissement sec et funeste de l'encéphale, produite par la fascination, se muant en obsession monomaniaque, et s'amplifiant sous l'effet de la honte du désir éprouvé.

Définie, par comparaison « comme les plus dangereuses maladies […] aussi l'amour […] », constituant un réel péril non seulement pour la santé, mais également pour la vie, le matérialise l'usage emphatique du superlatif « les plus dangereuses maladies », la passion érotique est une affection qui envahit de façon agressive le corps et l'esprit.

[1037] César de Saint-Réal, *Dom Carlos : nouvelle historique, op.cit*.

[1038] William Harvey, *Exercitatio anatomica de motu cordis et sanguinis in animalibus…, op.cit.* ; *Exercitationes duae anatomicae de circulatione sanguinis ad Jo. Riolanum filium…, op.cit.*

Sous forme de gradation ascendante, et en transparence d'une métaphore militaire qui ne dit pas son nom, la première étape de ce processus de propagation et de prolifération, à savoir l'invasion, se matérialise par le verbe « attaquer ». En effet, l'amour est régi par une volonté de vaincre l'amant, afin de le soumettre à ses diktats et, pour ce faire, cherche à anéantir sa raison et ses forces corporelles. Une fois l'attaque réussie, la sédition se diffuse en profondeur dans l'organisme, ce que symbolise l'emploi du verbe « pénétrer », expression de ce qui, tout à la fois, entre profondément dans, et ce qui se répand, se dissémine dans, amplifiée par l'adverbe « dedans », expression de ce qui est à l'intérieur de. Au sein de cette métaphore militaire, l'amant est comparé à un château assiégé et ses yeux sont représentés comme « deux pieces », dont la double ouverture permet une expansion plus aisée et rapide de l'assaillant érotique, comme le formule le comparatif de supériorié « une plus large entrée ». C'est alors que, invasion et expansion menées à bien, l'amour s'empare complétement du prince séleucide et en devient le nouveau maître et possesseur. L'image de la prise du cœur, semblable à celle d'un ennemi qui aurait conquis le cœur d'une forteresse ou d'une place forte, le figure explicitement « son cœur en fut saisi d'une estrange maniere », grossi par le verbe « saisir », énonçant ce que quelqu'un ravit vivement, et par l'épithète « estrange », exposant le caractère singulier et extraordinaire de l'occupation amoureuse :

> Et comme les plus dangereuses maladies sont celles qui attaquent le cœur, aussi l'amour ayant penetré dedans par la porte des yeux, laquelle est pour cette raison de deux pieces affin qu'elle luy donne une plus large entrée, son cœur en fut saisi d'une etrange maniere[1039].

Bien qu'Antiochus soit envahi par le désir et soumis à sa loi inique, il ne connaît aucun répit. Pour s'assurer la pleine et entière possession du prince, le désir continue insidieusement de l'assaillir et de l'attaquer, tout en l'enchaînant toujours un peu plus. Les regards de la personne convoitée sont autant de flèches empoisonnées qui atteignent le cœur et embrasent le sang, comme le théorise Rocoles : « Certains rayons visuels qui, rencontrans reciproquement ceux de la personne aimée, venans à faire un certain melange, sont portez jusqu'au cœur où ils troublent et echauffent le sang qui anime ce premier vivant et dernier mourant. » Les regards de Stratonice finissent par plonger Antiochus dans un état de langeur mortelle. L'emploi du verbe « alterer », dramatisé par l'intensité de l'expression « si notablement », soulignant, grâce à l'accentuation de

[1039] Jean-Baptiste de Rocoles, *Les Amours d'Antiochus prince de Syrie et de la reine Stratonique*, *op.cit*., [sans pagination].

l'adverbe « si », ce qui doit être noté et remarqué par sa nature exceptionnelle et hors du commun, matérialise la prodigieuse déliquescence d'Antiochus. Les regards sont associés à des projectiles funestes qui sont vivement lancés, symbolisés par le verbe « jeter », comme le sont des lances, des flèches ou des javelots, et par le vocable « coups », matérialisant le mouvement d'une arme de jet qui, se qualifiant de « mortels », cause la mort. D'ailleurs, sous l'impulsion de ces « coups », le jeune homme n'a d'autre choix que d'être alité « le mirent au lit ». En transparence, comme le confirmeront les évocations faites à la fin de la nouvelle, le lecteur érudit peut voir émerger l'image du petit dieu Cupidon qui, à l'aide de ses flèches, meurtrit gravement les amants :

> Les derniers regards qui acheverent d'alterer si notablement la santé du prince Antiochus furent ceux que la belle Stratonique, deux ou trois jours apres être accouchée d'un fils, jetta amoureusement sur luy. […] Ces regards furent des coups mortels qui le mirent au lit à son tour[1040].

Ayant subi l'empoisonnement des regards et l'intoxication sanguine, le prince séleucide est, dans le même temps, assailli par l'assèchement froid et sec du cerveau, assèchement qui, provoqué par la fascination amoureuse devenant obsession, engendre troubles et anxiété, langeurs et prostrations. Là encore, Rocoles l'explicite en termes clairs et définit alors la passion érotique comme « une maladie de l'esprit » :

> Prenant garde que son corps n'etoit pas mal affecté et qu'il n'avoit point d'humeurs peccantes qui pussent causer cette indisposition, reconnut que c'estoit une maladie d'esprit[1041].

C'est d'ailleurs en concomittance du refroidissement subit du corps et de l'assèchement progressif de l'encéphale que se déclenche le fort sentiment de honte et de pudeur poussant le jeune homme à refouler cette inclination qui le consume, d'autant plus qu'il la tait. La prise de conscience d'Antiochus de la nature prohibée de son amour pour Stratonice est exprimée au travers du verbe « reconnaître », tandis que son sentiment de honte se matérialise par le contraste dessiné entre les termes successifs « point raisonnable », « blamable », « criminel » et les mots « bien seance », « honnêteté ». Ce sentiment d'infamie est encore accentué par la dissimulation coupable de sa passion, comme l'explicite la forme négative du verbe « paroître ». Très vivaces dans son esprit, la honte et l'infamie lui font ainsi choisir la maladie et espérer la mort. Cette prédilection pour le dépérissement se formule grâce à la locution verbale « aimer mieux » et à la

[1040] *Ibid*.
[1041] *Ibid.*

redondance créée par les attributs « languissant et malade » de la tournure « rester au lit ». Les aspirations suicidaires sont, pour leur part, explicitées par le verbe « attendre », énonçant ce qui est espéré et souhaité, et de son complément d'objet direct « la mort » :

> Ce jeune prince, reconnoissant que son amour n'étoit point raisonnable, et que sa convoitise etoit blamable, n'entreprit rien de criminel, ni ne fit point paroître sa passion, aimant mieux rester au lit languissant et malade, même d'attendre la mort, que de rien faire contre la bien seance et l'honnêteté[1042].

Bien qu'Antiochus soit en proie à une froide léthargie et un abattement confus dus à la prostration asséchée du cerveau, il réanime, chaque fois qu'il voit celle qu'il désire, le processus de fascination embrasée et d'intoxication oculaire, avant de retourner à son refroidissement premier. Cette variation perpétuelle de température contribue amplement à l'épuisement toujours plus profond et simultané du corps et de l'esprit. Pour figurer la versatilité de ces changements d'humeur et de constitution, Rocoles a recours aux antithèses et parallèles contraires qui se répondent et se complètent. Les « […] faiblesses et langueurs » d'Antiochus « lorsque les gens de la Cour le venoient visiter » s'opposent à ses « vigueur et embompoint » « lors que la reyne paroissoit devant luy », qui, par ailleurs, s'inscrivent en contraste des « langeurs et defaillances » « lors qu'elle [Stratonice] sortoit ». Ces antithèses et parallèles contraires sont accentués par l'expression de l'embrasement et de la chaleur, évocation de la honte et de la pudeur devant Stratonice qui, comme déjà évoqué à plusieurs reprises, sont associées dans l'imaginaire commun à la couleur rouge, synonyme d'ardeur et de feu, ainsi que par l'expression de la chute précipitée de la chaleur, redondance générée par la succession des verbes « s'abatoit » et « retomboit ». Cette expression exacerbée de la chute marque la croissance exponentielle de la dégénérescence, tant physique que mentale, d'Antiochus soumis à ces embrasements et refroidissements cycliques :

> Il remarqua les mêmes foiblesses et langueurs en son malade lorsque les gens de la cour le venoient visiter, mais lors que la reyne paroissoit devant luy, il étoit come interdit de honte et de pudeur, n'osant quasi parler, quoy que son corps reprît quelque vigueur et embonpoint dans ces momens et que, lors qu'elle sortoit, son poulx s'abatoit et il retomboit dans ses langueurs et defaillances[1043].

Jouant sur les implicites et les non-dits, Jean-Baptiste de Rocoles fait de l'amoureux atrabilaire un portrait tout en ombres et en contrastes, mais suffisamment

[1042] *Ibid.*
[1043] *Ibid.*

riche en suggestions et en insinuations pour nourrir l'imaginaire à la fois captivant et répulsif de la passion érotique. Suivant l'haletante progression de cette pathologie, le lecteur assiste au spectacle tragique de l'amant assailli et vaincu, oscillant entre extase embrasée et langueur abattue. À l'image de ceux qui l'ont précédé, l'auteur, par l'intermédiaire du drame intime et exemplaire de la pysché amoureuse et de ses tourments, donne à sa narration descriptive une indéniable portée moralisatrice et édifiante. Face à la force de sa représentation, il incite, lui aussi, à se défier et à se prémunir de cette passion qu'il définit comme intrinsèquement malade et mortelle.

*

Par le prisme d'images particulièrement éloquentes et d'un vocabulaire signifiant, se dessine en transparence du portrait emblématique et exemplaire d'Antiochus une figure centrale de l'imaginaire collectif européen, celle de l'amoureux en souffrance. Ce portrait du prince séleucide est en effet à la fois suffisamment polymorphe et constant pour refléter et incarner toute la complexité, les évolutions et les modifications de la maladie d'amour, ainsi que pour se faire l'écho des fantasmes et des peurs qu'elle engendre et provoque.

CONCLUSION

Éclos très certainement chez les historiens de la période hellénistique, dans un contexte politique instable de guerre de succession de l'empire d'Alexandre et de rivalité entre les trois grandes dynasties naissantes, fondées par les Antigonides, les Lagides et les Séleucides, le récit des Amours d'Antiochus et Stratonice, objet de propagande royale, aurait servi, d'une part à enjoliver ou à dénoncer un mariage jugé scandaleux aux yeux de la pensée grecque, et d'autre part à affirmer, par une « belle histoire », le pouvoir de la jeune royauté séleucide. Il peut toutefois être souligné ici qu'aucune source réelle n'est attestée, et que ce récit semble être une rumeur lancée de manière opportune qui, ayant servi de propagande, de réclame bonne ou mauvaise, aux Séleucides, hante l'inconscient collectif et se diffuse anonymement dans la tradition à la fois orale et écrite. Grâce à l'union contractée avec Stratonice, le dauphin de sang-mêlé, macédonien par son père Séleucus et perse par sa mère Apama, pouvait ainsi occulter son ascendance iranienne et prétendre de la sorte au titre d'héritier légitime du trône de Syrie et des provinces moyen-orientales, mais encore et surtout du trône de Macédoine. Si, à l'origine, ce récit naît, semble-t-il, pour attester et justifier de fins politiques et dynastiques sujettes à controverse, il se révèle par la suite, grâce au motif amoureux qu'il développe, avoir pour intérêt majeur d'exploiter et d'enrichir les savoirs médico-moraux sur la maladie d'amour, à l'aune entrecroisée d'un malentendu nosologique et d'un subterfuge mystificateur. Par le prisme d'un corpus jamais réuni et qui reste encore, pour une grande part, à compléter, à éditer et à analyser, l'étude comparée de l'historiette érotico-royale permet de mettre en lumière l'évolution et la persistance d'un thème majeur de l'Occident, celui de la mélancolie amoureuse, et de démontrer la continuité et les modifications d'une figure centrale de l'imaginaire européen qui lui est adjointe, celle de l'amant atrabilaire.

*

Définie et circonscrite, par l'intermédiaire de la rhétorique et de ses classifications, la narration des Amours d'Antiochus et Stratonice, se rattachant au genre épidictique, celui de l'éloge et du blâme, et par extension, à celui de l'art de la montre et de la démonstration de ses propres talents d'écrivain, se situe à la confluence du discours historique et du discours médical. Tous deux sont en effet des narrations d'obédience descriptive qui, par le pouvoir d'images belles ou frappantes, marquent les esprits des illustrations exemplaires qu'elles offrent au lecteur ou à l'auditeur. Qualifiée de

« *diêgêma kalôn* » par Appien[1044], caractérisation empruntée aux manuels d'éloquence, et codifiée par les *progymnasmata*, exercices de gymnastique rhétorique connaissant leur plein épanouissement durant la seconde sophistique, en un entraînement oratoire répondant aux exigence de « brièveté, clarté et vraissemblance », cette narration des amours princières entérine ainsi sa dénomination en tant que « *diêgêma* ». Par ailleurs, et simultanément, puisant aussi ses sources dans le creuset des anecdotes médicales et leurs études de cas, elle se définit également comme « *consilium medicinale* » ou consultation médicale, héritière de la *narratio médicale* et de sa séquence descriptive. C'est entre ces deux désignations que se fixe la qualification générique de l'historiette ici considérée. Par l'intermédiaire de Lucien[1045], ce récit se voit gratifié d'une tendance à l'amplication romanesque, amplification intrinséquement liée à l'écriture descriptive et à ses développements exponentiels, et à une double cristallisation, d'un côté par l'intermédiaire des rapports médicaux, entre autres d'Arétée de Cappadoce et surtout de Galien[1046], où l'allusion anecdotique du cas d'Érasistrate étaie son propos, et de l'autre par celui de Julien qui fige le schème narratif selon les règles édictées[1047]. Les Amours d'Antiochus et Stratonice peuvent dès lors se propager, en synchronie et en diachronie, dans le temps et dans l'espace, du monde païen au monde chrétien, de la psyché individuelle à la mémoire universelle, afin de nourrir, par une héroïque illustration, l'exploration analytique de la passion amoureuse et de ses tourments dans la digression narrative, et d'étayer par un *exemplum* bref et itératif, mais référentiel et canonique, l'étude savante de la prostration amoureuse, devenant pathologie atrabilaire, et de ses symptômes.

*

Dans ce prolongement, au travers de l'emblématique figure d'Antiochus, l'étude savante, se mêlant à l'exploration analytique, est à l'origine du malentendu médical assimilant l'amour dévorant et prostré à une pathologie humorale de type mélancolique.

Très tôt, la troublante symptomatologie, incarnée par le prince séleucide et ses reflets, et exposée par les auteurs antiques, s'enrichit de manifestations suggestives, telles que changement de teint (de la rougeur à la lividité), rythme cardiaque irrégulier, respiration saccadée, désir de mourir, privation de nourriture, bégaiement et perte de voix, sueurs âcres, vision floue, yeux languissants et fixité du regard, dessèchement du corps, dépérissement, langueur, trouble, anxiété, effroi et insomnie. Cette symptomatologie se

[1044] Appien, *Le Livre Syriaque*, 60, 317, *op.cit.*
[1045] Lucien, *De Dea Syria*, 17-26.
[1046] Arétée de Cappadoce, *Traité des signes*…, III, 5, op.cit. ; Galien, *Pronostic*, 6.
[1047] Julien, *Misopogon*, 347-348, *op.cit.*

confond dans un premier temps avec celle observée lorsqu'un excès d'humeur noire provoque une altération du cerveau soumis à des variations aigües de température et que cette altération, par les convulsions sympathiques du cœur, se propage dans tout le corps en créant la déliquescence sommatique[1048]. Cette assimilation est d'autant plus concrète que l'invasion de l'humeur noire dans le cerveau rencontre la doctrine hystérique. Le parallèle s'établit en effet naturellement alors entre la suffocation des femmes, due à la non évacuation du sperme féminin et sa corruption venimeuse, causées par l'absence de rapports sexuels ou de menstrues, et le trop plein d'humeurs spermatiques, provoqué par un excès de désir, et leur putréfaction dans le bas-ventre, avant de monter en vapeurs délétères jusqu'au cerveau. Comme pour la purge mélancolique, seule la cure par le coït permet d'évacuer et de se purger de ces humeurs putrides[1049]. À cette théorie s'ajoutent ensuite, d'une part la théorie aristotélicienne du bouillonnement sanguin dans le cœur, se déclenchant sous l'effet d'un désir trop ardent à la vue d'une belle chose et qui[1050], devenant obsession, soumet l'organisme à un changement de température se répercutant sur le psychisme et le physique[1051], et d'autre part la théorie lucrécienne des *simulacra* (images) d'une personne venant hanter l'esprit de l'amant, jusqu'à la frénésie monomaniaque engendrant une pléthore de semence causée par une concupiscence prolifique[1052]. Frénésie et concupiscence plongent alors l'amant dans un profond abattement et dérègle l'*ataraxia*, équilibre physique et psychique de l'individu[1053]. Conceptualisée un siècle plus tard par Rufus d'Éphèse[1054], et sous-entendue par la similitude entre la thérapeutique hystérique et la purge atrabilaire, l'union avec une autre personne ou la personne désirée est recommandée par Lucrèce[1055]. Seule cette union permet de se libérer de la semence, susceptible de se corrompre, et du désir. Dans cette optique, il était aisé d'associer palpitations du cœur, respiration haletante, rougeurs, sueurs âcres et yeux languissants au bouillonnement sanguin et à la complète invasion de la beauté de l'être aimé devenant image ancrée dans l'esprit de l'amant, tandis que fixité du regard, bégaiement et perte de parole, dessèchement, lividité, langueur, effroi, anxiété,

[1048] Hippocrate, *De la Maladie sacrée*, 14-18, *op.cit.* ; *Des humeurs*, 9, *op.cit*.
[1049] Hippocrate, *Des maladies des femmes*, 7, *op.cit.* ; *Des maladies des jeunes filles*, *op.cit.* ; Galien, *Des Lieux affectés*, VI, 5, *op.cit.* ; Rufus d'Éphèse d'après Oribase, « Du Coït », dans Du Coucher, VI, 38, *op.cit*.
[1050] Aristote, *De l'âme*, I, 1, *op.cit* ; *Éthique à Nicomaque*, IX, 5, 1167a.
[1051] *Id*., *Éthique à Nicomaque*, VII, 3, 1147a, *op.cit*.
[1052] Lucrèce, *De la nature des choses*, IV, v.1030-1231, *op.cit*.
[1053] *Ibid*., IV, v.1030-1231.
[1054] R. d'Ephèse, « Du Coït », *op.cit*.
[1055] Lucrèce, *De la nature des choses*, IV, v.1065-1069, *op.cit*.

trouble, insomnie, privation de nourriture et pulsion suicidaire étaient à mettre en relation avec l'encéphale empli d'atrabile, la fixation obsessionnelle et la décomposition séminale.

Ce riche ferment épistémologique se voit amplifié, d'une part par les doctrines entrecroisées de Caelius Aurelianus et Paul d'Égine[1056], attestant du rapprochement entre préoccupation excessive de l'esprit et grand chagrin qui perdurent, sources de mélancolie, comme sous-entendu par Hippocrate et affirmé par Rufus d'Éphèse[1057], et d'obsessions et de prostrations amoureuses continuelles, à leur tour sources implicites de mélancolie, et d'autre part par la doctrine d'Alexandre de Tralles, entérinant la pléthore spermatique et sa corruption néfaste finissant par atteindre le cerveau.

Avicenne[1058] amorce par la suite le processus de fusion nosologique, toujours métaphorique, mais pas encore concret. Calquant les troubles psychosomatiques sur ceux des pathologies humorales, il fait de la fixation monomaniaque de l'esprit, obsédé par l'image de ce qu'il aime et désire, une atteinte de la psyché de type, et non d'essence mélancolique. Dans le même temps, il énonce que l'appétit sexuel, accru par cette obsession, provoque une surabondance de semences qui assèche tout l'organisme et, déréglant tous les sens et le cerveau, conduit l'amant à la démence.

Dans ce sillage, Gérard de Berry axiomatise le cerveau embrasé qui, sous l'effet de la chaleur[1059], engendre fascination érotique et imagination débridée, avant de devenir, par contamination de la chaleur du lobe médian au lobe frontal, froid et sec, et de générer, sous l'effet de la fascination devenue obsession et d'un esprit troublé, la mélancolie.

Encore plus unificateur et systématique, Arnaud de Villeneuve explique que la cogitation insensée[1060], déclenchée et excitée par l'imagination hantée par la beauté de l'être aimé, et son souvenir incessamment renouvelé, annihile la raison et le jugement, tout en nourrissant l'espoir d'atteindre et de posséder ce qui est inaccessible. L'espoir déçu et l'illusion détruite, l'amant, en proie à l'insupportable réalité, sombre dans une inquiétante prostration mélancolique. Toutefois, l'erreur d'estimation n'est pas seulement imputable à un phénomène psychologique, provoqué par la sollicitation excessive de l'esprit, mais également à un phénomène somatique et matériel. À la vue de l'être aimé, le cœur s'enflamme et bouillonne. La chaleur se propage jusqu'au cerveau qui, à son tour,

---

[1056] Caelius Aurelianus, *Traité des Maladies aigües et des Maladies chroniques*, I, 5, 176-178, *op.cit.* ; Paul d'Égine, *Paul Aeginetae Libri tertii interpretatio latina antiqua*, III, 62, *op.cit.*

[1057] Hippocrate, *Aphorismes*, VI, 23, *op.cit.* ; Rufus d'Éphèse, *Traité IX : De Cogitatione melancolica*, *op.cit.*

[1058] Avicenne, *Canon*, III, 1, 4, 23-24, *op.cit.*

[1059] Gérard de Berry, *Viaticum*, *op.cit.*

[1060] Arnaud de Villeneuve, *Epistola de amore qui dicitur heroicus*, *op.cit.*

génère la concupiscence érotique. Alors que la faculté estimative, siégeant dans le lobe médian, suffocant sous un embrasement brûlant, est amoindrie par la chaleur, la faculté imaginative, siégeant dans le lobe frontal, bénéficiant d'une moiteur et d'une humidité stimulatrices, est elle, au contraire, aiguillonnée par cette ardeur. Asséché, le cerveau se leurre d'illusions trompeuses, puis, soumis à un refroidissement soudain, est saisi d'une grande tristesse. L'atrabile froide et sèche submerge tout le cerveau, et l'amant, soumis à une *sollicitudo melancholica*, connaît démence et folie. Bien que le bas-ventre ne soit pas explicitement intégré à la propagation pathogène du désir, l'implication du sang produit par le foie, permet de figurer métaphoriquement l'intégration des hypocondres dans le processus maladif, et de sous-entendre la putréfaction des humeurs peccantes.

C'est dans cette perspective que s'inscrit la contagion oculaire ficinienne, créant un empoisonnement sanguin passant par les yeux, le cœur et le cerveau[1061]. Les particules sanguines étrangères, après avoir transpercé le regard du contemplateur fasciné, inondent son cœur et se diffusent dans tout son organisme. L'amant n'a alors de cesse de rendre à son propriétaire, par le coït, ce sang qui ne lui appartient pas. Par analogie, le cheminement empoisonné du désir s'étend jusqu'au bas-ventre. En effet, le sperme, lui-même sang en bouillonnement, se propage dans les veines séminales sous forme d'écume, et s'élance, excité par l'ardeur érotique, vers l'objet de ses désirs. L'encéphale se dessèche et se refroidit, non seulement sous l'effet d'une sollicitation excessive de l'esprit, du bouillonnement du cœur et de la putréfaction humorale dans le bas-ventre, mais encore sous l'effet du sang ayant subi adustion et intoxication érotique. Esprit abattu et sang intoxiqué produisent un excès de bile noire se répercutant sur tout l'organisme.

Dès lors, la fusion nosologique est facilitée. L'éros pathogène, comme théorisé par les traités de médecine de l'Âge baroque (théorisation qui malgré les découvertes d'Harvey persiste à l'Âge classique[1062]), est concrètement reconnu comme maladie mélancolique. Il adopte la tripartition atrabilaire (cérébrale, hypocondriaque et sanguine). Sous leur influence conjuguée et marquante, Du Laurens et Ferrand ouvrent cette fois-ci explicitement la propagation pathogène au foie, et concrétisent la synthèse pathologique fragile entre amour et mélancolie[1063]. L'herméneutique du mal se décompose alors en ces termes : d'un côté la psychopathologie de la fascination de la beauté devenant obsession,

---

[1061] Marsile Ficin, *Commentaire sur le Banquet…*, VI, 7-9, VII, 3, 4, 5 et 10, *op.cit.*

[1062] W. Harvey, *Exercitatio anatomica de motu cordis et sanguinis in animalibus…, op.cit.* ; *Exercitationes duae anatomicae de circulatione sanguinis ad Jo. Riolanum filium…, op.cit.*

[1063] André du Laurens, *Des maladies melancholiques…, 10-11, op.cit.* ; Jacques Ferrand, *De la maldie d'amour…, op.cit.*

de l'autre l'impulsive concupiscence dégénérant en pertubations mentales et humorales. Le premier versant de la pathologie amoureuse est cérébral et psychique. L'encéphale est assailli par une idée obsessionnelle qui finit par assaillir et tourmenter tout le corps. Le second versant allie une atteinte commune de l'esprit et du corps, unissant deux modèles complémentaires. Par l'intermédiaire du sang, la substance maladive du désir se propage des yeux au foie, du foie au cœur, du cœur au cerveau, alors que, simultanément, l'excès de désir produit pléthore spermatique et fuligines délétères. Mélancolie sanguine et hypocondriaque, l'éros malade rencontre alors son versant psychologique, puisque l'image obsessionnelle, créant une variation de température du cerveau et une perturbation humorale, provoque un trouble de l'encéphale se reflétant sur tout l'organisme.

Les symptômes d'Antiochus, constants, mais capables de subir de multiples métamorphoses, répondent et s'adaptent aux différentes modifications et évolutions doctrinales. Rougeurs, respiration saccadée, battement affolé du pouls, sueurs âcres, yeux languissants et paupières cillant continuellement correspondent à la fascination et à la contemplation, à l'illusion et à l'espoir, à l'embrasement et à l'intoxication sanguine, à l'envie irrépressible et à la génération prolifique de semence. Par contre, fixité du regard, bégaiement et perte de parole, lividité, insomnie, sueur froide, effroi, anxiété, tristesse, prostration, langueur et déliquescence correspondent à l'obsession monomaniaque, à la sècheresse froide de l'encéphale et sa génération atrabilaire, à l'excès d'humeur noire dans le sang, à la putréfaction humorale dans le bas-ventre, et aux vapeurs suffocantes et fuligines délétères. Développée autour de la personne paradigmatique d'Antiochus et de ses manifestations symptomatiques, la conceptualisation maladive de l'éros en souffrance peut se constituer et se développer.

*

Répondant à la métaphore du corps parfait « du début, du milieu et de la fin », l'union heureuse des deux protagonistes clôt le récit de façon claire et distincte. Elle figure, d'un point de vue structurel, comme d'un point de vue moral et politique, le retour à l'ordre établi, à la concorde et à la félicité. Cette union justifie par ailleurs la fusion nosologique puisqu'elle fait écho à la cure par le coït, semblable à la purge humorale, et confirme son efficacité.

Le mariage se noue pourtant avec réticence et réserve. En dépit de la gravité du crime d'adultère, et plus particulièrement de l'adultère féminin, il apparaît que, plus encore que la nature adultérine de l'alliance, ce soit sa nature incestueuse qui soit pointée

et condamnée. Selon les études menées par Françoise Héritier, et malgré les nuances et remises en cause de certains anthropologues et chercheurs, cette alliance se définit comme « un inceste du deuxième type »[1064]. Dans la perception commune ainsi que dans l'imaginaire répulsif et la morale rigoureuse qu'elle développe, « circulation des fluides » et « mise en contact d'humeurs identiques » jouent un rôle primordial. Partageant la même partenaire sexuelle, un père et son fils font ainsi se rencontrer leur substance au sein d'un même utérus, d'une même entité. En faisant œuvre de chair avec sa seconde épouse, le père véhicule en elle une part des humeurs de sa première épouse et mère de son fils. En conséquence, et par répercussion, le fils, s'accouplant avec sa belle-mère ayant acquis par le sperme de son mari une « identité substantielle » et commune à la première épouse, commet un inceste s'assimilant à un inceste du premier type. La relation sexuelle vécue avec sa marâtre s'assimile à une relation sexuelle vécue avec sa propre mère. La rencontre des deux spermes dans la même matrice établit un rapport de consanguinité entre les deux parents. De cette façon, le fils n'a pas seulement un rapport métaphorique avec sa propre mère, mais également avec son propre père. Dans cette relation homosexuelle imagée, s'incarne une domination du fils sur le père et s'assimile naturellement à un parricide. Il peut encore être souligné que Démocrite théorise que la monstruosité naît du contact de deux semences dans un seul utérus et qu'Aristote, de son côté, donne pour origine à cette monstruosité la propagation anarchique de la matière féminine, favorisée par le rapport des identiques[1065]. La nature incestueuse du mariage d'Antiochus et Stratonice est d'autant plus rémanente que, chez les Grecs, les alliances entre ascendant et descendant sont prohibées et que les unions, parfois tolérées, entre parents matrilinéaires sont officiellement proscrites. Chez les Romains, pour qui l'inceste est l'ultime interdit de la société, les alliances entre ascendant et descendant (*cognati*) sont également réprimées avec une extrême rigueur et les unions entre *adfines* proches, mais avec une certaine différence d'âge (un beau-père avec sa bru ou une marâtre avec son beau-fils), sont assimilées à des rapports entre *cognati* et condamnées comme tels. En 295, Dioclétien généralise les interdictions entre alliés hétérostathmiques et entre collatéraux et les élargit même aux héritiers. De Constance II à Justinien, les proscriptions se multiplient et s'étendent à l'infini des consanguins à leurs collatéraux en ligne directe et indirecte. Le caractère incestueux de l'alliance séleucide est encore confirmé par la théorie chrétienne de l' « *una caro* », établie par Basile le Grand, évêque de Césarée. En

[1064] Françoise Héritier, *Les deux sœurs et leur mère…, op.cit*.
[1065] Aristote, *De la génération des animaux*, IV, *op.cit*.

se mariant, l'homme et la femme deviennent une seule et même chair et les liens de parenté de l'un deviennent *ipso facto* ceux de l'autre. S'unir avec sa belle-sœur, son beau-père, son beau-frère ou sa belle-mère revient à s'unir avec sa propre sœur, son propre frère, sa propre mère ou son propre père. Cette communauté de chair et de sang est tellement vivace qu'elle s'étendra jusqu'aux parrains, marraines et leurs proches, de même qu'aux relations hors mariage. Un homme et une femme s'étant unis sexuellement ne pourront ainsi se marier avec un consanguin de leur partenaire.

De la Renaissance à l'Âge classique, l'union matriomaniale d'Antiochus avec Stratonice est plus que jamais définie et considérée comme un inceste. La Réforme assouplit légèrement les prohibitions en ne les faisant porter que jusqu'au troisième degré, à savoir les cousins germains. Elle maintient toutefois avec fermeté les prohibitions portant sur la parenté puisque prescrites par l'Ancien Testament. De façon *quasi* contemporaine, la riposte tridentine réaffirme les positions du concile de Latran de 1215 et étend la proscription de parenté aux *adfines* et à la parenté spirituelle. Bien que s'émancipant quelque peu, les monarchies européennes, s'inspirant du droit canon et laïc, déploient l'interdit jusqu'au huitième degré civil. Elles considérent l'inceste à la fois comme un péché et un crime capital, le punissent, d'après les canons antiques, de la peine de mort.

Outre ces constatations, il apparaît très clairement que ce mariage n'est en rien héritier des mœurs égyptiennes ou perses. Lagides comme Séleucides pratiquent l'endogamie afin d'affirmer leur pouvoir, de légitimer leur dynastie et de justifier, par leur sang grec non mêlé, souhaitant parfois en effacer les traces orientales (comme pour Antiochus), leur statut d'héritier naturel du trône macédonien. En réalité, c'est la propagande gréco-romaine, savamment orchestrée et persistant durablement dans la pensée occidentale, qui attribue, à l'Orient et à son *hybris* fantasmée, l'origine de ces pratiques permissives et endogamiques. Elles sont en réalité le reflet de fortes préoccupations dynastiques, et d'une licence accrue des mœurs durant la période hellénistique et celle du début de l'empire romain.

*

Riche ferment épistémologique, et précieux témoignage anthropologique sur le mariage et ses prohibitions, les Amours d'Antiochus et Stratonice permettent également, par le prisme de leur mise en scène tragico-comique, et la peinture détaillée (*ekphrasis*) et vivante (*energeia*) de leur protagoniste dévoré et prostré, d'explorer et de comprendre l'imaginaire que l'éros en souffrance déploie entre fascination et aversion.

Vraie fausse maladie, la théâtralité de la passion érotique suggère, des silences coupables aux aveux extorqués, la condamnation d'un désir, jugé irrépressible et insatiable. Elle insinue encore, de la symptomatologie métaphorique à la conceptualisation concrète de la maladie, le statut ambigu d'une blessure de l'âme se muant en pathologie et, des mystifications aux duperies redoublées, sa nature trompeuse et illusoire.

Au travers de la description minutieuse de l'amant atrabilaire et de ses tourments dramatiques, faite d'accumulations pathogènes, de métaphores et de métonymies évocatrices, d'hyperboles, de gradations ascendantes et descendantes, d'amplifications, d'anaphores, d'itérations et de redondances, émerge une image inquiétante et angoissante de la concupiscence érotique. Comme en témoigne l'analyse des figures du discours et du vocabulaire, la représentation du désir se constitue alors. Le désir agressif et corrosif attaque, blesse et soumet. Le désir dévorant et toxique brûle, dessèche et empoisonne. Le désir morbide et funeste putréfie, corrompt, altère et désagrège. Cette tendance s'accélère sous l'influence conjuguée de la chasteté transcendée par le courant hérétique et courtois et de l'institutionnalisation chrétienne du mariage et de son lien sacré et indissoluble. Se dessine alors une passion érotique de plus en plus pathogène et néfaste, de plus en plus menaçante et dangereuse, de plus en plus prohibée et proscrite.

*

À l'aune de cette étude toujours « en mouvement » et jamais close, miroir des corps et des esprits soumis aux convulsions de l'éros malade et de ses soubresauts, se profilent des réflexions plurielles et des interrogations nombreuses.

L'essor et le triomphe du genre épidictique concorde avec le début de l'empire et de son apogée territoriale au IIe siècle ap. J.-C. L'*ethos*, associé au genre judiciaire et aux valeurs républicaines de Rome, et le *pathos*, associé au genre délibératif et aux valeurs démocratiques d'Athènes, sont occultés et supplantés au profit du *logos* et du sublime, associé au genre démonstratif et à un usage du langage, du discours, non agonistique, mais stylisé et ornemental destiné à plaire, à séduire et à émouvoir par de belles images. Cette tendance se trouve ensuite confirmée par la théologie chrétienne, et en particulier par la rhétorique jésuite. Celle-ci emprunte en effet une éloquence épidictique qui, par l'intermédiaire de scènes et de représentations envoûtantes et édifiantes, se consacre à faire ressentir la transcendance mystique, le « sentiment biblique du divin [1066]», la

[1066] Marc Fumaroli, *L'Âge de l'éloquence…, op.cit*., p.XV.

« puissance de Dieu [1067]». Le triomphe du genre épidictique correspond à l'apogée de l'époque impériale au cours de laquelle la parole agonistique se mue en une parole de l'éloge du pouvoir et du blâme de ses opposants. Il correspond également à la même époque à l'exaltation du sentiment amoureux. Pierre Grimal, dans *Rome et L'Amour*, constate ainsi :

> L'amour n'est plus alors considéré comme une puissance redoutable, un fléau qu'il vaut mieux tenir loin de soi. L'amour est un dieu, l'instinct qu'il éveille dans les cœurs est lui-même divin ; c'est être coupable, ou du moins malheureux, que de refuser cet appel. […] Cette attitude nouvelle à l'égard de l'amour a, sans doute, des origines grecques ; la « morale de la nature », la réhabilitation des passions rentrent dans le programme de plusieurs écoles philosophiques. […]. Si l'évolution s'est accélérée, à Rome, en ce début du IIe siècle avant Jésus-Christ, cela s'explique assez bien par l'exemple de la Grèce et de l'Orient hellénisé qui, non seulement offraient des tentations accrues, mais, surtout, montraient la possibilité d'une vie où les sentiments les plus naturels ne seraient pas contraints, où les rapports entre les hommes et les femmes ne seraient pas soumis à la tyrannie des mœurs dont la justification religieuse et morale est depuis longtemps oubliée et qui ne sont plus que la survivance d'un âge révolu[1068].

D'ailleurs, et cela ne semble pas être un hasard, l'histoire des Amours d'Antiochus et Stratonice tire ses origines de cet Orient hellénisé et de cette période, dite hellénistique, à savoir celle d'après la démocratie, celle d'après la conquête, celle de l'hégémonie alexandrine et impériale. Elle apparaît, sous sa trace écrite la plus ancienne, au début de l'empire romain, période d'après la République, celle du pouvoir autocratique, celle de l'apogée de l'*Urbs* et de sa domination sur le monde. Mais, dans le prolongement et suivant la même optique, elle connaît une formidable résurgence de la Renaissance à l'Âge classique, ère au cours de laquelle le pouvoir religieux, et de façon plus spécifique celui de l'Église catholique, réaffirme très fortement ses prérogatives, et au cours de laquelle également le pouvoir de droit divin règne sur l'Europe. Cette histoire est, comme déjà établi et souligné, issue du genre épidictique et répond à toutes ses codifications. L'admirable et fascinant spectacle de cette passion brûlante provoque la même *mania*, ou hallucination extatique, que celle ressentie par Antiochus devant la beauté de Stratonice. En transparence du discours amoureux et de ses tourments, il semble que la parole se politise. La fascination érotique, bientôt obsession monomaniaque, ne figure-t-elle pas, pour une part, la tendance maladive des citoyens libres à se laisser séduire, puis enchaîner à un pouvoir despotique et omnipotent, dont ils

[1067] Michel Meyer, *Histoire de la rhétorique…, op.cit*., p.155.
[1068] Pierre Grimal, *Rome et L'Amour…*, *op.cit*., p. 112-113.

ne pourront plus se libérer et dont ils deviendront les esclaves meurtris, et pour une autre part, la puissance destructrice de la tyrannie et de l'allégeance pleine et entière qu'elle requiert ? L'insurrection amoureuse et ses révoltes intérieures n'incarnent-elles pas, par ailleurs, une société en mal de liberté et cherchant à se délivrer des contraintes et des rigueurs, politiques ou religieuses, qui lui sont imposées ? La vivacité de la passion érotique, ses débats contradictoires et ses sentiments contraires ne permettent-ils pas enfin, en filigrane, de retrouver une parole agonistique perdue et un réel débat politique, susceptible de remettre en cause la dictature impériale, de contester la toute-puissance divine et religieuse et de renverser l'absolutisme royal?

Narration concise et plaisante, l'historiette des Amours d'Antiochus et Stratonice n'en murmurent pas moins des vérités complexes. Diabolisant l'Orient et ses moeurs par l'intermédiaire du tabou de l'inceste et des pratiques endogamiques qu'elle lui assigne de façon mensongère, par l'intermédiaire de la démesure des licences sexuelles et de la débauche de volupté qu'elle lui attribue de façon abusive, par l'intermédiaire encore des excès de délicatesse et de sensualité qu'elle lui impose de façon arbitraire, ce récit nourrit le fantasme de cette « *hybris* » perse, qui n'est pas sans faire écho à celle, politique, de Darios dans les *Perses* d'Eschyle[1069]. Face à un Occident rationnel et porteur de valeurs morales fortes, l'Orient, *a contrario*, se dresse comme porteur et générateur de folies, de corruptions et d'us et coutumes déliquescents. Entretenue par une propagande gréco-latine bien menée, cette fantasmagorie marque de son empreinte durable la psyché occidentale. Rêvé et fantasmé, cet Orient lointain apparaît comme étant à l'origine des décadences des puissances hellènes et romaines, les ayant contaminées de son aspiration à la grandiloquence, à la magnificence et aux plaisirs de la chair. Pourtant, la question renvoie involontairement à des préoccupations et à des réflexions plus contemporaines, pouvant même être qualifiées d'actualité. Le Levant, objet de toutes les convoitises et de toutes les aversions, serait-il le miroir peu flatteur qui, comme une loupe, amplifie et caricature les propres défauts et turpitudes de l'Occident ?

Des tragédies et tragi-comédies de l'Âge classique (*Le triomphe des cinq passions* de Gillet de La Tessonnerie[1070] ; *La Stratonice ou Le Malade d'amour* de Brosse[1071] ; La *Nouvelle Stratonice* de L. Du Fayot[1072] ; *Stratonice* de Philippe Quinault[1073] ; *Antiochus*

[1069] Eschyle, *Les Perses*, éd. Paul Mazon,3e édition, Paris, Les Belles Lettres, 2000.
[1070] Gillet de La Tessonerie, *Le triomphe des cinq passions*, Paris, T.Quinet, 1642.
[1071] Brosse, *La Stratonice ou Le Malade d'amour*, Paris, A. de Sommaville, A.Courbé, 1644.
[1072] L. Du Fayot, *La Nouvelle Stratonice*, Paris, C. de Sercy, 1657.
[1073] Philippe Quinault, *Stratonice*, Paris, G. de Luyne, 1660.

de Thomas Corneille[1074]) aux livrets d'opéras baroques, puis romantiques (*Antioco* de Francesco Gasparini, livret d'Apsotolo Zeno et de Petro Pariati[1075], *Antiochus und Stratonica, L'amore ammalato oder Die kränkende Liebe* de Christoph Graupner, livret en allemand et en italien de Barthold Fein[1076], *Antiochus et Stratonice* d'Honoré François-Marie Langlé[1077], *Stratonice* d'Etienne-Nicolas Méhul, livret de François-Benoist Hoffman[1078]), les Amours d'Antiochus et Stratonice restent un thème vivace dans la psyché européenne. De manière implicite, il survit au cœur de différentes figures emblématiques de la littérature telles que Madame de Clèves se consumant pour Nemours dans *La Princesse de Cleves* de Madame de La Fayette[1079], de Werther se suicidant pour Charlotte dans *Les souffrances du jeune Werther* de Goethe[1080], de Solal crachant son verbe atrabilaire et emphatique au visage angélique d'Arianne, des débuts d'un amour flamboyant à la mort commune des deux amants, dans *Belle du Seigneur* d'Albert Cohen[1081]. N'est-ce pas ainsi, à l'aune d'Antiochus et de ses tourments, que devraient aussi être considérées ces œuvres pour ne pas être amputées d'une partie de leur ascendance gommée et d'un imaginaire inconscient sur la souffrance d'aimer, dont elles sont volontairement ou involontairement héritières? En effet, et bien qu'aujourd'hui la figure du prince séleucide soit tombée dans l'oubli, elle semble encore résonner dans la littérature contemporaine comme en témoigne, dans *Disproportion de l'homme* de Laurence Plazenet[1082], le personnage de Simon aimant désespérément Elizabeth, visage tant rêvé et idéalisé, tant poursuivi et recherché, qu'il semble n'exister non plus de manière tangible et concrète, mais uniquement par la représentation illusoire et métaphorique constitué par le protagoniste masculin sous l'effet extatique de la fascination érotique, devenue obsession monomaniaque, entre ébahissement et délectation. Pour quelles raisons l'ardeur érotique et les afflictions de ce personnage historique d'une Antiquité si lointaine, mué en paradigme de l'amant malade dans une Europe renaissante et classique, bruissent-elles encore ainsi aux oreilles d'une femme ou

[1074] Thomas Corneille, *Antiochus*, Rouen ; Paris, L. Billaine, 1666.
[1075] A. Zeno et P. Periati, *Antioco* (livret), Venise, Marino Rossetti, 1705.
[1076] B. Frein, *Antiochus und Stratonica, L'amore ammalato oder Die kränkende Liebe* (livret), Hambourg, Greflinger, 1711.
[1077] H.-F.-M. Langlé, *Antiochus et Stratonice ou les Sacrifices de l'Amour*, (Représenté à Versailles en 1786), ms., [s.l.s.d]. http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb43997025b
[1078] F.-B. Hoffman, *Stratonice* (livret), Paris, Les principaux libraires, [s. d.]
[1079] Marie-Madeleine Pioche de La Vergne, comtesse de La Fayette, *La Princesse de Cleves*, Paris, Claude Barbin, 1678, t.1-4.
[1080] Johann Wolfgang von Goethe, *Die Leiden des jungen Werthers*, Leipzig, Weygand, 1774.
[1081] Albert Cohen, *Belle du Seigneur*, Paris, Gallimard, 1968.
[1082] Laurence Plazenet, *Disproportion de l'homme*, Paris, Gallimard, 2010.

d'un homme d'aujourd'hui ? En réponse, pourraient être cités ces quelques vers de Corneille qui suggèrent l'universalité intemporelle de la passion érotique et de ses maux : « Toujours aimer, souffrir, mourir [1083]», mais plus encore ces quelques mots de Michel Foucault, dans *La volonté de savoir* :

> Entre chacun de nous et notre sexe, l'Occident a tendu une incessante demande de vérité : à nous de lui arracher la sienne, puisqu'elle lui échappe ; à lui de nous dire la nôtre, puisque c'est lui qui la détient dans l'ombre. […] Il a été placé, voici plusieurs centaines d'années, au centre d'une formidable *pétition de savoir*. Pétition double, car nous sommes astreints à savoir ce qu'il en est de lui, tandis qu'il est soupçonné lui, de savoir ce qu'il en est de nous. La question de ce que nous sommes, une certaine pente nous a conduits, en quelques siècles, à le poser au sexe. Et, non pas tellement au sexe-nature (élément du système du vivant, objet pour une biologie), mais au sexe-histoire, ou sexe-signification, au sexe-discours[1084].

Par le prisme de la figure d'Antiochus et de la représentation textuelle, explicite ou implicite, de son désir indicible et de la souffrance éprouvée face à une concupiscence irrépressible et destructrice, la femme ou l'homme de l'époque contemporaine interroge sa propre intimité, la violence de ses appétits sexuels, prohibés ou non, et la douleur engendrée par la soif insatiable de désirer et de posséder. Il, ou elle, explore de cette façon une partie de sa psyché secrète, de son environnement et de son époque qui se reflètent dans cette réflexion sur la passion érotique et ses affres. En miroir, se réverbère et se révèle quel homme ou quelle femme il ou elle est, ainsi que se définit et se qualifie le monde et le temps dans lequel il ou elle vit.

[1083] Pierre Corneille, *Suréna, général des Parthes*, I, 3, Paris, G. de Luyne, 1675, p.15.
[1084] Michel Foucault, *Histoire de la sexualité : La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976, t.1, p.102.

ANTHOLOGIE

Valère-Maxime

FACTA ET DICTA MEMORABILIA

Faits et dits mémorables

LIBER QUINTUS

LIVRE V

Auteur à la biographie parcellaire, Valère-Maxime reste un personnage relativement énigmatique aux yeux de la critique contemporaine[1085]. Du millier d'*exempla* recensés dans l'ensemble de l'ouvrage, seules deux dates sont fournies à son sujet. Au détour d'un propos tenu sur les nations étrangères, il évoque un incident vécu sur l'île de Céos tandis qu'il faisait route vers l'Asie, en compagnie de Sextus Pompéius[1086]. L'événement peut aisément se dater, puisque Sextus Pompéius[1087] serait ce consul qui, le premier, jura allégeance à Tibère et fut envoyé en Asie quelques années plus tard, entre 24 et 26 ap. J-C., aux fins d'occuper la charge de proconsul. Une autre indication temporelle est donnée dans les récits sur la scélératesse humaine ; Valère-Maxime s'en prend de façon virulente au souvenir de Séjan disparu en Octobre 31[1088]. La chronologie incertaine s'étend de 24 à 31 ap. J-C. Hormis cette amitié consulaire et ce violent dédain pour Séjan, la vie de l'auteur ainsi que la datation de ses écrits restent pour le moins hypothétiques. Selon les éléments recueillis, il aurait vécu au début de l'Empire romain, ère succédant à une République devenue décadente et sanguinaire. Dans cette configuration chronologique, la publication des *Facta et Dicta memorabilia* se situerait sous le règne de Tibère, au plus tôt à la fin de l'an 31[1089]. Aucune autre information ne vient éclairer la vie de Valère-Maxime, qui n'est connu que pour son œuvre.

[1085] Sur Valère-Maxime, voir les éditions et les études critiques suivantes : *Faits et Dits* Mémorables, éd. Robert Combès, Paris, Les Belles Lettres, 1995, t.1, p. 7-84 ; *Memorables Deeds and Sayings*, *One thousand Tales from Ancient Rome*, éd. Henry John Walker, Indianapolis, Hackett publishing company, 2004, p. XIII-XXIII ; *Hechos y Dichos*, éd. Santiago López Moreda, Mª Luisa Harto Trujillo et Joaquín Villalba Álvarez, Madrid, Editorial Gredos, 2003, t.1, p. 7-72 ; J.M. André, « L'otium chez Valère-Maxime et Velléius Paterculus où la réaction morale au début du principat », dans *Revue des Études Latines*, 43, 1965, p.294-315 ; Jean-Michel David (dir.), *Valeurs et mémoires à Rome : Valère-Maxime ou la mémoire recomposée*, Paris, De Broccard, 1998 ; W. Martin Bloomer, *Valerius Maximus and the Rhetoric of the New Nobility*, Chapel Hill, University of North Carolina, Press, 1992 ; Bosch Clement, *Die Quellen des Valerius Maximus*, Stuttgart, W. Kohlhammer, 1929.

[1086] Valère-Maxime, II, 4, 8, t.1, p.182, *op.cit.* : « Quam consuetudinem Massiliensium non in Galliam ortam, sed ex Graecia translatam inde existimo, quod illam etiam in insula Cea servari animadverti, quo tempore Asiam cum Sex. Pompeio petens Julidem oppidum intravi. »

[1087] À la mort d'Auguste, Sextus Pompéius et Sextus Apuléius sont les premiers consuls à avoir juré fidélité au jeune Empereur Tibère. Tacite rapporte ainsi dans ses *Annales*, I, VII, 2 : « Sex. Pompeius et Sex. Appuleius consules primi in verba Tiberii Caesaris juravere, apudque eos Seius Strabo et C. Turranius, ille praetoriarum cohortium praefectus hic annonae ; mox senatus milesque et populus. », dans *Annales*, éd. P. Wuilleumier, 3e éd., J. Hellegouarc'h, Paris, Les Belles Lettres, 1990, p.10, voir R.Combès, *op.cit*., p.8 ; López, Trujillo, Álvarez, *op.cit*., p.17.

[1088] Livre IX, 11, 4, dans *Valeri Maximi Facta et Dicta Memorabilia*, éd. John Briscoe, Stuttgart et Leipzig, Teubner, 1998, p.615: « Sed quid ego ista consector aut quid his immoror, cum unius parricidii cogitatione cuncta scelera superata cernam ? Omni igitur impetu mentis, omnibus indigationisviribus ad id lacerandum pio magis quam valido adfectu rapior. »

[1089] R.Combès, *op.cit*., p.10-11 ; Henry John Walker, *op.cit*., p.XIII.

Placée sous le patronage éclairé de l'Empereur[1090], et sous sa bienveillante protection[1091], l'entreprise de Valère-Maxime dépasse implicitement, et dès sa préface, une simple classification de faits historiques destinés à étayer et à orner le discours des rhéteurs[1092]. Complexe et subtil, cet inventaire érudit se définit successivement et simultanément comme : un vade-mecum « technique et fonctionnel à l'usage de ceux qui parlent ou qui écrivent[1093] » ; un compendium historique et didactique ; une « monographie moralisatrice[1094] » ; une « œuvre [d'écrivain] utile et plaisante à lire[1095] » ; une bibliothèque universelle des grands hommes ; une galerie encyclopédique des vices et des vertus ; un tableau de l'âme humaine. Les diverses et multiples nuances que revêt ce recueil reflètent à la fois la variété du propos et l'émergence d'une époque nouvelle. Écrits et rédigés après les heures troublées que vécut Rome, au moment où la République n'est plus et où l'Empire désormais triomphant s'institue durablement comme seul et unique régime politique de la cité, les *Facta et dicta memorabilia* répondent à la perte des valeurs morales et civiques d'une société profondément bouleversée dans son fond et dans sa forme. Traité pratique et pédagogique, le catalogue exemplaire de Valère-Maxime offre à la nouvelle classe dirigeante de l'Empire, plus modeste et moins cultivée que l'ancienne noblesse romaine, une synthèse historique des us et coutumes de la Rome ancestrale[1096]. L'auteur ne se contente cependant pas d'instruire des hommes dans l'obligation de s'approprier une culture et une rhétorique peu familières de leur formation intellectuelle et politique, il souhaite également écrire un ouvrage à la fois idéologique et doctrinal. Répondant aux aspirations d'une société qui espère la réhabilitation de ses

[1090] Dans sa préface, Valère-Maxime désigne Tibère sous le nom de « Caesar », et évoque Auguste et César sous les désignations caractéristiques et générales de « tua praesenti fide paterno avitoque » et « Caesares. »
[1091] Valère-Maxime, I, *op.cit.*, t.1, p.98-99 : «Te igitur huic coepto, penes quem hominum deorumque consensus maris ac terrae regimen esse voluit, certissima salus patriae. Caesar, invoco, cujus caelesti providentia virtutes de quibus dicturus sum benignissime foventur, vitia severissime vindicantur. Nam si prisci oratores ab Jove Optimo Maximo bene orsi sunt, si excellentissimi vates a numine aliquo principia taxerunt, mea paruitas eo justius ad favorem tuum decucurrerit, quo cetera divinitas opinione colligitur, tua praesenti fide paterno avitoque sideri par videtur, quorum eximio fulgore multum caerimoniis nostris inclitae alacritatis accessit. »
[1092] *Ibid*., p.98 : «Urbis Romae exterarumque gentium facta simul ac dicta memoratu digna quae apud alios latius diffusa sunt quam ut breviter cognosci possint, ab illustribus electa auctoribus digerere constitui, ut documenta sumere volentibus longae inquisitionis labor absit. »
[1093] Yves Lehman, « Les revendications morales et politiques de Valère-Maxime », dans J.-M. David (dir.), *Valeurs et Mémoires à Rome : Valère-Maxime ou la mémoire recomposée*, *op.cit*. p. 19, p. 26.
[1094] Yves Lehman, art.cité, p.26, cite lui-même une formule d'Eugen Cizek, *Histoire et Historien à Rome dans l'Antiquité*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1995, p.207.
[1095] C. Loutsch poussant cette définition à l'extrême, ne reconnaît à l'œuvre ni « fonction parénétique », ni visée morale, ni fonction historique, ni utilité rhétorique. Voir Claude Loutsch, « Procédés rhétoriques de la légitimation des exemples chez Valère Maxime », dans J.-M. David (dir.), *Valeurs et Mémoires à Rome*, *op.cit.*, p.31-32.
[1096] Henry John Walker, *op.cit*., p. XX-XXI.

principes fondamentaux, Valère-Maxime met en place « une éthique officielle du peuple romain[1097] » bâtie, selon lui, sur les « quatre vertus cardinales » suivantes : « la *pietas*, la *fides*, la *pauperetas* et la *disciplina militaris*[1098] ». Outre son ambition historique, oratoire, éducative et moralisatrice, son ouvrage est porteur d'un autre projet, plus personnel, et aux aspirations plus élevées. Comme en témoigne explicitement sa préface, l'auteur désire constituer une œuvre littéraire à part entière[1099]. Les *Facta et Dicta memorabilia* deviennent insensiblement une peinture des vices et des vertus de la condition humaine. Exaltant action honorable et grandeur d'âme, l'ouvrage est une représentation emblématique d'une aristocratie éclairée et savante qui ne s'accomplit plus dans l'exercice politique, mais dans l'exercice philosophique et moral[1100].

Non seulement Valère-Maxime recense avec scrupule les glorieuses actions et paroles de l'humanité, mais il les classifie avec méthode. L'œuvre est subdivisée en neuf livres. Sous l'influence des traités d'éloquence, à l'exemple de la *Rhétorique à Herennius* et du *De inventione*, les *exempla* cités sont ordonnés selon des canons topiques et moraux bien définis, références de conduites éthiques et civiques à suivre. Le recueil traite ainsi tour à tour et de manière parallèle de la *pietas*, de la *justitia*, de la *fortitudo*, de la *moderatio*, de la *continentia*, de la *temperantia*, de l'*observantia*, de la *fides*, de la *felicitas*, de la *sapientia* rusée que requiert l'exercice politique et militaire, des incertitudes de la fortune ainsi que du *studium* et de l'*industria*[1101].

Au cœur de ces imposantes réflexions, apparaît, pour la première fois, l'histoire légendaire des Amours incestueuses d'Antiochus pour sa belle-mère Stratonice[1102]. Valère-Maxime est la plus ancienne source connue qui décrit cette passion destructrice. Le jeune prince Antiochus, fils de Séleucus, s'éprend follement de sa belle-mère Stratonice. Dissimulant cette flamme impie au fond de son cœur, il est frappé d'une maladie mystérieuse. La moelle et les viscères atteints en profondeur par ce mal, il se trouve au seuil de son heure dernière. Or, le mathématicien Leptine ou le médecin Erasistrate, l'auteur romain les cite indifféremment, découvre l'ardeur violente qui anime

[1097] Y.Lehman, « Les revendications morales et politiques de Valère-Maxime », art.cité, p. 19.
[1098] *Ibid*., p.20 et 26.
[1099] R.Combès, *op.cit*., p. 19 : « Et la préface s'achève par une invocation à ce même Empereur après avoir rappelé que la tradition chez les orateurs était de l'adresser à « Jupiter Très Bon Très Grand » et, chez les poètes, d'invoquer une divinité particulière. Ainsi l'auteur place son œuvre bien près des plus hautes réalisations de l'écriture, comme s'il voulait aller au-delà du traité technique qu'il avait annoncé. » ; C.Loutsh, art. cité, p.30-32.
[1100] Jean-Michel David, «Les enjeux de l'exemplarité à la fin de la république et au début du principat », dans J.-M. David (dir.), *Valeurs et mémoires* à Rome, *op.cit*., p.10-13 et p.16-17.
[1101] Pour un plan exhaustif de l'œuvre, voir R.Combès, *op.cit*., p. 23-46.
[1102] Valère-Maxime, V, 7, 1, «De Parentum amore et indulgentia in liberos».

l'adolescent moribond. En effet, chaque fois que Stratonice entre et sort de la chambre, l'observateur circonspect constate le teint altéré de son patient, son souffle heurté, et l'irrégularité de son pouls. Il dévoile aussitôt le secret du fils au père. Séleucus n'hésite pas, et guérit Antiochus en lui offrant sa propre épouse[1103]. La structure du récit est construite autour de quatre temps forts : la maladie du jeune prince ; le diagnostic du praticien ; la révélation au roi de l'inclination honteuse de son fils ; le renoncement du père à son épouse[1104]. S'inspirant d'une version anonyme, à la genèse obscure, Valère-Maxime est le seul à mentionner le nom de Leptine de façon concomitante à celui d'Erasistrate. Il révèle ainsi l'existence de deux versions parallèles et concurrentes de ce récit à l'époque où il le rapporte. Plutarque et Appien semblent, quant à eux, disposer d'une seule de ces versions, version qui donnera naissance aux variantes successives de Lucien et de Julien[1105]. Motif dramaturgique, romanesque, historique et médical, cette histoire voit le jour et s'épanouit sous l'influence diverse et multiple d'une anatomie scientifique et anthropologique de l'âme humaine, d'une expression esthétique des passions, de topoï littéraires, d'enjeux politiques et moraux, d'un imaginaire collectif à l'origine de savoirs et de fantasmes partagés. Prenant racine au cœur de la tragédie grecque, le récit légendaire des Amours d'Antiochus et Stratonice s'inspire des tourments et des paroles de Phèdre dans l'*Hippolyte* d'Euripide[1106]. Il en devient le reflet inversé et offre un dénouement heureux, aussi inattendu que surprenant. La version de Valère-Maxime laisse entrevoir l'empreinte durable des narrations hellénistiques en prose, narrations qui ont contribué à son embellissement ainsi qu'à sa mise en fiction[1107]. S'inspirant de faits historiques, l'auteur se fonde probablement sur l'historien grec Jérôme de Cardia, qui, non seulement serait la source directe de Plutarque et d'Appien, mais encore et surtout serait, dans ses écrits, un fervent défenseur des Séleucides. De fait, l'histoire romanesque des Amours d'Antiochus et Stratonice devient un objet de

[1103] Patrick Dandrey, *La médecine et la maladie dans le Théâtre de Molière* : *Sganarelle et la médecine ou De la mélancolie érotique*, Paris, Klincksieck, 1998, t. 1, p. 579-580 ; Marie-Paul Duminil, « La mélancolie amoureuse dans l'Antiquité », dans Jean Céard (dir.), *La Folie et le Corps*, Paris, Presses de l'École Normale Supérieure, 1985, p.94.

[1104] Josef Mesk, « Antiochos und Stratonike », dans *Rheinisches Museum für Philologie*, Sauerländer Frankfurt, M., 1913, 68, p.366-369.

[1105] Franca Landucci, « Problemi dinastici e opinione pubblica nel « caso » di Stratonice », dans Marta Sordi (dir.) *Aspetti dell'opinione publica nel mondo antico,* Milan, Pubblicazione della Università Cattolica. Scienze storiche, 1978, p.74-84.

[1106] J. Mesk, « Antiochos und Stratonike », art. cité, p. 387-394; Alain Billault, «La source grecque du romanesque», dans Gilles Declercq et Michel Murat (dir.), *Le Romanesque*, Paris, Presses Sorbonne nouvelle, 2004, p.15-16.

[1107] A. Billaut, art.cité, p. 13-26; Attilio Mastrocinque, *Manipulazione della storia in età ellenistica : I Seleucidi e Roma*, Rome, L'Erma di Bretschneider, 1983, p. 13.

propagande visant à justifier le scandale que représente ce mariage consanguin entre un beau-fils et sa belle-mère dans l'esprit macédonien et à asseoir la légitimité de cette famille dynastique[1108]. Toutefois, comme l'induit la référence à Leptine, les faits rapportés par Valère-Maxime restent, dans une certaine mesure, distincts de ceux transcrits par ses successeurs grecs. L'histoire d'Antiochus et Stratonice se trouve alors à l'époque incertaine de la constitution d'une fable. Le récit des tourments d'Antiochus est d'ailleurs corollaire à celui du cas d'un malade d'amour décrit par Arétée de Cappadoce dans un traité intitulé *Des causes et des signes des maladies chroniques*[1109]. Devançant de peu le médecin grec, Valère-Maxime semble profiter d'une version différente et de plus haute noblesse que la sienne. S'il en avait eu la possibilité, Arétée de Cappadoce aurait sans nul doute exploité tout le romanesque et le lustre de ce conte royal. Ces deux récits présentent pourtant des similitudes troublantes. Pour définir la mélancolie, Valère-Maxime teinte incontestablement sa narration des mêmes références médicales et pathologiques que celles employées par Arétée de Cappadoce. La moelle et les viscères sont durement atteints par l'affection, le malade est en proie à une profonde langueur, et le rythme saccadé du pouls permet d'identifier le mal. Cette analogie montre que deux courants nourrissent directement ou indirectement le propos de Valère-Maxime. D'un côté, le courant poétique apporte le souffle lyrique des passions héroïques et douloureuses, de l'autre le courant médical offre le portrait symptomatique de la maladie atrabilaire[1110].

Texte fondateur et initiatique, la version de Valère-Maxime ouvre la voie aux nombreux développements narratifs et médicaux qu'inspirera cette histoire princière. Profitant d'une « mise en scène complète et détaillée[1111] » des faits et des personnages, les héritiers de ce discours exploiteront à la fois sa dramaturgie poétique et ses paradoxes médicaux. La médecine et la philosophie morale l'utiliseront pour s'interroger sur la réalité ou l'illusion de l'éros mélancolique, tandis que la poétique littéraire emploiera son

[1108] F. Landucci : « Non c'è dubbio che questa fonte primaria, per la quale abbiamo proposto il nome di Ieronimo di Cardia narrava l'episodio con una forte impromptа fileseleucidia: credo, anzi, che si possa affermare che essa raccoglieva la versione diffusa stessa casa regnante siriaca per sedare il malumore nato nell'opinione pubblica. », art. cité, p.84; Attilio Mastrocinque : « Seleuco seppe dunque transformare un episodio "scandaloso" per la mentilità dei Macedoni in un esempio di generosità e di nobilità d'animo dei due re. », *op.cit*., p. 13.
[1109]Arétée de Cappadoce, « Περὶ Μελανγχολίης », *op.cit*.
[1110] Marie-Paul Duminil, « La mélancolie amoureuse dans l'Antiquité », art. cité, p. 93-95.
[1111] P.Dandrey, *Sganarelle et la médecine*, *op.cit*. p. 580.

potentiel tragique aux fins d'explorer les motifs du dépérissement érotique, de l'inceste, et du subterfuge[1112]. Ici commence la longue histoire des Amours d'Antiochus et Stratonice.

[1112] Marie-Paul Duminil, art.cité, p. 95.

Capitum VII[1113]

De parentum amore et indulgentia in liberos

Ceterum, ut ad jucundiora cognitu veniamus, Seleuci regis filius Antiochus, novercae Stratonices infinito amore correptus, memor quam improbis facibus arderet, impium pectoris vulnus pia dissimulatione contegebat. Itaque diversi adfectus iisdem visceribus ac medullis inclusi, summa cupiditas et maxima verecundia, ad ultimam tabem corpus ejus redegerunt. Jacebat ipse in lectulo moribundo similis, lamentabantur necessarii, pater maerore prostratus de obitu unici filii deque sua miserrima orbitate cogitabat, totius domus funebris magis quam regius erat vultus. Sed hanc tristitiae nubem Leptinis mathematici vel, ut quidam tradunt, Erasistrati medici providentia discussit. Juxta enim Antiochum sedens, ut eum ad introitum Stratonices rubore perfundi et spiritu increbrescere, eaque egrediente pallere et excitatiorem anhelitum subinde recuperare animadvertit, curiosiore observatione ad ipsam veritatem penetravit. Intrante enim Stratonice et rursus abeunte, brachium adulescentis dissimulanter adprehendo, modo vegetiore modo languidiore pulsu venarum comperit cujus morbi aeger esset, protinusque id Seleuco exposuit. Qui carissima sibi conjuge filio cedere non dubitavit, quod in amorem incidisset, fortunae acceptum referens, quod dissimulare eum ad mortem usque paratus esset, ipsius pudori imputans. Subjiciatur animis senex, rex, amans : jam patebit quam multa quamque difficilia paterni adfectus indulgentia superaverit.

[1113] Texte latin établi d'après Valère-Maxime, *Facta et dicta memorabilia* (*Faits et dits mémorables*), V, 7, 1, éd. Robert Combès, Paris, Les Belles Lettres, 1997, t.2, l. IV-VI, p.127-129.

Chapitre VII

De l'affection et de la bienveillance des parents envers leurs enfants

Venons-en donc à des récits plus agréables à entendre. Antiochus[1114], fils du roi Séleucus[1115], tomba follement amoureux de sa belle-mère Stratonice[1116]. Comprenant à quel point les feux qui le consumaient étaient condamnables, il cacha pieusement au fond de son cœur cette blessure honteuse. Ainsi, deux affections opposées, le désir le plus ardent et la pudeur la plus profonde, renfermés dans un même sein, dans de mêmes entrailles, le conduisirent dans un état d'extrême langueur. Il gisait sur son lit tel un mourant. Ses proches se répandaient en lamentations tandis que son père, terrassé par le chagrin, pensait à la mort de son fils unique et au terrible malheur que représentait cette

[1114] Antiochus Ier Sôter, second de la dynastie des Séleucides, fils d'Antiochus Ier et de la princesse perse Apama Ière. Plusieurs historiens expriment leurs doutes quant à son mariage avec Stratonice, ou tout au moins sur la véracité de cette histoire d'amour, mais tous constatent sa concomitance avec le début de la corégence. *Pauly-Wissowa,* « Antiochos Ier » et «Seleukos Ier », *op. cit*., Band I,2 p.2450-2455, et Band IIA, I. p. 1208-1234. L'histoire de ce mariage entérinerait les débuts de la royauté d'Antiochus. Toutefois, il est également possible que ce récit, outre sa propension à se développer en tant qu'*exemplum* dans les écoles de rhétorique, « [ait] été inventée pour justifier les mariages consanguins qui devinrent pratique courante, en particulier chez les Lagides. » dans *Histoire Romaine. Le livre Syriaque* d'Appien, éd. P. Gouwosky, Paris, Les Belles Lettres, 2007, t. 6, p.156-157, n. 754 et p. 159, n.780.

[1115] Séleucus Ier Nicator est le fondateur de la dynastie des Séleucides. Diadoque d'Alexandre le Grand, après de longues luttes contre Perdiccas, Antigonos, Monophtalmos, puis Démetrios Poliocrète, il construit un empire qui s'étend sur la Mésopotamie, l'Asie Mineure, la Bactriane, la Sogdiane et la Parthie. Il épouse Apama en premières noces, puis Stratonice en secondes. Ces deux mariages ont des fins politiques. Le premier est contracté pour étendre son influence sur la Bactriane-Sogdiane, le second pour sceller son alliance avec Démétrios Poliocrète. Les avis divergent sur la question. Cependant, si Seleucus cède son épouse Stratonice à son fils Antiochus Ier, il le fait dans le but d'asseoir le pouvoir de son fils dans les Hautes-Satrapies et le confirmer dans ses fonctions de corégent. Ainsi, Laurent Capdetrey dans *Le pouvoir séleucide : territoire, administration, finances d'un royaume hellénistique, 312-129 avant J.-C.*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007, p.79 remarque : « La corégence de Séleucos Ier d'Antiochos débuta en 294. Cet épisode a donné lieu à plusieurs récits associant l'instauration de la corégence, le départ d'Antiochos pour les Hautes-Satrapies et le mariage du jeune roi avec Stratonice. Les Hautes Satrapies étaient donc conçues comme un champ privilégié de l'expression de la royauté Séleucide. » Edouard Will, dans *Histoire politique du monde hellénistique. 1, De la mort d'Alexandre aux avènements d'Antiochos III et de Philippe V*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1979, p.88 souligne : « Plus que cette étrange histoire de mariage, cela se passe en effet à l'époque […] où Séleucos délégua son fils Antiochos corégent de la dignité royale, dans les satrapies orientales. […] Ce partage des compétences (qui n'est pas un partage de l'empire) est important dans la mesure où il révèle les difficultés que présentait pour un seul souverain l'administration des régions immenses, disparates, et communiquant difficilement les unes avec les autes. »

[1116] Stratonice Ière est la fille de Démétrius Poliocrète et de Phila. *Pauly-Wissowa,* «Stratonike», *op.cit*, Band, IVA,1, p.319-320. Elle épouse Séleucus Ier, puis en secondes noces, son fils Antiochus. Des doutes sont émis non seulement sur la réalité de son mariage, mais encore sur son identité. L'épouse d'Antiochus pourrait être un homonyme, non pas fille de Démétrius et de Phila, mais de Démétrius et de Déidamie. Cet élément vient lui aussi confirmer le caractère éminemment légendaire de ce récit. Cependant si cette Stratonice est bel et bien l'ancienne épouse de Séleucus, elle donne une légitimité macédonienne au prince de sang-mêlé ; elle est en effet la petite fille d'Antipatros. Cette illustre ascendance permet au fils de Seleucus de régner en toute quiétude sur les Macédoniens, sans que ses origines perses lui soient reprochées. Paul Gouwosky, dans *Le livre Syriaque* d'Appien, *op.cit.* p.156-57, n.753 et n.755. Voir également : Kai Bodersen, *Appians Abriss der Seleukidengeschichte, Text und Kommentar,* Münich, 1989, p.169, n.5 et Andreas Mehl, *Seleukos Nikator und sein reich*, Louvain, Studia hellénistica,1986, p.231.

perte pour lui. Le palais tout entier offrait l'image du deuil plutôt que celle de de la pompe royale. Mais le secours du mathématicien[1117] Leptine[1118], ou comme d'autres le rapportent, du médecin Erasistrate[1119], dissipa ce nuage de tristesse. Assis aux côtés d'Antiochus, il constata que, lorsque Stratonice entrait, le teint du jeune prince s'empourprait et que sa respiration s'accélérait ; et que, dès qu'elle était sortie, il pâlissait et reprenait son souffle. Poursuivant avec plus d'attention encore son observation, il parvint à percer la vérité. Chaque fois que Stratonice entrait et sortait de la chambre, il prenait discrètement le bras du jeune homme. Les battements du pouls étaient tantôt vifs, tantôt paresseux. Il découvrit ainsi quel mal frappait son patient et en informa aussitôt Séleucus. Ce roi, bien qu'il chérissait tout particulièrement son épouse, n'hésita pas à la

[1117] Le terme latin « mathematicus » peut se traduire soit par mathématicien, soit par astrologue. Cette double signification est due à un glissement épistémologique du vocable. Paul Tannery en explique clairement les raisons dans ses *Recherches sur l'Astronomie ancienne*, I, Paris, Gauthier-Villars et fils, 1893, p. 2-3, dans « Ce que les Hellènes ont appelé astronomie » : « Si le terme général de *mathématicien* avait été adopté de préférence à celui d'*astrologue*, c'est sans doute que celui-ci avait déjà été diffamé par son application aux adeptes de la divination. Si les véritables savants pouvaient se laisser aller aux mêmes pratiques et partager les mêmes croyances, ils tenaient au moins à ne pas être confondus sous un même nom avec les vulgaires charlatans qui spéculaient sur la crédulité humaine. Mais le temps arriva où le titre qu'ils affectaient ne sonna pas mieux que celui d'astrologue et prit en réalité la même signification. […] On revint tout d'abord au terme archaïque d'astronomie, qu'on retrouve par exemple dans Pappus, vers la fin du IIIe siècle de notre ère ; mais il n'y eut plus d'astronome : à cette époque de décadence, il n'y a plus de spécialités ; le savant doit embrasser tout le cercle des connaissances humaines, et le nom qu'il revendique est celui de *philosophe*, que, du reste, Ptolémée s'attribuait déjà ». Ce qui explique la raison pour laquelle Valère-Maxime emploie de préférence *mathematicus* à *astrologus*.

[1118] Leptine reste une figure obscure, à l'authentification problématique. Il pourrait être assimilé au mystérieux auteur du *Traité d'astronomie d'après Eudoxe,* ou *Didascalie Céleste de Leptine* (οὐράνιος διδασκαλία), cette assimilation semble cependant bien hardie. En effet, d'après les études menées par Antoine-Jean Letronne et Wladimir Brunet de Presle dans *Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque impériale et autres bibliothèque. Notices et textes des papyrus grecs du musée du Louvre de la Bibliothèque impériale,* Paris, Imprimerie Impériale, 1865, t.18, 2e part., p.25-76 et Paul Tannery p.23-24 et p.283-295, *op.cit*., la datation de ce papyrus rédigé en Egypte se situerait entre 193 et 111 av.J-C, soit plus de cent ans après que Séleucus eut renoncé à Stratonice pour la donner à son fils Antiochus. En outre, W. Brunet de Presle montre qu'attribuer ce texte à Leptine se révèle être une allégation scientifique bien douteuse, *op.cit.* p.45. Pour des raisons historiques et philologiques, la superposition semble dès lors impossible. Prenant cependant en compte que, dans l'histoire littéraire, ce texte est le premier à évoquer les amours princières, et à en faire un récit mythique, le rapprochement entre ces deux Leptine, puis leur réunion pour n'en faire plus qu'un seul, constitue un élément supplémentaire tendant à prouver, au même titre que le flottement entre Leptine et Erasistrate, qu'un récit légendaire est en cours de formation. En effet, l'évocation de cet astrologue Leptine, auteur d'un traité écrit plus de cent ans après le renoncement de Séleucus, montre clairement la mise en fiction, et l'embellissement des faits historiques relatés.

[1119] Erasistrate de Céos est un médecin et anatomiste grec, fils de Cléombrotos et de Crétoxène, elle-même sœur du médecin Mèdios. Disciple de Chrysippe de Cnide, il pratique la dissection, et met au jour une doctrine physiologique et pathologique originale. Il décrit avec minutie le système nerveux, et observe très avant la circulation sanguine. Son acmé médicale se situe entre 258 et 256 av.J-C. Selon toute vraisemblance, il ne peut être le médecin impliqué dans cette anecdote (-293 av.J-C.), quand bien même l'historicité des faits serait avérée. Il s'agirait plutôt, comme le souligne Pline, *Hist.Nat*., VII, 37, de son père Cléombrotos, également au service de la cour des Séleucides, mais moins connu que son fils. Mais la renommée d'Erasistrate offre une aura plus grande à la légende. Ce problème de datation montre encore une fois que la fiction prend le pas sur l'histoire. Eusèbe de Césarée, *chron.130,3* ; *Pauly-Wissowa*, « Erasistratos », *op.cit*. BandVI,1,p.333-350; *Erasistrati fragmenta*, « Introduzione » collegit et digessit Ivan Garofalo, Pise, Giardini, 1988, p. 17-22 ; Ernest Geoffrey Richard, Lloyd, *Histoire de la science grecque*, trad. de l'anglais par Jacques Brunschwig, Paris, La découverte, 1993, p.268-270.

céder à son fils[1120]. Il vit en effet un coup du sort dans l'amour qui avait assiégé le cœur de son fils et il imputa à sa pudeur la décision de le taire jusqu'à la mort. Que l'on s'imagine un roi, un vieillard, un amant et on verra combien d'obstacles infranchissables l'affection d'un père bienveillant envers son fils eut à surmonter.

[1120] Séleucus aurait cédé son épouse Stratonice à son fils Antiochus en 294 av.J-C, et non pas en 293 av.J-C, ce mariage correspondant au début de la corégence des deux monarques. Laurent Capedrey explique ainsi : « La date de l'association au trône d'Antiochos est connue par une tablette inédite (BM109949) datée du 18 novembre 294. Sur ce document : Oelsner, 1986, p.271,505-506 ; Del Monte, 1997,p.226. La date jusque-là retenue était 293 : Bernard, 1985a, p.36. » dans *op.cit.*, n. 166 et p. 79.

Pline l’Ancien

NATURALIS HISTORIA

Histoire naturelle

LIBER SEPTIMUS

LIVRE VII

XXXVII[1121]

Variarum artium scientia innumerabiles enituere, quos tamen attingi par sit florem hominum libantibus. Astrologia Berosus, cui ob divinas praedictiones Athenienses publice in gymnasio statuam inaurata lingua statuere ; grammatica Apollodorus, cui Amphictyones Graeciae honorem habuere ; Hippocrates medicina, qui venientem ab Illyriis pestilentiam praedixit discipulosque ad auxiliandum circa urbes dimisit, quod ob meritum honores illi quos Herculi decrevit Graecia. Eandem scientiam in Cleombroto Ceo Ptolemaeus rex Megalensibus sacris donavit centum talentis servato Antiocho rege. Magna et Critobulo fama est extracta Philippi regis oculo sagitta et citra deformitatem oris curata orbitate luminis, summa autem Asclepiadi Prusiensi condita nova secta, spretis legatis et pollicitationibus Mithridatis regis, reperta ratione qua vinum aegris medetur, relato e funere homine et conservato, sed maxime sponsione facta cum fortuna ne medicus crederetur, si umquam inualidus ullo modo fuisset ipse. Et vicit suprema in senecta lapsu scalarum exanimatus.

[1121] Texte latin établi d'après Pline l'Ancien, *Histoire Naturelle* (*Naturalis Historia*), VII, 37, éd. Robert Schilling, Paris, Les Belles Lettres, 1977, t.7, p.83-84.

Pline l’Ancien

NATURALIS HISTORIA

Histoire naturelle

LIBER UNDETRIGINTA

LIVRE XXIX

III[1122]

Horum placita Chrysippus ingenti garrulitate mutavit, plurimumque et ex Chrysippo discipulus ejus Erasistratus, Aristotelis filia genitus. Hic Antiocho rege sanato centum talentis donatus est a rege Ptolemaeo filio ejus, ut incipiamus et praemia artis ostendere.

[1122] Texte latin établi d'après Pline l'Ancien, *Histoire Naturelle* (*Naturalis Historia*), XXIX, 3, éd. A. Érnout, Paris, Les Belles Lettres, 1962, t. 29, p. 21.

Plutarque

ΔΗΜΗΤΡΙΟΣ

Démétrios

Fresque des Anciens Grands Hommes, les *Vies* de Plutarque évoquent surtout les temps anciens[1123]. Pour les Grecs, elles retracent l'histoire des cités hellènes et de leur liberté avant la bataille de Chéronée et leur annexion par le royaume macédonien. Pour les Romains, elles évoquent par ailleurs la République romaine avant les guerres civiles et l'Empire[1124]. Le propos du texte, qu'il s'agisse du plein épanouissement des peuples, de leur délitement progressif, ou de leur survie grâce à leur annihilation dans de grands ensembles impériaux, approchant une philosophie morale de l'homme, dépasse cependant la réflexion politique de l'époque. Offrant le spectacle pictural d'illustres caractères, les *Vies* invitent le lecteur à contempler les qualités et les défauts des portraits esquissés. Semblable au philosophe qui observe le monde pour en tirer des enseignements de savoir-vivre, le lecteur, nourri de ces différents personnages, trouve dans l'imitation ou la répulsion « un art de vivre[1125] », un cheminement « l'entraînant vers le beau et l'utile. [1126]» Universelle, l'œuvre de Plutarque devient très vite une référence dans la pensée gréco-latine, puis européenne. Les *Vies* traversent ainsi les âges et entrent en conversation avec les hommes de différentes époques[1127]. Inspiratrices, compagnes d'une existence, plaisirs savants, les *Vies* deviennent une sorte de muséum littéraire, à la fois socle d'une culture partagée, et héritage d'une pensée antique.

[1123] Parmi la large bibliographie concernant Plutarque et son œuvre, voir les éditions et les études critiques suivantes : Richard Emil Volkmann, *Leben, Schriften und Philosophie des Plutarch von Chaeronea*, Berlin, éd. S. Calvary et Co, 1869 ; Konrat, Ziegler, *Plutarchos von Chaironeia*, Stuttgart-Waldsee, A. Druckenmüller, 1949 ; Jean Sirinelli, *Plutarque*, Paris, Fayard, 2000 ; Plutarque, *Les Vies des hommes illustres* texte établi et annoté par Gérard Walter avec la traduction de Jaques Amyot, Paris, Gallimard 1951, p. VII-XXXII; *Vies*, éd. R. Flacelière, E. Chambry, et M. Juneaux, Paris, Les Belles Lettres, 2e éd., 1964, t.1, p.VII-LIV ; *Plutarch's Lives in eleven volumes*, t.1, éd. Bernadotte Perin, Cambridge Mass., Harvard university press, Londres,W. Heinemann, 1982, t. 1, p. XI-XIX ; *Vies parallèles*, éd. J. Alexis Pierron, revue et corrigée par F. Frazier, introduction, notices, notes, bibliographies et chronologie par J.Sirinelli, Paris, G.F., 1995, t.1, p.5-32 ; *Vies Parallèles*, éd. Anne-Marie Ozan et François Hartog, Paris, Gallimard, 2001, p. 9-49. À titre d'information, et bien que l'exhaustivité ne puisse être visée en la matière, voir aussi les ouvrages suivants : R. Falcelière, *Sagesse de Plutarque*, Paris, Les Belles Lettres, 1964 ; Reginald Haynes Barrow, *Plutarch and his time*, Londres, Indiana university press, 1967 ; Jacques Boulogne, *Plutarque. Un aristocrate sous l'occupation*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1994 ; Françoise Frazier, *Histoire et morale dans les Vies parallèles de Plutarque*, Paris, Les Belles Lettres, 1996 ; Tim Duff, *Plutarch's Lives : Exploring, Virtue and Vice*, Oxford, 2000 ainsi que le site *The International Plutarch Society* : http://www.usu.edu/ploutarchos/.

[1124] Jean Hartog constate à ce propos dans « Plutarque entre les anciens et les modernes » que « Plutarque a été un des principaux inventeurs de la coupure de Chéronée comme fin de la cité, sur laquelle s'est largement construite et a vécu toute une représentation moderne de la Grèce classique », mais encore que « la mort de Demosthène et de Cicéron, les deux plus grands orateurs aux destins si semblables, a coïncidé avec la fin de la liberté pour leurs concitoyens. », p.19.

[1125] Plutarque, *Propos de Table*, I, 1,2 : « Ἀλλ'ἕτερόν ἐστι τὸ φιλοσοίας, ἣν τέχνην περὶ βίον οὖσαν. », éd. François Furhman, dans *Œuvres Morales*, Paris, Les Belles Lettres, 1972, t.9.

[1126] J. Hartog, « Plutarque entre les anciens et les modernes », *op.cit*., p. 12-22, et plus particulièrement les p. 13-14.

[1127] Parmi les fervents admirateurs de Plutarque, il peut être cité Montaigne, Rousseau, Napoléon ou encore Jean-Paul Sartre. J. Hartog, *op.cit*., p.12, p. 25-27, p. 32-36.

Au milieu du premier siècle[1128], Plutarque naît dans la petite ville de Chéronée[1129]. Issu d'une famille bourgeoise[1130], il vit dès son enfance dans un environnement caractérisé par une émulation intellectuelle permanente et une foi indéfectible en la connaissance. Âgé d'une vingtaine d'années, il part pour Athènes[1131], cité estudiantine où tout jeune homme grec ou romain de bonne famille se rend pour parfaire son éducation. Là, il s'initie à la rhétorique comme il est coutume de le faire, mais ne marque que peu d'intérêt pour cette discipline. Sa préférence se porte vers les sciences : mathématiques, physique ou encore médecine. Mais la philosophie devient sa véritable passion. Devenu le disciple d'Ammonios[1132], Plutarque apprend tous les systèmes de la philosophie grecque. Il marque un intérêt tout particulier pour la pensée de Platon, qui sera à l'avenir la source de toutes ses réflexions et développements sur l'homme et le monde. Apparemment sur les conseils de son maître, il se dirige ensuite vers Alexandrie. Il aurait enfin probablement effectué un séjour en Asie Mineure[1133] pour y parfaire son instruction. Au cours de cette période d'apprentissage et de voyage, il revient par intermittence dans sa ville natale. A la demande de ses compatriotes, il est très vite mandaté pour les

[1128] Plutarque naît aux alentours de 45-46 ap. J-C, sous l'ère de l'Empereur Claude.

[1129] Chéronée est située en Béotie, région centrale de la Grèce. Elle doit sa renommée à la place stratégique qu'elle occupe et aux nombreuses luttes militaires dont elle est le théâtre. Les deux plus illustres sont celles qui se sont déroulées en 338 av. J-C. et en 86 av. J-C. La première voit la victoire de Philippe II de Macédoine sur Athènes et ses alliés et la seconde de Sylla sur le roi Mithridate IV.

[1130] Composée de riches propriétaires, sa famille est solidement implantée à Chéronée. Son arrière-grand père Nicarque y a d'ailleurs vécu les conséquences éloignées de la bataille d'Actium en -31. Son grand-père Lamprias et son père Autobule sont des personnes reconnues dans leur cité, et jouissent, l'un et l'autre, d'un esprit brillant et acéré. Il a en outre deux frères, Lamprias et Timon, qui développent le même esprit que leurs aïeuls. Plutarque nourrit une tendresse toute particulière pour son frère Timon. Voir R. Flacelière, *Vies*, p. X-XI ; J. Sirinelli, *Vies parallèles*, *op.cit*., p. 6-7.

[1131] Très intime de cette cité, l'auteur sera ultérieurement décoré de la citoyenneté athénienne et appartiendra à la tribu Léontis. Homme d'exception, il sera également décoré à titre honorifique de la citoyenneté romaine et delphique.

[1132] Ammonios, philosophe platonicien, et mathématicien averti, « est un personnage important. Né vers les débuts du Ier siècle, il est mort après 85. A cause de son nom, on a pensé à une origine égyptienne, on a pensé aussi que c'était lui qui avait suggéré à Plutarque son voyage à Alexandrie. Ce n'est pas sûr ; en tout cas, il est citoyen athénien et même probablement à partir de la venue de Néron en Grèce, citoyen romain. Il joue un rôle politique, tout au moins dans la vie municipale. Il sera trois fois stratège des hoplites (ce qui n'a rien de militaire). Plutarque conservera de lui un souvenir fidèle et affectueux puisqu'il le mettra en scène souvent dans les *Propos de Table* mais aussi dans les *Dialogues pythiques*. Assez curieusement, on ne distingue pas dans les œuvres de Plutarque une influence philosophique particulière d'Ammonios. C'est à propos des questions de la mantique (dans le traité *Le Déclin des oracles*) ou plus précisément de l'essence divine (*Sur l'E de Delphes*, 39E) qu'Ammonios intervient avec une pleine autorité dans les œuvres de Plutarque. Ce dernier, dans le même traité, lui fait également affirmer l'importance des mathématiques dans la philosophie. Ces indices et quelques autres conduisent à penser qu'Ammonios était très sensible à des influences pythagoriciennes et qu'il avait contribué à sensibiliser ou à fortifier Plutarque dans ces vues ; c'est là le plus vraisemblable. Plutarque en tout cas restera marqué toute sa vie par elles, dans tous les domaines mais notamment dans l'eschatologie et la théologie. » Jean Sirinelli, *Plutarque*, *op.cit*., p. 40, p.41-44.

[1133] Son voyage en Asie Mineure n'est pas clairement attesté. Il relève plus de l'hypothèse que de la véracité historique. Voir Jean Sirinelli, *Les Vies parallèles*, *op.cit*., p.8 ; *Plutarque*, *op.cit*., p.47-48.

représenter auprès du proconsul romain en charge de la province grecque, et semble participer à d'autres députations d'importance. Ses études terminées, il prend la route pour l'Italie et y débute sa carrière de maître de philosophie. Ses cours sont essentiellement dispensés auprès de l'*intelligentsia* romaine[1134] qui l'apprécie. Son aura se diffuse bien au-delà des frontières de Rome[1135]. Vers l'âge de trente ans, il décide de retourner dans sa petite ville de Chéronée[1136], malgré son succès en tant que sophiste et conférencier dans l'Urbs. Disposé à mener une vie modeste, il se marie[1137] et se consacre entièrement à sa famille et à ses livres. Héritier de l'époque classique, il ne délaisse pourtant pas ses obligations de citoyen, et occupe pour le bien de sa cité différentes charges (fonctions municipales ou magistratures). Connu et reconnu pour ses qualités morales, il devient prêtre d'Apollon à Delphes[1138], autre témoignage si nécessaire de sa renommée dans le monde gréco-romain. Il garde l'habitude de se réunir avec ses amis et de voyager fréquemment. Plutarque meurt vers 126 ap. J-C, à l'âge de quatre-vingts ans.

Source d'enseignement exemplaire, les *Vies* élaborent une philosophie humaniste, fondée sur la glorification des vertus morales. Plutarque n'incite pas son lecteur à chercher une quelconque identification auprès des Grands Hommes, mais à adopter la conduite d'un honnête homme à l'aune des caractères décrits[1139]. Son discours passe

---

[1134] Il faut citer le fameux Junius Aruleneus Rusticus, et ses amis Lucius Mestrius Florus et Sosius Sénécion, cf. R. Flacelière, *op.cit*., p.XIII-XIV ; J. Sirinelli, *op.cit*., p. 9, p. 17 ; Gérard Walter, *Les Vies des hommes illustres, op.cit.*, p. IX-XI.

[1135] « Comme beaucoup de philosophes anciens, en dehors de ses cours, Plutarque devait faire office parfois de « directeur de conscience ». […] Son activité s'étendit même au-delà de l'enceinte de Rome, à d'autres villes d'Italie. Ses amis romains furent nombreux, et il ne cessa pas par la suite de correspondre, par exemple avec ce Mestrius Florus, personnage consulaire, familier de Vespasien, en compagnie de qui Plutarque fit un voyage en Gaule cisalpine et visita notamment le champ de bataille de Betracium. » R. Flacelière, *op.cit*., p. XIII-XIV.

[1136] À propos de son retour dans cette modeste cité de Béotie, Plutarque déclare : « ἡμεῖς δὲ μικρὰν μὲν οἰκοῦντες πόλιν, καὶ ἵνα μὴ μικροτέρα γένηται φιλοχωροῦντες» : « Pour moi, qui, né dans une petite ville, aime à m'y tenir, afin qu'elle ne devienne pas encore plus petite. », dans *Démosthène*, 2,2, *Vies* : *Démosthène-Cicéron*, éd. R. Flacelière et E. Chambry, Paris, Les Belles Lettres, 1976, t.12, p.17. Jean Sirinelli, tout en évinçant d'emblée le roman d'amour avec Timoxena, donne plusieurs raisons probables à ce retour : l'attachement à la terre de son enfance et à sa famille ; une façon pour lui de lutter contre le dépeuplement des provinces de l'Empire, phénomène qui touche alors tout particulièrement la Grèce, la Macédoine et l'Asie Mineure ; et enfin, l'aboutissement qui lui permet de se transformer de sophiste en vogue en véritable philosophe. Voir *Plutarque, op.cit.*, p. 99-109.

[1137] Plutarque épouse Timoxena avec laquelle il a cinq ou six enfants. Femme peu encline à la coquetterie, mais très sensible à la philosophie et aux choses de l'esprit, elle aurait même écrit un petit traité intitulé *Sur la toilette*, adressée à sa belle-sœur Aristylla. Il faut également noter que Plutarque nourrit une affection toute particulière pour cette femme de tête. Voir : J.Sirinelli, *Plutarque, op.cit*., p. 112-123 ; *Vies parallèles, op.cit*.p.10; Gérard Walter, *op.cit*., p. XI ; R. Flacelière, *op.cit*., p.XIV

[1138] Cette charge influencera profondément ses réflexions sur l'homme et le monde. J.Sirinelli, *Plutarque, op.cit.* ; *Vies parallèles, op.cit*., p. 11.

[1139] « L'entreprise n'est donc pas commandée par une intention polémique et ne se définit pas en termes de confrontations de nationalismes. En revanche, elle a une visée morale clairement annoncée mais qui demande une analyse. « Il m'est arrivé, dit-il, au début de la *Vie de Timoléon* de me mettre à composer ces

incessamment de la morale à la psychologie et se plaît à décrire des « types » spécifiques et particuliers. L' « homme de Plutarque[1140] » se définit avant tout par son exceptionnelle personnalité, personnalité ne tendant pas obligatoirement vers le bien et la vertu, mais restant obligatoirement animée par des ambitions, des idéaux ou de grandes réalisations, plus ou moins nobles selon les circonstances. Le lecteur ainsi, plus conscient de sa propre nature, est à même de choisir en conséquence les comportements les plus appropriés. Plutarque, poursuivant son raisonnement, donne également vie à des anti-portraits. En effet, si le lecteur doit s'inspirer de leçons dispensées par des hommes aux ambitions éclairées, il ne peut occulter les faiblesses humaines susceptibles d'entraver les destinées les plus prometteuses. C'est dans cette optique que Plutarque écrit les vies de *Démétrios* et de *Marc-Antoine*. L'un et l'autre sont effectivement de grands hommes égalant par leurs combats et leurs actes valeureux la plupart des exemples cités. Mais la recherche continuelle d'un plaisir insatiable les fait tous deux sombrer dans la luxure et la paresse. Ces contre-exemples couronnent ainsi la démarche plutarquienne, démontrant que ces hommes, pourtant valeureux, ne sont pas de grands hommes. Leurs vices intimes supplantent leurs qualités d'homme d'action. Entre ces portraits et ces anti-portraits, émerge une morale de la psychologie humaine[1141].

C'est au cœur du récit fleuve de la vie de *Démétrio*s que Plutarque, moraliste et dramaturge, enchâsse l'histoire autonome des Amours d'Antiochus et Stratonice. Sous l'influence incontestable du « romanesque » et du lyrisme poétique, l'auteur saisit toute la théâtralité que renferme cette narration : le mal du jeune prince aux allures de pathologie mélancolique[1142] ; la rayonnante renommée du médecin de Céos ; l'habile stratagème du

---

Vies pour agréer à d'autres, mais maintenant je persévère dans cette voie pour moi-même et je m'y plais. L'histoire est pour moi comme un miroir dans lequel j'observe ces personnages pour régler ma vie et la façonner sur leurs vertus. […] L'image doit être prise dans toute sa force. Il ne s'agit pas de modèle : on ne se contemple pas dans un modèle. Il s'agit de repères. On peut régler sa conduite non pas *sur* mais *par rapport* à ces types dont la mémoire des peuples nous conserve le destin. Il y a du Théophraste dans Plutarque mais un Théophraste qui cherchait ses types dans l'histoire. », J.Sirinelli, *op.cit*., p.19-20.

[1140] La réflexion s'appuie sur les propos de J. Sirinelli, *op.cit*., pp. 20-22.

[1141] *Démétrios*, 1, 1-8, ch. I, 1-8, *op.cit.*

[1142] Dans *La Mélancolie amoureuse dans l'Antiquité*, Marie-Paul Duminil déclare : « A première vue, on pourrait dire que Plutarque ne considère pas la mélancolie amoureuse comme une maladie puisque Antiochos cherche volontairement à mettre fin à ses jours, mais l'affaire n'est pas si évidente, parce que la volonté de mettre fin à ses jours est précisément pour les médecins un symptôme de la mélancolie, comme on l'a vu chez Arétée. » art. cité, p. 95-96 ; P. Dandrey, dans *Sganarelle et la médecine ou De la mélancolie érotique*, souligne encore ces apparences trompeuses : « Le récit prend ainsi en compte l'ambiguïté d'un mal qui, s'il n'est pas véritablement pathologique, du moins suggère à celui qui en souffre d'exploiter des symptômes sinon mélancoliques, en tout cas *similes melancholiae*, pour en extraire la matière et la forme d'une ruse dans laquelle le vrai sert de parure aux faux et le faux de parade à une maladie presque véritable. Cette riche duplicité est compliquée dans la version de Plutarque par le mélange de fiction et de

praticien qui devient le rival éphémère d'Antiochus ; la révélation abrupte de la passion incestueuse du jeune prince pour sa belle-mère Stratonice ; et, bien que contraint par la situation et les mots prononcés, le renoncement du souverain à son épouse afin de sauver son fils[1143]. Hormis son incontestable propension à s'inscrire dans la tradition narrative de l'anecdote historique, ce récit semble tout entier chanter les louanges des Séleucides. Il ne cesse de glorifier la noblesse morale du prince et du monarque[1144]. Séleucus fait montre de son immense bonté, prêt à sacrifier sa femme et sa fonction royale pour la survie de son fils. Antiochus, quant à lui, choisit de mourir en silence plutôt que d'avouer son inclination. Dans l'ombre des protagonistes masculins, Stratonice, suivant la grandeur d'âme de Séleucus et d'Antiochus, est l'image modèle de l'épouse fidèle et vertueuse, toute entière soumise à la volonté de son royal époux. Le discours final et succinct du Roi face à la réunion d'une « assemblée générale du peuple[1145] » bouleverse totalement le système de valeurs hellénistiques aussi bien d'un point de vue moral que politique. L'inceste n'est plus un crime formellement proscrit aux yeux du droit et de l'éthique puisque la volonté du monarque constitue la loi juridique et morale. Cette pratique est *ipso facto* tout à fait étrangère à l'esprit grec[1146]. Dans ces conditions, la source de Plutarque, tout comme celle d'Appien, ne peut être qu'une source proche et favorable à la dynastie séleucide. L'hypothèse l'attribuant à Phylarque[1147], bien que séduisante au premier abord, ne résiste pas à l'analyse. En effet, gravitant dans la sphère des Lagides, dynastie ennemie de celle des Séleucides, cet historien de la fin du IIIe av. J.C. aurait été particulièrement maladroit de narrer un récit louant les qualités morales de Séleucus et d'Antiochus. D'autant plus qu'à la même époque ces deux puissances s'affrontaient pour la domination de la Coelé-Syrie. En outre les fragments disponibles de ses textes font apparaître que son riche discours romanesque ne traite que de questions politiques d'importance, où la passion destructrice d'Antiochus n'aurait guère sa place. En

---

vérité, d'érudition poétique et médicale, auquel recourent le diagnostic puis la thérapeutique.», *op.cit*. p. 580.

[1143] Marie-Paul Duminil, art.cité ; P. Dandrey, *op.cit.*, p. 580-581.

[1144] L'analyse sur les sources s'appuie sur les propos de F. Landucci, « Problemi dinastici e opinione pubblica nel « caso » di Stratonice », art.cité, p. 75-78.

[1145] *Démétrios*, 38, 10, *op.cit*., p. 61 : « ἐκκλησίαν πάνδημον», contrairement à Appien, qui, nous y reviendrons, donne un tour plus politique à son propos, en faisant tenir ce discours à Séleucus devant l'armée.

[1146] Séleucus déclare ainsi, « Οἴεσθαι δὲ τὸν μὲν υἱὸν εἰθίσμένον ἅπαντα πείθεσθαι καὶ κατήκοον ὄντα μηθὲν ἀντερεῖν αὐτῷ πρὸς τὸν γάμον· εἰ δ᾽ ἡ γυνὴ τῷ μὴ νενομισμένῳ δυσκολαίνοι, παρακαλεῖν τοὺς φίλους ὅπως διδάσκωσιν αὐτὴν καὶ πείθωσι καλὰ καὶ δίκαια τὰ δοκοῦντα τῷ βασιλεῖ μετὰ τοῦ συμφέροντος ἡγεῖσθαι.» *Démétrios*, 38,11, *op.cit*., p.61-62.

[1147] La fibre romanesque de cette anecdote ainsi que la prose fleurie de Phylarque seraient les principaux arguments de cette hypothèse. Voir F. Landucci, « Problemi dinastici e opinione pubblica nel « caso » di Stratonice », art.cité, p. 75-76.

revanche, Jérôme de Cardia, et son histoire aujourd'hui perdue des diadoques, paraît être l'hypothèse la plus probable. Contemporain des faits, il occupe une place prépondérante à la cour des Antigonides. Or, Stratonice appartenait à cette cour et son mariage avec Séleucus, puis par ricochet avec Antiochus, symbolisait l'alliance entre Antigonides et Séleucides. Louer abondamment cette union diplomatique qui perdurera jusqu'à la conquête romaine semble dès lors naturel. Etant donné la position politique de Jérôme de Cardia en Macédoine, il s'agissait non seulement d'assurer la propagande de Séleucus, mais encore et surtout d'atténuer aux yeux des macédoniens les aspects négatifs de ce second mariage, plus politique que romanesque. Exploitant toute la poétique dramaturgique de cette romance, Plutarque fixe la structure narrative plus concrètement que son prédécesseur romain Valère-Maxime : une maladie feinte ; la complicité du savant et du malade ; un vieillard dupé par son incapacité à analyser la situation et le subterfuge dont il est victime ; l'amour médecin de son propre mal, entre psychologie et affection somatique et rapports complexes de l'âme et du corps ; un inceste enfin qui ne dit pas son nom et hante le discours du tabou moral qu'il constitue. Savants ou poètes, philosophes ou romanciers, historiens ou dramaturges, les héritiers de cette narration n'auront qu'à puiser leur inspiration aux racines de cette source offrant des potentialités extrêmement riches et variées[1148].

[1148] Voir P. Dandrey, *Sganarelle et la médecine*, *op.cit*. p. 580-581.

Οὕτω δὲ λαμπρᾷ κεχρημένος εὐτυχίᾳ πυνθάνεται μὲν περὶ τῶν τέκνων καὶ τῆς μητρὸς ὡς μεθεῖνται[1149], δῶρα καὶ τιμὰς Πτολεμαίου προσθέντος αὐτοῖς, πυνθάνεται δὲ περὶ τῆς Σελεύκῳ γαμηθείσης θυγατρὸς ὡς Ἀντιόχῳ τῷ Σελεύκου συνοικεῖ καὶ βασίλισσα τῶν ἄνω βαρβάρων ἀνηγόρευται. Συνέβη γάρ, ὡς ἔοικε, τὸν Ἀντίοχον ἐρασθέντα τῆς Στρατονίκης νέας οὔσης,ἤδη δὲ παιδίον ἐχούσης ἐκ τοῦ Σελεύκου, διακεῖσθαι κακῶς καὶ πολλὰ ποιεῖν τῷ πάθει διαμαχόμενον, τέλος δ᾽ἑαυτοῦ καταγνόντα δεινῶν μὲν ἐπιθυμεῖν, ἀνήκεστα δὲ νοσεῖν, κεκρατῆσθαι δὲ τῷ λογισμῷ, τρόπον ἀπαλλαγῆς τοῦ βίου ζητεῖν καὶ παραλύειν ἀτρέμα καὶ θεραπείας ἀμελείᾳ καὶ τροφῆς ἀποχῇ τὸ σῶμα, νοσεῖν τινα νόσον σκηπτόμενον. Ἐρασίστρατον δὲ τόν ἰατρὸν αἰσθέσθαι μὲν οὐ χαλεπῶς ἐρῶντος αὐτοῦ, τὸ δ᾽οὗτινος ἐρᾷ δυστόπαστον ὄν ἐξανευρεῖν βουλόμενον ἀεὶ μὲν ἐν τῷ δωματίῳ διημερεύειν, εἰ δέ τις εἰσίοι τῶν ἐν ὥρᾳ μειρακίων ἢ γυναικῶν, ἐγκαθορᾶν τε τῷ προσώπῳ τοῦ Ἀντιόχου καὶ τὰ συμπάσχειν μάλιστα τῇ ψυχῇ τρεπομένῃ πεφυκότα μέρη καὶ κινήματα τοῦ σώματος ἐπισκοπεῖν. Ὡς οὖν τῶν μὲν ἄλλων εἰσιόντων ὁμοίως εἶχε, τῆς δὲ Στρατονίκης καὶ καθ᾽ἑαυτὴν καὶ μετὰ τοῦ Σελεύκου φοιτώσης πολλάκις ἐγίνετο τὰ τῆς Σαπφοῦς ἐκεῖνα περὶ αὐτὸν πάντα, φωνῆς ἐπίσχεσις, ἐρύθημα πυρῶδες, ὄψεων ὑπολείψεις, ἱδρῶτες ὀξεῖς, ἀταξία καὶ θόρυβος ἐν τοῖς σφυγμοῖς, τέλος δὲ τῆς ψυχῆς κατὰ κράτος ἡττημένης ἀπορία καὶ θάμβος καὶ ὠχρίασις, ἐπὶ τούτοις προσλογιζόμενον τὸν Ἐρασίστρατον κατὰ τὸ εἰκὸς ὡς οὐκ ἂν ἑτέρας ἐρῶν βασιλέως υἱὸς ἐνεκαρτέρει τῷ σιωπᾶν μέχρι θανάτου, χαλεπὸν μὲν ἡγεῖσθαι τὸ φράσαι ταῦτα καὶ κατειπεῖν, οὐ μὴν ἀλλὰ πιστεύοντα τῇ πρὸς τὸν υἱὸν εὐνοίᾳ τοῦ Σελεύκου παρακινδυνεῦσαί ποτε καὶ εἰπεῖν ὡς ἔρως μὲν εἴη τοῦ νεανίσκου τὸ πάθος, ἔρως δ᾽ἀδύνατος καὶ ἀνίατος. Ἐκπλαγέντος δ᾽ἐκείνου καὶ πυθομένου πῶς ἀνίατος· «Ὅτι νὴ Δία» φάναι τὸν Ἐρασίστρατον «ἐρᾷ τῆς ἐμῆς γυναικός.» « Εἶτ᾽οὐκ ἄν» εἰπεῖν τὸν Σέλευκον « ἐπιδοίης, Ἐρασίστρατε, τῷ ἐμῷ παιδὶ φίλος ὤν τὸν γάμον, καὶ ταῦθ᾽ὁρῶν ἡμᾶς ἐπὶ τούτῳ μόνῳ σαλεύοντας;» «Οὐδὲ γὰρ ἂν σὺ» φάναι « τοῦτο πατὴρ ὢν ἐποίησας, εἰ Στρατονίκης Ἀντίοχος ἐπεθύμησε.» Καὶ τὸν Σέλευκον «Εἴθε γάρ, ἑταῖρε,» εἰπεῖν « ταχὺ μεταστρέψαι τις ἐπὶ ταῦτα καὶ μεταβάλοι θεῶν ἢ ἀνθρώπων τὸ πάθος· ὡς ἐμοὶ καὶ τὴν βασιλείαν ἀφεῖναι καλὸν Ἀντιόχου περιεχομένῳ.» Ταῦτ᾽ἐμπαθῶς σφόδρα τοῦ Σελεύκου καὶ μετὰ πολλῶν δακρύων λέγοντος, ἐμβαλόντα τὴν δεξιὰν αὐτῷ τὸν Ἐρασίστρατον εἰπεῖν ὡς οὐδὲν Ἐρασιστράτου δέοιτο· καὶ γὰρ πατὴρ καὶ ἀνὴρ ὢν καὶ Βασιλεὺς αὐτὸς ἅμα καὶ ἰατρὸς εἴη τῆς οἰκίας ἄριστος. Ἐκ τούτου τὸν Σέλευκον ἐκκλησίαν ἀθροίσαντα πάνδημον εἰπεῖν ὅτι βούλεται καὶ διέγνωκε τῶν ἄνω πάντων

[1149] Texte grec établi d'après Plutarque, *Démétrios*, 38, dans *Démétrios-Antoine*, éd Robert Flacelière et Émile Chambry, Paris, Les Belles Lettres, 1977, t.13, p. 60-62.

τόπων Ἀντίοχον ἀποδεῖξαι βασιλέα καὶ Στρατονίκην βασιλίδα, ἀλλήλοις συνοικοῦντας· οἴεσθαι δὲ τὸν μὲν υἱὸν εἰθισμένον ἅπαντα πείθεσθαι καὶ κατήκοον ὄντα μηθὲν ἀντερεῖν αὐτῷ πρὸς τὸν γάμον· εἰ δ᾽ἡ γυνὴ τῷ μὴ νενομισμένῳ δυσκολαίνοι, παρακαλεῖν τοὺς φίλους ὅπως διδάσκωσιν αὐτὴν καὶ πείθωσι καλὰ καὶ δίκαια τὰ δοκοῦντα τῷ βασιλεῖ μετὰ τοῦ συμφέροντος ἡγεῖσθαι. Τὸν μὲν οὖν Ἀντιόχου καὶ Στρατονίκης γάμον ἐκ τοιαύτης γενέσθαι προφάσεως λέγουσι.

Après un succès aussi éclatant[1150], [Démétrius][1151] apprend que Ptolémée a libéré ses enfants et sa mère, en les comblant d'honneurs et de cadeaux[1152]. Et, il apprend également que sa fille, mariée à Séleucus, vient d'épouser Antiochus, le fils de celui-ci, et qu'elle a été proclamée reine des nations barbares des Satrapies orientales[1153]. Voici ce qui s'était vraisemblablement passé. Antiochus était devenu amoureux de Stratonice, qui était jeune, mais qui avait déjà un enfant[1154] de Séleucus. Ce jeune prince était accablé et dispensait tous ses efforts pour combattre sa passion. Enfin, se condamnant lui-même pour ce désir criminel, son mal étant incurable, et sa raison vaincue, il cherchait un moyen pour en finir avec la vie et peu à peu se détacher du monde, en négligeant les soins du corps et en se privant de toute nourriture, sous le prétexte de quelque maladie. Erasistrate, son médecin, s'aperçut aisément qu'il était amoureux, mais il était difficile de deviner de qui. Il passait toute la journée dans la chambre du malade aux fins de découvrir son secret ; et si quelque jeune homme ou quelque jeune femme dans la fleur de l'âge entrait, il observait le visage d'Antiochus et examinait les réactions des parties du corps qui sont comme l'expression des affections de l'âme. Or, aucun changement ne se produisait

[1150]À la mort de Cassandre, et après avoir fait assassiner son héritier et fils Alexandre V, il devient roi de Macédoine. *Démétrios*, 35-37.

[1151] Démétrius Ier Poliocrète (336 av. J-C – 283 av.J-C), fils d'Antigone le Borgne et père de Stratonice Ière, est un épigone qui fut roi de Macédoine de 294 à 288 av. J-C. Sa vie durant, il ne cesse d'être en lutte contre les diadoques d'Alexandre, que ce soit en compagnie de son père ou seul. Au terme de jeux d'alliances complexes, il se trouve pris au piège entre Séleucus Ier, à qui il a cédé sa jeune fille Stratonice, et Ptolémée, fondateur de la dynastie ptolémaïque en Egypte. En effet, après la bataille d'Ipsos, Ptolémée s'étant allié à Lysimaque, Séleucus conclue une alliance avec Démétrius en se mariant avec sa fille. Bien évidemment, cette entente ne perdurera pas, et ils s'opposeront à nouveau l'un à l'autre. Suite à de vains combats et d'opulentes débauches, Démétrius, trahi par la faiblesse de son armée, est fait prisonnier par Séleucus lui-même en -286. Son beau-fils lui offre une luxueuse captivité dans laquelle il finit par insensiblement se consumer. E. Will, *Histoire Politique du monde hellénistique (323-30 av. J.C)*, *op.cit*., t.1, p. 85-97.

[1152] Plutarque a précédemment narré que Ptolomée avait pris Salamine et capturé la mère et les enfants de Démétrius. *Démétrios*, 35,5.

[1153] Le royaume de Séleucus s'étendait des portes de la Turquie à celles de la Chine. Il s'agit de l'actuelle région du sud de la mer Caspienne qui englobe dans sa totalité ou en partie l'Irak, l'Iran, le Turkménistan, l'Afghanistan, le Pakistan et l'Inde. Les Satrapies orientales sont un morceau de cet immense empire ; elles se déploient de l'Est de l'Irak jusqu'à l'Afghanistan et embrassent l'Iran tout entier. Le point névralgique était Séleucie du Tigre, ville située non loin de l'actuelle Bagdad. Ployant sous le poids de ce vaste territoire, Séleucus le cogéra avec son fils qui, comme déjà évoqué, bénéficiait de l'extrême avantage d'avoir des origines perses.

[1154] Le texte grec indique « παιδίον» qui désigne un petit enfant (garçon ou fille) âgé de moins de sept ans. Plusieurs traductions, dont celle de Jacques Amyot, traduisent fautivement par « fils ». Suivant ici la leçon donnée par R. Flacelière et E. Chambry, l'équivalent français « enfant » est choisi, puisque, d'après les inscriptions retrouvées à Didyme (I, *Didyma*, II, 114) et à Délos (*OGIS* 216), Séleucus aurait eu de son union avec Stratonice une fille du nom de Phila. Phila se serait mariée avec son oncle Antigonos Gonatas Ier qui fut roi de Macédoine de -276 à -239. Voir : Pauly-Wissowa, « Séleukos Ier », *op.cit*., Band IIA, I. p. 1208-1234 ; P.Gouwosky, *Histoire romaine* : *Le Livre Syriaque* d'Appien, *op.cit*., n.756, p.157. En outre, Séleucus ne semble avoir eu aucun autre fils qu'Antiochus cf. Mehl, *Seleukos Nikator und sein Reich*, *op.cit*., p.226 et n.32. Toutefois, et pour nuancer quelque peu ce propos, Diodore de Sicile indique que Stratonice aurait eu plusieurs enfants de son premier mariage. Cela impliquerait-il donc un fils ? La question peut légitiment se poser. *Bibliothèque historique*, XXI, frag.34.

lorsque d'autres personnes entraient. Mais chaque fois que Stratonice, soit seule, soit en compagnie de Séleucus, lui rendait visite, il voyait tous les symptômes chantés par Sappho[1155] : perte de voix, rougeurs enflammées du visage, obscurcissement de la vue, sueurs âcres, désordre et trouble du pouls, et à la fin, les forces de l'âme vaincues, anxiété, effroi et teint jaune olivâtre[1156]. En outre, Erasistrate pensa, à juste titre, que l'amour d'une autre femme n'aurait pas conduit le fils du roi à rester silencieux jusqu'à la mort. Il pensa pourtant qu'il était difficile d'exposer la situation et de révéler le secret ; néanmoins, ayant confiance en la bienveillance de Séleucus envers son fils, il se risqua un jour à déclarer au roi que la maladie du jeune homme était l'amour, un amour impossible et sans remède. Frappé de stupeur, Séleucus s'écria : « Comment, sans remède » ? « Oui, par Zeus », répondit Erasistrate, « il est amoureux de ma femme. » « Eh ! quoi », reprit Séleucus, « Erasistrate, toi qui est l'ami de mon fils, tu ne lui donnerais pas ta femme en mariage, et cela alors que tu vois que tous nos espoirs reposent sur cette seule issue » ? « Mais toi », dit-il, « toi qui est son père, tu ne l'aurais pas fait, si Antiochus avait désiré Stratonice ». Séleucus se récria : « Ah ! mon ami, plaise au ciel qu'un dieu ou qu'un homme puisse rapidement transformer et changer l'objet de cette passion ; car, pour moi, il serait beau, par affection pour Antiochus, de renoncer à la royauté même ». Il prononça ces paroles avec tant d'émotion et tant de larmes dans la voix, qu'Erasistrate lui prit la main en lui disant : « Tu n'as en rien besoin d'Erasistrate : en effet, étant à la fois père, mari et roi, tu es par là-même le meilleur médecin pour ta maison ». Aussitôt, Séleucus

[1155]Plutarque semble s'inspirer principalement de deux odes de Sappho, nommées communément *l'Ode à Aphrodite*, et *l'Ode à Anactoria*. « Ποικιλόθρον᾽ ἀθάνατ᾽Ἀφροδιτα, παῖ Δίος δολόπλοκε, / λίσσομαί σε, μή μ᾽ἄσαισι μηδ᾽ὀνίαισι δάμνα, πότνια, θῦμον.» dans *Alcée-Sappho*, I, v. 1-4, *Fragments*, éd. Théodor Reinach, avec la collaboration d'Aimé Puech, Paris, Les Belles Lettres, 1989, p. 190.
«Φαίνεταί μοι κῆνος ἴσος θεοῖσιν/ ἔμμεν᾽ ὤν ὄττις ἐνάντιός τοι/ ἰσδάνει καὶ πλάσιον ἆδθ φωνεί-/ σας ὐπακούει,// καὶ γελαίσας ἰμέροεν, τό μ᾽ἦ μὰν/ καρδίαν ἐν στήθεσιν ἐπτόα‹ι›σεν./ὡς γὰρ ἔς σ᾽ἴδω βρόχε᾽, ὥς με φώναι-/σ᾽οὐδ᾽ἒν ἔτ᾽εἴκει.// ἀλλὰ κάμ μὲν γλῶσσα ϝέαγε, λέπτον/ δ᾽αὔτικα χρῶι πῦρ ὐπαδεδρόμακεν,/ὀππάτεσι δ᾽ οὐδ᾽ἒν ὄρημμ᾽, ἐπιρρόμ-/ βεισι δ᾽ ἄκουαι·// ἀ δέ μ᾽ἴδρως κακχέεται, τρόμος δὲ/ παῖσαν ἄγρει, χλωροτέρα δὲ ποίας/ ἐμμι, τεθνάκην δ᾽ὀλίγω ᾽πιδεύην/φαίνομομαι ‹ἄπνους›//ἀλλὰ πᾶν τόλματον ἐπεὶ κεν ᾖ τά.», II, v. 1-17, dans *Alcée-Sappho*, *op.cit*., p.193-194 ; *Du Sublime*, éd. Henri Lebègue, Paris, Les Belles Lettres, 1965, p. 17-18. Plutarque n'est pas le seul à associer le mythe de la poétesse de Lesbos aux souffrances déchirantes du mal d'aimer. De même que lui, Théocrite, (*Id*., II,106-110), Catulle, (*Carm*.51), Lucrèce, (III, 154-156), Horace (I,22,22) ou encore Ovide (*Her*.,17) la glosent ou la paraphrasent avant lui. Voir H. Lebègue, *op.cit*., n.1, p.17. Les vers d'Euripide et les écrits de Sappho seront le fil conducteur entre l'éros littéraire et l'éros nosologique, contribuant non seulement à la rencontre de la science et du lyrisme, mais encore à l'union de l'amour et de la mélancolie.

[1156] Le terme «ὠχρίασις» ne saurait être traduit par le mot « pâleur ». M.H. Marganne explique ainsi « ὠχρος : Cet adjectif englobe les nuances allant du vert jaune au jaune orangé. Il rend notamment la couleur de l'ocre jaune (ἡ ὤχρα), un oxyde de fer hydraté mélangé à du limon terreux, qui varie du jaune claire au jaune orangé sans aller cependant jusqu'aux tons de l'ocre rouge (ἡ μίλτος). [...] Dans des emplois plus particuliers, ὠχρος, peut encore signifier vert jaune, […] [et aller jusqu'au] « jaune brunâtre. […] Dans un sens moins précis, ὠχρος « jaune » décrit la détérioration du teint qui affecte une personne en cas de maladie, d'accouchement et de frayeur. », dans « Le système chromatique dans le corpus aristotélicien », art.cité, p.189-190.

réunit une assemblée générale du peuple et déclara son intention de proclamer Antiochus et Stratonice, roi et reine de tous les pays du haut, en les unissant l'un à l'autre par le mariage. « Je pense », dit-il « que mon fils, accoutumé à m'écouter et à m'obéir en tout, ne s'opposera pas à ce mariage. Et, si ma femme répugne à cette union contraire à la loi, j'invite nos amis à lui faire comprendre et à la persuader qu'elle doit trouver beau et juste ce que le roi estime comme tel ». Voici ce qui fut, à ce que l'on rapporte, le motif du mariage entre Antiochus et Stratonice.

Appien

ΣΥΡΙΑΚΗ

Le Livre Syriaque

Retraçant l'émergence d'un état impérial, *l'Histoire romaine* expose la naissance et l'expansion d'une puissance politique[1157]. Dans la lignée de Polybe, Appien offre au monde grec un synopsis détaillé des guerres civiles et des conquêtes. Cependant, et contrairement aux auteurs passés et futurs, il ne teinte son propos d'aucune connotation morale. La fin de la République et le développement perpétuel de l'Empire ne marque pas le début d'une décadence. Appien tente uniquement de démontrer la logique des révolutions constantes. Rome, initialement, monarchie, ne connaît, *ipso facto*, son plein épanouissement qu'en revenant au régime de ses origines. Le positionnement de l'auteur prend tout son sens compte tenu de son ascendance égyptienne et des respectables fonctions qu'il occupait au cœur du pouvoir impérial. Fonder le déclin de Rome sur l'influence orientale relève ainsi d'une idéologie qui lui est tout à fait étrangère. De plus, citoyen romain convaincu, vivant au cœur d'un état prospère, il ne tient ni à renier la politique menée, ni à contredire une réussite qui semble si manifeste. Son œuvre abrite un regard fondamentalement original sur l'histoire romaine, et cela, malgré une subjectivité affirmée. Reflétant l'apogée de l'Empire, elle dépeint l'unicité plurielle d'un monde à la fois simple et compliqué.

Malgré quelques éléments biographiques fournis au détour d'une phrase, d'une épigramme[1158], d'une lettre[1159] ou d'une préface, les informations recueillies sur Appien demeurent rares. L'auteur est grec par sa langue, nord-africain par sa naissance, romain par sa citoyenneté. Originaire d'Alexandrie, cité majeure de l'Empire, il suit une carrière peu typique : d'abord rhéteur et avocat, puis grâce à la faveur impériale, probablement

[1157] Sur Appien et son œuvre, voir cette bibliographie succincte : Edward Schwarz, « Appian », dans Pauly-Wissowa's Realencyclopädie, *op.cit.* ; E.L. Bowie, « Appian » dans *The Cambridge History of Classical Littérature* : *Greek Litterature*, Londres ; New York ; Melbourne, Cambridge university press, 1985,t.1, p. 707-709 ; « Appien (Appianos) » dans Margaret C. Howaston (dir.), *Dictionnaire de l'Antiquité : Mythologie, Littérature, Civilisation*, Paris, R. Laffont, 1993, p.69 ; S. Swain, « Appian-Roman history and local loyalty », dans *Hellenism and Empire, Language, Classicism and Power in the Greek World*, Oxford, Clarendon press, 1996, p. 248-253 ; P. Goukowsky, « Appien d'Alexandrie, prêtre de Rome sous Hadrien ? » dans *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 142/3, Paris, De Broccard, 1998, p. 835-856 ; Valérie Fromentin, « Appien d'Alexandrie », dans Jean Leclant (dir.), *Dictionnaire de l'Antiquité*, Paris, P.U.F., 2005, p. 163-163 ; Horace White, *Roman History*, Cambridge Mass., Harvard university press ; Londres ,W. Heinemann, Loeb classical library, t.1, 1928 ; Appien, *Les guerres civiles à Rome*, éd. Jean-Isaac Combes-Dounous, rev. et annot. par Catherine Voisin, introd. et bibliogr. de Philippe Torrens, Paris, Les Belles Lettres, 1993, t.1, p.7-18 ; Appien, *Appians Abriss der Seleukidengeschichte* (Syriake 45,232-70,369), éd. Kai Brodersen, Münich, éd. Maris, 1989 ; Appien, *Appians "Antiochike" "Syriake" 1*, 1-44, 232, éd. Kai Brodersen, Münich, éd. Maris, 1991 ; P.Goukowki, *Histoire Romaine : Le Livre Syriaque*, l.XI, Paris, Les Belles Lettres, 2007, t.6, p. VI-CXXXII ; P. Goukowski et F. Hinnard, *Histoire Romaine* : *Guerres civiles*, Paris, Les Belles Lettres, 2008, t.8, p.VII-CCXLIV.

[1158] P.Goukowsky, « Appien prêtre de Rome sous Hadrien ? », art. cité, p. 836-837.

[1159] Fronton, « Ad Antionum Pium, 10 » et « Additamentum Epistelarum,5. ΑΠΠΙΑΝΩΙ ΠΑΡΑ ΦΡΟΝΤΩΝΟΣ», *Correspondances*, éd. Pascale Fleury, avec la collab. de Ségolène Demougin, Paris, Les Belles Lettres, 2003, p.270-273 et p. 380-389.

prêtre de Rome[1160] et enfin procurateur. L'essentiel de son existence se déroule dans la seconde moitié du deuxième siècle sous les règnes successifs de Trajan, d'Hadrien, d'Antonin et de Marc-Aurèle[1161]. Malgré un *cursus honorum* inhabituel, il est proche du pouvoir et occupe une place de premier rang dans l'administration romaine. Ses liens privilégiés et amicaux avec Fronton, son protecteur, en témoignent. De fait, par son intermédiaire[1162], il obtient d'Antonin sa procuratèle, charge qu'il aurait exercée en Mœsie inférieure. Cette fonction aurait d'ailleurs inspiré ses écrits perdus sur les guerres de Trajan, et plus particulièrement encore sur les conflits daciques[1163]. Veuf et sans descendance, mais couronné d'honneurs, Appien se serait éteint à Rome. Il aurait été enseveli sur la colline du Vatican et reposerait auprès de son épouse Eutychia[1164].

Composée, selon Photius, de vingt-quatre livres, l'*Histoire romaine* se distingue par son originalité structurelle et architecturale[1165]. Construite autour d'une division entre guerres *κατὰ ἔθνος* et guerres civiles, la narration d'Appien surprend par un agencement en désaccord avec la classique répartition synchronique. Il ordonne en effet les faits historiques en les groupant autour d'aires géographiques. Mis à part l'imposant volume du récit relatant les guerres civiles de Rome, la narration se déroule au rythme de l'histoire singulière de chaque peuple soumis. Le déroulement du récit est pour chaque cas similaire et itératif. Les aventures des différentes nations évoquées sont contées distinctement, de leur première relation avec l'Empire jusqu'à leur entière intégration au pouvoir impérial. Cependant, en exposant ainsi la diversité des provinces et des territoires placés sous le joug romain, l'auteur souligne la fragilité intrinsèque de cette organisation.

[1160] P.Goukowsky, art.cité.

[1161] La vie d'Appien se serait étendue de ~ 95 à ~165 ap. J-C.

[1162] Comme l'atteste sa lettre à Antonin le Pieux, Fronton réclame ardemment cette charge pour son ami Appien.

[1163] P.Goukowsky, art. cité, p. 855-856 : « Nous avons vu que Fronton obtint d'Antonin, pour son ami Appien, une procuratèle dont des esprits hypercritiques ont cru pouvoir affirmer qu'elle ne fut jamais exercée. Signalons cependant une épigramme métrique, datée du IIe/IIIe siècle trouvée près de Tomi et conservée au musée de Bucarest. […] On ne peut faire état qu'avec prudence d'une inscription où tous les noms propres ont été martelés. Mais W. Peek fut un bon épigraphiste et ses lectures ne méritent pas l'oubli. On ne peut donc exclure qu'Appien ait été expédié en Mœsie inférieure, non certes pour gouverner la province –c'était la tâche du légat-, mais plutôt afin d'y administrer les domaines impériaux. L'hypothèse, si elle était vérifiée ne serait pas sans incidence sur l'histoire littéraire. […] Le vieil écrivain rédigea une prolongation, qui traitait, des guerres de Trajan, et des guerres daciques. On serait tenté d'imaginer que son envoi en Mœsie inférieure lui fournit à point nommé un sujet pour meubler ses loisirs tout en continuant son œuvre. »

[1164] Dans l'épigramme reproduite par P.Goukowsky, Appien déclare : « [...] Λάρνακα λαϊνέην τῷδ᾽ἀνέθηκα τόπῳ,/ κηδείαν ἐς ἐμὴν καὶ κουριδίης ἀλοχοιο/ ἐσθλῆς Εὐτυχίας ἧ συνέζησα βίον. [...] Δωδεχέτην ἔλαβον, ἔζησεν ἔτη σὺν ἐμοὶ λα.» : « J'ai érigé en ce lieu un sarcophage de marbre pour mes propre funérailles et pour celles de mon épouse légitime, l'excellente Eutychia avec laquelle j'ai vécu ma vie. […] Je l'ai prise pour épouse quand elle avait douze ans et elle a vécu avec moi trente et un an. », art.cité, p. 836-837.

[1165] Photius, *Bibliothèque*, 1-84, éd. René Henry, Paris, Les Belles Lettres, 1959, t.1, n°57, p. 46-50: « Ἀνεγνώσθη Ἀππιανοῦ Ῥωμαϊκὴ ἱστορία, ἐν μὲν τεύχεσι τρισί, λόγοις δὲ κδ᾽.»

Sous son apparente unité, l'empire romain abrite des diversités incompatibles et indépendantes du grand ensemble qu'il semble former. Le discours d'Appien met particulièrement en lumière cette réalité du pouvoir impérial confronté, malgré son homogénéité, à de nombreuses forces opposées. Inséré dans cette rhétorique territoriale, *Le Livre Syriaque* s'articule autour de la figure d'Antiochus III, de sa fulgurante ascension, de sa chute, et d'un excursus synthétique sur la dynastie séleucide. Son ouvrage se divise en trois grandes parties : du dessein d'Antiochus de conquérir l'Europe jusqu'à la paix d'Apamée ; la longue histoire du royaume de Syrie, de son éclosion à son annexion par Rome ; le châtiment et la décadence d'Antiochus après avoir déclenché la guerre antiochique. Appien expose ici une tragédie humaine. Allant à l'encontre de la volonté divine, son héros se confronte aux forces célestes. Impuissant, tel Xerxès dans les *Perses*, il perd alors toute raison et, aveuglé, commet d'irréparables erreurs. Cruelle punition, Antiochus III perdra tout, terres et pouvoir[1166]. Narrateur dans l'âme, Appien n'échappe pas à la tentation romanesque. C'est au cours de son développement sur la grandeur et la décadence des rois syriaques, qu'il relate la passion d'Antiochus Ier pour sa belle-mère Stratonice.

Calque explicite de la trame plutarquienne, la narration de l'histoire incestueuse suit les mêmes segmentations : passion refoulée et interdite cachée sous les traits d'une maladie fictive ; découverte du praticien et complicité rusée ; révélation tronquée et renoncement obligé du père manipulé ; annonce du roi *urbi et orbi* de l'union de son fils et de son épouse. Appien profite manifestement de la même source que Plutarque. Tout comme lui, il insiste sur les grandes qualités morales du père et du fils, sur l'obéissance implicite de l'épouse douce et modèle qu'est Stratonice, et sur la décision royale qui s'imposait d'elle-même, aussi bien d'un point de vue sentimental que politique. Il dresse à son tour le même portrait romanesque d'âmes bonnes et généreuses, reflet d'une propagande brillamment orchestrée aux fins d'asseoir un mariage nécessaire à l'empire de Séleucus, mais peu acceptable par une mentalité grecque. Jérôme de Cardia, comme précédemment commenté d'après l'analyse détaillée de Franca Landucci[1167], aurait été à la source de ce développement[1168]. Toutefois, malgré une apparente parenté de discours

[1166] Voir ici à la très bonne analyse de P. Goukowsky, *Le Livre Syriaque*, *op.cit*., p. XIII-XXIX.
[1167] F. Landucci, « Problemi dinastici e opinione pubblica nel « caso » di Stratonice, art.cité, p. 74-84.
[1168] Nous sommes toutefois conscients qu'en matière de *Quellenforschung*, les hypothèses peuvent être soumises à de rudes critiques et controverses. En outre, ayant perdu les matériaux originaux et les textes incriminés, il est difficile de dresser des assertions catégoriques. Pour cette raison, nous citons ici l'hypothèse avancée par P. Goukowsky aux fins de nuancer quelque peu le propos : « […] Il paraît de bonne méthode d'établir une distinction entre les brèves notices relatives aux rois de Syrie et le long

avec Plutarque, d'imperceptibles dissemblances éclairent la narration d'une lumière discordante. En effet, réduit à une « simple pulsion suicidaire [1169]», le mal dévorant est attribué à une maladie de l'âme qui, en empathie avec le corps, se réverbère sur lui « εἴκασεν εἶναι τῆς ψυχῆς τὴν νόσον, ᾗ δὴ καὶ ἐρρωμένῃ καὶ νοσούσῃ τὸ σῶμα σύναίσθεσται ». Il est de plus également attribué à l'effet conjugué de la honte et de la mauvaise conscience « ὑπ'αἰδοῦς καὶ συνειδότος ». Effaçant habilement le tableau symptomatique et la scène cruciale de l'auscultation du pouls[1170], l'auteur fixe son objectif sur la faute morale et la conscience torturée du malade ne pouvant céder aux injonctions de son désir coupable. Il insiste tout particulièrement sur l'émoi du jeune homme et sur la situation sans issue dans laquelle il se trouve. Ne pouvant ni céder à son amour, ni y résister, le jeune prince est en proie à un débat inextricable où la faute de

---

excursus relatif au fondateur de la dynastie. Encadrant l'excursus et se recoupant parfois, elles sont trop sommaires pour offrir un terrain propice à la recherche des sources. Toutes les hypothèses sont permises, et aucune ne tient. Avancer le nom de Timagène ou de Posidionos témoigne d'une fausse science. […] La seule question pertinente serait de savoir si Appien avait lui-même rédigé ces notices […] ou s'ils les avaient copiées dans l'un des recueils évoqués ci-dessus (Il évoque antérieurement les ouvrages de Timagènes, Posidionos et Polybe). […] L'excursus relatif à SeleucosI. […] P.M. Fraser a récemment rapproché ces chapitres du roman d'Alexandre et suggéré qu'Appien s'inspirait d'un récit romancé ancien, fort éloigné de l'ouvrage sérieux consacré aux Diadoques par Hiéonymos de Cardia. Bref, Appien résumerait une sorte de « Roman de Séleucos » L'aspect romanesque de certains épisodes oriente vers la Τὰ κατὰ τὴν Ἀσίαν en dix livres rédigés vers le milieu du IIe siècle av. J.-C. par Agatharchidès de Cnide. […] Du Fr.20, dont la provenance est incertaine, on peut conclure qu'Agatharchidès descendait au moins jusqu'aux alentours de 230 av. J.-C. : on y apprend en effet qu'une Stratonice, fille d'Antiochos Ier et de Stratonice, mariée au roi de Macédoine Démétrios II, puis répudiée vers 245 av. J.-C., excita en 235 av. J.-C. une révolte contre son neveu Séleucos II. On peut se demander quel genre d'historien était Agatharchidès : on lit en effet que la volage Stratonice, après avoir abandonné son époux, revint en Syrie, et que Séleucos refusant de l'épouser, comme elle l'espérait, elle provoqua une révolte dans la région d'Antioche tandis que le roi était occupé à des opérations militaires à partir de Babylone. Ensuite, quand le roi fut de retour et qu'Antioche eut été prise, elle se sauva à Séleucie et, alors qu'il lui était possible de s'enfuir par mer, elle fit confiance à un songe défavorable, fut capturée et périt. Bref, c'est le genre d'auteur qui pouvait fournir à Appien la matière des belles histoires comme par exemple les amours d'Antiochos et de Stratonice. », dans P. Goukowsky, *Le Livre Syriaque*, *op.cit.*, p.CXXV –CXXVIII. Outre ces nombreuses hypothèses, il n'est toutefois pas interdit de penser qu'Appien aurait pu avoir eu vent des écrits non seulement de Plutarque, alors très célèbre dans le monde romain, mais également de ceux de Valère-Maxime. La seule certitude que nous pouvons avoir est que cette histoire circulait abondamment dans le monde greco-romain à l'heure du succès éclatant des romans hellénistiques. Les sources ne peuvent que difficilement se réduire à un seul nom ou à un seul ouvrage. Le tout n'est que la résultante d'un « *farrago* » de textes et d'auteurs comme aime à le dire Paul Goukowsky.

[1169] P.Dandrey, *Sganarelle et la médecine*, *op.cit.*, p. 581.

[1170] Si P. Goukowsky souligne à juste titre qu'Appien ne mentionne pas le pouls parce qu'il se fonde plus spécifiquement sur la théorie des humeurs, il n'en reste pas moins que son premier argument est plus discutable. Selon lui, cette tradition n'est pas acceptable, car la découverte et l'étude détaillée du pouls sont attribuées à Hérophile d'Alexandrie. Voir P. Goukowsky, *Le Livre Syriaque*, *op.cit.*, p.158 et n.765. Nous lui objecterons qu'Erasistrate était l'élève d'Hérophile et qu'ils fondèrent ensemble l'Ecole d'Alexandrie de médecine. Par conséquent, les études du disciple était fortement liées à celle du maître et que cette assertion ne saurait donc tenir. En outre, si le nom d'Erasistrate a été retenu au détriment de son père Kléombrotos ou encore de son maître Hérophile, (Galien lui-même semble en témoigner), c'est que ce dernier jouissait d'une plus grande notoriété, susceptible de donner tout le lustre nécessaire à ce récit princier.

l'âme rejaillit sur le corps[1171]. Appien établit clairement que l'amour ne peut être confondu avec une affection somatique. Ainsi, aux fins d'éviter tout quiproquo idéologique, il ne développe ni les réactions symptomatiques, ni les réactions d'un pouls, révélatrices non de l'amour, mais de la manifestation d'une âme en proie à quelque inquiétude. L'ambiguïté n'est toutefois pas totalement effacée puisque l'auteur dépeint un corps desséché, dépérissant lorsqu'il est situé loin de l'objet aimé, mais reprenant vie à son approche[1172]. Ces symptômes de la prostration mélancolique traduisent encore une fois la néfaste expression des affres de l'âme sur le corps et laissent implicitement croire à une pathologie somatique. Bien qu'elle semble anodine au premier abord, une autre discordance du récit se révèle lors du long épilogue final[1173]. Contrairement à Plutarque qui parle d'une assemblée et résume succinctement l'issue de l'histoire « *ἐκκλησία πάνδημος* », Appien met magistralement en scène le discours du roi devant son armée « *στρατιά* », accentuant de la sorte l'aspect militaire de l'épisode. Par ce procédé rhétorique, il illustre de manière plus nette encore la somme des enjeux politiques sous-jacents que renferme ce mariage. Cette harangue permet tout d'abord de mieux comprendre les rapports entre le roi et son armée, armée sur laquelle repose la force et la légitimité de son pouvoir. Mais elle permet surtout au monarque d'imposer sa volonté royale. Étonnamment, Seleucus insiste essentiellement sur la nécessité pour un roi vieillissant de partager un empire devenu trop vaste pour lui[1174], et non pas sur l'opportunité de subvenir à l'impérieux besoin d'un jeune prince désirant l'union avec la femme convoitée. N'insistant que furtivement sur l'aspect sentimental de l'histoire, la parole royale semble occulter les incestueuses amours romanesques, pour mieux se concentrer sur la crise d'un empire gigantesque et difficilement gouvernable. A la tête d'une dynastie naissante et fragile, Séleucus doit asseoir un pouvoir qui pourrait être remis en cause par les velléités d'une armée, certes obéissante, mais encline à profiter des failles d'une autorité vacillante. En imposant fermement cette alliance contraire aux mœurs grecques, le roi met en œuvre une nouvelle idéologie, celle d'une hégémonie

[1171] Voir P.Goukowsky, *Le Livres Syriaque, op.cit.*, p. 158 et n.764. Il insiste tout particulièrement sur l'emploi du vocable συνείδεσις et des lourds enjeux moraux qu'il porte en lui, initiant en quelque sorte la notion chrétienne de morale et de conscience.

[1172] «Ὡς δὲ εὗρεν ἐπὶ μὲν τῶν ἄλλων σβεννύμενον αἰει τὸ σῶμα καὶ μαραίνόμενον ὁμαλῶς, ὅτε δὲ ἡ Στρατονίκη παρίοι πρὸς αὐτὸν ἐπισκεψομένη, τὴν μὲν γνώμην ὑπ'αἰδοῦς καὶ συνειδότος τότε μάλιστα αὐτὸν ἐνοχλούμενον καὶ σιωπῶντα, τὸ δὲ σῶμα καὶ ἄκοντος αὐτοῦ θαλερώτερόν τε γινόμενον αὐτῷ καὶ ζωτικώτερον καὶ αὖθις ἀπιοὺσης ἀσθενέστερον.»

[1173]Franca Landucci, « Problemi dinastici e opinione pubblica nel « caso » di Stratonice», art.cité, p.74-84.

[1174] «[...] διὸ καὶ γηρῶντι ἤδη δυσκράτητον εἶναι δια τὸ μέγεθος. Ἐθέλω δέ, ἔφη, διελεῖν τὸ μέγεθος ἐς τὴν ὑμετέραν τοῦ μέλλοντος ἀμεριμνίαν καὶ τὸ μέρος ἤδη δοῦναι τοῖς ἐμοῖς φιλτάτοις.»

omnipotente et incontestable d'un seul et même homme. Sa parole fait foi, fait loi, fait justice. Elle est irrévocable. Habillant son discours de douces affèteries à l'intention de son armée, il consolide clairement sa domination et celle de ses descendants, repoussant d'un revers de la main toute contestation, qu'elle soit d'ordre identitaire (Antiochus à demi perse par sa mère Apamée épouse une princesse de sang grec), moral (l'inceste est nécessaire à la survie du royaume et à sa grandeur), politique (le régime monarchique est le seul opposable aux risques de divisions destructrices), ou encore militaire (pour assurer la sécurité du territoire, l'armée a besoin d'un chef à la main de fer).

Fin propagandiste, Appien se joue des codes rhétoriques, narratifs et impérialistes. Pour conter cette belle histoire « *διήγημα καλὸν* » à la vraisemblance apparente, il utilise tous les ressorts de la fiction et chante les vertus des hommes au cœur majestueux. Écartant habilement la passion destructrice, les ardeurs proscrites et la peinture sentimentaliste, il se projette essentiellement dans la théorie et l'idéologie politique. Cet habile rhéteur, vivant à l'apogée d'un empire vaste et multiple, manipule avec subtilité le récit légendaire afin de justifier l'impérialisme romain, l'ère nouvelle ayant rompu avec la république cacophonique et destructrice. L'historien peut ainsi conclure que la puissance souveraine d'une nation repose sur le socle solide d'une référence, unique et autoritaire, incarnée par le pouvoir d'un seul homme. Si Valère-Maxime est l'initiateur d'une question épistémologique épineuse, si Plutarque représente le souffle romanesque et tragique, Appien, lui, est le brillant orateur qui donne au récit toute son envergure politique.

Τοιάδε μὲν ἐπυθόμην περὶ Σελευκείας[1175]· ὁ δὲ Σέλευκος τὸν υἱὸν Ἀντίοχον, περιὼν ἔτι, τῆς ἄνω γῆς βασιλεύειν ἀπέφηνεν ἀνθ᾽ἑαυτοῦ. Καὶ εἴ τῳ μεγαλόφρον εἶναι τόδε φαίνεται καὶ βασιλικόν, μεγαλοφρονέστερον ἔτι καὶ σοφώτερον ἤνεγκε τὸν ἔρωτα τοῦ παιδὸς καὶ τὴν ἐς τὸ πάθος αὐτοῦ σωφροσύνην. Ἥρα μὲν γὰρ ὁ Ἀντίοχος Στρατονίκης, τῆς αὐτοῦ Σελεύκου γυναικός, μητρυιᾶς οἱ γενομένης καὶ παῖδα ἤδη τῷ Σελεύκῳ πεποιημένης, συγγινώσκων δὲ τὴν ἀθεμιστίαν τοῦ πάθους οὔτε ἐπεχείρει τῷ κακῷ οὔτε τῷ προύφερεν, ἀλλ᾽ἐνόσει καὶ παρεῖτο καὶ ἐκὼν ἐς τὸν θάνατον συνήργει. Οὐδ᾽ὁ περιώνυμος ἰατρὸς Ἐρασίστρατος, ἐπὶ μεγίσταις συντάξεσι Σελεύκῳ συνών, εἶχε τεκμήρασθαι τοῦ πάθους, μέχρι φυλάξας καθαρὸν ἐκ πάντων τὸ σῶμα εἴκασεν εἶναι τῆς ψυχῆς τὴν νόσον, ᾗ δὴ καὶ ἐρρωμένῃ καὶ νοσούσῃ τὸ σῶμα συναίσθεται. Λύπας μὲν οὖν καὶ ὀργὰς καὶ ἐπιθυμίας ἄλλας ὁμολογεῖσθαι, ἔρωτα δ᾽ἐπικρύπτεσθαι πρὸς τῶν σωφρόνων. Οὐδὲν δὲ οὐδ᾽ὧς τοῦ Ἀντιόχου φράζοντος αὐτῷ, λιπαροῦντι μαθεῖν ἐν ἀπορρήτῳ, παρεκαθέζετο καὶ ἐφύλασσε τὰς τοῦ σώματος μεταβολάς, ὅπως ἔχοι πρὸς ἕκαστον τῶν εἰσιόντων. Ὡς δὲ εὗρεν ἐπὶ μὲν τῶν ἄλλων σβεννύμενον αἰεὶ τὸ σῶμα καὶ μαραινόμενον ὁμαλῶς, ὅτε δὲ ἡ Στρατονίκη παρίοι πρὸς αὐτὸν ἐπισκεψομένη, τὴν μὲν γνώμην ὑπ᾽αἰδοῦς καὶ συνειδότος τότε μάλιστα αὐτὸν ἐνοχλούμενον καὶ σιωπῶντα, τὸ δὲ σῶμα καὶ ἄκοντος αὐτοῦ θαλερώτερόν τε γινόμενον αὐτῷ καὶ ζωτικώτερον καὶ αὖθις ἀπιούσης ἀσθενέστερον, ἔφη τῷ Σελεύκῳ τὸν υἱὸν ἀνιάτως ἔχειν αὐτῷ. Ὑπεραλγήσαντος δὲ τοῦ βασιλέως καὶ ἐκβοήσαντος εἶπεν· « ἔρως ἐστὶ τὸ πάθος, καὶ ἔρως γυναικός, ἀλλ᾽ἀδύνατος.» Σελεύκου δὲ θαυμάσαντος, εἴ τινα μὴ δύναιτο πεῖσαι Σέλευκος, ὁ τῆς Ἀσίας βασιλεύς, ἐπὶ γάμῳ τοιοῦδε παιδός, ἱκεσίᾳ τε καὶ χρήμασι καὶ δωρεαῖς καὶ ὅλῃ τῇ τοσῇδε βασιλείᾳ, περιιούσῃ μὲν ἐς τόνδε τὸν κάμνοντα βασιλέα, δοθησομένῃ δὲ καὶ νῦν ἀντὶ τῆς σωτηρίας, εἰ ἤδη τις ἐθέλοι, καὶ μόνον ἀξιοῦντος μαθεῖν, τίς ἐστι τὸ γύναιον, ὁ Ἐρασίστρατος ἔφη· « τῆς ἐμῆς γυναικὸς ἐρᾷ.» Καὶ ὁ Σέλευκος εἶτ᾽, « ὦ᾽γαθέ, ἔφη, φιλίας μὲν οὕτω καὶ χαρίτων ἔχων ἐφ᾽ἡμῖν, ἀρετῆς δὲ καὶ σοφίας ἐν ὀλίγοις, οὐ σώσεις μοι νέον ἄνδρα καὶ βασιλικόν, φίλου καὶ βασιλέως υἱόν, ἀτυχοῦντα καὶ σωφρονοῦντα καὶ τὸ κακὸν ἐπικρύπτοντα καὶ προτιμώμενον αὐτῷ θανάτου, ἀλλ᾽ὑπερόψει μὲν οὕτως Ἀντιόχον, ὑπερόψει δ᾽ἐπ᾽αὐτῷ καὶ Σέλευκον;» Ὅ δ᾽ἀπομαχόμενος εἶπε λόγον ὡς ἄφυκτον, ὅτι μηδ᾽ἄν σύ, καίπερ ὢν πατήρ, τῆς σῆς Ἀντιόχος εἰ ἦρα γυναικός, μεθῆκας ἄν αὐτῷ τὴν γυναῖκα. Ἔνθα δὴ πάντας ὤμνυ τοὺς βασιλείους θεοὺς ὁ Σέλευκος, ἦ μὴν ἑκὼν ἂν καὶ χαίρων μεθεῖναι καὶ διήγημα γενέσθαι καλὸν εὐνοίας ἀγαθοῦ πατρὸς ἐς παῖδα σώφρονα καὶ ἐγκρατῆ τοῦ κακοῦ καὶ ἀνάξιον τῆς συμφορᾶς. Πολλά τε ὅμοια ἐπενεγκὼν

[1175] Texte grec établi d'après Appien, *Le Livre Syriaque*, XI, 59-61, dans *Histoire romaine*, éd. Paul Goukowsky, Paris, Les Belles Lettres, 2007, t.6, p. 59-62.

ἤρξατο ἄχθεσθαι, ὅτι μὴ αὐτὸς αὐτῷ γίνοιτο ἰατρὸς ἀτυχοῦντι, ἀλλὰ καὶ ἐς ταῦτα δέοιτο Ἐρασιστράτου. Ὁ δ', ἐπεὶ κατεῖδε τὴν γνώμην τοῦ βασιλέως ἔργον ὑποφαίνουσαν, οὐχ ὑπόκρισιν, ἀνεκάλυπτε τὸ πάθος καὶ, ὅπως αὐτὸ εὕροι κρυπτόμενον, διηγεῖτο· Σελεύκῳ δὲ ἡσθέντι ἔργον μὲν ἐγένετο πεῖσαι τὸν υἱόν, ἔργον δ᾽ἐπ᾽ἐκείνῳ τὴν γυναῖκα· ὡς δ' ἔπεισε, τὴν στρατιὰν συναγαγών, αἰσθομένην ἴσως ἤδη τι τούτων, κατελογίζετο μὲν αὐτοῖς τὰ ἔργα τὰ ἑαυτοῦ καὶ τὴν ἀρχήν ὅτι δὴ μάλιστα Ἀλεξάνδρου διαδόχων ἐπὶ μήκιστον προαγάγοι· διὸ καὶ γηρῶντι ἤδη δυσκράτητον εἶναι διὰ τὸ μέγεθος. « Ἐθέλω δέ, ἔφη, διελεῖν τὸ μέγεθος ἐς τὴν ὑμετέραν τοῦ μέλλοντος ἀμεριμνίαν καὶ τὸ μέρος ἤδη δοῦναι τοῖς ἐμοῖς φιλτάτοις. Δίκαιοι δ'ἐστέ μοι πάντες ἐς πάντα συνεργεῖν, οἳ ἐς τοσοῦτον ἀρχῆς καὶ δυνάμεως ηὐξήθητε ὑπ᾽ἐμοῦ μετὰ Ἀλέξανδρον. Φίλτατοι δ'εἰσί μοι καὶ ἀρχῆς ἄξιοι τῶν τε παίδων ὁ τέλειος ἤδη καὶ ἡ γυνή. Ἤδη δ᾽αὐτοῖς καὶ παῖδες ὡς νέοις γένοιντο ταχέως, καὶ πλέονες φύλακες ὑμῖν τῆς ἡγεμονίας εἶεν. Ἁρμόζω σφίσιν ἀλλήλους ἐφ'ὑμῶν καὶ πέμπω βασιλέας εἶναι τῶν ἐθνῶν ἤδη τῶν ἄνω. Καὶ οὐ Περσῶν ὑμῖν ἔθη καὶ ἑτέρων ἐθνῶν μᾶλλον ἢ τόνδε τὸν κοινὸν ἅπασιν ἐπιθήσω νόμον, ἀεὶ δίκαιον εἶναι τὸ πρὸς βασιλέως ὁριζόμενον.» Ὁ μὲν δὴ οὕτως εἶπεν, ἡ στρατιὰ δὲ ὡς βασιλέα τε τῶν ἐπὶ Ἀλεξάνδρῳ μέγιστον καὶ πατέρα ἄριστον εὐφήμει. Καὶ ὁ Σέλευκος Στρατονίκῃ καὶ τῷ παιδὶ τὰ αὐτὰ προστάξας ἐζεύγνυ τὸν γάμον καὶ ἐπὶ τὴν βασιλείαν ἐξέπεμψεν, ἔργον ἀοίδιμον τόδε καὶ δυνατώτερον τῶν ἐν πολέμοις αὐτῷ γενομένων ἐργασάμενος.

Voilà ce que j'ai appris à propos de Séleucie[1176]. De son vivant, Séleucus proclama son fils Antiochus roi à sa place sur les terres des Hautes Satrapies. Et si Séleucus semble avoir fait preuve d'une magnanimité vraiment royale, il supporta avec encore plus d'abnégation et de sagesse la passion amoureuse de son fils, et la retenue que ce dernier déploya face à ses sentiments. Antiochus aimait en effet Stratonice, la propre femme de Séleucus, sa belle-mère, qui avait déjà donné un enfant à son mari. S'apercevant alors de l'horreur de sa passion, il n'envisageait ni de commettre le mal, ni de l'exposer au grand jour, mais il en était malade. Il gisait sur son lit et déployait toutes ses forces pour mourir[1177]. Même l'illustre médecin Erasistrate, qui était au service de Séleucus avec un revenu conséquent, ne parvenait pas à établir un diagnostic sur son affection. Jusqu'au jour où, ayant observé que son corps ne souffrait d'aucun mal, il conjectura que c'était une maladie de l'âme qui, en bonne ou en mauvaise santé, est en empathie avec le corps. Or, les personnes faisant preuve d'une certaine pudeur confessent leurs chagrins, leurs ressentiments, et tous leurs autres désirs, mais dissimulent leurs amours. Comme même devant lui Antiochus gardait le silence, bien qu'il insistât pour être informé en secret, Erasistrate se tenait à ses côtés : il observait les modifications de son corps, et de quelle manière il se comportait devant chaque visiteur. Il découvrit que, devant toutes les autres personnes, son corps se desséchait toujours et se consumait uniformément, mais que, chaque fois que Stratonice venait lui rendre visite, son âme était alors particulièrement troublée sous l'effet de la honte et de la mauvaise conscience. Il restait alors silencieux, tandis que son corps, à son insu, reprenait force et vigueur, pour s'affaiblir de nouveau quand elle s'en allait[1178]. Erasistrate dit à Séleucus que, pour lui, la

[1176]Auparavant, Appien évoque les nombreuses villes fondées par Séleucus et s'intéresse plus particulièrement aux Séleucies. S'il parle succinctement de Séleucie sur mer, il s'attarde au contraire longuement sur Séleucie du Tigre. Il narre l'histoire mouvementée de sa construction. Les mages réticents avaient essayé d'en empêcher l'édification, mais la puissance de la volonté divine avait contré cette opposition. Voir, Appien *Le Livre Syriaque*, 57-58, *op.cit*., p. 57-59. Dans son *Histoire naturelle*, VI, 30, Pline, source d'inspiration d'Appien, rappelle également la place prépondérante de la ville dans la région et sa puissance symbolisée par son architecture (réelle ou métaphorique) en forme d'aigle aux ailes étendues. Séleucus Ier a ainsi érigé trois Séleucies : Séleucie du Tigre était la cité la plus importante et la première capitale de la dynastie séleucide (-307 à -300) ; Séleucie de Piérie (celle qui correspond à Séleucie sur mer) était le port d'Antioche, à l'embouchure de l'Oronte ; et enfin, Séleucie Trachée ou du Calycanos se trouvait en Asie Mineure et connut son apogée durant l'ère romaine.

[1177] Si chez Valère-Maxime, V, 7, 1, *op.cit*., Antiochus est conduit par sa passion dévorante au seuil de la mort, ici, chez Appien, tout comme chez Plutarque, *Démétrios*, 38 , *op.cit*., il tente tout d'abord de réfréner ses ardeurs, et puis finalement vaincu, de mettre fin à ses jours.

[1178] À la première lecture du portrait « symptomatique » de l'amant, le lecteur remarque immédiatement l'absence du pouls. Hapax de la littérature antique, Appien semble l'oublier à dessein puisque pour lui, et comme pour Arétée de Cappadoce ou pour Galien, l'amour n'est pas une affection somatique mais, il le souligne lui-même, une « maladie de l'âme (τῆς ψυχῆς τὴν νόσον) ». Défenseur de cette théorie, il se place du côté de ceux qui refusent la confusion épistémologique. Par conséquent, ne pas citer le pouls, fort

maladie de son fils était incurable. Pendant que le roi se désolait en poussant des hauts cris, le médecin ajouta : « son mal, c'est l'amour, l'amour d'une femme, mais c'est un amour impossible ». Séleucus était stupéfait, et se demandait s'il existait une femme que lui, Séleucus, le roi d'Asie, ne pût persuader d'épouser un tel fils par force abondance de prières, d'argent, de présents, et par la perspective d'un si grand royaume, qui, dans sa totalité, reviendrait à ce roi malade, et lui serait même immédiatement cédé en échange de son salut, si on le voulût dès maintenant. Il ne désirait savoir qu'une seule chose : « Qui était cette femme »? Erasistrate lui fit la réponse suivante : « Il aime ma propre femme ». Et Séleucus de s'exclamer : « Eh quoi !, cher ami, tu as reçu de notre part tant d'affection et de faveurs ! Et toi, qui est plus vertueux et plus sage que beaucoup, ne sauveras-tu pas un jeune prince, fils d'un ami et d'un roi, qui, souffrant d'un sentiment malheureux, mais faisant preuve d'une vertueuse pudeur, tient sa passion secrète et préfère pour lui-même la mort ? Ainsi donc dédaigneras-tu Antiochus ? Et pareillement son père Séleucus » ? Le médecin se défendait en avançant cet argument irréfutable : « Toi non plus, tu as beau être son père, si Antiochus aimait ta propre femme, tu ne la lui céderais pas » ! Séleucus jura alors par tous les dieux protecteurs de la maison royale, qu'il la lui donnerait volontiers et avec joie, et que cela donnerait un beau récit[1179] de l'indulgence d'un père envers un enfant sage, maîtrisant sa passion, et ne méritant pas son malheur. Il ajouta beaucoup de propos du même genre, puis il commença à s'attrister de ne pouvoir être son propre médecin, et même dans cette occasion, d'avoir besoin d'Erasistrate. Lorsqu'il vit que les sentiments du roi laissaient entrevoir une vérité, et non une feinte, il dévoila la

---

vecteur de cette méprise, semble cohérent. C'est défendre explicitement la théorie philosophique et médicale de ce danger éminent. Toute la pensée antique est hantée par ce discours équivoque autour de l'amour charnel qui relève en réalité de la dichotomie de l'éros entre transcendance divine et appétit irrationnel. Appien lui-même n'échappe cependant pas à cette ambiguïté latente, car, comme le souligne P. Goukowsky, il semble suivre une source se rapportant à la théorie des humeurs. Voir Appien, *Le Livre Syriaque*, *op.cit.*, n.765 p. 158.

[1179] Le terme ici employé en grec est « διήγημα » qui signifie « récit », et qui dans certains manuel de rhétorique pouvait même aller jusqu'à désigner le « conte ». Voir P. Gouwosky, *Livre Syriaque*, *op.cit.*, p. 159 et n. 771.L'utilisation de ce vocable par Appien en plein cœur de sa narration est significative et souligne toute l'ambiguïté de sa position. Bien conscient de l'embellissement fictionnel des faits rapportés, l'historien avertit implicitement son lecteur de la supercherie historique. Toutefois, et non sans talent, l'auteur, dans la pure tradition épidictique, se délecte à mettre tout en œuvre pour plaire (delectare) à son lecteur et use de tous les artifices littéraires et stylistiques nécessaires à son entreprise. Dessein purement esthétique, la narration de cette histoire relève plus de l'*epideixis* que de l'*historia*. Ce flottement n'est en réalité que le reflet du difficile parcours du discours historique dans l'évolution et la théorisation de la rhétorique. Pris au piège de l'ancestral opposition de l'*agôn* et de l'*epideixis,* totalement contraire à l'un, et funestement proche de l'autre, le discours historique s'affirme difficilement et parfois se confond dans l'opposition ou l'assimilation. Les limites sont alors fort poreuses. Mais les historiens antiques finiront par s'affranchir de ce joug et par utiliser une classification rhétorique propre. Sur ce sujet, voir « *Historia, Agôn et Epideixis,* la monstration historique est une performance littéraire », dans Adriana Zangara, *Voir l'histoire, théories anciennes du récit historique,* Paris, éditions de l'EHESS, J.Vrin, 2007, p. 135-174.

passion du jeune prince et il lui exposa comment il l'avait découverte, bien qu'elle fût cachée. Séleucus était ravi. Il dut déployer beaucoup de peine pour convaincre son fils, et ensuite sa femme. Après les avoir persuadés, il réunit son armée qui, vraisemblablement, avait déjà eu vent de l'affaire. Devant ses soldats, il énuméra ses faits d'armes et il commença à leur expliquer que, parmi les diadoques d'Alexandre, il était celui qui avait donné, et de loin, la plus grande expansion à son empire ; maintenant qu'il était âgé, il lui devenait difficile de gouverner sur l'immensité de son territoire. « Je veux », dit-il, « le diviser pour qu'ainsi vous n'ayez aucune inquiétude au sujet de votre avenir, et en transmettre dès maintenant une partie aux êtres qui me sont les plus chers. Il est donc juste que vous tous réunis, vous m'apportiez votre aide entière et indéfectible, vous dont j'ai accru de manière si éclatante, après Alexandre, l'empire et la puissance. Ces personnes qui me sont les plus chères et dignes de l'empire, ce sont mon fils, celui qui, parmi mes enfants, est en pleine force de l'âge, et ma femme. Puissent-ils, maintenant qu'ils sont jeunes, avoir rapidement des enfants, qui augmenteront le nombre de ceux qui vous gardent l'hégémonie ! Je les unis l'un à l'autre devant vous et les envoie désormais régner sur les peuples de Haute Asie. Et je ne vous imposerai comme loi, en dehors de la coutume des Perses et des autres peuples, que celle-ci qui est universelle : ce que le roi a ordonné est toujours juste ». Ainsi parla-t-il, et fut-il acclamé par son armée comme le plus grand roi parmi les héritiers d'Alexandre et le meilleur des pères. Après avoir donné les mêmes instructions à Stratonice et à son fils, il les unit par le mariage et les envoya dans leur royaume, ayant ainsi accompli un acte digne d'être loué et plus efficace que ses exploits militaires.

Lucien

ΠΕΡΙ ΤΗΣ ΣΥΡΙΗΣ θΕΟΥ

De la déesse syrienne

Souvent jugé apocryphe, le *Dea Syria* se présente à la fois comme un exposé détaillé sur les pratiques cultuelles en Syrie et comme un pastiche parodique d'Hérodote[1180]. Pour les archéologues et les historiens, ce traité est certes un document qui a pu se révéler approximatif et confus, mais qui n'en reste pas moins un témoignage d'importance sur la déesse Atargatis, l'architecture de son sanctuaire et les hommages religieux qui lui étaient rendus. La critique littéraire, quant à elle, est plus circonspecte. Confrontée à un opuscule écrit en dialecte ionien et témoignant d'une certaine fascination crédule devant le mysticisme oriental, elle doute de son authenticité, de ses perspectives idéologiques et de ses procédés rhétoriques. L'humour décalé de cette œuvre, sa propension à pasticher Hérodote, ses interférences avec l'enfance syrienne de l'auteur, son dialogue avec certains écrits savants, jouent clairement en faveur de son attribution à Lucien. Débat philologique mis à part, il n'en reste pas moins que *De la Déesse Syrienne* est un ouvrage qui frappe par son originalité. Incessamment partagé entre la retranscription fidèle d'une visite à Hiérapolis et la caricature délibérée du récit historique, ce petit traité, se rattachant inexorablement au roman de Stratonice, constitue une « création littéraire[1181] » toute aussi insolite qu'inédite dans le *corpus lucianeum*.

Né entre les règnes d'Hadrien et de Trajan, mort vraisemblablement sous le règne de Commode[1182], Lucien est syrien par ses origines, et grec par son éducation. Son enfance se passe dans la ville de Samosate en Commagène, région située au nord de la Syrie et plus exactement encore sur le cours supérieur de l'Euphrate. Vivant sur un territoire profondément oriental, malgré les conquêtes macédoniennes, l'auteur, étranger au grec, parle la langue de son pays et en revêt les habits. Se destinant à une carrière de

---

[1180] Sur la vie et l'œuvre de Lucien, voir cette brève bibliographie : «683. Λουκιανός, Σαμοσατεύς » dans *Suidae Lexicon*, éd. Ada Adler, Stuttgart, Teubner, 1967, I,3 (K-O.Ω), p.283. ; « Lukianos der Satiriker » par R.Helm dans *Realencyclopädie, Pauly-Wissowa, op.cit.,* t.13, 2, p. 1725-1777 ; Maurice Croiset, *Essai sur la Vie et les œuvres de Lucien*, Paris, Hachette,1882 ; Jacques Bompaire, *Lucien écrivain, imitation et création*, Paris, Les Belles Lettres ; Turin, Nino Aragno Editore, 2000 et Lucien, *Œuvres, Opuscules 1-10*, éd. J.Bompaire, 2e éd., Paris, Les Belles Lettres, 2003, p. XI-LVI ; Jacques Schwartz, *Biographie de Lucien de Samosate*, Bruxelles-Berchem, Latomus, 1965 ; Lucien, *Lucian*, éd. Harmon, Cambridge Mass., Harvard University press; Londres, Loeb classical, 1913; Lucien, *Luciano di Samosata tutti gli scritti*, éd. Diego Fusa et Lugiani Settembrini, Milan, Bompiani, 2007, p.7-96; C.P. Jones, *Culture and Society in Lucian*, Cambridge Mass., Harvard university press, 1986 ; R.B. Branham, *Unruly Eloquence, Lucian and the Comedy of Traditions*, Cambridge Mass.,Harvard university press, 1989 ; Alain Billault (dir.), *Lucien de Samosate.* Actes de Colloque international de Lyon., Paris, De Boccard, 1994. Voir aussi les éditions critiques suivantes du *Dea Syria* : *The Goddesse of Surrye*, dans *Lucian in Eight volumes*, éd A.M. Harmon, *op.cit*. t.6, p.350-390 ; *Della dea Siria*, dans *Luciano di Samosata, op.cit*., p. 1810-1843 ; *La Déesse syrienne*, éd. Mario Meunier, Paris, Éditions de la Maisnie, 1980, Reprod. en fac-sim. de l'éd. de Paris, Janick, 1947 ; *On the Syrian Goddess*, éd. J.L.Lightfoot, Oxford, Oxford University press, 2003.

[1181] J.Bompaire, « La récréation comique. Humour, parodie, pastiche » dans *Lucien écrivain, op.cit*., p.587-654.

[1182] Pour la datation, voir Jacques Swartz, *Biographie de Lucien de Samosate*, p.9-21 ; J. Bompaire, *Œuvres de Lucien…, op.cit*., p. XII et n.5 et p. XV et n.16.

sculpteur, il quitte l'école à l'âge de quinze ans et rejoint l'atelier de son oncle. Devant les difficultés du métier et les brimades qu'il subit, il s'enfuit de son apprentissage[1183]. Après ce malheureux épisode, ses parents décident de l'envoyer en Ionie. Il acquiert là une maîtrise approfondie de la langue hellène et de sa culture. Voué aux lettres et rompu à l'art oratoire, le jeune sophiste, après avoir été quelques temps avocat à Antioche, débute sa carrière en voyageant à travers les terres ioniennes de ses études et l'ensemble de la Grèce. Sa profession de rhétoricien lui impose alors d'être tour à tour orateur, professeur et plaideur. Jouissant d'une certaine renommée, Lucien se déplace fréquemment. Outre le monde hellénique (Asie Mineure, Grèce et Macédoine), il parcourt l'Italie et la Gaule. Suite à son expédition gauloise, il rentre chez lui en Orient et renoue avec la Syrie et Antioche où il s'apprête à reprendre la charge d'avocat, abandonnée dans sa jeunesse. Agé d'une quarantaine d'années (entre 164 et 165 ap.J-C) et accompagné de ses proches, Lucien décide de quitter l'Asie Mineure pour s'installer à Athènes. Cette période de transition reste relativement floue. Durant son installation, il semble avoir encore effectué de nombreux déplacements entre Antioche, Samosate et l'Italie. Dès son renoncement à ces incessantes pérégrinations, son existence athénienne, calme et paisible, favorise son plein épanouissement intellectuel. S'éloignant peu à peu de la rhétorique, il se rapproche de la philosophie, puis l'abandonne. Esprit libre, il s'affranchit de tous les dogmes et de tous les systèmes et devient, comme le définit Jacques Bompaire, « un observateur satirique de ce monde [1184]». C'est à cette période que sa production littéraire est la plus abondante (dialogues, pastiches, œuvres pamphlétaires et philosophiques). L'auteur connaît un vif succès, mais sa verve acerbe lui vaut de solides rancœurs. Malgré l'animosité provoquée par ses sévères critiques de l'hypocrisie et de la superbe du monde des lettres, Lucien devient haut fonctionnaire de l'Empire romain. Ainsi, aux alentours de 171, il quitte Athènes pour l'Egypte. Attaché au préfet C. Calvisius Statianus, il occupe un poste d'importance dans l'administration judiciaire égyptienne. Cependant, sa carrière ne semblant pas prendre l'essor escompté, il rentre à Athènes, vraisemblablement en 175. Retournant tardivement à ses premières amours, il retrouve, semble-t-il, son existence de sophiste itinérant. Contrairement à ce qui est avancé habituellement, il n'aurait donc pas

[1183] Lucien le raconte dans *Le Songe* 2,3 et 4. Voir Lucien, *The Dreamer or Lucian's Career* dans *Lucian in eight volumes*, *op.cit.*, t.3, p.214-219.
[1184] J.Bompaire, *Œuvres de Lucien, op.cit.*,p.XIV.

vécu ses dernières années en Egypte, mais en Grèce[1185]. Après avoir repris goût aux jeux des conférences et de la rhétorique, Lucien meurt dans les années 180.

Pittoresque et atypique, le *Dea Syria* est une œuvre encline à générer de nombreuses interrogations. Sa datation, tout comme son authenticité, est incertaine. Si l'on en croit l'évocation de son voyage en Phénicie et sa brève allusion à l'Egypte et à l'Arabie, Lucien aurait écrit ce petit traité à la fin de sa vie[1186]. Rédigé à la première personne, le récit du *Dea Syria* rapporte les propos d'un narrateur assyrien omniscient racontant sa visite à Hiérapolis. Cette digression lui permet de faire une description détaillée du site et d'établir un état des lieux scrupuleux du culte d'Hadad et d'Artargatis, nommés ici sous leurs équivalents helléniques de Zeus et d'Héra[1187]. De facture relativement classique, cet opuscule adopte un plan simple et sans fioriture. Un préambule d'une dizaine de paragraphes expose tout d'abord l'histoire primitive des cultes syriens, puis brosse un portrait succinct des différents sanctuaires de la région. Il s'achève par la louange exacerbée de Hiérapolis, dont le caractère sacré est unique et incomparable. Un inventaire circonstancié des différentes légendes liées à la fondation de la cité s'en suit. La narration se focalise alors sur le temple et son édification pour finalement s'égarer en un long excursus sur les romanesques amours d'Antiochus, puis de Combabos avec Stratonice. La fiction cède le pas à une rigoureuse analyse topographique des lieux. L'ouvrage se conclut avec un panorama complet du sanctuaire, présentant le rituel, ses acteurs et ses pratiques[1188]. Génériquement, ce traité pourrait simplement se définir comme une monographie hétérogène sur Hiérapolis, écrite par un érudit syrien du IIe siècle profondément hellénisé[1189]. Mais, lors d'une observation plus attentive du propos, cette définition se révèle très insuffisante, pour ne pas dire inappropriée. Pour déterminer le genre du *Dea Syria*, deux interrogations restent incontournables, celle de l'authenticité

[1185] Maurice Croiset le fait mourir en Egypte, voir *Essai sur la vie et les œuvres de Lucien*, *op. cit*., p.38-40, mais J.Bompaire démontre que cette hypothèse est peu probable et que, sans aucun doute ou presque, Lucien termine sa vie en Grèce. Voir *Œuvres de Lucien, op.cit*., p.XV.

[1186] C'est la suggestion apportée par G.Goossens dans *Hiérapolis de Syrie, essai de monographie historique*, Louvain, Bibliothèque de l'Université, 1943, p. 20 : « Avant de rédiger la « Déesse Syrienne », Lucien avait visité la Phénicie. De plus, nous avons un autre indice sur la date de l'ouvrage, mais tellement faible qu'il ne prouve probablement rien : Lucien compare la façon dont un homme monte au sommet d'une colonne deux fois par an, à la manière dont on grimpe à un palmier en Egypte et en Arabie. Lucien a séjourné en Egypte vers la fin de sa vie : la « Déesse Syrienne » serait alors un de ses derniers ouvrages ; mais ce détail pouvait lui être familier sans visiter le pays. »

[1187] J.Bompaire, *Lucien écrivain*, *op.cit.* p.646.

[1188] Pour le plan de l'œuvre, voir J.L.Lightfoot, « Anatomy of De Dea Syria : Genre », dans *On the Syrian Goddess*, p.87-88.

[1189] Cette définition renvoie à l'analyse de Marie-Françoise Baslez, « L'auteur du *De Dea Syria* et les réalités religieuses de Hiérapolis», dans A. Billault (dir.), *Lucien de Samosate*, *op.cit*., p.171-176 et plus particulièrement p.176.

de l'œuvre et celle du public auquel elle est destinée. Comme le fait très justement remarquer Jane L.Lightfoot, bien plus que l'écriture en dialecte ionien, la controverse sur l'attribution du *Dea Syria* se situe essentiellement à propos du sujet religieux qu'il aborde et de la manière adoptée pour le traiter[1190]. Victime de la légende façonnée autour de son personnage au cours des XVIe et XVIIe siècles, Lucien, à la fois « honnête homme », « esprit encyclopédique », digne père de l'esprit sceptique des libertins et de la pensée voltairienne des lumières[1191], et libre de toutes les trompeuses doctrines religieuses et philosophiques, ne peut être l'auteur de ce petit traité témoignant d'une telle naïveté et d'une telle fascination devant les pratiques religieuses orientales. Plus rigoureusement, Marie-Françoise Baslez (bien qu'il faille le reconnaître à demi-mot, elle aussi encline à se laisser tromper par ce portrait séduisant) démontre que l'auteur commet de nombreuses erreurs d'interprétation du culte lui-même ainsi que de l'herméneutique des signes religieux ; Lucien, syrien de naissance et maîtrisant parfaitement la langue de son pays, ne peut par conséquent être l'auteur de toutes ces approximations et donc de ce traité. Elle conclut même en déclarant : « Ce syncrétisme et même, souvent, ce confusionnisme, interdisent de considérer l'auteur comme une source de première main sur le culte hiérapolitain, auquel il reste extérieur. Ils le signalent au contraire comme un membre de cette intelligentsia cosmopolite du IIe siècle, dont tenait à se démarquer Lucien. Cela ajouté à l'ignorance manifeste de l'araméen, n'est pas en faveur d'une identification de l'auteur avec le lettré de Samosate[1192] ». Plusieurs éléments viennent pourtant contrarier une telle prise de position. N'est-ce pas là un peu vite oublier que Lucien est certes un syrien, mais un syrien profondément hellénisé par son parcours intellectuel, personnel et professionnel ? Sa vie et son œuvre ne le démontrent-elles pas à chaque instant ? D'ailleurs, rien ne prouve qu'à l'époque de Lucien, le syriaque et/ou l'araméen aient été les langues pratiquées en Commagène, région durablement marquée par l'influence gréco-macédonienne. Bien que l'hypothèse soit sujette à caution, il est fort probable que la langue parlée au cours de cette période ait été une sorte de patois dérivé du grec[1193]. Il est possible également que, comme le suggère Mario Meunier, visitant adulte un lieu

[1190] J.L.Lightfoot, « Anatomy of de Dea Syria. The Autorship of *De Dea Syria* Revisited», dans *On the Syrian Goddess, op.cit.* p.184-190.
[1191] Dans « Lucien honnête homme », Emmanuel Burry montre très bien la construction de ce personnage fantasmé au cours de la Renaissance et de l'Âge classique. Voir A. Billault (dir.), *Lucien de Samosate, op.cit.*, p. 211-218.
[1192] Marie-Françoise Baslez, « L'auteur du De Dea Syria et les réalités religieuses de Hiérapolis », *op.cit.* p.176.
[1193] J.L.Lightfoot, «The Autorship of *De Dea Syria* Revisited», *op.cit.*, p.205.

habité de moult souvenirs d'enfance et de jeunesse, Lucien délaisse son ironie si caractéristique pour se laisser envahir par une réelle émotion, loin de tous sarcasmes[1194]. Toutefois et plus sûrement, selon les analyses approfondies de Jacques Bompaire et Suzanne Saïd[1195], il semble évident que le *Dea Syria* soit une caricature de l'écriture pseudo-historique, pseudo-ethnographique d'Hérodote et de ses héritiers. Le traité se présente alors comme un écrit parodique « à la manière de ». Dans la même optique, Jane L. Lightfoot prolonge ce raisonnement en soulignant que toute l'ironie et l'originalité du propos se situent davantage autour de la double position de Lucien, adoptant à la fois les points de vue d'un natif syrien et d'un touriste grec[1196], que sur le relativisme dont il fait preuve à l'égard des fables rapportées, et qui peut également se retrouver chez Hérodote. Ainsi, flattant le public syrien en vulgarisant auprès des grecs sa religion et sa culture, et divertissant dans le même temps le public hellène d'un exotisme pittoresque, cet opuscule se place entre la monographie savante et l'exercice de style distrayant du pastiche.

Le « roman de Stratonice » occupe une place centrale dans le *Dea Syria*[1197]. Contrefaisant avec humour Hérodote, Lucien s'adonne à quelques fantaisies érotiques. Il attribue en effet la fondation du temple aux amours de Stratonice et Combabos qui répondent, non sans malice, à la passion d'Antiochus pour Stratonice. Sous forme d'allusions de connivence, l'auteur, dans la perspective du pathétique romanesque, développe ici l'art rhétorique du beau récit « διηγησις », du mentir-vrai « ψεῦδος »[1198]. Avec dérision et ironie, il met en œuvre un art consommé du mensonge afin de mieux dénoncer les mystifications constantes qui minent l'écriture historique de ses prédécesseurs et de ses contemporains. Cependant, comme le fait très justement remarquer Suzanne Saïd :

> Cet ennemi du mensonge est aussi sensible aux charmes de la fiction et capable de battre les menteurs à leur propre jeu. [1199]

Lucien, complice de son lecteur, prend un plaisir non dissimulé à la fiction, et comme le démontre ici sa longue digression sur Stratonice, est la meilleure dupe de lui-même. Cette pièce maîtresse du récit, par la place qu'elle y occupe et les enjeux qu'elle

---

[1194] Mario Meunier, « Prolégomènes », dans *La Déesse Syrienne*, *op.cit*., p.15-16.
[1195] J.Bompaire, *Lucien écrivain*, *op.cit.* p.646-653 ; Suzanne Saïd, « Lucien ethnographe », dans A. Billault (dir.), *Lucien de Samosate*, *op.cit*., p.149-170.
[1196] J.L. Lightfoot, *op.cit*., p. 204-205.
[1197] J.L. Lightfoot, *op.cit*., p. 373-417; Attilo Mastrocinque, *Manipolazione della storia in età ellenistica...*, *op.cit*., p. 11-38, et plus spécifiquement p. 29-38.
[1198] Brian P.Reardon, « Lucien et la fiction », dans A. Billault (dir.), *Lucien de Samosate*, *op.cit.* p. 9-12.
[1199] Suzanne Saïd, « Lucien ethnographe », art.cité, p.149.

sous-tend, prouve à elle seule et *a fortiori* que Lucien est bien l'auteur du *Dea Syria*[1200]. La narration romanesque occupe douze longs paragraphes et se décomposent en trois temps forts : le beau-fils se mourant d'amour pour sa belle-mère Stratonice ; l'impossible passion de Stratonice pour le vertueux eunuque Combabos ; le destin de Combabos entre sa métamorphose en figure iconique et son infortune amoureuse. Reliées les unes aux autres, ces trois histoires d'amours malheureuses se répondent l'une l'autre. Le récit de Stratonice et Combabos fait écho à l'incestueux dilemme d'Antiochus, grâce à sa référence à Phèdre, et dans une moindre mesure à Sthénébée, ainsi qu'au désespoir de la femme étrangère, à l'image de celui de Stratonice découvrant la condition de Combabos. Cette succession d'interdits érotiques et de douloureuses fureurs permet la gradation ascendante du tragique. Si la première digression sur Antiochus trouve une fin heureuse, malgré les premières frayeurs éprouvées devant les tendances morbides de son affection interdite, la deuxième sur Combabos et Stratonice ne décrit qu'un pis-aller et la troisième se conclut par la mort de l'amante désespérée. Faisant reposer son excursus sur l'imposante figure de Stratonice, Lucien brode autour du mal d'amour et trouve un habile prolongement à la légendaire historiette d'Antiochus et Stratonice. Il superpose les différentes péripéties de ses protagonistes, les reliant toutes explicitement ou implicitement à cette reine Stratonice déifiée en Aphrodite[1201], ces passions irraisonnées étant l'œuvre d'une puissance divine, et crée de fait une véritable fiction romanesque. Ce constat dressé, de quelle manière l'auteur aborde-t-il les Amours d'Antiochus et Stratonice, puis celles de Stratonice et Combabos ? Inspiré essentiellement de Plutarque[1202], le motif d'Antiochus se structure selon les axes classiques suivants : le mal mystérieux du jeune prince ; le diagnostic de son affection érotique par un praticien avisé grâce aux symptômes de Sappho et à l'auscultation de son pouls ; le leurre du médecin à l'endroit du père ; le renoncement du roi à son épouse. Quelques infimes différences peuvent être toutefois soulignées. Se focalisant principalement sur le personnage de

[1200] J.L. Lightfoot démontre que plusieurs motifs abordés dans le *De Dea Syria* se trouvent dans d'autres œuvres de Lucien, *op.cit.*, p. 189-190.

[1201] Dans le texte de Lucien, Atargatis, rebaptisée Héra, se confond avec le culte de la déesse mère, mais également avec la personnalité de Stratonice, fondatrice du temple et ultérieurement associée à la Déesse Apollonis Pieuse, déesse rattachée à Aphrodite dans la religion séleucide. Sur ce sujet, voir J.L.Lightfoot, *op.cit.* p.388-391 ; Attilo Mastrocinque, *Manipolazione della storia in età ellenistica…, op.cit.*, p.32 ; Marie-Françoise Baslez, *Recherche sur les conditions de pénétration et de diffusion des religions orientales à Délos (IIe-Ier s. avant notre ère)*, Paris, École normale supérieure de jeunes filles, 1977 ; Anne Bielman Sánchez, « Régner au féminin. Réflexions sur les reines attalides et séleucides », dans *Pallas*, revues d'études antiques, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2003, 62, p. 41-61 et plus spécifiquement p. 53.

[1202] F. Landucci, « Problemi dinastici e opinione pubblica nel « caso » di Stratonice », art.cité, p.74-84.

Stratonice, Lucien la désigne elle seule nommément, les autres personnages restant anonymes. Sinon, *a contrario* des versions de Plutarque et d'Appien, l'adolescent n'est en proie à aucune pulsion suicidaire, mais à l'instar de celle de Valère-Maxime, se laisse mourir de honte rongé par son silencieux secret. Comme dernière dissemblance, il est à noter que l'auteur ne conclut pas sa narration par de longues harangues censées suggérer implicitement les enjeux politiques des Amours d'Antiochus et Stratonice. Il achève son récit par une habile pirouette en réinventant la mort de Séleucus. Prétendant que ce dernier périt en Babylonie après y avoir fondé une ville sur les bords de l'Euphrate et cédé son épouse et son empire à son fils, il évoque ainsi les problèmes dynastiques d'un roi vieillissant devant un empire devenu trop grand pour lui. Il trouve là l'opportunité d'exhiber sa technique affirmée du mensonge vraisemblable, et de souligner le caractère éminemment fictionnel de cette thématique si largement employée dans les écoles de rhétorique.

Prolongement et/ou variante qui ne dit pas son nom, le motif de Stratonice et Combabos, quant à lui, devient particulièrement intéressant dans sa comparaison à la légende originelle d'Antiochus et Stratonice. Il est incontestable que l'un des intérêts majeurs de cette légende inventée par Lucien réside dans sa référence au mythe d'Attis, à ses origines persanes et à l'écho qu'elle trouve tout naturellement dans le Shâh Nâmeh de Ferdowsi[1203], ce qui ici n'est pas le propos. Outre sa référence à Phèdre qui fait allusion à son modèle inversé Antiochus, il est troublant de remarquer que Stratonice elle-même, tout comme son beau-fils, se consume secrètement de son amour adultère pour Combabos et finit par laisser éclater sa flamme au grand jour. Le personnage de Combabos, se reflétant dans l'image tour à tour du jeune homme repoussant les avances d'une femme éprise (Hippolyte), du confident recevant le fatal aveu (la nourrice) et du guérisseur apaisant les feux ardents (Erasistrate), place pleinement l'histoire aux confluents des légendes de Phèdre et d'Antiochus. Les aventures de Stratonice et Combabos, descendantes directes des légendes jumelles, illustrent indubitablement une autre variante du thème de l'amoureux en souffrance. Cette variante est accentuée par le bref épisode final de la femme étrangère qui, trop fortement éprise de Combabos et découvrant la condition d'eunuque de ce dernier, se suicide, désespérée de ne pouvoir jouir de l'objet de ses désirs.

[1203] E. Benveniste, « La Légende de Kombabos », dans *Mélanges syriens offerts à René Dussaut*, Paris, P. Geuthner, 1939, p. 249-258.

Lucien, le premier à engendrer une suite au récit originel, étoffe indiscutablement le thème des Amours d'Antiochus et Stratonice. Dans le sillage de Plutarque et d'Appien, il poursuit le long processus déjà en germe dans leurs écrits, et métamorphose l'anecdote historique en un véritable récit fictionnel. C'est ainsi que le roman de Stratonice voit le jour et se perpétuera durablement dans la littérature européenne jusqu'à devenir incontournable aux XVIe et XVIIe siècles.

Τοσάδε[1204] μὲν ἀμφὶ τῶν οἰκιστέων τοῦ ἱροῦ μυθολογέουσιν. Ἤδη δὲ ἐρέω καὶ τοῦ νηοῦ πέρι θέσιός τε ὅκως ἐγένετο καὶ ὅστις μιν ἐποιήσατο. Λέγουσι τὸν νηὸν τὸν νῦν ἐόντα μὴ ἔμμεναι τὸν τὴν ἀρχὴν γεγενημένον, ἀλλ᾽ ἐκεῖνον μὲν κατενεχθῆναι χρόνῳ ὕστερον, τὸν δὲ νῦν ἐόντα Στρατονίκης ἔμμεναι ποίημα, γυναικὸς τοῦ Ἀσσυρίων βασιλέως. Δοκέει δέ μοι ἡ Στρατονίκη ἐκείνη ἔμμεναι, τῆς ὁ πρόγονος ἠρήσατο, τὸν ἤλεγξεν τοῦ ἰητροῦ ἐπινοίη· ὡς γάρ μιν ἡ συμφορὴ κατέλαβεν, ἀμηχανέων τῷ κακῷ αἰσχρῷ δοκέοντι κατ᾽ ἡσυχίην ἐνόσεεν, ἔκειτο δὲ ἀλγέων οὐδέν, καὶ οἱ ἥ τε χροιὴ πάμπαν ἐτρέπετο καὶ τὸ σῶμα δι᾽ ἡμέρης ἐμαραίνετο. Ὁ δὲ ἰητρὸς ὡς εἶδέ μιν ἐς οὐδὲν ἐμφανὲς ἀρρωστέοντα, ἔγνω τὴν νοῦσον ἔρωτα ἔμμεναι. Ἔρωτος δὲ ἀφανέος πολλὰ σημήια, ὀφθαλμοί τε ἀσθενέες καὶ φωνὴ καὶ χροιὴ καὶ δάκρυα. Μαθὼν δὲ ταῦτα ἐποίεε· χειρὶ μὲν τῇ δεξιῇ εἶχε τοῦ νεηνίσκου τὴν καρδίην, ἐκάλεε δὲ τοὺς ἀνὰ τὴν οἰκίην πάντας· Ὁ δὲ τῶν μὲν ἄλλων ἐσιόντων πάντων ἐν ἠρεμίῃ μεγάλῃ ἦν, ὡς δὲ ἡ μητρυιὴ ἀπίκετο, τήν τε χροιὴν ἠλλάξατο καὶ ἱδρώειν ἄρξατο καὶ τρόμῳ εἴχετο καὶ ἡ καρδίη ἀνεπάλλετο. Τὰ δὲ γιγνόμενα ἐμφανέα τῷ ἰητρῷ τὸν ἔρωτα ἐποίεεν, καί μιν ὧδε ἰήσατο. Καλέσας τοῦ νεηνίσκου τὸν πατέρα κάρτα ὀρρωδέοντα, «Ἥδε ἡ νοῦσος», ἔφη, « ἣν ὁ παῖς ὅδε ἀρρωστέει, οὐ νοῦσός ἐστιν, ἀλλὰ ἀδικίη· ὅδε γάρ τοι ἀλγέει μὲν οὐδέν, ἔρως δέ μιν καὶ φρενοβλαβείη ἔχει. Ἐπιθυμέει δὲ τῶν οὐδαμὰ τεύξεται, φιλέων γυναῖκα ἐμήν, τὴν ἐγὼ οὔτι μετήσομαι.» Ὁ μὲν ὧν τοιάδε σοφίῃ ἐψεύδετο. Ὁ δὲ αὐτίκα ἐλίσσετο, « Πρός τε σοφίης καὶ ἰητρικῆς, μή μοι παῖδα ὀλέσῃς· οὐ γὰρ ἐθέλων ταύτῃ συμφορῇ ἔσχετο, ἀλλὰ οἱ ἡ νοῦσος ἀεκουσίη. Τῷ σὺ μηδαμὰ ζηλοτυπέων πένθος ἐγεῖραι πάσῃ βασιληίῃ μηδὲ ἰητρὸς ἐὼν φόνον προξενέειν ἰητρικῇ.» Ὁ μὲν ὧδε ἀγνὼς ἐὼν ἐδέετο. Ὁ δέ μιν αὖτις ἀμείβετο, «Ἀνόσια σπεύδεις γάμον ἐμὸν ἀπαιρεόμενος ἠδὲ ἰητρὸν ἄνδρα βιώμενος. Σὺ δὲ κῶς ἂν αὐτὸς ἔπρηξας, εἴ τοι σὴν γυναῖκα ἐπόθεεν, ἐμεῦ τάδε δεόμενος ;» Ὁ δὲ πρὸς τάδε ἔλεγεν ὡς οὐδ᾽ αὐτὸς ἄν κοτε γυναικὸς ἐφείσατο οὐδὲ παιδὶ σωτηρίης ἐφθόνεεν, εἰ καί τι μητρυιῆς ἐπεθύμεεν· οὐ γὰρ ὁμοίην συμφορὴν ἔμμεναι γαμετὴν ἢ παῖδα ὀλέσαι. Ὡς δὲ τάδε ὁ ἰητρὸς ἤκουσεν, «Τί τοι,» ἔφη, « ἐμὲ λίσσεαι ; Καὶ γάρ τοι σὴν γυναῖκα ποθέει· τὰ δὲ ἐγὼ ἔλεγον πάντα ἔην ψεύδεα.» Πείθεται μὲν τουτέοισι, καὶ τῷ μὲν παιδὶ λείπει καὶ γυναῖκα καὶ βασιληίην, αὐτὸς δὲ ἐς τὴν Βαβυλωνίην χώρην ἀπίκετο καὶ πόλιν ἐπὶ τῷ Εὐφρήτῃ ἐπώνυμον ἑωυτοῦ ἐποιήσατο, ἔνθα οἱ καὶ ἡ τελευτὴ ἐγένετο. Ὧδε μὲν ὁ ἰητρὸς ἔρωτα ἔγνω τε καὶ ἰήσατο.

[1204] Texte grec établi d'après *The goddesse of Surrye*, 17-26 dans *Lucian in eight volumes*, éd. A.M.Harmon of yale university, Londres, William Heinemann ; Cambridge Massachusetts, Harvard university press, 1969, t.4, p. 360-378.

Ἥδε δὴ ὧν ἡ Στρατονίκη ἔτι τῷ προτέρῳ ἀνδρὶ συνοικέουσα ὄναρ τοιόνδε ἐθεήσατο, ὥς μιν ἡ Ἥρη ἐκέλευεν ἐγεῖραι οἱ τὸν ἐν τῇ ἱρῇ πόλει νηόν, εἰ δὲ ἀπειθέοι, πολλὰ οἱ καὶ κακὰ ἀπείλεεν. Ἡ δὲ τὰ μὲν πρῶτα οὐδεμίαν ὥρην ἐποιέετο· μετὰ δέ, ὥς μιν μεγάλη νοῦσος ἔλαβεν, τῷ τε ἀνδρὶ τὴν ὄψιν ἀπηγήσατο καὶ τὴν Ἥρην ἱλάσκετο καὶ στήσειν τὸν νηὸν ὑπεδέξατο. Καὶ αὐτίκα ὑγιέα γενομένην ὁ ἀνὴρ ἐς τὴν ἱρὴν πόλιν ἔπεμπε, σὺν δὲ οἱ καὶ χρήματα καὶ στρατιὴν πολλήν, τοὺς μὲν οἰκοδομέειν, τοὺς δὲ καὶ τοῦ ἀσφαλέος εἵνεκα. Καλέσας δέ τινα τῶν ἑωυτοῦ φίλων, νεηνίην κάρτα καλόν, τῷ οὔνομα ἦν Κομβάβος, «Ἐγώ τοι,» ἔφη, « ὦ Κομβάβε, ἐσθλὸν ἐόντα φιλέω τε μάλιστα φίλων ἐμῶν καὶ πάμπαν ἐπαινέω σοφίης τε καὶ εὐνοίης τῆς ἐς ἡμέας, ἣν δὴ ἐπεδέξαο. Νῦν δέ μοι χρειὼ μεγάλης πίστιος, τῷ σε θέλω γυναικὶ ἐμῇ ἐσπόμενον ἔργον τέ μοι ἐπιτελέσαι καὶ ἱρὰ τελέσαι καὶ στρατιῆς ἐπικρατέειν· σοὶ δὲ ἀπικομένῳ ἐξ ἡμέων τιμὴ μεγάλη ἔσσεται.» Πρὸς τάδε ὁ Κομβάβος αὐτίκα λίσσετο πολλὰ λιπαρέων μή μιν ἐκπέμπειν μηδὲ πιστεύειν οἱ τὰ πολλὸν ἑωυτοῦ μέζονα χρήματα καὶ γυναῖκα καὶ ἔργον ἱρόν. Τὰ δὲ ὀρρώδεεν μὴ κοτέ οἱ ζηλοτυπίη χρόνῳ ὑστέρῳ ἐς τὴν Στρατονίκην γένοιτο, τὴν μοῦνος ἀπάξειν ἔμελλεν. Ὡς δὲ οὐδαμὰ ἐπείθετο, ὁ δὲ ἱκεσίης δευτέρης ἅπτεται δοῦναί οἱ χρόνον ἑπτὰ ἡμερέων, μετὰ δὲ ἀποστεῖλαί μιν τελέσαντὰ τι τῶν μάλιστα ἐδέετο. Τυχὼν δὲ ῥηιδίως, ἐς τὸν ἑωυτοῦ οἶκον ἀπικνέεται καὶ πεσὼν χαμᾶζε τοιάδε ὠδύρετο· «Ὤ δείλαιος, τί μοι ταύτης τῆς πίστιος ; τί δέ μοι ὁδοῦ, τῆς τέλος ἤδη δέρκομαι; νέος μὲν ἐγὼ καὶ γυναικὶ καλῇ ἕψομαι. Τὸ δέ μοι μεγάλη συμφορὴ ἔσσεται, εἰ μὴ ἔγωγε πᾶσαν αἰτίην κακοῦ ἀποθήσομαι· τῷ με χρῆν μέγα ἔργον ἀποτελέσαι, τό μοι πάντα φόβον ἰήσεται.» Τάδε εἰπὼν ἀτελέα ἑωυτὸν ἐποίεεν, καὶ ταμὼν τὰ αἰδοῖα ἐς ἀγγήιον μικρὸν κατέθετο σμύρνῃ τε ἅμα καὶ μέλιτι καὶ ἄλλοισι θυώμασι· καὶ ἔπειτα σφρηγῖδι τὴν ἐφόρεε σημηνάμενος τὸ τρῶμα ἰῆτο. Μετὰ δέ, ὥς μιν ὁδοιπορέειν ἐδόκεεν, ἀπικόμενος ἐς τὸν βασιλέα πολλῶν παρεόντων διδοῖ τε ἅμα τὸ ἀγγήιον καὶ λέγει ὧδε· «Ὦ δέσποτα, τόδε μοι μέγα κειμήλιον ἐν τοῖσι οἰκείοισι ἀπεκέατο, τὸ ἐγὼ κάρτα ἐπόθεον· νῦν δὲ ἐπεὶ μεγάλην ὁδὸν ἔρχομαι, παρὰ σοὶ τόδε θήσομαι. Σὺ δέ μοι ἀσφαλέως ἔχειν· τόδε γάρ μοι χρυσοῦ βέλτερον, τόδε μοι ψυχῆς ἐμῆς ἀντάξιον. Εὖτ᾽ ἂν δὲ ἀπίκωμαι, σόον αὖτις ἀποίσομαι.» Ὁ δὲ δεξάμενος ἑτέρῃ σφρηγῖδι ἐσημαίνετο καὶ τοῖσι ταμίῃσι φρουρέειν ἐνετείλατο. Κομβάβος μέν νυν τὸ ἀπὸ τοῦδε ἀσφαλέα ὁδὸν ἤνυεν· ἀπικόμενοι δὲ ἐς τὴν ἱρὴν πόλιν σπουδῇ τὸν νηὸν οἰκοδόμεον καὶ σφίσι τρία ἔτεα ἐν τῷ ἔργῳ ἐξεγένετο, ἐν τοῖσι ἀπέβαινε τάπερ ὁ Κομβάβος ὀρρώδεεν. Ἡ Στρατονίκη γὰρ χρόνον ἐπὶ πολλὸν συνόντα μιν ποθέειν ἄρχετο, μετὰ δὲ οἱ καὶ κάρτα ἐπεμήνατο. Καὶ λέγουσιν οἱ ἐν τῇ ἱρῇ πόλει τὴν Ἥρην τουτέων αἰτίην ἐθέλουσαν γενέσθαι, Κομβάβον ἐσθλὸν μὲν ἐόντα λαθέειν μηδαμά, Στρατονίκην δὲ τίσασθαι, ὅτι οὐ ῥηιδίως τὸν νηὸν

ὑπίσχετο. Ἡ δὲ τὰ μὲν πρῶτα ἐσωφρόνεεν καὶ τὴν νοῦσον ἔκρυπτεν· ὡς δέ οἱ τὸ κακὸν μέζον ἠσυχίης ἐγένετο, ἐς ἐμφανὲς ἐτρύχετο κλαίεσκέν τε δι᾽ ἡμέρης καὶ Κομβάβον ἀνεκαλέετο καὶ οἱ πάντα Κομβάβος ἦν. Τέλος δὲ ἀμηχανέουσα τῇ συμφορῇ εὐπρεπέα ἱκεσίην ἐδίζητο. Ἄλλῳ μὲν ὦν τὸν ἔρωτα ὁμολογέειν ἐφυλάσσετο, αὐτὴ δὲ ἐπιχειρέειν αἰδέετο. Ἐπινοέει ὦν τοιάδε, οἴνῳ ἑωυτὴν μεθύσασα ἐς λόγους οἱ ἐλθεῖν. Ἅμα δὲ οἴνῳ ἐσιόντι παρρησίη τε ἐσέρχεται καὶ ἡ ἀποτυχίη οὐ κάρτα αἰσχρή, ἀλλὰ τῶν πρησσομένων ἕκαστα ἐς ἀγνοίην ἀναχωρέει. Ὡς δέ οἱ ἐδόκεε, καὶ ἐποίεε ταῦτα. Καὶ ἐπεὶ ἐκ δείπνου ἐγένοντο, ἀπικομένη ἐς τὰ οἰκεῖα ἐν τοῖσι Κομβάβος αὐλίζετο, λίσσετό τε καὶ γούνων ἅπτετο καὶ τὸν ἔρωτα ὠμολόγεεν. Ὁ δὲ τόν τε λόγον ἀπηνέως ἀπεδέκετο καὶ τὸ ἔργον ἀναίνετο καὶ οἱ τὴν μέθην ἐπεκάλεεν. Ἀπειλούσης δὲ μέγα τι κακὸν ἑωυτὴν ἐργάσασθαι, δείσας πάντα οἱ λόγον ἔφηνεν καὶ πᾶσαν τὴν ἑωυτοῦ πάθην ἀπηγήσατο καὶ τὸ ἔργον ἐς ἐμφανὲς ἤνεικεν. Ἰδοῦσα δὲ ἡ Στρατονίκη τὰ οὔποτε ἔλπετο, μανίης μὲν ἐκείνης ἔσχετο, ἔρωτος δὲ οὐδαμὰ ἐλήθετο, ἀλλὰ πάντα οἱ συνεοῦσα ταύτην παραμυθίην ἐποιέετο ἔρωτος ἀπρήκτοιο. Ἔστιν ὁ ἔρως οὗτος ἐν τῇ ἱρῇ πόλει καὶ ἔτι νῦν γίγνεται· γυναῖκες Γάλλων ἐπιθυμέουσι καὶ γυναιξὶ Γάλλοι ἐπιμαίνονται, ζηλοτυπέει δὲ οὐδείς, ἀλλὰ σφίσι τὸ χρῆμα κάρτα ἱρὸν νομίζουσιν. Τὰ δ᾽ὦν ἐν τῇ ἱρῇ πόλει ἀμφὶ τὴν Στρατονίκην οὐδαμὰ τὸν βασιλέα λέληθεν, ἀλλὰ πολλοὶ ἀπικνεόμενοι κατηγόρεον καὶ τὰ γιγνόμενα ἀπηγέοντο. Ἐπὶ τοῖσι περιαλγέων ἐξ ἀτελέος τοῦ ἔργου Κομβάβον μετεκάλεεν. Ἄλλοι δὲ λέγουσι λόγον οὔτι ἀληθέα, τὴν Στρατονίκην, ἐπειδὴ ἀπέτυχε τῶν ἐδέετο, αὐτὴν γράψασαν ἐς τὸν ἄνδρα τοῦ Κομβάβου κατηγορέειν πείρην οἱ ἐπικαλέουσαν, καὶ τὸ Ἕλληνες Σθενεβοίης πέρι λέγουσι καὶ Φαίδρης τῆς Κνωσσίης, ταυτὶ καὶ Ἀσσύριοι ἐς Στρατονίκην μυθολογέουσιν. Ἐγὼ μέν νυν οὐδὲ Σθενεβοίην πείθομαι οὐδὲ Φαίδρην τοιάδε ἐπιτελέσαι, εἰ τὸν Ἱππόλυτον ἀτρεκέως ἐπόθεε Φαίδρη. Ἀλλὰ τὰ μὲν ἐχέτω ὅκως καὶ ἐγένετο. Ὡς δὲ ἡ ἀγγελίη ἐς τὴν ἱρὴν πόλιν ἀπίκετο ἔγνω τε ὁ Κομβάβος τὴν αἰτίην, θαρσέων τε ᾖεν, ὅτι οἱ ἡ ἀπολογίη οἵκοι ἐλείπετο, καί μιν ἐλθόντα ὁ βασιλεὺς αὐτίκα μὲν ἔδησέν τε καὶ ἐν φρουρῇ εἶχεν· μετὰ δέ, παρεόντων οἱ τῶν φίλων οἳ καὶ τότε πεμπομένῳ τῷ Κομβάβῳ παρεγένοντο, παραγαγὼν ἐς μέσον κατηγορέειν ἄρχετο καί οἱ μοιχείην τε καὶ ἀκολασίην προὔφερεν· κάρτα δὲ δεινοπαθέων πίστιν τε καὶ φιλίην ἀνεκαλέετο, λέγων τρισσὰ Κομβάβον ἀδικέειν μοιχόν τε ἐόντα καὶ ἐς πίστιν ὑβρίσαντα καὶ ἐς θεὸν ἀσεβέοντα, τῆς ἐν τῷ ἔργῳ τοιάδε ἔπρηξεν. Πολλοὶ δὲ παρεστεῶτες ἤλεγχον ὅτι ἀναφανδὸν σφέας ἀλλήλοισι ἐργασμένον. Ὁ δὲ τέως μὲν ἐστήκεεν λέγων οὐδέν· ἐπεὶ δὲ ἤδη ἐς τὸν φόνον ἤγετο, φθέγξατό τε καὶ τὸ κειμήλιον αἴτεε, λέγων ὡς ἀναιρέει μιν οὐχ ὕβριος οὐδὲ γάμων εἵνεκα, ἀλλὰ ἐκείνων ἐπιθυμέων τά οἱ ἀπιὼν παρεθήκατο. Πρὸς τάδε ὁ βασιλεὺς καλέσας τὸν ταμίην ἐκέλευεν ἐνεῖκαι τὰ οἱ φρουρέειν ἔδωκεν· ὡς δὲ ἤνεικεν,

λύσας τὴν σφρηγῖδα ὁ Κομβάβος τά τε ἐνεόντα ἐπέδειξεν καὶ ἑωυτὸν ὁκοῖα ἐπεπόνθεεν, ἔλεξέ τε, «Ὦ βασιλεῦ, τάδε τοι ἐγὼ ὀρρωδέων, εὖτέ με ταύτην ὁδὸν ἔπεμπες, ἀέκων ἦον· καὶ ἐπεί με ἀναγκαίη μεγάλη ἐκ σέο κατέλαβεν, τοιάδε ἐπετέλεσα, ἐσθλά μὲν ἐς δεσπότεα, ἐμοὶ δὲ οὐκ εὐτυχέα. Τοιόσδε μέντοι ἐὼν ἀνδρὸς ἐπ᾽ ἀδικίην ἐγκαλέομαι.» Ὁ δὲ πρὸς τάδε ἀμβώσας περιέβαλὲν τέ μιν καὶ δακρύων ἅμα ἔλεγεν, «Ὦ Κομβάβε, τί μέγα κακὸν εἰργάσαο ; τί δὲ σεωυτὸν οὕτως ἀεικέλιον ἔργον μοῦνος ἀνδρῶν ἔπρηξας ; τὰ οὐ πάμπαν ἐπαινέω. Ὦ σχέτλιε, ὃς τοιάδε ἔτλης, οἷα μήτε σὲ παθέειν μήτ᾽ ἐμὲ ἰδέσθαι ὤφελεν· οὐ γάρ μοι ταύτης ἀπολογίης ἔδεεν. Ἀλλ᾽ ἐπεὶ δαίμων τοιάδε ἤθελεν, πρῶτα μέν σοι τίσις ἐξ ἡμέων ἔσσεται, αὐτέων συκοφαντέων ὁ θάνατος, μετὰ δὲ μεγάλη δωρεὴ ἀπίξεται χρυσός τε πολλὸς καὶ ἄργυρος ἄπλετος καὶ ἐσθῆτες Ἀσσύριαι καὶ ἵπποι βασιλήιοι. Ἀπίξεαι δὲ παρ᾽ ἡμέας ἄνευ ἐσαγγελέος οὐδέ τις ἀπέρξει σε ἡμετέρης ὄψιος, οὐδ᾽ ἢν γυναικὶ ἅμα εὐνάζωμαι.», τάδε εἶπέν τε ἅμα καὶ ἐποίεεν· καὶ οἱ μὲν αὐτίκα ἐς φόνον ἤγοντο, τῷ δὲ τὰ δῶρα ἐδέδοτο καὶ ἡ φιλίη μέζων ἐγεγόνεεν. Ἐδόκεεν δὲ οὐδεὶς ἔτι Ἀσσυρίων Κομβάβῳ σοφίην καὶ εὐδαιμονίην εἴκελος. Μετὰ δὲ αἰτησάμενος ἐκτελέσαι τὰ λείποντα τῷ νηῷ — ἀτελέα γάρ μιν ἀπολελοίπεεν — αὖτις ἐπέμπετο, καὶ τόν τε νηὸν ἐξετέλεσε καὶ τὸ λοιπὸν αὐτοῦ ἔμενεν. Ἔδωκεν δέ οἱ βασιλεὺς ἀρετῆς τε καὶ εὐεργεσίης εἵνεκα ἐν τῷ ἱρῷ ἑστάναι χάλκεον· καὶ ἔτι ἐς τιμὴν ἐν τῷ ἱρῷ Κομβάβος χάλκεος, Ἑρμοκλέος τοῦ Ῥοδίου ποίημα, μορφὴν μὲν ὁκοίη γυνή, ἐσθῆτα δὲ ἀνδρηίην ἔχει. Λέγεται δὲ τῶν φίλων τοὺς μάλιστά οἱ εὐνοέοντας ἐς παραμυθίην τοῦ πάθεος κοινωνίην ἐλέσθαι τῆς συμφορῆς· ἕτεμον γὰρ ἑωυτοὺς καὶ δίαιταν τὴν αὐτὴν ἐκείνῳ διαιτέοντο. Ἄλλοι δὲ ἱρολογέουσιν ἐπὶ τῷ πρήγματι, λέγοντες ὡς ἡ Ἥρη φιλέουσα Κομβάβον πολλοῖσι τὴν τομὴν ἐπὶ νόον ἔβαλλεν, ὅκως μὴ μοῦνος ἐπὶ τῇ ἀνδρηίῃ λυπέοιτο. Τὸ δὲ ἔθος τοῦτο ἐπειδὴ ἅπαξ ἐγένετο, ἔτι νῦν μένει· καὶ πολλοὶ ἑκάστου ἔτεος ἐν τῷ ἱρῷ τάμνονται καὶ θηλύνονται, εἴτε Κομβάβον παραμυθεόμενοι εἴτε καὶ Ἥρῃ χαρίζονται· τάμνονται δ᾽ ὦν. Ἐσθῆτα δὲ οἵδε οὐκέτι ἀνδρηίην ἔχουσιν, ἀλλὰ εἵματά τε γυναικήια φορέουσιν καὶ ἔργα γυναικῶν ἐπιτελέουσιν. Ὡς δὲ ἐγὼ ἤκουον, ἀνακέαται καὶ τουτέων ἐς Κομβάβον ἡ αἰτίη· συνενείχθη γάρ οἱ καὶ τάδε. Ξείνη γυνὴ ἐς πανήγυριν ἀπικομένη, ἰδοῦσα καλόν τε ἐόντα καὶ ἐσθῆτα ἔτι ἀνδρηίην ἔχοντα, ἔρωτι μεγάλῳ ἔσχετο, μετὰ δὲ μαθοῦσα ἀτελέα ἐόντα ἑωυτὴν διειργάσατο. Ἐπὶ τοῖσι Κομβάβος, ἀθυμέων ὅτι οἱ ἀτυχέως τὰ ἐς Ἀφροδίτην ἔχει, ἐσθῆτα γυναικηίην ἐνεδύσατο, ὅκως μηκέτι ἑτέρη γυνὴ ἴσα ἐξαπατέοιτο. Ἥδε αἰτίη Γάλλοισι στολῆς θηλέης. Κομβάβου μέν μοι τοσάδε εἰρήσθω, Γάλλων δὲ αὖτις ἐγὼ λόγῳ ὑστέρῳ μεμνήσομαι, τομῆς τε αὐτέων, ὅκως τάμνονται, καὶ ταφῆς ὁκοίην θάπτονται, καὶ ὅτευ εἵνεκα ἐς τὸ ἱρὸν οὐκ ἐσέρχονται· πρότερον δέ μοι θυμὸς εἰπεῖν θέσιός τε πέρι τοῦ νηοῦ καὶ μεγάθεος, καὶ δῆτα ἐρέω.

Telles sont les fables que l'on raconte à propos des fondateurs de ce temple[1205]. Maintenant, j'en viens au temple lui-même, à sa fondation, comment et par qui il a été édifié. On rapporte que l'édifice actuel n'est pas celui d'origine. Ce dernier est, en effet, complètement tombé en ruine sous les assauts du temps, et le monument que l'on peut admirer aujourd'hui est l'œuvre de Stratonice, femme du roi des Assyriens. Cette Stratonice me semble être la même que celle dont son beau-fils devint amoureux, inclination qui fut découverte par l'industrie de son médecin. Malheureux, interdit et silencieux devant ce mal qui lui apparaissait comme honteux, il gisait malade sur son lit, mais ne semblait pas souffrir. Son teint avait cependant complètement changé et son corps s'épuisait de jour en jour. Comme le médecin ne voyait aucun signe manifeste de maladie, il comprit qu'il s'agissait de l'amour. Plusieurs indices révèlent un amour secret : yeux languissants, voix altérée, pâleur du visage, larmes. Eclairé par ces symptômes, voilà ce qu'il fit : il mit sa main droite sur le cœur du jeune homme et appela toutes les personnes de la demeure. A la vue de ces nombreux visiteurs, le malade demeura parfaitement tranquille. Mais lorsque sa belle-mère entra, son teint s'altéra, il commença à transpirer, fut saisi d'un frisson et son cœur palpita[1206]. Ces mouvements confirmèrent de manière certaine au médecin l'amour du patient. Voici comment il le guérit. Il fit venir le père du jeune homme, très inquiet pour son fils, et lui dit : « Cette affection qui affaiblit ton enfant n'est point une maladie, mais un désir illégitime. Il ne souffre en effet d'aucune douleur, mais d'un amour irraisonné. Il désire une chose qu'il n'obtiendra jamais. Il est amoureux de ma femme, mais en aucun cas, je ne la lui céderai. Il ne lui tenait ces propos mensongers que par ruse. Aussitôt, le père le supplia : « Au nom de ta sagesse, et de ton art, ne fais pas périr mon fils ! Il ne souhaitait pas cela, il est victime d'un incident fâcheux et son mal est involontaire. Ne provoque pas, par jalousie, le deuil du royaume tout entier. Médecin, ne rends pas la médecine complice d'un meurtre » ! C'est ainsi, que le père ignorant tout de la ruse, implora le médecin. Ce

[1205] Hiérapolis (« ville sainte») ou de son nom arabe Manbig (dérivé de la forme syriaque Mabbog) est située à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de l'Euphrate. Selon Lucien, elle aurait été fondée sous le règne de Séleucos Ier, mais cette hypothèse est infirmée par la réalité historique. Cette ville et sa contrée environnante seraient devenues sacrées grâce à la proximité d'une source d'eau. Le culte d'Atargatis, déesse de l'eau vivifiante, tend à le confirmer. Les premières évocations de ce site remontent aux Araméens, mais il est fort probable que ses premiers occupants leur soient bien antérieurs. Sous les Séleucides, on y célèbre la déesse syrienne qui n'est autre qu'une résurgence de l'ancienne déesse-mère, symbole de fertilité. Ce culte n'est pas exclusivement rendu en Syrie, mais s'épanouit également et entre autres en Sicile, à Délos ou en Egypte. Sur Hiérapolis, le sanctuaire et le culte religieux, voir : G.Goosens, *Hiérapolis de Syrie, essai de Monographie historique*, *op.cit.* ; Marie-Françoise Baslez, *Recherche sur les conditions de pénétration et de diffusion des religions orientales à Délos …*, *op.cit.* ; J.L. Lightfoot, *On the Syrian Goddess*, *op.cit*.

[1206] Lucien s'inspire ici de Plutarque et de la lyrique antique traditionnelle. Voir *Démétrius*, 38.

dernier en retour lui répondit : « En m'enlevant ma femme, tu me fais injustement violence, à moi, ton médecin. Et toi-même, que ferais-tu, s'il était amoureux de ta femme, toi qui me demande ce sacrifice » ? A ces mots, le père lui assura qu'il renoncerait à sa femme sans l'ombre d'un doute, qu'il ne refuserait rien par jalousie au salut de son fils, quand bien même il serait amoureux de sa belle-mère. Perdre son épouse n'est pas un malheur comparable à la perte de son propre fils. A peine le médecin eut-il entendu ces mots qu'il déclara « Mais pourquoi donc me supplier ? Ton fils est amoureux de ta femme. Tout ce que je t'ai dit n'était qu'une ruse. » Le roi se laissa persuader par ces paroles. Il céda à son fils sa femme et son empire. Puis, il se retira en Babylonie où il fonda une ville qui portait son nom sur les bords de l'Euphrate[1207]. C'est d'ailleurs à cet endroit qu'il finit ses jours. Voici comment le médecin devina et guérit l'amour du jeune prince.

En vérité donc, notre Stratonice, alors qu'elle partageait encore son existence avec son premier mari, vit Héra en songe qui lui ordonna d'ériger un temple en son honneur à Hiérapolis et la menaça de tous les maux si elle lui désobéissait. La reine fit tout d'abord nullement attention à ce rêve. Mais par la suite, devenue gravement malade, elle raconta sa vision à son mari, apaisa Héra et fit la promesse de lui construire un temple. Dès

[1207] Lucien, très enclin au romanesque, n'hésite pas ici à broder autour de la mort de Séleucus afin de couronner son récit d'une « belle fin.» A l'instar d'Appien, Lucien, complice de son lecteur, le séduit par des artifices rhétoriques bien identifiables où le beau et l'ornement ont une place de choix. Il semble moins nécessaire de raconter une vérité établie que d'être agréable à son lecteur. Mais dans l'esprit antique et malgré les nombreux débats qui ont cours à ce sujet, l'auteur tout comme le lecteur n'est en aucun cas la dupe de ces effets oratoires. La réalité historique est en effet tout autre que cette narration enjolivée de la mort d'un patriarche apaisé dans la ville qu'il aurait fondée après avoir cédé la moitié de son empire à son fils. A la fin de sa vie, Séleucos Ier se lance à la conquête de l'Asie Mineure et affronte Lysimaque. Suite à la mort de ce dernier lors de la bataille de Couroupédion (-281), il entre en possession de toutes les terres asiatiques de son rival, mais son ambition ne s'arrête pas là. Comme de nombreux diadoques, Séleucos aspire à se rendre maître de la Macédoine, car, en tant que berceau du royaume d'Alexandre, elle lui offrirait toute la légitimité de son héritage et de son pouvoir. Cependant, son projet s'interrompt lorsqu'après avoir traversé l'Hellespont il se fait assassiner par Ptolémée Kouranos, non loin de la ville thrace de Lysimacheia. Fils de Ptolémée Ier et demi-frère de Ptolémée II qui lui a ravi le royaume de son père, Ptolémée Kouranos convoite lui aussi la Macédoine pour fonder sa propre dynastie. Après l'assassinat de Séleucos Ier, il se présente comme le digne successeur de Lysimaque et se fait acclamer par l'armée de son adversaire. De là, réalisant son projet, il devient souverain de la Macédoine et édifie son royaume. Voir : Pierre Cabanes, *Le monde hellénistique de la mort d'Alexandre à la paix d'Apamée 323-188*, Paris, Points Seuil,1995, p.24-2 ; Édouard Will, *Histoire politique du monde hellénistique*…, *op.cit*., p.103-105. Quant à la ville évoquée par Lucien, il s'agit vraisemblablement de Séleucie du Tigre. Elle fut fondée par Séleucus au tout début de son ascension royale c'est-à-dire entre 311 et 306 av. J-C. Ainsi Édouard Will déclare à son propos, *op.cit*., p.60-61 : « Pour gagner Babylone, Seleucos et ses hommes durent longer tout le Croissant fertile : on ne sait toutefois pas si la Haute Mésopotamie fut annexée dès lors par lui, où s'il ne l'enleva qu'ultérieurement à Antigonos. De même, il y a incertitude sur la date de la fondation de Séleucie du Tigre : eut-elle lieu dès ce moment (en 311 […]), ou seulement plus tard (en 306[…] ; après Ipsos seulement selon Bouché-Leclercq, *Sél*.p.524) ? Sur les mobiles de la fondation (nécessité d'une ville nouvelle de type grec pour la population grecque ; nécessité d'une capitale dynastique ; vieillissement de Babylone par suite, entre autres, des divagations de l'Euphrate), cf. B. Funck.l.c., Acta Ant.XXII(1974),p.514 sqq. »

qu'elle fut rétablie, son époux l'envoya à Hiérapolis avec une grosse somme d'argent et une armée nombreuse pour l'édification du sanctuaire et la sécurité de la reine. Le roi convoqua alors auprès de lui l'un de ses amis, jeune homme à la beauté éclatante du nom de Combabos[1208] et lui dit : « Combabos, je t'aime bien plus que tous mes autres amis, toi qui est si noble et si prudent. C'est pour cela que je loue tout particulièrement ta sagesse ainsi que la bienveillance que tu m'as toujours témoignée. Plus que jamais, j'ai besoin aujourd'hui de toute ta fidélité. Je te demande d'accompagner ma femme, d'exécuter mon entreprise, d'offrir les sacrifices et de commander mon armée. A ton retour, je te comblerai des plus grands honneurs ». A ces paroles, Combabos, suppliant tant et plus le roi, le pria de ne pas le faire partir, de ne pas lui confier toutes ces choses qui étaient bien supérieures à son mérite : des trésors, une reine et une tâche sacrée. Il redoutait la jalousie future du roi envers son épouse, que, lui, Combabos, allait emmener seul à Hiérapolis. Comme le roi ne voulut rien entendre, il lui adressa une nouvelle supplique et le conjura de bien vouloir lui accorder un délai de sept jours. En effet, au terme de cette échéance, il pourra partir, libre de toutes les affaires urgentes qui le retiennent encore ici. Le roi lui accorda sans difficulté cette faveur. Mais une fois de retour chez lui, Combabos, tombant

[1208] Combabos ou Kombabos, c'est selon, est non seulement un nom à l'étymologie incertaine, mais est encore un héros légendaire aux origines multiples. Bien qu'insatisfaisants à bien des égards, deux étymons semblent de près ou de loin se rattacher à Kombabos. Le premier fait dériver Kombabos de Humbaba (aussi connu sous la forme de Huwawa en vieux babylonien) et l'apparente ainsi au monstre de l'épopée de Gilgamesh. Cependant, hormis cette familiarité étymologique, il est bien difficile d'établir une relation entre l'histoire de Humbaba, gardien de la forêt des cèdres de la déesse Ishtar et ennemi déchu de Gilgamesh, et les amours de Stratonice et Kombabos. Le second, plus vraisemblable, lui donne pour source Kubaba, déesse reine de la ville de Karkemish, divinité principale des royaumes anatoliens sous le nom de Κυβήβη et inspiratrice du culte phrygien de Cybèle. Au VIIe siècle av. J-C déjà, le personnage du κύβηβος, eunuque, dévot et serviteur particulier de la déesse *Kubaba/Kybébé* n'était pas inconnu à Sémonide d'Argamos. Le nom de Kombabos s'identifie ainsi *ipso facto* à la figure de l'eunuque et à certaines pratiques du culte religieux en Orient. En effet, il fait écho à la figure du grand prêtre eunuque Kombaphis qui permet à Cambyse, trahisant Amyrtée, de remporter sa campagne égyptienne cf. Ctésias, fragment 29,9, histoire qui n'est pas sans rappeler à son tour la trahison de l'eunuque Phanès chez Hérodote (Hérodote, III,4). Bref, dans le monde oriental du bassin méditerranéen et de l'Asie Mineure, le nom de Kombabos s'identifie au personnage de l'eunuque, aussi bien lexicalement que religieusement. Dans ces conditions, Lucien ne fait que raviver une tradition déjà bien ancrée dans les esprits. La meilleure preuve est que, comme le développe Benveniste, cette légende ne cessera de s'épanouir et de prospérer de la prose persane de Fidoursi jusqu'aux écrits chinois de Hieun-Tsang. Sur ce sujet, voir E. Benveniste, « La Légende de Kombabos », dans *Mélanges Syriens offerts…*, *op.cit.*, p. 249-258 ainsi qu'à J.L. Lightfoot, *On The Syrian Goddess*, *op.cit.*, p. 384-417. À propos de cette épineuse question, voir encore Godefroy Goosens, *Hiérapolis de Syrie…*, *op.cit.*, p.35-36 : « En réalité, nous avons ici l'écho, fortement affaibli, d'un mythe primitif de fondation, mythe où la Déesse intervenait de façon plus précise, car Lucien a entendu une variante, qu'il ne détaille malheureusement pas, d'après laquelle Hèra aurait aimé Kombabos. […]Le Lexique d'Hésychios nous a transmis à ce sujet une série de variantes intéressantes, d'où il ressort que pour certains, Κύβαβος était un dieu, Κύβηβος le possédé de la Mère des dieux, Κύβεβις un synonyme de galle, toutes caractéristiques qui pourraient se rapporter au Κόμβαβος dont parle Lucien. Un autre texte nous parle du dieu Cybebus, qui fonda le culte de Cybèle-or Hésychios donne pour Κυβέλη le synonyme Κυβὴβη. De sorte que la parenté entre l'histoire de Kombabos et le mythe d'Attis et de Cybèle s'impose à nous de façon inévitable, mais par ailleurs la même parenté se présente avec le mythe d'Astranoè et d'Esmounos, l'Adonis phénicien. »

genoux à terre, s'apitoya sur son terrible sort : « Malheureux, tel est le prix de ta fidélité ! Quelle sera pour moi l'issue de ce funeste voyage ? J'en pressens déjà la terrible fin ! Moi si jeune, j'accompagnerai une femme si belle ! Il ne peut m'échoir qu'un grand malheur, si je n'écarte pas de moi toute cause d'infortune. Une grave décision s'impose donc à moi. Elle seule peut m'affranchir de toutes mes craintes ». Cela dit, il s'émascula et plaça ses parties intimes dans un petit vase avec de la myrrhe, du miel et différentes aromates, scella le tout et soigna sa blessure. Ensuite, lorsqu'il se sentit en mesure de voyager, il s'en alla trouver le roi, et devant la cour réunie, lui donna le petit vase : « Roi tout puissant, dit-il en lui montrant son petit vase, voici le trésor le plus précieux de ma maison. J'y suis extrêmement attaché, mais maintenant que j'entreprends un long voyage, je t'en confie la garde. Conserve-le en lieu sûr ! Je le juge plus précieux que l'or et l'estime à l'égal de ma vie. Je souhaite le retrouver intact à mon retour ». Après avoir reçu le petit vase, le roi le scella à nouveau avec un autre anneau et le confia à la garde de ses intendants. Dès lors, Combabos fit la route en toute sécurité et le cœur léger. Arrivée à Hiérapolis, la députation envoyée par le roi entreprit avec hâte la construction du temple et trois années s'écoulèrent, entièrement consacrées à l'ouvrage. Au cours de cette période, il arriva ce que Combabos redoutait tant. Stratonice, qui passait tout son temps en sa compagnie, tomba passionnément amoureuse de lui et sa passion dégénéra en fureur. Au dire des habitants de Hiérapolis, Héra serait à l'origine de ce trouble. Elle désirait en effet ardemment que Combabos cesse d'être vertueux et que Stratonice soit sévèrement puni d'avoir si longtemps empêché la construction du temple. La reine fut tout d'abord sage dans ses désirs et dissimula sa passion. Mais son inclination ne faisant que s'accroître sous l'effet du silence, elle fut consumée par ce mal dévorant. Impudique, elle exhiba ses tourments aux yeux du monde. Pleurant tout le jour, elle invoquait, inlassable, Combabos, Combabos qui était tout pour elle. Stratonice fut finalement si désespérée qu'elle cherchât un moyen d'avouer décemment ses sentiments, cela, alors même qu'elle s'était bien gardée d'avouer son amour à quiconque et qu'elle éprouvait la plus grande honte à se le confesser à elle-même. Elle songea donc à s'enivrer afin de parler librement à Combabos. Elle était en effet bien consciente que sous l'emprise du vin un aveu n'a rien de déshonorant et que tout ce qui a été dit ou accompli tombe dans l'oubli. La reine mit le stratagème imaginé à exécution. Après le souper, elle se rendit dans la chambre de Combabos. Là, elle le supplia, se jeta à ses genoux et lui dévoila son amour. Accueillant sévèrement sa déclaration, celui-ci la rejeta avec mépris et lui reprocha son ivresse. Mais lorsque la reine le menaça de commettre l'irréparable,

Combabos effrayé lui dit tout. Il lui raconta son aventure en détail et lui découvrit au grand jour la mutilation qu'il s'était infligée. Se rendant compte que tout espoir était perdu, Stratonice apaisa sa fureur. Elle ne put cependant nullement oublier son amour et passa ainsi tous ses instants avec Combabos, seul soulagement à sa passion inassouvie. De semblables amours ont encore cours de nos jours à Hiérapolis. Des femmes s'éprennent de Galles et les Galles[1209], à leur tour, s'affolent d'elles. Personne n'en est jaloux, car cet amour est considéré comme sacré. L'affaire concernant les infidélités de Stratonice à Hiérapolis ne tarda pas à s'ébruiter jusqu'aux oreilles du roi. De retour à la cour, de nombreux calomniateurs accusèrent Combabos et la reine d'adultère et racontèrent toute l'intrigue au souverain. Bouleversé, le monarque n'attendit pas que la construction du temple soit achevée et rappela aussitôt Combabos. Selon d'autres, mais cela n'est pas vraisemblable, Stratonice, souffrant de voir ses prières non exhaucées, d'avoir été elle-même repoussée, aurait écrit à son mari pour accuser Combabos d'avoir attenté à son honneur. Ainsi ce que racontent les Grecs au sujet de Sthénébée[1210] et de Phèdre de Crète, les Assyriens le disent aussi de Stratonice. Pour ma part, je suis persuadé que ni Sthénébée, ni Phèdre n'a jamais rien fait de semblable, Phèdre surtout, si elle aimait Hippolyte. Mais n'accordons pas plus d'importance à ces choses qu'elles en ont en vérité. Dès que l'ordre du roi arriva à Hiérapolis, Combabos en devina la cause, mais sûr d'avoir chez lui de quoi l'innocenter, il prit la route en toute sérénité. A peine arrivé, le roi l'enchaîna et le jeta en prison. Puis, devant toute sa Cour, amis, conseillers et courtisans réunis et déjà présents lorsqu'il avait envoyé Combabos à Hiérapolis, il

[1209] Il peut être admis avec précaution qu'originellement le grand prêtre de Hiérapolis était un « Kombabos ». Cependant à l'époque de Lucien, les Galles ne formaient plus qu'une simple communauté d'eunuques voués à la divinité, une sorte de « clergé inférieur ». Ils étaient d'ailleurs exclus du sanctuaire. G.Goossens, *Hiérapolis de Syrie, op.cit.,* p. 36-39. Pour l'origine de leur nom, voir Mario Meunier et son édition *La déesse syrienne, op.cit.,* p.68 et n.1 : « Le nom de Galles leur fut donné écrit Herodien, *Vie de Commode* I, parce que ces Gallis célébraient leur orgies en l'honneur de Cybèle sur les bords du *Gallus*, rivière qui passait auprès de Pessinote. cf. Salluste, *Des Dieux et du monde, IV*. » Sur ce sujet, voir aussi Marie-Françoise Baslez, « L'auteur du Dea Syria et les réalités religieuses de Hiérapolis », art.cité, p.174-175.

[1210] Les mythes de Phèdre et de Sthénébée sont souvent associés l'un à l'autre. Si la passion contrariée de Phèdre pour son beau-fils Hippolyte est encore bien connue de nos jours, celle de Sthénébée pour Bellérophon l'est un peu moins. Sthénébée, nommée ainsi par les dramaturges grecs, et Antéia par Homère, n'est autre que la femme du roi de Tirynthe Proetos. Lorsque son mari reçoit le corinthien Bellérophon à sa cour, elle s'éprend violemment de lui. Mais celui-ci est insensible à sa séduction et repousse ses avances avec dédain. Blessée, elle l'accuse auprès de son mari d'avoir voulu abuser d'elle. Proetos ne peut se résigner à tuer lui-même son ami. Il l'envoie donc en Lycie où réside son beau-père. Il compte sur ce dernier pour accomplir sa volonté. Mais Bellérophon sort vainqueur de toutes les épreuves que le roi de Lycie lui impose. Dès lors les dénouements de la légende divergent. Elle connut toutefois un grand succès aussi bien d'un point de vue iconographique que littéraire. Voir Euripide, *Tragédies : Fragments Sthénébée-Chrysippos*, éd. François Jouan et Herman Van Looy, Paris, Les Belles Lettres, 2002, t.8, p. 1-27. En outre, sans être exhaustif, se référer à Homère, *Iliade*, 4, vers 144-211 ; Apollodore, *Bibl*., II, 3,1 ; Hygin, *Fables*, 57.

commença à lui reprocher ses infidélités et son esprit de débauche, mais plus encore, au nom de la confiance et de l'amitié trahies, il l'accusa de trois crimes majeurs : adultère, abus de confiance et impiété envers la déesse alors qu'il était en train d'ériger un temple à son effigie. Plusieurs témoins affirmèrent avoir clairement vu les deux amants dans les bras l'un de l'autre. Finalement, tout le monde s'accorda sur le fait que Combabos devait être mis à mort, lui qui avait commis des forfaits dignes de la peine capitale. Jusque-là, il resta sans mot dire. Mais si promptement condamné au chemin du supplice, il prit la parole et réclama son dépôt, tout en assurant que ce n'était ni pour avoir outragé la confiance du roi, ni pour offense à la déesse qu'il était contraint de mourir, mais parce que certains convoitaient le trésor qu'il avait laissé au souverain en partant. Sur ce, le roi appela son intendant et lui ordonna d'apporter l'objet qui lui avait été confié. Après qu'on lui eut apporté le vase, Combabos en retira le sceau, montra son contenu et dévoila l'opération qu'il s'était imposée : « Roi, dit-il, je craignais ce qui m'arrive, et c'est pour cela que lorsque tu m'as enjoint de faire ce voyage, j'ai tout d'abord refusé de t'obéir. Mais ta volonté fut plus forte que mon refus. Je me suis donc retrouvé dans l'obligation d'accomplir cet acte utile à mon souverain et dommageable pour moi-même. Je suis cependant accusé d'un crime que seul un homme, un vrai, peut commettre ». Le roi poussa un cri de stupeur, l'embrassa, puis versant force larmes lui dit : « Combabos, pourquoi t'es-tu donc infligé cet outrage? Pourquoi de tous les mortels, es-tu le seul à t'imposer une telle abomination ? O infortuné, je n'approuve aucunement la blessure que tu t'es faite ! Plût au dieu que tu ne l'eusses jamais subie et que je ne l'eusse jamais vue ! Une justification pareille ne m'était nullement nécessaire. Mais puisque la divinité en a décidé ainsi, je te dois comme première vengeance, comme premier présent, la tête de tes calomniateurs. Puis, je te comblerai encore de multiples cadeaux, d'or et d'argent à profusion, d'étoffes d'Assyrie, de chevaux réservés aux rois. Tu entreras dans mes appartements sans être annoncé, personne ne pourra t'empêcher d'apparaître à ma vue, quand bien même je serais au lit en compagnie de mes femmes ». A peine le roi eut-il prononcé ces paroles qu'il les accomplit. Les détracteurs furent menés au supplice, Combabos reçut de riches présents et le roi redoubla d'amitié pour lui. Aucun Assyrien ne semblait alors l'égaler en sagesse et en bonheur. Peu de temps après, il demanda au roi l'autorisation d'aller achever la construction du temple. Son départ précipité l'avait en effet obligé à l'abandonner en l'état. Le roi l'envoya à nouveau à Hiérapolis. Combabos y acheva de construire le temple et finit par y passer le restant de ses jours. Le souverain, afin de glorifier la bravoure et le dévouement de son fidèle ami, lui permit de se faire

élever une statue d'airain dans le sanctuaire. Un Combabus d'airain, œuvre d'Hermoclès de Rhodes, y fut donc érigé. Le sculpteur lui donna les traits d'une femme, mais la vêtit comme un homme. Certains rapportent que ses amis les plus proches, désirant vivement le consoler de son malheur, se l'approprièrent et que par conséquent, ils se firent eunuques et partagèrent leur existence avec lui. D'autres voient dans cette affaire le signe de l'intervention divine. Ils prétendent qu'Héra, très éprise de Combabos, mit donc dans l'esprit de nombreux hommes l'idée de se châtrer afin qu'il ne fût pas seul à supporter le chagrin d'être privé de sa virilité. Cette coutume, une fois établie, s'ancra dans les esprits et se perpétue encore de nos jours. Chaque année, un grand nombre de jeunes hommes s'émasculent et se travestissent en femmes, soit pour consoler Combabos, soit pour faire plaisir à Héra. En effet, dès qu'ils se sont transformés en eunuques, ils ne portent plus des habits d'homme, mais de femme et s'appliquent à tous les ouvrages de ce sexe. A ce que l'on raconte, Combabos serait à l'origine de ce changement d'habit et la cause en serait la tragique histoire que voici. Une femme étrangère était venue à Hiérapolis pour assister à une fête solennelle et lorsqu'elle le vit si beau en habit d'homme, elle conçut pour lui une violente passion. Mais elle apprit par la suite qu'il était eunuque et en fut si malheureuse qu'elle se donna la mort. Combabos, profondément affligé d'être aussi infortuné en amour, s'habilla en femme afin qu'aucune autre ne tombât dans la même erreur. Voilà pourquoi les Galles revêtissent des habits de femme. Restons-en là sur Combabos ! J'en ai déjà que trop parlé. Les Galles, quant à eux, je les évoquerai à nouveau ultérieurement. Je m'intéresserai alors à leur castration, c'est-à-dire comment ils s'émasculent, puis à la façon dont ils sont enterrés et enfin, à la raison pour laquelle ils n'entrent jamais dans le temple. Mais en premier lieu, j'ai l'intention de parler de l'emplacement et de la grandeur de ce temple et voici ce que j'en dis.

Lucien

ΙΚΑΡΟΜΕΝΙΠΠΟΣ Η ΥΠΕΡΝΕΦΕΛΟΣ

Icaroménippe ou le voyage au-dessus des nuages

Κἀπειδὴ τάχιστα ἐπτερυξάμην[1211], αὐτίκα με φῶς γε πάμπολυ περιέλαμψε καὶ τὰ τέως λανθάνοντα πάντα διεφαίνετο· κατακύψας γοῦν ἐς τὴν γῆν ἑώρων σαφῶς τὰς πόλεις, τοὺς ἀνθρώπους, τὰ γιγνόμενα, καὶ οὐ τὰ ἐν ὑπαίθρῳ μόνον, ἀλλὰ καὶ ὁπόσα οἴκοι ἔπραττον οἰόμενοι λανθάνειν, Πτολεμαῖον μὲν συνόντα τῇ ἀδελφῇ, Λυσιμάχῳ δὲ τὸν υἱὸν ἐπιβουλεύοντα, τὸν Σελεύκου δὲ Ἀντίοχον Στρατονίκῃ διανεύοντα λάθρα τῇ μητρυιᾷ, τὸν δὲ Θετταλόν Ἀλέξανδρον ὑπὸ τῆς γυναικὸς ἀναιρούμενον καὶ Ἀντίγονον μοιχεύοντα τοῦ υἱοῦ τὴν γυναῖκα καὶ Ἀττάλῳ τὸν υἱὸν ἐγχέοντα τὸ φάρμακον, ἐτέρωθι δ᾽ αὖ Ἀρσάκην φονεύοντα τὸ γύναιον καὶ τὸν εὐνοῦχον Ἀρβάκην ἕλκοντα τὸ ξίφος ἐπὶ τὸν Ἀρσάκην· Σπατῖνος δὲ ὁ Μῆδος ἐκ τοῦ συμποσίου πρὸς τῶν δορυφορούντων εἵλκετο ἔξω τοῦ ποδὸς σκύφῳ χρυσῷ τὴν ὀφρὺν κατηλοημένος. Ὅμοια δὲ τούτοις ἔν τῇ Λιβύῃ καὶ παρὰ Σκύθαις καὶ Θρᾳξὶ γιγνόμενα ἐν τοῖς βασιλείοις ἦν ὁρᾶν, μοιχεύοντας, φονεύοντας, ἐπιβουλεύοντας, ἁπράζοντας, ἐπιορκοῦντας, δεδιότας, ὑπὸ τῶν οἰκειοτάτων προδιδομένους.

[1211] Texte grec établi d'après Lucien, *Icaroménippe ou l'homme qui va au-dessus des nuages*, 15, dans *Œuvres. Opuscules 21-25*, éd. Jacques Bompaire, Paris, Les Belles Lettres, 2003, t.3, p.228-229.

Lucien

ΠΩΣ ΔΕΙ ΙΣΤΟΡΙΑΝ ΣΥΓΓΡΑΦΕΙΝ

Comment faut-il écrire l’histoire ?

Φημὶ τοίνυν τὸν ἀριστα ἱστορίαν συγγράφοντα δύο μὲν ταῦτα κορυφαιότατα οἴκοθεν ἔχοντα ἥκειν[1212], σύνεσίν τε πολιτικὴν καὶ δύναμιν ἑρμηνευτικήν, τὴν μὲν ἀδίδακτόν τι τῆς φύσεως δῶρον, ἡ δύναμις δὲ πολλῇ τῇ ἀσκήσει καὶ συνεχεῖ τῷ πόνῳ καὶ ζήλῳ τῶν ἀρχαίων προσγεγενημένη ἔστω. Ταῦτα μὲν οὖν ἄτεχνα καὶ οὐδὲν ἐμοῦ συμβούλου δεόμενα· οὐ γὰρ συνετοὺς καὶ ὀξεῖς ἀποφαίνειν τοὺς μὴ παρὰ τῆς φύσεως τοιούτους φησὶ τοῦτο ἡμῖν τὸ βιβλίον· ἐπεὶ πολλοῦ, μᾶλλον δὲ τοῦ παντὸς ἂν ἦν ἄξιον, εἰ μεταπλάσαι καὶ μετακοσμῆσαι τὰ τηλικαῦτα ἠδύνατο ἢ ἐκ μολύβδου χρυσὸν ἀποφῆναι ἢ ἄργυρον ἐκ κασσιτέρου ἢ ἀπὸ Κόνωνος Τίτορμον ἢ ἀπὸ Λεωτροφίδου Μίλωνα ἐξεργάσασθαι.

Ἀλλὰ ποῦ τὸ τῆς τέχνης καὶ τὸ τῆς συμβουλῆς χρήσιμον;οὐκ ἐς ποίησιν τῶν προσόντων, ἀλλ’ἐς χρῆσιν αὐτῶν τὴν προσὴκουσαν· οἷον τι ἀμέλει καὶ Ἴκκος καὶ Ἠρὸδικος καὶ Θέων καὶ εἴ τις ἄλλος γυμναστής ὑπόσχοιντο ἄν σοι ὀυ τὸν Περδίκκαν παραλαβόντες- εἰ δὴ οὗτός ἐστιν ὁ τῆς μητρυιᾶς ἐρασθεὶς καὶ διὰ ταῦτα κατεσκληκώς, ἀλλὰ μὴ Ἀντίοχος ὁ τοῦ Σελεύκου Στρατονίκης ἐκείνης-ἀποφαίνειν Ὀλυμπιονίκην καὶ Θεαγένει τῷ Θασίῳ ἢ Πολυδάμαντι τῷ Σκοτουσσαίῳ ἀντίπαλον, ἀλλὰ τὴν δοθεῖσαν ὑπόθεσιν εὐφυᾶ πρὸς ὑποδοχὴν τῆς γυμναστικῆς παρὰ πολὺ ἀμείνω ἀποφαίνειν μετὰ τῆς τέχνης. Ὥστε ἀπέστω καὶ ἡμῶν τὸ ἐπίφθονον τοῦτο τῆς ὑποσχέσεως, εἰ τέχνην φαμὲν ἐφ’οὕτω μεγάλῳ καὶ χαλεπῷ τῷ πράγματι εὑρηκέναι·οὐ γὰρ ὁντινοῦν παραλαβόντες ἀποφαίνειν συγγραφέα φαμέν, ἀλλὰ τῷ φύσει συνετῷ καὶ ἄριστα πρὸς λόγους ἠσκημένῳ ὑποδείξειν ὁδούς τινας ὀρθάς,(εἰ δὴ τοιαῦται φαίνονται), αἷς χρώμενος θᾶττον ἂν εὐμαρέστερον τελέσειεν ἄχρι πρὸς τὸν σκοπόν. Καὶτοι οὐ γὰρ ἂν φαίης ἀπροσδεῆ τὸν συνετὸν εἶναι τῆς τέχνης καὶ διδασκαλίας ὧν ἀγονεῖ· ἐπεὶ κἂν ἐκιθάριζε μὴ μαθὼν καὶ ηὔλει καὶ πάντα ἂν ἠπίστατο. Νῦν δὲ μὴ μαθὼν οὐκ ἂν τι αὐτῶν χειρουργήσειεν, ὑποδείξαντος δέ τινος ῥᾷστα τε ἂν μάθοι καὶ εὖ μεταχειρίσαιτο ἐφ’αὐτοῦ.

[1212] Texte grec établi d’après Lucien, *Comment faut-il écrire l’histoire ?* (*The way to write history*), 34-36, dans *Lucian in eight volumes,* éd. K.Kilburn, Cambridge Mass., Harvard university press; Londres, W. Heinemann, 1959, t.6, p.48-51

Lucien

ΠΕΡΙ ΟΡΧΗΣΕΩΣ

De la danse

Καὶ ἐν Φοίνικῃ δὲ Μύρραν καὶ τὸ Ἀσσύριον ἐκεῖνο πένθος μεριζόμενον[1213], καὶ ταῦτα εἴσεται, καὶ τὰ νεώτερα δὲ ὅσα μετὰ τὴν Μακεδόνων ἀρχὴν ἐτολμήθη ὑπό τε Ἀντιπάτρου καὶ παρὰ Σελεύκῳ ἐπὶ τῷ Στρατονίκης ἔρωτι.

[1213] Texte grec établi d'après Lucien, *De la danse* (*The Dance*), 58, dans *Lucian in eight volumes*, éd. A.M. Harmon, Cambridge Massachusetts, Harvard University Press, London,1936, t.5., p.262-263.

Lucien

ΠΕΡΙ ΤΟΥ ΜΗ ΡΑΔΙΩΣ ΠΙΣΤΕΥΕΙΝ ΔΙΑΒΟΛΗ

Ne pas croire à la légère à la calomnie

Ἐνίοτε μέντοι καὶ ὁ ἀκροώμενος αὐτὸς ὑποβάλλει τῆς διαβολῆς τὰς ἀφορμάς[1214], καὶ πρὸς τὸν ἐκείνου τρόπον οἱ κακοήθεις αὐτοὶ ἁρμοζόμενοι εὐστοχοῦσιν. Ἥν μὲν γὰρ ζηλότυπον αὐτὸν ὄντα εἰδῶσιν, «Διένευσε, φασί, τῇ γυναικί σου παρὰ τὸ δεῖπνον καὶ ἀπιδὼν ἐς αὐτὴν ἐστέναξεν, καὶ ἡ Στρατονίκη πρὸς αὐτὸν οὐ μάλα ἀηδῶς»· καὶ ὅλως ἐρωτικαί τινες καὶ μοιχικαὶ πρὸς αὐτὸν αἱ διαβολαί. Ἦν δὲ ποιητικὸς ᾖ καὶ ἐπὶ τούτῳ μέγα φρονῇ, «Μὰ Δί᾽ ἐχλεύασέν σου Φιλόξενος τὰ ἔπη καὶ διέσυρεν καὶ ἄμετρα εἶπεν αὐτὰ καὶ κακοσύνθετα. » Πρὸς δὲ τὸν εὐσεβῆ καὶ φιλόθεον ὡς ἄθεος καὶ ἀνόσιος ὁ φίλος διαβάλλεται καὶ ὡς τὸ θεῖον παρωθούμενος καὶ τὴν πρόνοιαν ἀρνούμενος· ὁ δὲ ἀκούσας εὐθὺς μύωπι διὰ τοῦ ὠτὸς τυπεὶς διακέκαυται ὡς τὸ εἰκὸς καὶ ἀπέστραπται τὸν φίλον οὐ περιμείνας τὸν ἀκριβῆ ἔλεγχον. Ὅλως γὰρ τὰ τοιαῦτα ἐπινοοῦσι καὶ λέγουσιν, ἃ μάλιστα ἴσασιν ἐς ὀργὴν δυνάμενα προκαλέσασθαι τὸν ἀκροώμενον, καὶ ἔνθα τρωτός ἐστιν ἕκαστος ἐπιστάμενοι, ἐπ᾽ ἐκεῖνο τοξεύουσι καὶ ἀκοντίζουσιν ἐς αὐτό, ὥστε τῇ παραυτίκα ὀργῇ τεταραγμένον μηκέτι σχολὴν ἄγειν τῇ ἐξετάσει τῆς ἀληθείας, ἀλλὰ κἂν θέλῃ τις ἀπολογεῖσθαι, μὴ προσίεσθαι, τῷ παραδόξῳ τῆς ἀκροάσεως ὡς ἀληθεῖ προκατειλημμένον.

[1214] Texte grec établi d'après Lucien, *Ne pas croire à la légère à la calomnie*, 4-15, dans *Œuvres, Opuscules 11-20*, éd. Jacques Bompaire, Paris, Les Belles Lettres, 2003, t.2, p.157-158.

Galien

ΠΕΡΙ ΤΟΥ ΠΡΟΓΙΝΩΣΚΕΙΝ ΒΙΒΛΙΟΝ

Pronostic

Λοιπὸν οὖν ὅπερ ὑπεσχόμην ἐφεξῆς σοι διηγήσομαι[1215], ἣν λέξιν καὶ προσθεῖναι δὲ τῷ πυρόντι λόγῳ, μάλιστ᾽ἐπειδὰν καὶ τῶν σοφιστῶν ἰατρῶν ἔνιοι, ἀγνοούμενοι τίνι λόγῳ τὸν ἔρωτα τῆς παλλακῆς τοῦ πατρὸς Ἐρασίστρατος ἐγνώρισεν, ἔγραψαν τῶν ἀρτηριῶν τοὺς σφυγμοὺς τοῦ νεανίσκου, σφυζουσῶν ἐρωτικῶς ἐξευρεῖν αὐτὸν, οὐκεθ᾽ὑπομείναντες εἰπεῖν ἐκ τῶν σφυγμῶν εὑρεθῆναι. Ἐγὼ δ᾽ὅπως μὲν Ἐρασίστρατος ἔγνω, τοῦτο λέγειν οὐκ ἔχω. Ὅπως δὲ αὐτὸς ἔγνων ἤδη σοι φράσω. Παρεκλήθημεν εἰς τὴν ἐπίσκεψίν τινος γυναικὸς, ὡς ἀγρυπνούσης ἐν ταῖς νυξὶ καὶ μεταβαλλούσης ἑαυτὴν ἄλλοτε εἰς ἄλλο σχῆμα κατακλίσεως, εὗρον δ᾽ ἀπύρετον, ἐπυθόμην ὑπὲρ ἑκάστου τῶν κατὰ μέρος αὐτῇ γεγονότων, ἐξ ὧν ἴσμεν ἀγρυπνίας συμβαινούσας. Ἡ δὲ μόγις, ἢ οὐδ᾽ὅλως ἀπεκρίνετο, ὡς μάτην ἐρωτωμένην ἐνδεικνυμένη καὶ τὸ τελευταῖον ἀποστραφεῖσα, τοῖς μὲν ἐπιβεβλημένοις ἱματίοις ὅλῳ τῷ σώματι σκεπάσασα πᾶσαν ἑαυτὴν, ἄλλῳ δέ τινι μικρῷ ταραντινιδίῳ τὴν κεφαλὴν ἔκειτο καθάπερ οἱ χρῄζοντες ὕπνου. Χωρισθεὶς οὖν ἐγὼ δυοῖν θάτερον αὐτὴν ἐνόησα πάσχειν, ἢ μελαγχολικῶς δυσθυμεῖν, ἤ τι λυπουμένην οὐκ ἐθέλειν ὁμολογεῖν. Εἰς τὴν ὑστέραιαν οὖν ἀνεβαλλόμην ἀκριβέστερον διασκέψασθαι περὶ αὐτῶν καὶ πορευθεὶς τὸ μὲν πρότερον ἤκουσα τῆς παραμενούσης οἰκέτιδος ὡς ἀδύνατον αἰτὴν ἄρτι θεάσασθαι· δεύτερον δ᾽ἐπανελθὼν ὡς ἤκουσα πάλιν ταυτὸ, τρίτον πάλιν ἦκον. Εἰπούσης δέ μου τῆς θεραπαίνης ἀπαλλάτεσθαι, μὴ βούλεσθαι γὰρ ἐνοχλεῖσθαι τὴν γυναῖκα, καὶ γνοὺς αὐτὴν ἐμοῦ χωρισθέντος λελουμένην τε καὶ τὰ συνήθως προσενεγκαμένην, ἦκον τῇ ὑστεραίᾳ καὶ μόνος διαλεχθεὶς τῇ θεραπαίνῃ πολυειδῶς, ἔγνων σαφῶς τίνι λύπῃ τειρομένην, ἣν ἐξεῦρον κατὰ τύχην, ὁποίαν οἶμαι καὶ Ἐρασιστράτῳ γενέσθαι. Προεγνωσμένου γάρ μοι τοῦ μηδὲν εἶναι κατὰ τὸ σῶμα πάθος, ἀλλὰ ἀπὸ ψυχικῆς τινος ἀηδίας ἐνοχλεῖσθαι τὴν γυναῖκα, συνέβη κατὰ αὐτὸν καιρὸν ὃν ἐσκόπουν αὐτὴν βεβαιωθῆναι τοῦτο, παραγενομένου τινὸς ἐκ τοῦ θεάτρου καὶ φάντος ὀρχούμενον ἑορακέναι Πυλάδην· ἠλλάγη γὰρ αὐτῆς καὶ τὸ βλέμμα καὶ τὸ χρῶμα τοῦ προσώπου, κἀγω θεασάμενος τοῦτο, τῷ καρπῷ τῆς γυναικὸς ἐπιβαλὼν τὴν χεῖρα, τὸν σφυγμὸν εὗρον ἀνώμαλον ἐξαίφνης πολυειδῶς γενόμενον, ὅστις δηλοῖ τὴν ψυχὴν τεθορυβῆσθαι· ὁ αὐτὸς οὖν καὶ τοῖς ἀγωνιῶσι περί τι πρᾶγμα συμβαίνειν. Κατὰ τὴν ὑστεραίαν οὖν εἰπὼν ἀκολούθῳ τινι τῶν ἐμῶν, ὅταν ἐπισκεψάμενος ἔλθω πρὸς τὴν γυναῖκα, μετ᾽ὀλίγον ἀφικόμενος ἀνάγγειλόν μοι, Μόρφον ὀρχεῖσθαι σήμερον, εἶθ᾽ὡς ἤγγειλεν, ἄτρεπτον εὗρον τὸν σφυγμόν. Ὁμοίως δὲ καὶ κατὰ τὴν ἑξῆς ἡμέραν ποιήσας ἀγγελθῆναι περὶ τοῦ τρίτου τῶν ὀρχηστῶν, ὁμοίως μείναντος ἀτρέπτου τοῦ σφυγμοῦ.

[1215] Texte grec établi d'après Galien, *Pronostic* (*De Praenotione ad Posthumum*), 6, dans *Claudii Galeni opera omnia*, éd. C.G. Kühn, Hildesheim, G.Olms, 1997, t.14, p.630-635. Reproduction en fac-sim. de l'éd. de Leipzig 1821, parue dans la collection « Medicorum Graecorum opera quae exstant ».

Κατὰ τὴν τετάρτην ἠκρίβωσα νύκτα πάνυ παραφυλάξας, ἡνίκα Πυλὰδης ὀρχούμενος ἠγγέλθη, ταραχθέντα πολυειδῶς αὐτὸν ὁρῶν, εὗρον οὕτως ἐρῶσαν τοῦ Πυλάδου τὴν γυναῖκα καὶ τοῦτο παραφυλαχθὲν ἀκριβῶς ἐν ταῖς ἐφέξῆς ἡμέραις εὑρήθη βεβαίως. Καθάπερ γε καί τινος ἄλλου τῶν πλουσίων δοῦλος οἰκονόμος ὁμοίως κάμνων ἐγνώσθη μοι. Λυπούμενος γὰρ ἐν τῳ μέλλειν ἀποδιδόναι λογισμοὺς ὧν διῴκησεν, ἐν οἷς ἠπίστατο λεῖπον οὐκ ὀλίγον ἀργύριον, ὑπὸ τῆς φροντίδος ἠγρύπνει τε καὶ λυπούμενος ἐτήκετο, προειπὼν δὲ αὐτοῦ τῷ δεσπότῃ μηδὲν εἶναι σωματικὸν πάθημα τῷ πρεσβύτῃ, σκέψασθαι συνεβουλευσάμην, ὅτι φοβοῖτο μέλλοντος αὐτοῦ τοὺς λόγους, ὧν ἐνεχείρισεν ἀπαιτεῖν, καὶ διὰ τοῦτο λυποῖτο, γιγνώσκων οὐκ ὀλίγον ἐν αὐτοῖς εὑρήσεσθαι λεῖπον. Ἐπειδὴ καλῶς ἔφη με στοχάζεσθαι, τοῦτο συνεβούλευσα βεβαίας ἕνεκεν διαγνώσεως, εἰπεῖν αὐτῷ ὅσον ἔχει παρακείμενον ἀργύριον αἰτῆσαι τοῦτο, μή πως ἐξ αἰφνιδίου τελευτήσαντος ἀπόληται, μεταστάσης εἰς ἄλλον οἰκέτην τῆς διοικήσεως, οὗ μήπω πεῖραν ἔχει· παρὰ γὰρ ἐκείνου μὴ χρῄζειν ἀπαιτήσεως λογισμῶν. Ὡς δὲ ὁ δεσπότης αὐτῷ ταῦτα διελέχθη, πεισθεὶς οὐκ ἐξετασθήσεσθαι καὶ διὰ τοῦτο γινόμενος ἄλυπος ἐν τῇ τρίτῃ τῶν ἡμερῶν τὴν κατὰ φύσιν ἔξιν τοῦ σώματος ἀνεκτήσατο. Τί δή ποτ’οὖν ἐλάνθανε τοὺς ἔμπροσθεν ἰατροὺς τήν τε προειρημένην γυναῖκα καὶ τὸν προειρημένον οἰκέτην ἐπισκοπουμένους; Ἐκ γὰρ κοινῶν ἐπιλογισμῶν εὑρίσκεται τὰ τοιαῦτα, κᾷν βραχεῖαν ἐπιστήμην ἔχῃ τῆς ἰατρικῆς θεωρίας. Ἐγὼ μὲν ἡγοῦμαι διότε μηδεμίαν ἔχουσι δίαγνωσιν, ὧν τὸ σῶμα διὰ τῆς ψυχῆς πάθη πάσχειν εἰώθει.Ἴσως δὲ ὅτι οὐδὲ διὰ τοὺς ἀγῶνας καὶ τοὺς φόβους ἐξαίφνης τὴν ψυχὴν ταράξαντας οἱ σφυγμοὶ τρέπονται γινώσκουσιν. Ὅπερ Ἐρασίστρατος ἐπιστάμενος ἐπὶ τῆς αὐτῆς οἰκίας τῷ νοσοῦντι τῆς γυναικὸς υπαρχούσης εὐκολώτερον ἐξεῦρεν, ὡς ἂν δυναμένου αὐτοῦ συνεχέστερον ὁρᾶσθαι τὸν νεανίσκον, μὴ διὰ πλειόνων ἡμερῶν καθάπερ ὁ Πυλάδης· οὐδ᾽οὖν οὐδὲ τότε φαινόμενου, ἀλλ’ἀκουομένου ἐκταράττεον τὴν γυναῖκα. Λῆρος οὖν μακρὸς ἐρωτικῶς κινούμενοι σφυγμοὶ τῶν οὐ γινωσκόντων ἔρωτος μὲν οὐδένα δηλωτικὸν σφυγμὸν εἶναι, θορυβουμένης δὲ ψυχῆς τοὺς σφυγμοὺς ἀλλοιοῦσθαι, μήτε τὴν κατὰ φύσιν ὁμυλότητα μήτε τὴν τάξιν ἀποσώζοντας.

Galien

ΠΡΟΓΝΩΣΤΙΚΟΝ ΥΠΟΜΝΗΜΑ

Commentaire au Pronostic d’Hippocrate I, 4

[…] Καὶ γὰρ καὶ τοῦτόν τινες ὑπολαμβὰνοντες ἀληθῆ μὲν ἔγραψαν ἱστορίαν[1216], ὡς Ἐρασίστρατος ἐφώρασε, δι’ἔρωτα τὸν τοῦ βασιλέως ἀῤῥωστοῦντα υἱὸν, θεῖον δ’οὐκ ἐδίδαξαν οὐθ’ὑπὸ Ἐρασιστρὰτου καλούμενον οὐθ’ὑπὸ Ἱπποκράτους οὐθ’ὑπ’ἄλλου τινὸς ἰατροῦ τὸν ἔρωτα· τοὺς δ’ἤτοι καταλεπτυνομένους ἢ ἀχροοῦντας ἢ ἀγρυπνοῦντας ἢ καὶ πυρέξαντας ἐπὶ προφάσεσιν ἐρωτικαῖς ἐν ἐκείνῳ τοῦ λόγου τῷ κεφαλαίῳ περιλαμβάνουσιν οἱ παλαιοὶ, καθὸ περὶ τῶν προκαταρχόντων αἰτίων. Πλεόνων γὰρ ὄντων ἐν τούτοις γενῶν, ἕν ἐξ αὐτῶν ἐστι καὶ ἡ λύπη. Λυποῦνται δὲ οἱ μὲν ἀποθανόντων τέκνων ἢ οἰκειὼν ἢ συγγενῶν ἢ φίλων, οἱ δὲ προσδοκῶντες ἑαυτοὺς ἢ μόνους παθεῖν ἢ καὶ τὴν πατρίδα πᾶσαν ἀνάστατον ἔσεσθαι, λυποῦνται δὲ καὶ οἱ φιλοχρήματοι χρημάτων στερούμενοι καὶ φιλότιμοι τιμῆς καὶ τῶν ἄλλων ὡς ἕκαστος. Ἐκ τούτων οὖν εἰσι καὶ οἱ δι’ ἔρωτα λυπούμενοι θεῖον οὐδὲν πεπονθότες, ἀλλ’ ἀνθρώπινον πάθος.[…]

[1216] Texte grec établi d’après Galien, *Commentaire au pronostic d’Hippocrate* (*Hipprocatis prognosticon et Galeni in eum librum commentarius*) I, 4, dans *Claudii Galeni opera omnia*, éd. C. G. Kühn, Hildesheim, G. Olms, 1997, t.18/2, p.18-19. Reprod. en fac-sim. de l'éd. de Leipzig, 1821, parue dans la collection « Medicorum graecorum opera quae exstant ».

Galien

ΠΡΟΓΝΩΣΤΙΚΟΝ ΥΠΟΜΝΗΜΑ

Commentaire au Pronostic d’Hippocrate I, 8

[…] Οὐδὲ γὰρ ὁ Ἐρασίστρατος ἰὼν κορώνας πετομὲνας ἢ κόρακας ἐφώρασε τὸν ἔρωτα τοῦ νεανίσκου, οὐ μὴν οὐδ'[1217], ὥς τινες ἔγραψαν, ἐρωτικὸν σφυζουσῶν ᾔσθετο τῶν ἀρτηριῶν τοῖ νεανίσκου. Οὐδεὶς γάρ ἐστι σφυγμὸς ἴδιος ἔρωτος ἐξαὶρετος, ἀλλ' ὥσπερ κἀμοί ποτε ἐφάνη τῷ καρπῷ μὲν ἐπιβεβληκότι τοῦ νοσοῦντος τὴν χεῖρα, γυναικὸς δέ τινος ὀφθείσης τῶν κατὰ τὴν οἰκίαν, αὐτίκα μέντοι ἀνὼμαλός τε καὶ ἄιακτος γινόμενος, ὀλίγῳ δὲ ὕστερον εἰς τὸ κατὰ φύσιν ἐπανελθὼν ἅμα τῷ διαχωρῆσαι τὴν ὀφθεῖσαν. Ὁ γὰρ οὕτω τρεπόμενος σφυγμὸς κοινὸν ἐνδείκνυται ταραχῶδές τι πάθος ἐν τῇ τοῦ κάμνοντος γεγονέναι ψυχῇ. […]

[1217] Texte établi d'après Galien, *Commentaire au Pronostic d'Hippocrate* (*Hipprocatis prognosticon et Galeni in eum librum commentarius*) I, 8, dans *Claudii Galeni opera omnia,* éd. C. G. Kühn, Hildesheim, G. Olms, 1997, t.18/2, p.40. Reprod. en fac-sim. de l'éd. de Leipzig, 1821, parue dans la collection « Medicorum graecorum opera quae exstant ».

Julien

ΑΝΤΙΟΧΙΚΟΣ Η ΜΙΣΟΠΩΓΩΝ

Le Misopogon

« De fait, à ce visage qui ne tient de la nature ni rare beauté, ni même régularité, ni même fraîcheur, mon fâcheux caractère et mon humeur morose m'ont fait ajouter cette barbe touffue, comme pour le punir, dirait-on d'être dépourvu de beauté naturelle. […] Encore ne m'a-t-il pas suffi d'avoir cette touffe au menton : de la tête je suis aussi malpropre. […] Vous faut-il encore une particularité intime ? Mon poitrail est velu, hirsute comme celui des lions, ces rois des animaux : je ne l'ai jamais épilé tant je suis d'humeur fâcheuse et d'esprit étroit. Aucun autre endroit de ma personne n'a été poncé, ni massé. [1218]» Telle est la réponse sarcastique et acerbe de l'Empereur Julien aux railleries des antiochiens devant sa barbe de philosophe misanthrope. Ecrit en toute hâte au cours de février 363, *L'Ennemi de la Barbe (Misopogon) ou L'Antiochien* est le discours d'un homme isolé et blessé qui a échoué dans sa politique et en ressort affaibli. Sept mois à peine après son arrivée à Antioche, la tension est à son comble entre les habitants de la cité et son souverain. D'une part, son fanatisme païen a été fort mal reçu par une population déjà largement christianisée, d'autre part ses réformes administratives, économiques et sociales sont jugées astreignantes et populistes par les riches, ainsi qu'insuffisantes et inefficaces par les plus démunis. Son impopularité est chaque jour plus importante. Son mépris de la pompe impériale et son physique négligé servent de prétexte aux moqueries les plus cruelles, aux dénigrements les plus piquants. Présente sur toutes les pièces de monnaies frappées à son effigie (361-362), sa barbe légendaire, hommage aux empereurs philosophes, ajoutant à son apparence rustre et mal dégrossie, est le sujet favori des pamphlétaires. Exaspéré par l'incendie du temple de Daphné et profondément touché par ces incessantes attaques, Julien, non sans avoir menacé d'abandonner la ville à jamais, réplique peu de temps avant d'affronter les Perses par cette véhémente diatribe. Ainsi naît le *Misopogon,* loin de la rhétorique officielle et pacifiée du pouvoir.

Tout ceci ne peut cependant vraiment se comprendre qu'au regard de la vie accidentée de Julien[1219], de son règne chaotique et de ses idéaux livresques, toujours peu

---

[1218] «Τούτῳ γὰρ οἶμαι φύσει γεγονότι μὴ λίαν καλῷ μηδὲ εὐπρεπεῖ μηδὲ ὡραίῳ ὑπὸ δυστροπίας καί δυσκολίας αὐτὸς προστέθεικα τὸν βαθὺν τουτονὶ πώγωνα, δικὰς αὐτὸ πραττόμενος, ὡς ἔοικεν, μὲν ἄλλου, τοῦ δὲ μὴ φύσει γενέσθαι καλόν.[...] Ἐμοὶ δὲ οὐκ ἀπέχρησε μόνον ἡ βαθύτης τοῦ γενείου, ἀλλὰ καὶ τῇ κεφαλῇ πρόσεστιν αὐχμὸς. [...] Εἰ δὲ βούλεσθέ τι καὶ τῶν ἀπορρήτων μαθεῖν, ἔστι μοι τὸ στῆθος δασὺ καὶ λάσιον ὥσπερ τῶν λεόντων, οἵπερ βασιλεύουσι τῶν θηρίων, οὐδὲ ἐποίησα λεῖον αὐτὸ πώποτε διὰ δυσκολίαν καὶ μικροπρέπειαν, οὐδὲ μαλακὸν.» dans L'Empereur Julien, *Misopogon,* dans *Œuvres Complètes,* éd. Ch. Lacombrade, *op.cit*., p. 157-159.

[1219] Sur Julien et son œuvre, voir les quelques références bibliographiques suivantes : Paul Allard, *Julien l'Apostat*, Paris, V. Lecoffre, 1900 ; J. Bidez, *La Vie de l'Empereur Julien*, Paris, Les Belles Lettres, 1930 ; G.W. Bowersorck, *Julien l'Apostat*, traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, A. Colin, 2008 ; René Braun et Jean Richer (dir.), *L'Empereur Julien. De l'histoire à la légende*, Paris, Les Belles Lettres, 1978 – 1981, t. 1-2 ; Jean Bouffartigue, *L'Empereur Julien et la culture de son temps*, Paris,

en rapport avec la réalité tangible du monde. En avril-mai 332, Flavius Claudius Julianus naît sur les rives du Bosphore, au cœur même de la nouvelle Rome, Constantinople. Petit-fils de Constance Chlore et neveu de l'empereur Constantin Ier, Julien passe ses premières années dans les coulisses du pouvoir. Il perd sa mère Basilina quelques mois après sa naissance. Cette noble patricienne de Nicomédie, amoureuse des lettres et de religion chrétienne, est la seconde épouse de son père Jules Constance. Ce dernier l'avait en effet épousée après la mort de sa première femme Galla, mère du petit Gallus. Son deuxième mariage et la naissance de son fils correspondent à son retour en grâce auprès de son demi-frère Constantin. Lui et ses frères avaient en effet été longtemps éloignés de la Cour impériale par l'impératrice mère Hélène qui éprouvait une haine revancharde à l'égard de ces enfants nés de l'union légitime et reconnue de Constance Chlore et de Théodora. *A contrario* des filles jugées utiles pour conclure des alliances profitables, les garçons, aspirants potentiels au trône, étaient pourchassés. Héritier direct de l'Empereur en sa position d'aîné, Jules Constance souffre tout particulièrement de cette persécution et passe une grande partie de sa vie à errer de ville en ville. Après la mort d'Hélène, un rapprochement s'amorce entre les frères consanguins. En 335 Constantin promeut Jules Constance à la dignité de consul et de patrice. Cette heureuse fortune ne durera pas. Suite au décès de l'empereur, ces trois fils, prétextant l'empoisonnement de leur père par ses frères, organisent un massacre dynastique. Julien devient ainsi orphelin de père et de mère. D'autres membres de sa famille sont également sauvagement assassinés au cours de ce règlement de compte sanguinaire. Seul Gallus et lui-même en réchappent *in extremis*. Constance II, co-organisateur du massacre et futur maître de l'Orient et de l'Occident, garde sous surveillance étroite les deux jeunes enfants. Julien est envoyé à Nicomédie, la ville natale de sa mère. Son éducation est confiée à l'évêque Eusèbe, mais en réalité, c'est l'eunuque Mardonius, ancien précepteur de Basilina, qui tiendra ce rôle et l'initiera à l'amour des lettres. Rappelé à Constantinople, puis renvoyé à Nicomédie, il est ensuite conduit au domaine impérial de Marcellum en Cappadoce. Assigné à résidence, il y est retenu captif six années durant en compagnie de Gallus. En 351, lorsque pour des raisons

---

Institut d'Etude Augustinienne, 1992 ; Lucien Jerphagnon, *Julien dit l'Apostat*, Paris, Tallandier, 2010. Plus spécifiquement sur le *Misopogon*, voir : R.Asmus, « Kaiser Julians Misopogon und seine Quelle », dans Albert Rehm (dir.), *Philologus*, 77, Berlin, Akademie Verlag,1920, p. 109-141 ; André-Jean Festugière, « Les Antiochiens vus par l'empereur Julien », dans *Antioche païenne et chrétienne*, Paris, Ed. de Broccard, 1959, p. 63-89 ; G. Downey, « Julian the Philosopher », dans *A History of Antioch in Syria from Seleucus to the Arab conquest*, Princeton, Princeton University Press, 1961, p. 380-397 ; Christian Lacombrade, *op.cit*., p. 141-151 ; Julien, *Misopogon*, éd. C. Prato et D. Micalella, Rome, Edizioni dell'Aeteneo e Bizzari, 1979 ; Julien, *Le Misopogon*, éd. Aude de Saint-Loup Paris, Les Belles-Lettres, 2003, p. V-XXXI.

politiciennes, son demi-frère est nommé César d'Orient, il est libéré et rejoint Nicomédie. Là et dans toute l'Asie Mineure, il approfondit ses connaissances savantes et se nourrit ardemment de la philosophie occulte d'obédience néo-platonicienne. C'est probablement à partir de cette époque qu'il abandonne en secret la religion chrétienne pour s'adonner au culte païen. Mais son répit est de courte durée. Les fanfaronnades de Gallus lui attirent méfiances et soupçons. En effet, Gallus, grisé par le pouvoir, commet impair sur impair et pousse à bout la patience de l'Empereur qui finit par le mettre à mort en 354. Encore fortement prévenu contre les velléités du demi-frère, Constance, rancunier et méfiant, rappelle Julien à la Cour de Milan et l'inculpe sous de fallacieux prétextes et le retient une nouvelle fois prisonnier pendant sept mois. Sa vie, menacée par les nombreuses intrigues du palais, ne tient qu'à un fil. Il doit son salut à l'impératrice Eusébie. Pleine de bienveillance envers son protégé, elle convainc son mari de l'envoyer à l'Université d'Athènes pour qu'il s'adonne à sa passion de l'étude. Là, dans l'impossibilité de conclure des alliances dangereuses et tout occupé par le savoir livresque, il ne représentera aucun danger pour le souverain. En 355, Julien part pour Athènes et approfondit sa connaissance du néo-platonisme ainsi que du culte païen. Son séjour athénien est abrégé par une nouvelle injonction de Constance qui lui demande de rejoindre Milan au plus vite. De retour et ignorant tout de ce qui se trame, il s'interroge sur les intentions de l'Empereur à son égard. Ce dernier, en prise avec l'usurpation de Silvanus en Occident, souhaite consacrer Julien en César, comme il l'avait fait jadis pour son demi-frère Gallus. Dès lors, tout s'enchaîne. A vingt-quatre ans, il est promu au plus haut rang et promis à la succession du trône[1220]. Constance, se rangeant finalement à l'avis de son épouse, estime que son affectation sur le front, en Gaule, est un bon moyen de l'éloigner, et de le perdre. Mais l'impératrice Eusébie, plus prévoyante que son époux, voit là une occasion idéale de préparer en douceur l'héritage futur. Le nouveau César est marié à Hélène, la sœur de Constance, et le 1er décembre 355, part affronter l'ennemi en Gaule[1221]. Contre toute attente, l'intellectuel chétif remporte des succès fulgurants et décisifs, dont la victoire de Strasbourg contre les Alamans qui lui permet de franchir le Rhin à Mayence[1222]. Son ascension se poursuit depuis Lutèce où il installe son quartier général. Constance en prend alors ombrage et la relation entre les deux hommes s'envenime. A la fin de l'année 359, l'Empereur rappelle le meilleur de ses troupes auprès

[1220] Le 6 novembre 355.
[1221] Il sera décoré des insignes du consulat le 1er janvier 356.
[1222] Le 25 août 357.

de lui pour affronter les Perses en Orient. En désaccord avec les prérogatives du souverain, l'armée honore Julien du titre d'Auguste à Lutèce en février 360. Au printemps 361, l'aspirant au trône entreprend finalement de combattre militairement l'Empereur. Il n'y aura cependant jamais de bataille. Constance II meurt de maladie dans les environs de Tarse. Son rival l'ayant lui-même désigné avant sa mort comme son héritier, Julien devient à son tour Empereur. De 361 à 362, il séjourne à Constantinople où il restaure pleinement la religion païenne et son culte. Face à ce retour du paganisme, les chrétiens s'insurgent et des émeutes éclatent. La position du nouvel empereur se durcit avec l'édit du 17 juin 362 qui empêche les chrétiens de professer la littérature profane. Dans la constitution du 29 juin de la même année, il met en œuvre la reconstruction des temples et restructure le clergé païen. Il quitte Constantinople pour Antioche afin de satisfaire ses ambitions de conquête sur le territoire Perse. Il arrive dans la ville syrienne le 18 juillet, mais ses relations avec les antiochiens majoritairement convertis au christianisme se détériorent rapidement. L'incendie du temple d'Apollon, le 22 octobre 362, aggrave la situation. Après avoir à nouveau durci sa politique religieuse[1223], toujours en désaccord profond avec la population, il quitte Antioche pour le front perse le 5 Mars 363. Blessé au combat, Julien meurt le 26 juin 363[1224].

Amer discours d'adieu à Antioche, le *Misopogon* est une suite de séquences qui peuvent se résumer par la structure ci-dessous décrite.

(§1-2) L'exorde : Julien invoque ses muses et entreprend de faire un éloge de lui en forme de blâme.

(§3-26) L'anti-portrait : il dresse tout d'abord un portrait de lui peu flatteur, puis tout en énumérant les reproches que lui font les Antiochiens, il retrace des éléments autobiographiques d'importance dont son éducation par l'austère eunuque Mardonius.

[1223] Le 13 février 363, il défend aux chrétiens de célébrer leurs funérailles en plein jour, prétextant que cette pratique profane les temples.

[1224] Sur la colère de Julien face à la destruction du temple et son dernier combat contre les Perses, Aude de Saint-Loup note dans son introduction, *op.cit*., p. XXVIII-XXIX : « Julien renonce, profondément agacé de la résistance des Antiochiens à sa volonté, chrétiens « au cou de pierre », renégats au judaïsme dont ils sont issus et mauvais sujets à l'égard de l'empire qu'il représente. Libianos tente de s'interposer contre la spoliation des chrétiens, puis la colère finale de Julien, mais en vain. Ammien lui-même est exaspéré de tous ces faux pas, et il est de ceux qui misent sur la guerre contre les Perses pour en finir avec cette situation. Pour Julien, l'expédition est à la fois une occasion de renouer avec l'action qui lui avait valu ses succès en Gaule et de donner libre cours à son désir d'être un nouvel Alexandre, propagateur d'un hellénisme guerrier. Il joue son va-tout. Et, à la fin de l'envoi, il perd. »

(§27-43) La réfutation des reproches et la défense de ses actions politiques : il évoque pêle-mêle la polémique du « Chi et du Kappa », l'incendie du temple de Daphné, les insultes sur sa personne mais aussi sa politique économique et sociale.

(§44) La conclusion : Julien constate l'injuste ingratitude de la ville à son égard et prédit l'infortune d'Antioche, résultat de son attitude délétère[1225]. Bien plus qu'une simple réponse acide aux quolibets provoqués par son allure hirsute, le *Misopogon* est un témoignage de ses relations avec ses sujets, avec les religieux et les politiques. Au début de 363, les rapports sont particulièrement tendus. Outre les railleries et les moqueries dont il est l'objet, les Antiochiens ne cessent de répéter que « [Ni] le Chi, […] ni le Kappa n'ont jamais fait tort à la ville.[1226] » Regrettant leur vie passée, ils signifient ainsi clairement à Julien toute leur nostalgie du règne de Constance II, son prédécesseur. Face à cette provocation, il réagit violemment et rédige son *Ennemi de la Barbe*. Son discours est cependant essentiellement nourri par l'affaire du temple d'Apollon et sa tentative avortée de remédier à la famine. Consultant l'oracle à Daphnè[1227], l'Empereur se heurte à son silence. Les prêtres expliquent à Julien que le silence de l'oracle est dû à la présence de sépultures aux alentours. En effet en 351, Gallus, chrétien convaincu, y avait transporté les restes du martyre d'Antioche, Saint Babylas, afin d'amoindrir le prestige du sanctuaire. Dès lors, Julien s'empresse de purifier les lieux, de détruire le Martyrium et de ramener la dépouille de l'évêque Saint-Babylas à Antioche. Peu de temps après, le temple est entièrement détruit par un incendie. Julien en éprouve un vif ressentiment et rejette la faute sur la population chrétienne de la ville. Intransigeant, il persécute les croyants et va jusqu'à fermer la Grande église d'Antioche. Par ailleurs il tente par tous les moyens d'endiguer les disettes, autre source de mécontentement du peuple qui l'accuse, non seulement de populisme, mais encore d'avoir aggravé la crise économique par sa mauvaise gestion du problème. Pour endiguer les multiples spéculations des négociants sur les marchandises, Julien bloque les prix. Cette mesure entraîne une inflation dans les campagnes environnantes. Les marchandises, achetées à bas coût en ville sont revendues à la hausse en dehors de ses murs. Dans la même perspective, il met à la disposition des plus démunis des terres municipales pour qu'ils puissent cultiver. Cependant, aucun

[1225] Ce discours échappe à tout modèle rhétorique et sa structure, tout comme son genre, sont complexes à définir. Le *Misopogon* occupe à ce titre une place à part dans l'art oratoire antique et semble s'inspirer de diverses influences littéraires et poétiques. Il semblerait que Julien ait voulu pasticher sous une forme inversée l'éloge que Libianios avait fait d'Antioche et qu'il avait intitulé l'*Antiokhikos*. Voir J. Bouffartigue, *op.cit*., p.541.

[1226] « «Τὸ Χῖ,» φασίν, «οὐδὲν ἠδίκησε τὴν πόλιν οὐδὲ τὸ Κάππα.», *op.cit*., éd Ch. Lacombrade, p.181.

[1227] Faubourg d'Antioche.

décret n'est pris afin d'éviter que les riches acquièrent ces terres. Ces derniers en profitent immédiatement pour agrandir leur territoire[1228]. Avant de partir sur le front oriental, ce dernier discours lui permet ainsi de régler ses comptes avec Antioche et de défendre le piètre bilan de sa politique religieuse et économique. Prenant pour prétexte explicite les persiflages incessants concernant sa pilosité négligée, Julien, dans la première partie de son ouvrage, ne cesse d'opposer sa rusticité, sa philosophie vertueuse, sa simplicité, aux raffinements excessifs des antiochiens, à leur recherche continuelle du plaisir, à leur coquetterie toute féminine. Profondément imprégné de culture grecque, il répète là l'un de ses *leitmotivs* en confrontant la démesure orientale, ses passions et ses débauches de volupté à la raison, la rigueur et la maîtrise des passions du monde hellène. C'est sur cette divergence profonde que Julien fonde son divorce inévitable avec Antioche. Il souligne à ce propos que la ville tire ses origines des Séleucides, et tout en commettant une erreur volontaire ou non, attribue son nom à Antiochus, fils de Séleucus Ier, et prince de sang-mêlé par sa mère perse Apama. Julien en profite pour le caricaturer à l'extrême, jusqu'à en faire un oriental efféminé, tout entier occupé aux excès des passions voluptueuses[1229], semblable aux habitants de la cité auxquels il a légué ses tares et ses perversions perses[1230]. C'est dans le cadre de l'allusion au fondateur de la ville qu'il entreprend la narration de la romance incestueuse d'Antiochus pour la femme de son père. Figure rhétorique directement empruntée aux *progymnasmata* des écoles oratoires, l'amour brûlant et funeste du jeune prince est développé sous la forme autonome du *diêgêma* (διήγημα) ou du beau récit, respectant toutes les règles demandées par cet exercice de style : « clarté, brièveté et vraisemblance »[1231]. Comme celui de Valère-Maxime, son récit se différencie du groupe formé par Plutarque, Appien et Lucien. Il est à la fois indépendant de celui de ses prédécesseurs et relié à chacun d'entre eux. À Valère-Maxime, il emprunte la dissimulation silencieuse du mal et la révélation simplifiée et immédiate d'Erasistrate au roi. De Plutarque, il reproduit les émois du patient face aux

[1228] G.W. Bowersorck, *Julien l'Apostat*, *op.cit*., p 126-128 ; André-Jean Festugière, *op.cit*., p. 63-89.

[1229] «Ὃν δή φασι δι'ὑπερβολὴν ἀβρότητος καὶ τρυφῆς ἐρῶντα ἀεὶ καὶ ἐρώμενον.», *op.cit*., éd. Ch. Lacombrade, p. 169.

[1230] «Ἀντιόχῳ μὲν δὴ ταῦτα ἐποιήθη. Τοῖς δὲ ἀπ'ἐκεινου γενομένοις οὐ νέμέσις ζηλοῦν τὸν οἰκιστὴν ἢ τὸν ὁμώνυμον.Ὥσπερ γὰρ ἐν τοῖς φυτοῖς εἰκος ἐστι διαδίδοσθαι μέχρι πολλοῦ τὰς ποιότητας, ἴσως δὲ καὶ ἐπίπαν ὅμοια τὰ μετὰ ταῦτα τοῖς ἐξ ὧν ἐβλάστησαν φύεσθαι οὕτω καὶ ἐπὶ τῶν ἀνθρώπων εἶναι εἰκος παραπλήσια τά ἤθη τῶν ἀπογόνων τοῖς προγόνοις.» : « Si telle fut la conduite d'Antiochus, il ne faut pas s'étonner de ce que ses descendants cherchent à imiter le fondateur de la cité ou, du moins, celui qui en porta le nom. En effet, de même que chez les plantes il est normal que les caractères spécifiques se transmettent durablement, qu'il y ait même peut-être une absolue similitude entre les rejetons et la souche primitive, de la même façon on peut croire que parmi les mœurs des descendants reproduisent celles des ancêtres. », *op.cit*., éd. Ch. Lacombrade, p.171-172.

[1231] Jean Bouffartigue, *op.cit*. p. 523.

belles personnes. À Lucien, il emprunte le défilé des personnes du palais devant le malade, le dépérissement insensible de l'amant et l'auscultation du pouls en posant la main non pas sur le bras, mais sur la poitrine. Chez Appien, il puise la démonstration des répercussions des troubles de l'âme sur le corps et la réticence d'Antiochus à accepter les noces incestueuses[1232]. Cette version diffère néanmoins essentiellement des autres par son dénouement. Chez Julien, Antiochus refuse catégoriquement d'épouser sa belle-mère du vivant de son père et attend la mort de ce dernier pour nouer ce mariage tant désiré. Dans ces conditions, la source de Julien est bien difficile à authentifier. Franca Landucci démontre que la version de Julien est une version resserrée des écrits de Plutarque, d'Appien et de Lucien, et qu'en dépit du portrait peu flatteur d'Antiochus, le dénouement éminemment moral de l'histoire se rattache au récit de propagande justifiant le mariage consanguin du beau-fils et de sa belle-mère[1233]. Attilio Mastrocinque, quant à lui, souligne le ton hostile de Julien à l'égard du prince syrien et suggère que sa source pourrait être une narration de propagande hostile aux Séleucides. Il suggère ainsi, semble-t-il un peu par défaut, le nom de Phylarque[1234]. Dans la lignée de F. Landucci, Jean Bouffartigue, énonce que ces multiples emprunts et recoupements empêchent d'affirmer l'existence d'une source et prouvent l'existence d'une narration commune susceptible de subir d'imperceptibles changements à l'instar d'un conte populaire ou d'une fable[1235]. À la lumière de l'analyse du récit et de sa caractérisation comme motif oratoire, il semble en effet que Julien se soit servi d'un topos circulant alors dans les écoles de rhétorique, comme exemple parfait du *diêgêma*, synthèse cristallisée et concise des écrits de ses prédécesseurs grecs et latins, ainsi sûrement que des différents avatars édifiants circulant dans la littérature médicale et morale à l'exemple de la narration galénique.

Dans le long cheminement des Amours d'Antiochus et Stratonice, la version de Julien marque une étape importante dans l'histoire de la légende. Les différentes reprises et divergences montrent que la fable légendaire se fige insensiblement pour devenir un récit exemplaire prêt à se diffuser et à se répéter inlassablement.

[1232] *Ibid*., p. 313-315.
[1233] Franca Landucci, « Problemi dinastici pubblica nel « caso » di Stratonice», art.cité, p.82-84.
[1234] Attilio Mastrocinque, *Manipolazione della storià in età ellenistica*, *op.cit*., p.16-29.
[1235] J. Bouffartigue, *op.cit*., p.314-315.

Λέγεταί τοί ποτε τὸν ἐπώμνυμον τῆσδε τῆς πόλεως Βασιλέα[1236], μᾶλλον δὲ οὗπερ ἐπώνυμος ἦδε ἡ πόλις συνῳκίσθη (πεποίηται μὲν γὰρ ὑπὸ Σελεύκου, τοὔνομα δὲ ἔχει ἀπὸ τοῦ Σελεύκου παιδός)· ὃν δή φασι δι᾽ὑπερβολὴν ἀβρότητος καὶ τρυφῆς ἐρῶντα ἀεὶ καὶ ἐρώμενον, τέλος ἄδικον ἔρωτα τῆς ἑαυτοῦ μητρυιᾶς ἐρασθῆναι· κρύπτειν δὲ ἐθέλοντα τὸ πάθος οὐ δύνασθαι, τὸ σῶμα δὲ αὐτῷ κατὰ μικρὸν τηκόμενον ἀφανῶς οἴχεσθαι, καὶ ὑπορρεῖν τὰς δυνάμεις, καὶ τὸ πνεῦμα ἔλαττον εἶναι τοῦ συνήθους. Ἐῷκει δὲ οἶμαι τὸ κατ᾽αὐτὸν αἰνίγματι, σαφῆ μὲν οὐκ ἐχούσης αἰτίαν τῆς νόσου, μᾶλλον δὲ οὐδὲ αὐτῆς, ἥτις πότε ἐστι, φαινομένης, ἐναργοῦς δὲ οὔσης τῆς περὶ τὸ μειράκιον ἀσθενείας. Ἐνθάδε μέγας ἆθλος ἰατρῷ προὐτέθη τῷ Σαμίῳ τὴν νόσον, ἥτις ποτέ ἐστιν, ἐξευρεῖν. Ὁ δὲ ὑπονοήσας ἐκ τῶν Ὁμήρου τίνες ποτέ εἰσιν αἱ γυιοκόροι μελεδώναι, καὶ ὅτι πολλάκις οὐκ ἀσθένεια σώματος, ἀλλ᾽ἀρρωστία ψυχῆς αἰτία γίγνεται τηκεδόνος τῷ σώματι, καὶ τὸ μειράκιον ὁρῶν ὑπό τε ἡλικίας καὶ συνηθείας οὐκ ἀναφρόδιτον, ὁδὸν ἐτράπετο τοιαύτην ἐπὶ τὴν τοῦ νοσήματος θήραν. Καθίζει πλησίον τῆς κλίνης ἀφορῶν εἰς τὸ πρόσωπον τοῦ μειρακίου, παριέναι κελεύσας καλούς τε καὶ καλάς, ἀπὸ τῆς βασιλίδος ἀρξάμενος. Ἡ δὲ ὡς ἦλθεν, ἐπισκεψομένη δῆθεν αὐτόν, αὐτίκα ἐδίδου τὰ συνθήματα τοῦ πάθους ὁ νεανίας, ἆσθμα τῶν θλιβομένων ἠφίει, ἐπὲχειν γὰρ αὐτὸ κινούμενον καίπερ σφόδρα ἐθέλων οὐχ οἷός τε ἦν, καὶ ταραχὴ ἦν τοῦ πνεύματος καὶ πολὺ περὶ τὸ πρόσωπον ἐρύθημα. Ταῦτα ὁρῶν ὁ ἰατρὸς προσάγει τῷ στέρνῳ τὴν χεῖρα, καὶ ἐπήδα δεινῶς ἡ καρδία καὶ ἔξω ἵετο. Τοιαῦτα ἄττα ἔπασχεν ἐκείνης παρούσης· ἐπεὶ δὲ ἀπῆλθεν, ἐπιόντων ἄλλων, ἀτρέμας εἶχε καὶ ἦν ὅμοιος τοῖς οὐδὲν πάσχουσι. Συνιδὼν δὲ τὸ πάθος ὁ Ἐρασίστρατος φράζει πρὸς τὸν βασιλέα, καὶ ὃς ὑπὸ τοῦ φιλόπαις εἶναι παραχωρεῖν ἔφη τῷ παιδὶ τῆς γαμετῆς. Ὁ δὲ αὐτίκα μὲν ἠρνήσατο· τελευτήσαντος δὲ τοῦ πατρὸς μικρὸν ὕστερον, ἣν πρότερον διδομένην αὐτῷ χάριν εὐγενῶς ἠρνήθη, μάλα κραταιῶς μετεδίωζεν.

[1236] Texte grec établi d'après L'Empereur Julien, *Misopogon,* 347a-348a dans *Discours de Julien empereur : Les Césars ; Sur Hélios-Roi ; Le Misopogon,* éd. Christian Lacombrade, Paris, Les Belles Lettres, 1964, t.2, p. 169-170.

La légende atteste que le roi éponyme de cette ville[1237], ou plus exactement celui sous le nom duquel la ville a été fondée (elle a été effectivement bâtie par Séleucus, mais elle porte le nom de son fils), que ce roi donc, en raison de son excès de délicatesse et de sensualité, toujours enclin à aimer et à être aimé, finit par se prendre d'une passion illégitime pour sa belle-mère. Il désire dissimuler ce sentiment, mais il ne peut le cacher. Sous l'effet de ce feu secret, son corps peu à peu se consume jusqu'à n'être plus qu'une ombre chétive. Ses forces l'abandonnent et son souffle devient plus faible que d'ordinaire. Je pense que, ce qui lui arrivait alors, semblait être une énigme, puisque sa maladie n'avait pas de cause manifeste, ni même d'ailleurs une origine clairement déterminée. Il était clair, cependant, que le jeune homme perdait toutes ses forces. Ce fut, à ce moment-là, un défi de taille qui s'offrit au médecin de Samos[1238] : trouver quelle était la nature cette maladie. Il soupçonna, d'après les vers d'Homère[1239], que ces soucis étaient de ceux qui épuisent les membres et que, très souvent, ils étaient dus non pas à une défaillance du corps, mais à une maladie de l'âme provoquant le dépérissement. Il constata également que le jeune homme, en vertu de son âge et de ses habitudes, était

[1237] Il s'agit bien évidemment ici de la ville d'Antioche. Antioche sur Oronte a été fondée par Séleucus Ier en 300 av. J-C après sa victoire à Ipsos sur Antigonos. A contrario de ce que déclare Julien, Séleucus n'a pas fondé cette ville en hommage à son fils Antiochus Ier Sôter, mais à son père, qui fut l'un des généraux au service de Philippe II de Macédoine. cf. « The foundation of Antioch and the reign of Seleucus I », dans Glanville Downey, *A History of Antioch…op.cit.*, p.54-86.

[1238]Julien serait le premier à associer le nom de l'île de Samos à l'illustre Erasistrate de Céos. Un peu plus tard le *Suidae Lexicon* entérinera cette erreur en déclarant : « Τέθαπται δὲ πρὸς τῷ ὄρει τῇ Μυκαλῇ, καταντικρὺ Σάμου.» : « Il est enterré sur le Mont Mycale, en face de l'île de Samos. » La légende antique voulait en effet, que souffrant d'une blessure incurable au pied, Erasistrate se soit donné la mort en buvant de la cigüe et que son corps repose à Mycale. Ce malentendu aurait été généré par une malencontreuse homonymie. Dans la région de Samos et sûrement non loin du Mont Mycale, se trouvait une place du nom d'Erasistratios en hommage à un autre Erasistrate. Peut-être était-il l'ancêtre du praticien, mais cela n'est en rien avéré. Le Pseudo-Skylax (§98,3) témoigne de l'existence de cette place : « Ἄναια, Πανιώνιον, Ἐρασιστράτιος, Χαραδροῦς, Φώκαια, Ἀκαδαμίς, Μυκάλη·ἐν τῇ Σαμίων χώρᾳ ταῦτά ἐστιν.»:« Anæes, Panionium, Erasistratios, Kharadros, Phocée, Akadamis, et Mycale sont toutes des localités rattachées au territoire de Samos. » Les avis divergent sur le lieu de la mort d'Érasistrate, selon que ce dernier soit rattaché à Hérophile ou aux Séleucides. Les uns le font mourir à Alexandrie, les autres à Antioche. Voir à ce propos : *Suidae Lexicon* éd. Ada Adler, *op.cit.*, I,2, p.402-403; Pseudo-Skylax's, *Periplous : The Circumnavigation of the Inhabited World*, éd. Graham Shipley, Exeter, Bristol Phoenix Press, 2011, p.42, 75, p.167; K.J. Beloch, *Griechische Geschichte*, 4, 2, Strasbourg, K.J. Trübner ; Berlin, W. de Gruyter, 1927, p.565; P.M. Frazer, «The Career of Erasistratus of Ceos», dans *Istituto Lombardo (Rend.Lett.)*,103, Milan, Academia di Scienze e Lettere 1969, p.518-537; Érasistrate, *Erasistrati fragmenta*, éd. Ivan Garofalo, Pise, Giardini, 1988,p.17.

[1239] En réalité, il ne s'agit pas d'Homère, mais d'Hésiode : «Αὐταρ Ἀθήνην ἔργα διδασκῆσαι, πολυδαίδαλον ἱστὸν ὑφαίνειν· καὶ χάριν ἀμφιχέαι κεφαλῇ χρυσέην Ἀφροδίτην καὶ πόθον ἀργαλέον καὶ γυιοκόρους μελεδώνας·ἐν δὲ θέμεν κύνεόν τε νόον καὶ ἐπίκλοπον ἦθος Ἑρμείην ἤνωγε, διάκτορον Ἀργεϊφόντην.» : « Athénée lui apprendra ses travaux, le métier qui tisse mille couleurs ; Aphrodite d'or sur son front répandra la grâce, le douloureux désir, les soucis qui brisent les membres, tandis qu'un esprit impudent, un cœur artificieux seront, sur l'ordre de Zeus, mis en elle par Hermès le Messager, tueur d'Argos. » dans Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, 17e éd., éd. Paul Mazon, Paris, Les Belles Lettres, 2002, vers 63-68, p.88.

disposé aux choses de l'amour. Voici le chemin qu'il emprunta afin de pourchasser ce fléau. Assis à son chevet, il se met à observer le visage de l'adolescent, après avoir ordonné aux beaux garçons et aux belles femmes de passer devant lui, à commencer par la reine. Mais lorsqu'elle vient pour lui rendre visite, le jeune homme trahit aussitôt les symptômes de son mal. Il suffoque comme un homme qui étouffe et en dépit de sa volonté, il est incapable de refouler son agitation. Son souffle devient haletant, son visage s'empourpre. A ce spectacle, le médecin lui applique la main sur la poitrine, et le cœur bondit comme s'il s'élançait au dehors. C'est ce que lui faisait endurer la présence de la reine. Une fois qu'elle était partie, et tous les autres sortis, il se calmait et recouvrait l'apparence d'un homme en bonne santé. La maladie ainsi dévoilée, Erasistrate parle au roi, et ce dernier, rempli d'affection paternel pour son fils, déclare qu'il cède son épouse à son fils. Sur l'instant, le jeune homme refusa. Mais peu après, son père expira, et il poursuivit avec beaucoup d'ardeur cette grâce, qu'il avait eu tout d'abord la grande noblesse de refuser alors qu'elle lui était offerte.

Georges le Syncelle

ΕΚΛΟΓΗ ΧΡΟΝΟΓΡΑΦΙΑΣ
ΣΥΝΤΑΓΕΙΣΑ ΥΠΟ
ΓΕΩΡΓΙΟΥ ΜΟΝΑΧΟΥ ΣΥΓΚΕΛΛΟΥ
ΓΕΡΟΝΟΤΟΣ ΤΑΡΑΣΙΟΥ
ΠΑΤΡΙΑΡΧΟΥ ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΟΥΠΟΛΕΩΣ
ΑΠΟ ΑΔΑΜ ΜΕΧΡΙ ΔΙΟΚΛΗΤΙΑΝΟΥ

Églogue chronographique

ou

Recueil de chronographie,

composé par Georges le Moine,

devenu Syncelle

au temps où Taraise était patriarche de

Constantinople,

et allant d'Adam jusqu'à Dioclétien.

A l'orée du IXe siècle, Georges le Syncelle entreprend d'écrire une histoire universelle du monde, de sa genèse jusqu'aux temps présents[1240]. Malgré son titre quelque peu trompeur, cette chronographie, abruptement interrompue par la mort de l'auteur en 810 ap. J-C., soit moins de deux années après le début de sa rédaction, nourrit l'ambition d'être bien plus qu'une simple compilation synoptique de résumés sommaires, de faits et de dates classés et choisis selon leur importance. Le travail de cet auteur tend à être à la fois un ouvrage majeur de référence en matière de chronologie historique de la chrétienté, et un témoignage ininterrompu et en mouvement des actions humaines. Le premier enjeu de ce livre est bel et bien de démontrer que l'histoire des hommes se construit par et à travers la puissance divine. Trois évènements bibliques d'importance en témoignent : la création, l'incarnation du Christ et sa résurrection. Tous trois se sont en effet déroulés le 25 Mars, preuve s'il en est, que le Dieu de l'Ancien et du Nouveau Testament est le démiurge de l'univers et des évènements qui s'y déroulent. Le deuxième enjeu principal de cette chronographie est de s'incarner comme la chronique d'une « histoire en cours d'exécution » jusqu'à l'époque contemporaine de l'auteur. Ce deuxième dessein se voit quelque peu mis à mal par la mort prématurée Georges Le Syncelle. Ce sera son successeur Théophane le Confesseur qui complètera et mènera ce projet à son terme. L'auteur ayant interrompu son ouvrage au règne de Dioclétien, Théophane commence ainsi son récit en 285 et le poursuit jusqu'à la fin du règne de Michel le Rhangabé en 813, c'est-à-dire presque moins de quatre années avant sa propre mort. Ces deux compilations différentes mais complémentaires, comptent parmi les travaux les plus importants et les plus originaux de l'érudition byzantine. A cet égard, la chronographie de Georges le

[1240] Voir : H. Gelzer, *Sextus Africanus und die byzantinische Chronographie*, Leipzig, Teubner, 1880 ; Georgius Syncellus, *Ecloga Chronographica*, éd. A.A. Mosshammer, Leipzig, 1984; William Adler, *Time Immemorial*: *Archaic History and its Sources in Christian Chronography from Julius Africanus to Georges Syncellus*, Washington, Dumbarton Oaks library and collection, 1989 ; Théophane le Confesseur, *The chronicle of Theophanes Confessor : byzantine and near eastern history : AD 284-813*, éd. Cyril Mango, Roger Scott, Geoffrey Greatrex, Oxford, Clarendon press, 1997 ; Georges Le Syncelle, *The chronography of George Synkellos: a Byzantine chronicle of universal history from the creation*, éd. William Adler et Paul Tuffin, Oxford, Oxford University Press, 2002, p. XXIX-LXXXVIII; G.L. Huxley, «On the erudition of George the Synkellos», dans *Proceedings of the Royal Irish Academy*. *Section C: Archaeology, Celtic Studies, History, Linguistics, Literature*, vol. 81C, Dublin, Royal Irish Academy publications, 1981, p. 207-217; Cyril Mango, «The tradition of Byzantine Chronography», dans *Harvard Ukrainian Studies*, vol.12-13, Cambridge Mass., Harvard University Press, 1988-1989, t.1, p. 360-372; Albert Failler, « William Adler, Time immemorial : archaic history and its sources in Christian chronography from Julius Africanus to Georges Syncellus», dans *Revue des études byzantines*, t.49, n.1, Paris, Institut français d'études byzantines, 1991, p. 293-294; Michael Whitby, « A long history of time», dans *The Classical Review*, dans *New Series*, vol.53, n.2, Cambridge, published for the classical association by Cambridge University Press, Octobre 2003; Daniel James Thornton, « William Adler, Paul Tuffin, The Chronography of George Synkellos […]», dans *Bryn Mawr Classical Review*, Pennsylvania, BMCR publications, 2004, p. 1-4.

Syncelle est tout particulièrement remarquable par la richesse de ses détails et de sa matière.

Georges le Syncelle ne doit pas son patronyme à quelque élégance savante, mais aux hautes fonctions qu'il occupait auprès de Taraise de Constantinople. Un syncelle (σύγκελλος ou syncellus) était un moine ou un ecclésiastique qui servait de secrétaire particulier aux patriarches ou aux évêques de l'Eglise de Byzance, sorte d'éminence grise de la plus haute instance religieuse grecque. L'importance du syncelle ne cessa de croître au fil du temps, à tel point qu'il devint habituel de voir en lui l'héritier naturel du patriarche. Allant à l'encontre de cette coutume, Georges ne succède pas à Taraise de Constantinople et préfère se retirer du monde. Libéré de toutes charges et obligations ministérielles, il commence alors à rédiger son « *Ἐκλογὴ Χρονογραφίας* ». Bien qu'il soit l'un des auteurs majeurs de l'ère byzantine, sa biographie ne fournit que de rares informations à son propos[1241]. Dans sa préface, Anastase le Bibliothèque nous permet cependant de mieux connaître la vie et les convictions idéologiques de cet homme de foi avant qu'il ne soit promu au poste convoité de syncelle. Georges y est ainsi décrit non seulement comme un inlassable soldat du christ contre les hérétiques, mais encore comme celui qui doit son élévation ecclésiastique à sa foi indéfectible et à son courage face aux attaques morales et physiques portées à son encontre par les ennemis de l'Eglise[1242]. Hormis ces quelques précisions données par l'édition latine d'Anastase le Bibliothécaire, Georges Le Syncelle évoque, au détour de sa chronique, quelques-uns de ses souvenirs de voyages. Il se remémore entre autres la Palestine et ses alentours, sa visite de la tombe de Rachel ainsi que celle de la Vieille Laure, le monastère fondé par Saint Chariton. L'année de sa mort est incertaine, mais selon toute vraisemblance, son décès serait survenu aux environs de 810 ap. J.- C.

En apparence, le *Recueil de chronographie*, ou plus précisément sous son titre exact le *Recueil de chronographie, composé par Georges le moine, devenu syncelle au temps où Taraise était patriarche de Constantinople, et allant d'Adam jusqu'à*

[1241] W. Adler et P. Tuffin, *The chronography of George Synkellos, op.cit.*, p. XXIX-XXX.

[1242] Dans leur introduction, W. Adler et P. Tuffin déclarent ainsi : « In the preface to his Latin translation of the chronicle (il s'agit ici de la traduction latine d'Anastase le Bibliothécaire), he states that Synkellos, a tireless crusader against the heretics, was rewarded with this office in recognition of the constancy of his faith and the numerous bodily afflictions that he suffered from rulers "who raged against the rite of the Church."» Cependant, leur assertion est aussitôt nuancée par cette note de bas de page : « Anastasius'assertion that Synkellos was commended by the Roman legates at the Seventh Oecumenical Council probably arises from a misidentification of George Synkellos with George of Cyprus. Because of this confusion, Mango-Scott (p.xliii) express some distrust of Anastasius'claims about Synkellos'struggles against heresy; see Gelzer ii.177-8.», p. XXX et n.6.

Dioclétien[1243], ne semble nullement différer des chroniques universelles qui le précèdent. Cette chronique se distingue cependant autant par son fond que par sa forme. Une lecture attentive de l'ouvrage permet de constater que l'auteur s'efforce de faire concorder les dates de la narration biblique avec celle de l'ancien monde profane. L'inépuisable panorama croisé des empereurs, rois et patriarches, accompagné de la datation précise de leur règne ou de leur fonction ecclésiastique, en témoigne. Pour ce faire Georges Le Syncelle s'est largement inspiré de chroniques et de monographies historiques aussi bien d'obédience chrétienne que d'obédience païenne, et qui, pour certaines sont originaires du Proche-Orient et de l'Egypte. Ses sources sont ainsi d'une grande diversité, mais pour la plupart difficiles à déterminer[1244]. Si Sextus Julius Africanus et Eusèbe de Césarée font partie de ses principaux inspirateurs, il faut également citer Dexippe et Diodore de Sicile comme source gréco-latine, Flavius Josèphe et ses *Antiquités judaïques* comme source hébraïque, Manéthon de Sebennytos[1245] comme source égyptienne ainsi que Jean Chrysostome, Grégoire de Nazianze et plus particulièrement encore, les chroniqueurs alexandrins Panodorus et Annianus comme sources patristiques. Cet auteur est en outre plus proche de l'exégèse biblique que des canons historiques habituellement admis à Byzance et dans le monde gréco-latin. En tant qu'homme d'église, il se concentre essentiellement sur l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, la vie du Christ et la prospérité de l'Eglise grecque. Il offre ainsi de précieux renseignements sur la naissance et l'avènement des chroniques chrétiennes et illustre également à quel point la civilisation byzantine a été durablement influencée par la Bible. L'évocation de ses voyages en Palestine et aux environs offre un témoignage précieux sur cette région à la charnière du VIIe et du IXe siècle, qui démontre que Georges Le Syncelle a dû avoir accès à des sources syriaques originelles, autres que celles d'Eusèbe.

A l'image d'un contenu divergeant de l'historiographie classique et éminemment christianisé, la structure de l' *« Ἐκλογὴ Χρονογραφίας »* s'éloigne ici du modèle de référence incarné par la chronique de l'évêque Eusèbe de Césarée. Celui-ci avait en effet divisé ses écrits en deux livres distincts[1246]. Le premier, composé en cinq sous-parties,

[1243] Traduction donnée par Albert Failler dans son compte-rendu « William Adler, Time immemorial […] », art.cité., p. 294.
[1244] Sur les sources, voir « On the Erudition of George The Synkellos », art.cité, p. 207-2017 ; W. Adler et P. Tuffin, *op.cit*. p. LX-LXIX.
[1245] Georges Le Syncelle se réfère ainsi aux *AEgyptiaca*, mais également au *Livre de Sôthis* qui est en réalité une œuvre apocryphe de l'antiquité tardive et qu'il attribue faussement au moine égyptien.
[1246] L'analyse sur la structure de la chronique de Georges Le Syncelle s'appuie sur les propos de W. Adler et P. Tuffin, *op.cit*., p. LV-LIX.

était constitué d'extraits, de résumés et de listes basés sur les documents offerts par les sources primaires, ainsi que d'une critique minutieuse et détaillée de ces dites sources. Le second livre était un canon chronologique qui, à partir de la matière brute du premier, s'organisait sous la forme de colonnes synchroniques et de tableaux synoptiques. Ce canon n'était en réalité rien d'autre qu'un inventaire synthétique et diachronique de faits et de dates s'étendant d'Abraham jusqu'en 303 ap. J-C. Si Georges le Syncelle ne suit pas l'exemple donné par son illustre prédécesseur, c'est que d'autres avant lui avait déjà supplanté et dépassé cet archétype. Au VIe siècle, l'antiochien Jean Malalas préfère de la sorte adopter une composition plus narrative, agrémentée de quelques repères chronologiques. Précédant d'un siècle leur successeur syrien, les chroniqueurs alexandrins, quant à eux, avaient choisi un système radicalement différent de celui d'Eusèbe de Césarée. Ce système original se structurait exclusivement à partir des cycles pascaux, et ce depuis la création de l'univers. Le meilleur adepte de cette divergence architecturale est le chroniqueur Annianus qui, tout comme l'évêque Eusèbe de Césarée, compte parmi les sources les plus importantes du syncelle. Georges rapporte ainsi que les écrits d'Annianus s'agencent alors sous la forme de tableaux qui représentent des périodes pascales de cinq cent trente-deux ans, avec en marge de succinctes notices historiques. Profondément marqué par ces différentes constructions, Georges Le Syncelle va s'en inspirer pour encore mieux créer la sienne. Son ouvrage s'ordonne selon la découpe séquentielle d'années universelles, découpe qui suit minutieusement la chronologie biblique, c'est-à-dire, selon la formule consacrée, « ἀπὸ κτίσεως κόσμου ». Il est en conséquence possible de définir les grandes périodes qui charpentent l'ouvrage et qui se succèdent selon l'organisation suivante : les temps pré-abrahamiques (la première ère s'étendant d'Abraham jusqu'à la captivité babylonienne) ; la seconde ère se déroulant de la suite de l'exil judaïque à l'incarnation du Christ et sa résurrection ; enfin, la troisième ère se développant de la résurrection du Christ jusqu'au règne de Dioclétien[1247]. Bien que ces grands axes constituent les principaux piliers de la chronique, son architecture interne, plus fragmentée, se décline année après année. En corrélation avec le travail de ces prédécesseurs, l'auteur s'adonne à une analyse détaillée de chacune d'entre elles et pour ce faire, les étudie une à une par l'intermédiaire de narrations spécifiques, de tableaux, de citations et des problèmes chronologiques qu'elles soulèvent. Cette division est encore elle-même l'objet d'autres subdivisions et sous-parties. Ainsi, les listes des rois

[1247] W. Adler et P. Tuffin, *op.cit.*, p. XXXV-XLIII.

des diverses nations sont établies de sorte que chacune, bien qu'indépendante, s'insère dans un regroupement collectif. Les notices historiques, pour la plupart inspirées de celles d'Eusèbe de Césarée, sont elles aussi regroupées afin de constituer des ensembles distinctifs. Ces miscellanées apparemment désorganisées forment un recueil de chroniques qui répond cependant à une structure d'ensemble bien précise et se divise selon des ramifications bien définies. En réalité, Georges le Syncelle crée une œuvre fondamentalement novatrice, non seulement grâce à l'originalité de son propos, mais aussi grâce à la spécificité de son architecture en arborescence.

Insérée à la liste des « Rois de Syrie et de Babylonie », la narration de la maladie d'amour d'Antiochus se résume succinctement en une longue période rhétorique. Réduite à son expression la plus ténue, la légende, devenue lieu commun de l'érudition oratoire, se conserve sous la forme d'une allusion de connivence qui se répète et se constitue en motif topique. Il reste difficile de déterminer la source exacte de l'auteur. Participant du même courant de conservation et de mise en archives du passé que le *Suidae Lexicon*, Georges Le Syncelle, probablement à l'instar du célèbre lexique, puise son inspiration à quelques compendiums ou chroniques antérieures, bien plus qu'aux textes sources grecs et latins. La tentation est grande d'attribuer à Eusèbe de Césarée la paternité de cette inspiration, puisqu'il est seulement l'une des autorités principales du syncelle, mais encore l'auteur d'un développement sur les rois syriens. Ce dernier ne fait pourtant aucune référence directe aux Amours d'Antiochus et Stratonice[1248]. Il semble ainsi plus probable que l'auteur se soit fondé sur les écrits de chroniqueurs alexandrins, et plus particulièrement sur ceux d'Annianus, ou encore sur quelques écrits syriens consultés lors de ses voyages au Proche-Orient. La structure de l'histoire qu'il relate est d'une extrême simplicité et s'articule autour de l'illustre figure d'Érasistrate. Dans la lignée combinée de Pline l'Ancien et Galien d'un côté, et de Valère-Maxime et de Julien de l'autre, le récit se focalise sur la découverte de la maladie d'Antiochus par le praticien et le renoncement de Séleucus à son épouse. Ce renoncement apparaît ainsi à la fois comme la fatale conséquence du diagnostic établi par Érasistrate et comme le remède heureux aux malheurs qui frappent le jeune prince. Stratonice n'y est pas désignée nommément, et contrairement au mouvement romanesque insufflé par Plutarque et Lucien, sa figure est en retrait. L'amour du jeune homme est identifié comme une maladie sous la formule lapidaire de «δεινῶς νοσοῦντα δι'ἔρωτα », mais ne fait l'objet d'aucune description

[1248] Eusèbe, *Chroniques* (*Eusebi chronicorum*), éd. Alfred Schoene, Berlin, Weidmannos, 1866-1875, t.1, p. 247-264.

symptomatique. La cristallisation de la légende en une courte sentence rend ainsi possible sa permanence et sa transmission, mais elle donne également naissance à la vogue de l'anecdote biographique concentrée autour de la personne d'Érasistrate. Conjointement nourrie par la narration de Georges le Syncelle et celle postérieure du *Suidae Lexicon*, cette vogue sera amplement exploitée dans les développements futurs du récit, qu'ils soient d'obédience médicale et/ou historique, de nature narrative et/ou morale.

ΣΥΡΙΑΣ ΚΑΙ ΒΑΒΥΛΩΝΙΑΣ ΒΑΣΙΛΕΙΣ[1249]

Ἐρασίστρατος διαφανὴς ἰατρὸς ἐπὶ Σελεύκου ἐγνωρίζετο, ὃς διαγνοὺς Ἀντίοχον τὸν Σελεύκου παῖδα δεινῶς νοσοῦντα δι’ἔρωτα τὸν πρὸς τὴν Σελεύκου τοῦ πατρὸς γαμετὴν θυγατέρα Δημητρίου ἐθαυμαστώθη. Ὅθεν καὶ Σέλευκος τῷ πάθει περιαλγήσας παραχωρεῖ τῷ παιδὶ Ἀντιόχῳ τὴς γαμετῆς.

[1249] Texte grec établi d’après Georges le Syncelle, *Églogue chronographique* (*Georgii Syncelli Ecloga chronographica*), 330-331, éd. Alden A. Mosshammer, Leipzig, Teubner, 1984, p.330.

ROIS DE SYRIE ET DE BABYLONNIE

C’est sous le règne de Séleucus que l’illustre praticien Erasistrate devint un médecin connu et reconnu de tous. Il fut en effet l’objet de la plus grande admiration après avoir diagnostiqué qu’Antiochus, le fils du roi Séleucus, se mourait d’amour pour la femme de son père, la fille de Démétrius. Voilà pourquoi Séleucus, grandement affligé par la terrible souffrance qui frappait son fils, céda son épouse à son fils.

ΛΕΞΙΚΟΝ ΣΟΥΔΑ Η ΣΟΥΙΔΑ

Souda ou Suidae Lexicon

Entre dictionnaire et encyclopédie, le *Suidae Lexicon*, plus largement connu sous le titre controversé de *La Souda*, est élaboré à Byzance au Xe siècle[1250]. Nul hasard si une telle œuvre se constitue alors, elle est en quelque sorte le point final et culminant d'un genre et d'une époque. Depuis la victoire décisive d'Héraclius sur l'Orient iranien[1251] au VIIe siècle, la capitale orientale de l'occident gréco-latin était soumise à une grave crise systémique à la fois extérieure et intérieure. Elle devait d'une part protéger ses frontières des incessantes attaques arabes, et d'autre part faire face aux luttes intestines provoquées par l'iconoclasme. Sous l'impulsion de Théodora, mère et tutrice de Michel III (842-867), les conflits s'apaisent et l'ère florissante de la dynastie macédonienne éclot. Ce renouveau est certes représenté par des hommes tels que l'ecclésiastique Jean le Grammairien, l'universitaire Léon le Mathématicien ou encore un peu plus tardivement par l'éditeur de nombreux textes classiques, Aréthas, évêque de Césarée. Cependant c'est bel et bien le patriarche Photius, érudit pointu et insatiable amateur de livres, qui, malgré son orthodoxie intransigeante, symbolise cette révolution avec la confection de deux sommes anthologiques, *Le Lexique et La Bibliothèque*. Précurseur, Photius annonce en effet que cette « renaissance byzantine [1252]» du IXe siècle va peu à peu se transformer au Xe siècle en âge d'or du « classicisme encyclopédique [1253] ». Mouvement reflétant « l'obsession du passé hellénique [1254]», l'encyclopédisme byzantin s'inscrit dans la lignée des classifications aristotéliciennes, du Musée d'Alexandrie et de leurs successeurs latins, personnifiés par Varon et Pline l'Ancien. Parmi les fervents acteurs et promoteurs de cette mouvance, il faut citer l'importante et incontournable figure de l'empereur Constantin VII Porphyrogénète (911-959). Suivant la mode des recueils d'épigrammes, mode amorcée au IXe siècle par Constantin Képhalas, cet empereur, surnommé le *libris*

[1250] Voir des éditions contemporaines de référence du *Suidae Lexicon* : *Suidae Lexicon*, éd. Ludolph Küster d'après le manuscrit de Thomas Gaisford, Oxford, e Typographeo academico, 1834, t.1-3 ; *Suidae Lexicon graece et latine*, éd. Godefroy Beharahardy d'après le manuscrit de Thomam Gaisford, Halis, Schwetschke, 1853, t.1-2 ; Ada Adler, *Suidae Lexicon*, *op.cit.*; Suda On Line (SOL) : http://www.stoa.org/sol/). Se référer également aux divers articles et travaux critiques suivants : A. Adler, « Suidas », dans RE. Pauly-Wissowa, IV, A1, *op.cit.*, p. 675-717; Henri Grégoire, «Le titre du lexique de Suidas», dans *Byzantion*, Bruxelles, Fondation Byzantine, 1936, t.11, p. 774-783 et « Suidas et son mystère » dans *Les Études Classiques*, Namur, Études Classiques, 1937, t.6, p. 346-355 ; P. Henry, « Suidas, le Larousse et le Littré de l'antiquité grecque », dans *Les Études Classiques*, *op.cit.*, p. 155-162 ; Paul Lemerle, « L'encyclopédisme à Byzance à l'apogée de l'Empire et particulièrement sous Constantin VII Porphyrogénète » dans *Cahiers d'Histoire mondiale*, 3-4, Paris, Neufchâtel, 1965-1966, t.9, p. 596-616 et *Le Premier humanisme byzantin, notes et remarques sur enseignement et culture à Byzance, des origines au Xe siècle*, Paris, P.U.F., 1971, p. 267-300; Stefanos Matthaios, « Suda : the character and dynamics of an encyclopedic byzantine dictionary », Chypre, University of Cyprus, 2003, p. 1-40.

[1251] Paul Lemerle, « L'encyclopédisme à Byzance à l'apogée de l'Empire […].», art.cité.

[1252] *Ibid.*, p. 598.

[1253] *Ibid.*

[1254] *Id.*, *Le Premier humanisme byzantin*, *op.cit.*, p. 268.

incumbens, lit et archive compulsivement les savoirs passés. S'il est probablement à l'origine de bibliothèques ou tout du moins de conséquentes réunions de livres, il est aussi celui qui compose et enrichit la bibliothèque du palais et celle qui l'accompagnera lorsqu'il partira au front[1255]. Parmi ses nombreux ouvrages, dont La *Vie de Basile I*, le *De Administrando Imperio* ou les *Géoponiques*[1256], les *Exercepta* « Ἐκλογαί » sont peut-être l'œuvre la plus représentative de son engouement encyclopédique. Divisé en cinquante-trois parties, l'ouvrage recense méthodiquement des extraits choisis qu'il faut connaître à défaut d'avoir lu le livre en son entier. Conscient de l'immensité de la matière livresque, Constantin VII choisit les passages importants et les classifie par thèmes. Conformément à une vision assez classique de l'histoire, cette anthologie lui permet de démontrer l'éternelle immuabilité de l'Empire romain, expression humaine de l'ordre divin, ainsi que le bienfait de l'exemplarité historique des hauts faits, riche source d'enseignement permettant aux hommes de dissocier le bien du mal[1257].

Cette entreprise systématique d'archivage du passé, que sont les « lexiques étymologiques[1258] » ou « encyclopédies alphabétiques[1259] », représente le plein épanouissement et l'aboutissement de l'entreprise constantinienne. Il n'est pas étonnant que le *Suidae Lexicon,* le plus caractéristique d'entre eux, puise largement son inspiration dans la prose des *Exercepta* porphyrogénètes. Le *Suidae Lexicon* n'en reste pas moins mystérieux, tant par son intitulé que par sa datation. Objet de nombreuses controverses, son titre fait encore débat. Le recueil est en effet intitulé tantôt *Lexique de Suidas*, tantôt la *Souda*, d'où les corollaires de *Souidas, Soudas* et *Souda*. L'évêque du XIIe siècle Eusthate de Thessalonique met pour la première fois ce titre en relation avec un personnage du nom de « Σουίδας ». Il le cite tout d'abord une dizaine de fois dans ses commentaires sur Homère. Il l'évoque à nouveau lorsqu'il copie l'un des manuscrits de l'encyclopédie lexicographique. Il semble toutefois hésiter entre les deux leçons « τῶν

[1255] « Ce *libris incumbens*, selon Liutprand, s'occupa-t-il des bibliothèques ? Il est fait plusieurs fois mention de façon vague de grands rassemblements de livres auxquels il aurait présidé, mais une seule fois, à ma connaissance, des soins apportés par lui à la bibliothèque du palais. […] Nous n'avons aucune idée des livres qu'il y mit, mais c'est l'occasion de rappeler que nous connaissons au moins la composition, en quelque sorte officielle, de la bibliothèque que l'empereur emporte à l'armée […] : un livre d'heure ; des ouvrages d'art militaire […] ; un manuel d'interprétation des songes et autre sur les présages qu'on peut tirer de diverses rencontres […] ; un traité sur les accidents et la prévision du temps en mer ; enfin un *brontologion* et *seismologion*, pour l'interprétation des coups de tonnerre et des mouvements sismiques. […] Les traités militaires mis à part, ce doit être la composition de la « bibliothèque du voyageur » habituelle en ce temps-là. », P. Lemerle, *Le Premier humanisme byzantin, op.cit*., p. 269-270.

[1256] Il est peu probable qu'il soit l'auteur de cette encyclopédie sur la vie rurale, mais il en est très certainement l'initiateur.

[1257] P.Lemerle, « L'Encyclopédisme à Byzance […]. », art. cité, p. 605-606.

[1258] P.Lemerle, *Le Premier humanisme byzantin*, *op.cit*., p.297.

[1259] *Ibid.*

Σούδα ἤ Σουίδα τὸ δεύτερον ». Mais très classique dans sa pratique de la langue grecque, il désapprouve le barbarisme que représente pour lui le terme « Σούδα ». Il l'assimile donc au nom propre « Σουίδας », maintes fois rencontré chez Apollonios de Rhodes, Hésychius et Etienne de Byzance, ce « Σουίδας » étant connu en tant qu'historien de Thessalie. Avant Eusthate de Thessalonique et longtemps encore après lui, les manuscrits n'adoptent pas cette référence à Suidas dans leur titre, mais se contentent de « *ΗΣΟΥΔΑ* » ou de « *Liber Suda* ». Dès lors la critique moderne va s'interroger sur le vocable de « Souda » et sur l'existence ou non d'un certain Suidas, auteur ou maître d'œuvre de l'entreprise encyclopédique. F. Dölger[1260] défend tout d'abord la thèse selon laquelle « σοῦδα » signifie « fortification, palissade », mais H. Grégoire[1261] s'oppose formellement à cette théorie et démontre qu'en grec moderne, comme durant la période byzantine, le mot désigne un « fossé. » N'établissant pas de rapport direct entre un fossé et une compilation alphabétique, le même H. Grégoire considère qu'il s'agit d'un « mot artificiel, [d'] un acrostiche ». Il se fonde non seulement sur le souvenir de différents lexiques byzantins, mais aussi sur un sous-titre plus complet trouvé dans différents manuscrits : «Τὸ μὲν παρὸν βιβλίον Σοῦδα, οἱ δὲ συνταξαμένοι τοῦτο ἄνδρες σοφοί. Βιβλίον λέξεων Σοῦδα συνταχθεν παρὰ διαφόρων σοφῶν». De là, il en déduit que H= Ἡ ; Σ = Συναγωγὴ; Ὀ = Ὀνομαστικῆς; Υ = Ὕλης; Δ = Διαφόρων; Α = Ἀνδρῶν[1262]. Puis Mercati[1263] fait dériver le mot « σοῦδα » du terme latin « guida », tandis que Siamakis[1264] cherche son étymologie dans l'expression « summa »[1265]. B. Hemmerdinger[1266] enfin défend l'idée que Suidas est un nom propre relié au créateur du lexique ou tout du moins à son maître d'œuvre. Il en est de même de sa datation, difficile à déterminer avec exactitude. Le *Suidae Lexicon* semble bien citer Constantin VII, Basile II et l'eunuque

[1260] F.Dölger, « Der Titel des sog. Suidaslexikons », dans *Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschatften. Philosophisch-historische Abteilung, Jg. 1936, Heft 6*., Münich, Verlag der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, 1936.

[1261] H. Grégoire, « Le titre du lexique de « Suidas », art.cité, p. 774-783 ; « Suidas et son mystère » dans *Les Études Classiques*, *op.cit*., p. 346-355.

[1262] « Trois sur cinq de ces mots se trouvent couramment, nous venons de le voir, dans les titres de lexiques anonymes. Si ὄνομα ou un dérivé a pris le pas sur λέξις, c'est que Suidas, ne l'oublions pas, a absorbé l'Ὀνοματολόγος d'Hésychius. », dans H. Grégoire, « Le titre du lexique de Suidas », art.cité, p.782-783.

[1263] S.G., Mercati, «Intorno al titolo dei lessici di Suida-Suda e di Papia», dans *Byzantion*, Bruxelles, Fondation Byzantine, 1955-1957, t.25-27, p.173-193.

[1264] K. Siamakis, « Ἡ Σούμμα (Σουΐδας-Σοῦδα)», *Βυζαντινά*, 1994, p. 83 et 91; Stefanos Matthaios, «Suda : the charachter and dynamics of an encyclopedic byzantine dictionary», art. cité, p.5.

[1265] « According to Mercati (1955-1957), the original title Guida was corrupted to Cuida, wich was translitared into Greek as COYIΔA and COYΔA. In Simakis'opinion (1994), the title ΣΟΥΜΜΑ was copied as ΣΟΥΜΑ, which in turn was misread as ΣΟΥΙΔΑ, and in certain manuscripts transcribed as ΣΟΥΔΑ. », Stefanos Matthaios, art. cité, n.15 et p.5.

[1266] B. Hemmerdinger, « Suidas et non la Souda », dans *Bolletino dei Classici*, Rome, Accademia nazionale dei Lincei, 1998, t.19, p.31-32.

Polyeucte, mais s'il s'agit d'ajouts au texte original, ou de scories, ces évocations ne font pas foi. Par contre le large emprunt fait aux *Excerpta* de Constantin VII tend à prouver que le *Suidae Lexicon* est dans le prolongement direct de l'œuvre constantinienne. Cette constatation se vérifie d'ailleurs aussi bien dans le fond que dans la forme. Dès lors, il semble naturel de la situer dans la seconde moitié du Xe siècle. Et comme le souligne si bien Paul Lemerle[1267], une telle entreprise a dû manifestement occuper plusieurs années durant le ou les auteurs.

Le *Suidae Lexicon* compte un peu plus de trente mille entrées, mais Le classement par thème réalisé par Ada Adler[1268] permet de mieux l'appréhender. Il est à peu près impossible d'en définir avec exactitude ses sources diverses et multiples. Il puise sans aucun doute son inspiration dans d'autres compilations, lexiques, grammaires, recueils de scolies ou de proverbes, travaux historiques, biographies, textes théologiques et philosophiques, œuvres littéraires, mais ne se réfère que très rarement aux textes originaux. La pluralité du propos se développe sur une multiplicité de sujets, d'auteurs et de matières, reflet des sommes auxquelles il puise comme le lexique de Photius, les abrégés des lexiques d'Harpocration ou de Diogène, et bien évidemment les *Excerpta* de Constantin. Ada Adler recense un peu plus de trente-deux historiens qui de près ou de loin inspirent le *Suidae Lexicon*. Le spectre s'étend d'Hérodote à Georges Le Moine. Cette œuvre permet dans le même temps de comprendre la polysémie d'un mot ou une forme difficile, de se renseigner sur un mot rare ou une particularité grammaticale, de consulter des notices biographiques et encyclopédiques sur des notions philosophiques, institutionnelles et géographiques. Récoltant également proverbes et citations, il fait office d'ouvrage de référence pour les érudits de tous genres. Des travaux de Photius qui résument les œuvres originales aux grands dictionnaires encyclopédiques qui archivent de façon presque tautologique les sommes qui l'ont précédé, le *Suidae Lexicon* représente l'aboutissement d'une logique consacrée à la conservation minutieuse du passé, sans le modifier, ni le critiquer, de peur que sa destruction ne vienne remettre en cause l'ordre providentiel. Cette pratique de compilation eut l'immense mérite de sauvegarder pour les générations futures une culture antique qui aurait pu totalement disparaître. Et à ce titre, le *Suidae Lexicon* en est une belle image.

Absorbée, ingérée et passée à l'étamine du savoir encyclopédique, l'histoire d'Antiochus s'en trouve réduite à un récit qui s'expose en une ou deux phrases tout au

[1267] Paul Lemerle, *Le Premier Humanisme Byzantin*, *op.cit*., p.298-299.
[1268] Ada Adler, « Suidas », art. cité, p. 675 ; p. 685-714 ; Stefanos Matthaios, art.cité, p.5-6.

plus. Elle n'est citée très brièvement que pour illustrer les conséquences néfastes d'une passion amoureuse trop vive « Ἐξ ἔρωτος », et pour enrichir d'une anecdote médicale pleine de lustre et de gloire la notice biographique d'Érasistrate « Ἐρασίστρατος ». Il est intéressant de constater que cette simplification extrême du récit permet de recentrer le développement narratif sur les éléments suivants ; l'amour en tant que maladie à part entière « νόσος; νοσοῦντα; τὸ πάθος » ; le rôle primordial du ou des médecins « Εἶτα ὑπὸ ἰατρῶν ἐφωράθη τὸ πάθος. » ; «Οὗτος Ἀντίοχον τὸν βασιλεά νοσοῦντα ὑπὸ τοῦ τῆς μητρυιᾶς Στρατονίκης πόθου ἰάσατο.» ; et enfin, la scène cruciale de l'auscultation du pouls, élément essentiel qui permet d'authentifier avec certitude la souffrance érotique « ἐκ τοῦ σχεῖν τὴν χεῖρα ἐπὶ τὴν καρδίαν αὐτοῦ καὶ τὸν παλμὸν συνεικάσαι » ; « ἐπάλλετο τὴν καρδίαν μάλιστα τῷ ταύτης ἔρωτι ». Si Ada Adler identifie Hésychius de Milet comme source principale de la notice biographique d'Érasistrate constituant le second article, et cela en accord avec de nombreuses autres biographies du *Suidae Lexicon*, il semble logique d'attribuer la même source à l'article traitant des conséquences dangereuses de l'amour, ces articles se référant tous deux à la maladie d'Antiochus. Cependant, en regardant avec attention l'article sur Érasistrate, il est clair que l'auteur puise au *Misopogon* de Julien, qui non seulement établit un rapport entre Samos et le médecin de l'île de Céos, mais évoque encore la prise du pouls en mettant la main sur le cœur du patient. Pour ce qui est de la première allusion à la romance d'Antiochus pour sa belle-mère, il est étonnant qu'il soit fait référence à plusieurs médecins, conséquence probable de l'hésitation de Valère-Maxime sur le nom du praticien. Mais il est également possible qu'une autre source ait imprégné cette version, référence lointaine au mal de Chariclée et aux médecins qui viennent à son chevet dans les *Ethiopiques* d'Héliodore d'Emèse. Dans ces conditions, il serait péremptoire de lui attribuer avec certitude une source unique. Quoiqu'il en soit, le *Suidae Lexicon,* dans son objectif de conserver avec minutie le passé, fait partie de ces textes qui permettent à la légende de persister et de proliférer sous une forme certes figée, mais efficace pour survivre au Moyen-Âge et refleurir pleinement à la Renaissance.

Ἐξ ἔρωτος·ὅτι ἐξ ἔρωτος ἐνίοτε νόσος ἐπισυμβαίνει·ὅπερ Ἀντίοχος ὁ Σελεύκου παῖς ἔπαθεν. Εἶτα ὑπὸ ἰατρῶν ἐφωράθη τὸ πάθος[1269].

Ἐρασίστρατος, Ἰουλιήτης, ἀπὸ Ἰουλιάδος πόλεως Κέω τῆς νήσου. Χρηματίζει οὖν Κήϊος, υἱὸς Κρητοξένης, τῆς Μηδίου τοῦ ἰατροῦ ἀδελφῆς, καὶ Κλεομβρότου. Οὗτος Ἀντίοχον τὸν βασιλεά νοσοῦντα ὑπὸ τοῦ τῆς μητρυιᾶς Στρατονίκης πόθου ἰάσατο, εὑρὼν τὸ πάθος ἐκ τοῦ σχεῖν τὴν χεῖρα ἐπὶ τὴν καρδίαν αὐτοῦ καὶ τὸν παλμὸν συνεικάσαι. Ὁκάσις γὰρ ἔβλεπεν ὁ Ἀντιοχος τὴν μητρυιὰν αὐτοῦ τυχὸν διερχομένην ἐπάλλετο τὴν καρδίαν μάλιστα τῷ ταύτης ἔρωτι. Τέθαπται δὲ πρὸς τῷ ὄρει τῇ Μυκαλῃ, καταντικρὺ Σάμου. Ἔγραψεν ἰατρικὰ βιβλία θ΄.

[1269] Texte grec établi d'après *Souda ou Suidae Lexico* (*Suidae lexicon*), 1651 et 2896, éd. Ada Adler, Stuttgart, Teubner, 1984, t.2. p.308 et p.402-403. Fac-sim. de l'éd. de 1931.

Les accidents de l'amour. D'une passion trop vive naît parfois une malencontreuse maladie ; tel fut le cas pour Antiochus, le fils de Séleucus. Heureusement, les médecins finirent par découvrir la cause de son affection[1270].

Érasistrate[1271] de Julis naquit dans la ville de Julis sur l'île de Céos[1272]. C'est pourquoi il prit pour titre Erasistrate de Céos. Il était le fils de Crétoxène, sœur du médecin Mèdios[1273] et de Cléombrotos[1274]. Erasistrate fut celui qui soigna le roi Antiochus alors malade de l'ardent amour qu'il nourrissait envers sa belle-mère Stratonice. Il découvrit l'origine du mal en plaçant sa main sur le cœur du jeune homme tout en lui tâtant le pouls. En effet, chaque fois qu'Antiochus voyait sa belle-mère passer devant lui par hasard, son cœur aussitôt s'affolait sous l'effet de la passion. Érasistrate fut enterré sur le Mont Mycale, en face de l'île de Samos[1275]. Il a écrit neuf livres sur la médecine[1276].

[1270] Selon l'édition d'Ada Adler et comme la plupart des notices biographiques du *Suidae Lexicon*, la source de l'article « 2896. Ἐρασίστρατος» serait vraisemblablement l'historien grec du VIe siècle Hésychius de Milet. Cette première allusion aux amours d'Antiochus et Stratonice puiserait son inspiration à la même source. Toutefois, ce n'est peut-être pas la seule source envisageable.

[1271] Cette notice biographique est la seule source complète sur la vie d'Érasistrate. Outre les références déjà mentionnées sur Érasistrate, voir également : Gabriel Marosco, « Les Médecins de cour à l'époque hellénistique », dans *Revue des Etudes grecques*, Paris, Les Belles Lettres, Juillet-Décembre 1996, t.109, p. 435-466, et plus spécifiquement p.438-444 ; Natacha Massar, *Soigner et servir : histoire sociale et culturelle de la médecine grecque à l'époque hellénistique*, Paris, Broccard, 2005*;* Cécile Nissen, *Prosopographie des médecins de l'Asie mineure pendant l'Antiquité classique, I. Catalogue des médecins*, Thèse de Doctorat sous la direction de Danielle Gourevitch, Paris, E.P.H.E., Décembre 2006, p.302-303 : http://www.bium.univ-paris5.fr/histmed/asclepiades.htm ; Simon Byl, *La médecine à l'époque héllinistique et romaine : Galien, la survie d'Hippocrate et des autres médecins de l'Antiquité*, Paris, L'Harmattan, 2011, p.19-26.

[1272] L'île de Céos, appelée aujourd'hui Kéa ou Zéa, est située tout au nord de l'archipel des Cyclades. Sur ses hauteurs se trouve son village principal Ioulida (Ioulis).

[1273]Élève du cnidien Chrysippe le Jeune, Mèdios aurait vécu entre le milieu du VI^{ème} siècle et le début du III^{ème} siècle avant J.-C. Le seul témoignage probant sur ce praticien se trouve dans les écrits galéniques. Tout comme son maître, il se serait vivement opposé à la pratique de la saignée. Si le personnage cité dans le passage est le même Mèdios que celui évoqué par Galien, ce dernier serait légèrement plus âgé qu'Érasistrate. Voir Natacha Massar, *Soigner et Servir*, *op.cit.*, p.181 ; C. Nissen, *Prosopographie des Médecins de l'Asie Mineure…*, *op.cit*., p.300-301.

[1274] Cléombrotos de Céos, comme précédemment évoqué, serait celui qui aurait vraisemblablement guéri Antiochus. Cette hypothèse est non seulement corroborée par la datation des faits, mais encore par la haute position que semble avoir occupée Cléombrotos à la cour des Séleucides. L'éloge funèbre écrit en son honneur par Aratos de Soles, poète à la cour d'Antiochus Ier, en témoignerait. Voir Pline l'Ancien, VII,123 ; *Suidae Lexicon*, éd. A. Adler, *op.cit.*, p.337-338 : « 3745.Ἄρατος, Σολεὺς τῆς Κιλικίᾳ· [...] συνέταξε δὲ βιβλία· [...] Ἐπικήδειον τὸν Κλεομβρότου. »; G. Marosco, « Les Médecins de cour…», art.cité, p.438-444; N. Istasse, « Experts « barbares » dans le monde politique séleucide » dans *Transferts culturels et politique dans le monde hellénistique, Actes de la table ronde sur les identités collectives (Sorbonne, 7 février 2004)*, Paris, P.U.P.S., 2006, p. 53-80, et plus particulièrement p.68 et n.74.

[1275] Le *Suidae Lexicon* commet ici la même erreur que Julien.

[1276] Érasistrate aurait écrit plus de neuf ouvrages médicaux : *Καθόλου λόγοι* (*Discours généraux*) ; *Ὑγιεινά* (*La santé*) ; *Περὶ πυρετῶν* (*Sur les fièvres*) ; *Περὶ αἵματος ἀναγωγῆς* (*L'expectoration du sang*); *Περὶ παραλύσεως* (*De la paralysie*) ; *De hydrope* (*Sur l'hydropisie*); *Περὶ κοιλίας* (*Du ventre*) ; *Περὶ ποδάγρας* (*De la podagre*) ; *Περὶ δυνάμεων καὶ θανασίμων* (*Des médicaments et des poisons*); *Περὶ διαιρέσεων* (*Des*

différences de maladies). Voir : *Erasistrati Fragmenti*, *op.cit*. p.22 ; S. Byl, *La médecine à l'époque hellénistique et romaine*, *op.cit*., p.19-26. Il aurait en outre écrit un livre sur la cuisine (*Ὀψαρτυτικόν*.).

Raoul Tortaire

DE MEMORABILIBUS

Des choses admirables

LIBER QUINTUS

Livre V

Sous l'impulsion de la réforme clunisienne insufflée par l'abbé Odon et de l'action conjuguée de Saint Abbon et de Gauzlin, l'Abbaye de Fleury à Saint-Benoît sur Loire va connaître un véritable essor au cours du XIe siècle, et pleinement s'épanouir à l'orée du XII^{e} siècle[1277]. Cette abbaye est en effet connue dans l'Europe entière, autant pour son enseignement que pour sa bibliothèque, riche en traités philosophiques et scientifiques, en littérature gréco-latine et en livres religieux. À l'image de cette immense ressource livresque, Fleury abrite les esprits les plus brillants de son temps. Abbon et son élève Aimon, mais aussi Adrevald, André de Fleury et Hugues de Fleury font partie des maîtres, élèves et écrivains importants de l'abbaye. Si la bibliothèque représente l'un des piliers du monastère, son école en représente sans nul doute et concomitamment un autre. Au cours du X^{e} siècle, Abbon, ayant acquis une éducation riche et variée, notamment lors de ses séjours à Reims et à Paris, assure sa prospérité en y enseignant à la fois la musique, l'astronomie et la géométrie. Comme Gerbet de Reims, il est l'un des maîtres les plus réputés de France. Durant les années où il est à la tête de l'abbaye, l'école accueille environ cinq mille élèves. Les élèves d'Abbon sont de futurs grands ecclésiastiques qui laisseront une emprunte durable chez les bénédictins comme Aimon, Gauzlin Odolric ou Gérald. Grâce à Abbon et au formidable renouveau qu'il insuffle à l'Abbaye, Fleury connait son apogée entre le XIe siècle et la première partie du XIIe siècle. C'est à cette époque que Raoul Tortaire[1278], maître de versification, se distingue et rédige, en tant qu'éminent personnage de l'institution monastique, la suite des récits des Miracles de Saint-Benoît.

Quatrième auteur des *Miracles,* Raoul Tortaire, qui doit son patronyme au domaine familial de la Torte, naît en 1063 près de Gien sur Loire dans le diocèse d'Auxerre. Son choix d'une vie monastique semble essentiellement motivé par le goût des lettres et du savoir, bien plus que par une foi immodérée en Dieu. L'abbaye de Fleury se révèle un lieu idéal pour l'auteur, d'autant qu'elle lui permett d'échapper aux troubles

[1277] Sur l'histoire de l'Abbaye de Fleury, voir Georges Chenesseau, *L'Abbaye de Fleury à Saint-Benoît-sur-Loire. Son histoire, ses institutions, ses édifices*, Paris, Van Oest, 1931, et plus particulièrement p. 3-28 et p. 77-89.

[1278] Sur Raoul Tortaire, voir : *Histoire littéraire de la France par les religieux Bénédictins*, Paris, Librairie de Victor Palmé, 1868, réédition de 1733, t.10, p.85-94 ; Eugène de Certain, « Raoul Tortaire », dans *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, 16/4, Paris, J.B. Dumoulin, Librairie de la société de l'École impériale des Chartes, 1855, t.1, p. 489-521 ; « Deuxième rapport à Son excellence M. le Ministre de l'instruction publique sur une Mission à Rome en 1854 et 1855 », dans *Archives des missions scientifiques et littéraires*, Paris, Imprimerie impériale, 1856, t.5, p. 117-128 ; Adrevald, Aimoin, André Raoul Tortaire et Hugues de Sainte-Marie, *Les Miracles de Saint-Benoît*, éd., E. de Certain, Paris, J. Renouard, 1858, p. XXI-XXIII ; Guy Chevallier, *Un Giennois méconnu Raoul Tortaire, poète, moine de l'abbaye de Fleury-sur-Loire. Sa vie, ses œuvres*, Gien, Société historique et archéologique du Giennois, 1942 ; Raoul Tortaire, *Carmina*, éd. Marbury B.Ogle et Dorothy M. Schullan, Rome, American academy, 1933, p. IX-LX.

d'une société féodale encore très chaotique et mal affirmée. Peu adepte des armes et n'appréciant guère les mondanités, il trouve là le calme et la sérénité nécessaire à l'étude et à la réflexion spirituelle. Féru de poésie latine, il est très vite remarqué et apprécié de ses collègues. À la suite du moine André, contraint malgré lui d'interrompre les récits des *Miracles de Saint-Benoît* au milieu du règne d'Henri I[er], il est choisi par ses collègues pour poursuivre le cours de cette immense entreprise. C'est un grand honneur qui lui est attribué, car pour retranscrire les hauts faits du saint-patron de l'abbaye, il est de coutume de choisir le moine le plus lettré, le plus méritant et le plus digne de cette narration. Malgré son goût prononcé pour les vers, ses travaux d'écriture et la vie monacale, Raoul Tortaire ne vit pas en reclus. Sa riche correspondance épistolaire avec des gens d'église, sa famille ou des lettrés, atteste que ses activités se déroulent également bien au-delà des murs de Fleury. Ces lettres relatent ses nombreux voyages, dont un séjour en Normandie qu'il détaille avec minutie en vers latins, ainsi que ses retours sur les lieux de son enfance qui lui donnent l'occasion d'évoquer des amitiés profondes retrouvées et des inimitiés toujours tenaces. Les informations biographiques à son sujet n'étant guère abondantes, les critiques et les historiens sont en désaccord sur la date de sa mort. Les rédacteurs de l'Histoire littéraire par les *religieux Bénédictins* la fixe en 1114[1279]. Ils se fondent sur le fait qu'Hugues de Sainte-Marie, l'homme qui succède à Raoul Tortaire pour écrire la suite des *Miracles*, au plus tard à partir de 1120, déclare dans sa préface que « Dom Raoul son vénérable frère, dont il entreprend de continuer l'ouvrage, n'était plus de ce monde [1280]». Or, selon eux, « comme il rapporte des miracles opérés en 1114, on en peut légitimement conclure, que Raoul était mort dès la même année, ou la suivante au plus tard [1281]». Eugène de Certain et Guy Chevallier[1282], qui cite ce dernier, développe une toute autre hypothèse. Dans un premier temps, Eugène de Certain remarque très justement que si Raoul Tortaire n'a pas rédigé au-delà de l'année 1114 les *Miracles Saint-Benoît*, c'est qu'il est tout à fait probable que certains événements ou accidents de la vie l'en aient empêché, mais aussi et surtout qu'il n'était pas habituel de raconter des faits récents encore non embellis et mis en fiction par le merveilleux. Il cite par ailleurs un extrait d'un poème sur le martyre de Saint-Maur dans lequel Raoul Tortaire dit qu'onze cent dix-sept de ses vers effacent un pareil nombre de ses fautes. Ce passage, déduit Eugène de

[1279] *Histoire Littéraire par les religieux bénédictins*, *op.cit.*, p. 87-88.
[1280] *Ibid.*, p.88.
[1281] *Ibid.*
[1282] Eugène de Certain, « Raoul Tortaire », art.cité, p. 496- 497, p. 517-518 ; Guy Chevallier, *Un Giennois Méconnu Raoul Tortaire*, *op.cit.*, p. 9-10.

Certain, indique clairement que son poème a été achevé en 1117. Il explique qu'au Moyen-Âge, et particulièrement chez les bénédictins, il était courant d'évoquer une date en la travestissant sous une formule sibylline. Eugène Certain ajoute même que parmi les épîtres de Raoul Tortaire, il en est une, adressée à un certain Pierre (selon lui Pierre le Vénérable), que l'auteur félicite d'avoir été promu à la charge d'Abbé de Clunny. Or, Pierre le Vénérable n'a accédé à cette fonction qu'en 1122. Cela signifie pour Eugène Certain que la date de la mort de Tortaire, bien qu'elle ne puisse être déterminée avec certitude, serait ultérieure à 1122. Il est par conséquent impossible de savoir où et quand Raoul Tortaire s'est réellement éteint.

Le *De Memorabilibus (Des Choses Admirables)*, les *Epistulae (Les Épîtres)*, la *Passio Beati Mauri (La Passion de Saint-Maur)*, l'*Hymnus in Honore Beati Mauri (L'Hymne en l'Honneur de Saint-Maur)* et les *Miracula S. Benedicti (Les Miracles de Saint-Benoît)* peuvent sans aucun doute être attribués à Raoul Tortaire. Par contre, l'authenticité de l'*Epiphatius Petri Abailardi*, de l'*Elogium Petri*, de *l'Elogium Cluniacum* et du *De Ovo* semble plus problématique et sujette à caution. Il semblerait en effet que cette épitaphe et ces deux éloges ne soient pas de Raoul Tortaire, mais de Raoul Gabler, de Cluny. Cette attribution malheureuse serait due à une confusion entre les deux Rodulfus, tous deux moines et tous deux ayant vécu en partie au XIe siècle[1283]. L'œuvre consacrée à Saint-Maur est un poème écrit en hexamètres sur sa vie, son martyre et le transfert de ses ossements de Mont-Cassin à Fleury-sur-Loire, suivi d'un hymne en son honneur, écrit en vers saphiques. L'ensemble est précédé d'un prologue en vers élégiaques dans lequel étonnamment Raoul Tortaire loue les auteurs païens antiques et leur génie, source abondante de son inspiration. Les *Miracles de Saint-Benoît* rapportent des faits qui se sont déroulés du règne d'Henri I^{er} (1053) jusqu'au début du XII^{e} siècle (1114). La première version écrite en prose et recensant quarante-neuf miracles sera réécrite en vers. Les *Epistolae ad diversos* sont des épîtres familières adressées à des amis ou à des proches[1284]. Elles sont au nombre de onze et seuls quelques-uns de leurs destinataires leurs destinataires ont pu être identifiés. La onzième lettre est adressée à l'un de ses frères cadets, la dixième est vraisemblablement destinée à Pierre le Vénérable et la sixième a pour correspondant un certain Sincopus qui ne semble être en réalité qu'un personnage fictif. Ces *Epîtres* s'inspirent du genre antique et évoquent ainsi des sentences

[1283] Marbury B.Ogle et Dorothy M. Schullan, *Carmina*, *op.cit*., p. XII-XXV.
[1284] Pour une étude complète de ces *Epistulae ad diversos*, voir E. de Certain, « Raoul Tortaire », art.cité, p. 500-521 ; « Deuxième rapport à Son excellence M. le Ministre de l'instruction publique sur une Mission à Rome en 1854 et 1855 », art.cité. ainsi que Marbury B.Ogle et Dorothy M. Schullan, *op.cit*., p. XIII-XXIV.

morales et des lieux communs philosophiques. Certaines pourtant se distancient de cet exercice de style formel. L'une évoque avec force détails pittoresques une excursion faite à Caen et à Bayeux, l'autre, adressée à Sincopus, aborde des sujets gaillards, et une troisième encore rapporte l'histoire d'Amis et d'Amiles, histoire alors très en vogue au Moyen-Âge. L'œuvre de Raoul Tortaire aborde ainsi de multiples sujets et se revêt de multiples formes, bien qu'elle laisse libre cours à son goût prononcé pour la poésie latine. Cette inclination pour les vers latins se confirme dans le *De Memorabilibus*, imitation synthétique et en vers des *Facta et dicta memorabilia* de Valère-Maxime dans laquelle la légende d'Antiochus et Stratonice est bien évidemment narrée et développée.

Le *De Memorabilibus* ou *Des choses admirables* semble être l'un des premiers ouvrages écrits par Raoul Tortaire[1285], probablement une œuvre de jeunesse. À la croisée d'un exercice de rhétorique et de versification, l'auteur retravaille la prose de Valère-Maxime pour la transformer en un long poème de deux mille vers, sorte de chronique universelle poétique. Divisé en neuf livres, le *De Memorabilibus* retrace presque mot pour mot les écrits de son inspirateur latin. Les quelques différences constatées sont surtout présentes dans le premier et le deuxième livre. Chez Valère-Maxime, le premier livre se divise en huit sections, alors que chez Raoul Tortaire, il se décompose en quatre parties dans lesquelles il remplace un chapitre sur la religion païenne par un chapitre qui évoque les déluges. Le deuxième livre, amputé de plusieurs chapitres, inclut un passage inédit qui s'intitule « *De Regnorum incipiis* ». Elève consciencieux et brillant, Raoul Tortaire s'entraîne alors au rythme et à la prosodie latine, tout en détournant et en pastichant l'œuvre d'un moraliste païen. Pour l'époque, ce travail est éminemment original et novateur. En effet, et contrairement à la Renaissance, il est encore rare que les disciples d'un monastère valorisent une œuvre antique en la traduisant en vers, se faisant les portes paroles d'une morale et d'une philosophie non chrétienne. Le *De Memorabilibus* annonce une époque de renouveau d'une culture antique délaissée, qui sera par la suite à l'origine de nombreux développements et une source intarissable d'inspiration. À cet égard, la reprise en vers des Amours d'Antiochus et Stratonice en est un exemple caractéristique. Située au livre V, chapitre cinq *Des choses admirables* de Raoul Tortaire[1286], la légende, à deux petites différences près, présente la même structure que le récit conté par Valère-

[1285] L'analyse du *De Memorabilibus* se fonde sur E. de Certain, « Raoul Tortaire », art.cité, p. 499-500 ; Marbury B.Ogle et Dorothy M. Schullan, *op.cit*., p. XIII.

[1286] Chez Valère-Maxime, la légende se situe au livre cinq, chapitre sept. Cependant, le titre du chapitre cinq de Raoul Tortaire est très proche du titre du chapitre sept chez l'auteur latin. En effet, dans le *De Memorabilibus*, l'intitulé est : « De parentum amore in liberos » alors que dans les *Facta et Dicta Memorabilia* le chapitre s'intitule : « De parentum amore et indulgentia in liberos ».

Maxime. En effet, *a contrario* de son prédécesseur, le moine fait référence aux flèches de Cupidon. Mais il est naturel que Tortaire, en fervent admirateur de vers latins, s'inspire de ce lieu commun de la poésie érotique antique. Tortaire n'hésite pas non plus sur le nom du praticien, il ne cite que Leptine. Mais dans une narration resserrée et versifiée, cet élément n'est pas décisif, dans la mesure où il est le fait d'une commodité d'écriture imposée par le rythme et la prosodie latine. Hormis ces détails, Raoul Tortaire reproduit la même architecture que celle du récit originel : la maladie du jeune prince ; le diagnostic du praticien ; la découverte au roi de l'inclination honteuse de son fils ; le renoncement du père à son épouse. Ce calque presque parfait de Valère-Maxime nous prouve ainsi la redécouverte et la résurgence des récits antiques, la conservation et la persistance de l'historiette dans le temps et l'annonce d'une nouvelle ère où le substrat antique conservé sera glosé et retravaillé. La version des Amours d'Antiochus et Stratonice de Raoul Tortaire est celle du temps de la préservation, de la transposition et de la transmission.

De parentum amore in liberos[1287]

Stratonices pulcrae correptus amore novercae
Seleuci regis filius Antiochus,
Obtegit infixum feriente Cupidine telum,
Lectulus hunc recipit, paene fit exanimis ;
Ingemit affinis, luget rex, plebs dolet omnis,
Flent nato patrium destitui solitum,
Dimicat affectus discors amor et pudor intus,
Quam retegat vulnus obtat obire prius ;
Instructus genesi deprendit vulnera Leptis,
Assidet egroto crebrius hic juveni,
Ora rubent cujus velum subeunte noverca,
Pallet ut exierit, flatus et ispe perit ;
Admovet ille manum, sentit crebrescere pulsum,
Et languescere mox intrat et exit ea ;
Notificat patri vir callidus agnita regi,
Uxorem nato mox dedit ille suo,
Et licet insignem dilectae spernit amorem,
Carior huic cara conjuge natus erat.

[1287] Texte latin établi d'après Raoul Tortaire, *Des choses admirables* (*De Memorabilibus*), V, 5, v. 23-40, dans *Rodulfi Tortarii Carmina*, éd Marbury B.Ogle and Dorothy M. Schullian, Rome, American Academy in Rome, 1933, p.132.

De l'affection des parents pour leurs enfants

Antiochus, fils du roi Séleucus, s'éprit follement de l'épouse de son père, la belle Stratonice[1288]. Il cacha au fond de son cœur blessé le trait que Cupidon lui avait décoché[1289]. Abandonné à sa couche, son corps gisait presque sans vie. Sa famille fondait en larmes, le roi gémissait sur le trépas prochain de son fils et le peuple tout entier éprouvait la plus vive douleur. Réunie, la cour se lamentait sur la terrible perte que subissait le trône paternel, privé désormais de son unique héritier. Intérieurement, le jeune prince luttait contre deux affections opposées : l'amour et la pudeur et, bien qu'il désirât vivement garder secrète sa blessure, il fut contraint de la dévoiler au grand jour. Homme habile, Leptine découvrit l'origine de cette meurtrissure. Très souvent assis auprès du jeune malade, le praticien remarqua que lorsque la belle-mère du prince pénétrait dans la chambre, son patient s'empourprait ; que, sitôt qu'elle était sortie, il pâlissait et sa respiration haletante disparaissait. Il prit alors la main d'Antiochus à chacune des entrées et des sorties de la reine et sentit que le pouls tantôt s'affolait, tantôt s'apaisait. Le brillant médecin fit part au roi de sa découverte. Aussitôt, le père, tout passionné qu'il était pour son épouse, la céda à son fils. La vie de son enfant lui était en effet plus chère que sa femme tant chérie.

[1288] Valère-Maxime, *Facta et dicta memorabilia*, V, 7, 1.

[1289] Le funeste pouvoir de Cupidon et ses traits blessants sont un classique de la littérature amoureuse antique : Moschos, *Eros échappé*, 15 et suiv. ; Virgile, *En*., I, 676 et suiv., IV, 54 et suiv. ; Ovide, *Mét*. I, 452 et suiv. , V, 380 et suiv. ; *Am.* I, 2 ; Horace, *Odes*, II, 8 ; Apulée, *Mét*. IV, 30; V,32 ; Pseudo-Dracontius , *Aegr.Perd*., v.75 et suiv., v. 130 et suiv.

François Pétrarque

TRIUMPHUS CUPIDINIS

Triomphe de l'Amour

Poème inachevé, les *Triomphes* (*Triumphi*) sont le récit d'un rêve allégorique conté à la première personne[1290]. Narrateur d'une fable métaphorique, Pétrarque se souvient d'une journée printanière à Vaucluse, où, terrassé par le sommeil, il assiste en rêve au défilé victorieux de Cupidon sur la foule des amants défaits. Eminemment symbolique, ce songe a lieu le six avril, date anniversaire de l'éblouissant amour qui l'avait alors frappé. Ecrite en langue italienne, cette allégorie versifiée, diptyque du *Canzoniere*, s'articule autour de six triomphes personnifiés. Le dieu Amour, sur un char traîné par quatre chevaux blancs, avance à la tête des âmes amoureuses connues ou inconnues. Simple spectateur, le narrateur devient lui-même le captif d'Eros, après avoir été soudainement ravi par une jeune femme à la beauté transcendante, qui n'est autre que Laure, sa muse. Triomphe de courte durée, Cupidon ne résiste pas aux assauts lancés par la Chasteté et se plie à son joug. Les combats s'enchaînent et se ressemblent. La Chasteté est vaincue par la Mort qui à son tour cède le pas à la Renommée. La psychomachie s'achève sur la vanité éphémère de la Renommée face au Temps qui la détruit et à l'Eternité divine qui la supplante. En splendide apothéose, Laure, ayant vaincu la temporalité humaine devient immortelle et survit dans la pérennité du royaume des cieux. La femme déifiée est ainsi l'unique et véritable triomphatrice de cette lutte chimérique.

Longue et complexe est l'histoire de la composition des *Triomphes*[1291]. Elle s'échelonne des débuts poétiques de Pétrarque à l'orée de sa mort. Selon le manuscrit Vat. lat.3196, il est établi avec certitude que l'auteur rédigea le dernier chapitre du

---

[1290] Sur Pétrarque, voir la succincte bibliographie critique suivante : François Pétrarque, *Triumphi*, éd. Marco Ariani, Milan, Mursia, 1991; *Trionfi ;Rime estravaganti*. Codice degli abbozzi, éd. Vinicio Pacca et Laura, introd. de Marco Santagata, Milan, A. Mondadori, 1996; *Les Triomphes*, traduction française de Simon Bourgouin, éd. Gabriella Parussa et Elina Suomela-Härmä, Genève, Droz, 2012 ; *Canzoniere*, éd. Pierre Blanc, Paris, Bordas,1988, p.35-37 ; Ugo Dotti, *Pétrarque*, trad. de l'italien par Jérôme Nicolas, Paris, Fayard, 1991 ; Nicholas Mann, « Pétrarque et les métamorphoses de Daphné », dans *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, Trimestriel, Décembre 1994, Paris, Les Belles Lettres, 1994, p.382-403 ; Ève Duperray, *L'or des mots : Une lecture de Pétrarque et du mythe littéraire de Vaucluse des origines à l'orée du XXe siècle : Histoire du Pétrarquisme en France*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1997 ; Claudia Berra Seminario (dir.) *I "Triumphi" di Francesco Petrarca*. Atti del III seminario di letteratura italiana, Gargnano del Garda, 1-3 ottobre 1998., Bologne, Cisalpino-Istituto ed. universitario, 1999 ; Pierre Blanc «La Tradition pétrarquiste : enjeux et modalités d'une expansion culturelle» par Pierre Blanc, dans Pierre Blanc (dir.) ; *Pétrarque en Europe, XIVe-XXe siècle : dynamique d'une expansion culturelle*. Actes du XXVIe congrès international du CEFI, Turin, Chambéry, 11-15 décembre 1995, Paris, H.Champion, 2001, p.7-20 ; Ève Duperray, « Le Triomphe de l'Amour : une érotique de la belligérence », dans *Le triomphe de l'Amour : Éros en guerre : une histoire amoureuse de l'humanité*, Fontaine-de-Vaucluse, Musée Pétrarque, 2004, p.17-20 ; François Livi, « La poésie amoureuse italienne : des origines à Pétrarque », dans *Chansonnier*, éd. Giuseppe Savoca, introduction, traduction et commentaire de Gérard Genot, avec la collaboration de François Livi, Paris, Les Belles Lettres, 2009, p. IX-LVII; Fabio Finotti, « The Poem of Memory : Triumphi », dans Victoria Kirkham and Armando Maggi (dir.), *Petrarch : a critical guide to the complete work*, Chicago, University of Chicago Press, 2012, p. 63-83; Sylviane Bokdam, *Métamorphoses de Morphée : Théorie du rêve et songes poétiques à la Renaissance, en France*, Paris, H. Champion, 2012, p. 591-625.

[1291] Voir Ugo Dotti, *Pétrarque, op.cit*., p. 62-68 et n. 86 et 92 et p. 347-349.

Triumphus Eternitatis du quinze janvier 1374 au douze février de la même année. Ces repères chronologiques sont les seuls formellement attestés avec ceux de la réécriture du *Triumphus Cupidinis*, qui se situent entre le douze septembre 1356 et le douze septembre 1360. Hormis quelques indications complémentaires à propos des différentes révisions et corrections des *Triomphes de la Renommée*, *de la Chasteté* et *de l'Amour*, la critique moderne a la plus grande difficulté à établir une chronologie cohérente des *Triomphes*, et se voit réduite à avancer des hypothèses qui s'opposent et se contredisent. Leur datation et les circonstances de leur genèse, compte-tenu de leur imbrication avec la *Divine Comédie* de Dante, la *Vision amoureuse* de Boccace et le *Roman de la Rose* de Guillaume de Lorris et Jean de Meung, sont sources de divergences. Selon le groupe formé par Calcaterra, Wilkins et Dutti, les deux premiers *Triomphes* (*Triumphus Cupidinis et Triumphus Pudicie*) auraient été écrits entre 1340 et 1344 et destinés à former à eux seuls l'œuvre dans son entier. La mort de Laure, selon eux, aurait incité Pétrarque à sa réécriture dès 1348-1349, et à prolonger son poème en le magnifiant d'accents mystiques. Fruit d'un long murissement, ce mysticisme serait devenu la pierre de voûte de sa réflexion poétique et le reflet de son cheminent d'écrivain. Ainsi, écrit dans les derniers mois de sa vie, le *Triomphe de l'Eternité* traduirait l'aspiration de l'auteur à confier à Dieu le soin de transcender son œuvre aux fins de la rendre immortelle. A contrario, Billanovich et Branca défendent le point de vue selon lequel Pétrarque aurait écrit les *Triomphes* sous l'influence de la *Vision amoureuse* de Boccace, c'est-à-dire à partir des années 1351-1352, hypothèse classiquement retenue. Quoiqu'il en soit, l'amitié qui liait les deux auteurs ne devait sûrement pas être étrangère à une influence mutuelle exercée sur leurs poèmes respectifs. Par ailleurs, le contexte culturel et esthétique incitait aux références communes, qu'elles soient en interaction avec la *Divine Comédie* ou le *Roman de la Rose*.

C'est au cœur d'une famille en exil que Pétrarque voit le jour à Arezzo le vingt juillet 1304[1292]. Subissant les condamnations portées contre les Blancs et les gibelins, ses parents, le notaire Ser Petracco et son épouse Eletta Canigiani, avaient été en effet contraints de fuir précipitamment Florence en octobre 1302. Bien que Ser Petracco demeure toujours en exil, Francesco et sa mère Eletta retournent quelques années durant vivre à Incisa, petit bourg situé à une vingtaine de kilomètres de Florence, et dont est originaire la famille paternelle de l'auteur. Durant cette période, Eletta donnera naissance

[1292] Ugo Dotti, *op.cit* ; Pierre Blannc, *Canzoniere*, *op.cit*. p. 35-37.

à deux autres fils. Seul Gherardo, né en 1307, survivra et deviendra bientôt l'ami intime et idéal de Pétrarque. Sous l'impulsion des espoirs suscités par Henri VII, la famille se réunit et s'installe brièvement à Pise en 1311. Constatant que, malgré les efforts déployés par l'Empereur romain germanique, aucun changement politique majeur ne se profile à Florence, Ser Petracco décide de quitter définitivement l'Italie avec sa femme et ses deux enfants. Son choix se porte sur Avignon, tout nouveau siège de la papauté établi par le pape français Clément V en 1309. Devant la surpopulation de ville, Ser Petracco et les siens s'installent à Carpentras, non loin de la cité papale. Âgé de huit ans et plongé dans « un climat de première rhétorique humaniste[1293] », Pétrarque commence ses études de grammaire sous l'égide de Convenevole da Prato. Bien que le jeune toscan connaisse d'intenses moments de bonheur au cours de ces premières années passées en Provence, il n'en reste pas moins que la blessure de l'exil demeure une plaie béante et vivace tout au long de son existence. Ce sentiment est d'autant plus fort que Rome, dépossédé de son pouvoir pontifical, perd par là-même son rôle de grande puissance apostolique au profit de la France. Cet état de fait ressenti est indubitablement à la source de son patriotisme opiniâtre, et de son incessant combat pour le retour de la papauté à Rome. Aux fins de reprendre la charge notariale léguée par son père, Pétrarque entame des études de droit dès 1316 à Montpellier, puis les poursuit à Bologne jusqu'à la mort Ser Petracco en 1326. Désormais orphelin, le jeune homme, libéré de toutes contraintes, peut pleinement se consacrer aux lettres qui, depuis toujours, sont sa véritable passion. S'en suit une période plus ou moins fantasmée de farniente érudit, fait de badinages frivoles, de légèreté et de poésie. Cette vie toute entière consacrée aux plaisirs atteint son apogée lors de sa rencontre prophétique avec Laure, son idéal et sa muse, le six avril 1327 dans l'église Sainte-Claire d'Avignon[1294]. Homme complexe, toujours prêt à torturer et à métamorphoser la réalité pour créer son propre mythe biographique, Pétrarque se garde de faire état de ses études littéraires très précoces concernant les textes sacrés, mais surtout de s'être attelé avec une rare ténacité à la récupération, à l'établissement et à l'édition critique jamais encore réalisées du texte de l'*Urbe ad condita libri* de Tite-Live. Après avoir dépensé en grande partie son héritage familial, Pétrarque est sans revenu fixe

[1293] U. Dotti, *op.cit*., p.19.

[1294] Souvent personnifiée, non sans une certaine ironie du sort, sous les traits de Laure de Sade, aïeule du Divin Marquis, le personnage idéel chanté par Pétrarque n'en reste pas moins mystérieux au regard de la critique contemporaine. Son existence réelle fait débat et a donné lieu à de nombreuses controverses. Sa figure fictionnelle est alors souvent associée à la légende ovidienne de Daphné et à la gloire poétique du laurier. Voir U. Dotti, *op.cit*., pp. 49-58 ; Nicholas Mann, « Pétrarque et les métamorphoses de Daphné », art.cité, p.382-403 ; Ève Duperray, « La Laurea poetica », dans *Les Mots d'or, op.cit*, p. 45-68.

et décide d'embrasser la carrière ecclésiastique afin de pouvoir assurer sa subsistance tout en continuant de se donner corps et âme à la littérature. C'est ainsi qu'en 1330 il devient le Chapelain du Cardinal Giovanni Colonna sur les recommandations conjointes du frère du haut dignitaire religieux, Giacommo Colonna et de son précepteur Convenevole. Suite à cette promotion, Pétrarque est introduit dans les cercles humanistes et dans la haute société ecclésiastique. Avec l'autorisation de son protecteur et maître, le Cardinal Colonna, Pétrarque entame un voyage initiatique à travers toute l'Europe, et plus particulièrement l'Europe septentrionale. Il y tisse un véritable réseau d'érudits et y acquiert une certaine notoriété grâce à son édition de Tite-Live, et à sa découverte de deux discours inconnus de Cicéron. Entre l'été et l'automne 1337, il rentre en Provence et trouve en Vaucluse un refuge idéal loin des tumultes du monde. C'est là qu'il établira son port d'attache, où il composera, réécrira et réorganisera incessamment la plupart de ces œuvres majeures. Le huit avril 1341, il est couronné sur le Capitole romain en tant que *Magnum poetam et istoricam* et réside longuement en Italie. La fable, orchestrée d'une main de maître par l'auteur lui-même, voudrait que, durant l'hiver 1342-1343, il ait traversé une longue et grave crise mystique dont l'origine remonterait à sa première lecture des *Confessions* en 1333, et à sa rencontre parallèle avec l'augustinien Dionigi Roberti da Borgo San Sepolocro. Cette crise, d'autant plus marquante qu'elle aurait provoqué son « obsession pénitentielle [1295]», aurait annoncé de façon prémonitoire sa retraite studieuse à Vaucluse. A l'instar du beau récit conté sur sa jeunesse dissipée et concupiscente, la narration de sa crise morale et spirituelle se calque, elle aussi, sur le parallélisme qu'il tente d'établir entre son existence et celle rapportée par Saint-Augustin dans ses *Confessions*. C'est pourtant sous l'action conjuguée de circonstances politiques et des appels de son ami Socrate, que Pétrarque quitte Parme le vingt-trois février 1345 pour se réfugier à Vaucluse jusqu'au vingt novembre 1347. C'est là qu'il entame et achève les premières versions du *De vita solitaria*, du *De otio religioso* et du *Secretum*. Il amorce encore une deuxième écriture du *Canzionere* et compose de nombreuses églogues du *Bucolicum Carmen*, des épîtres et des lettres en prose latine ainsi que des pièces de poésie italienne. Tout en poursuivant son œuvre d'écrivain et le perpétuel travail de réécriture qui lui est adjacent, Pétrarque se prend au jeu de la politique et s'engage pour l'unité pacifiée de l'Italie, la restauration de la République romaine tentée par Cola di Rienzo en 1347, le retour des Papes à Rome et le rétablissement de la puissance

[1295] P. Blanc, *op.cit.*, p.36.

impériale. A partir de 1353, il entre au service de la famille Visconti à Milan, ville où il demeurera jusqu'en 1361. De 1362 à 1367, il installe sa résidence à Venise où il poursuit ses activités littéraires, citoyennes et politiques. Si ses engagements religieux, civils et diplomatiques se traduisent essentiellement par une abondante production d'épîtres, ils s'extériorisent également par des positions très affirmées : sa scission avec le clan Colonna, sa défense des intérêts de Cola di Rienzo, puis des Visconti et enfin son refus absolu de se compromettre avec les grands de ce monde (rois, papes, empereurs, princes ou/et hauts dirigeants républicains). Ayant quitté Venise au printemps 1368, Pétrarque, en homme apaisé, partage les dernières années de sa vie entre Padoue et Arquà, non loin de la Cité des Doges. C'est d'ailleurs dix mois avant sa mort qu'il accomplit sa dernière mission diplomatique pour le compte de son dernier protecteur Francesco Carrare. A cette occasion, il scelle la concorde retrouvée entre Venise et Padoue en compagnie de Francesco Novello, le fils de son protecteur. Fatigué et victime d'une attaque dont il était coutumier, mais qui ce jour lui fut fatale, Pétrarque meurt le dix-huit avril 1374 dans sa villa d'Arquà.

À l'aune d'une vie définie par l'exil, les voyages et les rencontres, Pétrarque incarne les transitions, les évolutions et les mutations qui font insensiblement passer l'Europe du Moyen-Âge à la Renaissance. Les anciennes seigneuries aux mœurs et aux structures féodales se transforment en communes aux us et coutumes bourgeois. Le langage vernaculaire impose peu à peu ses lettres de noblesse face au latin, et libère la pensée de tout un carcan dogmatique et scholastique. L'ascension des langues romanes se conjugue avec la redécouverte et la louange de la latinité originelle, celle de l'âge d'or de Virgile et de Cicéron. Conjointement aux *Canzoniere*, les *Triomphes* figurent le passage d'une époque à une autre. Au carrefour de la mystique médiévale et de l'humanisme profane et laïc, ils font se rencontrer Dante et le *Roman de la Rose*, la poésie provençale des troubadours et la poésie élégiaque latine, la transcendance biblique et la mythologie héroïque[1296]. L'épopée allégorique des six triomphes puise son origine et son développement futur dans le récit initiatique et premier du Triomphe de l'Amour[1297]. Dans ce songe inspiré par l'ouverture du *Roman de la Rose*, le narrateur-rêveur parle en dormeur éveillé de la vision amoureuse qu'il a eu soudain un jour de printemps à Vaucluse, lieu idéel de l'amour fantasmé. C'est ici que la fiction croise le rêve et que le rêve se personnifie au travers de la fiction. Triomphant et suivi d'une cohorte d'esclaves,

[1296] François Livi, « La Poésie amoureuse italienne : des origines à Pétrarque », art. cité, p. LIII-LVII.
[1297] Voir Ève Duperray, « Le Triomphe de l'Amour : une érotique de la Belligérance », art. cité, p. 18-19.

Amour conduit son char devant les yeux à la fois fascinés et effrayés de Pétrarque. Un ami de jeunesse du narrateur, réincarné sous la forme d'une « ombra », se distingue de la troupe des amants tombés en esclavage de Cupidon et vient à sa rencontre. Bien qu'au début du poème, Pétrarque soit présenté comme un homme ne nourrissant aucun goût pour l'éros et récalcitrant à quelque forme de passion érotique, son ami lui prédit qu'il sera, lui, Pétrarque, le prochain captif du dieu Amour et se propose de lui servir de guide au milieu de la foule des vaincus. En le conduisant sur cette route hostile, cet ami, résurgence du *Virgile* de Dante, lui dépeint la cruauté de cet enfant capricieux et tyrannique élevé au rang de Dieu par une foule dépossédée de sa raison et entièrement hantée par la flamme dont elle brûle. Omnipotent, Amour tient à sa merci les hommes et les dieux. L'ami poursuit son discours par une description exhaustive de tous les amants malheureux qui, étrangers à Pétrarque, défilent devant leurs yeux. La galerie des portraits s'étend jusqu'au *Triumphus Cupidinis II* et se prolonge par un premier dialogue entre le rêveur et Massina, puis par un second entre ce même rêveur et Séleucus. La description énumérative du guide se poursuit jusqu'à la moitié du *Triumphus Cupidinis III*. Au cœur de ce répertoire pictural et édifiant surgit soudainement celle que cette longue litanie appelait inéluctablement : Laure, à la fois responsable du rapt amoureux du rêveur et objet de son ravissement épiphanique. Débute alors le *Triumphus Cupidinis IV* dans lequel Pétrarque, désormais amant et compagnon d'infortune des idolâtres de Cupidon, devient le personnage central du poème. La figure du guide et de l'ami disparaît lorsque le dormeur éveillé devient ombre parmi les ombres et que, transformé en amoureux transi, il est capable de reconnaître ceux qui partagent avec lui la même souffrance. Parmi eux se trouvent des hommes antiques, d'illustres prédécesseurs ainsi que des amis et des contemporains. Métaphorique, l'appartenance de Pétrarque à ce défilé, outre le symbolisme amoureux qu'il véhicule, tente non seulement d'exposer le contexte culturel dans lequel il vit, mais également de le positionner en partisan de la langue vulgaire. L'atmosphère érudite d'une part, et la défense et illustration de la langue italienne d'autre part, sont mises en scène par la référence à ses amis proches que sont Socrate ou Lelio, et par l'évocation des modernes italiens ou provençaux comme Dante ou Arnaut Daniel. Le *Triumphus Cupidinis*, à l'instar des autres *Triomphes*, engendre une lecture complexe et à plusieurs niveaux. Dans son introduction, Eve Duperray livre ainsi une très juste analyse de cette œuvre qui ne cesse de nous échapper : « Toute l'originalité de Pétrarque est d'avoir mis en scène l'imaginaire culturel d'une érotique de la belligérance. […] [Il] n'est pas un écrivain lénifiant, le récit est une succession de violences, rapts, enlèvements,

contraintes, crimes passionnels, vengeances. Il raille, se moque, use du sarcasme ou de l'ironie, ne cache rien, n'épargne personne y compris lui-même dans la mortification ou l'autodérision. […] Peu à peu la lecture d'un texte parfois obscur, parce que trop allusif, suscite un étrange malaise ; ces maudits sont en fait des ombres, des morts d'amour. Celui qui lit ne risque-t-il pas à son tour, à l'exemple de Pétrarque, lui-même, de trouver sa place dans cet incroyable référentiel de perversions et d'interdits de cette érotique de la belligérance ? Il reste à juger du plus grand et du plus noble de la motivation de Pétrarque. C'est pour la postérité, pour nous qu'il a voulu faire la promotion d'une grande bibliothèque humaniste bondée de référents classiques et modernes. Pétrarque nous renvoie à la recherche, à la curiosité, au travail intellectuel. Son *Triomphe de l'Amour* est une histoire universelle de l'amour, derrière chaque personnage, reste à découvrir le mythe et la légende qui ont fondé notre culture occidentale et ont rejoint la profondeur de notre inconscient individuel. [1298]»

C'est exactement dans cette perspective que Pétrarque, sous la forme imaginaire et dialoguée d'une conversation avec Séleucus, revisite, à sa manière, les légendaires Amours d'Antiochus et Stratonice. A contrario de ses prédécesseurs, il ne s'attarde pas sur le traditionnel tableau symptomatique de l'amant qui expire sous l'effet de sa flamme. L'auteur, jouant sur les images et les sous-entendus focalise entièrement son récit sur le tabou de l'inceste, tabou représenté par la passion prohibée d'un beau-fils pour sa belle-mère. Très habilement conduite par la métaphore filée du chemin qui renvoie à la fois à une thématique empruntée à Ovide et à Dante et à la symbolique de l' « y » pythagoricien, la narration de cet amour revêt intrinsèquement une très forte connotation négative. Elément de tension chez ses prédécesseurs et toujours implicite, l'interdit de l'inceste est ici explicitement formulé. L'insistance est d'ailleurs particulièrement remarquable, puisque dès les premiers vers, l'auteur fait répondre la forme masculine de l'adjectif « vergognoso » à sa forme féminine « vegognosa ». La transgression prend, non sans humour, l'allure d'un inextricable vaudeville où le père doit céder l'épouse aimée à son fils sous peine de le voir trépasser, et où l'épouse doit accepter d'être délestée de sa couronne et offerte à son beau-fils, aux fins d'assurer la survie de la dynastie séleucide, où le fils enfin est obligé de préserver sa vie en se pliant à son affection secrète et proscrite. Les personnages sont ainsi, comme le fait d'ailleurs remarquer Séleucus, fatalement liés les uns aux autres par cet amour qui les tyrannise malgré eux et les force à

[1298] Ève Duperray, art.cité, p.19.

cet improbable ménage à trois. La situation est d'autant plus grotesque que Pétrarque, avec malice, insiste sur le fait que les lois orientales légitiment et couronnent cette union incestueuse. Reprenant ici un *topos* de la littérature gréco-latine, il pointe la décadence du monde oriental, tout entier esclave d'une affèterie efféminée et d'une volupté funeste, reflet d'une démesure qui vient fortement ébranler la raison occidentale et ses principes moraux[1299]. Puisant essentiellement son inspiration chez Valère-Maxime[1300], il fait habilement parler le sous-texte du « silence coupable » et d'une « blessure impie [1301]» pour mettre en lumière les enjeux éthiques et philosophiques d'une passion déraisonnée qui, malgré la présence d'un praticien éclairé, triomphe en maître. Pétrarque semble exprimer que sous son emprise, l'homme n'est plus qu'un simple pantin, capable d'être l'acteur de l'inconcevable et de l'innommable. Dans la continuité de ses études de la pensée chrétienne et de sa lecture de Saint-Augustin, l'inceste, évoqué à travers cette légende, est, pour Pétrarque, une représentation de cet éros charnel, monstre omnipotent et fléau néfaste qui ne peut être combattu, dépassé et transcendé que par l'amour idéel de l'éternité lumineuse de Dieu. Cet imaginaire fantasmagorique d'un amour conquérant et despotique, peste qui anéantit le monde et les hommes, trouvera durablement écho dans la rencontre de l'imaginaire médical et littéraire qui le consacrera au rang de pathologie somatique, variante du mal mélancolique. Et même lorsque cette pathologie érotique ne sera plus qu'une fable, l'imaginaire européen définira cette névrose de l'âme blessée dans le souvenir indélébile des vers pétrarquistes. Si le récit des Amours d'Antiochus et Stratonice reflète le tournant exceptionnel que Pétrarque fait prendre à la pensée en matière d'érotologie et de morale, il est aussi le miroir d'un monde en profonde mutation qui, sous l'action conjuguée des révolutions épistémologiques et idéologiques, enfantera la pensée contemporaine des Lumières.

[1299] L'utilisation de ce *topos* renvoie à la réalité contemporaine de l'auteur. Pour lui, l'installation de la papauté à Avignon était le signe d'une décadence profonde de l'Empire qu'elle soit morale ou politique. La restauration de sa grandeur ne peut donc s'effectuer que par son retour à Rome.

[1300] Pétrarque a une très bonne connaissance de l'œuvre de Valère-Maxime. Son *Rerum memorandarum libri* en témoigne amplement puisqu'il tire essentiellement son inspiration des écrits de cet historien latin et de Cicéron. Voir Ugo Dotti, *op.cit.*, p. 95-96 et p. 105-111.

[1301] Valère-Maxime, V,7, 1, *op.cit.*, p.127-129 : « Ceterum, ut ad jucundiora cognitu veniamus, Seleuci regis filius Antiochus, novercae Stratonices infinito amore correptus, memor quam improbis facibus arderet, impium pectoris vulnus pia dissimulatione contegebat. Itaque diversi adfectus iisdem visceribus ac medullis inclusi, summa cupiditas et maxima verecundia, ad ultimam tabem corpus ejus redegerunt. »

II[1302]

Come uom che per terren dubio cavalca,
che va restando ad ogni passo, e guarda,
e'l pensier de l'andar molto difalca,
così l'andata mia dubiosa e tarda
facean gli amanti, di che ancor m'aggrada
saver quanto ciascun e in qual foco arda.
I'vidi ir a man manca un fuor di strada,
a guisa di chi brami e trovi cosa
onde poi vergognoso e lieto vada.
Donar altrui la sua diletta sposa,
o sommo amore e nova cortesia!
tal ch'ella stessa lieta e vergognosa
parea del cambio; e givansi per via
parlando insieme de'lor dolci affetti,
e sospirando il regno di Soria.
Trassimi a que'tre spiriti che ristretti
eran già per seguire altro cammino,
e dissi al primo : « I'prego che t'aspetti.»
Et egli al suon del ragionar latino,
turbato in vista, si rattenne un poco;
e poi, del mio voler quasi indivino,
disse : « Io Seleuco son, questi è Antïoco
mio figlio, che gran guerra ebbe con voi;
ma ragion contra forza non ha loco.
Questa, mia in prima, sua donna fu poi,

[1302] Texte italien établi d'après François Pétrarque, *Triomphe de l'Amour* (*Triumphus cupidinis*), II, v. 88-132, dans *Trionfi*, éd. Guido Bezzola, Milan, Biblioteca Universale Rizzoli, 1984, p.36-38. À titre d'information, les manuscrits et ouvrages suivants ont également été consultés : Le ms. de la BnF *Ital. 1016 : Trionfi*, fol. 9r-10r, exécuté en 1487 pour la bibliothèque des rois Aragonais de Naples. Suite à sa prise par Charles VIII en 1497, ce manuscrit sera confié au château d'Ambroise et transféré à la Librairie royale de Blois. À la fin du XVI[e] siècle, il sera répertorié dans le catalogue de la Bibliothèque du roi à Paris : « Les triomphes de Petrarque, poete toscan », Omont n° 2876) ; le ms. de la BnF *Ital. 1019 : Trionfi, Canzoniere*, fol.184v-185v, (Il suit exactement le même itinéraire que le manuscrit *Ital. 1016* et est répertorié dans le catalogue de Bibliothèque du roi à Paris sous la dénomination suivante : « Les sonnetz de Petrarque, poete toscan », Omont n° 2870) ; *Opere italiane* : *Trionfi ; Rime estravaganti, Codice degli Petrarca*, éd. Vinicio Pacca e Laura Paolino ; introd. de Marco Santagata, Milan, A. Mondadori, 1996, t.2 , p.112-120.

ché per scamparlo d’amorosa morte
gli diedi, e’l don fu lecito tra noi.
Stratonica è’l suo nome, e nostra sorte,
como vedi, indivisa; e per tal segno
si vede il nostro amor tenace e forte,
ché contenta costei lasciarme il regno,
io il mio diletto, e questi la sua vita,
per far, vie più che sé, l’un l’altro degno.
E se non fosse la discreta aita
del fisico gentil, che ben s’accorse,
l’età sua in sul fiorir era finita.
Tacendo, amando, quasi a morte corse,
e l’amar forza, e’l tacer fu virtute,
la mia, vera pietà, ch’a lui soccorse. »
Così disse; e come uom che voler mute,
col fin del le parole i passi volse,
ch’a pena gli potei render salute.
Poi che dagli occhi miei l’ombra si tolse,
rimasi grave e sospirando andai,
che’l mio cor dal suo dir non si disciolse.

Comme un homme, chevauchant à travers une terre hostile et incertaine, qui s'arrête à chacun de ses pas[1303], regarde autour de lui à l'affût du moindre danger, s'avance avec lenteur et hésitation, je foulais le sol d'une démarche indécise, l'allure fortement entravée par la foule des amants ayant éveillé en moi l'insatiable désir de savoir de quel feu et de quelle ardeur ils avaient tous brûlé[1304]. Je vis un homme s'écarter de la route à main gauche[1305], à la façon de celui qui désire une chose et l'obtient, et pour laquelle il marche honteux et réjoui De son épouse tant aimée et chérie, il fit le don à autrui : Ô souverain amour ! Ô singulière faveur ! À l'image de son généreux mari, la

[1303] Comme en témoignent les riches apparats critiques de Marco Ariani et de Vinicio Pacca, les *Triomphes* sont en étroit rapport avec le texte de la *Divine Comédie* de Dante (lexique, syntaxe, idéal poétique, amoureux et philosophique). L'extrait édité ici se rapporte essentiellement à l'*Enfer* et au *Purgatoire*. Le choix délicat et discutable de ne pas indiquer les incessantes références entre les deux œuvres, hormis si ces références s'avèrent réellement nécessaires à la compréhension du texte, a été fait. Ce choix permet de ne pas alourdir l'apparat critique. Se reporter utilement aux *Triumphi*, éd. Marco Ariani, *op.cit*., p. 122-126 et *Trionfi, Rime estravaganti*. Codice degli abbozzi, éd. Vinicio Pacca et Laura, introduction de Marco Santa, *op.cit*.,, p.112-120.

[1304] Ovide, *Les Fastes*, V, v.3-6, éd. Robert Schilling, Paris, Les Belles Lettres 1993, t.2, p.40 : « Ut stat et incertus qua sit sibi nescit eundum, / cum videt ex omni parte, viator, iter,/ sic, quia posse datur diversas reddere causas,/ qua ferrar ignoro, copiaque ipsa nocet. »

[1305] « Io vidi ir a man manca un fuor di strada. » Ce vers de Pétrarque revêt une dimension éminemment symbolique et cela d'autant plus qu'il entre en résonnance avec ces deux autres vers situés quelques lignes plus bas : « Trassime ad que'tre spiriti, che ristrecti/eran già per sequir altro camino. » La métaphore filée de ces amants qui marchent à la marge des autres amants et qui se dirigent, tous trois ensemble, sur « un autre chemin » souligne avec force le caractère incestueux de l'amour d'Antiochus pour Stratonice. Au regard de ce sous-texte, il est évident que Pétrarque donne une coloration morale négative à l'histoire romanesque et met en lumière toute la problématique morale qu'elle renferme. D'ailleurs, la passion interdite du jeune prince syrien n'est pas la seule contée dans le *Triomphe de l'Amour* ; d'autres figures y apparaissent frappés du même mal, comme Phèdre *TC* I, v.109-23 ou encore Myrrha, Biblis et Sémiramis *TC* III, v.75-76. Concernant le symbolisme de cet « autre chemin », il est intéressant de souligner que son positionnement se trouve sur la gauche du narrateur « a man manca. » Cette disposition spatiale rappelle que, depuis l'Antiquité, la gauche (sinister : à gauche / sinistra : main gauche) a une connotation fortement négative. Elle se rattache au choix d'Héraclès entre le vice et la vertu dans les *Mémorables* de Xénophon I, 21-34, à l'idée du « bivium » et à l'emblème pythagoricien du « *Y* ». Franz de Ruyt explique ainsi : « Tous ces textes sont clairs et concordants. La lettre Y représente le symbole de la vie morale. La volonté du père ou du maître suffit à diriger l'enfance : mais au seuil de la jeunesse la question du bien et du mal se pose devant le libre arbitre de l'homme : deux routes s'ouvrent devant lui : celle de gauche, la branche épaisse de Y, est large et d'accès facile, mais aboutit au gouffre de la honte, celle de droite, la branche mince, est un sentier raide et pénible, mais au sommet duquel on trouve le repos dans l'honneur et la gloire. », dans « L'idée du « Bivium » pythagoricien de la lettre Y », dans *Revue belge de philologie et d'histoire*, fasc.1-2, Bruxelles, R. Sand, 1931, t.10, p.137-145, et plus spécifiquement ici p.139. Virgile dans *l'Enéide* VI, v. 540-543 traduit ce symbolisme avec précision : « Hic locus est, partis ubi se via findit in ambas:/ dextera quae Ditis magni sub moenia tendit,/ hac iter Elysium nobis ; at laeva malorum/ exercet poenas et ad impia Tartara mittit. » Parmi, les tristes hypocrites, Dante et son guide Virgile suivent également les âmes damnées sur leur gauche, Inferno, XXIII 68-69 : « Noi ci volgemmo ancor pur a man manca/ con loro insieme, intento al tristo pianto. » Cette thématique est d'une grande importance pour l'auteur qui n'aura de cesse de la développer dans nombre de ses œuvres et plus particulièrement dans le *Secretum*, III, 5, 8-9, voir *Secretum*, éd. Ugo Dotti, Rome , Archivio Guido Izzi, 1993, p.136 . À ce propos, Ugo Dotti fait une remarque qui pourrait s'appliquer à l'extrait : « Il dramatise, en se souvenant de l'Y pythagoricien, le moment du fourvoiement qui coïncide avec l'époque de la naissance de l'amour ; il représente la phénoménologie complexe du « mal d'amour » (avec d'évidentes références aux *Rimes*, et à Térence et au quatrième livre des *Tusculanae*.) », dans *Pétrarque*, *op.cit*. p. 144.

femme, devenue le présent défendu offert au fils, sembla elle-même tout à la fois se repentir et s'enthousiasmer de cette incestueuse libéralité. Ensemble, ils marchaient le long de la route, s'entretenant de leurs douces affections et regrettant d'un nostalgique soupir le royaume de Syrie. Je vins à la rencontre de ces âmes vagabondes, qui, déjà unies l'une à l'autre, s'apprêtaient à suivre un autre chemin. Les poursuivant sur leur route, j'hélai celle qui se trouvait la plus proche de moi : « Attends-moi, je t'en supplie !» Au son de mon parler latin, l'âme troublée resta un instant interdite ; puis, comme si elle devinait le fond de ma pensée, elle me dit : « Je suis Séleucus et à mes côtés, je vous présente mon fils Antiochus. C'est lui qui, avec tant de courage, soutint un acharné combat contre vous, mais la raison ne peut rien face à la force[1306]. En notre compagnie, cette femme avec laquelle nous suivons ce chemin fut tout d'abord la mienne avant d'être la sienne. Pour empêcher mon fils de dépérir de sa funeste passion érotique, je lui ai cédé mon épouse. Chez nous, ce don est licite[1307]. Stratonice est le nom de notre gente dame et la destinée, tu le vois, nous a inextricablement lié tous les trois ensemble. Cette indéfectible alliance est le signe de l'immuabilité et de l'intensité de notre amour. Nous fûmes heureux d'abandonner, Stratonice sa couronne, moi-même ma bien-aimée, et lui, la chair de ma chair, sa vie, jugeant l'autre plus estimable et plus précieux que nous-même. Sans l'aide discrète et habile d'un médecin dévoué qui découvrit la cause secrète de son mal, mon fils aurait quitté cette vie en pleine fleur de l'âge. Dissimulant sa passion dévastatrice au monde, son silence coupable le mena jusqu'aux portes du tombeau[1308].

[1306] La défiance de Séleucus envers les Romains répond aux paroles hostiles que, peu avant dans le poème, Sophonisbe profère à leur encontre *TC* II, v. 76-87. Pétrarque commet une confusion entre Antiochus Ier Sôter et Antiochus III Mégas. C'est en effet ce dernier, et non pas son aïeul, qui affronta les Romains aux Thermopiles et à Magnésie du Sipyle, subissant deux lourdes défaites. Ces revers militaires mirent non seulement un terme aux ambitions hégémoniques du Grand roi, mais aboutirent à la paix d'Apamée (189-188) qui marqua le déclin de la dynastie séleucide, et l'ascension du monde Romain. À ce propos, voir : E.Will, *Histoire politique du monde hellénistique*, *op.cit*., p. 178-240 ; L. Capdetrey, *Le pouvoir séleucide*, *op.cit*., p.16. Pétrarque aurait sciemment entretenu cette confusion entre les deux Antiochus. Son erreur ne serait pas due à la complexité des sources et à l'homonymie des souverains, pères et fils, comme semblent le sous-entendre les éditions de Marco Ariani et de Vincio Pacca, *op.cit*., p. 124, n.110 et p. 117, n.109-10, mais à son sens aigu de la dramaturgie. En superposant le destin de ces deux rois, il accentue le pathos de son récit en donnant plus d'envergure au personnage du jeune prince, assimilé à l'un des monarques les plus importants de la dynastie (Séleucus Ier son fondateur), et démontre que l'inceste, faute originelle, précipite la chute de cet empire confronté à la puissance vertueuse de Rome, exempte de l'hybris orientale.

[1307] L'auteur évoque une nouvelle fois la honte que représentait cette union pour la pensée gréco-latine en soulignant sa justification, caractéristique des mœurs orientale. Comme le note justement Vincio Pacca dans son édition, il reprend là un thème très largement répandu dans la littérature antique, voir : Lucain, *Phars*., VIII, v. 397-409 ; Ovide, *Met*, X, v. 331-333 ; Lucien, *Icarom.,* 15.

[1308] Voir la formule similaire dans la *Glossae* latine de *I documenti d'amore* du poète Francesco da Barberino, contemporain et ami de Dante : « Nam discretus ut discretus duret, nil indiscretum agit. Unde Herasistrates medicus qui anno Phyladelphii XV floruit, quique ut refert Vallerius, pulsu novit amantem. Legitur respondisse Panfiro qui eum qui ad discretum hominem pertineret interogaverat quod discretum dicebat nil unquam agere inhonesti quodque dum in hoc erraret virtutum interitum sic retro traheabtur, ut

L'amour qui le consumait fut une force, et son mutisme une vertu, ma profonde miséricorde vint à son secours. » Tels furent les mots qu'il m'adressa. Comme un homme qui soudainement change d'humeur, il se détourna si promptement de moi que j'eus à peine le temps de lui rendre son salut[1309]. L'ombre disparue, je demeurai pensif et grave et m'en allai le cœur mélancolique des paroles entendues.

tam gestus preteriti famam perderent, quam presentes infamiam luerent. » dans Francesco da Barberino, *I Documenti d'Amore [Documenta Amoris]*, *Glossae*, éd. Marco Albertazzi, Lavis, éd. La finestra, 2008, t.2, p. 368-369.

[1309] « Così disse, e, como hom che voler mute,/ col fin delle parole i passi volse.» Le texte italien fait ici clairement référence à Virgile, *L'Enéide*, VI, v. 547 ainsi qu'à Dante, *Purgatoire*, XVI, v. 145.

Leonardo Bruni

NOVELLA DI SELEUCO E ANTIOCO

Nouvelle de Séleucus et d’Antiochus

À la fois héritière de l'exemplarité narrative antique et de la *narratio brevis* médiévale, la nouvelle italienne est un genre mêlé qui naît et s'impose entre le XIII^{ème} et le XIV^{ème} siècle[1310]. Elle serait, du moins est-ce l'hypothèse explicitée avec beaucoup d'à-propos par Enrico Malato[1311], le reflet d'une société en profonde mutation, soumise à l'inéluctable métamorphose d'un idéal courtois en un idéal bourgeois. Les cours féodales dominées par l'omnipotence seigneuriale ont en effet cédé le pas aux bourgs citadins devenus des centres de vie marchands et artisanaux. Les us et coutumes s'en trouvent bouleversés, de même que l'expression littéraire. Abandonnant l'extrême raffinement linguistique et stylistique de la poésie amoureuse des troubadours, cette expression adopte un ton plus simple, plus quotidien, ou pour le dire en termes iconoclastes, plus triviale et plus vulgaire. Emblématique à plus d'un titre, *il Decameron,* exclusivement écrit en prose, devient le symbole de cette révolution d'écriture et de pensée. Cette œuvre traduit le goût d'une parole pugnace, du bon mot, des controverses brillantes ou comiques, des réparties promptes et fleuries, alors caractéristiques de la bourgeoisie marchande et florentine. Novatrice, elle pose les cadres d'un genre qui se définit par sa multiplicité et sa singularité émancipatrice : « […] *intendo di raccontare cento novelle, o favole, o parabole o istorie che dire le vogliamo* […]. [1312]» Si comme le fait remarquer Enrico Malato, il en ressort *ipso facto* que « *per designare la breve nella nuova elaborazione proposta da Boccacio, non piú riferibile ai vecchi modelli : la favola, appunto, la parabola, la storia, e tanto meno l'esempio[1313]*», il faut toutefois, d'après les études menées par Lucia Battaglia Ricci et Romain Descendre, nuancer le propos[1314]. La nouvelle italienne, comme la *narratio brevis* médiévale et le *Decameron,* doit encore beaucoup « à la tradition du récit exemplaire, dont la fonction première tient dans la

[1310] Sur la nouvelle italienne, voir la brève bibliographie suivante : *La novella italiana*., Atti del convegno di Caprarola, 19-24 settembre 1988., 2 vol., Rome, Salerno, 1989 ; Gian Mario Anselmi (dir.), *Dal primato allo scacco : i modelli narrativi italiani tra Trecento e Seicento*, Rome, Carroci, 1998; Gabriella Albanese, Lucia Battaglia Ricci, Rossella Bessi (dir.), *Favole parabole istorie: le forme della scrittura novellistica dal Medioevo al Rinascimento*. Atti del Convegno di Pisa, 26-28 ottobre 1998., Rome, Salerno, 2000; Maria Cristina Panzera, « La nouvelle de Griselda et les *Seniles* de Pétrarque. », dans *Cahiers d'études italiennes*, 4, Grenoble, Université de Grenoble, 2006, p. 33-49; Romain Descendre, « Narrare, ragionare, dimostrare : Morale dans les nouvelles du XVI^{e} siècle (Machiavel et Bandello).», Paris, Société des Italianistes de l'Enseignement Supérieur, 2013, p.1-19.

[1311] Enrico Malato, « La nascita della novella italiana : un alternativa lettararia borghese alla tradizione cortese », dans *La novella italiana*, *op.cit.*, p. 3-45.

[1312] Boccacio, «§13 Proemio», dans *Tutte le Opere. Decameron*, éd. Vittorio Branca, Milan, A. Mondadori, 1976, t.4, p. 7.

[1313] Enrico Malato, « Favole, parabole, istorie. La forme della scrittura novellistica dal medioevo al rinascimento.», dans *Favole parabole istorie*, *op.cit.*, p.28.

[1314] Lucia Battaglia Ricci, « "Una novella per esempio." Novellistica, omiletica e trattatisica ne primo trecento.», dans *Favole parabole istorie*, *op.cit*., p. 31-53; R. Descendre, «Narrare, ragionare dimostrare.», art.cité, p. 1-19.

démonstration et l'illustration narrative. […] La variété et la complexité des nouvelles, de même que la multiplicité et la plurivocité des modèles comportementaux qu'elles transmettent n'ont rien de contradictoires avec le fait que, pour Boccace encore, elles puissent avoir fonction d'exemples. [1315]» Entre tradition et rupture, la nouvelle italienne s'affirme ainsi sous une forme inédite de récit aussi bien d'un point de vue stylistique que générique, tout en s'insérant dans une longue tradition rhétorique de digressions narratives à valeurs didactiques, illustratives et démonstratives. Àl'ombre tutélaire de Boccace et de sa révolution littéraire, la *Novella di Seleuco e Antioco* s'inscrit de façon manifeste et revendiquée. Elle porte en effet en elle les germes nécessaires à une première et radicale évolution du genre. Dans la lignée de la « Griselda » de Pétrarque[1316], elle participe à l'établissement de la terminologie *spicciolata*, c'est-à-dire nouvelle autonome d'un recueil construit autour d'un récit cadre. À la confluence de la tradition classique, médio-latine et de la nouvelle littérature italienne, elle donne naissance, à travers le prisme du récit historique, à la *novella d'amore*[1317]*, ainsi nommée par* Gabriella Albanese. En termes très clairs, cette dernière démontre le rôle majeur que joue la narration de Leonardo Bruni, à l'égal d'un Pétrarque ou d'un Boccace, dans l'histoire de la nouvelle italienne et de la représentation morbide du mal d'aimer :

> L'intervento di Leonardo Bruni nel campo della novellistica costituisce il secondo punto caldo nella storia della riforma umanistica della novella, dopo i fundamenta gettati da Petrarca. La sua complessa proposta, che aveva tirato in campo diversi sistemi letterari, diverse linguaggi e perfino diversi generi, sembrava virtualmente aprire agli umanisti tutti gli universi possibili del narrare, o, per meglio dire, tutti quelli consentiti dalla sapientia. E di conseguenza alzava il tiro, spingendo arditamente un genere non definibile come erudito ben dentro i territori dell'erudizione, decantata però in un gioco leggero di raffinata ma callida eleganza. Con una cosí perfetta messa a punto formale Bruni riusciva a polarizze privilegiatamente l'imaginario umanistico per tutto il resto del secolo su quel fascinoso tema di "amore et morte" che dopo di lui strutturerà prioriamente la novella d'amore.[1318]

« Historien, orateur et poète », Leonardo Bruni, né entre 1368 et 1375 à Arezzo et mort à Florence en 1444[1319], est désigné comme l'auteur de cette nouvelle

[1315] R. Descendre, art.cité., p. 2.
[1316] Pétrarque, *Seniles*, XVII, 3-4. Dans la troisième lettre, Pétrarque réécrit, en latin, l'histoire de la « Griselda » qui clôt le *Decameron*, X, 10, et dans la quatrième, il mène une brève exégèse de la nouvelle de Boccace.
[1317] Gabriella Albanese, « Da Petrarca a Piccolomini : codificazione della novella umanistica », dans *Favole parabole istorie*, *op.cit.*, p. 257-308.
[1318] *Ibid.*, p. 292.
[1319] Sur Leonardo Bruni, son œuvre et *La Novella di Seleuco e Antioco*, voir entre autres: Mario Martelli, «Considerazioni sulla tradizione della novella spicciolata. », dans *La novella italiana*, *op. cit.*, p. 215-244 ; Achille Tartaro, « Il modello del *Decameron* : due paragrafi quattrocenteschi.», dans *La novella*

révolutionnaire du fait de la typologie littéraire du récit en prose, et de la taxinomie poétique du motif amoureux. Les critiques et éditeurs modernes du texte, dont Gabriella Albanese, Mario Martelli et Nicoletta Marcelli, s'interrogent sur la paternité de cette œuvre et son attribution à Leonardo Bruni[1320]. Tous, en fin philologues, pointent que dans la tradition manuscrite, il existe une incohérence entre le diptyque *Tancredi-Seleuco* encadré par une lettre extradiégétique adressée à Bindaccio Ricasoli[1321], ami de l'auteur, et la nouvelle vulgaire toscane introduite par un *proemio* métadiégétique d'après le modèle du *Decamerone*. Lettre et *proemio* sont inconciliables, écrits probablement sans aucune corrélation. L'épître introductive pourrait être un simple billet privé écrit à un ami, mais il est paradoxal que dans cette lettre Leonardo Bruni déclare être l'auteur et le narrateur de la nouvelle alors que, dans le *proemio*, l'auteur parlant à la première personne, se différencie clairement du narrateur de l'histoire d'Antiochus et Stratonice, défini comme un *« huomo di grande studio in greco e in latino e molto curioso de l'antiche storie.* [1322]» Quel aurait été l'intérêt spécieux de Leonardo Bruni de se cacher sous le masque d'un narrateur anonyme ou de taire le nom d'un autre narrateur[1323], s'interroge N. Marcelli ? De plus, un humaniste aussi accompli que Leonardo Bruni aurait-il eu besoin de passer par le prisme d'un autre érudit pour relater l'histoire de l'amour malade d'Antiochus pour sa belle-mère ? Mario Martelli établit que les incessantes erreurs historiques du texte, dont la confusion entre Érasistrate et le médecin

---

italiana,op.cit., p. 431-443; Rosella Bessi,« Il modello boccacciano nella spicciolata toscana tra fine Trecento e tardo Quattrocento », dans *Dal primato allo scacco, op.cit.*, p.107-208 ; M. Martelli «Il *Seleuco*, attributo a Leonardo Bruni, fra storia ed elegia.», dans *Favole, parabole, istorie, op.cit.*, p. 231-255; G. Albanesa, «Da Petrarca a Piccolomini.», dans *Favole, parabole, istorie, op.cit.*, p. 257-308; Nicoletta Marcelli «Appunti per l'edizione di un dittico umanistico: la latinizzazione del Tancredi boccacciano e la novella di Seleuco di Leonardo Bruni», dans *Interpres : rivista di studi quattrocenteschi* , Rome, Salerno, 2000, t.19, p.18-41; « La Novella di Seleuco e Antioco. Introduzione, testo e commento. », dans *Interpres : rivista di studi quattrocenteschi*, Rome, Salerno, 2003, t.22, p.7-183;«Due nuovi testimoni della novella di Seleuco e Antioco», dans *Interpres : rivista di studi quattrocenteschi,* Rome, Salerno, 2005, t.24, p. 201-214; James Hankins, « Humanism in the vernacular : the case of Leonardo Bruni» dans Christopher S. Celenza and Kenneth Gouwens (dir.), *Humanism and creativity in the Renaissance essays in honor of Ronald G. Witt*, Leyde, Brill, 2006, p. 11-29; Laurence Bernard-Pradelle, *Leonardo Bruni Aretino: histoire, éloquence et poésie à Florence au début du Quattrocento*, Paris, Honoré Champion, 2008.

[1320] M. Martelli, « Considerazioni sulla tradizione della novella spicciolata.», art. cité, p.215-244 et « Il *Seleuco*, attributo, a Leonardo Bruni fra storia ed elegia.», art.cité, p. 231-255; G. Albanese, «Da Petrarca a Piccolomini», art.cité, p. 286-287; N. Marcelli, « La Novella di Seleuco e Antioco.», art. cité, p. 124-141.

[1321] M. Martelli cite *in extenso* cette lettre dans « Considerazione sulla tradizione della novela spicciolata.», *op.cit.*, p. 216. Une partie de la tradition manuscrite brunienne, introduite par cette épître à Riccasoli, regroupe la réécriture latine de l'histoire de Tancrède et de sa fille Gismonde, inspirée par le *Décaméron* IV, 1.

[1322] L. Bruni, *Novella di Seleuco e Antioco, op.cit*.

[1323] N. Marcelli, «La Novella di Seleuco e Antioco.», *op.cit*. p. 131.

d'Alexandre, Philippe, ne peuvent être attribuées à Leonardo Bruni[1324], non seulement connaisseur passionné de la langue et de la culture gréco-latine, mais encore traducteur connu et reconnu de Plutarque. En conclusion, la lettre extradiégétique serait une lettre apocryphe rédigée dans l'optique éditoriale de construire un diptyque *Tancredi-Seleuco* et de créer ainsi une dynamique commerciale[1325]. La version toscane ne serait qu'une retranscription effectuée éventuellement par Bernardo Manetti[1326], d'après le récit oral de Leonardo Bruni, présenté dans la nouvelle en tant que narrateur anonyme, et grand érudit d'Antiquité classique.

Quoi qu'il en soit, la majorité des manuscrits attribuent à Leonardo Bruni la paternité de cette nouvelle, et les mêmes erreurs historiques se retrouvent chez des auteurs à peu près contemporains tels qu'Antonio Guaineri et Giannozzo Mannetti,. Son diptyque autographe, vraisemblablement perdu, ayant été recomposé en deux grandes tendances, extradiégétique et métadiégétique[1327], il peut être conclu que les erreurs et incohérences des textes soient imputables aux copistes ou transcripteurs fautifs de la nouvelle, et que Leonardo Bruni soit bien l'auteur de cette nouvelle.

Indissociable de la « Griselda » de Pétraque et du « Tancrède » de Boccace, la *Novella di Seleuco e Antioco* entretient une conversation constante avec ces deux nouvelles et leurs auteurs respectifs. L'histoire vernaculaire de « Tancrède », traduite et adaptée en latin par Leonardo Bruni, est comme « Griselda » le reflet inversé de l'histoire d'origine antique traduite et adaptée en italien[1328]. La tradition de l'épître extradiégétique, très inspirée de la narration rapportée par Pétrarque dans ses *Seniles,* et à l'origine de l'émergence et de l'affirmation de la *spicciolata*, recompose, sous la forme d'une lettre dédicatoire, le diptyque *Tancredi-Seleuco* et affirme de la sorte l'interaction de l'exemple italien et de son contre-exemple gréco-latin. Sous les traits d'un *proemio* imitant celui du *Decameron* et réutilisant le *locus amoenus* de la bucolique maison de campagne avec son jardin[1329] sur les hauteurs de Florence, la tradition métadiégétique oppose à l'histoire tragique d'un prince cruel et insensé qui sacrifie sa fille l'histoire d'un monarque bon et sage qui sauve son fils. Mais comme le souligne Gabriella Albanese[1330], ici, tout n'est

[1324] M. Martelli, « Considerazione sulla tradizione della novella spicciolata.», art. cité, p. 236-239 et « *Il Seleuco*, attributo a Leonardo Bruni.», art. cité, p. 236-246.
[1325] M. Martelli, «Considerazione sulla tradizione della novella spicciolata.», art.cité, p.240.
[1326] M. Martelli, «Il Seleuco, attributo a Leonardo Bruni.», art.cité, p. 246-249.
[1327] N. Marcelli, «La Novella di Seleuco e Antioco.»,*op.cit*. pp.139-141.
[1328] Les deux nouvelles auraient été composées par Leonardo Bruni entre 1436 et 1437. N. Marcelli, « Appunti per l'edizione di un dittico umanistico. », art.cité, p. 25-27.
[1329] Michel Plaisance, «Funzione e tipologia della cornice.», dans *La novella italiana*, *op.cit*., p.103-118.
[1330] G. Albanese, art.cité, p.292.

qu'amour contrarié et souffrance mortelle. La figure passionnée et sacrificielle de Gismonde, qui s'empoisonne afin de retrouver son amant Guiscard dans la mort, fait écho à celle d'Antiochus qui dépérit à petit feu de son inclination impossible et prohibée pour l'épouse de son père, la belle Stratonice. La passion d'amour est un poison mortel. Gismonde brave l'interdit engendré par l'affection, *quasi* incestueuse, de son père Tancrède et, toute entière soumise à sa flamme pour Guiscard, se jette dans les bras de *thanatos*. Amoureux en secret de sa belle-mère, Antiochus est dévoré par son désir qui l'empoisonne et le mène à la mort. L'éros, par essence et par nature funeste, porte en lui une mort réelle ou symbolique. Le dénouement de ces deux situations est soit malheureux, soit heureux. La poignante évocation de Gismonde est ainsi adoucie par le récit de l'amour, infortuné et avide, puis fortuné et apaisé, d'Antiochus. Les recherches menées par Nicoletta Marcelli et son étude comparative des textes[1331], montrent que Valère-Maxime, Plutarque et Appien sont les trois principales sources antiques ayant inspiré la narration de Leonardo Bruni. Réécriture du *diêgêma* gréco-latin, la *Novella di Seleuco e Antioco* reprend les éléments fondateurs et caractéristiques de la légende : amour refoulé et maladie déguisée ; diagnostic du praticien avisé et auscultation du pouls ; connivence secrète entre le médecin et son malade; révélation tronquée et monarque trompé ; renoncement contraint de l'époux à son épouse ; rétablissement du jeune prince et noces incestueuses. Malgré ces incontestables similitudes entre la nouvelle italienne et ses sources antiques, quelques différences propres à un genre et une époque, émergent avec clarté du texte[1332]. Certains détails sont tus ou sous-entendus. A contrario de Plutarque et d'Appien, la narration ne cite pas l'enfant qu'aurait eu Stratonice avec Séleucus, ne mettant ainsi pas l'accent sur les liens monstrueux et inextricables que le prince, une fois marié à la reine, aurait construit avec lui, devenant à la fois son demi-frère et son beau-père. En qualifiant de plus l'amour d'Antiochus d'illicite, et celui de Tancrède pour sa fille de sentiment pressant, l'inceste sous-jacent à l'histoire n'est pas souligné, ou que d'une manière brève et implicite. Dans la même optique, la pulsion suicidaire de l'amant, présente chez Plutarque et explicitée chez Appien, est abandonnée au profit de l'inéluctable dépérissement de l'adolescent rongé par sa passion dévorante, emprunt direct à Valère-Maxime et indirect à Lucien. Dans une Europe christianisée, il n'est pas question de légitimer le péché mortel que représente le suicide. Il se peut qu'il se réalise en dernière extrémité, à l'instar de Gismonde, mais sans avoir été envisagé. Le

[1331] N. Marcelli, *op.cit.*, p. 8-26.
[1332] Une partie de l'analyse s'appuie sur les propos de N. Marcelli, *op.cit*, p. 23-42.

récit de Leonardo Bruni se caractérise par une autre dissemblance volontaire. Seules des personnes de sexe féminin sont priées de venir visiter le malade. Que ce soit chez Plutarque et Appien chez lesquels les visiteurs sont fortuits, ou encore chez Lucien chez lequel toute la Cour est convoquée, l'objet de l'amour de l'adolescent est susceptible d'être un homme ou une femme, les mœurs grecques acceptant et légitimant aussi bien l'hétérosexualité que l'homosexualité masculine au sein de la pratique initiatique de la pédérastie. Mais à l'époque de Leonardo Bruni, il semble préférable d'omettre ce détail, sans réelle influence sur l'intrigue, et qui pourrait être, au mieux, perçu comme scabreux, au pire, comme scandaleux. Par contre, d'ordre moins idéologique, la focalisation sur le charme envoûtant de Stratonice et de ses badinages, l'insistante volonté d'Antiochus de rejoindre l'armée pour fuir ses tourments, le long dialogue entre le médecin et son patient ne s'inscrivent pas dans la tradition antique, mais bel est bien dans le sillage de la digression narrative de la nouvelle vulgaire, et du *Decameron* en particulier. Malgré les sources gréco-latines, la symptomatologie et la mise en scène de l'*aegritudo amoris* relèvent beaucoup des *topoï* et du vocabulaire exploités et employés par Boccace dans le récit des aventures de Jacquet et Jeannette et de Gisippe et Titus[1333]. L'incapacité de plusieurs médecins à diagnostiquer et à guérir le mal mystérieux avant l'arrivée d'un praticien plus talentueux qui découvrant l'objet de l'amour du patient le sauve, est ainsi une scène directement inspirée du premier récit[1334]. De même, l'image obsédante de l'être aimé privant l'amant de sommeil et le plongeant dans une profonde infirmité est un thème repris et glosé du second[1335]. Pour le reste, Leonardo Bruni reprend, de façon classique, le tableau symptomatique de l'amour-passion : couleur du visage changée, pâleur du teint, dessèchement et épuisement du corps, infirmité et battements saccadés du pouls ému. Bien que l'auteur précise que tous ces signes ne sont que l'expression d'une passion de l'esprit qui assaille le corps, l'amour, agressif et mortel, ressemble à s'y méprendre, comme chez ses prédécesseurs, à une pathologie somatique qui ne dit pas son nom.

Dans la continuité d'une tradition classique et vulgaire, Leonardo Bruni enrichit et diversifie le récit d'Antiochus et Stratonice et permet de la sorte l'exploitation future et les nombreuses reprises de ce motif narratif dans la littérature de fiction de la Renaissance au début du XVIIIe siècle. Par son exploration et sa synthèse des *leitmotivs* propres à

[1333] Boccace, *Déc*. II, 8 et X, 8.
[1334] *Ibid*., II, 8.
[1335] *Ibid*., X,8. Ces deux motifs, que Leonardo Bruni empruntent à Boccace, ne sont en réalité que des variantes inspirées par le récit de la maladie de Chariclée dans les *Éthiopiques* d'Héliodore.

l'*aegritudo amoris*, il enrichit l'ambiguïté d'une affection du corps et de l'âme mêlés qui, moins de deux siècles après, sera consacrée au rang de maladie mélancolique.

Comincia[1336] una novella di Messer Leonardo d'Arezzo, poeta clarissimo.

Non sono molti anni passati che, trovandomi in compagnia di piú gentili huomini e donne in una villa non molto di lungi da Firenze, nella quale si faceva convito et festa, essendo già festeggiato assai lungo spatio, piacque a chi sopra ciò era diputato, per dar riposo a quelle gentil donne, che tutte si ritraessono in uno pratello che aveva quella villa, non di grande spatio ma molto ornato et di piacevole residentia. Nel quale venuto e postoci a sedere, fu dal signore della villa tratto fuore per ispasso di quelle donne uno libro chiamato *Le centonovelle*, composto dallo excellente poeta Giovanni Boccaci ; e, aperto i libro, una di loro, giovane leggiadra e molto piacevole, cominciò a leggere e a caso gli venne innanzi la novella di Sigismonda figliuola di Tancredi, prencipe di Salerno; la quale leggendo con voce assai chiara e soave, tirò ad sé le menti di tutti quegli, che v'erano ; e, fatto silentio, lei sola con grande attentione era intesa e udita. E non si potrebbe dire con lingua quanto gli acerbi casi di quella novella commossoro gli animi di ciascuno, maxime nelle parole affectuose e lacrimabili dette sopra il core di Guiscardo a llei per lo duro e infelice padre presentato, e poi per la morte di lei e per lo soccorso del padre già pentuto e afflitto di quello avea fatto. E furonvi donne e giovani assai che non poteron celare lo'mbambolar degli occhi e le cadenti lagrime per pietà e commiseratione di sí acerbo e doloroso caso. Era in quello luogo, insieme con gli altri gentili huomini, uno nostro cittadino, il cui nome taceremo al presente, ma egli è huomo di grande studio

[1336]Texte italien établi d'après Leonardo Bruni, *Nouvelle de Séleucus et d'Antiochus* (*Novella di Seleuco e Antioco*), éd. Nicoletta Marcelli, dans *Interpres: rivista di studi quattrocenteschi*, 22, Rome, Salerno, 2003, p.145-174, et les manuscrits conservés à la BnF, Paris : *Apparatus ad editionem operum Leonardi Bruni Aretini, Moreau 848 (LXI, 1-36).* Elenchus operum Leonardi Bruni Philosophi Aretini Brevi Endendorum, Ex Bibliotheca Philiberti de la Mare Senatoris Divionensis. Divione, apud Petrum Palliot, Typographum Regis, Bibliopolam et Calcographum, sub signo Reginae Pacis, ante Cameram Rationum Regiarum. M.DC.LIII. (257r-265 r) ; *Leonardi Bruni Aretini opuscula varia, Latin 17888*. Leonardi Bruni Aretini Cancelarii Florentini Opuscula Varia Hactenus(Majorem Partem) Inedita Codex MS Buherianna B.139 MDCCXXIII. (259-267). Ces manuscrits tardifs constituent les premières éditions complètes et érudites de l'œuvre à la fois latine et italienne de Leonardo Bruni Aretino. Ces éditions ont été établies par le bibliophile Philibert de la Mare (1615-1687), conseiller au parlement de Bourgogne. Il peut être ici souligné l'épineux problème de datation que soulèvent les deux manuscrits utilisés pour établir le texte. Dans son introduction critique, Nicoletta Marcelli, *op.cit*., p.71-72, date le manuscrit *Moreau 848* de 1642 et le *Latin 17888* de 1653. Son argumentaire n'en reste pas moins fragile et sujet à caution. Pour le premier, elle argue que, malgré la page de garde datée et imprimée de 1653, la main du copiste aurait clairement indiqué 1642 en 35r. Après report à la référence indiquée et consultation de l'ensemble du manuscrit, aucune trace de 1642 n'a été trouvée. Pour le second, elle indique plus justement que, si au début du manuscrit la date de 1723 apparaît clairement, la date de 1653 se trouve page 353 dans la rubrique précédant l'index recensant les différentes œuvres de Bruni. Ceci est dû au fait, explique-t-elle, que ce codex, ayant initialement appartenu à Philibert de la Mare, est entré dans les collections de la bibliothèque de Jean Bouhier (1673-1746). Cette démonstration peut toutefois être nuancée, car la rubrique placée avant l'index n'est autre que la même page de garde présente au début du manuscrit *Moreau 848*. Il s'agit donc soit d'une variante ultérieure de *Moreau 848* faite par de la Mare lui-même et archivé par Bouhier, soit d'une variante effectuée par Bouhier lui-même à partir de *Moreau 848*. Selon ces conclusions, le *Moreau 848* serait bien de 1653 et le *Latin 17888* soit d'une date ultérieure indéterminée, soit de 1723.

in greco e in latino e molto curioso de l'antiche storie et a caso sedeva allato alla bella donna, da cui la novella soavemente era stata letta. Il quale, vedendo conturbati gli animi di ciascuno, per ridurgli a letitia e a festa, raccontò un'altra novella quasi per l'opposito di quella di prima, e cominciò in questo modo :

« Ad me è sempre paruto, gentilissime donne, che gli antichi Greci d'umanità e di gentilezza di cuore abbino avanzato di gran lunga i nostri Taliani; e sentito nella novella letta il crudele e duro core di Tancredi, prencipe di Salerno, il quale per mal consiglio se medesimo d'ogni consolatione e la figliuola sua di vita privò, me occorso per l'opposito una novella overo historia d'un signor greco, molto piú humano e savio che non fu Tancredi, come per effeto si può mostrare. Dovete adunque sapere che intra'successori d'Alexandro Magno fu di grandissima potentia et auctorità uno barone, chiamato Seleuco, il quale fu re di Siria. Questo, essendo giovane, prese per moglie una figliuola di Ptholomeo re d'Egipto, chiamata per nome Cleopatra, della quale in brieve tempo ebbe uno figliuolo chiamato Antiocho e piú figliuole fenmine, delle quali non acade al presente far mentione. Advenne che, essendo già Antiocho d'età d'anni quattordici, Cleopatra sua madre per infermità sopravenuta morí ; e rimaso Seleuco suo padre senza donna, stimolato e confortato dagli amici, tolse un'altra moglie, figliuola d'Antipatro re di Macedonia, chiamata per nome Stratonica, la quale, con grandissima festa celebrate le nozze, se ne menò ad casa, vivendo con lei in grandissimo contentamento. Era Stratonica bellissima della persona e di tanta piacevole e gioconda conversatione, che dir non si potrebbe ; la quale, dimesticata nella corte del marito, ritrovandosi ispesse volte ad far festa insieme con lo giovane Antiocho e talvolta ad giucar con lui, talvolta a cavalcare, non se ne accorgendose essa, né pensandovi, generò nella mente del giovane fiamma d'ardentissimo amore, la qual, di dí in dí crescendo, partorí mirabile incendio. Era il giovane Antiocho in quel tempo d'età d'anni diciotto, ma di natura molto discreto e magnanimo; il qual, conoscendo l'amor suo non esser lecito per rispetto del padre, tanto segreto in se medesimo il teneva, che con nessuna persona il comunicò mai; e quanto la fiamma era piú occulta, né aveva sfogamento alcuno, tanto piú cresceva l'ardore che dentro dal core il consumava. Né molti mesi passarono che, mutato il color del volto, divenne pallido, e la persona sua, vigorosa prima, quasi istrutta e magra nell'aspecto pareva, in tanto che ispesso dommandato era dal padre et dagli altri quello che avesse e se si sentiva bene; a' quali il giovane, fingendo hora una cosa e hora un'altra, in ogni altro pensiero traduceva le menti loro, che in quello che era la verità. E finalmente fe'pregare il padre che il mandassi fuori al governo dello exercito, allegando che il cavalcare e il

portare l'arme e la fatica della militia gli leverebbe il difetto che per troppo agio et otio gli s'era generato. Queste ragioni mossono il padre a mandarlo nella militia bene acompagnato d'uomini vecchi, molto exercitati e bene sperti ne'fatti dell'arme. Il rimedio senza dubio era perfetto, se il giovane garzone avesse l'animo seco potuto portare colà, dove esso andava ; ma perché l'animo era tutto fitto e occupato nel viso della bella donna, possiamo dire che la persona e il corpo ne portò nella militia, ma l'animo suo al tutto rimase nel luogo dove la bella donna si trovava; e con tutto che nella militia fusse, niente altro che della donna sua pensar poteva, e, dormendo, non altrove, che con lei gli pareva essere ; e spesso in segreto piangeva la stultitia sua che dal conspecto del suo riposo con la persona s'era absentato. In questo modo non passâr duo mesi che, afflito da'pensieri, cadde in tale infermità, che del letto in niun modo si poteva levare. Il perché necessità fu che in bara, dopo alquanti giorni, a casa riportato fusse con grandissimo dispiacere e dolore di tutti i popoli sottoposti al padre, i quali somma fede e speranza nella virtú del giovane aveano, aspectando da llui perfetto governo doppo la vita del padre. E subito vi fu concorso di molti medici per liberarlo dalla infermità sopravenuta ; i quali, benché fussero solenni e famosi e adoperassero tutto suo ingegno, pur niente gli faceanno di pro, perché la radice di sua infermità a lloro era nascota et occulta, e non medicavano la mente prostrata e ferita da mortal colpo d'amore, ma medicavano il corpo, il quale dalla mente continua passion riceva. Finalmente, straccata ogni cura medicinale, non era alcuno che sapesse dar rimedio a tanta occulta infermita. Era intra gli altri uno medico molto discreto e scientifico, chiamato per nome Philippo. Questo era medico del re, e cittadino della terra dove il re habitava, il quale faccendo grandissima diligentia di cognoscere la infermità del giovane, gli venne pensiero e suspitione forse questa potere essere passion d'amore, la quale gli altri medici riputavano essere una infermità chiamata distillatione, che in volgare comunemente si dice thisico. E essendo Philippo in questo suo pensiero, sí come valente e industrioso, stava molto nella camera dell'amalato giovane e notava molto diligentemente ogni suo atto; e disse a re che, per dar ispasso al giovane, era bisogno che la reina e l'altre donne di corte, per lo meno ogni dí una volta, il venissono a visitare e dargli alcun solazzo; la qual cosa subito dal re fu comandata. Il medico, sedendo in sul letto apresso al giovane, monstrando altra cagione, il braccio suo sinistro in mano e le dita in sul polso teneva, per sentire se alcuno accidente comprender potesse. Con questa sua prudentia e sagacità finalmente comprese la infermità del giovane, però che, venendolo a visitare molte bellissime et gentilissime donne della terra, ò vero della corte, niuna mutatione sentí mai nello afflito polso dell'amalato giovane, ma quando la reina vi venne,

sentí nel polso mirabile formicolatione e combattimento di natura; e quando la reina apresso al giovane fu posta a sedere e con sua piacevolezza il cominciò a confortare, parve che tutto il polso si quietasse e rimanesse placido. E doppo alcuna dimora, partendo la reina, fu tanta la turbatione e inquietudine del polso, che fe'dubitare il medico di maggior accidente, e finalmente come vinto e adormentato rimase. E guardando il medico nella faccia del giovane, la vide mutata di contenta e lieta in malinconica e trista; per la qual cosa, il valente medico sanza dubbio comprese questa infermità del giovane niente essere altro che passion d'amore e la reina essere quella per cui in tanta pericolosa infermità divenuto era. Ma non contento a una volta, il savio medico e due e tre dí riprovare volle, e trovando sempre'medesimi accidenti, prese la cosa per certa conclusione e diliberò parlare col giovane e manifestargli quello di che s'era accorto. Il perché, preso tempo e fatto mandare ogni uom fuor di camera, in questo modo cominciò a parlare: « Io mi credeva, Antiocho, che tu avessi in me tanta fede che, non che nella medicina, trattandosi dello scampo della vita tua in grandissimo pericolo riposta, ma ancora d'ogni altra tua facenda, o privata o publica, non mi celassi la verità delle cose occorrenti. Hora per experientia cognosco essere stato io grandissimo errore e la mia fedeltà non aver meritato nel tuo conspetto tanta gratia; della qual cosa forte mi doglio, pensando che, se pur in altre parte fusse d'avermi nascosto la verità, certo nella mia arte propria e nella salute tua non era d'angannarmi in questa forma. Sappi adunque che la radice della tua infermità, la quale per vergogna celare hai voluto, è a me nota e manifesta, sí che e per che cagione e per cui, non m'è nascoso. Né son sí inhumano che io non cognosca la giovenile età essere sottoposta agli accidenti d'amore, né essere in nostra podestà chi noi amiamo. Ma datti buon conforto, che per certo la medicina mia troverrà ancor rimedio a questo tuo malore, non con pillole né con siroppi, m con inducere il re tuo padre a voler piú tosto lasciar la moglie che perdere il figliuilo ». Mentre il medico diceva queste parole, cominció il giovane sí dirottamente a piangere, che ritenere in niun modo si poteva, e con singhiozzi e con sospiri mescolati pregava il medico, che in sua quiete, senza nuovi tormenti, morire il lasciasse e trapassare il corso di sua misera vita. Della qual cosa il medico il riprese fortemente, mostrandogli il dolore che per la sua morte seguirebbe all'afflittissimo padre e la molestia che ne prenderebbono i popoli di tutto il suo reame, i quali somma speranza avevano nella sua virtú di perfetto governo e di felice riposo. Dimostrava ancora il savio medico questa non essere tale cosa che meritasse che lui dovesse desiderare la morte, maxime essendovi rimedio non difficile secondo lui pensava, e che fede avesse ne'suoi conforti. In questo modo consolato alquanto il giovane

e fattogli pigliare conveniente cibo alla sua debolezza, n'andò al re, il quale, comunche vide il medico, subito il domandò del figliuolo e come stava e che speranza n'avea. Il medico, quasi timido e pauroso, disse aver bisogno di parlargli in segreto. Il perché, ritratti in una camera, soli essendo, il medico disse : « Re, io ho ritrovato la cagione della infermità del tuo figliuolo, la quale tanto tempo invano abbiàn cercato, ma certo molto piú tosto vorrei fusse stata occulta, considerato che rimedio non v'è alcuno» « Comme?, disse il re, che tanta cosa è questa che, sapendola, rimediare non vi si possa?» «Egli è cosí, disse il medico, che rimedio non v'è alcuno ». E domandando il re e volendo sapere e intendere che fusse questo, finalmente disse il medico: « Signor re, la passione che ha il tuo figliuolo è solamente passion d'amore e quella per cui ha questa passione è la moglie mia, e io la voglio per me e sí sofferei prima tutti i tormenti del mundo, che io gliele consentissi; si che qui non ha rimedio. Ben conosco che, potendola avere, sarebbe il suo scampo». Allora il re, quasi lagrimando, disse: « O Filippo, sarrai tu sí crudele, che tu sofferisca che io perda un tal figliuolo per la donna tua? Credi tu, lasciando questa tua donna, non trovar de l'altre cosí belle e cosí ben nate e cosí da piacere come costei? Tu sai che il divortio si può fare per probabile cagione e dissolvere il presente matrimonio e torne un'altra, né piú probabile cagione potrebbe essere di questa; sí che io ti richieggio e prego, per la felice che io ho in te e per l'onore e benefici da me ricevuti, i quali ancor maggiormente intendo multiplicare e accrescere, che tu voglia inducere l'animo tuo a conservarmi questo figliuolo come unica speranza mia e di tutto i reame ; ché s'egli adverrà che per questo mora, puoi extimare quale sarà la vita mia e quale sarà l'animo verso di te e come riguadarme ti potranno gli occhi miei e con che faccia comparir potrai nel mio conspecto, considerato che per cagion di non lasciare una donna, che mille altre piú belle trovar si possono, sarai stato cagione di far morir tal figliuolo e poner la mente mia in perpetuo pianto. Quanto piú diceva il re e quante piú ragioni assegnava, tanto era piú grato al medico quelle udire, però che contro a sé proprio le ragioni verissime allegava. Per la qual cosa, finito che ebbe il re suo parlare, guardando nella vista del medico se acconsentire si disponeva, ripose il medico in questa forma: « O re, le tue ragioni sono tali e sí fatte che, non che una donna, quantunche a me carissima, ma dieci ne lascerei per conservar il tuo figliuolo. Ma io conforto ben te a fare similmente per quelle medesime ragioni che a me alleghi, faccendoti noto in verità che il figliuol tuo non ha altra infermità che violentia d'amore e quella che tanto ama è Stratonica tua moglie ; e se io, non padre, per conservatione del giovane, dovea lasciar la mia e trovarmi dell'altre, quanto maggiormente tu, padre, per conservatione del proprio figliuolo, debbi questo

medesimo fare!». Il re, sentendo questo, divenne tutto stupefatto e volle sentire dal medico per che modo la notitia di questo aveva avuto; e sentendo la reina niente saperne e il giovane, per vergogna e riverenza del padre, prima aver voluto morire che palesare la disonesta fiamma, mosso da compassione e non potendo contra alle sue proprie ragioni assegnate al medico contradire, diliberò con perfetto consiglio e per conservation del figliuolo, lasciar sua donna. Il perché, fatto il divortio, con belle e humane parole e con lieta faccia la diede per moglie al giovane figliuolo, comandando e a llui et a llei che voleva che cosí fusse. Non si potrebbe dire quanto la conveniente medicina incontinente giovò. Il giovane, posto prima quasi in extrema disperatione, subito, come intese di buona voluntà del padre essere fato contento di sua desideratissima gioia, prese tal conforto che in pochi giorni si riebbe tutto. E ricevuta la sua Stratonica per moglie, visse con lei in sommo gaudio et letitia e da lei hebbe prestamente figliuoli. Il padre ancora, vedendo il figliuolo essere scampato di sí pericolosa infermità e, subsequente mente, vedendo i piccioli nepoti certissima successione di sua progenie, visse contentissimo e di bonissima voluntà, lodando ogni dí piú il partito per lui preso e rendendo continue gratie al medico valente e saggio che con prudentissima sagacità partorito avea tanto fructifero effecto. Per questo modo, l'umanità e gentilezza del greco signore provide nel caso del figliuolo conservando la vita al giovane e a se medesimo perpetua felicità; che tutto per contrario facendo Tancredi nostro taliano, e la figliuola di vita e se medesimo d'ogni contentamento per ruvidezza di natura privare in perpetuo sostenne ».

Fine

Début d'une nouvelle de Leonardo d'Arezzo, poète très illustre.

Il n'y a pas tant d'années que cela, je séjournais en compagnie d'hommes et de femmes de la meilleure société dans une villa guère éloignée de Florence, où se tenaient fêtes et banquets. Les réjouissances ayant déjà duré un assez long moment, il plut à celui qui en était l'organisateur de proposer quelque repos aux belles dames par leur retrait dans le jardin attenant, lieu de séjour fort agréable, pas très spacieux mais fort bien ornementé. On sortit donc dans le jardin et on s'y assit. Pour distraire ces gentes dames, le maître de maison avait apporté un livre intitulé les *Cent Nouvelles*, livre composé par le talentueux poète Giovanni Boccace. Après avoir ouvert le livre, l'une d'elle, jeune femme gracieuse et pleine de charme, se mit à le lire et tomba par hasard au début de la nouvelle rapportant l'histoire de Gismonde, fille du prince de Salerne Tancrède[1337]. La jeune lectrice lisait d'une voix très claire et très suave. Elle captiva l'attention de l'auditoire. Seul le silence régnait et on l'écoutait avec la plus grande considération. On n'aurait pas de mots assez forts pour exprimer combien les poignantes situations de ce récit émurent les âmes de chacun. L'auditoire fut particulièrement édifié par les misérables et doucereuses paroles que le père adressa cruellement à sa fille tout en lui présentant le cœur de Guiscard, ainsi que par la triste peinture de la mort de Gismonde et l'amer remord d'un père coupable et affligé de ce qu'il avait fait. Et nombreux furent les jeunes hommes et les jeunes femmes présents qui ne purent cacher leurs yeux mouillés de pleurs et empêcher leurs larmes de couler. Cette histoire si bouleversante et si inhumaine soulevait ainsi la commisération et la pitié dans les cœurs les plus tendres. En ce lieu et en compagnie des autres gentilshommes se trouvait l'un de nos concitoyens, dont pour le moment nous tairons le nom, mais qui est un homme excellant dans l'étude du latin et du grec et fervent admirateur d'histoires antiques. Le hasard avait voulu qu'il soit assis à côté de cette jeune femme qui avait lu avec tant de délicatesse et de sentiment la nouvelle de Boccace. Celui-ci, constatant la vive émotion que tout un chacun renfermait en son cœur, et afin que l'ambiance soit à nouveau joyeuse et festive, raconta une autre histoire presqu'en tout point opposée à celle qui venait d'être lue et c'est ainsi qu'il commença son récit :

« Il m'a toujours semblé, gentes dames, que les hommes de la Grèce antique nous surpassaient, nous Italiens, et de loin, aussi bien en grandeur d'âme qu'en bonté. Après avoir entendu la lecture de cette nouvelle où était décrite l'âme emplie de cruauté et de

[1337] *Dec.*, IV, 1.

férocité de Tancrède, Prince de Salerne, qui, suivant un mauvais conseil, s'était lui-même privé de toutes les consolations, et avait privé sa propre fille de vie, il m'est, a contrario, venu à l'esprit ce récit, ou plus exactement l'histoire de ce roi grec bien plus humain et sage que ne le fut Tancrède, comme peuvent en témoigner ses actes. Vous devez donc savoir que, parmi les diadoques d'Alexandre le Grand, il y eut un seigneur au pouvoir et à l'autorité incontestés et incontestables, du nom de Séleucus, qui fut roi de Syrie. Jeune homme, il prit pour femme Cléopâtre, fille du roi d'Egypte Ptolémée, qui, peu de temps après, lui donna un fils appelé Antiochus, et plusieurs filles, dont nous ne ferons pas mention ici[1338]. A l'âge de quatorze ans, Antiochus perdit brusquement sa mère Cléopâtre des suites d'une maladie, et son père Séleucus se retrouva veuf prématurément. Encouragé et consolé par ses amis, Séleucus prit une autre épouse, portant le nom de Stratonice, fille d'Antipater roi de Macédoine[1339]. Il la mena chez lui en célébrant des noces aux fastes éclatants. Puis tous deux vécurent dans une grande félicité. On ne saurait dire à quel point la beauté de Stratonice était éblouissante, et sa conversation charmante et délicieuse. A la cour, elle avait pour habitude de retrouver le jeune Antiochus tantôt pour fêter quelque réjouissance, tantôt pour se divertir, tantôt pour faire du cheval en sa compagnie. Elle ne se rendit pas compte, ni ne songea un seul instant, qu'elle allumait dans le cœur du jeune homme la flamme incandescente de l'amour, flamme qui, de jour en jour, se propageait follement, et finit par déclencher un incendie dévastateur. Alors âgé de dix-huit ans, le jeune Antiochus, d'un naturel très réservé et magnanime, comprit que son amour, par révérence envers son père, était prohibé, si bien qu'il le tint secret et le ne dévoila jamais à quiconque. Plus il s'obligeait à tenir secrète sa flamme et à taire ses

[1338]Si, d'un point de vue historique, il est clairement établi que la première femme de Séleucus est la reine Bactrienne Apama Ière, fille de Spitaménès et mère d'Antiochus Ier, et non pas une certaine Cléopâtre, fille de Ptolémée voir entre autres Plut., *Dém*.,31 ; Arrien, *Anabase*, VII, 4. Il est plus difficile de comprendre l'erreur historique commise par la tradition manuscrite. Deux hypothèses peuvent expliquer cette assimilation fautive d'Apama Ière à une Cléopâtre : soit l'un des transcripteurs ou copistes associe la femme de Séleucus Ier à Cléopâtre de Macédoine (355 av. J-C à 308 av. J-C), fille d'Olympias et sœur d'Alexandre le Grand, qui, en raison de ses liens familiaux avec le trône de Macédoine, fut, à la mort de son frère, courtisée par les aspirants à la couronne dont Perdiccas et Ptolémée Ier sôter et qui, représentant finalement une menace, fut mise à mort par Antigonos le Borgne, voir : Diod., XVI,92 ; XVIII, 23 ; XX,37 ; Plut. *Eum*. III ; Justin, *Epitoma historiarum*, IX, 6; XIII,6; XIV,1 ; E. Will, *op. cit*. p. 35 et 71, soit il l'identifie à Cléopâtre Théa, fille de Ptolémée VI Philométor, épouse d'Alexandre Balas, puis de Démtrius II Nicator et enfin d'Antiochus VII Sidètes et mère, entre autres, de Séléucus V Nicator et d'Antiochus VIII Philométor. Elle est connue pour avoir assassiné son fils Séléucus V afin de mettre sur le trône son autre fils Antiochus VIII qui finit lui-même par la mettre à mort aux alentours de 121 av. J-C. Corneille s'inspira d'ailleurs de ce terrible destin pour écrire *Rodogune*. Voir : Justin, *Epitoma historiarum*, XXXIX, 1-2 ; E.Will, *op.cit*., t.2, p. 377, p.435, p.410, p. 446.

[1339] La tradition historique veut que Stratonice Ière soit la petite fille d'Antipatros, et non pas sa fille. Le transcripteur ou copiste fait l'erreur de confondre la fille et la mère. Phila, la mère de Stratonice, est en effet la fille d'Antipatros. En premières noces, elle épouse Cratère, puis en seconde Démétrius Poliocrète, le père de Stratonice. Sur Phila, voir : Plut. *Dém*. 14 ; 21-32 ; 37 ; E.Will, *op.cit*., p. 34, p. 43, p. 90.

confidences, plus l'ardeur nichée au fond de son cœur le consumait. Quelques mois suffirent pour que la couleur de son visage changeât, que son teint devînt pâle, et que d'une personne auparavant vigoureuse, pour ainsi dire bien en chair, il se transformât en une ombre chétive. Son dépérissement était tel que son père et tous ceux qui l'entouraient lui demandaient constamment ce qu'il avait et s'il allait bien. Antiochus, prétextant tantôt une chose, tantôt une autre, leur découvrit ses rêveries interdites dans chacune de ces différentes considérations, considérations qui, en leur sein, abritaient la vérité en secret. Finalement, il pria son père de l'envoyer loin du palais, à la tête de l'armée, alléguant que les chevauchées, le port des armes, et la fatigue de l'exercice militaire éradiqueraient cette faiblesse qu'un trop grand loisir et une oisiveté excessive avait engendrée. Ces raisons incitèrent le père à céder aux prières de son fils. Il l'envoya dans l'armée parmi des hommes d'expérience, rompus et coutumiers des arts de la guerre. Ce remède aurait sans aucun doute été idéal, si Antiochus avait été en capacité de se consacrer entièrement aux tâches auxquelles il se vouait et aux lieux où il s'exilait. Mais puisqu'il était continuellement hanté par le visage de cette femme, nous pouvons dire que son corps et sa personne ne portaient que peu d'intérêt à la chose militaire, et que son cœur tout entier restait attaché au palais où résidait la belle Stratonice. Malgré sa présence dans l'armée, il ne pouvait penser à rien d'autre qu'à l'objet de ses désirs. Au plus profond de son sommeil, Stratonice semblait à ses côtés, et nulle part ailleurs. Il pleurait bien souvent sur sa propre chimère, qui, tourmentant son repos, lui faisait croire en la présence d'une personne absente. Dans ces circonstances, deux mois n'eurent pas le temps de s'écouler qu'Antiochus, abattu par ces spectres, sombra dans une telle infirmité qu'il ne pouvait plus, de quelque façon que ce fût, se lever de son lit. Quelques jours après, le jeune homme dut être ramené chez lui sur une civière. Tous les sujets de son père furent en proie à la plus grande contrariété et au plus grand chagrin, eux qui, plaçant toute leur foi et tous leurs espoirs dans la vertu d'Antiochus, attendaient de lui une gouvernance exemplaire lorsqu'il succéderait à Séleucus. Dès le retour du jeune prince, la cour vit en ses murs l'affluence de nombreux médecins qui cherchaient à le guérir de cette affection mystérieuse. Bien que ces praticiens fussent solennels, illustres, et qu'ils employassent tous leurs talents, leur savoir tout comme leur célébrité ne leur servirent à rien, puisque le salut de sa misérable vie demeurait énigmatique et dissimulé. De plus, ces médecins ne soignaient pas son esprit abattu et blessé par la faute mortelle d'amour, mais le corps qui était continuellement assailli par la passion de l'esprit. Finalement, ils épuisèrent toutes les thérapeutiques, et aucun d'eux ne fut capable de fournir un remède à ce mal si

impénétrable. Parmi eux, se trouvait un praticien du nom de Philippe[1340], au tact plus développé, et à la rigueur scientifique plus accrue[1341]. Médecin du roi et citoyen de ce royaume, il mit tout son zèle à connaître la maladie du jeune homme. Il arriva à la cour en soupçonnant que cette affection devait sûrement être passion d'amour. Les autres médecins, a contrario, estimaient qu'il s'agissait d'une affection appelée « phtisie » qu'en langage vulgaire, on nomme « tuberculose ». Habile et rusé, Philippe persista à suivre la voie de ses soupçons ; il passa beaucoup de temps dans la chambre du prince et scruta avec attention le moindre de ses gestes. Puis, il dit au roi qu'aux fins de donner de la distraction au jeune homme, il était nécessaire que la reine et les autres femmes de la cour viennent lui rendre visite au moins une fois par jour et lui donnent quelque amusement, ce qui fut immédiatement ordonné par le roi. Assis au chevet du patient, le médecin, tout en

[1340] Selon toute vraisemblance, la tradition manuscrite confond Érasistrate de Céos (IIIe siècle av. J-C), habituellement associé à cette histoire, avec Philippe d'Acarnanie (IVe siècle av.J-C), médecin d'Alexandre le Grand. Ce dernier est connu pour avoir sauvé le roi macédonien d'un mal incurable. Suite à un bain glacé dans la rivière Cydnos ou à une fatigue extrême, les sources divergent, Alexandre est alité à Tarse en Cilicie. Alors qu'aucun médecin n'ose lui prescrire quelque médecine que ce soit, seul Philippe donne une potion purgative au jeune souverain qui, bientôt, recouvre la santé, voir : Quinte- Curse, III, 6 ; Plutarque, *Alex*. 19, 4-6). Concernant Philippe d'Acarnanie, voir : N. Massar, *Soigner et Servir*, *op.cit*., p.53-54 ; C. Nissen, *Prosopographie des médecins de l'Asie Mineure*, *op.cit*., n°270, p. 424-425. Cette confusion historique, qui fait écho aux précédentes (Cléopâtre, mère d'Antiochus et Stratonice, fille d'Antipater), met non seulement en lumière l'hésitation permanente et intrinsèque à la légende portant sur le nom du médecin, déjà présente chez Valère-Maxime avec Leptine (V,7,1) et chez Pline l'Ancien avec Cléombrotos (39, 3), mais encore, comme le souligne très justement Martelli, dans « Il Seleuco, attributo a Leonardo Bruni », *op.cit*., p.231-255, elle est à l'origine des nombreuses questions sur l'attribution du texte à Leonardo Bruni. Ce propos de Martelli est en effet à nuancer car cette erreur se retrouve à peu près à la même époque chez Gianozzo Manetti dans son *Dialogus Consolatorius*, puis dans son *Apologia Nunnii*, et enfin dans *son Dialogus in Symposio* (cf.Martelli, pp 245-246 ; *Dialogus Consolatorius*, éd. Alfonso de Petris, *op.cit*., p. 107-111 et n. 101e ; D. Marsh, « Boccacio in the Quatrocetto : Manetti's Dialogus », dans *Renaissance Quartely*, 33/3-4, New York , Renaissance society of America, 1980, p. 337-350), mais elle est également présente dans l'œuvre du médecin Antonio Guaineri (1380-90 ? – 1455 ?). « In pulsu magna diversitas reperit : est pulsus signum : per quo peritus medicus hereatum facile deprehendat : veluti quidam Philipus medicus seleugis regis syrie qui Antiochum dicti regis filium in stratum situm in eam ejus novercam pulsum tangendo perdite philocaptum cognovit. Quod cum ad aures patris ejus seleugi devenisset uxore potiusque filio carere disposuit: sic eam repudians filio tradidit in uxorem. » dans Antonio Guaineri, *Practica Antonii Guainerii papiensis doctoris preclarissimi*, Tractatus XV : *De mania et melancholia*, cap. XV: « De signis tam pronosticisque demonstrativis hereati», Reprod. de l'éd. de Bonet Locatel, 1497 , p.26-27; « Però che trovandosi un giorno fra gli altri col giovane malato Lettino astrologo o vero Erasistrato o più tosto Filippo medico, secondo che variamente si legge, e sendendogli a lato, notò alcuna volta che, quando Stratonice entrava nella camera sua, subitamente arossiva e sospirava, e quando n'usciva, impalidiva e imbiancava con assai più affano.» dans Gianozzo Manetti, *Dialogus Consolatorius*, éd. A. de Petris, *op.cit*., p.107. Ceci tend à démontrer que la confusion commise entre Érasistrate et Philippe est alors assez largement répandue dans les esprits et que l'une des hypothèses avancée par Martelli , associant le texte à Bernado Manetti, le fils de Gianozzo Manetti, peut être sujette à discussion. Il n'en reste pas moins que les écrits de Gianozzo Manetti dialoguent très fortement avec la nouvelle attribuée à Bruni.

[1341] Le texte italien indique : « uno medico molto discreto et scientifico». Si, comme l'indique Nicoletta Marcelli, dans *La novella di Seleuco e Antioco*, *op.cit.* p.153 et n. 50 et p.159 et n.88, l'adjectif «discreto», qui est particulièrement délicat à interpréter et à traduire, peut-être synonyme d' « avveduto » (avisé), il fait sans conteste (N. Marcelli le souligne également) référence à la « discreta aita » du *Triumphus Cupidinis* II de Pétrarque et par transmission directe ou indirecte au « nam discretus ut discretus duret, nil indiscretum agit » des *Documenti d'amore* de Barberino.

invoquant de faux prétextes, prit le bras gauche du prince dans sa main, et lui tâta le pouls de son doigt pour détecter quelque anomalie. Grâce à sa sagacité et à son discernement, il finit par démasquer l'affliction du malade. En effet, tandis que de nombreuses femmes de la cour, qui étaient de belles et gentes personnes, rendaient visite à Antiochus, le médecin ne sentit aucune modification du pouls chez son malade ; mais lorsque la reine vint le voir, il s'aperçut que le pouls du jeune homme battait à un rythme heurté et s'agitait en tous sens[1342]. Mais lorsque Stratonice s'était assise auprès de lui, et qu'elle s'était mise à le réconforter par quelque badinage, le pouls ne tarda pas à s'apaiser et à demeurer rasséréné. Une fois qu'il n'y eût plus personne et que la reine se fût retirée, le pouls battit avec tant de trouble et d'inquiétude, et finalement redevint comme mort, que ce dysfonctionnement d'importance donna foi à ses soupçons. Le médecin continua à observer le jeune homme, et il vit que l'expression de son visage passait de la joie à la tristesse, de la gaieté à la mélancolie. C'est ainsi que pour cet habile médecin, il ne fit plus aucun doute que l'affection du jeune homme n'était rien d'autre que la passion d'amour qu'il nourrissait pour la reine, et qui l'avait si gravement atteint. Toutefois, ce praticien avisé ne se contenta pas de ce seul examen. Il recommença une seconde fois et trouva à nouveau les mêmes symptômes. Pour lui, cette seconde expérience fut la confirmation incontestable de son diagnostic. Par conséquent, il décida de parler au jeune homme et de lui faire part de sa découverte. C'est pour cette raison qu'il prit le temps de faire sortir tout le monde de la chambre, et qu'il commença à lui parler en ces termes : « Il me semble, Antiochus, que tu as eu en moi une foi si grande que, dans l'exercice de ma médecine, j'ai pu m'occuper du salut de ta vie qui se trouvait en grand danger, mais encore davantage que tu ne m'as caché aucune vérité nécessaire sur chacun de tes agissements privés ou publics. Toutefois, je suis conscient que, pour le moment, je demeure au cœur d'une profonde erreur et que ma fidélité envers toi ne vaut pas tant

[1342] Pour traduire l'état d'extrême agitation du pouls, l'auteur du texte emploie l'expression italienne suivante : « nel polso mirabile formiculatione ». *Formiculatione* n'est qu'un latinisme médical qui, d'après la définition du Gaffiot, vient de la terminologie sphygmique gréco-latine : « *formicabilis, -calis pulsus* (pouls formicant, pouls faible et fréquent) » qui a pour origine étymologique les noms communs « *formica* (la fourmille) » et « *formicatio* (le fourmillement, la démangeaison) ». Cette expression se retrouve en effet chez le médecin romain Caelius Aurelianus dans son traité *De acutis morbis*, II, 27, 145 : « pulsus latens aut formicabilis, quem Graeci myrmecizonta », dans Caelius Aurelianus, *De acutis et chronicis morbis* […], éd. I.E. Drabkin, Chicago, University press, 1950, p. 230, et se rapporte à la classification galénique des différentes sortes de pouls : κυματώδες (agité), σκωληκίζων (qui se meut lentement comme un ver ou vermiculaire) et μυρμηκίζων (être formicant ou fourmillant). Sur ce sujet, voir : Nicoletta Palmieri, « La structure du commentaire ravennate au *De pulsibus ad tirones* de Galien » dans Carl Deroux (dir.), *Maladie et Maladies dans les textes latins antiques et Médiévaux*. Actes du Ve Colloque International « Textes médicaux latins » (Bruxelles, 4-6 septembre 1995) ., Bruxelles , Latomus, 1998, p. 393-405 ; N. Marcelli, *op.cit.* p.162 et n. 100 ; V. Boudon-Millot, *Galien de Pergame : un médecin grec à Rome*, *op.cit.*, p.249-250.

d'obligeance. Je suis particulièrement désolé de t'apprendre, que même si tu m'as caché en partie la vérité, il était improbable de me tromper ainsi en ce qui concerne mon art et ta santé. Sache donc que, bien que tu aies voulu, par honte me dissimuler la source de ton affection, je l'ai découverte et identifiée. C'est pourquoi je ne suis pas assez inhumain (puisque la raison ne m'est pas inconnue) pour ignorer que le jeune âge est enclin à tomber dans les rets de l'amour, ainsi que pour méconnaître qu'il n'est pas en notre pouvoir de choisir l'objet de nos passions. Cependant sois paisible et ne te morfonds plus! Il est certain que ma médecine saura trouver un remède à ton mal, non pas grâce au secours de pilules ou de sirops, mais grâce à l'aide de ton père, le roi, qui préfèrera immédiatement céder son épouse plutôt que de perdre son fils ». Alors que le médecin prononçait ces paroles, Antiochus commença à fondre en larmes, totalement impuissant à retenir ses sanglots. Avec force hoquets et soupirs mêlés, il supplia le médecin que, sans l'éprouver davantage, on le laissât mourir en paix et quitter le cours de cette misérable existence. Le médecin lui répondit avec une très grande fermeté. Il lui fit prendre conscience que son père serait terriblement blessé et meurtri par sa mort, et que le royaume dans son ensemble serait touché en plein cœur. En effet, ses sujets plaçaient tous leurs espoirs en sa vertu qui leur assurerait une gouvernance exemplaire et une existence paisible. De plus, ce médecin éclairé lui fit encore remarquer qu'une raison aussi futile ne devait pas l'inciter à appeler la mort de ses vœux, puisque selon lui, la parole était un remède à la fois simple et efficace et que l'on pouvait avoir toute confiance en lui. Ainsi, il consola quelque peu son jeune patient. Puis, il le fit manger convenablement afin de guérir son extrême langueur. Le roi arriva sur ces entrefaites et apercevant le médecin, alla à sa rencontre. Il lui demanda comment allait son fils et si son état de santé s'améliorait. Semblant timide et apeuré, le médecin lui signifia qu'il devait lui parler en tête à tête ; et lorsqu'ils se retrouvèrent seuls dans une pièce du palais, le médecin lui parla ainsi : « Majesté, j'ai enfin découvert ce qui a engendré la maladie de ton fils, cela même que nous avons cherché avec tant de zèle en vain. Cependant, je suis certain que tu aurais préféré que mon diagnostic reste incertain, puisque son mal s'avère incurable ». « Comment ? dit le roi. Est-il possible que son affection soit si grave que, même en en connaissant la cause, elle ne puisse être soignée » ? « La situation est sans issue, répondit le médecin. Il n'y a pas de remède à son mal ». Comme le roi l'interrogeait avec insistance et qu'il désirait vivement savoir la vérité sur l'affection de son fils, le médecin finit par lui dire ceci : « Le mal qui ronge ton fils est tout simplement un amour insensé. En effet, Antiochus brûle d'une ardeur coupable pour mon épouse. Cependant, j'aime

profondément ma femme et je tiens à la garder. Je souffrirais toutes les tortures avant de la lui offrir. Dans ces circonstances, son mal est incurable, bien que je sache que si ton fils pouvait jouir d'elle, sa guérison serait immédiate ». C'est alors que, des trémolos dans la voix, le roi le supplia : « O Philippe, serais-tu aussi méchant qu'insensible en acceptant que je perde mon fils pour ton épouse? Crois-tu sincèrement qu'en lui offrant ta femme, tu ne pourrais pas la remplacer par une autre, d'aussi bonne naissance, de même beauté, et qui te plairait tout autant ? Tu n'ignores pas que certains coups du sort autorisent le divorce. Par conséquent, rompre ton mariage actuel en raison de la rencontre fortuite d'une autre femme, n'y a-t-il pas accident plus vraisemblable que celui-ci ? Si je t'en conjure et te le redemande, en vertu de la foi que j'ai en toi, de l'amitié indéfectible que je te porte, et des largesses que je t'accorderai, et que j'entends davantage encore multiplier et augmenter, serais-tu enfin disposé à te laisser fléchir, dans ton cœur et dans ton âme, à sauver mon fils qui est mon unique espérance ainsi que celle de tout mon royaume ? En outre, si le cas échéant, mon fils finit par passer de vie à trépas à cause de ton refus, tu peux aisément juger quelle sera mon existence, quels seront mes sentiments envers toi, quel regard mes yeux porteront sur toi, et quelle expression vous devrez arborer en ma présence, après avoir considéré, que par ton entêtement à ne pas donner ta femme, alors que je peux t'en offrir mille autres, tu auras choisi de faire mourir mon fils et de me plonger dans une douleur inconsolable ». Plus le roi parlait, plus il avançait ses arguments, plus le médecin se délectait de ce discours, puisque de fait le roi lui-même tirait des conclusions incontestables qui se retourneraient inéluctablement contre lui. Ainsi, lorsque le roi eut fini son discours, il regarda le médecin droit dans les yeux dans l'espoir que ce dernier baisserait enfin les armes. Mais le praticien imperturbable lui répondit par ces mots : « Mon Roi, tes arguments sont tels et si indéniables, qu'il est certain qu'il n'y a pas qu'une seule femme que je puisse chérir, mais des dizaines, et donc que rien ne m'empêche d'abandonner la mienne afin de sauver ton fils. C'est pourquoi je t'encourage vivement à en faire de même, pour des raisons exactement similaires à celles que tu m'as avancées ; car en vérité, si ton fils n'a d'autres maux qu'une funeste passion, il ne s'agit que de son amour éperdu pour ta femme Stratonice. Or, si pour le salut d'Antiochus, moi qui ne suis pas son père, je devais céder ma femme, et m'en trouver une autre, combien davantage, toi qui es son père, tu devrais, pour le salut de ton propre fils, lui offrir ton épouse ? » En entendant la réponse du médecin, le roi fut complètement stupéfait et voulut savoir à tout prix de quelle façon il avait découvert la vérité. Le praticien lui dit que la reine ne savait rien, et que le jeune homme, par honte et respect

envers son père, avait en premier lieu décidé de mourir plutôt que de lui révéler son ardeur coupable. Pris d'une extrême pitié pour le jeune prince, et incapable de se dédire, Séleucus décida publiquement d'abandonner sa femme pour le salut de son fils. Après avoir divorcé, le verbe tendre et profondément humain, le visage éclatant de joie, il donna Stratonice comme épouse à son fils, et leur ordonna à tous deux que les choses soient ainsi. On ne saurait dire à quel point ce remède fut immédiatement efficace et utile. Antiochus, fort aise, se rétablit en quelques jours, conscient soudainement de l'extrême bonté de son père, et ravi de cette félicité qu'il avait tant désirée, alors que peu avant il était aux portes de la mort. Le jeune prince reçut Stratonice pour femme et vécut avec elle dans le plus grand bonheur et la plus parfaite harmonie. Tous deux eurent très vite des enfants. Le père, constatant que son fils avait été sauvé d'une affection très grave, puis qu'en la personne de ses petits-enfants il avait des héritiers au trône, vécut très heureux. Et c'est de bonne grâce que chaque jour il loua le parti qu'il avait pris, ainsi que l'habile et sage médecin qui, grâce à sa circonspecte sagacité, avait abouti à un dénouement si louable. L'humanité et la bonté de ce roi grec lui ont permis de sauver la vie de son fils et de s'assurer une éternelle félicité, tandis qu'à l'inverse, l'intransigeance et la cruauté de notre italien Tancrède l'ont poussé à priver sa fille de vie et à se priver lui-même de toute joie ».

Fin

GIANNOZZO MANETTI

DIALOGUS CONSOLATORIUS

Dialogue consolatoire

DIALOGUS CONSOLATORIUS, III[1343].

[…] Seleuco, re de'Macedoni, per la grave infermità d'Antioco, suo unico figliuolo, adolorava e pensava della sua miserabile orbità, perché rimedio alla malattia non si trovava ; però che il giovane era fieramente inamorato di Stratonice, sua matrigna e moglie del re, e il suo amore dissimulando, il tenea occulto e celato. Il perché era tanta la passione di questo così fatto amore che a poco a poco il consumava. Onde il padre n'arrabbiava, né mai niun'altra cosa pensava se non in che modo potesse da quella malattia il figliuolo scampare e liberare. E per questa cagione usava consigli e di solenni medici e di peritissimi astrologi e matematici, e niente giovava. Ma un dì in tra gli altri attendo continuamente con somma diligenzia alla cura del giovane, intese che questa sua malattia procedea da un'ardente passione d'amore che 'nverso la sua noverca lo'nfiamva. Però che trovandosi un giorno fra gli altri col giovane malato Lettino astrologo o vero Erasistrato o più totso Filippo medico, secondo che variamente si legge e sedendogli a lato, notò alcuna volta che, quando Stratonice entrava nella camera sua, subitamente arossiva e sospirava, e quando n'usciva, impalidiva e imbiancava e con assai più affanno che prima sovente ansava. Onde, per questa cagione, con maggiore diligenzia osservava l'entrata e l'uscita della memorata donna; e quando entrava e simile quando usciva, attamente e con destrezza gli toccava il polso, il quale veggendo dall'entrata all'uscita sì mirabilmente variare e travagliarsi, comprese sanza dubbio (e per questo travagliamento del polso e ancora per alcuni altri segni, i quali poco inanzi avea notati) che tutta quella malattia da niun'altra cosa procedea che da una mirabile e ardentissima passione d'amore di quella sua matrigna. Per la qual cosa incontanente diliberò di riverlaro al padre acciò che potesse a tempo rimediare alla salute del suo figliuolo. Ma Seleuco, come savio e prudente padre, non dubitò punto di concedere al filgliuolo l'uso della sua carissima e belissima donna, ché altrimenti sarebbe perito; e non solo par camparlo gliel concedette, ma ancora di quello così scelerato amore lo scusava, imputandolo alla omnipotente fortuna che l'avesse a quella disonestà sospinto e isforzato. E più oltre lo lodava d'una singulare e maravilgliosa pudicizia, perché s'era messo a pericolo della morte solamente per vergogna di non rivelare il suo disonesto amore. […]

[1343] Texte italien établi d'après Giannozzo Manetti, *Dialogue consolatoire* (*Dialogus consolatorius*), III (101b a-101e), éd. Alfonso de Petris, Roma, Ed. di storia e letteratura, 1983, p. 107-111.

Antonio Guaineri

PRACTICA

Pratique

De aegritudinibus capitis.

[…]

Tractatus quintus decimus de melancolia et mania in se sexdecimus continens capta[1344].

De signis tam pronosticisque demonstrativis hereati.

CAPITULUM XV.

Hereatu infra scripta signa cognosces, quia in continuis cogitationibus permanens passio manducat atque bibit superflue vigilat solus esse appetit ; cum quis eum a suis cogitationibus distrahit irascitur interdum plorat et interdum irascitur et ridet. Et si de amasia quocumque triste nuntianeris contristat, si jocundum letabitur, quos omnium causas virtutes nanles debilitant intantum, ut estimative velut ad solem glacies continue liquesit, palet multum. Nam is color est aptus amanti. Profundant oculi, sed propter frequentem ploratum ingrossant palpebre. In pulsu magna diversitas reperit ; est pulsus signum, per quid pitus medicus hereatu facile deprehendant, veluti quidam Philipus medicus Seleugi regis Syriae qui Antiochum dictis regis filium in stratu situ in eam ejus novercam pulsum tangendo perdite philocaptum cognovit. Quod cum ad aures patris ejus Seleugi devenisset uxore potiusque filio carere disposuit. Sic eam repudias filio tradidit in uxorem. Tu aut si hereatuque per puslum cognoscere cupis ; est tangendo suspectas eidem noibus. Nam cum ad amasiam deveneris ultra solitum maximam diversitatem deprehendes in pulsu. Haec signa tibi hereatu demonstrat. Sed ad pronostica quid aliud dices, nisi pauculo succursum dederis ; dietim evaporans consumabit. Tandem cum lachrymis frustra amasiam invocans deo suo custodi infelicem aiam commendabit. Et haec de signis hereos tam pronosticis demonstrativis.

[1344] Texte latin établi d'après Antonio Guaineri, *Pratique* (*Practica Antonii Guainerii papiensis doctoris preclarissimi et opera omnia*), XV, 15, Venise, Bonet Locatel, 1497, p.26-26 bis.

Marsile Ficin

PLATONICA THEOLOGIA

Théologie platonicienne

Marsili ficini florentini liber de immortalite.xiii[1345].

Quantum anima corpori dominatur, a multis ostenditur signis ; ac primum ab affectibus phantasiae. Cap.i.

Hactenus divinatem animae rationibus demonstravimus. Deinceps vero signis idem pene similiter confirmabimus. Phantasiam quatuor sequuntur affectus : appetitus, voluptas, metus ac dolor. Hi omnes quando vehementissimi sunt ; subito corpus proprium omnino, nonnumquam etiam alienum afficiunt. Quantos ardores vel cupiditas vindictae ciet in corde vel libido voluptatis in jecore, immo et in pulsu ? Ex cujus mutatione cognovit medicus Erasistratus Antiochum esse amore Stratonicae captum. Rursus cupido nocendi frequenti intuitu quam perniciose pueros aliosque quolisbet molliores fascinat ? Quam manifeste praegnantis mulieris aviditas tenerum foetum inficit rei cogitatae nota ? Quam varios filiis suis gestus figurasque parentes et quantum sibi dissimiles imprimunt propter vehementem rerum diversarum imaginationem qua dum coeunt casu aliquo afficiuntur ? Quo fit ut dissimiliores sint admodum inter se homines figura gestibusque et moribus, quam quaevis inter se in quavis specie bruta. Quam saepe malefica exsecrationibus suis et veneficiis vulgo fertur nocuisse hominibus, et brutis, et plantis ? Adde quod glutones nonnulli epulas quasdam avidius cogitantes salivam suam simili quodam sapore inficiunt. Pueri quoque et gravidae mulieres propter nimiam vetiti cibi vel potus aviditatem liquescunt, diffluunt, dilabantur. Haec et similia permulta efficit appetitus. Laetitia quoque vehemens non minora. Haec perimere subito potest corpus, et saepe morbo levare. Nonne Sophocles et Dionysius Sciliae tyrannus objere repente uterque accepto tragicae victoriae nuntio ? Mater viso filio e Cannensi pugna redeunte subito expiravit. Quid contra dolor possit, nullus ignorat. Molestia quin etiam tetri cujusdam spectaculi gustum inficit et provocat nauseam solo aspectu. Pueri nonnumquam et grandiores amaran potionem offerri vident alicui, statim sentiunt amaram in ore salivam, quam vehemens movit imaginatio. His nonnumquam tali quadam cogitatione alvus quoque laxatur. Et quod mirabile est, nonnullis stupefiunt dentes et aspectu aliquo et auditu. Quid misericordia, quae dolor quidam est, nonne miserantis corpus ita nonnumquam afficit male, ut corpus alterius affectum ? Quod declarant ii qui

[1345] Texte latin établi d'après Marsile Ficin, *Platonica theologia*, XIII, 1, Florence, A. Miscomini, 1482, p.194a-194b. À titre d'information, l'édition suivante a également été consultée Marsile Ficin, *Théologie platonicienne de l'immortalité des âmes*, éd. Raymond Marcel, Livres IX-XIV, t.2, p. 196-198.

sanguinis humani aspectu statim spiritu deficiente labuntur, et ii quibus dolet cubitus dum vident aut audiunt alterius cubitum vulneratum. Quid metus ? An non saepe altis e fenestris in terram despicientes praeformidine caligamus e contremiscimus ? Quandoque etiam ruimus ? Pallent repente timentes, sicut et verecundi rubent. Timore subito trepidat cor, arrectae stant comae, vox faucibus haeret, deficit quoque vita, vel morbi diuturni sequuntur. Nonnumquam vero morbos quosdam curat metus, ut singultum et quartanam febrem. Quando autem metus vehementissimus cum vehementissima aviditate concurrit, nonnumquam effectus mirabilis provenit. Hinc, ut est apud Herodotum, cum Craesum regem quidam ex Persis interficere vellet, filius Craesi antea multus propter ingentem tum mortis paternae timorem tum clamandi cupiditatem subito solvit lingua, mac magna voce clamavit : «O vir, ne interficias Craesum ». Inde vocalis est factus. Quam ob rem affectus illi quatuor corpori penitus dominantur, cum illud undique mutent. Sunt autem hi motus ipsius animi. Nam quantum animus bonum quippiam judicat aut malum, tantum cupit, gaudet, timet et dolet. Unde sequitur naturam corporis animae motibus penitus subjici. Hinc fit ut vultus humanus tum inclinationum animi perspicua signa, tum affectuum singulorum indicia certissima prae se ferat. Illa quidem soli physiognomi, haec etiam vulgares intelligunt. Quis non facile agnoscat cupientem, timentem, iratum, gaudentem animum et moerentem ? Hinc accidit rursus, ut solus homo rideat, solus et lachrymetur. Ex eo quod animi motus plurimum in corpus habent imperium. […]

Battista Fregoso

ANTEROS

L’Antéros ou Contramour

BAPTISTAE.C.FULGOSI ANTEROTIS AD SPLENDIDUM[1346] : EQUITEM JOANNEM FRANCISCUM PUSTERLAM LIBER PRIMUS.

[…] PIAT.: « Suolsi chiunche disputante come nel *Phedro* suo dice Platone[1347]; diffinire la cosa diche si parla accio che equello dice con piu ordie dicha clauditore di quello si ha da parlare meglio intenda. Unde secondo l'auctorita sua alla diffinition d'amore pendecto nel *Phedro* posta cominciaremmo, laquale, scio non erro cosi dice[1348] : *« Quae enim sine ratione cupiditas superat opinionem ad recta tendentem, rapitque ad voluptatem formae, et a germanis, quae sub illa sunt circa corporis formam, cupiditatibus roborata pervincit, et superat, at a romis id est, robore et vehementia, eros, id est, amor appellata est* » Per laqual cosa pare amore essere un desiderio hovero offrenato appetito con luxuria congionto, incitato dal ocio e lascivia.[…] Esepur molte faculta non hanno ; lassata ognaltra cura, arte efaticha, a locio efraschegiare atendere. […] E oltre che siano in continui sospiri (segno assai grande del affanno loro) pallidi e macilenti sono sempre ; che la vita loro misera ne dimostra. […] Chiaro dimonstrando l'amore generare consituno affanno et essere dapellare infirmita ; il quel nel *Metamorphoseo* conferma Apuleio con queste parole[1349] : «*Heu medicorum ignarae mentes ! Quid venae pulsus, quid caloris intemperantia, quid fatigat anhelitus, et utrimquesecus jactatae crebriter laterum mutuae vicissitudines ? Dii boni, quam facilis licet non artifici medico, cujus tamen docto Veneriae cupidinis comprehensio, cum videas aliquem sine corporis calore flagrantem !* » Le qual cose tutte per amore negli amanti avengono ; e tu per quello gia il provaste, vere credo le giudichi. E tra gli altri antichi exempli ad Antiocho amando la matrigna essere archaduto si lege, il quale a tal termie venne, che sel prudente Herasistrato medico aveduto non sene fusse, e aquello con sollicita et astuta puisione rimedio havesse il misero d'amore si moria. […] Quanti inifiniti mali non che assai nascono da questa amorosa radice ? Quante morte ? Quanti stenti ? Quanti sospiri, epianti come voliste pria ne riescono ? […] Per lequal cose tutto, dico amore essere appetito effrenato con luxuria gionto, che l'amante sempre tiene i affanni, e sospiri, la mente offende, la sanita guasta, et adinfiniti pericoli conduce. […]

[1346] Texte italien établi d'après Battista Fregoso, *L'Antéros ou Contramour* (*Anteros*), I, Milan L. Pachel, 1496, [sans pagination].
[1347] [Plato]
[1348] [Amoris diffinitio]
[1349] [Apulei philosophus]

PREMIER LIVRE DU CON-

TRAMOUR DE M. BAPTI-

STE FULGOSE[1350].

PLAT.: […] « Tous disputans ont de coustume ,(ce dit Platon en son Phedre[1351]), autant qu'entrer en dispute ; de definir celle chose, de laquelle ils ont à parler, afin que celuy qui doit dire, le face de meilleur ordre, et que celuy qui l'escoute, entende plus promptement, ce dequoy on doit disputer. Doncques, suyvant son authorité, je commenceray par la deffinition d'amour[1352], que luy mesmes à escrite en son Phedre, laquelle (si je ne me trompe) dit ainsi :

«*C'est appetit sans raison, qui surmonte l'opinion tendant à vertu, et ravit au plaisir de la beauté, lequel renforcé de ses alliez desirs, ahurtez à la convoitise de la gentille elegance corporelle, donte et suppedite du tout la raison, de la force et vehemence est appellé, en grec : « heros », (c'est adire, «amour », en François).*»

Parquoy cest amour semble estre un desir ou effrené appetit, conjoint avec luxurieuse concupiscence, et excité de l'oisiveté et de la mignardise. […]

Et combien les amoureux n'ayent autrement tant grandes richesses. Toutesfois, quittant tout autre soin, exercice, et occupation, ne pensent à autre chose qu'à rien faire pour gaudir. […]

Et outre ce qu'ils sont en continuels souspirs (qui sont signes assez evidens de leurs tourment et fascherie) encores tousjours sont-ils et palles et maigres ; parquoy ils demonstrent clairement la misere de leur vie. […]

Desmontrant manifestement que l'amour engendre continuelle douleur et tourment sans remission, dont on a droit se peut appeler maladie ; ce que Apulée en ses *Transformations* conferme disant[1353] :

« *O grossiers et ignares esprits de medecins que veut dire ce poux frequent ? Quoy ceste chaleur immoderée ? Quoy ceste difficile et courte haleine ? Quoy ces costez s'eslevans l'un apres l'autre, comme les soufflets d'une fournaise, et elançant ces longs et profonds soupirs ? Bon Dieu ! Combien il est aisé, je ne dy pas à un sçavant et expert medecin, mais à chacun, pour peu qu'il soit connoissant, de descouvrir la venerique*

[1350] Traduction établie d'après Battista Fregoso, *L'Anteros, ou Contramour de Messire Baptiste Fulgose, jadis duc de Gennes. Le Dialogue de Baptiste Platine, [...] contre les folles amours traduit par Th. Sebillet*, I, Paris, M. Le Jeune, 1581, p.8-20.
[1351] [*Platon au Phedre*.]
[1352] [*Definition d'amour*.]
[1353] [*Apulée aux Transformations*.]

affection ; ne fut-ce qu'en voyant une personne brulante, sans fievre ou chaleur desmesurée. »

Tous lesquelles choses adviennent aux amoureux par le moyen de ce fol amour ; et croy que vous les jugez vrayes, comme en ayant fait espreuve. Entre les anciens exemples, on lit ceste maladie estre advenue à Antioche[1354], amoureux de sa belle-mere, lequel celant son amour, vint a telle extremité de maladie, que si le prudent medecin Erasistrate ne s'en fust en fin advisé[1355], et par bonne pourvoyance, jointe à cauteleux conseil, n'y eust donné prompt remede, le miserable jeune homme s'en aloit mourir d'amour. […]

Mais quelle infinité de maux engendre et produit tous les jours ceste amoureuse racine ? Combien de morts, combien de playes, combien de pleintes, pleurs, et souspirs (comme cy devant vous avez dit) pullulent de ce fol amour ? […]

Par toutes ces choses, je suis contreint de resoudre, qu'amour est un desordonné appetit charnel, conjoint avecques luxure, qui tousjours tient les amoureux en facherie et trisette, blesse et offence leur esprit, diminue leur santé, et les conduit à mille perils. » […]

[1354] [Antioche, amoureux de sa belle mere.]
[1355] [*Erasistrate medecin*.]

BAPTISTAE.C.FULGOSI.ANTEROTIS LIBER SECUNDUS[1356].

PIAT. : […] «Non giovando anchora rimedii, gia narrati essendo l'amante gia lo troppo desio amoroso adusto che sia i speccie d' « ilisci » ho come l'apella Constantino. E rota bisogna curarlo de la cura de paci melancolici. Laqual per esser cosa appartinente a medici e che non appartamente si faria senza loro passeremo in silentio. E reciteremo l'ultimo infallibile salutifero rimedio che come ultimo riservasi Avicenna[1357], cioe di congiunger l'amante con l'amato, come si vide per consiglio di Herasistarto i Antiocho con la matrigna Stratonica. Il cui sperato solo congiungimento tornollo alla sanita prima dala morte. E cossi a molti avvenire scrive i questo modo Avicenna, nal gia detto capitolo de «*ylisci*» : « *Amplius, quando non invenitur cura nisi regimen conjunctionis inter eos secundum modum permissionis fidei et legis, fiat. Et nos quidem jam vidimus, cui redita est salus, et virtus, et rediit ad carnem suam, cum jam pervenisset ad arefactionem et pertransisset ipsam ; et tollerasset aegritudines parvas antiquas et febres longas propter debilitatem virtutis factam propter nimietatem ylisci. Nam quum sentit applicationem ejus quod diligebat evanuit quod habebat in brevi tempore ; et existamavimus mirabile esset ; et significavimus obedientam naturae meditationibus*. » […]

[1356] Texte italien établi d'après Battista Fregoso, *L'Antéros ou Contramour* (*Anteros*), II, Milan, L. Pachel, 1496, [sans pagination].
[1357] [Avicenna]

LE SECOND LIVRE DU

Contramour de Messire Baptiste Fulgose[1358].

PLATINE : […] «Et ou tous les susdits remedes encore n'y auroyent de rien peu profiter ; pource que le miserable amant, par le trop ardent desir de s'amie, sera desja tant enflammé et embrazé, que son mal sera parvenu à celle extremité, laquelle avecques Avicenne nous avons nommée : « *ylici* » (Constantin l'a appelé erota) ; lors le faudra-t-il curer, comme les fols melancoliques. Et pource que telle cure est de la propre contemplation, et appartient à l'art des medecins, comme aussi ne se peut-elle faire sans eux. Pour ceste heure, autre chose, n'en voeil-je dire afin de passer d'un vol au dernier remede, lequel comme excellent et souverain, Avicenne a gardé à bonne bouche, assavoir de joindre l'amant aveques l'amie. De fait, ce fut ce dernier et souverain remede, que le medecin Erasistrate[1359] conseilla à Antioche malade[1360], et mourant d'amour. Car aucun autre remede qu'il luy peust bailler, ne le peust oncques remettre en sa premiere santé ; fors l'embrasement de sa maratre Stratonicé, l'amour de laquelle avoit en ce pauvre prince allumé ce tant grand feu que autre que elle ne peu esteindre, et le sauver de la mort. Ainsi, dit Avicenne, en estre advenu à plusieurs passionnez amans, abandonnez d'espoir de vie, au susdit chapitre de « l'Ylisci », escrivant ainsi[1361] :

«*Quand aucun autre remede plus ne s'y trouve, fors le regime de l'assemblement des deux amans, leur soit lors permise la conjonction, jouxte la permission, de la foy, et de la loy. Vrayment nous en avont veu tel, qui a recouvré force et vertu, et est revenu en chair, et en son embompoint, d'extreme langœur et maigreur. Apres avoir longtemps souffert plusieurs acces de fortes fievres, et mille autres grands et petits accidens de la maladie, par la foiblesse de son corps attenué de l'excés de la rage amoureuse. Car, quant il senti pres de soy la chose que tant il avoit, et aimée, et desirée, il vida en fort peu de temps l'humeur pechant, cause de sa longue maladie. Ce que nous prinsmes pour miracle, connoissans que les medecines, et tout l'art qui les nous enseigne, obeissent à la nature.* » […]

[1358] Traduction établie d'après Battista Fregoso, *L'Anteros, ou Contramour de Messire Baptiste Fulgose, jadis duc de Gennes. Le Dialogue de Baptiste Platine, [...] contre les folles amours traduit par Th. Sebillet*, II, Paris, M. Le Jeune, 1581, p.219-221.
[1359] [*Erasistrate*.]
[1360] [*Antioche*.]
[1361] [*Avicenne*.]

Francesco Colonna

HYPNEROTOMACHIA POLIPHILI

Le Songe de Poliphile

POLIA RACONTA PER QUAL MODO LA SAGACE NUTRICE PER VARII EXEMPLI ET PARADIGMI L'AMONISSE VITARE L'IRA ET EVADERE LE MINE DELI DEI[1362] : ET COMO UNA DONNA, DISPERATA PER INTEMPERATO AMORE, SEMÈ UCCISE : CONSULTANDO SENZA PIGRITARE IRE ALLA ANTISTA DEL SANCTO TEMPIO DELLA DOMINA VENERE CHE QUELLO ESSA SOPRA DI CIÒ DEBI FARE, QUELLA BENIGNAMENTE GLI PRESTAR AE CONVENEVOLE ET EFFICACE DOCUMENTO.

[…] Audi dunque, figliola mia, et tolli il digesto, sano et utile consiglio. Non volere unque te opponere ad quello che non possi resistere cum equalitate di potere né contrastare, né quello che non pole altramente essere, non fugire ; et etiam ad gli trutinati et maturi consultamini non recusare. Imperoché, essendo del corpo decorissima et integerrima et di animo solertula et di lingua facondula, di rarissima bellecia et memoranda, cum il volto di prestante et elegante filamento dal maximo opifice creata, tu doveresti alquanto et accuratissimamente considerare che quasi preconizare si potrebbe ello in te havere celeste bellitudine singularmente dimonstrato, composito senza pare. Et ultra tute le preclare et incredibile bellecie che in te precipue puose, di dui amorosi et splendidi ochii il tuo eximio et venusto fronte adornoe, che cusì adornata delle ix stelle apparisse le tre più lucente la corona di Ariadne nel lympido cielo nel sinistro humero di Arctophilace et adherente al calceo del dextro pede Engonai, nel'exorto de Cancro, et il Leone exoriente cum Scorpione abscondendose ; né cusì ancora decora vedesa le fronte di Thauro delle Hyade sorore. Per le quale dignissime cose forsa la domina Venere alle sue sancte arte te cum arcano avocamento vole, et tanta bellecia di polimine insigne non è da essere deperdita senza gli sui amorosi fochi quale frugiperdo salice. Il perché il tuo ligiadro aspecto più presto indica per gli sui caldi servitii essere digno, che della gelida et infructifica Diana. Dunque per adventua per questo la divina dispositione et fato, del tuo puellitio cura pietosa havendo, per nocturna revelatione gli monstri digli dii prodigianti cauta te rendeno, dicioché facilmente ti potrebbe advenire quale ad molte altre è

[1362] Texte italien établi d'après Francesco Colonna, *Le Songe de Poliphile* (*Hypnerotomachia Poliphili*), éd. Giovanni Pozzi et Lucia A. Ciapponi […], Padoue, Editora Antenore, 1964, p.405-409. À titre d'information, l'édition suivante a également été consultée : *Hypnerotomachia Poliphili (F. Columnae, edente L. Crasso)*, Venise, Aldo Manuzio pour Leonardo Grassi, XII 1499, p. 421-425.

intravenuto, perché agli dii inimici se prestanto chi il prestante officio della natura in questa vita neglige. Et per tanto tolle brevemente tale exemplo.

Io già, filia caritula, nella nostra citate una adolescentula conobi, non sono molti anni, bellissima, quale tu generosa et di eximia formositade predita et di preclara progenie et delitiosa prosopia nata et oriunda, et di multiplice virtute decora, delicata et in qualunche sua opera aptissima et abrodieta et ardelia, di exquisito culto et elegante deornato, al muliebre polimine studiosa et exculta et cum incremento della fortuna in divitie et delitie adulta. Diqué ritrovantise nella etate florida che agli summi dii grata solo essere, da molti proci giovani sepicule fue requisita ; ma precipuamente tra li quali uno parile di elegantia et coequabile di gentilicio et di virtute prestante et di animo generoso adolescente, molte cum petitione la desideroe. Onde, dapò grande et large sponsione et importune prece elle unque per alcun modo consertirse volse, et perseverante in tale ambitiosa levitate jactabonda, gli floridi anni et la più potissima et bella parte della verdegiante juventa, o me Polia, breve et scarsa ella consumpse, non pensiculando che el non è più amabile et copulata cosa che la similitudine di amore della compare estate, et sola rimanendo in quella prava diversione di animo negli fredi et insociati lecti. Finalmente, ultra gli vintiocto anni ritrovantise, Cupidine, che non è inmemore delle illate injure, iracondo et implacabile reasumpse il curvo et dolorifico arco suo, nocivamente per medio del superbo pecto vulneroe quel silvestrio et contumace core di acuminato strale d’oro fina alla extrema linea penetrando ; et essendo transgresso il limite et nel suo sino urente nidulantise, il validissimo Amore cum gli ciechi fochi fervidamente incomincioe reaccenderse, et la plaga tanto profunda, periculosa, atroce et varia, che obducta in cicatrice salutaremente si potesse non valeva. Et dagli stimolandi ardori amorosamente isfociata et sottoa all’insueto morso et freno et sedula punctitura impatiente vexata, principioe tuta languescente perire, desiderando alhora le dolce petitione che il nobile adolescente vanamente fece et al suo aspecto più non appare. Et già Amore le convenevole sue violentie licitamente usando, immodesto in essa oltra il pensare et urgentese vegetava ; et facto havendo del suo ripercrosso core uno fornaceo incendio, non tanto il bellissimo et elegante giovane, ma, per sua mala issagura facta virosa, giamai di qualuncha conditione stato si fusse, essa di gratia speciale, si potuto havesse, ad gli sui ardenti et voluptici disii et pruritose concupiscentie sencia rispecto harebbe appreciato opportunissimo. Arbitro che si aegyptino overo aethiopo et exploso homo offerto havessese, essa recusato non harebbe alle sue dimande, nonché degli nostrati patricii. Ultimamente la ingenua matrona, excessivamente amorosa languescente et nelle

accerbitate delle infortite fiamme exagerata et dagli illecebri ardori stimolata et di pruritosi appetiti et intemperata lascivia incredibilemente exagitata et di tanta importuna libidine irritata, quale si in Didima oriunda si fusse, et intolleranda pressura non sustinente, in lecto mestissima, egra et inferma cadette. Diqué, quale Antiocho, figlio di Seleucho, della sua noverca oltra modo inamorato et im mortale languore invaso fue detecto per il pulsatile tacto da Herasistrato medico ello d'amore languire della noverca, per tale via dal solerte et perito medico chiaramente inteso che la donna decombeva languida per smisurato amore maniando impaciva. Consulti sopra di ciò il vitrico et la matre sua che la morte non sopravenisse, trovorono opportuno rimedio di maritarla. Sì che non stette vario di tempo che gli fue trovato uno homo patricio, di bona conditione di parentella et richo, ma vechio et di praecipite evo et occidua senectute, più che lui, per essere assuto, non monstrava, pervenuto quasi alla dubia aetate. Et aliquantulo le gene erano dependule, gli ochii ulcerati, tremule mane, halito fetido, il capo occultanto, perché appareva la schena d'uno scabioso cane, et lo habito nel pecto tuto scombavato, solamente anxioso tenendo lo animo alla rapace avaricia deditissimo, et alla inexplebile cupiditate sumamente intento. Essendo venuto (suspico il tetro, funesto et extiale prenuncio si fusse il noctivago, infasto, immane et improbo Ascalapho) lo infoelice hymeneo et pomposamente celebrato, come si suole dapaticamente, il stricto comertio di matronio, et venuta la optata nocte che la bramosa donna tanto lungamente havea concupiscente expectata, fermamente arbitrando essere l'hora di extinguere gli focosi et veneritii appetiti, non considerando quale il marito, imperoché essa ad quel puncto ciecamente excitata di libidine, di effrenato disio obvellata, solamente instava al fructo del delectovole conjugio. Et oltra mensura di pruire apetendo et alla libidine projectisima, adherente il frigido et impotente vecchio collocatose et postase nelle debile bracce, infiammata fora il dovere da incontinente et mordicante concuspicentia di subentare, Cupidine irritante sedulo in amplificare lo incendio più che la manticula al paulaticulo focco excitante, non consequitoe altro, per sua mala disgratia, se non che dal spumabondo vechio essere la sua venusta facia et la purpurea bucca da gli salivosi labri sputata et sbavata, quale si una limace sopra havesse discorrendo lineata. Né cum blandicie né cum venerei et petulante gesticulatione et vezzi né caritie, poté unque riscaldare, commovere né irritare lo impotente et sterile vechio stomacoso ad suriare. Il fiato del quale pareva una aurea di putrida cloaca et di fetulente pantanacio. La sua rictante bucca teniva gli pallidi labii patorati et crispuli et cum voce absona, et, quasi dentulo, nel pallato supernate erano restato se non dui fracessi dentoni et caverniculosi, quale petra pumicea ; et di sotta

quatro altri, dui per lato, quassantise et nel suo sito instabili. La barba dura como gli pili duo auriculoso asino, como vepre pongienti, promissa et canescente ; gli vermigli ochii madenti et lachrymosi, il naso silo, negli sui hiati boscoso et hiulco et meculento et lumacoso et sempre roncho, che tuta quella nocte parve che cum uno ventosissimo utre manticulasse. Il volto fedo et la testa di morphea albente et la guance varucose et sopra gli ochi gli cilii turgenti ; la gulla cum hispida pelle, quale di una testudine pallustre diforme et gangavata ; et la tremente mano sencia alcuna vigoria ; il reliquo del corpo putro, morbido et invalente et del suo tardigrado caduco ; et nel movere li indumenti exallava uno putore di urina fetenti. Per la quale cosa, figliola mia, attendi et porgi il memoraculo tuo ad questa auditione, la lascivissima donna de le sue voluptuose appetiscentie totalmente frustrata, unsque non poté, tuti gli conamini scortali et di illustre meretricio perfuncta, excitare gli prosternati membri della enorme et exvigorata senecta. Hora adviene che per longo tempo essa dal malvasio et tedioso vechio ocioso, inerte, desidioso et ignavo, più zelotipo del barbaro decurione, non potendo altro ricevere né consequire si non battiture, convertito in infinito zelo et jurgio, et garulosi cridi et freda et languida pigritia et fastidioso tedio, et decepta del suo effrenato desio, riconobbe in sé ritornata la sua infoelice sorte. Della sua mala obstinatione pudita et duramente, non tanto del fastidioso et nauseato vecchio et infructuosa copula, ma del trapassato et negleto, lo irrecuperabile tempo inutilmente dispensato dalla sua infantia fina a quella hora supremamente dolentise ; il quale ella mai sapeva che hogimai non sperava per alcuno modo et pretio potere rehaverlo né reaquistare, cum maximo doloramento se contristava. Et ultra questo, al male suo era mortale accessorio, pensando della altre foelice et contente conjugate ; et frequente venendo in mente, imaginantise di quelle che jacevano negli dolcissimi amplexi degli sui optatissimi amanti et degli amorosi et delectevoli solacii et degli sui consumati appetiti et desii, como ella arbitrava, stimulante la procace natura et il scoelesto et scelerato Amore, ella in sé finalmente ripresa et in ardente invidia rumpentise et nella mente sedula repetendo la intollerabile et tediosa superbia dello odioso vechio, et della dolorosa vita sconsolata infastiditose, se misse ad ungiare et granfiare la facia et il pecto cum la palmule saeviente converberare, truncata ogni speranza, in undante lachryme resoluta. Et gli facili ochii in più amari pianti di Egeria convertiti, niuna cosa grata, niunta appetibile, ogni cosa ingustabile si non la improba morte et desiderare lo accelerato fine che fece Yphi. Onde di qui naque uno rabido furore, de se medisima morosa et crudelissima cranifice, concreto. Tolse clanculo un arto dì, il marito di ciò disaveduto, uno tagliente et cultrato ferro, come conscia malefica,

incompote degli sui disii et fracta ogni fiducia, de sé nemica mortale effecta, consentiente al furioso concepto, usoe horrenda et spaventosa vindicta. Et incoronata di funesta smilace et di fronde di ostria, sé per medio il tristo core impiamente, avocate le infernale et luctifere Furie, o facino inaudito, tutto transfixe il nocevole ferro.

O misera et afflicta me si in questa mia aetatula, -che gli superi me liberano !- tale infortunio, como di te acadere potrebbe per qualche simigliante offensa, io me morirei avanti il tempo da dolore et da tristecia, accellerando il supremo claustro della vita mia. […]

Polia raconte que sa nourrice sagace

l'avertit[1363]*, par divers exemples et paradigmes, d'éviter la colère des dieux et de se soustraire à leurs menaces, lui citant le cas d'une dame qui se suicida par amour démesuré. Elle narre comme quoi sa nourrice lui conseilla d'aller, sans retard trouver la prêtresse du temple saint de la Vénus suzeraine, afin de la consulter sur ce qu'elle devait faire en cette occurrence ; ce dont cette personne l'instruirait avec complaisance, lui donnant, à cet égard, un renseignement convenable et pratique.*

[…] « Écoute donc, ma fillette, suis le profitable, sain et utile conseil de ne jamais entrer en opposition avec ce à quoi tu ne saurais faire résistance, de ne jamais lutter contre, de ne pas fuir non plus ce qui est inévitable, de ne pas contredire à mes avis bien pesés et mûris. Car, créée comme tu l'as été, par l'ouvrier suprême, toute belle et immaculée de corps, tout intelligente, douée d'éloquence, de charmes rares et mémorables, d'un visage aux lignes élégantes, tu ferais bien de considérer soigneusement, de reconnaître même qu'il a fait particulièrement briller en toi des parties célestes, qu'il t'a composée sans pareille, que, bien au-dessus des plus éclatantes et incroyables beautés dont il t'a douée, il a décoré ton front charmant et privilégié de deux yeux amoureux et splendides ; c'est à ce point qu'ils ne sauraient être surpassés, dans le ciel limpide, par les trois plus brillantes étoiles parmi les neufs de la couronne d'Ariadne, entre l'épaule gauche d'Arctophylax et le talon du pied droit de l'Engonasin, à l'orient du Lion et du Cancer, à l'occident du Scorpion. Le front du Taureau n'apparaît pas d'une telle beauté aux Hyades sœurs. Tout cela pourrait faire que dame Vénus, reconnaissant en toi une vocation secrète, te voulût pour ses autels, afin qu'une perfection accomplie ne fût pas pour être perdue, pour échapper à ses feux amoureux, ainsi que le saule qui ne conserve pas ses fruits. En effet, ton charmant aspect témoigne que tu conviens mieux qu'à ses brûlants services qu'à ceux de la Diane glacée et stérile. Ainsi, d'aventure, il se peut que

[1363] Traduction établie d'après *Le Songe de Poliphile, ou Hypnérotomachie*, éd. Claudius Popelin […], Genève, Slatkine ; Paris, diffusion Champion, 1971, p. 338-345. Il a été choisi de reproduire la traduction du XIXe de Claudius Poplin, datant de 1883, plutôt que celle du XVIe de le Cal de Lenoncourt, et éditée par Jean Martin, datant, elle, de 1546, puisqu'elle occulte l'allusion de connivence aux amours d'Antiochus et Stratonice.

les Dieux, ayant souci de la disposition divine et du destin de ta virginité, aient voulu t'inspirer de la prudence par le miracle de leurs révélations nocturnes. Il pourrait t'advenir comme à tant d'autres. C'est qu'ils se montrent ennemis des Dieux, ceux qui négligent l'office évident de la nature. D'ailleurs fait ton profit de l'exemple que je te vais brièvement déduire.

J'ai connu, ma petite fille chérie, dans notre ville, il n'y a pas beaucoup d'années, une très jeune fille fort belle, noble ainsi que toi, issue d'une race vantée et illustre, née d'une excellente suite d'ancêtres. Ornée de vertus nombreuses, délicate, accomplie en ses mérites, vivant dans le luxe et les loisirs, possédant, avec une éducation exquise, tout ce qui concourt à parer la femme ; adonnée à l'étude, elle avait grandi au milieu des biens et des délices de la fortune. Quand elle eut atteint cet âge florissant qui, dit-on, plaît aux Dieux supérieurs, elle fut recherchée par bien des jeunes gens de bonne famille, mais principalement, entre tous, par un adolescent, son pareil en élégance, son égal en noblesse, doué de hautes vertus et d'une âme généreuse. Il la désirait, le requérait extrêmement. Donc, après qu'il lui eut fait une cour assidue et prolongée, après qu'il l'eut importunée de ses prières, la jeune personne n'y voulut entendre d'aucune façon. Persévérant dans la légèreté où elle s'était jetée, elle consuma ses florissantes années, la plus puissante, la plus belle partie de sa verte jeunesse si courte, sitôt passée, sans songer qu'il n'est rien de plus aimable, de plus attachant que la réciprocité d'amour avec la parité d'âge.

Elle persista dans cette mauvaise disposition d'esprit et se trouva encore, au-delà de la vingt-huitième année, dans son lit froid et célibataire. Cupidon, qui n'oublie pas les injures qu'on lui fait, irrité, implacable, saisit son arc recourbé et malfaisant ; la frappant cruellement par le milieu de son sein orgueilleux, il enfonça dans ce cœur sauvage et obstiné sa flèche d'or aigüe qui, pénétrant tout entière, le traversa d'outre en outre, et y enfonça un ardent amour dont les feux aveugles l'incendièrent aussitôt, formant une plaie si profonde, si dangereuse, si atroce, si déchirée, qu'il n'y avait pas possibilité qu'elle guérît en cicatrisant. Amoureusement forcée par de stimulantes ardeurs, sous cette morsure inusitée, impatiemment tourmentée par le frein et l'aiguillon, elle commença, toute languissante, à dépérir. Alors elle souhaita de voir se renouveler les douces poursuites que le noble adolescent avait faites vainement. Il ne se montra plus. Déjà l'Amour, usant envers elle de violences bien justifiées, s'accroissait démesurément en elle et l'embrasait au-delà de toute pensée. Son cœur frappé était devenu une fournaise incandescente. Non seulement elle eût alors fait cas du très beau, très élégant cavalier,

mais, devenue extrêmement portée sur l'homme, elle eût trouvé bon le premier venu, de quelque condition qu'il eût été, si, par une grâce spéciale, quelqu'un se fût offert à ses ardents et voluptueux désirs, à son prurit concupiscent. Je suis convaincue que si un Égyptien, un Éthiopien ou tout autre homme méprisable se fût présenté, elle ne lui eût pas plus refusé sa requête qu'à aucun de nos patriciens. Enfin la noble dame amoureuse, languissante au dernier point, au comble de l'exacerbation causée par ces flammes funestes, stimulée par les ardeurs excitantes, par les appétits dévorants, par les lascivetés intempérées, agitée au-delà de toute croyance, irritée par de très obscènes désirs, pareille à une échappée de Dindyme, ne pouvant plus soutenir le poids d'une aussi intolérable pression, triste, malade, infirme, se mit au lit. Quand le fils de Séleucus Antiochus, épris à l'excès de sa belle-mère, fut envahi par une mortelle langueur, le médecin Hérasistrate, devina par l'état de son pouls, le secret de son amour. De même, l'habile médecin de cette dame comprit clairement qu'elle succombait sous les coups d'une passion démesurée qui la rendait maniaque et folle. Alors son beau-père et sa belle-mère, s'étant consultés, jugèrent qu'il était opportun de la marier pour que la mort ne survînt pas. Si bien qu'il ne s'écoula guère de temps sans qu'ils lui eussent trouvé un homme, praticien, dans une bonne condition de parenté, riche, mais déjà vieux et le paraissant plus qu'en réalité, car il était décharné. Il avait atteint l'âge douteux ; ses joues pendaient quelque peu, il avait les yeux ulcérés, les mains tremblantes, l'haleine fétide ; il se couvrait la tête parce qu'elle ressemblait à l'échine d'un chien galeux ; son vêtement, sur la poitrine, était couvert de bave. Adonné qu'il était à une rapace avarice, et tout tendu aux insatiables désirs son esprit était inquiet. Le jour du malheureux hyménée arriva. On eût dit que pour sombre, funeste et mortel messager il avait eu l'infortuné, le cruel l'improbe Ascalaphe. La triste union matrimoniale fut pompeusement célébrée, on festina selon la coutume. Enfin la nuit vint, si désirée, si longtemps attendue avec tant de concupiscence par la dame avide, qui croyait sûrement avoir atteint l'heure d'éteindre ses brûlants appétits vénériens, sans autrement considérer quel mari elle avait là, tant elle était, dès lors, aveuglement excitée, circonvenue par des désirs effrénés. Elle ne songeait qu'au plaisir de l'union physique, ne désirait que la jouissance matérielle ; toute portée à la lasciveté, elle s'étendit le long du froid et impotent vieillard. S'étant mise entre ses bras débiles, tout enflammée, incontinente au-delà du devoir, mordue par l'envie d'être possédée, Cupidon se prit à l'irriter, plus attentif à augmenter l'incendie qu'un soufflet excitant un petit feu. Il n'en résultat rien, pour sa malchance, si ce n'est que sa belle face et sa bouche pourprée furent souillées par les lèvres dégoûtantes de salive du vieillard baveux, comme si une limace,

en se promenant dessus, y avait laissé ses traces. Ni ses caresses, ni ses mouvements pétulants et vénériens, ni ses grâces, ne purent jamais réchauffer, émouvoir, exciter ce vieil impotent stérile, incapable d'être mis en état. Son souffle semblait être l'air émané d'un cloaque putride, d'un bourbier pestilentiel. Sa bouche contractée montrait des lèvres pâles et ridées ; sa voix n'avait pas de son. Il ne lui restait, à la mâchoire supérieure, que deux dents brisées et caverneuses de la pierre ponce. Il en avait quatre dans les bras, deux par côté, déchaussées et branlantes. Sa barbe était dure comme les poils d'un âne aux longues oreilles, piquante comme aiguillon de guêpe, sortie de la peau et blanchissante. Ses yeux étaient rouges, humides, larmoyants. Son nez camus, aux ouvertures crevassées et velues, était plein de mucosités de limace et bruyait sans cesse, au point que, durant la nuit, on eût cru entendre souffler une outre pleine de vent. Son visage était hideux, sa tête était couverte de gratelle blanche, ses joues étaient variqueuses, et le dessous de ses paupières était tuméfié. Sa gorge, avec sa peau rugueuse autant que celle d'une tortue de marais, était difforme et comme dans une gangue. Ses mains tremblantes n'avaient aucune vigueur. Le reste du corps était putride, morbide et invalide, tardigrade et caduc. Son linge, quand il remuait, exhalait une puanteur d'urine fétide. C'est pourquoi prête bien attention, ma fillette, et garde mémoire de ce que tu vas entendre. Cette dame très lascive, complètement frustrée dans ses appétits voluptueux, ne put jamais, quelque effort libertin, quelque complaisance de courtisane qu'elle y apportât, surexciter les membres abattus de cette vieillesse déplacée et sans vigueur. Alors elle n'eut plus à attendre, de ce malveillant et ennuyeux vieillard, désoeuvré, inerte, paresseux, lâche, plus jaloux que le décurion Barbarus, que des coups – il était devenu extrêmement jaloux,– des querelles, des criailleries ; elle n'eut plus qu'à subir sa froide, sa languissante paresse et le fastidieux ennui qu'il lui causait, déçue qu'elle était dans son désir effréné. Faisant un retour sur elle-même, elle reconnut l'infortune de son sort, punition méritée de son méchant entêtement. Elle fut on ne peut plus désolée, non seulement d'être accolée à cet ennuyeux et nauséabond vieillard, mais encore, et surtout, d'avoir inutilement gaspillé, depuis son enfance jusqu'à cette heure, le temps passé qui ne revient plus. Elle savait ne pouvoir plus espérer, par aucun moyen, à aucun prix, le rattraper jamais ou le racheter. Elle s'en contristait avec une extrême douleur. En outre, la pensée que les autres étaient heureuses, contentes d'être mariées, venaient mortellement s'ajouter à son mal. Elle se les représentait fréquemment couchées, dans les très doux embrassements de leurs amants, goûtant les amoureux et délectables plaisirs ; et la provocante Nature, jointe au céleste scélérat l'Amour, l'excitait par l'idée que leurs appétits et leurs désirs étaient satisfaits.

Enfin elle fut prise et déchirée par une ardente envie. Elle ne cessa de se rappeler, par la pensée, l'intolérable, l'ennuyeux orgueil de ce haïssable vieux. Sa vie, privée de toute consolation, lui devint à charge. Elle se prit à s'égratigner le visa avec ses ongles, à se frapper cruellement la poitrine avec la main, sentant que c'en était fait pour elle de tout espoir, fondant en larmes. Ses yeux versèrent des pleurs plus amers que, ceux d'Égérie. Rien plus ne lui agréait, elle n'avait de goût pour rien, si ce n'est pour la mort funeste ; elle appelait la fin précipitée d'Iphis. De tout cela résulta une rage furieuse qui la fit devenir son propre bourreau cruel et morose. Un sombre jour elle prit, en secret, à l'insu de son mari, un fer tranchant et pointu. Par une malfaisante incitation, ne maîtrisant plus sa volonté, ayant perdu sa foi, devenue sa mortelle ennemie, s'abandonnant à son furieux projet, elle mit à exécution son épouvantable, son horrible attentat. Couronnée du smylax fatal et des feuilles de l'ostrys, à bout de patience, après avoir invoqué les Furies infernales et funestes, elle enfonça, ô forfait maudit !le fer mortel à travers son triste cœur.

Ah ! quelle misère, quelle affliction pour moi, si, en l'âge tendre où tu es, - m'en préserver les Dieux supérieurs !- une telle infortune pouvait te frapper en châtiment de quelque offense semblable ! J'en mourrais, avant, de douleur, et la tristesse précipiterait le dernier terme de ma vie. » […]

Ludivoco Ricchieri

LECTIONUM ANTIQUARUM

Les Antiques Leçons

LIBER VICESIMUS

LIVRE XX

500

LUDOVICI CAELII RHODIGINI

ANTIQUARUM LECTIONUM LIBER UNUS

QUI VICESIMUS[1364].

Quam late pateat animae rationalis imperium in corpus. Unde fit gravidarum mollicies, et appetitus absurditas. Imaginationiis potentia in generando. Ovium historia fœtus producentium albos inspectis coloris ejus virgis. Caput XV

In hac Lydorum mentione succurit, quod auctor Herodotus prodit, pluresque praeterea ex eisdem haurientes fontibus, Coesi filium naturali impedimento mutum, repente viso patris periculo, vocalem evasisse atque exclamasse, homo ne perimas Croesum. Quin et in reliquum quoque tempus fuisse vocis compotem articulatae. Id multis scio visum iri praeter historicam sidem, ac ex Graeca prolatum vanitate. Verum consideranti mihi rationalis animae vim potestantemque in terrenum hoc hebesque corpus, nil profecto videri incredibile debet. Nam inde certior est eruditissimorum conjectatio, animam esse formam excellentissimam ac subsistentem per se, nec peregrino adminculo, ac velut substrato indigentem. Quoniam manifestum sit, tam praesigni in corpus imperio non pollere formam, quae per corpus existat. Quam vero proclive humanum corpus deprehendatur ad animae obsequia, inde modo conjectari potest, quod caeteris collatum terrenae feculentiae modum contineat non magnum, et eum quidem praetenuem, defecatiorum autem elementorum partem uberiorem, ut pro caelestis animae praestantia conceptaculum item compingeretur, quantum ratio patitur aeque praestans. Argumento est, viros ingenio praesignes saepius esse molliculos carne, praemacros et valitudine nonunumquam parum sequunda. Hinc Platonis illud ex Timaeo : « Potuerat, inquit, Deus tam solidum corpus hominis concinnare, ut nocumento forinsecus occursanti minus foret obnoxium. » Sed mollius efficere praeoptavit, quo esset contemplationi paratius. Adnectit porro, animi praepotentis motiones proprium corpus quandoque resolvere ac dissolvere. Sed cur item ex animantibus cunctis homini tantum risus est datus ? Datae similiter et lachrymae ? Nempe ex potestate, quam in corpus habet anima. Sed age, affectus qui phantasiam consequuntur, dispiciamus ; sunt vero hi quatuor numero, appetitus, voluptas, metus, dolor. Qui ubi vehementius se intenderint, non corpus

[1364] Texte latin établi d'après Ludovico Ricchieri, *Les Antiques Leçons* (*Lectionum antiquarum libri XXX*), 20, 15, Bâle, H. Froben et N. Episcopius, 1542, p.776-777.

modo exagitant proprium, sed et peregrinum afficiunt nonnunquam. An non liquet, quam ardentes evibratosque motus, irarum aestus concient in corde ? Quo titillatu jecur libido permucleat, immo vero et pulsum afficiat emutetque ? Nam ex vibratiore ejus assultu medicae prossessionis solertissimus Erasistratus Antiochi in novercam Stratonicen amorem deprehendit. Unde apud Galenum agitata quaestio est, sit ne pulsus aliquis eroticus. Rursum et maleficorum ex nocendi aviditate oculus fixis obtutibus nonne praemolles fascinare infantes creditur ? Quid vero praegnantium desideriis apertius ? Quis saepe in utero gestatorum commaculatur caro, inurtiturque tenellis expetitae rei nota. Ejus tamen eventus, simul et fastidientis stomachi ratio sic a physiologis reddi solet ; quod conceptu inito, et proinde mensibus repressis, saniosus sanguis intra venas cohibitus, et ad stomachi villos redundans, ac hepar nauseam concinnat, et cibi fastidium, absurdarumque appetentiam rerum. Nec prius naturalis restituitur appetitus, quam sanguis ejusmodi in ubera copiosius coeperit corrivari, stomacho liberato. Quid, nonne in usu Venero cogitatio utriuslibet animo transvolans effingere similitudinem existimatur ? « Quae ratio, ut Plinius inquit, plures in homine, quam in caeteris animantibus diversitates producit ; quoniam velocitas cogitationum, animique celeritas, et ingenii varietas multiformes imprimit notas, quum caeteris animalibus immobiles sint animi, et similes omnibus singulisque in suo cuique genere. » Produnt tamen nonnulli, et in animalibus alba nasci, ex genitoribus alba imaginantibus. Sicuti relatum depavonibus est. Marcus vero Tullius Thusculanarum primo : « Similitudo, inquit, magis apparet in bestiis, quarum animi sunt rationis expertes. » Ab Hebraeo viro Jacob in canalibus, quo poturae ducebantur oves, virgas discolores fuisse disjectas, ut inibi initis ovibus evariantis lanitii producerentur fœtus, alibi commonuimus. Sed ipsum id in equarum, quoque gregibus factitatum legimus in Hispania. Hanc vero esse naturae vim, comprobat vel Fabius in controversia, in qua de matrona agebatur, quae AEthiopem peperisset. Quin ab Hippocrate proditum, liberatam a se quae adulterii suspicion mox supplicium subitura videbatur, quod pulcherrimum aedisset filium, ac inde parentibus absimilem, quum monuisset, inspectandum, ecquid artis pictoriae in cubiculo modi ejus foret; quo comperto, ambagiosa soluta quaestio est. Taceo et quosdam gulae ventrique mancipatos ita saepe numero ganeata quaedam cibaria concipere animo, ita jamjam deglutire, ut salivam suam consimili sapore inficiant. Quam varii laetitiam consequuntur eventus? Quam multos ita exspirasse legimus? Sed et nonnullos levatos item morbo? Quantum vero efficiat dolor, quem sallit. Jam pueris, quandoque et adultioribus potione amare necdum ori admota ; linguae tamen humor infici amaritudine praesentitur, quam rem vehemens efficit imaginatio. Qua ratione nonnullis et

aspectu aliquo et auditu stupent dentes. Quin et sanguinem humanum, si spectent effusum aliqui, spiritu intercepto, nimio miserationis affectu, saepe collabuntur. At timor quam efficax quandoque animadvertitur ? Ex praealatis despicientes speculis ita nonnunquam caligine offundimur, ita deficiunt vires, ut metu exsuperante corruamus praecipites. Timore subito non trepidat modo cor et subsultat, verum et arriguntur comae, ac intercipitur vox, saepe vero et vita aut affectiones consequuntur tum graves, tum diuturnae. Sed et usu venire compertum, ut timore praesigni etiamnum morbi discutiantur, cujusmodi singultus et quartana febris. Quod si formidini vehementissimae vehementior accesserit aviditas, mirus saepe promitur inde effectus, quod in Croesi filio patuit jam. Plura ex ratione physica congeri in unum poterant.Sed nos haec ex occursu, et succisiva quodammodo opera mussitamus ; proinde in nostram reflectemur denique harenam, idem mox argumentum repetituri, hoc est ex iisdem hausturi fontibus, unde rigemur satis.

Jean Thenaud

Traité de la Cabale

À la lisière entre le XVe et le XVIe siècle, la France, après l'Italie, est le pays où le courant mystique juif connaît la fortune la plus éclatante. L'étude de l'hébreu occupe alors une place prépondérante dans la pensée philosophique et religieuse. A la demande de François Ier et sous l'impulsion d'érudits comme Pic de la Mirandole et Jean Reuchlin, le cordelier Jean Thenaud écrit un éblouissant mémorandum sur la kabbale, mêlant sources antiques et doctrines hébraïques. Œuvre emblématique, le *Traicté de la Cabale,* initie une réflexion complexe, entre apologie lumineuse de la grâce divine et éloge didactique de la royauté. Ce n'est, en somme, que le reflet, à peine voilé, de l'auteur, dévot érudit et protégé de la couronne. Longtemps éclipsé, son pâle souvenir ne persiste qu'à la faveur des facéties rabelaisiennes[1365]. Il a pourtant été un rhétoriqueur de renom, et un homme d'Eglise éminent.

À la fin du XVe siècle, Jean Thenaud naît à Melle au cœur d'une pieuse famille chrétienne. Jeune garçon éduqué dans les principes de la foi et le respect de l'autorité ecclésiastique, il entre dans les ordres, persuadé que Dieu l'a touché de sa grâce. Reçu dans la communauté franciscaine des Cordeliers d'Angoulême, il est sous la protection de Louise de Savoie. Tout au long de son existence, il n'aura qu'à se réjouir de cet illustre patronage, source de l'heureuse fortune qui l'accompagne dans sa carrière littéraire et religieuse. Très tôt, à la demande de sa bienfaitrice, il compose ses deux premiers ouvrages *La Margarite de France*, puis *La lignée de Saturne*[1366]. Les deux livres ont certainement été écrits à l'intention des deux enfants de la comtesse d'Angoulême, Marguerite et François. Toujours sur les instances tutélaires de Louise de Savoie, il commence la rédaction du *Triumphe des Vertuz,* et vraisemblablement, une traduction de trois manuscrits latins sur la vie de Saint-Jérôme[1367]. Envoyé personnel de la famille royale en Terre sainte, Jean Thenaud met pour quelques temps un terme à ses travaux d'écriture. C'est le deux juillet 1511 que débute ce long périple. Ce moment est de grande

[1365] Rabelais évoque sur un ton railleur la naïveté de Jean Thenaud rapportant, dans son *Voyage d'Outremer*, qu'au Caire les queues des moutons sont parfois d'une taille si proéminente qu'il faut les transporter dans une charrette. *Gargantua,* ch. XV, 1534.

[1366] La rédaction de ces deux ouvrages se situe entre 1508 et 1509.

[1367] « Il s'agit de la réunion de trois textes, traduits de latin en français sur saint Jérôme. Le premier est le *Trespassement du glorieux sainct Jhérome selon Eusèbe son disciple*. Viennent ensuite l'épître de saint Augustin sur l'apparition de saint Jérôme et celle de saint Jérôme. Le tout est précédé d'un prologue adressé à Louise de Savoie. […] Le texte non étudié encore, est catalogué à la BN comme anonyme. L'auteur s'y décrit à la fin du prologue, comme le très humble serviteur et prêtre indigne de Louise, dont les père, mère et frères ont été nourris dans la noble maison d'Orléans-Angoulême. Cette indication corrobore mon sentiment qu'il s'agit du protégé de Louise de Savoie, le cordelier, Jean Thenaud. […] D'autre part, dans ses œuvres postérieures, on trouve constamment mentionnée une dévotion particulière à Saint Jérôme, aussi importante que celle qu'il voue à Saint François. Enfin la comparaison du style du ms.421 et de celui des autres œuvres connues nous paraît tout à fait concluante. » dans Anne-Marie Lecoq, *François Ier imaginaire, Symbolique et politique à l'aube de la Renaissance française*, Paris, Macula, 1987, p.72-74.

importance dans sa vie, ses épîtres dédicatoires en chanteront, par la suite, incessamment le souvenir. Mission diplomatique et religieuse, ce voyage se révèle beaucoup plus qu'une simple ambassade ; il est à la fois une aventure humaine, mystique et politique. Il en conte, par le menu détail, ses nombreuses péripéties dans *Voyage d'Outremer*, seul livre publié de son vivant[1368]. Souhaitant que des offrandes et des prières soient faites en Terre Sainte pour la famille d'Angoulême, Louise de Savoie demande à Thenaud de se joindre à l'ambassade déléguée auprès du Sultan d'Egypte Kansou-el-Gouri, alors que le Proche-Orient connaît une crise politique majeure. En partant du Caire, il commence une traversée du Sinaï qui se décompose, selon son récit, en trois étapes principales : le mont Sinaï, Bethléem et l'église du Saint-Sépulcre. De retour dans la ville égyptienne, il obtient une résolution au différent diplomatique et religieux. Bien que l'ambassadeur le prie avec insistance de retourner à Jérusalem, Jean Thenaud décide de rentrer en France. Il est alors promu au poste de gardien du monastère des franciscains d'Angoulême, et reprend ses activités de plume. Il achève son ouvrage sur les vertus, et s'attèle à la rédaction de nombreux autres textes[1369]. La dernière œuvre qui nous soit parvenue date de 1533 et s'intitule la *Généalitic de la très sacrée majestée du Roy très chrestien*. Au début des années 1530, Jean Thenaud devient abbé de l'abbaye de Mélinais, puis aumônier du roi. Sa mort survient probablement à la fin de l'année 1542. Il n'existe en effet aucun témoignage à son propos après cette date, et c'est l'abbé Goyvrot qui lui succède à Mélinais en 1543.

Livre prolifique, et mystique, le *Traicté de la Cabale* occupe une place singulière et centrale dans l'œuvre de Thenaud. Les «sciences » dites « occultes », comme l'alchimie, l'astrologie et la kabbale, entretiennent alors des liens étroits avec la couronne. Monarque éclairé et curieux, François Ier nourrit une passion toute particulière pour le courant ésotérique et ses doctrines. Suscitant un vif engouement, le kabbalisme chrétien connaît un véritable essor en France, et s'installe dans les réflexions de penseurs

[1368] Le livre paraît entre 1523 et 1530, soit environ dix-huit ans après son retour en France. Plusieurs hypothèses ont été proposées sur la date de sa rédaction, de sa publication ainsi que sur les raisons de la date si tardive de sa parution. Voir les travaux suivants : *Traicté de la Cabale*, éd. Ian-Christian Miller, Paris, Champion, 2007, p.23 et n.77 ; *Triumphe des Vertuz*, première partie *Triumphe de Prudence*, éd. Titia J. Schuurs-Janssen avec la collaboration de René E.V. Stuip, Genève, Droz, 2007, t.3, p. xli-xlii.

[1369] Voir ici brièvement une liste des œuvres de Jean Thenaud, et consulter le synopsis de l'édition de Titia J. Schuurs-Janssen, *op.cit.*, p. xlix-l : *La Margarite de France et La lignée de Saturne* (1508-1509) ; *Triumphe des Vertuz*, premier volume (1517), seconde version en 1518 et troisième version entre 1522 et 1523; *Triumphe des Vertuz*, deuxième volume (1518) ; *La saincte et treschrestienne Cabale metrifiee* (1519) ; *Epître en vers* (1519) ; *Troys resolutions et sentences, cestassuoir de lastrologue, du poete, et du theologue* (1520) ; *Traité de la Cabale en prose* ; *Genealitic de la tressacree majestee du Roy treschretien* (1533).

humanistes comme Symphorien Champier[1370]. Enthousiaste, le roi demande à Thenaud un opuscule détaillé et complet sur le sujet. Le premier traité, intitulé *La saincte et très chrestienne cabale metrifiée*, ne répond pas aux aspirations du souverain. Selon Anne-Marie Lecoq, Jean Thenaud était hostile à ce projet, estimant que « le Roi Très chrétien [est] sur une pente dangereuse, qu'il [fait] montre d'une curiosité malsaine, incompatible avec la foi » et que, par conséquent, il cherche à « esquiver le problème.[1371]». Pour Ian Chritie-Miller, a contrario, l'auteur portait un vif intérêt à la Kabbale, mais François Ier, selon l'aveu même de Thenaud, aurait été froissé par « la rigueur du stile qui est en metre. [1372]» Plus prosaïquement, bien que rhétoriqueur, cet humaniste était avant tout homme d'Eglise, et devait se prémunir des accusations de judaïsation. Sous l'ordre réitéré du souverain insatisfait, il écrit un nouvel opuscule, sous le titre *Traicté de la Cabale en prose*. Ce livre, plus circonstancié, reprend avec minutie les théories de la kabbale chrétienne, et plus particulièrement celles développées dans le *De arte cabalistica* de Jean Reuchlin, ouvrage qui, à l'époque, faisait autorité en la matière. Non content d'être un grand penseur du courant ésotérique, Reuchlin diffusait lui-même avec brio les doctrines des kabbalistes italiens comme Paul Ricci. Elevé dans les principes de la foi chrétienne, et n'ayant qu'une connaissance rudimentaire de l'hébreu, Jean Thenaud dans son exposé dépasse de loin une simple réflexion sur la kabbale, et développe plus largement une réflexion sur la clarté universelle de la divinité. S'inspirant fortement de Pic de la Mirandole, et de Jean Reuchlin, l'auteru défend une kabbale christianisée détenant le mystère de la révélation céleste. Cette kabbale permet à l'homme de s'élever au-dessus d'une religion spéculative pour atteindre une métaphysique lumineuse. Traité pédagogique et philosophique, la Cabale en prose s'adresse à François Ier dans le but de lui montrer comment s'élever vers Dieu, et ainsi consolider sa couronne. Après la guerre de Cent ans, ce livre se positionne clairement en faveur d'une pensée et d'un monde pacifiés, montrant précisément au trône français de quelle manière atteindre « la couronne impériale[1373] ». Le pouvoir royal obéit à un ordre moral et sociétal bien défini qui affermit sa position : « la dignité de Jésus, puis la croix, puis les sacrements de l'Eglise, et [enfin] la dignité royale[1374] ». Loin d'avoir une visée purement pédagogique, cet ouvrage est animé d'une vraie force mystique et méditative, miroir d'une époque cruciale au cours de

[1370] Symphorien Champier écrit alors dans ses *Pronostics ou présage des prophètes des astrologues et des médecins* un chapitre entier sur la kabbale, voir Anne-Marie Lecoq, *op.cit*. p.302 et n.88.
[1371] Anne-Marie Lecoq, *op.cit*., p.302-304.
[1372] Ian Christie-Miller, *op.cit*., p. 26 et n.94.
[1373] *Ibid*, p. 49.
[1374] *Ibid*.

laquelle les penseurs menaient en profondeur leur introspection philosophique et spirituelle.

Six traités composent la Cabale en prose. Ils puisent leur inspiration auprès de différentes sources, d'auteurs multiples. Thenaud franchit largement les frontières de son sujet pour proposer une vision christianisée et humaniste de la kabbale. Le premier traité amorce une réflexion sur les quatre mondes (angélique, céleste, élémentaire et humain), se fondant sur l'*Heptalus* de Pic de La Mirandole. Le second suit la *Théologie platonicienne* de Marsile Ficin. Le troisième reprend les réflexions de Denys l'Aréopagite, dans *Hiérarchie céleste, sur le monde angélique* (Dieu, les anges et les dix cieux). Le quatrième est un résumé des théories de Jean Reuchlin dans La *Kabbale* comprenant une herméneutique des mystères de la science hébraïque. Le cinquième chante les louanges d'une kabbale christianisée d'après le *De laudibus sanctae Crucis* de Raban Maur. Enfin, le sixième réamorce la réflexion sur les mondes angéliques, célestes et élémentaires, s'influençant les uns les autres par le truchement du quatrième, le monde humain[1375].

Le second traité, *De l'immortalité des âmes,* reprenant les préceptes énoncés par Ficin dans sa *Théologie platonicienne*, démontre que l'âme, entité libre et indépendante du corps, n'a pour aspiration que de s'élever vers les choses divines et de s'unir à elles. Sa nature étant immortelle, l'âme monte vers Dieu, et crée le lien indispensable entre l'homme et la Création. Dans le chapitre deuxième, intitulé « Comment les ames ont puissance de immuer, alterer, changer et varier les corps ainsi qu'il appert par les quatres passions d'icelles qui sont joye, douleur, esperance et craincte », Jean Thenaud, comme Marsile Ficin, explique que l'âme génère son propre trouble, la « fantasie », c'est-à-dire l'imagination, mère des passions qui blessent durement le corps[1376] : « Toustefois l'ame tient tielle auctorité et puissance sur luy, ce non obstant qu'il aye affinité prochaine à tous lessudictz corps celestes que par sa seulle fantasie elle luy faict changer qualité, complexion et forme. Ainsi qu'il appert par les quatre passions dont aulcunes sont des joyes, les aultres de douleur, aultres de desir et espoir, les aultres craintes et paeur [1377]». C'est au sein de cette réflexion complexe que les Amours d'Antiochus et Stratonice sont évoquées. Illustration du propos sous la forme d'une citation lapidaire, la légende se fond parmi une « collection d'*exempla* », la plupart du temps antiques, reflet de la bibliothèque

[1375] *Ibid*, p. 30-31.
[1376] Voir Marsile Ficin, « Quantum anima corpori dominatur, a multis ostenditur signis ac primum ab affectibus phantasiae », XIII, 1, éd. R. Marcel, Paris, Les Belles Lettres, 1964, p. 196-200.
[1377] Jean Thenaud, *Traicté de la Cabale*, dans « Traicté II : De l'immortalité des âmes, ch.2 », *op.cit*. p. 116.

mémorielle humaniste. Complices, auteurs et lecteurs partagent, dans une esthétique anaphorique, et quelque peu plagiaire, ce savoir commun et universel. L'allusion au récit légendaire initie cependant souvent, comme le démontre ce chapitre, une réflexion sur le désir, et plus spécifiquement sur l'amour charnel. Il est de la sorte possible de circonscrire plus exactement les évolutions et la place de l'éros dans la pensée occidentale. S'inspirant des théories ficiniennes, Thenaud décrit une pathologie de l'âme, due à son dysfonctionnement, et provoquant des troubles somatiques graves. Le basculement épistémologique sur le point de se faire chez Marsile Ficin[1378] prend ici corps. L'« amour desordonné » du « pacient Anthiocus » est qualifié de « griefve maladie[1379] », annonçant la réalité pathogène que bientôt représentera le désir dans l'imaginaire médical et philosophique. Ce désir est si funeste, si insatiable, qu'il pousse un jeune homme, un jeune prince à dépérir d'une inclination honteuse et incestueuse pour sa belle-mère : « Anthiocus qui se languissait d'un amour désordonné qu'il avait à sa marrastre Stratonique[1380] ». Explicitant les affres du désir, la référence au récit légendaire accentue la démarcation entre amour humain et amour divin, et la suprématie du second, lumineux et infini, sur le premier, imparfait et dangereux.

La fable d'Antiochus et Stratonice, fixée sous la forme d'une brève sentence, s'inscrit au cœur d'un savoir humaniste, amateur d'idées partagées, et universelles, collectionneur d'images antiques et traditionnelles. Plus encore, elle est prétexte à des développements sur l'amour pathogène, et l'emblème de l'évolution et de la place de l'éros dans la société.

[1378] P. Dandrey, *La médecine et la maladie dans le théâtre de Molière*…, *op.cit.*, p.511-521.
[1379] *Ibid*, p.116.
[1380] *Ibid*.

Le second traicté[1381].
Cy commence le second traicté lequel prouve l'immortalité
des ames et l'excellence d'icelles qui contient huit chapi-
tres.
[…]
Comment les ames ont puissance de immuer, alterer,
changer et varier les corps ainsi qu'il appert par
les quatres passions d'icelles qui sont joye, douleur, espe-
rance, craincte[1382].

Chapitre second.

Ja soit que pour la production et formacion du corps humain, tous corps celestes, elemens, et qualitez y ouvrent pour luy donner et depatir comme a ung aultre pandore maintes choses singulieres, pour et affin qu'il soit digne, suffisant et preparé domicile, et receptable d'une tielle et divine forme que est l'ame raisonnable (qui quiert en luy repos paré de beaulté) et variacion pour soy esbatre et esjouyr, touteffois l'ame tient tielle auctorité et puissance sur luy, ce non obstant qu'il aye affinité prochaine a tous lessudictz corps celestes que par sa seulle fantaisie elle luy faict changer qualité, complexion et forme. Ansi qu'il apert par les quatres passions dont aulcunes sont de joye, les aultres de douleur, aultres de desir et espoir, les aultres de crainte et paeur. La joye[1383] interieure bien souvent faisant dilater et espanouyr le cueur et l'esprit que l'on en meurt ainsi qu'il apert es nobles romaines qui moururent en voyant en vie leurs enfens qu'elles avoient pleuré mors. Aussi, en plusieurs eslevez à grandes dignitez, honneurs et offices qui n'ont gueres vescu apres. Sophocles et Deniz le Tirant moururent de joye, apres ce que on leur en dict et anoncé qu'ilz remportient la gloire et victoire des tragedies[1384]. La seconde

[1381] Texte établi d'après Jean Thenaud, *Traité de la Cabale*, 1501-1600, Bibliothèque de l'Arsenal, Ms-5061 réserve ; De la bibliothèque de M. de Paulmy, « Sciences et Arts, no 3671 B », « 4356 », et « 4357 » : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b55008904n, Fol.13-13 ainsi que *Traicté de la cabale*, éd. Ian Christie-Miller, François Roudaut, Claire César, Pierre Gauthier et Jean Timotéi, Paris, Champion, 2007, p. 115-117.
[1382] Jean Thenaud, suivant les écrits de Marsile Ficin, et d'Henri Corneille Agrippa, expose ici la classification traditionnelle de la pensée stoïcienne reprise par Saint-Augustin : désir, crainte, joie, tristesse. Ce thème sera également présent dans les Essais de Montaigne
[1383] [Joye]
[1384] Tite-Live, *Histoire romaine*, XII, 7 ; Aulu-Gelle, *Nuits Attiques*, III, 15 ; Quintilien, I,10,48 ; Plutarque, *Dion*, XXIV ; Ficin, *Théologie platonicienne*, XIII, 1 ; Corneille Agrippa, *De la philosophie occulte*, 63

passion de douleur[1385], aucunesffoys au contraire, presse aussi, serre tant le cueur et l'esprit que l'homme en meurt ou tombe pour icelle en griefve maladie. Car, pour seulement veoir, donner une medicine, la salive en viendra amere, ou pour veoir faire flebothomie, l'on esvanouyra et syncopisera[1386], ou pour penser en aulcunes choses pour les veoir ou ouyr, les dentz s'egasseront, les cheveulz se droisseront la parolle se perdra, la couleur fuyra et tout le corps se alterera. La tierce passion qui est d'espoir et desir[1387] travaille souvent tant la fantaisie de la mere que l'on voit on corps de son enfent les effectz. Le bon medicin Erasistratus sceut bien dire et congnoistre la griefve maladie qui detenoit son pacient Antiochus, qui languissoit pour l'amour desordonné qu'il avoit a sa marrastre Stratonique[1388]. Aussi, plusieurs ont es cerveau et esprit continuelz mouvemens, paines et ennuys pour les choses que, jadiz, ilz ont desirees ou qu'ilz desirent desquelles ilz n'ont peu avoir jouyssance ny assecution. En oultre, maulvais vouloir et desir que ont plusieurs miserables a mal faire peut nuyre es bestes, es enfens et es fruictz de la terre comme tantost je te monstreray. La quarte et derriere passion de crainte[1389] faict et cause bien souvent maintes maladies, au contraire elle en guerist d'aultres si comme le sanglot, et la fiebvre quarte. Crainte feist parler le filz de Cresus qui toute sa vie avoit esté muet quand il dist au meurtrier qui mettoit son pere a mort : « O vir ne interficias Cresum [1390]».

[1385] [Douleur]

[1386] Ficin, *Théologie Platonicienne*, XIII, 1.

[1387] [Desir]

[1388] Valere-Maxime, V, 7,1 ; Pline l'Ancien, VII, 37 ; XXXIX, 3 ; Plutarque, *Démétrios* 38 ; Appien, *Le livre Syriaque*, 59-61; Lucien, *Sur la déesse Syrienne*, 17-18 ; *Icaroménippe*, 15 ; Galien, Pronostic,*6* ; Julien, *Misopogon*, 347a-348a ; Marsile Ficin, *Théologie Platonicienne*, XIII, 1, éd. R. Marcel, *op.cit*.: « Quantos ardores vel cupiditas vindictae ciet in cordore vel libido voluptatis in jecore, immo et in pulsu ! Ex cujus mutatione cognovit medicus Erasistratus Antiochum esse amore Stratonicae captum. » : « Quelles ardeurs le désir de la vengeance fait naître dans le cœur, ou la passion du plaisir dans le foie et même dans le battement du pouls ! C'est cette modification du pouls qui a révélé au médecin Erasistrate qu'Antiochus était épris de Stratonice. » ; Theodor Zwinger, *Theatrum vitae humanae*, Bâle, J. Oporin, 1565 ; Corneille Agrippa, *De la Philosophie occulte*, I, 63 : « Quantos etiam calores cupido amoris concitet in hepate et in pulsu noscunt medici, eo judicio nomen amatae in passione heroica deprehendetes : sic Nausitratus cognovit Antiochum amore captum. » : « Les médecins connaissent aussi les chaleurs que provoque le désir d'amour dans le foie et dans le pouls ; et grâce à leur jugement, ils arrivent ainsi à découvrir au cœur de la passion héroïque le nom de la personne aimée : c'est par ce moyen que Nausistrate reconnut qu'Antiochus aimait passionément Stratonice. » ; Caelius Rhodiginus, *Lectionum antiquorum*, 15 ; Jean Tixier de Ravisi, *Officinae Epitome* ; Pierre Messier, *Les diverses Leçons*, III, 14 ; Montaigne, *Les Essais* I, 21.

[1389] [Crainte]

[1390] « Homme ne tue pas Crésus ! ». «Nonnunquam vero morbos quosdam curat metus, ut singultum et quartanam febrem. Quando autem metus vehementissus cum vehementissima aviditate concurrit, nonnunquam effectus mirabilis provenit. Hinc, ut est apud Herodotum, cum Craesum regem quidam ex Persis interficere vellet, filius Craesi antea mutus propter ingentem tum mortis paternae timorem tum clamandi cupiditatem subito solvit lingua mac magna voce clamavit : « O vir, ne inteficias craesum. » Inde vocalis est factus. » : « Parfois cependant, la peur guérit certaines maladies, comme le hoquet et la fièvre quarte ; mais lorsqu'une peur très vive coïncide avec un violent désir, il se produit parfois un effet surprenant, comme le montre un trait rapporté par Hérodote. Un Perse voulait tuer le roi Crésus, dont le fils était muet. L'épouvante du jeune homme à l'idée de la mort de son père et son désir de lancer un appel

Crainte et douleur font l'homme palle, mort, ride, chenu et vieulx avant le temps, selon qu'il est escript par le sage : «Spiritus tristis exsiccat ossa.[1391]» […]

délièrent sa langue et il s'écria : « Homme ne tue pas Crésus ! » A partir de ce moment, il eut l'usage de la parole. » Ficin, *Théologie platonicienne*, XIII, 1, *op.cit*., d'après Hérodote, *Histoire*, I, 85. Nombreux sont les auteurs et les compilateurs à reprendre cette anecdote : Valère-Maxime, V, 4 ; Aulu-Gelle, *Les Nuits Attiques*, V, 9 ; T.Zwinger, *Theatrum vitae humanae* ; P.Messier, *Les diverses leçons*, I, 33 ; Caelius Rhodiginus, *Lectionum antiquorum*, 15 ; Corneille Agrippa, *De la Philosophie occulte*, I, 63 ; Montaigne, I, 21.

[1391] Proverbe, XVII, 22. « Animus gaudens aeatetem floridam facit ; spiritus tristis exssicat ossa. » : « Une âme joyeuse rend la vie florissante ; un esprit morose dessèche les os. », ou la traduction suivante normalement admise : « Cœur joyeux améliore la santé, esprit déprimé dessèche les os. », dans *La Bible de Jérusalem*, éd. de l'École biblique de Jérusalem, Charlotte, C.D. Stampley ; Paris, SERCAP, 1990, p.907.

Jean Tixier de Ravisy

OFFICINA

L’Officine

Medici, pharmacopolae et chirurgi[1392].

36. Erasistratus medicus fuit, qui primus cognovit morbum Antiochi ob amorem Stratonices novercae. Plynius scribit hunc fuisse discupulum Chrysippi, ex Aristotelis filia genitum, cui Antiocho rege sanato, centum talenta donaverit filius ejus Ptolemaeus. Hunc citat Gellius *lib.16*.

[1392] Texte latin établi d'après Jean Tixier de Ravisy, *L'Officine* (*Officina, partim historiis, partim poeticis referta disciplinis*), Paris, Antoine Aussourd et Regnault Chaudière, 1520, fol. 59.

Incestuosi[1393].

15. Antiochus Sother rex Syriae, quum Stratonicam novercam mi patienter deperiret, indulgentia patris obtinuit. Author Valerius.

[1393] Texte latin établi d'après Jean Tixier de Ravisy, *L'Officine* (*Officina, partim historiis, partim poeticis referta disciplinis*), Paris, Antoine Aussourd et Regnault Chaudière, 1520, fol. 138-139.

Mario Equicola

LIBRO DI NATURA D’AMORE

Le Livre de la nature d’amour

LIBRO PRIMO[1394].

[…]

FRANCESCO PETRARCHA.

[…] Qualunque che dalli modi e moti dell'amata sollecitato secondo l'empito d'amore gli sopraviene scrive, non se deve con tanta severita giudicare, che nella data ocasione per acquistar dell'amata la gratia, non per eterna fama compone, pur che dell'author diligentia et giudicio vi appaia, et de quei fiori, fruti suavi a suoi tempi si possa sperare, quali parturi il fago Petrarcha per l'amata Laura, la istirpation della quale tanto gli duolse che piu che Orpheo sua Euridice non pianse, la piange piu che Antimacho poeta sua Lide defonta non laudo. La lauda, piu che nella sua vita novella Dante l'amaritudine doppo la partita di Beatrix non narro, costui narra, piu che'l Pistolese Cino della morte di Silvagia non se lamenta et stride, costui per il caso di Lauretta si lagna et plora. Li sonni che della morte di Laura narra, non oedono allo Propertiano della sua morta Cinthia. Per voler dimostrar quanta habbia forza et potentia lo sfrenato disiderio, loquale scioglie gli amanti d'ogni qualita humore, di scrive un triompho di Cupido, il quale fanciullo alato con archo et pharetra sopra un curro di fuoco da quattro crandissimi è tirato. La sua qualita è amato, e che nacque d'otio et di lascivia humana, nutrito de pensier dolci e suovi, fatto signor e dio digente vana, descrive poi subito li pregiune, liquali furono dal triomphante dio vinti, cioè dalla concupiscenza. Julio Cesare amo gionanetta Cleopatra, C[aius] Ottavian Augusto Livia Drusilla, Nerone Sabina e Pompeia, Marco Antonio imperatore Faustina, Dionisio Siracusano Aristomacha, Alessandro Phereo Thebe, Enea Lavinia, Phedra Hippolito, Theoseo Phedra e Hippolite amazona, Hercule Omphale, Achille Polisena, Phille Demophoonte, Medea e Hisiphile Jason, Paris Helena e Henone, Menelao Helena, Herminion Oreste, Prothefilao Laodomia, Argia Poliniæ, Venere Marte, Pluton Proserpina, Appollo Daphne. Finalmente, tutti li dei di Varrone inchathenati, et esso Giove innanzi al arro. Nel secondo capitolo narra lo progresso di Massinissa e Sophonisba ; come Seleuco concesse Stratonica, sua consorte, ad Antiocho, figliuolo. L'amore della quale su forza il tacere virtude. Vide poi maggior numero da mortali d'Amor presi, che non fu l'esserato di Xersi, tra quali nomina Perseo di Andromede, Narcisso di se stesso, Iphis de Anassatare, Alcinoe di Ceiae, Esaco

[1394] Texte italien établi d'après Mario Equicola*, Le Livre de la nature d'amour* (*Libro di natura d'amore*), I, Venise, P. di Nicolini da Sabbio, 1536, p.9-10. Pour cette partie du *Libro di natura d'amore*, aucune édition de référence italienne n'a pu être consultée. Il s'agit ici d'une reproduction fidèle de l'édition de 1536, édition conforme à l'édition de Venise de 1525 qui est la plus complète.

Troiane di Heperie, Silla del patre Niso, Atalante di Hippomone, Galatea d'Athi, Poliphemo di Galatea, Glauco di Silla, figliuola di Phorco, Cirae di Glaucos, Carmena di Pico, Egeida di Numa, Canace di Macareo, Pigmaleo dell'imagine da lui fatta, et Acontio di Cidippe, vehementi amatori. Nel terzo capitolo, scrivendo segue di Pompeio et Cornelia, Agamemnon di Briseis, Egiste di Climnestra, Hipermestra di Lino, Piramo di Tisbe, Leandro di Hero, Penelope et Cirae di Ulisse, Hannibale d'una giovane in Salaphia, in Puglia, Hipsicratea di Mitridate, Portia di Bruto, Julia di Pompeo, Jacob di Rachel, Isaac di Rebeca, Abram di Sarra, David di Bersabe. Salomo molto amo Thamira sorella, Sanson Dalida, Olopherne Judith, Sichen Duria, Assuero Vastin Herode Marianne, Procri Cephalo, Arthemisia Mausolo, Deidamia Achille, Semiramis Nino, suo figliuolo, Biblis Cauno, suo fratello, Mirrha Cinara, suo patre, piu che'l modo et natura non richiede amarno, Ginevra et Lanzelotto, Isotta et Tristano, Francesca et Paulo suo cognato mutuamente furono in amore. In tal spettaculo essendo intendo Petracha, da una donna su preso e lignato, descrivendo tutti gli affetti e passion, ne quali li amanti se ritrovano, per legge antica d'amore inviolabile e universalmente datane. […]

LIVRE I[1395].

[…]

FRANCOIS PE-

trarque.

CHAPITRE IIII.

[…] Quiconque escrit selon que luy survient la fureur amoureuse, stimulé des gestes et deportemens de l'aymée, ne doit pas estre jugé avec une severité si grande, pource qu'en l'occasion qui luy est donnée, il compose pour acquerir la faveur de l'amante, et non pas pour se faire immortel[1396]. Il suffit que vous cognoissiez la diligence et le jugement de l'autheur, et ce qu'en temps se peut esperer de luy, outre les fleurs, et doux fruicts, que le gentil Petrarque a produit[1397], pour l'amour de Laure, la mort de laquelle luy a esté tant griefve et ennuyeuse, qu'il l'a pleurée plus que jamais Orphée ne pleura son Euridice, qu'il l'a exaltée et louée, plus que le poete Antimachus n'a loué sa Lide. Cestuy narre l'amertume plus que jamais n'a faict Dante, en sa vie nouvelle, apres le departement de Beatrix. Brief, il se plaint et deult pour l'infortune de Laurette, plus que Cinus Pistayen de la mort de Selvage. Les songes qu'il narre de la mort de Laure, ne cedent point à Porperce, touchant sa Cinthie defuncte, pour desmontrer la grande force et puissance du desir efferené, lequel deslie et exempte les amans de toute qualité humaine. Il descrit un triomphe de Cupidon[1398], lequel enfant, ailé, avec un arc et une trousse ou carquois, sur un char de feu, est tiré par quatre chevaux et coursiers tres blancs. De sa qualité, il est amer, ayans prins naissance d'oisiveté et lasciveté humaine, nourry de pensées douces et gracieuses, lequel a esté faict du peuple fort, seigneur et souverain dieu. Il descrit apres tout soudain les prisonniers lesquelz ont esté vaincuz par le triomphant dieu, à sçavoir par la concupiscence. Jules Cesar a aymé la jeune Cleopatra, C[aius] Octavian Auguste Livia Drusilla, Neron Popea Sabina, l'empereur Marc Antonie Faustine, Denis de Syracuse Aristomaca, Alexandre Phereen Thebe, Enée Lavinie, Phedre Hippolite, Thesée Phedre et Hippolita amazone, Hercule Omphale, Achille Polixene, Phille Demophon, Medée et Hisiphile Jason, Paris Helene et Zenoné, Menelée Helene,

[1395] Traduction établie d'après Mario Equicola, *Les six livres de Mario Equicola ,[…] de la nature d'amour, tant humain que divin, et de toutes les differences d'iceluy,[…] mis en françoys par Gabriel Chappuys […]*, I, Paris, J. Housé, 1584, p.11-13.
[1396] [*L'Amoureux escrivant excusable*.]
[1397] [*Pleurs de Petraque pour la mort de sa Laure*.]
[1398] [*Triomphe d'amour descrit par Petrarque*.]

Hermion Oreste, Prothesilapée Laodomia, Argia Polinice, Venus Mars, Pluton Proserpine, Apollon Daphné. Finalement, tous les dieux de Varron sont menez enchainez, et Jupiter, mesme, devant le char. Au second chapitre, il narre les progres de Massinisse et Sophonisbe ; comme Seleucus que octroya Stratonique sa femme, à son filz, Antiochus. L'amour de laquelle fut force et le taire, vertu. Il void apres un plus grand nombre d'hommes prins par Amour[1399], que ne fut pas l'armée de Xerxes, entre lesquelz il nomme Persée amoureux d'Andromeda, Narcisse de soy-mesme, Isis d'Anaxarete, Alcinée de Ceice, Eiacus pevien d'Heperie, Sila de son pere Nilus, Atalante d'Hippomene, Galatée d'Athie, Poliphene de Galatée, Glauque de Silla, fille de Forque, Circe de Glauque, Carmenta de Picus, Egerie de Numa, Canace de Macarée, Pigmalion de l'image par luy faicte, et Acontius de Cidippe, vehemens amoureux. Au troisiesme chapitre, il continue d'escrire de Pompée et de Cornelia, d'Agamemnon amoureux de Briseis. Il mentionne Egisse amoureux de Citennestra, Hipermestra de Linus, Pirrame de Thisbe, Leandre d'Hero, Peneloppe et Circe d'Ulisse, Hannibal d'une jeune femme en Pouille, Hisicratea de Mithridates, Portie de Brutus, Julie de Pompée, Jacob de Rachel, Isaac de Rebecca, Abram de Sarra, David de Besabée. Salomon ayma beaucoup Thamire sa sœur, Sanson Dalide, Holopherne Judith, Sicheme Dunie, Assuerus Vasti, Herode Marianne, Procris Cephalo, Athemisie Mausole, Deidami Achille, Semiramis Ninus, son filz, Biblis Caune, son frere, Mirrhe Cinare, son pere, et plus que le moyen et la nature ne requiert ont aymé Genevievre et Lancelot, Isolte et Tristan, François et Paul, son allié et parent, ont esté successeurs et par eschange, en amour. Ainsi que Petrarque estoit attentif à un tel spectacle, il fut prins et lié par une femme, et descrit toutes les affections et passions, esquelles les amans se trouvent, par la loy ancienne d'amour, inviolable, et generalement donnée. […]

[1399] [*Amoureux descritz au second chapitre d'Amour par Petrarque*.]

LIBRO QUARTO[1400].

[…]

FORZA ET POTENZIA D'AMORE.

[…] Così amor nel primo nascimento, è di poca forza et, alquanto poi cresciuto, è di tanta potenzia che, quando adviene che sia al quanto da pensier nutrito et da la speranza corroborato, non è piu volunterio, né in nostro arbitrio di lasciarlo, ancora che pernizioso lo existimemo. Perché tutto'l sangue excita, et commove li altri umori. Per il che, essendo proximi et propinqui a quella che amamo, il desio ne accende, lo amor ne infiamma, et, al tacto solo del li suoi panni, le nostre parti, che quiete se stavano, se exercitano, se irritano, né si pon contenere che non corran dove il desio del piacere le conduce. Et, da smisurato imaginato piacere concitati, non possemo acquietarne, né poner fine a suspiri. Né quella parte, che è del la natura patre (per la qual l'umana specie e li rationali se mantengono e augmentano) possemo far giacere in guisa che ella non sia dal natural stimolo di procreare excitata. Poscia, dunque, che in le reti d'amor semo, se con ragione cecramo svilupparne et se'l foco (dove spontaneamente cominciamo abrusare) ceraremo amorzare, di subito più cocente fiama sentiremo. Et, se cominciaremo a removerne dalli strazii d'amore, e se perseveramente non ne trovamo superiori, ritanaremo con magior impeto e con maggior furia al vomito, per il desiderio che i, noi risurgerà, se non serà da le radici extirpato. Et serà cagione che ogni onore, ogni libertà, in arbitrio di una donna si respona. Lo amore, sprezata la publica discplina, di fiamme e saette armato, va per l'atrui case discorrendo. Varrone, ne la satira, *Cognosci te stesso* : « Risaguardate », dice, « como un piccolino amore, colla face ardente, pertuba li amanti. » Questo non ne permette observare del le leggi la norma. Questo ne induce a violare edicti, sprezar constituzioni, contennere amicazie, matrimonii et virginali lecti corrompere, non curar fama, lasciar studii. Niscun modo per questo possemo servare. […] Li poeti con figmenti, la forza de amore ne monstrano. Questi cantano quel summo Giove, de li dei et omini patre et governatore, che'l ciel rege, in varie figure mutato : tauro, Diana, oro, aquila, cigno, Anfitrione, foco, pastore, serpente. Et che giacque con Europa, Calisto, Danae, Asterie, Leda, Antiope, Alcimena, Egina, Mnemosine, Proserpina. Et, Neptuno mo devenuto juvenco, mo fiume, ariete, cavallo. Et Marte e

[1400] Texte italien établi d'après Mario Equicola, *Le livre de la nature d'amour* (*De natura d'amore : libro quarto*), éd. Enrico Musacchio et Graziella Del Ciuco, Bologne, L. Cappelli, 1989, p.74-85 ainsi que *Libro di natura d'amore*, Venise, P. di Nicolini da Sabbio, 1536, p.134-141.

Venere colligati. Et quella Rea, già vecchia, et matre di tutti li dei esser stata sospinta all'amor di un frigio, si lege. Legemo, in Lactanzio, un poeta antiquo aver descritto il triunfo di Cupidine, « nel quale non solo potentissimo sopra li dei, ma ancora vincitore il finge, numerando lo amore di ciascuno, per il quale vennero in dominio et potestà di esso Cupidine. Descrive l'ordine e pompa del triunfo, dove Giove con tutti li dei, inanzi al carro se mena incatenato. » […] Che altro nota la mutazione, la quale facea (de omini) Circe et Medusa, se non de amore la veemenzia. Non voglio, altre cose fabulose referire, lasciando le fugitive, et molte volte prese ninfe, naiade, driade, amadriade, lascivi satiri et petulci fauni. Plutarco, ne li *Paralleli*, scrive Matero, figliolo di Deolo re di toscani, aver amata la sorella ; el patre, poi che'l seppe, averli mandata una spada, colla quale la donna, che parturito avea, se amazò, e poco poi lo amante. Papirio Roma fece gravida Canulia. El patre Papirio, como Deolo avea facto, fece, et simil caso sequì. Muzia essendo Pompeo Magno alla impresa contra Mitridate, con uno amante electissimo se delectava. Pompeia, consorte di Iulio Cesare, di Clodio (como si crede) inamorata, violò li sacri de la bona dea (Calfurnia la crese Appiano, ma erra). Servilia di Lucullo poco pudica se fece cognoscere. Terenzia di M. Tullio fu adultera. L'una et l'altra Iusta Auguste, intemperatamente vissero. Messalina di Claudio Silio, più di ogni altro tra la gioventù romana formosissimo, ardea. Faustina di M. Antonio filosofo tre amatori ebe carissimi : Orfito, Ventidio et Tertulo. […] Voglio pretermettere altri omini, in conseglio et in milizia preclarissimi (sì romani, si exteri) da amor superati. Ché, a tali marziali, non in tutto Aristole par veti et neghi tali excessi. Venero alli principi de' filosofi, lasciati li altri. Platone amò Aster adolescente, amò Arcanasia colofonia, amò Fedro (per il quale desiderava deventar cielo per posserlo con più lumi vedere), amò et Agatone, lo quale basciando, l'anima venne in la summità de le labra. Et se quvi avea poco più di pausa, remanea morto in sé, et vivo nel amato. Aristotele amò la Pellice di Ermia, colla quale, avendo saziato suo desiderio, li sacrificò, come di eleusini soleano di Cerere, non dubitando una meretrice far degna de divini onori. Questi sono quelli, de li quali l'uno chiamò voluptà, « esca di tutti mali » ; l'altro è che, per tutte sue opere, la lacera. Quel auditore di Socrate et emolo di Platone, Xenofonte, dicea non veder cosa più bella che'l suo Clinia. Non curava esser cieco et losco ad ogni altra cosa cha'l suo amato. Dolevasi del somno, che di vederlo il privava. Rengraziava il sole che Clinia a gli occhi soi rendeva. Sofocle, già vecchio, amò Teoride. Infiniti ne potria numerare. Lasciaremo dunque Salomone, il quale superato da concupiscenzia amorosa, sacrificò alli idoli. Sotto silenzio passaremo David, publico adultero, e de li amici (per amore) occisore, per esser

noto quanto, amore in questi sue forze experimentasse. Concluderemo questo ragionamento con la sentenzia di Luciano, di Stratonica, della quale se inamorò il privigno, scoperto dalla astuzia del medico : « Perché, subito che'l giovene se sentì la egritudine per la vergogna, tacito la supportava con dolor. Ma il cor se mutava. Il corpo ogni dì veniva più languido. Il che, poi che'l medico manifestamente vide, cognobe non esser altra infirmità, che amore, avendone cognosciuti molti indizii ; percioché li occhi erano imbecilli, la voce tenue, il core paventoso et le lacrime spesse. Questo animadvertendo, pose la man dextra al core. Finché intrarno in camera li altri, non faceva altro moto. Subito che entrò la noverca, mutò il color et cominciò a sudare et parea impaurito. Il core era in moto più che'l solito. Le qual cose li ferno manifesto lo amore. Et curarlo se dispose chiamò il patre del giovene, timido de la salute del figliolo, et disse : « Il mal de tuo figliolo non è infirmità, ma iniuria, percioché non si dole del corpo, ma lo amor il crucia et impaziscelo per troppo desiderio. Ama mia mogliere, la quale in niscunio modo ci la daro. » Il padre supplicolli, per la sua sapienzia, et medicina, che volesse salvar il giovene (non essendo voluntieri, ma sforzato) da tal calamità oppresso. Lo pregeva che non volesse esser omicida, maxime che facea professione di dar salute altrui. Respose il medico : « Dimandi cosa iniusta volendome privare de mia mogliere et forme iniuria. Tu, che faresti se amasse egli la tua, che sì me rechiedi. » Disse che par salvare il giovene l'averia data. Allora, il medico : « Questo ama tua mogliere. » Obediò al medico, et lasciò la moglie, el regno al figliolo, et essandò in Babilonia dava vicino al fiume Eufrate, edificò Seleuchia. » Il nome del lo inamorato è Antioco (ma non è quello che fece guerra a' romani), la amata Stratonica, el medico Erasistrato. […]

LE QUATRESME
LIVRE
DE MARIUS EQUI-
cola D'alveto[1401].
DE LA NATURE D'AMOUR.
DE LA FORCE ET
puissance d'Amour.

CHAPITRE IIII.

[…] Ainsi l'amour, à sa premiere naissance, est de peu de force, mais depuis, estant un peu creu, il est de si grande puissance que, quand il advient qu'il soit un peu nourry de la pensée, et coroboré par l'esperance, il n'est plus volontaire, ny en nostre discretion de le laisser, combien que nous l'estimions pernicieux, car il excite tout le sang, et esmouve les autres humeurs. Et pour cette cause estant proches de celle que nous aymons, le desir nous allume, l'amour nous enflamme, et seulement au toucher de sa robe, nos parties qui estoient tranquiles s'excitent et s'esmouvent et ne se peuvent tenir de courir là où le desir du plaisir les conduit, et estant excitez du desmesuré plaisir imaginé, non ne pouvons nous apaiser, ny mettre fin aux souspirs, et ne pouvons tellement reprimer la partie qui est pere de la nature, et par laquelle la race humaine, et les hommes se maintiennent et augmentent, qu'elle ne soit excitée par le naturel esguillon de procreer. Puis donc que nous sommes aux rets d'amour, si nous voulons, avec la raison, nous despetrer, et si nous taschons d'amortir le feu, ou nous comançons à brusler de nostre bon gré, nous sentirons incontinent une plus cuisante flamme. Et si nous commanceons à nous vouloir retirer et delivrer des tourmens amoureux, et qu'en preservant, nous ne trouvions superieurs, nous retournerons avec plus grande force et furie au vomissement, à cause du desir lequel revivra en nous, s'il n'est entierement desraciné, et sera cause que tout honneur et toute liberté se remettra en la discretion d'une femme. Amour mesprisant toute publique discipline, armé de flammes et sagettes, court par les maisons d'autruy. Varron,

[1401] Traduction établie d'après Mario Equicola, *Les six livres de Mario Equicola ,[…] de la nature d'amour, tant humain que divin, et de toutes les differences d'iceluy,[…] mis en françoys par Gabriel Chappuys, […]*, IV, Paris, J. Housé, 1584, p.217-226.

en la satyre : « Cognoy toy-mesme », dit : « *Advise et regarde comme un petit enfant amour, avec ton flambeau ardant, trouble les amants*[1402]. » Cet amour ne nous permet observer la reigle des loix. Il nous induit à violer et enfraindre les edicts, à mespriser les constitutions et ordonnances, à nous moquer des amitiez, à corrompre les mariages, et les licts de virginité, à ne nous soucier du renon et à laisser les estudes, et pour luy, nous ne pouvons garder aucune mesure et raison.[…] Les poetes, par leurs fictions, nous monstrent la force d'amour. Ilz chantent que le grand Jupiter, pere et gouverneur des dieux et des hommes, qui gouverne le ciel, s'est changé en diverses formes et figures, en taureau, Diane en or, en aigle, en cigne, en Amphitrion, en feu, en pasteur, et en serpent, et qu'il a couché avec Europe, Calisto, Danae, Asterie, Leda, Antrope, Alcmene, Egine, Menmosine et Proserpine. Ilz chantent Neptune ores devenu jeune taureau, ores un fleuve, un mouton et un cheval ; et Mars et Venus liez ensemble. On lit aussi que ceste Rhea, desja vieille et mere de tous les dieux, a esté poussée et induicte à aymer un phrigien. Nous lisons, en Lactance, qu'un ancien poete a descrit le triomphe de Cupidon, auquel il le feint non seulement tres puissant par dessus les dieux, mais aussi vainqueur d'iceux, recitant l'amour de chacun, par lequel Cupidon est venu à leur commander et avoir puissance sur eux[1403]. Il descrit l'ordre et la pompe du triomphe, ou Jupiter est mené, lié devant le char, avec tous les dieux. […] Que signifie le changement que Circe et Meduse faisoient des hommes, autres choses sinon la vehemence d'amour [1404]? Qui a la furie et proprieté de faire des merveilleuses metamorphoses ?Je ne veux reciter autres choses fabuleuses, laissant les fugitives nymphes, et prinses souventesfois, les naiades, driades, amariades, les satyres lascifz, et petulans faunes. Plutarque aux livres *des Parallelles*[1405], escript, que Materus, filz de Deo, roy des Toscans, ayma sa sœur ; le pere, le sachant, luy envoya une espée, de laquelle la princesse qui avoit enfanté, se tua, et un peu apres, l'amant. Le romain Papirius engrossa Canulia ; le pere Papirius fit ny plus ny moins que le roy Deol avoit faict, et semble cas et accident en advint. Mutia, comme Pompée le Grand ,estoit à l'entreprinse et guerre contre Mithridate, se delectoit et prenoit son plaisir avec un tres gentil amant. Pompeia, femme de Jules Cesar, amoureuse de Clodius comme l'on estime, viola les sacrifices de la bonne deesse. Calfurnia (qu'Appian a pensé estre Servilia, mais il se trompe) amoureuse de Luculle, se faict cognoistre peu pudique. Terence fut l'adultere de Ciceron. L'une et l'autre Julie Augustes ont vescu

[1402] [*A quoy amour nous induit par sa puissance.*]
[1403] [*De cestuy cy nostre Petrarque a tiré la description de son triomphe d'amour*.]
[1404] [*Que denotent les mutations faites par Circe et Meduse*.]
[1405] [*Histoire en Plutarque*.]

intemparamment et avec incontinence. Messaline brusloit de l'amour de Claudius Silius, plus beau que tout autre, entre la jeunesse romaine ; Faustine du philosophe Marc Antoine a eu trois amoureux fort cheriz d'elle : Orphile, Ventidius et Tertule. […] Je veux passer souz silence plusieurs autres personnages tres excellens et celebres en conseil et armes, tant Romains qu'estrangers, vaincuz d'amour, pource qu'il ne semble point qu'Aristote defende et prohibe du tout aux soldats, tels excés. Et laissans les autres, je viendray aux princes des philosophes. Platon fut amoureux du jeune Aster[1406]. Il ayma aussi Archanasie Calophonie. Il ayma Phedre pour l'amour duquel il desiroit devenir le ciel, à fin qu'il les peust voir et contempler, avec plus de lumieres et yeux. Il ayma aussi Agaton, et tandis qu'il le baisoit, l'ame luy vint jusques sur les leures, de maniere que, s'arrestant là un peu d'avantage, il fust demouré mort en soy, et vivant en l'aymé. Aristote ayma la concubine d'Hermias[1407], avec laquelle ayant contenté son desir, il luy sacrifia, comme les Eleusis souloyent faire à Ceres, ne doutant de faire une putain digne des honneurs divins. Ceux-cy sont les philosophes desquels l'un appelle la volupté, amorce de tous maux, et l'autre la demembre et dechire par toutes ses œuvres. Cet auditeur de Socrate, et emulateur de Platon, Xenophon, disoit qu'il ne pouvoit voir chose plus belle que son Clinia[1408] ; il ne se soucioit point d'estre aveugle et louche à toute autre chose. Il se plaignoit du sommeil, qui le privoit de la veue d'iceluy. Il remercioit le Soleil, lequel rendoit Clina, à ses yeux et le luy faisoit voir. Sophocles, desja vieil, ayma Theonide. J'en pourray nombrer infiniz. Nous laisserons donc Salomon, lequel surmonté par la concupiscence amoureuse, sacrifia aux idoles[1409]. Nous passerons David souz silence, publique adulture, et au moyen d'amour, meurtrier et homicide des amis pour ce que l'on cognoist assez, comme amour à esprouvé ses forces en ceux là. Nous conclurons ce chapitre et discours, par la sentence de Lucian, touchant Stratonique, de laquelle le beau-fils s'enanmoura, et fut descouvert par l'astuce du medecin. Car aussitost que le jeune homme sentit le mal amoureux, de honte, il le supportoit secretement, avec douleur. Mais le corps se changeoit, le corps devenoit tous les jours plus languissant ; ce que le medecin ayant manifestement veu, il cogneut bien que ce n'estoit autre maladie que d'amour, pource qu'il en avoit veu plusieurs certains indices. Car les yeux d'iceluy estoient languissants, il avoit la voix debile, le cœur timide, et larmoyoit souvent. Voyant cela, il luy mit la main sur le cœur, et jusques à ce que les autres entrassent en la chambre, il ne sonnoit mot, aussi tost que la

[1406] [*Platon amoureux*.]
[1407] [*Aristote amoureux*.]
[1408] [*Xenophon amoureux*.]
[1409] [*Salomon vaincu par la concupiscence*.]

maraste ou belle mere entra, le patient changea incontinent de couleur, commancea à suer, et sembloit intimidé et ayant peur ; son cœur luy battoit plus que de coustume. Et ces choses là luy manifesterent et descouvrirent certainnement cete amour, et se delibera le guarir. Il appela le pere du jeune homme, qui doutoit de la santé de son fils, et luy dist : « Le mal de vostre fils n'est pas maladie[1410], mais injure, pource qu'il n'a point de douleur au corps, mais l'amour le tourmenté, et le faict affoller du trop de desir. Il ayme ma femme, laquelle je ne veux donner en aucun maniere. » Le pere le supplia, par sa sagesse et art de medecine, de sauver le jeune homme, n'estant ce volontiers mais contrainct, et le pria, que par une telle calamité, il ne voulust estre homicide, attendu qu'il faisoit profession de preserver et sauver les autres. « Vous demandez, respondit le medecin, une chose desraisonable, injuste, me voulant priver de ma femme et me faire tort. Que feriez vous, s'il aymoit la vostre, voyant que vous me requerez ainsi ? » Il dist que pour sauver la vie du jeune homme, il la luy bailleroit. A cete heure là, le medecin repliqua : « Cetuy cy ayme vostre femme. » Il obeyst au medecin, et laissa sa femme et le royaume à son fils, et s'en alla en Babylonie où, pres de la riviere Euphraste, il bastit Seleuchie. Le nom de l'amoureux est Antiochus, mais il n'est pas celuy, qui fit la guerre aux Romains ; l'aymée se nommoit Stratonique, et le medecin Erasistre. […]

[1410] [*Astuce d'Erasistrate, medecin, à l'endroit de Seleuque pour la santé d'Antiochus amoureux*.]

Agostino Nifo

DE PULCHRO LIBER ET DE AMORE LIBER

Du Beau et de l'Amour

LIBER SECUNDUS

LIVRE II

AUGUSTINI NIPHI MEDICIS AD ILLUSTRISS.JOANNAM ARAGONIAM TAGLIACOCII PRINCIPEM DE AMORE LIBER II

De aegritudine cupidinea, et quibus signis a cupidine discernatur[1411]. *Caput XCVI.*

Cupidinem vero nonnunquam in cupidineam aegritudinem pervenisse, argumento nobis est Antiochus Seleuci filius. Quod autem hoc contingat nonnumquam Rhases, Avicenna, et Galenus demonstrant, nam cum amantis intentio in assidua puellae amatae cogitatione tota se verset sitque illic naturalis complexionis vis omnis intenta cibus in stomacho perfecte concoquetur nunquam. Quo fit ut major in excrementa quantitas emittatur, minor vero et ea quidem, quae cruda est, trahatur ad jecur, ubi etiam male concoquitur. Ideo sanguis paucus, crudusque inde per venas diffunditur. Quare membra omnia cruditate alimenti extenuantur, et pallent ; preterea quocumque animi assidua fertur intentio. Illuc et spiritus advolant, qui animae sive currus, sive instrumenta sunt. Et quoniam in amatae puellae imagine tota amantis intentio fertur et rapitur eodem etiam trahentur et spiritus ; illuc autem evolantes, assidue resolvuntur. Qua propter frequentissime puri sanguinis fomite opus est ad consumptos spiritus recreandos, ubi subtiliores quaeque et lucidiores partes sanguinis quottidie in reficiendis spiritibus exhalantur, propterea puro, et claro sanguine resoluto, masculosus, crassus, aridus restat, et ater hinc excitatur corpus et squalet. Hinc et melancholici amantes evadunt. Ex sicco enim, crasso, atque sanguine melancholia efficitur, quae suis vaporibus caput opplet, cerebrum siccat, animam tetris horrendisque imaginibus dies noctesque sollicitare non cessat, quod Lucretio philosopho epicureo propter amorem legimus accidisse. Qui amore primum, insania deinde vexatus, sibi tandem ipsi manus injecit. Galenus morbum cupidineum « herosiv », Avicenna autem « hiliscim » appellavit, signa vero multiplicia sunt, quibus a cupidine discernitur. Primum quidem a qualitate ipsa mutata, nam oculi eorum sunt sicci atque profundi, membra omnia preter oculos arefacta

[1411] Texte latin établi d'après Agostino Nifo, *Du Beau et de l'Amour* (*De pulchro liber et de amore liber*), II, 96, Rome, Antoine Blade, 1531, Fol.CXXXIX bis-Fol CLXI bis. À titre d'information, l'édition suivante a également été consultée Agostino Nifo, *Le livre de l'amour*, éd. Laurence Boulègue, Paris, les Belles lettres, 2011, p. 149-153.

et squalida. Dico : « praeter oculos », quoniam licet profundi sint, tamen sunt graves, crassis palpebris et magnis affecti propter insomnietam et ploratum. Figura vultus sine ordine atque variabilis, deinde ab actionibus laesis. Nam palpebrae continuo moventur, rident vero ac si pulchri non nihil aspexerint continuo moventur, rident vero ac si pulchri non nihil aspexerint et jucundi, aut audierint sonos delectabiles, leantur modo, modo tristantur. Cum ploraverint, singultatim flent, frequenter cum suspiraverint, attollunt suspiria ; cum amatorias modulationes atque cantilenas audierint, nunc ridendo laetantur, nunc flendo tristantur, presertim cum amatae rebellionis meminerint et absentiae. Pulsus sunt eorum qui tristantur inordinati atque difformes. Discernitur autem cupido ab « herosi », quoniam licet, qui cupidine amat, uni se in omnibus prebeat, et perseveranter in actionibus tamen servat modum et ordinem, cucncta quae agit ratione accomodata cupidini facere videtur, nam persevanter amando et quidem unam, cuncta amatae gratia contemnit. Infelicem quoque se putat, cum memoriam in aliud quam in amatam occupaverit, neminem arbitratur se feliciorem, quoties amatam aut inspexerit, aut aloquutus fuerit aut tetigerit. Amat quaecunque amatae, sunt honoribus laudibusque quottidie extollendo. Tuetur ejus honorem infamiam ei attributam accerrime repellendo. Et ut brevibus concludam, omnia quae amata vult, ipse vult, quae amatae displicent, ispe abhorret. Quae licet ab affectu profiscantur, ratione tamen affectui conformi aguntur. Qui vero cupidinea morbo laborat, quaecunque agit, sine modo et ordine facere videtur. Tradit autem Avicenna signum quo solers medicus cognoscere poterit puellam, cujus gratia herosi amans laborat ex pulsu ipso. Pulsus enim in commemoratione puellae alteratur, presertim si commemoratio post oblivionem a medico procuretur. Insuper etiam et in subitario occursu, usque adeo, ut etiam imperiti medici hujusmodi impulsu differentiam cognoscere poterint. Et quamvis Erasistratum in Antiocho Seleuci filio, qui novercam deperibat, hoc cognovisse ferant historici, Galenus tamen eo libro quem de praedictionibus scripsit, asserit illud de Erasistrato narratum hujusmodi se comperisse, suoque tempore illud in uno quodam juvene qui saeva «herosi » laborabat, ex motu pulsus se deprehendisse. Sed ubi puella praesens non fuerit aut obvians, aut occurrens, non est facille illud annotare ex pulsu. Avicenna tamen docet hoc pacto, ut plurimum puellarum nomina dicendo, solers medicus pulsum manu perseveranter contigat. Inveniet enim eum mox diversum cum nomen amatae in narratione occurrerit. Quod si cum occursu nominis amatae formam, mores, domum, dignitatem, caeteraque quae eam extollunt, ipse medicus, aut alius narraverit, in pulsu etiam majorem diversitatem persentiet et quoties vicissim hoc fecerit, invenies apud hujusmodi commemorationes

semper in pulsu mutationem non parvam. Quod se expertum esse testatur Rhases ; syrus medicus non inexpertus hujusmodi morbum curat, coitu cum ea quae in desiderio est, si fieri potest, aut lege in uxorem ducendo, ut Erasistratus Antiochum aut alio modo, si autem fieri non potest, coitus cum alia simili persepe fieri, ut inquit procuretur. Itemque jejunio, ut Crates dicebat : «Amorem sedat fames. » Seneca vero, quem si fovere ateque alere desistas, cadit brevique vires perdit extinctus suas. Insuper et ebrietate, quoniam vinum spiritus multiplicat et pabulat qui amore aruerunt, nam ut ferrum mollescit in igne, sic amantis arefacti spiritus in vino. Et deambulatione, deambulatio enim otium tollit. Sub deambulatione, intelliguntur gymnicae motiones, ut venatio, et caeterea in quibus corpus movetur, et ablatione otii, otia enim si tollas, periere cupidinis artes. Sunt et alia multa quae a medicis quaerantur.

Jeanne Flore

COMPTES AMOUREUX

Compte troysiesme d'une dame en beaulté excellente[1412], qui feust ingrate a ses amants.

[…] Que je ne le face long, elle coucha seulette chargee de celle faulse erreur d'esperit en son lict froid et non accompaignee jusques à l'an vingt huictiesme de son aage, que Cupidon, dieu d'amours, non ayant mis en oubly l'irreverence que celle luy portoit, plein d'aspre et bouillant courroux et implacabale, reprint en main son fort arc, et enfoncé avecques grande fureur va descocher une poignante sagette ayant le fer d'or fulgurant sur ce cœur marbrin, superbe, saulvaige, et contumax, lequel y penetra cruellement jusques aux empenons. Par ce moyen escheut que le puissant amour campegeant au meillieu de l'enflambé estomach, la dame de ses feux secretz et cachez commença a brusler d'une terrible sorte, comme celle qui tant profondement fut playee de playe attroce, incogneue, et que encores rejoincte en cicatrice, la douleur s'en povoit resentir, de façon que des esguillons ardens d'amour efforcee, et travaillee impatiemment soubz l'inaccoustumé mords et frein, commence a peril en languissant ; et souhaicte ores a tard les doulces prieres passees espandues en vain par les jeunes et vertueulx adolescens. Desja Amour justement usant de ses convenables violences, aspres en elle plus qu'on ne pourroit penser, de luy mesmes, de jour en jour, se hastoit et augmentoit. Et ayant faict de ce cœur miserable une droicte fornaise embrasee, non seulement la contraignoit a desirer les accolemens des jeunes et beaux hommes qui l'avoient par le passé priee, mais d'impatiente luxure a peine se contenoit de soliciter les hommes vilz, et d'abjecte condition sans respect. Elle de grace special les eust voulut tenir en sa couche secrette pour aulcunement satier ses concupiscences chaleureuses et puriantes. Et pense que si ung noir et hideux Egiptien, ou bien ung laid Etiopien se fut a elle presenté, qu'elle ne l'eust aulcunement refusé, ains accomply toutes ses demandes et desirs. Finablement la noble matrone excessivement amoureuse, languissante, exagitee en la chaleur des haultes flammes, esguillonnee des illecebres desirs, et de pruriants appetitz, de lasciveté intemperee incrediblement commeue, comme si de Lays Chorintienne fille, elle eust retenu aussi sa complexion libidineuse, ne pouvant plus supporter telles oppressions, dolente et esperdue cheut au lict malade. Ses parents y accouruent meutz de naturelle pitié en gros nombre cherchans par tous moiens de cognoistre la cause de son mal, et celuy lever du corps prosterné. Si advint que l'industrie des expers medecins (comme jadis

[1412] Texte établi d'après Jeanne Flore, *Comptes amoureux par madame Jeanne Flore ; touchant la punition de ceux qui contemnent et mesprisent le vray amour*, 3, Lyon, Denys de Harcy, 1531, p. XLIII-XLIV.

Antiochus, filz de Selenche, estant oultre mesure amoureux de sa maratre, cheut par ce moyen en mortelle langueur, fut l'origine de sa maladie descouverte par Herasistratus medecin en tastant le poulx du patient s'en yssant et entrant la reyne), par telle mesme voye cogneurent que la dame accouchoit malade par excessif amour, languissante et quasi hors de son sens. Dont advisez de ce, son pere et sa mere affin qu'ilz ne perdissent par immaturee mort leur unique fille, trouverent opportun et brief remede de la marier. La besogne fut hastee, et promise et fiancee en peu de jours la damoiselle a ung riche citoien, de bonne condition, et riche, mais vieulx et ja caduc, et parvenu a la doubteuse aage, et auculnement luy estoient pendentes les joues, les yeux ulcerez et rouges, les mains tremblantes, l'haleyne puante et fedite, le chef cliné vers terre, si qu'il proprement sembloit avoir l'eschine d'ung chien rongneux ; et son saye par devant estoit tout vilainement embavé. Brief, toute sa belle vertu estoit de penser a l'avarice, comme souverainement intentif a l'insatiable cupidité d'avoir.

Henri Corneille Agrippa

DE OCCULTA PHILOSOPHIA

La Philosophie occulte

LIBER PRIMUS

LIVRE I

LIBER PRIMUS.

Quomodo passiones animi mutant corpus proprium permutando accidentia, et movendo spiritum. Cap.LXIII.

Passionum autem animae[1413], quando sensualem apprehensionem sequuntur, vim regitivam habet phantasia, seu virtus imaginativa. Haec enim de sua potentia juxta passionum diversitatem primo diversimode alterat et transmutat corpus proprium transmutatione sensibili, mutando accidentia in corpore, et movendo spiritum sursum vel deorsum, ad extra vel ad intra, et diversas qualitates producendo in membris. Sic in gaudio spiritus expelluntur, in timore retrahuntur, in verecundia moventur ad cerebrum. Sic in gaudio dilatatur cor ad extra paulatim, in tristitia constringitur paulatim ad intra ; simili modo in ira vel timore, sed subito. Rursus ira vel cupiditas vindictae producti calorem, rubedinem, amarum saporem, et alvi influxum. Timor inducit frigus, cordis trepidationem, vocis defectum atque pallorem. Tristitia sudorem et albedinem caeruleam ; misecordia etiam, quae tristitia quaedam est, saepe miserantis corpus male afficit, ut alterius corpus videtur affectum. Palam quoque est inter amantes aliquos, tam fortem esse ligaturam amatoris, ut quod patitur unus eorum patiatur et alter. Anxietas etiam inducit siccitatem et nigredinem. Quantos etiam calores cupido amoris concitet in hepate et in pulsu noscunt medici[1414], eo judicio nomen amatae in passione heroica deprehendentes ; sic Nausistratus cognovit Antiochum amore Stratonice captum. Manifestum praeterea est passiones ejsumodi, quando vehementissimae sunt, posse mortem inferre ; et hoc apud vulgus palam est nimia laetitia, tristitia, amore, odio, interdum mori homines, saepe etiam morbo levari. Sic legimus Sophoclem et Dionysium, Siciliae tyrannum, utrunque accepto tragicae victoriae nuntio, subito mortuos. Sic mater, viso filio e Cannensi praelio redeunte, repente obiit. Quid etiam tristitia possit, omnibus notum est. Scimus etiam canes nimia tristitia de morte dominorum suorum saepe mortuos fuisse. Nonnunquam etiam ex hujusmodi passionibus morbi diuturni, sequuntur et quandoque curantur. Sic ex alto despicientes aliqui prae timore nimio contremiscunt, caligant, infirmantur, quandoque sensus amittunt. Sic singultus, febres, morbi comitiales quandoque sequuntur, quandoque vero recedunt, quandoque mirabiles quidam effectus proveniunt ; ut in Croesi filio, quem genitrix mutum ediderat, metus vehemens aviditasque vocem excussit, quam natura diu

[1413] Texte latin établi d'après Henri Corneille Agrippa, *La Philosophie occulte* (*De Occulta philosophia*), I, 63, Cologne, 1533, p.83-84.
[1414] [*Animi passiones mortem nonnumque inferunt*.]

negaverat. Sic repentino quodam casu affectu, saepe vita, sensus, motus subito membra deserunt, ac saepe statim revertuntur. Quantum etiam conjuncta magnanimi audaciae, vehemens ira faciat ipse ostendit Magnus Alexander, qui in India praelio circunventus lumen et ignem ex se profundere visus est. Theodorici pater ignis scintillas ex toto corpore profudisse legitur, ita ut scilliantes flammae hinc inde etiam cum sono prosilirent. Atque horum similia nonnunquam etiam in beluis apparent, sicut de Tiberii equo, quem ore flammigerasse proditum est.

Józef Struś

ARS SPHYGMICA

L’Art sphygmique

ARCANA HOMINUM QUO-

modo pulsibus deteguntur[1415].

CAP.XVII.

Si noscere cupias ex pulsibus, sintne aliqui obnoxii homines delictis, an immunes de quibus sunt nobis, suspecti, tangito eorum arterias ; interea vereo temporis perterrefacito ipsos verbis tuis, asseverando te certo scire ipsos non esse extra culpam. Si enim quis deliquit, incidet statim in animi perturbationem, timorem scilicet, vel moerorem, vel timorem simul cum ira. Eas autem animi affectiones, conantur plurimi celare ; sed pulsus detegunt eas, et produnt ipsis invitis. Fiunt enim primo parvi, languidi ; postea inaequales anonymi, jam parvi, jam magni, jam celeres, jam tardi, jam crebri, jam rari, jam vehementes, jam languidi, sine ullo ordine. Perseverat autem ea pulsuum inaequalitas et ataxia aliquousque, nec cito disperit. Quare repetitis vicibus iterum atque iterum tangenda est areteria, ut scias, cito ne sedetur pulsuum inaequalitas, et ordinis peturbatio. Sunt enim nonnulli natura, timidi qui ob quascunque etiam levissimas occasiones expavescunt, licet sint innoxii. Sed talibus cito desinunt pulsuum innovationes ; et sicut ex abrupto incipiunt, ita repente pereunt. Illis vero lente, qui culpae sunt obnoxii.

Hoc vero ingenio celebrem se praestitit Erasistratus, dum ex pulsu amari novercam a privigno cognovit. Ecdem admirabilem se Romanis reddidit Galenus, dum foeminam civem romanam, Pyladis juvenis amore flagrare, ex pulsu percepit ; dum etiam Cyrillum Boethi filium, alio, quam jussus fuerat a medicis, cibo usum fuisse, manu arteriam tangens, vaticinatus est ; quod qua industria praestitit, scriptum reliquit in libello de Praecognitione ad Posthumum. Neque illud parvae fuit admirationis, quod Galenus divitem quendal vafrum et arrogantem, qui multos inscitiae solebat arguere, inficiantem se medicamentum accepisse, mendacii coram in os notaverit, signo ex pulsibus accepto. Sed qui haec profero ? Donavit Deus optimus humano generi artem sphygmicam, qua possunt secretiora quaeque rimari et explorare, callere etiam futuros hominum eventus. Cui nos simul cum angelis, quibus ipse scientiam praeteritorum, praesentium et futorum ab initio indidit, gratias agamus per JESUM CHRISTUM filium ejus, Dominium nostrum.

[1415] Texte latin établi d'après Józef Struś, *L'Art sphygmique* (*Ars sphygmica seu Pulsuum doctrina* […]), V, 17, Bâle, L. Königs, 1602, p.355-356.

Pierre Messie

SILVA DE VARIA LECCION

Les Diverses Leçons

Comiença la tercera parte de la Silva de varia leción, en
la qual se contienen muchas y muy notables hysto-
rias y cosas[1416].

CAPITULO XIII

En que se cuenta una estraña medicina, con que fue curada
Faustina, hija de Antonino Pío, de la enfermedad de amor
desonesto. Y de otros algunos remedios para esta passión, y
señales para conoscer de quién es uno enamorado.

Ser fortíssimo afecto del ánimo y grande passión la affición y captiverio de la voluntad que illaman amores, por experiencia lo han conoscido muchos hombres. Y ex emplos y hystorias muy maravillosas ay dello de algunos hombres muy sapientíssimos que, inficionados de este ponçoña, han hecho grandes desatinos, dexándose yr tras su voluntad cativa y engañada, sin poner la restistencia que devían. Y muchos vinieron a tanto estremo, que murieron desta enfermedad y passión. Entro los otros exemplos y casos que se podrían dezir, escrive Ccapitolino un caso notable que acaesció a Faustina, hija de Antonino, emperador, muger que fue de Marco Aurelio. Y es, assí, que ella se enamoró de un gladiator ; y se afficionó a el desonestamente de tal manera, que le vino tant tristeza y desseo por él, que su vida y salud se estrechava y perdía y estuvo en punto de se morir. Lo qual todo, cómo y por qué era, fue sabido y entendio por el emperador, su marido, que era aquel buen Marco Aurelio, de quien todos saben. El qual luego juntó muchos géneros de hombres médicos, y hechizeros astrólogos y otros muchos maestros y sabio, para que le aconsejassen y dissen remedio cómo Faustina fuesse curada. Los quales assí juntos y aviendo mucho platicado en el caso, dizen que, de los pareceres y consejos de todos, se venieron a acordar en uno ; y fue que el gladiator de quien Faustina estava enamorada, fuesse muerto y, tomada parte de su sangre, la diessen a bever a Faustina ; y luego, en aviéndola bevido, su marido, el emperador, y ella durmiessen juntos y que quedaría ella sana. Fue esto assí hecho, como está dicho ; y es cosa maravillosa que escriven que se le quitó totalmente el affición y passión que del amor padescía y nunca más se le accordó del gladiator para que le diesse passión ni al desseo. Del qual hecho yo no sabría dar razón natural alguna más de escrevirlo, como lo hallo escripto. Búsquela el quae más supiere, que yo sé que dize la hystoria que, deste ajuntamiento que Fautstina y su marido tuvieron, passada esta medicina, fue engendrado Antonino Cómodo, que después fue emperador ; que salió tan sanguíneo y cruel, que más parescía, hijo del gladiator, cuya sangre su madre bevió quando lo concibió, que del padre cuyo hijo era. Desta manera se curó esta Faustina, como está dicho. Y es de saber que el affición y passión de los amores los

[1416] Texte espagnol établi d'après Pedro Mexía, *Les Diverses Leçons* (*Silva de varia lección*), 13, éd. Antonio Castro Díaz, Madrid, Cátedra, 1989-1990, t.2, p. 89-93.

griegos y árabes médicos la ponen y cuentan entre las otras enfermedades humanas; y para ella dan y aconsejan algunos remedios. Cadmo, milesio (según cuenta Suydas en sus *Coletáneas*), escisivió libro particular para sanar y quitar el mal de los amores. El libro que Ovidio hizo *De remedios amoris*, muy notorio es a todos. Los médicos, pues, entre otros remedios que dan, dizen y aconsejan que el enamorado que quiere sanar, le encarguen y ocupen en grandes negocios de honrra y hazienda en que entienda, porque el ánimo, distraýdo en diversos cuydados, se aparte de la ymaginación que le da pena. Y también dizen que trave plática y conversación con ostras mugeres. Plinio, en libro treze, dize que aprovecha para templar los ardores y desseo del enamorado rociallo y polvoreallo con polvo donde se aya rebolcado mula. Y, al cabo, concuerdan todos en un remedio, que es adevinar con el dedo, que la mejor medicina y remedio es que, al que assí estuviere apassionado, le den y junte con la muger por él amada. Y desta manera curó Erasístrato, médico Antíoco, hijo del rey Seleuco, estando enamorado de la reyna, su madrasta, y determinado de se dexar morir antes que descubir su dolor, por ser la causa la muger de su padre. El sabio médico, por el movimiento del pulso quando la reyna entrava, conoció ser ella la causa de su mal y de quien él estava enamorado. Y, significándolo a su padre por galana manera, que sería muy largo de contar y también es cosa común que todos saben, el padre, hecha la experiencia del hijo en el pulso y acabando de conocer ser verdad que su hijo penava por su muger, tuvo por bien, aunque contra la voluntad de su hijo, que antes quería morir que hazerlo, de dexar él la reyna y darla a su hijo por muger ; que, en la verdad, en la edad y hermosura venía el casamiento más conforme con el hijo que con el padre. Y luego fue suo sano su hijo y bivió grande tiempo con sua amada muger. La hystoria es muy hermosa y cuéntala Plutarco en la vida de Demetrio. Acabo agora de dezir Erasístrato médico, conosció, de quién era enamorado Antíoco teniendo el pulso en la mano y entrando la reyna. Es assí que dizen los médicos que, para conoscer de quién es uno enomarado, le tomen el pulso, y, nombrándole muchos nombres, teniendo muy grande aviso, quando oyen el nombre de la que aman, le dará el mismo pulso muchos golpes muy apriessa y de tal manera, que descubra ser aquélla la que él amava. Muchas señales otras ponen para conoscer quándo uno anda enamorado : como que tienen los ojos hundidos y duermen y comen poco, que el pulso les anda apriessa y, hablando con ellos, no responden a propósito algunas vezes ; y, assí, otras muchas que no quiero dezir, porque ya los hombres se precian tanto dello, que ellos tienen cuydado de publicallo, y aun a las vezes, falsa y fingidamente.

La troisiesme partie des
CHOSES MEMORABLES[1417].

[…]

D'une medecine estrange avec laquelle Faustine fut guarye de l'infirmité d'amours dehonneste, et de plusieurs autres remedes contre ceste passion.

Chapitre XIII.

Quel afexion et prison de la volonté que l'on nomme ordinairement amour, soit une sorte passion et de grant efect en l'ame, l'on demande jugement aux homes qui par experience l'ont connu et desquelz les exemples sont tous notoires, mesmement es fort excelens personnages qui se sont laissé transporter de la volonté jusques la, quelques uns en sont mortz. Jules Capitolin, entre autres exemples, recite ce qui avint a Faustine, fille d'Antonin, et femme de l'empereur Marc Aurelle ; laquelle s'enamoura d'un gladiataire, en sorte que pour le desir qu'elle avoit de se trouver avec luy, elle en fut en danger de mort, tant elle se consommoit. Quoy entendu par Marc Aurelle son mary ; il assembla incontinent grant nombre d'astrologues, et medecins pour trouver la dessus conseil et remede. Finalement, il fut conclud que l'on fist mourir le gladiataire et que de son sang on en baillast secrettement a boire a Faustine et qu'apres qu'elle l'auroit beu, l'empereur, son mary, se couchast aupres d'elle. Ce remede fut merveilleux ; car il luy osta ceste afexion en sorte que oncques puis elle ne se souvint de luy, et dit l'histoire que de cete copulacion que l'empereur eut alors avec elle fut engendré Antonin Commode qui deuint si sanguinaire et cruel qu'il ressembloit plus au gladiataire, du sang duquel la mere avoit beu, lors de sa conception qu'a Marc Aurelle, duquel il estoit filz ; a cause de quoy ledit Commode estoit ordinairement avec les gladiateurs, tesmoin Eutrope en la vie dudit Commode. Les medecins grecz et les arabes, mettent cete maladie d'amour entre les grieves infimitez du corps humain et sur cela donnent plusieurs remedes. Cadmus Milesien, comme recite Suyde, en ses collectes, en escrit un livre traittant des remedes particuliers pour chasser dehors cest amour. Ovide aussi en dit assez en son livre. Doncques, entre les autres remedes que les medecins donnent sur cete maladie, c'est qu'a

[1417] Traduction établie d'après Pierre Messie, *Les diverses leçons de Pierre Messie gentil homme de Sevile, contenans la lecture de variables histoires, et autres choses memorables, mises en françoys par Claude Gruget, parisien*, 13, Paris, Estienne Groulleau, 1552, p. 195-196.

un passioné d'amour l'on luy mette en main de grandes afaires importans son honeur et profit a fin que l'esprit ocupé a diverses choses se retire de l'imaginacion qui luy donne pene ; et si disent encor qu'il luy faut laisser faire caresses et conversions avec d'autres femmes. Pline livre XIII dit que contre ceste ardeur, il est fort bon prendre de la pouldre sur laquelle une mule se fera veaultree, en geter sur l'amoureux et l'en empoudrer, ou bien de la sueur d'une mule eschauffee comme aferme Cardan en son livre de subtilité. Les medecins enseignent aussi a quoy l'on peut connoistre quel personnage est aymé de l'amoureux et est la mesme reigle que pratiqua Erosistrate, ou bien Teombrot, medecin du roy Seleuque, pour connoistre l'amour qu'Antiocus portoit a la royne Stratonique sa marastre et disent qu'il faut taster le poulz de l'amoureux et luy nommer plusieurs noms, entre lesquelz, sera le nom de celle qu'il ayme, car lorsqu'il l'entendra nommer le poulz luy battra bien dru et fort, par ce moyen l'on connoistra celle qu'il ayme. Par assez d'autres signes l'on peut connoistre quand quelqu'un est amoureux et de qui, lesquelz signes je laisse a dire pour estre assez connuz a tous.

Giuseppe Betussi

IL RAVERTA

La Raverta

[…] Raverta[1418]. Questo non sarebbe amare e dissimulare, perché chi vuole contendere col nemico ed a lui mostrarsi eguale, non ha per costume volgergli le spalle, ma, di sé rendendogli buon testimonio, cerca di vincerlo. E questo è quel ch'ora trattiamo. Ma neanco ciò che dite si può fare, perché, come parmi avervi giá detto, acqua lontana mai non spense foco vicino, ed Amore, malgrado di noi, ci guida a vedere l'amata vista. Né si può star lontano, perché c'impianga cosí da lunge come d'apresso, e ci fa cangiare abito tutto diverso dal primo. Onde, s'eravamo usati andar soli, siamo constretti di trovar compagnia; se accompagnati la lasciamo, acciò ne sia dato agio di sfogare gli ardenti sospiri. Ma chi potrá mai celare amore ed amando fingere di non amare? Se per caso, giunto al cospetto della sua amata, vegga quella fisar gli occhi in lui, quale amante è che non impallidisca ed arrossisca e non rimanga trafitto ed insensato; e, se gli parla, sappia a proposito risponderle? Nessuno veramente. Si che, signora Francesca, non è difficile solamente, ma impossibile, amando, voler dissimulare; perché, tutto che si sforzi talora di mostrare il contrario, il volto e'l colore bene spesso scuorpe ciò che l'anima desia, né si può anco celare; come mostra il Boccacio in persona de la Fiammetta, quando dice : «Pensai che, se da me Amore cacciare non potessi, almeno cauto si reggesse ed occulto nel tristo petto; la qual cosa, quanto sia dura a fare, nessuno il può sapere se no'l prova. Certo io no credo…», e quel che segue. Onde dica chi vuole, ch'io ho il simulare amore per impossibile, perché si verrebbe meno, conciosiaché l'appetito, il paciere, la paura e'l dolore sempre preme lo amante. Le quai cose, sforzisi quanto vuole, dánno indizio dell'amore o in uno effeto o nell'altro. A questo modo Erasistrato medico conobbe Antioco essere preso d'amore di Stratonica. E medesimamente, pur nel certaldese, si legge nella novella del conte d'Anversa; che Giachetto Lamiens, deliberato piuttosto di morire che scoprir l'amor suo, non puoté tanto fare che, ai movimenti interiori, quel valente medico non s'accorgesse lui essere fieramente innamorato della Giannetta. E, se non fosse ch'io non voglio passare in infinito, v'addurei moltre altre ragioni ed essempi ; come di Didone che, non potendo celare l'amore di che s'accese per Enea, discorreva furibonda per Cartagine; ora lo menava seco, mostrandogli le richezze di Toro, ora incominciava parlare, e, nel mezzo delle parole, s'arrestava. Cercava di novo averlo ai conviti regali, e, quasi pazza, un'altra volta cercava udir le cose dell'eccidio di Troia. Se si partiva, le pareva il palazzo restar solo. Stava nel loco dell'amato, l'udiva e vedeva

[1418] Texte italien établi d'après Giuseppe Betussi, *La Raverta* (*Il Raverta* dans *Trattati d'amore del Cinquecento*), éd. Giuseppe *Zonta*, Bari, G. Laterza, 1912, p. 62-63. À titre d'information, l'édition suivant a également été consultée *Il Raverta, dialogo di Messer Giuseppe Betussi* […], Venise, Giolito di Ferrarrii, 1544, p. 92-94.

assente, e, sotto specie dell'immagine sua, teneva il picciolo Ascanio nel grembo e lo bascavia. Le torri incominciate non crescevano piú oltra, né piú le fabriche si finivano, ogni opra era interrota, la gioventú piú non essercitava l'armi; perché, cercando d'occultar l'amor suo e piú infiammandosi, era fatta tutta diversa dal primo essere. Ma da queste, ch'io v'ho detto, potete leggiermente considerare le altre circostanze, e piú a pieno il vero. […]

Cristóbal de Vega

LIBER PROGNOSTICORUM HIPPOCRATI COI

Livre sur le Pronostic d’Hippocrate

ANNOTATIO IN LONGAM

praefationis enarrationem Galeni[1419].

[…] Tertio, quoniam quod de Erasistrato fertur, amorem filii regis deprehendisse, divinum etiam foret, quum tamen ad id neque Hippocrates, neque Erasistratus talia retulerint ; ad causas enim procatarcticas refertur ab autoribus ea dispositio, per quam aliquis languet, aut pallet, et vigilat, sive ob amores foeminarum, aut pecuniae cupiditatem, aut utcunque conflicetur, atque animo perturbetur. Non ergo divinum est amantem conflictari, ac pallerre, quemadmodum neque avarum cupiditate angi. Erasistratus enim ad filium regis Syriae (erat is Antiochus rex[1420]) curandum adductus, cum ipsum pallere, vigilare, ac conflictari intelligeret, plures foeminas coram vocari praecepit, inter quas et noverca, Stratonica nomine regis uxor accessit, qua in specta mirum, quantum pulsus aegri fuerit immutatus ; quod Erasistratus (qui pulsum incessanter tangebat) cum nosset[1421], causam aegrotandi regi detexit, quibusdam habitis apud regem praefationibus ; cujus rei mentionem fecit *Galen lib. de Praenotione*, ubi de se quoque refert foeminam Pyladis amore deprehensam cognovisse. Cum enim ipsam sine febre invenisset, in lecto se ab accubitu in accubitum projicientem, ac vigilantem inquit. Nam cum prius nossem nulla corporis parte mulierem afflictari, verum animi molestia quapiam tantum conturbari, contingit, ut quo tempore foeminam inspicerem, illud ipsum quod esse suspicabar, mihi confirmaretur. Nam quidam tunc e theatro cum venisset narrassetque Pyladem saltantem conspexisse, statim mulieris vultus et faciei color immutatus est ; quod cum viderem, brachio manum statim admovi, pulsumque variis modis agitatum inveni, id quod animi perturbati indicium est. Ecce ubi Galenus Erasistratus quoque a causa cognita hujusmodi affectus originem habere intellexerunt, neque divinum quidpiam tale existimarunt, nisi quis credat poetis. Poetae fabulantur Venerem Cupidinem peperisse[1422], ac eum depingunt in manibus portantem facem ardentem, qua in amorem homines incendit, ut Moschus inter Graecos, in *Eidylio*, ἔρος Αρατος, hoc est amor fugituus, probe Cupidinem depingit, quod pariter recte transtulit Angelus Politia. *lib.7.Epsito*. ex Latinis Vergilius inquit :

Occultum inspires ignem, fallasque veneno.
Naso in elegia de morte Tibulli,
Ecce puer Veneris fert eversamque pharetram,
Et fractos arcus, et sine luce facem. […]

[1419] Texte latin établi d'après Cristóbal de Vega, *Livre sur le Pronostic d'Hippocrate* (*Liber prognosticorum Hippocrati Coi, omnium facile* […]), Lyon, Godefroy et Marcel Beringen, 1551, p. 44-45.
[1420] [*Antiochus Syriae rex*.]
[1421] [*Erasistratus sapientia*.]
[1422] [*Cupidinis pictura*.]

Cristóbal de Vega

LIBER DE ARTE MEDENDI

De l’Art de soigner

LIBER TERTIUS

LIVRE III

DE ARTE MEDENDI

LIBER TERTIUS

[…]

DE CURATIONE MORBO-

RUM SINGULARUM PART-

IUM CORPORIS

PARS TERTIA[1423].

DE MORBIS CAPITIS. SECTIO PRIMA.

Caput XVII.

De iis qui amore insaniunt.

AMORIS affectus, animi motus est et ipsius conflictatio, cujus naturam et generationem, nos in oratione de amore publice habita patefecimus late. Est enim amor animi solicitudo perpetua, et cura pertinax, spei, timoris, tristitiae, et laetitiae plena ; haec vero cum diu perseverat[1424], cerebrum exsiccat, et hominem evigilat, et delirare cogit, et omnia praeter unum amatum odio prosequi, oculi excavantunt, nec tamen lachrymas fundunt, voluptate pleni apparent, et palebras continenter movent, pallet etiam facies. Fiunt enim (ut Galen. inquit in comm. praefationis in lib. progn.) decolorati et insomnes, graciles quoque fieri testatur, cui sententiae experimentum subscribit. Quamvis Paulus dixerit, nulla ex corporis partibus collabente, solos oculos collabi. Nisi dixeris, collapsum intellexisse segnem motum, et decidentiam. Pulsus autem eorum qui amore correpti sunt, nullus est peculiaris, sed qualis in animi conturbationibus, et conflictationibus, verum amato praesenti, inaequalis sit, aut ubi ejus mentio fiat, subito praesertim. Erasistratus namque filium regis novercae Stratonicae amore correptum intellexit, quoniam ipsa praesente mirum in modum pulsus fuit immutatus. Et Galen. foeminam Pyladis amore captam agnovit, ut *lib. de praenotione* testatur, quoniam cum Pyladis mentio habita fuisset, pulsum variis modis agitatum invenit. Ipso vero absente pulsus parvus sit, et imbecillus, et temporis processu durus. Sed non id tantum amantibus accidit, verum etiam cum amatum vident, aut ejus mentio coram fit, oculi exhilarantur, rubore suffunduntur, et nisi prudentes fuerint, et animi affectu valide compescant, de amatis verba facientes

[1423] Texte latin établi d'après Cristóbal de Vega, *De l'art de soigner* (*Liber de arte medendi*), III, 17, Lyon, Guillaume Rouillé, 1564, p. 520-521.
[1424] [*Signa amantium*.]

animum suum pandent. Suspirant[1425], quoniam validis imaginationibus occupati, ut phrenitici respirationis obliti, deinde ad se recepti magnas illas efficiunt inspirationes, ob magnum calorem cordis. Sunt quidem admonendi virtutis, religionis, et sanctimoniae et distrahendi, et in diversa revocandi, et quandoque increpandi acerbius, et flagellis caedendi. Ab balneum mittendi, et ludos, et compotationes, et amoena loca, et viretia prata, atque in aliam regionem. Praeterea pro pulchra amata, pulchrior alia ob oculos offeratur, et pro viro alter elegantior, quibus nubere possint. Vitia quoque et turpitudines amatorum coram amante referri debent, nisi amantes valde abjecto animo fuerint ; qui enim tales sunt, similes concupiscunt ; quamobrem eis praestantia, dignitias, et personarum disparitas opponenda. Summa totius curationis duobus capitibus continentur, nempe ut animum in diveras cogitationes, modis omnibus distrahamus, et corpus cibis, potibus, balneis et somno humectemus.

[1425] [*Amantium respiratio.*]

Johann Lange

MEDICINALIUM EPISTOLARUM MISCELLANEA

Miscellanées d’Épîtres médicales

DE EROTICO AMORIS AFFECTU[1426].

Epistola XXIIII

[…] Exhaustis nempe amore viribus, corpus exangue pallet, oculi intra supercilia conduntur, cibum stomachus fastidit, longo suspirio ex imo pectore pulmo ingemiscit, mens vacillat, cor languet, ex rei desideratae aspectu, motu pulsu tremulo fluctuat ; quin solo nomine amicae pellicis audito, harmonia pulsus variatur. Ex hac signorum syndrome Erasistratus medicus deprehendit Antiochum Seleuci regis filium[1427], amore Stratonices novercae adeo tabescere, ut nisi indulgentia patris, compos voti factus fuisset, vitam cum amore exspirasset. Galenus quoque eisdem indiciis agnovit Justam Boetii[1428], viri Romae consularis, uxorem, Pyladis in theatro saltantis amore flagare, et languere. Ah amor severe, tygride quavis ferocior, non tandem dispendio corporis nostri satiaberis? Sed vis etiam esse paterni nostri fundi calamitas? Nam quid miser amator[1429], vt iratam pellicem sibi conciliet, non erogat? Donec tandem inops factus, ab amica non agnoscitur, id quod festivo carmine poeta Graecanicus indicat, quo Sosicratem ex amore mendicum, cujus nomen amica ejus non agnoscere voluit, ita alloquitur :

ἠράθης πλουτῆς Σωςίκρατες, ἀλλὰ πένης ὢν
ἐκ ἔτ᾽ἐρᾶς. λιμὸς φάρμακον οἷον ἔχει;
ἡ δὲ πάρος δε καλοῦσα μῦρον καὶ τερπνόν Α᾽δῶνιν
μηνοφίλα, νῦν ζὶ τοὔνομα πυθάνετας.
τίς; πόθεν εἶς ἀνδρῶν; πόθι ζί πόλις; ἢ μόλις ἔγνως
τοῦτ᾽ἔρος, ὡς ἐδεὶς ἐδὲν ἒχοντι φίλος.

Hos versiculos miro lepore Baptista Pius Bononiensis sic latine reddidit :

Dives amas? Veneris solita non lampade ferves
Pauper : habet tenuis pharmaca quanta fames?
Te vocat anterosam, charum te dicit Adonim,
Panthea nunc nomen vix tenet illa tuum.
Unde? quis es hominum? quae nam tibi patria nostin
Verba miser? tenues nullus amicus amat. […]

[1426] Texte latin établi d'après Johann Lange, Miscellanées d'Épîtres médicales (*Medicinalium epistolarum miscellanea, varia ac rara […]*), 23, Bâle, Jean Oporin, 1554, p.84.
[1427] [*De Antiochi amore haec Gal.lib.I.Prognost.et Val.lib.5.*]
[1428] [*De uxore Boethii haec Gal. in lib. de Praec.*]
[1429] [*Amor paterni fundi calamitas.*]

Matteo Bandello

LE NOVELLE

Les Nouvelles

Né à Castelnuovo Scrivia en 1484[1430], et mort à Bazens en 1561, Matteo Bandello est le plus grand conteur italien après Boccace. Son existence est mouvementée, à l'image des évènements politiques et diplomatiques de son époque. D'abord jeune moine dominicain au service de son oncle Vincenzo Bandello, puis courtisan érudit et lettré dans les salons milanais et mantouans, Matteo Bandello est ensuite affidé, comme secrétaire, au *condottiere* Cesare Fregoso et à sa famille. Il quitte les rivages du Pô pour suivre Costanza Fregoso, devenue veuve du capitaine, et goûte alors à la douceur, parfois troublée, de l'Agenais. Là, malgré les vicissitudes de la Réforme, Bandello parachève ses œuvres poétiques et narratives. Ce dépaysement culturel et littéraire lui offre non seulement un regain d'activité, mais aussi de nouvelles sources d'inspirations comme *L'Heptaméron* de Marguerite de Navarre qui donneront naissance aux « nouvelles françaises [1431]». Si l'illustre sœur de François I[er] fait partie, semble-t-il de façon indirecte, de ses relations, d'autres contemporains notables, comme Mario Equicola, Celio Rodigino (Lodivico Ricchieri), Jules César Scaliger, Baldassare Castiglione, l'Arétin, Pietro Bembo ou encore Machiavel, entretiennent, de près ou de loin, des contacts avec lui et influencent ses travaux

La fréquentation des cours renaissantes et des cercles érudits nourrissent l'épanouissement et l'accomplissement de ses *Novelle*. D'abord formé, chez les dominicains, à la scolastique aristotélicienne et aux austères théories thomistes, Matteo Bandello s'initie, au contact de l'aristocratie lombarde et mantouane, à la poésie pétrarquiste, au langage courtois et au néo-platonisme ficinien. À la faveur de ces diverses ascendances poétiques, littéraires et philosophiques, l'homme religieux, déjà révélé par des récits prémonitoires tels que la *Cattanei Vitae* et la *Titi romani*

[1430] Sur Matteo Bandello et son œuvre, voir les études et éditions contemporaines suivantes : *Tutte le opere di Matteo Bandello*, éd. Francesco Flora, 3e éd., Vérone, A. Mondadori, 1952; *Le novelle*, éd. Delmo Maestri, Alexandrie, Ed. dell'Orso, 1992-1995 ; *Nouvelles*, éd. Adelin Charles Fiorato, Marie-José Leroy et Corinne Paul, Paris, Imprimerie nationale, Paris, 2002 ; *Novelle*, éd. A. Charles Fiorato et D. Maestri, Paris, Les Belles-Lettres, 2008-2012 ; A. Charles Fiorato, *Bandello entre l'histoire et l'écriture : la vie, l'expérience sociale, l'évolution culturelle d'un conteur de la Renaissance*, Florence, L.S. Olschki, 1979 ; Ugo Rozzo (dir.), *Gli uomini, le città e i tempi di Matteo Bandello*. II convegno internazionale di studi, Torino-Tortona-Alessandria-Castelnuovo Scrivia, 8-11 novembre 1984., Toronto, Centro studi Matteo Bandello e la cultura rinascimentale, 1985; Elisabeth Menetti, «Molteplicità e memoria. Un percorso tra le Novelle di Matteo Bandello», dans Gian Mario Anselmi (dir.), *Dal primato allo scacco : i modelli narrativi italiani tra Trecento e Seicento*, Rome, Carocci, 1998, p. 191-208; E. Menetti, « Le inquietudini di un narratore : Matteo Bandello», dans *Favole,parabole,istorie : le forme della scrittura novellistica dal Medioevo al Rinascimento*, *op.cit*., p. 439-464 ; Carlo Godi, *Bandello : narratori e dedicatari della seconda parte delle « Novelle »*, Rome, Bulzoni, 2001, p.458-470 ; Romain Descendre, « Narrare, ragionare, dimostrare : Morale dans les nouvelles du XVI[e] siècle (Machiavel et Bandello)», art.cité, p.1-19.

[1431] Brève synthèse biographique inspirée d'A.C. Fiorato, *Nouvelles*, *op.cit*., p. 14-16 et de *Bandello entre l'histoire et l'écriture*, *op.cit.*

Egisippique atheniensis amicorum historia, devient ce conteur confirmé à la fois héritier de Boccace et de la *spiciolata* toscane, et iconoclaste et révolutionnaire. Matteo Bandello est en effet le père d'une métamorphose radicale du genre de la nouvelle. Loin des affèteries et des élégances linguistiques du toscan, il écrit en lombard, langue rugueuse et «gothique», reflet du «quotidien», de l'«oralité» et de la «conversation familière.[1432]» Il brise ainsi les codes académiques d'une nouvelle italienne devenue institutionnelle et calquée sur l'intouchable paradigme décaméronien. Son écriture revendique la liberté d'être un témoin fidèle du réel, d'être un écho de la société, d'être une peinture des us et coutumes de ses concitoyens. Toujours dans cette perspective, l'écrivain crée, au sein d'un cadre narratif à la fois historique et épistolaire, un réseau de communication complexe qui entraîne un bouleversement du «rapport auteur-narrateur-lecteur» et une dissémination du récit cadre[1433]. Il donne vie, par le truchement de lettres dédicatoires, à un public non plus fictif, mais réel. Ces dédicataires ancrent la narration dans un présent presque journalistique, exposant ainsi la réalité diverse d'une époque tout en distillant à l'intérieur de l'œuvre elle-même, des éléments biographiques qui dès lors prennent une forte connotation anthropologique. Il en résulte que la structure du recueil est profondément transformée et l'«histoire-cadre » modifiée :

> [Composé en] quatre parties si bizarrement inégales et hétérogène, [ce récit-cadre] traduit l'éclatement de la vision organique de la société (qui s'incarnait de manière exemplaire dans la structure du *Décaméron*), sous la pression d'une matière historique exubérante qui assure la prédominance du particulier et du contingent. […] Le désordre des *Nouvelles* renvoie plus qu'il ne paraît aux désordres de l'Histoire et à la nouvelle conception de la Fortune, « souveraine du monde » (Vettori), qui en est le corollaire. En dépit de sa jovialité et de son hédonisme, Bandello exprime, en termes de fiction narrative, la conscience de l'arbitraire (l'irrationalité des passions) et externe (les aléas de l'histoire), qui était celle de son public, ainsi que les sentiments d'inquiétude et d'impuissance qui en découlent. Son œuvre apporte par là un témoignage d'un grand intérêt sur la crise de la société policée du second tiers du XVIe siècle, que les perturbations économiques et les épreuves politiques et spirituelles d'une part, et le développement exceptionnel de la réflexion historique de (Machiavel à Guchardin) d'autre part, avaient tirée de ses illusions et ramenée à une considération pragmatique et pessimiste du réel[1434].

Hétérodoxe par sa langue, son style et son architecture, l'ouvrage l'est aussi par les sujets abordés et la manière de les traiter. Les *Novelle* déclinent, sous la forme de strates successives, des genres et des registres différenciés qui se répondent formant une

[1432] A.C. Firato, *Nouvelles*, *op.cit*., p.49-56 ; *Novelle*, *op.cit.*, p. XII-XXX.
[1433] Le propos s'appuie ici sur les analyses d'A.C. Fiorato, *Bandello entre l'histoire et l'écriture*, *op.cit.*, p 535-536.
[1434] *Ibid.*, p.609-611.

entité composite. L'ensemble tient à la fois de l'élégie, de la chronique, du roman, de la tragédie et de la farce comique[1435].

Cet éventail de tons et de formes ne doit cependant pas masquer que la poétique de Matteo Bandello est une poétique du présent, de l'actuel qui appartient plus à la verve journalistique qu'à l'imitation respectueuse d'une littérature sanctifiée. Le recours à une palette colorée et diverse d'écriture est une habile façon de rendre les récits percutants et de les inscrire dans une réalité bien concrète. Bien que paradoxal, ce constat est encore plus remarquable pour les nouvelles dites « historiques ». Dans leur incessant dialogue avec les chroniques des faits et dits contemporains, elles ne reflètent ni un goût prononcé pour les « dépaysements » exotiques, ni une fascination pour l'«archéologie » muséale, mais une attirance pour l'expérience d'hommes du passé, miroir édifiant du monde présent. Adelin Charles Fiorato souligne d'ailleurs que l'auteur préfère emprunter ses sources à l'histoire médiévale et moderne plutôt qu'à l'antiquité classique. Ses emprunts à la culture gréco-latine sont conditionnés par leur fortune dans l'inconscient collectif et littéraire, et par leur double capacité à répondre aux « *casi* de la vie quotidienne » et à porter une forte représentation morale et exemplaire[1436]. Une telle prise de position vient confirmer toute l'idéologie qui sous-tend à l'écriture des *Novelle*, c'est-à-dire, comme le met en lumière Romain Descendre, « le fait que [les histoires] surtout et y compris lorsqu'elles mettent en scène des actions parfaitement condamnables et amorales, doivent être moralement interprétées : elles jouent le rôle d'avertissements, à l'intention notamment des jeunes gens de la société des cours de l'époque, quant aux ravages de la passion et quant à la nécessité de se placer toujours sous le règne de la raison.[1437] » Illustre motif antique s'il en est, les Amours d'Antiochus et Stratonice sont ainsi à la fois un thème très présent dans l'imaginaire littéraire de la Renaissance, l'archétype de la maladie d'amour capable de dialoguer avec tous les autres cas de folie amoureuse rapportés par l'auteur, et une histoire mémorable où la raison triomphe des passions[1438]. Les trois sources principales de Matteo Bandello sont, sans nul conteste, Valère-Maxime, Plutarque et Appien. La scène de l'auscultation du pouls, l'artifice du praticien, le père magnanime qui se révèle médecin de son fils, la harangue finale du monarque à son armée, la volonté du roi qui fait loi et le sacrifice sage et réfléchi d'un père bon et aimant

[1435] *Ibid.*, p.582.
[1436] *Ibid.*, p. 601-604.
[1437] R.Descendre, art. cité, p.5.
[1438] Daria Peroco, « Bandello tra la pratica dell'amore e il governo dell'onore » ; Sonia Benedetto, « Livelli di interferenza nelle "Novelle"»; A.C. Fiorato, «Scrittura narrativa e patologia nelle *Novelle* del Bandello», dans *Gli uomini, le città e i tempi di Matteo Bandello*, *op.cit.*, p. 205-217, p. 219-228, p. 301-320.

sont autant d'éléments qui témoignent de la fidélité du conteur aux textes antiques. Mais la narration et le cadre du récit sont redevables à Leonardo Bruni, Pétrarque et Boccace, ainsi qu'aux théories poétiques et médicales de l'éros malade. Dans la tradition pétrarquiste de la « Griselda » et à l'instar du diptyque brunien « Tancrède-Anthiochus», Matteo Bandello a, dans sa jeunesse, traduit l'histoire de « Titus et Gisippe », et établit un intertexte entre la narration décaméronienne et le récit légendaire d'Antiochus et Stratonice. A Leonardo Bruni, il emprunte encore, outre la forme épistolaire de tradition extradiégétique, l'atmosphère bucolique des maisons de campagne italiennes et de leurs jardins édéniques, lieux protégés des agitations d'un monde troublé. Héritage du paradigme toscan, c'est dans ce paradis retrouvé que la bonne société s'amuse à conter l'humanité sous forme de fictions reconstituées ou imaginées. Suivant toujours avec une grande fidélité la version métadiégétique de son prédécesseur, le conteur met en avant la figure d'un narrateur, poète et fin philologue, non seulement capable de corriger les fantaisies d'un Pétrarque ou celles du corpus brunien, mais surtout bien distinct du transcripteur de la nouvelle, en l'occurrence ici, lui-même[1439]. Sous la plume de Bandello, la trame narrative s'étoffe de façon insensible et par un art certain de la digression, insuffle à la légende un pathos tout romanesque et une théâtralité toute dramatique. L'exil d'Antiochus pour échapper à la fascination de Stratonice, calque de la structure brunienne, la description détaillée de la psyché des personnages et l'adresse métadiégétique du narrateur omniscient au lecteur appartiennent à un premier mouvement, mouvement à l'origine des longs développements fictionnels du XVIe et du XVIIe siècle. La multiplication des dialogues et des monologues, inspirés à la fois par les auteurs antiques et les prédécesseurs florentins et la rivalité du vieux barbon et du jeune prince[1440], symbolisée par des propos peu grivois et farcesques mêlés à des considérations morales, dépendent, quant à eux, d'un second mouvement qui, sous l'influence conjuguée d'Aristote et de Sénèque[1441], donnera naissance à la large exploitation du thème dans la littérature dramaturgique à l'Âge classique. L'influence durable de la version bandellienne sur le théâtre et la prose narrative s'explique aussi par la conception

[1439] Elisabetta Mennetti, « Le inquietudini di un narratore : Matteo Bandello », art. cité, p. 439-464 et plus particulièrement, p. 442-459.
[1440] Pour une étude approfondie de la rivalité père-fils dans la littérature dramaturgique du XVIIe siècle et de l'exploitation de ce thème à travers les amours d'Antiochus et Stratonice, consulter la thèse de Cécile Suignard Beer, *La rivalité amoureuse entre père et fils sur la scène française du XVIIe siècle : un schème transgénérique (1631-1685)*, sous la co-direction de Georges Forestier et Jean-Pierre van Eslande, Paris, Sorbonne, 20 juin 2013 : http://doc.rero.ch/record/144695/files/00002345.pdf.
[1441] A.C. Fiorato, *Bandello entre l'histoire et l'écriture*, *op.cit*., p.443-444, p.615-616.

pathologique de l'éros qu'il développe de manière sous-jacente au sein de son récit. Dans la perspective moralisatrice de préserver l'humanité de ses appétits et de ses passions[1442], la théorie ficinienne d'un *vulgaris amor* qui empoisonne et ôte toute raison à l'amant trouve *ipso facto* un écho particulièrement favorable chez cet auteur[1443]. Bien qu'encore influencé par la lyrique courtoise qui destine l'amour aux seigneurs, et non pas aux hommes de basse condition[1444] (comme en témoigne la figure du prince syrien), Matteo Bandello métamorphose la *passione de l'animo* en *infermità* mélancolique et de type matérialiste prenant le masque troublant d'une pathologie déguisée[1445]. L'embrasement sournois d'Antiochus provoqué par la fascination oculaire de l'objet aimé et du désir de s'unir à lui, ainsi que sa perte d'appétit, ses insomnies, son inquiétude perpétuelle et son pouls irréguliers, sont tous des symptômes de sa passion malade[1446]. En filigrane, l'amour apparaît ici comme une affection insensée et mortelle qui fait entrer l'âme et le corps en sédition jusqu'à leur total anéantissement. C'est la raison pour laquelle Antiochus doit son salut aux hommes sages et réfléchis que sont Erasistrate et son père, car seuls des hommes doués de raison peuvent vaincre sa folle passion.

Grâce à ce narrateur d'exception, la légende d'Antiochus et Stratonice subit une révolution double et sans précédent, à la fois générique et épistémologique. Non content de renouveler en profondeur la fable amoureuse, Matteo Bandello lui offre une résurgence inattendue au cœur de la fiction narrative et théâtrale ainsi qu'une illustre fortune dans l'imaginaire renaissant et classique. Comme l'ont fait Pétrarque ou Galien dans le monde antique, Matteo Bandello consacre l'historiette exemplaire en l'élevant au rang d'idéal moral et littéraire.

[1442] A.C.Fiorato, « Scrittura narrativa e patologia nelle Novelle del Bandello », art. cité, p.301.
[1443] Sur la doctrine ficinienne de l'amour et son interférence avec l'œuvre de M. Bandello : Jean Festugière, *La philosophie de l'amour de Marsile Ficin et son influence sur la littérature française au XVIe siècle*, Paris, J.Vrin, p.13-62. Dans son « adaptation-traduction » de la nouvelle italienne, François de Belleforest fait d'ailleurs une référence explicite au philosophe néo-platonicien qui éclaire le sous-texte bandellien toujours implicite.
[1444] A.C.Fiorato, « Scrittura narrativa e patologia nelle Novelle del Bandello », art.cité, p.308.
[1445] M. Bandello, II, 55.
[1446] *Ibid*.

Il Bandello a l'illustre e vertuosa signora, la signora Margarita Pia e Sanseverina salute[1447].

Questo agosto passato, essendo al lor luogo del «Palagio» vicino a l'Adda i signori sempre con prefazione d'onore da esser nomati, il signor Alessandro Bentivoglio e la signora Ippolita Sforza sua consorte, furono invitati ad andar al Borghetto il giorno di san Bartolomeo, che è la festa tutelare di detto luogo, il quale è da la famiglia da Ro, che in Milano è nobile e antica. Quivi furono i detti signori molto onorati, e vi stettero la festa e il dì seguente in grandissimi piaceri in compagnia di molte gentili persone. Il secondo dì dopo desinare, essendo il caldo grandissimo, ché il vento d'austro spirava, si ridusse tutta la compagnia in una gran sala di quei palazzi che vi sono, la quale era assai fresca e guardava sovra un molto grande e ameno giardino, con pergolati tanto lunghi, che sarebbero bastanti al corso d'ogni buon cavallo. In quella sala chi ragionava, chi giocava a tavoliero e chi a scacchi, chi sonava, chi cantava e chi faceva ciò che più egli era a grado per passar quell'ora fastidiosa di merigge. Alora la signora Ippolita chiamò a sé l'affetuoso e arguto poeta e dottore messer Niccolò Amanio, messer Girolamo Cittadino e messer Tommaso Castellano suo segretario, e volle che io fosse il quarto tra quei tre gentilissimi e dotti uomini. E avendo ella in mano il divino poeta Vergilio e nel sesto de l'*Eneida* leggendo molti versi, cominciò a preporre di bellissimi e ingegnosi dubii secondo le materie che leggeva. Essendosi dette di molte belle cose e da lei e dagli altri, ella pregò messer Niccolò Amanio che volesse con qualche novella aiutare a passar allegramente quel tempo che del caldo avanzava. L'Amanio si scusò pur assai; non di meno veggendo che la signora Ippolita non accettava le sue scusazioni, ci narrò la novella d'Antioco e di Stratonica : la quale, essendo stata da me scritta, m'ho pensato, essendo tanto che nulla v'ho scritto, di mandarvi e sotto il vostro nome metterla fuori. Voi, la vostra mercè so che volentieri leggete le cose mie, e il medesimo anco fa la vertuosa vostra cognata, la signora Graziosa Pia; però quando l'averete letta, mi farete grazia di far di modo, che essa signora Graziosa la possa vedere. State tutte due sane.

[1447] Texte italien établi d'après Matteo Bandello, *Les Nouvelles* (*Le Novelle*), II, 55, éd. Delmo Maestri, Alexandrie, Ed. dell'Orso, 1993, p. 503-510. À titre d'information, ont également été consultées les éditions suivantes : Matteo Bandello, *La Prima (-Terza) parte de le Novelle*, Lucques, Busdrago, 1554, t.2, p. 372-378; *Tutte le opere di Matteo Bandello*, éd. Francesco Flora, 3e éd., Vérone, A. Mondadori, 1952, t.2, p.212-222.

Seleuco re de l'Asia dona la moglie sua al figliuolo che n'era innamorato e fu scoperto dal fisico gentile con ingegnosa invenzione.

Novella LV

Poi che io ogni cosa m'averei creduto oggi di fare se non se questa di dire in così onorata compagnia alcuna novella, per ubidire a chi mi comanda, io farò come fa il gentiluomo a cui la sera a l'improviso viene qualche caro amico a casa per cenar seco, che sapendo che al macello carne no si truova né su la piazza è salvaticume da vendere, con i polli di casa e con la carne salata si sforza il suo amico onorare. Io non so ora ove proverdermi di novella se non ricorro a l'istorie che tutto'l dí si tengono in mano, onde una ne vo' dire, de la quale il nostro coltissimo Petrarca nel *Trionfe d'Amore* fa menzione. Il perché vi degnarete, perdonandomi, avermi per iscusato se cosa nuova non vi dico, perciò che di ciò che aver mi truovo vi metto innanzi. Ma per non tenervi a bada, dico che Seleuco re di Babilonia, uomo che in molte battaglie s'era gloriosamente affaticato, fu tra i successori d'Alessandro Magno fortunatissimo. Egli ebbe un figliuolo d'una sua moglie, il quale in memoria del padre chiamò Antioco. Morì la moglie e crebbe il figliuolo, dando di sé grandissima speranza di riuscir giovine valoroso e degno di tanto padre. Ed essendo già d'età d'anni ventiquattro, avvenne che suo padre Seleuco s'innamorò d'una bellissima giovane d'alto legnaggio discessa, il cui nome fu Stratonica, e quella per moglie prese e fece reina, e da lei ebbe un figliuolo. Antioco veggendo ogni dì la matrigna, che era, oltra la somma bellezza, leggiadra e gentilissima, sì fieramente, senza alcuno sembiante mostrare, di lei s'accese e oltra ogni credenza si innamorò, che altro amante di donna tanto non s'infiammò già mai. E parendogli che egli contra il natural devere facesse amando lascivamente la moglie di suo padre, e per questo non osando a compagno né amico scoprirsi, ché di se stesso aveva vergogna non che d'altrui, quanto egli più tacitamente seco di lei pensava tanto più accendendosi, di giorno in giorno s'andava consumando. Ma perché egli s'avvide d'esser ito tanto innanzi, che più tornar a dietro non poteva, deliberò con lunghi e faticosi viaggi vedere se egli qualche tregua a le sue pene trovasse. Aveva il padre molti reami e provincie infinite sotto il suo imperio; il perché, sue scuse trovando, ebbe dal padre licenza d'andar qualche mese per quelle a diporto. Ma egli non fu fuor di casa, che si ritrovò mal contento, perciò che essendo egli privo di veder la sua bella Stratonica, gli pareva d'esser privo de la vita. Non di meno volendo, se era possibile, vincer l'indurato affetto, stette alcuni di fuori, nei quali

chiusamente ardendo e non avendo con cui sfogarsi, menava una pessima e sconsolata vita. A la fine, vinto da le sue passioni, al padre se ne ritornò. Vedeva egli ogni dì colei che era quanta gioia e quanto diletto egli avesse. Conoscendo poi quanto il padre la moglie amasse e tenesse cara, diceva molte fiate tra sé : «Sono io Antioco figliuolo di Seleuco? Sono io quello cui il padre mio tanto ama, così magnificamente onora e sovra ogni reame apprezza e stima? Oimè, se io son quello, ov'è l'amore e la riverenza che io gli porto? È questo il debito del figliuolo verso il padre suo? Misero me! Ove ho io l'animo, la speranza e l'amor mio collocati? Può egli essere che tanto ceco e fuor del verso senso io sia, che io non conosca deversi da me la bella matrigna in luogo di vera madre tenere? Se così é, ché pur il conosco, che adunque amo io? Che bramo? Che cerco? Che spero? Ove mi lascio così scioccamente a l'igannevole e ceco amore e a la lusinghevole speranza trasportare? Non veggio io che questi miei desidèrii, questi mal regolati appetiti e queste mie sfrenate voglie hanno del disoneto? Io pur lo veggio e so che quello che vo cercando non è covenevole, anzi è disonestissimo. E che biasimo ne riceverei io, se questo mio sì poco ragionevole amore si publicasse? Non deverei io più tosto elegger la morte che pensar già mai di privar il padre mio di quella moglie che egli cotanto ama? Lascerò adunque lo sconvenevole amore e ad altro rivolgendo l'animo, farò ufficio di buono e amorevole figliuolo verso il padre ». Così fra se ragionando, deliberava totalmente lasciar questa impresa. Ma egli a pena non aveva fatto questo pensiero, che subito a la fantasia se gli appresentava la beltà de la donna, e in modo si sentiva infiammare, che di quanto determinato avesse pentito, domandava mille perdoni ad Amore d'aver pensato d'abbandonar così generosa impresa. E contrarii pensieri ai primi facendo, seco stesso diceva : « Dunque io, perché costei è di mio padre moglie, non debbo amarla? Perché ella m'è matrigna, io non la vo'seguire? Deh, quanto è sciocco il mio pensiero! Non sono le leggi che Amore ai suoi seguaci prescrive, come l'altre umane e scritte leggi : le leggi d'Amore e le umane e le più che umane rompono. Quando Amore lo comanda, il fratello ama la sorella, la figliuola il padre, e l'un fratello la moglie de l'altro e assai sovente la matrigna il figliastro. E se ad altri lece, a me perché non lecce? Se a mio padre, che è di me assai più attempato, non è stato ne la sua vecchiaia disdicevole innamorarsi di costei, io, che giovine sono e tutto sottoposto a le fiamme de l'Amore, per qual cagione debbo, amandola, esser biasimato? E se altro in me non è biasimevole, se non che io amo una che per sorte è di mio padre moglie, accusisi la Fortuna, che a mio padre più tosto che ad un altro l'ha data, perciò che io l'amo e l'amerei di chiunque ella stata fosse consorte. Ché, a dir il vero, la sua bellezza è tale, i suoi modi

son sì fatti e i costumi sì leggiadri, che da tutto il mondo ella merita esser riverita, onorata e adorata. Conviene adunque che io la segua e che per servirla lasci ogni altra cosa ». Così il misero amante, d'uno in altro pensiero travarcando e di se stesso beffe facendo e non durando lungamente in un pensiero, mille mutazioni l'ora faceva. A la fine, dopo infinite dispute tra sé fatte, dato luogo a la ragione, giudicò di non potersi da lui cosa più disconvenevole fare quanto era d'amar costei. E non potendo lasciar d'amare, e più tosto morire deliberando che così scelerato amor seguitare o ad altrui discorpire, a poco a poco come neve al sole si struggeva; onde a tal venne, che perdutone il sonno e il cibo, cascò in tanta debolezza che fu costretto a mettersi a letto, di maniera che per soverchio di noia egli infermò gravissimamente. Il che veggendo il padre, che teneramente l'amava, n'ebbe cordoglio infinito. E fatto venir Eristrato, che era medico eccellentissimo e appo tutti in grandissimo prezzo, Seleuco quello affettuosissimamente pregò che del figliuolo prendesse quella diligentissima cura che a la gravezza del male conveniva. Venuto Erasistrato e tutte le parti del corpo del giovine ritrovate sane e segno alcuno ne l'urina né accidente ritrovando per cui si potesse giudicare il corpo esser infermo, fece, dopo molti discorsi, giudico, quella infermità esser morbo e passione de l'animo, a tale che egli di leggero ne morrebbe. Il che fece intender a Seleuco, il quale amando il figliuolo, sì perché era figliuolo, che tutta via sono amabili e portano seco vincolo grandissimo d'amore, e sì anchora perciò che per vertù e miriti assai valeva, portava di questa infermità sì gran dolore e tanta malinconia n'aveva che maggiore non si sarebbe potuto dire. Era il giovine di natura sua costumato e piacevole, era valoroso e prode de la persona quanto altro di sua età e bello de la persona; il che a tutti lo rendeva amabile. Il padre ogni momento d'ora gli era in camera, e la reina medesimamente spesso lo visitava e di sua mano, quando egli si cibava, lo serviva; il che non so io, che medico non sono, se al giovine recasse giovamento o che forse più di male facesse che bene. Crederò ben io che egli molto volentieri la vedesse e che mai non averebbe voluto che ella partita dal letto si fosse, come colui che ogni suo bene, ogni speranza, ogni pace e ogni diletto in quella metteva. Ma poi veggendosi sì sovente innanzi à gli occhi quella bellezza che tanto disiava godere, setendo parlar colei per cui moriva, e ricevendo servigio e cibandosi di mano di quella che più che le pupille degli occhi suoi amava e a cui mai non era stato oso di porger una preghiera ; che la sua doglia ogni altra doglia avanzasse e che di continovo ne languisse, mi pare che io possa ragionevolmente credere. E chi dubita che egli sentendosi da quelle delicatissime mani di lei talvolta toccare, e quella appo lui sedere e tal fiata per pietà di lui sospirare, e con dolcissima favelle dirle che egli si confortasse e che se cosa alcuna

voleva a lei la dicesse, ché ella il tutto per amor di lui farebbe; chi dubita, dico io, che egli in queste cose da mille pensieri combattuto non fosse, e ora sperasse e ora si disperasse, sempre poi conchiudeno prima morire che le ardenti sua fiamme manifestare? E se a tutti i giovini, quantunque di mediocre e basa condizione siano, duole ne la loro giovinezza lasciar la vita, che debbiamo d'Antioco pensare, il quale, giovine e di tanto e di così ricco e potente re figliuolo, che aspettava, se campato fosse, esser dopu la morte del padre del tutto erede, eleggeva volontariamente morire per minor male? Io porto ferma openione che la sua doglia fosse infinita. Combattuto adunque Antioco da pietà, da amore, da speranza, da disio, da paterna riveranza e da mille altre cose, come nave in alto mare da contrarii venti conquassata, a poco poco mancava. Erasistrato, che il corpo sano e libero, ma la mente gravemente inferma e l'animo da le passioni in tutto vinto vedeva, poi che asssai tra sé ebbe sovra questo strano caso pensato, conchiuse a la fine che il giovine per amore e per soverchio disio ardeva e che del male di quello altra cagione non ci era. Pensava egli che assai sovente dagli uomini prudenti e saggi l'ira, l'odio, lo sdegno, la malinconia e gli altri pensieri facilmente si ponno e simulare e dissimulare, ma che l'amore, se celato si tiene, sempre più ascoso nòce che fatto palese. E ben che da Antioco mai non potesse che egli amasse intendere, non di meno, essendogli entrato in capo questo pensiero, deliberò per chiarirsi meglio di stargli di continovo appreso e con sommissima diligenza osservare tutte le azioni sue, e sovra il tutto avvertire a le mutazioni che il polso facesse e per qual accidente si cangiasse. Fatta questa deliberazione, s'assise propinquo al letto e prese il braccio d'Antioco e le dita pose ove il polso ordinariamente suol farsi sentire. Avvenne in quel punto che la reina Stratonica entrò in camera, la quale come l'infermo amante vide verso sé venire, subito il polso, che depresso e languido giaceva, se egli destò e cominciò per la mutazione del sangue a levarsi e prender vigore, sentendo con più forza risorger le debolissime fiame. Sentì Erasistrato questo rinforzamento del polso, e per veder quanto durava, al venir de la reina non si mosse, ma sempre tenne le dita sovra il battimento del polso. Mentre che la reina in camera stette, il batter fu sempre veloce e gagliardo; ma come ella partì, cessò la frequenzia e la gagliardezza del moto, e a la solita debolezza il polso se ne ritornò. Né stette troppo che la reina rivenne in camera, la quale non fu si tosto da Antioco veduta, che il polso, ripreso vigore, cominciò a saltellare, e continovamente saltellando si stette assai vigoroso. Partì la reina e il vigore insiememente del polso con lei se n'andò. Veggendo tal mutazione il fisico gentile e che solamente a la prezensa de la reina avveniva, si pensò aver trovata la cagione de l'infermità d'Antioco; ma volle aspettare il

di seguente per averne maggior certezza. Venne l'altro giorno, e il buono Erasistrato appresso al giovane si pose e il braccio in mano gli prese. Entrarono molti in camera e mai il polso non s'alzò. Il re venne a veder il figliuolo, né per questo punto si levò. Ed ecco venir la reina, e subito il polso saltò su e si destò e cominciò a fare un movimento gagliardo, quasi volesse dire : « Ecco colei che m'arde, ecco la vita e la morte mia ». Tenne alora Erasistrato per certo che Antioco fosse de la bella matrigna focosamente acceso, ma che per vergogna non ardisse le sue ardentissime fiamme dicelare e farle altrui manifeste. Fermato che egli fu in questa openione, prima che cosa alcuna ne volesse dire, pensò che via deveva tenere in farlo conoscere al re Seleuco; e poi che tra sé ebbe diverse cose imaginate, tenne questo modo. Egli sapeva molto bene che Seleuco amava senza fine la moglie e anco che quanto la vita propria Antioco gli era carissimo; onde cosi gli disse : « Seleuco, tuo figliuolo è grandissimamente infermo e, che peggio mi pare, io giudico l'infermità sua esser incurabile ». A questa voce cominciò il dolente padre piangendo a far un pietoso lamento e amaramente de la fortuna querelarsi. Soggiunse alora il medico : « Io vo', signor mio, che tu intenda la cagione del suo male. Hai adunque a sapere che il morbo che il tuo figliuolo ti ruba è amore, e amore di tal donna, la quale non potendo avere, senza dubio egli morrà. – Oimè! tuttavia forte piangendo disse il re; e che donna è questa che io, che re d'Asia sono, non possa con preghiere, danari, doni e con qual'arte si voglia, a i piaceri di mio figliuolo render pieghevole? Dimmi pure il nome de la donna, perciò che per la salute di mio figliuolo io sono per metterci ogni mio avere e tutto il reame ancora, quando altrimente far non si possa. Ché se egli more, che voglio io fare del regno? » A questo Erasistrato rispondendo, disse : «Vedi, re, il tuo Antioco è fieramente de la mia donna inamorato ; ma parendogli questo amore esser disconvenevole, non è mai stato oso manifestarlo e per vergogna più tosto elegge morire che scopirsi. Ma io per evidentissimi segni avvisto me ne sono ». Come Seleuco udì queste parole : « Adunque, disse, tu che sei quell'uomo cui pochi di bontade parangonar si ponno, e meco sei d'amore e benevoglienza congiuntissimo e porti nome d'esser di prundenza albergo, il mio figliuolo, giovine che ora su'l fiore de la giovinezza è de la vita dignissimo e a cui di tutta l'Asia l'imperio meritevolmento è riserbato, non salverai? Tu, Erasistrato, il figliuolo di Seleuco amico tuo e tuo re, che amando e tacendo a morte corre, e il quale vedi che di tanta modestia e onestà è che in questo ultimo e dubioso passo più tosto di morire elegge che in parte alcuna, parlando, offenderti, non aiuterai? Questa sua taciturnità, questa discrezione, questa sua riverenza che egli ti mostra deve piegarti ad avergli compassione. Pensa, Erasistrato mio, che se egli ardentemente ama, che ad amare

è sforzato, perciò che indubitatamente se egli non potesse amare, farebbe il tuo per non amare, e farebbe più che volentieri. Ma chi pone legge ad Amore? Amore, come sai, non solamente gli uomini sforza, ma ai dèi immortali comanda, e quando ei vuole, poco contra lui vale ingegno umano. Il perche, quanto il mio Antioco meriti pietate, chi nol sa? Ché essendo sforzato, egli non può altrimenti fare. Ma il tacere è ben evidentissimo segno di chiara e rara vertù. Disponi adunque l'animo tuo in aita di mio figliuolo, perciò che io t'avviso che se la vita d'Antioco non amerai, Seleuco sarà insiememente da te odiato. Non può esser egli offeso che io parimente offeso non sia ». Veggendo il sagacissimo medico che l'avviso suo andava com'egli pensato aveva e che Seleuco per salute del figliuolo così caldamente lo pregava per meglio ancora spiar l'animo di quello e la voluntà, in questo modo gli parlò: « E' si suol dire, signor mio, che l'uomo quando è sano sa dare a l'infermo ottimo conseglio. Tu non fai se non dire, e vuoi che la mia cara e diletta moglie dia altrui, e di quella mi privi la quale io ferventissimamente amo ; e mancando di lei, mancarei de la propria vita : se tu la moglie mi levi, mi levi la vita. Ora io non so, signor mio, se Antioco tuo figliuolo fosse de la tua Stratonica innamorato, se tu di lei fossi a lui così liberale come pare che tu voglia che io de la mia gli sia. - Volessero gli dèi immortali, ripose subito Seleuco, che egli de la mia carissima Stratonica fosse acceso, ché io ti giuro per la riverenza che a la sempre onorata memoria di mio padre Antioco e di mio avo Seleuco porto e per tutti i nostri sacri dèi, che liberamente essa mia, quantunque a me carissima, moglie subito al mio figliuolo darei, di maniera che tutto il mondo conoscerebbe qual debbia esser l'ufficio di buono e amorevole padre verso tal figliuolo, qual è il mio da me sommamente amato Antioco, il quale, se il giudicio mio non falla, è d'ogni aita dignissimo. Oimè, questa tanta sua bontà che egli dimostra in celar così gagliarda passione come è uno intensissimo affeto d'amore, non è ella degna che ciascuno gli porga soccorso? Non merita ella che tutto il mondo abbia di lui pietà? Certamente egli sarebbe bene più che crudel nemico, anzi più che inumano e fiero, che a tanta moderazione come il mio caro figliuolo usa non avesse compassione ». Molte altre parole disse, chiaramente manifestanti che egli per la salute del figliuolo non solamente la moglie, ma la vita volentieri averrebe data; onde non parendo più tempo al medico di tener celata la cosa, tratto da parte il re, in questo modo gli disse : « La sanità di tuo figliuolo, signor mio, non è in mia mano, ma ne la tua e di Stratonica tua moglie dimora, la quale, sì come io manifestamente per certi segni ho conosciuto, egli ardentissimamente ama. Tu sai omai ciò che a fare ti resta, se la sua vita t'è cara ». E narrato il modo che tenuto aveva in avvedersi di tal amore, lo lasciò tutto pieno d'allegrezza. Restava

solamente un dubio al re, di persuadere al figliuolo che Stratonica per moglie prendesse e a lei che quello per marito accettasse; ma assai di leggero a l'uno e l'altro il tutto persusase. E forse che Stratonica non faceva buon cambio prendendo un giovine e lasciando un vecchio? Ora, poi che Seleuco ebbe la moglie col figliuolo accordata, fatto congregar l'essercito che aveva grandissimo, così disse ai soldati suoi : « Commilitoni miei, che meco dopo la morte del magno Alessandro in mille imprese gloriosamente stati sète, giusta cosa mi pare che voi di quanto io intendo fare siate partepici. Voi sapete che io ho sotto l'imperio mio settantadue provincie, e che, essendo io vecchio, male a tanta cura posso attendere ; il perché, cari commilitoni miei, e voi di fatica e me di fastidio intendo liberare. Per me solamente voglio il reame dal mare e l'Eufrate; di tutto il resto la signoria dono a mio figliuolo Antioco, al quale per moglie ho data la mia Stratonica. A voi deve piacere ciò che a me n'è piaciuto ». E narrato l'amore e l'infermità del figliuolo e la discreta aita del fisico gentile, a la presenza di tutto l'essercito fece sposar Stratonica ad Antioco. Incoronò poi l'uno e l'altro per regi de l'Asia e con pompa grandissima gli fece far le tanto da Antioco desiate nozze. L'essercito, udendo e vedendo queste cose, sommamente la pietà del padre verso il figliuolo commendò. Antioco poi con la diletta sposa in gioia e in pace continovamente stando, in lunga e grandissima felicità seco visse. Né fu questi quello che ebbe per le cose d'Egitto guerra con romani, come pare che il nostro divino poeta nel *Trionfo d'Amore* accenni. Questi solamente ebbe guerra con i gallati che d'Europa erano in Asia passati, i quali cacciò e vinse. Di lui e di Stratonica nacque un altro Antioco ; di questo nacque Seleuco, il quale fu padre d'Antioco chiamato «magno». E questi fu che ebbe guerra grandissima con romani, non il suo bisavolo Antioco che la madrigna sposò; il che assai chiaramente vederà chiunque con diligenza le antiche historie rivolgerà. E ciò che il divino poeta disse si deve intendere come noi siamo detti figliuolo d'Adamo. Cosi questo Antioco fu figliuolo per dritta successionne del nostro Antioco, del quale la novella v'ho narrata. Facendo adunque fine, dico che in dare Seleuco la moglie al figliuolo fece un atto mirabilissimo e degno, nel vero, d'eterna memoria, e che merita di questo esser molto più lodato che di quante mai vittorie egli avesse de i nemici, che non è vittoria al mondo maggiore che vincer se stesso e le sue passioni. Ne si deve dubitare che Seleuco non vincesse gli appetiti suoi e se stesso, privandosi de la carissima moglie.

Bandello[1448] à l'illustre et docte Madame Margherita Pia Sanseverino[1449], salut.

Au mois d'août dernier le Seigneur Alessandro Bentivoglio[1450] et son épouse Madame Ippolita Sforza[1451], qu'on ne saurait nommer sans user de marques de déférence, se trouvaient dans leur villégiature de Palagio près de l'Adda[1452]. Ils furent invités à se rendre à Borghetto le jour de la Saint-Barthélémy[1453], fête du patron de ce bourg, qui est un fief de la famille Da Rho, ancienne et noble maison de Milan[1454]. Nos seigneurs y furent très honorés ; ils y passèrent le jour de la fête, ainsi que le lendemain, en grands divertissements, parmi nombre de nobles invités. Le second jour, après le déjeuner, comme il faisait très chaud et que le vent soufflait du sud, toute la compagnie se réfugia dans une grande salle du palais, qui était très fraîche et donnait sur un vaste et agréable jardin, avec des treilles si longues qu'on aurait pu y faire courir un bon cheval. Dans cette salle, on conversait, on jouait aux dames, on pratiquait la musique ou le chant : chacun s'adonnait à l'occupation qui lui agréait davantage pour passer ces heures pénibles de midi. Madame Ippolita, à un moment donné, réunit autour d'elle le tendre et subtil poète et docteur Niccolò Amanio[1455], Messire Girolamo Cittadino[1456] et Messire Tommaso

[1448] Traduction établie d'après Matteo Bandello, *Nouvelles*, éd. Adelin Charles Fiorato, Marie-José Leroy et Corinne Paul, Paris, Imprimerie nationale, 2002, p. 416-426.

[1449] Margherita, fille de Marco Pio di Carpi et épouse d'Antonio Maria Sanseverino, était une femme très cultivée qui, après la mort de son mari en 1507, devint l'instigatrice et la muse d'un petit cénacle d'érudits à Milan. De même que sa sœur Emilia Pia di Montefeltro célébrée par Castiglione dans son *Cortegiano* et son églogue pastorale *Tirsi*, elle fut chantée et louée, sous le nom de Cillenia, dans les poésies amoureuses de Giangiorgio Trissino qui lui adressa également l'épître *Della vita che deve tenere una donna vedova*.

[1450] Alessandreo Bentivoglio (1474-1532) faisait partie d'une illustre famille de la noblesse de Bologne. Fils de Giovanni II Bentivoglio et Ginevra Sforza, il fut, lui et sa famille, chassé en 1506 de Bologne par le pape Jules II. Traqué par différents édits papaux, il se déplaça d'une ville d'Italie à une autre. De 1511 à 1512, il fit un bref retour dans sa patrie d'origine avant d'être à nouveau banni. Il entra au service des Sforza qui lui offrirent asile et protection. Sous leur égide, il y mena une belle carrière. Il fut sénateur, puis lors du retour de Francesco II Sforza en 1529, gouverneur de la ville.

[1451] Ippolita Sforza (~1481- ~1520), fille de Carlo Sforza et seconde épouse d'Alessandro Bentivoglio, vécut, après l'arrivée de son mari à Milan, dans leur palais de la Porta Comense. Amie des lettres et savante latiniste comme aime à la décrire Matteo Bandello, elle est la première dédicataire de ses *Nouvelles*. Trente ans après sa mort, il rend hommage à celle qui fut la principale bienfaitrice et protectrice de ses débuts.

[1452] D'après les éditeurs contemporains, il s'agirait de la commune du Palazzo Pignagno qui se situe sur la route qui mène de Treviglio à Lodi. Appartenant à la province de Crémone, elle est ainsi à l'est de Milan, non loin de la rivière Adda. Voir Matteo Bandello, *Novelle*, éd. Delmo Maestri, *op.cit.*, p. 503 et n.2 ; *Nouvelles*, éd. Adelin Charles Fiorato, *op.cit.* p. 637 et n.3.

[1453] Le 24 août.

[1454] Borghetto Logdiano est une ville qui dépend de la province lombarde de Lodi et qui a pour siège municipal l'ancien palais des da Rho, noble famille d'ascendance germanique. Ces illustres milanais étaient originaires de la cité médiévale du même nom.

[1455] Niccolò Amanio est né à Crémone entre 1468 et 1469. Docteur en droit, il fut magistrat dans sa ville natale avant d'être nommé podestat de Milan par Francesco II Sforza en 1524. Proche de Matteo Bandello, il était surtout réputé comme poète pétrarquiste. Ses *Rime* furent publiées après sa mort survenue en 1528.

Castellano[1457], son secrétaire, et elle me demanda de faire le quatrième en me joignant à ces très nobles et doctes personnes. Elle tenait à la main l'œuvre du divin Virgile et, tout en lisant de nombreux vers du chant VI de l'*Énéide*, elle commença à soulever de très belles et subtiles questions selon les sujets évoqués. Après maintes interventions judicieuses, comme celles d'autres personnes, elle pria Messire Niccolò Amanio de bien vouloir raconter quelque nouvelle pour nous aider à passer joyeusement les heures chaudes qui restaient. Amanio se déroba un bon moment, mais voyant que Madame Ippolita lui refusait toute échappatoire, il nous conta l'histoire d'Antiochus et Stratonice, que je couchai sur le papier ; et j'ai pensé, puisqu'il y a si longtemps que je ne vous ai rien écrit, vous l'adresser et la publier sous l'égide de votre nom. Je sais en effet, et je vous en rends grâce, que vous lisez volontiers mes œuvres, comme le fait aussi votre docte belle-sœur, Madame Graziosa Pia[1458] ; aussi, quand vous l'aurez lue, faites-moi la faveur de donner à Madame Graziosa l'occasion d'en prendre connaissance. Portez-vous bien toutes deux.

[1456] Intime de la famille Bentivoglio, Giralomo Cittadino était également un ami proche de Matteo Bandello et de nombreux lettrés et érudits de son temps comme Mario Equicola, Antonio Fregoso ou encore Pietro Bembo. Il fut lui-même l'auteur d'un recueil de poésie publié à Milan en 1528.

[1457] Natif de Bologne, Tomaso Castellano fut non seulement l'auteur de poésies religieuses, mais aussi et surtout le secrétaire particulier des Bentivoglio. Il suivit ses maîtres à Milan lorsqu'ils furent contraints de quitter Bologne.

[1458] Graziosa Pio, née Graziosa Maggi, est l'épouse de Lodovico Pio di Carpi, le frère de Margherita.

Séleucus, roi de l'Asie, fait don de son épouse à son fils qui en était épris, et dont l'amour fut découvert par un distingué médecin à l'aide d'un ingénieux stratagème.

Nouvelle LV

J'aurais imaginé tout faire aujourd'hui sauf raconter une nouvelle en cette si noble compagnie ; mais, pour obéir à qui m'en donne l'ordre, je ferai comme ce gentilhomme qui, un soir à l'improviste, reçoit à dîner un ami très cher, et qui, sachant que le boucher n'a plus de viande et qu'au marché on ne trouve pas de gibier à acheter, s'efforce d'honorer son ami avec de la volaille du poulailler et de la viande salée. Je ne sais en effet comment trouver à présent une nouvelle sans recourir aux histoires qui sont sans cesse dans toutes les mains ; aussi vous en conterai-je une que mentionne notre très érudit Pétrarque dans son *Triomphe de l'Amour*[1459]. Veuillez donc me pardonner et m'excuser si je ne vous narre point de faits nouveaux : je ne puis vous offrir que ce qui se trouve en ma possession. Mais pour ne pas vous tenir en haleine, je vous dirai que Séleucus, roi de Babylone, qui s'était glorieusement illustré dans maintes batailles, fut l'un des successeurs les plus fortunés d'Alexandre le Grand. Il eut de son épouse un fils, qu'en mémoire de son père il appela Antiochus. Sa femme mourut et son fils grandit en donnant de larges espoirs qu'il deviendrait un jeune homme valeureux et digne d'un si glorieux père. Il avait déjà atteint l'âge de vingt-quatre ans quand son père Séleucus s'éprit d'une très belle jeune fille issue d'un haut lignage, qui avait nom Stratonice ; il la prit pour femme, en fit sa reine et eut d'elle un fils. Antiochus voyait tous les jours sa belle-mère, qui n'était pas seulement d'une très grande beauté, mais aussi pleine de distinction et de grâce. Sans rien en laisser paraître, il en conçut une passion si brûlante, et s'éprit d'elle de si incroyable manière que jamais amant ne s'enflamma aussi éperdument d'une femme. Ayant le sentiment qu'il allait à l'encontre de la loi naturelle en vouant un amour sensuel à la femme de son père et n'osant de ce fait se confier à aucun ami ou compagnon, car il rougissait de lui-même tout autant que de l'opinion d'autrui, plus il songeait à elle dans le secret de son cœur, plus il s'embrasait et se consumait peu à peu. Mais quand il s'aperçut qu'il s'était engagé si loin qu'il ne pouvait plus revenir en arrière, il décida d'essayer de trouver quelque soulagement à ses souffrances en faisant de longs et fatigants voyages. Son père avait de nombreux royaumes et quantité de provinces sous

[1459] Pétrarque, *Triomphe de l'Amour*, éd. G. Bezzola, II, v. 88- 132, *op.cit.*, p.36-37.

son empire. Aussi, invoquant certains prétextes, il obtint de son père la permission d'aller pour son agrément les parcourir pendant quelques mois. Mais il n'avait pas sitôt quitté la maison qu'il ressentit une grande tristesse, car, privé de la vue de sa belle Stratonice, il avait le sentiment d'être privé de la vie. Cependant, cherchant à vaincre, s'il se pouvait, sa passion invétérée, il resta plusieurs jours absent, au cours desquels, brûlant en secret et n'ayant personne auprès de qui s'épancher, il menait une existence misérable et désolée. Finalement son chagrin l'emporta et il revint chez son père. Il voyait tous les jours celle qui était toute sa joie et tout son bonheur. Et sachant combien son père aimait et chérissait sa femme, il se disait souvent à lui-même : « Suis-je bien Antiochus, le fils de Séleucus [1460]? Suis-je l'être que mon père aime tant, qu'il honore si généreusement, qu'il estime et prise plus que tous ses royaumes ? Hélas, si c'est bien moi, que sont devenus l'amour et le respect que je lui porte ? Est-ce là le devoir d'un fils à l'égard de son père ? Misérable que je suis ! Vers quoi ai-je tourné mes pensées, mon espoir et mon amour ? Puis-je être assez aveugle et privé de sain jugement pour ne pas savoir que je dois tenir ma charmante belle-mère pour une véritable mère ? S'il en est ainsi, ce dont je suis bien conscient, quel amour est le mien, que sont ce désir, cette quête, cette espérance ? Où me laissé-je entraîner si stupidement par l'amour aveugle et trompeur, par un espoir fallacieux ? Ne vois-je point ce que mes désirs, mes appétits déréglés, mes envies effrénées ont de déshonnête ? Je le vois clairement, et je sais que ce que je vais rechercher, loin d'être décent, est au contraire fort malhonnête. Et quel blâme ne recevrais-je pas, si le déraisonnable amour qui est le mien était connu de tous ? Ne devrais-je pas choisir la mort plutôt que de songer à priver mon père de la femme qu'il chérit ? Je renoncerai donc à cet amour inconvenant, et tournant mon esprit ailleurs, je ferai mon devoir de fils bon et affectueux envers son père. » Se parlant ainsi à lui-même, il prenait la résolution d'abandonner totalement cette entreprise. Mais il n'avait pas plus tôt pris ce parti que son imagination lui représentait la beauté de sa dame, et il se sentait à ce point embraser que, repenti de ce qu'il avait résolu, il demandait mille fois pardon à Amour d'avoir songé à abandonner un si généreux dessein. Nourrissant alors des pensées contraires aux précédentes, il se disait à part soi : «Parce que cette femme est l'épouse de mon père, ne devrais-je donc point l'aimer ? Parce qu'elle est ma belle-mère, ne devrais-je pas la rechercher ? Ah, quelle sotte pensée est-ce là ! Les lois qu'Amour prescrit à ses

[1460] Antiochus se livre à deux longs monologues intérieurs : l'un pour réprimer sa passion, l'autre pour la défendre et s'y abandonner. Matteo Bandello s'adonne ici à une habile paraphrase de Boccace. Ces deux monologues d'Antiochus font écho à ceux de Titus qui lutte et se débat contre l'amour coupable qu'il ressent pour la future femme de son ami Gisippe. Voir Boccace *Dec*., X, 8 , *op.cit*.

fidèles ne sont pas comme les lois humaines des codes : les lois d'Amour enfreignent les lois humaines et surhumaines. Quand Amour commande, le frère aime sa sœur, le père sa fille, le frère la femme d'un autre frère, et très souvent la belle-mère son beau-fils. Et si cela est permis à d'autres, pourquoi me serait-ce défendu ? Si mon père, qui est d'un âge très avancé, a pu sans inconvenance s'éprendre de cette femme dans sa vieillesse, pour quelle raison, moi, qui suis jeune et totalement en proie aux feux de l'amour, dois-je être blâmé de l'aimer ? Et, si le seul reproche qu'on puisse me faire est de chérir une femme que le destin a donnée pour épouse à mon père, il faut s'en prendre à la Fortune qui l'a accordée à mon père plutôt qu'à un autre, car je l'aime et l'aimerais quel que fût son mari. À la vérité, sa beauté, ses manières, son comportement sont si gracieux qu'elle mérite d'être vénérée, honorée, adorée de tous. Il me faut donc la suivre et tout abandonner pour la servir. » Ainsi le pitoyable amoureux, balançant d'une pensée à une autre et se moquant de lui-même, était-il incapable de persévérer longtemps dans un même propos et changeait-il mille fois d'avis en un instant. Finalement, après bien des débats intérieurs, la raison reprenant l'avantage, il estima que rien n'était plus inconvenant pour lui que d'aimer cette femme. Et ne pouvant cesser de l'aimer, préférant mourir plutôt que de s'abandonner à un amour aussi criminel ou de le révéler à autrui, il se consumait peu à peu comme neige au soleil. Il en arriva donc au point qu'ayant perdu le sommeil et l'appétit, il fut pris d'une telle faiblesse qu'il fut contraint de s'aliter et que, par excès de mélancolie, il tomba très gravement malade. Ce que voyant, son père, qui l'aimait tendrement, en conçut un immense chagrin. Séleucus fit venir Érasistrate, qui était un excellent médecin, fort estimé de tous, et le pria très affectueusement de soigner son fils avec toute la diligence qu'exigeait la gravité de sa maladie. Aussitôt arrivé, Erasistrate constata que le corps du jeune homme était parfaitement sain, et, ne trouva aucune trace dans ses urines, ni aucune anomalie permettant de conclure à une maladie corporelle, il estima, après maintes réflexions, qu'il s'agissait là d'une maladie et d'un tourment de l'âme et qu'il en mourrait rapidement. Il en informa Séleucus qui, aimant son fils, et parce qu'il était son fils (les enfants sont en effet attachants et créent des liens affectifs très solides) et parce qu'Antiochus était fort digne de cet amour de par ses mérites et ses vertus, en éprouva une douleur et un chagrin tels qu'il ne saurait y en avoir de plus profonds. Le jeune homme était en effet d'un naturel courtois et avenant, plus vaillant et preux de sa personne que tout autre de son âge, et de fort belle apparence, ce qui le rendait aimable à tous. Son père était à tout moment dans sa chambre et la reine, de même, lui rendait de fréquentes visites et le servait de ses propres mains quand il prenait

ses repas. Je ne saurais dire, n'étant pas médecin, si cela réconfortait le jeune homme ou si cela lui faisait plus de mal que de bien ; j'aurais tendance à croire qu'il la voyait très volontiers et qu'il aurait voulu qu'elle ne quittât jamais son chevet, puisqu'il fondait sur elle tout son bonheur, tous ses espoirs, toute paix et contentement. Néanmoins, comme il avait si souvent sous les yeux la beauté dont il désirait tant jouir, qu'il entendait parler celle pour laquelle il languissait, et recevait soins et nourriture de la main de celle qu'il chérissait comme la prunelle de ses yeux et à laquelle il n'avait jamais osé faire la moindre requête, on peut, ce me semble, raisonnablement estimer que sa douleur surpassait toute autre douleur et qu'elle le faisait progressivement dépérir. Peut-on douter que, se sentant toucher parfois par ses mains délicates, la trouvant assise à ses côtés, l'entendant de temps à autre soupirer de pitié pour lui et d'une voix si douce lui recommander de reprendre courage, car elle ferait tout par amour pour lui, peut-on douter, disais-je, que le jeune homme, déchiré dans une telle situation par mille pensées, ne passât tour à tour par l'espoir et le désespoir, pour en revenir toujours à la conclusion que mieux valait mourir que de manifester de son ardente flamme ? Et si tous les jeunes gens, fussent-ils de médiocre ou basse condition, ont regret de perdre la vie en leurs jeunes années, que dire d'Antiochus qui, jeune et fils d'un roi, si riche et si puissant, héritier auquel devait échoir, s'il survivait, tout l'empire à la mort de son père, choisissait volontairement la mort comme moindre mal ? Je suis convaincu que sa douleur était infinie. Antiochus, donc, balloté entre la piété, l'amour, l'espoir, le désir, le respect pour son père et mille autres sentiments, sombrait peu à peu, tel un navire battu en haute mer par des vents contraires. Érasistrate, qui voyait son corps sain et libre mais son esprit et son âme totalement subjugués par l'angoisse, après avoir très mûrement médité sur cet étrange cas, aboutit à la conclusion que le jeune homme était dévoré par l'amour et par un trop ardent désir, et que son mal n'avait point d'autre cause. Il songeait qu'il est très souvent facile aux hommes avertis et sages de simuler ou dissimuler la colère, la haine, l'indignation, la mélancolie et autres sentiments, mais que l'amour, s'il est tenu secret, est toujours plus nocif que si on le manifeste. Bien qu'il n'eût jamais la possibilité d'obtenir de la bouche d'Antiochus l'aveu de son amour, une idée lui étant venue à l'esprit, il résolut, pour mieux s'informer, de le surveiller continuellement, d'observer avec la plus grande attention toutes ses actions et surtout de noter les variations que subissaient les battements de son pouls, et dans quels cas elles survenaient. Cette décision prise, il s'assit près du lit, prit le bras d'Antiochus et posa ses doigts à l'endroit où l'on sent ordinairement battre le pouls. Il advint qu'à ce moment-là, la reine Stratonice entra dans

la chambre. Lorsque le malade amoureux la vit venir vers lui, son pouls, qui était faible et lent, s'éveilla soudain et, sous l'effet du changement de rythme sanguin, se mit à battre plus fort et à retrouver de la vigueur, animé par une plus forte reprise de très faibles flammes intérieures. Érasistrate perçut ce renforcement de pouls et, pour voir combien de temps il allait durer, il ne bougea pas à l'arrivée de la reine, surveillant toujours de ses doigts le battement du pouls. Aussi longtemps que la reine resta dans la chambre, le battement fut toujours rapide et vigoureux ; mais dès qu'elle partit, le mouvement perdit de sa vigueur et de sa rapidité, et le pouls revint à sa faible pulsation habituelle. Peu de temps après, la reine revint dans la chambre et, dès qu'Antiochus l'aperçut, le pouls, reprenant de la vigueur, se remit à bondir et resta continuellement capricant et très vigoureux. La reine sortit et aussitôt la vigueur du pouls s'en fut avec elle. Le distingué médecin, notant cette variation et constatant qu'elle ne survenait qu'en présence de la reine, pensa avoir trouvé la cause de la maladie d'Antiochus, mais il voulut attendre le jour suivant pour s'en assurer davantage. Le lendemain, le brave Érasistrate s'assit auprès du jeune homme et posa la main sur son bras. De nombreux visiteurs entrèrent dans la chambre, et il n'y eut aucune élévation du pouls. Le roi vint voir son fils, et le pouls ne subit pour autant aucune accélération. Mais voilà que la reine entra, et le pouls aussitôt de tressauter, de s'éveiller et de reprendre ses fortes pulsations, comme s'il voulait dire : « Voici celle qui me consume et qui détient la clef de ma vie et de ma mort. [1461]» Érasistrate tint alors pour certain qu'Antiochus était éperdument épris de sa belle-mère et que, de honte, il n'osait avouer ni découvrir à autrui sa très ardente flamme. Ayant acquis cette conviction, avant d'en dire mot, il réfléchit à la manière d'en informer le roi Séleucus et, après avoir envisagé plusieurs possibilités, il opta pour la suivante. Il savait fort bien que Séleucus aimait infiniment sa femme, mais que la vie d'Antiochus lui était aussi chère que sa propre vie. Aussi lui tint-il ce langage : « Séleucus, ton fils est très gravement malade et, qui pis est, j'estime sa maladie incurable. » À cette nouvelle, le père

[1461] Chez Valère-Maxime, V, 7, 2, le pouls battait déjà tantôt « vegetiore », tantôt « languidiore ». La théorie ficinienne de la contagion amoureuse par le regard est manifeste, dans le portrait de cet amant fasciné et embrasé. D'infimes particules sanguines sont transmises des « yeux aimés aux yeux aimants », vont se loger dans le cœur de l'amant transi et se propagent dans son sang. Dès lors, tout le corps entre en sédition, se consume et s'assèche et l'esprit, sans cesse tourmenté, est en proie à l'anxiété et au désespoir. Une puissante ardeur, néfaste et pathogène, se manifeste ainsi dans les humeurs adustes du bas-ventre, les égarements de la pensée et les battements du pouls. Voir Marsile Ficin, *Commentarium in Convivium*, VII, 3-12, *op.cit*., et *Theo. plat*. XIII, 1, *op.cit*. ainsi que P. Dandrey, *Sganarelle et la Médecine*, *op.cit*., p. 511-519 et *Les Tréteaux de Saturne*, *op.cit*., p. 35-39.

affligé se mit à pleurer et à gémir pitoyablement, se plaignant amèrement de la Fortune. Le médecin ajouta alors : « Je voudrais, mon Prince, t'apprendre la cause de son mal. Sache donc que la maladie qui te ravit ton fils est l'amour, l'amour d'une femme, qui, s'il ne peut la conquérir, le conduira sans aucun doute à la mort. – Hélas, s'écria le roi en versant d'abondantes larmes, quelle femme est-ce là ? Est-il une femme que, moi qui suis roi d'Asie, je ne puisse par des prières, de l'argent, des dons et toutes sortes d'artifices rendre sensible aux désirs de mon fils ? Dis-moi donc le nom de cette femme pour le salut de mon fils, je suis disposé à mettre dans la balance tous mes biens et aussi tout mon royaume, s'il le fallait. Car s'il meurt, que ferai-je de ma souveraineté ? - Vois-tu, ô mon Roi, c'est que ton Antiochus est amoureux de ma femme, mais comme cet amour lui paraît inconvenant, il n'a jamais osé le manifester et, de honte, il préfère mourir plutôt que de s'en ouvrir. Je m'en suis moi-même aperçu à des indices plus qu'évidents. » À ces mots, Séleucus répondit : « Toi avec qui peu d'hommes peuvent rivaliser en bonté, qui m'es lié par un sentiment très fort d'affection et de bienveillance, et qui as la réputation d'être le refuge de la sagesse, ne sauveras-tu donc point mon fils, ce jeune homme, aujourd'hui dans la fleur de l'âge, qui mérite au plus haut point de vivre et à qui revient de droit le commandement de toute l'Asie ? Toi, Érasistrate, ne viendras-tu point au secours du fils de Séleucus, ton ami et ton roi, que son amour secret mène tout droit à la mort et qui, tu le vois, est d'une telle modestie, d'une telle honnêteté que dans cette extrême et redoutable épreuve, il préfère mourir plutôt que de te faire le moindre tort, par ses aveux. Son silence, sa discrétion, le respect qu'il te témoigne doivent t'incliner à avoir pitié de lui. Songe, mon cher Érasistrate, que, s'il aime ardemment, c'est qu'il est contraint d'aimer. Indubitablement, s'il pouvait ne pas aimer, il tenterait tout pour ne point aimer et le ferait bien volontiers. Mais qui peut imposer les lois à Amour ? Amour, comme tu le sais, non content de contraindre les hommes, commande même aux dieux immortels et, contre sa volonté, l'esprit humain est bien impuissant. Aussi, que mon fils Antiochus soit digne de pitié, cela est évident, puisqu'il se trouve sous la contrainte et ne peut faire autrement. Son silence, en revanche, est un signe patent de sa haute et rare vertu. Dispose donc ton cœur à aider mon fils. Je t'en avertis : si tu ne prises point la vie d'Antiochus, tu mépriseras du même coup celle de Séleucus car il ne saurait être meurtri sans que je le sois également.» Le très sagace médecin, voyant que son plan se réalisait comme il l'avait prévu et que Séleucus le priait si ardemment de sauver son fils, afin de mieux sonder encore son cœur et de mesurer sa détermination, lui parla de la sorte : « On a coutume de dire, mon Prince, que celui qui est en bonne santé sait donner d'excellents

conseils au malade. Tu as beau jeu de parler et tu voudrais que je donne ma chère et bien-aimée épouse à un autre et que je me prive de celle que j'aime avec ferveurs ; mais si je la perdais, je perdrais la vie : si tu m'ôtes ma femme, tu m'ôtes la vie. Or, je ne sais, mon Prince, si, à supposer qu'Antiochus fût amoureux de ta Stratonice, tu disposerais d'elle en sa faveur aussi généreusement que tu veux, semble-t-il, que je le fasse de mon épouse. - Plût aux dieux immortels, répliqua aussitôt Séleucus, qu'il fût épris de ma très chère Stratonice : je te jure sur la très vénérée mémoire de mon père Antiochus et de mon aïeul Séleucus et devant tous nos dieux sacrés, que, pour très chère qu'elle me soit, j'accorderais sur-le-champ mon épouse à mon fils ; ainsi tout un chacun verrait quel est le devoir d'un père bon et aimant à l'égard d'un enfant profondément aimé, comme l'est mon Antiochus, qui, si je ne m'abuse mérite hautement d'être secouru. Hélas, cette remarquable vertu, dont il fait preuve en dissimulant une passion aussi puissante que peut être un fougueux sentiment amoureux, ne mérite-t-elle pas que chacun lui vienne en aide, que tout le monde ait pitié de lui ? Assurément qui n'aurait pas compassion de la grande modération de mon cher fils serait pire qu'un cruel ennemi, pire même qu'un monstre féroce. » Il ajouta bien d'autres réflexions, témoignant clairement par-là que, pour le salut de son fils, il aurait donné non seulement sa femme, mais sa propre vie. Alors le médecin, estimant qu'il n'était plus opportun de tenir la chose secrète, entraîna le roi à l'écart et lui dit : « La santé de ton fils, mon Prince, n'est pas entre mes mains, mais entre les tiennes et celles de ton épouse Stratonice, qu'il aime passionnément, comme j'ai pu m'en assurer d'après certains indices manifestes. Tu sais maintenant ce qu'il te reste à faire si tu tiens à sa vie. » Et il lui raconta de quelle manière il avait réussi à déceler cet amour, mettant le roi au comble du contentement. Il ne restait à celui-ci qu'un seul doute : comment persuader son fils de prendre Stratonice pour épouse, et elle, de l'accepter pour mari ? Mais il parvint aisément à les convaincre. Stratonice ne gagnait-elle pas au change en délaissant un vieil homme pour un jeune ? Séleucus, après avoir uni son épouse à son fils, fit rassembler son armée, qui était très nombreuse, et s'adressa à ses soldats en ces termes : « Compagnons, qui m'avez glorieusement suivi, après la mort d'Alexandre le Grand, dans d'innombrables campagnes, il me paraît juste de vous faire part de mes décisions. Vous savez que j'exerce le pouvoir sur soixante-douze provinces et qu'en raison de mon âge je peux difficilement affronter une aussi lourde tâche. C'est pourquoi, mes chers compagnons, j'entends nous libérer, vous de votre peine, et moi de mon fardeau. Je ne veux garder pour moi que le royaume compris entre la mer et l'Euphrate. De tout le reste, je donne la suzeraineté à mon fils Antiochus, à qui j'ai déjà accordé pour

femme ma chère Stratonice. Vous vous devez de l'accepter, car tel est mon bon plaisir. » Et, après avoir conté l'amour et la maladie de son fils, ainsi que le secours discrètement apporté par le distingué médecin, il fit épouser Stratonice par Antiochus en présence de toute l'armée, puis il les couronna l'un et l'autre souverains de l'Asie et fit célébrer en très grande pompe les noces qu'Antiochus avait tant désirées. L'armée, ayant pris connaissance de ces propos et de ces faits, loua sans réserve la piété du père envers son fils. Antiochus vécut par la suite dans la paix et dans la joie avec son épouse bien-aimée et connut un long et immense bonheur. Ce ne fut pas ce roi qui fit la guerre aux Romains à l'occasion du conflit égyptien, contrairement à ce que semble indiquer notre divin poète dans son *Triomphe de l'Amour*[1462]. Il se contenta de combattre les Galates, qui étaient passés d'Europe en Asie ; il les en chassa et les mit en déroute[1463]. De son union avec Stratonice naquit un autre Antiochus, lui-même père d'un Séleucus qui devait engendrer Antiochus dit le Grand. C'est ce dernier qui entreprit une très rude guerre contre les Romains, et non son bisaïeul qui avait épousé sa belle-mère ; on le constate à l'évidence si l'on parcourt attentivement l'histoire ancienne[1464]. L'expression de notre divin poète doit donc être entendue à la manière de celle qui fait de nous les fils d'Adam. Ainsi ce dernier Antiochus fut, par succession en droite ligne, fils de notre Antiochus, dont je vous ai raconté l'histoire. Pour conclure, je dirai donc qu'en accordant son épouse à son fils, Séleucus accomplit un acte admirable et assurément digne d'éternelle mémoire ; il mérite donc d'en être loué bien plus hautement que de toutes les victoires qu'il ait jamais remportées sur ses ennemis, car il n'est point de plus grande victoire au monde que de triompher de soi-même et de ses passions. Et l'on ne saurait douter que Séleucus vainquit et ses appétits et lui-même en se privant de son épouse bien-aimée.

[1462] *Triomphe de l'Amour*, II, vers 109-111, *op.cit*., p.37.

[1463] Peuple celte, les Galates migrent dans le centre de l'Asie Mineure. Instrumentalisés par Nicomède Ier, ils entrent en guerre contre Antiochus I[er]. Vaincus, ils sont confinés dans un territoire concédé, se situant en Phrygie septentrionale ayant pour nom la Galatie. À la faveur de cette victoire, Antiochus est honoré du titre de Sôter. Voir : Appien *Syr*., 65 ; Lucien, *Zeuxis ou Antiochus*, 8 ; *Suidae Lexicon*, « Simonidès ». Se reporter à E. Will, *op. cit*., p. 143-145.

[1464] Sur la guerre antiochique, voir : Tite-Live, XXXVI-XXXVIII ; Appien, *Le Livre Syrique.* Dans ce livre, Appien raconte non seulement l'ascension et la chute d'Antiochus III, mais dresse également un portrait de la dynastie séleucide. C'est sans doute à cette référence historique (source antique de son récit des amours d'Antiochus et Stratonice) que Matteo Bandello fait référence ici.

ARGUMENT[1465]

Comme ja j'ay fait et en ce livre et es precedens[1466], je ne veux estre si consciencieux que, parmy les histoires de nostre siecle[1467], je n'y mesle aussi celles qui me semblent rares en l'Antiquité, sans me donner grand peine que plusieurs les ayent leues et en grec et en latin : veu que les simples et plusieurs de la noblesse[1468], et mesmement les dames n'ont peult estre jouy du plaisir de si beaux et veritables discours, lesquels j'orne le lustre glorieux et excellent de nostre langue, laquelle peut se vanter a présent d'avoir les richesses desquelles jadis se sont glorifiees la grecques et latine, en ce qui concerne le nombre chatouilleux qui contente l'oreille, bien qu'elle soit encor astrainte sous une liberté trop vague, par laquelle elle imite celles qu'on appelle vulgaires. Je vous ay donc donné cy devant deux princesses amoureuses, malades pour s'estre l'une follement et sans poursuite precedente amourachee d'un homme de bas estat, l'autre assez legerement, mais par le jugement d'une grande opinion de vertu, et a l'endroit d'un qui, et de maison, noblesse, et preud hommie, pouvoit s'esgaller aux plus grans. Or afin que les gausseurs et inquietateurs de repos, qui tousjours en veulent aux dames et les accusent non simplement des legeres apprehensions, ausquelles ce sexe semble estre sujet, ains encor de la mesme impression de constance en aymant ceux qu'elles ont en fantasie, comme si ceste fermeté estoit vituperable afin, dis-je, que les dames ayent un contre eschange, non en un homme de bas lieu et estoffe, ains en personne segnalee et de grand marque j'ay recueilly une histoire et icelle fort ancienne : mais qui fait foy et de l'effort d'amour et de la charité d'un pere a l'endroit de son enfant, veu que pour le garentir de la mort, il luy octroya la chose qu'il aimoit le mieux en ce monde, quoy que le desir fust incestueux et punissable, mais la loy d'alors ne marchoit avec telle severité que celle des chrestiens a present ou des juifs le temps passé.

[1465] Au vue de la fortune du « Bandel », en France et en Europe, due aux adaptations-traductions qu'en ont faites Pierre Boaistuau et François de Belleforest au XVI[e] siècle, et à la vogue des *Histoires tragiques* et des nombreuses adaptations théâtrales qui s'en sont suivies, il semble primordial de reproduire ici, sous la forme d'un témoignage textuel, l'adaptation-traduction de l'histoire d'Antiochus et Stratonice établie par Belleforest à la suite de l'édition et de la traduction contemporaine du texte originel de Matteo Bandello.

[1466] Texte établi d'après la première édition de François de Belleforest, *Le quatriesme livre des histoires tragiques, partie extraictes des oeuvres italiennes du Bandel, et partie de l'invention de l'autheur françois*, Paris, Jean de Bordeaux, 1570, p. 281- 301. Sur les œuvres de François de Belleforest et les successives éditions de *ses Histoires tragiques*, se reporter au catalogue établi par Michel Simonin dans son livre *Vivre de sa plume au XVIe siècle ou La carrière de François de Belleforest*, Genève, Droz ; Paris, Champion, 1992.

[1467] Les manchettes du texte sont indiquées en note et entre crochets.

[1468] [Pour qui l'auteur recueille les histoires anciennes.]

Seleuque premier du nom, roy de Syrie, voyant son fils en danger de mort pour l'amour de Stratonique, la luy donna en mariage par la subtilité du medecin Erasistrate.

Histoire LXIII.

Apres le trepas advancé outre l'aage d'Alexandre le grand espouventement de l'Asie[1469], et la frayeur de tous les roys de la terre, les chefs principaux de son armee, de saisirent chacun à son advantage des meilleures provinces qu'ils eussent assujetties à la suite de ce grand monarque. Entre ceux cy estoit Seleuque homme vaillant et courageux, et des principaux amis d'Alexandre, jaçoit que d'autres fois le roy superbe eust voulu le faire mourir, a cause que librement il reprenoit ses vices et l'eust fait passer par le chemin du philosophe Calisthene[1470], s'il ne se fust sauvé a la suite : mais revenant en court il fust advancé plus que jamais et quoy qu'il fust de bas lieu et assez obscure maison, si est-ce que toute chose sembloit luy promettre un grand empire, ainsi que pourrez lire es livres de ceux qui ont escrit les gestes des successeurs d'Alexandre[1471]. Apres la mort duquel il s'empara du royaume le plus oriental[1472], et mit son siege royal en Babylone d'Assyrie, ou son maistre estoit naguere decedé, et puis, ayant subjugué les Bactrians, tint les Perses sous main, et feit la guerre au grand Antigone. De son premier mariage il eust un fils nommé Antioque, et en surnom Soter[1473] (qui signifie conservateur) qui luy succeda a la couronne de Syrie et d'Asie. Morte que fust la mere de ce prince, Seleuque ne voulant demeurer sans compagnie, le garson estant desja grandelet, devint amoureux d'une damoiselle de hault lieu et belle en toute perfection, qui avoit nom Stratonique[1474], laquelle je mets en jeu pour ce que c'est une des principales pieces de nostre sac et le premier personnage de la farce. Antioque estant parvenu à l'aage de 20 ans ou d'avantage, estimé vaillant et magnanime et qui donnoit grand esperance de sa preud'hommie, estoit aimé du roy sur toute autre chose comme estant son image et digne d'avoir esté engendré de luy. Ce jeune prince nourry delicieusement, aimé sur toute chose de son pere, s'amusa si fort en la beauté de sa belle mere et se pleust tellement en la gaillardise, bien seance, courtoisie, et gentillesse d'icelle, que laschant la bride à ses passions, que quoy qu'il dissimulast son mal, il en devint si amoureux qu'il seroit

[1469] [Alexandre mourust l'an du monde. 3640. Monarchie divisée. I. Macabée.]
[1470] [Calisthene occis par Alexandre.]
[1471] [Plutarque. Justin livre 15.]
[1472] [Seleuque de bas lieu.]
[1473] [Antioque Soter.]
[1474] [Stratonique royne.]

impossible qu'autre amant jamais tombast en plus grandes destresses. Il se tourmentoit pour la vehemence de ce qu'il souffroit et brusloit du feu qui continuellement alloit croissant ses flames et plus sentoit il de tourment et affliction pensant à l'impossibilité de jouyr du bien desiré : veu que la mesme honnesteté naturelle luy en interdissoit et le souhait et la jouyssance. Et quand cela n'y eust donné aucun empeschement, veu les licencieuses façons de vie des roys gentils qui ne trouvoient rien de trop chault, pourveu que leur plaisir les y enclinast[1475], si voyoit-il son pere tant coiffé de l'amour de ceste belle princesse, que malaisément il eust voulu la quitter a homme du monde, joint que les mariages estoient gardez assez honnestement entre les Grecs au pris des coustumes des Barbares. Toutes ces choses considerees, voyant que son mal alloit en empirant, et que le feu croissoit en son ame par le rayonnement des yeux de sa dame, la douceur du venin desquels il humoit par les siens mesme luy seul en sentant l'alteration et violence et qu'il n'eust osé penser de monstrer aucun semblant à la royne de ce sien lascif pensement, delibera de s'esloigner de ceste plaisante infection, afin qu'absent du brasier, il peut estaindre ce qui resteroit du feu sous les cendres de sa pensee. Et veritablement ce sien conseil estoit bon et salutaire, si absentant le corps il eust aussi fait esloigner la pensee de l'objet de son tourment[1476], veu qu'il n'y a rien plus dommageable à l'homme que de se tenir trop longuement pres d'une rare beauté y ayant familiarité, quelque grand alliance de sang qu'il aye avec elle : car,comme dit un sage prince parlant à sa femme[1477], dans le boys s'engendre la vermoulure, laquelle corrompt celuy mesme ou elle a prins naissance et nourriture et le drap produit la reigne qui le gaste et consume, aussi du sang mesme trop familiarisé sortent de grans scandales si on n'y pouvoit avec sagesse. Ayant le prince de Babylone fait ce complot de quiter la court et s'aller pourmener en quelque autre des provinces sujettes au roy, auquel il demanda congé pour quelque moi afin de s'esbattre, luy disant que le trop estre en un lieu l'aneantissoit et luy donnoit ne sçay quel degoust, avec ce, alteroit sa santé et disposition. Le roy qui l'aimoit a cause de ses vertus et obeissance qu'il luy rendoit en toutes choses, bien qu'il l'eust tousjours voulu voir en sa compagnie, luy donna neantmoins congé pour quelque temps, et luy recommanda la justice par les terres ou il passeroit, car Seleuque estoit estimé un des meilleurs et severes justiciers entre les princes de son temps. Antioque changea bien d'air, mais d'affection rien moins, plustost sentist-il accroissement de sa rage amoureuse se voyant esloigné de

[1475] [Roys gentilz trouvent tout bon et permis.]
[1476] [Le cœur doit estre plus refroidy.]
[1477] [Sentence de Marc Aurelle.]

sa chere Stratonique, luy semblant bien advis qu'il luy seroit impossible de vivre s'il se tenoit guere long temps esloigné d'elle. Puis, mettant de l'eau en son vin, taschoit de vaincre cest endurcissement et ferme opinisastrise de son affection continuant ses voyages, mais le pauvre seigneur alloit de mal en pis, comme celuy qui prenoit plaisir en ce qu'il fuyoit le plus et caressoit les imaginations pour l'amour desquelles il avoit quitté l'image qui les causoit en luy, et de tant son mal estoit plus grand qu'il n'avoit homme qui le consolast pour ne l'oser descouvrir ne fier à homme du monde. Vaincu a la fin des passions et se desdaignant en soy, de soy mesme, accusant sa couardise et puis sa temerité, se mist un jour en raison a par soy disant ainsi : « Ah malheureux, et ne suis-je pas Antioque fils de ce grand roy Seleuque, tant aimé et estimé de mon seigneur et pere, qu'il n'y a royaume ny province qu'il ne quittast pour me complaire et gratifier ? Si c'est moy qu'il respecte ainsi, ou est l'amour et reverence que je luy porte et le devoir qui m'oblige en son endroit comme le fils se doit comporter vers celuy qui l'a engendré. Ha infortuné que je suis ! Ou est-ce que j'ay plongé mon esprit, ou adresse-je mon attente et espoir, et en quel lieu ay-je assis mon amour pour le soulagement de ma peine ? Et quel aveuglement m'a saisi ou en quel devoyement de sens suis-je tombé de ne cognoistre point que la femme de Seleuque doit estre par moy respectee, non comme amie pour en jouyr, ains comme ma propre mere ? Et puis que j'ay cette cognoissance qu'est-ce que j'aime si follement, ou adresse-je mon desir ? Que cherche mon cœur, ou surquoy bastist-il son esperance ? Est-il possible qu'un prince tel que je suis se laisse si follement tromper aux aveugles desirs de l'amour et aux flateries sans espoir que vain d'une fantasie mal reglee ? Ne voy-je pas que ces desirs et appetits sans raison, que ceste volonté sans frein ny bride ne portoit rien d'honneste sur le front pour les faire dignes d'un fils de roy et d'un prince qui aime la vraye gloire et reputation d'homme sage, vertueux et illustre ? Qui orra jamais parler de ceste mienne fantasie et peu honneste amour, sans blasmer et mon ingratitude vers mon pere et ma lascheté aymant ce qui n'est loisible et souhaitant ce que la loy me deffend ? Ne vaudroit-il pas mieux eslire la mort que tomber en se pensement de vouloir honnir son pere et souiller la couche de celuy qui m'a engendré. Oublie Antiochus, oublie ces façons de faire, regretter cest amour, employe ton esprit achoses meilleures et fais l'office d'un bon fils à l'endroit d'un tel pere, que celuy qui t'honore plus que jamais tu ne meritas, et ne luy feis de service ». Il ne demeura guere longuement en ceste devotion de respect et obeissance, car se representant a ses yeux la rare beauté et bonne grace de sa Stratonique, toutes ses playes se rouvrirent et le feu, a demy estrains, s'enflamma de plus belle en son cœur, de sorte qu'il demandoit pardon à

l'Amour des blasphemes proferez contre sa divinité et protestoit de jamais plus se laisser ainsi aller, ains que jusques au mourir il poursuyvroit son entreprinse. « Quelle loy naturelle, disoit-il, me deffend, ou d'aimer ma belle mere ou d'en poursuivre la jouyssance ? Et quelle sottise est celle qui me sollicitoit naguere a vouloir esgaller les loix d'Amour et les assujettir a ce que les hommes ordonnent, et escrivent en leurs edits et ordonnances, comme si Amour pouvoit estre assujetty sous la volonté et fantaisie des hommes ? Cest amour a induis plusieurs roys et princes a aimer leurs sœurs et autres aussi proches de sang, il me donne un pareil esguillons et m'incite a mesme chose. Suis-je moindre qu'eux ou plus sujet aux statuts des magistrats qu'il ne me soit loisible de parfaire ce que sans punition ils ont exécuté ? Que si mon pere ja vieillard et casé d'aage a fait joug a l'amour et s'est enflambé après ceste dame, qui empesche que, moy qui suis jeune et plus susceptible de ces flammes que luy, ne sois affectionné a une chose si parafaicte ? Quel blasme en peux-je encourir que d'une opinion sottement plantee en l'esprit du vulgaire, que j'aime ma marastre, laquelle je ne dois point seulement souhaiter. Mais en cela fault accuser la Fortune qui aveuglement l'a plustost donnee a mon père qu'a un autre, car d'en oster mon affection il est impossible. Je l'aime et l'aimeray, et fust elle l'espouse, je ne diray pas de mon pere seulement, mais de Jupiter mesme : d'autant que sa beauté merite d'estre servie, son honnesteté la rend recommandable, la bonne grace la fait souhaiter et n'a rien en elle qui ne soit admirable. Et donc que je ne quitasse un desir si bien fondé que d'aimer la mesme perfection des œuvres de nature : la mort plustost me puisse accabler que je sois saisi de si folle fantasie. » Vivant le prince en ces troubles sans pouvoir trouver repos en sa pensee et disputant ores d'une force, tantost d'une autre en son esprit, à la fin voyant tous moyens luy defaillir et ne se pouvant despestrer de cest amour trop enraciné en son ame, delibera de mourir plustost que d'en poursuyvre l'effait, et moins de le descouvrir à homme du monde, et s'en recourut en court, là ou jouyssance de la veue de son desastre, il alloit par mesme moyen diminuant et se fondant a veue d'oeil tout ainsi qu'un glaçon par le rebat des rays sur le midy : et alla son mal si avant, que perdant le boire et le manger et ne reposant en aucune sorte, debilité par tels accessoires et pressé de douleur extreme, il se coucha attaint de telle maladie, que chacun le jugeoit pour jamais n'en reschapper. Le roy, qui cherissoit cest enfant comme celuy qui luy devoit succeder, se tourmentoit et affligeoit voyant le peu d'amendement de son mal quelque remede qu'on y sceut donner et eust souhaité volontiers son fils sain pour porter l'infirmité qui l'accabloit de telle sorte. Tout le monde estoit empesché à le servir, les dames à toute heure estoient en sa chambre, sa belle mere le visitoit tous les

jours sans s'appercevoir qu'elle luy assistant, sa fievre y redoubloit quoy qu'il reçeut un grand contentement en sa veue. En ce temps-là florissoit un excellent medecin nommé Erasistrate[1478], que Seleuque feit venir pour la cure de son fils, cestuy ayant contemplé le malade, tasté le poux, veu l'urine et prins garde a sa phisiognomie, ny voyant accident quelconque qui passionnait le corps, apres plusieurs jugemens, comme il estoit homme de grand esprits, il pourpensa que ceste maladie estoit une passion de l'ame et telle, que si on y pourvoyoit bien tost, le prince seroit pour y laisser la vie. Et plusieurs resolutions prinses, il conclud ou que c'estoit l'amour et extreme desir de quelque chose qu'il ne pouvoit avoir ou quelque grand colere qui l'avoit saisi causes assez grandes et suffisantes, si elles sont celees pour suffoquer les esprits vitaux en l'homme. Et pour ceste cause il s'enqueroit d'Antioque sur toutes ces occurrences, luy disant que les remedes estoient impossibles s'ils ne descouvroit son mal, lequel il cognoissoit estre du tout interieur, mais qui gestoit ses forces et venin sur les parties exterieures en les affoiblissant, lesquelles on ne sçauroit renforcer si premierement on n'ostoit le principal qui affligeoit ce qui estoit de plus noble, a sçavoir le cœur et pensement bastis en l'ame. Mais Antioque vaincu de honte s'estoit opiniastré en cela de mourir plustost que confesser ce qu'il convoit en son esprit et, pource, dit-il à Erasistrate, qu'il ne sçavoit quel pouvoit estre son mal, neantmoins qu'il n'avoit soucy sur le cœur ny desir en l'ame qui le deussent accabler de telle sorte, veu le peu d'occasion qu'on luy donnoit de se courroucer estant obey de tout le monde : et quand a l'amour il n'estoit si peu constant ou adonné tant a plaisir, que pour une femme il se laissast aller ainsi que sans raison il voulust mourir tenant secrette une chose de si peu consequence. Le sçavant medecin qui croyoit plus a la certitude de son grand sçavoir qu'aux dissimulations dangereuses du prince[1479], ne s'arresta point en si beau chemin, ains pour s'esclercir du tout de ce qu'il en pensoit, il s'arreste sans bouger de la chambre du malade, contemplant ses gestes et contenances qui estoient ceux qu'il regardoit de bon œil ou qui l'esmouvoyent aucunement a leur venue et a tous propos luy tastoit le poux pour juger plus seurement de ses alterations et changement en l'ame. Comme s'il estoit donc ainsi en sentinelle, espiant son pacient, voicy la royne Stratonique qui entra en chambre pour visiter le malade, lequel, dés aussi tost que la veit, son poux qui, au paravant estoit lent et languissant et presque sans mouvement, s'esveilla de sorte par l'emotion du sang, que prenant vigueur il donna certain indice des flammes cachees parmy ce sang qui bouillonnoit dans ce corps alenty pour donner force a l'ame. Le

[1478] [Erasistrate excellent medecin.]
[1479] [Subtilité d'Erasistrate.]

medecin sentant ce batement si violent du poux, ne bougea pourtant la main de dessus, ains l'y tint que la royne fust en la chambre, que tousjours il sentist demeurer en sa gaillardise, mais elle sortant, soudain il revint a sa premiere foiblesse. Derechef la royne rentrant, il se remist en vigueur et sautelloit de joye, et elle se retirant, il s'alentissoit comme accablé de douleur. Lors le phisicien gentil et expert s'asseura d'avoir trouvé la cause certaine de la maladie du prince, toustesfois pour en avoir plus de certitude il attendist a lendemain pour en faire encor plus grand preuve et experience : le jour venu il se met pres du malade, plusieurs entrent en la chambre, mais pas un, non le roy mesme, ne sceust donner le moindre mouvement a ce pauvre poux qu'on eust dit tendre a sa fin, tant il alloit bellement en sa course. Mais des que la royne approche il s'esgaye, se meust et changea de place, comme s'il eust voulu sortir de sa prison pour aller se getter aux pieds de celle qui le tenoit en haleine et qui, toutefois, causoit, sans qu'elle en sceut rien, ce sien alentissement et foiblesse. Ce fut lors qu'Erasistrate s'asseura qu'Antioque estoit navré a mort par les traits de Cupidon et que la seule Stratonique pouvoit le garentir de ce danger, mais qu'il estoit si sage et respectant de tant le roy que de n'en oser dire mot, ains plustost brusler a petit feu et se laisser ronger le cœur pour mourir en l'espreuve de ceste constance. Il l'avoit pitié d'une si grande jeunesse et plus pour le sçavoir vertueux, gentil, courtois et bien aimé de tous a cause de sa debonnaireté et courtoisie : il voyoit l'extreme amitié du roy envers sa femme et n'ignoroit en qu'elle recommandation il avoit son fils et, pource, il pourpensa les moyens de se gouverner si sagement en cecy et que le roy ne seroit point offensé que de bon gré et qu'Antiochus jouiroit de sa maistresse. Il s'en va donc vers le roy, lequel s'enquerant la disposition de son fils, luy dist : « Sire, il est griefvement malade, et qui, pis est, son mal est incurable : car il est causé de chose telle qui ne se peult recouvrer pour son aise et allegement. » Le roy, oyant cecy, fust non pas estonné seulement, mais marry outre mesure pour ouyr le mal de son fils n'avoir point de remede et commença se plaindre de la Fortune, appeller les astres cruels et les dieux peu pitoyables puis, se tournant vers le medecin, voulust sçavoir la cause du mal et quelle estoit ceste chose si precieuse de laquelle on ne peut chevir pour remettre Antioque et en vie et en sa premiere force : « Sire, dit Erasistrate, il n'est autre qui soit cause de la maladie de vostre fils que l'amour et c'est l'amour qui le fera mourir, d'autant qu'il aime en tel et si hault lieu, qu'il est impossible que jamais il attaigne au but de ses desseins. – Ah, dit le bon roy, il est amoureux au ciel de quel deesse se seroit follement a luy entreprins. Mais si ses desirs s'arrestent sur terre, et quelle est la femme que, moy qui suis roy d'Asie et si puissant entre tous les monarques, ne puisse fleschir soit par argent,

prieres ou à vive force d'armes de donner allegement a celuy, lequel mourant, et qu'ay-je affaire de sceptre ny couronne n'ayant point qui me puisse succeder. Dittes Seigneur Erasistrate, dittes moy à l'honneur de tous les dieux qui est cette dame, veu que vous devez la cognoistre en parlant de la sorte que je vous en ay ouy parler, car ou je mourray en la peine ou mon fils en aura la jouyssance. » Erasistrate, le voyant en telle alteres, luy dist : « C'est, Sacré Majesté, de ma femme que ce pauvre prince s'est amouraché, et luy semblant advis que l'inesgalité des personnes prejudicioit à sa grandeur, il n'a osé descouvrir le secret de sa pensee, toutesfois j'ay usé de

telle subtilité et diligence, qu'a son desceu, et luy n'en sçachant rien encores : j'ay découvert son affection, et ensemble sa courtoisie d'aimer plustost choisir la mort, que vouloir me faire une si grande injure que d'attenter rien sur ma chere espouse. –Ah Erasistrate, dit alors le roy, n'est-ce pas vous à qui nul se peult esgallel en douceur, vertu et courtoisie et duquel la bonté est estimee presque a l'esgal de la debonnaireté des dieux ? Si vous m'aimez autant comme mon cœur vous porte bonne affection et voulez garder ce tiltre tant de courtoisie que de respect vers vostre roy, ne sauverez vous point, le pouvant faire, mon fils le plus gentil et vertueux de la terre et celuy auquel a bon droit est reservé l'empire de toute l'Asie ? Las mon grand amy, que ceste reverence qu'il vous porte et respect qu'il a eu de vous, soit celuy qui vous ploye et flechisse a compassion et le taire son mal vous face prompt a la secourir et a me rendre un fils en vie, sans lequel je ne peux estre longuement au monde. Voyez que s'il pouvoit forcer l'Amour il ne s'y assujettiroit en nulle sorte, mais estant ce tyran si puissant que d'avoir effort et sur les hommes et les dieux, ce jeune prince, forcé en l'esprit, souffre seulement en luy pour n'offencer personne et est tant amy de la vertu, que nonobstant ce les vifs et poignans esguillons de cest archer indomptable, ne luy pouvent rien faire quitter de sa prudence. En somme, Erasistrate, tu ne sçaurois hayr la vie d'Antioque, que par mesme moyen tu ne sois l'ennemy de Seleuque ny l'offencer que je ne me ressente de son injure. » Le medecin tenant le roy en ses filets[1480] et voyant avec quelle affection il le prioit pour luy faire prodigue liberalité de sa femme, afin de fonder encore le gué et voir si le roy est si ardent en l'amitié de son fils comme il monstroit, il luy dist : « Je sçay bien, Sire, que ceux qui sont sains donnent facilement conseil aux malades : vous me voulez induire à donner ma femme à Monsieur le Prince vostre fils, laquelle j'aime à l'esgal de ma vie et la perdant ne sçay si je lui pourrois survivre. Mais je vous supplie ne vous fascher si je

[1480] [Ruse du medecin Erasistrate.]

parle si privement a vostre Majesté, si Antioque estoit aussi affectionné a la roine Stratonique vostre espouse, que pour l'amour d'elle il en fust au lit de la mort, ainsi que vous le pouvez voir reduit en extremité, voudriez vous bien estre si liberal que de luy quitter ce que vous avez le plus cher en ce monde pour le delivrer du peril auquel il est tombé pour aimer trop ardemment. –Pleust à Dieu, dist alors le roy, que ce fust de ma chere et bien aimee Stratonique que son mal despendist et qu'elle luy en peut causer la convalescence, car je vous jure par, l'ame du roy Alexandre, que, dés a present, je luy livrerois pour en faire à son plaisir, afin qu'il voye que je luy suis pere doux et pitoyable et que chacun cogneut que mon fils est tel, qu'il merite qu'on n'espargne rien pour luy conserver la vie. Et certes seroit bien un signe de grande cruauté de se monstrer inexorable a celuy qui par son silence trop vertueux s'offre a la mort et sacrifie son cœur a la rigueur de fortune usant de telle modestie qu'il fait et d'un si grand respect, là où peut estre d'autres eussent meschamment souillé leurs mains du sang d'un mary pour jouyr sans contredit des embrassemens de sa femme. » Erasistrate, ne voulant plus dissimuler la verité, dist : « Sire je voudrois que ce fust en moy que de pouvoir guerir le prince, mais son remede certain et unique gist en vostre liberalité et en la faveur de ma tres honoree Dame, la Royne Stratonique, de laquelle il est si estrangement amoureux, qu'il est impossible que sans son secours il puisse vivre deux jours tant il est attenué de la vehemence de sa passion. » Puis luy compta les moyens qu'il avoit tenuz a le cognoistre, que s'il vouloit en faire l'essay que la chose luy seroit facile. Seleuque, congnoissant l'intégrité du medecin, s'asseura en son rapport, et plein de joye et liesse d'avoir le moyen de sauver son fils, feit venir Stratonique, luy enjoignant de prendre son fils a mary, surquoy elle feit quelque resistance, mais non si opiniastre que les plus subtils ne se fussent bien apperceuz du plaisir qu'elle avoit a changer de pasture, laissant un vieillard cassé et refroidy pour se repaistre en la delicatesse, bonne grace et gaillardise d'un beau prince et qui luy estoit presque pareil en aage. Cest acte royal de Seleuque fust consideré diversement selon que se portent les humeurs des hommes, mais en fin ceux qui le cognoissoient merveilleux en toutes ses actions, ne s'en estonnerent pas trop, estant presque sans pareil de son temps : et bien le monstra en ceste sienne courtoisie que de quitter son espouse aimee de luy sur toute chose, belle plus que dame d'Asie, là où un autre eust poursuivi son fils avec une haine mortelle et à jamais durable. Aussi sans ce secours inespéré c'estoit fait de la vie du prince qui, depuis, fut un grand guerrier et debonnaire a ses sujets et digne successeur d'un si excellent pere.

Fin de l’histoire soixante-troisiesme[1481].

[1481] Dans l’argument qui introduit l’histoire suivante, François de Belleforest fait à nouveau référence à Antiochus en ces termes, *op.cit.*, p. 302 : « L’amour donc estant naturel, comme souvent j’ay dit, ne faut estimer qu’il agitte et cause le mouvement de ces passions desreiglees qui conduisent l’homme a desespoir, ainsi que le prince babylonien s’y alloit plonger, comme avez veu en l’histoire precedente, et verrez, Dieu aidant, en ceste cy qui effectua la folie qu’Antioque commençoit a mettre en exécution. »

Nicolas Denisot

L’AMANT RESUSCITÉ DE LA MORT D’AMOUR

Publié[1482], semble-t-il pour la première fois, en 1555[1483], *L'amant resuscité de la mort d'amour* est le récit d'un jeune homme qui, trompé par les fallacieuses promesses de son ami, meurt du chagrin qui l'étreint avant de revenir miraculeusement à la vie sans aucune aide de la médecine. Bien que cette trame narrative soit « le vrai sujet du livre [1484]», elle se trouve au centre d'une architecture composite, synthèse de systèmes génériques singuliers, de topiques amalgamées et de théories hétérogènes. Un long prologue occupe les trois premiers livres de l'ouvrage avant que l'histoire elle-même soit contée. Guéri d'une maladie grave et pénible, le narrateur rapporte en effet le périple qu'il avait entrepris pour parachever ses études ainsi que le naufrage à la suite duquel il échoue sur les côtes anglaises. Arrivé à Londres, il fréquente la haute société anglaise où il fait la connaissance de la comtesse Margueritte, qui lui fera rencontrer l'amant malade. En plus de l'exposé tragique des malheurs du narrateur et de sa première entrevue avec le véritable héros de cette fiction, le livre premier est consacré à la maladie d'amour et à sa

[1482] Sur Nicolas Denisot et son œuvre, se reporter aux travaux et éditions critiques suivants : Nicolas Denisot, *L'Amant resuscité de la mort d'amour : en cinq livres par Theodose Valentinian Françoys*, introduction par Margaret A. Harris, Paris, Mouton, 1971. Fac-sim. de l'éd. de Lyon, M. Roy et L. Pesnot, 1558 ; *L'Amant resuscité de la mort d'amour : en cinq livres (1558)*, éd. Véronique Duché-Gavet, Genève, Droz, 1998; Clément Jugé, *Nicolas Denisot du Mans (1515-1549) : Essai sur sa vie et ses œuvres*, Genève, Slaktine reprints, 1969. Fac-sim. de l'éd. du Mans, 1907 ; Gustave Reynier, *Le Roman sentimental avant l'Astrée*, Paris, A. Colin, 1908, p. 137-152 ; Barbara Matulka, *The Novels of Juan de Flores and their European diffusion*, New York, Columbia University, 1931, p.198-209 ; Margaret A. Harris, *A study of Théodose Valentinian's Amant resuscité de la mort d'amour*, Genève, Droz, 1966 ; V. Duché-Gavet, *Recherche sur Théodose Valentinian : L'Amant resuscité de la mort d'amour,* sous la direction de M. Simonin, Tours, Université François Rabelais, 20 janvier 1994 ; Roland Jousselin, *Nicolas Denisot, poète de la Pléiade*, Paris, Éditions Christian, 2006 ; Sylviane Bokdam, *Métamorphoses de Morphée. Théorie du rêve et songes poétiques à la Renaissance, en France*, Paris, H. Champion, 2012, p.484-487 ; Enea Balmas, « Un poeta francese in Inglithera nel cinquenceto », dans Mario Curreli et Alberto Martino (dir.), *Critical dimensions : English, German and comparative literature essays in honour of Aurelio Zanco*, Coni, Saste, 1978, p.21-39; Richard A. Carr, «Théodose Valentinian : Le triomphe et l'échec du roman humaniste » et Véronique Duché-Gavet, « Valentinian à travers le prisme de l'*Heptaméron* », dans Michel Simonin et Christine Buzon (dir.), *Le Roman à la Renaissance*. Actes du colloque de l'Université de Tours, Centre d'études supérieures de la Renaissance, 1990., Lyon, R.H.R., 2012 ; V. Gavet-Duché, « Peinture de la passion dans l'Amant Resuscité de la mort d'amour », dans Bernard Yon (dir.), *La Peinture des passions, de la Renaissance à l'Âge Classique*, Actes du colloque international, Saint-Etienne, 10,11,12 avril 1991., Saint-Etienne, Publications de l'université de Saint-Etienne, 1995, p. 79-93 ; V.Duché-Gavet, « L'Amant resuscité de la mort d'amour de Théodose Valentinian : roman ou nouvelle ? » dans Vincent Engel et Michel Guissard (dir.), *La nouvelle de langue française aux frontières des autres genres, du Moyen-âge à nos jours*, Actes du colloque de Metz, juin 1996., Ottignies, Quorum, 1997, p.53-62 ; V. Duché-Gavet,« L'Amant resuscité de la mort d'amour ou comment Nicolas Denisot a écrit son roman », dans *Nouvelle Revue du XVIe*, 19/2, 2001, Genève, Droz, p.33-48 ; V.Duché-Gavet, « Vers un colloque sentimental ? », dans *Bulletin de l'Association d'étude sur l'humanisme, la réforme et la renaissance*, 54, Lyon, R.H.R, 2002, p. 115-137 ; Ullrich Langer, « Le roman humaniste : vers le plaisir du fini », dans Emmanuel Bury et Francine Mora, *Du roman courtois au roman baroque*. Actes du colloque des 2-5 juillet 2002., Paris, Les Belles Lettres, 2004, p. 437-448.

[1483] Comme son attribution, la datation du texte est problématique. À ce sujet, voir M. A. Harris, *A study of Théodose Valentinian's Amant resuscité de la mort d'amour*, *op.cit.*, p.13-39 et plus particulièrement à V. Duché-Gavet, *Recherches sur Théodose Valentinian*, *op.cit.*, t.1, p.56, p.70, p.76, p. 268-271.

[1484] G.Reynier, *Le roman sentimental avant l'Astrée*, *op.cit.*, p.139.

guérison. Le second volume est un exposé érudit sur les parfaits amants. Le troisième ouvrage relate la funeste romance d'Arnalte et Lucinde, et les dramatiques amours virgiliennes de Didon et Enée. Les livres quatre et cinq décrivent enfin le destin infortuné de l'amant malade, entrecoupé de propos sur « la noblesse et les lettres, l'héritage, l'amour et la colère, la louange de soi-même[1485]». Profitant de la présence d'un médecin au chevet du malade, l'auteur dans son quatrième livre développe une réflexion sur les songes, sous forme de traité savant. *L'amant resuscité de la mort d'amour* est une œuvre à la croisée de la nouvelle, du traité et du roman. À la nouvelle, elle emprunte son récit-cadre ou *cornice*, sa division en journée, sa « société conteuse [1486]» et sa portée didactique. Au traité, elle emprunte sa glose savante et encyclopédique, ses vues philosophiques et morales et son pouvoir rhétorique et argumentatif. Au roman, elle emprunte enfin son « exégèse du sentiment amoureux » et son «analyse et dénonciation des ravages de la passion [1487]». C'est ainsi que Véronique Duché-Gavet qualifie cette entreprise d'«exploration narrative[1488]», et que Richard A. Carr, par la remise en cause des « termes [de roman] "réaliste" et "sentimental" [1489]» et par contraste avec le « roman récréatif [1490]», la définit sous le riche paradigme de « roman humaniste[1491]».

Original et pour ne pas dire « inclassable », cet ouvrage a pour auteur un certain Théodose Valentinian, homme mystérieux sur lequel n'existent que des informations éparses et parcellaires. La dédicace liminaire, intitulée « L'autheur a sa Marguerite » et le texte ne distillent des éléments biographiques qu'au détour d'un mot, d'une phrase ou d'un souvenir. Toutes ces indications sont toutefois à prendre avec précaution puisqu'elles font partie intégrante de la fiction. Margaret Harris, et dans son sillage, l'éditrice contemporaine du texte, Véronique Duché-Gavet, attribuent ce texte au poète de la Pléiade Nicolas Denisot qui[1492], ayant abandonné son autre alias le « Conte d'Alsinois », aurait, pour *L'Amant resuscité*, préféré celui de Théodose Valentinian. Toutes les deux justifient ce choix, soit par la volonté du poète de rendre hommage à sa bien-aimée Valentine, femme à laquelle il avait déjà dédié ses *Noelz*, soit par son

[1485] V. Duché-Gavet, *L'Amant resuscité*, *op.cit.*, p.29.
[1486] V.Duché-Gavet, « L'Amant resuscité de la mort d'amour de Théodose Valentinian : roman ou nouvelle ? », art. cité,p.56
[1487] *Ibid.*, p.53.
[1488] *Ibid*., p.62.
[1489] Richard A. Carr, « Théodose Valentinian : le triomphe et l'échec du roman humaniste », art. cité, p.1.
[1490] *Ibid.*, p.2.
[1491] *Ibid.*, p.1.
[1492] M. A. Harris, *A study of Théodose Valentinian's Amant resuscité de la mort d'amour*, *op.cit*., p.97-110 ; V. Duché-Gavet, *Recherches sur Théodose Valentinian*, art.cité, p. 57-58 et *L'Amant resuscité*, *op.cit*., p.27.

intention de jouer sur l'implicite connotation historique et étymologique des noms de deux empereurs chrétiens, Théodose et Valentinian, soit celui qui après «avoir mis tout son espoir en Dieu [1493]» est « celui qui se porte bien ». Les références de la dédicace préliminaire à Marguerite de Seymor, fille du duc de Somerset, ainsi qu'à ses vers latins écrits en l'honneur de l'illustre reine de Navarre, la scène anglaise où se déroule l'action principale du récit, la mission diplomatique du roi qui envoie l'amant outre-manche, le ton prosélyte d'un christianisme édifiant, le renvoi en manchettes à de nombreuses œuvres de juristes sont autant d'arguments qui viennent étayer cette dernière thèse.

Né au Mans en 1515 dans une famille d'avoués, Nicolas Denisot devient l'élève de François Briant au collège de Saint-Benoît où il rencontre deux futurs auteurs de la Pléiade, Jacques Peltier et Jacques Tahureau. Familier de la cour de François Ier et d'Henri II, il fréquente les milieux littéraires de son époque et se lie d'amitié notamment avec Marguerite de Navarre, Ronsard et Joachim du Bellay. Proche du cénacle royal, il est probablement envoyé en Angleterre par François Ier pour y accomplir une mission de confiance au nom de la France. Là, il devient le précepteur d'Anne, Marguerite et Jeanne, les trois filles d'Edouard, comte de Hartfort, devenu duc de Somerset et premier personnage du royaume en tant que tuteur d'Edouard VI. Dévoilé en tant qu'espion, il quitte alors en toute hâte les terres anglaises. De retour à la cour du roi de France, il poursuit ses activés de peintre, de poète et de courtisan avant de s'éteindre d'une forte fièvre en 1559. La postérité retiendra de lui sa poésie d'influence très catholique, et surtout la lyrique évangéliste de ses *Noelz* et de ses *Cantiques*. En l'état actuel des connaissances, et malgré la remise en cause de nouvelles études[1494], il semble que ces

[1493] V. Duché-Gavet, *L'Amant resuscité*, *op. cit.*, p. 27.

[1494] Rolland Jousselin remet en effet en cause la thèse de Margaret Harris, mais ses arguments sont bien ténus : « En 1558, un certain Théodose Valentinian a publié à Lyon u roman en cinq livres intitulé *L'Amant resuscité de la mort d'amour*. […] Margaret Harris a cru pouvoir affirmer que Théodose Valentinian serait un pseudonyme de Nicolas Denisot. Elle s'est fondée sur ce que Denisot avait célébré à plusieurs reprises, comme on le verra ultérieurement une certaine Valentine… Mais il s'agit là d'un rapprochement de noms étayant une simple hypothèse que ne confirme aucun élément de preuve. Au demeurant, on ne voit pas pourquoi Denisot aurait pris un second pseudonyme dont aucun de ses contemporains n'a jamais parlé. On ne voit pas davantage pourquoi il aurait publié un ouvrage à Lyon où il n'avait aucune attache et où il ne semble pas qu'il soit jamais allé. Enfin, il paraît difficile d'attribuer un roman en cinq livres à Denisot qui, à notre connaissance, n'a pour ainsi dire jamais écrit en prose, n'a été l'auteur d'aucun roman et n'a composé que des pièces de vers généralement courtes. » dans *Nicolas Denisot, poète de la Pléiade, op.cit.*, p.37-38. Outre Rolland Jousselin et d'après la fiche bibliographique établie par Véronique Duché-Gavet dans la Base ELR du RHR : http://www.rhr16.fr/base-elr/ouvrage/62/Amant+ressuscit%C3%A9, Daniele Speziari, à son tour, dans sa thèse *Histoire des œuvres et théorie poétique de Nicolas Denisot*, thèse sous la dir. de J. Balsamo et R. Gorris-Camos, Université de Reims et l'Univesità degli Studi di Milano, 2013, conteste cette attribution.

analogies soient suffisamment probantes pour confirmer que Nicolas Denisot et Théodose Valentinian ne sont qu'une seule et même personne.

« Roman d'amour et de savoir [1495]», *L'Amant resuscité de la mort d'amour* est une œuvre didactique qui « [peut être classée] parmi les ouvrages de littérature édifiante[1496] ». Influencé par la poétique cicéronienne, Nicolas Denisot, par le prisme de l'«issue notable[1497] » et du plaisir paroxysmique du funeste dénouement[1498], fait émerger la figure exemplaire de l'amant, illustration de sa « *summa amatoria* [1499]». Paradigme idéologique, la narration tragique des malheurs et des souffrances de l'amant n'est en effet que le « support du message chrétien [1500]» que l'auteur s'applique à diffuser. Ce dernier fait ainsi « œuvre de prédicateur[1501] » et démontre l'incontestable suprématie de l'amour divin sur celui de l'amour humain. Abandonné à sa passion toute de chair et contrevenant aux liens sacrés du mariage, l'amant meurt de son affection profane, mais il ressuscite par la grâce de Dieu car il s'est tout entier consacré à lui, se libérant ainsi de son amour sensuel. L'orgueil et la vanité l'avaient conduit à cette extrémité. Ce n'est qu'en reconnaissant son erreur et en s'humiliant devant la figure divine que « l'élu » revient à la vie. En filigrane, l'objet principal du roman est bel et bien de démontrer que la « chair ne doit pas être préféré à l'esprit. [1502]» Toute la doctrine amoureuse de Nicolas Denisot, ou son *Ars amatoria*, est conditionnée par la tension constante issue des différents systèmes antagonistes qui la composent. Bien qu'apparemment homogène et d'influence uniquement religieuse, cette doctrine est en réalité le fruit de la difficile synthèse entre philosophie cicéronienne et néo-platonicienne, dogme chrétien et hérésie courtoise. Conformément au précepte de l'incarnation qui exhorte à aimer le Seigneur et son prochain comme soi-même et réaliser ainsi l'idéale communion entre Dieu et l'homme, *L'Amant resuscité de la mort d'amour* est « une entreprise philogamique [1503]». L'œuvre n'envisage en effet qu'un mariage sacré, soumis au juste jugement des parents, jugement en réalité dicté par l'indéniable volonté de Dieu, et condamne avec virulence l'amour

[1495] Richard A. Carr, *op.cit.*, p. 8.
[1496] V. Duché-Gavet, « L'Amant resuscité […] : roman ou nouvelle ? », art.cité, p.57.
[1497] Ullrich Langer, « Le roman humaniste : vers le plaisir du fini. », art.cité, p.448.
[1498] *Ibid*., p. 442-448.
[1499] V.Duché-Gavet, « L'Amant resuscité […] ou comment Nicolas Denisot a écrit son roman », art.cité, p.41.
[1500] V.Duché-Gavet, *L'Amant resuscité, op.cit*., p. 37.
[1501] *Ibid*., p.39.
[1502] V.Duché-Gavet, « L'Amant resuscité […] ou comment Nicolas Denisot a écrit son roman », art.cité, p.41 p.45.
[1503] V. Duché-Gavet, « L'Amant resuscité… », art.cité, p.46 ; M. A.Harris, *op.cit.*, p.62-64.

coupable et passionné considéré comme adultère. Ce n'est que par cette union sacrée, et bien que l'amour charnel en soit partie intégrante, que l'homme sera apte à s'élever jusqu'à Dieu et à ne former plus qu'un avec lui. Dans le même temps pourtant, l'amant, tel les amants héroïques et seigneuriaux, est à la fois celui qui est à la recherche de la « parfaite amour [1504]», gage d'accès à la pure vertu au une figure féminine magnifiée, et celui qui est l'« élu » désigné par Dieu pour ressusciter en rédempteur transfiguré, tel le Christ. Au sein de ces doctrines parfois contradictoires, le néo-platonisme ficinien, distinguant le « vulgaris amor » de nature pathogène du « divinus amor » détaché de toute incarnation charnelle, permet à Nicolas Denisot d'unifier sa doctrine amoureuse autour du rejet catégorique de la «passion » en tant que « force irrésistible qui entraîne l'être humain[1505]». Véronique Duché-Gavet souligne ainsi que, chez cet auteur, « l'amour doit toujours être mesuré : il ne doit pas y avoir d'excès, pas de passion au sens moderne du terme. La démesure est bannie de l'amour. […] La leçon morale et religieuse à retenir est qu'il ne faut pas ôter « l'honneur et l'amour, et la charité apertenant au seigneur, pour l'atribuer et donner à la créature » ; il ne faut certes pas s'adonner à la passion, mais au contraire être dépassionné pour se consacrer entièrement à Dieu. [1506]»

Enseignant les dangers d'une concupiscence déréglée qui, tôt ou tard, devient une passion érotique maladive et morbide, *L'Amant resuscité de la mort d'amour* explore avec exhaustivité le *topos* de la maladie d'amour et de son expression symptomatique. Roman didactique, calqué sur le modèle prolixe du *Décameron* et de l'*Heptaméron*, l'ouvrage use de procédés rhétoriques conjointement en œuvre dans les traités savants et les recueils de nouvelles. Parmi eux, l'un des plus caractéristiques est la narration anecdotique à usage exemplaire qui tout à la fois émeut, enseigne et délecte. Non sans talent d'écriture, Nicolas Denisot enchâsse ces illustrations édifiantes à son récit principal par le thème du miroir qui, héritier direct du speculum médiéval, permet de démultiplier à l'infini l'image de la personne spectatrice de son reflet. Ainsi, le narrateur, lui-même à peine rétabli d'une grave maladie, contemple l'image de l'amant dépérissant qui (comme le fait remarquer Véronique Gavé-Duchet[1507], dans son analogie presque parfaite avec Théodose Valentinian) semble s'être dédoublé de lui pour mieux conter ses malheurs. Cet amant, à son tour, projette son reflet dans d'autres incarnations qui se succèdent à l'infini. Au milieu de ces nombreux masques, déguisements métaphoriques de la passion

[1504] M.A. Harris, *op.cit*., p.41-64.
[1505] V.Duché-Gavet, « Peinture de la passion dans l'Amant resuscité de la mort d'amour », art. cité, p.84-85.
[1506] V.Duché-Gavet, « Peinture de la passion dans l'Amant resuscité de la mort d'amour », art. cité, p.92-93.
[1507] V.Duché-Gavet, *Recherches sur Théodose Valentinian*, *op.cit*., t.1, p. 120-127.

destructrice, l'amant se grime un instant en Antiochus, puis, dans un parallélisme si commun à la fantasmagorie, en son avatar galénique. À la Renaissance, ce Janus à double face est en effet très présent dans la représentation dramatique du mal d'amour, et particulièrement dans les traités médicaux et philosophiques. Dans ce jeu de miroir *ad libitum*, le narrateur devient soit Érasistrate qui, au chevet du malade, devine le mal mystérieux qui assaille l'amant d'apparence mélancolique, soit Galien qui, chaque jour, va rendre visite à l'amant, bien décidé à révéler la cause réelle d'une feinte maladie. Bien que le récit emprunté à Galien soit assez fidèle, Nicolas Denisot revisite à sa manière les amours du prince de Syrie. Illustration édifiante d'un éros malade, la narration anecdotique, telle qu'elle est introduite par la « melancolye » de l'amant malade et de ses symptômes somatiques, amorce le glissement épistémologique qui permettra de transformer l'amour en une variante du mal atrabilaire. D'ailleurs, l'affection d'Antiochus n'est désignée que sous le terme éloquent de « maladie », et le pouls apparaît naturellement comme la manifestation évidente de la pathologie amoureuse. La maladie feinte accède ainsi au rang de mal clinique. Sur le modèle des amours de Jehan et Blonde[1508]ou encore de Jacquet et Jeannette[1509], la honte du tourment amoureux ne repose pas sur le caractère incestueux de l'amour du prince de Syrie pour sa mère, mais sur une différence de statut social. Un tel détournement permet à l'œuvre philogamique de conclure par un dénouement heureux implicite qui, selon le vieil adage antique hérité d'Arétée de Cappadoce (et non sans contradiction avec le refus du « vulgaris amor »), donne à l'amour le pouvoir d'être le meilleur médecin de lui-même[1510]. L'anecdote peut de la sorte illustrer et défendre les liens sacrés du mariage sans les entacher du tabou de l'inceste. Selon les préceptes chrétiens, le mariage d'Antiochus avec sa belle-mère Stratonice est inconcevable, indicible, et ne peut donc, dans sa forme classique, servir de référence exemplaire. Nicolas Denisot n'hésite pas enfin à agrémenter son récit tragique de pointes comiques, afin de distraire aussi bien le malade mélancolique que le lecteur. En témoigne, par sa drôlerie burlesque et quelque peu rabelaisienne[1511], la description d'un Érasistrate qui, pour choisir la dame de compagnie apte à guérir le jeune amoureux, en profite pour examiner de fort près les belles jeunes femmes de la cour.

La réécriture de la légende par Nicolas Denisot est non seulement annonciatrice de l'éminente fusion nosologique entre éros et mélancolie au cœur des traités médicaux et

[1508] Philippe de Rémi, *Jehan et Blonde*, *op.cit*.
[1509] Boccace, *Dec*., II,8, *op.cit*.
[1510] Arétée de Cappadoce, « Περὶ Μελανγχολίης », *op.cit*.
[1511] V.Duché-Gavet, « Vers un colloque sentimental ? », art. cité, p. 130-131.

moraux tels que ceux d'André du Laurens et de Jacques Ferrand[1512], mais aussi et surtout préfigure les différentes formes génériques que l'histoire revêtira, tantôt narration exemplaire à usage rhétorique, tantôt longue digression romanesque, tantôt comédie, tantôt tragédie.

[1512] André du Laurens, *Discours des maladies melancoliques*, 10-11, *op.cit.* ; Jacques Ferrand, *De la maladie d'amour ou melancholie erotique*, *op.cit.*

Livre premier de l'amant resuscité de la mort d'amour[1513]

[…] A ce mot, une dame la estant print la parolle, femme d'aage mediocre, et comme de quarante ans, laquelle sceuz depuis estre vefve de Meissor jadis fort aymé et favorisé du roy, et s'apelloit en son nom Marguerite[1514] : « Je vous prie, dit-elle, ne disputons plus principalement de question si malaisee a apointer. » Puis, me demanda si je connoissois un gentilhomme françoys qu'elle me nomma. «Madame, dis-je, vous sçavez le royaume de France estre grand, les gentilzhommes d'iceluy estre presque sans nombre et davantage si espars par toutes les provinces, qu'il seroyt malaisé les connoitre tous. Et certes, je ne connois celuy duquel vous me parlez. – Ce gentilhomme, dit-elle, est de long temps par deça, faisant au commencement quelques afaires en ceste court ; depuis saisy d'une maladie assez estrange, et plus obstinee pour laquelle il desine peu a peu et de jour a autre sans que les medecins du roy, n'autres des plus renommez de ceste ysle, ayent sceu moyenner sa garison. Dont je vous prometz il n'y a celuy en ceste court, voire le roy mesmes, qui pour les honestetez lesquelles en luy on a connues n'en face un bien grand dueil. Et croy qu'il n'y a gueres chose, en toute nostre puissance, tant chere nous soit elle, laquelle volontiers nous ne meissions a l'abandon pour luy representer sa santé qu'il a perdue en ceste terre. Que si les estrangers luy sont comme vous voyez si affectionnez, de combien, je vous prie, luy doyvent estre amys, ceux qui avec luy sont de meme pays et royaume[1515]? Par ainsi, il me semble que vous ferez fort bien de le visiter. Et pense que, pour la douceur du pays, vostre presence ne luy tournera a peu de consolation et allegement. » Lors je luy respondy : « En bonne foy, Madame, il ne me fut encores onc parlé de ce gentilhomme, combien qu'il y ait ja bonne espace de temps que je soys en ceste ville, me trouvant ordinairement en plusieurs bonnes compagnyes. Et vous asseure qu'au premier et moindre avertissement qui m'eust esté faict de son malaise, aussi tost

[1513] Texte établi d'après Théodose Valentinian, *L'amant resuscité de la mort d'amour en cinq livres*, I, Lyon, Maurice Roy et Louys Pesnot, 1557, p. 22-35 et *L'amant resuscité de la mort d'amour en cinq livre*, I, Lyon, Maurice Roy et Louys Pesnot, 1558, p. 22-35. À titre d'information, voir l'édition critique de Véronique Duché-Gavet, *L'amant resuscité de la mort d'amour*, Genèvre, Droz, 1998, p. 87-102.

[1514] Selon Véronique Douché-Gavet, il s'agirait de Lady Margaret Seymour (1478- 1550), également connue sous le nom de Margaret Wentworth ou Margery Wentworth, épouse de John Seymour de Wiltshire et mère de Jeanne Seymour, troisième femme d'Henri VIII et reine d'Angleterre. Dans sa préface «L'autheur à sa Marguerite », Nicolas Denisot en parle en ces termes : «Je metz au quart degré une autre dame du même royaume d'Angleterre contesse de Meyssor, nommée aussi Marguerit, de laquelle encores que nous ayons écrit, que je sache estre venur en lumiere, pour lequel je vous puisse prouver ce quelle sçayt, si est-ce qu'ayant estre son auditeur comme vous entendrez cy apres, je puys maintenir et vous asseurer, que c'est bien la femme de toute sa region et contree, j'entends de celle, avec lesquelles j'ay conversé privement, qui plus a de littérature, de memoire, de promptitude. » Voir *L'amant resuscité de la mort*, éd. de V. Douché-Gavet, *op.cit*., p.88 et n.30.

[1515] [Cicero au I. liv. des offic.] *De officiis*, I,17,

fusse je allé vers luy pour luy presenter non seulement le service de ma personne, ains aussi tout le peu qui est en ma puissance, sachant y estre obligé, en premier lieu, pour ce qu'il est homme, secondement, pour le pays[1516]. Combien donc maintenant estimez-vous, que j'y aye de volonté, s'estant joincte avec ces deux obligations une tierce de la sommation qu'il vous a pleu m'en faire ? Laquelle j'espere, Dieu aydant, la mettre a execution, apres avoir sceu de vos genz le logis de ce personnage. – Faisons mieux, dit-elle, je vous prie demain a disner chez moy avec toute ceste bonne compagnye, s'il luy plait, et, apres le repas, nous yrons ensemblement le veoir en sa maison qui est proche de la mienne. Et si suis contante qu'il entende que je luy aye moyenné la visitation que vous en ferez. » La pluspart des seigneurs la remercierent ; de ma part, apres eux, je luy diz que je ferois ce qu'il luy plairoit. Sur ce propoz, le souper estoit estoit venu a sa fin et furent les tables levees. Puis, continuans noz devis eusmes l'esbat de quelques joyeusetez et recreations presentees par les officiers de la ville commes farces, comedies, jeux, danses. Ce faict, l'heure de se retirer venue, voulant prendre congé de ces seigneurs gentilzhommes, dames et damoiselles, comme ja il commençoyent a eux esbranler pour la retraite, je leurs diz : « Messieurs, l'honneur et le bien qu'il vous a pleu me faire, m'ayant appellé et receu, voire colloqué au milieu de voz noblesses, est tel qu'il me seroit a present du tout impossible vous en pouvoir rendre graces equipolentes. Bien vous en remercieray-je, non tant que je voudrois, ains tant que le possible me le permet, faisant au reste une profession publique et solennelle de vous servir et obeyr a jamais en toutes les choses ou il vous plaira m'employer et commander. – C'est, dit l'un d'eux, afin que je parle pour toute la compagnye, la moindre chose que nous voudrions faire pour vous, et vous puis asseurer connoissant les volontez d'un chacun qu'il n'y en a celuy ny celle qui ne fut tres aise d'avoir moyen de vous faire plaisir ; d'une chose voulons nous vous faire demande, de laquelle, s'il vous plaist, ne serons esconduiz, estant toute la premiere que nous vous feimes oncques. C'est que ne prenez si tost deliberation de partir de ceste nostre isle et nous donnez le loisir de vous gouverner plus amplement. Et, puisque Madame la Contesse en a voulu commencer la danse et que ja luy avez tendu la main, nous ne recevrons comme je croy moindre faveur, nous joignans en branle, deliberez d'essayer a vous faire, chacun particulierement, en noz maisons, toute la meilleure chere qui nous sera possible. » A quoy je leur diz en souzriant : « Messieurs, a Dieu ne plaise, que je soys apostat, ayant desja faict profession en la religion de vostre obeissance. Vous

[1516] [Cicero au 3 des offices.] *Id*., III, 6.

avez pouvoir comme mes abés et prieurs, quoy que soit mes superieurs, de disposer de moy selon vostre bon plaisir, comme de vostre moyne et religieux. » Ainsi je leur donnay le bon soir. Recevant à la separation de chacun de ces seigneurs et gentilzhommes grandes acollades et embrassemens, me disans tout d'une voix, que je fusse le bien venu. Le lendemain, apres que je me fuz enquis du logis de la Contesse Marguerite, lequel je sceu aussi tost pour la renommee d'elle, je ne voulu faillir des le matin, luy aler faire la reverence. Apres laquelle, je luy diz en riant : « Madame, je doutoys volontiers que la nuict et le dormir vous eussent osté la mémoire du disner, auquel hier vous me conviastes, qui est la cause pour ce matin j'ay osé apparoistre devant vous, craignant que ne promissiez aillieurs. –En bonne foy, dit-elle, je le croy, tout ainsi que vous le dites, la friandise d'un disner vous meyne. Mais je vous veux donner un bon conseil, d'autant que, comme l'on dit, les femmes sont oblivieuses et variables[1517], je suis d'avis que ne me laissiez nullement jusques a ce que je me soys acquitee envers vous en cest endroit. – C'est bien dit ma Dame, dis-je, mais ce sera, s'il vous plaist, apres que j'auray faict quelques affaires qui cependant me tirent ailleurs. Pour le present, je seray contant de vous avoir faict la reverence. Nenny, dit-elle, vous viendrez avec moy chez le roy, et retournerons ensemble ceans. » Ce que je luy acorday. Ainsi, je l'acompagnay avec une autre bonne troupe de gentilzhommes. Apres qu'elle eut salué le roy et la royne et quelques autres princesses, nous retournasmes disner. Grande et bonne estoit la compagnye qui si trouva et fusmes traittez en toute magnificence. Entre autres propoz, un gentilhomme, estant a table, s'avança de parler du naufrage, celuy meme duquel je vous ay faict le recit, ne saçhant toutefois qu'il y eust aucun des presens qui en eust esté et en faisoit le conte, comme on a acoutumé faire de nouvelles. Lors ce gentilhomme ayant fini

[1517] Cette sentence de la Comtesse Marguerite n'est pas sans rappeler la phrase légendaire que François Ier, lors d'une conversation avec sa sœur Marguerite d'Angoulême, aurait gravé sur l'un des vitraux du château de Chambord à l'aide du diamant de sa bague ou d'un canif (les versions diffèrent) : « Souvent femme varie, / Bien fol est qui s'y fie. » Cette anecdote est pour la première fois rapportée par Brantôme : «Quoi que fît la dame dont je viens de parler pour ôter martel [*souci*] au roi François Ier, elle ne put tant faire qu'il ne lui en restât quelque grain en tête, comme je l'ai su. Sur quoi il me souvient qu'une fois, étant allé me promener à Chambord, un vieux concierge de là-bas, qui avait été valet de chambre du roi François, me reçut fort honnêtement, car il avait connu les miens à la cour et aux guerres, et voulut tout me montrer. M'ayant conduit à la chambre du roi, il me montra un mot écrit au côté de la fenêtre à main gauche. « Tenez ! dit-il, lisez cela Monsieur ; si vous n'avez jamais vu l'écriture du roi mon maître, la voilà. » Et je lus, écrit en grandes lettres ce mot : TOUTE FEMME VARIE. », dans « Septième discours. Sur les femmes mariées, les veuves et les filles, à savoir lesquelles sont les plus chaudes à l'amour. », dans Brantôme, *Vies des Dames Galantes*, éd. C. Pignaud et M. Lazard, Paris, Arléa, 2007, p. 526-527. Puis, elle est également rapportée par Victor Hugo, dans *Marie Tudor*, IIIe journée, part. I, scène 2 : « Tenez, le cœur de la femme est une énigme dont le roi François Ier a écrit le mot sur les vitraux : Souvent femme varie,/Bien fol est qui s'y fie. », dans V. Hugo, *Théâtre Complet*, éd. J.-J. Thierry et Josette Mélèze, Paris, Galimard, 1979, t.2, p.505.

son propos, je dis : «Vraiment, Monsieur, s'il y a quelcun en la compagnye qui ne vous croye, ou qu'il doute de ce qu'avez dit, je seray l'un de vos tesmoins, et en parleray non comme l'ayant ouy dire, et non seulement comme l'ayant veu, ains aussi comme ayant esté de la meslee. Et comme,de la grace de nostre Seigneur, ayant evadé de ce naufrage, duquel vous parlez. » Lors les assistans entrerent en curiosité d'en sçavoir particulierement l'histoire. Car, disoyent-ilz, on ne vient coutumierement en telle extremité, que paravant on n'ait receu plusieurs groz et menuz maux. Ainsi, je leur en fiz recit, dont ilz furent fort esbahiz, et commencerent a me regarder plus que devant, tournans apres leurs faces l'un vers l'autre, s'emerveillans et du peril et de la rancontre et façon estrange de mon sauvement. Lors la Contesse Marguerite : « Comment, dit-elle, sauvastes vous vos escuz, ayant esté si empesché à sauver vostre seulet corps ? Si faut-il qu'en ayez sauvé quelque partie pour vous maintenir et fournir a ce qui vous est necessaire. –Madame, di-je, je ne sauvay pas une partie, ains tout. Mais ce tout estoit si leger qu'il ne me fut point necessaire le getter pour decharger ou le navire ou ma personne. » Lors un gentilhomme proche de moy me dit : « Vous me faittes suvenir d'un françois, logé assez pres d'icy, malade de long temps. Comme se porte il, Madame ?, dit-il a la Contesse Marguerite. - En bonne foy, Monsieur, dit- elle, il empire de jour a un autre, emmegrissant perpetuellement, sans aucun fievre n'autre mal interieur n'exterieur qu'on y puisse connoistre[1518]. Et dient noz medecins, pour toute conclusion, que l'air de ce pays l'offense comme marin et plus grossier que celuy de la terre en laquelle il a esté nourry. Mais je ne sçay comment, depuis que ce mien hoste present me feit hier promesse de le visiter, j'ay esté nouvellement surprinse de si grande joye, que, je ne sçay de quelle divination, je me prometz presques sa garison. Car j'ay tousjours esté en ceste fantasie que la seule melencolie le perdoit. Et ne fays doute, que la communication qu'il aura avec un personnage de son pays, ne luy amoindrisse en la plus grand part ceste melencolye, combien qu'il soit desja fort usé. » A l'heure, tous ceux qui estoyent a la table haut et bas, commencerent chacun en son endroit a deviser de cest homme. Or estoyent leurs propos pleins et de si grande affection qu'ilz luy portoyent et de telle compassion qu'ilz avoyent de sa maladie, que, deslors, j'en tombay moy-mesmes en grand douleur, tant que je leur diz : « Certes, Messieurs, la façon de laquelle vous parlez de ce personnage, cause en moy

[1518] Ce mal mystérieux par lequel le corps dépérit sans fièvre, ni affection apparente fait non seulement référence à la longue tradition symptomatique de l'éros en souffrance, mais également à sa parenté trouble avec les affections atrabilaires qui plus tard trouvera toute sa raison d'être dans son annexion totale à la mélancolie. Sur ce sujet, voir : Arétée de Cappadoce, «Περὶ Μελανγχολίης», *op.cit.*, ; Galien, *Des lieux affecté*, III, 7, et *Pronostic*, 6, *op.cit.*,; André du Laurens, *Discours des maladies mélancoliques…*, 10-11, *op.cit.*, p.165v-176 r; Jacques Ferrand, *De la maladie d'amour…*, 4 et 14, *op.cit*., p.20 et suiv., p.84 et suiv.

non seulement un desir extreme de le veoir et ouyr, ains aussi me met en grande admiration, jugeant estre necessaire qu'il y ayt en sa personne quelque chose de grand et de bon. Car il faut, estant vray ce que vous en dites, qu'il se serve de plusieurs vertuz. Or estans les vertuz toutes differantes l'une de l'autre, chacune en son espece, il est malaisé les pouvoir joindre et assembler, si ce n'est par une grandeur de prudence et de bon jugement. Ayez-vous choses plus dissemblables que la severité et la gracieuseté[1519] ? Et toutefois, a ce que je puis veoir, quelle chose pourroit estre plus severe, c'est-a-dire plus ronde, plus saincte, plus droite, qu'est ce personnage, a tenir la partye de nostre roy son maistre, et quant et quant plus douce et gracieuse qu'il est envers ceux contre lesquelz il a ce party a soustenir ? Quelle chose, je vous prie, pourriez-vous trouver plus difficile que de juger les controverses et diferent de plusieurs et estre aymé de tous ? Et toute foys, vous voyez que, encores que contre vous- meme, il face le plus a l'avantage de son maistre qu'il luy est possible, neantmoins il n'y a contre luy mal talent aucun, ne de la part de votre roy, ne des princes et seigneurs qui sont a conseil, ne de vous mesmes, vous estant au contraire tout ce qu'il fait agreable encores qu'en votre grace ou faveur il ne face chose quelconque. » En ces propoz nous passames le disner, apres lequel alames la contesse et moy en la maison de ce gentilhomme, ou montrez a la chambre, nous le trouvames d'entree comme resposant, les custodes et rideaux tirez. Aussi y trouvames assez bonne troupe de femmes, comme je croy ses voysines, entre lesquelles y avoit une fort belle damoiselle et de bonne grace, laquelle on nommoit Florinde, femme d'un seigneur nommé Trebatio[1520] qui estoit des premiers du conseil estroit du roy. Apres avoir salué toute ceste compagnie, nous commençames en troupe a deviser tout bas ; puis ce malade tira un de ses rideaux, a quoy la Contesse Marguerite s'avança, me tenant par la main. Et apres les acoutumees salutations, luy dit : « Et bien Monsieur, comment vous va maintenant ? – Madame, dit-il, vous le sçavez bien de vostre grace, vous connoissez longtemps a ma maladie. C'est-a-dire que de jour a autre il me va de mal en pis. – C'est dit-elle, la seule melencolye en laquelle vous vous tenez, laquelle de ceste sorte vous maistrise. Mais certes il faut a ce coup ce que vous vous evertuez a prendre liesse et joye. Et voicy ce gentilhomme qui est de votre pais, que je vous ay amené, bien delibéré, a ce

[1519][Cicero au livre de l'oratour parfaict.] *Orator ad Brutum* ou *De optimo genere dicendi,* X, 34.

[1520] V. Gavé-Douchet indique que Trebatio, l'époux de Florinde, est un personnage emprunté aux écrits de Cicéron. L'orateur romain fait en effet à plusieurs reprises mention de son ami jurisconsulte Caius Trebatius Testa dans ses œuvres. Il est non seulement un proche partisan de César durant la guerre civile, mais également un prestigieux juriste sous Auguste. Cicéron rédige pour lui ses *Topica* et le cite dans ses correspondances *Ad familiares,* VII, 5 et 22 , *Ad Atticum*, X, 11. Voir V. Duché-Gavet, *L'amant resuscité de la mort*, *op.cit*., p.93 et n.34.

qu'il m'a promis, vous y ayder le plus qu'il luy sera possible. – Il soit le fort bien venu, dit-il. –Et vous, Monsieur, diz-je, le tres bien trouvé, non pourtant en l'estat auquel je vous trouve. Mais je prie nostre Seigneur que bientost il vous aille mieux. Que a la mienne volunté j'eusse moyen de vous y faire quelque service agreable, ce seroit bien je vous assseure de tout le meilleur cueur qui puisse estre en moy. – Je n'en doute point, dit-il, et vous en mercie et de la peine qu'il vous a pleu prendre, sans aucun mien merite, de venir et monter en ceste chambre, vous asseurant que ceste vostre venue m'eust esté peut estre en temps de plus grande joye, plus joyeuse, mais jamais plus agreable. Au reste, vous plait-il pas vous reposer, et vous aussi Madame et ces autres femmes et damoyselles. » Puis, tournant un peu la teste, comme se voulant mettre plus a son aise se teut. Lors la Contesse Marguerite me fit seoir en une autre chaire estant proche du lit. Elle et les autres damoiselles se mirent bas sur carreaux et placetz. Et voyant qu'il avoit un peu la face retiree de nostre regard et les yeux arrestez comme estant fiché en quelque grande cogitation, il y eut silence par toute la compagnie un asses long temps, lequel silence de ma part je n'entreprins de rompre, ne sachant si ma parolle luy seroit agreable. Davantage il sembloit qu'il parlast a regret et a peyne. Seulement je luy mys la main au poux et me pris a le contempler de pres. Je veys un homme maigre, pale et fort deffait, les yeux cavez[1521], les temples creuses, joues cousues et avallees, le nez et les dentz prominentes, si que j'estois tenu en grand esbaissement, comment en telle seicheresse pouvoit avoir humeur qui sufist a l'ofice de sa langue et aux autres vacations naturelles. Et toutefois on pouvoit encores bien lire en son visaige un maintien et contenance d'un homme debonaire, doux et gratieux. Au reste, souvent il soupiroit, portant contenance en tous gestes d'un homme saisy de trop de tristesse. En maniere que, soudain, il me va fraper au cueur, si ce pouvoit estre force d'amour, laquelle sur luy exerceast telle tirannye[1522], et en tirois, en mon esprit, plusieurs conjectures. Quant moy encores estant en ceste pensee, il tourna la teste et les yeux d'une assez bonne grace et principalement avec grand douceur. « Et bien, Monsieur, dis-je, vous avez bien resvé et longuement. Nous vous avons pour le moins donné bone patience par nostre taciturnité. Vous pensiez volontiers a voz amours que vous avez laissees en nostre France. En bonne foy, si, quant j'en partiz, j'eusse peu deviner vostre rencontre en ceste contree et je les eusse connues,

[1521] Le tableau symptomatique emprunte à la rhétorique médicale d'Oribase et de Paul d'Egine. Oribase, «Περὶ τῶν ἐρωτῶν», dans *Synopsis*, *op.cit.* ; Paul d'Egine, « «Περὶ τῶν ἐρωτῶν», dans *Paulou Aeginētou iatrou aristou, biblia epta*, *op.cit*.

[1522] Le même portrait pictural de l'amant en souffrance se trouve chez Du Laurens ou chez Ferrand. A. Du Laurens, «*Discours des maladies mélancoliques* », 10, *op.cit*., p. 166v-167r ; J.Ferrand, *De la maladie d'amour*, 14, *op.cit*., p.84 et suiv.

je me fusse mis en effort de vous en aporter quelques recommandations, pour votre consolation. » A ce mot, il se print a souzrire, d'un riz toutefoys tel que plus il aparessoit luy partir de civilité et bonne grace que de plaisir qu'il y prit. Mais de l'autre costé les dames, la Contesse Marguerite, Florinde et les autres femmes et damoiselles y presentes se pindrent si fort a rire que merveilles leur estant ce propos inopiné. Car elles disoyent, que, pensant a ce malade, onques ne leur estoit souvenu de l'amour. « Si est ce, dis-je, qu'il n'y a pas a rire pour tous ; et non sans cause ay-je mis en avant ces termes, car il m'est souvenu presentement que, jadis, fut un roy en l'Asie ayant un filz jeune adolescent[1523], cestuy adolescent tumba en une infirmité en laquelle perpetuellement il emmegrissoit sans que les medecins trouvassent en son corps vice ou corruption quelconque. Et comme les medecin de tous les royaumes y perdoyent le sens et que le paovre jeune homme tant qu'il pouvoit couroit a la mort, le roy son pere, ayant eu avertissement qu'il y avoit un medecin estranger fort insigne nommé Erasistratus, le manda aussitost. Ce grand medecin Erasistratus venu, voyant ce jeune homme, le tastant et maniant en tous les endroitz que bon luy sembloit, ne s'y trouvoit pour le commencement moins estonné que les autres, ne voyant cause de cetse maladie. Et dit au roy que, puisque la cause du mal estoit si couverte, il estoit besoin qu'il demourast longue expace de temps sans aucune intermission avec le malade, esperant que, peut estre, la longueur du temps luy aprendroit ce dont les visitacions soudaines et les entrees et sorties, telles que medecins ont acoutumé faire, ne pourvoyent donner connoissance, ce que luy fut acordé. Ainsi ne perdoit Erasitratus onques de veue la face de cestuy adolescent, et luy avoit perpetuellement la main au poux, observant au reste toutes ses contenances. Estoit en la maison une jeune fille, damoiselle de la royne, laquelle quelquefoys avec la royne estoit en la chambre de ce malade, s'aperceut Erasistratus qu'a l'entree de cete damoiselle, l'adolescent changeoit de face et se faisoit soudainnement grande mutation en l'ordre naturelle et equalité de son poux. Et aussi observa, que, tant que la damoiselle estoit en la chambre, ce malade la regardoit plus que nul autre personne qui y fut. Partant conclud Erasistratus que l'adolescent portoit amour a ceste fille et que de ceste part il bruloit, et ainsi, desechoit de jour a autre sans qu'il osast se decouvrir pour crainte de ses peres et mere, n'etant le party de la damoiselle nullement correspondant a luy. Ainsi,

[1523][Galien au commentaire 6 sur les commentaires d'Ipocrates et au livre de la prenoti. 6. chap. et Plutarque en la vie de Demetrius. Erasistratus.] Galien, *Commentaire au pronostic,* III et *Pronostic*,6 ; Plutarque, *Démétrios*, 38. Il semble fort probable que l'auteur ait eu, parmi ses sources, le compilateur Ludovico Ricchieri [Ludovicus Caelius Rhodiginus] qui rapporte brièvement l'anecdote d'Antiochus et Stratonice dans ses *Lectionum antiquarum libri XXX* et fait une brève référence à Galien, XX, 15.

connoissant la cause, commença Erasistratus a y dresser et moyenner garison et, comme bien avisé, ne feit aucune decouverture de ceste cause au pere et a la mere. Aussi peu pareillement tint-il contenance envers l'adolescent de l'avoir aperceue, seulement declaira au pere et a la mere que la maladie estoit fort estrange et peu par le passé veue, pour laquelle estoit necessaire qu'il fut gardé, pensé et traicté en toutes ses necessitez par une fille qui seroit de quelques certaines complexions, amonestant a ceste fin la royne quelle feist assembler ses damoiselles et autres plusieurs filles, pour entre elles en choisir celle qu'il jugeroit et trouveroit la plus propre. Ce que la royne, pour la grandeur de l'amour naturelle qu'elle portoit a son filz, n'ayant moins de crainte de sa mort que d'envye de sa santé, executa aussi tost. Au nombre de celles qui furent presentees estoit la damoiselle aymee, laquelle Erasistratus esleut non toutefoys, sans premierement faisant bonne mine, avoir tenu grande et longue contenance, de diligemment considerer toutes les autres, leur touchant leurs poux et les tastant et voyant a descouvert plusieurs parties de leurs corps. » En cest endroit, s'estant la compagnye mise a rire, un gentilhomme la present de ceux qui avoyent disné avec nous chez Madame la Contesse Marguerite, m'interrogit disant : « Sur mon ame ce medecin estoit trop heureux, ayant ainsi librement la veue et l'atouchement de tant de belles filles. Mais, a ce que je voy, il estoit bon compagnon et croy que la diligence qu'il meist a ceste visitation estoit plus pour sa volupté que pour besoin que le malade en eust. » A quoy lui dit Madame Florinde : « En bonne foy, Monsieur, j'ay opinion que s'y se trouvoit aujourd'huy un pareil malade, vous en seriez volontiers le medecin a ceste charge. Je vous en assure, dit-il, Madame. » Adonc reprenant mon propoz : « Tant y ha, dis-je, que ceste fille fut baillee pour garde et gouvernande a ce malade ; commanda le medecin que jamais, quoy que soit le moins que possible seroit, elle ne partist de pres de luy, qu'elle dressast elle mesme tout son service particulier et luy ministrat et baillast de sa main a boyre et manger[1524]. Brief, qu'elle luy feist toutes autres choses qui luy seroyent necessaires en sa maladie, sans qu'autre personne quelle quelle fut, entrepris d'y mettre la main. Quoy ayant esté fait par quelques jours, on peuveoir en peu de temps le compagnon amander et tant qu'il retourna en son habitude et force premiere. Je reviens donc a mon propoz. En cas semblable, Galien fut quelquefois appellé pour visiter une femme, comme malade d'une impuissance de dormir[1525], laquelle veillant toutes les nuictz, se tournoit sans cesse tant qu'elle estoit au lict, tantost sur un costé, puis sur l'autre, tantost sur le ventre, tantost sur le doz. Luy venu

[1524][Galien es lieux susd.] *Ibid*.
[1525][Galien es lieux susdictz.] *Pronostic*, 6.

a ceste femme, la trouvant sans fievre, l'interroguoit particulierment de toutes les choses desquelles les medecins sçavent proceder l'impuissance de dormir. Luy demandant s'aucune d'icelles luy avoit point esté ocurrante. Mais ceste femme, a la pluspart des demandes qui luy estoyent faites, ne respondit nullement, aucunes respondoit, mais fors peu, et a si grand peines, monstrant que c'estoit en vain qu'on l'interroguoit. A la fin, continuant encores, ce medecin par autres interrogations de vouloir sonder la cause de son mal, elle luy tourna le doz. Et s'envelopant tout le corps de la couverture du lict et se cachant la teste et le visaige d'un petit linge, demoura en cest estat comme faisant contenance de vouloir essayer a dormir. Au moyen de quoy Galien, sortant de la chambre, pensoit en soy-memes qu'elle avoit de deux choses l'une, c'est a sçavoir, ou que par quelque vice et indisposition de rate elle estoit triste, ou quelle estoit affligee pour quelque chose quelle ne vouloit confesser. Parquoy le lendemain y retourna Galien bien deliberé de considerer le tout diligemment. Et comme il pensoit entrer en la chambre, luy fut dit par une servante que, pour l'heure, il ne la pouvoit veoir. Depuis, estant derechef retourné, il eut pareille response. La tierce fois encores pareille response. Et, comme il sceut quelle s'estoit baignee et avoit prins ses repas ordinaires, le lendemain il retourna. Adonc de fortune se trouvant seul avec la servante susdite, il en tira d'elle ce qu'il peut. Donc il conneut pour certain que toute la maladie de ceste femme luy procedoit de quelque melencolye, laquelle plus particulierment voulant entendre, le landemain il visita ceste femme. Et durant qu'il estoit avec elle, survint en la chambre un homme venant des jeux publiques, lequel se mist a faire d'iceux quelques contes, mesmement qu'il avoit veu un nommé Pilades sauter. Ce Pilades volontiers estoit un basteleur ayant le corps a commandement, faisant sautz admirables. A quoy ceste femme commença a changer de couleur et de regard. Quoy apercevant, Galien luy meist la main au poux et le trouva devenu tout soudain a grande inequalité et variation, dont il print un signe certain que l'ame de ceste femme s'estoit repentinement et a l'improvis troublee. Le jour d'apres retournant, Galien aposta un personnage, auquel il chargea que quant il seroit en la chambre il y entrast et contast avoir veu aux jeux sauter un autre basteleur nommé Morphus, ce que cestuy personnage faisant et disant, il n'y eut aucun changement en la face de ceste femme, ne mutation en l'ordre naturel de son poux. Non content encores, Galien mit ordre que derechef a la visitation suyvante, un autre homme entrast en la chambre et contast de quelque autre bateleur sautant. A quoy aussi le poux de ceste femme ne s'esmeut aucunement. Le quatrieme jour, voulant Galien faire experience ce exacte de toute la vérité, alla veoir ceste femme sur le soir, ayant aposté encores homme

qui viendroit dire que Pilades avoit sauté aux jeux. Ce que faisant cest homme et louant les saux de Pilades, trouva Galien le poux de ceste femme fort esmeu. Ainsi, il descouvrit quelle estoit amoureuse de Pilades. Et depuis encores les jours suyvans, observant diligemment l'affaire, connut d'avantage avec toute certitude la verité estre telle. Ainsi, mes Dame, ayant trouvé ce gentilhomme sans fievre, sans corruption ou affection corporelle, comme memes ses medecins toujours asseuré et asseurent, j'ay resolu en moy, sans aucune faute, qu'il n'avoit autre maladie que quelque grande tristesse et facherie d'esprit. Et combien que je n'ignorasse telles passions proceder de mille et mille causes diverses, selon la diversité des hommes et de leurs affaires et accidens, comme mesme Galien, une autre fois, guerit un facteur de marchant, de toute pareille maladie, causee toutefois en luy, non par amour, ains de ce qu'il sçavoit que par son conte, il se trouveroit en reste de grande somme de deniers envers son maistre, n'ayant aucun moyen de payer ou satisfaire[1526]. Neantmoins, connoissant que l'amour est contee entre les premieres causee de telles maladies et qu'en tout evenement le propos de l'amour n'est scandaleux, n'ofensif des aureilles d'aucun, mais au contraire joyeux et recreatif, je n'ay faict dificulté de le mettre en avant d'entree. Et neantmoins, je suis en grand soupeçon que la rencontre ait esté bonne, ayant le poux de Monsieur, au meme instant, commence a varier en la constance et equalité naturelle de son pas avec quelque rougeur nouvelle survenant en la face. Ainsi, mes Dames, qui tantost riez si fort, qu'en est-il ? Que vous semble ? » A quoy la contesse Marguerite en souzriant : « Vrayment, Monsieur, dit-elle, il me semble quant a moy que vous estes quelque grand medecin, encores que vous n'en portez l'habit, ne la contenance. Si est-ce que malaisement puis-je croire que nostre malade soit en afliction d'amour. Car il est certain que les quatre ou cinq moys premiers de son avenement en ceste court, il se portoit en toute perfection de bonne santé, estoit succulent et en bon point, avoit la face bonne, la couleur vifve, faisoit les afaires pour lesquelz il estoit venu, parloit en iceux devant nostre roy et en son conseil avec telle constance, ordre, memoire et raison de ce qu'il disoit qu'il estoit necessaire qu'il fust en entiere liberté d'esprit. Aussi ne le veismes-nous jamais d'ailleurs a la mode des amoureux ne reveur, ne pensif, ne transporté, ne triste. Qui me faict croire que, quant il vint en ceste terre, il n'aporta avec luy amour quelconque. Et certes moins me semble il estre possible que par deça il en ayt prins. Car, l'ayant veu souvent en compagnye de damoiselles, femmes et filles, nous ne le veismes jamais en aborder aucune priveement. Encores que,

[1526][Galien es lieux susdits.] *Ibid*.

nous ayons bien aperceu que, quelques-unes, par curiosité, ou bien par faveur qu'elles luy portoyent, essayassent a le joindre et acoster. Quant a luy, au contraire, assez apertement se retiroit, rendant sufisant tesmoignage que plus luy plaisoit le traitement de ses afaires que femme ou fille de ce pays. En quoy souvent, je vous asseure, il nous a tenues en grande admiration, ne le voyant estre touché tant soit peu de la beauté, bonne grace, ou mignardise de noz femmes ou filles. Encores que, comme les escritz du passé sont pleins et l'experience du present nous demonstre, les plus fortz et constans y vacillent et faillent souvent. [1527]» Icy Florinde print le propoz : « Vous dites tres bien Madame, dict-elle, mais je vous prie, n'est-il pas possible que, lorsque luy commença son mal, ou peu paravant, il ayt regardé quelque-une des nostre d'un œil trop afectionné ? Et que tant prudemment il ayt sceu mettre au-devant le manteau et la couverture du secret, lequel on dict estre la couronne de l'amant, que vous Madame n'autre, n'en ayt eu nulle connoissance, quelque regard qu'avez peu tenir sur luy ? Mais si les choses estoyent telles, il ne vous desplaira point Monsieur, si je vous dis ce mot, que encores que ce secret ait esté au commencement sagement entreprins par vous, si est-ce que desormais mal aysement se pourroit-il continuer avec pareille prudence, estant l'exremité en laquelle vous estes venu telle que vous mesmes la sentez et sçavez. Vous asseurant, s'il vous plaisoit condescendre a cette raison, jusques a nous en faire quelque descouverture, qu'il n'y a personne, non seulement en ceste compagnye, mais voires en ceste court qui ne se mette de bien bon cueur apres les moyens de vostre garison. » Icy se leverent tous ceux qui estoyent en la compagnye et s'aprochans du lict, commencerent a prier le malade de ne vouloir plus celer et cacher davantaige la sourse de ses maux, luy promettant, chacun en son endroit, tout l'aide qui luy seroit possible. A quoy il leur dit : « Messieurs je vous remercye grandement, connoissant bien ces inquisitions vous partir de bonnes volontez et ne doute nullement du desir que chacun de vous a de mon bien, sans aucun mien merite, n'estant a ce jour a le connoistre, ayant par le passé receu tant d'experiences de voz bonnes graces. Au reste, je vous jure la foy d'un homme de bien que, si le mal qui me presse, pouvoit avoir remede, pour vous le communiquer je n'eusse jusques a ceste heure diferé ce faire. Mais tant s'en faut que la communication que je vous eusse peu ou pourrois encore faire m'aportat garison que voires chose quelconque, non seulement qui soit en ce royaume, ains en tout le monde n'auroit puissance de tant soit peu amoindrir la cause de ceste mienne maladie. D'une chose commençay-je a grandement me consoler et a moins

[1527][Aux proverbes de Salomon 7 chap. et au 3 livre des roys 3 chap.] *Proverbes*, VII, 26 et *Premier livre des Rois*, II, 32-33.

vouloir de mal a cestuy mien mal, comme a celuy qui me semble assez faire de devoir de m'approcher le plus qu'il peut la medecine souveraine de tous maux qui est la mort ; laquelle, certes, me sera plus douce, plus suave, plus plaisante, que ne sont aux personnes de bouche tendre et delicate, amere et facheuses les medecins d'agaric ou de rubarbe. Mais quant a l'amour soubçonnee en moy, je ne veux nier que l'adresse n'en soit de bon esprit, mais autant veux je affermer la verité estre eslongnee de ceste suspition, encores qu'a l'instant, vous ayez trouvé en moy emotion nouvelle de poux et de face, laquelle emotion a certes plus procedé de l'admiration soudaine qui m'a surprins que pour verité que j'y sentisse. » Lors moy : « A ce que je voy, Monsieur, di-je, vous n'estes point tant malade, que, encores, ne blasonnez-vous, et moquiez de bonne grace, dont je ne suis moins joyeux, vous estant venu a gré de ce faire que je seroys deplaisant et mal contant de moy-memes, si je connoissoys que n'eussiez pris a bonne part ceste taxe d'amour que je vous ay faite par aventure, certes imprudemment, par faute, peut estre, de vous bien connoistre. Tant y a que le propoz a esté par moy avancé en volonté de vous exciter et provoquer a rire, ou a quelque plaisant devis, ne prevoyant aucunement vous pouvoir en cest endroit estre moleste ou importun. » A quoy il me respondit : « Non, non, Monsieur, au contraire, asseurez-vous qu'avez aquis la chose pour laquelle vous entrepreniez ce propoz ». […]

Francisco Vallés

CONTROVERSIARUM MEDICARUM ET PHILOSOPHICARUM

Controverses médicales et philosophiques

LIBER TERTIUS

LIVRE III

[…]

LIBER TERTIUS[1528].

Caput decimum tertium. Utrum sit aliquis pulsus amatorius.

Omnes animi affectus permutant modum pulsus ; et ut paulo ante diximus juxta mentem Galeni, sunt singulis suae differentiae, quibus cognoscuntur. Ira scilicet altum et vehementem facit, gaudium magnum et non vehementem ; timor et moestia, parvum et debilem. Amor igitur, cum sit animae affectus, proprias quoque habebit pulsus differentias, quibus amatorius pulsus constitatur. Praeterea referente Galeno libello *De praenotione* capite sexto, Erasistratus deprehendit adolescentis cujusdam amorem illius arterias attrectando, quod, ut multi philosophi, quibuscum eo loci disputatio erat Galeno, dicebant, non aliter fecit, quam animadvertens arterias amatorio modo pulsare. Galenus etiam ipse ex pulsus permutationibus cognovit cujusdam Justi nomine uxorem amare. Quod qua ratione fieri possit, nisi pulsus sit differentia aliqua amorem significans ? Sed contra est, quod neque Galenus, neque alius quisquam eorum, qui diffuse de pulsibus scripserunt, de tali pulsus specie est locutus ; quam non praetermisisset, qui de aliorum affectuum non adeo insignium pulsibus disputaverat. Adde Galenum ipsum caput sextum libri *De praetione* his verbis concludere. Nugae igitur magnae sunt pulsus amatario modo moveri, eorum qui nesciunt, nullum pulsum amorem indicare. Contorversia igitur ita est constituta, cujus decisio ex natura ipsius amoris pendet. Haec enim per seipsa ostendit, qua ratione puslsus ab amore permutentur. Si omnia quae de amore a Platone, et aliis probatissimis philosophis scripta sunt, forent modo recensenda, justus liber in sola hac tractatione insumeretur. Sed, cum modo non unicam philosophiae partem susceperimus pertractandam ; sed in multiplicibus et variis quaestionibus, stylum exerceamus. Illud tantum de amore dicere erit tempestiuum, quod ad quaestionis modo propositae dissolutionem videbitur esse omnino necessarium. Est vero necessarium, quantum intelligo, scire cujus potentiae sit affectus, amor, et in quam rem feratur, et qui per amorem contingat membrorum principalium consensus. Methodum investigandi amoris substantiam praestat Galenus quarto *De placitis Hippocratis et Platonis*, ita dicens : « Passio enim, qualis est amor, aut judicium quoddam est, aut judiciis succedens, aut

[1528] Texte latin établi d'après Francisco Vallés, *Controverses médicales et philosophiques* (*Controversiarum medicarum et philosophicarum libri decem*), III, Madrid, Joannes Brocarius, 1556, p.53-54.

motus quidam concupiscentis facultatis, ita etiam ira, aut judicium, aut quaedam succedens irrationalis passio. » Haec Galenus. Ex quibus verbis constat amorem esse aut judicium, quod fertur de re amata, aut appetitum, qui judicium consequitur. Sed cujuis constat, amorem ad appetitum magis referri, quam ad judicium; esseque appetitum quemdam rei quae amatur. Est igitur amor potentiae appetentis motus, aut affectus, affectum enim aut motum nomines, nihil refert. Cum vero duplex sit appetitus alter rationalis, alter irrationalis; fiet hinc duplex amoris species, uterque vero amor a contemplatione incipit, omnis enim appetentia ex cognitione rei, quae expetitur sub ratione aliqua, que potentiam appetentem allicit, proficiscitur. Est vero ea species, sub qua anima amantis irretitur, species pulchri. Nam, ut permutata imaginatione ab specie contemptus immerito accepti, excitatur cor ira ad vindictae prosequutionem, et apprehendente imaginatione aliquid sub ratione terribilis, movetur timore; ita apprehendente sub ratione pulchri, movetur appetendi potentia ad fructum. Amor igitur generatur in appetitu nonnunquam rationali, qui in cerebro residet; nonnunquam irrationali, qui in hepate. Fertur in pulchrum, ut in rem soli ipsi objectam. Species pulchri hauritur externo sensu, oculis videlicet, aut auribus, aut concipitur mente. De pulchro disputavit amplissime Plato in eo dialogo, cui Hypias, aut *De pulchro* titulus est, et in *Phaedro*, ubi, postquam mille sophistarum errores refutavit, quo veram rationem pulchritudinis inveniret, tandem ad finem capitis ex confutationibus colligit, esse gratiam quamdam, quaerebus inest, visum, auditum, mentemque delectans. Est igitur pulchritudo quoddam accidens, quod per purissimos sensus, mentem maxime delectat. Sunt vero visus et auditus perfectissimi sensus a materiae conditionibus aliquanto remotiores et minime omnium terrei. Proinde, ut Galenus, docet primo *De causis symptomatum*, minime omnium voluptate, aut dolore afficiuntur. Itaque quod gustum, olfactum, tactumve delectat, ut sapores, odores, et lasciviae, voluptosa quaedam accidentia sunt, sed non pulchra. In picturis, aut veris formis aspectabilibus, et in musica, et in bonis quae mente concipiuntur, est pulchritudo. Est enim in his omnibus concentus quidam, et proportio divinam magis sapiens harmoniam. Cum igitur hoc amori sit objectum, contingunt duo ; alterum, ut amor solum auribus, et oculis hauriatur, et ut praeter formae pulchritudinem, nihil magis quam musica animos conciliet. Haec de re amori objecta. Colligitur ea potentia, quam existimativam vocant, Latinis ratio dicta, aliquid pulchrum esse, unde nascitur statim appetentia. Appetit vero is qui hac pulchri forma irretitus est amans, fieri totus, id quod amat ; et quale est pulchrum, talis potentia ad amatorem excitatur. Expetitur enim nunc animae pulchrum ; amatur scilicet homo propter sapientiam, virtutem, aut

aliam mentis pulchritudinem, amatur ardentissime ; caeterum hic amor rationalis appetitus est motus. Expetitur corporis proceritas, aut faciei formosus aspectus, sensus statim excitatur appetitus, qui in hepate est ; hic enim carneis his bonis frui potest. Sed quid expetit ? Illud quod amori proprium est, in rem quae amatur transformari. Quod declaravit Artemisia Mauseoli uxor, quae mariti, quem deperibat, demortui corpus in cineres redegit, et cineres potu hausit. Hoc expetit omnis amans, fieri, scilicet, id quod amat. Quod quia, ut vult, consequi non potest, appetit consequi, ut potest. Consequuntur illud rationalis appetitus et irrationalis, non eodem modo. Rationalis scilicet, animam animae magis, irrationalis, corpus corpori idem fieri expetit. Quoniam vero neque anima in animam perfecte migrare potest, neque in corpus aliud corpus ; rationalis appetitus praecipuas animae potentias, inter quas voluntatem maxime amantis et amati componit, amans, scilicet, quoniam ipse ardet magis, se amati voluntati libentius subdit, unde idem velle et idem nolle, de eisdem cogitare ipsorum animas quodammodo unicam esse facit. Irrationalis, commistis seminibus, corpora ambo seipsis mutuo facit commisceri, commiscentur nempe quodammodo, concursu seminum, ambo corpora, vel in ipsis seminibus ; quoniam, ut nonnulli dicunt, decisa sunt de toto corpore, vel in prole ; quoniam ex his prodit filius, quem veluti commissis simul corporibus paterno et materno factum esse, similitudo quae cum utroque est, aperte declarat. Ipsa ergo genitura est, quae per hunc sordidum amorem turget, quae spumosa est, et alba substantia, unde poetae Venerem ex maris spuma procratam esse cecinerunt ; proinde cupidinem genuisse, quoniam, ut inquit Plato in *Timaeo*, quibus redundans est per ossa medulla, hi sunt maxime libidinosi, et vulgari hoc amore saepius capiuntur. Monstratum vero a nobis est in secundo hujus operis libro, genituram esse substantia omnino medullae similem. Cum igitur jam furit Venus, veluti ab impetu majori, trahitur obcaecata mens ; et quae belluina potentia jubet, haec cupit ipse intellectus. Sed cor interim quid patitur?, (nam huc haec omnia tendebant), cum obcaecata mens, jam quae lasciva sunt cupit, haec cupido a Venere orta mille varios affectus ad cor ejaculatur, quare illud miris modis facit perturbari. Necesse est, amantem nunc irasci, nunc contra supplicem fieri, nunc gaudere, nunc moerere, et eadem non raro de causa; est perpetuo inter spem et timorem constitutus. Nam, ut reliqua omittam, statim ex amore nascitur zelotypia, atque cum ea, spes, desperatio, furor, timor; tam est instabilis ejus mens. Ex his quae retulimus, orta est fabula, quam Aristophanes in *Convivio* Platonis narrat : «Homines, scilicet, a principio factos fuisse a diis immortalibus duplices, deinde, quoniam quatuor brachiis et quatuor pedibus innixi, velocissimi et fortissimi deos irratuerant, propter superbiam scissi sunt, et

ex uno, duo facti, qui vero scissi fuerant, amore deinde se ipsos quaeritabant, quo unirentur. Uniunturque proinde, quoniam cum scissi sint, integri fieri expetunt. Tamen non, ut antequam scinderentur, copulantur, sed contrario modo, quoniam capita ita illis contorta sunt, quo facies vulneratam partem spectaret; genitalia etiam ex natibus ad partem anteriorem translata sunt.» Qua fabula nihil aliud significari intelligo, quam hominem a principio, ex intellectu et appetitu constare, et hac sibi unita esse consona; deinde per superbiam, ut et per quoduis aliud peccatum, rationem ab apperitu, et appetitum a ratione separari, verum amore conjungi iterum, sed contrario modo, ac primo fuerant. Nam unita errant primum; quoniam appetitus parebat rationi, in amore autem, quoniam appetitus rationi imperat; et obcaecata mens, potentiae concupiscibili, quae sibi a natura fuerat, in servitutem mancipata, obtemperat. Est igitur amor, appetentis potentiae affectus, nunc rationalis, nunc irrationalis. Objectum amoris, est pulchrum, pertubatur mille modis cor, ex compassione animalis potentiae, quae in vulgari amore, appetenti servit. Hinc facile est cujus intelligere, quod Galenus *Primo Prognost. Comment. Quinto.* dicit amantes humanam pati, non divinam, affectionem, nisi, inquit, qui credens iis, qui fabulantur, putet daemonem quendam pusillum, recens natum, gerentem ardentes faces, homines quosdam in hanc agere affectionem. Caeterum omnia quae a poetis dicuntur fabulose, etiam nobis tacentibus, ex his, quae hactenus physicae dicta sunt, quivis intelliget. Sed ex his, quae diximus, duo fiunt. Primo, non fine ratione amorem a medicis, ut melancholiae quandam speciem, curari, maximum enim malum quod in hoc affectu contingit, et quo soluto statim noxius solvetur amor, est illa mentis obcaecatio, quam tetulimus. Fit etiam jam manifestum, nullum esse pulsum amatorium, (huc enim omnia tendebant, quanquam plurimum digressi sumus, quoniam de amore, aut omnino est tacendum, aut dicenda multa) nam amor non est cordis affectus, sed cerebri, si rationalis est ; jecoris, sit turpis, cor tantum patiens per consensum mille affectibus diverse trahitur ; verum propriam non habet differentiam. Qua ergo ratione cognovit Galenus, amare Justi uxorem ? Quoniam audito nomine Pyladis, ad omnem inaequalitatem pulsus trahebantur ex animi perturbatione, non aliter quam in eodem *lib. De praenotione cap.7*, inquit, se ex pulsu vaticinatum fuisse Cyrillum puerum cibum occultasse, quem digrediente matre ingereret, scilicet ex conturbatione pueri**.** Hac ratione putandum est Erasistratum adolescentem amare comperisse. Unde jam etiam luce clarius sit, quod in nova quaestione monstrare nitebamur, animi affectus per se mutare pulsus, non solum per causas continentes. Nam uxori Justi, audito nomine Pyladis, neque permutatus est usus, neque instrumenta, neque virtus. Sed perturbata est anima, ac proinde pulsus diverse motus, ut

anima ipsa amore Pyladis diverse trahebatur. Est igitur nullus pulsus amatorius, quanquam amor ex pulsu deprehendatur.

Andres Rodrigues da Veiga

EXEMPLA MEMORABILA

Exemples mémorables

TOMUS POSTERIOR[1529],

DICTORUM AC FACTORUM

memorabilium cum Ethnico-

rum, tum Christianorum

exemplа complectens.

[…]

DE CHARITATE

et indulgentia paren-

tum erga filios, Grae-

corum exempla.

[…]

De Seleuco Rege.

Quid Seleucus Rex Suriae ? Nonne magnum edidit patriae charitatis exemplum ? Qui Stratonicem conjugem unice dilectam, beneque convenientem Antiochio filio cessit, posteaquam juvenem Erasistrati medici indicio comperit illius forma captum, periturum nisi obviam iretur. Fuit id non solum filii vitae consulere, sed seipsum vincere, quo nihil est magno homine praestantius. Ibid.

[1529] Texte latin établi d'après Andres Rodrigues da (d'Evora) Veiga, *Exemples mémorables* (*Exemplorum memorabilium, cum ethnicorum tum christianorum, e quibusque probatissimis scriptoribus, per Andream Eborensem lusitanum selectorum, tomus posterior* […]), Lyon, T. Paganus, 1557, t.2, [sans pagination].

François Valleriole

OBSERVATIONUM MEDICINALIUM

Observations médicales

LIBER SECUNDUS

LIVRE II

OBSERVATIO SEPTIMA[1530].

VIR quidam mercator (cujus nomini, ob eam quae in medico esse debet modestiam atque prudentiam, parco) ex amore in insaniam deductus, melancholicus effectus est, mirisque visis etiam interdiu nedum noctu agitabatur, modo in iram ac furorem concitus, mox placabilis in risum effusus, amatae speciem se in momenta singula in conspectum habere affirmabat, illi blandiebatur, ac si praesens fuisset : mox quod se amantem redamare nollet, miris increpabat modis, omnis de amata sermo, omnis inter luctus ibat dies, noctem sine somno tristitia moerorque consumebant : et sibi ipsi injecisset manus, ni suorum vi prohibitus fuisset. Quum sic insaniens totos sex constitisset menses, egoque eo profectus essem ubi aeger laborabat, ad curam accersitus, hominem magno sane labore, multisque in eam rem paratis auxiliis, ab insania, Dei gratia adjutus, revoco, et integra menti ac sanitati restituo.

OBSERVATIONIS EXPLANATIO.

[…] Nec solum in animum impetum facit amor, verum et in corpus saepenumero tyrannidem exercet : vigiliis, curis, macie, dolore, tabitudine, et mille aliis affectibus lethalem noxam inferentibus, corpus vexans. Testimonio esse potest Antiochus Seleuci regis filius[1531], qui quum Stratonices novercae vesano amore corriperetur, illam misere deperibat. Impium tamen pectoris vulnus pia dissimulatione contegebat, pugnabantque diversi animo et medullis inclusi affectus, summa cupiditas, et maxima verecundia : ut quum potiri amata noverca maxime vellet, verecundia a tanto facinore deterreretur. Unde effectu est, ut anxitudi ne hac pessime divexatus, in ultimam tabem aeger amans deductus sit. Quem tamen in tanto discrimine positum, Herasistrati medici solertia, artisque praestantia allevavit. Juxta enim Antiochum sedens, ut eum ad introitum Stratonices novercae rubore perfundi, et spiritu increbrescere, eaque egrediente pallere, et exercitatiorem subinde reciprorare anhelitum animadvertit : curiosiore observatione ad ipsam veritatem penetravit. Ingrediente namque Stratonice, et rursus abeunte, brachium adolescentis dissimulanter apprehendendo, modo vegetiore, mondo languidiore pulsu venarum affici aegrum agnovit, ipsumque amore Stratonices immodico teneri deprehendit. Reque tota Seleuco patri exposita, charissima conjuge filio cedere non

[1530] Texte latin établi d'après François Valleriole, *Observations médicales* (*Observationum medicinalium*) […], II, 7, Lyon, Antoine Gryphe, 1573, p.92-93, p.97.
[1531] [Vide Valerium lib.5. cap.7.]

dubitavit, quod in amorem incidisset, fortunae acceptum referens : quod dissimulare eum usque ad mortem voluisset, filii pudori imputans. […]

Pedro Pablo Pereda

IN MICHAELIS IOANNIS PASCHALI METHODUM CURANDI SCHOLIA

Scholies sur la méthode de guérir de Michaël Johann Pascal

LIBER PRIMUS

LIVRE I

PETRI PAULI
PEREDAE SETABENSIS[1532],
DOCTORIS MEDICI ;

ET APUD VALENTINOS,

publici medicinae professoris, in Micha-

elis Joannis Paschalii methodum

curandi scholia. Studiosis

medicinae maxime

utilia.

[…]

LIBER PRIMUS

[…]

De iis qui amore

insaniunt.

CAPUT.XI.

Ex amore posse aliquos insanire argumento est Antiochus Seleuci filius, qui Stratonicam novercam misere deperivit, atque alii quam plurimi, quorum frequens est in historiis mentio, et in poetarum monumentis non rara, quamvis sub fabularum involucro. Est[1533] vero (ut Ovidius cecinit, amor res plena solliciti timoris) sollicitudo autem, ut ait Paulus Aaegineta, animi quaedam affectio, cum videlicet ratiocinatio in vehementi ac laborioso quodam motu constituitur. Occasionem[1534] huic morbo exhibet res ipsa amata. Deprehenditur malam, quia oculi concavi fiunt[1535], lachrymas nullas effundunt, sed voluptate quasi perpetua perfusi apparent, agitantur et subsiliunt identidem palpebrae, et aliis omnibus corporis partibus illaesis, ac consistentibus, solum his amantibus concidunt.

[1532] Texte latin établi d'après Pedro Pablo Pereda, *Scholies sur la méthode de guérir de Michaël Johann Pascal* (*In Michaelis Ioannis Paschali methodum curandi scholia* […]), I, 11, Barcelone, Pierre Malus, 1579, Fol. 63-63bis.
[1533] [*Descriptio.*]
[1534] [*Descriptio sollicutidinis.*]
[1535] [*Notae*.]

Pulsus peculiaris huic morbo nullus est, quod medicorum aliqui sunt opinati, sed quales solent esse illorum, qui multis solicitudinibus sunt impliciti. Erasistrati denique arte oportet uti, ut morbus ex toto detegatur. Praecipua hujus morbi curatio tradita est capite de curatione melancholiae[1536], praeter illa duo sunt maxima remedia eorum, qui amore insaniunt, primum et firmissimum dare ei, quam diligit. Cum hoc non suppetat[1537], alterum est necessarium, et primo stude, ne fiat melancholicus per ea quae diximus cap. 9. nam imaginationem laesam habent, et aliquoties rationem, quare statim fugiat ; absentia enim et aliarum rerum occupatio est summum remedium[1538], autore Ovidio libello de remedio amoris :

Ocia si tollas, periere Cupidinis arcus,
Da vacuae menti, quo teneatur corpus.

Consule igitur poetam in libro. Necessariae ergo sunt venationes, piscationes, ludi, instrumenta musicae, ambulatio per loca viridia, et jucunda, ubi aves et philomelae resonant, communicatio, et frequens cum amicis, et consanguineis confabulatio prodest. Et tandem, opitulatur multum profectio ad longinquas regiones, praecipue ad insignes urbes, ut Valentiam et Barchinonam apud Hispanos; Lutetiam Parisiorum apud Gallos et Romam Christianorum caput, quod si haec non satis sint cum Ovidio :

Hortor ut et partier binas habeatis amicas,
Fortior est plures si qui habere potest.

Et post haec omnia sic finit curationem Ovidius :

Quid moror exemplis, quorum me turba fatigat ?
Successore novo vincitur omnis amor.

Aliquando curatur haec insania ebrietate, et coitu non immodicis.

[1536] [*Curatio.*]
[1537] [*Praeservitio.*]
[1538] [*Aversio.*]

Michel de Montaigne

LES ESSAIS

LIVRE PREMIER

ESSAIS DE MICHEL

DE MONTAIGNE[1539].

LIVRE PREMIER.

[…]

Chapitre XXI. *De la force de l'imagination*

« *Fortis imaginatio generat casum* », disent les clercs. Je suis de ceux qui sentent tres grand effort de l'imagination ; chacun en est feru, mais aucuns en sont transformez. Gallus Vibius banda si bien son ame, et la tendy, à comprendre et imaginer l'essence et les mouvemens de la folie, qu'il emporta son jugement mesme hors de son siege, si qu'onques puis il ne l'y peut remettre ; et se pouvoit vanter d'estre devenu fol par discours. Il y en a qui, de frayeur, anticipent la main du bourreau ; et celuy qu'on debandoit pour luy lire sa grace, se trouva roide mort sur l'eschafaut du seul coup de son imagination. Nous tressuons, nous tremblons, nous pallissons et rougissons aux secousses de nos imaginations et renversez dans la plume sentons nostre corps agité à leur bransle, quelques fois jusques à la mort. Et la jeunesse bouillante s'eschauffe si avant en son harnois tout endormie, qu'elle assouvit en songe ses amoureux desirs :

Ut quasi transactis saepe omnibus rebus profundant
Fluminis ingentes fluctus, vestemque cruentent.

Et encore qu'il ne soit pas nouveau de voir croistre la nuict des cornes à tel, qui ne les avoit pas en se couchant ; toutesfois l'evenement de Cyppus, roy d'Italie est memorable, lequel pour avoir assisté le jour avec grande affection au combat des taureaux, et avoir eu en songe toute la nuict des cornes en la teste, les produisit en son front par la force de l'imagination. La passion donna au fils de Croesus la voix que nature luy avoit refusée. Et Antigonus print la fievre de la beauté de Stratonicé trop vivement empreinte en son ame. Pline dict avoir veu Lucius Cossitius de femme changé en homme le jour de ses nopces. Pontanus et d'autres racontent pareilles metamorphoses advenues en Italie ces siecles passez ; et par vehement desir de luy et de sa mere. […]

[1539] Texte établi d'après Michel de Montaigne, *Les Essais […], cinquiesme edition, augmentée d'un troisiesme livre et de six cens additions aux deux premiers,* I, 21, Paris, Abel l'Angelier, 1588, p. 34.

Bénigne Poissenot

L’ESTÉ

À l'image de cette œuvre insolite et haute en couleur, résurgence mémorielle de souvenirs enfouis, l'existence de Bénigne Poissenot est chaotique et nomade[1540]. Il naît aux alentours de 1558 à Genevièvres, petit village près de Langres en Haute-Marne. Après avoir accompli ses premières classes sous la tutelle de Georges Pelletet, Bénigne Poissenot quitte sa terre natale pour étudier le droit à Paris. Il parcourt ensuite les routes du sud de la France, de la Gascogne au Languedoc, du Languedoc à la Provence, de la Provence à l'Espagne. Durant cette période d'errance, son seul port d'attache semble être Toulouse où il achève son diplôme. « Licencié aux lois[1541] » et de retour à Paris, Bénigne Poissenot abandonne le corps de la basoche et connaît la misère. Occupant une charge de maître d'étude, malade, seul et désargenté, il rédige alors *L'Esté*. Ayant été atteint de forts accès de fièvre en janvier 1584, il se rétablit peu à peu et entame au début du printemps une convalescence en Bourgogne. Entre 1584 et 1585, bien que son état de santé soit toujours fragile, il suit la vogue littéraire du moment et rédige ses *Nouvelles histoires tragiques*. Après leur parution en 1586, les traces de cet auteur se perdent. Il est probable que Bénigne Poissenot soit décédé à l'âge d'à peine trente ans.

Mise en fiction d'un été solaire vécu sur les terres narbonnaises, son recueil de nouvelles est « l'authentique récit des semaines de vacances [1542]» que l'auteur, sous le masque de Préfouché, a vécu en compagnie de ses deux amis, désignés sous leurs vrais noms de Chasteaubrun et Desroches. Suivant les heurs et malheurs de l'itinéraire pédestre de nos trois comparses, le lecteur est plongé au cœur d'un réalisme pittoresque sans fioriture. Édifiant à plus d'un titre, l'épisode de l'escapade à Grussac (de son véritable nom Gruissan), dépeint l'atmosphère burlesque et quelque peu inquiétante de ce petit bourg où aucune couche hospitalière n'accueille le voyageur de passage, où la nourriture, constituée de pain et de poisson à moitié cru, est grossière et primitive. Le dénuement et la saleté qui y règnent sont davantage motifs de fuite que de flânerie. Sans concession, ni afféteries littéraires, Bénigne Poissenot saisit plus que quiconque la réalité du « peuple misérable [1543]», ou plus exactement du monde qui l'entoure. Comme chez Montaigne, son œuvre tend à comprendre, embrasser et explorer les splendeurs et les misères de l' « humaine condition ». Dans la même perspective, l'histoire du courtisan Combabe, rapportée par Desroches, est une peinture psychologique acerbe, une « analyse [détaillée]

[1540] Louis Loviot, « Le conteur Bégnine Poissenot », dans *Revue des livres anciens*, 1, Paris, Fontemoing et Cie, 1914, p. 285-295 ; G.-A. Pérouse, *Nouvelles françaises du XVIe siècle* […], Genève, Droz, 1977, p.279-280 ; Bénigne Poissenot, *L'Esté*, éd. de G.-A. Pérouse et M.Simonin, Genève, Droz, 1987, p. 10-14.
[1541] G.A. Pérouse, Nouvelles françaises du *XVIe siècle* […], *op. cit*., p.279.
[1542] *Ibid*., p.280.
[1543] *Ibid*., p.285.

du comportement humain. [1544]» tout en opposant « à un réel désagréable un passé mythisé et idéalisé, la perfection immuable d'une organisation sociale marquée d'un côté par la naïveté et l'obéissance, de l'autre par l'héroïsme généreux et la grandeur[1545] ». Bien au-delà du débat des trois compagnons sur la fidélité des sujets envers leurs princes, la narration antique permet de s'interroger non seulement sur l'autorité royale, la justice et le rapport au corps qu'elle engendre[1546], mais encore et surtout sur le sentiment de culpabilité[1547] généré par une passion tyrannique et fautive ainsi que sur le désir féminin, son expression et ses affres[1548]. Les aventures du serviteur et fidèle ami du roi syrien ne sont en réalité que le long exposé de la condamnable et adultérine affection de Stratonice pour le beau et séduisant Combabe, corollaire de l'amour incestueux du jeune Antiochus pour la « grande beauté » de sa belle-mère, reine et épouse de son père. Inspirée par Valère-Maxime, Plutarque et Lucien, la trame fictionnelle est de facture classique et n'apporte pas de modifications majeures aux récits de ses modèles antiques. Conformément aux canons du genre, les éléments caractéristiques de l'exemplaire histoire d'Antiochus et Stratonice y figurent : dépérissement silencieux du jeune prince, présence à son chevet d'un médecin avisé, auscultation du pouls et découverte de l'amour caché, ruse rhétorique et sacrifice paternel en remède aux tourments du fils. Le récit du tragique destin de Combabe se calque consciencieusement sur les écrits de Lucien. C'est ainsi que sont décrits le songe de Stratonice et son état maladif, la révélation au roi des commandements d'Héra et sa décision d'envoyer son épouse construire le temple, la

---

[1544] G.-A. Pérouse et M. Simonin, *L'Esté*, *op.cit*., p.29.

[1545] L. Sozzi, «Tendances politiques et sociales chez les conteurs du seizième siècle», dans F. Simone (dir), *Culture et politique à l'époque de l'Humanisme et de la Renaissance*, Turin, Academia delle Scienze, 1977, p.267.

[1546] Sur ce sujet, voir Tamara Valcic, « Crimes et châtiments dans les histoires tragiques de Jacques Yver et Bégnine Poissenot », dans Jean-Claude Arnoult (dir.), *Juges et criminels dans la narration brève du XVIe siècle*, Rouen, Université de Rouen, 2010, p.1-12. Selon son interprétation, l'histoire de Combabe peut être comprise sous le prisme suivant : « Lorsqu'il est personnifié, l'appareil judiciaire l'est la plupart du temps par le souverain ; le monarque, d'après une certaine conception politique de plus en plus répandue, incarne l'État, et il est par conséquent le législateur juste du royaume. […] C'est pourquoi dans les histoires de Poissenot, les jugements énoncés par le souverain ne sont jamais ouvertement contestés ni par le narrateur, ni par les protagonistes de l'histoire. Même lorsque le monarque semble avoir mal jugé et avoir failli à son devoir, c'est uniquement par la faute de ses courtisans, occupés à comploter, qu'il a agi ainsi. […] Ce cas de figure est dans l'histoire de Combabe. […] [L'] acte d'auto-castration [du protagoniste]-bien que Poissenot reprenne sa source-ne laisse pas d'être déroutant. Non seulement le souverain a été abusé-donc imparfait- et sa première tentative de faire la justice a dû échouer, mais tout se passe comme si Combabe était le seul à pouvoir se faire la justice ; l'acte d'émasculation semble déjà une contestation sourde du droit du souverain de disposer de son corps et du cœur de ses sujets ». http://ceredi.labos.univ-rouen.fr/public/?crimes-et-chatiments-dans-les.html

[1547] Witold Konstanzy Pietrzak, « Le sentiment de culpabilité dans le récit bref en France au XVIe siècle », dans Juges et criminels…, *op.cit*., p. 1-16. http://ceredi.labos.univ-rouen.fr/public/?le-sentiment-de-culpabilite-dans.html

[1548] G.A. Pérouse, « Une lecture de Plutarque au temps de Montaigne. […] », dans *Proses et Prosateurs de la Renaissance*, Paris, S.E.D.E.S., 1988, p.272.

désignation de Combabe pour mener à bien le projet et l'émasculation de ce dernier, la passion destructrice de la reine et les médisances des comploteurs, l'inique condamnation du dévoué serviteur et sa réhabilitation inopinée une fois la vérité révélée au souverain. Malgré ces incontestables similitudes, à l'exemple de Matteo Bandello, Bénigne Poissenot nourrit sa narration de monologues intérieurs, de dialogues directs et indirects, de didascalies omniscientes. Emprunts directs à l'écriture théâtrale, ces procédés permettent, d'un point de vue poétique, d'insuffler au récit une dramaturgie à la fois tragique et comique, et de capter l'attention du lecteur. La description grivoise de Stratonice, avide de la jeunesse d'Antiochus, divertit et fait sourire, alors que les cris désespérés et accusateurs de Combabe horrifient et bouleversent. Comme chez Marsile Ficin et selon la pensée médico-morale de la Renaissance, l'auteur théorise l'éros charnel comme agent pathogène et perturbateur. Le poison qui se diffuse dans le corps par contagion oculaire enflamme le bas-ventre et se transforme, de manière métaphorique, en mélancolie somatique. Le tourment apparent de l'âme est promu au rang de maladie déclarée. Le tableau symptomatique est exhaustif. Il inventorie les manifestations suivantes : corps affaibli et exténué, rougissement, battement du pouls, estomac en feu, esprit sans cesse tourmenté par l'objet désiré, recherche de la solitude et exaltation impudique. La fantasmagorie morbide de l'éros en souffrance est accentuée par des figures légendaires qui projettent leurs reflets sur Antiochus puis sur Stratonice. Le jeune prince séleucide trouve ainsi sa personnification dans la Médée d'Euripide, tandis que Stratonice s'incarne dans les traits paraphrasés de la Didon virgilienne. Bénigne Poissenot développe, de façon sous-jacente, l'idéologie néo-platonicienne classique et vulgarisée selon laquelle l'amour charnel est par essence maladif et s'oppose à la grandeur de l'amour divin, à moins qu'il ne soit sanctionné par les lois sacrées du mariage. Ce dogme bien établi lui donne la possibilité de développer une « rhétorique de la culpabilité [1549]», et de prévenir son lecteur des « dangers de la dégradation morale[1550]». Le récit ne cesse de rappeler que le « péché originel » d'Antiochus, passion interdite, folle et irrépressible pour Stratonice l'ayant mené au seuil de la mort (châtiment explicite de sa faute), rejaillit sur Combabe et Stratonice les condamnant également à subir la punition de cet amour incestueux. Incarnation rédemptrice et christique, seul le serviteur et fidèle ami, conscient

[1549] Witold Konstanzy Pietrzak, « Le sentiment de culpabilité dans le récit bref en France au XVIe siècle », art. cité, p.16.
[1550] *Ibid*.

à la fois d'une faute qu'il n'a pas commise et d'une « faute qu'il n'a pas encore faite[1551] », rachète par son sacrifice humain l'inceste du jeune roi et l'adultère de la reine. Sauvés, les trois personnages peuvent ainsi retrouver l'harmonie perdue, celle d'avant le «péché originel».

En filigrane de cette légende, l'auteur de *L'Esté* accomplit une révolution poétique et épistémologique. Non seulement, la séquence narrative s'amplifie, prémices d'un roman qui ne dit pas son nom, mais théorise encore un éros pathogène, passé du statut de tourment de l'âme à celui d'avatar du mal atrabilaire. Bénigne Poissenot annonce à la fois le roman baroque et le concept d'une « mélancolie érotique » définie et formalisée par les traités médicaux et moraux de l'entre-deux siècle.

[1551] *Ibid.*, p.8.

Genereuse entreprise du courtisan Combabe pour ne mesprendre en ce qui estoit de son debvoir, et sa grande fidelité envers le roy Antiochus, son maistre[1552].

Histoire seconde

« Ce n'est sans raison que les poetes, introduisans en leurs poemes les monarques et demidieux qu'ils appellent heros, leur donnent tousjours pour compagnon et intime amy quelque seigneur de mesme estoffe et qualité qu'eux, ou bien quelcun, auquel grandement soient affectionez, pour en son sein decharger la meilleur part des soucis, ennuys et autres troublemens d'esprit qui les passionnent, ou bien se congratuler par ensemble des prosperitez qui surviennent. Les grands, estans en ce infortunez que malaisement, peuvent ils sçavoir qui leur est ami ou non, chacun egalement leur applaudissant et faisant chere, tandis que Fortune leur rit, laquelle tournant le dos s'apperçoivent, comme feit Tarquin vieillissant à Cumes[1553], qui ont esté ceux qui les ont cheri et aimé, tandis que tout leur succedoit à souhait. Qui fait que, recognoissans en aucun une volonté du tout vouée à leur service et de laquelle ont receu les arres d'une indubitable preuve, doivent le tenir en tel pris que Daire avoit son Zopire[1554], qu'il eust mieux aimé entier que posseder dix Babilones, ne desirant entre ses plus delicats souhaits que d'avoir grande multitude d'autres amis qui en franc vouloir et bonne volonté le secondassent. Ce Zopire s'estoit tronçonné le naiz et mutilé les levres pour mettre entre les mains de son seigneur la ville de Babilone, autrement inexpugnable par aucun art. Celuy, duquel entendons parler, surmonta d'autant Zopire que le triomphe qu'on remporte de soi mesme, se gardant de mal faire, est plus à priser que celui qu'on obtient par les pratiques et secrettes menées que l'ambition et gloire mondaine recherchent sur tout, et qu'Hercule eust esté plus recommendable se surmontant soi mesme que domptant

[1552] Texte établi d'après l'exemplaire de la Bibliothèque de la ville de Lyon [813 108], Bénigne Poissenot, *L'Esté*, II, 2, Paris, Claude Micard, 1583, p. 72-111. À titre informatif, consultation de *L'Esté (1583)*, éd. Gabriel-A. Pérouse et Michel Simonin, avec la collaboration de Denis Baril, Genève, Droz, 1987, p. 144-185.

[1553] Tite-Live, II, 21. Condamné à l'exil après le viol de Lucrèce et l'insurrection républicaine qui s'en suivit, Tarquin le Superbe met tout en œuvre pour reconquérir son trône mais, malgré son ultime alliance avec les Latins, en vain. Défait à la bataille du Lac de Régie et vieilli, il trouve refuge à Cumes, où il meurt en 495 av. J.C., auprès du tyran Aristodème. Contrairement à ce que laisse sous-entendre l'édition critique de l'*Esté*, n.71 et p. 145, *op.cit.*, Bénigne Poissenot ne commet aucune erreur historique par défaillance de mémoire ou mauvais souvenir de lecture.

[1554] Hérodote, III, 153-160 ; Plut., *Apopthegmes des rois et généraux*, « Darios », 3-4. Toutefois, comme le soulignent, à juste titre, les éditeurs de l'*Esté, op.cit*., n72 et p.145, l'anecdote de la mutilation de Zopyre, signe d'amitié et de dévouement d'un sujet envers son roi, fait partie de la bibliothèque mémorielle des humanistes. Erasme en témoigne lorsqu'il l'évoque dans ses *Adages*, «1964.Zopiry talenta. », chil. II, X,64.

les monstres et repurgeant la terre de tyrans et tout autre genre de bestes monstrueuses. Je laisse à vostre jugement lequel des deux a le plus merité ; que me direz à la fin, après qu'aurez entendu le faict magnanime et plein de prudence de Combabe qui est celuy qu'amenons en lice[1555]. Pour avoir entiere et plus parfaite cognoissance de nostre histoire, il faut repeter les choses de loing et entendre que, Seleucus et Demetrius ayans faict paix ensemble, pour nouer cet accord d'un lien indissoluble, Demetrius donna en mariage sa fille à Seleucus ja vieil et grisonnant. Ceste infante estoit de si grande beauté qu'il sembloit que nature, l'aiant mise sur terre, eust rompu le moule pour n'en plus creer et faire pareille, et s'appelloit Stratonice. Seleucus avoit un fils, nommé Antiochus, duquel on esperoit beaucoup, attendu les bonnes parties qui se trouvoient en luy en si tendre aage. S'estant amusé à contempler un peu plus avant qu'il ne devoit l'excellente beauté de sa marastre, avalla sans y penser avec ses regards un poison qui l'amena à tel accessoire qu'il pensoit bien y laisser la vie[1556]. Car estant devenu estrangement amoureux d'elle et pensant en soi combien detestable estoit ce feu qui s'estoit attisé en ses mouelles, le seichant d'une cuisante flamme, se trouvoit reduit entre le marteau et l'enclume, comme l'on dict, l'amour voulant qu'il s'enrolast au nombre de ceux qui combatent soubs son estendard, la honte d'autre costé lui remettant devant les yeux l'horrible forfait auquel ses aveuglez desirs le vouloient conduire, et qu'il falloit plutost mourir qu'ainsi mettre soubs le pied le respect qu'il devoit à l'honneur de son pere. Combatu de tant de tormentes qui, le poussant ça et là, ne l'agitoient pas moins que la mer courroucée manie un petit vaisseau abandonné à la merci de ses ondes, ne sçachant à quoy se resoudre, d'autant que voiant le meilleur, il ensuivoit avec la *Medée* d'Euripide le pire et plus nuisant[1557], en fin son corps se trouva tellement extenué et affoibli, l'esprit ne luy donnant aucun relasche, qu'il fust contraint garder le lict. Il ne donnoit aucune esperance de convalescence, et gisoit semblable à ceux qui tirent à leur derniere fin. Ses

[1555] Comme l'auteur le mentionne lui-même, il puise la source principale de sa narration chez Lucien, *De la déesse syrienne*, 17-26. Selon toute vraisemblance, il utilise la traduction de Filbert Bretin, *De la Deesse Sirie*, dans *Les œuvres de Lucien*, Paris, Langelier, 1583, t.2, p. 759-775, parues pour la première fois entre 1581 et 1582. Hormis le motif des amours de Combabe et Stratonice, caractéristique des écrits de Lucien, le développement dramaturgique de la passion d'Antiochus, s'inspire d'autres sources dont notamment Plutarque, *Vie de Démétrios*, 38 et Valère-Maxime, V, 7, 1. En sus de la traduction de F. Bretin, il en utilise probablement une autre, celle des *Vies des hommes illustres* de Plutarque par Jacques Amyot, véritable succès littéraire de la Renaissance française. Parmi les contemporains et inspirateurs de Poissenot, peut être cité Antoine de Guevare, « Des royaumes et provinces, ausquelz voyaga l'art de medecine estant bannie », dans *Les Epistres dorees, moralles et familieres* […], traduites d'espagnol en françoys par le sieur de Guterry, Lyon, Macé Bonhomme, 1558, t.1, p.192 et Montaigne, I, 21.

[1556] Le thème de la contagion oculaire, directement hérité de la théorisation ficinienne du «vulgaris amor » en tant qu'agent pathogène, est une nouvelle fois évoqué.

[1557] Euripide, *Médée*, v.23-39.

amis le lamentoient ; son pere accablé de douleur n'estoit assez constant pour soustenir l'assaut que fortune luy livroit en la perte de ce sien fils unique et pensoit ja à la misere de ceux qui meurent sans hoirs procreez de leur corps, se croiant privé de son cher enfant. Toute la maison estoit en deuil. Mais un mathematicien nommé Leptin, ou selon les autres, un medecin appellé Erasistrate, chassa tout le brouillas de ceste malencontreuse tristesse ; car estant assis près du lict d'Antiochus, s'apperceut que, sa belle mere entrant, il rougissoit et que son pous battoit, et au contraire, si elle issoit de la chambre, soudain pallissoit et son estomach comme une fornaise demeuroit tout panthelant[1558]. Regardant curieusement cela, il decouvrit ce qui en estoit. Et pour sonder si le roy voudroit appliquer le remede convenable à ceste playe, lui dict que son fils estoit amoureux de sa femme. Le roy l'embrassant et priant avoir pitié d'un pauvre père et d'un royaume qui, à defaut de ce successeur, pourroit tomber en grands troubles et combustion. Erasistrate luy demanda s'il estoit esprins de l'amour de sa femme, s'il la donneroit aussi liberalement qu'il conseilloit aux autres de faire. «Que pleust aux dieux, mon amy, respondit il, que l'amour qu'il porte à ta femme fust transféré à la mienne, et tu verrois que je feroie.» Lors le medecin, parlant ouvertement, luy declara qu'en luy et non en autre estoit de le guerir, luy dechifrant par le menu comme il avoit decouvert l'endroit du mal du jeune prince, son fils. Seleucus luy donna aussi tost sa femme, l'exhortant à recouvrer son embonpoint et protestant qu'il sentoit en son cueur plus de joie d'avoir un fils si honneste que de vouloir plutost mourir que contrister et offenser son pere, que de tristesse de la separation de sa femme, puisque Fortune, qui ne peut laisser les hommes de ce monde à leur aise sans leur donner tousjours quelque algarade, l'avoit ainsi voulu. La cause du mal d'Antiochus cessant, il ne tarda guere à relever de la maladie en laquelle il avoit si long temps langui, et fut le mariage consommé entre lui et Stratonice au grand contentement de tous deux, Antiochus se payant de l'usure des travaux qu'il avoit soufferts pensant celer son mal. Et Stratonice, comme il est à presumer, n'estoit pas trop marrie de ce change où elle perdoit si peu, la coupple d'eux deux, le jeune prince luy estant de beaucoup plus avantageuse que les embrassemens d'un vieillard, auquel le sang commençoit ja à glacer, estant le peu de chaleur qui luy restoit plus necessaire à la conservation de sa santé que non aux jeuz et

[1558] Toujours selon le paradigme ficinien, les particules sanguines se propagent des yeux au cœur et au cerveau et finissent par s'enflammer dans le bas ventre. Ici, l'estomac est convoqué, non loin du foie et de la rate. Cette métaphore incandescente préfigure l'assujettissement de l'éros à la pathologie atrabilaire. L'imaginaire littéraire devance en effet la théorie médicale et annonce l'éminente fusion nosologique à venir.

esbats de l'enfant de Cypris[1559]. La feste et magnificience des nopces passées, Seleucus, se dechargeant de l'entiere administration de son royaume sur son fils Antiochus et le laissant avec sa nouvelle espouse roy de toute l'Assirie, se retira en Babilone et bastit une ville qu'il nomma de son nom au dessus d'icelle. Puis, chargé d'ans et rompu du travail qu'il avoit enduré en tant de guerres toute sa vie, trespassa[1560]. Les pigeons, au temps de leur amour, ne se donnent tant de baisers que nos amans, ayans le vent en pouppe et fortune à leur gré, n'en fissent davantage, s'entrecaressans avec toutes les mignardises et folatreries que sçavent ceux qui, apres un long martyre, ont atteint cueilli le fruict tant desiré de leur poursuite. Mais la nature des choses de ce monde est telle que, lorsqu'on s'y plaict le plus et qu'on pense triompher de son malheur, on savore parmi les delices beaucoup plus d'aloes que de miel, le deuil talonnant pas à pas et demeurant tousjours à l'arriere garde du camp de la volupté. Stratonice, jouissant du bien que le temps luy presentoit, sentoit presque toutes les nuicts interrompre son sommeil par visions et songes troublant son repos et luy sembloit que la deesse Junon luy commandoit de luy aller bastir un temple en une cité qui depuis, pour la grande devotion que tous avoient au temple basti en l'honneur de Junon, fut appellée la saincte cité, pres du fleuve d'Euphrate en Syrie[1561]. Du commencement, elle faisoit peu de compte de tels songes et craignoit en parler de poeur qu'on l'estimast si sotte que d'adjouster foy à ses resveries et imaginations qu'on pourroit dire avoir esté pourpensées, et ores que sans cesse les mesmes illusions retournassent, si demeuroit elle arrestée en sa deliberation de n'en rien relever. Sathan[1562], en ce temps, jouoit ses jeuz et se faisoit recognoistre pour autre qu'il n'est presque par tout le monde, decevant soubs ombre de pieté et devotion ceux qui luy adheroient, voire estoit monté en tel orgueil qu'il s'usurpoit tous les honneurs deus à son createur, ayant intrdoduict une miliarde de superstitions que les plus prudens et advisez n'osoient et ne pouvoient mespriser, d'autant que non seulement se faisoit adorer, mais

[1559] Ce trait comique (représentant la chance offerte à Stratonice d'abandonner les caresses d'un vieil homme pour celles d'un prince jeune et vaillant) est un hommage explicite à l'art du nouvelliste italien Matteo Bandello, ainsi qu'à celui de François de Belleforest, son traducteur français. Matteo Bandello, II, 55 et François de Belleforest, IV, 63.

[1560] Fidèle au texte de Lucien, Bénigne Poissenot en reproduit les erreurs historiques et les effets romanesques. En réalité, Séleucus n'est pas mort de vieillesse, mais assassiné par Ptolémé Kouranos et Séleucie du Tigre n'a pas été fondée à la fin de son règne, mais en son début.

[1561] L'auteur préfère la dénomination latine de « Junon » à celle grecque d' « Héra », pratique fort courante au XVIe siècle. Le culte de cette déesse syrienne, de son vrai nom Astargatis, se confond avec celui de la déesse mère et de Stratonice, la fondatrice du temple.

[1562] La place de Satan dans le monde et le rôle qu'il y joue, tout particulièrement avant l'arrivée du Christ, est une question théologique qui habite de nombreux ouvrages, du Moyen-Âge à l'Âge classique. Paru en 1508, *Le livre de la Deablerie* d'Éloy d'Amerval est un bon exemple des interrogations au cœur de la psyché collective. Voir Gabriel-A. Pérouse et M. Simonin, *L'Esté, op.cit,* n.80 et p.50.

aussi punissoit à la rigueur les contrevenans à ses commandemens. D'ou vint que la royne, tombant malade, fut admonestée par ses songes que ce mal ne luy venoit d'ailleurs que pour avoir refusé d'obeir premierement à ses visions, le pipant le diable par ce moien, qui, pour avoir preveu sa maladie, ourdissoit ainsi sa toile, ou bien l'affligeant par la puissance que ces payens luy donnoient sur eux, Dieu luy laschant la bride autant que l'infidelité et malice des hommes d'alors meritoient. En ceste extremité,son recours fut à manifester au roy son mari ce que par reiterées fois luy estoit advenu en son dormir et comme elle avoit tousjours differé de l'en advertir, n'estimant qu'on en deust faire cas et s'asseurant que, si elle en eust ouvert la bouche, on eust dict que c'estoient fantasies feminines et pures resveries, adjoustant pour la fin qu'elle estoit advertie par ses mesme songes qu'impossible luy estoit recouvrer sa pistine santé qu'en obeissant au vouloir et mandement de la deesse. Antiochus, qui n'estoit moins soigneux de la santé de sa femme que de la sienne propre, l'exhorta à prendre courage et se remettre sus, et que, dès à present, elle feist vœu d'accomplir entierement le plaisir de la deesse, et que, quant à lui, il luy en donnoit congé, encore que le regret qu'il sentiroit d'estre privé de sa presence luy deust faire perdre toute envie d'y consentir, luy permettant prendre de ses thresors tant que bon lui sembleroit et estimeroit suffire pour mener à fin si somptueux bastiment que devoit estre celuy qu'elle entreprenoit. La royne commançant à se bien porter, on meit ordre à faire provision de toutes choses necessaires à son voiage, lequel dressé selon qu'on cogneut estre expedient, fut faite levée d'une bonne troupe de soldats pour l'accompagner selon que sa grandeur requeroit. Homme vivant, excepté le roy, ne sçavoit qui auroit la conduite de ceste armée et de la roine, bien que plusieurs des plus grands de la cour eussent reputé à grand honneur d'avoir ceste charge. Nul toutefois ne presuma tant de soy que d'en oser requerir le roy, l'affaire le touchant de si pres qu'il ne pouvoit estre autrement qu'il n'y eust pourveu et faict chois d'un la fidelité, duquel ne devoit estre revoquée en doute. Aussi estoit il vray ; car Antiochus, aiant remarqué en plusieurs endroits le bon devoir d'un qui avoit esté dès son enfance nourri avec luy et estoit de mesme aage, suivant pour lors sa cour, l'avoit destiné comme celuy sur lequel entierement se pourroit reposer à avoir la conduite de la roine et totale commission, tant de l'armée que de l'œuvre. Parquoy, quelques jours avant le partement de sa femme, le feit appeller seul en son cabinet où, la larme à l'œil, luy tint ce propos. «Entre les dicts plus graves et sentences memorables que feu mon pere Seleucus souloit dire avoir entendu d'Alexandre le grand, cher amy Combabe, il ne pouvoit assez extoller et dignement priser une parole qu'il profera apres avoir reduit en sa puissance et subjugué

l'Asie. Quelqu'un s'enquestoit de luy où il avoit retiré tous les thresors et despouilles d'une si riche conqueste qu'estoit celle qu'il venoit de faire, estimant par, adventure, qu'il deuts arrogamment vanter et prescher sa liberalité, non moins notoire que ses victoires. Alexandre, appercevant devant luy ses meilleurs amis et les luy monstrant, dict haut et clair que ceux là estoient le plus pretieux butin qu'il eust onc eu intention de conquerir, donnant à entendre que le prince ne peut avoir defaut de moiens et richesses, qui se trouve environné de bon nombre d'amis ausquels seurement se peut fier et partir avec eux par le milieu les solicitudes et facheries qui environnent son sceptre. Je vous dis ceci pource que, si maintenant on me demandoit ce que lors on demanda à Alexandre et vous vous trouviez present, je confesseroie n'avoir jamis tant faict de cas de toutes les finances, pierreries et amples posessions que feu mon seigneur et pere m'a delaissé que la sincere et cordiale amitié qu'ai cogneu en vous et que perseverez me porter. Il n'est ja besoing que je vous die comme ma femme est contrainte, par la volonté des dieux, d'aller bastir à la deesse Junon un temple en une ville de Sirie pres le fleuve d'Euphrate. Vous estes tesmoing oculaire de la maladie qui l'a detenue en langueur, pour avoir, par sa desobeissance, voulu contrevenir à leur vouloir. Outre, vous voiez l'amas de soldats que j'ay faict venir pour luy faire escorte et son equipage tellement disposé que rien ne defaut à l'execution de l'entreprise qu'un sage et advisé conducteur et tel que je puisse luy commettre le joiau le plus pretieux que j'ay en ce monde. Vous avez participé, en la nourriture qu'avez prise avec moy, à mes plus grands secrets, et avez tousjours aussi bien que moy sceu l'interieur de mon cueur. Parquoy, ce seroit chose superflue de vous remettre devant les yeux les premiers feuz de concupiscence qui ardirent mon ame de la façon que sçavez, lorsque trop inconsiderement me laissai enlacer aux gluaux de Cupidon, aimant trop ardemment celle qui est maintenant ma legitime compagne. Que mon amour soit diminué envers elle pour avoir contenté mes desirs, ce seroit folie de le penser, veu que ceste noble passion, s'emparant et faisait maistresse d'un cueur genereux, retient en elle quelque chose de la nature du serpent appellé dipsas[1563], duquel ceux qui sont piquez sentent une grande soif, laquelle, pensans estancher et bevans incessamment, ils augmentent d'autant plus que leur mal ne reçoit allegement par ce qu'ils en pensent la seule guerison. Ceux qui ont loiauement aimé en leur tendre jeunesse, et par quelque favorable bonheur, ont atteint le bus où tendoient en sont logez là. Ce que je recognoi de

[1563] La dipsade, nommée «διψας» en grec et «dipsas » en latin, est une vipère dont la blessure cause une soif inextinguible. Nicandre, *Theriaka*, 334 sq. ; Celse, *De la médecine*, XXVII, 7 ; Lucain, *Pharsale*, IX, v. 610 et suiv. ; Lucien, *Sur les dipsades*, IV ; Elien le sophiste, *De la nature des animaux*, VI, 51 ; *Suidae Lexicon*, «1306. διψάς», éd. Adler, 1931, p.122.

tant plus veritable que l'amour conjugal surmonte toutes autres affections qui ne sont etayées et soustenues de l'honnesteté qu'elle contient en soi. Vous ne devez donc, ce consideré, vous esbahir si, aimant uniquement la royne, ma femme, je crain la commettre en la garde d'autre que d'un qui me soit parfaict ami en ce si loingtain voiage où elle a à faire tant de sejour. Or faisant reveue en mon cerveau de tous ceux qui, par leur fidelle service, m'ont obligé à les aimer et honorer, il ne s'en est presenté aucun qui eust meilleur part en moy que vous, et auquel plus volontiers me voulusse fier. Qui est la cause que je vous ay choisi et esleu par sus tous, comme le plus idoine à cest affaire, pour deposer en vos mains ma vie, mon bien et honneur, vous establissant general des troupes qui doivent accompagner la royne et vous constituant son gardien, non seulement pour la conduire à sauveté jusques au lieu où elle va, mais aussi pour ne l'abandonner tandis qu'elle vacquera à la structure de l'ouvrage par le conseil des dieux entrepris, vous priant et commandant, en tant que l'autorité royalle me le permect, avoir l'œil à ses actions et desportemens et soigner si diligement apres l'œuvre, que puissions par vostre moyen faire chose agreable aux dieux, speciallement à la deesse Junon en l'honneur de laquelle ce temple doit estre basti et à nous honorable. Car s'il est ainsi que le prince, construisant une ville ou bien repeuplant une deserte et demolie, s'acquiert une louange plus grande que celle qu'il remporte d'avoir forcé et emporté d'assaut quelque forterese et rasé de fond en comble tout ce qu'elle contenoit en indignation de leur rebellion ou trop longue resistance, estant le los qu'on obtient en conservant ou aydant le public plus certain que le foulant ou grevant, de combien pensez vous ceux là à estimer davantage, qui ont en recommandation la piété et religion et, par œuvres meritoires, tel qu'est celuy qu'entreprendrez, se rendent les dieux propices et gaignent la faveur des hommes ? Il ne faut que doubtiez que la presence de celle pour à laquelle complaire sont faicts tous les preparatifs du voiage ne vous assiste et soulage, par son secours, la peine qu'endurerez en cest affaire du tout voué à son service. Ayant les dieux pour guides, sçauriez vous desirer mieux pour mettre fin à une louable entreprise ? Encores que voudriez faire mal, ce que jamais ne songeai de vous, leur respect et la reverence du lieu sainct, où journellement occuperez vos pensées, vous seront un suffisant destourbier pour vous tenir en bride et faire dissiper en fumée les mauvaises cogitations qui, bon gré maugré qu'en ayez, peuvent tomber en vostre fantasie. Ne pensez point au present, mais regardez à l'avenir, et considerez, en vous mesme, l'honneur que la posterité vous rendra, entendant que le

temple, que je presume ne devoir ceder de beaucoup au fameux, jadis edifié en la ville d'Ephese en l'honneur de Diane[1564], aura esté parfaict tel qu'il se verra, riche et somptueux, elaboré de tous les artifices que vostre ingenieux esprit aura peu imaginer par la vigilance et soing qu'y aurez employé. Faictes qu'on die que le roy Antiochus feit bonne election d'amy en vous, et que la confience que le roy Philippe de Macedoine avoit en son lieutenant Antipater[1565], dormant à repos tandis qu'il veilloit, ne fut jamais telle que celle que j'ay en vous, de laquelle ne sauriez desirer meilleure preuve que ceste cy. Car, vous donnant la garde de ma bien aimée Stratonice, je vous fai possesseur de mon cueur, et pouvez vous assurer, aiant tel gage de moy entre vos mains, que je vous aime davantage que si je vous constituoie colonnel de toutes mes armées ou bailloie tout le gouvernement de mes provinces. Je tien tant de vous que ne vous comporterez moins fidellement en ceste charge qui est bien le plus honorable qu'ayez receu en vostre vie, qu'avez faict par le passé, priant les dieux, suivant le vouloir desquel vous vous mettrez en chemin, vous estre autant favorables que de bon cueur nous nous emploions pour leur obeir et faire que le tout reusisse à tel effect que desirons, afin que leur puissance soit de plus en plus cogneue, craincte et reverée, que la deesse Junon soit adorée au climat où elle a choisi son temple, et que, ceux qui viendront apres nous, sçachent qu'avons esté, tandis qu'avons regné en ce monde, zelateurs et amateurs du service et de l'honneur de noz dieux.» Qui eust veu le visage de Combabe durant que le roy luy parloit et les mutations qui s'y faisoient de moment en moment, tantost pallissant, puis soudain rougissant, selon qu'il se sentoit esmouvoir au dedans, eust aisement jugé le peu de plaisir et contentement qu'il recevoit de l'honneur que le roy luy deferoit l'establissant conducteur de la royne et de l'armée qui la devoit accompagner et luy mettant sur les espaules l'entiere charge de l'affaire par sa harrangue, laquelle finie, se jetta à genoux devant luy et, luy embrassant la cuisse, la face toute baignée en larmes, à grande peine respondit ce qui s'ensuit : «Sire, si mes services ont jamais rien merité envers vous, et si, en ce peu de temps que j'ay vescu, j'ay fait une chose qui vous ayt esté agréable, pour Dieu, dispensez moy de ceste charge que venez de m'imposer. Non que je plaigne ma peine et que ne me sente tres heureux, ayant moyen, quelque part que je soye, vous faire tres humble service, mais mon

[1564] L'auteur évoque ici le temple d'Artémis à Ephèse. Considéré comme l'une des sept merveilles du monde, il fut incendié par Erostrate en 356 av. J.-C., puis réhabilité sous l'impulsion d'Alexandre le Grand avant d'être détruit par Jean Chrysostome en 401 ap. J.-C. Le site et quelques restes du sanctuaire furent découverts par l'architecte et ingénieur anglais John Turle Wood en 1869. Ce temple d'influence, non seulement accordait le droit d'asile à toute personne se réfugiant dans son enceinte, mais jouait le rôle d'une banque, premier endroit au monde où il était possible de déposer de l'argent et de le faire fructifier.

[1565] Plut., *Apophtegmes des rois et des généraux,* « Philippe, père d'Alexandre », 28, 179b.

insuffisance est telle que je seroye bien malheureux, la coignoissant, ne vous en advertir, et digne d'estre reputé le plus meschant courtisan qui vive, si j'acceptoye de ce dequoy me sens indigne et qui est deu à un le meritant mieux que moy. Il est certain qu'acceptant ce que me presentez, je monte à un degré, commandant à l'armée, pour auquel parvenir plusieurs remueroient le ciel et la terre, n'y aiant rien qui aveugle plus les hommes de ma sorte que l'ambition, combien que l'envie qu'on porte à ceux qu'on voit honorez de grands offices et dignitez par vostre majesté deust rabbatre les cornes aux outrecuidez qui veuillent monter si haut, laquelle je redouteroie peu, si je congnoissoie les forces de mon esprit bastantes pour deument m'acquiter de mon devoir en ce où me voulez emploier, et pouvoir, selon que grandement desiroie et ay tousjours desiré, vous y faire service qui peut estre agreable. Mais entrant en moy mesme et considerant de pres ma petite portée, je demeure tellement perplex et confus que ma finale resolution est qu'il vaut mieux m'abstenir et deporter de l'offre liberalle que me faictes, que, non la recevant, y faire si mal mon devoir, que vostre majesté en receust aucune diminution de sa grandeur pour avoir en affaire de telle importance creé conducteur un homme de si peu de jugement que je suis. Premierement, Sire, je suis jeune et peu experimenté aux affaires de ce monde. Estimez vous que ma presence ayt telle autorité qu'auroit celle de quelque venerable vieillard, le seul regard duquel fera plus de peur aux refractaires à ses commandemens que toutes les peines que je pourroie ordonner ? Et puis, les dieux, comme ils ne retiennent rien de ceste masse terrestre, et sont purs et nets de perturbations et autres taches desquelles la vie humaine est souillée, desdaignent et ont en horreur les oblations et services d'hommes pollus de tant de vices que je suis, lesquels, s'ils ne sont cogneus du monde, si esce pourtant que faisant mal, je ne puis me celler à moy mesme, et moins encore à eux qui profondent jusques au centre du cueur nos cogitations et pensées. Que pouvez vous recognoistre en moy maintenant si louable, qu'en l'apvril de mes ans, je puisse regir les affections d'une si grande princesse qu'est la royne ? Laquelle, indubitablement, se sentira offensée d'avoir pour conducteur un si mal habile homme que je suis, ou bien me recevant aura à desdain tout ce que pourray faire et dire, et par ce moyen, le tout se portant mal, nous provoquerons l'ire des dieux sur nous et, par ma temeraire entreprise, se trouvera vostre honneur grandement interessé. Je vous prie tant qu'il m'est possible penser à ces choses et les peser selon qu'elles meritent, et vous trouverez que je di verité. Cependant, Sire, derechef, je vous supplie tres humblement, si mes services ont jamais rien merité envers vous et si autrefois j'ay trouvé lieu en vos bonnes graces, me dispenser de ce voiage et croire que, la seule certaine cognoissance que

j'ay de n'en pouvoir venir au dessus à vostre honneur et au mien, et non autre chose, me le faict refuser.» Le roy, le levant de terre et embrassant amiablement, dict que, nonobstant ses excuses, il vouloit qu'il le feit et qu'il avoit ferme persuasion que le tout prosperoit et iroit bien s'il s'en mesloit. Parquoy, sur peine de desobeissance et de le fascher, luy commanda ne continuer à s'excuser, ou il ne gaigneroit rien, d'autant qu'à luy, et non à autre, estoit voué ceste chandelle et que, l'aimant comme il faisoit, s'asseuroit que son amitié estoit mutuelle et que cela l'induisoit à luy commettre sa femme, laquelle, pour chose du monde il ne voudroit mettre soubs la conduite d'un autre. Combabe, voiant que c'estoit un faire le faut et que le roy l'avoit ainsi resolu, impetra cinq ou six jours pour mettre ordre aux affaires de sa maison, lesquels obtenus, se retira en son logis, non moins contrit que s'il eust receu l'arrest et sentence de sa mort. Le soir venu, plutost ne fut retiré en sa chambre que, recommençant ses regrets et se complaignant angoisseusement, se jetta contre terre, les yeux levez en haut, et accusant sa fortune, maudissoit sa destinée : « Ah !,disoit il, Fortune totalement conjurée contre moy, comme m'aiant apasté par cy devant de quelque douceur, maintenant, tu me fais paier l'aise que j'ay receu et la prosperité de laquelle ay jouy cy devant par une tribulation de beaucoup pire que ne seroit la mort. Helas ! n'eust il mieux valu, pour moy, n'avoir jamais prins naissance que de vivre pour tomber au labyrinthe que je me voy preparé, duquel l'issue est tant perilleuse que je ne voi aucun chemin par lequel, y estant une fois entré, je me puisse assurer d'en sortir et me retirer à sauveté. Las ! que ce me seroit bien chose plus agreable de mourir en une bataille les armes au poing et exposer ma vie pour la tuition et defense du pays et pour le service de mon roy que subir le danger où, malgré moy, faut que je m'engoufre, et esprouver l'estrange adventure en laquelle le roy Antiochus, mon souverain, seigneur et maistre, me force contre ma volonté et intention de m'hazarder. L'homme valeureux, et qui a le cœur assis en bon lieu, se soucie peu de perdre la vie en un bon affaire et d'où il espere remporter louange et gloire. Mais quand, avec la vie, on vient à faire perte de son honneur et denigrer tant soit peu sa renommée, la honte, le despit et crevecueur tenaillent si bien nos esprits que l'ennuy qui nous bourrele au dedans est dix mille fois plus cuisant et facheux à endurer que la plus cruelle mort qu'on nous sçauroit faire souffrir. C'est cela que j'apprehende et qui me tient si esperdu, ne sçachant en quoy me resoudre, en un faict si douteux que celuy qui me tient à present suspens et en langueur. Je me plain de vous à vous mesme, Roy Antiochus. Si vous m'aimiez, comme tant de fois m'avez déclaré, pourquoy me faictes vous endurer tant de peines ? Ne sçavez vous pas que vostre femme surpasse en beauté toutes les femmes de la

terre et, qu'autrefois, vous vous estes enamouré d'elle, estant femme de vostre pere ? Me pensez vous de plus fort metal que vous et, comme une statue de bronze soie insensible, pour ne recevoir toutes les tentations ausquelles nostre fresle et debile nature est subjette ? Vous dictes que je vous aime, et dictes verité, mais je ne pourroie vous aimer davantage que nature vous oblige à aimer vostre pere, et toutefois, les loix d'amour ont esté plus fortes en vostre endroit que celles de nature. Et à dire vray, pour un homme qui a esté amoureux comme vous, je m'estonne que procedez si indiscrettement en cest affaire. Car, ores que je ne voudroie fleschir sous le commandement de l'amour, et que mon devoir me voulust faire consentir plutost à tous les tourments qu'on me pourroit livrer qu'à aucune faute envers vous, que sçait on si la royne pourra devenir amoureuse de moy ? Je ne suis pas, Dieu grace, des plus laids du monde. Cela advenant, où en serais je ? De quel costé que je me tourne, je suis perdu. Luy obeissant, je me rens coupable de trahison, commettant un crime duquel toute l'eau de la mer ne me sçauroit laver, ne le faisant, je ne laisse de passer par la bouche des detracteurs et mesdisans qui me pourront, par faux rapports, brasser une honteuse mort. Ayant tant d'espines à l'entour de mes pieds, comme il est possible que j'eschappe sans me piquer ? Il faut que je m'arme contre moi mesme et que, par un acte louable, je tesmoigne à la posterité mon bon vouloir à l'endroit de mon prince et que rien ne m'a esté si cher, durant le cours de mes ans, que mon honneur et bonne renommée. Achevant ces dernieres paroles, il se leve et, prenant un rasoir bien tranchant, se coupe d'une generosité heroigne le membre viril, qu'il meit en un petit vase plein de miel et de mirrhe. Puis, aiant medeciné sa playe le mieux qu'il peut, se coucha et garda le lict trois jours jusques à ce que la douleur de son mal fut aucunement appaisée. Se sentant assez fort pour marcher, se leva et habilla et, prenant son vase, au desceu de tous ses domestiques qui ne se fussent jamais douté du faict, le cacheta et seella de son seau puis, le prenant, s'en alla trouver le roy, devant lequel se prosterant, le pria, puisqu'ainsi estoit qu'il luy convenoit par son commandement accompagner la royne sa femme, luy ottroyer une petite requeste. Le roy luy disant qu'il demandast hardiment ce qu'il voudroit et qu'il ne seroit de rien escondui : «Sire, dict il, representant son vase, voila le plus pretieux meuble et riche thresor que j'aye eu en ce monde et que je n'ay moins cheri que ma vie propre. Je vous prie commander qu'il soit gardé seurement et qu'home ne soit si hardi d'y toucher et regarder sur peine de la vie. » Non seulement le roy luy promit ainsi le faire, mais aussi, pour l'asseurer davantage, feit soudainement apporter ses seaux et les y apposer avec celuy qui y estoit, defendant estroitement d'y toucher et enjoignant à ceux de sa maison le garder plus soigneusement qu'aucune autre

chose qu'il leur eust mis en main au precedent. Et voiant Combabe pasle et defaict, ne pensa son mal proceder d'ailleurs que du peu de volonté qu'il avoit à s'entremettre au lieu où il l'avoit appellé. Parquoy, le reconforta au mieux qu'il peut, luy remonstrant le peu d'occasion qu'il avoit d'ainsi se contrister et l'encourageant à si bien faire que l'honneur de toute l'entreprise luy demeurast sans oublier de luy recommander sa chere Stratonice qu'il sçavoit estre le confort e sa vie est celle qui luy tenoit l'ame au corps. Sur ces entrefaites, estant signifié à l'armée que Combabe estoit general et devoit commander tant à l'armée qu'à ce qui seroit exploité au bastiment du temple de la deesse Junon, on meit les bannieres au vent et fut commandé à tous ceux qui estoient retenus pour le service de la royne se tenir prests pour partir au lendemain. Tous se mirent en belle ordonnance, sçachant que le roy les voudroit voir, lequel, menant la royne par soubs les bras, ne faillit à se retrouver lorsqu'ils furent prests à deloger et leur presenter Combabe qui devoit tenir son lieu aupres d'eux et auquel il vouloit estre rendue pareille obeissance qu'à luy mesme. L'armée marchant devant la royne et son train suivirent, que le roy, accompagné de tous les princes et grands seigneurs de sa court, conduisit jusques aux derniers confins de ses terres, puis print congé d'elle, ayant le cueur si serré qu'à grand peine eust il la force de luy dire à Dieu, se faisant ceste separation avec tant de plaintes, souspirs, sanglots et propos interrompus qu'il sembloit que les cueurs de tous deux deussent saillir hors de leur place, tellement que les assistants ne peurent si bien se contenir qu'ils ne plorassent à chaudes larmes, ayans commiseration de l'amertume et facheuse destresse en laquelle voioient leur roy reduit. Qui a jamais veu la contenance d'une pitoiable mere arrosant sa face de pleurs au depart de son fils pour aller en pays lointain, celuy pourra dire quelle estoit de la royne Stratonice se separant d'avec son bien aimé Antiochus. Les derniers embrassemens et baisers prins et donnez d'un costé et autre, le roy rebroussa chemin devers la capitale, ville de son royaume, et la royne suivit sa route, si triste et eplorée qu'on eust jugé qu'elle ne l'eust pas deu faire longue apres si ennuieux depart. Mais les femmes, n'ayans en leur affliction recours à autre chose qu'aux pleurs, leur mal, quelque vehement qu'il soit, se resout et fond avec l'humeur que, sans cesse, elles espuissent de leur cerveau comme les rosées du mois de may, fort fresches au matin, perdent toute leur moiteur depuis que le soleil vient à donner sus ou bien le temps, avec son accoustumée et ordinaire medecine, y sçait pourvoir et remedier. Tousjours Combabe costoyoit son coche, l'entretenant de propos joieux pour la divertir de son dueil et faire tourner sa pensée ailleurs qu'au roy, son mary, la souvenance duquel ne pouvoit de rien advancer leur chemin. Tant firent par leurs journées qu'en fin se rendirent au lieu desiré

où tendoient, et leur vinrent au devant les habitants tant de la ville que du pays adjacent, chantans hymnes et louanges aux dieux, en action de graces du bien qu'ils recevoient d'eux de les avoir de tant privilégiés que d'inspirer ceste si puissante royne de venir de si loing, en tel arroi et noble compagnie, embellir et decorer leur region d'un temple qu'ils disoient devoit estre si renommé qu'il obscurciroit le los de celuy de Jupiter Ammon en Libie et d'Apollon en Delphe[1566]. Sur tout magnifoient la deesse tutelaire Junon d'avoir voulu plutost estre adorée en leur terre qu'ailleurs, promettans l'honorer si religieusement que ses autels seroient tous les jours chargez d'holocaustes propitiatoires, et que l'odeur et fumée des hecatombes et autres victimes qui seroient immolées en ses sacrifices l'empescheroient de jamais se mescontenter d'eux. La royne et ses gens, accueillis courtoisement comme venons de dire, se reposerent et rafreschirent quelque peu du long travail qu'il avoit passé, sillonnant tant de campagnes. Durant ce peu de repos, la prevoiance de leur chef ne s'endormoit pas, car ayant l'œil au bois, comme l'on dict, s'informoit de ceux du pays qui estoit le terrouer d'environ le plus fertil et abondant en grains et autres victuailles necessaires à la vie de l'homme, si le pais pourroit suffisamment fournir bois de nature de haute fustave, marbre, porphire, jaspe et amples colonnes et pierres pour l'embellisemment du temple et, ne laissant rien arriere, demandoit aussi s'ils auroient du ciment, plastre, chaux vive, mortier et sablon assez pour achever, selon qu'il proposoit commencer, ce beau bastiment. Et combien que toute sa vie n'eust pris autre exercice que des armes et qu'estant, comme il estoit lors, au printemps de son aage, le peu de cognoissance qu'il eust peu avoir en tel art, indigne d'un noble esprit tel qu'estoit veritablement le sien, l'eust deu excuser de se mesler de ces petites choses et qu'il ne fust ordonné que, pour la garde de la roine et voir si ceux qui luy estoient donnez pour coadjuteurs en cest affaire s'y comporteroit prudemment et advisement, si esce que, devisant par le chemin avec les architectes et maistres maçons fort souvent de ce qui estoit requis à leur œuvre et comprenant legerement leurs raisons et les regles de leur art, avant qu'ils arrivassent en Syrie, il en sceut autant voire plus qu'eux et ne feirent rien après, sinon suivant son conseil. En quoy l'imita depuis le grand guerrier

[1566] Le temple de Delphes, sanctuaire panhellénique consacré à Apollon Pythien, par son illustre statut et son rôle prépondérant dans la religion grecque, symbolisait l'unité grecque. C'est là qu'une fois par année, se déroulaient les jeux Pythiques, concours musical, poétique et gymnique. Pausanias, *Description de la Grèce*, I, 19. L'autre temple cité, celui de Zeus-Ammon ou Jupiter-Ammon, était situé à Siwa, oasis de l'ouest égyptien proche de la frontière lybienne. Entre le V^{e} et le VI^{e} siècle, l'oracle de Zeus Hammon jouissait d'une certaine réputation. Non seulement célébré à Siwa, mais également en Cyrénaïque et en Grèce, il aurait été consulté par Lysandre, Hannibale et Alexandre. Pausanias, IX, 16, 1 ; Plut., *Vie d'Alexandre*, 27.

Lucullus[1567], creé lieutenant des Romains contre Mithridates, lequel se trouvant peu usité et tout nouveau en ce mestier, estudia si bien par le chemin, ne devisant que de la guerre avec vieux routiers, qu'avant qu'il vinst au camp, il fut grand et chevalereux capitaine. Pour revenir à nostre Combabe, faisant provision de tout ce qu'il pensoit luy estre necessaire et voulant mettre ses gens en besogne, assigna à chacun ce où seulement s'emploieroit, constituant premierement un maistre de la munition qui auroit soubs soy les vivandiers et certain nombre d'autres qu'il envoieroit aux environs acheter grains, vin et autres vivres necessaires à l'entretenement de tous. En apres, bailla à dix ou douze de ceux qu'il cognoissoit d'esprit vif estats et office, aux uns de faire fouir aux fondemens, aux autres d'avoir la charge de faire tirer les pierres, aux autres du ciment et ainsi consequemment. Et laissant les hommes d'honneur et autres portans la javeline et archers pour la garde du corps de la roine, il feit trier et choisir les soldats pour s'en servir à ce où plus voluntairement se voudroient emploier, tenant mesme proportion en son œuvre qu'en une ville bien rangée et policée le plus sage legislateur eust sceu garder. Le spectacle estoit beau et plein d'admiration et auquel on ne sçavoit lequel plus priser, ou la sage conduite du maistre de l'œuvre, ou bien la diligence et prompte obeissance qu'il recevoit de ses ouvriers, composez tant d'Assiriens que de ceux du pays qui, voulans participer à la louange de la fabrique de ce temple, s'estoient adjoint avec eux. Tout le plaisir de la royne estoit à regarder comme ses gens mettoient tout indifferemment la main à la paste et louoit grandement la sagesse et meur jugement de Combabe, lequel ne l'abandonnoit jamais, luy rendant raison de tout ce qu'il entreprenoit et descrivant la forme du temple, combien grand et spatieux il seroit estant achevé. Sa conversation estoit si douce et son parler si posé et rassis que la royne n'eust sceu desirer homme qui luy vinst plus à gré qu'il faisoit. Plus le contemploit, plus trouvoit à admirer en luy, estant à l'entrée de la fleur de son aage, beau, advenant, honneste et ayant, en somme, tout ce qui peut estre requis de louable et singulier en un courtisan. Amour estoit en sentinelle, espiant la contenance de ceste dame arrestée du tout en la consideration des mœurs de Combabe, et si bien sceut exploiter de son arc doré qu'il entoisa une de ses flesche, de laquelle, il perça à jour le cueur de l'infortunée princesse[1568]. Rien ne luy venoit en mémoire que les raritez de son conducteur, ausquelles, tournant toute sa pensée, se laissa si bien gaigner qu'en fin luy donna meilleure part en elle qu'elle n'avoit jamais faict à son espoux, le roy

[1567] Plut., *Vie de Lucullus* et *Apophtegmes des rois et génraux*, « Lucullus », 203a-b.
[1568] Selon l'esthétique antique, Bénigne Poissenot fait référence à l'iconographie classique de Cupidon, affublé de son arc doré et de ses funestes flèches qui blessent en plein cœur.

Antiochus, estimant que, comme la clarté du soleil offusque toute autre lumière, ainsi ce qui resplandissoit de plu beau aux autres n'estre rien au regard du clair soleil qui luisoit en Combabe. Elle ne pouvoit durer une heure, si Combabe n'estoit avec elle, qu'elle interrogeoit de ce qui se faisoit au bastiment, repetant une mesme chose plusieurs fois pour mieux desguiser la flamme qui la brusloit à petit feu, le regardant d'un œil si piteux et respondant si mal à propos à ce qu'il lui disoit qu'il estoit aisé à juger qu'elle avoit l'esprit occupé ailleurs qu'aux interrogas et demandes qu'elle faisoit. Combabe ne s'appercevoit encore ouvertement de son mal et trouvoit estrange de la voir ainsi plus pensive que de coustume, imaginant que la souvenance du roy, son mari, luy ostoit toute occasion de se resjouir et bien porter, parquoy la consoloit d'un espoir de retourner bientost en cour, luy promettant, selon que l'œuvre s'avançoit, qu'elle en verroit plutost la fin qu'on ne pensoit. Ce n'estoit pas là, de par Dieu, que gisoit son mal. Les delices de cour ne lui estoient rien et eust mieux aimé passer le reste de ses jours en quelque lieu incogneue et sans tiltre, jouissant de son nouveau amy, que dominer avec Antiochus sur toute l'Asie. Il y avoit ja demy an et plus que le temple estoit commencé et faisoient les fondemens haut eslevez et les piliers arrengez de tous costez belle monstre pour conjecturer la magnificence de l'ouvrage mis à fin selon le commencement qu'on y avoit donné. Combabe n'estoit attentif à autre chose qu'à mettre gens en œuvre. La roine, cependant, nourissoit, au dedans de ses veines languissantes, le poison englacé duquel elles n'estoient que trop pleines[1569], se deliberant rompre la foi jurée à son Antiochus et mettre soubs les pieds tout respect qui la pourroit empescher de ce faire. Elle fuioit compagnie et, estant en solitude, sentoit de grands assauts en son ame, se voulant departir quelquefois de ceste pratique amoureuse et se remettant devant les yeux le tort qu'elle feroit à son seigneur et mari, qui l'aimoit de si bonne amour, si elle s'abandonnoit à un autre. Mais comme le poisson qui est prins à l'hameçon, tant plus se demene et efforce de vouloir sortir, tant plus se prent et, le sanglier enferré, se voulant despestrer de l'espieu, se le fiche et avance plus avant dans le corps. De mesme la desolée princesse, tant plus travailloit à arracher de soi l'amour qui luy gehennoit ses esprits, de tant plus s'enfournoit en la valée de miseres où elles s'estoit laissée tomber[1570]. Tous ses desirs reposoient sur Combabe, elle le songeoit jour et nuict et estoit la fievre venue aux jours critiques,

[1569] Virgile, *Aen*., IV. Stratonice et ses tourments passionnels sont le reflet respectueux de l'héroïne virgilienne et de ses propres douleurs amoureuses.

[1570] Virgile, *Aen*., v.68-74. La référence virgilienne, la «valée de miseres » rappelle la « lacrimarum vallis » du *Salve Regina* ainsi que le destin tragique d'Actéon dans la vallée de Gargaphie où il surpend Diane chasseresse et ses Nymphes. Ovide, *Métamorphoses*, III, 138-252. Voir Gabriel-A. Pérouse et M. Simonin, *L'Esté*, *op.cit*., n.168 et p.168.

tellement qu'il n'y avoit plus espoir de guarison qu'en appliquant l'emplastre et cataplasme sur la playe. Sans cesse se plaignoit, accusant la deesse Junon de l'avoir respitée de mort, pour, en recompense de la peine qu'elle prenoit de luy complaire, la faire mourir cent fois le jour et endurer le martyre qu'elle souffroit. Revenant à soi et se flattant pour se faire rire : « Je ne suis pas, disoit elle, la premiere qui a esté amoureuse. Stenobée le fut de Bellerophon, s'il la refusa, par aventure, n'estoit elle si belle que je suis. La femme du roy Agis de Lacedemone non seulement s'enamoura d'Alcibiade athenien, mais aussi conceut de luy[1571]. On dict qu'Alexandre le grand n'estoit pas fils du roy Philippe et que sa mere l'engendra de Dannebus Egiptien[1572]. Le grand capitaine des Atheniens, Themistocles, estoit bastard[1573]. S'il a bien prins à toutes ces dames de mon calibre, faisant l'amour, qui empeschera que le mesme ne m'advienne ? Le roy Antiochus, mon mary, s'est veu n'a pas longtemps en peril de mort pour m'aimer trop indiscrettement, estant la femme de son pere. Et que sçait on, si les dieux, pour vengeance de son meffaict d'avoir osé m'aimer contre la reverence qu'il devoit à son pere, permettent, maintenant, que je brusle d'une concupiscence moins detestable que la sienne ? Il est certain que j'ay beaucoup plus de raison d'aimer Combabe qu'il n'avoit de devenir amoureux de moy et suis d'autant plus excusable que les autres dames qui sont tombées en mesme faute que toutes les perfections qu'eussent peu avoir en leurs favorits ensemble se trouveront en un seul Combabe. Il faut reprendre ma façon accoustumée d'estre cointe et mignonnement attifée et ne rien laisser derriere de ce qui peut servir à enrichir ma beauté et bonnes graces. Il se pourra faire qu'il recevra mesme coup que celuy qu'il m'a donné et, paraventure, m'aime til en son cœur, mais encore qu'il fut ainsi, en oseroit il faire semblant si je ne luy donne entrée et hardiesse de se descouvrir ? Il est certain que non.» Persuadée de ces opinions et s'enhardissant soy mesme, se feit parer par ses filles de chambre le plus gorgiasement qu'elle le peut et, sortant de son logis accompagnée de sa garde ordinaire, vint voir comme le tout alloit depuis qu'elle n'avoit veu le bastiment. Car, pour mieux penser à ses resveries, elle avoit feint l'espace de huict

[1571] Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 23, 7.
[1572] En germe dès le IVe siècle dans les *Res gestae Alexandris macedonis* de Julius Valerius, la bâtardise d'Alexandre le Grand est décrite dans la légende hagiographique et romanesque de son épopée médiévale. Il serait en effet le fils né des péripéties amoureuses d'Olympias et de l'égyptien Nécténabo. Sur ce sujet, voir Martin Gosman, *La légende d'Alexandre le Grand dans la littérature française du 12e siècle, une réécriture permanente*, Amsterdam, Atlanta, Rodopi, 1997, n.3 et p. 30-31 et Christine Sempéré, « « À nos destins promis ce souffle d'autres rives » : la figure du héros dans la recension ε du Roman d'Alexandre », dans *Anabases*, 2006, mis en ligne le 01 janvier 2012, consulté le 15 octobre 2012, http://anabases.revues.org/2790.
[1573] Plutarque, *Vie de Thémistocle*, 1, 1.

jours se trouver un peu mal et n'avoit permis à aucun d'entrer en sa chambre hormis ses filles de chambre, faisant dire que c'estoit une petite maladie de femme pour laquelle nul ne devoit se mettre en peine. Entendant Combabe qu'elle venoit, ne faillit à luy aller au devant, joyeux de la voir plus gaillarde que de coustume. Quant à elle, bien que le cueur luy fremist et qu'elle ne sceust bonnement quelle contenance tenir, si esce que, se comportant le plus gayment qu'il luy fut possible, le recueillit d'une face riante et entra aussi tost en propos communs avec luy. Puis, aiant veu tout ce qu'elle desiroit, se retira, le menant soupper avec elle. Ce fut en ce soupé premierement qu'elle commença l'oeillader assez impudiquement, de quoi s'appercut incontinant Combabe, voyant qu'elle estoit plus desireuse paistre ses yeux que son corps et ne receut pas peu de contentement d'avoir si bien pourveu à son cas que le gibier et sauvagine qu'elle vouloit retirer en sa garenne fussent demeurez en Assyrie ; car, s'il s'en fust chargé, il y avoit danger que sa fidelité et bon vouloir n'eussent esté peu suffisant rempart pour soustenir la batterie et approches de ceste seconde Venus. Les huict jours d'après se passerent en devis entre elle et luy, luy commandant la royne qu'il la vinst trouver tous les jours à l'issue de son disné, or que, pour ne faillir à son devoir, tous les matins se trouvoit à son lever pour luy donner le bonjour et le soir, si elle ne se venoit pourmener vers l'edifice, luy alloit dire ce qui avoit esté faict le jour. Monstrant avoir envie de se regaillardir, pour matter son mal precedent, se jouoit asses librement avec luy, luy serrant les doigts, le regardant d'un œil ouvert et, par beaucoup d'autres signes et tentations, l'induisant à faire l'office de poursuyvant, lequel la honte luy defendoit d'entreprendre. Mais elle battoit à froid, car Combabe, bien qu'il découvrist apertement son intention, feignoit n'y voir goute, ne voulant et ne pouvant, combien qu'il l'eust voulu, y remedier. Ce qui la faisoit sortir hors les gonds de patience et approcher du desespoir pour, auquel obvier, voulut tenter le dernier moyen de mener à fin son entreprise, ou bien mourir, pour se delivrer ce fatal mal heur qui la tenailloit jour et nuict. Donc son dernier refuge fut le prier avoir pitié d'elle, autrement sa vie ne pendoit plus qu'à un fillet. Armée de ceste deliberation, le feit venir mais, voulant ouvrir la bouche, la poeur, la honte et l'apprehension d'un refus la troublerent de sorte que, tremblant comme la feuille, ne fut en sa puissance dire un mot, sa piteuse contenance et ses amoureux regards suppleans le defaut de la langue. Trois ou quatre fois depuis, reprenant cœur et se blasmant de son peu de hardiesse, voulut experimenter si elle seroit point plus courageuse que de coustume, mais le tout fut en vain, d'autant qu'aussi tost qu'elle vouloit faire entendre ce qui l'affligeoit, elle demeuroit muette. Se retrouvant en ces alteres, s'advisa de combattre sa honte d'une façon qui ne devoit jamais estre

pratiquée par dame de telle autorité et grandeur, si amour eust laissé quelque scintille de raison en ses sentimens ; son dernier conseil fut de s'enyvrer avant que faire venir Combabe devant elle, afin que, crainte et vergongne, se retirassent loing d'elle, à la venue de ce dieu qui chasse soings, soucis et mefaises des esprits des hommes. Suivant ceste resolution, ayant un soir haussé le gobelet et trinqué à bon escient, se trouva preste à passer d'un pas du logis de Bacchus en celuy de l'impudique Cytherée et, faisant appeller son conducteur, luy exposa sans rougir sa lascive volonté. Combabe qui, auparavant, avoir eu pitié de son mal, la voiant en l'agonie qu'avons dicte cydessus et supporter si forte guerre en son ame, fut merveilleusement estonné de son impudence et desreglée volonté, abhorrant sa double incontinence et la rejettant bien loing avec reproches de ne s'estre contentée de brusler en son ame d'une impudique flamme, si de surcroit, elle n'eust adjousté de l'huylle à la meche, s'enyvrant effrontement pour loger, en soy, deux feuz tout ensemble, sçavoir est le vin et la paillardise[1574]. L'admonestant hardiment de couper broche à si pernicieuses pensées, [il luy dit] que, quant à luy, plustost endureroit estre taillé en pieces que souiller la couche nuptialle de son prince et trahir si mechamment l'honneur de celuy qui l'avoit choisi pour veiller à la garde de ce qu'elle luy suadoit de ravir. Stratonice, le regardant d'un œil furieux, le menassa de se tuer et le rendre coupable de sa mort et desagreable toute sa vie à son mari, Antiochus, entendant qu'à son occasion celle qu'il aimoit parfaitement seroit sortie de ce monde. Ceste menasse espouvanta fort Combabe, veu l'apparence du peu de vouloir qu'elle sembloit avoir de vivre en sa continuelle langueur, laquelle, augmentée par ce fascheux, et contumelieux refus, ne chercheroit remede ailleurs qu'en la mort, si le despit de se voir desdaignée ne la faisoit, comme advient coustumierement à celles qui reçoivent telle escorne, entrer d'une affection pleine d'amour et bon vouloir en une haine irreconciliable. Craignant l'un ou l'autre de ces deux poincts qui n'estoient mie advantageux pour luy et en l'un desquels, infalliblement, la royne se laisseroit aller, il resolut, en soy, de jouer au plus seur et luy manifester ce que, jusques à lors, personne n'avoit entendu pour prevenir l'encombre où le taire l'eust peu amener. Parquoy, luy narra entierement ce qu'il avoit faict avant qu'ils se missent en chemin pour venir bastir le temple, et afin qu'elle ne pensast que ce fust une eschapatoire pour se delivrer de ses mains, luy monstra ce que, sans voir, elle n'eust jamais peu croire, la priant, par l'amour qu'elle luy portoit, ne le relever à creature vivante. Si la royne fut esbahie, je vous le laisse à penser, tant y a que,

[1574] À la Renaissance, nombreux sont ceux qui établissent et débattent d'un lien ou d'un antagonisme entre l'ivresse et la volupté. Montaigne, II, 2, lui-même, s'en fait l'écho, « De l'ivrognerie ».

de là en avant, elle changea tout son lubrique amour en benevolence à l'endroit de Combabe. Non que, quelque temps en apres, la souvenance de sa passion ne luy revinst en memoire comme l'idée des songes veus la nuict nous apparoist encore le jour. Toutefois, se faisant à croire que c'estoit Morphée qui l'avoit entretenue de ses illusions, non Cupidon, elle oublia tout le souvenir du passé, ne delaissant pour tout cela à faire autant de caresses à Combabe, voire davantage qu'auparavant, tant en public qu'en particulier. Assez y en avoit qui s'estoient apperceus que la royne l'aimoit, les actions des grands, estant considerées de si pres, qu'il leur est malaisé si bien couvrir leurs affections que quelques esclats n'en viennent en evidence ; et voians qu'il devisoient ensemble fort privement et que la royne estoit plus gaye qu'elle ne souloit estre, s'assurerent pour tous certain que Combabe estoit lieutenant de couche du roy Antiochus. La vertu n'est jamais sans envie, principalement en cour, où l'on dict trois choses estre requises à celuy qui veut plaire et estre le bien venu, sçavoir est d'estre sourd, muet et aveugle. Si Combabe avoit esté tel, nous n'en sçaurions que dire. Bien, pouvons nous conjecturer par ce qui s'ensuyt qu'il n'estoit aimé de tous et que l'honneur qui luy avoit esté deferé luy avoit suscité plus de haineux et ennemis couvers que de bienveillans, lesquels, à ce premier bruict, haussans les cornes et les pensans ja du tout perdu, advertirent ceux qui estoyent et demeurez avec le roy du tout, enrichissans matiere et faisans le loup beaucoup plus gros qu'il n'estoit. Aucuns, à la male heure pour eux, feignans avoir autres affaires de consequence, prierent leur general les congedier. Ce qu'ayans obtenu, penserent bien faire des bons valets, advertissant le roy de ce qu'ils avoient veu et disans d'abondans qu'ils eussent pensé faillir trop lourdement, s'ils ne l'en eussent adverti pour prendre punition exemplaire de ce galland qui, abusant de la faveur et amitié de son prince, luy jouoit si lasche tour. Le roy ne creut rien de leger de Combabe qu'il aimoit sur tous les hommes du monde mais, examinant les delateurs, l'un après l'autre, et trouvant qu'ils s'accordoient en leur accusation sur l'adultere de la royne, veu les indices pregnans qu'ils en avoient, soupsonna qu'il estoit vray. Et rememorant la rare beauté de sa Stratonice, de laquelle il estoit esperduement esprins et les bonnes parties qui estoient en Combabe, creut pour tout certain qu'il avoit donné en garde la brebis au loup et qu'on avoit labouré en sa terre sans son attelage[1575]. Il se sentit atteint et empoisonné de tant de jalousie qu'il revoqua soudain Combabe, deliberé de le punir asprement, sans expression de ce rappel, mandant à la royne sa femme qu'elle demeurast jusques à la fin de son œuvre commencé. Le

[1575] Sophocle, *Antigone*, v.599.

pacquet du roy receu, bien que les causes qui induisoient sa majesté à revoquer le general ne fussent inserées, comme venons de dire, si esce que Combabe se tint pour tout assuré qu'on luy avoit brassé une accusation, touchant ce qui se manioit. Dequoy, ne fut un brin faché, son innocence le tenant en halaine et, à grandes journées, se rendit en cours, ayant pourveu à la besongne pendant son absence. Si tost qu'il fut arrivé, on luy mit la main sur le collet et les fers aux jambes par le commandement du roy et fut enserré au cul d'une obscure prison, petits et grands l'aians en execration dès que le bruict courut qu'on luy faisoit son proces pour un si vilain crime que celuy qu'on luy imposoit. Il ne fut malaisé de le convaincre, se presentans tesmoings à foison, et plus qu'on n'en eust souhaité. Avant que le procès se jugeast, le roy voulut parler à luy et, l'aiant faict venir enchainé, comme il estoit en sa presence, en grande colere, luy fit les reproches qui s'ensuivent : «Qui eust jamais pensé, homme le plus trahistre et desloial que la terre soustienne, que tu eusses eu le cueur de decevoir celuy qui t'a nourri et eslevé dès le berceau et aimé comme soi mesme ? As tu bien peu d'une ingratitude la plus detestable qui fut onc, violer les loix d'amitié, souiller mon honneur et le tien et enfienter les beaux commencemens qu'avois donné de ta future preudhomie ? Vrayment, je cognoi le dire des anciens veritable, qu'il faut manger un muys de sel avec un amy avant que le cognoistre et que, pour deux ou trois bons offices, on ne doibt se persuader d'estre aimé de celuy qui, par ses bons deportemens, se veut insinuer aux bonnes graces de son prince pour y faire telle entrée que tu as faites en ma maison, ne tendant qu'à faire ta main et me donner le coup de revers que j'ay receu en la personne de la royne ma femme. Il n'est pire peste que d'un amy feint et dissimulé, ayant le miel en la bouche et le fiel au cœur, comme toy qui faisois si bien la chatemite, plorant des yeux et riant au-dedans, lorsque je te constituai general de l'armée et conducteur de celle que, par ta meschanceté, as corrompu, te rendant corrival de ton roy. C'estoit un despost que j'avoie mis entre tes mains. Te le redemandant, qu'as-tu à me respondre, dis, sacrilege de mon honneur, infame adultere et homme du tout confit en malice ? Si un qui soustraye les chiens, oiseaux, serviteurs ou soldats d'un autre, se les rendant plus obeissans et serviables qu'à leur maistre, est digne de mort, que dirons nous de toy, qui as diverti l'affection de la femme de ton seigneur de son mari ? Que si tu eusses eu le moien de faire revolter mon peuple à l'encontre de moy, qui peut douter que tu ne l'eusses faict, veu que tu m'as trahi en une chose qui m'est beaucoup plus chere que toutes mes provinces et qui me cause plus de tristesse que la moitié de la perte de mon royaume ? Ne devois tu pas penser que les roys ont les bras de fer et les mains si longues qu'il est quasi impossible d'evader à ceux qui les offensent ?

Ton appetit effrené t'avoit il si bien bandé les yeux que tu ne peusses oster le voile de devant ta face pour considerer l'enormité du faict que tu entreprenois ? Tu as amoncelé en un seul forfaict les trois plus abhominables crimes qu'homme vivant eust peu perpetrer. Car, en moins d'une heure, tu es devenu adultere, parjure et desloial, faussant la foy promise à ton seigneur, irreverent et impie à l'endroict des dieux, au milieu du sanctuaire desquels, par maniere de dire, tu t'es tellement deteriorié que n'as eu honte y commettre ta villainie et te rendre pire qu'incestueux. La deesse Junon qui preside aux mariages, pour laquelle honorer on t'avoit envoié où tu estois, n'a peu avoir sur toy plus de puissance que la foy promise à ton roy et n'as craint de provoquer son courroux sur ta teste en un delict qui te rend criminel du crime de lese majesté tant divine que humaine. Je la prie, ensemble tous les dieux, pour expiation de ton meffaict, ne te donner lieu apres ta mort, sinon aux sieges de ceux qui sont plus cruellement tourmentez aux Enfers, et te punir comme le plus sceleré gentilhomme qui ayt vescu en ce siecle. Quant à moy, je te promets te si bien chastier que ta peine servira de terreux aux autres pour ne tomber en la faute que tu as commise.» Combabe ne s'esmeut de tant de propos piquans, injures atroces et espouventables menasses, non plus que si c'eust esté à un autre, et non à luy, que le roy eust parlé, et ne respondit un seul mot. De quoy, le roy et les assistans, apres qu'il fut remené en sa prison, parlerent diversement. Les uns disans que le ver et remors de sa conscience luy faisoient haïr l'agreable lumiere du jour, et que c'estoit son peché qui le privoit de responce, autres disoient qu'il se vouloit monstrer constant à endurer ce qui seroit ordonné de luy et que sa honte tesmoignoit assez son offense ou bien, qu'après si grande meschanceté, il estoit autant effronté à ne s'en soucier, ne voulant demander pardon au roy qu'il avoit esté temeraire l'entreprenant. Cependant, on luy faisoit son proces et ne pouvoient les commissaires rien arracher de sa bouche, demeurant muet aux recollemens et confrontations de ceux qui avoient deposé contre luy, tant s'assuroit sur son tesmoing, qu'il avoit laissé en garde à Antiochus, qu'il ne faisoit point de doute de les tous convaincre, le produisant. Le proces suffisamment instruit, il fut condamné à mort et à subir la peine des convaincus du crime de lese majesté à toute rigueur. Laquelle sentence luy estant signifiée, il commença d'appeller le roy tyran à haute voix, disant et repetant, par plusieurs fois, que toute ceste procedure n'estoit faite à autre intention que pour avoir son tresor qu'on avoit decacheté durant son absence. Soudain, le roy fut adverti de ces injurieux propos, et se souvenant du petit coffret qu'il luy avoit laissé avant son departement, le demanda à ceux ausquel l'avoit donné en garde et feit amener Combabe devant luy, auquel, tout bouillant de cholere, dict ce qui s'ensuit : « Afin que tu

ne pense qu'autre chose que ta meschanceté t'ayt amené à la miserable et ignominieuse fin où tu es, voila ton escrin que tu me laissas, que j'ay gardé plus fidellement que n'as faict ma femme. Et combien que tous tes biens me soient confisquez, si esce que, pour t'oster, et le monde, de l'opinion que tu as, je te donne, de grace specialle, puissance d'en disposer avant que d'estre mené au supplice. » Alors Combabe, mettant un genoil en terre et decachetant son vase, addressa sa parolle au roy, faisant ces exclamations : « Ha Sire, que je preveu bien à mon depart la tempeste qui devoit fondre et tomber sur moy, si je ne vous eusse laissé un tesmoing irreprochable de ma fidelité envers vous ! Ô que les dieux m'aiderent bien quand, de poeur d'encourir le blasme qu'immeritoirement je reçoy, j'executay sur moy ce que verrez presentement !» Ce dict, il descouvrit son coffret, nous l'appellons vase et coffret suivant la diversité des auteurs desquels les aucuns l'appellent d'une sorte et autres de l'autre, et, tirant la piece qu'il y avoit laissée, seiche et aride, la monstra au roy et, descouvrant ses parties honteuses, feit voir à tous les vieilles cicatrices de sa playe passée. Antiochus se trouva si confus, en chose tant inopinée, qu'il demeura plus de demie heure sans pouvoir lascher une seule parole, ayant honte d'avoir douté de la fidelité d'un si homme de bien et ne sçachant bonnement comme s'excuser envers luy de l'avoir traité de la sorte qu'avons dict cy dessus. Finalement, l'incroiable joie qui le saisit, d'avoir recouvert son honneur et celui de sa femme et receu telle preuve de l'amitié de ce vertueux courtisan, luy rompit le filet de la langue, si que, les bras ouvers se jettant sur Combabe et l'embrassant amiablement, feit ces complaintes, deplorant ce qui luy estoit advenu : « Ha, tres cher amy, comme peutes vous jamais exercer dessus vous telle cruauté ! Il faut bien dire que m'avez osté le moien de pouvoir dignement recognoistre le service que m'avez faict et que, quoy que je face, j'en demeurerai vostre obligé et redevable toute ma vie. Je ne puis vous dire autre chose sinon qu'avez un roy du tout à vostre commandement qui ne vous aime moins qu'aimoit Alexandre son mignon Ephestion[1576] et Achille son Patrocle[1577]. Et d'autant qu'il ne seroit pas raisonnable que n'eussiez quelque petite satisfaction de tant de torts que, par mauvaises impressions et pour avoir presté l'oreille aux flagorneurs, vous ay procuré, croiant le mal plutost que le bien, que j'avoie tousjours trouvé en vous, j'ordonne, dès à present, que tous les calomniateurs qui, par leurs faux rapports, ont detracté de vous, soient hachis en pieces pour avoir par leur langue venimeuse induit le roy Antiochus à croire d'un sien amy ce que, sans eux, n'eust sceu jamais entrer en sa pensée, (ce qui fut faict le mesme jour,

[1576] Plut., *Vie d'Alexandre*, 47 ; Elien, *Histoires variées*, XII, 7.
[1577] *Illiade*, XVI, XXII, XXIII, XXIV.

tellement que la nuée préparée à Combabe, tomba sur ceux qui moins s'en doutoient). Je vous abandonne mes thresors et vous presente tout ce qui y est de plus riche, vous priant accepter mes offres d'aussi bon cueur qu'elles vous sont faictes. Tiercement, je veux que, toutes les fois que vous voudrez parler à moi, soit pour vous ou pour le faict de vos amis, vous puissiez venir librement, sans qu'aucun des deputez à la garde de mon corps ose vous demander que cherchez ny où vous allez. Et encores que je fusse couché avec la royne ma femme, si esce que je vous donne ce privilege de pouvoir hurter à la porte de ma chambre, la faire ouvrir et parler à moy dans le lict sans qu'aucun vous en puisse empescher, vous jurant foi de prince que ne serez refusé de chose que puissiez demander et que seray plus aise vous ottroyer vos petitions et demandes que ne serez de les recevoir. Et afin que ceux qui viendront apres nous sçachent et entendent avec quelle fidélité avez aimé et servi le roy Antiochus, je commande que vostre statue d'airain soit mise au lieu le plus apparent du temple qu'avez commencé en l'honneur de la deesse Junon, laquelle aura pour agreable qu'on ne vous defraude de l'honneur qui vous est legitimement deu pour avoir si sainctement vescu en son service.» Combabe remercia bien humblement le roy, duquel il receus dons et presens d'inestimable valeur et se souvenant que son temple n'estoit achevé, la gloire duquel il ne vouloit communiquer à autre, pria Antiochus luy permettre retourner mettre fin à l'œuvre commencé. Ce qu'aiant impetré, se transporta en toute diligence en Sirie vers la roine qui estoit demeurée au parachevement du bastiment et, peu de temps apres, l'acheva et n'en voulut depuis sortir, servant avec les autres prestres et ministres la deesse. Plusieurs de ses amis se retirerent vers luy et y voulurent demeurer, lesquels, ne voulans jouir de meilleure fortune que luy, se chasterent de leur plain gré, dont advint, apres leur mort, que tous ceux qui voulurent estre admis au service de la deesse au temple, en perpetuelle memoire du faict de Comababe, furent contrains se faire eunuques, ausquels estoit permis faire l'amour aux dames de la cité sans qu'aucun s'en formalisast, en souvenance de l'amour de Stratonice et Combabe et de leur heureuse conversation ensemble. Si vous desirez lire au long les ceremonies qui se gardoient en ce temple, vous pourrez voir un traité qu'en a composé Lucian, auteur grec, qui s'intitule *Des sacrifices et ceremonies de la deesse siriaque,* où il escrit que, de son temps, les habitans de la saincte cité disoient que la royne avoit esté contrainte par la deesse Junon d'aymer Combabe, d'autant que, du commencement, elle avoit refusé d'obeir aux songes et visions qu'elle luy avoit envoyé. Vous avez entendu jusques icy l'entiere narration du faict de Combabe. Maintenant, interposez vostre jugement et me dictes lequel d'eux deux Zophire a plus aymé son roy, car la conference

n'en est pas mauvaise. - Je suis d'advis, respondit Chasteaubrun, que nous laissions decider ce poinct aux areopagites ou bien aux estats generaux des amphictions lorsqu'ils tiendront leurs grands jours. Le jour decline fort et est prest le soleil se plonger dedans l'humide sein de Thetis[1578]. Estimez vous, si nous nous embarassons en ceste matiere, que le temps qui nous reste puisse suffire ? L'un dira que Combabe n'est pas tant louable de s'estre privé de ce qui, le chatouillant, eust peu l'induire à volupté, que si, en son entier, la beauté de la royne n'eust eu le pouvoir de l'esbranler, se voudra fonder sur l'escriture saincte qui appelle ceux là heureux qui se sont chastrez pour l'amour qu'ils portent à Jesus Christ[1579] et pour cela n'entend pas qu'on se coupe les genitoires, comme feit Origene interpretant ce passage trop cruement et literalement, ains qu'on amortisse toutes concupiscences et mouvemens bestiaux de la sensualité[1580]. Un autre soutiendra contre et le voudra comparer avec Alexandre qui ne vouloit permetre qu'on amenast la femme de Daire en sa presence de poeur que son extreme beauté luy feit faire un faux pas et n'osoit saluer ses filles par mesmes defiance de succomber à ses desirs[1581]. En quoi aucuns l'estiment avoir plus faict que le grand Cyrus[1582], Scipion[1583] et François Sforce[1584] qui, aians butiné en guerre, femmes mariées d'exquise et rare beauté, estant en la fleur de leur aage, les rendirent à leurs maris sans rien attenter contre leur pudicité. D'autre part, avant que celuy qui defendra les merites de Zopire ait tout dict, où en serons nous ? Il faudroit que je ne courusse en mon ranc et que mon histoire demeurast pour un autre jour. - C'est tres bien advisé à vous, dict Prefouché, esce que je ne me puis contenir que je vous die une chose advenue il y a quelque temps, laquelle Monsieur Desroches m'a remis en mémoire, parlant de l'assurance de Combabe qui ne respondoit ny au roy ny à ses commissaires, que je tien d'un des premiers hommes de nostre temps en sa profession. Se tenant une foire en une des bonnes villes de la basse Bretaigne, un paisant, qui avoit perdu un cheval, veit un autre piqueboeuf qui menoit un cheval du tout semblable à celuy qu'il avoit perdu. Il se persuada que c'estoit le sien et feit incontinent appeller devant le juge

[1578] L'auteur commet une confusion entre Thétis, la nymphe marine, épouse de Pelée et mère d'Achille, et Téthys, épouse d'Océan et mère adoptive d'Héra. Il nomme la première, alors qu'en réalité, il souhaite désigner la seconde. C'est en effet à l'extrême Occident que le soleil se couche.
[1579] *Mat*., XIX, 12.
[1580] Eusèbe, *Histoire écclésiastique*, VI, 8, 1-2.
[1581] Plutarque, *Vie d'Alexandre*, 21 ; 22, 5.
[1582] Les hautes qualités morales de Cyrus, dont sa pudeur et sa tempérance, sont exposées tout au long de la *Cyropédie* de Xénophon.
[1583] Tite-Live, XXVI, 49-50.
[1584] Antoine du Verdier, « Exemple de continence de François Sforce », dans *Les diverses Leçons*, II, 27, Alton, Estienne Michel, 1580, p. 148-149. Il s'agit de Francesco Sforza (1401-1466), duc de Milan et ancien condottiere. C'est sûrement à la même source que Poissenot emprunte la référence à l'abstinence de Scipion.

celuy qui le menoit pour luy rendre, aiant bonne provision de pitaux ses compagnons qui affermoient tous ce que c'estoit son roussin et le nommoient par son nom. Le juge, examinant ces tesmoings en la presence de celuy à qui on demandoit le cheval, qui ne faisoit que se rire de tout, luy demanda qu'il avoit à respondre et où estoient ceux qu'il pouvoit produire de sa part. Monsieur, dict il, j'ay un tesmoing qui les surmontera tous. Ils disent que c'est son roussin ? Voulez vous plus belle preuve qu'il est mien que celle que je vous vai monstrer ? Lors, levant la queue du cheval, monstra que c'estoit une jument, et, par ce moien, demeurerent quinaux tous les autres vilains ses adversaires. -Je voi bien que c'en est, dict lors Desroches, vous ne voulez adherer à ma volonté et esplucher de pres lequel est plus à estimer ou Combabe, ou Zopire, vous craignez de n'estre à temps au soupé en ville. Mais si vous eussiez eu ce discours à cueur autant que l'empereur Sigismond se delectoit à voir disputer de belles questions que vous l'eussiez imité, lequel assistant une fois à une dispute où il prenoit grand plaisir, l'heure du disné se passant et les courtisans, qui n'entendoient rien au latin, aians appetit et se faschans de tant muser, ne cornans autre chose à ses oreilles sinon que le disné se gatoit : « Aille, dict il, disner qui voudra ! Quant à moy ma refection est icy. [1585]» Vous n'estes pas de telle humeur et ne ressemblez le philosophe Chrisipe, auquel, estant à table ne souvenoit de boire, ny de manger, tant avoit l'esprit tendu à la philosophie[1586]. Toutefois, puisqu'ainsi vous plaict, Monsieur de Chasteaubrun, pourra entrer au champ quand bon luy semblera. -Vous me faictes plaisir de ne mettre du nombre de ceux que venez de dire, repliqua Chasteaubrun. Je n'ay besoing de serviteurs qui, maugré moy, me trainent à table, ainsi qu'on dict que ceux du geometre Archimedes estoient contrains d'y porter leur maistre, tant estoit ardent à ses estudes[1587]. En bonne foi, j'y vay plus volontiers qu'on ne m'y appelle et vous adverti de bonne heure d'escouter si vous voulez, car j'iray viste du pas. D'autant que, si j'estoie aussi long qu'avez esté, je me doute que n'eussions icy pareil soupé à celuy de Grussac[1588], duquel encore vous souvenez. Partant, prestez l'oreille, je me mets sur mon bien dire. »

[1585] Sigismond (1368-1437), empereur romain germanique à partir de 1410, est l'instigateur et le promoteur du Concile de Constance. Homme cultivé et polyglotte, il est un souverain éclairé et humaniste qui sera le protecteur de l'universitaire Jean Hus.

[1586] Diogène de Laërce, « Chrysippus », dans *Vies, doctrines et sentences des philosophes illustres*, VII, 7, 179-202.

[1587] Plutarque, *Vie de Marcellus*, XVII, 11.

[1588] Lors de la *Première journée*, les conteurs rapportent la mésaventure de ce repas à Grussac, qui n'était en fait qu'une diète contrainte et forcée. Voir Gabriel-A. Pérouse et M. Simonin, *L'Esté*, *op.cit.*, p. 64-67.

Guillaume Bouchet

LES SERÉES

LIVRE PREMIER

PREMIER LIVRE

DES SEREES

De Guillaume

Bouchet, Sieur

DE BROCOURT[1589].

[…]

Dixiesme Serée.

Des Medecins et de la Medecine.

[…] Quelqu'un repliquant, et soubtenant que le medecin avoir bien faict de s'estre esmayé du malade qu'il alloit veoir, va dire que bien souvent les maladies viennent de l'esprit, et que les bons medecins, bien experimentez, ont accoustumé de conjecturer et cognoistre les affections des malades, comme Galien ha touché en son traicté de guerir les maladies de l'esprit. Et il adjoustoit qu'en cette façon Eristrate medecin descouvrit l'abominable amour dont Antioque estoit epris à l'endroict de sa marastre Stratonice. Car ce medecin estant assis aupres de ce jeune prince, et luy maniant le poux, il print garde que son poux et battement d'arteres estoient fort vehement et vigoureux, quand Stratonice entroit en la chambre du malade, et quand elle sortoit, il demeuroit affoibly et languissant. Il apperceut aussi comme il rougissoit en la presence d'elle, et si tost qu'elle etoit absente, il palissait, dont il coneut aysement la cause de la maladie. […]

[1589] Texte établi d'après Guillaume Bouchet, *Les Serées de Guillaume Bouchet [...] Livre premier*, I, 10, A Poictiers, Les Bouchetz, 1584, p. 314-315.

Pieter van Foreest

OBERVATIONES ET CURATIONES MEDICINALES

Observations et cures médicales

OBSERVATIONUM
ET CURATIONUM
MEDICINALIUM[1590],
DE CEREBRI MORBIS
Liber decimus.

[…]

Observatio XXIX

De furore ex vesano amore.

Juvenis ille ac formosus adolescens, filius illius Jacobi Guilielmi cerevisiarii Alcmariani, cum puellam pulcherrimam deperiret, atque ea potiri non posset, miser ex amore furere coepit ; adeo ut postea parentes coacti fuerint illum in vinculis detinere in quo furore vitam longo tempore misere trahens (quem et ego aliquando vidi cum puer essem) perpetuo incarceratus ; tandem vitam cum insania finiit. At alius juvenis delfensis ex amore quoque insanus factus, in lecto ligatus decumbebat, ac in parte orientali neglectus misere jacebat, ad quem post sex septimanas cum ita insania jam tabe quasi consumptus esset, accitus fui, quem invenimus non modo insanientem, sed ex diversis muliercularum remediis, ita misere tractatum, ut simile atque adeo dictu horrendum non viderim. Capiti nudo impofuerant aeneum instrumentum, quo lectum calfacere solent, adeo calidum ignitum, ut totum caput coronae instar combusserint, ulcere subsequente cute integra et pericranio usque ad calvariam ablato, ut calvaria et cranium instar coronae magnae denudatum cerneretur. Ita juvenem maniacum misere tractarunt, ut jam multis diebus totus vig factus fuerit ; atque ex lecto exiliens continuo in lecto a viro forti contineri debuerit. Praescripismus somnifera ; verum parum aut nihil juvabant. Verum cum videremus hominem omnino neglectum, et quod mulierculae caput ita denudatum curarent, jussimus, ut potius chirurgum doctum et peritum ad ulcus curandum vocarent, cum hactenus ab initio usque in hoc tempus pessime mulierculae illum tractassent. At astantibus objurgatis parum profecimus, dolentes quod ars medica adeo egregia et necessaria multis despectui sit, cum ultro in manus empiricorum aegrotantes labantur. At

[1590] Texte latin établi d'après Pieter van Foreest, *Observations et cures médicales* (*Obervationum et curationum libri tres* […]), X, 29-30, Leyde, Officine plantinienne ; François Ravlenghien, 1590, p.226-239.

alia puella quae multis annis in Noscomio Divi Georgii (in quo tales vincti custodiebantur) misere carceri inclusa jacebat, ob amorem insana facta, multis quoque annis superuixit, donec vetula moreretur. Misera horum conditio, si temperi non occurratur, quorum exempla adeo sunt manifesta et admodum multa quae tristem exitum quoque habeant, uti scholio sequenti dicemus.

SCHOLIA.

MENTIS quoque malum est in amore furere ; et ita amorem inter affectus cerebri annumerant medici ; qui plerumque tragico luctu, in maniam aut melancholiam definit.Vocatur autem graecis ἔρως[1591]*, romanis amor. Unde morbus hic amoris dicitur a barbaris et Avicenna iliscus vocatur ab Arculano etiam passio divina. Pars igitur affecta est cerebrum ipsum*[1592]*, uti in melancholia vel mania, in quos morbos facile transit. Affectus vero est symptomata imaginationis corruptae quia in mente concipit figuram pulcherrimam*[1593]*, mulier vel vir, atque eam tantum cupit puella vel adolescens, ut insaniam uel furorem amor ille convertatur ; uti evenit istis duobus juvenibus et puellae. Ex gravi enim*[1594]*, ut inquit Paulus, mentis sollicitudine oritur hic furor, et ex animi laborioso motu capitur, vel causa hujus mali est figura in mente concepta, et corrupta imaginatio per amorem inducta, unde nimia sollicitudo saepe humorem melancholiam adurit, vel intemperiem siccam absque humore inducit, et maciem, et tandem insaniam. Et sic primaria causa existit amor excedens, et post a humores aduruntur, et ad melancholicam et insaniam fit conversio. Hujus vesaniae ea signa sunt, oculi cavi*[1595]*, siccique sine lachrymis, connjuentes ; caeteris corporis partibus illaesis, sed solo inani amore vexantur. Amantibus nullus peculiaris pulsus reperitur, sed turbatis similis. Cum enim amoris recordatio, visu aut auditu, vel epistolarum lectione repente subjerit, protinus perculsa mente, pulsus pariter pertubatus, ut neque naturalem aequalitatem aut ordinem ostendat. Sic Galenus matronam romanam Pyladis amore captam conjecit, et Erasistratus*[1596]*, et, ut alii dicunt, Hippocrates pellicem deprehendit. Amantes quoque tristes sunt, demissi et insomniculosi, longisque suspiriis de amore cogitant, facie pallente, et obliti cibi cupidinis tabe intereunt. Mirabiliter mortalium pectora afficit, quod hi sermone credibili denarrare queunt, qui ejus juguna aliquamdiu pertulerunt.*

[1591] [Ερως Amor].
[1592] [Pars affecta. Affectus.]
[1593] [Affectus.]
[1594] [Causae.]
[1595] [Signa vesani amoris.]
[1596] [Cap.6.lib.De praecognitione.]

Neque vana sunt testimonia, quae veridici vates depraedicant passim. Sic adolescens ille Plautinus :

Jactor, inquit, crucior, agitor, stimulor, ver
-sor in amoris rota miser;
Exanimor, feror, differor, distrahor, diripior,
ita nullam mentem.
Animi habeo ; ubi sum, ibi non sum ; ubi non sum,
ibi est animus.

Imo saepe numero suspirant, marent, gemunt, lamentantur, plorant, ejulant, turbantur, nusquam consistunt ; non quiescunt, aliena ac male cohaerentia loquuntur, desipiunt, delirant, insaniunt, se ipsos confodiunt, iugulant, interimunt ; quippe haec omnia ex atra bile subolescunt, quam manifesta ratione in hac excrescere videmus. Hac ergo perciti luctuosas traegodias edunt, uti poeta multis exemplis ostenderunt ; et qui traegoedius scripserunt. Sic Medea se ipsam in ignem coniecit; sic Lucretius amore primum, deinde insania vexatus, mortem sibi conscivit. Et Iphis puer se suspendit cum Anaxaretem puellam incredibili amore persequeretur, et Cephalus ob amorem Piarolae Degeniti filiae ex praerupto saxo se dedit. O dulcis passio, qua deprehensum ita suaviter pascit! Et, si se consumi deprehendat, eam excutere nolunt. Nam sacer est ignis, credite laesis ; ita ut amore capti potius mortem eligere, quam ab illa poena velle esse solutos ; nama deo id quod diligunt, concupiscunt, ut insani evadant, juxta illud Ovidii I. De remedio amoris :

Cur aliquis laqueo collum nodatus amator
A trabe sublimi triste pependit onus ?
Cur aliquis rigido fodiat sua pectore ferro ?
Invidiam caedis pacis amator habes.
Qui nisi dieferit, misero periturus amore,
Desinat, et nulli funeris auctor eris.

Venenum hujus est tam pellax, et illicis dulcore tinctum, ut melleum fol dici queat. Neque is quem inescavit (quod non modicam difficultatem curationis addit) pestilentem

amorem sentit. Hinc et Ovidius lib.2. De arte amandi, plurimum incommoda in amore adesse, his verbis scribit[1597] *:*

Quod juvat exiguum est ; plus est quod laedit amantes ;
Proponant animo multa ferenda suo.
Quot lepores in Atho, quot apes nascuntur in Hybla,
Caerula quot baccas pallados arbor habet;
Littore quot conchae, tot sunt in amore dolores.
Quae patimur, multo specula felle madent.

Nisi his subito succurratur, in maniam transeunt, aut insani moriuntur ; et quidam cibi obliti tabe intereunt. Paratiores ad id malum esse putantur, qui ingentes jecoris fibras habent, et qui semine abundant, ociosam vitam agunt, et delicate vivunt. Nam et seminis abundantia et ocium sunt causa amoris insane. Unde recte dicebat Ovidius lib.I. De remediis amorum.

Ocia si tollas, periere cupidinis arcus.

Amantes quoque difficile curantur, cum illi nullam curam sibi adhibere volunt. Hujus itaque tam magni et poenitendia affectus, haud levis facilisque curatio existit ; ideo non negligenter tractandus aeger, quia hominem in extremum discrimen conjicit. Is mentis error (ut docti medici annotarunt) quotidianis balneis discutitur. Et vini compotationibus crebris[1598]*, ambulationibus, spectaculis, hortis, pratis virentibus, modulationibus gravibus et gratis tibiarum, et citharae sono, fabulis historiis quibus graviter vesaniae hujusmodi error coarguatur. Nunquam soli nec ociosi relinquantur furentes. Laudauere alii Venerem cum alia, et sanctius cum conjunge, ut ejus paulatim obliviscatur quam misere deperit. Grata quoque colloquia de venationibus spicationibusque saepe fiant, praeterquam de amore. Pugnae quoque et bellorum causae legantur, et neglectis comicis, tragoedias audiat severiores. Alii metu coercendi, et amoris periculis objurgandi, ne fixo amoris affectu pertinaciter teneantur. Oportet et contrarias excitare contentiones, discordias, tumultus pro hominum conditione, ut paululum laxatis amoris habenis, alio transferantur cogitationes. Alii ad alios amores furentes compulerunt, ut variis mentis affectibus letales curas abolere condiscant.*

[1597] [Signa prognostica.]
[1598] [Curatio vesani amoris.]

Obeservatio XXX.

De puella vesano amore capta cum morbo uterino et diversis symptomatis.

PUELLA vingti duorum annorum, bonae constitutionis, obesula, facie non illiberali, famulam apud praetorem delfensem agens, amore capta juvenem deperibat. Hinc melancholica, morbum quoque uterinum seu uteri suffocationem incurebat, adeo vehementem, ut invita graviorem et similem non viderim, cum epilepsia, ac motu totius corporis convulsivo, ut venter attolleretur, mox deprimeretur ac concideret, idque per multas horas, cum rugitu, qui ab astantibus etiam exaudiebatur. Ad hanc mense Januario anno 1565 sub multam noctem evocatus fui aderant tunc horribilia symptomata, cum maxima vociferatione, et ululatu sine loquela, cum saltu ventris, tum brachiorum ac manuum contorsione ; ita ut pro daemoniaca ab astantinbus mulierculis haberetur, etiam pro deplorata. Statim adhibeo frictiones et extremorum ligationes fortes, ut eandem ab ejusmodi paroxysmo excitarem ; attamen nihil proficio. Naribus quoque ob uteri suffocationem, qua mihi videbatur adesse, nodulum ex assae foetidae castrorei admoveo quae cum non satis juvarent, emplastrum contra matricem forma ovali supra alutam deductum ; et in circuitu galbano obductum sindone coopertum ne pili adhaerent, muliebri pudibundo apponere jubeo eoque apposito paulatim symptomata dicta mitigari coeperunt . Verum post discessum meum cum paululum ad se rediisset, dolorem in hypochondrio sinistro se sentire dicebat, unde mulierculae astantes, accito chirurgo venam in brachio incidere jubent, me inscio, existimantes eandem pleuritide correptam esse. At a sanguinis missione denuo pessime habere coepit, ac morbo uterino duplo atrociore reverso, cum emplastrum contra matricem amovissent mulierculae ; quare iterum me vocarunt, iisque objurgatis quod perperam venam secassent, et emplastrum amovissent, impero ut idem loco secretiori apponeretur, et non diu post appositum emplastrum dicta symptomata cessarunt. Deinde aluo acute glande irritata, despositis excrementis multo melius respirare coepit, et uteri suffocatio cessavit. At melancholica permanebat, atque se mutam simulabat, ut neque mihi neque alteri aut herae suae ad interrogata respondere voluerit, etiam ab hera seu domina increpata. Lotium quod eo tempore emittebat, crudum et album conspiciebatur. Mane cum redirem, atque a longe olfecissem, eam vesano amore captam esse, cum juvenem quendam Leydanum, cui Joannes nomen erat, deperiret. Cumque rursus respondere nollet; ego alios domesticos,

numquid audivissent, rogabam de juvene quodam Joanne Leydano? Numquid scirent quo in statu is versaretur ? Hoc dicto pulsum tangendo repperi manifestam habere celeritatem. Unde occasione oblate : « Scio, inquam, ego, mi filia, morbi tui causam. Haec cum audisset, coepit subridere et loqui. » Recte dixit Avicenna ejusque sequaces : « Et ejus quidem pulsus et color et dispositio alterantur, cum fit rememoratio ejus quod diligitur proprie, et cum obviat ei subito ; et possibile est ex hoc cognoscere, qui sit quid diligitur, cum non confitetur ipsum, et non parum confert hoc ad curationem si medicus prudens cum tangat pulsum aegri vel aegrae, multa nomina recitet, et praecipue eorum, de quibus suspicionem habet, rememorando, figuram domum, artes, genus, regiones, etiam urbes ; et comparetur unumquodque ad nomen ejus quod diligitur ; tunc quidem fiet diversitas in pulsu et interfectio, nec non color mutabitur et anhelitus. Prodest enim hoc scire ob curationem ; si enim conjungantur, modo lex et fides permittant, ilico, ut nos vidimus, inquit Avicenna, curantur, et ad carnem redeunt, cum pervenissent ad arefactionem. » Caeterum cum haec puella jam loqui et subridere coepisset, postquam nomen adolescentis et urbem in qua habitabat, et quem ipsa deperibat, recitassem ; mox rursus ad illam conversus, matrem tuam, quae in Haga. Comitis habitat (id enim hera mihi dixerat) evocabimus, ut et huic tuo morbo melius et commodius mederi possim. Illa vero matrem expectabat, quae brevi quoque adfui ; ex qua deinde intelleximus, hujus filiam non solum adolescentis amore captam esse, sed et fidei inter se sponsiorem praestitam esse. Quare omnibus modis studuimus ut mater nuptiis annueret ; quod cum mater addixisset, adeo exhilarata est, ut flos vivus in facie redierit, et ex incontinenti, nuptiis jam addictis, a melancholia et vesano illo amore liberata fuerit ; neque amplius symptomata dicta patiebatur, cum amasio suo jam potiretur ; nam haec praecipua curatio est vesani amoris. Nam omnis habendi appetitus ex eo causam suscipit, quod ea careat. Et ideo si quis adeptus fuerit quod appetat, illius cessat appetitus habendi. Me autem astantes non aliter quam Galenum (qui ex pulsu Justi uxorem, quae absque manifesta occasione consumebatur, eam non modo amare, sed quem deperiret etiam, miro quodam artificio deprehendit ; et romanam mulierem, quae Pyladis amore capta erat) pro vate habebant, quod hoc modo non solum morbum deprehenderim, sed ad conjugium contrahendum suaserim, et sic sanitati restituta fuerit.

Scholia.

Hoc modo et Erasistratus insignis medicus Antiochum Demetrii filium servavit, cum patris uxorem deperiret ; quam pater eidem Antiocho concessit, sed more

ethnicorum, ne filius moreretur. Sed Erasistrati industriam narrat gal. praedictionum. lib.I. commento 7. Verum si forte amasia quis potiri non possit ; quid tunc agendum ? Praeterea quae consulit Ovidius De remedio amoris[1599]*, quem legere poteritis, vesanus amor cum sit species quaedam melancholiae, duplici modo curationis eget. Primo pendens a causa primitiva, ut amor et appetitus rei amatae deleatur aut remittatur. Secundo, ubi primum non sufficit, quia forte jam pendet a causa fixa corporea, quae in cerebro est, tunc curetur ut melancholia per essentiam, de quae prius dictum est. Quod ad primum modum attinet, perficitur ut quis potiatur amasia sua, ut jam dictum est. Quod si id fieri non posset, tunc amor in totum deleatur aut remittatur ; quod equidem multis modis fieri debet, inducendo abominationem, commemorando turpissima amasiae ; quod sola eum non amet, imo plures. Ad quam rem subornandae vetulae, quae in ejusmodi rebus peritae sunt ; interea persuadendo daemonis tentationem esse in praejudicio ejus animae. In his quidem rebus vetulae multo prudentiores viris sunt, atque vituperia adferre sciunt, quibus amor consopiatur, quodque vitia latentia habeant, quas amant, animus quoque eorum distrahendus ad varia negotia, venationes, jocos et ludos, ut dictum est, atque amor in plures distribuendum. Interea tamen licet ethnicii id suadeant, melius est conjuge uti, et nubere quam uri, ut diuus Paulus praecepit; et sic, licet optimum sit in hac re plures habere amicas, tamen praestat tandem uni se associare. Infuga etiam optimum remedium existit, uti peregrinatio*[1600]*. Qui ambulat juxta picem, inquinabitur ab ea. Mulierum ergo consortia, praecipue lascivientium, vitare oportet, memores verbi sapientis. Qui amat periculum, peribit in illo. Et ita quoque amantis animus ad varios lusus, et actiones distrahendus. Amantium morbus ut pruritus aliquando solvitur, per fossa vena vel admotis cucurbitulis, materia quae pruritum excitavit evacuata. Ita in amantibus illa inquietudo et rabiosa in venereos coitus tentigo non solvitur, neque consiliescit, donec turgens e venis sanies excernatur Excretio quidem aut lenit, aut prorsus tollit aegritudinem. Nonnullis accidere consuevit*[1601]*, quum ipsis soporatis illa nimium adamatae Veneris umbra sese insinuat, ac sensibus internis obversatur, ut non aliter, nec minore quidem ardore afficiantur, quam si ipsum corpusculum concupitae nymphulae complecterentur. Ex qua plerumque agitatione rivules suos genitalia laxant, et humorem petulum evomunt, a qua statim excretione fervor commitescit. Hujus rei fidem facit (ut etiam sitatur a Jasone Ziricae medico erudissimo) quod adolescens quidam in*

[1599] [Curatio vesani amoris duobus modis perficitur]
[1600] [Longa peregrination prodest amantibus.]
[1601] [Soporati nonnunquam venerem somniat.]

AEgypto Theognidem amicam effictim deperibat[1602]*. Illa quum ab homine (quem sui amore irretitum videbat) multum auri quotidie peteret ; forte evenit,quum adolescenti visum in somnio esset, cum ea muliere commisceri, omnis illae cupiditas, quae antea vexabatur, extincta penitus evanuit. Quod quidem ubi animadverit Theognides, ob libidinem ejus explaetam, ab illo praesentem mercedem poposcit. Quam quum pertinaciter negaret, nec vellet annumerare, adolescentem in judicium traxit. Audita, controversia Bocchores judex*[1603]*, subito jussit hominem numerati auri quantum illa poposcerat, in vase quodam afferre, atque deinde suis minibus spectante muliere aurum hinc inde versari. Debere enim censuit, quemadmodum adolescens concupitae rei opinionem habuerat, sic mulierem exoptati auri fulgorem imaginemque referre. Hoc judicium Bocchoris quum plures comprobassent ; ut injustum atque iniquum ea ratione damnasse Lamiam Demetrii scortum perhibent*[1604]*. Quia quum somnium illud adolescentis desiderium sustulisset, non tamen auri fulgor Theognidis cupiditatem restinxerat. Profecto Lamia Aristoteles adstipulari videtur, qui nono ethicorum sic habet. Est enim simile ac si nihil fieret, cum non id assequitur quod affectat. Quale fecit, et qui citharoedo pollicebatur, quanto melius cantaret, tanto se plura daturum. Postridie vero reposcenti promissa, voluptatem reddidisse dixit pro voluptate. Si igitur uterque hoc affectaret, satis utique haberet ; sin vero ille voluptatem, hic lucrum affectat ; et alter habet, et alter non habet, non bene sese habeti ipsa societas. Primum ergo in fuga remedium confistit, et obfirmandus est animus contra hujus insaniae funestas illecebras, neque lascivis dictis factive impudicis dandus est locus, multifariis quoque et gravibus curis implicetur, in metu et labore frequens sit, ocia fugiat, exercitia sectetur.*

Quaeritur AEgythus quare sit factus adulter ;
In promptu causa est, desidiosus erat.

Et ita Homerus in hymno Veneris dictato : Tres deae a Venere alieane ; quarum animum flectere nec sua fraude convellere potuit Venus, nempe Minerva[1605]*, cui bella et Martis opera semper graetae sunt, praeliae atque pugnae. Ita nec Dianam venatoriam aureo arcu in amore domat*[1606]*. Nec unquam venerandae nymphae Vestae*[1607]*, opera*

[1602] [Theognidem amabat adolescens.]
[1603] [Bocchoris judicum.]
[1604] [Lamia Demetrii scortum.]
[1605] [Minerva.]
[1606] [Diana.]
[1607] [Vestae.]

Veneris accepta fuere. Plurimum itaque bellum, venatio, et vitae austeritas et jejunium, ne amor altius radices figat cogatque insanire, plurimum possunt. Sed aliquibus nec iis stimulus carnis cessat ; tam efficax est prurigo Veneris, ut nullus non sit, quine jus stimulos aliquando censeat, nisi vere eunuchos omnino ab ea liberos dixeris. Caeterum quodsi neque istis jam dictis miseri amantes juventur, tunc ad secundum modum curandi deveniendum est ; atque traetandi sunt ut furentes et melancholici, humorem adustum praeparantes et purgantes ; somnumque inducemus[1608]*, et ad balnea ducemus humectantia, et eos humectabimus nutrimento laudabili. Ita et amatus juvenem hebraum amore puellae hebrae captum, et deinde insanum factum, optimo victus ordine curabat, prout atra bilae affectis convenit, illique ex helleboro syrupum compositum saepe ad humoris praeparationem dedisset, et pilulis ex lapide cyaneo stellato dicto decruvisset purgare ad puellae domum pervenit amore captus, quam chordis dispositis per fenestrans intravit, ubi puellae parentes inveniens, eos pugnus pessime affecit. Sed illico convocato principe satellitum ductus fuit in carcerem, ubi obstrusus per aliquot dies resipuit, et mente constans factus est. Reliquum curationis vide apud Avicennam et ejus sequaces, ut Arculanum, Guainerium, Gordonium et Valescum, qui hanc rem latius de insanis curandis tractarunt. Et ita exemplis docuimus et absoluimus omnes species melancholiae et maniae, et quibus modis verae methodo curentur.*

[1608] [Centur.3.curat.50]

Johann Georg Schenck de Grafenberg

OBSERVATIONES MEDICAE

Observations médicales

OBSERVATIO CCLXI[1609].

Historiae amorem insanientium et perdite amantium, qui earum, quas exarserant, conjunctione et perfrutione, ab amoris insania, moerore item et tabe liberati sunt.

Fama est melancholicis quemdam insanabiliter se habentem cum puellam deperiret medicis nihil proficientibus, ab amore fuisse sanatatum. Ego vero suspicor eum ab initio in puellam exarsisse, inde tristem et languenti animo, quod ea non potiretur, evasisse, suisque popularibus melancholicum visum esse, neque iste amorem esse in caussa noscebat. At ubi puellae amatae se conjunxit, moestitia recessit, ira et animi languor discussus est, gaudium tristiam delevit, et mens amore medico prorsus sanata est Aretaeus *lib.3.cap.3*.

Vocatus, ut inspicerem foeminam noctu vigilantem, et ex una jacendi figura in alium crebro se transferentem, ut ipsam sine febre reperi, percontatus sum, quaecunque sigillatim illi contigisse poterant, ob quae vigilias obvenire scimus. Illa autem vix, et interdum nihil respondebat, perinde atque frustra se interrogari significaret. Demum aversa stragulis adductis se totam opperuit, et quodam parvo velo supra caput adducto in morem eorum, qui dormire volunt, cubare coepit. Id videns discessi, duorum alterum mecum ipse colligens, vel atrae bilis vitio mulierem animae dejectionem pati, vel rei, quam fateri nollet, moestitia laborare. Quamobrem postero die cuncta diligentius obseruare proposui. Cum, itaque accessissem, ex ancilla, quae ipsi assistebat, comperi, fieri non posse, ut tunc aegram dominam viscerem abii igitur, et deinde rediens, ut idem denuo comperi, tertio reversus sum, sed et dum ancilla renuntiante ut discederem, (nolle enim tunc heram vexari, nam simulatque secundo recesissem, abluisse se illam et solitum cibum sumsisse). Discessi et sequenti die redies, solus cum ancilla variis de rebus collocutus, aperte moestitia quapiam dominam laborare cognovi, quam usu postea reperi. Nam cum prius noscerem nulla corporis parte mulierem afflictari, verum animi molestia tantum quapiam perturbari, contigit, ut quo tempore foeminam inspicerem, istud ipsum, quod esse suspicabar, mihi confirmaretur. Nam quidam, tum e theatro cum venisset, narassetque se Pyladem saltantem conspexisse, statim mulieris vultus et faciei color

[1609] Texte latin établi d'après Johann Georg Schenck de Grafenberg, *Observations médicales* (*Observationes medicae de capite humano* […]), 161, Bâle, Officine Frobenienne, 1584, p. 288-291. L'édition posthume établie par son fils, Johann Georg Schenck von Grafenberg, a également été consultée : *Observationum medicarum rarum*, Francfort et Officine Palibenienne, Jonas Rhodius, 1600, t.1, l.1, p.214-215.

immutatus est, quod eum viderem, brachio manum statim admovi, pulsumque subito variis motibus agitatum inveni, id quod animi perturbati indicium est ; talem enim pulsum et qui de re aliqua certant, habere solent. Quocirca sequenti die cuipiam ex iis, qui me sequebantur, praecepi, ut, cum ad mulierem venissem, me parum post subsequeretur, et nunciaret Morphum eo die saltasse, quod cum fecisset, nullam in pulsu mutationem observavi. Sequenti die quoque, cum jussissem, ut idem annuciaret histrionem, qui ex tribus reliquus erat, saltasse, similiter pulsus se non mutavit. Quarto die, cum ad multam noctem de industria exspectassem, ubi renunciarum esset, Pyladem saltasse, diligenter annotavi, pulsum variis modis subsultasse atque ita mulierem Pyladis amore captam deprehendi, quod secutis etiam diebus attentius observatum, me in opinione adhuc magis confirmavit. Hoc cum sciret Erasistratus, et esset eadem domus juvenis aegrotantis, et dilectae foeminae, facilius quam ego et amorem deprehendere potuit, cum frequentius aeger amatam intueretur, et non pluribus interjectis diebus, quemadmodum nostra mulier, neque tum denique viso Pylade, sed nominato solum turbaretur. Galenus, lib. *De Praecognitione ad Posthumum*, cap.6.

Seleuci regis filius Antiochus novercae Stratonices infando amore correptus, memor, quam improbis facibus arderet, impium pectoris vulnus pia dissimulatione contegebat. Itaque diversi iisdem visceribus affectus ac medullis inclusi, summa cupiditas et maxima verecundia ad ultimam tabem corpus ejus redegerunt. Jacebat ipse Antiochus in lectulo moribundo similis, lamentabantur necessarii, pater moerore prostratus, de obitu unici filii, deque sua miserrima orbitate cogitabat, totius domus funebris magis, quam regius erat vultus. Sed hanc tristiae nubem Leptini mathematici, vel ut quidam tradunt, Erasistrati medici providentia discussit. Juxta enim Antiochum sedens, ut eum ad introitum Stratonices rubore perfundi et spiritum increbescere, eaque egrediente pallere, et excitatiorem anhelitum subinde recuperare animadvertit, curiosiore observatione ad ipsam veritatem penetravit. Intrante enim Stratonice et rursus abeunte brachium adolescentis dissimulanter, apprehendendo modo vegetiore, modo languidiore pulsu venarum, comperit, cujus morbi aeger esset. Protinusque id Seleuco exposuit. Qui carissimam sibi conjugem filio suo cedere non dubitavit, quod in amorem incidisset, fortunae acceptum referens, quod dissimulare eum usque ad mortem paratus esset, ipsius pudori imputans. Valerius Maximus, *lib.5.cap.7*.

Marcello Donati

DE MEDICA HISTORIA

De l'Histoire médicale

LIBER TERTIUS

LIVRE III

MARCELLI DONATI

DE MEDICA HISTORIA[1610].

LIBER TERTIUS.

[…]

Animi passionum miri effectus. *Cap. XIII.*

Animi passiones corpus nostrum quam maxime alterare posse unusquisque quotidiano experimento in se ipso cognoscere potest, sed quod ex eisdem repentina mors subsequatur, vel symptomata prava contingant, non ita vulgatum est. Quare nos opere praetium facturos arbitrati sumus, si miras quasdam historias hujusmodi silentio, non obvolveremus. Scimus enim nonullos aliquando praenimio gaudio, dolore, timore, pudoreque extinctos. […] Ex amore saevissimo animi pathemate quosdam in furorem adactos pluries observatum est, alios vero sibi ipsis manum conscivisse, et ut interim caeteras hujus generis historias omittam, satis erit apud Lusitanum binas recordari *cent.3.cur.56.* et *cent.5.cur.84*. Item, et alios ex amore melancholicos effectos, et eadem de causa melancholicos sanatos Aretaeus *lib.I. cap.5. de melancholicis* verba faciens tradit. Fama est ex iis quempiam insanabiliter se habentem, cum puellam deperiret, medicis nihil proficientibus ab amore fuisse sanatum. Ego vero suspicor eum ab initio in puellam exarsisse, inde tristem, et languenti animo, quod ea non potiretur, evasisse, suisque popularibus melancholicum visum esse. At iste, ubi puellae amatae se conjunxit, moestitia recessit, ira, et animi languor discussus est, gandium tristitiam delevit et mens amore medico prorsus sanata est. Est profecto amor animi pathema valde corpori, si immoderatus fuerit, officiens, illudque ita alterans, ut haud difficile sit medico amantem deprehendere, dum aliquo gravi corporis morbo detineri ignari existimant. Sic Erasistratum tum Gal.*lib. de precognitione c.6.* scribit novercam privignum ama re deprehendisse, quam alii aegrotantem existimabat, sic idemet Gal. se juvenem Pylades amore detentum, et non alio morbo laborare cognovisset ibidem affirmat. […]

[1610] Texte latin établi d'après Marcello Donati, *De l'histoire médicale* (*De medica historia mirabili libri sex : opus varia lectione refertum medicis non solum utile, sed et caeteris bonarum artium studiosis pergratum futurum : cum duplici indice*), III, 13, Mantoue, Francesco Osana, 1586, p.186bis-187bis.

Giovani Battista Monti

MEDICINA UNIVERSA

Médecine universelle

[…]

PARS ALTERA[1611],

DE MORBIS, CAUSIS, SYMPTOMATI-, bus, Pulsibus, Excrementis, et Urinis doctri- nam continens, collecta stu- dio et opera.

QUA VIA ANTIQUI IN COGNITIONEM PUL- sus, ejusque principiorum et causarum devenerint. Ac de dilatatione Erasistrati setentia etc.

[…] Ista ergo duo instrumenta invenerunt, tum cor, quod est principale, tum arterias, quae sunt minus principales. Sed cum invenisset ista instrumenta, quae sunt gratia alicujus finis, et illam actionem pulsandi, quae sit propter aliquid, propterea adhuc inquisiverunt ipsum finem qualis fit. Cum enim in corde in cordogenetur calor naturalis et innatus nobis, et ipsi spiritus actu calidi et ferventes sint, scimus corpus calidum actu indigere refrigeratione, alioqui seipsum extingueret, ac interimeret nimium effervescens. Ideo oportuit spiritum actu calidum refrigerari. Refrigeratur aut per attractionem aeris actu frigidi. Attrahitur vero aer per inspirationem et motum, quem appellamus pulsum. Quare iste finis est pulsus et instrumentorum, ut eventetur et refrigeretur spiritus actu calidus. Quarum ostensum est, quomodo antiqui nostri patres in cognitionem pulsus et principiorum ac causarum efficientium devenerint. Dixerunt causam efficientem esse facultatem vitalem. Instrumentum vero cor et arterias. Finem aut, ut spiritus eventetur, qui actu calidus est. Et hoc videns Erasistratus maximus medicus, et doctissimus philosophus gener Aristoteles doctrinae peripateticae peritissimus, paralogismo quodam deceptus fuit. Videbat ergo ille magnus vir omnia illa jam dicta secundum intentionem antiquorum. Videbat causam efficientem pulsu, qui principium habet in corde, esse facultatem vitalem, instrumentum vero esse cor et arterias, finem esse propter calorem eventandum, qui in corde generatur. Tamen dixit postea, quod cum videamus in ipso thorace duos motus, tum dilatationem, tum contractionem, per dilatationem quidem

[1611] Texte latin établi d'après Giovanni Battista Monti, *Médecine Universelle* (*Medicina universa Johannis Baptistae Montani*,[…] *ex lectionibus ejus*[...]*digesta, studio et opera Martini Weindrichii*), Francfort, A. Wecheli, 1587, p.513-514.

attrahi aerem frigidum, ut refrigeret calorem, et ut hanc suam positionem claram faceret, dabat exemplum in his exterioribus sensatis, de folle fabrili. Nam dicebat Erasistratus follem attrahere aerem cum dilatatur. Dilatatio enim est causa immediata ipsius attractationis areris. Nam si interrogatus fuisset ab aliquo, sine dubio respondisset, ut dictum est : « Si quis, inquam, diceret, cur follis attrahat aerem, respondisset, quoniam dilatatur. » Sic dicebat de thorace, qui est quasi follis attrahens aerem. Attrahit enim aerem, quoniam dilatatur. Propterea per dilatationem isit dicebant aerem attrahi, et attrahit aerem thorax, quoniam dilatatur. Sed in arteriis postea dicebat, non eodem modo se habere, neque esse eandem rationem in attractione aeris et dilatatione, imo tota penitus ratio contraria est. Nam illae dilatantur, quia replentur aere et spiritu. Ideo repletio est causa immediata dilatationis, non autem e converso, sicut erat in superioribus. Nam ibi dilatatio erat causa attractionis. Quoniam enim dilatatur thorax, aer attrahitur. Hic vero quoniam arteriae replentur, ideo dilatantur. Ideo dicebat aliquid repleri dupliciter. Uno quidem modo, cum dilatatur, et attrahitur aer, sicut contingit in thorace. Alio aut modo cum aere repleatur, sed non quoniam dilatetur, imo dilatatio sequitur ipsam repletionem in hoc casu, sicut contingit in arteriis, quae quidem dilatantur, quoniam replentur. Follis autem fabrilis repletur, quoniam dilatatur, sicut et thorax. Judicabat ergo hoc modo Erasistratus de dilatatione ipsarum arteriarum. Nam cum dilatatur thorax, repletur illa cavitas cordis aere, et regeneratur spiritus, sicque cor transmittit postea illum per arterias, quae sunt ei continuae. Videmus vel hinc, quam fuerit necesse continuare arterias cordi, sicque arteriae, cum illo repleantur, dilatantur, et cum exinaniuntur spiritu, cum ad illas a corde non transmittatur, constringuntur. Hac de causa motus est Erasistratus maximus homo ad dicendum, repletionem esse causam dilatationis arteriarum, cum tamen dilatatio sit causa repletionis postea ipsius thoracis. Sed fuit deceptus, fruitque magna illius viri deceptio, cum id diceret. Imo si in veritate volumus loqui, videbimus, quod eadem penitus sit ratio in utrisque tum arteriis, tum thorace, quemadmodum posteriores demonstrarunt rectissime, Archigenes scilicet et Herophilus, denique maximus Galenus, qui totam hanc artem perfecit. Nam dicunt isti, quod eo modo dilatatio in arteriis sit causa repletionis, sicut et in thorace. Ambo enim habent duos motus, dilatationem et constrictionem. In hoc tantum differunt, quoniam motus thoracis eventat cor, quod postea est causa efficiens motus arteriarum, cum in illo fit facultatis vitalis efficiens pulsum. Nam secundum dispositionem illius facultatis motus pulsu mutatur, et sicut supra ostendimus, sunt tres causae contentivae pulsus, facultas, instrumentum et finis, quorum singulis mutatis, mutatur quoque pulsandi modus, de quo supra. Unde et Avicenna loquens de arte

tangendi pulsus, dicit : « Debemus tangere solum illos, qui sunt liberi ab omnibus affectibus extraneis, dolore, moestitia, gaudio magnos aliquo. » Et si sunt illis affecti, oportet nos expectare, quod ad liberentur. Ratio est, quoniam non possemus cognoscere affectum quaerimus, nam mutantur pulsus, secundum quod disposita est ipsa facultas, cujus signum quam manifestissimum est, quod Erasistratus maximus medicus et in hac arte peritissimus, de quo paulo ante dicebamus, eratque medicus Seleuci regis, per tactum pulsus filii cognovit illum esse captum amore novercae, uxoris regis, quoniam mutatus est maxime pulsus secundum affectum et passionem cordis. Amor enim maxime afficit illam facultatem, et cor ipsum. Quid enim aliud est amor, quam affectus quidam cordis. Quapropter nobilissima ars fuit existimata hac de causa, quoniam cognoscimus per illa affectus etiam ipsius animae, fuitque inventa ea modo, quo dictum est ab antiquissimis patribus, ut in discursu nostro ad amussim patefactum est. Sed non ita brevit tempore fuit perfecta, imo paulatim et per longam aetatem inventa est, et experimenta multorum dignissimorum medicorum. Unde primo erat parva ista ars, et quidem rudis. Postea paulatim ab unoque illustri medico et philosopho illustrata et dilatata. Quod sit verum hoc, patet, quoniam erant in principio antiqui illi ignari et rudes in illa, et ita rudes, ut parvum quid scirent de hac, scirent tamen aliquid. Sed proportione habita ad praefens tempus, in quo est perfecta, poterant dici nihil scire potius, succedente tempore fuit ampliata et intellecta. Erant enim antiqui alii, qui dicebat, pulsum esse palpitationem quanda cordis. Alii aliquid aliud imaginabantur. Quae quidem opiniones cum sint plurimae, vane inanesque huic nostro negotio, cum debeamus docere veritatem, ideo nolo eas recitare. At si quis curiosior illas cognoscere voluerit, videat Gal.*lib.4. de diff. puls*. ubi illas ad satietatem usque et ut ita dicam, etiam ad fastidium repetit. Cum nos quaeramus solam doctrinam artis perfecta et veram, vana deserimus.

[…]

PARS ALTERA[1612],

DE MORBIS, CAUSIS, SYMPTOMATI-, bus, Pulsibus, Excrementis, et Urinis doctri- nam continens, collecta stu- dio et opera.

ARTIFICIUM EXPLORANDI PUL- sus, ex quibus principiis dependeat.

[…] Tertio videndum, quando sit tangendus pulsus. Nam medici in hoc quoque tempora observant. Circa hoc prudentem esse, sagacem, et ingeniosum medicum oportet. Sit enim volumus affectus cognoscere ex pulsu, sive naturales, sive praeternaturales sint, oportet, ut omnia impedimenta, quae contingunt ex causis alterantibus, vel calore innato, et spiritu, removeantur. Nam si aliquae causae extrinsecae alterante accesserint, non poterimus cognoscere affectus, quos quaerimus quia illa superante eos affectus, et aliter ipsos mutant, quam si essent in propria natura. Ergo cum pulsus tangitur, sit remotus aeger ab omni extrinseco affectu, et sic pulsus erit verus praeco. Necessarium igitur erat, ut doceatur, qui in hac carte instituitur, quo tempore sit tangendum. Est autem tempus commodum, quando causae non alteraverint corpus, vel animum. Causae autem immutantes corpus sunt praecipuae, cibus, potus, motus, somnus, affectus. Quando igitur intrinsecum affectum in corpore cognoscere volumus, ut febrim, vel lethargum, non tangendus pulsus hominis, qui nimium potaverit, vel comederit, quia pulsus iste sequitur repletionem, pergravatur, et retrahitur ad centrum calor, sicut si quis fuerit nimium vacuus, aut jejunaverit, decipimur in pulsu in omnibus differentis, quia erit debilior, frequentior, durior, minor, primo calidior, deinde frigidior et ita mutabuntur pulsus propter jejunium. Unde optime *Hippoc.I. Prognost.* quando proponebat faciem Hippocratiam, inquit, oculi concavi, tempora plana, nares acute etc. Tu igitur, dicebat, hec si videris in aegro, morbum, malum esse, dicendum, sit tamen ille non jejunaverit, vel multum egesserit. Nam si multum fuerit inanitus, potest esse, ut talis sit ratione

[1612] Texte latin établi d'après Giovani Battista Monti, *Médecine universelle* (*Medicina universa Johannis Baptistae Montani,* […] *ex lectionibus ejus* [...] *digesta, studio et opera Martini Weindrichii),* Francfort, A. Wecheli, 1587, p.523-524.

inanitionis, non ratione morbi. Sic si videris pulsum tardum, et rarum, et cognosceres hominem plus aequo jejunasse, non debes judicare pulsum tale rationis aegrudinis, sed inanitionis. Ergo neque nimium repletis, neque evacutatis tangendus pulsus. Praeterea nec oportet, ut nimium se exerceant motu corporis. Nihil enim percipietis. Calor non innatus tendit ad exteriora, et pulsus sit major ac frequentior, et plenior, quia totus spiritus ad circumferentiam decumbit. In somno etiam cum retrahitur calor naturalis ad centrum, erit pulsus validior, frequentior, systole major, quam diastole. Non erit igitur ratione morbi, sed somni. Sic etiam quando quis jejunaverit, erit totum oppositum. Corpus igitur ne sit alterarum aliquo morbo, vela aliquo genere alterationis. Animus quoque debet esse remotes ab omni cura, ne sit aliquis iratus, tristis, ne timeat, vel verecundetur adventu medici. Medicus nonnumquam judicabit pulsum, quia ab istis immutabitur. Igitur medicus circa visitationem aegri debet esse prudes, et non statim tangere pulsum; unde hoc est artis, quando medicus accesserit ad aegrum, ut primo studeat grato sermon jenire affectum aegrum. Nonnulli non verecundantur, nonnulli timent, alijodio habent medicum, vel moventur propter praesentiam medici. Medicus igitur debet ispsorum animum prius lenire placidis verbis, et ostendere se esse ejus familiarem, et postmodum sedato animo tangere pulsum. Quod si motus pulsus immutatur, ex tactu oportet medicum videre affectus, et motus, an cor repondeat aegritudini. Si sic est debet, confidere, sin minus, debet alias causas inquirere, ut Galenus narrat de nobili illa matrona romana, quae aegrotabat propter amorem. Unde Galenus cum pulsum tangeret, et videret ipsam non curiose exponere sua accidentia medico, quia frigide respondebat, ideo Galenus sagacissime hoc videns, statim judicavit, eam non indigere medico, sed alia re, igitur pulsum deprehendit contractum et inaequaliter moveri circa systolen, vidit illam etiam maestam. Unde credidit esse aliquem affectum animi. Tandem fortuito, et casu accessit famulus, indicans se in foro pulcherrimum vidisse juvenem, ita in ludo saltantem, ut neminem viderit artificiosius saltare. Tum matronae captae amore juvenis, quem sicebat optime saltare, pulsus etiam saltare coepit. Galenus id observans, quaerit nomen adolenscentis, id cum indicaretur, pulsus denuo mutatus est. Galenus iterum tangens pulsum, studuit parum sedare pulsum, dimisit famulum, et postea revocavit. Tandem dixit illa non egere medico, sed re alia. Hoc modo Galenus praestantissimus cognovit pulsum non proportionatum aegritudini. Notum est et exemplum de Erasistrato, qui cognovit amorem Seleuci regis ex pulsu. Non quod pulsus ex se indicet amorem. Sed sua sagacitate, atque prudentia cognovit affectum esse aliquem animi. Oportet igitur eligere commodum tempus, quo sit tangendus pulsus ; quando scilicet vacuum est corpus, et

vacuus animus ab omni affectu praeter illum, quem quaerimus. Ultimo si volumus esse boni medici, debemus pulsum referre vel ad pulsum absolute medium, vel pulsum aegrotantis ad seipsum, dum esse sanus, vel ad corpus temperatum. Ut si tangatis pulsum hominis calidi, videbitis pulsum valentiorem, frequentiorem, quam oportet, majorem etiam, sed istae differentiae referuntur ab hominem temperatum. Nam velocior est pulsus calidi et sicci, quam temperati corporis, vel hominis in caliditate. Sed si tangitis pulsum aegroti, non debetis referre ad hominem temperatum. Sed ad sanitatem ipsius hominis. Verum quomodo cognoscam, cum saepe tangam pulsus illorum, quos nunquam novi in sanitate. Dico, quod oportet cognoscere temperaturam. Si quis enim est calidus et siccus, ut cholercius, vel pituitosus, vel sanguineus, temperaturas habetis in idea vestra, et pulsum hominis temperati, et cholerici, phlegmatici, et tunc conferatis pulsum aegrotantis ad convenientem temperaturam. Si etiam cognoscatis homines per sanitatem, magis adhuc integrum erit judicium, et sic semper referendus pulsus, quando sanus est, ad temperatum, si aeger, ad pulsum sui ispius, quem habebat sanus. Ita exercendi in pulsibus, ut sciamus, quae veneae tangendae, quomodo, et quo situ, quando et quarto, ad quid illa omnia sint referenda. His positis ad differentias accedendum.

Johann van Heurne

Praxis medicinae nova ratio

Nouvelle doctrine de la Praxis médicale

LIBER TERTIUS

LIVRE III

VERA MEDENDI METHODUS

QUAE BREVITER DOCET[1613], QUA

TECMARSI REMEDIA TUTO

ac dextre duce in usum debeant : et quo modo in

omni morborum varietate transigendum. Qua

in re summa medicinae faciendae ars versatur.

LIBER QUI METHODI AD PRAXIN III.

[…]

Caput XXX.

EXAMEN AEGRORUM.

QUO MODO INTERRO-

gari debeant.

[…] Quinto, explorabimus oeconomiam hepatis, qualis in sanitate fuerit, num haematosis sui officii memor esse soleat ; an bilis copiose effluere assueverit vomitu aut secessu, color flauus num faciem foedarit, vel haemorrhoides an non interdum efflorescere soleant. Cum conveniunt symbola in calorem, narrabitis, arenulas cum flava urina emanare consuevisse. Dein cura sit de renibus. Expiscabimur num lumbi exardescere interdum illi soleant, dum incorrupta sanitate frueretur, et num arenulas profundere solemne illi sit. Haec enim calidorum renum symbola sunt. Ita si filamenta (qualia descripsit Hippocrates, quarti aphorismorum septuagesimo sexto) cum urina efferantur, sunt enim soboles aestuantium calore renum, qui pituitosam exurunt materiam, ut in iis, inquit Galenus ibi, qui caseo aut faba fresa liberalius vescuntur. Quin insuper notandum erit, quo modo vesica affecta esset, dum nondumn fracta esset valetudo. Nam exulcerata si fuit, ab ea foedata urina nullam significationem morbi venosi adferre poterit. Tandem inquirendum[1614], qua vehementia facultas vitalis assueverit, in sanitate, suam functionem agere, num ira praeceps, blandus, tristis, amori dedidus. Pulsus, cum a pristina

[1613] Texte latin établi d'après Johann Van Heurne, *Nouvelle doctrine de la Praxis médicale* (*Praxis medicinae nova ratio*[…]), III, 30, Leyde, François Ravlenghien, 1587, p. 417-418.
[1614] [*Vitales.*]

natura morbo abreptus sit, decipit, nisi vi morbi comperta, quantum a genuino motu degenerarit observaverimus ut si querela est de febre tertiana, pulsus autem tardior, infrequens, ac fractior si emicat. Dubio procul, huic illabefactata in valetudine evenit pulsus languidus referte cunctatorem hunc esse, nec animoso impetu in consiliorum ductu praeditum fuisse. Transeundum postea erit ad res non naturales[1615], et investigandum qua modestia usus sit in rebus admovendis, faciendis, et ingerendis, cogitandum de aere quo hactenus usus fuit, de exercitiis, et evacuationibus suppressis aut effluentibus, sanitatis tempore. Ultimo in examen ducemus res contra naturam; qua arte ac ferie[1616], abunde id indicavimus capite hujus commentarii tertio, sed (ne medicus, morbus fias aegro, nimio loquelae taedio) non roga de illis cunctis. Verum, ex ore aegri morbiferam disce partem, et explora ea quae ad ejus solius oeconomiam spectant. Si de capite querela sit, fueritque id valida rubedine dehonestatium, ut percipiamus quantum extra naturae legem abjerit, rogabimus num tam vultuosa facile bene valens esset. Interim de aliis membra silentium sit, nisi suspicio fuerit de concordia, nam cum contagio ab alia parte hanc trahi metus est, aeque examinari debet. Si nihil morbum aperit, cum tamen aeger contabescat, animi aegritudo erit. Nihil hac calamitate uberius in morbos, ita ut Plato existimarit, omnes morbos ex animo oriri. Nam animi cura infirmum resolubilemque efficit spiritum, etenim per anxietates anima per se ipsam movetur. Saepe ab amore haec scabies et tabes invadit, ac eam tegunt aegri, et medicos ludunt et se laedunt. Quare stratagemate hic opus est astuto, et caute omnia perlustranda (nam inde certa laus) quo aeger, qui se jam morti consecravit, resecrari possit nam, inquit Lucretius[1617] :

Nec reperire malum id possunt qua machina vincat ;
Usque adeo incertis tabescunt vulnere coece.

Ita Hippocrates servavit Perdiccam regem, cum Phylam parentis pellicem deperitet, et Galenus quandam saltatoris amore tactam deprehendit et Herophilus, ut eleganter refert Plutarchus[1618], comperit malum Antiochi, qui Stratonices novercae amore tabescebat, qua (prudenti consilio medici) volente Seleuco patre, potius, evasit. Quare nihil aeque occultis quibusdam cuniculis demolitur valetudinem bonam, ac in moerore jacere unde Lucretius :

Et dolor et morbus lethi fabricatur uterque.

[1615] [*Res non naturales*.]
[1616] [*Res contra naturam*.]
[1617] [*Lib.4.*]
[1618] [*Plutarchus in vita Demetrii.*]

Georges Bertin

DE PULSIBUS

Du Pouls

LIBER DECIMUS SEXTUS

LIVRE XVI

De Pulsibus, Liber Decimus sextus[1619].

Argumentum.

Plato philosophorum, Homerus non minus vere, quam pie docuit Dei famam in omnibus disciplinis maxime in medicina, tanquam in theologia naturali celebrari, et elucescere, quae quidem admirabile hominis opificium velut regium sacrarium elementis, temperamentis, humoribus, semine, sanguine, materno, calido innato, influente, spiritibus, coelistibus animae immortalis facultatibus et functionnibus integre absolutum, et divinitus exornatum, legitimas ad diuturnam hujus conservationem vivendi leges, varias morborum colonias, causas, decursum exitum, et abstrusam pulsuum historiam divinae mentis vestigiis insignitam clare depingit. Unde non pauci philosophi, medici, poetae et alii authores Craesiani potius quam Christiani turpissime ingratitudinis sunt insimulandi, qui a Christo nato omnium rerum causas, materiam, formam, ordinem, et conservationem ad naturam, et creaturam magis quam ad conditorem, impie et praepostere retulerunt, malueruntque, temere et impudenter ditescere, quam docere, atque depromere in hac universitate et hominis microcosmo ineffabilem Dei potentiam, inscrutabilem sapientam, et providentiam, amplissimam majestatem, admirabilem omnium rerum creationem, et conversationem, infinitam multitudinem, accomodatam singularum corporis partium varietatem, proportionem, pulchritudinem, constantissimum ordinem, praestantem harmoniam, et praeclaram omnium facultatum, praecipue cordis et pulsus dignitatem. Tanta est equidem pulsus praestantia, utilitas, et necessitas, Dei benevolentia impressa, et certo ordine definita, ut hac signorum prognosticorum parte neglecta, res medica non modo tenebris, et caligine involuta, sed etiam incerta et empyrica quadam vetustate confunderetur. Tantum est etiam praestabile hujus artificium, ut summi et immortalis architecti sapientiam, haud aliter quam in speculo contemplari liceat, nosque, Dei genus, ut ait Poeta, esse, audacter fateri concedatur. Pulsus enim est certus et fidus cordis et virium testis, ratum omnium functionum horlogium, et probatus animi affectuum index, ut patuit olim in Antiochio filio regis Syriae et Persarum, qui cum amore novercae Stratonicae petulater caperetur, ab Erasistrato medico protinus detectus est. Hoc idem confirmat Galenus, cum affirmat se deprehendisse pulsus mutatione mulierem Pyladis amore captam. Quocirca naturam, differentias pulsuum horumque, dignoscendorum industriam, causas, et mutationum varietatem sigillatim investigabo, nonnihilque, de respirationis natura, causis, et effectibus breviter evoluam.

[1619] Texte latin établi d'après Georges Bertin, *Du pouls* (*De Pulsibus*) dans *Medicina libris viginti methodice absoluta* […], XVI, Bâle, Waldkirch, 1587, p.426.

Pierre Crespet

TROIS LIVRES DU SAINCT-AMOUR DE DIEU ET DU PERNICIEUX AMOUR DE LA CHAIR, ET DU MONDE

LIVRE TROISIESME

LIVRE TROISIESME

DU SPIRITUEL[1620], ET CHARNEL AMOUR DU PROCHAIN.

SOMMAIRE

Difference grande entre l'amour charnel, ou cupidinaire, et l'amour charnel qui tend à la vertu. Le mal que faict l'amour charnel, et cupidinaire aux hommes avec sa mere Venus, des deux Venus, celeste, et terrestre. Pourquoy on la depeinte armée, les maux qui proviennent de l'amour cupidinaire, lequel met en furie, et rage ceux qu'il possede, que la lecture des livres amoureux est pernicieuse, et la hantise des femmes, et comme il faut conserver la jeunesse de tel amour.

[…] 4. Ce n'est rien de declarer les vices qu'il engendre, et les maux qu'il faict, si on ne se sert encore des exemples, de ceux qui s'en sont trouvez trompez, nous en avons assez dict au livre 2., assavoir de Hercule, Thesée, Alexandre, Salomon, Sanson, David, et autres qui se sont grandement oubliez, et ont faict preuve du mal que l'amour faict à eux qui se laisse surprendre par luy. Pluton, dieu des enfers, luy a servi de laquet[1621], quand il fut amoureux de Proserpine, et de la vierge Ennea, comme dit Claudian en ses 2. liv. *De raptu Proserpinae* et Silius Italicus liv. 14. de *La 2. Guerre Punique*.

Illicitas egit currum per inania terras
Cum rapta praeceps Ennea virgine cessit etc.

Tous les grands dieux[1622], demi dieux, hommes et bestes luy ont adheré, et en ont esté sçandalizez, ou en sont devenus enragez, et sont morts miserablement. […]

Sainct Ambroise au sermon 90[1623]. parlant de la Saincte Vierge Agnes, dit que le fils du prevost de la ville l'ayant seullement apperceue en la rue, en devint si fort amoureux, qu'il ne cessa de la practiquer par dons, presens et entremetteurs pour l'espouser, et voyant qu'elle ne tenoit coté de luy ny de ses presens, luy faisant entendre qu'elle avoit un plus beau, riche, illustre espoux que luy, devint à demy enragé, et fut saisi de maladie incurable par la vehemence d'amour charnel qui commandoit en luy. Car, comme dit Diogene, tel amour faisit les cœurs ordinairement de ceux qui sont otieux, et n'ont aucun exercice, tellement que pour y remedier, Crates Thebain disoit que telle

[1620] Texte établi d'après Pierre Crespet, *Trois livres du Sainct-Amour de Dieu et du pernicieux amour de la Chair, et du Monde* […], Paris, Guillaume de la Noüe, III, 1590, p. 470-482.
[1621] [*Pluton laquet amour*.]
[1622] [*Plusieurs morts de l'impatience d'amour*.]
[1623] [*S.Ambroise*.]

langueur ne se guarissoit par potions[1624], ou medecines, mais par longue abstinence et diuturnité de penitence, que si cela n'y remedie, dit-il, je ne sache autre remede que de se prendre par un licol. Il disoit ces trois mots grec : « λιμός, χρόνος, βρόχος : fames, tempus, laqueus ». Properce livre 2. de ses *Elegies*[1625], elegie 18. dit qu'il n'y a mal au monde plus malheureux.

Durius in terris nihil est quod vivat amante,
Nec (modo si sapias) quod minus esse velis[1626].

Les poetes ont dit qu'il y a un rocher en Leucadie, nommé Leucate, au feste duquel il y avoit un temple dedié à Apollon, ou ceux qui estoyent en furie d'amour montoyent pour se jecter du haut en bas à fin de se guarir. Ce fut de ce lieu que saulta Cephalus bruslant du feu d'amour de Ptarola fille de Degonete, d'où aussi sauta Sapho Lespia esprise de la flamme amoureuse de Phaon. Le roy Antigonus ayant entendu que son fils Demetrius estoit griefvement malade, l'alla visiter, et trouvant, à la porte, une dame de beauté elegante, que ledit Demetrius aymoit ardemment, et estoit malade de son amour, incontinent qu'il fut entré en sa chambre luy prenant le bras pour taster le poux, le trouva assez bon, car il avoit eu jouissance de ce qu'il aymoit tant, et respondit à son pere, que la fiebvre s'en estoit allée. « Si est, dit-il, car je la viens trouver à ta porte. » Seleucus, roy d'Asie, pere d'Antiochus, sa femme estant morte, espousa une fort belle dame nommée Stratonice, fille de Demetrius, roy de Macedone, de laquelle ledit Antiochus, son fils, devint si fort amoureux, qu'il devint tout langoureux ; les medecins ne pouvant juger quelle maladie c'estoit, seulement la sçeurent recognoistre quand Stratonice entra en la chambre de son beau fils, car alors le poux, la couleur, le sang, s'esmeut, et en feirent le rapport à son pere. Ce fils, desesperant de jamais jouyr de ses amours, ne faisoit aussi plus de conte de sa vie. Car ne l'osant reveler ny aux medecins, ny à son pere, cela le crucioit d'avantage suyvant le commun proverbe : *Quoque magis tegitur tanto magis estuat ignis*. Toutefois, son pere indulgent pour sauver la vie à son fils luy donna sa femme en mariage, et par ce moyen recouvrit sa santé. Un mesme exemple se trouve en l'escripture saincte d'Amon fils de David qui devint fol, et enragé d'amour de sa sœur Thamar, comme fut tourmentée la paillarde Egyptienne de l'amour de Joseph[1627], Phedra de son beau fils Hyppolite, Stenobée de Bellorophon, Phillis, fille de Lycurgue, de

[1624] [*Laertius liv.6. chap.5. Remedes contre amour lascif.*]
[1625] [*Properce.*]
[1626] [*Patricius senensis li.4.situ.II.*]
[1627] [*3.Reg.13.*]

Demophon, laquelle se pendit avec sa ceinture de rage, qu'elle voyoit n'estre point reciproquement aymée, comme dit Potanus li.3. *De stellis*[1628]. […]

Il faut donc conclure que l'amour cupidinaire, et charnel est une vraye rage, et furie, et transport d'entendement, comme l'enseigne Guevare en ses *Epistres dorées*[1629], en une qu'il adresse à Mosen Rubin gentilhomme de Valece. Ronsard n'a rien obmis à depeindre les follies, qui sont en tel amour en une chanson qu'il envoye à Nicolas Secretaire qui se commence : *Qui veut sçavoir amour, et sa nature etc*. et en une Elegie à Jamyn liv. 2. *Des Amours* où il dit[1630] :

Amour n'est rien, qu'ardente frenaisie
Qui de fumée emplit la fantaisie,
D'erreur, de vent, et d'un songe importun,
Car le songer, et amour, ce n'est qu'un etc. […]

[1628] [*Jonianus Pontanus*.]
[1629] [*Antoine de Guevare*.]
[1630] [*Ronsard*.]

Philippe Camerarius

OPERAE HORARUM SUCCISIVARUM SIVE MEDITATIONES HISTORICAE

Les Méditations historiques

LIVRE PREMIER

OPERARUM SUCCISIVARUM[1631],

SIVE

MEDITATIONUM HISTORICARUM

[…]

De insigni liberalitate principum erga doctos viros.

CAPUT IIII.

RECTISSIME dictum a veteribus est : « *Honos alit artes* »[1632]. Hoc enim Cicero ex hisce Platonis verbis transtulit : « *Ἀσκεῖται δὴ τὸ ἀεὶ τιμώμενου, ἀμελεῖται δὲ τὸ ἀτιμαζόμενον* ». Memoriae namque traditum est, qua cupiditate prisci heroes non solum liberalius artibus dediti fuerint, sed etiam quam gratos et munificos erga eos, qui in illis excelluerunt, sese gesserint. […]

Similem felicitatem et munificentiam prudentia et industria sua olim consecutus est Erasistratus medicus, ut a Plutarcho et Appiano refertur. Quum enim Antiochus Stratonices novercae incredibili amore flagraret, tabe conficiebatur, ac jam moriturus videbatur, nisi Erasistratus, Aristotelis ex filia nepos, amoris vim ex ipso pulsu judicasset. Patri Seleuco refert actura esse de vita filii. Tum Seleucus : « Quid ita ?- Meam, inquit, Erasistratus, uxorem deperit. – An ego, inquit Seleucus, tam mala de te meritus sum, ut adolescentis amori non indulgeas. » Tum ille : « Tune quidem amori alterius inservires ? – Utinam, inquit, Seleucus, dii suum amorem in carissimam Stratonicem converterent. » Hic Erasistratus : « Ergo pater idem et medicus esse potes. » Itaque Seleucus Antiocho novercam despondit. Erasistratus vero donatus est sexaginta millibus aureorum. Et si autem Bodinus hanc historiam jucundam et memorabilem potius ad caput amoris, quia huic rei caussam praebuit summa vis amoris, referendam putat : tamen ex ea quoque apparet, quam immensa liberalitas fuerit olim regum erga doctos et

[1631] Texte latin établi d'après Philippe Camerarius, *Les Méditations historiques* (*Operae horarum succisivarum sive meditationes historicae*), I, 4, Altorpe, Christopher Lochner et Johann Hoffmann, 1591, p.13-16.
[1632] [*1.Tuscul.*]

prudentes viros, ideoque et eam huic nostrae meditationi inserere volui. Memorabilis est postremo inscriptio in marmoribus, quae teste Marliano[1633], in sua topographia antiquae Romae, propre turrim militiarum supra sorum Trajani effosa sunt, talis videlicet :

POTENTISSIMA DOS IN PRINCIPE LIBERALITAS ET CLEMENTIA.

[1633] [*Lib.5.cap.22.*]

LE PREMIER LIVRE DES MEDITATIONS HISTORIQUES[1634].

[…]

CHAP. IIII.

De la remarquable liberalité des princes envers les hommes doctes.

Les anciens ont tres bien dit que l'honneur nourrit les sciences[1635]. Et les histoires monstrent que les excellences personnages des siecles passez se sont adonnez de grand courage à l'estude des sciences liberales, qui plus est, ont cheri et recompensé richement ceux qui en estoyent maistres et docteurs. […]

Erasistrate, ancien medecin, eut mesme rencontre par sa suffisance et industrie[1636]. Car, comme Antiochus, devenu extremement amoureux de sa belle mere Stratonice, languist et defaillit d'heure à autre. Erasistrate descouvrit ceste maladie en lui tastant le pouls. Lors, il dit à Seleucus : « Vostre fils est mort. – Comment ?, fit Seleucus. –Pour ce qu'il languit, recharge le medecin, d'amour qu'il porte à ma femme. -Quoy donc, replique Seleucus, suis-je si peu respecté de toy, que tu differes d'ottroyer à mon fils ce qu'il desire ?- Mais, dit le medecin, voudriez-vous servir de telle sorte à la passion d'autrui ? - À la mienne volonté, respond Seleucus, que les dieux changeassent l'affection de mon fils envers ma chere Stratonice. » Lors Erasistrate lui dit : « Vous estes son pere, et pouvez estre son medecin. » Tellement que Seleucus donna sa femme à Antiochus, et soixante mille escus à Erasistrate. Combien que ceste histoire soit rapportée par Bodin à la passion d'amour[1637] : si void on encor en icelles combien les princes anciens ont esté liberaux et prodigues envers les hommes doctes. Pourtant l'ai-je bien voulu rapporter à ce chapitre. Finalement, j'adjoute la memorable inscription trouvée en un marbre tiré de terre es environs d'une tour pres du for de Trajan, au rapport de Marlianus en sa topographie de

[1634]Traduction établie d'après Philippe Camerarius, *Les meditations historiques de M. Philippe Camerarius docte jurisconsulte, […] comprinses en deux volumes, qui contienent deux cents chapitres, reduits en dix livres et nouvellement tournez de Latin en François par S.G.S*, I, 4, Lyon, Anthoine Harsy, 1603, t.1, p. 10-13.
[1635] [*Cicero en sa 1 Tusculane*.]
[1636] [*Plutarque es Vies et Opuscules*.]
[1637] [*En la methode des histoires*.]

l'ancienne Rome[1638], contenant ces mots : « *Potentissima dos in principe, liberalitas et clementia etc.* » : « *Liberalité et douceur sont tres ferme espargne d'un prince* ».

[1638] [*Liv. 5.c.22*]

André Du Laurens

DISCOURS DES MALADIES MELANCHOLIQUES

Né en 1558, mort en 1609, André Du Laurens est un homme de la Renaissance. Il doit sa renommée d'anatomiste dans l'histoire de la médecine à la publication en 1595 de son ouvrage *Historia Anatomica*. Originaire de Tarascon, il suit des études de médecine à Avignon. En 1586, il succède en tant que professeur royal au prestigieux Laurent Joubert à la faculté de Montpellier. Son élection est contestée devant le parlement de Toulouse. Du Laurens illustre à cette occasion avec brio ses talents d'orateur, gagne sa cause avec succès, et attire l'attention de Louise de Clermont-Tonnerre, duchesse d'Uzès. Il devient son médecin privé et se forge alors une solide réputation, à la fois savante et mondaine. Présenté par la duchesse au futur Henri IV, encore roi de Navarre et protestant, il en devient le lecteur[1639] et le médecin[1640]. Au cours de l'exil de la Cour à Tours[1641], il accompagne Louise de Clermont-Tonnerre à l'abbaye de Marmoutier, dans laquelle elle décide de se retirer pour les dernières années de sa vie. C'est dans ce cadre[1642] qu'André Du Laurens rédige ses *Discours*.

L'écriture de ces *Discours*, qui traitent « *De la conservation de la veue, des maladies melancholiques, des catarrhes et de la vieillesse* », dédiés à la duchesse d'Uzès, affligée de ses maux, place Du Laurens, malgré son appartenance au siècle de Paré, à la jonction fragile de deux époques. La date de leur édition, 1594, et non 1597[1643], en témoigne. La matière hétérogène de ce volume, alliant des dissertations sur la vue, la mélancolie, la cataracte et la vieillesse, à des considérations mondaines et personnelles, situe l'ouvrage entre savoir et vulgarisation, se conformant à l'esprit de synthèse humaniste. Le discours développé annonce la scission à venir entre la science et le « monde ». Le *Discours des maladies melancholiques et du moyen de les guarir* illustre parfaitement cet esprit de transition. Alliant la brièveté monographique à la rédaction

[1639] Pierre de l'Estoile le rapporte dans ses *Mémoires*.
[1640] Du Laurens deviendra médecin ordinaire du roi en 1598, premier médecin de la reine en 1600, et premier médecin du roi en 1606.
[1641] Paris se refuse à accueillir un monarque protestant.
[1642] Dans son Épître liminaire adressée à sa dédicataire, André du Laurens explicite le cadre et les conditions de sa rédaction : « Vous avez un petit commencement de taye à l'œil droit, mais l'autre est du tout sain. Vous sentez parfois quelques attaques de l'hypochondriaque, mais si legeres qu'elles s'évanouyssent aussi tost que fumée, ce qui vous fasche le plus sont ces petits catarrhes qui tombent sur les yeux, sur les dents, sur les bras et sur les jambes. Vostre esprit qui est capable de tout ce qui est de plus rare au monde, a esté curieux d'en connoistre les causes, et sçavoir d'où procedoient tous ces accidens. Je vous en ay fort souvent entretenue, et en propos vulgaires, et en termes expres de la medecine. En fin, mes discours vous ont esté si agréables que estant retirée à l'Abaye de Marmoutier pour jouyr avec la beauté du lieu, de la bonté de l'air, vous m'avez commandé de les mettre par escrit et de leur faire voir le jour sous vostre authorité ».
[1643] Radu Suciu, éditeur contemporain du *Discours des maladies melancholiques* d'André du Laurens, fixe la première date de publication à 1594. Une tradition erronée avait donné l'habitude de lire l'ouvrage dans sa réédition de 1597, l'original semblant disparu ou légendaire.

vernaculaire, il trouve toute sa place dans l'histoire de la mélancolie qui émerge au XVIIe siècle. Le traité de Du Laurens est dense, concis, clair et articulé. Son auteur écrit certes en français pour un public féminin, mais il applique surtout à son raisonnement un tour d'esprit et de méthode. Il ne s'agit pas de « cartésianisme » avant l'heure mais d'une nouvelle forme de pensée, qui sera développée et menée à son parfait accomplissement par Descartes au XVIIe siècle. Le *Discours des maladies melancholiques* est une manifestation de ce nouvel esprit qui abandonne la formulation foisonnante archivant et compilant les savoirs, au profit d'une pensée régulée soucieuse d'étudier la matière à la lumière de la seule raison. À la jonction de ces deux approches, le texte de Du Laurens garde toutefois toute son allégeance aux autorités de la tradition.

Ce traité, premier exposé de la mélancolie depuis le Moyen Âge, se pose en exemple de la doctrine pathologique professée par la Renaissance, tout en introduisant la notion de fièvre mélancolique dont s'emparera la pensée européenne. Il s'inscrit en effet dans la lignée de la tradition médicale humaniste, reprenant et développant les fondamentaux de la pensée moyenâgeuse. Sans surprise, les références galéniques et arabes sont toujours présentes, ainsi que la répartition tripartite du mal en mélancolie cérébrale, sanguine et hypochondriaque, avec sa thérapie expulsive, détergente et rafraîchissante. La démarche originale initiée par André Du Laurens consiste en sa définition de la pathologie mélancolique. Pour définir le concept, au lieu d'une fastidieuse exégèse étymologique du mot « melancholie », il établit une distinction nette entre la complexion, l'humeur et la maladie. Il enrichit son positionnement en différenciant nettement la mélancolie de la manie et de la frénésie. La frénésie est un délire fébrile, par opposition à la mélancolie qui est une rêverie sans fièvre ; la manie est furieuse et violente, tandis que la mélancolie est triste et craintive.

André Du Laurens revisite par ailleurs totalement la doctrine de l'hypocondrie. Le terme même d'hypocondre engendrait en effet une certaine confusion, car il ne désignait pas un organe spécifique, mais une zone assez vaste et quelque peu floue. Dans son *Discours des maladies mélancoliques,* l'auteur oppose frontalement les thèses de Galien, de Dicolès et de Théophile[1644]. Du Laurens suit le principe selon lequel la mélancolie n'est qu'un délire sans fièvre. Comme les médecins humanistes, il refuse la thèse galénique affirmant que la mélancolie hypocondriaque est due à l'inflammation du pylore. Il préfère la thèse de Théophile qui veut que cette forme de mélancolie naisse de

[1644] Ce « Théophile » est un personnage énigmatique, peut-être Théophilos Protopatrios, auteur d'une *Constitution de l'homme* (*De corporis humani fabrica*) d'époque byzantine.

l'inflammation sèche du foie et des intestins. Il distingue alors, entre le mésentère, le foie et la rate, trois formes d'hypocondrie à effet délirant, toutes trois source de vapeurs sèches qui remontent vers le cerveau.

Les humanistes, d'Arnaud de Villeneuve à Marsile Ficin, s'étaient jusqu'alors contentés de juxtaposer leurs réflexions sur la maladie d'amour à celles concernant les trois mélancolies. André Du Laurens, dont le but est d'établir une monographie consacrée à l'humeur noire, se voit dans l'obligation de trancher l'épineuse question de savoir s'il associe ou non le mal d'amour à la réflexion mélancolique. Il choisit d'inclure le mal d'amour à la pathologie mélancolique. La synthèse entre le modèle néo-platonicien et la physiologie humorale ne se trouve pourtant pas tout à fait réalisée. Robert Burton, et surtout Jacques Ferrand, sont ceux qui identifieront par la suite la maladie érotique comme une forme de mélancolie, non plus uniquement cérébrale, mais également hypocondriaque.

Deux chapitres du *Discours* de Du Laurens sont consacrés à la souffrance amoureuse : le chapitre X, *D'une autre espece de melancholie qui vient de la furie d'amour,* et le chapitre XI, *Le moyen de guarir les fols et melancholiques d'amour*. Ces deux chapitres scellent l'assimilation de la folie amoureuse à une mélancolie, mais non sans une certaine ambigüité d'expression, sinon de conception. Cette forme de maladie mélancolique, selon Du Laurens, est issue « d'une rage et folie d'amour ». Elle ne constitue pas une maladie en soi, elle est la manifestation maladive d'un amour excessif. Le mal d'amour se définit donc comme une maladie érotique, impliquant une dualité entre le physique et le psychique. La mélancolie érotique se range de fait dans la catégorie des mélancolies cérébrales. Elle est à la fois maladie de l'esprit, c'est-à-dire psychique, et maladie de la tête, c'est-à-dire organique. L'auteur peut ainsi décrire les effets pernicieux de cette pathologie, en mêlant symptômes physiques et psychologiques, sans que les uns prennent le pas sur les autres. André du Laurens allie le modèle ascendant et descendant de la mélancolie érotique, sans jamais les opposer. Il opère sa synthèse en évinçant les deux théories majeures du mal d'amour : les rétentions séminales, qui, devenues vapeurs, remontent au cerveau, et l'obsession mentale, provoquant la prostration qui dérègle l'esprit. Sans vraiment résoudre les contradictions existantes entre les différentes doctrines, Du Laurens les unifie.

Dans les deux chapitres X et XI consacrés à la pathologie amoureuse, pour illustrer son propos, Du Laurens cite, parmi d'autres toutes aussi légendaires qui lui font écho, l'histoire d'Antiochus et Stratonice. La première occurrence de cette anecdote,

située au chapitre X, décrit les symptômes cliniques de l'amour qui « ayant abusé les yeux, comme vrais espions et portiers de l'ame, se laisse tout doucement glisser par des canaux et cheminant par les veines jusques au foye, imprime soudain un desir ardent de la chose qui est ou paroist aimable, allume cette concupiscence, et commence par ce desir toute la sedition. » Il rapporte fidèlement les manifestations de ce mal érotique constaté par Érasistate « voyant [Antiochus] rougir, pallir, redoubler ses soupirs, et changer de poulx à la seule veue de Stratonique ». La seconde occurrence apparaît au chapitre XI, consacré à la guérison du mal. Comme Jacques Ferrand, André du Laurens retient de cette historiette le rétablissement d'Antiochus par la jouissance de celle qu'il aime, Stratonice. Il illustre un remède autrefois notoire, qui se fonde sur les principes galéniques de l'évacuation du trop-plein de semence. Il déclare pourtant nécessaire « l'artifice et l'industrie d'un bon medecin », véritable remède à ses yeux. Ses préventions à l'encontre de la cure par la jouissance de l'objet désiré, probablement inspirées par le respect des principes galéniques, sont cependant moins affirmées que celles de Jacques Ferrand. À demi-mot, il en reconnaît en effet l'efficacité :

> Il y a deux moyens de guarir ceste melancholie amoureuse : Le premier est la jouyssance de la chose aymée, l'autre depend de l'artifice et industrie d'un bon medecin. Quant au premier, il est certain qu'ostant la cause principale du mal, qui est cest ardent desir, le malade se trouvera infiniment allegé, encores qu'il reste quelque impression au corps. […] J'ai voulu alleguer ces trois histoires, pour faire voir que ceste rage et furie erotique se pouvoit moderer par la jouyssance de ce qu'on ayme. Mais ce moyen ne se devant ny pouvant tousjours executer, comme contraire aux loix divines et humaines, il faut recourir à l'autre qui depend de l'industrie d'un bon medecin.

Du Laurens, comme d'autres auteurs, perçoit toutefois toute l'ambiguïté de ce remède, ou tout du moins, l'ambiguïté de la morale de cette histoire.

Pour guérir une « maladie de l'ame » la science médicale se révèle donc *ipso facto* incompétente. La maladie nécessite un médecin pour être diagnostiquée, mais ne peut être résolue que par la cause qui l'a engendrée. Elle est en quelque sorte son propre remède. Mais l'amour, reconnu comme une maladie, ne peut apporter une résolution aux maux qu'il engendre. C'est la raison pour laquelle Du Laurens préconise « la science et les artifices d'un bon medecin », autrement dit un programme psychologique et hygiénique censé résoudre les troubles amoureux, comme les paroles, le changement d'air et les exercices physiques, accompagné d'un programme médicamenteux similaire à celui utilisé dans le traitement de la mélancolie.

Dans le traité d'André du Laurens, l'histoire d'Antiochus et Stratonice permet d'étayer la symptomatologie érotique, et entérine la guérison du mal par la jouissance de l'objet aimé, contrastant avec la réflexion morale menée sur l'amour.

Et voila la curation de la melancholie qui a son propre siege au cerveau, celle qui vient par l'intemperature seiche de tout le corps, se guarira quasi avec mesme remedes[1645]. Je viens donc à l'hypochondriaque, mais pour ce qu'il y a une espece de ceste melancholie idiopathique qui vient par une rage et folie d'amour, et qu'elle demande une curation particuliere, j'en feray un petit discours[1646].

D'une autre espece de melancholie qui vient de la furie d'Amour.

CHAP. X.

Il y a une espece de melancholie[1647] assez frequente que les medecins grecs appellent erotique pource qu'elle vient d'une rage et furie d'amour, les Arabes la nomment *iliscus*[1648], le vulgaire, passion divine, come venant de ce petit dieu que les poetes ont tant chanté. Cadmus Milesien, si nous croyons Suidas[1649], en a escrit quatorze grands livres, qui ne se voyent point aujourd'huy. J'en feray seulement deux petits chapitres, à l'un je descriray la maladie, et à l'autre les remèdes. Je ne veux point icy rechercher l'ethimologie d'amour et pourquoy ce nom d'Eros lui a esté donné. Je n'entreprends pas de la definir, trop de grands personnages s'en sont meslez, et n'en ont sçeu venir à bout. Je ne veux pas aussi examiner toutes ces differences ny ces genealogies, qu'on lise ce que Platon, Plotin, Marcile Ficin, Jean Picus Comte de la Mirandole, Mario Equicola, et Leon Hebrieu en ont escrit[1650]. Je me contenteray de faire voir un de ses effects parmy cent mille qu'elle produit. Je veux qu'un chacun cognoisse par la description de ceste melancholie combien peut une amour violente, et sur les corps et sur les ames.

[1645] Texte établi d'après André du Laurens, *Discours des maladies melancholiques*, dans *Discours de la conservation de la veue, des maladies melancholiques, des catarrhes et de la vieillesse*, Tours, J. Mettayer, 1594, p. 165r-176r.

[1646] Du Laurens reprend ici la division tripartite communément admise de la pathologie mélancolique : maladie cérébrale, sanguine et hypocondriaque. Cette pathologie peut ainsi atteindre les trois organes vitaux : le cerveau, le cœur et le foie. À noter : l'auteur voit dans la pathologie amoureuse une « espece idiopathique » de la mélancolie hypocondriaque. Il assimile ou relie ainsi le mal d'amour à la maladie mélancolique.

[1647] [*Les noms de la melancholie amoureuse*]

[1648] Avicenne, Canon, III, 1, 4, 23, *op.cit*., p.423.

[1649] Le *Suidae lexicon*, éd. A. Adler, *op.cit*., t.3, p. 2, donne Cadmus de Milet comme l'auteur d'une *Collectio rerum amatoriarum* en quatre livres, et *d'Histoires attiques* en quatorze livres. Tous ces ouvrages sont aujourd'hui perdus.

[1650] Platon, *Cratyle*, 419e-420b ; *Banquet* 186a-b ; *Phèdre* ; 251c-e ; Plotin, *Ennéades*, III, 5, 3, éd. E. Bréhier, Paris, Les Belles Lettres, 1926 ; Marsile Ficin, *Commentaire sur le « Banquet » de Platon*, *op.cit* ; Jean Pic de la Mirandole, *Commentaire sur une chanson d'amour de Jérôme Benivieni*, éd. Marie-Fabre Trédaniel, 1991 ; Mario Equicola, *Les six livres de Mario Equicola* […]. *De la nature d'amour, tant humain que divin, et toutes les différences d'iceluy* […] *mis en françoys par Gabriel Chappuys*, Paris, J. Housé 1584 ; Léon L'Hébreu, *De l'amour*, éd. Ponthus de Thyard, Lyon, J. de Tournes, 1551.

L'amour[1651] doncques ayant abusé les yeux, comme vrais espions et portiers de l'ame[1652], se laisse tout doucement glisser par des canaux, et cheminant insensiblement par les veines jusques au foye, imprime soudain un desir ardent de la chose qui est, ou paroist aimable, allume ceste concupiscence, et commence par ce desir toute la sedition : mais craignant, d'estre trop foible pour renverser la raison, partie souveraine de l'ame, s'en va droit gaigner le cœur, duquel s'estant une fois asseurée comme de la plus forte place, attaque après si vivement la raison et toutes ses puissances nobles, qu'elle se les assubjettit, et rend du tout esclaves[1653].Tout est perdu pour lors[1654], c'est faict de l'homme, les sens sont esgarez, la raison est troublée, l'imagination depravée, les discours sont fols, le pauvre amoureux ne se represente plus rien que son idole. Toutes les actions du corps sont pareillement perverties. Il devient palle, maigre, transi, sans appetit ayant les yeux caves et enfoncez, et ne peut, comme dit le poete[1655], voir la nuict, ny des yeux, ny de la poictrine[1656]. Tu le verras pleurant, sanglottant, et souspirant coup sur coup, et en une perpetuelle inquietude, fuyant toutes les compagnies, aymant la solitude pour entretenir ses pensees ; la crainte le combat d'un costé, et le desespoir bien souvent de l'autre ; il est, comme dit Plaute[1657], là où il n'est pas, ores il est tout plein de flammes, et en un instant il se trouve plus froid que glace. Son cœur va tousjours tremblottant, il n'y a plus de mesure à son pouls, il est petit, inegal, frequent, et se change soudain, non seulement à la veue, mais au seul nom de l'object qui le passionne. Par tous ces signes ce grand medecin Erasistrate[1658] recogneut la passion d'Antioche fils du roy Seleuque, qui s'en alloit mourant de l'amour de Stratonique sa belle mere, car le voyant rougir, pallir, redoubler ses soupirs, et changer si souvent de poulx à la seule veue de Stratonique, jugea qu'il avoit ceste passion erotique, et en advertit le pere[1659]. Galien avec la mesme ruse descouvrit la maladie de Justa femme de Boece, Consul de Rome, qui brusloit de l'amour de Pylades[1660]. Voila les effects de ceste passion, et tous les accidents qui accompagnent

[1651] [*Comment l'amour s'engendre*]
[1652] La contagion oculaire est d'abord exposée par Platon. Du Laurens emprunte sa réflexion au *Commentaire sur le banquet*, de Marsile Ficin, VII, 4, 5 et 10, *op.cit.*, p. 216-226, p. 232-235.
[1653] Evocation de la triple localisation des facultés de l'âme (végétative au foie, vitale au cœur, animale au cerveau), en relation avec la triple localisation du mal mélancolique (le cerveau, les hypocondres et le sang).
[1654] [*Effects de l'amour violente*]
[1655] Du Laurens fait ici une référence indirecte à un passage de l'Énéide où Virgile évoque les tourments de Didon brûlée par la passion, *Enéide*, IV, v.529-531.
[1656] [*Signes du melancholique amoureux*]
[1657] Plaute, *La Cassette*, II, 1, v.211.
[1658] [*Histoire d'Erasistrate*]
[1659] Valère-Maxime, V, 7, 1 ; Plutarque, Démétrios, 38.
[1660] Galien, *Pronostic*, 6 ; *Commentaire au pronostic*, III.

ceste melancholie amoureuse. Qu'on ne l'appelle donc plus passion divine ou sacrée, si ce n'est qu'on veuille par ce nom representer sa grandeur ; car les anciens poetes appeloient les grands poissons sacrez, et les medecins ont donné ce nom à l'os sacrum, pource que c'est la plus grande vertebre du corps[1661], qu'on ne luy donne plus ce tiltre de passion douce, veu que c'est la plus miserable des miserables, et telle que toutes les gehennes des plus ingenieux tyrans n'en surpassent jamais la cruauté. Le Philosophe Thianée[1662] le sceut bien dire à ce roy de Babylone, qui le prioit d'inventer quelque cruel tourment pour chastier un gentilhomme qu'il avoit trouvé couché avec sa favorite : « Donne luy la vie, dit-il, et ses amours le puniront assez avec le temps[1663] ». Les poetes[1664] nous ont tres bien representé la cruauté de ceste passion par la fable de Tytie[1665] . Car pour avoir trop aymé la deesse Latone, son foye est ordinairement rongé par deux vautours, et ses fibres renaissent tousjours[1666]. Mais coment n'apellerons nous ceste passion miserable, puis qu'elle en a conduit plusieurs à ceste extremité, et à ce desespoir de se tuer [1667]? Le poete Lucrece qui avoit escrit des remedes d'amour, en devint si enragé qu'il se tua soy mesme[1668]. Cephalus esperdu de l'amour de Piarole se precipita du plus haut d'un rocher[1669]. Iphis desesperé pour l'amour d'Anaxarete, se pendit[1670]. Un noble jouvenceau d'Athenes devint si amoureux d'une statue de marbre merveilleusement bien elaborée, que l'ayant demandée au Senat pour l'acheter à quelque prix que ce fust, et le refus luy estant fait, avec deffense expresse d'en approcher, pource

---

[1661] Du Laurens, *Opera anatomica*, V, 14, 827, Lyon, B. Buysson, 1593 ; Homère, *Iliade*, XIV, v. 407.
[1662] [*La cruauté d'amour*]
[1663] Philostrate, *Vie d'Apollonios de Tyane*, I, 36. Radu Suciu démontre que la source d'André du Laurens n'est pas directement Philostrate. L'auteur est passé par l'intermédiaire de Pierre Boaistau et son œuvre le *Théâtre du Monde*, éd. M.Simonin, Genève, Droz, 1981, p.220.
[1664] Les sources sont en effet nombreuses et les versions du mythe multiples. Voir, entre autres : Homère, *Odyssée*, XI, v. 576 et suiv. ; Pindare, *Pythiques*, IV, v. 160 et suiv.. ; Apollodore, *La Bibliothèque*, livre I, 4, 1 ; Lucrèce, *De rerum natura*, III,v. 984 et suiv. ; Virgile, *Énéide*, VI, 595 et suiv. ; Ovide, *Métamorophoses*, IV, v. 454 et suiv. ; Hygin, *Fabulae*, v. 55 ; Pausanias, la *Périégèse*, X, 4.
[1665] [*La fable de Tytie*]
[1666] Le géant Tytos, fils de Zeus, avait poursuivi Léto (Latone chez les Romains) et voulait lui faire violence. Il fut foudroyé par Zeus, amant de Léto, ou, selon une autre tradition, tué par les flèches de ses enfants Apollon et Artémis. Jeté dans le Tartare, deux vautours lui rongent continuellement le foie, siège des désirs brutaux selon les Anciens,.
[1667] [*Ceux qui se sont tuez par l'amour*]
[1668] Suétone, *De viris illustribus : De poetis*, XIV, 20, est l'un des premiers à rapporter la légende selon laquelle Lucrèce, rendu fou par un philtre, aurait écrit le *De rerum natura* dans ses moments de lucidité passagère. Saint-Jérôme reprendra la légende et la développera. Charles Estienne l'attribue à Eusèbe. Les chrétiens s'en serviront pour déconsidérer ce poète athée et retourneront ainsi contre lui sa description du *furor amoris*.
[1669] En réalité, Céphale et Procris, voir entre autres : Virgile, *Énéide*, IV, v.445 ; Ovide, *Métamorphoses*, VII, v.661-685
[1670] Ovide, *Métamorphoses*, XIV, v. 698-771. Repris également par Jason Van de Velde Pratensis, *De cerebri morbis*, 19, Bâle, H. Petri, 1549, p.317.

que ses folastre amours scandalisoient tout le peuple, vaincu de desespoir se tua[1671]. Voila comme l'amour deprave l'imagination, et peult estre cause d'une melancholie ou d'une manie, car travaillant et l'ame et le corps, rend les humeurs si seiches, que la temperature universelle, et principalement celle du cerveau, en est corrompue.

Il y a une autre façon de melancholie amoureuse qui est bien plus plaisante[1672], quand l'imagination est tellement depravée que le melancolique pense tousjour voir ce qu'il ayme, il court tousjours après, il baise ceste idole en l'air, la caresse comme s'il y estoit. […] J'ay veu, il y a quelques années un jeune gentilhomme travaillé de ceste espece de melancholie, il parloit tout seul à son ombre, il appelloit, la caressoit, la baisottoit, couroit tousjours après, et nous demandoit si nous avions jamais rien veu de si beau. La maladie le tint plus de trois mois, enfin il guarit. […]

[1671] Il s'agit d'une variante de la légende de Pygmalion. Le récit des amours d'un jeune homme pour une statue de la Fortune érigée au Prytanée se transmet depuis Elien avec ses *Historiae Variae*, IX, 39, passant par Athénée et ses *Deipnosophistes* jusqu'aux conteurs de *Mirabilia*, contemporains de Du Laurens comme Pierre Messie, *Les Diverses leçons*, trad. C. Gruget, Sertenas, 1556, p.511-512, ou Pierre Boaistau, *op.cit*., p.219-220.

[1672] [Autre espece de melancholie amoureuse]

Le moyen de guarir les fols et melancholiques d'amour.

CHAPITRE XI.

Il y a deux moyens de guarir ceste melancholie amoureuse[1673] : Le premier est la jouyssance de la chose aymée, l'autre depend de l'artifice et industrie d'un bon medecin. Quant au premier, il est certain qu'ostant la cause principale du mal, qui est cet ardent desir, le malade se trouvera infiniment allegé, encores qu'il reste quelque impression au corps[1674]. Ainsi Erasistrate ayant descouvert à Seleuque la passion d'Antioque qui mouroit pour l'amour de sa belle mere, sauva la vie à ce jouvenceau. Car, voyant que le pere avoit compassion de son fils, et le voyant en extreme danger de sa vie, luy permit, comme payen, de jouir de sa femme propre. Diogene ayant un fils forcené et enragé d'amour, fut contraint apres avoir consulté l'oracle d'Apolon, de luy permettre la jouyssance de ses amours, et les guarit par ce moyen. J'ay autrefois leu une plaisante histoire d'un jouvenceau d'Egypte[1675], qui estoit extrément passioné de l'amour d'une courtisane qu'on nommoit Theognide. Elle n'en faisoit cas, et luy demandoit une somme excessive d'argent. Il arrive que ce pauvre amoureux songea une nuict qu'il tenoit sa maistresse entre ses bras, et qu'elle estoit du tout en sa puissance. Comme il fut esveillé, il sentit ceste ardeur qui l'alloit consummant du tout refroidie, et ne rechercha plus la courtisane, laquelle en estant advertie fit appeler le jeune homme en justice, demandant son salaire, et alleguoit pour toute raison, qu'elle l'avoit guary. Le juge Bochor[1676] ordonne sur le champ, que le jeune homme apporteroit une bourse pleine d'escus, et qui la verseroit dans un bassin, et que la courtisane se payeroit du son et de la couleur des escus, comme le jeune homme s'estoit contenté de la seule imagination. Ce jugement fut approuvé de tous, horsmis de ceste grande courtisane Lamie, laquelle remonstra à Demetrius son amy, que le songe avoit esteint et osté du tout le desir au jeune homme, mais que la veue de l'or l'avoit allumé et augmenté davantage à Theognide, et qu'en cela on luy avoit fait injustice. J'ay voulu alleguer ces trois histoires, pour faire voir que ceste rage et furie erotique se pouvoit moderer par la jouyssance de ce qu'on ayme. Mais ce moyen ne se devant ny pouvant tousjours executer, comme contraire aux loix divines et

[1673] [*Deux moyens de guarir ceste maladie*]
[1674] Hippocrate, *Des maladies des femmes*, 7 ; *Des maladies des jeunes filles* ; Galien, *Des Lieux affectés*, VI, 5 ; Rufus d'Éphèse d'après Oribase, « Du Coït », dans *Du Coucher*, VI, 38, mais aussi Lucrèce, *De la nature des choses*, IV, v.1065-1069.
[1675] [*Troisième histoire plaisante*]. Plutarque, *Démétrius*, 27,11.
[1676] Bocchoris, roi d'Egypte, vers 720-715, était connu en tant que sage et justicier.

humaines, il faut recourir à l'autre[1677] qui depend de l'industrie d'un bon medecin. S'il arrive donc qu'un medecin rencontre quelqu'un de ces melancholiques passionnez et forcenez d'amour, il doit premierement tascher de le distraire avec belles paroles[1678] de ces foles imaginations, luy remonstrer le danger auquel il se precipite, luy proposer des exemples de ceux qui se sont ruinez, et qui en perdant la vie ont aussi perdu l'ame. Si tout cela ne sert de rien, il faut avec une autre ruse, et par l'entremise de plusieurs personnes, luy faire hair ce qui le va tourmentant, en dire du mal, appeller sa maistresse legere, inconstante, folle, qui n'aime que le changement, qui ne fait que se rire et se moquer de sa passion, qui ne recognoit point ses merites, qui aime mieux un valet pour assouvir son appetit brutal, que de se conserver un honeste amour ; et à mesure qu'on blasmera sa maistresse, il faut louer le melancholique, publier l'excellence de son entendement, et la valeur de ses merites. Si les paroles n'ont assez de pouvoir de guarir ce charme, come à la vérité elles peuvent bien peu à l'endroit des melancholiques opiniastre, il faudra inventer d'autres moyens. La fuite[1679], c'est-à-dire le changement d'air, est un des plus singuliers remedes, il le faut esloigner et depayser du tout, car la veue de sa maistresse luy r'allume tousjours son desir, et le recit du nom seulement sert comme d'amorce à ses ardeurs. Il le faudra loger aux champs ou en quelque maison plaisante, le pourmener souvent, l'occuper à toute heure à quelque jeu plaisant[1680], luy proposer cent et cent differents objects, afin qu'il n'aye loisir de penser à ses amours, le mener à la chasse, à l'escrime, l'entretenir par fois de belles histoires et graves, parfois de fables plaisantes, avoir de la musique joyeuse. Il ne faut pas le nourrir trop grassement, de peur que le sang venant à s'eschauffer ne resveille la chair et renouvelle ses flammes. Ostez l'oysiveté, ostez Bacchus et Ceres, sans doute Venus se refroidira. Les poetes chantent par tout que Venus n'a jamais peut attraper avec toutes ses ruses ces trois deesses, Pallas, Diane et Vesta[1681]. Pallas, represente la guerre, Diane la chasse, Vesta le jeusne et austerité de vie. Si tous ces artifices et une infinité d'autres que Nigide, Samocrate et Ovide ont descrit en leurs livres des remedes d'amours sont vains[1682], et que le corps soit devenu en telle extremité qu'il force l'ame à

[1677] [*Le second moyen pour guarir les melancholiques amoureux*]
[1678] [*Les paroles*].
[1679] [*Le changement d'air*]
[1680] [*Les exercices*]
[1681] Homère, *Hymnes* : *À Aphrodite*, v.7-35.
[1682] André Du Laurens a probablement pour source Pierre Boaistuau, III, *op.cit.* À ce sujet, Pierre Bayle, à l'article Publius Nigidius Figulus, déclare dans son *Dictionnaire historique et critique* : « Un auteur assez inconnu lui [Nigidius Figulus] attribue un *Traité des Remèdes de l'Amour*, […] il n'y a point de mensonges si grossiers, si extravagants, si sots, que certains auteurs fassent scrupule de les raconter sérieusement ». Publius Nigidius Figulus, en effet, contemporain et ami de Cicéron, néo-pythagoricien et polygraphe, a

suivre son temperament. Il faudra pour lors traicter ces amoureux comme les melancholiques[1683] que j'ay descrits au chapitre precedent, et quasi avec les mesme remedes ; faudra purger par intervalle et doucement ceste humeur qui a gravé au cerveau une habitude seiche, la faudra humecter par bains universels, et par appliquations particulieres, par un regime fort humectant. On le nourrira de bons bouillons, de laict d'amande, d'orges mondez, de la bouillie et du laict de chevre. Si les veilles le travaillent on choisira des remedes que j'ay descrits. Il faudra aussi parfois resjouir le cœur et les esprits avec quelque opiate cordiale. Il y a certains remedes[1684] que les anciens ont proposé pour guarir ceste passion erotique, mais ils sont diaboliques et les Chrestiens n'en doivent user . Il font boire du sang de celuy ou de celle qui a causé le mal, et asseurent que la passion est tout incontinent amortie. J'ay leu[1685] ,dans Jules Capitolin[1686], que Faustine, femme de Marc Aurele, fut tellement esprise de l'amour d'un jeune gladiateur qu'elle s'en alloit mourant. Marc Aurele, recognoissant sa passion , fit assembler tous les Chaldeens, magiciens et philosophes du pays, pour avoir un remede prompt et asseuré pour ceste maladie. Ils luy conseillerent en fin de faire tuer secrettement l'escrimeur, de

---

produit une œuvre curieuse et universelle, s'intéressant à la grammaire et à la linguistique (*Comentarii gramatici*), aux sciences de la nature (*De animalibus, De hominum natura*), à la météorologie, à l'astronomie (*De ventis, Sphaera*), ou encore à la religion sous toutes ses formes (*De extis, De augurio privato, De somniis, De diis*), mais, nulle trace d'un ouvrage sur les *Remedia amoris*. Samocrate, quant à lui, reste un personnage bien énigmatique, et difficile à identifier. Toujours selon Pierre Bayle, dans ses *Lettres choisie, Lettres CXLIX et CLIV à Mr de la Monnoie,* Rotterdam, Fitsch et Böhm, 1714, certains auteurs auraient corrompu peu à peu Soranus en Samocrate. Il renvoie à la référence suivante : « Quintus ou Quintanius Soranus, sous le nom duquel on voit deux lettres : l'une, à Antoine ; l'autre, à Cléopatre, *De modo Medendi Ardorem Libidinis Cleopatrae Reginae*, parmi celles qui se trouvent ordinairement imprimées à la fin de la *Satire* de Petrone, sous le titre d'*Epistolae de Priapismo, seu de propudiosa libidine Cleopatrae Reginae, ejusque Remediis* ; ex Bibliotheca Melch. Goldasti in Lucem editae.M. » Le problème perdure, car les suppositions de Pierre Bayle concernant Samocrate s'avèrent elles aussi fragiles. Mais dans la littérature médico-morale, surtout au XVIe et au XVIIe siècles, il n'est pas rare de trouver cette référence réunissant Ovide, Nigide et Samocrate. Excepté Boaistuau et Du Laurens, peuvent, entre autres, être cités les ouvrages suivants : Antoine de Guevare, *Les epistres dorées* […] *, traduict de l'espagnol en François par le Seigneur Guterry* […], Paris, Frizelier, 1585 ; François Valleret, *Le préau des fleurs meslées contenant plusieurs discours et dits notables des anciens et autres recherches curieuses*, Paris, R. Le Magnier, 1578.

[1683] [*Les amoureux doivent estre traitez comme les vrais melancholiques*]. Du Laurens prescrit la cure thérapeutique admise alors de la mélancolie, qui se fonde sur une classification tripartite : les remèdes évacuatifs qui servent à diminuer et à évacuer les humeurs nocives ; puis, les altératifs qui modifient et régulent l'humeur corrompue ; enfin, les confortatifs qui fortifient et rafraîchissent le corps. En effet, à la base de la médication pharmaceutique de la mélancolie, se trouve la thèse des opposites : la chaleur doit être refroidie, la sécheresse doit être humidifiée, la surabondance doit être enlevée, le toxique doit être évacué.

[1684] [*Remedes diaboliques et deffendus*]

[1685] [*Histoire de Faustine bien estrange*]

[1686] Julius Capitolinus, « Marcus Antoninus philosophus ad Dicoletianum Augustum », dans *Scriptores Historiae Augustae*, 19, éd. H. Iordan et F. Eyssenhart, Berolin, Weidmanos, 1864, t.1, p.57f ; *Histoire Auguste des Antonins aux Sévères*, éd. Florent Legay et Yves Germain, Clermont-Ferrand, Paleo, 2003, t.1. Il est possible que d'autres sources intermédiaires soient intervenues comme Pietro Critino, *De honesta disciplina libri XXV*, Bâle, Henricus Petrus, 1532, p.24-25 ; Pierre Boaistuau, III, *op.cit*., ou encore Pierre Messie, *Les diverses Leçons*, III, 13, *op.cit*., p.208-211.

faire boire à la femme de ce sang, et de coucher le soir mesme avec elle. Cela fut executé, l'ardeur de Faustine fut estainte, mais de cest embrassement fut engendré Antonin Commode, qui fut un des plus sanguinaires et cruels Empereurs de Rome, qui ressembloit plus au gladiateur qu'à son pere, et ne bougeoit jamais d'avec les escrimeurs. Voila comme Satan use tousjours de ses malicieuses ruses, et comme une infinité d'imposteurs et affronteurs vont abusant le monde.

Luis Mercado

DE INTERNORUM MORBORUM CURATIONE

De la cure des maladies internes

LIBER PRIMUS

LIVRE I

DE INTERNORUM MORBORUM CURATIONE[1687].

LIBER PRIMUS.

[…]

De melancholia. Cap. XVII.

[…] In his vero[1688], qui amore contabescunt, major diligentia, majorque prudentia adhibenda est. Est enim amor adeo vehemens animi affectio, vt in maniam et ferina deliramenta non raro commigrasse visum sit. Diffinit quidem amorem, Plato, *perfruendae pulchritudinis desiderium* ; ita vt ad ejus procreationem satis sit rem pulchram semel vidisse, et idolum pulchritudinis acceptum memoria collocare ; verum propter egestatem amantis, et celerem fugam accepit simulacri, non cessant procaces oblectantis figurae praesentiam exigere. Animus quoque in ea re tam importune excitatus, plurimum his obsequitur, et eandem cogitur affectare, quem sane affectum *amorem* nuncupamus ; itaque exuviae praedictae formae visu semel acceptae intimis praecordiis dilabuntur, atque haec circum, ut sunt tenues atque volatiles, perpetua inquietudine vagantur, et in memoriam assidue transcursant, quae lascivienti animo satis esse possunt. Caeterum si quis philosophorum scripta diligenter evoluerit, reperiet ut homo sensu et ratione donatur, ita utrique sua pabula, fomenta ac juvantia praestita fuisse, quibus alterentur atque praeficerent, atque etiam addita essent prolectilia et stimulus ad haec ipsa cognoscenda et exsequenda. Quod sane veluti olfacientes philosophi, geminum fingunt amore. Unum quidem qui rationi adesset, et alterum, qui sensui assisteret ; illum ad divinae lucis contemplationem, ad puram castamque vita semper adspirantem ; hunc vero veneris esse stimulum, qui ubi procax petulansque projectis habenis ac devorato pudore exorbitat, infra hominis specie ipsum homine dejicit, et ad ferinas damnatasque cupididates impellit ; cui profecto congruere magis furoris et insaniaei nomen, quam amoris multi ex philosophis censuerunt. Cognita igitur hujus affectionis natura, affectum melancholicum ab ipsa prodire multa monstrant et distinguunt. Quippe quos semel amor sibi in militiam

---

[1687] Texte latin établi d'après Luis Mercado, *De la cure des maladies internes* (*De internorum morborum curatione*), I, 17, Madrid, Thomas Junta, 1594, p. 179-180.
[1688] [*De melancholia ex amore.*]

adscripsit, et in miserae servitutis jugum violentum protaxit, exsuccatos atque macilentos protinus efficit, squalidos et adspernabiles reddit, elumbes, impotentes exanimes ac deformes dimisit, siquidem tota animatium intentio versat in amantis prosequutione, et illuc universum naturalis dispositionis robur transferunt. Atqui cui hujusmodi robur in spiritus sangunisque calore sit, protinus venter eo calore destitutus (*utpote distractis, peregreque vagantibus*) cibum negligenter appetit, et si quid ingeritur, hunc ipsum infeliciter concoquit, neque in membra convertit ; quo sit ut egestate et penuria emacientur, et spiritu careant vitali. Hinc sane facile est colligere, cur amantes saepenumero moereant, suspirent, lamententur, plorent, exsulent et vagentur, ac turbentur, nusquam consistant, aliena et male cohaerentia loquantur, desipiant ita ut mori desiderent, et id ipsum timeant. Sic qui amore torquetur, semper inquit veluti furens, *jactor, crucior, agitor,stimulor, versor in amoris rota miser, exanimor, distrahor, diripior, ubi sum ibi non sum, et ubi non sum, ibi est animus*. Praeterea ea contrarietate semper versantur, ut plorando rideant, ac prae tristitia cantent, et taciturni secum semper loquantur, et inter ea, quae loquuntur taceant. Audaces sunt et timent, pusillanimes et non raro temerarii, desperati et prae considentia gaudentes, adeo ut nemo sit tam tenui intellectu praeditus, quod his visis non conjiciat, non nisi ab amore proficisci posse. Habent insuper amantes ob frequentes vigilias et caloris distractionem, urinam crudam, ventrem adstrictum et colorem corporis ac faciei pallidum ; pulsum vero habent, qualem *lib. de causs. puls.* abunde disputavimus. Sed praeter haec omnia animi affectum magis patefaciunt interrogationes et locutiones variae, quae in memoriam revocent vel pulchras foeminas aut viros, si forsan eis memoratis vel turbetur, aut pulsum immutet, vel colorem, veluti Erasistrato cum Antiocho, et Galeno cum Piladis concubina contigisse loco nuper citato retulimus.

His[1689] signis cognita mali natura, in curatione omnino ab auxilius medicis substites, praeterquam a levi aliqua purgatione, quae crudos succos leniter et citra virium dispendium a prima corporis regione evacuet ; uteris enim cordis corrobatione, ac spirituum et tenuis substantiae refectione, quemadmodum praecedenti paragrapho abunde docuimus. Quod enim in hoc potissimum est praesidium, fuga a re amata procul dubio exsistit ; item exemplaris et sancta variarum rerum lectio, amicorum et familiarium mutatio, ludus, musica omnis generis, et omnis tandem distractionis modus. Itaque animus verbis et exemplis sic contemperandus est, ut nullis artibus vincatur, et in varias

[1689] [*Curatio.*]

curas distrahendus, ne malo subsit ulla occasio. *Praeterea*, qui sic laesus est, nunquam solus sit, inter eos versetur, quos observat et veneratur, colit et offendere metuit ; atque hi salutaria suggerant, et recta admoneant, subinde objurgent, increpent, absterrant, et rem amatam in decoris verbis notent. Item si adhuc corpulentus fuerit amas, balneis et exercitiis utatur, vinum fugiat, et ciborum utatur parsimonia. Sic Crates Tebanus inquit : « *Amori medetur fames, sin aliter tempus si neque his vincatur, laqueu.* » ; sed praestabilius profecto est huic malo mederi eleemosyna, jejunio, oratione, continentia et disciplina, quippe impetrato Dei auxilio, perfectius haec omnia fiunt. […]

Jean Aubéry

L’ANTIDOTE D’AMOUR

A SCAVOIR S'IL Y A UN
poux particulier par lequel on reco-
gnoisse l'amour et des autres
signes d'iceluy[1690].

[…] La derniere cause finale, qui preuve qu'il y a un certain poux amoureux, est l'evaporation ou libre issue des vapeurs, qui s'engendrent de la fabrique des esprits aux ventricules du cœur par le meslange du sang et de l'air, lesquelles sont fort closes par la contraction du poux, autrement estant retenue, nous suffoquent et causent mille pourritures par l'empeschement qu'elles mettent à la libre transpiration. Mais puisqu'en amour l'ardeur est inaccoutumée, la forclusion des fumées doit estre plus copieuse aussi, joint qu'il s'en amasse d'avantage, et que la nature d'elle-mesme fait de grands efforts, et en oublie souvent l'acquisition de ce qui luy profite. Ainsi, l'expiration de ceux qui meurent est plus forte et plus grande que l'inspiration. Ceste necessité de chasser les fulginositez d'amour, estant extraordinaire au corps, corrompt et perverti le poux naturel. Doncques par les trois causes finales du poux, lesquelles sont augmentées en ceste passion , le poux doit estre changé de gamme naturelle, en une particuliere contre nature, par laquelle on puisse recognoistre l'amour, ainsi que l'ont fait les autres passions de l'ame. Galien se loue d'avoir remarqué l'amour de la femme de Boetius, consul romain, par le poux, et celuy de la femme de Justus. Erasistrate de mesme recogneut par le poux l'amour qui desseichoit Antigonus espris de la beauté de Stratonique sa belle mere. Ces authoritez confirment la particularité du poux amoureux, et concluent avec les raisons precedentes qu'il y a un poux en amour different des autres. Toutesfois si nous pesons les raisons que je propose d'opposer, les arguments cy dessus n'auront grande force, pour la conclusion qu'ils pretendent nous faire recevoir. L'amour est comme un cahos où toutes les passions pesle-mesle sont confuses, c'est une syntaxe des mouvemens, et perturbations de l'ame, lesquelles, comme sur un theatre, tour à tour jouent leurs personnages, desguisez seulement des couleurs d'amour, tantost la joye se presente avec un poux grand et rare, fort semblable au vehement, en un instant la tristesse la dechasse avec un poux languide, petit et tardif. Après la peur entre en jeu assistée d'un poux frequent et sans ordre et le plus souvent, il y a une telle complication de passions

[1690] Texte établi d'après Jean Aubéry, *L'antidote d'amour, avec un ample discours, contenant la nature et les causes d'iceluy, ensemble les remedes les plus singuliers pour se preserver et guerir des passions amoureuses*, Paris, Claude Chapelet, 1599, p.62a-66b.

contraires, qu'elles rendent le poux tout inegal et comme alternatif d'un mouvement à l'autre :

Ores la crainte et ores l'esperance
De tous costez se campent en mon cœur,
Ny l'un, ny l'autre, au combat n'est vain-
queur,
Pareils en force, et en perseverance.
Ores douteux, ores plein d'asseurance,
Entre l'espoir, le soupçon, et la peur
Pour estre en vain de moy-mesme trompeur
Au cœur captif je promets delivrance. [1691]

Car lors que la peur et l'esperance, comme freres d'Helene, se succedent par morts et naissances alternatives, elles font un flus et reflus au poux, qui est comme un Eurippe, où une vague repousse l'autre, d'où procede l'inegalité du poux. Car l'esperance qui ensouphre les allumettes de leurs desirs, les tient le cœur gay et eslevé, leur promettant par une vaine montre de fleurs, la jouyssance des fruicts qui souvent se changent en fueilles, et la peur par un lasche deffy de son propre bonheur rabat et dimue le poux : l'esperance qui les emporte de son vent jusques au ciel, de leurs amoureuses pretentions esleue le poux, de sorte qu'il demeure entre ces deux mouvemens contraires tout incertain et dereiglé. Par là , nous concluons que si l'amour n'estoit adjoinct avec les autres passions, que son poux se pourroit discerner, et se recognoistre comme il faict à toutes les autres passions de l'ame, mais estant annexé et embrouillé avec les autres perturbations, son poux est confondu parmy le leur, qui desrobe au jugement la difference qu'il en donneroit si le poux estoit tout à soy. Mais si faut-il satisfaire aux preuves alleguées par Galien et Erasistrate, plustot que temerairement les refuter pour le respect de l'honneur et utilité que la medecine et tout le monde a receu d'eux, disons que Galien et Erasistrate ne descouvrirent seulement par le poux l'amour de la femme de Boetius, et d'Antigonus, mais fortifierent son incertitude par la consideration d'autres circonstances. Grands personnages qu'ils estoient, ils voyoient des jeunes personnes en aage florissant, sans diminution ou eschange de leurs temperatures, que tant soit peu d'augment de celle qui leur estoit naturelle, sans plainte et lesion apparante des parties, rien qui ne fut bien conforme, et assemblé, leurs humeurs en juste assiette, neantmoins desdaigner toutes choses, et fondre à veue d'œil :

[1691] [*Ronsard.*]

…. Il se fond peu à peu,
Desseiché par l'amour comme la cire
au feu.[1692]

Avoir une longue et profonde de meditation, avec un poux par fois haut et frequent au seul nom, ou aspect, discours, et caresses de certaines personnes : au contraire à l'intermission de leurs pensées, au silence, à l'eslongnement de mesmes personnes, le poux devenir petit, rare et paresseux. D'avantage ils apperçeuoient leurs visages maintenant pasles, et soudain empourprez d'un vermeil passager, qui disparoissoit comme un esclair, begayer, ou se couper en leurs discours. Ils observoient encore que, aux entrees et sorties, leurs malades tenoient les yeux colez sur des subjects qu'ils pouvoient juger aymez d'eux, pour estre aimables, et comme avec leurs pensées ils les fuyuoient à leur depart, et les accompagnoient de souspirs redoublez, se tournans comme la Clythie, tousjours devers l'Orient de leurs Soleils, leurs yeux estoient enfoncez et secs, les paupieres pesantes et grosses à raison des vapeurs d'embas, et des larmes[1693], une mine suppliante qui s'efforçoit par pitié d'eslargir leurs cœurs qui estoient contraints dans les presses du respect, leurs œillades estoient des esclairs, qui denonçoient le combat, des nues froides de l'honneur, et de la concupiscence autant qu'eslancer le tonnerre de leur amour, par l'adveu d'une deshontée jouyssance. Les extremitez de leurs corps s'egaloient aux glaces de Scythies, et les parties interieures aux embrasemens de Troye, joinct que l'amour est comme le Soleil qui se descouvre et faict voir par sa propre lumiere. Il porte un flambeau qui l'esclair assez, et jaçoit qu'il s'efforce de se couvrir, tousjours quelque flame en esclate, qui le trahit, ou au moins en voit-on sortir de l'ombre d'une fumée, qui le faict recognoistre. Doncques par ces signes le Galen, et Erasistrate eurent quelque soupçon d'amour, qui n'estant encore esclos de la crainte ne monstroit que le bout des aisles. Ils le verifioient par une longue practique de nommer à desseing, ou de faire representer l'agreable idole à laquelle par l'adueu du poux, ils sentoient sacrifier leurs cœurs pour devotes victimes à leur amour. Ils cognoissoient le poux hausser, abaisser, haster, et ralenter à mesure qu'ils faisoient advancer ou reculer, parler, ou regarder les sujects qu'ils soupçonnoient estre aymez : comme l'asseure le mesme Galien[1694], disant, qu'Erasistrate contemplant le vol des corbeaux, et touchant le poux d'Antigonus ne recogneut son amour, mais que de mesme comme autresfois il luy estoit arrivé tenant la

[1692] [*Ovide.*]
[1693] [*Avicenne*].
[1694] [*Predict.Hippocr.lib.I.com X.*]

main du malade que certaine femme entrant en la chambre, le poux s'eslevoit et advançoit et demeuroit inegal, et incontinent que la mesme femme s'absentoit, le poux se rabaissoit jusques à tant qu'il fut remis à son mouvement naturel. De là, nous devons apprendre, que si nous n'avons quelque soupçon par les signes alleguez, qu'il est impossible par le seul poux de recognoistre l'amour. Mais donnons à Erasistrate qu'il aye recogneu l'amour d'Antigonus par le poux, comme il sceu discerner, que c'est amour dont brusloit Antigonus avoir esté allumé par les seules beautez de Stratonique ? Veu mesme qu'il ne pouvoit si promptement soupçonner que ce fust d'elle, pour le respect qu'Antigonus portoit à son pere. Si Erasistrate n'avoit eu plus grande foy et tesmoignage par les observations des signes mentionnez, qui l'avoient comme conduits par la main à la cognoissance de ceste maladie amoureuse, que non pas de l'incertain rapport du poux. Concluons qu'il y a un poux amoureux, mais qu'il est mal aisé d'estre recogneu pour tel, si les circonstances cy-dessus desclarée, ne nous induisent, et conduisent à sa cognoissance, et difference d'avec les autres poux.

Giovanni Battista Selvatico

GALENI HISTORIAE MEDICINALES

Histoires médicales de Galien

MULIERIS AMANTIS[1695], ET SERVI SOLLICI-

TUDINIS DEPREHENSIO.

Historia Tertia.

Regina, ad mulierem amantem a Galeno prudentissime deprehensam, transeamus : non quidem similitudinis sexus causa, sed quoniam cujusvis conditionis foeminam insano amore capi, frequens fit et facile satis. Est hic morbus animi, corpus ipsum in passionis consensusm trahens, sicuti et corpus, animam interim vicissim ad patiendum trahit. Est hoc quidem ex se manifestum ; a Galeno tamen in libro quem *De cognescendis et curandis animi morbis* inscripit, verius confirmatum. Animi propterea morbos, ut corpori infestos, cognoscere : ad medicum pertinere fatetur quisque vulgari prudentia hos cognosci etiam ab his qui exiguam scientiam adepti sint, Galeni fuit opinio in lib. *De praecognit. ad Posthum*. *cap. 6*. ut ideo majori reprehensione digni fuerint medici illi romani, qui mulieris amorem, et servi sollicitudinem non deprehenderunt. Horum historiam loco eodem Galenus diligentissime recensuit, et quibus mediis, eorum animi affectionum celatas caussas deprehenderit, expressit. Vocatus enim ille, ut foeminam noctu vigilantem inspiceret, et ex una jacendi figura in aliam se crebro transferentem ; ut ipsam sine febre reperit, percunctatus est quaecunque singillatim illi contigisse poterant, quae vigilias fecissent. Illa autem vix, interdum nihil respondebat, perinde atque frustra se interrogari, significaret ; demum aversa stragulis adductis, se totam operuit, et quodam parvo velo supra caput adducto, in morem eorum qui dormire volunt, cubare coepit. Id videns Galenus discessit, duorum alterum secum ipse colligens : vel atrae bilis vitio mulierem animi dejectionem pati ; vel rei quam fateri nollet, moestitia laborare. Quamobrem postero die cuncta diligentius observare proposuit. Cum itaque ex ancilla asistente, fieri non posse, ut tunc aegram dominam, viseret, intellexit, abiit, rediitque de inde, idemque evenit et tertio. Reversus demum sequenti die, solus cum ancilla variis de rebus collocutus, aperte moestitia quadam dominam laborare, cognovit : quam casu postea reperit amara, eum sane in modum, inquit, quo Erasistrato quoque contingit. Cognoscendi amoris modus is fuit. Cognito prius nulla corporis parte mulierem afflictari, sed molestia quadam animi tantum pertubari ; contingit, ut quo tempore foeminam inspiceret istud ipsum quod esse suspicabatur, sibi confirmaretur. Quodam

[1695]Texte latin établi d'après Giovanni Battista Selvatico, *Histoires médicales de Galien* (*Galeni Historiae medicinales a Jo. Baptista* [...], 3, Hanau, Wechelianis, Claude de Marne et des héritiers de Johann Aubry, 1605, p.10-14.

enim e theatro veniente, Pyladem saltantem conspexisse narrante, statim mulieris vultus et faciei color immutatus est ; quod Galenus obsevans, brachio manum statim admovit, pulsumque subito variis modis agitatum invenit : quod quidem animi perturbati indicium fuit. Quocirca sequenti die cuipiam ex iis qui eum sequebantur, praecepit ; ut cum ad mulierem venisset, eum post parum subsequeretur, nuntiaretque ; Morphum eo die saltasse ; quo facto nulla ab eo observata est in pulsu mutatio. Sequenti die jubente eodem annuntiari histrionem, qui ex tribus reliquus erat, saltasse, similiter pulsus non se mutavit. Quarto die cum ad multam noctem de industria expectasset, ubi renunciatum esset Pyladem saltasse, pulsum variis modis subsultasse, diligenter Galenus adnotavit, atque ita mulierem Pyladis amore captam esse, deprehendit ; quod secutis etiam diebus attentius cum observasset, in ea opinione magis adhuc est confirmatus. At servi Atriensis sollicitudinem, hac via se deprehendisse, scripsit. Cum moestitia ille afficeretur, quia rationem pecuniarum quas administraverat, redditurus esset, cujus summae non parum deesse sciret, prae moerore vigilibat, animumque despondens tabescat. Prius itaque senem servum illum, nullo corporis morbo laborare, domino annuciavit. Deinde, ut animadverteret monuit, Atriensem propterea timere, quia rationem eorum quae administrarat , expostulaturus esset, tristiaque ipsum idcirco angi, scientem haud parum deesse. Hoc affirmante etiam ipso domino, majoris notitiae caussa Galenus consuluit, ut Atriensi dominus diceret ; se, id tantum argenti quod haberet, repetisse ne, commissa alteri servo quem nondum expertus esset, domestica gubernatione ; ille inexpectata morte periret ; nullas ab eo rationes postulaturus. Quae servus intelligens, credens, se, administrationis suae rationes non redditurum, tristiam ab animo deposuit, et pristinum corporis habitum jam tabescentem, tertio die recepit. Haec Galenus in muliere et servo depraehendit, quae alii medici qui illos ante inspexerant, deprehendere minime sciverunt. Videbuntur ea fortasse aliquibus leviora quam deceat, et curiosa nimis. Sentio tamen ipse esse illa et scitu digna et utilitatis plena ; ad veram in arte medica gloriam assequendam, quanti referat certa et vera praedictio in *historia 53*. docuimus abunde ; longe autem gloriosius et honorabilius esse etiam quae animus occulte continet, cognoscere et patefacere, inde constat ; quod vaticinantes, et physiognomicos ac alios quosque animi nostri occulta deprehendentes, imitetur tunc peritus medicus. Utilitas propterea cognoscitur manifeste, quia, citius, facilius et juncudius, sanitatem consequuntur aegrotantes, quos, morbi caussa a medicis non recte cognita, et ab eis prae timore, pudore, aut verecundia celata ac simulata, pejorem in dies conditionem, acquirere, prorsus necesse est. Videamus igitur, ut res evadat certior et utilior, quae sint hac in historia, aut dubia aut

difficilia, eaque explicemus diligenter. Quaeramus primo loco, qua ratione ex nocturnis illius mulieris vigiliis, et inordata corporis jactatione ; illa vix aut nihil dum interrogaretur respondente, sed aversam stragulis abductis se totam operiente, et quodam velo supra caput adducto in morem eorum qui dormire volunt cubare incipiente eam, vel atrae bilis vitio animi dejectionem pati, vel rei quam fateri nollet, moestitia laborare, Galenus collegerit. Cum vero ex variis cum ancilla de rebus collocutione, animi moestitia quadam illam laborare se aperte cognovisse, Galenus dixerit : quaeramus ideo et doceamus quales fuerint collocutiones illae, ut ex his tanquam ex regula quadam, animi moestitiae deprehendendae, methodum discamus. Est tertio ut declaremus, que inter faciem et vultum extet differentia. Cum Galenus dixerit : narrante quodam e theatro veniente, Pyladem saltasse, statim, mulieris vultus et faciei colorem immutatum esse. Quin etiam quae fuerit ea coloris mutatio quae fuerit alter, sicuti etiam qui sint varii illi modi agitationis pulsus quos tacta arteria Galenus persensit, animi perturbationem indicantes, iis qui de re aliqua certant, familiares et consueti. Et qua de caussa ex iis qui eum sequebantur , cuipiam jussit, ut Morphum saltasse enunciaret, et sequenti die histrionem itidem saltasse, enunciari voluit, relicta ad quartum diem iterata Pyladis commemoratione. Neque etiam manifestum esse puto, ex ea pulsus agitatione, illam amare potuisse Galenum certe colligere ; qui pote alterius quoque animi perturbationis signum, istud esse, jam constituerat ; ita ut, non minus odium quam amorem, pulsus illa subsultatio, significaret. Et quod dicit : secutis etiam diebus, id se attentius observasse, et in amoris suspicione suscepta, magis adhuc perstitisse ; quae fuerit nova haec observatio, et quibus ea niteretur fundamentis, declaratione egere videtur aliqua quod vero ad servum attinet, reprehendet aliquis fortasse dicentem Galenum ; eodem se modo cognovisse, illum simili modo laborare ; cum tamen non amaret, sed administratae pecuniae reddendae rationis, timore correptus, moestitia afficeretur. Atque ut illum prae moerore vigilasse manifestum est ; obscurum est et contra, quam de caussa animum despondens, tabesceret. Neque rationem Galenus explicavit, cujus medio illum moerenti animo esse ob eam caussam qua domino retulit, cognovit. Sed et illud obscurius esse quomodo potuerit, ut, promittente servo illi, domino se administrationis pecuniarum rationem non redditurum, juxta Galeni consilium : tristia animi deposita, tridui spacio, pristinum corporis habitum, reassumpserit, ex tabe deperditum. Et quoniam eum se in modum, mulierem amare deprehendisse Galenus dixit, quo Erasistrato quoque contigit, deprehendere a privigno novercam amari ; rectum propterea esse existimo, historiam hujusmodi prius et ante omnia enarasse. Hanc itaque Plutarchus supra alios

diligentissime, ut opinor, in Demetrii vita, scripsit ; et quibus ingeniis ad Seleuci amorem deprehendendum usus fuerit. Erasistratus medicus insignis, hac oratione docuit : [Inciderat in amorem Stratonices novercae Antiochus, quae juvenis adhuc puerum jam Seleuco pepererat ; cum multis modis excutere eum affectum tanta est ; tandem desperata re, gravi cupiditate, et immedicabili aegritudine captus, statuit finem vivendi facere ; et simulato morbo, neglecta eorum quae ad curam corporis attinent, atque inedia paulatim sibi mortem adsciscere. Erasistratus autem medicus, cum non difficulter deprehendisset, amore eum correptum esse ; neque conjicere tamen posset, quid deperiret ; rei perscrutandae caussa, assiduo in ipsius conclavi versatus, observare coepit, ubi, aut adolescens, aut mulier amori apta, ingrederunt ; quis vultus Antiochus esset, et caetera quoque considerare quae animi maxime affectionibus mutantur in homine et consentiunt. Cum ad reliquorum ingressum nihil mutationis, sentiret ; animadvertit, quoties Stratonica vel sola, vel cum Seleuco intraret (id quod fiebat frequenter) omni illa quae a Saphone descributur indicia, in Antiocho apparere : vocis regressionem , igneum ruboremm, oculorum nutus, subitos sudores, pulsuum perturbationem atque inconstantiam, ac victo tandem protinus animo, angorem, stuporem, ac pallorem. Hae Erasistratus perpendens, idque etiam ratiocinatus : regis filium, si alio quam novercae amore laboraret, haudquaquam ad mortis usque discrimen, aegritudinem recitiurum fuisse. Hunc quidem ejus amore efferre atque podere, arduum duxit. Fretus tamen Seleuci in filium benevolentia, ausus est aliquando ei dicere ; morbum Antiochi ex amore esse, sed amore insanabilii, quod fieri non posset, ut is amata potiretur. Perterrito deinde rege, et quid ita amor ille expleri non posse interroganti : « Quia, inquit, uxorem meam deperit. » Ibi Seleucus : « Tu autem Erasistrate, cum fis amicus noster, cura adeo filio meo uxoris tuae nuptias concedere nolis, praesertium cum in eo uno niti regnum nostrum videas ? - Quia, inquit Erasistratus, ne te quidem patrem ejus concessurum fuisse arbitror, si Stratonicam concupivisset. » Ad haec Seleucus : « Utinam vero, inquit, amice, aliquis hominum aut Deorum amorem filii mei ita subito a tua uxore eo avertat, ut lubens ego regnum quoque dimiserim supersiste filio. » Haec cum ille animo graviter perturbato, multisque eum lachrimis esset locutus, injecta dextra, Erasistratus : « Nihil jam, inquit, ad istam rem Erasistrati opera eges, ipse enim tu, et pater amantis et adamatae maritus et rex optimae familiae tuae mederi potes. »] Censeo itaque ipse collegisse Galenum ex hac historia non mondum unum tantum cognoscendi Pyladem a foemina illa amari, ut ille fassus est, sed statim ab initio eam amare, quisquis esset quem amaret, quod sane ille idem fassus est in *Primo prognost. com.8*. Ex pulsus mutatione, aliisque enarratis quoties ad Antiochum

veniret Stratonices, eam ab Antiocho amari ut cognovit Erasistratus, ita et Galenus, ex pulsus, vultus et faciei mutatione, quoties Pyladem saltasse nuntiabatur, illum a foemina illa amari deprehendit. Et quod collegit simpliciter prius eam amare aliquem, quia vigilaret, jactaretur in hanc et aliam partem, neque febricatet, aut melancholia laboraret, nullaque tandem corporis parte afficeretur ; id ex Erasistrati historia discere potuit, Antiochum, morbo simulato mori statuisse, cum tamen morbo aliquo minime afficeretur ; considerans namque Galenus, vel a morbo melancholia vocato, vel ab aliquo alio animi moerore nocturnas vigilia, corporis jactationem, taciturnitatem, et alia ab eo in ea muliere observata, provenire posse ; eo argumenti genere ut uteretur, facile fuit. Animi vero moerorem, et melancholiam vocatum morbum talia quoque facere posse, ex iis est, quae apud medicos omnes sunt in confesso. Certus tamen adhuc cum non esset Galenus, certiorem cognitionem, ex variis cum ancilla collocutionibus susceptis, quaesivit, rem autem ex his cum deprehenderit manifestius, de rebus illis quae animi moestitiam facere aptae sunt, collocutiones illas fuisse, dubitare haud contingit. Dicamus propterea, natura communi hac in re usum illum fuisse, quam ad eos qui morbum simulant deprehendendos, necessarium prorsus esse, in libello de iis qui morbum simulant deprehendendis, plane docuit librum sane elegantem et utilem, a nobis commentariis illustratum. Hocque illud esse videre est, quod in sine historiae Galenus dixit : vulgari scilicet prundentia haec cognosci, etiamsi quis exiguam medicinae scientiam adeptus sit. Quoniam autem non una tantum animi moeroris est caussa ad eam propterea particularius deprehendendam ulteriori diligentia uti, necesse illi fuit. Jamque in amoris suspicionem cum venisset (id fortasse suadente forma illius liberali, juvenilique aetate ; vel etiam quidpiam ex ancillae collocutionibus depraehenso). Pyladem saltasse dum contingeret enuntiari observata : tunc ab eo repentina vultus et faciei mutatione ; ad arteriam tangendam sese statim accinxit, quam variis modis agitati observans ; certiorem animi moeroris causam deprehendit protinus ; illamque Pyladem deperire depraehendit certior deinde factus, quod, Morphum saltasse, dum nuntiaretur, nulla in pulsu fiebat mutatio. Eorum autem omnium qui saltabant nomina, curavit eo consilio Galenus esse commemoranda ; ut pulsuum mutationis causam, audito Pyladis nomine, rectius judicaret et certius. Porro pulsuum agitationem hujusmodi, modos, iis qui de re, aliqua certant, familiares et consuetos, animum perturbatum indicantes ispemet Galenus, sui ipsius factus interpres, et commentator, nobis descripsit, in *primo Prognost.com. 8*. his verbis : [Non Erasistratus videns corvos, aut cornices volantes, deprehendit adolescentis amorem ; nec, ut quidam dixerunt, amatorium pulsantes arterias sensit adolescentis. Nullus pulsus

proprius amoris est ac peculiaris. Sed quemadmodum apparuit etiam interdum mihi, cui injiceti manum carpo egri ; muliere quadam visa earum quae domi erant ; statim inaequalis pulsus atque inordinatus evasit : paulo vero post adhibitum naturalem, simul recedente muliere visa, redivit. Ita non mutatus pulsus communem quendam significat perturbationis effectum in animo fuisse aegroti. Perturbationem autem hanc interstingui conveniet ex iis quae dicuntur ab eo pariter aut videntur. Etenim rursus dictis quibusdam, pulsus vertitur ad inequalitatem, perturbata aegro ab ea que audivit.] Mutatus est itaque pulsus mulieris illius et factus inaequalis et inordinatus. Quapropter licet ex pulsus inaequalitate mulieris animum perturbari persenserit, non tamen ex hoc amorem deprehendit sed, quod perturbatio illa Pyladis nomine audito eveniret. Amorem autem potius quam odium, perturbationem illam pulsus insequi ; ex aliis postea observatis, quod cognoverit, dicendum nobis est : ex aetate juvenili, ex forma liberali, exque collocutionibus cum ancilla factis. Quam in opinionem confirmatus est deinde magis, iisdem, secutis diebus, attentius observatis animi motionibus et corporis mutationibus. Ceterum vultus et faciei meminit, rem ut planius patefaceret : sumitur enim interim facies, pro sola ea parte capitis quae sub tota fronte est ; auribus, oculis, naso, et ore ad mentem usque circumscripta a superciliis incipiens, sic scribente Galeno in *lib. introduct. cap. 10*. vultus vero sumitur ab Hipocrate in *lib. prognost.sect. prima. partic.5*. pro tota anteriori capitis parte, comprehendens etiam frontem, supercilia et tempora quae omnia in ea muliere antidoto Pyladis nomine, colore mutasse. Galenus animadvertit atque colorem hujusmodi ad rubeum mutatum esse ex eo vel facile persuademur, quod, dicte mulieris pulsus, tales effectos esse, ille dixerit, quales in his fiunt, qui de re aliqua certant. Hi vero, ob excandescentiam quae necessario certamen sequitur, erubescunt manifeste. Confirmat hoc idem Plutarchus magis in amatorio inter amoris signa, ruborem faciei igneum enumerans. De his plura leget qui voluerit, in ejus libri c.16. quem de cognoscendis qui morbum simulant, scripsimus. Quae tandem ad servi historiam planius patefaciendam, quaerebantur ; facili ea negotio adimplentur. Simili cum muliere morbo servum laborare Galenus dixit : hoc est, eorum utrumque anime moerore affectum esse, licet diversam ob causam. Eadem etiam methodo, ad servi moestitiam, una cum ejus causa deprehendenda, usus est, considerata presente corporis sanitate, ex qua animi morbum collegit ; usus deinde prudentia sua talis moestitiae causam deprehendit. Vigilare eum prae moerore potuisse, nullus erit qui non concedat. At, ex his vigiliis, coctionibus impeditis, corpus minime nutriebatur ; servusque propterea tabescebat. Non quidem, ut ipse existimo, quod vere in talem incidisset (presentem dixit Galenus tunc fuisse sanitatem), sed in maciem

corporis incidebat ; ad quod denotandum, tabescentiem nomine usus est Galenus ; quia scilicet macies et tabes se invicem consequantur. Hoc fretus Galenus, omnem in nutriendi actione laesionem, generalissimo tabis vocabulo, in *lib. de sympt. diff.cap.4*. appellavit. Proindeque cum vere servus ille non tabesceret, sed ob animi moestitiam nimis vigilans, corpus ejus emaciaretur non recte nutritum mirum non est, illum, animi moestitia deposita, somno et corporis nutritione reassumptis, tridui, spacio, pristinum corporis habitum reacquisivisse. Ex hac ea propter historia, cognitionem ediscere quisque medicus poterit, moestitia animi, sine corporis morbo, causas celatas, quod sane illius temporis medicos multos latuisse eodem in loco Galenus existimavit, quia nescirent, quid a perturbato animo, pati corpus soleat : fortasse nec etiam, a concertationibus et pavoribus animum ex improviso turbantibus ; pulsus ipsos immutari. Constat ex hac eadem historia.

1. Animi morbos celatos, cognoscere et patefecere, gloriosum esse in arte medica.
2. Utilitatem, tali morbo laborantibus ex cognitione medici illis accedere multam.
3. Amor celatus qua methodo cognosci possit.
4. Pulsumque nullum amoris esse proprium.

Joseph Du Chesne

LE POURTRAICT DE LA SANTÉ

SECTION PREMIERE

DU POURTRAICT

DE LA SANTE[1696].

[…]

DE L'AMOUR VOLUPTUEUX.

CHAP.V.

[…] Mais outre tous lesdits charmes, ensorcellemens, manies, fureurs, stupiditez et brutalitez que cette passion produict : voire dans les plus sains, beaux et fermes esprits ou entendemens, de combien de sortes de grandes maladies (et desquelles les causes sont occultes, et fort difficiles à cognoistre) moleste, afflige et agite elle en outre le corps humain ? À quoy un tres expert et docte medecin est tres necessaire, pour y apporter les salutaires remedes.

Combien y a-t-il de filles, de femmes et d'hommes jeunes et vieux, de grande et de petite estoffe, et qualité (l'amour n'ayant respect aux personnes) qui sont travaillez de ceste tyrannique et cruelle passion en leur esprit, et en leurs corps : voire en telle sorte qu'ils en perdent le repos, le manger et le boire ? Voire ils en amaigrissent, et affoiblissent par fois si fort, qu'ils sont contraincts d'en tenir le lict, comme attaincts de quelque maladie languissante ; et faut qu'on aye recours au secours du medecin, qui leur trouvant le pouls frequent, les urines rouges à cause des veilles, de trop d'abstinence, et inquietudes perpetuelles, qui enflamment le sang et les esprits, conclura c'est quelque cachexie ou fievre lente, de la premiere espece des hectiques, ou tel autre sorte de mal, analogue aux symptomes, dont la personne amoureuse est affligée. Il aura beau luy ordonner la mission de sang, une benigne purgation, l'usage du laict en sa saison, le bain doux ; la mission du sang revulsive par les malleoles, si c'est quelque jeune fille, qui n'ait eu encore ses mois ou qui luy soient supprimez, des tablettes cordialles et desopilatives, avec une bonne façon de vivre : tout cela ne sert que d'augmenter le mal, d'autant qu'on ne touche pas à la cause. Et c'est à quoy, et la science et la grande experience du medecin est fort requise et necessaire pour bien discerner et recognoistre tels maux.

Ce que sçeut bien prattiquer ce grand et venerable coryphée des medecins, Hyppocrates[1697] ; le grand sçavoir et renommée duquel s'estendant par toute la Grece, fust

[1696] Texte établi d'après Joseph Du Chesne, sieur de La Violette, *Le Pourtraict de la santé, où est au vif representée la reigle universelle et particuliere de bien sainement et longuement vivre* […], I, 5, Paris, Claude Morel, 1606, p. 52-56.

appellé par Pediccas roy de Macedone, travaillé d'une grande et longue maladie qu'on croyoit estre tabide. Arrivé avec son compagnon Euriphon, plus aagé que luy, et ayant diligemment et meurement consideré la nature du mal du roy, il recogneut par certains signes et indices que le mal procedoit d'une passion de l'esprit. Car son poulx, d'ailleurs languissant et debile, s'augmentoit tout aussi tost qu'une des concubines de feu son pere Alexandre, nommée Phyle, d'excellente beauté, se presentoit devant sa face : de laquelle Perdicas estoit venu si espris et amoureux (sans luy oser tesmoigner sa passion) qu'il se consumoit peu à peu, tant estoit grande la violence de ce feu couvert. Mais Hyppocrates, ayant descouvert la cause du mal, y sceut apporter fort dextrement le remede. Car en ayant adverty Phyle, elle (pour sauver le roy) le caressant et regardant d'un œil doux et favorable, il fut en peu de temps restitué en sa premiere santé. C'est ce qui en escrit par Suranus en sa vie.

Il y a une semblable histoire descrite par Plutarque, en la vie de Demetrius, qui ayant marié sa fille nommée Stratonice, avec le roy Seleucus, advint que le fils de ce roy, nay de sa premiere femme, et qui estoit jà grand, nommé Antiochus, devint amoureux de ceste Stratonice sa belle-mere, assortie d'une parfaicte beauté. Voire en fut si vivement espris et attaint, que combien qu'il fist tout son possible pour vaincre sa passion, il se trouva pourtant le plus foible, tellement qu'il jugea qu'il n'y avoit remede qu'en la seule mort, d'autant qu'il sentoit son desir reprochable, et sa passion incurable, ayant affaire principalement à sa belle mere, et son pere qui estoit encore vivant. Sur ce desespoir, il delibera de terminer sa vie à la longue, en s'abstenant de boire et du manger, et feignant d'avoir quelque mal interieur dans le corps qui l'en empeschoit, dans un peu de temps il devint deffaict et tabide.

Erasistratus grand medecin et des premiers entre les anciens[1698], appelée pour sa guerison, s'aperçeut en peu de temps aysement, que le mal procedoit d'amour, mais il luy estoit difficile d'en cognoistre la cause, et le sujet dont il procedoit. Ce que voulant descouvrir le medecin, il ne bougeoit tout le long du jour du chevet de ce jeune prince : regardant tres attentivement tous ceux ou celles qui entroient, fust-ce quelque jeune et belle femme, fille, ou quelque beau fils. Car lors, execrable vice de sodomie estoit commun ; et pleust à Dieu que la chrestienté n'en eust pas esté depuis, et n'en fust encores aujourd'hui infectée. De mesme, Erasistratus observoit d'ailleurs tous les mouvemens exterieurs qui ont accoustumé de respondre aux passions et affections

[1697] [Dexterité, prudence et jugement d'Hippocrates.]
[1698] [Excellence d'Erasistratus en la medecine, avec une histoire memorable, non imitable.]

secretes de l'ame. Or, ayant remarqué tout autant de fois que Stratonice arrivoit vers luy, ou seule, ou accompagnée, le grand changement qu'arrivoit audit Antiochus, soit en la couleur de son visage qui en rougissoit et pallissoit, soit aux œillades amoureuses qu'il luy dardoit incessamment, soit au deffaut de sa parolle, soit au poulx qui se hastoit et haussoit, et autres tels signes voire demonstratifs d'une amoureuse et effrenée passion. Il conclud en soy-mesme que c'estoit l'amour : voire de Stratonice qui le tourmentoit de la sorte. Et apres beaucoup de pensemens qu'il eut en luy mesme, s'il declareroit au roy la cause du mal, ou non, en fin se confiant en l'amour paternelle que le roy portoit à son fils, et voyant qu'il y alloit de sa vie, il se hazarda de le faire et de luy dire que le mal qu'avoit son fils n'estoit autre chose qu'amour, mais que c'estoit un amour dont il estoit impossible qu'il jouyst et par consequent, son mal estoit incurable. Seleucus demeura tout esperdu d'entendre ceste nouvelle et luy demanda pourquoy il estoit incurable. « Pour autant, dict Erasistratus, qu'il est amoureux de ma femme. - Et Dea ! luy replicque le roy, t'ayant tousjours tentu tant mon amy comme j'ay fait, ne voudrois tu pas sauver de mort mon fils luy quitter ta femme, à fin qu'il la print en mariage ? - Tu ne le ferois pas toy-mesme, replicqua-t-il au roy, si c'estoit Stratonice qu'il aymast. - Ô pleust aux dieux que ce fut à elle qu'il s'adressast ! », respondit le roy. Ce qu'entendant Erasistratus, et croyant fermement que le roy le disoit d'un cœur non feint, ains outré pour l'amour de son fils, veu les larmes qu'il en versoit, le prenant par sa main, luy dict franchement : « Tu n'as, Sire, en cecy que faire de mon secours. Tu peux, seul, estant pere, mary et roy, estre medecin de la maladie de ton fils qui ayme Stratonice. » Ce qu'entendu par le pere, convoque soudain son conseil, et pour garentir son fils, le fist couronner roy des haultes provinces d'Asie, en luy quittant et donnant en mariage Stratonice.

Voila comme ces deux grands personnages ont descouvert, par leur subtil esprit, ce mal caché d'amour, et en ont delivré deux grands princes. […]

Heinrich Kornmann

LINEA AMORIS

Esquisse de l’amour

CAP.III[1699].

De Convictu.

[…] De cibo quod diximus et ad potionem referre possumus, unde quaestio secunda erit : [*An pocula amatoria sive philtra, aliquid ad amorem conciliandum potentiae et efficiae habeant ?*] In qua et affirmativam tum rationibus, tum exemplis tenebimus ; cibis enim non tantum sustentantur corpora nostra, sed et potionibus ; mage siquidem transeunt et citius potiones, quam cibi, id quod medicorum exemplis probatur. Plures enim potiones medicinales quam electuaria, etc. ab iis aegrotis exhibentur, in quo tamen medendi genere Theophrastus et ejus affeclae a Galeni schola digressi fuere quintam essentiam sive animam et spiritum rei vaccinis illis potionibus Galenicis praeferentes, quorum medicina etiam hodie in plerisque principum aulis recepta viget et floret, et celebris in ea hodie Georg. am. Wald. Panaceae autor. Quia fascini amatorii causa duplex, ut refert *Vair. in lib. I. de Fasc. c.8.* altera ab internis principiis, altera ab externis oriens, de prima quaedam praemittemus. Amor concupiscentiae ex objecti cognitione proficiscitur, nemo enim rem penitus ignotam amore ac benevolentia prosequi potest. Cum amoris effectus ut Aristoteles sentit, conjunctio quaedam sit, qua ut eodem referente Aristophanes dixit, amantes unum fieri cuperent, nisi alterius corruptio sequeretur. Et quotiescunque amans in amore rem amatam sibi non respondere animadvertit, ad amatorium fascinum confugit, quo sibi illam obsequentem reddat, quod quidem fascinum, si ab interna fiat, eam qualitatem habet quam fascinans in rem amatam remisse vel intense jaculatus fuit. Atque haec amoris aegritudo nihil aliud esse videtur quam ardens animi affectus atrae bilis affinis et consimilis, quo animus ipse assidue agitatus, ob alicujus pulcritudinis imaginem atque formam sibi semper observantem flagrat. Amans igitur stimulis desiderii incensus usque adeo ardet, donec per fascinum votum consequatur. Hujus vero amatorii fascini duplex qualitas assignari potest ; altera ab internis principiis, altera ab externis promanans. Quae ab internis principiis, ut fronte, imaginatione ac reliquis oritur, non illico rem amatam pessundat, cum id amans fascinator non intendat. Sed tantum studet ut sibi in amore respondeat, quae si pertinax perseverat,

---

[1699] Texte latin établi d'après Heinrich Kornmann, *Esquisse de l'amour* […], (*Sibylla trygandriana, seu de Virginitate, virginum statu et jure tractatus novus et jucundus, in quo ex jure naturali, divino, canonico et civili, scriptoribus ecclesiasticis et prophanis virginitatis status laudatur* [...] *paratus per Henricum Kornmannum,* [...] - *Linea amoris, sive Commentarius in versiculum gl. "Visus, colloquium, convictus, oscula, factum*), Francfort, J. Fischer, 1610, p. 59-71.

fascini tabes universum corporis habitum inficit, et primo ad maciem et pallorem, deinde ad varias aegritudines et morbos, demum ad interitum amans perducitur. Hoc amoris genere Phyllis Lycurgi Thracum regis filia infecta legitur, quae cum Demophoontem Thesei filium a Trojana expeditione redeuntem et a rege hospitio exceptum deperiret, eo furore ac insania correpta est, quia illo frui nequiret, ut amoris impatientia post multas aegritudines laqueo vitam finierit. Sic Iphis liberali facie puer cum Anaxaretem puellam incredibili amore posequeretur, interiit. Sic Haemon Thebanus cum Antigones Oedipi et Jocastae filiae amore contabesceret, ad ejus tumulum sibi mortem conscivit. Eodem mortis genere puella Sappho ex Lesbo insula vitam cum morte commutavit, Phaonis liberalis formae adolescentis amore percita. Quam imitata Biblis Mileti filiae ex Cyane Cauni fratris amore fascinata laqueo se suspendit, ut in *De arte amandi Ovid. refert* :

Biblida quid referam ? Vetito quae fratris amore
Arsit et est laqueo fortiter ulta nefas.

Pyrami quoque et Thysbes necem eisdem fascini viribus nonnulli adscribunt. Sic etiam Galeacius Mantuanus, cui cum quaedam pulla quam deperibat per jocum imperabat, ut se in fluvium dejiceret, amatorio fascino rationibus usu orbatus, eidem obtemperavit, seque vita privavit. Sic Timagoras,ut Coelius est autor, praecipitem se dedit miletis adolescentis Atheniensis jussu, cujus fascinantibus radiis infectus erat ; nec secus Gidica Cominii Laurentini uxor vitae finem dedit, dum Comminii privigni fascino contaminata esset, in quod mortis genus parum abfuit, quin Antiochus Seleuci regis filius incideret, novercae Stratonices infando amore correptus, sed pius pater filii vitae amans, charissimam sibi conjugem eidem filio cedere non dubitavit ; quod in amorem incidisset fortunae acceptum referens, quod usque ad mortem is dissimularet, ipsius pudori imputans, eo planeque bestiali fascinata fuit fascino. Lasciva illa Semiramis equum ad coitum usque adamasse dicitur. Item Julia noverca illa Antonini Imp. cui cum Imperatore nudae disceret : *Scilicet etc. illa, si libet, licet, an nescis Imp. esse legem ferre non accipere ?* Eodemque plane diabolico infecti fuere amore Nero ille impius Imperat. Cambyses, Herodoes, etc. quorum illi duo sorores suas impraegnarunt et in uxores duxerunt, hic vero fratris sui Philippi conjugem ad se rapuit, et incensi sunt praeter omnes nationes alias Itali, qui sine ullo honestatis respectu et contra naturam in formosos pueros suum amorem bestialem, potius saevitiam dixerim, ut etiam est Sodomitica saevitia, dirigunt, quorum exempla quoque Florentiae et in urbe Roma plurima vidi, et nisi oculis

meis aspexissem, credere renuissem. At si ab externis causis fascinum inferatur, praeter ea quae supra in prior quaestione diximus, gravissima mala effascinandis nonnullis medicaminibus inferuntur. Quia autem in hac quae de fassinis, quae per pocula fiunt, tractare proposuimus, primo quibus modis ea fiant praemittemus. Dein exempla subjungemus. Ne autem cupidae juventuti talia conficiendi pocula amtoria, utpote quae dubia satis dubium saepissime fortiuntur eventum, author sim, sicque ejusdem criminis consors et particeps ab alii dicar, omittere ea, quam recensere potius et honestius duco.

Habere autem ea maximam vim et potentiam et jura testantur nostra in *l. si quis §.abortionis.ff. de poen*. ibi. Qui abortionis aut amatorium poculum dant. Si eo mulier aut homo perierit, honestiores insulam deportantor, viliores ultimo supplicio afficiuntor. Quia est res mali exempli, quamvis non malo animo fecerint ; in qua tamen *leg. Cujacius*. putat adversative poni vocabulum *homo* ; sicque ex ea l. probare conatur mulierem in jure nostro non esse hominem, *Lud. Demontiosius de Pantheo. p.5. vers. nam in jure. Gallus Romae hospes. Sed falso, nam ex l. si verbum quis. ff. de V.S.* sub appellatione. Quis etiam continetur faemina, et non adversative ibi ponitur *homo.* Sed relative habito respectu ad diversa pocula et abortionis et amatoria. Illa enim mulieribus tantum, haec vero tam faeminis, quam masculis dantur. Igitur dicit eo lex : si eo scilicet poculo abortionis mulier, aut homo scilicet poculo amatorio, sive faemina perierit, etc. aut alio modo ; si eo scilicet poculo abortionis mulier, aut homo ; id est infans in utero matris, formatus tamen. Nam aute formam non dicitur homo, etc. perierit ; haec mea sententia de ista l. testantur et historici Lucretium poetam ejusmodi amatorio poculo infectum eo furoris raptum fuisse, ut manum sibi intulerit, de quo Politianus in Nutricia cantat :

Nec qui philtra bibit nimioque insanus amore
(omnem.
Mox ferro occubuit, sic mentem amiserat.

Lucullum quoque Imp. clariss. amatorio poculo oppinato periisse restis testis est Plinius. Sic alii quam plurimi quorum nomina recensere nimis longum foret. Qua igitur de causa et quem ad finem pocula illa amatoria procurari contingat, satis notum esse atque a nobis monstratum arbitramur. Cum furore amoris nihil vehementius inveniatur *§. illud, in Auth. Quibus mod. nat. eff. leg. col.6. et inst. de success.subl*. Non enim frater fratri dum furor ille venit parcit. Igneus ille furor nescit habere modum, ut dicit *Gl. in d. §. illud. et Aristoteles 7. Eth.3.c*.ait iram et cupiditas venereas caeteraque similia corpus etiam manifeste permutasse atque nonnullos in furorem et insaniam adegisse. Quid enim

ipsimet Aristoteli evenit ? Quid Salomoni, qui assiduitate et conversatione mulierum adoravit idola et eis templum aedificavit *3.Reg.11. etc. Salomon.32.q.4.et Eccl.47.* ideo ipse scripsit : *Vinum et mulieris faciunt apostatare sapientes*. Quid enim Appio Claudio Icto, qui amore virginis captus omne fas atque nefas miscuisse dicitur, *l.2. § initium.ff. de orig.jur. et Lucius Florus de gestis Rom. c.I. tit. de seditio. vers. secundum in urbe decemviratum libido conflavit*. Ut autem nullus medicorum de morbo aliquo tractat, quin et amuletum sive remedium ad depellendum morbum subjiciat, sic et hic contra amatoria fascina, amuleta parare operae pretium duxi. Pulverem in quo se mula volutaverit, corpori inspersum mitigare amoris ardores Plinius refert. Cyrici fontem cupidinis inveniri ex quo potantes amorem deponant Mutianus existimat. In dextro ranae latere quae rubeta vocatur, officulum inveniri ajunt quo amor inhibetur, chamaelontis jecinore amatoria dissolvi ex Democriti sententia traditur. Salutare contra amatoria fascina arbitratur hortus sanitatis, florem S. Joannis, qui dicitur vesperi natalis D. Joannis, decerptum et super lecto suspensum. Sed objicias res sensibiles non posse agere in spiritum ? Tractat hanc materiam peroptime Hieron.Mengus in suo flagello daemonum c.3. allegans Ricard. de Media villa *quodlibet.3.q*. 8. quod etsi herbae armoniae res corporales non possint sua naturali virtute totaliter excludere vexationem, possunt tamen illam mitigare. Certum est autem quod herbae armoniae et multa alia sensibilia multum possunt immutare dispositionem corporis, et ex consequenti motum sensualitatis ; hoc patet de herbis, cum quaedam inclinent ad laetitiam, quaedam vero ad tristitiam. Hoc etiam de Harmoniis dicitur, ut patet per philosophum 8. Politic. ubi vult, quod diversae harmoniae habeant provocare diversas passiones in homine. Hoc idem refert Boetius in sua musica, et auctor de ortu scientiarum, ubi loquens de utilitate musices dicit, quod valeat ad curandum diversas infirmitates. Exemplum I.*Reg.17. et ibi Lyra. Tob.6. Alexand. PapaI. in sua epistola. Guido in sua musica.malef.part.2.q.2.cap.5*.Omitto, quae de herba Ypericon, alias fuga daemonum nuncupata ; item ruta ab auctoribus perhibentur. Nonnulli amoris fascinum sic hebetandum censent. Visus est amovendus, ne oculorum acies cum aliorum oculis adjungatur ; neve lumina cum luminibus copulentur ; unde namaque amoris pestis adsciscitur, illinc causam removendo remedium sumendum hinc : *Lontan del occhio, lontan del cuore.* Qui procul ab oculis, procul est a corde remotus. Iccirco omnis consuetudo est removenda, otium tollendum. Ocia enim dant vitia :

Otia si tollas, periere Cupidinis arcus.
Quaeritur, AEgystus qua re sit factus adulter ?
In promptu causa est ; desidiosus erat.

Gravioribus curis animus adhibendus. Res age, tutus eris. *Cui liber est cordi, liber amoris erit*, sanguis emittendus, omnia etiam excrementa per sudorem eijicienda sunt, mutationem loci, lecti et indumenti suadet Mengus. cap.7.in fin. Et quoniam rei amatae imago et similitudo quae noctes atque dies ob oculos nobis observatur, nos effascinatos habet ; ideo in graviorem aliam curam, magisque anxiam animus est distrahendus, quousque insidens illa mentis imaginatio ac fervor intepescat, quod Lucretius hisce versibus aperit :

Sed fugitare docet simulacra et pabula amoris,
Absterrere sibi atque alio convertere mentem,
Atque jaceret amor collectum in corpora quaeque.

Crates Thebanus de amore sic dixisse fertur. Amorem fame sedari, sin minus, tempore, quod si duo haec minus suffecerint, ad laeqeum est accedendum ; ad quos quod poeta Auson respexit, cum de amantium amentia loqueretur. Simili quoque remedio Chaldaei in Justina Antonii Imp. filia et Marci philosophi uxore utendum consuluerunt, ut si eam a gladiatoris amore quem deperibat liberare vellent, gladiatoris occisi sanguinem bibendum traderent, et statim cum viro suo concumberet, et statim cum viro suo concumberet, quo peracto illico liberatam legimus, cujus epitaphium recenset n. *Chytr. in deliciis itiner. Anan. de nat.daem.lib.3.p.97*. Sed quoniam de amore abolendo Cadmus Milesius, Samocraticus Nigidius et Ovidius aliisque scripsere, hac de causa praesenti sermoni imponemus, nam ut nec amare, sic nec amoris remedium subministrare scio, utrumque aliis in amore mage versatis, Venerisque sacerdotibus emeritis relinquens. […]

Jacques Ferrand

DE LA MALADIE D'AMOUR

ou

MELANCHOLIE EROTIQUE

L'ouvrage, ou plutôt les deux ouvrages de Jacques Ferrand, *Traité de l'essence et guerison de l'amour ou de la melancholie erotique* publié en 1610[1700], réécrit en 1623 sous le titre *De la maladie d'amour ou melancholie erotique* sont un discours curieux destiné à faire connaître l'essence[1701], les causes, les signes et les remèdes de ce mal fantastique. Ils paraissent au cœur de la période dite « baroque », au cours de laquelle les monographies consacrées à l'humeur noire font florès.

Peu d'éléments biographiques concernant Jacques Ferrand sont disponibles, comme pour beaucoup de ses contemporains. Les dates de sa naissance et de son décès sont inconnues. Les chapitres XI du traité de 1610 et XIV du traité de 1623 fournissent quelques points de repère essentiels. Dans une anecdote relatant sa première expérience de médecin, il relate avoir commencé à exercer en mai 1604 à Agen, sa ville natale. Il se peut donc qu'il soit né en 1575[1702]. Son premier traité, celui de 1610, indique qu'il est à la fois « Docteur en droit et en la faculté de medecine [1703] ». Le fait qu'il soit publié par la famille Colomiez, éditeur normalement affilié à l'université de Toulouse, suppose des liens étroits entretenus par Jacques Ferrand avec cette même université. Il y effectue certainement ses études et ne s'y rattache vraisemblablement qu'ultérieurement[1704].

Cette même édition indique qu'il est entouré de juristes, composant en son honneur quelques vers latins, français et grecs[1705], lors de la publication de son traité, Une brève allusion mentionne qu'en 1606, il exerce à Castelnaudary, à quelques kilomètres à l'est de Toulouse. C'est d'ailleurs de cette même ville qu'est datée, le 9 août 1610, la dédicace de son traité au prince Claude de Lorraine, second fils d'Henri duc de Guise, dit Le Balafré. Jacques Ferrand s'y présente comme « medecin ordinaire de sa grandeur » et le remercie de cet honneur. L'examen des archives[1706] de Castelnaudary révèle également que Jacques Ferrand exerce dans cette ville la charge de deuxième consul en 1612, et de

---

[1700] Jacques Ferrand, *Traité de l'essence et guerison de l'amour ou de la melancholie erotique*, Toulouse, Vve J. et R. Colomiez, 1610.
[1701] Jacques Ferrand, *De la maladie d'amour ou melancholie erotique* […], Paris, D. Moreau, 1623.
[1702] Cette date est attribuée par Jules Andrieu dans la *Bibliographie générale de l'Agenais*, Paris, 1886-1891, Genève, Slatktine Reprints, 1969, t.1, p.297-298.
[1703] Sur le titre du premier ouvrage.
[1704] L'université de Toulouse est citée par défaut, puisque Jacques Ferrand n'est recensé ni à la faculté de Montpellier, ni à celle de Bordeaux. L'auteur précise, au chapitre XI de son traité de 1610 et au chapitre XIV de celui de 1623, qu'il arrive de Toulouse et vient de s'installer à Agen où il connait sa première expérience médicale. Aucune trace de Jacques Ferrand n'est relevée dans l'histoire de la faculté de médecine de Toulouse.
[1705] Il s'agit de son propre frère Jean, avocat du roi à la chambre des Élus de l'Agenais, de son cousin Le Blanc, conseiller au siège présidial de la même province, et de Guy-Noël Ouradou, docteur en droit et avocat au siège présidial du Laurageais.
[1706] T. Desbarreaux-Bernard, « Notice biographiques et bibliographiques sur Jacques Ferrand », dans *Bulletin Bibliophile*, Paris, Électre, 1869, p.383-384.

premier consul en 1618. Il est probable qu'il cumule alors les fonctions de médecin et d'avocat. Il peut être supposé que son arrivée dans la ville coïncide avec sa nomination comme médecin ordinaire de Claude, duc de Lorraine, entre 1603 et 1606[1707].

En juillet 1620, soit dix ans après sa publication à Toulouse, son ouvrage est condamné et interdit par le tribunal ecclésiastique. Cette condamnation résulte en grande partie du recensement scrupuleux de thèses et de remèdes douteux, qu'il dénombre explicitement dans son étude. Entre 1620 et 1623, Jacques Ferrand s'installe à Paris où il achève une nouvelle édition de son ouvrage, édition remaniée et surtout plus développée[1708]. Le second traité, ne faisant aucune allusion au traité qui le précède, est publié à Paris en 1623 par Denis Moreau. Le titre en est modifié, et la dédicace, adressée aux étudiants, est fictivement attribuée à son éditeur[1709]. Le nom de Jacques Ferrand y figure, de même que son origine agenaise, et seul son titre de docteur en médecine est mentionné. Cette version de 1623 est publiée sans encombre avec privilège du roi. Elle ne subit ni censure, ni condamnation. Cette seconde publication constitue la dernière trace connue de l'auteur.

Héritier d'un long processus historique et idéologique, Jacques Ferrand, avant Robert Burton, est le premier à réaliser l'intégration du mal d'amour à la pathologie mélancolique. Il opère une sorte de synthèse entre les démarches d'André du Laurens et celles de Jean Aubéry. Son approche se situe en effet au carrefour de ces deux pensées, qui chacune à leur manière tendent à la fois à l'unification de la passion amoureuse et de la mélancolie érotique, et au parallèle étiologique ascendant et descendant du mal calqué sur le sentiment amoureux[1710]. Jacques Ferrand identifie ainsi la maladie érotique, non plus uniquement comme une mélancolie de forme cérébrale sur le modèle platonicien, mais aussi comme une mélancolie hypocondriaque, dont elle est l'une des variantes. Le modèle néo-platonicien revendique une contagion oculaire avec l'embrasement du foie, du cœur et du cerveau, alors que la mélancolie hypocondriaque est imputée aux humeurs spermatiques et menstruelles, stagnant et se corrodant dans le bas-ventre pour s'élever jusqu'au cerveau. Sa réflexion ne montre pas toutefois de façon cohérente une articulation

[1707] Il est possible que Ferrand ait rédigé son premier traité en prenant en considération l'intérêt que portait le duc de Lorraine à ce sujet, et qu'il ait par conséquent réussi à échapper aux affres de la censure durant une dizaine d'années. Se référer à Donald A. Beecher et Massimo Ciavellola dans *De la maladie d'amour ou mélancolie érotique,* Paris, Garnier, 2010, p.35 et suiv.

[1708] Pour cette raison la présente édition reproduit la version de 1623. La version de 1610 a été publiée par Gérard Jacquin et Eric foulon, *Traité de l'essence et guérison de l'amour ou de la mélancolie érotique (1610)*, Paris, Anthropos, 2001.

[1709] J. Andrieu *Bibliographie Générale de l'Agenais*, *op.cit*., p.298.

[1710] Patrick Dandrey, *Sganarelle et la médecine ou De la mélancolie érotique*, *op.cit*., p. 531 et suiv.

établie entre les différents modèles[1711]. Sans complexe, Ferrand additionne les doctrines dans une prolifération érudite, et se positionne entre la pensée de Du Laurens et celle de Burton. Il illustre pleinement l'approche éclectique de la théorie médicale faite d'allusions littéraires, historiques, et scientifiques amorcée par Jean Aubéry et André Du Laurens, ouvrant ainsi la voie à Robert Burton.

Par ce syncrétisme il ébauche une synthèse érotologique tentant de mettre en place une monographie de la mélancolie érotique. Il est le premier à traiter le sujet par la voie de la médecine, et à renverser la hiérarchie soumettant l'approche pathologique à l'optique morale. Il attache à l'amour une qualification morbide du fait de l'imaginaire engendré, et lui attribue le statut éthique, rhétorique et poétique de « catastrophe capitale ». Ferrand, dans ses deux traités, celui de 1610 et celui de 1623, fait de l'amour un « fléau hyperbolique ». L'auteur se place dans l'esprit d'une philosophie médicale centrale, qui exprime que les nombreux effets du désir sur un corps amoureux ne sont que « les éléments divers d'un système pathologique rationnel et cohérent [1712]». Son ouvrage se veut à la fois un ouvrage à portée scientifique et médicale, cherchant à convaincre le lecteur que l'amour est une maladie dangereuse dont il faut se préserver ou guérir. L'amour profane, rattaché à la chair, s'opposant à l'amour supérieur et mystique, devient une maladie en soi.

Afin de confirmer sa thèse, Jacques Ferrand cite tout au long de son œuvre une collection de saynètes topiques. Il revisite ainsi les Amours légendaires d'Antiochus et Stratonice[1713]. Au cours de l'argumentaire qu'il échafaude, il cite cette historiette dans les trois chapitres suivants : XIII, XIV et XXXIII[1714]. Les repères essentiels du mythe d'Antiochus et Stratonice y sont développés : la visite du médecin au chevet d'un amoureux, qui feint, sciemment ou pas, une maladie, et la découverte de cette supercherie ; l'ambiguïté des symptômes et des effets du mal d'amour ; la résolution et la guérison de ce mal. Au chapitre XIII, Ferrand associe cette légende à d'autres

[1711] Pour mieux comprendre la complexité des divers modèles qui se superposent, voir l'article de Donal A. Beecher, « L'amour et le corps : les maladies érotiques et la pathologie à la Renaissance », dans Jean Céard (dir.) *Le Corps à la Renaissance*, Presses de l'E.N.S., Paris, 1990, p.423-434.
[1712] *Ibid*.
[1713] Ses sources principales sont Plutarque, *Vie de Démétrios*, 38 ; Valère-Maxime, V, 7, 1 ; Galien, *Pronostic*,6 ; Soranus d'Ephèse, *Vie d'Hippocrate*, 5-6.
[1714] Ils correspondent aux chapitres X, XI et XXI de l'édition de 1610. Les chapitres XIII, XIV et XXXIII s'intitulent respectivement : *Si l'amour peut estre recongneu du medecin sans la confession du malade*. / *Les signes diagnostiques de la melancholie erotique*. / *La guerison de la melancholie erotique, et folie amoureuse*.

histoires[1715], pour mieux démontrer avec quelle sagacité et quelle sagesse le médecin découvre la nature équivoque d'un mal, que lui-même considère comme une maladie :

> J'accorderay bien qu'il n'est pas facile de descouvrir les amans legerement passionnés. Mais ceux qui ont tellement affolé d'amour, qu'ils sont ja atteints de la melancholie ou manie erotique, je les veux aussi recognoitre que toutes autres personnes travaillées des passions violentes d'esprit, moyennant que je puisse contempler les actions du malade, ainsi que je l'ay appris dans Galien.[1716]

La légende d'Antiochus et Stratonice présente toutefois une ambiguïté qui pose problème à Jacques Ferrand. Il s'agit en effet de la relation entre le médecin et le malade d'amour, dans un contexte dramatique. L'histoire implique une double duperie : celle du trompeur qui se prend à son propre jeu, et celle de sa dupe censée disposer des lumières de son savoir médical. Selon la leçon antique, ce savoir est toutefois dans ce cas inopérant. Concernant ce mal trompeur, c'est l'âme qui gouverne et implique de manière sournoise le corps. Or la médecine ne peut rien contre les maux de l'âme. Elle ne peut intervenir que par ruse, en inventant de toutes pièces une maladie d'amour, qu'elle ne peut pourtant guérir puisque sa résolution est intrinsèque. À ce stade de raisonnement, Jacques Ferrand définit donc l'amour en tant que pathologie mélancolique. Il détourne ainsi le sens premier de la légende, et démontre que l'amour, en tant que maladie mélancolique, a besoin du recours d'un médecin pour être détecté et diagnostiqué. Il renforce sa démonstration au chapitre XIV, au cours duquel il énumère les « signes diagnostiques de la melancholie erotique[1717] » rencontrés chez « és amans melancholiques [1718]» : changement de couleur du visage, extinction de voix, sueurs acres, pouls ému. Dans le même chapitre, au chevet de son jeune malade du Mas-Agenais, il se met en scène, tel un nouvel Érasistrate face à un autre Antiochus. Reprenant les symptômes énumérés dans le mythe d'Antiochus et Stratonice, lui, le bon médecin, par opposition « au charlatant paracelsite[1719] », diagnostique que son patient « estoit malade d'amour[1720] ». Jacques Ferrand affirme pourtant *a contrario* de la morale ambigüe de « l'amour médecin », que son patient « par les remede de la medecine receut la guerison

[1715] Selon la tradition, Ferrand associe ici en miroir l'histoire d'Hippocrate découvrant les amours du roi Perdica pour la concubine de son père Phila, et l'histoire de Galien dévoilant les amours de la femme de Justus pour Pylade.
[1716] J. Ferrand, *De la maladie d'amour ou melancholie erotique*, 13, *op.cit*, p.83.
[1717] *Ibid*, 14, p.84.
[1718] *Ibid*, p.88.
[1719] *Ibid*., p.93.
[1720] *Ibid*.

de son mal[1721] ». Il est clair que l'auteur se réapproprie le mythe à sa manière, mais dans le but de servir son argumentation. L'amour, pathologie mélancolique, a besoin des remèdes et de l'aide de la médecine. D'ailleurs, au chapitre XXXIII *de La guerison de la melancholie erotique, et folie amoureuse*[1722], Ferrand s'insurge contre le remède antique qu'il juge inapproprié :

> L'oracle d'Apollon en Delphes un jour consulté par Diogenes quel remede estoit le plusouverain pour guerir tost et rapidement son fils forcené d'amour, luy respondit que c'estoit la jouissance de celle qui le faisoit affoler. Le mesme remede conseilla malheureusement […] Erasistrate au fil du Roi Seleucus. […] [Je] me contenteray avec les philosophes moraux, de dire que le vice ne se guerit pas par le vice, mais par la vertu, comme son contraire. […] Telles personnes au lieu de guerir par ce vilain remede, se rendroient davantage enclins à la luxure et paillardise. [1723]

Est-il d'ailleurs envisageable à cette époque qu'un médecin chrétien cautionne une thérapie reposant sur l'assouvissement du désir ? Il est pourtant admis que la semence est un vecteur essentiel dans la production érotique, et que l'évacuation ou la réduction de cette semence peut guérir et atténuer les impulsions sexuelles excessives. Il n'est par ailleurs rien de plus galénique comme théorie que celle qui postule que l'origine de ces pulsions se trouve dans les organes et les humeurs du corps. Ce principe est à l'origine même de la théorie paradoxale et conflictuelle de la cure au moyen du coït. Jacques Ferrand adopte donc une position équivoque, n'acceptant à demi-mot ce remède que dans le cadre du mariage, cautionnant ainsi, en partie et de manière très implicite, la thèse antique :

> Avant d'appouver ou de reprouver ce remede, nous diviserons cette jouissance en licite et illicite. Il n'y a aucun medecin qui ne soit d'advis d'ordonner au melancholique ou maniaque erotique ou maniaque erotique la jouissance de la chose desiree en mariage, selon les loix divines et humaines.[1724]

La légende des Amours d'Antiochus et Stratonice prend place dans l'œuvre de Jacques Ferrand, à la fois en tant que modèle incontestable, et caution du système contradictoire élaboré par l'auteur.

[1721] *Ibid*, p.94.
[1722] *Ibid*., 33, p. 205 et suiv.
[1723] *Ibid*, 33, p.205-209.
[1724] *Ibid*, p. 207.

CHAPITRE XIII

Si l'amour peut estre recogneu du medecin
sans la confession du malade[1725].

Les ennemis de la medecine que le philosophe Democrite appelle à bon droit, sœur et compagne domestique de la sagesse[1726], asseurent que les medecins ne sçauroient cognoistre les amours d'une personne, si l'amant dissimule : quoy qu'on voye par experience tous les jours le contraire, et que plusieurs autheurs dignes de foy l'asseurent[1727]. Le premier que je vous produiray sera Soranus Ephesius qui, en la *Vie du divin Hippocrate*[1728], rapporte les moyens par lesquels ce bon vieillard recognut les amours du roy Perdicca envers Phyla, concubine de son pere, à raison desquels il estoit ja devenu hetique[1729]. À l'imitation duquel Erasistrate medecin descouvrit finement et utilement à Seleucus les amours d'Antiochus esperdu de l'amour de sa marastre Stratonice, et par ce moyen le guerit parfaictement[1730]. […] Galien, au livre *De ceux qui font les maladies,* se vante avoir cogneu les amours du serviteur d'un chevalier romain, qui avoit faict enfler son genouil avec le suc de thapsia[1731], pour ne suivre son maistre aux champs, et par ce moyen jouir de sa garce. Et au livre de la *Praecognitione,* il descouvrit les amours de la femme de Justus enamourée de Pylades en luy touchant la main et regardant le visage[1732].

[…] J'accorderay bien qu'il n'est pas facile de descouvrir les amans legerement passionnés, mais ceux qui ont tellement affolé d'amour, qu'ils sont ja atteints de la melancholie ou manie erotique, je les veux aussi aisement recognoistre que toutes autres

---

[1725] Texte établi d'après Jacques Ferrand, *De la maladie d'amour ou melancholie erotique : Discours curieux qui enseigne à cognoistre, les signes, et les remedes de ce mal fantastique*, 13, 14 et 33, Paris, Denis Moreau, 1623, p.80-94, p. 205-210.

[1726] [*Epist. ad. Hippocr.*] : Hippocrate, *Lettre de Démocrite*, dans *Lettres, décret et harangues,* dans *Œuvres complètes*, éd. E. Littré, *op. cit.*, t. 9, p.395

[1727] [*Avic.l.3.fen.I.tetrab.4.c.de amore*] : Avicenne, *Canon,* livre III, 1, 4, 23 et 24.

[1728] Pseudo-Soranus d'Ephèse, *Vie d'Hippocrate*, 5-6.

[1729] Le mot « *étique* » que Jacques Ferrand orthographie « *hetique* » signifie d'«une extrême maigreur ». Il renvoie aussi, de manière implicite, à une fièvre hectique. Cependant, comme la fièvre des amants est très fortement contestée et que Ferrand tend à reconnaître que l'amour est une maladie sans fièvre, le terme reste très ambigu.

[1730] [*Plutarq. in Demetr. Val.Max.l.5.c.7*] : Plutarque, *Vie de Démétrios*, 38 ; Valère-Maxime, V,7, 1 .

[1731] Thapsia ou thapsie, sorte de férule, plante des régions méditerranéennes, de la famille des ombellifères.

[1732] Galien, *Comment il faut confondre les simulateurs ?*, *op.cit.*, p.4-5.
Galien, *Pronostic*, 6, *op.cit.*, p.630-635.

personnes travaillées des passions violantes d'esprit, moyennant que je puisse un peu contempler les actions du malade, ainsi que je l'ay appris de Galien[1733].

Nous rapporterons doncques, cy-apres, les signes par lesquels on peut cognoistre ceux qui sont travaillez de ce mal, et ceux qui sont enclins à l'amour passionné[1734], qu'il nous faudra emprunter de toutes facultez, et mesmes à par fois, il se faut ayder, dit Galien, des conjectures, comme il fit lorsqu'il descouvrit la feinte d'un chevalier romain qui se plaignoit de la colique pour ne se trouver à l'assemblée du peuple : « *Quod medicinae proprium non fuerat, sed captus ejus et rationis, quae communis dicitur : quam licet omnibus sit communis, pauci tamen exactam habent. Experientia igitur medicae si conjungatur haec externa facultas, alia quoque similia fingentes deprehendere licet*[1735].

[1733] [*L. de cogn. et cur animi morb. L. de preaecogn. ex pulsu*] : Galien, *De la connaissance et de la cure des maladies de l'âme*, éd.Khün, t.5, p. 1-570. Galien en parle de manière très générale. Au chapitre 6, *op.cit*., p.26-34, il parle de l'excès de désir et compare ceux qui en sont la proie à des bêtes. *Pronostic par le pouls*, éd. Khün, t.9, p.205-409.

[1734] [*Heurn.l.3.meth.c.30*] : Johann van Heurne, *Praxis medicinae nova ratio qua libris tribus methodi ad praxin medicam*, 30, Leyde, Plantin, 1590, p.496. Ferrand, lui, s'intéresse à la manière dont il faut conjecturer pour découvrir et diagnostiquer l'amour. Johann van Heurne, bien qu'il cite les légendes du roi Perdiccas et d'Antiochus et Stratonice, ne voit en elles que deux historiettes dans lesquelles les médecins sont obligés de procéder par devinettes pour découvrir la vraie cause de la maladie.

[1735] [*L.quom.morb.simul.sint. arguendi*] : Galien, *Comment il faut confondre les simulateurs ?*, éd. Khün, *op.cit.*, t.19, p.3-4, traduction d'après D. Beecher et M. Ciavolella, *De la maldie d'amour, op.cit*., p. 247 et n.16 : « Cette découverte ne relève pas d'une analyse médicale, mais du sens commun-une faculté générale. Rajoutez un peu d'expérience médicale et une telle découverte est à la portée de tous ».

CHAPITRE XIV

Les signes diagnostiques de la melancholie erotique.

Comme ce mal glisse par les yeux dans les entrailles, ainsi nous en donnent-ils les premiers tesmoignages[1736]. Si tost qu'une ame est atteinte de ceste maladie, elle faict les doux yeux. […] Mais si le mal est un peu grand, les yeux deviennent profonds, secs, sans larmes[1737]. […] Et si les amans ont les yeux inquietés, ils ont encores l'esprit moins en repos : à present ils rient, dans un moment ils pleureront, et s'attristeront. […] Ces inquietudes proviennent de la diversité des objets qu'ils se proposent, et à proportion que les objets sont tristes ou joyeux, les amans rougissent ou pallissent.

[…] Comme le souverain medecin Erasistrate recogneut jadis fort artistement que le Prince Antioche estoit amoureux de Stratonice sa marastre, en ce que son visage changeoit de couleur, lors qu'elle entroit dans sa chambre, la voix s'arrestoit, les yeux estoient sous-rians et doux (ou bien selon Vigenere[1738] immobiles), le visage estoit enflambé, les sueurs acres, le pouls esmeu, battant sans ordre, finalement le cœur luy defailloit, devenoit souvent pasle, confus et estonné[1739], et par tels autres signes que Sapho chante paroistre és amans melancholiques : « Φωνῆς ἐπίσχεσις, ἐρύθημα πυρῶδες, ὄψεων ὑπόδειξις, ἰδρῶτος ὀξεῖς, ἀταξία καὶ θόρυβος ἐν τοῖς σφυγμοῖς, τέλος δὲ τῆς ψυχῆς κατὰ κράτος ἡττωμένης, ἀπορία καὶ θάμβος καὶ ὠχρίασις[1740] ».

[…] Galien adjoute avec Erasistrate et tous nos modernes medecins à ces signes l'inegalité et confusion du poulx ; et par ces signes assemblez, se vante avoir descouvert que la femme de Justus aimoit esperduement certain Pylades : « Comme j'eux apperceu », dit Galien au livre *De la congoissance et guerison des maladie de l'ame*, et au

---

[1736] [*Avic. l.3 fen.1.tract.4.c.23*] : Avicenne, *Canon*, III, 4, 23.

[1737] [*Gordon c. de Amore part.2. de alsp. Capit. Mercat. l. 1. meth. med. l. 17*] : Bernard de Gordon, « De amore qui hereos dicitur » dans *Opus lilium medicinae inscriptum de morborum propem omnium curatione : septem particulis distributum* (écrit à Montpellier en 1305), Lyon, Guillaume Rouillé, 1550, p. 216-219 ; Luis Mercado, *De internorum morborum curatione*, dans *Opera*, Francfort, D. Zacharie Palthenius, 1620.

[1738] Blaise de Vigenère était un homme érudit à la fois poète, alchimiste et secrétaire de la Chambre du roi sous Henri III. Jacques Ferrand s'en inspire souvent. Il est connu pour avoir réalisé une traduction et un commentaire de Philostrate, intitulé les *Images*, Paris, Champion, 1995.

[1739] [*Val.Max.l.5.c.7. Plut. in Demetr.*] : Valère-Maxime, 5, 7, 1. Plutarque, *Vie de Démétrios*, 38.

[1740] Citation assez exacte d'un passage de Plutarque, *Vie de Démétrios*, qui s'inspire lui-même de Sappho, *Ode à Anactoria*, fragment 2, livre I,

chapitre 6 du livre de la *Praecognitione ad Posthumum*[1741], «que ceste matrone estoit sans fievre, et toute autre maladie corporelle, il me fut facile de cognoistre qu'elle estoit amoureuse ; et en ce qu'oyant nommer Pylades, elle avoit changé de couleur, le pouls estoit devenu inegal en plusieurs façons, de meme façon qu'il advient à ceux qui entreprennent quelque œuvre de consequence, je cogneus qu'elle estoit amoureuse de Pylades. »

[…] Par la plus part des signes, commençant l'exercice de ma vacation, je recogneus au mois de May de l'année 1604, dans Agen, lieu de ma naissance, les folles amours d'un jeune escolier natif du Mas d'Agenois[1742]. Il se plaint à moy que, quelques remedes que les medecins du lieu, et un charlatan paracelsite luy eussent ordonné, il ne pouvoit dormir, ne se plaisoit à rien du monde, estoit tellement inquieté, qu'il avoit esté contrainct de se retirer de Thoulouse à Agen, esperant trouver soulagement à son mal par le changement de lieu, où au contraire il se trouvoit en pire estat, desgousté, et alteré. Je remarque un jeune homme triste, sans cause quelconque, que peu auparavant j'avois veu jovial, j'apperçois son visage palle, citrin, et blafard, les yeux enfoncez, et le reste du corps en assez bon point. J'entre en doute que quelque passion d'esprit luy bourreloit l'ame, et veu son aage, bon temperament sanguin, et sa profession, je conclus à part moy qu'il estoit malade d'amour, et comme je le presse de descouvrir la cause externe de sa maladie, une belle fille du logis porte de la lumiere cependant que je luy tastois le pouls, qui dès l'instant varie en divers fortes, il pallit, et rougit en divers momens, et à peine peut-il parler. Se voyant à demy convaincu, il accorde son mal, mais ne veut guerir que par le moyen de celle qui l'a blessé, me prie de la demander à la mere de la fille pour luy en mariage, se fiant que, quoy qu'elle ne fust de party sortable, son pere ne luy refuseroit ce contentement, duquel dependoit sa vie, repetant souvent ce vers de Properce :

Nescit amor priscis cedere imaginibus[1743].

Ce mariage ne se pouvant accomplir, il desespere, la fievre le surprend, avec un grand crachement de sang. Cela l'estonne, et l'induit à suivre mon conseil, et par les remedes de la medecine receut la guerison de son mal. Vous pouvez lire une plus belle histoire dans Valeriola medecin d'Arles, d'un marchant de ladite ville, qui demeura fol

[1741] Galien, *De la connaissance et cure des maladies de l'âme*, *op.cit.*, t.5, p.1-70; *Pronostic*, 6, *op.cit.*, p.630-635.
[1742] Ferrand est ici un nouvel Érasistrate découvrant les amours d'un Antiochus moderne, le jeune écolier agenais. Le parallèle et l'écho à la légende sont flagrants.
[1743] [*Eleg.5.l.1.*] Properce, *Élégies*, I, 5, v.24

d'amour durant six mois, et qui sans l'assistance de ses parens se fust tué de ses propres mains[1744]. Mais à quel propos ces exemples, veu qu'il n'y a gueres maladie plus frequente à nos yeux, si nous le sçavons distinguer des autres especes de melancholie, manie et suffocation de matrice avec lesquelles maladies ceste-cy a quelque rapport ?

[1744] [*Observ. 7.l.2*] : François Valleriola, *Observation médicale,* II, 7, Lyon, Antoine Gryphe, 1573, p.92-93.

CHAPITRE XXXIII

La guerison de la melancholie erotique,
et folie amoureuse.

L'oracle d'Apollon en Delphes un jour consulté par Diogenes quel remede estoit le plus souverain pour guerir tost et facilement son fils forcené d'amour, luy respondit que c'estoit la jouissance de celle qui le faisoit affoler. Le mesme remede conseilla malheureusement Jonadab au Prince Amnon, fils de David, fol de l'amour de sa sœur Thamar, Hippocrate au fils du roy Perdicca, et Erasistrate au fils du roy Seleucus[1745].

[…] Avant d'approuver, ou reprouver ce remede, nous diviserons ceste jouissance en licite et illicite. Il n'y a aucun medecin qui ne soit d'advis d'ordonner au melancholique ou maniaque erotique la jouissance de la chose desirée en mariage, selon les loix divines et humaines. […] Avicenne au lieu de preallegué dit que souventefois c'est le seul et le dernier remede, auquel il faut avoir recours[1746]. […] Mais si le mariage ne se peut accomplir pour certaines considerations, il est totalement impie et absurde d'ordonner à notre amant avec le mesme Avicenne et Halyabbas, « *emptionem puellarum, et plurimum concubitum ipsarum, et earum renovationem, et delectationem cum ipsis*[1747] ». Je ne m'estonne pas si ces Mahometans et infideles tiennent ceste maudite, opinion, veu que l'Alcoran leur permet autant de femmes ou concubines qu'ils peuvent nourrir[1748]. […] Moins encores des poetes Lucrece et Ovide, qui faisoient vertu de la vilainie, et impudicité. Mais ceste opinion est totalement impie et erronée en la bouche d'Arnauld de Villanova, Magnimus, Valescus de Tarenta, Pereda, Marsile Ficin, et autres autheurs chrestiens[1749]. Je laisseray aux theologiens à prouver que la paillardise n'est jamais licite à un chrestien, et qu'il n'est pas permis de faire mal pour eviter un autre mal. Et [je] me contenteray avec les philosophes moraux, de dire que le vice ne se guerit pas

---

[1745] [*Soran. in vita Hippoc.*] : Pseudo-Soranus, *Vie d'Hippocrate*, 5-6. La principale source de ce chapitre est le chapitre d'André Du Laurens *Des maladies melancholiques, et du moyen de les guarir*, déjà cité.
[1746] [*C. de amore*] : Avicenne, *Canon*, III, 1, 4, 23.
[1747] [*Avic. l.3.fen.I.tr.4.c.24. Haly. l.5. pract c.25*]: Avicenne, *Canon*, III, 1, 4, 24 ; Haly Abbas, *Liber medicinae dictus Regius, Practicae*, 5, 25.
[1748] [*G. Postel. P.Jovius. Chalcondyl*] : Guillaume Postel, *De la republique des Turcs : et là ou l'occasion s'offrera des meurs et des loys de tous muhamedistes*, Poitiers, L' imprimerie d'Enguilbert de Marnes, [s.d.], p.4-5.
[1749] Arnauld de Villanova, *Epistola de amore qui dicitur heroicus* (écrit entre 1276-1286), dans le ms. lat.17847 de la Bnf , daté du XIVe-XVe siècle, et dans *Tractatus de amore heroico* dans *Opera medica omnia*, éd. Michael R. McVaugh, Barcelone, Publicacions de la Universitat de Barcelona, 1985, t.3 ; Pedro Pablo Pereda, *Michaelis Joannis Pachalis methodum curandi scholia*, I, 11, Lyon, Jacob Cardon, 1579 ; Marsile Ficin, *Commentaire sur le « Banquet » de Platon…*, *op.cit.*

par le vice, mais par la vertu, comme par son contraire : « τὰ ἐναντία τῶν ἐναντίων ἐστὶν ἰήματα[1750] ». Et [je] vous verifieray par l'Aristote, que telles personnes au lieu de guerir par ce vilain remede, se rendroient davantage enclins à la luxure et paillardise[1751]. […] Au reste si l'opinion des autheurs susnomez estoit veritable, et leur conseil salutaire, les personnes mariées ne seroient jamais travaillées des amours impudiques, et de la folie d'amour, quoy que nous voyons par le contraire, ce qui a occasionné quelques bons peres de dire qu'il estoit autant ou plus difficile de garder la chasteté, que la virginité[1752].

[1750] Hippocrate, *Des vents*, 1, éd. Littré, *op.cit.*, t.6, p.92. « Les contraires ont pour remèdes leurs contraires. »
[1751] [*Arist.l.7. de hist.an.c.1*] : Aristote, *De l'histoire des animaux*, VII, 6.
[1752] [*D.Hieron. ad Gerunt. Tertul.l.I. ad uxor*] : Saint-Jerôme, *Ad Geruntii Filias de contemnenda haereditat*, dans *Opera*, Paris, Claude Rigaud, 1706,t.5, p.33-115; Tertullien, *À son épouse*, éd. Charles Munier, Paris, éd. du Cerf, 1980. Il est probable que la source intermédiaire soit Girolamo Mercuriale au livre IV, chapitre 10 de son ouvrage *De morbis mulieribus libri IV*, dans *Gynaceiorum sive de mulieribus affectibus commentarii*, éd. Israel Spachius, Bâle, Conrad Waldkirch, 1596, t.2., p.155-156.

Henri Smet

MISCELLANEA MEDICA

Miscellanées médicales

LIBER PRIMUS

LIVRE I

[…]

LIB. PRIMI.EPIST.PRIMA[1753].

De Antiquitate et praestantia.

Medicinae.

[…] Mente sagax tamdem labentem Erasistratus aevo,
Vitali ex venae pulsu, vultusque colore,
Torqueri infando deprendit amore novercae
Antiochum; tacitisque animum tabescere flammis.
Unde mali causam miserante parente Seleuco;
Quae modo mater erat, nato conceditur uxor. […]

[1753] Texte latin établi d'après Henri Smet, Miscellanées médicales (*Miscellanea medica Henrici Smetii […]*), Francfort, J. Rhodes, 1611, p. 8-9.

Gregor Horst l'Ancien

DISSERTATIO DE NATURA AMORIS

Dissertation sur la nature de l'amour

Tandem restabit[1754], praestantissime Bilitzere[1755], ut pro facundia tua excellenti concionem hanc erudias an pulsus aliquis amatorius concedendus, de quo multum autores classici discrepant, licet observationes veterum et recentiorum idipsum non obscure determinare videantur.

RESPONSIO

CHRISTOPHORO BILITZERI

A BILITZ.

[…] *Quandoquidem amoris tanta est ferocia[1756], tanta vis ut deos hominesque subigat, nunquid affectus hic ex pulsu deprehendi possit. Non pauci inter medicos etiam doctissimos reperiuntur qui in ea sunt opinione, neutiquam negandum, amorem ex pulsu, quem amatorium nuncupant, agnosci. Neque prorsus rationibus destituuntur. Si enim historiographum monument a posteritati relicta paullo diligentius pervolimus, reperimus certe non paucos inter antiquiores illos medicos, a quibus universa nostra ars Asclepiadea promanat repertos fuisse, qui pulsum huncce amatorium experientia sua comprobarunt. Primum quem adducunt est venerandus noster senex Hippocrates, de quo Soranus in vita Perdiccae prolixe enarrat, qua ratione ex pulsu, affectuum omnium centrum amorem agnoverit. Trista est historia Erasistrati[1757], qui Antiochum ex amore Stratonices (ita enim vocabatur parentis concubina) lethaliter decumbentem prodidit ex pulsu, de quo fusius sacrae nostrae medicinae coryphaeus* Galenus lib. de Praecognit. ad Posthumum cap.6. *Cum enim Stratonici cubiculum ingrederetur, variis modis adolescentis pulsus mutatus ; quod ubi depraehendit sagax ille Erasistratus, veritatem causamque morbi agnovit, patri indicavit, et centum auri talenta pro munere aut brabeo reportavit. Hujus vestigiis non infelici ausu institit ipse antistes noster Galenus, qui loco jam citato ex pulsu arteriarumque, motu diverso depraehendit, uxorem Menippi amore Pyladis cujusdam detineri[1758], unde consilio certo adhibito effectum dedit, ut illa ad meliorem mentem rediret. Aderit forsan quispiam ex vobis, auditores omnium ordinum lectissimi, gratissimi, qui dicet non exemplis, sed rationibus esse pugnandum, has enim*

[1754] Texte latin établi d'après Grégor Horst (L'ancien), *Dissertation sur la nature de l'amour* (*Dissertatio de natura amoris*), Giessen, C. Chemlin, 1611, [sans pagination].
[1755] [Quaest. III. De pulsu amatorio.]
[1756] [Affirmatio. Quaestionis.]
[1757] [Antiochi amor ex pulsu dignoscitur ab Erasistrato.]
[1758] [Uxoris Menippi amor ex pulsu agnoscitur a Galeno.]

altius in auditorum animos descendere, eosdemque, citius in contrariam sententiam pertrahere. Huic ut occurratur, unum et alterum argumentum adducam contra eos, qui contrarium statuunt, quibus omnino concludi posse videtur, pulsum amatorium neutiquam rejiciendum esse aut negandum. Singulos affectus proprium sibi et familiarem habere pulsum nemo inficias ire audebit[1759]*. Sic timor, ira, tristia caeterique, affectus omnes facili negotio ex pulsu agnosci possunt. Quocirca cum amor sit centrum et basis omnium totius corporis nostri affectuum, ut eleganter docet ex Galeno* Vallesius Controvers. Medicar. et Philosophicar lib.3. *et* Quercetan in Diatet. suo polyphistor.c.5. *praeter comicos et poetas omnes ; nihil utique obstabit, quo minus statuendum sit dari quoque, pulsum amatorium, ex quo affectus hic, tanquam per cetum κριτήριον prodatur. Nisi hoc vos movet, auditores, considerate, quaeso, mecum causas qui pulsum immutant. Harum sunt tres : facultatas, usus, instrumentum. Quia ergo, tam facultas, quam usus (labefactatur enim natura nimio amore, et incalescit corpus ejusdemque omnes partes) nihil obstabit, ut puto, quo minus concludamus facili negotio ex pulsu amorem deprehendi posse, et proin pulsum amatorium neutiquam destruendum. Quamvis vero ista omnia*[1760]*, quae hactenus in medium adduxi, speciose proferantur; tamen apud recte sentientes nondum sunt tanti valoris, ut pulsum istum amatorium, tantopere decantatum stabiliant. Adest enim ipse Galenus artis nostrae coryphaeus et antesignanus non rejiciendus, qui contra prius allatam opinionem acriter pugnat. Audite quid* lib. de Praenot.c.6. *sub sine afferat*[1761] *: Merae sunt nugae, inquit, quicquid de pulsu amatorio circumfertur. Si hoc antistes noster affirmat, qui nimis forte scrupulosus et subtilis alias in pulsibus dignoscendis fuit, quid nobis afferendum, qui eodem longe sumus inferiores. Huic illud quoque adjungam, neminem hactenus exstitisse, inter eos quotquot unquam fuerunt quam fuerunt quamvis summa diligentia in abstrusiora, quae in nostra sacaratissima medicina plurima occurrunt, inquisiverint, qui pulsum istum amatorium descripserit, aut ejusdem notas et signa infallibilia proposuerit. Quae omnia cum ita sese habeant, neminem ex vobis reperiri arbitror, qui ab ispsorum partibus stabit, qui ultro disceptant dari certum quendam pulsum, qui amorem indicet, et proin amatorium eundem esse nuncupandum. Sed ut totam hanc litem dirimamus ita pronunciandum esse statuo ; amorem omnino ex pulsu deprehendi posse, si sit inconstans, varius, celer etc. praesertim si ad aspectum amasiae id contingat. Nec est ut quispiam mihi objiciat, talem pulsus*

[1759] [Confirmatio affirmativae.]
[1760] [Determinatio quaestionis.]
[1761] [Rejicitur a Galeno pulsus amatorius.]

inconstantiam in peste, aliisque morbis malignis quoque conspici. Nam produnt hos affectus symptomata concomitantia ; in amore vero nulla causa vel videns vel interna patet. Nequaquam tamen concedendum judico, ut iste pulsus amatorius indigitetur, quasi ab aliis sit distinctus et infallibiliter hunc affectum detegat. Habetis quid de proposita quaestione sentiam; vos auditores magnifici et omnium ordinum lectissimi, judicate, et pro vestra hac in benevolentia me totum vobis addictissimum habetote.

DIXI.

Lelio Bisciola

HORAE SUBSECIVAE

Des Heures perdues

LIBER XVI[1762].

[…]

Ab Erasistrato deprehensus animi,
pro morbo corporis, affectus,
aliorum exemplis confirmatus; minus
aptam nutriendo aquam vino
contra Petronium.

CAPUT XVIII.

Nobilis olim medicus Erasistratus Sicyonius fuit, quem saepe nunc laudans, nunc reprehendens commemorat *Gal. et quem lib. de cur. rat. per sang miss*. summos ad honores scribit evectum, singulari prundentia, et acumine artis suae usus deprehendit aliquando, ut idem tadit *Gal. lib. de praecognit. ad Postum*. amari novercam a privigno; rem ita *Plut*. narrat in *Demetrio*. Stratonicam Demetrii filiam uxorem habebat Syriae rex Seleucus, eam deperire misere coepit filius Seleuci Antiochus sic, ut in morbum incidisse putaretur gravem, et lecto affixus videretur lenta consumi tabe. Accersitus Erasistratus cum admota ejus pectori, sive cordi manu observaret noverca fortuito ingrediente, praetereunte, assidente variis modis cor adolescenti palpitare, colorem vultus, in diversa mutari, amari novercam ab eo divinavit, patri amorem ejus aperuit; juvenis potitus novercae optatis nuptiis patris concessu, mox convaluit. Quo astu rem cum patre medicus expedierit, habes ex *Plut*. nolo enim esse longior. *Suid*. breviter exponit, et *Val.Max. lib.5.cap.7*. attribuens Leptini mathematico; comprehendit hoc disticho *Jo. Brefs*. non valde malo :

Rex miserans sortem nati pereuntis amore,
Uxorem caram cessit ei ô pietas.

Antiquior Hippocrates suo facto jam docuerat Erasistratum. Pari enim ingenio detexit Perdicae Regis Macedonum insanum adversus Philam patris Alexandri jam defuncti concubinam amorem, quo tanquam tabe conficiebatur, quod narrat Junior *Soranus in vita Hippocratis*. Idem de Erasistrato *Appianus* tradit in *Syriaca, Luc lib. de Syria Dea, Macrob.lib.ultim. cap.15. saturn. et Gal. lib.I prognost.Hippocrates cap.7. et*

[1762] Texte latin établi d'après Lelio Bisciola, *Des Heures perdues (Horarum subsecivarum tomus primus, libros viginti continens, in quibus pleraque ex philologia et encyclopaedia […]*), XVI, 18, Ingolstadt, A. Sartorius, 1611, p.1211-1213.

suorum cap.6 qui et fatetur se deprehendisse amore cuiusdam mulieris depereuntis Pyladem saltatorem.

Quod autem ex *Plin. lib.29* retulimus, aliter narrat *lib.7.cap.37.*his verbis. Eandem scientiam in Theombroto Ptolemaeus Rex Megalensibus sacris donavit 100. Talentis, servato Antiocho Rege, aut fortasse alter hic casus, quia breviter *Suid*. graece effert, cum longissima sit oratio *Plutarchi, Appiani,* et aliorum nonnullorum, ex eo narratiunculam produco, qui tamen Erasistratum Julienten facit ex Juliade Cei insulae civitate, hic Antiochum regem morbo laborantem prae novercae Stratonicae amore, curavit invento morbo ex tactu manus, et pulsu ; quod quotiescunque Antiochus intuebatur novercam ultro, citroque ei saliebat cor.

Utrumque Gal. est imitatus, et fortasse vicit, si ei de se ipso testanti fides ulla habenda, ita enim *lib.cit.ad Postumum* scribit non ex pulsu modo, sed ex colore, et habitu vultus viscerum etiam affectus, non solum fibras praesagiens deprehendebam, sic, ut vates appellaret ; testes producit Cyrillum Boethi filium et Siculum quendam medicum et alios.

Sed Justi cujusdam uxoris, et nescio cujus procuratioris, exempla similiora facto sunt Hipp. et Erasistrati. Uterque enim tabe sensim conficiebatur nulla manifesta ejus mali caussa ; animadvertit ipse illam consumi amore, quod ad nomen ejus, quem ardebat, pulsus agitabatur, et subsiliebat, vultusque mutabatur color ; hunc metu, quod rationem non posset reddere dati, et accepti hero suo. Talem scimus fuisse memoria patrum nostrorum, immo avorum Joanninum sanguinaeium P.Aponensis aequalem, qui ex solo vultus aspectu et genus, et tempus, et accessiones, sive paroxysmos divinabat morborum, quod *leg. in Bern. Scardeoni lib.2. class.8. Hist. Patavinae*.

Aqua, et vigilia edax, id est, edacitatem, sanemque inducens, ὕδωρ βορὸν καὶ ἄχυππνίη βορὸν ; efficiunt videlicet haec duo voraces homines ; vt hinc pro Petronio arguere liceat vigiliam, et aque potum conferre maxime ad coctionem cibi, nec licet tamen. Oraculum vero est *Hipp. illud lib. Epidem 6. sect.4 comm.19.*

Caussam refert Galenus in aquem frigiditatem, qua fit, vt in stomacho efficiatur contractio atque vnio in vitium, seu defectum concoctionis, ac distributionis ; nam aqua sua frigidate, atque humiditate obest conctioni, et nutrioni, quae calore fiunt, impediuntur frigore. Sic enim *4. lib. Meteor. cap.2. Arist*. est, inquit, calidi quidem concoctio, frigidi vero inconcoctio : hinc fit, vt magis excrementicii sint abstemii, quam potores vini ; illisque frequentius repetendus cibus, quam his ; ex quo ille versiculus apud *Athen. lib.*

10. cap.2 sive *Zenodotum in Sybaritis*, ad mensuram aquam bibentes, absque mensura placentam edentes.

Neque vero cuiquam sua auctoritate imponat Alex. Petronius saeculi nostri medicus clarissimus, quem ego Romae puer agnovi, et colui, *lib.de victu Rom.cap.9* docens, utiliorem esse concoctioni, ac nutritioni aquam, quam vinum ; audi ejus rationem. Quoniam, inquit, apparet celerius eos concoquere, qui aquam potant. Tamen, vt physici dicunt, est per accidens ; non concoctoria scilicet vi ulla aquae, sed minor fit concoctio, et nutritio, vt *Gal.tradit comm.4.lib.6.Epidem.*ita videtur celerior ; sic potores aquae appetunt celerius cibu, quam potores vini. Nam illi minus nutriuntur, hinc minus robusti ; hi vero magis, ideoque robustiores, et magis vividi ; a vino enim alimentum provenit copiosius, durescitque et solidatur magis ex vino, quam ex aqua.

Dices, parcius vini potoribus dandus cibus, hoc enim praeceptum est medicorum, quam iis, quia aquam bibunt ; ita argumento esse conferre aquam multo cibo conquendo ; sive, vt cum Plinio loquar, perficiendo. Respondebo, per accidens id evenire, non enim juvat per se, et vi sua concotionem, sed quoniam imminuit nutritionem, quo sit, ut expeditior videatur, cum bona ciborum pars in excrementa, ac faeces recidat. Qui medicina valet, arte is vera judicabit scribere. Porro aquam ad nutrimentum, robur, et incrementum nihil facere corporum, nisi pro ut cibos defert, non pauci arbritantur, proptereaque *Hipp.lib. de alimento*, id est, τροφῆς, humidum vocet vehiculum alimenti, cui Gal. suffragatur prodesse aquam scribens, animalibus ad solidiorem cibum deferendum, et *Arist. de sensu et sensili*. immo idem *Gal.lib.3. de morb.acut.17.cap.* neque nutrire neque roborare fatetur.

Mercur. in lib. Hipp de affect. id est, περὶ παθῶν, in adnot. num.32 referre tantummodo ad sanitatem putavit, quod videtur mihi adversari his verbis Hipp. in quae hoc notat alia, inquit, omnia tenues, et parvas ad incrementum, ad vires, et ad sanitatem praesant vtilitates praeter panem, placentam, carnes, pisces, vinum, et aquam ; ab reliqui enim obsoniis, esculentis, et poculentis tenuiter, imbecille, et omnino male corpus afficitur mortalium.

Sane ex *Plut.lib.de Iside et Osiride* scimus vetitum a sacerdotibus. Apim suum ab aquae Nili potu, tam etsi alioqui magni ab Aegyptiis fieret, quod haec aqua pota corpus reddit pingujus incrementum carnium efficiens. Sic iste non valde longe a principio libri.

LIBER XVII[1763].

[…]

Hereos quis morbus ; quae exempla ?

Phtiriasis, qui affectus.

CAPUT XXIII.

Hereos morbum, sive affectum medici, qui parum sunt latini , practici tamen, ductum volerunt a Germanica voce Heer, quae herum, sive dominium significat ; gravius poterant a latina derivare herus, sive heres. Sed vide rationem horum quoniam, inquiunt, hoc morbo potissimum heri, ac domini, hoc est nobiles, et magnates vexantur. Quasi vero non potuisset haec essse ratio vera, si a voce latina herus duxissent. Morbus autem est cum prae amore cujuspiam in furorem quis vertitur : sive, ut in *Lilio medicinae Bern. Gordonius part.2.de pass*. definit, solicitudo melancholica propter mulieris amorem, qui et ipse ignorant Graecam esse vocem. Male tamen a medicis pronunciatam, hoc est, heroes, pro *ἔρως* sine asperatione. Nam et ridiculum cum solos magnates eo corripi affirmant. Quid? Non etiam plebei, atque abjecti quique homines amant, et amore insaniunt ? Testes mihi *Bucolici Theocriti et Virgilii, Caprarii, Bubulci, Pastores amore furentes Galatae, Daphnidis, Alexis, Hylae*, quos depereunt.

Amatus Lusit.cent.3.cur.56. exemplo demonstrat adolescentis hebraei, et in scholiis adolescentuli alterius demonstrare possumus Amnonis exemplo sororem Thamar depereuntis, et comprimentis, *2.Reg.13*. Antiochi Seleuci filii ob novercae desiderium tabescentis. Et *Gal.lib. de praecogn.cap.6*.idem pene commemorat de quadam muliere nescio cujus Pyladis amore incensa. […]

[1763] Texte latin établi d'après Lelio Bisciola, *Des Heures perdues* (*Horarum subsecivarum tomus primus, libros viginti continens, in quibus pleraque ex philologia et encyclopaedia* […]), XVII, 23, Ingolstadt, A. Sartorius, 1611, p.1329.

Filoteo Elião de Montalto

ARCHIPATHOLOGIA

L’Archipathologie

TRACTATUS QUINTUS
DE AMANTIUM INSANIA[1764].
DE SIGNIS.

CAP.II.

Affectionis speciem, et originem, quandoque insanientes ipsi propalant, quandoque celant. Quo casu, subtili indagine, solertique circumspectione medicus indiget, ut rem ex toto deprehendat. Manducent vero sequentia symptomata. Insaniunt ; praeter unam dilectam rem, caetera omnia odio prosequuntur. Ex una jacendi figura in aliam crebro se transferunt ; insomnes sunt, decolores, quod et lepidus ille poeta cecinit lib.I. *De arte amandi* dicens :

Palleat omnis amans, color hic est aptus amanti.

Universum corpus gracile, et aridum in dies evadit[1765], ut Galeni, Halyabbatis, Alzaravii, et Avicenna testimonio ratum est. Prodit experientia. Firmat ratio belle ab eodem amorum doctore decantata :

Attenuant juvenum vigilatae corpora noctes,
Curaque et immenso, qui fit amor dolor.

[…] Haud difficile est, si solertem industriam ad hibeas, non amorem solum, sed et amatam rem venerari, Erasistrati exemplo. Quippe, cum Antiochus Seleuci regis filius, vesano Stratonices novercae amore correptus, prae verecundia impium vulnus dissimularet, duo hi animo inclusi affectus, amor nempe, et verecundia, miserum adolescentem divexantes pene contabefecerant. Donec Erasistratus ingrediente Stratonice, aut ipsa obeunte, effatu dignam diversitatem in Antiochi vultu, in respiratione, et in pulsu observans dissmulanter iterum, atque iterum animadvertes, uretem Stratonices amorem, aegritudinis causam esse ; penitius exploravit. Remque totam Seleuco patri exposuit, qui charissima conjuge cedens, in filii medelam, ipsum ab imminenti morte vendicavit. Haud multo alite Galenus, Justi uxorem Pyladis amore captam deprehendit, non viso, sed solum

[1764]Texte latin établi d'après Filoteo Elião de Montalto, *L'Archipathologie* (*Archipathologia, in qua internarum capitis affectionum essentia, causae, signa, praesagia et curatio accuratissima indagine edisseruntur*[…]), V, 2, Lutèce, F. Jacquin, imp. Caldoriane, 1614, p.383-386.
[1765][*Gal. lib. de praecogn. ad posthumum c.6 et lib. I prog. in.2 enarrat praefationis*.]

nominato Pylade praedictam turbationem considerans, ut apud ipsum videre est, lib. *De praenotione ad Posthumum*[1766], quo loco etiam nugas appellat eorum opinionem, qui credunt arterias amatorie pulsare, seu certam quandam esse pulsus differentiam amoris indicatricem. Sed sicut in concertationibus et pavoribus animum ex improviso turbantibus, pulsum immutari accidit. Sic et in vesano amore, re amata subito occurrente, aut ejusdem facta mentione. Tunc enim animadvertere est pulsum ex imbecillo ac parvo ad inaequalitatem et inordinationem immutatum, et varriis modis subsulantem, sicut et anhelitum ex raro et intercepto increbrescentem, faciem ex pallida rubentem, vultum denique ex tristi, ac demisso excitatum, aut alias amoris, et rei amatae significatiuum.

Quod ad praesagium attinet, in furorem, ferinaque deliramenta aliquando commigrat haec passio ; quin et visi sunt non pauci hac passione laborantes, qui prae desperatione et insania, se ipsos interemerunt.

[1766] [*Cap.6.*]

Jean Lamand

DE NATURA AMORIS ET AMANTIUM AMENTIUM CURA

De la nature d’amour et de la cure des amants insensés

XXII[1767].

Amoris jam melancholici facti diagnostica signa non alia fere sunt, quam melancholiae, quorum maxima pars fuit enarrata *thesi 18*. Quibus addimus, quod ut navis sine numine vanis agitata procellis, hinc inde vagatur ; ita illorum animus, nauta suo, ratione scilicet destitutus, contrariis cogitationibus, in diversas agitur partes ; nunc lachrymabundi, in iram et furorem concitantur, mox placabiles in risum effunduntur, amatae speciem se in momenta singula in conspectum habere affirmant, illi blandiuntur, ac si praesens esset. Omnis de amata sermo, omnis inter luctus abit dies, noctes diesque insomnes ducunt, paulatim ipsorum omnia membra arescunt, et tabe conficiuntur, praeter oculos, qui graves, magni et turgidi fiunt graves quidem, ex melancholicis humoribus ardeos defluentibus, et resolutione spirituum ob nimias vigilias ; magni vero et turgidi, ob continum motum attrahentem. Faciei, genarum, et labiorum rubeus color veluti exanguis pallescit, subalbidus, plumbeus et quasi lividus tandem efficitur ; ut etiam in virginibus, febre, alba sive amatoria laborantibus. Urinas crudas habent, alvum astrictam. Sed praeter omnia, affectum magis patefacient, interrogationes et locutiones variae, quae in memoriam revocent aut pulchras foeminas, aut viros, si forsan eis memoratis vel turbetur, aut pulsum vel colorem immutet**,** ut fecit Erasistratus, qui Antiochum ex amore Stratonices, parentis concubinae, lethaliter decumbentem, ex pulsu prodidit ; ut etiamsi Galenus, qui uxorem Menippi, amore Pyladis cujusdam, detineri eodem modo deprehendit, *prout.ipsemet.lib.de praecogn. ad Posth. c.6. narrat*.

[1767] Texte latin établi d'après Jean Lamand, *De la nature d'amour et de la cure des amants insensés (De natura amoris et amantium amentium cura* […]), Bâle, Jacob Genath, 1614, [sans pagination].

Nicolas Coeffeteau

TABLEAU DES PASSIONS HUMAINES

DE L'AMOUR[1768].

Des effets de l'Amour.

CHAP.IV.

[…] Ces exstases et ces ravissemens produisent quelquefois de prodigieus effets dans les ames de ceux qui son travaillées de cette passion. Car, d'autant que l'ame de la personne qui aime ardemment est perpetuellement occupée à la contemplation de la chose aimée, et n'a autres pensées que celles de son merite, la chaleur, quittant les autres parties et se retirant au cerveau, laisse dans tout le corps une grande intemperie, qui corrompant et consumant le sang le plus pur, deteint et fait pallir le visage, donne des battemens de cœur, cause des convuslsions estranges, et reserre les esprits de sorte qu'il semble que c'est plustost un simulacre de la mort qu'une creature vivante devant ses yeux. Ces accidens sont suivis de souspirs vehements et ardents, particulierement quand la chose aimée se presente, comme il arriva au jeune Antiochus au sujet de Stratonice, ou quand on fait seulement mention d'elle, comme si l'esprit estoit soulagé et dechargé d'un pesant fardeau et recevoit de l'alegement par le moyen de cette pensée ou de cette presence. Les larmes accourent pareillement au secours de cette ame affligée, d'autant que la chaleur qui est montée au cerveau fait fondre l'humeur, et la fait decharger par les yeux. Mais cette pauvre ame ainsi agitée, n'a point de consistance asseurée, ains flottant entre l'esperance et la crainte, elle donne tantost des signes de joye, tantost de marques de douleur. Elle est tantost toute de glace, tantost toute de feu. Elle va, elle vient sans pouvoir s'arrester en un lieu, et fait beaucoup de choses qui temoignent qu'elle est comme insensée. Car, elle fait sonner haut le merite et la gloire de ce qu'elle aime, et luy donne des louanges excessives, qui sont des marques de son ravissement. Soudain, apres changeant d'humeur elle fait monter sa douleur jusques au ciel, elle accuse les astres innocens, elle se plaint du destin et de la fortune, elle blasme ce qu'elle aime. Et à mesme temps, rentrant en soy-mesme, elle se donne le tort, puis vomit son fiel contre ceux qu'elle croit traverser son repos, et empescher son consentement, de sorte qu'elle souffre de cruelles gesnes en cette agitation. Bien souvent, mesme en l'ardeur de sa passion, la personne atteinte d'amour ne peut tenir de longs discours, et n'a que des paroles coupées et peu intelligibles, d'autant que l'ame estant ainsi attachée à l'objet qu'elle aime, ne se

[1768] Texte établi d'après Nicolas Coeffeteau, *Tableau des passions humaines, de leurs causes et de leurs effets* […], 4, Paris, S. Cramoisy, 1620, Fol. 161-164.

peut donner le loisir de parler d'autre chose. Et ce qui est plein d'estonnnement, c'est que cette passion change entierement les hommes, veu qu'elle fait faire aux plus sages de grandes folies, elle abaisse les plus graves à des services indignes de leur rang, elle est cause que les glorieux deviennent humbles, que les avares font des profusions, et que les lasches se montrent hardis et courageus. […]

Robert Burton

THE ANATOMY OF MELANCHOLY

L’Anatomie de la mélancolie

MEMB.3. SUBSECT.I[1769].

Symptomes or signes of Love Melancholy, in Body,
Mind, good, bad, etc.

Symptomes are either of Body or Mind; of body, palenesse, leannesse, drynesse, etc. *Pallidus omnis amans, color hic est aptus amanti*[1770], as the Poet describes lovers: *fecit amor maciem,* love causeth leannesse. Avicenna *de Ilishi, c. 33*[1771]*. makes hollow eyes, drinesse, symptomes of this disease, to goe smiling to themselves, or acting, as if they saw or heard some delectable object*. *Valleriola, lib. 2. observat. cap. 7. Laurentius, cap. 10. Ælianus Montaltus de Her. amore. Langius epist. 24. lib. 1. epist. med*. deliver as much, *corpus exangue pallet, corpus gracile, oculi cavi,* lean, pale,

– ut nudis qui pressit calcibus anguem,

hollow-eyed, their eyes are hidden in their heads,

Tenerque nitidi corporis cecidit decor[1772]*,*

they pine away, and look ill with waking, cares, sighes.

Et qui tenebant signa Phœbeæ facis
Oculi, nihil gentile nec patrium micant.

With groanes, griefe, sadnesse, dulnesse,

– Nulla[1773] *jam Cereris subi*
cura aut saluti –

want of appetite, etc. A reason of all this, *Jason Pratensis gives*[1774]*, because of the distraction of the spirits the Liver doth not performe his part, nor turnes the aliment into*

[1769] Texte anglais établi d'après Robert Burton, *L'Anatomie de la mélancolie* (*The anatomy of melancholy*), éd. Thomas C. Faulkner, Nicolas K. Kiessling, Rhonda L. Blair ; commentaires de J. B. Bamborough, Martin Dodsworth, Oxford, Clarendon press, 1989-2000, t.3, p. 139-143.
[1770] [*Ovid. Facit hunc amor ipse colorem.* Met.4.]
[1771][*Signa ejus profunditas oculorum, privatio lachrimarum, suspiria, saepe rident sibi, ac si quod delectabile viderent, aut audirent*.]
[1772] [*Seneca.Hippol.*]
[1773] [*Seneca Hippol.*]

blood as it ought, and for that cause the members are weake for want of sustenance, they are leane and pine, as the hearbs in my garden do this month of May, for want of rain. The greene sicknesse therefore often happeneth to young women, a Cachexia, or an evill habit to men, besides their ordinary sighs, complaints, and lamentations, which are too frequent. As drops from a Still,

– *ut occluso stillat* ab igne liquor,

doth Cupids fire provoke teares from a true Lovers eyes,

The mighty Mars did oft for Venus shreeke[1775],
Privily moistning his horrid cheeke,
With womanish teares, –

–ignis distillat in undas[1776],
Testis erit largus qui rigat ora liquor,

with many such like passions. When *Chariclea* was enamored of *Theagines*, as *Heliodorus* sets her out[1777], *she was half distracted, and spake she knew not what, sighed to her selfe, lay much awake, and was leane upon a sudden*: and when she was besotted on her sonne in law, *pallor deformis, marcentes oculi*[1778], *etc*., she had ugly palenesse, hollow eyes, restlesse thoughts, short winde, etc. *Eurialus*[1779], in an Epistle sent to *Lucretia*, his Mistresse, complaines amongst other grievances, *tu mihi et somni et cibi usum abstulisti*, thou hast taken my stomacke and my sleepe from me. So hee describes it aright[1780]:

His sleep, his meat, his drinke is him bereft,
That leane he waxeth, and dry as a shaft,
His eyes hollow and grisly to behold,
His hew pale and ashen to unfold,
And solitary he was ever alone,
And waking all the night making mane[1781].

[1774] [*De morbis cerebri de erot amore. Ob spirituum distractionem hepar officio suo non fungitur, nec vertit alimentum in sanguinem, ut debeat. Ergo membra debilia, et penuria alibilis succi marcescunt, squalentque ut herbae in horto meo hoc mense Maio Zeriseae, ob imbrium defectum*.]
[1775] [*Fairy Queene lib.3. cant.11*.]
[1776] [*Amator.Emblem.3*.]
[1777] [*Lib.4. Animo errat, et quidvis obvium loquitur, vigilias absque causa sustinet et succum corporis subito amisit.*]
[1778] [*Apuleium*.]
[1779] [*Aenas.Silv*.]
[1780] [*Chaucer in the Knights tale*.]
[1781] [*Chaucer in the Kgnights tale*.]

Theocritus Edyl. 2. makes a fair maid of *Delphos*, in love with a young man of *Minda*, confess as much :

Ut vidi ut insanii, ut animus mihi male affectiis est,
Miseræ mihi forma tabescebat, neque amplius pompam
Ullam curabam, aut quando domum redieram
Novi, sed me ardens quidam morbus consumebat,
Decubui in lecto dies decem, et noctes decem,
Defluebant capite capilli, ipsaque sola reliqua
Ossa et cutis–

No sooner seen I had, but mad I was,
My beauty fayl'd, and I no more did care
For any pomp, I knew not where I was,
But sicke I was, and evill I did fare,
I lay upon my bed ten dayes and nights,
A Sceleton I was in all mens sights.

All these passions are well expressed by that Heroicall Poet in the person of *Dido*[1782] :

At non infœlix animi Phœnissa, nec unquam
Solvitur in somnos, oculisque ac pectore amores
Accipit; ingeminant curæ, rursusque resurgens
Sœvit amor,etc.–

Unhappy *Dido* could not sleep at all,
But lyes awake, and takes no rest:
And up she gets again, whil'st care and griefe,
And raging love torment her brest.

Accius Sanazarius Egloga 2. de Galatea, in the same manner faines his *Lychoris* tormenting her selfe for want of sleepe[1783], sighing, sobbing, and lamenting, and *Eustathius* his *Ismenius* much troubled, and *panting at heart, at the sight of his mistris*[1784], he could not sleep, his bed was thorns. All make leannesse[1785], want of appetite, want of sleepe ordinary symptomes, and by that meanes they are brought often so low, so much altered and changed, that as he jested in the Comoedie[1786], *one scarce know them to be the same men*.

[1782] [*Virg.4.AEn.*]
[1783] [*Dum vaga passim sydera fulgent, numerat longas tetricus horas, et sollicito nixus cubito suspirando viscera rumpit.*]
[1784] [*Saliebat crebro tepidum cor ad aspectum Ismenes*.]
[1785] [*Gordonius cap.20.Amittunt saepe cibum, potum et maceratur inde totum corpus*.]
[1786] [*Ter.Eunnuch.Dii boni quid hoc est ?, adeone homines mutari ex amore, ut non cognoscas eundem esse.*]

Attenuant juvenum vigilatæ corpora noctes,
Curaque et immenso qui fit amore dolor.

Many such Symptomes there are of the Body to discern lovers by,

– quis enim bene celet amorem[1787]?

Can a man saith Solomon, *Prov. 6. 27.* carry fire in his bosome and not burne? it will hardly be hid, though they doe all they can to hide it, it must out,

plus quam mille notis –

it may be described,

Quoque magis tegitur, tectus magis æstuat ignis[1788].

'Twas *Antiphanes* the Comedians observation of old, love and drunkennesse cannot be concealed, *celare alia possis, hæc præter duo, vini potum*, etc. words, lookes, gestures, all will betray them : but two of the most notable signes are observed by the pulse and Countenance. When *Antiochus* the son of *Seleucus*, was sicke for *Stratonice*, his mother in law, and would not confesse his griefe, or the cause of his disease, *Erasistratus*, the Physitian, found him by his Pulse and countenance to be in love with her[1789], *because that when she came in presence, or was named, his pulse varied, and he blushed besides*. In this very sort was the love of *Callices*, the sonne of *Polycles*, discovered by *Panaceus* the physitian, as you may read the story at large in *Aristænetus*[1790]. By the same signes *Galen* brags, that he found out *Justa, Boëthius* the Consulls wife, to dote on *Pylades* the Player, because at his name still she both altered Pulse and Countenance, as *Poliarchus*[1791] did at the name of *Argenis*. *Franciscus Valesius, lib.3. controv. 13. med. contr*. denies there is any such *pulsus amatorius*, or that love may be so discerned; but *Avicenna* confirmes this of Galen out of his experience, *lib. 3. Fen. 1.* and *Gordonius, cap. 20. Their pulse, he saith, inordinate and swift, if she goe*

[1787] [*Ovid.Epist.12.*]
[1788] [*Idem.Met.4.*]
[1789] [*Ad ejus nomen rubebat, et ad aspectu pulsus variebatur. Plutar*.]
[1790] [*Epist.13.*]
[1791] [*Barck.lib.1.Oculi medico tremore errabant.*]

by whom he loves[1792] ; *Langius, epist. 24. lib. 1. med. epist. Neviscanus, lib. 4. numer. 66. syl. nuptialis, Valescus de Taranta, Guianerius, Tract. 15. Valleriola* sets downe this for a Symptome, *difference of pulse*[1793], *neglect of businesse, want of sleepe, often sighes, blushings, when there is any speech of their Mistris, are manifest signes*. But amongst the rest, *Josephus Struthis*, that *Polonian*, in the fifth booke, cap. 17. of his doctrine of Pulses, holdes that this and all other passions of the minde may be discovered by the Pulse. *And if you will knowe*[1794], saith he, *whether the men suspected be such or such, touch their arteries,* etc. And in his fourth booke, 14.chap., he speakes of this particular pulse[1795], *Love makes an unequall pulse, etc*., hee gives instance of a Gentlewoman, a Patient of his[1796], whom by this meanes he found to be much inamoured, and with whom: he named many persons, but at the last when his name came whom he suspected, *her pulse began to vary*[1797]*, and to beat swifter, and so by often feeling her pulse, hee perceaved what the matter was*.[…]

[1792][*Pulsus eorum velox et inordinatus, si mulier quam amat forte transeat*.]
[1793] [*Signa sunt cessatio ab omni opere insueto, privatio somni, suspiria crebra, rubor cum sit sermo de re amata, et commotio pulsus*.]
[1794] [*Si noscere vis an homines suspecti tales sint, tangito eorum arterias*.]
[1795] [*Amor facit inaequales, inordinatos*.]
[1796] [*In nobilis cujusdam uxore quum subsolfacerem adulteri amore fuisse correptam et quam maritu etc*.]
[1797] [*Cepit illico pulsus variari et ferri celerius et sic inveni*.]

Antonio Ponce de Santacruz

EXACTISSIMAE DISPUTATIONES DE PULSIBUS

Exposés très précis sur le pouls

OPUSCULUM TERTIUM

In quo docemur, Qualis sit pulsus[1798].

De quaestione Qualis sit.

[...]

Caput XLII.

[…]

Utrum detur aliqua differentia pulsus,

quae ex amore procedat.

[…] Septimo argumen quia si Galenus cognovit mulierem illam amore agitari in *lib. ad Posthumum*, id accidit audito nomine Pyladis, cujus pulchritudinem desiderabat; ergo signum est non posse cognosci amorem per pulsum, nisi accedat ipsum objectum ad commovendum spiritum, vel ejus nomen, aut historia. Imo hoc pacto cognovit Erasistratus adolescentis amorem. […]

[1798] Texte latin établi d'après Antonio Ponce de Santa Cruz, *Exposés très précis sur le pouls* […] (*Exactissimae disputationes de pulsibus quibus Galeni et Avicennae doctrina philosophice perpenditur* […]) , dans *In Avicennae primam primi* [...] *autore Antonio Ponce Santacruz,* [...], Madrid, Thomas Junta, 1622, p. 229.

Filippo Savona

DECISIONES MEDICINALES

Décisions médicales

DECISIONUM

MEDICINALIUM, MORBORUM

SYMPTOMATUM, EVACUATIONUM[1799],

ET ABSCESSUUM MALITIOSORUM,

ET FALLACIUM.

QUOD DIAGNOSIM

ET PROGNOSIM

PARS PRIMA.

DOCTORE PHILIPPO SAVONA

PANORMITANO AUTHORE.

[…]

ARGUMENTUM.

Febris ex nimia Venere est malitiosissima,
periculum unde pendeat, et quando
meliorem exitum possit ha-
bere aeger.

[…] 5[1800]. Cum itaque tantus sit amor, ut ab eo cuncta emanent, originisque suae initia illi accepta ferant; quid mirum si animi nostris, et corporibus suum. Et ipse imperium viresque admirandas exerceat. Quod ad primum, Lucretio Philosopho epicureo accidisse legimus. Is enim amore flagrans, et mente emotus, in insaniam lapsus manus sibi iniecit. Alceste Peliae filia, pro viro suo perire nimio ardore, in animum induaeit, et viriliter praestit, prout dixit Plato convivio. Quo ad alterum clare patet, vigiliis, curis macie, dolore, tabitudine, et mille aliis mortalibus affectibus corpus vexare. Testimonio est Antiochus Seleuci regis filius, qui cum Stratonices novercae vesano amore corriperetur, illam misere deperibat. Impium tamen pectoris pia dissimulatione contegebat, pugnabant diuersi animo et medullis inclusi affectus summa cupiditas, et

[1799] Texte latin établi d'après Filippo Savona, *Décisions médicales* (*Decisiones medicinales quo ad diagnosim et prognosim.* […]), Panorme, A. Orlandi, 1623, p.57.
[1800] [5. *Amor in animis nostris, et corporibus vires suas exercet*.]

maxima verecundia, ut cum potiri amata noverca maxime, verecundia a tanto facinore deterreretur. Unde effectum est, ut anxitudine hac pessime devexatus, in ultimam tabem aeger amans deductus sit. Quem tamen in tanto discrimine positum, Herasistrati medici solertia, artisque praesentia allevavit. Juxta enim Antiochum sedens, ut eum ad introitum Stratonices novercae rubore perfundi, et spiritu increbescere, eaque egrediente pallere, excitatiorem subinde reciprocare anhelitum animaduertit ; curiosiore observatione ad ipsam veritatem penetravit. Ingrediente namque Stratonice, et rursus abeunte, brachium adolescentis dissimulanter apprehendo, modo vegetiore modo languidiore pulsu venarum affici aegrum agnovit, ipsumque amore Stratonices immodico teneri deprehendit. Reque tota Seleuco patri exposita carissimam coniugem filio cedere non dubitavit, quod in amorem incidisset fortunae acceptum referens quod dissimulare eum usque ad mortem voluisset, filii pudori imputans, et dixit Valerius Maximus libro Quinto capit. Sexto. [...]

Johann Neander

SYNTAGMA DE MEDICINAE

Traité de Médecine

SYNTAGMA

DE

MEDICINAE

Laude[1801] ; Origine ; Sectis ; Doctoribus ; et ad haec
nostra usque tempora Propagatoribus. Ad-
dita est in fine brevis de arte Pa-
racelsica disertatio.

[…] Theophrastum subsequutus est ERASISTRATUS Juliates[1802], ex Juliade Ceae insulae urbe, *Crotoxonae et Cleombroti* filius *Aristotelis* nepos. Hic *Herophilum* imitatus nocentes homines, ut refert *Celsus*, vivos incidebat. Cum primis vero ob drepehensum *Antiochi* regis amorem celebratur. *Historia ita discribitur* [1803]: *Antiochus Stratonicem Seleuci* uxorem, et jam puerum *Seleuco* enixam[1804], misere adolescens deperibat, verum passionis impudentiam abhorrens, non facinus aggredi, non palam cuiquam, facere audebat, tantum morbo indulgens, ultro mortem appetebat, neque *Erasistratus* medicus inter praecipuos aulae a *Seleuco* habitus, valetudinis hujus caussam scrutari poterat, quoad corpus ejus omni ex parte sincerum intuens, animae profecto aegritudinem illam esse arbritatus est, cujus amantis et infirmae passionibus laboraret corpus, tristiam nempe et indignationem ac cogitationes alias a prudentibus plerumque simulari, amorem vero intus tegi consuevisse. Nihil tamen horum *Antiocho* sibi profitente, satis ratus insecreto deprehendi posse, propius adsedit, et corporis ipsius mutationes, quemadmodum ad quosque ingredientes se haberet, diligentius observare coepit. Quod quum aliis ad eum accedentibus segne torpidumque pari modo esse cerneret, *Stratonice* vero assidente ut eum inviseret, mente ex rubore conscientiaque confusa, vehementius turbari, tacitumque persistere, corpus praeterea quanquam invito eo reviviscere admodum, acvivacius effici, excedente ea concidere ac debilitari, ad *Seleucum* profectus, filium ejus insanabili morbo correptum esse retulit. «Quum tristari et exclamare coepisset rex, passio haec, inquit *Erasistratus*, amor est, et mulieris quidem amor, verum quam consequi haut potis est. »

[1801] Texte latin établi d'après Johann Neander, *Traité de Médecine* (*Syntagma de Medicinae*) dans *Antiquissimae et nobilissimae medicinae natalitia sectae earumque placita, tum ejus catacrypses ac instauratores et propagatores cum historiis eorum vitis ac scriptis, auctore Johanne Neander* […], Brême, J. Wesselii, 1623, p. 57-61.
[1802] [*Suidas.*]
[1803] [*Plutarch. in Demet.*]
[1804] [*Appianus in libro Syrio*.]

Admirante admodum *Seleuco* si quem ipse ob adolescentis hujusmodi conjugium, precibus, pecunia, aut donis, denique totius regni fui pollicitatione flectere nequiret, qui universae Asiae imperitaret, ac superstite rege qui morbo laboraret, daturum se pro salute ejus quod quisque vellet, promittere, et solum quae mulier haec esset efflagitante, *Erasistratus* : « Meam, inquit uxorem deperit. » Tum *Seleucus* : « Quid ergo, inquit, tu, tam bonus, et nobis adeo benevolentia adfectus, et charitate, virtute vero et sapientia paucis cedens, juvenem florentem aetate, et regno debitum, amici praeterea et regis filium, in infelicitate prudentem, et morbum adeo celantem, ut mortem libens oppetat, nobis non servabis ? Verum *Antiochum* si despicies, despicies et invicem *Seleucum*. » At ille regi adversatus, inconvincibilem sermonem protulit. « An tu, inquit, quanquam ejus parens, si uxorem tuam cuperet *Antiochus*, illam ultro daturus es? » Hic *Seleucus* reges omnes ac deos perfancte dejerans, sponte se ac laetae daturum obtulit, bonnique parentis benevolentiae exemplum, cunctis exhibiturum erga filium adeo prudentem, continentemque passionis, et hujus mali prorsus indignum ; aliaque his similia differens, tristari ac lamentari, nisi illi infelici medicam adferret opem. Ille quum regis mentem non simulatam quidem, verum ad rem promptam certamque discerneret, passionem omnem filii detegit, et quemadmodum id deprehendisset, enunciat. Seleucus gaudio elatus, unicum opus sibi superesse arbitratus est, quo pacto id filio persuadendum esset, quo pacto et uxori. Quum voti tandem sui compos esset, coacto in unum exercitu, quaecunque ab eo gesta essent, edisserit. Deinde de principatu loqui orsus, *Alexandri Magni* successionem in longum proferre, quam maxime opus esse ostendit ; se vero senio confectum, haut quaquam tanto imperio sufficere. Disposui itaque, inquit, ipsius magnitudinem sine vestra in futurum cura dividere, et partem charissimis meis tradere, aequi eritis ad haec peragenda mihi omnes, qui ad tantum principatus ac potentiae post *Alexandrum* regem sub me evecti estis ; amantissimi itaque mihi et regno digni visi sunt filius jam aetate adultus, et uxor ; filii nempe ab his in flore constitutis statim orientur, statim regni nostri aderunt custodes ; conjugam eos adinvicem vobis inspectantibus, et reges gentium quae desuper incolunt, ambos statuam etc. Exercitus vero tanquam regem ab *Alexandro* maximum, et parentem optimum summis laudibus coepit conclamare. *Seleucus* autem haec ipsa *Stratonicae* et filio imperans, connubio adjunxit, solutosque a se in regum dimisit. Aeger itaque, qui jam se morti consecrarat, prudenti consilio medici, volente patre, potita adamata, evasit. *Erasistratus* observatum *Antiochum* centum talentis

est donatus[1805], hoc est, sexaginta aureorum millibus. Citantur ejus libri *De febribus, ventris adfectionibus, resolutionibus, de podagra* et *sectionibus.* Suidas eum libros novem in medicina scripisse memorat. Sepultus fuit juxta *Mycalen* montem e regione Sami. […]

[1805] [*Ludovicus Vives de laudib. Philosoph.*]

Scipione Chiaramonti

DE CONJECTANDIS CUJUSQUE MORIBUS ET LATITANTIBUS ANIMI AFFECTIBUS

De l’interprétation de chaque caractère et des passions secrètes de l’âme

LIBER DECIMUS[1806].

Secundam Partem operis continet, qua est,

De affectum latitantium indagine.

[…]

De signis amoris erga personam, amoris nempe concupiscentiae, ac venerei. Caput Sextum.

§Primus. Amor distinguitur.

Ad *amorem erga personam transeamus, qui duplex in superioribus libris distinguebatur, alter erat amor finis cui,adeoque amicitiae verae, alter potius a quo, seu causae effectricis utilitatis, aut voluptatis nostrae. Amor, ex quo amatores dicimur, italiceque* innamorati, *est huius postremi generis; de eoque nunc dicamus. Nam ideo amant hominess amicas, quod voluptatem ex eis veneream cupiant, et expectent. Ferventis itaque ejusmodi amoris, ac furiosi ferme signa adducamus. Distinguere tamen primum oportet amorem, ut habitum significat, utque significat praesentem actum; nam amator dicitur non qui nunc solum amat, sed qui radicato amore amavit, et amabit etiam post praesentem actum amoris. Rem quoque antea distinximus. In praesenti vero negocio confunditur uterque amor, immo verius pro amore habitu sumitur; ejusmodi enim amorem in Antiocho Erasistratus, in muliercula Galenus detexerunt*[1807]*. Ita sumpti amoris signa adducamus, vel potius ex superioribus repetamus.*

§ Secundus. Repetuntur ex superioribus signa amoris.

VIDIMUS *supra effectus amoris*[1808]*, tum in animum, tum in corpus, quicunque ex illis observationi nostrae patent, signa euadunt amoris. In corpore ergo (cum amor jam ad summum evaserat) erat macies, in omnibusque ejus membris, praeter quam in oculis, qui quidem profundi sunt, attamen magni, et turgidi, quoniam fit multa in eiusmodi affectu evaporatio ad caput propter suspiria frequentia. Ita tum ex Auicenna diximus*[1809]*,*

[1806] Texte latin établi d'après Scipione Chiaramonti, *De l'interprétation de chaque caractère et des passions secrètes de l'âme* (*De Conjectandis cujusque moribus et latitantibus animi affectibus* […]),Venise, M. Ginammi, 1625, p.406-412.
[1807] [*Ad Posthu.*]
[1808] [*Lib.3. de amore*.]
[1809] [*Lib. eodem 3.cap.7.*]

pallor quoque consequitur amorem, noctes insomnes, in appetentia cibi suspiria, et genitus frequentes. Ovidius, cujus etiam supra attulimus carmina :

Fugerat ore color maciesque adduxerat artus,
Sumebant minimos ora coacta cibos;
Nec somni faciles, et nox erat annua nobis.
At placet rursus ex fundamentis, succincte tamen, signa deducere.

§ Tertius. Responuntur fundamenta.

REPETAMUS *ergo amorem hunc ferventem, de quo nunc dicimus in cupiditate ferventi esse. Cupiditas vero ejusmodi omnis ob sensum egestatis boni ferventer expetiti, dolorem, punctionemque experitur insignem ; cui dolori tamen admiscetur voluptas passiva ex objecto amato, pro bonoque apprehenso. Quod, si spes potiundi adsit, multo major voluptas immiscetur. At rursus tamen, qui potius est, vel potiundo imminet, timore angitur, ne cadat a gratia amati, neve aliis intrudatur, quae est zelotypia, ut spes potiundi saevo timoris, ac zelotypiae morsu interim laceretur ; quod si cupiditas spe destituatur, tum tenuis voluptas, quae ex objecti oblatione nascitur, multa meroris mole opprimitur. Fit ex his, ut amor habitu melle, et felle redundet, quod antea diximus ; utque apparet semper, vel ut plurimum, fel exsuperet. Cum tristitia ergo, et memor abundat, macies corporis consequitur ; tristitia enim existat ossa, cum inflammet cupiditas, effectus cupiditatis patitur, quos proxime diximus. Praesertim vero si spes videndae, aut potiundae amicae iungatur, nullis retinetur, aut temporum, aut itineris impedimentis, quin subit advolet ; mare saeviens procellis non retinuit. Leandrum, quominus herum adiret. Interdum voluptate gessit si spes potiundae brevi amicae adsit, vel et maxime si potiatur ; pro divinitate enim id reputat Propertius*[1810] *:*

Si dabit haec multas, fiam immortalis in illis.
Nocte una quivis, vel Deus esse potest.

Tum ergo voluptatis effectus patitur, at quos statim succedens timor,ac zelotypia permutet, ac perturbet. At cum nulla spe videndae, aut potiundae amatae excitatur, tum se se ejus cigitatione, inani pascit, idque praesertim, cum ad extasim patiendam devenit, vel prope accedit ; tum vero solitudinem quaerit, ut minus ab ea cogitatione prohibeatur,

[1810] [*Lib.2.*]

in eaque plerunque multum temporis detinetur. Sese ergo oblectat ea meditatione amator ; at cum extasi experrectus tum suavi, tam amata re carere se intelligit, tum in suspiria, lachrymas, et flectus erumpit ; inde cavitas oculorum, et magnitudo oritur. Ex hac itaque serie inordinata affectuum fit, ut amator nulli certae periodo signorum subjiciatur, sed variae omnino, et incertae ; praestet tamen tempore, ac duratione, saepe etiam intentione tristia, atque tristiae signa. Qui ergo tribuunt amori pulsum, qualis tristiae convenit, si intelligunt, ut plurimum esse talem, recte dicunt, at si semper, male. Cum enim in profunda, extaticaque cogitatione detinentur, pulsus est contractus, qualis cogitabundorum, et contemplantium. Cum exardet cupiditas, magnus, et altus etc. Cum timor opprimit, longe diversus. Ad praesentiam vero amatae personae varii simul affectus insurgunt, cupiditas, pudor, et reverentia, et ceu stupor quidam spes, timor pro aspectu amicae ut benigna fuerit, vel aspera. Unde pulsus tum quoque nulla certa periodo, ac modo procedit. Id solum est illis perpetuum, ut ad subitum adventum (tumque praesertim) vel subitam commemorationem amatae personae vehementer alteretur, ut de Antiocho dicitur sub cura Erasistrati ad Stratonicae adventum ***;*** *Galenus asserit de muliere, quam ipse curabat ad commemorationem Pyladis*[1811]*. Loquuntur etiam libenter de amata re amatores, ut saepius de aliqua persona loqui indicium sit amoris in illam. Qui tecte amant specie aversantis nominant, ut amoris suspicionem vitent, et interim de grata materia, ac persona loquantur.*

§Quartus.Signa seponuntur.

Si *quem cogitabundum observemus*[1812]*, ac in ea cogitatione, licet defixum attamen non maestum aspiciamus , verum cum excitatur, in suspiria erumpat, multo magis si erumpat in lachrymas, et fletus ; argumentum id reputemus, ac signum amoris aestuosi, ac confirmati. Multo evidentius signum est, si inter cogitandum aliquis laetitiae radius effulgeat. Ratio pendet ex dictis ; nam dum amator amatam defixe cogitat, voluptatem ex eare capit, at intimam, et reconditam ut non erumptat facile. Attamen eousque potest permovere animum, ut aliquid ejus ex ore, vel oculis subluceat. At cum expergiscitur ex cogitatione amator, tum falsam agnoscens, quam sibi prius repreaesentaverat amatae praesentiam in suspiria, et lachrymas procedit, instar somniantium divitias, ac felicitatem, qui experrecti vacuos se ab omni bono inveniunt, et ingemiscunt. Paulus*

[1811] [*Ad Posthu. de precogn.cap.6*.]
[1812] [*I.Signum*]

AEgineta amantibus tribuit oculos concavos, qui non illachrymant, sed tanquam voluptate pleni apparent lib.3.cap.17.

Difficile est distinguere habitum vultus cogitabundi[1813]*, laeti interiore et obducta laetitia, atque cogitabundi, mesti interiore maestitia ; uterque enim vultus est obductus. Attamen distingui potest, ille enim vultus serenitatem aliquam, licet abditam, praesesert, interdumque aliquo, ceu radios laetitiae aperit, (hoc tamen non semper) hic autem tectricam contractionem continent, et depressiorem obductionem. Quo ad usum autem ab observatione frequenti, solum potest acquiri prudentia agnoscendarum ejusmodi differentiarum.*

Si misceri in quopiam intelligamus suspiria[1814]*, et laetitiam, credendum est ipsum amore cujuspiam teneri, et affici.*

Nam asserit Marsilius Ficinus in Conviu.Platon. cap.6. orat.2. Verba sunt : « Amore illaquaeati uicissim suspirant et gaudent. » *Pendent vero ex dictis ; nam amor melle et felle fecundius est.*

Cum amor jam desperatione abundat[1815]*, adeoque moestitia, non amplius gaudio fovetur, nisi extatica consideratione, ac commetatione amati objecti ; non est vicissitudo post suspiria gaudii. Talis fuit Rotolandi penes Areostum habitus post agnitum Angelicae, ac Medori amorem. Non ergo signum convertitur, scilicet, non omnis, qui amat, vicissim suspirat, et gaudet ; sed num omnis, qui vicissim suspirat, et gaudet, est amator ? Et non videtur ; nam quicunque inter spem, ac metum degit, versatur pariter inter laetitiam, et maestitiam, unde vicissim laetari, et suspirare potest. Dicendum est ergo non esse veram in universum praepositionem, qui vicissim suspirat, et gaudet, est amator, ut sit signum hoc commune, non tecmirion. Eget idcirco aliis adminiculis ad certiorem conjecturam.*

Frequens mentio alicuius personae[1816]*, qui cum nullum sit negocium, ex quo nascatur occasio frequentis commemorationis, probabile est signum amoris.*

Dico probabile[1817] *: « Nam etiam odium potest esse causa commemorationis frequentis personae exosae ad ultionis spem, vel perditionis ejus ; sepe etiam ob timorem, quocirca Nero, postquam desciuit vindex, saepe illud inculcabat (si per vindicem licebit.) »*

[1813] [*Annotatio.*]
[1814] [*2.Signum.*]
[1815] [*Annotatio*.]
[1816][*3.Signum.*]
[1817][*Declaratio*.]

Augetur, et roboratur signum[1818]*, si odium nullum subesse, aut iram, aut timorem conjiciatur.*

At confirmatur adhuc magis[1819]*, si suspiria vicissim, et laetitia commisceantur ; tum enim certum evadit timoris signum etiam si tecte mentionem faciat ; nam interdum, quos pudet memorare personam, memorant exercitia ejus, ut hominis ita sibi obversetur, clam aliis, simulachrum. Ita penes Euripidem in Hipp. Phedra venatum et equestrem exercitationem loquebatur, ut sibi referret Hippolytum :*

Mitte me in montem; abeo ad silvam,
Et ad pinus, ubi fericidae
Canes lustrant,
Variis cervis appropinquantes ;
Per Deos cupio canes infremere. Et,
Preses Sanctae o Diana Limnae,
Et gymnasiorum pulsatorum ab equis,
Utinam essem in sua area,
Equos venetos damans.

vel in mentione odium simuletur. Quippiam tale est penes Ovidium dum Cypassim ancillam Corinnae re ipsa[1820] *amat ut dicto spernit, et abhorret*[1821]:

Dii melius, quam sic mihi sit peccasse libido,
Sordida contemptae sortis amoca juvet.
Quis Veneris famulae connubia libet inire
Tergaque complecti verbere secta velit ?

Inordinatus vitae habitus[1822]*, ut modo scilicet sit laetus, modo absque apparente causa maestus, modo immotus, modo inquies, modo audax, modo timidus, modo pudibundus erga scilicet peculiarem personam, modo impudens erga alios, amoris incesionem significat.*

Patet ex dictis. At signum evidentius redditur, si homo suapte natura non inconstans in ejusmodi inconstantiam transeat, atque inordinationem penes Eurip. in eodem loco Phaedra non eundem corporis situm retinebat, nec habitum et modo detegere sibi caput, modo operire famulabus jubebat.

Si admota manu pulsui cuiuspiam sentiamus pulsum sub adventum alicujus personae vehementer alterari[1823]*, ac inordinate, idque non semel observemus, idemque*

[1818] [*Prima Signi confirmatio*.]
[1819] [*Secunda Signi confirmatio*.]
[1820] [*Lib.2.de amoribus eleg.8*.]
[1821] [*Eleg.7*.]
[1822] [*4.Signum*.]
[1823] [*5.Signum*.]

accidat ad ejusdem personae factam commemorationem ; credendum est hominem, cujus pulsus alteratur, amore teneri personae, quae accedit, uel cujus mentio incidit.

Erasistratus hoc modo amorem Antiochi deprehendisse dicitur, et Galenus asserit se deprehendisse amorem mulierculae, quam invisebat, cujus historia infra un praxi reponetur.

§.Quintus. Cum amor jam apertior est.

At interdum amor non tegitur, sed palam aperitur vel aspectu cupido, et instante, vel vocis confessione, ac potestatione ; tum itaque solum aut dispieciendum, num subsit fictio, aut gradus amoris inquirendus ; quorum primum ex susperioribus regulis deprehendetur, secundum ex signis nunc traditis pro intensione eorum, atque aggregatione.

LIBER DECIMUS[1824].

Secundam Partem operis continet, qua est,
De affectum latitantium indagine.
[…]
Galeni praxis adducitur ad detegendum decumbentis mulierculae amorem. Caput XXII.
§. Primus. Continet verba Galeni libro de
Praecognitione.

SUBIICERE *placet modum, ac methodum, qua Galenus scribit a se detectum amorem cujuspiam mulierculae ; est autem cap.6. lib. de praecognit. ad Posthumum. Sunt ergo haec ejus verba.* Vocatus, ut inspicerem foeminam noctu vigilantem, et ex una jacendi figura in aliam crebro se transferentem, ut ipsam sine febri reperi, percontatus sum quaecunque singillatim illi contigisse poterant, ob quae vigilias evenire scimus. Illa autem vix, et interdum nihil respondebat, perinde atque frustra se interrogari, significare. Demum aversa, stragulis adductis, se totam operuit, et quodam parvo velo supra caput adducto in modum eorum, qui dormire volunt cubare coepit. Id videns, discessi duorum alterum mecum ipse coligens, vel atrae bilis vitio mulierem animi djectionem pati, vel rei, quam fateri nollet, maestitia laborare ; quam ob rem postero die cuncta diligentius obervare decrevi. Cum itaque accessisem, ex ancilla, quae ipsi assistebat comperi fieri non posse, ut tunc aegram dominam viserem ; abii igitur, et deinde rediens, ut idem denuo comperi. Tertio reversus sum, sed et tum ancilla renunciante, ut discederem (nolle enim tum haeram vexari, nam simul, atque secundo recessissem, abluisse se illam, et solitum cibum sumpsisse) discessi, et sequenti die rediens solum cum ancilla de variis rebus diu collocutus, aperte moestitia quapiam dominam laborare cognovi ; qua casu postea reperi (opinor) quomodo Erasistrato quoque obtigit. Nam cum prius noscerem nulla corporis parte mulierem afflictari, verum animi molestia tantum quapiam perturbari contigit, ut quo tempore foeminam inspicerem, istud ipsum, quod esse suspicabar, mihi confirmaret ; nam quidam e theatro cum venisset, narassetque Pyladem saltantem se vidisse, statim mulieris vultus, et faciei color immu tatus est. Quod cum viderem, brachio manum statim

[1824] Texte latin établi d'après Scipione Chiaramonti, *De l'interprétation de chaque caractère et des passions secrètes de l'âme* (*De Conjectandis cujusque moribus et latitantibus animi affectibus* […]),Venise, M. Ginammi, 1625, p.445-448.

admovi, pulsumque subito variis modis agitatum juveni, id quod animi perturbati indicium est, talem enim pulsum, et qui de re aliqua certant, habere soliti sunt. Quocirca sequenti die cuipiam ex iis, qui me sequebantur, praecepi, ut cum ad mulierem venissem, me pari post subsequeretur, et nunciaret Morphum eo die saltasse, quod cum fecisset, nullam in pulsu mutatione observavi. Sequenti die quoque cum jussissem, ut idem annunciaret histrionem, qui ex tribus reliquus erat, saltasse, similiter pulsus non se mutavit. Quarto die, cum ad multam noctem de industria expectassem, ubi renunciatum esse Pyladem saltasse, diligenter annotavi pulsum variis modis subsultasse, atque ita mulierem Pyladis amore capta deprehendi ; quod sequutis etiam diebus observatu, me in opinione adhuc magis confirmavit. *Haec Galenus.*

§ Secundus. Examen dictorum Galeni.

FATERI *oportet multo plus diligentiae adhiberi potuisse a Galeno, quam quae adhibita est, vel expressa. Nam mutatio pulsus, cum et ex odio, iracundiaque procedere potuerit, poterat is facile discernere, quis eorum affectuum perturbaret mulierem multis modis, nempe ferendo de Pylade sermones in laudem, vel in vituperationem ; prout enim mulier vel voce, vel vultu, aut ex laude laetitiam, aut ex vituperatione iracundiam praesetulisse, dignovisset, utrum Pyladis odio, an amore teneretur. Et quoniam forte zelotypia mulier torquebatur, si amorem in quampiam aliam Pyladis quispiam experimenti gratia asservisset, erupisset tum affectus zelotypiae manifestis signis, ex quo etiam amorem arguisset illatione necessaria. Fateor tamen, et ipse probabilius ex ea observatione amorem mulieris in Pyladem, quam alium affectum conjectum esse. Facile autem tum mulieres, ut pote theatris, et ludis assuetae amore capiebantur excellentium histrionum, et myrmillonum, idque genus hominum ; illud enim spectari ab omnibus cum laude, in opere praesertim voluptario, et grato amorem facile nectit. Juvenalis*[1825].

Accipis uxorem, de qua Citharaedus Echion,
Aut Glaphirus fiat pater, Ambrosiusque Choraules,
Longa per angustos figamus pulpita vicos;
Ornentur postes, et grandi janua lauro,
Ut testudineo tibi, Lentule, conopeo
Nobilis Euryalum myrmillonem exprimat infans.
Nupta Senatori comitata est Hippia ludum
Ad Pharon, et nilum famosaque maenia Lagi.

[1825] [Satyr.6.]

Hac ergo ex causa argumentum poterat conjungere Galenus, confirmaremque ipsum, si mulier eorum spectaculorum curiosa fuisset, ac frequens. Haec ita subjicere volui de observatione, et judicio Galeni. Caetera, quae ex eadem nostra methodo adicii poterant, quisque potest per se facile negocio deducere. Interim nos finem imponamus huic quartae curatoriorum partis, quae Graece Symiotice, nobis de signis dicitur, in duo membra secatur. Primum inquirit mores. Secundum latitantes affectus. Indago procedit tum ex causis, tum ex affectibus consequentibus, quos signa dicamus peculiariter sumpto signi nomine. At si ex causis, et signis progressus jungantur, certior investigatio evadit.

Daniel Sennert

PRACTICA MEDICINA

Pratique médicale

LIBER PRIMUS

LIVRE I

LIBRI I[1826].

PARS II.

DE ACTIONIBUS CEREBRI LAESIS

Sensuum Internorum scilicet, et Ratiocinationis, Motus item animalis symptomatibus,ac Excretorum et Retentorum incerebro vitiis.

[…]

CAPUT X.

De Amore insano.

[…]

Signa Diagnostica.

[…] Qui melancholici sunt ex amore, vultum saepe mutant, et nunc hilaritatem, nunc tristitiam prae se ferunt, et in primis si amici, vel amicae mentio fiat, vel is aut ea visui objiciatur, non solum in vultu, sed et in pulsu mutatio deprehenditur. Quo modo Galenus *de praecogn. ad prosthum.cap.6* mulierem quamdam ex amore aegram esse deprehendit, et ab Erasistrato medico Antiochum Seleuci regis filium Stratonicae novercae amore aegrotare deprehensum esse refert Valer. Maximus, *lib5. cap.7.* Ideoque si medicus tale quid de aegro suspicetur, neque is ob verecundiam animi affectum prodere velit, medicus tangat pulsum, et curet, ut amicae vel amici mentio fiat, vel de eo nuncium, aut epistola afferatur, aut is, vel ea ex improviso aegrotanti offeratur. Tum enim ad mentionem, vel adspectum ejus non solum faciei color, sed et pulsus mutabitur. Pulsus equidem amantibus nullus proprius est, et peculiaris, sed turbatus saltem, ut neque naturalem aequalitem, neque ordinem servet. Sic etiam si carmina amatoria, vel sermones, aut cantilenas amatorias audiant aegri, vel in hilaritatem et risum, vel in tristiam, et fletum soluuntur ; in risum quidem, si se in gratia amicae esse existimant ; in fletum, si repudiatos se opinantur. Facies amantium pallet, vigilae urgent, corpus contabescit, oculi intra orbitas conduntur, et graves sunt ob spirituum defectum. In sermonibus, gestibus et actionibus decorum non observant amantes, et multa praeter τὸ πρέπον loquuntur, et agunt, et in iis gravitas nulla, quae debebat, apparet, de quo illud :

[1826] Texte latin établi d'après Daniel Sennert, *Pratique médicale* (*Practicae medicinae liber primus*), I, 2, 10, Wittenberg, Zacharie Schürer, 1628, p.362-363.

Non bene conveniunt, nec in una sede morantur
majestas, et amor.

Et ita homines immutantur ex amore, ut Terent. in *Eunuch*. ait, ut non cognoscas eosdem esse. Et effectus amoris, et quantum ex iis corpus immutetur, antea etiam in caussis diximus, ut exemplis etiam in instit. *loc. allegat.* ex Galeno *lib. de praecognitione ad posthum. cap. 6. Valerio Maximo lib.5, cap.7*. Amato Lusitano *curat. medicinal. cent. 3. curat. 56*. Francisco Valleriola *lib.2. observ.7*. docuimus, qualia etiam passim in historiis, et poetis occurrunt. Medea filios discerpit impotentia amoris, vel zelotypia in amatum Jasonem. Dido sibi ipsi manus violentas infert vehementia amoris in AEnam victa. Hercules amore effaeminatus turpiter servivit Omphalae. Samson amore superatus arcana sua cum suo maximo damno amicae revelavit. Salomon omnium hominum sapientissimus amore mulierum victus idolatriam committit. Notatu etiam dignum est, quod Cornax, *lib.I. consult. medic. cap.3*. refert, se vidisse, nobili cuidam juveni, qui puellae cujus nuptias ambiebat, in mensa assidebat, subito venam in temporibus prope aurem sponte apertam fuisse, et copiosum sanguinem ex ea profluxisse. Quosdam ob repulsam, vel amicae discessum subito mortuos esse refert Marcel.Donat. *de hist.medi.mirab.lib.3.cap.13*.ubi plures insani amoris historias recenset. […]

Abraham Zacuth

DE MEDICORUM PRINCIPUM HISTORIA

De l’Histoire des principaux médecins

LIBER PRIMUS

LIVRE I

De Medicorum Principum Historia[1827].

LIBER PRIMUS.

De Capitis affectibus.

[…]

Historia 40 Galeni de melancholia ex amore.

Ex amore admirabilis insania inducta

casusque cognita.

Vocatus ut inviserem foeminam noctu vigilantem, et ex una jacendi figura in alam crebro se transferentem, ut ipsam sine febri reperi, percontatus sum, quaecunque sigillatim illi contigisse poterant, ob quae vigilias evenire scimus. Illa autem vix, et interdum nihil respondebat, proinde atque frustra se interrogari significaret; demum aversa, stragulis adductis, se totam operuit, et quodam parvo velo supra caput adducto, in morem eorum qui dormire volunt, cubare coepit. Id videns discessi, duorum alterum mecum ipse colligens, vel atrae bilis vitio mulierem animi dejectionem pati, vel rei quam fateri nollet, maestia laborare. Quamobrem, postero die, cuncta diligentius observare proposui ; cum itaque accessissem, ex ancilla quae ipsi assistebat comperi, fieri non posse, ut tunc aegram dominam inviserem. Abii igitur, et deinde rediens, ut idem denuo comperi, tertio reversus sum, et solus cum ancilla variis de rebus colloquutus, aperte maestitia quadam laborare dominam, cognovi; quam casu postea reperi, opinor, quomodo Erasistrato quoque obtigit. Nam quum prius noscerem, nulla corporis parte mulierem afflictari, verum animi molestia tantum quapiam perturbari, contigit, ut quo tempore foeminam inviserem, istud ipsum quod esse suspicabar, mihi confirmaretur. Nam quidam tum e theatro quum venisset, et narasset se Pyladem saltantem conspexisse, statim mulieris vultus, et faciei color immutatus est, quod cum viderem brachio manum statim admovi, subitoque pulsum variis modis agitatum inveni ; id quod animi perturbati indicium est. Talem enim pulsum, et qui de aliqua re certant, habere solent; quocirca, sequenti die, cuipiam ex his qui me sequebantur praecepi, ut cum ad mulierem venissem, me parum post susbsequeretur, nunciaretque Morphum eo die saltasse, quod cum fecisset, nullam in pulsu mutationem observavi. Sequenti die quum jusissem, ut idem annunciaret histrionem, qui ex tribus reliquus erat, saltasse, similiter pulsus non se mutavit. Quarto

[1827] Texte latin établi d'après Abraham Zacuth (Zacutus Lusitanus), *De l'Histoire des principaux médecins* (*De medicorum principum historia libri sex* […]), I, 40, Cologne, Johann Friederich Stam, 1629, p. 310-316

die, quum ad multam noctem de industria expectassem, ubi renunciatum esset Pyladem saltasse, diligenter annotavi pulsum variis modis subsultasse. Atque ita mulierem Pyladis amore captam deprehendi, etc. Galen in *lib. de praecognit. ad Posthum. cap.6.*

PARAPHRASIS

Sagacissimo ingenio, mirabilique prudentia est descripta historia haec. Qua, miro artificio foeminam hanc amore captam invenisse narrat, eamque, ut vidisti, festivissime deliniat. Si de amore, mirabili in hominum animis effectu, quidquam scribere tentarem, prius animus deficiet, quam ejus fascinium, et illaqueationes varias ad viuum depingere possim. Praesertim quum ejus multiplia blandimenta, irritamenta inaudita, amoris vulgaris in insanum conversionem, signa, praesagia, et curationem inter tantos graphices explicaverint Plotin. aneid.3.lib.5.cap.4.de amore. Plato in convivio de amore, et in Phaedro, et ejus numquam satis laudatus interpres Ficinus in com. ad convivium. Lucret. medicus, et poeta celeberrimus lib.4. de natur.rer. Virgil. lib.4. aeneid.fascinatae Didonis ab amore modum explicans. Ovid. elegantis. lib.I. de art.amand. repetunt Avic. l.3.tract.4.cap.23.Haly 9. theoric. cap.3. Alzaharaviuslib.pract.sect.2.cap.17. Paul lib.3. cap.17. Nicolussermon.3.tract.11.sum.5.cap.9. LeonusLunens. lib.2.sect.I.cap.11.Langius. lib.1.epist.24. Forest.lib.10.observat.29.et30,et Cartero cap.4.ad libros Gal.de loc.affect.disput.l.4.fatis ingenue explicuit.

Ex quibus tibi clarissime fiet manifestum, quae saevissimi hujus pathematis signa sint, quis pulsus. Quem amatorium vulgo appellant, ex. Gal.I.prog.8. hujus amantis mulieris verba faciens, eum inaequalem, et inordinatum esse asseverat, quoniam secundum diversimodos, variosque effectus, quos amor inducit in conspectu rei amatae, aut facta illius commemoratione, virtus, nullo servato ordine, solet, defatigari, aut perturbari. Disces etiam quis sit amantium in vultu, et facie color, nam qui amore initiante opprimuntur, colore ad rubrum mutatum habere ex eo facile colligere possumus, quod dictae mulieris pulsus, tales effectos esse, ille dixerit, quales in certantibus contingunt, hi vero ob excandescentiam, quae necessario certamen sequitur, erubescunt manifeste, ebullientibus prae motu et calore, ad partes externas, sanguine et spiritu. Si vero amor hic diutus infestat, ac torquet, cum sit res plena timoris, et aegri melancholica tristia, contabescant, ac dissolvantur, nulli dubium est, quod, revocato intro calore, palleat omnis amans, quum color hic, amanti, vigiliis, nimio studio, curis, anxietudineque confecto, et veluti exangui sit familiaris. Notes tamen per transennam Gal.hic vultus, et

faciei colorem immutatum fuisse afferentem, licet nulla inter faciem, et vultum videatur adesse differentia. Nam sumitur interim facies pro sola ea parte capitis quae sub tota fronte est, auribus, oculis, naso et ore ad mentum usque circunscripta a superciliis incipiens, auct. Gal.lib.introduct.cap.10. vultus vero sumitur ab Hipp. lib.I. prog.5.pro tota anteriori capitis parte, comprehendens etiam frontem, supercilia et tempora. Qua omnia in hac muliere, audito Pyladis nomine, colorem mutasse. Gal. animadvertit.

Sed quoniam ex hujus occultis amoris cognitione, maxima sequitur utilitas, citius enim, facilius, et jucundius aegrotantes sanitatem consequuntur, quos morbi causa a medicis non recte cognita, et ab eis prae timore, pudore, aut verecundia, celata ac simulata, pejorem in dies conditionem acquirere prorsus est necesse, idcirco quomodo Erasistratus veterum medicorum nobilissimus (ita enim eum appellat Macrobius lib.vult.Saturnal15.) ex cujus solertia edoctus Galen. foeminam hanc amore laborare cognovit, deprehenderit morbum Antiochi, ex amore Stratonices novercae prodeuntem, operae precium erit explicare. Quam historiam ut pote jucundiorem miro, novoque modo adinuentam in hunc locum subtexere statui, licet eam graphice, et luculenter depingant Plutarch. in Demetrio et Valer. Maxim.lib.5.cap.7.Appianus in Syrio, Lucianus in lib.de Syria Dea, et meminit Gal. Prog.com.7 et 10.

Igitur cum Antiochus ipsius novercae, quam Seleucus pater ei superinduxerat, infando amore corriperetur, non immemor quam improbis facibus arderet, impium pectoris vulnus pia dissimulatione contegebat. At in valescente magis, magisque amore, diversi effectus iisdem visceribus, ac medullis inclusi, videlicet summa cupiditas, ac maxima verecundia, ad ultimam tabem corpus ejus redegerunt, ut jam esse moribundo similis. At vero Erasistratus solus inter plerosque medicos, quos Seleucus pater magnis praepositis praemiis ad curandum filium convocaverat, percipere potuit, hanc, animi amore ardentis, non male affecti corporis, aegritudinem esse. Nam cum juxta adolescentem graviter laborantem sederet, et curiosius illius vultum, et totius corporis gestum observaret, tandem cognovit ad introitum Stratonices, tantam repente pertubationem Antiochum occupare, ut defectum vocis, ruborem vultus, subsultum oculorum, sudores acutos , motum incredibilem venae, cunctaque alia, quae a Sapho de amatoribus referuntur, intueri in adolescente liceret. Statimque post haec, dum videlicet Stratonice discederet, deficiente pedetentim sensu, ingens pallor toto corpore diffundebatur, fiebatque anhelitus liberior ; ex quibus deprehendit nullius amore, quam Stratonices captum esse Antiochum. Cui morbo ut mederetur, hac arte usum ferunt ; ut Seleuco patri diceret, illum novo morbo implicitum, videlicet nimio amoris incendio, quo

nisi expleretur sanari non posse, at ejus quidem mulieris amore correptum, quam consequi minime posse. Stupefactus Seleucus : « Cur, inquit, si hujus aegritudinis amor causa est, languenti filio opitulari non possumus ? Ingenium nobis, an facultates desunt ? Quae nam, quaeso, tanta cupiditas, aut qualis amor adolescentem corripuit, qui omnes nobis rationes deliberandi excludat ? » At vero Erasistratus : « Meam, inquit, uxorem ardes adolescens. » Tunc rex multis eum lachrymis, et precibus, mirisque pollicitationibus rogat Erasistratum, ut illam in conjugium daret filio, cui tantum regnum deberetur, cui respondens Erasistratus : « Hoc facile tu pater nobis enarras, verum forte aliter sentias, si Stratonicem tuam amaret Antiochus. - O utinam, aut dii, aut homines facultatem darent, ut hunc amorem permutare meo arbitrio possem. Deos enim testor, quod si ea quae charissima sunt in unum conferrentur, omnia libenter abjicerem pro tuenda unius Antiochi vita. » Haec vehementi affectu, multisque lachrymis dicente Seleuco, Erasistratusque non amplius cunctandum ratus, praehensa, dextera : «Nihil esse dixit, cur Erasistrato amplius indigeret. Non enim conjugem suam, sed Stratonicem filium deperire, et quemadmodum id deprehendisset. », declaravit. Qua re cognita, Seleucus charissimam sibi conjugem filio cedere non dubitavit, quod in amorem incidisset, fortunae acceptum referens, quod usque ad mortem dissimulasset, ipsius pudori imputans.

Ex quo exemplo constat quam dirum sit hoc amoris pathema, ex quo, quosdam in furorem adactos, alios vero sibi ipsis manum conscivisse pluries observatum est. Narrat Matthias Cornax libI.consult.med. cap.3. adolescentem, adamatae suae assidentem, vena secundum tempora sua sponte disrupta, servidissimi simul, ac copiosi sanguinis profluvium, passum. Quod rarum amoris signum ex ebulliente sanguine, et servido spiritus concitatum, suis oculis conspexisse refert idem auctor. Quo loco aliam amoris vi puellam occubuisse commemorat, et firmat Petrus Crinitus lib.3.de honest. discipin.cap.9.et binarum foeminarum recordatur Amat. cent.3.curat.56 et centur.5. curat 84. qui ex amore vitam cum morte commutarunt. Quod Antionius Bonfinius lib.3.Ungaricar rerum, decad.3.memorabili duorum amantium exemplo illustravit.

Hujus atrocissimi, et miserabilis morbi illico aggredienda curatio est, quum eum terribilia symptomata comitentur, nempe, curae, insomnia, aerumnae, terror, fuga,ineptia, stultitia, temeritas, inconstantia, immodestia, petulantia, cupiditas, malevolentia, et virium debilitas summa, exhaustis enim his corpus exangue pallet, oculi intra supercilia conduntur, cibum stomachus fastidit, pulmo longo suspirio ex imo pectore ingemiscit, mens vacillat, cor languet, et tandem corpus contabescens vitali

spiritu orbatur. Quare protinus amori est reluctandum . Nam, ut Ovidius dicebat, lib.I. de remed. amor, et lib.epistol.16, mora dat vires, quum parva recens flamma, pauxilla aqua illico extingui possit.

Hujus clandestini, herculeique morbi pharmaca varii varia assignant. Alii otium, ut veneris fomitem, dissuadent, et novis amoribus, ac honestis alio traducere curis praecipiunt, quod Lucret.lib.4.in fin. suadet, dum ait :

Sed fugitare decet simulacra, et pabula amoris,
Absterrere sibi, atque alio convertere mentem.

Rasis lib. divisionum, remedia amoris, ut naturae adversa, non probat. Quod vero plus optandum est, ut si fieri possit, amore insanus, ejus, quam exarserat, conjunctione curetur. Extat celebris Historia Aretaei lib.I de caus. et sig.morb.diuturn.cap.5. quam idcirco inexplicatam reliqui, quoniam superioribus similis est. Sic enim ait : «Fama est quempiam insanabiliter se habentem, cum puellam deperiret, medicis nihil proficientibus, ab amore fuisse sanatum. Ego vero suspicor eum ab initio in puellam exarsisse, inde tristem, et languenti animo, quod ea non potiretur evasisse, suisque popularibus melancholicum visum esse. At iste ubi puellae amat et se conjunxit, maestitia recessit, et animi languor discussus est, et mens amore medico prorsus sanata est. »

Si tamen fieri non possit, ut amore inescatus desiderio aliquando fruatur, tunc apto congruentique auxilio est medicandus, cujus medelam luculenter delineatam, et graphice descriptam legat qui velit, apud doctissimum Valleriol.lib.2.observat.7. qui de hoc argumento inter omnes eloquentissime disputavit.

Pierre Jacquelot

L'ART DE VIVRE LONGUEMENT, SOUS LE NOM DE MEDEE

LIVRE SEPTIESME

LIVRE SEPTIESME

De la Medée[1828].

[…]

De l'Amour.

CHAPITRE II.

[…] Je parle de l'amour venerien pour ne confondre ensemble les differences, car Geminian distingue trois amours : le spirituel, par lequel l'homme vertueux affectionne le Createur ; le naturel, ou social par lequel sans merite et demerite nous cherissons les creatures d'une affection indifferente ; le troisiesme est le charnel, par lequel l'homme et la femme se passionnent mutuellement du desir voluptueux de leur accouplement.[…]Tel est ce troisiesme amour que nous avons rapporté de Geminian, lequel soubs le nom de Cupidon est né, dict-on, de Juppiter, c'est à sçavoir, du plaisir, et de Venus, c'est-à-dire de la beauté, et des graces, qui sont ses pere et mere, autrement ses causes. C'est touchant ce dernier amour que nous avons commancé ce discours, et le voulons poursuivre.

Les poetes l'ont armé des flambeaux et des flesches, figurants par telles armes ses causes et ses effets.[…]Bref, la superiorité, ou pour mieux dire tyrannie, qu'amour occupe sur les hommes avecque plus d'eminence que sur aucuns des animaux, est publiée dans les histoires par le rapport des triomphes qu'il a obtenu sur les plus illustres personnages, combien qu'ils fussent armez des vertus qui sont les vrayes targues et armes pour s'en deffendre, et pour le combattre. […] Quels exemples en voulez-vous plus grands que les fureurs amoureuses, les adulteres et prostitutions de Messaline, que la paillardise insatiable de Lais, Thais, Lamie, Flore, et que la lubricité de Cleopatre qui, passionnée au crime de ses nopces illegitimes, souilla sa mort comme sa vie par l'indeue affection qu'elle portoit à son Marc-Antoine, mourant de sa volonté quant et luy, et ne voulant vivre apres sa mort, et apres l'improsperité de ses affaires. Telles sont les puissances, et rigueurs de l'amour.

Ausquelles correspondent en eminence plusieurs effects, et cruautez qu'on luy attribue, entre autres, les bruslantes passions, et chaleurs qu'il allume aux entrailles, au cœur premierement, et de là, au parties amoureuses où est le fouyer de ses plus grandes flames. Cecy est son principal effect, en vertu duquel on le peint avec des torches, vray

[1828] Texte établi d'après Pierre Jacquelot, *L'Art de vivre longuement, sous le nom de Medée, laquelle enseigne les facultez des choses qui sont continuellement en nostre usage et d'où naissent les maladies.* [...],VII, 2, Lyon, L. Testefort, 1630, p.204-212.

symbole de chaleur, veu que le Pasteur dit eux egloques : « *Urit amor* ». De ce premier effect de l'amour s'ensuit grand nombre d'autres, non moins que tyranniques, car comme nos flames materielles pervertissent l'action de nostre sentiment, de mesme le feu caché d'iceluy rapporte plusieurs troublemens au corps, et aussi à l'ame, tellement il esleve sa vertu. Quant à l'ame il l'extasie, et pour ainsi dire transporte hors de son sujet. D'où vient ce que dit Saint-Bernard, que l'ame est plustost ou elle ayme que ou elle anime. Il l'agite par ses fumées adustes, et la reduict à la folie, selon le proverbe commun : « *Amare et sapere vix a Deo conceditur* ». D'ailleurs, la lumiere de l'entendement est offusquée par l'obscurité de ce feu qui, du feu, n'a que l'ardeur et non la clarté. C'est pourquoy Platon dict que ce qui ayme est aveugle à l'endroict de la chose aymée. Un autre effect, c'est que de ce feu naist en l'ame un refroidissemnt ou autrement ceste defiance qu'on appelle jalouzie, laquelle rend les aymans incompatibles, et malaizés à souffrir aucun compossesseur. Car, ainsi qu'en parle le poete amoureux : « *Non bene cum sociis regna, Venusque manent.* » Quant au corps, lorsqu'il est possedé de ce demon embrazé que les poetes appellent Dieu d'amour, on le compare à la salamandre, qui vit quelque temps dans les flames, et à la fin ne peut si bien resister que le feu n'aye prise sur ses chairs glacées. Car de mesme le corps de l'homme semble à l'abord redoubler ses actions vitales lors qu'il ressent les premieres chaleurs de son amour, mais aussi tost la souffrance n'est prompte à arreter, comme l'affection à naistre :

Ignem, cujus scintillas ipse dedisti
Flagrantem late et rapientem cuncta videbis.

Vous verrez vos veines tarir d'ardeur et vos humeur se consommer, comme celles de l'Eridan, par le feu de Phaeton, vos substances se perdre de mesme qu'à la nymphe Echo, à qui l'amour de Narcisse ne laissa que la seule voix, et vos esprits s'aneantir et exhaler en fumées, ainsi qu'à Scilla qui, par l'affection d'Ulisse, fut convertie en une roche immobile. Ce sont icy les trois tisons dans lesquels l'amour s'esprent, et lesquels il consomme destruisant leur bucher (c'est-à-dire le corp qui en est composé) par succession d'une longue et continuelle langueur qui rend tabides et extenuez ceux qu'elle tourmante, ce qui arrive par le moyen des agitations d'esprit, desgoustement, abstinences contraintes, desplaisirs qu'on souffre en aymant, et particulierement des veilles, d'autant que sur tout autre effect, l'amour, par ses soins et resveries, empesche le sommeil :

Attenuant juvenum vigilatae pectora noctes,
Curaque, et in magno qui fit amore dolor.

Tels sont les moyens par lesquels la pluspart de ceux, qui sont frappez de ce mal, deviennent cachectiques, emaciez, basanez sans cause manifeste, et contractent ceste mauvaise indisposition, que vous mesme pouvez remarquer en plusieurs, et qui a esté remarquée souvent dans les exemples des siecles passez. Au livre 2 de Samuel, Annon est languissant, et extenué par l'affection, qu'il porte à Thamar. Le jeune Antioque, en Plutarque, est atteinct des mesme accidents, et reconu par le medecin Erasistrate estre esperduement amoureux de sa maratre Stratonice, et Perdicas, roy des Macedoniens est pareillement reconu par Hippocrate en Soran estre malade, et ethique de l'amour qu'il portoit à Phylas courtisane de son pere Alexandre.

L'amour donc est une maladie. Gordon l'a mis au nombre des maladies traictant d'iceluy soubs le nom de passion herotique. Les accidents qu'il rapporte au corps et à l'esprit luy en ont donné sujet, et la necessité d'y pourvoir l'ont incité ; et Ovide aussi de nous escrire des remedes, lesquels ne sont empruntez des mines, ny des vegeteaux parce que « *Amor non est medicabilis herbis* ». Les plantes n'ont peint de vertu contre l'amour, non pas mesme le chien den preparé par Perimedée, ainsi que dict Properse :

Non hic herba valet, non hic nocturna Cytis,
Non Perimedea gramina cocta manu.

Tels remedes ne sont proportionnes à la grandeur de la maladie. Ils sont debiles, et materiels. L'amour provient de cause puissante, et l'essence de sa passion est immaterielle. D'ailleurs, c'est l'ame qui souffre un telle indisposition, laquelle estant alterée, ne se rectifie par l'action des qualitez empreintes dans la matiere, mais bien par preceptes, et enseignements, vrays remedes de l'esprit, qui ont la vertu de luy persuader, et dissuader diverses inclinations, si bien qu'en telle necessité, il sera beaucoup salutaire de recourir a ces documents tirés de Gordon, Ovide, et autres, specialement lors qu'on est pressé de quelque amour duquel on ne peut avoir la jouissance.[…]

Théophraste Renaudot

CONFERENCES DU BUREAU D’ADRESSE

N.28[1829].

SEPTANTE-SEPTIESME

CONFERENCE

Du Lundy 14. May 1635.

Des sorciers. 2. De la fureur erotique ou amoureuse.

[…] Sur le second poinct il fut dit : Que l'amour n'estant de soi gueres sage, il ne faut pas un grand saut pour faire monter sa folie en haute game, car il ne veut rien de mediocre, aussi est-ce le sujet de tous les plus tragiques effets qui ayent jamais paru. Son excez s'apelle fureur erotique ou amoureuse, qui est une espece de delire melancholique, causé par la continuelle representation de la chose aimée, qui occupe tellement l'esprit de ces pauvres insensez, qu'ils ne peuvent faire autre chose et en oublient souvent le boire, le manger, le sommeil et les autres actions necessaires à la vie. Car le souci causé par l'amour est une affection de l'esprit, qui vient de ce que le resonnement est occupé en quelque mouvement laborieux : la forte impression de ce qu'on aime, persuadant aux amoureux, comme aux autres melancholiques tout ce qu'il plaist à leur phantaisie : et ce diversement selon la differente constitution du cerveau, temperament de tout le corps, divers degré de l'humeur melancholique et profession de celui qui en est atteint. De là vient que ces melancholiques comme les plus flatueux et spiritueux, et les sanguins comme ayans plus de sang et d'esprits, y sont plus sujets que les pituiteux ou bilieux. On les reconnoist à leurs yeux enfoncez, qui ne pleurent point, ains montrent une certaine allegresse forcée, au mouvement continuel de leurs paupieres, mais sur tout à l'inegalité de leur visage et à celle de leurs pouls, principalement lors qu'ils entendent parler de ce qu'ils aiment ou qu'il se presente à eux inopinément : qui fut le moyen dont Galien dit s'estre servi pour reconoistre la maladie amoureuse d'une femme : et par lequel aussi le medecin Erasistrate, au rapport de Valere Maxime, decouvrit l'amour qu'Antiochus, fils du roy Seleucus, portoit à sa belle-mere Stratonice. Cette maladie est d'autant plus dangereuse qu'elle semble douce à ceux qui en sont tourmentez et difficile en sa cure, pource qu'ils ne craignent rien tant que leur guerison, cherissant beaucoup plus que les

[1829] Texte établi d'après Théophraste Renaudot, *Seconde centurie des questions traitées èz conferences du Bureau d'Adresse, depuis le 3. jour de Novembre 1634 jusques à l'11. Fevrier 1636*, Paris, au Bureau d'Adresse, 1636, p. 221-222.

courtizans les fers qui les tiennent enchainez. Car comme cette maladie est principalement de l'esprit, son plus asseuré remede est de les divertir de la pensée de ce qu'ils aiment, leur occupant l'esprit et le corps, sur tout evitant l'oisiveté mere entr'autres maux de la luxure. Pour le corps, il faut le purger convenablement aux humeurs qui y dominent, selon lequels ces pauvres fols sont differents : que l'on reconnoistra par ce que les sanguins sont joyeux, rient tousjours et souvent seuls, aiment les chansons et les dances ; les bilieux sont choleres, furieux jusques à s'en estre trouvé qui se sont tuez eux-mesmes pour ne pouvoir resister à la violence de leur passion, tels que sont ces cavaliers à tout faire pour les bonnes grace d'une maistresse, dont les romans sont pleins. Bref, les melancholiques sont pensifs, solitaires et tristes, soit à cause de la noirceur ou de la froideur de cet humeur gluant qui arreste et r'alentit les mouvemens de l'ame. Que si cette maladie vient de la quantité de semence, il faut user des remedes qui en emepeschent la generation, comme sont la rue, pourpier, laictues, nenufar, feuilles de saux, les semences de coriandre et d'*agnus-castus*, le camphre et la menthe. […]

Du Bureau d'Adresse, au grand Coq, rue de la Calandre, près le Palais, à Paris, le 21 Mai 1635. Avec Privilege.

Tommaso Campanella

MEDICINALIUM JUXTA PROPRIA PRINCIPIA LIBRI SEPTEM

Une Médecine selon ses propres principes en sept livres

De Prognostico ex pulsibus[1830].

CAPUT III. PARS V.

Divinationem ex pulsu, et voce, et respiratione, fieri posse de ingenio, viribus, et aegritudine, et affectibus moralibus, et aegritudinalibus, et quomodo.

ARTIC. I.

[…] 3. Variatio pulsus non indicat per se aegritudinem, quamvis inaequalissima[1831], si fiat ex solo appetitivo, et cognoscitivo; non autem ex potestativo; quemadmodum enim in moralibus non est vitium volitui, in quo completur vitium et virtus; nec morbus moralis exorbitatio in potestativo, et cognoscitivo ; nisi accedat etiam exorbitatio volitivi, in quo completur vitium et virtus ; sic neque morbus in ratiocinio sit, qualis furor, et visio falsorum etc., nisi exorbitatio etiam cognoscitiuum tangat. Similiter neque vitium morbusque in physicis est exorbitatio formaliter et per se volitivi, et cognoscitivi, nisi accedat passio potestativi, transiens usque ad operatiuum.

Quapropter pulsus mutatio ex cogitatu, imaginatione, et ex amore, odio, hilaritate, non indicat morbum physicum, nisi transeat ad passiones potestativi, quae sunt virilitas, debilitas, ira, mititas, alacritatas, ignavia, etc., in quibus neque morbus est, nisi usque ad operatiuum deveniat turbatio. Tunc enim spiritus cum non regat, uti solebat, corpus, putrescunt humores, fuligines, et execrementa retinentur, et foedant temperiem, non nutritur corpus, neque mundatur. Hinc dolores, febres, caeterique morbiquos sequentes pulsus indicant ; praecedentes vero solum annunciant.

4. Peritus medicus et amantem[1832], et furem, et mentientem, et ignorantem, et hilarem, et moestum, et timentem, et superbum, et humilem, et omnes passiones ex pulsu percipiet, ut Galenus, et Erasistratus, et alii multi fecere, per regulas jam datas ; licet ipsi non nisi affectus rimati sint. Cum enim suspirantem videris absque causa juvenem, et pulsum immutari plus solito in praesentia pulchrae mulieris, prae desiderio exeuntes, et dilatantes se ; at prae desperatione, et timore simul se contrahentes, et variantes ; palam sit quod ipsam depereat. Hoc etiam ex faciei immutatione in rubeam, dum exit spiritus

[1830] Texte latin établi d'après Tommaso Campanella, *Une Médecine selon ses propres principes en sept livres* (*Medicinalium juxta propria principia libri septem)*, Lyon, J. Pillehotte, J. Caffin et E. Plaignard, 1635, p.184-185.

[1831] [*Enormitas pulsus ex sola appetitivi principii, et cognoscitivi non indicat morbum, nisi appetitivi insit mutatio*.]

[1832] [*Qua ratione periti medici affectionem ex pulsu ; quibus ex pulsibus cognoscunt.*]

cupiens videre, secumque sanguinem rubentem rapit, ac statim revertitur intro, quasi timens deprehendi ; aut amatae fulgorem non sustinens, vel se ipsum puniens, ut dicebamus in moralibus ; palam est amor. Timor ex pallore, facto abscessu sanguinis, et spiritus. Porro ira ex rubore, et turbatione, et obscuratione oculorum, et tumore musculorum. Tristia ex depressione musculorum, et oculorum exiguitate. De quibus omnibus in ethicis dictum est. Qui autem pulsus fiant in his passionibus, recensitum est prius.

Nihil mirum si dum reus interrogatur, pulsus variatur[1833]; vult enim spiritus exire, ut se defendat, et infondem declaret ; ac simul aufugit ne deprendatur ; unde interrupti pulsus, et alteri, et duplicati, et anonymi pro variis affectibus, mutuo sese praedientibus.

Vidimus hominem ingenti timore perculsum falso[1834], statim aegrotasse, pulsibus minimae dilatationis, debilissimis, et in canitiem pilos omnes conversos. Calor enim timidi spiritus introrsum actus suffocatusque, pilos reddit albos, ut in phys. ostendimus. Prae nimio gaudio muliebrem spiritum confluentem ad laetificantem rem, seseque sua compressione suffocantem et quasi in aquam, dum totus simul ad oculos confluit, conversum, extinctum fuisse narrant historiae certae. […]

[1833] [*Deprensio rei qualiter ex pulsu, non tamen faciendum indicium.*]
[1834] [*Pulsus ad mortem acti et qua mutatio*.]

MEDICINALIUM

LIBER SEXTUS.

IN QUO DE MEDENDIS

morbis totius hominis singillatim[1835].

DE MORBIS SPIRITUS.

Non esse a spiritu per se morbos ullos, sed ab objectis, vel subjectis.

Caput I.

[…]

De morborum ab ojectis appetitive medicina.

ARTIC. I.

[…] 5. Cum vero affectus paulatim crescentes distrahunt spiritum a corporis gubernatu[1836], et alienant a se ipso ; tunc principiis obsta, alioquin peribis. Propterea sapientia dicit, ut non modo abstineas ab aliena uxore, sed etiam a visu libidinoso, et primo affectu. Et hoc facilius sit, quam cum luxare fraenum libidini coeperis. Quod si Antiochus erga Stratonicem servasset, haud aegrotasset ad mortem.

6. At cum eo devenerit affectus[1837], ut seipsum cohibere nequeat; duo sunt remedia. Primum rei optatae fruitio, cujusmodi affertur ab Erasistrato; quod tamen in Amone filio David potius nocuit, cum amor in odium versus sit; attamen ab infirmitate convaluit. Alterum, ut objecti mala amanti prae oculis ponantur, bonaque odienti. Sic enim Ovidius stercus amasiae, urinam, sordes, excretiones, et alia, quibus etiam inspergi protest de industria a medico, mitigare insanias amoris docet. Adde pravitatem morum, pericula, turpitudines, infamias, rivales, Dei praecepta aliasque hujusmodi medelas. E contra odienti quod Deus praecepit omnes suas creaturas tanquam bonas amari; quod homo est. Quod bona non sunt vicenda malis, sed bonis, et alia quae philosophia docet. […]

[1835] Texte latin établi d'après Tommaso Campanella, *Une Médecine selon ses propres principes en sept livres* (*Medicinalium juxta propria principia libri septem*), Lyon, J. Pillehotte, J. Caffin et E. Plaignard, 1635, p.307.
[1836] [*Cautela in principio.*]
[1837] [*Pharmacia inferne.*]

Luca Assarino

LA STRATONICA

La Stratonice

L'impalpable passage de la Renaissance à l'Âge baroque pourrait être défini par la formule quelque peu périlleuse : « de l'art de la brièveté à l'ère du romanesque[1838] ». Le roman italien éclot tardivement au milieu des années 1620, sous forme de récit autonome en prose. Il hérite de l'étiolement progressif du paradigme décaméronien et de la querelle générique entre poésie épique et roman chevaleresque, redevable, mais reste redevable à la fiction narrative antique et aux premières œuvres françaises du genre. Par sa poétique polymorphe, il est le lieu idéal d'une narration, dense et étendue, qui prend son temps, et qui décline toute les gammes des relations humaines avec leurs passions, du pathétique, du politique, de l'intériorité et de l'extériorité. *La Stratonica* du génois Luca Assarino[1839] s'inscrit dans cette perspective. Jeune auteur, Luca Assarino publie tout d'abord la première partie de son roman en 1635, puis la seconde et dernière partie, toujours à

[1838] À propos du roman baroque, voir la bibliographie exhaustive de Camille Esmein : http://www.fabula.org/atelier.php?Bibliographie_critique_pour_l%27%26eacute%3Btude_du_roman_et_des_fictions_narratives_du_XVIIe_si%26egrave%3Bcle ainsi que les travaux et études critiques suivantes : Maurice Magendie, *Le Roman français au XVIIe siècle : de l'Astrée au Grand Cyrus*, Genève, Droz, Slaktines Reprints, 1978; Massimo Colesanti, *Il Romanzo barocco tra Italia e Francia : studi, saggi, bibliografie, rassegne*, Rome, Bulzoni, 1980 ; Albert N. Mancini, *Romanzi e romanzieri del Seicento*, Naples ,Società ed. napolitana, 1981 ; Georges Molinié, *Du roman grec au roman baroque*, 2e éd., Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1995 ; Laurence Plazenet, *L'ébahissement et la délectation : réception comparée et poétique du roman grec en France et en Angleterre aux XVIe et XVIIe siècles*, Paris, H.Champion, 1997 ; Le Tasse, *Discours de l'art poétique, discours du poème héroïque*, éd. F.Graziani, Paris, Aubier, 1997; Anna Maria Pedullà et Michelina di Rienzo, *Eros e Thanathos nel romanzo barocco italiano*, Napoles, ed.scientifiche italiane, 1999 ; C. Esmein, *Poétique du roman* : *Scudéry, Huet, Du Plaisir et autres textes théoriques et critiques du XVIIe siècle sur le genre romanesque*, 3/4, Paris, H.Champion, 2004 ; D. Conrieri, «Il romanzo ligure dell'età barocca», dans *Annali della R.scuola normale di Pisa. Lettere, storia e filosofia*, Bologne Zachinelli, 1974, p. 925 et suiv. ; L. Plazenet : «La diffusion du roman baroque : les frontières d'un mythe», dans Jacqueline Lévi-Valensi et Alain Fenet (dir.), *Le Roman et l'Europe*, Paris, P.U.F, 1997, p. 39-52 ; « D'un roman baroque » dans Didier Souiller (dir.), *Littératures classiques : Le Baroque en question(s)*, Paris, H. Champion, 1999, p. 293-305; «Révolution ou imposture ? De l'imitation à l'invention du roman grec en France au XVIe et XVIIe siècles», dans Jean Besière (dir.), *Commencements du roman : conférences du séminaire de littérature comparée de l'Université de la Sorbonne nouvelle*, Paris, H. Champion, 2001, p.23-47 ; «Romanesque et roman baroque», dans G. Declercq et M. Murat (dir.), *Le romanesque*, Paris, Presses Sorbonne nouvelle, 2004, p. 63-84 ; Georges Forestier, «Littérature de fiction et histoire au XVIIe siècle : une suite de raisonnements circulaires », dans G. Ferreyrolles (dir.), *La représentation de l'histoire au XVIIe siècle*, Dijon, éd. universitaires de Dijon, 1999, p.123-137 ; Emmanuel Bury et Francine Mora, *Du roman courtois au roman baroque*. Actes du colloque des 2-5 juillet 2002, Paris, Les Belles Lettres, 2004 ;C. Esmein, «*Le Traité de l'origine des romans* de Huet, apologie du roman baroque ou poétique du roman classique ?» dans *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 56, Paris, Les Belles Lettres, 2004, , p.417-436 ; Giorgetto Giorgi, «Poétique du récit chevaleresque et poétique du roman baroque» dans *Cahiers de l'Association internationale des études francaises*, 56, op.cit., p. 319-336 : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/caief_0571-5865_2004_num_56_1_1548 ; Jean-François Lattarico, « Entre Histoire, fiction et tératologie. *La Messalina* de Francesco Pona », dans Aude Déruelle et Alain Tassel (dir.), *Problèmes du roman historique*, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 117-137.

[1839] À propos de Luca Assarino et de son œuvre, voir : Massimo Colesanti, *op*.cit. ; L. Assarino, *Un Romanzo del Seicento, « La Stratonica » di Luca Assarino*, éd. Ivo da Col, Florence, L.S. Olschki, 1981; *La Stratonica*, éd. Roberta Colombi, Lecce, Pensa multimedia, 2003, p.VII-LIX; D. Conrieri, art. cité, p. 938-943, p.978-990; Paola Riciulli, «Di alcuni traduttori: qualche notizia, qualche considerazione» dans M. Colesanti, *Il Romanzo barocco tra Italia e Francia*, *op.cit*., p.59-69, et principalement p. 63 et p.66; Patrizia Scarsi, «Maleville, "traduttore-traditore"», dans *Le miroir et l'image : recherches sur le genre narratif au XVIIe siècle*, Gênes, Università di Genova, 1982, p. 91-143; Jean-François Lattarico, art.cité, p.117-137.

Venise, en 1637. Véritable succès éditorial, ce roman fait l'objet en Italie d'au moins quarante éditions et rééditions successives en l'espace de soixante ans, sans compter les promptes et nombreuses traductions en français[1840], en anglais et en allemand. La fortune de *La Stratonica* est si éclatante qu'en 1641, Giovanni Battista Cartolari n'hésite pas à proposer d'enrichir l'œuvre assarinienne d'un ultime et quatrième livre portant le titre éloquent de *Catastrofe della Stratonica*[1841]. Toutefois, si Luca Assarino reconnaît dans un premier temps cette « excroissance » comme étant la sienne, il ne tarde pas à la condamner avec virulence et à la qualifier de « goffa e ridicola [1842]», car elle déploie une rhétorique édifiante et grandiloquente, tout à fait étrangère à l'esprit de son roman.

Ouvrage à la gloire inattendue, *La Stratonica* est un reflet partiel de la vie tourmentée de l'auteur, personnage complexe, recelant de nombreuses ambiguïtés et contradictions. Son existence en effet, avec ses vicissitudes et ses zones d'ombre est elle-même un véritable roman. Né en 1602 à Potosí en Bolivie, d'un père génois, Antonio di Marino, et d'une mère biscayenne, Giovanna di Relux, Luca Assarino rentre encore enfant en Italie avec son père qui, malgré le minerai d'argent du Cerro Rico, n'a pu amasser la fortune escomptée pour rester en Amérique. Fougueux et intrépide, l'auteur n'a pas encore atteint ses vingt-cinq ans lorsqu'il est impliqué dans une affaire de détention illégale d'armes, condamné pour assassinat et incarcéré durant environ neuf ans en Corse. Après avoir été gracié, il est à nouveau écroué pour l'homicide présumé de son beau-père à Savona, mais libéré sous caution après une tentative d'évasion. De son mariage naissent trois enfants, dont deux décèdent à la naissance. En 1628, il est à nouveau soupçonné d'être mêlé à la conjuration de Giulo Cesar Vachero, mise en place pour renverser la république ligurienne[1843]. Après un début d'existence tourmentée, Luca Assarino connaît un sort plus faste bien que riche en péripéties. En 1630, l'héritage de son

[1840] La critique a pour tradition d'attribuer la traduction de *La Stratonica* à Maleville, cependant et comme l'indique les éditions françaises de 1640 et 1641, il semblerait qu'il l'ait établie avec le concours et l'aide de son ami Pierre d'Audiguier, neveu du grand Vital d'Audiguier. Cette parenté a généré beaucoup de confusion et explique la tendance de certains philologues à accorder le mérite de cette traduction à Maleville seul, au détriment du travail effectué par Audiguier. Voir : Paola Ricciulli, art. cité, p.63 et p.66.

[1841] *La Castrofe della Stratonica,* Ferrare, Grisei, 1641, relate le tragique destin de la reine séleucide qui, s'étant donnée toute entière à l'amour impie et incestueux d'Antiochus, connaît une punition sanglante et exemplaire en guise de rédemption. Après l'assassinat du prince par un chevalier anonyme et l'insatiable cruauté de Séleucus pour venger la mort de son fils, Stratonice sera livrée au prince le plus barbare et le plus féroce du royaume. Voir : D. Conrieri, art.cité, p.986-987 et Ivo da Col, *op.cit*., n.6 et p. 34-35 et n. 64 p. 63-64.

[1842] Ivo da Col, *op.cit*., p.34-35.

[1843] Pour mieux comprendre les tenants et les aboutissants de cette conjuration, se référer à l'article de Jean Boutier, « Trois conjurations italiennes : Florence (1575), Parme (1611), Gênes (1628) » dans *Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée*, 108/1, Rome, École française de Rome, 1996. p. 319-375. http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/mefr_1123-9891_1996_num_108_1_4435

épouse lui permet d'entrevoir une amélioration passagère de sa subsistance. Mais, bien qu'ayant édité son *Discorso fatto in lode di Genova in occasione delle nuova mura*, ses activités mercantiles ne lui donnent pas l'aisance financière nécessaire à l'éloigner, lui et ses proches, de la faim, de la misère et de la maladie. Sa vie bascule lors de l'incroyable succès de *La Stratonica*. Fort de cette réussite retentissante, il s'impose en figure notable du milieu littéraire ligurien et vénitien. Prolifique, Luca Assarino écrit et publie entre autres des lettres (*Diverse Lettere e Componimenti* en 1638), des romans (*L'Ercolo Novello* en 1639 ; *L'Almerinda* en 1640 ; *Il Demetrio* en 1643 ; *Il Tormento Vilipeso* en 1643), des recueils de pièces en vers et en prose (Zampilli d'Hippocrene en 1642), ou encore des œuvres historiques (*Le Rivoluzioni di Catalogna* entre 1644 et 1647). Non content de cette production massive, il fonde encore un journal, intitulé *Il Sincero*. Par goût du jeu politique, par attrait pour le confort matériel et le statut social qui en résulte, l'auteur se rapproche de la Maison de Savoie et s'intéresse au rapport de cette dernière avec la France. Dès 1649, Luca Assarino est ainsi appelé à la cour de Turin en qualité d'historiographe palatin. Homme de lettres de talent et fin diplomate, il gagne très vite la protection de Charles-Emmanuel II de Savoie. C'est auprès de lui qu'il meurt en 1672.

Au milieu du XVIe siècle en Italie, il est coutumier de se demander si toute épopée publiée « est conforme ou non aux règles d'unités et de vraisemblance imposée par la redécouverte de la *Poétique* d'Aristote.[1844] » Ainsi, «entre 1536 et 1572, de nombreux commentaires ont imposé l'autorité et les règles d'Aristote dans le monde des doctes. Le *Roland furieux*, publié en 1532, avait échappé à cette influence dogmatique et était considéré comme un modèle de liberté poétique, sorte de témoin d'un âge d'or préaristotélicien. […] Sa «grâce » […] contrastait violemment avec la lourdeur indigeste de la première épopée «régulière », conforme aux règles d'Aristote et servilement imitée des Anciens, que Gian Giorgio Trissino avait donné à la nation italienne en 1548 avec son *Italie délivrée des Goths* [1845]». De là, naît la querelle opposant les «Anciens», partisans d'une épopée fidèle aux principes définis par Aristote dans sa *Poétique*, aux «Modernes», défenseurs de l'épopée chevaleresque à la manière du *Roland amoureux* de Boiardo, du *Roland furieux* de l'Arioste ou de l'*Amadis* de Bernard Tasso[1846]. Le Tasse, fils de ce dernier, par la publication de sa *Jérusalem délivrée* (1581) et de ses discours, *Discours de l'art poétique* (1587) et, sous une forme remaniée, *Discours du poème héroïque*

[1844] Françoise Graziani, *op.cit*., p.19.
[1845] *Ibid.*
[1846] Giorgetto Giorgi, art.cité, p. 319; Françoise Graziani, *op.cit*., p.19-20.

(1594), permet la synthèse difficile entre ces deux positions antagonistes. Subtil théoricien, il se dresse comme un fervent défenseur des principes de la *Poétique* aristotélicienne, dont parmi eux l'unité de l'intrigue, tout en annexant le roman chevaleresque au genre héroïque, apparaissant *ipso facto* comme un avatar de l'épopée. En alliant la rigueur de l'épopée antique à la liberté d'invention du roman moderne, l'auteur de la *Jérusalem délivrée* est à l'origine d'une véritable révolution épistémologique. Sous l'influence de cette tension théorique, le roman italien (au sens moderne du terme, car autrefois méprisé) est tenu, pour légitimer sa position littéraire vis-à-vis de formes littéraires prestigieuses (dont notamment de l'épopée), de s'interroger sur ses rapports avec l'histoire[1847]. Dès lors, il se situe d'un point de vue générique à la croisée de ces deux positions antagonistes. Le roman emprunte à l'Histoire sa finalité morale, mais il la dépasse par son *inventio* et sa capacité à organiser l'intrigue selon ses propres critères. De même, comme l'épopée il respecte les règles aristotéliciennes de la *Poétique*, mais il la surpasse par sa liberté rhétorique et formelle et son art de la digression fictionnelle exercé grâce à l'*ingenium* qui régit le récit[1848]. Le roman devient la résultante de l'exégèse d'Aristote et de sa *Poétique*, et de l'abandon progressif de la geste chevaleresque. Influencés par les notions de vraisemblance et de vérité, les romanciers du *Seicento*, pour la plupart historiens et, ou, historiographes, élaborent une architecture nouvelle où «la matière héroïque et amoureuse puise dans l'Histoire ancienne ou plus récente [1849]». Au cœur même de cette mouvance, Luca Assarino, à la fois romancier, historien et historiographe, déclare d'ailleurs dans la préface de son *Almerinde* :

> Emmi paruto meglio il favoleggiar sulle Historie che historiare favole [….] Io, non alterando parte alcuna del testo di Giustino, sono andato sovra di esso fabricando la serie di quegli avvenimenti nei quali è verosimile, che potessero incontrar a Astiage e Mandane e ho cercato di vestirgli di quella imitazione, che non solo è necessario alla essenza della favola, ma eziando alla qualità dei successi, e dei personaggi di cui si tratta[1850].

Fruit de ce processus, *La Stratonica*, prenant ses sources principales chez Plutarque et Appien[1851], et secondaires chez Lucien, Valère-Maxime et Justin[1852], « fabule » sur l'Histoire en rendant vraisemblables les évènements historiques et politiques

[1847] Jean-François Lattarico, art. cité., p.118.
[1848] *Ibid*.
[1849] *Ibid*., p.119.
[1850] *Ibid*.
[1851] Plut. *Vie de Démétrios*, 38 ; Appien, *Syr*., 59-61.
[1852] Luc., *De Dea Syria*,17-26, ; Valère-Maxime V,7,1 ; Justin, *Histoire Abrégé des Histoires philippiques de Trogue Pompée*.

qui entourent le mariage d'Antiochus et Stratonice. Luca Assarino puise à la source même de la narration historique la chronologie des évènements, la minutie des descriptions ainsi que la présence d' « un narrateur omniscient à la fois métadiégétique et extradiégétique [1853]», qui commente par des sentences gnomiques et moralisantes les actions, les attitudes, la pensée des personnages et les faits historiques du récit[1854]. Le phénomène reste troublant car il n'est pas sans rappeler le « διήγημα » et l'art du mentir-vrai qui se développait dans la narration historique antique, proche parente, avec l'épopée, de la fiction narrative gréco-latine. Ce dialogue permanent entre l'épique et l'historique permet de construire une poétique du roman, d'interroger les notions de vraisemblance et de merveilleux, d'Histoire et d'invention, d'unité et de digression, de mœurs et de caractères des personnages. Luca Assarino, dans son avis au lecteur, demande ainsi d'examiner :

> Se lo stile è uniforme, se i concetti sono frizzanti, se gli episodi oziosi, se le peripezie inaspetto, se l'intreccio ha proporzione, se lo scioglimento ha difficoltà, se i personnaggi servono il decoro, se l'invenzione ha del verisimile, se v'ha imitazione, chiarezza, eloquenza, facilità[1855]

Distinct du modèle des aventures chevaleresques et galantes du roman vénitien et préfiguration de l'archétype des romans héroïco-historiques, *La Stratonica* adopte une typologie fondamentalement nouvelle qui fait reposer les ressorts de l'intrigue sur la psychologie des personnages et l'évolution de leurs sentiments et de leurs émotions[1856]. Au lieu de construire un récit basé sur lune action conduite par des caractères figés et extérieurs, Luca Assarino, par son désir d'explorer les secrets de l'âme, donne corps à un récit où les personnages sont inconstants et indécis, préférant l'analyse de leur propre réalité intérieure au fait d'agir. Roman de l'introspection, *La Stratonica* se distingue par sa volonté d'établir une véritable phénoménologie de l'amour et du processus affectif et psychologique qui en découle[1857]. La narration se concentre sur la corrélation entre drames intérieurs et affections contraires qui dialoguent entre eux et incessamment servent de miroir, fascinant et narcissique, aux amants reflétés. Tout entier construit autour des impossibles Amours d'Antiochus et Stratonice, le roman de Luca Assarino, *La Stratonica*, est divisé en trois livres. Toujours *a contrario* des canons romanesques de son

[1853] Jean-François Lattarico, art.cité., p. 127.
[1854] *Ibid*.
[1855] Voir Albert N. Mancini, *op.cit*., p.3.
[1856] Ivo Da Col, *op.cit*., p. 64-92 et R.Colombi, *op.cit*., p. X-XII.
[1857] R.Colombi, *op.cit*., p.XI-XII.

époque, le romancier ne fait pas débuter son récit *in medias res*[1858], mais *ab ovo*, afin que l'action centrale soit à la fois le fruit d'un ordre chronologique des événements et la résultante d'une réflexion philosophique sur l'amour et le beau, l'art et la force créatrice[1859].

Son amorce relève en effet d'une contextualisation historique puisque l'auteur évoque d'abord la mort d'Alexandre avant de présenter Stratonice, petite fille du diadoque Antigonos le borgne et fille de l'épigone Démétrios Poliorcète. Elle relève aussi d'une mise en abîme de l'œuvre dans son ensemble, puisque les enchâssements successifs de l'apothéose déguisée de Stratonice en Vénus, référence au mythe d'Apelle, de l'image épique de la tempête, sont les métaphores à la fois de la dépendance de l'œuvre aux muses de l'amour, et des tourments fiévreux de l'artiste qui, démiurge omnipotent, en créant son œuvre décrit sa création en cours et réfléchit sur le processus.

Le récit ne prend corps qu'après l'acquisition du portrait de la fille de Démétrius par Séleucus, qui décide alors de l'épouser. Après avoir dépeint le faste des noces couronnant la passion du roi, le récit se focalise sur la figure de Sophonisbe et son irrépressible inclination pour Antiochus. Amoureuse tragique, elle répond en écho à l'héroïne pétrarquiste antique, ne serait-ce que par son nom. Avant de rentrer dans sa patrie après la mort de son père, elle avoue dans une lettre cet amour qui l'embrase. Troublé par cette révélation, le prince ressent une vive affection pour Sophonisbe, dont la mort aussi inattendue que soudaine ravive en lui le sentiment. Dans le premier livre, Luca Assarino met en parallèle les couples de Séleucus et Stratonice, et d'Antiochus et Sophonisbe[1860]. Le mariage du roi avec la fille du général grec est mis en danger par les prémices d'un émoi naissant entre le jeune prince et Stratonice, mais consolidé par les

[1858] Dans son article «Révolution ou imposture de l'imitation à l'invention du roman grec en France au XVIe et XVIIe siècles», Laurence Plazenet explique le succès de cette pratique d'écriture de l'Âge baroque dans la fiction narrative française en prose. Cette analyse semble pouvoir être appliquée à la narration romanesque italienne de la même époque, malgré d'incontestables différences poétiques et théoriques qui empêchent, comme elle le démontre, de penser qu'« un roman baroque » paneuropéen puisse être tout aussi légendaire et mythique que le «roman grec » : «L'étonnant phénomène que l'imitation des romans grecs au XVIe et XVIIe siècles donne à observer prouve l'importance de la notion de commencement dans la création romanesque elle-même. Les romanciers de la période ont besoin de se référer à l'Antiquité a valeur d'autorité. En martelant l'existence du genre romanesque à l'époque ancienne et en déclarant revenir à ces origines ils légitiment leurs propres ouvrages. Recommencer, c'est aussi, pour les romans modernes, ne pas avoir à assumer la rupture du commencement, scandaleuse en ce qui concerne le roman à une époque où la fiction est frappée d'interdit. Est-ce un hasard si l'ouverture *in medias res* des Éthiopiques est reprise avec enthousiasme par les auteurs de l'époque moderne ? Elle élimine le problème lancinant de l'entrée en fiction de l'œuvre et de la responsabilité de l'auteur. Cette question épineuse touche aussi bien l'œuvre particulière que le genre. », art.cité, p. 45.

[1859] Ivo da Col, *op.cit.*, n.88 et p.78-79.

[1860] Ivo da Col, *op.cit.*, p. 69-72.

liens d'une tendre amitié unissant Sophonisbe et Antiochus. Mais la mort de la dame de compagnie Sophonisbe, rivale de la reine auprès d'Antiochus, met fin à tout projet d'union entre les deux jeunes gens. Endeuillé, son ancien amant finit par oublier le souvenir de ses traits, et à ne ressentir qu'un vide immense. Triste et irrésolu, Antiochus découvre, par le truchement d'un rêve, sa passion coupable pour sa belle-mère. Par le biais d'un miroir, et selon les préceptes de la contagion oculaire ficinienne, les cœurs de la reine et du prince s'enflamment à l'unisson et s'empoisonne mutuellement.

Le second livre débute par la description de la profonde blessure infligée au jeune homme par les flèches de l'amour, mais le débat intérieur d'Antiochus est très vite abandonné au profit du personnage de Stratonice, véritable protagoniste du roman. Son immense beauté fascine la Cour. Elle est la cause de trouble érotique à la fois chez son mari, transformé en vieux barbon ridicule, et chez son beau-fils, captif de son désir. Stratonice est elle-même la victime des incessants assauts de la maladie d'amour. Sa pâleur, signe qu'elle est atteinte par les feux de cette fièvre, la trahit aux yeux de Licofronie sa nourrice qui, une fois ses soupçons confirmés, tente de persuader sa reine de ne pas commettre ce crime moral qui serait non seulement un adultère, mais aussi et surtout un inceste. Stratonice avoue alors l'indicible. Tout comme chez Lucien, l'héroïne apparaît comme le double et le reflet de Phèdre. La scène de l'aveu n'est pas sans rappeler la scène originelle de la tragédie euripidienne. Stratonice, persuadée de l'horreur de sa passion, la refoule et devient d'une froideur cruelle envers son beau-fils. Face aux rigueurs de l'objet aimé et fatigué du combat qu'il mène contre cet amour impie, Antiochus décide, comme chez Plutarque et Appien, d'en finir avec la vie. Son état se dégrade inexorablement. Il ne mange plus, ne dort plus, jusqu'à n'être qu'une ombre chétive et méconnaissable. A l'instar de la célèbre scène des *Éthiopiques* d'Héliodore, reprise à la fois par Boccace dans son *Décaméron* et Leonardo Bruni dans sa *Novlla di Seleuco e Antioco*, les médecins n'arrivent ni à endiguer le mal, ni à le guérir. La décision du jeune prince de partir pour Laodicée est contrariée par la forte fièvre qui le conduit aux portes de la mort. Les médecins, toujours impuissants, reportent son départ en une meilleure saison. Le deuxième livre, première partie de *La Stratonica*, s'achève avec cet épisode, dans un art consommé du suspens et de la dramaturgie.

Influencé par le succès des romans vénitiens et de leurs narrations complexes et hétérogènes[1861], Luca Assarino, dans la deuxième partie de son roman, enchevêtre une

[1861] Ivo Da Col, *op.cit.*, p.80 et p. 91.

intrigue secondaire à l'intrigue principale. Toutefois, force est de constater que cette intrigue secondaire est un reflet nécessaire à la principale, et qu'elle ne tarde pas à ne faire qu'un avec elle. Le troisième livre reprend le fil du récit là où le deuxième livre l'avait interrompu. Antiochus dépérit de jour en jour et les médecins continuent de débattre sur son cas incurable. Certains diagnostiquent, à l'exemple de Leonardo Bruni, une phtisie alors que d'autres y voient un sortilège. En symétrie avec la version de Jehan et Blonde, Stratonice, comme l'héroïne de Philippe de Rémi, authentifie mieux le mal que les praticiens et propose que le malade, en proie à un excès de mélancolie, soit transféré au palais de l'Élysée pour que le changement d'air permette d'éradiquer son affection. Arrivé à destination, le jeune prince fait la connaissance de Climène avec lequel il se lie d'amitié. Ce dernier lui rapporte ses mésaventures avec la magicienne Myrténie qui l'ensorcela et fit tout pour empêcher ses amours avec la belle Clorice. Cette anecdote, qui fait de la passion érotique un sortilège mortel, fait écho à la fois au mal étrange qui assaille le prince syrien et au triangle amoureux formé par Antiochus, Stratonice et Sophonisbe. Pour divertir le jeune homme mélancolique, la cour organise un grand bal. Lors de celui-ci, un attentat est commis contre la personne du roi. Dans la plus grande confusion, Antiochus est emmené dans sa chambre où, un peu plus tard, Stratonice lui révèle la gravité des faits. Clitarque, gentilhomme du roi, ne tarde pas à être accusé et jeté en prison. Sa bonne intelligence avec la princesse Arsinde fait de lui un rival dangereux du prince de Syrie à la succession du trône. Pourtant, à la lecture d'une lettre où il déclare sa flamme à Stratonice, il est clairement établi qu'il est l'objet d'une affreuse machination le mettant injustement en cause. En effet, lorsque la princesse Arsinde réalise que le cœur de Clitarque ne renoncera pas à Stratonice pour sa fille Euripie, elle se venge en le mêlant à un complot auquel il ne participe que bien involontairement. Le véritable coupable et acteur de cette vilenie n'est autre que l'ami intime du prince, Climène, qui amoureux de Sophonisbe et sous l'impulsion du chagrin, voulait venger sa mort. Selon les dires du médecin Hérmogènes, Sophonisbe aurait été empoisonnée sur ordre de Séleucus par son autre médecin, Carnéade. Climène s'était alors porté volontaire, en qualité d'émissaire armé de Démétrius, pour accomplir cette basse besogne. La confession (avant d'expirer à Terpandre) d'Hermogènes, qui jaloux de la fortune de Carnéade avait été à l'origine de cet imbroglio politique, entraîne le dénouement à venir. Les rivalités sont nombreuses dans ce récit : rivalité professionnelle entre Hermogènes et Carnéades, rivalités politiques entre Démétrius et Séleucus, entre Antiochus et Clitarque, rivalités amoureuses entre Antiochus, Clitarque et Séléucus pour Stratonice, entre Stratonice et Euripie pour

Clitarque, entre Antiochus et Climène pour Sophonisbe, et comme déjà mentionné, entre Sophonisbe et Stratonice pour Antiochus. En dernier lieu, Climène, condamné à la peine capitale, révèle sa véritable identité à Licofronie. Il est Alceste, son fils, ancien prétendant de Sophonisbe qu'il nommait Clorice. L'intrigue secondaire se conclue par la mise à mort d'Alceste, alias Climène, et par le mariage de Clitarque, banni pour toujours de Damas, avec Euripie, fille de la princesse Arsinde. Telle Sophonisbe qui, décédée, n'est plus la rivale de Stratonice, Alceste, par sa mort, et Clitarque, par l'effet conjugué de son bannissement et de son mariage, ne représentent pour Antiochus plus aucun péril, ni amoureux, ni politique. La couronne séleucide mise hors de danger, Séleucus organise des sacrifices religieux en l'honneur de son fils, demandant aux dieux de guérir le jeune prince et de le préserver de la mort. En écho aux rêves prémonitoires de *L'Amant resuscité* de Nicolas Denisot, Séleucus fait lui aussi un songe au cours duquel une voix lui indique (comme les dieux qui s'adressent aux mortels dans les épopées antiques) d'aller quérir le médecin Érasistrate pour sauver son fils d'une mort certaine. La scène de reconnaissance du mal d'Antiochus par Érasistrate est ici fidèle à la tradition antique. Luca Assarino emprunte à Valère-Maxime la prise du pouls, à Galien, le mutisme du patient confiné dans sa chambre qui, au lieu de répondre, se cache sous ses draps et tourne le dos à ses interlocuteurs[1862], et à Plutarque, le tableau symptomatique de Sappho et surtout le subterfuge employé par le praticien pour obtenir du roi qu'il cède sans protestation, ni contestation, son épouse à son fils. Les seules nouveautés que l'auteur apporte à la scène initiale sont de faire répondre la femme d'Érasistrate au nom de Polibie et de faire intervenir, en tant que soutien du roi, un frère nommé Antipatre. Conformément à la trame plutarquienne, à la différence près que l'assemblée générale du peuple est ici conseil des ministres, il annonce la nouvelle à ses sujets qui l'acceptent et l'entérinent aux fins d'assurer la stabilité du royaume. Le dénouement est heureux. Le mariage symbolise l'esthétique de l'accomplissement, le désir pathogène ayant cédé sa place à l'harmonie et à l'ordre[1863]. Le roman, imprégné en son début de l'instabilité des passions, miroir d'un monde mouvant et incertain, se termine par contraste par un mariage, emblème de la légitimité religieuse, morale et civile d'un amour raisonné et modéré, indiquant le retour au bonheur et à un monde stable, où les rivalités politiques et amoureuses sont résolues et transcendées.

[1862] Cette pièce, où le malade gît, comme antichambre de la mort n'est pas sans rappeler celle de *L'Amant resucité*.

[1863] Ivo da Col, *op.cit*., n.82 et p. 72-73 et D. De Rougemont, *L'Amour et L'Occident*, *op.cit*., p.212-215.

À plusieurs reprises désigné et soigné en tant que « fièvre » et « mélancolie » dans le roman de Luca Assarino, le désir érotique, se diffusant et se propageant dans le corps par le truchement du regard, est considéré comme un ferment dangereux et pathogène, avatar connu et reconnu de la mélancolie. Sous l'influence des traités de médecine, la fusion nosologique n'est plus une menace imminente, mais une réalité. Vectrice des idéologies et des fantasmes de son époque, la fiction stigmatise l'éros comme passion, cause de trouble au cœur des corps et de la société. Elle loue le mariage qui consacre l'amour humain légitimé par les lois divines de l'Église. Ce mariage montre des âmes apaisées de leur union avec Dieu, et représente un monde qui se plie à l'ordre divin, juste et immuable. En plus d'une révolution épistémologique, *La Stratonica* annonce, dans ses velléités d'étude psychologique et intime du sentiment amoureux, le roman de l'intériorité moderne, dont parmi eux le plus fameux et le plus caractéristique, *La Princesse de Clèves*[1864]. La multiplication des personnages, la dramaturgie latente de la narration et ses nombreux rebondissements préfigurent le succès théâtral à venir des Amours d'Antiochus et Stratonice, dont les pièces qui s'en inspireront, *La Nouvelle Stratonice* (1656) de Du Fayot et *L'Antiochus* (1666) de Thomas Corneille[1865].

[1864] Madame de La Fayette, *La Princesse de Clèves*, op.cit.
[1865] Du Fayot, *La Nouvelle Stratonice, op.cit* ; Th. Corneille, *Antiochus, op.cit*.

LIBRO PRIMO

Morto che fu Alessandro[1866], i suoi capitani, che già contavano più vittorie, che giorni di vita, a guisa di stelle al tramontar del sole, s'illustrarono collo splendore della dignità regale. Perció che dividendosi tra loro quel grandissimo impero, ogn'uno di essi divenne re.

Da uno di questi, che fu Antigono, nacque Demetrio, principe famoso non meno per la grandezza dell'animo che per la bellezza del corpo.

A lui solo parve che'l cielo, con man più prodiga che liberale, volesse dispensare quanto di pretioso avea nel ricchissimo erario della natura. Additavasi da ogno'uno Demetrio per un prodigio di quel secolo. Non la virtù, ma la fortuna solo gli mancò per farsi eguale ad Alessandro. Quand'ei si lasciava vedere in campo lampeggiar tra le schiere militari, faceva ricordare agli occhi di chi'l mirava un Adone in abito di Marte.

Questi, adunque, e fila sua moglie furono padri a Stratonica.

Elle fù esposta al mondo in quel tempo che le stelle erano più atte a caraterizzare colla benignità de gli influssi il natale d'una donna. Crebbe fanciulla e disnodandosi in lei quell'hereditaria bellezza che, ristretta ne gli angusti confini dell'età puerile non era ancora habile ad eccitar colla gratia l'appetito del senso, arrivò a segno che ingombrando l'animo di chiunque la mirava d'un'impensata maraviglia, diede luogo agli uomini di dubitare ch'ella fusse umana.

Io quì volontieri abbozzerei l'imagine di questa reina se'l nero dell'inchiostro non fusse troppo mal'addattato colore per ritrarre una beltà celeste.

Imagini pure il pensiero di chi legge, un viso e un corpo delineato colla più diligente simmetria, colorito col più fino candore, vestito della gratia più bella. Formisi pure nella mente la prontezza che più si richiede nel dire, la modestia che più si loda nel trattare, la cortesia che più si desidera nel servire, e di tutte queste cose poi credasi che fusse composta Stratonica. Solo in lei lasciò la natura che si potesse desiderare la biondezza de'crini, perciò che non di dorato, né di nero, ma di mezano colore, avea per avventura sortita la chioma. Ma lo scuro de'capegli castagni, aggiunto alla bianchezza del viso ed al nero delle pupille, senza dubbio la rendeva più bella.

[1866] Texte italien établi d'après Luca Assarino, *La Stratonice* (*La Stratonica*), éd. Roberta Colombi, Lecce, Pensa multimedia, 2003, p.13-119 À titre d'information a également été consulté l'édition conservée à la BnF : Luca Assarino, *La Stratonica*, Milan, F. Ghisolfi, à la demande de G. B. Bidelli, 1637.

Già la fama di Stratonica, cresciuta maggiore della fede ma non della verità, se ne volava con un gloriosissimo applauso per le più remote provincie dell'Asia e dell'Europa.

Era così felice il suo volo, che dove per se stessa non potea giungere vi giungea spinta dal suono delle trombe martiali del padre. Ovunque si contavano le vittorie di Demetrio, mentoavansi anco le bellezze di Stratonica.

I prigoni, che dal campo erano condotti alla corte ov'ella abitava, avendo sovente occasione di vederla, recevano a gran felicità l'essere stati vinti, perche sapeano che non senza la perdita della libertà era lecito a veruno il mirar cosa tanto bella.

Vivea in questo tempo Apelle. La sua estade benché già grave non arrivava per anco a scermagli punto le forze del corpo, ne'l vigore dell'animo. Esso non men famoso di mano per l'eccellenza dell'arte, che ardito d'ingegno per la stravaganza de'è caprice, faceva conoscere al mondo per verissimo che i grandi intelletti sono più de gli altri ne'loro affetti ardimentosi e violenti. Costui udendo celebrar in estremo le bellezze di Stratonica, saltò in un desiderio grandissimo di ritarla. Pareagli che le glorie del suo pennello non potessero altronde ricever lume maggiore che da'rai di quella principessa. Risoluto dunque a tal'impresa, si partì sconosciuto da Corinto, ov'egli abitava, ed in pochi giorni si condusse in Bursia, città posta alle radici del monte Olimpo, ove resideva Demetrio.

L'usanza delle reine in non lasciarsi mai vedere, se non ne'giorni solenni, avrebbe ritardata per qualche mese l'esecutione al pensiero d'Appelle, se la sua sorte non l'avesse fatto giungere in tempo vicino ad un nobilissimo sacrificio, che si costumava celebrar ogn'anno per tre giorni continui nel tempio del'idolo Baal.

Tutti i principii s'accommodano all'ordine del fine quando un'opra si dee perfettionare col fine.

Era quel tempio tra le fabbriche più maravigliose d'Asia stimata quasi la maggiore. avea quanto facciate di finissimi marmi conteste, in ogn'una delle quali era una gran porta per cui s'entrava alzavasi nel mezo del tempio un superbissimo altare, il quale da tutte quattro le porte era comodissimamente vagheggiato.

Venuto il primo de'giorni prescritti al sacrificio, e congregata colà dentro la corte e la maggior parte della nobiltà e del popolo con solennissima pompa, Apelle, che con ora anticipata s'avea eletto un comodo luogo dietro una colonna, tosto che vide tra la turba ondeggiante entrar colla regina sua madre la desiderata Stratonica, non sò perche soprafatto dalla maraviglia non rimanesse provo de'sensi. Forse quella colonna di cui si

faceva antemurale gli compartì le sue qualità. Se più tosto non si dee dire che ben fu d'huopo una colonna a sostentarlo in piedi al primo incontro di quella bellissima veduta.

Ella colla madre adagiatasi vicino all'altre in un trono, che alle loro maestà soleasi apprestare in giorni simili, sembrava una dea degna d'esser inchinata anco dall'idolo a cui s'inchinava ogn'uno.

Non era con queste reine Demetrio, perche assisteva all'armi ch'avea mosso contro Tolomeo. Ciò solo mancò per felicitare intieramente le fortune d'Apelle. Egli dopò aver per gran pezza, mentre da' sacerdoti s'attendeva alle cerimonie sacre, cibato quella prima fame de gli occhi colla vista d'un ogetto sì raro, cominciò, quasi in se rivenuto, a pensar al pennello e al disegno. Dato perciò di mano al lapis e ad un pezzo di carta, abbozzò così alla sfuggita solo i delineamenti del viso, per poter poi meglio nel suo alloggiamento co'pennelli colori sulla tela l'imagine che di lei gli si era vivamente impressa nell'idea.

Sembrava il buon vecchio, mentre dietro quella colonna formava in questa guisa il disegno, un nuovo Promoteo che rubasse i rai alla sfera del sole.

Sarebbegli certamente avvenuto ciò che gli avvenne nel ritrar Campaspe, se'l gielo della nevosa estade non gli avesse mantenuto il cuore illeso dalle fiamme che spirava quel volto. Così in que tre giorni del sagrificio, avend'egli commodità di vedere Stratonica a suo talento, fornì l'imagine con tanta felicità che'n nulla, fuor che nel silentio, discordava dall'essemplare.

Il gusto ch'ei sentì dalla riuscita di questa pittura, avanzò di gran lunga quello di Pigmalione per la bellezza della sua statua.

Postosi pertanto in viaggio verso casa sembrava un'ambitioso Giasone che se ne tornasse dalla conquista del vello d'oro. Non vedeva l'ora di giungere in Corinto per ornarne il gabinetto ove tenea le sue pitture pù care. Ma facendogli di miestieri traviar, mercè le guerre de'paesi vicini, dalla strada più breve, venne a condursi in Nicomedia. Quivi, trovata una quinquereme che partiva per Corinto, vi s'imbarcò tutto lieto e si pose in camino.

Il mare mostrando la sua bellezza nella calma, e'l vento la sua fede nella serenità, allettavano i passaggeri ad innamorarsi del viaggio. Ma la lor costanza non durò più tempo di quello che potea capir lo spazio del giorno.

Morì la sera il sole coperto di nubi, e parve che'l cielo nel colore di quell'abito lugubre additasse a' naviganti l'horror della morte vicina.

Le prim'hore della notte accolerso gli estremi fiati del vento che spirava da terra, e non andò guari che s'udì a poco a poco rinfrescar l'aquilone ch'arrivava forastiero.

Quant'ivano ingrossandosi l'onde, tant'andavano condensandosi le nubo, quasi che le stelle procurassero di corporsi il volto perche non aveano cuor di mirar l'eccidio ch'era per commettere il mare.

Già il vento impetuosamente cresciuto ruggiva feroce per entro gli alberi e le antenne da cui, flagellate le sarte, parea che in certo modo con un doloroso fischio avisassero che la vela, come troppo pregna, era in breve per partorir la morte del vascello.

Piovea senza fine e folgoreggiava horribilmente il cielo. Era tremendo il mirar a lume de'lampi l'altezza dell'onde che, quasi nevose montagne per la spuma che lor biancheggiava sul dorso, se ne venivano volubili a sepelire il misero vascello.

Impalliditi pertanto i marinari dieronsi frettolosi ad alleggerir il peso col gettar quanti fardelli e casse lor venivan per le mani.

Appelle in tanta confusione, non avendo altro che un picciolo tamburo, in cui portava alcune vestimenta serrate col ristratto di Stratonica, non mancò per alcune volte di fugarlo. Ma visto che si continuava a gettare, non sapeva più come ritenerlo.

«Che farai misero Apelle, hor che dall'arbitrio d'un mare,per così dire, forsennato pende la vita e la tua gloria insieme? Se col sommerger te stesso fussi sicuro di salvar la tua pittura, volentieri, cred'io, perderesti la vita per porre in cauto ciò che ti potrebbe recare un'eternità di vita. Ma il male è che la perdita sovrastà egualmente,ed in questa, ed in quella».

Oh Dio! chi avesse potuto vedere quante cose in un punto pensava all'ora quell'ingegno che nelle sue operationi si mostrò sempre audace.

Doppo essere stato così alquanto in se sospeso diede immantinente di piglio al tamburo e, visto che la pioggia s'era dileguata a raggi dell'aba, che benche fosca già s'era fatta grande; cavò fuori il rittrato di Stratonica ed esponendolo improviso agli occhi de' naviganti gridò : «Ecco amici. Ecco l'imagine di colei che in questo tempo sola cio può salvare. Mira o santa Dea, mira i nostri pericoli, odi i nostri pianti. Non permettere che quest'onde sommergano i divorto di quella Deità che dal mare è nata ».

Stupido ed abbagliato ogn'uno dalla bellezza di quel volto che senza dubbio fu stimato effigie di Venere, esclamò con voci e con lagrime dolorose così ch'avrebbe impietosito ogn'altra cosa fuor che'l mare ».

Mentre così da costoro si pregava, fosse o a caso o per diabolica operatione, la quinquereme si trovò ingolfata in un vicino seno ove il mare con assai men tempestoso fragore battea l'arenoso pavimento del lido.

Respirarono i miseri naufraganti, ma respirarono in maniera che quasi non finivano di credersi salvi, tanto di stupore avea loro recato una così subita mutatione di fortuna. Pure assicuratisi diedero a terra e, benche fussero lontani da ogni commercio et habitatione humana, non mancarono di snetire dal toccar quella deserta riviera tutti quei gusti che lor potea somministrar maggiori qualsivoglia fiortissima città.

Quivi fermatisi due giorni attersero, mentre s'abbonacciava il mare, a rihaversi da i disagi patiti. Indi postisi di nuovo in camino, arrivarono in breve al sospirato porto di Corinto.

Dalla medesima tempesta sospinti approdaronvi alcuni ambasciadori di Seleuco che ritornavano per certi affari da Cassandra all'hor regnante in Caria. Tratti costoro dal disiderio di vedere una città per molte conditioni famosa, dopò aver visitato i luoghi più celebri, si condussero a casa d'Appelle.

Quivi egli in mezo a una gran sala stavasi col maraviglioso pennello distinguendo dal caos de'colori tanti mondi quanti quadri egli avea per le mani. Vedevansi quelle figure, che già era fornite, quasi gloriarsi del loro essere, e all'incontro sospirar la perfettione coloro che per anco non l'aveano potuti ottenere. Cresceva la pelle e la carne visibilmente su qui muscoli che altro non avevan di finto che l'opinione. Avrebbono quelle figure parlato se Apelle, quasi nuovo pitagora, non avesse loro nella sua scuola, prima d'ogn'altra cosa, insegnato il silentio.

Stupidi gli ambasciatori parean non meno figure che le figure stesse. Entrati finalmente nel gabinetto ove stavano l'opre più finite, subito fissarono gli occhi nel rittrato di Stratonica. Vollero inginocchiarsi, percioche la maestà di quel volto non lasciava credere che fusse pittura. Non poteano darsi ad intendere che quegli occhi e quella bocca non avessero spirito, e stavano con tanta riverenza contemplandola ch'arrossivano.

Parea loro che Stratonica dicesse : «Due forme io vanto : l'una da Giove, l'altra da Apelle. S'io non avessi avuta la prima non m'importerebbe, purche non mi fusse mancata la seconda. Nascer in tempo d'Apelle, ed esser da lui dipinto, è come avere privilegio d'esser due volte nato.

Quell'esser che m'ha dato Apelle invidia quel di Giove perche non ha spirito, quello invidia questo perché non è soggetto alla morte ».

Da così fatti pensieri ingombrati, gli ambasciatori confessavano ch'era maggior felicità l'esser pittura e poter vagheggiare il rittrato di Stratonica, che l'esser uomo e starne assente.

Non ha inganno più felice l'uomo per fingersi un dio che l'arte del dipingere.

Grandissima gloria è saper fare un corpo; sarebbe più grande il saper formare un'anima e, se l'anima fusse ogetto visibile all'occhio humano, già tanto l'imitatione s'è inoltrata nell'opere di Dio che'l pittore animarebbe i suoi quadri.

Ma gionti gli ambasciatori a Seleuco, tra le cose più notabili del loro viaggio contarongli l'istoria di quel rittrato.

L'animo del re, persuaso dalle lodi della bellezza di Stratonica e allettato dalle glorie dell'arte Apelle, si mosse incontanente a desideralo. Fù perciò spedito un gentil'huomo al pittore con ordine di pagarli per quell'opera tutta quella somma ch'e gli voleva, purché la concedesse. Apelle inteso il desiderio di Seleuco, sospirò la malvagità di quella sorte che non cessava di cospirar alla privatione d'una gioia a lui sì cara. Alla fine, dopo aver pensato bene intorno ciò che dovea risolversi, rifiutò il prezzo e consegnò il quadro.

Co' prencipi o bisogna vender caro ò donare : l'uno è più sicuro, l'altro sarebbe più honorato, se molti grandi non odiassero ne' privati quelle attioni ch'avendo più del magnifico di quello che richiedono i termini della vita privata, si fanno paragone all'attioni d'un animo regio. Pervenuto il quadro nelle mani di Seleuco, non si può dire quanto ne rimanesse maravigliato. Avventarono quegli occhi e quel volto, che pure altro non erano ch'ombre insieme accoppiate una sì fatta luce nell'animo di quel vecchio che gli abbagliorno la mente e gli accesero il cuore.

Diventato Seleuco amanto in quali fanciullagini non diede. Quali indignità non commise. Fatto idolatra d'una dea, più concetta d'opinione che d'essenza, mentre adorava la copia sospirava l'essemplare. Con seco parlava, con seco stava quell'hore che gli era conceduto il non istar con altri. La mirava, la riveriva, la baciava, tanto solo nella sua infelicità felice quanto che a suo talento potea satiarsi di quell'ombre di bellezza, che solo per esser ombre somigliavano grandemente alla bellezza.

Così, avendo egli colla memoria di Stratonica sovente occasione di ricordarsi di Demetrio e concependo altamente nell'animo la bravura e la gloria ch'egli si avea acquistata nell'imprese fatte, deliberossi per amor della figliuola, ò come vuole più tosto Plutarco per mantenersi amico un rè potentissimo, di chiederglia in moglie. Ispediti per tanto alcuni ambasciatori a Demetrio, stava con gran sospensione d'animo attendendo il

fino del negozio. Era Demetrio prudentissimo Prencipe, benche per altro avesse l'animo contaminato dalle lascivie. E quantunque egli si trovasse in istato di fortuna tale che già gli pareva lecito aspirar all'imperio di tutta l'Asia, nulladimeno, considerando che non v'era instabilità che pareggiasse quella dell'imprese guerriere, non rifiutiva di provedersi di quegli appoggi ch'egli stimava migliori per gli assalti di qualunque improviso avvenimento.

Intenso dunque l'animo del rè, non solo accettò l'offerta di parentarsi seco, ma deliberò anco di condurre egli stesso la sposa nel regno di lui.

Riportata da gli ambasciatori così felice negotiatione a Seleuco, volle per soverchia allegrezza uscir di senno.

Appena avea fornito di udirne la nuova che già era impaziente di celebrarne le nozze.

Ordinò per tanto ad Antioco suo figlio che quanto prima s'apparecchiasse, col meglio de'prencipi e baroni di corte, per partire alla volta della Bursia,e di colà accompagnare insieme con Demetrio la sospirata Stratonica.

Antioco, come quegli ch'era giovinetto d'alte speranze e d'età nubile, parea senza dubbio più proportionato a questo maritaggio che Seleuco. Ma egli, che con il colore del pelo non avea per anco mutato il vigore dell'animo, sentendosi tuttavia in età che potea reggere agli assalti amorosi, anteponendo il proprio gusto al commodo del figliuolo, volle per se le nozze. Apprestate le cose necessarie, partissi Antioco con una buona comitiva de' più nobili del regnò e, portando seco bellissimi doni, in meno d'otto giorni si condusse in Bursia.

Quivi accolto da Demetrio, che già era venuto dalla speditione contro Tolomeo, con segni di straordinaria benevolenza l'introdusse a Fila ed a Stratonica, che'n più remoto appartamento del palazzo si viveano.

Le accoglienze fuorono grandi, ed i termini di cortesia che passarono tra essi assai bastevolmente espressero l'affetto e la scambievol divotione loro.

Gli occhi del prencipe, ch'avidi fuggeano dal volto di Stratonica le più fine bellezze, doveano con ragione cagionargli al cuore qualche subitano deliquio. Nondimeno non fù l'alteratione interna gran fatto stravagante. Siasi ò perche Antioco come giovinetto non conescendo il pregio della beltade non fusse ancora habile all'imprese amorose, ò siasi, com'è più credibile, perche dovendo amore introdursi in lui a poco a poco, non potea ancora in que' primi lampi accender favilla che si facesse sentire.

Riempissi d'allegrezza tutta la corte di Demetrio per la venuta di personaggio si grande, e fuorono ordinati nella città vari spettacoli e feste, colla cui pompa ei ne fosse più lietamente onorato.

Mentre queste cose si facevano in Bursia, Seleuco che non vivea con altra vita che con quella che gli somministrava la speranza di tosto ritrovarsi in braccio alla sua cara, sollecitava con ispessi ed infaticabili corrieri la venuta ad Antioco.

L'hore del giorno pur troppo ispedite e volanti gli sembravano secoli. Isdegnavassi seco stesso che'l suo scettro non avesse valore di sconvolgere i moti delle machine celesti per far girare incontanente quel dì che dovea illuminar le sue nozze.

Danno nell'estremo degli affetti coloro che sono costituiti nell'estremo delle fortune. Il prencipe, ch'è poco men ch'un dio, si sdegna d'operar come un uomo. Gli par difetto il non aver la potenza così pronta in esseguire come la volontà in desiderare onde, correndo per la più corta al fine de'suoi desideri, urta e getta per terra sovente quanti rispetti umani e divini s'attraversano contra.

Finalmente doppo tre mesi che si spesero da Demetrio in apparecchiar le cose al viaggio necessarie e in aspettare la stagione al navigare opportuna, si partì con fila sua moglie, Stratonica ed Antioco e giunti in Nicomedia, ov'era una sontuosa armata a quest'effetto posta in ordine, imbarcaronsi per la volta di Soria.

Correva il mese di giugno, dalla cui serena maestà fuggendo timidi i venti non ardivano più fabricar nubi nel cielo, né alzar onde nel mare. Galleggiava l'armata in una campagna di mobile cristallo, sol di tant'aura gonfiando le vele di quanta bastava per ispingerla placidamente al camino.

Era maraviglioso spettacolo il veder la vastissima galea che conduceva questi tre prencipi fiammeggiar tutta d'oro e istrascinar per vezzo le bandiere di porpora per la contigua marina. Gli arredi superbissimi che la guernivano fuorono forse essempio alla nave di Cleopatra, che dopò molto tempo si vidde pompeggiar sul Nilo.

Ell'era così capace che portava due mile huomini di guardia e, oltre molte commodissime camere, avea piazze e giardini che le circondavano superbamente le prora e la poppa.

La superbia de gli asiatici rè, non contenta di domar il mare col peso di così mostruosa mole, voleva ancora, trastornando l'ordine della natura, che nella sterilità delle salate campagne, si vedessero fiorir gli alberi e matuar i frutti.

Avea Stratonica per avventura trà l'altre damigelle che conduceva seco, Sofonisba figlia di Fausto parente di Demetrio. Costei alla chiarezza del sangue accopiava una bellezza di corpo e d'animo non punto ordinaria.

Era nella facoltà della retorica e delle belle lettere più che mediocremente instrutta. Possedeva la musica eccellentissimamente, e versificava al parro d'ogni potea dè suoi tempi.

Avea costumi nobili ma bizzari; ogni sua attione spirava un non sò che di grande e di virile, che la rendea sommamente ammirabile.

Per si fatte qualità non solo da Stratonica, ma da tutta la corte, era grandemente amata e tenuta in pregio. Antioco, avendo nella musica e nella poesia genio pari a quel di Sofonisba, godea di trovarsi seco ogni giorno a cantar ed a far versi.

Questa ricreatione crescendo col diletto venne in brieve a partorir nel cuor d'entrambi una scambievol amicitia.

Ma in Sofonisba, ch'era vivacissima, l'amicitia crebbe in maniera che non tardò molto a diventar amore.

Non avea all'ora Antioco più di diece sett'anni. La leggiadria della statura era in lui ottimamente composta, se bene ancor soggetta al crescimento. Già cominciavagli al pargoleggiar nell'aldulta bellezza del volto una gravità maschile a cui lo portava l'etade. Avea il guardo e la favella sì dolce ch'ogn'uno giurava che ne gli occhi e nella bocca di lui annidavano le gratie. Era d'animo non men risulto che bravo, e mostrava sempre, ancorche giovinetto gran costanza nelle sue risolutioni.

Sofonisba per tanto già guasta di lui, ogni giorno si sentiva arder le viscere con tanta maggior violenza con quanta più segretezza ella procurava celare il suo ardore. Sarebbono in brieve giunti al delirio que'parosismi amorosi s'ella, co'rimedii della prudenza, non avesse soccorse le forze della natura cadente.

Il ritrovarsi spesso a fronte del suo bene dovea in lei pascer gran parte di quel desio, che d'altro non si cibava che della presenza d'Antioco. Ma l'acque di quelle visite non servivano all'amorosa idropica per altro che per accrescerle maggiormente la sete. Quanto ristoro ella sentisse, se pur è credibile ch'un amante segreto abbia alcun ristoro, non consisteva in altro che'n mentovarlo e lodarlo spesso con Stratonica sua signora.

Vestiva d'apparenza di debito quelle lodi ch'erano meri frutti d'affetto, avventurosa di coprir con qualche pretesto ciò che per iscoprire malagevolmente le potea servir alcun pretesto.

Ma già da i monti di Soria cominciavan le sentinelle ad iscoprir i legni di Demetrio. Seleuco, che due giorni prima s'era condotto un giusto essercito in Tripoli per incontrar la sposa, tosto che ne fu avisato fece porre in ordine le schiere, ed esso col fior della sua corte superbissimamente corredato salì sovra alcuni bucentori e andò con essi ad incontrar il suo cuore che se ne veniva a lui nel seno della sua cara.

I primi saluti nell'appressar de' legni furono fiati artificiosi che uscivan dai forami di mille bossi incavati. Forse questi aggiunti a sospiri di Seleuco formavano un vento proporzionato, ò a refrigerar le sue fiamme, ò ad eccitarle più gravi.

Abbordati che furon, fu spettacolo degno d'avere tutt'il mondo spettatore il vedere con quanta maestà è cortesia s'accolsero l'un l'altro quei due rè, al cui solo nome tremavano i più remoti confini dell'Asia.

Seleuco mirava Demetrio e l'ammirava: la bellezza del corpo e la bravura dell'animo glielo caratterizzavan nella mente per più che huomo.

Demetrio allo incontro riveria Seleuco com'una reliquia delle glorie d'Alessandro, e come capitano ch'aveva guerreggiato sotto il comando d'un huomo, cui era paruto poco il commandar ad un mondo solo.

Era Seleuco grande di statura e robustissimo di forze, tanto che una volta mentre che Alessandro sagrificava, sendo per avventura scampato dal sagrificio un toro selvatico, esso afferandolo per le corna lo fermò.

Egli era quel dì vestito di un'armatura che nel color cilestro scintillava a tronchi di forbito argento. Avea dalla banda del cuore incastrato nell'usbergo un curo di finissimo corallo, presso a cui vedevasi improntato un sole d'oro che co' raggi il feriva.

Il bizzaro portamento della corona che, sedendo su l'invoglio d'un finissimo bisso contesto di diversi colori, gli indorava le tempie ed il lascivo disprezzo del manto reale, che cadendogli dall'homero destro veniva a pender sul lato che guerniva la spada, erano vezzi di un habito che, ancorche un'età di cinquanta anni, non disdicevano punto.

Fatti i loro complimenti, e più volte rallegratisti insieme della nuova parentela, Antioco, che già l'avea sul principio riverito, di nuovo inchinò suo padre ed esso, dopò aver compito con Demetrio, l'accolse tenerissimamente.

Indi aviatisi tutti trè verso le camere delle regine davano un commodo spettacolo di se stessi a'cavalieri e soldati, che dell'una e dell'altra corona si trovavano presenti.

Gemea placidamente il mare sotto le battiture de'remidi tante galere che s'appressavano e l'aria, ferita da millioni di voci, di tamburi e di trombe, cagionava un rumore che stancava egli echi delle riviere vicine.

Giunti questi tre prencipi nell'anticamera di poppa, udironsi improviso salutar da un concerto di viole, le cui corde avrebbono senza dubbio tirati gli spiriti dal cuore di Seleuco se gl'archi che le movevano le avessero più d'una volta saettate.

Ma non tantosto tremarono a'primi colpi che aprissi la portiera.

Non ho essempio con cui esprimer la maraviglia che nel tirar di quella cortina si offerse a gli occhi del buon rè. Il calar d'une velo che mostri la pompa d'una nottura scena abbellita da mille lumi è vile paragone.

Fu Seleuco, com'huom nel morir apre gli occhi, in un altro mondo.

Era la camera tutta incrostata di madriperle. Le commissure d'oro, che le tenevano insieme, erano effigiate di bellissime figure. Sedea Stratonice colla madre fila in uno strato di tela d'argento sovra cuscini dell'istesso. Scherzavantele intorno intorno otto, ò dieci fanciullini, vestiti a guisa d'amoretti, col l'arco e la faretra a'fianchi. Più à basso sedeano in cerchio dodeci bellissime damigelle, tra quali Sofonisba parea non meno eminente nella bellezza che nel grado.

Era Stratonica vestita in foggia di ninfa, e al pregio delle gemme e dell'oro che la guernivano, stimavasi vile la valuta d'un regno. Ma fila sedeva colla corona in capo tutta meastosa e severa.

Costumavano quegli amorini arcieri, ogni volta che qualcheduno entrava alle regine, di scoccargli per vezzo gli archi. O fusse caso o arte, una di quelle saette, ch'erano dorate e senza punta, nell'entrar di Seleuco gli copì in quel cuore di cui abbiamo detto. Egli in quel primo comparire s'alterò di maniera che nella tormenta della sua alteratione corse il suo decoro rischio di naufragare. Ridotta tutta la sua vita in un guardo, con altro non monstrò alle regine d'esser vivo che col mirare.

La maraviglia di vedersi l'un l'altro fù reciproca in tutti.

Avean le regine più volte udito celebrar Seleuco. Erano perciò non meno desiderose di veder lui ch'egli di veder loro.

Inginocchiossi il buon rè all'assorger ch'elleno fecero, e con lingua quasi balbettante, domandava loro le mani per baciarle. Esse isforzandosi di sollevarlo, non voleano in modo alcuno acconsentirgli un' atto di tanto ossequio. Alla fine, rimproverato dolcemente da Demetrio, sorse e cominciò:

«Io mi rallegrerei con esso voi, mie Signore, se dall'aver acquistato un genero e un marito così diseguale a' vostri meriti voi poteste dire d'aver fatto qualche acquisto. La mia corona, benche dal mondo stimata, non dee presso a voi aver pregio che vaglia, se non quello che l'arrichisce d'un impareggiabil divotione e affetto verso le vostre reali

persone. A voi dunque tocca il rallegrarvi meco, o mie Regine. Io solo tra quanti loggidì vivano al mondo, professo il maggior obligo alle stelle che possa confessar huomo nato. Viver in tempo che Stratonica vive, esser compagno delle sue fortune, fine de' suoi pensieri, sono gratie che non piovono da altro. Cielo che da quello che suol ruotar beatitudini. Per intieramente bearmi manca solo, o Stratonica Signora mia, che m'accettitate volontieri per vostro e me ne diate segno, accioche risaputesi le mie fortune ogn'uno mi giuri deificato ».

Ciò detto, abbracciandola con molta riverenza là baciò.

Non moristi, Seleuco, di dolcezza, perch'era impossibile il morir in bocca alla tua vita. Sentì ben l'anima tua epigolati in quel bacio tutti que'gusti che amor può dare. Se non eri giuto a tal segno in amar Stratonica, che per troppo amore fusti diventato casto, senza dubio il veleno di quelle dolcezze non avrebbe antidoto che gli avesse contrastato.

Rimasero le regine moldo sodisfatte delle accorte maniere di Seleuco, e risposero con quella cortesia che'n casi simili è dovuta.

Pendeano intanto dalla bocca di questi prencipi, tutti que' grandi ch'ivi si trovavano presenti. Notavano la maestà. Ammiravano la maniera.

Finite le ceremonie, sentaronsi ad altri raginamenti, nel cui progressero Seleuco rubbando sovente l'anima alle parole, la donava a i guardi.

Erano così vehementi gli occhi suoi nel mirar Stratonica che non cedevano punto agli occhi di quell'uccello c'hà forza di covar l'ova col guardo.

Deh qual'immensità di bellezze ristretta ne gli angusti confini d'un volto s'offre alla tua vista ò Seleuco? Perche miri e non mori, se'l mirare'e'l morir privano egualmente d'anima un cuore innamorato? Forse ti tiene in vita il pensare che quegli animati alabastri non vivono e non molleggiano ad altri che a te?

Il possedere un tanto bene veramente è habile a vivificare, mà se'l possesso della bellezza non si gode maggiormente che col guardo, ben'è inutil quel possesso che non hà gusto più lungo di quello che può durare un guardo.

In questo mentre le navi, che non mancavano di lentamente inviarsi verso il porto, approdarono. Lo sbarco pompeggiò tra quelle grandezze ch'erano figlie della maestà d'un rè e primogenite del desiderio d'un amante.

Ma tra le cose più superbe che si notassero nelle delitie di Seleuco, fù un palagio grandissimo tutto fatto di legno, in tal guisa che da due mila huomini a quest'effetto pagati si componeva e discomponeva ad un tratto. Era d'architettura inimitabile, tutto

dorato e dipinto a maraviglia. Questi, ridotto in some, portavasi sovra i carri commodamente a viaggio.

In questo palagio ogni sera, mentre durò il camino ch'è da Tripoli in Damasco, allogiavano i prencipi con tanta splendidezza che l'Apolline di Lucullo e le delizie d'Eliogabalo, che poi seguirono, poteano in paragone chiamarsi ombre.

Caminava Stratonica sovra un carro tirato da quattro bellissimi uccelli, grandi così che'l raccontarlo è più da favola che da istoria.

Nascono questi ne' più inospisti monti della Giava Maggiore, e di loro si scrive che con tanta facilità portano per arie un vitello appeso agli artigli, con quanta un falcone suol volar con un passero tra l'unghie.

Da questi pennuti destrieri si può far conseguenza delle rimanenti qualità del carro. L'essercito dell'una e dell'altra corona precedeva, e seguivano cinquanta altri carri in cui venivano i prencipi, le dame, ed i maggiori titolati di corte.

Era maestro il vedere con quanta regola militare, e con quanta commodità civile si caminava. I guastatori in due legioni comparti, appianavano i colli, sgombravano i boschi, ed asciugavano i fiumi se faceva di mestieri.

La potenza dei rè può queste maraviglie. Ma non è maraviglia ch'ella possa tanto. Se l'uomo è rè degli animali, l'esser rè di molti huomini è un'esser rè di molti regi; e che si maraviglierà che le attioni d'un rè siano grandi, se in quelle concorre l'opra di tanti regi?

Tutti i secoli individieranno a quelle campagne, per dove passò Stratonica, lo spettacolo d'una sì bella veduta.

Credasi chi legge, che l'anima di Seleuco fusse compartita in tutti i suoi soladti. Ogn'uno d'essi cooperava al fine di lui con tanta diligenza, che nulla più restava che desiderare al buono amante. Tormentavalo solo la tardità del passo. Avrebbe voluto ch'el carro del suo bene avesse volato, perciò forse l'infrenò d'ucelli. Ma chi sa che quegli uccelli non fussero i desiderii di Seleuco vestiti di piume? Essi a mio parere avrebbono certamente volato, se'l freno della riveranza dovuta alla sua regina non gli avesse trattenuti.

Ma giunti presso Damasco, furono incontrati e ricevuti da tutta la città con que' maggiori segni d'ossequio che un suddito fedele possa mostrar al suo Prencipe.

Gli archi e gli altari eretti, le strade tapezzare, i balconi guerniti i sagrificii, i giuochi ed i balli che quel giorno si viddero stancherebbono ogni lingua e ogni penna.

Il concorso fu così grande che, oltre gli abitatori di Damasco, diluviarno dalla città vicine torrenti di persone. Occupati i portici, le loggie e le finestre, non sapendo più le genti ove trattenersi per vedere, pendaeno dai tetti e si sostenevano attaccati alle centure delle muraglie. La strettissima calca avrebbe senza dubbio affogato migliaia di curiosi, s'una maschera fraponendosi al loro disederio non gli avesse mentenuti in vita.

Usava Stratonica ir sempre mascherata, fusse o perche'l mondo non era degno di mirar il suo volto, o perché'temeva che'l il suo volto cagionasse qualche ruina al mondo, communque siasi un pezzuolo di raso ò d'ormesino tinto a nero copriva quella bellezzà a gli occhi di Damasco, cui nè altezza de i monti né vastità de' mari erano stati bastevoli per ricoprirla agli occhi di Seleuco.

Giunti al palazzo, ch'era in capo d'una grandissima piazza, riposaronsi quattro giorni dal viaggio, ed intanto s'apprestavano i sagrificii e le pompe nuzziali.

Venuto finalmente il giorno decretato, Seleuco dopo aver fatto un solennissimo sagrificio, isposò per le mani del sommo sacerdote, la sospirata Stratonica.

Fattala poi sedere alla destra del suo trono, fece che tutti i grandi le guiraron fedeltà e l'inchinaron per regina.

Le feste, che indi seguirono, ed i banchetti che si fecero superarono di gran lunga ogni imaginazione.

Non si lasciò delitia intentata, né spettacolo non posto in opra. Ma ciò che più d'ogn'altra cosa hebbe forza di rapir la maraviglia di tutti i cuori, fu un teatro vastissimo che l'ingegnero di quel palagio portatile, di cui abbiamo detto, fabricò su quella gran piazza.

Era questo, a guisa d'un Gerione, composto di quei trè corpi che fano ammirabile l'architettura. La grandezza delle colonne, la bellezza delle statue, il fregio de gli architravi, la diligenza delle pitture, la diversità dell'imprese l'argutia de'motti, formavano un cumulo di maraviglie atto a soprafare l'altezza d'ogni più chiaro ingegno.

Capiva un numero di ventimila spettatori, e volgeva nel vasto del concavo seno sei machine, ogn'una delle quali presenteva una scena. In queste si viddero Orfeo sonante nell'inferno per ritorre Euridice, Teseo ne laberinto che uccide il Minotauro, l'istesso che nell'isola abbandona Arianna. Viddesi Circe trasformar gli amanti in bestie. Ulisse sottrarsi dal canto della sirena, ed Arione salvarsi sù la schiena del delfino.

Seguirono quest'atti con bellissimi intermedi di musica. La stupore che ne nacque à circonstanti fu così grande, che molti letterati si sentirono in obligo di scriverne istorie e di comporne libri.

L’essempio di queste rappresentationi, sendo poi da quegli antichi secoli tramandato di manò in manò a giorni nostri, s’è veduto finalmente pompeggiar nelle feste de’principi italiani, ed in particolare in quelle del serenissimo di Parma. Le machine delle cui nozze, se in tutto non superarono quelle di Seleuco, le superarono almeno in aver presente un Claudio Achillini, il cui ammirabile ingegno non solo col numero delle metriche, ma etiamdio col dissegno dell’opere fabrili le rese eternamente famose.

Successero a questi molt'altri giocondissimi spettacoli, onde per lo spatio d’un mese apparve Damasco la delitia del mondo.

Finito questo termine, Demetrio, per isgravar lo stato di Seleuco da gli incommodi dell’essercito che seco avea condotto, e per ridurre l’armata ne’porti del proprio regno, tolto comiato dalla carissima figlia e dal novello genero, se ne ritornò con Fila in Tripoli ove imbarcossi.

Sentì la loro partenza Stratonica con quel dolore che le dettava la legge d’un affetto filiale. E mentre nelle sua camera attendeva ad accompagnar col pianto il viaggio dei carissimi parenti, sovragiunse Antioco.

Viddela , hai vista, viddela in atto ch’avrebbe ammollito una selce.

Era il suo volto così dolcemente pietoso che anco la mestitia appariva in quelle guance bella. Il foco de’suoi sguardi, ancorché bagnato nel pianto, non si smorzava punto. Ma non perché ardesse nell’acqua si potea chiamar un foco artificiato. Egli era troppo naturale a Stratonica l’abbrugiar col guardo.

Non si può agevolmente ridire con quanta tenerezza quegli occhi pregni di dolore figliavano le lagrime. Somigliava la bella regina in quell’atto un’aurora parturiente il giorno. Le sue lagrime vinceano di gran lunga in beltà la matutine rugiade.

L’udirla proferir pietosissimamente il nome di padre feriva per tal modo il cuore del Principe ch’era insanabile la piaga.

Egli a così caro spettacolo, rapito tutto nel volto di lei, cominciò a considerar vivamente quant’era bella Stratonica.

La pietà, di cui si sentì stringere il seno, fu quell’embrione dal quale poi a poco a poco venne a formarsi amore.

Era ragione che chi cominciava da pietà finisse in amore. Ed era buon’augurio per l’amor d’Antioco il cominciar dal pianto.

L’allegrezza e’l dolore sono que’ due termini ove finiscono tutte le humane attioni. Chi comincia dall’uno, necessariamente dee fornir nell’altro.

Posesi Antioco a consolar la regina, e consololla con modi così affetuosi che quasi pianse al suo pianto.

Ella da tanta compassione argomentò in lui grande affetto. Quindi la simpatia e l'amore verso di lui crebbe in infinito.

La memoria di questa dolente bellezza fù una chiave che aperse ad Antioco le porte della conoscenza. Da quell'ora in poi mirando Stratonica gli parvero le sue bellezze più belle, le sue maniere più dolci. Non godea più di cosa alcuna fuor che di star con essa seco in conversazione. L'esser meta a suoi sguardi ad echo alle sue parole gli sembravano felicità di paradiso. Già era Antioco in un certo modo amante, ma non s'accorgevà d'amare.

Dall'altro canto Stratonica, che in tutte le feste ed in particolare ne' balli e nelle giostre vedeva che solo Antioco portava il vanto del più prode, la fama del più leggiadro, considerando poi non meno le dolcissime e amorose qualità dei suoi costumi, si venne a poco poco disponendo verso di lui in maniera che'l suo affetto era più tosto amore che amicitia. Grand'incentivo è dell'armi in amore.

Le donne come prive di quest'eccellenta non conforme il loro costume, l'invidiano ma l'ammirano ne gli huomini. Odiano tanto la debolezza femminile, che non ponno amar quell'huomo che si mostra effemminato. O pure, dovendo star soggette all'huomo, non senza vergogna ponno soffrir l'imperio di colui che non si sa mostrar più che donna.

Così pian piano iva appicciandosi il fuoco nel cuore di questi due principi.

Ma in quello di Sofonisba le fiamme erano cresciute tant'alte che non v'era più speranza di rimedio se non col palesarsi. O se amor le presentava Antioco armato in campo a far prova del suo valore, ò se glielo facea vedere inerme in mezo un ballo a far pompa della sua leggiadria, egualmente era valevole la sua presenza a sviscerarla.

Cantava la misera spesse fiate con esso seco, e forse componeva le canzonete accommodate alla sua passione, ma nulla giovava l'arte dove per se non arrivava la natura.

Già erano giunti a segno i suoi affetti che l'avrebbono in brieve, ò condotta a morte ò forzata parlare, ma amore con un'impensato caso tolse di mezo il rischio ch'ella correa.

Vennele avviso che Fausto suo padre era morto, e ch'ella come figlia unica era rimasta herede di stato assai grande, per lo che bisognava che'n compagnia di un suo

cugino chiamato Periandro, che a questo effetto veniva a torla dalla corte, si risolvesse partire.

Ritirorssi a tal nuova in camera, assalita in un punto da un millione di pensieri che le laceravano la mente. Turbossi la serenità della fronte, gelolle il colore nel viso, grondarono gli occhi e, fremendo i sospiri dal petto, fù in un subito fatta un misero verno di dolori.

Sentiva la morte del padre per l'assenza dell'amante, sentivà l'assenza dell'amante per la morte del padre. L'un dolore cresceva colla memoria dell'altro, e nelle ceneri di quello maggiormente s'avvivava il fuoco di questo.

Non è poca ventura ad un infelice il poter isfogar le sue pene senza scandalo, quando le sue pene nascono da cagione che potrebbe apportare scandalo.

La mente di Sofonisba inondata dalla piena di così fatti dolori, non può a meno di non lasciarsi trasportare alla risolutione di palesarsi ad Antioco.

Troppo misera le pare la conditione di quell'amante, che al silentio porta accopiata la lontananza. Dassi per tanto commodità di trovarsi con esso lui da sola a solo, ma quand'ella è per cominciar ad isnodar la lingua, atterita dalla maestà di quel volto ch'adora, poco men che semiviva, gela e ammutisce.

Non s'avvede il prencipe di questi movimenti, perche non è concesso tanto alle fortune di questa misera. Essa vedutasi fuggir così opportuna occasione non seppe castigar se stessa maggiormente con altro che col partirsi quanto prima.

Era già notte quand'ella cominciò a prender comiato da ogn'uno.

Ben dovean precorrer così oscuro viaggio tenebrose licenze.

Seleuco, donatole un ricchissimo gioiello, baciolla in fronte.

«Vattene in pace, ò Sofonisba. Dio sà, le disse, come resti orba la mia corte alla tua partenza ». Stratonica pianse e abbracciolla più volte. Solo Antioco diede, e tolse comiato senza molto alterarsi.

Fù ciò gran fortuna di Sofonisba. Un sollo pallore di lui avrebbe potuto inlividirla a morte. Finiti li complimenti con tutti, si chiude in camera. Non và a letto per riposare ma, dopò lunga sospensione d'animo, scrive una lettera ad Antioco, e la consegna ad una sua cara di corte chiamata Eleutria pregandola a dargliela in mano quando ad essa parrà ch'ella sia già qualche poco lontana da Damasco.

Venuta la mattina, appena rossegiava l'aurora, ch'ella salita in carrozza con quei che l'accompagnavano si pose in viaggio.

Godea la sconsolata che tutta la corte fusse ancora immersa nel sonno, per non vidersi più alcuno di quegli oggetti che le poteano cavar le lagrime da gli occhi. Iva tutta chiusa tra'l nero d'una lugubre carrozza, perch'ogni cosa ch'avesse veduto le sarebbe parso un rimprovero della lontananza d'Antioco.

Eleuteria intorno al mezo giorno, parendole che Sofonisba dovesse esser assai lontana, trova Antioco e gli presenta la lettera : egli s'altera a questa novità, ringratia nondimeno Eleuteria e, serratosi in camera, l'apre e vede che dice :

Troppo ardisco, o Antioco. Lo scrivere in tempo che si può favellare non è sempre inditio di modesto rossore. Se questi caratteri, in cui vestiti di nero serpeggiano i miei pensieri, avessero così forza di farti penetrar ciò ch'io voglio che tu sappia, come le tue qualità hanno avuto virtù di farmi sentire ciò che mai non vorrei ch'altri sapesse, io viverei più contenta, tu resteresti più sodisfatto. Ma, che cosa aspetti, ch'io ti dica? In qual'oceano di pensieri ondeggia la tua mente ora che leggi? Dove credi che debbano terminarsi queste righe, anzi queste linee, ch'escono dal centro del petto? Ahime, che ne anco ho forza d'esprimerlo. Antioco mio, che pur mio non sei se non quanto io mi fingo che tu'l sia. Da ch'io hebbi in sorte di contemplar le tue virtù, di ricevere i tuoi favori, amor m'assalse in maniera che non potei resistere in non farmi tua. Sono già molti mesi che questo cuore a aggiunto numero al tuo vassallagio. Tu sei stato padrone d'un alma di più che non credevi, e'l sei tuttavia. Gli atti, gli sguardi e le parole mie, ben te n'avrebbono dato indizio se tu v'avessi fatto riflessione. Ma, ò io sono stata troppo timida, o tu troppo trascurato. Lieta nondimeno di quella sorte, che non s'era curata di fartene consapevole, io mi godea altretanto in amarti, quant'altri per avventura avrebbe in esser riamato. Io meco stessa era si può dire l'idolo, e l'idolatra insieme. La sfera del mio fuoco non avea maggior circonferenza di quella che volgeva il circuito d'un cuore. Il vederti, il parlati, lo star in tua compagnia era quella maggior mercede ch'io potessi bramare all'amor mio. Tropp'alte mi pareano le venture di quella dama ch'avea potuto mettere il suo cuore il seno ad un rè. Or poiche la morte di Fausto mio padre ha resa infausta la felicità de'miei giorni col forzarmi a partir dalla tua corte, io traffitta da un'irreparabil disperatione, non ho saputo a qual'altro rimedio ricorrere per mantenermi in vita che a quello di farti sapere ch'io t'amo più che me stessa. L'amarti lontano e senza tua saputa erano conditioni troppo misere alle fortune di una infelice com'io, bisognova ò ch'io morissi, o che te'l facesse sapere. Il farlo colla lingua mi sarebbe stato più dolce, colla penna è stato più sicuro. Se tu m'avessi rigettata, sarei morta di dolore, se accolta, di dolcezza. Nell'una o nell'altra maniera bisognava perdere,

se perdita si potea dir quella ove s'acquistava, ò un trionfo, ò un martirio. Non ti scandalezzar rè mio. Una dona ch'a saputo tanto tempo tacere, avrebbe saputo non amar giamai s'è fusse stato in suo potere.

Io sò che non condannerai quelle fiamme in una tua serva, che sono state accese da'tuoi proprii raggi. Compatisci i miei dolori, che par altro non sono miei, che perch'io sono troppo tua. E ricordati che, volgendomi tal'ora a quel cielo sotto cui tu respiri, chiamerò spesso quel nome il quale solo portrebbe bearmi s'io non avessi occasione di chiamarlo. Non ti priego che m'ami, perche sarebbe temeritade il chieder tanto. Ti priego sol che mi perdoni, se degne di perdono son quelle offese che'n altro non t'hanno ingiuriato che in amarti.

Occupò lo stupore in Antioco, finito c'hebbe di leggere tutti que'luoghi che lo poteano far maravigliare e, quasi che l'anima di lui avesse da quella lettura bevuto un liquido veleno, cominciò tantosto a sentir nelle viscere un subitano fuoco.

Una carta amorosa è per un cuor giovinile un letterato incanto. Gli uncini di que'caratteri sono artificiosi grimaladelli ch'aprono il più segreto chiavistello del curore. Mirar un foglio scritto, egli è come vedere un campo schierato, tante sono le schiere quante le righe. Battagliano le parole, e vincono un animo, perché non v'ha forza di vincere un animo più potente di quella delle parole.

Rilesse una ò due volte Antioco questa lettera, troppo dolce componimento per discomporre la tranquillità de' suoi pensieri, e fatta a se venire Eleuteria interrogolla avidamente per veder se sapea altro di Sofonisba. Ripensando poi sul successo e, facendo amore nel campo della sua memoria la rassegna di tutte le qualità di quella dama, sospirò altamente la sua assenza. E si diede ad amarla con tant'impeto ch'avrebbe risarcita la negligenza passata, se'l passato avesse mai più potuto divenir presente.

Non tardò a risponderle, e seminò nella risposta tutti que'concetti che poteano pullulare a Sofonisba una certissima fede d'esser da lui riamata. Ma giunta la riposta in Bursia trovò che la misera era morta.

Accorolla il dolore d'aver lasciato il suo Antioco. E qual maraviglia, ch'avendolo lasciato ella morisse, s'Antioco era l'anima sua?

Sparsasi per Damasco la fama della sua morte, non si vidde ciglio tra quanti la conosceano che non stillasse pianto. Ogn'uno lagrimò l'immatura morte di quella Sofonisba al sole delle cui virtù s'era cotanto illustrata quella corte.

Antioco sovra tutti, vestendo a nero suoi più cari pensieri, alzò nel tempio del proprio cuore un tumulo di lagrime alla defonta amata.

Erano tanto più fieri i suoi dolori, quanto che non gli parea lecito il palesarli punto. Non potè però far sì che la gramaglia della sua mestittia non s'estendesse a pompeggiargli anco sul volto.

Son dolenti quelle memorie che richiamate al cuore fanno echo da una tomba. Anno esse un non sò che d'avelenato che sfumando al viso lo tingono di pallore. I sepolcri, come quei che non rinchiudono solo ceneri, non ponno dar a chi pensa in loro altro color che di cenere.

Ma, tolta di mezo quella meta ver cui cominciavano a correr i desideri d'Antioco, si rimase com'insensato perche non aveva più dove essercitare il suo senso.

L'huomo, che non è qualche amore applicato, è un cadavero in cui s'è introdotta la privatione.

Non trova pace il buon prencipe, finche di nuovo non riempa d'un altro affetto il suo cuore. L'humana conditione è di tal costume che, se perde una volta la virginità nel desiderare, diviene subito meretrice ne'desideri. Tra queste irresoluzioni sospeso, Amore gli presenta Stratonica avanti. Egli avendo di già con essa seco abbozzati i primi delineamenti d'un affetto filiale, stima non difficile il proseguirlo, finche degeneri in lascivia. Comincia per tanto a bramar i suoi sguardi, a dilettarsi dei suoi favori. Ma, rivenuto in se stesso, è credibile che tra sé spesse fiate dicesse:

«Queste quai vie sono? Ove si corre Antioco? Tu machini tradimenti? Tradimenti tanto più atroci quanto che sono contra l'honore? Il tuo cuore può haver recesso ove s'asconda un pensier così sozze com'è l'adulterar contro il padre? E vivi? E respiri? Ed hai fronte per sostener l'altrui guardo? Misero, ed in che cosa fondi le tue speranze, quando anco fussero speranze giuste? Forse ne'vezzi di Stratonica? E credi, ch'ella ti vezzeggi con animo lascivo? Forsennato, che sei, non saresti miscredente a pieno se non istimassi anco miscredente l'istessa fedeltà ».

Con questi o simili interni sentimenti, mortificando Antioco i suoi sensi, frenò il corso delle dimostrationi verso la reina, e andava più cauto e men sollecito nelle conversationi di lei.

Ella perciò, vendendolo intepidito e mesto, non mancava di prender ogni occasione per ravivarlo nel suo affetto.

Ed egli dopò qualche breve resistenza, tornava a bearsi ne'favori di lei e di nuovo s'immergeva a bramarli con ogni avidità.

Così alternavasi la serie de'suoi affetti, quando dopò alcuni giorni Antioco giunse a quel punto di vita nel quale il suo destino gli avea decretato mutatione di fortuna.

Avea Seleuco a canto al palazzo un non men grande che bellissimo giardino. In esso quasi in un fronzuto liceo, o in una academia di cultissime piante, l'anime vegetative insegnavano agli huomini le scienzi delle più dotte bellezze. Quivi ne'tempir estivi solea il rè la sera e passeggiare e cenare sovente.

Una sera dunque tra l'altre, trovandovisi a tavola colla reina e col prencipe, non è facile il ridire quanto ogn'uno d'essi godesse.

Era in quella parte dell'anno che'l mondo ringiovenito suole vestire d'una fiorita lanugine la nudità del proprio volto. Il vedere Stratonica in un giardino era vedere il sole nella propria sfera. Parea quel giardino l'epigolo di tutte le bellezze del mondo. E'l volto di Stratonica parea l'epigolo di quel giardino.

Imbevuto Antioco della dolcezza di mile tenere carezzuole fattegli dalla reina, quando si fù raccolto a letto confuse la mente in un caos di pensieri, ora torbidi, ora sereni; ed internandosi nella contemplatione delle passate cose, gemea tra se stesso per soverchia tenerezza, e prorompea soventa :

« Stratonica dolcissima, e chi sarebbe di me più felice, se ciò ch'a me fai come matrigna il facessi come amante ?»

In queste, o simili parole rimanendo incatenati i suoi sensi tra i teneri lacci del sonno, sognossi la notte che, passeggiando pe'l giardino, avea trovato Stratonica soletta in un laberinto di mirti che vi si vedea nel mezzo. Sentatasi la misera tra quei fondosi recessi piangeva a lagrime dirotte.

«Che cosa è questa ò signora? Per qual cagione così sconsolata piangete?»

Ella all'ora, dirizzato al volto d'Antioco un guardo mezo tra sdegnoso e tranquillo, parvegli che rispondisse :

«Crudele, ancora hai cuore di domandarmi perche piango? Egli è tanto tempo ch'io moro per amor tuo, e tu ne mi corrispondi ne te ne curi, e mi domandi perche piango?»

A queste voci gelando il prencipe rimase immobile ed insensato. Ripigliati a poco a poco gli spiriti, sforzossi di consolarla, assicurandola, che non meno egli si sentiva arder per lei.

Fù così potente l'alteratione di questo sogno, che Antioco si destò. Rivenuto bene in se stesso. «Oh Dio, dicea, chi sà che Stratonica non t'ami da dovero? Chi sà? Ma siocco, che parl'io? Stratonica infedele a mio padre? Ah che sono pazzie d'un ingegno giovinile, sono pazzie ». Così diceva e, sorto dal letto quando già il sole indorava le finestre, condussesi nel salotto ove ogni mattina solea far riverenza alla reina.

Povero Antioco, come sei vicino all'ultimo della tua liberta.

Pendeano intorno dall'alto di quella sala ricchissime lane intessute, la sommità delle quali, sendo fregiata da un giro di superbissime tele, fatiche de'più rinomati pittori, rendeano a gli occhi de'riguardanti il fasto d'une pompa regale. Da uno dei quattro lati sovra un tavolino di argento s'alzava fino a mezzo del muro un quadro di grandissimo e limpidissimo specchio che, quasi un tranquillo mare spondeggiato dall'etiopee rive d'un lucidissimo hebano, invitava a navigar nel suo seno i volti e le sembianze degli oggetti vicini.

Hor mentre Stratonica, il rè e molt'altri domestici, ch'ivi s'erano dalle loro stanze adunati, stavano insieme discorrendo del buon riposo avuto la notte, la reina, che temeva d'esser dal marito notata se troppo spesso, comm'ella avrebbe voluto, avesse fissato gli occhi nel volto del suo caro, imparò vagheggiarlo furtivamente nell'imagine che di lui rifletteva lo specchio. Così mentre si pascea di nascosto della vista del sospirato oggetto, Antioco volgendo a caso gli occhi trovò che gli occhi della sua regina lo stavano mirando.

Hor chi può ridire quanto fù potente quest'incontro de'sguardi? Quanto significante quest'improvisa corrispondenza d'occhi?

Ella fù un operatione d'angelo, che in solo istante, accertò, rimproverò, inanimò l'inamorato prencipe.

«Se non credi ch'io t'ami,parvegli sentirsi dir da quegli occhi, se non credi ch'io t'ami, ò Antioco, mira quest'anima mia che, ristretta tutta nel brieve, circolo d'una bramosa pupilla, in altro non hà riposto tutte le sue speranze che nell'aiuto d'un moribondo sguardo. Bastar doveano per dichiararti il mio amore tanti segni d'affetto in ogni tempo verso di te mostrati. Hor se mai non hai voluto credere a quelli, né dar fede alla visione della notte passata, crederai a questo specchio? Deh mira Antioco, mira, ch'io t'amo ».

Sono gli occhi miracoli del volto, abbozzi della divinità. Potrebbesi anco dire che sono horologi d'amore che, fitti nella parete d'un volto, mostrano colla lancetta del guardo i punti dell'hore felici ò infelici a gli amanti. Ben gli mostrarono all'innamorato Antioco che da quel punto, infallibilmente accertandosi dell'amore di Stratonica, arse in maniera che fù poi quasi irremediabile la fiamma.

Fine del Primo Libro

LIBRO SECONDO

Era il cuore di Antioco materia già disposta alle fiamme.

La forma di quel guardo gl'impresse di modo il fuoco nelle viscere che, non potendo capirgli tutto nel seno, arrivò ad avvampar anco nel volto.

Non hà la filosofia segreto, che vaglia a reprimere i primi impeti dell'animo. Operano tanto violenti, che tirannegiano.

I poveri amanti tra le loro miserie non contano per minore quella d'arrrossirsi e impallidirsi spesso; percioche nelle insegne che l'animo spiega alor sulle guance, non ponno a meno di non dichiarar quegli affetti che più vorrebono tener celati.

Ma la natura, c'hà epilogato l'universo in huomo, gli hà posto l'echo del cuore nel volto.

Fece il rossore d'Antioco arrossire anco Stratonica, perciò ch'ella non potè ricevere inditio ch'egli si fusse accorto del suo amore senza vergognarsi.

Avisandosi pertanto il prencipe che lo star ivi era pericoloso a quella segretezza che pur troppo in ogni sua attione professava, s'accommiatò e, correndo come cervo ferito, rinselvossi in quelle stanze che per la verdura de'quadri e delle tapezzarie, non differivan dalle selve solo nell'esser dipinte.

Quivi rapito in un'estasi amorosa provava ad ogni momento mille soavi deliqui. Tra lui solo e'l suo cuore passavano i colloquii, che in casi simili son più facili al pensare che possibili al scrivere. Rallegravasi seco stesso di se con tanta efficacia, che sembrava un cortigiano che pagasse debiti di cerimonie con un amico.

Non men di lui, in questo mentre, godeva la bellissima matrigna, solo non potea perfettionare il suo godimento colla libertà del rallegrarsi, per la soggettione che ricevea dalle dame che sempre le assistevano.

L'uno e l'altro però terminò l'impeto delle sue gioie in un reciproco desiderio di rivedersi anco una volta quella mattina prima ch'andare a pranzo, per venire di nuovo al cimento di quegli sguardi co' quali l'anime loro s'erano cominciate a conoscere.

Così dopo esser nel sembiante d'Antioco cessata l'inondatione del rossore, uscì tutto composto e, giunto colà dove avea lasciata Stratonica, trovolla che stava leggendo alcune lettere del padre, che pure all'ora l'erano state recate.

I giorni che felicemente principiano di rado finiscono infausti; le sciagure e l'allegrezze sogliono per lo più non venir sole. Pare che'l principio influisca certe qualità nelle cose, colle qualio ò le vivifica ò le appesta.

Era giorno questo di felicità per li due innamorati principi, cominciò con le private, e bisognò che finisse colle publiche allegrezze.

Conteneano dette lettere aviso ch'avendo Demetrio fatto ammazzare Alessandro fratello d'Antipatro, il quale gli insidiava la vita, era stato da'macedoni vassalli del morto salutato per loro rè e condotto in Macedonia.

Per sì fatte nuove Stratonica tutta lieta fece in fretta chiamar Seleuco, e porse in tanto gli avisi ad Antioco con un sembiante così dolce ch'egli hebbe a legger più cose in quello che nella carta.

Alterato il giovinetto dall'allegrezza di quel soavissimo gesto, se una volta chinava lo sguardo sul foglio, due l'alzava al volto della regina. Finalmente appreso il tenore di esse lettere esclamò e, dando segni d'indicibil contento disse :

« Non mi maraviglio Signora, ch'al valor di vostro padre nascano i regni, maravigliomi che i vassalli dell'ucciso Alessandro non hanno saputo vendicar la morte del loro rè se non col dare la corona del regno a chi l'ha estinto.

– Veramente io confesso, Prencipe carissimo, soggiunse Stratonica, che se questa nuova non mi venisse scritta dal proprio pugno di mio padre, non la crederei; però quanto maggiore è la sua stravaganza tanto più m'ha riempita d'allegrezza.

–Onde, replicò Antioco, non si può solo argomentare che i meriti del rè Demetrio sono tanto eminenti, che la fortuna spaventata della lor grandezza hà cangiato in pacifici scettri le spade vendicatrici, ed hà mutato le guerre stibonde di sangue in vassallagi pieni di divotione.

Per lo che, se gli amici e servitori suoi sono tenuti a rallegrarsi delle sue vittorie, io, che tra quanti ei n'abbia gli vivo il più obligato, sì per lo suo proprio valore come per gli interessi c'ho con voi, mia Signora, non posso a meno di non baciarvi la mano in segno della mia allegrezza ».

E chinatosele volea baciargliela. Ma Stratonica, facendo una dolce resistenza, tutta serena e ridente rispose:

«Prencipe, io non comporterò giamai un segno così grande d'ossequio. Sono sicurissima che l'allegrezza vostra circa gli accrescimenti di mio padre è pari alla mia, onde non occorre ch'io n'abbia certezza maggiore di quella che me ne mostrate nel volto ».

Ma persistendo Antioco in volerle baciar la mano, finalmente vincendo glie la baciò.

Io credo, ò Antioco, che le ripulse della tua bellissima regina fussero tutte arti solite delle donne di senno. Chi sa, ch'ella per la dolcezza del tuo bacio non si desiderasse all'ora la bocca sulla mano?

Ma tu saresti stato veramente quattro volte felice, se n'una di quelle quattro bellissime fossette avessi potuto con quel bacio sepellir l'anima tua.

Giunse in questi raggionamenti Seleuco, ed essendo fatto consapevole, a gara hor da Stratonica ora da Antioco, delle fortune di Demetrio, mostrò nell'esterno di rallegrarsene infinitamente, ma in fatti seco stesso se ne dolse in estremo.

S'applaude, ma si teme la grandezza di colui che può opprimere. I prencipi, à guisa di piante, aborriscono l'altezza di quegli alberi che ponno lor far ombra. Odia ogn'uno nel compagno quella felicità che per se medesimo sospira. E cercando sempre di porre in equilibrio le forze altrui, molte volte viene a dar il tracollo alle sue.

Seleuco nondimeno per celar i suoi sentimenti, ordinò che quell'istessa mattina si celebrasse un solenne convito ove, dalla quantità de'baroni che erano per intervenirvi, apparisse maggiore la qualità dell'affetto che fingeva con suo socero.

Sogliono le mense a guisa di tragiche scene, colla morte de'cibi uccidere spesso i noiosi pensieri. E quelle cure, che veleggiando nell'ocenao della mente non bastano a perdersi, immerse nel piccolo laghetto d'un cristallo spumante provano sovente il naufragio.

Non hà l'huomo teatro più dolce, per esercitar tutte le sue sentimenta, che una tavola, non l'hà però più nocivo alla sanità né più biasimevole al costume.

Sparsasi per la corte la fama de gli avvenimenti di Demetrio è dell'ordine del banchetto, l'allegrezza fù universale in tutti i cuori, massimamente in quei chè facevano professione d'esser vassalli e dipendi di quel rè.

Tra questi Licofronia, dama già attempata, nutrice di Stratonica, mostrò segni d'esquisito contento.

Era costei all'ora tra le più congiunte della reina la maggiore. Stratonica, ch'aveva da lei bevuto il latte, aveva anco imbevuto il costume di riverirla come madre. Essa all'autorità del grado aveva accompagnata quella del sembiante. Nessuna dama parlava con maggiore eloquenza, e nessuna vivea con costumi più candidi.

Tra queste allegrezze, che pure cagionavano confusioni e bisbigli, potenao benissimo i due innamorati prencipi confondere i loro gusti senza correr rischio d'esser

notati. Percioche le dame, i paggi e gli altri famigliari di corte, infacendati chi per una cosa chi per un'altra, non aveano tempo di badare a ciò che facevano i padroni.

Ma Seleuco doppo aver alquanto divisato con la reina intorno le nuove del suocero a gli apparechhi del convito, ritrossi alle stanze solite, per attendere agli affari del regno. Antioco per non dar di se sospetto con lo star continuamente colla matrigna, fece l'istesso. Dio sà con qual mente. Giunto sul limitare di quella porta che gli serrava il cuore, voltossi a mirar l'anima che colà dentro restava, e vidde ch'ella lo stava mirando.

A dio si dissero nello incontrarsi gli squardi. Sà il ciel qual io parto. Amor sà qual io resto.

Se n'esce Antioco occupato da tutte l'allegrezze, se non quanto l'affligge il partirsi dal suo bene. Se nè và per quelle sale, erra per quelle loggie del palazzo, astratto così che salutato non rende, incontrato non conosce, risponde senza che gli sia parlato, ed interroga sendo solo. Amore è vino dell'anima. Pensa il modo de gli sguardi ricevutti. Ripete le parole seguite, e finalmente la sua sorte, non sò se per renderlo ò medico ò ammalato, lo fà diligente notomista del corpicciuolo d'ogni minimo favore.

Ripensato e conchiusto tra se stesso d'esser tutto in gratia di Stratonica, si die' a parlar con alcuni favoriti, per passar col discorso di varie cose la brevità di quelle mattina, ch'avanti ch'arrivasse l'ora del pranzo gli sembrava un secolo.

Stratonica in tanto, che non meno di lui vaneggiava col pensiero, deliberò per comparir meglio quella mattina al suo Antioco, e per honorare il convito con quel più pomposo spettacolo che di se potea prestare, abbigliarsi regiamente.

Entraca perciò con du diligentissime cameriere nel suo gabinetto, sentossi ad un tavolino, piedestallo d'un prezzo di purissimo cielo, ch'entro le cornici di smaltato argento parea che fusse venuto a beatificare quel volto, nel quale non è cuore che non provi mille beatitudine. Or, quì confesso, ch'io vorrei saper descrivere. Gli scherzi della pena, che fanno imprimer delitie, non mi sarebbono in quest'occasione discari. Troppo ammirabile al mondo era il vedere che uno specchio si spechiasse in un volto, e che una donna corresse meno rischio d'idolatrar se stessa che di deificarsi.

In veruna cosa potea Stratonica maggiormente mostrare l'amore che portava ad Antioco che nello specchiarsi, all'ora, potendosi innamorar di se stessa, il lasciava di fare per non esser di se rivale al suo caro.

Ella benche non avesse d'huopo d'addottrinare il proprio volto in quelle attitudini che più vivamente ponno fare spiccar la gratia, studiava nondimeno come il riso avesse potuto esser più dolce, il guardo più tenero, il sembiante più attrattivo.

Malatia di tutte le belle che, per quanto la natura le abbia arricchite de'suoi doni, vogliono anco mendicar all'arte quelle affettationi che sovente infettano le loro bellezze.

Sogno gli specchi al sesso donnesco libri di magia. In essi imparano le donne quegli incanti che per affiscinare un huomo riescono dolcemente crudeli. Ha lo specchio qualità di consigliere concesso : dice sempre la verità e sempre è amato.

Mentre dunque ò era specchio ò si specchiava Stratonica, cominciaron le cameriere a levarle di capo le spille e a disintrecciare i nastri, ch'avvolti nell'invoglio delle chiome servivano ò per reprimere i loro ardimenti, ò per ascondere i loro errori.

Ardimenti ed errori commessi in allaciar l'anime amanti.

Diluviavano sul collo e su volto della reina i capelli, forse per impedire colle loro inondationi che non più lo specchio inargentasse il suo sereno nei candori di quelle carni.

Pettinata, che fù, lavossi il viso d'un' acqua, che distillata da mille succhi era in opinione presso quelle cameriere di virtuosa per abbellir la pelle. Dico in opinione, percioche infatti ancorche la sua virtù fusse stata vera, non potea più operare in quella beltà, in cui avendo l'infinita occupati tutti i luoghi l'avea resa incapace d'accrescimento. Però solo da quest'acqua cominciavano, e'n quest'acqua finivano tutti i belletti al viso di Stratonica.

Ella, a tante prerogative avute dal cielo, aggiungea quella del non esser alchimista. Chi entrava a spiare i più segreti ripostigli del suo gabinetto, non vi trova un mondo di bussoletti per non dir cicurciuoli, in cui la maggior parte delle donne stimano trovar il lapis della bellezza.

Sapea benissimo che dalla fucina di que'distilla imbrogli, altro non si riportava al fine che'l color del carbone sù i denti e le rughe dell'arsura sù le pelle.

Finito c'hebbero le camiere di lavarle il viso, si diedero a regolarle il crine. L'abbigliamento fù in quel tempo non meno pomposo che nuovo.

Sedeale sul colmo del capo a guisa di nobilissimo diadema un giro di trecce fiorito di diamanti, nel cui mezo, che mirava diritto la sommità della fronte, era collocato un gioiello di capriciosa fattura, la cui gemma maggiore era un grosso carbonchio ridotto in figura di cuore ferito. Pendeanle dalle tempie due chiocche d'innanellanti capelli, entro de' quali, quasi in gabbie animate, scherzavano a guisa d'uccellini i più teneri pensieri de gli amanti.

Avea per pendenti due piccioli grappetti d'uva che, per far simetria col gioiello, aveano scintillanti gli acini. Spiccavasi poi dalla sommità dell'attrecciato invoglio un finissimo velo traetessuto d'argento che, gonfio dall'aure dell'ambitione ch'ei sentiva nel

servire ad un tanto ministero, svolazzando cadea a ricoprir tutta la parte deretana del capo ed arrivava fino al tergo della reina.

In questa abbellita, ella sembrava appunto dal collo in sù una primavera fiorita quando al sereno mattino si vede avvolta in una sottilissima nebbia.

Finito l'artificio del capo le fù dalla guarda robba recata una veste di seta in cui la spola avea, felicemente ritratti tutti i colori e le figure di quella ruota in cui l'ambitioso pavone aggira il fasto dell'impiumate bellezze. L'oro cosparso di gemme di cui ell'era riccamente guernita, non arrivava ad esser la prima qualità del suo presagio. Essa conservata tra le pelli d'ambra e di muschio abeva sì fattamente imbevuti gli odori che per lungo tratto, inaffiando delle più fine fraganze l'ambiente che'ntorno la circondava, rendeva ogni stilla d'aria di valuta imparaggiabile. Aggiungasi che la foggia all'ora dalle regine usata nel vestire era così acconcia a generar la leggiadra, che nulla più si potea desiderar da un'arte il cui fine è avvivar lascivie.

Vestitasi Stratonica, e compartiti al petto ed al collo quelle gemme, che maggiormente poteano render cara di se la vista a riguardanti, s'affissò tutt'attenta ad udir co'gli occhi il parere che del suo abbigliamento le volea dar lo specchio.

«Che cosa vuoi più, ò Stratonica, dalla natura e dall'arte? Mira pure con ogni diligenza se questa o quella anno per avventura lasciato luogo alcuno al desiderio? Il miracolo della perfettione che in cosa veruna s'addita, con qual miracolo in te sola ora si lascia vedere? A che cosa somiglia questo cumulo di bellezze, col quale in un tratto affronti la debolezza d'un cristallo? Evvi forse campo schierato, che tutto d'acciaio lampeggi, più bello e più terribile? Poveri amanti, perche non si dee creder che morite?»

Così parea che dentr'al petto di Stratonica favellasse un pensiero, ch'ella stessa non sapeva se fusse ò suo, òdel suo Antioco.

L'esseri armata d'abbigliamenti in maniera, che la sua bellezza era giunta ad esser crudele, le pareva un peccato d'homicidio. Consideravà che le viscere d'un amante erano troppo tenere per resistere a quell'impetò di gioia che recava una si fatta presenza. E che non meno solea l'huomo morirsi d'allegrezza che di dolore. L'aver tant'autorità nel sembiante e tanta gratia nell'apparenza che violentasse gli affetti, nonle pareva qualità convenevole a chi si pregiava d'esser più reina che tiranna. Conosceva benissimo che l'anima del suo caro le avea giurato volontario vassallaggio, e che lo sforzare un amore, per se stesso non punto neghitto, era un arrischiarlo al precripitio od un condannarlo a morir presto.

Non puotero queste considerationi rivolgersi nell'animo di Stratonica senza farla alterare. L'alteratione la tinse d'un rossore che fù acceso de pietà. Ella, che nello specchio se desidera men bella per esser men tormentosa a chi l'ama, quando s'accorge dal novello colore che'l suo desiderio è deriso, con un hoimè, sedegnosa getta da sé lontano il cristallo e volta il tergo al gabinetto.

Troppo disavantaggiata restava la conditione della donna, se non avea qualche dote che contrapesasse alle doti dell'huomo. Diedele pertanto Iddio la beltà che le servisse come serve all'huomo la fortezza. Ma perche l'esser bello importava troppo alla natura dell'huomo, e l'esser forte a quella donna, temprò di maniera queste due qualità che cangiando colore fece, che'l forte apparisse bello, e'l bello forte. La fortezza che non è bella per allettare, la bellezza che non è forte per vincere, ne veramente si può dir che sia bella, ne con ragione affermar che sia forte.

Già cominciando ad arrivar le dame convitate, uscì la reina in una sala per lo ricevimento d'esse ottimamente addobata, e sentatasi sotto un ricchissimo baldachino, con una corona intorno delle sue più nobili donzelle, fece entrar chi era già venuta.

Stupivano di mano in mano quelle titolate in vedere che, credendosi far complimenti con una reina, erano incontrate dalla maestà d'una dea sedente. Il tremore e l'alteratione delle lor cerimonie, dava chiaramente a divedere che l'anima spaventata da tanta bellezza, abbandonando tutte le parti del corpo, solo nel brieve circolo della pupilla s'era debilmente fortificata.

Fatti e ricevuti i soliti segni di riverenza e d'affetto, seguitò ogn'una d'esse a sedere conforme dettava la conditione e dignità propria.

Non si parlò sul principio percióche gli spirti, che doveano accorrere alla lingua per far palese l'allegrezza ch'esse sentivano da gli acrrescimenti di Demetrio, erano tutti impiegati negli occhi per vagheggiar le maraviglie di Stratonica.

Anco il silenzio accrebbe qualitade a quella bellezza, la cui prima qualità era infondere il silentio.

Miravano Stratonica le dame e mirata, rimiravansi l'un l'altra. La maraviglia che ogn'una di loror mostrava, serviva per testimonio alla compagna in accertarsi di non esser spettatrice d'un illusione.

Tutto era nella reina ammirable, ma più di tutto faceva ammirare che la sua bellezza non serviva, ma comandava alla beltà dell'arte. Falliva in lei quella regola dell'altre belle, che quando sono più abbigliate sono meno piaciute.

I lumi dell'artificio non poteano esser così vivi che arrivassero ad oscurare i raggi dello splendore naturale. In vano s'accampano le stelle nel sereno della notte per abbagliar la luna. Sciolto finalmente il freno alla lingua cominciò tra esse a risuonar con basso mormorio un ecomio che, quasi ape amorosa, andava intorno partorendo nell' orecchie di questa e di quella un affetto di miele. Gareggiavano tutte liete in concettizar su quelle bellezze, i cui concetti per troppo fatal decreto erano solo riserbati a Seleuco.

Chiamavano fortunato Demetrio per esser padre d'una principessa cosi bella, chiamavano gloriosa Stratonica per esser figlia d'un rè così famoso.

Le bellezze di lei aggiungeano splendore all'armi di lui, e l'armi di lui accrescevano fama alle bellezze di lei.

Fila era invocata ed invidiata insieme per la più felice madre che all'ora vivesse, e solo era compatita per le lontananza delle carissima figlia.

Queste, e simili cose si mormoravano che tamente e si pensavano tra le dame, quando accortasi la reina de'lor concetti, nemica di sentirsi lodare etiamdio col solo piensiero, ruppe il filo a loro ragionamenti e cominciò hor coll'una hor coll'altra a discorrer di varie cose.

In questo mentre, i sergenti che assistevano al branchetto venero ad avisare che'l tutto era pronto. Alzossi à questo dir la reina forse bramosa ora mai di pascer gli occhi amorosi colla cara vista del suo amato. Antioco, seco alzaronsi tutte l'altre dame e, nella mischia de'complimenti che cominciavano tra esse circa le precedenze del caminare, accostossi un valletto alla reina dicendole che Seleuco l'aspettava in camera per parlar seco. Finse Stratonica di partir per altra facenda a subito entrò dove il vecchio marito, quasi giovane amante, l'attendeva.

«Così bella senza dirmi nulla? Così pomposa senza fare il vostro Seleuco prima d'ogn'altro partecipe delle vostre pompe? Ohime, che veggio? Da qual deità sono rapito?» E quì facendo delle sue braccia un'animata catena al collo della sua cara, inserì le sue labra su le labra di lei con tanto ardore, che'l bacio quasi cangiando natura parve offesa. Ribaciollo più Stratonica, mossa cred'io più da pietà che da amore, e rispose :

«Le mie bellezze Signor mio,se pure è vero ch'io sia bella, non deono aver altro fine che'l vostro gusto. Quest'attilature, il cui maggiore artificio è la trascuraggine, solo si ponno chiamar felici quel giorno che da voi non sono trascurate. S'io avessi avuto stamane ardire di chiamarvi spettatore a quel teatro, ove par che la Vostra Maestà si compiace di resta vinta dalle mie debolezze, troppo più dolce di quello che sinora hò provato sarebbe stata la mia allegrazza ».

Trametteva in queste parole i baci, non sòse per autenticar, come con tanti sigilli, i suoi detti, ò per adeguar col numero ove mancava colla qualità a'baci del marito.

Egli scordatosi d'ogn'altro gusto sarebbesi volontieri trattenuto in queste dolcezze se Stratonica, avisandolo ch'era aspettata dalle dame, non l'avesse affrettato al pranzo.

La sala destinata a questo convito era grandissima, il soffito, che risplendeva a fogliami d'oro, perdeva il pregio nella valuta del metallo perche l'avanzava nella ricchezza del lavoro. Constava l'apparto così pomposamente bello, che le mura in un certo modo insuperbivano vedendo che da loro pendeano le maggiori glorie del pennello e le più illustri fatiche della spola. L'occhio abbagliato tra le tele, instupidito tra le sete, non sapea quai bellezze ammirar primiere. Le porte per cui s'entrava, ch'erano due, vedevansi guardate da due ali di labardieri superbissimamente vestiti. I ferri lampeggianti , ch'eglino brandivano in mano, erano tante lucide lingue, che con note di terrore avisavano ch'ivi era la maestà del rè.

Entrarono Seleuco per una, e Stratonica per l'altra, quasi in un medesimo tempo. Egli accompagnato da Antioco e da' suoi cavaglieri, ella corteggiata dalle dame e dalle sue donzelle.

L'apparato, la musica, gli odori, con triplacate confusione di dolcezze, sorvertiano di maniera le sentimenta di chi entrava, che per un pezzo sospeso ogn'uno rimaneva senz finire di capire se ciò ch'ei vedeva, e udiva, era sogno ò verità. Misero Antioco, e qual pomposa scena t'appresta la fortuna per essercitar gli atti de'tuoi lagrimevoli amori!

Seleuco dopò aver salutate tutte le dame e la reina, e compito con tutti li cavalieri, e questi e quelle tra loro honoratisi con varie dimostrationi d'affetto, facendo far da ogn'uno silentio, così prese a dire :

« Prencipi, già dovete sapere le nuove sparsesi stamane in questa corte de'felici avvenimenti del rè mio suocero. Io non potendo nella brevità d'una mattina far dimostratione d'allegrezza maggiore, v'hò fatto chiamare a pranzar meco accioche, rallegrandoci tutt'insieme degli accrescimenti di quella Corona beviamo ad honor suo.

-Così facciasi», riposero tutti, ed in questo udissi un'armonia d'instrumenti musicali che, intonando una bellissima aria, cantarono certa canzone solita nelle allegrezze de'prencipi. Diluviavano in questo mentre i piatti, in cui come in tanti sepolcri d'argento venivano spelliti i cibi, che per loro condimento aveano impoverito d'aromati l'Arabia e l'India.

Chi non sa le delitie de gli asiatici regali, che vantano di tranguggiar i un boccone la valuta d'un regno, non può concepir nella mente una minima parte delle grandezze di questo convito.

In sì fatte allegrie, chi può capire con quali tenerezze si liquefaceano i curoi de'i due prencipi amanti? Eglino, tramezzati dal vecchio rivale, che pur non meno di loro fervidamente amava, miravansi e parlavano insieme con tanto meno riguardo con quanta più assidua testimonianza vedevansi assistere dal rè.

Amore è il maggior filosofo del mondo. Egli senz'alterar gli accidenti sa tramutar le sostanze. Cambiano questi due amanti la soggetione in libertà, e nessuno se n'avvede perché nessuno può credere una mutatione sì ardita.

L'huomo si serve dell'eccesso sicuramente, quando l'eccesso è gionto ad una certa eminenza che lo rende incredibile.

Sarebbono stati più dolci, i gusti d'Antioco senza la presenza del padre. Ma per la presenza del padre, se non erano più dolci, erano almeno più frequenti; ciò che loro mancava nella qualità poteasi compire col numero, già che'n questo mondo è fatale che nessuna cosa sia perfettamente compita.

Mentre in tal guisa attendevano lieti i conviati a pigliarsi tuti que' piaceri che loro poteano esser somministrati dalle delitie d'un convito regio, non sò qual di que'Prencipi, volgendo a caso il guardo a mirar un quadro d'Apelle ove Tereo tagliava la lingua a Filomnea, diede materia al rè di lordarlo grandemente. Indi, facendo passaggio dal discorso della pittura al canto di Filomena, e da un canto venendo a mentovarne un'altro, il rè commandò che Gelmindo cantasse.

Era Gelmindo all'ora il più famoso musico di quel secolo. Egli udito il comandamento regio, stava pensando che cosa potea cantare per recar maggior gusto, quando una dama bellissima delle convitate chiamata Aurinda disse che Gelmindo sapeva alcuni bellissimi versi, fatti da non sò qual potea appunto per Appelle all'ora che s'invaghìdi Campaspe. Venuto perciò al rè ed a tutti curiosità d'udirli, commandò che si cantassero subito.

Fatto da ogn'uno silentio cominciò Gelmindo a preparar l'attentione de gli animi col tasteggiar le corde d'un arabica cetra. Poscia trahendo dal più cupo del petto una lunga, ma soavissima voce fece scorrer per l'ossa de gli ascoltanti un gielo che, arriciando i crini e scolorando le guante, spinse i molti le lagrime a i confini de gli occhi.

Parve quel primo intonar un'onda che, portando sul dorso l'anima di chi l'udiva, mentre scorreva hor alta, hor bassa, ora veloce, ora lenta, faceva provar in fatti che anco

alla musica non mancano tempeste per far naufragare un cuore. I versi furono questi. Erano ammirabili nella lingua materna, ma trasformati dalla traduttione anno perduto molto della beltà natìa.

Ardi misero core
ardi e consuma pur; ben se infelice.
S'un moribondo sguardo
non è atto a ridir. Io Campaspe, ardo
de gli accesi pensieri.
Soglion sempre sfumar pallidi al volto
i mortali colori.
Miserello mio cor; come t'è tolto
nell'afflitto sembiante
dichiarar che tu mori,
palesar, che ti struggi, e ardi amante?
Chi chiude il varco a i lumi
di Campaspe mio ben, ch'ella non veda
qual per lei ti consumi,
qual per lei tu sia preda?
O del silentio vil sciocchi costumi:
ben morta al suo dolore
non ottener giamai tregua, né pace
quel petto ch'arde, e tace.
Così tra se dicea
sospiroso e dolente,
l'innamorato Apelle:
ma non ardiva poi porre ad effetto
il suo muto concetto.

Seguitò Gelmindo e chiuse finalmente il suo canto, dicendo che Alessandro pietoso d'Apelle con un atto di liberalità inimitabile privandone se medesimo gli concesse Campaspe. Miraronsi più volte e arrossirono gli amanti al senso di questi carmi. La significatione del cantato non fù minore della maraviglia del canto. Mille fiate l'uno e l'altro co'gli occhi hebbero a rimproverarsi la vilezza del cuore. E sospirando altamente

quel tempo ch'aveano lasciato passar così inutile, inanimavansi ad essequir con ogni studio ciò che senza studio alcuno lor veniva persuaso da un musico oratore.

Finita la tavola, furono introdotti per trattenimento de'convitati diverse sorti di guiochi e passa tempi non disconvenevoli alla maestà d'un rè. Con questi e colla musica, che di tempo in tempo si faceva sentire, chiusesi finalmente il periodo di quel giorno per tanti accidenti a Stratonica e ad Antioco eternamente memorabile.

Dato congedo alle dame è a cavalieri, ritiorossi ogn'uno a letto. Quivi Antioco à guisa d'uno che passa dalla vita attiva alla contemplativa, si pose a ruminar colla mente tutta la serie de'gusti havuti. I sospiri che intermissivamente trahea dall'alma, e le tenerezze in cui si sentiva liquefare il cuore solo si potrebbero descrivere da chi fusse com'egli era, intenso amatore.

Stratonica facea l'istesso e forse con più vivi sentimenti, come quella che più vivamente d'Antioco sapea conoscere le dolcezze amorose.

I cuori di questi due amanti erano uniti, i corpi eran disgiunti. Le mura delle camere troppo l'una dall'altra lontane cagionavano quest'amaro divortio. Non tendevano ad altro fine questi studi notturni che ad unire anco i corpi. Il vedere che l'uno e l'altro nelle attioni del giorno mostravano un istesso desiderio, faceva ad ambi sperar in brieve l'effetto. Ma passarono molti giorni in cui, benche loro si presentassero bellissime occasioni non però siscopiron giamai.

La Fortuna e'l Caso, che anticamente fuorono stimati iddij, prendendosi a scherzo questi due amanti davan loro occasione di maggiormente credere alle loro deità. Eglino riducevano sovente il prencipe e la reina a tale che un solo punto mancava loro per farsi beati.

Oh quanto importa un punto. Stratonica aspettava, e con ragione, che Antioco fusse il primo. Antioco, che non ardiva tanto, aspettava che fusse le prima Stratonica. In questo modo l'uno e l'altro perdendo il tempo, risospinti da quell'estremo che solo con una parola si potea superare, precipitavano in un mar di mille strane amarezze.

I lamenti che della sua sorte l'uno senza saputa dell'altro faceva, sono incredibili a chi non è amante.

Stratonica già avezza a pianger le fortune del suo amore, soleasi spesso ritriar in camera a sfogar colle lagrime quel fuoco che solo per esser secreto le pareva ardente.

Avea Licofronia molti giorni prima notate le pallidezze della sua regina, e agromentava tra se stessa che que' colori non poteano venire solo che da febre amorosa. Osservò pertanto gli andamenti di lei, e finalmente s'accorse ch'ella ardeva per Antioco.

La novità del caso le parve non mèno temeraria c'horribile. Pure come saggia non volle credere, se prima non avea tal contrasegno che del tutto potesse chiarire il suo dubbio. Pareale offender non poco l'honestà d'una principessa, anco solo pensare ch'ella non fusse honesta.

I grandi anno sempre vantaggio nella stima dell'esser buoni, quasi che l'opinione de gli huomini tema di misurar l'altezza della lor fortuna con altra regola che con quella della bontà. Un giorno al fine come volle la sorte, Licofrionia sovragiunse impensata ad ascoltar dietro una tapezzaria un dolentissimo pianto che facea Stratonica. Voleva quasi ire a soccorrerla, non potendo soffrire che per gli occhi della sua reina si distillasse in vive lagrime il proprio cuore. Ma udì che sommessa una voce pronontiò due volte il nome d'Antioco.

Tese la saggia matrona a questo dire più attentamente l'orecchio, e stette gran pezza fitta per vedere se poteva aprendere il senso delle parole che l'afflitta dicea. Ma cagionando il dolore un'alternativa di voce hor sommessa, ora chiara, morivansi i concetti tra la turba de'singhiozzi prima che arrivare all'udito di Licofronia. Ella nondimeno comprese che Stratonica si doleva della crudeltà d'Antioco, perch'esso non corrispondeva all'amore di lei in quella guisa ch'essa avrebbe voluto.

Lo stupore fù così violento che quasi hebbe in Licofronia forza di deliquio. Riavutasi un poco, fù vicina a penetrar furiosa in quella camera per rimproverare accerbamente alla reina quanto avesse in lei tralignato la virtù di quel sangue che dalle sue poppe avea bambina succiato. Ma sovendole che i rimedii dell'animo non si deono per lo più applicar nel fervore delle passioni, s'astenne per all'ora da quell'ufficio, ch'a lei sola come a madre ragionevolmente era dovuto.

Ritrossi pertanto a piangere le miserie d'una figlia, in cui una sola fiamma amorosa avea ottenebrato quanto di splendore s'avea potuto acquistare in tutto il tempo della sua educatione.

L'acqua di queste lagrime non ispensero il desiderio di correggerla, mà l'inaffiarono, e fecero crescere in maniera ch'ella si risolse a farlo quanto prima.

Un giorno perciò osservata l'ora opportuna e tirata in una camera Stratonica, cominciò prima a rendersela benevola col ricordale con qual diligenza l'avea sempre servita e con qual affetto amata. Indi le dimostrò che, sì come la servitù è l'affetto che seco professava l'obligavano a rallegrarsi delle buone qualità e de gli ottimi costumi che in lei vedeva, così pe'l contrario la forzavano a dolersi ed a correggerla in caso ch'ella avesse commesso qualche errore. Poscia aprendole chiaramente i sensi dell'animo,

narolle non senz'ira ciò ch'avea iscorto intorno i suoi amori con Antioco, ed infuriando ne'concetti le fè conoscere quant'era enorme in una donna l'aver rivolto il cuore ad altri affetti che à quelli che le venivano prescritti dalla castità. Finalmente deplorando la sua propria fortuna, maledisse mille volte quel destino che l'avea condotta à vedere una vergogna così grande in quella figlia, ch'ella avea custodia più che l'anima sua.

Mentre Licofronia parlava, l'autorità della ragione e le forza della modestia, che co'lampi di terrore fulminavano nel suo viso, la faceano apparire agli occhi della reina più che donna. Ella costituita avanti il tribunal della propria conscienza, sentendosi accusar per rea d'incesto, non avea manto onde ricoprire i suoi difetti, fuorche quello della vergogna.

Il suo dolore fù tanto più abondevole nell'atto del pentimento quanto scarso era stato nel tempo che commettea gli errori.

Finito ch'hebbe la buona nutrice, Stratonica ch'avea provato nel dir di lei di quante punte si traffiga un cuore che non è armato dall'usbergo dell'innocenza, rispose fioca e mezo abbattuta in questo suono :

«Madre l'amor che tu mi porti non hà bisogno di testimonio. Soverchia è di lui ogni assevertione, mentre la lunghezza del tempo la diversità delle occasioni in cui s'è essercitato l'hanno potuto autenticar di maniera che non v'hà più dubbio. Sò che questo amore e quel latte che m'hai dato, ti fanno privilegio di poter entrar meco in queste pattiche.

Per altro nè tù, né veruno del mondo avrebbe tant'ardimento. Ma io, che debbo risponderti lassa? Il ricorda mi ch'io son regina fà ch'io non oblii che nella lingua del rè non dee allignar bugia. S'io ti negassi ch'amo Antioco, offenderei la mia conditione e schernirei la tua prudenza. Confesso l'error mio, perche sò che lo confesso non a giudice ch'abbia auttorita di giudicarmi, ma a maestro c'hà virtù di corregermi. Non voglio scusar la mia colpa coll'atribuire alla forza delle stelle ciò ch'e stata mera elettione della volontà. E'vero che da non sò qual virtù m'ho più volte sentito spingere a quest'amore, ma s'io avessi fatto resistenza, chi avrebbe potuto tranneggiare il mio arbitrio? Tutt'è difetto mio, io sola hò fabricata la rete con cui è stata presa al varco la riputatione e l'honestà mia. Queste lagrime ch'io verso, ancorche grondassero da gli occhi per lo spatio d'un secolo, non avrebbero acqua bastevole per montar il mio peccato. Solo col sangue si pono lavar le macchie dell'honore.

So che merito ogni castigo, so che nessuna dovrebbe esser cranefice di me più crudele di me stessa, ma già che per honor mio convien altro castigo alla mia persona, se

non quello che mi dà il proprio dolore, contentati o Licofronia. Non mi lasciar così in preda al mio senso che cadendo nella disperatione io diventi insensata. Siammi lecito il dire per mantenermi in vita, che l'età del prencipe Antioco alla mia più confacevole che quella del rè mio marito. La leggiadria della sua presenza, l'amabilità de'suoi costumi, la gentilezza della sua conversatione avrebbono potuto infiammare ogni più casto petto. Servami per conforto, ancorche debole, che'n tutto il tempo da che l'hò conosciuto e da che l'hò amato non sia mai seguita una parola tra lui e me men che honesta, un atto men che decente.

Anzi egli s'è sempre portato meco tanto severo ed aggiustato, che'n tutto il tempo ch'io l'hò amato, crudele, non hò mai potuto arrivare a sapere s'ei mi corrisponda ò nò ».

Furono quest'ultime parole espresse da Stratonica con un sembiante che, anco in mezo alle sue pene, hebbe forza di sfavillar un lampo d'amoroso ardore verso il suo Antioco.

Quando le donne giungono ad una certa eminenza d'amore, ò di sdegno, che supera la lor capacità, non hanno più talento per averar quella sentenza ov'esse sono dichiarte per più scaltre degli huomini nel celare i loro affetti.

Licofronia accertata da una tanta contritione che Stratonica non ricaderebbe più nel peccato, pianse pietosamente al suo pianto. La consolò come madre, l'innanimò come tutrice. Molti furono gli avisi che le diede, ma sovra tutti raccomandole il fuggir quanto più potea la conversatione e la presenza d'Antioco.

«È l'amore, dicea, figlia mia, tra glu altri vitii, com'il leone trà gl'animali feroci. Vinconsi tutti gli altri coll'incontrargli e far loro resistenza, questi solo si vince, ò col fuggire, ò col gettarsi a terra. L'huomo a guisa d'Anteo nel lottar con quest'Ercole fortissimo, mentre colla memoria della propria vilezza tocca terra, non rimane mai vinto, tosto che si lascia alzar dalla vanità vien sufficato ».

Instruta la reina è roncorata, uscì nelle solite stanze non senza qualche segno impresso negli occhi dalla lividezza del pianto.

Non passarono molt'hore che, sendo già sul tardi del giorno, Antioco famelico della sua presenza conforme il solito venne a vederla.

Quel non sò che di torbido, ch'egli in prima le scorse nel sembiante, fu un preludio delle sciagure vicine che lo ferì primerio. Fattosi inanzi ed inchinatal, gli fù dalla reina reso il saluto con un sorriso così languido che ben nella fievolezza mostrava la malatia ch'avea patito. Attonito il prencipe di queste mutationi, sentendosi mancare il cuore, sentossi non per costume, come l'altre volte, ma per bisogno. E raccolte insieme

alcune reliquie di quello spirito che già l'avea abbandonato, formone alcune parole più tentare il guardo della gratia di Stratonica che perch'egli avesse, mercè il suo dolore, vaghezza di discorrere.

Fugli da essa reina risposto tanto severo quanto bastava per non offendere il rispetto al prencipe dovuto e per non tralingar dalle promesse fatte a Licofronia. Il parlar senza l'usata dolcezza, e'l mirar senza il solito affetto, inhorridirono di maniera il cuore d'Antioco ch'egli fu per esclamarne altamente, ma l'impeto del dolore, che di già s'era incaminato a formar la voce, fu trattenuto dalla presenza di Licofronia che sovragiunse.

Ravedutosi il buoono amante, traendo forza da quella generosità d'animo che non và mai scompagnata da un sangue regio, si rasserenò e compose di maniera il sembiante che nessuno s'avide della sua alteratione. Stratonica, non men di lui sagace ne celar le sue passioni, spogliossi alla venuta della bàlia,per non darle ammiratione, di quel rigore di cui s'era vestita, mentre sola con Antioco si trovava, e cominciò a discorrere hor coll'una, o coll'altro, con la dolcezza e cortesia solita.

Avvidesi il prencipe di quest'arte e se ne consolò grandemente, sperando che quella fierezza, che egli avea mostrata la sua reina, ò procedesse da mero capriccio ò nascesse da un voler provar la sua constanza.

Partito poi co' soliti congedi, occupossi in pensare se fors'egli con qualch'attione s'avesse meritato lo sdegno che egli mostrava la sua reina. Non furono pochi i sospiri, non lievi i rimordimenti, non brevi i soliloqui che tra se stesso passò. Ma provato poi per molti giorni continui, che quando Stratonica era sola serbava seco il cominciato tenore e, quando poi erano accompagnati usava la sovra accennata destrezza, il misero cominciò a perder la speranza. Divenuti giganti i suoi dolori tiranneggiavangli la mente in maniera che tavolta gli mancava poco a delirare. Conosciuto per tanto il pericolo, non solo della vita ma della riputatione, che li sovrasta, deliberosi di procurar tutti que'rimedi che per torsi dal cuore Stratonica gli pareano opportuni.

Per primo dunque diedesi a leggere alcune opere di Calisthene de contemptu mundi acciò che da quelle, come da tanti consiglieri, perch'ei non si fidava di scoprir ad alcuno le sue passioni, potesse ricevere avvertimenti e modi per isprezzar tutti gli affetti terreni e darsi alla contemplatione, col sui solo meza l'huom può rendersi in terra beato.

Imbevuto l'animo di questa lettura, considerva sovente quant'è vil cosa una donna, e quant'era detestabile che l'ingegno dell'huomo così nobile, così alto, s'avilisse in maniera che perdesse le più belle operationi del suo talento dietro la traccia d'una femina.

Da sì fatti pensieri molte volte rincorato, si dava in assenza di Stratonica a disprezzar la qualità e le bellezze di lei, fondandosi cotanto in queste specolationi che già gli pareva aver cuore bastevole per resistere alla forza della sua presenza.

Ma venendogli poi occasione secondo gli accidenti del giorno di vederla, rapito il misero a mirar la maestà di quel volto, il folgorar di quegli occhi, mutandosi tutt'in un punto tra se stesso altamente dicea:

«Deh chi non istimerebbe per bene impiegato peder la vita per un solo de'tuoi sguardi? Chi per poterti solo vedere, anima carissima, non dovrebbe avventurar ogni fortuna, correr ogni periglio? Oh Antioco, ed hai cuore per isprezzarla? Hai mente che possa formar un pensier che non sia suo? Isconoscente che sei, e qual tormento non merta un'ingratitudine come la tua?»

L'anima, che dentro di lui dettava questi pensieri, ben a pieno dava ad intendere sulla forza degli sguardi i suoi sentimenti alla reina. Ma essa, ancorché fusse pietosa di lui, era nondimeno più pietosa della sua honestà. Riggettando perciò da sé tutti quegli atti che poteano ammollirla verso il suo Antioco, cercava anco di rendersi inessorabile per abito, la dove avea cominciato per elettione.

Il prencipe menando sulla serie di questo stile isconsolati i suoi giorni si diede, per medicare i mallori dell'animo, oltre alla lettura de'libri, fortemente al giuoco ed alla craccia.

Non è facile il dire quant'egli fusse dolce nelle conversatione de'cavaglieri, quanto amabile, quanto desiderato. Guiocava per perdere, perch'ogni acquisto fuor che quello della gratia della sua reina gli sarebbe riuscito ingrato. Il maggior gusto ch'egli avea in questi passatempi era il sospirare. Credevansi gli amici, ch'ei sospirasse la sorte, e pur sospirava l'amore. Effetti della sua crudel fortuna poiché mentr'era amante lo facea stimar avaro.

Tal'ora in mezo de'più folti boschi che'l Libano spallegia, dilungandosi dalla corte che l'seguiva, sceso a piè d'un albero a cui legava il destriero, sedevasi sull'herba e, appoggiando l'addolorato capo a quel tronco che senza dubbio cedeva in durezza al cuore di Stratonica, seminando di lagrime le guance facea tantosto pullular dalla bocca accenti ch'avrebbono impietosito le tigri più feroci.

Una volta dunque tra l'altre dopò esseri buona pezza doluto in que' selvaggi recessi, fù assalito da un pensiero che così gli favellò :

« A che tanto dolerti della tua fortuna, e della gratia di Stratonica , se non sai per quante vie Amor conduce a fine le sue imprese? Chi t'assicura, che Stratonica non si

mostri teco sì rigida perche, necessitando a dirle che cosa ell'ha mai ricevuto da te, tu venga a scopirle il tuo amore? E tu perdi così inutilmente il tempo? E cerchi i più romiti boschi per dileguarti in pianto? O melenso, ò trascurato, sù consolati, fa cuore, incontra l'occasione ». [Ed egli, commoso da questi sentimenti, esclama]: «Dij che quà intorno habitate, s'alcun ve n'ha che, uditi i miei piantie si sia impietosito di mie sciagure, muovasi benigno a secondare i miei voti. Non mi negate il vostro aiuto sacre Napee. Oreadi felici, spirate ardire a questo curore, che solo è troppo timido perch'egli è troppo amante. Io vado a finire i miei guai, ò a comminciarli per sempre ».

Ciò detto appeno, salendo a cavallo, diedesi impatiente per quelle frondose la tebre a cercar de'suoi, per ricondursi tantosto alla città ed iscoprirsi alla sua reina.

Ed ecco volgendo il cantone d'un alto e dirupato masso, che quasi faceva un frontespicio di grottesco al pie' d'una gran montagna, vidde in mezzo alcuni cespugli fuggir lentamente un orso. Lo siegue Antioco, è fattòsegli vicino s'avisa dal pelo tinto di sangue ch'egli è ferito. Vibra tantosto d'un dardo ch'avea in mano una forte lanciata e lo ferisce sotto il collo : l'orso geme, e ruggge così che ne risuonano intorno gli echi di que'muti deserti. Il suo ruggito fù una tromba silvestre, che chiamò da una grotta vicina un 'orsa sì smisurata che sembrava una pelosa montagna.

Quivi Antioco hebbe campo di mostrar che la sua spada era non meno feritrice di quello che fusse il suo cuore ferito. Non lasciò atto veruno di valore ch'ei non mettesse in opra, perche i due nemici ch'avea a fronte non lasciarono modo alcuno colleanne e le zampe per rapirgli la vita, ma doppo aver più volte tutto sudante anhelato alla vittoria, vinse alla fine.

Atterate le due bestie, diventarono horribile spettacolo agli occhi di tutta la corte, che tantosto si raccolse in aiuto del suo signore. Quivi fù riconosciuta l'orsa da molti paesani per terror di que'boschi, per flagello di quelle contrade. Narravansi di lei molti homicidi, contavansi molte stragi d'armenti. Ogn'uno benedicea la mano feritrice e scaricava mille imprecationi sulle mal nate fiere.

La bravura d'Antioco volava per le bocche di tutti ed inseriva ne'cuori un ammirabili riverenza.

Egli fattosi dar un altro cavallo, dopò aver commandato che si caricassero alcune some della cacci fatta, s'avviò verso Damasco.

Erano arladi della sua venuta i sospiri, compagni del suo viaggio i timori. Iva il misero considerando, se forse la sua reina fusse per placarsi al dono di quelle fiere. Studiava il modo più opportuno per presentargliele inanzi.

Oh Dio, e che cosa non rumina un cuore amante.

Giunto nella città, i ragiomenti furono grandi circa il periglio e la pedra. Il rè, abbracciando il figlio, lodollo teneramente, e udì con molto piacere da'baroni ch'erano seco, il coraggio e la bravura mostrata.

Risplendono le attioni grandi ne'giovani più che ne'vecchi. L'esser maggior d'età fa esser minor di maraviglia, perchè l'età grave obliga a cose gravi. E tanto bella la gioveniù, che anco le attioni apprendono da lei qualità di belle.

Giunta Stratonica a veder la caccia d'Antioco, il favorì tutta lieta di mille lodi, e rallegrossi con eso seco che fusse uscito da un tal pericolo senza mal veruno. La serenità del suo volto, la dolcezza della sua presenza, hebbero di nuovo forza d'ingannare il misero. Egli doppo averle donato la preda e passato con essa seco cortesissimi complimenti, non vedeva l'ora che si trovassero da sola a solo, per accertarsi se veramente ella s'era spogliata di quella rigidezza primiera.

Ma venuto il tempo opportuno a questa prova, la reina gli si mostrò tutta severa e continente, quasi che non fusse quella che dianzi l'avea così vezzeggiato.

Avrebbe Antioco parlato e posto in essecutione il pensiero deliberato nel bosco, ma non gli bastò l'animo. Conobbe la crudeltà del suo destino, e non hebbe forza di schermirsene con altro che col silentio. Le risolutioni degli amanti sono nebbie. Si condensano in assenza, in presenza poi dell'amata, come a'rai del sole, si dileguano. L'arbitrio di chi ama, come quegli ch'è legato, può muover ma non risolver le attioni.

Partissi il misero giovane dalla sua cara, in maniera che'l suo partire hebbe più sembiante di fuga che di partenza. Non pianse. Non si lamentò più della fortuna. Il suo dolore era tanto che non trovava più lagrime ne parole.

Già godeva di viver disperato, perche solo nella disperatione avea riposte tutte le sue speranze. Cercava la morte, e per morir più presto iva tracciando di partirsi dalla corte. Temeva ch'alcun guardo di Stratonica, un qualche dì temperando i suoi tormenti, glie li facesse riuscir più lunghi.

Queste cose machinate nella mente lo rendevano pensoso agli occhi de'famigliari. Mancavangli i concetti e gli spriti dell'allegria nelle conversationi, ed ogni giorno vedevasi più solingo e ritirato.

Già la maliconia accampatasegli in fronte gli pingeva la lividezza ne gli occhi e'l pallor nelle guance. Non alzava più il guardo verso la sua crudele, perche la natura gl'insegnava non mirar chi l'avea ucciso. Perduto il gusto del cibo e'l riposo del sonno, la magrezza con horrida estenuatione cominciò a dissipargli il pieno delle carni. Sentivansi

solo dalla bocca di lui uscir tronchi sospiri, che quasi tuoni di bombarde con un sommesso rimbombo avisavano che la morte già facea breccia nella rocca del suo cuore.

Notate queste mutationi dalla corte, diedero materia a varii ragionamenti e bisbigli. Ogn'uno commiserava i mallori di quell'Antioco che, non solo per esser suo prencipe, ma per esser così buono, così giusto, avea potuto al vassallaggio dè corpi aggiunger quello degli animi. Attribuivasi a varie cagioni l'effetto di questa sua indispositione. Chi diceva che veniva da stracchezza e disordine fatto nelle cacce, chi affermava che nasceva da qualche segreta malia, che giurava che procedeva dalla propria complessione saturna e malinconia, la quale ne' più begli anni dalla gioventù si suol cangiare in etica.

Stratonica, che nel miserabile aspetto di lui ogni giorno mirava crescer gli affetti d'un ignota malatia, non poteva a meno di non pianger con lagrime d'amor più che materno la perduta sanità d'un sì caro parente. Ella benche, come astretta dalle leggi dell'honestà, severa, nell'interno però amava più che se stessa il suo carissimo prencipe.

E come avrebbe giamai potuto odiare chi non l'havea mai offesa in altro che nel troppo servirla. Ricordavasi l'amorosa reina punto per punto di tutti i favori che sempre le avea fatto il cortese giovanetto.

« Oh memorie latranti, ella dicea, voi pure con un eterno rimporvero mi rinfacciate le mie ingratitudini. Ma che debb'io fare lassa? Il cielo proibisce ch'io l'ami come amante. Il vieta l'honor mio. Nulla dimeno il farei, ma che prò se quando l'hò fatto egli non m'hà corrisposto? Che cosa poss'io aspettar da chi non corrisponde? Voi ben vedete, ò cieli, s'io glie n'hò presentate l'occasioni, con qualche pregiudicio etiamdio del mio decoro ».

Così diceva tra se stessa Stratonica, e si rammaricava. Ma sovra tutti Seleuco come padre, cui l'interesse d'un solo unico figlio importava tutta la somma de'suoi beni, s'affligea per tal modo che poco men d'Antioco era dalla corte compassionato.

Perdeva la mente il buon rè in pensare che cosa avesse mai potuto ridurre a tale stato il caro figlio. Consigliavasi co'suoi più saggi, domandava parere a Stratonica, e sovra tutto inquiriva con ogni diligenza, tra la turba di que'domestici che assistevano alla sua persona, se forse il giovanetto avesse fatto qualche disordine, onde gliene fusse nata questa indispositione. Non ardiva interrogarne lui medisemo per no disgutarlo. Domandagli vaggi solo che cosa gli parea desiderare.

«Tutt'è pronto a'tuoi cenni figlio mio. Purché tu stia allegro, purche tu mi dica s'hai disgusto veruno ond'io possa consolarti, questo scettro non può aver gloria

maggiore che l'impiegarsi per te. E che cosa mi varebbe questo scettro senza la tua persona? Ah, ch'ei non mi può piacere se non sostenuto dalla tua destra. Tutte le mie speranza pendono dal filo della tua vita. Abbi pertanto cura di te medesimo, ò carissimo Antioco. Tu vedi, che in un medesmo tempo l'hai di me ancora ».

Così diceva lo sconsolato Seleuco, ed a fatica potea frenar il pianto.

Il prencipe che lungamente avea desiderata occasione di chieder licenza al padre per partirsi dalla corte, veduta l'opportunità di effetuar il suo desiderio, rispose :

«Signore, ciò ch'io mi senta non sò; sò bene, che l'effetto di questo mio male non vien da mia cagione. Io non hò digusto che m'affliga, se non quello che nasce dall'afflittione di vostra Maestà. Spero che l'indispositione non andrà innanzi, e forse il mutar aria mi giovarebbe non poco, se Vostra Maestà si contentasse. Parmi che'l cielo di Laodicea mi consolerebbe assai sì per la bellezza del sito, sì per la curiosità c'hò di vedere una città fabricata a'cenni vostri, dì cui mi riferiscono maraviglie. Però non vi vorrei meco la corte. Il mio gusto sarebbe d'andarvi con que'baroni solo che più piacessero a Vostra Maestà.

- Sono contentissimo, replicò Seleuco, che tu vada a Laodicea, e ti manderò con quel decoro che conviene alla tua persona. Ma perche non vuoi ch'io venga teco, amatissimo figlio? Chi più di me può aver l'occhio alle tue commodità e provvedere a'tuoi bisogni? E come mai vorresti ch'io potessi soffrire di star da te lontano in tempo di tua indispositione? Verrò dunque anch'io, e non ti spiacerà il mio venire ».

Ma soggiundendogli Antioco, che di gratia lo lasciasse andar solo, e che non v'era pericolo tale della sua malatia che richiedesse la persona di sua maestà, e che venendo ella, si tirava dietro per conseguenza tutte le speditioni e tutti gli affari del regno, a talche invece di godere una tranquillità otiosa egli sarebbe stato soggetto a i tumulti di quella frequenza che porta sempre seco la corte, fece sì che'l rè si quietò alquanto e disse dipensar un poco intorno questa risolutione e di far poi ciò che meglio gli venesse consigliato.

Così rimaseo l'uno e l'altro, e Seleuco si diede tantosto ad ordinare quelle cose che gli pareano necessarie, non solo per le commodità ma per le delizie d'un viaggio e per la stanza d'una città.

Ordinò prima una corte così ampia e numerosa, che non invidiava quella del più gran rè dell'oriente. Diede cavaliere, aii e consiglieri al prencipe. Lo dichiarò supremo governatore della provincia e della città di Laodicea. Scrisse a Doride, castello posto alla riva del fiume, che si facessero subito venticinque commodissime navi, perche d'indi a

Laodicea bisognava navigar pe'l detto fiume. Scelse poi quaranta persone in ogni professione eccellenti, perche lo trattenessero e gli facessero passar il tempo virtuosamente. Diedegli Hermogene e Carneade, primi medici del regno, acciò che sempre assistero alla sua persona, e finalmente lo provide d'un carriaggio di robbe e di denari, a maraviglia superbo e abbondante.

Si consigliò poi strettamente più d'una volta co'supremi della corte s'ei dovea lasciar ir solo Antioco, ò pure acccompagnarlo ed assistere alla sua persona. Fù decretato che, già che Antiocho gustava ir solo, non si dovesse iscompiacere il suo desiderio per non cagionar danno alla sua malatia. Però che si tenessero sempre due corrieri in viaggio a dar minuto aviso della sua salute.

Antioco in tanto, a guisa d'uno che sia condannato a morte, ogni volta ch'udiva qualche rumore per gli apparecchi della sua partenza, si sentiva gelare il sangue e mancare la virtù vitale. Egli avrebbe voluto partirsi solo col pensiero, col corpo sarebbe stato volontieri ad adorar chi l'odiava.

Passavangli per la mente ma non si fermavano questi desideri; ei quando se n'avedeva facea mill'atti di contrarietà, e forzando il medesimo desiderii lo riducea a bramar impetuoso la partenza.

O tumulti tanto più fieri e deplorabili, quando che si sentono strepitare nella republica del cuore. Così è dato che guerreggi co'suoi sensi per domarli, chi per esser loro stato troppo indulgente è arrivato a perderne il dominio.

Specchiavasi tal volta il buono Antioco, non per vagheggiare il suo sembiante, ma per vedere nel proprio volto, quasi in un vivo horologio, a che segno erano ancora l'hore della sua vita.

Il mirar sepolta nella gemina fossa de gli occhi concentrati la vivacità dello sguardo, lo scorgere insterilità nel monstuoso delle scarnate mascelle la freschezza delle guanci, cagionavan, non si può negare, nel misero amante que'motivi di dolore, che la natura non può a meno di non sentire quando si vede a poco a poco distruggere. Ma trahendo dal centro della debolezza quella forza, ch'è inseparabil compagna d'un animo grande, sorrideva lieto all'aspetto della sua miserabile imagine, confortandosi seco stesso non poco, perché argomentava dal color giallo del viso che la sua morte cominciava a maturare.

Affrettavano i medici la partenza per mutar aria, perche ogni giorno lo vedeano irreparabilmente peggiorare. Egli medesimo, perché sopeva, ch'iva a morire, desideroso

di chiuder gli occhi quanto prima, sollecitava le cose necessarie, ancorche quasi non potesse reggersi in piede.

Giunto finalmente il giorno, che precedeva a quello nel quale ei dovea porsi in viaggio, non mancò di turbarsi a'primi rai di quel sole ch'illuminava la vigilia, per cosi dire, della sua morte.

Fecesi venire in mente, che quell'era l'ultima luce ch'egli mai più dovea vedere sotto il tetto di suo padre. E come quegli che nel suo cuore si sentiva moribondo, chiamò a se tutta la famiglia che nella corte serviva, ad ogn'uno delle quale, come quasi facendo testamento, cominciò a dispensar e far mercedi.

Piangevano per tenerezza a lagrime dirotte i servi e le donne, in vedere con quant'affetto il loro affetto prencipe porgendo i doni si licenziava da loro.

Tutta la corte fù quel dì così dolente, come se vi fusse morto uno de'capi maggiori.

Seleuco il povero rè, ancorche disdicesse al decoro reale, non potea nella comune mestitia contenere il ciglio aciutto.

Troppo angusto vaso è la coppa d'un'occhio per ritener le la grime che somministra il dolore d'un figlio.

Le consolationi de i medici e de gli amici, non erano pigre a seminargli nel cuore speranze di salute e di bene, ma egli ò non finiva di credere alle loro promesse ò non avea patienza d'aspettarne i frutti.

Già nel licenziarsi dai suoi cari e dalle dame, avea l'amoroso prencipe consumato tutto quel giorno. Restava solo ch'ei s'accommiatasse dal padre e dalla sua bella crudele. Ma, sapendo che l'uno e l'altra voleano il dì seguente accompagnarlo un pezzo fuor di Damasco, ritirossi nè suoi appartamenti, stanco non meno dalla fattione che abbattuto dalla malinconia. Quivi l'infelice tutto in sé raccolto si pose a pensare in qual miserabile procinto si trovava e, dopò esser stato buona pezza immoto, proruppe sospirando:

« Horsù povero Antioco, quest'è l'ultima sera. Ringratia i dei di tutti i beneficii che t'hanno fatto. La serie della tua vita è stato effetto della lor clemenza, non frutto del tuo merito. Godi che sei nato prencipe, che sei stato figlio di Seleuco, che per hereditar la sua corona il ciel t'avea fatto unico. Rallegrati che sei vissuto in tempo di Stratonica, che l'hai avuta per parente, che l'hai servita per signora, sì fatte felicità non poteano durare in un supposito humano. Non è maraviglia pertanto che tu sii gionto così per tempo a morte. Tu muori amato da ogn'uno fuorche da Stratonica, e muori innocente fuorché dell'offesa commessa contro tuo padre. Però non è lieve conforto ad un figlio divoto il purgar colla

morte un offesa fatta solo col pensiero. Horsù, mura adio. Adio tetti paterni. Io non rivedrovvi mai più ».

Così detto, sentendosi empir gli occhi di lagrime, per privarsi anco di quella consolatione che può recare il pianto, dié di mano a quell'arpa sulle cui fila avea tante volte, cantando con Stratonica, ordito i lacci alla sua cara libertà.

Strillavano le corde al tasteggiar delle dita con un suono così mesto, che parea ch'anch'elleno dolenti volessero cantar l'essequie alle morte felicità del loro prencipe. Anco in que' secchi nervi del sonoro legno avean forza le sciagure d'Antioco d'infonder qualità di pianto.

Egli, visto che non potea più forzar la natura, alzò gli occhi al cielo e, con un atto anco nella mestitia bello, si lasciò cadere alcune lagrime così grosse e pesanti, che ben parea che venissero da un paese ov'era abbondanza di dolore. Indi allettato dalla dolcezza che si prova in piangere, si mise a cantar così:

Grondate pur, gondate a
cento, a mille.
Queste lagrime vostre occhi dolenti,
a gli ultimi tormenti
ben devonsi da voi l'ultime stille.
Già che l'alte faville
sotto cener di morte hansi a coprire,
occhi, pria che morir, pria che partire,
satiate pure il natural costume
volgete pure ogni pupilla in fiume.

Finito il canto e ricovratosi a letto, fù la notte assalito da una tepida febre. Ecco misero Antioco il principio della tua morte. I medici, che la mane credeansi farlo partire, trovatolo così alterato cangiarono tantosto pensiero, e dandone parte al rè, fù la partenza a miglior tempo differita.

Fine del Secondo Libro

LIBRO TERZO
ED ULTIMO

Antioco da questa febre sentissi non meno infiammare il desiderio alla morte che'l sangue alla corrutione. Quante battiture di polso osservò riflettersi nel braccio, tanti avisigli parve ricevere della distrutione del proprio individuo. Non si ricordava il meschino d'esser febricante senza gioire, perche le sue miserie erano giunte a segno che anche poteano fargli parer la fèbre una felcità.

Seleuco per tanto veduti crescere ì pericoli è mancar le speranze alla salute del figlio, non si trovò cuore nel petto per reggere al sentimento che n'ebbe.

Sedeasi il misero, quasi un barbato Eraclito, a piangere nel più oscuro cantone d'una camera le miserie dell'humana caducità. Le sue lagrime erano testimonii di quel dolore che fatto artefice nella sua mente gli facea vedere una corona diventata un feretro.

Povero Seleuco, e chi non avrebbe compatito il pianto sù gli occhi d'un rè, mentr'ei piangea per la più gran cagione che si possa piangere?

Disconvengono le lagrime al volto d'un huomo perche, sendo sudori del'cuore, l'huomo non dee mostrar d'aver un cuor cosi molle che sappia risolversi in acqua. Tuttavia se mai e lecito il piangere, non è mai più lecito che sulla perdita di quella vita dal cui esser pende il commando d'un regno. Troppo dolce cosa è il vivere, e col vivere il regnare.

Da così fatte sciagure prendendo alimento la mestitia de'cortigiani, molti d'essi si mostravano tanto interessati nelle disgratie del rè che, affettando ne'sembianti il dolore, si forzavano in un certo modo di vincer Seleuco nelle lagrime.

Egli è veramente deplorabile in un prencipe il vedere che in tempo di qualche sua calamità ei non h=abbia un volto intorno colla serenità del quale posse in qualche parte rischiarar le sue mestitie. Pare in un certo modo fatale che ogn'uno gli si mostri fintamente addolorato, perche quell'adulatione che nelle allegrezze il fà insuperbire, ne'travagli il faccia maggiormente penare.

Stratonica che per le persuasive di Licofronia, avea tante volte come s'è detto, ritirandosi dall'amore, usate crudeltadi al suo Antioco, vedutolo disteso in un letto, languire tra le fiamme d'una lenta febre, stimossi più che certamente homicida del suo caro. Onde pentita molte volte d'aver con troppo ubbidienza osservati i precetti d'una barbara vecchia, maledicendo una propria leggierezza e l'altrui severità, pianse con

lagrime più che amare i disguti cagionati al suo prencipe, e giurò tra se medesima di non tralasciar occasione, ond'ella potesse mostrargli il suo affetto, che andasse a vuoto. Ma veduto che'l pianto, che non andava accopiato a qualche studio di giovare, era per sè tropp' amaro e troppo inutile per l'infermo, tralasciare le lagrime, si diede con un'intrepidezza veramente hereditata da Demetrio a cercar consolationi per lo marito e ad investigar rimedii per lo privigno. Non è possibile il descrivere la dolcezza delle parole, l'amabilità del sembiante, la tenerezza del guardo, col quale io m'imagino ch'ella dovev'all'ora rincorar Seleuco. Felice rè, alle cui consolationi erano destinate le più fine dolcezze che potessero istillar gli amori d'una Stratonica Quanto sarebb'egli stato invidiabile se, a minor prezzo che la malatia d'Antioco, avesse protuto comprar le tenerezze di così bella reina.

Convocati i medici a far collegio, fuorono le sentenze non meno varie de'discorsi. Il non accordarsi circa la cognitione della qualità, facea crescere in infinito la quantità delle cagioni a cui attribuivano il male d'Antioco.

Studiavasi ogn'uno di vincere il compagno nel parere, perche a questo modo sperava di vincerlo nell'essere, ma non s'accorgeva che da quest'essere del medico pendeva il non essere dell'ammalato.

Assistevano a così fatto essame Stratonica ed il marito non come regi ma come rei, percioche per amor d'Antioco ben poteano dire che assistevano all'essame della loro vita. E ben come rei impallidivano ad ogni detto e arrossivano ad ogni moto di quel colleggio, che quasi una rota criminale era arrivata ad aver anche autorità sulla vita del principe.

Non v'hà persona che participi più de gli estremi che'l medico. Egli, s'è lecito parlar come puro filosofo, è un d io o un diavolo. S'ei cura con fondamento e sanna, il mondo non hà per lui mercede. S'ei temerariamente uccide non ha castigo. Accertando nel dar vita ogn'uno acclama alle sue glorie, occorrendo il dar morte anche la terra copre i suoi delitti. Non è mai per mancargli felicità, perciòche ò virtuoso viene esaltato ò vitioso non è depresso.

Doppo lunghe alterationi Hermogene e Carneade dissentendo l'un dall'altro si motteggiarono fieramente. Questi volea che Antioco fusse travagliato da un'etica, quegli da una malìa. Divolgatasi per Damasco questa discordia de'medici, diede materia di discorso agli otiosi e di vendetta a'maligni.

Imaginisi chi legge qual salute doveva esser quella che'l povero Seleuco sperava a'mallori del prencipe, mentre dall'incerto combattimento de'medici ei prevedeva una

certa morte dell'infermo. Parea tanto più deplorabile la sua sorte quanto che sendo forzato a patire un homicidio nel figlio bisognava che rimanesse obligato anche all'intentione di chi l'uccidea. Stratonica in tanto, fatta un'argo alle consoltioni del caro infermo, consigliò al rè ch'ei lo facesse portare in un palagio fuori della città chiamato l'Elisio. Ella, benche non comprendesse affatto la qualità del male, avvedevasi però che Antioco era oppresso da un mortal malinconia, e che perciò la stanza di quel palagio non poteva se non esser di gran sollevamento alle sue mestitie.

È l'Elisio luogo ch'ora humiliandosi in oziosi pianure, ora inalzandosi in diligenti colline, marita infecondi boschi a coltivate ville, ed accompagna studiati giardini ad elaborate fontane. Quivi, quasi in un Frascati di Roma, ò in un Sampiedrarena di Genova, villegiando di state i maggiori satrapi della Soria, veggonsi palagi che, come figli maggiori dell'architettura, co'lor tetti giganti movono un'innocente guerra alle stelle e, facendo dall'altezza delle lor fabriche precipitar la maraviglia, rendono in un certo modo horribile la lor bellezza. La natura che a questo luogo hà costituito un cielo che non sà influir solo primavere, pare che con ragione voglia sempre smaltato di firori quel terreno ch'è decretato per giardino del mondo. Hor quivi, sovra un colle coverto delle più amene verdure che possa rapresentar fiamminga tapezzeria, ergesi l'habitatione del rè.

Il descrivere un palagio è un far impietrir la penna. Basti per tanto il dire che la natura non hà indurato marmi, non raffinato gemme, non imbrondato ori che per la costruttione di questa casa. Le colone non paiono fatte che per regger lo stupore, i portici per accoglier la magnificenza, le statue per humanar le pietre. Echeggiano le sale per la vastità. Risplendono le camere per le ricchezze. Insuperbisconi i gabinetti per gli ornamenti ed in somma tutto spira maestà, tutt'infonde riverenza.

Trasportare in questa stanza Antioco, non tardò il rè a sovragiongervi con tutta la corte. Era di fresco giunto in Damasco un cavaliere che vantava la sua patria da Cipro, e si facea nomar Climene. Costui, pratico di molte lingue e sperimentato ne' costumi di molte nationi, mostrava d'aver peregrinato gran parte dell'Asia e dell'Europa, e d'aver vedute le corti di tuttii maggiori principi che all'ora viveano. Onde reso oltre modo habile a qualsivoglia maneggio, era da tutti stimato huomo di straordinario talento e d'insuperabile destrezza negli affari del mondo. Ma quanto la natura l'aveva arrichito delle doti dell'animo, tanto meno avea voluto renderlo riguardevole nella qualità del corpo. Percioche, send'egli guercio sdentato e nasirotto, avrebbe senza dubbio offeso gli occhi di chiunque il mirava, se'l taglio d'una robusta e ben proportionata statura, e'l brio

è la vivezza del nobile costume non avessero quasi affatto estinta in esso lui la sparutezza del volto.

Ora avend'egli portato a Licofronia non sò che lettere d'un suo unico figlio che si chiamava Alceste, per l'assenza del quale questa povera matrona vivea sconsolatissima, principiò di quà ad insinuarsi nella gratia de'più riguardevoli della corte ed, essendo oltremodo portato dall'aura di Licofronia che gli si professava obligatissima, arrivò ad impardronirsi per tal maniera dell'affetto d'Antioco ch'egli, compiacendosi senza fine della conservatione di questo cavaliere, non ammetteva altri che lui alle domestichezze più intrinsiche e più libere della sua camera. Un giorno per tanto invogliandosi il principe d'udire qualche sciagura de gli amori altrui, per vedere se i tormenti de gli altri pareggiavano ò vinceano i tormenti suoi, disse a Climene che narrasse qualche cosa circa gli affetti di se medesimo. Conciofusse cosa che send'egli, per quant'ei potea vedere, sottoposto ad una grande ma non del tutto felice fortuna, s'imaginava che gli avvenimenti di lui non si potessero ascoltar senza maraviglia ne compatir senza diletto.

Climene che con ogni avidità incontrava i desiderii del principe per radicarsi maggiormente nella di lui gratia rispose che non riscuva d'ubbidire in questa com'avea sempre fatto in ogn'altra cosa, solo metteva in consideratione che gli accidenti de'suoi amori, bench' eccedessero le mete d'un ordinaria fortuna, non arrivavano però ed esser degne delle orecchie d'un prencipe. Per lo che quel racconto che sua altezza stimava che gli dovesse cagionare una mez'ora di passatempo era, senza dubbio alcuno, per reccargli un giorno di tedio. Ma Antioco rinovata l'instanza fè che Climene cominciò così :

«Poiche piace a vostra Altezza ch'io dica il maggior travaglio ch'abbia giammai patito per amore, ell'ha da sapere che appena io entrava nel quarto lustro della mia età quando, sovragiuntami non so per qual cagione una maligna febre hebbe quasi a compendiar la mia vita in un sospiro. Mio pardre, che nel solo individuo della mia persona contava tutt'il numero della sua prole, fatto indivisibile da quelle piume ond'ei credea che lo mio spirito potesse fabricarsi ale al volo dell'altro mondo, rendea più compassionabile il suo dolore di quello ch'altri stimasse pericoloso il mio male.

Con tutto ciò già l'arsura divvampatasi per entro tutte le mie viscere m'avea per tal modo reso secco il palato, che la lingua, priva anche di quella poca humidità che la può render lubrica al moto, era inhabile non solo alle parole mà etiando alla flessibilità. Morivami più di sete che di febre, e la mia sorte per rendermi a pieno infelice, doppo d'avermi dipinte nel pensiero quant'acque fresche avessi giammai veduto sgorgar dalla

terra, m'offriva nella copa di due occhi dolenti a ber le lagrime che versava il mio vecchio.

Mentr'io così m'ardeva a questo foco, sendo già da'medici abbandonate le speranze della mia salute, una matrona detta Mirtenia, che confinava con esso noi di casa, seppe ordinarmi in guisa una bevanda ch'io affogata in quel sorso la mia sete e la mia febre, mi trovai affatto restituito alla sanità. Questo beneficio che per me non poteva esser maggiore m'obligò in guisa a Mirtenia che'l visitarla quasi ogni giorno e'l servirla in ogni sua occorrenza mi pereano scarse dimostrationi di quell'affetto ch'io le dovea. Lasso ma non passaron molti giorni ch'io m'accorsi che quella bevanda che m'era stata un aperto refrigerio del corpo, m'era altresì stata un segreto incedio del cuore.

Sentimmi a poco a poco pullular nella mente un pensiero che di continuo rapresentava alla mia memoria l'effigie di questa dama, che pure non era gran fatto bella, e aggiunto al pensiero provai cresciuto un desiderio che mi forzava a spender la maggior parte del tempo ne gli otii della sua conversazione, per altro a me noiosa. Era costei vedova in cui, aggiunti alle ricchezze ed alla nobiltà, fiorivano i tàlenti d'un ingegno che fin da fanciulla l'aveano dedicata alla scienza della medicina e della magia. Avezza per tanto a'caprici che sormontavano il suo sesso, compiacciutasi del mio tratto s'accese fieramente di me, ed incontrando l'occasione di quell'infermità per introdur nelle mie viscere con qualche specioso pretesto la tirrania delle sue voglie, compose nella calma di quella bevanda una fiera tempesta alla mia vita. Non erano molti giorni ch'io era guarito, quando morì un suo figlio che si nomava Silvio, alle lagrime del cui funerale concorsero gli occhi d'una sua sorella chiamata Gloricia.

Io ch'avea più volte udito celebrar questa donzella per un cumulo di bellezze in cui la natura avea adunati tutti gli sforzi del possibile, bramava grandemente di vederla. Ma perch'egli è costume delle nobili cipriote di non comparire se non a'loro familiari, non potei satiar la mia curiosità solo quand'ella giunse a mirare il cadavero dell'amato Silvio. Chio può dire all'ora di qual pagia mi ferisse il cuore quella dolente bellezza? Fù forse pietà d'amore il far che la prima volta che contemplassi quegli occhi gli contemplassi lagrimosi. Che cosa non avrebbe in me operato quell'ardore che si come veniva scemato dalle humidità del pianto così fusse stato accresciuto da i lampi del soriso? Sparsi i capelli sul lagrimato corpo, ò parea ch'ella mettesse in libertà l'anime che v'avea legate perché corressero a vivificarlo, ò ch'offerisse un tesoro alla morte perche non gli impedisse la resurrettione.

Ma che mi trattengo in narrare? Anche la gramaglia, fatta in quelle belle membra livrea, concorse a confessar Gloricia per reina delle bellezze.

Io per una parte sentendomi naturalmente inchinato ad amar Gloricia, per l'altra conscendomi astretto da forza sovra humana a seguir Mirtenia, mi viveva il più dolente e'l più confuso huomo del mondo. Un dì per tanto, scelta una buona opportunità di tempo, disse a Mirtenia che benissimo io sapeva ch'ella co'suoi incanti m'avea ridotto a quella servitù verso la sua persona alla quale mi portavano gli oblighi ed i favori da lei prima ricevuti, onde soverchio mi parea ch'ella si volesse servire della forza ove per tanti capi concorrea senz'artificio la mia volontà. E che, se la vera felicità d'amore non consisteva in altro che nella semplice corrispondenza, come poteva ella giammai assicurarsi di goder del mio affettio se non l'era possibile l'arrivare a conoscere se le mie corrispondenze fussero libere ò violentate? Queste ragioni, aggiunte a que' prieghi che ogn'uno sà quanto ponno in bocca d'uno che sia presteso amante, operarono in maniera nella mente di Mirtenia, ch'ella si contentò di disciogliermi da suoi incanti e mi pregò ch'io le promettessi d'esser di buona voglia tutto suo. Le riposi, ch'io non era solito ad obligar la mia voluntà per via di giuramento, tuttavia che s'assicurasse che non sarei ingrato all'affetto ch'ella mi portava.

Sciolti in questa maniera da suoi legami, non passaron molti giorni che mi diedi tutt'in preda all'amor di Gloricia, ed hebbi in brievi commodità di scoprirmele amante. Essa che non meno era rimasta appagata delle mie qualità, non aspettò ch'io mi difondessi in supplicarla della sua gratia : me le concedette a'primi prieghi e mi giurò reciproca benevolenza.

Accorsesi Mirtenia delle nostre fiamme onde, fatta aspramente gelosa del fatto mio, procurò con ogni mezo possibile d'allettarmi al suo e di tormi all'amore della sorella.

Era questa dama, padrona d'un paese detto Feacide, in cui è situato un monte appellatto dalle maraviglie. Quest'horribile per la natura e per la forma, s'alza tutto spugnoso di scogli così emminente al cielo che l'occhio, stanco d'una salita sì erta, s'abbandona molte volte prima che arrivare alla cima. Quivi gli horrori del verno, come in loro proprio nido covando perpetue nevi, armano d'acuti ghiacci le più sospese roccaie e, vestando per così d'arme bianche i lor dorsi, sfidano colle punte sassose le inclemenze dell'aria. Non si ved'altro per tutt'il monte che crostosi macigni, aperti sassi, e precipitosi dirupi, tra quali rari e sparsi verdeggian solitari gli abeti. Precipitano della nevosa cima rivoli d'acqua che, spumosi per la rottura tra'sassi, sembrano da lontano tante liste

d'argento che con barbara pompa vogliano abbellir la ruvidezza del monte, a piè del quale correndo torbido un fiume, entra in una stretta gola che và poi a sboccare in una selvosa campagna. Il rumore del vento che'n questo stretto s'ingolfa, il fremito dell'onde che rompe tra le caverne del letto, empiono per tal guisa di spavento ogni cuore che fanno creder questo luogo habitatione d'inferno. Quì mi condusse Mirtenia con occasione d'andare a visitare i suoi stati. Giunti al monte, e lasciati alla bocca d'un'iscoscesa grotta i servidori che con esso noi si trovavano, andammo ella ed io soli a sboccar per lo stretto della caverna nel cortile d'un incantato palagio, ov'io viddi cose ch'eccedono i termini del credibile.

Quivi, doppo d'avermi reficiato con lautissimi cibi e con dolcissima musica, mi mostrò in certa stanza tutt'ornata di pitture l'effigie de'miei discendenti, i quali dovendo per quant'ell'affermava traspiantarsi da Cipro nella città di Giano, capo della Liguria, volle ch'io mi trattenessi lungamente a mirar gli eroi di quella natione, tra quali mi ricordo che lodò grandemente uno che doveva esser il maggior guerriero che fussero giammai per vedere i più annosi secoli. E questi avea notate al piede lettere che diceano : IL MARCHESE AMBROSIO SPINOLA. Più a basso poi tra huomini di conditione diversa, se ben di fama molto chiara, mi fè segnare in un libretto i nomi di trè poeti e di trè pittori, parte de'quali dicea che doveano essere amicissimi d'uno del mio legnaggio. Appellavansi i poeti : il Cebà, il Chiabrera ed il Cavallo; i pittori : il Paggi, il Borzone ed il Sarzana.

Tutte queste cose ch'erano da me stimate le più gran maraviglie che si potessero giammai veder nel mondo, m'obligavano in maniera verso l'affetto di Mirtenia che, se bene per genio io non mi sentiva inchinato a corrisponderle, tuttavolta già scordandomi di Gloricia mi lasciava disporre apertamente ad amarla. Ella che da gli occhi e dal mio volto cominciava a conoscere la mia buona dispositione, seguitano a farmi carezze mi condusse in un'altra stanza ovesi vedeano i rittratti di tutte le più belle donne ch'erano state e che doveano esser nel mondo. Tra queste, volgendo a caso il guardo, scorsi l'imagine d'una dama, ch'era stata e sarà la prima e l'ultima fiamma del mio cuore, gli occhi della quale, benche fussero dipinti, fissandosi negli occhi mi, parvemi che mi dicessero :

«Ecconomi ò Climene. Tu sai in qual guisa io sono stata uccisa, ed io so quanto da te è stata compatita la mia morte. Assicurati che, bench'io sia nell'altro mondo, non lascierò d'amarti per quanto sarà durabile l'esser mio ».

Qual'io rimanessi a questi sensi, pensilo vostra Altezza. Non hebbe il mio cuore vena che tramutandosi in un rivo di lagrime non andasse a sboccare per la porta di queste

pupille. Mirtenia che così d'improviso mi vidde diventato tutt'un diluvio, non potendo penetrar la cagione di così strano dolore, mi domandò ansiosa che cosa avea potuto alterarmi in quel modo. Ma non mi permettendo la frequenza de' singulti il poter formare un'intiera parola, espressi alla meglio che desiderava d'uscir quanto prima da quella stanza e da tutt'il palagio insieme. Appena hebbi ciò detto, che mi trovai non sò come alla bocca della caverna ov'aveamo lasciati i servidori.

Quivi Mirtenia interrogandomi di nuovo con ogni avidità della cagion del mio pianto, non le risposi altro solo che quest'era un male ch'io era solito a partire doppo un disgusto grandissimo ch'io aveva avuto quando morì mia madre.

Ella postasi a consolarmi con ogni maniera possibile, procurava di farmi stare allegro, e tirava sempre al punto di guadagnarsi il mio affetto. Io, che nella più viva parte del cuore portava scolpiti gli sguardi di quel ritratto che m'avea rapresentata alla memoria l'essere della mia dama, quanto più mi vedeva carezzato da Mirtenia, tanto più mi nauseava del suo affetto. Ond'ell'avvedutasi, doppo che ritornammo alla città, della mia ingratitudine, persuasa che'l tutto procedesse dall'amar'io Gloricia, la fece per via d'incanti morire, indi m'uccise il padre, e confinò la mia persona nelle angustie d'un letto ove patii tante malatie d'animo e di corpo che'l conservarmi in vita fu un'eccesso de'miracoli del cielo.

Finalmente doppo che Mirtenia hebbe veduto che per cos'alcuna io non potea piegarmi ad amarla, ammalandosi di rabbia, in brieve morì disperata. Così doppo lunghe cure e lunghi mesi, riavutomi dalle mie infirmità, odiando quel cielo sotto gli influssi del quale m'erano avvenute tante sciagure, deliberai di lasciar Cipro, e dopo d'aver errato gran tempo per diversi regni, mi sono condotto ultimamente a questa corte ».

Fù questo racconto al Principe una lettione delle mondane calamità. Egli ripensando a quante miserie fusse soggetta la conditione di quell'huomo, le ruine del quale venivan machinate dalla Fortuna e dall'Amore, sospirò ne'casi di Climene le proprie disavventure. E doppo d'aver significato la consolatione ch'avea sentita dal saper qualche successo della vita di lui : «Perché, disse à se medesimo, si de e vivere, se la vita è un'ostaggio che diamo in mano della Fortuna per assicurarla di tutto ciò che vorranno le sue crudeltà? Io prima era risoluto di morire per liberarmi da i tormenti d'un amor disperato, ora son risoluto di non vivere per uscir da'travagli d'una fortuna senza senno. Moriamo Antioco. Ad ogni modo che cosa si dee sperare dalle incostanze d'una donna? E se l'incendio d'una lenta febre e la debolezza d'una lunga stenuatione non bastano a rompere i ligami della nostra vita, aggiungiamo l'astinenza del cibo ».

Così disse Antioco, e s'accinse ed esseguir le sue risolutioni con tanta sagacità che, coprendo sotto pretesto d'innapetenza lo stabilito digiuno, mostrava che nulla gli piacesse perche nulla fusse forzato a mangiare.

Correva in questo mentre un gennaio mascherato d'aprile, onde persuasi non meno dalla bellezza del tempo che da'commandamenti di Stratonica, tutti padroni de'palagi vicini vennero ad habitar l'Elisio. Moltiplicata per tal modo la corte e la conversatione, altro non si studiava tra la nobiltà che di trovar maniere da ricreare il principe. Stimossi da ogn'uno che un passatempo improviso avrebbe più vivamente destata in Antioco la sopita allegrezza, e che un ballo che non riconosceva altro per sua origine che l'armonia, dovesse co'suoi moti sollevar le mestitie d'un cuore infermo. Non fù però questa risolutione così segreta che non pervenisse alle orecchie della sconsolata Stratonica. Ella udita la licenza che le addimandavano i cavalieri per condur le loro dame, traportatasi insieme col re al letto d'Antioco, gli conferì la facenda e'l pregò che si contentasse di lasciar celebrare il festino nelle sua camera.

Egli, che per la gravezza del male non era tanto da se medesimo alienato che non comprendesse a qual grado di malignità era arrivata quella sorte, che si serviva anche delle feste per accrescergli la malinconia, veduto che'l negare il suo consenso era un offender l'affetto de' suoi, stinse patientemente le spalle ed accenò alla reina che si facesse la di lei volontà. Avutasi in questa maniera la licenza, non tardarono le addunanze festive ad affollarsi dentro la stanza del principe. Comparvero le dame in quella più bizarra maniera che loro avea potuto consigliar lo specchio.

Gli oti e le gemme, che a concorrenza de'doppieri fiammeggiavan per entro le lor vesti, accrescevano splendore al proprio volto e toglieano il lume agli occhi altrui. Spettacolo miseramente felice, alla testimonianza del quale mentiva anche la chiarezza de'lumi. E chi poteva con ragione lodar per bella quella pompa che, stimata rea dalla propria persona, si vedeva legate di catene e la pidata di gemme? Molte di queste dame come nemiche del genere humano, sdegnate che la natura non avesse lor compartito quella bellezza ch'avrebbono voluto martizando i capelli col ferro ed a avvelenando le guance col solimato, aveano risoluto d'uccider chi le mirava. Hor doppo aver ogni una d'esser occupata quella sede che gli conveniva per grado, udissi da una regolata confuisone di vari stromenti ferir l'aria d'allegrissima armonia.

E'il ballo una sensualità de'piedi. S'eccita col suono e si sfogna colla stanchezza. La natura ch'è principio di moto, non hà voluto arrichir tanto la testa di senso che'l piede ne rimanga privo. Anche questi sà lussureggiare a suo tempo, ne v'hà prurito che

maggiormente soletichi la lussuria che'l ballo. Egli con un'avventurata pazzia, sà tra le instabilità de suoi moti confermare gli amori e, con misura de' brievi distanze, unir le volontà.

Ballavano gli amanti, all'ora solo fortunati colle lor donne perch'essercitavano atti d'incostanza. Poteasi il ballo chiamar benemito loro, perche da nessun'altra attione riceveano più beneficii che da lui. Il poter vedere, parlare, e toccar la mano dell'amata, doveasi stimare una gran fortuna, ma l'esser inchinato da lei e l'esser invitato amuoversi ad un istesso muto con essa lei, era da stimarsi fortuna grandissima.

Ma la reina che insieme col rè s'era posta in prova a sedere dirimpetto al suo Antiocho, sendo troppo più di quello ch'essa avrebbe voluto notata da Licofronia, non poteva a suo talento pascer gli occhi di quelle pallidezze che, rendendo compassionabile il volto del principe, erano fatte i più cari scopi de gli sguardi di lei. Nulla di meno chi può ridire con quanto affetto mandava talvolta un guardo pieno d'anima a spiar furtivamente in Antioco s'egli s'era ancor'avveduto ch'ella non era più per usargli quelle rigidezze che a contemplatione della severa nutrice avea molte volte essercitata in lui? Il povero infermo, ridotto per una parte a mirarsi d'avanti quella beltà che con la lingua sempre troppo eloquente gli dettava al cuore tacite persuasioni, per l'altra necessitato a contemplare il volto del padre che con troppo tenera pietà del suo male gli insegnava a non voler le offese di lui, non sapea, benché fusse risoluto di morire, a qual partito rivolger la somma delle sue risolutioni.

Trovavasi sentato a questa festa, vicino ad Ermogene, Climene il forastiere. Questi, fusse ò forza di simpatia o desiderio, per qualche segreto suo fine, d'intrinsicarsi ne gli affetti del medico, avea di già con esso lui gettati i fondamenti d'una saldissima amicitia. Interrogato per tanto da lui, che tutt'internato in un altissimo pensiero lo scorgeva :

« Che cosa pensate, gli disse, o Climene? Alle feste s'assiste con pienseri?

- Pensava, rispose il cavagliere, che chì volesse dare un confacevole essempio di questa nobile addunanza, non potrebbe ad altro somigliarla che ad una perfetta sfera. Ecco il primo mobile il quale, come più vicino all'eternità, è costituito d'un circolo de' più vecchi. Se vuoi il cielo delle stelle fisse : ecco il cerchio de'giovani, se quello de'pianeti: ecco il giro delle dame. Se la terra: ecco lo spatio ove si danza. Se le mutationi della fortuna: ecco il ballo. E se finalmente vi vuoi, ò Ermogene l'alleggrezza: ecco Stratonica; se il pianto: ecco Antioco.

- Infatti per dir concetti di stelle non potevate pigliar altra materia che di cielo, soggiunse Ermogene.

- Però non mi maraviglio che chi ha un Empireo nell'ingegno tratti delle sfere come di cose che benissimo comprende.

- Ametto, ripgliò l'altro, ch'io abbia un empireo nell'ingegno. S'egli è vero che sendo l'Empireo un luogo pieno di divinità, altro egli non abbia per ogetto che la bellezza. E come si potrebbe non dir concetti di stelle sua presenza di tanti soli?»

E quì fatto in leggiadro catalogo di tutte quelle dame che gli parvero sovra l'altre ammirabili, canonizò coll'autorità della propria facondia i miracoli dell'altrui leggiadra.

Così discorreano insieme, quando tutt'in punto si levò un non inteso tumulto che pose in inscompiglio la festa. Attonito ogn'uno immobilì lo sguardo verso dove sentiva il rumore, e vide che i cavalieri, levatisi confusamente in piede, accoreano verso il letto d'Antioco. Crebbe la moltitudine a misura della curiosità, ed interrogandosi l'un l'altro di ciò che vi fusse, molti non sapeano, molti non ardivano rispondere. Cessò l'armonia de'suoi, rimasero spaventate le dame, e quella sala che pure all'ora non capiva in se stessa tra le gioie e tra'risi, diventò in subito un diserto pieno di solitudine e di terrore.

Fù tirata una cortina entro della quale rimasero coverti il rè e la moglie, onde non fù possibile ad Antioco benche vicino il vedere ciò che vi fusse, e tantosto uscì dolente una voce a comandare che ogn'uno si ritirasse a casa.

Così forniscono le mondane allegrezze. Partivano le genti mute, atterite, guardinghe. L'hore della notte, ch'eran nel più alto del silentio e del buio, accrescevan per tal guisa lo spavento ne gli animi che molti stimavano di non giunger vivi alle case. Non è mai più grande il timore che quando non si sà di che cosa temersi.

Sgridiva il buon infermo i suoi camerieri, facendo instanza che gli dicessero che cosa era avvenuta, onde per appagarlo gli fù finalemente risposto che Stratonica era rimasta alquanto oppressa da un' accidente :

«Che nuova è questa ò Antioco? La tua dea si discopre mortale e tu non corri a vedere questo miracolo? Langue la tua vita vicina al morire, e tù te ne stai neghitoso tra gli otii d'un letto in braccio a'piensieri de'tuoi vani dolori? Oh là, diamisi da vestire. Quando l'anima stà per iscarcerarsi da quel seno ov'amor l'imprigionò non è bene il tenerle lontano il suo corpo. Su sù Antioco, accoriarmo a'nostri pericoli. Ma che fai forsenato? Il cielo, tenero delle tue miserie, t'apre una strada alla felicita senz offender le tue risolutioni, e tu sconoscente del tuo bene, dai in quelle impatienze che sono sicuri pregiudicii della tua modestia. Hai stabilito di morire per non veder più Stratonica e non

puoi sofrirè che Stratonica moia per conseguir senza tuo danno il medesimo fine? Ahi cara, troppo abborita ».

Così tumultò la mente del povero principe a questo avviso che non gli potè ferir l'orecchio senza passargli il cuore. Crebbe intanto il rumor nella corte. Si raddopiaron le guardie nel palagio. Si spedì per sodaltesca in Damasco, e si diedero molt'altri ordini segreti.

La matina sull'alba fù fatto prigione Clitarco. Era questo doppo Antioco il più stretto parente del rè, onde s'ei moriva senza figluoli, Clitarco succedeva nel Regno. Divulgatasi quest'improvisa prigionia, cagionò in ognuno varia l'ammiratione e'l dolore. Accordavasi però da tutti che ciò fusse pesecutione d'Arsinda.

Era Arsinda princepessa del sangue ricca di stato e d'opinione. Rimasta vedova senz'altra prole che d'una figlia, deliberò di vivere appresso il re , come sotto l'ombra d'un parente che in ogni occasione poteva aiutarla. Crebbe la figliuola che si nomava Euripia, ma crebbe con poc'obligo alla natura, percioche non sorti ne bellezza di corpo né talento d'animo. Ma la madre, che dalla qualità del sangue trahea spiriti d'un immoderata ambitione, tutta superba nel tratto focosa ne'costumi, avea dirizzati i pensieri a mete troppo sublimi. Ella sapendo che Clitarco potea succedere alla corona avea follemente pensato di dargli Euripia per moglie, ed'operar poscia in maniera ch'ei colla morte d'Antioco rimanesse assicurato del regno. Favorì questo suo pensiero il veder che'l buon cavaliere s'ingeriva cotanto nelle amicitie di lei che quasi mostrava d'ambirne parentela. Ma scopertisi dall'una, e dall'altro i propri fini, cominciarono entrambi ad odiarsi mortalmente. Già era passata la metà del giorno quando, doppo d'aver sedate alla meglio le alterationi di corte, Stratonica se n'venne a visitare Antioco.

Entrò la bella. Ma prima ch'entrare, quai riflessoni non fece? Quai batticuori non hebbe? Riccordossi la dolente ch'ell'entrava alla visita di quell'ammalato dentro il seno del quale febicitava l'anima sua. Non curò di reprimere le sue passioni com'avea fatto tant'altre volte, perche non temeva l'arrivo del marito, ch'era trattenuto in un letto. I colori del viso che sono i lampi delle tempeste dell'animo, si mostrarono ora accessi ora smorti, conforme la varietà de gli affetti ond'internamente si sentiva agitata. Insegnavale la speranza a valersi dell'opportunità del tempo, per iscoprire una volta quel foco c'homai avea ridotto in cenere le più care delitie di viver suo. Il timore all'incontro le metteva inanzi il rischio dell'attione e gli oblighi dell'honestà :

« Che farai povera Stratonica hor che le conseguenze d'un impensata occasione t'hanno posto in un'istretto di questa sorte? Chiudi gli occhi della mente, ed entra com'al buio a correr la sorte che t'hà destinata il cielo ».

Così seco stessa discorrendo, né risoluta né sospesa, si spinse finalmente la misera a salutare il suo adorato principe.

Che cosa spunta agli occhi tuoi dallo spatio di quella porta ò Antioco. Qual sol di bellezza viene ò felice misero a rischiarare l'oscuro delle tue mestitie? Sarà mai possibile alle tue debolezze il reger alla forza di tanti splendori?

Fù l'incontro di que'primi sguardi un deliquio d'entrambi. Non gelò Antioco perche il calor della febre non diede luogo ad una qualità contraria. Con tutto ciò la fronte gli si sparse d'un freddo sudore e'l polso della mano legato alla stupidità, restò senza moto. Arrossì ammutì. «Come state, Principe?, cominciò la reine.

- Ahi Signora, a questo modo s'ingannano gli infermi?

- Non v'è inganno nessuno, state allegramente, soggiunse Stratonica. V'hò da dir cose grandi, ma non v'alterate, il tutto è andato bene.

- Non sta più in mia mano il non alterarmi, ò signora ».

E ciò detto Antioco, fissando languidamente lo sguardo ne gli occhi della sua vita, stette alquanto senza parlare. Indi ripresa un poco di lena :

«Non posso negar, soggiunse, che da hier notte in quà io non sia stato in una continua agonia. Percioche, se bene da tutti que' c'hò mandato a visitar vostra Maestà m'è venuto sempre riferto ch'ella stà meglio, io nondimeno soverchiato dal troppo timore, non poteva ridurmi a dar loro intiera credenza.

Ma hòra con molta mia consolatione, ben le veggo dal volto ch'essi m'hanno detto anche meno della verità.

- Condonate ò Principe ne'vostri servidori una bugia, al desiderio c'hanno avuto di farvi avanzar un disguto. Non io ma il rè fù travagliato hiersera da un accidente che anche ora il trattiene nel letto, se bene senz'alcun pericolo per gratia del cielo.

- Ohime, disse tutt'ansioso l'infermo, mio padre fu'l travagliato?

- Si caro ma non v'alterate, replicò Stratonica. Io accortami dell'accidente, cosrsi subito ad aiutar Seleuco, e vedendomi alcuni cavalieri movere si mossero anch'essi. Tra quali Antipatro e Cimone togliendol tra le baccia, il portarono sul primo letto che lor venne inanzi.

Giunti i medici, e trovato il rè senza polso, non mancò uno d'essi di dir sotto voce ch'egli era morto. Sparsa questa fama per palazzo, non si può dire i tumulti che cagionò.

Il capitan della guardia si rinforzò di gente. Si mandarono via i convitati della festa. Corse un presidente a chiamar soldatesca in Damasco. Ed insomma ogni cosa si riempì di lagrime e di terrore. Durò quasi un'ora il deliquio da cui alla perfine, rihavuto, il frei confortare con alcuni rimedii e, mandato poi via ogn'uno, l'interrogai s'ei potea mai imaginarsi la cagione che gli avea potuto portare un così fiero accidente. Ei presa la mia tra le sue mani, doppo d'esser stato alquanto senza dir nulla, risposemi sospiroso che stando presente alla festa e vedendo quant'ogn'uno fusse allegro e ridente, e che solo tra tutti il suo amato Antioco disteso in un letto se ne stava colmo di dolore in braccio ad una fiera malinconia, egli s'era in guisa per cotal riflessione serrato il cuore che, non potendo più reggersi, mancò al vivere e isvenne sotto al dolore ».

Inaveduta Stratonica. Perche se aspiri a tutto l'amor d'Antioco, rivolgi con siffato racconto il corso de suoi affetti all'osservanza de padre? Non sai che solo l'amor del padre, contrasta all'amor tuo?

Da quel pietà non fù ferito il principe nell'udire un affetto del suo genitore così tenero, così humano? Pesò subito i di lui meriti nello spatio d'un istante.

«Sì, disse poi tra se, per un tal padre si dee più tosto morire, più tosto diventare un niente, che arrivare ad aver un sol pensiero che gli possa reccare offesa ». E quì non potendo contenere le lagrime, proruppe sottovoce :

«Ahi padre, carissimo amatissimo ».

Stratonica, che benche tardi conobbe che l'ammollire i rigori del suo caro con altra pietà che con quella ch'essa per se medesima potea destargli nel cuore, era un pregiudicare le sue pretensioni, attese a distrahergli la mente con altri pensieri e, tirando inanzi il racconto, soggiunse :

«Mentr'io stava così discorrendo col rè, sovragiunse un paggio a dirci che Terpandro il sacerdote domandava udienza per urgentissimo affare. Fù introdotto, e ben si lesse nel sembiante di lui ch'ei portava novelle di travaglio. Costui doppo i debiti ossequi cominciò : «Il desiderio di preservar la tua vita ò Sire, mi spinge in ora cos'intempestiva a turbare i tuoi riposi. Hai da sapere che in questo punto finisce di spirare Ermogene che nel ritirarsi a casa è stato ucciso. Prima ch'eglo abbia mandata fuori l'anima, send'io suo vicino e amico molto intrinseco, m'hà fatto venire a se, singhiozzando tutt'avvolto nel proprio sangue, m'hà detto:

- Terpandro, vattene al rè e digli che, send'io stato sedotto da Clitarco, hò avenenata quella bevanda che sua Maestà suol prendere ogni mattina, e che vedendo Clitarco che'l rè non è morto di quel deliquio, dubbioso ò ch'io il burli ò che'l discopra,

m'hà fatto ammazzare. Priegalo che siguardi dalle insidie altrui, e che perdoni a'trimenti miei.

- Io voleva interrogarlo per intender qualche cosa di più, ma già cominciando il gelo della morte ad intirizzargli la lingua, non ha più potuto rispondermi. Vagliato ò rè l'aviso in quella maniera che tel porge il mio affetto, e resta servito di non mentoar chi ti raguaglia, perche Clitarco non prenda anche a machinar contro la mia personna ».

Udita da noi così tragica istoria non finimo di maravigliarsi che un principe così stretto con noi di sangue, e che un medico accreditato di fede, avesser giammai potuto intraprender e misfatto così atroce. Tuttavia fatta riflessione intorno a qualche cosa notata prima d'ora nelle attioni di questi due scelerati, il rè hebbe qualche fondamento onde fermare il suo dubbio. Per lo che, consigliandosi a lungo con esso meco, fù da noi alla fine risoluto il far carcerare Clitaco. Già era finita l'essecutione e l'alba non ispuntava ancora, imaginatevi ò caro Antioco, se stanotte abbiamo riposato. Hor io ripensando alla serie delle seguite cose, dubitai ch'avendo Seleuco bevutò il veneno, se bene il primo deliquiò era passato, fusse dal secondo sorpreso. Ma non tardando Carneade ad armarlo di valorosi antidoti, mi liberò in qualche parte da così fatto dubio. Ciò che poi hà totalmente assicurata la sua vita, e sgombrata la mia tema, è stato il sapere ch'avendo il coppiere posta quell'avelenata bevanda in un vasello di porcellana, non si tosto ne fù pieno, che spezzandosi il vase si sparse tutt'il licore. Ond'ei senza dir'altro, composto un nuovo sorso lo portò in altra coppa a far bere a Seleuco. Mirate ò Principe, se l'caso hà per noi operato miracoli ».

La maraviglia e'l dolore d'Antioco in udire così strani successi fù quale ogn'un può credere d'un figlio così divoto. Rispose ed interrogò di molte cose la reina. Ed ella in quest'occasione, parlando più co'gli occhi che colla lingua, non lasciò modo alcuno per fare intendere al suo amato che, s'altri machinava congiure contro la vida del padre, ella ordiva lacci contro la libertà del figlio.

Mentre così divisavano ambidue, ecco una damigella che molto in fretta dimanda Stratonica : «Signora, il rè vi sta aspettando ».

Tolse commiato la bella. Dio sà con qual cuore. Il ricordarsi ch'ella era venuta per iscoprirsi al suo caro, e che si partiva senz' aver operato cos'alcuna, la destò sentimenti nell'animo che non sono espressibili con altro che con un lagrimevol silentio.

Vattene, ò misera, a ricompensare le repulse fierissime del tuo amante colle dolci accoglienze che sempre t'ha fatto il tuo sposo. Finalmente, benche già vecchio, Seleuco solo è quegli che t'adora.

Ma giunta al marito, fù dall'arco d'un ciglio sdegnoso trafitta con saetta di terrore. Ohime, a qual sciagura preludono segni così mortali?

«Conoscete queste forme Stratonica?, ed ella affermato che sì, leggette le lettere, che poscia vi dirò il resto», soggiunse il rè.

Posesi à leggere Stratonica con quell'alteratione che ragionvolmente le potea cagionare la sovragiunta d'un impensato infortunio, e la fierezza d'un insolito volto di Seleuco.

E doppo d'aver mostrato nella varietà de'colori onde tinse la guancia, la diversità delle punte onde le si trafisse l'anima :

«Io veggio, disse, ò rè, che queste sono lettere di mio padre. Ma non arrivò a comprendere quali negoti abbia intrapeso con Clitarco, ed in qual guisa io gli venghi promessa per moglie ».

All'ora il vecchio non potendo più contenersi esclamò :

«Ah Stratonica, Stratonica. Vostro padre hà sempre machinato contro la mia persona e, con odio troppo implacabile, quando non m'hà potuto tor la vita, m'ha insidiato l'honore ».

E seguendo a dire con quanta ingratitudine Demetrio avea corrisposto all'affetto ch'egli sempre gli avea portato, rimproverò a Stratonica molti beneficii che gli avea fatti, e molte occasioni ch'avea avuto d'oprimerlo. Indi, con atto veramente horribile, giurò sulla vita d'Antioco di non tenerlo mai più ne per socero, ne per amico. Anzi perseguitandolo eternamente spendere il proprio sangue per compargli la morte. E protestò che, se non fusse stato indecente all'honor suo, avrebbe rimandata a Stratonica a Demetrio, com'un eterno rifiuto del suo sangue e della sua amicitia. Percio che poca ventura ad ogni modo prediceagli l'animo ch'ei fusse mai per aver con essa seco.

Così sforgatosi Seleuco, perché nelle di Demetrio v'era una particella che dicea :

«Fidatevi dell'amico ch'io non l'hò mandato costì per altro», si consigliò chì potesse esser quest'amico e, venendogli grandemente in sospetto la persona di Climene, il fè subito segretamente carcerare.

Ma Stratonica che per le parole del rè era rimasta in quella stanza come chi è percosso dal fulmine, non potendo più reggere al senso, si partì da gli occhi del marito e, concentratasi nella più rimota camera che si trovò tra piedi, quando s'accorse di non aver altro testimonio al suo dolore che la propria miseria :

«Perché più vivere, cominciò, meschina, in tempo che'l cielo è risoluto di piovere ogni sciagura sovra la tua vita? A quali speranze riserba più la mia gioventù quella cieca

Fortuna, che non hà mai saputo compartire i suoi beneficii se non dove si sono manco meritati? Io condannata a gelare tra le insipide freddezze d'un vecchio marito, mentr'ardo alle inutili fiamme d'un giovane amante. Io seguace di chì per troppo amarmi è giunto all'odio. Io posseditrice d'una bellezza i cui fiori sono sempre irrigati dalle mie lacrime. E debbe stare nel mondo? Debbo mirar questo sole? Bere quest'aria? Passeggiar questo suolo? Ah nò, misera Stratonica. Non è più tempo di vivere. Muori povera Reina, e quando il tuo dolore non sia bastante ad ucciderti, riccorri a gli aiuti del ferro e del veneno.

Dove sei Demetrio padre speranza mia? Che non vedi le lacrime della tua Stratonica? Di quelle cara figlia che tu tante volte, stringendo al tuo seno e sospendendo al tuo volto, chiamaste viscere dell'anima tua? Se almeno quando questo cuore non potrà più respirare, quando si smorzeranno i colori del volto, e che quest'occhi non avran più forza d'alzar lo sguardo, tu giungessi opportuno a dirmi «vattene in pace, o figlia», felice il mio passaggio ». Così piangea la delitia dell'Asia, l'amor della Soria, e le sue lagrime non aveanno chi le consolasse, i suoi sospiri chi gli accogliesse. Così erano dal fiero destino condannati al dolore e quegli occhi cari, quelle guance adorabili, quel sembiante celeste. Ed io avrò penna che possa volare sulle rigidezze de'suoi affanni senza spezzarmi ad ogni passo il cuore? Ah passiamo oltre, ò lettore. Non si può senza sacrilegio descrivere una dea piangente.

Seleuco in tanto, assicuratosi il dì seguente della propria salute, si diede a ringraziar gli iddij coll'ordinar sagrificii. Fumavano per tutto sù gli altari le vittime scannate, e scrivendo sul suolo a caratteri di sangue le allegrezze del regno, parea che con altro un'porporato inchiostro potessero attestare i communi assetti alla salute regia. Pretendeano i vassalli più divoti, ch'entro quelle sacre fiamme ardessero più ch'egli olocausti i proprii cuori e, ringratiando con lingue di fumo le protettioni del cielo, incensavano in un medesimo tempo con atti adulatorii le ambitioni di Seleuco. Non è agevole il dire quante ambascierie de'principi in pochi giorni capitarono alle corte, per allegrarsi con esso lui dell'ottenuta salute e quante feste publiche e private per la medesima cagione si facessero per tutta la Soria.

Solo Antioco e Clitarco, principi veramente degni d'altra fortuna che di quella che all'ora godeano, l'uno disteso in un letto, l'altro sepolto in una prigione, faceavano un doloroso contrapunto all'armonia di queste hilarità.

E'la carcere un inferno compendiato in diece palmi di sito. L'humana crudeltà che nel tracciar tormenti hà sempre imitato le diaboliche operationi, in nessun'altra machina

hà maggiormento espresso l'intimo della barbarie che nell' inventione della carcere. Essa è il sommo de' mali perche ci contende il sommo de'beni ch'è la libertà. Le indispositioni del corpo ed i mallori dell'animo, per gravi che siano, non arrivano giammai a martirizare tut'i nostri sensi in un tempo come fà la prigione. Anche la speranza ch'è il conforto d'ogni male, diventa nella prigione un'inquietezza del cuore.

Stava Clitarco cinti di catene in una stanza dolorosa così che le tenebre in essa arrivavano a far ufficio di pietà.

Il loro horrore, che non lasciava vedere tutt'in un tratto le sue miserie a chi v'abitava, poteasi in certo modo chiamare un danno benefattore. Carco più di pensieri che di ferri, premeva il misero quel letto che con troppo esausta povertà era giunto a servirgli per tavola e per riposo. La solitudine, ch'era la più frequente compagnia ch'egli avesse, non potea con altri colloquii sollevarlo che con quei d'un malinconico silentio. Solo i sospiri che pur troppo vehementi gli uscivano dal petto, pietosi più d'ogn'altra cosa, cercavano di rompere quelle mura che troppo indegnamente costituivano una miserabile regggia ad un principe caduto dalla gratia della fortuna.

Seleuco cui premeva grandemente il saper questo fatto, non tanto per castigare i rei quanto per conoscere in qual maniera s'era tramato il delitto, vedendo che pe'l vigor delle leggi ei non potea condannare chi non avea contro di sé inditii che'l convincessero, vivea per questa facenda oltre modo inquieto. E tanto più vivea inquieto quanto che, desiderando per certa occulta alienatione d'animo condannar Climene, vedeva che se Clitarco non confesseva qualche cossa, egli era forzato a liberarlo. Tra questi dubbii agitato Seleuco non mancava sovente di partecipare i suoi pensieri con Antioco il quale, allentando alquanto per questi affari il rigore della sua disperatione, s'era con gran fervore dato a sapere com'andava il maneggio di questa pratica. Egli per tanto consigliò al padre che, già che non v'era altro rimedio, facesse d'assoluta potenza tagliar la testa a Clitarco. Conciofusse cosa che trattandosi di delitto così grave non era punto biasimevole l'arrivar per via d'equità, ove non si potea giungere per via di giustitia. Non si scordava Antioco, benche non pensasse di vivere, che solo Clitarco gli potea contrastar la corona. Onde non solo per questa ragione, che nell'animo de'principi è sempre potentissima, ma per cagione anco dell'affetto che portava al padre, procurava in ogni modo d'annientare chiunque avea machinate le offese di lui. Erano oltre di ciò fomentate queste deliberationi dal principe per le querele e per le smanie che contro Clitarco, ma più contro Climene, faceva ogni giorno Licofronia. Percioche, amando ella tenerissimamente il rè e più teneramente Antioco, non potea sofrire che non si castigassero per qual si voglia mezo coloro ch'erano

pretesi rei di lesa maestà. Erasi costei, com'è solito delle donne, cangiata in un subito contro all'infelice Climene; e se prima per essere questi stato amico di suo figlio, ella co'favori l'avea portato all'altezza delle maggiori amicitie della corte, ora perche poteva esser stimato reo cercava con ogni studio possibile di porlo in odio a tutt'il mondo. E perseguitandolo a tutto suo potere giurava che, s'egli anco fusse stato suo figlio, avrebbe avuto cuore di mirargli col ciglio asciutto la testa spiccata dal busto. Seleuco dunque, appigliandosi al consiglio del principe, fece senz'altro intimar la morte a Clitarco. Fù nel consiglio di stato gran disputa se, non avendo il rè oltre Antioco altro successore che'l nipote, fusse spediente alla corona il riserbarlo per ogni caso in vita. Ma Seleuco gravemente favellando disse ch'egli non ambiva di lasciar la corona a chi meritava la manaia, che la sua successione non poteva aver miglior fortuna che'l finire colla virtù per non mai cominciare col vitio, e ch'egli non avea viscere che gli somministrassero tant'impietà di raccomandar la vita e la difesa del suo populo ad uno che, non sapendo perdonare al proprio sangue, avea tentato di salire al trono col piè dell'assassinio.

Ecco Clitarco qual fine ha decretato alla tua vita quella stella che, mirando il tuo natale con troppo infausto raggio, t'impresse nell'animo inclinationi che doveano dedicarsi ad opre degne d'un carnefice.

Non è sempre lontano dalla fortuna regia il suplicio. Moiono anche i principi in quella guisa che spirano gli huomini più vili. Perciò che la spada della giustitia non esenta dal suo taglio solo l'innocenza.

A questo passo si trovava giunto questo congiurato, e pure i suoi dolori non eran di gran lunga eguali a'dolori che la reina sentiva per la sciagura de' proprii affetti. Ella vedendo in corte tanti disgusti di guerre, di congiure e di malatie, e sentendo che non si trattava d'altro che di vendette, di carceri e di manaie, e quel ch'è peggio trovandosi avvilita dal marito, sprezzata dall'amante e lontana dal padre, diede in una maliconia così fiera, che poco mancò che non arrivasse al delirio.

Smorzate per tanto nel suo volto le vivezze della gratia, ed impalliditi i colori della beltà, altro non somigliava la misera nel sembiante, che un cielo notturno in cui fusse spento il sole dell'allegrezza. Godea di star sola, e godea di piangere, forse per lavar colle lagrime quelle macchie d'immodestia che nel cristallo del suo animo le avea potuto imprimere l'impurità de gli sguardi.

Già per così dire avendo fatto l'habito alla mortificatione e al disguto, era venuta a segno che potea mirare il volto d'Antioco senza punto alterarsi, e potea non alterarsi senza punto mirarlo. Quanto di ristoro concedea alle afflittioni della sua mente, era il

suono d'un cembalo che coll'acciaio delle corde, rendendo guerriera l'armonia, arrivava a vincer per forza, benché per breve spatio di tempo, l'essercito delle passioni da cui si trovava assediata.

In amor che val beltà
se per dar tormento a un cor
nulla fà
bella guancia e bel crin d'or?
Ahi che a farsi a morte
non beltà ma ci vuol sorte.

Così finiva di cantare un giorno, quando le giunse alle mani un foglio sigillato, che da una delle sue più confidenti cameriere le fu con gran riguardo introdotto.

Era questa scrittura opera di Clitarco. Egli vedendosi vicino alla morte, e non essendogli per altro amaro il morire che perché più non potea beatificarsi col servire la sua amatissima Stratonica, deliberò di scriverle questa lettera, ed in essa dar quella discolpa delle proprie attioni che'n qualche parte appresso la reina poteva menomarne il biasimo. Stratonica, avezza a trovar sempre nel candido delle carte qualche bruna sciagura, non l'aprì senza timore e non la lesse senz'alteratione. Diceva così il contenuto:

Signora,

Poscia che'l mio vivere è così presso al fine che non m'è più lecito il contar giorni ma hore, io non debbo partirmi da questo mondo senza tor commiato da voi che sempre mi siete stata padrona, ne debbo lasciare impressa nella vostra mente un'opinione crudele di me medesimo, senza darvene quella discolpa che richiede l'osservanza che con voi professo. Percio, se forse con poca sodisfattione del vostro gusto, v'hò indotta a legger questo foglio, scusate la mia necessità, e gradite la confidenza. Impercioche, se ben io sò che'l tacere ò'l confessare non mi sottomette ò mi libera dalla morte, ho non di meno a caro che ciò che leggerete qui dentro stia sempre sepolto nel fondo del vostro cuore. Il confidare in voi no mi potrà mai essere apposto perché, oltre che nella vostra persona concorrono tutte quelle qualità che ponno assicurar la segretezza, io potrei sempre dire d'aver confidato nella mia vita.

Già sapete o signora, e ben troppo il sapete misero, ch'io nacqui per adorarvi. La mia età crescendo a'raggi della vostra bellezza, in tanto mi fù vita quant'hebbi speranza d'introdurmi nella vostra gratia. Arsinda la Principessa, adocchiate le mie qualità, se ne

compiacque, e ne fe'dissegno alle fortune di sua figlia. Io altresì fatta riflessione alle sue maniere, la stimai proportionata ad implorarmi i vostri amori. Ella sua traccia de'suoi fini mi s'incontrò per amica, io sulle vestigia de'miei desiderii la seguii per confidente.

Successe all'esordio della nostra amicitia, il raconto delle mie passioni. Ond'ella veduta opportunità da guadagnarmi, per una parte volentieri intrapendeva il mio aiuto per l'altra mi disperava dell'effetto, sicura con quest'arti di disciogliermi dal vostro e di legarmi all'amore di sua figlia. Voi sapete ò reina gli uffici, i tentativi, e le persuasioni ch'ella vi fece in mio nome.

La vostra crudelta fu la mia ruina e il suo sdegno. Quand'ella s'accorse che, ne per le vostre rigidezze io potea distormi da voi, ne per le sue lusinghe accostarmi ad Euripia, deliberò di perseguitarmi. Non occorre il riandar disgusti. A nessuno più che a voi è noto a quai cimenti ell'hà più volte posta la mia riputatione e la vita. Non dimeno ora che sono per gir nell'altro mondo, le perdono ogni offesa e la restituisco nella mia gratia primiera. Trovatomi dunque privo del suo appoggio, disperando dall'avevi per amante, mi rivolsi ad ottenervi per moglie. Le dissensioni tra vostro padre e marito furono i fondamenti ond'alzai le mie machine. Supponetemi amante e concedete ogni eccesso. Offendereste la vostra prudenza se vi maravigliaste nell'essame delle mie attioni. Basta. Le cose caminavano bene se la rottura d'un vase di procellana non fracassava in un punto le mie fortune. Il cielo che mi conosceva indegno del vostro affetto, non hà voluto ch'io provi che cosa sia la vostra gratia. Quelle vostre bellezze c'hanno avuto qualità di beatificare ogn'altro, me hanno reso infelice. Giusta pena de gli iddij che, sapendo che nell'adoravi io v'antiponeva ad essi, non han voluto ch'io mi vanti d'aver defraudato a loro honori senza perder la vita. Così vanno le cose del mondo, ò Stratonica. Clitarco nato principe, cresciuto alle speranze d'un regno sulla più fresca etade ad esser decapitato. Io moio, ò carissima, dispensatemi che nell'ultimo di mia vita, io mi vaglia di questa parola, io moio pieno di tutti quei discontenti, e abbandonato da tutte quelle consolationi che'n casi simili hanno giammai potuto rincorare ogn'altro miserabile. Solo potrevve felcitar la mia morte, l'assicurarmi che queste mie sciagure fussero compassionate da una sola stilla de gli occhi vostri. Ma è temeritade l'aspirare a tanto. Sò che gl'occhi vostri per esser stelle mi son nemiche, onde non si dee sperar pietà da gli nemici. Rimanetevi in pace, ò signora.

Non è agevole il dire quant'impressione fece quella lettera nell'animo di Stratonica circa l'affetto e la pietade. Rimproverò la mesta, le sue disventure al cielo poiché nel finir di trovar uno che l'ama cominciava a pederlo. In somma non potè

contenersi di partecipar questa lettera ad Arsinda, che all'ora era la sua cara, la sua favorita. E tanto più volontieri le la porticipò, quanto che prima d'ora aveva veduto che Arsinda, seguendo lo stile della donnesca incostanza, mutato tutto l'odio ch'avea verso Clitarco i, un affetto e in una compassione indicibile, si segnalò tra gli altri della corte nel piangere la malvagità de gli infortunii suoi. Consigliatesi po lungamente insieme, Arsinda senz'altro dire si condusse a Seleuco, e gli fece conoscere con potentissime ragioni che, già che Clitarco si contentava di morire senza confessar cos'alcuna, era spediente alla corona, per iscoprir gli aguati e le insidie de'suoi nemici, che gli s'offerisse la vita purch'ei palesasse il trattato. Fù il rè dificilissimo ad assentire a questa risolutione. Ma finalmente, apreso quant'era per se utile, condisce a tuttociò che desiderava Arsinda.

Ell'avuta questa gratia dubitò della cortesia di Clitarco, benche nella lettera della reina n'avesse di già avuta qualche caparra, onde le parve a proposito prima che trattar con esse lui di cos'alcuna il tentar con un biglietto l'animo suo. Scrissegli il pertanto con ogni affetto, e gli attestò quando di cuore ella si pentiva d'averlo mai disgustato e quanto amaramente si doleva di vederlo condotto a cotal fine.

Clitarco letto il biglietto, s'imaginò di sicuro che Arsinda, anche nell'ultimo della vita di lui, lo volesse affligere con qualche specioso inganno. Tuttavia dissimulando il suo dubbio rispose in un foglio così :

Principessa,

L'acquistar la vostra gratia in quel punto ch'io sono per perer la vita, è un necessitarmi a piangere per una cosa di più ch'io lascio in questo mondo. Maggior pietà m'avreste usato, ò Arsinda, se trattandomi da nemica in quella giusa che mi siete stata fin'ora, m'avreste fatto avanzar il dolore di non poter più godere le vostre cortesie. Altro non avete operato, col consiliarmi a voi, che aggiungere il peso della vostra memoria al carico che mi porto all'altra vita. Tutto riconosco dalla mia stella, c'hà potuto farmi tanto misero, che anche le gratie mi vagliono per disventure. Godo tuttavia, ò Signora, di morir lagrimato da voi, già che ho vissuto perseguitato da voi. Assicuratevi, che chì non s'è mai risentito delle vostre ingiurie, se non forzato dalla riputatione, non si scorderà del vostro affetto se non vinto dall'eternità.

Arsinda avuta questa lettera volò tutta lieta alla prigione. Complì, e nogotiò con Clitarco gran pezza. Alla fine operò ch'egli si risolvesse di ricomprar la sua vita a prezzo di confessione. Al negotiato successe l'essame e nell'esame propalò molte cose degne di segreto, una delle quali fù l'accusar Climene per uno de'principali essecutori della congiura. Fù Climene su quest'inditio tormentato asprissimamente ma accertandosi che a

qualsivoglia maniera non potea sottrarsi dalla morte, schivò l'avanzo de'tormenti col dire ch'egli era pronto a palesare ogni cosa, purché si trovassero presenti al suo essame Antioco e Licofronia. Raunastisi dunque i presidenti della causa nella camera del principe insieme con Licofronia, che come zelante della vita del rè non si può dire quant'avesse in ogni cosa perseguitato questo reo, appena s'erano sentati i giudici che si sentì lo strepito de'ferri che strascinava Climene.

Comparve il povero giovine con sembiante di passaggero all'altra vita. Il suo volto che pure dalla natura non avea sortito delineamento plebeo, magrifatto dall'angustia, mostrava in una pallida dissonanza di colore che l'armonia del proprio individuo principiava le sue distrutioni dal capo. Leggevansi nella sua pupilla lagrime ritenute dalla virilità, ed horrore abbozzati dalla morte. Non di meno raccolte le reliquie d'un brio già dissipato, con riso che altro non avea di vita che l'apparenza, proruppe a dire in questa guisa :

«L'esser mortale, e l'esser per conseguenza soggetto alle passioni ed agli errori, non dovrà farvi parere strano ò giudici, ch'ora mi veggiate inanzi agli occhi vostri caduto nel fondo delle miserie humane. Chi m'ha spinto in questo precipitio hà tanta forza che, con essempio di non volgar maraviglia, hà potuto dirocar petti più robusti e cuori di gran lunga più generosi del mio.Ciò però non sia detto per menomare in qualche parte la gravezza del mio delitto, ma per assicurarvi ò Signori che quant'io hò machinato contro al rè, non è stato per altro che per altro che per amore e per vendetta.

La dissensione de'medici nella vostra malatia, o Principe, è stata la cagione da cui si sono originati così lagrimevoli effetti. Io non sono in istato di parlar con amplificationi. Udite il puro racconto e compatite, si vi piace, non lo mio peccato, ma la mia fragilità. Quand'Ermogene si sentì strappazzato da Carneade per lo disparere c'hebbero insieme circa il male di vostra Altezza e che allo strapazzo s'aggiunse la poca gratie che gli faceva il rè, egli sdegnato mandò una lettera a Demetrio il mio Signore, tutta sparsa d'insidie e di tradimenti che contro d'esso machinava Seleuco. E tra le altre cose per consermatione gli scrisse che l'anno passato, vedendo il rè che vostra Altezza s'intrinsecava nella conversatione di Sofonisba, dubbioso che finalmente se la pigliasse per moglie e desideroso d'incrudelir nel sangue di Demetrio, l'avea fatta avvelenar da Carneade. Onde la misera partendosi poscia in brieve per la morte di Fausto suo padre, appena potè arrivar viva in Bursia.

Demetrio che già era persuaso dell'odio che gli portava Seleuco, veduto l'effetto di Sofonisba, non tardò a credere tutto ciò che gli veniva avisato da Ermogene. Onde

infiammato alla vendetta, avendo di già per suo confidentissimo il principe Clitarco, deliberò di mandar a questa corte qualche suo fedele il quale, stringendo con esso lui la pratica, il persuadesse a machinar contro il rè a cercar in ogni modo, ò per via diferro ò di veneno, di privarlo di vita. Nessuno de'suoi baroni gli parve più addattato a questa facenda che la persona mia. Per lo che tirandomi un giorno a discorrer seco nel più chiuso d'uno de'suoi gabinetti, doppo d'essersi doluto gravemente di Seleuco, e doppo d'avermi mostrate le lettere d'Ermogene, m'ordinò il viaggio ch'io dovea fare a questa corte e quant'io dovea operar con Clitarco.

Io ch'avea amata Sofonisba più che l'anima mia, e che se non era venuto a questa corte quando la reina la condusse per una delle sue dame era stato perch'io in quel tempo mi trovava lontan da Bursia per certi affari del rè mio Signore, pensate voi, ò giudici, quanto dolore io sentii nel vedere nelle lettere d'Ermogene, non solo la memoria ma la qualità della sua morte. Onde parendomi che nell'ubbidire al rè non solo concorrea la sodisfattione di far il miò debito, ma anche quella del vendicar la mia donna, accettai più che volentieri l'esseguire i di lui comandamenti.

Sgomentavami solo ch'io dovessi esser conosciuto non tanto da Stratonica, ma da molti altri di sua corte; pure dicendomi Demetrio che l'aver'io messo barba, e cangiato colla voce in qualche parte i delineamenti del volto, potea facilmente sottrarmi da questo dubbio, m'innanimò in maniera ch'io m'imbarcai a questa volta. Sopragiunto per mare, da una tempesta fui buttato nell'isola di Cipro ove, bisognandomi aspettar molti mesi commodità di passagio, m'avvenne il racconto di quella maga ch'io narrai giorni sono a vostra Altezza, il quale non diferisce in altro dal vero solo nella particella in cui feci mentione di mio padre e nelle infermità ch'io dissi che patii nell'ultimo.

Sò che vostra Altezza si raccorda di non sò che, che gli accennai d'un ritratto che viddi là nel palagio di quel monte, per cui poscia non potei soffrire di veder altro. Hor quest'era il ritratto di Sofonisba. Da questa vista infiammato più che mai all'impresa, il caso per facilitar più le mie sciagure provide anco al pericolo dell'esser io conosciuto percioche, andando un giorno à caccia, cascai da un altisismo diruppo e, rompendomi il naso e i denti, e cavandomi un occhio come vedete, mi rese sicuro di praticar tra miei senza che mai alcuno arrivasse a sapere ch'io mi fussi.

Guarito e presentatomisi commodo passaggio, giunsi a questa corte. Quì fingendomi forestiere, come vostra Altezza vidde, mi diedi solo a conoscere al principe vostro cugino, e procurai d'amicarmi con Ermogene. Il Principe, benche fusse volonteroso, travagliava a risolversi di congiurar contro al rè. Ma sapendo io ch'egli era

fieramente innamorato ancorchè senza corrispondenza della reina, gli promisi da parte di Demetrio di dargliela per moglie, tosto che Seleuco fusse morte. Egli che non potè star saldo a queste mosse, autenticata c'hebbe la promessa dalle lettere del mio Signore, corruppe Ermogene con molto oro e molte speranze, e lo spinse ad avvelenar Seleuco. Subito ch'io conobbi ch'egli avea eseguito il fatto, se ben per la rottura del vase non sortì'l suo fine, l'uccisi la notte seguente per assicurarmi ch'egli tacesse. Ma per quella medesima via per la quale io stimava aver cautelato la segretzzza, per quel istessa venni a palesarla. Perciò che, restndo Ermogene come sapete ancora tanto vivo che potè avvisar del fatto Terpandro, ogni cosa si discoprì. Così per appunto è passato il negotio, ò giudici? Resta ora, disse, con un gran sospiro, che voi sappiate ch'io mi sia, ma di ciò nessuno vi può far maggior testimonianza che questa dama che siede quì frà voi».

E'n questo dire, mostrando a Licofronia una cicatrice ch'avea sopra un baccio :

«Hor dite voi, soggiunse, ò Signora, se conoscete vostro figliuolo Alceste?»

Lettore, a me non da l'animo di delineare il sentimento d'una madre che, doppo lunghissimo tempo ch'è stata lontana dall'unico figliuolo, viene a rivederlo colla manaia sul collo. Chi hà cuore, arrivi col pensiero ov'io non posso giunger colla penna.

Solo dirò che i giudici compassionarono tanto questo caso che, se non si fusse trattato di delitto di lesa Maestà, forse commutando la pena della vita in alcun'altra pena, avriano dato qualche luogo all'indulgenza del reo.

Così moristi, ò Alceste. La malvagità della tua sorte non potè esser da te troncata se non col ferro che ti troncò la testa. Miseraro. Non sarebbe mica stato lagrimevole il tuo caso, se ti fusti accinto alla congiura acceso da altre fiamme che da quella vendetta e dell'amore. Qual è quel cuore per generoso che sia che, spronato da questi due affetti, non corra a qualsivoglia precipitio? Sia ciò essempio a chi vive.

Ma Clitarco ch'era stato per mezo d'Arsinda liberato dalla prigione e dalla morte, benche per sempre bandito da Damasco, volle per gratificare in qualche parte il beneficio da quella dama ricevuto, isposare Euripia. Così l'un congiurato per esser principe passa alle nozze, l'altro per esser privato và alla forca.

Sedate in questa maniera le turbulenze di Seleuco e d'Antioco, e ripiena per queste nozze d'allegrezza la corte, maggiormente crebbe il contento perche Demetrio, vedendo scoperti i suoi dissegni, tentò la pace con Seleuco e l'ottene.

Svegliosi per tanto Stratonica al rumor delle feste da quella malinconia in cui viveano sopite le sue bellezze, e cominciò a riacendere in se gli usati splendori del volto e ad avvivar le solite gratie de gli sguardi e del riso.

Antioco, il tuo sole s'apparechia a correr l'ultimo de'tuoi giorni. Che si dee fare? Salva la tua continenza e perdasi la vita. Così questo povero disperato, vedute rifiorir nelle rose della sua nemica le spine della sua sorte, si diè di nuovo ad astenersi dal cibo, per non alimentar nella debolezza della sua vita il pericolo della sua modestia.

Ma Seleuco, cui non mancava altro per intieramente felcitarsi nelle allegrezze della pace che'l veder qualche miglioramento in Antioco, datosi tutto a'sagrificii e alle divotioni, in altro non ispendeva l'hore del giorno che'n sospirar dal cielo qualche riparo alle ruine del cadente figliolo.

Giacesi vicino a Damasco tre miglia valle che, dentro una mesta amenità di cipressi da quali era foltamente ingombrata, nascondeva un tempìo eretto a gloria d'un dio senza nome. Quivi la solitudine che si parea nel proprio regno, comandando con scettro di silentio, intimava a tutti que'ch'entravano nel bosco decreti di terrore e d'ammiratione.

La fabrica che nell'architettura mostrava una maestà a cui s'inchinavano anco i secoli, aiutata da quelle circostanze d'horrore e d'antichità che rendono funebre un edificio, era riverita dal peregrino come stanza che non potea rinchiudere altro in sè che l'oscura deità d'un nume non conosciuto.

Nere nottole e funesti augelli, che con lugubri svolazzi circondando il tempio formavano un infelice garrito, erano que'cittadini che, habitando le latebre del bosco, accordavano a'colori del manto la mestitia di quelle frondi che'anche nel tremolio spiravano flebilità.

Qui risole il rè di ricorrere ogni girorno senz'altro corteggio che quello di due soli baroni, sicuro che s'ei pregava per una malatia non conosciuta solo da un incognito. Dio potea riceverne il rimedio. Ed ecco che alla terza statione fornito il sagrificio, s'addormenta a'piè dell'altre, e ode in sogno una voce che gli dice :

«Seluco, fa cercare Erasistrato. S'egli non guarisce tuo figlio, la sua morte è irreparabile ». Svegliatosi il misero a questa voce, che come tono il percosse, ritornò subito in Damasco. E doppo d'aver minutamente cercato se si trovava nel mondo medico che si nomasse Erasistrato, gli fù risposto che non solo si trovava, ma ch'egli era vassallo di sua Maestà. E che non era molto ch'avea presa per moglie una bellissima cittadina di Damasco.

Fatto il rè venire Erasistrato, mirollo contrasegnato d'un sembiante così nobile e così avvenente che, dalla vivacità del suo tratto e dall'allegrezza della sua conditione, fece subito augurio d'una buona fortuna alla cura d'Antioco. Poveri travagliati, quanto

presto corrono a credersi ciò che vorrebbono che seguisse circa l'effettuatione de'loro desiderii. Peccano tutti gli huomini intorno questa leggierezza, ma più di tutti vi peccano i grandi, percioch'essi come più superbi nelle appetenze loro non si ponno dare ad intendere che la speranza possa aver cuore per ingannarli.

Esposto Erasistrato agli occhi de gli altri medici, e della corte, divenne subito bersaglio a'colpi della detrazione e dell'invidia. Ma egli ch'avea spesa la maggior parte de gli anni suoi in casa d'altri rè, sapendo l'arte dell'insinuarsi nella gratia d'ogn'uno, si valse a tempo non meno della scienza che della sagacità.

Ma Seleuco, che con ogni diligenza procurava che questo medico non fusse distratto da altri pensieri che da quegli ch'erano necessarii allo studio de'rimedii, volle che sua moglie si conducesse in corte a star con esso lui, e diede ordine ch'ella fusse trattata come dama cara alla reina.

Rassettate in questa maniera le cose, entrò Erasistrato alla prima visita del Principe, e con esso lui entrarono Seleuco ed Antipatro, aio del Principe. La stanza meza priva di luce fù'l primo inditio c'hebbero tutti tre della poca vita dell'infermo. Volarono gli sguardi a quel letto, che già cominciando a trasformarsi in una bara altro non conteneva che una miserabile compagine d'ossa animate da uno spirito fuggitivo. Era per tal modo disfatto Antioco, ch'avendo acquistata dal male una figura tutta da lui diversa, altro non ritenea del primier sembiante che la vivacità del guardo in cui solo, com'in un sicuro contrasegno, era ridotto l'infelice padre a rinoscer l'impronto della propria somiglianza.

Forse la Natura, rubbandogli in questo tempo la nativa forma, l'avea con una pietosa crudeltà sottrato a quelle lagrime di più ch'avrebbe versato Seleuco rimirando in lui la sua effige. Ma qual miseria potea avvenir maggiore al povero Antioco, che l'esser condotto a tale che paresse ragionevole in defraudarlo da quel pianto cui gli occhi paterni eran dovuti per legge di pietà? Con tutto ciò meschino il rè non mancò d'inhumidire le guance in maniera che, se l'aio e'l medico ch'eran presenti non gli avessero accennato che avvertisse a non piangere, avrebbe senza dubbio, precorrendo la morte del figliolo, proveduto di lavanda l'amato corpo di lui. Consideraronlo occupato dalla malinconia, oppresso dal silentio e astratto dall'humanità. Ogni cosa ch'avea d'intorno parea ch'infondesse horrore e che sapesse d'infortunio. Anche l'aria, appestata dalla sua sorte, agitava nell'ambiente della camera un non sò che di grave e di mortifero.

Il rè fattegli alcune carezzuole, ed interrogatolo più volte come si sentiva, non ne potendo cavare altra riposta che una voltata di spalle, si consigliò lagrimoso col medico intorno ciò che si dovea fare per ravvivar questa moribonda salute.

Erasistrato all'ora, reccandosi in mano il braccio d'Antioco, osservò tutte pensoso dal tamburo del polso se l'anima di lui cominciava ancora a batter la marchiata. Indi pieno di gravità disse che non vi mancavano occasioni da sospirare, che però egli in quella prima visita non osava ancora prognosticare cos'alcuna di certo, che avrebbe stimato ottimo rimedio il rallegar le mestitie d'Antioco a forza di liete conversationi e di dolci musiche, perciòche benissimo vedea che due principalmente erano le infirmità che'l portavano alla morte, ciò a dire la malinconia e la debolezza. Così seguendo a discorrere il medico appagò per tal modo l'espettatione del rè, ch'egli pendendo dalla sua bocca conservava le sue parole come riposte avute da un oracolo. Hebbe Antipatro il carico d'ordinare i festini e d'assegnar l'hore alla raunanze delle dame. Quivi dovendo spesso intervenire la reina, non solo come prima in autorità, ma come prima in bellezza, fù cagione che l'altre per non restare in questa parte cotanto inferiori a lei uscissero con habiti e con abbigliamenti veramente inventati dall'emulatione e trapunti dall'invidia.

Divenuta per tanto la camera d'Antioco un ristretto in cui la pompa avea epilogate tutte le sue magnificenze, e una scena ove s'erano accesi tutt'i lumi della beltà, sentissi il povero principe sollevar miseramente al paradiso.

Non v'era, doppo Stratonica, dama, se ben la corte abbondava di bellezze non ordinarie, più bella di Pollibia moglie del medico. Questa, gli anni della quale sembravano un mazzetto di fiori legati dalla gioventù, superando di tanto l'altre di quant'ell'era superata da Stratonica, pareva un mezo termine posto in quella conversatione per provare quell'infinito a cui arrivava il bello della reina.

S'io sapessi discervere la divinità, forse ardirei d'ombreggiar quelle dolcezze che sentivano tutti gli occhi nell'affissarsi nel volto della reina, mentre si sedeva appresso al letto d'Antioco a festeggiar coll'altre dame. Ma egli è pazzia l'accingersi all'impossibile.

Erasistrato che non era punto ignorante del linguaggio de gli occhi, vendendo che tra la reina e'l principe passavona sguardi che portavano e ripportavano saette, non tardò a comprendere in qual tempesta si fusse perduta la sanità d'Antioco. Cauto pertanto nell'osservare, s'avvidde in men di due giorni che, ogni volta che Stratonica compariva, il povero principe impallidito sudava. Tremavagli in bocca la lingua e sbattevagli il cuore nel petto, ed alterandoglisi i moti del polso parea che colle frequenti battute anhelasse a chiamar soccorso. Pensono Erasistrato, qual rimedio troverai al male di questo principe,

già c'hai avuto fortuna di conoscerlo? Egli incenerisce per un foco cui non conviene meglio cos'alcuna che'l silentio. Come potrai applicarti a porre in uso i medicamenti se non è lecito il risolversi ne anche a formarne le parole? «Oh mia sorte veramente crudele? E che mi val che tu m'abbia cimentato alla più gran cura del mondo per farmi acquistare honore, se m'hai posto un introppo tra piedi che m'hà da far perder la vita?»

Così diceva sospirante il medico in quell'angustia d'animo che non poteva aver consolatione maggiore che'l disperarsi.

Ma doppo un gran sospensione di mente corre a Seleuco, ed esponendogli ch'aveva alla perfine trovato il male d'Antioco, gli dice ch'egli è irrimediabile:

«Ohime, dunque tù hai cuore, rispose il rè, per darmi nuova così infelice? E da qual cagione così mortale viene originata una malatia cui la mia corona non vaglia per applicar qualche rimedio?

- Sire, ripigliò Erasistrato, l'infermità deriva da amore. Il principe per esser giunto all'eccesso dell'amare, è arrivato all'ultimo punto del vivere ».

Perduto il rè, tra la maraviglia e l'incredulità, per una parte rise, per l'altra sospirò. Ma giunrando il medico ch'egli era verissimo tutto ciò ch'ei gli diceva, e offerendosi a farglielo veder co'gli occhi proprii, Seleuco pallido :

«E chi può mai esser questa dama c'hà potuto affascinare in maniera il mio povero figlio ch'egli per amor sua sia forzato a morire?

- Quand'il principe era sano, soggionse il medico, la fortuna il portò un giorno a veder Polibia che ancor non era mia sposa. E scorgendo in lei un privilegio di bellezza che l'habillitava all'amor di qual si voglia Grande, se n'accese in guisa che in brieve tentò tutt'i mezi per averla. Ma ripugnando a'suoi costumi l'usar la forza ove non valevano le preghiere, saccorò per tal modo che risolse d'irsene a morire in Laodicea. Vostra Maestà sà meglio di me s'egli era destinato a quella volta. La malinconia poi cresciutogli ogn'ora col silenzio, l'hà, distendendolo in un letto, consumato com'ella vede. Però forse il suo male non sarebbe giunto all'impossibile del rimedio se, coll'occasione dell'esser'io venuto fatalmente alla sua cura, egli non avesse e riveduta e riconosciuta. Polibia per mia moglie. Ecco ò Sire, a qual'eccesso di miseria è giunta la sorte d'ambi noi, che credendo vostra Maestà di trovar medico addattato alla di lui salute ed io cura proportionata alla mia ambitione, l'uno e l'altro abbiamo miseramente cooperato alla morte di lui ».

Se'l rè all'ora diesse in un eccesso di lagrime e di lamenti, pensilo quel padre che ridotto alla povertà d'un unico figlio hà nella vita di quegli riposte tutte le speranze della sua progenie. Maledisse il giorno della propria nascita, si chiamò ingangannato

dall'oracolo e protestò al cielo la sua disperatione. Indi, riscaldato nel bollore de gli affetti, accolse insieme tutti gli entinemi più accuti e tutt'i sillogismi più sottil per imprimere nel cuore d'Erasistrato un argomento di verità, e che in esso lui consisteva tutt'il bene d'Antioco, che s'egli come marito si contentava di lasciar Polibia a desiderii del principe, non vi sarebbe stata fortuna ch'esso non avesse vuotata nella casa di lui.

Si difuse poi in mostrargli la felicità che pendeva a popoli dalla vita d'un prencipe così ben qualificato, l'allegrezza del padre, che si sarebbe veduto rinato nel figlio, e l'obligo d'un beneficio che donandogli una posterità non potea mai esser soggetto all'oblivione.

Ma il medico, simulando uno sdegno che non passava i confini della fintione, fatto artificiosamente arrogante, rispose che non sapea se que'consigli che sua maestà si forzava di dargli fussero stati da lei presi per sé quand'ella si fusse trovata nel grado che si trovava Erasistrato. Esser più che sicuro che's Antioco si fusse innamorato della reina, sua Maestà non avrebbe soferto che alcuno le avesse persuaso il rinonciarla all'amante.

Qui Seleuco non potè aspettar ch'egli passasse più oltre ma, esclamando con una vehemanza originata dall'affetto, paterno :

«No piacesse pure agli iddij, disse lagrimoso, che'l mio povero figlio si fusse acceso di mia moglie, ch'io senza perder punto di tempo, correrei a spossessarmi d'una donna per far acquisto d'un rè, ma non mi degnarono di tanto le stelle. La mia sorte, c'hà veduto il mio arbitrio tutt'a favore di mio figliol, non hà voluto che la sua vita penda dalla mia volontà. Oh tra quanti mai generarono al mondo infelicissimo padre. E qual fortuna non harei potuto decantar nelle mie glorie s'essendosi Antioco innamorato di Stratonica, fusse toccato a me il privilegiarmi appresso la sua gratitudine col dargli un'altra volta la vita?»

Così diceva Seleuco, e bagnava in tando colle pupille disfatte in acqua il venerabile di quella canitie che gli rendeva il volto non men grave che maestoso.

Si desidera quell'habilità che non si possiede, non tanto per essercitarla, quanto per aver una cosa di più che non s'avea. La privatione è tanto noioso che, quand'è anche privatione del superfluo, tormenta. L'animo nostro che tende sempre all'impero, corre volontierissimo a quelle attioni che sono effetti d'una qualità acquistata di nuovo, ancor che per altro le attioni siano di poco gusto.

Se questo rè si fusse accorto d'aver possibiltà di beatificare Antioco, prima che sospirar questa possibilitade in altri, forse non l'avrebbe posta in essecutione con una vehemanza così grande.

Quand'Erasistrato vidde il rè nel colmo del dolore, gli si buttò a'piedi e'l pregò che si achetasse perché'l dar vita al principe stava in sua mano. E seguitando a spiegargli l'amor d'Antioco verso la reina fè che'l pietoso padre isvenne per soverchio di tenerezza.

Posesi poi ad osservare le alterationi del figlio quando sovragiungea Stratonica, e s'accertò di quello che gli avea affermato il medico. Indi senza perder tempo perche la vita dell'infermo non era più in istato di patir dilatione, congregò i suoi consiglieri. Quivi con un gravissimo raggionamento, doppo d'avergli raguagliato di tutto ciò che seguiva intorno al male del principe, mostrò loro quant'era grande la perdita che facea tutt'il regno nella sua morte. Si difuse non senza lagrime nelle lodi delle sue qualità. Provò l'utile che si sperava dal suo governo. Espose l'impotenza della propria vecchiaia. Deplorò la stirpe regia terminata nell'individuo di questo figlio s'ei si moriva, e finalmente lodò il rinontiargli Stratonica per tenerlo in vita.

Fù concordamente approvato il senso del rè, ed ogn'uno rimase non meno ammirato dell'amore del padre verso il figliolo che della riverenza del figlio verso il padre.

Fatto questo, Seleuco chiamò Stratonica in una camera. Le disse che non si maravigliasse di ciò ch'era per narrarle perche le stravaganze del mondo portavano con esso loro stupori più ammirabili. Essersi accertato che'l male d'Antioco procedeva da un infinito amore ond'egli s'era acceso per lei. Non gli parer ciò strano perché la sua belezza poteva operar miracoli più stupendi. Non veder altro rimedio alle perdite che facea nella vita di questo figlio che'l rinontiargli il di lei corpo, se ben non gli rinonciava il di lei affetto.

Sentire questo gusto che i suoi meriti aveano ricompensa maggiore di quella c'hannai la poteva dare la di lui consumata vecchiaia. Una Reina così qualificata non doversi a principe men virtuoso d'Antioco. Consolarsi che s'ei la perdeva per moglie l'acquistava per figlia. E finalmente pregarla che, s'ella professava di secondare ogni desiderio di lui, secondasse questo d'accettare Antioco di buona voglia, percioche null'era più dicevole alla cortesia, e nulla più utile al regno.

Dio sà, mentre così parlava Seleuco, quai combattimenti facessero nel suo cuore gli interessi del figlio e gli affetti della moglie. Il cielo gliela fece parer in quel punto più bella perche nel darla ad Antioco sentisse mortifiacationie più viva.

Stratonica, tinta d'un rossore che pareva effetto di novità ed era effetto d'allegrezza, rispose che non poteva à meno di stupirsi che Antioco fusse arrivato a tanto, non di meno esser ella pronta ad esseguire i comandamentidi sua Maestà.

Così condottisi ambidue al letto dell'infermo, il rè fatto uscir fuori ogn'uno, cominciò verso il principe in questa guisa :

«Quanto dolore, ò figlio, m'abbia sempre apportato il tuo male lo sà quel cielo che no hà mai, doppo che sei à letto, mirati quest'occhi miei asciutto di lagrime. Io sentiva quasi tanto il non conoscere la tua infermità, quant'il perder la tua vita perché mi pareva che non potendo consolarmi in darti qualche rimedio la morte non mi ti togliesse ma mì tirubasse.

Ora che'l tuo silentio è stato inteso, e che nella tua malinconia è stato letto il tuo desiderio : eccoti Stratonica. La tua virtù se l'ha guadagnata à peso di vita. La mia generosità te le rinontia à misura d'amore. L'aver più à cuore la mia riputatione che'l tuo bene è stato effetto di figlio, ma non di figlio ordinario. Il rimediare al tuo male anche col perdere la propria anima, non dee esser opra di padre che sia meno che rè. Stratonica, ch'era nata à fortune maggiori di quella che poteva sperar dalla mia sorte, vien'ora appoggiata dal cielo alle tue venture. Accettala e, rallegrando le tue mestitie coll'acquisto di tanto bene, cerca di redimerti d'a' lacci della morte. Nessuno potrà mai negare che per la tua salute io non abbia data la più bella cosa del mondo. Ma'l mio dono è volontario, e la mia volontà è stata lodata dal consiglio di stato. Tutt'i nostri vassalli mi veggono più volentieri senza moglie che senza figlio. Sia questa una circostanza che accresca le beatitudini della tua sorte ».

Non poté la debolezza d'Antioco sofrir colpi d'allegrezze si grandi. Fuggì la vita dalla sua lingua, perché'l ringratiar suo padre con parole humane fù da lui stimata un'ingratitudine tropppo manifesta. Tramortì pertanto. Valse poco al povero Seleuco il pàrlàrgli più con gravità che con tenerezza, perché dal suo dire nacque ne più ne meno l'accidente che si cercava di schifare.

Pianse il buon vechio al sopr'arrivo di questo deliquio, e la reina l'accompagnò nel pianto. E forse queste lacrime servirono anche per le essequie de'loro separati sponsali.

Erasistrato chiamato allo svenimento del principe, pregò il rè che facesse andar via Stratonica perche l'anima dell'infermo non avrebbe in questi primi moti retto lungamente alle dolcezze della sua presenza. Rivenuto Antioco, diede un sospiro così grande che fu stimato in quel primo tuono la speratione del suo tormentatissimo spirito. Indi si pose dirottamente a lagrimare. Né per quante cose gli ridisse Seleuco, ei potè mai risponder con altro che col bacciargli spesso la mano. Ciò veduto dal rè, stimò bene il partirsi.

Erasistrato rimasto solo col principe il consolò. Ed egli si dispose à poco à poco di ricever lietamente la fortuna che gli presentava il destino. Così in brevi giorni si rihebbe è s'andò preparando al matrimonio.

Hor quì io racconterei la festività delle nozze, ma'l mio ingegno, c'hà perduta la sua quiete, non si sente habile à concettizar d'allegrezze. Sia questo soggetto, campo riserbato ad altra penna. La mia, avvezza à piangere nelle altrui sciagure le proprie calamità, non dee cangiar suo stile. Se mai muterò fortuna, forse muterò pensiero e sapendo come si formi il riso colla bocca mostrerò come s'imprima nelle carte. Vivi sano.

Il Fine

LIVRE PREMIER[1867]

Alexandre ne fut pas si tost mort que ses capitaines, qui contoient desja plus de victoire que de jours de leur vie, se parerent de la splendeur de la dignité royale comme les estoiles se parent des depouilles du soleil lors qu'il se couche ; si bien que par la division qu'ils firent entr'eux de l'empire d'un si grand monarque, chacun se put vanter d'avoir un royaume pour son partage[1868].

De l'un de ceux cy, qui fut Antigonus, est sorty Demetrius, prince non moins fameux pour la grandeur de son courage que pour la beauté de son corps. Il sembloit que le ciel, plus prodigue que liberal, luy eust voulu dipsenser tout ce qu'il avoit en reserve de plus precieux dans les thresors de la nature[1869].

Tout le monde le regardoit comme un prodige de son siecle ; la vertu ne luy manquoit pas et s'il eust eu autant de fortune, il egaloit Alexandre[1870]. Quiconque le voioit eclater dans le camp au milieu des troupes guerrieres se pouvoit imaginer de voir Adonis sous l'habit de Mars.

Ce prince eust de sa femme une fille qui fut appellée Stratonice[1871]. Celle-cy vint au monde en un temps que les estoiles ont des influences plus heureuses et qu'elles sont le mieux disposées pour regarder favorablement la naissance d'une dame. Cette petite fille crût en peu de temps ; et sa beauté qui ne pouvoit pas desployer toutes ses graces dans son enfance et n'estoit pas encore capable d'exciter les desirs crût insensiblement avec elle jusqu'au poinct qu'elle estonna l'esprit de tous ceux qui la regardoient et leur donna lieu de douter si elle estoit plus divine qu'humaine[1872]. J'esbaucherois icy

---

[1867] Traduction établie d'après *La Stratonice*, traduite de l'italien de Luca Assarino, par Claude de Malleville et d'Audiguier le jeune, et *La suite de La Stratonice*, Paris, A. Courbé, 1641. Cette traduction du XVII[e] siècle paraît suffisamment respecter le texte italien pour permettre sa reproduction. Toutefois, et par rigueur scientifique, voir si besoin l'étude comparative menée par Patrizia Scarsi sur le texte italien et son adaption française : Patrizia Scarsi, « Maleville "traduttore-traditore" », dans *Le miroir et l'image..., op.cit.*,p. 91-143.

[1868] À la mort d'Alexandre le Grand (-323), l'empire macédonien est dépourvu d'héritier légitime. Malgré le « triumvirat suprême » mené par Cratère, Antipatros et Perdiccas, il présente les germes d'une première dislocation lors de son partage en satrapies. Cet équilibre fragile sera mis à mal par les luttes intestines des diadoques qui prendront fin à la mort du dernier de leurs survivants, Séleucus, en -281. Trois grandes puissances, la Macédoine, le royaume des Séleucides et l'Egypte des Lagides, vont naître. Sur ce sujet, voir : E. Will, *Histoire politique du monde hellénistique* (323-30 av.J.-C.), *op.cit.*, p. 19-131. L'auteur a probablement pour sources : Plutarque, *Vie d'Eumène*, 3, 2-1 ; Appien, *Syr.*, 52-55 ; Justin, *Histoire Abrégé des Histoires philippiques de Trogue Pompée*, 13. À propos de l'utilisation du fait historique dans l'écriture romanesque de Luca Assarino, voir la notice introductive de ce texte.

[1869] Plutarque, *Démétrios*, 2.

[1870] Plut., *Démétrios*, 35,3.

[1871] *Id.*, 31,5. Dans le texte assarinien, le prénom de la mère de Stratonice, Phila, est explicitement cité.

[1872] La divinisation de Stratonice, héroïne sublimée de ce roman, n'est pas sans rappeler le long récit des amours de Stratonice dans le *Dea Syria* de Lucien, lié de façon intrinsèque à la construction du temple de

volontiers l'image de cette belle princesse, si la qualité des couleurs dont je me sers avoit quelque rapport avec une beauté celeste. Il suffit que l'esprit du lecteur se figure un visage et un corps dont la simmetrie soit la plus juste, la blancheur la plus esclatante, et la grace la plus charmante du monde. Il suffit qu'il se represente cette admirable vivacité d'esprit si recherchée dans les entretiens, cette judicieuse modestie si louable dans les actions et cette officieuse bonté si necessaire à la conqueste des cœurs. Et lorsque, dans son imagination, il aura mis ensemble tant de rares qualitez et formé un corps de toutes ces differentes parties, il pourra bien dire en soy-mesme avecque verité : « Telle estoit la parfaite Stratonice ! ». Si l'on vouloit reduire aux regles des beautez communes, une beauté tout à fait extaordinaire et confondre les divines avec les humaines, on accuseroit peut-estre de quelque manquement la perfection de celle-cy, en ce qu'elle n'avoit pas les cheveux blonds. Mais ce n'est pas ainsi qu'il en faut juger. Ce defaut n'estoit pas un defaut en elle et bien que cet ornement s'y trouvast à dire, il ne s'y trouvoit pas à desirer. Elle ne les avoit ny dorez ny noirs, mais d'une couleur qui tenoit de tous les deux, et l'on eut dit que la nature les avoit choisis de cette sorte, afin que la sombre couleur de ce poil chastain, jointe à la noirceur de ses yeux et à la blancheur de son visage, la fist paroistre plus belle. Desja la renommée de Stratonice qui estoit au dessus de la creance, mais non pas de la verité, s'espandoit, avec un glorieux applaudissement, par les plus loingtaines provinces de l'Asie et de l'Europe. Le vol de sa gloire estoit si heureux qu'au lieu où elle ne pouvoit arriver par elle- mesme, elle y estoit portée par le bruit des conquestes de son pere où l'on parloit des victoires de Demetrius, on parloit des beautez de Stratonice.

Les prisonniers, qui estoient conduits du camp à la cour, ayant souvent occasion de la voir, s'estimoient heureux d'avoir esté vaincus. Ils avouoient que le bien de sa presence recompensoit trop la perte qu'ils avoient faite et qu'on pouvoit bien acheter la veue d'une chose si belle au prix de la liberté.

Apelle[1873] vivoit encore en ce mesme temps et, bien que son age fust desja fort avancé, il ne luy avoit pas encore osté la force du corps ny la vigueur de l'esprit. Ce divin

---

Hiérapolis, ainsi qu'à sa reprise par Bénigne Poissenot à la Renaissance dans son recueil de nouvelles, *L'Esté*.

[1873] Au premier abord, Apelle pourrait apparaître comme un personnage de fiction. Comme le met en lumière l'épisode ultérieur de la tempête, où son portrait de Stratonice, dès lors transcendée en Vénus, apaise l'effrayante colère des flots, il est le double romanesque du peintre grec Apelle de Cos. Personnage historique emblématique, il est l'auteur de la célèbre Aphrodite anadoyème. Cette renommée, déjà très prégnante dans l'Antiquité, puis réanimée sous forme de mythe à la Renaissance peut s'expliquer en ces termes : « Platon raillait Pausanias. Mais grâce à Pausanias ou à cause de lui, une histoire de la représentation se confond avec celle de la figure d'Aphordite. […] Pausanias soutenait qu'il est deux manières de l'amour comme il est deux Aphordite, la céleste et la vulgaire ; on a déduit par ailleurs, du

homme, dont la main n'estoit pas moins fameuse pour l'excellence de son art que son esprit estoit hardy pour la nouveauté de ses desseins, faisoit connoistre à tout le monde, que les plus grands hommes sont subjets aux plus grandes passions.

Celui-cy, ayant ouy vanter la parfaite beauté de Stratonice, desira passionnément d'en faire le pourtrait. Il luy sembloit que la gloire de son pinceau ne pouvoit recevoir de plus grand éclat que des rayons de cette belle princesse. Resolu donc à cette entreprise, il partit inconnu de Corinthe où il habitoit et, en peu de jours se transporta à Bursie, ville située au pied du mont Olympe[1874], où Demetrius faisoit sa demeure.

La coustume des reines de ce pais, qui est de ne se laisser jamais voir qu'aux jours solemnels, eust retardé pour quelques mois l'execution du dessein d'Appelle, si sa bonne

---

discours de Diotime, qu'Amour est une figure possible du passage entre le monde sublunaire et le monde divin : "*Celui qui en effet, sur la voie de l'instruction amoureuse, aura été par son guide mené jusque-là, contemplant les beaux objets dans l'ordre correct de leur gradation, celui-là aura la seconde vision d'une beauté dont la nature est merveilleuse ; beauté en vue de laquelle s'étaient deployés, Socrate, tous nos efforts antérieurs.*" Une telle phrase a été détournée de son contexte immédiat, pour servir l'idée qu'un chemin existe, qui conduise sans heurt de l'amour des beaux coprs à la contemplation du Beau lui-même : les commentaires du *Banquet* par Marsile Ficin et Pic de La Mirandole construisaient cette lecture. Dès lors Aphrodite céleste, plus qu'aucune muse, pouvait garantir la possibilité de la représentation, ce qui fut la raison fondamentale de la fortune du mythe d'Apelle à la Renaissance. La source principale s'en trouve au livre XXXV de l'encyclopédie de Pline, qui assignait au peintre la charge de rendre visible l'invisible – cela suppose que depuis Platon le monde des Idées se soit considérablement rapproché du nôtre. […]La qualité souveraine de l'art d'Apelle réside donc dans la grâce, ici appelée *venustas* et même *venus*, attribut par excellence de l'Aphrodite ouranienne. Elle advient en sus, et à ce moment la peinture enfin commence de pouvoir être regardée comme un art libéral, elle conquiert la dignité dont la privait la condamnation platonicienne de la *mimesis*. Associée aux notions de *tenuitas* et d'*acuitas*, la grâce paraît spécialement remarquable lorsque l'artiste fait la preuve de son aptitude à tracer des traits qui soient à la limite du visible, et elle se manifeste aussi dans les jeux de la transparence et du brillant [Apelle avait inventé un vernis qui donnait un éclat mystérieux au tableau et dont on s'est longtemps ingénié à redécouvrir le secret.]. Or Apelle fut encore le peintre d'une merveilleuse Aphrodite anadyomène certainement inspirée par quelques lignes d'un hymne homérique, décrite à l'envie par Strabon, par Pline, Cicéron et Ovide, imaginée enfin par Politien, qui à son tour inspira Botticelli. À Pline, cette Anadyomène semblait d'autant plus belle que l'œuvre était demeurée inachevée. […]Elle témoignait du combat victorieux de la pensée avec la matière qu'elle tente de façonner ; elle portait la trace de l'idée invisible dont elle constituait dès lors une manière de réserve. Ainsi la *venustas* permet-elle de relier notre monde à l'autre et s'avère-t-elle la condition de possibilité de la figure, entendue comme idée rendue sensible. Alors toute représentation de la naissance d'Aphrodite, dont la splendeur nacrée, issue de la matière obscure d'une écume mêlée de sang et de sperme, indique les merveilles célestes, désigne indirectement la possibilité glorieuse de la représentation en tant que telle. Inversement, toute atteinte portée à la perfection d'Aphrodite est atteinte portée au principe de la représentation figurative. » Sylvie Thorel, « Aphrodite wagnérienne ou la leçon de clacissime », dans *Revue de littérature comparée* 1/309, Paris, Klincksieck, 2004 p. 37-54 : http://www.cairn.info/revue-de-litterature-comparee-2004-1-page-37.htm. Pour une énumération complète des sources antiques et de la reprise du mythe d'Apelle dans le roman baroque, comme dans *L'Almerinde*, se référer aux travaux d'Ivo da Col, *Un Romanzo del seicento, « La Stratonica » di Luca Assarino, op.cit.*, n. 167-173 et p. 118-119.

[1874] Il ne s'agit pas là du fameux mont Olympe, situé en Thessalie et résidence des dieux grecs, mais d'une montagne homonyme de l'ouest de la Turquie. Le mont Uludağ, plus connu sous le nom d'Olympe de Bythinie, se situe à une trentaine de kilomètre de Bursa, aujourd'hui cinquième ville de la péninsule anatolienne. Voir Stina Rahel Schwarzenbach, *« Stratonica » und « Demetrius », zwei Barockromane Italienich und Deutsch*, Berne ; New-York, P. Lang, 2002, p.72 et n.66.

fortune ne l'eust fait arriver au temps d'un celebre sacrifice qui se renouvelloit tous les ans durant trois jours continuels dans le temple de Jupiter[1875].

Tous les principes s'accomodent à l'ordre de la fin quand un ouvrage se doit accomplir et la destinée n'a pas si tost arresté l'execution de quelque projet qu'elle y dispose toutes choses et, que des obstacles apparens, elle fait de veritables moyens pour y parvenir.

Entre tous les plus superbes bastimens de l'Asie, ce temple estoit estimé le plus merveilleux. Il avoit quatre grandes faces faites de marbre tres exquis et parfaitement poly d'elles estoit une grande porte par où l'on entroit et, dans le milieu du temple, s'eslevoit un pompeux autel qui estoit aisément apperceu de tous les costez.

Le premier des jours destiné aux sacrifices estant arrivé et là, toute la cour s'estant assemblée en une pompe solemnelle, avec une grande partie du peuple, Apelle qui avoit choisi de bonne heure un lieu commode pour son dessein, derriere une des colomnes du temple, n'eut pas veu plutost entrer la desirable Stratonice, avec la reine sa mere, au milieu d'une grande foule, qui surpris de je ne sçay quelle merveille, il demeura tout à fait hors de soy-mesme.

Cette princesse, ayant pris sa place avecque sa mere, pres de l'autel, en un throne qu'on avoit coustume de leur preparer en de pareilles ceremonies, sembloit une deesse digne d'estre adorée du dieu mesme qu'elle adoroit.

Le roy ne se put trouver avec les reines, à cause de la guerre qu'il avoit contre Ptolémée[1876], et sa presence estoit la seule chose qui manquoit à une si belle feste. Tandis

[1875] Patrizia Scarsi, dans « Malleville "traduttore-traditore"», art.cité , p.1112-113, note que Malleville et Audiguier, au lieu d'employer la formule initiale de «tempio del'idolo Baal », la remplace par l'interprétation plus classique de «temple de Jupiter. » Si comme elle le souligne cette référence du texte italien fait écho au mélange des cultes grecs et orientaux qui se produit à l'époque hellénistique, dont ceux de Baal et de Zeus, il semble que les traducteurs aient préféré utiliser, à l'instar d'un Bénigne Poissenot dans son *Esté*, la dénomination latine, coutume déjà fort en vogue à la Renaissance et largement employée dans la littérature classique aux fins de toucher par cet effort de vulgarisation le public le plus large possible.

[1876] Fantaisiste le temps romanesque déforme quelque peu la chronologie historique. L'œuvre de Luca Assarino se déroule environ de -306/-304 av. J.- C. à -294 av. J.-C. Suite à la fin malheureuse d'Eumène de Cardia, Antigonos le Borgne se retrouve en position d'hégémonie de l'Asie à l'Iran inclus. Très vite, les autres diadoques forment différentes alliances au grè de leurs propres intérêts aux fins de contrer les aspirations antigonides jusqu'à la fameuse bataille d'Ipsos qui marque la fin du guerrier vieillissant et aboutit au mariage entre Séleucus et Stratonice (316-301 av.J.C.). Au cours de ces combats contre les incessantes attaques ennemies, Démétrios Poliorcète, son fils, s'oppose à plusieurs reprises à Ptolémée. La plus intense et la plus décisive de ces périodes de combat se déroule entre -306 et -304 av. J.-C. C'est à celle-ci que fait référence le romancier. La fragile entente ayant été rompue entre le lagide et l'antigonide, le monophtalmos envoie son fils défier Ptolémée à Chypre. Il en triomphe en -306. La flotte ptolémaïque s'incline devant la fougue du jeune épigone à Salamine de Chypre. Dès l'année suivante, Antigonos prend le titre de *basileus*, titre dont il décore également son fils. En -305, Ptolémée, Lysimaque, Casandre et Seleucos en font successivement de même. Riche de ses succès à Chypre, le général borgne mande son fils

que les prestres se preparoient à faire leurs sacrifices, ce peintre contentoit l'avidité de ses yeux de la veue d'un objet si rare et, comme s'il se fust esveillé d'un profond sommeil, il revint à soy, et se disposa à commencer l'ouvrage qu'il avoit entrepris. Pour cet effet, il prit son crayon et, sur une carte qu'il avoit apportée, esbaucha comme à la desrobée les traits de son visage pour, puis apres estant au logis, peindre plus parfaitement sur la toile l'image de celle qui estoit si vivement empreinte en son idée.

A voir la posture de ce bon vieillard derriere cette colomne, vous l'eussiez pris pour un nouveau Promethée, qui desroboit le feu du ciel, ce qui luy arriva lors qu'il faisoit le pourtrait de Campaspe, luy fust indubitablement arrivé en faisant celui de Stratonice, si la froideur de son âge n'eust conservé son cœur contre les flames que jettoit un si beau visage[1877]. Ainsi dans l'espace de ces trois jours qu'il eut la commodité de la voir, il acheva si heureusement sa peinture, qu'elle ne differoit de l'original par le silence. La satisfaction, qu'il eut de succez de son dessein, surpassa de beaucoup celuy que receut Pigmalion pour la beauté de sa statue. Il resolut aussi tost de partir et, s'estant mis en chemin, il sembloit un glorieux Jason qui retournoit triomphant de la conqueste de la toison d'or. Il ne croyoit pas pouvoir jamais arriver assez tost à Corinthe pour parer de ce divin pourtrait le cabinet de ses plus precieuses peintures. Cependant, il fut obligé de se destourner et de prendre la traverse à cause des guerres des pais circonvoisins et[1878], s'estant rendu à Nicomedie, il trouva un vaisseau qui estoit sur le poinct de faire voile pour Corinthe, dans lequel il se mit avec joye d'avoir fait un si heureuse rencontre.

La mer, qui se montroit si belle dans la bonace et les vents, si fideles dans la serenité, convuioient tous les passans au plaisir de voyager, mais la constance de l'un et de l'autre ne dura gueres, et le jour n'estoit pas encore passé que le temps changea.

---

pour attaquer Ptolémée en Egypte, tout en provoquant le siège de Rhodes. Ces deux opérations militaires se soldent par un échec et Démétrios est obligé de négocier la paix dans les meilleures conditions possibles. Mais les autres diadoques ne peuvent supporter ces prétentions d'hégémonie des antigonides sur la Grèce, et dès -304 av. J.-C. mettent en place une ultime coalition qui s'achèvera sur la déroute d'Ipsos et la mort du monophtalmos. Voir Edouard Will, *op. cit.*, p.45-83. Sources historiques : Plut, *Vie de Démétrios*, 15-30 ; Appien, *Syr.*, 54 ; Justin, XV, 2 et 4.

[1877] Selon la légende, alors qu'Alexandre l'avait chargé de peindre nue la plus chérie de ses concubines, nommée Campapse ou Pancaste, Apelle en devint amoureux. S'en étant aperçu, le roi macédonien n'hésita pas à la lui offrir. Voir Pline, XXXV, 36, 86.

[1878] La lutte pour acquérir une suprématie sur la méditerranée orientale, et en particulier sur les territoires grecs, se traduit par des combats qui, de la Grèce à l'Asie Mineure, de l'Egypte au Moyen-Orient, font rage et contaminent l'ensemble de la région. À Bursa, puis à Nicomédie en Turquie, à Corinthe en Grèce, Apelle est au cœur même de la zone de conflits.

Sur le soir, le soleil se cacha dans un nuage, et il sembloit que le ciel par la couleur de cet habit funebre, dont il s'estoit couvert, voulust faire toucher au doigt à ces pauvres voyageurs l'horreur de leur mort prochaine[1879].

Les premieres heures de la nuict leur firent voir les derniers efforts d'un vent de terre et ils ne marchent pas long temps qu'ils ouirent soufflet horriblement l'aquilon, qui survenoit comme un estranger et comme un nouvel ennemy. A mesure que les vagues s'enfloient, ils voyoient grossir les nuages ; et l'on eust dit que les estoiles se voiloient de peur d'estre presentes à ce pitoyable spectacle et d'esclairer une si funeste conjuration.

Desja les vents plus impetueux bruyoient entre les masts et les antennes et les cordages, qui en estoient frapez, sembloient en quelque façon donner advis par leurs tristes sifflemens de la perte du vaisseau.

Il pleuvoit sans cesse, le ciel tonnoit horriblement et sans fremir, on ne pouvoit voir à la lumiere des esclairs la hauteur des vagues qui, comme des montagnes de neige, à cause de l'escume qui les blanchissoit, rouloient avec impetuosité et s'en alloient ensevelir ces miserables. Cependant, les marininiers, saisis de crainte, apportoient toute sorte de diligence à descharger le vaisseau et jetterent dans la mer autant de fardeaux et de quaisses qu'il s'en trouva sous leurs mains.

Apelle, dans une si grande confusion, n'ayant rien qu'une petite valise où il portoit quelques habits avec le pourtrait de Stratonice, la destourna plusieurs fois de la main des matelots ; mais voyant que l'on jettoit toutes choses indifferemment et que l'on n'espargnoit pas mesmes les plus riches ny les plus precieuses, il perdit tout à fait l'esperance de la conserver : « Que feras-tu, miserable Apelle, maintenant que ta vie et ta

[1879] Héritée de l'Odyssée homérique et de la geste narrative des romans hellénistiques, tout en étant influencée par la rhétorique du chaos biblique, la topique littéraire de la tempête est au cœur de la fiction romanesque baroque. En filigrane, elle figure une métaphore de l'instabilité du monde, des tourments mélancoliques de l'âme et du naufrage que provoque la névrose érotique. Inspirée par la résurgence de la fiction grecque en Europe, *locus horribilis* déjà réinvesti par Erasme dans son *Naufragium* ainsi que par Rabelais dans son *Quart Livre* (ch. 18-24), la tempête est aussi l'expression hyperbolique d'une disgrâce divine, parfois ambigüe, puisqu'elle atteint parfois de probes personnages contre lesquels le sort s'acharne de façon injuste. Dans cette description dramatique du déchaînement marin, il peut être vu une préfiguration des terribles affres que Vénus va infliger aux amants tout au long du roman, en écho au mythe d'Apelle. Pline, XXXV, 36, §89 et §96, indique que le peintre a été victime d'un naufrage sur les côtes égyptiennes, et que son talent lui a permis de représenter l'irreprésentable, « le tonnerre, la foudre et les éclairs ». Dans une poétique toute baroque du miroir, Apelle, en démiurge omnipotent, peint la tempête qu'il est en train de vivre permettant de créer un lien transcendantal entre le monde humain et le monde divin. Toutefois, la colère des éléments n'est-elle pas là pour rappeler aussi qu'Apelle n'est qu'un homme et que s'égaler à la divinité est un dangereux acte d'orgueil? En effet, seul son acte d'humilité et de soumission face au portrait de Vénus, incarnée sous les traits de Stratonice, lui permet d'échapper au châtiment de périr noyé. Voir : Marie-Thérèse Hipp, *Mythes et réalités, enquête sur le roman et les mémoires (1660-1700)*, Paris, Klincksieck, 1976, p. 124-125 ; Ivo da Col, *op.cit.*, p.46 et n.27 ; Laurence Plazenet, *L'ébahissement et la délectation*, *op. cit.* , p. 527-534 ; Olivier Pot, « Prolégomènes pour une étude de la tempête en mer », dans *Versants*, 43, Genève, Slatkine, 2003, p. 71-133.

gloire dependent, s'il faut ainsi dire, de la misericorde d'une mer enragée ? Si pour te noyer et te perdre toy-mesme, tu estoit asseuré de sauver ta peinture, ô que volontiers tu consentirois à ta mort pour le salut d'une chose qui te feroit vivre eternellement ! Mais le mal est, que tu ne sçaurois faire une perte seule, et que ta vie et cette peinture courent un mesme danger. »

O Dieu !, qui eust pu voir de combien d'inquietudes et de pensées differentes estoit agité en un mesme temps cet esprit si hardy en la production de tous ses ouvarges.

Apres avoir demeuré quelque temps en doute de ce qu'il devoit faire en cette occasion, il prit la valise et voyant que la pluye diminuoit à mesure que le jour se faisoit grand, il en tira le pourtrait et, l'exposant aux yeux des voyageurs, il s'escria :

« Voila mes amis, voila l'image de celle qui seule vous peut sauver durant la tempeste ! »

Et se tournant vers elle :

« Regarde, dit-il, ô grande divinité, regarde nos dangers, escoute nos plaintes, ne permets pas que ces vagues engloutissent les adorateurs de la deesse qui est née de la mer ! »

Il n'y eut pas un de spectateurs qui ne fust surpris de cette merveille et qui ne demeurast comme esblouy de l'esclat d'un si beau visage. Ils creurent que c'estoit le pourtrait mesme de Venus et s'escrierent tous ensemble, avec des accents et des larmes si pitoyables, qu'ils eussent fleschy toute autre chose que la rigueur de cet element. Pendant que ces mal heureux faisoient leur priere, le vaisseau se trouva comme par miracle engagé dans un golfe où la mer estoit moins agitée et faisoit moins de bruit contre le rivage. Ces voyageurs commencerent à respirer, mais de telle sorte qu'ils ne se pouvoient, encore imaginer d'estre sauvez, tant ils estoient estonnez du prompt changement de leur fortune.

Toutefois, estant revenus de leur estonnement, ils prirent terre et, bien qu'ils fussent esloignez de tout commerce et de l'habitation mesme des hommes, ils ne manquerent pas de ressentir à l'abord de cette rive deserte, les contentemens les plus grands qu'ils eussent pu recevoir en la plus florissante ville du monde.

S'estant arrestez deux jours en ce lieu, ils ne penserent qu'à se reposer et à se delasser des traveux passez, pendant que la mer achevoit de s'apaiser. De là, ils se remirent en chemin et arriverent, en peu de temps, à cet heureux port de Corinthe, pour lequel ils avoient tant souspire.

Quelques ambassadeurs, que Seleuque avoit envoyez vers Cassandre qui regnoit alors en Carie[1880], poussez à leur retour de la mesme tempeste, y arriverent avec eux. Ceux-cy, portez de la curiosité de voir une ville si renomée, apres en avoir visité les lieux les plus remarquables, s'en allerent au logis d'Apelle. Ils le trouverent au milieu d'une grande salle, qui comme un dieu visible, et comme un autre createur à sembloit par un admirable pinceau tirer du cahos et de la confusion des couleurs autant de mondes qu'il avoit de tableaux où ils travailloit.

On eust dit que ceux qui estoient achevez se glorifioient de leur estre et qu'au contraire ceux qui ne l'estoient pas encore souspiroient apres la perfection qui leur manquoit. La chair et la peau croissoient visiblement sur les muscles qui passoient plustost pour feints par l'opinion que par les yeux ; et ces figures eussent veritablement parlé, si les dieux qui avoient accordé tant de privileges à la main d'Apelle, n'eussent voulu reserver à la leur celuy de donner la parole, comme les restes d'une toute puissance, et la seule marque qui pouvoit distinguer leurs ouvrages d'avecque les siens[1881].

Ces ambassadeurs estonnez ne paroissoient pas moins des figures que les figures mesmes. Enfin, estant entrez dans le cabinet où estoient ses ouvrages les plus achevez, ils arresterent aussi tost les yeux sur le pourtrait de Stratonice. Là, ils se voulurent agenouiller devant elle, ne croyant pas que ce fust une peinture, tant elle avoit d'esclat et de majesté. Ils ne se pouvoient imagniner que cette bouche et ces yeux n'eussent point d'esprit qui les animast et consideroient cette merveille avec un respect aussi grand que s'ils ne se fussent pas jugez dignes de la regarder. Cette feinte deesse tiroit d'eux une veritable adoration. Ils estoient idolatres d'une image et, bien qu'ils s'aperceussent de leur surprise et qu'ils en rougissent visiblement, ils ne pouvoient toutefois s'empescher de se laisser surprendre, ny se guerir d'une erreur si douce et si agreable. Lors que, par leur raison, ils desadvouoient les vœux qu'ils luy adressoient, ils les authorisoient par leur sentiment ; et leur visage n'estoit pas plus enflamé de honte que leur cœur l'estoit de zele et d'amour. Il leur sembloit que Stratonice leur disoit :

[1880] Cette ambassade fait, de manière implicite, référence à la coalition de Cassandre, Lysimaque, Séleucus et Ptolémée qui, dresée contre Antigonos, va le défaire à Ipsos. Sur l'anachronisme historique et la confusion probable entre Cassandre et Asandros qui, après la mort d'Alexandre, avait reçu en partage la satrapie de Carie, voir E.Will, *op.cit.*, p.55-56.

[1881] Sur Apelle, le mythe et son art, Patricia Scarzi remarque ainsi : « Là où en décrivant les qualités aritistiques d'Apelle, [Luca Assarino] le compare à Pythagore, (le parallèle effectué par l'auteur italien renvoie de façon presque certaine, selon nous, à la métempsychose orphique si cher au philosophe grec), Maleville transforme ce point de repère culturel en mémento de l'existence d'une hiérarchie des êtres dans laquelle l'homme a sa place au-dessous de la divinité. » dans « Malleville "traduttore-traditore" », art.cité, p.114.

« Je me vante de la possession de deux beautez, l'une qui vient de Jupiter, et l'autre d'Apelle. Il m'importeroit peu de n'avoir pas eu la premiere, pourveu que la seconde ne m'eust pas manqué. Naistre au temps d'Apelle, et estre pourtraite de sa main, c'est comme avoir eu le privilege d'estre née deux fois. L'estre que je tiens d'Apelle, en ce qu'il n'a point d'ame, porte envie à celuy de Jupiter, et celuy de Jupiter est jaloux de celuy d'Apelle, en ce qu'il n'est point sujet à la mort. »

De telles ou semblables pensées, des ambassadeurs entretenoient leurs esprits, et trouvoient que de n'estre qu'une peinture et d'avoir l'honneur de pouvoir estre aupres de celle de Stratonice, estoit une plus grande felicité que d'estre homme et d'en estre absent.

L'homme n'a point de plus subtile, ny de plus heureuse invention pour se faire estimer un dieu que la peinture. C'est une grande gloire que de sçavoir faire un corps, mais c'en seroit indubitablement une plus grande de sçavoir former une ame ; et certes, si elle tomboit sous les yeux, et qu'elle fust un objet visible, desja l'imitation des hommes a passé si avant dans les ouvrages de dieu que le peintre animeroit ses tableaux.

Les ambassadeurs estant de retour, entre les choses les plus remarquables de leur voyage qu'ils raconterent à Seleuque, ce fut l'histoire du pourtrait de Stratonice. L'esprit du roy persuadé des louanges de la beauté de cette princesse, et tout ensemble amoureux de la gloire du peintre, eut une extreme envie de le voir. A l'heure mesme, un gentil homme fut depesché vers Apelle avec ordre de l'acheter et d'apporter à quelque prix que ce fust ce qui n'avoit point de prix.

Apelle n'eut pas entendu le desir de ce prince, qu'il se plaignit de la rigueur de la fortune qui conspiroit incessamment à le priver d'un joyau qui luy estoit si cher et si precieux.

Il ne pouvoit ny refuser ny donner ; et s'il estoit combatu par le respect qu'il portoit au roy, il ne l'estoit pas moins par l'amour qu'il portoit à son ouvrage. Enfin, apres avoir deliberé longtemps sur la resolution qu'il devoit prendre, il refusa le prix et donna le pourtrait. Lors qu'on traite avecque les princes, il leur faut vendre cherement les choses ou les leur donner : l'un est plus seur, et l'autre seroit incomparablement plus honorable, si la plus part des grands ne haissoient les petits qui sont les genereux et les magnifiques. Ils voyent à regret une vertu royale dans l'ame d'un particulier et s'imaginent qu'on veut aller du pair avec eux, lors qu'on les imite en une qualité qui leur est propre. La ressemblance alors engendre la haine. Et comme il n'y a point d'esgalité dans les conditions ny dans les naissances, ils n'en peuvent souffrir dans les actions.

Il est impossible de representer le ravissement de Seleuque lorsqu'il vid cet admirable pourtrait ; et bien que ce chef d'œuvre ne fust composé que d'ombres et de couleurs assemblées, ses beaux yeux jettoient une lumiere si vive et si naturelle que ceux de ce prince en furent esblouis[1882].

À quelles actions de jeunesse ne se porta point ce roy desja vieux quand il fut amant ? Que ne fit-il point qui ne fust indigne de sa condition et de son âge ? Il passa jusqu'à l'idolatrie d'une deesse, qui ne relevoit que de son imagination et de son amour et pendant, qu'il en adoroit la copie, il souspiroit impatiemment apres l'original. Ils s'entretenoit avec elle et n'avoit point de plus douce ny de plus ordinaire compagnie que la sienne. Il la regardoit avecque respect et la baisoit avecque plaisir, ne s'estimant heureux dedans son malheur, qu'autant qu'il pouvoit à son gré contenter ses yeux de cette ombre de beauté. Ainsi, ayant souvent occasion de se ressouvenir de Demetrius, par la representation de Stratonice, et repassant dans son esprit la valeur de ce prince et la gloire qu'il avoit remportée de toutes ses entreprises, il resolut, pour l'amour qu'il portoit à sa fille et pour se maintenir tout ensemble dans l'amitié d'un roy si puissant, de la luy demander en mariage[1883].

En mesme temps, il depescha quelques ambassadeurs à Demetrius et demeura dans des impatiences et des inquietudes mortelles, attendant le succez de leur voyage.

Demetrius estoit un prince tres prudent, bien que d'ailleurs il fust tres voluptueux, il gouvernoit ses estats aussi sagement que s'il ne se fust point laissé gouverner à ses passions, et le dereglement de ses mœurs n'en apportoit point en la conduite de ses affaires[1884]. Il se trouvoit en un poinct de grandeur assez eslevé pour aspirer legitimement à l'empire de toute l'Asie. Et toutefois, considerant qu'il n'y a rien de plus incertain que le succez des entreprises de la guerre, que le champ de Mars est celuy-là mesme de la fortune, et que c'est là principalement qu'elle triomphe et qu'elle fait voir l'inesgalité de son humeur et la souveraineté de sa puissance ; il ne se refusa pas de prendre tous ses advantages, au cas qu'elle luy fust contraire, et de se mettre en estat de se pouvoir garantir

[1882] Empruntée à la théorie ficinienne, la topique de la contagion oculaire entre l'amant et l'objet aimé, hante tout le roman. Mais force est de constater que ce motif était devenu alors un incontournable de l'expression et de la description de l'éros en souffrance.

[1883] P. Scarsi, art.cité, p.113-114, souligne que là encore l'adaptation française diffère de son original italien. Alors que Luca Assarino fait une allusion explicite aux sources du roman en citant Plutarque, la version française supprime sans autre forme de procès la citation. Ce procédé est expliqué en ces termes par P.Scarsi : « L'attitude de Malleville à l'égard des références culturelles-historiques, philosophiques, littéraires-figurant dans la *Stratonica* est variée : ou il accueille l'esprit de la référence en question, pour la traduire après à sa manière, ou bien la référence même, est tout bonnement éliminée. » art.cité, p. 113. Sur la source exacte et la narration de ce mariage.

[1884] Plut., *Démétrios*, 19,5.

de sa persecution. Il resolut de se pourvoir d'un appuy contre son instabilté, et d'opposer à tous les evenemens les plus malheureux et les plus inopinez, le plus grand et le plus asseuré support qu'il pouvoit choisir[1885].

Ayant donc appris l'intention de Seleuque, non seulement il accepta l'offre qu'il luy faisoit d'entrer en son alliance, mais encore il voulut luy-mesme conduire sa fille jusques dans son royaume[1886].

L'heureux succez de cette ambassade ayant esté rapporté à ce prince par les siens, peu s'en fallut que l'excez de son allegresse ne le fist sortir hors de soy-mesme.

A peine avoit-il achevé d'entendre cette nouvelle, qu'il eust desja voulu voir l'accomplissement de son mariage. Pour cet effet, il commanda à Antiochus de se tenir prest au plustost qui luy seroit possible, avec la plus part des princes et des seigneurs de sa cour, pour s'en aller à Bursie et de là, accompagner avec Demetrius la desirable Stratonice. Antiochus estoit un prince qui donnoit de grandes esperances de luy-mesme et qui estant desja dans un âge de pouvoir penser au mariage, paroissoit sans doute plus propre pour celuy-cy que son pere. Mais, Seleuque, qui n'avoit pas perdu tout à fait la force et le cœur avecque la jeunesse, ny changé de passion en changeant de poil, se sentoit encore capable du mariage; et prefera son propre plaisir, à l'interest de son fils.

L'equipage d'un voyage si celebre se trouvant prest, Antiochus partit, accompagné de la meilleure partie des plus grands seigneurs du royaume et portant avecque lui de magnifiques presens, arriva à Bursie en moins de huict jours. Demetrius qui estoit deja revenu de la guerre[1887], le receut avec tous les honneurs et toutes les marques d'une bienveillance extraordinaire et le conduisit vers la reine, sa femme et vers la princesse, sa fille, qui logeoient dans l'un des plus reculez apartemens du palais.

Les caresses qu'il receut furent infinies et les civilitez qui se passerent entr'eux tesmoignerent assez l'affection et le respect qu'ils avoient les uns pour les autres.

Les yeux du prince estoient incessamment attachez sur le visage de Stratonice. Il sembloit qu'ils en deussent ravir toutes les beautez, tant ils les regardoient avidement. Et

---

[1885] Plut. *Démétrios,* 32,3. Ce mariage n'est en réalité que la résultante de la défaite d'Ipsos et du partage des terres antigonides qui engendrèrent des tensions autour de la Coelé-Syrie. Ce fait historique magnifié au sein de la lyrique romanesque est un héritier direct du « διήγημα » antique et de l'art du mentir-vrai qui s'y rattache.

[1886] Plut., *Démétrios,* 31, 5-6.

[1887] Dans la *Stratonica*, l'auteur italien, soucieux de la cohérence narrative du texte, précise que Démétrius est revenu de l'expédition entreprise contre Ptolémée, expédition précédemment évoquée. *A contrario,* les traducteurs ne précisent pas de quelle guerre est rentré le fils du général antigonide. Voir Patricia, Scorsi, *op.cit.*, p. 114. Mais, dans ces omissions et ces approximations de traduction transparaît la volonté encore plus affirmée que chez Luca Assarino, de faire évoluer la situation dans un espace spatio-temporel fantasmé, qui dès lors se trouve idéalisé en « temps mythologique. » Voir P. Scarsi, art.cité, p. 116-117.

je ne sçay comme son cœur ne fut point plus sensiblement touché d'une veue si continuelle, et que d'un attachement si fort, il ne passast point dans une soudaine defaillance. Cependant, l'alteration qu'il en fit paroistre, ne fut que mediocre, soit que ce prince, pour estre encore jeune, ignorast le prix de la beauté et ne fust pas capable d'en ressentir les effets, soit, comme il est plus croyable, que l'amour ne se devoit introduire en luy que peu à peu et que cette estincelle, qui ne faisoit que luire encore et qui se faisoit sentir seulement, ne fust pas arrivée jusques à ce degré de chaleur qu'elle pust exciter un embrasement.

Une joye universelle s'espandit par toute la cour de Demetrius pour l'arrivée d'un prince si grand et si renommé. Tous les jours se passerent en festes pour honorer sa venue ; et il n'y eut point de spectacle ny de jeux qui ne fussent representez pour le divertir. Pendant que ces choses se passoient de cette sorte en Bursie, Seleuque, qui n'avoit point d'autre vie que celle qui recevoit de l'esperance de se voir bien tost entre les bras de sa chere Stratonice, solicitoit par de frequents courriers le retour d'Antiochus.

Les heures du jour, pour vistes et legeres qu'elles pussent estre, luy sembloient des siecles. Il se faschoit en soy-mesme de ce que son sceptre n'avoit pas la force de haster le mouvement du ciel pour faire plustost arriver ce beau jour qui devoit esclairer ce mariage.

La mesure de nos fortunes est ordinairement celle de nos passions et ceux qui n'ont point de bornes dans leur grandeur n'en veulent point connoistre dans leurs desirs. Le prince, qui est un peu moins qu'un dieu, dedaigne d'agir comme un homme. Il luy semble que c'est un defaut de n'avoir pas une puissance aussi prompte que la volonté et de souffrir quelque intervale entre le desir et l'execution. Si bien que, pour arriver plustost à la fin de ses souhaits, il ne trouve rien en son chemin qu'il ne choque et qu'il ne renverse, et ne respecte non plus les loix divines que les humaines.

Enfin, apres trois mois qui furent employez tant pour preparer les choses necessaires à ce voyage que pour attendre une saison plus commode à naviger. Demetrius partit avec la reine, sa femme, la princesse, sa fille et le jeune prince estranger ; et tous ensemble, estant arrivez à Nicomedie, où estoit une superbe flote qui les attendoit, ils s'embarquerent en Surie.

C'estoit au mois que les vents semblent respecter la serenité de l'air et qu'ils n'osent plus former de nuages dans le ciel, ny de vagues dans la mer. Cette belle flote voguoit, avec plaisir, durant un calme si agreable. Les ondes ne s'enfloient que d'orgueil de porter une charge si precieuse et les voiles n'avoient de vent que ce qu'il leur en falloit

pour conduire delicieusement leurs vaisseaux[1888]. C'estoit une chose merveilleuse que la veue de cet illustre navire qui servoit à leurs majestez. Il brilloit d'ordre de toutes parts, et d'ailleurs estoit ombragé d'une infinité de banderoles de pourpre qui flotoient dedans l'air, et se jouans jusques sur la surface de l'eau, faisoient baiser leurs ondes à celles de la mer. Ce fut sur un équipage si superbe que Cleopatre forma peut-estre le dessein de ce vaisseau que l'on a veu depuis marcher avec pompe sur le Nil[1889].

Il estoit capable de tenir deux mil hommes de guerre, et outre plusieurs chambres tres comodes, l'on y voyoit des places et des jardins qui environnoient magnifiquement la poupe et la proue.

L'orgueil des princes d'Asie est si grand que, non contens de dompter celuy des eaux par le faix d'une machine si prodigieuse, ils veulent encore renverser l'ordre de la nature et faire venir en abondance des fruits et des fleurs jusques dans la sterilité de la mer.

Entre autre dames qui accompagnoient Stratoncie en ce voyage, Sophonisbe[1890], fille de Fauste proche parent de Demetrius, n'estoit pas une des moins considerables. À la dignité de sa naissance, elle adjoustoit une beauté de corps et d'esprit qui n'estoit pas ordinaire.

Elles estoit parfaictement bien instruite de la rethorique et des belles lettres. Elle possedoit la musique en perfection et faisoit des vers à l'esgal des meilleurs poetes de son siecle. Toutes ses inclinations estoient relevées dans ses moindres actions et on apercevoit je ne sçay quoy de grand et de noble qui la rendoit souverainement admirable.

Elle avoit acquis l'amour et l'estime non seulement de Stratonice, mais encore de toute la cour, avec des conditions si recommandables. Antiochus avoit un naturel

---

[1888] En contrepoint du *locus horribilis* de la tempête, le *locus amoenus* de la traversée heureuse reflète, dans la fiction hellénistiques, « la bienveillance des dieux » envers les voyageurs et parfois même, la métaphore de la célébration des mariages et des unions heureuses. Luca Assarino use effectivement des *leitmotivs* caractéristiques de la traversée heureuse. Favorables aux noces de Stratonice et Séleucus, les dieux permettent un voyage maritime serein et somptueux, préfiguration de la pompe et des magnificences des festivités nuptiales. cf. Laurence Plazenet, *L'ébahissement et la délectation*, *op.cit*., p.534-535.

[1889] Plut., *Antoine*, 26.

[1890] Inspirés par le récit de Tite-Live, XXX, 11-15, poètes et dramaturges feront de la reine numide une figure emblématique de la littérature renaissante et classique. De Pétrarque à Corneille, et à l'instar d'une Didon, d'une Cléopâtre ou encore d'une Phèdre, Sophonisbe, amoureuse de Masinissa et sacrifiée par l'inflexible jugement de Scipion, est alors une héroïne tragique incontournable de l'imaginaire érotique. D'ailleurs dans son *Triumphus cupidinis*, II, v. 76- 87, Sophonisbe répond à la figure d'Antiochus. Sous forme d'allusion, à peine déguisée, le romancier italien convoque le nom de la reine carthaginoise et, en la métamorphosant en dame de compagnie de Stratonice, qui devient éperdue d'Antiochus, il crée une perspective de reflets infinis, à la fois évocateurs des vers pétrarquistes et des amants esclaves des cruels tourments infligés par le Dieu Amour. Voir Ivo da Col, *op.cit*., n.31 et p.48 ; Charles Ricci, *Sophonisbe dans la tragédie classique italienne et française*, Turin, G.B. Paravia, 1904.

conforme à celuy de Sophonisbe et, comme son genie n'estoit pas moindre que le sien, tant pour la poesie que pour la musique, il n'avoit point de plus aymable divertissement que de passer les jours à chanter et à faire des vers avec elle.

Cet entretien, estant prolongé par le plaisir qu'ils y recevoient, produisit en peu de temps une amitié reciproque dans leurs cœurs, mais cette amitié creut de telle sorte en celuy de Sophonisbe, qui estoit d'un temperament extremement vif, qu'elle se porta bien tost au dela de ses bornes et ne tarda gueres à se changer en amour.

Antiochus n'avoit pas alors plus de dix-sept ans et, bien qu'il n'eust pas pris encore sa croissance, il ne laissoit pas d'estre une taille extremement belle. Le mesme age, qui achevoit de former la beauté de son visage, commençoit d'y faire esclater je ne sçay quoy de grand et de relevé. Il avoit le regard si doux et la parole si agreable qu'il sembloit que ses yeux et sa bouche fussent la retraite des graces. Son esprit n'estoit pas moins hardy que genereux, et quelque jeune qu'il fust, il tesmoignoit une grande constance en toutes ses resolutions. Sophonisbe, eprise de l'amour de ces belles qualitez, se sentoit chaque jour brusler le cœur avec d'autant plus de violence qu'elle apportoit plus de soin à dissimuler sa passion.

Les accez de cette fievre amoureuse n'eussent gueres mis à passer jusques à la resverie et à trahir sa resolution, si par les remedes de sa prudence, elle n'eust prevenu l'effet de son mal. Elle pouvoit bien contenter une grande partie de ses desirs qui ne se nourrissoient que de la presence d'Antiochus à force de se rencontrer avecque luy. Mais les entreveues ne suffisent pas à la satisfaction de l'amour, elles l'irritent plus qu'elles ne l'apaisent ; et si les amans secrets sont capables de quelque reconfort, on peut dire que celuy de Sophonisbe consistoit seulement à parler d'Antiochus et à le louer souvent à Stratonice sa maistresse.

Elle coloroit de quelque apparence de devoir ses louanges qui estoient purement des fruits de son affection, heureuse de pouvoir couvrir de quelque pretexte, ce qui difficilement en eust pu trouver pour se decouvrir.

Desja les sentinelles appercevoient des monts de Syrie la flote de Demetrius. Seleuque, qui deux jours auparavant, estoit arrivé dans la ville de Tripoli avec une armée, n'en fust pas si tost adverty qu'il fit mettre en ordre toutes ses troupes, et montant sur quelques grands vaisseaux avec toute la fleur de sa noblesse qui estoit superbement equipée, il s'en alla au devant de sa chere maistresse.

Les premieres salutations, que les vaisseaux se firent à leur abord, furent les feux d'artifice qui se tirerent de part et d'autre. A mesure que Seleuque s'aprochoit de

Stratonice, il sentoit redoubler la violence du sien et toutes ces flames artificielles, que l'on voyoit en l'air, n'estoient que l'ombre des veritables qu'il ressentoit en son cœur.

La rencontre de ces deux roys, dont le seul nom faisoit trembler toute l'Asie, fut un spectacle digne d'avoir tout le monde pour spectateur ; et l'on ne sçauroit dire ce qui éclattoit davantage en cet abord, ou la courtoisie ou la majesté.

Seleuque regardoit Demetrius et l'admiroit. La beauté de son corps et la valeur de son courage luy representoient ce grand roy pour estre quelque chose de plus qu'un homme.

Demetrius d'autre costé respectoit Seleuque comme une relique de la gloire d'Alexandre et comme un capitaine qui avoit souvent combatu sous le commandement d'un homme qui avoit commandé à toute la terre et qui n'avoit peu satisfaire son ambition de la conqueste d'un seul monde.

Seleuque non seulement estoit remarquable par la beauté de sa taille, mais encore par la force de son corps. Il en donna des preuves en plusieurs occasions et une fois, entre autres, estant de fortune arrivé, pendant qu'Alexandre sacrifioit, qu'un taureau sauvage s'estoit echapé du temple, il le saisit vigoureusement pour les cornes et l'arresta. Ainsi, par une seule action, il fit juger quelle estoit sa force envers les hommes, son affection envers le prince et sa pieté envers les dieux[1891].

Ce jour là, il s'estoit paré d'armes bleues à bandes d'argent qui estincelloient de toutes parts. Du costé du cœur, il en sortoit un de corail bien travaillé, aupres duquel estoit un soleil d'or qui le regardoit et le frappoit de ses rayons.

La bizarre façon de porter sa couronne sur un turban de soye ouvrée de differentes couleurs et la negligence, dont il portoit son manteau qui luy tomboit de l'espaule droite sur son espée, adjoustoient quelque ornement à la richesse de son habit et se trouvoient encore dans la bienseance avec un aage de cinquante ans.

Les civilitez ayant esté faictes de part et d'autre et ces princes s'estant resjouys plusieurs fois ensemble de la nouvelle alliance qu'ils contractoient, Antiochus qui d'abord n'avoit salué le roy, son pere, qu'en compagnie, le voulut saluer derechef en particulier et, voyant qu'il se separoit de Demetrius, il prit le temps de s'en approcher et de luy rendre

[1891] App., *Syr*., 57, 292-294. . P.Scarsi, art.cité, p.124, remarque que, dans une hiérarchie à l'inverse de celle du narrateur génois, le roi devient sous la plume des traducteurs français un être d'essence divine. Là où le texte italien se contente de louer la robustesse physique du roi séleucide, le texte français insiste sur ses hautes qualités morales qui le distinguent et l'élèvent au-dessus des autres hommes.

ses devoirs. Seleuque le receut avec tous les tesmoignages d'affection que la bonté de son naturel et la satisfaction qu'il avoit de luy pouvoient desirer[1892].

De là, ils s'acheminerent tous trois vers l'apartement des reynes et donnerent à tout ce qu'ils aloient de cavaliers et de soldats à leur suite une favorable commodité de les voir.

La mer gemissoit doucement sous les rames de tant de galeres qui se pressoient, et l'air frappé d'un million de voix de tambours et de trompettes meslez confusement, excitoient un bruit qui faisoit retentir les echos de tous les rivages voisins.

Ces princes ne furent pas si tost arrivez dans l'antichambre la poupe qu'ils s'entendirent tout à coup saluer d'un concert de violes dont les cordes eussent indubitablement tiré les esprits du cœur de Seleuque, si elles eussent esté touchées plus long temps.

Mais à peine avoient-elles fait entendre leur harmonie que la porte de la chambre s'ouvrit.

Je ne voy point de si grandes magnificences qui ne soient inferieures à celles de ce beau lieu. L'antiquité n'a point d'exemple d'une pompe si extraordinaire ; et la superbe decoration d'un theatre, esclairé de mille flambeaux que l'on expose tout à coup à la veue des assistans au moment que l'on en tire le rideau, n'est qu'une indigne comparaison et qu'un crayon imparfait des merveilles qui se presenterent aux yeux de Seleuque.

Son estonnement ne fut pas moindre que l'esclat de tant de lumieres ; et l'estat où ce prince se trouvoit n'estoit gueres different de celuy d'un homme qui ouvre les yeux sur le point de mourir et se croit deja voir en un autre monde.

Le lambris de la chambre n'estoit fait que de nacre de perle, enchassée dans de l'or, où l'on voyoit une infinité de figures artistement ciselées.

La princesse estoit assise avec la reyne, sa mere, sur un lit de toile d'argent, et s'appuyoit sur des carreaux de pareille estoffe. Huit ou dix jeune enfans, vestus comme de petits amours avecque l'arc et la trousse au costé, folastroient à l'entour d'elle. Un peu plus loin estoient assises en rond douze belles filles entre lesquelles Sophonisbe ne paroissoit pas moins eminente par sa beauté que par le rang qu'elle tenoit.

Stratonice estoit vestue comme une nimphe, elle brilloit d'or et de perles de tous costez ; et la valeur de tout un royaume n'eust pas sçeut payer un pareure si precieuse. Quant à la reyne, elle avoit la couronne sur la teste et ne faisoit pas luire en sa mine moins

[1892] Plut., *Démétrios*, 32, 2-3.

de sagesse que de majesté. Toutes les fois que quelqu'un entroit dans cette chambre royale, ces petits archers enjouez avoient accoutusmé de tirer sur luy et, soit que ce fust un coup de Fortune, soit que ce fut un effet de l'adresse de ces petits Amours, une des ces fleches dorées frappa justement Seleuque en entrant au milieu du cœur de corail qu'il portoit[1893].

Ce prince s'estonna tellement que peu s'en fallut qu'il ne perdit contenance et que sa resolution ne luy manquast pas à cette premiere veue. Toute sa vie estoit, renfermé dans ses yeux, et il ne paroissoit animé que par la seule action de ses regards. Mais, tous le ravissement ne fut pas pour luy, les reynes en eurent leur part, ce fut une merveille reciproque, et come plusieurs fois elles avoient ouy parler de luy avec beaucoup de louange et d'honneur, elles n'avoient pas moins souhaité sa veue qu'il avoit desiré la leur.

Ce bon prince s'inclina jusqu'à mettre le genouil en terre à mesure qu'elles se levoient pour le recevoir et, avec une voix tremblante, leur demanda tres humblement les mains à baiser. Elles s'efforcerent de le relever et ne peurent consentir à une si grande soumission. Enfin, Demetrius ne le pouvant souffrir en cet estat, il se leva et commença son discours en cette sorte :

« Je me resjouyrois avecque vous, Mesdames, si pour aquerir un mary si peu proportionné à vostre merite, vous pouviez vous vanter d'avoir fait aujourd'huy quelque acquisition. Bien que ma couronne soit estimée de tout le monde, elle perd son prix aupres de vous. Si je me glorifie de quelqu'un, ce n'est que celuy d'une incomparable affection au service de vos Majestez. C'est donc à vous, ô mes Reines, à vous resjouyr avecque moy, qui rencontre en cette alliance les advantages que vous n'y trouvez pas. Entre tous les roys de la terre, je suis peut-estre le seul qui suis le plus redevable à la Fortune et qui dois avec plus d'obligation publier celle que j'ay l'influence des astres. Vivre au siecle de Stratonice, estre le compagnon de ses avantures et la fin de ses desirs, certes, ce sont des graces, qui ne peuvent avoir leur source que dans le ciel mesme des felicitez. Vous pouvez, belle Stratonice, achever de me rendre heureux et donner à ma bonne fortune ce qui luy manque. Tesmoignez que vous me faites l'honneur de recevoir mon service et je suis au comble d'une gloire qui me separe des hommes et qui m'approche des dieux. »

Il n'eut pas achevé ce discours que, l'abordant respectueusement, il la baisa.

[1893] Luca Assarino, de même que de nombreux écrivains, convoque l'image picturale de l'insolent enfant de Vénus qui, de son arc, blesse les cœurs et les âmes.

Si vous ne mourustes d'un excez de joye Seleuque, c'est que vous ne pouviez mourir sur la bouche de celle qui estoit vostre vie. Amour n'a point de delices dont vostre ame n'eut quelque part en ce baiser. Ce fut un abregé de tout ce qu'il a de plus charmant et de plus agreable et toute vostre ame fut occupée à gouster les douceurs de ce plaisir.

Les reynes demeurerent extremement satisfaites de la complaisance et de la courtoisie de Seleuque et luy respondirent avec la civilité qui estoit requise en telle occasion.

Tous les grands, qui se trouverent presens à cette entre-veue, recueilloient soigneusement toutes les actions et les paroles de ces princes. Ils estoient attachez par les yeux et par les oreilles et n'admiroient pas moins leur majesté que leur bonne mine.

Leurs ceremonies estant achevées, ils s'assirent et commencerent à s'entretenir. L'occasion obligeoit Seleuque de parler et l'Amour le forçoit de s'interrompre. Le mouvement de sa bouche passoit en ses yeux et ses regards estoient les paroles amoureuses qui le plus souvent achevoient le discours que sa langue avoit commencé.

Bon Dieu !, Seleuque, quel nombre infini de beautez renfermées dans un si petit espace que celuy d'un visage se presente maintenant à ta veue ! Comment les peux-tu regarder et ne mourir point, puis qu'un cœur amoureux n'est pas moins privé de son ame par le veue de l'objet qu'il aime que par la mort ? Certainement tu ne sçaurois resister à tant de charmes ; et si tu conserves ta vie, ce n'est que par l'esperance que tu as de les posseder. Tu ne dois point mourir pour une beauté qui ne vit que pour toy, ny perdre le sentiment quand elle devient sensible pour tes plaisirs.

Il est certain que la jouissance d'un bien si grand est capable de donner la vie. Mais, si la possession de la beauté se termine au seul plaisir de la veue, c'est un effet qui ne dure qu'autant que sa cause. C'est un bien qui passe aussi vite que le regard qui le produit. Cependant, les vaisseaux, qui ne laissoient pas de marcher tousjours, les firent arriver insensiblement au port.

Au debarquement, on vit esclater toutes les pompes et les magnificences que peuvent produire la passion d'un amant et la puissance d'un grand roy.

Mais entre les choses les plus superbes qui se remarquerent dans les delices de Seleuque, ce fut un palais d'une grande demesurée fait de charpenterie et de telle sorte qu'il se pouvoit assembler et desmonter en un instant par deux mille hommes qui estoient entretenus pour cet effet. Ce palais n'estoit pas moins admirable par l'ordonnance de sa structure que par l'or et les curieuses peintures qui s'y voyoient et, comme il se defaisoit

aisément et qu'il se pouvoit reduire en plusieurs pieces, on le portoit commodement sur des chariots en ce voyage.

Depuis Tripoli jusques à Damas, ces princes n'eurent point par le chemin d'autre logement que ce palais, dont la splendeur estoit veritablement si esclatante que l'Apollon de Luculle et les delices d'Eliogabale qui parurent en suitte[1894], n'ont peu l'esgaler.

Stratonice estoit portée sur un char traisné de quatre oyseaux, si beaux et si grands que si je les voulois representer, la description que j'en serois tiendroit plus de la fable que de l'histoire.

Il suffira de dire qu'ils naissent aux montagnes les plus sauvages et les plus inaccessibles de la Grande Jave[1895] qu'ils portoient en l'air une genisse entre leurs serres avec autant de facilité qu'un faucon feroit un moineau entre les siennes.

De la cognoissance de ces coursiers aislez, il est aisé de passer en celle de toutes les autres parties d'un si beau char.

Il estoit precedé par l'armée de deux couronnes et cinquante autres chars le suivoient qui servoient à la conduite des princes, des dames et des plusieurs qualifiez seigneurs de la cour. C'estoit un extreme plaisir que de voir la discipline de la guerre et l'ordre de la police qui se gardoit durant ce voyage.

Les pionniers, divisez en deux bandes, applanissoient les montagnes, depeuploient les forests et seichoient les rivieres, s'il en estoit besoin.

La puissance des rois est capable de ces merveilles et ce n'est pas une merveille qu'elle en soit capable. Si les dieux sont les roys du ciel, les roys sont les dieux de la terre. Ils peuvent ce qu'ils veulent et disposent de la nature aussi absolument que si elle estoit tributaire de leur couronne. Ils estendent l'autorité qui leur est donnée d'en haut jusques à son principe et confondent pesle mesle, parmi leurs sujets, les hommes et les elemens. Comme ils sont les souverains ministres du souverain et les depositaires de sa puissance, ils en usent souverainement et par des actions qui vont jusqu'à l'impossible,

---

[1894] Plut., *Lucullus*, 41. Il faut préciser que l'Apollon de Lucullus ne désigne rien d'autre que l'une des pièces les plus luxueuses de sa maison. Quant à la figure d'Héliogabale, connue pour ses somptueuses fêtes ainsi que pour ses orgies sexuelles tant décriées par l'historiographie gréco-latine, elle évoque encore plus que celle de Lucullus le faste et l'excès. Voir : Aelius Lampridius, « Vie d'Antonin Héliogabale », dans *Histoire d'Auguste* ; Hérodien, *Histoire romaine*, V.

[1895] Au milieu du XVIe siècle, les cartographes de l'École de Dieppe représentent, pour la première fois et à l'aune des découvertes portugaises, une île du nom de la Grande Jave, île située entre ce qui est maintenant l'Indonésie et l'Antarctique. Malgré les nombreux débats menés sur le sujet, il semblerait que cette Grande Jave corresponde soit à l'Australie actuelle, soit de façon plus probable, comme l'avance Sarah Toulouse, à une terre imaginée. Voir : Sarah Toulouse, « Les hydographes normands » dans Monique Pellletier (dir.), *Couleurs de la Terre : des mappemondes médiévales aux images satellitales*, Paris, Seuil, Bibliothèque nationale de France, 1998, p.52-55, et plus spécifiquement, p.55, ainsi que http://expositions.bnf.fr/marine/arret/10-4.htm

soustiennent ma dignité d'un maistre qui peut tout[1896]. Celles de Seleuque non seulement sont croyables par cette raison, mais encore par l'exemple d'un prince qui regne glorieusement aujourd'huy. Celuy-cy a fait des choses prodigieuses ; et, quand on se remettra devant les yeux qu'il a humilié l'orgueuil des rochers, eslevé des monts où les vagues s'eslevoient et, pour accroistre son empire, reserré en des limites plus estroites celuy de la mer ; quand on considerera qu'il a changé l'ordre du monde et donné des loix nouvelles à l'univers, que sa puissance ne connoist non plus de bornes que sa gloire et ne trouve n'y fleuve ny montagne qui l'arreste, on m'advouera que ces miracles sont des preuves domestiques d'une grandeur estrangere et que le pouvoir de Louys justifie celuy de Seleuque[1897].

Tous les siecles envieront à ces belles campagnes pas où passa Stratonice la gloire d'avoir veu un spectacle si merveilleux.

Comme si l'ame de Seleuque eust passé dans le corps de tous ses soldats, et qu'ils n'eussent esté animez que de son esprit, ils travailloient avecque tant de soin pour son contentement et pour sa gloire que l'imagination mesme ne pouvoit rien adjouster à la felicité de cet amant. La seule peine qu'il resentoit procedoit de la longueur du chemin. Il croyoit que le temps eust quité ses aisles tant il marchoit lentement à son gré durant ce voyage et desiroit que le char qui portoit sa bonne fortune eust esté plus vite et que les oyseaux dont il estoit attelé l'eussent fait voler.

Lors qu'ils furent prez de Damas, toute la ville qui estoit allée au devant d'eux les reçeut avec tous les honneurs et toutes les marques d'obeissance et de soumission que les princes peuvent attendre de la devotion et de la fidelité de leurs sujets.

[1896] Comme déjà remarqué, l'ordre des valeurs hiérarchiques établies par Luca Assarino est renversé par ses traducteurs français. P.Scarsi, art.cité, p.121-122, explique ce processus : « L'idée de hiérarchie est sans cesse présente dans le roman.Chez Luca Assarino il s'agit d'une hériérachie laïque, qui met à la première place le roi, exerçant une autorité sur ses sujets, les hommes ayant à leur tour pouvoir total, d'origine biblique, sur la nature, Grâce à cettte conception, l'homme garde sa dignité. […] Il garde un pouvoir et une grandeur propres, quoique limités, qui concourent en quelque sorte à la plus grande gloire du roi. Ce n'est un pouvoir que d'un pouvoir humain humain qu'on parle, la divinité ici n'est pas mentionnée, elle paraît n'y jouer aucun. Chez Malleville le même sujet est traité de façon nettement différente. Cela constitue l'objet de véritables digressions qui excèdent les limites du texte italien. Si Assarino considère l'humanité à partir des couches inférieures, Maleville part du sommet. […] La figure du chiasme au début du passage, [celui de notre appel de note], sous-entend une réalité fondamentale et patente : celle de la monarchie de droit divin, et du pouvoir absolu qui s'ensuit. L'homme s'y confond avec les éléments, il a perdu sa dignité et n'est plus qu'une force à maîtriser, dépourvu d'esprit et de rationalité. »

[1897] Toujours dans la même perspective, ils en profitent, tout en faisant une référence typiquement française à Louis XIII, et ne reculant pas devant l'invraisemblance temporelle, pour définir que le fait d' « être roi constitue un présent exclusif du Ciel, qui n'est donné qu'à des privilégiés par leur rang ». Ainsi, le monarque est l'incarnation de Dieu sur terre, théorie opposée à l'œuvre de Luca Assarino. Voir : P. Scarsi, « Maleville "traduttore-traditore" », art.cité, p.123-124.

Il n'y a point de langue ny de plume qui ne fust lassée de la description des arcs de triomphe, de la richesse des tapisseries, de la parure des balcons, de l'ornement des autels, de la pompe des sacrifices, de la decoration des theatres et de la magnificence des jeux et des bals qui furent consacrez ce jour là à l'honneur de cette troupe royale.

L'affluance du monde fut si grande, qu'outre les habitans de Damas, il s'y deborda des torrens de peuple de tous costez. Toutes les villes voisines se trouverent dans une seule. Il n'y eut point de portique, de fenestre, ny d'echaffaut qui ne fust occupé ; et le monde, ne sçachant plus où se mettre pour voir cette entrée, s'attachoit aux murailles et montoit jusques sur le toit des maisons.

La presse se trouva si grande qu'elle eust estouffé sans doute un million de curieux, si la presence d'une belle dame masquée qui tout à coup arresta leurs yeux et leurs desirs ne les eust maintenus en vie.

Stratonice n'alloit point sans masque soit qu'elle crust que le monde ne fust pas digne de la voir, soit qu'elle craignist que son visage ne fust cause de quelque malheur. Quoy qu'il en soit, elle cachoit par ce moyen aux yeux de tous les assistans une beauté que ny l'estendue des mers, ny la hauteur des montagnes n'avoit pas esté capable de cacher aux yeux de Seleuque. Enfin, ils arriverent au palais qui estoit situé au bout d'une grande place et y sejournerent quatre jours, pendant lesquels ont fit tous les preparatifs necessaires à la solemnité de ces nopces royales.

Le jour de cette feste pompeuse estant arrivé, Seleuque, apres avoir fait un celebre sacrifice, espousa Stratonice en la presence du grand prestre. Puis, il la fit seoir à la main droite à costé de son throne et voulut que tous les grands luy fissent le serment de fidelité et la saluassent pour leur reine.

Les festes et les festins qui se firent en suite sont au dela mesme de la pensée.

Il n'y a point de delices qui ne fussent esprouvées, ny de spectacle qui ne fust mis en œuvre. Le luxe inventa toutes les merveilles imaginables ; et ce qui plus que toute autre chose fut capable de ravir les esprits en admiration, fut un grand et superbe theatre, que le fameux architecte du palais portatif avoit ingenieusement dressé au milieu de la grande place.

Ce theatre comme un Gerion[1898] avoit trois faces differentes d'une admirable structure. La grandeur des colonnes, la beauté des statues, l'ornement des architraves, la

[1898] Dans la mythologie grecque, Géryon est un géant à trois têtes, dont le corps était triple jusqu'à la taille. Il est tué par Héraclès qui, pour obéir à l'ordre d'Eurysthée et accomplir le dixième de ses douze travaux, doit s'emparer du troupeau de bœufs du géant.

curiosité des peintures, la diversité des devises, la subtilité des mots composoient un comble de merveilles qui surmontoit la sublimité de tous les esprits les plus eslevez.

Il estoit capable de tenir vingt mille spectateurs ; et dans la profonde largeur de son estendue, tournoient aisement six machines, chacune desquelles representoit une scene. On y voyoit Orphée jouant de la lyre dans les enfers pour r'avoir sa chere Euridice ; Thesée dans le labirinthe qui tuoit le minotaure ; et le mesme encore dans l'isle de Naxe, qui abandonnoit Ariadne. On y voyoit Circe, qui par la force de ses charmes transformoit ses amans en bestes ; Ulysse qui se gardoit du chant des syrenes et Arion qui se sauvoit sur le dauphin.

Toutes ces choses furent representées avec des intermedes de musique qui ne dementoient point l'excellence des actes. Les assistans en receurent un estonnement si grand que plusieurs personnes de lettres qui se trouverent parmy eux se creurent obligez d'en escrire l'histoire. L'exemple de ce theatre s'estant conservé de temps en temps et passé comme de main en main jusques au nostre, est venu enfin estaller toutes ces merveilles dedans les festes des princes d'Italie ; et principalement en celle du serenissime duc de Parme, dont les machines, si elles n'ont surpassé en tout celles de Seleuque, au moins ont-elles eu cet avantage que d'avoir pour tesmoins oculaire de leur grandeur un esprit qui par le nombre de ses vers et la richesse de ses inventions doit estre eternellement renommé.

Plusieurs autres spectacles succederent à ceux cy pour entretenir la resjouissance publique ; si bien que, durant l'espace d'un mois, on pouvoit nommer Damas les delices de la terre.

Ce terme estant expiré, Demetrius tant pour soulager ce royaume estranger de l'incommodité des gens de guerre qui l'accopmpagnoient que pour remettre sa flotte dans ses ports, prit congé de sa fille et de son nouveau gendre et s'en retourna avec la reine, sa femme, à Tripoli, où ils s'embarquerent.

Stratonice eust un ressentiment de ce depart qui justifioit la bonté de son naturel. Tandis qu'elle souspiroit l'esloignement de ses parens qui luy estoient si chers et qu'elle accompagnoit leur voyage de ses plaintes, Antiochus la vint trouver en sa chambre où elle s'estoit retirée pour pleurer avec plus de liberté.

Il la vid, ô Dieu ! Quelle veue ! Il la vid en une action qui eust esté capable d'amolir la dureté d'un rocher. Elle estoit si agreable en ce piteux estat que l'on pouvoit dire que sa douleur avoit des charmes et que la tristesse estoit belle sur son visage. C'estoit un soleil de beauté que les nuages de l'affliction ne pouvoient couvrir ; et quoy

que ses yeux fussent baignez de larmes, ils ne brusloient pas moins que de coustume. Le feu de ses regards ne connoissoit point d'ennemy qui le pust destruire et, bien qu'il eust le privilege de se conserver dans l'eau, il ne pouvoit pas toutefois se nommer un feu d'artifice, tant il estoit naturel à Stratonice de brusler tout ce qu'elle voyoit.

Il est impossible de redire en quelle abondance ses yeux gros de douleur en enfantoient des larmes. Cette belle reine estoit proprement une aurore qui donne le jour au monde en mesme temps que la rosée.

Elle proferoit ce nom de pere d'un accent si pitoyable que le cœur de ce prince en estoit mortellement blessé ; et si la tristesse luy avoit fait une playe, l'amour ne manquoit pas de luy en faire une autre, lorsqu'attaché de l'ame et des yeux à la contemplation de son visage, il consideroit combien Stratonice estoit belle.

De la compassion qu'il eut de son mal, il sentit naistre le sien peu à peu ; et cet amour qui se forma insensiblement ne fut qu'un enfant de la douleur de cette princesse.

Il estoit juste que celuy qui commençoit par la pitié, finist par l'amour ; et c'estoit un bon presage pour la passion d'Antiochus, d'avoir tiré son principe des pleurs.

La douleur et la joye sont deux termes où aboutissent toutes nos actions. Qui commence par l'un, doit necessairement achever par l'autre.

Antiochus consola cette belle reyne avec tant de tendresse d'affection, que peu s'en fallut qu'il ne pleurast de la voir pleurer.

De là, elle jugea qu'il avoit de la passion, et l'inclination naturelle qu'elle avoit pour luy se meslant deslors à l'obligation, creut infiniment avec le temps.

Ce fut en cette occasion qu'Antiochus commença de connoistre les perfections de Stratonice et que l'amour esbaucha dans son esprit les premiers traits de cette beauté.

Depuis ce temps-là, plus il la regardoit, plus il trouvoit de charmes en son visage et de graces en ses actions. Il ne connoissoit plus d'autre plaisir que celuy de son entretien et sa seule compagnie faisoit toutes ses delices. Elle estoit le souverain bien de ses yeux et de ses oreilles, et l'honneur d'en estre regardé et de pouvoir parler avec elle luy sembloit une felicité qui approchoit de celle du paradis. Enfin, Antiochus estoit desja en quelque façon amant, encore qu'il ne s'en apperceust pas.

D'autre costé, Stratonice voyant qu'en trouve toutes les assemblées et, particulierement dans les bals et dans les combats de barriere, Antiochus avoit la reputation du plus courageux du plus adroit, et du plus galant et considerant encore la douceur et la civilité de ses mœurs, elle se laissa insensiblement emporter à son

inclination et vint enfin jusqu'à ce point que son affection fut plutost amour que bien veillance.

Ce n'est pas un petit moyen pour obtenir quelque prix en amour que d'en avoir gaigné dedans les armes.

Les dames comme privées de cette valeur qui n'est pas familiere à leur sexe, non seulement l'envient, mais elles l'admirent. La foiblesse qui leur est propre leur est tellement odieuse qu'elles ne peuvent aymer celuy qui leur ressemble et qui passe pour effeminé ; et comme leur condition les assujetit à la volonté des hommes, elles souffrent avec beaucoup de peine et de honte l'empire de celuy qui est aussi foible qu'elles-mesmes, et qu'elles croyent indigne de leur commander.

Ainsi, peu à peu le feu gaignoit les cœurs du prince et de la princesse.

Cependant, celuy de Sophonisbe estoit si vivement embrasé qu'elle ne pouvoit plus retenir les flames qu'elle cachoit. Il falloit necessairement leur donner de l'air et ce mal qui s'estoit accreu par la dissimulation, avoit besoin de se descouvrir pour se soulager. Soit qu'Amour offrist à ses yeux Antiochus armé, donnant des preuves de sa valeur dans le camp, soit qu'il le luy fist voir sans armes montrant sa bonne grace et sa disposition au milieu du bal, en quelque estat qu'elle le put considerer, il estoit tousjours également aymable pour elle.

Infortunée qu'elle estoit, elle chantoit souvent avecque luy ; et peut-estre qu'elle faisoit elle- mesme les chansons et les accomodoit à sa passion. Mais tous les soins qu'elle prenoit de se faire aymer estoient inutiles et difficilement arrive- t'-on par le secours de l'art où l'on ne peut arriver par les graces de la nature.

Desja sa passion avoit passé jusques à cet excez qu'elle estoit forcée de la decouvrir ou de mourir en peu de temps. Elle ne pouvoit plus estre retenue dans les bornes estroites de son cœur tant elle estoit grande et il failloit qu'elle sortist de sa prison ou que son ame sortist de la sienne. Mais Amour la tira bientost de l'une de ces deux extremitez et, par le moyen d'un accident inopiné, luy fit prevenir la fortune qu'elle couroit.

Elle eut advis que Fauste son pere estoit mort et que, comme fille unique, elle estoit demeurée heritiere de ses estats. Cette occasion l'obligeoit à quitter la cour et à partir avec un de ses cousins, appellé Periandre, qui estoit venu exprez pour la querir et l'accompagner en son voyage. A cette nouvelle, elle se retira dans sa chambre, assaillie en un moment d'un million de soucis et de pensées qui la devoroient. Le serenité de son

visage se troubla, son teint changea de couleur, ses yeux fondirent en larmes et les soupirs qu'elle jettoit continuellement firent voir l'extremité de sa douleur.

Elle ressentoit la mort de son pere à cause de l'absence de son amant, et ressentoit l'absence de son amant à cause de la mort de son pere. Ces deux passions se servoient reciproquement ; et le sentiment d'un pere contribuoit beaucoup à celuy de l'autre. Elle estoit egallement partagée entre deux objets et ne souffroit pas plus en qualité de fille qu'elle souffroit en celle d'amante. Il sembloit que l'amour et la mort s'entendissent ensemble pour l'affliger ; et si le regret de son pere augmentoit par la memoire de son prince, le feu que celuy-cy avoit allumé dans son cœur se redoubloit dans les cendres du mort.

Ce n'est pas un petit bonheur à un malheureux que de pouvoir souspirer sa douleur sans scandale, quand elle naist d'une cause qui luy en peut donner.

Sophonibse estoit si comblée de douleur qu'elle ne pouvoit moins faire que de se resoudre d'en parler à Antiochus.

La condition d'un amant luy semble bien miserable, lors qu'il est obligé de se taire et de s'absenter et d'adjouster à la peine du silence celle de l'esloignement. Cependant, elle rencontre l'occasion de luy parler seul à seul. Mais, quand elle pense ouvrir la bouche, la majesté de ce visage quelle adore l'estonne si fort que demeurant plus morte que vive elle n'a pas la force de former une seule parole.

Le prince ne s'aperçoit point de ces diverses agitations. Il semble que ses yeux se ferment avec la bouche de Sophonisbe ; et comme si sa connoissance estoit un bien trop grand pour la fortune d'une miserable amante, plus elle brusle pour luy, plus il est aveugle pour elle. Ayant donc laissé perdre une si favorable commodité, elle croit qu'elle ne peut mieux expier sa faute qu'en s'esloignant et que la precipitation de son depart est le plus sortable chastiment qu'elle puisse choisir.

Elle ne doit plus, ce luy semble, avoir le plaisir de voir celuy à qui elle n'a pas eu la hardiesse de parler et condamne ses yeux innocens à souffrir la peine de la timidité de son cœur.

Il estoit desja nuict quand elle commença de faire ses adieux ; et certes, un voyage si triste devoit bien estre precedé par les tenebres. Seleuque luy fit present d'une riche bague et la baisa au front :

«Va -t'-en en paix, luy dit il, ô Sophonisbe, Dieu sçait l'affliction que ton absence va causer à toute ma cour ».

Stratonice pleura, et l'embrassa plusieurs fois, Antiochus fut le seul qui prit congé d'elle sans s'emouvoir ; et cette froideur fut un bonheur signalé pour Sophonisbe puisqu'au moindre regret qu'il eust tesmoigné, elle eust des ressentimens si grands et si visibles qu'elle eust fait connoistre à tout le monde ce qu'elle avoit tousjours tenu caché.

Ayant achevé ses complimens, elle s'enferma dans sa chambre ; et bien qu'elle feignit de s'aller mettre au lit, elle n'avoit pourtant pas dessein de reposer. Elle estoit tousjours agitée de sa passion et ne sçavoit à quoy se resoudre. En fin, apres une longue deliberation, elle escrivit à Antiochus et donna la lettre à une de ses confidentes nommée Eleutere, avec cette condition de la rendre en main propre quand elle jugeroit qu'elle seroit desja à quelques lieues de Damas.

À peine le jour commençoit à poindre que montant dans son carosse avec ceux qui l'accompagnoient, elle se mit en chemin.

Cette belle desolée se resjouyssoit de ce que toute la cour estoit encore endormie pource qu'elle ne couroit point fortune de rencontrer des objets qui la fissent pleurer. Elle estoit cachée dans le fonds de ce carosse de dueil et ne vouloit plus rien voir apres avoir perdu la presence d'Antiochus. Elle croyoit que tout le monde condamneroit son esloignement et, qu'accusant son amour de foiblesse, il luy reprocheroit d'avoir peu quitter si laschement l'objet de son ame.

Sur le midy, Eleutere, croyant que Sophonisbe devoit estre desja assez loin, alla trouver Antiochus et luy presenta la lettre[1899]. Il s'estonna d'abord de cette nouveauté, la remercia toutefois et, s'estant enfermé dans sa chambre, il l'ouvre et y lit ces paroles :

J'entreprens trop, Antiochus, et j'avoue à ma confusion que d'escrire en un temps que l'on peut parler n'est pas tousjours une marque de modestie. On faict volontiers par le secours de la plume, ce que l'on ne feroit pas sans beaucoup de peine par l'office de la langue ; et c'est un signe que l'on parle contre son devoir, lors que l'on ne sçauroit parler qu'avec honte. J'en ay mesme en vous escrivant et ce papier ne se peint pas mieux

[1899] À la fois proche et lointain héritier des *Héroïdes ovidiennes* et des recueils italiens de lettres familières et amoureuses, l'art de la lettre, et de façon plus spécifique de la lettre amoureuse, est le moyen non seulement d'interrompre, tout comme les monologues et les dialogues, un discours à la troisième personne et de passer d'une expression indirecte à une expression directe, mais aussi et surtout d'explorer l'intimité du sentiment au sein, comme le démontre avec justesse Bernard Bray, d' un « réseau des relations sociales, psychologiques ou morales précises». Dans Bernard Bray, *L'art de lettre amoureuse, des manuels aux rom*ans (1550-1700), La Haye, Paris, Mouton, 1967, p.12. Ainsi, la lettre dans le récit romanesque est un lieu où s'exprime aussi bien la mondanité galante que la souffrance pathétique de l'absence de l'être aimé. Elle est dès lors, et sous l'influence non négligeable de *L'Astrée* d'Honoré d'Urfé, « la figure obligée du discours amoureux raffiné » dans Marie-Gabrielle Lallemand, *La lettre dans le récit : étude de l'oeuvre de Melle de Scudéry*, Tübingen, G. Narr, 2000, p. 126. Voir : Ivo da Col, *Un romanzo del Seicento*, *op.cit*., n.32 et p.48 ; Bernard Bray, *op.cit*. ; M.-G. Lallemand, *op.cit*. ; Sylvie Thorel-Cailleteau, *Splendeurs de la médiocrité une idée du roman*, Genève, Droz, 2008, p. 205.

de noir par les caracteres que j'y forme, que mon visage se peint de rouge par la honte qui s'y respand. Je peche à la verité contre la pudeur, mais la pudeur, mais je pecherois bien d'advantage contre elle, si j'osois proferer ce que je vous mande ; et ce qui est un tesmoignage de ma liberté, l'est en quelque façon de ma retenue. La hardiesse de ma lettre ne procede que de la crainte de mon ame ; et si j'ay l'asseurance de vous escrire mes sentimens, c'est que je n'ay pas celle de vous les dire. Que si mes paroles avoient autant de force de vous faire cognoistre ce que je desire que vous sçachiez, que vos perfections en ont eu de me faire sentir ce que je ne voudrois pas qu'un autre sceust que vous, je vivrois plus contente que je ne suis, et vous plus satisfait que vous n'estes. Mais qu'attendez-vous que je vous die ? Helas ! Je n'ay pas encore la force de l'exprimer, ô mon cher Antiochus, qui n'estes mien toutefois, qu'autant que je me figure que vous l'estes. De moy, dès le moment que ma bonne fortune m'eust permis de considerer vostre merite et de pouvoir aspirer à la gloire de vos faveurs, Amour m'assaillit de sorte qu'il ne fut pas en ma puissance de resister, ny de m'enpescher d'estre à vous. Il y a desja long temps que mon cœur a cru le nombre de vos sujets. Vous estes maistre de plus d'une ame que vous ne croyez et le serez eternellement. Mes actions, mes regards et mes paroles vous faisoient assez clairement connoistre cette verité, si vous eussiez voulu y faire reflexion, mais, ou j'ay esté *trop timide, ou vous avez esté trop nonchalant. Cependant, quoy que mon malheur s'opposast au dessein que j'avois de me declarer et voulust desrober à vos yeux la cognoissance de ma passion, je faisois tousjours plus de gloire de vous aymer qu'une autre n'en eust faict d'estre aymée de vous. Je me plaisois si fort en ma passion qu'il ne falloit point que je sortisse de moy-mesme pour me satisfaire. Toute ma joye estoit interieure et se terminoit à ma seule pensée. Le bien de vous voir ou de vous parler et de pouvoir estre en vostre compagnie, estoit la plus grande recompense que je peusse desirer à mon amour ; et je ne croyois pas qu'il fust possible de pretendre à une plus haute fortune que d'avoir peu mettre son cœur dans le sein d'un roy. Aujourd'huy que la mort de mon pere me rend mal heureuse en me forçant de partir de vostre cour, je suis reduite au desespoir et ne connois point d'autre remede pour suspendre ma mort que de vous dire que je vous ayme plus que moy-mesme. C'estoient des conditions trop rigoureuses pour une miserable comme je suis que d'estre loing de vous et de vous aymer sans que vous le sceussiez. Il falloit que je mourusse ou que je vous le fisse sçavoir. Il n'y avoit point en cela de milieu, et mon silence ne pouvoit plus gueres durer qu'il ne durast eternellement. Il m'eust esté plus doux de vous dire mon amour, mais il m'est plus seur de vous l'escrire. Et ma plume fait avec plus de liberté ce que ma*

langue eust fait avec plus de satisfaction. Si vous m'eussiez fait la faveur de me recevoir, je fusse morte de plaisir ; et si vous m'eussiez fait cette injure que de me rejetter, je fusse morte de douleur. En toute façon, il y avoit tousjours a perdre pour moy, si l'on peut apeller perte ce qu'il m'eust infailliblement acquis la gloire du triomphe, ou du martyre. Ne trouvez pas estrange, mon Roy, la declaration que je vous fais. S'il estoit aussi facile de s'empescher d'aimer que de se taire, il est croyable que celle qui a peu garder le silence si long temps, eust bien sceu garder sa liberté toute sa vie. Ne condamnez pas en une de vos esclaves les flames que vous avez allumées ! Compatissez à mes douleurs qui ne sont miennes que pource que je suis trop vostre, et ressouvenez-vous, Antiochus, que, me tournant quelque fois vers le ciel sous lequel vous respirez, j'auray souvent à la bouche ce beau nom qui seroit capable de me rendre bien heureuse, si par mon esloignement je n'avois occasion de le nommer. Je ne vous prie pas que vous m'aimiez, ce seroit temerité de vous faire cette demande, je vous prie seulement que vous me pardonniez, si celle qui n'est coupable vers vous que de trop d'amour, merite d'obtenir le pardon de son offense.

Antiochus n'eut pas achevé de lire cette lettre, que la merveille d'une passion si estrange et si peu congnue le saisit et, comme s'il eust avalé un poison en faisant cette lecture, il ne tarda gueres à sentir dans le cœur une ardeur extraordinaire.

Une lettre amoureuse est un veritable charme pour un jeune esprit. Tous ces caracteres qui la composeront des caracteres que l'Amour employe dans sa magie pour ouvrir le secret des cœurs. Il se sert de la plume comme d'un trait pour fraper les ames et c'est par le moyen des mots que ce fameux magicien met souvent les esprits en langueur.

Il n'y a rien de plus puissant pour vaincre une ame que les paroles ; et ce que peut faire en guerre la force des armes, celle du langage le fait en l'amour.

Antiochus relut deux ou trois fois cette lettre trop douce et trop advantageuse pour ne luy plaire pas et, ayant fait venir Eleutere vers luy, l'interrogea avecque soin pour voir si elle sçavoit quelque autre chose de Sophonisbe. Puis, pensant au succez que pouvoit avoir cette passion et repassant dans sa mémoire toutes les perfections de cette dame, il souspira hautement son absence et l'aima enfin avec tant d'ardeur que, si les occasions

perdues se pouvoient recouvrer, sa passion n'en eust point eu de se plaindre de sa negligence[1900].

Sa passion, quoy que nouvelle, fut si forte qu'elle ne luy permit pas d'estre longtemps sans luy respondre. Il luy escrivit et l'obligea de croire par les termes les plus passionez que l'amour luy put inspirer qu'elle n'estoit pas moins aymée de luy qu'il l'estoit d'elle, mais la responce ne fut pas si tost arrivée à Brusie qu'elle la trouva morte.

La douleur d'avoir quitté son cher Antiochus luy avoit percé le cœur ; et ce n'estoit pas merveille qu'elle mourut puis qu'elle avoit laissé son ame en le laissant.

La nouvelle de sa mort si precipitée s'estant espandue par la ville de Damas, tout le monde pleignit un si funeste accident et principalment la cour qui avoit eu le bon heur d'estre esclairée de sa presence. Antiochus qui perdoit le plus, fut aussi le plus touché. Il donna tous ses sentiments au regret de cette perte, et si un tombeau de son cœur à Sophonisbe qu'il arrousoit continuellement de ses larmes.

Ce pauvre amant souffroit d'autant plus qu'il se contraignoit d'avantage et ses douleurs plus fortes en ce qu'il n'osoit les faire paroistre. Il ne put faire si bien toutefois que sa passion ne le trahist et que la tristesse de son ame se debordast jusques sur son visage.

Il est impossible d'avoir de la mémoire pour une personne que l'on a cherie et de n'en avoir point de ressentiment ; et bien difficile d'en avoir du ressentiment et de ne le pas tesmoigner par quelque pasleur. Nous prenons le teint de la mort à force de penser à celle des personnes que nous avons aymées, et la couleur de leurs cendres passe jusques à nostre visage. Antiochus ayant perdu le sujet de ses premieres affections tomba dans une profonde tristesse et devint comme un homme qui a perdu le sens à faute de trouver un objet qui le puisse rendre sensible.

L'homme qui n'a point d'amour, est un corps qui n'a point d'ame. Ce prince s'agite continuellement. Il semble que son cœur ne puisse demeurer vuide et qu'il luy demande une autre affection pour se remplir.

La condition des hommes est de cette nature, que lors qu'ils ont une fois commencé à desirer, ils desirent continuellement[1901].

[1900] Ivo da Col souligne ici avec justesse que « la "separazione" è lo strumento dell'innamorento» puisque «come l'Assarino avverte in un altro romanzo : «La lontana nel principio non scema, ma accresce amore; e chi ama da dovero sospira vie più quanto è più lontano.» (*Giuochi di Fortuna Successi d'Astiage e di Mandane Monarchi della Siria*, in Venetia, presso i Giunti 1656, p.22.)» dans *Un romanzo del Seicento*,*op.cit.*, n.33 et p.49. Sur cette esthétique courtoise de la séparation et de l'ascèse purificatrice de l'éros en souffrance, se reporter à D. de Rougemont, *L'Amour et l'Occident*, *op.cit.*, p.161-162.

Pendant qu'Antiochus est dans cette irresolution, Amour luy met Stratonice devant les yeux ; et comme il a desja ebauché dans son cœur les premiers traits d'une affection qui surpasse celle d'un fils, il croit qu'il n'est pas fort difficile d'achever et de le rendre tout à fait amant. Ce prince commence à n'avoir desja plus d'autre desir que celuy de sa presence, ny d'autre ambition que celle de ses faveurs, mais il est bien croyable qu'estant rentré en soy-mesme, il a dit souvent ces paroles[1902] :

« Quelles sont ces voyes que tu tiens, ô Antiochus ? Où cours-tu avec tant de precipitation ? Tu trames des perfidies qui sont d'autant plus enormes et plus honteuses qu'elles sont contre l'honneur. Ton cœur peut-il bien avoir en soy quelque lieu qui serve de retraite à un si lasche et si sale desir ? Vouloir attenter à la chasteté d'une reyne, à la gloire d'un prince et ravir à l'un et à l'autre ce qui leur doit estre plus cher que leur couronne ; semer le divorce dans la maison royale et diviser des armes unies par l'authorité du ciel ; offenser en une seule personne son pere et son roy, les dieux et les hommes ; et violer en une seule action les loix naturelles et les divines, c'est un crime, certes, qui n'a point d'exemple, et qui pour estre dignement puni, demande plus de trois furies[1903]. Et tu vis, et tu respires, et tu as bien le front de paroistre et de soustenir le regard d'autruy. Miserable que tu es, où pourrois-tu fonder tes esperances quand elles seroient justes ? Seroit-ce point dans les caresses de Straonice ? Et pense-tu qu'elle t'en fasse jamais avec un esprit conforme à ta passion ? Insensé que tu es, tu ne serois infidelle qu'à demy, si tu ne soupçonnois la fidelité mesme et ne serois pas satisfait de ton erreur si tu ne croyois que la vertu put faillir. »

Ce fut par de tels ou semblables sentimens qu'Antiochus se mortifioit et qu'il arrestoit le cours de ses desirs. Il ne rendoit plus ses devoirs à la reyne avec tant d'affection et d'assiduité ; et lors qu'il se trouvoit en sa compagnie, il estoit tousjours sur ses gardes et y demeuroit le moins qu'il pouvoit.

[1901] Aux fins de respecter une certaine éthique de la littérature et de la politique, les traducteurs français suivent avec scrupule les règles imposées par la bienséance. Pour cela, ils opèrent, comme en témoigne ce passage, un minutieux travail de censure et expurge le texte italien de sa sensualité trop exacerbée, de ses expressions trop crues, ainsi que des situations scabreuses ou ambiguës qu'il sous-entend. Voir P. Sacarsi, art. cité, p.117-118.

[1902] Contradictoires et déchirants, les débats intérieurs de l'amant tourmenté par son amour prohibé qui, sous la forme de longs monologues, jalonnent le texte, rappellent les plaintes soliloquées d'Antiochus chez Leonardo Bruni ou Matteo Bandello, ou encore celles des héros d'Alexandre de Paris et de Boccace.

[1903] P. Scarsi met en lumière que le texte français exagère le sentiment de culpabilité d'Antiochus. En effet, ce dernier, d'une grandeur et d'une noblesse d'âme égale à celle de la divinité, a conscience qu'en aimant sa belle-mère, il commet un péché « inavouable contre les Dieux et ses parents », péché passible d'«aveugler sa raison, de le rendre fils ingrat et de précipiter la maison du roi dans le malheur. » Seule la magnanimité de Séleucus, le Dieu-Souverain, lui permet d'échapper à son inexorable chute. Voir P. Sacarsi, « Maleville "traduttore-traditore" », art.cité, p. 126-127.

Elle s'apperçeut de ce changement et voyant ce feu si tost amorti, elle se servit de toutes les occasions qu'elle put pour le r'allumer.

L'evenement fut conforme à son dessein. Ce prince n'opposa qu'une legere resistance à cette princesse et, se replongeant plus que jamais dans sa passion, ne trouva plus d'autre felicité que celle des faveurs de Stratonice.

Ainsi, ses sentiments succedoient les uns aux autres. C'estoient des flots qui s'entresuivoient. Des vagues qui s'opprimoient et qui renaissoient d'elles-mesmes et des vents qui se jouoient à diverses reprises de la fragilité de ce vaisseau. Mais cet esprit chancelant n'avoit guieres à demeurer dans son instabilité ; la fin de ses irresolutions approchoit ; et peu de jours apres, son destin qui avoit arresté de le rendre constant le fit arriver à ce point fatal où la qualité de son ame et la condition de sa fortune ne devoient changer, ou, pour mieux dire, ne changer plus.

Seleuque avoit à costé de son palais un jardin qui n'estoit pas moins estimable par sa grandeur que par sa beauté. La comme dans un licée orné de fueillage et de gazons les homes venoient s'instruire des merveilles de la nature et de la cognoissance des fleurs les plus rares passoient à celle des simples les plus salutaires. Leurs yeux n'estoient pas plus esblouys de l'esclatante beauté des unes, que leur esprit estoit estonné de la secrette vertu des autres. Ils n'y entrevoient qu'avec curiosité et n'en sortoient qu'avec admiration. Enfin, ce jardin estoit un assemblage de plantes toutes choisies qui satisfoisoient egalement au desir des curieux, et à la necessité des malades. Chacun en recevoit ou du plaisir ou de l'utilité ; et tous ensemble y rencontroient le souverain bien du corps et de l'esprit. C'estoit en ce beau lieu que le roy se pourmenoit tous les soirs durant les chaleurs et qu'il soupoit ordinairement.

Un soir donc entre les autres s'y trouvant à table avecque la reyne et le prince, il gousta tant de contentement en ce repas qu'il est impossible de dire qui fut le plus satisfait de ses yeux ou de sa bouche. La beauté du lieu et la bonté des viandes s'entredonnoient quelques prix et sembloient adjouster quelque chose l'une par l'autre à leur porpre qualité.

Ce prince estoit ravy d'avoir des tesmoins et des compagnons de ses plaisirs ; et plus ses delices estoient partagées et plus elles estoient parfaites.

C'estoit en la saison de l'année que le monde semble rajeunir et que la terre se couvre des fleurs dont l'hyver l'avoit despouillée. Voir Stratonice dans ce jardin, c'estoit voir le soleil dans sa sphere. Il sembloit qu'il fust l'abregé de toutes les beautez du monde et que le visage de Stratonice le fust de toutes les plus belles fleurs dont il estoit enrichy.

Antiochus, ravi de mille tendres caresses que luy faisoit cette belle reyne, ne se fust pas si tost retiré qu'il se perdit dans la confusion de ses pensées, tantost il en avoit d'agreables, tantost de fascheuses[1904] ; et, rapellant tousjours le souvenir du passé, se plaignoit en soy-mesme et laschoit souvent ces paroles :

« Agreable Stratonice, y a-t-il quelqu'un qui se put vanter d'estre plus heureux que moy, si vous saisiez comme amante ce que vous faites comme belle mere ? »

Et s'endormant sur de telles ou semblables paroles, il songea[1905] la nuit que se promenant dans ce jardin[1906], il avoit trouvé Stratonice qui pleuroit à grosses larmes, assise sous le plus espais fueillage d'un labyrinthe de myrthes[1907] qui s'y voyoit au milieu :

« Qui vous oblige d'estre en cet estat, ô grande reyne ? Et quelle occasion avez vous d'estre si desolée et de pleurer comme vous faites ? »

[1904] Pour d'évidentes raisons de bienséance, Maleville et Audiguier suppriment le mot « letto » (lit) de cette séquence. Suivre fidèlement le texte de Luca Assarino aurait été l'équivalent d'une violation de .l'intimité jugée alors comme sacrée. Voir P. Scarsi, art.cité, p. 118-119.

[1905] Très sensible à tous les attributs de la psyché baroque, *La Stratonica* aborde la très complexe topique du songe. Inscrite dans le sillage de l'allégorie médiévale et des réflexions philosophico-théologiques de la Renaissance sur la nature et l'interprétation des songes, cette topique connaît en effet une fortune remarquable à l'Âge baroque, puiqu'elle permet d'une part d'interroger les rapports entre illusion et réalité, et d'autre part d'explorer l'autre monde, celui des rêves ou de la folie, qui n'est autre que le reflet fantasmé et métaphorique du monde réel. Dans *La Stratonica*, le songe, qui est « l'asse dinamico del desiderio », permet à l'amant désespéré d'affronter la réalité et de percevoir, de manière prophétique, un dénouement tout à fait contraire à ce qu'il attend. Voir Ivo da Col, *op.cit*., n.35 et p.50. Ceci n'est d'ailleurs pas sans rappeler le quatrième livre de *L'Amant resuscité de la mort d'amour* où un médecin interprète le songe de l'amant malade, interprétation qui annonce les malheurs futurs du héros. Sans contre-sens excessif, l'analyse que Véronique-Duchet Gavet fait à ce sujet dans son introduction, dans *L'Amant resuscité*, *op.cit*., pp. 35-37, peut être reprise : « Les songes jouent un rôle proleptique et permettent de deviner quelle tounure prendront les événements. […] Cependant la fonction essentielle remplie par ces songes est de montrer la toute puissance de Dieu, qui s'exerce dans tous les domaines de la vie humaine, et particulièrement celui de l'amour.[…] La divination apparaît alors comme une volontaire et reconnaissable de Dieu, destinée à remettre l'homme dans le droit chemin. Le songe ne permet pas à l'homme de se rendre l'égal de Dieu en pouvant prédire l'avenir. Bien au contraire, le songe se veut la preuve de la *miseria hominis*». Il faut encore noter que le songe, par référence indirecte à toute une réthorique médicale qui voit en lui l' « un des lieux de la passionnante relation entre le corps et l'âme », « participe de la diathèse mélancolique. [Ainsi], à côté ou plutôt du fait de l'excès d'humeur noire : le rêve morbide constitue comme l'émanation de la bile noire.», dans Patrick Dandrey, « La médecine du songe au XVIIe siècle », dans *Revue des sciences humaines : revue d'histoire de la philosophie et d'histoire générale de la civilisation*, Lille, Faculté de Lettres, 1988, fasc. 211-212, p. 49-99. Sur ce sujet, il est nécessaire de se reporter aux travaux critiques suivants : Jackie Pigeaud, « Le rêve érotique dans l'Antiquité gréco-romaine : *l'oneirogmos* », L.S.M., Nantes, Université de Nantes, 1981, p.10-23 ; P. Dandrey, « La médecine du songe au XVIIe siècle », *op.cit*., p.49-99 ; Sylviane Bokdam, *Métamorphoses de Morphée*, Paris, H. Champion, 2012.

[1906] Luca Assarino convoque à nouveau un *topos* de l'imaginaire occidental, celui du jardin, et plus précisément encore celui du *jardin d'amour*. Aussi présent dans la représentation picturale que dans la littérature, il est non seulement l'emblème de l'intimité et du secret, mais encore le symbole d'un *logos* amoureux mythifié et d'une harmonie édénique des êtres. Voir : Ivo da Col, *op. cit*., n. 36 et p.50, ainsi que le recueil collectif dirigé par Patrick Dandrey, *De l'imaginaire du jardin classique*, Numéro spécial de *XVIIe siècle*, 209/52-54, Paris, Garnier, Octobre-Décembre 2000.

[1907] Plante sacrée, la myrthe est l'un des attributs caractéristiques de Vénus. Dans la métaphore horticole du *jardin d'amour*, elle y tient naturellement une place de premier plan. Voir : Ivo da Col, *op.cit*., n.37 et p.50 .

Alors, tournant les yeux du costé d'Antiochus, et luy jettant un regard qui temperoit le feu de sa colere par celuy de son amour, et qui estoit doux mesme en foudroyant, il sembloit qu'elle luy respondit :

« Cruels as-tu bien le cœur de me demander encore pourquoy je pleure ? Il y a si long temps que je meurs pour toy, que tu ne reponds point à ma passion, et qu'elle t'est mesme indifferente, et tu me demandes pourquoy je pleure. »

A ces paroles, ce prince devint de glace et perdit le mouvement et la raison tout ensemble. Enfin, apres qu'il eut recueilli peu à peu ses espriys que son estonnement avoit dissipez, il s'efforça de la consoler par l'asseurance qu'il luy donna que son amour n'estoit pas moindre que la sienne.

L'emotion que ce songe luy causa fut si puissante qu'il se reveilla. Puis estant tout à fait revenu :

« Ô Dieu !, disoit-il qui sçait que Stratonice ne t'ayme pas veritablement ? Mais insensé que je suis, que dy-je ? Stratonice seroit-elle infidelle à mon père ? Ha !, que ces imaginations sont bien des extravagances d'un esprit malade. »

Ainsi s'entretenoit Antiochus et, s'estant levé lors que le soleil donnoit aux fenestres de sa chambre, il s'en alla trouver la reyne d'une salle où tous les matins il avoit accoustumé de luy faire la reverence.

Miserable Antiochus que tu es proche de la perte de ta liberté ! Cette sale estoit tendue d'une riche tapisserie au dessus de laquelle paroissoit une bordure où l'art des peintres les plus renommez faisoit esclatter la magnificence d'une pompe royale. En un des costez, on voyoit, sur une table d'argent, un grand miroir qui s'eslevoit jusques au milieu de cette tapisserie, dont la glace vive et nette bordée d'une esbene tres polis, estoit comme une mer tranquille où voguoit l'image de tous les objets qui luy estoient opposez[1908].

[1908] Thème baroque s'il en est, le miroir apparaît, dans ce roman, et partout ailleurs dans la littérature de cette époque, comme un motif essentiel de l'écriture et de la pensée. Symbole du passage d'un monde à un autre, il représente le difficile antagonisme entre vérité et apparence, entre enchantement et désenchentement. Arme fatale à plus d'un titre, le miroir chante et enchante la beauté de la femme qui, orgueilleuse, soumet son amant à son indifférence cruelle. Il est un piège pour l'amant qui se laisse fasciner par l'apparente beauté du reflet de l'être aimé. Enfin, il est encore, au cœur de cet univers narcissique, l'amour morbide de ce propre moi contemplé. Carine Luccioni, dans *Les Rencontres d'Apollon et Saturne*, Paris, Garnier, 2012, p. 471-472, synthétise ainsi le rapport entre éros malade et mythe ovidien de Narcisse : « En se laissant mourir au bord de l'eau, le beau dédaigneux représente la languidité mélancolique, cette langueur mortifère liée à la passivité réfléchissante de l'eau. Le miroir liquide où Narcisse se mire est un indice de mort. L'image refletée de sa beauté est fatale au jeune homme. […]. Ces vers condensent toute la portée mélancolique de la fable de Narcisse en associant très étroitement les thèmes de la solitude de la rêverie, de la tristesse, de la contempaltion et de la mort. L'épisode mythique, en donnant à la surface liquide un caractère mortel, fait fortune dans la poésie néo-pétrarquiste, où le motif des eaux-miroir est bien

Pendant que Stratonice et le roy, accompagnez de leurs principaux officiers qui s'estoient rendus en ce lieu, s'entretenoient de plusieurs choses[1909], la reyne qui craignoit d'etre remarquée de son mary, si elle eust jetté les yeux sur le prince aussi souvent qu'elle eust bien voulu, le regardoit à la desrobée dans l'image que le miroir luy en representoit. Ainsi, tandis qu'elle se repaisoiy en cachette de le veue de cet agreable objet, apres lequel elle souspiroit, Antiochus de fortune tournant les yeux de ce costé-là rencontra ceux de la reyne qui le regardoient.

Qui peut maintenant redire combien il y eust de communication en ceste rencontre de regards et d'intelligence en cette impreveue correspondance d'yeux ? Ce fut l'operation d'un ange qui dans un seul instant donna des asseurances, fit des reproches et ravit l'ame à ce jeune prince à force de luy donner de l'amour.

Estrange commencement d'affection ! Il s'enflamme par le moyen d'une glace ; et ce miroir, opposé aux beaux yeux de Stratonice, comme à deux soleils, n'est plus pour luy qu'un miroir ardant :

« Si vous ne croyez pas que je vous ayme, c'est le langage qu'il s'imaginoit que ses beaux yeux luy tenoient, si vous ne croyez pas que je vous ayme, Antiochus, regardez mon ame qui toute renfermée dans mes yeux n'a plus d'esperance qu'au secours d'un regard languissant. Tant de temoignages d'affection que je vous ay rendus de tout temps, devoient bien suffire pour vous faire connoistre mon amour. Mais, si vous ne les avez jamais receus comme je les rendois, ny donne creance à la vision de la nuit passée, en donnez-vous maintenant à ce miroir ? Helas !,regardez, Antiochus, regardez comme je vous ayme ? »

---

souvent couplé avec les thèmes du désespoir et de la mort. En devenant un véritable *topos* poétique, le motif de la rêverie triste et craintive de l'amant au bord des eaux pérpétue la fable de Narcisse au début du XVIIe, comme dans le célèbre sonnet de Du Perron « Au bord tristement doux des eaux, je me retire… » où l'atrabilaire amoureux goûte une jouissance morbide à contempler son visage « sec et pâle » qui lui renvoie l'image de son deuil et reflète sa propre mort. Le miroir aquatique emblématise par son immobilité la torpeur mortifère qui ensevelit le moi mélancolique, à l'instar de Narcisse absorbé par le reflet de sa beauté, le mélancolique s'abîme à l'interrissable source de ses charmeuses peines. Contemplation narcissique et douleur funèbre sont les fidèles compagnes de l'amant recueilli auprès de l'eau. Porté au comble du désespoir par les froideurs de sa maîtresse, l'amant qui aspire à la mort s'identifie au héros ovidien, en recherchant le repos éternel dans les eaux du calme ruisseau. […] Le ruisseau apparaît comme le tombeau de l'amant mélancolique ; il apporte une douceur et une quiétude comparable à celles de la mort. Au miroir des eaux, l'amant languissant espère connaître l'issue fatale qui délivra Narcisse des âpres tourments de la mélancolie. » À propos du miroir, voir : Ivo da Col, *op.cit.*, n39 et p.51 ; Jean Rousset, « Les eaux miroitantes » dans *Baroque* , 3, 1969, mis en ligne le 20 avril 2012, http://baroque.revues.org/275; Cécilia Rizza, « L'image du miroir chez quelques poètes italiens et français de l'âge baroque », dans *Baroque,3,* 1969, mis en ligne le 20 avril 2012, http://baroque.revues.org/282; Carine Luccioni, *op.cit.*

[1909] Encore une fois fidèles aux principes qu'impose la bienséance, Maleville et Audiguier ont choisi, tout comme pour le mot « letto », de ne pas traduire le mot « notte ». Voir : P.Scarsi, art.cité, p.118-119.

Nouvelle preuve de passion ! Elle temoigne une sorte amour par un verre fragile et persuade une verité par une image.

Les yeux sont les merveilles de l'homme, et les crayons de la divinité ; et c'est en eux que les amans comme en des quadrans d'amour voyent les heures de leur bonne ou de leur mauvaise fortune. Et certes, les yeux de Stratonice qui regardoient amoureusement Antiochus firent bien voit la preuve de cette verité. Ce furent les premiers ambassadeurs de la passion de cette reyne et les premiers consolateurs du mal de ce prince. Les favorables aspects de ces astres commencerent à verser sur luy de plus douces influences et, de ces vives sources de lumiere, sortirent les esclairs du bonheur que sa destinée luy promettoit. Son desir s'accreut par son esperance et, dès le moment qu'il fut asseuré du cœur sa souveraine, le sien brusla de telle sorte que peu s'en fallut que ses flames fussent mortelles.

Fin du Livre Premier

1030

LIVRE SECOND

Le cœur d'Antiochus estant desja disposé à recevoir le feu, les regards de Stratonice y allumerent un si grand embrasement que, ne pouvant demeurer dans des bornes si estroites, il fallut qu'il enflamast encore le visage. La philosophie n'a point de secret qui puisse reprimer nos premiers mouvemens ; ils sont si violents qu'on les peut justement appeler les tyrans de nos ames. Les amants ne content pas, pour une de leurs moindres peines, la necessité de rougire, de paslir souvent devant leurs maistresses, pour ce qu'il est mal aisé que l'ame ne decouvre par la couleur du visage ses plus secretes passions.

La nature, qui a caché le cœur de l'homme, a voulu que le visage en fust comme le miroir ; c'est luy qui represente toutes ses pensées et qui nous decouvre tous ses mouvemens. Stratonice rougit de la rougeur d'Antiochus pour ce que, sans honte, elle ne pouvoit tesmoigner qu'elle se fust apperceue de son amour.

Cependant, le prince, s'estant advisé qu'il ne pouvoit arrester d'avantage en ce lieu sans se mettre en danger de trahir ses plus secretes pensées, il prit congé d'elle. Et, comme un cerf blessé[1910], il se retira dans son apartement dont les tableaux et les tapisseries representoient des forest par leurs paisages et par leurs verdures.

Là, comme s'il eust esté en extase, il goustoit tous les plus doux plaisirs que son imagination luy pouvoit figurer ; et c'estoit entre luy et son cœur que se passoient ces deux entretiens, quel esprit comprend mieux que la langue ne peut exprimer. Stratonice, de son costé, ne goustoit pas de moindres delices et la seule chose qui manquoit à les rendre parfaictes estoit le peu de liberté qu'elle avoit d'en jouyr à son aise à cause de l'assidiuité que luy rendoit les dames de sa suitte.

L'excez du plaisir, que l'un et l'autre ressentoit en cette amoureuse meditation, se termina à un mutuel desir de revoir encore une fois le matin avant le disner pour retourner

[1910] Virgile, *Aen*., IV, 69-73 ; Pétraque, *Canz*. 209. La métaphore du cerf blessé emprunte non seulement à la lyrique pétrarco-virgilienne, alors très en vogue, mais encore à l'inconographie mélancolique. Dans la fantasmagorie des XVIe et XVIIe siècles, le cerf est en effet l'un des emblèmes de l'humeur atrabilaire. Seul animal capable de pleurs, il est celui qui représente tout à la fois la *solitudo*, le chagrin, la faiblesse et la quête douloureuse de l'objet aimé. Dans la gravure des *Quatre tempéraments* de Virgil Solis, la mélancolie est personnifiée sous les traits d'une femme pensive accompagnée d'un cerf, tandis que sur le frontispice de *The Anatomy of Melancholy*, Christian Le Blon représente des cerfs pour incarner la *solitudo*. Voir Klibansky, Panofsky, Saxl, *Saturne et la Mélancolie*, *op.cit.*, fig. 142 et fig. 133 ; Christine Orobtig, *Garcilaso et la mélancolie*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1997, p. 60-62 ; Guy Tervarent, *Attributs et symboles dans l'Art profane : Dictionnaire d'un langage perdu* (1450-1600), 2e éd., Genève, Droz, 1997, p.92.

de nouveau à cette conference amoureuse de leurs regards qui leur avoit donné la premiere connoissance du secret de leur ames.

Apres donc qu'Antiochus se fut remis et que le debordement de sa rougeur eut cessé, il sortit avec une façon extremement bien composée et estant arrivé au lieu où il avoit laissé Stratonice, il la trouva qu'elle lisoit des lettres qu'on venoit de luy apporter de la part de son pere.

On voit rarement que les jours qui ont un heureux commencement ayent une malheureuse fin. Les joyes comme les tristesses viennent ordinairement en foule ; et il semble que les commencements influent certaines qualitez aux choses pour les conserver ou pour les destruire.

Il falloit qu'un jour si heureux pour ces deux amans ayant commencé par les joyes particulieres finist par les allegresses publiques.

Stratonice, extremement rejouie, fit appeler en diligence Seleuque pour luy faire part de ces bonnes nouvelles ; et cependant, elle donna à lire les lettres à Antiochus avec un visage si doux et si charmant que ce jeune prince eut beaucoup plus d'occasionn d'y arrester sa veue que sur le papier[1911].

Il fut tellement ravi dans la joye que luy donna cette favorable action que, s'il baissoit une fois la veue sur la lettre, il la haussoit deux fois sur le visage de la princesse. Enfin, apres avoir achevé sa lecture, il luy tesmoigna l'excez de son contentement par ces paroles :

« Madame, dit-il, ce n'est par merveille d'entendre que la valeur de vostre pere sçache acquerir des royaumes. Mais, c'en est une bien grande de voir que les vassaux d'Alexandre n'ayent sceu venger la mort de leur roy qu'en donnant sa couronne à celuy qui luy a osté la vie.

-Je vous advoue, Monsieur, luy respondit Stratonice que j'aurois de la peine à croire cette nouvelle si elle ne m'avoit esté escrite de la propre main de mon père ; et comme elle est au dessus de tout ce qu'on peut raisonablement penser, elle me donne aussi une joye tout à fait extraordinaire.

-Par là, Madame, repliqua Antiochus, l'on peut juger du merite de Demetrius et confesser que sa valeur est montée à un si haut degré de gloire que la fortune a voulu changer en sa faveur la hayne en amour et luy a fait de volontaires sujets de ses plus

[1911] Plut., *Démétrios*, 36, 9-12 et 37, 1-3. Une fois de plus, les traducteurs ignorent une référence historique que le texte italien, paraphrasant Plutarque, mentionnait de façon précise. À cet endroit du texte, Luca Assarino évoque, en effet, l'assassinat du fils cadet de Cassandre, Alexandre V par Démétrius et l'accession de ce dernier au trône de Macédoine à l'automne -294. Voir E. Will, *op.cit.*, p. 89-94.

opiniastres ennemis. De sorte que si ses alliez et ses serviteurs sont obligez de rejouyr de ses victoires, que ne doy-je point faire puisque mon affection ne cede à pas un de tous ceux qui luy sont parfaictement acquis, soit à cause de son incomparable valeur, soit à cause de l'interest que je prens en tout ce qui vous touche ; et partant, Madame, je ne puis moins faire que de vous baiser la main pour marque de mon ressentiment. »

Là-dessus, il s'inclina pour la luy baiser, mais elle y apporta une douce resistance et luy respondit avec un agreable sousris :

« Monsieur, je ne souffriray jamais en vous une si grande sousmission. Je ne doute nullement que la joye que vous ressentez de la prosperité de mon pere ne soit esgale à la mienne et il n'est pas besoin que vous m'en donniez une plus grande certitude que celle qui paroist en vostre visage. »

Neantmoins, le prince fut si opiniastre à persister en son dessein qu'en fin il la luy baisa[1912]. Je croy, brave Antiochus, que le refus et les resistances de ta belle reyne ne furent que les artifices que pratiquent d'ordinaire les dames d'esprit en semblable occasion. Qui voudroit asseurer qu'elle n'eust pas volontiers desiré que sa bouche fust trouvé sur sa main pour recevoir la douceur de ton amoureux baiser ?

Comme ils estoient sur ce discours, Seleuque arriva, lequel apprenant cette nouvelle partie de Stratonice, partie d'Antiochus, qui sembloient parler à l'ennuy des bonnes fortunes de Demetrius, tesmoigna en leur presence qu'il s'en rejouissoit, quoy qu'en son ame, il en eust une extremen douleur.

La grandeur de celuy qui peut nuire se fait souvent estimer encore qu'elle se fasse craindre. Les princes comme les plantes ne peuvent souffrir la hauteur des arbres qui leur donnent de l'ombrage. Chacun hayt en son compagnon la felicité qu'il desire pour soy mesme ; et cherchant tousjours à donner un contrepois au pouvoir d'autruy, il esbranle et diminue bien souvent le sien.

Neanmoint, Seleuque pour mieux dissimuler son desplaisir donna ordre que ce mesme jour on preparast un magnifique festin afin de faire paroistre par le grand nombre des invitez, comme par autant de tesmoins, la grandeur de l'affection qu'il faignoit porter à son beau pere.

La renommée ayant appris à toute la cour des heureux succez de Demetrius, la joye fut universelle, mais elle ne fut pas toute d'une mesure, pour ce qu'elle se fist ressentir plus vivement au cœur de ceux qui estoient vassaux et qui dependoient de

[1912] Dans ce minutieux travail d'expurgation, les traducteurs ont pris soin de ne pas exprimer les fulgurances et excès de la passion présents dans le roman de Luca Assarino. Voir P.Scarsi, art.cité, p.119-120.

Demetrius ce qui parut principalement en Licofronie, dame desja avancée en aage, nourrice de Stratonice, laquelle fit voir en toutes ses actions que son allegresse alloit jusques au transport.

Alors, celle-cy estoit la plus considerable de toutes les dames qui avoient l'honneur d'approcher de la reyne. Elle en estoit extremement honorée et il sembloit qu'avecque le lait que elle luy avoit donné, elle luy eust inspiré l'affection et le respect. De plus, elle adjoustoit une bonne mine à l'autorité que luy donnoit sa condition ; elle avoit des qualitez admirables et pas une dame de son temps ne parla avec tant d'eloquence, ny ne fut plus honneste ny plus vertueuse qu'elle.

Ces deux amans pouvoient, sans danger d'estre observez, confondre commodément leurs plaisirs dans le desordre que causoient toutes ces rejouissances publiques pource que les dames et les officiers de la cour, estant tous occupez, qui en une chose qui en une autre, n'avoient pas le loisir de prendre garde aux actions de leurs maistres.

Enfin, Seleuque s'estant entretenu quelque temps avec la reyne touchant les nouvelle de son beau pere et des preparatifs du festin se retira dans le cabinet où il avoit coustume de vaquer aux affaires du royaume.

Antiochus, d'autre costé, de peur donner quelque ombrage si on le voyoit continuellement aupres de sa belle mere, se retira aussi. Mais de quelles pensées ne fut-il point agité en cette dure separation ? Et principalement, lors qu'au sortir de la chambre, s'estant retourné pour la voir encore, il apperceut qu'elle l'accompagnoit de la veue.

Leurs amoureux regards s'estant rencontrez ils s'entredirent adieu et tesmoignerent par leur langueur le regret qu'ils avoient de se separer l'un de l'autre :

« Le ciel sçait qu'elle douleurje m'en vay », sembloit dire Antiochus ; et Stratonice sembloit respondre : « Amour seul peut dire avec quelle douleur je demeure. »

Le prince ne fut pas plustot sorti de la chambre que son esprit se trouva repli de mille agreables imagnations, dont la douceur n'estoit troublée que du seul desplaisir de se voir eloigné de Stratonice. Il passa d'une sale à un autre et n'y eut endroit en tout le palais qu'il ne courust, si ravi en ses pensées qu'il avoit perdu l'usage de tous ses sentimens. Il ne rendoit le salut à personne, ne voyoit ny ne connoissoit pas mesme ceux qui se presentoient à luy et, sans qu'on luy parlast, faisoit à tous momens des demandes et des responses.

Certes, on peut dire avecque sa raison que la passion d'amour est un vin qui enyvre les ames. Il resvoit perpetuellement aux doux regards que Stratonice luy avoit

lancez, repetoit les paroles d'adieu qu'il se figuroit leur avoir ouy dire et, soit que ce fust pour un tascher de se guerir, ou pour se rendre encore plus malade, il espluchoit jusqu'aux moindres choses qui s'estoient passées pour les tourner à son advantage.

Enfin, il conclut en faveur de sa passion et creut que veritablement il estoit aux bonnes graces de Stratonice ; et s'entretenant en mesme temps avecque ses favoris sur diverses matieres attendant l'heure du disner, il trouva qu'un siecle estoit moins long que le peu de temps qu'il lui restoit à passer de la matinée.

Cependant, Stratonice, non moins egarée dans la confusion de ses pensées que le prince, voulut prendre ce jour là ses vestement royaux, tant pour paroistre avec plus d'avantage aux yeux d'Antiochus que pour honorer la feste avecque plus de pompe et de magnificence.

Pour cet effet, elle entra avec deux de ses femmes dans sa garderobe et s'assit devant une grande glace de miroir, dont la bordure estoit d'argent esmaillé. On pouvoit dire que c'estoit un ciel cristalin où elle se voyoit comme dans un throsne de gloire et de recevoir de son image la felcitite que sa presence donnoit à tous les cœurs[1913].

Certes, il faut que je l'advoue, je n'ay jamais tant désiré sçavoir l'art de bien escrire qu'en cette occasion. J'aurois une satisfaction nompareille de pouvoir deployer icy tout ce que l'eloquence a de fleurs et de mignardises.

Jamais Stratonice ne pouvoit mieux montrer la passion qu'elle avoit pour Antiochus qu'en se mirant pour ce que dans le refus qu'elle faisoit de l'amour qu'elle se pouvoit justement porter à soy mesme ; elle montroit clairement la crainte qu'elle avoit de donner un rival à son favori. Et, bien qu'elle n'eust pas besoin d'estudier toutes ces actions qui relevent avecque plus d'esclat un beau visage, elle ne laissoit pourtant pas d'enseigner à sa belle bouche l'art de forme un agreable souris, à ses yeux la maniere d'adoucir leurs regards et à sa bonne mine le moyen d'estaller tous les attraits et tous les charmes de sa beauté.

C'est la maladie ordinaire de toutes les dames, pour belles qu'elles puissent estre, d'emprunter de l'art, ces affeteries qui gastent et corrompent bien souvent leur beauté naturelle.

[1913] Le thème du miroir, si cher à l'univers d'Assarino, est détourné, pour ne pas dire occulté, pour lui préférer en filigrane celui de la gloire. Sous la plume de Maleville et d'Audiguier, une forte connotation morale émerge du texte, connotation étrangère au romancier italien. Là où l'idée de beauté était associée aux apparences trompeuses, elle est, dans la version française intrinsèquement liée à celle de gloire. Voir P.Scarsi, art.cité, p.105-107.

Les miroirs sont leurs livres de magie et c'est là qu'elles apprennent les enchantemens qui font trouver aux hommes leurs cruautez douces. Ils portent la qualité de fidelles conseillers avec ce privilege particulier de pouvoir tousjours dire la verité et de n'estre jamais hays. Cependant que Stratonice se miroit, ses femmes commencerent à luy detacher les epingles de la teste et à deslier les rubans qui cordonnoient ses cheuveux, dont les nœuds et les destours servoient de liens et de prison aux cœurs qu'elle avoit pris.

Il se debordoient à grosses ondes sur le col et sur les espaules de la reyne, peut-estre estoit ce de peur que le miroir ne receut la gloire de representer la blancheur, et la delicatesse de son teint[1914].

Si tost qu'elle fut peignée, elle se lava le visage non pour accroistre sa beauté, qui n'avoit que faire du secours de l'art, mais seulement pour entretenir son teint en sa pureté.

Elle n'eust jamais la pensée de rien adjouster aux advantages qu'elle avoit receus de la main liberale des dieux et n'estoit pas comme la pluspart des dames de son temps qui, dans le fard dont elles se servoient, croyoient trouver le secret de devenir belles.

En suite, ses femmes se mirent à la coiffer et à luy agencer ses cheveux et luy baillerent une juppe non moins pompeuse pour la richesse que curieuse pour la nouveauté.

Sur le haut de sa teste paroissoit un tour fait de tresses de ses cheveux en forme de diademe tout parsemé de diamans, enrichy sur la partie qui regardoit le front d'un rocher de rubis mis en œuvre d'une nouvelle façon ; au milieu desquels, on voyoit flamber un gros escrabouche taillé en forme de cœur blessé.

De ses temples perdoient leurs grosses touffes de cheveux annelez qui, par leurs boucles, arrestdient les yeux et les cœurs ? Elle portoit pour pendans d'oreilles, deux petites grappes de raisin, dont les grains avoient le mesme eclat des rubis et se raportoient au ruby qu'elle avoit sur la teste ! Du plus haut de sa coiffeure pendoit un voile de toile de soye entre tissu d'argent, qui sembloit s'enfler d'orgueil de se voir employé à cet usage et qui tomboit en voltigeant depuis le derriere de la teste jusques à la ceinture de sa robe.

Si tost que l'on eut achevé de la coiffer, on luy apporta une robe de soye où l'aiguille avoit heureusement representé toutes les figures et les couleurs qu'estale l'orgueil d'un Pan, lors qu'il fait montre de tout ce que qu'il a de plus beau et de plus pompeux en son plumage. L'or et les perles dont elle estoit brodée ne faisoient pas sa plus grande richesse ; ce n'estoit rien à comparaison de la bonne odeur qu'elle rendoit pour

[1914] *Ibid*.

avoir demeuré quelque temps enveloppée en des toilettes de muscq et d'ambre. D'ailleurs, la mode de s'habiller des reynes de ce temps-là estoit si propre et si advantageuse qu'il estoit impossible d'y rien desirer.

Stratonice n'eut pas plustost achevé de s'habiller et de mettre ses perles et ses autres pierreries, qui par leur beauté particuliere pouvoient rendre sa veue encore plus agreable, qu'elle courut au miroir pour le consulter et sçavoir de lui s'il la trouvoit assez bien vestue : « Que pretens-tu davantage, Stratonice, de l'art et de la nature ? Employé tout le soin et toute la diligence que tu voudras à rechercher si l'un ou l'autre a rien refusé à la satisfaction de ton desir.

Avec quel miracle fais-tu maintenant eclater en ta personne la perfection qui ne se rencontra jamais en pas une chose du mode ? À quoy peut ressembler ce prodige de beauté qui te fait attaquer la fragilité de cette glace ? Vit-on jamais armée si brillante dans ses armes qui fust plus belle ou plus redoutable que toy ?

Pauvres amans pourquoy refuseras-t'on-de vous croire quand vous direz que vous estes sur le point de mourir ? »

C'est ainsi que Stratonice sembloit s'entretenir en elle-mesme. Toutesfois, elle avoit de la peine à discerner si ces pensées procedoient de son cœur ou de celuy de son Antiochus. Se voyant en ce pompeux equipage, elle creut que sa beauté ne pouvoit estre que cruelle et par consequent coupable de beaucoup d'homicides. Elle jugeoit que le cœur d'un amant estoit trop foible pour resister à l'excez de la joye que pouvoit donner un objet si charmant et qu'un homme pouvoit mourir aussi tost de trop plaisir que de trop douleur. Il ne luy sembloit pas que de ravir de force les affections par l'autorité que donne la bonne mine et la majesté d'un beau visage fust une qualité qui put convenir à celle qui se glorifioit d'estre plustost reyne que tyranne. Elle recognoissoit fort bien que son prince luy avoit volontairement juré une eternelle fidelité et que de presser une amour qui se pressoit assez de soy-mesme estoit se mettre au hazard de la perdre.

Toutes ces considerations ne peurent passer en l'esprit de Stratonice sans luy causer une notable alteration, ce qui parut incontinent en son visage que la pitié fit devenir rouge comme feu. Elle eust desiré que son miroir l'eust representée moins belle pour estre moins cruelle à son amant mais s'estant aperceue par sa rougeur qui la rendoit plus belle de la vanité de ses souhaits, avec un helas qu'elle tira du fonds du cœur, elle jetta dedaigneusement le miroir et sortit du cabinet.

La condition des dames eut esté trop desadvantageuse, si la nature ne les eust gratifiées de quelque particuliere vertu qui contrepesast le merite des hommes. C'est pour

cette raison aussi que Dieu leur a donné en partage la beauté pour s'en servir comme les hommes se servent de la force, mais pource que ceux cy n'avoient pas moins d'interest d'estre beaux que les dames d'estre fortes, il a si bien melangé ces deux qualitez que ce qui paroist beau semble fort et ce qui paroist fort semble beau.

Dès que la reyne sçeut que les dames invuitées commençoient à s'assembler, elle sortit de sa chambre, et vint dans la salle pour les recevoir ; et aprez avoir pris sa place sous un daiz tres magnifique, environnée de toutes ses filles, elle commanda qu'on fist entrer celles qui estoient deja arrivées.

Ces dames se regardoient avec admiration et s'estonnoient de ce qu'au lieu des civilitez qu'elles croyoient devoir faire à une reyne, elle se trouvoient comme obligées de faire des adorations à une deesse. La crainte et l'emotion qu'elles tesmoignerent en leurs ceremonies faisoient clairement connoistre que l'ame ravie de l'esclat d'une si grande beauté abandonnoit toutes les parties du corps pour se retirer toute dans les yeux et en jouir plus visiblement.

Tous les complimens et tous les respects estant reciproquement rendus, chacune prit sa place selon son rang.

Au commencement, elles demeurerent quelque temps sans parler, pource que leurs esprits, estant tous renfermez dans leur veue pour considere avec plus de soin les merveilles de Stratonice, laisserent sans mouvemennt la langue qui devoit estre occupée à tesmoigner le ressentiment de la joye que leur donnoit la prosperité de Demetrius.

Le silence adjousta encore quelque chose à cette beauté de qui la premiere qualité estoit d'imposer le silence. Les dames jettoient les yeux sur Stratonice et aprez l'avoir bien considerée, elles se regardoient l'une l'autre et temoignoient par leur estonnement que cette merveille n'estoit point une illusion.

Tout estoit admirable en elle, mais ce qui la rendoit encore plus merveilleuse estoit que l'art ne pouvoit rien adjouster ny rien oster à sa naturelle beauté.

L'esclat de l'artifice n'offusquoit point celuy qu'elle avoit receu de la nature tant il estoit grand. En vain, les estoilles s'assemblent dans la serenité de la nuit pour obscurcir la clarté de la lune.

Enfin, ayant rompu le silence, elles commencerent à dire bassement entre elles tout ce que leur esprit pouvoit inventer de plus doux à la louange de cette belle princesse et ne pouvoient assez admirer la felicité de Seleuque d'avoir en sa possession un si precieux et si rare thresor. Elles appelloient Demetrius : « Pere tres heureux d'avoir mis

au monde une si belle princesse » et nommoient Stratonice : « Tres glorieuse d'estre née d'un roy si fameux. »

La gloire de l'un adjoustoit à l'esclat et à la reputation de l'autre. La reyne, mere de la princesse, n'estoit point oubliée, elles la consideroient, avec envie, comme la plus heureuse mere de son temps et, la seule chose qu'elles trouvoient à dire à sa felicité, estoit qu'elle fust esloignée de sa fille.

C'est à peu prez tout ce qui se pensoit ou se disoit bassement entre les dames, quand Stratonice s'apperceut qu'elle estoit le sujet de leur entretien ; et comme elle estoit ennemie des louanges et, que mesme elle n'en pouvoit souffrir la pensée, elle interrompit le fil de leurs discours et se mit à parler tantost à l'une, tantost à l'autre de diverses choses.

Cependant, les officiers qui devoient servir au festin vindrent advertir que tout estoit prest. D'abord la reyne se leva et peut-estre estoit ce pour aller jouyr de l'aymable presence de son cher Antiochus. Toutes les autres dames se leverent aussi avec elle et tandis qu'elles s'amusoient à faire des civilitez à qui passeroit la premiere, il y eut un page qui s'approcha de la reyne et qui luy dit à l'oreille que Seleuque l'attendoit en sa chambre pour luy parler. Stratonice feignit de partir pour quelque autre suject et alla promptement au lieu où son vieux mary l'attendoit avec autant de passion qu'un jeune amant[1915] :

« Vous avez peu, luy dit-il, vous faire si belle sans m'en rien dire et paroistre avec tant de pompe aux yeux de tout le monde sans m'en donner la premiere part ? Bon Dieu, que voy-je ? Quelle est la divinité qui me ravit ?»

Et l'embrassant en mesme temps amoureusement, il cola sa bouche sur la sienne avecque tant d'ardeur que son baiser pour estre trop pressé faillit à degenerer en offense. Stratonice le rebaisa plusieurs fois plustost, comme je croy, par pitié que par amour et luy respondit :

«Ma beauté, Monsieur, s'il est veritable qu'il y en ayt en moy, n'a autre but que de vous plaire. Tous ces ajustemens, qui n'ont pour tout artifice que la negligence, peuvent me rendre heureuse pourveu qu'ils soient estimez de vous. Si j'eusse la hardiesse ce matin de faire appeler vostre Majesté, j'eusse esté ravie d'estaller à ses yeux toutes mes foiblesse puisqu'elles tesmoigne prendre quelque plaisir à s'y laisser vaincre. »

[1915] Le comique du vieillard enflammé d'amour pour une belle jeune femme qui, sans frémir et avec une délectation non feinte, tombe dans les bras de son jeune fils, n'est pas sans rappeler Matteo Bandello, *op.cit.*, II, 55 ainsi que Bénigne Poissenot, *op.cit.*, II, 2.

À ces paroles, elle mesloit une infinité de baisers ; je ne sçay si c'estoit pour donner plus d'autorité à ce qu'elle luy disoit ou pour egaler par le nombre la defectueuse qualité des baisers de son mary. Luy se fut volontiers oubliédans le plaisir que luy donnoient les caresses de Stratonice, si elle ne l'eust adverti que toutes les dames l'attendoient et qu'on avoit deja servi.

La sale qui estoit destinée à faire ce festin estoit tres grande. Le plat fonds estincelloit d'or et s'il perdoit le prix par la valeur du metail dont il estoit enrichy, il le regaignoit par les merveilles de l'art dont il estoit travaillé.

L'appareil estoit si magnifique et si pompeux que les murailles mesmes sembloient s'en orgueillir de porter les plus illustres ouvrages du pinceau et de l'aiguille. L'œil, esblouy par la diversité des couleurs, des tableaux et de la tapisserie de soye rendoit le jugement si confus qu'il ne sçavoit laquelle de ces deux choses il devoit admirer la premiere. Les deux portes par où l'on entroit dans cette sale estoient gardées de deux rangs d'halebardiers superbement vertus.

Seleuque entra par une porte et Stratonice quasi en mesme temps entra par l'autre : luy, accompagné d'Antiochus et de tous ses gentilshommes ; et elle, suivie de toutes les dames et de toutes ses filles.

La pompe, la musique et les bonnes odeurs faisoient une telle confusion de delices que les sentimens de tous ceux qui entroient en estoient tellement surpris qu'il leur falloit du temps pour se recognoistre et pour juger si les belles choses qu'ils voyoient et qui se faisoient entendre estoient un songe ou une verité.

Miserable Antiochus, quel superbe theatre prepare la Fortune pour representer les actes de tes deplorables amours !

Aprez que Seleuque eut salué la reyne, toutes les dames et honoré toute sa cour de quelques regards et qu'en suitte, les uns et les autres se furent faits des civilitez reciproques, il leur tesmoigna qu'il avoit envie de parler et se faisant faire silence leur dit :

«Messieurs, je croy que vous n'ignorez pas la nouvelle qui est arrivée ce matin des heureux succez de mon beau pere ; et pource qu'en si peu de temps je ne puis pas mieux tesmoigner l'excez de ma joye, je vous ay fait inviter à disner avecque moy afin de nous rejouyr tous ensemble de ses prosperitez.

-À la bonne heure ! », respondirent-ils tout d'un commun accord et en mesme temps, on ouy une musique composée de voix et d'instrumens qui entonna un de ces airs qu'on avoit coustume de reciter aux rejouyssances des princes.

Cependant, on couvroit la table d'une infinité de plats où les viandes estoient assaisonnées de tout ce que l'Arabie et les Indes avoient de plus precieux.

Celuy qui n'auroit jamais ouy parler des delices de l'Asie qui, dans un seul morceau, faisoit vanité de renfermer la valeur de tout un royaume, ne sçauroit concevoir la moindre partie de la magnificence de ce festin.

Parmy toutes ces rejouyssances, les cœurs de nos deux jeunes amans sembloient fondre dans les plaisirs. Seleuque, qui n'estoit pas moins enflamé d'amour, s'estoit mis entre deux et par sa presence leur donnoit moyen de se regarderet se parler plus librement qu'ils n'eussent ozé faire, s'il eus esté absent.

Ces deux amans changent la contrainte en liberté sans que personne s'en aperçoive, parce que personne ne s'en peut douter.

On se sert du crime impunement, quand il est arrivé à un certain point de grandeur qui le rend incroyable.

Les plaisirs d'Antiochus eussent esté sans comparaison plus doux sans la presence de son pere. Toutefois, si elle ne les rendoit pas plus agreables, au moins estoient-ils plus frequents et plus longs.

Cependant que l'assemblée se resjouyssoit dans les delices de ce festin royal, un des princes jetta fortuitement les yeux sur un tableau fait de la main d'Apelle où Terée coupoit la langue a Filomele. Ce regard donna sujet au roy de louer le merite d'un si excellent peintre et passant du discours de la peinture au chant du rossignol et du chant du rossignol à un autre, il commanda à Gelminde de chanter. Gelminde, qui estoit alors estimé le premier musicien de son temps, ayant ouy le commandement du roy, se prepara incontinent à luy obeyr ; et, comme il songeoit à l'air par lequel il put rater davantage l'oreille des assistans, il y eust, en la troupe une belle dame, nommée Dorice, qui dit que Gelminde sçavoit de fort beaux vers faits par un certain poete en faveur d'Apelle, au mesme temps qu'il devint amoureux de Campaspe ; ce qui donna une telle curiosité au roy et à toute l'assemblée de l'ouyr qu'il commanda tout à l'heure au musicien de les chanter.

Chacun ayant fait silence, Gelminde commença à preparer leur attention par quelques preludes qu'il fit sur un luth d'Arabie[1916]. Puis, faisant entendre la douceur de son excellente voix, il versa en leurs ames une telle compassion qu'il y en eut plusieurs de la troupe qui changerent de couleur et furent sur le point de pleurer.

[1916] Le terme d' «arabica cetra » est traduit par le terme plus générique de « luth d'Arabie » (adaption et vulgarisation des traducteurs français).

Le premier ton de sa voix fut comme une onde qui dit mouvoir l'ame de tous ses auditeurs et, selon qu'elle s'eslevoit et s'abaissoit par ses roulemens et par ses souspirs, fit sensiblement cognoistre qu'en la musique, on peut rencontrer des tempestes où les cœurs courent fortune de faire naufrage.

Les vers qu'il recita furent tels ; ils estoient tres excellens en leur langue mais traduits, ils ont perdu beaucoup de leur grace naturelle :

Brusle mon cœur secretement,
Et laisse à mes yeux seule-
ment
Le soin d'exprimer ton mar-
tyre.
Ce sont les vrays miroirs où
se verra ta foy,
Et c'est par eux que tu peux
dire
Compaspe je brusle pour toy.
Plus on se consume au
dedans,
Plus le feu des desirs ardans
Estincelle sur le visage :
Et la moindre pasleur qui
s'empare du teint,
Est un visible tesmoignage
Du mal dont le cœur est at-
teint.
Cependant ma triste couleur
Ne decouvre point la
douleur
Que je recelé dans mon ame
Campaspe fait les maux et
ne les sçauroit voir,
Et ses yeux qui causent ma flame.
Ignorent quel est leur pou-
voir.
Loin, loin de mon affe-
ction
Rigoureuse discretion
Qui crains tout, et qui fays
tout craindre
Ou le silence nuit employons
le discours
Quiconque souffre sans se
plaindre
Merite de souffrir tousjours.

Il poursuivit et finit sa chanson en disant qu'Alexandre, touché de pitié et par une magnanimité sans exemple, se voulut priver de son propre plaisir et luy donner Campaspe.

Le recit de ses vers donna occasion à non amans de s'entreregarder plusieurs fois et de rougir, n'estant pas moins remplis d'admiration du sens des paroles que la douleur de la voix de Gelminde. Ils se reprocherent plusieurs fois, l'un à l'autre, par leurs regards,

la lascheté de leurs cœurs de s'estre divertis à autre chose qu'à songer à leur amour et, souspirant profondement la perte du temps qu'ils avoient laissé passer si inutilement, ils se flattoient de l'esperance de faire reussir un jour, par leurs soins, ce que les chants du musicien leur avoit persuadé sans y penser.

Le repas estant fini, on fit diverses sortes de jeux pour entretenir la compagnie qui estoient conformes à la majesté d'un roy ; et par ces agreables diverstissemens entremeslez d'une excellente musique qui se faisoit entendre par intervalles, la journée se passa qui fut pour jamais memorable à Stratonice et à Antiochus à cause des divers accidens qui leur estoient arrivez.

Aprez qu'on eut donné congé aux dames et aux cavaliers, chacun se retira et s'alla mettre au lit. Ce fut là qu'Antiochus, comme un homme qui passe de la vie active à la contemplative, rappella dans sa memoire l'ordre et la suitte de tous les plaisirs qu'il avoit goutez durant le jour. Mais, pour bien descrire tous les souspirs du fonds de son ame et les continuelles deffaillances de son cœur, il faudroit estre aussi passionnement amoureux que luy.

Stratonice, d'autre costé, n'estoit pas moins enfoncée dans ses imaginations qu'Antiochus et peut-estre estoit ce avec des sentimens d'amour plus delicats, comme celle qui en avoit deja gousté les delices.

La separation de ces deux amans n'empescha nullement l'union de leurs ames et toutes les belles pensées, qu'ils eurent durant la nuit, n'eurent autre but que le plaisir de se trouver ensemble[1917]. Ils voyoient, bien l'un et l'autre, par leurs actions, qu'ils estoient touchez d'un mesme desir et qu'ils avoient raison d'en esperer en peu de temps un favorable succez, mais bien qu'il se presentast mille belles occasions d'en parler, ils n'avoient pas le courage de se decouvrir.

La Fortune et le Sort, qui furent anciennement mis au nombre des dieux, prenoient plaisir à se jouer de ces deux amans et à leur donner occasion d'adjouster plus de foy à leur divinité et les reduisoient en tel estat qu'ils s'imaginoient qu'il ne leur manquoit plus qu'un seul point pour les rendre parfaictement heureux. Ah !, qu'un point est de grande importance aux affaires d'amour ! Stratonice attendoit avecque raison qu'Antiochus commençast à parler, et Antiochus qui n'avoit pas le courage de rien dire attendoit que Stratonice fust la premiere. Ainsi, l'un et l'autre laissoient consommer le temps ; et pour

[1917] Très scrupuleux de bienséance, Maleville et Audiguier effacent l'ambiguïté latente de l'union des deux corps rêvée par Antiochus et Stratonice dans le secret nocturne des alcôves séparées Voir : P.Scarsi, art.cité, p.119.

ne pas prendre cet heureux moment dont ils pouvoient jouyr par une seule parole, ils se precipitoient dans un gouffre de desplaisirs.

Les plaintes, qu'ils faisoient de leur mauvaise fortune au desçeu l'un de l'autre, ne se peuvent comprendre que par ceux qui sont touchez de la mesme passion.

Stratonice, qui avoit desja prins la coustume de se plaindre, se retiroit dans sa chambre, pour donner par ses larmes quelque soulagement à ce feu qui ne luy sembloit ardent que pour estre secret.

Licofronie s'estant aperceue depuis quelques jours de la pasleur de la reyne jugea que cette couleur ne pouvoit proceder que d'une fievre d'amour[1918] ; ce qui luy fit si bien observer toutes ses actions qu'enfin, son soupçon se trouvant veritable, elle recognut qu'elle aymoit Antiochus.

La nouveauté de l'accident ne luy sembla pas moins temeraire qu'horrible.

Toutefois, comme elle estoit extremement prudente, elle n'en vouloit rien croire qu'elle n'en eust des tesmoignages si certains qu'il n'y eust plus sujet d'en douter. Il luy sembloit que c'estoit blesser l'honneur d'une princesse que d'avoir seulement la pensée qu'elle ne fust pas honneste.

Les grands ont tousjours l'advantage d'estre estimez bons, comme si l'opinion des hommes apprehendoit de mesurer la grandeur de leur fortune par une autre reigle que par celle de la bonté.

Enfin, un jour, le hazard voulut que Licofronie sans y penser se trouvant derriere une tapisserie ouyt plaindre Stratonice. Elle fut quasi sur le point de courir à son secours, ne pouvant souffrir que sa reyne pleurast, mais, comme elle luy eut ouy proferer bassement deux fois le nom d'Antiochus, elle s'arresta.

Cette sage dame, prestant l'oreille avec plus de curiosité et d'attention, demeura quelque temps à escouter comprendre le sens des paroles qu'elle lui oyoit dire, mais la douleur faisant parler tantost haut, tantost bas cette belle desolée, elles estoient confondues dans les sanglots et dans les gemissemens et ne pouvoient arriver aux oreilles de Licofronie. Neantmoins, elle ne laissa pas de comprendre que Stratonice se plaignoit

[1918]Luca Assarino réexplore, à sa manière, la légendaire scène de l'aveu dialoguée entre l'amante éperdue et la nourrice, scène qui connaît une fortune tout à fait remarquable au sein de la littérature occidentale. Euripide, *Hippolyte*, v. 300-364 ; Ovide, *Métamorphoses*, v.380-429 ; Sénèque, *Phèdre*, v.85-273 ; Boccace, *L'Elegia di Madonna Fiammetta*, *Elegia I* ; Racine, *Phèdre*, Acte I, scène 3, v. 255-316. Très inspiré par l'*Elegia I* de Boccace, le romancier fait tenir à sa nourrice le même discours de défiance envers le tyran Amour que celui que la nourrice de Boccace adresse à Fiammetta. Voir Ivo da Col, *op.cit*., n.42 et p.54 ; Serge Stolf, « L'*Elegia di Madonna Fiammetta*. Le jeu polyphonique du discours persuasif », dans *Cahiers d'études italiennes*, 2, Grenoble, Ellug, 2005, p. 11-39, http://cei.revues.org/249.

de la crauté d'Antiochus, de ce qu'il ne respondoit pas à son amour comme elle eust bien voulu.

L'estonnement de Licofronie fut si grand qu'il eut quasi la force de la faire tomber evanouye. S'estant un peu remise, elle fut sur le point d'entrer en fureur dans la chambre pour reprocher aigrement à cette amoureuse princesse le tort qu'elle faisoit à la vertu de ce sang qu'elle luy avoit donné à succer en son enfance. Mais, comme elle vint à se resouvenir que les remedes de l'ame ne se devoient pas appliquer durant les violents accez des passions, elle se retint à l'heure et voulut reserver à une autrefois les remontrances qu'elle seule avoit droit de luy faire en qualité de mere.

Cependant, elle se retira pour pleurer l'infortune d'une fille qui par une passion desreiglée avoir terni toute la gloire qu'elle avoit acquise en son education. Les larmes de cette princesse affligée n'esteignirent point en cette dame le desir de luy representer son devoir. Au contraire, elles l'allumerent de telle sorte qu'elle se resolut de luy parler à la premiere occasion. Un jour, donc, comme elle eut rencontré une heureuse favorable pour cet effet, elle la tira à part dans une chambre et commença à gaigner sa bienveillance par le souvenir de tous les services qu'elle luy avoit rendus avec tant de soin et d'affection. Apres, elle luy representa que comme elle estoit obligée par son zele er par sa servitude de se resjouyr des bonnes qualitez qu'on remarquoit en elle, elle l'estois aussi de s'affliger du contraire et de l'exhorter à son devoir lors qu'elle viendroit à s'oublier. Puis, luy faisant une libre declaration de tous les sentimens de son ame, elle luy dit toute enflammée de cholere, comme elle s'estoit apperceue de l'amour qu'elle avoit pour Antiochus ; et exagerant ses paroles, luy fit connoistre l'enormité du crime d'une dame qui donne son cœur à d'autres affections à celles qu'elle est obligée d'avoir. Tandis que Licofronie parloit, son visage sembloit foudroyer par l'autorité de la raions et par la force de la modestie et paroissoit aux yeux de la reyne quelque chose de plus qu'une femme. Stratonice, se voyant en quelque sorte condamnée par le tesmoignage de sa propre conscience[1919], luy respondit en ces termes :

« Ma mere, vous n'avez pas besoin de raisons pour me persuader que vous m'aymez. Tout ce que vous me sçauriez dire sur ce sujet ne peut estre que surperflu, veu

[1919] L'adaption française souligne plus encore le fait que Stratonice, avant d'être une reine, est une femme, c'est-à-dire un être faible, inconstant et soumis à l'impulsion de ses passions. La vertueuse Licofronie est d'ailleurs là pour la rappeler à son devoir, et combler les carences de sa moralité défaillante. Ainsi, chez Maleville et Audiguier, la reine ne reconnaît sa culpabilité qu'à demi-mot et son sens du péché est atténué. Le long monologue où elle s'accuse de façon exhaustive de toutes ses fautes est sciemment escamoté. Hautaine et superbe, elle souffre bien plus du fait que sa fierté soit ravalée que du poids de sa faute. Voir : P. Scarsi, art.cité, p. 129-131.

que longueur du temps, et les diverses occasions qui me l'ont fait si souvent paroistre ne m'en peuvent laisser aucune doute dans l'esprit. Je sçay que la nourriture que j'ay tirée de vous et que l'amour que vous me portezvous donnent le privilege de me parler si librement car, autrement, ny vous ny qui que ce soit au monde n'auroit jamais la hardiesse de me parler ainsi sans s'en repentir.

Mais helas ! Que doy-je respondre aux justes reproches que vous me faites, puisque le souvenir de ma condition ne me permet pas de vous deguiser la verité et que je ne doy pas oublier que la langue des roys ne doit jamais mentir ; de sorte que si je vous desavouois que j'ayme Antiochus, je m'offenserois moy-mesme et me mocquerois de vostre prudence et partant, il vaut mieux que je vous le confesse que de vous le celer, puis qu'aussi bien je ne me descouvre pas un juge qui a l'autorité de me punir, mais à un maistre qui a droit de me corriger. Je ne pretens pas de m'excuser, ny d'attribuer à la force des astres ce qui n'a esté qu'une pure eslection de ma volonté, car bien qu'il soit veritable que j'aye esté comme poussée à suivre cette amour, je sçay qu'il n'a tenu qu'à moy de resister et que la liberté qui nous est donnée des dieux ne recognoit point de tyrannie. Si bien que si j'ay failli, je n'en dois accuser que moy seule et le merite à Antiochus et certes la jeunesse de ce prince a plus de conformité avecque mon aage que la vieillesse du roy mon mary[1920] ; et sa bonne mine, sa gentillesse, la douceur de sa conversation et ses bonnes mœurs eussent enflammé l'ame la plus chaste et la plus resolue à ne point aymer. Permettez-moy, encore, je vous prie de recevoir cette consolation, quoy que tres foible, c'est que, depuis le temps que je le cognois et que je l'ayme, il ne s'est jamais dit parole, ny passé action entre luy et moy dont la bien seance ou l'honnesteté put estre blessée. Au contraire, ce jeune prince s'est tousjours conduit avecque tant de modestie et de retenue que quelque affection que je luy aye tesmoignée, le cruel qu'il est, ne m'a pas fait sçavoir par le moindre signe du monde s'il y respondoit ou non. »

[1920] Aux fins de démontrer le manque de remordd et de honte de Stratonice, les traducteurs insistent sur l'antagonisme déjà évoqué entre un roi vieillissant et un jeune prince vaillant. P. Scarsi analyse la froide attitude de la reine par son rejet d'un vieillard froid et sa préférence pour la fougue d'Antiochus : « Ce monologue poignant perd dans la traduction presque toute son intensité dramatique. Aucun repliement sur elle-même, Stratonice se reconnaît responsable et considère froidement son délit : l'amour c'est l'affaire de jeune, et Séleuque désormais est un homme âgé », art.cité, p. 131.

Ces dernieres paroles furent proferées par Stratonice d'une façon qui faisoit bien connoistre au travers de son visage et de sa douleur que son feu n'estoit pas tout à fait esteint et qu'il luy seroit bien difficile d'effacer de son ame le souvenir d'Antiochus[1921].

Lors que l'amour ou la hayne des dames passe jusques à l'extremité, la maxime est fausse de dire qu'elles sont plus fines que les hommes quand il est question de chacher leurs passions. Licofronie, estant asseurée par le repentir de Stratonice qu'elle ne retomberoit plus dans sa faute, pleura avec elle, la consola comme mere et l'encouragea comme gouvernante, luy donna plusieurs advis, mais elle luy recommanda sur toutes choses qu'elle eust à esviter et à fuyr le mieux qu'il luy seroit possible la conversation et la presence d'Antiochus.

« Ma fille, luy disoit elle, l'amour est entre les vices, ce qu'est le lyon entre les plus furieux animaux. Il ne faut qu'aller à l'encontre de ceux-cy et leur faire resistance pour les vaincre, mais de celuy-là, on n'en peut venir à bout qu'en fuyant ou en se jettant à terre. L'homme est comme un athée qui lutte contre un fort et puissant Hercule, tandis qu'il se ressouvient de sa bassesse, il ne peut estre jamais vaincu, mais dès que la vanité le fait eslever, il perd la respiration et est incontinant estouffé. »

La reyne, faisant son profit de ces instructions et reprenant courage, s'en retourna aux lieux où elle avoit accoustumé de se faire voir, mais ce ne fut pas sans montrer par la rougeur de ses yeux qu'elle avoit pleuré[1922].

À quelques heures de là, Antiochus, qui souspiroit aprez sa presence, la fut visiter selon sa coustume.

Le trouble qu'il remarqua sur le visage de la reyne luy presagea d'abord les maux qu'il estoit prest de souffrir et s'estant avancé pour luy faire la reverence, elle le receut avec une façon si languissante qu'elle faisoit bien voir par sa foiblesse qu'elle avoit esté

[1921] Dans ce passage apparaît, pour la seule et unique fois de cette seconde partie en français, le mot «douleur », qui ne souligne pas tant le péché de la reine que son sentiment toujours vivace pour Antiochus. Voir P. Scarsi, art.cité, p. 131.

[1922] L'empruntant au contexte politique et culturel, et en prolongation des théories de Machiavel, Luca Assarino est loin d'être étranger à l'art de la dissimulation, avatar de l'homme baroque. Dans *Le Rivolutioni di Catalogna*, parue entre 1644 et 1647, il utilisera d'ailleurs le *Della dissimulazione onesta* de Torquato Acetto (1641), pour analyser les enjeux politiques et stratégiques de la révolte catalanne. Stratonice, qui se prête au jeu de la dissimulation, ne fait qu'incarner cette idéologie selon laquelle la vie est une scène de théâtre où l'apparence détient en elle une part de vérité. Son masque n'est en réalité que l'expression de sa versatilité et de son inconstance, puisqu'un être vertueux, maître de ses passions, n'a besoin d'aucun artifice pour se cacher. L'image de cette reine démontre en effet que l'individu qui se soumet à la dictature du paraître et à la tyrannie des passions n'est plus un être libre et n'est que pantin aux mains du destin. Voir :Ivo da Col, *op.cit.*, n. 83 et p.73 ; Rosario Villari, « Éloge de la dissimulation », traduit par Jean-Pierre Cavaillé, dans *Les Dossiers du Grihl*, Paris, E.H.E.S.S., 2009, http://dossiersgrihl.revues.org/3886; Florent Gabaude, *Les comédies d'Andreas Gryphius (1616-1664) et la notion de grotesque*, Bern, P. Lang, 2004, p. 387-389.

la force de sa maladie. Le prince, estonné de ce changement, fut saisi d'une defaillance de cœur qui le contraignit de prendre un siege, moins par coustume comme les autresfois que par besoin et ramassant toutes les forces de ce peu d'esprit qui luy estoient restez, il s'efforça de proferer quelques paroles, plustost pour obliger Stratonice à le regarder favorablement que pour aucun plaisir qu'il prist à parler.

La reyne, pour satisfaire à la promesse qu'elle avoit faite à Licofronie, luy respondit avec toute la froideur et la severité qu'elle pouvoit faire paroistre sans offenser le respect qui etoit deu à la qualité de prince.

Sa rigoureuse façon de parler et ses regards privez de leur douceur ordinaire presserent si fort le cœur d'Antiochus qu'il s'en fallut peu qu'il ne se mist à crier hautement, mais l'effort de sa douleur fut arresté par la presence de Licofronie qui survint en mesme temps.

Cet amant passioné, s'estant par cette generosité de courage qui n'abandonna jamais une ame royale, composa si bien son visage et ses actions qu'il n'y eut personne qui s'aperceust de ce changement.

Stratonice, qui n'estoit pas moins adroite que luy à cacher ses passions, adoucit à l'arrivée de Licofronie la rigueur qu'elle avoit fait paroistre tandis qu'elle s'estoit trouvée seule avec Antiochus et commença à paler tantost à l'un, tantost à l'autre avec sa douceur et sa courtoisie accoustumée.

Le prince, s'estant aperceu de cet aritifice, en tira une tres grande consolation, s'imaginant que la rigueur de sa belle princesse ne procedoit que de caprice ou de curiosité d'esprouver sa constance.

Apres avoir pris congé d'elle, il examina soigneusement toute sa vie pour voir si d'avanture il ne seroit pas coupable par quelque action et n'auroit pas merité le mauvais traittement qu'il recevoit de sa reyne. Que de souspirs sortirent de son cœur ! Que de remords troublerent sa conscience ! Et que de discours fit son esprit en cette amoureuse meditation ! Mais, ayant esprouvé avecque le temps que Stratonice en usoit tousjours de mesme lors qu'elle se trouvoit seule avecque luy, ce miserable prince commença de perdre tout à fait l'esperance et fut tellement outré de douleur qu'il s'en fallut peu qu'il ne perdit le jugement.

Comme il eut recognu le danger qu'il couroit non seulement de perdre la vie, mais encore la reputation, il resolut de se servir de tous les remedes qu'il jugeroit propre pour s'oster de l'esprit Stratonice.

Premierement, il se mit à lire quelques traittez que le philosphe Calisthene avoit faits de la vanité du monde[1923], pource que n'osant fier le secret de ses passions à qui que ce fust, il croyoit apprendre par leur enseignemens comme par autant de conseillers les moyens qu'il falloit tenir pour mespriser toutes les affections de la terre et par la contemplation des choses celestes jouyr en ce monde de la felicité des bienheureux.

Son esprit, se trouvant tout à fait remply de cette lecture, faisoit souvent reflection sur l'infirmité et la bassesse des femmes et sur le mal heur d'un homme qui de sa nature estoit si noble et si relevé lors qu'il s'assujettissoit à les servir et employoit pour elles toutes les plus belles operations de son ame.

Par de telles ou semblables pensées, il reprenoit quelquefois courage et mesprisoit hardiment en l'absence de Stratonice toutes les perfections et toutes les beautez qu'il avoit autrefois admirées en elle et se les imprimoit si bien dans la fantasie qu'il luy sembloit deja d'avoir assez de courage pour resister à l'effort de sa presence.

Mais, comme il s'offroit durant le jour quelque occasion de la voir, il estoit tellement ravi de la majesté de ce beau visage et du brillant esclat de ses yeux qu'il changeoit tout à coup d'advis, et disoit en soy-mesme :

« Ah !, qui est celuy qui pour la faveur d'un seul de vos regards n'estimeroit de sa vie bien employée ? Est-il danger si grand où l'on ne s'exposast volontiers pour avoir seulement l'honneur de vous voir ? Ô Antiochus, aurois-tu bien le cœur de la mespriser ? Aurois-tu bien l'ame capable de former une pensée qui ne fust pour elle ? Ingrat que tu es, quel tourment ne merite point une mescognoissance comme la tienne ? »

Son ame, qui formoit ces pensées en elle-mesme, faisoit clairement connoistre par la force de ses regards ses sentimens à la reyne mais, quelque compassion qu'elle eust de ses peines, elle avoit neantmoins plus de consideration pour son honneur. De sorte que rejettant toutes les tendresses qui la pouvoient amollir en faveur de son Antiochus, elle taschoit de se fortiffier en sa rigeur et de tourner en habitude l'election qu'elle avoit faite.

[1923] Neveu et disciple d'Aristote, Callisthène d'Olynthe (360-(?) 327 av. J.-C.) devient, grâce à ses talents d'orateur, l'historiographe officiel d'Alexandre le Grand. Lors de la campagne contre les Perses, il suit le roi macédonien afin de retranscrire le déroulement de cette entreprise, mais, tombé en disgrâce, il connaît une mort tragique avant la fin de l'expédition. Associé à la geste d'Alexandre le Grand et à l'ambiguïté du personnage royal, la postérité lui attribue, à tort, le *Roman d'Alexandre*, dit aujourd'hui de Pseudo-Callisthène, qui participe à la propagation de la légende d'Alexandre durant le Moyen-Âge. Le lien établi par l'auteur entre Callisthène et la tradition médiévale du *De Contemptu Mundi* peut s'expliquer par la même dénonciation de la vanité du monde. Sacrifié par l'inique Alexandre dédoublé en monarque tyrannique, Callisthène, accusateur des excès et de la luxure perse de son maître, devient le symbole de la vertu face au vice. Voir : Plut. *Vie d'Alexandre*, 52-55 ; Arrien, *Anab*., IV, 14 ; Justin, XII, 7 et XV, 3 ; Cicéron, *Ad Atticum*, XIII, 28. ; Quinte-Curse, VIII, 5 et Walter Spoerri, « Callisthène d'Olynthe », dans R. Goulet (dir.), *Dictionnaire des philosophes antiques*, , Paris, C.N.R.S Editions, 1994, p. 183-221.

Ce desolé prince, consommant sa vie en cette langueur, voulut adjouster à la lecture des livres le divertissement du jeu et le plaisir de la chasse et par ce moyen essayer de se guerir.

Il n'est pas possible de dire combien il estoit agreable en la conversation et combien il se faisoit aymer et desirer à toutes la noblesse. Il ne jouoit jamais que pour perdre, pource que hors de bonnes graces de sa reyne, toute autre acquisition luy sembloit inutile. Le plus grand plaisir qu'il recevoit en ses passetemps estoit de soupirer librement. Chacun croyoit qu'il se plaignoit de la mauvaise fortune du jeu et c'estoit de celle de l'amour. Cruel effet de son destin, il acqueroit le tiltre d'avare lors qu'il faisoit l'office d'amant.

Quelques fois estant à la chasse, il se deroboit de toute sa suitte au milieu des bois du mont Liban[1924]. Là, mettant pied à terre, il attachoit son cheval à quelque arbre se couchoit sur l'herbe et, appuyant sa teste sur le tronc qui sans doute cedoit en dureté au cœur de Stratonice, disoit en pleurant des choses si pitoyables qu'elles eussent flechy la cruauté des tygres les plus sauvages. Une fois entre autres, s'estant plaint longuement en ces lieux solitaires, il fut assailli d'un penser qui l'entretenoit ainsi :

« À quoy servent tes plaintes contre ta mauvaise fortune et contre les rigueurs de Stratonice ? Sçais-tu pas qu'Amour tient divers chemins pour mettre fin à ses entreprises ? Se peut-il pas faire que Stratonice ne se montre cruelle en ton endroit que pour t'obliger à luy descouvrir ton amour ? Et tu t'amuses icy à perdre inutilement le temps et t'enfonces dans les bois les plus reculez pour te consommer en pleurs ? Sus debout, insensé que tu es, console toy, et t'esvertue, va chercher l'occasion de luy parler. »

Esmeu de tels ou semblables sentimens il disoit tout haut :

« Sacrées divinitez qui habitez icy à l'entour, s'il en est parmy vous qui escoutent mes plaintes et qui soient touchées de ma douleur soyez favorables à mes vœux.

[1924] Depuis Homère, *Od*., X, v. 156-182, et Virgile, *Aen*., IV, 129-172 ; VII, 457 et suiv., la chasse royale est un *leitmotiv* prilivégié de la poésie épique et de la rhétorique romanesque. S'il est avant tout une manière de chanter la vertu et le courage du héros, ce motif se colore de teintes contrastées. Chez les poètes tragiques (Sénèque, *Phèdre*, v. 406-579), il est associé aux serviteurs de Diane, c'est-à-dire au culte de la déesse vierge par opposition à celui de Vénus, alors que chez les poètes élégiaques (Ovide : *Mét*., III, 131-250 ; 339-510 ; *Ars*, I, 21-24) il est assimilé à la conquête amoureuse. À son tour, le Moyen-Âge se réapproprie le motif épico-érotique de la chasse à travers le récit de la chasse au cerf. Voir : Émilie Séris, *Les Étoiles de Némésis : la rhétorique de la mémoire dans la poésie d'Ange Politien (1454-1494)*, Genève, Droz, 2002, p.66-67, p. 88-94. Comme le note Ivo da Col, *op.cit*., n. 45 et p.55 : « Le Lotte dei protagonisti con animali feroci (leoni, cinghiali, orsi suprattuto) sono tutt'altro che rare nei romanzi barocchi.» Sur ces combats entre héros et bêtes féroces dans le roman baroque, se reporter à Edward Stilgebauer, *Grimmelshausens "Dietwald und Amelinde" : ein Beitrag zur Litteratur-Geschichte des 17*, Gera, G. Leutzsch, 1893, p.44-45.

Nymphes, hostesses de ces bois, ne me refusez pas vostre assistance, inspirez la hardiesse à ce cœur qui n'a trop de timidité que pour avoir trop d'amour. Je m'en vay mettre fin à mes ennuis ou les vay continuer pour jamais. »

À peine eut-il achevé de proferer ces paroles qu'il monta à cheval et se mit à chercher, avec impatience, dans le plus profond des bois, quelques un de ses gens pour s'en retourner à la ville, avec resolution de se descouvrir à la reyne.

Comme il tournoit au coing d'un rocher fort eslevé qui servoit de frontispice en forme de grotesque au pied d'une grande montagne, il vit fuyr lentement un ours au travers de quelques buissons. Antiochus le suivit et l'approcha, et s'estant apperceu au sang qui couloit le long de son poil qu'il estoit blessé, il ne manqua pas de luy lancer incontinant un javelot qu'il portoit à la main, et l'atteignit si heureusement sous le col, que l'ours fit retentir par ses rugissements tous les echos d'alentour. Ce bruit fut si grand qu'il fit sortir d'une caverne voisine une ourse d'une grandeur si enorme et si demesurée, qu'elle pouvoit estre prise pour une montagne mouvante.

Ce fut là qu'Antiochus eut une belle occasion de montrer que son espée n'estoit pas moins capable de faire de blesseures que son cœur estoit propre à recevoir celles de l'amour. Il n'oublia rien de tout ce qui pouvoit faire voir une extreme valeur, pour ce que les deux ennemys qu'il avoit en teste, à coups de dents et de griffes faisoient tous leurs efforts pour luy oster la vie mais enfin, aprez beaucoup de peine et de sureur, il les tua. Ce deux furieuses bestes estant mortes, elles servirent d'horribles spectacles aux yeux de toute la cour qui estoit déjà accourue au secours du prince.

Ce fut là que l'ourse fut recongue de plusieurs paisans pour estre la terreur et le fleau de toutes ces contrées ; et qu'on raconta comme elle avoit tué plusieurs hommes et desolé une infinité de troupeaux. Il n'y en eut pas un qui ne benist la main du vainqueur et qui ne fist mille imprecations sur de si cruelles et si dangereuses bestes.

On ne parloit que de la valeur d'Antiochus et une si rare vertu imprimoit le respect et l'admiration au cœur de tout le monde.

S'estant fait donner un autre cheval, il commanda qu'on eut le soin de porter une partie de la chasse qu'ils avoient faite et aprez il s'en alla droit à Damas.

Ses souspirs estoient les avant coureurs de son arrivée et ses craintes la compagnie qui l'entretenoit le long du chemin. Il consideroit sa reyne comme une deesse qui pourroit peut- estre se fleschir par le don de cette proye, et ne pensoit qu'aux moyens de la luy offrir. Ô Dieu !, que le cœur d'un amant se figure des choses ! Et que de resveries passent en son esprit !

Dès qu'il fut arrivé à la ville, on ne s'entretint à la cour d'autre chose que du danger qu'il avoit couru et de la chasse qu'il avoit faite. Le roy, l'ayant embrassé tendrement, le loua et prit un extreme plaisir d'ouyr parler de son courage et de sa valeur aux seigneurs qui l'avoient accompagné.

Les grandes actions ont plus d'esclat en la jeunesse qu'en un aage fort avancé. La vieillesse donne moins d'admiration pource que elle est tousjours obligée à bien faire et la jeunesse est si belle qu'elle adjouste du lustre à tout ce qu'elle fait.

Stratonice, estant venue voir la chasse d'Antiochus avec une gayeté extraordinaire, le favorisa de mille louanges et se resjouyt avecque luy de ce que, sans avoir receu aucun mal, il s'estoit heureusement demeslé d'un combat si dangereux. La douceur de son visage et ses civilitez eurent de nouveau la force d'abuser les esperances de ce pauvre prince, de sorte que luy ayant fait present de sa chasse et usé en son endroit de toutes les courtoisies et de tous les complimens qu'il luy pouvoit faire en cette occasion, il n'attendoit que l'heure de se voir seul avec elle pour s'asseurer, au vray, si elle continuoit en sa premiere rigueur.

Mais lors que l'occasion s'offrit d'en faire l'espreuve, la reyne se montra si severe et si retenue qu'elle ne paroissoit presque plus celle qui l'avoit si favorablement regardé. Antiochus luy eust parlé selon la resolution qu'il en avoit prise dans les bois, mais le courage luy manqua et la cruauté de son destin ne luy permit pas de se declarer autrement que par le silence.

Les amans dans l'absence se promettent beaucoup, mais en presence de leurs maistresses leurs resolutions se dissipent comme les nuages aux rayons du soleil. Un captif peut bien former des desirs, mais non par les executer.

Ce miserable prince prit congé de sa reyne et se separa d'elle en sorte que son départ pouvoit estre plustost pris pour une fuite que pour une separation. Il ne pleura, ny ne se plaignit de sa mauvaise fortune, pource que sa douleur estoit telle que ses larmes ne suffisoient pas pour la tesmoigner, ny ses paroles pour la bien dire.

Deja, il prenoit plaisir de vivre en homme desesperé et de songer aux moyens de faire mourir, et pour y arriver plus promptement, se proposoit de partir de la cour de peur que Stratonice, par quelque favorable regard, donnant quelque allegement à ses peines, ne les rendist plus durables.

Ayant pris une telle resolution en luy-mesme, il devint tout resveur parmy ses plus familiers. Son esprit n'avoit plus cet entretien ny cette vivacité qui le rendoit si agreable dans les conversations, et l'on remarquoit qu'il devenoit tous les jours plus solitaire et

plus triste. Deja sa melancholie paroissoit en la jaunisse de ses yeux et en la pasleur de son visage. Il ne haussoit plus sa veue vers sa cruelle reyne pource que la nature luy enseignoit à ne point regarder ce qui le faisoit mourir.

Dès qu'il eut perdu le goust des viandes et le repos du sommeil, on vit fondre et diminuer son embonpoint et sa maigreur le rendit si affreux et si extenué qu'il en devint mescognoissable. On n'entendoit sortir de sa bouche que des souspirs entre coupez qui, comme des avant coureurs de sa mort, sembloient annoncer la nouvelle qu'elle estoit proche et qu'elle avoit deja fait bresche en son cœur.

La cour, s'estant apperceue d'un changement si soudain, eut occasion d'en parler diversement. Chacun compatissoit à la douleur de cet Antiochus, non seulement pource qu'il estoit son prince, mais pource que sa bonté et sa justice, par une douce et legitime tyrannie, avoient eu la force d'adjsouter à la servitude du corps celle de l'ame.

L'effet de cette indisposition estoit attribué à diverses causes. Les uns disoient qu'elle ne procedoit que de lassitude et des excez qu'il avoit faits à la chasse. Les autres croyoient qu'on avoit jetté quelque fort sur luy et quelques autres eussent juré que ce n'estoit qu'un temperament malancholique qui en la plus belle fleur de la jeunesse a coustume de se changer en langueur. Stratonice, voyant croistre tous les jours la maladie incognue d'Antiochus, ne pouvoit moins faire que de pleurer avec des larmes d'une amour plus que maternelle la perte de la santé d'un si cher parent car, bien qu'elle fust obligée par les loix de l'honnesteté à se montrer severe, elle ne laissoit pas en son ame de le cherir plus que sa vie.

Et de fait, comment eust-elle peu hayr celuy qui ne l'avoit jamais offencée que pour la trop aymer ? Cette amoureuuse reyne repassoit en sa memoire toutes les courtoisies et toutes les honnestetez qu'elle avoit receues de ce jeune prince :

« Fascheux et cruel souvenir, disoit-elle, c'est toy qui me reproches continuellement mon ingratitude. Mais helas, à quoy me doy-je resoudre ? Le ciel et mon honneur me deffendent de l'aymer.Toutefois il faut que je l'ayme, mais quel avantage m'en peut-il revenir ? À-t-il jamais respondu à l'amour que j'ay eu pour luy ? Vous le sçavez, celestes puissances, si je luy ay presenté les occasions de se descouvrir, mesmes au prejudice de mon honneur. »

C'est ainsi que Stratonice s'entretenoit et se plaignoit en elle mesme. D'autre costé, Seleuque, comme pere interessé en la conservation d'un fils unique en qui il avoit fondé toutes ses esperances, s'affligeoit de telle sorte que sa cour n'avoit gueres moins de compassion de sa douleur que la maladie du prince.

Son esprit se confondoit à force de penser au sujet qui avoit peu reduire son cher fils en cet estat. Il en consultoit ses plus expers medecins, en entretenoit souvent Stratonice et sur tout, s'informoit particulierement des domestiques qui approchoient le plus prez de la personne du prince, s'il n'avoit point fait d'excez qui eut donné naissance à cette indisposition. Il n'osoit luy en parler de peur de luy desplaire. Il se contentoit seulement de luy demander ce qu'il pouvoit desirer le plus et s'il y avoit quelque chose au monde qu'il creust luy pouvoir apporter quelque soulagement.

« Tout ce que je possede, mon fils, est en ta disposition, luy disoit il, pouveu que tu te rejouysses et que tu me dies si tu as quelque secret deplaisir dont je te puisse consoler. Ma couronne ne sçauroit recevoir de plus grande gloire que de s'employer pour toy. A quoy me peut servir ce sceptre sans la conservation de ta personne ? Me sçauroit il plaire, s'il n'est soustenu de ta main ? Toutes mes esperances sont attachées au filet de ta vie. Et partant, mon cher Antiochus, prend de toy-mesme, tu vois qu'en mesme temps tu en a encore de moy. »

Le desolé Seleuque luy parloit ainsi et avoit toutes les peines du monde à s'empescher de pleurer.

Le prince qui n'attendoit que l'occasion de demander congé à son pere pour se retirer de la cour, voyant qu'elle se presentoit si favorable luy respondit :

« Monsieur, je ne sçay ce que j'ay, ny de quelle nature est ma maladie, mais je suis bien asseuré que je ne contribue rien à l'entretenir. Je n'ay nul sujet de m'affliger que de voir que vostre Majesté s'afflige. J'espere que mon mal n'ira pas plus avant ; et peut-estre le changement d'air aideroit à ma guerison, si vostre Majesté avoit agreable que je m'en allasse à Laodicée[1925]. C'est un lieu qui me semble plus propre que tout autre à me redonner ma premiere santé : soit pour la bonté de son climat, soit pour la beauté de sa situation, soit pour le plaisir que j'aurois de voir une ville qui a esté bastie par l'ordre de vostre Majesté et de laquelle on me raconte tous les jours des merveilles. Toutefois, je n'y voudrois point estre avecque la cour, ma satisfaction seroit d'y aller seul avec un certain nombre de gentils hommes, tels qu'il plairoit à vostre Majesté de me les donner[1926].

[1925] Laodicée-sur-mer, aujourd'hui Lattaquié en Syrie, a été fondée en -300 av. J.C. par Séleucus Ier. Avec Apamée, Antioche et Séleucie de Piérie, elle appartenait à la Tétrapole syrienne de l'empire séleucide. Voir : A. Bouché-Leclercq, *Histoire des Séleucides*, Aalen, Scientia, 1978, p.32-34. Fac-sim. de l'éd. de Paris, P.U.F., 1913-1914.

[1926] Cette instante requête qu'Antiochus fait à son père, afin de quitter la cour et s'éloigner de l'objet de ses désirs, rappellent les versions de Leonardo Bruni et de Matteo Bandello. En effet, chez l'un, après en avoir prié le roi, le jeune prince part à la guerre et chez l'autre, il part visiter les différentes provinces du royaume paternel.

-Je suis tres content, luy repliqua Seleuque, que tu t'y en ailles et t'y veux faire accompagner avec tout l'esclat et toute la magnificence qui est deue à ta qualité. Mais, mon cher fils, pourquoy ne veux-tu pas que je sois de la partie qui peut mieux que moy prendre garde et pourvoir aux necessitez de ta personne ? Comme veux-tu que je puisse souffrir ton esloignement durant ta maladie ? Je veux aller avecque toy et tu le dois desirer. »

Mais Antiochus adjousta que, de grace, il le laissast aller seul et que sa maladie n'estoit pas si dangereuse qu'elle eust besoin de la presence de sa Majesté ; que les affaires et les expeditions du royaume estant tousjours à sa suitte, il estoit mal aysé que le tumulte qu'elles trainent ordinairement, il peut jouyr de la tranquillité qu'il s'estoit proposée ; et fit si bien par ses prieres que le roy en demeura comme d'accord ; et l'exhortant à y penser un peu auparavant que de rien resoudre, luy dit qu'il feroit apres tout ce qu'il voudroit. Ils en demeurerent là l'un et l'autre. Et cependant, Seleuque, sans perdre temps, donna incontinant ordre aux choses qui sembloient necessaires, non seulement pour la commodité du voyage, mais encore pour le divertissement du prince lors qu'il seroit dans la ville de Laodicée.

La premiere chose qu'il fit fut de luy ordonner une cour telle que l'eust peu desirer le plus grand roy d'Orient. Apres, il le declara lieutenant general de la ville et province de Laodicée, escrivit au gouverneur de Doride, qui est un chasteau situé sur le rivage du fleuve Lico par où il falloit passer, et luy commanda de tenir prest vingt cinq batteaux pour, de là, aller commodement sur l'eau jusques à Laodicée. Puis, il choisit quarante personnes excellentes en toutes sortes de professions pour l'entretenir et pour luy faire passer le temps vertueusement, voulut que Hermogene[1927] et Carneade[1928], premiers medecins du royaume, fussent toujours auprez de sa personne. Enfin, il n'oublia rien de tout ce qui pouvoirt entrer en un superbe et merveilleux equipage.

En suitte, il fit assembler plusieurs fois les plus grands de sa cour pour leur demander conseil, s'il devoit permettre à Antiochus de s'en aller seul ou s'il le devoit

[1927] Malgré l'incohérence chronologique, Luca Assarino doit faire référence à Hermogénès de Smyrne, médecin, historien et géographe, et, semble-t-il, l'un des derniers membres de l'école érasitratéenne Peut-être le confond-il avec Hérmogénès d'Aspendos, stratège de l'armée d'Antiochus Ier. Voir : C. Nissen, *op.cit*., p.261 ; A. Bouché-Leclercq, *op.cit*., p.58.

[1928] Quant à Carnéade, le romancier fait probablement allusion au philosophe probabiliste de la Nouvelle Académie, successeur et disciple d'Arcésilas. Son assimilation à la geste séleucide tient sûrement de ses rapports avec Philônidès I et II, Laodicéens de Syrie, père et fils, et de son statut de professeur auprès d'Ariarathe V, dont la mère était la fille d'Antiochus III. Voir : A. Bouché-Leclercq, *op.cit*., p.283-284 et p.590 ; Ivana Savalli-Lestrade, *Les Philoi royaux dans l'Asie hellénistique*, Genève, Droz, 1998, p.46-47, p.62, p. 71-73.

accompagner. Il fut arresté que le prince le desirant ainsi, il estoit à propos de luy complaire, de peur d'irriter son mal, que sa Majesté, pour sa satisfactio,n auroit des courriers qui ne seroient qu'aller et venir pour recevoir tous les jours des nouvelles de sa santé.

Cependant Antiochus, comme un homme qui est condamné à mort, toutes les fois qu'il entendoit le bruict qui se faisoit pour les preparatifs de son voyage devenoit aussi froid que glace et se sentoit deffaillir peu à peu. Il eust bien voulu ne partir qu'en pensée et eust volontiers fait en personne des adorations à sa belle reyne.

Ces desirs passoient en son esprit, mais ils ne s'y arrestoient pas, il taschoit de les combattre, et par la violence qu'il faisoit à sa propre volonté, la reduisoit enfin elle-mesme à desirer son partement. Les diverses passions dont il estoit agité nourrissoient une guerre civile dans son cœur ; et pour avoir esté trop indulgent à ses desirs, il ne pouvoir plus s'en rendre le maistre. Les medecins qui remarquoient tous les jours que son mal empiroit, pressoient son partement pour luy faire changer d'air. Luy-mesme, sentant approcher sa fin, preparoit les choses necessaires, quoy qu'il eust toutes les peines du monde à se tenir bout.

Enfin, le jour qui precedoit celuy de son depart estant arrivé, les premiers rayons du soleil commencerent à mettre les tenebres en son ame et à luy faire songer qu'il estoit à la veille de sa mort.

Il se reprenta que c'estoit le dernier jour de sa vie qui le devoit esclairer dans la maison de son pere et, comme un homme qui se sent mourir et qui veut faire son testament, il fit appeler tous ses domestiques et leur distribua de grandes sommes d'argent. Tous les officiers et toutes les dames fondoient en pleurs voyant avec quelle tendresse et avec quelle affection il prenoit congé d'eux et leur disoit adieu.

Toute la cour, ce jour-là, ne fut gueres moins triste que si elle eust perdu le roy et la reyne. Le pauve Seleuque bien que ce fust contre la bienseance d'un roy, en cette commune affiction, ne pouvoit retenir ses pleurs.

Ce n'est pas assez que deux yeux pour pleurer dignement la perte d'un fils. Ses medecins et ses amys ne manquoient pas de le consoler et de luy donner des esperances du salut du prince, mais il me manquoit de creance pour leurs promesses ou de patience pour en attendre l'effet. Ce prince amoureux avoit deja pris congé des dames et ne luy restoit plus que de le prendre de son pere et de sa belle inhumaine mais, sçachant que le jour suivant l'un et l'autre, le devoit conduire hors de Damas, il se retira dans sa chambre,

non moins las de la peine qu'il avoit eu à faire ses adieux qu'abatu de sa propre melancolie.

Là, ce prince se mit à rever profondement au deplorables estat de sa condition, et aprez avoir demeuré quelque temps immobile, il rompit son silence par ses soupirs :

« Miserable Antiochus, voicy de ta derniere journée, rends graces aux dieux de celle qu'ils t'on faite ! La durée de ta vie a esté un effet de leur clemence et non pas une recompense de ton merite. Console-toy par la grandeur de ta naissance et par l'esclat d'une couronne que le ciel te reservoit. Il t'avoit donné pour qualité celle de prince pour pere Seleuque et vouloit que tu fusses fils unique afin que tu fusses seul heritier.

Resjouy-toy d'avoir vescu au siecle de Stratonice, de l'avoir peu regarder comme ta belle mere et servir comme ta reyne. Certainement ces avantages estoient des felicitez trop grandes pour un seul homme. Ce n'est donc pas merveille si tu rencontres si tost la mort. Tu meurs aymé de tout le monde, hors que de Stratonice et meurs innocent, hormis de l'offence que tu as commise contre ton pere. C'est une grande consolation pour un fils qui ne manque ny de pieté, ny de naturel de pouvoir expier par la mort d'un crime qu'il a commis par la penser. Adieu ville ! Adieu palais de mon pere je ne vous revertay plus ! »

Ayant achevé ces paroles et sentant ses yeux se baigner de larmes, pour se priver de la consolation qu'il pouvoit tirer de ses pleurs, il prit son luth dont les cordes qu'il avoit si souvent touchées devant Stratonice avoient esté les premieres de sa liberté[1929].

Il rendoit un son si triste au mouvement de ses doigts, qu'il sembloit qu'il voulust chanter les obseques de la felicité de son prince.

Antiochus, voyant qu'il ne se pouvoi plus forcer, haussa les yeux au ciel et, avec une façon aussi agreable que triste, laissa tomber de ses yeux des larmes si grosses et si ardentes qu'il paroissoit bien qu'elles partoient d'un excez de douleur et d'amour. Puis, se laissant aller à la douceur qui s'esprouve dans les pleurs, il se mit à chanter ces vers :

Pleurez mes yeux à ce moment
Que mon sort veut que je ne finisse ;
Certes à mon dernier tourment
Vous devez ce dernier office.
Pleurez mes yeux, l'excez de mes
douleurs

[1929] La musique joue un rôle primordial au sein du roman baroque, et comme le fait remarquer Maurice Magendie, « il n'y a pas, dans les romans, de cavalier ou de jeune fille qui ne sache jouer du clavecin, du luth, ou chanter». dans *Le Roman Français au XVIIe siècle : de l'Astrée au Grand Cyrus*, *op.cit.*, p.279. Intrinsèquement liée au mythe d'Orphée, elle permet non seulement d'apaiser les peines et de panser les passions trop vives, mais aussi de faire éclore l'amour, symbole de paix et d'harmonie. Voir : Ivo da Col, *op.cit.*, n.47 et p. 56.

Vous oblige à celuy des pleurs.
S'il faut qu'au trait de mon vainqueur
Le traict de la pargue succede ;
Et que la blesseure du cœur
Ayt la seule mort pour remede.
Pleurez mes yeux, etc.
Mon cœur est d'ennuys si chargé
Durant ces funestes allarmes,
Qu'il ne peut estre soulagé
Que par les fontaines de larmes.
Pleurez mes yeux, l'excez de mes douleurs
Vous oblige à celuy des pleurs.

Ayant achevé cette plainte et s'estant couché, il tomba la nuit dans une fievre lente. Voila, miserable Antiochus, le commencement de ta mort. Les medecins, qui croyoient le faire partir le matin, le trouvant si changé, changerent aussi tost d'advis et le faisant sçavoir au roy, ce depart fut differé en une meilleure saison.

Fin du Second Livre

LIVRE TROISIEME

Antiochus n'estoit pas plus enflamé de l'ardeur de la fievre, que du desir de mourir. Toutes les fois que ce miserable prince observoit les battemens son poulx, il luy sembloit que c'estoient autant d'avis qu'il recevoit pour le faire songer à la mort. Il ne pouvoit penser à son mal sans s'en resjouir, ses miseres l'ayant reduit en un si piteux estat qu'il ne le pouvoit prendre que pour un souverain bien.

Cependant, Seleuque perdoit toute sorte d'esperance de la guerison de son fils et ce grand courage qui ne connoissoit rien qui fust capable de luy resister, cedoit enfin à l'effort de la douleur.

Ce pere desolé estoit d'ordinaire assis au coin d'une chambre et, deplorant comme un autre Heraclite les miseres humaines, tesmoignoit, par ses larmes, le regret qu'il avoit de voir mourir celuy qui luy devoit succeder[1930]. Certes, il faudroit estre insensible pour ne pas compatir à l'affliction d'un roy et d'un pere qui pleure pour le plus juste sujet qui se puisse imaginer. Les larmes qui procedent de tendresse de cœur ne furent jamais de bonne grace sur le visage d'un homme, pour ce qu'elles l'accusent de mollesse et de lascheté. Toutefois, elles sont excusables, quand c'est pour la perte d'une vie destinée à soustenir la dignité d'une couronne. Il n'est rien de si doux que de vivre et de vivre pour regner.

En mesme temps, les courtisans pour plaire à leur prince affectoient en leur contenance une tristesse qui sembloit surpasser en quelque sorte celle de Seleuque.

Certes, les Grands sont extremement à plaindre de ne pas trouver, en leurs calamitez, un visage qui les puisse resjouir. Il semble que, par une complaisance injurieuse, tout le monde s'efforce à leur faire paroistre de la douleur afin que la flaterie, qui les a fait enorgueillir en la prosperité, les fasse davantage souffrir en la misere.

Stratonice qui, par le conseil de Lycofronie, s'estoit retirée de l'amour de son Antiochus et avoit usé vers luy de toute sorte de cruauté, le voyant couché dans le lict et presque consommé dans la langueur d'une fievre lente, creut veritablement estre seule coupable de sa mort. De sorte que, touchée de repentir d'avoir gardé avec trop de severité

[1930] Au cœur de l'imagerie occidentale, Héraclite d'Ephèse, le philosophe qui pleure, est le reflet inversé de Démocrite d'Abdère, le philosophe qui rit. Ainsi, face aux misères et vanités de l'humaine condition, le second exhibe un rire cynique et vindicatif, tandis que le premier arbore des larmes pleines de compassion. Voir : Piero Schiavo, « Les couples Démocrite-Héraclite et Démocrite-Hippocrate à l'âge moderne entre histoire et légende », dans *S.J.C.*, 1, Paris, La découverte, 2011, p.1-11 : http://sfeds.ish-lyon.cnrs.fr/publications/publications.html.

les preceptes de sa gouvernante, elle pleuroit et s'accusoit de legereté de s'estre portée avec trop d'inconsideration à desobliger un prince que tant de bonnes qualitez rendoient si recommandable ; et protestation en elle-mesme, que s'il s'offroit jamais occasion de luy tesmoigner son amour, elle se garderoit bien de la laisser perdre.

Mais, voyant que les larmes sont inutiles quand elles ne servent point au soulagement d'un malade, elle essuya ses yeux et, avec une grandeur de courage qui ne dementoy point le lieu d'où elle estoit sortie, elle songea aux moyens de consoler son mary et de remedier au mal de son amant. Dieux !, que de douceurs devoit-elle avoir en ses persuasions ? Que d'agreemens en son visage et que de charmes en tous ses regards pour blesser le cœur de Seleuque ? Heureux Monarque, quelle felicité se peut comparer à la tienne, de te voir consolé par l'agreable entretien de la belle Stratonice ? Qui ne porteroit envie en ton affliction, si elle procedoit de quelque autre sujet que de la maladie de ton fils ?

Les medecins s'estant assemblez pour faire une consultation, la jalousie qui estoit entre eux les fit estre de different advis. Ils ne purent jamais demeurer d'accord de la qualité du mal de ce jeune prince ; et l'attribuant à une infinité de causes, chacun taschoit de faire valoir son opinion et de se mettre en credit, sans considerer que l'avancement de la reputation du medecin, donnoit du retardement à la guerison du malade.

Le roy et la reine estoient presens, non avec cette majesté royale qui imprime le respect et l'estonnement dans le cœur de ses subjets, mais comme des criminels qui craignent justement la severité des juges. Ils paslissoient et rougissoient à tous momens, au moindres paroles qu'ils entendoient ; et comme s'ils eussent esté dans une chambre criminelle, ils croyoient que ces medecins avoient droict de vie et de mort sur le prince leur fils.

Entre les hommes, il n'y en a point qui approchent plus de la perfection ou du defaut que les medecins. Ils sont, s'il est permis de parler ainsi ou des dieux ou des demons. Lors que, par leur sçavoir, ils guerissent les malades, le monde n'a point de recompense qui ne soit au dessous de leur merite, mais quand, par leur ignoranceou par leur malice, ils les font mourir, il n'a point de chastiment qui ne soit trop doux pour les punir. Lors qu'ils promettent la vie, ils travaillent pour leur gloire, et lors qu'ils donnent la mort, ils ont encore cet advantage que la terre couvre leurs fautes. Ainsi, le bonheur ne leur manque point. Car, s'ils sont habiles, ils sont estimez ; et s'ils sont ignorans, ils ne reçoivent point de blasme.

La dispute fut pleine de beaucoup d'advis. Hermogene et Carneade, qui estoient en reputation d'estre les plus sçavans d'entre eux, ne pouvant demeurer d'accord de la qualité de la maladie, se piquer aigrement. Celuy-cy vouloit qu'Antiochus fut travaillé d'une phtysie, l'autre d'un sortilege. Et le bruit de cette querelle, s'estant espandu par Damas, servit d'entretien à tout le monde[1931].

Que le lecteur s'imagine ce que pouvoit esperer le pauvre Seleuque, tandis que les medecins, par l'incertitude de leurs jugemens, luy faisoient prevoir la mort certaine de son fils.

Et certes, il estoit bien à plaindre de se voir forcé de souffrir qu'on commist un meurtre en une personne qui luy estoit si chere et d'estre encore obligé à l'intention de celuy qui le faisoit mourir.

Cependant, Stratonice, qui ne songeoit qu'à trouver le moyen de donner quelque soulagement au mal d'Antiochus, conseilla au roy de le faire porter en une maison de plaisance qu'on nommoit l'Elisée. Car, bien qu'elle n'eust pas une claire connoissance de la maladie du prince, elle jugeoit pourtant qu'elle ne pouvoit proceder que de melancholie et de tristesse et que le changement d'air le pourroit guerir[1932].

L'Elisée estoit un lieu extrémement delicieux soit pour la beauté de ses collines, soit pour la fertilité de ses plaines. Ses bois touffus estoient accompagnez de riches maisons et ses grands grands jardins des fontaines bien travaillées. Là, comme aux deserts de Fontainebleau ou comme delicieux Saint-Germain, tous les Grands de la cour alloient passer les plus agreables saisons de l'année[1933]. Les bastimens qu'on y avoit

---

[1931] L'incapacité des médecins à diagnostiquer et guérir le mal mystérieux d'Antiochus, n'est pas sans rappeler l'échec de la médecine à endiguer le dépérissement de Chariclée dans les *Éthiopiques* d'Héliodore, ainsi que les différentes versions et variantes de Nizami-Aruzi *Quatre discours*, de Boccace, *Déc*., II, 8, de Leonardo Bruni, *Novella di Seleuco e Antioco*, ou encore de Nicolas Denisot, *l'Amant resuscité*.

[1932] Dans le traitement de la mélancolie, et de son avatar érotique, le changement d'air est classiquement recommandé comme thérapeutique au même titre que la distraction ou les promenades. En plus de la pharmacopée opérative, il est important pour les médecins d'améliorer le régime de vie des patients, tout en leur apportant un réconfort psychologique bénéfique, sorte de « psychothérapie » qui ne dit pas son nom. Voir : Jean Starobinski, « Histoire du traitement de la mélancolie des origines à 1900 », Bâle, Laboratoires Geigy, 51-55, 1960, p.15, p.21-22, p.28-30, p.36-37, p. 38-40. Sur le principe d'euthymie et la valeur catharsique du versant « psychologique » de la cure, voir J. Pigeaud : *La maladie de l'âme*, *op.cit*., p.441-503 ; *Folies et cures de la folie chez les médecins de l'antiquité gréco-romaine*, *op.cit*., p.145-162 et P. Dandrey, *Les tréteaux de Saturne*, *op.cit*., p.185-191.

[1933] Comme les écrivains du XVIIe siècle, Maleville et Audiguier sont soucieux de relier la réalité passée et historique à la réalité présente du lecteur. Ainsi, dans ce constant effort d'adaptation du texte italien en langue française, les deux traducteurs n'hésitent pas à modifier et transformer les noms de lieux et de personnages, les faits et situations socio-culturels. Ainsi l'évocation de Fontainebleau et de Saint-Germain sont *ispso facto*, pour un lecteur noble et lettré de l'époque, une référence agréable aux chasses royales et aux délassements de la cour, loin des Tuileries et du Louvre. Sous Louis XIII, le roi et sa cour connaissent en effet une certaine sédentarisation entre les Tuileries, à Paris, et les châteaux de Fontainebleau, de Saint-Germain-en-Laye et de Compiègne. Ce phénomène connaît son acmé avec Louis XIV et son abandon de

eslevez portoient leurs faistes jusques dans les nues et, par leur esclat et leur magnificence, remplissoient l'esprit de merveille et d'estonnement.

Le ciel qui esclaire un si beau sejour, y entretient un eternel printemps et y peint la terre d'une infinité de fleurs differentes. Il semble que ce soit l'endroit destiné pour estre le jardin du monde. C'estoit en ce beau lieu et sur un coustau revestu de verdure, telle que les Flamans la peuvent representer en leurs plus belles tapisseries, qu'on voyoit la superbe demeure de ce grand roy.

Je ne m'amuseray point icy à faire une particuliere description de ce beau palais[1934]. Il suffira de dire que la nature n'a fait le marbre, l'or et les pierres precieuses que pour la structure de cette belle et magnifique maison. Les colonnes ne sembloient avoit esté faites que pour donner de l'estonnement, les portirques pour accueillir les roys et les statues que pour animer les pierres. Les echos se formoient dans la vaste grandeur des salles, les richesses reluisoient dans tous les appartemens et les cabinets faisoient voir tout ce qu'il y a de plus rare et de plus curieux en la nature. Enfin, tout y estoit majestueux, tout y estoit admirable et imprimoit le respect et la reverence à tout ce qui entroit dans ce superbe palais.

A peine Antiochus fut porté en ce beau lieu que le roy arriva suivy de toute sa cour. Alors, un chevalier qui se disoit de Cypre et qui se faisoit appeller Climene, estoit venu tout fraischement à Damas. Cettuy-cy, par la connoissance qu'il avoit de plusieurs langues et par la pratique des mœurs de diverses nations, faisoit voir qu'il avoit couru toute l'Asie et toute l'Europe et qu'il avoit frequenté toutes les cours des plus grands princes qui vivoient lors en quelque reputation. De sorte que, s'estant rendu tres habile à manier avec dexterité les affaires les plus espineuses, il se faisoit considerer comme un homme d'extraordinaire vertu. Mais, autant que la nature luy avoit esté liberale des graces de l'esprit, autant luy avoit-elle esté avare de celle du corps. De plus, il avoit perdu un œil, la pluspart de ses dents et estoit si difforme qu'il eust offensé la veue de tous ceux qui l'eussent regardé, si sa belle taille et sa bonne mine, qui estoient les seuls advantageuses qu'il avoit, n'eussent en quelque façon reparé ces defauts[1935].

Paris pour Versailles. Voir : P. Scarsi, art.cité, p.109-111 ; Bernard Barbiche, *Les institutions de la monarchie française à l'époque moderne*, 2e éd., Paris, P.U.F., 2001, p. 37- 38.

[1934] Si, dans son ensemble, l'artifice rhétorique de l'ineffabilité est respecté par les traducteurs, il est ici, selon P.Scarsi, transformé « en désintéressement hâtif. » Voir P. Scarsi, art.cité, p.111-112.

[1935] À propos de cette description détaillée de la disgrâce physique de Climène, Ivo da Col affirme que, selon lui, elle est le contrepoint de la splendeur des héros. La laideur du personnage secondaire éclaire d'une lumière flamboyante la beauté des protagonistes, procédé déjà employé dans le roman hellénistique, comme *Les Amours de Leucippe et Clitophon* d'Achille Tatius, éd. Jean-Philippe Garnaud, Paris, Les Belles Lettres, 1991, p.7, mais aussi et encore dans les romans baroques, comme *La Cythérée* de Gomberville, I,

Il avoit porté à Licofronie je ne sçay quelles lettres de son fils unique, qui s'appelloit Alceste, pour l'absence duquel cette bonne dame ne se pouvoit consoler. Ce fut par ce moyen qu'il commença à s'insinuer aux bonnes graces des plus qualifiez de la cour et qu'appuyé de la faveur de Licofronie, qui se confessoit son obligée, il eut moyen de s'approcher d'Antiochus et de gaigner si bien son amitié que ce jeune prince ne pouvoit se passer de luy[1936].

Un jour, Antiochus eut envie d'ouir parler de quelque avanture d'amour pour voir si son mal pourroit trouver quelque soulagement au recit de la peine d'autruy et s'il y avoit rien qui pust egaler ou surpasser la sienne :

« Climene luy dit, raconte-moy quelque chose de tes amours. Je m'imagine qu'ayant servi longtemps de jouet aux caprices de la fortune, tu as moyen de me faire

---

Paris, chez Augustin Courbé, 1641, p. 350 et suiv., ou *Il Demetrio* d'Assarino lui-même, éd. Giacomo Monti et Andrea Salminco, 1643, p. 31-32. Voir : Ivo, da Col, *op. cit.*, n.51 et p.58. Il semble toutefois que ce corps accidenté et déformé prend ici une valeur sémiotique. Suivant la symbolique occidentale d'une laideur, reflet d'une âme mauvaise, engendrée par l'opposition antique du *kalos kagathos* et du *kakos*, et par la lithurgie biblique et médiévale qui en font l'allégorie du mal et du péché, la laideur de Calimène augure des pensées mauvaises qui l'agitent et du complot qu'il a ourdi contre les Séleucides. D'autre part outre l'esthétique du portrait morbide de l'amant en souffrance, la beauté laide et fascinante de Climène fait écho au courant mariniste de la beauté défectueuse et des éloges paradoxaux de la laideur, alors en cours en Italie, comme dans *Della Brutezza* d'Antonio Rocco. Si Luca Assarino fait de Climène un personnage à la fois bon et méchant, cette ambiguïté souligne à sa façon l'apparence trompeuse de la beauté, et plus que toute autre, la beauté féminine de Stratonice. Voir : Umberto Eco, *Histoire de la laideur*, trad. de l'italien par M. Bouzaher et trad. du latin et du grec par F. Rosso, Paris, Flammarion, 2007 ; Cécile Toublet, « Le corps comme signe », dans *Acta fabula*, 15/ 5, dans « *Corpora corporis* », Mai 2014, http://www.fabula.org/lodel/acta/document5916.php ; Jean-Pierre Cavaillé, « L'Éloge de la laideur dans la littérature antipétrarquiste », *L'Atelier du Centre de recherches historiques* 11, 2013, mis en ligne le 08 juillet 2013, http://acrh.revues.org/5234.

[1936] Ivo da Col voit dans cette reprise équivoque du thème de l'amitié une référence autobiographique : « Nei romanzi assariniani la dimestichezza che in apparenza unisce due o più personnaggi si palesa come infima simulazione, come *malfaisance*. […] Il riverbero autobiografico mi sembra qui indubbio; basti pensare a una frase dell'epistolario : «Confesso il vero e'l dico con ogni ingenuità, io ho una santa invidia a coloro che sanno farsi un amico. […] » (*Diverse Lettere e Componimenti* cit., p.104) », in *op.cit.*, n.52 et p.58. Reprenant le motif de l'amitié royale, Luca Assarino l'inscrit pleinement dans son époque. La double émergence d'un pouvoir souverain omnipotent et des « ministres-favoris » donne naissance à une nouvelle façon de penser l'«amitié inégale » et incite à la suspicion et à la défiance : «Les amitiés royales éveillent toujours le soupçon et celui-ci semble trouver dans la littérature dite baroque, séduite par la duplicité des apparences, le lieu idéal de son expression. L'amitié royale est d'abord accusée de couvrir, telle un masque, des passions dévoyées et exclusives, capables d'égarer le monarque qui les nourrit. […]L'amitié engendre donc la confusion, au risque parfois de favoriser, péril autrement plus redoutable, des tentatives d'usurpation. En effet, si le roi accorde à son favori toutes les marques, toutes les prérogatives de la souveraineté, jusqu'à le considérer comme son double […] ne déchoit-il pas *de facto* de sa dignité, et n'ouvre-t-il pas la voie à toutes les tentatives de renversement politique? » Delphine Amstutz, «Comment penser l'amitié royale à l'âge baroque ?», dans *Seventeenth-century french studies*, 34/1, Bristol, Christopher Smith, 2012, p.32. N'est-ce pas là, tout le trouble de l'amitié de Climène et d'Antiochus ? Aveuglé, Antiochus considère Climène comme un autre lui-même qui ne tardera pas, malgré ses tourments amoureux en tous points semblables à ceux du jeune prince, à le trahir et à être le protagoniste de la vilenie mené contre lui et son père. Voir : D. Amstutz, art.cité, p.26-37 : http://dx.doi.org/10.1179/0265106812Z.0000000003

entendre des evenemens extraordinaire et qui ne peuvent estre qu'extrememement agreables et divertissans à ceux qui les escouteront.

Climene, qui ne demandoit pas mieux que de satisfaire à tous les desirs du prince et qui pretendoit par ce moyen de s'avancer en ses bonnes graces, luy respondit que non seulement il luy obeiroit en cette occasion, mais encore en toutes les autres qui se presenteroient pour son service. Toutefois, qu'il avoit sujet de craindre, quoy que ses avantures fussent fort estranges, que son Altesse n'en tireroit pas la satisfaction qu'elle se promettoit. Mais se voyant pressé par le prince, il commença son discours en cette sorte :

« Puisque vostre Altesse me commande de luy faire le recit de tous les plus fascheux accidens et de tous les plus mauvais succez de mes amours, elle me permettra, s'il luy plaist, de luy dire qu'à peine estois-je arrivé à la vingtiesme année de mon âge que je fus affligé d'une fievre si maligne qu'on n'attendoit plus de moy que la mort. Mon pere, qui pour me voir unique, avoit fondé toutes ses esperances en moy seul, ne bougeoit d'aupres de mon lict et, par l'excez de la douleur qu'il ressentoit de mon mal, donnoit à tous ses amis plus de sujet de craindre pour sa personne que pour la mienne.

La chaleur de mes entrailles avoit rendu ma bouche si seiche que ma langue, à faute d'humidité, non seulement avoit perdu l'usage de la parole, mais encore du mouvement. L'extreme soif me travailloit autant ou plus que la fievre ; et pour m'affliger encore davantage, lors que pour l'estancher, mon imagination me representoit toutes les belles et les plus fraisches eaux de fontaines que j'avois jamais veues, mes yeux n'avoient pour objet que les larmes continuelles de mon pere qui ne m'abandonnoit jamais. Cependant que je me consommois dans l'ardeur de cette fievre, abandonné des tous les medecins, une dame nommée, Myrtenie, nostre proche voisine, me fit une boisson si excellente qu'elle esteignit en peu de jours ma soif et ma fievre et me redonna ma premiere santé. Ce bien fait qui ne pouvoit estre plus grand m'obligea si fort à elle que, quoy qu'il ne se passast presque jour que je ne prisse le soin de la visiter et de recherche les occasions de la servir, il me sembloit toutefois que c'estoit luy tesmoigner trop imparfaitement l'affection que je devois avoir pour elle. Mais, helas !, je m'aperceus en peu de temps que son breuvage, ayant donné du rafraischissement à mon corps, avoit allumé un secret embrassement en mon ame.

Peu à peu, je sentis eslever en mon cœur une infinité de pensers qui formoient en mon imagination le portrait de cette dame. De ces pensers prit naissance un desir qui me portoit à la suivre par tout. Je m'estonnois de me voir forcé à l'aimer par d'autres charmes que par ceux de la beauté, car Myrtenie n'estoit point belle. Elle estoit vefve de fort bonne

maison riche et d'un esprit excellent qui, dès la jeunesse, l'avoit portée à la connoissance de la medecine et de la magie ; et comme elle estoit accoustumée à suivre ses caprices, au dela mesme des choses qui surpassoient la portée de son sexe, elle trouva en moy je ne sçay quoy qui luy pleut et qui luy donna de l'amour.

Ma maladie luy ayant donné une occasion favorable pour establir sa tyrannie sur ma volonté, elle mesla dans la douceur de son brevage un poison qui faillit à me couster la vie. Quelques jours apres que je fus relevé, un fils, qu'elle avoit nommé Silvandre, mourust et entre autres dames qui se trouverent à ses funerailles, une de ses sœurs, appellée Clorice, y assista.

J'avois plusieurs fois ouy parler d'elle comme d'un chef d'œuvre de la nature ce qui me donna une extreme passion de la voir. Mais pource que c'est la coutusme des dames de Cypre de ne se montrer qu'à leurs familiers amis, je ne pus satisfaire à ma curiosité que quand elle s'approcha du corps du bien aymé Silvandre.

Il faudroit que je fusse plus eloquent que je ne suis pour bien exprimer ce que je sentis alors, voyant l'affliction de cette belle desolée. Je croy qu'Amour, touché de compassion, voulut que, pour la premiere fois, je ne visse ses beaux yeux que remplis de pleurs car, si leurs flame eust esté accompagnée du ris et de la joye et que leur ardeur n'eust point esté temperée par l'eau de ses larmes, quel desordre et quel ravage n'eussent-ils pas fait en mon cœur ? Il sembloit qu'elle n'eust espanché l'or de ses blonds cheveux sur le corps mort que pour luy redonner une ame de celles qu'elle tenoit enchaisnée ou qu'elle offrit un thresor à la mort pour racheter celle qu'elle luy avoit ravie.

Mais qu'est-il de besoin que je m'amuse en ces discours ? L'habillement de dueil qu'elle prist adjousta beaucoup aux graces naturelles de son visage et fit advuouer à tout le monde qu'elle pouvoit estre prise pour la reine des beautez.

Voyant d'un costé que mon inclination me portoit à aimer Clorice et de l'autre, qu'il y avoit quelque force plus qu'humaine qui m'obligeoit à suivre sa sœur, je vivois le plus triste et le plus confus du monde.

Un jour, trouvant une occasion favorable de parler à Myrtenie, je luy dis que je m'estois apperceu qu'elle m'avoit reduit par la vertu de ses enchantemens à luy rendre tous les devoirs qu'elle pouvoit desirer d'une parfaite servitude ; qu'il me sembloit superflu qu'elle voulust adjouster à la force de mon inclination celle de ses charmes et qu'elle devoit considerer que la felicité en amour consistant en la simple correspondance des affections, elle ne pouvoit pas se promettre beaucoup de la mienne, si elle ne la laissoit en sa pleine liberté.

Ces raisons, jointes aux prieres d'un amant bien aimé, eurent un tel effet sur l'esprit de Myrtenie qu'elle fut contente de rompre le charme dont elle m'avoit lié et me voulut faire jurer que je serois tout à elle. Je luy respondis que je ne m'obligeois jamais par serment, mais qu'elle devoit s'asseurer que je n'estoit point ingrat et que je respondroit eternellement à son affection.

Me trouvant donc delivré de cette sorte, peu de jours apres, je me donnay entierement à Clorice et à la premiere commodité que je rencontray, luy descouvris mon amour. Elle, qui n'estoit pas moins satisfaite de ma personne que je l'estois de la sienne, me receut sans se faire beaucoup prier. Myrtenie, s'estant apperceue de nostre bonne intelligence, devint sa jalouse qu'elle fit tout ce qu'elle put pour me divertir de cette passion et pour m'attirer aupres d'elle.

Cette Myrtenie estoit dame d'un pais qu'on appelle Feacide où s'esleve un mont nommé le mont de Merveille. Sa figure et sa grandeur donnent de l'estonnement et de l'effroy ; et il porte sa teste si haut que l'œil a de la peine à arriver jusques au sommet. C'est là où l'hyver fait son eternelle demeure et où il compose ses neiges et ses frimats. Depuis le haut jusques au bas, on ne void que des rochers ent'ouverts, revestus par cy par là de sapins, que des cavernes profondes et des precipices affreux. De sa cime, perpetuellement couverte de neige, coulent une infinité de ruisseaux, qui se precipitant en des lieux raboteux, se blanchissent d'escume et semblent de loin des brandes d'argent qui embellissent la rudesse du mont. Au pied de cette montagne se forme un torrent furieux, dont l'eau tousjours trouble et bourbeuse, se desgorge en bruyant par une estroite emboucheure dans une plaine, au travers d'une grande forest. L'horrible sifflement des vents qui s'enferment dans les estroites concavitez des rochers, le tumulte des eaux qui s'y rompent et la solitude d'un desert si espouventable eussent donné de la terreur au plus ferme courage du monde.

Ce fut là que je fus conduit par Myrtenie sous pretexte de me faire voir ses estats. Comme nous fusmes arrivez à cette effroyable montagne, à l'entrée d'une caverne tres difficile à aborder, nous laissasmes tout ce que nous avions de gens à nostre suite et passant, elle et moy, par une voye fort estroite, nous arrivasmes dans le jardin d'un palais enchanté où je veis des choses si merveilleuses et si esloignées de la creance ordinaire qu'on ne les sçauroit jamais bien exprimer que par le silence[1937].

[1937] Après s'être approprié des *topoï* occidentaux aussi fameux que la tempête, le jardin ou encore le songe, le romancier explore la thématique du palais enchanté, thématique née des amours homériques de Circée et d'Ulysse (*Od*., X, v.209 et suiv. et Ovide, *Mét*., XIV, v. 1-74 et v. 240-440) ainsi que de la description

D'abord, nous trouvasme la table dressée où l'on nous servit des mets extremement delicats et des vins tres delicieux, le tout accompagné d'une musique si douce et si excellente que nostre ouye ne fut pas moins satisfaite que nostre goust.

Apres le repas, elle me fit voir les plus beaux et les plus curieux appartemens de son palais et tascha par toutes sortes de soins de me divertir[1938].

Ce favorable traitement m'obligea si fort qu'encore que je ne fusse point naturellement porté à l'aimer, je ne laissay pourtant pas d'oublier Clorice pour l'amour d'elle et de disposer mon ame à la recevoir. Elle s'en apperceut et me continuant ses caresses, elle me mena dans une galerie où elle me fit voir les pourtraits de toutes les plus belles qui furent jamais et qui devoient estre au siecles à venir.

Mais, comme je pourmenois mes yeux sur toutes ces peintures, je descouvris celle qui fut et sera la premiere et la derniere flame de mon cœur. Il me sembla que ses yeux, quoy que peints, me lançoient mille amoureux regards et, que s'arrestant sur les miens, ils me disoient : « Me voicy, Climene, tu sçais de quelle sorte on m'a fait mourir ; moy je n'ignore point combien tu m'as regretée. Asseure-toy qu'encore que je sois en l'autre monde, je ne laisse pas de t'aimer et que l'eternité doit estre la durée de mon affection.

Vostre Altesse se peut imaginer ce que je devins au muet discours que me fit cette peinture. Mon cœur n'eut point de veine qui ne s'ouvrit et qui ne voulut convertir tout son sang en larmes.

Myrtenie, voyant en moy un si soudain changement et que j'estois tout baigné de l'eau de mes pleurs, ne pouvant deviner la cause d'une si estrange douleur, me demanda avec esmotion ce que j'avois et s'il y avoit rien en cette demeure qui eust pu me donner quelque desplaisir. Mes souspirs et mes sanglots, m'ayant presque osté le moyen de

---

épique de la Phéacie et du palais d'Alcinoos (*Od*., IV,v.81-138) . Très en vogue, ce motif a entre autres été réanimé à la Renaissance par *Le songe de Poliphile*, *Le Roland furieux* de L'Arioste (chants III ; XII ; XXII) et *La Jérusalem délivrée* de Torquato Tasso (chant XIV). Voir : *Hypnerotochomachia*, Poliphilii, Venise, Alde, 1499, p.54 ; L'Arioste, *Roland furieux*, III, XII, XXII, éd. André Rochon, Paris, Les Belles Lettres, 1998-2008, t.1-3, p. 57 et suiv., p. 23 et suiv., p. 4 et suiv. ; Le Tasse, *Jérusalem libérée*, XIV, strophes 48-79, éd. de Gérard Genot et Lanfranco Caretti, Paris, Les Belles Lettres, 2002, t.2, p.101-109 ; L. Plazenet, *op.cit*., p. 481-485 ; André Peyron, « Labyrinthe enchanté », dans Jean-Pierre Saïdah (dir.), *Enchantements, mélanges offerts à Yves Vadé* : *Modernités*, 16, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, p.11-25, et plus particulièrement p.13-15 ; Fanny Eouzan, « L'hôtellerie dans le *Roland furieux* : repos des guerriers ou coulisse de la narration ? », dans *Cahiers d'études romanes* 17, Aix-Marseille, Centre aixois d'Études romanes, 2007, mis en ligne le 05 décembre 2012, http://etudesromanes.revues.org/837.

[1938] Lors de ce passage où Myrténie fait visiter son palais et sa galerie de tableaux à Climène, Luca Assarino en profite pour rendre hommage à d'illustres compatriotes génois, artistes et hommes d'armes à la renommée transalpine. Les traducteurs, toujours très respectueux d'adapter leur texte à leur public français et de ne rapporter que ce qui a un sens pour leur lectorat, ne gardent que le cadre de cette visite et occultent la louange rendue aux grands hommes. Voir : P.Scarsi, art.cité, p.115-116.

parler, tout ce que je peux obtenir de mon affliction, fut de luy respondre que je la suppliois bien fort de me faire sortir promptement de ce lieu.

À peine eus-je achevé de proferer cette parole que je me trouvay, je ne sçay comment, à l'entrée de la caverne où nous avions laissé nos gens. Là, Myrtenie, s'informant plus particulierement de l'occasion que j'avois de pleurer et d'estre si triste, elle ne put tirer autre chose de moy, sinon que, depuis le desplaisir que j'avois ressenty en la mort de ma mere, j'estois accoustumé de tomber en cette infirmité. Elle fit tout ce qu'elle put pour me consoler et pour me resjouir et n'oublia pas une des choses qui me pouvoient donner de l'amour.

De moy, qui sentois, en la plus vive partie de mon cœur, les traits et les blessures que m'avoit fait le portrait qui avoit rafraischy en ma memoire l'histoire infortunée de ma maistresse, plus je me voyois caressé de Myrtenie, plus j'avois de degoust et d'aversion pour son amour. Estant de retour à la ville, elle s'aperceut de mon ingratitude et creut que l'amour que j'avois pour Clorice en estoit cause, de sorte que, portée de rage contre elle et contre moy, elle la fit mourir par ses sortileges et mon pere aussi et mit mon corps et mon esprit en une telle langueur que ce fut un miracle que j'en peusse reschaper.

Enfin, Myrtenie voyant qu'elle ne pouvoit rien gaigner sur ma volonté, tomba et, en peu de jours, mourut de desespoir. Depuis, ayant esprouvé tous les remedes et tous les secrets de la medecine, enfin, je recouvray ma santé et en suite, je me resolus d'abandonner un ciel qui versoit sur moy de si mauvaises influences et qui me rendoit si mal heureux. Je quittay donc Cypre, je courus divers pais et frequentay diverses cours et en dernier lieu, le sort me mena en celle-cy. Voila, Monseigneur, quel a esté le cours de ma vie. »

Ce recit donna sujet au prince de faire une profonde reflexion sur les miseres de ce monde et, resvant aux avantures de Climene qui avoit esté si mal traité de la Fortune et de l'Amour, il prit occasion de souspirer ses propres mal heurs en ceux d'autruy, et tesmoigna à ce gentil homme la satisfaction qu'il avoit receue de l'ouir parler des succez estranges de sa vie. « Pourquoy, dit-il, en luy mesme, devons nous vivre, puisque la vie n'est qu'un ostage que nous donnons à la Fortune pour l'asseurer que nous sommes à la mercy de ses cruautez ? Il y a quelque temps que j'etois resolu de mourir pour me delivrer des tourmens qu'une amour desesperée me donne, aujourd'huy je m'y resous, pour n'estre point en bute aux malices de la fortune. Mourons, Antiochus, de quelque façon que tu le veuilles prendre, que peux tu esperer d'une femme ? Si le feu de la fievre et la

longueur d'une longue maladie ne suffisent pour rompre les liens de ta vie, refuse à ton corps la nourriture qui luy est necessaire pour la soustenir. »

Ayant ainsi discouru en soy-mesme, il fit tout ce qu'il put pour executer son desein et pour n'estre pas obligé de manger ; il feignoit avoir du degoust pour toutes sortes de viandes. Cependant, il faisoit un temps fort doux. Quoy qu'on fust au cœur de l'hyver, et il sembloit que cette fascheuse saison eust retiré ses glaces et ses neiges et qu'elle eust emprunté le manteau du printemps, ce qui donna occasion à tous ceux qui avoient des maisons autour de l'Elisée d'y aller prendre l'air, autant pour obeir au commandement qu'en avoit fait Stratonice que pour profiter du beau temps. Incontinent la cour s'estant grossie d'une infinité de bonnes compagnies, la noblesse ne songeoit tous les jours qu'à chercher de nouvelles inventions pour resjouir le prince et chacun creut que, pour l'esveiller de l'assoupissement où le tenoit plongé sa profonde melancolie, il luy faloit donner quelque divertissement qui le surprist. Le bal, estant composé d'harmonie et de mouvement, fut jugé plus propre que tout autre à bannir la tristesse de son cœur. Mais, à peine eut-on conceu ce dessein que Stratonice en fut incontinent advertie et vid venir en foule les cavaliers qui luy demanderent permission de faire assembler les dames. Elle prit le roy par la main, le mena au lict d'Antiochus et tous deux le prierent de trouver bon que ce fust dans sa chambre.

Luy, qui n'estoit pas encore reduit à une si grande extremité, qu'il ne put encore comprendre jusques où alloit la rigueur de sa mauvaise fortune, qui se servoit mesme des resjouissances pour augmenter sa tristesse, voyant que c'estoit desobliger les siens et faire peu de cas de leur affection que de leur refuser son consentement, tesmoigna à la reine qu'il auroit tousjours agreable tout ce que sa Majesté voudroit.

La permission ayant esté obtenue de la sorte, la compagnie ne tarda gueres à se rendre en foule à l'appartement du prince. Les dames s'y firent voir extremement bien parees avec tous les ajustemens que le miroir leur avoit pu conseiller. L'or et les pierries, à l'enuy des flambeaux, esclatoient magnifiquement sur leurs belles robes et, adjoustant une nouvelle grace à la beauté de leurs visages, estoient tout à la fois le plaisir et la peine des yeux. Entre ces dames, il y en avoit plusieurs qui, pour estre moins belles que les autres, avoient tasché de reparer ce defaut par l'agencement de leurs cheveux et par tous les ornemens que le secours de l'art leur pouvoit donner. Apres que chacune d'elles eut pris sa place, selon sa condition, on ouit un concert de divers instrumens qui remplirent l'air d'une admirable harmonie.

La danse est un agreable exercice du corps qui s'excite par les divers changemens des tons. C'est elle qui nous provoque aux plaisirs de l'amour et c'est au bal où les amans font d'ordinaire leur apprentissage. Certes, ils ont bien sujet d'en cherir l'invention puisque c'est par ce moyen qu'ils peuvent commodement entretenir leurs maistresses[1939].

La reine, à l'enuy du roy, s'estant assise vis-à-vis du prince, eust bien voulu ou que Licofronie n'eust pas esté si pres ou qu'elle eust esté moins clair voyante pource qu'elle eust plus de liberté de regarder ce languissant malade et d'en faire les cheres delices de ses yeux aussi bien que le cher objet de son ame. Souvent, elle luy lançoit quelque amoureux regard à la desrobée, comme si elle luy eust voulu dire :

« Mon fidele Antiochus, vous estes-vous point encore apperceu que je ne suis plus en estat d'exercer vers vous les rigueurs, dont j'ay usé autrefois par le conseil de ma gouvernante ? D'un costé, ce miserable prince se voyoit reduit à soustenir les regards de cette belle princesse, qui par leur muet langage ne luy persuadoient que trop fortement son amour, de l'atitre il se voyoit forcé de considerer le visage du roy son pere qui, par la compassion qu'il tesmoignoit avoit de son mal, luy enseignoit à n'estre point ingrat et à ne les pas offenser. De sorte qu'encore qu'il fust tout à fait resolu de mourir, son ame ne laissoit pas d'estre agitée de mille irresolutions.

Cependant, Climene se trouvoit assis en cette assemblée aupres d'Hermogene. Ce fameux estranger avoit contracté une amitié fort estroit avecque luy, soit par inclination, soit pour quelque secret dessein. Hermogene, le voyant enfoncé dans une vive et profonde imagination, luy dit :

« À quoy pensez-vous, brave Climene? Est-ce pour resver que vous venez au bal ?

-Je songeis, respondit-il, qu'on ne sçauroit mieux comparer cette assemblée qu'à une sphere. Car, quand je considere ce cercle de vieillards qui l'environne, il m'est advis que je voy le premier mobile qui est le cercle le plus proche de l'eternité. Quand je regarde de ces jeunes cavaliers, je croy voir celuy des estoiles fixes. Et quand je jette les yeux sur ces belles dames, il me semble que ce sont des astres errans. Si vous me demandez où est la terre, l'espace du lieu où l'on danse vous la represente parfaitement. Vous trouverez mesmes les revolutions et les vicissitudes du monde dans les changemens des pas et des cadences. Enfin, Hermogene, il n'y a pas jusqu'à la joye et à la douleur qui

[1939] Fidèles aux principes de bienséance, Maleville et Audiguier ne louent les plaisirs sensuels de la danse que de manière très mesurée et modérée. L'hyperbole assarinienne est abandonnée au profit d'un phrasé succinct et concis. Voir : P. Scarsi, art.cité, p. 120-121.

ne tiennent leur rang : l'une paroist avecque pompe sur le visage de Stratonice, et l'autre, avec desolation, sur celuy d'Antiochus.

- Je ne m'estonne pas, luy dit Hermogene, qu'un esprit eslevé comme le vostre, tire ses belles pensées du ciel et des estoiles, puisque ce sont les objets ordinaires de ses meditations.

- J'advoue, luy respondit Climene, qu'il seroit malaisé d'en avoir d'autres que de relevées en presence de tant de belles dames ou plustost beaux soleils qui esclairent en ce lieu. »

Et là desssus, venant à parler de toutes celles qui avoient quelque advantage de la nature par dessus les autres, il desploya toutes les gracesde son bien dire à les louer. Cependant qu'ils discouroient ainsi, il s'esleva tout à coup un bruit qui troubla toutes les festes. Chacun, s'estant tourné du costé que venoit la rumeur, on vid que tous les cavaliers accouroient en foule vers le lict d'Antiochus et que, s'interrogeans les uns les autres de ce que se pouvoit estre, ils ne sçavoient que respondre ou n'avoient pas la hardiesse d'en dire mot. Les instrumens cesserent de jouer, les dames se trouverent toutes esperdues et cette salle, qui sembloit trop petite pour contenir les resjouissances qui s'y faisoient, devint en un instant un dessert plein d'effroy et d'horreur.

On tira un rideau devant le roy et la reine, en sorte qu'Antiochus, quoy que fort pres, ne pouvoit rien voir et incontinent apres, on ouit derriere une voix dolente qui commandoit à tout le monde de se retirer.

C'est ainsi que se terminent les joyes de ce monde. Chacun s'en alla chez soy estonné, sans rien dire, et se tenant sur ses gardes. Le silence et l'obscurité de la nuict augmentoit si fort la frayeur qu'il y en eut plusieurs qui apprehenderent de n'arriver jamais chez eux en vie. Les occasions de craindre ne sont jamais si grandes que quand on ignore de qui on se doit garder. Le pauvre malade crioit apres ses gentils hommes qu'ils eussent à luy dire ce qui estoit arrivé, de sorte que, pour le contenter, on luy fit accroire que Stratonice se trouvoit un peu mal. « Quelle nouveauté est celle-cy, Antiochus, ta deesse se descouvre mortelle et ce miracle ne t'oblige point de courir promptement au lieu où elle est pour le voir ? Celle qui t'est mille fois plus chere que la vie est sur le poinct de mourir et, au lieu de luy donner secours, tu demeures au lict à t'entretenir en tes vaines douleurs.

Ça, dit il, qu'on me donne mes habits, il n'est pas à propos que j'arreste icy, puisque mon ame est sur le poinct de sortir de ce beau sein où l'amour l'a enfermée. Sus, sus Antiochus, allons où le danger nous appelle. Mais insensé que tu es, à quoy penses-

tu ? Vois-tu pas que le ciel touché de tes miseres, t'ouvre un favorable chemin pour te conduire à la felicité où tu aspires ? Et ingrat que tu es, tu te precipites dans des impatiences qui feront courir fortune à ta vertu de faire naufrage. Tu as resolu de ne plus vivre pour ne plus voir Stratonice et toutefois, tu ne peux consentir qu'elle meure et que sa fin te fasse arriver à celle que tu desires ; tu la veux devoir à la tienne propre et serois bien fasché d'acheter la perte de veue, au prix de sa vie. Ah !, belle Stratonice, comme se peut-il faire que je puisse en mesme temps et vous tant aimer et vous tant hair ? »

C'est ainsi que l'esprit de ce pauvre prince fut agité, quand il receut cette dure nouvelle, qui ne peut passer par son oreille, sans luy percer cruellement le cœur. Cependant, la rumeur s'augmentoit de plus en plus à la cour. Le regiment des gardes fut commandé de redoubler ses sentinelles autour du palais et l'on depescha promptement à Damas pour faire des levées de gens de guerre et on donna plusieurs autres ordres secrets. Le matin, sur la pointe du jour, on se saisit de la personne de Clitarque. Cetuy-cy, apres Antiochus, estoit le plus proche parent du roy et le successeur du royaume, au cas que les enfans de la maison royale fussent venus à manquer. La nouvelle de sa prison, s'estant incontinent espandue par tout, fut un sujet de douleur aux uns et d'estonnement aux autres et donna lieu de penser à toute la cour que c'estoit un effet de la persecution d'Arsinde.

Arsinde estoit princesse du sang et en reputation d'estre extremement riche. Estant demeurée vefve et n'ayant qu'une fille unique, elle se resolut de vivre aupres du roy, comme sous la protetion d'un parent, qui la pouvoit assister en toutes occasions. Sa fille, qui s'appelloit Euripie, crut en peu de temps, mais peu accompagnée des graces de la nature, soit pour la beauté du corps, soit pour les qualitez de l'esprit. Sa mere, qui à cause du sang dont elle estoit sortie, le portoit extremement haut, ayant jetté follement les yeux sur Clitarque pour luy donner sa fille, le consideroit comme le successeur du royaume, et auquel elle pourroit asseurer la couronne par la mort d'Antiochus.

Ce qui l'entretenoit davantage en cette pensée estoit de voir que ce prince faisoit tout ce qu'il pouvoit pour se mettre bien en son esprit, comme s'il eust en quelque dessein de rechercher son alliance. Mais enfin, l'un et l'autre, s'estant apperceus que leurs intentions se proposoient un autre but, ils commencerent à se hair mortellement.

Il estoit desja midy passé, quand Stratonice, apres avoir appaisé le mieux qu'elle put le trouble où estoit toute la cour, fut visiter Antiochus.

Cette belle princesse s'en alla dans la chambre du prince, mais auparavant que d'y entrer, quels discours ne fit elle point en son esprit ? De quels battemens de cœur ne fut-

elle point agitée ? Elle se ressouvint qu'elle alloit voir ce pauvre malade, dans le sein duquel elle sentoit consommer son ame. Elle ne se soucia plus, comme autrefois, de se tenir sur ses gardes ; et ne craignant point d'estre surprise par son mary, qu'elle avoit laissé au lict, peu s'en fallut qu'elle ne laschast la bride à ses passions. Les diverses couleurs de son visage, qu'on pouvoit prendre pour les esclairs des tempestes qui s'estoient eslevées en son ame, paroissoient tantost vives et tantost mortes, selon ses diverses emotions. Son esperance luy faisoit voir que l'occasion ne pouvoit jamais s'offrir plus favorable pour descouvrir son amour. Sa crainte au contraire luy remettoit devant les yeux le danger qu'elle couroit et le soin qu'elle devoit à la conservation de son honneur.

A quoy te resoudras-tu, pauvre Stratonice, en une rencontre impreveue comme celle-cy ? Ferme les yeux à toutes ces vaines considerations ; fay ce que le ciel veut et ne resiste point à ta destinée. Discourant ainsi en elle-mesme et incertaine de ce qu'elle devoit faire, enfin elle s'approcha du prince.

Quelle est cette merveille qui paroist à la porte de ta chambre, Antiochus ? Quel est ce soleil qui vient dissiper par sa presence les tenebres de ta tristesse ? Tes yeux pourront-ils bien soustenir l'esclat d'une si grande lumiere ? À cette premiere rencontre l'un et l'autre furent saisis d'une defaillance de cœur qui les rendit comme immobiles ; et si Antiochus de son costene devint point de glace, ce fut l'ardeur de la fievre qui l'en garantit, toutefois son front ne laissa pas de se couvrir d'une froide sueur et son poulx de demeurer sans mouvement, son visage devint rouge comme feu et sa bouche demeura muette. :

« Monsieur, comme vous portez- vous, commença à luy dire la reine.

-Ah ! Madame, luy respondit Antiochus, est ce de la sorte qu'on trompe les pauvres malades. -Je vous asseure, adjousta Stratonice, qu'il n'y a point de tromperie, car j'ay à vous dire de fort grandes nouvelles. Mais je vous prie, que cela ne vous trouble point ; graces aux dieux, tout va bien.

-Il n'est plus en ma puissance, Madame, luy repartir Antiochus, de ne me pas esmouvoir. »

Et, en luy disant ces paroles, il arresta ses regards languissans sur les yeux de la princesse et demeura quelque temps sans parler.

Enfin ayant repris un peu haleine, il luy dit :

« Je ne puis nier, Madame, que depuis la nuict passée, je n'aie vescu en de mortelles douleurs ; car, bien que tous ceux que j'ay envoyez à vostre Majesté, m'ayent rapporté qu'elle se portoit mieux, toutefois la trop grande apprehension que j'avois que

cela ne fust pas, m'empeschoit d'y donner une entiere creance. Mais à present que vostre visage ne me permete plus d'en douter, je reconnoy qu'ils ne m'ont pas dit clairement la verité.

-Monsieur, luy respondit Stratonice, vous ne devenez poin trouver mauvais qu'ils vous l'ayent desguisée, c'est une faute digne d'excuse et qui ne procede que de la crainte qu'ils ont eue de vous affliger. Ce ne fut pas moy, mais le roy qui se trouva mal hier au soir, et quoy qu'il garde encore le lict, graces au ciel, nous n'avons plus sujet de rien craindre.

-Helas ! dit le pauvre malade tout esmeu, mon pere fut celuy qui se trouva mal.

-Ouy, Monsieur, luy respondit Stratonice, mais que cela ne vous alarme point, je vous prie. Vous sçaurez que, m'estant la premiere apperceue de son indisposition, j'accourus promptement à son secours et, à mon exemple, quelques seigneurs y accoururent aussi. Entr'autres Antipatte et Cimon furent ceux qui le prirent entre leurs bras et qui le mirent sur le premier lict qu'ils rencontrerent.

Les medecins estant arrivez et ayant trouvé le roy sans poulx et sans mouvement, il y en eut un, qui dit tout bas : « Ç'en est fait, il est mort ! » Cette funeste nouvelle ne fut pas plustost espandue par le palais qu'on ouit une si grande rumeur qu'il ne s'est jamais parlé d'une pareille. Le capitaine des gardes redoubla d'abord les sentinelles, l'assemblée fut commandée de se retirer et il y eust un des officiers de la couronne qui s'en alla en diligence à Damas pour faire venir promptement des gens de guerre. Enfin, tout fut remply en un instant de pleurs et de gemissemens ; et pas un objet ne se presentoit à la veue qui ne portast quelque image de terreur.

L'evanouissement du roy dura pres d'une heure. Enfin, s'estant remis, je luy fis donner quelques remedes confortatifs et commanday à tous ceux qui estoient dans la chambre de sortir. Me trouvant seule avecque luy, je luy demanday d'où pouvoit proceder la cause de son mal. Luy, me prenant les mains entre les siennes, demeura quelque temps sans me rien dire. Enfin, il me respondit, avec un grand soupir, que se voyant au milieu d'une assemblée où chacun se divertissoit, hors que son bien aimé Antiochus, qui au lieu de se resjouir, estoit couché dans son lict et plongé dans une profonde melancolie, que cela luy avoit tellement serré le cœur, que peu à peu il s'estoit senty defaillir, et qu'en suite il avoit esté contraint de succomber à l'effort de la douleur. »

Imprudente Stratonice, si tu aspires à l'entiere acquisition des bonnes graces d'Antiochus, pourquoy resveilles-tu les sentimens qu'il a pour son pere ? Ne vois-tu pas

que c'est te trahir toy-mesme et que c'est la seule chose qui peut combatre et ruiner l'amour qu'il te porte ?

De quel trait de pitié ne fut point blessé le cœur de ce pauvre prince, quand il ouit parler de la tendresse que son pere avoit eue pour luy ? Il se remit en un instant devant les yeux son rare merite, considera sa grande bonté et dit en luy-mesme :

« Pour l'amour d'un tel pere, il faut se resoudre à mourir mille fois plustost que d'avoir la moindre pensée qui le puisse offenser. »

Et là-dessus, n'ayant plus la force de retenir ses larmes, il dit bassement :

« Ah !, mon tres cher pere. »

Stratonice s'estant apperceue, quoy que tard, qu'elle n'avoit rien fait pour elle ; et que c'estoit renverser tous ses desseins que d'avoir voulu attendrir le cœur de son amant par une autre pitié que par celle qu'elle devoit desirer pour elle-mesme, elle travailla à le divertir de cette pensée ; et reprenant le fil de son discours, elle adjousta :

« Cependant que je m'entretenois ainsi avecque le roy, un page vint dire que le prestre Terpandre demandoit à parler à sa Majesté pour une affaire tres importante. Je commanday qu'on le fist entrer et ne l'eus pas plustost envisagé que je connus à sa mine qu'il portoit quelque mauvaise nouvelle. Cettuy-cy, apres avoir fait ses soumissions, commença son discours en cette sorte :

« Sire, le soin que je doy à la conservation de vostre Majesté me fait, icy, venir troubler son repos pour luy donner advis qu'Hermogene vient tout presentement d'expirer, et qu'il a esté tué se retirant à Caise. Auparavant que de rendre l'esprit, il a voulu parler à moy comme à son proche voisin et à son ancien amy ; et tirant aux derniers aboiset nageant dans son sang, Terpandre, m'a-t'-il dit : « Va en diligence trouver le roy et dy luy qu'à la solicitation de Clitarque, j'ay empoisonné le breuvage que sa Majesté a coustume de prendre tous les matins ; et que Clitarque, voyant que son evanouissement n'avoit pas esté suivy de la mort, de defiant que je me mocquois de luy ou que je le pourrois descouvrir, il m'a fait assassiner. Prie sa Majesté de se tenir sur ses gardes et de me vouloir pardonner. » Je le voulus obliger de poursuivre son discours et de me descouvrir quelque chose de plus particulier, mais la mort luy ayant desja lié la langue, il n'a jamais pu respondre à pas une de me demandes. Grand Roy, faites vostre profit de cet advis, mais je supplie tres humblement vostre Majesté de taire le nom de celuy qui vous le donne de peur que Clitarque ne prenne là dessus occasion d'attenter à ma vie. »

Ayant ouy le recit d'une histoire si tragique, nous ne pouvions assez nous estonner qu'un prince du sang et un medecin reputé si fidele eussent esté capables

d'entreprendre une si noire meschanceté. Toutefois, le roy venant à faire reflexion sur quelques unes de leurs actions, il jugea qu'il y avoit lieu de croire que cela estoit. De sorte qu'apres avoir longuement pensé à ce qu'il falloit faire, enfin il fut resolu qu'on mettroit Clitarque en prison et on l'executa ce dessein avant le jour. De là, vous pouvez juger si nous avons beaucoup reposé cette nuict. Cependant, je me trouvay bien empeschée, quand je vins à penser que Seleuque que, estant eschapé du premier esvanouissement, couroit fortune de tomber dans un second et duquel il estoit à craindre qu'il ne revint point. Mais Carneades estant venu en mesme temps, me delivra de mon apprehension et fortifia le cœur du roy par de bons antidotes. Depuis, ce qui a tout à fait dissipé ma crainte, est que l'eschanson nous a asseuré qu'il n'eut pas plustost mis le breuvage empoisonné dans un vase de porcelaine qu'il se cassa et que sans dire mot, il composa à l'heure mesme une autre potion qu'il porta au roy dans une coupe. Voyez, Monsieur, si la fortune n'a pas fait des miracles en nostre faveur. »

Antiochus fut saisi d'estonnement et de douleur au recit d'une avanture si estrange et tesmoigna tout le ressentiment qu'on pouvoit attendre de son bon naturel. Il respondit et demanda beaucoup de choses à la reine, laquelle, en cette occasion, parlant plus des yeux que de la langue, n'oublia rien de ce qui luy pouvoit faire connoistre, qu'elle n'estoit pas moins adroite à tendre des pieges à sa liberté que les ennemis de l'estat à faire des conspirations contre la vie de son pere. Cependant qu'ils s'entretenoient ensemble, une demoiselle vint en diligence demander Stratonice :

« Madame, luy dit elle, le roy vous attend. »

La reine prit incontinent congé du prince, mais Dieu sçait avec quelle douleur. Car, comme elle n'estoit allée vers son amant que pour luy decouvrir sa passion, se voyant contrainte de partir sans luy parler, elle en eust un tel desplaisir qu'il est malaisé de l'exprimer que par le silence.

Où allez-vous, princesse infortunée ? Allez-vous recompenser par vos caresses les mespris de vostre espoux ? Mais il a beau faire, de quelque froideur que soit accompagnée sa vieillesse, il ne sçauroit s'empescher de vous adorer.

D'abord que Seleuque la vid, il la regarda d'un œil plein de colere et de desdain :

« Stratonice, luy dit il, en luy montrant une lettre, connoissez-vous cette escriture ? »

Elle luy ayant respondu, qu'elle la connoissoit fort bien.

« Lisez-la, adjousta Seleuque, et apres je vous diray le reste. »

Stratonice prit la lettre et se mit à lire avec l'esmotion que la crainte d'un mal heur inopiné et le mauvais visage de son espoux luy pouvoient causer ; et tesmoignant par les divers changemens de son visage le desordre où se trouvoit son ame et la douleur dont elle estoit pressée :

« Je voy, Monsieur, luy dit elle, que ces lettres ont esté escrites de la main de mon pere, mais je ne comprens point quelles affaires il peut avoir à demesler avecque Clitarque, ny pour quel sujet on luy a promis de me marier avecque luy.

Alors le roy, ne prouvant plus retenir les mouvemens de sa colere, s'escria :

« Ah !, Stratonice, Stratonice, vostre pere conspire incessamment contre moy et par une haine obstinée ne pouvant attenter à ma vie, s'efforce tousjours de tendre des pieges à mon honneur.[1940] »

Et en suite, prenant sujet de parler de l'ingratitude de Demetrius, qui n'avoit jamais respondu à son affection, il reprocha à Stratonice les bien faits dont il luy estoit redevable et luy representa les justes sujets qu'il avoit eus de se plaindre et de se vanger de luy. Apres, avec une action vehemente et qui pouvoit donner de la terreur, il jura par la vie de son fils, comme par la chose qui luy estoit la plus chere du monde de ne le plus considerer ny comme son beau pere, ny comme son amy. Au contraire, qu'il faisoit vœu de le persecuter eternellement et d'employer jusqu'à son sang de luy. Et protesta qu'il n'y avoit que la seule consideration de son honneur, qui l'empeschast de repudier Stratonice, pour luy tesmoigner, par cette action, le mespris qu'il faisoit de son alliance et de son amitié. Et qu'en toute façon il prevoyoit bien aussi qu'il ne seroit jamais fort heureux avec elle.

Seleuque deschargea ainsi son cœur pour ce qu'il avoit trouvé en un des articles de la lettre de Demetrius qui disoit :

« Ayez toute sorte de confiance en nostre amy ; car je ne l'ay envoyé vers vous que pour ce sujet. »

Et refusant qui pouvoit estre cet amy, il luy tomba dans la pensée que ce n'estoit autre Climene et là dessus il le fit mettre secretement en prison.

[1940] Plut., *Dém.*, 30-53. Malgré l'accord conclu après la bataille d'Ipsos, l'entente entre Séleucus et Démétrius ne va pas durer, au vu des bases maritimes possédées par l'Antigonide. Après cette rupture d'alliance, Démétrios accède au trône de Macédoine et se perd en conflits stériles. Suite à de lourdes défaites successives face aux attaques de Prolémée, le Poliorcète, abandonné par son armée, fuit la Macédoine et gagne la Syrie. En vain, il tente de s'emparer des régions littorales de Lysimaque, puis de Séleucus. Le tout se solde par un échec, et à partir de -286, il vit, sous la tutelle du roi séleucide, une captivité dorée sur les bords de l'Oronte où il meurt un peu moins de trois ans après sa chute. Luca Assarino, toujours enclin à quelque distorsion chronologique, semble ainsi évoquer les dernières discordes et attaques du Poliorcète contre le Nicatôr. Voir E. Will, *op.cit.*, pp. 86-97.

Cependant, Stratonice qui n'avoit bougé d'une place, comme si elle eust esté frappée de la foudre, ne pouvant plus retenir ses pleurs, sortit de la chambre, et se retira au premier appartement qu'elle rencontra. Et comme elle creut n'avoir plus d'autres tesmoins de sa douleur que sa douleur mesme.

« Infortunée que je suis, commença-t'-elle à dire, doy-je desirer de vivre, voyant que le ciel a resolu de verser sur moy tout ce qu'il reserve aux plus mal heureux ? Que doy-je desormais esperer de la Fortune, puisqu'elle ne distribue ses bien faits qu'à ceux qui les meritent le moins ? Je suivray donc celuy qui, pour me trop aimer, a passé dans l'extremité de me haïr. Je possederai une beauté, dont la fleur sera tousjours arrosée de mes larmes. Et je doy demeurer au monde, jouir de la lumiere, respirer cet air et me promener sur cette terre. Non, non, Stratonice, il n'est plus temps de vivre, il faut songer à mourir et si la douleur ne suffit pour t'oster la vie, il faut avoir recours au fer et au poison.

Où estes-vous à present, Demetrius, mon tres cher pere ? Où este-vous, que vous ne voyez les larmes de vostre Stratonice ? De cette Stratonice vostre fille, que vous avez si souvent tenue entre vos bras et que baisant avecque tendresse, vous avez appellée les cheres delice de vostre ame. Si au moins en mourant, lors que mon cœur perdra la respiration, mon visage sa couleuret mes yeux la lumiere, vous arriviez à temps pour me dire :

« Va-t'-en en paix, Stratonice ! »

J'aurois occasion de m'estimer bien heureuse.

C'est ainsi que se plaignoit celle qui estoit les delices et l'amour de l'Asie et de la Syrie ; elle n'avoit personne qui essuyast ses larmes, ny qui recueillit ses souspirs. Ainsi, ses yeux si beaux, cette bouche adorable et tout ce qu'elle avoit de celeste et de divin estoit indignement condamné à souffrir et je tiendray la plume pour escrire ses deplaisirs et je ne me sentiray pas deschirer le cœur à tout propos. Ah !, lecteur, passons outre ; on ne peut san sacrilege representer une deesse en ce triste estat.

Le lendemain Seleuque se trouvant miraculeusement hors de danger ; ordonna de prieres publiques pour rendre graces aux dieux comme aux autheurs de sa guerison. Il se fit des sacrifices par tous les autels. Le parterre du temple fut tout rouge du sang des hosties et la voute toute noire de la fumée du feu sacré. Jamais la reconnoissance d'un peu plene monta si haute et chacun fut aussi ravy que s'il eut assuré son propre salut en celuy du prince. La devotion des subjets fut une marque de leur fidelité, et l'on jugea de l'affection qu'ils portoient au roy par les honneurs qu'ils rendoient aux dieux. Entre

toutes les victimes qui furent offertes, il n'y en eut point de plus pure que leurs cœurs, ny parmy tant de flammes sacrées de plus ardante que leur amour. Mais, si par leurs actions de graces ils satisfaisoient dignement à leur obligation, ils ne satisfaisoient pas moins à l'ambition de Seleuque. Sa gloire s'eslevoit aussi haut que leurs cantiques et son throsne recevoit le mesme parfun que les autels. Ils publioient sa bonté, au mesme temps qu'ils reconnoissoient celle du ciel et par de mesmes ceremonies honoroient les dieux et Seleuque. Ce prince ne trouvoit point de plus agreable odeur que l'encens qu'on brusloit pour lui, ny de plus douce louange que les prieres que l'on faisoit en sa faveur. Enfin, il partageoit ses sacrifices avec les immortels et se pouvoit vanter dès ce monde d'estre en quelque sorte leur compagnons. Ce qu'ils ne recevoient que dans le ciel, il le recevoit sur la terre et n'estoit pas regardé avec moins de veneration que s'il eus testé le dieu visible du temple[1941]. Il est impossible de dire combien d'ambassadeurs des princes arriverent à la cour pour se resjouir du recouvrement de sa santé et combien de festes publiques et particulieres se firent pour le mesme sujet par toute la Clyrie.

Antiochus et Clitarque, princes qui veritablement estoient dignes d'une autre fortune que de celle qu'ils avoient alors, l'un estant malade, et l'autre prisonnier, furent les seuls qui ne prirent de part à la joye publique, et qui par leurs plaintes continuelles troublerent les accords d'un si juste et si agreable concert.

Il n'y a rien qui plus parfaitement represente l'enfer que la prison. L'ingenieuse cruauté des hommes qui, pour inventer d'extremes supplices, a passé jusqu'à la malice des demons, n'en trouva jamais où parut davantage le dernier effort de la barbarie. Elle est le plus grand des maux, puisqu'elle nous oste le plus grand des biens, qui est la liberté et toutes les douleurs de l'ame et du corps, toutes les afflictions et les maladies n'ont rien de si sensible qu'elle ne surpasse. Elle se sert de l'esperance mesme pour nous tourmenter et de cette passion, qui est le soulagement ordinaire de toutes les peines, fait un extraordinaires inquietude d'esprit. Clitaque, tout chargé de chaisnes, estoit enfermé dans une chambre où il ne trouvoit rien de plus suportable que l'obscurité, qui estoit aucunement officieuse à sa douleur. Et certes, comme il ne pouvoit rien voir en ce lieu qui ne luy fust odieux, non pas mesme sa propre personne, il recevoit ce bon office des tenebres qui n'en partoient point, qu'elles luy cachoient une partie de ses miseres et le rendoient en quelque sorte absent de soy-mesme. Accablé de ses fers et plus encore de ses

[1941] Si le texte italien se contente de décrire le « caractère flatteur des cérémonies publiques » pour le souverain, le texte français, insiste avec force sur la nature divine de la personne royale. Voir P. Scarsi, art.cité, p.124-125.

pensées, ce pauvre prince avoit pour tout ameublement qu'un miserable lict qui luy servoit de table et de siege. Il estoit sans compagnies et sans consolations et si la solitude et le silence de sa demeure estoient troublez, c'estoit par les visions que la force de son imagination luy faisoit avoir ou par les souspirs que la violence de sa douleur luy faisoit jetter. Enfin, il n'avoit d'entretien que celuy d'une melancolie tres dangereuse et en pouvoit non plus sortir de ses resveries que de ce lieu tristres et sombre qui se trouvoit conforme à l'estat de son ame et qui trop indignement estoit destiné à estre le funeste palais d'un prince mal heureux.

Seleuque desiroit passionnement de sçavoir la verité du faict, non tant pour chastier les traitres que pour descouvrir les moyens de la trahison. Et voyant que, par la rigueur des loix, il ne pouvoit condamner celuy qu'il ne pouvoit convaincre, il ne sçavoit à quoy se resoudre. Et certes, sa peine estoit d'autant plus grande que desirant condamner Climene, pour une secrete haine qu'il luy portoit, il se trouvoit obligé de l'absoudre, si Clitarque ne le chargeoit par sa confession.

Dans ces diverses agitations, Seleuque conferoit souvent avec Antiochus, qui nonobstant sa maladie, s'estoit porté avec chaleur à demesler l'intrigue de la conjuration.

Cependant, il conseilla à son pere, au defaut de tout autre moyen, de servir de son authorité pour faire trancher la teste à Clitarque, pource qu'en matiere de crime de leze majesté au premier chef, il est permis d'apporter la derniere rigueur et de faire par la voye de l'equité, ce qui ne se peut faire par celle de la justice.

Bien qu'Antiochus eust perdu toute esperance de vie, il ne laissoit pas de penser que Clitarque, seul, luy pouvoit disputer la couronne ; si bien que tant pour cette consideration, qui a esté tousjours tres puissante dans l'esprit des princes que pour l'affection qu'il portoit à son père, il recherchoit toutes sortes de moyens de faire mourir celuy avoit conspiré contre luy. De plus, cet advis du prince estoit fomenté par les plaintes que Licofronie faisoit tous les jours contre Clitarque et plus encore contre Climene parce que cette dame, aymant tendrement le roy et le prince, ne pouvoit souffrir que ceux, qui estoient pretendus criminels de leze majesté, demeurassent impunis. Comme c'est un des privileges des dames de changer souvent, celle-cy avoit tourné visage au miserbale Climene ; et si au commencement, à cause qu'il estoit amy de son fils, elle l'avoit appuyé de sa faveur et luy avoit acquis l'amitié des plus grands de la cour, maintenant qu'il estoit estimé coupable, elle employoit tous ses soins à le rendre odieux et protestoit que, quand il seroit son fils, elle auroit bien le cœur de le voir mourir sans verser une seule larme. Seleuque receut le conseil du prince et sans delay fit

prononcer à Clitarque l'arrest de sa mort et parce qu'apres Antiochus, le roy n'avoit point d'autre successeur que nepveu, les principaux ministres douterent long temps s'il n'estoit point expedient pour le bien de l'Estat, de luy sauver la vie. Mais, Seleuque, parlant avec authorité, dit qu'il ne desiroit pas laisser la couronne à celuy qui n'estoit digne que de l'eschaffaut. Que le royaume ne pouvoit avoir un plus heureux destin que finir par la vertu et qu'il valoit mieux qu'il manquast de prince que de devoir le sien au vice. Que pour luy, il n'avoit pas si peu d'affection pour son peuple que d'en confier le salut à celuy qui n'avoit pas espargné son propre sang et qui s'estoit efforcé de monter au throsne par le degré de l'assassinat.

Voila, Clitarque, le sort que te gardoit ta miserable destinée. Voila la fin que reservoit à ta vie l'astre qui en esclaira le commencement et par ses malheureux aspects, te donna des inclinations qui te devoient conduire à une mort honteuse.

Le supplice n'est pas tousjours loin du thrones, les princes peuvent mourir de la mesme sorte que les moindres hommes et le glaive de la justice ne pardonne qu'à l'innocence.

Ce criminel estoit sur le poinct d'estre executé et toutefois ses ressentimens n'approchoient point de ceux que la reine avoit de ses propres mal heurs. Elle ne voyoit à la cour que des afflictions qui estoient causées par les guerres, les conjurations et les maladies et n'entendoit parler que de vengeances de prisons et de supplices. Mais ce qui luy estoit encore de plus insuportable est qu'elle estoit mesprisée de son mary, oubliée de son amant et loin de la presence de son pere. Toutes ces choses la plongerent dans une melancolie si profonde et si perilleuse qu'elle en pensa perdre l'esprit.

Sa beauté receut un notable dommage de son affliction, la viavcité de son teint se ternit, les roses de son visage se flestirent et la clarté de ses yeux s'obscurcit. En ce miserable estat où elle estoit, privée de sa joye qui estoit le jour de son ame, elle estoit comme le ciel quand le soleil se retire. Elle se plaisoit à demeurer seule ; et comme si par l'eau de ses larmes, elle eust voulu laver les taches dont la licence de ses regards avoit pu souiller la pureté de son ame, elle n'avoit point d'autre exercice ny d'autre consolation que de pleurer.

Ses desplaisirs l'avoient tellement abattue qu'elle n'estoit plus esmeue de la presence que de l'absence d'Antiochus. Elle voyoit d'un œil indifferent le bien et le mal et par l'habitude qu'elle avoit à souffrir, il n'y avoit plus rien qui fust capable de le toucher. Si son esprit affligé recevoit de la consolation de quelque chose, c'estoit de

l'harmonie de son luth qui pour un peu de temps appaisoit le trouble de ses passions et suspendoit le sentiment de ses mal heurs.

C'est en vain qu'on reçoit des
cieux,
Pour le contentement des yeux,
Un sein de lys, un teint de rose ;
Ces fleurs n'apportent point de fruit ;
Et le merite est peu de chose,
Si la fortune ne le suit.

Ce sont les paroles qu'elle achevoit un jour de chanter, quand elle trouva sous sa main une lettre qui avoit esté mise avec adresse sur sa table par une de ses femmes de chambre. Elle estoit escrite de la main de Clitarque qui, se voyant prest de finir ses jours et n'en trouvant la perte fascheuse que parce qu'elle estoit suivie de celle qu'il faisoit de la veue de sa chere princesse et de l'honneur qu'il avoit de la servir, resolut de luy escrire cette lettre, pour se justifier en quelque façon aupres d'elle et diminuer aucunement par ses excuses, le blasme qu'elle euts pu donner à ses actions. Stratonice, accoustumée à trouver toujours des choses qui luy desplaisoient, l'ouvrit avec crainte et la leut avec esmotion, la teneur en estoit telle :

Puisque ma vie est si proche de sa fin et qu'il ne me reste plus que quelques heures à demeurer au monde, je n'en doy partir sans prendre congé de vous, ny sans vous dire pour ma justification tout ce qui s'est passé. Je doy l'un à la puissance que vous avez tousjours eue sur moy et l'autre à la resolution que j'ay faite de ne vous celer jamais rien. De sorte que si vous avez peu de satisfaction de cette lettre, vous me devez excuser parla par la force du devoir qui me l'a fait escrire ; et si je vous fais connoistre mes actions, vous estes obligée de les taire par la confiance que je prens en vous. Car, bien que je sçache que mon silence ou ma confession ne puisse rendre ma condition ny pire, ny meilleur qu'en l'estat où je suis, je puisse faire toutes les choses impunement et que ma mort soit toujours certaine, je desire pourtant que vous fassiez un secret de cette lecture et que, ce qui part du fonds de mon cœur, demeure pour jamais ensevely dans le vostre. C'est une grace que je puis d'autant plus esperer de vous qu'il n'y en a point que l'on ne doive attendre de vostre bonté. Vous sçavez, Madame, et le sçavez trop pour mon mal heur, que je suis né pour vous adorer et que je n'ay jamais estimé ma vie qu'autant que j'ay eu d'esperance de m'acquerir vos bonnes graces. La princesse Arsinde n'eut pas jetté l'œil sur moy que, me trouvant à son gré, elle creut que je pouvois estre une bonne fortune pour sa fille. Quant à moy, ayant consideré les adresses de son esprit, je la jugeay propre à me servir aupres de vous et à me procurer l'honneur de vostre affection. Elle

avoit ses desseins et moy les miens, et comme elle faisoit une particuliere profession d'amitié avecque moy, j'en faisois une autre de confidence avec elle. Il n'y avoit encore gueres que nostre bonne intelligence avoit commencé, quand je luy descouvris mes passions. De là, elle prit occasion de m'obliger et si d'un costé, elle m'asseuroit de son service, de l'autre elle me desesperoit du succez. Ce fut par cet artifice qu'elle essaya de me detacher de vostre amour et de me lier à celuy de sa fille. Vous sçavez, grande Reine, les soins qu'elle a pris de m'obliger, les bons offices qu'elle m'a rendus et tout ce qu'elle a tasché de vous persuader en ma faveur. La cruauté, que vous avez exercée contre moy et le depit qu'elle a eu du mespris que j'ay fait de son alliance, ont esté ma ruine. Quand elle s'apperceut que vos rigueurs n'estoient non plus capables de m'eloigner de vous, que ses caresses de m'attirer et qu'il m'estoit aussi peu facile de quitter Stratonice que de rechercher Euripie, elle se resolut aussi tost de me perdre. Il n'est pas besoin de renouveller icy tous mes desplaisirs, personne ne sçait mieux que vous ce qu'elle a fait contre ma reputation, et contre ma vie. Et cependant, à cette heure que je suis prest de passer en une autre, je luy pardonne tout le mal qu'elle m'a fait et ne luy en veux non plus que s'il n'y avoit jamais eu d'interruption en nostre amitié. Voyant donc que j'estois privé du secours qu'elle m'avoit promis et que je ne pouvois esperer de vous avoir pour maistresse, je pris un dessein plus legitime et pensay que je devois vous demander pour femme. Les divisions qui se rencontrerent alors entre le roy, vostre pere et le roy, vostre mary, favoriserent mon entreprise et servirent de fondement à l'edifice que mes pretentions me firent eslever. Considerez, s'il vous plaist, que j'estois amant et vous excuserez toutes les extremitez où je me suis porté. Et certes, vous feriez tort à vostre jugement, si vous examiniez mes actions par une autre regles que par celle de l'amour qui n'en a point. Aussi tost que vous admettrez la passion qui les a causées, vous en osterez la merveille et trouverez que ce ne sont que des effets ordinaires d'une extraordinaires affection. D'abord toutes choses me rioient et d'un si beau commencement je devois attendre une fin plus heureuse, si ma fortune, aussi fragile que belle, n'eust esté renversée en un seul moment. Le ciel qui connoissoit mes deffauts, ne voulut pas que je fusse professeur d'un bien dont j'estois indigne et que j'esprouvasse injustement quel bon heur c'estoit que vostre affection. Vos beautez divines, qui pourroient eslever tout autre que moy au comble des felicitez, m'ont precipité dans un abyme de malheurs. Juste punition des dieux qui, sçachant comme je vous adorois en mon cœur et vous preferois à eux- mesmes, me font expier mon crime par mon supplice et par la perte de ma vie, reparer le tort que j'ay fait à leur divinité. C'est ainsi que vont les

choses du monde Stratonice. Clitarque, né prince, eslevé à l'esperance d'un royaume, doué d'assez bonnes qualitez aimé de ses subjets et craint des estrangers, est conduit en la fleur de son age au supplice pour avoir la teste tranchée. Je meurs, ô ma chere vie, permettez-moy de me servir de ce terme en ce dernier moment, je meurs, dy-je, comblé de tous les desplaisirs et privé de toutes les consolations que tout autre miserable qui seroit en l'estat où je suis pourroit recevoir. La seule chose, qui adouciroit la rigueur de mon destin et rendroit ma mort en quelque façon heureuse, seroit d'apprendre que mon desastre pust vous toucher et vous obliger à jetter une seule larme. Mais c'est une temerité que de faire un souhait si advantageux. Je sçay que vos yeux sont des astres qui me sont contraires et que l'on ne doit point attendre de compassion de ses ennemis. Adieu, Madame, je prie le ciel qu'il vous donne en ce monde le repos que je m'en vay gouster en l'autre.

Il n'est pas possible de dire l'impression que fit cette lettre sur l'esprit de Stratonice. Elle fut touchée de deux passions à la fois et fit paroistre en mesme temps des sentimens d'amour et de pitié. Elle accusa le ciel de ses malheurs et luy reprocha qu'il luy ravissoit un amant au mesme temps qu'il le luy donnoit. Enfin, elle ne se put empescher de communiquer cette lettre à Arsinde qui estoit alors sa confidente et sa favorite et ce qui l'obligea davantage à cette communication fut qu'elle recongnut qu'Arsinde, suivant l'inconstance ordinaire des dames, avoit changé toute la haine qu'elle avoit contre Clitarque en une extreme compassion et deploroit, plus que toutes les autres dames de la cour, la rigueur de sa destinée. Apres avoir long temps conferé ensemble sur le sujet de cette lettre, Arsinde, sans differer davantage, alla trouver Seleuque et luy fit entendre par de puissantes raisons que, puisque Clitarque estoit resolu de mourir sans rien confesser, il estoit necessaire pour le bien du royaume, et pour son propre salut, de luy donner sa grace à condition qu'il descouvriroit les trahisons de ses ennemis et le secret de la conjuration.

Le roy eut bien de la peine à donner son consentement à cet advis, mais ayant consideré qu'il y a alloit de son interest et que ce conseil estoit salutaire pour lui, à la fin, il s'y resolut. Cette princesse n'eut pas si tost receu la parole du roy, et l'asseurance de la vie de Clitarque, qu'elle douta de la courtoisie de ce prince, bien qu'elle en eust desja quelque marque dans la lettre qu'il escrivoit à la reine. Cela fut cause, qu'avant que de traiter avecque luy, elle jugea qu'il estoit à propos de le sonder par un mot de lettre. Pour cet effet, elle luy escrivoit avec affection et luy tesmoigna qu'elle n'avoit pas moins de regret de l'avoir desservy qu'elle en avait de le voir reduit en un si miserable estat.

Clitarque n'eut pas leu le billet qu'il s'imagina qu'Arsinde le vouloit encore persecuter sur la fin de ses jours et l'abuser par quelques artifices specieux. Toutefois, il dissimula sa pensée et luy respondit ainsi :

Madame,

L'acquisition que je fay de vostre amitié, sur le poinct que je vay perdre la vie, me donne un regret de plus que je n'avois en partant du monde et me fait souffrir une nouvelle peine, pour un nouveau bien que j'y laisse. Vous me seriez plus pitoyable, si vous l'estiez moins. Vostre bonté m'est injurieuse à cette heure et devient une espece de cruauté. Vous m'avez affligé par vostre haine, vous m'affligez par vostre amitié. Si vous eussiez continué de m'estre ennemie, vous m'eussiez espargné la douleur que je ressens d'estre privé de l'esperance de jouir de vos bons offices. En vous reconciliant avecque moy, vous n'avez rien fait qu'accroistre les desplaisir que j'emporte en l'autre monde et charger ma mémoire d'une nouvelle obligation. J'apprens de là, quelle est la force de la destinée d'un malheureux, les graces me tournent en supplices et ma misere s'augmente par mon bonheur. Je me resjouis toutefois, Madame, d'estre plaint en ma mort par une personne dont j'ay esté persecuté durant ma vie. Asseurez- vous que celuy qui n'a point eu de ressentiment pour vos inivres, n'en manquer a point pour vos faveurs et que l'eternité mesme ne sçauroit m'oster le souvenir de vostre affection.

Arsinde, ayant receut cette lettre, fut ravie de joye et courut en diligence à la prison. Là, elle renouvelle à Clitarque ses civilitez et ses offres de service, et luy representa si bien ses interest qu'enfin, elle le fist resoudre à racheter sa vie par la confession qu'on desiroit de luy. En suite de cela, ce prince fut interrogé et declara, entr'autres choses qui meritoient d'estre tenues secrettes, que Climene estoit l'un des principaux autheurs de la conjuration.

Climene n'eut pas esté si tost accusé qu'il fut pris et mis à la gehene ; et voyant qu'il n'y avoit point d'esperance de salut pour luy et que sa mort estoit infaillible, il remontra qu'il n'estoit pas besoin de le tourmenter davantage et qu'il estoit prest de confesser tout, pouveu qu'il fust interrogé en presence d'Antiochus et de Licofronie.

Les commissaires s'assemblerent en la chambre du prince avec cette dame, qui pour estre extremement affectionné au service du roy, avoit ardamment poursuivy la mort de ce miserable. Ils s'assirent tous et Climene aussi tost, tout chargé de fers, fut amené devant eux pour estre ouy.

Ce pauvre gentil homme parut avec la façon d'un homme qui attend sa condamnation. Il n'avoit plus cette bonne mine qui tesmoignoit sa bonne naissance ; les

ennuis l'avoient entierement desseiché ; et par la pasleur de son visage, il sembloit que deja la mort se fust emparée de cette partie. Il avoit la larme à l'œil et l'on jugeoit aisément qu'il n'y avoit que son courage qui l'empeschast de pleurer. Enfin, ayant ramassé les restes d'une vertu presque dissipée, il tesmoigna de la constance et profera ces paroles avec un souris qui sembloit plus forcé que naturel :

« Messieurs, vous ne sçauriez trouver estrange le miserable estat où vous me voyez, si vous considerez que je suis hommme, et par consequent sujet aux passions et aux fautes. Celuy qui m'a poussé dans ce precipice a souvent surpris des personnes qui estoient plus sur leurs gardes que moy et triomphant d'une vertu plus puissante que la mienne donné de plus merveilleux exemples de sa force et de nostre foiblesse. Ce que j'en dis, Messieurs, n'est pas pour me justifier ou pour me rendre moins coupable. Je ne pretends point d'effacer la noirceur de mon crime par quelque couleur, n'y d'en diminuer l'enormité par quelque raison. C'est seulement pour vous asseurer que si j'ay rien attenté contre le roy, ce n'a esté que par les pernicieux conseils de l'amour et de la colere. »

Et se tournant vers le prince, il continua ces paroles :

« Monseigneur, la division qui arriva entre vos medecins sur le sujet de vostre mal a esté la source du mien. Je ne suis pas en estat de parler beaucoup, ny d'abuser de vostre patience par un long discours de mes malheurs. Escoutez-en le simple recit et, ne pouvant avoir de compassion de mon crime, ayez en au moins de ma fragilité. Quand Hermogene veid que l'advis de Carneade avoit prevalu sur le sien et qu'en suite, du differend qu'il avoient eu, le roy avoit perdu la bonne opinion qu'il avoit de luy, il en eust un si grand depit qu'il escrivit à Demetrius mon maistre une lettre qui estoit toute pleine des trahisons que le roy de vostre pere faisoit contre luy ; et pour se rendre plus croyable, il luy escrivit, entr'autres choses, que le roy, voyant que l'année passée, vostre altesse s'engageoit trop dans la conversation de Sophonisbe, il craignit qu'il ne prist de l'amour pour elle jusqu'à la vouloir espouser ; et pour se mettre l'esprit en repos et se vanger sur le sang de Demetrius, il la fit empoisonner par Carneade. De sorte que la miserable estant partie de la cour, pour les nouvelles qu'elle eut de la mort de Fauste son pere, peut à peine arriver en vie à Bursie. Demetrius qui estoit deja persuadé de la haine que le roy vostre pere luy portoit, n'eut pas appris l'accident de Sophonisbe qu'il creut toutes les choses dont Hermogene luy donnoit advis. A l'heure mesme, il fit dessein de s'en ressentir et comme il avoit deja grande confidence avec le prince Clitarque, il resolut de luy envoyer quelqu'une de ses creatures pour fortifier la bonne intelligence qui estoit entre eux et le porter à conspirer contre le roy et à s'en defaire à quelque prix que ce fust, ou par la voye

du fer, ou par celle du poison. Pas un des siens ne se trouva plus propre que moy à la conduite de ce dessein. Pour cet effet, me tirant un jour à part dans son cabinet, il me fit de grandes plaintes du roy, vostre père et, me faisant voir les lettres d'Hermogene, me commanda de venir en cette cour et de traitter secretement avec Clitarque. De moy qui avois aymé Sophonisbe plus que mon ame et qui n'eus pas manqué de venir en ce royaume pour l'accompagner dès que la reine l'y amena pour estre une de ses dames, si les affaires du roy, mon maistre, me l'eussent permis. Jugez, Messieurs, quelle fut ma douleur, lorsque les lettres d'Hermogene m'apprirent le mal heur de Sophonisbe. Je ne fus pas moins affligé du genre de sa mort que de sa mort mesme et je receus d'autant plus volontiers le commandement du roy, que par l'obeissance que je luy rendois, mon interest se confondoit avecque le sien et que, non seulement je satisfaisois à mon devoir, mais encore au desir que j'avois de vanger la mort de cette dame.

Ce qui me donnoit de l'apprehension estoit d'estre recognu de la reine et de plusieurs gentils hommes de sa cour. Mais Demetrius, m'alleguant que, depuis le depart de Stratonice, j'avois changé de voix et de visage, tant par l'age que la barbe qui m'estoit venue, il me guerit aisement de cette crainte et m'encouragea de telle sorte que je m'embarquay en ce voiage. Je ne fus pas si tost sur la mer que je fus surpris d'une tempeste qui me poussa dans l'isle de Cypre, où me trouvant force d'attendre quelques mois la commodité du passage, je fis rencontre de la magicienne dont je vous racontay l'histoire il y a quelques jours, à laquelle je n'ay rien adjousté que l'avanture de la mort de mon pere et celle de la langueur où je tombay sur la fin.

Je ne doute pas que vostre Altesse ne se ressouvienne que je luy dis quelque chose d'un portrait que je vis dans le palais de ce mont et qui me toucha si sensiblement qu'il ne fut plus en ma puissance de rien voir apres. Ce portrait estoit celuy de Sophonisbe et cette veue, dont je fus surpris, adjousta beaucoup de force au commandement de Demetrius et me fit embrasser avec plus d'ardeur la commission qu'il m'avoit donnée. La Fortune mesme voulut avoir quelque part à mon entreprise et, par un service infidele, sembla m'offrir le moyen de l'executer avec plus de facilité. Car, comme j'estois un jour à la chasse, je tombay du haut d'un rocher, où non seulement je me rompis le nez et les dents, mais encore j'y laissay un œil, comme vous voyez. Par la deformité que cette cheute me causa, j'evitois le danger de pouvoir estre reconnu et m'asseurois de conduire impunement mon dessein, mais cet accident ne m'arriva que pour m'en faire ressentir de plus cruels et le precipice où je tombay ne fut que le degré de celuy où je me voy. Enfin, estant guery de mes blessures et trouvant le temps propre à faire voile, je m'embarquay

pour venir en cette cour. Depuis que j'y suis, j'y ay toujours passé comme estranger ; et vostre Altesse sçait, que je ne me suis fait connoistre qu'au prince vostre cousin et que j'ay tasché par toutes sortes de moyens de faire amitié avec Hermogene. Bien que Clitarque eust sujet de desirer la mort du roy, il avoit toutefois beaucoup de peine à se resoudre à cet attentat. Mais sçachant qu'il estoit extremement amoureux de la reine, encore qu'elle ne respondit pas à sa passion, j'avois ordre de Demetrius de la luy promettre en mariage, aussi tost que Seleuque seroit mort. Ce prince ne put resister à cette tentation et n'eut pas veu cette promesse authorisée par les lettres du roy mon maistre qu'il corrompit Hermogene et à force d'argent, de presens, et de belles esperances, l'engagea mal heureusement à faire le coup. Je n'eus pas appris qu'il s'estoit hazardé de donner le poison et que la rupture du verre en avoit prevenu l'effet que de peur qu'il en fust accusé et qu'il me chargeast pas sa deposition, je le tuay la nuict suivante pour ma propre seureté. Mais par la mesme voye dont je pensois garder le secret de nostre conspiration, elle est venue à se descouvrir. Hermogene ne mourut pas sur l'heure, comme je pensois et il luy resta encore assez de temps pour informer Terpandre de tout ce qui s'estoit passé.

Voila, Messieurs, le pur recit de l'affaire, il reste maintenant, dit-il, avec un grand soupir que vous sçachiez que je suis. Mais qui vous en peut mieux dire la verité que cette dame qui est assise parmy vous. »

Et là-dessus, montrant à Licofronie une cicatrice qu'il avoit au bras :

« Dites maintenant, Madame, adjousta-t'-il, si vous connoissez vostre fils Alceste.[1942]»

Lecteur, je n'ay pas le courage de descrire les sentimens d'une mere, qui apres avoir esté longtemps separee de son fils unique, vient à le revoir tout chargé de fers. Celuy qui a l'esprit plus fort que moy peut arriver avec son imagination où je ne puis parvenir avecque la plume. Je diray seulement que les juges furent si touchez de cet

[1942] Selon le chapitre XVI de sa *Poétique*, Aristote, éd de Michel Magnien, Paris, Librairie générale, 1990, rééd., 2007, p. 109-110, Aristote distingue cinq espèces de reconnaissance : la reconnaissance par signes distinctifs ; les reconnaissances imaginées par le poète ; la reconnaissance par réminiscence ; la reconnaissance par déduction ; et enfin, celle jugée la meilleure par le philosophe, la reconnaissance qui résulte des actes accomplis. *A contrario*, la plus faible, selon Aristote, est la première, celle qui se fait par signes disctinctifs. Toutefois, il établit encore une hiérarchie. La reconnaissance qui doit établir la confiance, à l'exemple d'Ulysse qui montre sa cicatrice aux porchers (*Od*., XXI,217-225), est plus étrangère à l'art poétique que la reconnaissance qui procède d'une péripétie, à l'instar de la nourrice d'Ulysse qui le reconnaît par accident (*Od*., XIX, 350-499). S'inscrivant dans cette longue tradition aristotélicienne, Luca Assarino adopte la scène de reconnaissance par signes disctinctifs, signes qui doivent persuader et mettre en confiance l'interlocuteur, mais celle la moins estimée de l'art poétique. Voir Ivo da Col, *op.cit*., n.60 et p.62.

accident que, s'il n'eust esté question de crime de leze-majesté, ils eussent peut-estre commué la peine de la mort en une autre et donné quelque lieu à la misericorde en faveur de ce malheureux.

Tu mourus ainsi, ô Alceste, la persecution de ta destinée n'a finy qu'avecque tes jours ; et tu ne pouvois cesser d'estre miserable qu'en cessant de vivre. Pauvre Alceste, ton malheur ne seroit pas digne de pitié, si d'autres flames que celle de la vengeance et de l'amour n'avoient excité le funeste embrassement où tu peris. Il ne falloit pas une moindre force que celle de ces passions pour te porter à cette conjuration et te precipiter à ta ruine. Et certes, il n'y a point de courage assez fort, qui soit capable de resister à la violence de leurs mouvemens et qu'il ne se perde, lors qu'il s'abandonne à leur aveugle conduite.

Mais Clitarque, qui par le moyen d'Arsinde avoit esté delivré de la prison et de la mort, bien qu'il fust pour jamais banny de Damas ; pour reconnoistre en quelque sorte la faveur qu'il avoit receue de cette dame, voulut espouser Euripie. Ainsi l'un des conjurez passa la captivité au mariage, parce qu'il estoit prince, et l'autre au supplice, parce qu'il estoit un particulier. Les inquietudes de Seleuque et Antiochus estant appaisées par cette voye et la cour estant toute en resjouissance pour ces nopces, Demetrius n'en eut pas une moindre de son costé, lors que voyant ses desseins descouverts et recherchant de faire la paix avecque Seleuque, il l'obtint. Cependant, la tristesse de Stratonice se dissipa à la lumiere d'un si beau jour. Ses beautez, ternies par le sentiment de tant de malheurs commencerent à reprendre un nouveau lustre et l'esclat d'une si belle feste, sembloit ajouster quelque chose à celuy d'un si beau visage.

Miserable Antiochus, ton soleil est prest à te faire voir le dernier de tes jours. Que peux-tu faire en cet estat ? Sauve ta vertu, si tu m'en crois, aux despens mesmes de ta vie. Ainsi ce malade desesperé, sentant accroistre son mal par les nouvelles graces de son ennemie et voyant que les rozes de son visage faisoient renaistre les espines de son cœur, il resolut de s'armer contre une passion si honteuse et de se fortifier d'un nouveau courage dans la foiblesse de sa vie.

D'ailleurs, Seleuque, de qui la felicité eust esté parfaite dans la paix, s'il eust veu quelque amandement en la maladie d'Antiochus, ordonna des sacrifices et des prieres publiques pour cet effet et ne demandoit rien au ciel que la santé de son fils.

À une lieue et demie de Damas, il y a une valée qui, dans le milieu d'une infinité de Cypres dont elle est couverte, receloit un temple dedié à la gloire d'un dieu n'a point

de nom. La solitude et le silence regnoient en ce lieu et donnoient de la crainte et de l'estonnement à tous ceux qui le visitoient.

La structure de ce temple estoit merveilleuse. Il sembloit qu'il eust commencé avecque le monde, tant il estoit vieux et qu'il ne deust finir qu'avec le monde mesme, tant il estoit bien basty. Comme son antiquité le rendoit plus majestueux, il le rendoit aussi plus auguste ; et la saincte horreur dont les pelerins estoient saisis dès l'entrée, le faisoient reverer comme la demeure d'un dieu incognu.

Les oiseaux funebres voloient incessamment à l'entour de ce temple et faisoient retentir de leurs chants sinistres tous les echos du valon où il estoit situé. C'estoient les hostes naturels de ce bois, qui n'estoit pas moins lugubre que sombre et qui, jusqu'au bruit de ses feuilles agitées du vent, avoit quelque chose de lamentable et de funeste. Enfin, ce lieu n'estoit rien qu'une solitude effroyable et de quelque costé qu'on jettast sa veue, on n'y trouvoit que des objets qui donnoient de la tristesse et de l'effroy.

Ce fut là que le roy resolut d'aller passer quelques jours avec deux de ses gentils hommes ; s'imaginant qu'il ne devoit rien negliger pour une chose si precieuse, que la santé de son fils unique et que la guerison d'une maladie inconnue, pouvoit estre reservée à la puissance d'un dieu inconnu. Il y fit des sacrifices durant trois jours, et à peine avoit il a achevé ses devotions qu'un sommeil le prit au pied de l'autel et qu'il entendit en songeant une voix qui luy dit :

«Seleuque, fay chercher Erasistrate, s'il ne guerit ton fils, sa mort est inevitable.[1943]»

Ce pauvre prince, s'estant esveillé à cette voix qui le frappa comme un coup de tonnerre, s'en retourna soudain à Damas et, apres s'estre enquis soigneusement, s'il y avoit au monde un medecin qui se nommast Erasistrate, il apprit que non seulement il s'en trouvoit un de ce nom là, mais que de plus, il estoit son subjet et, que depuis peu, il s'estoit marié avec une belle damoiselle de Damas.

Le roy, ayant fait venir Erasistrate, le considera avec soin et trouva en luy toutes les marques d'un homme excellent en cette profession. Son visage, qui avoit quelque chose de serieux et de riant tout ensemble, pleut à ce prince ; et il ne l'eust pas si tost ouy parler qu'il espera de son sçavoir et de sa conduite, la guerison d'Antiochus. Les mal heureux se persuadent aisement ce qu'ils desirent. Tous les hommes sont sujets à se

[1943] Ce songe a une valeur aussi bien prophétique que religieuse.

tromper par leur imagination, mais principalement les grands, qui esperent tout, parce qu'ils pretendent pouvoir tout.

À peine Erasistrate fut à la cour, qu'il fut l'objet de la medisance, et de l'envie de tous les autres medecins. Mais, comme il avoit passé la plus grande partie de sa vie dans la cour des princes estrangers et qu'il sçavoit l'art de gaigner les bonnes graces de chacun, il ne se servit pas moins heureusement de son adresse en cette occasion que de son sçavoir.

Seleuque qui desiroit qu'Erasistrate n'eust point d'autre pensée que celle de la guerison de son fils et qui craignoit que les soins domestiques ne le divertissent de ceux qu'il devoit à la cure d'Antiochus, voulut qu'il fist venir sa femme à la cour, pour demeurer avecque luy, et commanda qu'elle fust traitée comme une des dames de la reine. Les choses estant ainsi disposées, Erasistrate fit sa premiere visite et fut aussi tost suivi de Seleuque et d'Antipatre. Le peu de jour qu'ils trouverent à la chambre, dont les fenestres fermées, leur fut d'abord un signe funeste de l'estat du prince. Le silence qui s'y gardoit, les saisit d'une secrete crainte et le malade ne leur parut que comme un squelete, qui n'estoit animé que des restes d'un esprit à demy sorty. Le mal l'avoit tellement deffait, qu'on ne le trouvoit pas mesme où il estoit ; et s'il retenoit encore quelque chose de sa premiere figure, c'estoit la vivacité du regard, par lequel seul, comme par une marque certaine, ce pere infortuné pouvoit reconnoistre son fils. Il sembloit que la nature, par une pitoyable cuauté, ne l'eust voulu changer de cette sorte, que pour espargner les larmes que Seleuque eust indubitablement versées, s'il y eust trouvé sa propre ressemblance. Mais que pouvoit-il arriver au pauvre Antiochus de plus inhumain que de se voir privé des regrets de son pere et de perdre, par quelque apparence de raison, ce qui luy estoit deu par la loy de la pitié. Avec tout cela, ce trsite roy jetta tant de larmes et de souspirs et s'affligea tellement que, si son frere Antipatre, et le medecin Erasistrate ne l'eussent consolé, il eust sans doute prevenu la mort de son fils.

Ce malade estoit plongé dans une profonde melancolie, il ne parloit point et sembloit qu'avec l'usage de la parole, il eust encore perdu celuy des sens. Il n'avoit rien autour de luy qui ne fist pitié et ne representast son mal heur. Enfin, il n'estoit pas jusqu'à l'air de sa chambre, qui se tournant infecté de son mal, n'eust quelque chose de mortel.

Apres que le roy luy eut rendu les premiers tesmoignages de son affection, il luy demanda plusieurs fois comme il se portoit ; et ne pouvant tirer de parole de luy, qui se tournoit de l'autre costé au lieu de luy respondre, il s'adressa tout en pleurs au medecin et le conjura de faire tout ce qu'il pourroit pour le sauver.

A l'heure meme, Erasistrate prit le bras d'Antiochuset luy tasta le poulx ; et parlant en suite avec authorité, dit qu'il y avoit beaucoup de sujet de craindre, bien qu'en cette premiere visite il n'osast pas encore parler avec asseurance de l'evenement. Que pour luy, il ne voyoit point de meilleur remede, que de tascher à le resjouir, tant par le plaisir de la conversation, que par celuy de la musique, jugeant bien que les deux principales causes du mal qui le menaçoit de la mort n'estoient autre chose que la melancolie et la foiblesse. Ce medecin, poursuivant ainsi son discours, satisfit tellement l'esprit du roy et fortifia si bien son attente, qu'il ne perdoit par une de ses paroles et le gardoit comme des responses qui eussent esté rendues par un oracle. Antipatre eut le soin de faire assembler les dames et de preparer toutes les choses necessaires pour les traiter. La reine qui, non seulement estoit la premiere par sa puissance, mais encore par sa beauté, fut aussi la premiere advertie de se trouver dans la chambre, les autres dames le furent en suite, et toutes à l'enuy se parerent le mieux qu'elles peurent, tant pour seconder de plus pres la beauté de la reine et n'estre pas indignes de paroistre en sa compagnie que pour satisfaire davantage les yeux du prince.

La chambre d'Antiochus qui, nagueres estoit un lieu de tenebres, devint un theatre estincelant de mille clartez. La pompe sembloit avoit ramassé toutes ses magnificences en ce lieu ; et ce pauvre prince, se trouvant au milieu de tant d'astes, croyoit estre desja eslevé dans le ciel. Bien que la cour fust pleine de beautez qui n'estoient point ordinaires, il n'y en avoit point toute fois de plus me reveilleuse apres Stratonice que Polibie, femme du medecin. Cette dame, qui ne pouvoit passer que pour une fleur, tant elle estoit jeune et belle tout ensemble, surpassoit d'aussi loin toutes les autres qu'elle estoit surpassée de Stratonicce et justifioit que puique la beauté de la reine estoit plus grande que la sienne, il falloit necessairement qu'elle fust infinie.

Si j'estois capable de representer les choses divines, je m'efforcerois de descrire la satisfatcion que donnoit à tous les yeux le visage de cette belle reine, pendant qu'elle estoit assise à la ruelle du malade avecque les autres dames mais, comme l'execution en seroit impossible, l'entreprise en seroit temeraire.

Erasistrate, qui n'estoit point ignorant du langage des yeux observant entre la reine et le prince, un certain concert de regards qui estoient autant de fleches amoureuses qu'ils s'envoyoient l'un à l'autre, descouvrit bien tost l'escueil où la santé d'Antiochus avoit fait naufrage. Il estudioit toutes leurs actions et s'aperceut en moins de deux jours que toutes les fois que ce pauvre prince voyoit entrer Stratonice, il changeoit de visage à son abord, qu'il se trouvoit couvert d'une froide sueur, que sa langue ne faisoit que

begayer, que son cœur battoit plus fort que de coustume et que, par le redoublement de son poulx, il sembloit qu'il l'accusast de la cause de son mal[1944].

« Pauvre Erasistrate, dit-il, en luy-mesme quel remede trouveras tu à la languer de ce prince à cette heure que tu as esté si heureux que de la connoistre ? Comment pourras-tu remedier à des maux qu'il ne t'est pas permis de descouvrir et que tu ne peux guerir qu'en les descouvrant ? Ô fortune veritablement cruelle ! Que me sert que pour me donner de la reputation, tu m'ayes commis la plus belle cure du monde, si j'y trouve un obstacle qui est capable de me perdre. Ce jeune prince se consume d'un feu que le silence devroit estouffer et peut-estre que je ne ferois pas estimé moins coupable de le dire que luy de le ressentir. »

Ainsi parloit ce medecin affligé dans les peines et dans les inquietudes d'esprit où son mal heur plongeoit. Enfin, apres une grande deliberation, il alla trouver Seleuque et luy exposant le mal d'Antiochus, il luy dit qu'il estoit incurable.

« Helas !, repartit le roy, as tu bien le cœur de me donner une si mauvaise nouvelle ? Son mal est-il plus puissant que ton art ; et sa mort peut-elle estre si asseurée que ma grandeur souveraine n'y puisse trouver un souverain remede ?

-Sire, repliqua Erasistrate, sa maladie procede d'amour. Sa passion luy coustera la vie. Il ne sçauroit plus vivre pour avoir sceu trop aymer. »

Le roy surpris du rapport d'Erasistrate, ne put s'empescher de rire d'une cause qu'il ne croioit point, ny de soupirer pour un mal qu'il ne croyoit que trop. Mais le medecin, jurant que tout ce qui luy disoit estoit veritable et s'offrant de l'en esclaircir par le tesmoignage de ses propres yeux. Seleuque paslit :

« Et qui est cette dame, dit-il, qui a pu blesser si mortellement Antiochus, qu'il faille que son amour luy couste la vie ?

-Auparavant que le prince futs malade, adjousta le medecin, le hazard luy fit rencontrer Polibie qui n'estoit pas encore ma femme et, trouvant en elle une beauté qui luy donnoit ce privilege que de meriter l'amour des plus grands, il en prit pour elle une si forte qu'à l'heure mesme il tenta toutes sortes de moyens pour se l'acquerir. Mais, comme ses mœurs estoient ennemies de la violence et qu'il ne vouloit pas avoir par la force ce qu'il n'avoit pu obtenir par les prieres, il s'attrista si fort qu'il resolut d'aller finir ses jours à Laodicée. Vostre Majesté sçait mieux que moy la resolution de ce voyage. Enfin, sa tristesse s'accreut de telle sorte par son silence qu'elle obligea de se mettre au lict et le

[1944] Paraphrase des traditionnels de Sappho cités par Plutarque.

reduisit à la langueur où vous le voyez. Et certes, je croy que son mal s'est irrité par ma venue, au lieu de s'amoindrir et que je suis fatalement arrivé pour sa peine, plustost que pour son soulagement, par l'occasion qu'il a de revoir Polibie. Jugez, Sire, si nous ne sommes pas malheureux l'un et l'autre. Vostre Majesté croyoit trouver un medecin à la guerison de son fils et moy une cure proportionnée à mon ambition ; et cependant, il se trouve que nous contribuons tous deux miserables à sa mort. »

Si ce prince fut alors sensiblement touché, je le laisse à juger à un pere qui, n'ayant qu'un seul fils, regarde en sa vie toute la posterité qu'il peut esperer.

Il maudit le jour de sa naissance, maudit l'oracle dont il se croit mal heureusement abusé et prend le ciel à partie de son desespoir.

Enfin, ayant passé des mouvemens de la colere en ceux de l'amour, il se tourna vers Erasistrate, et tascha de luy persuader par les plus fortes et les plus ingenieuses raisons que sa passion luy peut inspirer que tout le bien d'Antiochus dependoit le luy ; et qu'estant mary de Polibie comme il estoit, il ne consentiroit point à la donner au prince, qu'il ne receust tous les biens et tous les honneurs qui se peuvent attendre de la liberalité et de la reconnoissance d'un grand roy.

En suite, il s'estendit sur les interest de son peuple et montra comme sa felicité estoit attachée à la vie d'un prince si bien né. Il luy representa la joye d'un pere qui se verroit renaistre en son fils et luy protesta qu'il ne perdroit jamais ny la memoire, ny le ressentiment d'un bien fait qui asseuroit sa posterité. Mais le medecin, feignant d'estre vivement outré de ce discours, et couvrant son artifice d'une indignation qui sembloit estre naturelle, luy respondit hardiment, qu'il ne sçavoit pas si sa Majesté se trouvant en sa place, recevroit le conseil qu'elle donnoit aux autres et qu'il estoit tres certain que, si Antiochus estoit amoureux de la reine, sa Majesté ne souffriroit pas qu'on luy persuadast de la luy ceder.

À ces mots, Seleuque interrompit et, s'escriant avec une violence qui ne pouvoit proceder que de l'affection d'un pere :

« Pleust aux dieux, dit-il en pleurant, que mon pauvre fils eust de l'amour pour ma femme ! Le ciel m'est tesmoin que je ne perdrois point de temps en une occasion si pressante et que je quitterois volontiers la possession d'une dame pour laisser un successeur à mes estats. Mais, les astres ne me sont pas assez favorables pour en esperer cette grace. La Fortune, qui a connu qu'il n'y a rien que je ne fisse en faveur de mon fils, n'a pas voulu que sa vie dependist de ma volonté. Certes, je suis le plus miserable pere qui fut jamais et je me pourrois vanter d'estre le plus heureux du monde, si Antiochus

estant devenu amoureux de la reine, j'avois cet avantage que de pouvoir satisfaire à ses desirset luy donner encore une autrefois la vie, en luy donnant Stratonice. »

Ainsi parloit Seleuque et ses yeux, qui fondoient en larmes, exprimoient encore plus son ressentiment que sa bouche mesme.

Nous desirons souvent les choses impossibles, non tant pour l'honneur de les executer que pour adjouster une nouvelle puissance à celle que nous avons. Nous faisons gloire de pouvoir tout et ne sçaurions pas mesme souffrir les difficultez qui se rencontrent aux choses superflues.

Nostre esprit est naturellement ambitieux et n'a pas acquis une puissance qu'il tasche de la faire esclater par ses actions, bien que, d'ailleurs, elles ne soient pas capable de luy donner beaucoup de satisfaction.

Si ce prince n'eut pas ignoré, qu'il avoit en ses mains le moyen de rendre heureux Antiochus, avant que de le desirer en celles d'autrui, peut-estre ne l'eust il pas embrassé avec une si grande chaleur.

Quand Erasistrate veid le roy dans cet excez de douleur, il se jetta à ses pieds et le pria de se consoler par ce qu'il avoit en son pouvoir la guerison de son fils. Et poursuivans son discours, il luy descouvrit si bien la passion qu'Antiochus avoit pour la reine que ce pauvre père, touché d'amour et de pitié, faillit à s'esvanouir.

En suite, ce prince se mit à estudier toutes les actions d'Antiochus et observa avec tant de soin l'emotion qu'il faisoit paroistre à l'abord de Stratonice qu'il s'asseura de ce que le medecin luy avoit dit.

Aussi tost apres, il fit sembler son conseil, parce que le malade n'estoit plus en estat de souffrir le retardement du remede. Là, il instruit ses ministres de la cause du mal de son fils et leur representa la perte que tout le royaume faisoit en sa mort. Il s'estendit en pleurant sur les louanges de ses bonnes qualitez, exposa le fruict qui se devoit attendre de son gouvernement et l'impuissance de sa propre veillesse, deplora le malheur de la maison royale qui finissoit avec le prince. Enfin, il leur tesmoigna la resolution qu'il avoit de racheter son fils par la demission d'une femme et de conserver Antiochus, en luy cedant Stratonice. Son dessein fut universellement suivy dans le conseil et chacun ne demeura pas moins estonné de l'amour du pere envers le fils, que du respect du fils envers le pere.

A l'issue du conseil, Seleuque fit appeller Stratonice en son cabinet et luy dit qu'elle ne se devoit point estonner de ce qu'il avoit à luy decouvrir, parce que les choses extraordinaires portent avec elles quelque merveille ; que pour lui, si le mal d'Antiochus

procedoit d'une extreme amour qu'il eust pour elle, il ne s'en estonnoit point, pource que sa beauté estoit capable de faire de plus grands miracles et qu'il ne voyoit point d'autre remede à la perte qu'il faisoit en la mort de son fils que de luy ceder la jouissance de ses beautez, bien qu'il ne luy cedast pas celle de son affection.

Qu'il avoit au moins cette satisfaction de voir que deux personnes seroient jointes par le mariage qui sembloient le devoir estre par la nature et que son merite recevroit une plus grande recompense que celle qu'elle pouvoit desormais attendre d'une vieillesse comme la sienne. Qu'une grande reine comme elle ne se devoit pas donner à un moindre prince que celuy qu'il proposoit. Qu'il se consoloit en ce que la perdant pour une femme, il se l'acqueroit pour fille. Enfin, il la pria que si elle avoit tousjours fait profession de luy plaire, elle voulust accepter Antiochus, puisqu'il y alloit de son salut et de celuy de l'Estat.

Tandis que Seleuque parloit ainsi, dieu sçait les diverses agitations que l'interest de son fils et l'amour de sa femme exciterent en son cœur. Elle ne luy parut jamais plus belle que lors qu'il fut sur le poinct de la donner à Antiochus et il sembloit que ce jour-là le ciel eust ajousté quelque nouveau charme à sa beauté pour luy en rendre la perte plus sensible. À ces paroles, le sang monta au visage de Stratonice et, avec cette rougeur qui, en apparence, estoit une marque de sa surprise et qui n'estoit en verité qu'un effet de la joye, elle respondit. Qu'elle ne pouvoit s'estonner de la nouveauté de cet accident et qu'elle ne le croiroit jamais d'une autre bouche que de celle de sa majesté ; qu'elle n'avoit pas cette vanité de penser que sa beauté fist des effets si prodigieux et fust si fatale à l'Estat que toutefois elle vouloit croire par respect, ce qu'elle ne pouvoit s'imaginer par la connoissance qu'elle avoit de soy-mesme et se confesser coupable de la maladie d'Antiochus, plustost que de condamner, son opinion. En suite, elle luy dit que toute la posterité blasmeroit une action si estrange et que l'interest de sa propre gloire luy devoit estre plus cher que celuy de son royaume ; qu'apres luy avoit engagé son affection, elle ne la pouvoit pas aisement retirer pour la donner au prince ; qu'elle eust estimé l'honneur d'estre sa belle fille, si auparavant elle n'eust point eu celuy d'estre sa femme ; qu'elle estimoit Antiochus, mais qu'elle le regardoit plus par l'advantage qu'il avoit d'estre son fils que par toutes les autres qualitez qu'il possedoit ; et que si elle avoit à consentir à la rupture de leur mariage, elle s'arresteroit moins aux raisons d'Estat qu'à sa propre volonté ; qu'elle avoit moins d'esgard à la satisfaction du fils qu'à celle du père ; et à la conservation de Seleuque qu'à celle d'Antiochus.

La dissimulation est si naturelles à ce beau sexe qu'il feint de ne pas croire ce qu'il sçait et de craindre ce qu'il desire. Les dames combatent ordinairement les veritez qui leur sont advantageuses, non tant pour le doute qu'elles en ont, que pour le plaisir qu'elles reçoivent de voir asseurer des choses, dont elles ne peuvent jamais estre assez informées. Plus on les contredit, plus on les contente ; et leur langue dispute encore que leur esprit est persuadé. Ce sont des combats, dont elles ne veulent point sortir victorieuses et d'autant plus excusable, que si elles ressentent une secrete joye d'en faie accroire et d'abuser la simplicité des hommes, en eschange les hommes sont vanité de vaincre leur obstination, et de les sousmettre à leur vouloir. Qui trompe par ses feintes, est le plus adroit et qui force par ses raisons, est le plus puissant. Voila comme chacun trouve son advantage. Mais bien que celuy de Seleuque ne depende que de son opinion et de l'artifice de la reine, il ne laisse pas de luy estre aussi sensible que s'il estoit veritable. Cette princesse est contrainte en apparence, mais en effet elle agit avecque liberté ; et d'une chose qu'elle a mille fois souhaitée, elle faict un acte d'obeissance et de merite. Elle a ce privilege de satisfaire à ses desirs, sans blesser sa reputation et d'y trouver mesmes de la gloire par la feinte resistance qu'elle y apporte. Elle oblige Seleuque, en se laissant persuader, et s'oblige plus elle-mesme, et fait si bien, qu'il luy est redevable du contentement qu'il luy procure. Enfin, apres plusieurs contestations, elle donne les mains à ses raisons et son consentement à sa volonté, le prie de prendre sur luy le blasme qu'elle en peut recevoir et proteste que jamais elle ne se resoudroit à ce nouveau mariage si par l'obeissance qu'elle luy veut rendre, elle ne vouloit encore paroistre sa femme, en cessant de l'estre[1945].

Ainsi, s'estant tous deux rendus aupres du malade, le roy fit retirer tout le monde, et parla au prince en cette sorte :

« Mon fils, le ciel, qui m'a tousjours veu pleurer depuis ta maladie, est tesmoin du ressentiment que j'en ay eu. Le peu de connoissance que j'avois de la cause de ton mal ne m'affligeoit gueres moins que la perte de ta vie, parce qu'estant privé de la consolation de

[1945] Bien que les motifs de la faiblesse et de l'inconstance féminine aient déjà été amplement développés par Maleville et Audiguier, les deux traducteurs s'adonnent, selon les critères de leur temps, à une analyse sans concession des états d'âme et d'être du «sexe faible ». Toutefois, P. Scarsi souligne la valeur symbolique de cette critique psychologique de Stratonice et de son sexe : « A cette époque, où les femmes et leurs arts sont sous le feu roulant des moralistes, Maleville décrit l'inconstance, l'astuce, jusqu'à l'hypocrisie du «beau sexe » sans prendre aucun ton moralisateur. La psychologie féminine avec ses subterfuges, ses ambiguïtés, ses jeux qui ne sont pas tout à fait innocents, s'élève chez lui au niveau de symbole. Elle équivaut à la valeur du plus généreux des guerriers ou à la tactique du plus habile parmi les diplomates. […] C'est une morale « baroque », qui donne plus d'importance à l'apparence qu'à la substance, qui satisfait la forme et trompe la vérité. Mais cette morale en trompe-l'œil a aussi le mérite fondamental de conserver intact la grandeur du personnage. » art.cité, p. 135.

te pouvoir secourir, il me sembloit que la mort qui te ravissoit, faisoit plustost un larcin sur moy qu'une juste prise. Aujourd'huy que ton silence est entendu et que ta langueur nous descouvre celle de ton ame, aujourd'huy que ta melancolie nous parle de ton amour et que ta guerison me demande Stratonice, la voila que je te la presente. Ma generosité t'en fait le don et ta vertu t'en rend digne ; et tu ne la dois pas plus au hazard que tu as couru de perdre la vie qu'à l'excez de mon affection. Avoir esté plus jaloux de ma reputation, que ton propre, c'est un acte de fils, je l'advoue, mais non pas d'un fils ordinaire ; et remedier à ton mal par la perte de son ame, ce ne peut pas estre l'ouvrage d'un pere qui soit moins que roy. Stratonice qui estoit reservée à une plus grande felicité que celle qu'elle devoit attendre de Seleuque, est regardée favorablement du ciel et s'en va estre compagne de ta fortune. Reçoy-la, mon fils, et te consolant par l'acquisition d'un bien si grand, travaille desormais à ta guerison. Personne ne peut nier à cette heure que je n'aye donné pour ton salut la plus belle chose du monde ; et ma liberalité est d'autant plus grande et plus juste qu'elle procede purement de ma volonté et qu'elle est generalement approuvée de mon conseil. Mes subjets ayment mieux me voir sans femme que sans fils ; et ce tesmoignage d'affection qu'ils te rendent, doit adjouster quelque chose au bon heur de ta condition.[1946]»

La foiblesse d'Antiochus ne put souffrir le coup d'une joye si grande et si peu attendue. Sa langue demeura sans mouvement ; et c'eust esté une espece d'ingratitude pour luy de ne rendre graces à son pere que par des paroles humaines. Ils s'evanouit aussi tost ; et quoy que le pauvre Seleuque luy parlast avec plus de gravité que de tendresse et que, de crainte de l'esmouvoir, il cachast son affection au tantqu'il pouvoit, il ne laissa pas toutefois de le toucher jusqu'à l'ame et de causer en son cœur l'accident qu'il apprehendoit.

Le bon vieillard et la reine se mirent à pleurer, lors qu'ils le virent en cette defaillance, et l'on eust dit que leurs larmes servoient encore à faire les obseques de la fin de leur mariage. Erasistrate, estant appellé au secours du prince, pria le roy de faire retirer Stratonice, parce qu'en ces premiers mouvemens, le malade n'estoit pas capable de resister à l'excez de la joye que sa presence luy donnoit. Antiochus, estant revenu de son esvanouissement, jetta un si grand soupir qu'il sembla tirer de son ame avecque luy les restes de sa douleur. En suite, ses yeux se fondirent en larmes ; et quelque chose que luy

[1946] Par sa magnanimité, son sens de la raison d'Etat et la maîtrise parfaite de ses passions, Séleucus connaît, sous la plume des traducteurs, une véritable apothéose. Ayant accédé au statut de héros, non seulement il incarne Dieu, mais plus encore et surtout il est à l'égal de Dieu. Voir P.Scarsi, art.cité, p. 127-128.

pust dire Seleuque, il ne luy put respondre qu'en luy baissant la main. Le roy fut touché de son ressentiment et jugea que, pour ne l'affliger pas davantage, il estoit à propos qu'il se retirast.

Erasistrate, estant demeuré seul avecque le prince, le consola, et peu à peu, le disposa à recevoir avecque joye la fortune que le ciel luy presentoit. Ainsi, il se remit en peu de jours et se prepara à cet heureux mariage.

Je descrirois icy la resjouissance des nopces, si mon esprit agité de mille desplaisirs, se sentoit capable de concevoir des choses agreables. Ce fut sujet reservoit à une plus heureuse plume que la mienne. De moy, qui dans le malheur d'autruy, suis accoustumé à plaindre les miens, je ne sçaurois prendre un autre stile. Si jamais je change de fortune, je changeray peut-estre de dessein ; et sçachant par experience comme le ris se forme en la bouche, je feray voir comme il s'imprime sur le papier.

FIN

1100

Jan van Beverwijck

IDEA MEDICINAE VETERUM

Abrégé de la Médecine des Anciens

LIBER SEXTUS

LIVRE VI

1102

JOH. BEVEROVICII[1947].

MEDICINAE VETERUM

PARS II

ΔΙΑΙΤΗΤΙΚΗ

DE

Sex rebus non naturalibus, quatenus sanitatis,

vel morborum caussae.

[…]

LIB. VI.

DE ANIMI AFFECTIBUS.

[…]

Caput II.

Affectuum genera, eorum natura, et vires.

[…] Si explicatum in aperto amorem intueri velis[1948], ac pernoscere[1949], invenies nullam animi perturbationem vel dolores adferre acriores, vel gaudia vehementiora, vel majores furores mentisque abalienationes :

Amorem cuncta vitia sectari solent[1950],
Cura, aegritudo, dolor, nimiaque elegantia,
Insomnia, aerumna.
Ea in semetipsa eleganter notat Canace;
Fugerat ore color[1951]*; maciesque obduxerat artus;*
Sumebant minimos ora coacta cibos.
Nec somni faciles, et nox erat annua nobis,
Et gemitum nullo laesa dolore dabam.

Qui se venereis amoribus dediderit[1952], non aliud quicquam potest cogitare, quam illud quod diligit ; *unde*[1953] nulla jam Cereris subit :

Cura, aut salutis.
Namque

(cibo.

Qui amat[1954]*, quod amat si id habet, id habet pro*

[1947] Texte latin établi d'après Jan van Beverwijck, *Abrégé de la Médecine des Anciens* (*Idea medicinae veterum*), II,VI, 2, Leyde, Elzevier, 1637, p.147-149.
[1948] [*Amor*.]
[1949] [*Plutarch.I.Symp.5*.]
[1950] [*Plautus.Merc*.]
[1951] [*Ovid.Epist.11*.]
[1952] [*Columell.I. de R.R.1*.]
[1953] [*Senec. Hippolyte*.]
[1954] [*Plaut. Merc*.]

Non mirum igitur, si[1955] ex amore interdum morbus oritur, ut accidit Antiocho Seleuci filio, cujus morbus est a medicis deprehensus.

Forte enim Antiochus amore deperiens Stratonices juvenculae[1956], quae puerum jam ex Seleuco ediderat, graviter fuit affectus, multaque ad reluctandum animi motui molitus est. Postremo perpendens dira se libidine teneri, aegritudine affligi deplorata, et consilio esse destitutum ; rationem quaesivit vitae deponendae, corpusque institit sensim curationis negligentia atque inedia conficere, morbum simulans. At medicus Erasistratus facile amorem ejus deprehendit. Verum ut cujus amore flagraret, quod conjectu erat arduum, exploraret ; agebat assidue apud eum in cubiculo. Si quis formosus adolescens vel foemina ingrederetur, observabat Antiochi vultum, et membra, quae potissimum solent affectibus animi consentire, ac corporis inspiciebat motus.Quum igitur ad caeterorum ingressum nihil moveretur ; Stratonice vero et sola et cum Seleuco subinde eum invisente, illa Sapphus in eo omnia existerent, vocis compressio, rubor vultus igneus, tectus oculorum conjectus, sudores praecipites, confusio et perturbatio pulsus, denique vi victo animo perplexitas, stupor et pallor. His verisimilibus conjecturis reputans Erasitratus in nullam aliam exardescentem regis filium in silentio ad mortem usque perseverare, grave hoc putavit enuntiare et detegere. Attamen indulgentia Seleuci in filium fretus, tentavit aliquando aperire ei amore adolescentem affligi, sed deplorato amore incurabileque. Obstupefacto et rogante rege, quemadmodum incurabili : « Quia hercle, inquit Erasistratus, meam amat uxorem. - Et tu, infit, neges, Seleucus, Erasistrate,qui amicus noster es, hasce filio meo nuptias, idque qui unum hunc cernis rerum nostrarum sacram anchoram esse ? - Ne tu quidem, inquit ille, id facias, pater, si Stratonicem Antiochus adamaret. - Utinam vero, inquit, amice, Deus aliquis vel homo eo traducat morbum. Nam equidem vel regnum, modo retineam Antiochum, cupiam dimittere. » Ita commote Seleuco multis cum lacrymis fato, dexteram Erasistratus injiciens : « Nihil eum, Erasistrato ait, indigere, nam cum pater, vir, et rex esset, ipsum simul medicum domus suae optimum fore. » Atque Antiochi cum Stratonice ex hujusmodi perhibent occasione conciliatas fuisse nuptias.

Similiter Hippocrates ad Perdiccam Macedonum[1957], qui tabe laborare existimabatur, publice vocatus, animi morbum esse indicavit. Cum enim post Alexandri patris mortem, Phylam ejus pellicem amore deperiret, ad eamque re dilata, postquam ex

[1955] [*Suidas*.]
[1956] [*Plutarch.in Demetrio.Lucian de Syria dea.*]
[1957] [*Soranus in vita*.]

ejus conspectu illum prorsus immutari animadvertit, propulsato quidem morbo, regem sanitati restituit. […]

Barthélémy Pardoux

DE ANIMI MORBIS

Des maladies de l’âme

LIBER PRIMUS

LIVRE I

1108

BARTHOLOMAEI

PERDULCIS

EX TRIBUS

DE ANIMI MORBIS

LIBER PRIMUS[1958].

Altero et tertio vel intactis, vel desideratis.

[…]

De Amore insano.

CAPUT XII.

[…]Pulsus autem amantium nullus est peculiaris[1959], si credimus Paulo AEginetae *cap.17. lib.3.* sed qualis est in animi conflictationibus. Nam si res amata in mentem amantis vel aspectu, vel auditu repente venerit, neque ordinem servat, neque aequalitatem. Qua ratione Erasistratus, ex Plutarc. in *Demetrio* ; et Appiano, *l.de bello Syriaco c.7.* Antiochum filium regis Seleuci, correptum amore Stratonices novercae intellexit, quando pulsum ejus mirum in modum immutatum propter ejus praesentiam, deprehendit. Galenus quoque *cap.6. de praenot.* romanam mulierem Piladis histrionis amore captam agnovit ex pulsu agitatione ; quae mentionem de ipso factam sequebatur, qui alias parvus erat et languidus. Neque solum pulsus ex inspectu vel mentione rei amatae, sed etiam vultus color immutatur. Siquidem facies rubore suffunditur, oculi exhilarantur, respiratio frequentibus suspiriis interrumptitur. Amans denique se ipsum gestis verbisque prodit, nisi curam animi et affectum pudore quodam metuque valde celaverit, quod citra damnum maximum facere non potest. Sic enim non adhibitis morbo incognito praesidiis convenientibus[1960], amans paulatim contabescit, vel in maniam incidit, tandemque vitam exosus sibi mortem accelerat.[…]

[1958] Texte latin établi d'après Barthélémy Pardoux, *Des maladies de l'âme* (*De animi morbis*), I, 12, dans *Universa medicina. Editio 2a studio et opera G. Sauvageon,* [...] *cui etiam accessit de morbis animi liber*, Paris, J. Bessin (L. Boullenger), 1639, p. 52.
[1959] [*An sit peculiaris pulsus amantium*.]
[1960] [*Ut Lucretius*.]

1110

Marin Le Roy de Gomberville

LA CYTHERÉE

1112

Auteur d'une œuvre diverse et multiple[1961], Gomberville reste pourtant pour la postérité littéraire le père du « roman total [1962]», *Polexandre.* À ce titre, il devient le romancier le plus emblématique du genre héroïque du XVIIe siècle français, au risque d'éclipser le reste de sa production romanesque et l'ensemble de ses écrits. Véritable « polygraphe [1963]», comme aime à le définir Bernard Teyssandier, il est en effet un écrivain à succès de romances et d'aventures, tour à tour poète, théoricien, académicien, traducteur et historien contrarié. Né à Paris ou à Chevreuse aux alentours de 1602[1964], dans une famille bourgeoise, Gomberville connaît, après des études au collège de La Marche, une ascension fulgurante. À trente ans à peine, il est un homme du monde et brigue un titre de noblesse. Il est connu pour ses ouvrages de fiction, son talent lyrique et ses traités théoriques. Il répond alors au nom de « *Marin Le Roy de Gomberville* ». Dès la création de l'Académie française en 1643, il en devient membre et recevra chez lui les séances des Immortels à plusieurs reprises. Cependant, la fameuse querelle du «*car*» qui l'oppose de façon assez virulente à La Mothe Le Vayer finit par ternir son image. Il passe pour un fâcheux, un écrivain vieillissant et sourcilleux. S'il poursuit une carrière honorable et continue à être estimé de ses contemporains en tant qu'homme érudit, fin

---

[1961] À propos de Gomberville et son œuvre, voir la bibliographie succincte qui suit : Philip Adrian Wadsworth, *The Novels of Gomberville, a critical study of « Polexandre » and « Cythérée »*, New Haven, Yale University press, 1942 ; Paul Morillot, *Le roman en France depuis 1610 jusqu'à nos jours*, Genève, Slaktine, 1970, Fac-sim. de l'éd. de Paris ,G. Masson, 1892, p. 47-52 ; Séro Kevorkian, *Le thème de l'amour dans l'œuvre romanesque de Gomberville*, Paris, Klincksieck, 1972 ; Maurice Magendie, *Le Roman français au XVIIe* : *de l'Astrée au Grand Cyrus*, Genève, Slatkine reprints, 1978, p. 395-399 ; Madeleine Bertaud, *« L'Astrée » et « Polexandre »: du roman pastoral au roman héroïque*, Genève, Droz, 1986, p. 7-19 ; Antoine Adam, *Histoire de la littérature française au XVIIe siècle*, Paris, A. Michel, 1997, p. 408-418 ; Ellen Constans, *Parlez-moi d'amour : le roman sentimental, des romans grecs aux collections de l'an 2000*, Limoges, PULIM, 1999, pp. 94-97 ; Henri Coulet, *Le roman jusqu'à la Révolution*, 9e éd., Paris, A. Colin, 2000, p. 196-201 ; Nathalie Grande, *Le roman au XVIIe siècle : l'exploration du genre*, Rosny, Bréal, 2002, p. 59-61 ; Bernard Teyssandier, *La morale par l'image: « La doctrine des mœurs » dans la vie et l'œuvre de Gomberville*, Paris, H. Champion, 2008 ; Marie-Chritsine Pioffet, *Espaces lointains, espaces rêvés*, P.U.P.S, 2007, p. 32-34 ; Pierre Lepape, *Une histoire des romans d'amour*, Paris, ed. du Seuil, 2011, p.86-89 ; Alexandre Zotos, « Gomberville ou l'ambition du roman total », dans *Littératures classiques*, 15, Toulouse, P1991, p. 99-109 ; Frederica d'Ascenzo, « L'espace marin dans la fiction narrative de Gomberville », dans Giovanni Dotoli (dir.), *Les Méditerranées du XVIIe siècle*. Actes du VIe colloque du Centre international de rencontres sur le XVIIIe siècle, Monopoli, Bari, 13-15 avril 2000, Tübingen, G. Narr, 2002, p.179-191 ; Laurence Plazenet, « Gomberville et le genre romanesque », dans *Cahiers de l'Association internationale des études francaises*, 56, Paris, les Belles Lettres, 2004, p. 359-378; B. Teyssandier, « Des fictions compensatrices ? Sur un usage détourné de l'histoire au XVIIe siècle : l'exemple de Marin le Roy de Gomberville, dans *Les songes de Clio: fiction et histoire sous l'Ancien Régime*, *op.cit*., p. 171-196.

[1962] A. Zotos, Gomberville ou l'ambition du roman total, art.cité.

[1963] B. Teyssandier, *La morale par l'image*, op.cit., p. 28.

[1964] Pour avoir un synopsis exhaustif de la biographie de Marin Leroy de Gomberville, se reporter à P.A., Wadsworth, *The Novels of Gomberville*, *op.cit*., p.1-8 ; S. Kévorkian, *Le thème de l'amour dans l'œuvre romanesque de Gomberville*, p.11-18 ; B. Teyssandier, *La morale par l'image*, *op. cit*., p.21-82.

connaisseur de la langue française, ses écrits, jugés « trop longs et trop alambiqués [1965]», ne sont plus du goût du public de la seconde partie du Grand Siècle. Moins en vogue dans le monde, Gomberville, dont l'activité littéraire ne ralentit pas (en témoignent les *Mémoires de Monsieur le duc de Nevers* ou la création du *Journal des Savants* en 1665), vit dès lors plus en retrait, moins exposé aux affres de la vie publique. Toutefois, même si l'inénarrable « coup de pied de crucifix [1966]» conté par Tallemant des Réaux justifie son éloignement des cercles mondains et de la cour, les sympathies de Gomberville pour Port-Royal (sans être disciple aveugle, ni serviteur servile du jansénisme) se manifestent dès les années 1630-1640, accentuant sa propension à quitter le monde. Il devient un habitué du salon du duc de Liancourt et, animé d'une foi grandissante, obtient la charge de marguillier. Gomberville met alors sa carrière d'écrivain au second plan et mène une existence solitaire, aboutissement d'aspirations déjà anciennes. Ironie du sort, il meurt le même jour que la duchesse de Liancourt, le 14 juin 1674.

C'est en 1640 que paraît, en deux tomes, la première version de la *Cytherée*, puis en 1642, en quatre volumes, la seconde version remaniée, toujours chez Augustin Courbé[1967]. Dédiée à la duchesse de Lorraine, cet avant-dernier roman de Gomberville semble avoir été écrit pour le bon plaisir de sa dédicataire. Bien que son auteur de prédilection ait passé plus de dix ans à narrer les aventures de Polexandre, tarissant sa plume, la duchesse souhaite vraisemblablement prolonger le ravissement de sa lecture coupable. Tallemant des Réaux, déclare non sans humour à ce propos : «Quand il eut achevé *Polexandre*, feu Mme de Lorraine lui dit qu'elle croyait qu'il s'était épuisé en aventures, et qu'il ne pourrait pas faire après cela un petit roman d'une heure de lecture. Il voulut gagner d'en faire, dans un certain temps, un de quatre volumes, et il fit *Cytherée* ; ce sont petits volumes à la vérité. Ce second a moins réussi que le premier [1968]». Répondre au goût de la duchesse pour, comme le dit Madame de Sévigné, «la beauté des sentiments et le succès miraculeux [des] épées [1969]», n'est peut-être pour Gomberville que répondre à sa propre «maladie qui [lui] fait barbouiller le papier », «maladie des romans»

[1965] B. Teyssandier, *La morale par l'image*, *op.cit*., p.58.
[1966] Citation de B. Teyssandier, *op.cit*., p.21-22. Sinon, se reporter à Tallemant des Réaux, *Historiettes*, éd. Antoine Adam, Paris, Gallimard, 1980, t.2, p.468-469.
[1967] En réalité, l'impression de la première version est achevée en 1639, et celle de la seconde le 10 février 1641. Voir : P.A. Wadsworth, *op.cit.,* p. 44-46 ; L. Plazenet, « Gomberville et le genre romanesque », art.cité, p.374.
[1968] Voir : P. A. Wadsworth, *op.cit*., p.44 ; B. Teyssandier, *op.cit*., p. 21-22.
[1969] Citation de L. Plazenet, « Romanesque et roman baroque », dans Gilles Declerq et Michel Murat (dir.), *Le romanesque*, *op.cit*., p. 72. Voir Madame de Sévigné, *Correspondances*, 12 juillet 1671, éd. R. Duchêne, Paris, Gallimard, Pléiade, 1985, t.1, p. 294.

comme il la nomme qui lui donne, à lui écrivain, «un extrême contentement[1970]». L'auteur, comme le note Laurence Plazenet au sujet de J. Amyot, «assigne à la fiction une fin nécessaire et suffisante : « l'esbahissement et la delectation du lecteur [1971]», et le «Proesme du translateur », c'est-à-dire de lui-même. En effet, si « l'*ordo artificialis* », établi par le traducteur des *Ethiopiques*, « concourt à mettre en place un nouveau mode de relation entre auteur et lecteur, entre le texte et le lecteur, [c'est que], fondé sur une dépendance de caractère érotique sous forme de fascination, il exacerbe le rapport au récit[1972] ». Gomberville semble *ipso facto* prouver que « cette dépendance de caractère érotique » qui « exacerbe le rapport au récit[1973] » touche aussi et en premier lieu celui qui est l'auteur et l'agenceur de la fable romanesque. La « fascination érotique[1974]» du romancier pour sa propre création fait un écho saisissant, comme l'avait d'ailleurs déjà expérimenté Luca Assarino dans *La Stratonica[1975]*, au mythe d'Apelle utilisé implicitement pour introduire le récit de sa *Cytherée*. Au cœur d'un étincelant coquillage tiré sur les flots par une cohorte d'amours, Cytherée, véritable réincarnation de l'Aphrodite anadyomène d'Apelle, chante, muse devenue, la vie de l'homme aimé et sa quête pour le retrouver[1976]. Dans ce jeu amphigourique et virtuose des reflets *ad libitum*, l'auteur, caché derrière le masque protecteur d'Araxez, se place sous le haut patronage de Vénus Uranie, qui, « guide spirituelle [1977]», convertie au christianisme, le fait parvenir « au Dieu unique [1978]», c'est-à-dire à la «voie de la sagesse [1979]». Inspiré des théories néo-platoniciennes, de la lyrique pétrarquiste et de la mystique du *Songe de Poliphile*, Gomberville démontre que, par le prisme de l'écriture romanesque, la contemplation de la beauté mène vers la transcendance de la matière, et l'élévation de l'âme vers le divin[1980]. Bien que certains critiques ne voient en ce roman[1981] que l'engouement pour le merveilleux (des lecteurs et de l'auteur), la tente pourtant, à sa manière, de donner ses lettres de noblesse au genre romanesque, fort décrié à cette époque. Car même sous l'influente pression de ses amis de Port-Royal Gomberville se refuse à renier ses romans.

[1970] Citation de L. Plazenet, « Gomberville et le genre romanesque », art.cité, p.360-361.
[1971] L. Plazenet, *L'ébahissement et la délectation…*, Paris, H. Champion, 2007, p.15.
[1972] Jacques Amyot, *L'histoire aethiopique*, éd. L. Plazenet, Paris, H. Champion, 2008, p.50.
[1973] *Ibid*.
[1974] *Ibid*.
[1975] Luca Assarino, *La Stratonica*, *op.cit*.
[1976] B. Teyssandier, *La morale par l'image*, *op.cit.*, p.132-133.
[1977] *Ibid.*, p. 133.
[1978] *Ibid*.
[1979] *Ibid*.
[1980] S. Kévorkian, *op.cit*., p. 181 ; B. Teyssandier, *op.cit.*, p. 132.
[1981] A. Adam, *op. cit*., p. 418 ; N. Grande, *op. cit*., p.60.

Initiant la narration de la *Cytherée* par une *ekphrasis* porteuse d'une analyse explicite sur la création artistique, il interroge son propre processus de création, lié à la fois à l'influence assumée du paradigme des *Ethiopiques* d'Héliodore, à celle plus discrète de la geste médiévale, et aux rapports difficiles et ambigus entre fiction narrative en prose et Histoire. D'ailleurs, et comme le note très justement Bernard Teyssandier, « dans l'avertissement de la Cytherée, par exemple, il prétend, par l'entremise du libraire, pouvoir offrir bientôt au public «l'histoire des rois de Syrie, [où seront exposées] Séleucus et Antiochus sans masque[1982]». Malgré ses affirmations selon lesquelles il se serait adonné à l'écriture romanesque en dépit de ses souhaits véritables, et animé d'une volonté secrète de faire accéder le roman au rang d'un genre aussi reconnu et distingué que l'Histoire, Gomberville finit par « annexer [1983]» le genre majeur au genre mineur et à démontrer la suprématie du second sur le premier. Même si les deux genres se veulent être à la fois édifiant et « honnête divertissement [1984]», le discours romanesque supplante le discours historique par son pouvoir de fascination et sa capacité à « [révéler] dans une inspiration [ce que] l'histoire expose exactement après coup [1985]». Considérant, comme beaucoup de ses contemporains[1986], que le vraisemblable surpasse la réalité «qui peut être incroyable et détestable [1987]», Gomberville tente de donner à l'Histoire le lustre d'une peinture héroïque en exaltant, au cœur de ses romans, l'idéal d'une Histoire rêvée, réverbération de « son idéal monarchique, sa fascination pour la beauté, son attachement au bon goût et, sans doute aussi, son désir intime de figurer dans la mémoire immortelle[1988]».

La *Cytherée*, roman d'une quête amoureuse et mystique, est aussi le roman des passions contrariées et de la souffrance d'aimer. Les aventures héroïques et merveilleuses d'Araxez, les serpents monstrueux et les malédictions divines s'y entremêlent. Alors que Cythérée doit unir sa destinée au roi Antiochus en dépit de son amour pour Araxez, Vénus Uranie déclenche un tremblement de terre et permet, suite à la chute du temple, la

[1982] B. Teyssandier, « Des fictions compensatrices ? Sur un usage détourné de l'histoire au XVIIe siècle, l'exemple de Marin Le Gomberville », art.cité, p.184.
[1983] *Ibid*., p. 186.
[1984] *Ibid*., p. 183.
[1985] L. Plazenet, « Gomberville et le genre romanesque », art. cité, p. 369.
[1986] Sur ce sujet, se reporter à Georges Forestier, «Littérature de fiction et histoire au XVIIe siècle : une suite de raisonnements circulaire », art. cité, p. 123-137 ; Patrick Dandrey, « Historia in *fabula* : Les noces d'Apollon et Clio au XVIIe siècle » et B. Teyssandier, «Des fictions compensatrices ? » dans Les Songes de Clio, *op.cit*., p. 3-26 et p. 171-196 ; L. Plazenet, «Gomberville et le genre romanesque », art. cité, p.359-378.
[1987] P. Dandrey, «Historia in Fabula», art.cité, p.16.
[1988] B. Teyssandier, « Des fictions compensatrices ? », art.cité, p. 196.

fuite de l'héroïne. Arrivée sur l'île de Chypre, Cythérée, «vierge pure[1989]», s'offre au monstre qui hante les lieux pour sauver son amant, prisonnier de la terrible bête. À peine sont-ils à nouveau réunis que Cytherée est enlevée par des pirates sous les yeux de son amant. Ils n'auront de cesse de se retrouver jusqu'à l'apothéose finale qui consacre dans la liesse générale le mariage d'Araxez, devenu Séleucus (et reconnu comme le fils légitime d'Antiochus et de Stratonice), et de Cythérée, fille du roi et de la reine de Psylle.

Très naturellement, la critique contemporaine se consacre à la réécriture du mythe de Chimère et au sacrifice de Cythérée, sacrifice de l'expiation et du rachat rappelant la parabole du Christ, ainsi qu'à la conversion de l'héroïne au Dieu unique (dans le temple de Jérusalem), symbole de l'union entre amour humain et divin, par laquelle son âme est transcendée[1990]. Ce «sacrifice de soi » fait en toute abnégation par Cythérée pourrait être par ailleurs une façon pour Gomberville de dénoncer les passions qui agitent les hommes et de prôner la nécessité de les vaincre. Dans la perspective de l'éducation morale des princes, il s'agit de multiplier les discours d'obédience stoïcienne et les emprunts aux écritures[1991]. Cythérée est ainsi une héroïne du jansénisme du fait de la conscience de sa déchéance due à la faute originelle, et de sa disposition intérieure à faire pénitence aux fins d'accueillir la volonté divine[1992]. Elle est aussi une héroïne néo-stoïcienne du fait de son insatiable désir de vertu offrant l'image édificatrice de la suprématie de la raison sur les passions humaines. Cythérée devient ainsi, pour l'herméneutique critique, une image signifiante de la complexité religieuse et morale de la pensée de Gomberville permettant la synthèse apparemment antinomique de l'héroïsme et du jansénisme[1993]. Ces interprétations tendant à positionner idéologiquement le romancier par rapport aux grandes doctrines de son époque ne seront pas tranchées, mais elles occultent que la *Cytherée* est aussi et avant tout, en filigrane, une réécriture des légendaires Amours d'Antiochus et Stratonice. Vieilli, et croyant Stratonice immolée sous les armes de l'ennemi arabe, le roi syrien Antiochus tombe éperdument amoureux de Cythérée, qui pourrait être sa fille. Il entre ainsi en conflit avec Araxez, son rival en amour et en politique, sans savoir qu'il s'agit là de son propre fils. Si un lecteur érudit décèle dans ce récit des échos de *Phèdre, Œdipe* et de l'*Aegritudo Perdicae,* il semble toutefois que

[1989] A. Adam, *op.cit*., p.418.
[1990] M. Magendie, *op.cit*., p.397-398 ; B. Teyssandier, *La morale par l'image*, *op. cit*., p. 132-133.
[1991] L. Plazenet, «Gomberville et le genre romanesque», art.cité, p. 374-375.
[1992] Pour une connaissance plus érudite de Port-Royal et du jansénisme, voir Laurence Plazenet, *Port-Royal*, anthologie établie, présentée et annotée par L. Plazenet, Paris, Flammarion, 2012, et plus particulièrement, p.7-67.
[1993] B. Teyssandier, *La morale par l'image*, *op.cit*., p. 60-82.

Gomberville fasse ici référence, de manière explicite, à un autre mythe adjacent, celui du roman d'Apollonius de Tyr (*Historia Apollonii regis Tyri*)[1994]. Malgré de grandes dissemblances, des similitudes évidentes sont à noter entre les deux narrations. Le jeune Araxez, banni et condamné à mort, comme le jeune Apollonius, est un rival de la couronne qui empêche l'amour de l'homme vénérable pour la jeune femme, et finit par triompher et obtenir la couronne du royaume d'Antioche. Comme Tarsia, Cythérée connaît un destin perturbé qui l'oblige à vivre en dessous de sa condition de princesse. Elle est la fille d'une femme qui, après une tempête et un naufrage, devient une Grande prêtresse gardienne du temple d'Apollon, alors que Tarsia est elle aussi fille d'une Grande prêtresse gardienne du temple de Diane. Tel le souverain d'Antioche, Antiochus est un roi tyrannique, sous l'emprise de passions qu'il n'arrive pas à juguler, et subit le châtiment divin pour cet inceste qui ne dit pas son nom. Dans cette énigme du tabou érotique ultime (qui trouve, chez Gomberville, un dénouement heureux lorsqu'Antiochus, par le prisme de Stratonice, reconnaît en Araxez son fils et en Cythérée sa fille par alliance), le caractère nosologique de l'éros et de ses désirs prohibés ne s'affirme-t-il pas pleinement ? Ce point de vue est d'autant plus intéressant qu'il réverbère le crime premier d'Antiochus (son amour pour Stratonice), puis, sous forme de réminiscence, l'éveil d'une passion toute aussi condamnable pour Cythérée assimilée à une nouvelle Stratonice (de la même façon que le souverain veuf d'Antioche voit en sa fille son épouse disparue). L'effet de miroir se perpétue avec Stratonice qui, sur les côtes de Lycie, se fait passer pour Cythérée auprès de son fils Araxez, et enfin, avec une narration enchâssée des impossibles amours de Zéphire pour sa sœur Isis, amours rappelant l'histoire biblique de Tamar et Amnon très en vogue dans les traités médico-moraux des XVIe et XVIIe abordant la maladie d'amour. Le désir érotique est donc par essence pathogène et son paradigme le plus caractéristique reste la figure d'Antiochus. Inspiré très certainement par le roman italien de Luca Assarino, *La Stratonica*, Gomberville dépasse la modèle italien en renforçant le jeu d'ombres et de reflets. Chez Luca Assarino, le peintre Apelle, par la peinture de la psyché de Stratonice, cherche par empathie et sympathie à peindre l'âme en souffrance

[1994] Sur l'*Historia Apollonii regis Tyri*, voir la bibliographie succincte qui suit : Michel Zink, «Apollonius de Tyr : le monde grec aux sources du roman français », dans *La Grèce antique sous le regard du Moyen Âge occidental*, 16, Actes du 15ème colloque de la Villa Kérylos à Beaulieu-sur-Mer les 8 et 9 octobre 2004. Paris, Académie des Inscriptions et Belles Lettres, 2005, p. 131-145 : *https://www-persee-fr.bibliopam-evry.univ-evry.fr/web/ouvrages/home/prescript/article/keryl_1275-6229_2005_act_16_1_1109*; *Le roman d'Apollonius de Tyr*, éd. M. Zink, Paris, Librairie générale française, 2006 ; *Littérature de la France médiévale*, Paris, Collège de France, 2005 : http://www.college-de-france.fr/media/michel-zink/UPL19782_zinkres0405.pdf.

d'un Antiochus par essence malade d'amour. Chez Gomberville, Stratonice, prenant tantôt les traits de Vénus Uranie, tantôt ceux de Cythérée, décrit la peinture d'Apelle traçant sur sa toile la violente passion pathogène d'Antiochus projetée, par hérédité, sur son fils Araxez, bientôt nommé Séleucus et digne successeur de son trône. Figure exemplaire d'un personnage subissant les tourments infligés par un éros maladif, Antiochus est, dans la description de son inclination insensée pour Cythérée, en proie à toute la symptomatologie et la lyrique poétique du désir morbide : fascination oculaire et contamination de l'ensemble du corps en sédition, embrasement des entrailles et empoisonnement du sang, songes effroyables et veilles horribles, troubles et langueurs, changement soudain d'humeur, dépérissement et asséchement progressif du corps, frénésie et fièvre, inquiétudes et mélancolies effroyables, maladie d'essence divine et possession démoniaque. À la suite de Jacques Ferrand ou de Robert Burton[1995], Gomberville interprète cette pathologie en observant les mouvements de l'esprit vers le corps et du corps vers l'esprit. Il la classe ainsi au rang des affections atrabilaires reconnues synthétisant ses trois manifestations mélancoliques : sanguine, sur le modèle de la contamination oculaire des néo-platoniciens, hypocondriaque, sur le modèle de l'excès des vapeurs générée, cérébrale, sur le modèle avicennien de la cogitation obsessionnelle et de l'assèchement du cerveau[1996]. Toujours enclin à la mise en abîme de sa narration, le romancier donne la parole à Stratonice peu avant le dénouement de la *Cytherée*. Dans une scène de reconnaissance haletante, elle conte l'histoire initiatique du violent amour qu'Antiochus éprouva pour elle. Resserré, le récit reprend les éléments des auteurs antiques, essentiellement Valère-Maxime, Plutarque, Appien et Lucien[1997] : embrasement du prince sous les coups de la passion, dépérissement volontaire face à une inclination sans espoir, pouls agité trahissant les mouvements de l'âme, subterfuge de l'homme de science pour obtenir le renoncement du père et union radieuse d'Antiochus et Stratonice Le trait comique, présent chez Matteo Bandello ou Bénigne Poissenot[1998], ne fait pas défaut : évocation du plaisir de la jeune reine à s'abandonner dans des bras jeunes et vaillants plutôt que dans ceux d'un vieillard. Quelques différences peuvent être cependant notées : la vertu infaillible et réaffirmée de Stratonice qui ne donne, en premier lieu, aucun signe de réciprocité à la passion coupable du prince ; le renoncement tragique et

[1995] J. Ferrand, *op.cit.* ; R. Burton, *op.cit.*
[1996] À ce propos voir *P. Dandrey, Sganarelle et la médecine ou De la mélancolie érotique*, *op.cit.*, p.555.
[1997] Valère-Maxime, V,7, 1 ; Plutarque, *Dém.*,38 ; Appien, *Syr.*, 59-61 ; Lucien, *De la déesse syrienne*, 17-26.
[1998] M. Bandello, II, 55, *op.cit.* ; B. Poissenot, II, 2, *op.cit.*

plein de larmes de Séleucus, malgré sa grandeur d'âme louée ; le châtiment divin face à cette union incestueuse débordante d'un éros sacrilège, sous forme d'une malédiction qui frappe durablement le royaume séleucide. Tout au long du roman, cette malédiction poursuit les amants protagonistes, Cythérée et Araxez, Zéphire et Isis, Bérénice et Cléarque. Seule Cythérée, image de la déesse Stratonice, rachète la faute originelle par sa conversion au Dieu unique, et permet, par la grâce reçue, le dénouement heureux.

Réécriture de la légende d'Antiochus et Stratonice, la *Cytherée* affirme non seulement le caractère hautement pathogène de l'amour profane, mais aussi et surtout la suprématie incontestable de l'amour divin permettant la transcendance de l'âme et l'accès à une sagesse épanouie. Le roman, se distinguant par sa portée morale et une approche de l'héroïsme vertueux, est annonciateur des préoccupations du genre de la nouvelle historique, qui ne tardera pas à s'épanouir, et des futurs débats auxquels le genre tragique sera soumis.

Après avoir délivré l'île de Chypre du terrible monstre qui la hante et retrouvé de manière fugace l'homme aimé Araxez, la belle Cytherée se trouve exposée une nouvelle fois aux affres d'une fortune malheureuse. Elle est enlevée par une troupe de brigands, que son amant poursuit sur la mer en vain. Araxez pense l'avoir perdue à tout jamais. Victime d'une tempête il échoue sur les rives de Lycie, dans la ville de Patare, en compagnie de ses fidèles compagnons Amasis et Callisthène. En ce lieu, ils font la connaissance de la Grande Prêtresse d'Apollon, en réalité Arsinoé, reine de Psylle et mère de Cytherée, ainsi que d'une reine inconnue qui, comme indiqué plus loin, n'est autre que Stratonice, épouse de Séleucus et mère d'Araxez. Menacée par le sanguinaire Taurus, la ville de Patare demande au vaillant Araxez de lui venir en aide. Il accepte avec d'autant plus d'enthousiasme qu'il pense ainsi trouver le repos de son âme tourmentée dans une mort glorieuse. Amasis et Callisthène racontent aux deux princesses les heurs et malheurs d'Araxez et de Cytherée, lorsque plus jeunes ils vivaient sur l'île de Meriaba, domaine du roi de Sabée. En effet, pendant qu'Araxez combattait pour défendre le royaume d'Arabie, Antiochus, croyant à tort que sa femme Stratonice était décédée sous les armes ennemies, et souhaitant se venger, assiégea victorieusement Meriaba, triomphant de l'armée du jeune Mermecidez, fils du roi de Sabée. Accompagné de sa femme, de sa fille et de la vertueuse Cytherée, le vénérable Mermecidez, roi de Sabée, se livra à la justice du roi séleucide. C'est alors qu'Antiochus fut subjugué par l'éclatante beauté de la princesse de Psylle.

« [...] Cette illustre et deplorable troupe[1999], ayant traversé la ville, sortit par la porte qui estoit la plus proche du quartier d'Antiochus et[2000], s'estant arrestée à une

[1999] Texte établi d'après l'exemplaire conservé à l'Arsenal de Marin Le Roy de Gomberville, *La Cytherée*, III, A madame la duchesse de Lorraine, 1ère [-4ème] partie, 2ème édition, revue, corrigée, et augmentée, Paris, Augustin Courbé, 1642 [8-BL-20928 (3)], 2e partie, t.3, p. 625-658.

[2000] Intronisé co-gérant de l'empire en -294 av. J-C, Antiochus Ier, dit Sôter, a pour charge d'administrer les satrapies orientales, non plus à partir du Tigre (comme cela a été le cas sous Antigonos), mais de l'Euphrate, tandis que Séleucos Ier lui se consacre exclusivement aux affaires occidentales. C'est en -281, à la mort de Séleucos Ier, qu'Antiochos Ier devient roi de l'empire séleucide. Son règne est soumis à grand nombre de difficultés : d'un côté l'Asie Mineure est successivement soumise aux prétentions lagides et galates, de l'autre, la Syrie est d'abord en proie à une révolte de la Séleukis, sûrement orchestrée de manière indirecte par Ptolémée II, puis à une guerre frontale avec la puissance lagide de -274 à -271. Outre ces différents troubles territoriaux, l'état est soumis à une véritable crise systémique. En effet, à partir de -279, Séleucus, le fils aîné d'Antiochus Ier, devient co-gérant du royaume et peut-être administre peut-être les satrapies supérieures. Cependant, lors de la paix conclue avec Ptolémée II, il est remplacé par son cadet Antiochus II, dit Théos, Séleucus aurait été mis à mort pour avoir conspiré contre son père. Ce personnage inspire la figure gombervillienne d'Araxez. Enfin, et comme il est avéré qu'Antioche de Margiane et, ou Merv (Strabon, XI-10,2 ; Plin., VI, 47), antérieurement nommée Alexandrie de Margiane avant d'être détruite par les barbares et refondée par les séleucides, avait, à l'instar d'autre villes fondées lors de la cogérance entre Séleucus Ier et Antiochus Ier, la fonction d'être à la fois une place forte défensive et un lieu

maison que les ennemis n'avoient pas encore occupée, je quittay Mermecidez et fus avec trois ou quatre Arabes seulement pour donner advis au roy de la resolution de celuy de Sabée. Je rencontray ce prince à la teste de ses troupes, prest à faire attaquer la ville :

« Seigneur, luy di-je, vous este maistre de Meriaba[2001]. Il n'est plus besoin de machines ny d'assauts pour l'emporter. La pieté de mon roy a fait tout ce que vous pouviez attendre de vostre colere et de la valeur de vos soldats. Comme il a sçeu qu'il pouvoit par sa mort racheter la vie de son peuple, et sa liberté, par la servitude de la reine, sa femme, et des princesses, ses filles. Il a pris une resolution vraiment royale, vraiment heroïque, vrayment divine. Il est descendu de son thrône. Il a quitté toutes les marques de la souveraineté et, en habit de coupable, bien qu'il ne le soit pas, il vient avec toute sa

---

stratégique pour l'économie et l'agriculture dans la région orientale de l'empire, il est tentant d'assimiler la mythique Meriaba du récit à cette cité du Turkménistan. Toutefois, comme démontré ci-dessous, il est plus juste d'y voir un écho direct à la non moins célèbre ville, aujourd'hui yéménite, de Marib. Voit E. Will, *op.cit*., p.88, p.135-152, p.267-270 ; P. Cabanes, *Le monde hellénistique de la mort d'Alexandre à la paix d'Apamée*, Paris, Editions du Seuil, 1995, p. 162-164 ; Catherine Grandjean, Geneviève Hoffmann, Laurent Capdetrey et Jean-Yves Carez-Maratray, *Le monde hellénistique*, Paris, A. Colin, 2008, p. 126- 128; Laurianne Martinez-Sève et Madeleine Benoit-Guyod, *Atlas du monde hellénistique*, Paris, Éditions Autrement, 2014, p.38-43.

[2001]Alors que Callisthène fait le récit de son naufrage sur les rives de l'Arabie, en compagnie du jeune Araxez, et de sa rencontre avec Amasis, Gomberville, par l'intermédiaire d'un dialogue rapporté entre les deux personnages, décrit en ces termes la terre sur laquelle ils se trouvent : «[Amasis] m'apprit cependant que nous estions dans l'Arabie heureuse, et à deux milles seulement de la grande ville de Meriaba qui est la capitale du royaume de Sabée. », dans *La Cytherée*, A madame la duchesse de Lorraine, 1ère [-4ème] partie, 2ème édition, revue, corrigée, et augmentée, Paris, Augustin Courbé, 1642 [8-BL-20928 (2)], 1ère partie, t.2, p.54. Selon toute vraisemblance, la Meriaba du roman peut être assimilée à la Mariaba, Mariba ou encore Maribba évoquée par Strabon, Pline et Auguste, Strabon, XVI-4, 2 et XVI-4, 19 ; Pline, VI, 32, 155-162 ; *Res gestae divi augusti*, 26, et qu'ils désignent comme étant la capitale des Sabéens. Appelée de nos jours Marib (ou Ma'rib), elle se situe dans la province de Ma'rib à environ 120 km de l'actuelle capitale du Yémen, Sanaa. Cette cité était, entre autres, connue pour ses deux temples, situés à 3,5Km au sud-est de la ville : le temple de Mahram Bilqîs et le temple d'Arsh Bilqîs. Le premier possède un sanctuaire dédié à «Awâm », et le second à «Almaqah, seigneur de Bar'ân ». Tous deux sont en réalité consacrés à la grande divinité du royaume de Sabée, le dieu de la lune Almaqah, gardien et protecteur de la fertilité de la terre. Ceci entre en résonnance avec le temple de Stratonice qui, dans le roman, se trouve non loin de Meriaba, même si ce dernier est une référence explicite au temple de la déesse syrienne, situé à Hiérapolis de Syrie et dépeint par Lucien. En outre, Mariba ou Mareb, et Pline lui-même le souligne, signifie métropole et un grand nombre de villes, après le séjour des souverains, acquéraient ce nom. Meriaba, montagne mythique de l'univers romanesque, est ainsi le symbole de l'Arabie heureuse, ailleurs tant recherché par l'imaginaire fictionnel du XVIIe siècle : « D'avantage que sur le rapport circonstancié des voyageurs, les ailleurs romesques s'appuient sur de diffuses rumeurs et prennent des connotations disparates. Les continents ne sont pas, dans l'esprit des sujets de Louis XIII ou de son successeur au trône de France, des zones homogènes. Là où l'Afrique inspire à l'âge baroque un sentiment de répulsion, d'autres régions telle l'Arabie heureuse procurent, comme le suggère le toponyme, l'ivresse et le ravissement fidèles à cette imagerie de profusion. Mlle de Scudéry affirme que cette contrée « produit » nombre de «choses precieuses et aromatiques». Gomberville place en ce lieu une montagne aromatique. Marie-Christine Pioffet parle ici de Meriaba, dans Marie-Christine Pioffet, *Espaces lointains, espaces rêvés dans la fiction romanesque du Grand Siècle*, Paris, PUPS, 2007, n.96 et p. 33. Se reporter à Pascal-François-Joseph Gosselin, *Recherches sur la géographie systématique et positive des anciens pour servir de base à l'histoire de la géographie ancienne*, Paris, Impr. de la République, 1813, t.2, p. 102-103 ; Jean-François Breton, « Saba', les Sabéens et leur capitale Marib (Yémen) », dans *Clio. Femmes, Genre, Histoire* septembre 2005, Paris, Belin : https://www.clio.fr/BIBLIOTHEQUE/saba_les_sabeens_et_leur_capitale_marib_yemen.asp; Auguste, *Hauts faits et gestes du divin Auguste*, éd. John Scheid, Paris, Les Belles-Lettres, 2007, p.19-20 et p.72 ; Marie-Christine Pioffet, *op.cit.*

famille se presenter à son juge afin de s'exposer volontairement aux peines ausquelles il voudra le condamner. Au reste, il ne pretend point, par ce triste et pitoyable object, toucher vostre ame toute genereuse, ny la disposer à luy accorder quelque grace. Il ne vous en demande que pour un peuple innocent, que pour des vieillards, des femmes, des vierges et des enfants, aux oreilles desquels le nom mesme de l'imperatrice, vostre espouse, n'est jamais parvenu. »

Antiochus fut fort surpris de cette nouvelle. Il demeura quelque temps sans sçavoir à quoy se resoudre. Il fut plusieurs fois tanté de ne voir ny Mermecidez, ny sa femme, et de les renvoyer dans la ville, afin d'en disposer apres sa prise, selon la rigueur des loix de guerre. Enfin, revenant de sa longue meditation :

« Mon pere, me dit-il, vostre consideration seule, et non celle du roy, vostre maistre, me retient les bras et me fait tomber les armes de la main. Meriaba vous doit sa conservation. Retournez donc à Mermecidez et luy dites que je vay l'attendre dans le temple de Stratonice. »

Je vins retrouver ma troupe desolée avec cette bonne nouvelle. Mais, avant que je declare à vos Majestez ce qui se passa en cette entre veue, il faut, Madame, dit-il à la reine inconnue, que, pour rendre à Antiochus les tesmoignages que son amour et sa vertu attendent de ma bouche, je vous face voir ce fameux temple de Stratonice tel que je l'ay vu de mes yeux[2002]. Cet edifice, afin d'estre portatif, estoit composé de charpanterie. Il se demontoit par pieces et, neantmoins, estoit si grand qu'il y pouvoit tenir plus de cinq cens personnes. Il paroissoit par dehors autant que s'il eust esté basty de pierres et de marbre. Car les ordres d'architecture y estoient exactement observez et la peinture et l'or le rendoient si riche et si superbe qu'il ne cedoit pas mesme au temple le plus fameux de Grece et de Syrie. Le dedans estoit bien different du dehors, au moins en son premier estage. Car il estoit revestu d'etoffes de soye d'une couleur si brune et si triste qu'il inspiroit la douleur à quiconque le consideroit attentivement. Il ne recevoit lumiere que d'un grand nombre et de lampe d'or et de bras d'argent qui faisoient comme une couronne autour de cet edifice. Au milieu estoit un grand tombeau, relevé sur dix

[2002] De *Dea Syria*, 30-31. Pour la description du temple, l'auteur s'inspire en effet très largement de Lucien. D'ailleurs, suite à cette description détaillée des lieux, Lucien s'intéresse tout particulièrement à l'iconographie du sanctuaire syrien et dit avoir contemplé en ces lieux une très belle statue de Stratonice, *De Dea Syr*., 40, tout comme le fait ici Amasis. Cependant, et comme souligné ci-dessous, en citant Eutychidès de Sicyone, Gomberville dresse un parallèle explicite entre la statue de Stratonice déifiée et la statue de la Tychè d'Antioche, ce qui accentue la tendance, déjà affirmée chez Lucien et reprise par Luca Assarino, à assimiler la figure de Stratonice à une divinité protectrice, rattachée à la fois au culte de la déesse mère et à celui d'Aphrodite.

marches, et entouré de plus de mille petites lampes allumées. Là, on gardoit un profond silence, quoy qu'il y eust plusieurs personnes et si, quelquefois, ce silence estoit interrompu, ce n'estoit que par les souspirs et les sanglots de ces peronnes desolées. Deux fois le jour, Antiochus venoit en ce lieu rendre, par ses regrets et ses larmes, de nouveaux tesmoignages d'amour et de douleur, à la memoire de Stratonice. Aux deux costez de ce tombeau, il y avoit deux grands degrez, par lesquels on montoit à un second estage, qui paroissoit un veritable ciel à ceux qui sortoient de l'Enfer qui estoit au dessouz. La voûte estoit brillante d'or et de pierres precieuses. Elle estoit esclairée d'un dôme ouvert de toutes parts. Au dessouz de la voûte, il y avoit vingt-quatre fenestres de six pieds de large sur douze de haut, avec des chassis de cristal et entre les fenestres, des lambris et des peintures qui ne cedoit point à la magnificence de la voûte. Le plancher estoit couvert de draps d'or et de pourpre et, vers la partie orientale, un peu plus loin que le milieu, estoit un autel d'or sur lequel estoit posée cette admirable statue de Stratonice deifiée, faite de la main du fameux et excellent statuaire Eutychidez Sicyonien, digne apprenty de l'inimitable Lysippe[2003]. Au costé droit de l'autel, estoit un thrône d'or, moins eslevé que l'autel où Antiochus estoit assis lorsqu'apres quelque victoire ou quelque traicté, il donnoit audiance aux princes arabes, ou aux ambassadeurs qui luy estoient envoyez par les autres potentats, ses tributaires.

- Vrayment, dit la reine inconnue à Amasis, Antiochus tesmoigne bien qu'il a beaucoup aymé Stratonice.

[2003] Pline., XXXIV, 19, 51 et 78 ; XXXV, 40, 140-141 et surtout Pausanias, *Périégèse*, VI, 2, 7. Peintre et sculpteur, Eutychidès de Sicyone est surtout connu pour être l'auteur de la célèbre statue de Tychè d'Antioche. Ce disciple du grand statuaire grec Lysippe a exécuté cette Tychè dans les premières années du IIIe siècle av. J.-C. (entre -296 et -293) aux fins de célébrer la fondation récente de la ville par Séleucus (-300) sur la rive gauche du fleuve Oronte, au pied du mont Silpius. Aujourd'hui nommée Antakya ou Hatay et chef-lieu de la province turque du même nom, Antioche sur Oronte possédait ainsi, tout comme d'autres cités de l'époque, une Tychè, c'est-à-dire une image de sa destinée. Cette représentation allégorique ne doit pas être confondue avec la déesse Tychè-Fortuna. En effet, et comme l'explique Catherine Saliou : « La notion de *Tychè* poliade apparaît dès l'époque classique, mais ne se diffuse qu'à partir de l'époque hellénistique. À l'époque romaine, presque chaque cité du monde hellénophone dispose de sa propre *Tychè*, qui n'est, au reste, pas toujours l'objet d'un véritable culte. », dans « Statues d'Antioche de Syrie dans la *Chronographie* de Malalas », dans Sandrine Agusta-Boularot, Joëlle Beaucamp, Anne-Marie Bernardi et Emmanuèle Caire (dir.), *Recherches sur la Chronique de Jean Malalas II*. Actes du Colloque « Jean Malalas et l'histoire », organisé le 21 et 22 Octobre 2005 à Aix-en-Provence, Paris, Association des amis du centre d'Histoire et de civilisation de Byzance, 2006, n.73 et p. 78. À l'instar d'une géographie quelque peu fantasmée, Gomberville détourne ici une référence historique afin de mieux servir sa propre fiction romanesque. Incarnation du royaume d'Antiochus qu'elle protège, la statue de Stratonice déifiée, bientôt métamorphosée en Cythérée, est non seulement l'emblème de la fortune changeante de la reine séleucide, mais aussi et encore de la fragilité et de l'instabilité de l'empire d'Antiochus. Sur la Tyché d'Antioche et Eutychidès de Sicyone, se reporter à Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, éd. H. Le Bonnec et H. Gallet de Santerre, 2e éd., Paris, Les Belles Lettres, 1983 n.10 et p. 209-210 ; Marie-Bénédicte Astier, *Tyché d'Antioche*, Paris, Musée du Louvre, 2005-2011 : http://www.louvre.fr/oeuvre-notices/tyche-dantioche; Catherine Saliou, *op.cit*., p. 69-95.

- Ouy Madame, il le tesmoigne bien, ou pour le moins, il le tesmoignoit bien en ce temps-là. Mais, preparez-vous à souffrir, sans murmure, un effect prodigieux de l'inconstance humaine. Si tost donc que Mermecidez fut arrivé à l'entrée de ce temple, il y fut introduit par les officiers d'Antiochus et obligé, avec toute sa famille, de regretter la perte de Stratonice et de conjurer les dieux de verser leur malediction sur la teste de tous ceux qui en estoient ou autheurs ou complices. Cet anatheme fulminé par les sacrificateurs destinez à cet employ et ratifié par Mermecidez, par sa femme et par les filles, on les fit monter par l'escalier qui estoit à la main gauche afin, qu'estant entrez dans le haut temple, ils eussent à passer devant l'autel de Stratonice avant que de venir au trosne d'Antiochus. Ils observerent cette ceremonie, se mirent à genoux devant l'autel et, ayant esté relevez par leurs conducteurs, enfin ils s'arresterent au pié de ce redoutable tribunal sur lequel leur ennemy estoit assis comme juge de leur vie et de leur mort. Mermecidez ne perdit rien de sa majesté pour se voir si fort humilié. Il obtint mesme du dieu, en qui il avoit mis toute son esperance, plus de force et plus de cœur qu'il n'en avoit eu jusques là et, s'adressant à Antiochus :

« Roy de Syrie, luy dit-il, tu vois à ta mercy le roy d'arabie. Tu jouis de la gloire que le grand Alexandre a tant souhaittée et qu'il n'a jamais pu obtenir. C'est à toy de sçavoir mesnager cet excés de prosperité. Pour ce qui est de moy, je ne me pleins nullement de mon humiliation. Cette Providence eternelle, qui dispose des diademes, me commande de te presenter le mien. Le voila que je t'offre sans murmure (il le luy presenta en effect disant cela) et avec luy, ma vie et celle des miens. Contente-toy de ces victimes et consens que l'effusion de leur sang, appaise ton courroux et les manes de la deesse dont je voy la figure, si ce n'est point pour l'offencer que de croire qu'elle aime le sang. Mais, de peur de convertir tes sacrifices en des sacrileges et tes actes de religion en des actes de haine et de barbarie, pardonne, s'il te plaist, à des millions d'innocens qui ne t'ont jamais offencé. »

Mermecidez eust long temps parlé, s'il eust attendu la responce d'Antiochus car ce prince ne se souvenoit pas seulement qu'il fust devant luy, tant il avoit les sens et l'esprit occupez ailleurs.

« Et mon Dieu ! s'écria la reine inconnue, à quoy donc pensoit-il ?

- Il pensoit bien ailleurs, reprit Amasis. Il s'estoit si fixement attaché à la consideration de Cytherée[2004], qu'estant demeuré comme enchanté en la regardant, il n'avoit plus de memoire pour tout le reste des choses.

- Ô Dieu ! C'est fait du pauvre Antiochus !, s'écria la reine inconnue.

- Vous estes prophete, luy respondit Amasis. Car le pauvre prince se perdit en la consideration de cette innocente beauté. Elle destourna la teste, comme si elle eust dessein de luy devorer un object qui luy estoit si dangereux, mais sa prudence ne reussit pas. Ce roy trop sensible, apres avoir esté ravy en la contemplation de tant de beautez, se reveilla comme en sursaut et recouvrant la veue, esblouie par l'esclat de l'object qu'il avoit trop fixement regardé, le considera derechef, comme s'il eust voulu ou connoistre d'où procedoit son esblouissement, ou luy demander par quel charme il luy avoit fait cette violance[2005]. Mais, estant forcé par cet amour naissant de tesmoisgner de l'admiration et de la reverence au lieu de demander justice, il se leva du thrône et, perdant cette orgueilleuse majesté qui luy faisoit regarder les rois mesme avec mespris, il s'abaissa jusqu'aux humilitez et aux condescendances dont la servitude est accompagnée. Il descendit en tremblant, et plus vaincu que n'estoit Mermicedez, il l'embrassa et le conjura d'avoir bon courage. Son impatience ne luy permit pas de luy en dire davantage. Il vint à la reine et, l'ayant asseurée qu'il ne violeroit point, en sa personne, l'amour qui l'obligeoit à vanger la mort d'une excellente femme, fit la mesme action que s'il eust voulu le faire lever. Mais, comme si sa main eust suivy l'intention de son cœur, par une bien amoureuse mesprise, au lieu de prendre la reine arabe, il s'avança jusques à Cytherée, et l'ayant conjurée de se souvenir de ce qu'elle estoit, fit juger à la compagnie que Mermecidez avoit trouvé le secret de vaincre celuy qui se croyoit invincible. Antiochus reconnut luy mesme son changement et pour le faire cesser, commanda au capitaine de ses gardes de remettre le jeune Mermecidez au pouvoir de son pere et de le reconduire avec les princesses jusques à Meriaba.

« Faites en mesme temps marcher tout le regiment de mes gardes, adjouta-t-il, et sans souffrir qu'il soit fait le moindre desordre, si vous ne voulez le payer de vostre teste, saisissez-vous d'une des portes de la ville et des lieux que vous jugerez les plus propres pour vous y retrancher. »

[2004] Tout au long du roman, les figures de Stratonice et Cythérée se superposent et dialoguent entre elles et sont l'une et l'autre assimilées à Vénus et à son culte.

[2005] Comme ses contemporains et les traités médicaux et moraux de son époque, Gomberville fait lui aussi allusion à la contagion oculaire ficinienne et à l'empoisonnement qu'elle génère dans le sang de l'amant.

Ce commandement ne fut pas executé, pour ce que Mermecidez, voulant se revancher de la courtoisie d'Antiochus, le conjura de faire entrer ses troupes dans Meriaba et de venir luy-mesme se rafraichir à son palais. Antiochus n'osa accepter cette offre, tant une folle imagination l'avoit changé, et neantmoins, promit à Mermecidez qu'il le verroit bien tost chez luy. Les rois se separent de cette sorte. L'Arabe retourna à sa ville avec sa suitte. Il fit publier en y entrant qu'Antiochus s'estoit adoucy et qu'il se contentoit des menaces qu'il avoit faites. Le peuple, amy des nouveautez et idolatre des choses inesperées, se mit à battre des mains, à benir la clemence du vainqueur et, se jettant dans en foule hors des portes, fut jusques au camp des Syriens les conjurer de venir se delasser dans leurs maisons. Quelques jeunes hommes qui estoient le long des retranchements, recevant ces offres avec aussi peu de prudence qu'elles leur estoient faites, se jetterent hors du camp et suivirent les Arabes. L'exemple de vingt en fit desbander cent, et ces cent-là en tirerent apres eux plus de mille. Leurs chefs n'eurent pas l'authorité de les retenir. Il fallut donner advis à Antiochus de cette licence. Il eut peur au commencement de quelque embusche. Mais sa nouvelle passion, luy faisant perdre tout à coup ce grand sens par lequel il s'estoit rendu maistre de l'Orient et du Midy, il fut bien aise de la desobeissance des siens et commanda à ses capitaines de les suivre pour empescher les desordres. Par cette licence, avant qu'il fut nuit, il y eut plus de mille Syriens dans Meriaba qui, vivant comme ils auroient fait dans les villes de Syrie, obligerent leurs hostes à ne se pas lasser de leur sejour. Antiochus, cependant, invoquoit en particulier la puissance de son ancienne deesse :

« Descend à mon secours, disoit-il, chere Stratonice. Si tu es dans le ciel, comme je le croy, tu vois bien ce qui se passe à la diminution de mon amour et de ta gloire. Viens viste, viens rompre l'enchantement qui me vole à moy-mesme aussi bien qu'à toy. Raffermis ma foy qui commence à chanceler. Arreste mon cœur sur le bord du precipice. Estouffe ces flames estrangeres et naissantes qui veulent engloutir ces feux anciens dont tu me brusles depuis tant d'années. »

Il adjousta mille autres conjurations à celle-cy, mais sa pretendue deesse ou ne les escouta point, ou n'eut pas la puissance de les exaucer. »

La reine inconnue souspira deux ou trois fois de suitte, mais n'ayant proferé aucune parole, Amasis continua ainsi son discours :

« Antiochus passa la nuit qui suivit ce jour fatal, avec plus d'inquietudes, d'irresolutions et de desseins contraires qu'il n'en avoit eu de sa vie. Lorsqu'il fut au lit, il luy sembla qu'il estoit couché sur des espines. Il ne dormit que fort peu et ses sommes

furent troublez des songes effroyables et interrompus de veilles encore plus horribles[2006]. En fin, il se leva avant le soleil et, ayant persecuté tous ses gens par des commandemens et des demandes hors de propos, il envoya dire à Mermecidez qu'il iroit disner avec luy et qu'avant que de remonter sur ses vaisseaux, il vouloit l'entretenir fort particulierement pour le commun bien de leurs affaires. L'interest d'Etat fut le pretexte de cette entreveue. Mais l'amour, et par consequent le desir de revoir Cytherée, en estoient la veritable cause. Il fut donc à Meriaba à l'heure donnée, et Mermecidez qui estoit bon, n'oublia rien ce qu'il put faire, pour obliger son hoste à ne se pas ennuyer. Apres le disné, il le mena chez la reine. Mais il n'y eust pas reçeu le contentement qu'il en esperoit, si cette princesse n'eust employé toute sa puissanceet toute son affection pour disposer Cytherée à souffrir cette importune visite. Cette jeune merveille se voyant sollicitée par de si pressantes conjurations, et considerant d'ailleurs que le salut de ses bienfaicteurs dependoit du bon visage qu'elle feroit à leur ennemy, eut cette force sur soy-mesme, de se conformer aux sentiments du prince arabe et de sacrifier apparamment ses inclinations, ses devoirs, sa foy et ses flammes innocentes à l'affermissement de leur authorité, et à la delivrance d'eux et de leurs subjects. Antiochus, donc, fut receu de la reine et de ses filles comme leur liberateur et leur roy. Pour Cytherée, elle le considera comme un grand prince qui estoit d'autant plus digne d'estre estimé qu'il sçavoit se vaincre, aussi bien qu'il sçavoit vaincre les autres et comme tel, luy fit des civilitez qui luy furent fort agreables. Il demeura trois ou quatre heures avec elle et, ne pouvant commander à son amour, en fit tant de demonstration, soit par ses discours, soit par ses regards et ses autres actions, qu'il

[2006] Caractéristique de la symptomatologie mélancolique, les veilles et songes horribles touchent par analogie et similitude les amants prostrés. En effet, au début du XVIIe siècle, « le lien entre ce « mal opiniâtre » et la mélancolie est établi : on y retrouve en effet « la nature des fausses imaginations » qui « affligent les mélancoliques hypochondriaques », l'objet d'amour « se représentant en la fausse nature sans intermission à la Phantaisie des misérables Amants ». Les amoureux sont soumis aux mêmes délires que les mélancoliques, à la même illusion des sens,les symptômes sont similaires. Déjà, dans l'*Éthique à Nicomaque*, Aristote notait combien « les individus d'humeur noire (*atra bile*) étaient sujets à la morsure du désir». dans Frédéric Gabriel, « Fictions mélancoliques : maladie d'amour, possession et subjectivités aliénées à l'époque moderne. », *Freiburger Zeitschrift für Philosophie und Theologie*, vol. 58/1, Fribourg, Université de Fribourg, 2011, p. 193-194. À la suite de Du Laurens et d'Aubéry, Jacques Ferrand explique ainsi le processus atrabilaire, dû à un asséchement du cerveau, qui génère chez les malades d'amour ces insomnies et terribles visions : « Les causes des veilles qui travaillent les amans et les rendent plus melancholiques, tristes, maigres et secs, […]sont les diverses imaginations qui coulent dans leur cerveau, et ne laissent jamais l'ame en repos, dont le cerveau devient sec et froid, outre que l'humeur melancholique, qui est naturellement froid et sec ; comme le cendre, ne se peut eslever en vapeur douce, qui relaschant par sa moicteur, et bouschant les nerfs, fasse que tout sentiment et mouvement cesse. Que si quelquefois ils sont surpris de quelque leger sommeil, que la natuure procure pour la reparation des esprits animaux, dissipés par la violence des imaginations et veilles excessives ; tel sommeil est accompagné de mille fantosmes, et des songes espouvantables, dont ils s'esveillent plus mecontents, tristes, pensifs, chagrins et craintifs, et se trouvent plus affligez du sommeil que des veiles. » dans J. Ferrand, *De la Maladie d'Amour ou Melancholie erotique*, 18 « Les causes des veilles et souspirs des amans », Paris, chez Denis Moreau, 1623, p. 103-104.

espuisa la patience de Cythérée. Je ne serois pas moins insupportable qu'il fut, si je vous representois toutes les foiblesses, les extravagances et, si je l'ose dire, les froides galanteries que la folle imagination luy fournit durant cette conversation. Il sortit d'aupres de Cytherée, tellement enflamé d'amour que, perdant tout à la fois la memoire de Stratonice, le desir de vanger sa perte, et la continuation de ses conquestes, il parut à quarante-cinq ans aussi jeune et aussi insensé qu'il auroit pu estre à vingt. Cytherée fut sa Stratonice, mais toute autre que la premiere Cytherée fut sa deesse. Cytherée fut tout l'empire à la conqueste duquel il vouloit pretendre et si la honte ne l'eust retenu, dès l'heure mesme il eust fait rompre le vain tombeau de Stratonice, esteindre toutes les lampes dont il estoit esclairé et abattre tout l'appareil funebre qui luy entretenoit le souvenir de sa mort. Mais que dis-je ? Il passa bien outre, car il porta sa fureur contre la divinité qu'il adoroit nagueres avec tant de superstition. L'inimitable statue d'Eutychidez eust perdu son plus rare ornement par la perte de sa teste, s'il se fust trouvé dans le camp, un sculpteur capable de faire une estrange metamorphose et, par une teste potiche, convertir Stratonice en Cytherée.

- Ha ! mon pere, dit en soupirant la reine inconnue, je connois maintenant qu'Antiochus n'est pas vostre amy. Veritablement, sa faute merite vostre exageration, si elle a esté tout à fait telle que vous le representez.

- Pleuts à Dieu, Madame, luy respondit Amasis, qu'elle eust esté moindre, et pleust à Dieu qu'à cette fois je fusse un imposteur, je ne serois pas obligé de vous conter mille horribles accidans dont sa passion a esté suivie. Mais, puisque vostre silence me convie à continuer nos communs deplaisirs, je vous diray que huit ou dix jours s'ecoulerent en ce premier acces de fievre amoureuse, durant lesquel, ce miserable febricitant fut bruslé jusques aux os par d'espouvantables redoublemens et eut l'esprit si extraordinairement alteré que sa frenesie faisoit pitié à ses propres ennemis. Cependant, miserable et insensé qu'il estoit, il ne vouloit point d'autres remede à son mal que son mal mesme. Il alloit cent fois le jour avaler à longs traits la poison bruslante qui augmentoit son embrazement et, quand ses plus fidelles serviteurs se presentoient devant luy pour luy apporter quelque soulagement, il les consideroit comme des empoisonneurs et des traistres qui avoient esté gagnez pour le faire perir. Plusieurs, voyant l'obstination avec laquelle ce prince rejettoit leurs advis et leurs conseils, resolurent de se taire et de laisser faire le temps. Il y en eut un toutefois moins complaisant, mais bien plus fidelle et plus genereux que les autres qui, preferant son devoir et sa foy aux considerations de sa

fortune, vint trouver Antiochus et, malgré qu'il en eust, l'obligea de l'escouter et de souffrir ses remontrances[2007] :

« Je ne pers pas le respect que je dois à mon souverain, luy dit-il, bien que je semble violer les loix et le silence qu'il m'impose. J'appelle Antiochus à Antiochus et le supplie tres humblement de faire distinction entre l'audacieuse et effronterie d'un rebelle et la respectueuse liberté d'un fidelle subject. A quoy pensez-vous, Seigneur ? Ou plustot, pourquoy ne pensez-vous plus comme vous avez fait jusques à present ? Ce ne m'est pas merveille que vous soyez capable d'amour et qu'un beau visage ait pu vous faire sentir le pouvoir de ses charmes. Je donne mesme à vostre temperament un peu trop sensible et trop tendre, tout ce qui s'est passé depuis que vous estes à Meriaba. Je sçay que vostre maladie est non seulement reelle, mais qu'elle est grande et qu'elle est dangereuse. Cela estant, il faut penser aux remedes et ne pas faire comme ces melancholiques qui, par une alteration du bon sens, s'irritent contre leur guerison et se figurent que toutes les medecines qu'on leur presente, sont autant de compositions pour avancer leur mort. Je vous avoue, Seigneur, que je m'estonne de vostre aveuglement. Pardonnez-moy, s'il vous plaist, si je parle avec tant de liberté. S'il est vray que l'amour face vostre maladie, il est vray aussi que l'amour vous en peut donner la guerison. Je dis bien davantage et asseure vostre Majesté que la guerison est en sa puissance. Vous n'avez qu'à dire : « Je veux guérir ! », et vous le serez. Celle qui vous donne tant d'inquietude et de desirs, les fera cesser, aussi tost que vous l'aurez commandé, mais possible ce ne sera pas de son consentement. Il ne s'agit pas, Seigneur, de l'intention du medecin, c'est assez que c'est remedes soient excellants. Prenez ceux qui vous sont preparez et ne vous informez point du reste. De plus, je croirois manquer à la fidelité que j'ay jurée à vostre Majesté, si je ne lui donnois advis des secrets que j'ay decouverts depuis que je suis en cette ville. Ils sont tres importans et luy seront encore plus insuportables. Mais, quelque deplaisir que vous

[2007] Maladie de l'âme qui rejaillit sur le corps, et annexée, depuis l'Antiquité, de manière plus ou moins métaphorique à la mythologie atrabilaire, l'éros malade a acquis, à travers le prisme déformant de son aînée, une thérapeutique concomitante, et parfois analogue. Outre l'expulsion des semences spermatiques prescrites depuis Galien et l'affirmation d'une pharmacopée médicamenteuse de plus en plus précise au cours des siècles, les médecins, de Paul d'Egine à Avicenne, d'Avicenne à Du Laurens, ont recours aux fins de soigner cette pathologie amoureuse à ce que Jacques Ferrand nomme « les remèdes empiriques ». Parmi eux, peuvent être cités les bains, les changements d'air, la musique, les exercices, mais surtout et encore la parole et les conseils qui en appellent à la raison de l'amant et le persuadent de la folie de sa passion. Car, tout comme pour la mélancolie, et la médecine hellénique le soulignait déjà, le traitement est sans conteste, pour les praticiens des XVIe et XVIIe siècles, plus efficace si le patient s'investit pleinement dans le processus de guérison. Voir : Jean Starobinsky, *Histoire du Traitement de la mélancolie* [...], Bâle, Laboratoires Geigy, 1960, p. 15, p. 24 ; D. Beecher et Massimo Civolella, « Les remèdes contre la manie érotique et la mélancolie érotique », dans J. Ferrand, *De la maladie d'amour ou Mélancolie érotique*, *op.cit.*, p. 139-154.

en deviez recevoir, je trahirois vostre service et ma conscience, si j'estois assez bon courtisan pour vous les tenir cachez. Sçachez donc que Cytherée ne vous voit qu'avec haine et ne vous souffre qu'avec desespoir. C'est l'interest des Arabes qui luy donne de la complaisance pour vous et qui luy fait attendre l'heure fatale où, en vous endormant de ses cajolleries et de ses promesses, elle vous fera tomber dans le piege que vos ennemis vous ont tendu. Son aversion ne procede d'aucune des causes que vous pouvez vous imaginer. Elle part d'une ancienne et violante affection que cette artificieuse a pour un estranger qu'elle nomme son frere. Elle ne vit que pour luy. Elle n'a d'yeux ny de cœur que pour luy. Tous ses desirs, toutes ses passions, toutes ses esperances sont renfermées en cet amant. Mais à quoy pensez-vous aussi que se porte ce bien-aimé pour meriter sa bonne fortune ? Il fait des choses extraordinaires. Ses actions et ses vertus surpassent la creance des hommes. C'est aussi la seconde nouvelle que j'ay à vous apprendre. Cet estranger est allé combattre vostre armée dans les montagnes de l'Arabie, et sa valeur, a esté telle qu'il a mis en fuite Amyntas, et vos autres lieutenans. Il a taillé en pieces une partie de vos troupes et qui plus est, il vient à grandes journées au secours du roy d'Arabie et traisne apres luy plus de quatre ou cinq mil prisoniers. Avant qu'il soit dix jours, vous le verrez aux portes de cette ville avec une armée victorieuse et poussée de la jalousie que vous luy donnez (car ne doutez point que Cytherée ne luy ait fait sçavoir vostre passion) autant que de la gloire qu'il a desja acquise, ou il vous obligera à donner une bataille, ou à recevoir honteusement la loy qu'il voudra vous imposer pour vous faire sortir de l'Arabie. »

À peine ce Syrien eut finy son discours, qu'Antiochus, se levant du lieu où il estoit couché, tout enflammé de colere, d'amour, et de jalousie :

« Quoy, dit-il, Cytherée aime ? Quoy un mortel l'empesche d'aimer Antiochus ? Quoy, cet homme est sur terre et je le souffre ?

- Il ne vit pas seulement ce bien heureux amant, respondit artifcieusement le Syrien, mais il mesprise votre puisance. Il met vos armées en pieces. Il se vante de vous chasser de l'Arabie et de porter la guerre jusques dans Antioche. »

Le furieux Antiochus excité, transporté, que diray-je, devenu enragé par le venin de ces paroles, fulmine, desespere, crie aux armes et, comme s'il eust absolument perdu le peu de raison qui luy restoit, met l'espée à la main, sort de sa chambre et se presente dans la grande sale de son departement, de la mesme façon qu'il eust esté obligé d'y paroistre, si effectivement son rival l'y eust attendu pour le combattre. Celuy qui avoit excité ce grand orage eut bien de la peine à le calmer. Il suivit Antiochus et, le voyant prest à faire

esclatter sa fureur et son extravagance devant toute la court arabe, il se jette à ses piés et le conjure de ne rien faire qui puisse oster à ces peuples nouvellement vaincus la grande opinion qu'ils avoient de sa vertu, de considerer l'estat, et le lieu où il est, et de se representer, que ceux qui trembloient en les croyant plus que mortel, à cause des merveilles de sa vie, seroient les premiers à le mespriser, lorsqu'ils viendroient à connoistre qu'il estoit comme les autres hommes, subject aux foiblesses et aux deffauts de l'humanité. Qu'il estoit bien juste qu'il eust le ressentiment qu'il avoit et bien digne de luy qu'il ne laissast pas dormir davantage ny la grandeur de son courage, ny la bonne fortune qui luy avoit donné la moitié du monde. Mais qu'il devoit se servir de l'une et de l'autre avec prudence, et les employer avec autant de dignité et de preparation qu'il avoit fait jusques là.

« Tu as raison, luy respondit Antiochus, il ne faut pas que je croye la passion qui te contredit. Elle ne m'est pas si fidelle que tu m'as tousjours esté. Elle fait mon repos aussi bien que mes troubles et ne me promets pas moins de douceurs qu'elle me fait gouster d'amertumes. » Ayant dit ces puerilitez d'amoureux, il commanda aux Syriens de faire assembler tous les chefs de son armée et de les conduire à sa chambre aussi tost qu'il seroit retiré. » […]

Le récit de Callisthène et Amasis se prolonge. Il conte les évènements provoqués par la jalousie d'Antiochus envers Araxez : la lutte au corps à corps et jusqu'à l'épuisement d'Antiochus avec ce jeune prince, le feint emprisonnement du rival, les cérémonies fastueuses d'Antioche consacrant le sacrifice du jeune ennemi et l'hymen espéré avec Cytherée, le tremblement de terre manifestation de la colère des Dieux, la fuite de la jeune princesse vers Chypre, l'homérique bataille des deux jeunes amants contre le funeste serpent de l'île, leurs retrouvailles et leur séparation, le rapt de Cytherée par des pirates. La narration de Callisthène et Amasis se termine avec l'arrivée d'Araxez sur les rives de Patare. L'intrigue principale reprend son cours. Après avoir triomphé du sanguinaire Taurus, Araxez, de la Cilicie à Damas, de son séjour chez l'Hermite Jephté à Jérusalem, de Tyr à Laodicée, poursuit l'insatiable quête de sa bien-aimée, que désormais il sait vivante. Prêt à partir pour Antioche (où se trouve Cytherée, qui s'y était rendue pour le délivrer des persécutions du roi Antiochus), il rencontre son vieil ami Eufrate à Laodicée. Pour le dissuader de s'abandonner à l'ennemi, Eufrate le met en garde contre la fourberie d'Antiochus, lui rapportant l'aveuglante passion du roi

séleucide pour Cytherée. En effet, lorsque ce monarque syrien se remémore le doux souvenir de la princesse, il tombe dans une profonde langueur.

[...] Eufrate reprenant son discours[2008] :

« Si tost, dit-il, qu'Antiochus fut entierement guery en une partie de soy-mesme, il fut atteint en l'autre d'une maladie prodigieuse[2009], mais qui n'estoit pas nouvelle. Car le souvenir de Cytherée luy r'ouvrit toutes les playes que le temps sembloit avoir fermées. II envoya de toutes parts pour apprendre ce qu'elle estoit devenue et fut si peu raisonnable qu'il se persuada que, s'il vous avoit une fois en sa puissance, vous luy cederiez volontairement la possession de cette princesse. Tous ses capitaines furent fort offencez de ce renouvellement d'une si fascheuse passion et, ayant vainement epuisé tous leurs esprits et leurs raisonnemens, se persuaderent que ce mal venoit de plus haut et qu'il fallait aussi recourir à des medecins plus expers que les medecins mortels. Ils s'asemblerent donc secrettement au temple de la deesse syrienne et, ayant consulté le grand prestre sur la maladie d'Antiochus, il les renvoya avec promesse, qu'avant que le mois où nous sommes fust passé, Antiochus, d'une façon ou d'autre, seroit delivré du

[2008] Texte établi d'après l'exemplaire conservé à l'Arsenal de Marin Le Roy de Gomberville, *La Cytherée*, IV, A madame la duchesse de Lorraine, 1ère [-4ème] partie. 2ème édition, revue, corrigée, et augmentée, Paris, Augustin Courbé, 1642 [8-BL-20928 (4)], 2e partie, t.4, p. 433- 437.

[2009] D'après la théorie platonicienne qui opère une dichotomie entre l'amour pur, représenté par Aphrodite Uranie, et l'amour sexuel et maladif, représenté par Aphrodite Pandémie, la passion érotique était alors considérée, par la vulgate antique, comme une maladie d'origine divine qui détruit l'esprit. Aux XVIe et XVIIe siècles, cette théorie est d'autant plus répandue que, sous l'influence de la démonologie et des théories théologiques, la mélancolie érotique était perçue comme une manifestation du diable ou des démons (incubes et succubes). Dans le monde gréco-latin, et comme en un lointain écho, religion et guérison étaient intimement liées puisque les dieux pouvaient tout aussi bien punir les hommes en leur affligeant quelques maladies ou les guérir. Très vite, les sanctuaires d'Apollon et d'Askléipos ont eu, de la sorte, une fonction thérapeutique où les malades venaient se purifier. Alors que médecine et religion de l'Antiquité jusqu'au milieu du XVIe siècle cohabitent sans trop de heurts apparents, l'opposition entre Jean Wier et Jean Bodin créent une scission durable entre les médecins et l'Eglise. En effet, avant la publication du *De praestigiis damonum* en 1563 et de sa réplique en 1580, le *De magnorum daemononomania*, « chacun agissaient dans sa sphère respective pour tenter de réprimer les comportements sexuels excessifs ; les uns libéraient l'âme des tourments de la chair et du diable par l'intermédiaire des prières et des pénitences, les autres traitaient les causes physiologiques des appétits érotiques selon les principes de la médecine ». Cependant, à la suite de cette querelle, le conflit est ouvert et « du point de vue des inquisiteurs, non seulement ces personnes étaient des hérétiques qui entretenaient des relations charnelles avec le diable ou qui engageaient des services pour déranger les autres, mais étaient aussi hérétiques celles qui déniaient la possibilité de telles activités». dans D. Beecher et M. Ciavolella, « Eros et les sciences occultes », dans *Éros et Antéros*, *op.cit*., p.106. Sur tout cela, voir : Pierre Debord, *Aspects sociaux et économiques de la vie religieuse dans l'Anatolie gréco-romaine*, Leyde, E. J. Brill, 1982, p.27-28 ; Marie-Paule Duminil, « La mélancolie amoureuse dans l'Antiquité », art.cité et Nicole Jacques-Chaquin, « Représentation du corps sorcier à l'âge classique », p. 201-222 dans J. Céard (dir.), *La Folie et le Corps*, *op.cit*., p. 91-109; Jacques Jouanna, « Hippocrate de Cos et le Sacré », dans *Journal des savants*, 1, Paris, Académie des Belles Lettres, 1989, p. 3-22 : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/jds_0021-8103_1989_num_1_1_1520; P. Dandrey, *Sganarelle et la médecine ou De la mélancolie érotique*, *op.cit*., p.476-477 ; D. Beecher et M.Ciavolella, *op.cit*., p.53-59 , p.68, p.99-112.

mauvais genie dont il estoit tourmenté. Un terme si court consola ces fidelles subjets et leur fit patiamment attendre le moment fatal de la guerison de leur prince. Luy, cependant, agité continuellement de la violance de son mal, recheut effectivement dans un autre tres dangereux. Il tomba en langueur et, la nuit estant espouvanté par des songes horribles, et le jour par des inquietudes et des melancolies effroyables, mit en grand'peine, tous ceux qui avoient à respondre de sa santé. Les remedes empiroient son mal car, comme le corps estoient incapable de toute sorte de medecines, l'esprit aussi l'estoit de toute sorte de conseils. Ce pauvre prince defailloit à veue d'œil et s'offençoit contre ceux qui luy vouloient persuader de se divertir. Tout le plaisir qui luy restoit estoit ou de raconter ses visions et ses songes, ou de resver, jusqu'au transport, aux beautez de Cytherée. Tantost il disoit que Stratonice luy estoit apparue plus belle qu'elle n'estoit quand le roy son pere fut si bon de la luy abandonner et qu'elle luy avoit promis que, bien tost, elle le feroit pere du plus glorieux prince du monde ; tantost il contoit que Cytherée plaintive, abbatue et suppliante luy embrassoit les genoux et le supplioit, les larmes aux yeux, ou de luy oster la vie, ou de luy donner pour mary, le fils que Stratonice luy avoit promis. Je ne serois gueres plus sage que beaucoup d'autres, si je vous rompois l'esprit de toutes ces resveries. Trouvez bon, s'il vous plaist, que je les remette à un temps moins fascheux et vous dis que le mal d'Antiochus vint à cette extremité que les medecins souhaitterent qu'il eust encore toutes ses blessures et qu'il fust guery de cette douleur interieure. En fin, estans desesperez de sa guerison, ils cederent aux sollicitations de ceux qui vouloient que des remedes ordinaires, on passast aux extraordinaires. Les prestres furent assemblez, les sacrifices resolus et les processions publiques enjointes par toutes les villes de Syrie. » [...]

Le vieil Eufrate raconte encore à Araxez qu'à la fin des cérémonies et des sacrifices, un sinistre oracle avait été rendu. Cet oracle l'avait désigné, lui, prince d'Arabie, le condamnant à sacrifier sa vie pour le salut d'Antiochus. Zénobias, son ancien bienfaiteur, lui avait confirmé cet oracle et demandé d'avertir Araxez du péril encouru, s'il venait à tomber entre les mains du roi séleucide. Malgré les exhortations d'Eufrate, Araxez part à Antioche se livrer à l'ennemi pour rejoindre l'objet de son irrépressible passion. Accueilli avec bienveillance et amitié par Antiochus, il retrouve la belle Cytherée dans son palais. Le roi les promet tous deux l'un à l'autre. Mais en dépit de ces belles promesses, Araxez reste la victime désignée du sacrifice. Vaillant et résolu, le jour fatidique, il se dirige vers la mort. Au cours des fastueuses cérémonies, la vieille

prêtresse du culte de la suprême Atergatis, obéissant aux ordres de la déesse, s'oppose à l'accomplissement de nuit du sacrifice. Il est ainsi reporté au lendemain. Antiochus, ravi, ordonne alors la remise en liberté d'Araxez et de Cytherée. Au moment où le grand prêtre se dispose à admonester Antiochus pour cette action inconsidérée, un bruit inattendu de clairons et de trompettes se fait entendre. Le maître des cérémonies annonce au roi que quatre personnes de sang royal souhaitent s'entretenir avec lui. Parmi elles se trouve une reine, bientôt reconnue comme Stratonice, épouse d'Antiochus et mère d'Araxez, qui prend la parole pour conter les aléas de sa destinée.

[…] Un bruit inopiné de clairons[2010], de trompettes, et d'autres instruments d'airain reveilla l'attention de toute l'assemblée. Antiochus demande à tous ses officiers la cause de ce bruit. Mais, pendant qu'il s'inquiete et doute de ce que ce peut estre, le grand maistre des ceremonies arrive, qui donne advis au roy qu'il s'est presenté à la principale entrée de l'amphiteatre une grande machine en forme d'un char de triomphe, trainée par six elephans, et enrichie de tout ce que l'art peut employer de plus precieux ; que sur ce char, il y avoit quatre personnes qui ne vouloient pas estre connues et qui, neantmoins par leurs couronnes, faisoient assez connoistre ce qu'elle estoient ; qu'elle le supplioient de leur permettre d'entrer en amphiteatre et leur donner le temps de luy faire entendre la cause de leur venue. Antiochus n'eut pas plustost ouy ce rapport que, tout impatient, tout empressé et tout emeu, il commanda que vitement on fist entrer ces princes et, ayant envoyé une partie de ses officiers au- devant :

« Assurez-vous, dit-il, s'adressant au pontif, que les dieux seront ponctuels en leurs promesses et que cette journée ne s'achevera pas sans que nous soyons tous egalement satisfaits. Pendant qu'il parle ainsi, le superbe chariot paroist dans l'amphiteatre et, recevant du grand nombre de lumieres dont il estoit environné, un esclat, qu'il n'auroit pas eu de jour, excita un nouveau tumulte et une confusion extraordinaire. Chacun se demande ce que ce peut estre et personne n'estant preparé à cette nouveauté, il n'y a ny petit ny grand qui ne se mette en peine pour en estre eclaircy. Cependant, les six elephans font rouler cette grande machine entre les barrieres qui ferment la place des combats. Antiochus se trouble en la voyant et son agitation augmente à mesure qu'elle approche. En fin, elle arrive vis-à-vis du dôme. Ses conducteurs arrestent leurs elephans

[2010] Texte établi d'après l'exemplaire conservé à l'Arsenal de Marin Le Roy de Gomberville, *La Cytherée*, IV, *op.cit.*, II[e] partie, t.4, p. 636-652.

et la machine, ayant comme esté imperceptiblement detachée, coule dans cette enfonçeure qui forment les deux escaliers du dôme, de telle sorte que les princes, qui y sont portez non seulement, se trouvent à la mesme hauteur qu'estoit Antiochus, mais si proches de luy qu'ils n'en sont separez que par la balustrade qui ferme le devant du dôme. Ils baisserent fort profondement leurs testes couronnées et, ayant donné le temps à toute la compagnie de satisfaire son admiration et mettre fin à son tumulte, tesmoignerent par leurs actions qu'ils estoit necessaire de les ouir promptement. Antiochus, qui n'avoit pas moins d'envie de les entendre que les autres en avoient de parler, les pria de luy dire ce qui les amenoit et d'attendre de sa part tout ce qui se pouvoit esperer d'un roy qui faisoit profession d'estre juste. Les princes inconnus, s'estant derechef humiliez, prierent Antiochus de ne se point ennuyer s'ils estoient plus longs à parler que l'heure et le lieu ne leur sembloient permettre et à ce mot, trois des quatre s'estant imposé silence, l'autre prit ainsi la parole :

« Bien que le hazard seul nous ait assemblez et que ce soit depuis fort peu de temps que nous ayons connoissance les uns des autres, toutefois, Seigneur, cet esprit eternel qui regne absolument sur les fortunes du monde, a si estroitement conjoint les nostres et fait une mesme avanture de nos differentes avantures, qu'encore que je ne me sois proposé que de vous raconter ma vie, il faudra toutefois que je vous entretienne de celle des princes qui m'accompagnent. Mais avant que de vous affliger par le récit de mes disgraces, il faut que je die à vostre Majesté, Seigneur, que je me jette à ses pieds pour luy demander justice d'un des plus grands rois du monde et le conjurer de suspendre ses alliances et ses interest pour s'acquitter dignement de ce à quoy oblige la haute qualité juste. Preparez vous donc, grand Monarque, à vanger une pauvre abandonnée des violences d'un cruel usurpateur. Mais, Seigneur, c'est faire injure à la grandeur de vostre ame de la solliciter avecque art. Les belles paroles sont superflues pour ceux que la vertu tient dans une continuelle disposition à bien faire. Cela estant, je vous declare, Seigneur, que je suis née princesse et qu'une des plus belles parties du monde a esté le partage de mes predecesseurs. L'Arabie sçait mon nom ; et j'ose dire que vous regnés sur peu de peuples ausquels il n'ait tousjours esté venerable. Mon pere, vaillant et heureux, estendit, par des conquestes admirables, le patrimoine de ses ayeuls et, bien que la fortune ne luy ait pas tousjours esté favorable, il s'est pu vanter que, toute sa vie, il a triomphé de la fortune. Pendant que les prosperitez luy arrivoient comme en foule et sembloient se presser à l'entrée de son palais, je luy fus donnée, à ce qu'il a dit plusieurs fois, pour le comble et la perfection de ses felicitez. La nature me fit belle et les dieux ne voulurent pas

me deshonorer cette agreable habitation par un hoste qui en fust indigne. Je veux dire qu'ils joignirent un peu d'esprit à un peu de beauté et, dès mon âge le plus tendre, me rendirent capable des choses les plus solides. Le temps fit en moy ce qu'il a coustume de faire en toutes choses. Il me porta comme insensiblement de l'enfance à la jeunesse, et la renommée, se figurant que j'estoit digne de luy donner de l'exercice, vola d'un royaume à l'autre et publia par toutes les courts que le prince se pourroit bien vanter d'estre veritablement grand qui se rendroit maistre de ma liberté. L'Europe n'a point de rois qui, à ce bruit, ne se preparassent à cette conqueste. Les potentats de l'Afrique tesmoignerent la mesme envie et les grands monarques de l'Asie ne dedaignerent pas de s'engager en cette entreprise. Mais je ne pouvois estre qu'à un seul, et ma bonne fortune voulut que celuy qui m'obtint estoit le plus grand de tous en merite, comme il l'estoit en puissance. Me voila d'une princesse particuliere, couronnée reine des plus belles provinces de l'Asie[2011]. Il faut que j'avoue que mon bon heur ne finit pas au jour de mes nopces. Je fus aussi heureuse mariée que je l'avois esté fille. Le roy, mon Seigneur, me tesmoigna jamais qu'il estoit le plus grand des hommes que par l'exces incroyables des graces et des faveurs dont il me fut prodigue. Mais, les dieux, qui avoient resolu de faire un prodige de ma bonne fortune, ne furent pas contens de la voir au-delà de tous les exemples de la felicité humaine. Ils voulurent y adjouster quelque chose de plus que l'extremité et, pour faire ce miracle, ils employerent ce qu'il y avoit de plus excellent et de plus merveilleux dans le monde. Un jeune prince, beau comme le dieu duquel il estoit descendu, spirituel comme luy, et plus vaillant que les anciens demy-dieux, fut, si j'oze dire ainsi, la superbe machine dont les destins se servirent pour eslever une femme mortelle à la condition des deesses. Ce heros me regarda, me crut plus belle que je n'estois et print tant d'amour pour moy que, dès le premier jour de sa passion, il se vit reduit à la necessité ou de mourir, ou de me posseder. Mais, considerant que le moindre des obstacles qui s'opposoient à son contentement, ne pouvoit estre surmonté par un homme, il se resolut au silence et en mesme temps à la mort. Avant cette resolution, ses excellentes qualitez l'avoient flatté de l'esperance de me vaincre. Mais, ma vertu luy faisant connoistre combien son esperance estoit vaine et d'ailleurs, son devoir la luy reprochant comme un crime :

« Mourons, dit-il en luy-mesme, puisqu'il n'y a que la mort qui puisse guerir nostre mal et conserver nostre innocence. »

[2011] Plut., *Dem*., 31, 5 ; 32 et 38,2 ; Appien, *Syr*., 57, 295 et 59, 309.

Il se prepare donc à la mort. Son esprit, consommé d'un feu qu'il n'osoit faire paroistre, en tourne toute la violence contre son corps et, le desseichant peu à peu, le reduit à un tel point qu'il ne fallait que le montrer aux ames les plus cruelles et les plus insensibles pour leur donner des mouvemens de pitié. »

Antiochus interrompit la princesse qui parloit par un grand cry qui luy eschapa et, se parlant en soy-mesme :

« Souviens toy, Antiochus, dit-il, des plus belle avantures de ta vie. Et tu ne trouveras rien de nouveau en ce que l'on te raconte. »

La princesse inconnue, l'ayant supplié tres humblement de luy donner toute l'audiance qu'il luy avoit promise et l'ayat obtenue, continua son discours en ces termes :

« La maladie de ce jeune heros, ayant espuisé les remedes ordinaires et extraordinaires, reduisit le roy, son pere, à un estat presque aussi deplorable que le sien. Il declara à tous les officiers de sa couronne qu'il ne vouloit point survivre à son fils et qu'ils devoient travailler, par toutes sortes de voyes, à se conserver ce jeune prince, ou de se resoudre à en perdre deux en mesme jour. Cette declaration obligea tous ceux qui aimoient la maison royale de faire tous leurs efforts pour la conserver. Parmy mille efforts inutiles et mille projets vainement executez, il y eut un grand philosophe qui, par ses speculations, trouva le secret de sauver le pere et le fils. Il visita plusieurs fois le prince amoureux, consulta les mouvemens de son ame aussi bien que celuy de son poux et, par une experience admirable, connoissant que j'estois la cause de la mort de ce prince, il jugea en mesme temps que je la pouvois estre de sa resurrection. Il fut donc trouver le pere qui perissoit en la perte de son fils et, luy ayant supposé une passion qui n'estoit point, obligea ce grand monarque à preparer luy-mesme le remede qui devoit sauver la vie de son fils. Je ne vous diray point maintenant les discours qu'ils eurent ensemble. L'Histoire de Syrie vous fournit un exemple tout pareil à celuy que je raconte. C'est assez que vous sçachiez que, le roy, mon Seigneur, connoissant qu'il ne pouvoit sauver son fils, s'il ne preferoit l'affection d'un pere à l'amour d'un mary, fut assez puissant sur sa propre volonté pour renoncer à ses plaisirs et vaincre une passion qu'il croyoit luy-mesme invincible. Il me vint trouver pour me descouvrir quelque chose de son intention, mais à peine m'eut-il veue que, transporté de son amour :

« Je le veux, s'ecria-t-il, mais je ne le puis. »

Et se tournant d'une autre costé :

« Belle Princesse, me dit-il, sans me regarder, il depend de vostre chois ou de sauver le pere et le fils, ou de les perdre tous deux aujourd'huy. »

Il ne luy fut pas possible de m'en dire davantage. Il s'en alla tout couvert de larmes et tout hors de soy et, peu de temps apres, m'envoya son grand philosophe pour me faire resoudre à ce dont il n'avoit pu me parler. Je fis en cette occasion ce qu'une femme d'honneur devoit faire. Je sacrifiay ma volonté pour le salut de mon espoux et devins, peu de temps apres, belle fille de celuy dont j'avois esté la femme. »

A ce mot, Antiochus fit un second cry, et se respondant asseurement, s'ecria-t-il :

« C'est elle et je suis aveugle, si je ne voy une vérité plus claire que le soleil. »

La princesse inconnue ne fit pas semblant d'ouir Antiochus et, continuant son discours :

« Si mon premier mariage, dit-elle, avoit esté un continuel bon heur, il faut que j'avoue que le second fut quelque chose de plus. Si le pere m'avoit aimée, je ne diray rien avec exaggeration, quand je diray que le fils m'idolatra et que, par un exces d'amour qui donna de la jalousie aux dieux, il eut plus de zele pour moy que pour les mysteres de sa religion. Je sentis aussi bien tost, les effets du secret courroux des dieux. » […]

Stratonice poursuit le récit de ses tristes aventures. Suite à la prise d'Antioche par les barbares, elle est réduite à la condition d'esclave et doit dissimuler sa grossesse aux yeux de son maître. Ce dernier a en effet ordonné que tous les enfants mâles soient tués. Son eunuque dévoué sauve l'enfant pendant qu'elle échappe à l'emprise de son cruel propriétaire. Elle connaît alors mille adversités, dont la plus grande sera le fait d'apprendre qu'Antiochus est tombé amoureux d'une autre beauté qu'elle. Mais avant de reconquérir son époux, elle souhaite retrouver son fils abandonné dans le malheur. Elle ne lui a pas donné de nom, mais Zénobias, qui a recueilli l'enfant des mains de l'eunuque agonisant, doit avoir en sa possession l'épée qui permettra de l'identifier. Antiochus ordonne d'apporter l'épée, qui révèlera que la reine présente est bien la reine seleucide Stratonice, et qu'Araxez est le fils d'Antiochus et de Stratonice.

[…] À peine la princesse eut achevé cette embarassante explication que le prince des prestres apporta l'espée fatale[2012]. Antiochus la prit et la presenta à la reine[2013]. Elle la

[2012] Texte établi d'après l'exemplaire conservé à l'Arsenal de Marin Le Roy de Gomberville, *La Cytherée*, op.cit., II[e] partie, vol.4, Livre VI, p. 713-723.

[2013] Caractéristique de la fiction narrative grecque, les scènes de reconnaissance jalonnent les récits romanesques de l'ère baroque. «On trouve par ailleurs dans le roman grec, au cours des pérégrinations des protagonistes, de nombreuses scènes de reconnaissance qui renvoient plutôt à la tragédie et se font sans le secours d'objets ou de signes particuliers ; seul le roman d'Héliodore (et celui de Longus) est construit sur une histoire de familles riches, exposés avec des objets précieux qui leur permettent, à la fin, d'être

baisa en la recevant et, tirant de son col un cordon, au bout duquel pendoit comme un petit morceau de fer :

«Ô ! chere et precieuse clef, dit-elle, bien haut, que je conserve avec tant de soin depuis vingt années. Ouvre, ouvre le thresor que tu tiens caché et me rends la plus heureuse des meres. » En disant cela, elle defit avec peine un bouton qui estoit sur le pommeau de l'espée et, ayant mis sa visse dedans le pommeau, toucha certains ressors qui, s'ouvrant à force, separerent la lame de la poignée et, en mesme temps, firent voir que cette lame estoit doublée. La princesse en presenta la moitié à Antiochus et le supplia de lire ce que son fidelle eunuque avoit gravé dessus. Ce roy se fit apporter force lumieres et, tout tremblant, courut des yeux les caracteres grecs qui y estoient empreints, mais il n'eut jamais la force de lire haut. Il se mit à faire des admirations et tendit l'espée au Souverain Pontife. Ce Saint-Homme me ravy de voir les choses succeder si heureusement, print la lame et lut distinctement ces paroles :

Ta Stratonice est vivante, cher Antiochus. Les nouvelles de sa mort ont esté faussement publiées ; et pour t'en donner une bien certaine asseurance, elle t'envoye par son fidelle Ethiopien, le fruit precieux de ton amour que les dieux ont conservé malgré toute la rage des arabes. Reçoy ce petite prince qui est l'attente de l'Oriant et la terreur du Midy, et le regarde comme le pourtrait de ta Stratonice. Il te fera un puissant consolateur dans les desplaisirs que mon absence te donne, et me fera un ardant solliciteur pour le recouvrement de ma liberté.

Antiochus ouit la lecture de cet important secret avec de nouvelles inquietudes. Il tourna plusieurs fois les yeux sur Araxez. Plusieurs fois, il luy tendit les bras comme s'il l'eust convié à le venir embrasser et, plusieurs fois, il eut la volonté de passer de son pavillon sur le char de Stratonice. En effet, c'estoit cette incomparable princesse qui avoit ainsi deguizé son nom et sa fortune pour suivre le conseil d'Apollon patarean. Elle vit aussi accomplir jusques aux moindres particularitez de cet oracle. Car, lors que le Dieu le luy rendit, l'amour qu'Antiochus avoit pour elle, paroissoit esteinte et ne l'estoit pas toutefois. Elle regnoit encore dans l'esprit de cet illustre esclave qui, l'ayant oubliée pour

---

reconnus par leurs parents : motif souvent imité par la littérature européenne, surtout dans le roman baroque, mais aussi dans les pièces « romanesques » de Shakespeare. » dans Massimo Fusillo, *Naissance du roman*, traduit de l'italien par Marielle Abrioux, Paris, Seuil, 1991, p.52.

la princesse de Psylle, ne laissoit pas de porter ses fers et, pour ne point faire l'interprete inutilement, elle vit arriver les choses ponctuellement comme elles estoient marquées dans cet oracle. Bien qu'elles fussent à venir, Apollon, neantmoins, les avoit presentes et c'est pourquoy il parloit ainsi d'Antiochus.

ORACLE

Je le voy tout confus, ta presence l'estonne,
Il se jette à tes pieds, il te rendra ta couronne.
Et par un beau trepas fait revivre sa foy.

En effet, ce prince, apres avoir quelque temps balancé entre les sentimens de pere et de mary, fit ouvrir les portes de la balustrade qui fermoit son pavillon et, ayant fait, jetter un petit pont sur le chariot de Stratonice, fut se mettre à ses pieds, pour luy demander pardon de ses inconstances et, tout tremblant du remord de sa conscience :

« Venez, chere Stratonice, venez, luy dit-il, reprendre la place que vous avez si dignement meritée. Remontez sur un throsne qui n'est que le marchepied de vostre vertu. Mais, regnez bien plus absolument sur mon ame que vous ne regnerez sur mes peuples. Votre rivale perd pour jamais l'empire que sa beauté luy avoit acquis sur mon cœur. Elle ne pretend aussi qu'à la gloire d'estre votre fille et, par consequent, d'estre aimée de moy, comme telle. Sois donc le bien revenu, ô Amour, qui as commencé par un prodige et qui renaist par un autre. Il fallut que pour rendre à ta naissance les hommages qui luy estoient dus, un pere fist un effort prodigieux sur les propres sentimens. Il faut aujourd'huy, que pour celebrer ta resurrection, un autre pere en fasse encore un plus grand. Mais, si le premier depouilla avec joye de ce qu'il aimoit le mieux, le second renonce avec encore plus de ravissement à la beauté qui, nagueres luy estoit plus chere que l'honneur, l'empire et la vie. Publiez donc hardiment beaux et genereux esprits qui, avec une mesme equité, transmettez de siecle en siecle la gloire et la honte des princes. Publiez, di-je, qu'Antiochus, par l'exces de ses amours, a esté un fils bien fatal au repos de son pere et un pere encore plus fatal au repos de son fils. »

Stratonice laissoit parler Antiochus, pource que son transport estoit si extraordinaire qu'il ne luy permettoit pas de penser mesme à ce qu'elle avoit à faire. Comme ce prince eut espuisé son imagination, il fit approcher Araxez et, l'ayant embrassé comme son fils, le mit entre les bras de l'imperatrice, sa mere

« Madame, luy dit Antiochus, en le luy presentant, Araxez m'a bien payé la vie qu'il me doit. Car, pour une fois qu'il l'a reçeue de moy, il me l'a sauvée plus de dix.

Mais, ne tenons pas davantage suspendue la felicité du monde. Que les herauts, adjousta-t-il, se tournant vers ses officiers, publient qu'aujourd'huy la paix est rendue à l'Oriant. Que l'univers va recouvrer le siecle d'or. En un mot, que la grande Stratonice est de retour et avec elle, un prince que je croyois enveloppé dans sa perte. Que mes fidelles subjets soient les premiers advertis de cette miraculeuse avanture afin qu'ils prennent autant de part à ma joye qu'ils en ont pris à mes desplasirs. »

Ce prince, tout tendre, et tout sensible, ne se contenta pas d'avoir fait ce commandement, il se tourna vers le peuple et, faisant luy-mesme la charge de heraut, cria tant qu'il put que la reine Stratonice estoit revenue et que le prince Araxez estoit son fils. Ceux qui estoient aupres de l'eschafaut d'Antiochus ouvrent ce qu'il venoit de dire et, s'eclatans des cris de joye, coururent par l'amphitheatre annoncer que les herauts, à cause du grand bruit, ne pouvoient faire entendre. A peine cette nouvelle fut respandue par tous les endroits de l'amphitheatre, et de là, par toutes les rues d'Antioche[2014], qu'il s'esleva de tant de lieux differens des clameurs si hautes et accompagnées de tant de confusion qu'il sembloit que cette grande ville eust esté prise d'assaut par des millions de barbares, ou qu'elle allast estre renversées par un nouveau tremblement. […]

Un somptueux festin fait suite, au cours duquel le roi Mermecidez rapporte, à la demande d'Antiochus, les circonstances de sa rencontre avec Stratonice, et l'histoire tragique du jeune Mermecidez. Après une agréable soirée, les rois et les reines se quittent pour prendre quelque repos. Au petit matin, Antiochus retrouve Stratonice qui en privé lui raconte la suite de ses péripéties. Se présentant en retard, le roi s'en excuse auprès des autres monarques et, badinant, invoque le fait qu'un jeune marié n'est guère matinal. Zénobias profite de cette coquetterie royale pour évoquer le mariage d'Araxez et de Cytherée.

[…] Les princes encherirent sur cette galanterie et Zenobias, qui vouloit entamer le discours du mariage d'Araxez[2015] :

[2014] Comme Meriaba, Antioche est une cité rêvée et idéalisée appartenant pleinement à l'univers romanesque du Moyen-Orient et de l'Arabie heureuse. Toutefois, il ne semble pas absurde de la considérer comme une référence explicite à Antioche sur l'Oronte, ville, qui avec Séleucie de Piérie, Laodicée sur mer et Apamée, faisait partie de la puissante Tétrapole séleucide.

[2015] Texte établi d'après l'exemplaire conservé à l'Arsenal de Marin Le Roy de Gomberville, *La Cytherée*, IV, *op.cit.*, t.4, p. 778-779.

« Le prince, mon Seigneur, dit cet adroit courtizan, s'adressant à Antiochus, m'apprend bien qu'il n'a pas encore gousté les douceurs dont parle vostre Majesté. Car il se leve si matin qu'à peine ne peut-il attendre qu'il soit jour.

- Nous luy donnerons bien tost dequoy l'arrester au lit, reprint en riant Antiochus, pourvu que le roy et la reine de Psylle veulent agréer ce qu'Amasis a fait promettre à Cytherée. »

Psyllus, ayant sur ce discours tesmoigné sa confusion et tout ensemble sa gloire, avoua qu'il n'avoit rien à dire sur cette alliance, pource que, ne voyant point de proportion entre les parties, il seroit ridicule de la souhaitter seulement.

« Et, à bien peser la chose, adjousta-t-il, qui jamais pourra croire que le roy des rois, le maistre absolu de tant de princes et de tant de peuple, veuille s'abaisser jusquà chercher une femme à son fils unique dans la maison d'un petit roy de Psylle ? »

Antiochus rompit ce discours et dit à Psyllus que leurs enfans estoient nez pour l'un pour l'autre. » […]

Le faste des festivités religieuses n'a d'égal que celui des réjouissances profanes. Alors que tous assistent aux jeux du cirque, la splendeur du spectacle est interrompue par l'inégal combat opposant un courageux chevalier à un féroce serpent, avide de sang et de chair humaine. Désespérée, son amante s'interpose et se donne toute entière au serpent. Le chevalier et la frêle demoiselle sont ainsi à la merci de cet animal sanguinaire. Remplis de pitié, et exerçant de mystérieux pouvoirs, le roi Psyllus et sa fille Arsinoé les libèrent de la terrible bête. Araxez, désormais appelé Séleucus, reconnaît en ces jeunes gens la Bérénice qu'il a rencontrée chez l'Hermite Jephté, et son amant Cléarque. Il demande leur grâce au roi, qui naturellement la leur accorde. Bérénice ayant raconté son histoire à la reine Stratonice, les rois et les reines se réjouissent de cet heureux dénouement et les hérauts annoncent avec solennité le mariage d'Araxez-Seleucus et de Cytherée.

[…] Un peu avant le soleil couché, vingt-quatre herauts[2016], vestus d'or et de pourpre, et montez sur de superbes chevaux, enttrerent dans l'amphitheatre environnez de leurs trompettes et, apres qu'un profond silence eut succedé à un bruit extraordinaire, ils leverent leur sceptre d'or, publirent en divers endroits de l'amphitheatre que le grand

[2016] Texte établi d'après l'exemplaire conservé à l'Arsenal de Marin Le Roy de Gomberville, *La Cytherée*, *op.cit.*, IV, t.4, p. 806-808.

Araxez-Seleucus, roy des Arabies, estoit seul et legitime fils d'Antiochus et de Stratonice ; que l'empire d'Oriant estoit du consentement des rois et des peuples, joint à celuy du Midy. Ils firent une pause apres cette declaration et, incontinent apres, ils firent sçavoir que la princesse Cytherée, fille de Psyllus, roy des Scythes, estoit femmes de Seleucus et que, pour la celebration de leur alliance, le roy commandoit qu'on eust vingt jours durant à faire une feste continuelle. Antiochus se leva si tost que les herauts eurent finy et, ayant pris Cytherée par la main :

« Allons, ma belle-fille, luy dit-il, obeit à la voix des herauts. »

Les reines, les rois et les princes suivirent leur souverain avec la mesme intention et, dès le jour mesme, le grand Araxes-Seleucus fut mis en possession de ce tresor enchanté pour lequel, en l'espace de dix ans, il avoit soufert mille travaux, couru mille dangers et donné mille batailles.

Fin de la Cytherée.

Lazare Meyssonnier

TRAICTÉ DES MALADIES EXTRAORDINAIRES ET NOUVELLES

Chapitre VII[2017]

De diverses especes de folie,
et particulierement de celle qui accompagne la
passion erotique,
ou le mal d'amour.

[…] C'est en ce genre d'extravagans où nous avons rangé les malades amoureux[2018], lesquels aussi sont tristes, si ce n'est lors qu'on leur parle du sujet de leur amour. Car l'esprit animal venant à s'exalter en cette idée, appliquée à d'autre qui luy sont agréables (car il faut remarquer que l'esprit animal se plait à tout ce qui est bon, et se deplait en tout ce qui est mal, j'en diray les raisons ailleurs, cela estant autant de la philologie, que de la philosophie), il attaque là l'esprit ignée contenu dans les arteres voisines qui y montent du cœur, d'où vient que s'excitant par ce moyen comme le feu par le vent du soufflet, le poulx se hausse, et devient fort et vite, variant en un moment, comme le remarqua Erasistrate au fils de Seleucus amoureux de sa belle-mère Stratonice, qui faillit à en mourir, et Galien en la femme de Boece languissante d'amour pour le baladin Pylades. Aussi les philtres principaux en troublant l'esprit induisent l'amour, et augmentant la chaleur et la secheresse dans le corps produisent une incineration melancholique propre à rendre amoureux. D'où vient que le pauvre Lucrece mourut insensé ayant pris de ses breuvages, et que cette pucelle à qui Basile en avoit fait donner, crioit et se tourmentoit pour le voir comme enragée, de mesme celle de laquelle S. Hierosme escrit en la vie de S. Hilarion. Et veritablement ce sont la plus part des venins qui s'emploient pour cet effet, selon le récit des poetes, et de quelques philosophes, mesme de quelques vieux livres penitentiaux, ou des cas de conscience, allerguez par Delrio en ses *Recherches magiques*. Ces simples troublans l'esprit animal, en depravant l'esprit vital qui l'emeut, sont tout ce desordre selon mesme ce qui s'est peu voir cy-dessus de ces filles pucelles picquées par la tarente. Car pour ce qui arrive par l'abus des choses sacrées en plusieurs façons tres impies, et tres execrables, alleguées par le Jurisconsulte Grillaud, traittant des sortileges, par le Theologien Bossius parlant du

[2017] Texte établi d'après Lazare Meyssonnier, *Traicté des maladies extraordinaires et nouvelles, tiré d'une doctrine rare et curieuse, digne d'estre connue des beaux esprits de ce temps*, 7, Lyon, C. Prost, 1643, p.60-62.
[2018] Les « hypochondriaques ».

miracle qui arriva en la Marche d'Ancone, dans la Chronique du prestre Suffridus, et par Sprengerus Cuspinian, Lelohyerus, et autres, j'estime que les esprits malins qui ont la connoissance desdites drogues le peuvent supposer ou immediatement, ou mediatement par le moyen des sorciers, le reste (j'entends les superstitions alleguées, et impietez) ne servant que de pact et de signes entre le Diable et son valet l'Enchanteur ; mesme les demons qui sont des esprits, se pouvans introduire (Dieu le permettant ainsi) dans le corps des personnes, peuvent eux-mesmes esmouvoir et fixer ces idees et especes par la science, qu'ils ont beaucoup plus accomplie que les hommes des choses naturelles, et de leur action et vertu. Je ne pense pas qu'il soit trop difficile de rendre raison des autres accidens, desquels tous les praticiens font mention, apres ce que j'ay dit jusques icy. C'est pourquoy il est temps de traiter du moyen de guerir ces pauvres affligez. […]

Girolamo Bardi

MEDICUS POLITICO-CATHOLICUS

Le Médecin politico-catholique

1150

APPENDICULA IV[2019].

Di animi passionibus, et quas vires habeant in corpus ubi aliqua scitu non indigna.

[…] Ab insano amore qui nescit plurimos non tam animo laborasse quam corpore [2020]? Vide D. Greg. *Lib.4.moral. cap.30. et lib.3.dialog. c.* 24. Indicat id Amnon qui ex amore Thamar aegrotasse traditur *lib.2. Reg.13*. et Seleuci filius, de quo Plutarc. in *Demetrio,* et Val. Max**. *l.5.* c.7.** de qua re multa Abul. in *cap. 13. Reg. l.2. q.19*. Ob id Jamblic *de mysterius. Daemones,* inquit : « *Sua corpus praesentia gravant, morbique affligunt.* » *;* quia scilicet moerorem ac tristiam inducunt, inferni germina praecipua, desperationem, timorem, vitae odium, et mille terriculamenta, quibus veluti aquila apud inferos Titii jecur arrodere non cessat praestigiator ille. […]

[2019] Texte latin établi d'après Girolamo Bardi, *Le Médecin politico-catholique* […] (*Medicus politico-catholicus* […]), Gênes, Jo. Mariae Farroni, 1643, p. 310-311.
[2020] [*Amoris qualis, et quanta passio*.]

1152

Giulio Cesare Benedetti

EPISTOLAE MEDICINALES

Épîtres médicales

1154

Quod Amore non raro deliri fiant homines[2021], *et quomodo.*

Ad Illustrissimum, et Reverendissimum Dominum
D. Carolum Montecarinum Sacrae Concistoria-
Lis Aulae Aduocatum, et Romani Stu-
dii Rhectorem deputatum.

Epist.V.

SYNTOMIA.

[…] Quid enim non efficiat amor? An non ipse insanos reddit homines ? Sic certe. En Plautus id probat aiendo : «*Homo amore insanit*.»,quod Seneca aiendo : « *Amor formae rationis oblivio est, et insaniae proximus.* » Quam insaniam Didonem esse expertam dixit Virgil. *4. Aeneid.* :

Uritur infaelix Dido, totaque vagatur
Urbe furens.

Ex amore insaniam expertus est Lucretius poeta epicureus, qui eodem amore mortem sibi conscivit, ut narrat Coelius Rhodiginus *lib.9.* Indeque de ipso loquens Politianus dixit :

Mox ferro occubuit, sic mentem amiserat omnem.

Quinimo Lucius Vitellius Imperator effere mancipii filiae amore concrematus in insaniam irrupit, sicque ut refert Valleriola *libro 2. Observ.7.* Alceste Peliae filia pro viro suo perire nimio ardore conflagrans sibi sua sit ; sicque non magis infelix Thisbe ditexit amantem, ut Stroza innuit. praet. ipse Paris nuda fertur periisse lacaena, quum Menelao fugeret e thalamo ; sic Hemon Antigonae a Creore re trucidatae amasius ejus mortem, unaque amorem proprio sanguine funeravit, unde *Propert. lib.2* :

Quid? Non Antigones tumulo Boetius Hemon
Saucius ipse suo corruit ense latus.

[2021] Texte latin établi d'après Giulo Cesare Benedetti, *Epîtres médicales* (*Epistolarum medicinalium libri decem* […] *auctore Julio Caesare Benedicto*), 5, Rome, Andrea Fei, 1649, p.382-383.

Sic Cyampus Thessalus, et AEmilius Sybaritanus ut refert Bapt. Fulgosus *lib.4.* nimio conjugum amore cruciati sibi ipsis ob earum mortem consciverunt, unde bene Virg. :

Saevus amor docuit natorum sanguine matrem
Commaculare manus.

Quod paritet contigit Sylles reges Nisi filiae, quae vesano amore correpta, manus paterno sanguine cruentavit . Quamobrem bene dixit Menander : «*Amor hominibus furor est.*» Quisquis enim amat hallucinatur, et cecutit in eo quod amat dixerat Plutarcus libr. *de amicit. et adul.* Unde Bernardus : «*Mens amori occupata sui juris non est.*»*;* sic apud *Amatum Lusitanum* historiam habemus Hebrei amore in insaniam rapti, et nobilis puellae amantis in insaniam adactae; sic Erasitratus ut refert *Gal. lib. de praecognit.* juvenis amorem erga patris pellicem deprehendit ; praet. ipse Gal. ibidem *cap.6.* quo modo mulierem Pyladis saltantis amore captam deprehenderit explanat; sic Ovid.10. *Metamorphos*. Cynireiam virginem pervigilem indomito ardore carpi dixit furiosaque vota retractare; sic Tibullus *2. lib. eleg. ultimo* sic caecinit :

Tu miserum torques, tu me mihi dira precari.
Cogis, et insana mente nefanda loqui. […]

Jean Chicot

EPISTOLAE ET DISSERTATIONES MEDICAE

Épîtres et dissertations médicales

DE
MELANCHOLIA
MORBO[2022],

CHRYSIPPI AD EUNDOXUM,

EPISTOLA.

[…] Eam autem affectionem ubi cum delirio, moestitudine, metu, ac pudore miseras aegrotantes exercet, melancholiam ab utero vocavere ; ubi inverecunde cum pertinacia et securitate animus est commotior, furorem uterinum ; eo velut oestro percitae libidinosae mulieris dum enixe amantes blandiendo dulce nutriunt malum, et insanum amorem explere nequeunt, tandem eas taedet coeli convexa tueri ; et nonnumquam eo dementiae ventum est, ut subi mortem consciverint, divino testante Hippocrate libro quem inscripit *De iis quae ad virgines spectant*. Tales olim fuere milesiae virgines quas tam atrox et tam absurda incessit animi perturbatio[2023], ut subito omnes mortis cupiditas, et ad vitam suspendio finiendam furiosus egerit impetus. Tales et Lugdunenses, quae dum flagrarent vitia libidinum cateruatim in fluvium dabant se praecipites. Sed et olim argivae mulieres ita insaniebant, ut furore correptae intra domesticos parieres contineri non possent, sed per agros palantes vagarentur, quas tamen Melampus tandem sanitati restituit, eique Anaxagoras ita gratiam retulit[2024], ut eum fratremque ejus Biantem socios sibi asciverit, ejusdem regni consortes esse voluerit. Haec autem affectio novam speciem non constituit, ut nec erotica illa insania qua quis amore saucius curis assiduis consicitur, quo Pardicae Macedonum regi contigit cum Philam pellicem deperibat[2025] ; quod Antiocho Seleuci filio, qui Stratonicem novercam suam amabat perdite. Is dum **:**

Somni immemor,
Noctem querelis ducit,

Tabe confectus perit ni Erisastrati medici industria et patris pietate recreatur. In ea enim aut cerebri temperies alteratur, in venis sanguinis sordescit, aut praecordia et subjacentia succo melancholico foeta aestu incandescunt. Itaque ad praefatas melancholiae species erit reducenda. […]

[2022] Texte latin établi d'après Jean Chicot, *Épîtres et dissertations médicales* (*Epistolae et dissertationes medicae*, Paris, C. Du Mesnil, 1656, p.305-307.
[2023] [*Plutarch. de virtut.mulier*.]
[2024] [*Pausan. in corinth. Herodot. in Calliope*.]
[2025] [*Ex Sorano in vita Hip*.]

1160

Gaspar Bravo de Sobremonte Ramírez

RESOLUTIONES ET CONSULTATIONES MEDICAE

Réfutations et consultations médicales

Resolutionum Medicarum

PARS QUINTA

DE SANGUINIS CIRCULATIONE[2026],

et de Arte Sphygmica.

DISPUTATIO PRIMA

DE ARTE SPHYGMICA.

[…]

SECTIO VI.

De Prognostica Artis Sphygmicae parte.

[…]

RESOLUTIO VIII.

Utrum amoris sit determinatus Puslus, ex determinata proveniens causa.

[…] Proveniunt enim ab insano amore nimia sollicitudo, inedia, vigiliae, ira, vehementissimi animi affectus vultum saepe mutant, qui illo insaniunt, nunc hilares, apparent, statim tristes fiunt, pallet eorum facies, contabelcit corpus, oculi fiunt cavi, decorum vultum non retinent, nec in sermonibus gentibus, aut actionibus sunt graves ; pulsus varie immutantur juxta varias animi passiones de quibus non dubitamus quod ab amore proveniant, sed an sit evidentia illius signa, et an inter continentes sit aliqua determinata causa a qua fiant pulsus amorem significantes, dubitamus.

Pars afirmativa suadetur : tum quia Galenus *de praesagit. ad Posthumum cap.6*. docet deprehendisse mulierem captam esse amore ex pulsu et Vallerius refert ab Erasistrato deprehensum esse Anthiocum filium regis Seleuci insanire amore Stratonicae novercae suae ; tum quia amor est passi animae : reliquae autem passiones proprios habent pulsus ex quibus deprehendi possunt, a necessariis eorum causis inseparabiles ut diximus supra, et docent. Ira enim ex Galeno de causis pulsuum, facit pulsum celerem, crebrum, et vehementum ; voluptas magnum, et rarum sine vehementia ; moestitia tardum, parvum, languidum, et ac rarum ; timor recens, et magnus facit puslsum vibratum ; inveteratus non vehemens, similem moestitiae edit pulsum. Pudor facit

[2026] Texte latin établi d'après Gaspar Bravo de Sobremonte Ramírez, *Réfutations et consultations médicales* (*Resolutionum et consultationum medicarum*), 3e éd., Lyon, Philippe Borde et Laurent Arnaud, 1662, p.641-642.

inaequalem, ac perturbatum, ut Galenus protulit *de pulsibus ad Tyrones*, *lib.4. de causis pulsuum*. Rasis *lib. Continentis 10.* Avicenna *fen.2.d.3.* Halybas *lib.7.cap.6.* ergo simili modo proprium, ac determinatum habet amor pulsum a determinata aliqua ex continentibus causa provenientem.

Resolvendum, quod amor non habet proprium, ac unum determinatum pulsum, ab una determinata causa provenientem : sic tenent Josephus Structius, Vallesius, Sennertus et plerique recentiorum.

Probatur : tum ex Galeno *lib. I. Prognost.comm.15*. ubi dicit nullus enim pulsus proprius amoris est, ac peculiaris ; tum quia amor praecipue insanus, non ex vetera completur animae passione, sed est vehemens appetitus rei amatae cum varii pertubationibus reliquarum passionum animae. Habet dum non consequitur spem, metum, iram, timorem, tristiam, et cum omnibus istis fiunt proprii pulsus tam pro formali sumptis, quam pro materiali, variantur ii in amore juxta diversas illi supervenientes passiones. Inde et pulsum supervenientium in amore nulla potest determinata assignari causa.

Ad rationes dubitandi respondetur, quod Hippocrates, qui primus amatorium cognovit pulsum, Erasistratus, et Galenus, Structius, et reliqui juniores potius ex varia passionum conturbatione, et ex aliis concurrentibus accidentibus ex amatorio affectu ortis amorem cognoverunt, quam ex aliquo proprio illius pulsu ; tum pro ultimo dicimus, quod unicuique passioni sunt proprii pulsus, non autem amoris, quia in illo omnes concurrunt, et omnes illarum pulsus.

Paschal Rapine de Sainte-Marie

LE CHRISTIANISME NAISSANT DANS LA GENTILITÉ

CHAPITRE QUATRIESME[2027].
L'EMPIRE DE L'AME SUR LE CORPS.
[…]
SECTION SECONDE.
La volonté commande aux appetits.

[…] Voicy une nouvelle marque de la dependance du corps[2028], qui n'ayant peu flechir l'esprit est au contraire obligé de luy ceder, et de se soumettre à ses ordres. Il a ses affections particulieres qui luy sont propres, et qui se trouvans tant soit peu vehementes viennent à troubler la phantaisie, et par son entremise l'oeconomie de tout le corps. Il se laisse gaigner à l'amour, qui incontinent se manifeste au dehors, cause des secheresses, des palleurs, un battement extraordinaire de cœur qui fut l'indice par lequel le medecin Erasistrate conneut que la maladie d'Antioche provenoit de la passion qu'il avoit pour Stratonice qui, neantmoins, ne faisoit que germer. Il se transporte de joye qui quelquefois dilate trop le corps, et en laisse sortir les esprits avec la vie, ainsi qu'il se lit de Denys de Sicile, qui expira à la nouvelle d'une victoire à laquelle il ne s'attendoit pas. Il se laisse saisir à la douleur, qui par un principe contraire produit un mesme effet, en ce que venant à trop referrer le cœur, elle empesche le passage des esprits, et des fumées, sous la multitude desquelles il demeure etoufé. Enfin, la crainte, est la quatrriesme de ces passions violentes, qui venant à prendre un empire sur luy jette le corps dans les deux contraires extremités. Quelquefois elle le transit, et le fait tomber dans la defaillance comme quand nous regardons d'une haute eminence en bas ; car alors la chaleur se retirant au cœur pour survenir à sa necessité, abandonne les membres, qui ne pouvans plus se soustenir succombent, et consentent à leur cheute. Au contraire, elle devient autrefois genereuse, et se resoud de repousser le mal, ce qu'elle execute en faisant partir du cœur en abondance ces mesmes esprits echauffés, et en les envoyant sur les parties capables de resister ; car alors elles font des efforts extraordinaires, et rompent tous les empeschemens ainsi qu'il arriva au fils de Cresus, qui par une semblable violence denoua sa langue muette, et advertit son pere de l'assassin qui l'abordoit. […]

[2027] Texte établi d'après Paschal Rapine de Sainte-Marie, *Le christianisme naissant dans la gentilité* […], Paris, Edme Couterot, 1655, p. 635-636.
[2028] [*Lib.13.c.1.*]

1168

Johann Theodor Schenck

SYNOPSIS INSTITUTIONUM MEDICINAE

Synopsis des doctrines médicales

1170

[…]

LIBER TERTIUS

DE

SEMEIOSI[2029],

sive his, quae circa διάγνωσιν et ωσόγνωσιν

tum in genere, tum in specie vers-

antur.

PARS PRIMA,

[…]

SECTIO IV

DE PULSIBUS

[…]

ARTICULUS IV

De causis pulsuum in genere

et in specie.

[…] §.14 Hunc refferi merentur *causae commutantes pulsum*, et sunt res *secundum* et p.n. Siquidem et hae pulsum alterant, v.gr. temperamentum frigidum *debiles* edit *pulsus*, calidum *fortes*, siccum *duros* etc.

Viri prae mulieribus paulo tardiores et rariores habent ; *juvenes* vehementissimos senes maxime debiles. *AEstate* languidi sunt pulsus ; *autumno* celeres et cerebri ; *hyeme* debiles.

Cibus et potus moderatus magnos et celeres pariunt pulsus.
Somnus naturalis pulsus initio facit debiliores.
Motus modernatus vehementes.
Balnea in magnitudine excedentes habent.
Ira sub intio pulsus gignit inaequales.

[2029] Texte latin établi d'après Johann Theodor Schenck, *Synopsis des doctrines médicales* (*Synopsis institutionum medicinae* […]), Iena, Johann Bielcke, 1671, p.43-44

Amor nullum certum pulsum habet, rem amatam sperat et timet. Cognitio ejus tamen artificiosa et gloriosa medico, ut testatur historia Gal.lib.*de praesag.puls*. *ad Posthumum*, item Erasistrate in Seleuci regis filio**.**

Immodicae evacuationes, facultatem debilitantes, pulsus languidos, parvos, celeriores, frequentiores pariunt.

Quod autem *morbi*, *causa* atque *symptomata* eorundem alterent pulsum, explicatu non est opus, hocque faciunt quatenus continenter alterant, auferunt et immutant. Hinc a talibus causis pulsus *primo* evadunt parvi, celeres, crebri, fortes, *postea* minimi tardissimi, celerrimi, languidissimi, ob facultatem pene prostratam, ut in deficientibus, myuris, vermiculantibus, formicantibus etc. […]

Paul Sorbait

UNIVERSA MEDICINA

Médecine universelle

ISAGOGES MEDICINAE

PARS[2030]*, seu TRACTATUS*

TERTIUS :

CONTINENS SEMEIO

-TICAM

[…]

CAPUT VIII

de Causis Pulsum Relatiuo-

rum.

[…] **[**5] Obj.5. Inter differentias pulsus est omissus amatorius; de quo Galen *de praenot. cap. 6,* ubi ait, Justi uxorem amare, et Erasistratus adolescentis cujusdam amorem ex pulsu deprehendit. Amorem non esse cordis affectum : vel enim est cerebro, si rationalis; vel est jecoris, si turpis. Ad Galenum uxorem Justi amare cognovisse, quia casu pronuntiato nomine Pyladis cujus amore torquebatur Justi uxor, mire turbatus est pulsus; unde conjecit Galenus amorem. Simili Erasistratum astutia juvenis amorem cognovisse, certum est. […]

[2030] Texte latin établi d'après Paul Sorbait, *Médecine universelle* (*Universa medicina* […]) III, 8, Nuremberg, M. et J. F. Endter, 1672, p.76.

Guillaume Clément

SENTENTIAE PRINCIPUM MEDICORUM

Sentences des médecins mémorables

1178

SENTENTIAE

GALENI CELEBRIORES[2031].

Ex omnibus fere ipsius libris

Depromptae.

LIBER II.

[…]

Cap.VI.

Mulierem hinc et inde se jactantem, et decubitus formam mutantem, invisi. Cumque febre, omnique affectu morboso vacantem invenissem ; hanc animi morbum non coporis pati casu cognovi. Cum enim Pyladem saltasse quidam dixisset, subito vultus ejus et color est immutatus, et pulsus ejus variis modis agitatus est. Sequenti die cum esset renutiatum morphum et hystrionem saltasse, nulla in pulsu et in colore facta fuit mutatio ; atque ita mulierem Pyladis amore captam deprehendi. vid. Zacut. Antiochi historiam refferentem.

Ibidem servum tabescentem curavit, cognito morbo animi, ex eo quod rationem pecuniarum sibi commissarum patrono reddere non posset. Qua tabis causa patrono denuntiata, curavit ut reliquum debiti gratis se ipsi impertire dixerit, qua de re laetabundus servus paucis diebus sanitati restitutus est.

[2031] Texte latin établi d'après Guillaume Clément, *Sentences des médecins mémorables* (*Sententiae principum medicorum* […]), II, 6, Avignon, A. Duperier, 1672, p.137-138.

1180

SENTENTIAE

Illustrium quorundam

Medicorum[2032].

LIBER III.

[…]

Zacutus Lusitanus.

Lib. prim. de medic.princ.histor.

De amore insano seu erotico sic habet.

Cum Erasistratus medicus, Anthyocum filium Seleuci regis syriae curaret, qui amore Stratonices novercae suae deperibat, et ex hoc in tabem redactus erat, cognovit morbum ipsius, cum fortuito Stratonices ad eum visendi gratia venisset, nam subsultus oculorum, motus inordinatus arteriae, deffectus vocis, rubor genarum, et irrequieta corporis, iactatio ipsa praesente aderant, et absente aberant et cuncta alia quae Sapho de amatoribus refferuntur. Cui morbo ut mederetur hac arte usum ferunt. Dixit Seleuco patri ejus filium novo morbo detineri, nimio videlicet amoris incendio, quo nisi expleretur sanari non posset; at ejus mulieris amore correptum quam consequi minime posset. Stupefactus Seleucus: «Cur, inquit, si hujus aegritudinis causa amor est, languenti filio opitulari non possumus? Ingenium nobis, an facultes desunt ? Tunc Erasistratus meam, inquit, uxorem ardet adolescens.» Hoc audito rex multis cum lachrymis et precibus rogat Erasistratum, ut illam in conjugem daret filio cui tantum regnum deberetur; cui respondit Erasistratus: «Hoc facile tu pater nobis enarras, at aliter sentires si Stratonicem tuam amaret Anthyocus.» Tum Rex: «Utinam, inquit, amorem filii mutare possem deos enim testos quod meam uxorem ipsi cederem.» Tunc Erasistratus manu praeensa regi, ait: «Nihil et tibi amplius cum Erasistrato non enim meam uxorem, sed tuam Stratonicem ardet adolescens, et quomodo id noverit declaravit.» Pater autem re cognita filio suo cessit uxorem; quod eam amaverit fortunae refferens, quod ad mortem usque amorem caelarit pudori eius attribuens. Cui rei Stratonices non sine dolore, et multis lacrymis,

[2032] Texte latin établi d'après Guillaume Clément, *Sentences des médecins mémorables* (*Sententiae principum medicorum* […]), III, Avignon, A. Duperier, 1672, p.291-293.

multaque maestia acquievit; quae an vera vel ficta fuerit judicandum relinquo, cum senem pro juuene amasio commutarit.

Antiochus autem nuptiis celebratis cum Stratonice congressus, et expletus sanitati restitutus est. Nam ut ait poeta Publius Syrus :

Amoris vulnus idem qui facit, sanat.

Facultatem animalem in crysibus morborum pectoris et cerebri afferit esse magis necessariam quam caeteras, quia, inquit, evacatio puris fit mediantibus musculis ; in crysi vero morborum abdominis et venarum facultatem naturalem esse magis necessariam quam caeteras, quia per expultricem naturalem sit crysis, nihil juvante animali.

Jean-Baptiste de Rocoles [Lefebvre]

LES AMOURS D’ANTIOCHUS, PRINCE DE SYRIE, ET DE LA REINE STRATONIQUE

«Docteur et professeur en droit, en l'Université de Paris », ainsi se présente, en page de titre, l'énigmatique Lefebvre, auteur des *Amours d'Antiochus, prince de Syrie, et de la reine Stratonique*. Malgré les réticences exprimées par Maurice Levers[2033], il apparaît que ce « Lefebvre », ce « celebre auteur » ne forme qu'une seule et même personne avec l'historien, originaire de Bézier, Jean-Baptiste de Rocoles. Après consultation des notices bibliographiques, et des pages de titre des deux exemplaires de la Bibliothèque de l'Arsenal, il est constaté que les deux éditions ont été publiées à Amsterdam au format In-douze. Bien que la première indique pour lieu d'édition « Paris », la facture du livre est bien caractéristique des impressions hollandaises de l'époque. En attestent les réclames et signatures, l'absence de privilège et la modification sous-presse d'Amsterdam pour Paris, avec, probablement, une attribution fictive à un imprimeur ou à un libraire imaginé[2034]. L'une et l'autre sont datées de 1679 et leur auteur est désigné sous le titre de ««Docteur et professeur en droit, en l'Université de Paris.» Les recherches biographiques et bibliographiques sur Jean-Baptiste de Rocoles[2035] aboutissent aux conclusions suivantes. La critique lui attribue à la fois la paternité des *Amours d'Antiochus, prince de Syrie, et de la reine, Stratonice*, édité à Paris vers 1681 ou à Amsterdam en 1683, au format In-douze[2036], le grade universitaire de « docteur en droit canonique[2037]», et les charges de « professeur honoraire de l'Université de Paris [2038]», de

---

[2033] « Précisons que le roman intitulé *Les Amours d'Antiochus* (n°1587) n'est pas de Rocoles, mais d'un certain Le Febvre « Docteur et professeur en droit en l'Université de Paris », ainsi qu'il est indiqué en page de titre, et que la première édition remonte à 1679, et non 1683 », Maurice Levers, «Pierre M.Colon, Prélude au Siècle des Lumières en France, Répertoire chronologique de 1680 à 1715. […] », dans *Revue d'Histoire littéraire de France*, 71/3, Mais-Juin, Paris, P.U.F., 1971, p. 507-508.

[2034] Voir Henri Jean-Martin, *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVIIe siècle (1598-1701)* avec préf. de Roger Chartier, Genève, Droz, 1999, t.2, p. 753-756.

[2035] Jean-Noël Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des dix-sept provinces des Pays-Bas, de la principauté de Liège et de quelques contrées voisines*, Louvain, Impr. académique, 1765-1770, t.1, p. 325-326 ; Charles-Théodore Beauvais de Préau (dir.), *Dictionnaire historique, ou Biographie universelle classique* […] *par M. le Général Beauvais,*[...]*et par une société de gens de lettres. Revu et augmenté, pour la partie bibliographique, par M. Barbier*, Paris, C. Gosselin, 1826-1829, p.2599-2600; Société des gens de lettres, *Biographie universelle ou Dictionnaire historique contenant la nécrologie des hommes célèbres*[...] *depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours* […], Paris, Furne et Cie, 1833, t.5, p. 2599-2600 ; Louis-Gabriel Michaud (dir.), *Biographie universelle ancienne et moderne*, Bad Feilnbach, Schmidt, 1998, t.38, p.352-354. Reprod. en fac-sim. de l' éd. de Paris, Delagrave, 1856 ; Louis Paris et Ulysse Robert (dir.), *Le Cabinet historique, revue mensuelle contenant, avec un texte et des pièces inédites, intéressantes ou peu connues, le catalogue général des manuscrits que renferment les bibliothèques publiques de Paris et des départements touchant l'histoire de l'ancienne France et de ses diverses localités, avec les indications de sources, et des notices sur les bibliothèques et les archives départementales*, Paris, Au Bureau du Cabinet Histoire, 1863, t.9, p. 70-80 ; Alexandre Cioranescu, *Bibliographie de la littérature française du dix-septième siècle*, Genève, Slatkine reprints ; Paris, diff. Champion, 1994, t.3, N-Z et Index, p.1767. Fac-sim. de l'éd. de Paris, Centre national de la recherche scientifique, 1965-1966.

[2036] Jean-Noël Paquot, *op. cit*., p.326 ; Charles-Théodor Beauvais de Préau, *op.cit*. p. 2599 ; Louis-Gabriel Michaud, *op. cit*., p.353 ; Louis Paris et Ulysse Robert, *op.cit*., p. 77.

[2037] Beauvais de Préau, *op.cit*., p.2599 ; Michaud, *op.cit*., p.352 ; Paris et Robert, *op.cit*., p. 72.

[2038] Michaud, *op.cit*., p.352 ; Paris et Robert, *op.cit*., p.72.

« conseiller et aumônier du roi [2039]», d'« historiographe de France[2040] » et de « chanoine de Saint-Benoît à Paris [2041]». Ses premières études attestent de son intérêt pour l'histoire et les langues anciennes. Son inconstance religieuse le mènera en Hollande, et notamment à Amsterdam. L'ensemble des recherches effectuées semble confirmer que Lefebvre n'est autre que Jean-Baptiste de Rocoles[2042].

Né aux alentours de 1620[2043] et mort en 1696, l'auteur, son parcours estudiantin achevé et ses titres obtenus, se fait connaître par une nouvelle édition revue et corrigée *des Etats et Empires du monde* de Pierre Davity, et par la publication de l'*Introduction générale à l'Histoire*, dédiée à son élève Louis-Henri de Loménie. Malgré une renommée naissante et la protection de la famille de Loménie, Jean-Baptiste de Rocoles, vraisemblablement en mauvaise posture financière du fait d'une vie quelque peu dissolue, se réfugie à Genève vers la fin de l'an 1672, muni d'une lettre du ministre Claude et du philosophe Bayle. Il se convertit au culte réformé puis, faute de revenus suffisants, quitte la cité calviniste pour Berlin. Il obtient très rapidement les faveurs de l'électeur de Brandebourg qui lui alloue la charge d'historiographe ainsi qu'une pension. Il épouse alors une certaine Françoise avec laquelle il a deux filles. Pour justifier ses subsides, il entreprend d'écrire l'histoire des électeurs de Brandebourg de la maison de Hohenzollern, mais sa connaissance parcellaire, pour ne pas dire sa méconnaissance de l'allemand, ne lui permet pas d'exploiter les sources comme il le souhaite. Lassé par cette entreprise peu fructueuse et à nouveau en proie à des soucis d'argent, il se retire à Leyde en 1675. Jusqu'en 1685, Jean-Baptiste de Rocoles connaît une période trouble et difficile. Après la paix de Nimègue, et étant donné sa situation précaire, il retourne en France et tente, en vain, de recouvrer les avantages perdus à la suite de son apostasie. Après une brève escapade à Londres, il rentre en Hollande. Il y survit quelques temps en se mettant au service de libraires de Leyde et d'Amsterdam et donne des conférences de droit mais, malgré cela, ne peut honorer les fastes de sa vie dispendieuse. Devenu veuf selon certains critiques, ou quitté par sa femme qui ne désirait pas abjurer sa religion selon d'autres, Jean-Baptiste de Rocoles rentre définitivement en France. En 1692, il est rétabli dans son canonicat à Saint-Benoît et meurt quatre ans plus tard. Le lieu de son décès reste encore

[2039] Beauvais de Préau, *op.cit.*, p.2599 ; Michaud, *op.cit.*, p.352 ; Paris et Robert, *op.cit.*, p.72.
[2040] *Ibid*.
[2041] J.-N. Paquot, *op.cit.*, p.325.
[2042] Toutes les informations biographiques et bibliographiques se fondent sur les notices consultées.
[2043] D'autres biographies, dont celle de Michaud indique 1630, mais Paris et Robert prouvent « par les cahiers de rhétoriques de Jean-Baptiste de Rocoles, écrits de sa propre main sous la dictée du père Laviale, jésuite, qu'il faisoit sa rhétorique en 1636 ; donc il étoit né longtemps avant 1630 », *op.cit.*, p. 70-71.

incertain. Selon les biographes, il s'éteint soit à Paris, soit à Toulouse, soit encore dans sa ville natale de Bézier.

Parue en 1679, la nouvelle *des Amours d'Antiochus, prince de Syrie, et de la reine Stratonique* se situe dans le lignage revendiqué de *Dom Carlos* (1672)[2044], premier ouvrage du genre à être sous-titré « nouvelle historique », dans celui, implicite, mais incontournable, de *La Princesse de Clèves* (1678)[2045], et sous l'influence initiatrice des *Nouvelles françaises* de Segrais, qui dans les années 1660 avaient donné naissance à ce que la critique nommait « histoire », « nouvelle » ou « petit roman»[2046]. D'un point de vue socio-économique, cette forme inédite de fiction se justifie à plusieurs égards. Elle convient tout d'abord à un marché de l'édition en difficulté, qui publie donc plus volontiers de petits formats. Elle répond de plus parfaitement à l'usage d'un public mondain, en partie féminin, intéressé aux « questions d'amour », et affairé aux voyages, aux mondanités et aux conversations, qui préfère des ouvrages succincts aux séquences de lecture plus courtes. Ces ouvrages peuvent de la sorte être aisément mis dans la poche, puis exhibés, prêtés et glosés[2047]. Les récits ainsi édités sont de plus nourris du concept de « véritable historicité[2048] » ou de «vraisemblance absolue [2049]», dû à l'irruption de l'histoire dans le paysage littéraire dès les années 1650 et à ce que Paul Bénichou définit comme la « démolition du héros »[2050]. Si la valeur exemplaire et morale de l'histoire est

---

[2044] César de Saint-Réal, *Dom Carlos : nouvelle historique*, Amsterdam, Gaspard Commelin, 1672.

[2045] Sur la nouvelle historico-galante et ses conditions d'éclosion et d'épanouissement, voir la bibliographie suivante : Henri Coulet, *Le roman jusqu'à la Révolution*, 9e édition, Paris, A. Collin, p.195-209, p.221-253 ; Georges Ferreyrolles (dir.), *La représentation de l'histoire au XVIIe siècle*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 1999, p. 123-137 ; p.140-154 ; Marc Escola, *Nouvelles galantes du XVIIe siècles : Mme de Lafayette, Saint-Réal, Du Plaisir, Catherine Bernard*, Paris, Flammarion, 2004, p.7-32, p. 117-132 ; César Vichard de Saint-Réal, *Dom Carlos : nouvelle historique*, éd. présentée, éd. Laurence Plazenet, Paris, Librairie générale, 2004, p.7-34 ; Camille Esmein-Sarazin, « Le Traité de L'Origine des romans De Huet, Apologie du roman baroque ou poétique du roman Classique, dans *Cahiers de l'Association internationale des études francaises*, 56, Paris, Les Belles Lettres, 2004, p. 417-436 : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/caief_0571-5865_2004_num_56_1_1553; *Poétiques du roman : Scudéry, Huet, Du Plaisir et autres textes théoriques et critiques du XVIIe siècle sur le genre romanesque*, Paris, H.Champion, 2004, p. 9-50 ; Sabrina Vervacke, Éric Van der Schueren et Thierry Belleguic (dir.), *Les songes de Clio: fiction et histoire sous l'Ancien Régime […]*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2006, p.3-26 ; Christian Zonza, *La nouvelle historique en France à l'Âge classique : 1657-1703*, Paris, H.Champion, 2007, p.11-23, p.281-301 ; Alain Viala, *La France galante : essai historique sur une catégorie culturelle, de ses origines jusqu'à la Révolution*, Paris, P.U.F., 2008, p. 258-276.

[2046] H.Coulet, *op.cit*., p.202-208 ; M. Escola, *op.cit*., p.7-9 ; Ch. Zonza, *op.cit*., p.13-14.

[2047] C.Esmein-Sarrazin, *Poétiques du roman*, *op.cit*., p.10-14 ; A.Viala, *op.cit*., p.261-262.

[2048] C.Esmein-Sarrazin, *Poétiques du roman*, *op.cit*., p. 34.

[2049] *Ibid*.

[2050] H.Coulet, *op.cit*., p.197 ; G. Forestier, « Littérature de fiction et histoire au XVIIe siècle : une suite de raisonnement circulaire », dans Georges Ferreyrolles (dir.), *La représentation de l'histoire au XVIIe siècle*, *op.cit*., p. 123-137 ; P. Dandrey, « Historia in fabula : Les noces d'Apollon et Cloio au XVIIe siècle », dans Sabrina Vervacke, Éric Van der Schueren et Thierry Belleguic (dir.), *Les songes de Clio…*, *op.cit*., p.3-26 ; C.Esmein Sarrazin, *Poétiques du roman*, *op.cit*., p.16-18 ; Ch. Zonza, *op.cit*., p. 287-301.

plus que jamais plébiscitée, elle se doit, comme le théorise Saint-Réal dans son traité *De l'Usage de l'histoire* (1674), d'illustrer la folie et les passions de l'humanité, qui, par le prisme des Grands Hommes, apparaissent plus édifiantes[2051]. Dès lors, la narration est brève, resserrée (c'est-à-dire linéaire, sans multiplication des intrigues et des personnages). Elle n'a plus pour cadre une situation antique historique, mais un environnement *quasi* contemporain. Elle abandonne la rhétorique de l'héroïsme épique au profit de celle de l'intime et, pour exprimer une vérité qui touche et soit plus vraie que le réel, elle adopte pour seule règle la vraisemblance et la bienséance[2052].

A l'instar de *La Storia di Seleuco, d'Antioco e di Stratonica* de Leonardo Bruni qui se construisait en miroir inversé du « Tancrède » décaméronien et formait un diptyque *Tancredo-Seleuco, Les Amours d'Antiochus, prince de Syrie, et de la reine Stratonique* s'agrégeant au *Dom Carlos* de Saint-Réal, forme à son tour un diptyque *Dom Carlos-Antiochus*. Antithétique réverbération, la figure du jeune Antiochus, éperdu de sa belle-mère qui ne lui était pas promise, répond à celle de Dom Carlos, brûlant d'amour pour sa jeune marâtre qui devait être son épouse. De même, la figure sage et magnanime du patriarche Séleucus répond à celle à la fois cruelle et jalouse de Philippe II. Celle enfin de l'éclatante et rayonnante Stratonice répond à celle frêle et fragile d'Elisabeth. Tandis que la peinture sombre et sceptique de la misère humaine chez Saint-Réal s'inspire d'une histoire récente, il est vrai que la passion incestueuse d'Antiochus, à la source de la narration de Jean-Baptiste de Rocoles, trouve son origine dans l'histoire antique, presque d'obédience baroque. Il est vrai également qu'alors que *Dom Carlos* se déroule sans récit enchâssé, ni imbrication et multiplication des intrigues secondaires, *Les Amours d'Antiochus* n'hésitent pas à développer l'amour inconsidéré d'Ynophite pour son perroquet et les aventures de la belle Ciria et de ses infortunés amants. Néanmoins, et bien que l'esthétique de cette nouvelle semble être plus proche des canons du vieux et long roman que des règles récemment édictées du petit roman ou de la nouvelle historico-galante, le récit de Jean-Baptiste de Rocoles est particulièrement imprégné des *topoï* de l'univers galant et de ses salons mondains tels que les jardins et les fleurs, les conversations et les récits partagés, l'échange de poèmes et de petites pièces en vers, les

[2051]H.Coulet, *op.cit*., p.221 et suiv. ; Christian Meurillon, « Saint-Réal, De l'Usage de l'Histoire : savoir, penser, aimer vivre », dans Georges Ferreyrolles (dir.), *La représentation de l'histoire au XVIIe siècle*, *op.cit*., p.140, p. 144-145, p.147-148 ; L. Plazenet, *op.cit*., p. 15-18 ; A.Viala, *op.cit*., p.264-265.
[2052]H. Coulet, *op.cit*., pp.195-196 ; G. Forestier, « Littérature de fiction et histoire au XVIIe siècle… », art.cité ; M. Escola, *op.cit*., p.9-10 ; P. Dandrey, « Historia in fabula… », art. cité ; Ch.Zonza, *op.cit*., p.22-23, p. 287-301 ; C. Esmein-Sarrazin, « Le Traité de Huet », art. cité et *Poétiques du roman*, *op.cit*., p. 16-18, p.34-35.

maximes et les morales sur les questions d'amour. De même, bien que le ton de son récit soit parfois plus voisin du burlesque des conteurs italiens que du pathétique augustinien, l'auteur se livre à une réelle anatomie des passions de l'âme et du sentiment amoureux. Au plus proche de l'intimité des gens de la cour, le lecteur est ainsi confronté à la peinture peu flatteuse d'Ynophite et de ses insatiables désirs, au dessin sans concession de la belle et froide Ciria, capturant dans les funestes filets de sa beauté et de ses rigueurs ses tragiques prétendants, et à l'émouvante description du jeune Antiochus, si affaibli par l'ardente flamme qui le consume à petit feu. Une fois encore, la figure d'Antiochus se reflète dans ces différents portraits, et dialogue avec eux de façon parallèle et complémentaire au sein même de l'intrigue principale des amours séleucides. Le récit est, comme le revendique Rocolès lui-même, une paraphrase de la version d'Appien et en reproduit tous les éléments (refus d'avouer sa passion, pulsion suicidaire, reconnaissance par le praticien d'une souffrance de l'âme qui influe sur le corps, subterfuge du médecin, renoncement du père à sa femme et annonce du mariage d'Antiochus et Stratonice par Séleucus devant son armée, légitimé par la loi royale et l'âge avancé du vieux monarque). Quelques infimes différences viennent enrichir la narration et son auscultation de la maladie d'amour. Le mal est défini comme un trouble de la psyché, mais la propagation de l'amour par les yeux, la palpitation du pouls empruntée à Valère-Maxime et Galien, ainsi que le mouvement des paupières puisé chez Oribase et Paul d'Egine, assimilent la pathologie d'Antiochus à un avatar de la mélancolie qui fait écho aux vapeurs délétères d'Yphonite. L'inceste est quant à lui justifié par le *leitmotiv* des pratiques matrimoniales perses et d'un empire devenu trop grand pour un seul roi. L'heureux dénouement est retardé par l'expression de la douleur du jeune prince confronté à l'absence momentanée de la reine qui souhaite éviter la présence d'un satrape pénible à son souvenir, puis par le déroulement de l'entretien de Seleucus avec sa reine, enfin encore par les paroles réconfortantes tour à tour du médecin, du père, et de Stratonice au chevet du jeune prince.

Fable habilement cousue, ce beau récit historique, dont la vraisemblance et la valeur exemplaire avaient été reconnues dès l'Antiquité, correspond parfaitement, par son caractère bref et sa thématique amoureuse, aux principes et aux attentes du petit roman. Déjà en germe chez Bandello ou Luca Assarino, l'image détaillée de l'intimité des Grands et de leurs passions dévastatrices permet de comprendre la petitesse de l'homme et d'envisager les périls engendrés par ses appétits érotiques et leurs excès.

1190

À NOBLE

ET

MAGNIFIQUE SEIGNEUR[2053],

JACOB DE

GRAAF[2054],

SEIGNEUR

DE PUMERLAND,

ET ILPENDAM

ANCIEN ECHEVIN DE LA VILLE

D'AMSTERDAM.

MONSEIGNEUR,

L'usage, qui est ordinairement l'agreable tyran des actions des hommes, m'oblige à chercher un protecteur, sous le nom duquel, je puisse faire paroitre dans ma langue naturelle, *Les chastes amours d'Antiocus, roy de Syrie*, sur nommé le Liberateur. L'excellence de votre merite, et de vos rares vertus, et la grande reputation que vous vous êtes acquise dans le monde, par une infinité d'actions extraordinaires et genereuses, et la confiance que j'ay en votre bonté, m'ont persuadé et fait surmonter toutes les difficultés que j'aurois pu former contre la liberté que je prens de vous dedier ce petit ouvrage, composé depuis quelques jours par un celebre auteur[2055]. Je n'aurois pas osé

[2053] Texte établi d'après l'exemplaire conservé à la réserve de la Bibliothèque de l'Arsenal [RESERVE 8-BL-17393], *Les Amours d'Antiochus, prince de Syrie, et de la reine Stratonique, par Mr. Lefebvre, docteur et professeur en droit, en l'université de Paris*, Paris, Jacques Pino, 1679. À titre informel, a été également consultée l'édition d'Amsterdam, elle aussi conservée à la Bibliothèque de l'Arsenal [8-BL-17394], *Les Amours d'Antiochus, prince de Syrie, et de la reine Stratonique, par Mr. Lefebvre, docteur et professeur en droit*, [en l'université de Paris], [Amsterdam, 1679]. Cette édition d'Amsterdam présente une page de titre en partie arrachée et le lieu ainsi que la date de l'édition sont restitués à la main. Il semblerait que l'édition estampillée à Paris soit une impression hollandaise, modifiée sous presse. Paris remplace donc la mention Amsterdam.

[2054] Issu d'une grande famille du siècle d'or des Pays Bas, Jacob de Graeff (1642-1690), fils de Cornelis de Graeff et de Catharina Hooft, est une personnalité de premier plan de l'Amsterdam de l'époque. Docteur en droit de l'université de Harderwijk, il a contribué à la construction du fameux Paleis op de Dam, hôtel de ville de la capitale néerlandaise, et en a été le conseiller municipal.

[2055] Malgré la mise en garde de Maurice Levers aux fins de ne pas assimiler Lefevbre à l'historien français Jean-Baptiste de Rocoles, il semble cependant que cette hypothèse puisse être retenue et défendue. Lefevbre

l'entreprendre, si je n'etois persuadé de l'inclination que vous avez pour les Lettres, et particulierement pour les pieces nouvelles que l'on produit en la langue françoise, de laquelle vous avez une parfaite intelligence et qui vous est aussi familiere que celle qui vous est naturelle. Les effets de votre liberalité et de votre inclination bienfaisante sont si connus qu'il est impossible de les ignorer. La protection et l'affection que vous temoignez envers ceux qui vivent, sous votre conduite et sous votre domination, dans vos terres et seigneuries, n'est pas seulement bornée dans l'obligation d'un Seigneur temporel, elle est encore reiglée par le devoir d'un parfait chrestien qui vous porte à les cherir et aimer tendrement. Dieu, l'arbitre souverain de cet univers, ayant avantagé votre personne d'une belle ame, luy a fait part en même tems de son amour envers les hommes. Si ces considerations, MON SEIGNEUR, m'ont inspiré la hardiesse de vous presenter ces petits entretiens d'amour, j'espere qu'elle vous inspireront la bonté de les recevoir favorablement. Je sçay que plusieurs historiens ont écrit d'Antiocus, mais ils n'ont pas particularisé ses amours avec Stratonique, sa belle-mere, comme fait notre auteur. Or, comme la diversité plaist naturellement, il a cru qu'il y auroit du plaisir d'y trouver du serieux et du comique. L'un et l'autre, toute fois, sont fondez sur des veritez de fait, et non sur de simples inventions de fables et de romans. Je vous presente à nud la nature de ce petit ouvrage, que s'il se rencontre tel qu'il puisse meriter votre agreement, je me tiendray assez heureux, puis qu'aussi, je n'ay eu autre but que de faire une chose qui vous fust agreable, au point que je la souhaite. C'est dans ces sentimens que je fais gloire d'être avec un tres profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre tres humble, tres obeissant, et tres acquis serviteur,

De Paris, le 8.
Juin 1679[2056].

J. PINO[2057].

---

pourrait n'être qu'un pseudonyme sous lequel se cache « ce celebre auteur », à savoir Jean-Baptiste de Rocoles.

[2056] L'édition d'Amsterdam indique à cet endroit : «d'Amsterdam, le 8. Juin 1679 ». Après la consultation attentive des deux ouvrages, il faut relever que c'est l'unique différence typographique entre les deux ouvrages.

[2057] Si ce n'est l'indication, dans certains répertoires bibliographiques, dont le *Catalogue des livres de M. Feu Bellanger* […] par G. Martin, Paris, Gabriel et Claude Martin, 1740, p.313, avançant qu'il s'agirait d'un certain Jacques Pino, de plus amples informations sur cet imprimeur n'ont pu être trouvées.

A QUI LIT.

La lecture des amours et de la catastrophe de Dom Carlos a plu[2058]*, quoy que ce n'ait point été sans quelque amertume, à plusieurs personnes, parmi lesquelles il s'en est trouvé une qui s'est souvenue d'avoir leu dans Apian d'Alexandrie, en son livre des guerres de Syrie, l'antithese de Dom Carlos, en la personne du jeune Antiocus, sur nommé Soter, ou le Liberateur, fils de ce grand conquerant, Seleucus Nicator ou le Victorieux, qui etablit du debris des conquetes de son maistre le grand Alexandre, la plus puissante des monarchies de l'Asie*[2059]*. Cette histoire etant si fort eloignée de notre tems, et de celuy de cet historien, a paru d'abord trop succincte et depourveue des circonstances qui en peuvent rendre le recit agreable ; et il semble comme impossible d'en sçavoir toutes les particularitez. Ce qui m'a obligé de suppleer quelques avantures agreables et divertissantes aux amours de ce prince et de la reine Stratonique, sa belle-mere. La profession que je fais d'être sincere et ennemy du mensonge, m'a donné aversion de la fable, et m'a obligé de suppleer dans la tissure et dans le corps de cette histoire, un recit agreable et recreatif de plusieurs rencontres et circonstances amoureuses qui sont effectivement arrivées, que j'ay accompagnées d'entretiens fort vray semblables. Les gens d'esprit en peuvent dire leurs sentimens, comme ils ont fait sur La nouvelle histoire de Dom Carlos, puisque les auteurs qui font professions d'etre les plus grands maitres n'en sont point exempts et que personne n'a pu encore trouver le secret d'ecrire au gré de tout le monde. Si l'on allegue que des recits enjouez, empruntez et tirez de loin, semblent peu convenables aux entretiens d'une reine et d'un prince, je respondray que l'un et l'autre etoient jeunes, et que la gravité, ou pour mieux dire, la majesté, ne se rencontrent pas ordinairement avec des discours, et entretiens amoureux, suivant l'aveu des Anciens. Et vous vous souviendrez de cette ancienne verité publiée par les plus sages :*

De tenir pour certain, que rien n'est
jamais dit,

[2058] Paru en 1672, le *Dom Carlos* de Saint-Réal, premier ouvrage à porter la mention « nouvelle historique », raconte la fortune malheureuse de l'infant Dom Carlos, fils de Philippe II, qui, destiné à Élisabeth, fille d'Henri II, roi de France, voit son bonheur et son amour lui échapper. Devenu veuf, Philippe II demande que la main accordée à son fils, lui soit finalement octroyée à lui, roi d'Espagne. Déjà épris l'un de l'autre, les deux jeunes gens sont en proie au désespoir le plus profond. Un simple regard dans le carrosse qui conduit Élisabeth à la cour d'Espagne leur révélera l'intensité de leur passion réciproque. Amour contrarié, mariage infortuné, jalousie exacerbée du vieux roi seront à l'origine de la cabale condamnant ces amants à une funeste fin. Sur ce sujet, voir les deux éditions suivantes : Saint-Réal, *Dom Carlos*, éd. Laurence Plazenet, Paris, Livre de Poche classique, 2004 et Marc Escola, *Nouvelles galantes du XVIIe siècle*, Paris, G.F. Flammarion, 2004, p. 117-132.

[2059] Appien, *Le Livre Syriaque*, 59-62.

Qui dans les premiers tems ne fut dit
et redit.

Il vous sera fort facile de reconnoître ce qui sera du corps de la veritable histoire d'Antiocus d'avec ce qui est ajouté des incidens et des avantures qui ne sont pas de ce vieux tems. Apres quoy, vous aurez sujet d'etre satisfaits. Jouissez donc agreablement de mon travail et profitez du soin et de la passion que j'ay eue de vous en gratifier.

LES AMOURS

D'ANTIOCUS

PRINCE DE SYRIE,

Languissant d'amour, à qui l'au-

teur donne un conseil salutaire

par ce SONNET.

Ne meurs point, jeune Prince, modere
tes douleurs,
Un amour si discret te gagnera deux
coeurs ;
Tu seras sans rival, tu ne fléchiras ton
Pere ;
Reprens ton enbonpoint, n'hâte point ton
trepas,
Ne la regarde plus comme ta belle-mere,
Celle qui eut pour toy des innocens appas.

Il faudroit être depouillé de tout sentiment humain pour ne regretter Dom Carlos, et pour n'être tout à fait touché d'une si etrange catastrophe. Si le procedé de son pere vous cause de la douleur, celuy tout au contraire du pere d'Antiocus, quoy qu'il fût un roy payen, vous ôtera et chassera cette premiere et triste pensée. Je sçay que l'on peut excuser le precedent sur les reigles du christianisme, qui ne permettent pas à un fils d'epouser la femme de son pere[2060], puisque même selon les loix du Vatican, un commerce charnel,

[2060] Sous l'Ancien Régime, les lois laïques ne statuent pas sur l'inceste, mais la jurisprudence fait foi. Celle-ci peu clémente condamne en effet ce crime, non nommé et non circonscrit par la loi, de la peine de mort. Les juges, renvoyés à leur propre arbitraire et ne pouvant s'appuyer le droit royal, se réfèrent ainsi au droit romain et au droit canonique. Christian Biet explique de façon très claire ce processus : « En l'absence de précipice institutionnalisé, les Parlements condamneront les incestueux, en cas d'inceste abominable, c'est-à-dire en ligne directe comme entre père et fille, mère et fils, au bûcher. Quand au droit canonique, son utilistaion est d'autant plus nécessaire en droit pénal, dira Muyart de Vouglans, qu'il « tient principalement aux mœurs et au for intérieur de la conscience. » C'est à ce droit que le droit pénal laïc empruntera toutes les analyses de l'acte criminel, de la volonté coupable, de la responsabilité, de la psychologie criminelle, etc., même si le droit romain avait souvent fourni ses propres textes au droit de l'Église. C'est donc vers lui qu'il se tourne pour statuer et instruire, tout en gardant du droit romain la peine de mort, puisqu'il n'entre jamais dans les compétences du droit canonique d'envisager cette peine. […] Le plus souvent les fautifs sont pendus puis brûlés lorsque l'inceste est en ligne directe (surtout dans le cas d'inceste mère/fils). La religion, la morale et la loi essaient de supprimer la réalisation de l'interdit en en faisant un crime majeur. Les condamnations fortes et redondantes ne manquent pas de laisser une trace dans l'imagination du peuple, même lorsque l'acte semble se raréfier. […] Ce péché, variante suprême de la « fornication », est un crime extrêmement grave qui prive son auteur du Royaume des Cieux. On a pu se battre sur les degrés auxquels l'interdit commençait, quatrième degré canonique (soit huitième degré civil), mais l'inceste au premier

quoy qu'il ne soit point legitime, donne lieu à une alliance qui empêche les mariages[2061], mais il faut avouer sur le sujet de Dom-Carlos, que la princesse Elisabeth luy estant accordée, le roy, son pere, déjà avancé dans l'âge, ne le devoit pas troubler dans la jouissance des amours qui luy etoient plus sortables et dont il avoit conceu une grande esperance d'en être bien tost en possession. Sans nous arrester à declamer contre une telle action, je pretends seulement vous entretenir du procedé d'un grand roy, extremement contraire à celuy de Philippe. Ce sera de Seleucus, pere d'Antiocus, et parce que je me pesuade que votre curiosité vous portera d'abord à desirer d'apprendre qui estoit ce roy Seleucus, de qui Antiocus etoit le fils aîné, je me serviray du recit que nous en fait Apian duquel, j'emprunteray son eloge.

ELOGE DE SELEUCUS ROY

de Syrie, pere d'Antiocus.

Seleucus macedonien, fils d'un Antiocus (que quelques-uns appellent Nicator, ou Nicanor, confondans le surnom de Seleucus avec celuy de son pere) et d'une femme appellée Laodicée[2062], fut l'un de ces capitaines du grand Alexandre à qui les oracles et les prodiges promirent une grande royauté[2063]. Comme il étoit au berceau, ses parens furent un jour surpris de voir reluire tout autour d'une grande flâme, sans qu'il y eût de la matiere propre à brûler. Sa mere, Laodicée, fut avertie en songe qu'elle trouveroit le lendemain un anneau qu'elle devoit donner à son fils et l'avenir de le bien garder, qu'au

---

degré a toujours un inceste majeur.» dans Ch. Biet, *Œdipe en monarchie : Tragédie et théorie juridique à l'âge classique*, Paris, Klincksieck, 1994, p. 382-383.

[2061] Hormis l'inceste, considéré, comme le définit Christian Biet, tel un « péche, variante suprême de la fornication », tout commerce charnel, en dehors d'un mariage légitime et, ou, au cœur d'une union matrimoniale illégale, n'est reconnu ni par le droit canon ni par l'autorité royale ici intimement liés. Depuis le XIIIe siècle, et en opposition avec le droit romain et civil, l'Eglise affirme le caractère religieux et sacramental du mariage. Il est, pour le droit canon, la légitimité même de la copulation. Symbole de l'alliance sacrée du Christ et de l'Eglise, le mariage est le fondement nécessaire au lien biologique et à l'affirmation de la paternité. Au XVIe siècle, sous l'influence conjuguée de la Réforme et de la Contre-Réforme, ainsi que du droit romain, le père se dresse en géniteur de la lignée comme le socle et le garant de la famille, de l'ordre public et moral, du gouvernement et de la Cité. Le Concile de Trente réaffirme les prérogatives paternelles et le caractère éminemment sacré du mariage en instituant pour règle *sine qua non* le consentement obligatoire des parents pour toute union matrimoniale. Au XVIIe siècle, cette tendance est pleinement consacrée. Le père a les pleins pouvoirs aussi bien dans la sphère privée que dans la sphère publique, représentant du pouvoir royal et divin sur terre. *Voir* Christian Biet, *op.cit.*, p. 339-349 et Claire Clarin, « Les Sœurs Mancini en Méditerrannée », dans Giovanni Dotoli (dir.), *Les Méditerrannées du XVIIe siècle*. Actes du VIe colloque du Centre International de Rencontres sur le XVIIe siècle. Monopali (Bari), 13-15 avril 2000, Tübingen, Günter Narr Verlag, 2002, p.331-332.

[2062] Justin, XV, 4. Originaire de la petite cité d'Europos, Séleucus Ier est le fils d'Antiochos, général de Philippe II de Macédoine, et d'une certaine Laodice.

[2063] Diodore, XIX, 90 ; Arrien, *Anabase*, VII, 22 ; Appien, *Syr*., 56 ; Pausanias, *Périégèse*, I, 16 ; Justin, XV, 4.

reste il seroit roy lors qu'il le perdroit par hazard et sans qu'il y eût de sa faute. Ce songe fut veritable. Elle trouva effectivement un anneau de fer, sur lequel une anchre etoit representée, et le donna à son fils Seleucus qui le porta toujours jusques aux guerres d'Alexandre son maître et le perdit en Asie, pres du fleuve Euphrate.

Apres la mort d'Alexandre, comme il voyageoit autour de Babylone, qui luy etoit écheue en partage pour son gouvernement, il le retrouva fortuitement sur une pierre ; il l'a fit ôter, fit creuser aux environs pour voir s'il y trouveroit quelqu'autre chose qui confirmât le pronostique de cette fatale bague. L'on trouva une anchre sous cette pierre. Quelques-uns interpreterent en mal cette avanture, s'imaginans que c'etoit un mechant augure, comme s'il eut du estre arreté dans ses desseins, mais Ptolomée, fils de Lagus, depuis roy d'Egypte qui se trouva là present, l'avertit que c'etoit une marque de la fermeté de sa bonne fortune, ce qui l'obligea de faire graver une anchre sur son cachet ordinaire. Effectivement, cette favorable explication luy avoit être donnée par l'oracle de Didyme, ou d'Apollon, en son temple de Milet. Car, dans le plus fort de la guerre de Perse, n'étant que simple soldat dans l'armée d'Alexandre, comme il eut consulté cet oracle sur son retour qu'il meditoit en Macedoine, il en fut dissuadé par ces paroles :

Europe valeat, Asiam complectere tutus.
Prens congé de l'Europe, l'Asie est ton sejour,
Embrasse-la, sois seur d'y commander un jour.

L'autre marque anticipée de sa royauté fut, lors qu'étant en Babylone aupres d'Alexandre son maître, qui visitoit, un peu avant sa mort, certains marais pour observer les endroits par où on pourroit faire couler l'eau dans des fossez, afin d'aroser les campagnes voisines, un tourbillon de vent luy emporta son diademe dans de certains roseaux, pres d'un vieux sepulcre des anciens roys du pais, Seleucus se jetta brusquement en l'eau pour retirer ce diademe et, afin d'être soulagé en nageant et qu'il ne fût point mouillé, il le mit sur sa tête. Ce furent deux augures : l'un du malheur d'Alexandre, à qui la mort devoit enlever son diademe, l'autre de l'elevation et de la royauté de Seleucus. Je sçay que quelques historiens veulent que ce fut un miserable batelier qui fit cette action, à qui Alexandre, apres avoir donné un talent de recompense, fit abbattre la tête pour avoir esté si hardi de la couvrir de son diademe, mais je me sens obligé de souscrire à l'opinion la plus favorable.

Seleucus, que la Fortune caressoit si avantageusement, etoit d'une taille riche, et tout à fait extraordinaire, au reste si vigoureux, et d'une telle force corporelle, qu'en presence d'Alexandre, il arrêta, luy seul, un taureau qui étoit échapé de la hache du sacrificateur : ce qui a donné lieu de mettre des cornes à sa statue[2064].

Apres la mort de son maître Alexandre, il eut pour son partage la province et la ville de Babylone. Sa civilité et sa generosité envers Antigonus le pensa mettre à deux doits de sa ruine, c'etoit l'un de ses compagnons qui commandoit sur beaucoup de pais, sur la Phrygie, la Lycie, et Pamphylie, où Antipater, le plus puissant de tous, l'avoit etably pour observer ce qui se passeroit en Asie. Eumenes, qui commandoit dix mille chevaux des troupes auxiliaires, durant la vie de leur maître, gouverneur de Capadoce, luy avoit deplu pour raison de sa conduite. Antigonus l'attaqua à main armée, le chassa de son gouvernement, le poursuivit jusqu'au pays des medes, duquel Eumenes tâchoit de s'emparer, il le joignit, luy livra bataille, le defit et mit à mort. Au retour de sa victoire, Seleucus, le receut en Babylone avec une grande amitié, et avec une magnificence extraordinaire, mais cet esprit ambitieux, qui devoroit deja le gouvernement de son hoste, le querella mal à propos de ce que Seleucus avoit chassé, sans son aveu, un de ses officiers. Il prit occasion de luy demander le conte de l'argent public qu'il disoit appartenir à Arideus, successeur d'Alexandre[2065].

Seleucus, n'etant pas en etat de se deffendre, s'evada et se refugia aupres de Ptolomée, gouverneur d'Egypte, son amy. Antigonus deposa Blitoris, satrape de Mesopotamie, parce qu'il avoit favorisé Seleucus dans sa retraite et qu'il luy avoit donné moyen de s'echapper. Il se rendit le maître de Babylone, de la Mesopotamie, et de tous les pais qui s'étendoient depuis les Medes jusques au detroit de l'Hellespont. Tant de progres le rendirent suspect aus autres satrapes, ou gouverneur des provinces ; ce qui donna lieu à Seleucus de negocier et contracter une ligue offensive et defensive avec Ptolomée, son hôte, et avec Lysimaque, sattrape de la Thrace, et avec Cassander qui, apres la mort de son pere Antipater, commandoit en Macedoine. Ce fut donc par les soins de Seleucus que cette alliance fut faite.

Les confederez envoyerent des ambassadeurs à Antigonus afin de l'obliger à restituer les pays qu'il avoit usurpés et de faire part de l'argent public aux autres gouverneurs des provinces. Son refus, plein d'arrogance, accompagné de mauvais traittement fait à ces envoyés, contre le droit des gens, fut le dernier signal d'une guerre

[2064] Appien, *Syr*.,57.
[2065] Appien, *Syr*.,53-55 ; Pausanias, *Périégèse*, I, 16 ; Justin, XV,4.

tres facheuse. Antigonus chasssa d'abord de Syrie les garnisons de Ptolomée et s'empara de la Phenicie, et de la Coelosyrie, s'etant avancé jusques à l'entrée et aux detrois de la Cilicie, il laissa son fils Demetrius, âgé de vingt-deux ans, à Gaza, ville de Palestine, afin de s'opposer au passage de Ptolomée, mais celuy-ci vainquit ce jeune prince en un grand combat, et l'obligea de s'enfuir et de se retirer vers son père. Ce fut dans cette conjoncture que Seleucus se retablit dans son gouvernement de Babylone, quoy qu'il n'eût avec lui que mille fantassins et trois cens chevaux. Antigonus eut sa revanche ; son fils Demetrius gagna un grand combat naval sur Ptolomée pres de l'Isle de Cypre. Et ce fut dans ce transport de joye qu'il prit le nom et la qualité de roy, d'autant plus volontiers qu'Arideus successeur d'Alexandre et Olympias, mere du même Alexandre, avoient été cruellement mis à mort.

Ptolomée et les autres roys, vaincus, le prirent en même temps pour ne paroître consternez et abbatus de leur desastre. Seleucus ne fut pas des derniers à prendre un titre si éclatant. Il se fit nommer roy des Babyloniens et des Medes, apres avoir tué en un combat, de sa propre main, Nicator qu'Antigonus avoit laissé satrape des Medes. Ainsi, la fortune suivant son caprice ordinaire se jouoit de ces grands guerriers. Seleucus remporta de tres grandes victoires, soit contre les Barbares, soit contre ceux de sa nation, et contre ses rivaux, sur tout contre les Macedoniens, mais la plus considerable victoire fut celle qu'il remporta d'Antigonus cet ancien ennemy et concurrent redoutable, tres vigoureux pour son âge et, quoy qu'il fût dans la quatre-vingtieme année de sa vie, il eut neantmoins le courage de luy presenter bataille au bourg d'Ipsus en Phrygie, là où, bien qu'il s'acquitât du devoir d'un simple soldat, et d'un grand commandant, il fut pourtant terrassé et mis à mort par la valeur de Seleucus qui vainquit aussi et tua Lysimacus, roy de Thrace. Il passa, avec son armée triomphante, le renommée fleuve Indus pour ranger à son devoir Sandrocotus, le plus puissant roy des Indes mais, s'étant en suite allié par mariage avec ce roy barbare, il le laissa en paix. Apres la defaite et la mort d'Antigonus, les roys confederez partagerent ses pays ; le sort etendit son partage jusques à l'Euphrate, et depuis la mer qui en étoit voisine jusques à la Mediteranée.

Ce grand roy Seleucus etoit plein d'adresse, eloquent, resolu et tres vigoureux dans ces entreprises[2066]. Il conquit septante-deux satrapies, ou grandes provinces, sçavoir : la Mesopotamie, l'Armenie, la Capadoce, surnommée de son nom Seleucide, les Perses, les Parthes, les Arabes, les Tapyres, Sogdians, Arachotes, Hircaniens, et autres nations

[2066] Appien, *Syr*., 57-58.

jusques au fleuve Indus, auparavant subjuguées par le grand Alexandre ; en sorte qu'apres luy, aucun conquerant n'a jamais porté ses trophées plus loin, ni possedé tant de pais en Asie car, depuis les confins de la Phrigie jusques à ce grand fleuve Indus, il s'etoit rendu le maître de tous ces royaumes et de ces vastes provinces. Il orna son empire de quantité de belles villes dont il fut le fondateur. Il en fit bâtir XVI. du nom de son pere Antiocus, VI. Laodicées du nom de sa mere, IX. Seleucies de son propre nom, IV. de celuy de ces deux femmes, III. Apamees et une appellée Stratonique. Les plus celebres de toutes ces villes ont esté long temps, les deux Seuleucies, l'une pres de la mere, l'autre sur le fleuve du Tygre, Laodicée en Phoenicie, Antioche sur le mont Liban et Apamée de Syrie. Il donna des noms grecs ou macedoniens à une grande quantité de ces villes qu'il fit bâtir en Asie, soit à l'honneur de son maître Alexandre, soit pour raison de quelqu'une de ses belles actions militaires, entre lesquelles sont : Berrhée, Edesse, Perinthus, Maronée, Callipolis, Achaia, Pella, Oropus, Amphipolis, Arethuse, Astacus, Tegée, Chalcis, Parissa, Herea, Apollonia ; dans les Parthes, Sotera, Calliope, Charis, Hecatompolis ; dans les Indes, Alexandropolis ; en Scythie, Alexandreshata ; Nicephorium en Mesopotamie ; Nicopolis en Armenie, voisine de la Capadoce, ces deux derniers noms etoient pris de ses victoires. L'on raconte deux augures extraordinaires en la fondation des deux Seleucies. La premiere, pres de la mer, fut bâtie par celuy du tonnerre qui tomba à point nommésur le lieu où il destinoit de la placer. En suite de cela, l'on y adora la foudre et on la mit au rang des divinités. On luy chanta des hymnes et on luy consacra des temples et des autels avec certaines ceremonies. Et pour celle qui est sur le fleuve Tygre, comme il eut commandé aux mages et devins de cette province de choisir un jour et l'heure la plus heureuse que leur art leur pourroit suggerer pour commencer d'en jetter les fondemens, ils prinrent et assignerent une autre heure, usans de mensonge et de tricherie, n'estimans pas qu'il fût à propos de contribuer à la fondation et construction d'une ville bâtie et fortifiée à leur prejudice.

Or, comme Seleucus attendoit dans sa tente l'heure qui devoit être assignée et que son armée commandée pour cette entreprise attendoit aussi, avec silence, le signal afin de se mettre en besongne, tout à coup, à l'heure ordonnée et revelée par les dieux, et cachée par les mages, les soldats de son armée, s'étans imaginez d'avoir entendu ce signal et le commandement de Seleucus, quitterent leurs rangs et se mirent à cet ouvrage avec tant d'ardeur et d'alegresse, que ses herauts et autres officiers ne les pûrent jamais arrêter ny empêcher de poursuivre ce qu'ils avoient entrepris. Les mages, là-dessus, bien surpris, faisans de necessité vertu, le haranguerent sur la necessité fatale que ni les hommes ni les

cités ne pouvoient point changer ; qu'au reste, cette heure devoit être estimée effectivement la plus heureuse, et qui promettoit à cette ville bâtie, par son ordre, une longue durée et la succession de plusieurs siecles.

La derniere de ses victoires sur celle de Lysimachus, roy de Thrace, qu'il vainquit et tua, comme nous avons deja dit, dans la Phrygie, pres de l'Hellespont. Et comme il en eut passé le detroit pour s'aller emparer de la capitale du pays, dite Lysimaque, du nom de ce roy, il fut traîtreusement assassiné, l'an LXIII. de son âge et le XL. de son empire par Ptolémée Ceraunes ou le Cornu, fils de Ptolomée Soter et d'Evridice, fille du roy Antipater, autre fois refugié chez luy et entretenu honorablement comme etant le fils de l'un de ses bons amis. Philetorus, roy de Pergame, racheta de ce perfide et ingrat, son corps à grand prix d'or et, luy ayant fait de magnifiques obseques, envoya ses cendres à son fils Antiocus, qui les mit dans un temple, qu'il fit bâtir exprés dens la ville de Seleucie, pres de la mer, et nomma ce lieu Nicatorium, comme qui diroit, le lieu qui enfermoit les victoires[2067]. Voila quel fut ce grand conquerant, dont la plus belle et la plus genereuse de toutes ses actions, fut celle d'avoir cedé à son fils Antiocus, apres qu'il eut reconnu sa discretion et sa modestie, sa propre femme Stratonique, douée d'une excellente beauté, avec tous ses grands Etats, sçavoir ses 72 satrapies, ne s'étant reservé que celles qui étoient entre le fleuve Euphrate et la mer. C'est cette incomparable femme qui nous a porté à rapporter icy la vie et l'éloge du grand Seleucus, son premier mary[2068].

Il avoit epousé en premiere nopces, étant encore en un etat d'homme privé, Apamée, issue d'une famille noble de Macedoine[2069]. Or, comme il étoit en grande consideration parmy ceux de sa nation, et l'un des plus braves de l'armée, il luy fut tres facile de choisir pour femme l'une des plus belles et des plus accomplies de son sexe. Outre les motifs qu'il eut de l'aimer extraordinairement à raison de son merite et de l'amour reciproque qu'elle avoit pour luy, l'avantage qu'elle eut de le faire pere du prince Antiochus, qui donne sujet à cette histoire, la rendit tres heureuse et fut cause qu'elle receut toutes les marques d'estime et d'affection de son mary qui vinrent jusques là qu'apres sa mort, pour honorer sa memoire, il fit bâtir trois villes de son nom d'Apamée. Cette premiere femme estant morte, il n'etoit pas juste qu'il n'eut autres occupations que de combatre ses ennemis, il luy falloit une compagne qui adoucit ses peines apres avoir

[2067] Appien, *Syr*., 62-63 ; Pausanias, *Périégèse*, I, 16 ; Justin, XVI,1-2.
[2068] Appien, *Syr*., 59-62.
[2069] Plut., *Dém*., 31,5. En réalité, Apama n'est pas une princesse macédonienne, mais une princesse sogdienne, c'est-à-dire perse. D'ailleurs, il est fort probable, comme déjà souligné, qu'Antiochus ait épousé Stratonice, la seconde épouse de son père, pour faire taire les reproches à propos de son ascendance mêlée.

essuyé et soutenu les plus violentes fatigues de Mars. Il avoit connu et veu naître, pour ainsi dire, la princesse Stratonique, fille de Demetrius et d'une certaine Phila, femme tres accomplie et petite fille de ce fameux Antigonus, dont nous avons deja parlé. Ce fut apres la defaite et la mort de ce dernier que Seleucus la demanda en mariage par une magnifique ambassade. Il crut que c'etoit son interest de s'allier avec Demetrius, pour contrebalancer la puissance de son autre ennemy Lysimacus, qui avoit pris deux filles de Ptolomée, l'une pour soy, et l'autre pour son fils Agathocle, afin de se fortifier contre luy par une telle alliance[2070].

Demetrius, considerant qu'un tel honneur de se voir recherché pour être le beau-pere d'un prince si redoutable luy seroit extremement avantageux, se mit sur mer, accompagné d'une flote nombreuse et richement equipée, pour emmener en Syrie Stratonique sa fille, accordée à Seleucus. Il aborda en Cilicie (cette province luy apartenoit), il y trouva mille deux cens talens, somme qui repondroit aujourd'huy à celle de 72000 écus, et porta cette grande somme avec luy pour la dot de sa fille. Seleucus luy alla audevant. Cette entreveue fut tout à fait royale, sans soupçon, accompagnée de toute sincerité de part et d'autre. Seleucus le regala dans sa tente d'un festin magnifique et le lendemain, il alla dîner dans la maîtresse galere sur laquelle Demetrius etoit monté. Ils se virent sans garde-corps, et avec une grande franchise et amitié. Apres quoy, Seleucus emmena sa nouvelle epouse Stratonique en pompe et magnificence en sa cour qu'il tenoit à Antioche.

La Fortune, qui avoit rendu son pere souverain comme luy, l'avoit presentee à son choix comme la plus rare beauté et le plus digne objet qui fut en toute l'Asie. Elle avoit un esprit vif et penetrant, une taille riche et avantageuse, un regard agreable et charment, en qui les graces sembloient avoir elu leur domicile. En un mot, elle avoit des attraits que le berger Paris[2071], si Jupiter l'eut etably derechef, le juge de la beauté de toutes les dames d'Asie, eût sans doute, prononcé en sa faveur, comme il fit sur le mont Ida en faveur de la puissante deesse de Chypre.

Antiocus, fils aîné de Seleucus, etoit un prince tres bien fait. Il etoit gracieux et liberal, avantagé d'une riche taille qui rendoit sa personne admirable et extraordinaire. Il avoit le cœur bien placé et si fort porté aux actions honnêtes et genereuse qu'il paroissoit en cela ainsi qu'en toute autre chose, tres digne fils d'un si illustre pere. Ce pere,

[2070] Plut., *Dém*., 31-32.
[2071] Eur.: *Androm*., v. 274 *sqq*.; *Iph. Aul*., v.573, *sqq*.; *Hél*., v.924 *sqq*.; Hyg., *Fab*., 92; Ovide, *Hér*., XVI ; Luc. *Dial. Des Dieux*, 20.

reconnoissant son bon naturel l'aimoit fort tendrement, il l'avoit souvent aupres de luy, et comme ce roy etoit un tres grand guerrier, pour se delasser des fatigues de la guerre, il se familiarisoit volontiers avec sa jeune femme et ses enfans. Antiocus, qui avoit par ce moyen l'occasion d'approcher souvent et de converser avec sa belle-mere Stratonique, conceut au commencement de l'estime, en suite un grand amour pour elle, lequel amour il dissimula long temps jusques à ce qu'une grande maladie qu'il eut causée par l'excez de son amour sans jouissance, donna lieu à son pere, lors qu'il en eut la connoissance, de le rendre heureux et de le guerir en luy cedant Stratonique, sa femme qu'il aimoit si passionement.

L'amour n'agit pas toujours tout d'un coup, il s'insinue souvent petit à petit et par degrez. L'ordre de nostre discours veut que je vous represente Antiochus enjoué et galant dans les divertissemens innocens et dans les entretiens familiers avec sa belle-mere Stratonique, profitant souvent des promenades que la belle saison et le jardin[2072], joignant le palais de leur habitation, leur fournissoit ordinairement. L'on voyoit dans ce lieu si charmant de tres belles allées de longues etendue, couvertes d'arbres qui rependoient leur rameaux par dessus. L'on y admiroit les merveilleuses perspectives qui les bornoient, des berceaux dressez avec une admirable simetrie, où etoient une infinité de representations des faunes, des satyres et des nimphes, taillées dans les branches des arbres et des labyrinthes surprenans. C'etoit en ces beaux lieux où les plus belles de la cour, parées à l'avantage, l'attendoient quelque fois, car elle leur donnoit là pour l'ordinaire ses rendez-vous. Elle avoit grand plaisir de les voir en ces endroits, portans leurs grandes chevelures tressées avec le fil d'or, ajustées comme ces anciennes deesses. L'on y avoit ajusté des cabinets au milieu, ornez des plus rares peintures et des plus riches tapisseries, accompagnez de magnifiques lits de repos. C'etoit là où quelque fois l'on entendoit des concerts melodieux, composez des meilleures voix de ces belles dames et demoiselles et des garçons bien faits et tres bien ajustés, semblables à des petits Amours ; les sons de plusieurs luths et tuorbes, entre coupés et diversifiez par des violes, des flûtes douces, violons et autres agreables instrumens. Bref, toute cette charmante harmonie ravissoit d'une douce et amoureuse joye, le cœur et l'esprit[2073].

C'etoit là où le prince Antiocus prenoit le soin de commander qu'on apportât, quelquefois, la collation à la reyne et à sa compagnie. Les tables y etoient fournies des

[2072] L'auteur redessine le cadre du jardin, déjà présent dans la structure des nouvelles de la Renaissance, ainsi que le motif du jardin d'amour, lieu paradisiaque de l'union des cœurs et de l'intimité des âmes.
[2073] Thème très présent dans le roman baroque, et évoqué ici par de Rocoles, la musique, intimement liée au mythe d'Orphée, participe à l'éclosion du sentiment amoureux.

mets les plus delicieux ; on y voyoit des bassins pleins d'ortolans et de faisans, des bisques des mieux assaisonnées et des plus belles et rares confitures[2074]. Les vins delicieux de toute sorte de pais, sur tout de la Grece, ny manquoient pas, non plus que les plus excellens hypocras[2075] que l'on eut pu avec raison appeler le nectar des dieux. Le roy Seleucus, qui étoit sur l'âge, venoit par fois les surprendre dans ces innocens et amoureux divertissemens, d'une maniere caressante, et tout à fait complaisante. Il y avoit aussi des caleches tres richement façonnées, tirées par des cerfs, des biches ou des jumens tygres, qui les enlevoient de ces lieux pour leur faire prendre le divertissement de la promenade, avec la compagnie de toute ces belles, dans ces grandes et sombres allées, au-dessus desquelles, les chants des rossignols, des seirins et autres oyseaux, sembloient s'efforcer et disputer entr'eux à qui donneroit plus de plaisir à leur ouye. L'on admiroit, en ce même lieu, des parterres remplis des plus belles tulipes, anemones, œillets, giroffliers et autres fleurs ravissantes. Les palissades y etoient couvertes de roses et de jasmins. Les zephirs y respiroient d'un air doux et agreable et sembloient s'etudier tous à leur complaire et à les rejouir par la diversité de toutes ces belles et agreables fleurs, ce qui embaumoit d'une senteur tres odoriferente et charmante ces lieux si delicieux. L'on y entendoit, avec plaisir, le doux murmure des eaux qui s'accordoit et faisoit un concert naturel avec le different ramage des oyseaux.

Le roy s'arretoit quelque fois pour considerer les plus belles fleurs de ses parterres. Il en faisoit quelque fois luy-même la description, ayant une tres parfaite

[2074] En relation avec la volonté de Louis XIV et sa réussite à faire émerger une économie agricole et horticole nouvelle, et avec la prolifération des traités de cuisine, à l'instar du *Cuisinier français* de La Varenne, de *L'Art de bien traiter* de L.S.R., ou de *La Maison réglée* de Audigier, la gastronomie française éclôt et prend ses lettres de noblesse au XVIIe siècle. Très codifiée, elle répond comme pour les jardins à un certain nombre de règles donnant lieu à une sensation d'ordre et d'harmonie. Elle est de plus l'apanage de la royauté et de la noblesse, emblème de son pouvoir et de son rang. En faisant une description fastueuse des repas de la Cour, et de mets réservés à une partie de la société nobiliaire comme le gibier et les fruits, de Rocoles use ici d'une fantasmagorie de l'art de la table à la française et de l'esthétique d'une société bien établie où chacun est le sujet d'un roi tutélaire qui, pour mieux asservir, donne plaisirs et divertissements. À ce propos, voir : Pierre Couperie, «Régimes alimentaires dans la France du XVIIe siècle », dans *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 18/6, Paris, E.H.E.S.S. 1963, p. 1133-1141 : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/ahess_0395-2649_1963_num_18_6_421093; *L'art de la cuisine à la française au XVIIe*, Paris, Payot et Rivages,1995, p.VII-XVI ; Michel Figeac, « Les pratiques alimentaires de la noblesse provinciale à la fin du règne de Louis XIV : l'exemple de la Guyenne » et Dominique Michel, « Le dessert au XVIIe siècle », dans Reynald Abad et Patrick Dandrey (dir.), *XVIIe* : *Le siècle de Vatel, la table et ses périls au XVIIe*, *XVIIe*, 217, octobre-décembre 2002, Paris, Société d'étude du XVIIe, 2002, p.643-654, p.655-662.

[2075] L'hypocras est une boisson à base de vin sucré et d'ingrédients infusés comme l'orange, le citron, la cannelle ou encore la vanille.

connoissance des fleurs, comme aussi de les cultiver, à quoy il prenoit souvent son divertissement[2076] :

« Admirez, disoit-il, considerant les tulipes, l'honneur de mon jardin et la perle des fleurs, soit pour sa varieté incroyable, soit pour l'eclat de ses vives couleurs, soit parce que c'est un abregé de toutes les beautez qui flattent nos yeux. La nature a bien fait en ne leur donnant aucune odeur car, si avec tant de beauté elle y eut mis l'avantage des fleurs odoriferentes, plusieurs personnes auroient meprisé toutes les autres. Ne vous semble-t-il pas que la nature se soit etudiée à les façonner ? Leur figure est toute d'une sorte comme une coupe d'or, ou un vase d'argent, ou un encensoir de nature, mais sans encens. C'est un calice qui tous les matins s'ouvre aux rayons du soleil levant et se resserre ou replie au soleil couchant, craignant les outrages de la nuit. Leurs couleurs sont en fort grand nombre, de sorte, disoit le roy, que leur excellence consiste en la bigarrure de ces couleurs entremêlées. Les unes ont le fond comme de satin blanc, ou mille veines incarnates courrent çà et là pour les passementer, les autres, sur une couche azurée, ont mille petites etoiles qui les marquent fort agreablement. En voicy qui ont les bords tout comme des passements d'argent sur une fleur collombine. En voila une sur du satin vert où sont mille filamens de pourpre qui les fendent avec une gayeté admirable. Celle-cy le nomme foueté à cause que sur une fleur de neige vous y voyez mille filets ensanglantez. Celles-là sont marquetées de petites taches d'une infinité de couleurs, celle-cy (il la touchoit avec sa cane) est au dehors etincelante d'une ecarlate rayonnante et le dedans est emaillé de trois differentes couleurs. Comment est-il possible qu'une feuille si mince, nourrie du même air, issue de même ognon, soit d'or au fond, violette au dehors, saffranée au-dedans, rebordée de fin or, et l'eguillon de sa pointe vert comme un beau saphir, et cent autre façons, comme si à l'envy on les avoit parées pour mettre l'œil en peine par leur admirable varieté ? En voicy une qui n'est que neige, façonnée en tulipe, une autre de satin incarnat toute couverte d'or, et une autre d'un drap d'or, sursmené de perles orientales, ou de petites etoiles, une autre d'un email de cent couleurs. Voicy un

[2076] Révélée par l'intérêt croissant des médecins pour les plantes et leur étude, ainsi que par la vogue des jardins, la botanique connaît un véritable essor au XVIIe siècle et donne naissance à une véritable catégorie éditoriale, l'illustration botanique. C'est alors que fleurissent les florilèges, les herbiers, les livres de jardinage et les catalogues de fleurs. Sûrement très inspiré par le genre des florilèges et des ouvrages galants comme *La couronne de Julie*, de Rocoles réutilise ici toute la rhétorique de l'évocation des berceaux aux palissades, des parterres de fleurs aux chants des oiseaux. Et selon les goûts de l'époque, l'auteur cède, par le prisme d'une description détaillée, à la «tulipomania» (passion si répandue au XVIIe qu'elle entraîna une spéculation sur le prix des oignons), et à la glorification de la rose, reine des fleurs, présente depuis déjà longtemps dans la lyrique courtoise et galante. À ce propos voir Madeleine Pinault Sørensen, *Le livre de botanique, XVIIe et XVIIIe siècles*, Paris, BNF, 2004, et plus particulièrement p.11-26, p.40-55.

colombin fort agreable sur emaillé de goutelettes d'or. Il faut confesser, ajoutoit le roy, que la nature est grandement admirable en ses ouvrages, puis que, d'un peu de foin et de terre, elle sçait faire de si rares merveilles. »

Le silence etoit grand ; un chacun etoit charmé, bien plus dur du discours du roy qui depeignoit la nature et la beauté de ces fleurs, d'une si admirable maniere, que de leur excellence. Le roy se mit en posture de sortir de ce beau parterre, mais il s'arrêta à la palissade qui etoit des beaux rosiers et ne peut s'empêcher de parler encor à son avantage :

« Voicy, dit-il, la princesse des fleurs, la perle des roses, c'est la rose de damas blanche ou rose musquée. Cette fleur croist d'une epine grainée, laquelle s'enfle en boutons pointus et verts, comme un petit bocal. Ce bouton rit et se tranche peu à peu, et se deboutonne pour deployer son thresor. Le soleil developpe et denoue ses plis et ses feuilles, les faisant epanouir et donnant le dernier trait de beauté à son ecarlate, en achevant de la parfumer et d'y faire infusion d'une precieuse liqueur. Au milieu, il y a comme une coupe de pointes dorées avec des petits filets de musc et de saffran entrez dans le cœur de cette rose. Mais que dites-vous du feu de son incarnadin, de la neige de sons satin, des cinq saphirs taillez en languette tout au tour pour luy servir d'atour, du baume et ambre gris qui en est exhalé, de cette petite moisson d'or qui est au milieu de la rigueur des epines qui la contregardent, des petits voleurs qui la dechirent à coups de bec, du jus et de la substance qui en etant epreinte embaume tout, de son agreable odeur ? De mille vertus qui sont cachées en elle pour fortifier le cœur, éclaircir les yeux, rafraîchir les ardeurs, reveiller l'appetit ? La marque la plus excellente de l'odeur est quand l'ecorce est fort aspre. C'est, comme vous sçavez, la maîtresse fleur, qui compose le plus excellent ornement d'un bouquet. »

Le roy mit fin à ses discours et se retira en suite, accompagné de tout ce beau monde, qui etoit ravy de l'avoir ouy parler si pertinemment de ces choses. C'etoit les plus frequens divertissement du roy et de sa cour, lors que le temps etoit serain.

Un jour que le prince Antiocus s'entretenoit de nouvelles avec la reyne dans l'un de ces cabinets du jardin royal, l'on se presenta à la reyne un tres beau perroquet[2077], dont

[2077] Chez Aristote, *H.A.*,VIII, 12, 597b, 27-29 et Pline, *Hist.nat.*, X,58, déjà, le perroquet, hormis son caractère éminemment exotique, est un animal qui a la faculté de parler, ou pour le moins de répéter les phonèmes appris. De ce fait, le perroquet représente des significations contrastées et diverses au sein des bestiaires. Tour à tour associé à la vierge Marie (puisque son cri peut rappeler l' «Ave» de l'ange Gabriel), à Jesus-Christ ou encore donné en exemple aux croyants qui doivent, comme l'oiseau parleur, répéter le message des apôtres, il représente aussi, par le pouvoir performatif de sa parole, le symbole de l'éloquence.

la femme d'un certain colonel luy faisoit present. On admira sa gentillesse et le caquet en quatre ou cinq langues de cet oyseau. Les louanges qu'on luy donna satisfirent entierement le maistre qui l'avoit instruit, qui pouvoit dire avec raison, qu'il s'etoit acquis de la gloire par la reussite en l'instruction de cet illustre perroquet. Ce discours du prince et de la reyne sur la louange du perroquet fut interrompu par un grand soupir de l'une de ses demoiselles, qui donna lieu à changer de discours, pour sçavoir le sujet qu'elle avoit de faire paroître en si bonne compagnie (s'oubliant si fort du lieu où elle étoit) des marques d'une douleur extraordinaire.

« Je suis surprise, dit la reyne, Dame Ladinsa (c'étoit le nom de cette demoiselle) de ce que vous venez porter vos deplaisirs devant nous et de vous montrer si triste avec votre visage renfroigné ? Ne sçavez-vous pas ce que je recommande le plus aux personnes qui m'approchent, c'est d'être toujours gayes, de chasser la melancolie et de se souvenir que rien n'est plus contraire à la santé que de se laisser vaincre à la tristesse et à la douleur ? Que de toutes les dissimulations dont on fait eclore à la cour, celle des plus cuisans deplaisirs et des afflictions les plus sensibles, est ordinairement la plus necessaire.

- Helas ! Madame, repond Ladinsa, je suis dans la derniere confusion d'avoir oublié, par un excez de melancolie et de reverie que j'etois dans un endroit où toutes les choses m'invitent à la rejouissance. Mon esprit preoccupé de la pensée de l'affliction où j'ay laissé ma chere Ynophite, qui me tient lieu de mere, comme votre Majesté sçait fort bien, et la veue de beau perroquet m'a fait faire cet écart sans me souvenir qu j'etois en votre presence.

- Il faut bien, dit Antiocus, que sa douleur soit grande, car ce n'est point le seul soupir que je crois avoir ouy d'elle, et l'ayant apperceue ce matin comme j'accompagnois le roy, j'ay remarqué qu'elle avoit les yeux tous baignés de larmes[2078], mais je n'ay pas eu le moyen de luy en demander le sujet. Je suis bien aise que l'occasion s'en presente maintenant. Sçachons donc, Madame, d'où procede son affliction.

Voir Lise Wajeman, *La parole d'Adam, le corps d'Ève: le péché originel au XVIe siècle*, Genève, Droz, 2007, n.30 et p.206-207.

[2078] Larmes et soupirs sont deux symptômes caractéristiques de la psyché mélancolique. La tristesse continue des mélancoliques est provoquée par l'intempérature de leur humeur, à savoir l'alliance du froid et du sec. A contrario, chez les sanguins, l'humeur est joyeuse puisque la chaleur est tempérée par l'humidité, alors que chez les colériques, la chaleur est accentuée par la sécheresse. Ainsi l'exacerbation du froid provoque une tristesse accrue chez les personnes de tempérament atrabilaire. Par ailleurs dans la fantasmagorie mélancolique, les larmes répondent à l'image emblématique d'Héraclite, réverbération contraire du rire de Démocrite. Les soupirs, quant à eux, sont déclenchés par l'imagination débridée des mélancoliques qui, tout occupés par leurs chimères, oublient de respirer. Voir R. Suciu, *Discours des maladies mélancoliques(1594), op.cit.*, 2012, n.9-10 et p.33-34, n.11, p.34 et n.14, p.35.

- Dites-nous, poursuivit la reyne, qu'est-ce qui vous cause une telle consternation ? Ne feignez pas de nous le dire.

- Les commandemens de votre Majesté sont la reigle de mes desirs, dont le plus grand est celuy de luy plaire et de ne luy rien cacher.

- Cette reponce, dit Antiocus, est digne d'une ame sincere.

- Votre Majesté, poursuivit Ladinsa, blâmera, sans doute, ma douleur et dira que c'est une grande foiblesse d'y être si fort sensible ; j'avoue en cela mon foible, et reconnois ingenuement, que la mort de mon pere, de ma mere, et de mes propres freres et même celle de mon propre mary, ne me seroient pas si sensibles, que m'a esté la mort du favory de ma bonne parente Ynophite, à quoy par surcroît d'affliction, est survenue l'alteration de son esprit et de sa santé pour la perte qu'elle en a fait depuis quatre ou cinq jours.

- Quel favory, dit la reyne ?

- Helas ! Madame, repondit Ladinsa, c'estoit son perroquet, le plus joli et le plus aimable qui ait jamais été apporté des terres neuves.

- Ne vous etonnez pas, dit Antiocus, si la dame Ynophite faisoit si grande etat des perroquets, l'on luy avoit dit que, selon un certain poete, les petits Amours se transformoient en ces sortes d'oyseaux. Un homme d'esprit nous en assure, lors que parlant d'un certain mariage de l'une des plus belles dames des Gaules, il fait parler sa muse de la sorte :

Au bruit du celebre hymenée
Pour estre à la grande journée,
Là se rendent à grand concours
Tout ce que le monde a d'amours.

Et apres avoir parcouru divers pais, parlant de ceux du Capvert, il les depeint de cette sorte :

Du Cap vert ceux-la sont petits,
Gaillards, eveillez et gentis,
Ils ont par tout même ramage,
Et cent couleurs en leur plumage,
Comme on en voit aux perroquets,
Et sont ceux qui sont les coquets[2079].

[2079] L'auteur cite ici *L'Épître* (LXXI) de Voiture à M. de Coligny, composée en 1644 dans *Œuvres*, éd. M.A. Ubicini, Paris, Charpentier libraire-éditeur, 1855, t.2, p.380-390. Voiture fait ici allusion à la passion de Gaspard IV de Cologny, comte de Cologny, puis duc de Cologny et duc de Châtillon, pour Mlle

- Il paroît bien, dit la reyne, que vous vous plaisez à la lecture des pieces les plus galantes du tems, votre memoire n'en laisse point echapper les plus beaux endroits. »

Ladinsa reprit son discours :

« Ce perroquet d'Ynophite etoit si complaisant qu'il imitoit admirablement bien tout ce qu'il voyoit et entendoit faire à sa maîtresse. »

Alors, Ladinsa, se mettant de meilleure humeur, elle continua de la sorte :

« Il mangeoit de la soupe au vin, il aimoit fort les confitures et les sucreries, il ne vouloit souffrir autour de luy que des jeunes gens qui fussent bien faits, sur tout bien coeffez. Il l'a contrefaisoit si bien en ses allures, en dandinant comme elle lors qu'il marchoit. Il tiroit souvent la langue comme sa maîtresse, vous eussiez dit qu'avec ses pieds, il vouloit ajancer le plumage de sa tête parce qu'il voyoit souvent qu'elle ajustoit et gordronoit avec ses doits son tour de cheveux, jusques-là que parce qu'il entendoit tous les jours à certaine heure, le bruit que sa maîtresse faisoit sur sa chaise percée, il l'a contrefaisoit à merveille. On eut dit qu'il avoit de l'esprit comme sa maîtresse, il paroissoit comme elle dans ses petits depits. On luy a avoit appris à prononcer ces paroles :

« Peretta que vous êtes laide ! (c'etoit une servante du logis) Que vous êtes affreuse ! ».

On luy entendoit jargonner, apres le mot de Perretta, celuy de ma maîtresse. Un autre talent merveilleux qu'il avoit encore etoit de tousser et cracher comme sa maîtresse. L'on avoit peine à le distinguer des autres animaux, lors qu'il les contefaisoit, soit qu'il jappât comme les chiens, ou qu'il miolât comme les chats, il y en avoit grand nombre qui servoient de fidelle compagne et qui composoient le plus serieux divertissement de la bonne Ynophite. Un jour, tous ces animaux conceurent de la jalousie contre cet incomparable perroquet, de ce qu'il baisoit sa maîtresse avec tant de plaisir et de ce qu'elle l'avantageoit toujours à leur prejudice des plus friands morceaux de sa table. Or comme il etoit hors de sa cage, se pourmenant, voicy les chiens et les chats qui

---

Élisabeth-Angélique de Montmorency-Boutteville. Contre le gré du duc de Châtillon, son père, mais avec le consentement de son amante et l'aide du duc d'Enghien et de sa sœur, le duc de Coligny enlève Mlle de Montmorency et l'épouse par contrat le 18 juin 1645. Ce rapt et cette union font alors scandale et couler l'encre des littérateurs. Cette histoire est source d'inspiration pour Roger de Bussy-Rabutin, «Histoire d'Angélie et Ginotic », dans *Histoire Amoureuse des Gaules*, Liege ; Bruxelles, François Foppens, 1665, p. 113-190 ou encore pour Jean-François Sarrasin, *La pompe funèbre de Voiture* : « Comment Vetturius apprenoit aux nouveaux mariés ce qui s'étoit passé entre eux le jour de leurs noces », dans *Œuvres*, Paris, Augustin Courbé, 1658, p. 261- 262, p.268

l'entourerent et se mirent en posture de le mettre en pieces. Il les regarda fierement et eut la hardiesse de leur dire :

« Ne me mordez pas, da ! »

Ces autres animaux, si fort animez contre luy, furent surpris de l'entendre parler de la sorte et eurent un tel respect pour ce jaseur qu'ils le laisserent sans le plus tourmenter. Enfin, ce perroquet parvint à son dernier mal heur, car ayant beu un jour de trop de rossoly[2080] (je ne sçay par quel secret de nature, attendu que ce brevage est salutaire à plusieurs, mais il ne m'appartient pas de faire le medecin) en prit une quantité si etrange qu'il en mourut. Ynophite demeura comme assoupie un jour et demy de l'exces de sa douleur, d'autant plus grande qu'elle ne s'étoit point apperceue de la maladie de son perroquet. Les cris et les gemissements qu'elle faisoit en suite faisoient fendre le cœur de toutes les personnes, qui s'empressoient de la venir consoler. Les voisins même en furent d'abord alarmez et crurent que le feu etoit en sa maison ou que quelques scelerats ou gens apostez par la personne qu'elle a le plus offensé qui est en pais etranger fussent venus chez elle pour l'assassiner. Puis, continuant ses pleurs et ses cris, disoit :

« C'est donc toy mon pauvre perroquet que j'aimois plus que ma vie qui étois la meilleure partie de ma joye et de mon bonheur ? Par quel mal heur t'ay-je perdu ? Helas ! que le sort m'a été cruel de me priver de ta chere compagnie. Tu charmois mes peines et mes ennuis par ton agreable caquet. Je croyois que tu serois immortel et que, par un effet de ce qu'on appelle la metasnicose (elle vouloit dire la metempsicose de Pithagore, ou transmigration des ames et des hommes dans le corps de brutes), l'ame de quelque divinité etoit passée dans ton petits corps.[2081]»

[2080] À l'instar de l'hypocras, le rossolis est une boisson alcoolisée à base de vin et de plantes infusées. Louis XIV en prenait sur prescription de son médecin, Antoine Daquin, aux fins de calmer ses maux d'estomac : « Durant le cours de cette année, il a même été moins tourmenté des maux d'estomac qui l'inquiétaient la nuit, et l'obligeaient à boire ; ce que j'ai attribué en partie au meilleur régime de S.M., et à l'usage favorable d'un rossolis fait avec l'esprit de vin d'Espagne, et l'infusion des semences de fenouil, chennevis, coriandre, anis, etc., que je lui ai préparé avec soin, et dont il prenait trois à quatre gorgées toutes les fois qu'il se sentait l'estomac chargé de viandes ou de vents.», dans Vallot, D'Aquin et Fagon, *Le Journal de Santé de Louis XIV*, éd. Perez, 2e éd., Grenoble, J. Millon, 2004, p. 217-218.

[2081] D'après Ovide, *Métamorphoses*, XV, 165-179, et Diogène Laërce, *Vies et doctrines des hommes illustres*, VIII,4, parmi les sources les plus notables, Pythagore est le père de la métempsycose. Cette doctrine d'influence orientale, décrit un cycle fait de punitions et de récompenses, au cours duquel les âmes, avant d'être libérées et de connaître le graal ou le châtiment, migrent d'un corps à un autre, qu'il soit humain, animal ou végétal. Voir Bruno Centrone, «La figure historique de Pythagore et du pythagorisme antique : un problème encore actuel », dans Marie-Laurence Desclos et Francesco Frontoretta (dir.), *La sagesse présocratique* : *communication des savoirs en Grèce archaïque, des lieux et des hommes*, Paris, A. Colin, 2013, p. 200. Cette allusion à la métempsycose pythagoricienne renvoie aux débats de la fin du XVIIe siècle à savoir si les animaux ont une âme ou n'en ont pas. Denis Lopez explique ainsi les tenants et aboutissants de ladite querelle : «Le débat sur l'âme des bêtes, qui va parcourir le XVIIe siècle, sera pénétré d'une part de cette volonté de valoriser les capacités animales et d'autre part de cette inquiétude théologique

Je ne m'etendray pas à vous presenter le soin que les voisin prirent à la consoler, les raisons qu'ils alleguerent pour luy ôter cet excez de melancolie. Les medecins la vinrent visiter et tâcherent de luy persuader qu'elle avoit une grande maladie corporelle afin de la pouvoir guerir par ce moyen de la maladie de son esprit, et de la bien purger de cette bile noire et de cette humeur hypochondriaque dont les fumées alteroient si fort son cerveau[2082]. Effectivement, il y avoit des indices infaillibles que son mal ne venoit que de cet accident, car elle avoit une tres grande attache et inclination pour la couleur verte particuliere aux perroquets, laquelle est le symbole de la folie[2083]. Elle fit attacher la tête de son deffunt perroquet à son miroir où elle regardoit plus de mille fois le jour et elle enterra le corps dans un pot de terre où elle gardoit une plante qu'un certain gaillard luy avoit donnée, comme une chose rare, qu'il disoit être de l'amarante[2084], dont la graine avoit êté apportée des isles Anticyres, mais c'étoit de vray hellebore[2085]. Ce fut sur cette

---

sur le statut de l'homme qui en découle. La position si tranchée de l'automatisme cartésien, qui refuse la capacité psychique aux bêtes et qui sera si difficile à faire admettre et à défendre, est en grande partie motivée par la nécessité de marquer la différence de destinée entre l'animal et l'homme, d'affirmer l'immortalité de l'âme et l'existence de Dieu. Les gassendistes, qui combattent l'automatisme, ceux qui reconnaissent après Montaigne non seulement de la sensibilité, de l'imagination, de la mémoire à l'animal, mais aussi une aptitude à raisonner, se trouvent finalement conduits à limiter les conséquences de ces capacités affirmées de l'âme animale, par prudence face une trop logique comparaison réductrice avec l'homme. D'où le concept d'une âme humaine à deux niveaux, l'un animal et matériel, l'autre spirituel, ou même de deux âmes complémentaires chez l'homme. Le risque théologique parasite presque continûment la réflexion sur l'animal et influe sur les tentatives de réappréciations de son statut. » D. Lopez, «L'animal du XVIIe siècle : Fond de tableau théologique, mythologique, philosophique (quelques points d'ancrage) », dans Charles Mazouer (dir.), *L'animal au XVIIe siècle.* Actes de la 1ère journée (21 novembre 2001) du Centre de recherches sur le XVIIe siècle européen (Université Michel de Montaigne-Bordeaux III), Tübingen, G. Narr, 2003, p.20.

[2082] Selon la théorisation des praticiens du XVIIe siècle, la mélancolie hypochondriaque ou venteuse est la troisième espèce de la pathologie atrabilaire, la première provenant du cerveau, et la deuxième provenant par sympathie de tout le corps. A contrario de la thèse galénique qui l'imputait à une inflammation du pylore, les médecins de l'époque, héritiers des humanistes et de la doctrine Byzantine d'un certain Théophilos Protopatarios, impute cette espèce de mélancolie aux hypocondres, à savoir la rate, le foie et le mésentère. Une humeur mélancolique obstrue les veines de ces organes et de là, sont générées des vapeurs sèches qui montent jusqu'au cerveau et altèrent la raison. Dès lors la maladie érotique ne sera plus seulement associée à une forme cérébrale de la mélancolie, mais aussi à une forme hypocondriaque. Les humeurs spermatiques et menstruelles macèrent dans le bas ventre et se consument avant de s'élever en vapeurs perturbatrices et délétères jusqu'au cerveau. À ce propos voir P. Dandrey, *Anthologie de l'humeur noire*, *op.cit*., et plus particulièrement p. 624-626 et p.634.

[2083] Dans l'imaginaire occidental, le vert est en effet la couleur de la folie, et la représente d'autant plus lorsqu'il est associé au jaune. La polychromie jaune-vert est ainsi complémentaire : le jaune symbolise « la transgression de la norme » tandis que le vert représente « la perturbation de l'ordre établi.» Voir Michel Pastoureau, « Formes et couleurs du désordre: le jaune avec le vert. », dans Jean-Claude Schmitt (dir.), *Médiévales* : *Ordre et désordre*, Paris, C.N.R.S., 1983, p. 62-73 : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/medi_0751-2708_1983_num_2_4_921

[2084] L'amarante est une fleur qui ne flétrit pas. Elle est le symbole de l'immortalité. Dans les joutes poétiques elle couronne ceux jugés dignes d'une postérité éternelle.

[2085] À mi-chemin de la légende et du mythe, l'ellébore, ou hellébore, est le purgatif et, ou, le vomitif emblématique qui, dans la médecine ancienne, soigne les démences et les pathologies cérébrales comme l'épilepsie. Deux légendes accompagnent ses vertus thérapeutiques, qu'elle soit purgatives ou émétiques. La première parle du devin Melampous qui guérit la folie des trois filles du roi d'Argos, Proetus, voir : Ps. Hippocrate, 16, *Lettre à Cratevas*, 347-349 ; Ovide, *Méta*., XV, 324 et suiv. ; Pline, *Hist.nat*., XXV,21. La

plante que, quelque jour apres, ce même personnage attacha ce sonnet, qu'elle leut non sans dépit, et se contenta de le chiffoner et de le jetter sous la table. Je le ramassay et je l'ay encore sur moy, le voicy. » Antiocus le prit de ses mains et fut bien aise d'en faire la lecture :

« EPITAPHE DU PERRO-
Quet de la dame Ynophite.
Passant considere le sors
D'un oyseau qui fut tres affable,
Et par un esprit charitable
Sois un peu touché de sa mort,
Il mourut à force de boire,
Et ce qui me surprend le plus,
Au fond, ce n'étoit qu'une beste
Nonobstant son gentil caquet,
Et qu'une femme à folle teste
Eut fait son dieu d'un perroquet. »

Sur l'autre page etoit aussi ecrit cet autre sonnet :

« Cy gist un oyseau sans plumage,
Dans la mort altera l'esprit
D'une femme qui de nostre âge
Fut le sujet de maint ecrit ;
Passant deplorer sa misere
D'avoir perdu ce digne oyseau,
Si sa douleur est tres amere,
C'est qu'il etoit son demoiseau.
Reconnois donc quelle est sa perte,
De n'avoir plus son perroquet,
Et disque son désastre est, certes,
Un plus grand mal que le hoquet[2086].

---

seconde met en scène Hercule qui, devenu soudain furieux, est apaisé grâce à cette plante que lui donne un habitant de la cité grecque de Phocide, Anticyre. C'était, en effet, dans ce lieu, que Pline confond avec l'île éponyme d'Anticyre, voir Pline, XXV, 21, que l'on trouvait alors en abondance la fameuse drogue, voir Pausanias, *Périégèse*, X, 36-37. La ville était si indissociable de la plante qu'elle donna naissance à la fameuse expression, rendue célèbre par Horace, *Satires*, II, v.166 : « *Anticyram navigare* », qui voulait tout à la fois signifier le fait d'avoir l'esprit égaré et le fait de guérir son esprit perturbé. Pour la botanique moderne, l'identification de cette plante est problématique : s'agit-il de l'« *Helleborus niger orientalis (ellébore noir*) » ou de l' «*Veratrum album* (ellébore blanc) » ? Selon toute vraisemblance, l'un et l'autre semble être employé indistinctement et de façon concomitante ; le premier comme purgatif, le second comme vomitif voir : Théophraste, *Recherches sur les plantes*, IX,10 ; Dioclès, *Diocles of Carystus*, frag.152, *éd.* J. Van der Eijk, Leyde, Brill, 2000, t.1, p.288-289 ; Pline, *Hist. Nat.*, XXV, 21-25 ; Galien, éd. Khün, t.5, p.152. À ce propos, voir : A. Foucaud, «Sur l'ellébore des Anciens», dans *Revue d'histoire de la pharmacie*, 48/65, Paris, Société des pharmacies, 1960. p. 328-330 : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/pharm_0035-2349_1960_num_48_165_6710 ; Janine Bertier, *Mnésithée et Dieuchès*, Leyde, Brill, 1972, n.1 et p.219.

[2086] Inspirées à la fois des élégies de Catulle en mémoire du moineau de Lesbie, *Carmina, II et III*, d'Ovide en mémoire du perroquet de Corinne, *Amours*, II, 6, et de Stace en mémoire du perroquet d'Atedius Melior, *Silves*, II, 4, les épitaphes consacrées aux oiseaux ainsi qu'aux animaux domestiques font florès au XVIe et

- En vérité, dit le prince Antiocus, apres avoir leu ces sonnets, et qui avoit entendu les bras croisez, avec grande attention, tout le discours de Ladinsa, ce sont des traits d'esprit d'oyseau, capables de donner de la douleur plutôt que de l'admiration. Pour de la douleur, à raison de sa perte pareille à celle de la mort d'un pere ou d'une mere, je ne vois pas qu'elle en doive approcher de bien loin, car au fonds ce n'est qu'un animal, et les personnes qui conçoivent une grande amitié pour elles, que d'en perdre leur sommeil, leur boire et leur manger, et d'en être plus touchez que de la perte de leurs plus proches, bref de n'avoir plus la même quietude de leur esprit, sont de la nature, et même pire que les bêtes qui, bien qu'elles soient privées de l'usage de la raison, ne tombent pas pourtant en des extravagances si etourdies et si grossieres pour la mort de leurs semblables. Il faut assurement qu'il y ait quelque chose de bien extraordinaire en l'humeur de la dame Ynophite et que la raison domine fort peu en elle. Je me souviens de l'avoir veue trois ou quatre fois et d'avoir remarqué je ne sçay quoy d'extravagant en sa contenance, en sa démarche et en ses discours.

- Pour moy, repartit la reyne, je ne vous crois trop bon physionomiste pour vous être abusé[2087]. Une de mes demoiselles la connoît tres particulierement. »

XVIIe siècle. Voir : l'« Epitaphe d'un petit chien», suivi de l'«Epitaphe d'un chat» de Du Bellay dans ses *Divers Jeux Rustiques*, Paris, F.Morel, 1558 ; Claude d'Esternod, « Mort d'un perroquet que le chat mangea », 6, dans *L'Espadon satyrique*, Lyon, Jean Lautret, 1619, p. 33-39 ainsi que les nombreux vers écrits à propos de la mort du perroquet de Mme du Plessis Bellière dont témoigne la 3e partie des Poésies choisies de Charles Sarcy en 1658. Voir D.Lopez, « L'animal du XVIIe », art.cit., n.47 et p. 64-65.

[2087] Dans la lignée des *Phygsionomica* d'Aristote et du *De Humana Physiognomonia* de Giambattista della Porta, traduit en français par Ruault en 1655 à Rouen, la « physionomie » ou «physiognomonie», à savoir l'art d'interpréter d'après certains signes physiques les tempéraments et caractères des hommes, connaît en France, sous l'influence de Marin Cureau de la Chambre et de Charles le Brun, un renouveau, ceci d'autant plus qu'elle entre en résonnance avec le débat sur l'âme des animaux qui oppose alors gassendistes et cartésiens. Très tôt codifiée, la science physiognomonique se divise, outre la branche astrologique que l'on doit à Mélampous perpétuée par la médecine arabe, en trois grandes catégories : anatomique, soit le rapprochement entre un trait physique et une qualité morale, ethnologique, soit le rapport entre les caractères et les peuples, et zoologique, soit l'assimilation des hommes aux animaux. C'est cette troisième catégorie, également appelée physiognomonie comparative qui aura l'influence la plus durable et la plus significative. Voir *L'Abrégé de la conférence sur la Physionomie*, conférence tenue par Charles Le Brun en 1671 devant l'Académie Royale de peinture et retranscrite par Henri Testin. Trois domaines y sont traités : l'assimilation des traits physiques des animaux à leur caractère dominant et la mise en pratique de ce système à l'homme, les règles traditionnelles à suivre pour que l'application de ce système soit effective, et l'analyse interprétative des visages comparés une fois la méthode appliquée. Cet abrégé porte en lui les germes d'une révolution épistémologique, à l'origine de «la théorie du triangle de mesure de l'angle facial ». Dès lors, ce qui permit à Camper et Lavater d'en faire une science, la physiognomonie n'est plus seulement au XVIIe siècle de l'ordre du magique, du surnaturel, du cosmologique, mais bel et bien de l'ordre du scientifique. Au cœur de ce texte apparaissent les traces de cet art herméneutique de l'âme et du corps, partagé entre le monde des belles lettres et le monde savant. Sur ce sujet, voir : Patrick Dandrey, «La Physiognomonie comparée à l'Age classique» dans *Revue de synthèse*, IIIème série, 104, (janvier-mars 1983), Berlin, Springer Verlag, 1983, p. 5-27 : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k365231f/f3.item ; Lucie Desjardins, *Le corps parlant: savoirs et représentation des passions au XVIIe siècle*, Québec, Presses de l'Université Laval ; Paris, l'Harmattan, 2001, p. 13-44.

Sur ces discours, Ladinsa qui n'avoit pas quitté sa premiere contenance, qui etoit toujours triste, et comme insuportable dans une telle compagnie, où les entretiens d'amour et de reconnoissance sont bien plus à propos, sur tout, quand c'est des têtes couronnées, que ces acces tristes et lugubres, qui ne peuvent troubler la joye et le contentement des amans qui sont le fleuron d'icelle, en faisant une profonde reverence, se retira toute epleurée.

« Laissons aller, dit le prince, cette pleureuse que la même folie de sa pretendue mere Ynophite possede pour la perte de son perroquet. Sa mine renfroignée troubloit notre divertissement.

- Vous avez raison, repart la reyne, je m'en vay tout presentement vous donner le plaisir d'apprendre l'humeur et les qualitez de cette vieille femme Ynophite. »

Sur ces entre faites, la reyne appelle une de ses demoiselles qui etoit au bout d'une de ces allées et luy fit signe d'approcher. La demoiselle obeit aussi tost, et comme elle eut fait une profonde reverence, la reyne luy parla en ces termes :

« Il y a quelque tems, Nony (c'etoit le nom de cette fille, pris d'une seigneurie de feu son pere), que vous m'entretintes de l'humeur d'Ynophite et de ce qu'on en disoit du tems que vous etiez aupres d'elle. Vous nous feriés plaisir de nous reciter pour nous en divertir, c'est un sujet qui vient fort à propos, dont le prince qui nous honore de sa presence, sera bien aise d'entendre parler.

- Madame, il est vray, repartit Nony, que j'eus occasion d'en parler à votre Majesté, et que je ne luy dis rien que ce que le discours public m'en avoit appris, n'ayant eu garde, ni même ne me sentant pas assez d'esprit pour en censurer les mœurs, ni la conduite, pendent le tems que j'ay vecu et conversé chés elle. Mais puique votre Majesté me commande de l'entretenir sur ce même sujet.

- Voicy ce que je souhaitois, dit le prince en l'interrompant.

- Je luy diray, poursuivit-elle, ce que j'en ay appris. Ynophite est une femme issue de la Gaule Celtique, de la race des druides[2088]. C'etoient gens à longue barbe et qui

[2088] Dès le XVIe siècle, la France, puissance politique et économique qui s'impose en Europe, cherche à démontrer que ses origines sont illustres. Bien qu'elle soit rattachée au monde gréco-romain au travers du «mythe troyen», ses écrivains et ses penseurs vont faire éclore un passé autonome et épique, idéalisé et mythifié, celui du monde celto-gaulois, la libérant de cet écrasant héritage gréco-latin. Parmi les ouvrages qui contribuent à l'élaboration de cette historicité légendaire, voir l'*Apologie de la Gaule* de Guillaume Postel (1552) et *L'Histoire de l'Estat et République des Druides* de Noël Taillepied (1585). C'est d'ailleurs l'œuvre de Noël Taillepied qui servira de source historique et d'inspiration à Honoré d'Urfé pour l'*Astrée* et sa mythologie celto-gauloise. Dans cette époque troublée, cette approche sera un facteur d'unité nationale. Il faudra environ deux siècles pour que la lecture de l'*Astrée* soit reconnue comme une fable et non plus comme une certaine réalité de la culture celte. Même si la rhétorique romaine oppose la Gaule barbare, ses

passoient pour les plus sages parmy ceux de cette nations. L'on dit même qu'ils se mêloient de la religion, qu'ils predisoient les choses à venir, qu'ils gardoient même pour la pluspart le celibat. Quelques-uns veulent même qu'ils fussent tous obligez à cette necessité. Lors qu'elle vint au monde, l'on fut en peine de luy trouver une norrice, l'on s'avisa de luy donner une bête comme il se pratique en certains pais. Quelques-unes de ses parentes eurent la pensée de luy donner une vache pour norrice, d'autres une chevre, mais soit qu'ils ne se trouvat pas assez de domestiques pour traire ces bêtes. Enfin, on luy donna une chevre qui, d'elle-même, s'approchoit de son berceau et qui, ecartant les jambes de derriere, luy tendoit ses mamelles sur sa bouche.

- C'est pourtant une affaire où l'on doit bien prendre garde, dit le prince, car les personnes tiennent ordinairement de l'humeur de leurs nourrices. Je pourrois vous en faire grand denombrement, mais je ne veux pas, Dame Nony, vous interrompre.

- Apres qu'elle fut sevrée, poursuivit la demoiselle Nony, la servante qui avoit le soin d'elle et qui etoit une paisanne, rustique, salopppe[2089] et mal apprise, dont l'employ etoit de garder les oysons du logis, la menoit ordinairement avec elle, de sorte que ses premiers divertissements et jouets d'enfant, comme l'on dit, etoient avec les oysons. L'on n'osa pas lors quelle fut parvenue à l'âge de huit ou neuf ans, l'envoyer aux ecoles, parce que son pere logeant à la campagne, en une maison ecartée, n'osoit pas l'envoyer au village voisin, pour raison de l'accident arrivé à plusieurs fille du pais, que l'on disoit avoir perdu leur pucelage avec leurs gands, des la premiere fois qu'elles furent à l'ecole. Or, comme elle fut un peu plus grande, et qu'il falloit l'occuper à quelque chose, son pere s'avisa de luy commettre le soin de donner à manger aux chiens, aux chats et autres animaux domestiques, et c'est des ce temps-là qu'elle prit tant d'amitié pour les bêtes. Comme elle eut atteint l'âge de dix-huit ans, l'on reconnut qu'elle avoit une tres grande inclinaton pour le mariage, car ayant demandé lors de sa premiere

---

pratiques mystico-philosophiques et ses sacrifices humains à l'Urbs civilisée (César, *BG*., VI, 12-18, Pline, *HN*., XVI, 249), il faut reconnaitre que les druides, vivant la plupart du temps en communauté, loin des contingences familiales sans être dans la chasteté, faisaient, au cœur de la Gaule antique, bel et bien partie de l'une des trois catégories civiques de la société celtique, à côté des chevaliers et du peuple. À ce propos, voir : Alexandre Bertrand, « Les druides et le druidisme, leur rôle en Gaule. », dans *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 40/6, 1896, Paris, Les Belles Lettres, p. 450-456 : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/crai_0065-0536_1896_num_40_6_70872; Devyver André, « *Dubois (Claude-Gilbert).* Celtes et Gaulois au XVIe siècle. Le développement littéraire d'un mythe nationaliste. Avec l'édition critique d'un traité inédit de Guillaume Pos tel «De ce qui est premier pour réformer le monde», dans *Revue belge de philologie et d'histoire*, 53/1 1975, Genève, Droz, p. 111-115 : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rbph_0035-0818_1975_num_53_1_3036_t1_0111_0000_2; Monique Clavel-Levêque « Mais où sont les druides d'antan ? Tradition religieuse et identité culturelle en Gaule », dans *Dialogues d'histoire ancienne* , 11, Besançon, P.U.C., 1985, p. 556-604 : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/dha_0755-7256_1985_num_11_1_1675.

[2089] Le terme est utilisé ici dans son sens premier de « qui est très sale, qui est très malpropre ».

enfance qu'elle voyoit les oysons et les poules jocher, et les pigeons s'accoubler, elle demanda ce qu'ils faisoient, la fille aux oysons luy avoit dit que ces bêtes faisoient ce que font les gens mariez. Elle s'en etoit toujours ressouvenue et avoit parlé souvent qu'elle souhaitoit être mariée. Ces parents s'aperceurent de cela et crurent que c'etoit de tres mauvaise garde qu'une fille d'age nubile, et c'est une denrée qui deperit beaucoup si on ne s'en defait au plutost. C'est pourquoy ils penserent à la marier. Son pere (dont la plus grande occupation etoit de faire des horoscopes) s'en voulut décharger sur l'un de ses freres qui se meloit de la pharmacie et qui s'etoit habitué en un pays eloigné du sien. Ce frere homme, subtil et adroit, qui sçavoit la carte des pays, considerant que cette niece n'avoit pas l'appanage le plus à souhaitter aux filles à marier, sçavoir est la beauté et les biens, s'avisa de la faire conduire en un pays où l'on montre en un certain lieu, destiné pour cela, toutes les filles à marier, où l'on y achete les belles et de l'argent qui en provient, on en marie les laides. Elle etoit de cette seconde classe et passa des premieres parce qu'elle etoit des plus difficiles à trouver party, tel etant l'ordre ainsi etably. Elle etoit ravie de voir ses souhaits accomplis et de se voir mariée. Cet oncle avoit employé tous ses soins pour cacher des defauts. Il s'etoit servy de ceruse, de fards et de couleurs pour accomoder son beau tein[2090]. Il luy avoit mis un tour de cheveux blonds, luy avoit attaché des pendants d'oreilles de quelques faux diamans. Il l'avoit coeffée à la fantastique mode qui étoit pour lors en usage, luy avoit mis au col un tour de fausses crysolites. Son coprs de juppe avoit été ajusté sur des manches à la portugaise, elle avoit mis un verdugalin sous sa juppe qui paroissoit retroussée pour faire montre de ses patins qui l'embarrassoient pourtant beaucoup. Cet oncle l'ayant ainsi parée afin de la rendre plus charmante, pour luy trouver plus facilement un mary qui se laissât tromper par les yeux sans y regarder de si pres ; ce qui luy reussit, comme il l'avoit projetté. Enfin, il se trouva un etranger, venu des extremitez de l'Europe, fait à l'espagnol, qui etant vaincu de son argent et de ses beaux appas, la prit pour femme, mais ils se tromperent tous deux. Elle avoit trouvé un mary duquel elle ne pouvoit pas être satisfaite en ce qu'elle souhaitoit

[2090] Veine burlesque et registre comique mis à part, cette laideur féminine cachée sous une apparente beauté renvoie au courant mariniste et à ses éloges de la laideur aux fins de dénoncer les charmes trompeurs et mensongers de la gente féminine. Par ailleurs, par un leitmotiv emprunté à Lucrèce, *De rerum natura*, IV, v.1141-119, présent chez André Du Laurens, *Des maladies melancholique et du moyen de les guarir*, *op.cit*., ch.X, et chez Jacques Ferrand, *De la maladie d'amour ou melancholie*, *op.cit*., ch.V, l'auteur fait une référence implicite à l'imagination corrompue des amants qui, à tout prix et jusqu'à la mort cherchent la beauté de l'objet aimé et désirent la posséder totalement, tant ils sont soumis et inféodés à l'illusion de leur amour. Voir Luca Assarino, *La Stratonica*, *op.cit.* ; R.Suciu, *op.cit.*, n. 215-217, p. 200-202 ; Civaolella et Beecher, *op.cit*., n. 12 et 15, p. 212-214.

le plus et dont les poulets et autres bêtes luy avoient causé l'envie, ce qu'elle ne rencontra pas. Pour luy, il eut un extreme regret de l'avoir crue plus belle qu'elle n'etoit.

Pour moy, je crois que ce parent qui avoit des secrets merveilleux, en l'approchant luy avoit donné la verlue pour la faire trouver toute autre qu'elle n'etoit. Car, apres quelque jours que son fard fut effacé et que ses habits de noces furent chiffonés, on n'eut pas de peine en la considerant de pres d'observer tous ses defauts naturels. Elle avoit des yeux de merland, des dents de brochet, une langue d'oison qu'elle tiroit à tous momens dehors comme sont ces animaux lors qu'ils sont efarouchez, son nez, par ses refroignemens, etoit aussi dangereux que celuy du rhinoceros et son parler ressembloit à celuy de la maîtresse des auberges apres souper, prononçant et parlant gras comme elle. Ces entretiens les plus frequens etoient sur le sujet des chiens, des chats, des poules, des oysons, à deviner le nombre de leurs petits lors que ces bêtes etoient pleines ; je ne sçay justement quelles étoient les ingenieuses observations qu'elle faisoit là-dessus. Elle connoissoit le tems de leur chaleur, leur fort à point nommé. L'objet de leurs amours et de leur caresses brutales etoit son plus grand divertissement. Un jour, une certaine dame de ses amies, prevoyant les chagrins et les lamentations qu'elle feroit au tems à venir sur leur sujet, luy envoya ce sonnet enfermé dans une lettre, feignant qu'elle venoit de fort loin.

A LA DAME YNOPHITE,
STANCES SUR SES BETES.

Vous nous parlez toujours des bestes
Que vous avez en la maison,
Dont l'on conte neuf ou dix testes
Qui font comme vous sans raison.

Pour paroistre plus raisonnable
N'imitez plus ces animaux
Qui n'ont rien que fort hayssable,
Et vous causeront bien des maux.

Vous leur donnez de la pasture,
Vous leur fournissez d'aliment,
S'ils font connoistre leur nature,
Certes, c'est leur remerciment.

Son ignorance, jointe à sa bêtise, fut telle qu'elle ne comprît pas le sens de ces dernieres paroles et crût que ce poete vouloit parler de la gentillesse de ces animaux, c'est pourquoy elle en tira de la vanité et montra ces vers à plusieurs personnes qui se mocquoient d'elle à pleine gorge. »

Une nouvelle extraordinaire de l'arrivée d'un prince etranger vint interrompre leurs entretiens, et il fallut qu'Antiocus se rendit à la sale où le roy son pere devoit donner audiance et recevoir ce prince. Il prit pour ce sujet congé de la reyne, la laissant avec la compagnie de Nony et de ses autres demoiselle qui etoient autour de sa personne.

Un jour que le tems etoit nebuleux et facheux, et que le roy se divertissoit au jeu des eschecs[2091], il prit envie à la reyne de se promener dans une galerie du palais dont on decouvroit l'une des plus agreables veues de tout le pays. Le prince Antiocus la vint joindre en ce lieu. Apres divers discours mis sur le tapis, l'on vint à parler à l'imprevu de l'affliction externe que ressent une femme de la mort d'un mary qu'elle aime tendrement. Il se rencontra là par hazard une certaine demoiselle qui avoit perdu son mary depuis quelques années par la malice et la cruauté des envieux. On la mit en train de raconter son affliction en luy demandant les circonstances de cette mort :

« Helas ! dit Ciria (c'est ainsi qu'elle avoit nom), infandum regina jubes renovare dolorem[2092]. »

Elle etoit assez sçavante et avoit appris un peu de latin[2093]:

« J'aurois bien de la peine, repondit-elle, à faire comprendre à votre Majesté quelle fut ma douleur, lors que jouissant d'une douceur sans pareille en la compagnie de ce cher mary. Un soir bien tard, trois ou quatre personnes me l'apporterent trempé dans son sang et tout brisé. Il avoit été precipité d'un lieu fort eminant sur des rochers et on avoit pris pretexte de dire et de vouloir que l'on crut que luy-même, sans y penser, saisi

---

[2091] Sous l'Ancien Régime, le jeu est pratiqué avec ferveur par la noblesse et la bourgeoisie. Pourtant, comme c'était déjà le cas au Moyen-Âge sous Saint-Louis, du fait de sa nature addictive, il trouble l'ordre public, tant et si bien que les lois ecclésiastiques et civiles en réprouvent fortement la pratique, les joueurs étant esclaves non seulement de leur passion, mais aussi du hasard. Toutefois, et les théoriciens comme Saint-François de Sales et Pascal en témoignent, il n'est pas entièrement condamné. Les jeux d'exercice et d'adresse, comme la paume ou les échecs, sont aussi « une source d'apprentissage utile pour l'individu». De plus, même si la pratique ludique s'avère dangereuse, elle est un mal nécessaire qui aide l'homme à supporter son statut entre tout et rien. À ce propos, voir Caroline Sanchez, *Les livres de jeux au XVI^e^ et XVII^e^ siècles : une typologie des lecteurs-joueurs*, sous la direction de Philippe Martin, Professeur d'histoire moderne, Université Lumière Lyon II, Directeur de l'Institut supérieur d'étude des religions et de la Laïcité, Lyon, Enssib, mémoire de master 1, juin 2014, p.9-20. http://www.enssib.fr/bibliotheque-numerique/documents/64960-les-livres-de-jeux-aux-xviie-et-xviiie-siecles-une-typologie-des-lecteurs-joueurs.pdf

[2092] Virgile, *Aen*., II, v.3.

[2093] La référence aux *Femmes savantes* de Molière est ici évidente, mais le texte fait aussi allusion aux femmes de lettres qui, au XVIIe siècle, doivent posséder comme qualité première la modestie. Cette approche est la résultante d'une part de la *Querelle des Femmes*, opposant ceux qui souhaitent que les femmes restent ignorantes et ceux qui désirent qu'elles jouent un rôle civilisateur, et d'autre part, de la *Querelle des Anciens et des Modernes*, les seconds contestant l'ordre établi des premiers et la soumission des femmes aux hommes, entraînant par là-même une remise en cause de l'absolutisme et un plus grand mélange des classes sociales. Voir Danielle Haase-Dubosc, « Intellectuelles, femmes d'esprit et femmes savantes au XVII^e^ siècle », dans *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, 13, 2001, Paris, Belin, 2001, p. 43-67 : http://clio.revues.org/133

de je ne sçay quel vertige ou eblouissement s'étoit laissé choir d'un lieu haut et si affreux[2094]. Je vous donne à penser, Madame, quel saisissement je ressentis de le voir en un si pitoyable état. Je versois sur son visage ensanglanté des torrens de larmes et luy voyant rendre les derniers soupirs, mon cœur etoit si serré qu'à peine pouvois-je respirer. Je laissay pencher, par foiblesse, ma tête sur la sienne. J'etois toute disposée à expirer sur sa bouche. J'aurois souhaitté de pouvoir faire passer mon propre sang dans ses veines pour y remplacer celuy qu'il perdoit. Plût à Dieu que j'eusse peu faire un transport de mes esprits dans ses playes ! J'aurois mis volontiers mes soupirs et mon souffle dans sa bouche pour l'animer et pour luy conserver la vie qu'il alloit perdre dans cinq ou six heure apres sa malheureuse cheute. Ce pauvre navré jettoit de grands cris en me disant de fois à autre : « Mon cœur, soulage-moy ! – Helas ! mon cher cœur, il n'est plus en mon pouvoir de te soulager. » Combien de fois fus-je en train de le suivre dans ce genre de mort et de m'elancer dans ce même lieu d'où on l'avoit si cruellement precipité. J'etois comme la tourterelle gemissante jour et nuit apres sa chere compagne.

- Il est vray, dit le prince Antiocus, en se tournant vers la reyne Stratonique que cette femme a eu d'etranges avantures.

- Je me souviens, Ciria, luy dit-il, d'avoir connu un gentil homme qui vous avoit aussi beaucoup aimée. Il etoit de l'Ausonie[2095], si je ne me trompe et avoit nom Nolapsi. Vous aviez captivé son cœur et, sans doute, c'etoit une belle conquête. Il n'avoit que XIII. ans alors. Il etoit genereux et liberal, et etoit d'une riche taille, ayant la chevelure noire et fort longue. Son visage etoit un peu brun et ce beau cotton qui parroissoit sur ses levres avec un petit vermillon à ses joues, un œil ouvert et eveillé, le nez aquilin, la mine enjouée, avec cette humeur complaisante, mais fiere. Toutes ses graces naturelles le rendoient, je vous l'avoue, fort aimable. Il jouoit merveilleusement bien des instrumens, chantoit et dansoit admirablement. Enfin, il avoit des qualitez qui le rendoient digne de faire partout les plus belles conquêtes. Vous etiez embarquée dans un vaisseau de guerre qu'il commandoit, etant avec votre mary et votre fils qui etoit encore à la mamelle. Ce fut dans cette rencontre, où il eut occasion de contempler souvent votre belle gorge, lors que vous la decouvriez pour en approcher votre poupon, et qu'il admiroit ces deux belles d'yvoire naturelles, blanches et fermes comme du marbre, d'où jaillissoit

[2094] Cette chute, telle celle de Climène dans *La Stratonica* de Luca Assarino, portant atteinte à l'intégrité physique, semble être le reflet métaphorique des souffrances amoureuses subies par le personnage ainsi défiguré de façon irréversible.
[2095] L'Ausonie est une région méridionale de l'Italie, mais depuis Virgile, *Aen.*, III, v. 477, ce nom poétique est souvent donné à l'Italie toute entière.

deux fontaines de lait, dont vous vous jouyez quelque fois à arrouser le visage de votre enfant pour l'obliger à se renfroigner et pour remarquer les petits mouvemens de colere que la nature lui sugeroit et qui n'aboutissoit en suite qu'à des petites larmes[2096]. Ce fut dans cette navigation qu'il vous ecoutoit par fois avec grand plaisir et attention, lors qu'aprochant de la proue, vous entonniés des airs et des chansons qui faisoient sortir les Tritons et les autres dieux marins du plus profonds des eaux pour vous venir entendre, capables aussi de disputer du prix de la voix, même avec les sirenes. Le silence et l'engourdissement estoient remarqués dans ce moment dans le vaisseau ; les pilotes charmés de vous entendre demeuroient les bras croisés et n'etoient capables que d'ouvrir leurs oreilles pour contenter ce sens de nature. J'ay connu familierement ce gentilhomme, et il me souvient de deux coublets de chanson qu'il m'aprit et qu'il disoit tenir de vous, Ciria, j'en ay encore la memoire toute freche, les voicy :

Tyrsis ce berger fidele,
Assis pres de Cloris,
Luy dit Bergere cruelle,
Quand finiront vos mespris :
Que vos beaux yeux inhumaine,

Enfn me privent du jour,
Vos rigueurs ni vostre haine
N'eteindront point mon amour.

Ces bois, ces prez, ces fontaines,
Sont les temoins de ma foy,
Si vous en doutez ma belle,
Ils vous respondront pour moy :

Cette nimphe qui soupire,
Dans les rochers d'alentour,
Sçait bien quel est mon martyre,
Et l'excez de mon amour[2097].

[2096] Portrait d'une femme sublime qui répond à celui de la laide Ynophite et qui rappelle non seulement l'imagination débridée de l'amant mélancolique qui, aveuglé par son amour, considère la femme aimée comme une beauté idéale alors qu'elle n'est que laideur, mais aussi les courants antipétraquistes, il n'en reste pas moins que de Rocoles, tout comme André du Laurens, fait référence aux *Amours de Cassandre*, 6 et 18, de Ronsard et aux *Canzoniere,* 200 et 213, de Pétrarque. Voir Radu Suciu, *op.cit.*, n. 122-124 et p. 76-77.

[2097] L'auteur reprend et paraphrase la « Gavotte de Mr. Le Camus », mise en vers par M. de Bouillon et éditée par Bertrand de Bacilly (1621-1690) dans *Suite de la premiere partie du Recueil des plus beaux vers qui ont esté mis en chant,* Paris, Charles de Sercy, 1661, p. 491-492 : «Tirsis ce Berger fidelle/ Assis pres de sa Clorice/ Luy dit Bergere cruelle,/ Quand finiront vos mespris ;/ Que vos beaux yeux, inhumaine,/ Enfin me privent du jour,/ Vos rigueurs, ny vostre haine,/ N'éteindront point mon amour.// Ces Bois, ces Prez, ces Fontaines,/ Sont les témoins de ma foy ;/ Si vous doutez de mes peines,/ Ils vous les diront pour moy:/ Cette nymphe qui soupire/ Dans ces rochers d'alentour,/ Se plaint plaint moins de son martire,/

- En verité, mon Prince, repondit à la fin Ciria, votre Altesse a bien etudié ma vie. Je n'ay garde de contredire ni de contrarier vos divertissemens puisque tel est votre bon plaisir de les prendre à mes depens ?

- N'importe j'approuve tout ce que vous dirés. Il me souvient aussi, continua le prince, qu'il m'aprit une autre chanson en langage de son pays qu'il m'avoua luy causer du plaisir et du chagrin tout ensemble, lors qu'etant passionnée (il emploioit le terme d'abismé) pour votre mary, il sembloit que vous affectassiés de chanter des chansons en sa presence pour luy causer quelque depit et quelque jalousie. Elle etoit conceue en ces termes :

Una Fontana que fa duoi bouloni
Non ly po fare touti douoi courrenti.
Cosi la Dona quá duoi servitori,
Non ly po fare touti duoi contenti[2098].

Mais sur tout, il prenoit un singulier plaisir à dire celle-cy, dont je n'ay retenu qu'une partie :

Arbres, rochers ; doux et charmans
Zephirs,
Ruisseaux, murmurantes fontaines,
Dans vos reduits cachez mes deplaisirs[2099].

Quelle ne plaint mon amour.// Il n'est rien de si farouche/ Dans ces aimables Deserts/ Que l'Amour enfin ne touche,/ Et n'enchaisne de ses fers:/Vous seule, injuste Bergere,/ Par tout vou fuyez ses coups ;/ Mais vous serez bien legere,/ S'il l'est autant que vous. M. de Bouillon.» Cette pratique lyrique appartient à ce que les théoriciens nomment «la poésie chantée » et se décompose en trois catégories : «airs sérieux», «airs à boire » et «chansons à danser et chansonnettes. » Les airs sérieux se différencient des airs à boire à la tonalité plus burlesque. *A contrario* de la grande poésie classique, ils appartiennent à un genre qui n'est pas celui de la gloire et de la postérité, mais à un genre mondain, celui du divertissement, aux prétentions toutes galantes. Relevant du registre élégiaque, ces petites pièces en vers, le plus souvent composées d'une ou deux strophes et accompagnées d'instruments tels que le luth ou le théorbe, traitent du sentiment amoureux et de ses peines. Celles-ci ayant été consignées et archivées dans des recueils, fournissent un formidable témoignage des pratiques musico-poétiques de l'époque, ainsi qu'une source précise d'identification des auteurs des textes, les poètes et les musiciens étant presque toujours cités. La gavotte évoquée ici a donc pour compositeur Sébastien le Camus, et auteur Jean de Bouillon. Voir Laurent Guillo, *Cahier Philidor du Centre de Musique Baroque de Versailles. Les recueils de vers mis en chant (1661-1680) : dépouillement des dix-huit sources connues* : http://philidor.cmbv,fr;8081/jlweb/jlbWeb?htlm-cmbv/cahiers ; Anne-Madeleine Goulet, *Paroles de musique, (1658-1694) : catalogue des « Livres d'airs de différents auteurs » publiés chez Ballard*, Wavre, Mardaga, 2007, p.9-10.

[2098] Une fontaine qui a deux jets jaillissants, ne peut les rendre tous deux abondants. De même une femme qui a deux prétendants, ne peut les rendre tous deux contents.

[2099] « Air de Mr de Cambefort », mis en vers par M. de Bouillon et édité par Bertrand de Bacilly dans *Recueil des plus beaux vers qui ont esté mis en chant. Avec le nom des autheurs, tant des airs que des paroles. Première partie*, Paris, Charles de Sercy, 1661, p.9 : « Arbres, Rochers, doux et charmans Zéphirs,/Ruisseaux, murmurantes Fontaines,/ Dans vostre sein cachez mes dépliasirs,/ Seuls témoins de mes

Et le reste, car ma memoire, ne put point aller plus avant.

- Mon Dieu, mon Prince, s'ecria Ciria, que votre Altesse me rend confuse.
- Ce n'est pas tout, poursuit-il, ce gentilhomme m'avoue que votre presence le rendoit gay et content, qu'il ne touchoit jamais si agreablement sa guiterre sur toutes sortes d'airs, bref qu'il ne dansoit jamais plus allegrement, que lors que vous le regardiés le soir dans la rue par la jalousie de votre fenêtre, ce que vous m'avouerez estre veritable, cela n'est-il pas vray ? »

Le souris et le signe de l'éventail, que Ciria mit devant son visage, fut une marque de son aveu.

« Combien de fois ce pauvre gentilhomme a soupiré pour vous ? Il n'oublioit pas de vous envoyer dans la saison par un de ses valets des corbeilles pleines de fleurs d'oranges et de jasmins. Combien de fois rechechoit-il l'occasion de donner des collations à votre mary ? Car il me semble, qu'il me disoit, qu'il aimoit ces sortes de regales et comme l'on dit à Rome, *Aliena vivere quadra*[2100], affin d'avoir lieu et occasion de jouir de votre agreable conversation et de vous derober quelque baiser lors qu'il tournoit le dos. Il m'avoua un jour, il avoit si bien pris son temps en son absence, qu'il esperoit que vous le souffririés dans votre chambre, mais que vous fûtes inexorable et assés genereuse pour luy protester du haut du degré que s'il mettoit le pied seulement sur la premiere marche, que vous fermeriés et baricaderiés votre chambre et crieriés au feu, et il fut assés discret pour vous obeir et se contenta de vous contempler comme un bel astre du bas du degré en haut, tenant votre fils pendu à votre mamelle. Il s'imaginoit de voir la deesse Venus tenant son fils Adonis[2101]. S'il eust eu de la graine de cette plante que votre

---

feux, confidens de mes peines,/Dites-moy si mon cœur n'osant se declarer,/ Au moins peut soûpirer ?// Hé bien, soûpirs, ne faites point de bruit,/ Montrez mes sensibles contraintes,/ Mais seulement au cœur qui vous produit ;/ Ne pouvant te parler, cjer objet, de mes craintes,/ Que l'Echo qui m'entend puisse dire pour moy,/ Que si j'aime, c'est toy. »

[2100] Juvénal, *Les Parasites* (*Parsiti*), dans *Satires*, V, v. 1-5 : «Si te propositi nondum pudet, atque eadem est mens,/ut bona summa putes aliena vivere quadra;/si potes illa pati, quae nec Sarmentus iniquas/ Caesaris ad mensas, nec vitis Galba tulisset,/quamvis jurato metuam tibi credere testi. » : « Si tu ne ressens aucune honte face à ce que tu exhibes et que tu as même pour intention de considérer que vivre aux dépens d'autrui est un bien suprême ; si tu peux souffrir les avilissements que ni Sarmentus, ni Galba n'aurait supporté à la table outrancière de César, quelque soit la crainte que m'inspire ton serment, je ne pourrais y croire. »

[2101] Inspirée par le livre X des *Métamorphoses*, v.519 et suiv., d'Ovide, l'enivrante passion de Vénus pour le bel Adonis est un sujet de choix dans l'iconographie et la littérature des XVIe et XVIIe siècles. De Pierre de Ronsard « L'Adonis. Au Seigneur de Fictes », dans *Le premier livre du Recueil des nouvelles poésies de P. de Ronsard, gentilhomme vandomois*. […], Paris, Gabriel Buon, 1564, p. 44-58, à Jean de La Fontaine, *Adonis, poëme par J. de La Fontaine, tel qu'il fut présenté à Fouquet en 1658*, publié pour la première fois, d'après le manuscrit original par C. A. Walckenaer, Paris, Simier, janvier 1825, p. 1-32), du Titien à

mary pretendoit faire croître et sortir par les trous des yeux du crâne d'un homme mort, et que l'on trouva enterré dans un pot de terre apres votre depart de l'Etrurie, les mages de ce pays furent fort en peine d'une telle nouveauté, crurent que c'etoit quelque sorcelerie et n'auroient pas manqué de luy faire pour ce sujet de grandes affaires s'ils l'eussent tenu en leur pouvoir, s'il eut eu, dis-je, de cette plante, dont la vertu etoit de rendre les gens invisibles[2102], sans doute qu'il vous auroit approchée et vous auroit bien peu empescher de luy fermer la porte au nés, nonobstant toutes les regales et les presens qu'il vous avoit faits.

- Vrayment, mon Prince, reprit Ciria, puisqu'il faut tout dire à votre Altesse, ce n'est pas le seul qui m'a aimée, je ne me serviray pas d'un terme plus fort.

- Elle dit vray, ajouta la reine, les autres amours n'ont pas été si fort cachées que mes demoiselles ne m'en ayent souvent entretenue, soit par jalousie qu'elles avoient contr'elle, soit pour me divertir par ce recit à ses depens. Il me souvient qu'elles m'ont parlé d'un certain Saylen qui l'a aussi aimé passionement. Car, comme elle s'eloignoit volontiers des villes et aimoit le sejour de la campagne, ce pauvre Saylen, se servant de l'avantage que la nature luy avoit donné d'estre alegre et dispos (ainsi que ces sortes de gens le sont ordinairement comme vous sçavés, l'on leur a donné ce nom à cause qu'ils sautent et gambadent les mieux), faisoit je ne sçais combien de stades toutes les semaines pour l'aller voir, pour jouir de sa conversation, se contentant d'être accompagné d'un seul serviteur pour luy apporter ce qui luy etoit necessaire afin de la regaler. C'etoit là où ce Saylen s'egayoit avec elle, ainsi que j'ay appris, où il se promenoit dans des belles allées et avenues et dans une tres grande et belle prairie le long de l'une des plus fameuses rivieres des Celtes, où, à loisir et à long traits, il goûtoit les douceurs de son agreable conversation.

Quelque fois, vous faisiés de certaines parties d'aller visiter à quelques milliers de là vos amis, entr'autres une fois en un lieu qui tire son nom de la liqueur du dieu Bachus et, comme vous aviés à traverser des forêts, les agreables et bizzares figures de quelques arbres courbés, vous remettoient en memoire, les changemens de ces amants infortunés

---

Poussin, cette légende, qui prend racine au cœur des amours incestueuses de Myrrha pour son père Cinyras, explicite la nature morbide du désir charnel. Transformée en arbre, Myrrha donne naissance à Adonis, fruit de sa passion prohibée pour la chair dont elle est issue. Suite au jeu funeste de l'enfant ailé sur son sein, la déesse, blessée, aime avec folie et se fait aimer avec fascination par le jeune homme. Malgré les recommandations de Vénus, le bel Adonis, imprudent et téméraire, meurt à la chasse sous les coups d'un sanglier. Il s'agit ici de la métaphore à peine voilée des amoureux transis qui, imprudents, se livrent aux rets de l'amour et, devenus prisonniers d'une concupiscence insatiable, périssent dans de grandes souffrances.

[2102] Selon Pline, *Hist. Nat*. XXXVII, 60, la pierre appelée héliotrope, mélangée à la plante du même nom, avait aux yeux des mages le pouvoir de rendre invisible celui qui la portait.

dont le poete amoureux Ovide parle dans ses *Metamorphoses*[2103]. Ce Saylen, qui savoit fort bien ces sortes de fables, vous en contoit en grand nombre avec une satisfaction reciproque et qui donnoit des nouveaux elans à vos amours. Mais, ce que l'on pourroit vous reprocher, ô Ciria, c'est de n'avoir pas esté pleinement satisfaite, quoy que vous en eussiés grand sujet de l'être, de l'attache et des services continuels que vous rendoit ce Saylen. Vous etiés remplie et preocupée du tiltre specieux d'un mari que vous qualifiés d'une couverture commode. Or, parce que sa profession luy permettoit pas de le prendre, vous en vouliés un à quelque prix ce que fût, mais sur tout qui eut quelque rapport à votre vie passée, qui eut voyagé et eu comme vous plusieurs avantures. C'etoit l'absinthe dont vous detrempiés le miel, c'est-à-dire les douceurs de ce pauvre Saylen goutoit aupres de vous, de sorte que la qualité de l'amour d'être dit doux amer par les Grecs lui convenoit fort bien[2104]. Combien de battemens de cœur et de chagrins ce pretendu mary luy a a causé à ce qu'il m'a avoué ? C'estoit pourtant vos plus ordinaires satisfactions de lui faire aussi connoître par vos discours que vos plus grandes faveurs etoient pour ce pretendu mary, parce que, disiés-vous, qu'il vous ravigottoit toute et que ses caresses vous tenoient lieu de baume et celle des autres de fiel, de gehennes et de tourmens.

- Madame, s'écria Ciria, votre Majesté dit tout ce qu'il luy plaît. J'ai fait tout mon possible pour persuader tout le monde que mes affections et ma conduite avoient esté toujours fort reglées, quoy qu'on ait voulu dire le contraire.

- Ouy, poursuivit la reine, il ne vous etoit point nouveau d'être aimée et recherchée de ces sortes de gens, j'entens des Saylens, car je me souviens d'avoir ouy

[2103] En corrélation avec le mythe d'Adonis évoqué ci-dessus, le lecteur pense naturellement à l'infortunée Myrrha métamorphosée en arbre après avoir commis le crime d'inceste, voir Ovide, *Méta*., X, v.297-518.

[2104] Le «glukupikron» (γλυκύπικρον) ou le motif dualiste de l'amour «doux-amer» est un *topos* très répandu dans la pensée gréco-latine et sa poésie. De Sappho (Reinarch, *Fr*. 97-98), en passant par Theognis (1353-1356), jusqu'au « Odio et amo » de Catulle (*Poèmes*, LXXXV), l'Éros est à la fois une force de «douce jouissance» et de fureur déchaînée. De fait, s'instillant par le regard, il provoque tout d'abord un délicieux ravissement avant de se tranformer en «délire de la possession.» Cette conception du sentiment amoureux est prolongée par la lyrique des élégiaques latins (Catulle, Properce, Ovide) qui, par le prisme du plaisir et de la souffrance d'aimer, fait de la contemplation estatique et obsessionnelle de l'objet aimé un «enthousiasme délirant» permettant la transcendance vers le beau. Ainsi, le *furor* amoureux induit-il, par l'irruption d'une beauté perturbatrice, une théophanie qui permet la création poétique. À la croisée de la poétique courtoise et du néo-platonisme, la Renaissance réactivera cette notion dans un contexte qui oppose et allie à la fois la vertu morale de Platon à la grâce pétrarquiste sous la dénomination de «il dolce amaro» pour les poètes italiens, et de « doux-amer » pour les poètes français. À ce propos voir les études suivantes : Verdun-L. Saulnier, *Maurice Scève : ca.1500-1560*, Genève-Paris, Slatkine, 1981, p.204-209. Fac-sim. de l'éd. de Paris, 1948-1949; Alain Deremetz, *Le miroir des muses : poétiques de la réflexivité à Rome*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 1995, p.148-154 ; Claude Calame : «Éros initiatique et la cosmogonie orphique», dans Philippe Borgeaud (dir.), *Orphisme et Orphée en l'honneur de Jean Rudhart*, Genève, Droz, 1991, p. 227-247 et *L'Eros dans la Grèce antique*, Paris, Belin, 1996, p.25-30 ; Pierre Laurens, « *Stylus Platonis* : L'*oestrus* poétique dans le *De amore* de Marsile Ficin », dans Pierre Magnard (dir.), *Marsile Ficin les platonismes à la Renaissance*. Colloque Marsile Ficin tenu à la Sorbonne les 28 et 29 mai 1999, Paris, J. Vrin, 2001, p. 139-151.

dire à une de vos sœurs, c'est Genusa, si je ne me trompe, qu'un prince de cette secte des Saylens, natif d'Arménie, vous avoit aussi passionement aimée et que, s'etant insinué en la compagnie de votre premier mary (pour ne dire que votre mari s'etoit insinué en la sienne à cause qu'il savoit parler sa langue), il s'eforça, sous pretexte de quelque conversation, de vous approcher de trop pres dans les tenebres d'une nuit, mais vous fûtes si hardie et si futée, comme l'on dit, d'allarmer le quartier de prendre occasion de dire que votre mary etoit tombé en quelque défaillance, auquel il etoit sujet, et qu'en suite vous eûtes moyen de repousser cet outrecuidé, même d'imiter les amazones mettant l'epée à la main et en l'aprochant de son ventre, de la menacer de le percer tout outre, s'il ne se remettoit dans son lit et dans le respect qu'il devoit à votre qualité d'honnête femme à votre mary et à sa possession de Saylen. Vous fûtes obligée d'abandonner la compagnie de ce mechant (qui a peri à ce que j'ay appris du depuis en Sicile et a esté etranglé en prison, par ordre du magistrat, en punition de ses crimes enormes). Vous l'abandonâtes pour lors, apres cette action, quelque avantage que vous puissiés trouver aupres de luy, pour la commodité d'un long voyage que vous aviés à faire et quelque regale qu'il vous fit tous les jours à table. Vous pensâtes, pourtant, dans ce rencontre, tomber de Scylla en Caribidis, d'un écueil dans un gouffre, car un autre personnage de sa même secte qui avoit nom Callias, mais d'une nation differente qui etoit tres opulent et qui se trouva sur les lieux où vous vous rencontrâtes pour lors, vous recueillit ches luy. Il pretendoit avoir eu plus d'avantage que n'avoit eu l'Armenien en effet, il capitula avec vous et vous avoit ébranlée, mais vous eûtes pourtant assez de resolution pour barricader la porte de votre chambre avec des chaises, des scabeaux, des bancs et des chenets, en sorte qu'il ne luy resta que le deplaisir tres sensible d'avoir manqué son coup pour pouvoir prendre une place qui étoit si bien fortifiée ; ce qui luy donna, le reste de sa vie, une indignation extraordinaire contre votre personne, telle qu'il vous meprisa et vous renvoya brusquement de chez luy, lors que quelques années apres, etant revenue d'un tres long voyage, vous luy allâtes offrir vos services, accompagnée de votre fils. Il est vray qu'on a quelque fois remarqué que vous êtiez volontiers d'humeur de souffrir les premieres attaques ; je veux dire d'accepter les collations et les regales que vos amans vous soient, sans pourtant laisser prendre ce qui vous causoit de grandes affaires et de grands combats, temoins de l'avanture que vous eûtes avec l'un des gardiens du tresor royal qui, relevant de maladie et se voulant, rejouira avec vous par l'entremise d'une vieille demoiselle appareilleuse, vous emmena dans sa caleche en un lieu voisin du temple de la deesse Isis où, apres vous avoir bien regalée, et mise de bonne humeur, il ne put jamais tirer la

derniere faveur de vous, quelques efforts qu'il en fit , vous vous rendiez immobile et vous accrochiez à certains piliers, invoquant la mere des dieux et les autres divinitez, fondant en larmes, et jettant des hauts cris, ce qui fit venir des gens à votre secours et mit ce personnage dans la confusion et dans un extreme depit contre vous qui le porta à vous dire mille injures. Cette attaque fut si violente et si extraordinaire pour vous que vous en eûtes une tres grande maladie. »

Le prince Antiochus, apres ce discours de la reyne, reprit la parole :

« Il est difficile, dit-il, que les amours ne soient sujettes à differentes aventures et accidens. C'est une action perpertuelle. Il ne faut pas s'etonner si l'on dit communement que les plus fortes amours s'entretiennent par une petite guerite, à laquelle succede souvent la paix, de sorte que ce n'est proprement que guerre et paix. Les bêtes brutes qui n'aiment que le corps ne s'éjouissent et ne folâtrent entr'elles qu'avec les corps de celle qui sont d'une espece differente, mais l'homme raisonnable, à qui les talens de l'esprit servent ordinairement de charme pour luy donner la plus noble satisfaction de l'amour, qui consiste au discours et à l'entretien, se divertit principalement à rechercher l'esprit et à eguiser ses pointes en le contrariant et en le tourmentant[2105]. Cela me remet en memoire les amours d'un certain avanturier avec vous, qui avoit nom Polaster et je me doute que c'est vous, la belle Ciria, qu'il m'a aute fois parlé, me racontant une partie des aventures qui luy etoient survenues pendant quinze ou vingt ans qu'il avoit soupiré pour vous. Car il a souvent pratiqué à votre egard ce que nous venons de dire, qu'il a été souvent en guerre avec vous, mais il sçavoit fort bien le moyen de faire bien tôt sa paix, en vous promenant aux environs de la ville de sa naissance, dans les plus agreables endroits, où il vous regaloit de fort bonnes collations, quelque fois de la musique, et souvent de quelque sonnet ou madrigal, car il se picquoit de poesie.

Je me souviens, entr'autres choses, luy avoir ouy dire de vous, que vous etiez la plus genereuse de toutes les femmes et que vous aviez un cœur de reyne. D'autres fois, il

[2105] Au XVIIe siècle, la sexualité, associée au plaisir charnel considéré comme vil et animal, est très dépréciée et décriée. De fait, à une époque qui accorde une importance fondamentale à différencier l'âme du corps, l'homme de la bête, le désir sensuel et érotique de la chair se conçoit comme une souillure, un péché qui ravale l'homme au rang de «brute», d'animal privé de raison. Cette position théologique sera, au XVIIIe siècle, exhibée et entretenue, entre autres par Sade qui fera de la sexualité un «rut» bestial dans lequel les corps s'abîment et deviennent monstrueux. Cette approche sera contredite par la philosophie rousseauiste, qui donnera *a contrario* une vision apaisée des animaux qui, non honteux de leurs plaisirs, jouissent d'un système d'autorégulation, l'instinct. Celui-ci, loin d'être un exemple de luxure, est une illustration de la tempérance. Ce texte semble dans ses questions récurrentes à propos de l'homme et de son animalité, porter toutes les interrogations théoriques de l'Âge Classique sur le sujet, et préfigurer le débat qui agitera *ipso facto* le siècle des Lumières. *Voir* Vincent Jolivet, Université Paris IV, « Le modèle érotique de l'animal », dans http://ecole-thema.ens-lyon.fr/IMG/pdf/Article_Jolivet-2.pdf.

changeoit de note et disoit qu'en votre vie vous n'aviez jamais dit un mot de verité. Le Salien expliquoit cela en d'autres termes, disant qu'il y avoit tant de plis et de replis en vous, que cela desorientoit souvent vos amans. Il avançoit une autre chose tres remarquable, à sçavoir que vous n'aviez jamais été sans galands et de ne vous en pouvoir non plus passer que de chemise. Le bruit a été qu'il avoit depuis peu renoncé à ses parens et à sa posession qui étoit au commencement d'être orateur, ou plutôt auditeur de ceux qui etalent leur eloquence à deffendre les veuves et les orphelins et autres personne contre les injustes usurpations qu'on leur fait et qu'il avoit quité la patrie pour vous accompagner en l'autre extremité du monde. Vous avez traversé les mers ensemble, mais ce n'a pas été sans avoir souvent de grandes querelles.

Je sçay qu'une fois vous fûtes sur le point dans le vaisseau où vous etiez lors de le prendre au depourvu et de luy lâcher la tête un coup de ses propres pistolets, mais cet emportement ne dura pas long tems. Les bons offices qu'il vous rendoit à tous momens vous eurent bien tôt adoucie, car, lors que vous deviez arriver en quelque endroit pendant ce grand voyage, la passion qu'il avoit de vous plaire et de captiver de plus en plus votre cœur, l'obligeoit à prendre le devant affin de preparer tout ce qui vous etoit necessaire pour votre soulagement et raffraichissement.

Il vous etoit bien doux d'avoir un tel amant qui prevoyoit d'un si grand cœur et avec tant d'empressement et de perseverence à vos petits besoins.

Vous eûtes, Ciria, un sensible deplaisir de vous voir abandonner dans un port tres fameux du golphe adriatique, par votre propre mary qui, par je ne sçay quel esprit de jalousie, ou de folie, voulut vous laisser en ce lieu, se derobant de vous sous un habit d'Armenien. Sans doute que votre amant ne se desesperoit pas dans son ame d'un si agreable depost, j'entens celuy que votre mary luy faisoit de votre personne. Il fallut pourtant que vous fissiez paroître de la douleur et du ressentiment pour ne passer pour une femme indifferente et peu affectionnée à un mary. Polaster alloit et venoit faisant l'empressé pour vous complaire et, lors qu'un vent contraire empêcha votre infidele mary qui sembloit se depiter cette fois là contre soy-même de partir et de mettre les voiles aux vents, et l'obligea de mettre pied à terre et de vous rejoindre. Cet amant, combattu de differentes passions, apres vous avoir accompagné par tout, sans pouvoir trouver en vous la satisfaction reciproque de son amour, se resolut enfin de se delivrer de ses peines et de ses tourmens d'esprit en se privant de votre compagnie. Vous arrivâtes à cette grande

ville du Bosphore de Thrace que votre mary[2106], qui faisoit beaucoup d'etat de l'astrologie judiciaire[2107], croyoit être le lieu de son elevation, mais qui fut celuy de sa chute mortelle. Dans le dernier desastre de votre mary, votre amant Polastre en fut touché ; il luy vint dire les derniers adieux et en receut un temoignane usité d'amitié en luy tendant et mettant sa main dans la sienne, en luy serrant, comme etant la derniere et plus parfaite marque qu'il luy pouvoit donner de leur ancienne amitié, quoy qu'elle eût été interrompue pendant quelque tems par leurs reciproques jalousies, en luy faisant signe des yeux en vous regardant pitoyablement tous deux, et luy faisant connoître par là, qu'il luy cedoit par sa mort votre personne, sa chere compagne. Il s'en acquita quelque tems fort fidelement pendant votre sejour à Smyrne. Personne ne doutoit alors que vous ne dussiez être à luy, et par tant de bons et assidus offices, par une si longue habitude et frequentation, et par ces signes que votre mary venoit d'en donner en mourant. Mais la providence du ciel ne le vouloit pas. Son destin le devoit encore persecuter sur votre sujet, comme il a fait tous ceux qui vous ont aimée. Ce gentil homme saylen vous comparoit à ce cheval qui devoit porter malheur à tous ceux qui le possederoit. Au reste, Polaster est un homme d'esprit entreprenant ; et à ce que j'apprens, il fera biend du bruit, si on le laisse faire tant il aime à donner de l'occupation à ceux qui l'approchent. J'apprens même qu'il s'est erigé en composeur de livres et que l'on publie deja de sa façon, je ne say quels voyages qu'il espere devoir être exemts de la critique, parce qu'il la croit de ses amies, qu'elle luy parle en songe et luy donne des pensées et des idées tout à fait sublimes et extraordinaires.

- Certes, mon Prince, dit la belle Ciria, s'il falloit vous raconter toutes mes aventures, ce ne seroit jamais fait.

[2106] Il s'agit bien évidemmment de la ville d'Istanbul, nommée Byzance, puis Constantinople.

[2107] La Renaissance, très encline à se référer au passé antique et à sa pensée, transmis par la médiation de l'orient médiéval, voit naitre une résurgence de l'astrologie judiciaire et de ses pratiques. Cette science «prévisionnelle et divinatoire » se manifeste alors par le retour aux textes antiques du savant grec Ptolémée (l'*Alamageste* et le *Tétrabilos)*, déjà commentés par le déterminisme avicennien. Cette pratique occulte est si répandue qu'on la retrouve dans des disciplines aussi variées que la médecine, la météorologie, l'agriculture ou la politique et que des scientifiques tels que Tycho Brahé ou Kepler, s'adonnent même aux prédictions astrologiques. Toutefois, sous l'effet conjugué de la Réforme, en témoigne l'*Advertissement contre l'astrologie judiciaire* de Calvin, et de la mise à mal du géocentrisme ptolémaïque, l'astrologie sera combattue et boutée hors du monde des sciences. Ainsi, en 1660, Colbert l'expulse de la Faculté et ne l'admet pas au sein de l'Académie des sciences. En 1682, une ordonnance royale édicte que tous les devins et astrologues seront chassés hors du royaume de France. Voir Jean Calvin, *Advertissement contre l'Astrologie judiciaire,* éd. O. Millet, Genève, Droz, 1985, p. 9-43 ; Daniel Kunth et Philippe Zarka, *L'Astrologie*, Paris, P.U.F, 2005, p. 13-28 ; Abderrazak Sayadi, « L'heure fatale attendue par Calvin dans l'*Advertissement contre l'Astrologie judiciaire* et par Avicenne dans *Réfutation de l'astrologie* », dans Jean-Claude Arnould (dir.), *L'Instant fatal*. Actes du colloque international organisé par le CÉRÉdI et le GEMAS (Université de la Manouba, Tunis), les jeudi 13 et vendredi 14 décembre 2007. Publications numériques du CÉRÉdI, 3, 2009. http://ceredi.labos.univ-rouen.fr/public/?l-heure-fatale-attendue-par-calvin.html

- En voila assez, dit la reyne, l'heure se passe que nous devions être de retour dans le departement du roy. »

Tous ses entretiens et conversations frequentes entre la reyne et le jeune prince Antiochus donnerent lieu à l'amour de se mettre de la partie[2108]. Et comme les plus dangereuses maladies sont celles qui attaquent le cœur, aussi l'amour ayant penetré dedans par la porte des yeux, laquelle est pour cette raison de deux pieces affin qu'elle luy donne une plus large entrée, son cœur en fut saisi d'une etrange maniere[2109].

Platon nous explique ce merveilleux secret de nature, faisant remarquer qu'il sort des yeux certains rayons visuels qui, rencontrans reciproquement ceux de la personne aimée, venans à faire un certain melange, sont portez jusques au cœur où ils troublent et echauffent le sang qui anime ce premier vivant et dernier mourant et luy causent la plus grande, et selon quelques-uns, la seule des passions qui altere si fort notre corps[2110]. Les derniers regards qui acheverent d'alterer si notablement la santé du prince Antiochus furent ceux que la belle Stratonique, deux ou trois jours apres être accouchée d'un fils, jetta amoureusement sur luy, comme luy voulant faire connoître qu'elle avoit quelque regret (autant que la raison et la bienseance luy permettoient) d'être en la possession d'une autre personne que de luy et d'être obligée de donner ces marques exterieures d'un amour à demy contraint et qu'elle n'eût voulu pouvoir reserver que pour luy seul.

Ne vous etonnez pas si je particularise ces choses, puis qu'il n'y a rien qui tourmente plus une ame amoureuse que de voir la personne aimee en la pleine possession

---

[2108] Liée de façon intrinsèque à l'univers galant et à l'espace mondain des salons, la conversation est, à l'Âge Classique, non seulement le terrain de la représentation et de la place tenue dans la société, mais aussi le temps de la pensée, de l'inventivité et surtout, du sentiment de la passion et de l'émotion. Tout comme la musique, la conversation est à la fois l'origine et le prisme par lequel l'amour éclôt et s'épanouit. À l'exemple de l'esthétique courtoise, « la juste distance fonde une culture du désir. En effet, si le jouir se consumme dans le toucher, et dans le toucher le plus intime où l'attention s'abolit dans la sensation, dans la saccade de jouissance, le désir se cultive par le regarder, par l'attention prolongée. […] L'érotisme galant privilégie l'esprit pour raffiner et spiritualiser l'échange physique. » dans Alain Viala, *La France galante : essai historique sur une catégorie culturelle, de ses origines jusqu'à la Révolution*, Paris, P.U.F., 2008, p.152-154. L'art de la conversation doit répondre pareillement à l'ensemble de la geste galante, à une « économie libidinale », à un sens parcimonieux de la mesure, sans quoi, trompeur et mensonger, il peut être vecteur d'un libertinage cynique, et source d'une luxure débridée et maladive. Ainsi, les traités médico-moraux, à l'instar de celui de Jacques Ferrand, n'ont de cesse de mettre en garde leur lecteur contre les affréteries et autres badinages et joutes oratoires, causes de l'amour pathogène et de ses tourments : « Je craindrois neantmoins beaucoup davantage la familiarité et frequente conversation. […] De telles familiaritez, on vient aux bals, dances, jeux, masquerades et autre pass-temps, dangereux à ceux qui sont enclins à l'amour. » dans Jacques Ferrand, *op.cit*. Sur la galanterie, voir Delphine Denis, *La muse galante: poétique de la conversation dans l'oeuvre de Madeleine de Scudéry*, Paris, H. Champion, 1997, p. 11-37 et p.224-227 ainsi que Alain Viala, *op.cit*., p. 150-159.

[2109] La théorie néo-platonicienne de la contagion oculaire, une fois de plus énoncée, semble néanmoins l'être à travers les écrits d'André du Laurens, *op.cit*., 10, p. 166v et suiv. et de Jacques Ferrand, *op.cit*. 8, p.54 et suiv.

[2110] Platon, *Phèdre*, 250c-257a.

et jouissance d'un autre, pour si proche et pour si bon amy qu'il puisse etre. Ces regards furent des coups mortels qui le mirent au lit à son tour. J'emprunteray du même Auteur Apian ce qui nous reste du recit de cette histoire tout à fait touchante et dont la fin fut plus heureuse que celle de Dom Carlos dont, sans doute, vous avez leu la catastrophe arrivée plus de deux mille ans apres celle-cy.

Antiochus, prince de Syrie, fils aîné de Seleucus le Victorieux et de Laodicée[2111], aimoit donc passionement Stratonique sa belle mere, c'est-à-dire, la deuxieme femme de son pere, duquel même elle avoit deja eu des enfans[2112]. Mais ce jeune prince, reconnoissant que son amour n'étoit point raisonnable, et que sa convoitise etoit blamable, n'entreprit rien de criminel, ni ne fit point paroître sa passion, aimant mieux rester au lit languissant et malade, même d'attendre la mort, que de rien faire contre la bien seance et l'honnêteté. Erasistrate, tres fameux medecin, lequel recevoit de grandes pensions de Seleucus, et qui avoit le soin de sa personne, ne pouvoit d'abord rien connoître en ce genre de maladie, jusques à ce que prenant garde que son corps n'etoit pas mal affecté et qu'il n'avoit point d'humeurs peccantes qui pussent causer cette indisposition, reconnut que c'etoit une maladie d'esprit, dont le corps etoit si fort alteré. Il sçavoit qu'on n'avoit pas accoutumé de dissimuler les autres passions, comme la tristesse et la colere, mais que, pour l'amour, les personnes sages et modestes le cachent tant qu'ils peuvent. Quelques prieres qu'Erasistrate fist en particulier à Antiocus, quelques doux termes qu'il employât, si ne put-il jamais l'obliger de declarer la cause de son mal. Apres ce refus, cet habille homme observa plus exactement son poux et les mouvements de ses yeux lors que quelqu'un entroit dans la chambre. Il remarqua les mêmes foiblesses et langueurs en son malade lorsque les gens de la cour le venoient visiter, mais lors que la reyne paroissoit devant luy, il étoit come interdit de honte et de pudeur, n'osant quasi parler, quoy que son corps reprît quelque vigueur et embonpoint dans ces momens et que, lors qu'elle sortoit, son poulx s'abatoit et il retomboit dans ses langueurs et defaillances[2113]. Erasistrate reconnut par là son mal et, allant trouver le roy, luy dit ingenuement ces paroles :

[2111] Confusion étrange et, ou, erreur d'édition, comme l'auteur l'explicite avec clarté, Seleucus Ier, Nicatôr est le fils d'un Antiochus, général de Philippe, et d'une certaine Laodice, tandis que son fils, Antiochus Ier, Sôter, a pour mère la princesse sogdienne Apama.

[2112] *A contrario* de la tradition historico-textuelle, qui a pour sources Plutarque et Appien et qui ne fait mention que d'un seul enfant, ou d'un unique fils, de Rocoles laisse entendre que le mariage de Séleucus et Stratonice a donné plusieurs héritiers à la couronne.

[2113] Suivant ici la leçon d'Appien, qui n'en reste pas moins ambigüe par ses influences contrariées et implicites à la théorie des humeurs, l'amour malade est considéré comme une maladie de l'esprit qui rejaillit sur le corps. Cette maladie, provoquée par la honte du désir éprouvé, se mue peu à peu en une

« Sire, j'ay enfin decouvert la cause de la maladie du prince votre fils, mais elle est incurable. »

Ce fut comme un coup de tonnerre qui luy fit jetter un grand cry ; il continua son discours : « Votre fils est malade d'amour. Il aime une femme qu'il ne peut pas posseder. C'est un furieux mal que l'amour sans jouissance.»

Le roy fut fort surpris d'un tel discours et d'entendre qu'il traittoit ce mal d'incurable, ne pouvant pas comprendre, qu'etant roy de l'Asie, et si puissant comme il etoit, son fils, son heritier presomptif en tous ses grands etats, il ne put persuader ou flechir qu'elle fille, ou femme qui fût au monde par or ou par presens (fallut-il donner tous ses etats pour epouser son fils). Il protesta qu'il ne souhaittoit qu'apprendre qu'elle etoit la personne qu'il aimoit. Erasistrate luy dit en branlant la tête :

« Sire il ayme ma femme. »

Le Roy repartit :

« Quoy, bon homme ? Vous êtes mon amy. Je vous ay fait sentir tant de bien faits et tant de graces. Vous êtes un galand homme et tres sage. Refuseriez-vous de sauver la vie à mon fils ? Au fils de votre roy qui vous a tant honoré que de vous mettre au plus haut rang de ses plus chers confidans amis ? A un prince qui est infortuné dans son amour et qui par modestie, ne voulant point dire la cause de son mal, aime mieux mourir de langueur ? Mepriseriez-vous, ainsi, non seulement le prince Antiocus, mais encore votre roy et votre amy, son pere ? »

Ce medecin, en ecoutant et ne repondant point à ses remontrances, luy fit cet argument qui paroissoit insurmontable :

« Vous-même, Sire, dit-il, quoy que vous soyez son propre pere, luy donneriez-vous votre femme, si c'étoit celle qu'il aimât et qui fût la cause de son mal ? »

Sur cela, Seleucus fit serment et en appella à temoins tous les dieux que, tres volontiers, et du meilleur de son cœur, il la luy cederoit, afin de donner à toute la terre un merveilleux exemple de l'amour extraordinaire d'un bon pere envers un fils si modeste et si retenu et qui ne meritoit pas un tel desastre. Il s'etendit longstemps sur cette protestation jusques à dire qu'il avoit un extreme regret ce que son sort ne l'avoit pas fait

---

pulsion suicidaire violente qui mène l'amant au dernier degré du dépérissement. Néanmoins, le pouls, emprunté à Arétée de Cappadoce et à Valère-Maxime et occulté par Appien pour éviter toute confusion nosologique, et que le mouvement des yeux, signe puisé dans les écrits d'Oribase et de Paul d'Egine, apparaissent dans le tableau symptomatique de l'auteur. La définition du mal reste donc ambivalente. La contagion oculaire décrite rattache la souffrance érotique à une pathologie mélancolique de type cérébral en complément de la variante hypocondriaque du mal que de Rocoles présente dans le récit enchâssé d'Ynophite, synthèse effectuée par les praticiens de l'Âge baroque.

medecin, afin qu'il se pût passer d'Erasistrate, et de ce qu'il n'etoit point le mary de la femme que son fils aimoit pour la luy donner.

Sur cela, ce prudent medecin, considerant que le roy parloit tres serieusement, prit son tems pour luy declarer ce qui en etoit et luy raconta comment il s'etoit apperceu de son mal. Cette declaration fut extremement agreable à Seleucus. Il ne fut plus question que de persuader à son fils de prendre pour femme Stratonique, sans avoir egard à ce qu'elle luy avoit été, et gagner, pour la mesme fin, l'esprit de Stratonique.

Pendant que tout cecy se passoit entre le roy et Erasistrate, avant que la chose eût éclaté, la reyne se rendoit assez assidue à visiter cet illustre malade mais, il survint une occasion qui l'empêcha de le voir durant quelques jours, afin d'éviter la recontre d'un Satrape qui avoit commandé les armées de son mary, le roy Seleucus, contre son pere et qui, dans toute rencontre, ne se pouvoit empêcher de parler avec orgueil du desastre de son pere et de sa maison. Elle crut ne luy pouvoir imposer silence plus facilement qu'en evitant les occasions de le voir ; pource que sa faveur etoit tres grande aupres du roy, elle aima mieux se priver de son entreveue en s'abstenant de voir le prince, chés qui, par je ne sçay quel malheur, elle le recontroit presque toujours, que de souffrir des discours qui luy etoient si choquans, qu'il sembloit même que le roy avoit autorisés dans quelques occasions, ne faisant pas seur de luy parler et de l'entreprendre là-dessus.

Cette absence de la reine parut si insuportable à Antiocus (qui croyoit qu'elle procedât d'un autre sujet) que ce fut, dans cette conjoncture, que ne pouvant resister plus long tems à la douleur extreme qu'il souffroit, il se resolut de luy declarer son amour, et ne le pouvant faire autrement que par ecrit, il se fit aporter du papier et de l'ancre, et apres avoir medité quelque espace de tems, traça ce beau sonnet sous ces noms empruntez, qu'il trouva plus à propos pour son sujet.

THIRSIS LANGOUREUX
à son aymable PHILIS[2114].

Si vous ne soulagez mon extreme lan-
gueur,
Ou si vous n'eteignez ma devorante flame,
Dans peu, belle Philis, Deesse de mon ame
Vous allez remarquer l'angoisse de mon cœur.

[2114] Ce poème dont la source semble difficile à identifier, peut toutefois être inspiré des airs sérieux cités par de Rocoles, à moins qu'il n'en fasse partie.

Espouvantable sort d'un mal trop violent,
Vostre veue soutient ma langoureuse vie,
Il me seroit plus doux qu'elle me fust ravie,
Que de souffrir toujours un si cruel tourment.

Le desastre Philis du pauvre Anaxarette,
Que la cruelle Iphis causa fort mechamment
Doit faire apprehender un pareil chastiment,
Il n'est point de rigueur qu'un tel objet
n'arreste.

Du sujet de mon mal, vous estes ignorante,
Brûlant d'amour pour vous, je vous cache
mon sort.

Mon silence est l'auteur de ma funeste mort.
D'une telle infortune vous êtes innocente
Une si longue absence vous mettra dans
le blâme.

Apprenant mon trespas eloigné de vos yeux :
Rendez moy le bon heur que j'ay eu en ces
lieux,

Helas ! je ne puis vivre que par vostre belle
ame.
C'en est fait, ô Philis, il faut que
quelqu'heure,
Pour me voir trepasser par un chaste refus :
Deplorant mon mal heur d'un ton de voix
confus,
Par vostre eloignement il faudra que je
meure.

Que s'il me reste encor'des forces pour re-
prendre
Le dessein que j'ay fait de mourir loin de
vous,
Helas ! dans mon trespas je vous dois faire
entendre,
Que vous perdrez l'Amant le plus loyal de
tous.

Antiochus marchanda long tems, retenu par sa pudeur ordinaire, à lui envoyer cet ecrit qu'il relisoit à la verite fort souvent. Stratonique, de son côté, ne put pus rester davantage dans la violence qu'elle se faisoit en se privant de le voir. Elle vint là-dessus. Antiocus fut satisfait, se contenta de sa veue et de son entretien, et quoy qu'ordinairement l'on soit fort amoureux des productions de son esprit, sur tout de ses poesies, il persista neantmoins dans le dessein de ne faire point connoître ses amours. Il cacha sous le chevet de son lit ses vers, se reservant de les faire jetter dans le feu devant luy, comme il fit, dès que la reine eut achevé sa visite.

Le roy se resolut sur le champ, dès qu'Erasistrate luy eut declaré la maladie de son fils, d'employer pour sa guerison le remede, quoy qu'il fût si extraordinaire. Il jugea pourtant à propos, bien qu'il fût aussi absolu en sa maison que dans tous ses grands etats, de prendre quelques mesures. De sorte que, dès qu'il se trouva seul avec sa femme Stratonique, il luy tint ce discours :

« L'une des plus sensibles afflictions que je puisse recevoir dans le monde, c'est de la perte de mon fils Antiocus, si les dieux empêchent que nous ne luy puissions donner des remedes pour le garentir de la mort. Je l'aime et le considere à un tel point que je racheterois volontiers sa vie par la mienne. Je suis avancé dans l'âge et je puis dire que ma course a été, graces aux dieux immortels, assez glorieuse, ayant eu le bon heur de faire mes premiers rudimens dans la profession militaire, sous Philippe, roy de Macedoine, et été ensuite avancé dans les charges par son digne fils Alexandre, le Conquerant de l'Asie. Mais Antiocus, mon fils, est dans le printemps de sa vie ; il n'y a personne dans le monde qui ne voulût contribuer à sa conservation, quand même il ne me toucheroit pas de si pres. Je vous surprendray, ma chere Stratonique, en vous apprenant deux grandes choses sur le sujet de sa maladie. Vous seule le pouvez guerir, vous seule pouvez empêcher sa mort mais, ce qui vous surprendra davantage, c'est la maniere dont

vous le pouvez guerir. Je souhaite que vous le faciez aussi passionnement qu'un bon pere le peut desirer pour un tel fils si bien elevé et qui ne m'a jamais causé aucun sujet de fâcherie. L'amour extreme qu'il a pour vous (le croiriez-vous bien ?) l'a mis en cet état. Il n'y a que la jouissance de son amour qui le puisse garantir de la mort. Vous êtes ma femme, et je suis très persuadé de votre fidelité et de l'amour que vous avez pour moy. Je pretens, nonobstant ces qualités, de vous persuader que, si je vous prie de consentir d'epouser mon fils Antiocus, puisque c'est le seul moyen de lui sauver la vie, que je ne laisseray pas de vous aimer tres ardemment, et autant qu'un bon mary peut aimer une honnête femme, tres chaste et tres accomplie, et que je ne diminueray en rien de cet amour pour l'acquiessement que vous ferez à ma volonté et ma priere. Je n'allegueray point des raisons pour vous prouver l'avantage que vous aurez d'être la femme d'Antiocus plutôt que de moy. Il est jeune et je suis vieux. Votre vertu est à l'epreuve de telles considerations. Il ne vous pourroit rester que le scrupule d'être la femme du pere et du fils successivement, mais l'exemple de Jupiter, le plus grand de nos dieux, vous doit ôter cette difficulé ; car il a eu pour femme Junon qui etoit sa propre sœur. Vous sçavez d'ailleurs que les roys de Perses sont au dessus des loix et que Sygigambis, en vertu de cette loy, epousa sa propre mere. Et vous n'ignorez pas que nos enfans sont les portions de nos entrailles, que la personne du pere et du fils est reputée la même[2115].

Je dois mourir avant mon fils, selon l'ordre de nature, et pretens qu'il succede à tous mes etats et, etant sa femme, vous serez en possession des mêmes honneurs. Vous connoissez la bonté de son naturel et vous devez être persuadé d'être la plus heureuse des femmes etant devenue la sienne d'une maniere si extraordinaire.

Stratonique fut extremement surprise d'un tel discours, étant combatue en elle-même, pour y prêter son consentement, ou pour y contredire. Mais, elle ne manquoit pas d'un pretexte tres plausible, savoir que son bon plaisir luy tenoit lieu de volonté[2116],

[2115] En réalité, le roi Darius III ne s'est jamais uni à sa propre mère, Sisygambis, mais suivant les coutumes orientales, et notamment perses de l'époque, à sa sœur, Stateira : Plutarque, *Alexandre*, 30,1 ; Justin, *Abrégé des Histoires philippiques de Trogue Pompée*, 11,9. À l'heure où l'inceste est considéré comme un crime capital, avatar hyperbolique de la fornication, et le mariage sacralisé, l'auteur ne peut se faire que le porte-voix de Plutarque et d'Appien. Il décrit donc une union illégétime, légitimée non seulement par l'étiolement des valeurs occidentales contaminées par l'hybris voluptueuse d'une Europe orientalisée, mais encore par la grandeur d'un empire devenu trop grand pour Séleucus, qui se doit de le sauvegarder et d'être le gardien d'une autorité remise en cause. Ainsi, pour se prémunir de toute attaque ou censure, de Rocoles se réfugie derrière un *topos* largement exploité par la littérature gréco-latine et affirme, comme ses sources antiques, que l'autorité royale absolue, telle celle de Dieu, ne peut être contestée.

[2116] Explicité par l'humour de Bandello, de Rocoles reprend la thématique de la jeune femme heureuse d'abandonner son vieillard pour un vigoureux jeune homme. Matteo Bandello, *op.cit*, II, 55.

qu'elle recevoit avec soumission tout ce qu'il ordonnoit à son egard et qu'elle avoit de trop grandes preuves de son affection pour agir autrement.

Seleucus fut satisfait d'une si sage reponse. Apres avoir ouvert son cœur et fait savoir son intention à Erasistrate, il le pria de disposer Antiocus, en sorte qu'une nouvelle si impreveue ne le surprît pas avec alteration de sa santé. Erasistrate accepta fort agreablement cette commission. Il fut dans le departement d'Antiocus, aprochant de son lit à l'ordinaire, et lui touchant son poux, l'avertit de sa guerison certaine, parce qu'il avoit à la fin decouvert la cause de sa maladie, qu'il ne devoit esperer pas être choqué s'il luy en parloit ouvertement et sans mystere ; qu'il etoit malade d'amour, se croyant être sans espoir de jouissance, ce qui est le plus redoutable de tous les maux ; qu'il avoit aussi decouvert celle qu'il aimoit, savoir la reine, sa belle-mere Stratonique, mais qu'il devoit esperer le remede infaillible de sa guerison, puisqu'il ne doutoit pas que son pere ne le mît dans la pleine jouissance de ses amours en luy donnant Stratonique pour femme ; qu'il devoit accepter le remede que son pere luy offriroit pour sa guerison ; qu'il devoit considerer que sa mort causeroit une extreme affliction à son pere et altereroit beaucoup sa santé. Antiocus, jettant un grand soupir, luy repondit en cette sorte :

« Mon ame est combatue, mon cher Erasistrate, de differentes passions. J'aime Stratonique, il est vray, et je ne say par quel destin je me suis senti engagé à l'aimer. Jamais ce petit dieu n'a commis une plus grande injustice qu'en me blessant de l'une des fleches pour une personne[2117], à la possession de laquelle, le devoir d'un fils et l'honesteté mettent des obstacles insurmontables. »

Le roy Seleucus survint là-dessus qu'ayant fait ecarter tous ses gens, à la reserve d'Erasistrate, s'approcha du lit de son fils, s'etant assis et luy ayant pris la main :

« Courage, luy dit-il, Antiocus, je viens vous donner votre guerison. Les dieux immortels se sont servis d'Erasistrate pour decouvrir la cause de votre mal, ils veulent se servir de moy pour en fournir le remede[2118]. Je ne fais point de difficulté de vous donner une seconde vie en vous cedant Stratonique pour estre votre femme, puisque c'est le seul moyen de vous ramener en convalescence mais, afin que votre joye soit entiere et que vous ne me croyez pas capables de vous troubler en la possession de cette aimable personne, je veux vous remettre entre les mains la souveraineté de mes etats, à la reserve de quelque province pour l'entretien de mes officiers. Sortez donc de ce lit de langueur et

[2117] Reprise d'un autre *leitmotiv* littéraire et iconographique, Cupidon et ses flèches.
[2118] De même que Gomberville, et selon l'imaginaire populaire gréco-latin, l'auteur suggère que l'éros est un mal d'origine divine.

retablissez votre embon point pour pouvoir jouir de l'un et de l'autre ! Dez le moment que vous serez sur pied, je feray une reveue generale de ma milice et prendray l'occasion de mettre mon diademe sur votre teste, et de vous livrer tout ensemble Stratonique, apres laquelle vous soupirez. Je prie les dieux de vous etre favorables, de donner accroissement à la famille des Seleucides, pour le bon heur des peuples qui sont soumis à leur domination.»

Antiocus ecouta ce discours avec un profond respect en temoignant, par ses remerciements, l'obligation qu'il avoit d'une grande bonté paternelle envers un fils.

Stratonique, apres que le roy et Erasistrate se furent retirez, vint aussi à son tour, en commençant par ses discours :

« Cher Prince, l'illustre sang dont vous êtes sorty avoit fait concevoir à tous les peuples une haute estime de vous cependant, vous voila dans un abatement et dans une langueur suprenante qui cause tous les chagrins imaginables à toute la cour. Reprenez courage, grand Prince, et vous montrez ce que vous avez esté autrefois, puisque les dieux, par un effet surprenant, vous octroyent ce que vous avez souhaitté avec tant de passion. Quelle joye n'auront point tous nos sujets lors qu'ils verront monter un jeune prince sur un thrône si glorieux, et vous voir tenir les renes de l'empire avec toute la magnificence d'un monarque si majestueux ! Et quel etonnement ne sera-ce point à nos voisins, lors qu'il vous croyent ensevely dans l'oubly, de vous voir si triomphant, le diademe sur la tête, posé par un roy si puissant, qui veut par une si noble action donner des marques de la derniere tendresse d'un pere, en se depouillant de tout ce qu'il a de plus cher pour conserver la vie à son fils ! Ce sont des actions si remarquables à la postérité qu'elles seront eternellement gravées au temple de memoire. Et moy, cher Prince, je me rejouis avec vous du present qu'il vous a fait et, pour marque de l'extreme joye que j'ay de vous donner la main, je sacrifieray aux dieux qui nous ont si avantageusement favorisez, en vous assurant de toute l'amitié et fidelité dont Stratonique peut être capable. »

Antiocus fut si troubé de joye qu'il ne peut repondre que par des ravissemens d'amour. Stratonique continuant son discours :

« Quittez, quittez donc, dit-elle, cher Prince, ce lit de langueur ! Et reprenez vos forces pour cueillir avec joye et contentemens les fruits delicieux de votre amour, car vous en etes maintenant dans une pleine possession. »

Antiocus, qui avoit deja esté averti par Erasistrate et le roy son pere, qui le venoit d'assurer de la cession qu'il luy faisoit de Stratonique, sa femme, pour satisfaire à son amour ecoutoit d'une attention qui luy sembloit si agreable. Il recevoit cette visite comme

un don et une faveur tres extraordinaire des dieux. On voyait le calme et la joye se peindre sur son visage, entendant le discours de la reine, dont ce petit dieu d'amour, Cupidon, avoit percé le cœur d'une de ses fleches. Etant dans un si doux ravissement, il s'ecria d'un ton de joye :

« Dieux ! dit-il, qui avez changé mon sort, que vous soyez eternellement benits et remerciez pour tous les biens dont vous me favorisez. Et toy, Junon qui preside à cet heureux hymen, continue et paracheve de donner le dernier trait à un si glorieux ouvrage. »

Il seroit trop difficile de raconter dans quels mouvemens de joye, de reconnoissance et de tendresse Antiocus resta apres de telles declarations. Je me contenteray de dire qu'apres qu'Antiocus fut revenu à convalescence, le roy Seleucus fit assembler toute son armée, et qu'en suite s'etant mis en un lieu eminent, il la harangua, mettant en avant toutes ses grandes et belles actions, comme il avoit plus etendu son empire qu'aucun autre des capitaines successeurs du grand Alexandre, en sorte qu'etant alors avancé en l'âge, apres tant de guerres et de travaux dont il se sentoit cassé, il avoit peine à gouverner un si grand empire.

« Je pretens, leur dit-il, me decharger de la plus grande partie de ce fardeau et pourvoir à votre seureté pour l'avenir, en la mettant sur les personnes qui me sont les plus proches et que j'ayme le plus. Il est juste que, vous, mes chers compagnons, qui êtes parvenus sous mes auspices à une telle puissance et grandeur, me soulagiez en toutes choses. Les personnes qui me sont les plus proches, sont mon fils aîné Antiocus, qui est en sa première jeunesse, et ma femme icy presens. Ils sont tous deux d'un bel âge et florissant pour avoir bientost lignée afin de conserver et maintenir en paix ces etats si puissans. Je veux et entens qu'ils soient tous deux joins par mariage ici presentement et en votre presence. Je m'en demets, la luy cede et la luy donne pour femme. Je consens et veux qu'ils regnent et soient les souverains desormais en ma place dans tous mes etats de la terre ferme. Que si, mes chers compagnons, vous devez prendre et imiter quelque chose de Perses, ou des autres nations, je ne souhaite rien tant en vous, si ce n'est que vous les imitiez à l'egard de l'observation de cette loy, qui leur est commune et qui les rend si recommandables ; que vous soyez perduadez, qu'il n'est rien de si juste que ce que les roys veulent et ordonnent : et que, partant, vous y obeissiez tres affectueusement. »

L'armée jetta de grands cris d'allegresse et d'acclamations de joye, apres une telle harangue, prononcee de la bouche du plus grand roy qui eut esté apres le grand Alexandre et qu'il regardoient comme leur tres bon pere. Seleucus, ayant dit la même chose à

Stratonique, sa femme, touchant son intention, la livra à son fils Antiocus, les maria ensemble par cette ceremonie et les congedia sur le champ pour aller prendre possessions des grandes provinces qu'il venoit de leur ceder ; s'etant rendu incomparablement plus recommandable par cette action de generosité et de sagesse, d'avoir excuse cet exces d'amour en son fils, et d'avoir recompense de la sorte sa modestie et sa retenue, que d'avoir gagné tant de victoires, puis, qu'en cecy, il se vainquit soy-meme, en se privant d'une femme belle et jeune qu'il cherissoit tendrement pour sauver la vie à son fils aisné.

Au reste, notre Antiocus ne fut pas seulement un roy amoureux, il eut aussi l'ame extrememement guerriere. Et il ne faut qu'alleguer l'une de ses actions pour le persuader, ce fut d'avoir repoussé et vaincu les Gaulois qui, sortans de l'Europe, avoient fait de grands ravages en Asie. Il est vray que ces Gaulois, dits en ces pays Galates, s'etoient rendus effeminez par le changement de climat, qui leur avoit corrompu leur temperament et leur inclination martiale, ainsi que L. Memmius, consul romain, representa à ses legions pour les animer à les combattre avec succez, comme il arriva[2119].

Antiocus fut pere, par cette femme Stratonique, d'un fils de mesme nom que luy, surnommé le dieu par les habitants de Milet, par excez de flaterie, à cause qu'il avoit esté leur liberateur. Il fut d'une complexion amoureuse comme son pere, mais il ne fut pas si moderé, car il epousa les deux sœurs Laodicée et Berenice, fille de Ptolomée Philadelphe, roy d'Egypte. Cette premiere l'empoisonna et fit egorger sa sœur Berenice avec son enfant qui estoit encore à la mamelle ; le fils de Ptolomée vengea une telle cruauté sur cette sœur et la fit mourir[2120]. Voila comme cette famille des Seleucides alla en decadance. L'on conte pourtant vingt roys de puis ce premier Seleucus le Victorieux jusques à Seleucus l'Asiatique durant 270 ans[2121].

FIN

[2119] En -189, Cnaeus Manlius Vulso attaque les Galates de son propre chef, créant un précédent qui permet aux généraux de s'affranchir du collège des Fétiaux. Sur le discours tenu à ses troupes, voir Tite-Live, 38,17.
[2120] App., *Syr*.,65.
[2121] App., *Syr*.,70.

1240

Theodor Kunad

DISPUTATIO INAUGURALIS EROTOMANIAE SEU AMORIS INSANI THEORIA

Dissertation inaugurale sur l’érotomanie ou recherche sur l’amour fou

1242

Caput IV. Causas recenset[2122].

[…] §13. Res non naturales observandae veniunt, ubi aer, in quo versari necessum est, noxius habetur is, qui siccitatis et caliditatis justam transgreditur temperiem. Sic officinae aestuosae et balnea calidiora ejusmodi aegrotis, ibidem plus aequo percunctantibus, parum conducu ut quae alias variis foestidis, crassis, vitiosis particulis scatent, ubi Galen. *com.4 in 6 Epid*. monet. In aere, inquiens, calido concluso, vel vaporario dormire, ne sanis, nedum aegris expedit. Et radii solares aestivi, diebus imprimis canicularibus quo Syrius corpora microcosmi nimio suo calore mordet, hic quoque accusantur. Amatus Lusitanus *centur. 1.cur.38*. puellam refert insanam factam, quae caput ad solem lavasset. Autumnum tamen cum divino sene 3. περὶ φύσιν καὶ ἀνθρώπον non plane spernimus. Victus malae coctionis, calida et sicca qualitate, ordinaria quantitate peccans, ut et vinum generosum, malum magis augent, quam infringunt. Venter mero aestuans cito despumat in libidinem ; sine Cerere et Bacho friget Venus, quod eleganter explicat Erasm. *child. I. ch.3* adducens illud Athenaei :

Ἐν ωλησμονῆ γὰρ κύωρις ἐαν δέτοῖς κακῶς
Πράυωισιν εκ ἔνεσιν, ἀφροδίτη βροτοῖς

i.e. Saturis Venus adest, caeterum infelicibus miserisque nulla adest Venus mortalibus. Uti autem corporis intempestiva quies vitiosis humoribus commodum persistendi offert pulvinar, ita immoderatus motus nullo non caret vitio. Somnus nimius excrementorum excretionem retardat, et excrementa cumulat. Haec etiam, quantas in oeconomia hominis turbas excitare soleant, si praeter jus temporis et qualitatis fiant, menstruosis et a Venere diutius abstinentibus occultum non est. Exemplum nobilis cujusdam matronae, propter retentionem seminis venerisque desiderium erotomaniacae factae Platerus *l.I.pr.c.3*. et Schenckius *l.I. obs.4*. refert. Sic de virgine maniaca ex eadem causa laborante refert Dominicus Leoninus cap. *De Mania*. Ex suppressione haemorrhoidum Zacut.Lusit, *prax. admira l. I. obs. 52*. Animi tandem pathemata ad hoc satis valida esse testatur ira, terrores, metus vel a visis spectris, rebusque tremendis, moeror, tristia, invidia, ζηλότυπία et qui primo dicendus erat loco, amor, quae mala non perpetrat ? Hisce antea enumeratis Ieui alia accedente causa calor et spiritus animales inflammantur, turbantur, digestiones impediuntur, cruditates augentur, et corpus misere

[2122] Texte latin établi d'après Theodor Kunad, *Dissertation inaugurale sur l'érotomanie ou recherche sur l'amour fou* (*Disputationem inauguralem Erotomaniae seu amoris insani theoriam* […]), 4,13, Wittenbergae, [s.éd.], 1681, [sans pagination].

affligitur, ut furor prae foribus sit. Sic Valerius Max. *l.5.c.7.* refert, quod Antiochus, Seleuci Regos filius, novercae Stratonices infrunito amore correptus, ad ultimam rabiem fuerit redactus. […]

Antoine Gombaud, chevalier de Méré

LETTRES DE MONSIEUR LE CHEVALIER DE MÉRÉ

LETTRE CXCV[2123].

*A Madame****

Tout ce que vous m'avez ecrit me semble d'une grande etendue et d'un esprit bien juste, et je suis absolument de vostre avis, Madame, que tous les evenement extraordinaires qu'on admire dans le monde, il n'y en a point de si bizarres que ceux qu'on peut remarquer dans l'amour. Ainsi, vous dites fort bien pour connoistre ce qui se passe en cette passion violente, il se faut arrester à ce qu'on voit, et qu'on decouvre en effet et fort rarement à ce qui devroit estre ; car dans les ames les plus raisonnables, l'amour et la raison ne s'accordent pas volontiers. […] Mais encore, comment se peut-il que l'amour et la haine se trouvent quelquefois à un si haut point dans un mesme cœur, et qu'on puisse traitter si cruellement des personnes qu'on aime d'un amour extreme ? Vous savez l'horrible action de ce prince, qui s'estant defait de son fils sur un soupçon bien leger, fit mourir preque en mesme temps la plus aimable princesse de son siecle, et peut-estre que s'il eut eu moins d'amour pour elle, il ne luy eut pas couté la vie. Mais voicy quelque chose de bien different, le roi Seleuque se remaria par amour avec la belle Stratonice pleine d'attraits et de charmes. Il avoit un fils encore bien jeune, et qui neanmoins voyant les caresses qu'ils se faisoient, commençoit à sentir ce que c'est que l'amour, de sorte qu'en peu de jours, il fut si touché de sa belle-mere qu'il estoit prest d'en mourir. Seleuque s'etant informoit d'ou venoit cette maladie, se demaria d'avec la charmante Stratonice, pour la faire epouser à ce jeune prince : et je ne croy pas qu'on puisse donner une plus haute preuve d'un bon naturel. […]

[2123] Texte établi d'après Antoine Gombaud, chevalier de Méré, *Lettres de Monsieur le Chevalier de Méré*, 1ère partie, 195, Paris, D. Thierry et C. Barbin, 1682, t.2, p. 671-675.

Bernard de Fontenelle

NOUVEAUX DIALOGUES DES MORTS

1250

DIALOGUES
DE
MORTS ANCIENS[2124],
AVEC DES MODERNES.

[…]

DIALOGUE V
ERASISTRATE,
HERVÉ.

ERASISTRATE.

Vous m'apprenez des choses merveilleuses. Quoy ? Le sang circule dans tout le corps. Les veines le portent des extremités au cœur, et il sort du cœur pour entrer dans les arteres, qui le reportent vers les extremités ?

HERVE.

J'en ay fait voir tant d'experiences, que personne n'en doute.

ERASISTRATE.

Nous nous trompions donc bien, nous autres medecins de l'antiquité, qui croyions que le sang n'avoit qu'un mouvement tres lent du cœur vers les extremités du corps, et on vous est bien obligé d'avoir aboly cette vieille erreur !

HERVE.

Je le pretends ainsi, et mesme on doit m'avoir d'autant plus d'obligation, que c'est moy qui ay mis les gens en train de faire toutes ces belles decouvertes qu'on fait aujourd'hui dans l'anatomie. Depuis que j'ay une fois eu trouvé la circulation du sang, c'est à qui trouvera un nouveau conduit, un nouveau canal, un nouveau reservoir. Il semble qu'on ait refondu tout l'homme. Voyez combien notre medecine moderne doit avoir d'avantage sur la vostre. Vous vous meliez de guerir le corps humain, et le corps humain ne vous estoit seulement pas connu.

ERASISTRATE.

[2124] Texte établi d'après Bernard de Fontenelle, *Nouveaux dialogues des morts*, Paris, C. Blageart, 1683, p. 144-155.

J’avoue que les modernes sont meilleurs phisiciens que nous ils connoissent mieux la nature, mais ils ne sont pas meilleurs medecins. Nous guerissions les malades aussi bien qu’ils les guerissent. J’aurois bien voulu donner à tous ces modernes, et à vous tout le premier, le prince Antiochus à guerir de sa fievre quatre. Vous sçavez comme je m’y pris, et comme je decouvris pas son pouls qui s’emut plus qu’à l’ordinaire en la presence de Stratonice, qu’il etoit amoureux de cette belle reyne, et que tout son mal venoit de la violence qu’il se faisoit pour cacher sa passion. Cependant, je fis une cure aussi difficile et aussi considerable que celle-là, sans sçavoir que le sang circulast. Et je croy qu’avec tout le secours que cette conoissance eust pu vous donner, vous eussiez esté fort embarassé en ma place. Il ne s’agissoit point de nouveaux conduits, ny de nouveaux reservoirs, ce qu’il y avoit de plus important à connoitre dans le malade, c’estoit le cœur.

HERVE.

Il n’est pas toujours question du cœur, et tous les malades ne sont pas amoureux de leur belle-mere, comme Antiochus. Je ne doute point que faute de sçavoir que le sang circule, vous n’ayez laissé mourir bien des gens entre vos mains.

ERASISTRATE.

Quoy ? Vous croyez vos nouvelles decouvertes fort utiles ?

HERVE.

Assurement.

ERASISTRATE.

Repondez donc, s’il vous plaist, à une petite question que je vais vous faire. Pourquoy voyons nous venir icy tous les jours autant de morts qu’il en soit jamais venu ?

HERVE.

Oh !, s’ils meurent, c’est de leur faute. Ce n’est plus celle des medecins.

ERASISTRATE.

Mais cette circulation du sang, ces conduits, ces canaux, ces reservoirs, tout cela ne guerit donc de rien ?

HERVE.

On n’a peut-estre pas encore eu le loisir de tirer quelque usage de tout ce qu’on a appris depuis peu, mais il est impossible qu’avec le temps on n’en voye de grands effets.

ERASISTRATE.

Sur ma parole, rien ne changera. Voyez-vous ? Il y a une certaine mesure de connoissances utiles, que les hommes ont eue de bonne heure, à laquelle ils n’ont guere ajouté, et qu’ils ne passeront guere, s’ils la passent. Ils ont cette obligation à la nature,

qu’elle leur a inspiré fort promptement ce qu’ils avoient besoin de sçavoir, car ils estoient perdus, si elle eust laissé à la lenteur de leur raison à le chercher. Pour les autres choses qui ne sont pas si necessaires, elles se decouvrent peu-à-peu, et dans de longues suites d’années.

HERVE.

Il seroit etrange qu’en connoissant mieux l’homme, on ne le guerist pas mieux. À ce compte, pourquoi s’amuseroit-on à perfectionner la science du corps humain ? Il vaudroit mieux laisser-là tout.

ERASISTRATE.

On y perdroit des connoissances fort agreables, mais pour ce qui est de l’utilité, je crois que decouvrir un nouveau conduit dans le corps de l’homme, ou une nouvelle etoile dans le ciel, est bien la mesme chose. La nature veut que dans de certains temps, les hommes se succedent les uns aux autres par le moyen de la mort. Il leur est permis de se defendre contre elle jusqu’à un certain point, mais passé cela, on aura beau faire des nouvelles decouvertes dans l’anatomie, on aura beau penetrer de plus en plus dans les secrets de la structure du corps humain, on ne prendra point la nature pour dupe, on mourra comme à l’ordinaire.

1254

Augustin Sévère Backhauss

DE AMORE INSANO

De l’amour fou

1256

[…] Brevitati studentes[2125], pedem promovebimus *signaque* eruere conabimur ; ubi statim sub primo intuitu se offerunt *diagnostica,* et inter haec (I) *macies* : crudeli enim hoc morbo uexati macie consumuntur ; hinc Ovid. facit amor *maciem* et longa internodia crurum. Huic sententiae adstipulatur Virg.*6.Aeneid*.

Hic quos durus amor crudeli *tabe* peremit. Et Theocrit.*Idyll.1*: «Ubi tandem fuistis, Ô Nymphae, cum Daphnis amore tabesceret?» Hoc morbo atroci et fero oppressi, *decolores* sunt, *exanimes, pallidi, gratiles, excarnes,* teste Galeno. Prae moerore enim vigiliis contumacibus, curis et imaginationibus assiduis viscera et officinae coctionis, spiritu nativoque calore defraudantur, cibum aversantur, nec amplectuntur ; et hac ratione minus fausta sit concoctio, et sic astrophia correpti marcescunt et extenuantur. (*2*) *Oculos* habent *cavos*, intra supercilia conditos, siccosque sine lacrymis, conniventes. (*3*) *Pulsus inaequalis et turbatus* est. Absente re amata pulsus parvus, debilis et processu temporis durus obeservatur. Cum autem amoris recordatio vel visu, vel auditu, vel epistolarum lectione repente subjerit, protinus perculsa mente pulsus pariter perturbatur, ut neque naturalem aequalitatem aut ordinem ostendat. Imo tantus nonnunquam evadit, ut venae disruptae sint visae, quale exemplum refert Schenck.*lib.1.obs.270.* de nobili quodam qui (insanus prae amore) nobili et honestae cuidam foeminae viduae, cujus nuptias ambiebat, assidebat. Hic in prandio ad mensam cum colloqueretur ; ecce vena in temporibus prope aures illi sponte aperta est, et profluxit copiosus sanguis, quem strophiolo compescere conatus est. (4) Amantes *tristes sunt, demissi et insomniculosi*. (5) *Crebra suspiria emittunt, longisque de amore suspiriis cogitant.* Forestus signa hujus gravis affectus descripturus, more pictorum vastas et ingentes res parva tabella includentium, ea hujusmodi coloribus depingit : « Amantes, inquit, saepenumero suspirant, moerent, gemunt, lamentantur, plorant, ejulant, turbantur, nusquam consistunt, non quiescunt, aliena ac male cohaerentia loquuntur, desipiunt, delirant, insaniunt, et nisi in tempore ad saniorem mentem reducantur, se ipsos confodiunt, jugulant interrimunt ». Ex his et aliis recensitis signis Erasistratum medicum, Antiochum Seleuci regis filium amore Stratonices nouercae adeo tabescere, deprehendisse Valer.Maxim.*lib.5.cap.7.* scriptum reliquit. Et Galenus, se *Justam,* Boethi viri consularis romae conjugem, Pyladis saltatoris amore flagrare et languere, ex iisdem cognovisse, *lib.de praecognit. ad posthum.cap.6.* literis consignavit. […]

[2125] Texte latin établi d'après Augustin Sévère Backhauss, *De l'amour fou* (*De amore insano* […]), Iena, L. Krebsianis, 1686, p.13-14.

Jean Bernier

ESSAIS SUR L'HISTOIRE DE LA MEDECINE ET DES MEDECINS

ERASISTRATE[2126] de Jules et Julia[2127] etoit un des plus fameux Sectateur de Praxagore, et de Theophrasate. Il etoit petit fils d'Aristote par sa mere, aussi fut-il le grand philosophe et medecin que Galien[2128] ne fait pas de difficulté de le comparer à Hipocrate[2129], quoiqu'il n'ait pas toujours été d'accord avec luy. Il fut encore le reparateur de la gymnastique et de l'anatomie, et fut assez heureux pour entrevoir les veines lactées ; car il n'en connut pas l'usage. Il fut aussi hardi à contredire Chrisippe[2130], que celui-cy l'avoit été à contredire Hippocrate. Appian Alexandrin en a tant fait de cas, qu'il l'a appelé le plus eclairé des medecins, mais il ne put eviter le blâme d'avoir rendu la medecine venale. Au reste ce qui luy fit le plus honneur, fut la maladie d'Antiochus I[2131], roy de Syrie, fils de Seleucus Nicanor, qui bruloit d'amour pour Stratonice sa belle-mere : car ce jeune prince mouroit tabide, si la connoissance qu'Erasistrate avoit du poux, et quelques autre signes ne l'en eussent assuré, et s'il n'eut adroitement trouvé le moyen de faire ceder l'amour conjugal à l'amour paternel :

E se non fosse la discreta aita
Del fisico gentil, che ben s'accorse
L'Eta sua s'ul fiorire era finita.

C'est ainsi qu'il connut un mal naturel dont la cure dependoit d'un mal moral[2132]. Mais qu'on luy auroit été obligé s'il avoit trouvé un remede de precaution à ce mal moral, et s'il avoit pu empêcher que cet agencement et arrangement des parties qu'on appele beauté, n'ôtât en sautant aux yeux les lumieres de la raison, et ne transformât, comme il fait souvent, des Alexandres et des Aristotes en valets de Trefle ; car il n'est que trop vray que le mal est souvent au dessus des remedes. […]

Mais il ne faut pas oublier icy que Guevarre et quelques autres auteurs trompez par les Theombrotes de Pline, dont il sera parlé cy-apres, ont tellement gâté cette histoire amoureuse d'Antiocus, qu'ils ont cru que le mal de ce prince etoit une maladie de poitrine, jointe à une passion erotique : car si le mal luy tenoit au cœur, il n'etoit pas pour cela pulmonique, comme ils se le sont imaginé. Aussi etoit-ce bien assez de l'une des maladies pour le plus robuste. […]

[2126] Texte établi d'après Jean Bernier, *Essais sur l'histoire de la medecine et des medecins. Du devoir des medecins à l'egard des malades, et de celui des malades à l'égard des medecins. De l'utilité des remedes, et de l'abus qu'on peut faire*, 1ère partie, 4, Paris, Simon Lagrone, 1689, p.72-73.
[2127] [ERASISTRATUS *Juliacensis. Urbs Cea insul. maris AEgei*.]
[2128] [*libr. de opt. Secta et lib. contra Erasistr. Plin. lib. 14. cap.7. Tertul. lib. de anima. c.15*.]
[2129] [R.C. 460.]
[2130] [*Olimpiad. c. xxiv.*]
[2131] [*V. Valerian Max. l.5. cap. 7. Justin. Polib. Appian*.]
[2132] [*Fulvia Testi nelle poesie liriche*.]

Jean-Jacques Manget

BIBLIOTHECA MEDICO-PRACTICA

Bibliothèque médico-pratique

LIBER UNDECIMUS

LIVRE XI

1264

BIBLIOTHECAE

MEDICO-PRACTICAE

LIBER UNDECIMUS

De Morbis a Litera M incipientibus[2133].

[…]

MANIA ET MELANCHOLIA.

[…]

De Melancholia ex Amore. Pro Nobili Patiente.

Quemadmodum ex doctissima consultatione mihi tradita compertissimus esse video, Illustrimus adolescens melancholia ex amore detinetur. Timor enim et moeror diutius durans, etiamsi fiat a causa manifesta, est signum melancholicum. Ideoque cum nobilissimus patiens continuo timeat, sitque moestus et taciturnus, quamquam alias suavis fuerit et hilaris, atque jam pudore posito foeminas quaslibet juvenes amplexari non erubescat, morbosa melancholica detineri manisestissimum est, eaque proveniente a fixa et continua imaginatione circa objectum desideratum ; quandoquidem sicuti mores animi sequuntur corporis temperaturam, ita ejusdem animi passiones, et affectus corporis temperamentum immutare possunt, per generationem humorum vitisiorum. Unde statuendum est, delirium hoc melancholicum in patiente nobilissimo esse per essentiam in capite, foverique a sanguine melancholico in toto corpore genito.

Jure itaque viri excellentissimi proponunt medica praesidia chirurgica, pharmaceutica, et diaetica praesenti affectui valde accomodata. Quibus et ego subscribendum censeo, superfedendo tamen fonticulis, cum ratione aetatis, tum ratione extenuationis; tum et in primis cum non adsunt fluxiones, diversione et evacuatione continua indigentes.

Quocirca sufficiet a triplici illa evacuatione sanguinis, cruditatum remotio, et humectatio corporis internis, et externis rite, et recte propositis. Quibus administratis, animi pathemata sunt removenda iis quae somnum conciliant, et mentem distrahunt. Hisque non juvantibus, quod exoptat illi concedendum est. Quare opiatis concilietur somnus, utpote theriaca recenti, vel laudano Nepenthes Quercetani, alternis noctibus praescripto, madefactis postea manibus mane aqua ex floribus aurantiorum, et modico

[2133] Texte latin établi d'après Jean-Jacques Manget, *Bibliothèque médico-pratique* (*Bibliotheca medico-practica*, […]),XI, Genève, A. Chouet, t.3, 1695-1696, p.289-290.

croco si observetur major sensuum hebetudo ex opiatis ; distrahaturque mens ad alias res jocosas, vel utiliores, vel honorificas, prout inclinat animus. Puta ad venationes cum sodalibus, vel choreas, aut certamina, quae attentum studium postulant, vel tandem ad magnorum principum ministeria, semper tamen in locis a patria valde remotis ; tuncque nuncius ad ipsum transmitti poterit de veste sacra ab amasia suscepta, vel de ipsius interitu. Sic enim sperandum est fore ut distrahantur animus, formato conceptu se non posse assequi optatum objectum. Hisque non conferentibus, conjugium tandem debebit cum amata curari, si fieri poterit. Ita namque sanatus fuit Antiochus, unicus Seleuci regis filius, Stratonicae novercae amore captus, quem prae verecundia celabat, ut propterea ad summam corporis tabem devenerit, ut refert Valerius Maximus ; sanitatemque obtinuit absque aliis medicis praesidiis, sola amasiae fruitione. Quod si amatam consequi non poterit, jungatur saltem matrimonio cum alia formosa juvene amatae non dissimili. Siquidem si nunc omnium formosarum juvenem formam deperit, credibile est, si aliqua venusta potius fuerit, fore ut obliviscatur desideratae, atque ita pristinam sanitatem recuperet, absque validioribus praesidiis medicis. Et haec attingenda duxi. Faxit Deus, ut usui sint. *Idem ibidem.*

Daniel Le Clerc

HISTOIRE DE LA MÉDECINE

SECONDE PARTIE,

LIVRE PREMIER[2134].

Où l'on void ce qui s'est dans toute la suite du siecle XXXVII. jusqu'au commencement du siècle XXXVIII. et où l'on trouve particulièrement les innovations de CHRYSIPPE, et de ses sectateurs ; les progrès de l'anatomie, sous ÉRASISTRATE, et HÉROPHILE, et enfin le partage de la médecine, en trois professions.

[…]

CHAPITRE II.

MÉDIUS, ARISTOGÈNES, MÉTRODORE, et ÉRASISTRATE Disciples de Chrysippe.

[…]Les trois disciples de Chrysippe dont on vient de parler n'ont pas fait à peu pres autant de bruit que le quatrième[2135], qui est ÉRASISTRATE. […]

Érasistrate etoit de *Julis*, dans l'isle de *Céa*, ou *Céos*. Suidas, de qui nous l'apprenons, ajoute que *ce médecin fut enseveli vis-à-vis de Samos, sur la montagne appellée Mycalé,* circonstance qui a peut etre obligé 11[2136] l'empereur Julien à dire, qu'Érasistrate étoit de *Samos*. Quant à ce que dit Étienne de Byzance, que le même Érasistrate étoit de *Cos*, patrie d'Hippocrate, il est visible qu'il s'est trompé, en prenant *Cos* pour *Céos*, une isle pour une autre. *Chio* est une troisième isle que quelques auteurs ont aussi prise pour le lieu de la naissance d'Érasistrate, à cause que le nom approche de celui de *Ceos*.

Il se trouve pareillement quelque difficulté touchant le temps auquel Erasistrate a vecu. Eusèbe prétend qu'il florissoit sous le règne de *Ptolomée Philadelphe*, environ la CXXXI. olympiade, qui commença l'an du monde 3714, ce qui a du rapport, pour le temps, avec ce que dit Sextus, dans le passage qu'on a cité. Mais il semble que si ce médecin n'a

[2134] Texte établi d'après Daniel Le Clerc, *Histoire de la médecine*, 2e partie, I, 2, Amsterdam, G. Gallet, 1702, p. 7-9.
[2135] [*Continuation du siecle xxxvii et commencement du xxxviii*.]
[2136] [11. *Julian. in Misopogone*.]

pas été un peu plus ancien, à peine pourra-t-il avoir exercé sa profession, et avoir déjà acquis une grande réputation du temps de *Séleucus Nicator,* qui mourut dans l'olympiade CXXIV vint et huit ans avant le temps marqué par Eusebe. C'est pourtant ce que l'on a recueuille de l'histoire suivante, je veux dire qu'Érasistrate étoit déjà fameux avant la mort du prince que l'on vient de nommer.

12[2137]Antiochus étant devenu éperdument amoureux de Stratonice[2138], seconde femme de Séleucus son père, qu'il avoit épousée du vivant de la première, qui étoit mère d'Antiochus, cachoit de tout son pouvoir cette passion criminelle. Cependant, l'effort qu'il se faisoit en cette rencontre produisit un si facheux effet, que ce prince tomba dans une langeur qui le consumoit de jour en jour. Sur quoi, Seleucus ayant mandé les médecins les plus experts, entre lesquels étoit Érasistrate, ce dernier fut le seul qui conut la véritable cause de cette maladie, de la manière qu'on va le dire. Comme il étoit fort assidu auprès de ce jeune prince, et qu'il observoit avec un grand soin son visage, ses manières, et toute la disposition exterieure de son corps, il remarqua que toutes les fois que Stratonice entroit dans la chambre d'Antiochus, cela le mettoit dans un grand trouble, que sa voix s'abaissoit, qu'il lui venoit une rougeur extraordinaire au visage, qu'il avoit les yeux étincelans, une légère sueur, et le pouls plus ému, et que Stratonice, s'étant retirée, tous ces accidens disparoissoient peu à peu. Sur ces indices, Érasistrate ne doutant point qu'Antiochus ne fut effectivement amoureux de cette princesse, il chercha à le tirer d'affaire du mieux qu'il put. Il fit savoir à Séleucus que la maladie du prince n'étoit causée que par l'amour, mais que malheureusement il aimoit une personne dont il ne pouvoit rien espérer. Séleucus ayant paru fort surpris de cette nouvelle, et particulièrement de ce que l'on supposoit qu'il n'étoit pas au pouvoir de son fils de se satisfaire, demanda avec empressement qu'elle étoit donc cette personne qu'Antiochus aimoit. « C'est ma femme ! », répondit tout d'un coup Érasistrate. « Et quoi, dit Séleucus, voudriez-vous bien etre cause de la mort d'un fils qui m'est si cher en refusant de lui ceder votre femme ? – Voudriez-vous bien, Seigneur, repartit ce médecin, vous résoudre à céder Stratonice au prince, s'il en étoit amoureux ? » Séleucus lui ayant fait de grands sermens qu'il n'hesiteroit pas un moment, Érasistrate lui declara ouvertement comme la chose se passoit ; ce qui obligea ce roi à tenir sa parole, quoi qu'il eut déjà un enfant de Stratonice.

[2137] [12. *Plutarch. in Demetr.Valer.Maxim.lib.5.cap.7. Appian.in Syriac.Galenus de praecognitione ad Posthumum, cap.6.Suidas in voce* Erasistratus. *Julianus in Misopogne.* Ce dernier pretend qu'Antiocus n'epousa Stratonice qu'apres la mort de Sleucus, qui ne survecut par long temps à la maladie de son fils.]
[2138] [*Continuation du siecle xxxvii et commencement du xxxvii.*]

[2139]13 Ce fait est rapporté par tant de bons auteurs, qu'il semble qu'on n'en sauroit douter. Néanmoins, s'il est vrai, comme Sextus le pose, qu'Érasistrate ait été élevé par les soins d'un troisième mari de Pythias, fille d'Aristote, quelle apparence que le meme Erasistrate put fameux dans sa profession avant la mort de Séleucus, qui ne survécut que quarante à Aristote ? On sait que Pythias n'étoit pas en âge de se marier quand son père mourut ; il fallut donc qu'il passat quelques années avant que Nicanor son premier mari l'épousat. Et supposé que Nicanor fut mort peu de temps après son mariage, Proclès, à qui cette fille d'Aristote se maria en secondes noces, en ayant eu deux enfans, dut demeurer avec elle long temps ; en sorte que plusieurs années se durent ecouler entre la mort d'Aristote, et le temps du troisième mariage de sa fille Métrodore. Or celui-ci, ayant pris soin de l'éducation d'Érasistrate, cela ne suppose-t-il pas qu'Érasistrate devoit être fort jeune en ce temps-là, et par conséquent qu'il n'étoit pas en âge d'exercer sa profession, du moins avec éclat, du temps de Seleucus *Nicator*. Et s'il est remarqué dans le recit de Sextus, que Proclès et Démaratus, les deux fils de Pythias, étudièrent sous Théophraste, Diogène Laërce dit aussi qu'Érasistrate a été disciple de ce philosophe[2140], de sorte qu'il est assez vraisembable que ce dernier, je veux dire Érasistrate, étoit à peu pres l'âge des enfans de Pythias, ou qu'il n'étoit guère plus avancé. Cela etant, il n'auroit pas pu mieux se trouver chez *Antigonus*, roi d'Asie, comme on l'a aussi prétendu que chez Séleucus. On a rapporté cette histoire 14[2141] ci-devant. Je ne vois point comment on peut concilier ces différens auteurs, qu'en supposant Erasistrate a commencé fort jeune à exercer sa profession, et qu'il a été d'abord estimé, à moins qu'on ne voulut dire, que le même Érasistrate pouvoit avoir été élevé par Métrodore, longtemps avant que celui-ci se mariat avec Pythias, qu'il pouvoit avoir épousée étant déjà vieux, ce sentiment n'étant pas contraire au texte de Sextus ; 15[2142] mais j'ai plus de penchant à suivre Eusèbe, qui fait, comme on l'a vu Érasistrate un peu moins ancien.

On attribue enfin à Érasistrate d'avoir guéri un roi *Antiochus,* et d'avoir reçu pour cela *cent talens*, c'est-à-dire, *deux cens quarante mille livres,* monoye de France, de *Ptolomée*, fils de ce Roi. C'est Pline, qui en parle de cette manière. Mais je ne sais quel roi Antiochus a eu un fils de ce nom. Dans un autre endroit, Pline dit la même chose d'un autre médecin, qu'il appelle CLEOMBROTUS, ou *THEOMBROTUS*, et qu'il dit avoir été l'isle

[2139][13. Lucien (*dans la Deesse de Syrie*) rapporte la meme histoire, mais il fait le nom du medecin qui guerit Antiochus.]
[2140] [*Continuation du siecle xxxvii et commencement du xxxviii.*]
[2141] [14. *Part.I.liv.4.chap.4.*]
[2142] [15. *Voyez ci-après chap.4 et 6.*]

de *Céos*, qui étoit la patrie d'Érasistrate ; ce qui donne lieu de croire, ou 16[2143] ce que ce dernier avoit deux noms, ou que le nom de l'un de ces deux médecins a été mis dans l'un de ces deux endroits par équivoque, l'histoire étant la même au nom du médecin près. On a vu dans le commencement de ce chapitre *Cleombrotus*, etoit le nom d'un oncle d'Erasistrate ; ce qui pourroit faire soupçonner que quelques uns avoient attribué cette aventure à l'oncle, et 17[2144] Le P. Hardoüin dit que le Roi Antiochus, dont il s'agit en cet endroit, étoit Antiochus *Soter*, fils de Séleucus Nicator, dont on a parlé ci-devant, mais aucun historien n'a remarqué que cet Antiochus, eut un fils nommé Ptolomée. S'il s'agit ici d'Érasistrate, ne pourroit-on point dire que ce fut Ptolomée Philadelphe qui lui fit ce présent, pour avoir guéri Antiochus surnommé *le Dieu*, qui avoit épousé Berenice, fille de Ptolomée ? En ce cas, il ne faudroit que changer le mot de *fils*, qui peut avoir été mis par équivoque, en celui de *beau-père*.

Au reste en quelque temps qu'ait vecu Erasistrate, ce que l'on a dit de lui qu'il avoit été appellé par divers roi, soit vrai ou non, fait voir en quelle estime il a été anciennement. L'on a prétendu qu'il alloit de pair avec Hippocrate ; et il est appelé par 18[2145]Macrobe *le plus noble*, ou *le plus fameux de tous les anciens medecins*. Nous allons voir sur quoi pouvoit être fondée cette grande réputation.

[2143] [16.*Vid.Tiraquell.de Nobilitate, cap.31.et Harduinum in lib.7.Plin.cap.37.*]
[2144] [17. *Vide eundem in Plin.lib.29.cap.1.*]
[2145] [18.*Saturnal.lib.ultim.cap.15.*]

Luca Tozzi

OPERA OMNIA

Œuvres complètes

LUCAE TOZZI

MEDICINAE

PARS ALTERA[2146].

ΠΡΑΚΤΙΚΗ,

Quae hactenus adversus morbos adinventa sunt,

luculenter, et brevissime explicans.

[…]

DE

NATURA,

ET CURATIONE

Singulorum Morborum.

[…]

DE

MORBIS CAPITIS

[…]

De Mania, seu Furore.

[…] Maniaci internoscuntur facillime ex incongruis, absurdis, ineptisque dictis, aut gestis, sine metu, et moerore, sed potius cum temeritate, garrulitate, impetu, iracundia. Tarentino morbo affecti, aut chorea S. Viti, musica, tripudiis, et saltationibus gestiunt, et delectantur. Lycanthropici, et cynanthropici se in lupos, aut canes conversos putant, adeoque illorum more ululant, latrant, in triviis versantur, sepulchra petunt, et carnes animalium lacerant, ac vorant, caeteraque similia agunt, quae luporum, et canum naturam referunt. Hydrophobia ex morsu canis rabidi accidit[2147], et patientes aquam, et liquidum quodcumque aversantur, spumam ex ore emittunt, et si alios mordeant, simili aegritudine rabiei inficiunt. Qui amore insaniunt, macie corporis, vigiliis, inquitudine, assidua animi

[2146] Texte latin établi d'après Luca Tozzi, *Œuvres complètes* (*Opera omnia*), Venise, N. Pezzana, 1711, t.1, p. 144-145.
[2147] [*V. Aet. Aeginet. et Altim. hoc loc*.]

perturbatione, vultus et pulsus mutatione, praesertim ad praesentiam, aut nomen amasiae judicantur ; quae ratione Erasistratus, et Galenus, amantes deprehendisse perhibentur. Ad philtra vero quod attinet, quae germanis potissimum usui esse passim referunt authores, sigmentum a vetulis excogitatum crediderim, quae credulae turbae nullo negotio imponere solent ; quamquam ex insano amore plurimos periisse concesserim, animi debilitate, et furoris impotentia, ad perdite amandum petractos. Hinc jure exclamasse fertur Olympia, Philippi Macedonum regis uxor, in puellam, quam vehementer is deperibat, et ut credebatur, ex philtro : « *Valeant calumniae. Tu in te philtra habes.* » Quae denique referuntur de Lucullo imperatore, et de Lucretio poeta, nugae sunt ; pharmacis quidem, sed venenatis, in furorem acti illi perierunt. […]

De

RECTO USU

SEX RERUM NONNATURALIUM[2148].

[…]

De Passionibus Animi.

[…] Et quidem primo loco sese offert amor, qui choragus omnium affectionum appellatur, imo illarum omnium compendium est; quippe amantes nunc gaudent, nunc tristantur, nunc timent, nunc irascuntur, et modo una, modo alia passione cruciantur. In eo autem definiendo multum variant inter se DD. Plato illu inquit esse *appetitum quemdam, quo bonum sibi quispiam desiderat*. Alii vero ex eodem descripserunt, *desiderium boni*; unde Sanctus Thomas, *boni complacentiam* illum appellavit; sive ut aliis placet, *boni, pulchrique possidendi, et fruendi desiderium.* Medici fere communiter, *cordis et sanguinis ingentem perturbationem,* nuncupant; quamobrem *passio passionum* a quibusdam dicitur. Sed nec ex Platonicis defuere, qui illum dixerint esse *quandam animi fascinationem*, unde subdunt, cur tam facile amantes desipiant, macrescant, et non raro etiam emoriantur. Vocant alii *primum appetitus sensitivi motum in bonum sensibile*; quoniam inter caeteras animi affectiones amor primum, et specialius fertur in bonum sensibile. Cumque bonum secundum eosdem Platonicos duplex sit intellectuale unum, concupiscibile alterum; hinc etiam amor, alter dicitur intellectualis, et divinus, alter concupiscentiae, et terrestris.

Verum omissis his, quae de amoris natura alii retulere, dicamus Nos, medicorum more loquendo, amorem esse, *affectum animi procedentem ex appetitu concupiscibili in bonum sensibile, cum manifesta cordis agitatione.* Quamobrem Aetius explicans illud Ovidii:

Res est solliciti plena timoris amor.

inquit, non solum ex illo cor, et sanguinem vehementer commoveri, sed esse solicitam quamdam mentis insaniam, qua amantes de objecto amato perpetuo cogitant,

[2148] Texte latin établi d'après Luca Tozzi, *Œuvres complètes* (*Opera omnia*), Venise, N. Pezzana, 1711, t.5, p. 263-266.

atque ad illud mente feruntur. Et quidem tanta solet esse non raro ex vehementi amore animi perturbatio ut plerique manifestam desipientiam incurrerint, ac veluti ecstasi abrepti, fiant cogitabundi, et nec videant, nec audiant, quae iisdem offeruntur, immo nil recete prorsus agant, quod caeteroqui (si animadverterent) bene, ac prudenter gestum vellent.

Ex his autem oritur, cur ab amore partes cunctae corporis incalescant, et saepenumero febricitent; unde plurimi ad extremum contabuisse memorantur. Quoniam sanguis ex perenni cordis, et mentis agitatione plus justo extenuatur, et acrior sit, adeoque ineptus evadit nutritioni, accretionique. Hac eadem de causa pervigilium, inquietudo, creber anhelitus, suspiria, anxietas, et alia hujus generis mala plurima amantes comitantur.

Sed speciatim de pulsu animadvertere est, illum ex amore celerem, frequentem, elatum inaequalem, facileque mutabilem fieri; unde fertur Erasistratum agnovisse amorem Antiochi; et Galenum juvenem amantem romae deprehendisse. Et quamvis Galenus ipse dicat *I.prognost.4.* nullos esse prorpios amoris pulsus, sed varios quia nimirum variae passiones cum illo jungi solent, ad quarum diversitatem diversimode pulsus perturbatur. Hic tamen pulsus varius, et inaequalis, videtur proprius amantium, graece *eroicus* appellatus. Verum ejuscemodi pulsus manifestior fieri solet ad praesentiam, vel ad memoriam rei amatae; qua plane industria praefatos auctores ad deprehendendos amantes, usos fuisse legimus. Hinc ergo patent amoris incommoda; etenim praeter animi ingentem commotionem, inquietudinemque, plerumque contingunt febres pusillae, de genere hecticarum, macies totius corporis, pallor ex mala ciborum digestione, nutritioneque; itemque vigiliae diuturnae, deliria, et praesertim melancholia.

Sed tamen ex adverso, ab eodem multa benefiicia non raro manasse referuntur. Narrat siquidem Cardanus de proprio filio, qui cum ignavus omnino, incultus, ac fere stupidus videretur; ab amore evaserit parelegans, venustus, sagax et facundus. Ovidius quoque, magister amorum, multa de seipso confitetur, eadem ex causa successisse. Verum de his dicere non plus decet; cum alioqui omnino certum fit, quod quae bona plurima ex amore intellectuali proficiscuntur, nulla ex terrestri manare possint, nisi solum ad perniciem; ut in ipso filio Cardani, et in Ovidio, prae innumeris alii evenere.

Pro curatione denique amoris, multa a medicis, et philosophis ethicis referuntur; licet Propertius dicat:

Omnes humanos sanat Medicina dolores
solus amor morbi non amat artificem.

Atqui non curatur amor amatae rei fruitione, cum subinde potus increbrescat, et per zelotypiam acrius, vehementiusque divexet. Excogitarunt plerique universum veterem sanguinem e corpore amantis esse exhauriendum, ut ex novi sanguinis benigniori conditione fascinum rei amatae penitus deleretur; vel si hoc fieri nequeat, esse corpus ejusdem pluries ab atra, et deleteria infectione repurgandum, quam ipsum contraxisse ajunt; in quam rem et syrupi, et aquae, et electuaria, et pharmaca, corrigentia simul, et emundantia ejuscemodi inquinamenta, commendantur. Exhilarantes praeterea confectiones, opithemata cordialia, ablutiones attemperantes, et alia similia, ab iisdem proponuntur. Verum ista saepenumero inutilia sunt, quibus tam fixus plerumque est, et inquietus animi affectus, ut nisi hic primum averruncetur, reliqua omnia supervacanea evadant. Quamobrem praestabit contrariis potissimum passionibus, haerentem ossibus amorem, sensim absque sensu primum resecare; mox vero praesidia media superaddere; neque vero ea, quae tam manifeste iteratis evacuationibus sanguinem debilitent, et exhauriant, sed quae potius in meliorem crasim reducant, et temperationem efficiant ; itaque conferet paulatim in mentem amantis inferere defectus aliquos rei amatae, et quidem tum physicos, tum morales; puta deformitatem, aegritudinem; mox etiam malos mores, infidelitatem, et similes, ut in illius odium, aut aversationem inducatur. Hac enim arte plerique recensentur ab amore sua amatiae excidisse. Juvabit ulterius applicatio amantis in studia, negotia, lites, aliasque exercitationes, penitus differentes, ut inde mensa alio intenta, paulatim rei amatae obliviscatur; quia sicut otium formes est amoris, ita ex adverso corporis, et mentis exercitatio illum extinguit; unde Ovidius[2149](a):

Otia si tollas, periere cupidinis arcus;
Comtemptaquae jacent, et fine luce faces.

Et mox :

…Finem qui quaeris amori,
Cedit amor rebus; res age, tutus eris.
Desidiam puer ille sequi solet; oditagentes.
Da vacuae menti, quo teneamur, opus.

Affert et idem Ovidius aliud amoris remedium, inquiens :

Successore novo vincitur omnis amor.

[2149] [(a) *Lib.I.de Rem Amoris*.]

At hoc potius est novo amore, et fortasse pejore, veterem eradicare. Conducibilior autem est absentia ab objecto amato, et adhuc efficacior peregrinatio; unde idem poeta (b)[2150]:

Manat amor tectus, si non ab amantes recedas;
Utile finitimis abstinuisse locis.

Verum tamen praestat cunctis, malorum ex amore derivantium perpetua recordatio, juxta monitum ejusdem Ovidii (c)[2151]:

Saepe refer tecum sceleratae facta puellae.
Et pone ante oculos omnia damna tuos.(d)[2152]

Quare et librorum de ejus malis agentium assidua lectio summe proderit; itemque corporis afflictatio, ciborum multorum abstinentia, cum morigeratis viris conversatio, mortis meditatio, atque in Deum frequens, ac devota sui ipsius commendatio.

[2150] [(b)*Lib.2.de Rem.Am*.]
[2151] [(c) *De Remed.Amor*.]
[2152] [(d) *V.Etiam Terent.in Eunucho*.]

Catherine Durand

LES BELLES GRECQUES

1282

LAMIA[2153].

[…] Pendant que les choses se passoient ainsi, il arriva un mémorable changement dans la fortune de Stratonice. Antiochus, son beau-fils, prince très aimable, devint éperdu d'amour pour elle, mais n'ayant nulle espérance, il résolut de se laisser mourir, et d'expier par là, une faute qu'il ne pouvoit s'empêcher de commettre. Ce triste projet pensa avoir des funestes suites. Antiochus refusoit tous les alimens, fuyoit tous les plaisirs, et se livroit à un désespoir qui le consumoit, sans qu'on en put connoitre la cause.

Séleucus aimoit ce prince avec une tendresse, qu'il ne faisoit partager qu'à la seule Stratonice. Les médecins tâchoient vainement à pénétrer l'origine d'un mal si inconnu et si opiniâtre , mais Érasistrate qui joignoit beaucoup d'esprit à la parfaite connoissance de son art, ne douta plus que le principe n'en fut dans le cœur. Il s'attacha bien plus à examiner les mouvemens d'Antiochus, quand quelque belle personne entroit dans sa chambre, qu'à lui donner des remèdes. Le roy et toute la cour, ne l'abandonnoient presque pas : l'affliction étoit universelle. La belle reine, cause innocente de son mal, l'en plaingnoit avec une douceur charmante ; et le prince peu sensible à la veue de tant d'autres dames, étoit troublé de telle sorte lors qu'il la voyoit paroitre, qu'Érasistrate reconnut en lui les diverses marques de passion, dont Sapho nous a laissé une si vive peinture.

Cette connoissance donna de la joie et de l'embarras à Érasistrate. Il voyoit qu'il ne s'étoit pas trompé dans ses conjectures, mais il voyoit aussi la difficulté d'en profiter. Il résolut toutefois de tout tenter pour sauver le jour au prince. Il courut à l'appartement de Séleucus et lui dit, que le mal de son fils lui étoit connu, mais que le remède en étoit impossible. Le roy pensa mourir d'affliction à cette nouvelle. Ses trésors, ses états ne lui paroissoient pas un trop grand prix pour racheter une vie si précieuse. « Est-il possible, lui dit-il, qu'il n'y ait aucun moyen de me rendre mon fils ? Quel est ce mal bizarre qui ne permet point de remède ? - Seigneur, lui dit le médecin, Antiochus aime ma femme. - Eh bien !, interompit le roy, ne pouvez-vous faire un courageux esfort pour me prouver votre zèle ? Choisissez tout ce qui peut vous en dedommager. - Mais vous, Seigneur, reprit Érasistrate, seriez-vous capable d'en faire autant ? » Séleucus, étonné de cette response,

[2153] Texte établi d'après Catherine Durand, *Les belles grecques ou l'histoire des plus fameuses courtisanes de la Grèce et dialogues nouveaux des galantes modernes*, Paris, Vve G. Saugrain et P. Prault, 1712, p.268-274.

fut un moment sans parler, puis poussant un profond soupir il dit : « Ouy sans doute, je le ferois, dut-il m'en couter la vie. - Donnez donc la reine à Antiochus, reprit Érasistrate. Il ne peut vivre sans elle. »

Le roy fut frappé d'une nouvelle si étrange. Il aimoit son épouse, il avoit raison de l'aimer, toutefois la nature l'emporta sur l'amour. Il passa dans l'appartement de son fils, il l'embrassa en répandant des larmes, que plus d'un motif faisoit couler, et lui annonça ce qu'il étoit resolu de faire pour sa guérison. Antiochus, mourant de honte et de confusion, et voulant imiter la générosité de son père, se défendit quelque temps de guérir par cette voie. Mais la violence qu'on lui fit pour accepter la belle reine, lui parut toutefois si douce, que la joie lui rendit aussi tôt la santé.

Séleucus, pour éviter les périls de la réflexion dans une affaire si délicate, alla dire à Stratonice ce que l'amour paternel le contraignoit de faire en faveur d'Antiochus. La reine rougit et fit un peu plus de façons que le prince pour se rendre. Mais enfin, la raison spécieuse du bien de l'état lui fournit un moyen de le faire de bonne grâce, et on peut juger sans que sa mémoire en souffre, qu'une passion aussi ardente et aussi respectueuse que celle d'Antiochus, trouva du moins de la reconnoissance dans son cœur, si elle fut insensible aux qualitez aimables de sa personne. Seleucus, en cédant son épouse à son fils, lui céda aussi sa couronne, et vécut depuis dans une union parfaite avec les nouveaux mariez.[…]

Theobald Lewis

THE HISTORY OF THE LOVES OF ANTIOCHUS AND STRATONICE

L’histoire des Amours d’Antiochus et Stratonice

1286

[…] There was at that time a physitian of mighty fame[2154], who attended the court, and had an ample pension allowed from the crown for his superior excellence in his art, called *Erasistratus*. This man was appointed by *Seleucus* to watch, and attend the prince's indisposition, and to discover the secret spring of that malady, whose fatality seemed to consist in its concealment, and which yet *Antiochus* obstinately laboured to hide from all knowledge. The laborious artist, who resolved to shew his faith and gratitude to the monarch, and convince the court of the largeness of his skill, employed himself wholly on the great discovery, and, night and day, watched the encrease and alterations of the disease. He had not made very long observations on his patient, e'er he was stengly confirmed in an opinion, that the distemper did not spring from any corrupt or vicious humours in the body of the prince, but that its seat was certainly in the mind, the contagion of which had passed into the body. Founding himself on this just notion, he was next to examine the nature, and intricate operations of the passions ; to trace each in its distinct emotions, and thence to explore the latent cause. He knew well the effects of grief, ambition, anger, and other violent disturbance of man's spirit, could not lie well concealed from observation ; but, like strong subterranean fires, would labour for vent, and blaze out into a discovery ; love, he knew might be concealed either thro'fear, or modesty.

Erasistratus no sooner suspected the prince's distemper to be love, but he distantly touched this subject to him. He hoped to discover such emotions in his patient from the handling of that argument, as would leave him nothing to doubt of the cause, and then all the difficulty that remained would be to find out the object of his flames. Neither this artifice, nor the most pressing instances by which he conjured *Antiochus* to declare the cause of his distemper, could draw any thing from him of certainty. However the physitian, who stood determined to pursue his suspitions to a farther head, had another invention from which he expected some discoveries. He took an opportunity to disclose his thoughts of the prince's languishment to the king, and intreated his majesty, that the queen and other young ladies of the court might be permitted to visit his patient ; and perhaps their presence, and discourse, might prove some relief, and diversion to his melancholy.

[2154] Texte anglais établi d'après Theobald Lewis, *L'histoires des Amours d'Antiochus et Stratonice* (*The History of the Loves of Antiochus and Stratonice : in which are interspersed some accounts relating to Greece and Syria, by Mr. Theobald Lewis)*, Londres, Jonas Browne, 1717, p. 83-93.

The king was fond of complying with any thing, which *Erasistratus* could propose of benefit to the prince ; and beged the ladies, they would put themselves under the constraint of making an upleasant visit ; there was not one of the beauties who resorted to the palace, that so little loved the prince, or were so careless of obliging *Seleucus*, as not to comply with this request ; and the chamber of *Antiochus* now looked like the drawing-room of *Stratonice*, or rather like the court of the *Cyprian* goddess.

The careful physitian, whenever any of the fair ones paid their complements, took care to place himself near the prince, and diligently observed if any change, or emotions were to be discovered in him on the variety of objects. He knew well, that alterations in the countenance, spirit, and behaviour, were wont, upon surprizes, to betray the inward passions and inclinations of the soul. Nor was he deceived in the nature of his speculations. He took notice, from time to time, that the presence of the court-ladies wrought no manner of alteration in him, but when *Stratonice* came alone, or in company with *Seleucus*, to make him a visit, he observed in him all the symptoms of a most violent passion. He became instantly silent and melancholy ; his words were smothered by the secret impulse of his love, and sighs were all the language he could spare her ; a fiery blush would mount into his face ; he would fix his languid eyes upon her, and then again withdraw those stolen and guilty looks. His pulse would be disordered, and flutter as in a feaver ; a cold sweat would seize upon him ; and, unable to support the violence of his passion, he would become sensless and pale as that death, which he so much desired.

These strong agitations and conflict in *Antiochus*, on the sight of the queen ; and the observation, that as soon as she departed, his face resumed a more lively colour, his spirits played with more freedom and vigour, and his body returned to its wonted heat and disposition, were solid arguments for the physitian to proceed on. *Erasistratus*, from those infallible symptoms, manifestly perceived that *Stratonice* was the dear object of his passion ; and that he had taken a resolution rather to perish, than discover his love. He evidently saw, that the prince was in the extreamest danger of his life, unless some way could be devised, to apply the only remedy which was capable of contributing to his recovery. And yet, he could not but tremble to think of making a discovery of that nature to *Seleucus*.

Yet what Erasistratus durst not presume officiously to discover, he was resolved to give the king a handle of enquiring into. New measures were now to be tryed, and some expedient found that might surprize and alarm the king, and make him wonder at the change and unsteady conduct of th physitian. He sent a hasty message to *Seleucus*, with

express charge, that his majesty would forbid the ladies from paying their future compliments. For that their visits created a disorder, which might prove of dangerous consequence to the prince. An injunction of this kind has its full effects on the tenderness of the king ; he was impatient of knowing the reason of such a charge ; and ordered the page, who brought the message, privately ton enjoyn *Erasistratus* to attend him in his closet.

This summons was an effect which the physitian hoped from his message to the king ; and he was glad to seize the earliest opportunity of slipping from the prince, and attending on *Seleucus*, who waited alone, in order to receive him. *Erasistratus* wore an air of concern in his face, when he entred to the king, which alarmed all the father in him, and made him eager to enquire into his son's wellfare. *Erasistratus*, with a grave and compsed countenance, replyed to the king : «*That he fered, the prince's distemper was incurable*.» The king was so shocked at this afflicting news, that had not the physitian run to his assistance, he had faln down on the spot. When he was recovered from his surprize, o'erflowing with tears, he cryed : « *Erasistratus, what fatal disaese is it, that must rob me of my loved Antiochus ? What raging illness has seized the prince, which to thy potent skill is incurable ? - My royal lord*, replyed Erasistratus sighing, *the prince's disease is love ; and he is incurable, because it is impossible for him to enjoy the object of his passion, and as impossible for him to live without it.* »

Seleucus was astonished, that there should be a woman in the world, who would not suffer herself to be perswaded by a king of *Asia*, when he proposed to give her his son in marriage. Nay, and when he added the invitation of a kingdom, to which the prince was heir, and which he would be ready to part with presently in recompence of his cure, if any one demanded dit. « *But say, my friend*, continued the king, *could not you, who have devined the cause of his distemper, discover the object on which his cure depends? Or is he obstinately silent to his destruction ? Will he languish out his day in concealment, and neither compassionate his father's years, nor have regard to Syria, who expects in him a successor? Relieve me, Erasistratus, from these torturing doubts ; and relieve me, if possible, too from my fears. Tell me, Erasistratus, is the fair one known ; and let your king be employed to court her to compliance ?* » The physitian, who did not think sit to break the important secret at once, but chose rather to work Seleucus's soul by concerted artifice stood silent for a while, and seemed unwilling to return any answer : « *At lenght, my royal Lord*, said he, *what must I reply to your Majesty ? Or should I not with to be*

dumb for ever, rather than he obliged to own that Antiochus languishes for the wife of Erasistratus ? »

The good old king smiled at this discovery, as presuming now there was some relief in hope for his much loved son ; and embracing *Erasistratus* in his aged arms : «*And how!*, cries he, *good man, will Erasistratus, my dear Erasistratus, refuse me the kindness to bestow his wife upon my son and successor, when there is no other way to save his life ? Will you that are our friend, and tied to our house by so many reciprocal testimonies of kindness ; and besides all this, you that are a wife and honest man ; will not you save the life of this youg prince, the son of a king, your friend, fallen unhappily in love, and who out of modesty has concealed his grief even unto death ? Can you make so little account not only of Antiochus, but of Seleucus himself ?* » The subtle physitian seemed in much disorder at the king's importunities, now forced the blood to flush into his face, now wiped his brow with his hankerchief as in a sweet, and labouring with the agonies of love and jealousie. «*My Lord*, said he, *would I could with my life restore your Antiochus ! I would be proud, at the expence of my blood ans fortunes, to shew the zeal I owe my Prince, and what I could do to serve my country. But must I sacrifice my honour to those regards ? And stain the virtue of my wife with prostitution ? O sacred Sir, weigh it in your bosom ; and do me the justice to place Seleucus in the room of Erasistratus. You, who are his father, and upon that consideration, ought to have all the tenderness imaginable for a son. (Pardon me, my Lord, I know the great affection your bear the prince.) Could you consent to take the counsel which you give me ?And if Antiochus were thus desperately in love with Stratonice, would you so easily resign you interest to him ?*» The king scarce gave Erasistratus time to finish his question : « *But, by all the gods*, said he, *the protectors of my empire, by those indulgent powers who blessed me with such a son. I swear I would freely surrender her to his arms. And I should esteem it the glory of my life, to leave posterity that noble example of paternal goodness, in redeeming a prince of such modesty from the grave, who in his affliction had not made the least complaint, and who in his character was absolutely unworthy of falling by such a rigid fate. Nay, my Erasistratus, I wish the gods had put the safety of the prince upon the issue. That he might owe his recovery only to Seleucus. I would not only part with Stratonice, but my empire, on condition that I might preserve my dearest Antiochus ! And I am troubled, that I my self cannot be the physitian of this unfortunate son, without being beholden to Erasistratus !* »

The king expressed himself with such an air and vehemence of sincerity, that the tears forced themselves a passage from his eyes ; upon which Erasistratus, fully convinced that he was in earnest, threw himself at the monarch’s feet, and beging a thousand pardons for his impositions, discovered the whole matter : « *My royal Lord*, said he, *you have then no need of the assistance of Erasistratus* ; *for you, who are a father and a king, are the most proper, and in this case, only physitian for your own family. Tis you alone that can recover the life of prince Antiochus, by resigning to him his adorded Stratonice*. » […]

1292

Andreas Ottomar Goelicke

HISTORIA MEDICINAE UNIVERSALIS

Histoire universelle de médecine

HISTORIAE
MEDICINAE
UNIVERSALIS
PERIODUS SEXTA

Sistens

Statum Medicinae ab aevo

Hippocratis ad saltatem usque divi-

Sionem ejus in *diaeteticen*, *phar-*

maceuticen atque *chirurgicen*[2155].

[…]

§XCV.

At suspicari forte licet, in *Pathologicis* feliciorem fuisse nostrum. Id saltem in dubium vocari nequit, admirandum specimen, in explorandis occultis morborum causis, eundem edidisse, dum *(b)*[2156] *Antiochum* prohibito erga novercam amore flagare singulari artificio detexit, nempe vel manu cordis *Antiochi* admota, vel, ut *Galenus* exprimit, pulsu arteriarum juvenis amantis exlporato. Caeterum alia ejus rei documenta non admodum multa prostant. Id quo ideo mirandum non est, quia nihil humorum considerationem ad me medicinam prodesse, jam antea vidimus, ipsum adfirmasse. Unde variis in morbis culpam quidem in pravos humores rejicere omnibus modis cavit, sed tamen lentos crassosque humores nervorum resolutionis paralysisve autores fieri declaravit, ad hunc

[2155] Texte latin établi d'après Andreas-Ottomar Goelicke, *Histoire universelle de médecine* (*Historia medicinae universalis*[…]), Francfort-sur-l'Oder, J. G. Conrad, 1717-1720, p.899-906.

[2156] [(b) Historiam hanc Suidas in voce Ἐρασιστρατος sic enarat : Hic (Erasistratus) *Antiochum* regem, qui prae amore novercae *Stratonices* in morbum inciderat, sanavit; postquam manu cordi ejus admota ex palpitatione causam mali deprehendisset. Quotiescunque enim *Antiochus* novercam suam forte transeuntem vidisset, toties cor ejus prae amore vehementius solito palbitabat. Ejusdem historiae ob rationem nobiscum communem meminit quoque brevibus *Galenus* in libro *de praecognitione ad posthumum* additque, quod, tametsi, qua ratione *Erasistratus* amorem *Antiochi* erga novercam suam detexerit, dicere *Posthumo* non possit, quo pacto tame ipse (Galenus) mulieris amorem deprehenderit, commemorare valeat, quam rem suo tempore, historiam *Galeni* exposituri, plenius discutiemus. Cum vero praeter *Suidam et Galenum* eandem historiam *Plutarchus in Demetrio*, *Appianus* de bell.Syr. *Valerius Maximus* et *Julianus in Misopog*. pluresque alii prolixius enarrare soleant, rem omnem vanam atque consictam esse, nemo facile suspicabitur.]

modum scribens : (c)[2157] «*Accidit igitur affectus, ubi in tercalatio fit humorum in pulmonis vasa, in nervis desita, quibus voluntarii motus complentur*. » In pleuriticis partem affectam (d)[2158] ὑπεξωκοτα, membranam esse, quae latera et interiora (pectoris) cingit cum *Diocle*, *Asclepiade* eorumque plurimis aliis sectatoribus credidit. (e)[2159] *Coelius Aurelianus* narrat, *Erasistratum* certum paralysis genus memorasse, et paradoxon appellavit, quo ambulantes repente sistantur, ut ambulare non possint, et tum rursus ambulare sinantur. Cardiacam passionem non quidem Erasistratus, sed (f)[2160] *Artemidorus Sidensis*, ejus sectator definivit, esse *tumorem secundum* cor. In (g)[2161] causis morborum adsignandis hoc usus est systemate, quod apud (h)[2162] *Galenum* legitur. Is enim, postquam arteriam, spiritus, et venam sanguinis receptaculum esse adserverat, ulterius infert, quod ubi grandiora receptacula divisa fuerint, magnitudine quidem illa diminuantur, numero autem plura efficiantur. At cum nullus locus detur, ubi circa terminum unius vas aliud non existat, illa undequaque per corpus delata in tam minutos fines desinere, ait, ut contentus in illis sanguis prae extremorum osculorum conniventia intus retineatur. Ob idque, etsi oscula venarum arteriarumque inter se vicina sint, sanguinem tamen propriis terminis circumseptum, ac nullibi in vasa spiritalia infilientem permanere. Et eo usque sane animal legibus naturae dirigi, id est in statu sanitatis versari. Simul atque vero causa quaedam violenta irruerit, tum *sanguinem ipsum in arterias transferri, et animal jam necessario aegrotare*. Causas item hujus rei aliquas, praecipuamque illarum *sanguinis multitudinem* esse, a qua et venae tunicam distendi reserarique fines, qui prius clausi fuerant, transfundi etiam in arterias sanguinem, qui postea spiritum a corde delatum pertubans, eique motum suum alteranti resistens, siquidem e directo atque prope principem partem consisterit, jam id febrim esse, si autem ab ipso retro repellatur, ac in finibus arteriarum

[2157] [(c) Vide *Galenum* libello de atra bile.]
[2158] [(d) Coelius Aurelianus Morbor. acutor. Libr. II. Cap.XVI.]
[2159] [(e) Idem Morbor. Chronicor. Libr. II Cap.I.]
[2160] [(f) Idem Morbor. acutor. Libr.II. Cap.XXXI.]
[2161] [(g) Ne quis contradictionis ex eo nos arguat, quod paulo superius cum *Galeno* imputaverimus *Erasistrato, quod humorum variorum considerationem ad nullum medicinae* usum pertinere dixerit, et auctor insuper *introductionis* apud *Galenum*, seu *medicus* disertis verbis scribat, *Erasistratum* vasa triplicia, nervos, venas, arterias atque ita partes tantum solidas, omissis spiritibus et humidis, tanquam initia et totius corporis elementa constituisse, indeque tum quae natura consistunt, tum morborum causas cepisse. Interim tam hoc in systemate sanguinis ejusdemque quantitatis mentionem fecisse. Id quod utique contradictorium videri posset. Hinc sciendum est : I.) Inter quantitatem seu plethoram et qualitatem seu cacochymiam magnam esse differentiam. Qui enim humorum quantitatem subinde morborum causam fieri concedit. Is non ideo statim peversam eorum qualitatem morbosos gignere adfectus pari facilitate concedit. Unde 2.) haud obscure colligere licet, displicuisse *Erasistrato* sexcenta illa Hippocratis, ex quibus hodieque morborum variorum origines nostri homines derivare consueverunt. Adde 3.) introductionem seu medicum, librum *Galeno* adscriptum, alium forte auctorem agnoscere, quo casu non adparet, quomodo contradictoria *Erasistrato* imputasse jure insimulari queat.]
[2162] [(h) Libro de venae sectione adversus *Erasistratum*.]

condensetur, inflammationem tum existere. Et talibus ille rationibus, inquit *Galenus*, inflammationem ex plenitudine asdtruit. Verum quae ex vulneribus contingit, eam quoque sanguinis ex venis in arterias transsultu causari, ait, cujus rursum transsultus causam illam, quae ad evacuationem fit, successionem esse putat. Cum enim scissis arteriis, post inflictum vulnus spiritus universus ex laesa parte effusus fuerit et periculum instet, ne vacuus fiat locus, sanguinem, illo tempore, spiritus evacuati, quique locum illum prius replebat, gressum per osculorum reserationes consequi solere. Si ergo spiritus foras emissus fueras, hunc quoque effundi. Occluso autem illo atque obserato, etiam hunc vi spiritus a corde demandati impulsum, in locis vulneri vicinis cunctum coacervari et ea ratione inflammationem efficere. Ne autem universae huic praefigurationi ullus deesset sucus, hac insuper similitudine, ad suffulciendum hoc suum systema, usus est : (i)[2163] «*Ut mare, cum nullis ventis infestatur, quiescit, cum aliquo vento praeter modum impellitur, undique fluctuat. Sic in corpore cum sanguis excitatur, spiritus conceptacula subit, ibidque excalefactus totum corpus incendit.*» Unde (k)[2164] febrim quoque definit : «*Esse motum sanguinis, conceptacula spiritus subintrantis, nullo febrientis assenso factum.* » Quare ipsi etiam placuit, febrim esse *unum ex hisce accidentibus, quae alicui morbo superveniunt*.

[2163] [(i) Libro de venae sectione adversus *Erasistratus*.]
[2164] [(k) Loco proxime citato.]

Françoise-Albine Benoist

CÉLIANNE, OU LES AMANS SÉDUITS PAR LEURS VERTUS

1300

Mariée à un homme choisi par ses parents, qu'elle n'aime pas, Célianne rencontre, par l'intermédiaire de son époux, le jeune Mozime, tendre et sensible. Naît entre eux une amitié sincère qui, peu à peu, se transforme en violente passion. Pris dans les tourments de sentiments qui leur échappent, ils se trouvent en proie à toutes les souffrances et aléas de l'émoi amoureux, des jalousies aux malentendus, des explications épistolaires à la compréhension commune d'une vérité tant redoutée. En réaction, Mozime finit par choisir l'exil. Ici, au cœur même de cette correspondance passionnée, le jeune homme, piqué, menace de mettre un terme à sa malheureuse existence et dit adieu à sa bien-aimée. Alors qu'elle est en société, Célianne reçoit cette funeste lettre.

[…] Célianne étoit malheureusement avec son mari et plusieurs étrangers[2165], lorsqu'on lui remit cette fatale lettre. Ce fut sa femme de chambre, celle qui avoit sa confiance, qui trouva le moyen de la glisser subtilement dans son corset, en feignant de renouer ses rubans. Célianne se posséda assez bien dans ce premier instant pour cacher son trouble à l'assemblée ; mais l'inquiétude et la curiosité l'emportèrent bientôt sur les raisons de bienséance, toujours trop foibles dans des momens aussi critiques. Elle passa dans son cabinet, sous le prétexte de donner quelques ordres. Le commencement, le milieu et la fin de la lettre, tout fut parcouru et lu en une minute. Elle fut saisie d'un mortel effroi que Mozime ne partît comme il le marquoit. Elle fut sur le point de lui récrire, pour lui donner cet ordre qu'il désiroit tant d'ardeur ; mais un reste de fierté luttant encore contre sa foiblesse, d'ailleurs sentant la nécessité de rejoindre promptement la compagnie qu'elle avoit chez elle, et dont elle seule pouvoit faire les honneurs, elle remit à un autre moment la réponse que l'amour eût bien voulu qu'elle fît tout de suite. Elle composa son visage du mieux qu'il lui fut possible, et enchaîna, s'il est permis de parler ainsi, ses larmes dans son cœur. Non contente d'affecter une sérénité dont elle étoit si éloignée, elle rentra dans l'assemblée en riant, mais de ce rire amer qui est peut-être l'expression la plus terrible du désespoir. Célianne craignoit si fort qu'on ne devinât le trouble de son âme agitée, qu'elle parloit à tout le monde plus qu'elle n'avoit fait jusqu'à cet instant, croyant par là- bien déguiser sa situation ; mais cette contrainte étoit trop au-dessus de ses forces pour qu'elle pût la soutenir longtems. Un tremblement universel la saisit, et un violent accès de fièvre fut le résultat de ce douloureux effort, et la délivra du pénible rôle qu'elle s'étoit imposé. Elle fut presque toute la nuit dans le délire, nomment

[2165] Texte établi d'après Françoise-Albine Benoist, *Célianne, ou les amans séduits par leurs vertus* […], Paris, Lacombe, 1766, p.146-169.

souvent Mozime d'un nom que sa tendresse lui donnoit, et qui ne pouvoit être reconnu de personne, si ce n'est de celle qui étoit dans la confidence, et qui, par cette raison, voulut être seule à la garder.

Le mari de Célianne, vivement alarmé d'une maladie si subite, fit appeller plusieurs médecins. Neuf des plus célèbres furent assemblés pour consulter sur un mal que toute leur science ne pouvoit ni connoître, ni guérir. Messieurs Dandelin, Raphin, Clichet, Crémone, Flanquin, Carmel, Marmeli, Civette et Bloquet furent élus pour cet important examen.

M. de C*** avoit l'esprit frappé, que Célianne avoit peut-être été empoisonnée en bûvant un verre d'eau de Cédra, qu'elle avoit pris une heure environ avant qu'on lui rendît la lettre de Mozime. En conséquence de cette idée, il voulut absolument qu'on fît une consulation où il assista.

Les médecins, après avoir examiné Célianne, jugèrent facilement de l'erreur de son mari. Ils parvinrent même à le détromper. Mais le point sur lequel il ne fut pas possible de le satisfaire à son gré, quoique chacun d'eux s'épuisât en raisonnemens spécieux pour développer la cause de cette catastrophe, c'étoit de la lui démontrer clairement et la lui rendre palpable. […]

Malgré de savants et interminables exposés, aucun des praticiens présents ne perce le secret de cette âme blessée.

C'est ainsi que les sçavans personnages débitoient gravement des absurdités par la manie et la vanité trop commune aux hommes de vouloir rendre raison de tout, même des choses qu'ils ne peuvent pénétrer, au lieu de convenir de bonne foi de leur ignorance. Y en eut-il une plus complette que celle de tous ces docteurs herminés ? Pas un d'eux, comme on voit, ne soupçonna seulement la véritable cause de la maladie de Célianne. Cependant nul de l'assemblée n'hésita de donner son sentiment comme certain, et n'eut le noble courage de dire : « *Je ne sçais pas*. » La présence de Mozime dans l'appartement de Célianne leur eût, sans doute, fait éviter bien des erreurs, des vaines recherches et de fausses conjectures. Les regards de Célianne, portés sur Mozime, auroient peut-être suffi pour leur faire découvrir la source et le remède du mal, comme autrefois Erasistrate, célèbre médecin, reconnut la cause de la maladie d'Antiochus.

Célianne accablée par la violence de ses maux fut encore tourmentée par divers remèdes qui ne la guérissoient point. M. de C*** avoit mis obstacle, sans le sçavoir, au

seul qui auroit pu apporter quelque changement à son état. Il avoit fait défendre expressément qu'on reçût personne. Mozime fut impitoyablement refusé par le Suisse, quelques instants qu'il pût faire pour voir Célianne. […]

Après une année d'exil, Mozime revient marié, répondant ainsi aux vœux de ses proches et de Célianne. Les deux héros peuvent alors goûter aux douceurs d'une amitié apaisée.

APPENDICE

Arétée de Cappadoce

ΠΕΡΙ ΑΙΤΙΩΝ ΚΑΙ ΣΗΜΕΙΩΝ ΧΡΟΝΙΩΝ ΠΑΘΩΝ

Traités des causes et des signes des maladies chroniques

ΒΙΒΛΙΟΝ Α

Livre I

1308

Περὶ Μελανγχολίης[2166].

Μέλαινα χολή, ἐν μὲν ὀξέσι ἄνωθεν φανεῖσα, κάρτα ὀλέθριον· κάτω δὲ ἐζιοῦσα οὐ κάρτα ἀνώλεθρον. ἐν δὲ τοῖσι χρονοίοισι, ἢν μὲν ὑπίῃ κάτω, ἐς δυσεντρείην καὶ ἥπατος πόνον τελευτᾷ. γυναιξὶ δὲ κάθαρσις ἀντὶ τῶν ἐπιμηνίων , ἤν τὰ ἄλλα ἀνώλεθροι ἔωσι. ἢν δὲ ἄνω ῥέπῃ ἐς στόμαχον, ἢ ἐς φρένας μελανγχολίην τεύχει. φῦσάν τε γὰρ ἐμποιέει καὶ ἐρυγὰς κακώδεας, ἰχθυώδεας· διαπέμπει δὲ καὶ κάτω φύσας ψοφώδεας· ξυντρέπει δὲ καὶ τὴν γνώμην. διὰ τόδε καὶ μελανγχολικοὺς καὶ φυσώδεας τούσδε ἐκίκλησκον οἱ πρόσθεν. μετεξετέροισι δὲ οὔτε φῦσα οὔτε μέλαινα χολὴ ἐγγίγνεται, ὀργὴ δὲ ἄκρητος καὶ λύπη καὶ κατηφείη δεινή. καὶ τούσδε ὧν μελανγχολικοὺς καλέομεν, χολῇ μὲν τῆς ὀργῆς ξυμφαρζομένης, μελαίνῃ δὲ πολλῆς καὶ θηριώδεος. τέκμαρ δὲ Ὅμηρος, ἔνθα φησὶ :

Τοῖσι δ'ἀνέστη
Ἥρως Ἀτρείδης εὐρυκρείων Ἀγαμέμνων
Ἀσχνύμενος· μένεος δὲ μέγα φρένες ἀμφίμέλαιναι
Πίμπλαντ', ὅσσε δέ οἱ πυρί λαμπετόωντι ἐΐκτην.

τοιοίδε γίγνονται οἱ μελανγχολώδεες, εὖτ'ἄν ὑπὸ τοῦ κακοῦ κικνέωνται. ἔστι δὲ ἀθυμίη ἐπί μιῇ φαντασίῃ, ἄνευθε πυρετοῦ. δοκέει [τε] δέ μοι μανίης γε ἔμμεναι ἀρχὴ καὶ μέρος ἡ μελανγχολίη. τοῖσι μὲν γὰρ μαινομένοισι ἄλλοτε μὲν ἐς ὀργήν, ἄλλοτε δὲ ἐς θυμηδίην ἡ γνώμη τρέπεται, τοῖσι δὲ μέλαγχολῶσι ἐς λῦπην καὶ ἀθυμίην μοῦνον. ἀτὰρ καὶ μαίνονται μὲν ἐς τὰ πλεῖστα τοῦ βίου ἀφρονέοντες καὶ δεινά καὶ αἰσχρὰ πρήσσοντες· μελανγχολῶσι δὲ οὐκ ἐπὶ ἑνὶ εἴδεϊ ἕκαστοι, ἀλλ' ἢ πρὸς φαρμακείην ὕποπτοι, ἢ ἐς ἐρημίην φεύγουσι μισανθρωπίῃ, ἢ ἐς δεισιδαιμονίην τρέπονται,ἢ μῖσός ἐστι τοῦ ζῆν τουτέοισι. ἢν δὲ ἐξ ἀθυμίης ἄλλοτε καὶ ἄλλοτε διάχυσις γένηται, ἡδονὴ προσγίγνεται ἐπὶ τοῖσι πλεῖστοισι· οἱ δὲ μαίνονται. ὅκως δὲ καὶ ἀπ'ὀκοίων χωρίων τὰ πολλὰ γίγνονται φράσω. ἢν μὲν ἐν τοῖσι ὑποχονδρίοισι μίμνῃ ἡ αἰτίη, ἀμφὶ τὰς φρένας εἰλέεται, καὶ διεξίει χολὴ ἄνωθεν ἢ κάτωθεν μελαγχολῶσι. ἢν δὲ καὶ κεφαλὴν ἐς ξυμπαθείην ἄγῃ καὶ ἀμείβηται τὸ παράλογον τῆς ὀξυθυμίης ἐς γέλωτα καὶ ἡδονὴν ἐς τὰ πολλὰ τοῦ βίου, οἱ δὲ μαίνονται, αὔξῃ τῆς νούσου μᾶλλον ἢ ἄλγεϊ πάθεος ἐπ' ἀμφοῖν δὲ ξηρότης αἰτίη. ἄνδρες μὲν ὧν μαίνονται καὶ μελανγχολῶσι, ἢ καὶ ἀνδρῶν ἐλάσσους· κάκιον δὲ ἀνδρῶν αἱ

[2166] Texte grec établi d'après Arétée de Cappadoce, *Traité des signes, des causes et de la cure des maladies aiguës et chroniques* (*De causis et signis acutorum et diuturnorum libri quatuor*. *De curatione acutorum et diuturnorum libri quatuor*), III, 5, dans *Areteus*, éd. Karl Hude, amendé par Johann Zwicker et Fridolf Kudlien, Berlin, Teubner, 1958, t.2, p. 39-41. À titre d'information, a également été consultée l'édition suivante : *On the causes and symptoms of chronic diseases*, dans *The extant works of Aretaeus the Cappadocian*, éd. Francis Adam, Londres, The Syndenham Society, 1856, t.38, p. 55-58.

γυναῖκες ἐκμαίνονται. ἡλικίη, πρὸς ἀκμὴν καὶ οἱ ἀκμάζοντες· ὥρη, θέρος μὲν καὶ φθινόπωρον τίκτει, ἔαρ δὲ κρίνει. τεκμήρια μὲν ὧν οὐκ ἄσημα· ἢ γὰρ ἥσυχοι, ἢ στυγνοί, κατηφέες νωθροὶ ἔασι ἀλόγως, οὕτινι ἐπ᾽αἰτίῃ [μελαγχολίης ἀρχή]· ἔτι δὲ καὶ ὀργίλοι προσγίγνονται, δύσυθμοι, ἄγρυπνοι, ἐκ τῶν ὕπνων ἐκθορυβούμενοι. ἔχει δὲ αὐτέους καὶ τάρβος ἔκτοπον, ἢν ἐς αὔξησιν τὸ νόσημα φοιτῇ, εὖτε καὶ ὄνειροι ἀληθέες, δειματώδεες, ἐναργέες·ὁκόσα γὰρ ὑπερεκτρέπονται οὔπω οἱ κακοῦ, τόδε ἐνύπνιον ὁρέουσι ὥρμησε. πρὸς τὸ ῥηΐδιον μεταγνῶναι εὔκολοι, αἰσχροί, σμικρολόγοι ἄδωροι, καὶ μετ᾽οὐ πολὺ ἁπλοῖ, ἄσωτοι πολύδωροι, οὐκ ἀρετῇ ψυχῆς, ἀλλὰ ποικιλίῃ νοσήματος. ἢν δὲ ἐπί μᾶλλον τὸ κακὸν πιέζῃ, μῖσος, φυγανθρωπίη, ὀλοφύρσιες κενεαί· ζωῆς κακήγοροι, ἔρανται δὲ θανάτου. πολλοῖσι δὲ ἐς ἀναισθησίην καὶ μώρωσιν ἡ γνώμη ῥέπει, ὅκως ἀγνῶτες ἁπάντων ἢ ἐπιλήσμονες ἑωυτέων βίον ζώωσι ζωώδεα. ξυντρέπεται δὲ καὶ τοῦ σκήνεος ἐς πονηρὸν ἡ ἕξις· χροιὴ μελάγχλωρος, ἢν μὴ διεξίῃ κάτω ἡ χολή, ἀλλὰ ἀναχέηται ξὺν τῷ αἵματι ἐς τὸ πᾶν. βοροὶ μέν, ἰσχνοὶ δὲ· ὕπνος γὰρ αὐτέοισι οὔτε πόσει οὔτε βρωτῷ ξυγκρατέει τὰ μέλεα, ἀγρυπνίη δὲ σκίδνησι ἐς τὴν ἔξω φορήν. τοιγαροῦν κοιλίη ξηρὴ οὐδὲν διιεῖσα· ἢν δέ κοτε ἐκδιδῷ ξηρά, στρογγύλα, ξὺν περιρρόῳ μέλανι, χολώδεα. οὖρα σμικρά, δριμέα, χολόβαφα. φυσώδεες καθ᾽ὑποχόνδριον· ἐρυγαὶ κακώδεες, βρωμώδεες, ὡς ἐξ ἅλος ὀρεγμίη· ἀνέπλω κοτὲ καὶ ὑγρὸν δριμὺ ξὺν χολῇ. σφυγμοὶ ὡς ἐπίπαν σμικροὶ, νωθροί, ἀδρανέες, πυκινοί, ἴκελοι τῷ ψύχεϊ. λόγος ὅτι τῶν τοιῶνδέ τις ἀνηκέστως ἔχων, κούρης ἥρα τε καὶ τῶν ἰητρῶν οὐδὲν ὠφελούντων ὁ ἔρως μιν ἰήσατο· δοκέω δὲ ἔγωγε ἐρᾶν μὲν αὐτὸν ἀρχῆθεν, κατηφέα δὲ καὶ δύσθυμον [ἢ] ὑπ᾽ἀτυχίης τῆς κοῦρης ἔμμεναι καὶ μελαγχολικὸν δοκέειν τοῖσι δημότῃσιν. οὗτος οὔτε μὴν ἦν ἔρωτα ἐγγιγνώσκων, ἐπεὶ δὲ τὸν ἔρωτα ξυνῆψε τῇ κούρῃ, παύεται τῆς κατηφείης, καὶ διασκίδνησι ὀργήν τε καί λύπην, χάρμῃ δὲ ἐξένηψε τῆς δυσθυμίης· καθίσταται γὰρ τὴν γνώμην ἔρωτι ἰητρῷ.

De la Mélancolie.

Lorsque la bile noire, dans les maladies aigües, jaillit des parties supérieures, c'est le signe funeste d'une mort prochaine. Lorsqu'elle est renvoyée vers le bas, le pronostic vital n'est engagé que dans une moindre mesure. En revanche, dans les maladies chroniques, lorsqu'elle est rejetée aux parties inférieures, elle finit par provoquer soit une dysenterie, soit une crise biliaire. Chez les femmes, si par ailleurs d'autres dangers néfastes ne se manifestent pas, elle remplace la purgation menstruelle. Néanmoins, si elle remonte vers les parties supérieures, soit l'estomac, soit le diaphragme, elle génère la mélancolie. Et de fait, elle s'accompagne de renvois nauséabonds, aux effluves fétides de poisson, et de flatuosités bruyantes surgissant du fondement, tout en causant une aliénation de l'esprit. C'est pour cette raison que nos ancêtres désignaient ces malades par les termes de *mélancoliques* et de *venteux*. Certaines personnes, qui ne produisent ni flatuosités, ni atrabiles, sont sujettes à une excessive colère, à une affliction profonde, à une tristesse infinie. Nous les nommons également mélancoliques, car le mot *bile* exprime intrinsèquement la colère, et le mot *noir* symbolise ce qui est *grand* et *féroce*. Pour gage, la parole d'Homère qui chante ces vers :

Voici que se lève
le fils d'Atrée, le puissant héros à l'humeur sombre,
Agamemnon ; ses hypochondres se gonflant d'une terrible fureur
s'assombrissent d'une liqueur noire ; ses yeux semblent un feu incandescent.

Tels sont les mélancoliques quand ils sont atteints par ce mal. La mélancolie est une affection sans fièvre qui se caractérise par un profond découragement et par une fixation obsessionnelle de l'esprit sur une idée unique. Cette pathologie me semble être un commencement de manie et une de ses espèces. Ainsi, chez les maniaques, l'esprit se porte tantôt à la colère, tantôt à la gaieté ; tandis que chez les mélancoliques, il se porte continuellement à l'affliction ou à l'hilarité. Bien plus, les maniaques, pendant la plus grande partie de leur vie, ne font preuve que de folie, en s'adonnant à des actes ignominieux et terribles. Tandis que les mélancoliques ne fixent leur démence que sur un seul objet, qui varie selon chacun : certains craignent d'être empoisonnés, d'autres, par misanthropie, se réfugient dans la solitude, cependant que ceux-ci s'attachent à une superstition craintive des dieux, et que ceux-là encore éprouvent une haine à l'encontre de l'existence elle-même. Mais, si pour une raison ou une autre, leur découragement se dissipe, chez le plus grand nombre, l'hilarité le remplace et, dès lors, ils deviennent

maniaques. Je vais maintenant expliquer comment naissent ces affections, et quels sont les différents sièges où elles se nichent. Lorsque la cause réside dans les hypocondres, s'étendant jusqu'aux environs du diaphragme, et que la bile est rejetée par le haut ou par le bas, les malades sont atteints de mélancolie. Mais si la bile, par sympathie, affecte la tête, et change durablement l'irascibilité excessive en hilarité rieuse, dès lors les mélancoliques deviennent maniaques ; ce qui révèle un accroissement de l'affection plutôt qu'un changement de pathologie. Dans les deux cas, la cause en est la sécheresse. La mélancolie et la manie touchent des hommes dans la force de l'âge tout comme ceux dans la fleur de la jeunesse. Ces maux attaquent moins les femmes, mais lorsqu'elles y sont sujettes, elles en souffrent plus furieusement que les hommes. Ces maladies se déclarent habituellement à l'âge mûr, ou à celui qui lui est juste antérieur. L'été et l'automne les génèrent, et elles se déclarent au printemps. Les symptômes qui annoncent un début de mélancolie sont connus et se déclinent ainsi : les malades sont placides, sombres, abattus, nonchalants, et cela sans aucune raison apparente. Ensuite, ils deviennent irascibles, de mauvaise humeur, ne dorment plus ou que d'un sommeil entrecoupé dont ils se réveillent en sursaut. A mesure que la maladie augmente, ils sont saisis d'une effroyable terreur, et sont bientôt en proie à des rêves vrais, épouvantables et manifestement clairs ; l'imagination des malades, saisie d'une forte aversion pour certains objets, fait jaillir leur représentation au cœur de leur sommeil. Ils sont enclins à changer facilement d'avis, à être obscènes, vétilleux, avaricieux, puis peu après, se montrent francs, prodigues, et font preuve d'une grande libéralité, non par grandeur d'âme, mais à cause des lubies de la maladie. Quand cette dernière s'aggrave toujours plus, ils deviennent misanthropes, fuient la société des hommes, et se plaignent sans raison ; ils maudissent la vie et appellent la mort de tous leurs vœux. Chez beaucoup d'entre eux, l'esprit sombre dans la stupidité et l'imbécilité, de sorte qu'oubliant tout et s'oubliant eux-mêmes, ils vivent comme des bêtes sauvages. Toute la constitution du corps se détériore. Le teint de leur peau devient d'un jaune vert olivâtre, tirant sur le noir, principalement lorsque la bile n'est pas évacuée par le bas, mais se diffuse par le sang dans tout le corps. Bien qu'ils mangent avec voracité, ils demeurent décharnés ; car, pour ce qui les concerne, le sommeil ne fait fructifier ni la boisson, ni la nourriture. Bien plus encore, l'insomnie dissipe et porte au-dehors tous les bienfaits nutritionnels. Ainsi donc, leur ventre reste stérile en matière, et si parfois il passe quelque chose, ce ne sont que déjections sèches, arrondies, mêlées d'une humeur sombre et bilieuse. Leurs urines sont rares, âcres et de teinte jaunâtre. Ils ont des hypocondres emplis de vents. Ils éructent des

renvois malodorants, aux puanteurs salées de lagunes. Parfois, ils rejettent une liqueur aigre mêlée à de la bile. D'ordinaire, le pouls des malades est faible, languissant, débile, aux battements ininterrompus, et semblable à un souffle. On raconte qu'un homme, après avoir sombré dans les rets d'un mal incurable, tomba follement amoureux d'une jeune fille et fut guéri non par les médecins qui l'avaient déjà abandonné à son triste sort, mais par l'amour. Pour ma part, il me semble que dès le début il l'avait aimée, et qu'en raison de son infortuné amour, il était devenu abattu, triste, ce qui le fit paraître mélancolique au commun des mortels. Peut-être ignorait-il lui-même qu'il s'agissait d'amour ? Toutefois, dès qu'il put s'unir à l'objet de ses désirs, sa tristesse s'apaisa, la colère et le chagrin se dissipèrent, et la joie enfin remplaça l'accablement. L'amour fut médecin de son âme.

1314

Pseudo-Soranos d'Éphèse

ΙΠΠΟΚΡΑΤΟΥΣ ΓΕΝΟΣ ΚΑΙ ΒΙΟΣ ΚΑΤΑ ΣΟΡΑΝΟΝ

Généalogie et Vie d'Hippocrate selon Soranos

1316

[...] Τὴν δὲ σύμπασαν Ἑλλάδα θεραπεύων ἐθαυμάσθη[2167], ὥστε καὶ ὑπὸ Περδίκκα τοῦ Μακεδόνων βασιλὲως φθισικοῦ νομισθέντος παρακληθέντα δημοσίᾳ πρὸς αὐτὸν ἐλθεῖν μετ' Εὐρυφῶντος ὃς καθ' ἡλικίαν πρεσβύτερος ἦν αὐτοῦ, καὶ σημειώσασθαι ψυχῆς εἶναι τὸ πάθος. Ἥρα γὰρ μετὰ τὸν τοῦ πατρὸς Ἀλεξάνδρου θάνατον Φίλας τῆς παλλακίδος αὐτοῦ, πρὸς ἣν δηλώσαντα τὸ γεγονός, ἐπειδὴ παρεφύλαξεν ταύτης βλεπομένης παντελῶς ἐκεῖνον τρέπεσθαι, λῦσαι μὲν τὴν νόσον, ἀνακτήσασθαι δὲ τὸν βασιλέα. [...]

[2167] Texte grec établi d'après Pseudo-Soranos d'Éphèse, *Vie d'Hippocrate* (*Vita Hippocratis secundum Soranum*), 5-6, dans *Sorani Gynaeciorum libri IV. De signis fracturarum. De fasciis. Vita Hippocratis secundum Soranum*, éd. Joannes Ilberg, Leipzig, 1927, p.176. La critique attribue traditionnellement ce texte à Soranos d'Éphèse. Dans son introduction aux *Œuvres complètes d'Hippocrate*, Paris, J.-B. Ballière, 1839-1861, p.33, Émile Littré démontre cependant que cette attribution est incertaine et sujette à une réelle remise en cause exégétique: «Il y a eu plusieurs médecins du nom de Soranus. Il est incertain si Soranus d'Éphèse, qui vécut sous Trajan, a écrit quelque chose sur Hippocrate. Un autre Soranus d'Éphèse, plus récent que le précédent, avait écrit la biographie des médecins ; et c'est de lui que Tzetzès dit avoir emprunté les détails qu'il donne sur Hippocrate. La biographie que nous possédons sous le nom de Soranus, cite un troisième Soranus, qui était de Cos, et qui avait fouillé les bibliothèques de cette île pour recueillir des renseignements sur Hippocrate ; c'est la seule mention que je connaisse d'un Soranus de Cos. Enfin Suidas cite encore un autre Soranus qui était de Cilicie et sur lequel on n'a aucun détail. Le témoignage de Soranus est trop récent pour avoir en soi quelque authenticité. » Si l'attribution de ce texte est problématique, sa dation entre le I^{er} et le II^{ème} est par contre confirmée.

[…] Prodiguant ses soins dans toute la Grèce, Hippocrate était l'objet de la plus grande admiration. C'est pourquoi il fut appelé, en compagnie d'Euryphon, au chevet de du roi de Macédoine, Perdiccas, qui, d'après l'opinion commune souffrait de quelque consomption. Le roi avait prématurément vieilli et présentait les symptômes d'une affliction de l'âme. En effet, après la mort de son père Alexandre, il s'était épris de la concubine de celui-ci, Phila. Hippocrate révéla qu'elle était la cause de cette affliction, puisqu'il avait observé que la physionomie du roi s'altérait profondément à sa vue. Il le délivra de sa maladie et le ramena à la vie. […]

Héliodore d’Émèse

ΗΛΙΟΔΩΡΟΥ ΑΙΘΙΟΠΙΚΟΝ ΒΙΒΛΙΟΝ

Les Éthiopiques

(Théagène et Chariclée)

BIBAION Δ΄

LIVRE IV

1320

[…] Ὁ δὲ Χαριχλῆς εἰς τὴν ὑστεραίαν ἐντυχὼν ὁμοθ τε εἶδε καὶ προσδαμὼν ἐφίλει πολλὰ τὴν κεφαλὴν «Τοῦτο σοφία, τοῦτο φιλία» συνεχῶς ἀναβοῶν[2168]· «ἤνυσταί σοί μέγα ἔργον, ἑάλωκεν ἡ δυςάλωτος καὶ νενίκηται ἡ δυσκαταμάγητος· ἐρᾶ Χαρίκλεια.» Πρὸς ταῦτα ἐθρυπτόμην ἀνέσπων τε τὴν ὀφρὺν καὶ βλακῶδες βαίνων «Εὔδηλον ἦν» ἔλεγον «ὡς οὐδὲ πρὸς τὴν πρώτην ἀνθέξει προσβολήν ἐμοῦ, καὶ ταῦτα μηδενὸς τῶν μειζόνων ὀχλήσαντος· ἀλλὰ πόθεν, ὦ Χαρίκλεις, ἐρῶσαν ἐγνωρίσατε;» «Σοὶ πεισθέντες» ἔφη· «τοὺς γὰρ εὐδοκὶμους τῶν ἰατρῶν, ὡς αὐτος ὑπέθου, παρακαλέσας ἦγον εἰς τὴν ἐπίσκεψιν, ἀμοιβὴν τὴν προσοῦσαν οὐσίαν ὑπισχνούμενος εἴ τι δύναιντο ἐπικορεῖν. Οἱ δὲ ὡς τάχιστα εἰσῆλθον ἠρώτων ὅ τι πάσχοι. Τῆς δὲ ἀποστρεφομένης καὶ πρός μὲν ἐκείνους οὐδ'ὁτιοῦν ἀποκρινομένης, ἔπος δὲ Ὁμηρικὸν συνεχῶς ἀναβοώσης :

Ὦ Ἀχιλεῦ Πηλῆλος υἱέ, μέγα φέρτατ' Ἀχαιῶν ,

ὁ λόγιος Ἀκεσῖνος (οἶσθα δὲ δήπου τὸν ἄνδρα) τῷ καρπῷ τὴν χεῖρα καὶ ἀκούσης ἐπιβαλὼν ἀνεκρίνειν ἀπὸ τῆς ἀρτηρίας ἐῴκει τὸ πάθος ὥςπερ οἶμαι τά καρδίας κινήματα μηνούσης· οὐκ ὀλίγον τε χρόνον βασανίσας τὴν ἐπίσκεψιν ἄνω τε καὶ κὰτω πολλὰ ἐπιθεωρήσας « Ὦ Χαρίκλεις» ἔφη «περιττῶς ἡμᾶς ἐνθάδε εἰσκέληκας· ἰατρικὴ γὰρ οὐδὲν ἄν οὐδαμῶς ἀνύσειε πρὸς ταὐτην.» Ἐμοῦ δὲ « Ὦ θεοί, τί τοῦτο λέγεις;» ἀναβοήσαντος « οἴχεται οὖν μοι τὸ θυγάτριον καὶ ἐλπίδος ἐκτὸς γέγονεν;» «Οὐ θορύβου δεῖ» φηςίν «ἀλλ' ἄκουε.» Καὶ παραλαβών με τῆς τε κόρης καὶ τῶν ἄλλων ἄποθεν «Ἡ καθ'ἡμᾶς» ἔφη «τέχνη σώματος πάθη θεραπεύειν ἐπαγγέλλεται ψυχῆς δὲ οὐ προεγουμένως, ἀλλά τότε μόνον ὅταν συμπάσκῃ μὲν τῷ σώματι κακουμένῳ συνωφελῆται δὲ θεραπευομένῳ. Τὸ δὲ τῆς κόρης νόσος μέν, ἀλλ'οὐ σώματος, οὐ γὰρ χυμῶν τις περιττεύει, οὐ κεφαλῆς ἄλγημα βαρύνει, οὐ πυρετὸς ἀναφλέγει, οὐκ ἄλλο τι τοῦ σώματος, οὐ μέρος, οὐχ ὅλον νοσεῖ που· τοῦτο οὐκ ἄλλο τι νομιστέον.» Ἐμου δὲ λιπαροῦντος καὶ φράζειν εἴ τι κατέμαθεν ἀξιοῦντος «Οὐ γὰρ καὶ παιδί γνώριμον» ἔφη «ψυχῆς εἶναι τὸ πάθος καὶ τὴν νόσον ἔρωτα λαμπρόν; οὐχ ὁρᾷς ὡς κυλοιδιᾷ μὲν τοὺς ὀφθαλμοὺς καὶ τὸ βλέμμα διέρριπται καὶ τὸ πρόσωπον ὠχριᾷ, σπλάγχον οὐκ αἰτιωμένη, τὴν διάνοιαν δὲ ἀλύει καὶ τὸ ἐπελθον ἀναφθέγγεται καὶ ἀπροφάσιστον ἀγρυπνίαν ὑφίσταται καὶ τὸν ὄγκον ἀθρόον καθῄρηται; Ζητητέος σοί, Χαρίκλεις, ὁ ἰασόμενος· γένοιτο δ' ἄν μόνος ὁ ποθούμενος. » ΄Ο μὲν ταῦτ' εἰπὼν ἀπῄει, πρὸς σέ δὲ ἐγὼ <ἥκω> δρομαῖος τὸν ἐμὸν καὶ σωτῆρα καὶ θεόν, ὅν μόνον εὐεργετῆσαι δύνασθαι κἀκείνη γινώσκει. » […]

[2168] Texte grec établi d'après Héliodore d'Émèse, *Les Éthiopiques (Théagène et Chariclée)*, éd. critique de R.M.Rattenbury, Rev.T.W.Lumb et J. Maillon, 2e éd., Paris, Les Belles Lettres, 1960, p. 11-13.

Princesse éthiopienne abandonnée à sa naissance par sa mère la reine Persia, Charilcée est recueillie et élevée à Delphes par le grec Chariclès. Assistant à des jeux gymniques à Athènes, elle rencontre le jeune thessalien Théagène. Les deux jeunes gens tombent amoureux l'un de l'autre.

[…] Chariclès me rencontra le lendemain et, dès qu'il me vit, il courut vers moi pour me baiser plusieurs fois le front : « Voilà la sagesse, voilà l'amitié ! », s'écria-t-il inlassablement. « Magnifique réussite de ta part, elle est démasquée la mystérieuse, elle est vaincue l'insurmontable ; Chariclée aime. » A l'écoute de cette louange, le sourcil haut et fier, la démarche majestueuse, je lui répondis : « Il était certain qu'elle ne résisterait pas à ma première attaque, et qu'il n'était en aucun cas nécessaire d'avoir recours à de grandes forces contre elle. Mais Chariclès, comment as-tu compris qu'elle était amoureuse ? - En m'en remettant à ta parole, dit-il. J'ai convoqué, comme tu me l'avais conseillé, les médecins les plus réputés, les ai conduits auprès d'elle pour l'examiner, et en échange, je leur ai promis mon abondante fortune s'ils pouvaient la sauver. Dès que les médecins sont entrés dans sa chambre, ils lui ont demandé quel était son mal. Détournant la tête, elle ne leur fit aucune réponse, mais déclama d'un seul souffle ce vers d'Homère :

« Ô Achille, fils de Pelée, le plus vaillant des Achéens. »

Le savant Acésinos, je suppose que cet homme ne t'est pas inconnu, plaqua de force sa main sur le poignet de Chariclée pour observer son artère, et semble-t-il, comme je le pense, révéler son mal grâce aux mouvements de son cœur. Après l'avoir longuement considérée en l'examinant scrupuleusement et en l'auscultant minutieusement : « Chariclès , dit-il, il n'était pas nécessaire de nous convoquer ici, la médecine ne peut nullement la sauver. - Dieux, que dis-tu là ? m'écriai-je, ma fille est donc condamnée ? Tout espoir est-il perdu ? - Il ne faut point t'alarmer, dit-il. Ecoute-moi ! » Il me prit à part, loin de la jeune fille et de tous les autres, et continua son discours : « Notre science fait profession de guérir les affections du corps, et en principe non celles de l'âme, excepté lorsque celle-ci, en communion avec le corps, souffre de ces maux et en est délivrée au même moment que ce dernier est guéri. La jeune fille est bien souffrante, mais elle n'est atteinte d'aucune pathologie somatique. Aucun excès d'humeur

ni maux de tête ne l'accablent, aucune fièvre ne la consume, aucune autre maladie n'assaille son corps dans son ensemble, ou en partie. Sois-en certain, il en est ainsi et pas autrement. » Comme j'insistais fort vigoureusement et le priais de me dire s'il avait appris quelque chose d'importance, il me déclara : « En effet, même un enfant ne serait-il pas en capacité de savoir qu'il s'agit d'une maladie de l'âme et que, vraisemblablement, sa maladie est l'amour ? Ne vois-tu pas que ses paupières sont gonflées, que ses regards se perdent de tous côtés, que son visage a blêmi, alors que ses entrailles ne lui causent aucune douleur ? Ne vois-tu pas que sa pensée s'égare sous l'effet de la passion, qu'elle dit à haute voix ce qui lui passe par la tête, qu'elle est en proie à des insomnies sans raison explicite, et qu'elle a soudainement maigri ? Toi, Chariclès, cherche celui qui est capable de la sauver, le seul qu'elle désire. » Après m'avoir dit cela, il partit. Et moi, aussitôt, j'ai couru vers toi en toute hâte, mon sauveur, mon dieu, tu es le seul qui puisse nous aider ; ma fille elle-même le concède. » […]

1324

Pseudo-Quintilien

DECLAMATIONES MINORES

Les Petites Déclamations

1326

291

Adulter uxoris qua cesserat fratri[2169]

Qui duos filios habebat uni uxorem dedit. Altero aegrotante et dicentibus medicis animi esse languorem, intravit stricto gladio minatus se moriturum pater nisi causam indicasset. Confesso amari a se fratris uxorem, frater petente patre cessit. Ille in adulterio eam cum priore marito deprehensos occidit. Abdicatur.

DECLAMATIO

Ingressurus actionem interrogo qualem patrem velis : gravem et severum an facilem et ignoscentem. Non dubito quin adulescens vindicato modo matrimonio malit me severe agere. Talis igitur pater obicit tibi quod in amorem incideris cuiusquam : non est istud nisi lascivientis animi. Quid si haec quam adamasti nupta est, tu alienam matronam aliter quam leges permittunt aspexisti ? Adjciamus huc « fratris uxorem ». Intellego me, judices, fictae huic personae sufficere non posse, itaque tacebo : duc, duc, duc, te sequor. Paulo ante dicebas : «corrumpere fratris uxorem ausus est, istud incestum est. »

Sed forsitan dicet : « amavi adulescens eam quae domi erat, cujus conversatio continua etiam invitos ad se oculos poterat deflectere. » Ignoscamus amori : obicio igitur tibi occisos a te homines ex eadem causa qua tu amasti. Nullus est tam vilis hominis sanguis ut non manus inquinet. Deinde hanc ego serveritatem aliis permiserim : tu qui et ipse amasti, nonne tibi cum deprehendisses imaginem cernere visus es tui casus ? Quid diutius differo dolorem ? Fratrem occidisti. Scio, judices, quorundam scelerum eam esse magnitudinem ut augeri verbis non possint. Fratrem tuum occidisti, servatorem tuum, qui ut tu viveres matrimonium solvit : et, quod gravius est, non longe erat ; in eadem domo futurus tradidit tibi uxorem qua carere non poterat. Et hoc adulterium vocas ? Ita est adulter ille, et tu maritus ? Istud ego adulterium quondam manu mea junxi ipse auspices adhibui, optavi longam concordiam. Majores habet vires ignis qui legitimis facibus accenditur. Non est tam facile desinere quam cedere. Nunc intellego, juvenis, quantum mihi praestiteris : amabas. Coibant ergo furtim et flentes, ut satisfacerent invicem. Ita tu

[2169] Texte latin établi d'après Quintilien, *Declamationes Minores*, éd. D.R. Shackleton Bailey, Stuttgart, Teubner, 1989, p.144-146. Si aujourd'hui certains estiment que ce texte n'est pas de Quintilien, sa datation reste problématique. Les hypothèses chronologiques s'échelonnent entre les IIème et IVème siècles ap. J.-C. Voir L.Hâkanson, « Die quintilianischen Deklamationen in der neueren Forschung », ANRWII, 32/4, art.cité, p. 2284-2290.

cum hoc videres non erubuisti ? Non deprehendi visus es quasi adulter ? Non mehercules ferrem te tantum querentem. Vides enim, liberorum causa amabas, matrimonium cogitaveras : adulteros tu dices jacentes in geniali toro ? Duri meherculeviderentur si cito oblivisci conjugii potuissent. Occisus est iuuenis dum rem facit facit boni mariti.

Non erubescam, judices, post gravissum dolorem descendere in hanc quoque causae partem, ut obiciam quod uxorem occideris bene meritam, quam sic amasti. Sic de innocentia miserorum ago tamquam hic de capite quaeratur. Nunc sufficit dolori meo quod mihi filium abstulisti, qui tibi adsedi, qui ad languentem cum gladio sollicitus intravi. Ego eosdem cibos eadem mensa qua tu capere non possum, nec illam manum videre quae fumare mihi adhuc filii mei sanguine videtur. Semper mihi armatus videris numquam solus occurris : it ante oculos laceratus filius, hunc juxta nurus optima, nurus obsequentissima. Clamare videntur : « Tu nos occidisti, tu qui nos injuria prius distraxisti. Quid necesse erat solvere matrimonium ? Obreptum est credulitati tuae : non amabat qui potuit occidere. »

291

L’adultère d’une épouse livrée au frère de son mari.

Un homme qui avait deux fils donna une épouse à l’un d’eux. Lorsque son autre fils tomba gravement malade et que les médecins déclarèrent qu’il s’agissait d’une affection de l’âme, le père, un glaive acéré à la main, entra dans la chambre du malade et menaça de se tuer si ce dernier ne lui dévoilait pas la cause de sa langueur. Il confessa s’être épris de l’épouse de son frère. Sur les instances du père, l’infortuné mari céda son épouse au frère souffrant. Ce dernier, ayant surpris sa femme en flagrant délit d’adultère avec son précédent mari, les tua. Le père renia l’assassin.

DÉCLAMATION

Je vais commencer mon plaidoyer en te posant cette question : quel genre de père veux-tu, dur et sévère, ou accommodant et miséricordieux ? Je suis certain que le jeune homme venant tout juste d’assouvir sa vengeance préfère que j’adopte une attitude impitoyable. Tel est donc ce père qui t’accuse d’être tombé amoureux. En effet, cette faiblesse n’est rien d’autre que l’expression d’une âme lascive. Qu’est-ce pour toi de s’éprendre passionnément d’une femme mariée ? Qu’est-ce d’avoir contemplé de manière répréhensible et contraire à la loi la femme d’un autre ? Ajoutons à cela : « L’épouse de ton frère ». Je me rends compte, messieurs les juges, que seul, je ne peux pas être un rempart efficace face à cet individu mensonger, et c’est pourquoi je garderai le silence. Soyez mon maître, guidez-moi, je vous suivrai. Peu avant, tu déclarais : « Il a osé corrompre la femme de son propre frère, cette abomination a pour nom l’inceste ».

Mais peut-être qu’il dira : « C’est à cause de mon extrême jeunesse que je suis tombé amoureux fou de cette femme ; c’est à cause de sa fréquentation quotidienne que, contre mon gré, je portais constamment mes regards sur elle». Accordons notre pardon à l’amour. Cependant, j’avance l’objection suivante face à tes arguments. C’est pour la même raison, c’est-à-dire ton amour pour cette femme, que tu as commis un homicide. Aucun sang humain n’est assez vil pour laisser intact la main du meurtrier. Ensuite, et entre autres choses, pour ma part, je me permettrai d’ajouter cette saillie acérée à mon discours: Ainsi donc, toi-même qui as aimé cette femme, est-ce que lorsque tu les as surpris, tu n’as pas eu la sensation de contempler la peinture de ton propre cas ? Pourquoi reculer plus longtemps devant la douleur ? Tu as tué ton propre frère. Je sais, messieurs

les juges, qu'il y a des crimes d'une telle ignominie que les mots ne peuvent les définir. Tu as tué ton frère, ton sauveur, qui a rompu son mariage pour que tu aies la vie sauve. Pis encore, il était en plein cœur du drame ; il allait demeurer dans la même maison que la femme qu'il t'avait offerte et sans laquelle il lui était impossible de vivre. Et tu appelles cela adultère ? Ton frère commettait l'adultère et toi, tu étais le mari ? Jadis, c'est de mes propres mains que j'ai célébré les noces de cet adultère, et c'est de moi-même que je l'ai béni des meilleurs auspices, et c'est de tous mes vœux que j'ai prié pour qu'il puisse rester au sein d'une grande harmonie. Le feu ayant allumé les torches sacrées portait en lui les forces ancestrales. Il n'est pas aussi simple d'empêcher que de céder. Maintenant, jeune homme je comprends à quel point tu t'es joué de moi , soi-disant tu aimais. Les deux époux, fort souvent en pleurs, se rencontraient à la dérobée aux fins de combler leur manque réciproque. Et alors que tu étais le témoin de ce désarroi, tu n'en étais pas honteux ? En les voyant ainsi, avais-tu le sentiment de les surprendre comme en flagrant délit d'adultère ? Par Hercule, je ne supporterai pas que tu gémisses sur ton propre sort. En réalité, vois-tu, tu n'aimais qu'en raison de ton envie d'être père, de tes aspirations au mariage. Les désigneras-tu coupables d'adultère alors qu'ils se couchaient dans le lit conjugal? Assurément, ils seraient apparus sans cœur, s'ils avaient pu aussitôt oublier leur mariage. Ce jeune homme a été tué tandis qu'il accomplissait son devoir de bon mari.

Après une perte aussi terrible, je n'aurai pas honte, messieurs les juges, d'ajouter encore cette charge à mon accusation, en objectant que tu as tué une femme pleine de mérite, et que tu aimais. Ainsi, je défends l'innocence de ces malheureux comme s'il s'agissait d'une affaire de la plus haute importance. Dès lors, ce combat suffit à panser ma blessure d'avoir perdu ce fils que toi, tu m'as ravi, toi au chevet duquel je me suis assis, toi dans la chambre duquel je suis entré un glaive acéré à la main, inquiet de te voir mourant. Pour ma part, je ne peux pas prendre la même nourriture que toi, ni m'attabler en ta compagnie, ni même encore voir cette main qui semble toujours fumante du sang de mon fils. Tu me sembles constamment armé, ne te présente jamais plus seul devant moi ! Sous mon regard, je vois toujours mon fils lacéré et, à ses côtés, ma bru si bienveillante, ma bru si attentionnée. Ils semblent me crier : « Tu nous as tués, toi qui, auparavant, nous a injustement séparés. En quoi était-il nécessaire de rompre notre mariage ? Ta crédulité a été trompée. L'homme qui a pu tuer, ne pouvait pas aimer ».

Oribase

ΟΡΕΙΒΑΣΙΟΥ ΠΡΟΣ ΕΥΣΤΑΘΙΟΝ ΤΟΥ ΥΙΟΝ ΑΥΤΟΥ ΣΥΝΟΨΙΣ

Synopsis d’Oribase

ΛΟΓΟΣ Η΄

Livre VIII

1332

Περὶ τῶν ἐρώντων[2170].

Τούς δὲ ἐρῶντας δυσθυμουμένους καὶ ἀγρυπνοῦντάς τινες, ἀγνοοῦντες τὴν διάθεσιν, ἀλουσίαις τε καὶ ἀσιτίαις καὶ λεπτῇ διαίτῃ κατέτηκον, ἐπὶ ὧν ἐξευρόντες ἡμεῖς τὸν ἔρωτα ἐπί τε λουτρὰ καὶ οἰνοποσίαν αἰωρήσεις τε καὶ θέαματα καὶ ἀκούσματα τὴν δίανοιαν ἀπηγάγομεν· ἐνίοις δὲ καὶ φόβον ἐπηρτήσαμεν· οἱ γὰρ σχολάζοντες ἀεὶ τῷ ἔρωτι δυσέκνιπτον ἔχουσι τὸ πάθος. Χρὴ οὖν καὶ φιλονεικίας πρός τινας ἐπεγείρειν κατὰ τὰς ὑποθέσεις ὧν προῄρηνται βίων ἕκαστοι. Παρακολουθεῖ δὲ τοῖς ἐρῶσι τάδε· ὀφθαλμοὶ κοῖλοι καὶ οὐ δακρύουσι, φαινόμενοι δὲ ὡσὰν ἡδονῆς πεπληρωμένοι εἰσίν· κινεῖται δὲ αὐτοῖς καὶ τὰ βλέφαρα θαμινὰ, τῶν τε ἄλλων τοῦ σώματος μερῶν συπιπτόντων, οὗτοι μόνοι τοῖς ἐρῶσιν οὐ συμπίπτουσιν.

[2170] Texte grec établi d'après *Synopsis*, dans *Œuvres d'Oribase*, éd. Bussemaker et Ch. Daremberg, Paris, Imprimerie Nationale, 1851-1876, t.5, p. 413-.414. À titre d'information, a également été consultée l'édition suivante : *Synopsis ad Eusthatium ; Libri ac Eunapium*, éd. Joannes Raeder, Leipzig, Teubner, 1926, p.249-250.

Sur les amoureux.

Certains médecins, ignorant que la constitution des amants est sujette à l'abattement et à l'insomnie, épuisent leurs patients par la privation de bains et de nourriture, ainsi que par la prescription d'un régime léger. Pour notre part, après avoir découvert, dans des cas similaires, qu'il s'agissait d'amour, nous avons distrait leur attention en leur prodiguant des bains, la consommation de vin, des suspensions en l'air, des spectacles et des musiques agréables à entendre. Chez quelques-uns, nous avons également instillé la peur car, pour ceux qui s'occupent continuellement de leur amour, le mal est difficile à endiguer. Il faut donc également, chez certains, éveiller le goût de la controverse sur des sujets correspondants au mode de vie initial de chacun. Voici les manifestations qui résultent du mal d'amour : les yeux sont creux, ne se mouillant point de larmes, mais brillants, comme emplis de volupté. Les paupières s'agitent fréquemment, et alors que toutes les autres parties du corps s'affaissent, chez les amoureux, seuls les yeux restent vifs.

Pseudo-Dracontius

AEGRITUDO PERDICAE

La Maladie de Perdiccas

1336

Talis[2171] Perdicam per noctem cura premebat
et proprium miseranda nefas incesta laboris.
Jamque dies ortus clarior nudaverat orbem
et radiis Titan noctis disperserat umbras :
deficiunt juveni paulatim fortia membra
decoquiturque umor, cunctos qui continet artus ;
namque undas Cereremque negat victumque ciborum.
Tunc quoque sollicitam monuit maestamque parentem
maternae pietatis honos, famulasque vocavit
ad sese jussitque artis medicinae requiri,
Primores qui forte forent adducere secum.
Jussa citae peragunt : vitae venere magistri
ingressique fores atque abdita tecta cientis
inveniunt juvenem postrema clade gravatum
et primum quaerunt, quae causa laboris inesset ;
post vena est temptata ; sed haec pulsusque quietus :
esse negant causas vitiati corporis illic ;
et jecur et splenis temptata cubilia et atri
quae fellis metuenda domus : sunt omnia sana,
per proprium digesta larem, sunt cucnta quieta
et vitae devote suae, sed dira procella
mente latens caecos urguebat pectore coetus.
Hippocrates, illic fuerat qui forte vetustus
ac vitae spatio longum qui ceperat usum,
Restitit ac secum docto sermone locutus :
« Quid, medicina, taces ? Rationem redde petenti.
Non isti calor est, pulsu nec vena minatur
(nam sacrae partes, quibus omnis vita tenetur,
discordare parent, ut mox elementa resolvant,
quae faciunt hominem, dum quattuir ista ligantur) ;
non stridens gremium vivaces inpedit auras ;
non omenta suas per mollia viscera sedes

[2171] Texte latin établi d'après *La Maladie de Perdiccas* (*Aegritudo Perdicae*), éd. Lauriano Zurli, Leipzig, Teubner, 1987, p. 6-8.

non corda vagi pulmonis anhelant
intercepta sero, non ilia concita costis
incutiunt saevos jaculata saepe dolores :
displicet os solum, quod sunt suspiria longa. »
Sic fatus fessae scrutatur conscia venae.
Ingreditur mater : tum quae fuit ante tenenti
mitis et in lentos motus aequaliter apta,
inprobiter digitos quatiens pulsatibus urguet,
sic mentis confessa nefas. magnusque virorum
invenit Hippocrates, quae pectore clausa fuere,
et tali sequitur miserandam voce parentem :
« Causa subes, mater : medicinae munera cessent ;
hic animi labor est : hebeo. Jam ceteri dicant ! »
Talia fatus abit. […]

Lors d'un rêve nocturne, Perdiccas, touché par les flèches de Cupidon, tombe amoureux de sa propre mère Castalia, mais malgré cet enchantement, il se rend compte de l'horreur de sa flamme. Décidant de la renfermer au fond de son cœur, et de rester désormais silencieux, il commence insensiblement à dépérir.

[…] Tel était le tourment qui, pendant la nuit, tourmentait Perdiccas, le misérable inceste étant un crime, cause de cette souffrance. Déjà, d'une luminosité plus claire, l'aurore avait dévoilé le monde, et de ses rayons, le Soleil avait dissipé les ombres nocturnes. Le corps du jeune homme perdait peu à peu de sa vigueur et l'humeur qui préservait la bonne santé de l'organisme s'était consumée ; de fait, le jeune homme refusait l'eau, le pain, ainsi que le secours de tout autre aliment. L'honneur de la piété maternelle alarma dès lors la mère inquiète et profondément affligée. Elle appela par conséquent vers elle ses servantes et leur ordonna de solliciter l'aide de la médecine, puis d'amener avec elles les premiers médecins qui se trouveraient par hasard sur leur route. Les servantes convoquées obéirent aux ordres. Les maîtres de l'art médical vinrent sauver la vie de Perdiccas. Après avoir franchi les portes du palais et pénétré dans les appartements privés de celui qui avait besoin de secours, ils trouvèrent le jeune homme harassé, à l'acmé de son malheur. Ils cherchèrent tout d'abord quelle était la cause de son mal. Ils tâtèrent son pouls, mais celui-ci demeurait calme. Ils affirmèrent que la cause de l'altération du corps ne se logeait pas là. Ils examinèrent le foie et le lieu où se niche la rate, redoutable demeure du fiel noir. Tous ces organes étaient en bonne santé, et à travers ce lieu propre au système digestif, tout était harmonie, et entièrement consacré au bon fonctionnement de l'organisme. Cependant la terrible tempête, se cachant au fond de son cœur et de ses pensées, le poussait vers cette funeste union. Hippocrate, qui, alors âgé, se trouvait là par hasard et qui, à l'aune de son existence, avait acquis une longue expérience de son métier, resta et soliloqua doctement avec lui-même : « Pourquoi, médecine, restes-tu muette ? Donne-moi le sens de ce que je recherche. Le patient ne souffre pas de chaleur, et son pouls n'est pas menaçant. Pourtant les parties sacrées dont toute la vie dépend, semblent être en déséquilibre, de sorte que bientôt les éléments s'altèrent, eux qui constituent l'homme, tandis qu'ils sont tous les quatre liés les uns aux autres. Son sein ne peut réprimer les souffles vivaces et stridents. Sur toute l'étendue de sa surface, son cœur n'est pas enveloppé de graisse. Bien qu'irrigué par des voies non obstruées, le poumon ne lui assure qu'une respiration sporadique, et ses flancs frappés par ses côtes comme par des javelots lui infligent de cruelles douleurs : le visage seul est défait, en proie à de longs

soupirs ». Après s'être ainsi parlé, il sonda les secrets de la veine fatiguée. Lorsque la mère entra, la veine qui, auparavant, lorsqu'on la tâtait, était paisible et encline à des mouvements calmes et constants, se troubla par des pulsations démesurées sous les doigts qui la palpaient. C'est ainsi que fut confessé cet effroyable crime de l'esprit. Hippocrate, être d'exception parmi les hommes, trouva ce que ce cœur refoulait au fond de lui, et s'adressa par de tels propos à cette parente malheureuse : « Mère, tu es la cause indicible de ce mal, les dons de la médecine se tarissent. C'est une maladie de l'âme, je suis impuissant. Dès lors, que les autres parlent ! » Une fois qu'il eut prononcé ces paroles, il s'en alla […].

Alors que sa mère Castalia lui offre la plus belle femme du royaume, Perdiccas la refuse et se laisse mourir en prononçant un discours poignant au cours duquel il formule sa propre épitaphe.

Aristénète

ΕΠΙΣΤΟΛΑΙ ΕΡΟΤΙΚΑΙ

Lettres d’Amour

BIBAION A΄

LIVRE I

1342

Παῖς ἐπόθει τὴν τοῦ φύσαντος παλλακήν. Ἰατρὸς διέγνω τὸν ἔρωτα, τύχῃ πλέον ἢ τέχνῃ χρησάμενος, καὶ μεθόδῳ πείθει τὸν πατέρα τῷ παιδὶ παραχωρῆσαι τῆς παλλακίδος[2172].

ιγ’

Εὐτοχόβουλος Ἀκεστοδώρῳ

Τῷ μακρῷ καὶ τοῦτο, φίλατε, κατέμαθον χρονῳ, ὡς καὶ τέχναι πᾶσαι προσδέονται τύχης, καὶ τύχη διακοσμεῖται ταῖς ἐπιστήμαις. Αἵ μὲν γὰρ ἀτελεῖς μὴ συνεργοῦντος τοῦ θείου, ἢ δὲ μᾶλλον εὐδοκιμεῖ τὰς ἑαυτῆς ἀφορμὰς τοῖς ἐπιστήμοσι δωρουμένη. Ἐπεὶ τοίνυν μακρόν γε τὸ προοίμιον, εὖ οἶδα, τῷ ποθοῦντι θᾶττον ἀκοῦσαι, ἤδη λέξω τὸ συμβάν, μηδὲν ἔτι μελλήσας.

Χαρικλῆς ὁ τοῦ βελτίστου Πολυκλέους υἱὸς παλλακίδος τοῦ τεκόντος πόθῳ κλινοπετὴς ἦν, σώματος μὲν ἀφανῆ πλοττόμενος ἀλγηδόνα, ψυχῆς δὲ ταῖς ἀληθείαις αἰτιώμενος νόσον. Ὁ γοῦν πατήρ, οἷα πατὴρ ἀγαθὸς καὶ σφόδρα φιλόπαις, αὐτίκα Πανάκιον μεταπέμπεται τὸν ὄντως ἐπώνυμιον ἰατρόν, ὃς τοὺς μὲν δακτύλους τῷ σφυγμῷ προσαρμόζων, τὸν δὲ νοῦν μετάρσιον ἄγων τῇ τέχνῃ, καὶ τοῖς ὄμμασι τὸ διαγνωστικὸν ὑποφαίνων κίνημα τῆς διανοίας οὐδὲν ὅλως ἀρρώστημα κατενόει γνώριμον ἰατροῖς. Ἐπὶ πολὺ μὲν οὖν ὁ τοιοῦτος ἰατρὸς ἀμήχανος ἦν. Τῆς δὲ ποθουμένης ἐκ ταὐτομάτου παριούσης διὰ τοῦ μειρακίου, ἀθρόον ὁ σφυγμὸς ἄτακτον ἤλλατο, καὶ τὸ βλέμμα ταραχῶδες ἐδόκει, καὶ οὐδὲν ἄμεινον τὸ πρόσωπον διέκειτο τῆς χειρός. Καὶ διχόθεν ὁ Πανάκιος διέγνω τὸ πάθος, καὶ ὅπερ ἁπλῶς ἐκ τέχνης οὐχ εἶλεν, ἐκ τύχης μᾶλλον εἶχε λαβών, καὶ τὸ δῶρον τῆς προνοίας εἰς καιρὸν ἐταμιεύετο τῇ σιωπῇ. Καὶ πρῶτος ἦν αὐτῷ τῆς ἐπισκέψεως ἡγούμενος ὅδε ὁ τρόπος. Αὖθίς τε παραγενόμενος διεκελεύετο πᾶσαν τῆς οἰκίας κόρην τε καὶ γυναῖκα διὰ τοῦ κάμνοντος παριέναι, καὶ μὴ χύδην, ἀλλὰ κατὰ μίαν, ἐκ διαστήματος βραχέος διακρινομένας ἀλλήλων. Καί τούτου γιγνομένου αὐτὸς μὲν τὴν ὑποκὰρπιον ἀρτηρίαν τοῖς δακτύλοις ἁρμονικῶς ἐπεσκόπει, τὸν ἀκριβῆ γνώμονα τῶν Ἀσκληπιαδῶν καὶ μάντιν ἀψευδῆ τῶν ἐμφυομένων ἡμῖν διαθέσεων. Ὁ δὲ τῷ πόθῳ κλινήρης πρὸς μὲν τὰς ἄλλας ἀτάραχος ἦν, τῆς δὲ παλλακῆς ἧς εἶχεν ἐρωτικῶς ἐκφανείσης, εὐθὺς καὶ τὸ βλέμμα πάλιν καὶ τὸν σφυγμὸν ἀλλοιότερος ἦν . Ὁ δὲ σοφὸς καὶ λίαν εὐτυχὴς ἰατρὸς ἔτι μᾶλλον τὴν ἀπόδειξιν τῆς νόσου παρ᾽ἑαυτῷ βεβαιότερον ἐπιστοῦτο, « τὸ τρίτον τῷ σωτῆρι» φάσκων. Προφασισάμενος γὰρ κατασκευῆς αὐτῷ

[2172] Texte grec établi d’après Aristénète, *Lettres d’Amour*, 13, éd. critique de J.-R. Vieillefond, Paris, Les Belles Lettres, 1992, p. 26-29.

φαρμάκων δεῖσθαι τὸ πάθος, ἀπεχώρει τέως ὑπισχνούμενος τῇ ὑστεραίᾳ ταῦτα κομίζειν, ἅμα τε τὸν νοσοῦντα χρησταῖς παραθαρρύνων ἐλπίσι καὶ δυσφοροῦντα ψυχαγωγῶν τὸν πατέρα.

Ὡς δὲ κατὰ καιρὸν ἐπηγγελμένον παρῆν, ὁ μὲν πατὴρ καὶ πάντες οἱ λοιποὶ σωτῆρα τὸν ἄνδρα προσεῖπον καὶ φιλοφρόνως ἠσπάζοντο προσιόντες·ὁ δὲ χαλεπαίνων ἐβόα, καὶ δυσανασχετῶν αὐστηρῶς τὴν θεραπείαν ἀπέγνω. Τοῦ δὲ Πολυκλέους λιπαροῦντος ἅμα καὶ πυνθανομένου τῆς ἀπογνώσεως τὴν αἰτίαν, ἠγανάκτει σφοδρότερον κεκραγὼς καὶ ἀπαλλάττεσθαι τὴν ταχίστην ἠξίου. Ἀλλ᾽ὁ πατὴρ ἔτι μᾶλλον ἱκέτευε, τά τε στήθη φιλῶν καὶ τῶν γονάτων ἁπτόμενος. Τότε δῆθεν πρὸς ἀναγκης ὧδε σὺν ὀργῇ τὴν αἰτίαν ἐξεῖπε· «Τῆς ἐμῆς γαμετῆς οὗτος ἐκτόπως ἐρᾷ καὶ παρανόμῳ τήκεται πόθῳ, καὶ ζηλοτυπῶ τὸν ἄνθρωπον ἤδη καὶ οὐ φέρω θέαν ἀπειλουμένου μοιχροῦ.» Ὁ τοίνυν Πολυκλῆς τοῦ παιδὸς ᾐσχύνθη τὴν νόσον ἀκούων καὶ τὸν Πανάκιον ἠρυθρία, πλὴν ὅλως τῆς φύσεως γεγονὼς οὐκ ἀπώκνησε περὶ τῆς αὐτοῦ γυναικὸς τὸν ἰατρὸν ἱκετεύειν, ἀναγκαίαν τινὰ σωτηρίαν, οὐ μοιχείαν τὸ πρᾶγμα καλῶν. Ἔτι δὲ τοιαῦτα δεομένου τοῦ Πολυκλέους ὁ Πανάκιος διωλύγιον κατεβόα, φάσκων οἷάπερ εἰκὸς ἦν φθέγγεσθαι δεινοπαθοῦντα τὸν αἰτούμενον ἐξ ἰατροῦ μεταβάλλειν εἰς μαστροπὸν <καὶ> μοιχείας τῆς ἑαυτοῦ γαμετῆς <συλλαβεῖν>, εἰ μὴ φανερῶς οὕτως τοῖς ῥήμασιν. Ἐπεὶ δὲ πάλιν ἐπέκειτο Πολυκλῆς ἀντιβολῶν τὸν ἄνδρα, καὶ πᾶλιν σωτηρίαν, οὐ μοιχείαν ἐκάλει τὸ πρᾶγμα, ὁ συλλογιστικὸς ἰατρὸς ὡς ἐν ὑποθέσει τὸ συμβὰν ἀληθῶς ἀντεπάγων ἤρετο Πολυκλέα· «Τί οὖν, πρὸς Διός, οὐδ᾽ἂν ὁ παῖς τῆς σῆς ἦρα παλλακίδος, ἐκαρτέρεις αὐτῷ ποθοῦντι ταύτην ἐκδοῦναι»; Ἐκείνου δὲ φήσαντος· «Πάνυ γε, νὴ τὸν Δία», ὁ σοφὸς ἔφη Πανάκιος· «Οὐκοῦν σαυτόν, ὦ Πολύκλεις, ἱκέτευε καὶ παραμυθοῦ τὰ εἰκότα. Τῆς σῆς γὰρ οὗτος παλλακὶδος ἐρᾷ. Εἰ δὲ δίκαιον ἐμὲ τὴν ὁμόζυγα παραδιδόναι τῷ τυχόντι διὰ σωτηρίαν, ὡς ἔφης, πολύ γε μᾶλλον δικαιότερόν σε τῷ παιδὶ κινδυνεύοντι παραχωρῆσαι τῆς παλλακίδος». Εἶπεν εὐμεθόδως, συνελογίσατο δυνατῶς, καὶ πέπεικε τὸν τεκόντα τοῖς οἰκείος πειθαρχῆσαι δικαίοις. Πρότερον μέντοι Πολυκλῆς ἑαυτῷ προσεφθέγγετο λέγων· «Χαλεπὴ μὲν ἡ αἴτησις· δύο <δὲ> κακῶν εἰς αἵρεσιν προκειμένων τὸ μετριώτερον αἱρετέον.»

Un fils désirait avec ardeur l'amante de son père. Un médecin perçut son amour. Ayant recours plus au hasard qu'à la science, il persuada avec méthode le père de céder son amante à son fils.

Lettre XIII

Eutychoboulos à Akestodôros

Après une longue pratique, j'ai appris, cher ami, que toutes les sciences ont besoin du hasard, et que le hasard est régi par les sciences. En effet, elles n'arrivent à aucun résultat sans le secours de la divinité, mais surtout la divinité est utile grâce aux ressources qu'elle offre aux savants. Suite à cet exorde, qui, je le sais bien, s'est prolongé inutilement et afin de répondre à la personne désireuse d'entendre cette histoire au plus vite, je rapporterai immédiatement ce qui s'est passé, sans attendre plus longtemps.

Fils du très brave Polyclès, Chariclès restait au lit, terrassé par la violente flamme qu'il nourrissait pour l'amante de son père. Il feignait de souffrir d'un mal physique inconnu, alors qu'en réalité, la cause en était une maladie de l'âme. Comme Polyclès était un bon père, très aimant de son fils, il fit aussitôt appel à Panacios, médecin au nom providentiel, qui posa ses doigts sur le pouls du patient. Son esprit s'anima sous l'impulsion de sa science. Ses regards laissèrent percer l'agitation de sa pensée cherchant le diagnostic. Néanmoins, il ne décela absolument aucune maladie connue des médecins. Ce praticien si réputé demeura longuement dans l'embarras. Inopinément, la femme que le jeune homme désirait tant, passa auprès de lui, et simultanément, le pouls de Chariclès s'altéra et devint désordonné, son regard sembla bouleversé, et son visage n'était pas en meilleur état que son poignet. Panacios analysa ainsi la maladie de son patient de deux façons : ce qu'il n'avait pu clairement saisir par la science, c'est le hasard qui le lui offrait. Il garda sous silence ce cadeau de la providence, reçu fortuitement. Voici de quelle manière il diligenta tout d'abord son enquête. Revenant par la suite il enjoignit toutes les jeunes filles et femmes de la maison de passer auprès du souffrant, non pas en groupe, mais une à une, séparées l'une de l'autre par un court intervalle. En même temps, selon les règles de l'art, il examina, en posant les doigts au-dessous du poignet, l'artère de son patient, témoignage exact pour les descendants d'Asclépios et signe indubitable de nos états de santé intérieure. Retenu au lit par son ardent désir, le jeune homme demeura calme face aux autres femmes, mais lorsqu'apparut la concubine de son père, qu'il aimait passionnément, son regard et son pouls se transformèrent à nouveau aussitôt. Notre sage et si fortuné

médecin pensa en lui-même que son examen était conforté, et il s'exclama alors : « Le troisième coup, le bon ! ». Prétextant que ce mal réclamait la préparation de quelques médecines, il s'en alla tout en faisant la promesse de les apporter le lendemain. En même temps, il consola le malade en lui donnant les espoirs les meilleurs, et apaisa les angoisses du père. Lorsqu'il revint à l'heure dite, le père et tous les proches le saluèrent tel un sauveur, et s'avancèrent vers lui pour l'accueillir avec bienveillance. Le médecin, cependant, se récria avec irritation, se fâcha avec gravité et renonça au traitement. Polyclès le supplia impérieusement de lui expliquer la cause de ce refus, mais le praticien s'indigna en vociférant de nouveau, et prit la décision de s'en aller le plus rapidement possible. Le père le pria avec encore plus de ferveur, lui embrassant la poitrine, lui enlaçant les genoux. Dès lors, semblant contraint, et toujours en colère, il lui expliqua la cause de son irritation : « Ton fils est éperdument épris de ma femme, il se consume d'une flamme criminelle à son égard. Je suis jaloux de cet homme et je ne supporte pas de le voir, menaçant de séduire mon épouse». Polyclès eut honte en entendant de quoi souffrait son fils, et rougit devant Panacios. Toutefois, selon une inclination bien naturelle, il n'hésita pas à prier le médecin au sujet de sa femme, désignant ce cas comme un salut nécessaire, et non pas comme un adultère. Alors que Polyclès était encore en train de l'implorer, Panacios poussa des hauts cris, en déclarant, tel un homme qui fait du bruit lorsqu'il est maltraité, qu'on transformait une personne du nom de médecin en proxénète de sa femme, et qu'on le pressait de collaborer à l'adultère de sa propre épouse. Peut-être n'employa-t-il pas des paroles aussi dures... Comme Polyclès, encore une fois, pressait notre homme en le suppliant, et nommait de nouveau l'affaire salut, et non adultère, le médecin à l'esprit sagace, allant à rebours, exécuta l'affaire comme il l'avait supposé, et demanda à Polyclès : « Par Zeus, si ton fils était épris de ton amante, supporterais-tu de l'offrir à ses désirs ? » Celui-ci de répondre : « Bien évidemment, par Zeus ! » Le sage Panacios dit alors : « Polyclès, c'est donc toi-même que tu dois implorer et consoler à bon droit. En effet, ton fils est amoureux de ta concubine. S'il te semblait juste, comme tu le proclamais, de céder mon épouse au premier venu pour son salut, il sera encore plus légitime de livrer ton amante à ton enfant en danger ». Son argument, très longuement réfléchi, avait été dit avec une grande justesse, et il persuada le père d'obéir à son propre précepte. En premier lieu, cependant, Polyclès se dit : « La prière était difficile à réaliser, mais quand deux maux se présentent à nous, il faut choisir le moindre ».

Paul d’Égine

ΠΑΥΛΟΥ ΑΙΓΙΝΗΤΟΥ ΙΑΤΡΟΥ ΑΡΙΣΤΟΥ ΒΙΒΛΙΑ ΕΠΤΑ

De la Médecine

ΚΕΦΑΛΙΑ ΤΟΥ ΤΡΙΤΟΥ ΒΙΒΑΙΟΥ

Livre troisième à propos de la tête

1348

Περὶ τῶν ἐρώντων[2173].

Τοῖς κατὰ τὸν ἐγκέφαλον πάθεσι τὰς ἔρωτας προσάπτειν οὐδὲν ἄτοπον φροντίδας τινὰς ὄντας. Ἡ δὲ φροντὶς πάθος ἐστὶ τῆς ψυχῆς ἐν κινήσει κοπιόδει[2174] καθισαμένου τοῦ λογισμοῦ. Παρακολουθεῖ δὲ τοῖς ἐρῶσι τάδε· ὀφθαλμοὶ κοῖλοι καὶ οὐ δακρύουσι, φαινόμενοι δὲ ὡς ἄν ἡδονῆς πεπληρωμένοι εἰσίν· κινεῖται δὲ αὐτοῖς καὶ τὰ βλέφαρα θαμινὰ, τῶν τε ἄλλων τοῦ σώματος μερῶν οὐ συμπιπτόντων, μόνοι οὗτοι τοῖς ἐρῶσι συμπίπτουσι. Σφυγμὸς δὲ τῶν ἐρώντων ἴδιος οὐδείς ἐστίν ὥς τινες ὠήθησαν[2175], ἀλλ᾽ὁποῖος ὁ τῶν φροντιζόντων. Ὁπότε δὲ εἰς ὑπόμνησιν ἔλθοισι τοῦ ἐρωμένιου, ἤτοι δι᾽ἀκοῆς, ἢ ὀράσεως, καὶ μάλιστα ἐξαίφνης τότε συμβαίνει τοὺς σφυγμοὺς θορυβουμένης τῆς ψυχῆς ἀλλοιοῦσθαι, μή τε τὴν κατὰ φύσιν ὁμαλώτητα[2176], μήτε τὴν τάξιν ἀπόσωζειν. Τούτους μὲν τοὺς δυσθυμουμένους καὶ ἀγρυπνοῦντας, ἀγνοοῦντες τινὲς τὴν διάθεσιν ἀλοντίαις[2177] τέ καὶ ἡσυχίαις καὶ λεπτὴ διαίτη[2178] κατέτηκον, ἐφ᾽ὧν ἐξευρόντες οἱ σοφώτεροι τὸν ἐρῶντα, ἐπί τε λουτρὰ καὶ οἰνοποσίαν ἐωρήσεις[2179] τὲ καὶ θεάματα καὶ ἀκούσματα τὴν διάνοιαν ἀποίγουσιν[2180], ἐνίοις δὲ φόβον ἐπᾶρταν δεῖ· οἱ γὰρ σχολάζοντες ἀεὶ τῷ ἔρωτι δυσέκλειπτον ἔχουσι τὸ πάθος. Χρὴ οὖν καὶ φιλονεικίας πρός τινας ἐπαγείρειν[2181] κατὰ τὰς ὑπωθέσεις ὧν προείρωται[2182] βίων ἕκαστοι, καὶ τὸ ὅλον ἐφ᾽ἑτερας μετάγειν φροντίδας τὸν λογισμόν.

[2173] Texte grec établi d'après l'édition princeps de Paul d'Égine, *Paulou Aeginētou iatrou aristou, biblia epta*, Venise, Alde et Andrea d'Asola (son beau-père), 1528 [RES 4- Z ADLER-9]. Pour éclairer la compréhension du texte, ont également été consultées les éditions suivantes : *Paulou Aeginētou iatrou aristou, biblia epta*, Venise, Alde et Andrea d'Asola [FOL-T23-108] ; *Paulou Aeginêtou, iatrou aristou, biblia hepta*, éd. Jérôme Gschmus, Bâle, Andreas Cratander, 1538 ; *Pauli Aeginetae libri tertii*, 62, éd. J.L. Heiberg, Leipzig, Teubner, 1912, p.38 : « Cerebri passionibus cupidines adjungere nichil inconveniens, cum sint sollicitudines quedam. Sollicitudo vero passio est anime in motu laborioso constituta ratione. Consequuntur autem cupidines hec. Oculi cavi, et non lacrimantur, videntur autem, donec voluptate statiati sunt. Moventur autem eis palpebre frequenter. Aliis corporis partibus non conpatientibus soli hi cupidinibus conpatiuntur. Pulsus vero amantium proprius nullus est, sicut quidam putaverunt sed qualis sollicitorum. Quando vero in recordationem venerint amoris aut per auditum aut per visionem et maxime repente, tunc accidit pulsus turbata anima alterari neque naturalem equalitatem neque ordinem retinere. Hos igitur tristes et vigilantes ignorantes quidam dispositionem abstinentia balneorum et silentiis et tenui dieta affecerunt ; in quibus considerantes sapentiores amantem et ad lavacra et ad vini potionem et ad deambulationes et spectacula et auditiones mentem deduxerunt. Quibusdam vero mentum inminere oportet ; nam studentes semper amori difficile mobilem habent passionem. Convenit igitur contentiones adversus quosdam suscitare secundum conditiones conversationum, quas pretulerunt singuli, et totam ad alteras curas transferre cogitationem ».

[2174] κοπιώδει : κοπιώδες, ης, ες.

[2175] ὠηθησαν : ὠήθην, aor. d'οἶμαι.

[2176] ὁμαλώτητα : ὁμαλὸτης, ητος ἡ.

[2177] ἀλοντίαις : ἀλουσίαις. Dans l'édition 1528 [FOL-T23-108], une annotation indique de ne pas comprendre ἀλοντίαις, mais ἀλουτίαις, orthographe qui peut être utilisée pour ἀλουσίαις.

[2178] λεπτὴ διαίτη : λεπτῇ διαίτῃ.

[2179] ἐωρήσεις : αἰωρήσεις

[2180] ἀποίγουσιν : ἀπηγάγουσιν.

[2181] ἐπαγείρειν : ἐπεγείρειν.

Sur les amoureux.

Il n’est absolument pas extravagant d’assimiler les passions amoureuses aux affections du cerveau, puisqu’elles sont la source de tourments. Ces tourments sont une souffrance de l’âme engendrée par la raison, au cœur d’émois harassants. Telles sont les manifestations du mal d’amour : les yeux sont creux, ne se mouillant point de larmes, mais brillants comme emplis de volupté, les paupières s’agitent fréquemment. Tandis qu’aucune autre partie du corps n’est affectée, chez les amoureux, seuls les yeux le sont. À l’encontre de ce que semblent avoir pensé certains médecins, il n’existe pas de pouls spécifique à l’amour, il est analogue à celui des personnes en proie à quelque inquiétude. Lorsque le souvenir de l’être aimé vient hanter leur esprit par le truchement de l’ouïe ou de la vue, il arrive, tout à fait inopinément, que, sous l’effet d’une âme troublée, le pouls bondisse, et qu’il ne conserve ni son équilibre naturel, ni son rythme. Et ces mêmes médecins, ignorant que la constitution de ces amoureux est sujette à l’abattement et à l’insomnie, les épuisent par la privation de bains, de tous divertissements ainsi que par la prescription d’un régime léger. Mais dans des cas similaires, les plus savants d’entre eux, après avoir découvert qu’il s’agissait d’amour, ont distrait leur attention en leur prodiguant des bains, la consommation de vins, des suspensions en l’air, des spectacles et des musiques agréables à entendre. Chez certains, il faut instiller la peur, car pour ceux qui s’occupent continuellement de leur amour, le mal est difficile à endiguer. Il est donc également nécessaire, pour quelques-uns, d’éveiller le goût de la controverse sur des sujets correspondants au mode de vie initial de chacun, et de captiver complètement leur esprit par d’autres préoccupations.

[2182] προείρωται : προῃρηνται.

Muhammad Al-Daylamî

LE TRAITÉ D’AMOUR MYSTIQUE

1352

On rapporte, à propos de Galien, qu'appelé un jour au chevet d'un malade[2183], il lui prit le pouls qu'il trouva très précipité. Pendant qu'il lui tâtait le pouls, une femme entra chez le malade, lui parla et ressortit. Galien dit alors : « N'est-ce pas cette femme que tu aimes ? » Le patient n'eut pas un mot de réponse, mais d'autres demandèrent à Galien : « À quoi t'en es-tu aperçu ? » -À ce que son pouls s'agitait intensément pendant que cette femme lui parlait. J'ai compris alors qu'elle occupait une grande place dans son cœur.

[2183] Texte établi d'après Muhammad Al-Daylamî, *Le Traité d'amour mystique*, éd. Jean-Claude Vadet, Genève, Droz ; Paris [diffusion] Champion 1980, p.71.

Avicenne

LE CANON

[Traduction latine de Gérard de Crémone]

Livre III, partie I, traité 4, chapitres 23 et 24.

De ylischi[2184].

Haec aegritudo est sollicitudo melancholica similis melancholiae, in qua homo sibi jam aduxit incitationem cogitationis suae, super pulchritudine quarumdam formarum, et figurarum quae insunt ei. Deinde adjuvat ipsum ad illud desiderium ejus aut non adjuvat. Et signa quidem ejus sunt profunditas oculorum, et siccitas ipsorum, et privatio lachrimarum, nisi cum fletus adest : et motus continuus palpebrarum risibilis, quasi aliquid aspiciat pulchrum delectabile : aut audiat rumorem jocundantem, aut laetificetur. Et est spiritus ejus plurimae interfectionis, et reversionis, et fit multae elevationis. Et alterantur dispositio ipsius ad risum, et laetitiam aut ad tristitiam et fletum, cum amoris cantilenas audit, et praecipue cum sit rememoratio repudii, et elongationis. Et sunt omnia membra ejus arefacta praeter oculos, quoniam ipsi sunt cum sua profunditate graves magni, et palpebrae sunt grossae propter vigilias ipsius : et ploratus ejus qui sit cum singultu evaporat ex capite ejus, et in eis figuris non est ordo. Et pulsus ipsius est pulsus diversus absque ordine omnino : sicut est pulsus habentium taedium. Et ejus quidem pulsus, et dispositio ipsius alterantur, cum sit rememoratio ejus, quod diligitur : et proprie cum obviat ei subito et possibile est ex hoc significare quis sit ille qui diligitur, cum non confitetur ipsum. Cognitio namque ejus, quod diligitur est una viarum curae ipsius, et ingenium in hoc est, ut nomina plura nominentur, iterando multoties, et sit manus super pulsum ipsius. Cumque propter illud diversifictatur diversitate magna, et sit similis interfecto. Deinde iterat et experitur illud multoties scitur quod illud est nomen ejus, quod diligitur : deinde similiter rememorentur figura et mansio, et illud in quo valet, et artes, et genus, et regiones, et comparetur unumquodque eorum ad nomen ejus quod diligitur, et servetur pulsus, ita ut cum alteratur apud rememorationem rei unius multoties agregentur unde proprietates ejus, quod diligitur ex more, ex eo in quo praevalet, et cognoscat illud. Nos enim jam experti fuimus illud, et invenimus juvamentum in faciendo mora in illo. Amplius cum non invenitur cura nisi regimine conjunctionis inter eos et modum permissionis fidei et legis, fiat. Et nos quidem jam vidimus cui redita est salus, et virtus, et rediit ad carnem suam eum jam pervenisset ad arefactionem et transisset ipsam, et tollerasset egritudines pravas antiquas, et febres longas propter debilitatem virtutis factam

[2184] Texte latin établi d'après la traduction de Gérard de Crémone : Avicenne, *Le Canon* (*Liber canonis* […] *translatus a magistro Gerardo Cremonensi in Toleto ad arabico in latinum* […]), 23-24,Cambridge Mass., Omnisys, 1990, p.423-424. Reprod. de l'éd. de Milan, Filippo di Lavagna. À titre informel, l'édition suivante a également été consultée : *Liber canonis* […], 23-24, Cambridge Mass., omnisys, 1990, p.206-207. Reprod. de l'éd. de Venise, Juntas, 1555.

propter nimietatem ilischi. Nam cum sentit applicationem ejus, quod diligebat, evanuit, quod habebat in brevi tempore, et existimavimus mirabile esse, et significavimus obedientiam naturae meditationibus.

De Cura ejus.

Considera an ejus dispositio pervenit ad adustionem humoris per signa, quae nosti, et evacua. Deinde administra eis somnum, et humectationem, et nutrimentum ipsorum cum laudabilibus et fac ipsos balneari secundum conditionem humectationis notam. Et fit casus eorum in disceptationibus, et occupationibus, et controversus, et vi in rebus negotiosis. Illud eis fac eos fortasse oblivisci delectationis ipsorum, aut ingeniet ut ipsi diligant aliud ab eo, quod diligunt, quod sit ex eis, quae lex permittit. Deinde cogitatio ipsorum a secundo abscindatur, antequam confirmetur, et postquam obliti fuerint primi. Si autem ille, qui diligit fuerit ex rationalibus, tunc adhoratio et correctio et vituperatio illi, et cohactio ipsi et transformatio ad ipsum, quod illud, quod habet non est nisi sollicitudo melancholica, et putatio daemonis, erunt ex eis, quae multum juvabunt. Verba enim in hoc capitulo conferunt, et etiam vetulae ad eum incitentur, ut vituperent illud, quod diligit ipse, et rememorentur ejus dispositiones, et narrent ei res aliquas de ipso ex quibus horrorem incurrat et narrent ei de ipso vituperationes multas. Haec enim sunt ex eis, quae sedant plurimum, quamvis sint ex eis, quae alios confirment. Et ex eis, quae ad illud juvant est, ut narrent vetulae istae formas ejus, quod diligitur cum similitudinibus foetidis, et assimilentur membra faciei ejus cum narrationibus horribilibus, et assiduent illud, et perseverent in ipso. Haec enim sunt ipsarum opera, et sunt prudentiores in hoc viris nisi molibus. Ipsiis namque et inest ars non brevior arte vetularum. Et propterea possibile est eis ut inveniant qualiter permutent amorem diligentis ad illud, quod non diligitur gradatim. Deinde abscindant opus suum, antequam confirmetur amor secundus. Et ex occupationibus praedictis est emptio puellarum, et plurimus concubitus ipsarum, et renovatio ipsarum, et delectatio cum ipsis. Et quidam homines sunt, quos sanat laetitia, et auditus cantilenae, et quidam sunt quod illud augmentat in ilischi. Et possibile est ut sit illud venatio aut species ludi, et dignitates assumpte ex regibus, et similiter species tristiae magnae, omnia sunt sanantia. Et fortasse necessarius erit, ut isti regantur regimine habentium melancholicam et maniam, et alcutubut. Et ut evacuentur humores eorum praedicti cum yeris magnis. Et humectentur cum eo, quod dictum est ex humectantibus.

Et illud est cum permutatur cum moribus suis et figura corporum suorum ad similitudinem ipsorum.

1360

De l'Amour.

Cette maladie est une perturbation mélancolique semblable à la mélancolie qui pousse l'amoureux à focaliser ses pensées sur la beauté de certaines formes et images enracinées en lui. Puis, son désir est satisfait, ou ne l'est pas. Les symptômes sont néanmoins les suivants : les yeux deviennent profonds, secs, et sans larme, si ce n'est lorsque l'amant pleure. Les paupières, au regard souriant, cillent continuellement, comme si cet homme épris contemplait quelque beauté charmante, ou écoutait quelque calembredaine ou encore comme s'il avait quelque sujet de se réjouir. Sa respiration s'arrête fréquemment, reprend, puis s'accélère à plusieurs reprises. Son humeur est changeante, passant du rire et de la joie à la tristesse et aux pleurs, lorsqu'il écoute des chansons d'amour, et plus particulièrement encore quand elles évoquent la séparation et l'éloignement. Le corps tout entier est flétri, à l'exception des yeux parce qu'ils sont eux-mêmes d'une immense profondeur, que leurs paupières sont lourdes des nuits sans sommeil et que les pleurs du malade, s'accompagnant de soubresauts, s'évaporent par la tête. Ses différents états s'enchaînent sans suite. Le pouls de l'amoureux est, sans aucun doute, saccadé et désordonné, comme l'est celui de ceux qui sont en proie à un trouble. Son pouls et son caractère sont versatiles lorsqu'il pense à l'objet de son amour, et encore plus spécifiquement lorsque celui-ci apparaît inopinément sous ses yeux. À partir de ces signes, il est alors possible de déterminer qui est la personne aimée, sans que l'amant en ait lui-même fait l'aveu. Et de fait, la connaissance de ce qu'il aime est l'une des voies de sa guérison. Dans ces conditions, la ruse est de nommer un grand nombre de noms, et de les répéter à plusieurs reprises, tout en ayant la main sur le pouls du patient, puisque lors de son évocation le pouls devient irrégulier, soumis à des pulsations d'une grande diversité, et devient semblable à celui d'un mort. Cette expérience doit être ensuite renouvelée et éprouvée de façon récurrente afin de découvrir quel est le nom de la personne aimée. Par la suite encore, et de la même façon, seront mentionnés quartiers, demeures, ainsi que des qualités distinctives, métiers, familles et pays, tout en comparant chacune de ces mentions avec le nom de l'objet désiré, tout en palpant le pouls, de telle sorte qu'après qu'il se soit modifié plusieurs fois à l'évocation d'une personne précise, ces caractéristiques propres soient par conséquent associées à la personne aimée selon ses habitudes, ce sur quoi elle est efficace et ce qu'elle connaît. Nous avons nous-mêmes déjà expérimenté ce diagnostic et nous avons trouvé le secours nécessaire à notre malade en l'auscultant de la sorte. Bien que ce mal ne puisse être guéri par aucune cure, exceptée

celle de l'union de l'amant et de l'aimée en accord avec la religion et la loi, nous assurons avec certitude que nous avons déjà vu des cas où le patient a entièrement recouvré la santé, sa force, et retrouvé son embonpoint habituel après s'être uni à l'objet de ses désirs ; et cela, malgré le fait qu'il fût grandement affaibli et qu'il supportât des maux latents, chroniques et de longues fièvres, dus à son manque de force, et à l'excès de sa passion. En effet, dès que le malade jouit de son union avec l'être aimé, son mal se dissipe en peu de temps. Nous avons jugé cela étonnant et nous avons par conséquent compris la soumission de la nature humaine à ses chimères mentales.

De sa Cure.

Examinez avec attention si l'adustion de l'humeur a atteint la constitution de votre patient grâce aux symptômes que vous connaissez, et évacuez cette humeur nocive. Puis, prescrivez lui le sommeil et l'humidification, abreuvez-le de douces louanges, et faites lui prendre des bains selon les conditions requises pour humidifier le corps. Son malheur doit être distrait par des débats, par la préoccupation de questions litigieuses, par la force de sujets qui absorbent l'esprit. Faites que cela fasse oublier à l'amant l'objet de ses désirs, ou bien que cela génère qu'il s'attache à un autre amour, loin de celui qu'il convoite, qui lui est étranger, mais que la loi autorise. Après avoir oublié ses premières passions, sa pensée se détachera ensuite de ce second objet, avant même qu'il ne s'y attache. Si cependant, l'amant a perdu toute raison, alors il faut l'exhorter, le réprimander, le blâmer, le réconforter, et changer ses pensées, en lui disant que son mal n'est rien d'autre qu'un tourment mélancolique, un fantôme de l'imagination, qu'il est insensé. Tous ces mots lui seront d'un grand secours. En effet, les paroles apportent de grands bienfaits à l'âme blessée. Outre cela, de vieilles femmes peuvent également le soutenir en dénigrant ce qu'il aime, en lui rappelant les manières indignes de cet objet, en lui racontant au sujet de ce dernier des choses qui le jettent dans l'effroi, et accablent grandement l'image qu'il en a. De fait, la plupart du temps, cette technique apaise les amants irraisonnés, et pourtant, d'après ce que prouve l'attitude de différents patients, certains restent insensés. Ces amants déraisonnables peuvent aussi trouver secours auprès de vieilles femmes, qui par le truchement d'hideuses métaphores, dépeignent un horrible portrait de la personne aimée, qui assimilent les traits du visage désiré à des caricatures grotesques, qui emploient ce procédé assidûment, et qui persistent dans cette voie. Cette entreprise relève en effet de leur art, et en la matière, elles sont généralement plus habiles que les hommes,

à moins qu'ils ne fassent preuve de douceur. Toutefois, force est de constater que leur savoir-faire est plus restreint que celui des vieilles femmes. Car ces vieilles femmes sont capables de trouver de quelle façon les amants peuvent peu à peu transférer l'amour qu'ils portent à la personne aimée sur une autre personne qu'ils ne convoitaient pas originellement, et par la suite, les en séparer, avant qu'ils ne s'y attachent. Parmi les amusements prescrits aux fins d'occuper, et de guérir l'esprit des amants malades, il y a l'acquisition de jeunes esclaves avec lesquelles ils peuvent s'unir à plusieurs reprises, réitérer l'expérience, et se divertir. Pour certains, la joie que procure la compagnie de ces jeunes filles, ainsi que l'écoute de leurs chants, les guérit de leur peine, mais pour d'autres, au contraire, cela accroît encore un peu plus leur passion. Il est possible également que des occupations, comme la chasse, les jeux, les honneurs reçus de grands personnages, de même que le spectacle d'une grande tristesse, soient des traitements efficaces pour endiguer le mal. Il sera cependant, et vraisemblablement, nécessaire que les amants rétifs à tous ces traitements suivent le même régime thérapeutique que les mélancoliques, les maniaques et les lycanthropes. Ainsi, leurs humeurs évoquées ci-dessus seront purgées par le biais de puissants antidotes, et les malades seront humectés selon les moyens d'humidification prescrits précédemment. Tout cela est mis en œuvre, lorsque l'attitude, et l'allure du patient se sont complétement transformées, et sont similaires à ces malades.

1364

Avicenne

Le Canon

[Extraits traduits du texte en arabe]

De l'Amour[2185] .

[…] [L'amoureux] a une respiration saccadée, laborieuse, et, lorsqu'il entend de la poésie d'amour, soit il rit, soit il pleure, surtout quand on parle d'abandon et de séparation. Tous ses membres sont fatigués, exceptés les yeux. Ses habitudes sont perturbées et son pouls irrégulier. Sa mine et surtout son pouls changent quand on parle du bien-aimé[2186]. […]

[…] Et c'est ainsi qu'on peut parvenir à identifier la personne aimée, si le patient ne veut pas la révéler, cette identification fournissant un moyen de traitement. Le stratagème par lequel on peut y arriver, consiste à citer et à répéter plusieurs noms pendant que le doigt est appliqué sur le pouls et, quand il devient très irrégulier et s'arrête presque, on répétera alors le procédé. J'ai éprouvé cette méthode à plusieurs reprises et ai découvert le nom de l'aimé. Ensuite, de la même manière, on mentionnera les rues, habitations, arts et métiers, familles et pays, en joignant chacun des mots au nom de la personne aimée, et en maintenant pendant tout ce temps le doigt sur le pouls. Si ce dernier se modifie à l'énoncé d'un de ces mots répétés plusieurs fois, on en déduira toutes les particularités de cette personne : nom, aspect, profession. Nous avons expérimenté nous-mêmes ce procédé et sommes arrivés à une identification qui fut précieuse. Si on ne peut trouver de remède en dehors de l'union des deux personnes en question, on effectuera cette union. Nous avons vu des cas où, le patient ayant beaucoup maigri, souffert de maux sévères et chroniques, et éprouvé des accès de fièvres prolongés, par défaut de force, résultant d'un amour excessif, la santé et la force furent complètement rétablies et l'embonpoint retrouvé, une fois qu'on l'eut marié avec la personne aimée…et sa guérison fut si rapide qu'elle nous étonna et nous fit voir combien la nature [humaine] était subordonnée à des imaginations de l'esprit[2187]. […] extrait

[2185] Les extraits les plus souvent traduits du chapitre « *Al-isq* (*De l'Amour*) » de l'arabe en français, sont ceux concernant les symptômes et l'auscultation du pouls. Sont reproduites ici les différentes traductions de ces extraits.
[2186] Traduction établie d'après A. Murad, « Le Mal d'Amour dans la médecine arabomusulmane », dans *Annales médico psychologiques*, 159/7, Paris, Elsevier-Masson, 2001, p.512.
[2187] Traduction établie d'après Edward Granville Browne, *La médecine arabe* […], traduction d'*Arabian medicine*, et éd. française mise à jour et annotée par le docteur H. P. J. Renaud, Paris, Librairie coloniale et orientale Larose, 1933, p. 96-97.

[…] Nous avons vu des patients qui ont récupéré leur santé et leur force et retrouvé leur corpulence en peu de temps lorsqu'ils ont pu vivre avec leur bien-aimé alors qu'auparavant ils maigrissaient et subissaient de graves maladies et des fièvres chroniques à cause de leur passion. Ceci nous a étonnés et nous a démontré comment la nature obéit aux illusions psychiques[2188]. […]

[…] Le pouls de l'amoureux est irrégulier et sans harmonie, comme celui d'un homme affligé, particulièrement quand il entend prononcer le nom de sa bien-aimée ou qu'il la rencontre à l'improviste. Si même on ne connaît pas la bien-aimée on peut l'identifier par ce moyen. Car l'identification de la bien-aimée est un des points du traitement. Le moyen le plus sûr est d'énumérer plusieurs noms en tâtant le pouls du malade ; si on remarque un changement considérable au prononcé de l'un d'eux, de façon que le pouls cesse de battre et puis reprend son mouvement, et si le même phénomène se reproduit plusieurs fois, on peut se dire que ce nom est celui de la bien-aimée. Il faut aussi répéter souvent des noms de rues, de maisons, de métiers, d'arts, d'ancêtres et de villes et les ajouter à celui de la bien-aimée, afin que si le pouls de l'amoureux change au moment où on prononce un de ces noms, on puisse reconnaître non seulement le nom de la personne aimée, mais encore son adresse et sa profession. Nous avons expérimenté ce procédé, recueilli sur lui des renseignements utiles. Nous avons vu des gens retrouver la santé en peu de temps, après que nous leur eûmes ménagé une rencontre avec la bien-aimée. Ils regagnèrent très vite leur embonpoint, quoiqu'ils fussent arrivés au plus haut degré de faiblesse et de maigreur, et qu'ils fussent atteints de maux graves et chroniques, de fièvres prolongées, où les avait conduits le manque de force provoqué par un amour intense[2189]. […]

[2188] Traduction établie d'après A. Murad, « Le Mal d'Amour dans la médecine arabomusulmane », art.cité, p. 513.
[2189] Traduction établie d'après Zabihollah Safa (dir.), *Le Livre du Millénaire d'Avicenne*, adaptation française par Saïd Naficy, Téhéran, Société iranienne pour la conservation des monuments nationaux, 1953, p.20.

Pierre Alphonse

DISCIPLINA CLERICALIS

La Discipline du Clergé

1370

Exemplum II : De integro amico[2190]

Relatum est mihi de duobus negotiatoribus, quorum unus erat in. Ægypto, alter Baldach, seque solo auditu cognoverant et per internuncios pro sibi necessariis mittebant. Contigit autem ut qui erat Baldach, in negotiationem iret in Ægyptum. Ægypiacus audito ejus adventu occurrit ei et suscepit eum gaudens in domum suam. In omnibus ei servivit sicut mos est amicorum per octo dies et ostendit ei omnes manerias cantus quas habebat in domo sua. Finitis octo diebus infirmatus est, quod valde graviter dominus de amico suo ferens accivit omnes medicos Ægyptiacios ut amicum hospitem viderent. Medici vero palpato pulsu, iterum et iterum respecta urina, nullam in eo agnoverunt infirmitatem, et quia per hoc nullam corporalem agnovere infirmitatem, amoris sciunt esse passionem. Hoc agnito dominus venit ad eum et quesivit si qua esset mulier in domo sua quam diligeret. Ad hoc eger : « Ostende mihi omnes domus tue mulieres, et si forte inter eas hanc videro, tibi ostendam. » Quo audito ei ostendit cantatrices et pedissequas quarum nulla ei placuit. Post hoc ostendit ei omnes filias, has quoque sicut et priores omnino reppulit atque negglexit. Habebat autem dominus quandam nobilem puellam in domo sua, quam jam diu educaverat ut eam acciperet in uxorem, quam et ostendit ei. Æger vero aspecta hac ait : « Ex hac est mihi mors et in hac est mihi vita ! » Quo audito dedit ei puellam nobilem in uxorem cum omnibus que erat cum ea accepturus, et praeterea dedit ei ea que erat daturus puellae, si eam acciperet in uxorem. Hiis completis, accepta uxore cum hiis que cum uxore acceperat et negotiatione facta rediit in patriam. […]

[2190] Texte latin établi d'après Pierre Alphonse, *Discipline du Clergé* (*Disciplina*), éd. J.-P. Migne, Petit-Montrouge, J –P. Migne, 1854, p. 674. À titre informel, l'édition suivante a également été consultée : *La Discipline de Clergie* (*Disciplina Clericalis*), éd. Jacqueline-Lise Genot-Bismuth, avec la participation de Simone Beau et une contribution de Gérard Genot, Saint-Pétersbourg, Éd. Evropeïski Dom ; Paris, Éd. de Paris, 2001, p.208-211.

Exemple II : D'un ami intègre.

Voici le récit que l'on me fit au sujet de deux marchands. L'un vivait en Egypte, l'autre à Bagdad. Ils ne se connaissaient uniquement que par ouï-dire et, pour leurs obligations commerciales, ne communiquaient que par messagers interposés. Mais arriva le jour où le marchand de Bagdad vint en Egypte pour son commerce. À l'annonce de son arrivée, le marchand égyptien alla à sa rencontre et, joyeux, l'accueillit dans sa maison, lui fut serviable, en tout huit jours durant, comme il est de coutume de le faire avec un ami, et lui montra toutes les variétés de chants qu'il avait en sa demeure. Au terme de ces huit jours, le marchand de Bagdad tomba malade. Très inquiet pour son ami, le maître appela tous les médecins d'Egypte pour qu'ils examinent son hôte. Les médecins lui palpèrent le pouls, et observèrent son urine à plusieurs reprises, mais ne trouvèrent aucune maladie. Et puisqu' aucune affection physique n'était détectée, ils en déduisirent que le patient souffrait des affres de l'amour. Après avoir eu connaissance du diagnostic, le maître alla au chevet de son invité et lui demanda si la femme qu'il aimait était dans sa demeure. A cette question, le malade répondit en ces termes : « Montre-moi toutes les femmes de ta maison, et si d'aventure, parmi elles, je la vois, je te la montrerai ». Obéissant au souhait de son ami, il lui montra les chanteuses et les esclaves. Néanmoins aucune d'entre elles ne lui plût. Il lui montra ensuite toutes ses filles. Comme précédemment, le malade les écarta dans leur ensemble, et fut indifférent à leur égard. Or, dans sa maison, le maître avait une jeune fille de noble naissance dont il assurait, depuis fort longtemps, l'éducation afin de l'épouser. Il la montra enfin à son hôte. À sa vue, le malade dit : « Ma mort, tout comme ma vie, dépend de cette femme ! ». Pour sauver son ami, le maître de maison lui donna la noble jeune fille en mariage avec tous ses biens. Il lui donna de plus tous les présents qu'il lui aurait offerts s'il l'avait prise comme épouse. Tout cela achevé, ayant épousé la jeune femme et reçu les biens de cette dernière, les affaires faites, il retourna dans sa patrie. […]

NIZAMI ARUZI

LES QUATRE DISCOURS

1374

Anecdote 5[2191]

À la Cour d'Abu'l'Abbás Ma'mûn Khwarazmshah, Avicenne vit heureux dans un univers d'érudition et d'échanges incessants de savoirs. Toutefois, cette félicité est mise à mal lorsqu'un sultan voisin, Yamin al-Dawla Mahmûd, demande qu'il soit à son service. Avicenne refuse et se voit contraint de fuir. Il s'ensuit une longue fuite dans le désert et de nombreuses péripéties. Finalement, il arrive à Nishapur où il se cache dans l'anonymat aux fins d'échapper au sultan Mahmûd qui n'a de cesse de le chercher dans toutes les contrées voisines.

[…] Il y rencontra des gens qui cherchaient Avicenne… Alors, plein d'angoisse, il se réfugia en un lieu écarté où il passa plusieurs jours. De là, il se dirigea vers Gugan où Qâbûs régnait. C'était un grand souverain, protecteur des savants, et philosophe lui-même. Avicenne savait que dans cette ville il ne pourrait lui arriver malheur.

Quand il fut à Gurgan, il descendit dans un caravansérail où d'aventure, parmi ses voisins, il y avait un malade qu'il soigna et guérit. Puis il en soigna un autre et le guérit aussi. Les gens se mirent à lui apporter chaque matin leurs urines. Il les examinait, et pour cela, prélevait un salaire. Son pécule augmentait de jour en jour.

Ainsi passa quelque temps, lorsqu'un des proches de Qâbus ibn Washmgir, souverain de Gurgan, tomba malade. Les médecins se mirent à le soigner, déployant tout leur zèle à cet effet, mais rien ne venait à bout du mal. Qâbûs en était profondément affligé quand un de ses serviteurs lui apprit qu'à tel caravansérail était descendu un jeune homme très savant en médecine, à la main particulièrement heureuse, et que plusieurs personnes avaient par ses soins retrouvé la santé.

Qâbûs donna cet ordre : « Allez le chercher et conduisez-le au chevet du malade pour qu'il le soigne, car telle main est plus heureuse que telle autre. »

On alla donc quérir Avicenne que l'on amena près du patient. Avicenne vit que le malade était un jeune homme dont le beau visage était marqué de douleur et dont le corps harmonieux était amaigri de souffrance. S'étant assis, il lui tâta le pouls et demanda ses urines qu'il examina. Alors, il déclara : « Il me faut un homme qui connaisse tous les

[2191] Texte établi d'après Nizami Aruzi, *Les Quatre discours*, éd. Isabelle de Gastines, Paris, G.-P. Maisonneuve et Larose, 1968, p. 145-148. À titre documentaire, a également été consultée l'édition suivante : *The Chahár Maqála (« Four Discourses ») of Nizámí-I-'Arúdí of Samarqand*, éd. Mírzá Muhammad et Edward G. Browne, Londres, Luzac, 1921, p. 87-90.

quartiers et toutes les maisons de Gurgan ». On lui dit : « Le voici ! » en amenant l'homme.

Avicenne posa la main sur le pouls du malade et dit à cet homme de nommer tous les quartiers et toutes les rues de Gurgan.

Il commença donc à les énumérer et nomma un quartier à la mention duquel le pouls se mit à battre étrangement vite. « Nomme les rues de ce quartier » dit Avicenne. L'homme obéit et vint à citer le nom d'une rue qui fit à nouveau battre le pouls du malade.

Avicenne reprit : « Il me faut une personne connaissant toutes les maisons de cette rue ». On la lui amena et elle se mit à énumérer les diverses habitations jusqu'à l'une d'elles qui fit battre de nouveau le pouls du malade.

« Maintenant, dit Avicenne, j'ai besoin de quelqu'un qui connaisse tous les gens de cette maison et puisse les nommer ». On lui amena l'homme en question, qui se mit à dire les noms, jusqu'à celui qui fit de même battre le pouls du malade.

Alors Avicenne déclara son travail terminé, et se tournant vers les hommes de confiance de Qâbûs, il leur dit : « Ce jeune homme est amoureux d'une jeune fille portant tel nom ; elle habite dans tel quartier, telle rue, telle maison. Le remède à son mal est l'union à cette jeune fille ; le seul traitement à prescrire, c'est qu'il la voie ». Cependant, le malade avait prêté l'oreille et entendu tout ce qu'Avicenne venait de dire. De confusion il cachait sa tête sous sa couverture. Après enquête, la réalité s'avéra telle qu'Avicenne l'avait annoncée.

On rapporta cette affaire à Qâbûs qui en fut profondément étonné et dit : « Amenez-le moi ! ». C'est ainsi qu'Avicenne fut introduit chez Qâbûs. Or Qâbûs possédait le portrait d'Avicenne que le sultan lui avait envoyé. « Es-tu Avicenne ? » lui demanda-t-il lorsqu'il fut en sa présence.

« Oui, Auguste Sire ».

Alors Qâbûs descendit de son trône, fit quelque pas à sa rencontre, l'embrassa, et s'assit avec lui sur un coussin devant le siège royal, le combla de faveurs et le questionna gracieusement en ces termes : « Que le très grand savant et l'éminent philosophe m'explique ce qui l'incita à prescrire ce traitement. – Lorsque j'eus examiné le pouls et les urines, répondit Avicenne, j'acquis la certitude que l'amour était cause de ce mal, et qu'à force de garder son secret, il en était arrivé à cet état de langueur. Si je l'avais interrogé, il ne m'aurait pas dit la vérité. Alors, je lui ai pris le pouls tandis qu'on énumérait devant lui les quartiers de la ville. Quand on cita celui de sa belle, l'amour le fit

tressaillir et altéra les battements de son pouls. Je compris que la jeune fille habitait ce quartier. J'en fis mentionner les rues, et le même trouble se produisit au nom de celle où résidait son amie. J'appris de la sorte le nom de cette rue. Puis j'en fis mentionner les maisons, et il réagit de même au nom de celle où habitait la jeune fille. Ainsi je connus le nom de la demeure. Enfin, je fis citer les noms de tous les habitants de cette demeure. Lorsqu'il entendit celui de l'aimée, il en fut profondément ému. Je devinai ainsi qui était l'objet de son amour. Alors je lui dis ma pensée, il ne put nier et avoua sa passion ».

Qâbûs se montra fort surpris de ce traitement et demeura perplexe. Certes il y avait lieu de l'être. Puis il dit : « Très grand et très illustre savant ! Ces jeunes gens sont mes neveux par ma sœur et cousins entre eux. Choisis un jour favorable pour que nous les unissions ». Avicenne choisit donc un moment propice. On célébra ce mariage et les amoureux furent unis. C'est ainsi que le jeune prince au beau visage fut délivré d'un mal qui l'avait conduit au seuil du trépas.

Qâbûs continua de traiter Avicenne de la plus obligeante façon. Puis Avicenne s'en fut à Revy où il devint ministre 'Ala' al-Dawla, ce qui est bien connu grâce à ses biographes.

1378

Attribué à Alexandre de Paris

LI ROMANZ D’ATHIS ET PROPHILIAS

1380

Athis et Prophilias, fils d'Evas, le Romain, et de Savis, l'Athénien, se lient d'une amitié profonde, et reçoivent l'un et l'autre une éducation physique et intellectuelle à Athènes. Néanmoins, Athis doit épouser la belle Cardyones. Craignant que cette union ne gâche leur amitié, Athis en parle à son ami Prophilias. Ce dernier le rassure et l'encourage à épouser la belle jeune femme. C'est alors qu'il la rencontre, et en tombe éperdument amoureux : « Prophilïas est el pales, /et regarde Cardïones. /Com plus l'esgarde, plus esprent,/ D'Amors quil navre duremant./ Amors le touche de son dart,/ Qui tot lo cors dedanz li art./ Amors l'estraint, et il tressaut,/Si refroidist et puis a chaut,/ Une altre ore est plus froiz que glace./ Ne li remaint color en face./Sopir fet d'ire et d'amor ;/ Li cors li tranble de dolor». Souffrances et débats intérieurs hantent la nuit blanche que vit à la suite Prophilias.

[…] A l'ostel vet Prophilias[2192],
Faut li li cuers, mout devint las.
Dedanz un lit se vet couchier ;
Tost li le boivre et le mangier ;
Ne puet dormir ne nuit ne jor,
Mue le sanc et la color.
Amors le met an grant destroit :
Sovant a chaud, sovant a froit.
Prophilias sovant sopire.
Teus maus lo tient qu'il n'ose dire ;
Il se leiroit ençois morir
Qu'il li osast cest plet gehir.
Amors l'engoisse mout formant,
Sovant li mue son talant. […]

Prophilias s'adonne à un grand soliloque, l'amour ne cesse de le faire souffrir dans sa chair.

[2192] Texte établi d'après *Li romanz d'Athis et Prophilias* (*L'Estoire d'Athenes*), éd. Alfons Hilka, Dresde, M. Niemeyer, Halle, 1912-1916, t. 1, p. 20-47. À titre documentaire, ont également été consultés les manuscrits et éditions qui suivent : Ms. Bibl. nat. Fr. 794, fol.108-109 ; *Première édition complète du Roman d'Athis et Prophilias*, selon le manuscrit quarante-six de la Bibliothèque royale de Stockholm, éd. M. Chrysostom Turka, Ann Arbor, Michigan University, 1974, p.11-18 ; *Li Romans d'Athis et Procelias*, édition du manuscrit 940 de la Bibliothèque municipale de Tours, éd. Marie-Madeleine Castellani, Paris, H. Champion, 2006, p. 156-162.

[…] Ci faut ; son conte Amors refraint,
El cuer lo toiche, et il se plaint.
Un sopir fet, si s'est pamez,
La color pert, toz est muez.
Sovant s'estant, el li se voltre,
Por un petit qu'il ne chiet oltre.
Quant il revient de pasmeison,
Lors li refet Amors son don.
Mes cest don tient il a si fort,
N'est gaires mandre de la mort.
Amors n'est pas deduiz ne jeus,
Einz est destrece, ardors et feus,
Qui mout sovant el cors li art.
Amors li a lencié son dart,
Freidir lo fet et eschaufer
Et tressallir et sospirer,
Sovant li remanbre celi
Que il ne puet metre an oubli. […]

Renfermant cette flamme impie au fond de son cœur, Prophilias tombe gravement malade.

Athis li est venuz devant,
Sor l'esponde s'asit plorant.
Doucemant l'a a reison mis,
Si li demande « Biaus amis,
Queus maus est ce qui vos destraint? »
Sovant le plore Athis et plaint.
Prophilias respont : « Par chaut
M'est cist maus pris, qui si m'asaut !
Antre voloir et esgarder
Me font sovant lo sanc muer.
Par tans en cui perdre la vie. »

Mes cil ne s’an aperçoit mie
Ne pas ne s’an donoit resgart
Que li maus fust de cele part.
Savis d’Athenes vint iriez.
Demanda li toz correciez,
Queus maus est ce et ou le prant,
Que leu le toiche plus sovant.
Cil li respont : « Je l’ai au cuer !
Ce sachiez bien qu’an nes un fuer
N’en cuit je ja avoir confort
Ne garison devant la mort. »
Sa main li toiche par lo cors,
Savis d’Athenes s’an ist fors;
Athis, son fil, a lui apele,
Si li a dite une novele:
« Cis hom se muert, sez tu por coi ? »
Cil li respont: « Je non, par foi.
Il ne m’an vialt dire le voir,
Ne je n’en puis la fin savoir.
Mes tant m’a dit : par chaut l’a pris. »
Mandent les mires del pais.
Et quant il furent asanblé,
Par tot le pous li ont tasté.
Onques n’i ot si saige mire
Qui verité an seust dire,
Queus maus ce est, de quel nature;
Trop en est la fisike oscure.
Li mire sont tuit departi.
Prophilias remest ensi,
Malades fu, et li jorz vint
Des noces faire a ces cui tint.
Huit jorz devant font li parant
Des noces l’aparoillemant.
Athis ont sa fame donnee ;

Mout richemant l’a espousee.
Les noces furent demanes;
Asez i ot de plusors mes.
Et quant li mangiers fu finez,
Athis s’an est premiers levez.
A son conpaignon vet tot droit
Errant au lit ou il gesoit.
Desor l’esponde s’est asis.
« Prophilias , dist il, amis,
Comant vos sanble de cest mal ? »
Cil li respont : « Ainz n’oï tal ;
Ja n’en cuit avoir garison
Ne mecine, se la mort non. »
Athis li a l’uevre contee
Com il a sa feme espousee
Et de la joie del pales ;
Mes il n’i anterra ja mes,
Tant qu’il lo voie respasser ;
Ne porroit mes joie mener.
Prophilias dist : « Ne puet estre. »
Athis li garda au pous destre,
Puis li a dit : « Mout mervoil
Que de cest mal ne truis consoil
Ne ne poons mire trover
Qui vos en saiche meciner.
Prophilias, mout te voi pale,
Et ta colors est morte et male ;
Chascun jor te voi anpirier :
Pires es tu hui que n’ieres hier.
Prophilias, car me jehis,
Biaus douz conpainz, » ce dist Athis,
« Queus maus ce est, car t’en descoevres!
Se pooie faire les oevres
Qui te fussent a savement,

Jes porquerroie isnelemant.
Queus maus est ce et queus lengors ?
Dont t'est venue iteus dolors?
Je t'an querroie garison,
Par toz les deus ou nous creon,
Se je pooie, volantiers ;
Ja ne seroit li plez si fiers.
Mout an voldroie oïr la some,
Car en cest mont n'a un seul home,
Mialz t'en porchaçast a garir,
Se le me voloies gehir,
Ainz iroie par mainte terre
La mecine cerchier et querre.
Qui sa plaie ne let veoir,
Comant puet garison avoir ?
Prophilias, car le me diz!
- Comant an seroie je fiz
Que tu ne m'an voussises mal ? »
Athis respont : « Ainz n'oi tal.
Je t'an plevis la moie foi,
Et par les deus an cui je croi,
Ainz t'en amerai plus formant
Et querrai medecinemant.
- Dirai le toi ? - Oïl. - Je n'os,
Nel ferai pas. - Donc es tu fos,
Se tu te viaus lessier morir
De ce don tu te puez garir.
- Tu m'an puez bien doner santé!
- Por quel m'as tu donc tant celé?
- Je nel t'osoie ancore dire.
-Trop as enduré cest martire.
- Ancore m'est mout del dire grief »
Del covertor cuevre son chief.
Trois foiz se pasme de dolor,

Ne se puet mes tenir de plor.
Athis le dresce contre mont,
Les ialz li beise et puis le front,
Puis li a dit : « Gehis le moi !
Par cele amor que j'ai a toi,
Je ne t'an voldrai se mialz non
Et t'an querré droite poison. »
Prohilias giete un soupir:
« Mout est cist plez griés a gehir ;
Ne sai con jel die ne les ;
Maus est avant et pire.
Ce poise moi que j'en parlé,
Mout me repant quel comencé,
Mialz me volsisse estre teuz.
Mes quant cis plez est tant meuz,
Je nel puis mes longues celer.
Porrai je foi an toi trover,
Que tu ne m'an vousisses pis ?
- Oïl, par foi le te plevis.
- Tu quenuis bien la medecine
Et chascun jor voiz la racine
Qui me garroit a poi de peinne ;
Mes la fisique an est vileinne
Ancontre toi qui me requiers. »
Athis respont : « Biaus amis chiers,
Est ce por fame? - Oïl amis,
Miaudre m'est morz que estre vis.
-Comant a non ? - Cardiones »
A cest mot s'est pasmez apres. […]

Après l'aveu difficile de son ami, Athis découvre enfin la cause de son mal. Déchiré entre son serment d'amitié et son serment d'amour, il décide que le jour, il sera l'époux de Cardiones, et que la nuit, son ami prendra secrètement sa place dans le lit

nuptial. Grâce à ce subterfuge connu seulement des deux compagnons, Prophilias guérit bientôt : *« Prophilïas fu toz gariz, / car il ot mout de ses deliz»*.

1388

Djalâl al-Dîn Rûmî

LE MESNEVI

1390

La Belle servante[2193]

Il était une fois un sultan, maître de la foi et du monde. Parti pour chasser, il s'éloigna de son palais et, sur son chemin, croisa une jeune esclave. En un instant, il devint lui-même un esclave. Il acheta cette servante et la ramena à son palais afin de décorer sa chambre de cette beauté. Mais, aussitôt, la servante tomba malade.

Il en va toujours ainsi ! On trouve la cruche mais il n'y a pas d'eau. Et quand on trouve de l'eau, la cruche est cassée ! Quand on trouve un âne, impossible de trouver une selle. Quand enfin on trouve la selle, l'âne a été dévoré par le loup.

Le sultan réunit tous ses médecins et leur dit :

« Je suis triste, elle seule pourra remédier à mon chagrin. Celui d'entre vous qui parviendra à guérir l'âme de mon âme pourra profiter de mes trésors. »

Les médecins lui répondirent :

« Nous te promettons de faire le nécessaire. Chacun de nous est comme le messie de ce monde. Nous connaissons la pommade qui convient aux blessures du cœur. »

En disant cela, les médecins avaient fait fi de la volonté divine. Car oublier de dire « Inch Allah ! » rend l'homme impuissant. Les médecins essayèrent de nombreuses thérapies mais aucune ne fut efficace. Chaque jour, la belle servante dépérissait un peu plus et les larmes du sultan se transformaient en ruisseau.

Chacun des remèdes essayés donnait le résultat inverse de l'effet escompté. Le sultan, constatant l'impuissance de ses médecins, se rendit à la mosquée. Il se prosterna devant le Mihrab et inonda le sol de ses pleurs. Il rendit grâce à Dieu et lui dit :

« Tu as toujours subvenu à mes besoins et moi, j'ai commis l'erreur de m'adresser à un autre que toi. Pardonne-moi ! »

Cette prière sincère fit déborder l'océan de faveurs divines, et le sultan, les yeux pleins de larmes, tomba dans un profond sommeil. Dans son rêve, il vit un vieillard qui lui disait :

« Ô sultan ! tes vœux sont exaucés ! Demain tu recevras la visite d'un étranger. C'est un homme juste et digne de confiance. C'est également un bon médecin. Il y a une sagesse dans ses remèdes et sa sagesse provient du pouvoir de Dieu. »

[2193] Texte établi d'après Djalâl al-Dîn Rumî, *Le Mesnevi : 150 contes soufis,* éd. Ahmed Kudsî Erguner et Pierre Maniez, Paris, Albin Michel, 1988, p.15-19.

À son réveil, le sultan fut rempli de joie et il s'installa à sa fenêtre pour attendre le moment où son rêve se réaliserait. Il vit bientôt arriver un homme éblouissant comme le soleil dans l'ombre.

C'était bien le visage dont il avait rêvé. Il accueillit l'étranger comme un vizir et deux océans d'amour se rejoignirent. Le maître de maison et son hôte devinrent amis et le sultan dit :

« Ma véritable bien-aimée, c'était toi et non pas cette servante. Dans ce bas monde, il faut tenter une entreprise pour qu'une autre se réalise. Je suis ton serviteur ! »

Ils s'embrassèrent et le sultan dit encore :

« La beauté de ton visage est une réponse à toute question ! »

Tout en lui racontant son histoire, il accompagna le vieux sage auprès de la servante malade. Le vieillard observa son teint, lui prit le pouls et décela tous les symptômes de la maladie. Puis, il dit :

« Les médecins qui t'ont soignée n'ont fait qu'aggraver ton état car ils n'ont pas étudié ton cœur. »

Il eut tôt fait de découvrir la cause de la maladie mais n'en souffla mot. Les maux du cœur sont aussi évidents que ceux de la vésicule. Quand le bois brûle, cela se sent. Et notre médecin comprit rapidement que ce n'était pas le corps de la servante qui était affecté mais son cœur.

Mais, quel que soit le moyen par lequel on tente de décrire l'état d'un amoureux, on se trouve aussi démuni qu'un muet. Oui ! notre langue est fort habile à faire des commentaires mais l'amour sans commentaire est encore plus beau. Dans son ambition de décrire l'amour, la raison se trouve comme un âne, allongé de tout son long dans la boue. Car le témoin du soleil, c'est le soleil lui-même.

Le vieux sage demanda au sultan de faire sortir tous les occupants du palais, étrangers et amis.

« Je veux, dit-il, que personne ne puisse écouter aux portes car j'ai des questions à poser à la malade. »

La servante et le vieillard se retrouvèrent donc seuls dans le palais du sultan. Le vieil homme commença à l'interroger avec beaucoup de douceur :

« D'où viens-tu ? Tu n'es pas sans savoir que chaque région a des méthodes curatives qui lui sont propres. Y a-t-il dans ton pays des parents qui te restent ? Des voisins, des gens que tu aimes ? »

Et, tout en lui posant des questions sur son passé, il continuait à lui tâter le pouls.

Si quelqu'un s'est mis une épine dans le pied, il le pose sur son genou et tente de l'ôter par tous les moyens. Si une épine dans le pied cause tant de souffrance, que dire d'une épine dans le cœur ! Si une épine vient se planter sous la queue d'un âne, celui-ci se met à braire en croyant que ses cris vont ôter l'épine alors que ce qu'il lui faut, c'est un homme intelligent qui le soulage.

Ainsi, notre talentueux médecin prêtait grande attention au pouls de la malade à chacune des questions qu'il lui posait. Il lui demanda quelles étaient les villes où elle avait séjourné en quittant son pays, quelles étaient les personnes avec qui elle vivait et prenait ses repas. Le pouls resta inchangé jusqu'au moment où il mentionna la ville de Samarcande. Il constata une soudaine accélération. Les joues de la malade, qui jusqu'alors étaient fort pâles, se mirent à rosir. La servante lui révéla alors que la cause de ses tourments était un bijoutier de Samarcande qui habitait son quartier lorsqu'elle avait séjourné dans cette ville.

Le médecin lui dit alors :

« Ne t'inquiète plus, j'ai compris la raison de ta maladie et j'ai ce qu'il faut pour te guérir. Que ton cœur malade redevienne joyeux ! Mais ne révèle à personne ton secret, pas même au sultan. »

Puis il alla rejoindre le sultan, lui exposa la situation et lui dit :

« Il faut que nous fassions venir cette personne, que tu l'invites personnellement. Nul doute qu'il ne soit ravi d'une telle invitation, surtout si tu lui fais parvenir en présent des vêtements décorés d'or et d'argent. »

Le sultan s'empressa d'envoyer quelques-uns de ses serviteurs en messagers auprès du bijoutier de Samarcande. Lorsqu'ils parvinrent à destination, ils allèrent voir le bijoutier et lui dirent :

« Ô homme de talent ! Ton nom est célèbre partout ! Et notre sultan désire te confier le poste de bijoutier de son palais. Il t'envoie des vêtements, de l'or et de l'argent. Si tu viens, tu seras protégé. »

À la vue des présents qui lui étaient faits, le bijoutier, sans l'ombre d'une hésitation, prit le chemin du palais, le cœur rempli de joie. Il quitta son pays, abandonnant ses enfants et sa famille, rêvant de richesses. Mais l'ange de la mort lui disait à l'oreille :

« Va ! Peut-être crois-tu pouvoir emporter ce dont tu rêves dans l'au-delà ! »

À son arrivée, le bijoutier fut introduit auprès du sultan. Celui-ci lui fit beaucoup d'honneur et lui confia la garde de tous ses trésors. Le vieux médecin demanda alors au sultan d'unir le bijoutier à la belle servante afin que le feu de sa nostalgie s'éteigne par le

jus de l'union. Durant six mois, le bijoutier et la belle servante vécurent dans le plaisir et dans la joie. La malade guérissait et embellissait chaque jour.

Un jour, le médecin prépara une décoction pour que le bijoutier devienne malade. Et, sous l'effet de sa maladie, ce dernier perdit toute sa beauté. Ses joues se ternirent et le cœur de la belle servante se refroidit à son égard. Son amour pour lui s'amenuisa ainsi jusqu'à disparaître complètement.

Quand l'amour tient aux couleurs ou aux parfums, ce n'est pas de l'amour, c'est une honte. Ses plus belles plumes, pour le paon, sont des ennemies. Le renard qui va librement perd la vie à cause de sa queue. L'éléphant perd la sienne pour un peu d'ivoire.

Le bijoutier disait :

« Un chasseur a fait couler mon sang, comme si j'étais une gazelle et qu'il voulait prendre mon musc. Que celui qui a fait cela ne croie pas que je resterai sans me venger. »

Il rendit l'âme et la servante fut délivrée des tourments de l'amour. Mais l'amour de l'éphémère n'est pas l'amour.

Philippe de Rémi

JEHAN ET BLONDE

1396

Jehan, fils aîné d'un chevalier français endetté et d'une mère vieillissante, décide, aux fins de ne pas dilapider la fortune paternelle et de gagner son bien, de partir en Angleterre. Là, il entre au service du comte d'Oxford comme écuyer, et bientôt sous les instances du comte et de la comtesse, est mandé au service de leur fille Blonde. Frappé par l'admirable beauté de la demoiselle, Jehan s'éprend violemment d'elle : « Ses affaires mout bien alast,/Mais amours li mua son siege,/Plus court le tint que leu a piege./Onques n'en souffrist tant Tristans/Comme il fist en un peu de tans. »

[…] Or a Jehans d'Amours un saing[2194],
Ce fu son premerain gaaing,
Sur un lit se prent a complaindre
D'Amours qui li fait couleur taindre.
« A las ! dist il, dont puet venir
Che que je ne me puis tenir
En mon sens si com je soloie ?
Or voi ge bien que je foloie
Quant par deus fois m'a ja repris
Madame pour qui je suis pris.
Et Dix ! ai ge son malvais gré
Quant je ne le servi a gré ?
Je quic c'oïl. A moi que monte
Que mes cueurs mes iex a ce donte
Qu'il ne se poeent garder
De li folement esgarder ?
Enn'est ele pas ma pareille ?
Est che Amours qui me dourdelle ?
Amours ? nenil, ains est haïne
Dont mi oel m'ont donné estrine.
Mi oel ? donques sui ge traïs.
Quant je de ciaus sui envais
Qui me deussent foi porter.

[2194] Texte établi d'après Philippe de Rémi, *Jehan et Blonde, roman du XIIIe siècle de Philippe de Rémi*, éd. Sylvie Lécuyer, Paris, H. Champion, 1984, p.41-49. À titre documentaire, a également été consulté le ms. Bibl.nat.Fr.1588, fol.60b-62b.

De traïson les puis rester,
Car traï m’ont si soutilment
Que j’en arai le mort briement,
Car en tel liu ai mis mon cuer
Que ja pour morir a nul fuer
N’en jehirai mot de ma bouce ;
Ainsi suis navrés d’une entouche
Qui bien est avoec mi contraire,
Car si me set m’entouche atraire,
Qu’ele m’ocist, et si me plaist,
Ne ne voel que ja mais me laist.
Mix aim morir que repentir
Des max qu’il me convient sentir.
Se morir m’estuet pour ma dame,
Je crois bien que Dix metra m’ame
En paradis, o les martirs,
Car je serai d’Amours martyrs.
Las ! se je tant fiare peusse
Que tant de contenance eusse
Que je la peusse servir.
Bien m’en deusse a tant tenir.
Enne suis ge o li cascun jor
En jeu, en feste, et en sejour ?
Enne sui ge en sa compaignie ?
Que voel je plus ? Certes, folie.
Fortune a envie de moi,
Si me voet mettre en tel conroy
Que je perde çou que j’ai d’aise,
Et faire morir a malaise.
Se la contesse s’aperçoit,
Ne li quens, que ainsi me soit,
N’ele aussi qui je doi servir,
Mal porai lour gré desservir.
Il me tenront a fol musart,

Si me baniront sur le hart,
Et bien sai qu'il n'en poront mais,
Car si folement n'ama mais
Nus home comme je voel amer.
Et bien me doi pour fol clamer,
Qui aimme en lieu dont ja nus biens
Ne me devra venir pour riens.
Se li rois n'avoit point de fame,
Il penroit volentiers ma dame,
Car contesse ert de Senefort.
Je n'avrai pas vaillant tant fort
Comme ele avra de deniers d'or ;
Et s'ele n'avoit nul tresor
Fors que sans plus sa grant biauté,
Si seroit une roiauté
A son aferant trop petite,
Car je voi à Dix a eslite
Li a donné tant en un mont
Çou que les autres par le mont
Ont par raison et par mesure.
Oncques ne s'en mesla nature,
Dix meisme la mist en fourme.
De toute biauté a la forme.
Mar vi sa forme si fourmee,
Car la mors m'en sera donee.
Or n'i a mais fors del souffrir
Tant com vie porai souffrir,
Et quant la mort venra, si vaigne,
Je n'en puis faire autre bargaigne. »
En tele balance est Jehans.
Quant ont eut mengié par leans
Et il eurent lour mains lavees,
Si se sont les dames levees,
Puis vont en leur cambres seoir ;

Mais Blonde va Jehan veoir.
Elle le trouva sur un lit.
Mais si tost com Jehans le vit,
En peu d'eure se fu dreciés.
« Jehan, estes vous mout bleciés ?
Fait ele, comment vous est il ?
- Certes, dame, fait il, oïl.
Ne sai comen fui atrapés,
Je me suis dusk'a l'os colpés,
Mais ne me caut de cele plaie ;
Je croi c'autre maladie aie,
Car trestous descoragiés sui,
Ne pauc mengier ne hier ne hui ;
Si senc a mon cuer grant contraire
Que ne sais que je doie faire.
- Certes, Jehan, de çou me poise,
Fait Blonde, qui mou fu cortoise ;
De viandes bien vous gardés
Et vostre voloir demandés
Tant que vous serés bien garis.
- Dame, dist Jehans, grant mercis. »
Puis dist entre ses dens souef :
« Dame, vous en portés la clef
De ma vie et de ma santé
Dont je suis en tel orfenté. »
Mais Blonde n'oi pas ces mos,
Car entre ses dens les tint clos.
Atant a pris congié a lui
Cele pour qui il a anui,
Puis s'est issue de la chambre.
Mais cil a cui doelent li membre
La convoie de sa veue
Tant qu'ele est de la cambre issue.
Et quant la parois les depart

Et dessoivre de son esgart,
Pasmés est cheus sur le lit
Si ke ses garçons qui le vit
Cuide qu'il se doive morir.
Mais a chief de piece un souspir
Jeta du cuer, de mout parfont.
Atant dames venues sont,
Que Blonde ot a li envoiies,
De lui servir apparillies.
D'un capon atorné mout bel
De chieres herbes au caudel
Li cuidierent faire mengier,
Mais ainc ne s'en peut aengier,
Dont as dames pesa forment.
Blonde le disent erroment,
Que Jehans ne puet mengier mes.
Certes, fait ele, n'en puis mes.
Mout m'anuie sa maladie,
Car mervelles bien m'a servie. »
Et Jehans, qui Amours demainne,
Fu et jor et nuit en tel paine
Que sur piés mais ester ne puet.
De tout achoucier li estuet.
Tant est ses cuers en grant malaise
Qu'il ne voit cose qui li plaise.
Amours si cruelement l'assaut
Que ore a froit et ore a chaut.
Une heure pense, autre se plaint,
Amors li fait faire tor maint.
Petit mengue, petit dort,
Petit espoire de confort,
Petit mais son afaire prise,
Petit cuide avoir de s'emprise,
Petite prise mais son afaire,

Petit cuide mais son bon faire.
Ne puet mengier vin ne viande.
Fors quant sa dame li commande.
Tant come ele les lui se tient
Tant un peu de joie li vient,
Et quant ele s'en est tournee,
S'est sa joie en dolor tournee.
Li quens et o li la contesse
Oïrent conter sa destrece,
Dont il ne furent mie lié.
Veoir le vont mout courecié,
Se li demandent qu'il a
Mais il mie dit ne leur a
Tout le voir de sa maladie.
Sans plus li dist que son cuer lie
Ne sait quel goute que il sent,
Qui mout le destraint durement.
Li quens son fusessien mande,
Si li prie et si li commande
Qu'il de li garde preist
Et en garison le meist.
Li maistres dist que bonement
Fera le sien commandement ;
Puis li taste, qu'il n'i arreste,
Au pous du bras, puis li arreste,
Puis a regardee s'orine,
Mais il ne set, s'il n'adevine,
Nule riens de sa maladie,
Ains dist qu'il ne s'i connoist mie.
Atant se patirent de lui
Cil qui de son mal ont anui,
Et il demoura en son lit
U il avoit peu de delit.
En tel paine fu cinc semaines.

Tant eut de torment et de paine
Qu'il n'eut fors le cuir et les os ;
A paine fourme mais ses mos.
Il n'atent mais fors que la mort
Dont ja ne cuide avoir confort.
Blonde, qui en tel point le voit,
Se mervelle mout que ce doit,
Qu'ele ne voit fisiciien
Qui sace de son garir rien.
Un jour li souvint du regart
Dont ele le tint a musart,
Le jour que il ses dois trencha
Quant de son penser l'estança.
Aprés çou s'est aperceue
Que quant devant li est venue,
Si volentiers vers li esgarde
Que d'autre rien ne se prent garde.
Pour che, se d'amour riens seust,
Sa maladie conneust.
Ne pourquant un petit s'avise
Qu'il ait en lui s'entente mise,
Mais ne quide pas que d'amors
Puis nus souffrir si grans dolors,
Si est en mout grant de savoir
Quel maladie il puet avoir.
Un jour le vint seule veoir
Et dessur s'esponde seoir,
Et il du pooir que il a
Mout durement la bien viegna.
« Jehan, fait ele, biaus amis,
Car me dites qui vous a mis
En tel point com je chi vous voi.
Savoir le voel, dites le moi.
Par cele foy que me devés

Vous pri que ne le me celés.
Dites le moi hardiement,
Car je vous creant loialment,
Se garison querre vous puis,
Ja malades ne serés puis ».
Quant Jehans oï la raison
Qu'ele li querroit garison
Se ele en avoit le pooir,
Un peu li revint de pooir,
Car il set bien, s'il li plaisoit,
Encor garison li querroit,
Mais si grant doute a de falir
Dusk'au dire n'ose salir,
Ains dist : « Grant mercis, dame douce,
Mout est vostre parole douce ;
Mais sachiés que je ne voi voie,
Par coi de cest mal garir doie,
Ne tant n'ai hardement ne sens
Que j'osaisse dire en nul sens
Quele seroit la medecine
Qui m'osteroit ceste gesine.
Non pourquant medecine i a ;
Se il plaisoit a tele i a
Qu'ele me volsist racheter,
Bien me poroit de mal jeter,
Mais ja dire ne l'oserai,
Par fol sens mort en recevrai.
- Jehans, biaus amis, non ferés.
Vostre afaire me jehirés.
Ainc mais ne vous priai de rien,
Or vous pri de çou pour vo bien :
Dites moi vostre maladie,
Et je vous jur dessur ma vie
Que je metrai au garir paine

Se je sa quec max vous demaine.
- Ferés, dame ? - Oïl, vraiement ;
Mais or dites delivrement.
- Dame, je n'os. Si ferés voir.
- En toutes fins le voel savoir.
-Volés, dame ? Et vous le sarés :
C'est pour vous que je sui navrés. »
Aussi tost comme il ot çou dit,
Se pasme sans plus lonc respit.
Grant piece fu en pamissons.
Or set Blonde les occoisons
De son mal et de son mehaing.
Bien voit, s'ele tient en desdaing
Par parole che qu'il li dit,
Qu'il en morra sans nul respit,
Si commence a penser comment
Il avra de mort sauvement.
Entre ses beles mains le tint
Tant que de pamisons revint ;
Dont commença a souspirer.
Vers mort le convenist tirer
S'un petit eust atendu
Qu'ele riens n'eust respondu.
Mais ele li a dit : « Amis,
Puis que pour moi vous estes mis
En si grant peril com de mort,
Je vous en voel donner confort.
Mais or soiiés bien apensés,
Et tost de revenir pensés,
Car si tost com garis serés,
Sachiés, mes bons amis serés.
- Serai, dame, dites vous voir ?
- Oïl, amis, sachiés de voir.
- Certes, dame, dont garrai gié,

Autre max ne m'avoit touchié.
- Or mengiés dont, biaus dous amis,
Ensi soit vos cuers en pais mis.
-Dame, vostre plaisir ferai.
Quant il vous plaist je mengerai ».
Adont s'en est Blonde tornee,
Mais assés tost fu retournee.
A mengier aporter li fist
Et Jehans au mengier se prist.
Quant Jehans oï le confort
Par coi il a respit de mort,
En peu de tans fu tous garis.
N'en fu mie li quens maris ;
La contesse et l'autre maisnie
En fu mout tres durement lie ;
Et Blonde biau sanlant li fist
Par coi tost en santé le mist.
Devans les uit jors fu levés. […]

Une fois Jehan rétabli, Blonde va se dédire de sa promesse. Ce dernier sera à nouveau en proie à un mal dévastateur. Heureusement, la belle pucelle, elle-même touchée par les flèches d'amour, le sauve par un baiser. Elle ne reniera plus son serment : « Aprés le confort de s'amie,/Santés ne li demoura mie,/Ains li revint grant aleure,/ Car Blonde souvent l'asseure/De çou qu'ele li eut couvent ».

GESTA ROMANORUM

Des histoires romaines

De modo tentationis et peritia[2195].

ARGUMENTUM.

Opinio perversa amici sermone et oratione facile removetur et extinguitur. Est et id certe summi et boni viri de omnibus ita curam agere, pro facultate, ut alios re, alios consilio juvet. In quorum postremo multi peccant, consulendi et praedicandi munus diffugientes[2196].

CAP.XL.

Legitur, ut dicit Macrobius : quod erat quidam miles qui habuit uxorem suam suspectam, quod plus alium dilexit quam ipsum, propter aliqua audita et visa : saepius quaesivit ab uxore si verum esset. Illa simpliciter negavit, quod multum alium praeter ipsum intantum dilexit. Miles dictis ejus non aequievit, sed quendam clericum peritum adiit : et cum eo convenit ut de hac re veritatem et ei ostenderet. Qui ait : « Hoc non potero tentare, nisi dominam viderem, et cum ea confabularem. » Et ille : « Rogo te cum affectu, ut hodie mecum cibum gustes : et ego te cum uxore mea collocabo. » Clericus autem accessit ad domum militis, hora prandii venit, juxta dominam est collocatus. Finito prandio, clericus incepit cum domina de divenis negotiis habere colloquia. Hoc facto clericus manum dominae accepit : et pulsum suum tetigit. Deinde sermonem de eo fecit, cum quo erat scandalizata et vehementer suspecta : statim prae gaudio pulsus incepit velociter moveri et calefieri quandiu sermonem de eo traxit. Clericus hoc percipiens sermonem incepit de viro suo habere : et pulsus statim ab omni motu ex calore cessabat : ex hoc percipit clericus. Quod alium dilexit, scilicet de quo erat scandalizata plusquam proprium virum : et sic miles per clericum ac rei veritatem pervenit.

[2195] Texte latin établi d'après *Gesta Romanorum*, 60, Cambridge Mass., Omnysis, 1990, [sans pagination]. Reprod. de l'éd. de Louvain, Johannes de Westphalia, 1480 ; *Gesta Romanorum*, 60, Lyon, Haeredes Jacobi Juntae, 1555, p.153-155.

[2196] Variante de l'édition de 1555.

Sensus moralis.

CHARISSIMI : Miles est Christus filius Dei qui pro nobis pugnavit contra diabolum et victoriam obtinuit. Uxor est anima sibi per baptismum conjuncta. [Ore responsabo][2197] te mihi in fide. Sed uxor ista saepissime plus alium diligit, quam virum suum. Id est Deum : et hoc satis bene poterit experiri et probari, in istis diebus. Si quis loquatur sicut faciunt viri ecclesiastici verbum Dei praedicando, salutem animae pronuntiando, statim a multis odiosus erit : et quicquid dixerit pro taedio et desolatione habebunt. Et quare ? Quia pulsus cordis praeponit amorem, id est delectationem carnis : et mundi ante Dei amorem contra sacram scripturam, quae dicit : « Ante, omnia Deum diligere debes. » Sed si aliqua de mundi vanitatibus inceperint dicere, statim jucundi et laeti sunt, et tempus breve videtur.

[2197] Dans les deux éditions consultées, le passage est difficilement identifiable, il a été restitué grâce au sens interne du texte latin.

De l’exposition et de la connaissance du désir.

ARGUMENT.

Le sentiment de perversité est facilement dispersé et détruit par la conversation et la discussion avec un ami. Il est certain que les hommes souverainement bons s’occupent des intérêts de tous, de sorte, qu’en vertu de leurs compétences, ils aident les uns par leurs actes, les autres par leurs conseils. Mais, parmi eux, beaucoup, en définitive, se trompent, car ils se dispersent dans leur charge de conseils et de prédications.

CHAPITRE XL.

On lit chez Macrobe qu’un soldat avait des soupçons sur son épouse, car à l’écouter et à la voir, elle semblait lui préférer un autre homme. Il sollicita très régulièrement sa femme pour savoir si ses soupçons étaient fondés. Cette dernière protesta simplement en déclarant qu’elle l’aimait bien plus intensément que son rival supposé. Le soldat n’accorda cependant aucun crédit aux propos de son épouse. Il s’adressa à un clerc expérimenté et se mit d’accord avec lui pour qu’il perce la vérité et l’expose au grand jour. Le clerc lui dit : « Je ne pourrai pas examiner correctement la maîtresse de maison, si je ne la vois pas et si je ne m’entretiens pas avec elle ». Le soldat lui répondit : « Je te prie, avec affection, de venir aujourd’hui partager mon repas, je te placerai aux côtés de ma femme ». Le clerc se dirigea donc vers la maison du soldat, arriva à l’heure du déjeuner et se plaça aux côtés de la maîtresse de maison. Une fois le repas achevé, le clerc s’entretint de choses et d’autres avec elle. Tout en conversant, il lui prit la main et tâta son pouls. Puis, il lui parla de cet homme, qu’elle aimait et dont elle s’était violemment éprise. Immédiatement, en raison de sa joie, le pouls commença à s’agiter avec vigueur et, excité par ce discours, à s’échauffer. Observant cela, le clerc se mit à discuter avec elle de son mari, aussitôt son pouls devint régulier et se refroidit. Le clerc conclut de cet examen que la maîtresse de maison était beaucoup plus attachée à l’autre homme qu’à son propre mari. Le soldat put ainsi percer la vérité grâce au clerc.

La morale de l'histoire.

Fils de notre très cher Dieu, le Christ est le soldat qui se battit pour nous contre le Diable et qui obtint la victoire. L'âme est son épouse par le baptême. Par ma bouche, je te répondrai de ma foi. Mais cette épouse infidèle, l'âme, aime plus souvent ailleurs que son propre et loyal mari, à savoir Dieu. On peut assez bien l'expérimenter et l'éprouver en quelques jours. Si on parle comme le font les ecclésiastiques, en prêchant la parole de Dieu, et en postulant pour le salut de l'âme, on sera aussitôt haï par le plus grand nombre. On dit que c'est parce que les hommes éprouvent de l'aversion et du dégoût pour cela. Et pourquoi ? Parce que le pouls du cœur manifeste l'amour, c'est-à-dire la délectation de la chair. L'âme préfère l'amour du monde avant celui de Dieu, contrairement à ce que déclare l'écriture sainte : « Tu dois chérir Dieu avant toute chose ». En effet, si on commence à parler des vanités du monde, les hommes sont aussitôt charmés et heureux, et le temps leur paraît plus véloce.

Giovanni Boccace

LE DÉCAMÉRON

1414

Il conte d'Anguersa, falsamente accusato, va in essilio ; lascia due soi figliuoli in diversi luoghi in Inghilterra ; e egli, sconosciuto tornando di Scozia, lor truova in buono stato ; va come ragazzo nello essercito del re di Francia, e riconosciuto innocente è nel primo sato ritornato[2198].

[…] Violante, chiamata Giannetta, con la gentil donna in Londra venne crescendo e in anni e in persona e in bellezza e in tanta grazia e della donna e del marito di lei di ciascuno altro della casa e di chiunque la conoscea, che era a vedere maravigliosa coa ; né alcuno era che a' suoi costumi e alle sue maniere riguardasse, che lei non dicesse dovere esser degna d'ogni grandissimo bene e onore. Per la qual cosa la gentil donna che lei dal padre ricevuta avea, senza aver mai potuto sapere chi egli si fosse altramenti che da lui udito avesse, s'era proposta di doverla onorevolmente, secondo la condizione della quale stimava che fosse, maritare. Ma Idio, giusto riguardatore degli altrui meriti, lei nobile femina conoscendo e senza colpa penitenzia portar dell'altrui peccato, altramente dispose : e acciò che a mano di vile uomo la gentil giovane non venisse, si dee credere che quello che avvenne Egli per sua benignità permettesse. Aveva la gentil donna, con la quale la Giannetta dimorava, un solo figliuolo del suo marito, il quale e essa e'l padre sommamente amavano, sì perché figliuolo era e sì ancora perché per vertù e per meriti il valeva, come colui che più che altro e costumato e valoroso e pro'e bello della persona era. Il quale, avendo forse sei anni più che la Giannetta e lei veggendo bellissima e graziosa, sì forte de lei s'innamorò, che più avanti di lei non vedea. E per ciò che egli imaginava lei di bassa condizion dovere essere, non solamente non ardiva addomandarla al padre e alla madre per moglie, ma, temendo non fosse ripreso che bassamente si fosse a amar messo, quanto poteva il suo amore teneva nascoso ; per la qual cosa troppo più che se palesato l'avesse lo stimolava. Laonde avvenne che per soverchio di noia egli in infermò, e gravemente ; alla cura del quale essendo più medici richesti e avendo un segno e altro guardato di lui e non potendo la sua infermità tanto conoscere, tutti comunemente si disperavano della sua salute. Di che il padre e la madre del giovane portavano sì gran dolor e malinconia, che maggiore non si saria potuta portare : e più volte con pietosi prieghi il domandavano della cagione del suo male, a'quali o sospiri per riposta dava o che tutto si sentia consumare. Avvenne un giorno che, sedendosi appresso di lui un medico assai giovane ma in iscienza profondo molto e lui per lo braccio tenendo in quella

[2198]Texte italien établi d'après Giovanni Boccace, *Decameron*, II, 8, éd. Vittore Branca, Milan, Arnoldo Mondadori, 1985, p. 182-187.

parte dove essi cercano il polso, la Giannetta, la quale, per rispetto della madre di lui, lui sollecitamente serviva, per alcuna cagione entrò nella camera nella quale il giovane giacea. La quale come il giovane vide, senza alcuna parola o atto fare, sentì con più forza nel cuore l'amoroso ardore, per che il polso più forte cominciò a battergli che l'usato : il che il medico sentì incontanente e maravigliossi, e stette cheto per vedere quanto questo battimento dovesse durare. Come la Giannetta uscì della camera, e il battimento ristette : per che parte parve al medico avere della cagione della infermità del giovane ; e stato alquanto, quasi d'alcuna cosa volesse la Giannetta adomandare, sempre tenendo per lo braccio lo'nfermo, la si fé chiamare, al quale ella vene incontanente : né prima nella camera entrò che 'l battimento del polso ritornò al giovane e lei partita cessò. Laonde, parendo al medico avere assai piene certeza, levatosi e tratti da parte il padre e la madre del giovane, disse loro : « La sanità del vostro figliuolo non è nell'aiuto de'medici, ma nelle mani della Giannetta dimora, la quale, sì come io ho manifestamente per certi segni conosciuto, il giovane focosamente ama,come che ella non se ne accorge, per quello che io vegga. Sapete omai che a fare v'avete, se la sua vita v'è cara. » Il gentile uomo e la sua donna questo udendo furon contenti, in quanto pure alcun modo si trovava al suo scampo, quantunque loro molto gravasse che quello, di che dubitavano, fosse desso, cioè di dover dare la Giannetta al loro figliuolo per isposa. Essi adunque, partito il medico, se n'andarono allo 'nfermo : e dissegli la donna così : « Figliuol mio, io non avrei mai creduto che da me d'alcun tuo disidero ti fossi guardato, e spezialmente veggendoti tu, per non aver quello, venir meno : per ciò che tu dovevi esser certo e dèi che niuna cosa è che per contentamento di te far potessi, quantunque meno che onesta fosse, che io come per me medesima non la facessi. Ma poi che pur fatta l'hai, è avvenuto che Domenedio è stato misericordioso di te più che tu medesimo, e acciò che tu di questa infermità non muoi m'ha dimostrata la cagione del tuo male, la quale niuna altra cosa è che soperchio amore il quale tu porti a alcuna giovane, qual che ella si sia. E nel vero di manifestar questo non ti dovevi tu vergognare, per ciò che la tua età il richiedi : e se tu innamorato non fossi, io ti riputerei da assai poco. Adunque, figliuol mio, non ti guardare da me, ma sicuramente ogni tuo disidero mi scuopri ; e la malinconia e il pensiero, il quale hai e dal quale questa infermità procedere, gitta via e confortati e renditi certo che niuna cosa sarà per sodisfacimento di te che tu m'imponghi, che io a m io poter non faccia, sì come colei che te più amo che la mia vita. Caccia via la vergogna e la paura, e dimmi se io posso intorno al tuo amore adoperare alcuna cosa. E se tu non truovi che io a ciò sia sollecita e a effetto tel rechi, abbimi per la più crudel madre che mai partorisse figliuolo. » Il giovane,

udendo le parole della madre, prima si vergognò : poi, seco pensando che niuna persona meglio di lei potrebbe al suo piacer sodisfare, cacciata via la vergogna così le disse : « Madama, niuna altra cosa mi v'ha fatto tenere il mio amor nascoso quanto l'essermi nelle più delle persone avveduto che, poi che attempati sono, d'essere stati giovani ricordar non si vogliono. Ma poi che in ciò discreta vi veggio, non solamente quello, di che dite vi siete accorta, non negherò esser vero, ma ancora di cui vi farò manifesto : con cotal patto, che effetto seguirà alla vostra promessa a vostro potere, e così mi potrete aver sano. » Al quale la donna, troppo fidandosi di ciò che non le doveva venir fatto nella forma nella quale già seco pensava, liberamente rispose che sicuramente ogni suo disidero l'aprise, ché ella senza alcuno indugio darebbe opera a fare che egli il suo paciere avrebbe. « Madama », disse allora il giovane « l'alta bellezza e le laudevoli maniere della nostra Giannetta e il non poterla fare accorgere, non che pietosa, del mio amore e il non avere ardito mai di manifestarlo a alcuno m'hanno condotto dove voi mi vedete ; e se quello che promesso m'avete o in un modo o in un altro non segue, state sicura che la mia vita fia brieve. » La donna, a cui più tempo da conforto che da riprensioni parea, sorridendo disse : « Ahi ! figliuol mio, dunque per questo t'hai tu lasciato aver male ? Confortati e lascia fare a me, poi che guarito sarai. » Il giovane, pieno di buona speranza, in brevissimo tempo di grandissimo miglioramento mostrò segni : di che la donna contenta molto si dispose a voler tentare come quello potesse oservare il che promesso avea. E chiamata un dì la Giannetta per via di motti assai cortesemente la domandò se ella avesse alcuno amadore. La Giannetta, divenuta tutta rossa, rispose : « Madama, a povera damigella e di casa sua cacciata, come io sono, e che all'altrui servigio dimori, come io fo, non si richiede né sta bene l'attendere a amore. » A cui la donna disse : « E se voi non l'avete, noi ve ne vogliamo donare uno, di che voi tutta giuliva viverete e più della vostra biltà vi diletterete, per ciò che non è convenevole che così bella damigella, come voi siete, senza amante dimori. » A cui la Giannetta rispose : « Madama, voi dalla povertà di mio padre togliendomi come figliuola cresciuta m'avete, e per questo ogni vostro piacere far dovrei : ma in questo io non vi piacerò già, credendomi far bene. Se a voi piacerà di donarmi marito, colui intendo io d'amare ma altro no ; per ciò che della eredità de'miei passati avoli niuna cosa rimasa m'è se non l'onestà, quella intendo io di guardare e di servare quanto la vita mi durerà. » Questa parola parve forte contraria alla donna a quello a che di venire intendea per dovere al figliuolo la promessa servare, quantunque, sì come savia donna, molto seco medesima ne commendasse la damigella ; e disse : « Come, Giannetta, se monsignor lo re, il quale è

giovane cavaliere, e tu se'bellissima damigella, volesse del tuo amore alcun piacere, negherestigliele tu ? » Alla quale essa subitamente rispose : « Forza mi potrebbe fare il re, ma di mio consentimento mai da me, se non quanto onesto fosse, aver non potrebbe. » La dama, comprendendo qual fosse l'animo di lei, lasciò star le parole e pensossi di metterla alla pruova ; e così al figliuolo disse di fare, come guarito fosse, di metterla con lui in una camera e ch'egli s'ingegnasse d'avere di lei il suo piacere, dicendo che disonesto le pareva che essa, a giusa d'una ruffiana, predicasse per lo figliuolo e pregasse la sua damigella. Alla qual cosa il giovane non fu contento in alcuna guisa e di subito fieramente peggiorò. Il che la donna veggendo, aperse la sua intenzione alla Giannetta. Ma più constante che mai trovandola, raccontato ciò che fatto aveva al marito, ancora che grave loro paresse, di pari consentimento diliberarono di dargliele per isposa, amando meglio il figliuolo vivo con moglie non convenevole a lui che morto senza alcuna ; e così, dopo molto novelle, fecero. Di che la Giannetta fu contenta molto e con divoto cuore ringraziò. Idio che lei non avea dimenticata : né per tutto questo mai altro che figliuola d'un piccardo si disse. Il giovane guerì e fece le nozze più lieto che altro uomo e cominciossi a dar buon tempo con lei. […]

Accusé à tort, le comte d'Anvers est contraint de s'exiler et d'abandonner ses deux enfants en différents lieux d'Angleterre. Il revient d'Ecosse sans dévoiler son identité et constate leur réussite. S'engageant comme valet dans l'armée du roi de France, il est disculpé et retrouve sa situation première.

À ce moment de la narration, l'histoire se focalise sur le destin de Violante, la fille du comte d'Anvers, à Londres chez la noble dame à qui son père l'avait confiée enfant.

[…] Jeannette, de son vrai nom Violante, qui, chez la gente dame à Londres, vint à grandir en âge, en charme, et en beauté, jouissait d'une telle aura auprès de sa maîtresse, de son mari, et de quiconque la connaissait, que c'était merveille à voir. Toute personne qui regardait de près ses manières et sa prestance la considérait digne d'un bonheur éclatant et de grands honneurs. Pour cette raison, la noble dame, qui l'avait reçue des mains de son père, sans autres informations à son sujet que ce que lui en avait dit cet homme, s'était promis de la marier honorablement, selon le rang qu'elle estimait être le sien. Mais Dieu, juge acéré du mérite d'autrui, qui avait reconnu en elle une noble femme, et qui avait discerné qu'elle supportait innocemment la pénitence du péché d'autrui, en décida autrement. Il ne la laissa pas aux mains d'un homme de vile condition. S'il en a été ainsi, il faut croire que c'est grâce à sa bonté. La gente dame chez qui demeurait Jeannette n'avait qu'un seul fils de son mariage. Son mari et elle-même l'aimaient par-dessus tout, non seulement parce que c'était un garçon, mais encore parce que c'était un homme de grande qualité, par sa vertu et ses mérites. Il surpassait tout autre de son âge en contenance, en probité, en vaillance et en beauté. Il avait environ six ans de plus que Jeannette. Il la trouva si belle et si gracieuse qu'il en tomba éperdument amoureux, et n'avait plus qu'elle en tête. Néanmoins, considérant qu'elle devait être de basse extraction, il n'osait la demander pour femme à son père et à sa mère, mais bien plus encore, craignant d'aimer trop bassement, il mettait tout en œuvre pour dissimuler son amour. Cette secrète passion le tourmentait beaucoup plus que s'il l'avait dévoilée au grand jour. Et de là, fortement affligé, il tomba gravement malade. Aux fins de le guérir, plusieurs médecins furent appelés à son chevet, lesquels observant tous ses symptômes et échouant à diagnostiquer son affection, en vinrent communément à désespérer de son salut. Le père et la mère du jeune homme étaient en proie à une si grande douleur et à une si grande mélancolie, qu'il est difficile d'en imaginer de plus lourdes à endurer. La voix gonflée de déchirantes suppliques, ses parents lui demandèrent à plusieurs reprises la

cause de son affection, ce à quoi il ne répondait que par des soupirs, ou en disant que tout son être se consumait. Un jour, un médecin, assez jeune encore, mais très érudit, s'assit à son chevet en lui prenant le bras à l'endroit où l'on tâte le pouls, lorsque Jeannette (qui par égard envers la mère, s'occupait avec grand soin du jeune homme) entra pour une raison quelconque dans la chambre où il gisait. A sa vue, le jeune malade, sans prononcer une parole ni faire le moindre geste, sentit plus vivement encore toute l'amoureuse ardeur que renfermait son cœur. Et de fait, son pouls commença à battre avec plus de vigueur qu'à l'accoutumée. Aussitôt, le médecin s'en rendit compte et s'en étonna, mais ne souffla mot afin d'observer combien de temps ces battements devaient durer. Lorsque Jeannette sortit de la chambre, les battements faiblirent. Par conséquent, il sembla au médecin qu'il avait en partie diagnostiqué l'origine de la maladie. Peu après, tout en tenant toujours le bras de son patient, il fit appeler Jeannette sous prétexte d'avoir quelque chose à lui demander. La jeune femme vint sans tarder. Dès qu'elle fut entrée, les battements du pouls recommencèrent de plus belle, et à peine fut-elle sortie, que tout cessa. Tout à fait certain du mal qui touchait son malade, le médecin se leva, prit à part le père et la mère, et leur tint ces propos : « La santé de votre fils ne requiert en aucun cas le secours de la médecine, mais demeure entre les mains de Jeannette, comme je l'ai assurément découvert, grâce à la manifestation de symptômes infaillibles. Le jeune homme, d'après mes constatations, est éperdument amoureux d'elle, sans qu'elle s'en soit aperçue. Maintenant vous savez ce que vous avez à faire, si sa vie vous est chère ». Le gentilhomme et son épouse, entendant ces mots, furent contents qu'il y eût la possibilité de lui sauver la vie, toutefois, ils furent extrêmement marris que leur doute se confirmât, c'est-à-dire de se trouver dans l'obligation de donner Jeannette comme épouse à leur fils. Ainsi donc, une fois le médecin parti, ils se rendirent au chevet du malade, et la dame lui parla ainsi : « Mon fils, je n'aurais jamais cru que tu puisses me celer l'un de tes désirs, et tout particulièrement, lorsque je te vois en danger de mort, faute de pouvoir l'obtenir. En effet, tu devrais être, et tu dois être certain que pour te contenter autant que faire se peut, et même si cela viole les lois de la convenance, il n'est rien que je ne fisse pour toi comme pour moi-même. Cependant, bien que tu aies agi de la sorte, il s'est trouvé que Dieu a éprouvé plus de miséricorde à ton endroit que toi-même. Et ne désirant pas que tu meurs de ton mal, il m'en a dévoilé la cause, qui n'est rien d'autre que l'amour démesuré que tu portes à je ne sais quelle jeune fille. En vérité, tu ne devrais en aucun cas avoir honte de le révéler, car ton âge l'exige, et si tu n'étais pas tombé amoureux, je t'en estimerais d'autant moins. De la sorte, mon fils, ne sois pas méfiant envers moi, dévoile-

moi sans crainte ton désir ! Chasse de ton esprit mélancolie et triste pensée qui t'affligent et sont à l'origine de ton mal ! Sois confiant, et certain que, dans la mesure du possible, tout ce que tu me prieras de faire pour ta satisfaction personnelle, je m'efforcerai de le réaliser, puisque je t'aime plus que ma propre vie. Chasse hors de toi la honte et la peur, et dis-moi si je peux, de quelque façon que ce soit, être utile à ton amour. Et si tu trouves que j'ai peu souci de toi, et que je n'ai pas d'aide à te donner, considère-moi comme la plus cruelle de toutes les mères qui ont mis au monde un enfant ». Après avoir écouté ce discours, le jeune homme eut honte. Puis, pensant en lui-même que personne d'autre mieux que sa mère serait à même de satisfaire son désir, et chassant toute honte, il lui dit : « Madame, il n'y a qu'une seule raison qui m'a fait taire mon amour. Je me suis rendu compte, par un examen approfondi, que la plupart des personnes qui ont atteint l'âge mûr, ne veulent plus se souvenir qu'elles ont été jeunes un jour. Mais puisque je vois que vous avez une très bonne intuition en la matière, non seulement je ne nierai pas la véracité de vos dires, mais encore je ne vous dissimulerai rien. Vous pourrez dans la mesure du possible mettre ainsi votre promesse à exécution, et de la sorte me guérir ». Ce à quoi la dame, trop confiante dans le projet élaboré par ses soins, et qui ne devait pas se réaliser de la façon dont elle l'entendait, lui répondit avec une grande libéralité qu'assurément il pouvait lui dévoiler le fond de son cœur, et qu'aussitôt, sans aucune hésitation, elle mettrait tout en œuvre pour satisfaire ses désirs. « Madame, dit alors le jeune homme, la grande beauté et les charmes envoûtants de notre Jeannette, l'impossibilité de lui déclarer ma flamme, et plus encore de lui faire agréer mon amour, et la peur de me confier à quelqu'un, m'ont conduit dans l'extrémité où vous me voyez. Et si, d'une manière ou d'une autre, la promesse que vous m'avez faite ne se réalise pas, soyez certaine que ma vie sera brève ». La dame, pensant qu'il était pour le moment plus temps de le réconforter que de le rabrouer, lui dit en souriant : « Ah ! mon fils, c'est donc pour cela que tu t'es laissé souffrir ? Sois confiant et une fois guéri, laisse-moi faire ». Plein d'espoir, le jeune homme montra des signes certains de son bon rétablissement. Très heureuse, sa mère se disposa à vouloir mettre tout en œuvre afin de respecter la promesse qu'elle avait faite. Un jour, elle appela Jeannette, et, sur le ton de la plaisanterie, lui demanda si elle n'avait pas quelque amant. Jeannette lui répondit en rougissant : «Madame, pour une pauvre demoiselle, chassée de sa maison, comme je le suis, qui sert chez les autres, comme je le fais, il serait inconvenant de se permettre de penser à l'amour. – Eh bien, dit la dame, si vous n'avez pas d'amant, nous voulons vous en donner un. Vous vivrez plus gaiement, et votre beauté sera un sujet de plus grande satisfaction pour vous. Il est en effet anormal

qu'une jeune fille comme vous soit sans amoureux. - Madame, répondit Jeannette, étant donné que vous m'avez soustraite à la pauvreté de mon père et élevée comme votre fille, je devrais faire tout ce qui vous plaît. Mais je ne fléchirai pas devant cette prière, et je pense que je fais bien. S'il vous plaît de me donner un mari, j'entends bien aimer celui-là, pas un autre. De l'héritage de mes ancêtres, il ne m'est resté rien d'autre que l'honneur, honneur que j'ai bien l'intention de garder et de maintenir intact tout le restant de ma vie ». Cette parole parut fort contraire au projet formé afin de tenir promesse à son fils, bien qu'encore, étant une femme probe, elle ne pouvait s'empêcher intérieurement de donner entièrement raison à la demoiselle. Elle lui dit alors : « Jeannette, si Monseigneur le Roi, qui est un jeune chevalier, comme toi tu es une belle demoiselle, souhaitait quelques amicales faveurs de ta part, comment lui refuserais-tu ? – Il pourrait me faire violence, répondit aussitôt la jeune fille. Mais de mon propre consentement, il ne pourrait jamais avoir que ce qui est honnête ». La dame, comprenant son intention, ne lui en parla plus et décida de la mettre à l'épreuve. Elle dit à son fils qu'une fois guéri, elle l'enfermerait dans la même chambre que la jeune femme et que c'était à lui de s'ingénier à obtenir satisfaction de son désir. En effet, il lui semblait inconvenant de faire office d'entremetteuse, de parler au nom de son fils et de prier sa demoiselle. Le jeune homme fut fort mécontent de ce projet, et soudain son état de santé s'empira. Voyant cela, sa mère fit part de son intention à Jeannette. Néanmoins, elle la trouva plus constante que jamais. Après avoir conté à son mari tout ce qu'elle avait fait, et bien que la décision leur parut grave, ils délibérèrent d'un commun accord de lui donner la demoiselle comme épouse, préférant que leur fils se marie avec une femme qui n'est pas de sa condition, plutôt qu'il meurt sans s'être marié. Ils ne le firent qu'après avoir tout envisagé. Jeannette fut très heureuse et de tout son cœur dévot rendit grâce à Dieu qui ne l'avait pas oubliée. Malgré tout cela, elle ne voulait être considérée que comme la fille d'un picard. Le jeune homme guérit, fut le plus heureux du monde, célébra ses noces et commença à prendre du bon temps avec son épouse. […]

Sofronia, credendosi esser moglie di Gisippo, è moglie di Tito Quinzio Fulvo e con lui se ne va a Roma, dove Gisippo in povero stato arriva ; e credendo da Tito esser disprezzato sé avere uno uomo ucciso, per morire, afferma ; Tito, riconosciutolo, per iscamparlo dice sé averlo morto ; il che colui che fatto l'avea vedendo se stesso manifesta ; per la qual cosa da Ottaviano tutti sono liberati, e Tito dà a Gisippo la sorella per moglie e con lui comunica ogni suo bene[2199].

[…] Nel tempo adunque che Ottavian Cesare, non ancora chiamato Augusto ma nello uficio chiamato triumvirato, lo'mperio di Roma reggeva, fu in Roma un gentile uomo chiamato Publio Quinzio Fulvo ; il quale avendo un suo figliuolo, Tito Quinzio Fulvo nominato, di maraviglioso ingegno, a imprender filosofia il mandò a Atene e quantunque più poté il raccomandò a un nobile uomo chiamato Cremete, il quale era antichissimo suo amico. Dal quale Tito nelle propie case di lui fu allogato in compagnia d'un suo figliuolo nominato Gisippo, e sotto la dottrina d'une filosofo, chiamato Aristippo, e Tito e Gisippo furon parimente da Cremete posti a imprendere. E venendo i due giovani usando insieme, tanto si trovarono i costumi loro esser conformi, che una fratellanza e un amicizia sì grande ne nacque tra loro, che mai poi da altro caso che da morte non fu separata : niun di loro aveva né ben né riposo se non tanto quanto erano insieme. Essi avevano cominciati gli studii, e parimente ciascuno d'altissimo ingegno dotato saliva alla gloriosa altezza della filosofia con pari passo e con maravigliosa laude : e in cotal vita con grandissimo piacer di Cremete, che quasi l'un più che l'altro non avea per figliuolo, perseveraron ben tre anni. Nellafine de'quali, sì come di tutte le conse addiviene, addivenne che Cremete già vecchio di questa vita passò : di che essi pari compassione, sì come di comun padre, portarono, né si discernea per gli amici né per gli parenti di Cremete qual più fosse per lo sopravennuto caso da racconsolar di lor due. Avvenne, dopo alquanti mesi, che gli amici di Gisippo e i parenti furon con lui e insieme con Tito il confortarono a tor moglie : e trovarongli una giovane di maravigliosa bellezza e di nobilissimi parenti discesa e cittadina d'Atene, il cui nome era Sofronia, d'età forse di quindici anni. E appressandosi il termine delle future nozze, Gisippo pregò un dì Tito che con lui andasse a vederla, ché veduta ancora non l'avea ; e nella casa di lei venuti e essa sedendo in mezzo d'amenduni, Tito, quasi consideratore della bellezza della sposa del suo amico, la cominciò attentissimamente a riguardare ; e ogni parte di lei

[2199] Texte italien établi d'après d'après Giovanni Boccace, *Decameron*, X, 8, éd. Vittore Branca, *op.cit*., p.854-860.

smisuratamente piacendogli, mentre quelle seco sommamente lodava sì fortemente, senza alcun sembiante mostrarne, di lei s'accese, quanto alcuno amante di donna s'accendesse già mai ; ma poi che alquanto con lei stati furono, partitisi, a casa se ne tornarono. Quivi Tito, solo nella sua camera entratosene, alla piaciuta giovane cominciò a pensare, tanto più accendendosi quanto più nel pensier si stendea : di che accorgendosi, dopo molti caldi sospiri seco cominciò a dire : «Ahi ! misera la vita tua, Tito ! Dove e in che pon tu l'animo e l'amore e la speranza tua ? or non conosci tu, sì per li ricevuti onori da Cremete e dalla sua famiglia e sì per la intera amicizia la quale è tra te e Gisippo, di cui costei è sposa, questa giovane convenirsi avere in quella reverenza che sorella ? che dunque ami ? dove ti lasci transportare allo 'ngannevole amore ? dove alla lusinghevole speranza ? Apri gli occhi dello'ntelleto e te medesimo, o misero, riconosci ; dà luogo alla ragione, raffrena il concupiscibile appetito, tempera i disideri non sani e a altro dirizza i tuoi pensieri ; contrasta in questo cominciamento alla tua libidine e vinci te medesimo mentre che tu hai tempo. Questo non si conviene che tu vuogli, quetso non è onesto ; questo a che tu seguir ti disponi, eziandio essendo certo di guignerlo, che non se', tu il dovresti fuggire, se quello riguardassi che la vera amistà richiede e che tu dei. Che dunque farai, Tito ? Lasciarai lo sconvenevole amore, se quello vorrai fare che si conviene. » E poi, di Sofronia ricordandosi, in contrario volgendo, ogni cosa detta dannava dicendo : « Le leggi d'amore sono di maggior potenzia che alcune altre : elle rompono non che quelle della amistà ma le divine. Quante volte ha già il padre la figliuola amata, il fratello la sorella, la matrigna il figliastro ? Cose più monstruose che l'uno amico amar la moglie dell'altro, già fattosi mille volte. Oltre a questo io son giovane, e la giovinezza è tutta sottoposto all'amorose leggi : quello adunque che a amor piace a me convien che piaccia. L'oneste cose s'appartengono a' più maturi : io non posso volere se non quello che amor vuole. La bellezza di costei merita d'essere amata da ciascheduno ; e se io l'amo, che giovane sono, chi me ne potrà meritamente riprendere ? Io non l'amo perché ella sia di Gisippo, anzi l'amo che l'amerei di chiunque ella stata fosse. Qui pecca la fortuna che a Gisippo mio amico l'ha conceduta più tosto che a un altro ; e se ella dee essere amata, che dee e meritamente per la sua bellezza, più dee esser contento Gisippo, risappiendolo, che io l'ami io che un altro. » E da questo ragionamento faccendo beffe di se medesimo tornando in sul contrario, e di questo in quello e di quello in questo, non solamente quel giorno e la note seguente consumò, ma più altri, in tanto che, il cibo e'l sonno perdutone, per debolezza fu constretto a giacere. Gisippo, il qual più dì l'avea veduto di pienser pieno e ora il vedeva infermo, se ne doleva forte e con ogni arte e sollicitudine, mai da lui

non partendosi, s'ingegnava di confortarlo, spesso e con instanzia domandandolo della cagione de'suoi pensieri e della infermità ; ma avendogli più volte Tito dato favole per risposta e Gisippo avendole conosciute, sentendosi pur Tito constrignere, con pianti e con sospiri gli rispose in cotal guisa : « Gisippo, se agli dii fosse piaciuto, a me era assai più a grado la morte che il più vivere, pensando che la fortuna m'abbi condotto in parte che della mia virtù mi sia convenuto far pruova e quella con grandissima vergogna di me truovi vinta ; ma certo io n'aspetto tosto quel merito che mi si conviene, cioè la morte, la qual mi fia più cara che il vivere con rimembranza della mia viltà, la quale, per ciò che a te né posso né debbo alcuna cosa celare, non senza gran rossor ti scoprirrò. » E cominciatosi da capo, la cagion de' suoi pensieri e'pensieri e la battaglia di quegli e ultimamente de' quali fosse la vittoria e sé per l'amor di Sofronia perire gli discoperse, affermando che, conoscendo egli quanto questo gli si sconvenisse, per penitenzia n'avea preso il voler morire, di che tosto credeva venire a capo.

[…] Appresso queste parole disse Gisippo : « Tito, in questa cosa, a volere che effetto abbia, mi par da tenere questa via. Come tu sai, dopo lungo trattato de'miei parenti e di quei di Sofronia, essa è divenuta mia sposa ; e per ciò, se io andassi ora a dire che io per moglie non la volessi, grandissimo scandalo ne nascerebbe e turberei i suoi e' miei parenti. Di che niente mi curerei se io per questo vedessi lei dover divenir tua ; ma io temo, se io a questo partito la lasciassi, che i parenti suoi non la dieno prestamente a un altro, il qual forse non sarai desso tu, e così tu avrai perduto quello che io non avrò acquistato. E per ciò mi pare, dove tu sii contento, che io con quello che cominciato ho seguiti avanti, e sì come mia me la meni a casa e faccia le nozze ; e tu poi occultamente, sì come noi saprem fare, con lei sì come con tua moglie ti giacerai. Poi a luogo e a tempo manifesteremo il fatto ; il quale se lor piacerà, bene starà, se non piacerà, sarà pur fatto, e, non potendo indietro tornare, converrà per forza che sien contenti. » Piacque a Tito il consiglio : per la qual cosa Gisippo come sua nella sua casa la ricevette, essendo già Tito guarito e ben disposto. […]

Sofronie croyant être l'épouse de Gisippe, est en réalité la femme de Titus Quintus, avec lequel elle part pour Rome. Gisippe est pauvre lorsqu'il arrive dans cette ville. Pensant que Titus le méprise, et souhaitant mourir, il affirme avoir tué un homme. Titus reconnaît son ami, et afin de le sauver, s'accuse d'être lui-même le meurtrier. Voyant cela, le véritable assassin reconnaît son meurtre. Octavien les affranchit donc tous. Titus donne alors sa sœur comme épouse à Gisippe, et partage avec lui tout son bien.

[…] À l'époque où Octavien César, pas encore nommé Auguste, mais officiant sous le titre de Triumvir, gouvernait l'empire romain, il y avait à Rome un gentilhomme du nom de Publius Quintus Fulvius, qui avait un fils merveilleusement doué, du nom de Titus Quintus Fulvius. Publius envoya son fils à Athènes pour apprendre la philosophie, et le recommanda vivement à son ami de longue date Crémès, un noble athénien. Ce dernier logea Titus dans la même demeure que son fils Gisippe, et confia leur éducation à la doctrine du philosophe Aristippe. Vivant continuellement ensemble, les deux jeunes hommes se trouvèrent si conformes de mœurs, que naquit entre eux une amitié fraternelle d'une telle force que nul autre accident que la mort ne put jamais les séparer. Ni l'un ni l'autre ne se sentait bien, ou en repos, s'ils n'étaient pas ensembles. Ayant commencé leurs études, et jouissant semblablement d'un esprit éclairé, ils marchaient d'un pas égal vers les glorieux sommets de la philosophie tout en récoltant de nombreux lauriers. Pour le plus grand plaisir de Crémès, qui les considérait comme ses fils, les deux jeunes gens persévérèrent dans cette voie trois ans durant. Au terme de ces trois ans, comme il advint de toute chose en ce bas monde, Cremès, déjà vieux, perdit la vie. Les deux jeunes hommes portaient en leur cœur la même souffrance, comme si tous deux avaient perdu leur propre père. Leurs amis et leurs parents n'arrivèrent pas à discerner lequel des deux avaient le plus besoin de réconfort pour ce décès. Quelques mois après, les parents et les amis de Gisippe se rassemblèrent chez lui, et de conserve avec Titus, l'incitèrent à se marier ; ils lui trouvèrent une jeune demoiselle à la beauté étincelante, de très noble famille, citoyenne athénienne, du nom de Sofronie, et âgée d'environ une quinzaine d'années. La date de la noce s'approchant à grand pas, Gisippe pria un jour son ami Titus d'aller voir sa fiancée avec lui, car le jeune romain ne l'avait encore jamais rencontrée auparavant. Gisippe et Titus arrivèrent dans la maison de la demoiselle, et Sofronie s'assit au milieu d'eux. Titus commença à regarder la future épouse avec attention puisqu'il avait été désigné comme juge de sa beauté. Il fut si ébloui, qu'il loua vivement chaque

partie de son corps, et sans rien laisser paraître, il s'enflamma pour elle de manière si ardente que jamais amant, quel qu'il soit, ne se consuma de même pour une femme. Mais après avoir joui de sa compagnie quelque temps, les deux jeunes hommes quittèrent Sofronie pour rentrer chez eux. De retour, Titus, seul dans sa chambre, commença à penser à cette jeune femme qui l'avait tant ébloui, et plus il songeait à elle, plus il se consumait. S'en apercevant, et après avoir poussé de nombreux et brûlants soupirs, il commença à se dire intérieurement : « Ah, Titus, misérable vie que la tienne ! Où vas-tu mettre ton âme, ton amour, ton espérance ? Ne comprends-tu pas que les honneurs reçus de Crémès et de sa famille, que l'entière amitié qui te lie à Gisippe, doivent t'imposer d'avoir pour la fiancée de ton ami la révérence que mérite une sœur ? Qui veux-tu donc aimer ? Te laisses-tu transporter vers un amour trompeur ? ou une illusion flatteuse ? Ouvre les yeux de ton entendement, misérable, redeviens toi-même ! Donne lieu à ta raison, réfrène ton appétit concupiscent, tempère tes désirs malsains, et tourne ailleurs ta pensée ! Résiste à l'appel de la luxure, et alors qu'il est encore temps, annihile-le ! L'objet de tes désirs n'est ni raisonnable, ni digne de toi, et bien qu'après l'avoir poursuivi, tu fusses certain de ton succès, ce qui n'est pas le cas, tu serais dans l'obligation de le fuir, si tu avais quelques égards pour les devoirs que t'impose une véritable amitié. Que feras-tu donc Titus ? Tu laisseras cet amour déraisonnable, si tu veux faire ce qu'il convient ». Mais le souvenir de Sofronie le ramenait vers des aspirations contraires, et il condamna les propos qu'il avait tenus : « Les lois de l'amour sont plus puissantes qu'aucune autre. Elles rompent les lois de l'amitié, ainsi que les divines. Combien de fois le père a-t-il aimé sa fille, le frère sa sœur, la marâtre son beau-fils ? Ces situations sont bien plus monstrueuses que de voir un ami aimer la femme d'un autre ami, mésaventure qui s'est déjà vue mille fois. De plus, je suis jeune, et la jeunesse est entièrement soumise aux lois de l'amour. Il est par conséquent normal que ce qui plaît à l'amour me plaise. Le sentiment de probité appartient à un homme plus mûr. Je ne peux désirer que ce que désire l'amour. La beauté de la jeune demoiselle mérite les honneurs de tout un chacun. Et, si je l'aime, moi qui suis jeune, qui aura l'audace de dûment me blâmer ? Je ne suis pas épris d'elle parce qu'elle est la fiancée de Gisippe, mais pour ce qu'elle est, et je l'aimerais semblablement quel que fût son mari. La fortune est seule responsable de l'avoir offerte à Gisippe plutôt qu'à un autre. Et si elle doit être aimée, comme l'exige et le mérite sa beauté, Gisippe, l'apprenant, sera plus aise que ce soit son ami, et non pas un autre ». Se moquant de lui-même, il en revenait à l'argument contraire, oscillait alternativement de l'un à l'autre, et vice versa. Il passa non seulement le jour et la

nuit qui suivirent dans cet état, mais plusieurs autres encore, tant et plus que perdant l'appétit et le sommeil, il fut contraint, par faiblesse, de s'aliter. Gisippe, qui, depuis de nombreux jours, l'avait vu plein de rêveries, et s'était aperçu de son mal, en était fort marri. Ne s'éloignant jamais de lui, il s'ingéniait avec art et sollicitude à le réconforter et lui demandait souvent avec insistance la raison de sa rêverie et de son affliction. Mais Titus lui raconta plusieurs fois des galéjades. Devinant que Gisippe s'en apercevait, et se sentant contraint de parler, le jeune romain, la voix entrecoupée de larmes et de soupirs, lui répondit ainsi : « Gisippe, s'il plaisait aux dieux, j'aurais préféré mourir que vivre. En effet, la fortune m'a conduit à une telle extrémité que je dois donner la preuve de ma constance et de ma vertu, mais à ma grande honte, je suis vaincu. Assurément, je n'attends que la monnaie de ma pièce, c'est-à-dire la mort. Elle me sera plus chère que de vivre avec le sentiment de ma vile bassesse. Non sans grandement rougir, je te révélerai tout, car je ne dois, ni ne peux rien te celer ». Il commença à lui raconter depuis le début l'origine et la nature de ses pensées, la bataille qui se livrait en lui, et de quel côté finalement penchait la victoire. Il confessa qu'il se mourait d'amour pour Sofronie, et affirma que, sachant combien cela était inconvenant, il s'était condamné à vouloir mourir, ce qui, selon lui, devait arriver sous peu. […]

Une longue discussion s'amorce entre les deux amis. Finalement, Gisippe trouve une solution pour guérir Titus, et obtient son accord.

[…] Après avoir écouté son ami, Gisippe lui répondit ainsi : « Titus, si nous souhaitons que ce projet se réalise, voici, il me semble, la voie à suivre. Comme tu le sais, Sofronie ne m'a été accordée comme fiancée qu'à la suite de longues tractations entre mes parents et les siens. Si maintenant, j'allais leur dire que je ne la veux plus pour femme, cela déclencherait un grand scandale, et causerait le trouble chez ses parents et les miens. Cela ne m'inquiéterait pas outre mesure, si c'était là le moyen qu'elle devienne tienne. Cependant, je crains, que si je la laisse ainsi, ses parents ne la donne à un autre, qui risque de ne pas être toi-même, et par conséquent, tu perdrais ce que moi-même je n'aurais pas acquis. C'est pourquoi il me semble juste, si cela t'agrée toi-même, que je poursuive l'affaire comme je l'ai commencée. Je la mènerai chez moi comme ma femme et je célébrerai les noces. Et puis, le soir venu, secrètement, comme nous saurons bien le faire, tu partageras sa couche comme si c'était ta femme. Nous dévoilerons l'affaire au moment opportun. Si cela leur est agréable, tant mieux. Sinon, se retrouvant devant le fait

accompli, et ne pouvant faire machine arrière, ils seront contraints de s'en contenter. » Ce dessein plut grandement à Titus, et c'est pour cette raison qu'il fut guéri et bien disposé, au moment où Gisippe reçut Sofronie chez lui. […]

1430

LES CENT NOUVELLES NOUVELLES

1432

La XX Nouvelle par Phelippe de Loan[2200].

Il n'est pas chose nouvelle que en la conté de champaigne on a tousjours eu bon a recouvrer de gens lours en la taille, combien qu'il sembleroit assés estrange a plusieurs, pourtant qu'ilz sont si prés a ceulx du pays du mal engin. Assés et largement d'istoires a ce propos pourroit on mettre confirmant la bestise des Champenois. Mais, quant a present, celle qui s'ensuit pourra souffire. En la dicte conté avoit ung jeune orphenin, qui bien riche et puissant demoura puis le trespas de ses pere et mere. Jasoit ce qu' il fust lourt, tres peu saichant, et encores aussi mal plaisant si avoit il une industrie de bien le garder le sien et conduire sa marchandise. Et a ceste cause assez de gens, voire de gens de bien, luy eussent bien voulu donner en mariage leur fille. Une entre les autres pleut aux parens et amis de nostre Champenois, tant pour sa beaulté, bonté, et chevance. Et luy dirent qu'il estoit temps qu'il se mariast, et que bonnement il ne pouvoit conduire son fait. « Vous avez aussi, dirent ilz, desja xxiiii ans, si ne pourriés en meilleur aage prendre cest estat. Et, se vous y voulez entendre, nous avons regardé et choysy pour vous une belle fille et bonne, qui nous semble tres bien vostre fait. C'est une telle. Vous la cognoissez bien. » Lors la luy nommerent. Et nostre homme, a qui n'en challoit qu'il fist, fust marié ou non, mais qu'il ne tirast point d'argent, respondit qu'il feroit ce qu'ilz vouldroient. « Puis qu'il vous semble que c'est mon bien, conduises la chose au mieulx que vous scavez. Car je vueil faire par vostre conseil et ordonnance. - Vous dictes bien, dirent ces bonnes gens. Nous regarderons et penserons comme pour nous mesmes ou pour l' ung de noz enfans. » Pour abbreger, certaine piece aprés nostre Champenois fut maryé de par Dieu ce fut. Mais tantost qu'il fut au pres de sa femme couchié la premiere nuyt, luy qui oncques sur beste crestienne n'avoit monté, tanstot luy tourna le dos. Qui estoit mal contente, c'estoit nostre espousee, nonobstant qu'elle n'en fist nul semblant. Ceste mauldicte maniere dura plus de dix jours et encores durast, se la bonne mere a l'espousee n'y eust pourveu de remede. Il ne vous fault pas celer que nostre homme, neuf en facon et en mariage, du temps de ses feu pere et mere avoit esté bien court tenu ; et sur toutes choses luy estoit et fut defendu le mestier de la beste aux deux dos, doubtant, que s'il s'y esbatoit, qu'il y despendroit toute sa chevance. Et bien leur sembloit, et a bonne cause, qu'il n'estoit homme qu'on deust aimer pour ses beaux yeux. Luy, qui pour riens ne

[2200] Texte établi d'après l'édition princeps *Les cent nouvelles nouvelles*, Antoine Vérard, Paris, 24 décembre 1486, [sans pagination]. À titre documentaire, a également été consultée l'édition suivante : *Les cent nouvelles nouvelles*, éd. critique par Franklin P.Sweester d'après le ms. de Glasgow avec, en variantes, les leçons de l'édition Antoine Vérard de 1486, Genève, Droz, 1966, p.131-138.

courroussast pere et mere, et qui n'estoit pas trop chault sur potaige, avoit tousjours gardé son pucellage, que sa femme eust voulentiers desrobé, si elle eust sceu par quelque honneste facon. Ung jour se trouva la mere de nostre espousee devers sa fille, et lui demanda de son mary, de son estat, de ses condicions, de son mariage et cent mille choses que femme scevent dire. A toutes choses bailla et rendit nostre espousee a sa mere response, et dist que son mary estoit tres bon homme et qu'elle ne doubtoit point qu'elle ne se conduisit bien avec lui. Et pource qu'elle savoit bien par elle mesme qu'il fault en mariage autre chose que boire et mengier, elle dist a sa fille : « Or, vien ca et me dy par ta foy, et de ces choses de nuyt, comment t'en est il ? » Quant la pouvre fille ouyt parler de ces choses de nuyt, a peu que le cueur ne luy faillit, tant fut marrie et desplaisante ; et ce que sa langue n'osoit respondre, monstrerent ses yeulx, dont saillirent larmes en tres grande abondance. Si entendist tantost sa mere que ces larmes vouloient dire, si dist : « Ma fille, ne plorés plus ! Dictes moy hadiment. Je suis vostre mere, a qui ne devés rien celez, et de qui ne devés estre honteuse. Vous a il encoires riens fait ? » La povre fille revenue de paulmoison et ung peu rasseuree et de sa mere confortee, cessa la grant flote de ses larmes, mais n'avoit encores force ne sens de respondre. Si l'interroga arriere sa mere, et luy dist : « Dy moi hardiment et hoste tes larmes. T'a il riens fait ? » A voix basse et de pleurs entremeslee respondit la fille et dist : « Par ma foy, mere, il ne me toucha oncques, mais du surplus qu'il ne soit bon homme et doulx, par ma foy, si est. - Or, dy moy, dist la mere, et scez tu point s'il est fourny de tous ses membres ? Dy hardyment se tu le scez. - Saint Jehan ! si est tres bien, dist elle, j'ay plusieurs fois senty ses denrees d'aventure, ainsi que je me tourne et retourne en nostre lit, quand je ne puis dormir. - Il souffist, dit la mere, laisse moy faire du surplus. Veez cy que tu feras. Au matin, il te convient faindre d'estre malade tres fort, et montrer semblant d'estre oppressee qu'il semble que l'ame s'en parte. Tom mary me viendra ou mandera querir, je n'en doubte point, et je feray si bien mon personnaige que tu scauras tantost comment tu fus gaignié, car je porteray ton urine a ung tel medecin qui donnera tel conseil que je vouldray. » Comme il fut dit il fut fait, car lendemain si tost qu'on vit le jour, nostre gouge, auprés de son mary couchee, se commenca a plaindre et faire la malade que il sembloit que une fievre continue lui rongeast corps et ame. Noz amys, son mary estoit bien esbahy et desplaisant ; si ne scavoit que faire ne que dire. Si manda tantost querir la belle mere, qui ne se fist gueres attendre. Tantost qu'il la vit : « Helas ! mere, dist il, vostre fille se meurt. - Ma fille ! dist elle. Et que luy fault il ? » Lors, tout en parlant, marcherent jusques en la chambre de la paciente. Si tost que la mere voit sa fille, elle luy

demande qu'elle faisoit. Et elle, comme bien aprinse, ne respondit pas la premiere foiz, mais a petit de piece aprés dist : « Mere, je me meurs. - Non faictes, fille, se Dieu plaist, prenez couraige ! Mais dont vous vient ce mal si en haste ? - Je ne scay, je ne scay dist la fille. Vous me peraffolez a me faire parler. » Sa mere la prent par la main, si lui taste son poux et son chief, et puis dit a son beau filz : « Par ma foy, croyez qu'elle est malade. Elle est plaine de feu. Si y fault pourveoir de remede. Y a il point icy de son urine ? - Celle de la minuyt y est », dit une des meschines. - Baillés le moy », dist elle. Quant elle eust ceste urine, fist tant elle eust ung urinal et dedans la bouta, et dit a son beau filz qui la portast monstrer a ung tel medecin pour savoir qu'on pourra faire a sa fille, et se on luy peut ayder. « Pour Dieu ! ny espargnons riens, dit elle. J'ay encores de l'argent que je n'ayme pas tant que je fais ma fille. -Espargniez, dit noz amis ; croiez, si on lui peut aider pour argent que je ne luy fauldray pas. - Or vous advances, dit elle, et tandis qu'elle se reposera ung peu, je m'en iray jusques au mesnage ; tousjours reviendray je bien, son a mestier de moy. » Or devez vous scavoir que nostre bonne mere avoit, le jour de devant, au partir de sa fille, forgié le medecin qui estoit bien adverty de sa response qu'il devoit faire. Veez cy nostre gueux qui arrive devers le medecin, a tout l'urine de sa femme. Et, quand il y eust fait la reverence, il luy va compter comment sa femme estoit deshaitiee et merveilleusement malade. « Et veez cy son urine que vous aporte, affin que mieulx vous informés de son cas, et que plus seurement me puissez conseiller. » Le medecin prent l'urinal et contremont le lieve, et tourne et retourne l'urine, et puis va dire : « Vostre femme est fort agravee de chaulde maladie et en dangier de mort, s'elle n'est prestement secourue. Veez cy son urine qui le monstre. - Ha ! maistre, pour Dieu mercy, vueilles moy dire, et je vous paieray bien, que on y pourra faire pour recouvrer santé, et s'il vous semble qu'elle nait garde de mort. - Elle n'a garde, se vous lui faictes ce que je vous diray, dit le medecin. Mais, se vous tardes gueres, tout l'or du monde ne la garderoit de la mort. - Dictes, pour Dieu, dist l'autre, et on le fera. - Il fault, dist le medecin, qu'elle ait compagnie a homme ou elle est morte. – Compaignie d'homme !, dit l'autre, et qu'est ce a dire cela ? - C'est a dire, dit le medecin, que il fault que vous montés sur elle et que vous la rouchinés tres bien trois ou quatre fois tout en haste. Et le plus a ce premier que vous en pourrés faire sera le meilleur. Autrement ne sera point estraincte la grande ardeur qui la seiche et tire a fin. -Voire, dist il, et seroit ce bon ? - Elle est morte, et n'y a point de respit, dit le medecin, sei ainsi ne le faictes voire et bientost encore. - Saint Jehan, dit l'autre, j'assairay comment je pourray faire. » Il se part de la, et vient a l'ostel, et treuve sa femme qui se plaignoit et doulousoit tres fort. « Comment va, dist il, mamie ? - Je me

meurs, mon amy », dist elle. - Vous n'avez garde, se Dieu plaist, dist il. J'ay parlé au medecin, qui m'a enseigné une medicine dont vous serés garie. » Et durant ces devises, il se despoisse et au plus prés de sa femme se boute. Et, comme il approuchoit pour excecuter le conseil du medecin tout en lourdois : « Que faictes vous ? dist elle. Me voulez vous partuer ? - Mais je vous gariray, dist il, le medecin l'a dit. » Et si dit, ainsi que nature lui monstra, et a l'aide de la paciente, il besoigna tres bien deux ou trois fois. Et, comme il se reposoit tout esbahy de ce que advenu luy estoit, il demande a sa femme comment elle se porte. « Je suis ung peu mieulx, dit elle, que par cy devant n'ay esté. - Loué soit Dieu ! dist-il. J'espoire que vous n'avés garde, et que le medecin aura dit vray. » Alors recommence de plus belle. Et pour abregier, tant et si bien le fist que sa femme revint en santé dedans peu de jours dont il fut tres joieux. Si fut la mere quant elle le sceut. Nostre Champenois, aprés ces armes dessus dictes, devient ung peu plus gentil compaignon qu'il n'estoit par avant et luy vint en couraige, puis que sa femme restoit en santé, qu'il semondroit ung jour au disner ses parens et amys et les pere et mere d'elle, ce qu'il fit, et les servoit grandement en son patois, a ce disner, faisoit tres bonne et joyeuse chiere. On beuvoit a lui, il beuvoit aux aultres. C'estoit merveilles qu'il estoit gentil compaignon. Or, escoutés qui lui advint. Au fort de la meilleure chiere de ce disner, il commenca tres fort a plorer, et sembloit que tous ses amys, voire tout le monde, fussent mors, dont n'y eust celuy de la table qui ne s'en donnast grant merveille dont ces soubdaines larmes precedoient. Les ung et les aultres lui demandent qu'il avoit, mais a peu s'il povoit ou scavoit respondre, tant le contraignoient ses foles larmes. Il parla au fort, en la fin, et dit : « J'ay bien cause de plorer. - Et par ma foy, non avés, se dist sa belle mere. Que vous fault il ? Vous estes riche et puissant et bien logié, et si avés de bons amis, et qui ne fait pas a oublier, vous avés belle et bonne femme, que Dieu vous a ramenee en santé, qui nagueres fut sur le bort de sa fosse. Si m'est advis que vous devez estre lyé et joyeux. - Helas ! non fais, dit il. C'est par moy que mon pere et ma mere, qui tant m'amoyent, me ont assemblez et laissiés tant de biens, qu'ilz ne sont encore en vie. Car ilz ne sont mors tous deux que de chaulde maladie, et se je les eusse aussi bien ronchinez quant ilz furent malades que j'ay fait ma femme, ilz fussent maintenant sur piez. » Il n'y eust celluy de la table qui aprés ces motz a peu se peult tenir de rire, mais non pourtant il s'en garda qui peut. Les tables furent ostees, chacun s'en ala, et le bon Champenois demeura avec sa femme, laquelle, affin qu'elle demourast en santé, fut souvent de luy racolee.

Hélisenne de Crenne

LES ANGOYSSES DOULOUREUSES QUI PROCEDENT D’AMOURS

1438

Les Angoysses

DOULOUREUSES QUI

PROCEDENT D'AMOURS[2201],

composee par Dame

Helisenne.

Premiere Partie.

[…]

COMMENCEMENT DES AN-

GOISSES AMOUREUSES DE DA-

me Helisenne enduree, pour son

amy Guenelic.

[…]

L'ORIGINE DU DIVERTISSE-

ment de Helisenne, pour aymer a reproche.

Chapitre second.

Après avoir raconté sa naissance et son mariage, Hélisenne relate comment elle est tombée dans les rets de l'amour à la vue de Guenelic.

[…] Doncques parvenue au logis, incontinent me vins appuyer sur une fenestre, et regardois, en tenant propos joyeulx a mon mary, sans me soucier de la chose, qui nous avoit contrainct de venir, ce qui estoit de grande importance. Ce jour se passa en toutes recreations et volupteux plaisirs. Et le lendemain me levay assez matin (ce que n'estoit ma coustume) et en m'habillant, vins ouvrir la fenestre, et en regardant a l'autre part de la

[2201] Texte établi d'après Hélisenne de Crenne, *Les Angoysses douloureuses qui procedent d'amours, composees par Dame Helisenne,* Paris, P.Sergent, 1541, f.A5v-f.A6, f.A7v-f.A8v, f.E7v-f.Fii; f.H5v, f.AA7-f.AA7 v, f.AAAiii-f.AAA5. À titre documentaire a également été consultée l'édition contemporaine de Christine de Buzon, voir : Hélisenne de Crenne, *Les Angoysses douloureuses qui procedent d'amours*, éd. Ch. de Buzon, d'après l'exemplaire de la Bibliothèque municipale de Besançon (édition princeps et complète de Denis Janot, Paris, 1538), Paris, H. Champion, 1997, p.102-103, p.105-107, p.158-163, p.196 , p.237-238, p.402-404. Pour une bibliographie riche et exhaustive des œuvres d'Hélisenne de Crenne et des quatre éditions successives des *Angoysses douloureuses* (1538-1541), voir p. 44-75 de l'édition critique de Ch. de Buzon.

rue, je veis ung jeune homme, aussi regardant a sa fenestre, lequel je prins a regarder ententivement, il me sembla de tres belle forme, et selon que je povoye conjecturer à sa physonomie, je l'estimoys, gracieux et amyable ; il avoit le visage riant, la chevelure creppe, ung petit blonde, et sans avoir barbe, qui estoit manifeste demonstrance, de sa gentile jeunesse. Il estoit assez honneste en son habit, touteffois sans user d'accoustrement superfluz. Et au moyen de la grande chaleur, n'avoit autre habillement que ung pourpoint de satin noir. Aprés l'avoir trop que plus regarde, retiray ma veue ; mais par force estoye contraincte retourner mes yeulx vers luy, il me regardoit aussi, dont j'estoys fort contente ; mais je prenoye admiration en moy mesmes de me trouver ainsi subjecte a regarder ce jeune homme, ce que d'autres jamais ne m'estoit advenu. J'avoys accoustumé de prendre et captiver les hommes, et ne me faisoye que rire d'eulx, mais moy mesmes miserablement je fuz prise. Je ne povois retirer mes yeulx, et ne desirois aultre plaisir que cestuy la. […]

Malgré la lutte que mène Hélisenne pour ne pas céder aux assauts de l'amour « lascif », et rester fidèle à « l'amour matrimonial qui est chaste et pudicque », elle succombe à la flèche empoisonnée du désir.

[…] Ainsi donc, commencay du tout a chasser raison, parquoy la sensualité demeura superieure.

Helisenne surprinse d'amours est apperceue
de son mary. Chap. III.

En telles varietez de pensees, je passay toute la nuict, j'estoye debile et de petite complexion, pour ceste cause, au matin quand me voulus lever, me trouvay en maulvaise disposition de ma personne, pour l'acerbe travail que j'avois eu de mes vaines et infructueuses pensees. Nonobstant cela, d'ung grand et fervent desir portee. Je m'habillay le plus hastivement que je peuz, pour venir a la fenestre, ou j'atendois d'avoir singulier plaisir, et incontinent que j'y feuz, vy celuy qui estoit le vray possesseur et seigneur de mon cueur. Alors je commencay a user de regardz impudicques, delaissant toute crainte et vergoigne, moy qui jusques a ce temps avois usé de regardz simples et honnestes ; il avoit aussi ses yeulx inseparablement sur moy, qui fut cause que mon mary (en considerant les contenances de nous deux) eust quelque suspition, et pour en plus scavoir me disoit

souvent : « Mamye, par ce que je peulx comprendre, en considerant vostre contenance (qui est fort differente a vostre premiere coustume) vostre cueur est fort oppressé et chargé de tristesse et melencolie, dont suis esbahy, veu que vous avez si grant desir d'estre en ceste ville, vous fasche il de quelque chose mal faicte ? que je puisse reparer ou amender, ou si vous avez desir d'avoir chose qui soit en ma puissance, ne differez de le dire ; car vous devez estre certaine de l'avoir promptement ; car je vous porte si grant amytié, que liberallement exposeroye mon corps pour vous jusques a la mort (si l'occasion s'y offroit). » A l'heure en grant promptitude trouvay une artificielle mensonge, et luy deis : « Non, je vous asseure, que pour le present n'ay aulcune fascherie, a quoy vous puissiez remedier. Car ceste soubdaine melencolie ne me procede d'aultre chose, sinon que j'ay craincte de la terre litigieuse, congnoissant que partie adverse, est fort vigilante, et nous avons accoustumé de vivre en delices et plaisirs mondains. Parquoy nous sera difficile estre diligens comme le cas le requiert. » Et lors mon mary en monstrant semblant de prester foy a mon dire en face joyeuse me respondit : « Mamye, je vous supplie, ne craignez riens de ce que soyons prevenus ou surprins ; car je vous prometz y avoir tel soing, que n'aurez cause de vous irriter, et ne vous souciez de riens que de faire bonne chere et prendre recreation. » Et en ce disant il me monstra mon amy (comme s'il n'eust prins garde a noz continuelz regardz, et me dist : « Voyez la le jouvenceau le plus accomply en beaulté que je veis de long temps ; bien heureuse seroit celle qui auroit ung tel amy. » Ainsi qu'il proferoit telles parolles, mon amoureux cueur se debatoit dedans mon estomach, en muant couleur, du principe, devins palle et froide, puis aprés une chaleur vehemente licencia de moy la palle couleur, et devins chaulde et vermeille, et fuz contraincte me retirer pour l'affluence des souspirs, dont j'estoye agitee comme le monstroit par indices evidens, gestes exterieures, et mouvemens inconstans. Et quant je voulois pronononcer quelque propos, par manieres de plaintes et exclamations, l'extreme destresse de ma douleur interrompoit ma voix, je perdis l'appetit de manger, et de dormir m'estoit impossible. […]

La passion d'Hélisenne pour son ami Guénélic ne fléchit pas. Malgré la jalousie et les suspicions du mari, les amants ne cessent de s'échanger des lettres, et de partager des entrevues furtives. Toutefois, après s'être confiée à un religieux, et pour apaiser le courroux de son époux, l'héroïne décide de feindre de ne plus être affectée par cette passion. Rongée et tourmentée secrètement, elle tombe malade.

Cueur de femme obstine en amours est impossible de reduyre. Chapitre XV.

[...] Ainsi doncques me convint dissimuler mon angoysseuse douleur, soubz semblant de joyeuse face, parquoy j'estoye tant plus travaillee et tourmentee, mais quant feusmes retournez en nostre domicille, je me retiray en ma chambre, et me trouvant seulle commencay a me plaindre, et en voix lamentable formoys griefves et piteuses complainctes, en regretant mon amy, lequel je ne povoys plus veoir, dont entre tous autres accidentz me desplaisoit fort son absence. Je continuay celle penible et doloureuse vie qui me cause une maladie qui me accompaignera jusques a la mort, laquelle me conduict en telle extremité, que le plus souvent contraincte m'estoit de me tenir solitairement en ma chambre sans scavoir aller, a cause de la debilitation de mes membres avec les tremblemens d'iceulx. Mon mary voyant cela me vouloit faire user plusieurs sortes de medecines dont je tenoye compte congnoissant qu'il n'y avoit que une seulle medecine qui me peust guarir que j'estimoys impossible de recouvrer, par ce que mon mary avoit si grant regard sur moy, que inseparablement vouloit que feussions ensemble. Et par ce moyen je fuz long temps sans veoir mon amy, je pensoys, et imaginois incessamment nouvelles subtilitez pour faire absenter mon mary. Aucuneffois je luy disois que c'estoit chose tres urgente qu'il se trouvast en plusieurs lieux de ses terres et seigneuries, luy donnant a entendre que par negligence de les visiter, les lieux en pourroient estre moins vallables, et nous pourroient tourner en grant prejudice, mais jamais pour persuasions que luy peusse faire, ne le peulx faire condescendre selon mon vouloir, parquoy je demeuroys tousjours confuse, jusques a ce que tres instamment luy priay que pour eviter melencolie qu'il me fust permis de aller quelque foys au plaidoyer, et aussi pour luy ayder a donner ordre en noz affaires, ce qui me fut concede, et a cause de mes prieres et continuelles stimulations ; mais touteffoys me mena en sa compaignie, qui me fut chose fort fascheuse, mais considerant que qui ne peult faire ce l'on veult il fault faire ce que l'on peult, je n'en feis aucun semblant, et passay ce jour en moins de peines que les autres.

Moyen de femme pour veoir son amy. Chapitre XVI.

Le lendemain incontinent que je veis le jour me levay, et me habillay de riches et triumphans habillemens, esperant de veoir celluy pour auquel complaire je n'eusse pardonné a quelque peril tant grant fut il. Et ainsi que me delectoye et prenoye singulier plaisir en mes amoureuses pensees, la delectation entra si tres vehemente dedans mon cueur que je perdoye toute contenance, et ce voyant mon mary s'esmerveilloit, ignorant la cause dont procedoit si soubdaine mutation, mais nonobstant sans s'enquerir de rien, incontinent que je fuz habillee me demanda si je vouloys aller au lieu ou l'on faict droict et accord aux discordans, auquel sans dilation je respondis que ouy, et que doresnavant estoys deliberee d'entreprendre la solicitude de noz affaires (si son plaisir estoit de me vouloir occuper a telz exercices) qui me seroit chose plus utile que demeurer tousjours ocieuse, et en soubzriant il me respondit : « Certes, mamye, vous dictes verité, et je vous asseure que je le veulx bien. » En tenant telz ou semblables propos partismes de nostre logis, et nous parvenus au lieu playdoyable je commencay a regarder entour moy, et en regardant veis moult grande multitude d'hommes et aucunes damoyselles, dont plusieurs vindrent a circuyr autour de moy, et me commencerent a louer et extoller, en disant diversitez de propos, les ungs disoient avoir esté en plusieurs pays et avoir veu plusieurs dames et damoyselles, mais ilz affermoient que je stoye la plus accomplie en formosité de corps que ilz eussent jamais veue. Je faignoys de regarder autre part, mais je les escoutoys et eusse prins singulier plaisir a telles legieres varietez, n'eust esté que mon esperit estoit tout transporté, a l'occasion de l'intolerable vehemence d'amours qui avecques si grant force dominoit en moy, qu'elle dissipoit et adnichilloit toutes mes puissances. Je feuz long temps a regarder si je pourroye veoir mon amy, mais voyant qu'il n'y estoit point, comme frustree de mon espoir m'en vouluz retourner pour la douleur que ne pouvois plus souffrir, laquelle estoit cachee dedans mon triste cueur, dont je ne osoye dire l'occasion. Et quant je feuz en ma chambre commencay a me plaindre et lamenter, comme j'avoys accoustumé de faire, et durant mes calamiteuses passions je continuay plusieurs fois d'aller audict lieu plaidoyable premier que peusse veoir mon amy, dont je estoye en continuelle destresse et si grande amaritude que impossible m'eust esté la soustenir si je n'eusse esté secourue de quelque petite esperance, en quoy je prenoye aulcun confort. Mais entre les autres choses me desplaisoit grandement de ce que mon mary avoit suspition sur moy, cela estoit cause de me exagiter, de rompre et fascher, en sorte que j'estoye si impatiente que je retournoye tousjours en mes furieuses fantasies. Ainsi que je estois comme hors d'esperance, et presupposoye que de mon amy le posseder m'estoit impossible, je deliberay de me tenir solitairement en ma chambre pour

plus occultement continuer mes pleurs, mais mon mary ne le voulut souffrir, pensant que maladie corporelle fust cause de mes tristesses et melencolies. Las, il ignoroit que mon mal procedast des passions de l'ame, et que l'excessif amour en fust cause ; car il pensoit que j'eusse delaissé la folle amour qui me possedoit et seigneurioit, parquoy ung jour me voulut mener audict lieu plaidoyable, disant que le continuer de demeurer anxieuse me povoit accroistre et augmenter mon mal, et que plus propre et duisible me seroit pour me revalider et guarir de m'exciter a soliciter noz affaires. Quant j'euz ouy ses parolles je ne osay differer, mais fuz contraincte de me rendre obeyssante ; parquoy incontinent nous transportasmes au lieu judiciaire, et moy estant retiree en quelque lieu cuidant me reposer, qui m'estoit difficile ; car mal se repose qui n'a contentement, et alors je commencay a dresser ma veue, en regardant de toutes pars, je vey grant nombre de jeunes gens, entre lesquelz je vey mon amy, lequel me jecta ung regard qui me transperca jusques au cueur, et fut de si grant vertu, qu'en cest instant de moy mesmes je demouray privee, et perdis toute contenance, mais incontinent survint mon mary, lequel m'avoit ung peu eslongee en solicitant ses affaires, et pour la grande multitude de peuple il n'avoit apperceu mon amy ; parquoy avec ung doulx accueil et face joyeuse me vint dire qu'il estoit temps de nous retirer. Et lors pour la timeur que j'euz je commencay a trembler et muer couleur, mais pensant que ce fust ma maladie accoustumee me vint ung peu consoler en me donnant esperance de briefve guarison, me disant qu'il m'estoit necessaire de contraindre mon cueur a prendre revocation, par ce que c'est ung grant commencement de guarison que de vouloir estre guarie. A ces motz je congneuz par ses benignes parolles qu'il n'avoit apperceu mon amy ; parquoy je reprins ung petit de vigueur. […]

Bravant les interdits et la peur du mari, les amants finissent par se revoir fréquemment. Rien ne peut altérer cette violente inclination qui ne cesse de faire souffrir Hélisenne.

Increpation du faulx rapport.

Chapitre XXI.

[…] Quand je feuz retournee en mon logis, je me retiray en ma chambre, ou je me trouvay merveilleusement allegee, pource que avoys deschargé mon cueur, et fut mon esprit reduict en une inestimable consolation en secretes joyeusetez, en quoy je ne me demeuray gueres, a l'occasion d'une insidieuse fiebvre qui en si grant extremité me

detenoit, que je n'avoye esperance aulcune de mon salut ; mais combien que par l'operation d'icelle je fuz griefvement tourmentee, plus impatiente estoye d'estre privee de la veue de mon amy, que de la peine que je soustenoye, parquoy je mauldissoye et detestoye mon acerbe fortune qui continuellement m'appareilloit infinies anxietez et douleurs. Et alors, mon mary me voyant en ceste infortune, feist bonne diligence de mander medecins et phisiciens, lesquelz quand ilz furent venuz, m'appresterent plusieurs medecines aptes a me secourir, qui gueres ne me servoient, par ce que j'estoye autant travaillee des passions de l'ame, que de maladie corporelle. […]

Toujours consumée d'une violente ardeur, Hélisenne se plaint à haute voix de ses peines et de ses tourments. Une servante la dénonce à *son mari. Il la surprend et découvre les lettres échangées avec Guénélic. Son mari met alors à exécution la menace qu'il avait précédemment énoncée, c'est-à-dire enfermer sa femme dans la tour du château Cabasus. Alors que les lettres sont détruites, Hélisenne, captive, décide de réécrire son histoire pour Guénélic.*

La Seconde par-
TIE DES ANGOYSSES
DOULOUREUSES QUI
procedent d'amours. Comp-
osee par dame He-
lisenne de Cren-
nne, par-
lant a
la personne de son amy
Guenelic.

Bien que composée par Hélisenne, cette seconde partie est narrée par Guénélic. Tout en déplorant la perte de sa bien-aimée, due à son imprudence, il narre l'amitié qui le lie à Quézinstra, et évoque les malheurs que ce dernier a connus, victime de l'amour effréné de sa belle-mère.

Deux amys qui descouvrent les secretz
de leurs amours l'ung a l'autre.

Chapitre II.

[…] Nonobstant je continuoye ma poursuyte, en sorte que par mon inconstance, je donnay manifeste demonstrance a son mary de la chose ou je pretendoye. Quoy voyant, sans dilation il la feist absenter, comme il est bien amplement exhibé au premier livre de ses angoisses. Je fuz long temps depuis son partement sans en estre certioré, parquoy fort esmerveillé estoye de ce que ne la veoye plus. Je m'en devisoye souvent avec ung mien fidelle compaignon, le nom duquel estoit Quezinstra, et estoit extraict de noble et tres antique generosité, et des son enfance avoit esté instruict a l'art militaire, et en ce ne se demonstroit degenerant de ses progeniteurs. Mais fortune qui le plus souvent les mauvais exalte, et les bons deprime, luy avoit esté cruelle ennemye ; car de la maison paternelle avoit esté expulsé, et ce qui en fut occasion, fut par sa souveraine beaulté, par ce que sa marrastre en fut d'ung tel desir attaincte, que contraincte luy fut de l'inciter et prier qu'il voulust accomplir son vouloir luxurieux et inceste, a quoy il ne se voulut consentir ; car pour l'honneur et reverence de son pere, il avoit vergongne des objections et persuasions qu'elle continuoit. Mais quant la jeune dame se veit par plusieurs foys reffusee, elle commenca a convertir amour en mortelle hayne, parquoy elle conspira pour le faire totallement exiler, en faisant piteuses complainctes a son mary, disant que son filz avoit voulu son honneste pudicité violer, et pour ce il fut banny et expulsé, comme furent pour semblables causes Hippolyte et Bellorophon. […]

Bientôt, Guénélic, en compagnie de Quézinstra, entreprend la longue quête qui le ramènera vers les bras d'Hélisenne, la femme aimée.

La tierce partie
DES ANGOYSSES DOU-
LOUREUSES QUI PROCE-
dent d'amours. Composees
par dame Helisenne de
Crenne, parlant a
la personne de son
amy Guenelic.

Les deux amis rencontrent un jeune homme, autrefois connu de Guénélic. C'est alors que ce dernier, affaibli par le désir, est en proie à une fièvre violente.

Guenelic persiste en ses adventures pour
trouver sa mye. Chapitre I.

[…] La nuyct accompaignee de desir en brief somme me passa, car mon intention estoit de ne sejourner plus d'ung jour en la cité, mais mon ingrate fortune tousjours contraire a mon desir, ne permist que a ma conclusion se peust ensuyvir l'effect, a l'occasion d'une fascheuse fiebvre, par l'opperation de laquelle je feuz si cruellement exagité, que autre chose je n'attendoye sinon que de brief estre du nombre de la famille de Proserpine. Quoy voyant le bon gentil homme qui si benigne reception nous avoir faict, a mon accident voulut pourveoir, car en grande promptitude manda ung prudent et diligent phisicien, lequel avec plusieurs choses a ce convenables, fut cause de l'evacuation totalle de ce qui m'estoit nuysible, tellement que peu a peu feuz reduict es termes de ma bonne convalescence, non pourtant feuz longue espace si debile, que en ma puissance n'estoit de donner principe au tres desiré partement. Touteffoys l'affection accoustumee continuellement me stimuloit, et en moy mesmes disoye : « O Guenelice, quel sinistre accident, quelle tediation, quelle destitution de santé t'empesche d'aller vers celle que tant tu desire ? Ne scaiz tu qu'il n'y a beatitude, felicité ou contentement, qui le tient peult superer ne encores approcher, si une foys te peult estre concedé l'assister en sa presence ? O combien à l'heure te seroit la mort plus felice, que de vivre absent ? Et pour ceste occasion, te fault mettre peine de reprendre les forces de ton esprit. Et esvertuer tes debiles et fatiguez membres, comme estant certain, qui de leurs peines ne demoureront sans remuneration. Parquoy bien heureux sera le travail, et tres felice le martyre, qui a telle suavité te conduyra, tu seras corroboré et restauré de tous les travaulx, que tu as souffers, et si seras reduict en perpetuelle et infaillible lyesse. Et pour ceste cause, la timeur d'aucuns perilz, tant grandz fussent ilz, ne te debveroit retarder. » Apres avoir ainsi precogité le bien futur que j'esperoye, ce m'estoit occasion de me restituer aucune vigueur, pour laquelle augmenter m'efforcoye de manger viandes nutritives et substantieuses, affin que par ce moyen, ma force qui par maladie estoit de moy sequestree, plus facilement peust en mes membres retourner, et en deschasser la debilitation, ce qu'il ne me fut point fort difficile, car le plus grand principe de guarison et de vouloirs estre guary. Et quant je me sentys en ma force primitive, toutes les calamitez

soustenues, commencay a oublier, et a l'heure sans aucune dilation (apres avoir le gentil homme de ses benefices grandement remercyé) prinsmes la voye de nostre partir. […]

Les deux amants seront finalement réunis. Toutefois, la mort viendra mettre un terme à leur fuite. C'est à Quézinstra qu'est attribuée la narration de « la mort immaturé de son compaignon fidele le genti Guenelic, […] et de sa dame Helisenne. »

Józef Struś

ARS SPHYGMICA

L’Art sphygmique

LIBER QUARTUS

Livre IV

1450

AMORIS PULSUS QUALIS[2202].

CAP. XIV.

Amor facit inaequales, anonymos, et inordinatos.

Amor est affectio ejus animae facultatis, quae concupiscibilis vocatur, cujus sedes est in hepate : concupiscit siquidem amans potiri, et satiari eo quod amat. Habet autem amor adjunctas secum alias animae perturbationes, tristitiam, gaudium. Quod si melancholica quoque sollicitudo accedat, erit affectio multo molestior, quae emaciat hominem, et reddit cogitabundum de pulchritudine formae, morum, et gestuum, ejus quem amat : siquidem Res est solliciti plena timoris amor, ut ait poeta. Proinde non miseris, quod in amante pulsus sunt inaequales et inordinati, ex diversis et invicem pugnantibus animi affectionibus profecti. Qui vero sint anonymi inaequales pulsus, docuimus libro primo : ac eos etiam depinximus in tabula, quae constitutionem omnium pulsuum continet, quam semper prae oculis habere expedit, ut ne excidat nobis e memoria, ulla pulsuum differentia.

Memini me jam olim, pulsus amoris primum experimentum fecisse, in uxore cujusdam viri nobilis, quam subolfeceram adulteri amore fuisse correptam, sed nescivi quis esset. Quum assiderem quadam die ei foeminae, coepi de industria percunctari res plurimas ab ea, quarum cognitio ad curandam eam (nam maritus ejus, medendi causa in febre, curae meae eam commiserat, peregre proficiscens) videbatur esse necessaria. Interim vero manum ejus adtrectabam, et tangebam arteriam interpollatim. Insinuavi etiam mentionem multorum hominum coram ipsa, quos nominatim recensebam. Quum vero inter caeteros nominavi eum, quem ipsa deperibat : coepit illico pulsus variari, ac ex naturali fieri multo minor, celerior, crebrior et languidior: sed in iis omnibus inaequaliter, commutans sine ullo ordine, pulsus parvos in magnos, debiles in languidos, et vicissim hos in illos, similiter et celeres in tardiores, crebriores in rariores, et econtra : perseveravit vero ea pulsuum immutatio aliquousque, nec cito desiit. Ac ego tum conjectura sum assecutus, illum ipsum fuisse ejus adulterum, ad cujus commemorationem ipsa tantum expavit et pulsus perturbavit : quod non contigit alias, dum aliorum juvenum, praeter adulterum, mentionem facerem. Talem autem pulsum in ea reperi ad recordationem sui

[2202] Texte latin établi d'après l'édition posthume de 1602, revue et corrigée par Gaspard Bauhin, Józef Struś, *Ars sphygmica seu Pulsuum doctrina*, 14, Bâle, 1602, p. 217-219. Les éditions suivantes ont également été consultées : *Sphygmicae artis jam mille ducentos annos perditae et desideratae libri V, a Josepho Struthio* […] *conscripti*, Bâle, 1555, p.222-225 ; *Sphygmicae artis. Nauki o tętnie*, Poznań, Wydawnictwo poznańskie, 1968, p.256-259.

adulteri, qualis fit in timore, dum ei repugnat ratio, et facit hominem anxium, et distractum. Recte autem dixit Galenus, scribens in librum primum *Prognosticorum Hippocratis*, nullum esse pulsum amori proprium : quoniam non pulsant arteriae quicquam amatorii, sed perturbatum animum amantis indicant. Sunt vero complures foeminae, virgines et maritae, quarum natura ita est comparata, ut statim expavescant ad quamlibet occasionem, quas verecundas esse reputamus : pulsus etiam in talibus statim fiunt inaequales. Sed hoc adhibendum est discrimen: timor naturalis statim cessat, et ex eo variatio in pulsu statim praeterit: sed timor culpae perseverans est, in quo pulsuum permutatio perdurat, etiamsi repetitis vicibus aliquoties tangas arteriam.

Quelle est la nature du pouls amoureux ?

Chapitre XIV.

L'Amour provoque un pouls irrégulier, indéfini et confus.

L'amour est une affection de l'âme, issue de cette force que l'on nomme désir, et dont le siège se loge dans le foie, puisque l'amant désire avec ardeur se rendre maître, et jouir de ce qu'il aime. Or l'amour contient, liées à lui, d'autres passions de l'âme, comme la joie, la tristesse. C'est pour cette raison qu'en lui rajoutant un tourment mélancolique, l'affection risque d'être beaucoup plus dangereuse, elle, qui amaigrit l'homme, et qui l'amène à songer à la beauté du visage, ainsi qu'aux habitudes et aux gestes de la personne qu'il aime. L'amour est assurément, comme le dit le poète, chose emplie d'effrois craintifs. Ainsi donc, on ne saurait être étonné de ce que, chez l'amant, le pouls soit irrégulier et confus, et qu'il augmente sous l'effet d'affections contraires de l'âme en lutte les unes contre les autres. La nature de ces pouls irréguliers et indéfinis, que nous avons enseignée au premier livre, de même que nous l'avons dépeinte dans un tableau recélant la définition de chacun d'entre eux, doit toujours rester à portée du regard, afin qu'aucune des différentes espèces de pouls n'échappe à notre mémoire.

Je me souviens avoir fait, il y a déjà longtemps, ma première expérience du pouls amoureux auprès de l'épouse d'un noble, que je soupçonnais avoir succombé à l'emprise d'un amour adultère, tout en ignorant à qui elle le destinait. Un jour, alors que je m'étais assis au chevet de cette femme, j'ai commencé volontairement à l'interroger sur un grand nombre de sujets la concernant, et dont la connaissance semblait être nécessaire à sa guérison (en effet, son mari étant parti à l'étranger, l'avait confiée à mes soins pour soigner sa fièvre). Et de fait, tout en l'interrogeant, je lui touchais la main, et je lui tâtais l'artère de temps en temps. En face d'elle, je faisais encore insidieusement allusion à de nombreux hommes, que je passais en revue nommément. Mais lorsque, parmi tous les autres, je nommais celui pour lequel elle se mourrait d'amour, son pouls commençait aussitôt à fluctuer, et de naturel, il devenait beaucoup plus petit, plus rapide, plus fréquent, et enfin plus languide : néanmoins, en tous les cas de façon irrégulière, subissant des variations profondes et sans ordre, le pouls passait de petit à grand, de faible à violent, de l'un à l'autre, de l'autre à l'un, et pareillement, de plus rapide à plus lent, de plus fréquent à plus rare, et inversement. Cette altération du pouls avait persisté quelques temps encore, et n'avait pas cessé de sitôt. Pour ce qui me concerne, j'étais parvenu, par

conjecture, à la conclusion que celui-là même était le fruit de sa passion adultérine, puisqu'à la simple évocation de son nom, ma patiente était grandement apeurée et que son pouls s'affolait. Lorsqu'ultérieurement je mentionnais d'autres jeunes hommes, le phénomène ne se reproduisait pas, si ce n'est au moment où je faisais allusion à son amant. D'autre part, à l'évocation de cet amour adultérin, j'avais découvert chez ma malade un pouls similaire à celui provoqué par la peur, au moment où la raison lutte contre elle, et où elle transforme l'homme en un être tourmenté et divisé. Galien dit vrai en écrivant dans son *Commentaire au pronostic d'Hippocrate* qu'il n'existe pas de pouls spécifique à l'amour, puisque les artères ne battent pas sous l'effet de l'amour, mais qu'elles indiquent l'âme troublée de l'amant. En vérité, il y a de très nombreuses femmes, les femmes vierges tout comme les femmes mariées, dont la nature veut qu'à la moindre occasion elles s'effraient aussitôt que nous nous rendons compte qu'elles rougissent ; dans de telles circonstances, le pouls devient à nouveau et immédiatement irrégulier. Cependant, il faut établir la distinction suivante : en effet, dès que la peur naturelle s'interrompt, les variations du pouls disparaissent. À contrario, la peur engendrée par une faute étant tenace, l'altération du pouls perdure alors, même si l'on tâte l'artère par intermittence et de façon répétée.

Marguerite de Navarre

L’HEPTAMERON

1456

LES NOUVELLES DE LA

ROYNE DE NAVARRE[2203].

Piteuse mort d'un gentil homme amoureux, pour avoir trop tard receu consolation de celle qu'il aimoit.

NEVFIESME NOUVELLE.

Entre Daulphiné et Provence, y avoit ung gentilhomme beaucoup plus riche de vertu, beauté et honnesteté que d'autres biens, lequel aima fort une damoiselle, dont je ne diray le nom, pour l'amours de ses parens qui sont venuz de bonnes et grandes maisons, mais asseurez vous que la chose est veritable. Et, a cause qu'il n'estoit de maison de mesmes elle, il n'osoit descouvrir son affection, car l'amour qu'il luy portoit estoit si grand et parfaict qu'il eust mieux aimé mourir que de desirer une seule chose qui eust esté a son deshonneur. Et, se voyant de si bas lieu au pris d'elle, n'avoit nul espoir de l'espouser. Parquoy son amour n'estoit fondé sur nulle fin, sinon de l'aimer de tout son pouvoir le plus parfaictement qu'il luy estoit possible, ce qu'il feit si longuement qu'a la fin elle en eut quelque congnoissance. Et, voyant l'honeste amitié qu'il luy portoit tant plaine de vertu et bon propos, se sentoit bien heureuse d'estre aimee d'un si vertueux personnage, et luy faisoit tant de bonnes cheres que luy, qui ne l'avoit nulle pretendue meilleure, se contentoit tres fort. Mais la malice, ennemie de tout repos, ne peut souffrir ceste vie honneste et heureuse, car quelques ung allerent dire a la mere de la fille qu'ils s'esbahissoient que ce gentilhomme pouvoit tant faire en sa maison, et que l'on soustenoit que la beauté de sa fille l'y tenoit plus qu'autre chose, avec laquelle on le veoit souvent

---

[2203]Texte établi d'après Marguerite de Navarre, *L'heptameron des nouvelles de tres illustre et tres excellente princesse Marguerite de Valois, royne de Navarre. Remis en son vray ordre […] par Claude Gruget parisien*, I, 9 et III, 26, Paris, Benoist Prevost, 1559, f.G-G2v, f.C2v-D4. À titre documentaire, ont également été consultées les éditions critiques suivantes : *L'Heptaméron*, éd. Michel François, Paris, Bordas, 1991, p.49-54, p.208-221; *L'Heptaméron*, éd. Renja Salminen, Genève, Librairie Droz, 1999, p.59-66, p.255-271 ; *L'Heptaméron*, dans *Œuvres complètes*, éd. Nicole Cazauran et Sylvie Lefèvre ; notes sur les éditions anciennes par Annie Charon-Parent et William Kemp, Paris, H. Champion, 2013, t.10, p. 92-103, p. 387- 409. Sur la longue et complexe histoire éditoriale de ce texte polymorphe, voir Yves Le Hir, « Le texte de l'Heptaméron de Marguerite de Navarre », dans *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 111/1, Paris, Les Belles Lettres, 1967,p. 82-89 : http://www.persee.fr/doc/crai_0065-0536_1967_num_111_1_12070 ; N. Cazauran et Sylvie Lefevre, *op.cit.*, p. XLIX-CI ; Gary Ferguson, « Marguerite de Navarre, Œuvres complètes, dir. Nicole Cazauran, t. X en 3 vol., L'Heptaméron, éd. Nicole Cazauran et Sylvie Lefèvre », dans *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, mis en ligne le 28 décembre 2013 : http://crm.revues.org/13179.

parler. La mere, qui ne doutoit en nulle façon de l'honnesteté du gentilhomme, dont elle se tenoit aussi asseuree que de nul de ses enfans, fut fort marrie d'entendre qu'on le prenoit a mauvaise part. Tant qu'a la fin, craignant le scandale par la malice des hommes, le pria pour quelque temps de ne hanter la maison comme il avoit acoustumé, chose qu'il trouva de dure digestion, sçachant que les propos honnestes qu'il tenoit a sa fille ne meritoient point tel eslongnement. Toutesfois, pour faire taire les mauvaises langues, se retira tant de temps que le bruit cessa ; et y retourna comme il avoit accoustumé, l'absence duquel n'avoit amoindry sa bonne volonté. Mais, estant en sa maison, entendit que l'on parloit de marier ceste fille avec un gentilhomme qui luy sembla n'estre point si riche qu'il luy deust tenir le tort d'avoir s'amie non plus que luy. Et commença a prendre cuer et employer de ses amis pour parler de sa part, pensant que, si le choix estoit baillé a la damoiselle, qu'elle le prefereroit a l'autre. Toutesfois, la mere de la fille et ses parens, pource que l'autre estoit beaucoup plus riche, l'esleurent. Dont le gentilhomme print tant de desplaisir, sçachant que s'amie perdoit autant de contentement que luy, que peu a peu, sans autre maladie, commença a diminuer, et en peu de temps changea de telle sorte qu'il sembloit qu'il couvrist la beaulté de son visage d'un masque de la mort, ou d'heure en heure il alloit joyeusement. Si est ce qu'il ne se peut garder quelquefois, qu'il n'allast parler a celle qu'il aymoit tant. Mais, a la fin, la force luy deffailloit, il fut contrainct de garder le lict, dont il ne voulut advertir celle qu'il aimoit, pour ne luy donner part de son ennuy. Et, se laissant ainsi aller au desespoir, perdit le boire et le manger, le dormir et le repos, en sorte qu'il n'estoit possible de le congnoistre pour la maigreur et l'estrange visage qu'il avoit. Quelqu'un en advertit la mere de s'amie, qui estoit fort charitable, et d'autre part aimoit tant le gentilhomme que, si tous leurs parens eussent esté de l'opinion d'elle et de sa fille, ils eussentt preferé l'honnesteté de luy a tous les biens de l'autre. Mais les parens du pere n'y voulurent entendre. Toutesfois, avec sa fille alla visiter le pauvre gentil homme qu'elle trouva plus mort que vif. Et, cognoissant la fin de sa vie approcher, s'estoit confessé et receu le Sainct Sacrement, pensant mourir sans plus veoir personne. Mais luy, a deux doigs de sa mort, voyant encore celle qui estoit sa vie et sa resurrection, se sentit si fortifié qu'il se jetta en sursault sur son lict, disant a la dame : « Quelle occasion vous amene, Madame, de venir visiter celuy qui a desja le pied en la fosse, et de la mort duquel vous estes la cause? – Comment, ce dist la dame, seroit il bien possible que celuy que nous aimons tant peust recevoir la mort par nostre faulte ? Je vous prie, dictes moy, pour quelle raison vous tenez ces propos. – Madame, dist il, combien que, tant qu'il m'a esté possible, j'ay dissimulé l'amour que je porte a ma damoiselle

vostre fille, si est ce que mes parens parlans du mariage d'elle et de moy, ont plus declairé que je ne voulois, veu le malheur qui m'est advenu d'en perdre l'esperance, non pour mon plaisir particulier, mais pource que je sçay que avec nul autre ne sera si bien traictee ne tant aimee qu'elle eust esté avec moy. Le bien que je veois qu'elle perd du meilleur et plus affectionné serviteur et amy qu'elle ait en ce monde me faict plus de mal que la perte de ma vie, que pour elle seule je voulois conserver ; toutesfois, puis qu'elle ne luy peut de rien servir, ce m'est grand gaing de la perdre. » La mere et la fille, oyans ces propos, meirent peine de le reconforter. Et luy dist la mere : « Prenez courage, mon amy, et je vous promets ma foy que, si Dieu vous donne santé, jamais ma fille n'aura autre mary que vous. Et voyla cy presente, a laquelle je commande de vous en faire la promesse. » La fille, en pleurant, meit peine de luy donner seureté de ce que sa mere luy promettoit. Mais luy, cognoissant que, quand il auroit santé, il n'auroit pas s'amie, et que les bons propos qu'elle tenoit n'estoit que pour essayer a le faire un peu revenir, leur dist que, si ce langage luy eust esté tenu il y a trois mois qu'il eust esté le plus sain e le plus heureux gentilhomme de France, mais que le secours luy venoit si tard qu'il ne pouvoit plus estre creu ny esperé. Et, quand il veit qu'elles s'efforcerent de le faire croire, il leur dist « Or, puis que je vois que vous me promettez le bien que jamais ne me peut advenir, encores que vous le vousissiez, pour la foiblesse ou je suis, je vous en demande un beaucoup moindre que jamais je n'eu la hardiesse de requerir. » A l'heure, toutes deux luy jurerent, et qu'il demandast hardiment : « Je vous supplie, dist il, que vous me donnez entre mes bras celle que vous me promettez pour femme, et luy commandez qu'elle m'embrasse et baise. » La fille, qui n'avoit accoustumé telles privautez, en cuida faire difficulté, mais la mere luy commanda expressement, voyant qu'il n'y avoit plus en luy sentiment ne force d'homme vif. La fille donc, par ce commandement, s'advança sur le lict du pauvre malade, luy disant : «Mon amy, je vous prie, resjouissez vous. » Le pauvre languissant, le plus fort qu'il peut son extresme foiblesse, estandit ses bras tous desnuez de chair et de sang ; et avec toute la force de son corps embrassa la cause de sa mort, et, en la baisant de sa froide et pasle bouche, la tint le plus longuement qu'il luy fut possible. Et puis dist : « L'amour que je vous ay portee a esté si grande et honneste que jamais, hors mariage, n'ay souhaitté de vous autre bien que celuy que j'en ay maintenant. Par faulte duquel et avec lequel je rendray joyeusement mon esprit a Dieu, qui est parfaicte amour et charité, qui cognoist la grandeur de mon amour et l'honnesteté de mon desir, luy suppliant, ayant mon desir entre mes bras, recevoir entre les siens mon esprit. » Et, en ce disant, la reprint entre ses bras par une telle vehemence que, le cueur affoibly ne pouvant

porter cest effort, fut abandonnee de toutes ses vertuz et esprits, car la joye le feit tellement dilater que le siege de l'ame luy faillit, et s'en volla a son Createur. Et, combien que le pauvre corps demourast sans vie longuement et, par ceste occasion, ne pouvoit plus tenir sa prise, toutesfois l'amour que la damoiselle avoit tousjours celee se declara a l'heure si fort que la mere et les seviteurs du mort eurent bien affaire a separer ceste union. Mais a force osterent la vifve, presque morte d'avec le mort, lequel ils feirent honorablement enterrer. Mais le plus grand triumphe des obseques furent les larmes et les pleurs et les cris de ceste pauvre damoiselle, qui d'autant plus se declara aprés la mort qu'elle s'estoit dissimulee durant la vie, quasi comme satisfaisant au tort qu'elle luy avoit tenu. Et depuis, comme j'ay ouy dire, quelque mary qu'on luy donnast pour l'appaiser, n'a jamais eu joye en son cueur. […]

LA TROISIESME JOURNEE DES

NOUVELLES DE LA ROYNE DE NAVARRE.

[…]

Plaisant discours d'un grand seigneur, pour avoir la jouyssance d'une dame de Pampelune.

NOUVELLE VINGTSIXIESME.

Il y avoit au temps du roy Louys douziesme, un jeune seigneur, nommé Monsieur d'Avannes, fils du sire d'Albret, et frere du roy Jean de Navarre, avec lequel ledict seigneur d'Avannes demeuroit ordinairement. Or estoit ce jeune seigneur, de l'aage de quinze ans, tant beau et plein de toutes bonnes graces qu'il sembloit n'estre faict que pour estre aimé et regardé. Ce qui estoit de tous ceux qui le voyaient, et plus que de nulle autre, d'une dame demourante en la ville de Pampelune en Navarre, laquelle estoit mariee a un fort riche homme, avec lequel vivoit fort honnestement que, et combien qu'elle ne fust aagee de vingt trois ans, si est-ce que, parce que son mary approchoit du cinquantiesme, s'habilloit tant modestement qu'elle sembloit plus vefve que mariee. Et jamais a nopces ny a festins homme ne la veit aller sans son mary, duquel elle estimoit tant la vertu et bonté qu'elle le preferoit a la beauté de tous autres. Le mary l'ayant experimentee si sage, y print telle seureté qu'il luy commettoit toutes les affaires de sa maison. Un jour, fut convié ce riche homme avecques sa femme aux nopces de l'une de ses parentes, auquel lieu, pour les honorer, se trouva le jeune seigneur d'Avannes, qui naturellement aimoit la dance, comme celuy qui en son temps n'y trouvoit son pareil. Aprés disner que le bal commença, fut prié ledict seigneur d'Avannes par le riche homme de vouloir dancer. Ledict seigneur luy demanda qui il vouloit qu'il menast. Il luy respondit : « Monsieur, s'il y en avoit une plus belle et plus a mon commandement que ma femme, je la vous presenterois, vous suppliant me faire cest honneur de la mener. » Ce que feit le jeune prince, duquel la jeunesse estoit si grande qu'il prenoit plus de plaisir a saulter et dancer qu'a regarder la beauté des dames. Et celle qu'il menoit, au contraire regardoit plus la grace et beauté dudict seigneur, que la dance ou elle estoit, combien que, par sa grand prudence, elle n'en feist va seul semblant. L'heure du soupper venue, monsieur d'Avannes dist a dieu a la compaignie et se retira au chasteau, ou le riche homme l'accompaigna sur sa mulle. Et en allant, luy dist : « Monsieur, vous avez aujourd'huy

tant faict d'honneur a mes parens et a moy, que ce me seroit ingratitude, si je ne m'offrois avecques toutes mes facultez a vous faire service. Je sçay, Monsieur, que tels seigneurs que vous, qui avez peres rudes et avaricieux, avez souvent plus faulte d'argent que nous, qui par petit train et bon mesnage, ne pensons que d'en amasser. Or est il ainsi que Dieu, m'ayant donné femme selon mon desir, ne m'a voulu totalement en ce monde bailler mon paradis, estant frustré de la joye que les peres ont des enfans. Je sçay, Monsieur, qu'il ne m'apartient de vous adopter pour tel, mais, s'il vous plaist me recevoir pour serviteur et me declarer voz petites affaires, tant que cent mil escuz de mon bien se pourront estendre, je ne fauldray de vous secourir en voz necessitez. » Monsieur d'Avannes fut fort joyeux de cest offre, car il avoit un pere tel que l'autre luy avoit dechifré, et apres l'avoir bien remercié, le nomma son pere par alliance. De ceste heure la, ledict riche homme print telle amour audict seigneur d'Avannes que, matin et soir, ne cessoit de s'enquerir s'il luy falloit quelque chose ; et ne cela a sa femme la devotion qu'il avoit audict seigneur d'Avannes, dont elle l'aima doublement. Et depuis ceste heure la ledict seigneur d'Avannes n'avoit faulte de chose qu'il desirast. Il alloit souvent vers ce riche homme, boire et manger avec luy, et, quand il ne le trouvoit point, sa femme luy bailloit tout ce qu'il demandoit ; et davantage, parloit a luy si sagement, l'admonestant d'estre vertueux, qu'il la craignoit et l'aimoit plus que toutes les femmes du monde. Elle, qui avoit Dieu et l'honneur devant les yeux, se contentoit de sa veue et parolle, ou gist la satisfaction de l'honnesteté et bonne amour, en sorte que jamais elle ne luy feit signe, parquoy il peust penser et juger qu'elle eust autre affection a luy que fraternelle et chrestienne. Durant ceste amitié couverte, monsieur d'Avannes, par l'aide des dessusdicts, estoit fort gorgias et bien en ordre. Et approchant l'aage de dix sept ans, commença de chercher plus les dames qu'il n'avoit de coustume. Et, combien qu'il eust plus volontiers aimé la sage dame que nulles autres, si est-ce que la peur qu'il avoit de perdre son amitié, si elle entendoit tels propos, le feit taire et s'amuser ailleurs. Et s'alla adresser a une jeune gentil femme pres de Pampelune, qui avoit maison en la ville, laquelle avoit espousé un jeune homme, qui sur tout aimoit les chiens, chevaulx et oyseaux. Et commança, pour l'amour d'elle, a lever mille passetemps, tournois, jeux de courses, luytes, masques, festins, et autres jeux, a tous lesquels se trouvoit ceste jeune dame. Mais a cause que son mary estoit fort fantastique, ses pere et mere, la cognoissans belle et legere, jaloux de son honneur, la tenoient de si pres que ledict seigneur d'Avannes ne pouvoit avoir d'elle chose que la parolle bien courte en quelque bal, combien qu'en peu de temps et de propos, apperceut ledict seigneur d'Avannes qu'autre chose ne deffailloit en leur amitié que le temps et le

lieu. Parquoy, il vint a son bon pere, le riche homme, et luy dist qu'il avoit grand devotion d'aller visiter Nostre Dame de Montserrat ; le priant retenir en sa maison tout son train, et qu'il y vouloit aller seul, ce qu'il luy accorda. Mais sa femme, qui avoit en son cueur le grand prophete Amour, soupçonna incontinant la verité du voyage, et ne se peut tenir de dire a monsieur d'Avannes : « Monsieur, Monsieur, la Nostre Dame que vous adorez n'est pas hors des murailles de ceste ville ! Parquoy, je vous supplie sur toutes choses regardez a vostre santé. » Luy, qui la craignoit et aimoit, rougist si fort a ceste parolle que, sans parler, il luy confessa la vérité. Et sur cela s'en alla. […]

Déguisé en palefrenier, afin de séduire la gente dame qu'il courtise, et d'éteindre les soupçons de son mari jaloux, le seigneur d'Avannes entre au service des époux, et jouit de l'être aimé. Mais bientôt, terrassé par ce fol amour, il tombe gravement malade.

[…] Ainsi vesquit ceste jeune dame, sous l'hypocrisie et habit de femme de bien, en telle volupté que raison, conscience, ordre ne mesure n'avoient plus de lieu en elle. Ce que ne peult porter gueres longuement la jeune et delicate complexion du seigneur d'Avannes, mais commença a devenir tant palle et maigre que, sans porter masque, on le pouvoit bien descognoistre. Touteffois la folle amour qu'il avoit a ceste femme luy rendit tellement les sens hebetez qu'il presumoit de sa force ce qui eust deffailly en celle d'Hercules. Dont, a la fin, contrainct de maladie et conseillé par la dame, qui ne l'aimoit tant malade que sain, demanda congé a son maistre de se retirer chez ses parens, qui le luy donna a grand regret, et luy feit promettre que, quand il seroit sain, il retourneroit en son service. Ainsi s'en alla le seigneur d'Avannes a beau pied, car il n'avoit qu'a traverser la longueur d'une rue. Et, arrivé qu'il fut en la maison du riche homme, son bon pere, n'y trouva que sa femme, de laquelle l'amour vertueuse qu'elle luy portoit n'estoit point diminuee pour son voyage. Mais, quand elle le veit si maigre et decoloré, ne se peut tenir de luy dire : « Monsieur, je ne sçay comme il va de vostre conscience, mais vostre corps n'a point amandé de ce pelerinage. Et me doute fort que le chemin que vous avez faict la nuict vous ait plus travaillé que celuy du jour, car si vous fussiez allé en Jerusalem a pied, vous en fussiez bien venu plus hallé, mais non pas si maigre et foible. Or, contez ceste cy pour une, et ne servez plus tels images, qui, en lieu de resusciter les morts, font mourir les vivans. Je vous en dirois davantage ; mais, si vostre corps a peché, je voy bien qu'il en a telle punition que j'ay pitié d'y adjouster facherie nouvelle. » Quand le seigneur d'Avannes eut entendu tous ses propos, il ne fut pas moins marri que honteux, et luy dist :

«Madame, j'ay autresfois ouy dire que la repentance suit le peché. Et maintenant je l'espreuve a mes despens, vous priant excuser ma jeunesse, qui ne se peult chastier que par experimenter le mal qu'elle ne veult croire.» La dame, changeant de propos, le feit coucher en un beau lict, ou il fut quinze jours, ne vivant que de restaurens. Et le mary et la dame luy tindrent si bonne compaignie qu'il avoit tousjours l'un d'eux aupres de luy. Et, combien qu'il eust faict les follies que vous avez ouyes, contre la volonté et conseil de la sage dame, si ne diminua jamais l'amour vertueuse qu'elle luy portoit, car elle esperoit tousjours que, apres avoir passé ses premiers jours en follie, il se retireroit et contraindroit d'aimer honnestement, et, par ce moyen, seroit du tout a elle. Et, durant ces quinze jours qu'il fut en sa maison, elle luy tint tant de bons propos tendans a l'amour de vertu qu'il commença a avoir horreur de la follie qu'il avoit faitce. Et, regardant la dame, qu'en beauté passoit la folle, cognoissant de plus en plus les graces et vertuz qui estoient en elle, il ne se peut garder, un jour qu'il faisoit assez obscur, chassant toute crainte hors de luy dire : « Madame, je ne voy meilleur moyen, pour estre tel et si vertueux que vous me preschez et desirez, que de mettre mon cueur a estre entierement amoureux de la vertu. Je vous supplie, Madame, de me dire s'il ne vous plaist pas m'y donner toute aide et faveur a vous possible. » La dame, fort joyeuse de luy veoir tenir ce langage, luy dist : « Et je vous promets, Monsieur, que si vous estes amoureux de la vertu comme il appartient a tel seigneur que vous, je vous serviray, pour y parvenir, de toutes les puissances que Dieu a mises en moy. – Or, Madame, dist monsieur d'Avannes, souvienne vous de vostre promesse, et entendez que Dieu, incogneu du Chrestien sinon par foy, a daigné prendre la chair semblable a celle de peché, à fin qu'en attirant nostre chair a l'amour de son humanité, tirast aussi nostre esprit a l'amour de sa divinité ; et s'est voulu servir des moyens visibles pour nous faire aimer par foy les choses invisibles. Aussi, ceste vertu que je desire aimer toute ma vie est chose invisible, sinon par les effaits du dehors. Parquoy, est besoing qu'elle preigne quelque corps pour se faire cognoistre entre les hommes, ce qu'elle a faict, se revestant du vostre, pour le plus parfaict qu'elle a peu trouver. Doncques, je vous recognois et confesse non seulement vertueuse, mais la seule vertu. Et moy, qui la voy reluyre soubs le voile du plus parfaict corps qui onques fut, qui est le vostre, la veux servir et honorer toute ma vie, laissant pour elle toute autre amour vaine et vicieuse.» La dame, non moins contente qu' esmerveillee d'ouïr ces propos, dissimula si bien son contentement qu'elle luy dist : « Monsieur, je n'entreprens pas de respondre a vostre theologie ; mais, comme celle qui est plus craignant le mal que croyant le bien, vous voudrois supplier de cesser en mon endroit les propos dont vous estimez si peu

celles qui les ont creuz. Je sçay tres bien que je suis femme, non seulement comme une autre, mais tant imparfaicte que la vertu feroit plus grand acte de me transformer en elle que de prendre ma forme, sinon quand elle voudroit estre incogneue en ce monde, car, soubs tel habit que le mien, ne pourroit la vertu estre recogneue telle qu'elle est. Si est ce, Monsieur, que, pour mon imperfection, je ne laisse a vous porter telle affection que doit et peult faire femme craignant Dieu et son honneur. Mais cest affection ne sera declaree jusques a ce que vostre cueur soit susceptible de la patience que l'amour vertueuse commande. Et a l'heure, Monsieur, je sçay quel langage il fault tenir, mais pensez que vous n'aimez pas tant vostre propre bien, personne ny honneur, que je l'ayme.» Le seigneur d'Avannes, craintif, ayant la larme a l'œil, la supplia tres fort que, pour seureté de ses paroles, elle le voulust baiser ; ce qu'elle luy refusa, disant que pour luy elle ne romproit point la coustume du pays. Et, en ce debat, survint le mary, auquel dist monsieur d'Avannes: « Mon pere, je me sens tant tenu a vous et a vostre femme que je vous supplie pour jamais me reputer vostre filz. » Ce que le bon homme feit tres volontiers. « Et, pour seureté de ceste amitié, je vous prie, dist monsieur d'Avannes, que je vous baise. » Aprés luy dist: « Si ce n'estoit de peur d'offenser la loy, j'en ferois autant a ma mere vostre femme. » Le mary, voyant cela, commanda a sa femme de le baiser, ce qu'elle feit, sans faire semblant de le vouloir ou ne vouloir ce que son mary luy commandoit. A l'heure, le feu que la parolle avoit commencé d'allumer au cueur de pauvre seigneur, commença a s'augmenter par le baiser tant desiré, si fort requis et si cruellement refusé. […]

Le seigneur d'Avannes quitte ses parents adoptifs pour rendre visite à son frère le Roi. Il apprend son intention de partir à Oly et Taffares. Se rendant compte qu'il sera ainsi éloigné de la femme aimée, le seigneur d'Avannes est fortement attristé. Pour tenter de la séduire, il loge dans une maison non loin d'elle, mais sa demeure prend feu. Abrité par le riche homme, son père de cœur, il est confié au soin de son épouse, et en profite pour lui faire ses avances. Néanmoins, il est éconduit, et craignant d'avoir perdu son amitié, il part pour Taffares avec le Roi.

[…] Le mary, ayant donné ordre au feu, retourna et pria tant monsieur d'Avannes qu'il demeurast pour ceste nuict en sa maison, qu'il luy accorda. Mais fut ceste nuict passee en telle sorte que ses yeux furent plus exercez a plorer qu'a dormir. Et, bien, matin, leur alla dire a dieu dans le lict, ou, en baisant la dame, cogneut bien qu'elle avoit plus de pitié de son offense que de mauvaise volonté encontre luy, qui fut un charbon

davantage adjouté au feu de son amour. Apres disner, s'en alla avecques le roy a Taffares, mais, avant que de partir, encores alla dire a dieu a son bon pere et a sa dame, qui, depuis le premier commandement de son mary, ne feit plus de difficulté de le baiser comme son fils. Mais, soyez seur que plus la vertu empeschoit son œil et contenance de monstrer la flamme cachee, plus elle s'augmentoit et devenoit importable, en sorte que, ne pouvant porter la guerre que l'honneur et l'amour luy faisoient en son cueur, laquelle toutesfois avoit deliberé de jamais ne monstrer, ayant perdu la consolation de le veue et parolle de celuy pour qui elle vivoit, print une fievre continue, causee d'une humeur melancolique et couverte, tellement que les extremitez du corps luy vindrent toutes froides, et au dedans brusloit incessamment. Les medecins, en la main desquelz ne pend pas la santé des hommes, commencerent a douter fort de sa maladie, a cause d'une oppilation qui la rendoit melancolique, conseillerent au mary d'avertir sa femme de penser a sa conscience et qu'elle estoit en la main de Dieu, comme si ceux qui sont en santé n'y estoient point! Le mary, qui aimoit sa femme parfaictement, fut si triste de leurs parolles que pour la consolation, il escrivit a monsieur d'Avannes, le suppliant prendre la peine de les venir visiter, esperant que sa veue profiteroit a la maladie. A quoy ne tarda le seigneur d'Avannes, incontinent les lettres receues, et s'en vint en poste en la maison de son bon pere. Et, a l'entree, trouva les serviteurs et femmes de Jeans, menans tel dueil que meritoit leur maistresse, dont ledict seigneur fut si estonné qu'il demoura a la porte comme une personne transie, et jusques a ce qu'il veit son bon pere, lequel, en l'embrassant, se print a plorer si fort qu'il ne luy peut mot dire. Et mena ledict seigneur d'Avannes en la chambre de la pauvre malade, laquelle, tournant ses yeux languissans vers luy, le regarda et luy bailla la main, en le tirant de toute sa foible puissance a elle. Et, en l'embrassant et baisant, feit un merveilleux plainct, et luy dist : « O Monsieur, l'heure est venue qu'il fault que toute dissimulation cesse et que je vous confesse la verité que j'ay tant mis peine a vous celer ; c'est, que, si vous m'avez porté grande affection, croyez que la mienne n'a esté moindre. Mais ma douleur a passé la vostre, d'autant que j'ay eu la peine de la celer contre mon cueur et volonté. Car entendez, Monsieur, que Dieu et mon honneur ne m'ont jamais permis de la vous declarer, craignant d'ajouster en vous ce que je desirois de diminuer. Mais sçachez, Monsieur, que le mot que si souvent vous ay dit, m'a tant faict de mal au prononcer qu'il est cause de ma mort, de laquelle je me contente, puisque Dieu m'a faict la grace de n'avoir permis que la violence de mon amour ait mis tache a ma conscience et renomee, car de moindre feu que le mien ont esté ruinez plus grands et plus forts edifices. Or m'en voy je contente, puis que, avant mourir, je vous ay peu declarer

mon affection egale a la vostre, hors mis que l'honneur des hommes et des femmes n'est pas semblable, vous suppliant, Monsieur, que doresnavant vous ne craignez a vous adresser aux plus grandes et vertueuses dames que vous pourrez, car en tels cueurs habitent les plus fortes passions et plus sagement conduictes. Et la grace, beauté et honnesteté qui est en vous ne permettra que vostre amour travaille sans fruict. Je vous prie vous recorder de ma constance, et n'attribuez point a cruauté ce qui doit estre imputé a l'honneur, a la conscience, et a la vertu, lesquels nous doivent estre plus chers mille fois que nostre propre vie. Or a dieu, Monsieur, vous recommandant vostre bon pere mon mary, auquel je vous prie compter a la verité ce que vous sçavez de moy, a fin qu'il cognoisse combien j'ay aymé Dieu et luy. Et gardez vous de vous trouver plus devant mes yeux, car doresnavant je ne veux penser qu'a aller recevoir les promesses que Dieu m'a faictes avant la constitution du monde. » En ce disant, la baisa et embrassa de toute la force de ses foibles bras. Ledict seigneur, qui avoit le cueur aussi mort par compassion qu'elle par douleur, sans avoir puissance de luy dire un seul mot, se retira hors de sa veue sur un lict qui estoit dans la chambre, ou il s'esvanouit plusieurs fois. A l'heure, la dame appella son mary, et aprés luy avoir faict beaucoup de remonstrances honestes, luy recommanda monsieur d'Avannes, l'asseurant qu'aprés luy, c'estoit la personne du monde qu'elle avoit la plus aimee. Et, en baisant son mary, luy dist a dieu. Et, a l'heure, feit apporter le Sainct Sacrement de l'autel, et puis aprés l'unction, lesquels elle receut avec telle joye comme celle qui estoit seure de son salut. Et, voyant que la veue luy diminuoit et les forces luy defailloient, commença a dire bien hault son *In manus*. A ce cry, se leva le seigneur d'Avannes de dessus le lict et, en la regardant piteusement, luy veit rendre, avec ung doux souspir, sa glorieuse ame a celuy dont elle estoit venue. Et, quand il s'apperceut qu'elle estoit morte, il courut au corps mort, duquel vivant il n'approchoit qu'en craincte, et le vint embrasser et baiser de telle sorte qu'a grand peine le luy peut on oster d'entre les bras ; dont le mary en fut fort estonné, car jamais n'avoit estimé qu'il luy portast telle affection. Et, en luy disant : « Monsieur, c'est trop ! » se retirerent tous deux de la. Et, aprés avoir pleuré longuement, l'un sa femme, et l'autre sa dame, monsieur d'Avannes luy compta tout le discours de son amitié, et comme jusques a sa mort elle ne luy avoit jamais fait un seul signe ou il trouvast autre chose que rigueur. Dont le mary, plus content que jamais, augmenta le regret et la douleur qu'il avoit de l'avoir perdue, et toute sa vie feit service a monsieur d'Avannes, qui a l'heure n'avoit que dix-huict ans, lequel s'en alla a la court, ou il demeura beaucoup d'annees, sans vouloir

ne veoir ny parler a femme du monde, pour le regret qu’il avoit de sa dame. Et porta plus de deux ans le noir. […]

Étienne Pasquier

LE MONOPHILE

1470

Dialogue composite sur l'amour, Le Monophile met en scène les différentes joutes philosophiques entre une femme, Charilée, et trois hommes Monophile, Philopole et Glaphire. Lors de la première partie du discours, Pasquier, spectateur muet et dissimulé de leurs débats, sort de sa cachette et intervient pour contredire Monophile. Selon lui, l'amour ne tend pas seulement à la transcendance spirituelle, mais aussi à l'union charnelle des corps. Comme « fin infinie », cette union permet la perpétuation de l'espèce humaine.

[…] « Je ne sçay quelz amans[2204], luy dis-je, mais je me puis bien vanter pour avoir honoré, et encor honorer une dame, d'un ydiot estre devenu mieux apris, que je n'eusse sçeu faire par tous les preceptes du courtisan. Toutesfois pour ne m'eslongner de mon propos : je seray doncques bien des vostres, seigneur Monophile, en ce que dites l'amour naistre de cest instinct naturel, restera seulement a prouver entre vous et moy, et deduire par quelques moyens suffisans, si la seule fin de l'amour regarde a la jouissance. En quoy si par commune opinion du peuple il me falloit fortifier, certainement, seigneur Monophile, vous n'emporteriez le dessus, ains vous faudroit du premier coup habandonner, et camp, et armes. Car qui est celuy en ce monde, hors mis vous, qui n'ayme pour ceste fin ? Toutesfois pour ne me vouloir asseurer sur jugement si fragile[2205], je vous suply, dites moy si l'amitié d'homme a femme ne pretendoit qu'a l'esprit, pourquoy nous sentirions nous agitez en icelle, tantost d'un tourbillon de joye, et a l'instant de douleur, puis tout soudainement de crainte, et en celle d'homme a homme ne sommes ainsi tourmentez ; sinon qu'en ceste cy nous nous tenons tous contens et satisfaitz, d'estre d'eux sans plus aymez, ce que cognoissants, avons ja touché a nostre pretendu . Mais en l'autre, outre l'esprit, accompagnons noz desirs d'un espoir, qui nous promet quelque jour cest heureux port jouyssance ? D'avantage, dites moy, si cest amour se guidoit seulement par une liaison et conjonction d'espritz, ne devrions nous par raison naturelle plus aimer celuy que Dieu voulut faire en tout et par tout a nous semblable, que non la femme laquelle il voulut bastir d'un degré plus basse que nous ? Or eschet-il ordinairement le contraire, et aimons sans comparaison plus la femme que l'homme.

[2204] Texte établi d'après Étienne Pasquier, *Le Monophile*, Paris, J. Longis, 1555, p.59-60. À titre documentaire, a également été consultée l'édition de 1610, voir Étienne Pasquier, *La jeunesse d'Estienne Pasquier et sa suite*, Paris, Jean Petit-Pas, 1610, p.97-100. Ce texte fut l'objet de six rééditions successives du vivant de l'auteur de 1554 à 1610. Ce texte a été établi selon la seconde édition de 1555 reprenant en tous points la première. Afin de mieux comprendre la longue et complexe histoire éditoriale, voir *Le Monophile*, éd. E. H. Balmas, Varèse, Cisalpino, 1957, p. 52-55.

[2205] [Quelle est plus violente ou l'amour ou l'amitié ?]

Voire que nous voyons par cest amour feminin, avoir esté violee et rompue la loy de vraye amitié, qui estoit de l'homme a homme. Je vous pourrois en cecy faire recit d'un Tite et Gisippe, desquelz Tite combien que toute ancienneté fust affectionné envers Gisippe, et tellement affectionné, que pour mourir n'eust voulu de sa volonté rien entreprendre au desavantage de son amy, si se trouva il si forcené de l'amour, que forçant tout rampart de ceste amytié ja de long temps inveteree, aima de telle furie la future espouse de son amy, que sans l'ordre que Gisippe y sçeut donner, sa ruine se preparoit. D'autant qu'en son ame sentoit deux extremitez toutes contraires , mais l'une plus forte que l'autre. C'estoit l'amour, dont il estoit si extremement outré, qu'ores qu'il s'en voulust deporter en faveur de l'amitié qu'il avoit en Gisippe, si n'estoit il en sa puissance y donner aucun remede, sinon par la seule mort, a laquelle il se resoudroit. Un semblable exemple vous pourrois-je alleguer d'un filz de roy, recité, si je ne m'abuse, par Justin, lequel violant tout droit des hommes et de nature, se trouva si sollicité et espris, pour une sienne marastre, qu'encores qu'il portast a son pere toute obeissance de filz, si ne se peut-il jamais garentir d'un tel mal, sinon par l'accomplissement de son desir, ou si la mort ne luy eut aporté medecine. Qui causoit donc telz outrages en ces deux hommes, outragés puy-je appeller, brisans par toute force tout droit d'amitié et nature, sinon qu'en l'amitié d'homme a homme n'y a que conformité d'espritz, en cest amour gist une simpatie entremeslee et de l'esprit, et du corps ? Quand je dy du corps, j'enten ceste copulation charnelle, seule fin de nostre amour. Et qu'il soit vray ; car tout ainsi qu'en toutes choses, estant parvenus a nostre but avons en nous contentement et satisfaction bien grande, aussi par ce seul moyen, ces deux cy dessus nommez, attaignirent a l'assouvissement de leurs passionez desirs. Et non seulement ces deux, mais tout autre, estant arrivé a ce tant desiré poinct de jouissance. Car au lieu ou au paravant nous sentions perplex et esperduz en ces extremes desirs, estant abordez a ce port, cessent en partie les trop violentes passions, et prend l'amour en nous nouvelle forme et habit, selon que nostre nature s'y dispose, demourant tousjours toutesfois en son essence d'amour. Voila pourquoy fut figuree par les Etniques ceste mesme androgine dont avez voulu disputer, quand les deux partz et moitiez des assemblees, taschent a se racoupler ». […]

Mathias Cornax

MEDICAE CONSULTATIONIS APUD AEGROTOS SECUNDUM ARTEM ET EXPERIENTIAM SALUBRITER INSTITUENDAE ENCHIRIDION

Manuel pour établir sainement la consultation médicale chez les malades suivant la science et l’expérience.

Observations

LIBER PRIMUS

Livre I

DE MORBIS ANIMI[2206].

CAPUT III.

[…] Jam ad minora laesae voluntatis munia descendamus[2207], ad depravatas animi inclationes, animum invadentes. Quarum soboles est eroticus morbus, de quo *Galenus in 4. de decretis Hip. et Platonis*. Hic revera solius animi, et nullius intemperaturae morbus est, nedum materiae peccantis. Loquimur autem hic de amore malesano, illicito, caeco et vitioso : non de eo qui secundum naturam inest rebus naturalibus, analogiis, sympathiis, et metibus virtute vel charitate unitis. Quem sane merito veteres(ut Proclus, Jamblichus, Socrates et Plato) daemonem quendam magnum arbitrabantur[2208], divinum et inexplicabile quoddam medium inter amabile et amantem, omnia ligantem : et medium copulans, appetens et appetibile. De hoc sacro amore hic non loquimur : sed, ut supra testatis sumus, de morbo illo furioso.

Quemadmodum autem morbi elementares[2209], seu humorales, habent caussas suas externas et intrinsecas: ita etiam animorum morbi[2210], ut in erotico adducto, caussae internae sunt, voluntas consentiens externis objectis affectus moventibus, quae objecta causae externae sunt. Similiter externa sunt adminicula sunt : philtra, et omnis generis veneficia, qualia Medea amatoribus exhibuisse perhibetur.

Habet insuper amor sermonis stimulos, tanquam caussam cientem : verbosa enim Venus gaudet loquela. Habent deinde animorum morbi et sua symptomata, veluti in erotico adducto, spem, pallorem, timorem[2211]. Sic Ovid. :

Res est solliciti plena timoris amor.

Et Virg.

-*Quid non speremus amantes ?*

Habent et signa sua, ex quibus dignoscantur. Sic Ovidius :

Palleat omnis amans, color hic est aptus amanti.

[2206] Texte latin établi d'après Mathias Cornax, *Manuel pour établir sainement la consultation médicale chez les malades suivant la science et l'expérience. Observations* (*Medicae consultationis apud aegrotos secundum artem et experientiam salubriter instituendae enchiridion),* 3, Bâle, Jean Oporin, 1564, p. 25-27.
[2207] [Morbi Laesae voluntatis.]
[2208] [Amor naturalis, magnus daemon.]
[2209] [Causae morborum animi.]
[2210] [Causae internae erotici.]
[2211] [Symptomata morborum animi.]

Ita Socrates etiam sapientissimus judicavit : qui cum vidisset juvenem pallentem : « Aut studet, aut amat », inquit. Sic artificiose Galenus, ex pulsus alteratione quendam amare deprehendit, *in lib. ad Posthumum*.

Atque ut hic de meo aliquid addam, vidi ego meis oculis rarum amoris signum[2212]. Assidebat nobilis quidam (insanus prae amore) juvenis nobili et honestae cuidam foeminae viduae, cujus nuptias ambiebat : et progressu temporis consequutus est. Hic in prandio ad mensam cum colloqueretur cum amata sua[2213], praedicta vidua, et verecundus rubore suffunderetur : ecce vena in temporibus, prope aures, illi sponte aperta est, et profluxit copiosus sanguis, quem strophiolo compescere coactus est. Haec ipse vidi, cum utrique in mensa assiderem, in arce quandam, eo ad nobilis cujusdam curam vocatus. […]

[2212] [Historia amantis.]
[2213] [Signa amoris.]

DES MALADIES DE L'ÂME.

CHAPITRE III.

[…] Dès lors venons-en aux moindres tourments de la volonté meurtrie[2214], aux inclinations corrompues de l'esprit qui assaillent l'âme. La maladie érotique en est le rejeton, à ce sujet se reporter à Galien livre IV des *Théories d'Hippocrate et de Platon*. De fait, cette affection est une maladie de l'âme seule, et elle n'est aucunement un mal dû à l'intempérie, et encore moins aux matières peccantes. Cependant, ici, nous discourons au sujet de l'amour malsain, illicite, inintelligible, et dépravé, et non pas au sujet de celui qui, d'après l'ordre naturel des choses, relève de l'inné, des analogies, des sympathies et des craintes liées à la vertu et à la charité[2215]. À très juste titre les anciens (comme Proclus, Jamblique, Socrate et Platon) concevaient cet amour comme un grand démon, un entre-deux divin et inexplicable entre l'aimable et l'amant, un intermédiaire qui relie toute chose ensemble, comme un truchement qui unit, qui attire, et qui est désirable. L'objet de notre discours n'est pas cet amour sacré, mais, comme nous l'avons attesté ci-dessus, une affection insensée.

Or donc, de même que les maladies élémentaires ou humorales, relèvent de causes externes et internes[2216], les maladies de l'âme, comme plus spécifiquement l'amour[2217], relèvent de causes internes, à savoir la volonté, en accord avec des causes externes exposées telles que mouvements et manifestations de l'affection. Similairement, il y a des aides extérieures : des filtres, et des breuvages de toutes les sortes, telles que Médée, raconte-t-on, en produisait pour les amants.

En outre, l'amour a comme aiguillon la conversation, qui est pour ainsi dire une cause qui enflamme ; en effet, Venus se réjouit des badinages prolixes. Viennent ensuite l'espoir, la pâleur, la crainte, symptômes des maladies de l'âme[2218], et plus particulièrement de la maladie d'amour. Ainsi Ovide déclare :

L'amour est chose emplie d'effrois craintifs.

et Virgile chante ces vers :

- Nous amants, que n'espérons-nous pas ?

[2214] [Maladies de la volonté meurtrie].
[2215] [L'amour naturel est un grand démon].
[2216] [Causes des maladies de l'âme].
[2217] [Causes internes de la maladie érotique].
[2218] [Symptômes des maladies de l'âme].

Les maladies de l'âme ont des symptômes bien spécifiques, qui nous permettent de les identifier. C'est la raison pour laquelle Ovide dit :

> Tout amant se colore d'une teinte pâle, car c'est le teint qui sied à celui qui aime.

Alors qu'il vit un jeune au teint pâle, le très docte Socrate jugea également de la sorte : « Soit ce jeune homme s'applique à l'étude, soit il aime ». Et le très habile Galien découvrit que l'une de ses patientes aimait grâce à l'altération de son pouls, se reporter au livre *Du Pronostic à Posthumus*.

Pour ce qui me concerne j'ajouterai ceci : j'ai vu de mes propres yeux un signe rare de l'amour[2219]. Un jeune noble (devenu fou à cause de sa passion amoureuse) était assis aux côtés d'une jeune veuve noble et honnête qu'il désirait demander en mariage. Il était toutefois pressé par le temps. Tandis qu'au déjeuner, gêné et envahi par quelque rougeur, il conversait à table avec sa bien-aimée, la veuve évoquée préalablement, sa veine située aux tempes, toute proches des oreilles, s'ouvrit spontanément et une grande quantité de sang s'écoula. Le flux sanguin fut contenu et arrêté grâce à un bandage. Moi-même je l'ai vu, alors que j'étais assis à table en compagnie de l'un et de l'autre, et que je fus appelé à l'acmé de l'incident pour guérir ce jeune homme. […]

[2219] [Histoire d'un amant].

Jean BARCLAY

EUPHORMIONIS LUSINI SATYRICON

Les Satyres d'Euphormion de Lusine

PARS PRIMA

Première Partie

1480

[…] Dum haec proloqueretur[2220], jam se aperuerant Basilii fastigia, et ipse sublatis manibus hospes adoraverat locum, faciebatque quod expeditissimi curis elegantibus jocis traducerent. Sed notaverat Percas afflictum me novis curis, quas necdum ego adverteram. Nam et pallebam interdum, et improvisa suspiria laborantem animum prodebant, nec jam semel imprudenti vultus exciderat. Itaque solicitavit pollicem meum, ac ut sibi constare venam sensit, et mentem arcano morbo quati, me hilarius interrogavit, vellemne etiam ad Acignium secedere. «Cum ego subriderem; imo, inquit, eremum ut existimo, malis, et speluncam duobus internitentem astris, quorum pulcritudine jam in limine fati haerentes ad jucunditatem vivendi redimus ». His dictis suspendit animum, fecitque ut longa cogitatione morbum meum quaererem, qui fallebat adhuc inexpertum, et perplexis se tegebat ambagibus.

Etenim virginis illius species quae mihi pene sortito in spelunca obtigerat, perambulabat animum meum, et imbuebat affectu tenerrimo. Nec aliud tamen suggerebatur incertissimae menti, quam quod humanissimam puellam offendissem. Nunc licentius egisse metuebam, nunc subrusticum meum pudorem accusabam ; nutus denique omnes atque vultus tanquam iratae mihi mulieris longa aestimatione pensabam. Haec assidue anxio morsu me carpebant, et lancinabatur animus inutili poenitentia. Igitur postquam in urbem pervenimus, vix etiam Percantis colloquium ferens, quaerebam miseriae meae secretum, quo me affari, et objurgare dolorem liceret. Itaque dum cultum nostrum in stabulum reponit, furtim subduxi me, et in proximam latebram conjeci, coepique gravissime accusare perturbationem jam se magis magisque prodentem, nec silebat intra me discors affectus; et prope vocalis Tragoedia se quaerentis nec invenientis animi submovebat erumpentes singultus, et in hunc modum eloquebatur. « Quam antea non videras, cujus etiam te nefanda curiositas offendere debuit, ut te sic imbecillem torqueat ? esto, sit irata, sit aversa ; conqueratur de injuria si quam merito suo accepit : cur hoc aegre fers ? Quare te indignum maceras ? Itane parricida ; quanta timiditate peccasti, tanta nunc audacia excusas ineptissimum scelus ? » His dictis attentius haesi, mihique videbar intueri, si quid turbatae mentis confusio suggessisset. Ac tandem id placere visum est, quoniam ad summa et improba vota non erat aditus, in secundis haerendum. Satis fore si ignosceret errori meo, si illi cogitationes meae palam essent, denique si amaret, licet fortasse nunquam ad oculos et aspectum reditura. […]

[2220] Texte latin établi d'après Jean Barclay, *Les Satyres d'Euphormion de Lusine* (*Euphormionis Lusini Satyricon* […], 1ère partie, Paris, Francis Huby, 1605, p.84-86.

Euphormion de Lusinie quitte sa douce contrée pour découvrir le monde. Contraint de se mettre au service de l'ombrageux Callion, il connaît les souffrances de la servitude. C'est au cours de ce long esclavage qu'il se lie d'amitié avec Percas. Mandés par leur maître pour porter une lettre à Fibullius, un ami, Euphormion et Percas se trouvent sur la route lorsqu'éclate un violent orage. Ils se mettent à l'abri dans une grotte, et là aperçoivent deux magnifiques créatures : « Alors qu'à l'entrée de la grotte nous remarquions deux jeunes filles, qui, si elles n'avaient pas redouté d'entrer dans les ténèbres de cet antre secret et effrayant, auraient pu apparaître comme les Nymphes protectrices de ces lieux. Elles avaient découvert leurs très nobles traits ; leur charme était illuminé par le pourpre de leurs joues étincelantes, et leurs poitrines dévoilées au désir révélaient plus encore leur beauté secrète[2221] *». Incrédules, nos deux hommes voient ces deux jeunes femmes se mêler à la messe de la sorcière Hypogée. Tout finit en chaos. Les deux jeunes hommes raccompagnent ces jeunes filles sublimes loin de la grotte, et reprennent la route où ils se lient d'amitié avec un nouveau camarade. C'est alors que, très affligé, Euphormion est atteint d'un mal étrange.*

[…] Tandis qu'il parlait, les clochers de Basilée s'offrirent alors à notre vue, et notre compagnon lui-même, les mains levées au ciel, vénérait ce lieu et s'adonnait aux badinages frivoles de ceux qui sont exempts de toute inquiétude. Mais Percas remarqua que j'étais tourmenté par quelque étrange affection, ce à quoi, moi-même, je n'avais pas encore prêté attention. En effet, tantôt je palissais, puis soudain des soupirs impromptus soulevaient mon âme blessée, à tout moment encore, malgré moi, mon visage se décomposait. C'est pourquoi il tâta mon pouce. Sentant mon pouls constant, il en déduisit que j'étais rongé par un mal secret. Hilare, il me demanda si je ne souhaitais pas me retirer chez Acignius. Alors que j'esquissais un sourire, Percas dit : « Ah, je pense que tu préférerais la solitude de cette grotte où deux astres étincelaient de beauté, nous ramenant du seuil de la mort à la joie de vivre ». Ces paroles prononcées, mon esprit resta songeur.Je me mis à m'interroger en profondeur sur la nature de mon mal, mal sur lequel, jusqu'à présent, inexpérimenté, je m'étais trompé et qui m'avait plongé dans un abîme de perplexité.

[2221] J. Barclay, *op.cit*., p.63 : « Cum in aditu speluncae duae virgines notavimus, quae si non pertimuissent intrare tenebras secreti horribilis, credi poterant Nymphae praesides loci. Revelaverant honestissimas frontes ; et micantibus genis internitebat suavitas purpurae, apertique ad desiderium sinus plus etiam quod latebat commendabant ».

Et de fait, cette jeune fille à la beauté éblouissante qui, dans la grotte, m'était tombée dans les bras presque par hasard, hantait mes pensées, et m'inspirait une affection très tendre. Et pourtant, je n'éprouvais à son propos rien d'autre que l'effroyable inquiétude d'avoir offensé une charmante personne. Tantôt je craignais d'avoir été trop hardi, tantôt j'accusais mon indélicate rusticité. Enfin, après m'être longuement remémoré l'expression de son visage, je m'imaginais qu'elle était en colère contre moi. Toutes ces réflexions me blessaient de la morsure profonde et lancinante du remords, et mon âme était tourmentée d'un chagrin funeste. Par conséquent, après notre arrivée en ville, supportant avec peine la conversation de Percas, je cherchai un lieu écarté où m'entretenir avec moi-même, et me permettant de faire toute la lumière sur mon affliction. C'est pourquoi, tandis qu'il installait nos affaires à l'auberge, je disparus discrètement, me dirigeant vers la retraite la plus proche, et commençai à accuser très sévèrement mon trouble de plus en plus croissant. Cette affection discordante ne se taisait plus en moi. Je parlais tel un héros tragique aux répliques déchirantes qui, cherchant qui il est, et ne trouvant pas, étouffe les trémolos qui pointent dans sa voix : « Est-il possible que cette jeune fille que tu n'avais jamais vue auparavant, que ta curiosité criminelle t'a obligé à offenser, faible que tu es, t'inquiète de la sorte ? Est-il possible que tu la supposes fâchée contre toi, devenue ton ennemie, se plaignant du dommage subi, si tu as blessé sa dignité ? Pourquoi le supportes-tu difficilement ? Pourquoi, indigne, te mortifies-tu? Ainsi, meurtrier, tu pèches avec autant de timidité que tu excuses maintenant avec hardiesse cette offense impardonnable ! ». Ces propos prononcés, je m'arrêtai tout net. Il me sembla vouloir faire une introspection intérieure afin de savoir si mon esprit confus et troublé pouvait me suggérer quelque idée. Et, en fin de compte, il m'apparut que je devais me contenter d'un pis-aller, puisqu'il n'y avait pas moyen d'atteindre les désirs démesurés et impudents. Au moins qu'elle pardonne mon erreur, qu'elle connaisse ouvertement mes bonnes intentions, et enfin qu'elle nourrisse de l'affection pour moi, bien que, peut-être, jamais plus cette jeune fille ne se présenterait à mon regard. […]

Cristoforo Guarinoni Fontani

CONSILIA MEDICINALIA

Consultations médicales

1486

De insania adolescentulae subita[2222].

CONSULTATIO CXXIIII.

Post amorem diuturnum, et spei consequendi amissionem in eo statu diu fuit, ut tam male efficeretur commemoratione amantis ut eam commemorationem fugeret, propter molestiam, nupta autem alteri cum suo etiam assensu, tamen sensus suos tam frustratos comperit ut primo concubitu ex se extiterit , alteraque nocte aperte insanierit, ubi jam insania, quamquam subita, continua facta caput per se vitium continere indicare videatur non sine abundantia humoris melancholici in toto corpore, cum coloris melancholici tota sit ex pulcherrima facta. Prius insania in furorem eam impellebat, nunc potius in risum, et quamvis nunc satis dormiat, nihil tamen prius somni capere poterat. Unde humor prius in caput attractus, ferventior fuit ex assidua amoris molestia, et cogitatione exustior factus, quasi ex insania insaniam faciendo.

Attractus vero in caput non solum cogitatione, qua maxime potuit, sed potione vim potentioris sibi insolentis, et ex sole sub quo saltavit in nuptiis, et ex ipso motu saltationis assiduo, quo totos dies fuit exagitata, unde caput etiam dolore caeperit. Quae omnia mihi ostendunt ex sanguine in hunc, vel illum humorem dictis de causis converso accidisse et non longe ab ejus humoris natura remoto, qua re consumptis magis remotis a natura sanguinis humoribus haec a sanguine facta insania relinquatur, itaque ego sanguinem detraherem, vixque relinquerem, quod vitae ejus satis foret, a talo, quoniam inferius crassitudo sanguinis facilius fertur ; deinde a brachio, et tandem a fronte. Interea in quiete continerem, et alvum mollem servarem, et etiam vi majori moverem tum clysteriorum, tum potionum medicatarum melancholicum humorem spectantium. Modificantia etiam humorem praeberem, ut syrupum de pomis, de borragine, buglosso, de fumoterra cum oxymelle, et post levem purgationem ad compositiores ejusdem generis accederem. Purgato corpore ad alchermes venirem tanquam temperatius ex omnibus propositis, praesertim plirisarcoticone[2223], et capiti etiam lotiones resolventes humorem darem, nam novus morbus est, neque ejus malum ad solida pervenisse est verisimile sed

[2222] Texte latin établi d'après Cristoforo Guarinoni Fontani, *Consultations médicales* (*Consilia medicinalia* [...]), 124, Venise, Thomas Baglioni, 1610, p. 137.

[2223] Pour ces termes médico-pharmacologiques, voir : Jean Starobinsky, *Histoire du traitement de la mélancolie des origines à 1900…*, *op.cit.* ; Walter H.Lewis et Memory P.F. Lewis, *Medical Botany*, New-York, John Wiley et Sons, 1977; Jacques Ferrand, *De la maladie d'amour ou mélancolie érotique*, éd. D. Beecher et M. Ciavolella, op.cit., p. 139-154, p. 364-375 ; R. Suciu, *La mélancolie en français édition commentée du Discours des maladies mélancoliques d'André du Laurens* (1594), dans *index médico-pharmacologique*, thèse présentée et soutenue le 18 décembre 2009 en Sorbonne, p.229-320.

perfunditur, et suffunditur cerebrum, spiritusque a vapore humoris, praesentis, quam cerebri perfunsionem vidi in cadavere hominis insania defuncti. Quare speratem etiam ipsam esse convalituram, nisi opera medici per insaniam prohibeatur.

De la folie inopinée d'une toute jeune femme.

CONSULTATION CXXIIII.

A la suite d'un amour profond, et de la perte de l'espoir qu'il engendrait, la toute jeune femme fut si longtemps affligée par son chagrin que l'on fit en sorte de noircir le souvenir de son amant, aux fins qu'elle échappe à son emprise. Et puis, de façon consentie, elle fut mariée à un autre. Cependant lorsque, pour la première fois, elle s'unit charnellement à son mari, elle se rendit compte que c'était si contraire à ses sentiments qu'elle en fut très agitée, et que, la nuit suivante, elle sombra manifestement dans la démence. Au moment où la folie, bien que soudaine, devint ininterrompue, il apparut visiblement que la tête renfermait en elle-même un déséquilibre, déséquilibre, qui ne fut pas sans un excès d'humeur mélancolique dans l'ensemble du corps, puisque le teint éclatant de la patiente devint tout entier de couleur mélancolique. La folie qui la menait précédemment vers la fureur, la menait dorénavant plutôt vers le rire, et bien que la malade dorme suffisamment, elle ne parvenait nullement à jouir de son sommeil comme auparavant. Pour cette raison, l'humeur assiégeant la tête, était encore plus ardente suite au chagrin persistant que l'amour provoquait, et se desséchait un peu plus sous l'effet de la cogitation. La folie enfantait la folie.

En vérité, l'humeur avait envahi la tête non seulement sous l'effet de la cogitation, cogitation qui lui conférait beaucoup de force, mais également sous l'effet de la boisson et de sa puissance, emprise inhabituelle pour notre jeune patiente. C'est à la suite de cette chaleur et sous son contrecoup que la malade dansa pendant les noces, et c'est en répercussion du mouvement constant de cette danse qu'elle fut agitée des jours durant. De là, la tête concentra en elle toute la douleur. D'après les causes que nous avons évoquées, toutes ces manifestations me montrèrent que cela était arrivé à cause du sang dirigé vers cette humeur-ci ou cette humeur-là, et que ce sang n'était pas sans relation avec la nature de cette humeur. Pour cette raison, la folie générée par le sang laisse place aux humeurs consumées plus éloignées de la nature du sang. C'est pourquoi je commencerais à effectuer une saignée à partir de la cheville. Je ne délaisserais que difficilement cette pratique, du fait qu'il y a suffisamment de vitalité à cet endroit puisque le flux sanguin est plus facilement attiré vers les parties inférieures du corps, ensuite du bras et enfin du front. Pendant ce temps, je maintiendrais la jeune femme au repos. Je conserverais par ailleurs quelques selles ramollies. Je modifierais l'humeur mélancolique grâce à la très

grande efficacité soit des clystères, soit des potions médicamenteuses censées l'endiguer. Pour purger cette humeur, je présenterais des décoctions comme du sirop composé de fruit, de bourrache, de buglosse, de fumeterre mélangés à de l'oxymel, et après une légère purgation, j'en arriverais encore à des compositions similaires. Après avoir purgé le corps et suite aux thérapeutiques proposées, notamment le plirisarcoticon, j'en viendrais pour ainsi dire de façon plus mesurée à l'alkermès, et je donnerais encore des lotions pour la tête qui dissipent l'humeur. C'est en effet une maladie étrange mais il n'est pas vraisemblable que l'affection de cette humeur parvienne à se solidifier. D'ailleurs, au contraire, le cerveau est détrempé et inondé par la vapeur du souffle et de l'humeur qui agit alors immédiatement. J'ai constaté, de fait, l'irrigation excessive du cerveau sur le cadavre d'un homme mort de folie. C'est pour cette raison qu'il aurait été interdit à cette jeune femme elle-même d'avoir quelque espoir de se rétablir, si pendant qu'elle était attaquée par la folie, elle n'avait pas bénéficié du secours de la médecine.

Félix Platter

OBSERVATIONUM, IN HOMINIS AFFECTIBUS PLERISQUE, CORPORI ET ANIMO, FUNCTIONUM LAESIONE, DOLORE, ALIAVE MOLESTIA ET VITIO INCOM-MODANTIBUS LIBRI TRES.

Trois livres d’observations sur les très nombreuses passions humaines qui tourmentent l’âme et le corps, par l’altération des fonctions, par la douleur ou différents chagrins, et par le vice.

OBSERVATIONES LIBRI PRIMI.

Observations du livre premier.

IN MENTIS ALIENATIONE OBSERVATIONES.

Observations sur l’aliénation de l’esprit.

1492

Amor immodicus, mentem cujusdam vehe-
menter perturbans et affligens, qui
contrario affectu superveniente
animi, tandem repres-
sus est[2224].

Viduus quidam puellam nubilem agnatam, nec ita divite sed probe alioquin educatam, et humanam, rei domesticae administrandae gratia, domi suae habebat. Eam, etsi continentissimus esset, pius et probus, non uti prius solebat, paterno, sed conjugali quasi amore, deperire coepit, adeo vehementi, ut nihil amplius recte cogitare vel agere posset, nec dolorem tantum animo inclusum retinere diutius, quem tamen diu celarat, nec etiam puellae hunc suum affectum detegere ausus, metuens ne quid mali inde sequeretur. Itaque consilii inops, et veluti desperans, ad me medicum et amicum venit, amoremque hunc multis cum lachrymis, et profunde e corde ductis suspiriis, pudore suffusus, detexit. Quem consolando, objurgando etiam, quod vir adeo prudens, se a puella hac, quam deformem dicebam, pateretur fascinari. Cum nihil efficerem ipseque pro sua pietate, se cum illa commiscere nollet, etsi hoc forte, si amorem hunc illi detexisset, ab illa id impetrasset, in hoc saltem acquievit, ut mihi, remediis quibusdam aliquid tentaturo, obtemperaret. Itaque primum aliquoties sanguinem illi detrahi curavi, quem ille, ut hac anxietate liberari posset, etiam totum profundere voluisset, et uti saepe dicebat, etiam castrari. Verum hisce longo tempore nihil fuit effectum, flammaque haec, in ipso, praesertim puellam se redamare persuaso, amplius accendebatur, donec post biennium fere elapsum, puella amorem illius ignorans alium amare coepit, quem sibi maritum exoptans, hoc illi tanquam tutori, auxilium ut matrimonium promoveret, petens, patefecit : unde factum, ut amore hoc in odium converso, tandem ab enormi affectu liberatus sit, Deo gratias agens, qui eum ne gravius quid committeret, tam diu in praesentissimo periculo versantem, conservarit.

[2224] Texte établi d'après Félix Platter l'Aîné, *Trois livres d'observations sur les très nombreuses passions humaines qui tourmentent l'âme et le corps par l'altération des fonctions, par la douleur ou différents chagrins, et par le vice* (*Observationum, in hominis affectibus plerisque, corpori et animo, functionum laesione, dolore, aliave molestia et vitio incommodantibus, libri tres* […]), I, Bâle, L. König, 1614, p. 49-52 ; *Observationum in hominis affectibus plerisque* [...] *libri tres* […],I, Bâle, L. König, 1641, p.53-56.

Un amour insensé qui, après avoir violemment perturbé et affligé l'esprit d'un homme, ainsi que provoqué une affection néfaste de l'âme, fut finalement endigué.

Pour administrer ses affaires domestiques, un veuf avait, dans sa propre maison, une jeune femme nubile, parente par agnation, éduquée non pas de manière opulente mais quoiqu'il en soit parfaitement, et qui était des plus affables. Bien qu'il ait nourri à son égard des sentiments tout à fait chastes, respectueux et honnêtes, il se mit à mourir d'amour pour elle, non pas d'un amour paternel, comme il l'avait habituellement et préalablement éprouvé, mais d'un amour quasi conjugal, à l'ardeur si véhémente qu'il lui était impossible de se concentrer correctement sur quelque chose ou d'agir convenablement, ou même de garder plus longuement une telle douleur enfouie au fond de son âme, douleur pourtant tenue jusque-là secrète. Il lui était également impossible d'oser dévoiler son inclination à la jeune fille de peur que cette révélation ne soit à l'origine de quelque malheur. Ainsi donc, irrésolu, et comme en proie au désespoir, il vint vers moi, qui étais à la fois son ami et son médecin, et me révéla son amour, envahi par la honte, avec force larmes et soupirs arrachés du cœur. Je le consolai et le rabrouai, en lui disant que c'était un homme des plus avisés qui endurait d'être charmé par une jeune fille que je considérais comme hideuse. Alors que je n'avais rien entrepris, et que lui-même, en vertu de sa piété, refusait de s'unir à elle, et cela en dépit du fait que, peut-être, s'il lui avait dévoilé son amour, il aurait obtenu d'elle cette faveur, il consentit à m'obéir en vue de tenter de soulager son mal grâce à quelques médications. C'est pour cette raison qu'au début je réussis à guérir quelquefois mon patient par des saignées, car ce dernier, afin de pouvoir se libérer de son anxiété, et comme il le disait souvent, préférait autant être vidé tout entier de son sang plutôt que d'être châtré. En vérité, ces traitements furent durant longtemps inefficaces. Sous leur influence, sa flamme fut encore davantage attisée, surtout qu'en lui-même, il restait persuadé que la jeune fille l'aimait en retour, jusqu'au jour où, après presque deux années écoulées, ignorant l'amour de mon malade, elle commença à en aimer un autre, avec lequel elle désirait vivement se marier. Elle fit part de ses sentiments à notre homme, qu'elle considérait comme son tuteur, pour obtenir de lui une aide à la réalisation de son mariage. À partir de cet incident, son amour se transforma en haine, et il fut enfin libéré de cette affection démesurée. Il remercia Dieu, alors qu'il s'était trouvé tant de temps dans un péril si éminent, de l'en avoir préservé en l'empêchant de s'engager aussi dangereusement.

Amor vehemens, qui licet esset mutuus, tamen mirabili accidenti impeditus fuit, tandemque alia ratione sopitus.

Ingenuus pius quidam, in oppidulo quodam vir, praedives, etsi uxorem haberet pulchram et liberos, vicini sui ancillulam deperibat, adeo vehementi amore accensus, quem tamen reticuit, ut paene insaniret, mihique hanc suam dementiam, ut auxilio essem, detegere cogeretur. Quem etsi consolando, hortando, periculum denuntiando, offensam Dei, si quid committeret, proponendo, ab amore hoc, avertere studerem, moneremque, ne puellae, quae alias pulchra et amabilis erat, negotium detegeret, victus tamen amore, tandem occasione capta, illi suum amorem, magna animi commotione, patefecit. Illa perterrita, pudoreque suffusa, tantum virum se adeo humiliare, blandis verbis illum dehortabatur, et ut rationem honoris sui haberet, rogabat ; dicens, amare se quoque illum, et pro ipso, si opus esset, mori cupere, sed in hac re, si obtemperaret ipsius voluntati, periculum utique maximum instare. Quibus verbis amicis, ille magis magisque incendebatur, adeo ut ad desperationem paene redigeretur. Quod videns puella miserta illius, ne quid sinistri pateretur, se illi obtulit, admodum anxia tamen, referens malle se et corporis et honestatis jacturam facere, et quaevis perpeti, quam ipsius mortem videre. Hisce, illa conscientiam illius ita movit, ut licet se illi clanculum offeret, seque illi totam daret, ipse tamen pudore, metu, angore mire afflictus, rem cum ea minime habere potuit, sed osculis tantum et contrectatione, se cum illa, uti narrabat, postea oblectavit. Quod fere anni spatio duravit, ut nihil praeterea quando occasio conveniendi erat, efficere potuerit amplius. Et cum manifesto videret, deum nolle ut eam corrumperet, et proin hoc impedimentum immisisse, cum mihi amicissimo, haec narraret, amore interim nihil remittente, suasi, ut occasionem quaereret, dote subministrata quo alicui nuberet. Quod, etsi neuter expeteret ex animo, tamen factum, ut cum eam divite munere donasset, quidam hoc, et forma ejus pellectus, eam uxorem duxerit. Sicque sensim amor deserbuit, ipseque, paulo post, in morbum gravem incidens, ex eo, vix evasit, et sic delicti poenas, dedit.

Un amour véhément, qui, malgré son caractère réciproque, fut cependant entravé par un événement insolite, et finit par être apaisé sous l'effet d'une solution divergente.

Il y avait dans une petite bourgade, un homme noble, dévot et riche, qui, bien qu'il ait une femme charmante et des enfants, dépérissait d'amour pour une petite servante de son entourage. Il fut tellement embrasé par cet amour, qu'il gardait néanmoins secret, qu'il en devint presque fou, et fut dans l'obligation de me dévoiler sa démence, afin que je lui porte secours. Tout en le consolant, l'encourageant, l'avertissant du danger, et lui exposant l'offense faite à Dieu, s'il s'hasardait à quelque entreprise, je m'appliquais et l'exhortais à se détourner de cet amour, de crainte qu'il ne dévoilât son inquiétude à la jeune fille, qui était, par ailleurs, séduisante et aimable. Il fut cependant vaincu par l'amour, et une fois l'occasion saisie, dans un grand ébranlement de l'âme, lui découvrit ses sentiments. Effrayée et envahie par la honte, la jeune fille le dissuada par de cajoleuses paroles de s'humilier autant, lui qui était un tel homme, et le pria de tenir compte de son honneur, en disant qu'elle l'aimait également, et que, si cela s'avérait nécessaire, elle serait disposée à mourir pour lui, mais que, dans ces conditions, si elle se conformait à sa volonté, un très grand danger les menacerait l'un et l'autre. Notre homme était à tel point de plus en plus enflammé par ces paroles amies que, de nouveau, il sombra presque dans le désespoir. En raison de ce qu'elle voyait, la jeune fille eut pitié de lui, et pour qu'il n'endure rien de néfaste, elle s'offrit à lui. Elle était cependant complètement bouleversée lorsqu'elle déclara qu'elle préférait sacrifier son corps et sa probité, et tout souffrir, plutôt que de le voir mourir. À cet instant, elle ébranla tant et si bien la conscience de notre homme que, malgré le fait qu'elle s'offrit en cachette, et se donna toute entière à lui, celui-ci, prodigieusement frappé par la honte, la crainte et l'angoisse, ne put nullement accomplir pleinement la chose avec elle. Mais, comme il l'a rapporté, il jouit d'elle seulement par des baisers et des caresses. Cette situation perdura ainsi presque un an, car depuis, à chaque rencontre, il lui était devenu impossible que quelque chose ait lieu. Tandis qu'il constatait de façon manifeste que Dieu refusait qu'il corrompît cette jeune fille, et que par conséquent, il avait dressé cet obstacle, tandis encore qu'il me racontait, à moi qui lui était très dévoué, qu'il ne renoncerait en rien à cet amour, je lui conseillai de chercher le moment adéquat pour, une fois la dote fournie, la marier à un autre. Cela fut fait, bien qu'aucun des deux ne l'ait appelé de ses vœux. Ainsi, puisque il l'offrait richement dotée, un homme séduit par ses charmes la prit pour épouse.

De cette façon, l'amour s'estompa insensiblement, et mon patient, tombant peu après gravement malade, s'en remit difficilement et subit de la sorte le châtiment de sa faute.

Amor tacitus, juvenem quendam, ut de-
speraret, venenoque vitam sibi adi-
meret, adigens.

Juvenis quidam medicinae studiosus, clandestino amore, quem nulli aperuerat, prosequebatur cujusdam doctoris filiam, amoris hujus ignaram, et cum illam nuptum sibi dandam desperaret, quod jam nubilis esset, ille vero studium medicum primum inchoasset, mortem sibi inferre, dolore victus, etsi pius et probus esset, constituit. Cum itaque me ad lectionem comitaretur, et commotum illum viderem, existimans causam esse, quod pater illi pecuniam, ut in Galliam proficisceretur, suppeditare nollet, de quo aliquando mihi erat conquestus, coepi illum consolari. Verum mox post lectionem, me relicto, pharmacopoei famulum accessit vesperi, sublimatum ab eo petens, quod ulceri tibiae adhiberet, quod cum famulus denegaret, neque inscio hero, hoc cuiquam dare se audere diceret, illud ab aurifabro impetravit, moxque domum reversus, integrum uti erat concretum, devoravit, causa prius in carta, quare hoc fecisset, ascripta. Quo facto, mox illi os et fauces inflammari coeperunt, doloresque atroces ventriculi suboriri, sanguinemque excreare, et licet medicus vocatus Paracelsista, multa se effecturum polliceretur tamen nihil factum, sed ipse misere se torquens, et cum loqui non posset, sursum oculis intentis manibusque junctis et elevatis, veniam a Deo petens, matutino tempore expiravit. Quod horrendum facinus, ne innotesceret, amici et parentes, illum antimonio[2225] assumpto, purgationis gratia, sibi mortis causam praebuisse, quod ad hunc usque diem creditum, divulgarunt.

[2225] L'antimoine. Le « sublimé » et l' « antimoine » sont des éléments thérapeutiques et chimiques employés par les médecins pour la fabrication de pilules, de pâtes ou encore de clystères. Pour des explications plus détaillées, se reporter aux dictionnaires médicaux en ligne accessible sur le site de la B.I.U.M. : http://www.bium.univ-paris5.fr/histmed/medica/dictionnaires.htm.

Un amour tenu secret poussa un jeune homme au désespoir, puis, par l'emploi de quelque drogue, au suicide.

Un jeune homme appliqué à l'étude de la médecine poursuivait de ses ardeurs clandestines la fille de l'un de ses maîtres, ardeurs qu'il n'avait dévoilées à personne, pas même à cette dernière qui les ignorait également. Ayant perdu toute espérance d'obtenir sa main, alors qu'elle était déjà nubile, et puisqu'avant de tomber amoureux, il avait entrepris des études de médecine, il décida, vaincu par la douleur et bien qu'il soit pieux et intègre, de se donner la mort. Ainsi, tandis qu'il m'accompagnait à un cours, et que je constatais sa fébrilité, je me mis à le réconforter, car je pensais que son agitation était dû au refus qu'avait formulé son père de lui donner suffisamment d'argent pour partir en Gaule, sujet à propos duquel il s'était parfois plaint auprès de moi. M'ayant quitté peu après la fin du cours, il s'en alla, à la nuit tombante, voir l'esclave d'un apothicaire, en lui demandant de lui fournir du sublimé pour l'appliquer sur un ulcère au tibia. Mais, alors que l'esclave refusait sa demande, et lui disait qu'il n'osait rien lui donner sans que son maître le sache, il réussit à obtenir le poison de la part d'un orfèvre. Il prit tout d'abord la peine d'expliquer son geste par écrit, et sitôt de retour chez lui, dévora gloutonnement l'antimoine. Le poison avalé, il commença par avoir de vives brûlures dans la gorge, à sentir d'atroces douleurs au ventre, puis finit par cracher du sang. Après avoir appelé un médecin paracelsite à son chevet, on promit de tout mettre en œuvre pour le sauver, mais rien ne fut efficace. Réduit à se tordre misérablement de douleur et privé de parole, il leva les mains jointes au-dessus de sa tête et demanda grâce à Dieu. Sa prière fut exaucée ; il expira au petit matin. Pour que cet acte effroyable ne soit pas rendu public, amis et parents diffusèrent le bruit qu'il avait été démontré que la cause de sa mort était due au fait que pour se purger, il avait pris de l'antimoine, ce qui jusqu'à ce jour est encore communément admis.

1500

Charles Sorel

LE PALAIS D’ANGELIE

1502

LA SECONDE JOURNEE DU PALAIS D'ANGELIE[2226].

Au cours du récit principal des amours d'Angélie, Léraste conte l'histoire de son ami Léonil avec la belle Olythe. Destinée à un autre prétendant du nom de Spimandre, Olynthe tente de se soustraire à la surveillance de son père, et d'échapper ainsi au joug d'un mariage arrangé. Hélas, son plan échoue, et elle ne parvient pas à rejoindre son amant. L'héroïne tombe alors dans une profonde mélancolie. Inquiet pour son ami Léonil et soucieux de l'état d'Olynthe, Léraste demande à Briséide de rendre visite à Olynthe.

[...] Dès l'heure elle fit paroistre une profonde melancolie, qui fut suivie d'une estrange maladie d'esprit, laquelle luy prit la veille de ses nopces, comme tous les parents tant de son costé que de celuy de Spimandre furent chez Theliaste, et qu'il luy donnerent le contract de maria à signer. Ses yeux devindrent alors egarez ; et apres s'estre teue quelque temps, elle profera des paroles si extravagantes, qu'on creut qu'elle avoit perdu le jugement. Ce furent les trop profondes pensées qu'elle avoit touchant Leonil, qui la reduisirent en cet estat, mais cela estoit inconnu à tous, fors qu'à Alcidée, qui avoit une extreme tristesse de ce que tout ce qu'elle avoit inventé n'avoit eu aucun effect.

Cepedant Leonil, qui avoit apris de moy comment Olynthe avoit manqué à son entreprise, n'envoyoit plus son carrosse au Palais que par maniere d'acquit, et ne recevant plus de nouvelle d'elle, estoit en une peine que je ne vous sçaurois representer. Pour la luy oster en quelque façon, je m'avisay d'aller chez Briseide, qui demeuroit en un quartier fort esloigné de celuy où demeuroit Theliaste, et la priay d'aller voir Olynthe par maniere de courtoisie, afin d'aprendre comment elle se portoit. Mon Dieu que j'eus de desplaisir lorsqu'estant revenue elle me dit ce que je vous viens de dire ! « Helas ! m'escriay-je, faut-il que pour avoir esté officieux envers mon amy, je sois contraint de luy rapporter des nouvelles qui luy donneront la mort ? O Dieux ! Leonil perd une maistresse la plus belle qui soit au monde, et moy je perds un amy le plus fidelle qui y soit aussi. Si Olynthe meurt, Leonil mourra, et si Leonil meurt, Leraste fera le mesme. » Après que les premiers

[2226] Texte établi d'après Charles Sorel, *Le Palais d'Angelie par le Sieur de Marzilly*, II, Paris, Toussainct du Bray, 1622, p.305-406, p. 751 et suiv.

mouvements de mes esprits se furent appaisez, je priay Briseide de me conter tout ce qu'elle sçavoit de la maladie d'Olynthe, afin que je prisse vistement cettte amertume. « J'ay apris, me dit-elle, que toute l'assemblee qui estoit chez Theliaste oyant dire à Olynthe tant de paroles plus frenetiques que raisonnables, demeura en un estonnement le plus grand qu'on se puisse imaginer ; et que Theliaste et Spimandre honteux pour elle, qui n'avoit point de ressentiment, luy remontrerent, qu'elle faisoit paroistre autant de folie, qu'elle proferoit de mots, qu'elle prist garde de plus près à ce qu'elle disoit. Mais que tant s'en faut que cela servist à luy faire recouvrer le jugement, qu'au contraire, cela le luy fit perdre davantage. Que Theliaste avecque un grand ressentiment voyant qu'il ne pouvoit tirer d'elle de bonnes responces, supplia ceux de la compagnie de luy pardonner, s'il leur avoit désjà donné deux fois en vain la peine de venir chez luy ; et leur dit qu'ils connoissoient bien que la maladie de sa fille en estoit cause. Et qu'après, il fit coucher Olynthe, et envoya quérir les plus sçavans Medecins de la ville, qui jusques icy luy ont ordonné tous les medicamens dont ils se sont pû aviser. Mais voicy ce qui s'est passé en ma presence. Quand j'ay esté en sa chambre, je me suis approché de son lict, et luy ay donné le bon jour. Aprés m'avoir regardée long temps, comme si elle eust songé si elle m'avoit point veuë autre part, elle m'a dit : « Je n'auray plus jamais de jour, je seray en une eternelle nuict. -Vous vous l'imaginez, luy ay-je respondu, prenez courage, vostre amie Briseide vous en prie ». Après que j'ay eu dit ces mots, elle s'est un peu souslevée, et m'a regardé plus attentivement qu'auparavant, puis m'a repliqué : « Vous estes Briseide ? Helas ! que je suis ayse de vous voir ! Je pense qu'il n'y a que vous au monde à qui je puisse donner justement le tiltre de mon amie. - Ne vous figurez point cela, Mademoiselle, luy ay-je dit, quelles persones pourroient avoir des courages assez barbares pour ne point aymer ? » Mais comme son esprit estoit en une perpetuelle inquietude, il a changé aussi tost de pensée, et luy a dicté un autre discours : « Toutes ces personnes qui sont à l'entour de moy ne me veulent pas dire où est mon cher amy, il faut que je m'adresse à vous pour l'apprendre ; ne me le celez point, si vous desirez que je conserve l'opinion que j'ay tousjours euë de vostre fidelité ». Theliaste qui n'estoit pas alors loin creut que ce cher amy dont elle parloit estoit Spimandre. Voyla pourquoi comme de fortune il est arrivé en la maison au mesme temps, il l'a prié d'aller voir Olynthe, luy disant, qu'elle le demandoit à toutes heures, et qu'il pensoit que sa visite apporteroit de l'allegement à son mal. Mais combien il s'abusoit ! Car Olynthe, sans doute, avoit voulu parler de Leonil ; et quand elle a veu Spimandre, elle a bien tesmoigné qu'il luy est desagreable : « Ostez le moy », a-t-elle dit à Theliaste, qui luy montroit, luy

disant, qu'il luy amenoit son cher amy. « Ostez le moy ou vous me ferez mourir. Comment appellez vous mon amy le plus cruel ennemy que j'aye ? S'il est capable de me donner quelque faveur, c'est celle de me donner la mort. » Spimandre s'est mis à luy faire quelques discours, pour luy remonstrer, qu'elle le prenoit pour quelqu'autre, et qu'il estoit celuy qui avoit au monde le plus d'affection pour elle. Ce qu'elle n'a aucunement compris, mais elle a commencé à crier, et à luy dire, qu'il s'en allast. Quelque temps après il a esté sorty de la chambre par contrainte, Olynthe s'est tournée devers moy, et m'a fait mille discours sans raison et sans suitte. […]

Au mesme temps, quatre Medecins sont venus, qui ont faict une consultation, et d'un commun advis ont asseuré Theliaste, que sa fille n'a point la fievre chaude, mais une pure folie, à la guerison de laquelle tous les remedes humains sont inutiles ; ils ont fondé une partie de ce jugement sur ce qu'il leur avoit dit, qu'elle a tousjours eu un esprit vif, une forte imagination, et une grande inclination à lire toute sorte de livres, et apprendre toute sorte de sciences. Comme de fait, selon mon foible entendement, j'estime qu'ils ont bien pensé pour des hommes qui ne sçavent pas la principale cause de sa maladie. Theliaste s'est mis là dessus à se plaindre, et à faire paroistre qu'il est inconsolable. J'ay songé alors à un certain Operateur Italien, qui a demeuré quelque temps chez moy, et qui maintenant est allé à Roüen , d'où il reviendra bien tost, lequel est beaucoup estimé pour les remedes qu'il bataille à beaucoup de maladies que les medecins jugent incurables, et ay parlé de luy à Theliaste, et luy ay dit que s'il luy plaisoit, je l'envoyerois chez luy dés qu'il sera de retour. Theliaste m'a respondu, que puisque les Medecins abandonnoient sa fille, il prenoit resolution de la mettre entre les mains de cest homme là ; joinct qu'il s'imaginoit que comme tous les autres de sa profession, il a des remedes extraordinaires, qui sont le plus souvent des cures admirables. Apres luy avoir promis de luy envoyer cet Operateur, j'ay pris congé de luy, et m'en suis revenue ». […]

Après s'être entretenu avec Briséide, Léraste rejoint son ami Leonil, afin de lui donner des nouvelles d'Olynthe.

[…] Je m'en allay trouver Leonil, à qui je dis, non pas tout à coup, mais en suitte de plusieurs autres discours la maladie de sa chere maistresse. Je le vy à l'heure tout hors de luy-mesme, et luy entendis faire tant de plaintes, que je craignis avec raison qu'il ne tombast au mesme estat où estoit Olynthe. La conclusion fut, que si elle mouroit, il ne seroit pas en vie un jour apres elle, et que quelque difficulté qu'il y eust, il la vouloit voir

auparavant. Quand je vis que la remonstrance que je luy faisois de ce qu'il estoit impossible de la voir estoit inutile, pour luy donner quelque espece de contentement, je recherchay toutes les inventions que je croyois pouvoir servir à l'execution de son dessein, et enfin devenant ingenieux tout à fait, je luy dis qu'il falloit donc qu'il s'en allast voir Olynthe de la part de Briseide, comme s'il eus esté l'Operateur dont elle avoit parlé à Théliaste. Leonil treuva cet artifice le meilleur du monde, parce qu'il parloit aussi naïvement en langage Italien qu'en langage François, et qu'il avoit beaucoup de conoissance des secrets de nature, desquels il pourroit discourir pour donner une bonne opinion de soy. Il vestit un habit noir à l'Italienne, que j'avois fait acheter pour cet effect à la Fripperie, et ayant mis une grosse chaine d'or à son col, il s'en alla sur le soir chez Theliaste, de peur d'estre reconnu durant le jour par la ville, et de peur aussi de trouver Spimandre aupres d'Olynthe. Il dit à Theliaste en langage moitié François, et moitié Italien, qu'on l'avoit envoyé chez luy pour voir sa fille qui estoit griefvement malade, à ce qu'on luy avoit rapporté. Theliaste l'ayant remercié de la peine qu'il avoit prise, le mena premierement en la salle, où il luy conta toutes les humeurs d'Olynthe, et toutes les particularitez de sa maladie, et luy dit jusques à ce poinct, que n'eust esté les bonnes actions qu'elle avoit tousjours faictes, qui l'obligeoit d'avoir de bonnes opinions d'elle, il eust creu qu'il y avoit de la malice en son faict, à cause que quelquefois entrant secrettement dans sa chambre, il luy avoit entendu faire à d'autres personnes des discours si pleins de belles paroles, qu'il n'estoit pas vray semblable qu'elle les peust faire, ayant l'esprit troublé comme il sembloit qu'elle avoit. Leonil luy respondit, qu'encore qu'elle eust l'esprit troublé, il n'estoit pas impossible qu'elle proferast quelquefois de belles paroles, parce que les bonnes impressions luy estoient demeurées en quelque sorte. Et après, il monta à la chambre d'Olynthe avec Theliaste, qui fit tirer les rideaux du lict ; et voyant que sa fille s'estoit endormie, ne la voulut pas resveiller. Le bruit qu'il fit en parlant à Leonil, quoy qu'il fut petit, la retira pourtant du sommeil, et luy donna, je pense, la curiosité de lever un peu sa teste, et de regarder quelles personnes estoient auprès d'elle. Elle jetta sa veuë sur Leonil, et l'ayant consideré, se prit à sousrire, en luy faisant un petit signe de la teste, et luy disant, parce qu'elle le reconnoissoit, encore qu'il eust changé d'habit : « Vous avez bien fait de me venir visiter, car je m'en allois mourir sans cela. » En suitte de ces paroles, elle en adjousta d'autres, qui tesmoignoient le contentement qu'elle avoit, et quelquefois elle disoit à son père : « C'est à cestuy-cy que je veux estre mariée, c'est mon bon amy ». Theliaste, sans prendre garde à toutes ces paroles, croyant qu'il n'en estoit pas besoin, et qu'elle n'avoient pas plus de raison que

les autres qu'elle avoit auparavant dites, prioit seulement de considerer celle qui les proferoit, et de donner son jugement sur sa maladie. Leonil voyant la chose la plus aymable du monde, reduite pour luy en un si miserable estat, demeuroit attentif à la considerer, et en avoit des ressentimens si douloureux, qu'il pensa plusieurs fois, comme je luy entendis raconter depuis, se pasmer sur le lict, dont il s'estoit approché, ou quitter le personnage qu'il faisoit, et laisser sortir de sa bouche des plaintes telles que celles qu'on peut attendre de l'Amant le plus passionné du monde. Il falloit veritablement qu'il eust alors un grand empire sur les mouvements de son ame, pour les restraindre comme il faisoit, et qu'il fust armé de la plus heroïque vertu qu'on puisse souhaitter à un homme de valeur. Toutesfois, à n'en point mentir, il avoit une peine extreme à garder les loix d'une contrainte si estroite que celle de sa raison, qui ne luy permettoit pas mesme de jetter aucune larme ; et cela fut cause que ne pouvant se tenir là davantage, il prit congé de Theliaste, luy ayant dit, afin qu'il ne l'estimast point ignorant de beaucoup de choses touchant la maladie de sa fille : « Laquelle, disoit-il, pourroit reprendre sa santé avec le temps, pourveu qu'on la laissast en repos dans une chambre, que fort peu de personnes parlassent à elle, et qu'on luy fit user du regime de vivre qu'il prescrivoit ». Mon cher amy revint apres me trouver, et m'ayant raconté en peu de mots tout ce qui s'estoit passé entre luy et Theliaste, et comment il avoit veu Olynthe, accablé de sa tristesse, il se jetta sur un lict, et commença à donner l'issuë à tout ce qu'il avoit auparavant retenu en son ame. Il se releva après, et se donna en proye à un violent desespoir, qui l'eust contraint de chercher la mort, si je ne l'eusse un peu modéré par mes consolations. Trois jours se passerent sans qu'il mangeast que fort peu, ce qui luy eust causé quelque grande maladie, s'il n'eust esté asseuré par une lettre qu'il avoit receuë de la part d'Alcidée, qu'elle se portoit mieux, et que son esprit n'avoit plus de boutades violentes comme les premieres. […]

1508

Honoré d’Urfé

L’ASTRÉE

1510

HISTOIRE DE CELIDÉE,
Thamyre et Calidon[2227].

Thamyre et Calidon sont tous les deux amoureux de la belle Célidée. Blessée par l'attitude de Thamyre, et dédaignant l'amour de Calidon, cette dernière n'a que mépris pour l'un et pour l'autre. Les trois étant en proie à une grande et longue dispute, la parole est donnée, après tirage au sort, au berger Thamyre aux fins de raconter leur bien triste histoire à la grande Nymphe.

[…] Or en ce temps, Calidon revint de la province des Boyens, et pouvoir avoir dix- huict ans ou environ. Il estoit grand, plus que l'ordinaire de son aage, il avoit la taille belle, le visage des plus agreables pour un teint clair-brun, au reste le discours bon, et la façon plus relevée que sa condition peut-estre ne requeroit pas, mais toutesfois nullement glorieuse ny meslée de mepris. Il faut que j'avoue, que quand je le vis tel, j'augmentay de beaucoup l'amitié que je luy avois portée ; car auparavant si je l'avois aimé, ce n'avoit esté qu'en consideration de la proximité qui estoit entre nous, et pour la recommandation que mon oncle m'en avoit faite, mais quant à son retour je le trouvay tant aimable, qu il est certain que je mis en luy tout ce qui me restoit d'amitié, et parce que n'ayant jamais esté marié, je n'avois point d'enfans, je fis reslution de luy remettre après moy tous mes trouppeaux et tous mes pasturages, qui peut-estre ne sont pas à desdaigner. Et afin de l'obliger à quelque reciproque bien-veillance envers moy, je ne me contay pas d'avoir fait ce dessein en moy-mesme, mais je le luy declaray, et le fis sçavoir à tous mes parens et voisins. Et parce que je previs bien que demeurant en ma cabane, il estoit impossible qu'il ne vist la belle nourriture de la sage Cleontine, et que peut estre, il l'aimeroit sans sçavoir mon intention, je la luy dis avec très expresses deffences de ne la regarder que comme frere. Avec mille sousmissions et mille sermens, il me jura qu'en cela n'y qu'en toute autre chose il ne me desobeiroit jamais, ny ne feroit chose qu'il pensast me desplaire. Et toutesfois la Lune n'avoit point encore parachevé un cours entier, que le voilà tant espris de Célidée, que n'osant le declarer ny à elle ny à moi, ny à autre qui me le pût dire, après avoir languy quelque temps, il fut contrainct de se mettre en fin au lict. Pensez, Madame, quel estoit le regret que j'avois de son mal, et quelle la peine que j'en recevois, ne pouvant y trouver remede. On luy vit aussi tost les yeux enfoncez, et le teint jaune, et

[2227] Texte établi d'après Honoré d'Urfé, *L'Astrée*, seconde partie, Paris, Anthoine de Sommerville, 1632, p. 47-71. À propos de *L'Astrée* et sa complexe histoire éditoriale, se reporter à : http://www.astree.paris-sorbonne.fr/ .

pour le dire en un mot, il devint si maigre et si changé, qu'il n'estoit pas reconnoissable. Je le fis voir aux plus sçavants et experimentez de toute cette contrée, et lors que la reputation me faisoit connoistre le nom de quelqu'un, je ne plaignois ny la peine, ny la depense de l'envoyer querir. Il n'y eut Vacie en la contrée à qui je ne fisse faire sacrifice pour appaiser Tautates, Hesus, Tharamis, et Belenus, si de fortune Calidon les avoit offensez ; il n'y eut eubage de qui je ne demandasse les augures, et l'opinion ; il n'y eust barde que je ne priasse de venir chanter auprès de son lict, pour sçavoir si quelque harmonie pourroit point prevaloir par-dessus la melancholie qu'il cachoit en son ame. Bref, il n'y eut sage Sarronide qui à ma requeste ne le vint visiter, et luy donner quelque precepte contre l'ennuy, et quelque grave conseil contre la tristesse. Mais tout cela ne me profita de rien, non pas mesme les pleurs que l'amitié que je luy portois, m'arrachoit des yeux par force, lors que je le priois et conjurois acoudé sur son lict, de me dire le sujet de son mal. En fin languissant de ceste sorte, sans que les remedes que nous luy donnions, luy fissent aucun effect, de fortune un vieux myre de mes amis, scachant le déplaisir que j'avois de la perte de Calidon, me vint trouver pour avec ses sages propos me consoler en cette cuisante affliction ; et, après qu'il m'eust representé toutes les considerations que la prudence humaine eust pû faire : « En fin, me dit-il, resignez Calidon, et vostre volonté entre les mains de Tautates, et croyez si vous le faites sans feintise, que vous en recevrez plus d'ayde et de soulagement que vous n'en sçauriez esperer de tous les hommes ». Et lors qu'il fut pres à partir, il voulut voir Calidon. Nous allasmes donc tous deux en sa chambre, où il luy parla quelque temps, et le considera fort longuement ; il remarqua ses gestes, ses actions, luy toucha le pouls, bref le tourna de tous costez pour reconnoistre son mal, et après avoir demeuré plus de deux heures auprès de luy : « Mon enfant, luy dit-il, resjouyssez-vous, et soyez certain que vous ne mourrez pas encores de cette maladie, et que j'en ay veu plusieurs attaints de mesme mal, mais je n'en vis encor jamais mourir un seul ».

En sortant hors de la chambre il me tira à part, et me tint ces propos : « L'âge que j'ay vescu, encor que je ne l'aye pas tout bien employé, si est-ce qu'il ne m'a pas esté entierement inutile, si j'ay bien conté depuis que je naquis, il ne s'en faut pas trois lune que trois siecles ne soient escoulez, il y en a plus de deux que je fais profession de mire, et puis que Tautates l'a voulu ainisi, ce n'a pas esté sans quelque bonne reputation, de sorte que j'ay tousjours esté employé en toutes les maladies des principaux de ceste contrée, voire des Boyens, des Eduois, mesmes des Sequanois, et Allobroges, ce que je ne vous dis que pour vous faire entendre que la longue experience que j'ay eue des maladies

me fait parler avec beaucoup plus d'asseurance de celle de Calidon, qu'un plus jeune que moy ne pourroit pas faire. Je vous diray donc que le mal qu'il a ne procede pas du corps, mais de l'esprit, et si le corps en est atteint, c'est à cause de l'estroite union qu'il a avec l'esprit malade, qui luy fait ressentir comme sien le mal qui n'est pas de luy, tout ainsi que les amis ressentent le mal et le bien l'un de l'autre. Et quoy que cette espece de maladie soit fort fascheuse, si est-ce qu'elle n'est pas si dangereuse que celle du corps, parce qu'il n'y en a point de l'ame qui soit incurable, pource que ceste ame estant spirituelle, n'est point sujette à corruption, ny à dissolution de parties, mais seulement à changer de qualité, laquelle soit bonne, soit mauvaise, s'acquiert par l'habitude, et cette habitude par une volonté opiniastre, si c'est au bien, conduitte par un sain jugement, et si c'est au mal, par un jugement depravé. Or d'autant que le jugement est rendu malade par la mesconnoissance de la vérité, aussitost qu'on la luy faict reconnoistre, il est remis en son premier estat. Et quoy que la volonté retienne aussi les ressentimens de cette mauvaise habitude, quelque temps après la cognoissance de la vérité, si est-ce qu'en fin elle la pert, et reprend celle de la vertu, parce que tout vice estant mal, et tout mal estant entierement opposé à la volonté, il n'y a point de doute que tout vice recogneu ne soit hay. Je vous dis ces choses, afin que vous ne desesperiez point de la guerison de ce jeune berger, de qui je pense avoir fort bien reconneu la maladie ; car, soit à son pouls inegal sans luy rapporter autre accident, soit à sa foible voix surprise bien souvent par des demy souspirs, soit à ses yeux qui semblent nager dans l'humidité, soit à la lanteur dont sa paupiere se hausse et s'abbat ; bref, à la tristesse qui est peinte en son visage, et à ce continuel silence, je juge qu'il est passionément amoureux en lieu qu'il n'ose declarer, ou dont il est mal traicté. » Aussi tost que ce myre me tint ce langage, quelque demon me mit en l'esprit, que c'estoit sans doute de la belle Celidée, et qu'à cause de la deffence que je luy en avois faite, il ne l'osoit dire ; et parce que ce myre me voyoit pensif au lieu de me resjouyr de ses nouvelles, il m'en demande l'occasion, et lui ayant respondu que je craignois plus qu'auparavant de le perdre, parce que sa guerison ne dependant plus des remedes que je luy pourrois faire donner, mais d'une personne inconneue, ou peut-estre ennemie, et sans raison, je ne voyois qu'il y eust sujet de rejouyssance pour moy. « A toute chose, me dit-il, la prudence peut remedier, excepté à la mort ; c'est pourquoy ne doutez point que tant que Caldion sera en vie, je ne trouve quelque remede. Quant à ce que vous dittes que la personne qui le peut guerir vous est inconnue, je la descouvriray bien, pourvu que vous me donniez du loisir d'estre auprès de luy quelques jours. – Il ne faut pas, luy dis-je, que vous esperiez de le tirer de sa bouche. – Ce n'est pas, dit-il, ce

que je pretens ; au contraire, il se faut bien donner garde de luy en faire semblant, car cela nous osteroit le moyen de la connoistre ; et lors que nous sçaurons qui elle est, ne doutez point que nous n'en venions bien à bout ; car il n'y a courage si farouche qui ne s'apprivoise aux caresses d'amour, pourveu que la prudence y apporte l'artifice necessaire ».

Mais, grande Nymphe, je raconte peut-estre trop par le menu cet accident, si bien que pour abreger, je vous diray qu'il demeura sept ou huict jours au chevet du lict de Calidon, et me conseilla cependant de faire en sorte que, toutes les jeunes bergeres de nostre hameau et d'alentour le vinssent visiter séparement, sous pretexte que la tristesse estant son plus grand mal, il falloit le resjouyr par les divertissemens des compagnies. Et quant à luy, il luy tenoit tousjours le bras, et sans faire semblant de rien luy touchoit le poulx, pour cognoistre quand il prendroit quelque émotion. De fortune Célidée en ce temps-là avoit fait un voyage avec Cleontine, où elle demeura cinq ou six jours ; cela fut cause qu'encores qu'elle fust l'une de nos plus proches voisines, elle vint nous visiter des dernieres, car chacun regrettoit de sorte ce berger, et je faisois tant de pitié à tous ceux qui sçavoient mon desplaisir, qu'il n'y avoit celuy qui refusast d'envoyer ou sa sœur, ou sa fille, chez moy. En fin estant presque desperez de reconnoistre par ce moyen ce que nous desirions de descouvrir, voicy que l'on nous vint advertir que Célidée estoit à la porte. De fortune alors le myre luy tenoit le bras, et son poulx estoit plus reposé qu'il n'avoit esté de tout le jour ; mais quand il ouyt le nom de Celidée, incontinent il s'esmeut et commença de s'eslever, comme s'il eust une tres ardante fiévre, et puis tout à coup se remettant en son premier estat, ne demeuroit pas long temps sans estre agité de nouveau. Le myre qui estoit avisé, le regarde entre les yeux, et les luy voit plus vifs et ardans que de coustume, et comme estincellans, la couleur luy vint au visage, bref il reconnoyt un si grand changement, que presque il ne vouloit attendre que Celidée fust entrée pour en estre plus asseuré ; et toutesfois quand elle fut à la porte de la chambre, quand elle entra, quand elle s'appprocha de luy, et quand elle luy parla, les changements de son poulx et de son visage estoient si differents, que qui que c'eust esté s'en fust pris garde, et pour ce me tirant à part : « Amy Thamire, me dit-il, ce n'est pas Célidée qui est entrée, mais la femme de Calidon, si tu veux qu'il vive ». O Dieux ! quel sursaut me donerent ces paroles ! Je demeuray sans response, et fut très à propos que le myre continuast de me parler ; car il m'eust esté impossible de prononcer un mot. En fin estant revenu un peu en moy-mesme, je luy demanday si en l'estat où il estoit, il seroit à propos de le marier ? « Il sera bientost remis, dit-il, pourveu que vous fassiez en sorte que cette fille luy donne quelque

connoissance d'amitié, et cependant vous pourrez parler à Cleontine, qui estant sage et connoissant l'avantage de la bergere, n'a garde de refuser ce party ».

Ce myre partit de cette sorte, me laissant sans doute plus malade, que celuy qui estoit au lict. Pourrois-je bien vous representer, Madame, de quelle contrarietez mon ame fut combattue ? Je n'estime pas que cela se puisse, puis qu'en verité je crois que l'entendement m'eust tourné si je ne m'y fusse promptement resolu. D'un costé l'Amitié me demandoit Celidée pour Calidon, d'autre costé l'Amour me deffendoit de la donner. « Mais, me disoit l'Amitié, Calidon mourra si tu ne la luy donnes, et il n'y a point de remede que celuy-là. » Et l'Amour respondoit : « Et comment penses-tu de pouvoir vivre toy-mesme, si tu ne la possedes ? - Dont, disoit l'Amitié, est-ce ainsi que tu te laisses surmonter à une vaine passion, et veux plustost que de luy contrarier, contrevenir aux loix de la raison ?- Mais quelle raison, disoit l'Amour, te peut commander que tu meures pour faire vivre quelqu'autre ? Ne faut-il pas appeler cela brutalité ?- Est-il possible, repliquoit l'Amitié, que tu ne consideres pas que Calidon est jeune, et par consequent en un aage qui ne peut resister à ses passions, et toy qui a desja passé ces premieres fureurs de la jeunesse, veux-tu te monstrer aussi foible que luy ? Ou pour mieux dire, veux-tu achepter un peu de plaisir qui se passera presque aussi promptement qu'il aura esté receu, par la miserable et eternelle mort de Calidon ? Ah ! change, change de dessein, et consideres, non pas quel tu es, mais quel tu deurois estre, escoute les reproches que le pere de ce jeune berger te fait. Est-ce ainsi, Thamyre que tu maintiens la promesse que tu me fis, lors qu'avec mon dernier souspir retenant la main entre les miennes, pour marquer nostre amitié, je te recommanday cet enfant dans le berceau, et que tu juras que tu l'aurois toute ta vie aussi cher que s'il estoit sorty de ton corps, tant pour la commandation que je t'en faisois, que pour la memoire des bons offices que tu avoirs receu de moy, lors que ton pere jeune en mourant, te laissa encore jeune entre mes mains ? Souviens-toy que je n'ay jamais esté ton competiteur en amour, ny que je n'ay jamais balancé, si pour quelque leger plaisir je te laisserois perdre la vie. N'achepte point un repentir si cherement, repentir, Thamyre, qui honteux t'accompagnera, sans doute, dans le tombeau avec mille sortes de remords, qui feront la vengeance d'un acte tant indigne de ces anciens Boyens, dont tu te vantes d'estre issu. »

Il faut que je l'avoue, ces considerations peurent tant sur moy, que je me resolus de me priver de Celidée, pour la donner Calidon. Mais, Madame, combien me trouvay-je empesché, lors que je voulus m'executer ? Premierement, afin que ce jeune berger reprit sa premiere santé, ce fut par luy que je voulus commencer, et luy ayant declaré la

connoissance que j'avois de son mal, et la volonté que j'avois d'y pourvoir, d'abord il me le nia, mais en fin avec les larmes aux yeux il l'avoua, et en mesme temps me demanda pardon, avec tant d'apparence de regret, que sans doute la connoissance que j'en eus, fit que je luy remis toute la faute qu'il avoit commise contre moy, voyant bien que s'il avoit erré, ç'avoit esté par force. Mais lors que j'en voulus parler à Celidée, ce fut bien où je trouvay de la difficulté ; car non seulement elle ne l'aymoit point, mais elle le hayssoit, et falloit bien que cette inimité vint de nature, puis qu'il n'y avoit suject quelconque apparent de luy vouloir mal, les bonnes conditions de ce berger estans telle, qu'elles devoient plustost donner de l'amour que de la hayne. Et toutesfois bien souvent que nous en avions parlé ensemble, elle m'avoit tousjours dit, que Calidon seroit le dernier qu'elle aymeroit. Or à ce coup que j'estois resolu de luy faire cette ouverture, si contraire à sa volonté et à la mienne, et si differente des discours que je luy avois tousjours tenus, je fus fort en suspens par où je devois commencer ; en fin je pensay qu'il estoit à propos de l'y embarquer peu à peu ; car de luy dire tout à coup elle aimast Calidon, je jugeois bien que je ne l'obtiendrois pas aisément d'elle, tant pour l'amitié qu'elle me portoit, que pour le peu d'inclination qu'elle avoit à l'aimer. J'en usay donc de cette sorte, parce que l'aage luy ayant donné plus de connoissance qu'elle ne souloit avoir, il ne falloit plus traitter avec elle comme avec un enfant. Je luy representay le desplaisir que j'avois du mal de ce berger, combien sa vie m'estoit chere, en fin que je n'avois jamais plaisir si je le perdois, que les myres, et tous les plus sçavans me disoient que son mal ne procedoit que de tristesse, mais que ne sçachant quel en estoit le suject, je ne pouvois qu prier tous ceux qui m'aimoient, de s'estudier à la resjouyr, ou à reconnoistre la source de son mal, et qu'elle estant celle que j'aimois et honorois le plus, elle estoit en quelque sorte obligée plus que tout le reste du monde, de rechercher, à ma consideration, la guerison du berger ; que cela estoit cause que je la conjurois par toute nostre amitié, de le voir le plus souvent qu'elle pourroit, et de jouer et passer le temps avec luy, afin de le divertir de cette melancolie qui le faisoit mourir. Elle qui veritablement m'aimoit, me promit de le faire toutes les fois qu'elle auroit la commodité, et en effect n'y manquoit point, dont je recevois d'un costé du contentement, mais de l'autre tant d'ennuy, que je ne sçay comment je pouvois vivre. J'avois eu opinion que la familiarité qu'elle avoit avec luy, l'engageroit à quelque bien veillance, et qu'après il seroit plus aysé de changer cette amitié en amour, et elle qui avoit un autre dessein, fit bien ce qu'elle m'avoit promis, mais ne changea point de volonté ; cela toutesfois ne laissa pas de profiter à Calidon, qui recevant ces visites et ces caresses, sous l'esperance que je luy avois donnée beaucoup

plus advantageusement pour ses desirs, que sa fortune ne requeroit, en peu de temps commença de se remettre, et quoy qu'il ne fust pas guery entierement, si voyoit-on un grand amendement en son mal. Et parce qu'elle s'en ennuyoit, et que je voyois bien que mon dessein n'avoit pas eu l'effect que je m'estois proposé, je pensay qu'il la falloit obliger d'un autre costé. Je m'adresse donc à Cleontine, luy declare l'amitié que je portois à Calidon, la volonté que j'avois de luy donner après moy tous mes troupeaux et mes pasturages, luy mets devant les yeux la qualité de la personne du jeune berger, sa bonne naissance, ses vertus, bref, l'amitié qu'il portoit à Celidée, et n'oubliay chose que je pûs penser pouvoir avancer cette alliance. Voyez, grande Nymphe, si je n'y marchois pas de bon pied, et s'il n'a pas occasion d'estre obligé à Thamyre ? Cleontine qui jugea ce party avantageux pour sa nourriture, me remercia de la volonté que j'avois pour Celidée, et dehors me donna parole, que tout ce qu'elle y pourroit, seroit employé en faveur de Calidon, mais que la jeune bergere avoit une mere qui l'aimoit infiniment, et sans laquelle elle n'en pouvoit disposer, qu'elle luy en parleroit, et que cependant elle y disposeroit Celidée le plus qu'il luy seroit possible. Voyez, Madame, qu'elle estoit ma miserable fortune ; je recherchois avec tous les artifices que je pouvois inventer, de me priver du seul bien qui me peut rendre la vie agreable, et prevoyois bien, que quoy qu'il m'en arrivast, je n'en pouvois avoir du contentement. Si j'obtenois ce que je recherchois pour Calidon, qu'elle vie pouvois-je esperer ? Et si je ne l'obtenois point, combien m'affligeoit le desplaisir et la peine de ce berger, qui ne m'estoit pas moins cher que s'il eust été mon enfant ? Estant donc cet estat que je ne sçay si je dois nommer mort, ou vie, après avoir eu la response de Cleontine, un jour que je trouvay Celidée, parce que je ne vivois plus si familierement avec elle que je soulois, je luy dis : « Ma belle fille, Cleontine m'a declaré un dessein qu'elle a, il me semble que vous ne le devez point rejetter. » Et craignant qu'elle ne me demandast ce que c'estoit, je feignis d'estre pressé de quelque affaire, et ainsi la laissay fort en doute. Mais je partis avec bien plus de peine, car quelque effort que je fisse contre ma volonté, si ne la pouvois-je déraciner de mon ame ; et toutes les fois que je me representois Celidée entre les bras de quelque autre, il faut que j'avoue que je n'avois point assez de resolution pour soustenir seulement cette pensée. Voyez quel je fusse devenu si ce mariage eust eu l'effect, que veritablement je recherchois pour le salut de Calidon !

Il advint donc que Cleontine croyant que ce que j'avois proposé estoit advantageux pour Celidée, le tirant à part, le luy proposa, et avant que luy en demander son advis, luy dit, quel estoit le sien, et afin de le fortifier davantage, luy fit entendre

qu'elle m'avoit cette obligation, puis que ç'avoit esté moy qui luy en avois parlé. Cette bergere, Madame, vous pourroit dire mieux que je ne sçaurois faire, quel sursaut elle receut de ces paroles, et mesme quand elle sceut que cette proposition venoit de moy ; tant y a que ce fut tout ce qu'elle pût que celer sa colere en presence de Cleontine, à laquelle ayant respondu fort modestement, et toutesfois au plus loing de sa pensée, elle remit cette resolution à son jugement, et à la volonté de sa mere, à laquelle elle ne contreviendroit jamais ; puis se retira en son apart, où je croy qu'elle ne parla pas mal à moy. En fin estant resolue d'espouser plustost le cercueil que Calidon, elle me vin trouver. Je jugeay bien d'abord que je la vis, qu'elle avoit quelque chose qui la troubloit ; car les yeux luy trembloient dans la teste, elle avoit les sourcils froncez, et la couleur plus haute que de coustume, mais je ne me figurois pas qu'elle fust tant offensée contre moy, ne croyant que Cleontine luy eust dit que cela vint de moy. J'estois de fortune seul au pied de ce gros Orme, qui tout seul au milieu presque de la plaine de Montverdun, est posé sur le grand chemin ; aussi tost que je l'apperceus, je me levay, et luy tendant la main comme je soulois, je fus estonné qu'elle recula le bras, et me regardant d'un œil plein de courroux : « Comment, me dist-elle, Thamyre, oses-tu tendre la main à celle que tu as donnée à un autre ? Ne te contentes-tu pas de m'avoir abusée, tant que l'innocence de mon aage l'a pû supporter ? Ou si tu penses d'estre si fin et dissimulé, et si tu me crois de si peu d'esprit, que n'estant plus enfant, je ne puisse connoistre tes ruses, et ta perfidie ? » Et parce que surpris de l'ouyr parler de cette sorte, elle vid que je ne luy respondois point : « Ah ! non Thamyre, ne pense plus de me pouvoir abuser par tes paroles, ny par tes asseurances d'amitié, je fuis devenue plus malicieuse ; et pleust à Dieu que je l'eusse tousjours esté ! Je n'aurois pas pour le moins tant d'occasion de me plaindre de toy maintenant. Mais, viença, ingrat, et cruel, (ouy je te puis appeler ingrat, ayant si ingratement oublié les raisons que tu avois de m'aymer, et je te puis dire cruel avec raison, n'ayant point eu de pitié de la miserable vie que ta malice m'a preparée) viença donc ingrat et cruel, qu'as-tu reconnu en moy qui t'ait donné occasion de me traitter de cette sorte ? Y avoit-il quelque ancienne inimité entre nos peres, que tu ayes voulu venger sur moy ? T'ay-je voulu faire mourir ? Ay-je parlé contre toy, ou contre tes amis ? Ou bien t'ay-je manqué de parole, ou d'amitié ? Ou as-tu reconnu en moy quelque defaut qui t'aye convié à me quitter ? Ou, ne juges-tu point maintenant que je ne sois assez belle, ou assez riche, ou assez avisée ? Mais quand ce seroit pour venger ton pere, la vengeance que tu pouvois prendre sur une fille, est, ce me semble, bien digne de Thamyre. Que si je t'ay voulu faire mourir, pourquoy ne m'ostes-tu la vie tout à un coup,

au lieu de me remettre entre les mains de cet ennemy, avec lequel je remourray tous les momens ? Que si je n'ay pas assez de beauté ny de vertu pour t'arrester ; et bien Thamyre, va à la bonne heure en chercher quelque autre qui en ait davantage. Mais, helas ! pourquoy ordonnes-tu, que pour penitence de la faute de la nature, je sois remise entre les mains de celuy que la nature mesme me fait abhorrer ? Laisse-moy en la liberté que tu m'as trouvée, lors que par tes malices tu as commencé de m'abuse, et te contente du regret qui m'accompagnera toute ma vie de n'avoir sceu plustost reconnoistre ton dessein. Que si je t'ay manqué d'amitié, j'avoue que tu es juste d'en faire de mesme ; mais, Thamyre, reproche-le moy, dy-moy en quoy j'ai failly ? Ah ! et denaturé berger, tu es muet, et ne parles point, est-ce de honte, ou de l'offense que tu m'as faicte ? Ny l'un ny l'autre ne te sçauroit toucher à mon occasion, mais tu songe quelque nouvelle malice contre cette peu fine Celidée, afin de souler la mauvaise volonté que tu luy portes ; mais, va, perfide et desloyal Thamyre, et te ressouviens que tu as fait plus pour moy que tu ne penses ; car par cette action je suis hors de l'opinion que j'avois d'estre aimée toy ; connoissance qui me dégageant de ta tyrannie, m'empeschera de me remettre jamais sous celle d'homme du monde. Et ne penses pas que je sois pour cela à Calidon, car desormais la mort me sera plus chere, que le plus aimable berger de cette contrée, et que ce souvenir te demeure en l'ame pour un regret éternel. Aussi ne le te dis-je qu'à cette intention, et m'asseure que les Dieux seront trop justes pour me refuser cette vengeance. En me voulant donner à Calidon, tu t'es privé à jamais de la plus vraye et entiere affection que jamais berger ait acquise, et de laquelle il ne faut plus que tu ayes esperance, sinon lors que le feu universel en bruslant l'univers r'allumera cet amour en moy. Et si je te dis vray, qu'il n'y a point d'hommes pour moy en terre, mais des monstres cruels qui me devorent. Ny point de Dieux au Ciel pour prendre pitié de mes peines, mais seulement des supplices et des enfers. » Et à ce mot ostant de son col une chaine de paille tressée, que je luy avois donnée, et me le presentant, et moy sans y penser la tenant d'une main : « Et pour te donner quelque asseurance de ce que je dis, soit ainsi, dit-elle, (en tirant de violence cette chaine), nostre amour rompue, et demeure à jamais telle, que cette chaine que j'eus de toy, et qui en fut le symbole, demeurera à jamais en deux pieces. Elle n'eust plustost proferé cette parole qu'elle s'en courut avec une partie de la chaine, dont le reste me demeura en la main, tant hors de moy que je ne pû luy dire un mot d'excuse, ny faire un pas pour la suivre. J'avoue, Madame, que ces reproches me touchoient bien vivement, et que repassant par ma memoire avec combien de raison Celidée m'avoit parlé de cette sorte, je jugeois qu'elle estoit exempte de blasme, et moy coupable entierement.

Toutesfois je fus encor assez fort pour demeurer ferme en la resolution que j'avois faicte pour le contentement de Calidon. Mais qu'en advint-il ? Le berger sçachant que j'en avois parlé à Cleontine, oyant le bruit commun de leur mariage, parce qu'il fut incontinent espanchée par tout, ne s'estonna pas beaucoup de voir que sa berger ne le venoit visiter que quand Cleontine le luy commandoit, jugeant qu'elle le devoit faire ainsi, puis qu'on parloit du mariage ; de sorte qu'en peu de nuicts il reprint sa premiere santé, et sortit hors du lict, et peu après de la cabane. Cependant Celidée ne s'endormit pas, et n'ayant plus d'esperance qu'en la tendre amitié de sa mere, voyant bien que j'avois gaigné Cleontine, d'abord qu'elle la vid, se jettant à genoux la sceut de sorte attendrir qu'elle luy promit qu'elle ne seroit jamais mariée contre sa volonté. Celidée plus contente de cette asseurance, que de bonne fortune qui luy pûst arriver, fait tant que nous en sommes advertis, ne luy semblant pas qu'elle eust obtenu entierement ce qu'elle desiroit, s'il n'estoit sceu de nous. Il seroit bien mal aisé de dire, grande Nymphe, si j'en fus plus marry ou plus content ; car d'un costé je craignois que Calidon ne retombast l'estat d'où il ne faisoit que sortir, et de l'autre, mon contentement n'estoit pas petit, de sçavoir que personne ne possederoit Celidée. Mais lors que je vis que le berger, encor que triste, ne laissoit pas toutesfois de ce bien porter, j'avoue que je fus infiniment content de la resistance que la bergere avoit faite, et louois en mon ame sa prudence et sa fermeté ; car je pensois que tout ce qu'elle en avoit, n'estoit que pour se conserver toute à moy, ne pensant pas que le despit qu'elle m'avoit paroistre, fut assez fort pour arracher entierement l'amour qu'elle m'avoit portée ; de sorte que revenant en moy mesme, je reconnus le tort que j'avois eu, non pas de me separer d'amitié d'avec elle ; (car je n'avois jamais eu cette intention, ny avois jamais esperé d'obtenir cela sur moy) mais de l'avoir voulu sacrifier à la santé de Calidon. C'est ainsi qu'il faut nommer l'acte que je voulois faire, considerant de plus que le berger oyant second refus, n'en estoit pas mort, je m'en disois encore plus coupable, puis que ce n'estoit pas de sa vie dont il s'agissoit, mais de son plaisir seulement. Et repassant ces considerations souvent par mon esprit, je ne me donnay garde que mon amour devint plus violente qu'elle n'avoist esté, et cela fut fort aysé, pource que n'ayant cedé cette belle à Calidon, que pour luy conserver la vie, et voyant qu'il vivoit encor qu'elle ne fust pas sienne, voire qu'il n'en eust point d'esperance, je pensay que toutes les raisons que j'avois eues de la quitter, n'ayant plus de lieu, je pouvois librement reprendre les mesmes erres que j'avois laissées à son occasion. En cette deliberation je trouve la bergere, je luy fais entendre la raison qui m'a contraint de traitter de cette sorte avec elle, et celle qui maintenant me rappelle à son

service, la supplie et conjure d'oublier la faute que la raison m'avoit fait faire ; bref, je n'y oublie, ce me semble, chose qui puisse servir à ma cause ; mais je la trouve changée, de sorte qu'il n'y a excuse qui ne me soit utile, elle se roidit contre les raisons, et demeurant opiniastre, ne m'a voulu depuis regarder d'un bon œil. De fortune cependant que je parlois à elle, Calidon survint, qui pensant avoir en moy un bon second, s'avança pour luy en dire quelque chose, mais quand il ouyt mes paroles, jamais homme ne fut plus estonné. Il n'osa pas d'abord me reprocher la mauvaise foy dont je l'avois abusé, mais après avoir fait plusieurs exclamations, et s'estant retiré deux ou trois pas pliant les bras l'un sur l'autre sur son estomach : « O Dieux ! dit-il, en qui desormais faut-il esperer de la preud'hommie ? Celuy qui m'a eslevé, celuy que j'appellois mon pere, et qui jusques icy m'en avoit rendu les offices, c'est luy-mesme, dis-je, qui me met le glaive, dans le cœur, et qui me pousse dans le tombeau. » Je luy respondis assez froidement, en luy representant les considerations qui m'avoient fait quitter Celidée, et celles qui me ramenoient à elle ; mais d'autant que l'amour le transportoit avec violence, je ne croy pas qu'il y eust reproche que je ne receusse de luy sur suject. Mais la bergere se mocquant de nous : « Ne debattez point, dit-elle, à qui doit estre Celidée, car vous n'y aurez jamais part ny l'un ny l'autre. Vous, dit-elle, s'adressant à Calidon, parce que jamais elle ne vous a aimé. Et vous continua-t-elle, se tournant vers moy, pour vous estre rendu indigne de l'amour qu'elle vous portoit ». Et à ce mot nous laissant tous deux bien confus, nous nous separasme, et à si bonne heure, que depuis ce berger n'est plus rentré dans sa cabane, et s'est retiré avec l'un de ses parens, sans luy en dire toutes fois le suject. Plus de trois lunes se sont passées depuis cette separation, et jamais quelque poursuitte que luy ny moy ayons sceu faire, nous n'avons peu tirer une bonne parole d'elle ; au contraire plus elle nous voit obstinez à l'aimer, plus elle s'opiniastre à nous hayr, me faisant du bien connoistre par la preuve quel Prothée est l'esprit d'une jeune femme, et combien il est difficile de l'arrester. Et toutes fois je ne puis diminuer l'affection que je luy porte ; tant s'en faut, elle augmente de jour à autre de telle façon, que si elle la connoissoit, il n'y a pas apparence, que puis que autresfois elle m'a aimé sous l'opinion que je l'aimois, qu'elle n'eust beaucoup plus d'amour pour moy maintenant, qui en ay infiniment davantage pour elle que je n'avois pas en ce temps-là, ny que n'en peut avoir personne qui l'aime jamais.[…]

1522

Nicolaes Tulp

OBSERVATIONUM MEDICARUM LIBRI TRES

Trois livres d’Observations médicales

LIBER PRIMUS

Livre I

1524

Caput XXII[2228].

Catalepsis ex amore.

Juvenis britannus, impensius (ut solet illa aetas) amori indulgens, perculsus fuit adeo vehementer ex inopinata matrimonii repulsa : ut obriguerit instar stipitis ; sedens in sedili suo κάτοχω, sive detentus, sive congelatus, per integrum diem : retinensque continenter eundem situm, et oculos non minus apertos ; atque olim simillimum adfectum delineavit Galenus, *Com. II. in prorrh. cap. LV*[2229].

A qua figura, ne latum quidem cum recederet unguem : jurasses certo, te statuam potius quam hominem videre. Adeo quippe fuere omnia non modo rigida, sed plane immobilia. Verum ubi exclamaretur, altae voce; rem ipsius meliori esse loco, et cupitam habiturum amicam : modo ad se reverteretur, prosiliit confestim ex sedili, et quasi excitatus ex profundiore somno, rediit actutum ad se, disruptis protinus illis vinculis, quibus ipsum arcte illigaverat, tenacissima haec catoche.

[2228] Texte latin établi d'après Nicolaes Tulp, *Trois livres d'observations médicales* (*Observationum medicarum libri tres*), I, 22, Amsterdam, Elzeveier, 1641, p. 45-46. À titre d'information, les éditions suivantes ont également été consultées : *Observationes medicae*, Amsterdam, Elzeveier, 1652, p.45-46 ; *Observationes medicae*, Amsterdam, Elzeveier, 1672, p.45-46 ; *Observationes medicae*, Leyde, G.Wishoff, 1734, p.45-46.

[2229] Galien, *Commentaire au Prorrhétique d'Hippocrate* (*In Hippocratis Prorrheticum I, commentarium II*), éd. Khün, *op.cit*., t.16, p.489-840. Pour une analyse détaillée de la catalepsie chez Galien, se reporter à T. Puel, *De la Catalepsie*, Paris, chez J-B Baillère, 1856, p. 11-13, p.29.

Chapitre XXII.

Catalepsie d'amour.

Un jeune breton, qui s'était tout entier abandonné à l'amour (comme il est de coutume de le faire à cet âge-là), fut si violemment frappé par l'empêchement inopiné de son mariage qu'il se raidit pareil à un bâton. Etant assis sur son siège en état de catalepsie, il restait la journée durant soit interdit, soit pétrifié, se maintenant continuellement dans la même position et les yeux non moins ouverts ; de la même façon, au livre II de son *Commentaire du premier livre du traité d'Hippocrate sur le pronostic*, chapitre LV, Galien avait autrefois décrit une affection similaire.

Comme de cette posture, le jeune homme n'en bougeait pas, même de la largeur d'un pouce, on aurait juré avec certitude que l'on voyait une statue plutôt qu'un homme. Il avait de fait, non seulement tous les membres rigides, mais encore complétement immobiles. Mais alors que l'on s'exclama à haute voix que ses affaires se trouvaient sous de meilleurs auspices et qu'il était sur le point d'obtenir l'amie convoitée, il revint immédiatement à lui et jaillit sur-le-champ hors de son siège. Comme s'il se réveillait d'un sommeil très profond et après avoir rompu sans ambage les liens de cette opiniâtre catalepsie qui paralysait tout son corps, il sortit de sa léthargie et se ranima.

BIBLIOGRAPHIE

1528

I. Instruments de travail et répertoires bibliographiques

1. ABATUCCI-GODARD, Marie-Gabriel, MEURISSE, Jean-Claude,TERRISSE, Arnaud, *Index général des thèses de psychiatrie parues en France du début du XVIIe siècle à 1934*, Paris, Specia, 1985, 277 p.
2. ADAM, Antoine, *Histoire de la littérature française au XVIIe siècle*, Paris, A. Michel, 1997, t.1-3, XXIV-615 p., 845 p., 744 p.
3. BAYLE, Pierre, *Dictionnaire historique et critique*, Genève, Slatkine Reprints, 1969, t.1-16. Réimpr. de l'éd. de Paris, 1820-1824.
4. BEAUVAIS DE PRÉAUX, Charles, (dir.) *Dictionnaire historique, ou Biographie universelle classique* […] *par M. le Général Beauvais*, […] *et par une société de gens de lettres. Revu et augmenté, pour la partie bibliographique, par M. Barbier*, Paris : C. Gosselin, 1826-1829, t.1-3, 3493 p.
5. BELLANGER, *Catalogue des livres de feu M. Bellanger, trésorier général du sceau de France, par G. Martin*, Paris, Gabriel et Claude Martin, 1740,638 p., in-8.
6. BRUNEL, Pierre, *Dictionnaire des mythes littéraires*, Monaco, Éditions du Rocher, 1988, 1436 p.
7. *Catalogue des sciences médicales*, Paris : Firmin-Didot, 1857-1889, t. 1-4, III-384, III-385-794, 778, 283 p.
8. CIORANESCU, Alexandre, *Bibliographie de la littérature française du dix-septième siècle*, Genève, Slatkine reprints ; Paris, Champion, 1994, t.1-3, XIV-2231 p.Fac-sim. de l'éd. de Paris : Centre national de la recherche scientifique, 1965-1966.
9. FURETIÈRE, Antoine, *Dictionnaire universel, contenant generalement tous les mots françois tant vieux que modernes, et les termes de toutes les sciences et des arts*, Paris, France-expansion, 1972, t.1-3, 2600 p. Reprod. de l'éd. de La Haye et Rotterdam : A. et R. Leers, 1690.
10. GIRAUD, Jeanne, *Manuel de bibliographie littéraire pour les XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles français*, Paris, Librairie Nizet, J. Vrin, 1956-1970, t.1-3.
11. GOULET, R. (dir.), *Dictionnaire des philosophes antiques*, Paris, C.N.R.S Editions, 1994, 838 p.
12. GREINER, Franck, (dir.), avec la collaboration de ARNOULT, Jean-Claude, CLOSSON, Marianne, ESMEIN, Camille, et...[al.], *Fictions narratives en prose de l'âge baroque : répertoire analytique. Première partie. 1585-1610*, Paris, H. Champion, 2007, t.1, 993 p.
13. –, *Fictions narratives en prose de l'âge baroque : répertoire analytique. Deuxième partie. 1611-1623*, Paris, Classiques Garnier, 2014, t.2, 1403 p.
14. GRIMAL, Pierre, *Dictionnaire de la Mythologie grecque et romaine*, 15e éd., Paris, Presses universitaires de France, 2002, XXXI-574 p.
15. *Histoire littéraire de la France; ouvrage commencé par des religieux bénédictins de la Congrégation de Saint Maur, et continué par des membres de l'Institut (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres)*, Paris, 1830-1841, t.1-9. Réédition de 1733.
16. HOWASTON, Margaret C.,(dir .), *Dictionnaire de l'Antiquité : Mythologie, Littérature, Civilisation*, trad. de l'anglais par Jeannie Carlier, Christian Jacob, Jean-Louis Labarrière... [et al.], Paris, R. Laffont, 1993, 1066 p.

17. LANCASTER, Henry Carrington, *French tragedy in the time of Louis XV and Voltaire, 1715-1774*, Paris, Les Belles Lettres ; Baltimore, Maryland, the Johns Hopkins press, 1950, t. 1-2.
18. –, *A history of French dramatic literature in the seventeenth century*, New York, Gordian press, 1966, t. 1-5.
19. LECLANT, Jean (dir.), *Dictionnaire de l'Antiquité*, Paris, Presses universitaires de France, 2005 , XLVIII-2389 p.
20. MICHAUD, Louis-Gabriel, *Biographie universelle, ancienne et moderne, ou Histoire, par ordre alphabétique, de la vie publique et privée de tous les hommes* […], Paris, Michaud, 1811-1828, t.1-52.
21. PARIS, Louis, ROBERT, Ulysse, (dir.), *Le Cabinet historique, revue mensuelle contenant, avec un texte et des pièces inédites, intéressantes ou peu connues, le catalogue général des manuscrits que renferment les bibliothèques publiques de Paris et des départements touchant l'histoire de l'ancienne France et de ses diverses localités, avec les indications de sources, et des notices sur les bibliothèques et les archives départementales*, Paris, Au Bureau du Cabinet Histoire, 1854-1883, t.1-22.
22. PAULY-WISSOWA, *Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, Münich, A. Druckenmüller, 1932-1995.
23. SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES, *Biographie universelle ou Dictionnaire historique contenant la nécrologie des hommes célèbres*[...] *depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours* […], Paris, Furne et Cie, 1838, t.1-6.
24. TERVARENT, Guy, *Attributs et symboles dans l'Art profane : Dictionnaire d'un langage perdu (1450-1600)*, 2e éd., Genève, Droz, 1997, 535 p.
25. WICKERSHEIMER, Ernest, JACQUART, Danielle (dir.), *Dictionnaire biographique des médecins en France au Moyen Âge*, t.1-3, Genève, Droz ; Paris, Champion, 1979

.

II. Généralités.

a) Sources anciennes

26. ADREVALD, AIMOIN, ANDRÉ, TORTAIRE, Raoul, SAINTE-MARIE, Hugues de, *Les Miracles de Saint-Benoît*, éd., E. de Certain, Paris, J. Renouard, 1858, XL-391 p., in-8.
27. AMERVAL, Éloy de, *Le livre de la deablerie*, Paris, Michel Le Noir, 1508, 248 p., in-fol.
28. APOLLODORE D'ATHÈNES, *Apollodori Bibliotheca. Pediasimi libellus de duodecim Herculis laboribus*, éd. Richard Wagner, Leipzig, Teubner, 1894, in-16.
29. ARIOSTO, Ludovico, (L'Arioste), *Roland furieux*, éd. André Rochon, Paris, Les Belles Lettres, 1998-2008, t.1-3.
30. ATHÉNÉE, *Les Deipnosophistes*, éd. A. M. Desrousseaux avec le concours de C. Astruc, Paris, Les Belles Lettres, 1956, LXXIII - 384 p.

31. AUGUSTE, *Hauts faits et gestes du divin Auguste*, éd. John Scheid, Paris, Les Belles-Lettres, 2007, CCXXXIV-126 p.
32. AULU-GELLE, *Les Nuits Attiques*, éd. René Marache et Yvette Julien, Paris, Les Belles Lettres, 1967-1998, LXV-225 p., XV-228 p., XV-232 p.,VIII-232 p.
33. BAYLE, Pierre, *Lettres CXLIX et CLIV à Mr de la Monnoie* dans *Lettres choisies*, Rotterdam, Fitsch et Böhm, 1714, t.1-3, XLVIII-966-14 p.
34. *La Bible de Jérusalem*, éd. de l'École biblique de Jérusalem, Charlotte (N.C.),C.D. Stampley, Paris, SERCAP, 1990, 1801 p.
35. BOAISTUAU, Pierre, *Le Théâtre du monde, où il est faict un ample discours des misères humaines* […], Paris, H. de Marnef et Vve de G. Cavellat, 1580, 127 ff., in-16.
36. BOUILLON, « Air de Mr de Cambefort », mis en vers par M. de Bouillon et édité par Bertrand de Bacilly dans *Recueil des plus beaux vers qui ont esté mis en chant. Avec le nom des autheurs, tant des airs que des paroles*. Première partie, Paris, Charles de Sercy, 1661, p.9.
37. CALVIN, Jean, *Advertissement contre l'Astrologie judiciaire*, éd. O. Millet, Genève, Droz, 1985, 113 p.
38. CAPITOLINUS, Julius, *Scriptores Historiae Augustae*, éd. H. Iordan et F. Eyssenhart, Berolin, Weidmanos, 1864,
39. –, *Histoire Auguste des Antonins aux Sévères*, éd. Florent Legay et Yves Germain, Clermont-Ferrand, Paleo, 2003, t.1., 327 p.
40. CHAMPIER, Symphorien, *Pronosticon libri tres, quorum primus est de pronosticis seu presagiis prophetarum, secundus de presagiis astrologorum,tertius de presagiis medicorum*, Lyon,Vincent de Portonariis, 1518, in-4.
41. CICÉRON, *Lettres à Atticus*, éd. Édouard Bailly, Paris, Garnier, 1937-1939, t.1-3, V-464 p., 416 p., 428 p.
42. –, *Epistulae ad familiares, libri I-XVI*, éd. D.R. Shackleton Bailey, Stuttgart, Teubner, 1988, VIII-643 p.
43. –, *Les Devoirs*, éd. Maurice Testard et Stéphane Mercier, Paris, Les Belles Lettres, 2014, XXVIII - 526 p.
44. CORNEILLE, Pierre, *Surena, general des Parthes*, Paris, G. de Luyne, 1675, 72 p., in-12.
45. CRITINO, Pierre, *De honesta disciplina libri XXV*, Bâle, Henri Pierre, 1532, LX-575 p., in-4.
46. DANTE ALIGHIERI, *La divine comédie*, éd. Jacqueline Risset, Paris, Flammarion, 1985-1990, t.1-3, 352 p., 342 p., 366 p.
47. DEREMETZ, Alain, *Le miroir des muses : poétiques de la réflexivité à Rome*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 1995, 497 p.
48. DIOCLÈS, *Diocles of Carystus*, frag.152, éd. J. Van der Eijk, Leyde, Brill, 2000, t.1, XXXIV-497.
49. DIOGÈNE LAËRCE, *Vies, doctrines et sentences des philosophes illustres*, éd. de Marie-Odile Goulet-Cazé, J.-F. Balaudé, L. Brisson, J. Brunschwig... [et al.], Paris, Librairie générale française, 1999, 1398 p.
50. DU BELLAY, Joachim, *Divers Jeux Rustiques*, Paris, F.Morel, 1558, 76 f., in-4.
51. ÉLIEN, *On the characteristics of animals*, éd. A. F. Scholfield, Cambridge, Mass. Harvard University press ; Londres, W. Heinemann, 1958-1959, t.1-3, XXX-360 p., VIII-414 p., VIII-446 p.
52. –, *Histoires variées*, éd. A. Lukinovich et A.-F. Morand., Paris, Les Belles Lettres, 1991, XXVI - 268 p.

53. ESCHYLE, *Les Perses*, éd. Paul Mazon,3e édition, Paris, Les Belles Lettres, 2000, L - 408 p.
54. ESTERNOD, Claude, *L'Espadon satirique*, Lyon, Jean Lautret, 1619, 130 p., in-12.
55. EURIPIDE, *Iphigénie à Aulis*, dans *Tragédies* : *Iphigénie à Aulis*, éd. François Jouan, Paris, Les Belles Lettres, 1983, t.7, première partie, 226 p.
56. *–, Tragédies : Fragments Sthénébée-Chrysippos*, éd. François Jouan et Herman Van Looy, Paris, Les Belles Lettres, 2002, t.3, 392 p.
57. –, *Hélène*, dans *Tragédies : Hélène - Les Phéniciennes*, éd. H. Grégoire, L. Méridier, et F. Chapouthie, Paris, Les Belles Lettres, 2002, t.5, 377 p.
58. –, *Andromaque*, dans *Tragédies* : *Hippolyte - Andromaque - Hécube*, éd.Louis Méridier, Paris, Les Belles Lettres, 2012, 466 p.
59. EUSÈBE, *Histoire ecclésiastique*, éd. Gustave Bardy, Paris, Éditions du Cerf, 1952-1971, t.1-4.
60. HÉRODIEN, *Histoire des empereurs romains de Marc Aurèle à Gordien III*, éd. D. Roques. Postface de L. Canfora, Paris, Les Belles Lettres, 1990, 320 p.
61. HÉRODOTE, *Histoire*, Paris, Les Belles Lettres, t.1-9, 1932-1955.
62. HÉSIODE, *Théogonie* ; *Les Travaux et les Jours*, 17e éd., éd. Paul Mazon, Paris, Les Belles Lettres, 2002, XXX-158 p.
63. *Histoire Auguste*, Paris, Les Belles Lettres, t.1-5, 1992-2001.
64. HOMÈRE, *Iliade*, éd. Paul Mazon, 4e éd., Paris, Les Belles Lettres, 1998, t.1-3, 440 p.
65. –, *Odyssée*, éd. Victor Béard, 4e éd., Paris, Les Belles Lettres, 2001, 350 p.
66. HORACE, *Odes et Épodes*, éd. F. Villeneuve, Paris, Les Belles Lettres, 1929, LXXXVIII - 430 p.
67. –, *Satires*, éd. François Villeneuve et Odile Ricoux, Paris, Les Belles Lettres, 2001, XXVIII - 260 p.
68. HUGO, Victor, Théâtre Complet, éd. J.-J. Thierry et Josette Mélèze, Paris, Galimard, 1967-1979, XXVIII-1807 p.
69. HYGIN, *Fables*, éd. Jean-Yves Boriaud, Paris, Les Belles Lettres, 1997, XXXIII - 403 p.
70. JUVÉNAL, *Les satires*, éd. P. de Labriolle et F. Villeneuve, Paris, Les Belles Lettres, 1921, XXXII - 224 p.
71. LE CAMUS, « Gavotte de Mr. Le Camus », mise en vers par M. de Bouillon et éditée par Bertrand de Bacilly (1621-1690) dans *Suite de la premiere partie du Recueil des plus beaux vers qui ont esté mis en chant*, Paris, Charles de Sercy, 1661, p. 491-492.
72. L'ESTOILE, Pierre, *Mémoires-journaux : 1574-1611*, Paris, Tallandier, 1982, t. 1-12, Fac-sim., augmenté de pl. de l'éd. de Paris, Jouaust, 1875-1896.
73. LUCAIN, *La Pharsale*, éd. A. Bourgery, 7e éd., Paris, Les Belles Lettres, 2013, t.1-2, XXVIII - 340 p.,434 p.
74. LUCIEN, *De la Deesse Sirie*, dans *Les oeuvres de Lucien*, éd. Filbert Bretin, Paris, Langelier, 1583, t.2, 856 p., in-fol.
75. –, *Dialogue des morts et des dieux traduits*, éd. Amédée Scribe, Paris, Dondey-Dupré, 1833, XVI-312 p., in-8
76. –, *The dreamer*, dans *Lucian in eight volumes* éd. A.M. Harmon, Cambridge Mass., Harvard university press; Londres, W. Heinemann, 1960, t.3, VI-492 p.
77. MOLIÈRE, *Les Femmes savantes*, Paris, Pierre Promé, 1672, 92 p., in-12.
78. OVDIE, *Les Fastes*, éd. Robert Schilling, 2e éd., Paris, Les Belles Lettres 1993, t.1-2, LXIX-163 p., 259 p.

79. PÉTRARQUE, François, *Secretum*, éd. Ugo Dotti, Rome , Archivio Guido Izzi, 1993, XLVIII-225 p.
80. PHILOSTRATE,*The life of Apollonius of Tyana*, éd. F. C. Conybeare, Cambridge Mass.; Londres, Harvard university press, 1989, t.1-2, XVIII-573 p., 623-8 p.
81. PINDARE, *Pythiques*, éd. Aimé Puech, Paris, Les Belles lettres, 1922, 222 p.
82. PLAUTE, *La Cassette*, dans *Cistellaria - Curculio - Epidicus*, éd. A. Ernout, Paris, Les Belles Lettres, 1935, 312 p.
83. PLUTARQUE, *Propos de Table*, éd. François Furhman, dans *Œuvres Morales*, Paris, Les Belles Lettres, 1972, t.9., IX-201 p.
84. –, *Apophtegmes de rois et de généraux ; Apophtegmes laconiens*, éd.François Fuhrmann, dans *Œuvres Morales*, Paris, Les Belles Lettres, 1988, 354 p.
85. POSTEL, Guillaume, *L'Apologie de la Gaule*, dans *L'histoire memorable des expeditions depuys le deluge faictes par les Gauloys* […], Paris, Sébastien Nivelle, 1552, 97 p., in-16.
86. –, *De la republique des Turcs : et là ou l'occasion s'offrera des meurs et des loys de tous muhamedistes*, Poitiers, L'imprimerie d'Enguilbert de Marnes, [s.d.], in-4.
87. RABELAIS, François, *Gargantua*, dans *Oeuvres de François Rabelais*, éd. Abel Lefranc, Henri Clouzot, Antoinette Huon... [et al.], 2e éd., Paris, Champion, 1913-1955, t.1-6.
88. –, *Le quart livre*, dans *Oeuvres de François Rabelais, éd. Abel Lefranc, Henri Clouzot, Antoinette Huon... [et al.]*, 2e éd., Paris, Champion, 1913-1955, t.1-6.
89. SAINT-JÉRÔME, *Ad Geruntii Filias de contemnenda haereditate*, dans *Opera*, Paris, Claude Rigaud, 1706, t.5, in-fol.
90. SARRASIN, Jean-François, *La pompe funèbre de Voiture* : « Comment Vetturius apprenoit aux nouveaux mariés ce qui s'étoit passé entre eux le jour de leurs noces », dans *Œuvres*, Paris, Augustin Courbé, 1658, in-12.
91. SAULNIER, Verdun-L., *Maurice Scève : ca.1500-1560*, Genève-Paris, Slatkine, 1981. Fac-sim. de l'éd. de Paris, 1948-1949, 323 p.
92. SÉVIGNÉ, Marie de Rabutin-Chantal de, *Correspondances*, éd. R. Duchêne,Paris, Gallimard, Pléiade, 1985, t.1.
93. SOPHOCLE, *Antigone*, éd. N. Loraux et P. Mazon, Paris, Les Belles Lettres, 1997,160 p.
94. SYMPHOSIUS, Caelius Firmamius, *The Aenigmata*, éd. T.J. Leary, Londres, Bloomsbury Academic, 2014, XIV- 263 pages.
95. TACITE, *Annales*, éd P. Wuilleumier et J. Hellegouarc'h, 3e éd., Paris, Les Belles Lettres, 1990, t. 1, LXIV-201 p.
96. TAILLEPIED, Noël, *L'Histoire de l'Estat et Republique des Druides*, Paris, J. Parant, 1585, in-8.
97. TASSO, Tarquo, (Le Tasse), *Jérusalem délivrée*, éd. de Gérard Genot et Lanfranco Caretti, Paris, Les Belles Lettres, 2008, CXLIX - 1500 p.
98. TERTULLIEN, *À son épouse*, éd. Charles Munier, Paris, éd. du Cerf, 1980, 210 p.
99. THENAUD, Jean, *Le voyage d'Outremer : Egypte, Mont Sinay, Palestine ; (suivi de) La relation de l'ambassade de Domenico Trevisan auprès du Soudan d'Egypte*, éd. Charles Schefer, Genève, Slatkine ; Paris,Champion, 1971, XC-297 p. Fac-sim. de l'éd. de Paris, E. Leroux, 1884.
100. –, *Le Triumphe des Vertuz*, éd.Titia J. Schuurs-Janssen avec la collaboration de René E.V. Stuip, Genève, Droz, 2007, t.3., LXXXV-500 p.
101. TITE-LIVE, *Histoire romaine*, Paris, Les Belles Lettres, 1940-1979, t.1-33.

102. VALLERET, François, *Le préau des fleurs meslées contenant plusieurs discours et dits notables des anciens et autres recherches curieuses*, Paris, R. Le Magnier, 1578.
103. XÉNOPHON, *La Cyropédie*, Paris, Les Belles Lettres, t.1-3, 1971-1978.
104. –, *Les Mémorables*, éd. Michele Bandini et Louis-André Dorion, 2e éd., Paris, Les Belles Lettres, 2011, t.1-3, CCCXXXII - 214 p., XXXIV - 576 p. , XXVII - 432 p.
105. XÉNOPHON D'ÉPHÈSE, *Éphésiaques ou le roman d'Habrocomès et d'Anthia*, 3e tirage, éd. G. Dalmeyda, Paris, Les Belles Lettres, 2003, XXXIX - 154 p.

b) Études et travaux critiques

106. ABDAD, Reynald, DANDREY, Patrick, (dir.), XVIIe : *Le siècle de Vatel, la table et ses périls au XVIIe, XVIIe*, 217, octobre-décembre 2002, Paris, Société d'étude du XVIIe, 2002, 200 p.
107. AMSTUTZ, Delphine, «Comment penser l'amitié royale à l'âge baroque ?», dans *Seventeenth-century french studies*, 34/1, Bristol, Christopher Smith, 2012, p.26-37.
108. BARBICHE, *Bernard, institutions de la monarchie française à l'époque moderne*, 2e éd., Paris, Presses universitaires de France, 2001, XI-430 p.
109. BÉNICHOU, Paul, *Morales du grand siècle*, Paris, Gallimard, 1948, 232 p.
110. BERTHIER, Jeannine, *Mnésithée et Dieuchès*, Leyde, Brill, 1972, XIV-280 p.
111. BERTRAND, Alexandre, « Les druides et le druidisme, leur rôle en Gaule. », dans *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 40/6, 1896, Paris, Les Belles Lettres, p. 450-456.
112. BOUTIER, Jean, «Trois conjurations italiennes : Florence (1575), Parme (1611), Gênes (1628) » dans *Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée*, 108/1, Rome, École française de Rome, 1996. p. 319-375.
113. BRETON, Jean-François, « Saba', les Sabéens et leur capitale Marib (Yémen) », dans *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, septembre 2005, Paris, Belin.
114. CENTRONE, Bruno, «La figure historique de Pythagore et du pythagorisme antique: un problème encore actuel », dans Marie-Laurence Desclos et Francesco Frontoretta (dir.), *La sagesse présocratique : communication des savoirs en Grèce archaïque, des lieux et des hommes*, Paris, A. Colin, 2013, p. 200 et suiv.
115. CHESSENEAU, Georges, *L'Abbaye de Fleury à Saint-Benoît-sur-Loire : Son histoire, ses institutions, ses édifices*, Paris, Van Oest, 1931, XI-244 p.
116. CLARIN, Claire, « Les Soeurs Mancini en Méditerrannée », dans Giovanni Dotoli (dir.), *Les Méditerrannées du XVIIe siècle*. Actes du VIe colloque du Centre International de Rencontres sur le XVIIe siècle. Monopali (Bari), 13-15 avril 2000, Tübingen, Günter Narr Verlag, 2002, p.331-332.
117. CLAVEL-LEVÊQUE, Monique, « Mais où sont les druides d'antan ? Tradition religieuse et identité culturelle en Gaule », dans *Dialogues d'histoire ancienne*, 11, Besançon, P.U.C., 1985, p. 556-604.
118. COUPERIE, Pierre, «Régimes alimentaires dans la France du XVIIe siècle », dans *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 18/6, Paris, E.H.E.S.S. 1963, p. 1133-1141.

119. ANDRÉ, Devyver, «*Dubois (Claude-Gilbert)*. Celtes et Gaulois au XVIe siècle. Le développement littéraire d'un mythe nationaliste. Avec l'édition critique d'un traité inédit de Guillaume Postel «De ce qui est premier pour réformer le monde», dans *Revue belge de philologie et d'histoire*, 53/1 1975, Genève, Droz, p. 111-115

120. EOUAN, Fanny, « L'hôtellerie dans le Roland furieux : repos des guerriers ou coulisse de la narration ? », dans *Cahiers d'études romanes* 17, Aix-Marseille, Centre aixois d'Études romanes, 2007, mis en ligne le 05 décembre 2012.

121. GABAUDE, Laurent, *Les comédies d'Andreas Gryphius (1616-1664) et la notion de grotesque*, Bern, P. Lang, 2004, XII-507 p.

122. GUILLO, Laurent, *Cahier Philidor du Centre de Musique Baroque de Versailles. Les recueils de vers mis en chant (1661-1680) : dépouillement des dix-huit sources connues*, 2004 : http://philidor.cmbv,fr;8081/jlweb/jlbWeb?htlm-cmbv/cahiers.

123. HAASE-DUBOSC, Danielle, « Intellectuelles, femmes d'esprit et femmes savantes au XVIIe siècle », dans *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, 13, 2001, Paris, Belin, 2001, p. 43-67.

124. KUNTH, Daniel, ZARKA, Philippe, *L'Astrologie*, Paris, Presses universitaires de France, 2005, 127 p.

125. LALLEMAND, Marie-Gabriel, *La lettre dans le récit : étude de l'oeuvre de Melle de Scudéry*, Tübingen, G. Narr, 2000, 446 p.

126. *L'art de la cuisine à la française au XVIIe*, Paris, Payot et Rivages,1995, 621 p.

127. LETRONNE, Antoine-Jean, BRUNET DE PRESLE, Wladimir, *Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque impériale et autres bibliothèques. Notices et textes des papyrus grecs du musée du Louvre de la Bibliothèque impériale*, Paris, Imprimerie Impériale, 1865, 2e partie, t. 18, VIII-506 p.

128. LOPEZ, Denis, «L'animal du XVIIe siècle : Fond de tableau théologique, mythologique, philosophique (quelques points d'ancrage)», dans Charles Mazouer (dir.), *L'animal au XVIIe siècle.* Actes de la 1ère journée (21 novembre 2001) du Centre de recherches sur le XVIIe siècle européen (Université Michel de Montaigne-Bordeaux III), Tübingen, G. Narr, 2003, p.11-26.

129. MARTIN, Henri-Jean, *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVIIe siècle (1598-1701)* avec préf. De Roger Chartier, 3e éd., Genève, Droz, 1999, t.1-2, XXI-1091 p.

130. PINAULT-SØRENSEN, Madeleine, *Le livre botanique aux XVIIe et XVIIIe siècles*, Paris, BNF, 2004, t.1-4.

131. POT, Olivier, « Prolégomènes pour une étude de la tempête en mer », dans *Versants*, 43, Genève, Slatkine, 2003, p. 71-133.

132. RICCI, Charles, *Sophonisbe dans la tragédie classique italienne et françai*se, Turin, G.B. Paravia, 1904, XIX-222 p.

133. SANCHEZ, Caroline, *Les livres de jeux au XVIe et XVIIe siècles : une typologie des lecteurs-joueurs*, sous la direction de Philippe Martin, Professeur d'histoire moderne, Université Lumière Lyon II, Directeur de l'Institut supérieur d'étude des religions et de la Laïcité, Lyon, Enssib, mémoire de master 1, juin 2014, 142 p.

134. SAYADI, Abderrazak, « L'heure fatale attendue par Calvin dans l'Advertissement contre l'Astrologie judiciaire et par Avicenne dans Réfutation de l'astrologie », dans Jean-Claude Arnould (dir.), *L'Instant fatal*. Actes du colloque international organisé par le CÉRÉdI et le GEMAS (Université de la Manouba, Tunis), les jeudi 13 et vendredi 14 décembre 2007, Publications numériques du CÉRÉdI, Actes de colloques et journées d'étude, 3, 2009. http://ceredi.labos.univ-rouen.fr/public/?l-heure-fatale-attendue-par-calvin.html

135. TANNERY, Paul, *Recherches sur l'Astronomie ancienne*, Paris, Gauthier-Villars et fils, 1893, VIII-370 p.

136. TOULOUSE, Sarah, « Les hydrographes normands » dans Monique Pellletier (dir.), *Couleurs de la Terre : des mappemondes médiévales aux images satellitales*, Paris, Seuil, Bibliothèque nationale de France, 1998, p.52-55.

137. VILLARI, Rosari, «Éloge de la dissimulation », traduit par Jean-Pierre Cavaillé, dans *Les Dossiers du Grihl*, Paris, E.H.E.S.S., 2009.

138. WAJEMAN, Lise, *La parole d'Adam, le corps d'Ève: le péché originel au XVIe siècle*, Genève, Droz,2007, 277 p.

III. Corpus

a) Sources anciennes

139. AGRIPPA, Henri Corneille, *De occulta philosophia*, Cologne, [s.éd.], 1533.

140. AL-DAYLAMÎ, Muhammad, *Le Traité d'amour mystique*, éd. Jean-Claude Vadet, Genève, Droz ; Paris, Champion 1980, 240 p.

141. ALEXANDRE DE PARIS, *Li romanz d'Athis et Prophilias (L'Estoire d'Athenes)*, plus particulièrement le ms. Bibl.nat.Fr.794, éd. Alfons Hilka, , Dresde, M. Niemeyer, Halle, 1912-1916, t. 1-2, LVIII-311, VIII-440 p.

142. ALPHONSE, Pierre, *Disciplina clericalis*, dans *Goffridi, abbatis vindocinensis, Opera omnia, juxta editionem sirmondianam. Accedunt Thiofridi, abbatis Efternacensis, Petri Alfonsi, ex judaeo christiani, Werneri, abbatis S. Blasii in Silva nigra, scripta quae exstant*, éd. Jacques-Paul Migne, Petit-Montrouge, J – P. Migne, 1854, 1312 p.

143. APPIEN, *Roman History*, éd. Horace White, Cambridge (Mass.), Harvard university press ; Londres, W. Heinemann, 1928-1964, t.1-4.

144. –, *Appians Abriss der Seleukidengeschichte (Syriake 45,232-70,369)*, éd. Kai Brodersen, Münich, Éd. Maris, 1989, 253 p.

145. –, *Les guerres civiles à Rome*, éd. Jean-Isaac Combes-Dounous, Catherine Voisin, et Philippe Torrens, Paris, Les Belles Lettres, 1993, t.1, 217 p.

146. –, *Histoire Romaine. Livre XI : Le Livre Syriaque*, Paris, Les Belles Lettres, 2007, t.6, CLVIII-175 p.

147. –, *Histoire Romaine : Guerres civiles*, éd. P. Goukowsky et F. Hinnard, Paris, Les Belles Lettres, 2008, t.8, CCXLIV-211 p.

148. ARÉTÉE DE CAPPADOCE, *De causis et signis acutorum et diuturnorum libri quatuor. De curatione acutorum et diuturnorum libri quatuor*, dans *Areteus*, éd. Karl Hude, amendé par Johann Zwicker et Fridolf Kudlien, Berlin, Teubner, 1958, t.2, XXVIII-277 p.

149. ARISTÉNÈTE, *Lettres d'Amour*, éd. critique de J.-R. Vieillefond, Paris, Les Belles Lettres, 1992, XLV - 236 p.

150. ASSARINO, Luca, *La Stratonica*, Milan, F. Ghisolfi, à la demande de G. B. Bidelli, 1637, in-12.

151. –, *La Stratonice*, traduite de l'italien de Luca Assarino, par Claude de Malleville et d'Audiguier le jeune, et *La suite de La Stratonice*, Paris, A. Courbé, 1641, t.1-2, in-8.

152. –, *La Stratonica*, éd. Roberta Colombi, Lecce, Pensa multimedia, 2003, LXXII-119 p.

153. AUBÉRY, Jean, *L'Antidote d'amour, avec un ample discours contenant la nature et les causes d'iceluy, ensemble les remedes les plus singuliers pour se preserver et guerir des passions amoureuses*, Paris, C. Chapelet, 1599, VI-140 ff., in-12.

154. AVICENNE, (IBN SÎNA, Abû 'Alî Al-Ḥusayn ibn 'Abd Allâh), *Liber canonis quem princeps Aboali Abinsceni de medicina edidit, translatus a magistro Gerardo Cremonensi in Toleto ad arabico in latinum*, Cambridge Mass. Omnisys, 1990, 1000 p. Reprod. de l'éd. de Milan, par Filippo da Lavagna, 1473.

155. BACKHAUS, Sévère Augustin, *De amore insano* […], Iena, L.Krebsianis, 1686, in-4.

156. BANDELLO, Matteo, *La Prima (-Terza) parte de le Novelle*, Lucques, Busdrago, 1554, t.1-3, in-4.

157. –, *Le quatriesme livre des histoires tragiques, partie extraictes des oeuvres italiennes du Bandel, et partie de l'invention de l'autheur françois.* […] *Par François de Belle-forest*, […], Paris, Jean de Bordeaux, 1570, 470 ff., in-12.

158. –, *Tutte le opere di Matteo Bandello*, éd. Francesco Flora, 3e éd., Vérone, A. Mondadori, 1952, II-1402 p.

159. –, *Le Novelle*, éd. Delmo Maestri, Alexandrie, Éd. dell'Orso, 1992-1995, t.1-3, 530 p., 540 p., 540 p.

160. –, *Nouvelles*, éd. Adelin Charles Fiorato, Marie-José Leroy et Corinne Paul, Paris, Imprimerie nationale, 2002, 668 p.

161. –, *Novelle*, éd. A. Ch. Fiorato et D. Maestri, Paris, Les Belles Lettres, 2008-2012, t.1-3, LXI-401 p., 842 p., 507 p.

162. BARBERINO, Francesco da, *I Documenti d'Amore*, éd.Marco Albertazzi, Lavis, éd. La finestra, 2008, t.1-2, XLVII-423 p., 587 p.

163. BARCLAY, Jean, *Euphormionis Lusini Satyricon* […], Paris, Francis Huby, 1605, 118 p.

164. – , *Euphormion*, trad. française de Jean Bérault, 1640, éd. Alain Cullière, Paris, Klincksieck, 2000 , XXV-284 p.

165. BARDI, Girolamo, *Medicus politico-catholicus* […], Gênes, Jo. Mariae Farroni, 1643, XXIV-404 p., in-8.

166. BENEDETTI, Giulio Cesare, *Epistolarum medicinalium libri decem* […] *auctore Julio Caesare Benedicto*, 5, Rome, Andrea Fei, 1649, 615 p., in-4.

167. BENOIST, Françoise-Albine, *Célianne, ou les amans séduits par leurs vertus* […], Paris, Lacombe, 1766,XVI-223 p., in-12.

168. BERNIER, Jean, *Essais sur l'histoire de la medecine et des medecins. Du devoir des medecins à l'egard des malades, et de celui des malades à l'égard des medecins. De l'utilité des remedes, et de l'abus qu'on peut faire*, Paris, Simon Lagrone, 1689, VI-559-CXXXVI p., in-4.
169. BERTIN, Georges, *De Pulsibus* dans *Medicina libris viginti methodice absoluta* […], XVI, Bâle, Waldkirch, 1587, in-fol.
170. BETUSSI, Giuseppe, *Il Raverta, dialogo di Messer Giuseppe Betussi* […], Venise, Giolito di Ferrarrii, 1544, 206 p., in-16.
171. –, *Il Raverta* dans *Trattati d'amore del Cinquecento*, éd. Giuseppe Zonta, Bari, G. Laterza, 1912, 369 p.
172. BISCIOLA, Lelio, *Horarum subsecivarum tomus primus, libros viginti continens, in quibus pleraque ex philologia et encyclopaedia* […], Ingolstadt, A. Sartorius, 1611, in-fol.
173. BOCCACE, Giovanni, *Decameron*, éd. Vitore Branca, Milan, A. Mondadori, 1985, LXXVII-1239 p.
174. BOUCHET, Guillaume, *Les Serées*, [...] *Livre premier*, Poitiers, Les Bouchetz, 1584, 368 p., in-4.
175. BRAVO DE SOBREMONTE RAMÍREZ, Gaspar, *Resolutionum et consultationum medicarum*, 3e éd., Lyon, Philippe Borde et Laurent Arnaud, 1662, L-756 p., in-fol.
176. BROSSE, *La Stratonice ou Le Malade d'amour*, Paris, A. de Sommaville, A.Courbé, 1644, 132 p.
177. BRUNI, Leonardo, *Apparatus ad editionem operum Leonardi Bruni Aretini*, *Moreau 848* (LXI, 1-36) : Elenchus operum Leonardi Bruni Philosophi Aretini Brevi Endendorum, Ex Bibliotheca Philiberti de la Mare Senatoris Divionensis. Divione, apud Petrum Palliot, Typographum Regis, Bibliopolam et Calcographum, sub signo Reginae Pacis, ante Cameram Rationum Regiarum.M.DC.LIII. Fol. 257r-265 r.
178. –, *Leonardi Bruni Aretini opuscula varia, Latin 17888.* Leonardi Bruni Aretini Cancelarii Florentini Opuscula Varia Hactenus(Majorem Partem) Inedita Codex MS Buherianna B.139. MDCCXXIII. Fol. 259-267.
179. –, *Novella di Seleuco e Antioco*, éd. Nicoletta Marcelli, dans *Interpres : rivista di studi quattrocenteschi*, 22, Rome, Salerno, 2003, p.7-174.
180. BURTON, Robert, *The Anatomy of melancholy*, éd. Thomas C. Faulkner, Nicolas K. Kiessling, Rhonda L. Blair ; et commentaires de J. B. Bamborough, Martin Dodsworth, Oxford, Clarendon press, 1989-2000, t.1-6.
181. –, *Anatomie de la mélancolie*, éd. Bernard Hoepffner et Catherine Goffaux, préface de J. Starobinski et postface de J. Pigeaud, Paris, J. Corti, 2000, t. 1-3, XXI-2110 p.
182. –, *Anatomie de la mélancolie*, éd. de Gisèle Vernet, Paris, Gallimard, 2005, 463 p.
183. CAMERARIUS, Philippe, *Operae horarum succisivarum sive meditationes historicae*, Altorpe, Christopher Lochner et Johann Hoffmann, 1591, 509 p.
184. –, *Les meditations historiques de M. Philippe Camerarius docte jurisconsulte*, […] *comprinses en deux volumes, qui contienent deux cents chapitres, reduits en dix livres et nouvellement tournez de Latin en François par S.G.S*, I, 4, Lyon, Anthoine Harsy, 1603, t.1, 435 p.
185. CAMPANELLA, Tommaso, *Medicinalium juxta propria principia libri septem*, Lyon, J. Pillehotte, J. Caffin et E. Plaignard, 1635, 690 p., in-4.
186. CARTOLARI, Giovanni Battista, *La Catastrofe della Stratonica*, Ferrare, Grisei, 1641, 57 p.

187. CHIARAMONTI, Scipione, *De Conjectandis cujusque moribus et latitantibus animi affectibus* […],Venise, M. Ginammi, 1625, in-4.
188. CHICOT, Jean, *Epistolae et dissertationes medicae*, Paris, C. Du Mesnil, 1656, in-4.
189. CLÉMENT, Guillaume, *Sententiae principum medicorum* […], Avignon, A. Duperier, 1672, 468 p., in-12.
190. COEFFETEAU, Nicolas, *Tableau des passions humaines, de leurs causes et de leurs effets* […], Paris, S. Cramoisy, 1620, 651 p., in-8.
191. COLONNA, Francesco, *Hypnerotomachia Poliphili (F. Columnae, edente L. Crasso)*, Venise, Aldo Manuzio pour Leonardo Grassi, XII 1499, 485 p., in-2.
192. –, *Hypnerotomachia Poliphili*, éd.Giovanni Pozzi et Lucia A. Ciapponi […], Padoue, Editora Antenore, 1964, t.1-2, XVI-470, 346 p.
193. –, *Le Songe de Poliphile, ou Hypnérotomachie*, éd. Claudius Popelin […], Genève, Slatkine ; Paris, diffusion Champion, 1971, t.1-2, CCXL-379, 458 p. Reprod. en fac-sim. de l'éd. de Paris, I. Liseux, 1883.
194. –, *Le songe de Poliphile*. Compositions de Mantegna ; choisies et gravées sur bois par Jean Goujon ; éd. établie d'après la trad. de Jean Martin publ. en 1546 Paris, J. de Bonnot, 2004, XXXIV-157 p.
195. CORNAX, Mathias, *Medicae consultationis apud aegrotos secundum artem et experientiam salubriter instituendae enchiridion*, Bâle, Jean Oporin, 1564, 227 p., in-8.
196. CORNEILLE, Thomas, *Antiochus*, Rouen ; Paris, L. Billaine, 1666, 63 p., in-12.
197. CRENNE, Helisenne, L*es Angoysses douloureuses qui procedent d'amours, composees par Dame Helisenne*, Paris, P.Sergent, 1541, 376 p., in-8.
198. –, *Les Angoysses douloureuses qui procedent d'amours*, éd. Ch. de Buzon, d'après l'exemplaire de la Bibliothèque municipale de Besançon (édition princeps et complète de Denis Janot, Paris, 1538), Paris, H. Champion, 1997, 728 p.
199. CRESPET, Pierre, *Trois livres du Sainct-Amour de Dieu et du pernicieux amour de la Chair, et du Monde* […], Paris, Guillaume de la Noüe, 1590, 572 ff.
200. DENISOT, Nicolas, *L'Amant resuscité de la mort d'amour, en cinq livres, par Theodose Valentinian*, Lyon, Maurice Roy et Louys Pesnot, 1557, 292 p., in-4.
201. –, *L'Amant resuscité de la mort d'amour, en cinq livres*, par Theodose Valentinian, Lyon, Maurice Roy et Louys Pesnot, 1558, 292 p., in-4.
202. –, *L'Amant resuscité de la mort d'amour : en cinq livres par Theodose Valentinian Françoys*, introduction par Margaret A. Harris, Paris, Mouton, 1971, XXIV-312 p. Fac-sim. de l'éd. de Lyon, M. Roy et L. Pesnot, 1558.
203. –, *L'Amant resuscité de la mort d'amour : en cinq livres (1558)*, éd. Véronique Duché-Gavet, Genève, Droz, 1998, 419 p.
204. DONATI, Marcello, *De medica historia mirabili libri sex : opus varia lectione refertum medicis non solum utile, sed et caeteris bonarum artium studiosis pergratum futurum : cum duplici indice*, Mantoue, Francesco Osana, 1586, 313 p. , in-4.
205. –, *Medicina universa Johannis Baptistae Montani*,[…] *ex lectionibus ejus*[...]]d*igesta, studio et opera Martini Weindrichii*, Francfort, A. Wecheli, 1587, 975 p., in-fol.
206. DU CHESNE, Joseph, *Le Pourtraict de la santé, où est au vif representée la reigle universelle et particuliere de bien sainement et longuement vivre* […],Paris, Claude Morel, 1606, 591 p., in-8.
207. DU FAYOT, L., *La Nouvelle Stratonice*, Paris, C. de Sercy, 1657, in-12.

208. DU LAURENS, André, *Discours des maladies melancholiques*, dans *Discours de la conservation de la veue, des maladies melancholiques, des catarrhes et de la vieillesse,* Tours, J. Mettayer, 1594 , XII-275 ff. , in-12.

209. –, *Discours des maladies mélancoliques : 1594*, éd. Radu Suciu, Paris, Klincksieck, 2012, CXI-205 p.

210. DURAND, Catherine, *Les belles grecques ou l'histoire des plus fameuses courtisanes de la Grèce et dialogues nouveaux des galantes modernes*, Paris, Vve G. Saugrain et P. Prault, 1712, VI-356 p., in-8.

211. EQUICOLA, Mario, *Libro di natura d'amore*, Venise, P. di Nicolini da Sabbio, 1536, 223 ff., in-8.

212. –, *Les six livres de Mario Equicola* ,[…] *de la nature d'amour,tant humain que divin, et de toutes les differences d'iceluy*,[…] *mis en françoys par Gabriel Chappuys* […], Paris, J. Housé, 1584, 347 ff., in-8.

213. –, *De natura d'amore : libro quarto*, éd. Enrico Musacchio et Graziella Del Ciuco, Bologne, L. Cappelli, 1989, 112 p.

214. FERRAND, Jacques, *Traité de l'essence et guerison de l'Amour, ou De la melancholie erotique*, Toulouse, Vve J. et R. Colomiez, 1610, 222 p., in-12.

215. –, *De la Maladie d'amour ou Melancholie erotique : discours curieux qui enseigne à cognoistre l'essence, les causes, les signes et les remèdes de ce mal fantastique*, Paris, D. Moreau, 1623, 270 p., in-8.

216. –, *A treatise on lovesickness*, éd. Donald A. Beecher and Massimo Ciavolella, Syracuse, Syracuse university press, 1990, XVI-709 p.

217. –, *Traité de l'essence et guérison de l'amour ou De la mélancolie érotique, 1610*, éd. Gérard Jacquin et Éric Foulon, Paris, Anthropos, 2001, XXIII-243 p.

218. –, *De la maladie d'amour ou Mélancolie érotique*, édition de Donald Beecher et Massimo Ciavolella, Paris, Éd. Classiques Garnier, 2010, 450 p.

219. FICIN, Marsile, *Platonica theologia*, Florence, A. Miscomini, 1482, in-4.

220. –, *Théologie platonicienne de l'immortalité des âmes, éd. Raymond Marcel,* Paris, Les Belles Lettres, 1964, t.2, 300 p.

221. FLORE, Jeanne, *Comptes amoureux par madame Jeanne Flore ; touchant la punition de ceux qui contemnent et mesprisent le vray amour*, Lyon, Denys de Harcy, 1531, 84 f.

222. FONTENELLE, Bernard de, *Nouveaux dialogues des morts*, Paris, C. Blageart, 1683, 263 p., in-12.

223. FREGOSO, Battista, *Anteros, sive tractatus contra amorem*, Milan, Leonard Pachel, 1486, in-4.

224. –, *Contramours. L'Anteros, ou Contramour de Messire Baptiste Fulgose, jadis duc de Gennes*, traduction de Thomas Sebillet, Paris, M. Le Jeune, 1581 307 p., in-4.

225. FREIN, Barthold, *Antiochus und Stratonica, L'amore ammalato oder Die kränkende Liebe*, Hambourg, Greflinger, 1711, 50 p.

226. GALIEN, *De praenotione ad Posthumum, dans Claudii Galeni opera omnia*, éd. C.G. Kühn, Hildesheim, G.Olms, 1997, t.14, 797 p. Reprod. en fac-sim. de l'éd. de Leipzig, 1821.

227. –, *Hipprocatis prognosticon et Galeni in eum librum commentarius I, 4*, dans *Claudii Galeni opera omnia*, éd C. G. Kühn, Hildesheim, G. Olms, 1997, t. 18/2, 1026 p. Reprod. en fac-sim. de l'éd. de Leipzig, 1821.

228. *–, Hipprocatis prognosticon et Galeni in eum librum commentarius I, 8*, dans *Claudii Galeni opera omnia*, éd C. G. Kühn, Hildesheim, G. Olms, 1997, t. 18/2, 1026 p. Reprod. en fac-sim. de l'éd. de Leipzig, 1821.

229. GEORGES LE SYNCELLE, *Ecloga chronographica*, éd. Alden A. Mosshammer, Leipzig, Teubner, 1984, XXXVII-507 p.
230. –, *The Chronography of George Synkellos. A Byzantine Chronicle of Universal History from the Creation*, éd. William Adler et Paul Tuffin, Oxford, Oxford University Press, 2002, 728 p.
231. *Gesta romanorum*, Cambridge Mass., Omnysis, 1990. Reprod. de l'éd. de Louvain, Johannes de Westphalia, 1480.
232. *Gesta Romanorum*, Lyon, Jacob Junta, 1555, 797 p.
233. GILLET DE LA TESSONERIE, *Le triomphe des cinq passions*, Paris, T.Quinet, 1642, 197 p., in-4.
234. GOELICKE, Andreas Ottomar, *Historia medicinae universalis*[…], Francfort-sur-l'Oder, J. G. Conrad, 1717-1720, t.1-3, in-8.
235. GOMBERVILLE, Marin Le Roy de, *La Cytherée*, Paris, Augustin Courbé, 1640-1642, t.1-4, in-8.
236. –, *La Cytherée*, 2e éd., Paris, Augustin Courbé, 1642, t.1-4, in-8.
237. GUAINERI, Antonio, *De aegritudinibus capitis*, dans *Practica Antonii Guainerii papiensis doctoris preclarissimi et opera omnia*, Cambridge Mass., Omnisys, 1990, 148 p. Reproduction de l'éd. de Venise, Bonet Locatel, 1497.
238. GUARINONI FONTANI, Cristoforo, *Consilia medicinalia* [...], Venise, Thomas Baglioni, 1610, 742 p., in-fol.
239. GUEVARA, Antonio de, *Les Epistres dorees, moralles et familieres* […], traduites d'espagnol en françoys par le sieur de Guterry, Lyon, Macé Bonhomme, 1558, t.1, 276 p., in-4.
240. HÉLIODORE D'ÉMÈSE, *Les Éthiopiques. Théagène et Chariclée*, 2 éd., éd. de R. M. Rattenbury, Rev.T.W. Lumb et J. Maillon, Paris, Les Belles Lettres, 1960, t.1-3, CII-126 p., VIII-166 p., VIII-129 p.
241. , – *L'histoire aethiopique : Héliodore ; traduction de Jacques Amyot*, éd. Laurence Plazenet, Paris, H. Champion, 2008, 876 p.
242. HOFFMAN, François- Benoît, *Stratonice*, Paris, Les principaux libraires, [s. d.], 32 p., in-8.
243. HORST, Grégoire (L'Ancien), *Dissertatio de natura amoris*, Giessen, C. Chemlin, 1611, in-4.
244. JACQUELOT, Pierre, *L'Art de vivre longuement, sous le nom de Medée, laquelle enseigne les facultez des choses qui sont continuellement en nostre usage et d'où naissent les maladies* [...], Lyon, L. Testefort, 1630, 241 p., in-8.
245. JULIEN, *Misopogon*, dans *Œuvres complètes. Discours de Julien Empereur : Les Césars, Sur Hélios-Roi, Le Misopogon*, éd. Christian Lacombrade, Paris, Les Belles Lettres, 1964, t.2, VI-209 p.
246. –, *Misopogon*, éd. C. Prato et D. Micalella, Rome, Edizioni dell'Aeteneo e Bizzari, 1979, 40-203 p.
247. –, *Misopogon*, éd. Christian Lacombrade et Aude de Saint-Loup, Paris, Les Belles Lettres, 2003, XXXI-94 p.
248. KORNMANN, Heinrich, *Sibylla trygandriana, seu deVirginitate, virginum statu et jure tractatus novus et jucundus, in quo ex jure naturali, divino, canonico et civili, scriptoribus ecclesiasticis et prophanis virginitatis status laudatur* [...] *paratus per Henricum Kornmannum*, [...] - *Linea amoris, sive Commentarius in versiculum gl. "Visus, colloquium, convictus,oscula, factum*, Francfort, J. Fischer, 1610, in-12.
249. KUNAD, Theodor, *Disputationem inauguralem Erotomaniae seu amoris insani theoriam* […], Wittenbergae, [s.éd.], 1681, in-4.

250. LAMAND, Jean, *De natura amoris et amantium amentium cura* […], Bâle, Jacob Genath, 1614.
251. LANGE, Johann, *Medicinalium epistolarum miscellanea, varia ac rara* […], Bâle, Jean Oporin, 1554, V-383 p., in-4.
252. LANGLÉ, Honoré François-Marie, *Antiochus et Stratonice ou les Sacrifices de l'Amour*, (Représenté à Versailles en 1786), ms., [s.l.s.d].
253. LE CLERC, Daniel, *Histoire de la médecine*, Amsterdam, G. Gallet, 1702, in-4.
254. *Le Roman d'Apollonius de Tyr*, éd. Michel Zink, Paris, Union générale d'édition, 1982, 315 p.
255. *Historia Apollonii regis Tyri*, éd. G. A. A. Kortekaas, Groningue, Bouma's Boekhuis, 1984, XXXI-470 p.
256. *Historia Apollonii regis Tyri*, éd. Gareth Schemling, Leipzig, Teubner, 1988, XXXI-143 p.
257. *Histoire du roi Apollonius de Tyr*, éd. Étienne Wolff, Paris, éd. Anatolia, 1996, 121 p.
258. *Les cent nouvelles nouvelles*, Antoine Vérard, Paris, 24 décembre 1486, in-2.
259. *Les cent nouvelles nouvelles*, éd. critique par Franklin P.Sweester d'après le ms. de Glasgow avec, en variantes, les leçons de l'édition Antoine Vérard de 1486, Genève, Droz, 1966, XV-649 p.
260. LEWIS, Theobald, *The History of the Loves of Antiochus and Stratonice : in which are interspersed some accounts relating to Greece and Syria*, by Mr. Theobald Lewis, Londres, Jonas Browne, 1717, 290 p., in-8.
261. –, *The Dance* dans *Lucian in eight volumes*, éd A.M. Harmon, Cambridge Mass., Harvard University Press ; Londres, W. Heinemann, 1936, t.5, VIII-538 p.
262. –, *The way to write history*, dans *Lucian in eight volumes*, éd. K.Kilburn, Cambridge Mass., Harvard university press; Londres, W. Heinemann, 1959, t.6, X-496 p.
263. LUCIEN, *The goddesse of Surrye*, dans *Lucian in eight volumes*, éd. A.M.Harmon, Cambridge Mass., Harvard university press ; Londres, W. Heinemann, 1969, t.4, VIII-422 p.
264. – , *La Déesse syrienne*, éd. Mario Meunier, Paris, Éditions de la Maisnie, 1980, Reprod. en fac-sim. de l'éd. de Paris, Janick, 1947, 135 p.
265. –, *On the Syrian Goddess*, éd. J.L.Lightfoot, Oxford, Oxford University press, 2003, XX-606 p.
266. –, *Icaroménippe ou l'homme qui va au-dessus des nuages* dans *Œuvres. Opuscules 21-25*, éd. Jacques Bompaire, Paris, Les Belles Lettres, 2003, t. 3, XIII-336 p.
267. –, *Qu'il ne faut pas croire à la légère à la calomnie*, 14-15, dans *Œuvres. Opuscules 11-20*, éd. Jacques Bompaire, Paris, Les Belles Lettres, 2003, t.2, XII-348 p.
268. –, *Luciano di Samosata tutti gli scritti*, éd. Diego Fusa et Lugiani Settembrini, Milan, Bompiani, 2007, 2094 p.
269. MANETTI, Gianozzo, *Dialogus de acerba Antonini, delictissimi filii sui, morte consolotarius* ; *Apologia Nunii*, dans Roma, Bibl. Ap. Vaticana, *Pal. Lat.1601*, 1459. Fol. 1-57, fol. 94-134 v.
270. –, *Dialogus Consolatorius*, éd. Alfonso De Petris, Rome, Ed. di storia e letteratura, 1983, CVIII-306 p.
271. –, *Giannozzo Manetti a Venezia, 1448-1450 : con l'edizione della corrispondenza e del "Dialogus in Symposio"*, éd. Gabriella Albanese et Bruno Figliuolo, Venise, Istituto veneto di Scienze, Lettere ed Arti, 2014, XX-432 p.
272. MANGET, Jean-Jacques, *Bibliotheca medico-practica*, […],Genève, A. Chouet, 1695-1696, in-fol.

273. MARGUERITE DE NAVARRE, *L'heptameron des nouvelles de tres illustre et tres excellente princesse Marguerite de Valois, royne de Navarre. Remis en son vray ordre* […], par Claude Gruget parisien, Paris, Benoist Prevost, 1559, 212 ff., in-4.

274. –, *L'Heptaméron*, éd. Michel François, Paris, Bordas, 1991, XXXII-516 p.

275. –, *L'Heptaméron*, éd. Renja Salminen, Genève, Librairie Droz, 1999, XCII-864 p.

276. –, *L'Heptaméron*, dans *Œuvres complètes*, éd. Nicole Cazauran et Sylvie Lefèvre ; notes sur les éditions anciennes par Annie Charon-Parent et William Kemp, Paris, H. Champion, 2013, t.10, CLXXV-1294 p.

277. MERCADO, Luis, *De internorum morborum curatione*, Madrid, Thomas Junta, 1594, 792 p., in-fol.

278. MÉRÉ, Antoine Gombaud, *Lettres de Monsieur le Chevalier de Méré*, 1ère partie, Paris, D. Thierry et C. Barbin, 1682, 710 p., in-12.

279. MESSIE, Pierre (Pedros Mexía), *Les diverses leçons de Pierre Messie gentil homme de Sevile, contenans la lecture de variables histoires, et autres choses memorables, mises en françoys par Claude Gruget*, parisien, 13, Paris, Estienne Groulleau, 1552, 238 ff., in-4.

280. –, *Silva de varia lección*, éd. Antonio Castro Díaz, Madrid, Cátedra, 1989-1990, t.1-2, 849 p., 701 p.

281. MEYSSONNIER, Lazare, *Traicté des maladies extraordinaires et nouvelles, tiré d'une doctrine rare et curieuse, digne d'estre connue des beaux esprits de ce temps*, Lyon, C.Prost, 1643, 124 p., in-8.

282. MONTAIGNE, Michel de, *Les Essais*, Paris, Abel l'Angelier, 1588, t.1-3, 496 p., in-4.

283. –, *Les Essais*, éd. Jean Balsamo, Michel Magnien, Catherine Magnien-Simonin et Alain Legros, Paris, Gallimard, 2007, XCIX-1975 p.

284. MONTALTO, Filoteo Elião de, *Archipathologia, in qua internarum capitis affectionum essentia, causae, signa, praesagia et curatio accuratissima indagine edisseruntur*[…], Lutèce, F. Jacquin, imp. Caldoriane, 1614, 817 p., in-4.

285. NEANDER, Johann, *Syntagma de Medicinae* dans *Antiquissimae et nobilissimae medicinae natalitia sectae earumque placita, tum ejus catacrypses ac instauratores et propagatores cum historiis eorum vitis ac scriptis, auctore Johanne Neander* […], Brême, J. Wesselii, 1623, 368 p., in-8.

286. NIFO, Agostino, *De pulchro et amore*, Rome, Antoine Blade, 1531, 329 p., in-4.

287. –, *Du beau et de l'amour*, éd. Laurence Boulègue, Paris, Les Belles Lettres, 2003-2011, t.1-2, CCXIV-198 p., LXXVI-226 p.

288. NIZAMI-ARUZI, Ahmad, *Revised translation of the Chahár Maqála (*« *Four discourses* » *of Nizamí-i-Arudi of Samarqand*, éd. Mirzá Muhammad et Edward G. Browne, Londres, Luzac, 1921, XV-185 p.

289. –, *Les Quatre discours : « Čahār maqālah »*, éd. Isabelle de Gastines, Paris, G.-P. Maisonneuve et Larose, 1968, 167 p.

290. ORIBASE, *Synopsis*, dans *Œuvres d'Oribase*, éd. Bussemaker-Daremberg, Paris, Imprimerie Nationale, 1851-1876, t.5, 956 p.

291. PARDOUX, Barthélémy, *De animi morbis* dans *Universa medicina. Editio 2a studio et opera G. Sauvageon, [...] cui etiam accessit de morbis animi liber*, Paris, J. Bessin (L. Boullenger), 1639, in-4.

292. PASQUIER, Étienne, *Le Monophile*, Paris, J. Longis, 1555, 144 ff., in-8.

293. –, *La jeunesse d'Estienne Pasquier et sa suite*, Paris, Jean Petit-Pas, 1610, 799 p., in-8.

294. –, *Le Monophile*, éd. E. H. Balmas, Varèse, Cisalpino, 1957, 319 p.
295. PAUL D'ÉGINE, *Paulou Aeginētou iatrou aristou, biblia epta*, Venise, Aldo Manunzio et Andrea Torresano, 1528, in-fol.
296. –, *Paul Aeginetae Libri tertii interpretatio latina antiqua*,éd. J. L. Heiberg, Leipzig, Teubner, 1912, XIV-242 p.
297. PEREDA, Pedro Pablo, *In Michaelis Ioannis Paschali methodum curandi scholia* […], Barcelone, Pierre Malus, 1579, 295 p., in-8.
298. PÉTRARQUE, François, *Triumphus Cupidinis* dans *Trionfi*, le ms. de la BnF *Italien 1016*, exécuté en 1487, fol. 9r-10r.
299. –, *Triumphus Cupidinis* dans *Trionfi, Canzoniere*, le ms. de la BnF *Italien 1019*, fol.184v-185v, daté du XVe siècle.
300. –, *Triumphus Cupidinis*, dans *Trionfi*, éd. Guido Bezzola, Milan, Biblioteca Universale Rizzoli, 1984, 133 p.
301. –, *Triumphus Cupidinis*, dans *Trionfi*, éd. Marco Ariani, Milan, Mursia, 1991, 460 p.
302. –, *Triumphus Cupidinis*, dans *Trionfi ; Rime estravaganti.* Codice degli abbozzi, éd. Vinicio Pacca et Laura, introd. de Marco Santagata, Milan, A. Mondadori, 1996, CVIII-1058 p.
303. –, *Triomphe de l'Amour*, dans *Les Triomphes*, traduction française de Simon Bourgouin, éd. Gabriella Parussa et Elina Suomela-Härmä, Genève, Droz, 2012, 319 p.
304. PLATTER, Félix, *Observationum, in hominis affectibus plerisque, corpori et animo, functionum laesione, dolore, aliave molestia et vitio incommodantibus, libri tres* […], Bâle, L. König, 1614, 845 p., in-8.
305. –, *Observationum in hominis affectibus plerisque* [...] *libri tres* […], Bâle, L. König, 1641, 912 p., in-8.
306. –, *Histoire naturelle*, éd. A. Érnout, 1962, t. 29, 111 p.
307. PLINE L'ANCIEN, *Histoire Naturelle*, éd. Robert Schilling, Paris, Les Belles Lettres, 1977, t.7, 278 p.
308. PLUTARQUE, *Vies parallèles*, éd. J. Alexis Pierron, revue et corrigée par F. Frazier, introduction, notices, notes, bibliographies et chronologie par J.Sirinelli, Paris, Flammarion, 1995-1996, t.1-2, 458 p., 351 p.
309. –, *Vita di Demetrio Poliocertes, éd. Eugenio Manni, Florence,* La Nuova Italia editrice, 1953, t.26, XXVI-125 p.
310. –, *Vies*, éd. R. Flacelière, E. Chambry, et M. Juneaux, Paris, Les Belles Lettres, 1964-1983, t.1-16.
311. –, *Plutarch's Lives in eleven volumes*, éd. Bernadotte Perin, Cambridge Mass., Harvard university press, Londres,W. Heinemann, 1968-1988, t.1-11.
312. –, *Vies : Démétrios-Antoine*, éd. Robert Flacelière et Émile Chambry, Paris, Les Belles Lettres, 1977, t. 13, 231 p.
313. –, *Les Vies des hommes illustres,* éd.Gérard Walter avec la traduction de Jaques Amyot, Paris, Gallimard, 1951, t.1-2, XXVI-1231 p., 1309 p.
314. –, *Vies Parallèles*, éd. Anne-Marie Ozan et François Hartog, Paris, Gallimard, 2001, 2291 p.
315. POISSENOT, Bénigne, *L'Esté*, Paris, Claude Micard, 1583, 224 ff. , in-16.
316. –, *L'Esté*, éd. de G.-A. Pérouse et M.Simonin, Genève, Droz, 1987, 294 p.
317. PSEUDO-DRACONTIUS, *Aegritudo Perdicae*, éd. Lauriano Zurli, Leipzig, Teubner, 1987, XIV-24 p.
318. PSEUDO-QUINTILIEN, *Declamationes Minores*, éd. D.R. Shackleton Bailey, Stuttgart, Teubner, 1989, VI-425 p.

319. PSEUDO-SORANUS, *Vita Hippocratis secundum*, dans *Sorani Gynaeciorum libri IV. De signis fracturarum. De fasciis. Vita Hippocratis secundum Soranu*m, éd. Joannes Ilberg, Leipzig, Teubner, 1927, XXII-283 p.
320. QUINAULT, Philippe, *Stratonice*, Paris, G. de Luyne, 1660, VIII-82 p, in-12.
321. RAPINE DE SAINTE-MARIE, Paschal, *Le christianisme naissant dans la gentilité* […], Paris, Edme Couterot, 1655, in-4.
322. RÉMI, Philippe de, *Jehan et Blonde, roman du XIIIe siècle de Philippe de Rémi*, éd. Sylvie Lécuyer, Paris, H. Champion, 1984, t.1, 204 p.
323. –, *Le roman de Jehan et Blonde*, trad. en français moderne par Sylvie Lécuye, Paris, H. Champion, 1987, t.2, 109 p.
324. RENAUDOT, Théophraste, *Seconde centurie des questions traitées èz conferences du Bureau d'Adresse, depuis le 3. jour de Novembre 1634 jusques à l'11. Fevrier 1636*, Paris, au Bureau d'Adresse, 1636, 420 p.
325. RICCHIERI, Ludovico, *Lectionum antiquarum libri XXX*, Bâle, H. Froben et N. Episcopius, 1542,1183 p., in-fol.
326. ROCOLES, Jean-Baptiste de, *Les Amours d'Antiochus, prince de Syrie, et de la reine Stratonique*, Paris, Jacques Pinot, 1679, in-12.
327. –, *Les Amours d'Antiochus, prince de Syrie, et de la reine Stratonique*, Amsterdam, 1679, in-12.
328. RÛMÎ, Djalâl al-Dîn, *Le Mesnevi : 150 contes soufis*, éd. Ahmed Kudsî Erguner et Pierre Maniez, Paris, Albin Michel, 1988, 249 p.
329. SANTA CRUZ, Antonio Ponce de, *Exactissimae disputationes de pulsibus quibus Galeni et Avicennae doctrina philosophice perpenditur* […] , dans *In Avicennae primam primi* [...] *autore Antonio Ponce Santacruz*, [...], Madrid, Thomas Junta, 1622, in-fol.
330. SAVONA, Filippo, *Decisiones medicinales quo ad diagnosim et prognosim* […], Panorme, A. Orlandi, 1623, 170 p., in-fol.
331. SCHENCK, Johann Theodor, *Synopsis institutionum medicinae* […], Iena, Johann Bielcke, 1671, 296 p., in-4.
332. SCHENCK DE GRAFENBERG, Johan Georg, *Observationes medicae de capite humano* […], Bâle, Officine robenienne, 1594, p., 448 p.
333. –, *Observationum medicarum rarum*, Francfort et Officine alibenienne, Jonas Rhodius, 1600, t.1, 997 p.
334. SELVATICO, Giovanni Battista, *Galeni Historiae medicinales a Jo. Baptista* [...], Hanau, Wechelianis, Claude de Marne et des héritiers de Johann Aubry, 1605, 422 p., in-fol.
335. SÉNÈQUE LE RHÉTEUR, *Sentences, divisions et couleurs des orateurs et des rhéteurs : controverses et suasoires*, éd. Henri Bonecque et Jacques Henry Bonecques, préface de Pascal Quignard, Paris, Aubier, 1992, 556 p.
336. SENNERT, Daniel, *Practicae medicinae liber primus*, Wittenberg, Zacharie Schürer, 1628, in-4.
337. SMET, Henri, *Miscellanea medica Henrici Smetii* […], Francfort, J. Rhodes, 1611, 736 p., in-4.
338. SORBAIT, Paul, *Universa medicina* […], Nuremberg, M. et J. F. Endter, 1672, 782 p., in-fol.
339. SOREL, Charles, *Le Palais d'Angélie par le Sieur de Marzilly*, Paris, Toussainct du Bray, 1622, 1066 p., in-8.
340. STRUŚ, Jozef, *Sphygmicae artis jam mille ducentos annos perditae et desideratae libri V, a Josepho Struthio* […] *conscripti*, Bâle, Jean Oporin, 1555, 367 p., in-8.

341. –, *Ars sphygmica seu Pulsuum doctrina* […], Bâle, L. Königs, 1602, 460 p., in-8.
342. –, *Sphygmicae artis* […], Poznań, Wydawnictwo poznańskie, 1968, LXVI-446 p.
343. SUIDAE LEXICON, *Suidae Lexicon*, éd. Ludolph Küster d'après le manuscrit de Thomas Gaisford, Oxford, e Typographeo academico, 1834, t.1-3, in-fol.
344. –, *Suidae Lexicon graece et latine*, éd. Godefroy Beharahardy d'après le manuscrit de Thomam Gaisford, Halis, Schwetschke, 1853, t.1-2, in-4.
345. –, *Suidae Lexicon*, éd. Ada Adler, Stuttgart, Teubner, 1984-1989. Fac-sim. de l'éd. de 1928-1938.
346. –, *The Suda on Line* : http://www.stoa.org/sol/ , 1988.
347. THENAUD, Jean, *La saincte et très chrestienne cabale metrifiee*, 1401-1500, ms. Fr. 882 de la BnF.
348. –, *Traité de la Cabale*, 1501-1600, Bibliothèque de l'Arsenal, ms. Fr. 5061.
349. –, *Traicté de la Cabale*, éd. Ian Christie-Miller, François Roudaut, Claire César, Pierre Gauthier et Jean Timotéi, Paris, Champion, 2007, 481 p.
350. THÉOPHANE, *The chronicle of Theophanes Confessor : byzantine and near eastern history : AD 284-813*, éd. Cyril Mango, Roger Scott, Geoffrey Greatrex, Oxford, Clarendon press, 1997, 744 p.
351. TIXIER DE RAVISY, Jean, *Officina, partim historiis, partim poeticis referta disciplinis*, Paris, Antoine Aussourd et Regnault Chaudière, 1520, 384 ff., in-fol.
352. TORTAIRE, Raoul, *De Memorabilibus*, dans *Rodulfi Tortarii Carmina*, éd Marbury B.Ogle et Dorothy M. Schullian, Rome, American Academy in Rome, 1933, LX-500 p.
353. TOZZI, Luca, *Opera omnia*, Venise, N. Pezzana, 1711, t.1-5, in-4.
354. TULP, Nicolaes, *Observationum medicarum libri tres*, Amsterdam, Elzeveier, 1641, 279 p., in-8.
355. –, *Observationes medicae*, Amsterdam, Elzeveier, 1652, 403 p., in-8.
356. –, *Observationes medicae*, Leyde, G.Wishoff, 1734, 399 p., in-8.
357. URFÉ, Honoré de, *L'Astrée, seconde partie*, Paris, Augustin Courbé, 1632, in-8.
358. VALÈRE-MAXIME, *Faits et dits mémorables*, IV-VI, éd. Robert Combès, Paris, Les Belles Lettres, 1997, t. 2, IX-271 p.
359. –, *Facta et Dicta Memorabilia*, éd. John Briscoe, Stuttgart et Leipzig, Teubner, 1998, XLII-434 p.
360. –, *Hechos y Dichos*, éd. Santiago López Moreda, Mª Luisa Harto Trujillo et Joaquín Villalba Álvarez, Madrid, Editorial Gredos, 2003, t.1-2, 462 p., 358 p.
361. –, *Memorables Deeds and Sayings, One thousand Tales from Ancient Rome*, éd. Henry John Walker, Indianapolis, Hackett publishing company, 2004, XXXI-361 p.
362. VALLERIOLE, François, *Observationum medicinalium libri se*x […], Lyon, Antoine Gryphe, 1573, 264 p., in-fol.
363. VALLÉS, Francisco, *Controversiarum medicarum et philosophicarum libri decem*, Madrid, Joannes Brocarius, 1556, 343 p., in-fol.
364. VAN BEVERWIJCK, Jan, *Idea medicinae veterum*, Leyde, Elzevier, 1637, 390 p., in-8.
365. VAN FOREEST, Pieter, *Obervationum et curationum libri tres* […], Leyde, Officine plantinienne ; François Ravlenghien, 1590, 90 p., in-8.
366. VAN HEURNE, Johann, *Praxis medicinae nova ratio* […], Leyde, François Ravlenghien, 1587, 421 p. , in-4.

367. VEGA, Cristóbal de, *Liber prognosticorum Hippocrati Coi, omnium facile* […], Lyon, Godefroy et Marcel Beringen, 1551, 709 p., in-fol.
368. –, *Liber de arte medendi*, Lyon, Guillaume Rouillé, 1564, 674 p., in-fol.
369. VEIGA, Andres Rodrigues da, *Exemplorum memorabilium, cum ethnicorum tum christianorum, e quibusque probatissimis scriptoribus* […], Lyon, T. Paganus, 1557, t.2, in-12.
370. ZACUTH, Abraham, *De medicorum principum historia libri sex* […], Cologne, Johann Friederich Stam, 1629, in-8.
371. ZENO, Apostolo, PERIATI, Petro, *Antioco*, Venise, Marino Rossetti, 1705, 73 p.
372. ZWINGER, Theodor, *Theatrum vitae humanae, omnium fere eorum, quae in hominem cadere possunt bonorum atque malorum* […], Bâle, J. Oporin, 1565, 55-1428 p., in-fol.

b) Études et travaux critiques

373. ADLER, Ada, « Suidas », dans *RE. Pauly-Wissowa*, Münich, A. Druckenmüller,1958, p. 675-717, t. 4.
374. ADLER, William, *Time immemorial archaic history and its sources in christian chronography from Julius Africanus to George Syncellus*, Washington, Dumbarton Oaks library and collection, 1989, VI-263 p.
375. ALLARD, Paul, *Julien l'Apostat*, Paris, V. Lecoffre, 1900-1903, t.1-3, IV-504 p.
376. ANDRÉ, J.-M., « L'otium chez Valère-Maxime et Velléius Paterculus où la réaction morale au début du principat », dans *Revue des Etudes Latines*, 43, 1965, p.294-315.
377. ANDRIEU, Jules, *Bibliographie générale de l'Agenais*, Paris, Genève, Slatktine Reprints, 1969 t.1, p.297-298. Fac-similé de l'éd. de 1886-1891.
378. ARCHIBALD, Elizabeth, *Apollonius of Tyre : medieval and Renaissance themes and variations, including the text of the « Historia Apollonii Regis Tyri »*, Cambridge, D. S. Brewer, 1991, XIII-250 p.
379. ASCENZO, Pierre d', L'espace marin dans la fiction narrative de Gomberville », dans Giovanni Dotoli (dir.), *Les Méditerranées du XVIIe siècle*. Actes du VIe colloque du Centre international de rencontres sur le XVIIIe siècle, Monopoli, Bari, 13-15 avril 2000, Tübingen, G. Narr, 2002, p.179-191.
380. ASMUS, R., «Kaiser Julians Misopogon und seine Quelle», dans Albert Rehm (dir.), *Philologus*, 77, Berlin, Akademie Verlag,1920, p. 109-141
381. BALMAS, Enea, « Un poeta francese in Inglithera nel cinquenceto », dans Mario Curreli et Alberto Martino (dir.), *Critical dimensions : English, German and comparative literature essays in honour of Aurelio Zanco*, Coni, Saste, 1978, p.21-39.
382. BARROW, Reginald Haynes, *Plutarch and his time*, Londres, Indiana university press, 1967, XVI-203 p.
383. BERNARD-PRADELLE, Laurence, *Leonardo Bruni Aretino: histoire, éloquence et poésie à Florence au début du Quattrocento*, Paris, Honoré Champion, 2008, 982 p.
384. BERRA, Claudia, (dir.), *I "Triumphi" di Francesco Petrarca*. Atti del III seminario di letteratura italiana, Gargnano del Garda, 1-3 ottobre 1998., Bologne, Cisalpino-Istituto ed. universitario, 1999, 543 p.
385. BIDEZ, Joseph, *La vie de l'empereur Julien*, Paris, Les Belles lettres, 1930, X-408 p.

386. BILLAULT, Alain, (dir.), *Lucien de Samosate*. Actes du Colloque international de Lyon, Paris, De Boccard, 1994, 220 p.
387. BLANC, Pierre, *Pétrarque en Europe, XIVe-XXe siècle : dynamique d'une expansion culturelle*. Actes du XXVIe congrès international du CEFI, Turin, Chambéry, 11-15 décembre 1995, Paris, H.Champion, 2001, 767 p.
388. BLOOMER, Martin W., *Valerius Maximus and the Rhetoric of the New Nobility*, University of North Carolina, Press, 1992, VI-287 p.
389. BOMPAIRE, Jacques, *Lucien écrivain, imitation et création*, Paris, Les Belles Lettres ; Turin, Nino Aragno Editore, 2000, XI-794 p.
390. BOSCH, Clemens Emin, *Die Quellen des Valerius Maximus*, Stuttgart, W. Kohlhammer, 1929, 114 p.
391. BOUDON-MILLOT, Véronique, *Galien de Pergame : un médecin grec à Rome*, Paris, Les Belles-Lettres, 2012, 404 p.
392. BOUFFARTIGUE, Jean, *L'empereur Julien et la culture de son temps*, Paris, Institut d'Études augustiniennes, 1992, 752 p.
393. BOULOGNE, Jacques, *Plutarque. Un aristocrate sous l'occupation*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1994, 221 p.
394. BOWERSOCK, Glen Waren, *Julien l'Apostat*, traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, A. Colin, 2008, 201 p.
395. BOWIE, E.L., « Appian » dans *The Cambridge History of Classical Littérature : Greek Litterature*, Londres ; New York ; Melbourne, Cambridge university press, 1985,t.1, p. 707-709
396. BRANHAM, Robert Bracht, *Unruly eloquence : Lucian and the comedy of traditions*, Cambridge, Mass., Harvard university press, 1989, 279 p.
397. BRAUN, René, RICHER, Jean, (dir.), *L'Empereur Julien. De l'histoire à la légende*, Paris, Les Belles Lettres, 1978 - 1981, t.1-2, 430 p., 576 p.
398. BROCK, Maurice, FURLAN, Francesco, LA BRASCA, Franck, (dir.), *La bibliothèque de Pétrarque: livres et auteurs autour d'un humaniste*. Actes du IIe Congrès international sciences et arts, philologie et politique à la Renaissance, 27-29 novembre 2003, Turnhout, Brepols, 2008, 348 p.
399. BRUGIEL, V. (Dr.), *Un célèbre Médecin polonais au XVIe siècle : Joseph Struthius (1510-1568), contribution à l'histoire de la médecine à l'époque de la Renaissance*, Paris, G. Steinheil, 1901, 93 p.
400. CAAR, Richard A., « Théodose Valentinian : le triomphe et l'échec du roman humaniste », dans Michel Simonin et Christine de Buzon (dir), *Le Roman à la Renaissance*. Actes du colloque international de Tours (Université de Tours, Centre d'études supérieures à la Renaissance, 1990), Lyon, Réforme, Humanisme, Renaissance, 2012, p.1-9.
401. CERTAIN, Eugène de, « Raoul Tortaire », dans *Bibliothèque de l'école des chartes*, 16/1, Paris, J.B. Dumoulin, 1855, p. 499-500
402. –, « Deuxième rapport à Son excellence M. le Ministre de l'instruction publique sur une Mission à Rome en 1854 et 1855 », dans *Archives des missions scientifiques et littéraires*, Paris, Imprimerie impériale, 1856, t.5, p. 117-128.
403 CHEVALLIER, Guy, *Un Giennois méconnu Raoul Tortaire, poète, moine de l'abbaye de Fleury-sur-Loire. Sa vie, ses œuvres*, Gien, Société historique et archéologique du Giennois, 1942 , VI-19 p.
404 CIZECK, Eugen, *Histoire et historiens à Rome dans l'Antiquité*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1995, 355 p.

405. CRIGNON, Claire, *De la mélancolie à l'enthousiasme: Robert Burton (1577-1640) et Anthony Ashley Cooper, comte de Shaftesbury (1671-1713)*, Paris, H. Champion, 2006, 604 p.
406. CROISET, Maurice, *Essai sur la Vie et les œuvres de Lucien*, Paris, Hachette, 1882, IV-406 p., in-8.
407. DA COL, Ivo, *Un romanzo del Seicento, « La Stratonica » di Luca Assarino*, Florence, L.S. Olschki, 1981, 243 p.
408. DAVID-PEYRE, Yvonne, « La mélancolie érotique selon Jacques Ferrand l'Agenais ou les tracasseries d'un tribunal ecclésiastique » dans *Actes du 97e congrès national des sociétés savantes*, Paris, BNF, 1972, p.561-572
409. DEBRU, Armelle, *Le corps respirant : la pensée physiologique chez Galien*, Leyde ; New York ; Cologne, E. J. Brill, 1996, VIII-302 p.
410. DESBARREAUX-BERNARD, «Notice biographique et bibliographique sur Jacques Ferrand », dans *Bulletin Bibliophile*, Paris, Électre, 1869, p.383-384.
411. DÖGLER, « Der Titel des sog. Suidaslexikons », dans *Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschatften. Philosophisch-historische Abteilung*, Jg. 1936, Heft 6., Münich, Verlag der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, 1936.
412. DOTTI, Ugo, *Pétrarque*, traduit de l'italien par Jérôme Nicolas, Paris, Fayard, 1991, 485 p.
413. DOWNEY, Glanville, « Julian the Philosopher », dans *A History of Antioch in Syria from Seleucus to the Arab conquest*, Princeton, University Press, 1961, p. 380-397
414. DUCHÉ-GAVET, Véronique, *Recherche sur Théodose Valentinian : L'Amant resuscité de la mort d'amour*, sous la direction de M. Simonin, Tours, Université François Rabelais, 20 janvier 1994.
415. –, « Peinture de la passion dans l'Amant Resuscité de la mort d'amour », dans Bernard Yon (dir.), *La Peinture des passions, de la Renaissance à l'Âge Classique*, Actes du colloque international, Saint-Etienne, 10,11,12 avril 1991., Saint-Etienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 1995, p. 79-93.
416. –, « L'Amant resuscité de la mort d'amour de Théodose Valentinian : roman ou nouvelle ? » dans Vincent Engel et Michel Guissard (dir.), *La nouvelle de langue française aux frontières des autres genres, du Moyen-âge à nos jours*, Actes du colloque de Metz, juin 1996., Ottignies, Quorum, 1997, p.53-62.
417. –, « Vers un colloque sentimental ? », dans *Bulletin de l'Association d'étude sur l'humanisme, la réforme et la renaissance*, 54, Lyon, R.H.R, 2002, p. 115-137.
418. –, « Valentinian à travers le prisme de l'Heptaméron », dans Michel Simonin et Christine Buzon (dir.), *Le Roman à la Renaissance*. Actes du colloque de l'Université de Tours, Centre d'études supérieures de la Renaissance, 1990., Lyon, R.H.R., 2012, p. 1-9.
419. DUFF, Tim, *Plutarch's Lives : Exploring, Virtue and Vice*, Oxford, 2000, 423 p.
420. DUPERRAY, Ève, *L'or des mots : Une lecture de Pétrarque et du mythe littéraire de Vaucluse des origines à l'orée du XXe siècle : Histoire du Pétrarquisme en France*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1997, 365 p.
421. –, *Le triomphe de l'Amour : Éros en guerre : une histoire amoureuse de l'humanité*, Fontaine-de-Vaucluse, Musée Pétrarque, 2004, 126 p.
422. FAILER, Albert, « William Adler, Time immemorial : archaic history and its sources in Christian chronography from Julius Africanus to George Syncellus. Compte-Rendu. » dans *Revue des études byzantines*, 49/1, Paris, Institut français d'Études byzantines, 1991, p.293-924

423. FERGUSON, Gary, « Marguerite de Navarre, *Œuvres complètes*, dir. Nicole Cazauran, t. X en 3 vol., *L'Heptaméron*, éd. Nicole Cazauran et Sylvie Lefèvre», dans *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, mis en ligne le 28 décembre 2013.
424. FERRAN, CÔME, « La médecine de Lyon au XVIIe siècle. Lazare Meyssonnier. Conseiller et Médecin du Roi et de S. A. R. Docteur de l'Université de Montpellier, Agrégé au Collège des Médecins de Lyon », dans *Bulletin de la Société française d'histoire de la médecine*, 29, Paris, Le Secrétaire général, 1935, p.179-208.
425. FESTUGIÈRE, André J., *La Philosophie de l'amour de Marsile Ficin : et son influence sur la littérature française au XVIe siècle*, Paris, J. Vrin, 1941 VIII-169 p.
426. –, « Les Antiochiens vus par l'empereur Julien », dans *Antioche païenne et chrétienne*, Paris, Ed. de Broccard, 1959, p. 63-89
427. FINOTTI, Fabio, « The Poem of Memory : Triumphi », dans Victoria Kirkham and Armando Maggi (dir.), *Petrarch : a critical guide to the complete work*, Chicago, University of Chicago Press, 2012, p. 63-83.
428. FIORATO, Adelin Charles, *Bandello entre l'histoire et l'écriture : la vie, l'expérience sociale, l'évolution culturelle d'un conteur de la Renaissance*, Florence, L.S. Olschki, 1979, XII-686 p.
429. FLACELIÈRE, Robert, *Sagesse de Plutarque*, Paris, Les Belles Lettres, 1964, 251 p.
430. FRAZIER, Françoise, *Histoire et morale dans les Vies parallèles de Plutarque*, Paris, Les Belles Lettres, 1996 , 333 p.
431. FROMENTIN, Valérie, « Appien d'Alexandrie », dans Jean Leclant (dir.), *Dictionnaire de l'Antiquité*, Paris, P.U.F., 2005, p. 163-163.
432. GABRIEL, Frédéric, « Fictions mélancoliques : maladie d'amour, possession et subjectivités aliénées à l'époque moderne », dans *Freiburger Zeitschrift für Philosophie und Theologie*, 58/1, Fribourg (Suisse), Université de Fribourg, 2011, p.185-226.
433. GAVET-DUCHÉ, Véronique, « L'amant resuscité de la mort d'amour de Théodose Valentinian : roman ou nouvelle ? » dans Vincent Engel et Michel Guissard, Ottignies (dir.) *La nouvelle de langue française aux frontières des autres genres, du Moyen-âge à nos jours*. Actes du colloque de Metz, juin 1996, Ottignies, Quorum, 1997, t.1, p.54 et suiv.
434. GELZER, Heinrich, *Sextus Julius Africanus und die byzantinische Chronographie*, Leipzig, B. G. Teubner, 1880, t.1-2.
435. GODI, Carlo, *Bandello : narratori e dedicatari della seconda parte delle « Novelle »*, Rome, Bulzoni, 2001, 642 p.
436. GOUKOWSKY, Paul, « Appien d'Alexandrie, prêtre de Rome sous Hadrien ?» dans *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 142/3, Paris, De Broccard, 1998, p. 835-856.
437. GRÉGOIRE, Henri, «Le titre du lexique de Suidas», dans *Byzantion*, Bruxelles, Fondation Byzantine, 1936, t.11, p. 774-783.
438. –, « Suidas et son mystère » dans *Les Études Classiques*, Namur, Études Classiques, 1937, t.6, p. 346-355.
439. HAKANSON, Lennart, « Die quintilianischen Deklamationen und pseudoquintilianischen Deklamationen in der neueren Forschung », dans Hildegard Temporini et Wolfgang Haase (dir.), *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt* II, 32/4, Berlin ; New-York, Walter der Gruyter, 1986, p.2272-2306.

440. HANKINS, James, « Humanism in the vernacular : the case of Leonardo Bruni» dans Christopher S. Celenza and Kenneth Gouwens (dir.), *Humanism and creativity in the Renaissance essays in honor of Ronald G. Witt*, Leyde, Brill, 2006, p. 11-29.

441. HARRIS, Margaret A., *A study of Théodose Valentinian's Amant resuscité de la mort d'amour*, Genève, Droz, 1966, 141 p.

442. HELM, R., « Lukianos der Satiriker » dans *Realencyclopädie, Pauly-Wissowa*, Münich, A. Druckenmüller, 1977. t.13, 2, p. 1725-1777

443. HEMMERDINGER, B., « Suidas et non la Souda », dans *Bolletino dei Classici*, Rome, Accademia nazionale dei Lincei, 1998, t.19, p.31-32.

444. HENRY, P. , « Suidas, le Larousse et le Littré de l'antiquité grecque », dans *Les Études classiques*, 6, Namur, Université de Namur, 1937, p.155-162.

445. HOWASTON, Margaret C., « Appien (Appianos) », dans *Dictionnaire de l'Antiquité : Mythologie, Littérature, Civilisation*, Paris, R. Laffont, 1993, p.69

446. HUXLEY, G.L., « On the erudition of George the Synkellos », dans *Proceedings of the Royal Irish Academy. Section C: Archaeology, Celtic Studies, History, Linguistics, Literature*, Dublin, Royal Irish Academy, 1981 p.207-217.

447. JACQUART, Danielle, THOMASSET, Claude, « L'amour « héroïque » à travers le traité d'Arnaud de Villeneuve », dans Jean Céard (dir.), *La folie et le corps*, Paris, Presses de l'École normale supérieure, 1985, p. 143-158.

448. DAVID, Jean-Michel (dir.), *Valeurs et mémoire à Rome : Valère-Maxime ou la vertu recomposée*, Paris, De Boccard, 1998, 192 p.

449. JERPHAGNON, Lucien, *Julien dit l'Apostat*, Paris, Tallandier, 2010, 356 p.

450. JONES, Christopher, *Culture and society in Lucian*, Cambridge Mass., Harvard university press, 1986, XV-195 p.

451. JOUSSELIN, Roland, *Nicolas Denisot, poète de la Pléiade*, Paris, Christian, 2006, 187 p.

452. JUGÉ, Clément, *Nicolas Denisot du Mans (1515-1549) : Essai sur sa vie et ses oeuvres*, Genève, Slaktine reprints, 1969, 164 p.

453. KEVORKIAN, Séro, *Le thème de l'amour dans l'oeuvre romanesque de Gomberville*, Paris, Klincksieck, 1972, 251 p.

454. KOLSKY, Stephen, *Mario Equicola : the real courtier*, Genève, Droz, 1991, 341 p.

455. LAMBOLEY, Claude, « Jean Aubéry : Ancien étudiant en médecine à Montpellier ; Intendant des eaux minérales de Franceau temps d'Henri IV et de Louis XIII » dans *Académie des Sciences et Lettres de Montpellier*, 40, Montpellier, Université de Montpellier, 2009, p.355-374

456. LAMBOTTE, Marie-Claude, « Jacques Ferrand. De la maladie d'amour ou mélancolie érotique » dans *L'évolution psychiatrique*, 59/4, Paris, Elsevier, 1994, p.599-623

457. LANGE, Maurice, « L'Histoire éthiopique et l'amour médecin », dans *Mélanges offerts par ses amis et ses élèves à M. Gustave Lanson*, Genève, Slatkine ; Paris, Champion, 1972, p.205-209. Reprod. en fac-sim. de l'éd. de Paris, Hachette, 1922.

458. LANGER, Ullrich, « Le roman humaniste : vers le plaisir du fini », dans Emmanuel Bury et Francine Mora (dir.), *Du roman courtois au roman baroque*. Actes du Colloque des 2-5 juillet 2002, Paris, Les Belles Lettres, 2004, p. 437-448.

459. LAURENS, Pierre, « Stylus Platonis : L'oestrus poétique dans le *De amore* de Marsile Ficin », dans Pierre Magnard (dir.), *Marsile Ficin les platonismes à la Renaissance*. Colloque Marsile Ficin tenu à la Sorbonne les 28 et 29 mai 1999, Paris, J. Vrin, 2001, p. 139-151.

460. LE HIR, Yves, « Le texte de l'Heptaméron de Marguerite de Navarre », dans *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 111/1, Paris, Les Belles Lettres, 1967, p. 82-89

461. LE ROY LADURIE, Emmanuel, *Le siècle des Platter 1499-1628 : Le mendiant et le professeur*, Paris, Fayard, 1995, 526 p.

462. –, *Le siècle des Platter 1595-1599* : *Le voyage de Thomas Platter*, Paris, Fayard, 2000, 702 p.

463. LECOQ, Anne-Marie, *François Ier imaginaire : symbolique et politique à l'aube de la Renaissance française*, Paris, Macula, 1987, p.302 et suiv.

464. LEMERLE, Paul, « L'encyclopédisme à Byzance à l'apogée de l'empire, et particulièrement sous Constantin VII Porphyrogénète », dans *Cahiers d'histoire mondiale*, 9/3, Neuchâtel, Éditions de La Baconnière ; Paris, Unesco, 1966, p.596-597.

465. –, *Le premier humanisme byzantin : notes et remarques sur l'enseignement et la culture à Byzance, des origines au Xe siècl*e, Paris, Presses universitaires de France, 1971, 328 p.

466. LEVERT, Maurice, «Pierre M.Colon, Prélude au Siècle des Lumières en France, Répertoire chronologique de 1680 à 1715. […] », dans *Revue d'Histoire littéraire de France*, 71/3, Mai-Juin, Paris, Presses universitaires de France, 1971, p. 507-508.

467. LOUVIOT, Louis, « Le conteur Bénigne Poissenot », dans *Revue des livres anciens*, 1, Paris, Fontemoing et Cie, 1914, p. 285-295

468. MANGO, Cyril, « The Tradition of Byzantine Chronography » dans *Harvard Ukrainian Studies*, 12/13, Cambridge Mass., Harvard Ukrainian Research Institute, 1988-1989, p.360-372

469. MANN, Nicholas, « Pétrarque et les métamorphoses de Daphné », dans *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, Trimestriel, Décembre 1994, Paris, Les Belles Lettres, 1994, p. 382-403.

470. MARCELLI, Nicoletta, «Appunti per l'edizione di un dittico umanistico: la latinizzazione del Tancredi boccacciano e la novella di Seleuco di Leonardo Bruni», dans *Interpres : rivista di studi quattrocenteschi*, Rome, Salerno, 2000, t.19, p.18-41.

471. –, «Due nuovi testimoni della novella di Seleuco e Antioco», dans *Interpres : rivista di studi quattrocenteschi*, Rome, Salerno, 2005, t.24, p. 201-214.

472. MARSH, D., « Boccacio in the Quatrocetto : Manetti's Dialogus », dans *Renaissance Quartely*, 33/3-4, New-York , Renaissance society of America, 1980, p. 337-350.

473. MARTELLI, M., «Il Seleuco,attributo a Leonardo Bruni, fra storia ed elegia.», dans *Favole, parabole, istorie, : le forme della scrittura novellistica dal Medioevo al Rinascimento*. Atti del Convegno di Pisa, 26-28 ottobre 1998. Rome, Salerno, 2000, p. 231-255.

474. MATTAIOS, Stefanos, « Suda : The character and dynamics of an encyclopedic byzantine dictionary », dans *Η λεξικογράφηση του ελληνικού πολιτισμού, αρχαίου, μεσαιωνικού και νέου. Τα σύγχρονα εγκυκλοπαιδικά λεξικά,* Thessalonique, éd. N.I. Kazakis, 2006, p.1-27.

475. MENETTI, Elisabeth, «Molteplicità e memoria. Un percorso tra le Novelle di Matteo Bandello», dans Gian Mario Anselmi (dir.), *Dal primato allo scacco : i modelli narrativi italiani tra Trecento e Seicento*, Rome, Carocci, 1998, p. 191-208.

476. –, « Le inquietudini di un narratore : Matteo Bandello», dans Gabriella Albanese, Lucia Battaglia Ricci, Rossella Bessi (dir.) *Favole, parabole, istorie : le forme della scrittura novellistica dal Medioevo al Rinascimento*, Rome, Salerno, 2000, p. 439-464.

477. MERCATI, S.G., «Intorno al titolo dei lessici di Suida-Suda e di Papia», dans *Byzantion*, Bruxelles, Fondation Byzantine, 1955-1957, t.25-27, p.173-193.

478. MEURILLON, Christian, « Saint-Réal, *De l'Usage de l'Histoire* : savoir penser, aimer vivre », dans Gérard Ferreyrolles, La représentation de l'histoire au XVIIe siècle, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 1999, p.139-154.

479. MONNOT, Guy, « J.-Cl. Vadet, Le Traité d'amour mystique d'al-Daylami. Compte rendu », 199/1, dans *Revue de l'histoire des religions*, Paris, Armand Collin, 1982, p.107-108.

480. NUTTON, Vivian, « Galen's rhetoric of certainty », dans Joël Coste, Danielle Jacquart, Jackie Pigeaud (dir.), *La rhétorique médicale à travers les siècle*s. Actes du colloque international de Paris, 9 et 10 octobre 2008, Genève, Droz, 2012, p. 39-47.

481. PAQUOT, Jean, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des dix-sept provinces des Pays-Bas, de la principauté de Liège et de quelques contrées voisines*, Louvain, Impr. académique, 1765-1770, t.1, p.325-326.

482. PÉROUSE, Gabriel André, « Une lecture de Plutarque au temps de Montaigne. Notes sur L'Esté de Bénigne Poissenot.», dans *Proses et Prosateurs de la Renaissance*, Paris, S.E.D.E.S., 1988, p.269-275.

483. PETIT, Caroline, « Galien et le discours de la méthode. Rhétorique (s) médicale(s) à l'époque romaine (Ier-IIe siècles de notre ère) », dans Joël Coste, Danielle Jacquart, Jackie Pigeaud (dir.), *La rhétorique médicale à travers les siècles*. Actes du colloque international de Paris, 9 et 10 octobre 2008, Genève, Droz, 2012, p.49-75.

484. PLAZENET, Laurence, « Gomberville et le genre romanesque », dans *Cahiers de l'Association internationale des études francaises*, 56, Paris, les Belles Lettres, 2004, p. 359-378.

485. PROST, Auguste, *Les Sciences et les arts occultes au XVIe siècle. Corneille Agrippa, sa vie et ses œuvres*, Paris, Champion, 1881-1882, t.1-2.

486. ROBIANO, Patrick, « Maladie d'amour et diagnostic médical : Érasistrate, Galien et Héliodore d'Émèse, ou du récit au roman », dans *Ancient Narrative*, 3, Gronigue, Barkhius, 2003, p.129-149.

487. ROZZO, Ugo (dir.), *Gli uomini, le città e i tempi di Matteo Bandello*. II convegno internazionale di studi, Torino-Tortona-Alessandria-Castelnuovo Scrivia, 8-11 novembre 1984., Toronto, Centro studi Matteo Bandello e la cultura rinascimentale, 1985, VI-320 p.

488. RUYT, Franz de, « L'idée du « Bivium » pythagoricien de la lettre Y », dans *Revue belge de philologie et d'histoire*, fasc.1-2, Bruxelles, R. Sand, 1931, t.10, p.137-145.

489. SCARSI, Patrizia, «Maleville, "traduttore-traditore"», dans *Le miroir et l'image : recherches sur le genre narratif au XVIIe siècle*, Gênes, Università di Genova, 1982, p. 91-143.

490. SCHWARZ, Edward, « Appian », dans *Pauly-Wissowa's Realencyclopädie*, Münich, A. Druckenmüller, 1932, t.1, p. 235.

491. SCHWARZ, Jacques, *Biographie de Lucien de Samosate*, Bruxelles-Berchem, Latomus, 1965, 160 p., in-4.

492. SCHWARZENBACH, Stina Rahel, *Stratonica und Demetrius : zwei Barockromane Italienisch und Deutsch : eine vergleichende Untersuchung der Assarino-Übersetzungen von Veit Daniel von Colewaldt (1652), Johann Wilhelm von Stubenberg (1653) und Johanna Laurentia von Adlershelm (1663),* Berne ; New York, P. Lang, 2002, 420 pages

493. SCHUURS-JANSSEN, Titia J., STUIP, René E.V., *Le triumphe des vertuz* de Jean Thenaud, Genève, Droz, 2007, p. XVII-XXIV.

494. SIAMAKIS, K., « Ἡ Σούμμα (Σουΐδας-Σοῦδα)», dans *Βυζαντινά*, 1994, p. 83 et 91.

495. SIMONIN, Michel, *Vivre de sa plume au XVIe siècle ou La carrière de François de Belleforest*, Genève, Droz ; Paris, Champion, 1992, 328 p.

496. SIRINELLI, Jean, *Plutarque*, Paris, Fayard, 2000, 524 p.

497. SPEZIARI, Daniele, *Histoire des oeuvres et théorie poétique de Nicolas Denisot*, thèse sous la dir. de J. Balsamo et R. Gorris-Camos, Université de Reims et l'Univesità degli Studi di Milano, 2013.

498. STANESCO, Michel, « Mélancolie amoureuse et chevalerie dans *Les Angoysses douloureuses d'Helisenne de Crenne* », dans Emmanuel Burry et Francine Mora (dir.), *Du roman courtois au roman baroque.* Actes du colloque des 2-5 juillet 2002, Paris, Les Belles Lettres, 2004, p. 161-179.

499. STAROBINSKY, Jean, *Montaigne en mouvement*, 2e éd., Paris, Gallimard, 1993, 595 p.

500. SUIDAE LEXICON, « 683. Λουκιανός, Σαμοσατεύς » dans *Suidae Lexicon*, éd. Ada Adler, Stuttgart, Teubner, 1967, I,3 (K-O.Ω), p.283

501. SUIGNARD-BEER, Cécile, *La rivalité amoureuse entre père et fils sur la scène française du XVIIe siècle : un schème transgénérique (1631-1685)*, sous la co-direction de Georges Forestier et Jean-Pierre van Eslande, Paris, Sorbonne, 20 juin 2013, 462 p.

502. SWAIN, S., « Appian-Roman history and local loyalty », dans *Hellenism and Empire, Language, Classicism and Power in the Greek World*, Oxford, Clarendon press, 1996, p. 248-253.

503. TEYSSANDIER, Bernard, « Des fictions compensatrices? Sur un usage détourné de l'histoire au XVIIe siècle : l'exemple de Marin le Roy de Gomberville », dans Thierry Belleguic, Éric Van der Schueren et Sabrina Vervacke (dir.), *Les songes de Clio : fiction et histoire sous l'Ancien régime*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2006, p. 171-196.

504. – , *La morale par l'image : « La doctrine des mœurs » dans la vie et l'oeuvre de Gomberville*, Paris, H. Champion, 2008, 645 p.

505. THORNTON, Daniel James, « William Adler, Paul Tuffin, The Chronography of George Synkellos : A Byzantine Chronicle of Universal History from the Creation, Oxford University Press, 2002. […] » dans *Bryn Mawr Classical Review*, Pennsylvanie, BMCR, 27 octobre 2007.

506. VODOZ, Jules, *Le théâtre latin de Ravisius Textor : 1470-1524*, Genève, Slatkine, 1970, 176 p. Fac-sim. de l'éd. de Winterthour, impr. Geschwister Ziegler, 1898.

507. VOLKMANN, Richard Emil von, *Leben, Schriften und Philosophie des Plutarch von Chaeronea*, Berlin, éd. S. Calvary et Co, 1869, 343 p.

508. WADSWORTH, Philip Adrian, *The Novels of Gomberville, a critical study of «Polexandre» and « Cythérée »*, New Haven, Yale University press, 1942, X-109 p.
509. WHITBY, Michael, « A long history of time », dans *The Classical Rewiew*, 53/2, oct. 2003, Cambrige, Cambridge University Press, 2003, p.396-397.
510. WOLFF, Étienne, HUNZINGER, Christine, KASPRZYK, Dimitri, « Les personnages du roman grec et l'Historia Apollonii regis Tyri » dans *Les Personnages du roman grec.* Actes du colloque de Tour, 18-20 novembre 1999. Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux, 2001, p.233-240.
511. ZIEGLER, Konrat, *Plutarchos von Chaironeia*, Stuttgart-Waldsee, A. Druckenmüller, 1949.
512. –,« Apollonius de Tyr » dans *Littératures de la France médiévale*, résumé annuel des cours et séminaires de 2004-2005 au Collège de France, Paris, Collège de France, 2004-2005, p.703-721.
513. ZINK, Michel, « Apollonius de Tyr : le monde grec aux sources du roman français » dans *La Grèce antique sous le regard du Moyen-Âge occidental.* Actes du 15ème colloque de la Villa Kérylos à Beaulieu-sur-Mer les 8 et 9 octobre 2004. Paris, Académie des Inscriptions et Belles Lettres, 2005, p. 131-145.
514. ZOTOS, Alexandre, « Gomberville ou l'ambition du roman total », dans *Littératures classiques*, 15, Toulouse, 1991, p. 99-109.

IV. Dynastie séleucide et monde hellénistique

a) Sources anciennes

515. ARRIEN, *Anabasis Alexandri*, éd. Peter Astbury Brunt, Cambridge Mass., Harvard university press ; Londres, W. Heineman, 1976-1983, t.1-2, LXXVI-547 p., X-589 p.
516. DIODORE DE SICILE, *Bibliothèque historique : fragments*, XXI-XXVI, éd. Paul Goukowsky, Paris, Les Belles Lettres, 2006, t. 2, XXXIV-296 p.
517. EUSÈBE, *Eusebi Chronicorum libri duo*, éd. Alfred Schoene, Berlin, Weidmann, 1866-1875, t.1-2.
518. JULIUS VALERIUS, *Julius Valère : roman d'Alexandre*, éd. Jean-Pierre Callu, Turnhout, Brepols, 2010, 385 p.
519. JUSTIN, *Epitoma Historiarum Philippicarum Pompei Trogi accedunt prologi in Pompeium Trogum*, éd. Francis Ruhel et Otto Seal, Stuttgart, Teubner, 1985, XXVIII-375 p.
520. LUCIEN, *Zeuxis, or Antiochus*, éd. K. Kilburn, dans *Lucian in eight volumes*, Cambridge Mass., Harvard university press ; Londres W. Heinemann, 1959, t.6.
521. PAUSANIAS, *Description de la Grèce*, Paris, Les Belles Lettres, 1992-1998, t. 1-8.
522. PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle* : *L'Asie centrale et orientale, L'Inde*, éd. J. André et J. Filliozat, Paris, Les Belles Lettres, 1980, t.6, 182 p.

523. PSEUDO-SKYLAX, *Pseudo-Skylax's Periplous : The Circumnavigation of the Inhabited World*, éd. Graham Shipley, Exeter, Bristol Phoenix Press, 2011, XII-244 p.
524. QUINTE-CURCE, *De Rebus gestis Alexandri Magni libri*, Paris, C.-L.-F. Panckoucke, 1834,t. 1-2, in-8.
525. STRABON, *Géographie*, Paris, Les Belles Lettres, 1969-2014, t.1-15.
526. TITE-LIVE, *Histoire romaine*, XXXVI-XXXVIII, éd. A. Romélian, J.-M. Engel, R. Adam Paris, Les Belles Lettres, 1982-1983, t. 26-28, CXL - 206 p., CXXXIII - 273 p., CIV - 313 p.

b) Études et travaux critiques

527. ASTIER, Marie-Bénédicte, *Tyché d'Antioche*, Paris, Musée du Louvre, 2005-2011.
528. BASLEZ, Marie-Françoise, *Recherche sur les conditions de pénétration et de diffusion des religions orientales à Délos (IIe-Ier s. avant notre ère),* Paris, École normale supérieure de jeunes filles, 1977, 414 p.
529. BELOCH, Karl Julius, *Griechische Geschichte*, Strassburg, K. J. Trübner, 1927, t.1-4, VIII-700 p.
530. BENVENISTE, Émile, « La Légende de Kombabos », dans *Mélanges syriens offerts à René Dussaut*, Paris, P. Geuthner, 1939, p. 249-258.
531. BOUCHÉ-LECLERQ, Auguste, *Histoire des Séleucides (323-64 avant J.-C.)*, Paris, E. Leroux, 1913-1914, t. 1-2, IV-729 p.
532. BREEBART, A., « King Seleucus I, Antiochus and Stratonice » dans *Mnemosyne*, 20/4, Leyde, Brill, 1987, p.157.
533. BYL, Simon, *La médecine à l'époque hellénistique et romaine : Galien, la survie d'Hippocrate et des autres médecins de l'Antiquité*, Paris, L'Harmattan, 2011, 247 p.
534. CABANES, Pierre, *Le monde hellénistique de la mort d'Alexandre à la paix d'Apamée 323-188*, Paris, Points Seuil, 1995, 276 p.
535. CAPDETREY, Laurent, *Le pouvoir séleucide : territoire, administration, finances d'un royaume hellénistique, 312-129 avant J.-C.*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007, 535 p.
536. DEBORD, Pierre, *Aspects sociaux et économiques de la vie religieuse dans l'Anatolie gréco-romaine*, Leyde, E. J. Brill, 1982, 476 p.
537. DOWNEY, Glanville, *A History of Antioch in Syria from Seleucus to the Arab conquest*, Princeton, Princeton University press, 1961, XX-752 p.
538. GOOSSENS, Godfried, *Hiérapolis de Syrie , essai de monographie historique*, Louvain, Bibliothèque de l'Université , 1943, XIV-224 p.
539. GOSMAN, Martin, *La légende d'Alexandre le Grand dans la littérature française du 12e siècle, une réécriture permanente*, Amsterdam, Atlanta, Rodopi, 1997, 394 p.
540. GRANDJEAN, Catherine, HOFFMANN, Geneviève, CAPDETREY, Laurent, CAREY-MARATRAY, Jean-Yves, *Le monde hellénistique*, Paris, A. Colin, 2008, 350 p.
541. HAUSSOULLIER, B., « Les Séleucides et le temple d'Apollon Didyméen », dans *Revue de philologie, de littérature et d'histoire ancienne*, Paris, Klincksieck, 1900-1901, t. 24, p. 243-271.

542. ISTASSE, Nathaël, « Experts « barbares » dans le monde politique séleucide » dans *Transferts culturels et politiques dans le monde hellénistique.* Actes de la table ronde sur les identités collectives (Sorbonne, 7 février 2004), Paris, Presses universitaires de la Sorbonne, 2006, p. 53-80.

543. LANDUCCI, Franca, « Problemi dinastici e opinione pubblica nel «caso» di Stratonice » dans Marta Sordi (dir.), *Aspetti dell'opinione pubblica nel mondo antico*, 5, Milan, Vita e Pensiero, 1978, p.74-84.

544. LLOYD, Geoffrey Ernest Richard, *Une histoire de la science grecque*, trad. de l'anglais par Jacques Brunschwig, Paris, Découverte, 1993, p.268-270.

545. MAROSCO, Gabriel, «Les médecins de cour à l'époque hellénistique», dans *Revue des Études grecques*, 109/2, Paris, Les Belles Lettres, 1996, p. 435-466.

546. MARTINEZ-SÈVE, Laurianne, BENOIT-GUYOD, Madeleine, *Atlas du monde hellénistique*, Paris, Éditions Autrement, 2014, 96 p.

547. MASSAR, Natacha, *Soigner et servir : histoire sociale et culturelle de la médecine grecque à l'époque hellénistique*, Paris, de Boccard, 2005, 338 p.

548. MASTROCINQUE, Attilio, *Manipolazione della storia in età ellenistica : I Seleucidi e Roma*, Rome, « L'Erma » di Bretschneider, 1983, 215 p.

549. MEHL, Andreas, *Seleukos Nikator und sein Reich : Seleukos' Leben und die Entwicklung seiner Machtposition*, Louvain, Studia Hellenistica, 1986, t.1, XVI-351 p.

550. MESK, Josef, « Antiochos und Stratonike », dans *Rheinisches Museum für Philologie*, 68, Francfort, J.D. Sauerländers Verlog, 1913, p.366-394.

551. MEYER, Eduard, *Blüte und Niedergang des Hellenismus in Asien*, Berlin, K. Curtius, 1925, 82 p.

552. NISSEN, Cécile, *Prosopographie des médecins de l'Asie mineure pendant l'Antiquité classique, I. Catalogue des médecins*, Thèse de Doctorat sous la direction de Danielle Gourevitch, Paris, E.P.H.E., Décembre 2006, 610 p.

553. SALIOU, Catherine, « Statues d'Antioche de Syrie dans la Chronographie de Malalas », dans Sandrine Agusta-Boularot, Joëlle Beaucamp, Anne-Marie Bernardi et Emmanuèle Caire (dir.), *Recherches sur la Chronique de Jean Malalas II*. Actes du Colloque « Jean Malalas et l'histoire », organisé le 21 et 22 Octobre 2005 à Aix-en-Provence, Paris, Association des amis du centre d'Histoire et de civilisation de Byzance, 2006, p.69-95.

554. SÁNCHEZ, Anne Bielman, « Régner au féminin. Réflexions sur les reines attalides et séleucides », dans *Pallas*, revues d'études antiques, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2003, 62, p. 41-61 et plus spécifiquement p. 53.

555. SAVALLI-LESTRADE, Ivana, *Les Philoi royaux dans l'Asie hellénistique*, Genève, Droz, 1998, XVII-453 p

556. SEMPÉRÉ, Christine, « À nos destins promis ce souffle d'autres rives » : la figure du héros dans la recension ε du Roman d'Alexandre », dans *Anabases*, 2006, mis en ligne le 01 janvier 2012, consulté le 15 octobre 2012, p.79-97.

557. STECHOW, Wolfgang, «The Love of Antiochus with faire Stratonica » in Art», dans *The art Bulletin*, 27/4, déc.1945, New York, College Art Association, 1945, p.221-237.

558. WILL, Édouard, *Histoire politique du monde hellénistique : De la mort d'Alexandre aux avènements d'Antiochos III et de Philippe V (323-30 av. J.-C.)*, Nancy, Berger-Levrault, 1966, t. 1, 371 p.

559. –, *Histoire politique du monde hellénistique. 2, Des avènements d'Antiochos III et de Philippe V à la fin des Lagides (323-30 av. J.-C.)*, Nancy, Berger-Levrault, 1967, 565 p.

560. –, *Histoire politique du monde hellénistique : 323-30 av. J.-C.*, Paris, Éd. du Seuil, 2003, X-401-650 p.

V. Médecine, mélancolie et maladie d'amour.

a) Sources anciennes

561. BERRY, Gérard de, *Viaticum*, éd. Mary Frances Wack, Philadelphie, University of Pennsylvania press, 1990, XVI-354 p.
562. ABULCASIS (AL-ZAHRÂWÎ, Halaf ibn ‘Abbâs Abû al-Qâsim), *Al-Tsarif* (*Vade mecum)*, dans *Liber theoricae necnon Alsaharavii* […], Venise, S. Grimm et M. Wirsung, 1519, in-fol.
563. ACHILLE TATIUS, *Les Amours de Leucippe et Clitophon* , éd. Jean-Philippe Garnaud, Paris, Les Belles, Lettres, 1991, XXXI-257 p.
564. ALEXANDRE DE TRALLES, *Therapeutika*, dans *Original-Text und Übersetzung, nebst einer einleitenden Abhandlung. Ein Beitrag zur Geschichte der Medicin*, éd. Theodor Puschmann, Vienne, W. Braumüller, 1878, 642 p.
565. APOLLONIOS DE RHODES, *Les Argonautiques*, éd.George W. Mooney, Londres, Longmans, Green and Co., 1912, V-455 p.
566. ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque*, dans *La morale et la politique d’Aristote*, éd. M.Thurot, Paris, Didier, 1824, t.1, 553 p.
567. –, *De l’âme*, éd. Jean-Barthélémy Saint-Hilaire, Paris, Librairie philosophique de Ladrange, 1846, in-8.
568. –, *Des parties des animaux*, éd, J. Barthélémy Saint-Hilaire, Paris, Librairie philosophique de Ladrange, 1885, t.1-2, in-8.
569. –, *L'Homme de génie et la mélancolie : problème XXX, 1*, éd. Jackie Pigeaud, 5e éd., Paris ; Marseille, Payot-Rivages, 1991, 128 p.
570. ARNAUD DE VILLENEUVE, *Epistola de amore qui dicitur heroicus* (écrit entre 1276-1286), dans le ms. lat.17847 de la Bnf , daté du XIVe-XVe siècle.
571. –, *Tractatus de amore heroico* dans *Opera medica omnia*, éd. Michael R. McVaugh, Barcelone, Publicacions de la Universitat de Barcelona, 1985, t.3, 109 p.
572. BERNARD DE GORDON, *Opus lilium medicinae inscriptum de morborum propem omnium curatione : septem particulis distributum*, Lyon, Guillaume Rouillé, 1550, 920 p.
573. BOCCACE, Giovanni, *L’Elegia di Madonna Fiammetta*, éd. Vincenzo Pernicone, Bari, G. Laterza, 1939, 260 p.
574. CAELIUS AURELIANUS, *De Acutis et Chronicis morbis* , éd. I. E. Drabkin, Chicago, University press, 1950, XXVI-VIII-1019 p.
575. CATULLE, *Poésies*, éd. G. Lafaye, 13e éd., Paris, Les Belles Lettres, 2002, XXXVIII - 226 p.
576. CAVALCANTI, Guido, « Dona me prega » dans *Le Rime*, éd. Guido Favati, Milan, Marzorati, 1957, XVIII-429 p.
577. –, « Dona me prega », éd. A.S. Kline, New Haven Conn., Open Yale courses, 2012, p.1-4.
578 CELSE, *A. Cornelii Celsi quae supersunt*, Leipzig, Teubner, 1915, CXIV-484 p.

579. CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Les Stromates*, dans *Les Pères de l'Église*, Paris, Sapia, 1839, t.5.

580. –, *Le Pédagogue*, d'après Diogène d'Apollonie, A XXIV, dans *Les Présocratiques*, éd. Jean-Paul Dumont, Paris, Gallimard, 1988, XXVIII-1625 p.

581. COHEN, Albert, *Belle du Seigneur*, Paris, Gallimard, 1968, 848 p.

582. CONSTANTIN L'AFRICAIN, *Viaticum*, dans *Omnia opera Ysaac*, Lyon, Barthélémy Trot, 1515, in-fol.

583. DEL GARBO, Dino, *Scriptum super cantilenas Guidonis de Cavalcantibus*, dans *Le Rime*, éd. G. Favati, Milan, Marzorati, 1957, XVIII-429 p.

584. DU LAURENS, André, *Opera anatomica*, Lyon, B. Buysson, 1593, in-8.

585. ÉRASISTRATE, *Erasistrati fragmenta*, éd. Ivan Garofalo, Pise, Giardini, 1988, 215 p.

586. EURIPIDE, *Hippolyte*, éd.Théobald Fix, Paris, Hachette, 1848, 162 p.

587. –, *Médée*, éd. Louis Méridier, Myrto Gondicas et Pierre Judet de la Combe, Paris, Les Belles Lettres, 2012, XXVI - 182 p.

588. FICIN, Marsile, *Commentaire sur le « Banquet » de Platon, de l'amour*, éd. Pierre Laurens, Paris, Les Belles Lettres, 2002, CXXXII-318 p.

589. GALIEN, *Quomodo morbum simulantes sint deprehendendi ?* dans *Claudii Galeni opera omnia*, éd. C.G. Kühn, Hildesheim, G.Olms, 1997, t.19, 781 p. Reprod. en fac-sim. de l'éd. de Leipzig, 1821.

590. –, *De cognoscendis curandisque animi morbis*, dans *Claudii Galeni opera omnia*, éd. C.G. Kühn, Hildesheim, G.Olms, 1997, t. 5, 914 p. Reprod. en fac-sim. de l'éd. de Leipzig, 1821.

591. –, *In Hippocratis Prorrheticum I, commentarium II*, dans *Claudii Galeni opera omnia*, éd. C.G. Kühn, Hildesheim, G.Olms, 1997, t. 16, 842 p. Reprod. en fac-sim. de l'éd. de Leipzig, 1821.

592. –, *De praesagitione ex pulsibus libri IV*, dans *Claudii Galeni opera omnia*, éd. C.G. Kühn, Hildesheim, G.Olms, 1997, t. 9, 941 p. Reprod. en fac-sim. de l'éd. de Leipzig, 1821.

593. –, *Des Lieux affectés*, dans *Œuvres anatomiques, physiologiques et médicales de Galien*, éd. Charles Daremberg, Paris, J.B. Baillière, 1856, t.2, 789 p.

594. GOETHE, Johann Wolfgang von Goethe, *Die Leiden des jungen Werthers*, Leipzig, Weygand, 1774, 224 p., in-8.

595. –, *Les souffrances du jeune Werther*, éd. Bernard Groethuysen et Pierre Bertaux, Paris, Gallimard, 1973, 184 p.

596. HALY ABBAS (‘Alî ibn al-‘Abbâs al-Magûsî), *Liber totius medicinae*, éd. Stéphane d'Antioche, avec des annotations de Michaele da Capella, Lyon, J.Myt, 1523, 654 p.

597. HARVEY, William, *Exercitatio anatomica de motu cordis et sanguinis in animalibus* […], Francfort, G. Fitzeri, 1628, 72 p., in-4.

598. –, *Exercitationes duae anatomicae de circulatione sanguinis ad Jo. Riolanum filium* […], Rotterdam, A. Leers, 1649, 141 p., in-12.

599. HIPPOCRATE, *Aphorismes*, dans *Œuvres complètes d'Hippocrate*, éd. E. Littré, Paris, J.-B. Baillière, 1844, t.4, 696 p.

600. –, *Des humeurs*, dans *Œuvres complètes d'Hippocrate*, éd. E. Littré, Paris, J.B. Baillière, 1846, t.5, 740 p.

601. –, *De la Maladie sacrée*, dans *Œuvres complètes d'Hippocrate*, éd. E. Littré, Paris, J.B. Baillière, 1849, t.6, 670 p.

602. –, *Des vents*, dans *Œuvres complètes d'Hippocrate*, éd. E. Littré, Paris, J.B. Baillière, 1849, t.6, 670 p.

603. –, *Des maladies des femmes*, dans *Œuvres complètes d'Hippocrate*, éd. E. Littré, Paris, J.B. Baillière, 1853, t.8, 720 p.
604. –, *Des maladies des jeunes filles*, dans *Œuvres complètes d'Hippocrat*e, dans Œuvres complètes d'Hippocrate, éd. E. Littré, Paris, J.B. Baillière, 1853, t.8, 720 p.
605. IBN AL-JAZZAR (IBN-AL ĜAZZÂR, Aḥmad ibn Ibrâhîm), *Zad al-musafir* voir Constantin l'Africain.
606. IBN HAZM, ʻAlî îbn Ahmad, *Le collier de la colombe : de l'amour et des amants*, éd. Gabriel Martinez-Gros, Arles, Actes Sud ; Leméac, 2009, 251 p.
607. IBN'ARABI, (Muḥyî al-Dîn Abûʿ Abd Allâh Muḥammad ibn Alî), *Traité de l'amour*, éd. Maurice Gloton, Paris, A. Michel, 1986, 314 p.
608. LA FAYETTE, Marie-Madeleine Pioche de La Vergne, *La Princesse de Cleves*, Paris, Claude Barbin, 1678, t.1-4, in-12.
609. LÉON L'HÉBREU, *Dialoghi di amore*, Venise, Alde, 1549, 228 ff.
610. –, *De l'amour*, éd. Ponthus de Tyard, Paris, Lyon , J. de Tournes, 1551, in-8.
611. LUCRÈCE, *De la nature*, éd. José Kany-Turpin, Paris, Flammarion, 1997, 552 p.
612. MERCURIALE, Girolamo, *De morbis mulieribus libri IV*, dans *Gynaceiorum sive de mulieribus affectibus commentarii*, éd. Israel Spachius, Bâle, Conrad Waldkirch, 1596, t.2, in-fol.
613. NÉMÉSIUS D'ALEXANDRIE, *De natura hominis*, éd. J.-B. Thibault, Paris, Hachette, 1844, V-276 p.
614. NICANDRE, *Les Thériaques. Fragments iologiques antérieurs à Nicandre*, dans *Œuvres*, éd. J.-M. Jacques. , Paris, Les Belles Lettres, 2002, CCVIII - 322 p.
615. OVIDE, *Métamorphoses*, 2e éd., éd. Georges Lafaye, Paris, Les Belles Lettres, 1957, t.1, XXXIV - 278 p.
616. –, *Les Remèdes à l'amour*, 2e éd., éd. Henri Bornecque, Paris, Les Belles Lettres, 1961, IX-56 p.
617. –, *Les Héroïdes*, éd. H. Bornecque, M. Prévost., revue, corrigée et augmentée par Danielle Porte, 5e éd., Paris, Les Belles Lettres, 2005, XXI - 326 p.
618. PLAZENET, Laurence, *Disproportion de l'homme*, Paris, Gallimard, 2010, 139 p.
619. PRATENSIS, Jason Van de Velde, *De cerebri morbis*, Bâle, H. Petri, 1549, 541 p., in-8.
620. PSEUDO-HIPPOCRATE, *Lettres, décret et harangues*, dans *Œuvres complètes*, Paris, J.-B. Baillière, 1861, t.9, 473 p.
621. PSEUDO-LONGIN, *Du Sublime*, éd. H. Lebègue, 5e éd., Paris, Les Belles Lettres, 2003, XXVII - 140 p.
622. RHAZÈS (Al-Râzî, Muḥammad ibn Zakarîyâ Abû Bakr), *Continens Rasis*, traduction de Faraj ben Salem, Venise, Johannes Hamman, 1529, 525 p.
623. RUFUS D'ÉPHÈSE d'après ORIBASE, « Du Coït », dans *Du Coucher*, dans *Œuvres d'Oribase*, éd. Bussemaker et Daremberg, Paris, Imprimerie Nationale, 1851, t.1, 753 p.
624. –, *Traité IX : De Cogitatione melancolica*, dans *Fragments de Ruphus d'Éphèse extraits de Rhazès*, dans *Œuvres de Rufus*, éd. Daremberg et Ruelle, Paris, Imprimerie nationale, 1879, LVI-678 p.
625. SAINT-RÉAL, César de, *Dom Carlos : nouvelle historique*, Amsterdam, Gaspard Commelin, 1672, 224 p., in-12.
626. –, *Dom Carlos : nouvelle historique*, dans Marc Escola, *Nouvelles galantes du XVIIe siècle : Mme de Lafayette, Saint-Réal, Du Plaisir, Catherine Bernard*, Paris, Flammarion, 2004, p. 117-132.
627. –, *Dom Carlos : nouvelle historique*, éd. Laurence Plazenet, Paris, Librairie générale française, 2004, 183 p.

628. SAPPHO, *Alcée-Sapho*, éd. Théodore Reinach et Aimé Puech, 6e éd., Paris, Les Belles Lettres, 1994, VI-337 p.
629. THÉOCRITE, *Idylles*, éd. Ph.E. Legrand, F. Frazier, Paris, Les Belles Lettres, 2009, 304 p.
630. VALLOT, Antoine, AQUIN, Antoine d', FAGON, Guy-Crescent, *Le Journal de Santé de Louis XIV*, éd. Perez, 2e éd., Grenoble, J. Millon, 2004, 445 p.
631. VÉSALE, André, *De Humani corporis fabrica libri septem*, Bâle, J. Oporin, 1555, 824 p.
632. VIRGILE, *L'Énéide*, éd. André Bellessort, Paris, Les Belles Lettres, 1962, XXVI-390 p.
633. –, *L'Énéide*, éd. Paul Veyne et Jacques Verret, Paris, Les Belles Lettres, 2013, 784 p.

b) Études et travaux critiques

634. BEECHER, Donald. A, « L'amour et le corps : les maladies érotiques et la pathologie à la Renaissance », dans Jean Céard, Marie-Madeleine Fontaine, Jean-Claude Margolin (dir.), *Le Corps à la Renaissance.* Actes du XXXe Colloque de Tours, 2-11 juillet 1987. Paris, Aux amateurs de livres, 1990, p. 423-434.
635. BEECHER, Donald. A, CIAVOLELLA, Massimo, *Eros and Anteros : The Medical Traditions of Love in the Renaissance*, Ottawa, Dovehouse Editions, 1992, 231 p.
636. CÉARD, Jean, (dir.), *La folie et le corps*, Paris, Presses de l'École normale supérieure, 1985, 262 p.
637. CIAVOLELLA, Massimo, *La « Malattia d'Amore » dall'Antichità al Medioevo*, Rome, Bulzoni, 1976, 146 p.
638. CRIGNON, Claire, « La découverte de la circulation sanguine : révolution ou refonte ? », dans *Gesnerus*, 68/1, Zurich-Fribourg, Société suisse d'Histoire de la Médecine et des Sciences naturelles, 2011, p.1-25.
639. DANDREY, Patrick, « Le sang de Don Gormas et les yeux d'Hippolyte. Dramaturgie et imaginaire médical au XVIIe siècle », dans *Revue XVIIe*,182, 46/1, Paris, Presses universitaires de France,1994, p.53-64.
640. –, *La Médecine et la maladie dans le théâtre de Molière*, Paris, Klincksieck, 1998, t.1-2, LXXII-716 p., IX-844 p.
641. –, *Les Tréteaux de Saturne : scènes de la mélancolie à l'Époque baroque*, Paris, Klincksieck, 2003, 308 p.
642. – (dir.), *Anthologie de l'humeur noire : écrits sur la mélancolie d'Hippocrate à l'«Encyclopédie »*, Paris, Le Promeneur, 2005.
643. DAVID-PEYRE, Yvonne, *Le Personnage du médecin et la relation médecin-malade dans la littérature ibérique, XVIe et XVIIe siècles*, Lille : Service de reproduction des thèses de l'université, 1971, XVIII-515 p.
644. –, « Deux exemples du mal d'amour dit « héroïque» chez Cervantès », dans *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 4/41, Paris, Les Belles Lettres, 1982, p. 384-404.
645. DOLS W., Michael, « Insanity and its treatment in islamic society », dans *Medical History*, 31, Cambridge, Cambridge University Press, 1987, p.1-14.
646. DUMINIL, Marie-Paule, « La mélancolie amoureuse dans l'Antiquité », dans Jean Céard (dir.), *La folie et le corps*, Paris, Presses de l'École normale supérieure, 1985, p. 91-109.
647. FOUCAULT, A., «Sur l'ellébore des Anciens», dans *Revue d'histoire de la*

pharmacie, 48/65, Paris, Société des pharmacies, 1960, p. 328-330

648. FRAZER, P.M., «The Career of Erasistratus of Ceos», dans *Istituto Lombardo* (*Rend.Lett.*),103, Milan, Academia di Scienze e 1969, p.518-537.

649. FRAZIER, François, « L'Érotikos et les fragments sur l'amour de Stobéee » dans *Humanitas*, Coïmbre, Instituto de Estudos Clássicos, 2003, t.7, p.63-87.

650. HAMMAD, Maha, « Le traitement de l'âme », dans *La médecine au temps des califes : à l'ombre d'Avicenne*, Paris, Institut du monde arabe ; Gand, Snoeck-Ducaju et Zoon, 1996, p.115-119.

651. JOUANNA, Jacques, « Hippocrate de Cos et le Sacré », dans *Journal des savants*, Paris, Académie des Belles Lettres, 1989, p. 3-22.

652. KLIBANSKY, Raymond, PANOFSKY, Erwin, SAXL, Fritz, *Saturne et la Mélancolie. Études historiques et philosophiques : nature, religion, médecine et art*, traduction de Fabienne Durand-Bogaert et Louis Évrard Paris, Gallimard, 1989, 738 p.

653. LEWIS, Walter H., ELVIN-LEWIS, Memory, P.F., *Medical Botany*, New-York, John Wiley et Sons, 1977, 832 p.

654. LOWES, John Livingston, « The Loveres Maladye of Hereos » dans Modern Philology, 11/4, avril 1914, Chicago, University of Chicago Press, 1914, p.491-546.

655. LUCCIONI, Carine, *Les Rencontres d'Apollon et Saturne*, Paris, Classiques Garnier, 2012, 988 p.

656. MÜLLER, Robert, *Les stoïciens : la liberté et l'ordre du monde*, Paris, J.Vrin, 2006, 290 p.

657. MURAD, A., « Le mal d'amour dans la médecine arabomusulmane », dans *Annales Médico-psychologiques, revue psychiatrique*, 159, Amsterdam, Elsevier, 2001, p. 511-512.

658. OROBOTIG, Christine, *Garcilaso et la mélancolie*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1997, 192 p.

659. PIGEAUD, Jackie, *Folie et cures de la folie chez les médecins de l'antiquité gréco-romaine : la manie*, Paris, Les Belles Lettres, 1987, 266 p.

660. –, Jackie, *La Maladie de l'âme : étude sur la relation de l'âme et du corps dans la tradition médico-philosophique antique*,3e éd., Paris, Les Belles Lettres, 2006, 588 p.

661. PUEL, T., *De la Catalepsie*, Paris, chez J-B Baillère, 1856, 118 p., in-4.

662. SCHIAVO, Piero, « Les couples Démocrite-Héraclite et Démocrite-Hippocrate à l'âge moderne entre histoire et légende », dans *S.J.C.*, 1, Paris, La découverte, 2011, p.1-11.

663. STANESCO, Michel, « Du démon de midi à l' Éros mélancolique : Topologie du féerique dans le lai narratif breton », dans *Poétique*, 106, Paris, Seuil, 1996, p.129-247.

664. STAROBINSKY, Jean, *Histoire du traitement de la mélancolie des origines à 1900*, Bâle ; Paris, Laboratoires Geigy, 1960, 101 p.

665. TOOHEY, Peter « Love, Lovesickness, Melancholia » dans *Illinois Classical Studies*, 17/2, Champaign, University Illinois Press, 1992, p. 265-286.

666. –, *Melancholy, love, and time: boundaries of the self in ancient literature*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 2004, 386 p.

667. VIGIER, Françoise, « La folie amoureuse dans le roman pastoral espagnol (2e moitié du XVIe siècle) », dans Augustin Redondo et André Rochon (dir.), *Visages de la folie : 1500-1650 : domaine hispano-italien*.Centre de recherche sur l'Espagne des XVIe et XVIIe siècles, Centre de recherche sur la Renaissance

italienne, Colloque [...] 8 et 9 mai 1980, Paris, Publications de la Sorbonne, 1981, p.117-129.

VI. Amour et sexualité

a) Sources anciennes

668. BRANTÔME, Pierre de Bourdeille, *Vies des Dames Galantes*, éd. C. Pignaud et M. Lazard, Paris, Arléa, 2007, 539 p.
669. BUSSY-RABUTIN, Roger de, *Histoire Amoureuse des Gaules*, Liege ; Bruxelles, François Foppens, 1665, 244 p., in-12.
670. HOMÈRE, *Hymne à Aphrodite*, dans *Hymnes*, éd. J. Humbert, Paris, Les Belles Lettres, 1936, 354 p.
671. LA FONTAINE, Jean, *Adonis, poeme par J. de La Fontaine, tel qu'il fut présenté à Fouquet en 1658*, publié pour la première fois, d'après le manuscrit original par C. A. Walckenaer, Paris, Simier, janvier 1825, 32 p., in-8.
672. MOSCHOS, *Poésies*, dans *Bucoliques grecs* : *Pseudo-Théocrite, Moschos, Bion, divers*, éd. Ph.-E. Legrand, Paris, Les Belles Lettres, 1927, XIII - 403 p.
673. OVIDE, *L'Art d'aimer*, éd. Henry Bornecque, édition revue et corrigée par Philippe Heuzé, 8e éd., Paris, Les Belles Lettres, 2011, XIV-94 p.
674. PÉTRARQUE, François, *Canzoniere*, éd.Pierre Blanc, Paris, Bordas,1988, 589 p.
675. –, *Chansonnier*, éd.Giuseppe Savoca, introduction, traduction et commentaire de Gérard Genot, avec la collaboration de François Livi, Paris, Les Belles Lettres, 2009, t.1-2, CXIX-909 p.
676. PLATON, *Cratyle*, dans *Œuvres complètes*, éd. Louis Méridier, Paris, Les Belles Lettres, 1931, t.5, 2e partie, 232 p.
677. –, *Le Banquet-Phèdre*, éd. E. Chambry, Paris, Garnier-Flammarion, 1964, 190 p.
678. PLOTIN,« De l'Amour» dans *Ennéades*, éd. E. Bréhier, Paris, Les Belles Lettres, 1925, t.3, 304. p.
679. PROPERCE, *Élégies*, éd. S. Viarre, Paris, Les Belles Lettres, 2005, LXVII - 417 p.
680. RONSARD, Pierre, *Les Amours* […], Paris, Vve M. de La Porte, 1552, 240 p., in-8.
681. –, *Le premier livre du Recueil des nouvelles poésies de P. de Ronsard, gentilhomme vandomois* […], Paris, Gabriel Buon, 1564, 120 ff., in-4.
682. VOITURE, Vincent, *L'Épître (LXXI) de Voiture à M. de Coligny*, dans *Œuvres*, éd. M.A. Ubicini, Paris, Charpentier libraire-éditeur, 1855, t.2, 440 p.

b) Études et travaux critiques

683. BARTHES, Roland, *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Éditions du Seuil, 1977, 280 p.
684. BRAY, Bernard, *L'art de la lettre amoureuse, des manuels aux romans (1550-1700)*, La Haye, Paris, Mouton, 1967, 33 p.

685. CALAME, Claude : «Éros initiatique et la cosmogonie orphique», dans Philippe Borgeaud (dir.), *Orphisme et Orphée en l'honneur de Jean Rudhart*, Genève, Droz, 1991, p. 227-247.
686. –, *L'Éros dans la Grèce antique*, Paris, Belin, 1996, 251 p.
687. DE LA CROIX, Arnaud, *L'érotisme au Moyen Âge : le corps, le désir, l'amour*, Paris, Tallandier, 2003, 167 p.
688. DENIS, Delphine, *La muse galante : poétique de la conversation dans l'oeuvre de Madeleine de Scudéry*, Paris, H. Champion, 1997, 393 p.
689. FOUCAULT, Michel, *Histoire de la sexualité*, t.1-3, Paris, Gallimard, 1976-1984, 211 p., 285 p., 284 p.
690. GRIMAL, Pierre, *Rome et l'Amour : des femmes, des jardins, de la sagesse*, Paris, R. Laffont, 2007, XV-1029 p.
691. JEANNERET, *Éros rebelle : littérature et dissidence à l'*Âge *classique*, Paris, Éditions du Seuil, 2003, 325 p.
692. JOLIVET, Vincent, Université Paris IV, « Le modèle érotique de l'animal », dans http://ecole-thema.ens-lyon.fr/IMG/pdf/Article_Jolivet-2.pdf., 2010.
693. MARROU, Henri-Irénée, *Les Troubadours*, 2e éd., Paris, Seuil, 1971, 192 p.
694. PEDULLÀ, Anna Maria, DI RIENZO, Michelina, *Eros e Thanatos nel romanzo barocco italiano*, Naples, Ed. scientifiche italiane, 1999.
695. ROUGEMONT, Denis de, *L'Amour et l'Occident*, Paris, Plon, 1972, 316 p.
696. SISSA, Giulia, *Sexe et sensualité : la culture érotique des Anciens*, Paris, Odile Jacob, 2011, 329 p.
697. THOREL, Sylvie, « Aphrodite wagnérienne ou la leçon de classicisme », dans *Revue de littérature comparée* 1/309, Paris, Klincksieck, 2004 p. 37-54.
698. VERNANT, Jean-Pierre, *L'individu, la mort, l'amour : soi-même et l'autre en Grèce ancienne*, Paris, Gallimard, 1989, 232 p.
699. VIALA, Alain, *La France galante : essai historique sur une catégorie culturelle, de ses origines jusqu'à la Révolution*, Paris, Presses universitaires de France, 2008, 540 p.

VII. Mariage et inceste

a) Sources anciennes

700. ARISTOTE, *De la génération des animaux*, éd. Pierre Louis, Paris, Les Belles Lettres, 1961, XXVI-231 p.
701. PLATON, *La République*, éd. A. Bastien, Paris, Garnier Frères, 1875, III-443 p., in-18.
702. –, *Les lois*, éd. E. Chambry, dans *Œuvres complètes de Platon*, Paris, Garnier Frères, 1946, t.6-7.
703. RACINE, Jean, *Phèdre*, dans *Oeuvres de Racine*, Paris, C. Barbin, 1687, in-12.
704. SÉNÈQUE, *Phèdre*, dans *Tragédies*, éd. Léon Herrmann, Paris, Les Belles Lettres, 1924, t.1, XIX - 441 p.

b) Études et travaux critiques

705. AUFRÈRE, Sydney H., « Quelques notes sur l'inceste en Égypte pharaonique, lagide et romaine», dans *Barbares et civilisés dans l'Antiquité, Cahier Kubaba*, 7, Paris, L'Harmattant, 2005, p.269-279.

706. BIET, Christian, *Œdipe en monarchie : tragédie et théorie juridique jusqu'à l'Âge classique*, Paris, Klincksieck, 1994, 491 p.

707. –, *Droit et littérature sous l'Ancien régime : le jeu de la valeur et de la loi*, Paris, H. Champion, 2002, 415 p.

708. BONARD, Jean-Baptiste, « Phèdre sans inceste. À propos de la théorie de l'inceste du deuxième type et de ses applications en histoire grecque », dans *Revue historique*, 621/1, Paris, Presses universitaires de France, 2002, p.77-107.

709. BRESC H., CUVILLIER J.-P., FOSSIER R., GUICHARD P., TOUBERT P., *La Famille occidentale au Moyen Âge*, Bruxelles, Éditions Complexe, 2005, 293 p.

710. BRESSON, Alain, MASSON, Marie-Paule, PERENDITIS, Savros, WILGAUX, Jérôme (dir.), *Parenté et société dans le monde grec : de l'Antiquité à l'âge moderne*. Colloque international, Volos (Grèce), 19-20-21 juin 2003, Bordeaux, Éditions Ausonius ; Paris, de Broccard, 2006, 412 p.

711. CARCOPINO, Jérôme, *Rome à l'apogée de l'Empire*, Paris, Hachette, 1939, p. 97-124.

712. CHURRUCA, Juan de, « Le sacrement de mariage dans l'Église paléochrétienne», dans Michel Rouche (dir.), *Mariage et sexualité au Moyen Âge : accord ou crise ?* Colloque international de Conques, 15-18 octobre 1998, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2000, p. 109-121.

713. CRENSCENZO, Richard, ROIG-MIRANDA, Marie, ZAERCHER, Véronique (dir.), *Le mariage dans l'Europe des XVIe et XVIIe siècles : réalités et représentations*. Le cinquième colloque international du Groupe XVIe-XVIIe siècles en Europe, Université de Nancy 2, 22-24 novembre 2001, Nancy, Groupe XVIe-XVIIe siècles en Europe, Université de Nancy 2, 2003, t.1-2, IV-375 p., 280 p.

714. DERVILLE, Alain, *La société française au Moyen Âge*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2000, 273 p.

715. FLACELIÈRE, Robert, *La vie quotidienne en Grèce au siècle de Périclès*, Paris, Hachette, 1959, p.75-106.

716. FREUD, Sigmund, *Totem et Tabou*, Paris, Payot, 1988, 185 p.

717. GAUDEMET, Jean, *Le Mariage en Occident : les mœurs et le droit*, Paris, Éditions du Cerf, 1987, 520 p.

718. GHIRON-BISTAGNE, Paulette, « Phèdre ou l'amour interdit. Essai sur la signification du « motif de Phèdre », et son évolution dans l'antiquité classique», dans *Klio*, 64, Leipzig, Dieterich'sche Verlagsbuchhandlung, 1982, p,29-49.

719. HAESEVOETS, Yves-Hiram L., *L'enfant victime d'inceste : de la séduction traumatique à la violence sexuelle. Réflexion théorico-clinique sur la psychopathologie de l'inceste*, 2e éd., Bruxelles; Paris, De Boeck, 2003, 289 p.

720. HÉRITIER, Françoise, *Les deux sœurs et leur mère*, Paris, Éditions Odile Jacob, Paris, 1994, 376 p.

721. HERRENSCHMIDT, Clarisse « Le *xwêtôdâs* ou mariage « incestueux » en Iran ancien », dans Pierre Bonte (dir.), *Épouser au plus proche : inceste, prohibitions et stratégies matrimoniales autour de la Méditerranée*, Paris, Édition de l'École des hautes études en sciences sociales, 1994, p.114-125.
722. HOPKINS, Keith, « Le mariage frère-sœur en Égypte romaine», dans Pierre Bonte (dir.), *Épouser au plus proche : inceste, prohibitions et stratégies matrimoniales autour de la Méditerranée*, Paris, Édition de l'École des hautes études en sciences sociales, 1994, p. 80-91.
723. HUMPHREYS, Sally C., «Le mariage entre parents dans l'Athène classique», dans Pierre Bonte (dir.), *Épouser au plus proche : inceste, prohibitions et stratégies matrimoniales autour de la Méditerranée*, Paris, Édition de l'École des hautes études en sciences sociales, 1994, p. 31-55.
724. LÉVI-STRAUSS, Claude, *Les structures élémentaires de la parenté*, 2e éd., Paris; La Haye, Mouton, 1967, XXX-591 p.
725. MOREAU, Philippe, « Le mariage dans les degrés rapprochés. Le dossier romain (Ier siècle av. J.-C. - IIIe siècle ap. J.-C.) », dans Pierre Bonte (dir.), *Épouser au plus proche : inceste, prohibitions et stratégies matrimoniales autour de la Méditerranée*, Paris, Édition de l'École des hautes études en sciences sociales, 1994, p.59-77.
726. –, *Incestus et prohibitae nuptiae : conception romaine de l'inceste et histoire des prohibitions matrimoniales pour cause de parenté dans la Rome antique*, Paris, Les Belles Lettres, 2002, 451 p.
727. PARAT, Hélène, *L'inceste*, Paris, Presses universitaires de France, 2004, 127 p.
728. ROUSSEL, Claude, *Conter de geste au XIVe siècle : inspiration folklorique et écriture épique dans «La belle Hélène de Constantinople»*, Genève, Droz, 1998, p. 142 et suiv.
729. TOXÉ, Philippe, « La *copula* carnalis chez les canonistes médiévaux », dans Michel Rouche (dir.), *Mariage et sexualité au Moyen Âge : accord ou crise ?*. Colloque international de Conques, 15-18 octobre 1998, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2000, p. 124-133.
730. VATIN, Claude, *Recherches sur le mariage et la condition de la femme mariée à l'époque hellénistique*, Paris, E. de Boccard, 1970, 315 p.
731. VERNIER, Bernard, *La prohibition de l'inceste : critique de Françoise Héritier*, Paris, L'Harmattant, 2009, 267 p.

VIII. Images et imaginaire

Études et travaux critiques

732. BACHELARD, Gaston, *La psychanalyse du feu*, Paris, Gallimard, 1965,189 p.
733. –, *La Poétique de l'espace*, 5e éd., Paris, Presses universitaires de France, 1967, 214 p.
734. –, *La Poétique de la rêverie*, 4e éd., Paris, Presses universitaires de France, 1968, 183 p.

735. BARTHES, Roland, *Mythologies,* Paris, Éditions du Seuil, 1957, 271 p.

736. BOKDAM, Sylviane, *Métamorphoses de Morphée : Théorie du rêve et songes poétiques à la Renaissance, en France,* Paris, H. Champion, 2012, 1185 p.

737. CAVAILLÉ, Jean-Pierre, L'Éloge de la laideur dans la littérature antipétrarquiste », dans *L'Atelier du Centre de recherches historiques*, 11, 2013, mis en ligne le 08 juillet 2013.

738. DANDREY, Patrick, «La Physiognomonie comparée à l'Âge classique» dans *Revue de synthèse*, IIIème série, 104, (janvier-mars1983), Berlin, Springer Verlag, 1983, p. 5-27.

739. –, « La médecine du songe au XVIIe siècle », dans *Rêver en France au XVIIe siècle. Revue des Sciences humaines,* 3, 1988, p. 67-101.

740. –, *De l'imaginaire du jardin classique*, Numéro spécial de la revue *XVIIe siècle*, 209/52-54, Paris, Garnier, Octobre-Décembre 2000, 192 p.

741. DESJARDIN, Lucie, *Le corps parlant : savoirs et représentation des passions au XVIIe siècle*, Québec, Presses de l'Université Laval ; Paris, l'Harmattan, 2001, 320 p.

742. ECO, Umberto (dir.), *Histoire de la laideur*, trad. de l'italien par M. Bouzaher et trad. du latin et du grec par F. Rosso, Paris, Flammarion, 2007, 453 p.

743. FAYET, Sylvie, « Le regard scientifique sur les couleurs à travers quelques encyclopédistes latins du XIIe siècle », dans *Bibliothèque de l'École des chartes*, 150/1, Paris, Société de l'École des chartes, 1992, p.51-70.

744. GENETTE, Gérard, *Figures I,* Paris, Éditions du Seuil, 1966, p. 9-28.

745. GOSSELIN, Pascal-François-Joseph, *Recherches sur la géographie systématique et positive des anciens pour servir de base à l'histoire de la géographie ancienne, Paris, Impr. de la République*, 1813, t.1-4, in-4.

746. HIPP, Marie-Thérèse, *Mythes et réalités, enquête sur le roman et les mémoires (1660-1700)*, Paris, Klincksieck, 1976, p. 124-125.

747. KUCHARSKI, Paul, « Sur la théorie des couleurs et des saveurs dans le « *De Sensu* aristotélicien », dans *Revue des Études grecques*, 67/316-318, Juilllet-Décembre 1954, Paris, Les Belles Lettres, 1954, p.355-390.

748. LÉVI-STRAUSS, Claude, *Mythologiques…*, t.1-4, Paris, Plon, 1964-1971, 402 p., 453 p., 479 p.689 p.

749. MANDROU, *Robert, Introduction à la France moderne : essai de psychologie historique : 1500-1640*, 3e éd., Paris, Albin Michel, 1998, XVI-650 p.

750. MARGANNE, Marie-Hélène, « Le système chromatique dans le corpus aristotélicien », dans *Les Études classiques*, 46, Namur, Université de Namur, 1978, p.185-203.

751. PASTOUREAU, Michel, « Formes et couleurs du désordre: le jaune avec le vert », dans Jean-Claude Schmitt (dir.), *Médiévales : Ordre et désordre*, Paris, C.N.R.S., 1983, p. 62-73.

752. PASTOUREAU, Michel, SIMMONET, Dominique, *Le petit livre des couleurs*, Paris, Éditions du Panama, 2005, 121 p.

753. PERRIN, Michel, « Regards croisés sur la couleur, de l'Antiquité au Moyen Âge autour de quelques notes de lectures », dans *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 2 juin 2001, Paris, Presses universitaires de France, 2001, p.153-170.

754. PEYRON, André, « Labyrinthe enchanté », dans Jean-Pierre Saïdah (dir.), *Enchantements, mélanges offerts à Yves Vadé : Modernités*, 16, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 2002, p.11-25.

755. PIGEAUD, Jackie, « Le rêve érotique dans l'Antiquité gréco-romaine : l'oneirogmos», L.S.M., Nantes, Université de Nantes, 1981, p.10-23.
756. PIOFFET, Marie-Christine, *Espaces lointains, espaces rêvés*, P.U.P.S, 2007, 285 p.
757. PROPP, Vladimir, *Morphologie du conte*, Paris, Éditions du Seuil, 1970, 256 p.
758. RENARD, Jean-Bruno, *Rumeurs et légendes urbaines*, 3e éd. Paris, Presses universitaires de France, 1999, 127 p.
759 RIZZA, Cécilia, « L'image du miroir chez quelques poètes italiens et français de l'âge baroque », dans *Baroque*, 3, 1969, mis en ligne le 20 avril 2012.
760. ROUSSET, Jean, « Les eaux miroitantes », dans *Baroque* , 3, 1969, mis en ligne le 20 avril 2012.
761. ROUVERET, Agnès, DUBEL, Sandrine, NAAS, Valérie (dir.), *Couleurs et matières dans l'Antiquité : textes, techniques et pratiques*, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2006, 299 p.
762. SASSI, Maria Michela, « Entre corps et lumière : réflexions antiques sur la nature de la couleur », dans Marcello Carastro (dir), *L'Antiquité en couleurs: catégories, pratiques, représentations*, Grenoble, J. Millon, 2009, p.277-293.
763. TOUBLET, Cécile, « Le corps comme signe », dans *Acta fabula*, 15/ 5, « Corpora corporis », Mai 2014.
764. VAN GENNEP, Arnold, *La Formation des légendes*, 3e éd., Paris, E. Flammarion, 1920, 326 p.
765. VERNANT, Jean-Pierre, *Mythe et pensée chez les Grecs : études de psychologie historique*, Paris, La Découverte, 1996, 428 p.
766. VEYNE, Paul, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes : essai sur l'imagination constituante*, Paris, Éditions du Seuil, 1983, 162 p.
767. VILLARD, Laurence (dir.), *Couleurs et vision dans l'antiquité classique*, Rouen, Publications de l'Université de Rouen, 2002, 196 p.
768. WUNENBURGER, Jean-Jacques, *L'imaginaire*, Paris, Presses universitaires de France, 2003, 126 p.

IX. Rhétorique et théorie du discours

a) Sources anciennes

769. ARISTOTE, *Poétique*, éd. Michel Magnien, Paris, Librairie générale française, 1990, 256 p.
770. CICÉRON, *Topica*, éd. Auguste Delalain, Paris, A. Delalain, 1821, 34 p.
771. –, *L'invention*, éd. J.-P. Charpentier et Greslou, Paris, C.-L.-F. Panckoucke, 1833, 406 p.
772. –, *Orator*, dans *Œuvres complètes*, éd. Alphonse Agnan, Laurent Delcasso, Bompart, Eugène Greslou… etc., Paris, C.-L.-F. Panckoucke, 1840, t.32, in-8.
773. *De ratione dicendi ad C. Herennium*,éd. Marx Friedrich, Stuttgart, Teubner, 1993, Fac-sim. de l'éd. de Stuttgart, Teubner, 1923, XXIV-195 p.
774. HORACE, *Art poétique*, dans *Les auteurs latins* […], Paris, Hachette, 1877, 72 p.
775. LE TASSE, *Discours de l'art poétique, discours du poème héroïque*, éd. Françoise Graziani, Paris, Aubier, 1997, 475 p.

776. PLUTARQUE, *Si les Athéniens se sont plus illustrés à la guerre que dans les lettres*, dans *Œuvres complètes de Plutarque*, éd. Victor Bétolaud, Paris, Hachette, 1870, t.2, 343 p. , in-16.
777. PSEUDO-ARISTOTE [Anaximène de Lampasque] , *Anaximenis Ars rhetorica quae vulgo fertur Aristotelis ad Alexandrum*, éd. Léonard Spengel, Leipzig, Druck von O. Wigaud, 1847, XII-275 p.
778. PSEUDO-HERMOGÈNE, *Progymnasmata*, dans *Corpus Rhetoricum*, éd. M. Patillon, Paris, Les Belles Lettres, 2008, t.1, LXXVI-263 p.
779. QUINTILIEN, *Institution oratoire*, éd. de C.V. Ouizille, Paris, C.L.F., Panckoucke, 1829-1935, t.1-6.
780. THÉON, Aelius, *Progymnasmata*, éd. Michel Patillon et Giancarlo Bolognesi, Paris, Les Belles Lettres, 1997, CLVI - 510 p.

.

b) Études et travaux critiques

781. ADAM, Jean-Michel, PETITJEAN, André, *Le Texte descriptif : poétique historique et linguistique textuelle : avec des travaux d'application et leurs corrigés*, Paris, Nathan, 1989, 239 p.
782. BARTHES, Roland, *Le bruissement de la langue*, Paris, Éditions du Seuil, 1984, 412 p.
783. CALAME, Claude, *Le récit en Grèce ancienne*, Paris, Belin, 2000, 295 p.
784. COSTE, Joël, JACQUART Danielle, PIGEAUD, Jackie (dir.), *La rhétorique médicale à travers les siècles*. Actes du colloque international de Paris, 9 et 10 octobre 2008, Genève, Droz, 2012, 294 p.
785. DANDREY, Patrick, « *Historia in fabula*. Les noces d'Apollon et Clio au XVIIe siècle », dans Thierry Belleguic, Éric Van der Schueren et Sabrina Vervacke (dir.), *Les songes de Clio : fiction et histoire sous l'Ancien régime*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2006, p.3-27.
786. DANGEL, Jacqueline, « *Historia proxima poetis* ou l'historiographie héroïque à Rome » dans Olivier Devillers et Jean Meyers (dir.), *Pouvoirs des hommes, pouvoir des mots, des Gracques à Trajan*. Hommages au professeur Paul Marius Martin, Louvain ; Paris ; Walpole Mass., Peeters, 2009, p. 4-24.
787. FORESTIER, Georges, « Littérature de fiction et histoire au XVIIe siècle : une suite de raisonnements circulaires », dans Gérard Ferreyrolles, *La représentation de l'histoire au XVIIe siècle*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 1999, p. 123-137.
788. FUMAROLI, Marc, *L'Âge de l'éloquence : rhétorique et res literaria de la Renaissance au seuil de l'époque classique*, 3e éd., Genève, Droz, 2002, XXV-882 p.
789. GALAND-HALLYN, Perrine, *Le reflet des fleurs : description et métalangage poétique d'Homère à la Renaissance*, Genève, Droz, 1994, 662 p.
790. –, *Les yeux de l'éloquence : poétiques humanistes de l'évidence*, Orléans, Paradigme, 1995, 334 p.
791. GENETTE, Gérard, *Figures II*, Paris, Seuil, 1969, 293 p.
792. GERVAIS-ZANNINGER, Marie-Annick, *La description*, Paris, Hachette, 2001, 127 p.
793. HAMON, Philippe, *Du Descriptif*, 3e éd., Paris, Hachette, 1993, 247 p.

794. LE BOZEC, Yves, « Ekphrasis de mon cœur, ou l'argumentation par la description pathétique », dans *Littérature*, 111, Paris, Armand Collin, 1998, p. 111-124.
795. –, « *L'hypotypose* : un essai de définition formelle », dans *L'information grammaticale*, 92, Louvain, Éditions, Peeters, 2002, p.3-7.
796. MATHIEU-CASTELLANI, Gisèle, *La rhétorique des passions*, Paris, Presses universitaires de France, 2000, 202 p.
797. MEERHOFF, Kees, « La description : réflexion sur un manuel rhétorique », dans Yvette Went-Daoust (dir.), *Description, écriture, peinture*, Groningen, Institut de langues romanes, 1987, p. 21-35.
798. MEYER, Michel (dir.), *Histoire de la rhétorique des Grecs à nos jours*, Paris, Librairie générale française, 1999, 384 p.
799. –, *La Rhétorique*, Paris, Presses universitaires de France, 2004, 126 p.
800. MOMIGLIANO, Arnaldo, « L'histoire entre la médecine et la rhétorique » dans Gilbert Gadoffre (dir.), *Certitudes et incertitudes de l'histoire*. Trois colloques sur l'histoire de l'Institut collégial européen, Paris, Presses universitaires de France, 1987, p.31-41.
801. PERNOT, Laurent, *La rhétorique de l'éloge dans le monde gréco-romain*,Paris, Institut d'études augustiniennes, 1993, t.1-2, 490p., 879 p.
802. – *La rhétorique dans l'Antiquité*, Paris, Librairie générale française, 2000, 351 p.
803. SÉRIS, Émilie, *Les Étoiles de Némésis : la rhétorique de la mémoire dans la poésie d'Ange Politien (1454-1494)*, Genève, Droz, 2002, 494 p.
804. WEBB, Ruth, *Ekphrasis, imagination and persuasion in ancient rhetorical theory and practice*, Farnham, Ashgate, 2009, XIII-238 p.
805. ZANGARA, Adriana, *Voir l'histoire. Théories anciennes du récit historique : IIe siècle avant J.-C.-IIe siècle après J.-C.*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, J. Vrin, 2007, 318 p.

X. Histoire et esthétique littéraire : la nouvelle et le roman

a) Sources anciennes

806. ESMEIN-SARRAZIN, Camille, *Poétique du roman : Scudéry, Huet, Du Plaisir et autres textes théoriques et critiques du XVIIe siècle sur le genre romanesque*, Paris, H.Champion, 2004, 943 p.

b) Études et travaux critiques

807. ALBANESE, Gabriella, BATTAGLIA, Lucia, BESSI, Rossella, *Favole parabole istorie : le forme della scrittura novellistica dal Medioevo al Rinascimento.* Atti del Convegno di Pisa, 26-28 ottobre 1998. Rome, Salerno, 2000, 600 p.
808. ANSELMI, Gian Mario, (dir.) *Dal primato allo scacco : i modelli narrativi italiani tra Trecento e Seicento*, Rome, Carocci, 1998, 283 p.

809. ARNOULT, Jean-Claude (dir.), *Juges et criminels dans la narration brève du XVIe siècle*, Rouen, Université de Rouen, 2010.

810. BERTAUD, Madeleine, *« L'Astrée » et « Polexandre »: du roman pastoral au roman héroïque*, Genève, Droz, 1986, 246 p.

811. BURRY, Emmanuel, MORA, Francine, *Du roman courtois au roman baroque*. Actes du colloque des 2-5 juillet 2002, Paris, Les Belles Lettres, 2004.

812. COLESANTI, Massimo, *Il Romanzo barocco tra Italia e Francia : studi, saggi, bibliografie, rassegne*, Rome, Bulzoni, 1980, 275 p.

813. CONRIERI, D., «Il romanzo ligure dell'età barocca», dans *Annali della R.scuola normale di Pisa. Lettere, storia e filosofia*, Bologne Zachinelli, 1974, p. 925 et suiv.

814. CONSTANS, Ellen, *Parlez-moi d'amour : le roman sentimental, des romans grecs aux collections de l'an 2000*, Limoges, PULIM, 1999, 349 p.

815. COULET, Henri, *Le roman jusqu'à la Révolution*, 8e éd., Paris, Armand Colin, 1991, 559 p.

816. DAUPHINÉ, James, PÉRIGOT, Béatrice, *Conteurs et romanciers de la Renaissance : mélanges offerts à Gabriel-André Pérouse*, Paris, H. Champion, 1997, 477 p.

817. BILLAULT, Alain « La source grecque du romanesque », dans Gilles Declercq et Michel Murat (dir.), *Le Romanesque*, Paris, Presses Sorbonne nouvelle, 2004, p. 13- 26.

819. DÉRUELLE, Aude, TASSEL, Alain, (dir.), *Problèmes du roman historique*, Paris, L'Harmattan, 2008, 414 p.

820. DESCENDRE, Romain, « *Narrare, ragionare, dimostrare*. Morale et politique dans les nouvelles du XVIe siècle (Machiavel et Bandello) », dans *Journée d'étude consacrée aux concours : La nouvelle italienne au XVIe siècle ; L'oeuvre poétique de Salvatore Quasimodo*, 31 janvier 2013, Paris, Société des Italianistes de l'Enseignement Supérieur, 2013, p. 1-18.

821. ESCOLA, Marc, *Nouvelles galantes du XVIIe siècle : Mme de Lafayette, Saint-Réal, Du Plaisir, Catherine Bernard*, Paris, Flammarion, 2004, 545 p.

822. ESMEIN-SARRAZIN, Camille« *Le Traité de l'origine des romans* de Huet, apologie du roman baroque ou poétique du roman classique ? », dans *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 56, Paris, Les Belles Lettres, 2004.

823. –, *L'essor du roman : discours théorique et constitution d'un genre littéraire au XVIIe siècle*, Paris, H. Champion, 2008.

824. FUSILLO, Massimo, *Naissance du roman*, traduit de l'italien par Marielle Abrioux, Paris, Seuil, 1991, 274 p.

825. GIORGI, Giorgetto, « Poétique du récit chevaleresque et poétique du roman baroque» dans *Cahiers de l'Association internationale des études francaises*, 56, Paris, Les Belles Lettres, 2004, p. 319-336.

826. GRANDE, Nathalie, *Le roman au XVIIe siècle : l'exploration du genre*, Rosny, Bréal, 2002, 206 p.

827. MAGENDIE, Maurice, *Le Roman français au XVIIe siècle. De l'Astrée au Grand Cyrus*, Paris, E. Droz, 1932, 461 p.

828. MALATO, Enrico, « La nascita della novella italiana : un'alterniva letteraria alla tradizione cortese », dans *La novella italiana*. Atti del convegno di Caprarola, 19-24 settembre 1988, Roma, Salerno, 1989, t.1, p.3-45.

829. MANCINI, N. Albert, *Romanzi e romanzieri del Seicento*, Naples, Società ed. napolitana, 1981, VII-281 p.

830. MATULKA, Barbara, *The Novels of Juan de Flores and their European diffusion*, New York, Columbia University, 1931, XVIII-477 p.
831. MOLINIÉ, Georges, *Du roman grec au roman baroque*, 2e éd., Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1995, 456 p.
832. MORILLOT, Paul, *Le roman en France depuis 1610 jusqu'à nos jours*, Genève,Slaktine, 1970, XII-613 p. Fac-sim. de l'éd. de Paris, G. Masson.
833. PANZERA, Maria-Christina, « La nouvelle de Griselda et les *Seniles* de Pétrarque », dans *Cahiers d'études italiennes*, 4, Grenoble, Éditions littéraires et linguistiques de l'université de Grenoble, 2006, p.33-49.
834. PÉROUSE, G.-A., *Nouvelles françaises du XVIe siècle* : *images de la vie du temps*, Genève, Droz, 1977, VIII-564 p.
835. PLAZENET, Laurence, *L'ébahissement et la délectation : réception comparée et poétique du roman grec en France et en Angleterre aux XVIe et XVIIe siècles*, Paris, H. Champion, 1997, 899 p.
836. –, « La diffusion européenne du roman baroque : les frontières d'un mythe », dans Jacqueline Lévi-Valensi et Alain Fenet (dir.), *Le roman et l'Europe*, Paris, Presses universitaires de France, 1997, p. 39-52.
837. –, « D'un roman baroque », dans *Le baroque en question*, dans *Littératures Classiques*, 36, Paris, H. Champion, 1999.
838. – « Révolution ou imposture ? De l'imitation à l'invention du roman grec en France aux XVIe et XVIIe siècles », dans Jean Bessière (dir.), *Commencements du roman.* Conférences du séminaire de Littérature comparée de l'Université de la Sorbonne Nouvelle, Paris, H. Champion, 2001, p.23-47.
839. –, « Romanesque et roman baroque », dans Gilles Declercq et Michel Murat (dir.), *Le Romanesque*, Paris, Presses Sorbonne nouvelle, 2004, p. 63-84.
840. *Prose et prosateurs de la Renaissance. Mélanges offerts à M. le Professeur Robert Aulotte*, Paris, S.E.D.E.S., 1988, 370 p.
841. REYNIER, Gustave, *Le Roman sentimental avant l'Astrée*, Paris, A. Colin, 1908, VIII-406 p.
842. ROHDE, Erwin, *Der griechische Roman und seine Vorläufer, von Erwin Rohde. Zweite durch Zuzätze aus dem Handexemplar des Verfassers und durch den Vortrag über griechische Novellistik vermehrte Auflage*, Leipzig,Breitkopf und Härtel, 1900, XX-611 p.
843. SOZZI, Lionello, «Tendances politiques et sociales chez les conteurs du seizième siècle», dans F. Simone (dir), *Culture et politique à l'époque de l'Humanisme et de la Renaissance*, Turin, Academia delle Scienze, 1977, p.249-268.
844. STILGEBAUER, *Edward, Grimmelshausens "Dietwald und Amelinde" : ein Beitrag zur Litteratur-Geschichte des 17*, Gera, G.Leutzsch, 1893, 54 p., in-8.
845. THOREL-CAILLETEAU, Sylvie, *Splendeurs de la médiocrité, une idée du roman*, Genève, Droz, 2008, 256 p.
846. WOLFF, Étienne, *Le roman grec et latin*, Paris, Ellipses, 1997, 118 p.
847. ZONZA, Christian, *La nouvelle historique en France à l'Âge classique : 1657-1703*, Paris, H. Champion, 2007, 776 p.

INDEX

des auteurs de l’anthologie et de l’appendice

1574

A

AGRIPPA, Henri Corneille : 67, 68, 513, 514, 515, 547, 549.

AL-DAYLAMI Muhammad : 45, 99, 1351, 1353.

ALEXANDRE DE PARIS : 50, 101, 175, 205, 1024, 1379, 1381.

ALPHONSE, Pierre, dit Moïse le Séfarade : 48, 1369, 1371.

APPIEN : 19, 25, 26, 28, 29, 33, 34, 38,83, 140, 141,142,144, 155, 166, 169, 171, 177, 197,198, 263, 280, 284, 301, 305, 309, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 319, 320, 380, 445, 446, 514, 581, 602, 859, 883, 908, 911, 995, 999, 1009, 1109, 1261, 1270, 1295.

ARÉTEE DE CAPPADOCE : 19, 30, 39,45, 80, 81, 89, 263, 281, 300, 319, 620, 626, 709, 713, 1231, 1307, 1309.

ARISTÉNÈTE : 1341, 1343.

ASSARINO, Luca : 61, 62, 63, 64, 127, 156, 159, 160, 183, 238, 240, 241, 243, 245, 246, 247, 903, 905, 906, 907, 908, 909, 910, 911, 913, 914, 915, 995, 997, 998, 1002, 1004, 1005, 1007, 1011, 1014, 1023, 1026, 1032, 1035, 1044, 1047, 1055, 1063, 1067, 1077, 1088, 1115, 1118, 1123, 1189, 1216, 1219.

AUBÉRY, Jean : 767, 769, 800, 801, 1128.

AVICENNE : 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 76, 92, 95, 100, 107, 174, 175, 202, 204, 265, 481, 483, 539, 540, 698, 702, 705, 718, 753, 771, 805, 807, 811, 831, 843, 851, 882, 1130, 1164, 1355, 1357, 1365, 1367, 1375, 1376, 1377.

B

BACKHAUSS, Augustin Sévère : 1255, 1257.

BANDELLO, Matteo : 59, 124, 155, 159, 181, 220, 225, 230, 232, 577, 579, 580, 581, 582, 583, 585, 593, 594, 596, 602, 603, 663, 668, 1024, 1039, 1054, 1119, 1189, 1235.

BARCLAY, Jean : 1479, 1481, 1482.

BARDI, Girolamo : 1149, 1151.

BENEDETTI, Giulio Cesare : 1153, 1155.

BENOIST, Françoise-Albine : 1299, 1301.

BERNIER, Jean : 1259, 1261.

BERTIN, Georges : 729, 731.

BETUSSI, Giuseppe : 561, 563.

BISCIOLA, Lelio : 823, 825, 828.

BOCCACE, Giovanni : 58, 426, 442, 444, 446, 455, 563, 579, 580, 582, 596, 620, 911, 1024, 1044, 1061, 1413, 1415, 1423.

BOUCHET, Guillaume : 691, 693.

BRAVO DE SOBREMONTE DE RAMIREZ, Gaspar : 1161, 1163.

BRUNI, Leonardo : 58, 59, 63, 123, 154, 159, 179, 181, 216, 217, 219, 220, 225, 230, 244, 439, 442, 443, 444, 445, 446, 449,455, 458, 582, 911, 912, 1024, 1054, 1061, 1188.

BURTON, Robert : 71, 72, 116, 117, 118, 122, 749, 800, 801, 841, 843, 1119.

C

CAMERARIUS, Philippe : 739, 741.

CAMPANELLA, Tommaso : 897, 899, 901.

CHIARAMONTI, Scipione : 863, 865, 871.

CHICOT, Jean : 1157, 1159.

CLÉMENT, Guillaume : 1177, 1179, 1181.

COEFFETEAU, Nicolas : 837, 839.

COLONNA, Francesco : 485, 487.

CORNAX, Mathias : 878, 884, 1473, 1475.

CRESPECT, Pierre : 733, 735.

D

DENISOT, Nicolas : 60, 61, 63, 64, 125, 159, 182, 226, 230, 245, 613, 616, 617, 618, 619, 620, 623, 913, 1061.

DONATI, Marcello : 711, 713, 878.

DU CHESNE, Joseph : 783, 785.

DU LAURENS, André : 69, 70, 108, 110, 113, 120, 121, 122, 126, 158, 210, 213, 226, 267, 621, 626, 628, 745, 747, 748, 749, 750, 751, 753, 754, 755, 756, 758, 759, 800, 801, 1128, 1130, 1216, 1220, 1229, 1487.

DURAND, Catherine : 1281, 1283.

E

EQUICOLA, Mario : 523, 525, 527, 529, 533, 753.

F

FERRAND, Jacques : 25, 70, 71, 113, 114, 115, 116, 122, 126, 158, 178, 210, 214, 216, 245, 255, 266, 267, 621, 626, 628, 749, 750, 797, 799, 800, 801, 802, 803, 805, 806, 807, 808, 1119, 1128, 1130, 1216, 1229.

FICIN, Marsile : 64, 65, 66, 68, 104, 105, 107, 110, 120, 266, 471, 473, 510, 511, 513, 583, 599, 663, 749, 753, 754, 868, 997, 1224.

FLORE, Jeanne : 543, 545.

FONTENELLE, Bernard de : 1249, 1251.

FREGOSO, Battista : 107, 475, 477, 479, 481, 483, 1156.

G

GALIEN : 19, 25, 31, 33, 39, 40, 42, 44, 45, 47, 49,50, 60, 61, 65, 70, 72, 76, 78, 81, 84, 85, 86, 89, 90, 99, 100, 105, 113, 114, 116, 120, 121, 123, 158, 167, 168, 169, 173, 174, 177, 178, 182, 228, 229, 230, 263, 264, 314, 319, 361, 363, 365, 367, 369, 371, 393, 409, 459, 502, 514, 539, 540, 553, 567, 571, 575, 583, 620, 626, 629, 630, 631, 632, 637, 638, 640, 693, 698, 710, 713, 718, 719, 722, 727, 728, 731, 748, 754, 757, 764, 769, 770, 771, 775, 776, 777, 778, 779, 780, 781, 791, 801, 802, 805, 806, 807, 808, 819, 820, 825, 826, 827, 828, 831, 835, 846, 851, 865, 867, 871, 872, 873, 877, 878, 881, 882, 883, 899, 913, 1109, 1130, 1147, 1156, 1163, 1164, 1172, 1175, 1179, 1189, 1212, 1243, 1257, 1261, 1270, 1276, 1278, 1295, 1296, 1297, 1353, 1452, 1454, 1475, 1476, 1477, 1478, 1525, 1526.

GEORGES LE SYNCELLE : 41, 98, 387, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395.

GOELICKE, Andreas Ottomar : 1293, 1295.

GOMBERVILLE, Marin le Roy de : 62, 63, 128, 156,160, 183, 247, 249, 250, 251, 254, 1062, 1111, 1113, 1114, 1115, 1116, 1117, 1118, 1119, 1121, 1122, 1123, 1124, 1126, 1133, 1135, 1139, 1142, 1143.

GRAFENBERG, Johann Georg Schenck de : 707, 709.

GUAINERI, Antonio : 64, 65, 467, 469, 705.

GUARINONI FONTANI, Cristoforo : 1485, 1487.

H

HÉLIODORE : 405, 446, 911, 1061, 1116, 1139, 1319, 1321.

HÉLISENNE de Crenne : 1437, 1439, 1440, 1141, 1444, 1445, 1446, 1448.

HORST L'ANCIEN, Gregor : 817, 819.

I

IBN SINA : voir AVICENNE.

J

JACQUELOT, Pierre : 887, 889.

JULIEN : 19, 25, 27, 28, 29, 32, 33, 34, 36, 38, 44, 49, 54, 72, 84, 132, 141, 142, 166, 167, 171, 185, 199, 200, 201, 263, 280, 373, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 383, 385, 514, 1269, 1270, 1295.

K

KORNMANN, Heinrich : 789, 791.

KUNAD, Theodor : 1241, 1243.

L

LAMAND, Jean : 833, 835.

LANGE, Johann : 573, 575, 847, 882.

LE CLERC, Daniel : 1267, 1269.

LEFEBVRE : voir ROCOLES.

LEWIS, Theobald : 1285, 1287.

LUCIEN : 19, 27, 28, 29, 33, 38, 39, 44, 49, 54, 61, 72, 83, 84, 141, 142, 166, 169, 171, 177, 183, 198, 199, 263, 280, 323, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 337, 338, 339, 341, 345, 347, 349, 351, 353, 355, 357, 359, 380, 381, 393, 436, 445, 446, 514, 602, 662, 666, 668, 687, 883, 908, 911, 995, 1119, 1122, 1123, 1202, 1271.

M

MANETTI, Gianozzo : 458, 463, 465.

MANGET, Jean-Jacques : 1263, 1265.

MARGUERITE DE NAVARRE : 1455, 1457.

MERCADO, Luis : 761, 763, 807.

MÉRÉ, Antoine Gombaud : 1245, 1247.

MESSIE, Pierre : 514, 515, 555, 557, 559, 756, 759.

MEYSSONIER, Lazare : 1145, 1147.

MONTAIGNE, Michel de : 68, 120, 515, 655, 657.

MONTALTO, Filoteo Elião de : 829, 831.

MONTI, Giovanni Battista : 715, 717, 721.

N

NEANDER, Johann : 857, 859.

NIFO, Agostino : 68, 69, 537, 539.

NIZAMI ARUZI, Ahmad : 46, 4 9, 101, 175, 1061, 1373, 1375.

O

ORIBASE : 82, 83, 87, 89, 90, 91, 100, 120, 123, 158, 244, 264, 628, 757, 1189, 1231, 1331, 1333.

P

PARDOUX, Barthélémy : 1107, 1109,

PASQUIER, Étienne : 1469, 1471,

PAUL d'Égine : 90, 265, 628, 653, 868, 882, 1109, 1130, 1189, 1231, 1347, 1349,

PEREDA, Pedro Pablo : 651, 653,

PÉTRARQUE, François : 57, 59, 150, 174, 423, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 435, 436, 441, 442, 444, 525, 527, 534, 582, 583, 586, 595, 754, 757, 1007, 1220.

PLATTER, Félix : 1243, 1491, 1493.

PLINE L'ANCIEN : 19, 29, 30, 285, 287, 289, 291, 293, 319, 393, 401, 409, 458, 514, 519, 558, 560, 657, 793, 794, 826, 827, 997, 999, 1000, 1122, 1124, 1206, 1211, 1212, 1215, 1223, 1261, 1271, 1272.

PLUTARQUE : 19, 26, 27, 28, 29, 32, 33, 37, 38, 49, 68, 82, 83, 140, 142, 155, 165, 166, 169, 171, 177, 181, 192, 195, 196, 197, 198, 216, 280, 295, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 305, 306, 313, 314, 315, 316, 319, 330, 331, 332, 337, 393, 444, 445, 446, 458, 513, 514, 530, 534, 558, 581, 604, 629, 662, 665, 666, 672, 677, 678, 680, 686, 688, 689, 728, 786, 801, 805, 807, 825, 827, 859, 883, 891, 908, 911, 913, 920, 995, 999, 1000, 1004, 1005, 1007, 1010, 1013, 1032, 1049, 1077, 1093, 1103, 1104, 1109, 1119, 1137, 1151, 1156, 1159, 1201, 1202, 1230, 1235, 1270, 1295.

POISSENOT, Bénigne : 61, 63, 64, 126, 155, 156, 159, 183, 230, 231, 233, 236, 238, 240, 247, 250, 659, 661, 662, 663, 664, 665, 666, 668, 678, 688, 996, 998, 1039, 1119.

PSEUDO-DRACONTIUS : 421, 1335, 1337.

PSEUDO-QUINTILIEN : 31, 138, 1325, 1327.

PSEUDO-SORANUS : 786, 801, 805, 811, 825, 891, 1104, 1159, 1315, 1317.

R

RAPINE DE SAINTE-MARIE, Paschal : 1165, 1167.

RÉMI, Philippe de : 50, 101, 102, 177, 207, 620, 1395, 1397.

RENAUDOT, Théophraste : 893, 895.

RICCHIERI, Ludovico : 499, 501, 514, 629, 1155.

ROCOLES, Jean-Baptiste de [Lefebvre] : 63, 130, 131, 157, 161, 184, 254, 255, 256, 257, 258, 1183, 1185, 1186, 1188, 1191, 1192, 1203, 1205, 1220, 1230, 1231, 1232, 1235.

RÛMI, Djalâl al-Din : 1389, 1391.

S

SANTACRUZ, Antonio Ponce de : 849, 851.

SAVONA, Filippo : 853, 855.

SCHENCK , Johann Theodor : 1169, 1171.

SELVATICO, Giovanni Battista : 773, 775.

SENNERT, Daniel : 875, 877.

SMET, Henri : 813, 815.

SORBAIT, Paul : 1173, 1175.

SOREL, Charles : 1501, 1503.

STRUŚ, Józef : 551, 553, 847, 1449, 1451.

STRUTHIUS, Joseph : voir STRUŚ.

SUIDAE LEXICON : 43, 99, 173, 325, 385, 393, 394, 399, 401, 402, 403, 404, 405, 407, 409, 753, 825, 826, 859, 1104, 1295, 1317.

T

THENAUD, Jean : 65, 66, 67, 505, 507, 508, 509, 510, 511, 513.

TIXIER DE RAVISY, Jean : 514, 517, 519, 521.

TORTAIRE, Raoul : 55, 56, 103, 173, 411, 413, 414, 415, 416, 417, 419.

TOZZI, Luca : 1273, 1275, 1277.

TULP, Nicolaes : 1523, 1525.

U

URFÉ, Honoré d' : 1020, 1214, 1509, 1511.

V

VALÈRE-MAXIME : 25, 26, 29, 30, 32, 33,35, 37, 38, 44, 55, 56, 57, 64, 65, 81, 82, 103, 138, 140, 165, 167, 168, 171, 172, 173, 183, 193, 195, 196, 197, 275, 277, 278, 279, 280, 281, 283, 285, 302, 316, 314, 319, 331, 380, 393, 405, 416, 417, 421, 432, 445, 458, 514, 515, 521, 581, 599, 662, 666, 710, 754, 801, 805, 807, 825, 856, 877, 878, 883, 895, 908, 913, 1119, 1151, 1189, 1231, 1244, 1257, 1261, 1266, 1270, 1295.

VALLERIOLE, François : 106, 647, 649, 809, 843, 847, 878, 885, 1155, 1163.

VALLÉS, Francisco : 635, 637, 820.

VAN BEVERWIJCK, Jan : 1101.

VAN FOREEST, Pieter : 695, 697, 882, 1257.

VAN HEURNE, Johann : 725, 727, 806.

VEGA, Cristóbal de : 565, 567, 569, 571.

VEIGA, Andres Rodrigues da : 643, 645.

Z

ZACUTH, Abraham : 713, 828, 878, 879, 881, 1156, 1179, 1181, 1243.

Les Amours d'Antiochus et Stratonice : un motif légendaire à la croisée des savoirs, des images et des formes, de l'Antiquité à l'Âge Classique. Présentation générale et anthologie de textes annotés et commentés.

Résumé

Le présent travail est l'établissement minutieux, d'une anthologie non exhaustive, mais la plus représentative possible, des récits circonstanciés ou des allusions de connivence se rencontrant dans les textes de fiction, de morale ou de médecine, depuis l'Antiquité jusqu'à l'Âge classique, ayant pour sujet le motif légendaire des Amours d' Antiochus et Stratonice. Cette légende prolifique a pour intérêt majeur d'utiliser les savoirs médico-moraux sur la souffrance amoureuse dans une perspective de fable théâtrale et mystificatrice, alliant l'imaginaire antique et ancien à l'histoire littéraire des narrations anecdotiques à usage exemplaire. L'analyse comparée du traitement du motif permet de mettre en lumière l'évolution conjointe de la psychologie de la maladie d'amour, de la poétique des *exempla*, et des réflexions menées sur les savoirs partagés et leur diffusion dans l'opinion éclairée, durant un millénaire. La longue durée, sur laquelle le corpus jamais encore réuni est examiné, tend à révéler une figure centrale de l'imaginaire collectif européen, celle de l'amoureux en souffrance, à l'origine des développements narratifs, poétiques et dramaturgiques les plus variés. L'étude s'épanouit dans une logique à la fois en diachronie et en synchronie : diachronie du passage du monde païen au monde chrétien, du monde antique au monde moderne, des temps des « légendes » à l'ère de la « raison » ; synchronie d'une narration assez simplement composée pour entrer dans la mémoire universelle, et suffisamment riche pour porter toute la complexité et les évolutions d'un thème majeur de l'Occident : la mélancolie d'amour.

Mots clés : Antiochus et Stratonice ; Mélancolie ; Maladie d'amour ; Inceste ; Rhétorique.

The loves of Antiochus and Statonice : a legendary motif between knowledges, images and forms, from the Antiquity to the classical Age. General presentation and anthology of annotated an commented texts.

Summary

The work herein is the careful establishment of an anthology, non-exhaustive yet as representative as possible, of circumstantial stories or connivance allusions occurring in fictional, moral, or medicine text from ancient times to the classical Age, dealing with the legendary motif of the Loves of Antiochus and Stratonice. This prolific legend has the major advantage of using medical-moral knowledge about love-sickness to feed a theatrical and mystifying fable, combining the ancient imaginary with the literary history of exemplary anecdotal narratives. The comparative analysis of the motif's treatment allows us to highlight the joint evolution of love-sickness psychology, poetic exempla, and reflections on the shared knowledge and its dissemination in enlightened opinion, over a millennium. This long term, over which this novel corpus is discussed, reveals a central figure in the European collective imagination, that of lovers in suffering, point of origin of varied narrative, poetic, and dramatic developments. The study flourishes in a logic both diachronic and synchronic: diachronic passage from the pagan world to the Christian world, from the ancient world to the modern world, from the time of "legends" to the age of "reason" ; synchrony on the other hand of a story simple enough to seep into universal memory, and nevertheless rich enough to bear all the complexity and evolutions of a major theme of the Occident: love melancholy.

Keywords : Antiochus and Stratonice ; Melancholy ; Lovesickness ; Incest ; Rhetoric.

UNIVERSITE PARIS SORBONNE

ÉCOLE DOCTORALE III : Littératures françaises et comparée
Maison de la Recherche, 28 rue Serpente, 75006 Paris, France.

Discipline : Littérature et civilisation française.